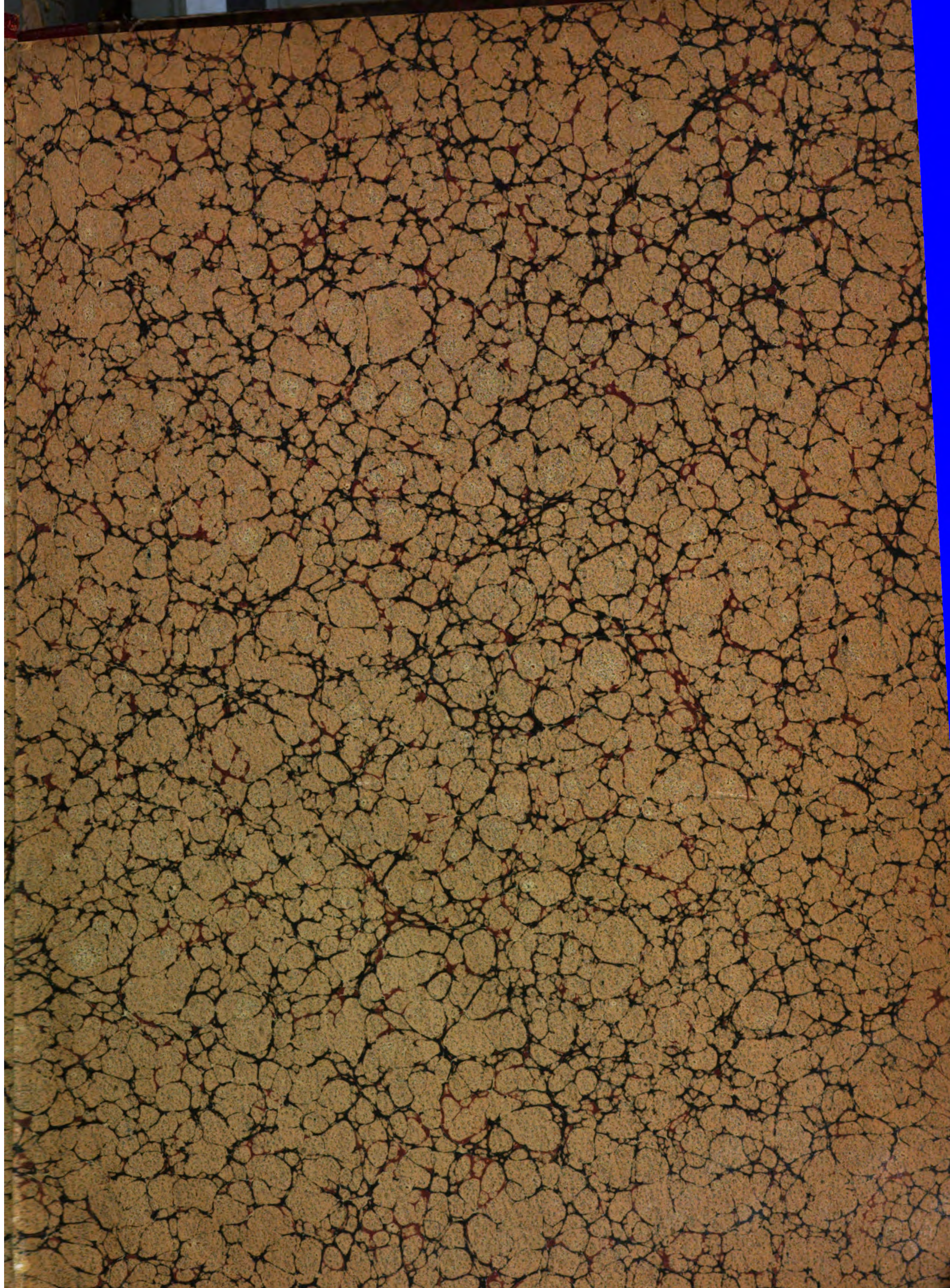


LE

TOUR DU MONDE

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9.

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1er SEMESTRE DE 1861

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77
LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND
LEIPZIG, 15, POST-STRASSE



1861

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.



VOYAGE AU LIBAN. — Homme et femme maronites. — Dessin de Bida, d'après nature.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE AU LIBAN,

PAR M. E. A. SPOLL.

1859. — INÉDIT.

Jaffa. — Saint-Jean d'Acre. — Caïffa. — Le mont Carmel. — Soujr. — Sayda. — Arrivée à Beyrouth.

D'Alexandrie à Jaffa, quatre-vingt-dix lieues marines, vingt-six heures.

D'abord apparaissent les montagnes de la Palestine, dessinant à l'horizon leurs ondulations peu accentuées, puis les rochers qui portent la ville.

Jaffa[1], l'ancienne Joppé, est un amas circulaire de maisons éblouissantes de blancheur, disposées en amphithéâtre sur le versant de la montagne qui regarde la Méditerranée. Du côté de la terre, la ville est entourée de hautes murailles flanquées de tours; c'est par là que Bonaparte entra dans Jaffa en 1799.

Au pied de ces murailles, le long du port, règne, chose rare en Syrie, un assez beau quai opposant sa digue aux flots de la mer, souvent irritée dans ces parages. Au reste, la rade, m'a dit le commandant du *Simoïs*, est justement redoutée des marins, *malefida carinis !* je pensai involontairement à l'épithète de Virgile.

L'aspect général de la ville est triste et fatigant. Des rues sombres, tortueuses, d'une malpropreté révoltante, me conduisent au bazar, d'où s'exhale une odeur intolérable de musc et de poisson séché.

Je salue l'hôpital que Gros a si poétiquement traduit sur sa toile immortelle des *Pestiférés*, et je regagne le bâtiment.

Quelques heures après, nous étions en mer, et nous suivions, sans trop nous en éloigner, la côte de Syrie. La végétation, assez rare près de Jaffa, devient plus abondante en approchant de Saint-Jean d'Acre; bientôt nous distinguons les murs de l'ancienne Ptolémaïs, bâtie sur une langue de terre qui se projette dans la Méditerranée en forme de demi-lune, et baignée de trois côtés par la mer, qui lui sert de défense naturelle. Saint-Jean d'Acre eut l'honneur de tenir en échec Napoléon.

Caïffa s'offre à nos regards, accotée au mont Carmel, qui domine la mer de plus de neuf cents pieds, et déroule au soleil ses flancs couverts d'oliviers et de vignes sauvages.

Le Carmel fuit à son tour; une heure après nous sommes devant Tyr. Que reste-t-il de cette ville superbe? un misérable village, Sour, sur la presqu'île qu'occupait l'armée d'Alexandre. Quelques pauvres ballots de marchandises gisent çà et là sur ce sol que couvraient l'or, la pourpre et les aromates. Voilà donc cette reine des mers telle que l'a faite la malédiction d'Ézéchiel! Des blocs de granit sur le promontoire, un atterrissement où fut la jetée d'Alexandre, et rien de plus. Dieu, les hommes, la mer ont tout détruit.

A quelques lieues de Tyr, on rencontre Sayda ou Sidon, la tige des villes phéniciennes. Cette cité a pour toute défense un fort qu'une volée de canon réduirait en poussière.

Ancien port de Damas avant que l'émir Fakr el Din eût fait ensabler les passes de sa rade, Sayda a conservé d'assez nombreuses relations commerciales; la ville compte une population de sept à huit mille âmes, dont deux mille sont, dit-on, des chrétiens maronites. Comme Tyr, sa sœur et sa rivale, Sidon n'a rien conservé de ses splendeurs passées.

Enfin les montagnes s'éloignent du rivage, la plaine s'élargit; voici Beyrouth.

Beyrouth.

Le Liban, comme dernier plan, se détache gris et rose sur l'azur de l'éther; à ses pieds, une vaste échancrure circulaire ronge les flancs de la montagne; une plaine luxuriante de verdure occupe cet espace vide et vient mourir jusqu'à la mer, formant l'immense figure d'un croissant dont les extrémités s'avancent dans les eaux.

L'un de ces promontoires supporte la croupe abaissée d'une chaîne de montagnes qui s'entr'ouvre pour jeter un fleuve à la mer[1]; l'autre est une belle colline boisée, ornée d'une ville dont les blanches maisons tranchent sur un fond de sombre verdure. Ces maisons, comme dans les pays très-chauds, percées de rares ouvertures, sont couvertes de terrasses et s'échelonnent jusqu'au sommet de la colline; les derniers édifices reposent sur les rochers moussus de la grève et sur les débris des anciennes fortifications, que la mer vient blanchir de son écume.

Autour des remparts qui enserrent la ville s'épanouit une magnifique végétation; des jardins coupent en carrés inégaux la surface de la colline, séparés par des haies de cactus et de nopals. Vers le centre, des palmiers, des mûriers, des caroubiers, forment une épaisse forêt, d'où surgit çà et là quelque muraille brillante de lumière. Au fond du tableau, le Sannin[2] élève ses dernières cimes, couvertes d'une neige éternelle.

A la fraîcheur de la végétation, aux légers cumuli dont se couvre le ciel, on se croirait en Europe.

1. Jaffa est le point de la côte le plus rapproché de Jérusalem et lui sert de port; la distance entre les deux villes est de treize heures environ.

1. Le Nahr el Kelb.
2. Le Sannin est le point le plus élevé du Liban.

Le port de Beyrouth ne reçoit que de petits bâtiments; les gros vaisseaux restent en rade. Des Arabes demi-nus se précipitent à la mer pour nous enlever du canot dans leurs bras nerveux et nous déposent sains et secs sur le quai, moyennant un léger bachich[1].

Dès le premier coup d'œil jeté sur la ville, on voit à quel point le commerce y est florissant: les Maronites aux habits sombres et grossiers, le Druse au turban blanc ou rayé, bardé d'armes magnifiques, des Arabes étalant leurs haillons superbes, des Turcs, des Grecs, des juifs, des Arméniens, tout cela se presse sur le port, Babel de langages et de costumes, où néanmoins semble dominer l'élément chrétien.

Là le Liban apporte son vin et ses soies, l'Yémen son café, le Hauran ses blés, Djébaïl et Lattakieh leur blond tabac, Palmyre ses chevaux, Damas ses armes, Bagdad ses riches étoffes, l'Europe enfin les innombrables produits de sa vaillante industrie.

De même que dans tout l'Orient, l'aspect des rues tient peu les promesses du panorama. Les maisons cachent sous leur massive enveloppe de pierre les plus capricieuses fantaisies de l'imagination arabe, comme ces femmes de Constantinople, qui, le visage couvert d'une épaisse mousseline, la taille effacée sous l'ampleur du féredjé, les pieds enfouis dans des bottes informes, cachent souvent des trésors de beauté. Les rues sont étroites et rapides, reliées quelquefois par des passages voûtés; quelques-unes, plus larges, sont occupées par des cafedjis[2]; des Arabes accroupis y fument tranquillement le chuchet[3] ou le chibouque à l'abri de tentes en sparterie grossière, suspendues sur leurs têtes; çà et là, au beau milieu de la rue, de superbes enfants entièrement nus roulent dans la poussière leurs petits corps bronzés par le soleil.

A part les fortifications et les anciens châteaux qui défendent son port, Beyrouth n'a pas de monuments; le bazar seul a quelque peu l'aspect monumental.

M. Lascaris. — La promenade des Pins. — L'Arabe et son coursier.

Après avoir battu au hasard les rues de la ville, je songeai à remettre une lettre de recommandation qui m'avait été donnée à Marseille par M. M..., négociant grec, pour un de ses parents établi à Beyrouth. Trouver ce « parent, » n'était pas chose facile : il me fallut aller à une demi-lieue de la ville, au milieu des jardins étagés sur la colline. Une servante, coiffée de ses longs cheveux, qui tombaient en tresses noires sur ses épaules, m'introduisit près de son maître.

Comme mon projet était de pousser mon voyage jusqu'à Damas et Baalbek, en passant par les Cèdres, après les premiers compliments, j'en parlai à M. Lascaris.

« Tenez-vous à votre bourse? me dit-il.

— Assurément!

— A votre vie?

— Considérablement!! »

Cette fois le cri partait du cœur.

« Eh bien! croyez-moi, reprit M. Lascaris, bornez votre voyage aux Cèdres; les Mutualis sont en ce moment en délicatesse avec les Maronites, il règne un peu d'effervescence autour de Damas; vous connaissez le proverbe : « Châmi, choumi[1]; » en votre qualité de chrétien, sans une escorte nombreuse, vous pourriez vous attirer de graves désagréments, dont le moindre serait la perte de votre bagage. En attendant, puisque vous n'êtes à Beyrouth que depuis quelques heures, permettez-moi de vous y servir de guide, et je tâcherai de faire en sorte que vous ne regrettiez pas trop votre séjour parmi nous. »

L'offre était engageante, et puisque je ne pouvais réaliser mon projet, du moins en son entier, je résolus de mettre à profit la complaisance de M. Lascaris qui s'instituait mon cicerone avec tant de courtoisie.

« Puisque vous acceptez, me dit M. Lascaris, venez me prendre à sept heures, nous irons voir la promenade des Pins[2], c'est notre Prado; vous y contemplerez nos beautés européennes, et de plus un fort beau cheval qu'un Anglais de mes amis doit acheter à un Arabe, après avoir usé de plus de diplomatie pour le décider à cette vente qu'il ne s'en dépense en un an pour maintenir ou ébranler l'équilibre européen. »

Je pris congé, et j'allai esquisser quelques costumes: je me dirigeai ensuite vers une table d'hôte cosmopolite, où je pris un assez bon repas. Je me préparais à me rendre chez M. Lascaris, lorsque mon nom, prononcé à haute voix dans la cour, me fit mettre à la fenêtre, et j'eus l'agréable surprise de voir M. Lascaris lui-même et son Anglais, tous deux à cheval et m'attendant avec une troisième monture en main. Quelques minutes après, nous étions aux portes de la ville, et bientôt vers la mer, que côtoie une belle avenue plantée jadis par les ordres de l'émir Fakr el Din pour servir de barrière contre le souffle brûlant du simoun; elle est bordée de cafés où les habitants vont respirer la brise, en humant le moka brûlant ou dégustant d'excellente limonade glacée. On y rencontre surtout la population européenne de la ville, puis quelques femmes arabes, le visage voilé, aux longs cheveux chargés de sequins, ou enfin des dames du Liban, la tête ornée du tantoura[3], qui, de loin, les fait ressembler à de gracieuses licornes.

Les hommes fument à la porte des cafés le chibouque ou l'éternel chuchet. Telle est la vie monotone de l'Orient, sans plaisirs variés, mais exempte de chagrins

1. Pourboire.
2. Marchands de café.
3. Le chuchet est la pipe syrienne par excellence. Il n'est pas composé, comme le narguileh turc, d'un flacon autour duquel s'enlace comme un serpent un long tuyau flexible. Le flacon de cristal est remplacé par une noix de cocotier à laquelle s'adaptent deux tuyaux rigides, l'un incliné et servant à aspirer la fumée, l'autre vertical, qui plonge à l'intérieur de la noix à moitié remplie d'eau, et supporte un fourneau de cuivre évasé où brûle le tombeki de Perse.

1. Damasquin, méchant.
2. Emplacement actuel du camp français en 1860.
3. Le tantoura est une espèce de corne de un à deux pieds de hau-

réels, sobre, contemplative, où l'homme n'a qu'à prendre la peine de vivre. En Occident, la vie est un travail ; en Orient, un repos.

Au lieu du rendez-vous, l'Arabe nous attendait assis à côté de son cheval, qui paissait en liberté ; c'était un des plus nobles animaux du désert.

« *Las salam aleik* (je te salue), dit-il gravement à l'Anglais.

— Quel est le prix de ton cheval? demanda celui-ci par l'intermédiaire de M. Lascaris.

— Dieu seul le sait, dit l'Arabe ; jette sur ce manteau le prix que tu en offres. »

Trente mille piastres tombèrent au pied de l'Arabe impassible, puis dix mille, et dix mille encore ; les yeux du vendeur s'allumèrent à la vue de ce trésor ; dix mille autres piastres tombèrent ; l'Arabe était vaincu.

« Allons, dit-il en s'approchant du cheval, il faut nous séparer. »

L'Anglais préparait avec flegme un licol de soie, l'Arabe étouffait : j'étais ému de cette muette douleur.

Tout à coup l'intelligente bête, flairant son nouveau possesseur, fit un brusque écart qui le rapprocha de son maître, et poussa un hennissement douloureux.

D'un bond l'enfant du désert fut en selle.

« Adieu, dit-il, vos trésors ne remplaceront jamais mon seul ami. »



Vue de Tripoli en Syrie. — Dessin de Grandsire d'après M. E. A. Spoll.

Et il disparut dans un tourbillon de poussière aux yeux de l'Anglais stupéfait.

« *Stioupide!* »

Telle fut l'expression des regrets de l'insulaire.

Nous reprîmes en silence le chemin de la ville.

Maronites, Druses et Mutualis. — Le Nahr el Kelb. — L'aqueduc de Fakr el Din.

Le lendemain, je me rendis chez M. Lascaris, qui m'avait invité à déjeuner. Le plan de la journée fut vite arrêté : nous devions aller visiter l'embouchure du *Nahr el Kelb*[1] et le bel aqueduc de l'émir Fakr el Din, en passant par les fortifications extérieures.

Je savais mon hôte fort érudit ; aussi n'hésitai-je pas à lui demander quelques détails sur les Druses, Maronites et Mutualis, dont les noms reviennent si souvent à l'oreille, et sur lesquels j'étais honteux de n'avoir pas encore de données plus certaines.

« Il faut en premier lieu vous faire remarquer, me dit M. Lascaris, que cette confusion, cette diversité de langage et de costume qui vous ont tant surpris, exis-

teur. Cette corne est en argent ciselé, quelquefois en bois ; elle soutient un long voile qui, rejeté en arrière, tombe sur les épaules.

1. Fleuve du chien.



Vue de Beyrouth. — Dessin de Grandsire d'après M. A. Spoll

tent aussi dans les religions, où chaque individu forme presque une secte particulière, principalement chez les Druses.

« Les Maronites, je donne le pas à nos coreligionnaires, tirent leur origine d'un moine nommé *Maroun*, qui vécut vers la fin du sixième siècle, et mourut en odeur de sainteté. Un couvent fut fondé pour faire honneur à sa mémoire. Un siècle plus tard, un de ses disciples, Jean le Maronite, épousa la querelle des latins contre les chrétiens grecs, qui faisaient alors de grands progrès dans le Liban; ces derniers suivaient les inspirations de Constantinople; les Maronites, au contraire, suivaient celles de Rome. Vous voyez déjà le voile religieux servant à couvrir les dissidences politiques. Jean organisa donc en milice ses montagnards, les conduisit à l'ennemi, et les rendit maîtres de tout le Liban jusque auprès de Jérusalem. Courageux, bien qu'en petit nombre, ils conservèrent longtemps leur indépendance sur la montagne, et ce fut seulement en 1588 qu'ils furent réduits par Ibrahim, pacha du Caire, et soumis à un tribut annuel qu'ils payent encore aujourd'hui.

« Cependant, comme tous les peuples montagnards, ils ont gardé l'amour de l'indépendance et de la liberté. Opprimés par le musulman, leur maître, par le Druse, rival que leur a suscité, dit-on, l'Angleterre[1], jalouse de la prépondérance française dans le Liban, en querelle avec les Ansariehs ou les Mutualis, ils n'en continuent pas moins, une pioche d'une main, le sabre de l'autre, à cultiver et à défendre l'héritage de leurs pères; c'est une noble et forte race et la seule lettrée du pays, comme vous pourrez vous en assurer lorsque vous visiterez ses couvents en vous rendant aux Cèdres.

« Au sud des Maronites vivent les Druses, qui sont des schismatiques musulmans, comme les Maronites sont des sectaires chrétiens; mais à part la différence des religions, les mœurs, les coutumes et la langue ont entre elles une grande analogie. Les Druses ont été comparés successivement aux pythagoriciens, aux esséniens, aux gnostiques, et il semble aussi que les templiers et les francs-maçons modernes leur aient emprunté beaucoup d'idées.

« Leur religion a cela de particulier qu'elle prétend être la dernière révélée; en effet, c'est l'an de l'hégire 386 (996 de J. C.), que son messie s'est incarné dans la personne d'un fou furieux qui se fit couronner kalife sous le nom d'*El Hakem bi Amr Allah* (gouvernant par l'ordre de Dieu), nom qu'un imposteur[2] se disant prophète changea, par flatterie, en celui de *Hakem bi Amrith* (gouvernant par sa propre volonté). Par malheur, le néo-dieu n'eut pas le pouvoir de préserver ses jours, non plus que ceux de son prophète, et tous deux périrent assassinés.

« Ce fut seulement sous le fameux émir Fakr el Din que cette religion prit quelque célébrité. Ce Machiavel du Liban sut, par sa souplesse et son habileté, s'attirer la faveur de la Porte, se concilier la bienveillance des Médicis tout-puissants à Florence, et celle du gouvernement français.

1. Voyez les journaux de 1842, J. David, Ch. Reynaud et Gérard de Nerval.

2. Mohammed ben Ismaël.

« Peu à peu il s'empara des villes du littoral, jusqu'à ce qu'en 1613, il fut maître de tout le pays situé entre Adjaloun et Safed; mais la fin de son règne ne justifia pas ce beau commencement : il sut conquérir et non conserver. Cerné, traqué de tous côtés par le pacha de Damas, par les Druses eux-mêmes, trahi par les siens, il fut livré aux Turcs, qui l'étranglèrent dans sa prison en 1635.

« Ce fut à lui que Beyrouth dut, au dix-septième siècle, une certaine splendeur, grâce aux embellissements et aux travaux d'utilité publique qu'il y fit exécuter, mais que les Turcs ont bien vite détruits, excepté les remparts et le bel aqueduc que nous visiterons aujourd'hui.

« Comme je vous l'ai fait remarquer, les Druses, si l'on met de côté quelques observances ridicules, n'ont aucune religion particulière, et leur culte est cosmopolite[1]. Les uns sont baptisés et les autres circoncis. Leur organisation politique est embrouillée; le chef suprême est un *hakem* (gouverneur), ayant sous sa dépendance un grand nombre d'*émirs* ou *cheiks* qui, à leur tour, gouvernent un district et reçoivent les impôts pour en remettre une partie au hakem; l'autorité de ces chefs est héréditaire et se transmet de mâle en mâle, avec l'agrément de la Porte.

« Chez les Druses, cultivateurs comme les Maronites, mais plus guerriers encore, chaque homme en état de manier le sabre et le fusil est soldat de fait et de droit. Aussi en quelques jours le hakem peut-il rassembler près de quinze mille hommes armés à Deir el Kamar, leur lieu habituel de réunion. Leur manière de combattre se rapproche de celle des guérillas et des Kabyles; fils de la montagne, c'est dans la montagne que réside leur véritable force; en plaine, ils seraient écrasés par la cavalerie, car ils ignorent l'usage de la baïonnette; excellents tireurs, sobres, hardis, vigoureux, ils sont vraiment redoutables dans une guerre de surprises et d'embuscades. De même que l'Arabe, ils pratiquent au plus haut degré la vertu de l'hospitalité, et ils sont en cela bien supérieurs aux Maronites[2]; c'est le beau côté de leur caractère.

« Tous les hommes sont frères, disent-ils, et Dieu

1. Un article du catéchisme des Druses porte que le jugement dernier doit arriver lorsque les chrétiens triompheront en Syrie des musulmans.

2. Je ne puis résister au désir de rapporter ici un trait que Volney trouva consigné dans un recueil manuscrit d'anecdotes arabes.

« Au temps des kalifes, lorsque *Abdalah*, le *Verseur de sang*, eut égorgé tout ce qu'il put saisir de descendants d'*Ommiah*, l'un d'eux, nommé *Ebrahim*, fils de *Soliman*, fils d'*Abd-el-Malek*, eut le bonheur d'échapper, et se sauva à Koufa, où il entra déguisé.

« Ne connaissant personne à qui il pût se confier, il entra au hasard sous le portique d'une grande maison, et s'y assit. Peu après le maître arrive, suivi de plusieurs valets, descend de cheval, entre, et voyant l'étranger, il lui demande *qui il est*. « Je « suis un infortuné, répond Ebrahim, qui te demande *l'asile*. — « Dieu te protége, dit l'homme riche: entre et sois en paix. » Ebrahim vécut plusieurs mois dans cette maison, sans que son hôte lui fît aucune question. Mais lui-même, étonné de le voir tous les jours sortir et rentrer à cheval à la même heure, se hasarda un

est libéral. » Ils s'allient entre eux, et cette race doit à l'air pur des montagnes, à sa vie active et sobre, de n'avoir pas dégénéré.

« Nous arrivons aux Mutualis, qui, à l'orient du pays des Druses, habitent une vallée profonde que bornent les montagnes du pays de Damas.

« Ils sont musulmans, mais ils suivent le parti d'Ali comme les Persans. Ils vivent tout à fait séparés des autres sectateurs de Mahomet. On prétend qu'ils existent depuis longtemps en corps de nation dans cette contrée : cependant il n'y a pas plus de deux siècles que leur nom a paru dans les livres, et le P. Roger, récollet, dans son rarissime et savant ouvrage publié au dix-septième siècle, omet d'en parler. Ce sont de bons soldats, mais de véritables brigands une fois hors de leur territoire; par leur caractère pillard et belliqueux, ils se sont attiré l'inimitié de leurs voisins. Décimés par les luttes successives qu'ils ont eu à soutenir, et en dernier lieu contre *Djezzar*, il y a moins d'un siècle, c'est à peine s'il en reste quatre ou cinq mille sur les hauteurs de l'Anti-Liban.

« C'est toutefois plus qu'il n'en faudrait, ajouta M. Lascaris en riant, pour vous dévaliser; mais, cher voyageur, j'entends piaffer nos chevaux qui nous rappellent l'heure de la promenade.... »

Après avoir jeté un coup d'œil de pitié sur le kiosque en bois peint du pacha, désagréable monument de l'art turc, il nous fallut près de deux heures pour arriver au *Nahr el Kelb*, en suivant un chemin taillé dans le rocher par les Romains[1], où l'on voit les seules traces de voitures qui existent peut-être sur tout ce côté de la Syrie.

Le Nahr el Kelb, l'ancien Lycus, coule rapide et encaissé vers la mer.

La légende veut que ce nom lui vienne de la figure de pierre d'un énorme chien, animal que les Grecs avaient nommé λυκος, *loup*, et qui était autrefois placé sur un roc, assez près de l'embouchure du fleuve. C'était une espèce d'idole dont les musulmans racontent d'étranges histoires. Il paraît que le diable entrait quelquefois dans cette image de pierre, et hurlait de telle sorte qu'on l'entendait sur toute la côte et jusqu'en l'île de Chypre, prodige qui présageait toujours quelque funeste événement.

« Aujourd'hui, me dit M. Lascaris, le merveilleux disparait, et l'opinion est que le fleuve se jetant à la mer entre deux hautes montagnes, comme vous pouvez le voir dès à présent, et son lit étant plein de roches, ses eaux font en coulant un fracas épouvantable à l'époque de la fonte des neiges, ce qui s'entend de fort loin, surtout pendant la nuit, et peut être comparé aux sourds grognements d'un loup. Il s'ensuit naturellement que les Grecs, amoureux de l'allégorie, auront élevé la figure en question; de là le nom du fleuve *Lycus;* les Arabes auront pris le loup pour un chien, et donné au fleuve le nom qu'il porte encore. »

Pendant cette conversation, nous approchions des curieuses roches sculptées qui décorent ce lieu agreste. L'une d'elles, celle qui m'a le plus frappé, représente, à s'y méprendre, un grand marchand persan du bazar de Stamboul, un pôt de fleurs à la main. La science assure que c'est un monument assyrien; je suis loin de le contester et prendrai pied de là pour ne pas rapporter au lecteur les nombreuses inscriptions qui couvrent le rocher.

Nous suivions toujours le Nahr el Kelb qui côtoie la voie Antonine; nous la quittâmes bientôt pour nous enfoncer sous un bois touffu de chênes verts, de sapins et de figuiers sauvages; puis, coupant vers un détour du fleuve, nous arrivâmes à un endroit où, resserré entre deux rochers de trois cents pieds d'élévation, il roule à la mer ses eaux limpides. C'est là qu'existe encore le pittoresque aqueduc de l'émir Fakr el Din, qui semble presque faire partie du rocher, tant les ronces, les lierres, et une grande quantité d'autres plantes pariétaires l'ont presque recouvert; on néglige de le réparer; en plusieurs endroits l'eau, filtrant à travers les pierres, tombe au milieu des lierres comme une pluie de diamants. L'heure s'avançant, j'en pris très-rapidement un croquis, et je rentrai à Beyrouth un peu fatigué, mais charmé de mon excursion.

Le Kesrouan. — Le collége d'Antoura. — Son hospitalité.
Le vin d'or.

C'était au lendemain qu'était fixé mon départ de Beyrouth; j'allai prendre congé de M. Lascaris.

« Je vous ai préparé, me dit-il, une lettre d'introduction près de M. B...., un des principaux habitants français de Tripoli; c'est un savant, un homme du plus grand mérite, et, ce qui ne gâte rien, un des plus charmants esprits que je connaisse. M. B.... vous donnera, mieux que je ne pourrais le faire, des renseignements précieux et un bon itinéraire pour vous rendre aux Cèdres. Il ne me reste qu'à vous adresser le souhait castillan : *Vaya Vd con Dios*[1]. »

Je remerciai vivement mon aimable hôte, et, suivi de mes deux *moukres*[2], je pris la route d'Antoura.

jour à lui en demander la raison. « J'ai appris, répondit l'homme « riche, qu'un nommé Ebrahim, fils de Soliman, est caché dans « cette ville; il a tué mon père, et je le cherche pour prendre mon « talion. — *Alors je connus*, dit Ebrahim, *que Dieu m'avait conduit « à dessein; j'adorai son décret et, me résignant à la mort, je ré- « pliquai : Dieu a pris ta cause; homme offensé, ta victime est à « tes pieds.* » L'homme riche étonné répondit : « O étranger! je « vois que l'adversité te pèse, et qu'ennuyé de la vie, tu cherches « un moyen de la perdre; mais ma main est liée pour le crime. — « Je ne me trompe pas, dit Ebrahim, ton père était un tel : nous « nous rencontrâmes en tel endroit, et l'affaire se passa de telle et « telle manière. » Alors un tremblement violent saisit l'homme riche, ses yeux étincelèrent de fureur et se remplirent de larmes; il resta ainsi quelque temps le regard fixé contre terre; enfin, levant la tête vers Ebrahim : « Demain le sort, dit-il, te joindra à « mon père, et Dieu aura pris mon talion. Mais moi, comment vio- « ler l'asile de ma maison? Malheureux étranger, fuis de ma pré- « sence; tiens, voilà cent sequins; sors promptement, et que je « ne te revoie jamais. »

1. La voie Antonine.

1. Allez sous la garde de Dieu.
2. Guides à cheval.

Il y avait une heure environ que nous marchions sous une chaleur accablante, lorsqu'un de mes hommes me vint prévenir que nous arrivions à l'endroit où généralement on fait la première halte. En effet, au



Maronites au couvent de Mar-Antoun. — Dessin de Grandsire d'après un croquis communiqué par M. Enault.

milieu d'un bouquet d'arbres, je vis surgir la flèche d'une chapelle bâtie dans le pur gothique flamboyant, une échappée du parc de Windsor; mon étonnement diminua lorsque je sus qu'elle était consacrée à saint

George d'Angleterre, le patron de Guillaume d'Aquitaine qui mourut en combattant pour le saint sépulcre.

Notre halte terminée, nous nous engageâmes dans d'immenses plantations de mûriers, et peu de temps



Druses à Deir el Kamar. — Dessin de Grandsire d'après M. E. A. Spoll.

après nous traversâmes le *Nahr el Liban* sur un pont romain assez bien conservé, grâce à l'usage des Orientaux de traverser les rivières à gué. De l'autre côté du fleuve, j'entrai en plein Kesrouan.

L'aspect de ce pays riche et cultivé, parsemé de nombreux villages, surprend d'abord des yeux habitués à la désolation des campagnes possédées par ces Turcs dont un proverbe a dit que là où ils posaient le pied la terre restait stérile pendant sept ans.

C'est que dans ce coin de terre s'est retiré un peuple actif et courageux, le peuple chrétien des Maronites.

Chacun des sommets qui, en s'échelonnant, forment le versant de la montagne, est couronné par un de leurs villages ou de leurs couvents. Les moines maronites, travailleurs assidus, fertilisent à la sueur de leur front un petit rayon de terre autour du couvent, comme le paysan autour du village, en sorte que tous ces petits rayons, en s'élargissant, ont fini par se rencontrer et couvrir la croupe de la montagne. Le premier travail a été rude et difficile; il fallait soutenir chaque plant de vigne par une terrasse; il fallait briser le rocher pour le remplacer par une terre meuble et fertile; il fallait, en un mot, vaincre, à force de persistance, la rébellion d'un sol qui ne devait porter que des forêts de pins et de cèdres. Aussi rencontre-t-on à chaque pas, à côté du champ de blé, quelque monticule couvert de bruyères et semé de grands pins-parasols. La nature âpre et primitive de la montagne se fait jour à travers la robe de culture dont l'industrie de ses habitants l'a revêtue. Les vignes, les mûriers et les champs de blé ont envahi les pentes du Liban; et la fertilité, chassée des plaines par le musulman vainqueur, semble avoir suivi le chrétien sur la montagne pour s'y défendre et s'y maintenir.

Le soleil venait de disparaître derrière les crêtes les plus élevées, le Nahr el Kelb au loin semblait un long ruban d'argent, et je voyais déjà se dresser le sombre rocher sur lequel est placé le couvent d'Antoura, collége de lazaristes où je devais passer la nuit. Nous pressâmes un peu l'allure de nos chevaux, et bientôt après nous tintions à la porte du couvent.

L'arrivée d'un voyageur, français surtout, est un événement dans le collége; quelques-uns des pères lazaristes sont nos compatriotes et apprennent à leurs jeunes élèves maronites, outre l'arabe littéral, le français et l'italien, l'amour de la France, leur antique protectrice aux jours de la persécution.

Nous entrâmes dans une vaste cour plantée d'énormes orangers où j'abandonnai moukres et chevaux aux soins des frères lais; les religieux me conduisirent de suite au réfectoire, où m'attirait une séduisante odeur de mouton rôti.

Après le repas en commun pendant lequel un enfant lut à haute voix quelques passages du discours sur l'histoire universelle de Bossuet, nous entrâmes dans la bibliothèque où devait s'achever ma soirée. Les bons pères m'avaient préparé sur une console une respectable bouteille de ce vin du Liban fameux dans le pays sous le nom de *vin d'or;* c'est un vin parfaitement transparent, d'une belle couleur jaune et qui a quelques rapports avec le vin de Madère très-sec.

Un chibouque garni d'excellent tabac de Djebaïl me fut apporté par les soins d'un jeune élève qui me l'offrit avec un léger accent parisien, dont j'eus l'âme délicieusement remuée.

Comprenez, vous qui me lisez, cette émotion si jamais vous l'avez ressentie.

Je remerciai l'enfant de mon plus aimable sourire.

Appuyé contre la fenêtre d'où je voyais au loin scintiller la Méditerranée, je passai là, en compagnie de quelques religieux, une soirée dont la douce sérénité ne pourra jamais s'effacer de mon souvenir.

Les religieux m'apprirent, dans le cours de la conversation, qu'ils n'avaient pas toujours possédé cette maison. Elle fut, à ce qu'il paraît, fondée par les jésuites qui voulaient la peupler d'étudiants maronites et grecs-latins, mais leur séminaire resta désert et les lazaristes les remplacèrent vers la fin du dernier siècle; depuis ce temps la maison n'a fait que prospérer.

Je parlai de Paris, de l'état de la littérature actuelle et quelque peu politique, pour satisfaire la curiosité des bons religieux.

Enfin, vaincu par le sommeil et la fatigue d'une journée passée dans les montagnes, je me retirai dans la cellule qui m'était destinée.

Le lendemain je quittai le collége d'Antoura, laissant en souvenir aux bons pères un volume de ma bibliothèque volante, *les Pensées de Pascal;* et, toujours suivi de mes deux moukres que je ne devais quitter qu'à Tripoli, je me dirigeai vers *Berommar* où je reçus le soir même un abri.

Ce couvent s'élève sur le plus haut sommet des monts Kesrouan, dans le Liban méridional; j'y passai quelques heures seulement et je partis le jour naissant pour Tripoli, que je désirais atteindre avant la nuit. En effet, après une journée fatigante et peu accidentée, après avoir côtoyé Djébaïl et traversé le village de Kalomone, j'entrai à six heures du soir dans le chef-lieu du pachalik.

Tripoli[1].

Tripoli la ville, qu'il ne faut pas confondre avec la *Marine*, située à une demi-heure au bord de la mer, est assise au pied du Liban qui la domine et l'enceint de ses branches, à l'est, au sud et au nord-ouest; elle est séparée de la mer par une petite plaine triangulaire où serpente le *Nahr el Kadicha*.

La ville est entourée de vergers où l'on cultive le mûrier blanc pour la soie, le grenadier, le limonier et l'oranger pour leurs fruits qui sont de la plus grande beauté. Avec sa verte ceinture d'arbres aux pommes

1. Tripoli, comme l'indique son nom antique *Tripolis*, se composait autrefois de trois cités fondées chacune par des colonies de Tyr, de Sidon et d'Aradus. La première, située à l'orient, s'élevait sur une colline où l'on en voit encore quelques vestiges; la seconde sur l'emplacement de la ville actuelle, et la troisième au bord de la mer, près de la *Marine*. C'est cette dernière cité qui était célèbre dans le moyen âge sous le nom de Tripoli. Raymond, comte de Toulouse, fit construire en face de Tripoli, sur la montagne des Pèlerins, une forteresse qui existe toujours, et sert de château à la ville moderne. Tripoli fut habitée quelque temps par Saadi, le poëte persan, qui, à cette époque, était captif des croisés.

d'or, Tripoli ressemble au fameux jardin des Hespérides tel que le figure la fable; chaque maison a son jardin; aussi la ville occupe-t-elle un espace considérable; quelques quartiers sont dans la plaine, d'autres couvrent les flancs de la montagne en remontant le cours du Nahr el Kadicha; de toutes parts on trouve des sites délicieux.

Les cafés ont des terrasses étagées que sillonnent des eaux vives et remplies d'arbustes et de fleurs.

Tripoli a des maisons assez régulières, mais peu de monuments. Une église chrétienne et une petite mosquée sont les seuls édifices à citer, encore n'ont-ils rien de très-remarquable.

L'intérieur de la ville dénote une assez grande activité commerciale. J'y remarquai beaucoup de turbans verts; c'est, m'a-t-on dit, le seul vestige de l'indépendance des Tripolitains, et le signe de distinction des chérifs.

Les visages semblent plus frais et plus pâles que dans les autres villes de Syrie. Faut-il l'attribuer aux fièvres épidémiques dues aux inondations que l'on pratique dans les jardins pour arroser les mûriers, et qui sont cause, dit Volney, que la santé n'y est qu'une convalescence? Bien que le climat de Tripoli soit plus sain que celui d'Alep et d'Alexandrette, je ne serais pas éloigné de penser que l'humidité de son territoire est la cause de cette pâleur chez ses habitants; déjà, pendant mon séjour à Arles et dans la Camargue, j'avais pu observer à loisir l'étrange influence d'un climat humide et insalubre sur la population des villes voisines et particulièrement sur la population féminine.

Le lendemain j'allai visiter le bazar, où j'achetai une magnifique éponge attenant à son rocher et pêchée dans la rade même de Tripoli. Je la payai six francs, et je doute que Guerlain puisse me vendre la pareille à moins de quarante ou cinquante francs. Le bazar ne m'offrant plus aucune curiosité remarquable, je me dirigeai vers la demeure de M. B.... pour lui présenter ma lettre de recommandation.

M. B.... me reçut avec affabilité et se mit de suite à ma disposition. Le bonheur voulut qu'après une heure de conversation, nous nous trouvâmes posséder trois ou quatre amis communs; dès lors, en vertu du proverbe, M. B.... m'invita à déjeuner et j'acceptai sans cérémonie. Le repas fut servi par une femme qui avait conservé le costume national dans toute son intégrité. Un moment, au souvenir des hérésies de la cuisine orientale, je fus effrayé de ce costume; je craignais que M. B.... ne voulût trop sacrifier à la couleur locale, mais je fus agréablement soulagé à la vue d'une superbe truite *au bleu* accompagnée d'un poulet à *la marengo*, et flanquée de deux fioles sur lesquelles on lisait les noms respectables de *Nuits* et de *Volnay*. M. B...., qui avait joui de mon étonnement, voulut bien m'assurer que chez lui le cœur, comme la cuisine, était toujours français.

La truite avait été pêchée dans le Nahr el Kadicha qui coule rapidement sur des couches de calcaire, deux conditions essentielles à l'existence de ce poisson. Quant au vin de Bourgogne, il était compatriote de M. B....; c'était un souvenir du pays.

Après déjeuner, je fus admis à contempler un herbier composé de plantes nombreuses, pour la plupart inconnues, et sur lesquelles M. B.... se propose de publier un ouvrage destiné à mettre au jour la flore de la Syrie, jusqu'à présent presque ignorée des savants d'Europe.

En outre, M. B.... me communiqua des notes sur une histoire des Ansariehs, curieuse monographie d'un des peuples les plus curieux de la Syrie, et dont la plus grande partie se trouve répandue dans le pachalik de Tripoli, depuis Autakieh jusqu'au ruisseau *Nahr el Kebir* ou grande rivière. Leur origine est un fait historique peu connu.

On rapporte qu'en l'an des Grecs 1202 (891 de J. C.), il y avait dans les environs de Koufa, au village de *Nasar*, un vieillard que ses jeûnes, ses prières assidues et sa pauvreté faisaient passer pour un saint : plusieurs gens du peuple s'étant déclarés ses partisans, il choisit parmi eux douze sujets pour répandre sa doctrine. Mais le commandant du lieu, alarmé de ses mouvements, le fit mettre en prison. Dans ce revers, son état toucha une fille esclave du geôlier; elle se proposa de le délivrer. Il se présenta bientôt une occasion qu'elle ne manqua pas de saisir. Un jour que le geôlier s'était couché ivre et dormait d'un profond sommeil, elle prit doucement les clefs qu'il tenait sous son oreiller, et, après avoir ouvert la porte au vieillard, elle les remit en place sans que son maître s'en aperçût; le lendemain, lorsque le geôlier vint pour visiter son prisonnier, il fut d'autant plus étonné de trouver le lieu vide, qu'il ne vit aucune trace de violence. Il crut alors que le vieillard avait été délivré par un ange, et il s'empressa de répandre ce bruit pour éviter la répréhension qu'il méritait. De son côté le vieillard raconta la même chose à ses disciples et se livra plus que jamais à la prédication de ses idées. Il écrivit même un livre, où, se donnant pour prophète, il prescrivit la prière, abolit le jeûne du Ramadan et la circoncision, proscrivit la bière en autorisant l'usage du vin, et défendit de manger la viande des bêtes carnassières.

Ce vieillard répandit en Syrie ces règles chez les gens de la campagne et du peuple qui devinrent ses disciples. Quelques années après il disparut.

Telle fut l'origine des Ansariehs. Un siècle plus tard les croisés, en marchant vers le Liban, en massacrèrent un grand nombre. Guillaume de Tyr, qui rapporte ce fait, les confond avec les *Assassins;* et, en effet, entre les uns et les autres il y avait quelques traits communs.

Les Ansariehs sont divisés en trois sectes qui sont : les *Chamsiés*, adorateurs du soleil; les *Kelbiés*, adorateurs du chien et les *Quadmousiés*, qui auraient, dit-on, des assemblées nocturnes semblables à celles des anciens gnostiques.

Les Ansariehs sont demeurés distincts des Druses quoiqu'ils aient différents points de ressemblance avec eux, ce qui peut être la cause de la confusion qu'en a faite Gérard de Nerval dans son *Voyage en Orient*. Les uns croient à la métempsycose, d'autres rejettent le dogme

de l'immortalité de l'âme, et dans cette anarchie religieuse ils arrivent à ne suivre aucune secte. Leur pays est divisé en trois districts principaux administrés par des chefs appelés *Moqadammin*, et qui relèvent du pacha de Tripoli.

J'allai dans l'après-midi visiter la *Marine*, nom générique donné, dans les échelles du Levant et même en Italie, à tout faubourg servant de port à la ville.

Les bâtiments des messageries stopent dans la courbe formée par l'anse de Tripoli et les *îles des Lapins* et *des Pigeons*, mais ces bâtiments y séjournent peu à cause du mauvais mouillage et des vents de nord-ouest qui, venant du golfe de Tarsous en Caramanie, soufflent une partie de l'année dans ces parages.

La Marine de Tripoli est un amas de maisons orientales occupées en grande partie par le commerce, et qui s'étalent pittoresquement sur la grève avec leurs kiosques et leurs façades dépourvues d'ouvertures. On y voit des débris d'habitations anciennes et quelques colonnes ensablées. Sept tours subsistent encore grâce à leur construction solide, depuis l'embouchure du Nahr el Kadicha jusqu'à la Marine.

La première chose qui frappe les yeux à côté des oisifs accroupis fumant tranquillement le chibouque, c'est une multitude d'âniers qui viennent offrir des montures pour Tripoli. Une centaine d'ânes sont là qui attendent, et à peine est-on sur leur dos que, sans qu'il soit nécessaire de les exciter, ils partent au galop jusqu'à la ville, suivis du *says*[1] qui règle tout le temps sa course pédestre sur la vôtre.

C'est une charmante race que celle de ces petits ânes de Syrie ; alertes, vifs, l'œil intelligent, la tête fine, les jambes sèches ; leurs formes élégantes ont aussi peu de rapport avec le tranquille compagnon de nos maraîchers que la race caucasique avec la race nègre.

En retournant à la ville sur une de ces gentilles montures, je pris une vue générale de Tripoli des bords du Nahr el Kadicha d'où l'on découvre parfaitement le fameux *château des croisés* bâti par Raymond de Toulouse.

Le lendemain, muni de renseignements et des lettres de recommandation que voulut bien me donner M. B...., je me dirigeai vers les Cèdres, monté sur un mulet de campagne et accompagné de M. Wood, jeune Anglais du comté d'York qui, logé chez un négociant de sa nation, avait appris mon départ et vint m'offrir sa compagnie. Je n'aime pas beaucoup à voyager seul ; j'acceptai et n'eus qu'à me louer de cette rencontre.

De Tripoli au monastère de Canoubin.

Nous arrivâmes à Djébaïl pendant la plus grande chaleur du jour.

Cette ville est d'origine phénicienne et portait le nom de Biblis, que les Grecs changèrent en celui de Byblos ; les Arabes lui ont donné son nom actuel à cause de son élévation sur une colline[2]. C'est sur la pente de cette colline exposée au midi que croît le tabac de Djébaïl dont j'ai parlé précédemment, et l'un des plus estimés de la Syrie.

Les habitants de Byblos étaient très-renommés dans l'antiquité comme marins, et c'était de leur port que partaient les bois destinés à la construction du temple de Salomon.

Byblos tomba tour à tour sous le joug d'Alexandre le Grand, des empereurs grecs, des Sarrasins, des Génois croisés et enfin des Turcs, lors de la conquête de la Syrie par Sélim I[er]. Aujourd'hui Djébaïl est comprise dans le pachalik de Tripoli ; quelques ruines insignifiantes sortent çà et là de terre pour témoigner de son antiquité.

En sortant de Djébaïl on entre dans le Liban. Les montagnes s'élèvent plus escarpées et plus abruptes ; quelques villages maronites, jetés comme des nids d'oiseaux dans des vallons ombreux, en coupent agréablement la monotonie. Nous ne tardâmes pas à arriver dans une vallée délicieuse où serpente la rivière de Tripoli, le Nahr el Kadicha ; en remontant le cours de la rivière, la vue est frappée de nombreuses grottes naturelles enfouies dans un bois de cyprès, de platanes et de chênes verts. Ces grottes servirent sans doute de retraite à des solitaires, car on voit que souvent dans leur construction la main de l'homme a aidé la nature. Au reste, j'avoue que je comprenais parfaitement, en admirant ce site pittoresque, l'amour des bons anachorètes pour leur jolie Thébaïde.

Nous passâmes et repassâmes plusieurs fois ainsi le Nahr el Kadicha sur de petits ponts de pierre à moitié ruinés, toujours parmi des bocages fleuris ou dans des allées couvertes dont le feuillage est en quelques endroits tellement pressé que le soleil ne peut y pénétrer.

Il nous fallut pourtant reprendre la montagne et ses sentiers escarpés pour arriver à *Canoubin* où nous devions nous arrêter.

Le chemin devint bientôt tellement perpendiculaire, que nous fûmes obligés plusieurs fois, pour ne pas glisser à terre, de saisir les crins de nos mulets. C'est au milieu de cette nature bouleversée qu'on apprécie ces utiles animaux. Il est merveilleux en effet de les voir poser avec fermeté leur large sabot sur les rochers les plus glissants, s'arrêtant à chaque obstacle et ne levant jamais un pied que lorsque l'équilibre est complet sur les trois autres.

Le pays que nous traversions est d'un aspect étrange et saisissant. Tant qu'on gravit les flancs de la montagne, l'œil effaré ose à peine mesurer ces énormes blocs de calcaire qui semblent suspendus sur vos têtes, tandis qu'à vos pieds l'abîme est là ouvrant sa bouche immense. Mais, au moindre plateau, se révèle toute la vigoureuse fertilité de cette terre ; des bouquets d'arbres s'élancent droits et forts du sein de quelque oasis inattendue ; des mousses, des caroubiers à végétation fantastique, des chênes rabougris à feuilles teintées d'un vert sombre, des aloès aux branches épineuses sortant des pierres comme des géants armés pour vous couper la route, et l'eau tombant en gouttes scintillantes des blocs

1. *Says*, ânier.
2. *Djebel*, en arabe, veut dire montagne.



Les cedres du Liban — Dessin de Riou d'après M. Jules Coignet.

de granit verdis par les lichens; tels apparaissent à peu près tous ces petits asiles de verdure.

Après deux heures d'une ascension pénible et fatigante nous arrivâmes au monastère.

Canoubin est, comme on sait, la demeure habituelle du patriarche et le siége de la religion maronite; son nom vient du mot grec latinisé *Cœnobium*, qui veut dire le monastère par excellence.

C'est un bâtiment assez irrégulier, qui n'est à proprement parler ni un couvent, ni une mosquée. Taillé en partie dans le rocher sur lequel il est bâti, il n'a de pittoresque que son emplacement. L'église dédiée à la Vierge sous le titre de Sainte-Marie de Canoubin, est toute petite et manque complétement de caractère et de goût. Le reste consiste en cellules pour les religieux et en salles communes, y compris l'appartement du patriarche.

Les terres qui environnent le monastère et qui paraissent assez bien cultivées appartiennent à la communauté.

La règle de l'ordre est celle de saint Basile, qui est pour les Orientaux ce que saint Benoît est pour les Occidentaux; seulement ils y ont fait quelques modifications relatives à leur position; la cour de Rome les a sanctionnées. Ils ont chaque jour sept heures de prière à l'église et personne n'en est dispensé; ils se lèvent à quatre heures du matin, se couchent à neuf du soir et font perpétuellement maigre.

On voit que leur condition est bien plus dure que celle des moines d'Europe.

Le costume de ces religieux est d'une grande simplicité; il consiste en une méchante robe de coton qui leur sert de chemise, et une robe de dessus en bure brune si épaisse qu'elle pourrait se tenir debout sans faire un pli; ils portent les cheveux assez longs, contre l'usage du pays, la tête est recouverte d'un petit capuchon en laine noire et les pieds nus chaussés de babouches noires.

Nous mourions de faim; aussi fîmes-nous une assez triste mine, M. Wood et moi, lorsqu'un brave religieux nous apporta d'un air satisfait un plat d'œufs, des olives en saumure et quelques grappes de raisin; l'estomac britannique et protestant de mon compagnon se révoltait surtout à l'aspect de ce mince festin. Heureusement le pain était fort bon, et nous l'arrosâmes fréquemment d'un excellent vin, produit des vignes du couvent, ce qui nous réconcilia avec notre maigre dîner.

Après le repas les religieux étant venus nous tenir compagnie, j'en profitai pour les questionner sur les curiosités qui environnent le monastère. Elles se réduisent à quelques grottes creusées par la nature dans les rochers et qui ont été peuplées par des solitaires, comme celles de la vallée du Nahr el Kadicha. La plus intéressante est aussi la plus rapprochée; c'est la grotte de sainte Marine, vierge, que nous allâmes visiter sous la conduite d'un religieux. Elle est, ainsi que les autres, creusée dans le roc; on y arrive par un chemin assez commode; sur le devant règne une espèce de terrasse fermée par une haie et de laquelle on voit le fond du vallon. Autrefois on y disait la messe chaque jour, et le religieux nous montra un petit tambour en maçonnerie qui servait à renfermer les vases sacrés.

La légende suivante nous fut ensuite racontée par notre cicerone sur les lieux mêmes, et je la rapporte à peu près dans sa primitive simplicité :

« Sainte Marine, native de Calmont, village du Liban, fut conduite par ses parents, étant encore fort jeune, en pèlerinage au monastère de Canoubin, où elle fut si touchée de la vie austère et des vertus des religieux de ce temps, qu'elle pria avec instance qu'on la laissât vivre dans ce saint lieu : ce dessein eut beau paraître extraordinaire, il fallut lui permettre de se déguiser et d'aller demander l'habit religieux. L'abbé le lui donna, la commit au soin des troupeaux et ensuite à la culture des terres du couvent. Son zèle fut alors mis à une grande épreuve. Une fille de mauvaise vie étant accouchée d'un garçon, le vint porter au monastère, accusant le frère Marin d'en être le père; la sainte, loin de se justifier, se tint dans un humble silence qui fut pris pour un aveu de son crime prétendu. L'abbé furieux la chassa d'abord de la maison, et, entre autres peines, la chargea de la nourriture et de l'éducation de cet enfant. Ce fut dans cette grotte qu'elle le porta et qu'elle fit le reste de sa vie une pénitence extraordinaire pour le péché de son prochain. On ne connut son innocence qu'après sa mort, ce qui causa à tout le monde une grande admiration pour les mérites de la sainte femme. »

En retournant au monastère on nous fit remarquer une fontaine d'eau glacée qui, dit-on, a la propriété de donner la fièvre à ceux qui y trempent les mains : nous ne jugeâmes pas à propos d'en faire l'essai.

De Canoubin aux Cèdres.

Nous partîmes dans la journée du monastère et nous nous engageâmes dans la montagne, laissant Canoubin sur notre gauche. Nous revîmes le Nahr el Kadicha que nous traversâmes une dernière fois, nous dirigeant vers le couvent de *Mar Elicha* que nos guides nous assurèrent être un lieu de repos pour les voyageurs allant aux Cèdres par Becharray. En effet, nous commencions à en apercevoir les murs à travers un épais rideau de cyprès, lorsqu'un bruit insolite nous fit retourner la tête, et nous aperçûmes avec surprise un once[1] énorme à quelques pas de nous. M. Wood lui envoya précipitamment deux coups de son revolver, mais le mouvement de sa monture l'empêchant d'ajuster son coup, il le manqua, et nous perdîmes bientôt l'animal de vue.

Cette rencontre me remit en mémoire les puériles terreurs de M. de La Roque, dont j'avais lu quelque temps auparavant le fastidieux voyage, et qui sans doute a confondu cette bête assez innocente avec les tigres qui l'effrayaient si fort.

Nous arrivâmes au couvent sans autre aventure. Il est habité moitié par des carmes déchaussés, moitié par des moines de l'institut de Canoubin; ce furent ces der-

1. Espèce du genre chat, voisine du jaguar.

niers qui nous reçurent. Le couvent est situé sur la même montagne que Canoubin, mais bien plus élevé vers sa cime, ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait alentour un espace de terrain assez vaste, fort uni, dont une partie sert de cour et forme une terrasse devant le monastère. La vue principale donne sur la montagne opposée et le fond du vallon où le Nahr el Kadicha roule ses eaux argentines.

Les carmes ont leur logement entièrement séparé de celui des autres moines : ils ne se réunissent les uns aux autres qu'à l'église.

Celle-ci est toute petite et n'offre de remarquable que le tombeau de M. de Chasteuil, gentilhomme provençal connu pour son érudition dans les langues orientales, et qui mourut là en odeur de sainteté.

Le couvent s'appelle *Mar Elicha*, en l'honneur du prophète Élisée; il est fort agréablement situé au milieu des cyprès et des rochers sur lesquels l'eau bondit de tous côtés pour retomber en cascades retentissantes.

Nous tournâmes à droite en quittant le monastère et remontâmes longtemps le cours du Nahr el Kadicha que nous avions peine à voir à cause de la grande élévation où nous nous trouvions. Le chemin devenait à chaque pas plus escarpé et plus fatigant, aussi fut-ce avec joie que nous saluâmes la ville chrétienne de *Beciarrai* ou *Becharray*, siége d'un évêque maronite, et notre dernière halte avant d'arriver aux Cèdres.

Nous restâmes en cet endroit près de deux heures, qui furent employées à prendre quelque nourriture et à laisser souffler nos montures. Je dessinai là quelques types maronites, mais bientôt une foule de curieux s'empressant autour de nous, nous cédâmes à notre impatience et reprîmes la route des Cèdres, cette fois par des chemins plus praticables. Enfin, après avoir traversé une longue plaine et gravi une petite colline, nous aperçûmes au détour d'un petit sentier encaissé les arbres fameux, but de notre voyage.

Les Cèdres.

La nature impressionne diversement chaque caractère : Volney, philosophe positif, parle en plaisantant des cèdres; M. de La Roque et les voyageurs du dix-septième siècle s'exaltent et prodiguent les exclamations; d'autres entonnent le Cantique des cantiques. M. Wood ramassa une douzaine de pommes de cèdre, et grava sur l'un d'eux nos initiales. Pour moi, ma première impression fut un sentiment de respect pour ces patriarches du monde végétal, contemporains sans doute du roi Salomon, géants qui semblent narguer le temps et la cognée. J'étais, devant des arbres, des êtres inanimés, interdit comme en présence d'un personnage auguste. Je me trouvais mesquin, déplacé avec mon panama de trente francs et mon paletot parisien; je sentais que je faisais disparate dans le tableau et je demandais en moi-même pardon à la nature de nuire ainsi par ma présence à l'effet d'un si beau paysage.

Un des moines maronites chargés de la garde des cèdres nous en fit les honneurs avec toute la conscience possible, et, grâce à la lettre de recommandation de M. B.... de Tripoli, j'eus l'insigne honneur de pouvoir emporter un de ces coffrets confectionnés par les religieux eux-mêmes avec le bois des cèdres que le temps et les vents de nord-ouest ont abattus. Je n'appris qu'à mon retour tout ce que mon acquisition avait de précieux, car il paraît qu'il n'en est pas de ces coffrets comme des cannes de Voltaire qu'on vend à Ferney, et qu'ils sont bien réellement confectionnés avec le bois des cèdres d'*El Herzé*.

Pendant la belle saison, les environs des Cèdres se peuplent, dit-on, d'une foule de fidèles. Au pied des arbres on dresse des autels sur lesquels les moines viennent dire la messe. Les cèdres ont leurs dévots comme le temple de Jérusalem a les siens; de tous côtés on accourt en pèlerinage à El Herzé. Autrefois les Maronites avaient coutume de s'y rassembler le jour de la Transfiguration, mais le patriarche a supprimé cette cérémonie à cause des querelles qu'elle occasionnait. Maintenant les habitants des villages voisins s'y rendent tour à tour, leurs prêtres en tête; puis, l'office achevé, ils tirent des coups de fusil en signe de réjouissance, boivent, chantent et dansent au son de la musique; enfin ils ramassent quelques branches de cèdre pour en orner le devant de leurs maisons.

Les cèdres s'élèvent de soixante à cent pieds de hauteur. M. Wood a mesuré le plus gros, qui n'a pas moins de treize pieds de diamètre et couvre une circonférence d'environ cent vingt pieds.

« Un peuple florissant se propagera, dit l'Écriture, comme un cèdre du Liban. »

Les branches toujours vertes, même lorsqu'elles sont couvertes de neige, ce qui a lieu une grande partie de l'année, sont plates, touffues et horizontales : quand elles sont balancées par le vent, on croit voir des nuages épais chassés par son souffle.

On a longtemps classé le cèdre dans le groupe des mélèzes, mais aujourd'hui cet arbre constitue un genre à part. Du tronc poussent des branches dont les ramifications sont les unes presque perpendiculaires, les autres étendues et horizontales. Les feuilles sont courtes, subulées, éparses sur les jeunes rameaux, ordinairement redressées, solitaires et persistantes. Les fruits, gros comme ceux du pin, sont plus ronds, plus compactes et plus lisses. Il est à remarquer que ces arbres ne croissent dans le Liban qu'à El Herzé et dans un autre endroit appelé *Radhél*, où ils sont loin d'avoir acquis le même développement.

Nous suivîmes le vol de quelques aigles qui n'habitent guère que les sommets les plus élevés d'où nous pûmes contempler d'un côté la mer et Chypre, de l'autre la vallée de Baalbeck, terminée par les monts Aqqar.

A nos yeux, c'était là la terre promise, où toutefois, pour un temps du moins, il nous était interdit de pénétrer. Nous regardâmes longtemps cette belle vallée où gisent dans leur sommeil éternel les restes de la ville du

soleil, et nous reprîmes en silence le chemin de Becharray. Deux jours après nous étions de retour à Tripoli.

Ces souvenirs d'un voyage paisible datent déjà d'une année. Depuis, d'horribles crimes ont ensanglanté une grande partie du beau pays que nous avions parcouru au milieu de tant de sérénité. Nous aurions dû les pressentir, cependant, lorsqu'il y a trois ans nous entendions à Constantinople les *ulemans* prêcher la haine et le meurtre des chrétiens, et cela, en pleine capitale de l'empire ottoman, au moment où, grâce à nos armes, la Turquie venait de reconquérir sa nationalité compromise. Ce fanatisme a germé dans les âmes et a violemment séparé deux peuples dont les mœurs, les intérêts sont les mêmes, et qui étaient faits pour se soutenir mutuellement et pour s'aimer.

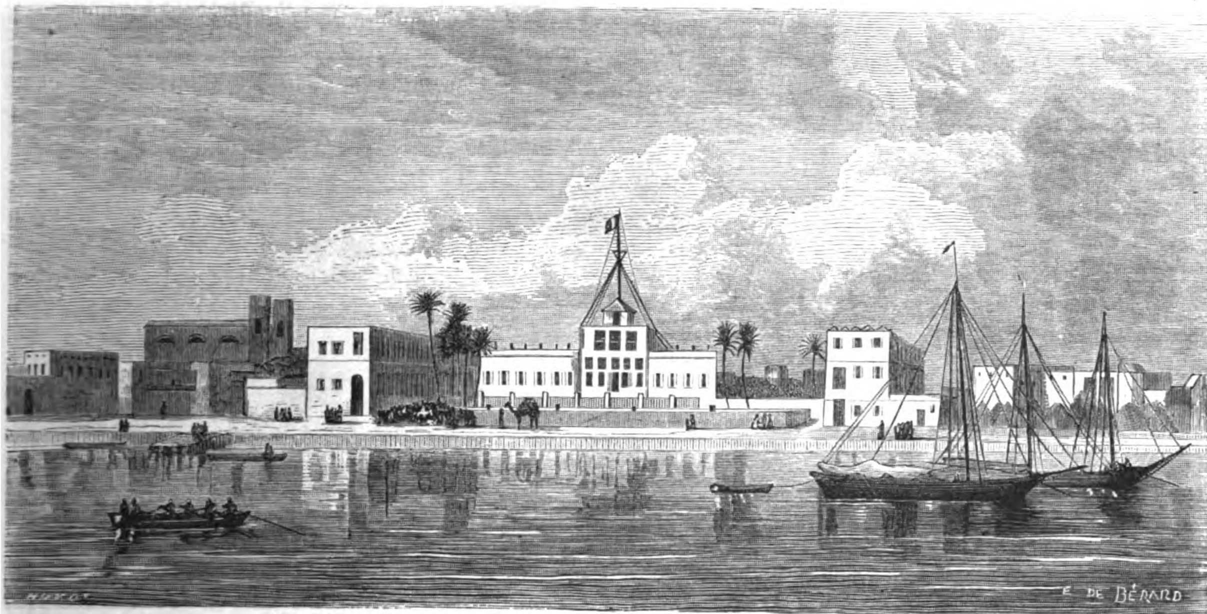
Les Druses, qui se glorifiaient autrefois de descendre des croisés, oubliant cette chevaleresque origine, en sont venus à s'allier, contre les Maronites, aux hordes de brigands qui s'appellent, Mutualis, Kurdes et Bédouins. Quels changements dans les lieux que nous venons de



Canoubin, demeure du patriarche maronite. — Dessin de Lancelot d'après M. E. A. Spoll.

décrire! Les lettres de nos hôtes de Beyrouth et de Tripoli nous ont ému jusqu'aux larmes. Des gens de grande famille, de célèbres négociants, des hommes opulents autrefois, n'ont plus d'autre moyen d'existence que l'aumône. Les Druses osent avouer que le nombre des chrétiens qu'ils ont massacrés dans les montagnes du Liban s'élève à vingt-deux mille. A l'est de Beyrouth, sur une superficie de trois jours de marche en longueur et de deux jours en largeur, territoire où les chrétiens étaient très-nombreux et fort prospères, il n'y a plus un village chrétien ni même une maison. Les mûriers et les arbres fruitiers ont été coupés dans un grand nombre de propriétés chrétiennes. Combien d'années de paix et de travail ne faudra-t-il point pour réparer tant de maux! Mais surtout que ne peut-on pas redouter, pour l'avenir, des méfiances et des ressentiments qui vont se transmettre de génération en génération? Si furieuses que soient les tempêtes de la nature, quelques mois suffisent le plus ordinairement pour en faire oublier les désastres; les abîmes que creuse le fanatisme religieux ne se comblent qu'avec les siècles.

E. A. Spoll.



Saint-Louis chef-lieu des établissements français au Senegal. — Dessin de E. de Bérard d'après Nouveaux.

VOYAGES ET EXPÉDITIONS AU SÉNÉGAL

ET DANS LES CONTRÉES VOISINES [1].

LE SÉNÉGAL.

1847-1860

Découverte du fleuve et de la contrée qui portent le nom du Sénégal. — Coup d'œil rétrospectif sur leur histoire. — Où peuvent mener les *coutumes*. — Valeur de ce mot au Sénégal.

Le navigateur qui descend du nord le long de la côte occidentale d'Afrique ne doit pas s'attendre à y retrouver, au sud de l'empire du Maroc, les grands aspects de terre et d'eau, les beaux paysages, les échappées sur l'Atlas neigeux, qu'il a pu contempler de loin en loin entre le cap Spartel et la baie d'Agadir. Dès qu'il a doublé le promontoire de Nun, borne redoutable des anciennes navigations, il ne voit plus à sa gauche qu'une haute falaise de roche nue dont un violent ressac ronge incessamment la base, dont un implacable soleil calcine incessamment la crête. C'est la bordure maritime du grand désert, le rempart qu'il oppose aux longues lames et aux courants de l'Atlantique. Ceux qui ont escaladé cette muraille du Sâh'ra, des naufragés pour la plupart, n'ont contemplé de l'autre côté de ses escarpements qu'une surface unie, lugubre comme celle de la mer par un calme plat; un horizon sans bornes, une plaine immense, brûlante, aride, sans verdure, sans un buisson, un brin d'herbe, sans la moindre ressource qui soit de nature à prolonger l'existence d'un être humain jeté dans ce déplorable milieu. Aux environs du cap Blanc cette falaise, longue déjà de plus de mille kilomètres, s'abaisse et fait place à une chaîne de dunes. Celle-ci, qui diminue graduellement en hauteur et en importance à mesure qu'elle se rapproche du sud, vient enfin s'amoindrir et se perdre, vers le seizième degré de latitude nord, dans une longue et mince langue de sable, à travers laquelle un grand fleuve, issu des vraies contrées tropicales de l'Afrique, se fraye un passage dans l'Océan. Ce fleuve est le Sénégal, qui donne aujourd'hui à une grande et belle contrée un nom qu'il doit à la peuplade berbère Zénéga établie sur sa rive droite alors que le navigateur portugais Lancerote ou Lancelot le découvrit en 1447.

Les rives de ce même fleuve ont-elles abrité l'expédition de découvertes que, six ou huit siècles avant notre ère, le Carthaginois Hannon conduisit au delà du détroit des Colonnes? Les cartographes peuvent-ils identifier ce cours d'eau avec le Stachyris de Ptolémée? Ce sont là des questions que l'on a longuement

1. Cette livraison et les deux suivantes (relation, études et appréciations) sont entièrement extraites de documents officiels publiés depuis 1857 par le ministère des colonies.

agitées au temps de nos pères du dix-huitième siècle, hommes de vaste érudition et de forte volonté, qui se passionnaient pour tout, même pour la géographie critique; mais certes elles ne troublaient guère la pensée des aventureux Portugais du quinzième siècle; gens pratiques avant tout, ceux-ci ne demandaient aux côtes africaines la solution d'aucun problème scientifique; ils y cherchaient simplement de l'or et des esclaves. Nous devons ajouter que, subsidiairement à ce trafic, ils s'occupaient volontiers de la conversion des indigènes.

Depuis la découverte du Sénégal, et vraisemblablement jusqu'au milieu du seizième siècle, les Portugais



seuls naviguèrent et trafiquèrent dans ses eaux. Leur présence même à une époque plus rapprochée de nous y est constatée par leurs auteurs, par tous les explorateurs de la Sénégambie, et particulièrement par la conservation, dans les idiomes oualof, sérère et même malinké, d'un certain nombre de mots évidemment d'origine lusitanienne, tels que *signare* pour signora, *rapace*, domestique, *argamace*, terrasse, etc. Ce sont eux encore qui ont appliqué aux tribus nomades du Sâh'ra occidental, mélangées de Berbères et d'Arabes, le nom générique de *Maures*, donné, lors des invasions musulmanes, à tous les conquérants venus de la *Mauritanie* en Espagne.

L'héritage du Portugal, lors de la chute rapide de cette petite nation, épuisée par un siècle d'efforts gigantesques qui embrassaient le monde, échut aux Français dans la Sénégambie. Mais il ne paraît pas que les huit compagnies successivement fondées pour l'exploitation du commerce du Sénégal, et qui s'écroulèrent les unes sur les autres, entre les années 1626 et 1758, aient apporté, dans l'occupation du cap Vert, de l'îlot de Gorée et dans la fondation de Saint-Louis, des idées plus larges que celles des Portugais. Il faut néanmoins faire une honorable exception pour le directeur d'une de ces compagnies, André Brue, qui géra les postes du Sénégal à plusieurs reprises, de 1697 à 1720. C'est à lui que la géographie doit ses premières notions exactes sur le fleuve jusqu'aux cataractes de Félou, sur son affluent, la Falémé, et sur le Bambouk, dont il fit explorer les cantons aurifères.

C'est encore à cet administrateur, homme d'État, que remontent les premiers plans de colonisation réelle pour le Sénégal, plans dont les tergiversations ou la faiblesse des gouvernements et les malheurs des temps ont fait ajourner pendant plus d'un siècle la réalisation.

Tombé au pouvoir des Anglais en 1758, reconquis par la France en 1777, pour être encore reperdu par elle pendant les guerres du premier Empire, le Sénégal, avec Gorée son annexe, ne nous fut définitivement rendu qu'en 1817. *La Méduse*, frégate de sinistre mémoire, y portait les fonctionnaires et les troupes chargés de le recevoir des mains des Anglais, lorsqu'elle périt dans un naufrage que pendant longtemps on aurait pu regarder comme un symbole néfaste de l'avenir réservé à notre établissement sur la terre sénégalaise.

Depuis cette époque, quinze gouverneurs y avaient passé sans y apporter de changements marquants, sans que le souffle du moindre progrès y eût vivifié le plus petit germe d'avenir colonial. Cette terre, en dépit des éloges que lui avaient donnés les naturalistes, en dépit de ses riches productions et de sa fécondité, discutable seulement dans le voisinage de la mer, semblait maudite. Aucun émigrant ne venait lui demander la subsistance que la patrie ne peut pas toujours offrir, nul colon ne venait s'y installer à demeure. C'est qu'en réalité, malgré deux siècles d'occupation, ce n'était pas une colonie. Le peu d'Européens qui l'habitaient, une centaine au plus, y vivaient ramassés sur un îlot de sable, sans terre végétale, sans arbres, sans gazon. Ils n'y étaient pas propriétaires du sol, ne voulaient ni ne pouvaient le devenir, ne venaient là que pour demander aux chances aléatoires d'un trafic de plus en plus mesquin la réalisation d'une modeste fortune, et s'enfuir dès que ce but était atteint.

A la place des promenades pittoresques dont abondent les véritables colonies; au lieu des jardins odorants, des douces causeries le soir sous les feuillages des palmiers et des pamplemousses, Saint-Louis n'offrait à ses douze mille habitants que du sable mouvant, un soleil de plomb, des maisons blanches réfléchissant des rayons brûlants, et parmi une population très-variée en couleur et en guenilles, quelques jeunes et brillantes Signares, nées du mélange des races du Nord et du Midi, décorant souvent d'un nom aristocratique de l'ancienne France le luxe effréné, les mœurs faciles, l'ignorance profonde et les fascinations dangereuses des Èves noires, brunes ou jaunes de l'Afrique et de l'Orient.

Quant aux deux ou trois anciens fortins que nous disputions encore le long du fleuve aux Maures et à Al-Hadji le prophète, ce n'étaient que des lieux d'échange, d'anciens bazars d'esclaves transformés en marchés pour les gommes du Sâh'ra, les peaux des troupeaux foulhs et quelques grammes d'or arrachés aux eaux de la Falémé et aux alluvions du Bambouk.

Il n'y a pas plus de six ans, au jour actuel, que les Français établis à Saint-Louis, près de l'embouchure du Sénégal, avec un comptoir à Bakel, dans le haut du fleuve, et une succursale à Sénoudébou, dans la Falémé, n'élevaient pas leurs prétentions au-dessus de celles de commerçants qui se soumettent à toutes les conditions qui leur sont imposées pour faire des échanges avec les indigènes.

Aucun terrain ne nous appartenait en droit et d'une manière définitive, puisqu'il y avait toujours une redevance annuelle à payer pour tout point occupé par nous, même pour le terrain de Saint-Louis, que le chef du village de Sor, village de dix huttes en paille, regardait comme sa propriété. Partout où l'on voulait faire du commerce, il fallait d'abord payer, sous le nom de *coutumes*, des droits aux chefs indigènes, avant même de savoir si l'on ferait des affaires ou non. Ainsi, l'on payait par navire jusqu'à six cents francs aux escales ou marchés de gommes des Maures, et l'on payait encore pour avoir le droit d'envoyer ces gommes à Saint-Louis pendant la traite. Le gouvernement payait un tribut au chef de Sor, à une portée de canon de Saint-Louis, aux chefs de Oualo, au roi du Cayor, aux rois et princes maures des Trarzas, des Braknas, des Douaïchs, des Askeurs, à l'almamy du Fouta, au chef du Dimar, aux roitelets du Gadiaga, à l'almamy du Bondou et à une foule de personnages secondaires, même aux esclaves et aux valets des chefs.

Des traités passés au nom *du roi de France*, par lesquels le gouvernement s'engageait à payer ces humiliantes *coutumes*, traités commençant par ces mots pompeux : *Au nom du Dieu créateur du ciel et de la terre*.... etc., finissaient par ceux-ci : « Le gouvernement payera au brak du Oualo dix bouteilles d'eau-de-vie, etc., etc.; à son domestique, deux bouteilles d'eau-de-vie et une barre de fer; à la princesse Guimbotte, une petite malle, une pièce de mousseline, quatre bouteilles d'eau-de-vie, dix têtes de tabac et cinq cents grammes de clous de girofle; plus, pour sa ration de vivre, une dame-jeanne d'eau-de-vie!!! »

Mais pour se faire une idée de ces monarques, il faut se reporter à ces temps, vantés par les poëtes, où princes et rois allaient, comme de simples villageois, couper dans la forêt voisine le bâton qu'ils appelaient un sceptre; où, pasteurs de troupeaux aussi bien que de peuples, ils menaient eux-mêmes leurs bœufs et leurs moutons au pâturage et quelquefois aussi leurs sujets au marché. Quant

aux princesses, leurs compagnes, on ne peut bien les apprécier si on ne se souvient pas et de Nausicaa, allant laver elle-même à la rivière le linge sale de sa royale famille, et des jeunes beautés d'Édom ou de Madian, se levant avant l'aurore pour piler dans un tronc d'arbre, artistement creusé, le mil ou l'orge destiné aux couscous du puissant patriarche leur père. Malheureusement on ne peut pousser plus loin ce parallèle poétique. Je ne sais si les princes et rois du Cayor, du Sine, du Baol et du Saloum pourraient manger autant que les héros d'Homère, mais l'ivrognerie la plus grossière, la plus éhontée est, de père en fils, leur péché mignon.

Malgré toutes les concessions faites à ces tyranneaux odieux ou grotesques, toutes les humiliations supportées par les *traitants*, ou négociants sénégalais indigènes, ou plutôt à cause de ces concessions et de ces humiliations, on se permettait encore journellement contre nous des vols et des violences de toute nature, et le commerce déclarait tout d'une voix que les conditions dans lesquelles il opérait étaient ruineuses pour lui.

Non-seulement les Européens n'avaient pas le droit d'aller commercer dans le fleuve, mais les indigènes de Saint-Louis, qui seuls y allaient, ne pouvaient s'arrêter devant un village sans commencer par payer un tribut; les ministres des Maures avaient le droit d'arrêter et de saisir eux-mêmes, à bord des bateaux portant pavillon français, les gommes qui ne provenaient pas des escales. Les navires naufragés à l'entrée du fleuve appartenaient au roi du Cayor après la deuxième marée. On payait pour circuler dans les chenaux de l'archipel fluviatile qui entoure Saint-Louis. On payait jusqu'à 1500 fr. par bâtiment pour passer devant chaque village habité par un hobereau possesseur d'une canardière. Les villages sous nos postes n'étaient pas à nous et nous faisaient la loi; enfin le roi des Trarzas percevait des droits jusque dans Guetn'dar, faubourg de Saint-Louis.



Indigènes du haut Sénégal : Peulhs et Malinkés. — Dessin de J. Duvaux d'après A. Raffenel.

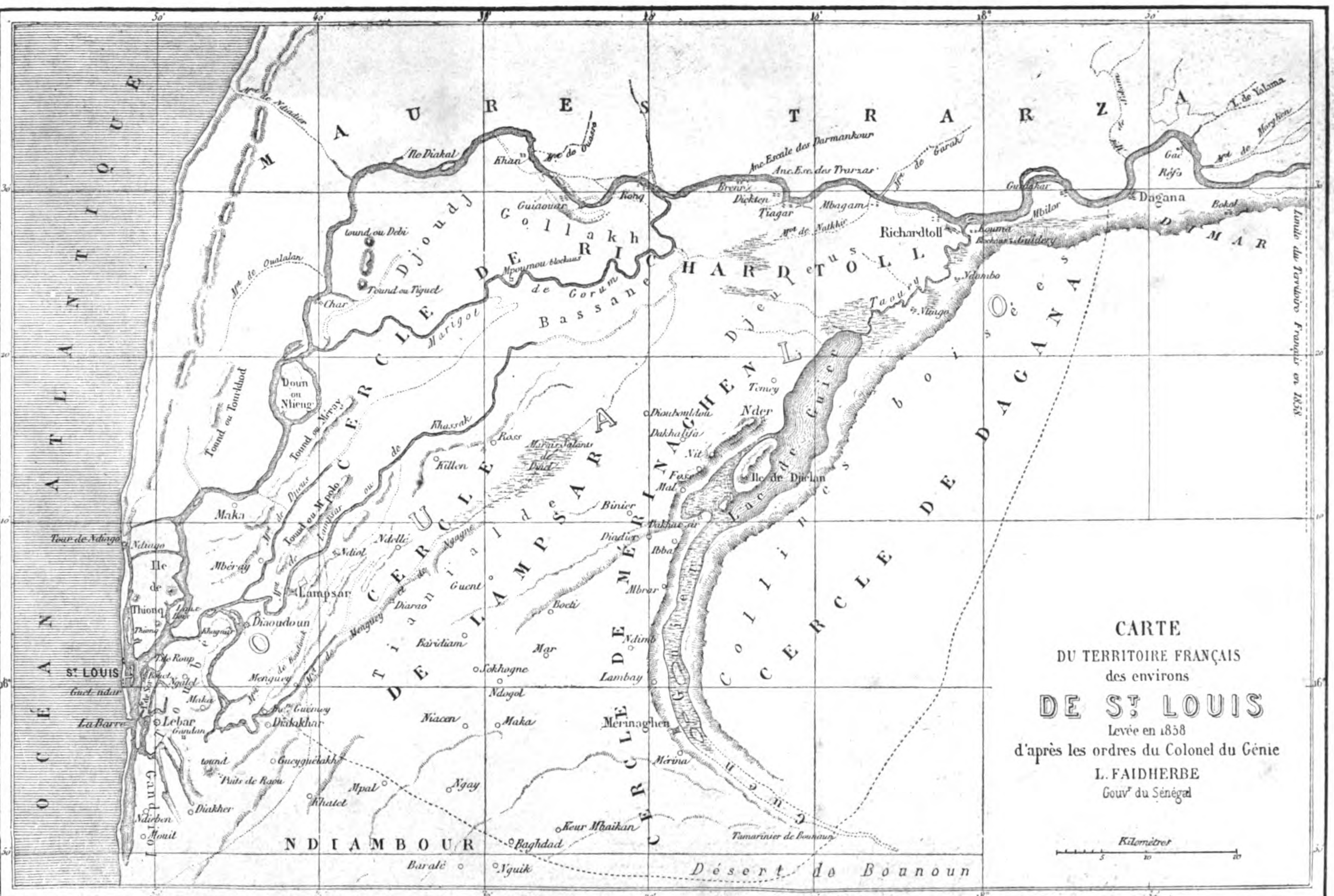
Ce chef, le plus puissant et le plus orgueilleux de toute la ligue des souverains maures, avait fini par tarifer comme suit ses droits aux escales de son territoire : deux pièces de guinée (cotonnade bleue) par mille kilogrammes de gommes traitées; et deux autres pièces par mille kilogrammes de gommes envoyées des navires à Saint-Louis. En outre, les coutumes imposaient :

Pour le souper du roi.........	2	pièces de guinée.	
Pour la bagatelle du roi........	2	id.	id.
Pour la bagatelle de la reine....	1	id. 1/2	id.
Pour la bagatelle du ministre...	1	id.	id.
Pour le souper du ministre,.....	1	id.	id.

Tout traitant était encore obligé d'envoyer tous les soirs au ministre un plat de riz, sous peine d'une amende de cinq coudées de guinées ou deux francs cinquante centimes par plat, laquelle amende était recouvrée par le



Chef nègre oualof dans son intérieur. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.


CARTE
DU TERRITOIRE FRANÇAIS
des environs
DE St LOUIS
Levée en 1858
d'après les ordres du Colonel du Génie
L. FAIDHERBE
Gouvr du Sénégal
Kilomètres
Limite du Territoire Français en 1858
OCÉAN ATLANTIQUE
MAURES TRARZA
DIMAR
CERCLE DE RICHARD TOLL
CERCLE DE DAGANA
CERCLE DE LAMPSAR
CERCLE DE MÉRINAGHEN
NDIAMBOUR
Désert de Bounoun
St LOUIS
Richardtoll
Dagana
Lampsar
Diaoudoun
Mérinaghen
Ile de Djelan
Doun ou Nieng
Vuillemin del.
Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42

domestique du ministre. En cas de refus, *on fermait la traite.* En admettant que le ministre ne restât qu'un mois à l'escale, ce qui est peu, ce tribut culinaire ne laissait pas que de faire une somme.

Enfin, il fallait donner encore :

Pour le brak du Oualo et son domestique..	5 pièces 1/2;
Pour tel ou tel prince du Oualo..........	1/2 pièce;
Pour le fils de Guimbotte...............	1/2 pièce;

sans compter, en dernier lieu, les *présents forcés* prélevés sur chaque navire.

Si telle était la situation des Français de naissance ou de nationalité vis-à-vis des Maures, il n'est pas besoin de rechercher quelle était celle des enfants du sol, Oualofs, Peulhs, Serères et Malinkés, devant les brigands du désert. C'était, depuis la première apparition des Arabes d'Asie sur les bords du Sénégal, la situation du gibier devant le chasseur, du troupeau devant le boucher.

Et puis, du jour où les Trarzas furent devenus maîtres de la rive gauche du Sénégal inférieur, chose qu'à Saint-Louis on ignorait, ou que l'on faisait semblant d'ignorer, ils partagèrent le pays conquis et le découpèrent en véritables fiefs.

Tel prince exploitait le Cayor, tel autre le Dimar; l'un se disait prince de Dagana, l'autre de Gaé; et tous ces hobereaux pillards et avides se transformaient jusqu'à un certain point en protecteurs pour leurs clients, vis-à-vis des autres Maures. C'est pour cela que lorsque cent cinquante bourgs oualofs populeux avaient disparu en moins d'un siècle du seul espace contenu entre le lac Cayar et la mer, quelques villages existaient encore dans les contrées dont nous parlons, quoique bien appauvris et bien dépeuplés. C'est pour cela que les hameaux de l'intérieur du Oualo devaient encore une ombre de bien-être à l'alliance contractée par le roi des Trarzas avec la princesse Guimbotte et à l'existence de leur fils Eli. Les *tiédos* ou hommes d'armes, de la mère et du fils, étaient devenus de véritables Maures pour les habitudes, remplaçant l'ivrognerie par le fanatisme, l'intolérance et la cruauté de leurs maîtres.

A cette époque aussi, au lieu d'empêcher les Maures de piller et d'assassiner les malheureux noirs aux portes même de nos comptoirs, les traitants de Saint-Louis leur fournissaient la poudre et les balles nécessaires à leur expédition de flibustiers, prêtaient leurs embarcations à leurs bandes pour traverser le fleuve et pour le repasser ensuite avec leur butin vivant.

« Et ceci avait lieu à la fin de chaque escale; c'était le pourboire des marchés de gomme, le coup de l'étrier échangé entre les vendeurs et les acheteurs, et ceux-ci cependant n'encouraient pas moins que l'échafaud ou les galères comme complices de vol, de séquestration de personnes, d'incendie et d'assassinat, si la Cour d'assises de Saint-Louis s'était souvenue du Code pénal; tant il est vrai que l'habitude et la routine peuvent conduire l'homme tout doucement et sans qu'il y songe aux plus grands attentats, quand ceux qui sont chargés de veiller à l'exécution des lois et au respect de la morale publique ne rappellent pas à temps l'opinion à des idées plus saines. »

Remèdes à la situation. — Leur application. — Leurs résultats.

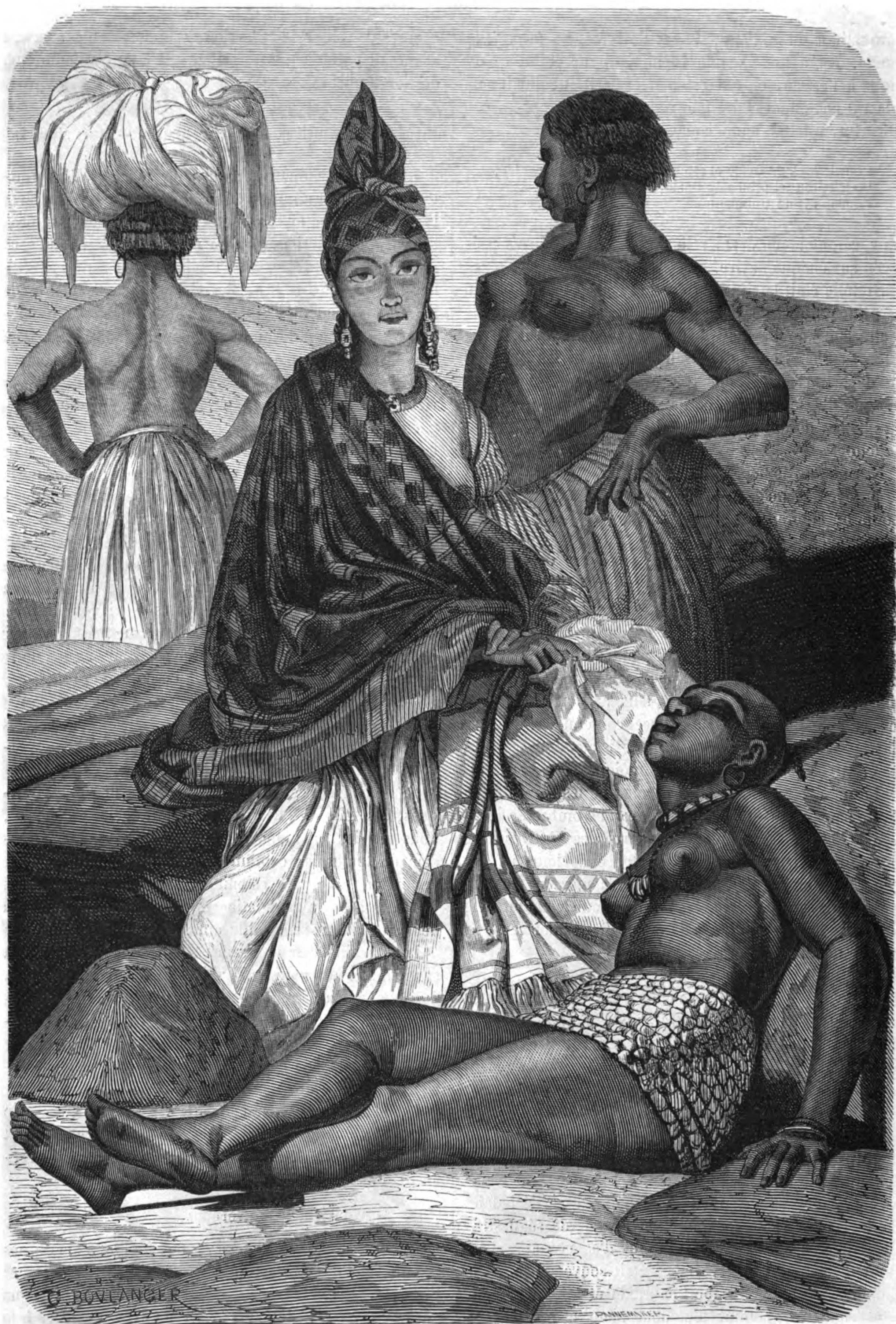
Le colonel Faidherbe, auquel nous venons d'emprunter le sévère paragraphe qui précède, comprit que tolérer la continuation d'un pareil état de choses; laisser se prolonger la domination des nomades et la déviation du sens moral aux portes de Saint-Louis, c'était compromettre l'avenir de notre colonie; c'était renoncer à la tirer de l'état de torpeur où elle languissait depuis plus d'un siècle; il pensa qu'il devait à tout prix soustraire le Oualo à toute espèce de brigandage, l'administrer nous-mêmes, en faire enfin un lieu d'asile assuré et ouvert à toutes les victimes des razzias des Maures et de l'oppression brutale des souverains indigènes. Il ne fallait pour cela que faire revivre nos droits sur ce pays, ne pas tolérer qu'ils fussent mis en question, vouloir une bonne fois que la rive gauche du fleuve fût tranquille pour devenir prospère, en interdire à jamais l'accès aux Maures et contenir ceux-ci sur la rive droite par tous les moyens.

C'est ce but que depuis six ans le colonel Faidherbe a poursuivi avec une rare énergie et qu'il a atteint en grande partie par une suite de coups de vigueur frappés tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, en mai 1857 sur Al-Hadji et sur les Trarzas, en avril 1858 sur les noirs du Ndiampour, en 1859 sur ceux de Guimou et de Sine, courant avec une rapidité césarienne du fond du Oualo à l'extrémité du lac de Cayar, et du pied des cataractes de Félou, aux plages de Baol et de Saloum, dans le voisinage de la Gambie.

Si l'on demandait quels résultats ces mesures politiques, ces faits de guerre ont produits pour le Sénégal, nous citerions aux hommes pratiques : 1° la suppression de toutes les coutumes; 2° le Oualo et le Dimar annexés au territoire colonial et administrés par la loi française ; 3° la population de ce territoire élevée en deux ans de dix-sept mille âmes à trente-quatre mille; 4° la suzeraineté de la France s'étendant graduellement sur le million de noirs qui habitent le sol du Fouta-Toro, du Bondou, du Khasson et du Bambouk, sol qui repoussait naguère le pied de tout Européen; 5° nous parlerions des nombreuses écoles ouvertes et obligatoires pour les deux sexes dans tous nos établissements, et nous citerions surtout le discours suivant, adressé au gouverneur le 14 juillet dernier par un jeune Oualof élevé à l'école des otages, autre création de M. Faidherbe, et quittant ses études pour aller prendre le commandement du cercle de Foss dans le Oualo :

« Monsieur le gouverneur,

« Je viens au nom de mes camarades, au nom de nos parents, dont je suis certain d'être en cette circonstance le fidèle interprète, vous remercier de tout le bien que vous nous avez fait depuis que vous avez été placé à la tête de cette colonie.



Signare (dame de couleur) et négresses de Saint-Louis au bain de mer. — Dessin de G. Boulanger d'après Nouveaux.



Signare et négresse de Saint-Louis en toilette. — Dessin de G. Boulanger d'après une aquarelle de Nouveaux.

« Grâce aux sages et utiles leçons que vous nous avez fait donner, dans votre bienveillante sollicitude, nous sommes à même d'apprécier aujourd'hui les grandes choses que vous avez accomplies au Sénégal, dans l'intérêt de nos compatriotes. Chacun de nous se promet de s'inspirer de votre exemple et de vos conseils pour travailler de son mieux, lorsqu'il sera rentré dans son pays, à la continuation de l'œuvre que vous avez entreprise.

« Nous emporterons de Saint-Louis des idées de justice, d'ordre et de travail, que nous emploierons tous nos efforts à faire prévaloir chez les populations au milieu desquelles nous sommes appelés à vivre, n'importe dans quelle position. Ce sera, nous en sommes persuadés, monsieur le gouverneur, la meilleure manière de témoigner à la France, dont vous êtes le représentant, toute notre gratitude.

« Pour moi qui vais dès demain prendre, conformément à vos ordres, le commandement du cercle que vous m'avez confié dans le Oualo, je vous promets de mettre en œuvre, par tous les moyens en mon pouvoir, les principes qui m'ont été donnés, et j'espère être assez heureux pour témoigner de ma reconnaissance et de mon dévouement à la France, en faisant prospérer de plus en plus le pays dont vous m'avez nommé le chef. »

S'il n'entre pas dans notre cadre de suivre l'intrépide gouverneur dans toutes ses expéditions guerrières, nous ne pouvons nous dispenser pourtant de faire connaître ou de rappeler aux lecteurs du *Tour du Monde* deux d'entre elles : la délivrance du fort de Médine et la reconnaissance militaire des pays de Joal, Sine et Saloum; tout autant, et plus peut-être qu'une relation de voyage, elles font pénétrer dans les mœurs intimes des populations et dans la situation réelle de la contrée que nous cherchons à faire connaître

Siége et délivrance du fort de Médine.

En 1854 ou 55 un marabout du Fouta sénégalais, revenant d'un pèlerinage à la Mecque et à Médine d'où il rapportait le titre révéré d'Al-Hadji (le pèlerin), se demanda un beau matin pourquoi il ne jouerait pas sur les bords du Sénégal le rôle fructueux de successeur illuminé de Mohammed, que nous avons vu essayer vainement contre nous, en Algérie, et que le Soudan a vu jouer avec éclat, au commencement de ce siècle, par l'émir Danfodio à Sakoto, et par le cheikh Ahmadou, dans le bassin du Niger, entre Djenné et Tembouctou.... Sa conscience ayant répondu affirmativement à cette question, Al-Hadji s'étaya de l'assentiment de ses esclaves, de ses alliés et de ses voisins, puis, dès qu'il eut réuni autour de lui un groupe suffisant d'adeptes, il se mit en campagne prêchant la guerre contre les *Kaffirs* (infidèles) dans tous les centres de population peuhle, et promettant, le texte du Coran à la main, les biens de ce monde à ceux qui le suivraient, et les délices du paradis de Mohammed à ceux qui succomberaient dans la lutte. Pour être peu nouvelles, ces promesses n'en eurent pas moins leur effet sur les mauvaises passions auxquelles elles faisaient appel. Des forêts du Fouta, des vallons du Dialon, des gorges solitaires du Fouladou et du Djalonka accoururent autour du prophète une foule de fanatiques sans emploi, de pâtres sans troupeaux, de tiédos sans eau-de-vie. Al-Hadji put bientôt disposer de quinze à vingt mille partisans, séduits bien moins par les sourires hypothétiques des houris de l'autre monde, que par la perspective prochaine de saccager de riches villages et de se gorger d'un butin vivant ou inanimé. La horde de malandrins se jeta d'abord sur les Malinkés du Bambouk, premières victimes désignées par le prophète. Pas une chaumière de ces malheureux ne resta debout. Passant ensuite le Bafing, elle se répandit, tuant, pillant et brûlant, dans la vallée du Niger, et menaça Ségo, métropole des Bamanas et centre de la résistance la plus énergique que le fétichisme idolâtre oppose encore à l'islamisme dans le Soudan occidental. Repoussé de ce côté, Al-Hadji se replia vers le nord-ouest, sur le Kaarta qui lui offrait une proie plus facile par ses dissensions intestines. Là les Diavaras, anciens propriétaires du sol, étaient en pleine révolte contre les Massassis, conquérants bambaras, venus de Ségo dans le siècle dernier. Al-Hadji mit d'accord les deux partis en les tuant, brûlant et pillant, avec une sainte impartialité; il fit du pays un désert, traita de même le Kasson, et jusqu'à une tribu musulmane, les Oulad-Mbareks, qui ne croyaient point en lui. Après ces exploits, et comme il songeait à regagner avec son butin et son armée le Fouta sénégalais, où il voulait fonder le centre de sa puissance, il rencontra sur son chemin le fort français de Médine, fondé deux ans auparavant par le colonel Faidherbe, dans un site admirable, à une lieue en aval de la cataracte du Félou. Les populations échappées aux massacres du saint convertisseur dans le Kaarta et dans le Kasson, étaient depuis longtemps venues demander au drapeau français un abri qu'elles ne rencontraient nulle part ailleurs; groupées sous le commandement du Kassonkè Sambala, descendant de leurs anciens rois, elles avaient construit sous les canons du fort un village et un *tata*, sorte de château en pierre et en terre. Dans ce refuge plus de six mille de ces malheureux étaient installés.

Le commandement du fort avait été confié, heureusement, à un homme dont le nom doit également honorer le Sénégal, son berceau, et la France, sa patrie. Paul Holl était tout simplement un héros.

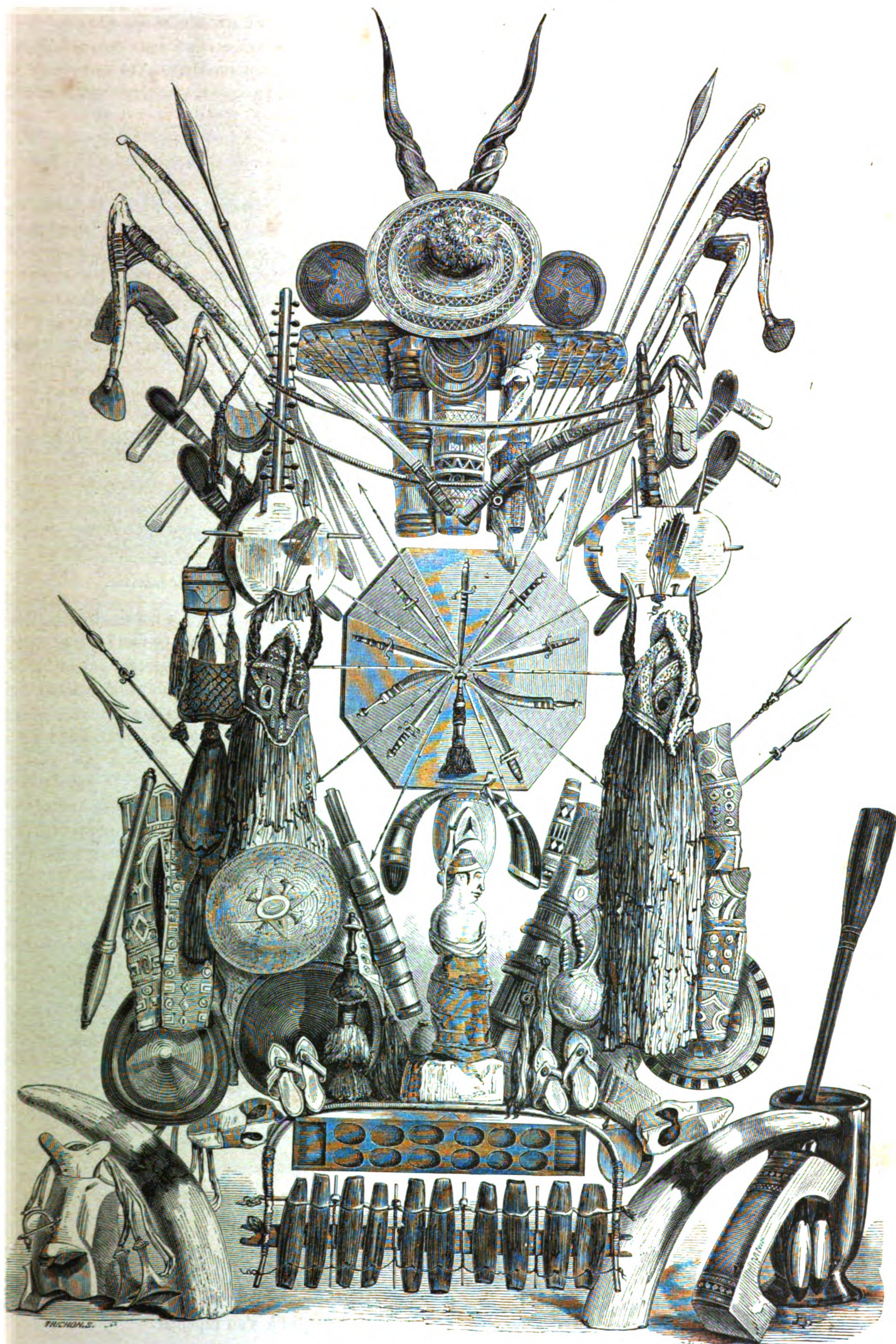
Prévoyant l'orage qui allait fondre sur lui, Paul Holl s'était empressé, dans les premiers mois de 1857, de lier au fort le tata indigène par une double enceinte de clayonnage et de terrassement.

Ces travaux étaient à peine terminés, lorsque, le 18 avril, quelques fuyards annoncèrent l'approche d'Al-Hadji.

Paul Holl demanda aussitôt à Sambala s'il persistait dans la résolution de résister énergiquement.

Sambala lui répondit :

« Kartoum, mon frère, a trahi; l'ambition l'a fait l'ennemi de sa race : il a embrassé le parti de cet Al-

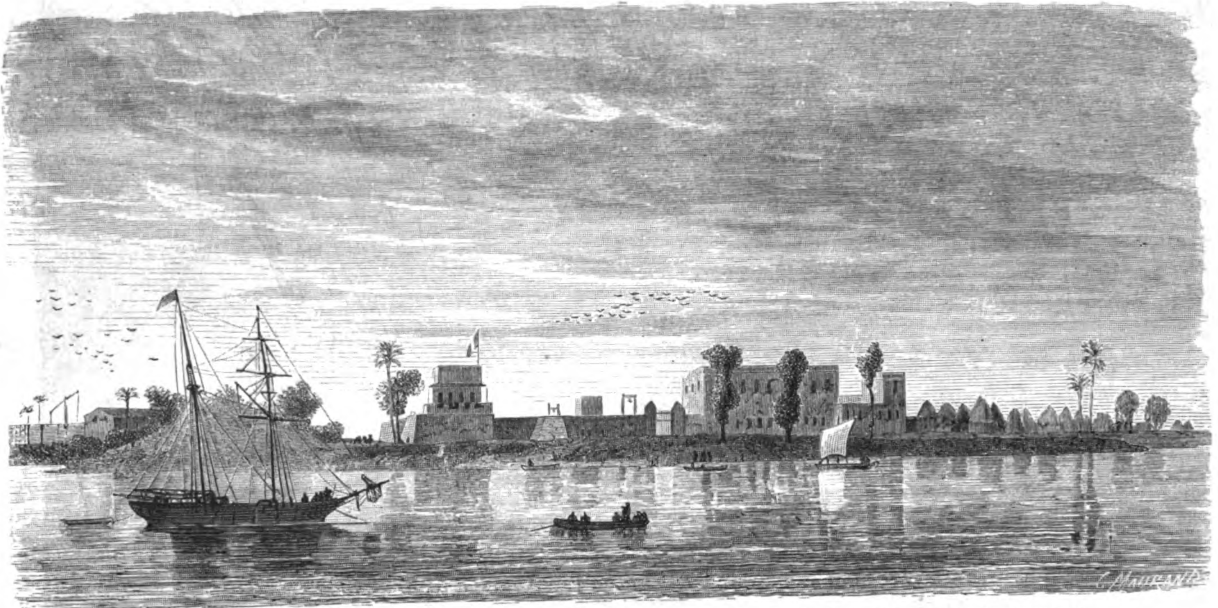


Trophée d'armes et ustensiles des peuples du Sénégal. — Dessiné par J. Pelcoq à l'exposition des colonies françaises

Hadji.... pour moi, je serais déshonoré si j'hésitais à combattre; je résisterai donc avec toi jusqu'à la mort.

« Mais nous avons ici, ajouta-t-il, une foule de Bambaras; ces hommes ne m'inspirent aucune confiance; prenez garde! ils pourraient bien vous trahir; ils fuient depuis longtemps devant Al-Hadji; le nom seul de ce marabout les terrifie.... vous devriez les chasser.... »

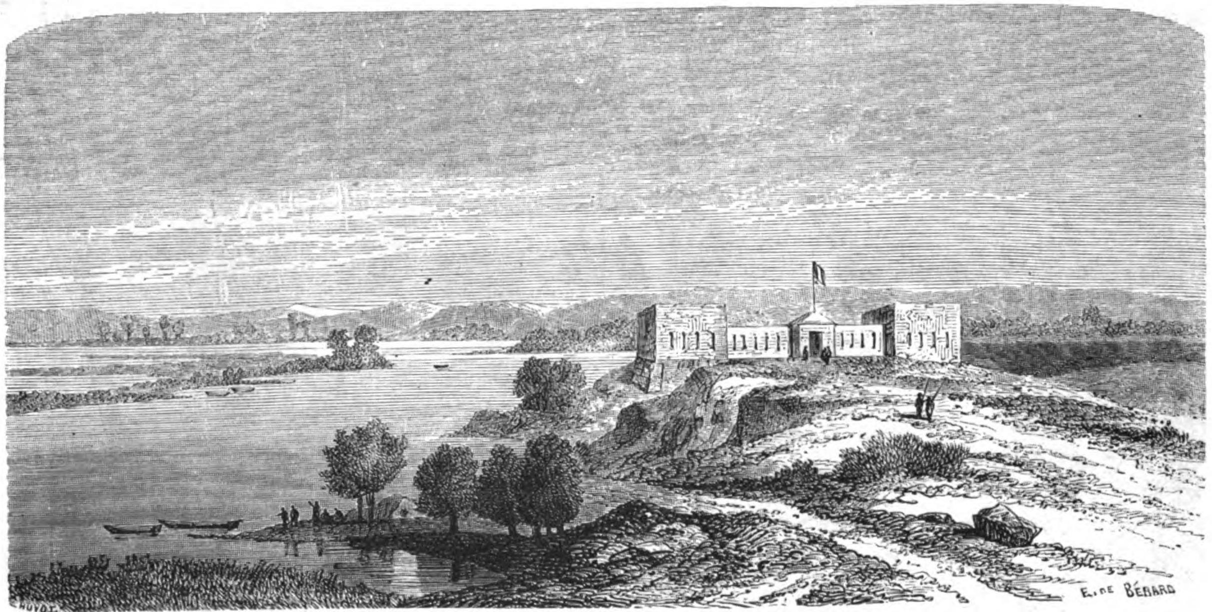
Paul Holl répugnait fortement à cette extrémité; la générosité française lui commandait de ne pas livrer à une mort certaine ces malheureux suppliants : cependant



Ancien fort de Richard-Toll, à cent vingt kilomètres de Saint-Louis. — Dessin de E. de Bérard d'après Nouveaux.

la prudence lui commandait d'étudier leurs dispositions; il les réunit donc en conférence publique, et leur dit :

« Je ne veux autour de moi que des hommes décidés à combattre jusqu'à la mort : voyez! il est temps encore de vous éloigner.... mais s'il vous convient de rester, sachez-le bien et ne l'oubliez pas, une fois le siége commencé, je traiterai en ennemi, je briserai par le canon tous ceux qui manifesteront la moindre hésitation!!! »



Fort de Sampsar dans le Oualo, à vingt-quatre kilomètres de Saint-Louis. — Dessin de E. de Bérard d'après Nouveaux.

Après un court moment de réflexion, les Bambaras répondirent :

« Nous resterons; nous avons confiance en toi; nous savons que les Français ne manquent jamais à leur parole ; nous n'en dirions pas autant des Kassonkès! Nous saurons, s'il le faut, mourir ici.... il y a trop longtemps déjà que nous sommes errants devant notre ennemi.!!! »

Paul Holl, voyant leur résolution, se décida à les garder et n'eut pas à s'en repentir.



Habitants du Sénégal inférieur : Oualofs et Peuhls. — Dessin de J. Duvaux d'après A. Raffenel.

Le même jour, dans la soirée, il apprit qu'Al-Hadji, préparant l'escalade des murailles du fort, avait confié les échelles d'assaut aux plus fanatiques de sa troupe. Prédications, promesses de jouissances infinies en ce monde et dans l'autre, tout avait été mis en œuvre par le prophète pour atteindre au but suprême de ses efforts : obtenir le triomphe dans une lutte qui allait décider de ses destinées. C'était, en effet, par la prise de Médine que se consacrerait définitivement ou se détruirait à tout jamais, il le sentait bien, la croyance à son apostolat.

En ce moment solennel la garnison régulière du fort se composait de soixante-quatre personnes : vingt-deux soldats noirs, trente-quatre laptots (matelots noirs), le secrétaire du commandant, M. Sacray, dont le concours fut des plus utiles; deux artilleurs européens, trois soldats du quatrième régiment d'infanterie de la marine, et enfin le sergent Desplat, dont le nom mérite d'être conservé à côté de celui de son héroïque chef.

Le lendemain matin, 20 avril, date glorieuse dans l'histoire de notre colonie, vingt mille Al-Hadjistes, divisés en quatre colonnes d'attaque, se ruèrent à la fois contre le tata de Sambala et contre le fort.

Les Européens les virent avec étonnement s'avancer en lignes profondes, tous, contrairement à l'habitude des noirs, gardant un silence absolu et marchant tête baissée, comme des hommes animés d'une résolution inébranlable, et d'une confiance non moins inébranlable dans les paroles de leur prophète qui leur avait prédit que les canons des blancs ne partiraient pas, « tant était forte la protection dont Dieu couvrait ses partisans. »

Il y eut là un moment d'anxiété qu'on ne pourrait dépeindre.

Paul Holl attendit, pour commencer le feu, que l'ennemi ne fût plus qu'à cent cinquante mètres des murailles.

Mais ce fut en vain que, pendant longtemps, les balles et les boulets ne cessèrent d'ouvrir de larges trouées dans les rangs de ces fanatiques, qui bravaient la mort et la recevaient sans sourciller; ils semblaient même y aspirer, comme à une issue vers un monde meilleur. L'attaque commencée au point du jour ne faiblit que vers onze heures; peu après les Al-Hadjistes, en pleine retraite, mettaient fin à cette lutte homérique de six heures où de part et d'autre on s'était battu avec un acharnement qui tenait de la fureur.

Al-Hadji, posté avec ses femmes et son butin à deux portées de canon, prêt à prendre possession du fort, vit avec rage qu'il fallait abandonner la partie. Il reprit le chemin de son camp, honteux, et versant des larmes sur la ruine de ses espérances et la perte de ses plus intrépides talibas, dont les cadavres entassés formaient comme une contrescarpe tout autour des fortifications de Médine.

Le jour même de l'attaque, Paul Holl dut s'occuper de faire réparer les affûts de ses canons; par ses ordres on exhaussa le tata de Sambala et celui qui protégeait les Bambaras; il expédia ensuite des courriers à Sénoudébou, à Bakel, aux chefs des postes et au commandant du *Guet-Ndar*, vapeur chargé de lui apporter des approvisionnements.

Il leur rendait compte de l'attaque et de ses résultats, et leur demandait des renforts et des munitions, car, sûr de repousser la force par la force, sa seule appréhension était de manquer de poudre si l'ennemi traînait le siége en longueur.

Cette crainte n'était que trop fondée; après deux autres tentatives d'assaut à un mois d'intervalle, les Al-Hadjistes se contentèrent de profiter de leur immense supériorité numérique pour resserrer les assiégés dans leurs lignes et leur couper toute communication avec le dehors.

Dès la fin de mai les vivres devinrent rares à Médine, et la nombreuse population réfugiée dans l'enceinte du tata de Sambala commença à souffrir sérieusement de la faim; elle s'en plaignait, sans murmurer toutefois; Paul Holl avait déjà mis en commun tout ce qui lui appartenait; mais pour augmenter ses ressources, il se fit livrer par les traitants leurs provisions d'arachides (pistaches de terre).

On en fit tous les jours une distribution; mais le bois manquant et le blocus empêchant de s'en procurer au dehors, on dut se résigner à manger ces pistaches pilées et mouillées; cet aliment indigeste donna au plus grand nombre d'affreuses douleurs d'entrailles.

La garnison régulière recevait en sus une petite ration de mil; le vin était entièrement consommé, l'eau-de-vie épuisée, la farine et le biscuit étaient avariés; heureusement il resta, jusqu'à la fin, du café et de la cassonade, qui contribuèrent à soutenir le moral et la santé des Européens.

Paul Holl, d'ailleurs, partageait ce régime. Malgré les plus vives instances, il avait fermement déclaré qu'il vivrait comme tout le monde et partagerait en tout le sort commun.

Bientôt le blocus devint tellement serré qu'on ne pouvait plus sortir du fort, soit pour aller au fleuve, soit pour communiquer avec Sambala, sans entendre siffler les balles de l'ennemi.

Les approches des Al-Hadjistes arrivaient jusqu'à vingt-cinq mètres du fort; de là, ils insultaient la garnison de leurs paroles et de leurs nombreux coups de fusil; l'extrême pénurie de munitions empêchait de riposter; la nuit, en prêtant quelque attention, on assistait, pour ainsi dire, à leurs *palabres* ou conciliabules.

De leurs embuscades ils criaient aux assiégés : « Vous êtes perdus, hommes de Médine; le *saharr* (steamer) qui était à Diakandapé, nous l'avons pris; les hommes qui venaient à votre secours, nous les avons dispersés; les munitions qui vous étaient destinées sont en notre pouvoir; le gouverneur ne viendra pas; Al-Hadji a retenu les eaux; rendez-vous! rendez-vous! Les musulmans de Saint-Louis seront épargnés; nous ne tuerons que les Bambaras; seuls, Paul Holl et Sambala payeront pour les Kassonkès et les hommes de Ndar (Sénégal); nous brûlerons votre commandant à petit feu, et couperons en morceaux Sambala.

« Vous autres, *Toubab* (vrais croyants) de Ndar, pour-

quoi couvrez-vous de votre protection les *Kaffirs*, Bambaras et Kassonkès? Sans vous et vos canons, il y a longtemps qu'un sillon rouge aurait marqué leur gorge. »

Les hommes du poste leur répondaient : « Si vous parlez ainsi aujourd'hui, c'est que vous avez éprouvé la vigueur de nos bras; nous protégeons nos alliés, parce que les blancs ne font pas comme votre prophète : jamais ils ne trahissent leurs amis.... nous tiendrons ferme. Le moment vient où vous serez exterminés; chaque jour rapproche de Médine notre puissant chef, le gouverneur; il vient avec ses bateaux de feu; vous n'oserez jamais affronter son regard.... »

Quelques jours après, sous le tata de Sambala, on criait: « O Sambala! vous, le descendant des rois du Kasson, vous, le fils de Dawa-Demba, ce chef dont les blancs imploraient la protection, à quel degré d'abaissement êtes-vous descendu! vous n'êtes plus qu'un captif; vous avez déshonoré votre famille. »

Et Sambala de répliquer : « Si je suis le captif des blancs, tant mieux.... il me plaît d'être leur captif; les blancs sont généreux; ils sont bons; ils ont pitié des malheureux; ils protégent le faible; jamais ils n'arrachent une femme à son mari, ni les enfants à leur mère; ce n'est pas comme votre Al-Hadji, qui est un voleur.

« Pourquoi votre faux prophète me poursuit-il de sa haine? Avant ses attaques, je faisais le *salam;* seul, des enfants de Dawa-Demba, je ne buvais aucune liqueur fermentée; mais aujourd'hui, dites-le à Al-Hadji, en mépris de sa personne et de sa doctrine, je bois non-seulement du vin, mais encore du Sangara (eau-de-vie). »

. . . .

Comme la poudre allait manquer absolument aux assiégés, on s'en procura de fort mauvaise en vidant un certain nombre d'obus.... Les hommes étaient pour la plupart réduits à un seul coup. Les volontaires et Sambala lui-même venaient fréquemment auprès de Paul Holl, demandant des munitions; il se contentait de leur répondre : « J'ai, dans ce magasin, une grande quantité de poudre; mais à quoi bon nous en servir contre ces malheureux; n'en avons-nous pas assez tué? Voyez! quelle masse de cadavres nous entoure! L'air est empesté de leurs émanations; s'ils nous attaquent de nouveau, je m'empresserai de vous fournir des munitions; tenez-vous en repos; le jour de la délivrance approche.... »

Cependant, à part lui, le brave commandant, dès les premiers jours de juillet, reconnaissait que le fort, démuni de poudre et de vivres, ne pouvait résister avec succès à une quatrième attaque; déjà, les hommes, réduits à une nourriture insuffisante, ne pouvaient supporter les gardes et les veilles; les Bambaras, leurs femmes et leurs enfants, entassés au nombre de plus de six mille dans un espace trop étroit, mouraient de misère et de faim.

Paul Holl n'eut pas besoin de se demander quelle conduite il tiendrait si l'ennemi tentait un nouvel assaut; il entendait, avant tout, mourir à son poste.

Sa résolution arrêtée, il la communiqua au brave Desplat; celui-ci, digne de comprendre un tel héroïsme, jura de partager le sort de son chef. Ils convinrent qu'au moment où l'ennemi pénétrerait dans la place, Desplat se dirigerait vers le blockhaus renfermant des obus et qu'il y mettrait le feu; Paul Holl, de son côté, transporta secrètement dans sa chambre une assez grande quantité de ces projectiles pour se mettre au besoin à l'abri des atteintes d'Al-Hadji.

Le 18 juillet, jour mémorable, comme il n'y avait plus de vivres que pour quelques heures, et quels vivres! on entendit tout à coup, dans le lointain, de sourdes détonations et comme le bruit d'une vive fusillade. Ce bruit paraissait surgir du côté des *kippes*.

On donne ce nom à deux rochers placés face à face sur chacune des deux rives du fleuve, en aval de Médine. Distantes l'une de l'autre de cent à cent cinquante mètres, les kippes semblent comme une écluse gigantesque, dans l'ouverture béante de laquelle le fleuve se précipite avec une effrayante rapidité.

Al-Hadji connaissait l'importance de ce point; aussi avait-il fait occuper les deux roches par un corps nombreux, dont les feux plongeants devaient arrêter tout navire en marche; il comptait sur l'efficacité de l'obstacle pour arrêter les secours et mener à fin le siége de Médine; mais le colonel Faidherbe trompa les calculs du prophète par la manœuvre la plus hardie.

Inquiet du sort de Médine, il avait quitté Saint-Louis le 4 juillet et profité de la première crue pour se rendre à Bakel; par bonheur, les eaux montèrent cette année avant l'époque ordinaire.

Il apprit à Bakel que les munitions, dont on avait annoncé l'arrivée à Médine étaient en grande partie restées en chemin avec le steamer *le Guet-Ndar*, échoué sous le feu de l'ennemi; ses inquiétudes redoublèrent; les eaux, un moment accrues, avaient baissé, et il paraissait difficile de franchir le point si dangereux où sont les petites cataractes; quand il parlait d'aller débloquer Médine avec le peu de forces amenées de Saint-Louis, on lui représentait l'immense danger de l'entreprise, en présence d'une armée assiégeante que les calculs les plus modérés portaient à quinze mille hommes.

Cependant, M. Faidherbe n'hésita pas; avec une centaine de maçons venus de Matam, quelques laptots, soixante soldats blancs, commandés par MM. Sardou, chef de bataillon d'artillerie de la marine, et Brossard de Corbigny, lieutenant de vaisseau, il se trouvait le 18 au matin au pied des kippes

Tenter de forcer ce passage sous le feu plongeant de ces deux redoutes naturelles, couronnées d'une multitude d'ennemis, c'était exposer le vapeur qui affronterait ce danger à une perte presque certaine.

Il prit la résolution de débarquer tout son monde sur la rive droite et d'attaquer la kippe de cette rive : cette manœuvre réussit parfaitement; les Al-Hadjistes, postés de ce côté, ne pouvant s'imaginer que, pour venir à eux, on opérerait un débarquement en pays ennemi, furent saisis de stupeur en voyant monter résolûment à l'assaut de leur poste une troupe dans laquelle on distinguait des blancs!! Assaillis bientôt par une vive fusillade, ils prirent la fuite; les Français couronnèrent la roche

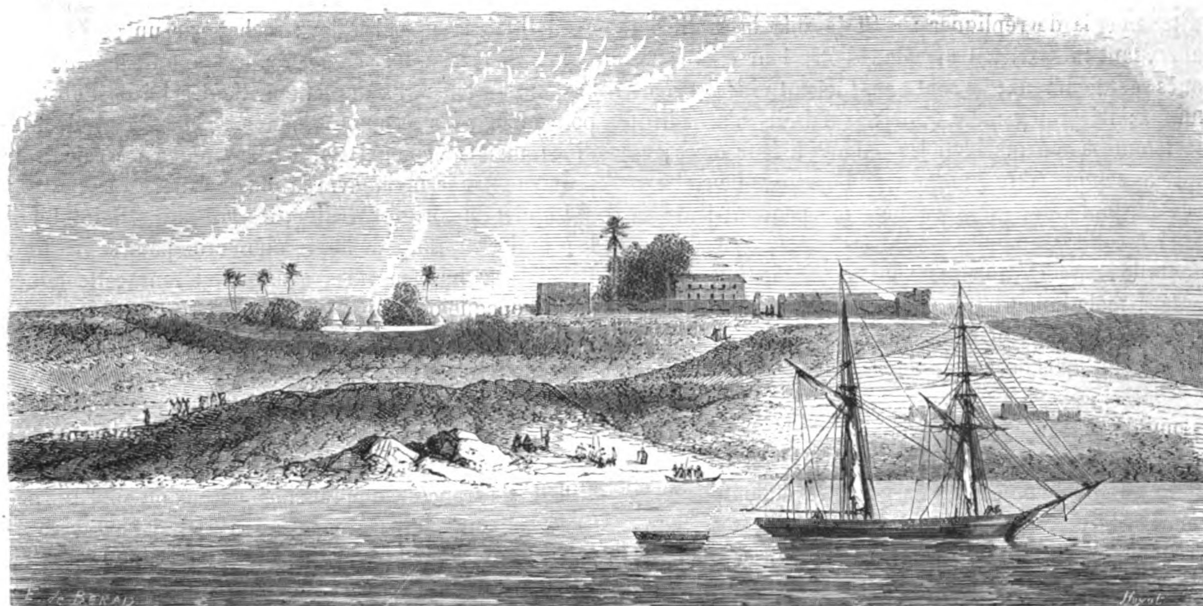
et le gouverneur y fit placer un obusier, dont les coups, bien dirigés, vinrent frapper la kippe de la rive gauche et en expulser l'ennemi.

L'éclat de ces explosions arrivait à Médine; mais Paul Holl les attribuait au *Guet-Ndar*, qu'il supposait dégagé et cherchant de nouveau à remonter jusqu'à lui.

Il fit placer tout son monde au poste de combat; puis, ordonnant de hisser les couleurs nationales, attendit avec une vive émotion les évènements qu'il pressentait.

Cependant le gouverneur, toujours sur la rive droite, ordonnait au bateau à vapeur *le Basilic*, commandant Milet, de s'engager dans le passage; il secondait ses efforts en tenant rudement en échec les Al-Hadjistes placés en face. Le bateau, forçant de vapeur et gagnant à peine un mètre par seconde, franchit enfin ce dangereux rapide.

Paul Holl, au moyen d'une lunette, avait, jusqu'à ce moment, parfaitement distingué les ennemis de la rive gauche, tirant dans la direction du fleuve.... tout à coup, il remarque un groupe placé sur la kippe de ce côté qui, au lieu de diriger ses coups sur le fleuve, les projette dans la plaine; étonné, ne pouvant se rendre compte de cette manœuvre, mais saisi d'un pressentiment, il se met à examiner avec une profonde attention le point d'où partent les coups; il croit reconnaître des hommes vêtus d'un costume européen; mais toujours dominé par la pensée que *Guet-Ndar* tente le passage, il hésite.... cependant il redouble d'attention, et bientôt aperçoit distinctement des combattants portant des bottes et coiffés de chapeaux de paille.... Plus de doute, ce sont des libérateurs.... Le gouverneur est là! Paul Holl court à la cloche, l'agite, appelle tout le monde.... « Voilà les blancs! voilà les hommes du Sénégal! Voilà le gouverneur! Allons, mes amis, sus aux Al-Hadjistes!»



Fort de Mérinaghem, dans le Oualo, sur le lac de Guier, à soixante kilomètres de Saint-Louis. — Dessin de E. de Bérard d'après Nouveaux.

Sambala accourt; il a compris qu'il faut se précipiter au dehors.

« De la poudre! de la poudre! dit-il à Paul Holl.

— Il y a longtemps que je n'en ai plus, reprend Paul Holl.

— Comment, réplique Sambala, tu m'avais dit que ton magasin en était plein!

— Mais si je t'avais avoué ma pénurie, qu'aurais-tu fait?»

Sambala réfléchit et dit, : « Vous autres blancs, vous êtes des hommes habiles; si j'avais su que la poudre manquait, peut-être aurais-je abandonné la partie.... tu as bien fait de me le cacher.... je te remercie.... »

Quelques instants après, les assiégeants, pris entre les baïonnettes des assiégés et la mousqueterie de la troupe libératrice, se débandaient dans toutes les directions, et le gouverneur pénétrant dans le fort, s'assurait par lui-même de ce qu'il avait fallu d'énergie pour résister, pendant quatre-vingt-quinze-jours, au milieu de privations si horribles, à un ennemi si déterminé[1].

Ls prestige d'Al-Hadji ne s'est jamais relevé de cet échec. Un an plus tard, la prise de Guémou par les Français, et la destruction de cette place d'armes qu'il avait tenté d'élever en face de Bakel, lui portèrent le dernier coup. A dater de ce moment, il a disparu de la zone occupée par nos établissements, et le bruit de ses actes ne nous parvient plus que comme le retentissement de plus en plus affaibli d'un orage qui s'éteint à l'horizon.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Paul Holl, nommé chevalier de la Légion d'honneur, est aujourd'hui commandant civil du fort de Saldé (arrondissement de Bakel).



Intérieur d'une maison, à Gorée. — Dessin de E. de Bérard d'après nature

VOYAGES ET EXPÉDITIONS AU SÉNÉGAL

ET DANS LES CONTRÉES VOISINES [1].

EXCURSION MILITAIRE ET GÉOGRAPHIQUE A L'EST DE GORÉE,

DANS LES PAYS DE SINE ET DE SALOUM.

1859

Les Maures contenus dans leurs solitudes, Al-Hadji rejeté hors de la vallée du fleuve, le Oualo et le Dimar annexés aux possessions françaises, il ne restait au colonel Faidherbe, pour achever de fonder l'unité de la colonisation sénégalaise, qu'à régler des questions pendantes depuis tantôt deux siècles dans les contrées comprises entre le cap Vert et la Gambie, contrées qu'un décret impérial venait de rattacher à son gouvernement.

Jadis, en 1679, M. Ducasse, lieutenant général des armées navales, avait imposé aux rois du Cayor, du Baol et de Sine, des traités qui cédaient à la France une bande de terrain de six lieues de profondeur, depuis la presqu'île du cap Vert jusqu'à la rivière de Saloum.

Nos droits sur cette côte pouvaient donc être parfaitement constatés; cependant nous étions loin de les faire valoir. De nos jours, des traitants de Gorée étaient, il est vrai, établis sur les différents points de ce littoral et des rivières de Saloum et de Sine; mais ils avaient à peine la liberté de construire des huttes en paille sur la plupart de ces points, et ils y étaient soumis à toutes sortes d'exactions et de violences de la part des indigènes.

1. Suite. — Voy. 17.

Des réclamations pour vols, pillages, mauvais traitements, arrivaient chaque jour au gouvernement.

Le 7 décembre 1858, un parent du roi du Cayor avait tenté d'assassiner, à Rufisque, un commerçant français et un nègre attaché à son service, en leur tirant un coup de fusil chargé de trois balles dans l'intérieur de leur case. L'ouvrier mourut des suites de sa blessure. Le Français fut confiné à l'hôpital pour plusieurs mois. Enfin, deux missionnaires établis à Joal, où les habitants se disent chrétiens, avaient à subir toutes sortes d'outrages de la part des tiédos du roi de Sine; le mot *tiédo* est l'antipode de celui de marabout. Il signifie littéralement un incrédule, un impie, un homme sans foi ni loi. Les tiédos représentent au Sénégal les *routiers* de notre moyen âge européen. Ils sont toujours ivres et toujours altérés d'eau-de-vie. Or, dans l'occasion dont il s'agit, l'église avait été envahie par une bande de ces soldats et de femmes, qui en avaient fait un lieu d'orgie, et un des missionnaires avait été blessé d'un coup de poignard à la main gauche.

Peu après, le grand *fitor*, percepteur des impôts de Joal pour le roi de Sine, s'était également introduit de force, avec des hommes armés, dans l'intérieur de la mission, l'avait bouleversée, avait étendu ses perquisitions fiscales jusque dans les poches des missionnaires, et, dans un moment de rage, blessé l'un d'eux à la main droite de deux coups de couteau.

A la presqu'île du cap Vert, sous les canons même de Gorée, s'il n'y avait plus de violences commises ouvertement, il ne se passait pas moins des choses singulières: il y a quelques années à peine, les gens du littoral pillaient les navires naufragés sur leurs côtes, et les chefs de la presqu'île prélevaient encore des droits sur les produits du Cayor adressés à nos maisons de commerce.

Le colonel Faidherbe, jugeant qu'il ne pouvait tolérer plus longtemps cet état de choses, partit donc le 3 mai de Saint-Louis avec deux cents tirailleurs sénégalais et quelques canonniers; prit, en passant à Gorée, cent soixante hommes d'infanterie de marine, et fit aux hommes de bonne volonté de cette île un appel qui fut entendu; c'était la première fois que l'on invitait la population de cette petite ville à concourir aux opérations de guerre; elle le fit avec empressement et fournit cent volontaires.

Le corps expéditionnaire vint ensuite débarquer à Dakar, où tous les habitants de la presqu'île furent convoqués. Le gouverneur leur dit qu'ils étaient désormais Français, et qu'en cette qualité ils devaient prendre les armes et se joindre à nous dans l'expédition qu'on allait faire chez leurs voisins pour obtenir réparation des torts dont ceux-ci s'étaient rendus coupables.

Le 7 mai 1859, le colonel Faidherbe parcourait le cap Vert dans toute son étendue; y prêchait, sous les baobabs classiques de cette presqu'île, la guerre sainte, la guerre de la civilisation contre la barbarie, électrisant chacun du souffle de son énergie et y recrutant la fleur de la jeunesse armée; le soir même, dit un officier de l'expédition, il nous rejoignit sur les limites du Cayor avec deux cent vingt-cinq volontaires.

Le lendemain matin nous étions tous réunis et campés en arrière de Rufisque, entre la plage et la magnifique forêt qui se déroule à perte de vue dans l'intérieur du pays. Les trois ou quatre mille habitants de ce village, presque tous adonnés à la pêche, vivent, conséquemment, en grande intimité avec les génies de la mer, pour lesquels ils professent une vénération profonde. Ils s'en disent même un peu parents. Ces génies habitent naturellement des palais sous-marins qui ne le cèdent pas en agréments et en richesses à ceux de Leucothoé et d'Amphitrite, décrits par le vieil Homère. Non moins généreux que ces déités classiques, les noirs génies des eaux rufisquoises saisissent avidement toutes les occasions possibles de traiter et d'héberger les humbles mortels. Ceux qui ont goûté de cette hospitalité en disent des merveilles; mais, grâce aux coups de vent, à la fragilité des embarcations, à la voracité des squales, et surtout aux raz de marée, aussi fréquents, aussi subits dans ces parages que les requins, on cite bien peu de marins qui, une fois entrés dans ces splendides et liquides demeures, se soient décidés à en sortir jamais, autrement que sous la forme d'un de ces brillants coquillages qui couvrent le rivage et dont les teintes d'opale, d'émeraude ou d'azur feraient la joie d'un conchyliologiste. Si vous désirez glaner quelques-uns de ces tests pour vos collections, que ce soit en cachette, car les Rufisquois ne plaisantent pas sur ce chapitre, les sons mystérieux que ces coquilles murmurent à votre oreille n'étant ni plus ni moins que les plaintes et les chants des âmes de leurs ancêtres. Comme explication de tant d'imagination et de rêveries poétiques au sein de cette population tant soit peu brutale sous bien d'autres rapports, je dois ajouter que le district qu'elle habite est le plus grand centre de production de vin de palme qui existe dans la Sénégambie.

Dès notre arrivée le gouverneur déclara aux gens de Rufisque qu'ils étaient responsables de la vie et des biens des sujets français résidant parmi eux; qu'en réparation de l'assassinat commis le 7 décembre 1858, un blockhaus serait établi sur la pointe de Rufisque, et que dorénavant les sujets français auraient le droit de bâtir en bonne maçonnerie partout où il leur plairait. En outre, et pour éviter toutes difficultés à l'avenir, il leur fit comprendre qu'ils devaient interdire les approches de leur village à tous les tiédos armés, leur donnant l'assurance qu'ils seraient protégés, si cette conduite les exposait à des dangers de la part du damel ou souverain du Cayor.

Il termina en leur signifiant que les habitants des villages de la côte, depuis Dakar jusqu'à Saloum, ne peuvent vendre aucun terrain à des étrangers, puisqu'en vertu des traités de 1679, la suzeraineté de la France existe sur toute cette côte et sur une profondeur de six lieues.

Toutes ces choses entendues, les gens de Rufisque entrant franchement dans les vues du gouverneur, et enchantés de se voir soutenus contre les violences des tié-

dos du Cayor, demandèrent à fournir des volontaires pour montrer qu'ils ne faisaient plus qu'un avec les Français. On n'en accepta que vingt-cinq, l'effectif de la colonne, porté à huit cents hommes, étant déjà trop nombreux.

Les trois jours suivants, nous suivîmes la côte, faisant à chaque village, à Bargny, à Yen, à Niangol, à Portudal, ce que nous avions fait à Rufisque, redressant les torts présents, punissant ou pardonnant ceux du passé, et étouffant en germe ceux qui auraient pu menacer l'avenir. Dans un autre ordre d'idées, je ne dois pas oublier de mentionner deux abondants repas que toute notre colonne fit sur ce trajet et que lui fournirent gratuitement les mangliers des rivières Somone et Fasna, dont les rameaux, humectés par chaque marée montante, étaient chargés d'excellentes huîtres.

Je regretterais aussi de ne pas mentionner en passant la république des Nones, dont la traversée tout entière ne remplit pas la première des trois étapes précitées. Le territoire de cette émule de Sparte repose entre le cap Rouge et le cap de Nase (onze à douze kilomètres). Ces habitants forment une belle race d'hommes; aussi diffèrent-ils, par le langage et par une civilisation meilleure, des Oualofs et des Sérères qui les environnent de toutes parts. D'un caractère très-ferme, très-indépendant, très-hostile à l'esclavage, ils ont mérité au temps de la traite, et cela suffit à leur éloge, les calomnies et la haine des marchands de chair humaine.

Jaloux de leur liberté en raison même des horreurs qu'ils voyaient commettre autour d'eux par les blancs, promoteurs de la traite, et par les noirs, souteneurs et pourvoyeurs de cette institution, ils avaient fermé l'entrée de leur république à tout étranger. Dès qu'ils apercevaient sur leur territoire un visage suspect par les traits ou par la couleur : « Notre terre, disaient-ils en lui adressant un coup de fusil..., notre terre est lasse de te porter, rentre dedans!... » et immédiatement la victime immolée au salut public disparaissait sous le gazon.

Depuis l'abolition de l'esclavage dans nos colonies, non-seulement les citoyens de Nones ont ouvert leurs barrières à tout le monde, mais ils fournissent eux-mêmes Gorée de travailleurs laborieux et intelligents.

Le 13 mai, à neuf heures du matin, nous faisions notre entrée dans le village de Joal, dont les deux mille âmes, leurs missionnaires en tête, car ces âmes se disent chrétiennes, venaient saluer le gouverneur et l'assuraient de leurs bonnes dispositions, pendant que les fonctionnaires et tiédos du roi de Sine, coupables des violences dénoncées, le grand *fitor* tout le premier, décampaient et gagnaient les bois aussi vite que leurs jambes avinées le leur permettaient.

Jusque-là tout était pour le mieux, aucune résistance armée n'était venue ensanglanter notre promenade militaire. Le 14 au matin, toute la colonne, tambour battant, musique sonnant, assistait, à la grande joie et édification des bonnes gens de Joal, à une messe solennelle célébrée par le grand vicaire des missions de Dakar, lorsqu'un événement produit par le hasard précipita les choses et entraîna le colonel Faidherbe, pour ainsi dire malgré lui, dans une série de circonstances, d'où il sut tirer les plus grands avantages pour la domination française dans ces contrées.

Dans les pays oualofs, qui ont pour chef un *bour*, comme le Djiolof, le Sine et le Saloum, le successeur désigné de ce chef, qui toujours est son plus proche parent, s'appelle le *boumi* et a une grande autorité dans le pays; elle balance même quelquefois celle du bour.

Or, le boumi de Sine, ignorant la présence des Français à Joal, y arrivait ce même dimanche, avec une escorte de cavalerie. Son Altesse venait, *suivant l'usage antique et solennel* de sa dynastie, se baigner à la mer, en expiation d'un meurtre que, peu de temps avant, étant en ébriété, elle avait commis sur un de ses courtisans.

Ces cavaliers ayant été aperçus dans l'obscurité, il en résulta une alerte, et le colonel Faidherbe envoya deux fortes patrouilles faire une reconnaissance autour du village. Un instant après, on apprit, par le chef de Joal, l'arrivée du boumi; mais, avant qu'on eût pu en aviser les patrouilles, une d'elles, composée de laptots, entourait ce prince et son escorte. Il en résulta de la résistance d'un côté, de l'insistance d'un autre, et enfin un conflit dont le boumi ne s'échappa que tout meurtri, en traversant la rivière, où il faillit se noyer, et en laissant entre nos mains deux de ses hommes et douze chevaux.

Ce personnage était un des chefs de Sine dont la France avait le plus à se plaindre. Cependant, ne voulant pas passer pour lui avoir tendu un piége, le gouverneur lui renvoya le lendemain matin un des prisonniers de la veille, pour lui dire de revenir sans crainte, et qu'on lui rendrait ses chevaux, en réglant toutes les affaires présentes et passées. Mais tout en offrant ces réparations, et afin qu'elles ne fussent pas attribuées par les noirs à un sentiment de crainte, il crut devoir se porter en avant avec une partie de ses forces.

Laissant donc à Joal cent trente hommes de garnison avec un obusier, sous les ordres de M. le capitaine d'artillerie Vincent, pour protéger la mission et nos traitants après notre départ, le gouverneur écrivit au roi de Sine qu'il se rendait à Fatik, au cœur de son pays; qu'il y serait le 18 et y ferait avec lui la paix ou la guerre, suivant que Sa Majesté accorderait ou non les réparations et les concessions qu'il avait à lui demander.

Nous cheminâmes pendant la nuit sous les voûtes d'une de ces belles forêts dont la contrée abonde. A la pointe du jour nous étions au village de Guilas, dont nous faillîmes prendre le chef, un de ces hobereaux qui se permettaient de temps à autre de venir tourmenter nos *concitoyens* de Joal. Trois de ses chevaux restèrent entre nos mains. On passa la journée auprès des puits abondants de ce village, à l'ombre d'arbres magnifiques, caïlcédras, baobabs et rondiers, dont l'innombrable et babillarde population ailée, perroquets, perruches, veuves au collier d'or, de toutes tailles, couleurs et variétés, semblait moins effarouchée de notre présence que les bimanes de l'endroit.

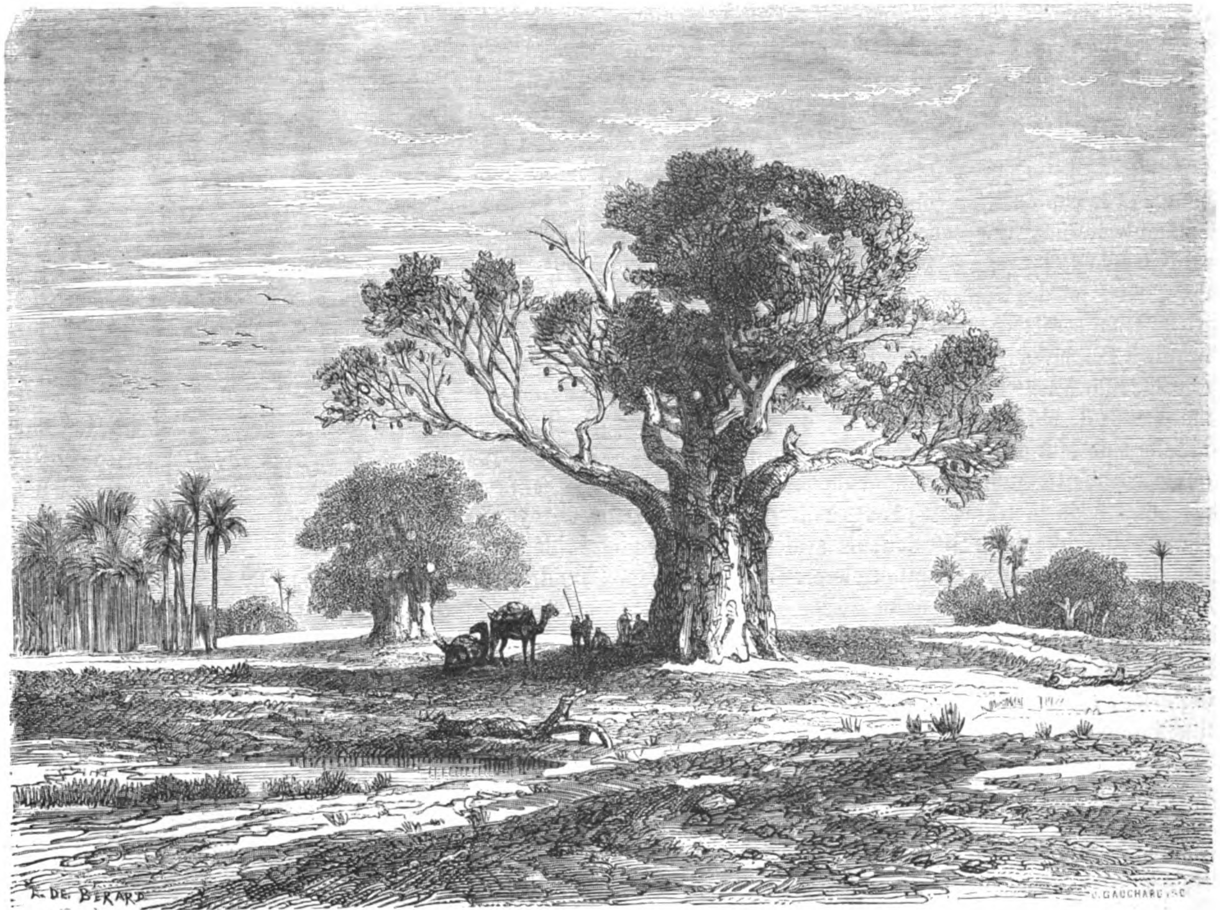
On rassura cependant ceux-ci, en payant exactement tout ce dont on avait besoin pour la subsistance de la colonne.

Le soir même, ayant appris que le comptoir de Silif, qui était sur notre route, avait été pillé par le boumi, qui ne pouvait lui pardonner l'eau qu'il avait bue, nous y courûmes et le trouvâmes abandoné. Pendant toute cette journée, ainsi que le lendemain une fusillade assez nourrie à l'avant-garde et sur nos flancs nous prouva que nous étions désormais sur une terre hostile; cependant aucun détachement ennemi ne tint devant nos éclaireurs.

Une nouvelle marche de nuit, faite avec toutes les précautions voulues, puisqu'il devenait évident que le pays était en armes nous conduisit à l'escale de Fatick, sur la rivière de Sine, où les traitants n'avaient pas été inquiétés.

Notre troupe forma les faisceaux et se reposa, en mangeant quelques galettes de biscuit qui lui restaient encore. C'était le jour et le lieu du rendez-vous donné pour la paix ou pour la guerre au roi de Sine; il n'y manqua pas.

A neuf heures, au moment où nous n'y songions plus, l'armée de Sine déboucha des bois, la cavalerie en tête, et un de nos hommes fut blessé sur les faisceaux avant que nous eussions eu le temps de courir aux armes. Nous étions six cents hommes en tout, dont trois cent vingt-cinq volontaires.



Boabab du cap Vert, *Adansonia digitata*. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

Les compagnies de débarquement et les volontaires de Dakar se jetèrent dans le bois qui se trouvait à droite et maintinrent vigoureusement en respect, pendant toute l'affaire, l'infanterie ennemie qu'ils avaient devant eux. Les tirailleurs sénégalais et les volontaires de Gorée coururent sus aux cavaliers qui envahissaient déjà le bivac. Un peloton d'infanterie blanche, trente-cinq hommes en tout, resta, par ordre du gouverneur, en réserve auprès de notre artillerie composée d'un seul obusier. Cet engin fit d'abord merveille, et trois coups lâchés par lui et d'assez près sur l'ennemi, étonnèrent grandement les cavaliers noirs et leurs montures. Mais ayant brisé son affût presque aussitôt, force lui fut de demeurer muet et inutile. Cet accident n'empêcha pas nos fusiliers de refouler la cavalerie de Sine dans la forêt chaque fois qu'elle essayait de se déployer dans la plaine; mais, comme le colonel Faidherbe ne voulait pas laisser ses hommes s'engager sous bois à la poursuite de l'ennemi, de peur de quelque embuscade, les cavaliers noirs, ramenés par leurs chefs et reprenant courage, revinrent jusqu'à trois reprises à la charge. Comme ils essayaient un suprême effort, la réserve blanche marcha sur eux la baïonnette baissée. Cette fois, l'armée de Sine commençant à compter ses pertes et voyant ses chefs tués ou blessés, tourna vivement le dos, et prit définitivement la fuite, nous laissant maîtres du champ de bataille, ou, parmi



Raz de marée à Rufisque. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

une centaine de morts, gisaient cinq princes, frères, beaux-frères et cousins germains du roi.

De notre côté, il n'y eut que cinq blessures excessivement légères, résultat singulier, après une fusillade de plus d'une heure à très-petite portée, mais logiquement dû au tir incertain et difficultueux d'une cavalerie armée de fusils de six pieds de long, non moins qu'à la charge de ces mêmes armes, que ces soldats novices bourrent de douze à quinze grosses chevrotines, suivant le degré de colère qu'ils éprouvent.

Le village de Fatik fut livré aux flammes, et les immenses colonnes de fumée projetées par cet incendie portèrent la nouvelle de notre victoire dans tout le royaume de Sine.

Le roi et les débris de son armée se retirèrent vers l'est en proclamant qu'ils n'attaqueraient jamais plus ces blancs qu'ils avaient crus, jusqu'alors, incapables de faire la guerre, et qui étaient venus les battre au cœur de leur pays, après plusieurs jours de marche par terre.

Revenus le soir à l'escale pour y passer la nuit, nous nous sentions victorieux, mais affamés, et nous réfléchissions avec une certaine anxiété à la direction dans laquelle il fallait marcher pour tâcher de retrouver nos magasins flottants, lorsqu'on entendit dans l'obscurité une marche sonnée par un clairon. On courut au-devant des survenants; c'était M. Mage et ses laptots, avec cinquante hommes d'infanterie de renfort qui arrivaient du steamer *l'Anacréon* mouillé à une lieue de là. En même temps il escortait des embarcations chargées de vivres. Dès lors notre victoire nous apparut sous un jour plus brillant et nous rejoignîmes allégrement en quelques marches nos bâtiments de charge sur la rivière de Saloum. Le 21 au matin, tout le monde était réuni le long du rivage, bien portant, abrité par des gourbis en feuillage, et ne manquant de rien; savourant d'autant plus le bien-être qu'on avait passé par de plus rudes épreuves. Le plus humble de nos troupiers pouvait cueillir à volonté des huîtres de palétuviers; cette rivière en est remplie comme celles de Somone et de Fasna.

Le gouverneur ayant appris que son expédition avait jeté la terreur dans tous les pays voisins, crut devoir rassurer la contrée. Il partit pour remonter jusqu'à Caolakh, escale de Caoun, capitale du royaume de Saloum. Le 22 au matin on y arriva, et l'alcaty ou ministre du roi fut mandé.

Les rois de Sine et de Saloum sont d'une famille d'origine mandingue, réfugiée du Gabon, qui parvint à établir sa domination sur ces populations sérères. C'est par les femmes que se transmet la qualité de guellouar, et par suite le pouvoir. Le roi de Saloum était mort peu avant notre arrivée, et un nouveau roi venait d'être nommé. C'était un jeune homme de dix-huit ans, nommé Samba-Laobé, frère, par son père Madocou, du damel actuel de Cayor. Un parti hostile à sa famille venait de se révolter contre lui, de sorte que ce jeune roi ne pouvait être que tout disposé à en passer par les conditions que le gouverneur lui signifia, en le chargeant en même temps de propositions d'arrangement pour le roi de Sine.

L'ivrognerie est la plaie de toutes ces fractions de l'ancien empire oualof. Les rois, leurs familles, leurs ministres et leurs tiédos sont toujours ivres.

C'est pour se procurer de l'eau-de-vie qu'ils commettent tous leurs actes de violence, et qu'ils pillent et ruinent leurs sujets. C'est toujours en état d'ivresse qu'ils viennent mettre le désordre dans nos escales.

Jusqu'à présent, il n'y avait ni garde ni police pour mettre à la raison ces buveurs turbulents et patentés.

C'était la première réforme à établir, et elle dicta les propositions du colonel Faidherbe. Toutes furent acceptées.

Les rois du Baol, de Sine et de Saloum reconnurent qu'en vertu des anciens traités, les Français ont seuls le droit de fonder des établissements sur la côte depuis Dakar jusqu'à Sangomar et sur la rive droite de la rivière de Saloum; que les commerçants français ont le droit d'y bâtir en maçonnerie sur des terrains achetés par eux en toute propriété; que les princes et enfin les tiédos armés ne fréquenteront pas les points où se fait le commerce; que les sujets français habitant ces pays ne seront justiciables que des autorités françaises, même dans leurs différends avec les indigènes; que le seul droit à payer sera un droit de trois pour cent sur les produits qui sortent du pays et qu'il sera perçu par un agent agréé par la France. Les produits qui ne font que traverser leurs territoires, pour venir aux comptoirs français, sont libres de tout droit de passage.

La paix et l'oubli du passé ont été accordés aux rois du Baol, de Sine et de Saloum aux conditions susdites; et pour en assurer l'exécution, ainsi que la sécurité du commerce, nous sommes en train d'élever des blokhaus, tours ou corps de garde, à Rufisque, Sali (Portudal), Joal, à la pointe de Sangomar et à Caolakh, sur la rivière de Saloum, à trente lieues dans l'intérieur.

La plupart sont déjà terminés; en un mot, la réalisation des conditions des traités Ducasse de 1679 est en très-bonne voie. Quelques années de persévérance et elle sera complète, et la face du quadrilatère compris entre l'embouchure de la rivière de Saloum et celle du Sénégal, entre le cap Vert et les cataractes de Félou, se sera transformée au grand avantage des peuples qui l'habitent, ainsi qu'à l'honneur de la France et de l'humanité.

VOYAGE AU BAMBOUK ET RETOUR A BAKEL,

PAR S. L. PASCAL.

1859-1860

De Bakel à Kholobo. — La vallée de la Falémé. — Résultats de la guerre sainte d'Al-Hadji.

Suivant les instructions qui m'avaient été données, je devais remonter la Falémé jusqu'à Kholobo, traverser le Bambouk et le Natiaga, et atteindre le Sénégal en aval de la chute de Gouïna, parcourant ainsi l'angle intérieur de ces deux cours d'eau, et particulièrement l'arête du Tambaoura qui en sépare les deux bassins.

Je quittai Bakel le 6 décembre 1859; j'avais choisi Kéniéba comme point de départ. Après y avoir donné quelque temps à l'examen des gisements aurifères et des établissements français élevés pour leur exploitation, je fixai mon départ au 20.

Mon escorte se composait d'un sous-officier européen, de quatre laptots et de deux tirailleurs; enfin, j'avais pris à gages, à Bakel, un interprète qui avait fait plusieurs voyages au Ségou. Le bagage que j'emportais, quoique léger, m'avait obligé à me procurer trois bêtes de charge; il consistait, en outre des vivres que j'avais pris pour huit jours, en sel, tabac et guinée. Le sel, dont la valeur est inappréciable dans le Bambouk, dispenserait de tout autre objet d'échange, si son poids n'en rendait le transport aussi difficile.

Le 20 décembre 1859, je me dirigeais sur Sansandig. Au début de la route, l'eau se rencontre assez fréquemment. Le chemin serpente tantôt au milieu d'arbres d'assez belle futaie et tantôt au milieu des mimosées; quelques touffes de bambous croissent sur les bords des marigots.

Le village de Sansandig, situé à cinq minutes de la Falémé, se compose tout au plus d'une dizaine de cases habitées par quelques Peuls vivant dans un profond dénûment; leur réception me fit mal augurer, dès le début, de l'hospitalité qu'allait m'offrir le pays que je devais traverser.

De ce point, je passai successivement à Karé-Fattendi, Karé et Alinkel. Ces trois villages, riches autrefois, sont presque entièrement dépeuplés; à peine y trouvai-je quelques pauvres diables pour me renseigner et me parler de leur pays. L'étonnement que leur causait ma venue les faisait fuir à mon approche; mais, bientôt rassurés, tous s'offraient pour me montrer l'or sur les bords de la rivière, et, mettant en moi leur confiance, ils n'espéraient, me disaient-ils, qu'en la venue des blancs.

A Karé-Fattendi, je ne trouvai qu'un amas de ruines. Les bords de la rivière y sont difficiles, presque inabordables; elle doit être profonde, à en juger par la quantité d'hippopotames qui se jouaient dans ses eaux, pendant que nous reposions sous un superbe tamarinier.

Dans ce pays ruiné par la guerre, la végétation est fort belle; les tamariniers et les *samanas* y atteignent une hauteur considérable. Le chemin est presque toujours ombragé par les arbres; mais les mimosées y croissent en grand et retiennent trop souvent le voyageur, ou l'obligent à courber la tête devant leurs épines menaçantes.

A Alinkel comme ailleurs, on ne rencontre que des ruines qui contrastent péniblement avec la richesse du sol, couvert de cultures, surtout sur les berges de la rivière où la terre conserve plus longtemps la fraîcheur et où le travail de l'homme se réduit aux ensemencements, et, quand le mil approche de la maturité, à la garde de champs que viennent dévaster les oiseaux et les singes.

Les ravages encore récents d'Al-Hadji avaient distrait tous les habitants de leurs occupations habituelles, et les avait contraints à demander à la fécondité de la terre les moyens d'existence que leur assuraient autrefois les dépôts aurifères de la Falémé.

En se retirant du Fouta, Al-Hadji avait divisé ses bandes en trois colonnes; l'une dut remonter le Sénégal, une autre la Falémé, et la troisième suivre une route intermédiaire à travers le Bambouk, de manière à ce que pas une case, pas un être vivant ne pût leur échapper. Toutes les populations, hommes, femmes et enfants, furent entraînées à la suite du prophète. Les villages, après avoir été pillés, furent livrés aux flammes. Pour leurs malheureux habitants arrachés à leurs foyers, il ne devait plus y avoir d'autre patrie que celle que le marabout leur promettait dans le Kaarta.

Sur la route, beaucoup désertèrent et vinrent reformer les centres de population; aujourd'hui, tous savent qu'il n'y a plus de salut pour eux qu'auprès des Français.

Le chef d'Alinkel lui-même vint me conduire sur les bords de la Falémé, aux endroits où l'on recueille l'or, et me fit ressortir les avantages d'un établissement français dans son village.

La largeur de la rivière est, en cet endroit, de cent vingt mètres. Les grands arbres qui ornent ses rives, le bruit de l'eau qui se brise en cascades, et les roches qui embarrassent son lit font de cette section de la rivière une des plus belles de tout son cours.

Le soir, mes hommes firent la curée d'un caïman dont les gens du village voulurent bien nous vendre une partie. Nous partîmes le lendemain, et avant dix heures nous étions à Farabana. La route présente partout le même aspect : quelques marigots dans cette saison, presque toujours à sec, de hautes herbes, des mimosées, et parfois une véritable forêt de haute futaie dont le feuillage nous préservait de l'ardeur du soleil.

Le village de Farabana est habité par des Malinkés. Situé sur un plateau assez élevé, il est entouré d'une enceinte ou *tata* en terre glaise, avec courtines et bastions demi-circulaires. L'habitation du chef forme un réduit; elle est aussi garnie de bastions.

Farabana est riche en dépôts aurifères; quand les eaux de la Falémé se sont retirées, les habitants recueillent le sable sur ses rives. A l'endroit même où je fis halte, en avant du village, on ramassa du sable que l'on me remit comme échantillon. Le berge y était escarpée, et l'eau, n'occupant qu'une partie du lit de la rivière, laissait une large grève ombragée par des arbres magnifiques. La Falémé y coule du sud au nord; elle est embarrassée d'îles boisées, de roches schisteuses, et forme un site des plus pittoresques. Ayant résolu de passer sur la rive droite, il me fallut conduire nos animaux à la nage et transporter nos bagages dans une pirogue.

Le 23 décembre, la route avait changé d'aspect; nous nous écartions de la Falémé, et la végétation s'en ressentait.

Diakhalel, village ruiné par Al-Hadji, est entouré de baobabs, de rondiers, de bambous. J'y remarquai plusieurs arbres du genre érable, dont le diamètre atteignait plus d'un mètre cinquante centimètres, et dont le bois est employé dans l'ébénisterie par les Anglais de la Gambie. Un marigot arrose ses environs et y répand la plus grande fertilité; ainsi, quoique Diakhalel eût été brûlé et que ses habitants fussent occupés à le reconstruire, leur récolte de riz, de mil et de pistaches semblait devoir satisfaire surabondamment aux besoins de l'année.

On extrait aussi en ce lieu, du sable recueilli dans les marigots, une certaine quantité d'or.

Une heure de marche sépare ce village de celui de Kassakgo, assis dans une plaine entourée de montagnes, et qui possède une enceinte comme Farabana : c'est le plus grand village que j'aie rencontré jusque-là. On y recueille de l'or, surtout pendant l'hivernage, époque à laquelle les pluies font sur les montagnes l'office du lavage, et permettent de l'obtenir avec beaucoup moins de peine.



Le fort de Bakel, dans le haut Sénégal, à sept cents kilomètres de Saint-Louis. — Dessin de E. de Bérard d'après Nouveaux.

A mon arrivée, j'installai mon bivac en dehors du village, et j'allai voir le chef. Il me reçut au milieu de ses guerriers (cent fusils au moins), et vint ensuite, avec tout son monde, me rendra la politesse que je venais de lui faire. Comme il considérait un sous-lieutenant français à l'égal d'un grand chef, je lui laissai cette haute opinion de mes épaulettes et je conversai longtemps avec lui. Pendant notre entrevue, un *griot*, trouvère local, proclamait les louanges du chef des blancs du Sénégal, et exprimait, de la façon la plus bruyante, le cas qu'il faisait des paroles de paix et d'amitié que je leur apportais. Après m'avoir assuré du désir que toute la population de ce pays a de voir le gouverneur du Sénégal y former des établissements, le chef se retira, et bientôt tous ses griots et griotes vinrent m'accabler de leurs chants, de leur danses, et d'un bruit de tamtams et de castagnettes en fer dont nos établissements du Sénégal ne peuvent donner qu'une faible idée. Je subis cette épreuve patiemment et, moyennant quelques feuilles de tabac et quelques poignées de sel, je passai pour l'avoir généreusement rétribuée. Mais jusqu'au moment où la nuit me déroba aux regards, tout le village, hommes, femmes et enfants, s'empressa autour de moi pour satisfaire la curiosité assez naturelle qu'excite chez les nègres de l'intérieur la vue d'un blanc. Le soir, enfin, on offrit du riz à mes hommes. J'ai dit plus haut que Farabana était le premier village malinké de la Falémé. A partir de ce point, tout Bambouk est exclusivement habité par cette race.

De Kassakho à Vambala, la route est pénible, sans eau et à travers des montagnes où on rencontre du fer et du quartz à chaque pas; le sol est couvert d'une végéta-

tion rabougrie et de bambous si serrés, qu'ils forcent parfois le voyageur à descendre de cheval. Nous fûmes largement dédommagés par la vue de Tambala, dont les environs sont revêtus d'une végétation splendide. Quant au village, les gens étaient comme à Diakhalel occupés à le reconstruire. Il y avait à peine une dizaine d'hommes, qui me reçurent bien et offrirent plusieurs calebasses de pistaches à mes laptots. J'y pris quelques renseignements sur les localités qu'arrose le marigot de Dungou-Khoba, véritable pactole de ce canton aurifère.

A peine étais-je parti, que je fus rejoint par les envoyés du chef de Kobokhoto, village que j'avais laissé sur ma droite. Ils venaient me reprocher de ne point être passé chez eux et m'assurer du moins de leurs bonnes dispositions et du désir qu'ils avaient de les faire connaître aux chefs des blancs de Saint-Louis. Après cet incident je continuai ma route, et une vallée couverte d'herbes de prairie et encadrée de beaux arbres me conduisit au village de Sabouciré.

J'y fus assez bien accueilli à mon arrivée, mais ayant été voir le chef et causer avec lui, je le trouvai au milieu d'une soixantaine d'hommes armés. Il me pria de me retirer, et mon interprète m'apprit que quelques habitants étaient mal disposés à notre égard. Il ne s'agissait de rien moins que de nous piller et de nous chasser du village. Je retournai à mon bivac



Pêcheurs du haut Sénégal et de la Falémé. — Dessin de J. Duvaux d'après Nouveaux.

et j'attendis. Quelque temps après, tous les guerriers, ayant le chef à leur tête, arrivèrent auprès de moi, cherchant à justifier par un faux prétexte la conférence qu'ils venaient de tenir; mais je reçus de haut leurs excuses, affectant le mécontentement, et leur reprochant leur façon d'agir envers un étranger, envoyé par le chef de Saint-Louis! Quand ils se retirèrent, je restai bien persuadé qu'il ne m'arriverait rien.

Le 25 décembre je partis pour Fountamba, village riverain de la Falémé. En quittant Sabouciré, la route, passant sur des montagnes, est d'abord assez mauvaise, mais après une demi-heure elle pénètre dans une vallée profonde, arrosée par plusieurs petits marigots; la fertilité et l'admirable végétation de cette vallée en font certainement un des plus beaux sites que puisse offrir la Sénégambie. Fountamba est un petit village que les Talibas d'Al-Hadji n'ont pas plus épargné que ses voisins. Quand j'y passai, le tata du chef venait d'être relevé. A ses murs flanqués de bastions dont les toits pointus rappellent ceux des tourelles gothiques, on eût dit un château féodal. Les habitants peu nombreux se livrent, ainsi que tous les riverains du Sénégal et de ses affluents, à la pêche à la lance et à la chasse de l'hippopotame. La viande de cet amphibie, comme celle du caïman, est très-estimée dans le pays. Quant à la chasse, elle consiste simplement à s'embusquer et à attendre patiemment que l'animal

sorte de l'eau et s'aventure sur la berge. On le tire alors à coup sûr avec des balles en fer. La viande est ensuite découpée en lanières, séchée au soleil et conservée.

De Fountamba, la route, passant par Saraïa, Sonkoadau et quelques autres petites localités dont les habitants s'adonnent surtout au lavage de l'or, me conduisit en deux jours à Nanifara, village bâti à trois quarts d'heure de la Falémé, aussi grand que Sabouciré, aussi peuplé et possédant au moins cent fusils. J'y fus très-bien reçu, et honoré comme à Kassakho de danses et de chants en plein soleil, jusqu'au moment où, gagnant la Falémé, je la traversai à gué pour aller à Tumbimfara, village moins considérable que Nanifara. Aussitôt après mon arrivée, les habitants m'apportèrent des défenses d'éléphants et d'hippopotames qu'ils voulaient échanger contre des quantités de sel qui ne représentaient pas la millième partie de la valeur de l'ivoire. Il est vrai que ces défenses d'hippopotames, dont nos dentistes tirent leurs osanores, avaient été ramassées dans les rues du village où je vis les enfants s'en servir comme de jouets.

Pendant les deux journées suivantes, je remontai la rive gauche de la rivière, afin d'éviter les grands et profonds marigots qui découpent sa rive droite, à la hauteur de Guidima et de Khassakiri. Dans ce dernier village, qui pourtant est grand, bien peuplé et doit disposer d'au moins cent vingt fusils, notre arrivée causa une véritable panique ; tout le monde s'enferma et aucun des habitants ne voulut sortir du village. Après avoir envoyé mon interprète, je fus obligé d'aller moi-même rassurer le chef qui hésitait encore et ne mit qu'en tremblant sa main dans la mienne. Pendant la journée, il vint cependant s'entretenir avec moi et se plaindre de l'état de misère dans lequel ils vivent tous, n'ayant ni sel, ni poudre, ni aucun des produits de nos comptoirs et n'osant pas y porter les leurs dans la crainte des Talibas d'Al-Hadji et des gens de certains villages intermédiaires qui les pillent et les rançonnent. Je pus le rassurer à ce dernier propos en lui apprenant que Khakhadian, une des localités les plus redoutées, venait d'être châtiée par notre allié Boubakar-Saada, almamy du Bondou.

Une fois rassurée, la population passa, sans transition, de la crainte à la joie. La soirée se passa en chants et en danses qui se prolongèrent jusqu'au matin. L'orchestre était le plus complet que j'eusse vu jusqu'alors ; outre les tamtams et les castagnettes, on y voyait deux énormes guitares armées chacune de douze ou quinze cordes et garnies de grelots à leur extrémité comme un tambour de basque.

Le 28, je me mis en route à six heures, laissant derrière moi le village tout entier complétement endormi.

J'arrivai à dix heures et demie sur la rivière en face de Kholobo ; aussitôt deux petites pirogues passèrent de notre côté et transportèrent nos bagages sur la rive droite ; les animaux traversèrent à la nage derrière les pirogues, mais on recommanda à nos hommes de ne point se mettre à l'eau à cause des hippopotames. Ces animaux ont, dans la haute Falémé, une réputation de férocité qui passe pour justifiée par de nombreux accidents. Toujours est-il que les habitants ne passent jamais la rivière autrement qu'en pirogue.

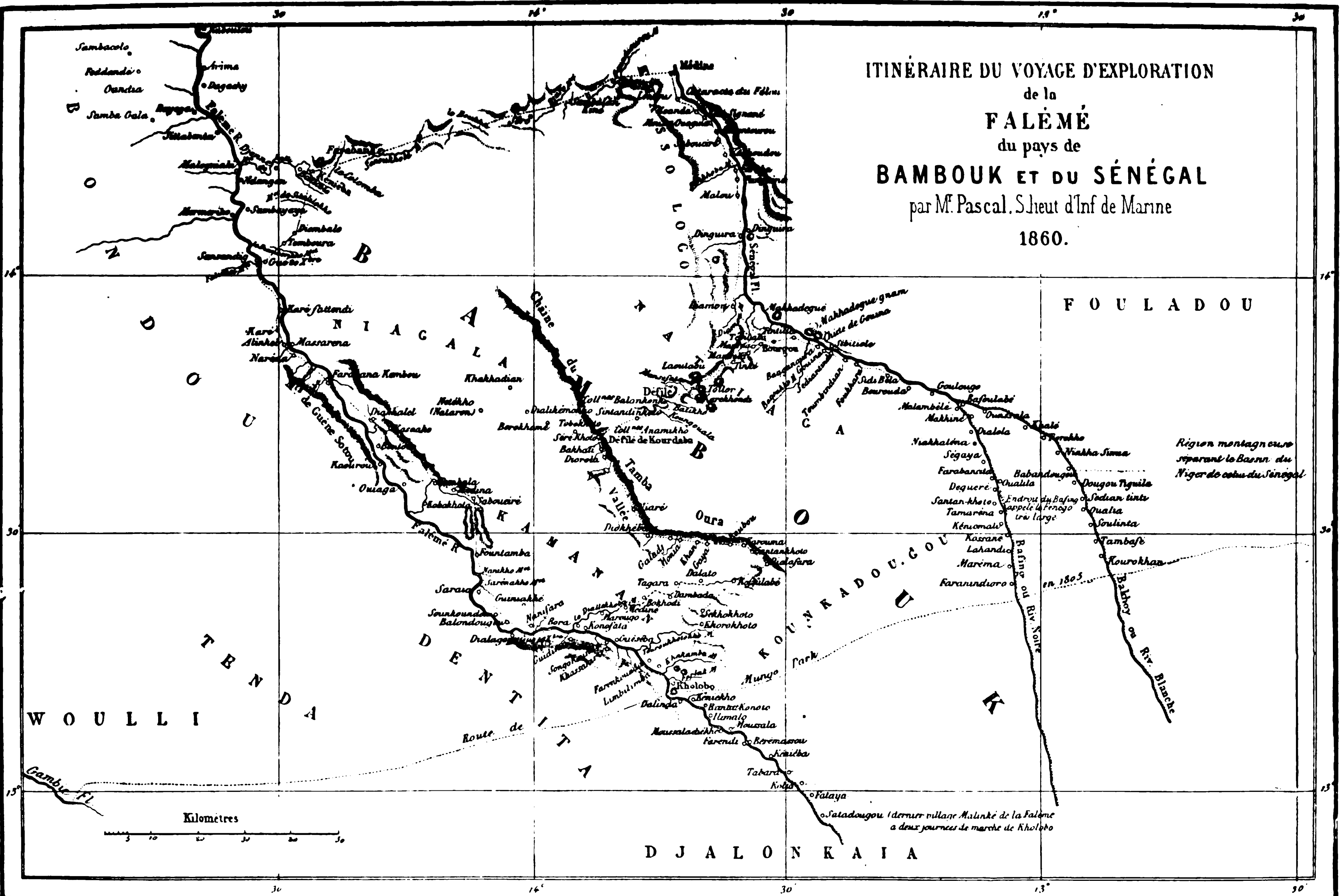
Les Malinkés du Bambouk.

Kholobo est le plus grand de tous les villages que j'ai rencontrés sur la Falémé ; il a souffert beaucoup de l'invasion des Talibas. De même que tous les villages malinkés, il est entouré d'une enceinte. Dans l'intérieur du village, chaque famille importante a son tata particulier. Ordinairement ces enceintes sont flanquées de bastions ou brisées en crémaillères, de façon à donner plus de solidité à la muraille. Les bastions sont circulaires ; ils ont un étage et sont terminés par un toit conique comme celui des cases. L'étage, placé à la hauteur de la courtine, c'est-à-dire à trois mètres de terre, sert de grenier, mais il est percé de créneaux pour la défense. Les cases sont construites en terre, la charpente de leurs toits de chaume est faite en bambous. Enfin, pour conserver le mil, le maïs, le riz, les pistaches, on voit dans chaque demeure des sortes de jarres d'un mètre et demi de hauteur et de forme ellipsoïdale, dont le fond et l'intérieur des parois sont garnis de paille comme les silos de l'Algérie.

Tous les villages malinkés vivent en république et sont indépendants les uns des autres. Chaque village a un chef dont le pouvoir se transmet par voie d'hérédité. Les indigènes ne paraissent suivre aucune espèce de culte ; la justice est rendue par les chefs de village, quand la raison du plus fort ne règle pas les différends. Les mariages se font sans consécration d'aucune sorte, et les naissances sont toutes légitimes. Les Malinkés, comme j'ai pu en juger plus tard, sont fourbes, lâches, et surtout très-enclins au vol. Ils n'écrivent point leur langue et riaient aux éclats en me voyant prendre des notes. Tous sont habillés d'une étoffe tissée dans le pays, et qu'ils teignent eux-mêmes d'une couleur végétale jaune bistrée. Ils ne font jamais un pas sans avoir à la main le fusil, arme qui a remplacé l'arc et le carquois de leurs ancêtres ; ils tirent ces armes et leur poudre de la Gambie. Tous s'occupent de l'extraction de l'or, les contrées sont plus ou moins riches, mais il n'est pas un village du Bambouk qui ne recueille de la terre aurifère dans les marigots ou dans les puits de mine creusés à cet effet. Cette terre est ensuite soumise au lavage, seul procédé employé et exclusivement réservé aux femmes.

On voit peu de captifs chez les Malinkés ; il n'existe chez eux aucune distinction entre un homme libre et un captif : celui-ci travaille pour son maître, lui obéit, mais l'un est considéré à l'égal de l'autre. Les Malinkés sont grands, robustes, assez bien faits en général, mais très-insolents. Il est assez commun de rencontrer chez eux des difformités, telles que les goîtres, les excroissances charnues, les pieds-bots et même des plaies ulcéreuses aux membres inférieurs.

Les riverains de la Falémé sont plus doux que les gens de l'intérieur ; ceux-ci, vivant en pays de montagnes participent du caractère des peuples montagnards. De même que tous les noirs du Sénégal, ils aiment à se ras-


ITINÉRAIRE DU VOYAGE D'EXPLORATION
de la
FALÉMÉ
du pays de
BAMBOUK ET DU SÉNÉGAL
par Mr. Pascal, S. lieut d'Inf de Marine
1860.
FOULADOU
BONDOU
NIAGALA
BAMBOUK
TENDA
WOULLI
DENTILIA
DJALONKAIA
KOUNKADOU
Chaîne du Tamba
Vallée
Oura
Bafing ou Riv. Noire
Bakhoy ou Riv. Blanche
Falémé R.
Sénégal Fl.
Gambie Fl.
Région montagneuse séparant le Bassin du Niger de celui du Sénégal
Saradougou (dernier village Malinké de la Falémé a deux journées de marche de Kholobo
Route de Park en 1805
Kilomètres
Défilé de Kourdaba
Médine
Cataracte du Félou
Kholobo
Grave chez Erhard R.Bonaparte 42



Place du Gouvernement et marché à Gorée. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

sembler pour causer des affaires de leur pays. C'est dans ces réunions que les griots, auxquels est réservé le privilége de connaître l'histoire, leur racontent les hauts faits qui ont illustré leurs chefs et leurs ancêtres. Elles se tiennent sur une place du village; les hommes sont assis sur une sorte d'estrade de vingt à trente mètres carrés, élevée de quatre-vingts centimètres du sol, et formée de bambous juxtaposés et soutenus par des traverses et des pieux fichés en terre.

En temps ordinaire, le Bambouk produit suffisamment pour sa consommation; mais sa fertilité en ferait facilement le grenier du haut pays. Il tire quelquefois du mil du Gadiana et sussi des pays du sud et de l'est en échange de son or. Il pourrait surtout fournir le Sénégal de riz, qu'il produit en abondance, et que tous les noirs du Sénégal préfèrent au nôtre.

Il est rare de voir des chevaux dans le Bambouk; quelques chefs de village en possèdent, mais ils s'en servent rarement. On croit généralement que ces animaux ne peuvent pas y vivre, et la vue d'un cavalier cause toujours de l'étonnement chez les Malinkés. Cependant dans mon voyage, sur les cinq chevaux que j'avais avec moi, aucun n'a été arrêté un seul instant. Les gens du pays assurent que les feuilles d'un certain arbre, en tombant dans l'eau, la corrompent au point de donner la mort aux animaux qui en boivent, et il est reçu dans tout le haut pays que l'eau du Bambouk possède des propriétés malfaisantes. J'ai constaté le fait, et il est certain pour moi que cette cause réside dans les gisements métallifères.



Rincops ou veuve au collier d'or et *rincops flavirostris* (voy. p. 35).

Les ânes sont les seules bêtes de charge employées par les caravanes; ces animaux supportent les longues marches, résistent aux privations et sont faciles à nourrir.

J'ai vu peu de bestiaux : depuis longtemps les troupeaux ayant été enlevés par les saints marabouts, compagnons d'Al-Hadji.

Les moutons sont de la race du Fouta-Djalon; ils sont très-petits et ne vivent qu'en pays de montagnes : on en fait le plus grand cas. Quant aux bœufs, le petit nombre que j'ai rencontrés étaient très-beaux et bien supérieurs à tous ceux que les Maures amènent sur nos marchés.

Depuis les invasions à Al-Hadji, le commerce a perdu toute son importance dans le Bambouk. La crainte des *Talibas* et de quelques villages qui mettent à profit ces temps de trouble pour assaillir les caravanes, retient chez eux les *dioulas* ou marchands qui avaient coutume de venir tous les ans aux comptoirs du fleuve.

Bamba, le chef de Kholobo, me pria instamment de demander au gouverneur un poste pour son village, afin de garder le pays et d'y protéger le commerce. Comme il connaissait notre campagne de Guemou, il aurait voulu qu'on vînt aussi détruire les villages dont il avait lieu de se plaindre.

En dépit de ses sollicitations, du besoin qu'il a de nous, et des visites que son fils a faites à nos postes du bas du fleuve, je fus loin d'être traité chez lui comme son fils l'avait été à Kéniéba. Il s'efforça d'obtenir de moi tout ce qu'il put, et ne me donna rien gratuitement. Enfin il voulut me retenir malgré moi dans son village. Il avait cependant consenti, après de longs pourparlers, à me laisser partir avec un de ses fils qu'il me donnait pour guide, et je devais quitter Kholobo le 30, surlendemain de mon arrivée. Mais, au moment du départ, tous les gens du village arrivèrent en armes, et le chef, après m'avoir encore engagé à demeurer chez lui ne voulut me laisser partir qu'en échange de nouveaux cadeaux; je fus obligé d'en passer par où il voulut, puis je me mis en route.

Des bords de la Falémé à ceux du Sénégal. — Intérieur du Bambouk. — Retour. — Les cataractes de Gouïna et de Félou.

J'allais m'engager dans l'intérieur du pays, et je n'avais que de mauvais renseignements sur la population des villages; au dire de tous, je devais rencontrer des gens d'Al-Hadji; mais, tenant compte des exagérations si

communes aux noirs et du désir de chaque chef de me retenir chez lui pour m'exploiter autant et aussi longtemps que possible, je m'éloignai avec confiance.

La route, à partir de Kholobo, traverse une contrée montagneuse; le fer s'y montre constamment, et plusieurs marigots, dont la végétation contraste avec la nudité des collines qu'ils contournent, répandent l'eau et la fécondité dans tous les bas-fonds. Les bambous se rencontrent à chaque pas, et l'or devient plus abondant, au dire des gens du pays, à mesure qu'on se rapproche du Tamba-Oura.

Avant d'arriver à Kofoulabe je rencontrai sur ma droite deux puits de mine de six mètres environ de profondeur, sur trois de diamètre à l'orifice. Abandonnés depuis longtemps, les ronces et les épines en avaient envahi les bords et ne permettaient pas d'y descendre. Ils me rappelèrent ceux que Mungo-Park avait vus dans le même pays cinquante-quatre ans auparavant [1].

Dialafara est bâti au pied du Tamba-Oura, au fond d'une plaine qui s'étend tout le long de la chaîne. La montagne y forme un vaste rentrant en arc de cercle, à gauche coule un marigot, à droite se trouve le village. C'est un des points les plus importants du Bambouk; il se trouve placé sur la route qui traverse le pays dans sa longueur et c'est le premier grand village que rencontrent les caravanes qui suivent cette route pour se rendre au Sénégal. Enfin il est peu éloigné de Kholobo, un des plus grands centres de la Falémé.

La chaîne du Tamba-Oura est un système de montagnes à crête continue, qui paraît avoir été coupée dans sa longueur par un plan vertical et dont la partie antérieure s'est éboulée. La pente du talus ainsi formé est au moins dans le rapport de trois de hauteur pour deux de base, et la montagne est généralement inaccessible. Tous les cours d'eau qui arrosent le pays jusqu'à la Falémé descendent du Tamba-Oura, qui cependant n'a point de source vive : les eaux de pluie donnent naissance à ces marigots qui se tarissent presque complétement à l'époque des sécheresses; tous charrient de l'or, enrichissant le Bambouk des sables et de la terre que les eaux de l'hivernage arrachent aux pentes dirigées vers la Falémé.

Contre mon attente, je fus bien reçu à Dialafara, village très-grand, très-peuplé et ne paraissant plus se ressentir du passage des Talibas. La conduite du chef fut loin de justifier les appréhensions qu'auraient pu me faire concevoir les fausses indications que j'avais reçues. Comme je m'étais établi en dehors du village, il vint à moi solennellement et déploya à mon intention la plus grande pompe possible. Il était accompagné de toute sa famille, de ses griots et de ses hommes d'armes, suivant l'habitude. Ma venue, me disait-il, était d'un bon augure pour le pays, il ne doutait pas que bientôt nous ne fussions établis à Dialafara comme nous le sommes à Kéniéba, et quant à lui il était dévoué au chef des blancs du Sénégal dont il connaissait la renommée. Il se retira ensuite et m'envoya du lait et du riz, en s'excusant sur sa pauvreté qui ne lui permettait pas de m'offrir une hospitalité plus digne de lui et de moi.

Le 1[er] janvier 1860, je traversai successivement Boubou, Graïa, Khann, Monia et Galadhio. L'agglomération des villages dans cette partie du Tamba-Oura indique assez la richesse du sol, et en effet, tous se livrent à l'exploitation de l'or. La chaîne offre toujours le même aspect; elle présente sur deux ou trois étages de véritables murailles aux arêtes vives, imitant parfois les ruines d'un fort avec ses bastions et ses courtines, d'autres fois les débris d'un temple aux colonnes renversées et brisées. Certains passages du Tamba-Oura inspireraient également le peintre et l'écrivain : la majesté imposante des montagnes, leur aspect désolé, les aboiements des cynocéphales qui habitent les anfractuosités de leurs rochers, produisent sur l'esprit la plus vive impression.

Le 2 janvier, j'étais à Séré-Khoto, village épargné par Al-Hadji; ses habitants sont nombreux, mais ont une réputation de pillards que le chef confirma en m'engageant à me tenir sur mes gardes; d'après lui, je ne devais pas manquer d'être dévalisé pendant la nuit. Aussi fit-il publier dans son village que quiconque s'approcherait de mon bivac y serait reçu à coups de fusil. Cette précaution eut son effet, et la nuit se passa sans accident.

Séré-Khoto est situé dans un carrefour, à l'intersection de toutes les routes de Bambouk, à vingt-cinq lieues de Kéniéba, et au centre des points les plus renommés pour la richesse de leurs dépôts aurifères, principalement Nétékho et Khakhadian, dans le voisinage desquels existent, dit-on, les ruines d'un ancien établissement européen, qu'on croit pouvoir attribuer aux Portugais.

Je passai ma soirée à prendre des renseignements sur ma nouvelle route, auprès de Barka, frère de Sémounou, le roi de Natiaga, lequel, absent de son pays depuis longtemps, attendait un moment propice pour y rentrer : il s'offrit à me le faire traverser et à me conduire jusqu'à Gouïna. Le lendemain il vint en effet accompagné d'un serviteur, et nous nous mîmes en route.

Le 3 janvier, à six heures, nous traversions le défilé de Kouroudaba (porte des roches), seul passage qui coupe le Tamba-Oura pour mener dans le Natiaga : large d'environ quarante mètres, il s'ouvre de l'ouest à l'est; ses flancs sont semblables à des murailles construites de main d'homme; les étages supérieurs surplombent les premiers, et les blocs de roches qui se sont détachés encombrent le fond de la gorge et la rendent peu praticable.

Je mis deux jours à traverser le Natiaga où je ne rencontrai pas un village habité. Le sol ici n'est plus, comme

1. Mungo-Park, à son second voyage, en 1805, venant des bords de la Gambie par le Woulli, le Tenda et le Dentita, passa la Falémé dans les environs de Kholobo; puis, continuant sa route vers l'est et laissant à sa droite les montagnes du Kounkadougou, il traversa la chaîne aurifère du Tamba-Oura, et franchit le Ba-fing et le Ba-khoï à une vingtaine de lieues de leur confluent. S'étant mis en route à une époque trop avancée de l'année, et en proie à toutes les misères de la saison des pluies tropicales, ce grand voyageur était dès lors dans une situation déplorable, et voyait chaque jour quelques-uns de ses compagnons mourir autour de lui.

dans le Bambouk, couvert de fer et de quartz, il semble dallé de larges pierres qui ne sont que des grès très-fins et d'une grande dureté. Le soir du second jour, au sortir d'un défilé étroit, aux parois perpendiculaires, nous vîmes s'élever devant nous trois gigantesques masses ou pyramides qu'on eût prises pour des monuments d'architecture, tant leurs formes étaient régulières. Rien n'y manquait : piédestal, corniche, tablette, que les règles et le ciseau n'auraient pas tracés plus exactement. Elles portent le nom de Laoulaou-Tollor et Karékhandi; celles de gauche et de droite ont pour base des rectangles, celle du milieu est à base quadrangulaire; leur hauteur est de deux cents mètres au moins et elles sont composées de grès comme la chaîne du Tamba-Oura. Le sol sur lequel elles reposent est formé d'une immense dalle de grès tendre, sans solution de continuité et entièrement dépouillée de végétation.

Le 4 janvier, après avoir traversé encore quelques villages détruits et quelques autres défilés aux murailles abruptes, je revis enfin le Sénégal et j'atteignis ce fleuve à l'embouchure du Bagoukho, marigot qui forme avec le fleuve un angle presque droit.

Nous eûmes beaucoup de peine à nous frayer un passage à travers les ronces et les herbes qui croissent sur les sentiers, depuis trois années que la guerre d'Al-Hadji a dépeuplé tous ces pays. Nous suivîmes la rive gauche du fleuve et à cinq heures nous étions établis à cinq minutes du fleuve au village de Banganoura. Déjà depuis une heure nous entendions le bruit effrayant de la chute de Gouïna.

La population de Banganoura était réduite à quatre forgerons. Ces gens n'ont aucune religion, mais leur état est pour eux une cause d'immunité; aussi n'ont-ils rien à craindre des marabouts. Ils étaient si pauvres que ce fut à nous de leur offrir le souper; cependant ce soir-là mes hommes achevaient leurs provisions de voyage et ils ne devaient plus compter pour leur nourriture que sur les fruits du baobab.

Comme Barka m'avait déclaré qu'il ne dépasserait pas Gouïna, j'employai la soirée à engager les hommes du village à me conduire jusqu'au confluent du Ba-fing et du Ba-khoï, distant de dix à douze lieues de Banganoura, mais ils ne voulurent point s'exposer à y guider un Européen, sachant comme moi, que l'angle intérieur du confluent est habité par les Talibas. Cependant je ne perdis point l'espoir de les y déterminer le lendemain, et je résolus de n'emmener avec moi que mes hommes à pied, laissant au village mes bagages et mes bêtes de charge.

En trois quarts d'heure je fus rendu de Banganoura à Gouïna. A mesure que nous approchions, le bruit de la chute devenait assourdissant et nous disait assez quel spectacle magnifique nous attendait. Jamais mes hommes n'avaient été si pressés d'arriver, jamais je ne les avais trouvés aussi silencieux. La satisfaction qu'ils éprouvaient à l'idée de pouvoir dire qu'ils avaient vu Gouïna, semblait mêlée de la crainte de ne pas y arriver; enfin, au détour d'un petit ravin, nous débouchâmes sur les bords du fleuve, et la chute se déroula devant nous.

Sur une largeur de plus de quatre cents mètres, le fleuve s'échappe tout à coup du terrain qui manque à la masse de ses eaux, et la nappe tombe en bouillonnant à cinquante mètres de profondeur. Pendant les hautes eaux, la chute doit avoir une largeur double et sa hauteur sur la rive gauche atteindre soixante mètres. En effet, sur cette rive, de larges tablettes d'un grès très-fin et d'un mètre d'épaisseur s'avancent de quatre et cinq mètres sur l'abîme, formant un plan horizontal, élevé de dix mètres au-dessus du niveau supérieur de l'eau. Rien ne les soutient, et il semble qu'en s'y aventurant on s'exposerait à rouler avec elles dans le gouffre du bassin inférieur. La bande rocheuse qui coupe le fleuve est dirigée du nord au sud, tandis que le Sénégal coule de l'est à l'ouest. Le bassin supérieur du fleuve n'a pas plus de largeur que la cataracte elle-même; au milieu surgissent quelques roches auxquelles la superstition attribue des formes tout à fait chimériques. Aux abords de la cataracte se trouvent ces sortes de trous que l'on a appelés baignoires du Félou, et d'autres en forme d'entonnoirs dans lesquels l'eau s'engouffre en tourbillonnant; mais ils sont peu nombreux. La cataracte de Gouïna ne demande pas à être examinée en détail. Elle n'a pas ces bizarres découpures que les artistes admirent tant dans celle de Félou. Son aspect est régulier; le regard en embrasse l'ensemble et l'esprit reste impressionné par le grandiose du spectacle.

Les environs sont complétement arides et dépouillés de végétation; la rive droite est bordée par une montagne au pied de laquelle coule le fleuve, et les gens du pays ne manquent pas de faire remarquer sur son flanc escarpé un baobab que la main de l'homme n'a jamais pu atteindre. Sur la rive gauche, l'ancien village de Gouïna est situé à un quart d'heure dans le sud-est de la chute, et le terrain que l'on traverse pour y arriver est formé de grès très-dur et très-fin.

Après avoir passé une heure devant la chute, Barka voulut repartir pour Banganoura; j'employai tous les moyens de persuasion possibles pour le déterminer à me conduire en avant, mais il résista en me répondant que c'était à lui désormais à me rappeler mon pays, ma famille et les dangers que nous courions en nous approchant des Talibas d'Al-Hadji. Enfin, pour me convaincre qu'il voulait m'être utile, il consentit à me mener jusqu'à Foukhara, endroit qu'il me représentait comme digne d'être vu.

Une marche de quelques heures nous y conduisit; mais Barka se refusa absolument à aller plus loin; à une heure, je dus repartir pour Banganoura, où j'arrivai avant le soir. Ce fut pendant cette excursion que j'appris que le Ba-khoï (khoï, *blanc* en malinké), ou rivière Blanche, est le seul tributaire que la région alpestre du Djalon fournisse à la rive droite du Ba-fing ou haut Sénégal.

Quant au Ba-oulé ou rivière Rouge, que l'on a considéré jusqu'à présent en Europe comme le principal affluent du fleuve, son cours est dirigé dans l'est, et il se

jette dans le Djaliba (haut Niger) à Kouloukoro, en amont de Yamina. Il est étroit, peuplé d'hippopotames, indice de fond, et ne peut être franchi en certains passages qu'au moyen d'arbres jetés en travers et servant de pont d'une rive à l'autre. Personne n'a pu me parler de sa source. En amont de son embouchure dans le Niger, on rencontre un autre affluent de ce grand fleuve, le Tonkisso, dont Caillé a parlé le premier. Issu de la partie orientale du Fouta-Djalon, il arrose le Bélia et une portion du Bouré, où il se perd dans le Niger.

Le 6 janvier, à six heures, je partis de Banganoura pour le poste de Médine. La contrée parcourue le long



Chute du Sénégal dite du Felou. — Dessin de E. de Bérard d'après Nouveaux.

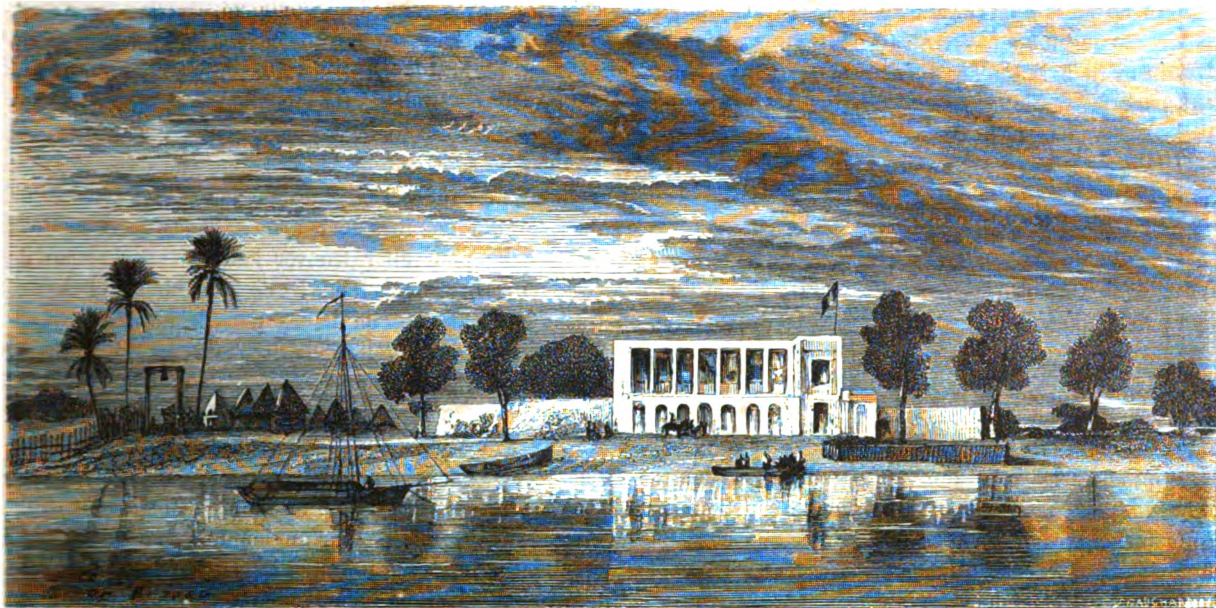
du fleuve est magnifique de végétation; les bords du Sénégal sont couverts de cultures; on y rencontre des dattiers, et les routes sont très-praticables.

Je consacrai quelques instants à visiter le Félou que je ne connaissais point, et je repartis, tout entier à la satisfaction de retrouver un poste français.

Je passai deux jours à Médine, et le 10 janvier j'étais en route pour Kéniéba.

Le 12, au matin, mes hommes célébraient par leurs coups de fusil notre heureux retour au point de départ.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Fort de Dagana, à cent quarante-quatre kilomètres de Saint-Louis. — Dessin de E. de Bérard d'après E. Nouveaux.

VOYAGES ET EXPÉDITIONS AU SÉNÉGAL

ET DANS LES CONTRÉES VOISINES[1].

VOYAGE DANS L'ADRAR ET RETOUR A SAINT-LOUIS

PAR M. VINCENT, CAPITAINE D'ÉTAT-MAJOR.

1860

De Dagana à la rivière Saint-Jean. — Les Trarzas et leur territoire.

Dans le courant du mois de février dernier, M. le gouverneur du Sénégal avait demandé au roi des Trarzas sa protection pour les voyageurs qui iraient explorer l'Adrar (Sâh'ra occidental); la réponse de ce chef avait été affirmative, quoiqu'il représentât, en les exagérant, toutes les difficultés d'un tel voyage. Il proposait de nous emmener avec lui au moment où les camps maures, dès les premières pluies, quittent le fleuve pour remonter dans le nord et aller quelquefois jusque dans le pays de Tiris. C'était nous astreindre à partir pendant l'hivernage et à marcher très-lentement; nous préférions souffrir de la chaleur et de la soif, parcourir de grands espaces et connaître la véritable physionomie du pays pendant la rude saison.

Muni de vivres pour deux mois, de guinée, de tabac et de différents objets destinés à subvenir à notre subsistance, j'arrivai le 5 mars à Dagana, qui devait être mon point de départ. J'emmenais avec moi, outre Bou-el-Moghdad, interprète de première classe, Gangel, brigadier de spahis, sur l'énergie duquel je savais pouvoir compter; enfin deux spahis noirs et un domestique.

Dagana, simple fortin en 1855, doit aux mêmes causes qui ont doué Saint-Louis de verdure, d'ombre et de promenades, d'être aujourd'hui le plus florissant de nos établissements de l'intérieur. Sa population dépassant déjà trois mille âmes, le chiffre de son commerce, évalué pour 1859 à plus de quatre millions, en font une ville importante pour la contrée, tandis que ses riches jardins, ses belles plantations, ses cultures tropicales forment un ensemble d'autant plus agréable qu'on y est bien moins exposé que sur d'autres points du fleuve aux attaques des moustiques, ce fléau auquel les nègres n'échappent qu'au moyen d'un autre genre de supplice : un bain de fumée de bois vert.

Partis de Dagana le 8 mars, nous avons traversé d'abord toute cette partie du pays que les Maures nomment Chamâma (pays des noirs), parce qu'il a le même aspect que les plaines alluviales du bas Sénégal. C'est l'ancienne

1. Suite et fin. — Voy. pages 17 et 33.

patrie des Oualofs, limitée au nord par la zone des forêts de gommiers, si l'on peut appeler forêt une réunion d'arbres rabougris, espacés de douze à quinze mètres.

Le 14 au soir, en arrivant au camp royal, composé d'environ cent cinquante tentes, nous apprenons que, contrairement à l'avis des princes, qu'il consulte toujours pour ses moindres décisions, le roi viendra nous voir le lendemain.

Effectivement le 15 au matin, Mohammed-el-Habib[1] arrive à la tente qu'on nous a dressée, suivi de ses conseillers au nombre de plus de cent.

C'est un vieillard à barbe blanche, d'une taille élevée et sans embonpoint; il a les yeux brun clair, la figure commune quoique intelligente; il paraît encore vigoureux, il est agité d'un tremblement nerveux, surtout apparent lorsqu'il prend du tabac, dont il semble abuser; il est vêtu simplement et porte un chapelet qu'il égrène en parlant; il n'a pas la physionomie altière de son fils aîné.

Dès qu'après les salutations d'usage, je veux lui exposer le but de mon voyage, il m'arrête court en me disant que ce voyage n'est pas possible, que c'est une folie de l'entreprendre et que la route est infestée par de nombreuses tribus adonnées au brigandage; qu'il ne peut me protéger que sur son territoire; enfin, il nous conseille de faire notre testament ou de retourner à Saint-Louis jusqu'à l'hivernage.

Je lui réponds que nous préférons nous faire tuer plutôt que de retourner sur nos pas; cette réponse excite l'hilarité de tous les spectateurs.

Il serait trop long de raconter ici les entretiens successifs que j'eus avec lui; ce n'est qu'au bout du quatrième jour de tergiversations et après avoir été travaillé par toutes les influences, que le roi se décida à nous faire partir; il nous donna pour nous accompagner jusque chez les Alebs, la plus septentrionale des tribus trarzas, Sidi, fils de son ministre. Les Alebs étaient chargés de nous conduire ensuite chez les Ouled-Delims, sur lesquels le roi croyait pouvoir compter comme sur ses propres sujets.

Enfin, le 19 mars, pour la première fois nous montons à chameau, toute la population réunie nous fait ses adieux en nous indiquant par signes que nous ne reverrons plus Saint-Louis et qu'on nous coupera la tête.

Nous dûmes faire halte dans un camp de Tiyabs, anciens guerriers devenus marabouts, pour y attendre Sidi, notre guide officiel, retenu par une indisposition, ou plutôt par les pleurs de sa famille, qui craignait de lui voir faire quelques jours de marche avec nous.

Le 21 mars, rejoints par Sidi, nous partons enfin, et sortant de la forêt de gommiers nous entrons dans le pays de Dahar, où le sol est légèrement ondulé, sablonneux, couvert d'herbes et d'arbres épineux assez épais. Nous y rencontrons de nombreux troupeaux de moutons, de bœufs et de chameaux.

Nous voyons aussi plusieurs tribus trarzas qui marchent vers le sud, en se rapprochant du fleuve. Les femmes, montées sur des chameaux avec des selles en forme de palanquin, se détournent de plus de deux kilomètres pour venir nous voir; elles conduisent leurs chameaux avec beaucoup d'habileté.

Le 24 au soir, nous rencontrons un premier camp d'Alebs. Malgré les représentations de Sidi, fils du ministre, ils ne veulent pas nous servir de guides, prétendant que les Ouled-el-Nacers, avec lesquels ils sont en guerre, sont à deux jours de marche dans le nord, et qu'on ne peut se hasarder dans le pays qu'avec trente ou quarante hommes bien armés. Nous nous mettons en marche pour aller trouver la deuxième fraction de cette tribu, et nous campons à huit kilomètres de l'Océan, à une cinquantaine de lieues dans le nord de Saint-Louis, aux puits nombreux de Tiourourt, dont l'eau, presque imbuvable, saumâtre et chargée d'ammoniaque, n'en est pas moins recherchée par les troupeaux; car, nous y avons vu à un moment de la journée plus de douze cents chameaux réunis. Près des mêmes puits se trouve aussi une plantation de quinze cents à deux mille pieds de dattiers, faite par un homme de l'Adrar. Bien qu'elle n'ait pas réussi, et que les dattiers les plus élevés n'aient que trois mètres cinquante centimètres et ne produisent aucun fruit, cette plantation n'est pas le seul essai de ce genre qu'on ait fait dans le pays des Trarzas, et toutes ces tentatives sont d'un bon augure pour l'avenir. Elles méritent d'être signalées.

La deuxième fraction des Alebs nous rejoignit à Tiourourt; son chef, nommé Mohammed-ould-Beibakar, est un vieillard chauve, à barbe blanche, très-vert encore; son air intelligent nous fit espérer une heureuse négociation. Tout en voulant bien rendre un service au roi des Trarzas, il ne cacha pas son désir d'être dédommagé de ce qu'il ferait pour nous. Après de longs pourparlers, ce diplomate nomade nous mit à même de quitter Tiourourt, le 30 mars au soir, pour longer la mer jusqu'à la hauteur d'Arguin.

Nous suivons la plaine d'Afthouth, couverte alternativement de pins maritimes et de plusieurs espèces de plantes marines que les chameaux ne dédaignent pas, et d'espaces considérables, humides, vaseux, que les Arabes appellent *sebkhas*, où séjournent pendant plusieurs mois les pluies de l'hivernage. On ne peut les traverser qu'avec les plus grandes précautions pour éviter de s'embourber; quelques-unes de ces sebkhas ont à la surface une faible couche de sel qui ne mérite pas d'être exploitée.

Le 1er avril, nous arrivons à l'emplacement de l'ancienne escale de Portendick, que les Maures nomment Njeïl, où les Anglais ont fait pendant longtemps concurrence à notre commerce du fleuve. Il n'en reste rien. On nous a montré la plage où se faisaient les échanges. Un palmier qui existe encore servait de point de reconnaissance aux navires marchands. Dans l'intérieur s'étend une série de sebkhas, dont le lit bouleversé n'est que de la vase desséchée; soulevée par le vent, celle-ci forme de petits monticules couverts d'euphorbes et de pins maritimes et laisse à nu une couche de coquilles marines.

Une de ces sebkhas, encadrée au fond d'un ravin, forme

1. Assassiné dans le courant de l'été de 1860 par le parti anti-français de sa tribu.

la saline de Tin-Niébérar. Nous traversions cette couche de sel avec précaution, lorsque quatre Maures armés de fusils se montrent sur le bord opposé, font abattre leurs chameaux, tirent leurs fusils de l'étui et se tiennent prêts à faire feu; de notre côté nous nous mettons en état de défense. Haméida et Bakar vont les reconnaître; heureusement ce sont des Alebs qui arrivent du nord Ils se contentent de nous demander un peu de tabac que nous ne leur donnons pas, et ils nous quittent peu enchantés de l'effet qu'a produit sur nous leur belliqueuse démonstration. C'est la manière des guerriers de s'aborder dans le désert.

Le 5 avril, nous campions sur une colline qui longe le bras de mer que les Européens appellent rivière Saint-Jean. C'est la limite extrême du pays exclusivement habité par les Trarzas. Voici l'opinion que je me suis faite de cette tribu, qui a des rapports constants avec nous. Les chefs sont généralement d'une intelligence remarquable. Je les ai trouvés dans cette partie de mon voyage moins orgueilleux et plus réservés que ceux que je devais rencontrer plus tard. Quant aux guerriers ordinaires, ils sont fort ignorants des lois du Prophète, ne savent ni lire ni écrire, sont très-arrogants, vantards, hypocrites, faux, et méprisent souverainement les gens qui ne portent pas d'armes. Le meurtre d'un homme est pour eux une bagatelle quand ils n'ont rien à craindre. Ils mendient avec une effronterie qui ne connaît pas de bornes. Je n'en excepte pas les personnages les plus importants que j'ai rencontrés. Les Trarzas en général ont la réputation dans le désert d'être les plus gourmands des Maures, mais à leur tête figurent avec avantage les Alebs qui, s'ils supportent la faim et la soif, s'en dédommagent à l'occasion; alors leur gloutonnerie paraît insatiable; j'ai vu trois de nos Maures, en moins d'une heure faire disparaître un mouton cuit dans le sable, et si, trop souvent, nous avons eu à souffrir de la faim, nous le devons au gaspillage que nos guides faisaient de nos vivres.

Les marabouts, qui, ainsi que l'indique M. le colonel Faidherbe dans sa notice de 1859 sur le Sénégal, descendent surtout de l'élément berbère, sont très-doux, généralement bien disposés pour les Français; notre commerce les a civilisés. C'est toujours par eux que nous avons appris les bonnes nouvelles, et je me suis toujours bien trouvé de leurs conseils. Ils sont très-assidus à la prière, qu'ils font en commun cinq ou six fois par jour. Leur hospitalité est toujours généreuse, contrairement à celle des guerriers, qui la font largement payer. Les Tiyabs sont d'anciens guerriers que le métier des armes ne peut plus faire vivre, et qui, pour échapper aux expéditions et aux courses aventureuses, se sont faits tolbas; mais leur conversion n'est pas complète, et s'ils ont gardé les vices des guerriers, ils n'ont pas hérité des qualités des marabouts.

De la baie d'Arguin aux confins de l'Adrar, à travers les terrains de parcours des Ouled-Delims.

Le 6 avril, descendant de la colline formée de sable et de coquilles qui longe la rivière Saint-Jean et va aboutir à la mer au cap Mirik, je remonte pendant quinze kilomètres ce bras de mer qui n'a aucune relation avec l'intérieur; c'est une baie plus vaste autrefois qu'aujourd'hui, qui, peu à peu comblée par les sables que lui apportent les vents d'est, est inabordable pour les navires, sillonnée qu'elle est, de bancs de sable fréquentés par de nombreux pélicans. L'hydrographie de toute la côte entre les caps Blanc et Mirik est encore à faire.

Parmi les dunes de ce littoral, j'ai rencontré plusieurs villages composés de tentes et de mauvaises huttes; ils appartiennent aux pêcheurs imraguens, tributaires des Ouled-bou-Sebas. Ces pauvres gens m'ont fait un accueil empressé et bienveillant; on voit bien qu'ils ont eu des rapports avec les Européens.

Leur isolement et leur misère ne les mettent pas à l'abri des discordes intestines; car, partageant les dissensions de leurs maîtres, les Ouled-bou-Sebas, ils sont divisés en deux factions : celle de Mohammed-Saloum, ce Saharien réfugié à Saint-Louis, et celle d'Ould-Boudda, qui a usurpé le premier rang dans cette région, à la manière arabe, par le meurtre du père et de l'oncle de Mohammed-Saloum.

Je continuai ma route vers le nord-nord-est, sans chercher à voir l'île d'Arguin, de peur d'éveiller les soupçons d'Ould-Boudda, qui, à coup sûr, nous eût fait un mauvais parti. Du reste j'étais assez préoccupé des Ouled-Delims. Tous les voyageurs que nous rencontrions nous donnaient une funeste idée de leur caractère et de leurs habitudes de pillage; jamais, nous disait-on, nous ne sortirions vivants de leurs mains; d'un autre côté Haméida, mon jeune guide aleb, ne m'inspirait plus de confiance, ses exigences augmentant à mesure que nous nous enfoncions dans le nord.

Vers six heures du soir, nous voyons arriver sur notre droite deux guerriers à chameau; ils vont au grand trot et se dirigent sur nous; le premier a de longs cheveux flottant en désordre sur ses épaules : c'est Sidi-Ahmet, frère du chef des Ouled-Delims; il nous souhaite le bonjour, tout en examinant avec soin nos bagages, puis cause en marchant avec Haméida. Il lui demande de nous laisser entre ses mains, car, dit-il, les Ouled-Delims sont encore loin et avec lui nous ne craindrons rien; il offre quatre chameaux mâles à notre guide pour prix de cette concession : celui-ci tient heureusement bon; je lui avais souvent répété que le gouvernement du Sénégal ferait subir aux Trarzas un châtiment terrible s'il nous arrivait malheur par sa faute.

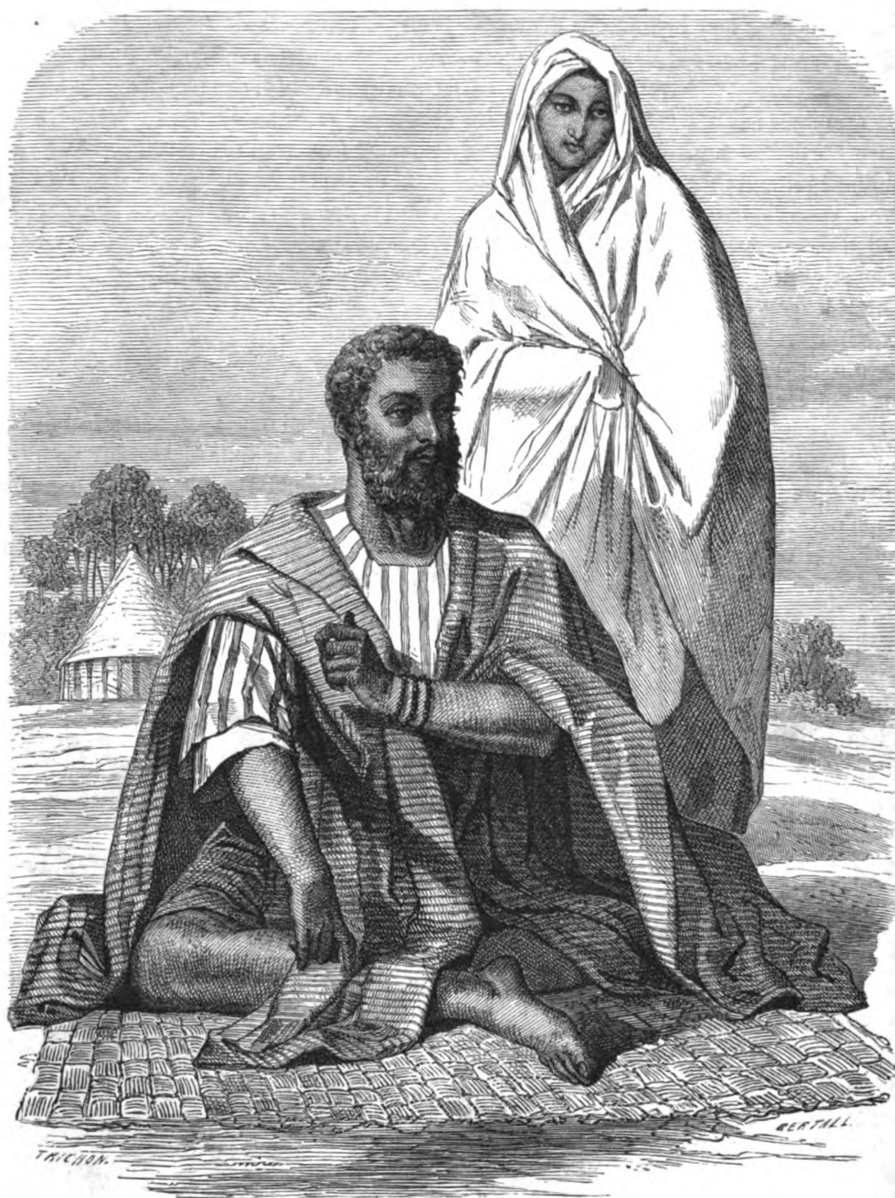
Repoussé par Haméida, Sidi-Ahmet revint à la charge auprès de nous, mais je lui fis comprendre qu'il était inutile d'insister davantage, que je ne voulais pas d'autres guides que les Alebs. Si j'avais été abandonné par ceux-ci nous étions perdus.

Le 14, nous entrions dans le Tiris, pays bien connu de tous les Maures de la partie occidentale du Sâh'ara. Il nous fallut quatre jours pour le traverser. C'est une région entièrement couverte de roches granitiques formant une nappe parfaitement horizontale, percée çà et là de quelques blocs aigus. Dans le sable résultant de leur

décomposition, les herbes sont rares, mais généralement aromatiques et fort estimées des chameaux; j'y ai remarqué de loin en loin quelques rares mimosas à fleurs jaunes, sphériques, embaumées, et nous avons compté dans une seule journée plus d'une centaine de gazelles.

C'est entre le Tiris et l'Adrar occidental que se trouve la grande sebkha d'Ijil, véritable mine inépuisable de sel gemme, qui a une longueur de vingt-cinq à trente kilomètres sur une largeur de dix à douze. Les couches de sel cristallisé y sont au nombre de quatre, variant de cinq à vingt centimètres d'épaisseur.

L'extraction du sel coûte peu à cause de la faible profondeur à laquelle il faut atteindre pour rencontrer la première couche; on coupe avec de petites haches le sel par planches d'un mètre de long sur quarante centimètres de large, et on les entasse en amas assez considérables pour pouvoir suffire aux demandes des caravanes qui viennent pendant ou après la saison des pluies, quand l'eau de la sebkha ne permet pas l'exploitation. Les Kountahs, propriétaires de la sebkha, se font payer en chameaux le prix de l'extraction, et par charge un droit fixe de sortie. Le sel est exporté non-seulement dans l'Adrar, mais encore au Tagant, à Tichit, à Oualata, au Kaarta, au pays des Bambaras, au Ségou et au Macina, où il acquiert une valeur considérable.



Maure et femme trarzas. — Dessin de Bertall d'après A. Raffnel.

On évalue généralement à plus de vingt mille charges de chameau le produit annuel moyen de la sebkha, ce qui, en portant la charge à deux cents kilos, ferait un total de quatre millions de kilogrammes.

Le 17, comme nous passions la nuit dans un camp où se trouvaient quelques guerriers ouled-delims, la population resta réunie autour de notre tente jusqu'à une heure très-avancée; on touchait nos habits, on s'extasiait sur les choses les plus simples; mais ce que l'on



Nègres du bas Sénégal se garantissant des moustiques. — Dessin de Gustave Boulanger d'après Nouveaux.

ne pouvait se lasser d'admirer, c'était mon revolver, dont il fallait à chaque instant faire voir le mécanisme. L'apparition d'un blanc et surtout d'un chrétien était un phénomène parmi ces nomades.

Le lendemain matin, nouvelle affluence; les hommes, surtout les guerriers, se montrent d'une effronterie rare; fouiller dans nos bagages, écarter la toile de notre tente pour voir ce que nous faisons, leur paraît tout naturel; les femmes, en nous regardant, crachent d'abord en signe de mépris; puis elles nous entourent au moment du départ, nous prennent nos mouchoirs dans nos poches et ne se troublent nullement quand on les leur reprend; l'une d'elles, assez âgée, vient se camper devant moi avec une audace incroyable; je me plains à Haméida, dont la parole est peu respectée; immédiatement elle entre en fureur, se met à faire des gestes de menace en nous jetant à la face les injures les plus grossières; puis, se retirant à l'écart, elle va parler bas à un jeune guerrier que je présume être son fils, et qui devient un des plus acharnés à nous tourmenter. Dès que nous sommes en selle, tous les spectateurs poussent des cris pour faire courir nos montures et nous faire tomber; heureusement ces pauvres animaux étaient fatigués, et nous étions déjà habitués à leur allure.

Nous ne franchîmes pas sans un nouvel incident les douze kilomètres qui nous séparaient du camp du chef des Ouled-Delims.

Un nommé El-Bindir avait à se venger d'un prince trarza; afin d'atteindre ce but, il n'avait rien imaginé de mieux que de venir à notre rencontre, suivi de douze cavaliers armés de fusils à deux coups pour nous assassiner, et jouer ainsi un mauvais tour aux Trarzas. Heureusement le chef du camp, prévenu à temps, lui dépêcha à toute bride un cavalier pour lui intimer l'ordre de rebrousser chemin, sous prétexte que lui seul avait le droit de nous faire du bien ou du mal.

Bientôt nous voyons les tentes nombreuses du camp. Le bruit de notre arrivée a rassemblé les femmes, les enfants et les guerriers; ils forment une haie devant nous, poussent les cris de Bissim, Allah, etc. Malgré la présence d'un marabout respecté qui nous accompagne, malgré notre attitude décidée et les représentations énergiques de Bou-el-Moghdad, on nous lance de la fiente de chameau et des pierres. Le brigadier Gangel reçoit à la tête un de ces derniers projectiles.

Après quelques minutes d'attente devant la tente du chef, nous voyons arriver ce personnage, vêtu d'un magnifique manteau bleu brodé rouge et vert, et portant une écharpe blanche sur la tête. Il écarte la foule d'un mot, vient nous souhaiter le bonjour, puis tout le monde s'assied et se regarde sans rien dire; plus un chef reste longtemps à la première entrevue qu'il a avec un voyageur, plus il a de considération pour ce dernier. Nous nous serions passés volontiers de ce tête-à-tête, qui dura près d'une demi-heure; le soleil était insupportable et plus de cinq cents personnes nous entouraient.

J'entamai la conversation en disant au chef que j'étais venu sans crainte le voir dans son pays; que, chargé d'une mission du gouverneur du Sénégal auprès de lui, j'étais sûr d'être bien reçu, mais que j'avais à me plaindre de l'accueil de sa tribu. Il me demande si je veux que l'on punisse les coupables; je réponds négativement, car je sais combien les Maures sont vindicatifs; je termine en l'assurant que je ne souffrirai rien de blessant pour le gouvernement français. La première visite devait se borner là.

Ce chef des Ouled-Delims se nomme Eli-ould-Mohammed-ould-Ahmed; sa taille est au-dessus de la moyenne, il n'a rien de particulier, si ce n'est un front assez bas; il parait avoir trente-cinq ans. Les Maures nous le disaient très-laid, et cela parce qu'il a les dents de la mâchoire supérieure légèrement inclinées à l'intérieur et la mâchoire inférieure en avant, ce qui lui a fait donner le surnom de Rmouga; on sait que c'est un signe de beauté chez les Moresques d'avoir les canines supérieures en avant, écartées et sortant de la bouche même quand elle est fermée.

A quatre heures, il arrive à ma tente, où je lui expose le but de mon voyage. « Le gouverneur lui demande d'entretenir des relations amicales et commerciales avec lui. Les Français ayant le désir d'attirer au Sénégal tout le commerce de la partie occidentale du Sâh'ara, veut-il les aider dans cette entreprise? Il n'a rien à craindre des Français, vu la distance où il est; il ne peut donc avoir avec eux que de bonnes relations. Il devra aussi protéger les caravanes qui passeront par le territoire qu'il parcourt avec sa smala; et de plus, si quelque navire se perd à la côte, bien recevoir les naufragés, et les acheminer vers Saint-Louis, où il obtiendra une belle récompense. »

Il suit cet exposé avec beaucoup d'attention, répond affirmativement, puis, changeant tout à coup le cours de la conversation, il dit: « Vous avez un *toulou* (sac de peau de mouton) plein d'or; on ne va pas voir un prince aussi grand qu'Ould-Aïda (le chef de l'Adrar) sans avoir à lui offrir de magnifiques cadeaux; il me faudrait de l'or, etc. » Je lui réponds que si nous étions aussi riches qu'il veut bien le dire, nous ne serions pas arrivés jusque chez les Ouled-Delims sans être pillés; que nous n'avons que le strict nécessaire pour notre voyage. Il nous quitte dans ces termes. Le soir il revient à la charge à deux reprises différentes: « Je sais, dit-il, que vous venez avec des intentions de conquête; vous me demandez ma protection pour aller chez Ould-Aïda et faire un voyage qui me semble devoir être funeste aux musulmans; je ne ferai ce que vous me demandez qu'autant que vous me donnerez beaucoup d'or. » Impatienté, je l'invite assez brusquement à visiter nos bagages; il arrive dans la tente, fait ouvrir notre cantine; quand il voit que l'on déballe des bougies, un sextant, de vieux journaux et d'autres objets qui l'intéressent peu, il fait suspendre son inspection douanière. Je lui déclare qu'en me gênant beaucoup, je ne puis lui donner que quelques pièces de guinée et autres petites choses. Cette offre ne lui sourit pas; il nous quitte en nous disant que nous serons pillés pendant la nuit. Ces dernières paroles me révèlent l'hor-

reur de notre position. Malgré nos instances, l'on nous avait laissés sans manger; depuis deux jours nous avions eu pour toute nourriture deux boîtes de julienne, une boîte d'asperges fermentées, et un peu de poussière de biscuit.

L'abandon dans lequel on nous laissait ne nous faisait augurer rien de bon. Vers dix heures du soir, deux captifs armés vinrent à ma tente, pour nous garder, disent-ils. Pensant que ces hommes étaient plutôt placés là pour nous empêcher de nous défendre, je fis charger nos armes en silence et renouveler les amorces, la nuit tout entière s'écoula dans une anxieuse veille; décidés que nous étions à vendre chèrement notre vie et à nous venger de tous les outrages qu'on nous a déjà fait subir. J'avais pris la résolution de ne pas me laisser piller de vive force; le pillage aurait entraîné infailliblement notre perte, car le chef, complice du vol, n'aurait pas voulu nous renvoyer au roi des Trarzas et aurait supprimé les plaintes et les plaignants en nous laissant massacrer par ses guerriers.

Cependant le jour arriva et n'amena rien de nouveau. Pendant toute sa durée on continua à discuter sur le même thème; Rmouga, devenu plus pressant, réclamait de l'or sur tous les tons. Il ne parlait de rien moins que de nous faire servir de cible à ses guerriers et de jeter ensuite nos corps aux chiens. L'insolence des jeunes gens et des femmes, s'exaltant au diapason de ces menaces, devenait intolérable.

Enfin, pour sortir d'une situation qui ne pouvait se prolonger sans péril réel, je déclarai à tous et à chacun que nous allions retourner à Saint-Louis; mais que Rmouga ayant seul empêché le succès de mon voyage, Ould-Aïda lui en demanderait raison ainsi que le roi des Trarzas. Comme il insistait encore pour obtenir un cadeau et que je ne pouvais reporter toute ma guinée à Saint-Louis, je m'exécutai de bonne grâce, je lui en donnai dix pièces, en y joignant quelques bagatelles. Rmouga reçut ce cadeau forcé avec une mine toute refrognée; il ne m'avait jamais paru aussi laid ni aussi hébété, lorsque cessant de dissimuler tout à coup : « Maintenant, nous dit-il, vous êtes libres d'aller chez Ould-Aïda; vous connaissez déjà assez le pays pour en commencer la conquête si vous en avez l'intention; il est donc inutile de vous arrêter. Je vois bien que vous avez de l'or, mais vous avez promis au gouverneur de ne le donner qu'à Ould-Aïda, et du reste je vois sur ta figure, ajouta-t-il en s'adressant à mon interprète, que tu ne demanderais pas mieux que de me donner cet or; mais vous avez dit que vous n'en aviez pas et vous ne voulez pas en avoir le démenti. »

Je fus tenté de sauter au cou de Rmouga; le drôle avait parfaitement joué son rôle de dissimulation profonde; mais toutes les angoisses que nous avions éprouvées étaient désormais oubliées. Combien il eût été douloureux pour nous d'échouer presque en vue du but de notre voyage, car nous n'étions plus qu'à trois journées de marche de l'Adrar. Je m'entretins alors, mais cette fois amicalement, avec le chef, qui m'assura qu'il voulait nouer une correspondance suivie avec le gouverneur du Sénégal.

Les Ouled-Delims qu'il a sous ses ordres sont les Maures pillards par excellence; il est impossible qu'une caravane passe à leur portée sans qu'ils en aient connaissance. Ils ont des chameaux d'une vitesse et d'un fond éprouvés et quelques petits chevaux excellents; ils suivent les traces des voyageurs avec une habileté effrayante; en un mot, ce sont les vrais limiers du désert. Ils n'ont rien qui les distingue des autres Maures; peut-être sont-ils moins bronzés que les Trarzas, leurs frères d'origine, qui se sont plus mêlés avec les nègres. On remarque chez eux une intelligence plus vive, une allure beaucoup plus libre; à douze ans, leurs garçons portent déjà un fusil. Leurs femmes sont remarquablement belles; elles ont de grands yeux noirs, de longs cils, les dents d'une blancheur éclatante, les mains et les pieds d'une finesse extrême, et ont moins d'embonpoint que les femmes des Trarzas et des bords du fleuve; cela tient à ce qu'elles vivent plus sobrement et partagent la rude existence des guerriers ouled-delims, qui sont bien les nomades les plus ambulants de toute cette partie du grand désert. Pour éviter les surprises, Rmouga, dont les ennemis sont nombreux, change souvent de campement; l'ordre de lever le camp est généralement donné la veille, quelquefois subitement; mais pour réunir les troupeaux, ployer les tentes, charger les ustensiles de ménage et se mettre en marche, il leur faut moins d'une demi-heure.

Le 30 avril au matin, nous sommes débarrassés des Alebs; nous partons, laissant Rmouga donner ses ordres pour le lever du camp; il veille à tout; il a autour de lui quelques jeunes gens montés sur des chameaux qu'il envoie dans différentes directions; l'obéissance complète qu'il obtient naît de la crainte qu'inspirent ses nombreux exploits et de l'application intelligente d'un pouvoir discrétionnaire.

Il nous donne pour nous conduire chez Ould-Aïda un vieux guerrier nommé Lab, son tributaire, deux jeunes guerriers de dix-huit à vingt ans, puis le fils d'Ould-Aïda lui-même, Ely-Chaudora, âgé d'environ quinze ans, qui est resté en otage chez Rmouga depuis la paix faite entre les Ouled-Delims et les Yaya-ben-Othman. Cette dernière tribu est de beaucoup plus puissante et plus nombreuse que les Ouled-Delims, et si elle a donné en otage un fils du chef, cela tient à une habitude généralement répandue d'après laquelle le prince le plus redouté donne un de ses fils comme gage de sa sincérité à remplir ses engagements.

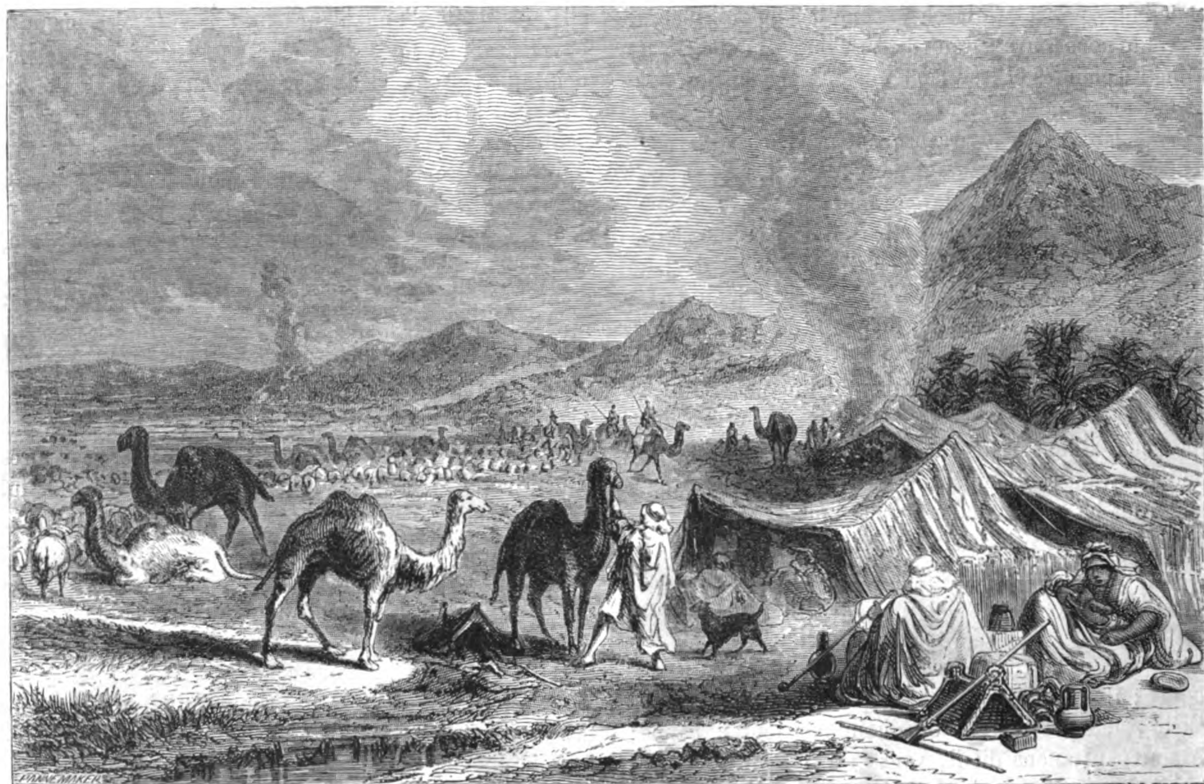
Les confins septentrionaux de l'Adrar. — **La grande sebkha d'Ijil.** — Les Yayas-ben-Othman. — **Réception et hospitalité de leur chef.**

Au camp des Ouled-Delims j'avais atteint le point le plus septentrional de mon voyage; notre route inclinait désormais au sud-est, à travers la plaine d'Asfal.

Ce pays forme une zone d'une direction générale du nord-est au sud-ouest, s'étendant depuis la grande seb-

kha d'Ijil jusque vis-à-vis les îles qui se trouvent dans le nord de la rivière Saint-Jean. On n'y voit que du sable rougeâtre au milieu duquel pousse une herbe que les Maures nomment *sbat;* elle a un épi analogue à celui de la folle avoine; les pousses latérales à la tige sont filamenteuses; on en fait d'excellentes cordes et des plumes à écrire; le grain, quand il est mûr, sert à faire un sanglé préférable à celui du miel, disent les Maures; enfin, les racines de cette herbe, d'une ténuité extrême, s'étendant comme d'immenses bras, vont, souvent à plus de cinquante mètres, produire de nouvelles touffes dans lesquelles se réfugient les petites vipères cornues dont ce pays fourmille. Nous aperçûmes aussi, mais de très-loin, quelques-uns de ces bubales que les Maures qualifient de bœufs sauvages.

Au bout de quelques jours de route, le vieux Lab, qui s'était bien comporté jusque-là, me fait demander cinq pièces de guinée, des balles, de la poudre, du tabac, de beaux effets, etc.; je refuse catégoriquement, et je fais faire halte à cause de la chaleur. Lab a endoctriné les jeunes gens qui sont avec lui, et même Ely-Chaudora, qui s'est conduit en véritable enfant. J'essaye en vain de faire comprendre raison au vieux guerrier, il est entêté et méchant; il a dépouillé le masque d'hypocrisie; nous sommes loin des puits et presque à sa discrétion. Je lui offre ensuite deux pièces de guinée comme rémunération de ses services; il refuse, les affaires s'enveniment. Au moment où nous placions sur une de nos montures notre provision de viande, Lab veut s'en emparer et l'arracher des mains de mon spahi. C'en



Camp de Maures. — Dessin de Jules Noël d'après Nouveaux.

était trop, un frisson électrique me parcourt le corps: je m'élance sur Lab, et je lui fais comprendre, en lui montrant mon revolver, que s'il ne cède pas immédiatement, je lui brise la tête; il a la lâcheté de l'assassin et recule. Nous partons sans guide. Après une heure de marche, nous sommes rejoints par Lab vociférant et réclamant le prix du sang que j'aurais pu verser si j'avais donné suite à mes menaces. Comme dans cette nouvelle prétention le ridicule égalait au moins l'odieux, je n'y répondis qu'en riant à gorge déployée. Voyant l'inutilité de ses tentatives il finit par se radoucir et me faire une foule de protestations de dévouement.

Enfin le 27, après quelques nouveaux essais d'avanies tant de sa part que de celle du jeune Ely-Chaudora, qui tenait très-peu à respecter l'hôte de son père, nous atteignîmes le camp d'Ould-Aïda à quatre heures, ayant parcouru depuis Tiourourt près de neuf cents kilomètres en vingt-huit jours.

A peine arrivés nous sommes prévenus que le camp doit se transporter ailleurs. Effectivement le lendemain, toute la smala, bêtes et gens, se met en marche à l'heure prescrite. Elle est composée d'environ trois cents chameaux porteurs, d'immenses troupeaux marchant derrière, et d'une trentaine de chevaux montés par les personnages les plus marquants. Le cheikh lui-même est en tête, sur son cheval favori; une cinquantaine de guerriers montés sur des chameaux forment sa suite. A une certaine distance en arrière viennent les femmes, dont les palanquins richement ornés sont recouverts de kissas rouges et blanches du Maroc; comme les femmes trar-

zas, elles jouissent d'un embonpoint extraordinaire, ont les ongles teints en rose avec du henné et portent suspendue au cou, ou aux cheveux, une profusion de corail, de cornalines et de boules d'ambre. Quelques-unes ont aux oreilles plusieurs anneaux d'or fort lourds, toutes ont des bracelets d'argent ou de cuivre aux bras ou à la cheville. Complétement étrangères à tout sentiment de pudeur, elles affectaient les poses les moins discrètes, et nous demandaient par signes si nous les trouvions jolies. La galanterie ne permettait pas de leur répondre négativement. Après les femmes viennent les captifs, les tentes et les bagages.

Les guerriers yayas-ben-othman sont généralement grands, corpulents, ont de longs cheveux, plutôt bouclés que crépus et ne paraissent pas exempts de mélange de sang noir. Toute la smala s'arrêta plusieurs fois pour être spectatrice des courses à cheval ou à chameau et des fantasias des jeunes guerriers.

Leurs chevaux sont de petite taille ; ils ne méritent pas la réputation que leur fait généralement l'exagération arabe qui les compare à des gazelles ; on peut tout au plus les mettre sur la même ligne que nos plus petits chevaux de Tarbes. Bien que nous nous soyons tenus derrière l'escorte du chef, celui-ci ne nous a pas adressé la parole, et je me suis fait une triste idée de sa courtoisie. Il a l'habitude de faire attendre les envoyés des princes voisins pendant plusieurs jours sans s'occuper de l'objet de leur mission. On nous cita même beaucoup de cas où il était resté un mois sans les recevoir.



Marabout de l'Adrar. — Dessin de Bertall d'après une photographie.

Le 30, j'ai vu deux de ses fils à qui j'ai fait comprendre que je n'étais pas un Maure, que nous autres blancs nous n'attendions pas et que je demandais à parler à leur père. Depuis trois jours nous étions assaillis par les curieux du camp d'Ould-Aïda et des camps voisins; on faisait plusieurs jours de marche pour venir nous voir; à la porte de notre tente se trouvaient toujours plus de quarante personnes à qui il fallait montrer nos armes, ma boussole, mon sextant, mon thermomètre, etc.; décidément nous avions plus de succès que n'en ont à la foire bien des animaux curieux.

Quelques instants avant la prière du coucher du soleil, Ould-Aïda me fait appeler à cent pas de ma tente ; il est assis sur une peau de mouton, que porte toujours un esclave qui le suit ; il a avec lui deux de ses fils ; j'arrive avec mon interprète, je le salue à l'européenne, et je m'assois en face de lui. C'est un homme petit, trapu, aux larges épaules, il a un embonpoint très-prononcé. Il porte sur la figure, les mains et les pieds, les traces d'une maladie dont il est loin d'être débarrassé : la lèpre.

Plus âgé que Mohammed-el-Habib, il a de cinquante-cinq à soixante ans, et quoiqu'il paraisse plus vigoureux que ce chef trarza, je doute qu'il vive aussi longtemps. Il est d'une activité infatigable, monte très-souvent à cheval; il a la réputation d'un chasseur émé-

rite et d'un grand guerrier, quoiqu'il ait au mollet une blessure qui date de sa guerre avec les Ouleds-Delims, et qui indique qu'il ne faisait pas face à l'ennemi lorsqu'il la reçut.

Je lui dis que le gouverneur m'envoyait près de lui pour renouveler et accroître la paix, l'amitié et le commerce qui existaient autrefois entre l'Adrar et le Sénégal; de plus pour faire figurer sur les cartes du monde entier le pays qu'il commande, mais non, comme le lui ont dit quelques gens malveillants, pour voir si les blancs peuvent en faire la conquête; qu'un tel bruit était absurde, et qu'il était trop intelligent pour ne pas le comprendre, etc. Il me répondit : « Ta venue jusqu'ici témoigne de ton courage : tu es le premier blanc que nous ayons vu; c'est un grand événement dans le pays. J'accepte avec empressement l'amitié des Français; pour ce qui est des relations commerciales, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour les établir; de plus, tu parcourras le pays à ton aise; tu verras les montagnes, les grottes, les sources, les villages, et je te ferai reconduire à Saint-Louis en sécurité; pour cela, je te donnerai mille guerriers s'il le faut. »

Le signal de la prière interrompit notre conversation. Tous les guerriers du camp y assistent toujours au même endroit découvert, qu'ils appellent mosquée. Tous, rangés sur un rang, exécutent, avec un ensemble militaire, tous les mouvements indiqués par le grand marabout, qui fait la prière à haute voix; les captifs et les tributaires se tiennent à distance.

Une heure après, Ould-Aïda vint à ma tente; je lui fis voir quelques petites curiosités qui l'intéressèrent beaucoup, entre autres un stéréoscope et des épreuves représentant quelques monuments de Paris et des scènes de la vie européenne. Ce furent des exclamations prolongées; il aurait passé toute la nuit à les considérer, si nous l'avions laissé faire; mon revolver lui plaisant pardessus tout, je le lui donnai.

Le 1er mai, au matin, nouvelle visite du cheikh, désireux de juger par lui-même de l'adresse des blancs au tir de leurs armes. A quatre-vingts mètres, je mets deux balles de revolver sur trois dans une motte de terre assez forte. Les spectateurs sont émerveillés; mais ils le sont bien plus des résultats obtenus avec la carabine. Jusque-là, tout allait bien, mais nos illusions sur la générosité de ce chef devaient bientôt s'évanouir une à une. Il commença par me demander les dernières pièces de guinée qui me restaient, sous prétexte que je n'en avais pas besoin, puisqu'il devait se charger de me fournir toutes les provisions de retour; je refusai d'abord, mais je cédai enfin à son insistance; il me restait deux pièces de guinée pour faire plus de deux cents lieues.

Tous les marabouts de l'Adrar avaient écrit à Ould-Aïda pour lui demander de mettre à mort les chrétiens et les musulmans de leur suite; d'autres, non contents d'écrire, venaient appuyer leurs requêtes de leur éloquence et de leur fanatisme. Aussi Ould-Aïda retardait le plus possible le moment d'avoir un autre entretien définitif avec nous; Bou-el-Moghdad se tenait au courant de toutes ces intrigues, et nous luttions de notre mieux contre les pieux complots des saints de l'Adrar

Si nous n'avons pas été maltraités chez ce chef, vieux et faible, nous le devons à un marabout élevé chez les Trarzas, et surtout à l'arrivée successive d'un chef influent du Tichit et de Sidi-Fal, chérif du même pays, qui a visité Saint-Louis, où il a été bien reçu.

Ils me promirent l'un et l'autre que les commerçants de Tichit viendraient dans nos comptoirs des bords du fleuve avec de l'or, des plumes d'autruche, peut-être de l'ivoire, de la cire, des pagnes du haut pays, etc. Ils me dirent avoir parlé à Al-Hadji, alors dans la Bélédougou et en marche sur Ségou. Celui-ci leur a avoué que depuis qu'il faisait la guerre sainte, il avait perdu cinq mille hommes, et que sur ce chiffre les Français seuls lui en avaient tué deux mille; qu'il n'avait jamais réussi dans ce qu'il avait tenté contre les Français, et qu'il renonçait désormais à les attaquer.

Je profitai de la réunion chez Ould-Aïda des chefs de Tichit, Chinguêti, Atar, Oujeft, pour lui proposer la signature d'un traité de commerce entre tous ces chefs réunis sous son patronage et le gouverneur du Sénégal. Il parut d'abord entrer dans nos idées avec chaleur, puis se refroidit peu à peu, et je ne pus rien obtenir de lui.

Les jours se succédèrent sans qu'il parût disposé à me laisser partir; mais comme nous descendions vers le sud en nous rapprochant des villes, je ne le pressai pas trop sur ce point, car je conservais encore l'espoir de le décider à nous laisser visiter les centres de population fixe.

Le 16 mai, à une demi-journée de marche de Chinguêti, nous passâmes devant un tombeau où repose un marabout célèbre, Mohammed-ould-el-Beschir, pèlerin de la Mecque. On eût dit une maisonnette en pierres plates, surmontée d'une sorte de cheminée pleine, assez élevée. L'ouverture du monument est tournée du côté de l'orient. Le cheikh Ould-Aïda, ses guerriers, les femmes et les captifs descendirent successivement de leurs montures pour aller faire leurs dévotions et déposer l'offrande dont vivent les parents du défunt, gardiens du tombeau. Ensuite le chef de Chinguêti, le grand marabout vénéré, le distributeur intègre de la justice, crut devoir jurer sur les mânes du pèlerin que nos intentions étaient hostiles et qu'il fallait se défier de nous.

Devant nous se déroulait une grande plaine alternativement rocailleuse et sablonneuse, dans le prolongement de laquelle se trouve la ville d'Atar. On n'y voit pas encore de palmiers, mais déjà des pins maritimes, des arbres épineux y croissent en groupes élevés et pleins de vigueur; des herbes épaisses, la plante à soie végétale et des pastèques amères en grande quantité y forment de loin en loin de petits îlots de verdure.

Malgré l'aspect amélioré de la contrée, la journée n'en fut pas moins insupportable : un vent très-violent d'est-nord-est soulevait des nuages de sable, l'atmosphère était embrasée. Vers la fin de cette tourmente, je reçus la

CARTE

du voyage exécuté dans le

SÂH'RA OCCIDENTAL

d'après

les instructions du Colonel du Génie

M^r. FAIDHERBE

Gouverneur du Sénégal

par

le Capitaine d'Etat Major Vincent.

[illegible] par A. Vuillemin

Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42

visite de la fille d'Ould-Aïda et de la femme d'un de ses fils. Ces beautés peu délicates bravaient le soleil et le sable brûlant. Jeunes toutes deux, elles étaient d'un embonpoint monstrueux; après s'être reposées plus de dix fois pour faire deux cents pas, elles arrivèrent tout essoufflées et se laissèrent tomber à terre comme des masses inertes. Leur simple vêtement de guinée dissimulait assez mal leurs formes empâtées.

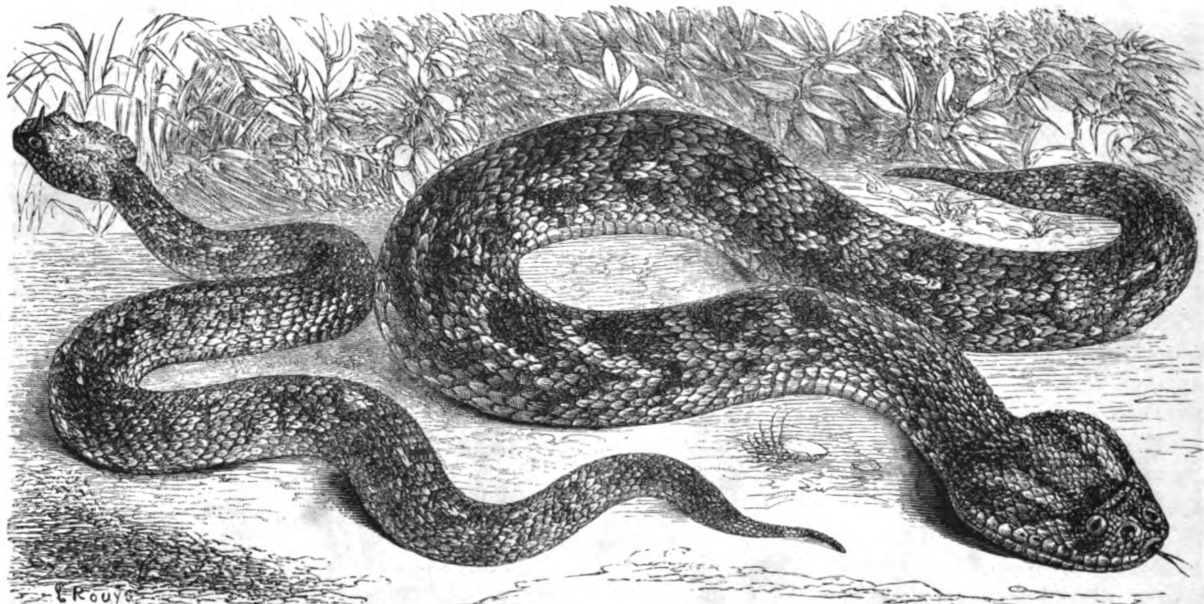
Dès leur plus tendre enfance, on fait prendre aux jeunes filles de bonne famille d'énormes quantités de lait et de beurre; des femmes âgées sont chargées de leur alimentation; elles usent même du fouet à l'égard des récalcitrantes. Aussi dans l'Adrar, où il y a, outre le lait et le beurre, des farineux de plusieurs espèces, arrive-t-on à produire des embonpoints véritablement prodigieux.

La visite de ces jeunes femmes avait un but intéressé; elles venaient me demander quelques épreuves stéréoscopiques; je leur en donnai à choisir, et elles prirent celles qui parlaient le plus aux yeux.

J'appris par elles que les marabouts, n'ayant pu obtenir d'Ould-Aïda notre arrêt de mort, cherchaient à nous empoisonner et essayeraient de jeter dans notre nourriture des têtes de ces petites vipères cornues dont fourmille la plaine; aussi mon spahi ne quittait plus la cuisine, autour de laquelle rôdaient toujours quelques Maures. Sans trop redouter un empoisonnement de cette nature, nous ne voulions pas en faire l'essai.

Le 19, dans la journée, je fis demander ironiquement à Ould-Aïda à quelle heure nous partirions et s'il était décidé à terminer nos affaires; il me répondit par cette citation arabe : « Il ne se passe pas beaucoup de temps entre le moment où l'on sème le grain et celui où on le couvre de terre. »

Le 20, je le forçai à me déclarer qu'il ne voulait pas signer le traité de commerce que je lui avais proposé



Grande vipère du Sénégal et céraste ou vipère cornue du Sâh'ra. — Dessin de Rouyer d'après nature.

et qu'il avait accepté en présence des principaux de la smala. Il motiva ainsi son refus : *Je sais que les traités avec les blancs sont sérieux*. Réponse curieuse, qui prouve, d'une part, que les chefs maures sont habitués à ne pas respecter les engagements qu'ils contractent entre eux; et de l'autre, qu'Ould-Aïda a appris que les Trarzas observent religieusement le traité qu'ils ont fait avec nous.

Poussé à bout par les tergiversations du cheikh, je lui fis déclarer que s'il ne pouvait pas prendre une fois une bonne résolution, je la prendrais pour lui et que je partirais le lendemain. Il est impossible de dire combien j'ai souffert en voyant autant de fausseté et d'hypocrisie chez un chef qui jouit d'une immense réputation de bonté, de générosité et de bravoure.

Dans l'après-midi, quelques femmes vinrent rôder autour de nous, et l'une d'elles m'assura que je partirais le lendemain; comme je lui demandais depuis quand les femmes s'ingéraient ainsi dans les affaires des hommes, elle me répondit avec une gravité orientale qui m'eût grandement réjoui en toute autre occasion : « Le lion tue, mais la lionne tue aussi. »

Vers le soir, le camp retentit des coups redoublés du tamtam; on célébrait un mariage. Deux jeunes gens à cheval, ayant à leur tête le jeune Osman, fils favori d'Ould-Aïda, caracolaient et se livraient à la fantasia devant les femmes et les jeunes filles. On m'a raconté qu'une de ces dernières ayant su plaire au jeune Osman, celui-ci voulait l'épouser malgré son père, lequel eût désiré le voir s'allier à une princesse trarza. Mais le jeune Osman connaît les habitudes du pays; il lui sera plus facile de répudier une femme d'une naissance commune qu'une fille de Mohammed-el-Habib. Rien n'est plus fréquent que les divorces dans l'Adrar; il suffit d'être assez riche pour doter successivement les femmes que l'on désire. Ould-Aïda en est à sa vingt-septième épouse.

Retour vers le sud. — Le sol, les villes et les habitants de l'Adrar. — Gibier et chasse au désert. — Les autruches. — Rentrée sur la terre des noirs. — Ce que valent les Maures.

Le 24 mai, dès le matin, nos préparatifs sont faits, nos chameaux chargés. Ould-Aïda vient nous faire ses adieux; il n'a nullement l'air honteux de sa conduite envers moi. Il est accompagné du vieux Lab, qu'il tient familièrement par la main; je suis sûr dès lors que celui-ci, quelque mépris et dégoût qu'il m'ait inspiré, va être chargé de nous conduire; mais peu m'importe, mon seul désir est de quitter cet enfer. Le cheikh s'assied, nous l'imitons; je le laisse parler.

« Vous allez partir, me dit-il; je vous donne pour guides mon fils Ely-Chaudora et Lab, qui feront tout ce que vous voudrez; vous ne manquerez de rien. »

Je lui fais observer que Lab m'ayant déjà trompé, je n'ai pas la moindre confiance en lui, mais que cela ne peut m'arrêter; puis j'ajoute à haute voix :

« Lab peut-il jurer devant vous tous qu'il se conduira d'une manière convenable !

— Moi, je le jure, dit Ould-Aïda.

— Mais moi, répliquai-je, je ne crois pas Lab capable de tenir son serment; par conséquent, encore moins celui des autres. »

Et cette réplique n'a d'autre effet que d'exciter la gaieté de Lab et de toute l'assemblée.

Ayant ensuite mis le cheikh en demeure de me répondre catégoriquement par oui ou par non aux deux questions suivantes :

Enverrait-il à Saint-Louis un marabout comme chargé d'affaires auprès du gouverneur? Me fournirait-il pour mon retour les provisions qu'il m'a promises?

Il me fut impossible de tirer de lui rien de plus que des paroles évasives où perçait la mauvaise foi; je crus devoir clore l'entretien par ces mots :

« Je ne m'aperçois guère que tu commandes dans l'Adrar, car tu écoutes ce que chacun veut bien te dire; ce n'est pas ainsi que l'on commande chez les Trarzas et chez nous. »

Humilié d'une opinion aussi ouvertement exprimée, Ould-Aïda se leva et rentra précipitamment dans sa tente. Cependant il ne tarda pas à reparaître suivi de Lab, et me présentant le vieil Ould-Delim, il me demanda si je redoutais quelque chose de celui-ci, un coup de fusil par exemple! Je lui répondis gaiement que je ne craignais rien, et que le vieux Lab serait mort avant de sortir son fusil de l'étui. Cette réponse les fit rire aux éclats et ils finirent par se frapper mutuellement dans la main, geste que ne manquent jamais de faire deux Maures qui entendent dire une chose étonnante et surtout risible.


Gazelles du Sâh'ra. — Dessin de Rouyer.

Enfin nous partons; j'éprouve la même émotion que doit ressentir le prisonnier rendu à la liberté; mes compagnons sont aussi heureux que moi. Nous avions passé vingt-sept jours en pure perte, exposés à une chaleur atroce, n'ayant pour abri qu'une petite tente de toile fine, forcés d'écouter les mensonges et les niaiseries de gens fanatiques et imbus de préjugés. Nous étions tous souffrants, tous atteints d'un commencement de scorbut, et j'étais en outre affecté d'une ophthalmie et de douleurs de foie qui commençaient à m'inquiéter.

Notre vrai chemin pour sortir de l'Adrar passait par la vallée d'Atar, mais Lab avait reçu des ordres qu'il n'aurait voulu enfreindre à aucun prix. Au lieu de suivre une plaine unie, facile et couverte de pâturages et de quelques arbres, il me fallut traverser pendant plus de cent cinquante kilomètres un terrain entièrement rocheux. Auprès du premier puits que nous rencontrâmes, Lab, ayant trouvé un troupeau de chameaux appartenant à une tribu de marabouts, s'empara d'un des meilleurs animaux pour porter ses bagages. Le marabout propriétaire de la bête dut nous suivre à pied pour ne pas la perdre.

Le 25 et le 26 mai, nous suivîmes plusieurs directions qu'il serait trop fastidieux de retracer ailleurs que sur la carte. Toutes s'étendent sur un terrain montueux, horriblement difficile; il n'y a pas un grain de sable, tout est roche; c'est du quartz de couleur noirâtre et plus ou moins modifié par une action ignée.

A douze ou quinze kilomètres d'Atar, Lab nous fit camper, puis se rendit à la ville en recommandant à ceux qui nous entouraient de ne pas me laisser aller plus loin. Je n'en pris pas moins mon fusil de chasse et j'allai reconnaître la passe qui conduit à Atar.

Le lendemain, je reçus la visite d'un juif blanc nommé Mardochée, habitant alors Atar; il serait difficile d'exprimer la joie qu'il éprouva en voyant des Européens : c'est un vieillard à cheveux blancs, mais d'une verdeur et d'une vivacité incroyables; il connaît les Francais, car il a vu Saint-Louis (Sénégal), le Havre et Marseille. Il nous apportait des dattes fraîches, des gâteaux de sa confection. En apprenant qu'Ould-Aïda, dont il paye cher la protection, ne voulait pas nous laisser voir les villes de l'Adrar, il lui a envoyé une lettre dans laquelle il se portait garant de la sincérité des Français et répondait de nous sur sa tête. Il nous a engagés à attendre la décision du cheikh; mais je connaissais trop l'entêtement de celui-ci pour passer encore quelques jours dans l'inaction. Je dois à cet honnête israélite les renseignements suivants sur les villes de l'Adrar; je puis en garantir l'exactitude.

Ouadan, autrefois la plus belle ville de cette contrée, est aujourd'hui bien déchue par suite des querelles intestines de ses habitants; il ne lui reste de sa prospérité passée que son territoire, excellent pour la culture, et son nom qui signifie les deux rivières (rivière de science, rivière de dattes).

Chinguêti, située dans l'ouest-sud-ouest d'Ouadan, sur le chemin de Tichit à la grande sebkha, est maintenant la ville la plus considérable de l'Adrar et la plus commerçante à cause de sa position géographique. Elle est composée de huit cents maisons ayant en moyenne, chacune, quatre ou cinq habitants, ce qui porte sa population à trois ou quatre mille âmes. Les rues sont irrégulières et fort accidentées; les palmiers et les puits touchent aux maisons.

Atar, que Panet place dans le sud-sud-est de Chinguêti, est presque entièrement dans l'ouest de cette ville, à environ cent kilomètres; elle renferme cinq cents maisons, et par conséquent de deux mille à deux mille cinq cents habitants. Elle possède un territoire propre entre tous à la culture.

Oujeft, qui se trouve à soixante-cinq kilomètres dans le sud-sud-est d'Atar, peut avoir trois cent cinquante maisons et quinze à dix-sept cents habitants.

Outre beaucoup de palmiers, on cultive dans l'Adrar le mil, le blé, l'orge et les pastèques.

L'Adrar possède plus de soixante mille pieds de dattiers et récolte, année moyenne, quinze mille charges de chameaux de mil, mille charges d'orge et cinq cents de blé; ce qui ferait, en évaluant la charge à deux cents kilogrammes, trois millions de kilogrammes de mil, deux cent mille kilogrammes d'orge, et cent mille de blé.

Les habitants sédentaires, tous marabouts, anciens Berbères, forment une population de sept mille habitants. Ils ne se sont pas affranchis de la domination des guerriers comme ceux des Trarzas; aussi, outre un tribut annuel payé à Ould-Aïda, qui ne fait rien pour eux, ils sont souvent mis à contribution par les guerriers de passage.

Le chiffre des nomades ne peut guère être évalué exactement. En tête figure la tribu guerrière des *Yaya-ben-Othman*, qui forment le clan spécial du cheikh Ould-Aïda.

L'Adrar, malgré sa latitude, doit être encore compris dans la zone des pays arrosés par les pluies périodiques de l'hivernage; il est vrai qu'il y pleut beaucoup moins que dans le bassin du Sénégal; on cite des années où il n'y a eu qu'une ou deux pluies abondantes en octobre, ce qui suffit au besoin des cultures. Quelquefois les vents du nord-ouest y apportent des pluies irrégulières, ce qui fait un peu participer ce pays à l'avantage des climats tempérés.

Cependant il ne possède aucun réservoir d'eau considérable; la disposition des montagnes donne naissance à des sources qui se perdent dans les terrains avoisinants. On m'a toujours nié l'existence des sources thermales annoncées par Panet.

Pendant la saison froide, au mois de janvier 1849, ce voyageur a observé dans l'Adrar une température minimum de quatre degrés à six heures du matin; c'est l'époque la plus favorable aux voyageurs européens. J'ai constaté à la fin de mai une température de quarante-sept degrés cinq dixièmes vers deux heures du soir. Cette chaleur devait encore augmenter beaucoup au dire des habitants. Il ne faudrait cependant pas croire que cette température est aussi débilitante que celle qu'on éprouvait quelquefois sur les bords humides du Sénégal. Le désert, quand on a soin de bien se garantir la tête de l'action trop directe des rayons solaires, est extrêmement sain.

Les populations maures que j'ai rencontrées sont atteintes de différentes affections, suivant le genre de vie qu'elles mènent. Les Trarzas, surtout ceux qui habitent les parages du fleuve sans beaucoup s'en écarter, sont très-sujets aux accès de fièvres intermittentes; ils savent que pour se guérir il leur suffit de monter dans le désert. Ils ont aussi quelques affections de foie. Leur régime alimentaire se rapproche de celui des noirs, dont ils achètent le mil en grande quantité. Au contraire, dans l'intérieur, on peut dire avec les Maures, que la seule maladie est la faim et la soif; aussi les marabouts les plus riches, qui ne vivent que de laitage, sont d'une maigreur qui semble défier l'atteinte de maladies sérieuses.

Les guerriers, qui forment la race conquérante, sont robustes, et si parfois ils sont d'une sobriété excessive, cela tient à la nature du chemin qu'ils parcourent; mais quand ils arrivent chez des marabouts ou des tributaires, ils récupèrent le temps perdu. Quand l'hospitalité qu'on leur offre est trop maigre, en sortant du camp ils se mettent en quête d'un troupeau appartenant aux gens

qu'ils viennent de quitter et s'emparent de moutons ou de chameaux qu'à la première halte ils font cuire dans le sable.

Je n'ai pas quitté Mardochée sans lui témoigner combien j'étais heureux d'avoir trouvé dans notre voyage un homme qui ne doutât pas de nous. Au sortir de l'Adrar, deux routes se présentaient à nous. Je me rappelais trop bien l'accueil que nous avions reçu chez les Ouled-Delims pour ne pas chercher à les éviter au retour; aussi je me jetai résolûment dans la route la plus périlleuse, mais aussi la plus courte.

Les deux Maures qui nous accompagnent ont l'habitude de ces voyages; l'un d'eux, nommé Ibrahim, a l'œil bien exercé, il est toujours sur le qui-vive; poltron comme un lièvre, ses frayeurs continuelles nous amusent et nous profitent tout ensemble. Vers onze heures, le 2 juin, il voit de très-loin devant nous trois hommes montés à chameau, suivant une direction perpendiculaire à la nôtre; immédiatement il donne l'éveil, il est tout tremblant; nous faisons abattre nos chameaux et nous nous accroupissons sur le sable. Heureusement nous ne sommes pas aperçus. Alors Sidi-Fal et Ibrahim dépouillent leurs vêtements de guinée et se mettent nus jusqu'à la ceinture; comme ils ont la peau rouge, ils sont de la couleur du sable; ils se glissent derrière les herbes, vont reconnaître les traces, et constatent que ce sont celles de trois guerriers Ouled-Delims. Nous étions arrivés au point le plus périlleux de notre retour; nous ne nous faisions pas illusion sur notre situation. Les guerriers de la plaine mettent les marabouts à contribution; que ne nous auraient-ils pas fait subir à nous chrétiens, qui n'avions plus de quoi exciter leur convoitise? Nous étions encore trop loin du pays des Trarzas pour fuir après un combat heureux, nos chameaux étaient trop fatigués; aussi je ne négligeai rien pour passer inaperçu.

Le gibier abonde dans cette partie du désert, surtout des gazelles de plusieurs espèces, des outardes, des porcs-épics; mais si chétive que soit notre nourriture, réduite depuis longtemps à une poignée de dattes et d'orge pilé cuit dans de l'eau salée, je défends de tirer un coup de fusil, qui, révélant notre présence aux guerriers de la plaine, les pousserait sur nous comme une nuée de vautours. A midi, nous nous arrêtons au puits de Tiferzaz dont l'eau n'est pas assez abondante pour désaltérer nos chameaux et pour remplir nos peaux de bouc. Notre course se prolonge assez tard dans la nuit, on évite de fumer et même de parler; nous pouvons ainsi passer très-près des coureurs du désert sans les éveiller, car les chameaux ne font pas le moindre bruit en marchant. La monotonie de la marche n'est interrompue que par le sifflement des nombreux petits serpents qui dressent leurs têtes au-dessus des touffes d'herbe; ce bruit, semblable à celui d'un soufflet de forge, met en garde nos animaux contre ces reptiles. Enfin nous nous arrêtons à onze heures du soir; les préoccupations de la journée nous avaient empêchés de manger; il y avait vingt-six heures que nous n'avions pris de nourriture.

Le lendemain, nous découvrîmes encore du monde dans la plaine; mais Sidi-Fal, ayant revêtu son plus beau costume et été en reconnaissance, revint bientôt nous apprendre que nous n'avions rien à craindre, qu'il n'y avait devant nous que des marabouts choumchas et des guerriers yaya-ben-Othman, occupés à la chasse à l'autruche.

C'est à la fin de mai que commencent les grandes chasses qui ont cet oiseau pour objet. Il n'est pas besoin, comme en Algérie, d'y employer plusieurs relais de bons chevaux. L'autruche redoute tellement la forte chaleur, qu'elle ne peut pas fatiguer un cheval ordinaire; celui-ci l'a bientôt gagnée de vitesse; le chasseur peut l'approcher et tirer l'animal presque à bout portant. La chasse à l'autruche, que les pêcheurs ouled-bou-sebas font sur le littoral, est beaucoup plus fructueuse. Au moment des plus fortes chaleurs, avant les pluies, les autruches viennent en troupeaux assez considérables jusque sur le bord de la mer pour se rafraîchir en battant l'eau de leurs ailes. Les pêcheurs se glissent derrière les dunes, puis de plusieurs points se montrent tout à coup en poussant des cris; les autruches perdent la tête, se jettent à l'eau. Quand elles sont bien mouillées, les habiles nageurs les poursuivent et les tuent une à une. Je ne sache pas que les Maures aient jamais tiré autrement parti de ces beaux et agiles animaux, faciles à domestiquer et assez vigoureux pour porter aisément un cavalier, ainsi que le naturaliste Adanson l'a constaté au fort de Podor, voilà déjà plus d'un siècle.

Dès le 7, nous n'avions plus d'obstacles à surmonter, et le 9, nous recoupions à Tiourourt la route suivie deux mois et demi auparavant.

Le 14, à N'Diago, nous étions chez nous; je reçus l'hospitalité généreuse du chef du village, qui nous régala de sucre, de beurre et de pain. Tous les noirs présents, dont le caractère doux, simple et hospitalier faisait contraste avec l'orgueil des Maures, vinrent nous serrer la main; le bruit de notre mort avait couru, aussi nous félicitèrent-ils d'autant plus d'avoir accompli un voyage que tous avaient cru impossible.

Le 14, à six heures du matin, nous nous remettions en marche et nous étions bientôt en vue de Saint-Louis. Il serait difficile d'exprimer le sentiment de joie que nous éprouvâmes en revoyant flotter notre pavillon dans le lointain et en approchant de la capitale de notre colonie, que nous avions cru ne plus revoir, et qui semblait avoir revêtu un air de fête, tant nous frappait la variété des costumes, ainsi que l'expression de gaieté empreinte sur chaque physionomie. Nous venions en effet de vivre plus de trois mois dans un pays où tout est triste, jusqu'aux chants, où le seul vêtement de guinée que portent ses habitants est sombre comme leur caractère.

D'après ce qui précède, on peut ranger les Maures en deux classes distinctes: les oppresseurs et les opprimés. Chez les premiers, les guerriers, on trouve une intelligence vive qui n'est que l'instinct du mal, un sentiment d'avidité insatiable que traduit chacune de leurs actions. J'ose affirmer que leur hospitalité si vantée leur est bien moins inspirée par charité que par crainte des

rapines. Les premiers moments d'entretien avec ces Maures sont trompeurs, les protestations de dévouement ne leur coûtent rien ; bientôt après arrive la désillusion. Jamais ils ne tiennent une promesse. A côté de cela l'hypocrisie religieuse la plus noire. Que de fois n'ai-je pas vu ces guerriers, après un acte de pillage, se prosterner la face contre terre et faire leur prière avec un sérieux désespérant! Joignez à cela des ressentiments profonds; un Maure peut nourrir pendant dix ans des projets de vendetta sans qu'il en paraisse rien dans ses actes ; mais, l'heure venue, la vengeance est terrible ; c'est toujours le plus lâche assassinat. Je ne parle pas de leur orgueil bien connu, qui contraste singulièrement avec leurs basses habitudes de mendicité.

Dans la seconde classe, celle des opprimés, je range sans hésiter les marabouts ; le manteau de la religion



Autruches du Sénégal et de l'Adrar. — Dessin de Rouyer d'après nature.

ne leur suffit pas pour les soustraire aux exigences des guerriers.

Quant aux tributaires, ils sont bien appelés dans l'Adrar du nom de Lahma, qui signifie *morceau de viande*, objet que l'on peut manger comme l'on veut. Les esclaves ne sont pas comptés comme des hommes.

Ma conscience me dit que pendant le cours de mon voyage j'ai toujours fait respecter le nom français ; et les Maures, dont les préjugés sont si enracinés, ont été étonnés de nous voir nous conduire avec autant d'assurance et de dignité que si nous avions eu à notre portée l'appui assuré d'une colonne de nos soldats.

Pour extrait, dans les trois livraisons,

F. de Lanoye.



TRIPOLITAINE. — Vue de Tripoli de Barbarie. — Dessin de É. de Bérard d'après une photographie.

PROMENADES DANS LA TRIPOLITAINE[1]

(AFRIQUE SEPTENTRIONALE)

PAR M. LE BARON DE KRAFFT.

1860. — INÉDIT.

Le pays. — Le voyageur.

Une seule partie du littoral de la Méditerranée est restée jusqu'aujourd'hui en dehors du réseau des bateaux à vapeur, et par conséquent a échappé à la curiosité, chaque jour plus envahissante, des touristes qui ne font que des voyages d'agrément. C'est cette longue étendue de côtes qui, au nord de l'Afrique, va de Tunis à l'Égypte, l'ancienne régence de Tripoli, redevenue depuis vingt-cinq ans simple *cyalèt* (province) de l'empire ottoman.

Nulle part, dans toute la longueur de l'Afrique septentrionale, le grand désert ne s'avance aussi près de la mer : la digue de l'Atlas, qui depuis l'océan Atlantique protége contre les flots arides du Sahara une lisière assez large de terrains fertiles, s'abaisse et va s'effaçant après le golfe de la petite Syrte[2]; et le grand fleuve de sable, que rien ne contient plus, vient étaler ses vagues jaunes tout autour de la grande Syrte, rongeant les derniers sommets submergés qui forment comme un chapelet de petites oasis.

Cette embouchure du Sahara est le port du pays des Noirs, le *Soudân* ou *Barr-el-aabid*. C'est la route naturelle par où le centre du continent africain a été attaqué si heureusement dans ces dernières années. L'aventureuse expédition à laquelle seul a survécu l'illustre docteur Barth a pris Tripoli pour point de départ, à cause de la facilité relative des communications avec le Fezzan, qui déjà touche presque à la Nigritie[3].

J'ai conçu le projet de glaner après le célèbre voyageur, et de suivre les itinéraires par lui recueillis, qu'il n'entrait pas dans son plan de vérifier lui-même. Il reste à explorer la route de Ghât à Aïn-Salah dans l'ouest, de Morzouq au Ouadaï dans l'est. J'ai choisi Tripoli pour me préparer à cette entreprise dont je ne me dissimule pas les difficultés, et je m'y suis installé depuis un an afin de m'habituer au climat, de me perfectionner dans la pratique de l'arabe barbaresque, et de nouer des relations d'amitié avec les négociants de Ghadâmès, dont les caravanes parcourent impunément les pays que je veux visiter. Mon caractère officiel de *hadji* (pèlerin de la Mecque) m'a permis d'entrer dans la vie des indigènes plus avant que ne peut le faire un *mouçafir* (étranger voyageur), et je dois à mon islamisme d'emprunt d'avoir pu étudier à fond les mœurs, les préjugés, les habitudes de ma résidence provisoire. J'extrais de mon journal de voyage ce qui a rapport à la Tripolitaine proprement dite, Tripoli et son oasis.

La vallée de Tripoli de Barbarie vue de la mer.

Lorsque le vent est favorable, lorsque la goëlette maltaise ou le chebek arabe auquel on s'est confié pour passer en Barbarie est bon marcheur, et dirigé par un patron à qui l'habitude a donné l'expérience de cette traversée, on peut, quarante-huit heures après le départ de Malte, apercevoir le rivage tripolitain. La plage est basse et ne se voit que lorsqu'on est tout proche ; mais de dix milles en mer on découvre les montagnes de l'intérieur qui servent de signal aux navigateurs. Le navire avance : on commence à distinguer au ras de l'eau une ligne moins confuse sur laquelle se dessinent des saillies irrégulières qui semblent émerger du sein des flots bleus.

Nous voici plus près encore; nous avons maintenant une vue distincte de la côte : basse et unie, elle décrit un croissant dont le milieu est occupé par la masse blanche de la ville. La pointe orientale est toute couverte d'une sombre forêt de palmiers qui s'avancent jusqu'à baigner leurs racines dans la mer, tandis que vers l'ouest la plage nue et aride revêt le manteau fauve du désert, taché çà et là de quelque bouquet d'arbustes rabougris.

La main du Créateur a jeté devant la concavité de l'anse qui sert de port à la ville, un chapelet d'écueils qui semble être une invitation faite à l'industrie de l'homme pour construire un môle protecteur, et fermer presque sans travail un port excellent : quand le vent souffle du large, ces avances de la nature se trahissent par un long fleuve de lait que tracent les bas-fonds en fouettant les lames écumeuses; mais, avec les Arabes, la

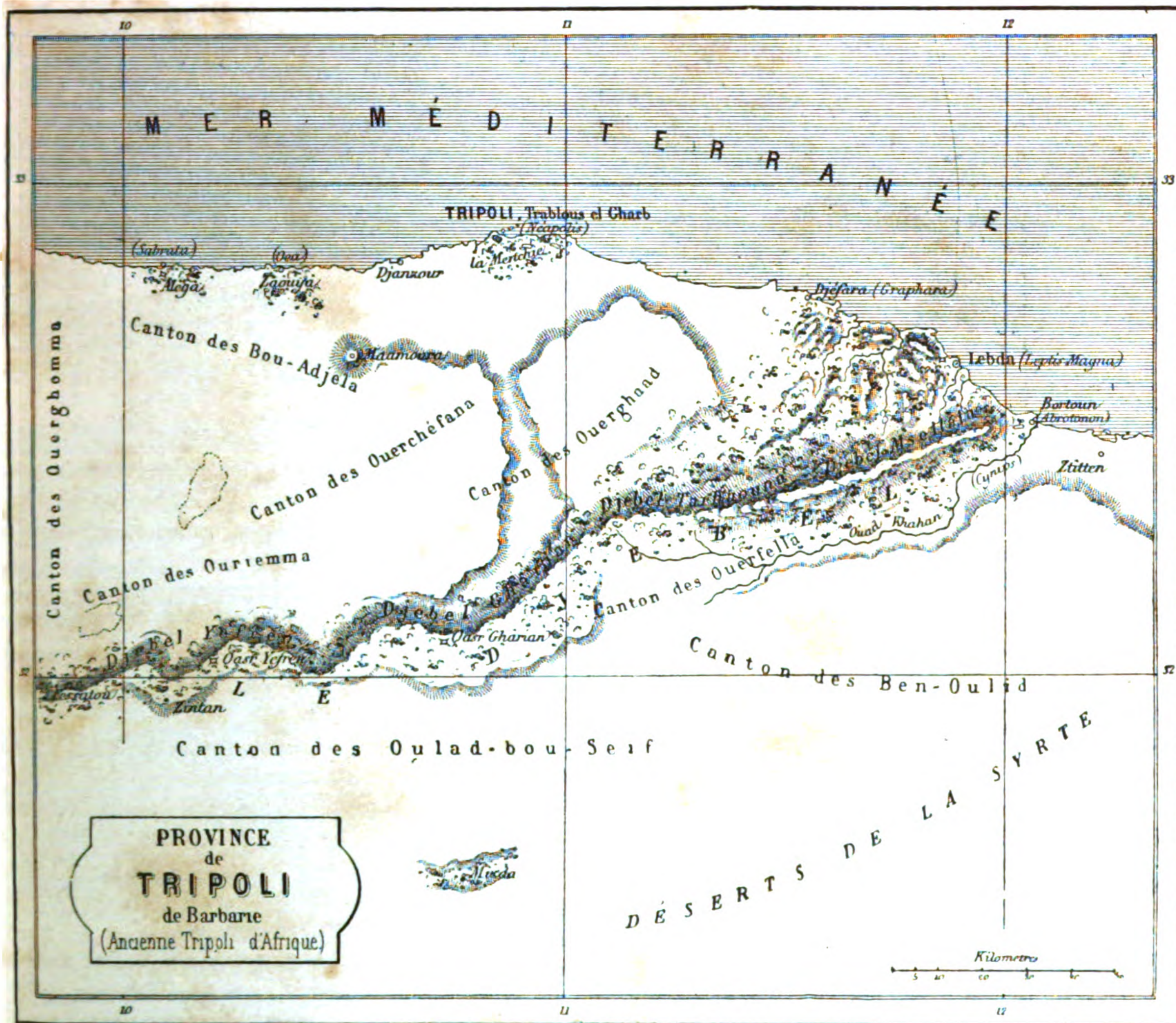
1. La Tripolitaine ou Régence de Tripoli, l'un des trois anciens États barbaresques sur la Méditerranée, est bornée au nord par la Méditerranée, à l'est par l'Égypte, à l'ouest par la Régence de Tunis, et au sud par le désert de Sahara. On suppose que sa population est de plus d'un million et demi : elle se compose de Maures, Berbères, Turcs, nègres, juifs et Francs. Le territoire de Tripoli a appartenu tour à tour à Cyrène et à Carthage, à Rome, aux Vandales, aux Arabes, à Charles-Quint, aux chevaliers de Malte. Il a été repris par les Turcs en 1551.

2. Le mot Syrte vient du verbe grec *suro*, qui signifie entraîner, balayer. Le golfe de la petite Syrte ou golfe de Gabes (Tritonide d'Hérodote, suivant d'Avezac) est une échancrure du royaume de Tunis. La grande Syrte ou golfe de la Sidre, de l'autre côté de la ville de Tripoli, forme une entaille plus profonde dans la Tripolitaine; il a été exploré en 1821 par le navire français *la Chevrette*.

3. Voyez, sur le voyage de Barth, les livraisons 39, 40 et 41 du IIe volume du *Tour du monde*.

coquette perd son temps ; à peine a-t-elle pu les séduire assez pour qu'un tronçon de digue, assis peut-être sur un travail romain, s'avançât vers elle à quelques centaines de pas et rejoignit le premier îlot de roches. Ce faible rempart n'en est pas moins fier de son importance, et montre à ses embrasures croulantes les gueules de ses nombreux canons. N'en rions pas trop quand nous les voyons aujourd'hui s'allongeant muets sur leurs massifs affûts dont le bois cache sa vétusté sous une couche épaisse de peinture noire; vermoulus et fardés, ces appuis, qui ne pourraient pas résister à la secousse d'une seule décharge, font bonne contenance et trompent l'œil, symbole fidèle de l'empire ottoman régénéré par le badigeon de la civilisation européenne. Nous ne les prenons pas au sérieux parce que nous les voyons de près; mais, dans le prestige du lointain, ils épouvantaient encore l'Europe il y a cinquante ans, et ce décor belliqueux servait de coulisse aux forbans barbaresques pour y cacher le mensonge de leur renommée terrible. Au canon qui prit Alger comme au sifflet d'un machiniste, un changement à vue fit tomber toutes les illusions.

On a souvent fait cette remarque que les villes de l'empire ottoman, séduisantes à l'aspect extérieur, per-



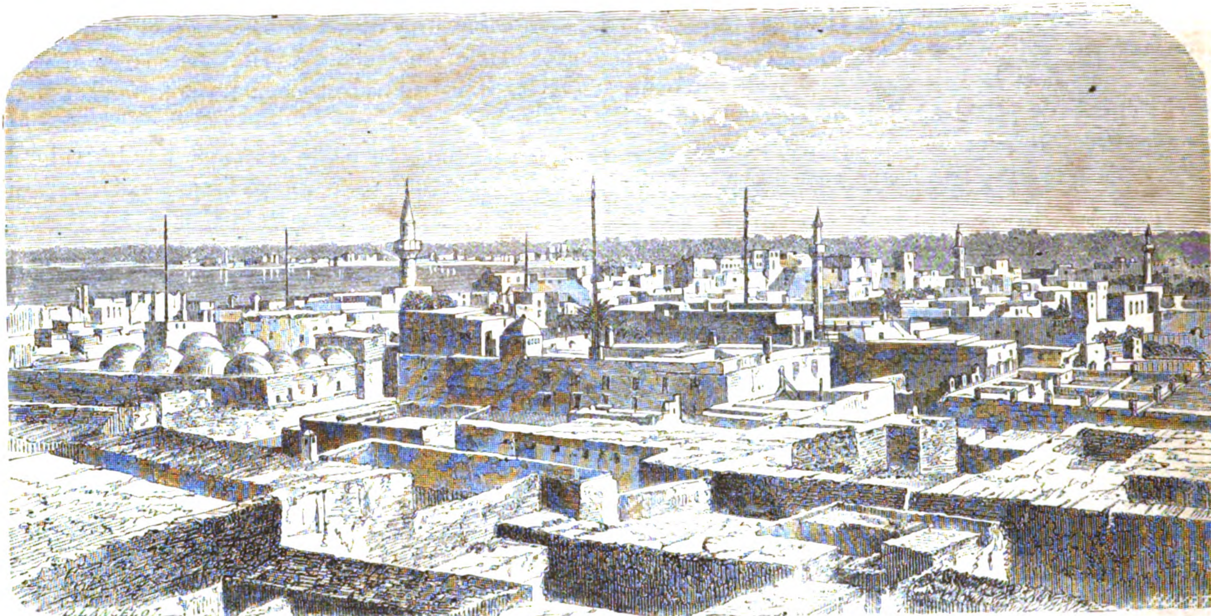
Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42

dent beaucoup à être vues de près : cela est vrai pour Constantinople, pour Smyrne, Jérusalem, Alexandrie. Je certifie, je proclame la justesse de cette observation; j'irai plus loin, et sans imiter la réserve de ces voyageurs qui ne veulent pas paraître dupes et qui cherchent à se tromper eux-mêmes plutôt que de s'avouer mystifiés, je généralise la remarque, et je l'applique en conscience à tout le pays : l'Orient si beau, si poétique dans les livres, l'Orient de convention que la fantaisie a créé pour enflammer les imaginations européennes, doit être vu du méridien de Paris, sous peine de désenchantement.

Tripoli n'échappe pas à la règle. Dès que vous avez mis le pied sur le quai, c'est-à-dire sur un petit débarcadère en maçonnerie qui sert de parvis à la baraque de la douane, bariolée de vert, de jaune, de bleu et de rouge, vous effacez de votre mémoire l'impression avantageuse de la ville vue du large, et vous faites le procès à la réalité. A peine la porte franchie (car n'oubliez pas que vous entrez dans une forteresse), vous trouvez des rues sales et irrégulières, comme dans toutes les villes d'Orient : des échoppes misérables, des maisons délabrées, des immondices à cacher le pavé s'il y en avait un.

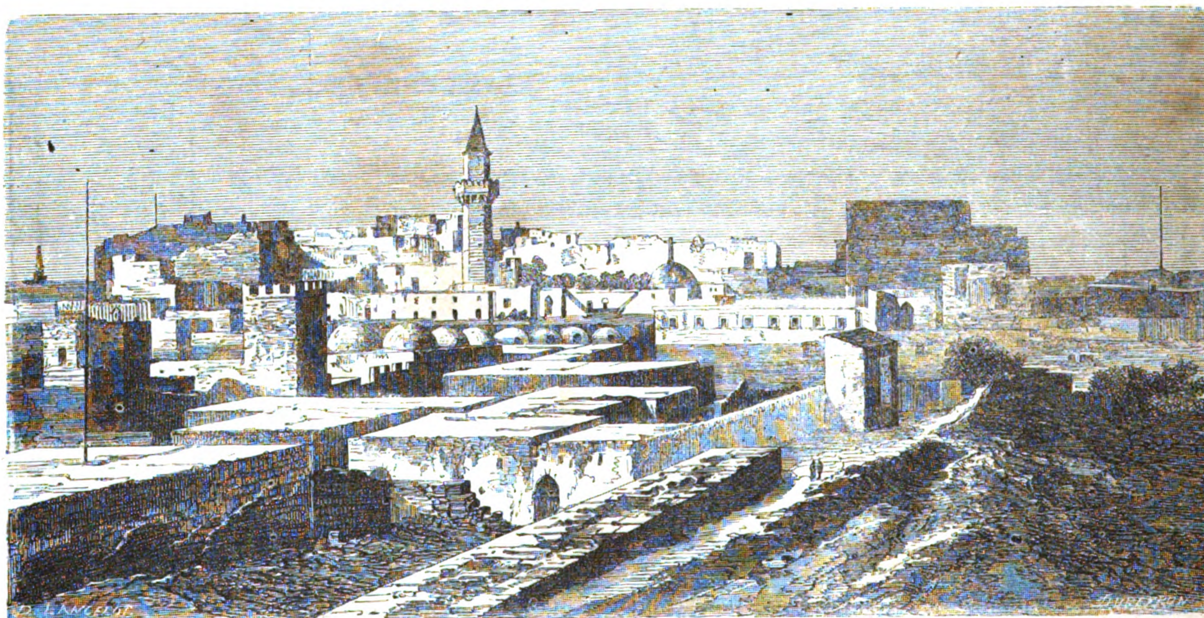
Malpropreté des rues. — Les maisons; leur intérieur. Les édifices.

N'allez pas croire cependant que la voirie n'existe point. En général, dans tout l'empire ottoman, quand un nouveau pacha arrive de Constantinople et entre en fonctions, il publie un éloquent manifeste appuyé des considérants les plus sages, fortifié d'un pompeux éloge de la propreté. Dans l'intérêt de l'hygiène publique, tout le monde sera tenu de tenir propre le devant de sa maison ou de sa boutique, et cela sous peine des plus



Tripoli, vue du nord. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

sévères punitions. Le décret du nouveau gouverneur, plus heureux que tant de *hâtti humayoun*, est mis en vigueur dès le lendemain : chacun arrose et balaye son petit bout de rue; c'est une émulation indicible pour contribuer à la formation d'une foule de petits tas d'immondices qui seront enlevés et transportés hors de la



Citadelle de Tripoli. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

ville..., plus tard. Et puis cette belle ardeur s'éteint, il n'est plus question de nettoyage; les balais rentrent dans leur repos habituel, et resteront inactifs jusqu'au jour où la Sublime Porte rappellera son représentant et lui enverra un successeur. D'éparpillées qu'elles étaient, les ordures se sont concentrées en monticules, jalons d'un niveau qui sera bientôt atteint; les *zaptiè* (gens de police) ont débarrassé de quelques piastres les gens peu zélés en les menaçant de dénonciation; le pacha a fait acte d'administrateur dévoué au progrès, et tout est pour

le mieux. C'est l'histoire des réformes, des améliorations, de la régénération de l'empire des sultans.

Je ne m'occupe pas ici du passé, peu remarquable d'ailleurs, de Tripoli ; je suis tout entier à l'examen de la ville actuelle, et si je mentionne les restes défigurés d'un arc de triomphe qui date de la décadence romaine, c'est uniquement parce que l'on passe devant ce vestige de l'antiquité dès que l'on a pénétré dans la ville par *Bab el-bahr* (la porte de mer).

La plupart des rues ont quelque chose d'assez original que je n'ai pas vu ailleurs : de dix en dix pas environ, les maisons qui se font face sont réunies par des arcades en plein cintre, épaisses d'un mètre au plus, dont le but est de les appuyer l'une à l'autre et d'empêcher les murs de se rapprocher par un baiser dangereux. Souvent même, après la saison des pluies, les intervalles entre ces arcs reçoivent des poutres de renfort, ce qui n'empêche pas chaque année l'écroulement d'un bon nombre de maisons. On comprend ce luxe de précautions lorsqu'on a fait connaissance avec les matériaux employés dans les bâtisses du pays : soit à cause de la mauvaise qualité de la chaux, soit par suite de la nature des pierres qui ne sont que du sable concrétionné, soit parce que l'eau saumâtre n'a pas assez de liant, une construction récente n'attend guère plus d'un an pour passer à l'état de ruine. La rapidité avec laquelle l'enduit des



Tripoli, vue de terre. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

murs s'effeuille et se détériore a quelque chose de phénoménal. Cela sans doute décourage propriétaires et architectes, de sorte que l'on ne voit guère de maisons, je ne dirai pas belles, mais convenables, si l'on excepte le couvent de la Mission, les hôtels consulaires et les résidences de trois ou quatre négociants européens. Le pavillon français flotte sur une des plus belles et des mieux entretenues.

La disposition architecturale de presque toutes les habitations est la même : une cour carrée (*impluvium*), autour de laquelle règne une galerie couverte, sorte de cloître soutenu par de minces colonnettes; des chambres longues et étroites, la cherté du bois rendant trop coûteux l'emploi des poutres à longue portée. Les chambres affectent ordinairement la forme d'une croix latine dont on supprimerait le pied, c'est-à-dire qu'elles forment un corridor où se raccorde au milieu, à angle droit, un cabinet plus large. Chaque chambre forme ainsi en réalité trois compartiments que l'on peut séparer par des rideaux.

La partie de la ville la plus voisine du môle est le quartier de prédilection des chrétiens, groupés autour de l'église et des consulats; la région de l'ouest est aux juifs; c'est comme partout le plus beau spécimen de la malpropreté; les musulmans occupent le reste de l'enceinte. La population *intra muros* peut s'élever à vingt mille habitants.

Le château domine l'extrémité sud-est de la ville. C'est un lourd et informe amas de constructions irrégulières, dont les hautes murailles veulent passer pour des fortifications. Mais, malgré la blanche tunique de chaux qui les recouvre, je crois fort qu'elles ne résisteraient pas à une douzaine de boulets. Il ne faut pas y chercher un plan monumental, une idée artistique : on se perdrait dans un dédale de corridors insensés, de recoins inexplicables, de réduits imprévus qui semblent être le produit du cauchemar d'un architecte ivre. La grande salle d'audience a pu être belle, mais elle cache sa splendeur déchue sous une couche de crasse enfumée, et ne cherche pas à dissimuler les cicatrices de tant de replâtrages partiels dont les artistes turcs l'ont déshonorée. Les autres chambres supérieures ne sont que des taudis croulants; les étages d'en bas sont des catacombes, des antres où le jour ne pénètre que par les lézardes des murs tout moussus. On se croirait au château d'Udolphe, et je défie qu'on y lise les sombres horreurs d'Anne Radcliffe sans frissonner. Qui sait du reste tous les lugubres drames que ce chaos de bâtisses a vu se dérouler dans ses profondeurs, alors que l'œil de l'Europe ne surveillait pas les princes indépendants de la Régence? Il y a deux ans, on eut l'idée de nettoyer une grande citerne qui plonge sous la partie du château affectée aux prisons : on en retira une masse effroyable de crânes et d'ossements humains.

Telle est la résidence magnifique où trône le gouverneur général, un pacha turc dont l'administration s'étend sur un territoire presque aussi vaste que la France. Cette immense superficie, il est vrai, est presque partout un désert, où s'éparpille par groupes un million de *râaya*.

Les râaya. — Despotisme. — Les Coul-oghlou.

Ce nom de *râaya*, que portent les sujets de l'empire ottoman et que répètent si souvent les journaux en le défigurant à plaisir, est, pour ceux qui en connaissent le sens intrinsèque, une expression heureuse, qui explique toute la constitution politique et sociale, toute la théorie gouvernementale et administrative de l'Orient. Râaya veut dire troupeaux : les peuples sont des moutons que les pachas tondent et écorchent. Mais comment faire croire cela, maintenant que la Turquie est entrée dans le concert européen, qu'elle a des constitutions écrites, des Hatti-humayoun, des Tanzimati-Khaïriè, et autres chartes?

La force armée dont dispose le berger ottoman du troupeau tripolitain est environ de six mille hommes pour toute la province, dont un millier tient le Djébel, et cinq cents autres environ la Cyrénaïque. Le reste, sauf quelques postes d'une vingtaine d'hommes en divers points du littoral, mène la vie de garnison dans la ville et dans son oasis. Et c'est avec cette poignée de soldats mal vêtus, mal équipés, payés de promesses plus que d'argent, que les Turcs maintiennent sous leur domination un pays si vaste et de communications si difficiles. Bien plus, en retraite partout ailleurs, ils s'avancent ici et font des conquêtes : Ghadâmès a été annexé à l'empire il y a peu d'années; maintenant ils menacent Ghât et le pays tibbou.

Le même tour de force s'exécutait à Alger. La recette en est facile : se contenter d'un à peu près de soumission, et user les indigènes les uns contre les autres. La grande force des Turcs, la pierre d'achoppement de toutes les tentatives d'indépendance nationale, c'est la population de l'oasis de Tripoli, les gens de la Menchiè et du littoral, la soi-disant race des *Coul-oghlou*. Lors de la conquête au seizième siècle, Darghout-pacha partagea les jardins de l'oasis entre ses compagnons, qui, s'unissant aux femmes indigènes, formèrent une population métisse où domina le sang étranger. Les *Coul-oghlou* (fils de serviteurs) depuis lors jouirent du privilége de ne payer aucun impôt, à titre de postérité des conquérants; mais ils furent assujettis au service militaire, comme intéressés à maintenir la conquête. Encore aujourd'hui, les habitants de la Menchiè sont exempts de toute redevance, et doivent en échange fournir à toute réquisition des contingents d'irréguliers. Ce n'est pas grand'chose comme force numérique (deux mille fusils environ); c'est très-peu comme valeur militaire; ce n'est rien comme discipline; et pourtant, là est le nerf de la domination turque.

Voici comment. Les chasseurs de bêtes sauvages ont souvent quelques sujets apprivoisés dont la spécialité est d'attirer au piége leurs congénères libres. Les Coul-oghlou, dont la dénomination comme race distincte n'est plus qu'un mot, et qui sont purement et simplement des Arabes, s'étant recrutés de tous les gens qu'attiraient la fertilité du sol et l'exemption d'impôts, forment un noyau précieux d'entremetteurs de trahison, de côurtiers de discorde. L'étranger ayant pour maxime « diviser pour régner, » ils sont les diviseurs, ils empêchent de se nouer tout lien qui pourrait réunir dans un but patriotique les éléments éparpillés d'un parti national. Par une juste compensation, ils n'en sont que plus méprisés des Turcs dont ils sont les instruments, et leurs priviléges ne les mettent pas à l'abri des mille et une rubriques que les agents de l'autorité possèdent pour pomper la substance de leurs administrés. Misérables autant qu'ils méritent de l'être, ils engraissent et aident à s'engraisser les sangsues que tous les deux ou trois ans Constantinople envoie en Barbarie; et tout en se lamentant des vexations et de la rapacité de leurs maîtres, ils sont toujours prêts à obéir, à coopérer à l'écrasement de leurs frères. Chez eux, la servilité est un instinct : vous les entendez se plaindre des pachas, maudire les Turcs, regretter la dynastie indépendante et presque nationale des Caramanly; mais qu'on donne à l'un de ces mécontents la moindre position officielle; que dans une visite au château on lui offre un café en lui permettant de s'asseoir; qu'un pacha, lui frappant amicalement sur l'épaule, l'appelle en riant *pézévenk* ou *kiarata*, et le plus fier d'entre eux se rengorgera, fera la roue et sera tout disposé à vendre les intérêts du pays, à courir sus à quiconque tenterait un mouvement contre les oppresseurs.

Il est bien difficile de s'intéresser et d'intéresser les autres à de pareilles gens, mais les poétiser n'est pas mon affaire puisque je veux avant tout voir ce qui est et dire ce que je vois.

Le Soung-ettelâtè. — La Menchiè. — Les jardins. — Le keif.

Me voici donc installé dans une petite *ghorfa* ou chambre haute, que m'a louée un négociant de la ville. Mon hôte n'habite pas Tripoli toute l'année, son établissement commercial a pour centre Sokna, à mi-chemin du Fezzan. A chaque instant il reçoit des visites pour moi fort intéressantes : les marchands de Ghadâmès, les Gellab clandestins qui introduisent dans la Régence de petits troupeaux de nègres, quinze ou vingt à la fois, pour les vendre, malgré les prohibitions gouvernementales ; des marabouts fanatiques, que la mendicité attire souvent dans les cantons de l'intérieur; des chefs de tribus que les exigences de l'autorité turque forcent à chercher un banquier. Je puis donc ici préparer d'une manière utile ma route vers le centre du continent, en même temps que je m'acclimaterai par quelques excursions dans la province et que j'étudierai les mœurs des gens de la côte.

Aux portes de la ville, qu'elle entoure de tous côtés pour en former en quelque sorte une île limitée moitié par la mer, moitié par le sable, s'étend une plaine aride et unie semblable au lit d'un bras de mer que le reflux aurait mis à sec. Cette bande semi-circulaire, où poussent à peine après les grandes pluies quelques brins d'herbe, peut avoir un kilomètre de largeur et sert de champ de Mars à la garnison, de lieu de marché aux habitants de l'oasis. On l'appelle *Soung-ettelâtè* parce qu'il s'y tient tous les mardis une foire assez importante. La mer l'envahit au tiers à peu près lorsque pendant l'hiver le vent d'est souffle avec force.

La limite extérieure de cette zone sablonneuse est une longue ligne de verdure, une forêt touffue d'orangers, de figuiers, de grenadiers et d'oliviers, hérissée de hauts palmiers en nombre infini. Là commence une autre ceinture en demi-cercle, large de trois lieues environ, que l'on appelle *la Menchiè;* c'est à proprement parler l'oasis de Tripoli, car au delà, pendant deux jours de marche, on ne trouve que le désert. La Menchiè, riche ruban d'une végétation vigoureuse, où d'innombrables enclos en terre battue et des sentiers enchevêtrés au hasard dessinent des compartiments capricieux parsemés, comme autant de points brillants, de maisons isolées, blanchies à la chaux, peut renfermer environ trente mille âmes, et constituer la vie et la force de la province : Tripoli n'est que la citadelle de la Menchiè.

C'est un contraste curieux que cette région fertile entre deux plaines de sable jaune, collier d'émeraudes sur la poitrine nue d'une bohémienne cuivrée. Ici un jardin où les plantes poussent avec une énergie merveilleuse, où l'ombrage des citronniers double d'épaisseur sous le parasol des dattiers : et derrière le mur, l'aridité absolue du désert brûlé, des dunes mouvantes d'une poussière impalpable, où le vent dessine des vagues aussi facilement que sur la mer. C'est alors que l'on est tenté de répéter avec je ne sais quel philosophe antique : « l'eau, c'est la vie, » car la présence ou l'absence de l'eau, voilà tout le mystère.

Au milieu de chaque enclos, regardez ces blancs massifs de maçonnerie semblables à deux longs bras, entre lesquels grince une grossière poulie; un énorme cornet de cuir, la pointe en bas, monte et descend sans cesse, vomissant à chaque voyage un flot d'eau limpide; une vache, maigre comme celles que vit en songe Pharaon, conduite par un nègre demi-nu, donne le mouvement à la machine en remontant et descendant un plan incliné qui s'enfonce au-dessous du niveau du sol; et le mouvement ne s'arrêtera ni jour ni nuit depuis la fin de la saison pluvieuse jusqu'à son retour. Pendant huit mois, tous les jardins seront autant de bassins régulièrement inondés; aussi les appelle-t-on du nom générique de *séniè*, nom dérivé d'un verbe arabe qui veut dire « inonder une parcelle de terrain avec de l'eau que tire une bête de somme. » Que de choses dans un seul mot ! cela vaut bien le rosier toujours fleuri de M. Jourdain.

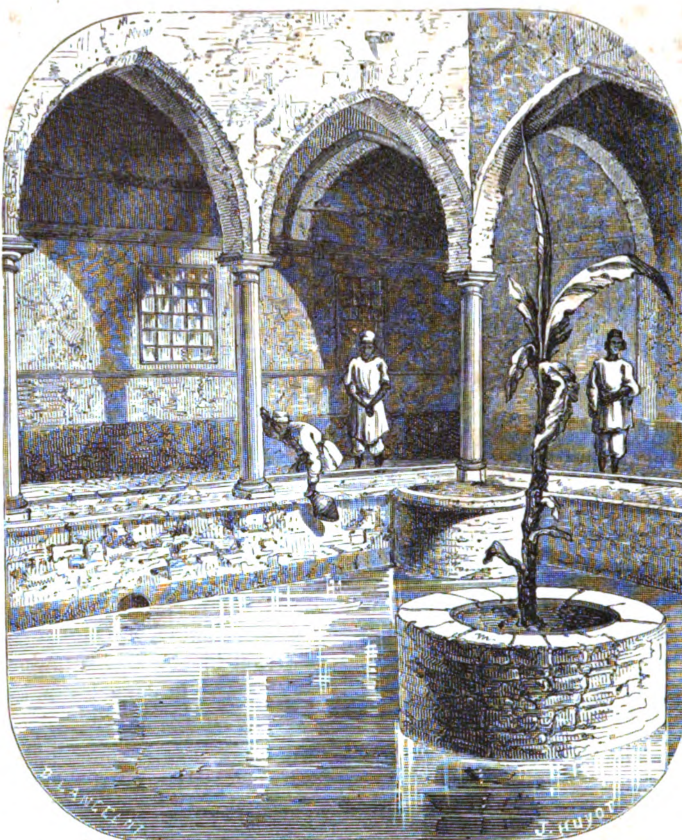
C'est surtout dans les mois d'avril et de mai qu'il est agréable de parcourir les jardins de la Menchiè, et d'y passer une longue journée de keif. Le programme varie selon la position sociale et les ressources pécuniaires de l'amateur : le mouton rôti et le pilau pour les Turcs et pour ceux des indigènes qui, attachés à l'administration, veulent se donner un ton ottoman; l'énorme plat de couscoussou national, surmonté de quartiers d'agneau et de poulets sautés dans le beurre, pour la bourgeoisie aisée; la *bazîna*, sorte de bouillie de farine d'orge assaisonnée d'huile, pour les gens du commun. Mais, à part cette hiérarchie culinaire, à part aussi cette gradation correspondante dans le mobilier portatif, — les tapis pour l'aristocratie, les nattes pour le tiers ordre, la terre nue pour la plèbe, — les divertissements sont les mêmes : on s'assied sur le bord d'une *djébiè* (bassin) remplie d'eau fraîchement tirée, on cause en fumant, on fume en causant, et l'on absorbe des flots de *laqby*. Le laqby est le fond de toute partie de campagne, comme ce vilain mot que Figaro dit si crûment est le fond de la langue anglaise.

Le laqby. — Comment on le tire et comment on le boit.

A l'époque où le retour du printemps réveille la séve engourdie, un homme monte au haut d'un dattier, dont il gravit le tronc svelte et écaillé sans autre secours que ses pieds nus et une ceinture de corde qui l'unit à l'arbre. Il est armé d'une hachette bien aiguisée. Arrivé au faîte, à ce chapiteau d'où s'élance le panache de palmes qui surmonte la flexible colonne, il taille sans pitié, il coupe tous les rameaux, n'en réservant que quatre qui tristement s'allongent en croix, parallèlement à l'horizon, comme pour indiquer les quatre points cardinaux. Sur l'insertion de l'un d'eux, il fait passer une cordelette dont les deux bouts touch nt le sol, et entre deux des

palmes épargnées, il blesse le pauvre arbre d'une incision profonde.

Il descend alors. Le tonneau de laqby est mis en perce. Une petite jarre à large goulot, pouvant contenir trois litres, est hissée au moyen de la corde, et va s'appliquer sous l'incision : douze heures après, vous pouvez la descendre et la remplacer par une autre. Elle est pleine d'un liquide gris pâle, un peu trouble, assez semblable à de l'eau d'orge peu chargée; c'est le laqby frais, sève presque fade tant elle est douce et sucrée, charmant et léger purgatif à prendre le matin. Quelques heures après, on entend un bruissement dans la vase; le liquide s'éclaircit et semble bouillir; d'innombrables bulles d'air viennent former à sa surface une mousse sans consistance, et si vous goûtez alors le breuvage petillant, vous songerez comme moi sans regret aux meilleurs vins de Champagne que vous avez bus. Le laqby pris à ce point n'offre aucun inconvénient, il égaye sans enivrer, la fermentation l'a rendu rafraîchissant tout en lui faisant perdre ses propriétés laxatives. Mais laissez encore passer une demi-journée : cette aimable boisson devient blanche et épaisse comme du lait, prend une odeur pénétrante, un goût légèrement aigre, et enivre comme l'eau-de-vie. Le vin de Champagne s'est changé en une bière blanche d'une force alcoolique remarquable. C'est alors que les amateurs l'apprécient, puisque, avant tout, ce qu'ils cherchent c'est l'ivresse. *Nunc est bibendum;* et tel bon musulman, telle musulmane rigide qui se voile la face devant un verre de vin, boira sans scrupule et publiquement sa tasse de laqby qui n'est que de l'eau de palmier. Il faut vider la cruche, car demain on ne trouverait qu'un liquide nauséabond, encombré de petites mouches rougeâtres, un fluide visqueux qui file comme l'huile et n'est bon qu'à jeter. Le laqby est donc la plus éphémère des boissons; on ne peut le boire qu'à l'ombre de l'arbre qui le produit. Tous les essais pour en régler ou en arrêter la fermentation ont été inutiles : il brise les bouteilles, et si le vase a résisté, le travail ne s'est pas moins accompli jusqu'au bout; on ne trouve en l'ouvrant que cet affreux résidu qui soulève le cœur. C'est un prédicateur éloquent de la philosophie d'Horace : « Jouissez du jour qui passe, et ne vous fiez pas au lendemain. »



Intérieur d'une maison à Tripoli. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.



Rue du Consulat, à Tripoli. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

Un village nègre. — Une danse frénétique.

Et peut-être n'a-t-il pas complétement tort, le charmant poëte, car « le faible capital de la vie nous défend d'entamer les longues es-



Campement chez les Ben-Oulid (voy. la carte p. 115). — Dessin de Hadamard d'après une photographie.

pérances. » Aussi, malgré mes projets de voyage dans l'intérieur, au risque de déflorer la virginité de mes impressions, je ferai peut-être sagement de saisir au passage l'occasion d'en avoir dès maintenant un résumé complet. Au-dessus de Soung-ettelàtè, sur la lisière de la Menchiè, mais sans empiéter sur ses ombrages, un véritable village nègre s'étale au soleil, au milieu du sable brûlant. C'est un groupe d'une cinquantaine de huttes éparpillées sans aucun plan, sans aucune symétrie. On l'appelle *Ezzerîbê* (les cabanes). Misérables gourbis ronds, surmontés d'un toit en cône émoussé rappelant en laid l'apparence des ruches, ces huttes, où n'entrent comme matériaux que des joncs et des palmes sèches, renferment une population exclusivement nègre, qui n'y rentre en rampant que pour la nuit, et vit le reste du temps dans un bain continuel de sable et de soleil.

Il est midi : un ciel ardent d'un bleu presque noir torréfie la poussière mouvante et ne fournit aux poumons qu'un air embrasé; au centre du village, dans un espace vide qui forme une espèce de place, vingt nègres presque nus piétinent à perdre haleine en hurlant un chant monotone de leur pays (voy. p. 128). Placés en rond à un pas l'un de l'autre, ils se trémoussent sur place, entre-choquant en cadence le bâton qu'ils tiennent à la main avec celui de leurs voisins de gauche et de droite. Ce bruit régulier, joint au bourdonnement d'un tambour en bois que martelle un artiste placé au milieu du cercle, forme pour leurs oreilles une musique entraînante qui redouble leur animation. Le chef d'orchestre semble un être fantastique comme on en voit dans les mauvais rêves : coiffé d'un bonnet pointu où s'agitent des oripeaux de couleurs éclatantes, il a le visage et le haut de la poitrine couverts d'une peau de chèvre à longs poils, masque informe, percé de trous pour les yeux et la bouche; des morceaux de bois sec et d'os, enfilés dans une corde en poil de chameau, lui font une ceinture cliquetante qui retentit au moindre mouvement, et tout en battant son tambour qu'il tient sous l'aisselle gauche, il agite ses longues jambes maigres et semble prendre à cœur d'imiter parfaitement l'allure du singe. Accroupies alentour, les femmes accompagnent la mélodie en battant des mains. Je tombe, à ce qu'il paraît, au milieu d'une fête importante, car toutes ces dames sont en grande toilette : les chevilles et les poignets sont chargés de gros bracelets de cuivre; sur des poitrines généralement bien modelées descendent des colliers de verroterie, des chapelets capricieux où les coquillages, les grains de corail rouge, les morceaux triangulaires d'ambre et de résine odorante (*bockor*), les dents d'animaux sauvages, les pièces de monnaie, unissent leurs forces pour soutenir un petit miroir rond garni de cuivre jaune; les élégantes ont la narine gauche percée, ainsi que la lèvre inférieure, pour y porter une grosse boucle d'argent qui est le suprême du bon ton. Un peu plus loin, des marmots entièrement nus, noirs et luisants comme une botte vernie, se vautrent dans le sable ardent, tandis que quelques vieilles femmes pelotonnées autour d'une vaste marmite, font cuire la *bazina* sur un feu de fiente de chameau dont la fumée bleuâtre s'élève droite comme une colonne. Deux autruches domestiques, balançant au bout d'un long cou leur petite tête chauve, regardent cette scène d'un œil hébété. Je suis en plein Soudan, que verrai-je de plus à Temboctou [1]?

La population de ce village d'*Ezzerîbê* se compose d'esclaves libérés ou fugitifs qui viennent s'y blottir et y font souche. Les hommes vont de temps en temps aux portes de la ville se louer pour quelques piastres comme manœuvres ou comme bêtes de somme; les femmes.... mais il vaut mieux n'en rien dire.

Un chef de janissaires. — La bénédiction du sang.

J'ai souvent pour guide et pour compagnon de promenade dans mes courses hors de la ville le *cavas-bachi* (chef des janissaires) du consulat de France, que le consul général a l'obligeance de mettre à ma disposition. C'est un magnifique nègre du Ouadaï, haut de six pieds, et qui, malgré sa barbe grisonnante, a conservé toute l'activité et l'énergie de la jeunesse. Le caïd Hassan n'est pas un homme du commun : il a gouverné pendant dix-huit ans, au temps des Caramanly, la tribu des Ouerchéfâna, et nul n'a su mieux que lui tenir en bride cette peuplade remuante. Brave jusqu'à la témérité, il a toujours défendu les intérêts de ses administrés contre les tribus voisines et au besoin contre le gouvernement lui-même; mais en même temps les siens ne pouvaient pas davantage se livrer à leurs caprices, et l'on ne badinait pas avec la sévérité du caïd Hassan. Pour lui, la vie d'un homme était à peine plus précieuse que celle d'un mouton; et certainement on l'embarrasserait bien en lui demandant le nombre exact des têtes qu'il a fait tomber de sa main, tant sa conscience est tranquille à cet égard. Excellent homme du reste, et tout dévoué au consulat qu'il sert depuis dix ans.

Dans une de nos premières sorties, je vis un groupe de cinq ou six femmes s'approcher de lui d'un air suppliant. Deux d'entre elles avaient dans les bras de pauvres petits enfants à la mamelle, dont le visage, la tête et le cou étaient couverts d'une plaque dartreuse et de croûtes purulentes. C'était affreux et dégoûtant à voir.

« Notre père, dirent les mères désolées au caïd Hassan, c'est le prophète de Dieu qui t'amène auprès de notre maison, car nous voulions aller à la ville pour te trouver, et voilà bien dix jours que nous en attendons l'occasion. Le *djardoun* (petit lézard blanc très-inoffensif) a passé sur notre sein et a empoisonné notre lait; vois l'état de tes enfants, et guéris-les pour que Dieu te bénisse. »

« Es-tu donc médecin? dis-je à mon compagnon.

— Non, me répondit-il, mais j'ai la bénédiction du sang sur les mains, et quiconque l'a comme moi peut

1. Voyez pages 237 et suivantes du t. II du *Tour du monde*, voyage de Barth.

comme moi guérir cette maladie. C'est un don naturel de tout homme dont le bras a coupé quelques têtes. — Allons, les femmes, donnez ce qu'il faut. »

Et aussitôt une des mères présente au docteur une poule blanche, sept œufs et trois pièces de vingt para; puis elle s'accroupit à ses pieds, élevant au-dessus de sa tête le petit patient. Hassan tire gravement de sa ceinture son briquet et sa pierre à fusil comme s'il voulait allumer une pipe. *Bismillah!* (au nom de Dieu!) dit-il, et il se met à faire jaillir du silex de nombreuses étincelles sur l'enfant malade, tout en récitant le *sourat el-fateha*, le premier chapitre du Coran.

L'opération terminée, l'autre enfant eut son tour moyennant la même offrande, et les femmes partirent joyeuses après avoir baisé respectueusement la main qui venait de rendre la santé à leurs fils.

Il paraît que ma figure décelait clairement mon incrédulité, car le caïd Hassan, tout en ramassant, pour les emporter, les honoraires de sa cure merveilleuse, cria à ses clientes : « Ne manquez pas de venir dans sept jours me présenter vos enfants à la *skifa* du consulat. » (La *skifa* est le vestibule extérieur, la salle d'attente dans les grandes maisons.) En effet, une semaine plus tard, les petites créatures me furent représentées : l'une étaitguérie complétement, l'autre n'avait plus que quelques cicatrices d'une apparence fort satisfaisante, indiquant une guérison toute prochaine. Je demeurai stupéfait, mais non convaincu; cependant, plus de vingt expériences semblables m'ont depuis forcé de croire à l'incroyable vertu des mains bénies par le sang.



Puits d'arrosage à Tripoli. — Dessin de Badamard d'après une photographie.

Superstitions. — Horticulture miraculeuse.

Je n'ai pas la prétention de justifier, encore moins d'expliquer toutes les croyances et les superstitions populaires; mais j'aime à les examiner curieusement, et surtout à ne constater que des faits positifs, dussent-ils faire échec à mon amour-propre en défiant toute explication raisonnable. Je n'en citerai ici que deux, et sans aucun commentaire.

Dans les premiers jours du mois de mars, j'étais allé à *Tadjoura*, village à trois lieues dans l'est de Tripoli, pour tirer quelques bécassines sur les bords du petit lac presque saumâtre qui est dans le voisinage. Une battue peu fructueuse pendant toute la matinée me découragea de la chasse, et je passai le reste de la journée à parcourir le village et ses jardins. Je visitai d'abord la mosquée assez remarquable que l'on m'avait signalée comme une ancienne église bâtie par les Espagnols au seizième siècle, et je n'eus pas à perdre beaucoup de temps pour acquérir la conviction que cette origine du monument était insoutenable. C'est une construction évidemment musulmane, bâtie pour le culte musulman. Je suis tenté de croire que cette mosquée date de la première invasion de l'islamisme, et que plus tard les Espagnols, devenus maîtres du pays, l'auront transformée en église, ce qui aura donné lieu à l'erreur traditionnelle. Les assises d'un clocher carré, indépendant du temple, paraissent remonter à cette époque de transition. Du reste, pas une inscription, pas un ornement architectural qui puisse servir de millésime; les colonnes qui soutiennent les voûtes n'ont pas de chapiteau indicateur; les murs, blanchis à la chaux, ne trahissent aucun indice de l'âge ou du style de la construction. Elle présente un plan quadrangulaire, orienté suivant le rituel islamitique.

Au sortir de la mosquée, j'entrai dans un jardin pour m'y reposer un instant. Les arbres à fruit commençaient à se couvrir de fleurs, étalant sur leurs rameaux encore nus les étoiles blanches ou violettes qui promettent une abondante récolte d'abricots, de pêches ou d'amandes. Le jardinier, vieil Arabe à la barbe blanche, était occupé à faire brûler sous un gros abricotier trois têtes de moutons garnies encore de leur laine. Après lui avoir donné le sélam, je lui demandai ce qu'il faisait : « Je nourris mes *muchmuch*, répondit-il. Si je ne leur donne pas leur pâture avant les coups de *gibly* (vent sec du sud) que nous

aurons à la fin du mois, toutes ces belles fleurs tomberont, et comment alors pourrai-je payer l'impôt, faire mes provisions d'orge et d'huile, vivre enfin, moi et les miens? » Comme je mettais en doute l'efficacité de son procédé, il me fit une proposition décisive, c'était d'acheter la récolte d'un de ses arbres moyennant trois mahboub, environ treize francs. « Celui-là restera à jeun, dit-il, et tu verras s'il ne se venge pas. » J'acceptai; mon abricotier ne reçut pas la bienfaisante fumigation, et quand à la fin d'avril je revins examiner les arbres, je le trouvai presque entièrement stérile, tandis que ses frères pliaient sous le poids de fruits déjà bien développés.

L'autre miracle est encore une pratique d'horticulture. Quand un arbre, un olivier par exemple, refuse pendant plusieurs années de donner des fruits, on lui achète sa mauvaise volonté moyennant un *demi-mitcal* d'or pur, ce qui vaut à peu près huit francs. Le métal, tiré en un fil long de deux à trois centimètres, est introduit avec soin dans un trou que l'on pratique au tronc de l'arbre récalcitrant; puis on bouche l'ouverture avec une coquille d'œuf pilée et de la terre glaise, en accompagnant l'opération de la psalmodie de certaines formules tirées du Coran. L'année suivante, l'olivier se couvre de fruits, et indemnise avec usure son bienfaiteur.



Jardiniers tripolitains. — Dessin de Hadamard d'après une photographie.

Costume. — Le haouly.

Ce qui m'a le plus frappé dès les premiers moments de mon séjour à Tripoli, c'est la disgracieuse monotonie du costume, qui est le même pour les deux sexes. A Constantinople, les amples *fèredjé*, par la variété de leurs nuances, offrent quelques ressources à la coquetterie; le blanc *izhar* des Syriennes a de la fraîcheur, et indique au moins des soins de propreté; le *habbara* d'Égypte, où le voile blanc, retenu par une agrafe entre les deux yeux, tranche d'une manière si vive avec les plis bouffants de la soie noire, ne manque pas d'une certaine richesse de draperies; mais le *haouly* des barbaresques tripolitaines n'offre aucune de ces compensations. Qu'on se figure une large couverture de laine blanche ou grise — hélas! la première couleur est bien rare et devient bien vite douteuse, — longue de quatre à cinq mètres et bordée de franges dues à l'absence de tout ourlet. Les créatures humaines qui en font usage, mâles ou femelles, s'enveloppent des pieds à la tête dans ce grand lambeau d'étoffe grossière, dont ils ramènent tous les plis sur la poitrine; là un clou de cuivre les assujettit. Les femmes tiennent croisées devant leur figure les deux parties du linceul qui tombent du haut de la tête, et ne laissent qu'une petite ouverture triangulaire devant l'œil gauche; les hommes se drapent un peu différemment : ils ne se couvrent pas le visage, et rejettent derrière l'épaule le pan que les femmes ont ramassé en plis devant elles.

Le haouly, c'est le descendant dégénéré de la toge romaine; mais je me plais à croire que les toges romaines étaient propres et couvraient des citoyens plus soigneux et plus coquets. On en voit, il est vrai, d'un tissu très-fin fabriqué dans le *djérid*, à la lisière du Sahara, mais c'est le *rara avis*, et grâce à la négligence de ceux qui les portent, ces vêtements de luxe sont en quelques jours assez souillés, assez fripés pour se confondre avec les plus communs. C'est qu'aussi le haouly n'a pas d'intermittence dans son service; il ne quitte son maître ni le jour ni la nuit; il est à la fois tapis, couverture et manteau; jamais il ne se lave : on blanchit ceux des hommes avec du plâtre en poussière, et ceux des femmes, plus légers, avec la vapeur du soufre enflammé.

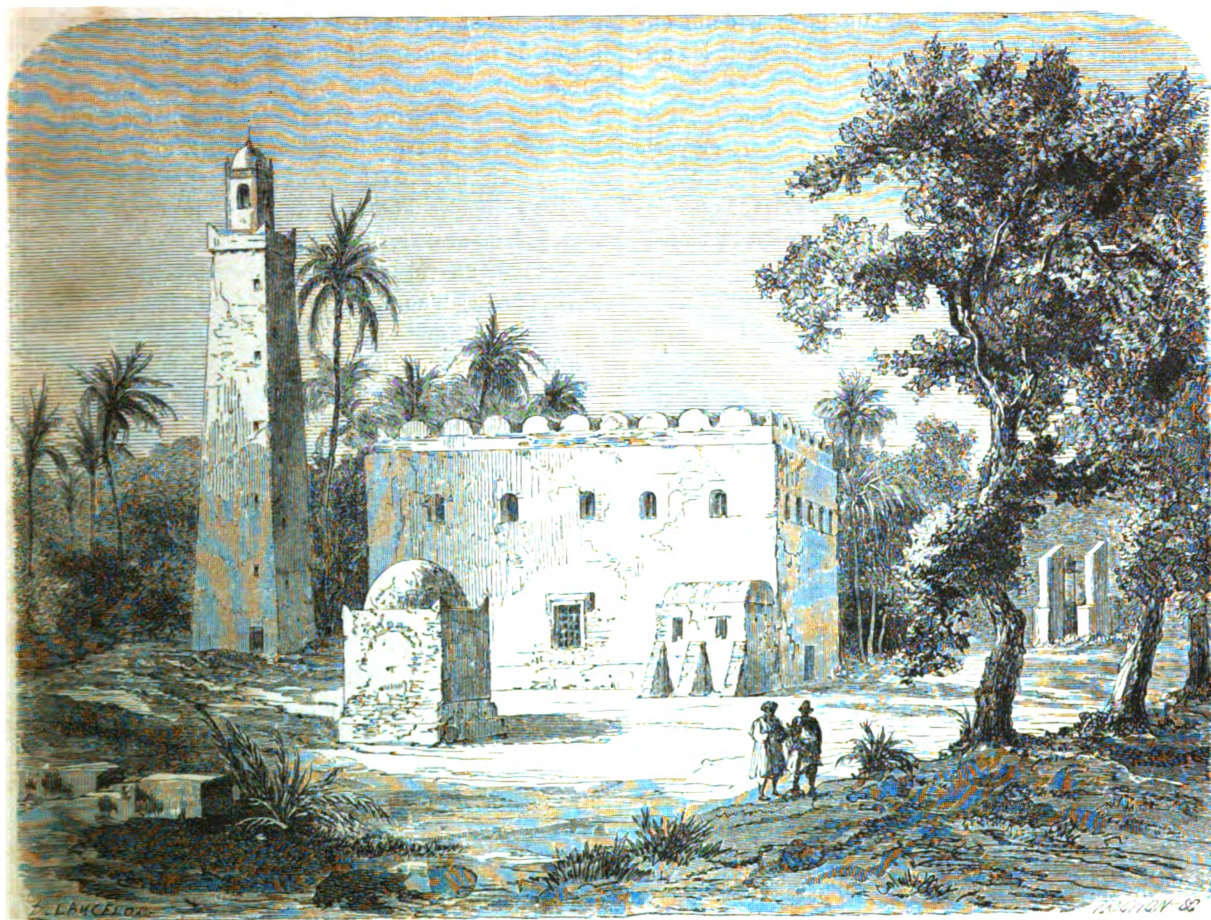
Sous le haouly, les gens d'une certaine classe portent le costume arabe ordinaire, veste et large culotte. Les gens de peu n'ont qu'un caleçon de coton écru; les paysans n'ont rien du tout, et le haouly forme toute leur garde-robe.

Si vous avez la bonne fortune d'être admis dans un intérieur, faveur spéciale au mari, au médecin et au merâbout, et, en Barbarie comme partout ailleurs, quelquefois aux audacieux, vous verrez que les femmes sont plus romaines que leurs époux, et portent plus loin qu'eux la tradition de la toge. Sous le haouly de laine, que l'on quitte en rentrant, s'enroule un haouly de

soie à carreaux bleus et blancs; sous celui-ci un troisième haouly de gaze, où de larges bandes de soie blanche alternent avec des raies mates de fine laine, blanche aussi. Tout cela forme une série de toges dont la femme est le noyau; disposées toutes de même, elles rappellent la multiplicité des enveloppes de l'oignon : les grandes dames ont seules de plus la chemise pailletée et le *chirwal* de couleur éclatante.

Les Lotophages.

C'est une chose remarquable que la ténacité de la tradition dans les pays où s'est répandu l'islamisme. On croirait presque, si ce n'était une énormité à dire, que l'incuriosité de l'ignorance est plus conservatrice que les académies et les sociétés d'antiquaires. Ainsi Hérodote pourrait encore reconnaître sa montagne des Grâces, le Lophos *Charitôn*, d'où coule le Cynips, dans le Djébel *Gharián* des Arabes d'aujourd'hui, tandis que le vieil Homère aurait à rire si on lui contait toutes les dissertations que l'on a faites sur ses Lotophages, et la prétention que l'on a eue de les nourrir de jujubes. Il retrouverait et nous montrerait errants, sur les côtes de la grande Syrte, les Benoulid et les Awakir, qui vivent uniquement de *lotob*, et sont des Lotophages au premier chef. J'avoue que cette prononciation vulgaire du nom de la datte fraîche est une grosse erreur, puisque le mot s'écrit *rotob;* mais chez nos Bédouins les occasions d'écrire sont si rares et les érudits si peu nombreux, que tout le monde conserve la leçon vicieuse *lotob* en dépit des protestations du dictionnaire.



Mosquée de la Tadjoura. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

Comme Ulysse, j'ai été fort bien reçu par ces Lotophages dont j'avais rencontré au consulat de France les deux grands chefs, le cheik Abdallah Ghalboûn et le cheik Ammad. Champions obstinés de l'indépendance, ils avaient soutenu jusqu'au dernier moment les efforts du fameux Ghouma, et n'avaient voulu faire leur soumission aux Turcs que par l'entremise du consul général de France. Je fus leur hôte pendant quelque temps, et j'avoue que, sauf sa monotonie, leur manière de vivre n'est pas sans charmes. Le dattier, qui n'exige aucune culture, aucun soin, sinon la fécondation des fleurs femelles au printemps, leur donne des récoltes sans fatigue; ils en tirent du vin, des fruits frais pendant l'été, de véritables confitures lorsqu'ils laissent la datte se cuire au soleil, enfin du pain qu'ils fabriquent en pétrissant le fruit mûr et presque sec, après en avoir retiré le noyau. Cette pâte, qui s'appelle *hadjin*, se conserve pendant tout l'hiver. Leurs immenses troupeaux leur donnent en abondance du lait, du beurre, de la laine que les femmes filent et tissent en haouly. Campés par groupes, à proximité des rares puits clair-semés au mi-

lieu de la plaine de sable, ils s'en éloignent le matin avant l'aube pour faire brouter par leurs troupeaux la maigre végétation du désert; ils y reviennent au coucher du soleil pour les abreuver; et quand tous les environs de leur station ont été parcourus et dépouillés, ils en changent, et transportent leurs tentes auprès d'un autre puits. L'espace n'est rien pour eux.

Ils ne tiennent pas davantage compte du temps. Un jour je m'étais éloigné du campement à une distance de cinq à six heures dans le sud, poursuivant quelques *bakr-el-ouahasch;* c'est une espèce d'antilope de la taille d'un mulet, dont la tête, assez semblable à celle d'un veau, est armée de deux cornes longues et droites. Je vis tout à coup, à vingt pas de moi, sortir du sable une tête fort peu souriante, emmanchée sur un torse à demi enterré. C'était un chasseur à l'affût qui attendait les autruches.

« *Essabrou min Allah!* (la patience est un don de Dieu!) s'écria-t-il sans me donner le selam, emporté par sa mauvaise humeur: pourquoi viens-tu troubler ma chasse? Voilà vingt-huit jours que j'attends les autruches, caché dans ce trou; et maintenant tu as gâté ma chance. Que Dieu te donne la santé! »

Chasse dans les déserts de la Syrte. — Traditions populaires sur les cigognes et les grues.

Moi aussi j'ai chassé les autruches dans les déserts qui bordent la Syrte, mais d'une façon plus active et moins patiente, en les poursuivant longtemps à cheval, et leur envoyant une balle de carabine alors que la fatigue commençait à ralentir leur course. Une peau d'autruche peut rapporter de cinq à six cents piastres. Du reste, la chasse, dans ces solitudes stériles, n'est pas un plaisir; c'est un travail; on ne peut s'y livrer que pendant l'hiver, et la rareté du gibier des sables n'offre pas de compensation suffisante pour la peine que l'on se donne. Les grands animaux de l'intérieur ne s'approchent jamais des bords de la mer; on en est réduit aux antilopes, aux gazelles, aux fennecs. J'ai remarqué surtout l'extrême pauvreté de l'ornithologie, et certes je ne m'en serais pas rendu compte sans l'explication curieuse que me donna un savant vieillard de la tribu.

Un jour que je revenais aux tentes, harassé de fatigue, furieux de n'avoir vu de loin que quelques demoiselles (de Numidie) et deux flamants, je déplorais l'absence de tout gibier ailé, fût-ce même simplement des grues et des cigognes, si nombreuses dans la plupart des pays musulmans.

« Tu ne sais donc pas, me dit le vieux Bédouin, que la cigogne a reçu de Dieu plus de sagesse que l'homme lui-même? Avant l'arrivée des Turcs (que le ciel les maudisse!) nous avions à Tripoli une puissance arabe, un sultan fils du pays, qui avait le bras long et la main ouverte. Il n'envoyait pas au dehors tout l'argent de la contrée; bien au contraire, il fabriquait lui-même de la monnaie qu'il répandait ensuite parmi nous. Or, tout le monde sait que la cigogne a horreur de l'argent et n'habite jamais les pays dont le nom se trouve sur une pièce de monnaie, parce que c'est la source de toutes les querelles et l'aiguillon de toutes les passions. Il est vrai qu'elles pourraient revenir maintenant, mais les ghrousch trabloussi circulent encore, et cela suffit pour les éloigner.

« Quant aux grues, elles ne peuvent pas traverser le Hammada (grand plateau pierreux qui sépare la Tripolitaine du Fezzan), parce que les *Bou-chébr* s'y opposent et font bonne garde.

— Qu'est-ce donc, demandai-je, que les Bou-chébr?

— Ce sont des Djin qui ont été emprisonnés pour l'éternité dans le désert de Hammada par le prophète Suleyman, sur qui soit le salut! Ils formaient un peuple nombreux et puissant, redouté de ses voisins, dédaigneux de toute humanité et de toute justice. Lorsque le prophète Suleyman leur envoya un apôtre pour les remettre dans le chemin droit et les ramener au culte de l'Unique, ces pervers le mirent à mort, et résolurent de tourner en dérision les règles de conduite que leur avait enseignées l'homme de Dieu. Ils comptaient sur leur isolement du reste du monde et sur la crainte qu'ils inspiraient au voisinage, car aucun homme des tribus environnantes n'aurait osé entrer dans leur pays. « Nul « ne saura ce que nous faisons, dirent-ils; continuons « à mener bonne vie, sans nous préoccuper de toutes « les gênes que l'on prétend nous imposer. On dit que « ce Suleyman est puissant, mais quel messager ira lui « rendre compte de nos actions? » Et non contents de persévérer dans leur infidélité, ils y ajoutèrent la moquerie, plaçant un porc dans une niche de leur temple pour contrefaire le *mihrab* (creux dans le mur des mosquées, qui indique la direction de la Mecque), et faisant des ablutions sacriléges avec de l'urine de chameau.

« Il y avait chez les Bou-chébr un grand nombre de grues; ces oiseaux scandalisés envoyèrent un des leurs à Suleyman pour l'avertir des abominations qui se passaient dans le Hammada. Le prophète écouta ce récit avec indignation, appela la huppe, son oiseau favori, et lui ordonna de convoquer toutes les grues qui se trouvaient sur la face de la terre. Quand elles furent réunies, elles formaient un nuage qui aurait mis à l'ombre tout le pays entre Mezda et Morzouq. Chacune alors prit une pierre dans son bec, vint planer au-dessus du territoire des Bou-chébr, et laissa tomber son fardeau, si bien que les infidèles furent tous lapidés. Mais leurs âmes continuent depuis lors d'errer dans la solitude, sans trêve ni repos, avec l'incessante préoccupation d'empêcher le passage des grues. »

Voilà encore une preuve irrécusable de la persistance des fables antiques. Peut-on méconnaître, dans cette légende toute musulmane de forme, la fable des Pygmées et de leurs combats avec les grues? S'il reste un doute, faisons remarquer le nom du peuple maudit, qui est identiquement celui des Pygmées. Bou-chébr veut dire le père de l'empan, c'est-à-dire l'homme qui se mesure par un empan, distance entre le pouce et le petit doigt écartés l'un de l'autre autant que possible.

L'incantation des soixante-dix mille pierres. — La belle fille et le grand poisson noir.

C'était au mois de décembre; l'équinoxe n'avait pas amené les pluies ordinaires, et le ciel implacable conservait une effrayante sérénité. Après la prière publique du vendredi, toute la population sortit de la ville à la suite du pacha, du cadi, des imans de toutes les mosqués; la garnison, avec armes et bagages, tambours et musique en tête, alla se mettre en ligne de bataille auprès d'un puits situé vers le milieu du *Soug-etteldtè*.

Quand les cris prolongés de: *Amin! Amin!* eurent retenti, pour clore la longue prière récitée à haute voix par le plus vieux des imans, le gouverneur général, s'armant d'une pioche, commença dans le sable une tranchée peu profonde, qui du puits se dirigeait vers la mer; l'ouvrage entamé, une foule de travailleurs volontaires s'y mirent avec zèle, et en quelques minutes le fossé était terminé. Alors des meràbouts jetèrent dans le puits soixante-dix outres en peau, dont chacune contenait mille petites pierres comptées avec soin, et s'acharnèrent à tirer de l'eau du puits pour la verser dans la rigole, qui devint ainsi un petit ruisseau. En même temps, une troupe d'enfants entourait le cadi, lui lançant des poignées de sable et de gravier, jusqu'à ce que ce vénérable magistrat, dépouillé de son turban et les pieds nus, prit le parti de fuir vers la ville. Pour achever l'opération magique, aussitôt après la retraite du cadi, les troupes se mirent en marche vers la mer, entrèrent dans l'eau jusqu'à mi-jambe, et défilèrent ainsi le long de la grève en pataugeant d'une manière consciencieuse.

La pluie ne vint pas ce jour-là.... ni les jours suivants.... mais une semaine plus tard le vent tourna à l'ouest, de gros nuages gris se mirent à glisser, bas et lourds, dans l'atmosphère jusqu'alors vide; enfin les cataractes célestes s'ouvrirent et inondèrent le pays. Évidemment ce déluge, qui n'avait d'étonnant que de s'être fait si longtemps attendre, était le résultat de la puissante incantation des soixante-dix mille pierres. Homme sans foi, qui aurait pu en douter!

Pourtant, tout en professant à cet égard la conviction la plus soumise, je n'ai pu résister à la curiosité, et j'ai fait tous mes efforts pour avoir l'explication de la cérémonie magique. Vain espoir! la symbolique la plus compliquée ne suffirait pas à en rendre compte, et je ne peux y voir qu'un amalgame indigeste de superstitions, qui toutes diffèrent d'âge et d'origine. Ainsi, les outrages officiels infligés au cadi, sa fuite devant les enfants qui l'accablent d'injures, c'est une allégorie musulmane qui se rencontre en d'autres contrées de l'Orient; la sécheresse est un fléau dont Dieu punit les pécheurs, car la pluie s'appelle bénédiction, *barèket*, ou signe de miséricorde, *rahmet*. Or, l'injustice étant le plus grand des péchés, celui qui tient les balances de la loi représente assez convenablement la source de toute injustice, de même que les enfants ont le privilége de personnifier l'innocence. On donne donc satisfaction à la justice éternelle en malmenant le cadi; et même, dans certains endroits, la compensation est plus sérieuse, on lui applique respectueusement des coups de bâton très-réels dans l'intérêt général. J'écarte cet élément de l'incantation, comme étant de toute évidence une importation musulmane; de même aussi le bain de pieds des soldats me semble un enjolivement amené par le besoin qu'éprouve l'autorité de prendre une part active à la démonstration.

Reste ce procédé bizarre de vider un puits et d'y jeter soixante-dix mille pierres, c'est la partie vraiment indigène de la cérémonie, et du milieu des commentaires incohérents que j'ai recueillis, voici la seule lueur qui laisse apercevoir l'existence d'une tradition locale probablement fort ancienne.

Le sol de la ville et de l'oasis de Tripoli semble reposer sur une vaste nappe d'eau ou réseau de ruisseaux souterrains qui proviennent du Djébel et se dirigent du sud au nord vers la mer; les puits de la Menchiè, inépuisables malgré les énormes quantités d'eau que l'on en tire, s'alimentent à ce grand réservoir, et plus le terrain s'incline vers la côte plus on se rapproche du niveau du fleuve souterrain; au bord de la mer, on l'atteint en creusant à deux ou trois pieds de profondeur, et même à plusieurs endroits l'eau douce sort du sable spontanément, lorsque les petites marées, qui sont sensibles entre les deux Syrtes, mettent à sec une partie de la plage.

Or, dans les vieux temps, l'aspect du pays était bien autre que ce qu'il est maintenant; c'est tout au plus si les jardins de la Menchiè, aux beaux jours du printemps, peuvent en donner une faible idée. Depuis le Djébel Ghârian jusqu'au rivage de la mer, une plaine magnifique, ombragée d'arbres touffus, formait un tapis de verdure sillonnée de mille ruisseaux d'eau vive qui brillaient au soleil comme les lames de soie du haouly d'une jeune mariée. Les champs s'arrosaient d'eux-mêmes et donnaient presque sans travail de riches moissons; les troupeaux, trouvant en toute saison une herbe sans cesse renaissante, se multipliaient à l'infini, et les habitants vivaient heureux au sein de l'abondance.

Mais la prospérité les corrompit, et ils oublièrent que tout bien vient de Dieu. Le Tout-Puissant permit donc à Satan le lapidé de leur faire subir une épreuve.

Un jour arriva sur la côte une belle fille, à cheval sur un grand poisson noir. Elle était couverte d'or et de bijoux précieux, parée comme une *aroucè* (fiancée) que l'on conduit à son époux. Effrayée à la vue des hommes, elle se tenait à une petite distance de la rive, jouant au milieu des vagues, s'éloignant au moindre geste que l'on faisait pour l'approcher. Le bruit de ce prodige se répandit bientôt, et le fils du sultan lui-même descendit du Ghârian pour la voir. Moins effarouchée avec lui, la fille de la mer répondit à ses questions, lui apprit qu'elle venait d'une île appelée Malta, et consentit enfin à s'avancer un peu dans le pays, en faisant jurer au jeune prince qu'il respecterait les droits de l'hospitalité, et qu'il ne la retiendrait pas malgré elle.

La voilà donc dirigeant son poisson vers l'embouchure d'un des nombreux ruisseaux qui s'ouvraient devant elle; mais à peine y est-elle engagée que l'on jette derrière

elle un grand filet pour lui couper la retraite. Éperdue, elle remonte rapidement le fleuve, poursuivie par une foule d'hommes sans foi. Le fils du sultan, loin de la protéger, se montrait le plus acharné, le plus audacieux. En vain elle lui rappelle la foi jurée, le suppliant de ne pas trahir sa confiance, lui rappelant que Dieu venge les serments violés; tous ces reproches, loin de lui ouvrir les yeux, l'excitent davantage. La fugitive arrive enfin au pied de la montagne, là, où le fleuve prenant sa source, elle allait forcément se trouver prise. Mais au moment où son persécuteur étend la main sur elle: « Il n'y a de force, il n'y a de puissance qu'en Dieu, le très-haut, le très-grand! » s'écrie-t-elle; et aussitôt un abîme s'entr'ouvre, les eaux du fleuve se précipitent vers le centre de la terre, et avec elle le poisson et la jeune fille; le gouffre se referme sur eux; les sources vives ont disparu pour toujours.

Grande fut la désolation de tout le pays lorsqu'on vit le lit des ruisseaux rester à sec, les arbres se dépouiller de leurs feuilles flétries, les moissons jaunir et tomber en poussière, le sol lui-même privé de toute humidité se réduire en sable mouvant. On fouilla partout pour retrouver la veine d'eau, et au lieu d'une irrigation facile, on se vit condamné à tirer le liquide vivifiant d'une si



Danse nègre à Ezzeribé (voy. p. 122). — Dessin de Hadamard d'après une photographie.

grande profondeur, que tout le terrain entre la montagne et la Menchiè demeura stérile et désert; le fleuve désormais portait son tribut souterrainement à la mer. Chacun comprit alors que la belle au poisson avait dû retourner dans son pays par cette route miraculeuse. Une troupe nombreuse de montagnards de Tarhaouna résolut d'aller à Malta pour la retrouver et obtenir de sa clémence la cessation des maux qui affligeaient la contrée. Ils partirent et ne revinrent jamais.

De cette légende fantastique, je ne puis tirer que deux faits positifs: l'existence d'un lac d'eaux souterraines, et la colonisation de Malta par une émigration de gens de Tarhaouna, chassés sans doute de leurs montagnes par plusieurs années de sécheresse. Dans le jet des soixante-dix mille pierres, je ne vois qu'une revanche au nom des soixante-dix mille anges de Dieu contre Satan le lapidé, *Cheïtan erredjim*, dans le but d'obtenir, non plus les anciennes eaux courantes, dont le ruisseau provisoire que forme l'eau du puits n'est qu'un faible souvenir, mais la pluie du ciel, qui seule peut préserver la province de la disette.

HADJI SCANDER (BARON DE KRAFFT).



Vue de la rivière Glenelg, limite occidentale de la province de Victoria (Australie). — Dessin de Français d'après Mitchell.

SOUVENIR D'UN SQUATTER FRANÇAIS EN AUSTRALIE

(COLONIE DE VICTORIA)

PAR M. H. DE CASTELLA.

1854-1856

L'auteur. — Le pays et son histoire. — La fièvre de l'or.

M. de Castella, auteur du récit qu'on va lire, est né en Suisse, mais il est naturalisé Français. Vers la fin de 1848, il s'était engagé dans le 1er régiment de chasseurs à cheval, et, en 1853, il arrivait au grade de sous-lieutenant, lorsqu'une lettre d'un de ses frères, qui s'enrichissait en élevant du bétail en Australie, lui donna l'envie de renoncer aux épaulettes et d'aller aussi essayer de la vie de squatter[1].

« J'écrivis au général de Courtigis, dit gaiement M. de Castella, pour lui demander son avis; sa réponse fut telle que je l'espérais. C'était en bon style le refrain d'une chanson de troupe assez connu. Un soldat raconte à son camarade que le diable est venu lui offrir à choisir la gloire ou la fortune, et le camarade répond :

> Prends toujours la fortune, mon cher,
> Prends toujours la fortune.

« J'achetai un remplaçant pour les deux années qui me restaient encore à faire, et le 13 décembre 1853,

1. On appelle *squatters* les propriétaires de stations, éleveurs de bétail, auxquels le gouvernement accorde le droit de pâture sur de vastes terrains. Ce mot vient du verbe anglais *to squat*, s'asseoir sur le terrain et le couvrir.

Le récit que nous publions est extrait d'un ouvrage qui sera publié prochainement sous le titre de : *Les Squatters australiens*, par M. DE CASTELLA. — Un vol. in-18 jésus. Paris, librairie de L. Hachette et Cie.

Voyez dans notre deuxième volume, page 182, la relation intitulée : *De Sydney à Adelaïde* (Australie du Sud).

anniversaire de mon entrée au régiment, je donnai un dîner d'adieux à tous mes camarades.

« Nous portâmes force toasts! On but pour moi aux vents, à l'océan que j'allais traverser, à l'Australie : *Deo ignoto*. Et moi, le cœur plus plein que mon verre, je bus à mes bons souvenirs, à notre bonne camaraderie ; à la France, à ce beau pays de la verve, de l'entrain et de l'amitié. »

Quelques jours après, M. de Castella s'embarquait.

On sait que l'Australie ou Nouvelle-Hollande, située au sud-est de la Chine et des archipels des Philippines et de la Sonde, est l'île la plus grande de l'Océanie. Son étendue, qui égale à peu près les quatre cinquièmes de l'Europe, l'avait fait appeler, à l'origine, continent austral ou du Sud. En jetant un regard sur la carte spéciale que nous avons publiée (tome II, page 187) on peut voir que la circonférence de l'Australie est connue, mais on n'a guère encore exploré que les deux cinquièmes de l'intérieur et exploité que le quart. C'est sur la côte orientale, découverte par Cook, que s'étend et prospère la vaste colonie anglaise, la Nouvelle-Galles du Sud, dont la capitale est Sydney. Nous n'aurons à nous occuper ici que de l'extrémité méridionale de l'île, de l'*Australia felix*, ou mieux de la colonie de Port-Philipp (province de Victoria), riche en pâturages, en bétail, en or, en commerce, en industrie, et couvrant une superficie plus grande de dix milles carrés que l'Angleterre, le pays de Galles et l'Écosse réunis.

Le nom de Port-Philipp, qui rappelle le premier gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud, fut donné au territoire que devait occuper la nouvelle colonie, par deux officiers de la marine anglaise, Murray et Flinders, lorsqu'ils abordèrent dans sa baie en 1802. Le capitaine français Baudin y était arrivé en même temps qu'eux et déjà il avait nommé « terre Napoléon » une grande partie de la côte. L'Angleterre, afin de prévenir toute colonisation française, se hâta d'annoncer l'intention de fonder à Port-Philipp un établissement pénitencier succursale de celui de Botany. L'essai ne fut pas heureux : il est remarquable qu'on ne sut pas d'abord même découvrir une rivière sur cette « terre promise, » et qu'on l'abandonna en la déclarant inhabitable. Cependant la terre de Van-Diémen ou Tasmanie, île qui n'est séparée de Port-Philipp que par le détroit de Bass, s'étant peuplée peu à peu de colons entreprenants, un voisinage si actif ne pouvait manquer de conduire à de plus heureuses explorations du rivage australien. L'honneur d'avoir fondé la colonie de Port-Philipp revient en effet principalement à deux colons de la terre de Van-Diémen, Batman et Fawkner. Batman entra dans la rivière Veirabee et, le 6 juin 1835, acheta aux indigènes une surface d'environ cent mille arpents pour un tribut annuel de cinquante couvertures, cinquante couteaux, cinquante tomahaws (hachettes), cinquante paires de ciseaux, cinquante miroirs, vingt paires de pantalons et deux tonnes de farine : enhardi par ce premier succès, il étendit bientôt son acquisition à cinq cent mille arpents. De son côté, John Fawkner, pénétrant au delà, s'établit au bord de la rivière Yarra, à huit milles environ de son embouchure.

« La Yarra, dit M. de Castella, offre une entrée facile aux navires, et forme un bassin de sept milles de longueur à travers une plaine unie et sablonneuse. A l'extrémité intérieure de ce bassin le terrain change, et les bords à pic de la rivière, élevés, mais de quelques pieds seulement, forment comme des docks naturels aux pieds de vertes collines prêtes à recevoir une ville nouvelle. Là aussi, la Yarra élève son lit, et ses eaux sont préservées de l'invasion de l'eau salée.

« C'est sur ces collines que se trouve aujourd'hui l'immense ville de Melbourne avec ses rues somptueuses, ses édifices, ses églises, ses chemins de fer et ses cent vingt mille habitants.

« L'histoire de la colonie de Port-Philipp, pressée dans le court espace de vingt-cinq ans, offre d'utiles enseignements : d'abord, inutiles tentatives du gouvernement anglais pour y fonder une colonie ; puis, par l'initiative de quelques hommes entreprenants, établissement premier d'une grande industrie (celle des laines) en rapport avec la nature du sol — ce fut là le premier travail de colonisation ; les villes naquirent après, bientôt grandes et populeuses, à mesure qu'elles devenaient un entrepôt important pour envoyer à d'autres contrées les produits de l'intérieur; à mesure aussi que les producteurs devenant plus riches, demandaient au vieux monde son luxe et ses superfluités. Ce fut dans ces villes que s'établirent les industries secondaires, d'autant plus multipliées que les richesses et les besoins du pays augmentaient; et ces villes à leur tour firent naître une population de fermiers agriculteurs, qui s'établirent tout autour d'elles et y trouvèrent des débouchés pour leurs denrées. »

Il faut dire toutefois que la colonie de Port-Philipp n'a pas fait de si admirables progrès en un demi-siècle, sans avoir eu quelques crises à subir. Les rapides succès des premiers propriétaires éleveurs de bétail ou *squatters* avaient fait monter à l'excès, il y a une vingtaine d'années, les prix des *stations* (établissements destinés à élever et nourrir de grands troupeaux). En 1859 on vendait une station au prix de trois livres sterling (soixante-quinze francs) par tête de mouton, et au prix de douze à quinze livres (trois cents à trois cent soixante-quinze francs) par tête de gros bétail. Il en devait résulter nécessairement une dangereuse réaction : en 1842 on vit tout à coup descendre le mouton au prix de deux francs et le bœuf à quinze francs; toutes les autres marchandises baissèrent dans la même proportion. Les colons apprirent ainsi à leurs dépens que pour s'assurer une prospérité durable, on doit la fonder sur des bases plus réelles et plus solides que le jeu des spéculations.

La découverte des mines d'or de Bathurst près de Sydney faillit être plus fatale encore à la colonie de Port-Philipp. Les ouvriers, les bergers, les laboureurs quittèrent subitement leurs travaux pour se précipiter vers cette source merveilleuse de richesse où, disait-on, il ne fallait que se baisser et puiser. Par bonheur, on ne

tarda pas à découvrir dans le territoire même de Port-Philipp des mines d'or beaucoup plus abondantes.

« C'était au mont Alexandre, à quatre-vingts milles de Melbourne, et trois semaines étaient à peine écoulées que dix mille individus y travaillaient déjà. Quantité de mineurs firent fortune en peu de jours; aussi, quiconque avait perdu son argent ou n'en avait jamais eu, partait pour les mines. Deux frères, nommés Cavenagh, réalisèrent en deux semaines la somme de trois mille six cents livres sterling, soit quatre-vingt-sept mille cinq cents francs, dont ils trouvèrent plus de la moitié en une demi-heure sous la forme de *nuggets* de la grosseur d'œufs de pigeon. Trois autres individus trouvèrent douze cents livres sterling un matin avant leur déjeuner.... A Melbourne, les boutiques se fermèrent, les boutiquiers chargèrent leurs marchandises sur des chariots et prenant le fouet en main, ils se dirigèrent vers les *placers*. Partout où la main de l'homme était nécessaire, dans les moulins, les boucheries, les tanneries, l'ouvrage cessa faute d'ouvriers. La fièvre de l'or avait tout envahi.

« Bientôt d'autres mines devinrent célèbres : Balarath, Bendigo, Mac Ivor-les-Ovens. Tout fut sens dessus dessous dans la colonie, l'imprévu était à l'ordre du jour. On crut un instant que ce serait la ruine de quelques-uns, mais ce fut la fortune de tous. Le gouvernement était déjà assez fort pour pouvoir supporter une perturbation pareille; et, grâce à ses soins, grâce aussi à l'esprit d'organisation des Anglais, à leur respect de la loi, l'or ne produisit pas en Australie les désordres qu'il avait causés en Californie. Une administration à part fut établie pour les mines, des commissaires furent nommés pour répartir le terrain entre les mineurs, des juges pour prononcer sur leurs querelles. Des pelotons de troupes de la reine furent envoyés, une gendarmerie spéciale, organisée pour la sûreté des individus, des escortes pour les convois d'or.

« Rien n'était plus curieux que la route des mines pendant les premiers temps qui suivirent la découverte de l'or. Tous portaient alors sur leurs physionomies la joie de la découverte, la confiance sans bornes dans la fortune; et l'or se jetait par poignées, nul ne comptant celui du présent tant chacun en rêvait dans l'avenir. De Melbourne au mont Alexandre, ce n'était qu'une longue caravane de chars traînés par des bœufs ou par des chevaux, de cavaliers et de piétons. La saison était si belle! Point de pluies, et, par conséquent, toute cette cohue d'allants et de venants, cohue d'hommes, de chevaux et de chariots, pouvaient traverser la plaine libre, sans autre inconvénient que le nuage permanent de poussière qui marquait la route à travers l'immense solitude. Le soir, comme les hôtelleries n'avaient pu être improvisées en assez grand nombre, ceux qui voyageaient de compagnie s'arrêtaient à quelque distance de la route, allumaient leurs feux et s'endormaient tranquilles; l'un d'eux veillant à la garde des chevaux ou des bœufs.

« Dans les auberges, tous ces gens qui revenaient des mines et qui, peut-être jusque-là, n'avaient jamais eu une livre dans leur poche, entraient avec l'aplomb que donne un gousset bien garni. Ils se commandaient le meilleur diner, le champagne coulait à flots, et quand ils sortaient ils jetaient des *nuggets* d'or aux musiciens improvisés qui jouaient devant la porte le *God save the king* ou quelque *merry gig* d'Écosse ou d'Irlande.

« Aujourd'hui, cette physionomie est bien changée; les illusions ont disparu. Le mineur heureux met son argent à la banque, aux placers mêmes; il prend son reçu et revient à Melbourne, assis dans la voiture publique, tandis que le mineur malheureux revient tristement à pied, sa couverture de laine roulée autour des reins. Plus d'émotions, plus de chants, plus de musiciens ambulants. Les auberges sont construites, la route est en partie macadamisée, et là où elle ne l'est pas encore[1], resserrée entre les clôtures des terres cultivées, elle présente une fondrière où les voitures restent embourbées pendant des jours entiers. Le travail de l'or est actuellement une industrie comme une autre; pour un travail plus pénible vous avez un salaire plus élevé, voilà toute la différence. Aussi, vous n'entendez plus parler en Europe de ces Eldorados modernes, et sans les galions, dont l'arrivée ou le retard fait la hausse ou la baisse à la bourse de Londres, vous croiriez peut-être qu'il n'y a plus ni mines ni mineurs. »

En somme, on voit qu'à travers quelques périls la colonie de Port-Philipp n'a point cessé de grandir en prospérité. Ses champs et ses prairies ne sont pas aujourd'hui moins riches, ses troupeaux moins nombreux, parce qu'on exploite régulièrement des mines d'or dans leur voisinage. La vie pastorale continue à offrir, en Australie, aux émigrants intelligents et laborieux de toutes les nations, des chances de bonheur et de fortune, comme va le prouver l'histoire de notre compatriote, M. de Castella.

Terminons cet avant-propos en rappelant que, depuis le 15 juillet 1851, le district de Port-Philipp (qui auparavant était une dépendance de la Nouvelle-Galles du Sud) est devenu un État indépendant sous le nom de province de Victoria.

L'auteur s'embarque sur *le Marlborough*.

Parmi les nombreux navires à voiles et à vapeur qui font le service entre l'Angleterre et l'Australie, ceux de Londres surtout ont été jusqu'ici préférés par les émigrants aisés, particulièrement ceux de Green. Cette compagnie possède environ quarante navires de mille à quatorze cents tonneaux.

Je pris mon passage sur *le Marlborough*, magnifique vaisseau-frégate de douze cents tonneaux. Nous étions trente-deux passagers de première classe, quinze de deuxième et soixante-huit de troisième classe. Les cabines de première sont de neuf pieds carrés. Celles du *Marlborough* étant construites dans le pont de batterie, chacune d'elles avait une fenêtre large d'environ trois pieds sur deux de hauteur.

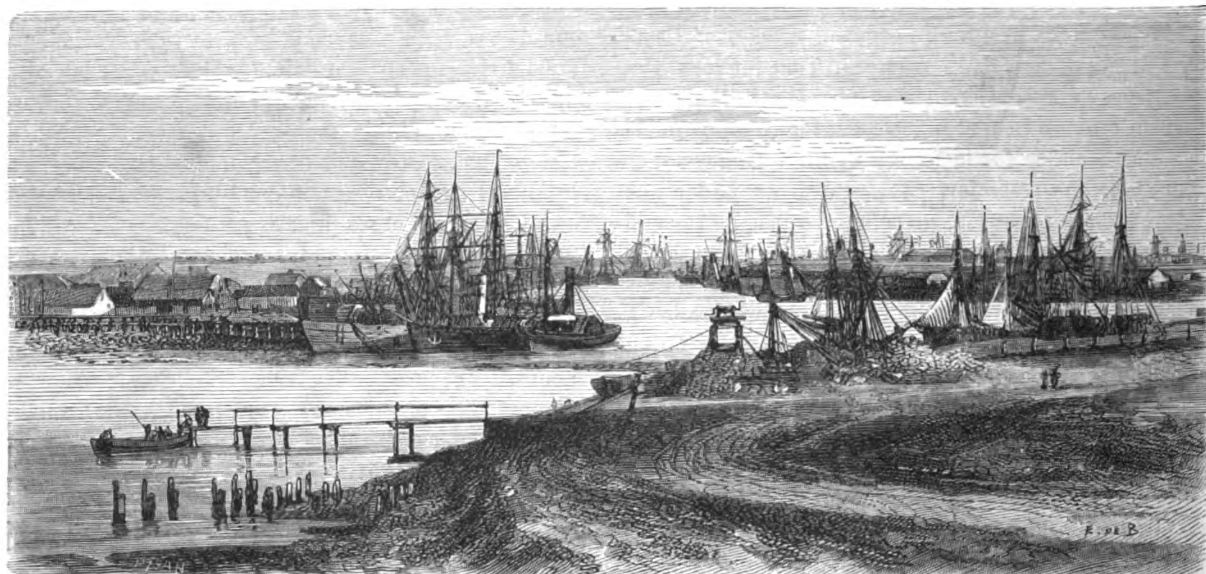
1. La route est entièrement achevée sur les lignes principales. Plusieurs chemins de fer sont livrés à la circulation ou près de l'être.

Quand vous arrêtez votre passage, on vous remet la cabine nue et entièrement peinte à neuf; à vous de vous meubler comme vous l'entendez. Si vous prenez une cabine entière, le prix variera de cent à cent vingt livres sterling, selon que vous serez plus ou moins éloigné de la poupe. Si vous prenez une demi-cabine, il sera de soixante à quatre-vingts livres. Les cabines de poupe sont d'un prix très-élevé; comme elles sont très-grandes, elles sont ordinairement prises par des familles. Là vous avez trois fenêtres, une petite salle de bain pour vous seul, et de la place pour bien des meubles.

La table est aussi bonne que possible pour les passagers de cabines. Nous avions à bord, en partant, cent quarante moutons, quarante porcs, et au moins deux cent cinquante volailles. Nous ne risquions donc pas de manquer de viande fraîche. L'ordre le plus parfait règne sur ces navires, malgré tout ce qu'on a écrit sur les vaisseaux d'émigrants. Pour mon compte, je puis assurer que pendant mes deux traversées (ayant passé en mer cent soixante-quatorze jours), je n'ai pas vu un seul cas d'ivresse. Du reste, pour vous donner une idée de la discipline observée sur *le Marlborough*, qu'il me suffise de vous dire qu'il n'était pas permis de fumer aux premières, même sur le pont, que balayait le grand vent de l'océan.

Vous voyez que la vie matérielle est très-supportable. Quant à la vie intellectuelle, elle sera pour chacun selon son goût et dépendra beaucoup de la société du navire.

Notre société, à bord du *Marlborough*, était agréablement composée; je comptais trois de mes compatriotes parmi les passagers de première classe. Pendant le jour, nous jouïons au palet pour nous exercer; le soir, on formait des tables de whist. J'apprenais l'anglais avec un aimable lieutenant de la marine royale, malade de la poitrine, et que les médecins avaient envoyé passer un ou deux ans sous le doux et salubre climat d'Australie. Nous avions à bord un amateur de musique (possesseur d'une basse), qui nous faisait apprendre des chœurs que nous chantions le soir sur le pont.... Bref, le temps se passait fort agréablement.



Australie du Sud : Le port de Melbourne, dans la province de Victoria. — Dessin de E. de Bérard dans la province de Victoria.

Arrivée du *Marlborough* à Melbourne.

Peu de passagers dormaient à bord du *Marlborough*, pendant la nuit qui s'écoula entre le soixante-dix-huitième et le soixante-dix-neuvième jour de notre traversée. Depuis deux jours on n'avait pas pu prendre d'observations, car le temps était mauvais et le ciel chargé d'épais nuages; cependant, nous savions que nous étions près de terre et que nous devions être à peu de distance de l'entrée de la baie, terme de notre long voyage.

A trois heures du matin, tout le monde était sur le pont. Le vent était favorable, mais très-fort, et toutes nos voiles étaient carguées, excepté la grande voile et celle de misaine. Quand le jour parut, nous pûmes découvrir environ à dix milles en avant, et sur notre droite, la côte d'Australie, nue et déchirée comme toutes les côtes qui sont battues par les grandes vagues.

Quand, après une traversée de soixante-dix-neuf jours, on aperçoit des arbres et des prairies, la joie que l'on éprouve ressemble assez à celle de l'aveugle qui vient d'être heureusement opéré. Aussi, nous ne pouvions nous lasser de considérer les rivages de Victoria éclairés par le soleil qui, pour saluer notre arrivée, commençait à percer les nuages. La baie du Port-Philipp varie de quinze à soixante milles de largeur, sa profondeur est de quarante milles; nous longions une côte boisée qui me rappelait les montagnes de Provence, couvertes d'oliviers et de chênes verts. C'étaient les mêmes teintes, la même monotonie où l'œil se repose sur des couleurs si douces et si faciles à saisir qu'elles semblent faites pour le peintre. Ces collines boisées arrivaient jusqu'à la mer, dont elles étaient séparées par une blanche ligne de sable. Pendant qu'à l'aide de nos lunettes d'approche nous cherchions à découvrir des habitations dans les espaces



Vue de Melbourne, capitale de la province de Victoria. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

nus qui entrecoupaient ces parties boisées, nous vîmes sortir du taillis un troupeau de chevaux qui galopaient le long de la plage, poursuivis par quelques cavaliers. Cette plage était à deux milles de nous seulement, et mes yeux ravis suivaient le mouvement léger et cadencé de cette course si pleine d'intérêt, particulièrement pour moi qui venais dans la colonie pour me consacrer à l'élevage des troupeaux.

Nous jetâmes l'ancre dans l'après-midi. Des employés de la douane et des inspecteurs de santé arrivèrent, mais si tard, que ceux de nous qui en étaient à leur premier voyage ne pouvaient plus songer à descendre à terre; aussi, je me résignai à passer cette nuit à bord.

Depuis la découverte des mines d'or, il était difficile aux capitaines de vaisseaux de conserver leurs équipages. Plusieurs ancraient, à dessein, très-loin dans la baie, afin que leurs hommes fussent à une trop grande distance de terre pour pouvoir gagner le rivage à la nage, et, malgré toutes les précautions, souvent les navires se trouvaient dans l'impossibilité de repartir à leur gré, faute de matelots. M. Young, notre capitaine, réunit en cercle tout son monde autour de lui :

« Mes amis, dit-il à ses hommes, au lieu de vous défendre d'aller à terre et de vous obliger par là à devenir des déserteurs, je donne, dès demain, congé à tous ceux qui voudront me quitter. Allez aux mines, allez voir si ceux qui sont habitués à respirer le grand air de la mer peuvent échanger cette belle vie contre celle des chercheurs d'or. Dans six semaines, *le Marlborough* repartira pour l'Angleterre, ceux qui reviendront dans un mois recevront leur solde pour tout le temps de leur absence, comme s'ils eussent été présents à bord. »

Ce fut un hourra général pour le capitaine qui était un parfait gentleman et auquel nous avions voté, nous autres passagers, une coupe de vermeil en reconnaissance de ses bons soins pendant notre traversée.

Le lendemain matin, un petit bateau à vapeur vint prendre les passagers pour les transporter à terre, et vers les neuf heures j'arrivai au club des squatters, où je savais que je trouverais mon frère, s'il était à Melbourne. Je n'essayerai pas de vous dire ma surprise à la vue de cette ville; je fus étonné comme tous les nouveaux arrivants qui s'attendent à trouver un grand village mal bâti, et qui ne peuvent en croire leurs yeux quand ils aperçoivent ces larges rues tirées au cordeau, et ces beaux édifices où ils peuvent lire en grands caractères : *École normale. — Institution polytechnique. — Théâtre. — Assemblée législative. — Université*, etc., etc. Quand j'arrivai au club, le portier me fit entrer dans le salon d'attente, et deux minutes après, mon frère et moi nous étions dans les bras l'un de l'autre.

Départ pour la station d'Yéring

Dès le lendemain de mon arrivée en Australie, mon frère ayant emprunté pour moi le cheval d'un de nos amis, M. A. Rischoff, alors consul suisse à Melbourne, nous nous mîmes en route pour la station.

Yéring, c'est le nom de la station de mon frère, est situé sur les bords de la Yarra, à trente-cinq milles de Melbourne; c'était donc, au moins pour un nouvel arrivant, une longue course que nous avions à faire. Nous voyageâmes pendant une heure entre les barrières qui servent de clôture aux terrains vendus aux environs de la ville, et, après avoir fait environ sept milles de chemin, nous entrâmes dans le bush[1], qui commençait où finissait alors la culture. A cette époque (1854), celle-ci ne s'étendait pas bien loin dans la direction que nous suivions; aujourd'hui elle a tout envahi. Là, notre route n'était plus qu'une trace faite par les allants et venants, une large bande de terre mise à nu par le passage des chevaux et du bétail et par les sillons des roues.

Les forêts de Victoria ont en général un caractère particulier bien différent de celui qu'elles devaient avoir il y a vingt-cinq ans. Trois causes contribuent à les faire ressembler aujourd'hui plutôt à un parc qu'à des forêts vierges. D'abord ces immenses incendies qui passent sur toute la contrée et que les squatters allument pour renouveler leurs herbes et pour faire disparaître au loin les broussailles; puis la destruction des jeunes pousses d'arbres par le bétail; et enfin la troisième cause, plus particulièrement vraie pour les contrées traversées par des routes, les feux allumés chaque soir par les voyageurs ou charretiers qui campent dans le bush, rassemblant, pour faire leur cuisine ou chasser pendant la nuit les moustiques et le froid, toutes les branches sèches qui se trouvent à leur portée. Aussi les arbres sont-ils généralement espacés, et comme leurs troncs droits et élevés ne portent des branches qu à dix ou douze pieds de hauteur, vous pouvez presque partout galoper dans les forêts. Vous le pouvez surtout partout où le terrain est de bonne qualité, parce que le bétail le fréquentant de préférence, les broussailles ont entièrement disparu.

Toutes les plantes et tous les arbres d'Australie sont à feuilles persistantes; mais à part deux ou trois espèces qui ont un feuillage riche et touffu, les arbres donnent en général peu d'ombrage. La plupart portent des feuilles longues et effilées qui tombent comme les feuilles du saule et pendent par touffes à de grandes brandes magnifiques et de vigoureuse élégance. Bien des parties de forêts m'ont rappelé les dessins de M. Aligny. Quant à la couleur, elle dépend de la saison, du sol et aussi de l'âge des arbres. Vous ne trouvez jamais en Australie les riches teintes d'automne que nous admirons en Europe. Les dessous varient, l'herbe jaunit : les arbres changent peu. Aussi les couleurs étant toujours, si je puis m'exprimer ainsi, de plusieurs tons plus bas que les nôtres, elles sont plus faciles à saisir. Les oppositions y sont cependant franches et tranchées; souvent il faudrait peindre un jeune gommier avec du vert malachite pur, et tout à côté, le mimosa au feuillage dentelé avec du vert émeraude. Représentez-vous derrière les arbres le ciel bleu de l'Italie, au-dessous les terrains d'or des pays chauds

1. *Bush* (buisson), l'ensemble des terrains vagues, forêts ou taillis qui couvrent l'intérieur de la contrée.

parsemés d'herbes jaunes et brillantes que la rosée a fait renaître après le feu, chauffez toutes ces couleurs différentes, mais où les teintes tendres dominent, avec le merveilleux effet du soleil du midi sur le paysage, et vous aurez une idée de mon admiration à chaque pas que nous faisions en avant.

Il y avait bien quatre heures que nous chevauchions, interrompant quelquefois nos longs temps de galop pour marcher au pas, lorsque nous arrivâmes à la colline élevée d'où cinq ans auparavant mon frère avait découvert pour la première fois sa station, et d'où il me la montrait à son tour.

Yéring est situé dans une des plus belles contrées de toute la province de Victoria. De l'endroit où nous étions, nous avions à nos pieds une petite plaine marécageuse; elle était traversée par un ruisseau dont une clairière au milieu de grands arbres signalait le cours et qui allait se perdre dans une plaine beaucoup plus vaste. Cette plaine s'étendait au loin vers la gauche, bordée elle-même par la Yarra, et les collines boisées s'abaissaient de tous côtés. Derrière ces collines se détachait, plus haute et plus vigoureuse, la chaîne ondulée des Alpes australiennes. Ce fut sur une de ces collines, au bord de la grande plaine et tout près de la grande rivière, que mon frère me montra, à plus de deux lieues en avant de nous, l'emplacement de son habitation, tandis que nous pouvions voir, à cinq cents pas seulement de distance, sur le ruisseau qui formait sa limite, le pont qui marquait l'entrée de son domaine.

Pour gagner ce pont, il nous fallut faire entrer nos chevaux jusqu'aux genoux dans l'eau qui couvrait la plaine sous les hautes herbes, et je fus enchanté de cette route primitive qui ressemblait si peu à tout ce que j'avais vu jusque-là. Un peu après notre entrée sur les terres de la station, nous rencontrâmes l'intendant, qui faisait sa tournée d'inspection. Paul l'envoya annoncer notre venue, et de loin déjà, comme la nuit commençait à tomber, nous vîmes le cottage éclairé par deux lampes chinoises suspendues sous la vérandah[1] que maître Typoon, un domestique chinois de mon frère, avait illuminée en mon honneur. Bientôt j'eus le plaisir de voir mon arrivée saluée par tous les habitants d'Yéring.

Le personnel de la station se composait à cette époque de onze Suisses, cinq Anglais, deux Chinois et un noir. Il était divisé en deux ménages; le premier était celui de mon frère, qui avait avec lui son intendant et deux amis et compatriotes, dont l'un, M. Guillaume de Pury, arrivé depuis quelque temps dans la colonie, attendait une bonne occasion pour acheter lui-même une station.

Le Chinois Typoon (Typoun) était le valet de chambre et le cuisinier de ce ménage; il avait été dressé dans l'art culinaire par un Français nommé Gouget (se disant ex-cuisinier de Mgr l'archevêque de Lyon), que mon frère avait eu pendant un an chez lui, et qui, ne pouvant s'entendre avec le Chinois, l'avait instruit à force de taloches.

1. Sorte de galerie couverte que l'on établit en avant des maisons, et quelquefois tout autour.

L'autre ménage était celui des domestiques; il était tenu par la femme du vigneron Deschamps, la seule femme qu'il y eût à la station. On parlait à Yéring un langage curieux, un mélange d'anglais, de français, de chinois et de mots de hasard, qui aurait fait faire des découvertes à un chercheur d'étymologies.

Je ne restai pas longtemps debout après notre souper; j'étais fatigué de ma course, et j'allai prendre possession de la chambre que mon frère m'avait fait préparer. Une porte de cette chambre s'ouvrait sur le salon du cottage; l'autre s'ouvrant sur la vérandah, donnait sur le jardin et permettait de découvrir tout en face la plaine, la rivière et les montagnes.

Yéring.

On a le sommeil léger lorsqu'on dort pour la première fois dans une maison où l'on est arrivé de nuit et qu'on se réjouit de la voir au grand jour. Aussi je fus éveillé dès l'aube par le rire saccadé des *Laughing Jaccasses* (oiseaux rieurs), et par les notes graves et pleines des pies perchées sur les arbres rapprochés des habitations. Déjà le soleil entrait dans ma chambre et je sautai hors de mon lit pour ouvrir la porte de la vérandah.

Nous étions aux premiers jours d'avril (l'automne chez nos antipodes). La maison de mon frère était située à l'extrémité de la colline la plus avancée, au centre d'un grand circuit formé par la Yarra, et j'avais à mes pieds, entre la colline et la rivière, la plaine dont je vous ai parlé d'au moins deux lieues d'étendue. Cette plaine souvent inondée l'hiver, n'était couverte que de longues herbes parmi lesquelles j'apercevais des troupeaux de bœufs et de chevaux, et çà et là une lagune qui brillait au soleil comme une tache d'argent, ou bien une touffe d'arbres verts sur une légère éminence de terre. Au milieu de la plaine le cours de la rivière était marqué par une haute bordure de gommiers et de mimosas. D'autres collines semblables à celle sur laquelle je me trouvais, s'abaissaient échelonnées les unes derrière les autres. La même disposition se retrouvait de l'autre côté de la rivière, même plaine, mêmes collines, et comme je l'ai déjà dit, les Alpes australiennes, hautes de quatre mille pieds, bornaient l'horizon derrière ces collines.

Pendant que j'admirais ce passage si nouveau pour moi, un léger brouillard d'automne glissait, lentement chassé par la brise du matin, et le silence n'était interrompu que par les cris des oiseaux rieurs et des kakatoës qui se répondaient d'un arbre à l'autre, ou par ceux des canards sauvages qui s'abattaient dans les lagunes. Que de grandeur dans ce silence! il faut avoir vu des pays primitifs pour le comprendre. Car si vous regardez une contrée peuplée de villes et de villages, lors même que vous êtes assez loin pour qu'il ne vous arrive aucun bruit, le silence ne peut être dans votre pensée, puisque le tableau que vous avez sous les yeux vous représente malgré vous l'agitation des hommes.

Bientôt mon frère arriva pour s'enquérir de moi et me donner sur toutes choses les explications que je pouvais désirer.

La station d'Yéring comprend environ vingt-cinq mille arpents anglais (10 000 hectares). Elle est bornée au nord par le Yarra, à l'est et au sud par une suite de montagnes qui produisent peu d'herbes, et à l'ouest par le ruisseau que nous avons traversé en venant de Melbourne. Nous la divisions en deux parties distinctes, le *run*, que nous appelons aussi le *bush*, composé de tout l'ensemble de nos pâturages, et le *clos*, qui comprend près de deux mille arpents et qui est fermé d'un côté par la rivière et de l'autre par une forte barrière. Nos habitations, nos jardins sont enclavés dans ce clos. Nous y tenons enfermés les chevaux de service, ceux que nous faisons dresser, les bœufs de travail, les vaches laitières, en un mot tous les animaux que nous voulons avoir sous la main. Tout un système de carrés de différentes dimensions formés par de hautes clôtures, sert à faire passer le bétail du bush dans le clos, et du clos dans le bush. Notre bétail, toujours en liberté, reste à l'état demi-sauvage. Nous le chassons par troupeaux dans ces carrés, et là, en le faisant passer successivement de l'un dans l'autre, nous séparons d'avec les autres les bêtes que nous voulons prendre.

C'est la qualité des herbes qui détermine l'emplo principal d'une station. Si les terres sont bonnes et les herbes abondantes, on y établira une station pour engraisser le bétail; une station où les herbes sont de qualité inférieure sera destinée à l'élève du bétail; et enfin une station où le terrain sablonneux produit une herbe courte et fine, recevra exclusivement des moutons.

De ces trois catégories, la première est la plus productive. Yéring, par sa position au bord d'une rivière et au pied des montagnes d'où descendent plusieurs petits ruisseaux, fait partie de cette catégorie. Chaque vallée, chaque colline un peu considérable, porte un nom que nous lui avons donné. Notre occupation de tous les jours est d'aller chevauchant de droite et de gauche pour voir



Station d'Yéring. — Dessin de Karl Girardet d'après une photographie.

ce qui se passe, et comme les troupeaux se groupent entre eux par petits *mobs* (groupes) de quinze à cinquante têtes et restent habituellement sur la portion de terrain qu'on leur a fait adopter, nous appelons ces mobs du nom du terrain qu'ils occupent et nous reconnaissons pour ainsi dire chacune des bêtes qui les composent.

Nous n'élevons pas chez nous, nous achetons des éleveurs de l'intérieur, par troupeaux de deux cents, de quatre cents et même de mille têtes, du bétail maigre âgé déjà de quatre à cinq ans. L'acclimatation de ce bétail est une opération importante; car de même que les petits mobs retournent toujours à leurs pâturages habituels lorsqu'ils en ont été dérangés, de même aussi, laissés libres, ces grands troupeaux amenés de cent et de deux cents lieues de distance, retourneraient à la station d'où ils viennent, prenant par instinct la ligne la plus droite à travers les forêts et traversant les rivières à la nage.

Pour habituer le nouveau bétail à nos pâturages, nous le faisons conduire chaque matin par des hommes à cheval sur la partie de notre run qui est la moins occupée. Ces hommes le surveillent pendant toute la journée et le ramènent le soir dans les enclos. Peu à peu ces animaux oublient leur ancienne station, et les hommes qui les gardent n'ont plus à s'inquiéter que de quelques bêtes qu'ils connaissent, et qui ont constamment la tête tournée dans la direction de leur ancienne contrée. Ce sont les plus maigres; atteintes de nostalgie, elles ne mangent pas, et comme ce sont elles qui prennent toujours la tête et entraînent les autres, tant que leurs surveillants les voient ils sont sûrs que le troupeau est au complet. Si celles-là manquent à l'appel, ils montent à cheval et les ont bientôt atteintes et ramenées. Pendant le premier mois, on garde strictement rassemblé tout le troupeau. On le laisse s'écarter peu à peu, à mesure qu'il commence à s'acclimater, et on laisse les groupes se former librement, mais toutefois, on a soin de les forcer à



Vue de la vallée de la Yarra. — Dessin de Français d'après une photographie.

s'espacer de manière que tout le run soit à peu près également occupé. Après le premier mois, il ne faut pas plus de deux hommes pour surveiller cinq cents têtes. Il suffit, lorsque le bétail est laissé jour et nuit au pâturage, de faire chaque matin la tournée d'inspection de chaque mob particulier et, au bout de trois ou quatre mois, tout le troupeau a oublié son ancienne station. On aurait alors autant de peine pour lui faire quitter le nouveau run qu'on en a eu pour l'y habituer.

Nos habitations étaient toutes en bois à l'époque où j'arrivai chez mon frère. Celle des maîtres était une petite maison importée d'Angleterre et composée de sept pièces. Yéring étant une des plus anciennes stations de la province, j'y trouvai un jardin planté d'arbres fruitiers en plein rapport; l'oranger et le grenadier à côté des pommiers et des poiriers; une vigne d'un arpent dont on venait de terminer la vendange.

Fleurs, perroquets et canards sauvages.

On a écrit de l'Australie que tout y est au rebours de l'Europe.... Les arbres y perdent leur écorce et non leurs feuilles, a-t-on dit bien sérieusement; les cerises y croissent le noyau en dehors; les fleurs y sont sans parfum et les oiseaux sans voix. Aucune de ces assertions n'est exacte : on en peut dire autant de beaucoup d'autres. Les feuilles des arbres tombent comme celles de l'olivier, alors qu'elles sont remplacées déjà; le gommier change son écorce de la même façon que chez nous le platane; quelque mauvais plaisant a donné le nom de cerise[1] aux baies d'un arbre indigène; ce nom est resté, et des hommes graves ont cru la chose sur parole et l'ont répétée. S'il y a en Australie des fleurs sans odeur, on en rencontre aussi dans tous les pays; et certes en Australie, quand le vent vous arrive au printemps passant sur les mimosas qui bordent les rivières, il est aussi chargé de parfums qu'en Europe lorsqu'il sort d'une forêt de lilas.

On a aussi calomnié les oiseaux quand on a dit qu'ils étaient sans voix. Là point de chanteur comme le rossignol ou la fauvette, c'est vrai; mais chaque oiseau a son cri particulier; dans quelques espèces ce cri est charmant, et ils sont si nombreux sur les arbres, ils se poursuivent si bruyamment, parés de leurs plumes rouges, vertes et jaunes, que le premier soin de tout nouveau débarqué est de faire, pour les mieux voir, la chasse aux habitants ailés du bush. Je fis comme tout le monde, je pris un fusil, de la poudre et du plomb et j'allai seul sur les collines tuer des perroquets.

Hélas! il n'y a pas grand mérite à abattre ces pauvres oiseaux si peu sauvages : j'en remplis mes poches, de petits et de gros, m'extasiant à chaque nouvelle espèce. Au bout d'une heure de carnage, j'étais entouré de veuves et d'orphelins, d'amis qui me redemandaient leurs amis, répétant leurs cris sur un ton plaintif. Tournés vers moi, ils me suivaient d'arbre en arbre à une petite distance, s'éloignant quand je me rapprochais, déjà rendus prudents par le malheur des autres. Le remords m'entra au cœur, et renonçant à cette cruauté, je quittai la colline pour descendre dans la plaine et longer la rivière en quête de canards.

Il était, je crois, trois heures de l'après-midi, l'heure où le bétail va boire à la rivière. J'ignorais alors que notre bétail s'effrayait à la vue d'un homme à pied, et, comme ma fusillade avait mis tout le troupeau en émoi, j'étais à peine sorti des collines boisées et engagé dans la plaine nue, que je vis de tous côtés arriver les animaux cornus. Quand je remarquai toutes ces grosses bêtes en mouvement (celles qui étaient les plus éloignées prenant une espèce d'amble rapide et la tête pesamment portée en avant) je pressai le pas pour gagner les arbres de la rivière. J'étais à moitié chemin et au beau milieu de la plaine quand je fus rejoint par le troupeau et littéralement entouré de plus de deux cents bœufs et vaches de toute taille. Je m'arrêtai, et eux aussi à vingt pas de moi, formant le cercle tout autour, pressés les uns contre les autres et me regardant tranquillement tête baissée. Je n'étais pas sans quelque inquiétude; je n'avais pas songé à m'informer si ces animaux étaient dangereux, et machinalement j'armai mon fusil. Voyant qu'ils restaient là immobiles, je fis quatre pas en avant vers le plus épais du groupe en criant et en levant les bras pour les effrayer. Ce mouvement fut en effet suivi d'une volte-face générale, tout le cercle s'enfuit au galop, ce dont je profitai pour prendre moi-même ma course vers la rivière.

Je n'avais pas fait cinquante pas que je vis les bœufs s'arrêter dans leur retraite et à peine arrêtés revenir à toute vitesse et reformer leur cercle plus resserré que la première fois. Déjà la course les avait rendus haletants et le ronflement de leurs naseaux n'avait rien de bien agréable. J'essayai de les effrayer de nouveau et de nouveau ils pivotèrent sur leurs pieds de derrière et s'enfuirent en gambadant de la plus étrange façon. Mais ils s'éloignèrent peu cette fois et ils revinrent plus haletants m'entourer encore. J'avais plus de cinq cents pas à faire avant d'atteindre des arbres quelconques, je réfléchis donc qu'en continuant de cette façon je pourrais les rendre furieux peut-être, et changeant de tactique, je me mis tranquillement à marcher en avant. Le cercle s'ouvrit pour me laisser passer et tout le troupeau me suivit, tantôt s'arrêtant et tantôt galopant pour m'atteindre. Enfin j'arrivai à la rivière, et ce me fut, je l'avoue, un grand soulagement de sentir auprès de moi des troncs et des broussailles.

Les eaux, en s'écoulant de la plaine vers la rivière, remplissent tout le long de la Yarra de grandes et profondes lagunes toutes peuplées de canards. Le premier vol de ces oiseaux qui s'éleva à mon approche me fit bien vite oublier ma promenade avec le bétail. Comme ils forment une des ressources de notre table, ils sont devenus très-sauvages et les deux ou trois premiers vols, m'entendant venir avant que je les eusse aperçus, s'enfuirent hors de la portée de mon fusil. Je n'avançai plus que pas à pas, et quand j'arrivai à une autre lagune je

1. Ces prétendues cerises sont celles dont on a tant parlé, qui croissent le noyau en dehors.



Gravé chez Erhard, 42 r. Bonaparte

Dessiné par Vuillemin

me mis sur mes genoux et rampai entre les hautes herbes, bien décidé à n'en faire l'inspection que lorsque je serais assez près pour être sûr du succès. — Cette fois je réussis, et quand je levai doucement la tête du milieu des joncs, je découvris à quarante pas de moi quinze ou vingt gros canards bruns, les uns dormant tranquillement la tête cachée sous l'aile, d'autres faisant leur toilette avec leur bec, et quelques-uns, comme préposés à la garde des autres, nageant lentement la tête levée et attentive. Au mouvement que je fis pour mettre mon fusil en joue, ceux-ci s'envolèrent les premiers et mes deux coups tombèrent sur tout le vol au moment où les dormeurs déployaient leurs ailes. Trois victimes restèrent sur l'eau au milieu de la lagune. Je n'étais nullement disposé à les laisser là, et n'ayant pas de chien je me déshabillai pour aller les chercher à la nage. Je venais de sortir de l'eau quand je vis arriver mon frère, conduisant un cheval de main pour me ramener. Tandis que nous traversions la plaine, galopant au milieu de bétail, qui ne faisait alors nulle attention à nous, Paul m'expliqua que comme on rencontrait rarement dans le bush un homme à pied (les sauvages exceptés), le bétail s'en effrayait, et que pour cette raison nous nous interdisions la chasse dans la plaine, nous contentant de chasser dans le grand clos, où l'on ne garde généralement que des animaux tranquilles, et sur les bords ombragés de la rivière.

En arrivant, j'allai porter mes canards à Typoon, le cuisinier, et je vidai chez lui mes poches pleines de perroquets. Il les reçut en riant, ce qui lui faisait fermer ses petits yeux chinois, et il me répétait à mesure que je les lui donnais : *Oh! that one no good, no good, tschautshau* (Oh! celui-là, pas bon, pas bon à manger). *Tschautshau* signifiait *manger*, dans son dialecte, c'était le mot usité à Yéring.

Le soir après notre dîner, nous nous réunîmes autour du feu, qu'on allume dès l'automne (les nuits devenant fraîches), et la conversation roula sur la chasse, sur la pêche, sur les kanguroos, sur les habitants du bush en général, quadrupèdes et oiseaux. Un nouveau venu s'enquiert des dangers qu'il peut courir, et bientôt les serpents furent sur le tapis. On m'avertit d'avoir toujours un œil sur le terrain où j'allais poser mon pied, surtout dans les grandes herbes et au bord de l'eau; plutôt par prudence que par nécessité, car les serpents sont peu nombreux, déjà bien diminués par les feux du bush et par les piétinements du bétail sur le sol. Des serpents on passa aux scorpions, aux centipèdes, aux tarentules; et pendant que nous épuisions ce sujet peu gracieux, je sentis tout à coup remuer quelque chose dans mon habit. Comme ce ne fut que l'affaire d'un instant je crus m'être trompé et je ne bougeai pas, craignant qu'on ne me crût l'esprit frappé. La conversation continuait lorsque je sentis, cette fois bien distinctement, un gros je ne sais quoi me grimper le long du dos. Je me levai de mon fauteuil tout d'une pièce et j'arrachai mon habit. D'abord éclat de rire général.

« Que veux-tu qu'il y ait dans ton habit?

— Parbleu! je n'en sais rien, mais regardez plutôt, le voilà qui bouge sur la table.... »

Le fait était vrai.

M. Sayle, l'intendant, prit son chapeau de feutre et le plaça sur le corps de l'intrus. Un petit cri se fit entendre, suivi d'une exclamation générale et d'un rire homérique. C'était un de mes perroquets qui, seulement étourdi, avait passé de ma poche dans la doublure de mon habit, et qui y était resté blotti jusque-là. Le pauvre oiseau n'avait point de mal, on ouvrit la fenêtre et on lui rendit la liberté.



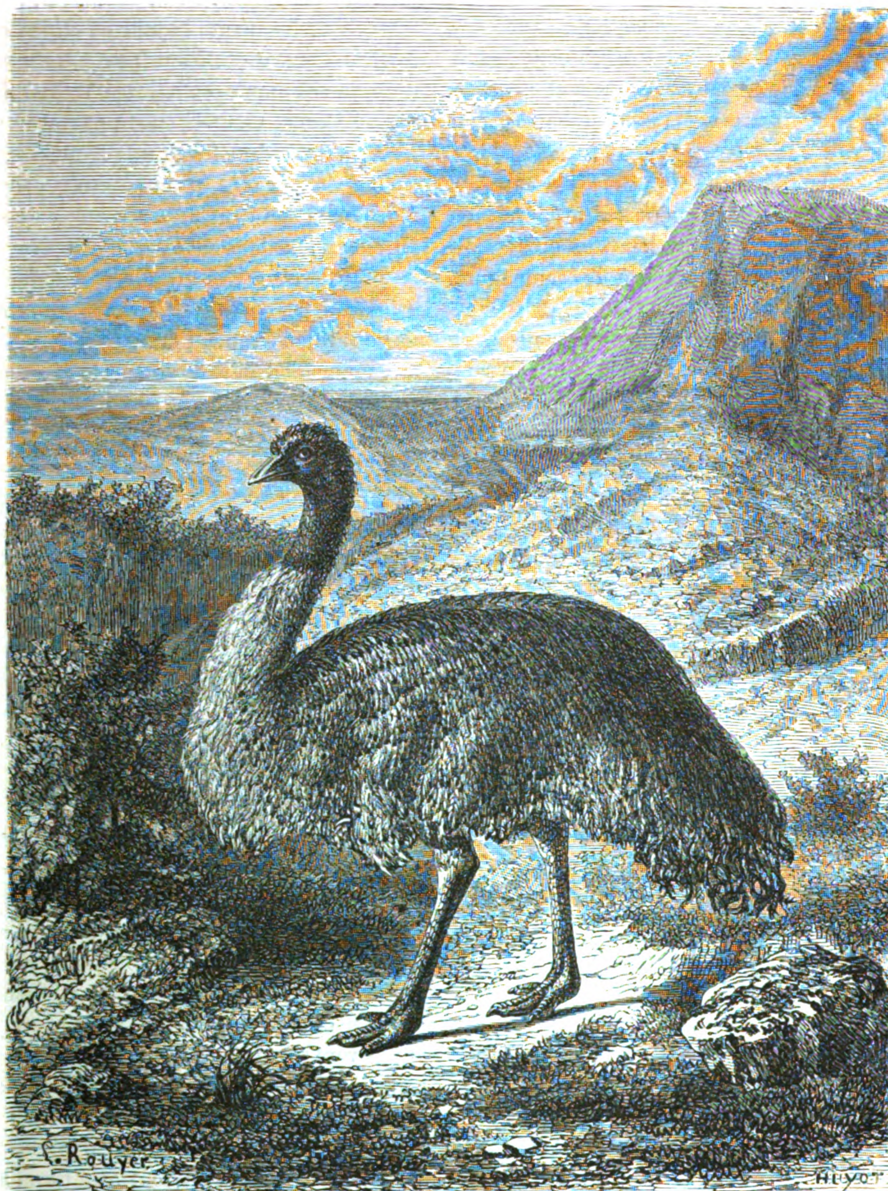
Le Kakatoës sanguinea. — Dessin de Rouyer d'après nature.

Un épisode. — Histoire de deux jeunes coolies chinois : Typoon et Tschimma.

Un an avant la découverte des mines, un bâtiment était arrivé à Melbourne, venant d'Aimoi, un des comptoirs des Anglais sur la côte de Chine, et amenant plus

de cent jeunes Chinois. La rareté des domestiques dans la colonie avait donné l'idée à un capitaine anglais de recruter autant de Chinois que son navire pouvait en porter, et arrivé à Melbourne il avait averti les colons par les feuilles publiques qu'il tenait des domestiques à leur disposition ; il n'exigeait que le remboursement du prix de passage, que les maîtres pourraient ensuite retenir sur les gages futurs.

Mon frère se trouvait en ville dans ce moment-là. Étant en relation d'affaires avec celui chez qui le navire était consigné, il y rencontra ce capitaine Croquemitaine, auquel il demanda des détails sur sa cargaison. Celui-ci, remarquant que mon frère avait une physionomie bienveillante, et apprenant qu'il était dans une heureuse position de fortune, lui fit l'éloge le plus pompeux d'un de ses Chinois, auquel il prenait, disait il, un intérêt particulier, parce que celui-ci l'avait aidé à maintenir l'ordre sur son navire pendant la traversée. Son



Émeu ou Dromée (Casoar d'Australie) (voy. p. 94). — Dessin de Rouyer d'après nature.

protégé avait un frère plus jeune que lui et il leur avait promis de ne pas les séparer. Il les recommanda tous les deux si chaudement que mon frère s'engagea à les prendre à son service. Le même jour ils lui furent présentés, et ces pauvres enfants, dont l'aîné avait dix-huit ans et le plus jeune quinze ou seize (ils paraissaient encore plus jeunes que leur âge), signèrent, par un traité qu'ils ne pouvaient comprendre, une promesse de servir pendant six ans leur nouveau maître, moyennant un salaire de dix livres sterling par année.

Il y avait plus de quatre ans qu'ils étaient à Yéring quand j'y arrivai. Typoon était valet de chambre et cuisinier tout à la fois ; son frère Tsi-ma ou Tschimma avait le soin de la laiterie. Au moyen de quelques mots chinois qu'on avait adoptés d'eux ; de quelques mots français et de beaucoup de mots anglais estropiés, nous

nous entendions très-bien. Tous deux du reste étaient traités le mieux possible et considérés comme les enfants de la maison. Combien de fois ne nous sommes-nous pas divertis à écouter les récits de Typoon sur son pays! C'était ordinairement vers la fin de notre dîner que nous le laissions causer, ou bien pendant que nous prenions le thé du soir. Il restait là, sa serviette sous son bras, riant malicieusement de nos questions, ou s'extasiant quand nous lui donnions des détails sur l'Europe.

L'histoire de ces enfants était touchante. Leur père était un négociant aisé, établi dans une ville distante de seize jours de route de la mer. Typoon aidait déjà son père dans son commerce, il était instruit, savait lire et écrire, et faisait avec des jetons superposés et placés à sa façon des calculs que j'aurais été bien embarrassé de faire aussi vite que lui.

Un jour, un marchand étranger vint faire chez eux un grand achat de thé, et pendant qu'on lui préparait les caisses qu'il avait ordonnées, il pria les deux enfants de lui montrer leur ville et les engagea à l'accompagner chez quelque marchand de confitures. De là, il les emmena hors de la ville, les fit entrer dans une maison, et les amusa jusqu'à ce qu'ils eussent oublié l'heure de sept heures. Or, à sept heures les portes de la ville se fermaient et il n'y avait plus de possibilité pour eux de rentrer chez leurs parents.

L'étranger s'efforça de les tranquilliser, leur promettant de les ramener le lendemain, mais ils se réveillèrent couchés au fond d'un bateau qui descendait vers la mer, et il devait y avoir longtemps déjà qu'ils avaient quitté leur ville natale, car leurs yeux éperdus cherchèrent en vain à reconnaître le rivage. Lorsqu'ils éclatèrent en sanglots et qu'ils commencèrent à crier qu'on les rendît à eurs parents, le patron de la barque leur dit durement qu'ils eussent à se taire, qu'ils étaient de méchants enfants dont le père ne savait plus que faire, et qu'il était chargé par lui de les conduire à Aimoi, pour les embarquer sur quelque navire. Les menaces et la crainte des coups les contraignirent au silence, et, après six jours du plus triste voyage, ils furent amenés à bord du navire anglais qui les transporta à Melbourne.

Typoon et Tschimma étaient arrivés chez nous sans transition pour ainsi dire, sans qu'ils eussent rien perdu de leur caractère primitif ni de leur originalité. Du reste ils étaient bien différents l'un de l'autre : l'aîné était doux et serviable, gai et expansif, et par suite de son premier emploi chez son père, il était fait pour les travaux de la maison. Le second, au contraire, était peu communicatif, violent et irascible, mais actif et courageux. Il aimait les travaux du dehors, se plaisait surtout à monter à cheval et s'en acquittait à merveille, malgré sa petite taille.

Un de ses emplois était d'aider nos charretiers à diriger les attelages de bœufs pour les labours et pour les services si variés qu'on réclame d'eux. Vous savez si les charretiers jurent dans tous les pays : or, les Anglais ont à leur usage un répertoire très-remarquable. Tschimma avait appris ces vilains mots plus facilement que bien d'autres, et rien n'était plus drôle que de l'entendre jurer énergiquement en anglais, fouettant ses grands bœufs pour faire avancer, pendant la saison des pluies, quelque chariot embourbé, lui-même perdu dans des bottes à l'écuyère moitié aussi hautes que lui. Sa figure jaune était affublée d'une casquette de jockey en velours d'où s'échappait par derrière la longue tresse de ses cheveux, qui s'agitait deçà delà à chaque coup de fouet et à chaque juron.

Cette différence de caractère entre eux, l'un doux et réfléchi, l'autre violent et hardi, se manifesta d'une manière bien frappante le jour où on les conduisit de Melbourne à la station. Mon frère les avait remis à la garde d'un de ses employés nommé Wilhelm Kohler, du canton de Berne, celui-ci était à cheval et portait leur léger bagage. Quand ils firent une halte, il tira quelques provisions de son sac, et après avoir préparé son repas il leur donna son couteau pour qu'ils pussent s'en servir à leur tour. La longue route qu'ils avaient faite à travers la forêt déserte sans avoir pu échanger un seul mot avec celui qui les conduisait, avait frappé leur imagination ; ils ne savaient rien, ni du pays où ils allaient, ni de ceux aux mains desquels ils étaient tombés, et ils se croyaient destinés à être mangés par des cannibales. Aussi une discussion sérieuse s'éleva entre eux : Tschimma ayant le couteau en main et voyant leur conducteur assis par terre, sans défense, voulait, tout petit qu'il était, le tuer et se sauver n'importe où avec son frère, tandis que Typoon, au contraire, lui représentait qu'ils ne sauraient où diriger leurs pas et seraient pris par des gens plus méchants peut-être, ou bien qu'ils périraient dans la forêt, mangés par les bêtes dont elle devait être peuplée. Kohler, pendant ce temps-là, faisait tranquillement honneur à son dîner, s'inquiétant peu de leur conversation. Il ne se doutait pas du danger qu'il courait, danger qui eût été réel si le bon sens de Typoon n'avait pas eu raison du courage aveugle de son frère.

Nous avions à la station un magnifique casoar qu'on avait poursuivi et atteint tout jeune encore par une fraîche matinée d'hiver. Il était devenu si familier qu'il était le favori de tout le monde. Quand on montait à cheval, il gambadait sur ses deux longues jambes, élevant son cou et l'abaissant, de même qu'un jeune chien saute à la tête du cheval pour lui témoigner sa joie de la course qu'ils vont faire. On l'avait appelé Tommy, et tout était permis à Tommy.... Quand la porte de la salle à manger était ouverte et que la table était dressée pour le thé, si Typoon avait préparé quelques friandises de sa façon, Tommy avalait tout avant que le Chinois eût eu le temps d'arriver au secours ; de même pour les pruneaux ou les figues que notre cuisinier faisait sécher au soleil. Quand celui-ci venait porter plainte contre le casoar, nous ne savions guère que rire de ses plaintes, et l'oiseau intelligent se rengorgeait, de sorte que les Chinois et lui étaient ennemis personnels.

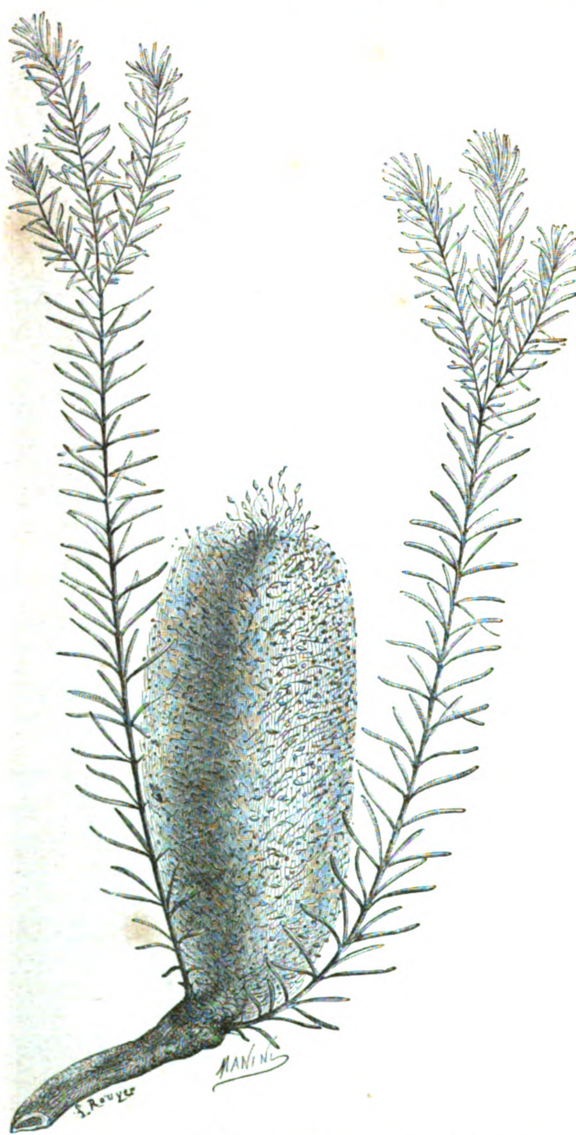
Comme Tommy était plus grand que Tschimma, il l'avait pris particulièrement pour victime ; du plus loin qu'il l'apercevait il lui courait sus, lui donnait de grands

coups de bec dans le dos et souvent même lui pinçait sa longue tresse et la lui tirait en arrière, ce qui mettait Tschimma dans des fureurs qui divertissaient tous les gens. Un jour que l'oiseau agissait avec le Chinois avec son irrévérence accoutumée, Tschimma, qui sortait de la cuisine, tenait à la main, par malheur, une fourchette en fer: dans sa colère, il se précipita sur lui et lui creva un œil. Ce fut une désolation générale à la station, et le lendemain Tommy avait disparu. Jamais on ne retrouva vestige de lui, et nous supposâmes, tant nous lui accordions de sensibilité, qu'indigné de ce traitement, il avait voulu retourner dans le bush, et qu'ayant suivi la longue barrière jusqu'à la rivière, il y était tombé et s'était noyé.

Typoon surtout fut fâché contre son frère; il vint nous trouver pour nous demander s'il n'y avait pas à Melbourne une maison de correction où l'on mît les jeunes garçons méchants. Il nous dit que Tschimma était *no good, no good boy*; que si on lui permettait ainsi de se mettre en colère pendant qu'il était tout jeune encore, plus tard, dans ses fureurs, il commettrait quelque mauvaise action.

Je vous ai dit que Typoon était un lettré. En voici une preuve: nous venions de bâtir une maison neuve pour l'intendant, une maison de bois, mais nous y avions fait construire un joli salon que nous avions tendu de nattes de l'Inde à petits carreaux rouges et blancs. J'avais badigeonné les portes et les fenêtres, le revêtement de la cheminée, et peint au-dessus un paysage d'Europe pour remplacer la glace. Quel ne fut pas notre étonnement en revenant à la station après quelques jours d'absence de voir le cottage neuf tout peint à l'extérieur. C'était l'ouvrage de Typoon qui avait employé tout le restant des couleurs; il avait fait de l'ornementation chinoise et mis partout des inscriptions dont il nous donna l'explication. Celle de la porte d'entrée était originale :

« Étranger, sois le bienvenu, entre, assieds-toi, bois et mange, après cela tu seras bon si tu t'en vas. » Sur la porte de la chambre à coucher, une poétique invocation aux songes de la nuit. Quand il nous eut traduit toutes ces sentences, nous les lui demandâmes dans sa langue. Il s'en défendit quelque temps; enfin il prit une pose étudiée et nous les récita d'une voix nasillarde, s'accompagnant de gestes réguliers des deux mains, tandis qu'il balançait la tête de droite à gauche pour marquer le rythme et la mesure. Évidemment c'étaient des vers qu'il avait appris dans son enfance.... peut-être les inscriptions qui se trouvaient sur la maison de son père.



Feuillage et cône du Banksia latifolia. — Dessin de Rouyer.

A mesure que les gages de tous les domestiques avaient augmenté, par suite de la prospérité croissante de la colonie, nous avions aussi augmenté ceux de nos deux Chinois. A la fin de leur temps d'engagement, ces gages accumulés devaient leur constituer ce qu'ils nous disaient être une petite fortune dans leur pays. Quand nous leur demandions s'ils se réjouissaient d'y retourner, ils nous répondaient qu'ils n'y retourneraient jamais, qu'ils ne sauraient faire en Chine un si long chemin sans risquer d'être trompés, volés et peut-être tués en route. Déjà ils s'étaient habitués à considérer l'Australie et Yéring en particulier comme une seconde patrie: quant à Typoon, sa seule inquiétude était de savoir s'il pourrait un jour s'y marier.

Nous leur avions donné à différentes reprises des poulains qu'on ne voulait pas laisser à leurs mères, et que Tschimma avait nourris avec le surplus du lait de ses vaches. Ces poulains étaient devenus grands, ils les avaient fait dresser, et le dimanche, les deux frères, vêtus de leur mieux, s'en allaient faire des visites aux fermiers des environs. Un de ceux-ci, un Irlandais du nom de Murphy, dont tous les chevaux avaient été surmenés, se mit en tête d'emprunter un de ceux de Typoon. La fille de Murphy avait fait la conquête du Chinois; elle prit son air le plus gracieux pour le lui demander :

« Vous êtes bien bon, Typoon, vous prêterez votre cheval à papa; il veut vous l'acheter plus tard pour trente livres; papa vous aime bien, moi aussi, mister Typoon. »

Et Typoon ravi leur laissait Whitetoot, revenait à pied et recevait les quolibets de Tschimma, qui lui disait qu'il était un imbécile et qu'il aurait dû demander l'argent avant de donner le cheval.

Tant que le cheval fut en bon état, Typoon revenait chaque dimanche enchanté de ses amis ; quand il fut maigre et incapable de travailler plus longtemps, Murphy le lui rendit en lui disant qu'il n'était pas bon, et sa fille eut l'air de se fâcher de ce qu'il osait lui faire les doux yeux. Le soir, il ramena son cheval éreinté, et lorsque nous lui demandâmes en plaisantant des nouvelles de ses amours, le pauvre garçon, du ton le plus



Banksia latifolia [1]. — Dessin de Rouyer.

affecté, répondit dans son bref langage : *Oh! Murphy, no good man, miss Murphy, no good!* (Oh! Murphy n'est pas bon, miss Murphy n'est pas bonne!)

L'histoire de ces deux jeunes enfants donne la mesure de tout ce qu'il y a d'inhumain à favoriser le trafic colonial des importations de créatures humaines.

H. DE CASTELLA.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Cet arbre, propre à l'Australie, appartient à la famille des Proténiées; l'élégance de son feuillage le fait cultiver dans les serres d'Europe. Son cône terminal, qui remplace la fleur, ayant la double propriété de s'enflammer avec rapidité et de se consumer très-lentement, tient lieu d'amadou aux indigènes. Ils portent souvent, dans leurs courses, quelques-uns de ces cônes tout allumés.



Indigènes australiens (province de Victoria) ; l'un d'eux porte un bouclier en écorce d'eucalyptus ou de banksia. — Dessin de Riou d'après une photographie

SOUVENIRS D'UN SQUATTER FRANÇAIS EN AUSTRALIE[1],

(COLONIE DE VICTORIA)

PAR M. H. DE CASTELLA.

1854-1859

Les sauvages australiens.

Vous avez lu déjà sans doute une foule de descriptions où les naturels de l'Australie sont dépeints sous les plus tristes couleurs. Race ignoble, a-t-on dit, et plus rapprochée de la brute que de l'homme! Pauvres noirs, ils sont, il est vrai, d'une race bien inférieure à la nôtre, mais nous devons les plaindre plutôt que les mépriser. Cette race, restée la même pendant des siècles, qui s'efface en quelques années à la seule apparition des blancs, n'offre-t-elle pas matière à nos étonnements? Bientôt ils ne seront plus, et pourtant c'étaient des hommes aussi, faibles et inoffensifs. Dieu leur avait moins donné qu'à nous, est-ce à nous de juger?.... Et quand, leur apportant nos vices seulement en échange de leur sol, de leur liberté et de leurs chasses, nous les avons forcés à désirer de voir leur race tout entière s'éteindre, à refuser d'élever plus longtemps leurs enfants, est-il noble à nous de leur jeter une sentence de réprobation? Intéressés à leur ruine, nous sommes juge et partie à la fois.

Si les habitants de l'Australie se sont maintenus à l'état de nature, si l'on ne trouve chez eux aucune idée de propriété, et même peut-être aucune idée religieuse, cela tient aux conditions dans lesquelles ils ont vécu dès l'origine. Quelle propriété aurait pu se créer l'Australien? La terre sur laquelle il vivait ne produisait ni le blé, ni le riz, ni aucune racine dont il pût se nourrir. Aucun fruit ne pendait aux arbres, sinon quelques petites groseilles à quelques pauvres buissons. En revanche, l'opossum, le kanguroo, l'écureuil, le chat sauvage et des oiseaux de toute espèce étaient si nombreux qu'il n'avait pour ainsi dire qu'à étendre la main pour les atteindre. De plus, Dieu, qui semblait lui avoir tant refusé, lui avait donné en compensation un doux climat qui lui permettait de vivre sans abri; et nul animal méchant, à part quelques rares serpents, ne lui inspirait de crainte. Pour lui un jour suivait l'autre, sans faim et sans hiver; ses provisions étaient les mêmes en toute saison, cachées au tronc de quelques arbres. Rien autour de lui ne pouvait s'améliorer ni augmenter, rien ne pouvait par conséquent l'engager à travailler, à penser, à prier.

Voici un fait qui prouvera suffisamment que l'état de nature dans lequel vivaient les sauvages d'Australie était la conséquence de la pauvreté de leur pays, en même temps que de l'absence du froid et de la faim. En 1836, lorsque Batman arriva avec ses compagnons, ils virent parmi les natifs qui regardaient avec étonnement leur débarquement, un homme de haute taille, mais dans lequel il eût été difficile de reconnaître un Européen. Cet homme, quand ils l'eurent accosté, parut sortir de sa léthargie, et, répétant les mots qui lui étaient adressés, il semblait chercher des idées oubliées depuis longtemps. Petit à petit il parvint à se faire comprendre en anglais. C'était un nommé Buckley, qui avait été soldat dans un régiment du roi, et qui, condamné pour insultes envers un supérieur, avait fait partie du convoi de déportés du colonel Collins : il s'était échappé lors du débarquement sur la côte de Port-Philipp en 1803, avait été recueilli par les noirs, qui l'avaient admis parmi eux, et il avait vécu ainsi pendant trente-trois ans, adoptant tout à fait leur manière de vivre et oubliant jusqu'à sa propre langue. Si le pays eût été par lui-même susceptible d'amélioration, si Buckley avait éprouvé d'autres besoins que ceux des natifs, n'aurait-il pas apporté quelques modifications au genre de vie de la tribu dont il faisait partie?

De toute la tribu de la Yarra, autrefois nombreuse, il ne reste aujourd'hui que dix-sept individus. Si vous consultez une carte anglaise détaillée de Victoria, vous y remarquerez un emplacement ainsi désigné : *Reserve for the blacks*. « Réserve pour les noirs. » C'est tout ce qu'on leur a laissé de leur ancien territoire, et c'est sur la carte seulement que ces quatre mots semblent avoir une intention philanthropique, car c'est une horrible contrée : la plus horrible que j'aie jamais vue en Australie, et, chose curieuse, elle est enclavée dans la portion la plus riche du pays. Or, comme les noirs n'ont jamais établi leurs campements que dans les pays riants, au bord des ruisseaux ou des rivières, et sous les grands gommiers qui leur fournissent leur gibier, ils sont restés sur les bords ouverts de la Yarra, et ils vivent tantôt sur nos terres, tantôt sur celles de nos voisins. Ce sont eux qui nous fournissent de canards et de poisson. En échange nous leur donnons de la poudre et du plomb, et, quand ils viennent demander quelque chose à la porte de nos cuisines, ils ne sont jamais renvoyés mécontents.

J'avais tellement entendu parler de leur laideur que je fus étonné de les trouver beaucoup mieux que je ne m'y attendais. Ce sont les femmes surtout qui sont laides, car parmi les hommes quelques-uns sont grands et bien faits. Leur démarche lente et molle n'est pas sans noblesse, et ils posent le pied à plat avec une solennité qui me rappelait le pas des acteurs tragiques sur la scène.

1. Suite. — Voy. page 81.

Quand ils demandent un aliment, un secours, c'est simplement et la tête levée, souvent avec une intonation de voix câline, mais sans bassesse.

Ces pauvres gens sentent cependant bien leur infériorité. Résignés à disparaître du sol, si vous leur demandez aujourd'hui ce qu'ils deviennent après la mort, ils vous répondent qu'ils renaissent sous la forme d'un blanc. *You my brother long time dead* (Vous mon frère longtemps mort), me disait un vieux d'entre eux, et cela avec une sorte d'amitié respectueuse. Pauvres noirs, c'est leur croyance aujourd'hui; ils disent mélancoliquement comme autrefois les sauvages d'Amérique : *White fellow come, black fellows all gone....* (Homme blanc venu, hommes noirs tous partis); mais ils ajoutent comme pour s'en consoler : *By and bye all black fellows white men* (Petit à petit tous les noirs hommes blancs).

Les noirs reconnaissent la famille; chacun d'eux n'a qu'une femme, mais ils ne se marient pas dans leur propre tribu. Quand un jeune homme veut se marier, il enlève une des filles d'une tribu voisine; un combat simulé a lieu entre les deux tribus; la lutte se termine par de grandes danses, et la femme reste à son ravisseur. Ils vivent campés par troupes, et maintenant que les tribus sont peu nombreuses, par tribus entières. Ils ne se construisent pas de huttes permanentes; l'été, de simples branches de gommier entassées et appuyées contre quelques bâtons plantés en terre les garantissent du soleil et du vent chaud. L'hiver, ils détachent des arbres de grands lambeaux d'écorce de huit à dix pieds de hauteur, qui ont pour largeur toute la circonférence du tronc, et avec ces écorces ils se font un abri qu'ils opposent au côté d'où vient la pluie et qu'ils déplacent si le vent vient à changer. Accroupi sur la terre nue, dans la peau d'opossum qui lui sert de lit et de vêtement, chacun d'eux a son feu devant lui.

Aujourd'hui ils ont des fusils et se servent de petites haches pour faire leur bois et couper leurs écorces; autrefois ils n'avaient que des armes en bois de fer et leurs hachettes étaient des pierres aiguisées attachées au bout de petits bâtons comme les silex des anciens Celtes.

Leurs armes sont terminées par des sortes de crochets ou de harpons au moyen desquels ils retirent les opossums et les chats sauvages des creux des arbres où ces animaux se tiennent cachés durant le jour. Leur adresse pour monter sur les gommiers est bien remarquable. Ces arbres ont un tronc droit et souvent dépourvu de branches jusqu'à vingt et trente pieds de hauteur; ils sont d'ailleurs trop gros pour qu'on puisse les embrasser.

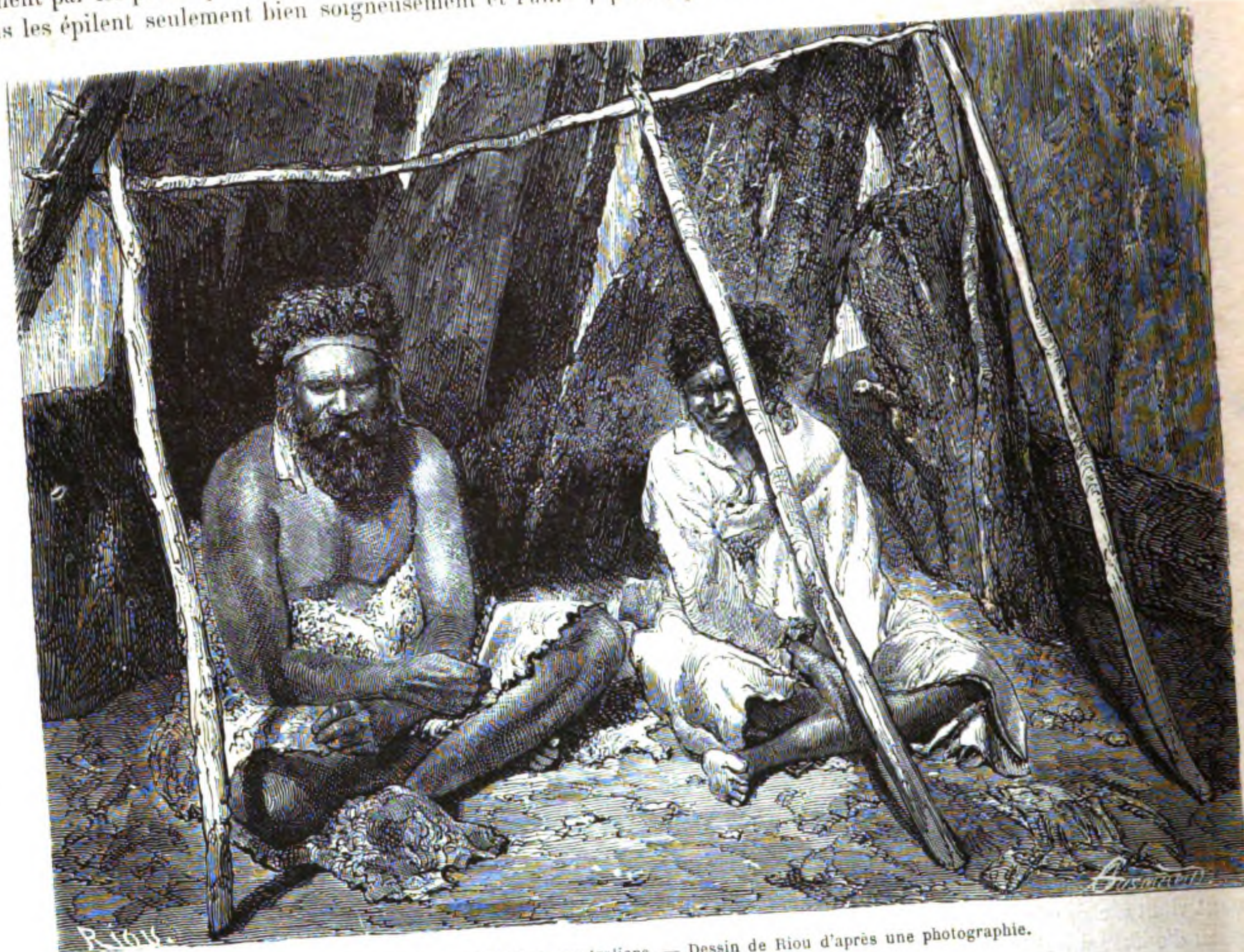
Voici la manière dont les sauvages australiens se tirent de cette double difficulté. Le noir s'assure d'abord, par la présence de débris au pied d'un arbre, qu'il y trouvera une proie; alors il assujettit sa lance derrière son dos et fait avec sa hachette, dans l'épaisse écorce, trois entailles superposées, à un pied et demi de distance l'une de l'autre. Il place dans la plus élevée la main droite d'abord, dans la plus basse l'orteil du pied droit, dans l'entaille intermédiaire le pied gauche, et, de la main gauche, qui est libre, il fait une entaille au-dessus de celle dans laquelle sa main droite est placée. Ensuite il met sa hachette dans sa bouche, place sa main gauche dans la dernière entaille qu'il vient de faire, et, reprenant la hachette de la main droite, il fait une entaille nouvelle. Remettant alors encore sa hachette dans sa bouche, il se soulève sur ses deux mains et, plaçant le pied droit dans l'entaille où était primitivement la main droite, il est monté d'un échelon. Ce sont de vrais échelons qu'il se creuse ainsi dans le tronc de l'arbre, échelons où il place successivement les mains et les pieds. Rien n'est plus curieux que de voir son corps noir et maigre se détachant sur le gommier blanc, tous les muscles tendus, cramponné à l'écorce par l'extrémité seulement des membres.

Quand il est arrivé au nid de l'animal, il harponne le malheureux dans son trou, le retire et lui brise la tête contre le tronc en criant et riant de joie; puis il le jette à sa *lubra* (sa femme), et redescend comme il est monté. Cette fois, les entailles étant déjà faites, il met autant d'agilité que s'il descendait une échelle.

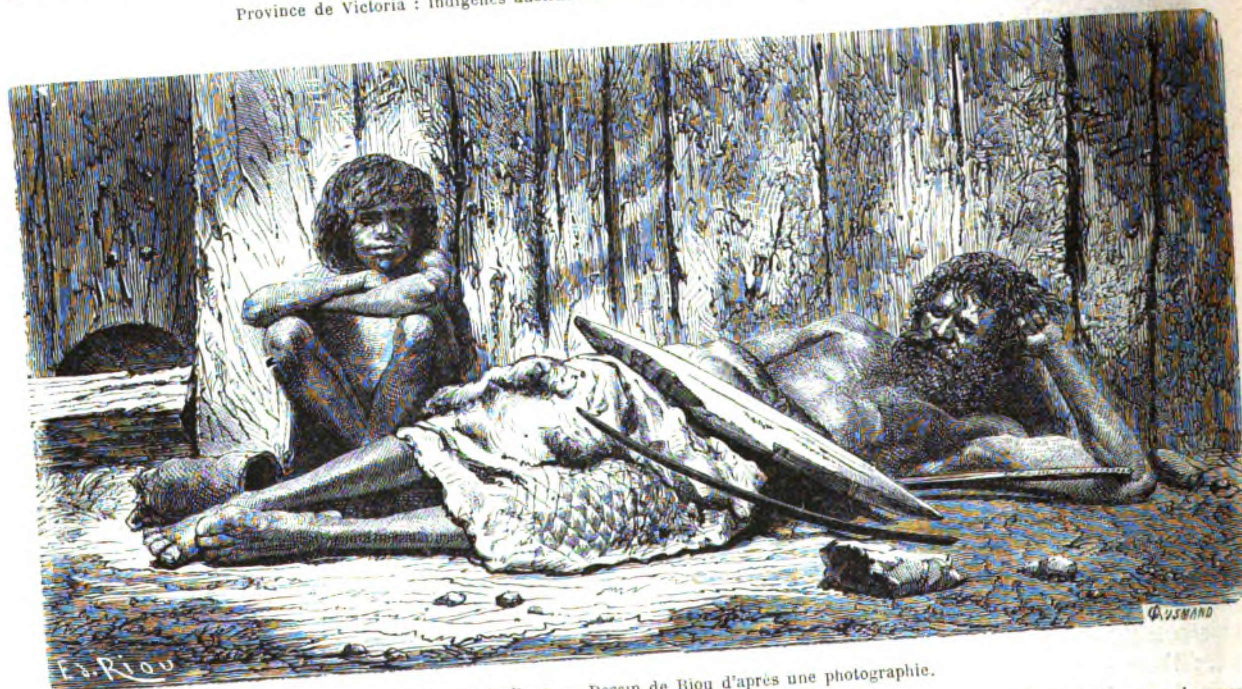
C'est la femme qui porte ensuite l'animal ou les animaux, si le noir a continué sa chasse. C'est elle qui porte tout, son dernier-né, dans un panier de jonc suspendu à son cou, le gibier tué dans une main et dans l'autre la branche de gommier allumée qui leur sert à faire un nouveau feu lorsqu'ils vont camper ailleurs. L'homme marche en avant, portant ses armes seulement; la femme vient ensuite, puis les enfants par rang de taille, tous les uns derrière les autres, comme font les kanguroos et les cygnes noirs. Sans doute cet usage vient aux natifs de la crainte des serpents, car où le premier a passé, les autres peuvent marcher sans danger. Jamais on ne rencontre plusieurs noirs de front, même quand ils sont très-nombreux. Lorsque toute la tribu voyage à travers les plaines, on voit de loin une longue file noire se mouvant au-dessus des hautes herbes.

Leur pêche à l'anguille dans les lagunes est un spectacle original. Figurez-vous par un chaud soleil, sous le ciel gris blanc des jours d'été des pays chauds, huit ou dix de ces sauvages à la peau luisante et d'un ton noir cuivré qui tranche sur tous les autres tons un peu monotones de la nature. — Debout dans l'eau jusqu'à mi-jambe ou jusqu'à la ceinture, ils tiennent dans chaque main une lance avec laquelle ils fouillent le fond de l'eau, se balançant et réglant leurs mouvements sur la mesure parfaitement marquée d'un de leurs chants saccadés. Quand ils ont traversé une anguille avec une de leurs lances (ce qu'ils sentent au mouvement qu'elle fait en se débattant), ils la transpercent avec l'autre lance dans un autre endroit, et, tenant les deux pointes écartées, ils la jettent sur la terre à l'un d'eux, qui les met toutes en tas. Ils en prennent de cette façon des quantités vraiment prodigieuses, et en font d'horribles grillades. Ces pauvres gens n'ont pas de casseroles pour préparer leur dîner : ils placent leur gibier ou leur poisson sur les braises recouvertes d'un peu de cendres, et le mangent quand il est cuit. Ils n'écor-

chent par les petits quadrupèdes qu'ils rôtissent ainsi, ils les épilent seulement bien soigneusement et l'animal cuit dans son jus; ce qui fait tendre sa peau à tel point, qu'il ressemble à une petite outre pleine. La cui-



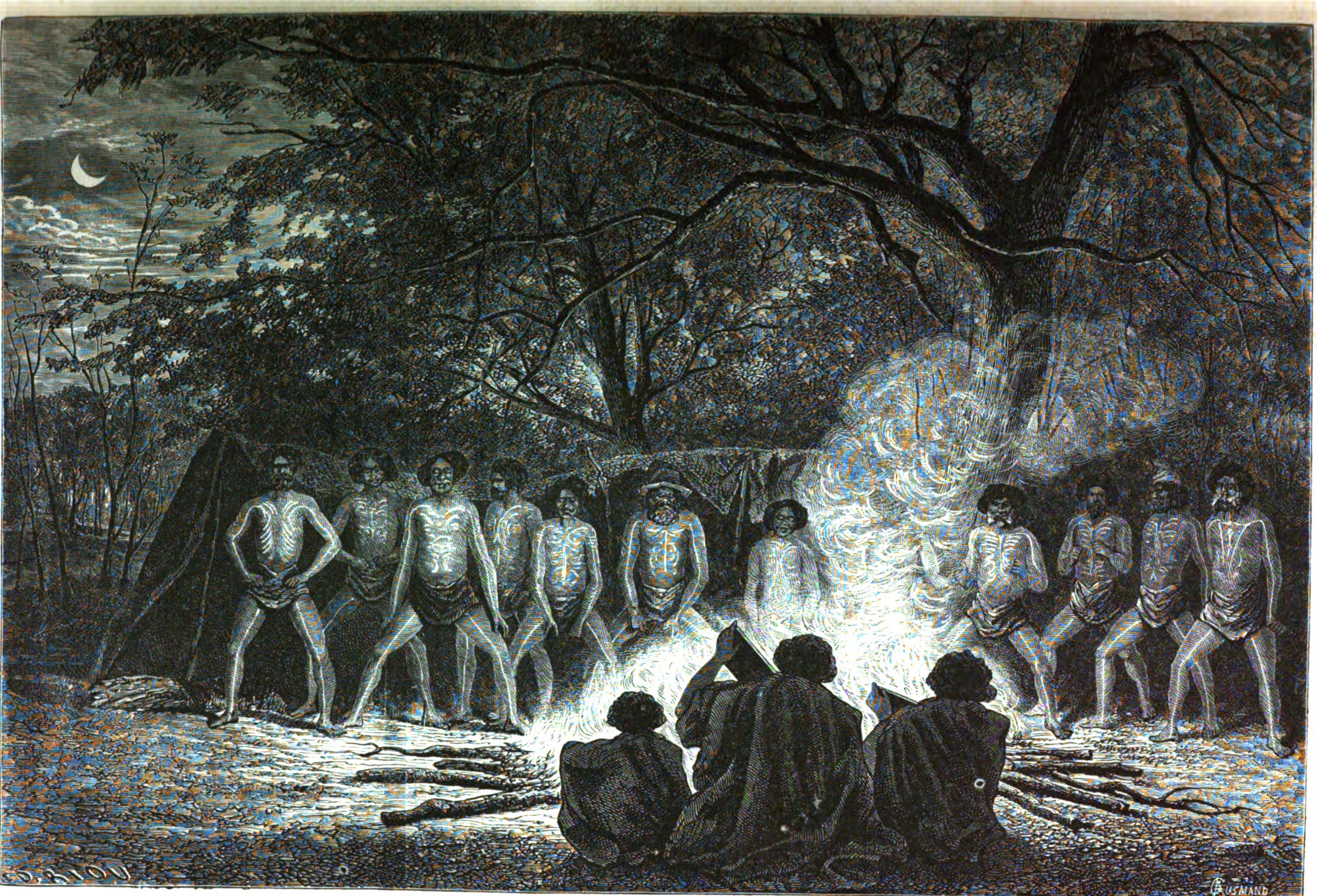
Province de Victoria : Indigènes australiens. — Dessin de Riou d'après une photographie.



Indigènes australiens. — Dessin de Riou d'après une photographie.

sine ainsi préparée est fort laide à voir, mais très-bonne à manger, pourvu qu'on n'ait pas trop de préjugés.

Tout le monde a entendu parler de l'adresse des sauvages à voyager sur les rivières dans des canots d'écorce



Danse des indigènes australiens. — Dessin de Riou d'après une photographie.

Pour faire ces canots, ils prennent un gommier (eucalyptus) dont le tronc est recourbé, l'écorce a un peu moins d'un pouce d'épaisseur, ils coupent cette écorce en dedans de la courbe, perpendiculairement, et ils prolongent cette coupure tout autour du tronc, en haut et en bas. Avec le manche de leur hachette, ils détachent l'écorce de l'arbre et ils la portent au bord de l'eau. Là ils placent en travers, pour la maintenir écartée, des morceaux de bois fixés au bord intérieur et ils mettent leur canot à l'eau. Quelquefois, quand ils n'ont pas pu trouver un arbre très-recourbé et que par conséquent l'avant et l'arrière sont presque à fleur de l'eau, ils pétrissent de la terre glaise et font un petit rebord intérieur pour empêcher l'eau d'entrer. Deux personnes seulement peuvent se tenir dans un canot ordinaire; leur lance leur tient lieu de rame, et ils s'en servent avec une adresse vraiment merveilleuse.

Lors de la découverte des mines, quand le gouvernement de Victoria manqua d'hommes pour faire la police et pour escorter les convois d'or, un grand nombre d'entre eux fut incorporé dans les troupes à cheval qui furent organisées à cette époque. Ils n'y restèrent pas bien longtemps, parce que la discipline ne leur convenait pas et qu'ils aiment trop l'*eau de feu;* mais ils étaient bons cavaliers et intelligents. Si leurs beaux habits avaient pu les charmer plus longtemps, si le souvenir de la vie du bush avait pu s'éteindre chez eux, ils auraient peut-être rendu de plus longs services.

Invitation. — Une nuit à la belle étoile. — Préparatifs pour recevoir des visites à Yéring.

(M. de Castella et son frère avaient été très-bien accueillis par le colonel anglais A..., qui habitait une charmante maison près de Melbourne, Fairlie-House. Ils invitèrent ce gentleman, ainsi que sa femme et ses filles, à venir passer quinze jours à Yéring. Plusieurs autres personnes, J. Lloyd d'Avenel, un capitaine du régiment de la reine et sa femme, furent en même temps priés, par lettre, de se joindre à la famille A.... On comprend tout ce que ces sortes de réunions ont d'attrait pour les Européens dans les contrées lointaines : M. de Castella a pris plaisir à en décrire une pour montrer que l'Australie est quelquefois « autre chose qu'un pays de sauvages et de kanguroos. »)

Pour recevoir tout ce monde, il nous fallait faire quelques préparatifs, et mon départ immédiat pour Yéring fut décidé. Mon frère restait en ville (à Melbourne) pour terminer ses affaires et faire charger les provisions sur notre chariot.

J'avais, pour retourner à la station, trente-cinq milles à parcourir à travers la forêt, et, comme je n'avais fait cette route qu'une seule fois et sans donner grande attention aux différentes traques que nous avions prises, je comptais beaucoup plus sur l'intelligence de mon cheval que sur moi-même. Paul m'accompagna jusqu'à l'entrée du bush, c'est-à-dire jusqu'à environ deux lieues de la ville, et là, me serrant la main, il me conseilla encore une fois de lâcher la bride quand j'arriverais à quelque embranchement. Il était alors plus de quatre heures de l'après-midi, et comme il devait faire nuit à sept, je n'avais pas de temps à perdre. Tant que je vis le soleil passablement élevé, je n'éprouvai pas la moindre inquiétude, et je galopais joyeusement sur la route sablonneuse, laissant ma monture choisir la droite ou la gauche à son gré. Mais, quelque rapide que soit un cheval, il faut un certain temps pour faire dix lieues, et je n'étais pas encore arrivé au ruisseau qui nous servait de limite que je voyais déjà le soleil descendre rapidement vers l'horizon.

Différentes routes abandonnées venaient aboutir à celle que je suivais; ces routes avaient servi pour transporter les bois préparés par les scieurs, qui peuvent, moyennant un droit qu'ils payent au gouvernement, aller exercer leur industrie sur tous les terrains non achetés. C'étaient ces routes surtout qu'il me fallait éviter, et cela était d'autant plus difficile, que toutes se dirigeant de l'intérieur vers la ville, elles rejoignaient la route principale presque parallèlement.

Arrivé à un ruisseau qu'on traversait dans l'endroit le plus large et par conséquent le moins profond, j'eus plusieurs de ces embranchements en face de moi, et la crainte de me tromper me faisant douter de mon cheval, je lui fis sentir la bride et lui fis prendre celui de ces chemins qui me parut être le nôtre. Sotte chose que le doute en pareil cas! Je ne reconnus bientôt plus rien autour de moi; mais, espérant arriver à la petite plaine que je devais trouver en avant de notre ruisseau, je galopais toujours. Je remarquai cependant, d'après la position du soleil, que je devais être trop à droite, et je pris le premier chemin que je trouvai sur ma gauche. Ma pauvre bête galopait parce que je l'y forçais impitoyablement, mais je sentais bien à son allure qu'elle n'était plus animée par la joie d'arriver à son pâturage. Bientôt le soleil disparut derrière les arbres, et je commençai à croire qu'il me faudrait passer la nuit dans le bush.

La nuit tombait, en effet, quand j'arrivai à une hutte de scieurs abandonnée. Résigné à coucher à la belle étoile, je me décidai à en profiter pour enfermer mon cheval, de crainte qu'il ne reprît seul le chemin de la station. Nouveau colon, je ne savais pas encore le moyen de faire des entraves avec les étrivières. Quand j'eus mis pied à terre, j'enlevai la selle, je fis un licol de la bride et laissai brouter ma monture sans lui lâcher les rênes.

Quant à moi, un cigare me tint lieu de souper. Nous entrions dans la nouvelle lune, par conséquent elle ne me prêta pas longtemps sa lumière; quand elle eut disparu, je barricadai mon cheval dans la hutte, et j'allumai un bon feu auprès duquel je m'installai, appuyant ma tête sur ma selle.

Mais que faire en un gîte à moins que l'on ne songe?

Je songeai au présent, au passé, à l'avenir, au contraste de cette nuit avec ma soirée de la veille, écoutant dans le silence de la nature le bruit des grenouilles et le cri mélancolique du morepork, gros oiseau gris qui produit les mêmes notes que notre coucou d'Europe.

Lorsque le jour parut, je sellai mon cheval, et, décidé à ne pas me perdre davantage, je revins sur mes pas jusqu'à l'embranchement où je m'étais trompé la veille. Là, je le laissai faire à sa tête, et cette fois il repartit léger et animé sur la bonne route.

A huit heures du matin, l'ami Typoon me servait un bon déjeuner, pendant qu'il me répétait en riant de ma mésaventure : *Oh! mister Hubert, no good sleep bush, bush no good* (Il ne pas bon de dormir dans le bush; bush pas bon).

Nous commençâmes aussitôt les préparatifs pour la réception de notre monde. Par ordre de mon frère, l'intendant alla dans l'intérieur chercher un troupeau de bétail maigre, acheté pour la station, et nous transportâmes tout notre établissement personnel dans sa maison à peine terminée. Typoon était ravi de l'annonce d'une compagnie aussi nombreuse; il allait devenir un homme important, et, de plus, on lui donnait un des fils du vigneron pour marmiton.

Au bout de deux jours, tout resplendissait de propreté dans le cottage destiné aux dames seulement. Le chariot aux provisions était arrivé; sur ce chariot se trouvait un piano que nous plaçâmes dans le salon. Typoon reçut un complément de vaisselle, la cave un renfort de vins de France. Bref, tout était prêt, et je repris le chemin de Melbourne pour avoir le plaisir de faire la route avec nos amis.

La vie fashionable dans le bush.

Quand j'arrivai le soir à Fairlie-House, je trouvai tout le monde dans les meilleures dispositions pour le départ du lendemain. Lloyd était arrivé d'Avenel, et la société des dames se trouvait augmentée encore d'une jeune dame française débarquée de la veille. Fille d'un officier supérieur de l'intendance française et femme d'un officier anglais, alors inspecteur d'une des mines de Victoria, Mme B.... arrivait de France où elle était restée dans sa famille jusqu'à ce que son mari eût préparé leur *home* en Australie. M. B.... était grand ami des hôtes de Fairlie-House, et comme il ne pouvait rejoindre sa femme avant une dizaine de jours, il fut décidé qu'elle viendrait l'attendre à Yéring.

Après le déjeuner qui servit de rendez-vous général, on s'organisa pour le départ. Quatre de nos dames devaient faire la route à cheval, escortées par cinq cavaliers. Acland A.... conduisait en voiture sa mère et Mme B...; ensuite venait une sorte de fourgon avec quelques domestiques.

Nous fîmes halte à moitié chemin. Guillaume de P.... était venu d'Yéring à notre rencontre, et notre joyeuse compagnie d'amazones et de cavaliers, assise sur l'herbe de la forêt australienne, aurait pu faire le sujet d'un charmant tableau. Attachés tout autour de nous, chacun à un arbre différent, nos chevaux complétaient la scène. Bientôt nous nous remîmes en marche, et, reprenant une allure animée, nous arrivâmes à la station longtemps avant le coucher du soleil.

Aujourd'hui tout est bien changé à Yéring. Le cottage en bois fait humble figure à côté d'une élégante habitation en briques, attendant le jour où il sera condamné à disparaître pour cause de vieillesse, et Typoon et son frère, qui cultivent ensemble une petite ferme sur la station, sont remplacés par des domestiques anglais. Aussi notre arrivée alors avait-elle un charme de bonhomie qu'elle n'aurait plus de même aujourd'hui.

Du plus loin qu'il nous aperçut, Typoon, vêtu de ses plus beaux habits, courut au-devant de nous, criant et riant de joie et répétant à chaque instant : *Oh! very good, very good you come* (Vous êtes les très-bienvenus). Chacun lui adressait un mot amical, chacun riait de ses courbettes et de ses *very good*. Quand Mme A.... fut descendue de voiture, il alla à elle et dans sa joie lui tendit la main, qu'elle prit amicalement pendant qu'il répétait toujours : *Very good you come*. Son mouvement nous fit beaucoup rire; il semblait que c'était lui-même qui recevait tout ce monde. En quittant la main de Mme A..., il se dirigea tout courant vers sa cuisine, en criant : *Dinner very good, plenty dinner very good* (Le dîner très-bon, copieux, dîner très-bon). Nous fûmes obligés de le calmer un peu, afin de laisser à nos dames le temps de s'installer chez elles, et nous allâmes nous organiser dans la maison neuve de l'intendant.

Après un laps de temps suffisant, nous revînmes au cottage. Nos dames nous attendaient, en toilette du soir, et miss A.... faisait déjà résonner le piano sur lequel elle avait retrouvé sa musique apportée par son frère.

Jugez si notre dîner fut gai! Typoon l'avait ordonné avec une prodigalité telle, que, lorsque la table ne put plus recevoir ses mets, il en couvrit la desserte. Nous nous récriâmes sur ce qu'il se donnait trop de besogne; mais il prit un air de dignité offensée, disant que cela était convenable pour l'honneur de son maître, et qu'il aurait pu faire encore bien davantage.

On se retira de bonne heure; si habituées qu'elles fussent à monter à cheval, quatorze lieues d'une traite devaient avoir un peu éprouvé de jeunes personnes.

Le lendemain, après le déjeuner, comme il nous fallait beaucoup de chevaux de rechange, on décida de rassembler tous ceux de la station dans les yards. Nous partîmes tous ensemble, et, laissant nos dames sous la conduite de Lloyd, d'Acland et du capitaine, Guillaume, Paul et moi nous nous mîmes à la recherche de différents *mobs* de chevaux pour les réunir en un seul troupeau à l'extrémité de la grande plaine.

Nos amis suivaient en nous attendant la bordure des collines, lorsque tout à coup nous débouchâmes, chassant à fond de train tous les chevaux devant nous. D'ordinaire, on évitait de déranger le bétail en passant à travers les pâturages, mais ce jour-là ce fut une course effrénée, et de tous côtés, du milieu des grandes herbes, le bétail, effrayé de nos cris et de nos claquements de fouets redoublés, s'enfuyait vers les collines, d'où, chevauchant ensemble, nos invités dominaient toute la scène.

Lorsqu'ils furent tous rassemblés, on sépara les chevaux dressés, afin de les garder tous à notre disposition

enfermés dans un grand clos, et bientôt l'air retentit de leurs hennissements. Retenus derrière les clôtures et la tête tristement passée au-dessus des barrières, ils semblaient envoyer leurs adieux à leurs amis, qui, rendus à la liberté, retournaient au galop vers leurs pâturages.

Je voudrais pouvoir vous dépeindre l'expression de gaieté, d'énergie, de liberté qui se lisait sur chacun de nos visages. En Europe, nos gens auraient tranquillement amené nos chevaux dans nos écuries; à Yéring, c'était nous-mêmes qui nous chargions de les réunir, à l'aide de nos grands fouets, à travers la plaine étincelante de soleil, et le petit troupeau conquis restait là, hennissant et la crinière au vent, tous propres et brillants comme le sont les animaux nourris d'herbe seulement, et n'attendant plus que leurs brides et leurs selles qu'apportaient nos domestiques.

On était rentré au cottage pour l'heure du *luncheon*, et on discuta l'emploi de la soirée.

A six milles environ de nos habitations, en remontant la rivière, nous avions un endroit fameux pour la pêche, c'était une presqu'île formée par un double circuit de la Yarra, déjà baptisée du surnom de *Pic-nic point*. Notre *break* fut amené attelé de quatre chevaux; mon frère, prenant les rênes en main, partit en avant, emmenant les dames, et nous suivîmes à pied avec nos fusils, pour gagner en chassant le lieu du rendez-vous.



Une partie de pêche à la ligne dans la province de Victoria. — Dessin de K. Girardet d'après l'album de M. de Castella.

En été, nos plaines sont couvertes de cailles, tellement qu'un adroit chasseur peut aisément en tuer trente par heure; mais, comme nous étions déjà en automne, il ne restait plus que quelques retardataires. En revanche, déjà les premières bécassines étaient arrivées, et nous abattîmes des unes et des autres de quoi composer des brochettes bien fournies.

A notre arrivée à *Pic-nic-point*, nous trouvâmes nos jeunes dames assises sur l'herbe et groupées ensemble sous un grand gommier qui surplombait la rivière. L'une d'elles tenait en main un volume de Longfellow et faisait la lecture aux autres, tandis que mon frère recueillait du bois mort pour chasser les moustiques en allumant du feu, et que Mme A.... présidait au déballage de nos provisions. Mme B..., étant la dernière arrivée dans la colonie, tenait à prendre le premier poisson, aussi elle était déjà la ligne en main. Malgré l'avis répété qui lui était donné, que le poisson de la Yarra ne mordait pas avant le coucher du soleil, elle fouettait sans cesse la rivière de son amorce inutile.

En Europe, les pêcheurs à la ligne se retirent lorsque la nuit arrive. En Australie, au contraire, dans plusieurs rivières, car toutes ne sont pas peuplées des mêmes poissons ni soumises aux mêmes lois, c'est alors qu'ils se mettent en campagne. Tant que le soleil est au-dessus de l'horizon, on ne prend pas le plus petit poisson; mais,



Chasse au kanguroo. — Dessin de Karl Girardet d'après l'album de M. de Castella.

sitôt qu'il commence à disparaître, le bouchon disparaît aussi et on capture de gros *black-fishes*. Alors il faut être prompt, car, pendant deux heures au moins, on n'a pour ainsi dire qu'à jeter sa ligne et à la retirer. On place au travers du bouchon, pour mieux le distinguer dans la nuit, une plume blanche de kakatoës. Souvent au lieu d'un poisson on prend une énorme anguille. Celles-ci causent au nouveau venu de fortes émotions, car elles se débattent tellement dans l'eau, qu'il se figure avoir au bout de sa ficelle un poisson de quinze livres au moins. Le *black-fihs*, seul poisson que nous offre la Yarra (à part une espèce de hareng qui ne remonte pas jusqu'à Yéring), pèse quelquefois cinq et six livres, d'ordinaire de une à deux. C'est un poisson sans écailles, ressemblant de forme à la carpe, et dont la chair, blanche et délicate, ne le cède à aucun des poissons d'eau douce du monde.

Notre dîner étant organisé, chacun y prit sa place. Qui de vous n'a pas fait en sa vie quelque gai repas champêtre? Pour vous qui en avez fait plusieurs, le plus charmant a été celui où vous vous trouviez dans la société la plus intime, celui où vous étiez le plus à l'écart du tumulte des humains : peut-être une joyeuse compagnie de jeunes personnes, conduite par des parents et des amis sur le sommet silencieux de quelque belle montagne, où, tout en gardant ce doux et honnête sentiment d'aimable retenue que donnent un cœur bien placé et une bonne éducation, on a mis de côté cependant la contrainte qui nous accompagne presque toujours dans les salons des villes.

Composée comme l'était notre partie, quel charme nous trouvions à parler de l'Europe! A ce moment-là les flottes françaises et anglaises partaient pour la Crimée, et nos jeunes Australiennes s'enthousiasmaient à la pensée de la gloire qui attendait les parents, les amis qu'elles avaient à l'armée. On parlait des merveilles du vieux monde, de ses poëtes illustres; ensuite, le coude appuyé sur le sol récemment conquis aux enfants de la civilisation, nous élevions nos verres de champagne à la prospérité de notre nouvelle patrie, à l'Australie heureuse, *Australia felix;* et perchés sur les branches élevées des gommiers, les perroquets aux plumes vertes et rouges, les kakatoës blancs et les oiseaux rieurs, redoublaient leurs cris du soir, comme pour s'associer à notre gaieté.

Tout à coup, nous sommes rappelés au but de notre journée par les cris que pousse Mme B.... Le soleil était près de disparaître et le premier poisson était pris. Aussitôt chacun abandonne sa place sur l'herbe, nos dames courent à leurs lignes et nous à Mme B..., pour l'aider à sortir de l'eau sa capture et à remettre en ordre son amorce. Puis nous allumons des feux de dix en dix pas sur le banc élevé de la rivière.

En Australie, nous n'avons pas de crépuscule. Déjà les derniers canards ont passé rapides comme des hirondelles à l'approche de la pluie, suivant les cours de l'eau par vols de trois à cinq, pour aller pâturer pendant la nuit l'herbe tendre qui pousse dans les lagunes. Tous les oiseaux se taisent, à part quelques oiseaux rieurs qui semblent dans le lointain jeter un défi au silence de la nuit, et, à mesure que le soleil s'éteint derrière l'horizon en arrière de nous, la lune, qui devient brillante, commence à percer au-dessus de nos têtes le rare et sombre feuillage des gommiers.

Après deux heures de la pêche la plus amusante, on se prépara pour le départ. Le break fut attelé, nos dames y reprirent leurs places, et nous, à qui on avait amené nos chevaux, nous leur servîmes d'escorte d'honneur, galopant autour de leur voiture et suivant, au milieu de la plaine éclairée par la lune, le même chemin que nous avions parcouru le matin en chassant les chevaux sauvages.

Arrivés au cottage, nous prîmes le thé en devisant ensemble sur les épisodes de notre journée, et on se sépara pour se préparer aux joyeuses fatigues du lendemain.

Vous dirai-je maintenant comment chaque jour fut employé? Non pas, car je ne le saurais plus moi-même. Nous étions aux ordres de nos aimables hôtes, et pendant le déjeuner on réglait chaque matin l'emploi de la journée. Le soir, nos dames nous faisaient de la musique, quelquefois on dansait un tour de valse. Miss F.... avait une voix magnifique et très-cultivée, qui dominait tous les bruits du dehors. Vous ne sauriez vous faire une idée du bruit que font en Australie les grenouilles par une nuit claire. Les colons anglais se permettent à ce sujet une mauvaise plaisanterie. Ils prétendent que le capitaine Baudin étant entré le soir dans la baie qu'il venait de découvrir en 1802, les Français furent si effrayés du bruit immense qui se faisait tout autour d'eux sur cette terre inconnue, que le lendemain ils remirent à la voile. Et voilà, disent ces Anglais, pourquoi l'Australie n'est pas à la France.

Ce ne sont pas de grosses grenouilles comme celles qui remplissent nos étangs en Europe qui font tout ce bruit, mais bien de toutes petites rainettes vertes et brunes, qui se cachent dans l'herbe et qui, de leurs nids de verdure, remplissent l'air de leurs cris perçants et argentins. Tous se confondent en un seul son soutenu et indéfinissable, et on distingue les voix de quelques-unes plus rapprochées, dont les notes pleines et graves, qui ressemblent au *la* donné par le diapason, reviennent à intervalles égaux, vingt ou trente fois par minute.

Nous laissions la porte de notre salon ouverte; chaque pause marquée dans la musique que nous écoutions était remplie par la vibration de ce cri immense du dehors, et, perdue dans le gazon qui bordait la vérandah, une petite grenouille à la voix de contralto faisait l'écho de la dernière note.

Un de nos amusements favoris, un de ceux que je veux essayer de vous décrire, était la chasse au kanguroo.

Cet animal est très-commun chez nous, beaucoup trop, car nous estimons qu'il n'y en a pas moins de mille à quinze cents sur nos terrains, et qu'ils nous mangent autant d'herbe que cent à cent cinquante têtes de bétail.

Les kanguroos se tenant ordinairement par petites

troupes de dix à quinze individus dans les vallées où l'herbe est la meilleure, cette chasse dérangeait notre bétail, et nous ne nous accordions ce plaisir que pour en faire honneur à des amis. Rien n'est charmant comme les kanguroos broutant assis sur leurs longues pattes de derrière, s'appuyant sur leurs petites mains et se relevant à chaque instant pour savourer leurs herbes et écouter, les oreilles tendues en avant, s'ils n'ont pas quelque sujet de fuir. A pied, il est impossible de les approcher; mais on le peut plus facilement à cheval, parce qu'ils sont accoutumés à voir les chevaux dans les pâturages.

Trois de nos amis étaient venus de Melbourne pour se joindre à nous. Nous partîmes pour cette chasse un peu après le milieu du jour. Guillaume de P.... marchait en avant, suivi de grands lévriers d'origine anglaise ou écossaise. Puis venaient nos quatre jeunes ladies, impatientes de suivre la chasse, et nous tous après elles.

Le premier troupeau que nous rencontrâmes se mit à fuir à environ trois cents pas de nous; c'était trop loin pour espérer de l'atteindre; cependant Guillaume lâcha les chiens et nous nous élançâmes au galop derrière eux.

Comme tous les autres animaux, c'est en liberté qu'il faut voir le kanguroo : ceux que vous pouvez avoir vus au Jardin des plantes ne vous donneront nullement l'idée des kanguroos qui peuplent le bush australien, pas plus que le chamois qui est en cage à côté de l'auberge du Giesbach ne représente ses amis du Faulhorn. Le kanguroo saute sur ses pattes de derrière seulement, le corps droit et un peu penché en avant, ses bras pendants sur sa poitrine. Il se met en mouvement par petits bonds réguliers, les augmentant à mesure qu'il se sent poursuivi. A toute vitesse, il franchit bien douze à quinze pieds de chaque bond. Quand il vient de sauter et qu'il est en l'air, sa longue queue et ses longues jambes pendantes se touchent. Elles se séparent de nouveau pour le recevoir au moment où il va retomber à terre, ce qui produit à chacun de ses bonds un double mouvement de pendule très-original et très-gracieux. Les kanguroos s'enfuient toujours les uns derrière les autres, en colonne par un, comme on dirait à l'école du cavalier. Les plus vieux étant les plus lourds, sont ordinairement les derniers; avec eux se trouvent quelquefois de jeunes étourdis qui n'ont pas obéi assez promptement au signal du départ donné par leurs mères.

Nous perdîmes de vue le troupeau et, quand les chiens furent revenus, nous nous remîmes en ordre et gardâmes le silence, afin de pouvoir nous approcher davantage de la première troupe que nous découvririons.

Bientôt, à l'entrée d'une longue et étroite vallée, bordée de collines assez rapides, nous apercûmes un nouveau troupeau. Tout nous promettait cette fois une belle chasse, car les chiens ayant tout avantage sur les kanguroos à la montée, nous étions sûrs que ceux-ci fuiraient droit devant eux dans la plaine. Arrivés à cent cinquante pas du troupeau, nous excitâmes les chiens et nous nous élançâmes après eux.

Notre gracieux gibier semblait d'abord s'éloigner et devoir nous échapper; mais nous galopions toujours, et peu à peu nous gagnions du terrain. Déjà nous convoitions un vieux kanguroo, le dernier de la bande, lorsque tout à coup miss F..., la plus légère et la mieux montée, par conséquent la première des poursuivants, cria grâce et pitié pour lui. C'était une femelle qui, commençant à se fatiguer, venait de jeter un de ses petits de sa poche, et celui-ci sautait péniblement après sa mère. Heureusement, Lloyd et Guillaume, qui étaient auprès de miss F..., enfonçant leurs éperons dans les flancs de leurs chevaux, arrivèrent en même temps que les chiens : Guillaume les contint de la voix en les écartant avec son fouet, et bientôt nous atteignîmes tous la pauvre petite bête, qui ne pouvait courir bien loin.

Nos amazones voulaient lui faire grâce entière et la laisser là pour que sa mère pût la retrouver, mais il n'y eut pas moyen de nous faire entendre raison. Acland la prit dans ses bras et remonta à cheval, déclarant qu'il l'emporterait à Melbourne, et que ce serait une charmante acquisition pour le jardin de Fairlie-House.

D'autres fois nous fûmes plus heureux, et nous forçâmes plusieurs gros kanguroos qui livrèrent bataille à nos chiens. Le kanguroo au départ est plus vite que les chiens; mais, si vous ne le perdez pas de vue pendant le premier mille, il commence bientôt à se fatiguer, et vous êtes certain de l'atteindre à la fin du second. Lorsqu'il est forcé, il s'arrête, s'assied et attend les chiens. Ceux-ci ne l'attaquent que par derrière, car il pourrait les éventrer d'un coup d'une de ses longues pattes, formées de trois doigts seulement, celui du milieu plus long que les autres et armé d'une sorte de corne formidable. Mais, comme ces pattes qui lui servent de défense sont en même temps celles sur lesquelles il est assis, le kanguroo n'est pas bien agile et ne peut faire face à un ennemi adroit comme le chien, qui le saisit à la nuque et l'étrangle.

Nos visiteuses n'aimaient plus cette chasse depuis l'incident de notre première course; elles ne la suivaient plus que de loin, et l'animal était toujours mort lorsqu'elles arrivaient.

Cependant, dix jours s'étaient écoulés, et le colonel nous avait fait promettre de lui ramener sa famille au bout de ce temps-là. Du reste, les pluies d'automne commençaient; nous reconduisîmes les dames à Fairlie-House et à Melbourne.

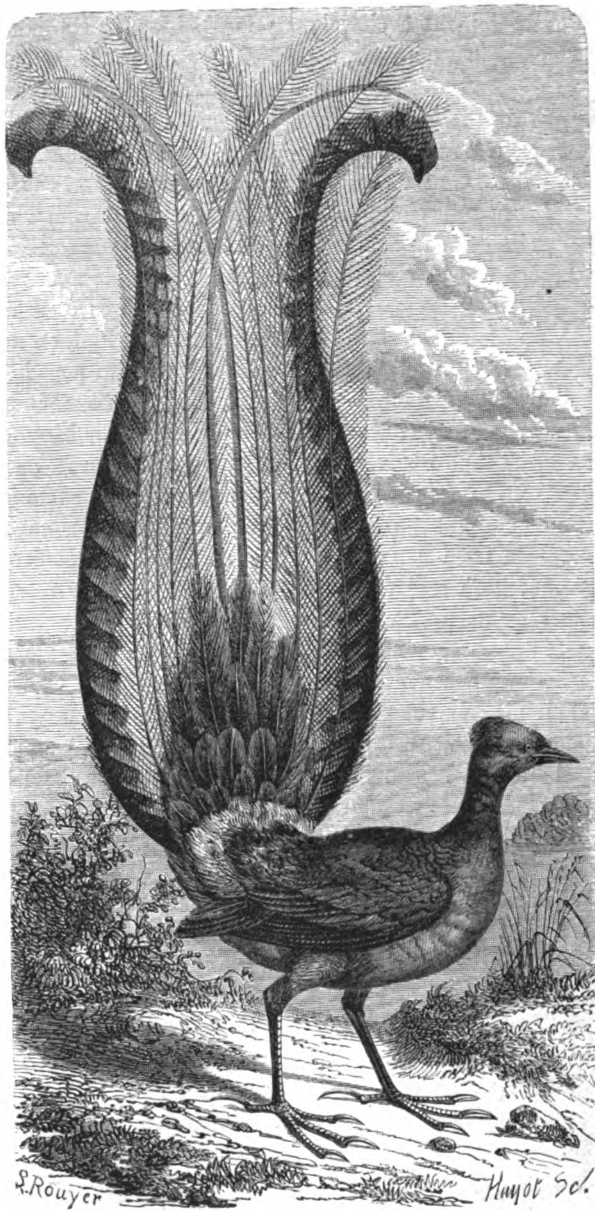
Une station à vendre. — Dalry. — Nous passons la rivière avec nos chevaux sur un tronc d'arbre. — Préliminaires d'achat. — Une course dans la montagne. — Arbres. — Fougères. — Les arbres morts.

(M. de Castella, comme on le voit, n'est pas d'un caractère mélancolique. La vie australienne ne lui était point désagréable; mais, si heureux qu'il fût dans la maison de son frère, il lui tardait d'entrer pour son propre compte dans la vie active, et il apprit un jour, avec joie, qu'une station attenante à celle d'Yéring allait être mise en vente.)

La station que l'on me proposait d'acquérir était située sur la rive droite de la Yarra, à l'extrémité de celle de mon frère, les deux habitations se trouvant à douze milles de distance. Elle était de médiocre importance, car elle ne comprenait guère plus de quinze mille arpents de bon terrain; cependant sa proximité de la ville ajoutait à sa valeur, et pour moi le voisinage de mon frère la rendait tout à fait enviable.

Cette station portait le nom de Dalry, petit village d'Écosse, d'où le propriétaire tirait son origine. Il en habitait ordinairement une autre dans le district de Sidney, et laissait à Dalry un de ses parents comme régisseur. Il y séjournait cependant depuis quelque temps avec l'intention de la vendre et de retourner en Europe.

L'abord de la station était difficile : situé au pied de l'extrémité de la chaîne des Alpes australiennes, elle était fermée du côté de Melbourne par plusieurs éperons de cette chaîne de montagnes et par tout le cours de la Yarra, qui la limitait au sud; mais cet abord difficile était un avantage précieux pour des terrains de pâture dont le fond appartenait encore au gouvernement; c'était une garantie de sécurité pour le propriétaire, qui devait rester paisible possesseur de sa concession tant qu'une route praticable pour les chariots ne satisferait pas les besoins d'une population agricole. Or aucune route ne devait s'y construire avant de longues années; le pays était trop montueux, et le sol de bonne qualité n'avait pas assez d'étendue.



Oiseau-lyre (menure). — Dessin de Rouyer.

Son principal mérite était dans sa proximité même de Melbourne.

Pour en tirer tout le parti possible, il fallait y établir une bonne laiterie, y remonter des chevaux maigres qu'on achetait à vil prix en ville, y dresser des attelages de bœufs, de vaches laitières, etc., etc. Pour diriger tout cela, mon ami Guillaume était un associé précieux; avec le meilleur caractère du monde, il était grand amateur de chevaux et de la vie au grand air, et plus que personne, actif, courageux, insensible au froid, au chaud et à la fatigue.

Décidés à tenter ensemble cette acquisition, nous partîmes tous deux pour apprendre les intentions de notre voisin.

Le chemin battu qui conduisait chez lui traversait tout le terrain d'Yéring, et aboutissait à une colline élevée, très-rapide du côté de la Yarra; il descendait presque perpendiculairement, serpentait ensuite pendant quelques instants au milieu des hautes herbes et des mimosas, et arrivait à la rivière qu'on traversait sur un immense gommier reliant les deux rives. Cet arbre avait été renversé là à dessein; on en avait aplani la partie supérieure, et on avait planté à droite et à gauche des fiches en bois qui supportaient des branches placées en longueur pour élargir le pont. L'intervalle entre le tronc et ces branches était garni de mottes de gazon, et le tout formait un sentier aérien à dix pieds au-dessus de l'eau, long de cent et quelques pieds, que les hardis passaient sans descendre de cheval, et les prudents en conduisant le leur par la bride.

C'était sur cette espèce de pont qu'on passait à bras les provisions destinées à Dalry. Au haut de la colline nous avions vu sous un abri le chariot de notre voisin. Un traîneau de bois servait à transporter ses provisions du haut de la colline à la rivière, et de l'autre côté on les rechargeait sur un autre chariot.

Après avoir passé ce pont, nous débouchâmes au centre d'une plaine semblable à celle d'Yéring, quoique de moindre étendue, où quelques centaines de bœufs et de vaches pâturaient en compagnie de nombreux kanguroos qui prirent la fuite à notre approche. Nous traversâmes cette plaine, puis une clôture à demi renversée, et la piste nous conduisit à un charmant ruisseau qui descendait de la montagne et allait se perdre dans la Yarra. A partir de là le sol s'élevait imperceptiblement au-dessus de la plaine nue; il était couvert des gommiers les plus



Chasse à l'oiseau-lyre. — Fougères arborescentes. — Dessin de Karl Girardet d'après l'album de M. de Castella.

gigantesques et les plus beaux que j'eusse vus jusqu'alors. Après dix minutes de trot, nous vîmes, sur une éminence de terre où tous les arbres avaient été coupés, deux ou trois petites huttes recouvertes d'écorce. Chacune d'elles était dominée par une cheminée d'où s'échappait une colonne de fumée bleue qui montait perpendiculairement vers le ciel comme si aucun souffle de vent ne pouvait pénétrer dans cette solitude.

Deux lévriers sortirent d'une de ces huttes et vinrent en aboyant à notre rencontre. Leur maître les suivit et leur imposa silence; c'était un homme de petite taille et de chétive apparence. Je le voyais pour la première fois; Guillaume me présenta à lui.

« Mister Donald, lui dit-il, le bruit court que vous partez pour l'Europe; M. de C... et moi nous venons voir si nous pouvons nous entendre pour vous acheter Dalry.

— Votre frère a déjà Yéring qui appartenait à mon père, nous répondit-il en se tournant de mon côté; je serais enchanté de réunir de nouveau pour ainsi dire les deux propriétés. »

Nous enlevâmes les selles de nos montures, nous les plaçâmes avec nos brides sur des supports qui se trouvaient sous la petite vérandah, à côté de la porte de la hutte, et nous entrâmes chez notre hôte.

Sa hutte se composait de deux petites pièces séparées par une cloison; elle était toute construite en bois pris et fendu sur place, et la charpente reposait simplement sur les parois, de telle façon que les larges bandes d'écorce qui la recouvraient laissaient entrer l'air extérieur tout autour. Deux petites fenêtres éclairaient la pièce principale, grande de huit pieds sur quinze, et haute de huit à neuf pieds. A l'intérieur, cette pièce était revêtue de nattes de jonc à petits carreaux rouges et blancs, et le plancher en terre battue était enduit d'une couche d'ocre jaune. Une table ronde, recouverte d'une natte de la Nouvelle-Zélande, occupait le centre de la chambre, et un canapé de damas rouge était à côté de l'immense cheminée où flambait un bon feu de gommier. Sous cette table et devant ce canapé, un épais tapis garantissait les pieds de l'humidité; aux parois étaient suspendus des fusils de chasse, des brides neuves, un ou deux *stockwips* de parade; enfin, pour compléter l'ameublement, une encoignure vitrée renfermait des verres taillés, quelques pièces de porcelaine anglaise, une théière et une cafetière brillante de propreté.

Dans la pièce à côté, plus petite encore que celle que je viens de décrire, se trouvaient deux lits, celui de notre hôte et celui de son intendant, et une armoire qui leur servait de garde-robe.

Le plafond de la hutte était fait d'écorces placées sur des traverses en bois; il supportait les provisions les plus recherchées du squatter : cigares, sucre fin, sardines et quelques caisses de vieux cognac, de sherry et de claret.

En attendant le dîner, comme il était convenu que nous emploierions le lendemain à parcourir les terres de Dalry, nous allâmes visiter le reste de l'établissement.

Le personnel de la station se composait, outre l'intendant, d'un stockeeper et de sa femme, tous deux dans la force de l'âge, et de sept à huit charmants enfants qui trottinaient nu-pieds autour de la hutte de leurs parents. Cette hutte était plus grande que celle du maître, mais distribuée aussi en deux pièces seulement : la première une vaste cuisine, la seconde la chambre à coucher de toute la famille du stockeeper. A côté de cette habitation un store tout à fait délabré, et, un peu plus loin, une petite laiterie à demi enfouie en terre complétaient l'établissement.

Le terrain sur lequel ces quatre masures étaient situées comprenait environ un hectare; là tous les arbres avaient été abattus pour servir aux constructions. Le Corondara, un vrai ruisseau, frais en toute saison et roulant sur un lit de pierres, chose rare en Australie, coulait à vingt pas des huttes. Ses bords étaient couverts de magnifiques buissons verts, protégés contre les grandes chaleurs par les gommiers qui les dominaient. Des plantes grimpantes pendaient aux troncs morts de quelques-uns qu'elles avaient étouffés, et la fougère arborescente, le plus beau des arbres indigènes d'Australie, qui prospérait dans la montagne à quelques milles de là, jetait par-dessus les grandes herbes la coupe étalée de ses palmes délicates.

Un petit jardin potager s'était timidement introduit au bord de ce ruisseau, au centre de cette forêt; il ne contenait que quelques pruniers, quelques poiriers et quelques carrés de légumes; mais ce qui le rendait remarquable, c'était une longue rangée de pêchers qui avaient enjambé leur clôture et qui poussaient de tous côtés à l'état sauvage sur les bords du Corondara. Ces pêchers étaient pendant la belle saison une des merveilles de Dalry; tous produisaient des fruits. Les plus âgés, vieux seulement de dix-huit à vingt ans, ne portaient plus que la pêche jaune de nos vignes en Europe; tandis que les plus jeunes, quoique de la même famille, produisaient d'énormes pêches rouges et blanches qui n'auraient pas déparé les plus beaux espaliers du vieux monde.

A peu de distance de là, quelques écorces soutenues par des branches plantées en terre abritaient trois ou quatre femmes noires et leurs sales petits myrmidons. Les hommes étaient dans la montagne, occupés à chasser le porte-lyre. Dalry était le séjour le plus ordinaire de ce débris de l'ancienne tribu de la Yarra. Les noirs y vivaient en bonne harmonie avec le stockeeper et ses maîtres; la montagne était pour eux pleine de gibier, et pendant l'été ils restaient presque toute la journée couchés dans le Corondara, dont les eaux étaient les plus fraîches de toute la contrée.

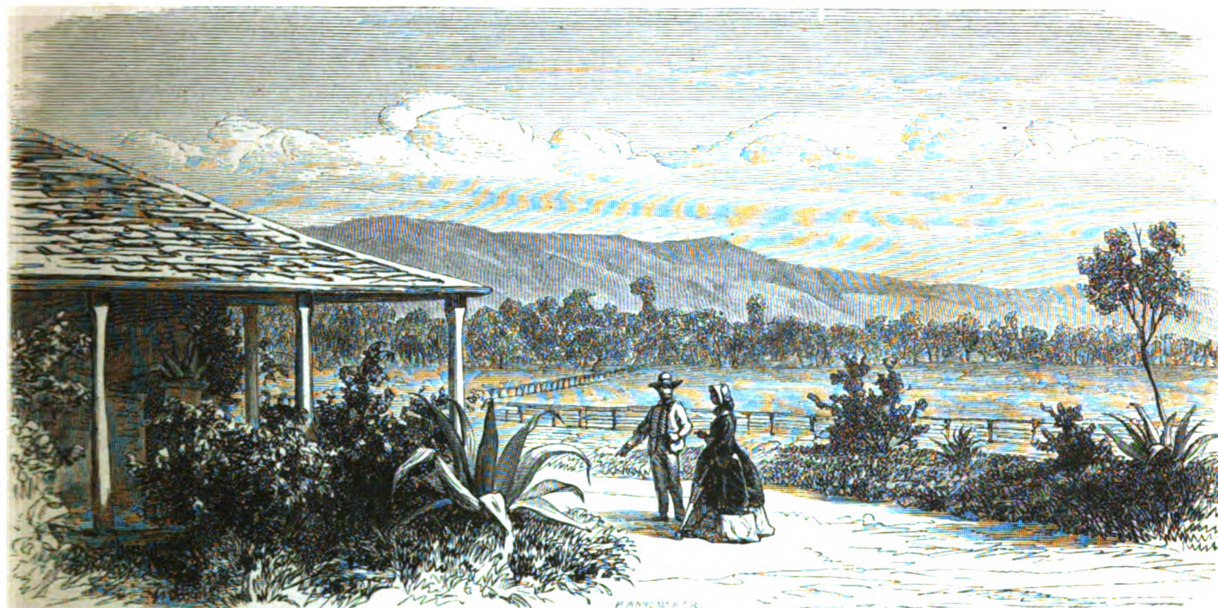
Après un dîner pendant lequel nous discutâmes longuement les avantages et les désavantages de la station, notre hôte nous communiqua ses conditions de vente. Il était tard quand nous nous mîmes au lit, l'un de nous prenant celui de l'intendant absent, l'autre le canapé dans la première pièce. Pendant la nuit, dans cette petite hutte à claire-voie, nous ne perdîmes pas un son, pas un cri du dehors. Jamais encore je n'avais entendu un pareil concert d'opossums, de chiens sauvages et de toutes sortes d'oiseaux de ténèbres.

Le lendemain matin, trois ou quatre des enfants du stockeeper rassemblèrent, courant dans les hautes herbes et les chassant devant eux, tous les chevaux qui se trouvaient dans le clos. Nous fûmes bientôt en selle, et nous commençâmes avec notre hôte l'exploration de son *run*[1].

Ce run portait mille têtes de bétail; il pouvait en porter douze ou quinze cents. Le bon terrain comprenait environ dix mille arpents; le terrain de mauvaise qualité pouvait s'étendre indéfiniment, car, limité au sud et à l'ouest par la Yarra et un de ses petits tributaires, il n'était borné au nord et à l'est que par les montagnes et les taillis impénétrables qui cachaient loin de là les sources de la Yarra. Cette immense étendue de terrains inutiles était un des désavantages de la station, car, lorsque le bétail s'y engageait, il était perdu pour le propriétaire, l'épaisseur du fourré ne permettant pas de l'y poursuivre à cheval.

Le sommet des montagnes dont Dalry occupait tout le versant sud était élevé de quatre mille pieds. Nous avions vu la plaine en arrivant, nous savions ce qu'elle valait pour le bétail, nous nous dirigeâmes droit vers le plus élevé de ces sommets, d'où nous devions avoir une des plus belles vues de la contrée. Ce mont a été depuis baptisé par nous, et il porte sur la carte nouvelle le nom que nous lui avons donné : mont Juliette.

Tant que nous chevauchâmes en plaine, le sol était riche et couvert d'herbes abondantes ; mais à mesure que nous montions davantage, il devenait plus argileux et plus mauvais ; l'eau des pluies séjournait à la surface, et une petite espèce de jonc était, avec de nombreuses plantes de la famille des orchidées, la seule herbe qu'il produisît. Il était, en outre, couvert de jeunes gommiers si rapprochés les uns des autres, que nous avions de la peine à passer entre leurs troncs. Cependant, à l'endroit où la pente devenait rapide, les arbres plus espacés reprirent leurs formes vigoureuses ; notre guide nous



Station de Dalry. — Dessin de Karl Girardet d'après une photographie.

annonça les sources du Corondara, et bientôt, dans un creux de la montagne, toujours sous les immenses gommiers, nous découvrîmes une forêt d'arbres fougères. Le ruisseau filtrait au milieu des herbes épaisses, et les grandes fougères penchaient dans tous les sens leurs couronnes vertes tombantes, soutenues par des troncs droits que les feux du bush avaient recouverts d'un velours noir, et où leur âge était marqué par les anneaux superposés de leurs palmes tombées. Ces arbres magnifiques atteignaient en cet endroit jusqu'à trente pieds de hauteur.

A partir de là, la montagne devenait si rapide que nos chevaux nous étaient inutiles ; nous les attachâmes aux troncs de fougères, et nous continuâmes à pied notre ascension. Plus nous montions, plus le sol changeait : c'était une terre noire et légère comme la terre de bruyère, couverte de superbes arbustes que je n'avais pas vus encore. L'air était embaumé par les parfums de l'arbre musqué.

Pour nous aider à gravir, nous nous prenions à ces arbustes ; l'un d'eux surtout nous était utile : c'était un petit arbre à feuille de saule dont le bois se brisait comme du verre, mais dont l'écorce, qui se détachait tout entière, tant il était plein de séve, résistait à tous nos efforts pour la rompre.

Le sol était en beaucoup d'endroits perforé de trous de wolloubis (une petite espèce de kanguroo), et de trous de wombats, un des plus curieux animaux d'Australie, très-difficile à prendre à cause de la rapidité avec laquelle il se fraye un chemin à terre. Autour de nous on n'entendait aucun des oiseaux de la plaine, seulement quelques rares kakatoës noirs qui jetaient des cris perçants à notre approche, et de temps en temps quelque

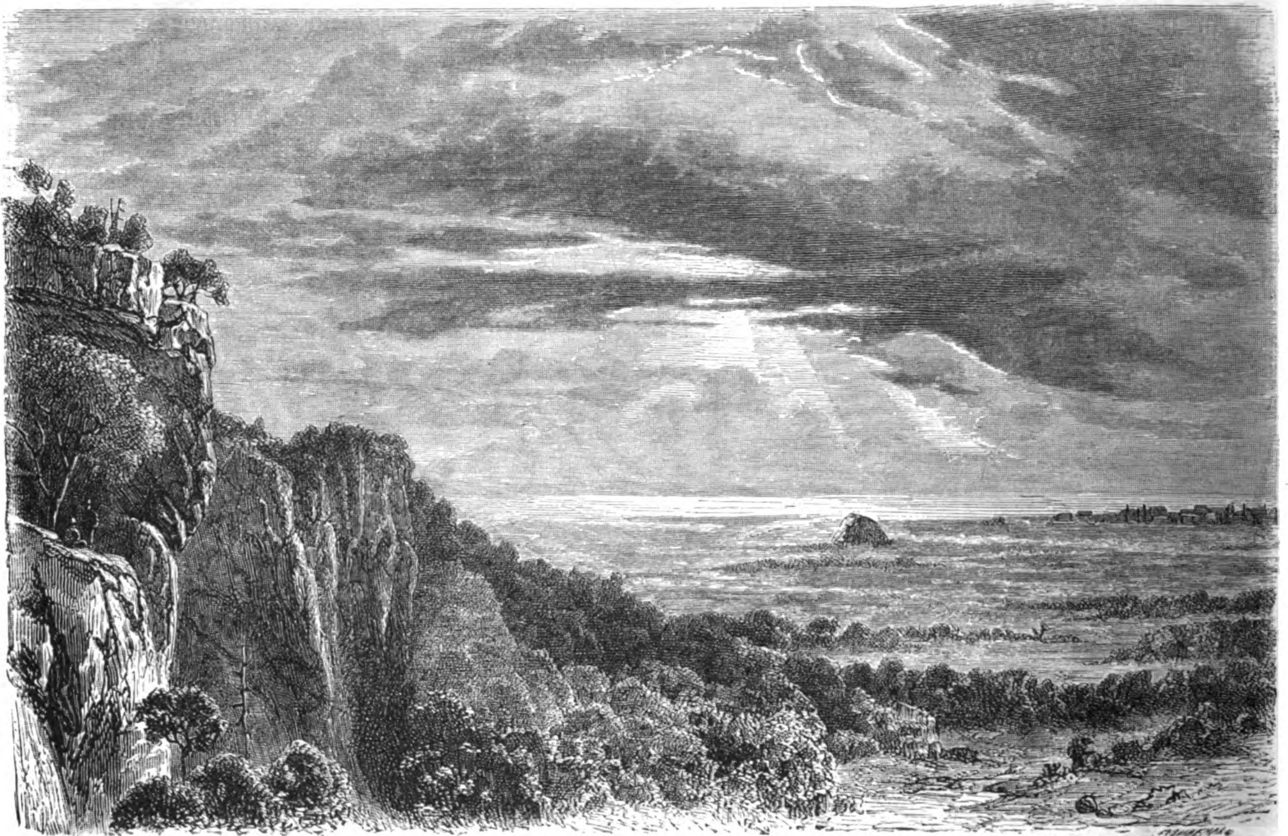
1. L'espace de terrain que comprend une station; de *to run*, courir.

oiseau-lyre qui s'échappait bruyamment des buissons aussi rapide que nos faisans de montagne en Europe.

Enfin nous arrivâmes à la région des *Dead Trees*, ou arbres morts. Ce sont des gommiers gigantesques, encore debout, mais desséchés depuis des temps si reculés que les noirs les plus âgés disent les avoir toujours vus ainsi. Quelques-uns mesurent jusqu'à deux cents pieds de hauteur sur huit à dix pieds de diamètre, et leur carcasse unie ressemble à celle des grands chênes qu'on écorce au printemps avant de les abattre. De loin, au coucher du soleil, ces parties de montagnes, ainsi atteintes de mortalité, ressemblent à des rochers. Chacun émet son opinion sur ces arbres morts. Est-ce le feu, ou bien plutôt est-ce quelque épidémie qui a frappé ces vieux géants? Les arbustes qui les entourent sont verts et flexibles, tandis qu'eux-mêmes ils opposent, depuis des années dont nul ne sait le nombre, leurs squelettes blanchis aux vents déchaînés autour d'eux.

Ces arbres sont très-espacés : à mesure que nous montions, le ciel s'étendait davantage au-dessus de nos têtes, leurs silhouettes grises se détachaient sur le fond bleu foncé, et la vue la plus magnifique, jusqu'alors cachée à nos yeux par le feuillage, se déroulait à nos pieds.

C'était d'abord la montagne même où nous étions : une des arêtes des Alpes australiennes, longue suite de forêts impénétrées encore, dominées par des sommets



Station de Dalry : Vue du haut des montagnes. — Dessin de Karl Girardet d'après Mitchell et M. de Castella.

neigeux à quinze ou vingt lieues de nous ; en avant et à notre droite, un océan de verdure, collines après collines, presque toutes semblables, toutes couvertes des têtes ondulées des gommiers. L'imagination errait sous ces masses d'arbres coupées par de petites vallées, par les plaines de la Yarra dont nous pouvions suivre le cours ; c'était la terre nouvelle donnée à l'Européen, et par delà cette terre nous découvrions le véritable océan, sur lequel nous distinguions, à l'aide de la lunette d'approche que notre hôte avait apportée, les nombreux vaisseaux qui encombraient la rade de Melbourne et qui sillonnaient la baie de Port-Philipp.

Là, sur une étendue de douze lieues à vol d'oiseau, toute une fourmilière d'hommes s'agitait, occupés à expédier au vieux monde le produit des mines d'or, à déballer les cargaisons apportées par ces centaines de navires ; et, à nos pieds, adossées à la montagne, oubliées en dehors de tout ce mouvement fiévreux, quelques lieues carrées de sol vierge nous étaient offertes. Cette vue mit fin aux hésitations qui pouvaient me rester sur l'acquisition de Dalry : « Touchez là, monsieur Donald, dis-je au propriétaire, nous acceptons vos conditions. »

H. De Castella.

(La fin à la prochaine livraison.)



Camp d'indigènes australiens. — Dessin de Riou d'après une photographie.

SOUVENIRS D'UN SQUATTER FRANÇAIS EN AUSTRALIE[1]

(COLONIE DE VICTORIA)

PAR M. H. DE CASTELLA.

1854-1859

Achat de la station de Dalry. — Remise du bétail.

Quelques jours après, mon frère étant revenu de Port-Fairy, nous lui fîmes part de nos projets d'achat. Il les approuva sans réserve, heureux que nous ne fussions pas obligés de nous séparer, et nous prîmes jour avec notre voisin pour la remise de sa station.

Le prix en avait été fixé à sept livres sterling par tête de bétail, les veaux au-dessous de six mois non compris; ce bétail devait être compté devant nous et le prix total ne pouvait être connu qu'après cette opération. Pendant les huit jours qui la précédèrent, notre voisin rassembla tout son troupeau dans son clos, dont il fit réparer tant bien que mal la clôture; ensuite il fit construire, au moyen d'abatis d'arbres, un carré attenant à son yard, et assez vaste pour contenir ce troupeau tout entier.

Au jour fixé, mon frère, son intendant, Guillaume et moi, nous arrivâmes d'Yéring. De son côté notre voisin avait, outre son parent, deux de ses amis pour l'assister. Déjà, avant notre arrivée, tout le bétail avait été chassé du clos dans le grand carré construit provisoirement. On fit entrer dans un des carrés du vieux yard cinquante têtes environ; de là elles devaient passer successivement dans un autre carré et sortir une à une par la porte près de laquelle nous nous tenions ayant chacun une feuille de papier et un crayon à la main.

Le stockeeper du vendeur était dans ce dernier carré, armé d'une longue baguette pour contenir le bétail, et l'arrêter si quelque discussion s'élevait au sujet d'une des bêtes sortantes. A la sortie même, l'intendant de mon frère criait à mesure qu'elles passaient, *bœuf*, *vache* ou *veau*, et chacun faisait une marque en conséquence sur son papier. De temps en temps, pendant qu'on faisait entrer un nouveau détachement dans le carré intermédiaire, on collationnait les écritures. En cas d'erreur, la majorité l'emportait; de même au passage d'un veau, si son âge était douteux, la majorité décidait.

En cinq ou six heures de temps tout le troupeau défila ainsi devant nous et nous comptâmes cinq cent quatorze bœufs, cinq cent soixante-sept vaches et quarante-trois veaux, formant un total de onze cent vingt-quatre têtes, qui fixait le prix de la station à sept mille huit cent soixante-huit livres sterling, soit cent quatre-vingt-seize mille sept cents francs.

Outre ce bétail, nous recevions, sans que le prix de la station en fût augmenté, soixante et onze veaux au-dessous de six mois, dix-sept chevaux et tous les meubles, ustensiles, chariots, etc., etc., qui avaient appartenu à l'établissement. Le payement devait se faire en trois termes : le premier après le transfert par-devant notaire des droits relatifs à la concession, les deux autres à douze et à vingt-quatre mois.

Après le repas qui suivit la remise du bétail, nous montâmes à cheval pour aller visiter la partie de la station en amont de la Yarra. A quelques milles des huttes, la plaine cessait entièrement et nous eûmes trois ou quatre milles de taillis à traverser pour arriver à un grand ruisseau qu'on appelait le Don, ruisseau qui se jetait dans la Yarra et derrière lequel nous retrouvâmes une nouvelle petite plaine qui pouvait devenir utile pour le bétail. Le soir nous revînmes à Yéring, et assis au coin du feu, nous discutâmes longuement nos plans pour l'amélioration de notre nouvelle station.

Les huttes, les clôtures, les yards de Dalry étaient en si mauvais état, que la première chose à faire était de tout reconstruire.

Il nous fallait, malgré ses frais ombrages, ses eaux fraîches et sa bordure de pêchers, abandonner le Corondara et chercher ailleurs un emplacement moins poétique, moins pittoresque peut-être, mais plus approprié aux développements que prenait partout la culture.

Nous nous établissons à Dalry. — Reconstruction de nos bâtiments. — Établissement d'un pont sur la Yarra. — Tom le vieux convict. — Comment on trait d'emblée une vache entièrement sauvage. — Comment on soumet les jeunes bœufs à porter le joug. — La chasse aux taureaux sauvages.

Notre voisin s'était réservé de rester à sa station jusqu'à son départ pour l'Angleterre : le printemps était arrivé quand nous en prîmes possession. Nous gardâmes à notre service le stockeeper et sa famille, l'honnête Bradshaw, Écossais comme son ancien maître, et notre petite hutte reçut une partie de notre garde-robe seulement, le reste demeurant à Yéring, où Guillaume et moi nous conservâmes nos chambres. Les deux habitations n'étant séparées que par une heure et demie de galop, nous pouvions aller passer notre journée à Dalry, surveiller nos intérêts, et revenir le soir dîner en famille à Yéring.

Bientôt nous fûmes décidés sur le choix d'un emplacement meilleur pour nos habitations; nous adressâmes

1. Suite et fin. — Voy. pages 81 et 97.

à l'office du surveyor général à Melbourne, une demande à l'effet d'obtenir un arpenteur pour mesurer les six cent quarante arpents que nous voulions acheter alentour, et nous engageâmes des charpentiers pour transporter nos huttes et établir les nouveaux yards et les nouvelles clôtures. Enfin, avec l'aide de quelques voisins et de quelques ouvriers des environs, nous entreprimes de construire sur la Yarra, un pont assez large et assez solide pour que nos lourds chariots et nos attelages de bœufs pussent le traverser. Ces ouvriers étaient des charpentiers de vaisseau; des marins qui avaient quitté la mer pour aller aux mines, en étaient revenus désappointés et s'offraient pour faire toute espèce de gros ouvrages dans les fermes des environs de Melbourne. Afin de nous assurer un droit sur notre pont, nous le construisîmes à l'angle même de notre future section. De l'autre côté, le terrain appartenait à des Écossais qui furent pour nous d'excellents voisins, nous offrirent l'aide de leurs bras et de leurs bœufs de trait, et nous autorisèrent à faire une route qui, de notre pont, irait rejoindre la leur, aboutissant elle-même à celle d'Yéring.

Bientôt un premier tronc fut abattu dans la rivière, et celui-ci servit à en faire glisser d'autres qui furent traînés par nos bœufs, et l'air retentit des cris des conducteurs et des chants des ouvriers marins, qui marquaient la cadence pour tirer les cordes passées dans les poulies. Trois poutres immenses, trois arbres presque entiers supportèrent le tablier du pont, long de cent huit pieds, et un éperon de bois fut établi dans la rivière pour le protéger et rompre la force du courant.

En quinze jours ce pont fut terminé, et quand notre ami le major Paseley, ingénieur en chef de la colonie, vint nous voir quelque temps après, il me marqua son étonnement de ce que nous avions pu exécuter un pareil ouvrage avec quelques poulies et quelques crics seulement.

De l'autre côté de la rivière, nous fûmes obligés d'ouvrir notre route avec la hache. Elle fut bordée pendant près d'un kilomètre, d'un véritable mur de lianes et de plantes grimpantes qui couraient dans tous les sens sur le sol et tombaient des branches des mimosas pressés les uns contre les autres. Les oiseaux couvaient leurs nichées, pendant que la hache abattait ces arbres où ils s'étaient crus bien en sûreté. Un pigeon doré resta dans son nid tout au bord, à hauteur de main d'homme, malgré le bruit qui se faisait autour de lui, jusqu'au jour où sa jeune famille prit son vol.

Nous avions parmi nos ouvriers un vieux convict de soixante ans, qui était depuis trente ans dans la colonie.

La province de Victoria n'a jamais reçu de convicts; elle les a même tellement en horreur que son gouvernement fit une loi qui repoussait du territoire les convicts libérés des autres provinces. Cependant, dans ce pays où nul ne vous demande, si vous n'y donnez pas sujet, qui vous êtes et d'où vous venez, plus d'un a pu se fixer et même fonder un établissement prospère. Notre vieux Tom n'était pas riche, mais il était si bon ouvrier, il avait une figure si ouverte et si honnête, qu'il a peut-être aujourd'hui sa maison et son coin de terre.

Le système pénitencier de la déportation est entre tous le plus humain et celui qui produit les meilleurs résultats. Tom avait été, disait-on, déporté pour des fautes graves. Il avait eu peut-être un fort mauvais visage; mais sous l'influence d'un climat nouveau, loin des causes qui avaient amené sa dégradation, dans une contrée où il se trouvait abrité en partie de sa honte, et par cela même débarrassé de la haine qu'il aurait toujours gardée à la société, il avait repris une bonne physionomie. Content de son honnêteté actuelle, d'autant plus qu'elle était pour lui un bien acquis, il y tenait plus encore que s'il n'y avait jamais failli. Pour mon compte je lui aurais, sans avoir pris de témoins, donné ma bourse à garder.

Trois mois après notre installation, Dalry avait entièrement changé d'aspect. Nous avions transporté notre hutte et celle de Bradshaw, construit une hutte nouvelle pour les ouvriers, une écurie pour nos chevaux, établi une excellente laiterie avec un toit double, le toit inférieur en chaume sous un toit d'écorce, et trois maçons de notre pays qui étaient venus nous demander de l'ouvrage, creusaient les fondements d'une bonne maison en pierre.

Pour suffire à toutes ces dépenses nous avions vendu près de deux cents têtes de bétail gras à neuf livres la tête, au moins cent cinquante veaux qui valaient à Melbourne près de trois livres chacun, les veaux ne pouvant être amenés d'aussi loin que le gros bétail et les moutons, sans compter nombre de bœufs de trait et de vaches laitières qui se vendaient de douze à dix-huit livres sterling.

Le moyen employé pour habituer ces vaches sauvages à se laisser traire était assez ingénieux : lorsqu'en parcourant notre run nous rencontrions une vache avec un nouveau-né, nous la chassions vers nos yards avec le groupe de bétail dont elle faisait partie. Là, elle était séparée des autres bêtes et on la faisait entrer dans un carré en avant d'un hangar, derrière lequel se trouvait un étroit couloir où l'on chassait le veau. La vache entendant les cris de sa progéniture se précipitait sous ce hangar dans une stalle construite à cet effet, au fond de laquelle se trouvait une ouverture donnant sur le couloir par où une vache pouvait passer la tête. Sitôt qu'elle s'y était engagée on redressait un poteau mobile sur le côté de cette ouverture, on le fixait au haut au moyen d'une simple cheville, et la pauvre bête était prise, ne pouvant retirer ses cornes en arrière. Alors on lui prenait un de ses pieds de derrière avec un nœud coulant et on le lui attachait à un fort poteau. Retenue par la tête, n'ayant plus que trois pieds pour se tenir debout, elle ne pouvait opposer la moindre résistance, et n'eût-elle jamais été touchée par la main d'un homme, un enfant pouvait la traire. Après l'opération on ouvrait, à côté d'elle, une petite porte par où le veau entrait tou-

jours bêlant; on le rendait à sa mère et on la dégageait de ses entraves.

Les produits de la laiterie étaient un des revenus de notre station. Dans la bonne saison nous avions jusqu'à cent vingt vaches auxquelles chaque matin notre stockeeper, sa femme et les aînés de leurs enfants faisaient subir l'opération que je viens de décrire. Notre clos fermé n'eût pas pu longtemps nourrir un pareil troupeau, et cependant on ne pouvait chaque matin aller chercher les vaches au loin; voici encore comment on s'y prenait :

Après qu'on avait trait toutes les vaches, en ayant soin de leur laisser une partie de leur lait pour leurs veaux, on les chassait dans le grand clos fermé, où on les laissait avec les veaux pendant trois ou quatre heures. Alors on rassemblait de nouveau ce troupeau; on séparait les mères d'avec leurs veaux, et, tandis qu'on gardait ceux-ci dans un enclos plus petit attenant au hangar, on chassait les vaches dans le bush en dehors des clôtures. Elles allaient quelquefois assez loin chercher leur nourriture; mais dès le matin, gênées par leur lait, elles revenaient d'elles-mêmes près du hangar derrière lequel les veaux affamés remplissaient l'air de leurs cris.

Nos huttes n'étaient qu'à quelques centaines de pas des yards; j'aimais à entendre chaque matin cet assourdissant concert de beuglement : sans doute s'il



Défrichement dans la station de Dalry. — Dessin de Karl Girardet d'après l'album de M. de Castella.

avait été produit par le bétail d'autrui je l'aurais trouvé bien désagréable.

J'ai parlé souvent des bœufs de trait; le procédé pour les dresser était bien simple aussi. Les bœufs en Australie sont attelés au moyen d'un joug qu'ils portent sur la nuque et d'une fourche en fer qui les prend sous le cou et se fixe dans le joug avec une clavette. De cette façon ils tirent avec la nuque et les épaules.

Quand on veut dresser une jeune bête, on l'accule dans un coin du yard et on amène à ses côtés un vieux bœuf retraité qui n'est plus utile qu'à donner de bons conseils aux jeunes. Celui-ci a déjà le joug sur son dos; on passe comme on peut la barre par-dessus l'autre et on lui ajuste rapidement la fourche en fer. Le jeune animal, se sentant pris, bondit en avant, en arrière, dans tous les sens, entraînant son pauvre vieux compagnon. On les renvoie tous les deux ainsi accouplés au pâturage. Pendant un jour, deux jours, trois jours, le jeune bœuf s'épuise en vains efforts, secouant toujours son infortuné camarade, ne le laissant pas manger parce qu'il ne veut pas manger lui-même. Le pauvre vieux laisse tomber patiemment sa tête en avant, résistant comme il peut aux gambades de son furieux associé. La faim, la fatigue et peut-être les sages exhortations en viennent à bout cependant, et quand ils ont passé quinze jours, broutant, dormant, buvant, mar-



Colonie de Victoria. — Fourré au pied des montagnes. — Dessin de Français d'après une photographie.

chant aux mêmes heures, le conducteur arrive avec son fouet et les fait tirer ensemble. Le jeune bœuf humilié et maté devient bientôt aussi doux que son vieux compagnon.

Outre la chasse dans la plaine et sur la rivière, la chasse au kanguroo et la chasse à l'oiseau-lyre dans la montagne, nous avions à Dalry une chasse plus grande et plus émouvante, la chasse au taureau sauvage.

Les hautes montagnes dont nous étions environnés, les épais taillis dans lesquels le bétail pouvait s'enfoncer, nous causaient bien des embarras. C'était là que, dès longtemps avant nous, de jeunes vaches craignant de se voir enlever leurs veaux, les avaient emmenés avec elles; acclimatées dans ces forêts elles ne les avaient plus quittées, leurs veaux étaient devenus grands et peu à peu ces montagnes s'étaient peuplées de bétail entièrement sauvage. Le voisinage de ces animaux avait un double inconvénient : premièrement, sans qu'ils nous fussent d'aucune utilité, ils venaient manger une partie de nos herbes et emmenaient en s'en retournant les plus sauvages de nos bêtes; ensuite, comme une partie d'entre eux était des taureaux horribles, maigres, osseux, chargés d'épaisses cornes qui s'écartaient vilainement de chaque côté de leur tête, lorsqu'ils se mêlaient à nos troupeaux, ils abâtardissaient la race.

Pendant les grandes chaleurs de l'été, des bandes entières de ces *wild-cattles* descendaient le soir vers certains endroits profonds du Corondara et jusque sur les bords de la Yarra. Armés de nos fusils et de nos carabines, nous cherchions à les détruire. Ils étaient difficiles à tuer et ne tombaient que lorsqu'ils avaient été atteints au front ou au cœur. Quand une balle leur arrivait dans la tête plus bas que la ligne des yeux, ou dans le corps, ailleurs que près de l'épaule, ils ne faisaient que se secouer, labouraient la terre avec leurs pieds puissants, et, dès qu'ils nous apercevaient s'élançaient vers nous : il nous fallait fuir alors de toute la vitesse de nos chevaux.

Quelquefois nous rencontrions un de ces animaux écarté du reste du troupeau. Alors l'un de nous descendait de cheval et se cachait le fusil en main derrière un gros arbre tandis que l'autre allait exciter le taureau jusqu'à ce que celui-ci se décidât à lui donner la chasse. Fuyant devant lui, l'homme à cheval faisait passer l'animal furieux à quelques pas de l'arbre où il était attendu, et d'ordinaire le taureau roulait frappé au front par trois ou quatre chevrotines. J'en ai vu tomber la tête à terre, et par l'impulsion de leur masse lancée au galop, rester le cou replié et la tête prise, sous leur corps immobile.

Retour d'un de nos amis qui vient de faire un voyage de cinq cents lieues dans l'intérieur de la colonie avec un troupeau de deux mille têtes de bétail. — Récit de son voyage. — Passage du Nammoi avec ce troupeau. — Passage du Macquarie. — Arrivée sur les bords du Lachlan.

Nous étions tranquillement assis ou plutôt étendus sous la vérandah d'Yéring, fumant notre cigare après notre dîner, quand la vieille Flora, couchée à nos pieds, s'élança vers l'entrée du cottage, aboyant de sa voix la plus joyeuse, comme pour saluer l'arrivée d'un ami. C'était un ami en effet, Ernest Leuba, un de nos compatriotes, qui avait été longtemps employé chez mon frère et était parti six mois auparavant pour un grand voyage de Sidney à Adélaïde, par l'intérieur de la colonie. Le pauvre garçon était tellement maigri et brûlé du soleil, tellement noirci par le grand air, que nous fûmes quelques instants à le reconnaître.

« Comment! c'est vous, Leuba, et à pied! Où donc est votre cheval, et dans quel accoutrement nous arrivez-vous?

— J'ai laissé mon cheval dans un ruisseau des plaines du Murray, nous répondit-il en riant et en nous rendant vigoureusement nos amicales poignées de main : quant à mon costume, donnez-moi la clef de ma malle, que je puisse aller me changer, et je vous raconterai mes aventures ensuite. Je suis bien heureux d'être arrivé, car j'ai cru vraiment, par moments, que je ne reverrais plus Yéring. »

Son costume était à peindre : un pantalon de toile bleue, une chemise de flanelle rouge; et par-dessus le tout, une grande houppelande grise à brandebourgs, dans laquelle il aurait pu tenir deux fois. Un chapeau de feuilles d'arbre choux, chapeau classique des habitants du bush, disait toute une histoire d'immenses fatigues, de nuits passées sur la terre nue auprès du feu, de longues journées de route pendant les pluies froides de l'hiver.

Typoon arriva faisant force acclamations : *Oh mister Luba — you very thin — you no plenty tschau-tschau and small sleep along bush — Oh mister Luba, dinner very good* (Oh ! monsieur Leuba, vous bien maigre, vous pas bon dîner et court sommeil dans le bush. — Oh! monsieur Leuba, ici très-bon dîner). Et déjà le bon Chinois mettait la nappe pour notre ami.

Certes il avait le droit d'être fatigué, d'être maigri; car avec deux mille têtes de bétail, il venait de faire cinq cents lieues de marches et de contre-marches à cheval, et n'avait pas couché une seule fois dans un lit pendant cinq longs mois.

« On m'offrirait n'importe quoi pour recommencer ce voyage, nous disait-il pendant que nous vidions à son bon retour la meilleure bouteille de notre cave, on m'offrirait n'importe quoi pour le recommencer demain, que je n'accepterais pas. »

Et cependant, à l'heure où j'écris ces lignes en Europe, mon ami Leuba est en pleine mer, en route pour Melbourne, après une visite d'un an qu'il est venu faire en Suisse à sa famille. Il regrettait la vie du bush, et l'autre jour quand je lui demandai s'il pensait souvent au Macquarie, au Lachlan et au Murray : « J'y retourne, » me répondit-il.

Depuis l'arrivée de notre compatriote à Yéring, la conversation de chaque soir roulait sur son grand voyage. Il nous donnait tous ces détails qui font le charme de la conversation intime, mais qui échappent lorsqu'on veut laborieusement reconstruire et raconter ce qu'on n'a

pas vu soi-même. Cependant cette expédition dans l'intérieur me paraît si propre à peindre la vie des squatters australiens, que je veux essayer de l'esquisser ici. Il me manque des noms de lieux et de ruisseaux, d'arbres et de plantes, pour en faire plus qu'une esquisse; ni lui ni moi nous ne songions alors à en publier le récit; mais si je ne puis donner une peinture des choses, du moins retracerai-je une manière de faire, de vivre et de spéculer, dans la carrière aventureuse du colon.

A deux cents milles au nord de Sidney se trouve une vaste contrée appelée la Nouvelle-Angleterre, divisée en immenses stations portant jusqu'à trente mille têtes de bétail ou cent mille moutons. Ces stations appartiennent généralement à de riches squatters résidant à Sidney, car le sol de ces contrées est ingrat, et le climat très-chaud en été, froid en hiver, parce que la Nouvelle-Angleterre forme un plateau élevé que les vents du sud traversent en descendant des montagnes Bleues.

Ce district est célèbre par l'excellence de son grand et beau bétail, qui, transporté dans les stations du sud, sous un climat plus doux et dans des pâturages meilleurs et plus abondants, s'y engraisse rapidement. Les stations de la Nouvelle-Angleterre sont donc exclusivement des stations pour élever du bétail; elles fournissent de bêtes grasses celles de Victoria et même celles de la colonie d'Adélaïde. Le bétail, dans cette colonie, située à l'ouest de Victoria, est toujours d'un prix plus élevé que sur les marchés de Sidney et de Melbourne, et des hommes courageux et entreprenants achètent des troupeaux dans les districts de la Nouvelle-Angleterre ou de Moreton-Bay pour les emmener avec eux dans les provinces du sud, faisant des voyages de cinq à dix mois dans l'intérieur des terres avec deux mille à deux mille cinq cents têtes de gros bétail ou bien avec d'immenses troupeaux de moutons.

Certes, il faut du courage pour risquer, dans de pareilles entreprises, des capitaux considérables. Ces voyages sont toujours écrasants de fatigue; ils se font pendant les pluies de l'hiver, car des troupeaux entiers, attardés par quelque raison imprévue jusqu'à l'été, ont péri dans les plaines de Liverpool ou du Macquarie. Quel que soit le nombre d'hommes qu'on prend avec soi, l'œil du maître ne doit jamais se fermer pour ainsi dire, et c'est lorsque la fatigue est la plus grande qu'il doit déployer le plus de vigilance. Cependant si ces expéditions sont accompagnées de fatigues et de dangers de toute espèce, les profits assurés à celui qui arrive heureusement au terme du voyage sont si considérables, qu'il se trouve toujours des hommes énergiques prêts à tenter l'entreprise. L'énergie n'est-elle pas d'ailleurs la vertu la plus commune dans les colonies?

M. Darchy, un Anglais de notre connaissance qui avait été élevé en Suisse, était un de ces hommes. Il allait acheter à Weewaa, sur le Nammoi, à trois cents milles de Sidney, un troupeau de deux mille bœufs, qu'il devait revendre dans le district d'Adélaïde, à la jonction du Murray et du Darling. Le 22 mai 1855, notre ami Leuba, désireux de faire ce voyage avec lui, partit pour aller le rejoindre à Sidney. L'expédition devait se composer de neuf hommes : M. Darchy et Leuba, puis deux jeunes volontaires qui entreprenaient ce voyage pour apprendre le métier de squatter, véritables surnuméraires non rétribués, mais traités en amis par le maître, et qui n'en devaient pas moins prendre toute leur part de fatigue; enfin trois stockeepers, un conducteur pour les chariots et deux noirs, ceux-ci utiles surtout pour construire des canots, pour retrouver les chevaux le matin, suivre les traces du bétail égaré et fournir la caravane de gibier.

Seize chevaux de selle furent achetés à Sidney; on se procura aussi six forts chevaux de trait et deux chariots à l'épreuve qui avaient déjà supporté au moins un voyage aux mines. Les provisions se composaient d'une tonne de farine, de deux balles de sucre, d'une caisse de thé, d'un tonneau de bœuf salé et d'une barrique d'eau-de-vie. Une petite tente de campagne devait abriter M. Darchy, Leuba et leurs deux amis.

Le 5 juin, à onze heures du soir, la petite troupe prit place à Sidney sur le steamer qui fait le service des côtes, et, après douze heures de traversée, débarqua avec ses chevaux, ses chariots et ses provisions à Maitland, sur la rivière Hunter, à cent vingt milles au nord de Sidney. Là, les chevaux furent attelés aux chariots, et on se mit en route pour Weewaa.

Trois cents milles environ séparent Maitland de Weewaa; cette route devait se faire à petites journées, parce qu'on voulait conserver les chevaux frais pour leur travail futur. Chaque jour on faisait environ seize milles, et le soir, quand on arrivait à un ruisseau ou à un étang, on mettait les entraves aux chevaux, on les laissait en liberté et on s'établissait pour la nuit.

Un mois environ après leur départ de Maitland, Darchy et ses gens arrivèrent à Weewaa. Autant le pays qui entoure Maitland est riche et fertile (la culture y faisant chaque jour des progrès), autant toute l'immense plaine qui entoure Weewaa, sur un diamètre de plus de deux cents milles, est monotone et triste. Là seulement quelques pauvres huttes de bergers, point de culture, et cependant des milliers de moutons et de bœufs, des fortunes énormes appartenant à des propriétaires absents. Mais n'est-il pas bien naturel que, pour y établir leurs résidences permanentes, ces riches propriétaires préfèrent à ce pays ingrat les magnifiques environs de Sidney.

Weewaa est un petit village mal bâti, d'environ trois cents habitants. On y trouve un store, une mauvaise auberge, une station de police, un atelier de maréchal ferrant, le tout en bois, formant une seule rue au bord du Nammoi. Darchy y était depuis près d'une semaine quand, vers le milieu du jour, on entendit les beuglements lointains du troupeau qu'il attendait. Aussitôt lui et ses gens montèrent à cheval pour aller à sa rencontre; ils prirent avec eux une partie des vaches laitières du village, qu'ils chassèrent vers le bord de la rivière, afin que, vues de l'autre rive par le bétail, elles l'engageassent à entrer dans l'eau plus facilement.

Le Nammoi était large de plus de quatre cents pieds.

Jamais on ne peut faire traverser un aussi large cours d'eau par un troupeau sans difficultés. Voici comment on s'y prend : On commence par séparer trois à quatre cents têtes, et on les pousse vers le bord à grands coups de fouet en les effrayant par des cris. Quand ces bœufs sont entrés dans l'eau, ils nagent en colonne serrée sur huit à dix de front, rompant ainsi la force du courant. Mais souvent, arrivés vers le milieu de la rivière, ceux qui tiennent la tête font un demi-tour et ramènent toute la colonne en arrière, — ce qu'en langage de bush on appelle *faire l'anneau.* — Toute la besogne est à recommencer jusqu'à ce qu'on ait réussi à faire passer le premier détachement. Alors le travail devient inverse. On a autant de peine à empêcher tout le reste du troupeau de se précipiter à la fois dans la rivière qu'on en a eu à y faire entrer les premières bêtes. On s'efforce cependant de le contenir, car les animaux les plus vigoureux passant par-dessus les plus faibles à l'arrivée, ce ne serait pas sans danger pour ces derniers que deux mille bœufs feraient pêle-mêle la traversée.

Ce passages des rivières par de grands troupeaux est un magnifique spectacle, plein de ce que les Anglais appellent *excitement* (*full of excitement*), mot qui n'a pas d'équivalent dans notre langue et dont on trouve à chaque pas l'application dans la vie australienne.

Après avoir traversé le Nammoi, on se dirigea vers



Eucalyptus servant de pont dans la station de Dalry. — Dessin de Karl Girardet d'après l'album de M. de Castella.

la station ou plutôt vers les yards les plus voisins, où le vendeur fit à M. Darchi la remise du bétail. Ce bétail se composait exclusivement de bœufs âgés de plus de trois ans, de grande et belle race ; il était vendu au prix de trois livres dix shillings par tête, soit ensemble cent soixante-quinze mille francs ; j'avais donc raison de dire qu'il faut, outre le courage et l'énergie, des capitaux considérables pour entreprendre de pareils voyages.

On campa près des yards, et le lendemain on se mit en route, se dirigeant au sud, vers la rivière Macquarie, distante de cent quatre-vingts milles. A partir de ce moment, le travail sérieux commença pour les hommes qui faisaient partie de l'expédition. Chaque matin, à la pointe du jour, on levait le camp et on mettait le troupeau en marche. Le conducteur des chariots, aidé d'un des noirs, pliait la tente, rechargeait ses voitures et suivait la trace du bétail. Darchy partait en avant, choisissait pour faire la halte l'endroit qui lui semblait le plus propice, et revenait en avertir ses gens. Pendant la halte, une partie des hommes surveillait le troupeau pour l'empêcher de s'écarter trop (surtout lorsque les bœufs trouvaient peu à manger), et on faisait le repas de midi. Les provisions se composaient de viande fraîche achetée dans les stations qu'on traversait, et de gibier dont les noirs pourvoyaient la troupe. Quand ces deux ressources manquaient, on avait recours au bœuf salé



Station de Dalry : Le retour du marché. — Dessin de Karl Girardet d'après l'album de M. de Castella.

Le thé arrosait chaque repas; c'était la boisson du matin, celle de midi et celle du soir.

Après trois heures de repos, on repartait, Darchy prenant encore les devants pour choisir le campement de nuit. On faisait dix milles seulement chaque jour. Deux heures avant le coucher du soleil, on s'arrêtait de nouveau pour laisser manger le troupeau et on établissait le camp. Lorsque le camp était en rase campagne, ce qu'on appelle un camp rond, la moitié des hommes était de garde autour du bétail pendant une moitié de la nuit, tandis que les autres se reposaient. Un camp appuyé d'un côté à un ruisseau ou à une clôture de station était gardé par trois hommes. Un camp de rivière, c'est-à-dire un camp enfermé dans quelque circuit de rivière, était gardé par deux hommes seulement.

La nuit était toujours la partie la plus pénible, la plus difficile du voyage. Souvent sans qu'on pût en deviner la cause, le bétail était inquiet, et les bœufs, refusant de se coucher, restaient continuellement en mouvement; c'est ce qui arrivait particulièrement pendant les nuits sombres. — Les orages surtout les effrayaient. Quelquefois, saisis d'une terreur panique, ils rompaient la chaine des gardiens, et, malgré les cris de ceux-ci, malgré les tisons enflammés qu'on leur jetait à la tête pour les faire reculer, ils s'élançaient par-dessus ces hommes, leur laissant juste le temps de se cacher derrière quelque tronc d'arbre, et ils fuyaient tous dans la même direction. Il fallait alors que tout le monde se levât; on reprenait les chevaux, et souvent ce n'était qu'à la pointe du jour qu'on avait retrouvé tout le bétail.

Les animaux comme les hommes reconnaissent des chefs. Après quelques jours de route, l'œil exercé du squatter remarquait facilement les bœufs influents parmi les autres, ceux qu'on appelle les *leaders*, les conducteurs. Quand tout le troupeau avait été dispersé, il suffisait de s'assurer de la présence de ceux-ci pour savoir qu'il était bien au complet On ne pouvait pas, du reste, s'en convaincre autrement, car, sur deux mille bœufs, une diminution de cinquante têtes n'eût pas été sensible. Si quelqu'un de ces conducteurs manquait, comme il n'était certainement pas seul, il fallait s'arrêter et passer quelquefois trois ou quatre jours à chercher les fugitifs, qu'on était sûr de rencontrer, rebroussant chemin et retournant vers leur ancienne patrie.

Vingt-deux jours après avoir quitté Weewaa et le Nammoi[1], l'expédition, qui venait de traverser les plaines de Liverpool et les Castlereagh, arriva au bord du Macquarie, rivière large comme la Seine aux environs de Paris, et toute bordée de grandes stations appartenant à des squatters, qui, pour la plupart y résidaient eux-mêmes. Là, on retrouva de belles habitations, des jardins, des enclos cultivés.

Les pluies avaient tellement grossi la rivière, que Darchy resta huit jours campé, attendant un moment favorable pour la traverser. Les noirs étaient utiles partout pour transporter de l'autre côté des cours d'eau les hommes et les provisions. Ils construisaient les canots avec l'écorce de gommier, et déjà il fallait aller chercher au loin des arbres convenables dans les endroits traversés par des routes. Quand les canots étaient faits, les noirs passaient un à un une partie des hommes, auxquels on envoyait leurs chevaux à la nage, afin qu'ils pussent recevoir le bétail. Après que tout le troupeau avait traversé la rivière, ceux qui étaient restés les derniers chassaient leurs chevaux, et les noirs les passaient à leur tour. C'étaient encore les noirs qui passaient les provisions dans leurs canots. Quant aux chariots on les garnissait de tonneaux vides, solidement assujettis; on les attachait à une longue corde fixée de l'autre côté au harnais d'un cheval; puis, en chassant ce cheval, on les amenait sans peine sur la rive opposée. Quelquefois, lorsque la rivière était peu large et le courant peu rapide, un noir se mettait à l'avant du chariot, un autre à l'arrière, et, passant la tête entre les planches qui le composaient, ils traversaient à la nage avec cette lourde charge sur le dos.

Tout le pays qui s'étend entre le Macquarie et le Lachlan est composé de vastes plaines couvertes de gommiers et de mimosas; il est, en général, occupé par des moutons. A mesure qu'on s'éloigne du Macquarie, le sol devient plus mauvais, et l'on rencontre quelquefois plusieurs lieues carrées de prairies couvertes de broussailles de sept à huit pieds de hauteur, sous lesquelles aucune herbe ne peut croître. Ainsi l'expédition mit vingt-cinq jours pour aller de Macquarie au Lachlan; sur ces vingt-cinq jours, elle en passa dix tout entiers dans ces broussailles. Là surtout, le bétail qui cherchait toujours à s'engager dans le taillis était difficile à conduire. On en faisait deux troupeaux; le premier, composé des bêtes les plus sauvages et les plus rapides; le second, des bêtes les plus lentes, mais la difficulté n'en était pas moins grande pour les surveiller, car deux mille bœufs formaient une longue colonne sur une route de peu de largeur.

On doublait les étapes dans ces pays de broussailles où le bétail ne trouvait point de nourriture. De loin en loin, on rencontrait de petites vallées de quelques centaines de pas de diamètre, où le sol affaissé et par conséquent plus humide, empêchait les broussailles de croître; on les utilisait pour y parquer le bétail pendant la nuit et pour y établir le camp.

Cette partie du voyage fut la plus pénible, car on était au mois de septembre, et la pluie tombait sans interruption; mais déjà c'étaient les pluies du printemps, pluies chaudes qui annonçaient la fin de l'hiver.

Nos voyageurs étaient depuis trois jours au plus épais de ces broussailles, tous mouillés jusqu'aux os, et, n'ayant plus rien de sec pour se changer, quand, le 24 septembre, ceux qui marchaient en tête du troupeau découvrirent tout à coup, en avant d'eux, les immenses plaines du

1. Le Nammoi, le Castlereagh et le Macquarie, rivières issues des versants occidentaux des montagnes Bleues, coulent parallèlement du sud-est au nord-est pour se réunir toutes ensemble au Darling, qui, venant du nord, tombe dans le Murray, vers le cent quarantième degré de longitude, après un cours de deux à trois mille kilomètres.

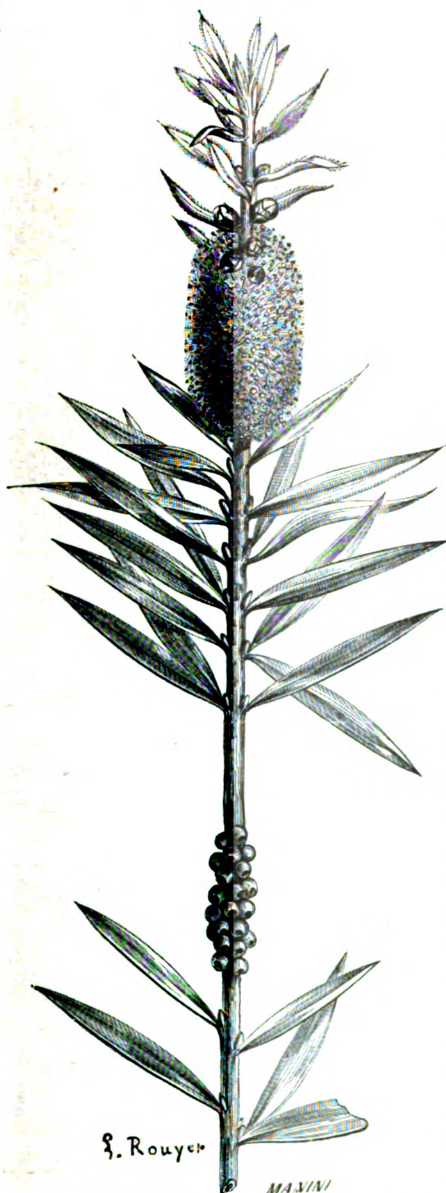
Lachlan, qui s'étendaient à perte de vue, à leur droite et à leur gauche, unes et couvertes d'herbes. Le taillis cessait subitement, comme en Europe une jeune forêt qui touche à un champ labouré, et, à un mille de distance seulement, une double bordure de gommiers blancs et de mimosas marquait le cours du Lachlan. Il était onze heures du matin, le soleil achevait de dissiper les nuages de la nuit, et la brise arrivait chargée de parfums des mimosas. C'était, après le voyage dans le désert, l'arrivée à la terre promise. Le bétail affamé se jeta sur cette herbe tendre du printemps, et il fallut que tous les hommes fissent un usage énergique de leurs fouets pour les forcer à marcher jusqu'à la rivière, au bord de laquelle on allait prendre quelques jours d'un repos nécessaire.

Le Lachlan. — Magnifiques contrées pour le bétail. — Arrivée à la jonction du Murray et du Darling. — Vente du troupeau. — Bénéfices pour ceux qui entreprennent de pareils voyages. — Notre ami revient seul à Melbourne. — Son cheval s'embourbe dans un ruisseau. — Mort de son cheval. — Une course de de dix-sept heures de galop entre les sacoches qui contiennent les dépêches de la malle.

A Yéring, quand mon ami Leuba nous parlait du Lachlan, il oubliait toutes les fatigues de son long voyage. Ils y étaient arrivés aux premiers jours du printemps, alors que les arbres étaient en fleurs, que l'eau et les herbes étaient abondantes pour le bétail. Dès lors leur voyage, déjà fait aux deux tiers, devenait facile, et ils pouvaient en prévoir l'heureuse issue.

Après quelques jours de repos, quand ils se mirent en route, ce ne fut plus qu'une promenade au travers des prairies; ils suivaient constamment le cours du Lachlan, et le soir ils enfermaient leur troupeau dans quelque circuit de la rivière. Quelquefois il leur suffisait de mettre les deux chariots la suite l'un de l'autre à l'entrée de ce circuit, pour que le bétail y fût enfermé comme dans un clos.

Les rivières australiennes sont en effet remarquables par le caprice de leurs méandres, et ces presqu'îles de deux ou trois cents arpents de frais gazons, bordées par une rivière profonde et par une haie de magnifiques gommiers blancs qui s'élancent majestueux au-dessus des mimosas, sont d'un aspect qui ne ressemble à rien de ce que nous rencontrons dans nos pays. Au-dessous et au travers du feuillage ténu et léger des gommiers on découvre toujours l'immense horizon.



Fleurs et fruits du Metrosideros speciosa.

Quand le troupeau était en sûreté dans ces enclos naturels, nos voyageurs s'éparpillaient pour se livrer aux plaisirs de la pêche et de la chasse. Des tribus entières d'outardes et de casoars erraient dans la plaine, la rivière était couverte de canards de toute espèce, et des centaines de pigeons sauvages, immobiles sur les branches des arbres, allongeant seulement leur cou de droite et de gauche, ne permettaient pas au tireur le moins adroit de faire une mauvaise chasse. C'étaient de charmants pigeons gris brun, gris cendré, jaune brun, brun rouge, sans compter les magnifiques *bronze-wings*, les pigeons aux ailes d'or. De leur côté, chaque soir les noirs revenaient chargés d'œufs de canards et d'outardes qu'il avaient dérobés aux nids de ces animaux.

Cette vie douce et facile était cependant encore assaisonnée par le danger. Un soir, après le dîner, Leuba était assis sur un tronc d'arbre auprès du feu, tenant sa pipe d'une main et son verre de grog de l'autre, lorsqu'il vit un gros serpent diamant qui, monté par derrière sur le tronc où il était assis, glissait sur ses jambes pour s'aider à descendre de l'autre côté. Grande fut sa frayeur : il resta immobile, les deux mains en l'air, et le serpent déroula lentement sur lui ses anneaux nerveux. Quand il fut à terre, le cuisinier le tua avec sa pelle.

L'expédition longea le Lachlan pendant plus d'un mois, faisant seulement huit milles de route par jour, afin de profiter de l'excellence des pâturages de cette contrée. Les lois de la colonie autorisent les conducteurs de troupeaux en voyage à s'écarter à droite et à gauche de leur route à un demi-mille, ce qui est suffisant quand les herbes sont abondantes. Mais les squatters entre eux sont moins rigides, et l'on peut outre-passer cette limite dans le cas de nécessité.

Les bords du Lachlan sont occupés par de splendides stations : à chaque dixième mille on en trouvait une nouvelle. Le bétail de ce district devient si gras qu'il est quelquefois difficile de le faire voyager. Aussi y rencontre-t-on plus de gros bétail que de moutons.

Les bœufs à l'état sauvage ont une aversion particulière pour les moutons. Là où un troupeau de moutons a campé, il est impossible de faire manger le bétail, tan-

dis qu'au contraire les chevaux sont friands de l'herbe verte et touffue qui croît sur les emplacements où ils ont été parqués, Il suffit de quelques moutons pour mettre en déroute tout un troupeau de bœufs. Darchy arrivant un jour sur un terrain occupé par un large troupeau de moutons, ceux-ci s'élancèrent au galop au milieu des bœufs, malgré les efforts que faisaient les conducteurs pour les chasser, malgré les cris de la pauvre noire demi-nue qui les gardait. Les bœufs, effrayés, rompirent leurs rangs et partirent au galop suivis de tout le troupeau de moutons. Tous pêle-mêle firent une course de quatre à cinq milles et ne furent arrêtés que par un large bras de lagune qui entourait un mamelon formant une sorte d'île dans la plaine. Les bœufs, entrant au galop dans cette eau peu profonde, foulèrent aux pieds les quelques moutons qui y arri-



Metrosideros speciosa[1]. — Dessin de Rouyer d'après nature.

vèrent en même temps qu'eux. Trois ou quatre de ces derniers furent noyés, et il fallut, pour rétablir la tranquillité, que les conducteurs emportassent de l'autre côté de l'eau les moutons qui étaient parvenus à la passer. On campa sur cette île pendant la nuit, et l'un des moutons tués servit au repas du soir.

Arrivés à Apple-Hill, à quelques milles de la jonction du Murray et du Lachlan, Darchy et sa troupe dirent

1. Le *Metrosideros speciosa* appartient à la famille des *myrtacées;* c'est un bel arbrisseau de trois à quatre mètres d'élévation, aux branches longues, minces, tortueuses et le plus souvent pendantes, aux feuilles dures, coriaces, lancéolées et alternes. Les fleurs forment autour des ramilles comme un manchon feutré d'un rouge ponceau très-vif; en tombant, ce manchon laisse sur le rameau qui lui sert d'axe des graines adhérentes à l'écorce. Le Jardin des plantes possède plusieurs pieds de ce spécimen de la flore australienne.

Vue du Murray pendant les hautes eaux. — Dessin de Français d'après Mitchell.

adieu à cette belle rivière, et se dirigèrent, parallèlement au Murray, vers la jonction de ce fleuve avec le Darling. C'était là que le troupeau devait être vendu à un squatter d'Adélaïde. Ils y arrivèrent quinze jours après avoir quitté le Lachlan. La traversée du Murray, large en cet endroit d'un demi-kilomètre, couronne dignement ce grand voyage.

Un grand nombre de sauvages étaient campés sur les bords du fleuve et avaient des canots tout prêts pour aider les voyageurs à le traverser. Les tribus du Murray et du Darling sont aujourd'hui les plus nombreuses en Australie, particulièrement celles du Darling ; aussi l'on entend encore quelquefois parler de déprédations commises par eux dans des stations écartées. Il y a quelques années seulement, dans une station située sur cette rivière, une tribu de noirs enleva un troupeau de moutons. Le châtiment ne se fit pas attendre : ils étaient environ trois cents festoyant autour d'un véritable carnage de ces animaux, lorsqu'une vingtaine de cavaliers (tous les squatters des environs rassemblés à la hâte) arrivèrent et chargèrent la tribu. Déroulant leurs grands *stockwhips*, ils labourèrent de coups de fouet ces pauvres voleurs absolument nus[1], qui s'enfuyaient dans toutes les directions. Quelques-uns furent tués, et ce fut une leçon pour les autres. Les noirs ont une grande frayeur des squatters ; ils les considèrent comme des centaures armés d'un fouet terrible, qu'ils redoutent plus qu'une arme plus dangereuse.

Après avoir traversé le Murray, Darchy fit la remise de son troupeau au nouvel acquéreur qui l'attendait de l'autre côté du fleuve. Il le lui vendit au prix de cinq livres dix shillings par tête, réalisant ainsi sur le prix d'achat un bénéfice de quatre mille livres sterling, soit centmille francs. Il vendit aussi ses chevaux et ses chariots, et cette seule vente servit à couvrir ses frais de voyage, car chevaux et chariots valaient plus dans le district d'Adélaïde qu'ils ne lui avaient coûté à Sidney.

Ces transactions terminées, tous revinrent à l'auberge située au bord de la rivière, où un copieux dîner arrosé de champagne termina l'expédition. Le lendemain, ceux qui l'avaient composée se séparèrent. Darchy et ses deux amis partirent pour Adélaïde, les stockeepers allèrent chercher de l'emploi dans les stations voisines, et Leuba, monté sur un des meilleurs chevaux de Darchy, dont celui-ci lui avait fait présent, prit seul la route de Melbourne pour revenir à Yéring.

Il avait déjà chevauché pendant trois jours à travers les plaines qui s'étendent sur la gauche du Murray, dans la direction de Swanhill, couchant chaque soir, enveloppé dans sa couverture, près des huttes de quelque station, préférant la terre nue aux lits de camp des bergers ou des stockeepers qui tous lui offraient l'hospitalité, lorsque le quatrième jour, comme il quittait la station où il s'était arrêté, on lui recommanda de prendre, à douze ou quinze milles de là, sur trois chemins qui s'offriraient à lui, celui du milieu, qui le conduirait au meilleur passage d'un ruisseau bourbeux qu'il avait à traverser.

Il suivit ces recommandations ; mais, entré dans l'eau, il trouva la vase si profonde qu'il se persuada qu'il avait fait fausse route (quand on est seul dans le bush, on craint toujours de se tromper, et même les plus aguerris ne sont pas exempts de cette crainte), il rebroussa chemin et reprit une autre des pistes qui le ramena à un autre passage du même ruisseau. Entré de nouveau dans cette eau bourbeuse, il n'était plus qu'à quelques pieds de l'autre bord, quand, après un violent effort, son cheval resta tout à coup immobile : un gros tronc d'arbre mort était enterré dans la vase, et la pauvre bête, ayant passé sa jambe droite de devant par-dessus cet obstacle, ne pouvait retirer sa jambe gauche prise derrière le tronc qui lui touchait le poitrail. Leuba se laissa glisser et chercha à la dégager, mais plus elle se débattait plus elle s'enfonçait dans la boue. Au lieu de s'épuiser en efforts inutiles, il aurait dû retourner à pied en arrière, chercher des cordes et des hommes ; il attendit, mais en vain, espérant que quelques passants lui viendraient en aide. La nuit survint sans que sa position fût améliorée, le cheval épuisé pouvait à peine tenir sa tête au-dessus de l'eau boueuse.

Un arbre s'était penché sur le ruisseau au-dessus d'eux, Leuba y monta et s'y cramponna, tenant dans ses mains les rênes de son cheval pour lui soutenir la tête. Harassé de fatigue, il s'endormit, et au point du jour, quand il se réveilla, il n'avait plus dans la main que l'extrémité de ses rênes ; la tête de son cheval était à demi immergée dans l'eau, et la pauvre bête était morte.

Notre ami pleura sa monture, mais le malheur était sans remède ; il n'avait d'autre ressource que de gagner la station la plus voisine où peut-être il pourrait s'en procurer une autre. Il fit donc un seul paquet de sa selle, de sa couverture et de sa bride, le tout, avec sa valise, pesant plus de soixante livres, et se mit tristement en route avec ce lourd fardeau sur le dos. Que de fois il se retourna pour regarder la place où il laissait la triste carcasse de son cheval mort ! Mais il fallait marcher, le soleil allait devenir brûlant, et la faim commençait à le presser. Vers dix heures, après avoir fait au moins dix milles, il découvrit l'emplacement d'une station où il arriva une heure après, mourant de fatigue, de faim et de soif.

Après avoir déjeuné et s'être reposé un peu, il demanda à acheter un cheval. La station où il se trouvait était une station de moutons, par conséquent peu fournie en chevaux, et l'intendant, qui y résidait en l'absence du maître, n'en avait qu'un seul assez mauvais dont il pût disposer et dont il demanda trente livres. C'était à prendre ou à laisser ; Leuba accepta le marché ; mais quand il présenta une traite sur l'*Union-bank* de Melbourne, le vendeur hocha la tête et refusa de l'accepter. Leuba n'avait sur lui que quelques livres en espèces ; c'était assez pour faire son voyage, car il n'avait rien à débourser dans les stations où jamais on ne refuse un dîner à un

1. Les noirs sont entièrement nus dans ces districts éloignés.

voyageur, et son coucher à la belle étoile ne devait guère lui coûter. Or, son costume était peu fait pour inspirer confiance en son papier, ses habits étaient tout en lambeaux, usés par six mois de service, et de plus ils étaient couverts de la boue du ruisseau où son cheval avait péri. Enfin, pour comble de malheur, il ne connaissait aucun des propriétaires de stations de ce district, où l'on n'élevait que des moutons, et l'intendant ne connaissait aucun des propriétaires de gros bétail dont Leuba aurait pu lui citer les noms pour établir son honorabilité.

L'intendant était un homme prudent, ce qui est synonyme de méfiant, et le cheval fut renvoyé au pâturage. Leuba qui ne voulait pas porter sa selle et sa bride jusqu'à Swanhill, distant encore de cinquante milles, d'acheteur se fit vendeur et céda ces deux objets à moitié prix. Il se mit en route à pied le lendemain et arriva le jour suivant à Swanhill.

Swanhill, petit village au bord du Murray, est le centre de communication entre toutes les stations des plaines que Leuba venait de traverser et les pays plus habités du sud : c'était la tête de route de Melbourne. Il y avait là, comme dans tous les villages de l'intérieur, une station de police, un store, un maréchal ferrant et une auberge. La malle de Bendigo allait partir, et Leuba résolut d'en profiter pour se rendre dans cette ville.

Ce qu'on appelait la malle n'était en réalité qu'un service de dépêches fait par un postillon à cheval conduisant un cheval de main lorsqu'il avait un lourd chargement de lettres et de journaux. Leuba obtint pour le prix de six livres sterling de faire les cent cinquante milles qui séparent Swanhill de Bendigo, monté sur le cheval de main, entre les sacoches qui renfermaient les dépêches. Ils se mirent en route au point du jour, et le postillon, se méfiant de son voyageur, lui donna la plus mauvaise bête, afin qu'il ne pût pas décamper avec la correspondance du district.

Après trente-cinq milles de galop, ils arrivèrent à une station où un autre postillon attendait son camarade avec des chevaux frais pour le relever de service.

Notre ami passa ainsi quatre fois successivement des mains d'un postillon à celles d'un autre. On lui laissa une fois seulement vingt minutes pour dîner et à dix heures du soir il arrivait à Bendigo demi-mort de fatigue après avoir galopé pendant dix-sept heures sans s'arrêter. La nuit, la fatigue et la fièvre l'empêchèrent de dormir; à peine il avait fermé les yeux qu'il se mettait sur son séant en sursaut, rêvant qu'il entendait son ex-troupeau de bœufs s'échapper ou que son cheval s'embourbait sous lui, ou bien encore qu'il tombait dans l'eau du haut d'une branche sur laquelle il avait dormi deux ou trois nuits auparavant.

Le lendemain matin il prit la malle de Melbourne; cette fois, une vraie malle, une voiture américaine chargée de mineurs et attelée de quatre chevaux qui marchaient toujours ventre à terre. A Melbourne il rencontra un fermier des environs d'Yéring qui lui fit faire une partie de la route sur sa voiture et il arriva enfin chez nous avec cette figure amaigrie et harassée qui provoqua nos étonnements, et rendit plus vif encore notre plaisir de le revoir sain et sauf après sa longue expédition.

Retour en Europe.

Par un beau jour de janvier, le cœur serré de regrets pour le pays que j'allais quitter, je dis adieu au cottage d'Yéring, à la maison neuve en construction, aux arbres que nous avions plantés, et jetant un dernier regard sur les montagnes de Dalry, dont j'avais pris congé la veille en me promettant bien de les revoir quelque jour, je m'assis à côté de mon frère, dans sa voiture, qui m'emmenait à Melbourne, avec mon bagage d'oiseaux empaillés, d'armes de sauvages, de peaux d'opossums et d'ornithorhynques, souvenirs de la colonie.

Les gens travaillaient aux moissons dans le clos cultivé; parmi eux se trouvait le vieux Tom, qui avait aidé à la construction du pont de Dalry. Quand nous passâmes, Tom donna le signal trois fois répété en chœur, par lequel ils me souhaitaient encore une fois tous ensemble un bon voyage.

Le lendemain, quand s'éleva le vent favorable que l'on attendait pour sortir de la baie de Port-Philipp, tristement appuyé sur le bastingage de *l'Anglesey*, j'envoyai un dernier adieu à mon frère, qu'un petit bateau ramenait vers le port avec notre ami Lloyd.

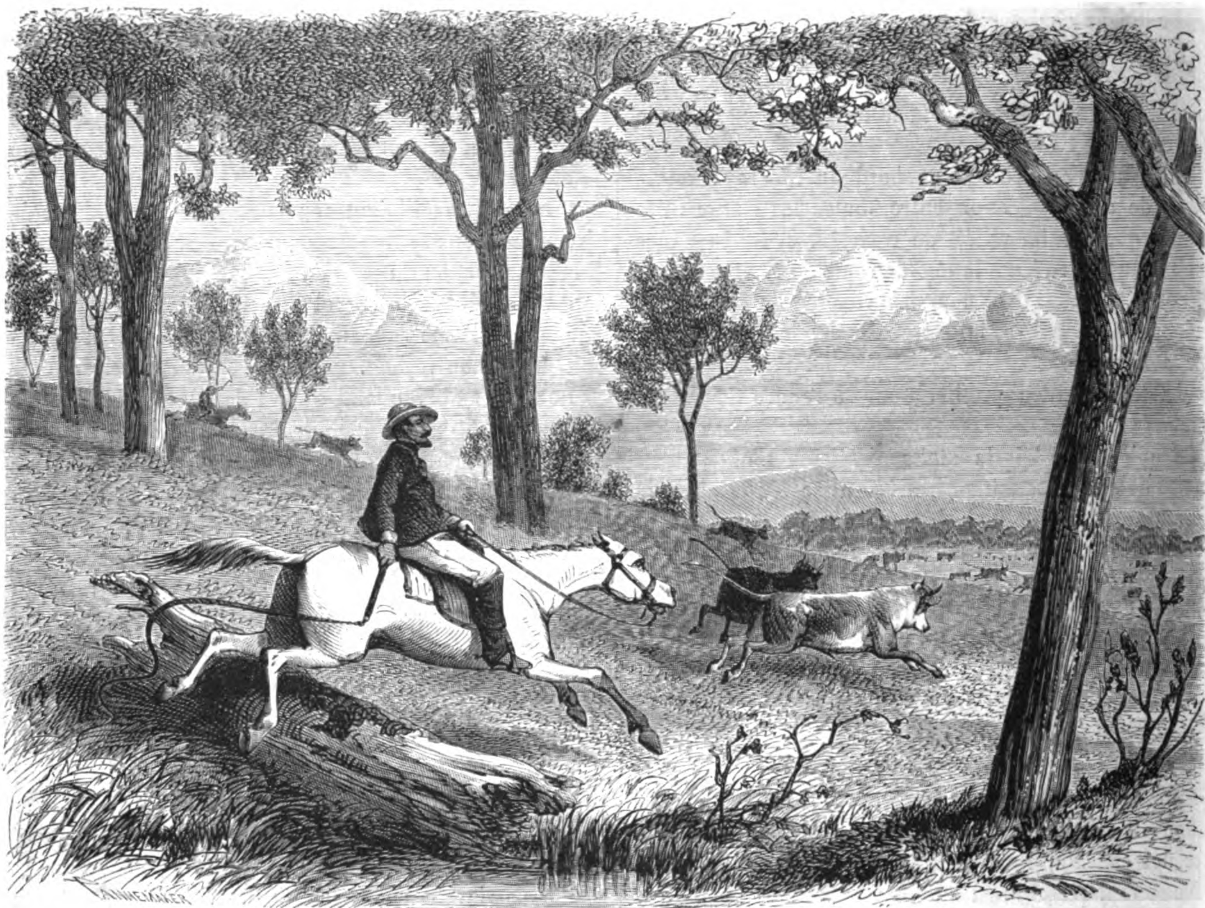
Au mois d'avril je revis l'Angleterre. Combien la nature me semblait belle après mes trois mois de prison à bord. Les haies se couvraient de leur parure verte du printemps, et tandis qu'une voiture que j'avais prise entre Trouro et Plymouth montait un chemin creux, le gazouillement des fauvettes qui se poursuivaient de branche en branche vint charmer mon oreille. Je ne saurais vous dire la douce émotion que j'éprouvai. Ce n'était plus le cri aigu du perroquet aux brillantes couleurs, ni les notes graves des pies moqueuses, auxquels j'étais accoutumé depuis trois années. C'était l'annonce du retour dans la vieille patrie, le chant familier des oiseaux aimés de l'enfance qui m'arrivait tout plein des souvenirs du pays, des amis et des parents que j'allais revoir. Au regret pour l'heureuse colonie que j'avais quittée, se mêlait au fond de mon cœur la joie de rentrer sous le toit paternel, et ces deux courants opposés de sentiments se fondaient dans une profonde gratitude pour la divine et bonne Providence qui nous protége sur tous les sols et sous tous les climats.

Au moment où j'écris ces lignes, une grande expédition vient de quitter Melbourne pour aller explorer l'intérieur. Les colons généreux se sont cotisés afin de faire les frais nécessaires pour pénétrer jusqu'au cœur du continent : quelques-uns ont versé mille livres sterling à cette souscription. Le 15 juin 1860, vingt-quatre chameaux traversaient les rues de Melbourne, arrivant de l'Inde, chacun d'eux conduit par un Indien vêtu de

rouge et de blanc, ce qui donnait à cette procession un aspect tout à fait oriental. Ces animaux étaient destinés à l'expédition; ils sont en route à l'heure qu'il est, et bientôt sans doute l'ignorance dans laquelle nous sommes encore sur l'intérieur du vaste continent australien sera dissipée.

H. DE CASTELLA.

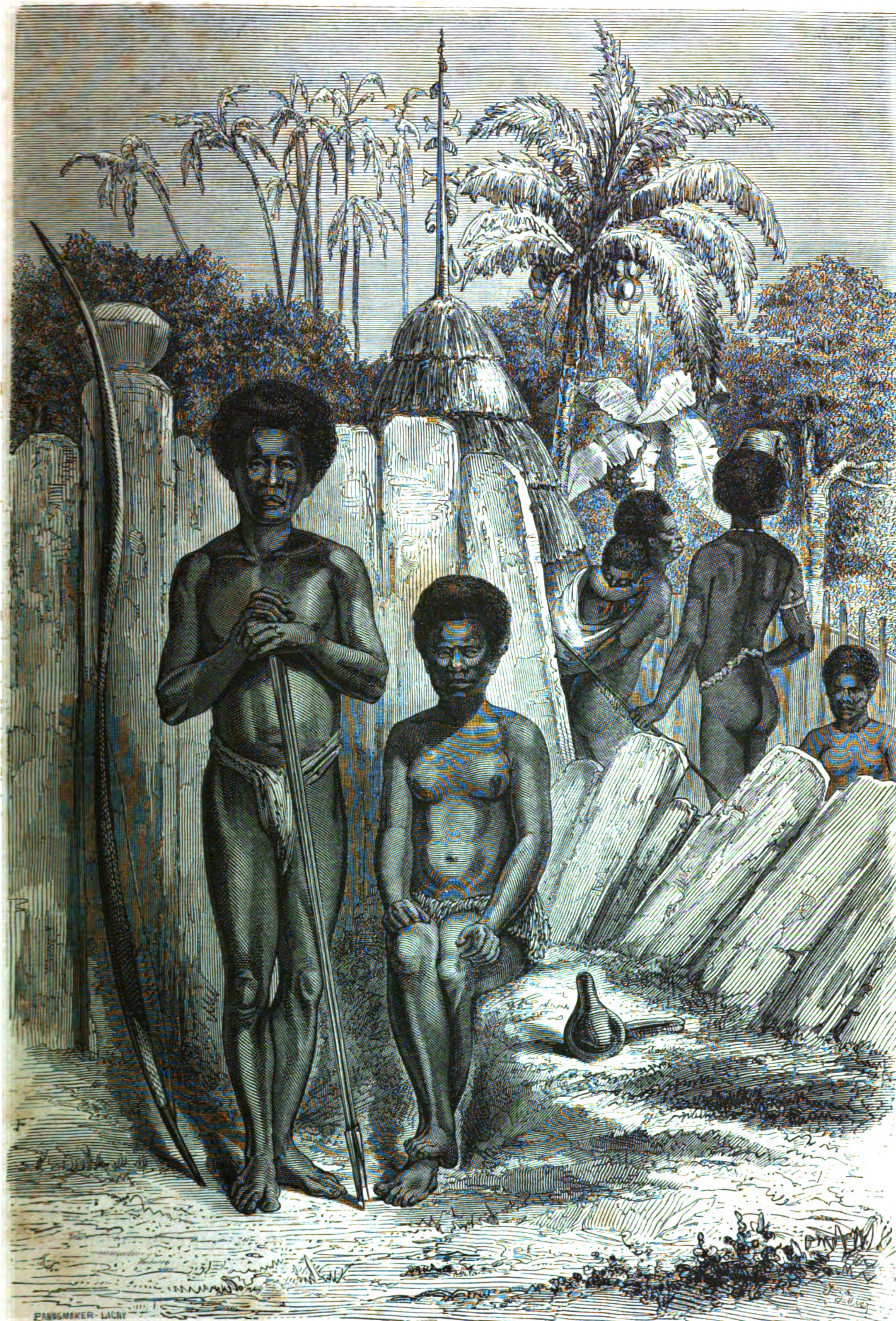
L'ardeur du travail et des découvertes est telle en Australie, le progrès s'y précipite, pour ainsi dire, avec tant de rapidité, que les événements de chaque jour y dépassent les prévisions de la veille. Pendant que l'expédition dont parle M. de Castella se mettait en marche pour traverser, du sud-est au nord-est, le continent australien, un colon de *South-Australia*, M. Macdougall Stuart, rentrait dans Adélaïde après avoir pénétré droit au nord jusqu'au dix-huitième degré de latitude. Quatre mille deux cents kilomètres parcourus par M. Stuart, tant à l'aller qu'au retour, lui ont permis de constater que l'intérieur de cette vaste terre, regardé depuis longtemps par les géographes



Squatter rassemblant ses troupeaux. — Dessin de Karl Girardet d'après l'album de M. de Castella.

comme un aride et infranchissable désert, diffère très-peu, par son aspect et ses productions, de son littoral, et que le sol n'y repousse pas plus les troupeaux et la charrue de l'Européen que celui des cinq colonies prospères qui s'essayent déjà, sur ce littoral, à la vie des nations, par l'agriculture, l'industrie et les délibérations périodiques et fécondes d'un gouvernement libre.

Échelonnées du nord-est au sud-ouest autour des rives australiennes, ces colonies sont : Queensland, détachée en 1860 de la Nouvelle-Galles méridionale; elle a pour chef-lieu Brisbane, sur le fleuve de ce nom, au fond de la vaste baie de Moreton; — New-South-Walles, capitale Sidney, fondée en 1788; — Victoria, chef-lieu Melbourne; — South-Australia, créée en 1837 sur les pourtours des golfes Saint-Vincent et Spencer, capitale Adélaïde; — et enfin Western-Australia, avec Perth pour capitale, fondée en 1828 sur la rivière des Cygnes (Swan-River). Réunies, ces cinq provinces nourrissent déjà plus d'un million de colons, plus de cinq cent mille chevaux, de quatre millions de bœufs, de vingt millions de bêtes à laine, et ont versé, depuis dix ans, au moins deux milliards d'or sur les marchés du vieux monde.



NOUVELLE-CALÉDONIE. — Néo-Calédoniens. — Dessin de J. Pelcoq d'après une photographie.

VOYAGE A LA NOUVELLE-CALÉDONIE[1],

PAR M. VICTOR DE ROCHAS.

1859

Description de la Nouvelle-Calédonie. — Culture. — Climat.

La Nouvelle-Calédonie, terre française depuis l'année 1853[2], est une grande ile de l'océan Pacifique, située entre vingt degrés dix minutes et vingt-deux degrés vingt-six minutes de latitude sud, et entre cent soixante et un degrés trente-cinq minutes et cent soixante-quatre degrés trente-cinq minutes de longitude est.

Sa longueur est de soixante-six lieues, et sa largeur moyenne de dix[3].

Elle est couverte de montagnes, dont les chaines se dirigent dans le sens de sa longueur, et dont l'orientation est par conséquent celle de l'ile elle-même, c'est-à-dire qu'elles sont dirigées obliquement du nord au sud et de l'est à l'ouest. Ces montagnes sont modérément élevées; les points culminants atteignent jusqu'à douze cents mètres environ.

Sur un sol aussi accidenté, les cours d'eau sont nécessairement en grand nombre; la plupart sont mal encaissés et sujets à des débordements.

Les marais sont très-nombreux.

Le sol est partagé en pâturages et en forêts; cependant les marécages, peuplés de rhizophorées[4], occupent une étendue totale assez vaste pour entrer en ligne dans ce partage.

Enfin les environs des villages sont cultivés et bien cultivés. Le taro, l'igname, la canne à sucre, le bananier, la patate douce sont les objets principaux de cette culture. Les plantations de taro sont celles qui méritent le plus d'attention.

Pour ce qui regarde la faune, je me contenterai de mentionner l'absence de batraciens et celle presque complète de reptiles[5]. Je ne dois pourtant pas négliger de signaler l'apparition accidentelle des sauterelles. Quand elles s'abattent en légions innombrables sur quelque localité, la campagne est promptement dégarnie de feuillage, comme si un souffle de mort l'avait soudain flétrie. Les déjections de ces nuées d'insectes couvrent la terre, comme le ferait une pluie de sable, et contribuent, avec la corruption de leurs cadavres, à infecter l'air. Heureusement ce fléau n'arrive qu'à de longs intervalles; il n'a pas fait apparition depuis plus de dix ans.

En Nouvelle-Calédonie, comme dans tous les pays intertropicaux, l'année se partage en deux saisons: l'hivernage, ou saison des pluies et des chaleurs, et la saison sèche ou fraîche.

La première commence dans les premiers jours de janvier et finit en avril, la seconde comprend le reste de l'année. Comme on le pense bien, la transition de l'une à l'autre ne se fait pas brusquement, en sorte qu'on pourrait admettre deux saisons intermédiaires ou demi-saisons de courte durée représentant le printemps et l'automne.

La moyenne annuelle de température est entre vingt-deux et vingt-trois degrés centigrades au-dessus de zéro. On peut dire que de mai en novembre la température est très-douce et très-agréable pendant le jour et fraîche pendant la nuit. Les mois les plus frais sont ceux de juillet et août, les mois les plus chauds sont ceux de janvier et février.

Les rosées sont peu abondantes en Nouvelle-Calédonie, comparativement à ce qui se passe dans la plupart des autres pays intertropicaux. Les orages sont très-rares et n'ont guère lieu qu'au commencement de l'hivernage, alors que les premières pluies, tombant sur un sol depuis longtemps échauffé, déterminent un dégagement abondant de vapeurs, source principale de l'électricité atmosphérique en tous climats; ils sont d'ailleurs peu violents.

L'alizé d'est-sud-est est le vent généralement régnant.

L'époque des pluies est aussi celle des calmes, qui ne sont jamais de longue durée et arrivent ordinairement au coucher du soleil; c'est aussi celle des vents irréguliers.

Le mois de janvier est celui des ouragans, qui sont heureusement rares; ils sont loin d'avoir la violence de ceux des Antilles et autres pays, où ils portent la désolation.

En somme, le climat de la Nouvelle-Calédonie laisse peu à désirer sous le rapport de la salubrité. L'hivernage compte à la vérité des journées de chaleur très-forte, mais il est rare qu'une brise bienfaisante ne la tempère pas. La différence de chaleur du jour à la nuit oscille dans des limites assez restreintes, et, si elle suffit

1. Nous nous proposons de publier plus tard une exploration complète de la Nouvelle-Calédonie; mais nous n'avons pas voulu tarder plus longtemps à entretenir nos lecteurs de cette île, l'une des plus récentes conquêtes de la France. Nous ne voulons du reste donner ici que quelques notions préliminaires d'une incontestable exactitude, et nous ne pouvons les puiser à de meilleures sources qu'aux deux mémoires de M. le docteur Victor de Rochas, chirurgien de marine, qui ont paru en 1859 et en 1860. — *Nouvelle-Calédonie : anthropologie* (Revue algérienne et coloniale). — *Essai sur la topographie hygiénique et médicale de la Nouvelle-Calédonie.*

2. M. Fevrier des Pointes, commandant en chef des forces navales de l'océan Pacifique, a pris possession de la Nouvelle-Calédonie le 24 septembre 1853. Le 29 du même mois, le pavillon français fut aussi planté sur l'île des Pins, dépendance de la Nouvelle-Calédonie.

3. Le mille marin français est, de même qu'en Angleterre et en Italie, de dix-huit cent cinquante-deux mètres.

4. *Porte racines*, genre, type *rizophora :* palétuvier ou manglier.

5. Il y a seulement, en effet, quelques lézards et quelques serpents de mer qui fréquentent aussi le rivage.

pour déterminer des maladies chez les naturels qui ne savent pas se mettre en garde contre elle, elle n'offre pas de dangers sérieux pour des gens nourris et vêtus convenablement.

Chose vraiment extraordinaire! malgré toutes les influences fébrigènes que doivent faire supposer les marais et les grandes étendues de terres continuellement arrosées pour la culture du taro, la fièvre paludéenne est presque inconnue dans le pays, et il est extrêmement rare qu'on trouve dans des affections quelconques indication à la quinine.

Les Européens ont remué ici des terrains neufs pour l'agriculture et pour la construction des routes; on a jeté des chaussées sur des terres inondées, on a desséché une portion du marais de Port-de-France, et on en a fouillé le fond pour les constructions; pourtant pas un seul cas de fièvre intermittente ne s'est déclaré, même chez les travailleurs.

L'établissement de Port-de-France est entouré d'autres marais soit d'eau douce, soit d'eau saumâtre, soit d'eau de mer, les uns à une lieue environ de la ville, d'autres beaucoup plus rapprochés; le vent doit en apporter souvent les émanations (celui qu'on appelle *Petit-Marais* est situé directement au vent), et cependant jamais de fièvre intermittente dans une population de trois à quatre cents âmes (garnison et colons)! L'immunité n'existe pas seulement pour les Européens; elle est la même pour toute l'île, pour les naturels, qui cependant habitent de préférence le voisinage de la mer et des rivières, qui construisent si souvent leurs demeures en des lieux humides et même marécageux, qui couchent sur la terre presque nus, qui sont sans vêtements et mal nourris.

Les Néo-Calédoniens : hommes, femmes. — Alimentation. Anthropophagie.

Les Néo-Calédoniens appartiennent à l'espèce des nègres océaniens. Ils ont la peau d'un noir fuligineux, couleur chocolat, claire, les cheveux noirs, laineux et crépus, la barbe de même couleur et bien fournie, le nez large et épaté, profondément déprimé entre les orbites, les yeux dirigés comme chez les sujets de notre race, la conjonctive oculaire injectée, ce qui donne à leur regard une expression farouche, les lèvres grosses et renversées, mais ces deux caractères ne sont pas aussi prononcés que chez le nègre africain, les mâchoires proéminentes et les incisives un peu proclives (prognathes), la bouche largement fendue, les dents bien alignées et d'une parfaite blancheur, les pommettes légèrement saillantes, le front haut, étroit et convexe, enfin la tête très-aplatie en travers, surtout à la région temporale, caractère qui ne peut être bien saisi que quand la chevelure est courte. La taille moyenne des individus est au moins aussi élevée que celle des Français; le tronc et les membres sont bien proportionnés, le développement thoracique et le développement musculaire sont généralement avantageux.

Les Néo-Calédoniens me paraissent ressembler beaucoup aux habitants de l'archipel Fidgi ou Viti, avec lesquels ils ont d'ailleurs de nombreux points de contact sous le rapport des mœurs et des usages[1]. Ces derniers sont pourtant un peu plus favorisés sous le rapport de la taille, de la couleur, et de ce que nous sommes convenus d'appeler la beauté physique.

Les Calédoniens mâles ne sont pas très-laids; plusieurs même présentent une régularité de traits qui serait trouvée belle en tous pays d'Europe, et il est remarquable que, sous ce rapport, certaines tribus de la côte orientale sont mieux douées que toutes les autres : peut-être cela tient-il à un mélange de races provenant d'émigrations polynésiennes. Ce qui est certain, c'est qu'à une époque encore peu éloignée, une émigration d'Ouvéa (Wallis) est venue aborder dans l'une des Loyalty, dont elle soumit les habitants, et à laquelle elle imposa le nom de sa terre natale et sa langue. C'est l'île *Halgan*, des cartes de Dumont d'Urville, appelée *Ouvéa* par les indigènes. La race des nouveaux habitants s'est mélangée avec l'ancienne, et il en résulte une population beaucoup plus belle que celles qui l'avoisinent.

Les communications entre les Loyalty et la côte orientale de la Nouvelle-Calédonie, dont elles sont séparées par un canal de cinquante milles, sont très-fréquentes; les indigènes d'Ouvéa ont même formé des villages à Hienguène et à Pouébo; on trouve ces mêmes individus sur toute la côte, depuis Ouagass ou Tiouaka jusqu'à Pouébo.

La laideur des Calédoniennes est connue; avec leur tête rasée, leur lobule de l'oreille horriblement perforé ou déchiqueté, elles présentent, même à un âge peu avancé, un tableau des moins séduisants. Vouées à de rudes labeurs et à de mauvais traitements, elles ont une vieillesse précoce. Bien que, dans le jeune âge, la physionomie de plusieurs d'entre elles ne soit pas très-désagréable, comme on juge la population en masse, la laideur des Calédoniennes a pu devenir à juste titre proverbiale.

La taille moyenne des femmes est bien inférieure à celle des hommes, et il existe à ce point de vue entre les deux sexes à peu près le même rapport que dans notre race

Les femmes sont nubiles vers l'âge de douze à treize ans; cependant elles n'entrent guère en ménage avant celui de vingt à vingt-cinq ans. Leur développement se fait avec rapidité : ainsi telle fille qui, à douze ans, n'est encore qu'une enfant, est une femme physiquement accomplie trois ou quatre ans plus tard.

Leur fécondité n'est jamais remarquable et s'arrête plus tôt que chez nos femmes, de même que leur vieillesse est plus précoce. Celles qui, dans le cours de leur existence, ont quatre ou cinq enfants sont rares, et beaucoup sont stériles.

Elles allaitent leurs enfants pendant très-longtemps : trois ans en moyenne, et quelquefois pendant cinq ou six ans. Cette durée abusive de l'allaitement est en partie nécessitée par la pénurie des ressources alimentaires. L'oppression sous laquelle les femmes gémissent, l'ex-

1. Voy. le *Voyage à la Grande-Viti*, par John-Denis Mac-Donal, dans le premier volume du *Tour du monde*, page 193.

cès de travaux qu'on leur impose, les privations qui sont encore plus souvent leur partage que celui des hommes, épuisent rapidement la vigueur de leur constitution.

Les hommes vieillissent moins vite, mais pourtant peu d'entre eux parcourent une longue carrière. Avec des gens qui ne savent pas compter les années et qui, par suite, ne connaissent pas leur âge, il est difficile d'entreprendre aucune étude positive sur la longévité. Voici un fait qui donne à penser que parmi eux les extrêmes vieillesses sont rares.

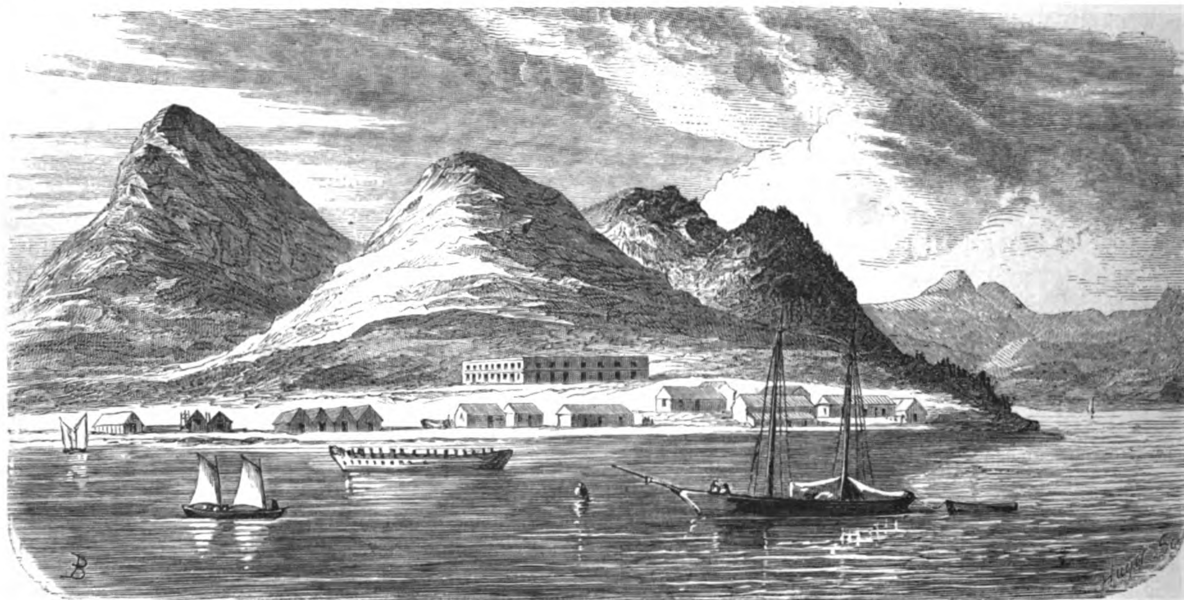
Les missionnaires ont connu à Balade, en 1847, un homme né pendant le séjour de Cook en ce pays, époque mémorable pour les naturels. Ce vieillard, le plus décrépit qu'ils aient jamais vu en Calédonie, et auquel ils eussent volontiers donné quatre-vingt-dix ans, était le patriarche de sa tribu et des tribus environnantes.

Or, Cook étant venu à Balade en 1774, cet homme n'avait que soixante-treize ans!

Bref, il est à peu près certain que la longévité et la moyenne de vie sont moindres chez les Calédoniens que chez les peuples civilisés.

Les Néo-Calédoniens ont, comme tous les sauvages, les sens de la vue et de l'ouïe d'une exquise finesse, et ils n'auraient pas à craindre la comparaison avec les types de Cooper. Ils sont agiles; leurs jambes musculeuses semblent taillées pour la course. Ils sont capables, à un moment donné, de déployer une force aussi considérable que pourraient le faire nos ouvriers et nos manœuvres, mais elle est de peu de durée.

Dans les expéditions de guerre qui se sont prolongées pendant plusieurs jours, on a remarqué que nos auxiliaires indigènes étaient épuisés de fatigue, alors que nos soldats tenaient encore très-bien la campagne. Cependant ces derniers étaient chargés d'un équipement que les premiers n'avaient point. J'expliquerais volontiers l'infériorité dynamique des Néo-Calédoniens, ou du



Nouvelle-Calédonie : Établissement de l'Anglais Paddon. — Dessin de E. de Bérard d'après une photographie.

moins leur impuissance à supporter longtemps les fatigues par leur genre de nourriture. Ils n'absorbent, en effet, guère que des aliments sucrés ou féculents et fort peu d'aliments azotés, c'est-à-dire beaucoup d'aliments de respiration et fort peu d'aliments plastiques ou sanguifiables. Leur nouriture est donc peu convenable pour l'entretien des forces, pour la résistance physique. Ils sont dans le cas d'une machine qu'on bourrerait de combustible en lui épargnant outre mesure l'eau qui donne la vapeur génératrice de la force et du mouvement.

La quantité d'aliments que ces sauvages sont capables d'ingurgiter en un seul repas est extraordinaire, trois fois plus considérable que celle qu'un Européen pourrait consommer; aussi doivent-ils avoir l'estomac plus dilaté que le nôtre, ce que nous n'avons pas eu l'occasion de vérifier.

Cette aptitude fonctionnelle tient à diverses causes: d'abord à la nature de leur alimentation habituelle, qui doit être ingurgitée en quantité d'autant plus considérable qu'elle est moins nutritive; en second lieu, à l'instabilité de leurs ressources. Le Calédonien sait bien quand il mange, mais il ne sait pas positivement quand il mangera; aussi profite-t-il du mieux qu'il peut de l'occasion qui se présente de se remplir l'estomac. Les femmes apportent-elles ample moisson de fruits et de racines, la pêche a-t-elle donné, on fait ripaille sans songer au lendemain. Y a-t-il, au contraire, pénurie complète, on se serre le ventre en attendant meilleure occasion, et quand nouvelle aubaine se présente, la voracité n'a d'égale que la patience avec laquelle on a supporté la faim. Il n'est pas très-rare, en effet, que les indigènes restent tout un jour sans manger, et, dans les temps de disette, les jeûnes sont bien plus fréquents et plus longs.

Guidés par une appétence instinctive, les Calédoniens sont très-friands de chair, sentant bien qu'ils puisent dans cet aliment des forces que leur nourriture habi-



Nouvelle-Calédonie : Vue de Port-de-France. — Dessin de E. de Bérard d'après une photographie.

tuelle est inapte à leur fournir. Malheureusement, leur île ne leur donne aucun quadrupède, et ils n'ont pas d'armes convenables pour chasser les oiseaux. « Nous avons besoin de chair, il faut nous battre. » Cet atroce, mais énergique langage, dont on saisit tout de suite les conséquences, et qui n'est autre qu'une déclaration de guerre, justifie les opinions que nous émettions tout à l'heure sur la valeur du régime habituel des Calédoniens. Tout homme *a besoin de chair*, et nous nous demandons si cette horrible coutume, qui bouleverse à tel point les idées de l'homme policé qu'il a peine à y croire, est uniquement l'effet d'un penchant vicieux, d'une dépravation morale, ou si un instinct naturel, irrésistible n'y pousse point le malheureux sauvage confiné dans une île privée d'animaux, et d'ailleurs sans industrie suffisante pour s'en procurer. Du moins, nous croyons que le berger qui lui apprendra à élever des troupeaux fera d'abord au moins autant pour sa civilisation que les moralistes, et que l'homme qui lui facilitera les moyens d'en profiter aura bien mérité de la France et de l'humanité.

La population de l'île des Pins appartient à la variété calédonienne, mais on trouve chez quelques individus qui composent l'aristocratie de la nation une supériorité de formes, une certaine noblesse de traits qui décèlent la présence d'un sang étranger dans leurs veines. L'île a, en effet, reçu à diverses époques des émigrants de race jaune polynésienne, soit directement, soit par l'intermédiaire des Loyalty, et c'est dans les familles aristocratiques qu'on reconnait aujourd'hui leurs descendants.

Victor DE ROCHAS.

ASCENSION DU VOLCAN L'ORIZABA,

(MEXIQUE. — ÉTAT DE VERA-CRUZ)

PAR LE BARON DE MÜLLER.

1856

Le baron de Müller, après avoir exploré le Canada et les États-Unis, arriva, le 4 août 1856, à la Vera-Cruz. Ce fut là qu'il conçut le projet de faire l'ascension du volcan Orizaba, dont personne encore, disait-on, n'avait atteint le sommet.

Le 30 août, à dix heures du matin, il sortit de la petite ville d'Orizaba, en compagnie de M. A. Sonntag, d'un Suédois nommé Malmsjö, et d'un docteur berlinois.

La petite troupe, munie du matériel nécessaire à son entreprise, se dirigea vers le volcan à travers d'étroites rivières rapides, des ravins et des *barancas* (ravins), qu'il est difficile de franchir même à l'aide des excellents chevaux mexicains. Les habitants cherchaient à persuader à M. Müller que le temps n'était pas favorable; la neige fondait et les avalanches étaient nombreuses; ils ne le découragèrent point.

Le premier jour, les voyageurs arrivèrent à l'hacienda de Toquila, près de San Juan Coscomatepes, où ils passèrent la nuit; ils y complétèrent leurs provisions de bouche. Au village d'Alpatlahua, ils engagèrent quelques Indiens à leur servir de conducteurs, et continuèrent leur route au milieu d'une végétation luxuriante par des sentiers escarpés, des crêtes de montagnes aiguës et des torrents.

« La plaine était déjà bien au-dessous de nous, dit le journal du baron de Müller; à nos pieds brillaient les éclairs et roulait le tonnerre; nous étions parvenus à une hauteur de deux mille six cent soixante mètres. La végétation avait changé d'aspect; les plantes grimpantes avaient disparu, mais les orchidées couvraient encore les arbres. »

Par un oubli du porteur de bagages, qui s'était attardé avec les provisions, les voyageurs se virent contraints, à la tombée de la nuit, de redescendre de deux cent soixante mètres plus bas jusqu'à un rancho où était leur bagage.

Ils y passèrent la nuit; puis ils se remirent en marche le 1er septembre dès le matin, et arrivèrent bientôt à la région des sapins. Ils aperçurent sur la route un grand nombre de croix de bois, élevées à la mémoire des voyageurs qui avaient été victimes des malfaiteurs ou de la rigueur des éléments. Il est d'usage que les passants ornent ces croix de fleurs fraîches.

A neuf heures, la troupe arriva au rancho de Jucale, qui se compose de quelques huttes élevées de trois mille trois cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Entourés déjà des créations grandioses de la nature alpestre, les voyageurs trouvèrent le chemin de plus en plus difficile et souvent coupé d'horribles barancas.

« A dix heures et demie, écrit le baron de Müller, nous atteignîmes l'extrémité de la baranca de Trinchera et la source du Rio de la Solidad. Non loin de là était le rancho de Jamapa, but de notre excursion de ce jour: c'étaient quelques maisonnettes de bois, dont le propriétaire, un Mexicain déguenillé, nous reçut avec une politesse et une dignité exquises, en mettant tout à notre disposition, c'est-à-dire une hutte qui servait de grange, et qu'il annonçait hospitalièrement comme une auberge. Nous nous restaurâmes en cet endroit; nous bûmes du catalan (forte eau-de-vie espagnole), et nous dormîmes parfaitement. Le jour suivant, au départ, nous aperçûmes la tête colossale du volcan, brillant de l'éclat du soleil dans l'azur. Bientôt la végétation cessa entièrement; des roches trachytiques de gneiss et d'amphibole,

du sable volcanique et des cendres, voilà tout ce qui nous entourait. »

A onze heures, les voyageurs arrivèrent à la base du pic proprement dit.

« La vue à l'ouest était magnifique; le Popocatepetl et la Malinche s'élevaient des hautes terres du Mexique, dont le bleu sombre était parsemé de lacs qui brillaient comme des pierres précieuses. A l'est, le paysage était enveloppé par le brouillard et les nuages. Un vent aigu augmenta le froid; j'envoyai les Indiens dans une forêt qui se trouvait au-dessous de nous, à une heure de distance. Ils en rapportèrent du bois pour faire du feu et construire une hutte. Ils s'employèrent ensuite à cette construction avec ardeur. Un haut roc de granit formait la cloison; un plus petit, placé à côté, formait l'angle; l'autre angle était formé par un pieu, fixé à l'aide de pierres placées alentour, car le sol était trop fortement gelé pour qu'il fût possible de le creuser. La charpente fut assujettie par des cordes et l'intérieur couvert et tapissé avec des nattes de paille. »

Bien qu'un peu trop aérée, cette maison rustique protégea ses hôtes au moins contre l'excès du froid. Toutefois, l'air raréfié rendait leur respiration plus fréquente et plus haletante, et tous sentaient des douleurs de tête aiguës et souffraient de la fièvre. La hauteur à laquelle ils étaient parvenus dépassait déjà celle du Mont-Blanc. Le thermomètre marquait dix degrés au-dessous de zéro, ce qui contrastait singulièrement avec les vingt-neuf degrés au-dessus par lesquels les voyageurs avaient passé, peu auparavant, sur la *terra caliente*. Pendant la nuit, des bandes de loups, attirés par l'odeur, entourèrent la hutte. Le matin suivant, la troupe fit ses derniers préparatifs pour l'ascension du pic. Munis de provisions, d'instruments astronomiques et météorologiques, pourvus d'épaisses et vertes feuilles de fougères, armés de crochets à glace et de bâtons ferrés, les voyageurs commencèrent à sept heures, au mot de ralliement « salut! » à gravir la hauteur d'un pas mesuré.

Ils durent d'abord s'avancer sur un terrain d'éboulement friable, couvert seulement par places d'un peu de neige, puis grimper sur de grosses pierres et des blocs de rochers, au milieu de profondes crevasses et de ravins.

Après une longue demi-heure, un des conducteurs leur déclara qu'il n'irait pas plus loin. Ils durent le laisser aller et porter eux-mêmes les instruments.

Après deux heures de l'ascension la plus pénible, ils étaient arrivés à trois cent soixante mètres plus haut et foulaient le champ de neige proprement dit. A ce point, le deuxième conducteur déclara à son tour qu'il n'était pas en état d'aller plus avant, et les membres de la petite troupe durent porter alternativement l'autre panier. La montée était tellement abrupte, qu'en vingt-cinq pas ils n'avançaient pas de plus de huit à dix pieds, et qu'au bout de cet espace il leur fallait prendre du repos. La lumière éclatante réfléchie sur la neige les éblouissait et troublait leur vue.

La neige était recouverte d'une couche de glace d'un demi-pouce d'épaisseur, qui très-souvent se rompait.

« Nous étions déjà assez près du cratère, dit le baron de Müller, lorsque, derrière moi, j'entendis Malmsjö appeler. Je regarde et je le vois enfoncé dans la neige jusqu'aux bras; au même moment, une de mes jambes entre dans la neige à travers la couche de glace. Lorsque j'approchai de Malmsjö, il me montra le trou dans lequel il était enfoncé. Jamais je n'oublierai l'impression que cette vue fit sur moi. Je sentis une sueur froide ruisseler sur mon corps. Nous nous trouvions au-dessus d'un abîme dont nous séparait seulement une mince couche de glace. En vain mes regards cherchaient à découvrir le sol; des colonnes de glace et des cristaux remplissaient la profondeur; l'abîme, loin d'être obscur, paraissait magnifiquement éclairé par une source de lumière souterraine; c'étaient sans doute les rayons solaires qui tombaient sur la couche de neige. La frayeur nous paralysait. Après nous être soulevés avec prudence, nous étendîmes à tout risque nos bras sur la neige, puis nous nous laissâmes peu à peu glisser. Étant descendus ainsi à une centaine de pas, nous arrivâmes à un espace qui paraissait être ferme. Là, nous tînmes conseil : il fallait décider de quel côté il était préférable de tourner l'abîme pour atteindre le cratère.

« Mais tout à coup un vent rapide éleva d'épais nuages autour de nous : ils nous enveloppaient de telle sorte qu'à trois pas l'un de l'autre nous pouvions à peine nous voir. Il était impossible de s'arrêter pour attendre la fin de cette tempête de neige. D'ailleurs, en fuyant l'abîme, nous avions laissé tomber le panier aux provisions. »

Privés de conducteurs et de vivres, les voyageurs durent rétrograder. A quatre heures du soir, ils arrivèrent à la hutte où ils avaient passé la nuit précédente. Cette seconde nuit fut plus pénible encore. Par suite de l'afflux du sang à la tête, le blanc de leurs yeux était devenu rouge; au milieu de l'obscurité, une inflammation accompagnée des douleurs les plus aiguës se déclara chez Sonntag et Malmsjö, et à la naissance du jour on vit avec effroi qu'ils étaient privés de la vue. Leurs paupières étaient collées par une sorte d'humeur terreuse, et même après qu'elle eut disparu, ils pouvaient à peine entrevoir la lumière du jour. Pour comble de malheur, les vivres étaient épuisés, et un Indien apporta la nouvelle qu'au-dessous d'eux, dans la zone des bois, une bande nombreuse de voleurs était en embuscade.

Le baron de Müller résolut de tenter le passage par l'ouest, vers San Andres Chalchicomula. Comme l'Orizaba se rapproche de ce côté des hautes terres du Mexique, les voyageurs avaient deux mille mètres de moins à monter pour atteindre le plateau.

On marcha longtemps, en conduisant les aveugles, sur des terrains d'éboulement et sur des pierres, puis à travers d'épaisses cendres volcaniques; enfin après une heure et demie on rencontra d'abord la première végétation et ensuite une belle forêt de pins.

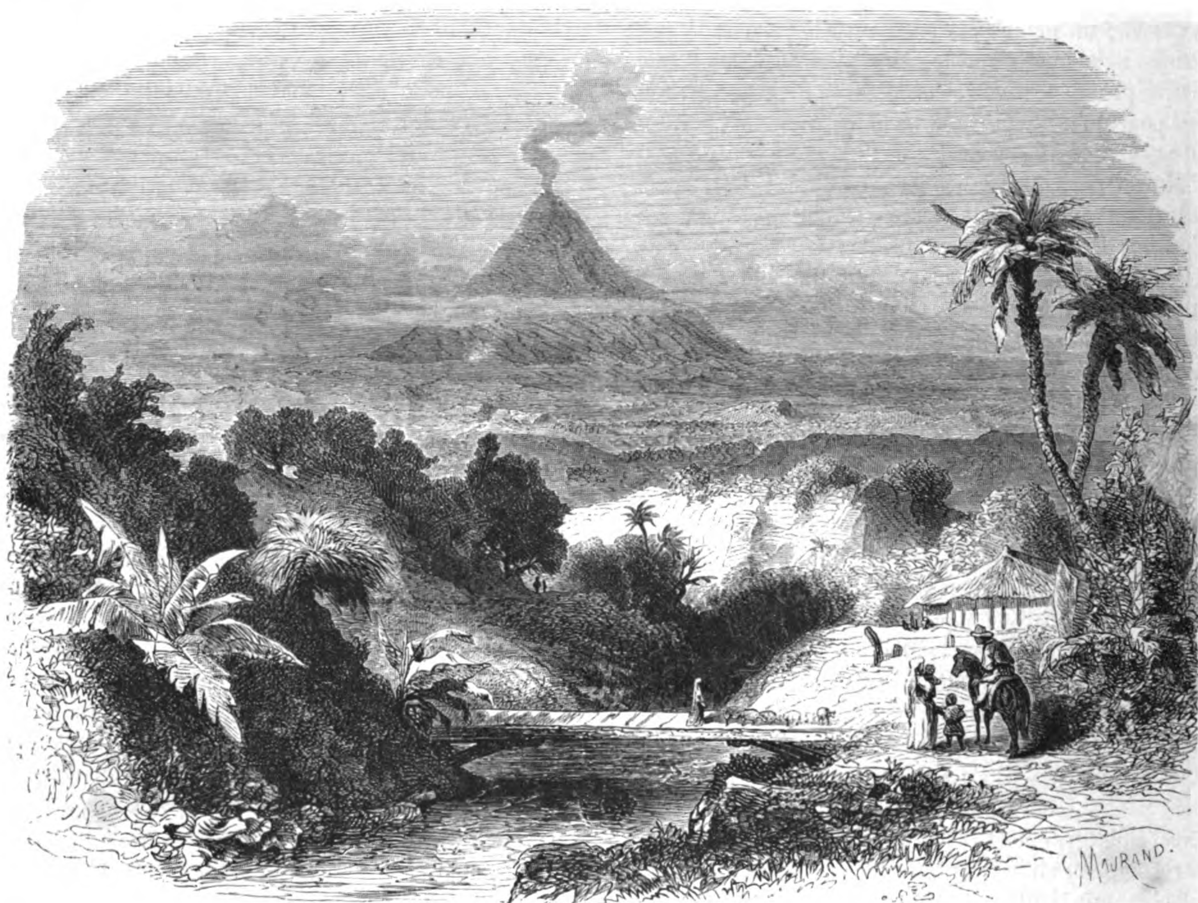
« Plus nous descendions, plus la masse des pins devenait épaisse; un grand nombre de perroquets, qui se nourrissent de la graine des pins, interrompaient seuls par leurs cris retentissants le silence solennel de la forêt.

De temps en temps, une clairière se présentait à nous et nous laissait voir de verts pâturages, que bornaient les montagnes bleues du plateau mexicain. Une croix plantée sur une hutte de terre encore fraîche nous apprit qu'une bande de vingt à trente individus avait récemment péri en cet endroit. C'était un triste débris du dernier pronunciamento. A la suite de chaque guerre civile au Mexique, quelques bandes de partisans continuent à errer sur les chemins, se livrant au vol sous le couvert de la politique.»

Après avoir traversé une plaine cultivée, animée çà et là par des ranchos, les voyageurs atteignirent dans l'après-midi la petite ville de San Andres Chalchicomula. Des lotions faites, près d'un aqueduc, aux yeux des deux malades avaient un peu adouci leurs souffrances, en sorte qu'ils commençaient à voir faiblement.

Les informations prises aussitôt après leur arrivée dans la petite ville s'accordèrent sur ce point que l'ascension du volcan était beaucoup plus facile du côté du sud. Le baron de Müller voulut faire sans retard une nouvelle tentative.

Malgré quelques jours de repos, MM. Malmsjo et Sonntag se trouvèrent encore trop souffrants pour se remettre en route. Deux autres personnes, M. Campbell, un Nord-Américain, inspecteur des lignes télégraphiques du Mexique, et M. de La Huerta de Puebla, s'offrirent à les remplacer.



Vue de l'Orizaba (État de Vera Cruz). — Dessin de Français d'après l'*Illustrirte Zeitung*.

« Le Citlaltepetl, la Montagne de l'Étoile[1], était couvert d'épais nuages, lorsque, le 8 septembre 1865, je pris congé de mes amis et quittai San Andres Calchicomula au milieu des souhaits de bonheur des habitants.

« Deux Indiens courageux et expérimentés, que le préfet avait mis à ma disposition, furent envoyés en avant afin de préparer, dans une grotte au bas de la limite des neiges, du côté méridional de la montagne, une provision d'eau et de bois, car nous devions passer en cet endroit la première nuit. Ma caravane se composait de M. Campbell, de M. de la Huerta et de deux serviteurs, tous quatre à cheval, puis d'un mulet chargé des vivres et des provisions.

« En montant avec ardeur, nous arrivâmes sur un plateau, parsemé d'un grand nombre de collines volcaniques peu élevées, à travers de très-belles forêts de pins et de sapins, et nous passâmes souvent au milieu des rochers par les sentiers les plus impraticables et les plus dangereux. Le baron de Müller parle en ces termes du danger des chemins et de l'excellence des chevaux mexicains :

« A cinq heures, comme nous chevauchions le long d'une baranca, qui n'était pas profonde de plus de trente-trois mètres, mais très-escarpée, Huerta tomba avec son cheval. Il se trouvait près de moi sur un rocher poli

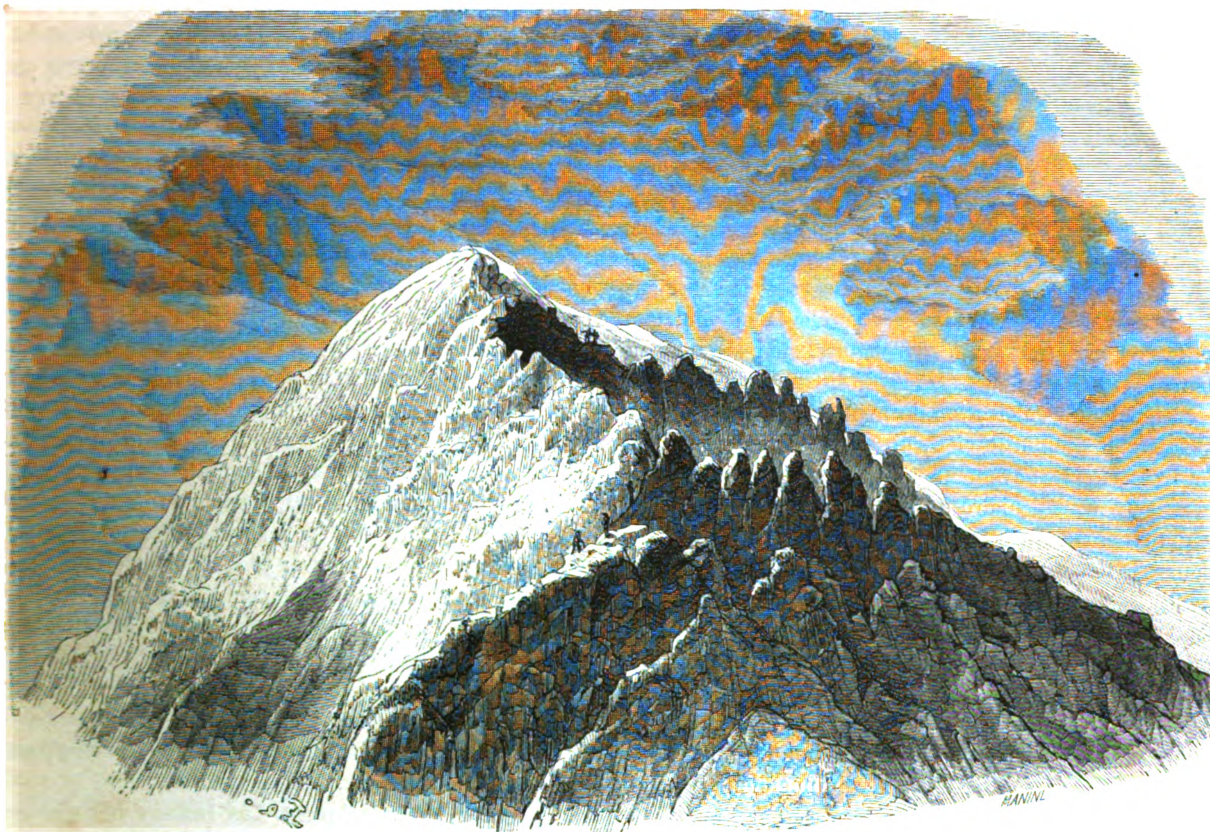
1. Nom indien de l'Orizaba.

large de quelques pieds, et je m'attendais à le voir précipité dans la baranca; mais les chevaux mexicains ont une adresse extraordinaire: celui-ci se releva avec une promptitude et une adresse merveilleuses. Sans excepter les chevaux arabes, je ne connais pas de meilleurs chevaux de voyage que ceux du Mexique. En outre, ils sont bien faits, de formes élégantes, intelligents et extrêmement fidèles et soumis. »

Longtemps après la tombée de la nuit, les voyageurs arrivèrent à l'entrée de la grotte. C'était une de ces magnifiques nuits, éclairée par la lune des tropiques.

« Notre petite société offrait, en ce moment, un tableau pittoresque qui me ravissait. Bien que, dans mes nombreux voyages, j'eusse désappris à rechercher les scènes romantiques, le spectacle de cette soirée était bien propre à éveiller les rêves de la fantaisie la plus capricieuse. A l'entrée de la grotte flambait un feu clair qui en éclairait l'intérieur, et les formes bizarres de la pierre projetaient dans la profondeur des ombres noires vacillantes. Des gouttes d'eau se détachaient, comme des diamants, des parois, et tombaient à terre. Les Indiens et nos domestiques, avec leurs costumes mexicains, étaient occupés autour des chevaux, encore sellés. Et nous, avec nos habits de voyage, chargés d'armes brillantes, nous ressemblions plutôt à des voleurs fourvoyés qu'à de paisibles voyageurs.

« En dehors de la grotte, le spectacle de la nature avait une majesté qui produisait sur nos âmes une impression



Sommet et cratère de l'Orizaba. — Dessin de Français d'après l'*Illustrirte Zeitung*.

profonde. La lune brillait doucement au sud-est et sa lumière perçait à travers les noirs sapins; à l'ouest, le volcan gigantesque, presque voilé par le brouillard, réfléchissait les rayons de la lune, et cette lueur mystérieuse le faisait paraître plus majestueux encore. »

Dès le matin du jour suivant, on commença les préparatifs de l'ascension; on atteignit, après une heure, la zone de la dernière végétation, puis le séjour des neiges. Les chevaux, épuisés, furent renvoyés à la grotte.

« L'air était déjà si raréfié, dit le baron Müller, que nos pauvres chevaux pouvaient à peine aspirer une quantité d'oxygène suffisante, et leur respiration était aussi haletante et profonde que s'ils avaient couru pendant plusieurs heures. Les hommes subissent également cette influence; les oiseaux seuls ne paraissent pas souffrir de la raréfaction de l'air; car, ici même, à une hauteur de cinq mille cinq cents mètres, j'ai vu deux faucons se jouer dans les airs à sept cent mètres au-dessus de moi. »

Les voyageurs arrivèrent avec beaucoup de peine sur les champs de neige, coupés par des rochers dont il leur fallait s'aider en rampant.

A midi, ils rencontrèrent une petite plate-forme couverte de neige. Ce point, qui présentait une surface unie de quelques pieds carrés, étant le dernier où il leur fut possible de se reposer avant d'atteindre le volcan, ils y restèrent quelques minutes pour prendre un peu de nourriture.

« Au-dessous de nous, dans la direction du sud-ouest, s'ouvrait un cratère enflammé que cernaient des rocs dentelés et perpendiculaires. J'évaluai à quatre mille trois cents mètres la hauteur de son pic le plus élevé, nommé *Cerro del Mono*. Du côté de la *Valle de Lopos*, où nous avions passé la nuit, apparaissait la *Sierra Negra*, qui n'était pas couverte de neige, bien que sa hauteur doive dépasser quatre mille huit cents mètres. Après un quart d'heure, nous recommençâmes à monter. L'épaisseur de la neige nous opposait des obstacles extraordinaires. A chaque pas, nous enfoncions jusqu'au genou; comme la pente dépassait le plus ordinairement quarante-cinq degrés, nous étions réduits à ramper sur nos pieds et sur nos mains. La principale difficulté était de respirer, et nous ne pouvions faire plus de vingt à vingt-cinq pas sans nous reposer. En dépit d'un voile et de lunettes foncées, cette fois les yeux me faisaient mal; mais ces douleurs disparaissaient devant celles qui commencèrent à me torturer vers deux heures. Je sentis d'abord, dans la poitrine, comme la brûlure d'un fer rouge; quelques minutes après, j'éprouvai, à chaque respiration, dans les poumons, des douleurs aiguës, qui, à la vérité, s'interrompaient de nouveau, mais qui revenaient toutes les dix minutes, et me laissaient quelques instants sans connaissance. Mes deux compagnons et les Indiens étaient effrayés de ces premiers accidents et voulaient retourner en arrière, ce à quoi naturellement je ne consentis pas. »

Jusqu'alors le soleil avait du moins réchauffé les voyageurs, mais bientôt le ciel s'obscurcit et ils éprouvèrent un froid aigu. Souvent ils avaient devant eux un mur de neige perpendiculaire qu'il fallait tourner avec beaucoup de peine. Un orage violent éclata bien au-dessous d'eux : le tonnerre ne leur faisait l'effet que d'un petillement. Ils ressentaient une grande fatigue et un grand abattement; le jour était déjà avancé, le sommet de la montagne encore bien éloigné, et décidément les Indiens ne voulaient pas aller plus loin. Les compagnons mêmes du baron de Müller perdaient courage. La ferme déclaration de ce dernier, qu'il continuerait seul l'ascension, put seule les déterminer à continuer leur marche. Pour se soulager, les voyageurs se servirent d'une corde de dix-huit à vingt mètres de long. Un des Indiens grimpait en avant, enfonçait son bâton dans la glace, et y attachait la corde; puis les voyageurs saisissaient les nœuds l'un après l'autre. Le baron de Müller fut pris de violentes douleurs de poitrine, qui, de temps en temps, aboutissaient à des vomissements de sang et à de courts évanouissements. Une nouvelle épreuve était réservée aux voyageurs : une neige, fine et durcie par la gelée, vint à tomber : elle pénétrait jusqu'à leur peau et leur devint très-importune.

Après des efforts inouïs, presque entièrement épuisé, mais animé de la plus ferme résolution, le baron de Müller arriva sur le bord du cratère à cinq heures quarante-cinq minutes de l'après-midi.

« J'avais atteint mon but, dit M. de Müller, et la joie fit évanouir toutes mes douleurs; mais ce ne fut que pour un instant, car je tombai aussitôt à terre et un flot de sang sortit avec violence de ma bouche.

« Lorsque je revins à moi, j'étais encore près du cratère : alors je recueillis toutes mes forces pour regarder et observer autant qu'il m'était possible. Je déterminai la forme du cratère; mais, à raison de ma faiblesse et de la tempête de neige, il me fut impossible de mesurer à l'aide du sextant l'angle horizontal, et par là de calculer la circonférence précise. Il ne fallut pas songer non plus à prendre un levé topographique des terrains situés au-dessous : on n'en pouvait rien voir.

« Le cratère a une forme elliptique irrégulière; son grand axe est de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est, mais il se courbe un peu plus vers le sud; sa longueur comprend environ deux mille cinq cents mètres. Deux axes plus petits, du nord au sud, à peu près, sont très-différents de longueur : le plus grand, à l'est, a environ cinq cents mètres; le plus petit, à l'ouest, environ cent cinquante mètres. J'évalue à environ six mille mètres la circonférence entière du volcan.

« L'étendue de cette circonférence est incompréhensible pour celui qui considère la montagne en dessous du nord, de l'ouest et du sud-ouest; car le sommet paraît beaucoup trop petit pour contenir un tel cratère; mais en dessus on voit que la bouche du cratère a une pente considérable dans la direction du sud-est, et cela explique complétement l'apparence. Ce que de la mer, de Vera-Cruz, de Cordova et d'Orizaba, on prend pour un mur perpendiculaire situé en dehors du cratère, n'est autre chose que la paroi intérieure du cratère lui-même. Ma plume ne peut décrire l'aspect du cratère ni l'impression qu'il produisit sur moi. C'est la porte du monde infernal que gardent la nuit et l'épouvante. Quelle terrible puissance il a fallu pour soulever et faire éclater ces masses énormes, les fondre et les entasser comme des tours, jusqu'au moment où elles se sont refroidies et ont atteint leurs formes actuelles !

« Une couche jaunâtre de soufre recouvre en plusieurs places les parois internes, et sur le fond s'élèvent différents petits cônes volcaniques. Le sol du cratère, aussi loin que je pouvais voir, était couvert de neige et nullement chaud par conséquent. Les Indiens m'assurèrent que, sur différents points, un air chaud sort des fentes de la roche. Bien que je ne l'aie pas vérifié, ce fait me paraît tout à fait admissible, car j'ai souvent observé pareil phénomène sur le Popocatepetl.

« Mon plan primitif de passer la nuit sur le cratère était, par des causes majeures, devenu impraticable. Le crépuscule qui, sous cette latitude, est, comme on sait, très-court, avait déjà commencé; nous dûmes nous disposer au retour. Les deux Indiens roulèrent ensemble les *petates* ou nattes de paille qu'ils avaient apportées, et les courbèrent par devant, de manière à former une espèce de traîneau; nous nous assîmes dessus, et, étendant nos jambes, nous nous laissâmes glisser sur ce véhicule. La rapidité avec laquelle nous étions précipités augmentait d'une manière si rapide, que notre descente ressemblait plus à une chute au milieu de l'air qu'à tout autre

moyen de locomotion; en quelques minutes nous franchimes un espace que nous avions mis cinq heures à gravir. »

Descendus à la zone des neiges, après avoir fait cette partie de *schlitte*, au milieu de plusieurs incidents, les voyageurs durent faire à pied le reste de la route.

A huit heures et demie, ils aperçurent le feu de garde près de la grotte dans la *Valle de Lopos*, et ils y arrivèrent une heure après.

« La scène s'était singulièrement modifiée depuis le soir précédent. La neige était répandue par tout, et le sol de notre grotte, où une grande quantité d'eau avait filtré, s'était changé en boue. Nos vêtements étaient percés d'outre en outre, mais nos yeux enflammés ne nous permettaient pas d'approcher du feu. Nous asseoir et nous reposer, après un travail énergique de quatorze heures, était notre premier besoin. Nous nous dépouillâmes donc de la plupart de nos vêtements, et les Indiens les firent sécher au feu, tandis que nous nous blottissions presque nus dans les coins les moins humides de la grotte. En même temps, on fit bouillir de l'eau pour nous préparer un thé très-fort avec du vin. Une heure après, nous avions bu le thé chaud, nos vêtements étaient passablement séchés, et nous trouvant heureux relativement au passé, nous dormîmes mieux que des princes dans des draps de batiste.

« Le matin suivant, notre réveil fut réjoui par un joyeux soleil. La neige de la soirée précédente était en très-grande partie fondue. Restaurés par le repos de la nuit et par un bon chocolat, nous reprimes la route que nous avions suivie en venant.

« Vers deux heures, comme nous approchions de San Andres Chalchicomula, je fus surpris de voir presque toute la population de la ville, musique et bannière en tête, venir à ma rencontre pour me féliciter. Un de nos Indiens, parti à pied de la *Valle de Lopos*, avait pris les devants par un chemin plus court et répandu la nouvelle de mon heureuse ascension.

« Après s'être un peu reposés, M. Campbell et M. de La Huerta se rendirent chez le préfet et lui firent la déclaration de notre ascension complète.

« L'Orizaba, d'après mes calculs, atteint cinq mille cinq cent vingt-sept mètres de hauteur, et je crois pouvoir affirmer que personne avant nous n'avait eu la curiosité d'en explorer la cime. »

Extrait de la relation de M. le baron DE MÜLLER.

VOYAGE DE M. GUILLAUME LEJEAN

DANS L'AFRIQUE ORIENTALE[1].

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LETTRE AU DIRECTEUR DU TOUR DU MONDE.

Khartoum, 3 sept. 1860.

SOUAKIN. — LE TAKA.

Souakin et ses curiosités. — M. Thibaut. — La barbe de Méhémet-Ali. — Une émeute à propos de géographie. Un prince commissaire de police.

Rien de trompeur comme l'aspect de Souakin, vu du mouillage des vapeurs européens, au nord-nord-est. La petite ville, qui remplit exactement une île presque ronde d'environ cinq cent vingt pas de diamètre, présente à l'arrivant son seul quartier confortable et pittoresque, celui du nord, qui embrasse tous les monuments de la cité. Ces monuments sont : les deux mosquées, dont la principale est un teké de fakihs ou de derviches (tourneurs, si je ne me trompe); le prétoire du mufti, chapelle microscopique, dont le pied baigne dans la mer; quelques fort belles maisons de négociants, dont l'une, qui figure dans notre dessin[2], appartient à un Arabe ou métis algérien; et, derrière la grande mosquée, autour de la place de la Douane, le palais du Gouvernement, la douane, le bureau de l'agence des vapeurs de la mer Rouge (compagnie Medjidié), et enfin l'orgueil de Souakin, le *beït el silk*, « la maison du fil de fer, » l'agence de la ligne télégraphique du Caire à Singapour. En dehors de ces constructions, auxquelles on peut ajouter un bazar moderne, large, aéré, propre et bien aligné, et trois maisons de riches négociants indigènes, on ne voit que de hideuses cabanes en nattes pourries, plantées sur un clayonnage irrégulier : les cabanes des noirs du Soudan sont de vraies *villas* à côté de tout cela.

Sur un simple mot de M. le consul de Djeddah, je trouvai le plus gracieux accueil chez mon unique compatriote de Souakin, M. Thibaut. Si je n'écrivais que pour les Français d'Égypte, je n'aurais rien à ajouter à ce nom : hospitalité, entrain, esprit, audace juvénile, intelligence et amour de l'Orient, il signifie tout cela. Le voyageur atrabilaire Werne, dans son *Nil Blanc*, n'a

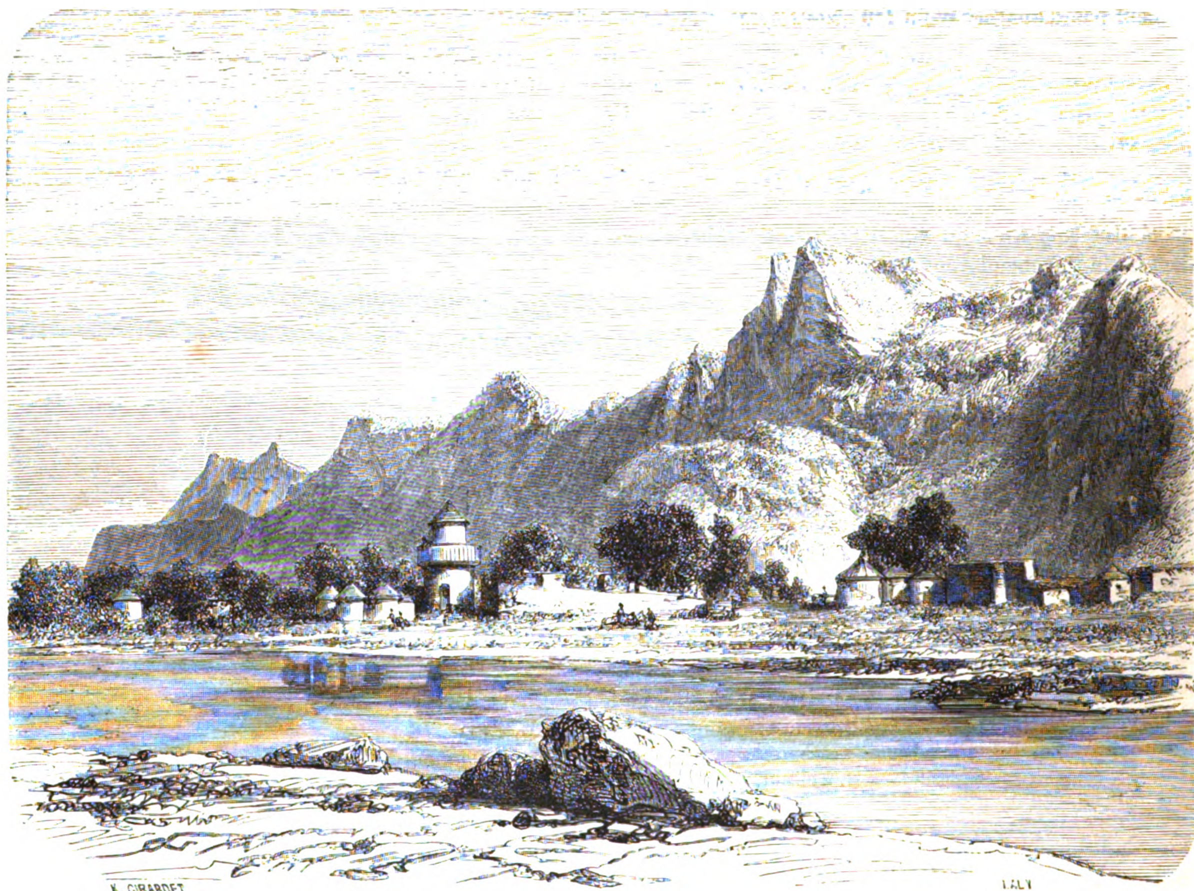
1. Suite. — Voy. tome II, livraison 33, page 97.
2. Voy. tome II, page 101.

pas épargné le moins haineux des hommes, et il a appelé M. Thibaut « le gamin de Paris. » Le mot est très-juste, mais dans le bon sens, et Werne ne l'entendait pas ainsi.

Une anecdote entre mille peindra cet homme d'une si vive originalité. Il y a vingt-deux ans, Méhémet-Ali vint à Khartoum, avec le désir de faire de cette ville naissante un centre d'où sa puissance rayonnerait sur le Soudan oriental. Il y avait alors dans le pays des Schelouks un aventurier indigène nommé Abderrahman, que le *grand pacha* voulait rattacher à ses vues politiques, et qu'il tenait beaucoup à voir près de lui. Mais l'indigène, comme tous ses compatriotes, avait les *Turcs* en très-haute défiance, et le vice-roi ne trouvait personne qui voulût se charger de le lui amener. De guerre lasse, pourtant, quelqu'un lui parla d'un *franghi* demi-arabisé, comme l'homme qui connaissait le mieux la terre des Schelouks, et sur son désir on alla chercher *Haouago Ibrahim*, nom indigène de mon héros. Précisément il sortait de dîner, et même de très-bien dîner. C'était le soir. Méhémet-Ali vit entrer un homme de grande taille, à barbe grise, qui se tint immobile en attendant qu'il lui parlât.

« Est-ce toi, lui dit le pacha, qui veut me promettre de m'amener Abderrahman ? »

M. Thibault marcha droit à lui, et empoignant fortement la barbe blanche du vice-roi :



Vue de Kassala (province de Taka). — Dessin de Karl Girardet d'après M. Guillaume Lejean.

« Sur ta barbe, lui dit-il, je te promets de t'amener cet homme ! »

Un tremblement de terre n'aurait pas plus épouvanté les officiers égyptiens présents à cette scène, que cette façon, toute orientale d'ailleurs, de faire une promesse solennelle. Méhémet-Ali, d'abord un peu ému, se rassura vite, finit par rire, et témoigna depuis à M. Thibaut la confiance qu'il méritait.

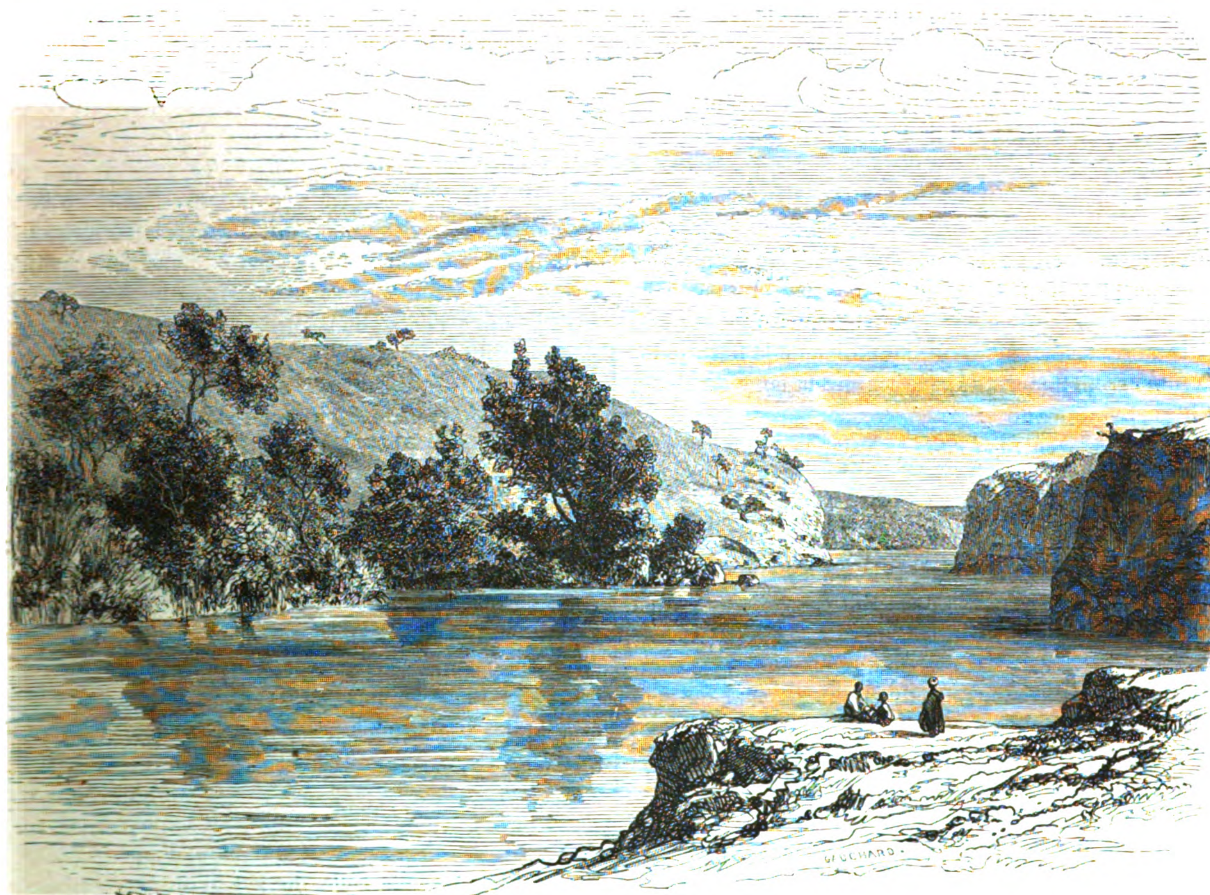
Je passai dix jours à Souakin, attendant un départ de caravane pour la province de Taka, d'où je devais gagner Khartoum par la route de l'ouest ou du sud-ouest. Dans l'intervalle, je visitai à fond l'île qui est séparée du continent par un bras de mer étroit et profond. Sur le continent s'élève le grand faubourg d'El Gherf, qui est à l'île ce qu'est, parmi nos ports de France, Saint-Servan et Saint-Malo. L'île paye des impôts, mais El Gherf est probablement le seul coin du globe ou l'impôt soit inconnu. J'en fis une épreuve assez bizarre. Après avoir levé le plan de la ville, j'avais aussi attaqué le faubourg, quand une furieuse émeute me força à rengainer ma boussole et le reste. Le bruit s'était répandu que « le Franc maudit était venu compter les maisons pour faire établir des impôts comme à Souahin. » Les hommes, je dois le dire, essayaient de calmer l'insurrection, mais à toutes les portes apparaissaient d'affreuses mégères, et si je ne comprenais pas trop les injures arabes qui

me suivaient, je comprenais très-bien les coups de pierre qui appuyaient les injures. Je rentrai assez ému dans l'intention de prendre mon revolver; mais quand cette ébullition me fut passée, je compris qu'il serait odieux de tuer deux ou trois braves gens pour le plaisir d'apprendre à la postérité, sur papier de Chine, que les rues d'El Gherf sont presque aussi tortueuses que celles de l'ancien Paris. Par la même raison, je refusai le gendarme que m'offrit, pour continuer l'opération, le gouverneur des deux villes.

El Gherf a été soumise par les Turcs il y a deux ou trois siècles, et les conquérants n'ont laissé aux anciens émirs qu'un titre nominal. J'ai vu l'émir actuel, Othman, grand vieillard à figure rusée, dont le fils, Ghelany, a reçu du gouvernement turc le titre de bey et le fez d'investiture, avec les fonctions de commissaire de police de la ville. Ce sont ses fonctions avouées, mais, en réalité, il est l'espion des Turcs et les tient fort au courant de tout ce qui peut les intéresser. J'ajouterai que la fraction de tribu qui peuple El Gherf fait partie de la nation des Hadharba, l'une des plus importantes de la Nubie, et qui se rattache à la grande famille des Bicharys.

Le désert nubien. — Un voleur. — Vallée de Langay. Arrivée au Taka.

Le 13 mars, je quittai Souakin à dos de chameau, avec une caravane conduite par un neveu du cheik des



Bords de l'Atbara ou Tacazé. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Guillaume Lejean.

Amara, nommé Haçab-Allah, beau jeune homme qui joignait à sa qualité de prince du désert le titre plus prosaïque, mais plus lucratif, de courrier des postes égyptiennes. J'avais pour compagnon de voyage un mécanicien français, nommé Pascal J..., qui allait offrir ses services comme fondeur de canons au fameux Théodore Ier d'Abyssinie. C'était, du reste, un excellent homme, d'une grande obligeance, possédant ce don précieux de nos ouvriers d'être bon à tout faire, et qui se chargea, dès l'abord, de notre cuisine commune, ce qui n'est pas à dédaigner au désert.

C'était, en effet, un désert des mieux caractérisés que j'allais avoir à traverser de la mer Rouge au Nil, à l'exception de quelques oasis dont je parlerai en leur lieu. Nous voyageâmes deux jours sur un terrain plat, couvert de buissons et de quelques arbres rabougris, après lequel nous atteignîmes le pied des montagnes qui terminent à l'orient le plateau nubien. Les monts qui ne se montraient d'abord que sur la droite, finirent par émerger de la brume sur notre gauche, et par se rapprocher de manière à former un col assez évasé qui nous mena à une gorge de l'aspect le plus pittoresque. Je m'attendais, sur la foi de M. Ch. Didier, à trouver des eaux courantes, que des bouquets de cocotiers semblaient nous promettre: ils n'indiquaient malheureusement que des *chor* ou *r'or* (prononcez *hor* fortement aspiré), magni-

fiques torrents desséchés dont les sables d'une blancheur aveuglante font éprouver au voyageur altéré et déçu le supplice de Tantale.

Le pauvre J.... avait bien un autre sujet d'anxiété. A la seconde nuitée, un jeune Bichary, qui accompagnait la caravane en flâneur et un peu en pique-assiette, trouva moyen de voler à mon compagnon sa bourse qui contenait cinquante-sept talaris (près de trois cents francs) et quelques bijoux, toute sa fortune. Je crus que le malheureux allait en devenir fou. Je réunis tout ce que je savais d'arabe pour expliquer la chose à Haçab-Allah et l'inviter à faire une recherche parmi ses hommes. Deux des chameliers nous montrèrent du doigt le Bichary accroupi un peu à l'écart et nous dirent :

« Il n'est pas de Souakin, il ne travaille pas, soyez sûr que c'est le voleur. »

Dès que le drôle vit qu'on s'occupait de lui, il vint, avec une stupidité ou une impudence remarquable, s'accroupir à côté de J.... Celui-ci voulait l'assommer ; Haçab-Allah, plus calme, voulait seulement l'inviter à rendre la bourse qu'il avait dû cacher dans le sable, et sur son refus obstiné, à suivre la caravane jusqu'à Taka, où on le mettrait en prison. Je recommandai quelque chose de plus sûr : ce fut de lui lier les bras et de le faire marcher entre deux chameliers, ce qui fut fait. Mais au campement suivant, au milieu de la nuit, je fus réveillé par un tumulte de gens courant la lame au poing, et le chef vint me dire :

« *Mustapha, er rag'l rah!* (Mustapha, l'homme s'est enfui !) »

Il faut savoir que les Arabes, peu habitués à prononcer nos noms européens, m'avaient donné, pour me faire honneur, un nom turc, c'est-à-dire un nom emprunté aux maîtres du pays, quoique j'eusse préféré un nom arabe à ce nom de mélodrame ; mais les Abd-el-Kérim, les Nacer, etc., sont si prodigués là-bas, que mes compagnons auraient cru m'offenser en me donnant un nom de croquant, si historique qu'il fût.

« Allons, dit J.... quand je lui eus expliqué ce contretemps, je lui avais confié mon voleur, il l'a laissé partir, il est responsable à présent. »

Et sur ce, il s'endormit philosophiquement.

Nous entrâmes dans un chapelet de cirques ou de vallées d'une beauté désolée, stérile, rayés de torrents desséchés ou plus exactement parcourus par un r'or aux berges escarpées qui passait d'un bassin dans l'autre ; et une fois sortis de ces coupe-gorge, aujourd'hui fort inoffensifs grâce à la police égyptienne, nous débouchâmes dans une plaine au bout de laquelle nous manquâmes d'eau. Je demandai au kabir si nous étions loin du puits :

« *Qarib!* (tout près !) »

Cela ne me rassurait pas, car je savais que le *qarib* arabe est cousin germain du « petit quart d'heure » des paysans français et du « coup de sifflet » des Bas-Bretons. J.... marauda la valeur d'un litre d'eau aux chameliers, qui, du reste, ne s'étaient pas fait faute en route de dessécher nos *guerbas* (outres) ; mais au matin il fallut partir sans avoir pu faire le café, le gosier sec, sous un soleil ardent. Au bout de deux heures, j'avais perdu toute autre pensée que celle de boire. Les yeux clos, je voyais passer dans mes rêves ces eaux cristallines des Balkans au bord desquelles j'avais si souvent respiré le frais à l'ombre des forêts contemporaines des Gètes, ces *gelidi fontes* de Virgile, qu'au collége je traduisais si platement par « de fraiches fontaines. »

La souffrance physique ne me rendait pourtant pas insensible au charme grandiose d'une admirable vallée où la caravane s'engagea vers les dix heures du matin. La masse puissante des monts s'était ouverte pour laisser passer le lit desséché d'un torrent large comme la Marne, mais en cette saison ce n'était qu'un large sillon de sable fin. Des deux côtés, dominées par les flancs noirs et escarpés de la montagne, s'étendaient, sans interruption, les lignes majestueuses des cocotiers, et ce bel arbre, vrai monument végétal du désert, couvrait de son ombre les camps et les troupeaux des tribus pastorales qui fréquentent cette gorge-oasis. La sombre muraille qui semblait nous écraser s'ouvrait par instants à quelque torrent latéral, et montrait, dans un lointain inondé de lumière, un paysage d'un éclat et d'une douceur infinis. Il faut savoir que dans toute l'Afrique, à part la grande ligne des solitudes tropicales, où, comme dit énergiquement un proverbe arabe, « on ne trouverait pas de quoi faire un cure-dents, » le mot désert n'emporte guère avec lui cette image de stérilité morne et pétrifiée dont nos imaginations européennes l'entourent volontiers. Une vie relative, mais d'autant plus saisissante qu'on s'attend moins à la trouver là, se manifeste dans une végétation courte et rase, dans des fourrés horriblement épineux, mais dont le vert éclatant repose doucement la vue ; dans des plaines sans fin couvertes de hautes graminées d'un jaune clair qui frémissent à la brise comme des champs de seigle mûr.

Vers midi, nous nous arrêtâmes sous quelques palmiers ; les chameaux à peine déchargés se précipitèrent en avant, les naseaux ouverts ; les hommes les suivirent. Nous tombâmes tous pêle-mêle sur une *foula*, mare verdâtre appuyée à un rocher qui avait empêché les eaux de se perdre dans le sable. Cette mare, d'une contenance moitié moindre que celle du bassin du Luxembourg, avait désaltéré bien des caravanes avant le passage de la nôtre ; mais je pus croire, à la furie avec laquelle bêtes et gens se précipitèrent dans ces eaux bénies, qu'un quart d'heure allait les épuiser. Le niveau, en effet, baissa beaucoup, mais cette déperdition dut être réparée par les infiltrations du torrent, que les sables buvaient pour les rendre en détail au premier pasteur qui voudrait bien gratter la terre avec son bâton. Un chamelier à qui je demandais où était le puits le plus prochain, me montra le lit aride où nous marchions et me dit :

« Partout sous tes pieds. »

Nous sortîmes trop tôt de ce bel *ouadi* pour entrer dans de petits vallons qui nous menèrent à des cols arides, et, au sommet du plateau, je coupai à angle droit un superbe r'or avec l'inévitable avenue de palmiers, le tout fort in-

attendu à pareille hauteur. A la descente des montagnes recommença l'éternelle plaine coupée de monticules disloqués, qui ne finit qu'à la province-oasis de Taka. J'eus dans cette plaine beaucoup d'ennuis et trois minutes d'émotion. Mon chameau passait auprès d'un fourré, quand je vis nos piétons à demi nus cerner le buisson d'un air mystérieux et apprêter leurs lances. Je pensai naturellement qu'une panthère était blottie dans le fourré, et que j'allais assister aux premières loges à une chasse dramatique. Je songeais avec un peu plus d'émotion que le premier bond de la bête serait très-probablement pour moi, ou tout au moins pour mon chameau, qui, en ce cas, me romprait le cou; mais mon amour-propre d'Européen me fit cacher cette petite inquiétude sous un air d'impassibilité et de curiosité bien jouée, et j'attendis. Tout d'un coup, plusieurs cris furent poussés, plusieurs javelots furent lancés dans le buisson, d'où s'échappa entre les jambes de ma bête.... un malheureux lièvre tout effaré. Un coup mieux ajusté le fit rouler plusieurs fois sur lui-même, et son heureux vainqueur l'emporta par les pattes.

Enfin, le seizième jour de notre lente odyssée, j'entrai, au sortir d'une assez belle forêt, dans un grand et beau village dont les rues étaient bordées de haies vives et même de quelques jardins faciles à reconnaître aux panaches superbes de leurs palmiers. Je marchai un grand quart d'heure, et le village ne finissait pas; je reconnus que j'étais dans un faubourg de Kassala, la capitale du Taka et de la Haute-Nubie. Je franchis une porte percée dans un rempart en terre, mais construit selon les règles de la fortification moderne; je traversai une place spacieuse, et quand mon chameau s'agenouilla, un vieillard de petite taille, d'un aspect triste, mais bienveillant, m'adressa en arabe le souhait de bienvenue, pendant qu'un jeune homme en chapeau de feutre gris nous demandait en très-bon français, à notre grande et heureuse surprise :

« Vous êtes Français, messieurs? »

Le premier était notre hôte arabe, le négociant cophte Mallem Ghirghis (M. Georges), et dans le second je reconnus un confrère en géographie bien connu de quiconque s'est occupé des contrées que je traversais, le voyageur suisse Werner Muntzinger.

Kassala. — Le mudir Ali-Bey et la justice turco-arabe.

Nous fûmes reçus chez le *mallem* avec la courtoisie hospitalière qui est un des signes de bon ton chez les Orientaux, et nous pûmes apprécier, dans sa vaste et belle habitation, le confortable d'une riche maison nubienne. Le mallem, comme l'indiquait son titre, était un *savant*, c'est-à-dire un homme de plume : il avait été secrétaire ou comptable dans une administration, et avait eu d'une sienne esclave galla une fille unique blanche, d'une beauté extrême, qu'il avait mariée au Grec Kotzika, le principal négociant de la ville. Mme Kotzika était morte depuis quelques mois, et ce coup avait brisé sa mère et peut-être son père encore davantage : au milieu de l'âge, toutes les apparences de la décrépitude avaient fondu sur lui. Ses clients, insoucieux de la blessure qui le tuait lentement, la ravivaient sans le savoir en l'appelant, selon l'usage arabe, *Abou-Ouarda*, « père de la rose. » (*Ouarda* ou Rose était le nom de la morte adorée.) Une petite fille de dix-huit mois, blanche, souffreteuse, avec de longs yeux de jeune antilope que bien des Françaises de vingt ans lui eussent enviés, était tout ce qui restait de « la Rose du Taka. »

Dès le lendemain de l'arrivée, nous nous rendîmes à la citadelle pour exhiber au *mudir* ou gouverneur mon firman et des lettres de Souakin, et pour réclamer au nom du malheureux J.... M. Muntzinger voulut bien nous servir d'interprète auprès du mudir, un Turc nommé Ali-Bey, brave homme dont la bonhomie contrastait vivement avec le flegme oriental. Après s'être assuré que le *kabir* Haçab-Allah avait manqué deux fois aux devoirs de sa profession : la première en ne chassant pas de la caravane un homme pour le moins très-suspect, la seconde en lui ôtant ses liens pendant la nuit, il le condamna à payer à J.... le montant intégral des talaris et bijoux volés, sauf à lui à exercer son recours contre le voleur, sa famille et sa tribu, qui étaient connus. Le dispositif du jugement, que M. Muntzinger me traduisit *ipso loco*, contenait ce considérant dont mes lecteurs apprécieront la noblesse :

« Attendu que si nous devons à tous l'égale protection des lois, nous la devons avant tout à des étrangers qui viennent parmi nous, plus désarmés que les autres, puisqu'ils ignorent notre langue, et que nous devons regarder comme des hôtes.... »

J'ai dit qu'Ali-Bey était Turc, et le premier paysan turc venu eût parlé de la sorte. Cette race est noble tout naturellement, quand le *constantinopolisme* (c'est-à-dire l'esprit fonctionnaire dont Stamboul est l'école gangrenée) n'a pas tué en elle ces sentiments d'honneur qui en font, dans sa vieille patrie, la race la plus morale de l'Orient et peut-être du monde. J'ai beaucoup vu la Turquie, et je la hais assez vigoureusement comme système quand je parle en faveur d'un brave et bon vieux peuple qui se laisse suicider par ces messieurs, mangeurs de millions dans leurs villes du Bosphore.

Ceci m'éloigne de Kassala, et c'est dommage, car c'est une ville qui ne manque pas d'une certaine originalité parmi toutes ces villes maussades que le génie administratif des conquérants a semées sur le sol nubien. Un rempart massif, percé de plusieurs portes et flanqué de trois tours angulaires (un des angles en est dépourvu, je ne sais trop pourquoi); le tout, comme je l'ai déjà dit, sur un plan assez savant pour un ingénieur arabe, entoure de son carré assez régulier une ville bâtie en terre, aux rues en labyrinthe, dont le centre vital et commercial est la vaste place du Marché, avec son *souk* ou bazar bien approvisionné, sa fontaine et son corps de garde aux canons de cuivre luisants. Un jardinet dont on pourrait faire un *square* fort coquet et surtout fort utile par des chaleurs de quarante degrés à l'ombre, s'allonge en face du poste et repose de sa verdure poudreuse le

regard des soldats les plus paresseux que j'aie admirés de ma vie. Je ne dois pourtant pas en médire, ne serait-ce que par reconnaissance de l'eau délicieuse qu'ils me donnaient à boire quand, après avoir bien battu la poussière des rues voisines, je m'arrêtais un instant sous leur hangar officiel....

Guillaume LEJEAN.

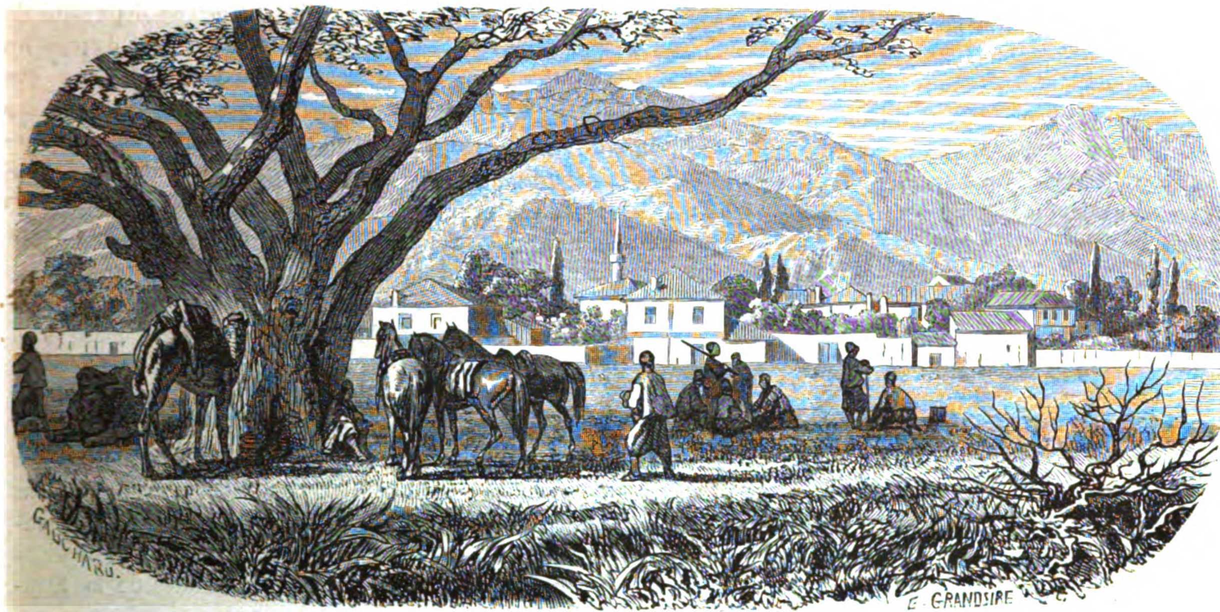
La suite de cette relation ne nous est pas encore parvenue. M. Guillaume Lejean qui, nous venons de l'apprendre, a dû quiter Khartoum le 28 novembre dernier pour commencer l'exploration du haut Nil Blanc, décrira, sans aucun doute, l'Atbara dans le récit de son voyage entre Kassala et Khartoum: les deux vues de cette belle rivière que nous reproduisons, d'après les esquisses jointes à sa lettre, témoignent assez que telle est son intention. Cependant, pour que ces deux gravures ne restent pas ici entièment dépourvues de texte explicatif, nous empruntons à l'ouvrage de M. Charles Didier, intitulé : *Cinquante jours au désert*, quelques lignes qui se rapportent à l'Atbara.



Vue de l'Atbara au gué du Guerhat. — Dessin de Karl Girardet d'après une esquisse de M. Guillaume Lejean.

Après avoir traversé une chaîne de collines basses, l'ouadi Hammed et le grand village du même nom habité par les Soukrias, d'origine arabe, M. Charles Didier atteignit le bord de l'Atbara. « Cette rivière, dit-il, qui coule à cent pas du village, descend des montagnes d'Abyssinie, où elle porte le nom de Tacazé, et, après un cours de quatre à cinq cents lieues, partie sur le territoire abyssin, partie sur le Soudan oriental, se jette dans le Nil aux environs de Damer, dans la Haute-Nubie. Elle était alors fort basse, mais elle double et triple de volume à la saison des pluies. Des buttes de terre boisées courent de chaque côté, et les deux rives sont bordées en cet endroit de pins chevelus dont la crinière verdoyante pend sur les eaux. La rivière était du plus beau bleu et d'une parfaite limpidité. De nombreux troupeaux s'y venaient abreuver sous la conduite de bergers noirs et nus, dont les cris de ralliement se mêlaient au bêlement des brebis... »

M. Charles Didier remonta le lit en partie desséché de l'Atbara, passa la rivière à gué et entra dans la fameuse île de Méroé, siége et berceau de l'antique civilisation éthiopienne.



Vue de Geiwhé. — Dessin de Grandsire d'après J. E. Dauzats.

EXCURSION AGRICOLE DANS LE NORD DE L'ANATOLIE[1]

(ANCIENNE BYTHINIE).

L'OPIUM. — LA CHÈVRE D'ANGORA. — L'AGRICULTURE.

PAR M. J. E. DAUZATS.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

1855

Départ de Galata. — Nicomédie. — Les zaptiers. — Sabandja. — Le Sakaria. — La poste aux lettres. — Le pont périlleux. Geiwhé. — Lidja.

A la fin de la guerre d'Orient, le temps de repos que la disparition du typhus donnait au personnel médico-pharmaceutique de l'armée offrait une excellente occasion pour une excursion scientifique. La récolte de l'opium approchait : il fut décidé qu'on en profiterait pour l'étudier sur les lieux mêmes.

M. Bourlier, pharmacien aide-major, fut désigné pour diriger l'expédition, et on m'accorda la faveur de l'accompagner. Notre personnel se composait, en outre, de M. Galligas, pharmacien d'un hôpital turc, interprète ; de quatre infirmiers et de deux sergents turcs ou *cavas*.

Le 18 juin 1855 au matin, nous quittions le port de Galatar. Après une traversée de quelques heures, nous entrâmes dans le port d'Ismedt, l'ancienne Nicomédie. Au fond de la baie, adossée à la montagne, nous apparut la vieille ville, que nous n'eûmes pas le temps de visiter. A peine débarqués, nous nous mîmes en route vers l'intérieur. Ce fut entre deux petites rivières, dans un endroit délicieux, ombragé de grands arbres, que nous dressâmes nos tentes pour la première fois.

Le lendemain, nous faisons quelques excursions dans les environs, en attendant les deux guides que nous avons demandés au *mudir* (maire) de la ville.

Ces guides ont un double emploi : d'abord ils accompagnent les voyageurs d'une ville à une autre, et là, les laissent à deux de leurs confrères qui prennent leur place ; de plus, ils servent de gendarmes et sont chargés de veiller à la sécurité des routes; on les appelle *zaptiers*. Leur teint cuivré et leur accoutrement bizarre leur donnent une physionomie des plus originales ; armés jusqu'aux dents, ils peuvent rassurer tout

1. L'Anatolie (d'un mot grec qui signifie *Levant*), pachalik de la Turquie d'Asie, a pour capitale Koutaieh, et est subdivisée en dix-huit *sandjakats*, dont sept seulement sont réellement soumis au pacha de Koutaieh, leur chef nominal. Elle est formée de la partie occidentale de l'ancienne Asie Mineure : trois de ses côtés sont maritimes; sa frontière est seule continentale. Les villes principales sont Smyrne, Brousse, Angora, Koutaieh, etc. (Voy. la carte, p. 47.)

d'abord le touriste le plus timide; mais il ne faut pas trop s'y fier. Souvent zaptiers et bandits s'entendent ensemble.

Nous nous mettons en marche sous un soleil brûlant. Mais bientôt nous oublions notre fatigue à la vue d'une végétation magnifique : partout des réglisses, des châtaigniers, des tilleuls d'une hauteur à laquelle l'Europe ne nous a pas habitués; çà et là d'immenses platanes, plusieurs fois centenaires, dont les troncs creusés par le temps pourraient abriter plusieurs hommes. Nous atteignons ainsi Sabandja vers le soir, et nous nous préparons à y passer la nuit.

La réception qui nous est faite par les indigènes n'est rien moins qu'hospitalière. Après quelques heures de marche, c'est à peine si, en payant toujours, nous pouvons trouver de l'avoine et de la paille pour nos montures. Quelques Turcs à figure suspecte viennent rôder autour de nous. Aussi nous jugeons prudent de prendre nos précautions. Nous campons au milieu de quelques tombeaux de derviches, et nous nous décidons à monter la garde chacun à notre tour. Notre sommeil n'est interrompu que par les cris des chacals qui infestent la montagne voisine, et les hurlements d'une caravane qui passe et cherche à effrayer les animaux malfaisants.

Au point du jour, nous quittons Sabandja, et nous commençons à gravir la montagne. Rien ne surpasse la beauté des sites que nous avons sous les yeux : nous pourrions nous croire dans une forêt vierge. Le chemin à peine frayé serpente entre des chutes d'eau, des rochers abrupts et un fouillis d'arbres inextricable.

Un cavalier à tournure équivoque s'approche de nous et jette un mauvais regard sur nos bagages. M. Bourlier lui porte son pistolet à la hauteur du visage, en lui criant : *Adè! adè!* (marche! marche!) Notre homme est interdit d'abord : puis tout à coup il se lance à fond de train dans un sentier étroit, rocailleux, rapide comme un précipice, et disparaît.

Après quelques heures de marche, nous entendons un bruit lointain, régulier et monotone, pareil au grondement des vagues de la mer. Nos zaptiers nous disent que nous approchons du Sakaria (l'ancien Sangarius). Peu à peu, en effet, le bruit devient plus distinct et, à plus de quarante pieds au-dessous de nous, nous apercevons un fleuve rapide et tumultueux, dont les eaux bourbeuses se précipitent de chute en chute à travers les rochers et les troncs d'arbres séculaires à moitié déracinés. Enfin nous faisons halte sous de hauts platanes dont les racines semblent suspendues au-dessus du torrent.

Nous sommes à peine arrêtés depuis quelques instants, quand parvient jusqu'à nous le bruit d'un trottement précipité auquel se mêle un cri rauque et bizarre. Nous voyons déboucher dans la clairière que nous occupons le plus grotesque équipage que l'on puisse s'imaginer.

Un homme au teint bronzé, au costume oriental conservé dans toute sa pureté, nous apparait, monté sur un cheval noir, derrière lequel est attachée une longue file de petits ânes chargés de paquets, et s'avançant sur une seule ligne à la queue l'un de l'autre. Le conducteur passe comme un éclair devant nous, hurlant *guarda!* de toutes ses forces, et disparaît bientôt avec son cortége d'ânes traînés plutôt que trottant.

Nos guides nous apprennent que c'est la poste qui va de Constantinople à Bagdad.

Après quelques heures de repos, nous continuons à longer le Sangarius. Nous apercevons à droite les ruines d'un château appelé le *Château du berger;* à gauche une vieille tour en ruines, dont la construction doit remonter aux premiers temps de la domination turque. Un pont, beaucoup plus ancien, en partie démoli, nous donne le moyen de traverser le fleuve.

De l'autre côté, à la vieille forêt et aux rochers succèdent les chèvrefeuilles, les plantes odoriférantes, les bosquets d'arbustes; au bruyant Sangarius, des ruisseaux paisibles où se jouent de lourdes tortues. Nous arrivons ensuite à des terres cultivées; nous rencontrons des jeunes filles qui reviennent des champs; des habitations remplacent désormais les sauvages beautés de la montagne. Nous arrivons à Geiwhé.

Nous établissons notre tente dans la plaine en avant du village, sous un énorme saule qui sert d'abri à toute une colonie de grands oiseaux bleus. Leurs chants sont agréables, mais ne peuvent leur faire trouver grâce devant nous. Quelques coups de fusil dispersent la troupe harmonieuse, et nous permettent d'augmenter notre ordinaire à ses dépens. Mais nos victimes cachent sous un plumage ravissant une chair coriace qui ruine toutes nos espérances gastronomiques.

Nous passons la journée du lendemain à Geiwhé, où le mudir nous fait un excellent accueil. Il nous faut parcourir son habitation, visiter ses vers à soie, prendre plusieurs fois le café avec lui à la mode orientale. C'est au respect qu'inspire notre firman que nous devons tous ces égards.

En sortant de Geiwhé, nous retrouvons, comme dans la montagne, des sentiers étroits, escarpés, dans lesquels nous laissons nos chevaux nous conduire eux-mêmes, et nous traversons des forêts de pins, dont l'odeur pénétrante me rappelle les bois que baigne le bassin d'Arcachon. Nous descendons au charmant hameau de Lidja (les Eaux), ainsi appelé parce que, derrière la chaumière décorée du nom de mosquée, jaillit une source d'eau thermale. La fontaine est occupée en ce moment par quelques jeunes filles qui y lavent leur linge et, par négligence ou coquetterie, cachent mal, avec leur *yachmack* ou voile, les jolies joues que Mahomet leur défend de laisser voir aux profanes.

Nous sommes accueillis avec empressement : on nous apporte des provisions, du lait et du fromage qui nous semblent excellents après la course que nous venons de faire sous un soleil ardent. La petite vallée au milieu de laquelle nous nous trouvons est riante et bien cultivée, l'opium y est abondant; nous la choisissons pour théâtre de nos observations.


ANATOLIE
Septentrionale
(ANCIENNE BITTRYNIE)
Kilometres
0 10 20 30 40 50 100
MER NOIRE
M. DE MARMARA
CONSTANTINOPLE
Bosphore
SMYRNE
BROUSSE
ANGORA
KOUTAYA
KARAHISSAR
KONIA
PAPHLAGONIE
LYCAONIE
GALATIE
Steppe
Salee
Gravé chez Erhard r. Bonaparte 42
Dressée par A. Vuillemin

La récolte de l'opium. — Falsifications de ce produit. — Tarakli. Torbaly. — Les aqueducs aériens. — Mudurly.

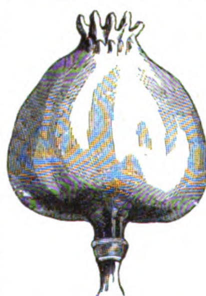
Notre hôte de Lidja est un ancien capitaine, blessé en 1828 dans le Caucase, dans la guerre contre les Russes, et aujourd'hui propriétaire d'une retraite de dix-huit francs par mois, avec laquelle il vivait largement avant l'expédition de Crimée. Il nous accompagne dans son champ, où la récolte est en pleine activité.

Les capsules vertes, à peu près arrondies, présentent un diamètre de dix à seize centimètres. Dix femmes sont occupées à pratiquer dans ces capsules des incisions incomplétement circulaires, perpendiculairement à l'axe de la plante. Des incisions jaillit le suc blanc laiteux sous forme de gouttelettes qui se coagulent rapidement à l'air et ne peuvent rouler jusqu'à terre. Les travailleuses s'avancent de front, du nord au sud, de manière à ne point traverser les parties du champ où les incisions ont été pratiquées, afin de ne point enlever par le frottement une partie du liquide qui s'échappe des capsules. L'instrument dont elles se servent est un couteau ordinaire, bien aiguisé à la pointe, et recouvert partout ailleurs d'un linge qui permet de le saisir sans danger par la lame. Elles ne se mettent à l'œuvre qu'au moment où le soleil a déjà fait disparaître la rosée qui recouvre les capsules. Si elles commençaient plus tôt, une partie du suc, délayé par la rosée, tomberait à terre ou se répandrait sur la surface de la capsule, sans se coaguler rapidement.



Hommes et femmes en Anatolie — Dessin de Grandsire d'après J E. Dauzats.

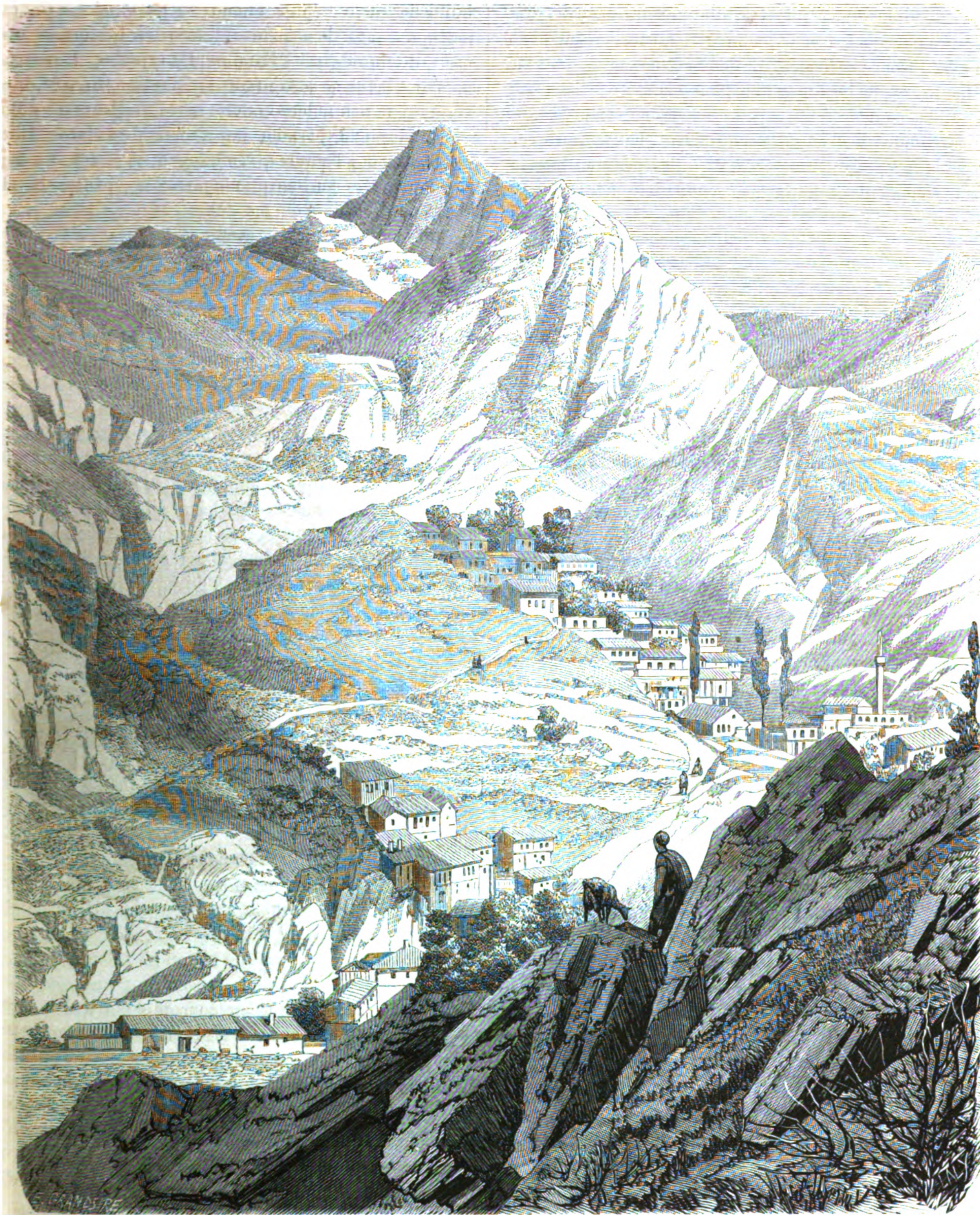
A midi, on cesse les incisions pour laisser le suc s'épaissir à la chaleur du soleil et acquérir une consistance qui lui permette de résister à l'influence dissolvante de la rosée de la nuit. Dans une partie du même champ, on commence sous nos yeux à ramasser l'opium sur les capsules qu'on a incisées la veille. Les femmes attachent un vase devant elles, dénudent la lame du couteau qui leur a servi aux incisions, et la passent légèrement sur toutes les parties noires qui constituent le suc concentré et qu'elles déposent dans le vase. L'opération terminée, on pétrit, au moyen de salive, tout le suc recueilli, et on en forme une masse arrondie qui s'aplatit un peu en séchant. Chaque masse est placée ensuite entre deux larges feuilles de pavot, déposée dans une chambre bien aérée jusqu'à ce que les feuilles qui l'enveloppent soient desséchées, et enfin livrées au commerce.



Capsule de pavot.
(Papaver somniferum.)

A Lidja et dans les campagnes voisines, l'opium récolté est pur et de qualité supérieure : malheureusement il n'en est pas de même partout, et la fraude s'est glissée dans ce commerce comme dans tous les autres. La plus commune

et en même temps la plus excusable est l'introduction dans le suc recueilli de débris du péricarpe. Il est si facile d'augmenter sans frais, sans perte de temps le produit de sa récolte, en raclant un peu trop fort la partie de la capsule où le suc est coagulé, que peu de cultivateurs résistent à la tentation. Tout le monde d'ailleurs



Vue de Torbaly. — Dessin de Grandsire d'après J. E. Dauzats.

ne peut avoir la main légère, et il faut reconnaître qu'en Asie surtout les travailleurs des champs possèdent peu cette qualité physique. Volontaire ou non, cette introduction élève de plus d'un tiers le rendement de la récolte ; mais elle est facile à reconnaître, car elle donne aux masses d'opium desséché un aspect marbré tout par-

ticulier. L'opium pur reste toujours brun; les lignes blanches qu'offrent les échantillons indiquent les débris ligneux des capsules.

Mais c'est à Constantinople surtout, dans les rues qui avoisinent le bazar, que se pratique dans de vastes magasins, et sur une large échelle, la sophistication de l'opium. Les Arméniens et les Grecs qui font ce commerce, augmentent leur marchandise en la mélangeant de jaunes d'œufs et de pulpes de fruits, et ces falsifications se font tous les jours presque publiquement.

Je ne parle pas des supercheries grossières, élémentaires, telles que l'introduction de sable ou de plomb au milieu des pains d'opium pour en augmenter le poids. Ces fraudes, si coupables qu'elles soient, n'altèrent pas du moins la nature du produit. Elles sont du reste assez fréquentes, et notre interprète, M. Calligas, a trouvé, dans l'opium d'Afuin-Kara-Hissar, trente grammes de petit plomb.

Notre hôte se plaint vivement de la guerre qui, en enlevant la population mâle des campagnes, a fait augmenter considérablement le prix de la main-d'œuvre. Sa pension de dix-huit francs par mois, qu'il regardait auparavant comme une fortune, lui suffit à peine maintenant, et il compte peu sur le produit de sa récolte, quand il aura payé les frais de culture et la redevance au pacha.

Dans l'après-midi, nous remontons à cheval pour nous arrêter le soir à Tarakli. La ville est bâtie tout au pied de la montagne. Nous la traversons et nous allons camper hors des murs, au bord d'un ruisseau.

A six heures du matin nous sommes debout, et après avoir suivi presque continuellement le cours du ruisseau pendant une marche pénible de dix heures, nous atteignons Torbaly, dont les maisons blanches sont échelonnées le long de la montagne, au milieu de rochers énormes que séparent les sinuosités du ruisseau.

Les femmes, vêtues d'un simple pantalon et d'une chemise qui leur cache à peine la poitrine, nous regardent passer avec de grands yeux bleus d'une douceur infinie; les enfants sont gais et bruyants; les hommes paraissent pleins de force et de santé. Tout, en un mot, respire le bien-être et l'aisance, choses rares dans ce beau pays, où trop souvent nous rencontrons des populations étiolées et faméliques.

Notre étape du lendemain nous offre les sites les plus agréables et les plus variés. Nous sommes toujours dans la montagne, mais le ruisseau a pris des proportions gigantesques. Il change à chaque instant de direction : çà et là de longues tiges de pins, creusées en forme de dalles, et supportées à des hauteurs énormes par des échafaudages faits de main d'homme, réunissent des collines entre elles, et distribuent les eaux sur mille points différents.

Rien de particulier jusqu'à Mudurly.

La ville renferme un certain nombre de ruines curieuses. Malheureusement les inscriptions grecques des monuments ont été presque entièrement grattées. Je remarque surtout une belle colonne de marbre gris bien conservée, et, sur une colline qui domine la ville, les ruines d'un vieux château avec quelques entrées de souterrains comblés, d'une construction tout à fait ottomane.

Vers la fin du jour, nous nous remettons en marche. Nous nous trouvons bientôt dans des chemins tortueux et difficiles où le crépuscule nous surprend. Notre petite troupe s'avance silencieuse et isolée au milieu des caprices de la montagne. Enfin la nuit arrive et nous n'apercevons point de gîte : nous continuons, bon gré mal gré, à suivre nos guides, automates muets qui nous précèdent avec une parfaite impassibilité, et ne doivent s'arrêter qu'à nos ordres. Cent fois nous manquons de nous rompre le cou dans cette descente périlleuse, au milieu des quartiers de roc qui encombrent le sentier. Chacun de nous marche avec précaution derrière son compagnon, assez inquiet sur la manière dont on va passer la nuit. Rien n'indique en effet le voisinage des habitations; nulle lumière ne nous apparait, nul bruit ne vient jusqu'à nous, et nous n'entendons que le pas irrégulier et saccadé de nos montures qui retentit sur le rocher.

Tout à coup nos yeux sont frappés d'une vive lueur autour de laquelle quelques points noirs immobiles nous font deviner des hommes. Nous nous empressons de nous diriger de ce côté, et nous entrons bientôt dans un pré où des bergers, accroupis autour du feu que nous avions aperçu, fument silencieusement leur chibouck.

Il est trop tard pour dresser notre tente. Bien que le pré, ravagé par une inondation récente, soit humide encore, nous nous décidons à bivaquer en plein air, et nous nous étendons sur l'herbe où le sommeil ne tarde pas à nous gagner.

Village aérien. — Nally-Han. — Les terrains gypseux. Tchaïr-Han. — Bey-Bazar.

Nous consacrons une partie du lendemain à la visite d'un village dont la construction est des plus bizarres : chaque cabane est une étable faite de longues bûches superposées, au-dessus de laquelle les habitants se sont réservé une demeure aérienne.

Malgré la chaleur du jour, nous sommes forcés le soir d'allumer du feu, car nous commençons à être à une hauteur assez considérable au-dessus du niveau de la mer, et il fait un froid très-vif. Notre marche du lendemain nous conduit dans une région plus élevée encore. La route est pénible; nous rencontrons une caravane de plus de deux cents chameaux, et enfin nous apercevons les maisons blanches de Nally-Han, qui s'échelonnent au pied d'une montagne d'une teinte complétement rouge offrant le plus singulier aspect, et dont l'effet se rehausse d'une manière bizarre par des marnes bleuâtres que l'on aperçoit au dernier plan.

Nous dressons notre tente à l'entrée de la ville. A peine sommes-nous installés qu'une foule de femmes viennent nous assaillir; elles nous entourent, nous pressent, gesticulent, parlent confusément; il y en a même quelques-unes qui pleurent. Notre interprète nous explique enfin la cause de cette scène imprévue. Nos uniformes ont attiré l'attention sur nous; on sait que nous venons de l'armée, et toutes nos visiteuses sont accourues

pour nous demander des nouvelles de leurs maris, de leurs fils, de leurs frères qui sont à la guerre. Leur attitude et leurs prières sont vraiment attendrissantes ; mais, malgré notre bonne volonté, nous ne pouvons, on le comprend, leur donner la satisfaction qu'elles attendent. Nous sommes d'ailleurs exténués de fatigue et de faim ; nous nous empressons donc de les congédier, et, pendant qu'elles s'éloignent tristement, nous déjeunons et prenons un peu de repos.

Au delà de Nally-Han nous traversons un pays des plus curieux : peu à peu, à mesure que nous avançons, la végétation disparait, des blocs de rochers nous apparaissent de tous côtés. Notre marche est extrêmement pénible : nous ne cessons de monter et de descendre ; puis nous nous trouvons au milieu d'un terrain blanc comme la neige. C'est de la craie : son éclat nous aveugle, et, à chaque pas, des masses de gypse cristallisé nous reflètent la lumière au niveau du sol, comme si nous marchions sur de véritables miroirs. A perte de vue, sur notre gauche, nous apparaissent des marnes considérables, aux formes et aux couleurs variées. Le spectacle est imposant : d'énormes et profondes crevasses sillonnent cette terre aride et nue que ne perce pas même un brin d'herbe ; au milieu de ces précipices gisent çà et là des squelettes d'animaux blancs comme l'ivoire. Le bruit de notre marche trouble seul le silence solennel de ce paysage désolé, et, aussi loin que nos regards peuvent s'étendre, rien ne trouble cette monotone uniformité ; rien n'accuse la végétation et la vie. Nous pourrions nous comparer à Noé sortant de l'arche, et contemplant la terre déserte et ravagée. Toutefois, malgré sa tristesse, ce tableau a quelque chose de grandiose qui commande notre admiration, et nous nous sentons tellement frappés en présence de cette nature étrange et de ce silence de mort, que nous nous avançons nous-mêmes sans nous communiquer nos impressions, comme si nous redoutions de troubler par nos paroles la majesté de cette éternelle solitude.

Cependant, nous avons hâte d'en finir avec ces beautés sauvages de la nature. Le soleil, qui ajoute à leur éclat, augmente en même temps notre malaise ; la soif nous presse, et nous désespérons de trouver l'eau dont nous avons tant besoin. Heureusement notre inquiétude n'est pas de très-longue durée ; tout à coup, au bas d'une colline, nous apercevons une vallée délicieuse, une oasis dans ce désert ; la végétation reparaît, les fleurs se montrent nombreuses et brillantes ; sur les abricotiers voltigent des tourterelles, communes dans ce pays comme les moineaux en France. Nous reprenons courage à mesure que nous avançons ; un gué, ombragé de grands arbres, nous sépare du village de Tchaïr-Han. Nous nous arrêtons sur ses bords, et nous oublions nos fatigues en reposant le soir au milieu d'un champ de blé fraîchement coupé.

Notre étape du lendemain reproduit les mêmes incidents. Le soir nous entrons dans une nouvelle vallée au fond de laquelle est la ville de Bey-Bazar, où nous nous arrêtons.

La chèvre d'Angora. — Les femmes de Bey-Bazar. — Les monuments. Les moustiques. — Ghel-Aza. — Kapoulou-Kamman.

C'est à Bey-Bazar, mieux qu'à Angora même, que nous pouvons étudier la chèvre à laquelle cette dernière ville a pourtant donné son nom. Angora est bien, il est vrai, le centre de la région où vivent les chèvres, mais c'est surtout dans les environs que ces animaux se trouvent en grand nombre, et que leur laine est l'objet d'un commerce actif.

Bey-Bazar est une des localités où ce trafic a le plus d'importance.

Deux races principales de chèvres sont répandues en Asie Mineure. L'une habite à toutes les altitudes et sur les terrains les plus variés, c'est la race noire, dont le pays offre d'ailleurs plusieurs sous-races caractérisées par la plus ou moins grande finesse des poils. L'autre, la race blanche, ne se trouve que dans un cercle restreint, dont le centre est la ville d'Angora.

Les deux races sont à longues toisons.

La chèvre noire est d'une taille plus élevée, d'un cinquième environ, que la chèvre blanche. Ses poils droits atteignent une longueur qui va jusqu'à vingt-cinq ou vingt-sept centimètres. Le poids des toisons varie, chez les mâles, entre trois kilogrammes sept cent cinquante grammes et cinq kilogrammes.

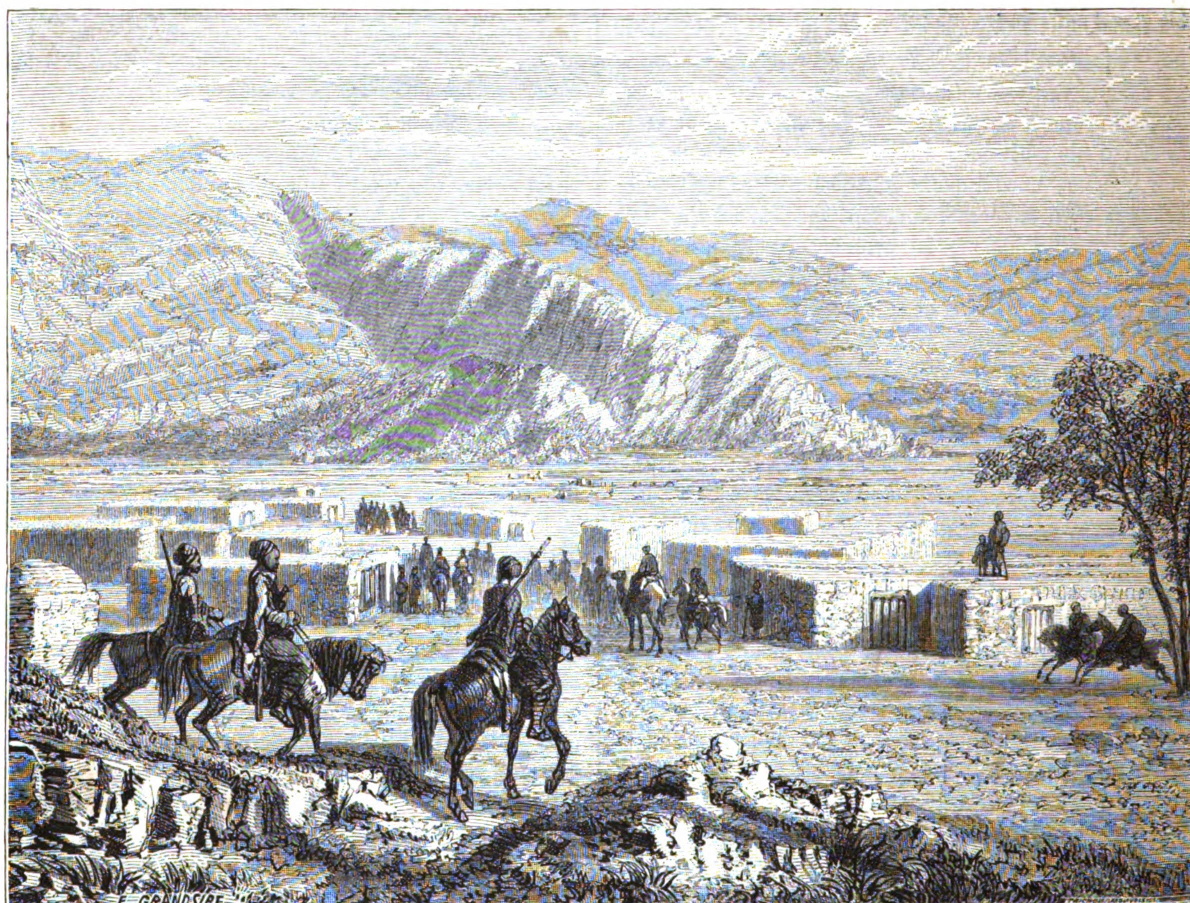
La toison de la chèvre d'Angora est d'un blanc nacré d'une grande pureté ; les poils sont en longues mèches ondulées sur toutes les parties du corps et, dans la race pure, descendent régulièrement de chaque côté d'une ligne qui suit tout le trajet de la colonne vertébrale. La longueur des mèches atteint vingt-cinq centimètres, et le poids des belles toisons deux kilogrammes cinq cents grammes. Le croisement des deux races altère sensiblement ces caractères, et l'on peut s'en convaincre par l'examen des individus que nous possédons en France, et qui sont tous métis.

Le pays qu'habitent les chèvres d'Angora, brûlé par le soleil pendant l'été, est couvert de neige en hiver. Toutefois il faut remarquer que la mauvaise saison ne dure guère dans cette région que trois ou quatre mois. Pendant le reste de l'année, la température se maintient très-élevée, et les beaux jours continuent presque sans interruption, car les pluies et les orages sont fort rares. Le sol ne produit que fort peu de végétaux ; et cette absence d'arbres, d'arbustes et de broussailles donne à la contrée l'aspect de steppes immenses, où l'œil ne saisit que les ondulations du sol. Cette nudité permet aux premiers rayons du soleil d'enlever le peu d'humidité que la nuit a pu déposer. Nous avons pu en juger par nous-mêmes ; souvent, quand le temps ne nous permettait pas de dresser nos tentes, nous couchions en plein air, et jamais au réveil nos vêtements n'étaient humides. Cette aridité du sol exerce la meilleure influence sur la santé des chèvres, qui ont besoin de vivre dans une atmosphère chaude et sur un terrain sec. La maladie les décime dès qu'elles ne se trouvent plus dans ces conditions : on n'en a eu que trop souvent la preuve dans le mauvais résultat des tentatives d'acclimatation faites en

France et en Espagne, bien qu'on ait choisi pour ces expériences les terrains les plus convenables.

A une seule époque de l'année, des pâturages abondants sont parcourus par les chèvres ; c'est à la suite des froids et des neiges de l'hiver, lorsque les premières pluies tièdes amènent le retour de la végétation. Cet excès de nourriture produit une excitation d'autant plus vive que les privations de l'hiver se sont fait sentir avec force, et il se traduit par le développement des toisons en longueur. Du reste, ce temps est de courte durée ; la tonte n'est pas opérée, que déjà le pâturage a perdu son tapis de verdure, l'herbe a jauni, et l'aliment n'a plus la puissance qu'il avait quelques jours auparavant.

Pendant longtemps on s'est assez peu occupé de propager la race des chèvres d'angora, à cause du peu de valeur des toisons dans le pays même, relativement au prix des marchés d'Europe. Cette négligence s'explique d'ailleurs dans une contrée où les relations de village à village sont peu fréquentes. Heureusement l'augmentation qui s'est produite récemment sur la valeur de cette marchandise a donné une vive impulsion à la reproduction. Il y a quelques années à peine, la soie des chèvres valait quatre ou cinq piastres (80 cent. ou 1 fr.) l'oque (1 kil. 250) sur les marchés du pays. Aujourd'hui, pour le même poids de poils bruts, la valeur moyenne varie entre vingt-cinq et trente piastres (5 ou 6 fr.), ce



Vue de Ghel-Ara. — Dessin de Grandsire d'après J. E. Dauzats.

qui en porte le prix, après nettoyage, à douze ou quinze francs.

A Bey-Bazar il est plus facile d'étudier les chèvres que les habitants. Les femmes, enveloppées dans d'immenses couvertures blanches, ne laissent voir littéralement aucune partie de leur corps. Elles passent en silence dans les rues comme de longs fantômes blancs, et la persistance avec laquelle elles se retranchent sous ces voiles impénétrables me fait vivement regretter ces physionomies agréables et surtout ce costume si original que j'admirais quelques jours auparavant à Torbaly.

Nous avons placé notre tente au bord d'un ruisseau, à l'une des extrémités de la ville. Au-dessus de nous, j'aperçois le long de la montagne un monument en ruine vers lequel je me dirige avec notre interprète ; c'est une espèce de chapelle, dont l'intérieur richement orné rappelle le style grec. Au milieu de la chapelle s'élève un tombeau, que les Turcs me disent être celui d'un personnage vénérable et célèbre par sa piété.

L'heure du départ est arrivée. Nous cessons de marcher en avant, et, traversant de nouveau la ville, nous retournons sur nos pas, pour nous diriger vers le sud. Après avoir longé des masses de rochers aux formes les plus pittoresques, dans lesquelles s'ouvrent çà et là des grottes profondes, nous nous trouvons bientôt au bord d'un fleuve. C'est le Sangarius, dont nous avons déjà



Vue de Sivri-Hissar. — Dessin de Grandsire d'après J. E. Dauzats.

admiré le cours impétueux en sortant de Sabandja. Il est toujours rapide, mais moins bruyant et moins tourmenté que dans la montagne; la plaine qu'il arrose est couverte de rizières au milieu desquelles nous campons.

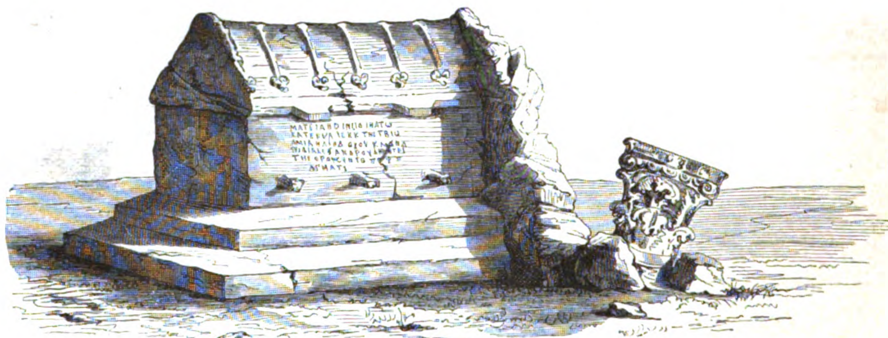
Malheureusement nous sommes à chaque instant assaillis par d'innombrables moustiques. Aussi, le matin, maussades, harassés, couverts de piqûres, nous sommes debout au point du jour, et nous nous empressons de reprendre notre route. Le chemin que nous suivons nous conduit bientôt à Ghel-Ara. Là, plus de maisons véritables, mais des sortes de boîtes carrées, de la hauteur d'un homme, à peine façonnées, sans mortier, au moyen de pierres grossièrement superposées et recouvertes de terre en guise de toit. Confinés dans ces misérables réduits, étrangères à tout progrès, ignorant même ce qui se passe dans les villages voisins, des générations entières naissent et meurent sans avoir vécu, car elles n'ont jamais connu que la vie matérielle.

Quelques heures après avoir quitté Ghel-Ara, nous retrouvons encore le Sangarius. Une tente est dressée sur la rive : quelques indigènes, hommes et femmes, accroupis à terre, regardent silencieusement couler l'eau. Nos Turcs semblent tellement absorbés dans leur muette contemplation que notre arrivée ne peut les en arracher; cependant, comme nous avons besoin de renseignements, nous nous décidons à les déranger pour leur demander le nom du village que nous apercevons sur l'autre rive. Ils nous apprennent que c'est Kapoulou-Kamman, et rentrent dans leur silencieuse immobilité que nous nous gardons de troubler davantage.

Plantes : le tchinnguel-chakesey [1] et le ghuidjir. — Une eau thermale qui mérite trop son nom. — Seraï-Keni. — Aren. — La ferme de Tchifflich Bitchir. — Utilité des échafaudages.

Kapoulou-Kamman est un petit village à maisons de terre, bâti sur un mamelon granitique qui domine le cours du Sangarius. Le gypse, que l'on rencontre partout depuis Bey-Bazar, en couches de dix mètres d'épaisseur en moyenne, cesse tout à coup pour faire place à un territoire sablonneux. Au milieu de ces sables, dans les champs cultivés comme dans les lieux incultes, croît en abondance une plante dont le produit, appelé tchinnguel-chakesey, attire notre attention.

Le tchinnguel-chakesey est une espèce de caoutchouc



Tombeau grec servant de fontaine, à Sivri-Hissar. — Dessin de Pelcoq d'après J. E. Dauzats.

en lames minces d'un demi-millimètre, repliées sur les bords, arrondies, opaques, d'un diamètre de trois centimètres et demi. La couleur est d'un blanc jaunâtre; son élasticité n'est qu'incomplète et ne s'augmente pas par la chaleur. Le tchinnguel de Kapoulou-Kamman n'est employé que comme masticatoire; à Malatia, dans le Kurdistan, un produit de même nature et portant le même nom est cultivé comme aliment. Les Kurdes mangent les tiges dépourvues de leur enveloppe corticale, et en même temps, au point de section de ces tiges près de la racine, ils récoltent le suc qui, épaissi à l'air, donne le tchinnguel.

L'Asie Mineure produit encore une autre puissance élastique qui peut également servir d'aliment; c'est le ghuidjir; et nous l'avons rencontré, dès le début de notre voyage, dans la magnifique vallée qui débouche sur le golfe d'Ismeth. La plante d'où on le tire abonde dans les lieux humides, dans les haies qu'elle drape de ses feuilles larges, brillantes et d'un vert magnifique. Les Turcs mangent les jeunes pousses cuites à l'eau et assaisonnées au vinaigre.

Le ghuidjir fournit d'excellent mastic et de bon vernis. On le vend en masses brunes de la grosseur d'une petite noix, présentant à la surface des sillons qui indiquent que ces masses ont été repliées plusieurs fois sur elles-mêmes. Des marchands ambulants le colportent de harem en harem. Les femmes turques l'achètent au prix élevé de trois piastres (soixante centimes) le drachme (trois grammes), pour le mélanger à leur masticatoire favori, la résine-mastic, qu'il empêche d'écraser sous la dent.

Tout en étudiant les plantes du pays, j'observe le pays lui-même; on nous apprend que Kapoulou-Kamman est renommé dans la contrée à cause d'une eau thermale qui sort d'une caverne entre les rochers, à quelques pas du Sangarius. On y vient dans la belle saison prendre des bains doués, dit-on, de propriétés merveilleuses.

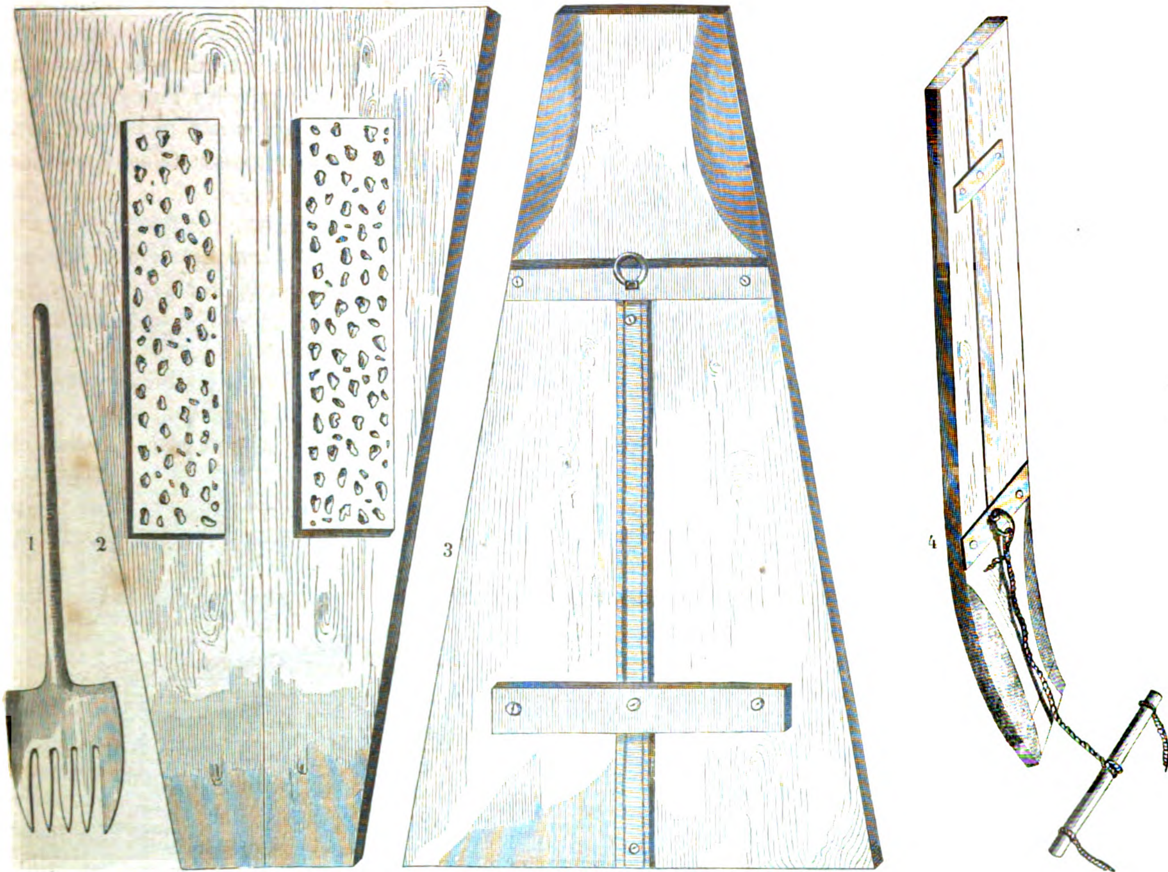
Une fissure du rocher forme une porte naturelle qui nous permet d'entrer dans la caverne : à l'intérieur, la chaleur est suffocante et l'obscurité presque complète. Ce n'est qu'au bout d'un moment que nous pouvons dis-

1. La véritable orthographe est *tchinnguel-sakesey*; nous avons cru devoir remplacer l'*s* par le *ch*, pour mieux indiquer la prononciation.

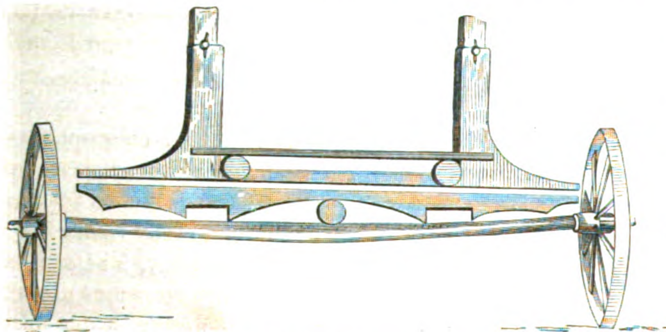
tinguer une grande baignoire creusée dans le roc, où trois Turcs sont en train de se faire bouillir avec un flegme tout à fait britannique. M. Bourlier veut essayer de la vertu de ces eaux; mais il en sort presque aussitôt à moitié suffoqué et rouge comme un homard. Il prétend que l'eau merveilleuse lui a donné un mal de tête épouvantable : probablement elle n'a de vertu que sur les Turcs.

Un bateau digne des sauvages nous transporte sur l'autre rive : c'est tout simplement un énorme tronc de noyer creusé.

Le premier village que nous rencontrons le lendemain est Seraï-Keni; peu d'endroits nous ont présenté des ruines plus nombreuses et plus intéressantes. Un vaste espace est envahi par les débris d'un vieux château auquel les traditions locales rattachent de curieuses légendes et des souvenirs probablement fort amplifiés par l'imagination des indigènes. De tous côtés gisent des tronçons de colonnes et des pierres énormes dont les ornements, à moitié détruits, attestent l'existence de monuments importants. Une fontaine surtout, un peu mieux conservée que le reste, mérite l'attention : j'y remarque sur une large pierre des traces d'armoiries que le temps n'a pas entièrement effacées, et un lion en relief qui n'a éprouvé que quelques dégradations sans importance. Je voudrais m'arrêter là quelque temps, mais nous avons une longue route à faire, nous sommes sous un soleil ardent, et il faut marcher en avant pour chercher une source ou quelque ombrage. Ce n'est qu'après quelques heures d'une marche des plus pénibles que nous atteignons le petit village de Aren. Nous apercevons un certain nombre de femmes. A la vue de nos uniformes, elles se dispersent et prennent la fuite; ce n'est qu'à grand'peine que nous pouvons les rejoindre, les rassurer et leur demander les provisions dont nous avons besoin. Leur frayeur disparut bientôt : elles nous mènent à l'*oda*[1] et nous apportent du pain, du lait et du



Analolie : Fig. 1. Pelle pour le vannage; 2 et 3. Machine à battre; 4. La machine en position. — Dessin de Pelcoq d'après J. E. Dauzats.

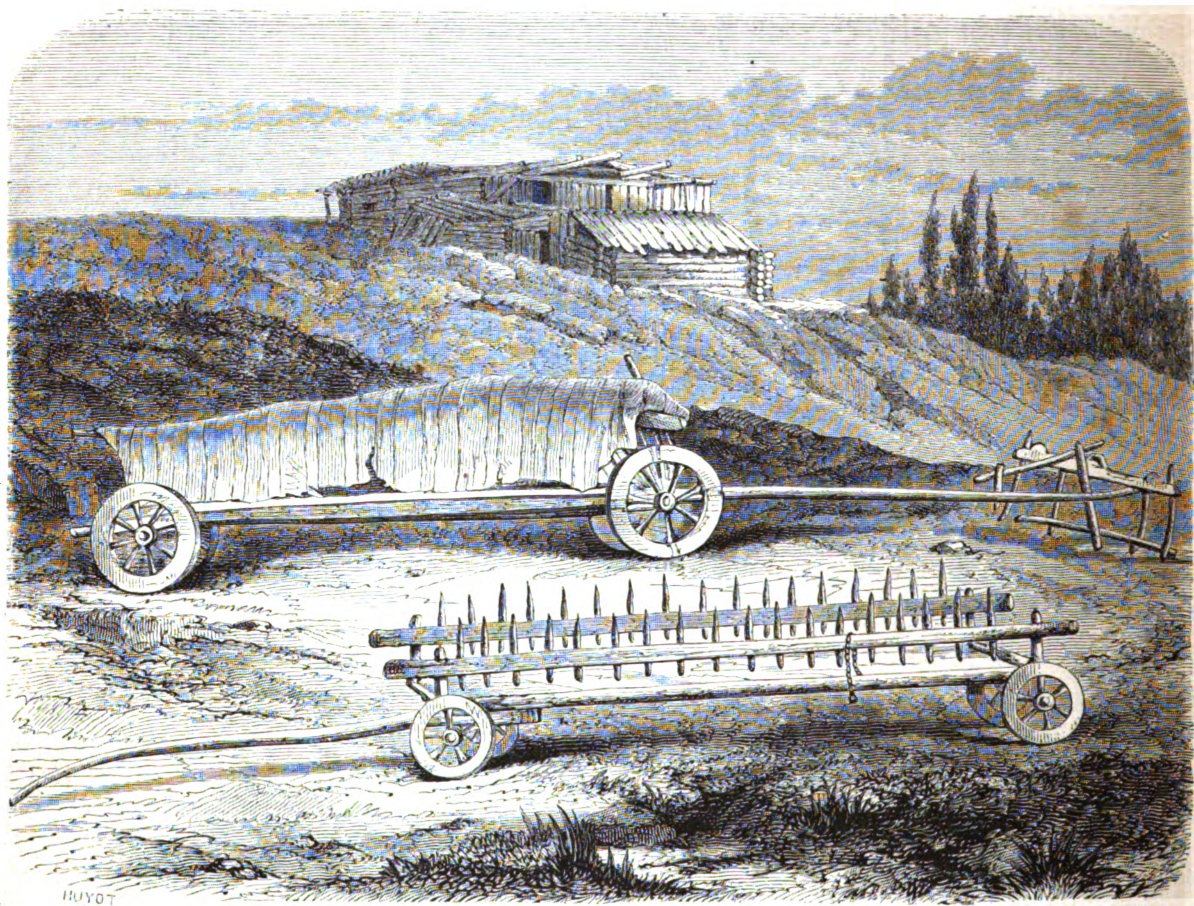

Coupe de chariot (voy. p. 158).

1. Construction grossière destinée à servir d'abri aux voyageurs

yoourth (fromage; voy. p. 158). Épuisés de fatigue et de chaleur, nous faisons avec ces mets primitifs un repas délicieux, et nous ne repartons qu'après quelques heures d'un repos chèrement acheté par l'étape du matin.

Du reste, une hospitalité plus confortable nous attendait le soir à la ferme de Tchifflich-Bitchir; l'accueil gracieux que nous y recevons nous engage à y prolonger un peu notre séjour. La ferme est située au milieu d'une jolie vallée. En arrivant on peut se demander d'abord où logent les habitants. On ne voit point en effet de maisons, mais seulement des échafaudages situés à quelque distance les uns des autres. Quatre longs poteaux plantés en terre supportent un plancher, et ce plancher forme l'habitation sur laquelle les paysans se perchent comme des cigognes.

Nous nous égayons d'abord sur ces grotesques constructions, mais nous ne tardons pas à apprendre à nos dépens combien elles sont utiles. Une quantité prodigieuse de moustiques bourdonnent de tous côtés, et pendant toute la nuit, couchés à terre, nous avons beau nous envelopper de la tête aux pieds dans nos couvertures, nous ne pouvons échapper aux poursuites de ces maudites bêtes. Il nous est littéralement impossible de fermer l'œil; pendant ce temps les Turcs reposent avec une tranquillité parfaite sur leurs planchers aériens, les moustiques ne s'élevant jamais à cette hauteur.



Chariot de voyage (Boiy). — Chariot à fourrages (Ismedt). — Dessin de Pelcoq d'après J. E. Dauzats.

L'agriculture en Asie Mineure. — Les prairies. — Chariots à foin. Charrue. — Culture du blé, de l'orge et du riz. — Machine à battre. — Vannage. — Le lait et ses usages. — Les abeilles. — La vigne. — Les forêts.

La prairie proprement dite, telle qu'on la trouve chez nous, n'existe point en Anatolie; on comprend du reste qu'elle n'est pas de première nécessité dans un pays où d'immenses terrains vagues fournissent par leur étendue, quelle que soit d'ailleurs leur fertilité, une nourriture suffisante à un bétail peu nombreux. On ne trouve guère de prairies vraiment dignes de ce nom que dans la magnifique vallée qui débouche sur le golfe d'Ismeth. Pendant la guerre de Crimée l'armée anglaise avait choisi ce point pour quartier d'hiver d'une partie de sa cavalerie. Ce choix était heureux, car partout ailleurs nos chevaux et nos mulets devaient se contenter de quelques poignées d'herbe ramassées à grand'peine par nos soldats, et souvent, à l'étape où nous arrivions, nous n'avons pu nous procurer ni paille ni fourrages.

Il n'y a en effet que fort peu de localités où l'on ramasse quelques fourrages pour l'hiver; généralement les troupeaux restent en plein air pendant toute l'année, et sont réduits à chercher leur nourriture même sous la neige. Aussi, dans les hivers rigoureux, chèvres et moutons périssent par centaines de froid et de faim.



Café à Sivri-Hissar. — Dessin de Grandsire d'après J. E. Dauzats.

Dans les villages où l'on prend la peine de rassembler des provisions pour la mauvaise saison, c'est sur la terrasse de sa maison que le paysan amoncelle la paille destinée à ses bêtes de somme, et, par cette combinaison, il évite les infiltrations des eaux pluviales. Mais au printemps, quand la paille est épuisée, les premières pluies font germer le blé ou l'orge sur le sol de la terrasse qui se couvre de verdure, et donne ainsi au village l'aspect le plus pittoresque.

Aux environs d'Ismeth, le chariot dont on se sert pour transporter les foins est assez ingénieusement construit. L'absence de chemins frayés et la nature marécageuse du sol ne permettraient point aux grands et solides chariots de nos campagnes de circuler facilement. On comprendra comment les habitants ont éludé la difficulté des transports en étudiant le chariot dont ils se servent (voy. p. 156). Deux paires de roues réunies entre elles par une grande perche ou ligne; au lieu de nos lourds berceaux, deux longues traverses percées de distance en distance de trous où sont fixées de grandes chevilles aiguisées à leur extrémité, constituent toute la machine, qu'une largeur peu considérable tend encore à rendre plus légère. Le foin, très-long dans ces prairies, est placé en travers et s'enchâsse dans les dents qui le retiennent. Quand on en a accumulé ainsi une certaine quantité, on maintient le tout au moyen d'une perche plantée au milieu. Le riz, le blé et le coton forment les principales cultures du pays. Partout en Asie on rencontre le même instrument de labourage : l'araire, cette charrue des premiers âges, sans oreilles, sans roues. Traînée par une paire de buffles ou de bœufs, elle gratte suffisamment un sol fertilisé par des siècles de repos. Sur cette terre à peine soulevée, on répand à la volée la semence qui doit s'y développer, et, dans les sols légers, quelques branches d'arbres traînées, après les semailles, recouvrent suffisamment la graine.

L'orge occupe une place importante dans l'agriculture chez les Turcs, mais le riz est cultivé de préférence. Toute vallée bien exposée et parcourue par un cours d'eau assez rapide et assez abondant pour servir à des irrigations, est occupée par des champs de riz. Le paysan excelle dans cette culture qu'il aime et soigne comme un vieil héritage. La division du sol en parcelles aux bords relevés, la disposition en gradins insensibles, l'aménagement des eaux, le sarclage, tout est fait avec une rare intelligence. Le riz constitue la nourriture favorite du Turc d'Asie : on sait qu'il est la base du *pilaw*, leur mets national.

Pour battre l'orge et le blé, on nivelle une partie du sol sur laquelle on étale la récolte. L'instrument qu'on emploie consiste en deux planches fort épaisses, relevées à l'avant et reliées à la partie supérieure par deux traverses (voy. p. 155, fig. 3). Chacune de ces planches est percée, dans une partie de son épaisseur, de trous dans lesquels ont été enchâssés des fragments de silex tranchants, et faisant saillie à la partie inférieure des planches (voy. p. 155, fig. 2). A la traverse antérieure est adaptée une corde que l'on attache au joug d'une paire de buffles. Les lames de silex sont mises en contact avec la couche de céréales étalées sur le sol; un homme monte sur les planches entre les traverses et chasse les buffles. Au bout de quelque temps, les silex ont haché la paille et les épis.

Le vannage se fait en jetant en l'air le mélange de paille menue et de graines, au moyen d'une pelle divisée en dents grossières dans les deux premiers tiers de son étendue, pour faciliter la séparation du grain de la paille (voy. p. 155, fig. 1).

Le grain, à peine battu, est porté au marché voisin : le paysan ne conserve que la quantité strictement nécessaire à sa consommation et à l'ensemencement de ses terres. L'ensilage est le seul moyen de conservation qu'il connaisse; le silo est généralement construit sous le sol même de la maison.

Le Turc mange peu de lait : il en fait ou du beurre, en le battant dans une peau de bouc par un mouvement prolongé de va-et-vient, ou du fromage, dont deux espèces surtout, le yoourth et le kaïmak, sont fort répandues.

Le yoourth est un fromage blanc fort acide, que l'on prépare en faisant bouillir du lait et en le laissant refroidir jusqu'à la température du doigt. On prend du lait précédemment aigri, on le délaye dans l'eau, et on en verse quelques gouttes dans le lait qu'on veut faire aigrir. La fermentation s'établit bien vite à la température où se trouve le lait, qui devient aussi très-acide, et constitue le yoourth.

Si on le verse dans un sac pour laisser écouler le petit-lait, on obtient le torba yoourth (*torba*, sac; *yoourth*, lait aigri).

Le kaïmak est préparé avec la caillette des agneaux et le lait pur. Il est également égoutté dans un sac.

Les ustensiles de ménage consistent en plats et gamelles de cuivre étamé, et sont aussi simples et aussi peu nombreux que les machines agricoles.

L'apiculture mérite d'être mentionnée, plutôt à cause de la multitude des abeilles que de l'intelligence des soins qu'elles reçoivent. Le plus souvent, la ruche n'est qu'un simple tronc de sapin creusé à l'intérieur. Après y avoir enfermé l'essaim, on bouche les deux extrémités et on ne laisse qu'une petite ouverture. On empile les troncs les uns sur les autres, en dirigeant les ouvertures vers le sud-est, puis un mur en terre vers le nord-ouest, un peu de paille et de terre sur le rang supérieur terminent l'édifice.

Les arbres fruitiers, peu nombreux et mal cultivés, ne donnent point de fruits savoureux. La vigne est un peu mieux soignée, surtout par les Arméniens, qui seuls boivent du vin. Les Turcs ne la cultivent que pour ses fruits, avec lesquels ils fabriquent une sorte de raisiné.

Les belles forêts qui recouvrent une partie des chaînes de montagnes de l'Asie Mineure offrent aux chantiers de Constantinople des ressources infinies. Diverses espèces de chênes, des sapins, des hêtres, des charmes, des platanes, des tilleuls aux feuilles argentées, des noyers, des châtaigniers forment les essences principales. Jetées çà et là par la nature, elles végètent à leur guise,

ar l'aménagement des forêts est inconnu en Turquie. Chacun prend et coupe où bon lui semble, et les mauvaises essences étouffent les espèces utiles; mais qu'importe, la mine est inépuisable.

L'obstacle le plus sérieux aux progrès de l'agriculture est l'imperfection des routes, qui entrave toute circulation et maintient les populations dans l'isolement. A quoi servent aux Turcs ces magnifiques forêts qu'ils ne peuvent exploiter? Sous nos yeux, soixante bœufs et buffles ne pouvaient faire gravir un des flancs de l'Olympe à un chêne que nous trouvions, quelques jours après, traîné par huit buffles sur la route macadamisée de Guemlek. Cette route est la seule de cette espèce qui existe en Asie, et encore ne s'étend-elle que depuis la ville jusqu'au pied de l'Olympe.

Sivri-Hissar. — Kaïmas. — Les marécages et la fièvre.
Un industriel français. — Guemlek.

Vers le milieu du jour nous disons adieu à nos hôtes, nous quittons la ferme; bientôt après nous arrivons à Babadgy, bourgade inhospitalière. Au delà nous rencontrons des rochers énormes qu'il nous faut, pour ainsi dire, escalader; mais, en arrivant au sommet, nous sommes dédommagés de nos fatigues par le magnifique panorama qui se déroule sous nos yeux. Nous découvrons la belle vallée de Sivri-Hissar, et la ville elle-même adossée à la montagne sur notre droite.

A partir de ce moment, nous n'avons plus qu'à descendre. La route passe au bas de la ville : nous installons notre tente au milieu du cimetière qui lui fait face, et nous pouvons admirer un des sites les plus pittoresques que nous ayons encore rencontrés. Au fond s'étend une immense chaîne de montagnes, et, plus près de nous, Sivri-Hissar silencieuse semble gardée de tous côtés par de vastes espaces couverts de tombeaux. A notre droite et à notre gauche, d'anciens cimetières, quatre fois plus étendus que la ville moderne, nous donnent une idée de ce qu'elle fut autrefois.

Dans l'intérieur de la cité la civilisation grecque a laissé de nombreuses traces de son passage; on y rencontre à chaque instant des chapiteaux de marbre admirablement sculptés, et qui servent aujourd'hui de bornes au coin des rues ou de marches devant les maisons. Au milieu d'une place se trouve un vieux tombeau grec que les Turcs ont transformé en fontaine, et sur lequel se lit encore une inscription très-bien conservée (voy. p. 154).



Fragments de sculptures à Kaïmas. — Dessin de Pelcoq d'après J. E. Dauzats.

Nous nous remettons en route vers minuit, et ce n'est qu'à une heure assez avancée de l'après-midi que nous arrivons à Kaïmas. Là encore abondent les ruines les plus curieuses, mais presque partout les Turcs ont gratté ou mutilé les inscriptions. Le pays est infesté de sangliers; ces animaux sont en si grand nombre qu'ils viennent, pendant la nuit, ravager les champs jusqu'au pied des habitations. Les chiens livrent des combats acharnés à ces audacieux visiteurs, et leurs hurlements troublent fréquemment le repos de ceux qui ne sont pas habitués à ce tapage nocturne.

Après avoir eu à deux pas de nous une alerte de ce genre, nous partons au lever du soleil, et nous parcourons d'abord pendant quelques heures une vallée magnifique où nos yeux se reposent sur la végétation la plus riche et la plus luxuriante. Mais bientôt nous nous retrouvons dans un pays désolé et du plus triste aspect. Après nous être arrêtés quelques instants dans une ferme que l'on appelle la Ferme du Sultan, nous repartons; nos guides nous font faire fausse route. A la suite d'une longue marche sous un soleil brûlant et dans des champs complétement arides, nous tombons au milieu d'une vallée marécageuse où nous attendaient nos premiers revers. Nous trouvons là, sous des tentes en lambeaux, quelques Turcs déguenillés avec leurs femmes et leurs enfants. Sur un monticule est bâtie l'*oda* pour les voyageurs; nous nous y rendons. La chaleur est intolérable; quatre d'entre nous sont pris en même temps de violents accès de fièvre, et il nous est impossible de continuer notre route à cheval. Il nous faut rester là tout un jour, jusqu'à ce que nous puissions trouver une misérable charrette traînée par des buffles, sur laquelle se mettent les plus souffrants. Nous quittons, dans ce triste équipage, ce foyer de fièvre pour nous diriger vers Koutaieh.

Nous passons par Eski-Cheher et nous traversons le mont Olympe. Nous y rencontrons un compatriote, un Français qui s'occupe de l'exploitation des forêts. Il choisit les bois les plus utiles, les abat, les débite, et les transporte ainsi préparés à la côte, où des vaisseaux les emportent en France. Les noyers forment la principale branche de son commerce : il les scie en lames minces pour le placage, et, malgré son activité, il ne peut suffire aux commandes. Pendant l'hiver, la neige et le mauvais état des chemins arrêtent ses travaux. Il a organisé, pour occuper ses loisirs, des chasses au sanglier. Dans cet animal immonde pour les Turcs, il utilise tout, poil, peau et chair, qu'il fume ou dont il fait diverses préparations. La saison d'hiver paye aussi largement ses peines que les beaux jours de l'été. Notre compatriote est sur le chemin d'une belle fortune, malgré l'active concurrence de quelques Anglais établis depuis peu dans le pays, et qui marchent dans la même voie.

En sortant de la chaîne de l'Olympe nous arrivons à Brousse.

A huit heures de marche de Brousse est le port de Guemlek, détruit depuis notre voyage par un violent



Guemlek. — Dessin de Grandsire d'après M. Bourlier.

incendie, il y a deux ans. C'était là que le bateau de l'intendance devait venir nous prendre pour nous ramener à Constantinople. En attendant son arrivée, nous visitons la ville qui nous offre une curieuse réunion d'antiquités. J'y remarque surtout des bas-reliefs de marbre sculptés avec un art infini. Les habitants spéculent sur ces objets qu'ils vendent à des prix fous aux voyageurs anglais. Ils les cachent dans leurs caves, et ne vous les montrent qu'avec une mystérieuse réserve bien propre à piquer la curiosité des amateurs. J'offre quatre-vingts francs d'une tête de faune, à peine de la grosseur du poing, et on refuse de me la donner en me disant que l'année précédente un Anglais en avait offert trois cents francs sans pouvoir l'obtenir. Devant un argument aussi péremptoire, il ne me reste qu'à me résigner, en attendant que le ciel m'envoie une opulence égale à celle d'un lord ou d'un nabab.

Le lendemain matin, le bateau à vapeur nous emporte, et le 20 juillet nous rentrons à Constantinople, après une exploration de près de deux cents lieues en trente-deux jours.

J.-E. Dauzats.



Costumes du Hardanger (voy. p. 171). — Dessin de M. de Saint-Blaise.

VOYAGES DANS LES ÉTATS SCANDINAVES,

TEXTE ET DESSINS DE M. DE SAINT-BLAISE[1].

1856. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

NORVÉGE.

Copenhague. — Le Sund. — La baie de Christiania. — Horten. — Oscarsbourg. — Christiania. — Kragerö. — Arendal. — Christiansand Fede. — Fleckefjord. — Eide. — Stavanger. — Hardangerfjord. — Utne. — Ullensvang. — Bergen.

Mon habitude est, en voyage, de laisser à l'imprévu une large part dans mes destinées de touriste. C'est en profitant des circonstances favorables, en les saisissant pour ainsi dire aux cheveux, que je parviens, presque toujours, à donner raison à cette épithète : « voyage d'agrément, » si rarement vraie pour le touriste méthodique !

Parti de France avec l'intention d'aller explorer l'Islande, je m'arrêtai quelques jours à Copenhague, où, par hasard, à un dîner chez mon banquier, je fis la connaissance d'un Anglais, sir Arthur B., voyageur comme moi, mais qui se dirigeait du côté de la Norvége, avec le projet d'en longer les côtes et de pénétrer jusqu'au fond de ces pittoresques fjords, ou bras de mer étroits qui découpent profondément les premières terrasses des Alpes scandinaves.

Sir Arthur me montra par la croisée ouverte un élégant petit yacht à vapeur qui se balançait gracieusement dans le port. « Voilà mon navire, me dit-il, j'ai

1. Voy. dans notre deuxième volume (second semestre de 1860), page 65, le voyage de M. Paul Riant au Telemark et à l'évêché de Bergen, et les cartes de ces deux provinces.

là trois gais compagnons de voyage, un photographe et de braves matelots qui m'attendent pour lever l'ancre; nous partons demain avant l'aurore. » Mon voisin me parla avec tant d'enthousiasme des qualités de son yacht et de la vie de son bord, que j'eus comme un serrement de cœur en songeant à la course solitaire que j'allais entreprendre. L'île d'Islande et ses volcans se présentèrent tout à coup à mon imagination sous un aspect profondément mélancolique

Devinant sans doute ce qui se passait en moi, mon interlocuteur reprit, sans autre préambule : « Monsieur, si le cœur vous en dit, soyez des nôtres; nous avons encore un hamac de libre, et je vous garantis un cordial accueil à bord. Vous y partagerez notre confort et vous y apporterez en échange votre gaieté, vos crayons et votre connaissance de la langue du pays, trois qualités d'un prix inestimable en voyage. »

Cette proposition, si spontanée et empreinte de tant de bonhomie, ne laissa que bien peu d'objections possibles à ma discrétion naturelle, et je fus bientôt décidé. Mes préparatifs ne furent pas longs non plus. Fermer mes malles, emporter mes albums, ce fut l'affaire d'une demi-heure, et je me trouvais le soir même à bord du *Run*, où sir Arthur et ses compagnons m'attendaient en prenant du thé sur le pont. La nuit, si l'on peut appeler ainsi le crépuscule qui, dans la belle saison, remplace dans le Nord la lumière du soleil, était calme, et l'atmosphère remplie d'une douce chaleur. Tout dormait dans le port; près de nous se dressaient, comme des géants, quelques vaisseaux de guerre démâtés qui servent de casernes aux matelots. Nos paroles résonnaient seules dans le silence de la nuit, et une certaine gravité se mêla malgré nous à notre conversation d'abord vive et enjouée.

« Il serait peut-être bon, me dit sir Arthur, de vous donner une idée du caractère de vos futurs compagnons de voyage, dussiez-vous par là perdre quelques illusions. Sachez donc que vous voilà associé à quatre touristes fort ordinaires. Nous ne sommes pas plus littérateurs que naturalistes ou artistes; à peine un peu amateurs de pêche ou de chasse. Las du bruit des cités, nous voyageons dans l'unique but de respirer en liberté l'air pur d'une nature fraîche et vigoureuse. Nous voulons admirer les œuvres du Créateur sans en disséquer les beautés ou en fouiller les mystères. Jouir sans préoccupation, telle est notre devise.

« Bien observée, elle rend toute discussion désagréable impossible, et maintient une entente parfaite, un bon appétit et un sommeil paisible. »

Sur ce, notre chef jeta son cigare à la mer et nous souhaita le bonsoir. Ses compagnons suivirent son exemple. Pour moi, je voulus voir l'ancre sortir des flots et j'attendis le départ en méditant les paroles de sir Arthur, dont je trouvais la morale assez de mon goût; elles me promettaient un voyage agréable et facile.

Le Sund, dont je voyais les rives se dessiner à droite et à gauche, forme la frontière naturelle de la Suède et du Danemark; des navires de toute grandeur et de tout pavillon sillonnent ses eaux bordées des deux côtés de collines couvertes de hêtres et de riches pâturages. Près d'Helsingborg, les deux rives se resserrent de si près que les canons suédois à longue portée pourraient échanger leurs projectiles avec ceux de la forteresse danoise de Kroneborg, dont le château à tours en spirales se découpe majestueusement sur le ciel.

Nous franchîmes, par un bon vent, les mers ordinairement fort houleuses du Kattegat et du Skaggerack, et le lendemain nous pénétrâmes dans le golfe de Christiania. Le *Run*, légèrement poussé par un zéphyr propice, semblait ralentir quelquefois sa marche pour nous donner le temps de respirer à loisir l'air embaumé qui nous arrivait par rafales des côtes boisées du comté de Laurvig, et tempérait l'ardeur du soleil.

Nous descendîmes à Horten, établissement de marine fondé presque en même temps que l'indépendance norvégienne. Tout y porte l'empreinte de la jeunesse et du progrès. Ici, sur de vertes collines, des rangées de petites maisons de bois peintes en jaune, rouge ou vert, qui paraissent avoir été tirées la veille d'une boîte de joujoux de Nuremberg; là, des corvettes en construction, des canonnières sur le chantier; partout le retentissement cadencé de la hache accompagné du chant des travailleurs; tout est neuf, tout respire la propreté et l'activité.

Nous passons la petite ville de Droback, et nous nous trouvons sous les canons de la jolie forteresse d'Oscarsborg, sentinelle avancée qui garde l'entrée du port de Christiania contre une invasion ennemie. Bâtie en demi-lune et dominée par une tour crénelée, Oscarsborg est armée de soixante-treize canons. Ses trois batteries à fleur d'eau enfilent le passage dont la largeur n'est que de seize cents pieds. Les constructions sont en granit et d'un fort beau travail. Nous nous rendîmes auprès du commandant pour lui demander l'autorisation de visiter en détail sa coquette forteresse, et nous le trouvâmes entouré de ses onze enfants en deuil de leur mère; l'aspect de toute cette famille, confiée à la seule garde d'un vétéran et isolée sur un rocher entouré de murailles, me serra le cœur. Sa fille aînée, jeune personne de seize ans, nous servit avec grâce un verre de bière, et le brave commandant voulut lui-même nous faire les honneurs de son fort. Un officier d'artillerie se joignit à nous et nous proposa, en visitant les batteries à fleur d'eau, de nous rafraîchir par un bain de mer, ce qui fut accepté à l'unanimité. Il nous donna l'exemple en se dépouillant en un clin d'œil de ses vêtements; c'était un gaillard bâti en Hercule et possédant des mollets d'un calibre effrayant. Il joignait à cet avantage une autre spécialité : celle de ne point porter de linge du tout; les jours de gala, il se permet le faux col. Après notre inspection militaire, qui ne dura pas moins d'une heure, notre guide athlétique voulut à toute force nous faire partager un punch qu'il offrait ce jour-là à ses amis et connaissances pour célébrer l'anniversaire de son arrivée en ce monde. Nous trouvâmes une partie de la société déjà réunie dans son jardin. C'était la fleur des pois de Droback au grand complet. On nous mit à chacun à la bouche une longue

pipe d'écume brute, d'une forme extrêmement primitive, et chacun voulut nous souhaiter la bienvenue le verre à la main. L'usage veut qu'on vide son verre avec chaque nouveau buveur ; or, le punch de notre artilleur était de force à faire flageoler des mollets aussi robustes que les siens, et les rasades se renouvelaient si souvent que nous nous hâtâmes de quitter notre hôte pendant que nous pouvions encore le faire avec dignité.

Outre ces fortifications, la capitale de la Norvége a pour défenses naturelles tout un archipel de petits îlots ou rochers qui nous présentaient aux derniers rayons du soleil les contours les plus fantastiques. Notre petit *Run*, conduit par un pilote de la contrée, se faufilait comme un serpent entre tous ces écueils, tantôt hérissés de pointes comme le Spitzberg, tantôt gracieux de lignes comme l'ile de Capri. Ces iles se succédant sans cesse forment comme une série de coulisses de granit et cachent Christiania jusqu'au dernier moment. Tout à coup on se trouve dans le port, et le coup d'œil est vraiment saisissant.

Située en amphithéâtre et baignant ses pieds dans la mer, la ville est dominée par de hautes montagnes qui se dressent derrière elle. On est frappé de l'aspect calme et doux du paysage; les lignes en sont arrondies, les couleurs vives et d'une fraîcheur extrême. Jusqu'au sommet des montagnes les plus élevées, l'œil ne découvre que des bois, des champs et des prairies, parsemés d'innombrables chalets. Pas un rocher qui vienne répondre à l'idée d'âpreté et de vie sauvage qu'éveille le seul nom de Norvége. Toute la partie méridionale du pays présente, en général, ce caractère agreste particulier au Jura et aux montagnes du midi de l'Allemagne; ce n'est qu'à partir du Sognefjord que la nature alpestre commence.

Loin de nous plaindre de notre désillusion, ce fut avec bonheur que nous débarquâmes sur ce sol champêtre pour en parcourir à loisir les riants coteaux. Un paysagiste de la grande école en trouverait sans doute les tons bien crus, les lignes trop peu accusées; des prairies couleur terre de Sienne brûlée, des arbres asphalte feraient peut-être mieux dans un tableau, mais pour des marins grillés par le soleil sur une frêle embarcation, plus la rive où ils débarquent est verte, plus il y a de fleurs dans les prairies et de fruits sur les arbres, plus le paysage leur paraît séduisant.

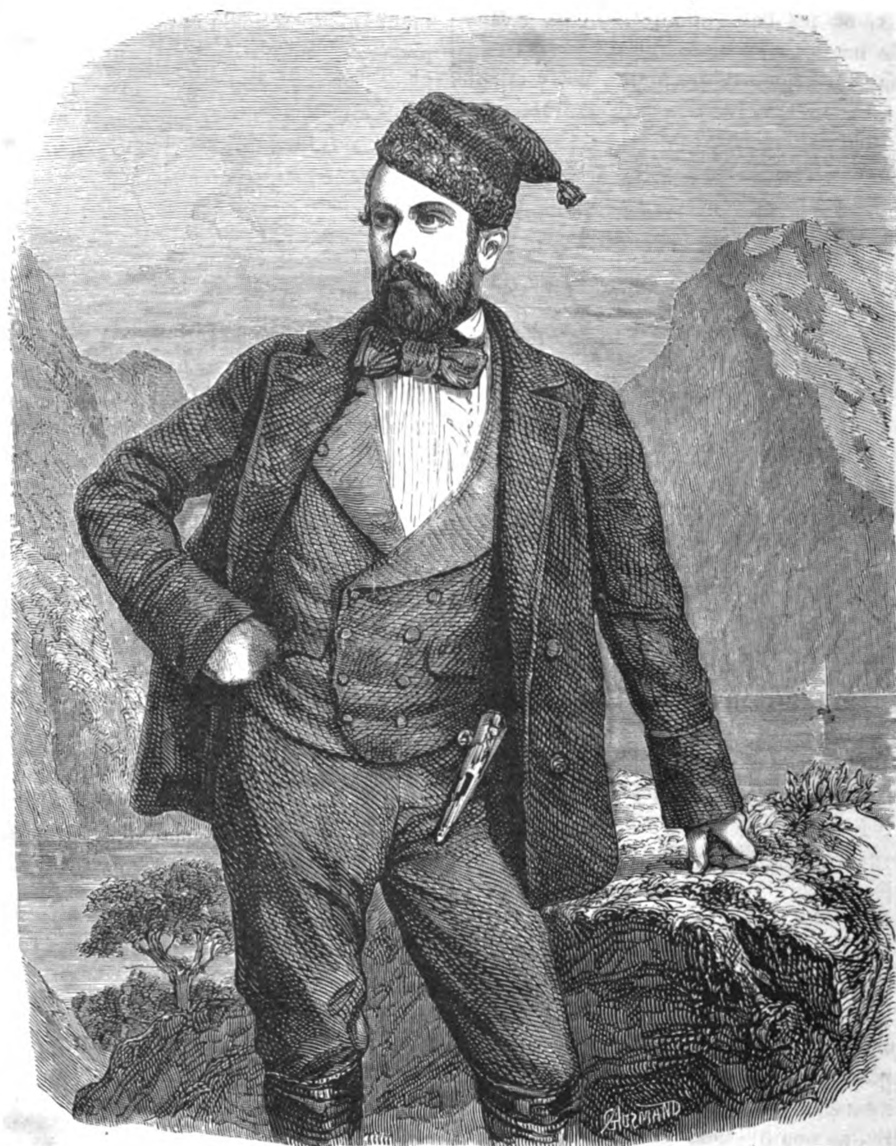
Hors sa situation remarquable et ses riants environs, Christiania n'offre que peu d'intérêt au voyageur. L'architecture de la ville n'a aucun cachet particulier. Il semble que l'art impuissant à lutter avec la nature ait voulu s'effacer modestement. Le seul monument public intéressant est le château royal, qui, malgré son air de caserne et son style bâtard, a pourtant, grâce à ses grandes proportions et à sa position sur une colline qui domine toute la ville, un aspect très-imposant. Des fenêtres de l'appartement royal, la vue est splendide. L'université est d'un style sévère qui convient assez bien à un sanctuaire de la science. On y fait des études sérieuses, et plusieurs de ses professeurs jouissent d'une réputation européenne; l'astronome Hanstein est une vraie célébrité; vieillard doux et modeste comme toutes les natures contemplatives, il avoue, à la fin d'une carrière entièrement vouée à l'étude des astres, qu'il sait bien peu de choses. Sveigaard, les deux Munck, l'un historien, l'autre poëte, ont aussi jeté sur l'université de Christiania l'éclat de leurs œuvres fort estimées dans le Nord. Les rues de la capitale sont en été presque désertes.

Les gros marchands de bois et les employés qui forment l'aristocratie du pays depuis que la noblesse y est abolie, quittent à la belle saison leurs humbles palais d'hiver pour s'établir dans leurs maisons de campagne autour de la ville. On donne ici aux villas le nom général de *Loccke*, qui signifie *bonheur;* le propriétaire y ajoute son nom pour distinguer son bonheur de celui de son voisin. Chaque habitant bien posé a ainsi son bonheur, soit sur le versant de la montagne d'Aker avec pignon, soit au bord du golfe. Ici, le bonheur splendide de M. Thorvald dans le genre suisse; là, le bonheur italien de M. Thomas; plus loin le bonheur de la belle Mme de L..., bonheur plus modeste, caché sous la charmille. De l'autre côté du détroit, Oscarshall, le bonheur royal, petit château moyen âge à tourelles, perché sur un rocher à pic; c'est une fantaisie artistique du bon roi Oscar, qui affectionnait singulièrement ce bonheur de sa propre création, et qui s'était plu à en faire un petit musée où sont représentées toutes les célébrités norvégiennes. C'est sur les panneaux du salon d'Oscarshall que Tidemand, le Greuze du Nord, a peint l'histoire d'un paysan norvégien depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Cette série de touchants épisodes vous initie d'une manière charmante aux mœurs de cette contrée primitive. Les paysagistes, Dahl, Frick et Gude ont retracé sur de grandes toiles les sites les plus pittoresques de leur beau pays.

On trouve en Norvége peu de différence dans les mœurs et usages des diverses classes de la société. A proprement parler, c'est le paysan qui joue le rôle principal dans les affaires du pays; la Diète, démocratique par excellence, impose assez brutalement sa volonté, mais en somme elle vote généreusement les fonds nécessaires aux progrès matériels du pays. Le Norvégien est d'un caractère rude, ombrageux, mais solide. Son hospitalité est proverbiale. Une chose frappante est le peu de sociabilité qui existe entre les deux sexes. On se marie de bonne heure, ordinairement avant vingt-cinq ans; l'épouse est tout à son cercle intérieur; son rôle de jolie femme, qui, en France, ne commence qu'à cette époque, cesse ici à peu près avec le mariage. Le mari jouit seul de son trésor, et s'en trouve bien. Dans les réunions où je fus admis pendant mon voyage, les deux sexes se séparaient immédiatement après le diner; les hommes allumaient leur cigare et s'en allaient en chaloupe, les dames restaient au salon. A dix heures du soir on se réunissait de nouveau pour souper, et chacun s'en retournait chez soi satisfait. A part quelques bals, qui ressemblent à ceux de tous les pays, je n'ai guère vu

les jolies Norvégiennes que la fourchette à la main. Il résulte de cette vie séparée un sans-gêne trivial entre les hommes et un manque de soin dans la mise des femmes, qui contrastent avec leur grâce naturelle.

Notre bonne étoile nous avait conduits à Christiania pendant le séjour du vice-roi dans cette capitale. Ce prince, qui, depuis, a succédé à son père le roi Oscar Ier, sous le nom de Charles XV, se proposait d'aller en personne visiter toutes les provinces de sa vaste vice-royauté. C'est un grand bel homme, aux formes souples et robustes, au caractère loyal et ouvert, à l'esprit aventureux. Quand un souverain est ainsi doué par la Providence, il y a tout avantage pour lui à se montrer à ses peuples, surtout dans le Nord où la force physique est en grande considération. Je vis ce monarque pour la première fois au jardin de l'université. Là se trouvait réunie toute la jeunesse de la ville pour célébrer l'arrivée des étudiants qui revenaient des universités d'Upsala et de Copenhague où ils avaient été fraterniser avec leurs voisins suédois et danois. Le vice-roi vint à la fête à cheval et au grand galop, et fut reçu par des hourras enthousiastes. Ayant appris que sous peu de jours il devait s'embarquer sur un léger bâtiment à vapeur pour visiter les côtes de la Norvége, nous résolûmes de le suivre pour ainsi dire à la remorque afin de profiter à notre point de vue des ovations qu'on lui préparait sur son passage. C'était un excellent et presque unique moyen, dans un pays où elle est si disséminée, de voir la population réunie en masse, et d'en étudier les types et les costumes divers.



Portrait du prince royal de Suède (aujourd'hui Charles XV) en costume de voyage. — Dessin de M. de Saint-Blaise.

Nos préparatifs de voyage furent bientôt faits, et le 14 juillet 1856 au soir, une heure après le départ du prince, nous nous mîmes gaiement en route pour une course qui promettait autant de sites pittoresques que de scènes variées.

Le lendemain de notre départ, on nous réveilla pour

nous faire remarquer le détroit resserré de Langaarsund que nous traversions. Il est assez triste d'aspect ; nous nous trouvions au milieu d'un archipel de rochers nus d'un ton gris monotone ; çà et là pourtant, entre deux crevasses profondes, une petite oasis de verdure apparaissait comme pour rappeler au voyageur que cette contrée n'est pas absolument abandonnée par la Providence. Aussi ces petits ravins fortunés, où la végétation est d'une richesse et d'une force remarquables, ne manquent-ils pas d'habitants ; de jolis chalets de bois prouvent l'aisance de leurs propriétaires. Si la nature est avare de verdure, elle est d'autant plus généreuse au fond des eaux, où les habitants puisent les éléments principaux de leur existence. A l'île de Kragerö où se trouve une petite bourgade de pêcheurs, notre cuisinier se munit d'une cargaison de homards et d'huîtres excellentes. Cette localité est dominée par un rocher énorme qui semble avoir été fendu en deux par la foudre.

Jusqu'ici nous avons navigué dans un archipel d'îlots ; au delà de Kragerö, nous entrons dans une mer plus vaste, et le roulis du navire fait subir ses effets ordinaires aux diaphragmes délicats. Sir Arthur devient extrêmement sentimental, et le photographe d'une humeur aussi noire que sa chambre obscure.

Heureusement nous arrivons près d'Arendal où le prince est attendu pour dîner ; les côtes, en se rapprochant, prennent un aspect plus gai ; des coups de canon de bienvenue achèvent de nous rendre à nous-mêmes, et nous saluons dans le port et sur le rivage la multitude accourue au-devant du *Victor*, bâtiment du royal visiteur.



La famille du commandant d'Oscarsborg (Christiania) (voy. p. 162). — Dessin de M. de Saint-Blaise.

Arendal, surnommée la Venise du Nord, est une charmante cité ; ses maisons, s'étendant d'abord sur le rivage, ont cherché place ensuite sur des rochers en partie décorés de verdure et d'arbres fruitiers ; les rues longent des canaux couverts de navires et de barques. Ses habitants, au nombre de quatre mille, avaient voulu fêter dignement leur prince par un dîner dont les matériaux venaient directement de Bergen. Quant à l'animation de la fête, jugez-en par le détail suivant : le président du festin, vieillard à cheveux blancs, proposait des toasts ; après chaque santé, les convives poussaient trois hourras, puis battaient douze fois des mains en cadence avec un ensemble remarquable, après quoi on poussait trois nouveaux hourras, et on rebattait douze fois des mains, et ainsi de suite à six reprises successives.

Ainsi que toutes les villes de la côte, Arenda vit de son commerce de bois et de poissons. Nous la quittâmes pour mouiller le même soir à Christiansand, résidence du gouvernement de la province et de l'évêque du district ; on y compte dix-mille habitants. Une frégate hollandaise à vapeur, *le Mirapi*, portant à son bord le jeune prince d'Orange, stationnait dans le port ; l'équipage, composé en grande partie de nègres, perchait sur les haubans et brillait aux derniers rayons du soleil comme une bande de choucas sur un toit de zinc.

Le lendemain matin, dès l'aurore, je me rendis à terre accompagné de notre petit photographe. M. Thomson, artiste dont l'intelligence et la machine demandent également à être dirigées. Nous nous rendîmes à l'église de la ville ombragée par un pin quatre fois

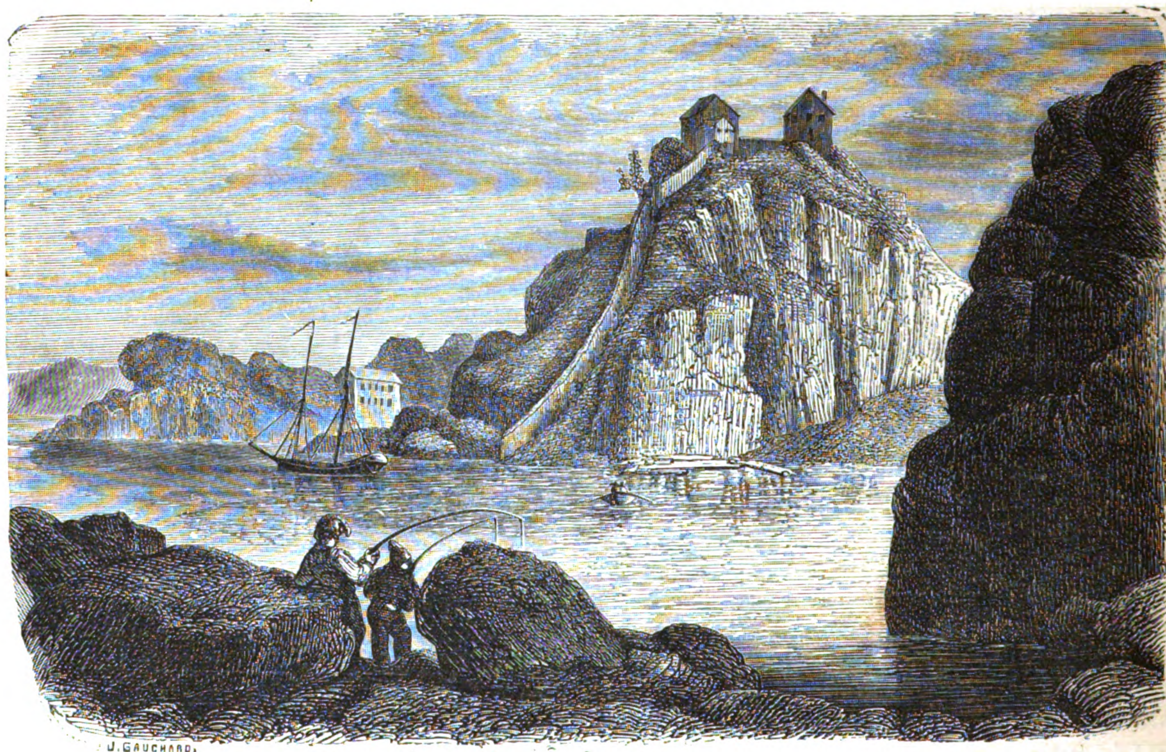
séculaire, que la ville de Christiansand a placé dans ses armoiries actuelles. Aussi a-t-on pour ce vétéran un respect tout particulier. Désirant reproduire ce phénomène d'histoire naturelle par la photographie, j'entrai, suivi de M. Thomson, dans une maison en face pour y trouver un emplacement convenable.

Nous fûmes reçus sur l'escalier par une jeune et fraîche bourgeoise en simple jupon et camisole blanche,


L'auteur et son photographe à une fenêtre de Christiansand.


La dame de la maison.

qui nous indiqua gracieusement une croisée convenable dans sa chambre à coucher. En revenant une heure après pour surveiller le travail de l'artiste, je retrouvai mon aimable bourgeoise vêtue d'une robe de soie gorge de pigeon, coiffée d'un énorme bonnet à fleurs rouges, et bien moins jolie assurément que dans son


Port et lazaret de Christiansand. — Dessin de M. de Saint-Blaise.

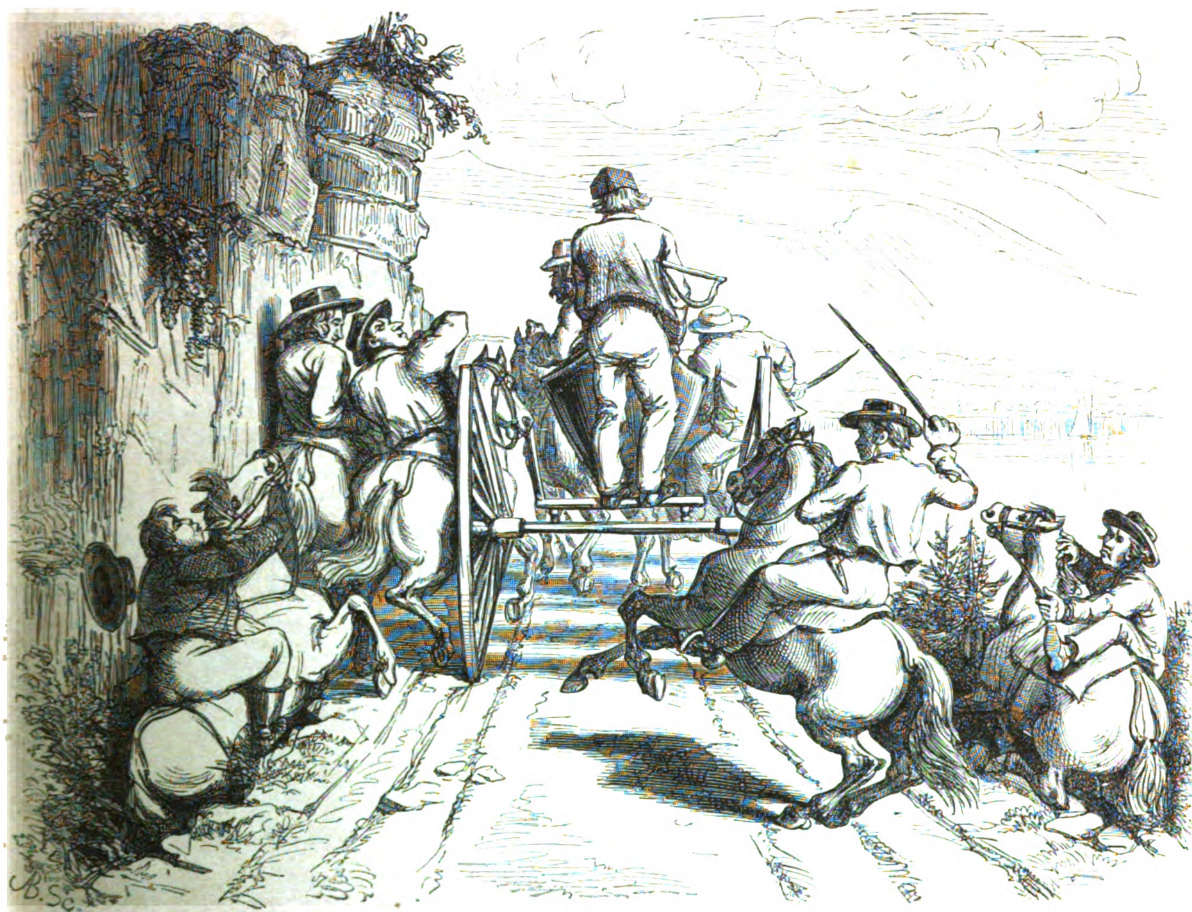
premier costume. Elle voulut, bon gré mal gré, m'offrir une tasse de chocolat et la compagnie d'un mari fort commun qui acheva de m'ôter toute illusion.

Le port de Christiansand est fortifié de tours d'ancienne date; on y construit des navires; des établissements de marine sont situés à l'embouchure du fleuve *Torrisdalselfven*, où se trouvent quarante chaloupes canonnières.

Le lazaret, perché sur de tristes rochers à pic et réservé au traitement de maladies contagieuses, est d'un aspect aussi sinistre que sa destination.

La ville donnait au prince, dans une maison de campagne des environs, un banquet de deux cents couverts suivi d'un bal. Je saisis l'occasion pour être présenté à l'illustre voyageur, lequel voulut bien me complimenter sur l'allure élégante de *Run*, qu'il avait vu sans mauvais œil naviguer dans les eaux du Vidar. La salle de bal réunissait tout un essaim de jolies femmes. Ayant pris part à la danse pour faire leur connaissance, je voudrais pouvoir ici dignement célébrer Mlle L..., jolie brune aux dents blanches comme des perles enchâssées dans du corail, fleur du midi égarée dans les neiges du Nord; les sœurs N..., minces et souples comme des roseaux, aux blonds cheveux soyeux; enfin la belle veuve M..., encore en grand deuil de son mari, et dont les longs yeux baissés sur son sein, ne se relevaient que pour laisser tomber sur son valseur des éclairs aussi vifs que rapidement comprimés. C'est à moi que reste l'honneur d'avoir découvert cette sensitive cachée modestement derrière d'autres fleurs, et de l'avoir mise en évidence dans un léger galop.

Désirant suivre à distance une excursion que devait faire le prince dans l'intérieur, nous quittâmes pour quelques jours le *Run*, qui dut aller nous attendre à Stavanger, où nous nous rendions par terre. Munis de petites valises, nous montâmes chacun dans notre carriole et suivîmes la piste royale, prenant effrontément pour nous une partie des hourras dont la population saluait au passage notre chef de file qui avait adopté le costume national.



Carrioles et cavalcade à la suite du vice-roi. — Dessin de M. de Saint-Blaise.

Le véhicule de poste est une sorte de coquille huchée sur deux grandes roues et ne donnant place qu'à un seul voyageur. La malle est fixée sur une petite planchette et sert de siége au postillon, à moins qu'il ne préfère se tenir debout. Le cheval norvégien, petit et carré d'encolure, ne connaît guère d'autre allure que le grand trot, qu'il conserve, quelle que soit la pente de la côte qu'il monte ou qu'il descend. L'hiver, cet équipage est remplacé par un traîneau. Les relais varient de longueur, entre douze et vingt-quatre kilomètres. On trouve au relais un gîte propre, un accueil cordial, du bon lait sans eau et du jambon coriace. Votre postillon vous tutoie et partage volontiers avec vous votre gourde d'eau-de-vie ou la sienne.

L'égalité sociale est ici une vérité; l'employé de l'État est même plutôt envisagé en serviteur qu'on soudoie qu'en maître auquel on obéit; le vrai maître, je l'ai dit, c'est le propriétaire du sol; mais chacun voudrait gouverner. M. de L..., un des rares et très-rares nobles du pays, nous affirmait qu'il n'était jamais parvenu à former un bon domestique norvégien, et s'était vu forcé à recruter ses serviteurs en Danemark et en Allemagne.

Notre caravane formait une suite d'une quinzaine de



Église de Lomb (voy. p. 179). — Dessin de Karl Girardet d'après une photographie.

carrioles; un groupe d'une trentaine de paysans à cheval se pressait autour du véhicule princier pour lui faire escorte. Quelquefois, quand la route se resserrait, les cavaliers étaient, malgré tous leurs efforts pour conserver leur place honorable, jetés dans les fossés, ce qui donnait lieu à des scènes plus ou moins divertissantes.

La contrée que nous traversions est des plus montagneuses; au fond du vallon d'Holmen s'étend un bras de mer d'une lieue de large. C'est ici, nous dit-on que les blés mûrissent le plus vite en Norvége. Pour dîner, nous nous arrêtâmes à la petite ville de Mandal, placée au sein d'un paysage extrêmement pittoresque et qui garde ce caractère jusqu'au presbytère de Lygdal, où nous passâmes la nuit. Nous y trouvâmes un bon gîte et un souper servi par une très-jolie servante en costume national; son corsage rouge et ses blonds cheveux, entremêlés de rubans de même couleur, rehaussaient son teint délicat.

Le lendemain matin, une vallée très-large mais assez mal cultivée s'ouvrait devant nous, arrosée par la rivière de Lygnadself; à Figde, où ce cours d'eau s'élargit et se perd dans un horizon de montagnes bleues, nous quittâmes la vallée de Lygdal pour entrer en plein pays de montagnes; puis gravissant, descendant et remontant une suite de côtes interminables, nous vînmes traverser en bas l'étroit et profond fiord de Fède, bordé de montagnes à pic dont les parois paraissent infranchissables. Au sortir du bac, nous trouvâmes un marchand hospitalier, M. Hansen, qui, radieux d'avoir nouvellement reçu son souverain, voulut aussi nous offrir des rafraîchissements sous son toit. Le bonhomme, tout en buvant son



Bal à bord devant Ullensvang. — Dessin de M. de Saint-Blaise.

porto, versait des larmes de joie dans son verre; le prince lui avait serré deux fois la main et l'avait tutoyé. Il nous montra, sur son sofa, la place encore chaude où le grand personnage avait daigné s'asseoir. « Ce meuble, disait-il avec la gravité de la dame de Tilitudlem, ce meuble appartient dorénavant à l'histoire ! » Ceci me rappelle que, dans une circonstance analogue, où le roi Charles-Jean, le grand-père du monarque actuel, avait passé la nuit chez un de ses écuyers, la maîtresse du logis chercha longtemps son époux après le départ du royal visiteur; elle le trouva enfin couché dans les draps encore chauds du lit où avait reposé le roi, et s'y saturant par tous les pores des émanations royales; elle eut grand'peine à décider le courtisan modèle à se lever.

Nous arrivâmes vers midi à Fleckefjord, où nous descendîmes chez un particulier, l'hôtel de la ville étant encombré par les habitants des communes environnantes accourus pour prendre part au banquet offert à leur souverain. Par surcroît de zèle, toutes les dames de la ville s'étaient affublées de tabliers de cuisine, et elles servirent elles mêmes le dîner royal; MM. les étudiants, leurs fils, changaient les assiettes. Après le repas, nous vîmes le cortége de la fête parcourir les rues de la ville; un aide de camp donnait le bras à un gros prêtre, un autre avait préféré l'offrir à une jolie dame. On me fit remarquer cette dernière qui se distinguait entre ses compagnes par ses allures dégagées : c'était une jeune fille de Bergen que sa famille avait envoyée à Fleckefjord dans l'espoir qu'elle s'y guérirait d'une passion insurmontable pour la scène, L'aspect théâtral de cette petite ville, ordinairement si paisible, les drapeaux, la musique et les guirlandes de fleurs, les uniformes brillants de la cour, avaient tout à coup ranimé les instincts artistiques de la jeune fille, et, l'œil en feu, elle suivait le cortége en poussant des cris de joie et en s'appuyant sur son grand officier.



Gardes nationaux à Stavanger. — Dessin de M. de Saint-Blaise.

La route conduisant de Fleckefjord à la petite ville de Eckersund, où nous allons passer la nuit, longe d'abord les rives du lac de Lundesvand, d'un aspect charmant et bordé de montagnes rappelant les Alpes; après avoir entouré l'extrémité du lac, on pénètre dans une jolie vallée boisée où, de loin en loin, le bruit d'une cascade rompt le silence du paysage. Parfois, comme dans le voisinage d'Eide, la route passe au pied d'une chute magnifique; mais, à partir de là, elle s'engage dans un pays de plus en plus triste et plus stérile qui conserve ce caractère jusqu'à Stavanger, affreuse contrée où on croit errer à travers une mer pétrifiée, une vraie mer de blocs de rochers dépourvus de toute végétation, qui s'étendent, comme des vagues, bien au delà de l'horizon. Aussi est-ce avec un sentiment agréble que tout d'un coup, au brusque détour du chemin, nous saluons l'océan bleu, calme et grandiose, étendu sous nos pieds; nous côtoyons le reste de la journée son rivage de sable. On croit que ce pays, maintenant si triste et si inculte, était autrefois cultivé, riche et à coup sûr boisé, car ses tourbières renferment d'énormes troncs d'arbres qui témoignent de l'antique végétation de ces plaines aujourd'hui dénudées. Dévastée par le roi Harald Haardfager, en l'an 1700, cette contrée n'a jamais pu reprendre son ancienne fertilité. Ses vigoureux habitants récoltent à peine quelques misérables poignées d'herbe pour nourrir leurs bestiaux. Leurs femmes, d'une propreté parfaite et douées de beaucoup de distinction dans les manières, portent une espèce de képi blanc sans visière à fond rouge.

En approchant de Stavanger, on rencontre de plus en plus de culture, mais on ne voit encore ni forêts ni arbres.

La garde urbaine de cette ville, précédée d'un respectable et gros banquier, faisant l'office de tambour, reçut le prince au palais de l'Évêché. Les vingt mille âmes de cette ville ont pour principale occupation la pêche au hareng; leurs maisons sont construites à cet effet, une face donnant sur la mer, destinée au commerce, l'autre sur la rue pour la vie de famille; on dirait d'une ville hollandaise. La cathédrale, fort ancienne, d'un style mi-gothique et mi-byzantin, a son chœur éclairé par une riche rosace de vieux vitraux de couleur; la chaire et les bancs en chêne sculpté, d'un beau travail, sont déguisés par une couche épaisse et blanche de peinture à l'huile. Le clergé de la ville attendait gravement à la porte de l'église la visite royale; arrivés les premiers, nous causâmes une fausse alarme au saint cortége, mais le doyen, voulant conserver toute son érudition pour le prince seul, garda, jusqu'à sa venue, un majestueux silence.

Les rues de Stavanger sont étroites et tortueuses; nous pûmes embrasser l'ensemble du haut d'une grande tour surmontée d'une lanterne où se tient le garde de nuit chargé de veiller sur la ville endormie et de signaler les incendies. Le *Diable boiteux*, de Le Sage, serait ici admirablement placé pour faire ses études sur les mystères de Stavanger. Le soir, la ville était illuminée *a giorno* et toutes les croisées étaient ornées de guirlandes de fleurs. Sous une fenêtre du rez-de-chaussée, des officiers du prince contemplaient deux jolies demoiselles immobiles comme des statues, et naïvement ébahies.

Nous avions retrouvé, non sans plaisir, notre yacht et nos hamacs à Stavanger; aussi, après avoir un instant contemplé le brillant spectacle que nous offrait le port éclairé par la ville illuminée, après avoir prêté l'oreille aux bruits de musique militaire, aux hourras et aux chants populaires se perdant dans le lointain, nous levâmes l'ancre la nuit même aux clartés de la lune jetant ses pâles reflets sur le revers du *Run*.



Femmes de Stavanger.

Nous nous réveillâmes le jour suivant dans le *Hardangerfjord*, qui passe non sans raisons pour l'un des sites les plus pittoresques de la Norvége; malheureusement, le temps était à la pluie, et les glaciers de *Folge-Fonden*, hauts de cinq mille trois cents pieds, ne montraient que leur cime arrondie et neigeuse au-dessus des nuages; plus tard, je les revis dans toute leur splendeur. La baronnie de Rosendal, un des trois majorats isolés en Norvége, nous arrêta ensuite un instant. Le rivage était couvert de paysannes en costume parfaitement uniforme: toque noire d'une forme singulière, cravate d'homme de coton rouge, veste noire, jupe noire et gilet écarlate; on aurait dit un régiment formé en bataille.

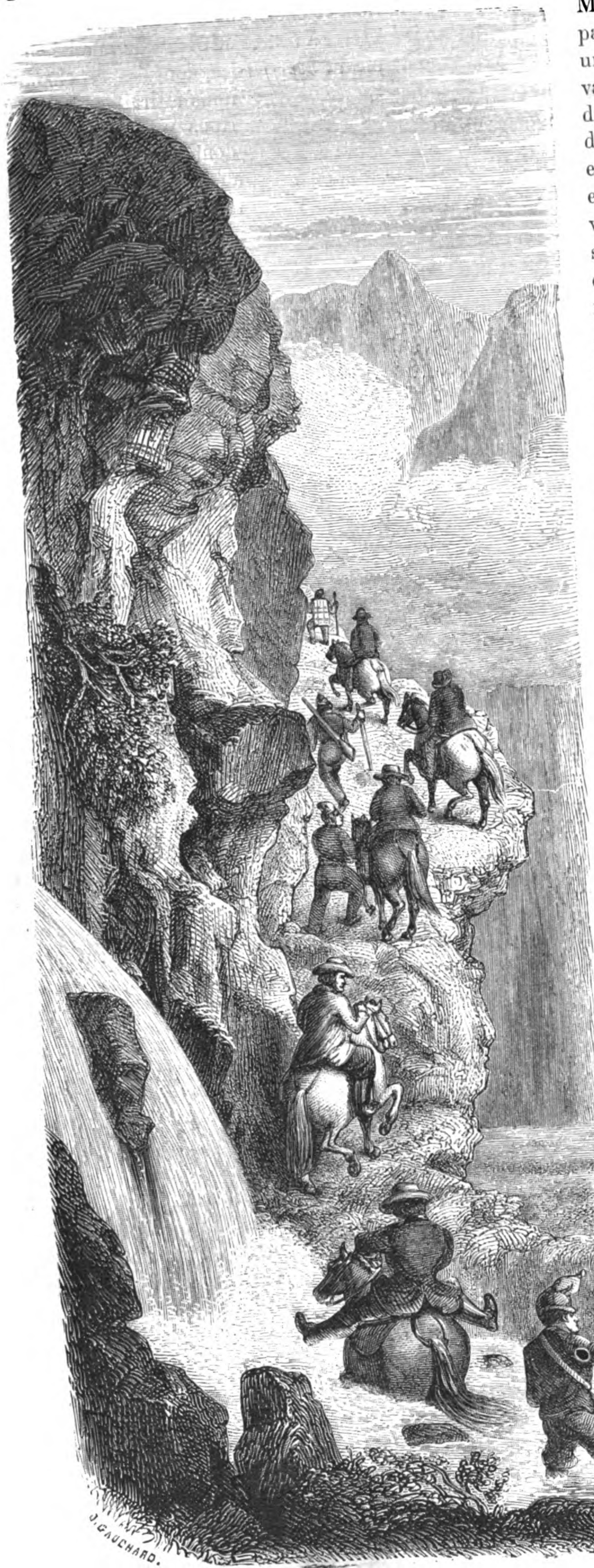


Bourgeois de Stavanger, descendant des anciens rois de la mer.

Le jardin du château donne une idée de la douceur du climat de Hardangerfjord: les noix et les abricots y mûrissent en plein vent. Le temps avait aussi repris un air de fête, et nous laissa pleinement jouir de la beauté du paysage qui se déroulait devant nous à chaque nouvel angle du golfe, que l'on prendrait pour un lac suisse. De ses montagnes escarpées jaillissent de nombreuses et murmurantes cascades avec des chaumières pittoresquement groupées sur les flancs des collines: partout un air de bonheur. C'était un dimanche. Des bateaux chargés de paysans en costume de fête circulaient sur les ondes bleues du golfe et donnaient de la vie à ce charmant tableau. Vers midi, nous mîmes pied à terre à *Utne*, petit hameau perché sur une verte montagne du *Soerfjorden*, dont l'aspect champêtre nous attirait malgré nous. Nous y vîmes la manière dont on prend le saumon au filet: on choisit une petite baie resserrée, dominée par un rivage à pic et dont on peut facilement fermer l'entrée avec la largeur du filet; le pêcheur, perché sur la rive, interroge du regard la profondeur de l'eau; dès qu'il voit le saumon pénétrer dans la baie, sans perdre un moment, il relève rapidement le filet couché au fond de la mer, et coupe ainsi la retraite au poisson, qui est ensuite harponné.

Notre halte suivante fut devant l'église d'Ullensvang dont le pasteur traitait le vice-roi; une population de trois à quatre mille personnes, de tout sexe et de tout âge, se pressait sur cette place autour de son jeune monarque. Dans une si grande foule, bien des types, bien des costumes appelaient le crayon; je fis quelques croquis. Loin d'être gênées par mon travail, les jeunes filles se disputaient la faveur de poser pour moi, et j'avais une vingtaine de jolies curieuses penchées sur mes épaules et exprimant bruyamment le plaisir qu'elles trouvaient à me voir travailler.

Des vieillards par leur justaucorps écarlate orné de gros boutons d'argent, rappellent le costume du siècle de Louis XIV. Sur la pelouse, devant le presbytère, un violon faisait danser la jeunesse villageoise à laquelle s'était joint tout un essaim de demoiselles en robes blanches. Les filles de MM. les pasteurs circulaient parmi cette jeunesse dispersée dans la verdure, au milieu d'un cadre de montagnes; c'était une véritable idylle. Le prince, charmé de l'accueil cordial qu'il avait reçu à Ullensvang, voulut à son tour procurer à ses hôtes un plaisir inattendu. Il proposa en conséquence à



Torrent et corniches (voy. p. 176). — Dessin de M. de Saint-Blaise.

MM. les pasteurs et à leurs familles, ainsi qu'aux paysans les plus influents, de finir la soirée par une promenade sur son navire. Jamais bateau à vapeur n'avait pénétré jusqu'ici dans le fjord ; bien des assistants ne connaissent cette invention moderne que par ouï-dire ; aussi la joie fut-elle vive et générale ; les dames prirent à la hâte un châle, et se précipitèrent vers le rivage. Bientôt les invités silencieux sentirent le navire qui les portait s'avancer majestueusement comme de lui-même dans la profondeur du fjord au son de la musique militaire. La soirée étant un peu fraîche pour les blanches épaules de ces dames, une invitation à la danse fut acceptée avec empressement. Les papas et mamans, qui ne dansaient pas, furent affublés de capotes militaires, les plateaux de punch circulèrent activement, et bientôt le plaisir fut général. La musique, résonnant au milieu des rochers, où elle se mêlait au murmure des cascades, produisait une harmonie singulière ; jamais mise en scène d'opéra n'eut de décors aussi pittoresques. Le prince, qui avait encore dans sa cabine des fleurs de Christiania, offrit galamment des bouquets de son jardin aux danseuses, en échange des fleurs d'Ullensvang. Enfin, après une navigation de deux ou trois heures, la nuit étant arrivée, et la lune seule éclairant la scène, la soirée fut terminée par un feu d'artifice, vrai coup de surprise pour chacun ; jamais ces bonnes gens n'avaient assisté à pareille fête, et quand, entre les pétards et les chandelles romaines, les feux de Bengale vinrent jeter sur la société leurs lueurs fantasmagoriques, toutes les physionomies exprimèrent le même ravissement. Cette délicieuse soirée restera, j'en suis sûr, gravée dans le souvenir des assistants et fera époque dans les annales de la paroisse d'Ullensvang.

Le *Run* et le *Vidar* reprirent avec l'aurore leur course vagabonde, et le lendemain à onze heures du soir nous faisions notre entrée dans le port de Bergen et débarquions aux *Tyske Bodurne* quartier de la ville fort original ; les mai-

sons à pignons pointus sont hautes, fort étroites et toutes peintes en blanc; elles donnent de loin à cette cité l'aspect d'un camp. Notre consul nous avait préparé un logement chez un riche marchand de poissons secs où nous trouvâmes d'excellents lits, délice auquel nous n'étions plus accoutumés depuis longtemps. Quand, le matin venu, nous descendîmes chez notre hôte, vieux garçon dont le ménage était tenu par une gouvernante, il débuta par nous montrer une table couverte de volailles froides, de bouteilles et de cigares de Havane, en nous priant d'user de tout suivant notre bon vouloir. La ménagère nous fit ensuite parcourir la maison de la cave au grenier, ainsi que les richesses du magasin consistant en une immense montagne de morues sèches dont le parfum pénétrait toute l'habitation. En mettant la tête hors de la fenêtre au faîte du pignon de la maison, je pus me



Le marché aux poissons de Bergen. — Dessin de M. de Saint-Blaise.

faire une idée du coup d'œil pittoresque qu'offre la ville de Bergen, cité hollandaise entourée de montagnes suisses et peuplée de quarante mille habitants, tous plus ou moins pêcheurs, tous marchands de morue ou de harengs. Au pied de la maison était amarrée une barque de pêche au long cours, dont la forme et les proportions rappellent l'époque des Vikingrs qui jadis ravageaient les côtes de l'Europe méridionale.

Vers l'automne, lorsque les pêcheurs de morues rentrent de leur expédition annuelle dans les régions du nord avec leurs barques chargées; les marchands qui veulent faire de bonnes affaires avec eux sont forcés de les loger et dorloter pendant tout leur séjour à Bergen; ces marins font alors bombance et se dédommagent de toutes les privations essuyées. Comme ils reviennent annuellement à la même époque, chaque marchand veut surpasser son voisin en prévenances pour attirer chez lui vendeurs et marchands.

Bergen, par sa position pittoresque, l'originalité de ses constructions et les mœurs de ses habitants, a une couleur locale très-prononcée ; un seul monument y fait tache, un hôpital pour la lèpre. Cette maladie horrible est assez fréquente dans la contrée ; elle est incurable et héréditaire dans certaines familles, bien qu'elle saute souvent une ou deux générations. La loi a cherché, et toujours en vain, à interdire les mariages avec ou entre entre lépreux.

La riche cité de Bergen avait disposé, pour fêter son prince, d'une somme de cent vingt mille francs ; vingt-huit plats gigantesques figuraient au dîner officiel, représentant les produits de toutes les parties du monde. Un spectacle suivait le gala, spectacle remarquable en ce sens que tous les acteurs étaient norvégiens, détail dont les habitants n'étaient pas vains à demi, car c'était la première fois que cela s'était vu ; la carrière dramatique ayant jusqu'ici été regardée comme incompatible avec le caractère rude et sans souplesse des Norvégiens, était réservée uniquement aux Danois. L'essai me parut confirmer la justesse de la tradition, et je crois que les Norvégiens décidément ne figureront jamais, à leur avantage, sur d'autres planches que sur celles de leurs chantiers ou de leurs navires.

A Bergen, beaucoup de familles portent des noms germaniques ; le sang n'a pas gagné au mélange, et les bourgeoises ne sont point aussi jolies que les femmes du peuple. Par contre, on trouve ici plus de vivacité que dans les autres ports norvégiens. C'est surtout au marché aux poissons qu'on peut en juger. Le spectacle qui s'y renouvelle deux fois la semaine est des plus divertissants. Les vendeurs se tiennent dans leurs bateaux, amarrés au bord d'un quai assez élevé, et offrent leur marchandise aux dames et aux cuisinières. La distance qui sépare les interlocuteurs nécessite une certaine élévation de voix, qui va sans cesse *crescendo è rinforzando ;* plus un pêcheur crie fort, plus ses voisins cherchent à le surpasser ; les acheteurs de leur côté, crient pour se faire entendre ; de là un vacarme épouvantable au milieu duquel on ne peut distinguer une seule parole. Tout le monde se démène et gesticule avec une vivacité toute méridionale ; on se croirait sur le quai de Sainte-Lucie à Naples, ou dans la Bourse de Paris. Mais le costume des pêcheurs rappelle celui des lazaroni napolitains bien plus que la tenue d'un coulissier.

Mon hôte me proposa une promenade à sa maison de campagne, où nous transporta un petit char de famille ; la route passe au pied des montagnes d'Ulrika et de Blaaman à travers un pays fort agréable ; en moins d'une heure nous étions arrivés dans un joli cottage dominant la plaine des manœuvres où la garnison défilait devant le vice-roi ; par delà s'étendait un panorama des plus pittoresques formé par la ville, son port, ses navires et le vieil Océan.

En rentrant nous fûmes assaillis par une pluie torrentielle, qui ne parut point gêner la société. « Ceci, me dit mon hôte, est le quotidien de Bergen ; sur les trois cent soixante-cinq jours de l'année, il y en a trois cent soixante de pluvieux ; et il serait fort malheureux qu'il n'en fût pas ainsi ; la couche de terre que nous a donnée la nature est si peu profonde que, si nous sommes par malheur quatre-vingts heures de suite sans une averse comme celle qui vous incommode dans ce moment-ci, tout sèche et dépérit dans nos jardins. »

Le port de Bergen ne gèle jamais, et ses communications par eau ne sont jamais interrompues, grâce au courant dit du golfe (*gulf stream*) qui amène sur les côtes de Norvége les eaux tièdes de la mer des Antilles. Par contre, les routes de terre sont, en hiver, impraticables. Pour traverser les montagnes, le voyageur doit alors être ferré à glace aux genoux, aux pieds et aux mains ; dans les passages les plus difficiles, le guide lui passe une corde autour des reins, et le devance en lui montrant le chemin.



Echelle aux chevaux. — Dessin de M. de Saint-Blaise.

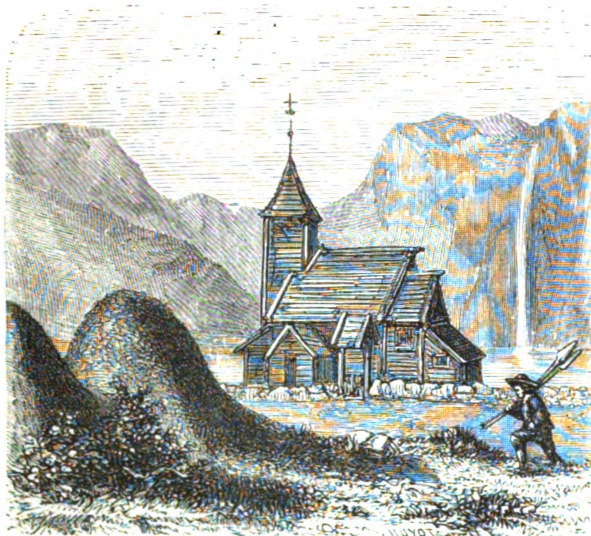
Quelquefois cependant on peut faire la route à cheval ; cet animal acquiert dans les montagnes norvégiennes une agilité et une audace incroyables ; il franchit presque en dormant des ponts étroits et sans rampe jetés sur les abîmes ; quelques passages sont si escarpés que, pour en faciliter la descente aux chevaux, on a imaginé de leur préparer des échelles.

A trois milles de Bergen, dans la montagne, on trouve des troupeaux de rennes sauvages ; des *sportsmen* d'Albion y viennent chaque année pour se donner le plaisir de cette chasse.

Le Sognefjord. — Les cimes de Jostedalsbrae. — Souvenirs du poëme de Tegner. — L'église de Vangnaes. — Framnaes. — Les pierres druidiques de Nornaes. — La lépreuse. — Les habitants de Kaupanger. — Passage du Sognefjeld.

Le 25 juillet, un jour après avoir quitté la ville de Bergen, nous entrions dans le Sognefjord, golfe qui pénètre à quarante-huit lieues dans l'intérieur de la péninsule scandinave, en baignant des rives moins riantes que celles du Hardanger, mais tout aussi pittoresques ;

es montagnes sont moins boisées et plus sévères d'aspect, les pays cultivés plus rares, les habitants moins heureux; les costumes sont à l'unisson; tout y porte un cachet plus pauvre et plus mélancolique. Chaque détour du golfe couvre un horizon nouveau, quoique toujours assez resserré et terminé par les parois de montagnes escarpées qui se mirent dans la mer, tandis qu'au-dessus de toutes se dressent les cimes de Jostedalsbrae couvertes d'une neige éternelle. Cette âpre et rude région doit à la poésie un lustre impérissable; elle a été chantée par Tegner, le barde moderne de la Suède. Nous sommes dans la patrie de Frithiof et d'Ingeborg, dont la légende a inspiré au poëte ses plus beaux vers. L'histoire de ces bons fiancés rappelle à son début celle de Paul et Virginie. C'est sur ces pics sauvages que Frithiof allait dénicher les aiglons qu'il offrait à Ingeborg; c'est à travers ces torrents furieux qu'il la portait dans ses bras; c'est enfin dans ces forêts qu'il allait combattre l'ours qui décimait le troupeau de sa bien-aimée. C'est ici à Framnaes que se balançait *Elida*, la nacelle qui transportait Frithiof de l'autre côté du golfe où le père d'Ingeborg avait son manoir, près du temple de Balder où l'on enferma la jeune fille pour la séparer de son amant. Ces poétiques souvenirs nous suivent jusque devant l'église de Vangsnaes, modeste petite chapelle en bois grisâtre et vermoulu, à laquelle le grave murmure de Quindefoss tient lieu d'orgue et de plain-chant. Son intérieur est décoré de figures d'animaux et d'arabesques fort anciennes et remarquables au point de vue archéologique. Son demi-jour mystérieux, son humilité touchante et ses minimes proportions ont certainement un caractère plus chrétien que mainte cathédrale de marbre. Plusieurs grands tumuli antiques contenant les restes de héros scandinaves aujourd'hui oubliés de l'insouciante postérité, s'élèvent près du temple chrétien. Les habitants du Sognefjord ont peu de communications avec le reste du monde, et leurs mœurs ont conservé une simplicité primitive. Ainsi, celles de leurs jeunes filles, dont la réputation est excellente, jouissent du privilége d'aller tête nue. D'autres portent une coiffure blanche qui n'est cependant pas la même que celle des femmes mariées. Le même soir nous descendîmes à Nornaes, pauvre village de pêcheurs perdu dans une anse du fjord et dominé par une colline sur laquelle se dressent majestueusement trois immenses pierres druidiques. L'une d'elles n'a pas moins de onze mètres de hauteur sur un mètre de largeur et environ onze décimètres d'épaisseur. Lorsque le vent souffle avec violence, la pierre se balance comme un sapin. On se demande par quel moyen on a pu la fixer au sol. Il était neuf heures du soir et la lune, projetant sa lueur blanche sur ces mystérieux monuments, les faisait paraître encore plus imposants. Tous rangés en silence autour d'eux, nous évoquions les souvenirs historiques et les traditions maintenant inconnues qu'ils pouvaient avoir pour mission de retracer, quand tout à coup nous vîmes sortir de derrière une des pierres géantes la forme svelte d'une jeune fille vêtue de blanc. Notre première impression, je l'avoue, fut celle qu'on doit éprouver à la vue d'une apparition fantastique. Cette ombre vaporeuse semblait arriver à propos pour compléter l'effet du tableau. Immobile au milieu des trois pierres, elle nous regardait en silence; en m'approchant de cette nymphe druidique, je vis avec horreur, aux rayons de la lune, un visage à moitié rongé par une plaie hideuse, et une chétive créature de seize à dix-huit ans vêtue d'une simple chemise; d'un accent nasal elle me demandait l'aumône. Notre guide s'approcha d'elle en lui ordonnant tristement de rentrer au logis. « C'est ma fille, nous dit-il; elle a la maladie (la lèpre), et je viens d'obtenir pour elle une place à l'hospice Saint-Georges. »


Église de Vangsnaes.

Il était impossible de retomber plus lourdement et plus bas de la sphère idéale où nous avait entraîné l'aspect grandiose des monuments de l'âge de pierre.

Comme nous regagnions le bord, nous vîmes tous les habitants du pauvre hameau de Nornaes autour de notre bâtiment qu'ils contemplaient, de leurs petits bateaux, avec étonnement et admiration; nous leur jetâmes des biscuits et des cigares. « Est-ce bon à manger? » nous demandaient-ils en flairant ces derniers. Leur ignorance et leur étonnement à la vue des objets les plus simples étaient saisissants; leur longue chevelure en désordre et leurs haillons leur donnaient un aspect sauvage, parfaitement en harmonie avec les rochers perpendiculaires qui surplombaient sur notre petit yacht. Deux coups de nos petits canons donnèrent le signal de la retraite à tous ces braves gens, et nous nous retirâmes chacun dans notre hamac.

A notre réveil, le jour suivant, nous étions à Kaupanger, dans le Hystrefjord, dont les bords sont boisés et riants; ils sont semés de plusieurs riches habitations; en descendant sur la rive nous trouvons des habitants plus aisés et plus propres que la veille; leurs manières sont affectueuses; ainsi ils n'abordent l'étranger qu'en lui disant: « Dieu vous bénisse! » ou: « Soyez le bienvenu! » Avant de vous serrer la main, ils ne manquent jamais de déposer un respectueux baiser sur le revers de la

leur. On nous offrit de la bière de Kaupanger, liqueur si forte qu'elle ne se boit que dans de petits verres à pied. En pénétrant plus avant dans le Dystrefjord, environné de montagnes de formes hardies, nous passâmes au pied du Feigumfoss, dont la poussière d'eau, ballottée par le moindre souffle de vent, vint tomber par nuées sur le pont de notre yacht.

Cette chute, fort importante par sa masse et sa hauteur, se divise en deux cascades qui ont ensemble deux cent vingt-cinq mètres d'élévation. Au printemps, quand la neige fond, les deux cascades n'en font qu'une, et toute la masse d'eau se précipite d'un seul jet dans la mer.

Arrivés à l'extrémité du Dystrefjord, il nous fallut reprendre nos costumes de montagne, grandes bottes montantes et paletots d'hiver, et débarquer nos cantines. Nous devions traverser des glaciers à la suite d'un prince voyageur. Notre plus grande difficulté fut de trouver des chevaux à la station d'Eide, les meilleurs étant partis quelques heures auparavant pour transporter nos devanciers. Les habitants d'Eide portent un costume assez simple ; femmes et hommes sont vêtus d'une jaquette



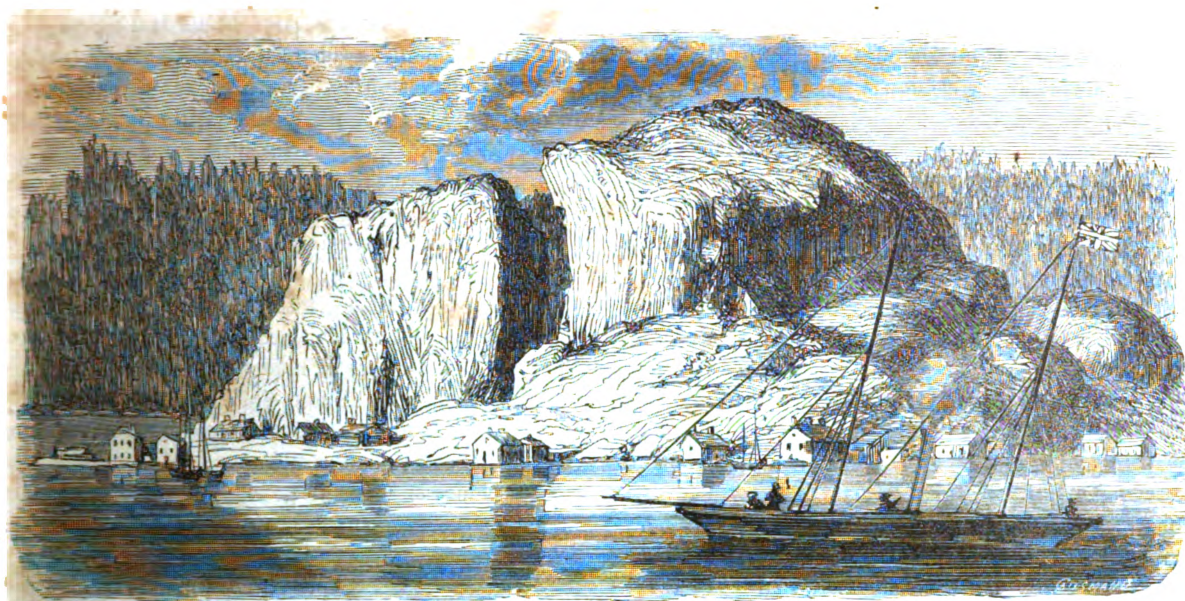
Montagnes et fjord de Framnaes (voy. p. 175). — Dessin de M. de Saint-Blaise.

bleue ornée de boutons de métal ; les premières ont une ample coiffure de toile blanche, les hommes ont le bonnet rouge phrygien. Chacun de nous muni d'un guide portant ses provisions, chacun hissé sur un petit coursier montagnard, nous commençâmes gaiement une course qui devait durer plusieurs jours à travers les hauteurs inhabitées de Sognefjeld. Ce trajet est parfois fort dangereux ; parfois même les ouragans le rendent impossible, et on nous l'avait vivement déconseillé ; mais puisque le prince osait tenter l'aventure, pouvions-nous hésiter ?

Dès le début de l'ascension nous vîmes surgir de loin les pics énormes du Skjodlen, puis nous nous enfonçâmes bientôt dans la vallée sauvage de Forthun. Ici, tantôt le chemin suit la crête d'une montagne escarpée au-dessous de laquelle est un abîme, et le moindre écart du cheval vous serait funeste ; tantôt il faut descendre des rochers nus et glissants ; quelquefois nous traversons des torrents enflés par la pluie et dont le courant impétueux semble infranchissable ; mais nos braves montures sont habituées à tous ces obstacles, et on peut leur confier hardiment sa vie.

De Saint-Blaise.

(La fin à la prochaine livraison.)



Vue de l'île de Kragero à l'entrée du golfe de Christiania. — Dessin de M. de Saint-Blaise.

VOYAGES DANS LES ÉTATS SCANDINAVES,

TEXTE ET DESSINS DE M. DE SAINT-BLAISE.

1856. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

NORVÉGE,

Le Sognefjeld. — Église de Lomb. — Romsdalen. — Romsfiorden. — Drontheim. — Le camp de Sjordalen.

Une suite de crêtes, dominant à pic de vertes vallées où coule l'eau transparente des glaciers, nous amena, à la nuit tombante, au petit hameau d'*Opthun*, le dernier qui vivifie la pente du Sognefjeld. Trois familles complétement isolées du reste du monde forment toute sa population. Pendant qu'on nous préparait le dîner, je fis une étude de notre gîte et de ses environs : paysage digne du pinceau d'un Salvator Rosa. Perché sur une table de roc, le chalet se détache sur une masse de rochers sombres d'où jaillit une immense cascade ; la cour, remplie de nos chevaux, des guides et des habitants du hameau, était pleine d'animation. Marie, la fille cadette de notre hôte, une jolie blonde de dix-sept ans, au doux regard, me tint fidèlement compagnie pendant mon travail. Je la questionnai, tout en dessinant, sur son genre de vie, ses occupations et ses plaisirs. Le récit qu'elle me fit de la longueur de ses hivers, employés à filer continuellement de la toile, me parut empreint de la monotonie de son existence. La pensée de ne jamais voir au delà de ces rochers sauvages qui bordaient son horizon et formaient comme un rempart infranchissable entre elle et le reste des humains, dont elle avait ouï raconter des choses surprenantes, paraissait peser lourdement sur le cœur de cette autre Mignon.

« J'aimerais bien partir avec vous, me disait-elle naïvement, je voudrais aller du côté de la mer !

— Et pourquoi ? lui disais-je.

— Je m'y embarquerais pour l'Amérique ; on dit qu'il y croît, en toute saison, des fruits et des fleurs de toute espèce, et que chacun y devient riche et heureux. »

Je tâchai de désillusionner cette jeune imagination et de la réconcilier avec son sort. Dans la soirée, elle voulut me servir de guide pour me faire admirer la cascade de la localité, course assez difficile ; du haut des roches glissantes qui dominaient le torrent, on risquait à chaque pas de rouler dans l'abîme ; Marie semblait voler comme un oiseau ; il est vrai qu'elle ne portait pas de souliers. Arrivé sur un roc dominant la chute, je m'assis pour contempler longtemps le spectacle effrayant du torrent en furie qui semblait vouloir broyer les rochers sauvages jetés en travers de sa course; du reste, pas un brin d'herbe sur ses bords ; on ne voyait pas le moindre vestige de végétation dans ce rude paysage, non, pas plus que la

1. Suite et fin. — Voy. page 161.

pauvre Marie n'entrevoyait de fleurs dans le cercle étroit où devait s'étioler sa jeunesse.

A deux heures du matin nous devions remonter à cheval; avant de trouver une habitation telle quelle, nous avions à franchir dix-huit bonnes lieues dans ces tristes solitudes.

Comme nous avions, mes compagnons et moi, notre bivac en commun dans la même pièce, et que ni bougies ni chandelles ne se trouvaient à Opthun, notre toilette donna lieu à différents quiproquos comiques : ainsi je ne pouvais retrouver l'un de mes bas ; sir Arthur avait perdu son couvre-chef ; après mille recherches infructueuses nous découvrîmes qu'un de nos compagnons à moitié réveillé avait mis trois bas, et qu'il avait enfermé la casquette perdue dans sa valise. Bientôt nos chevaux furent chargés ; la jeune Marie et ses sœurs nous servirent du café au coin du feu de leur cuisine, et nous quittâmes en tâtonnant le chalet sauvage, dernier vestige de la civilisation.

La région élevée et inhabitée qui s'étend entre les Épiscopats d'Akershus et de Bergen forme un plateau de cent cinquante lieues de longueur sur vingt-cinq de largeur, découpé par de nombreuses et profondes ravines; sa hauteur moyenne est de mille trois cents mètres à mille quatre cent soixante-cinq mètres, sous le soixantième degré de latitude. Il sert de piédestal au plus haut glacier du nord de l'Europe, le Jotunfjeld. Au septentrion, le plateau s'abaisse de trois cents mètres du côté de la vallée de Romsdal; au midi, il se termine par les montagnes du Hardanger. Les souffles combinés de la mer du Nord et des glaciers du voisinage couvrent la surface du plateau d'une couche presque permanente de neige; les pics dentelés qui le couronnent impriment au paysage quelque chose de terrible qui vous serre le cœur.



Portrait de Marie d'Opthun.

En montant la première côte, un de nos guides nous raconta l'anecdote suivante, arrivée dans son village au passage du vice-roi, auquel on avait préparé une collation. En descendant de carriole, l'illustre personnage et sa suite éprouvaient un vif besoin de repos et de rafraîchissements, mais il n'y eut pas moyen d'éviter la harangue officielle; le pasteur de l'endroit s'était posté dans un défilé dont il barrait le passage.

« En qualité de pasteur de cette église, dit-il, je rends grâce au ciel d'avoir permis aux habitants de ma paroisse de contempler la face de son prince ! Comme homme, je suis heureux de voir mon souverain, et j'en remercie le Roi des rois. Comme vieillard, j'appelle la bénédiction du Seigneur sur votre auguste tête, et enfin comme président de la fête, je vous prie, monseigneur, de bien vouloir accepter à déjeuner. »

Si concis que fût ce discours, la dernière phrase parut la plus éloquente de toutes.

Les nuits sont, dans les pays du nord, si claires qu'on peut parfaitement voyager sans soleil, même dans des chemins difficiles. Mais ici il n'y avait pour ainsi dire aucune route tracée, du moins visible à nos regards profanes ; nos guides et nos chevaux la devinaient. Au lever du soleil, vers trois heures du matin, nous étions dans la région des neiges éternelles ; de loin les pics de Horuntinderna élevaient dans les airs leurs dentelures fantastiques, dorées par l'astre levant ; sur le second plan, un torrent d'eau glacée se précipitait dans la vallée. Toute végétation avait cessé ; on ne foulait que du roc, de la neige ou de la mousse de rennes. Le sentier dont au grand jour il nous était permis de retrouver de temps en temps quelques traces était souvent fort pénible à gravir ; nous essayions parfois d'aller à pied, mais toujours en vain, ne pouvant, comme nos guides, suivre le pas des chevaux sans nous essouffler.

Après quatre mortelles heures de marche autour des glaciers du Horung et de Smoerstablinder, heures pendant lesquelles nous n'avions eu d'autres distractions que de traverser parfois des torrents à gué, et parfois, non sans émotion, des ponts fort pittoresques, mais dépourvus de rampes et ayant juste la largeur nécessaire pour les pieds du cheval, nous fûmes agréablement surpris, au détour d'une colline, d'apercevoir une tente hospitalière, dressée sur la neige à notre intention; c'était une heureuse idée de sir Arthur, qui avait envoyé en avant un de nos guides pour préparer notre déjeuner. Nous étions sur un plateau nommé Midfjelds, entre deux petits lacs de montagnes ; en face s'élèvent majestueusement les monts de Forneranken, dont les glaciers verdâtres et crevassés ne le cèdent en aucun genre de beauté au fameux Grindelvolden de la Suisse. Le froid était si vif que mes doigts pouvaient à grand'peine tenir le crayon en dessinant. Jamais l'offre généreuse d'un verre de madère ne me parut si opportune que dans cette occasion.

Réconfortés par cette halte, nous nous engageâmes dans l'étroite vallée, resserrée entre des parois de rochers noirs d'un aspect sinistre; au fond coule la Bævra, torrent d'eau d'un ton vert et cru comme les glaciers d'où elle sort. Elle aboutit aux lacs de Holdulsvand, dont les contours offrent un caractère relativement plus gai ; bientôt les arbrisseaux reparaissent, le vert olive des genévriers se mêle à la teinte rouge des osiers sauvages et repousse avantageusement l'horizon de neige. Le terrain est plus uni, nous nous trouvons sur un plateau ; nos montures prennent le trot, et gardent cette allure

pendant trois heures le long de côtes plus ou moins rapides ou glissantes et bordées de précipices.

Vers six heures du soir, nous arrivâmes à Prœstsœter, chalet entouré de pâturages et dépendant de la cure de Lomb. Chevaux et cavaliers étaient harassés après dix-sept heures de fatigues consécutives; aussi fûmes-nous ravis de nous étendre sur les lits rustiques de l'établissement. Dans la planche formant le pied de chaque lit étaient grossièrement sculptées en creux différentes empreintes de pieds humains ; ces hiéroglyphes demandaient une explication ; Liva, la fille du logis, voulut bien nous la donner. Elle nous apprit que, lorsqu'une jeune mariée prenait possession pour la première fois du lit nuptial, l'usage voulait qu'elle y laissât une empreinte de son pied. Cette jeune fille avait une finesse de traits remarquable ; un mouchoir jaune entourait sa jolie tête suivant la coutume du pays Un délicieux repas, composé de truites excellentes, d'un rôti de renne sauvage, et du vin chaud épicé ne perdirent rien à être servis par elle.


Cascade d'Opthun.

Le lendemain nous vit pénétrer sous le toit hospitalier du presbytère de Lomb, où le prince de Suède avait trouvé asile la nuit précédente et où nous reçûmes aussi un accueil tout aimable de son pasteur jovial et de sa famille,

L'église de Lomb est fort curieuse : de bois comme toutes les anciennes églises norvégiennes, elle est mieux tenue que les autres, grâce au zèle de son pasteur, qui est membre de la Diète et a fait voter les fonds nécessaires à son entretien.


Fille et garçon de Lauergaard.

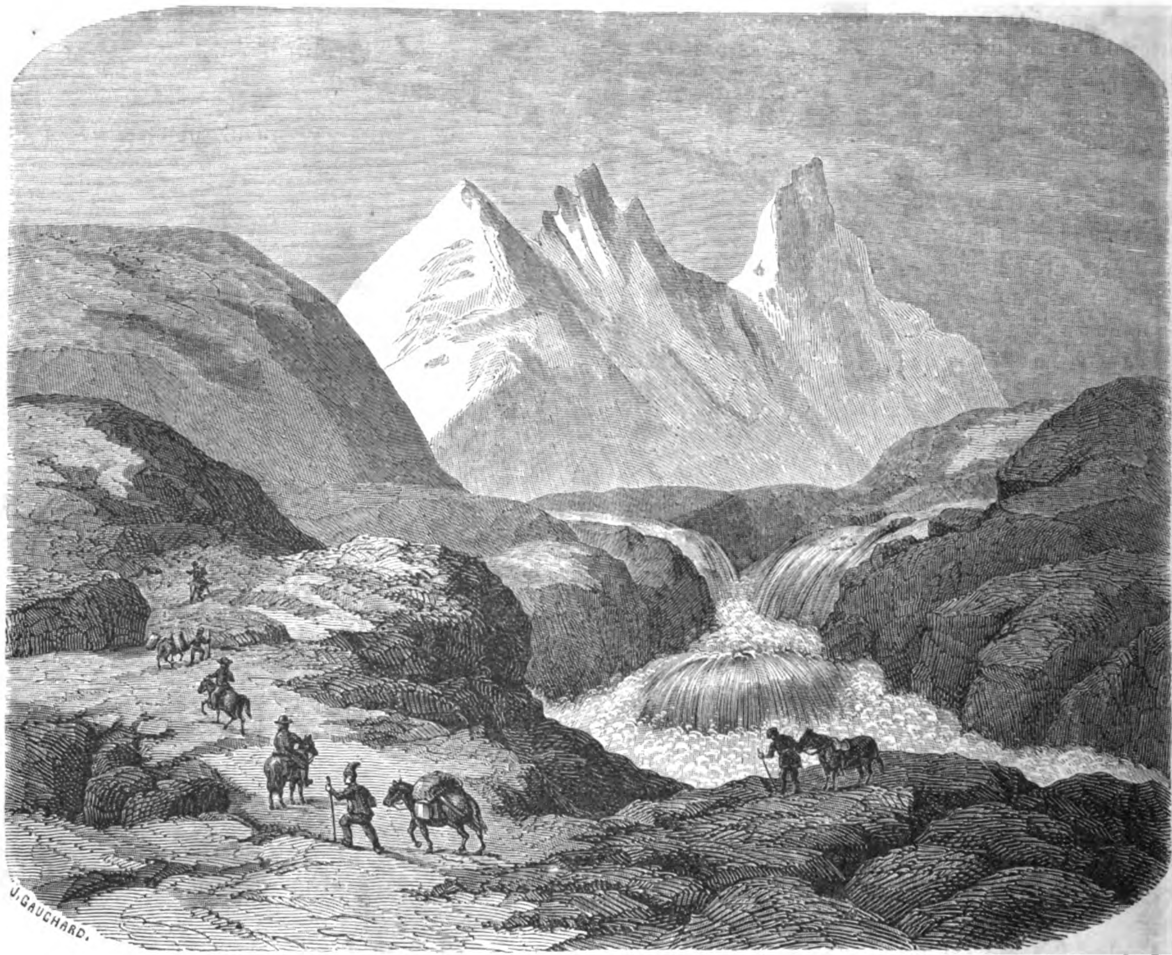
Le reste du jour se passa tantôt en carriole sur les hauts plateaux, tantôt en barques sur le lac de Waagevand, que nous quittâmes pour venir coucher fort tard à Lauergaard, auprès d'un défilé célèbre par la tombe sanglante qu'y trouvèrent, en 1612, neuf cents Écossais à la solde de la Suède, lesquels étaient entrés dans le pays par le nord, pour en faire l'invasion, de concert avec des troupes suédoises qui devaient les rejoindre par le sud.

Le colonel Sinclair, qui commandait ces mercenaires, avait juré de faire du lion norvégien une taupe qui n'oserait jamais à l'avenir sortir de son trou ; il avait de plus promis à chacun de ses soldats une jolie vierge et une bonne ferme dès que le pays serait conquis. Un paysan de la contrée, dit la tradition, attaché par une corde et les mains liées derrière le dos, servit de guide aux Écossais jusqu'au Guldbrantsdalen ; là il parvint à s'échapper et à donner l'éveil aux habitants déjà effrayés par les cruautés commises par les soldats étrangers. Les montagnards quittèrent leurs paisibles demeures et tinrent conseil. A Kringle, dans le Guldbranstdalen, et tout près de notre gite, la vallée est extrêmement resserrée ; un endroit où la route est encaissée entre un rocher presque perpendiculaire et le fleuve profond et rapide, fut choisi pour y dresser une embuscade à la colonne ennemie. Celle-ci s'avançait sans défiance, en poursuivant des paysans armés de faux dont la mission était de détourner l'attention des envahisseurs des crêtes de la montagne, derrière lesquelles trois cents Norvégiens résolus avaient entassé des amas de rocs et de troncs d'arbre.

Une jeune femme, Pillar-Guri, renommée par son talent à sonner de la corne alpestre, était placée en sentinelle de l'autre côté du fleuve, et devait donner un premier signal dès que la colonne s'engagerait dans le défilé, puis un second, au moment où la majeure partie de l'ennemi serait arrivée sous l'embuscade même. L'avant-garde passa sans encombre ; alors le cornet retentit; les Écossais s'arrêtèrent un instant à l'ouïe de ces sons profonds et sinistres, mais la musique de

Sinclair les étouffa sous un air écossais. La corne de Pillar-Guri se fit entendre une seconde fois, et une seconde fois les Écossais lui répondirent avec leurs cornemuses. Des coups de fusil partirent de l'autre côté de l'eau, sans autre effet que d'égayer les soldats qui saluèrent la fusillade ironiquement avec leurs chapeaux. Tout à coup les rires cessèrent ; on était sous l'embuscade, et une avalanche de pierres et de troncs d'arbre s'écroula sur Sinclair et sur ses compagnons.

Une véritable scène de chaos s'ensuivit ; les paysans s'y précipitèrent pour achever les victimes. La femme de Sinclair accompagnait son mari dans sa hasardeuse expédition ; elle fut épargnée par l'avalanche, mais son enfant fut blessé mortellement ; pendant qu'elle essuyait son sang, elle tomba avec cent trente-quatre Écossais dans les mains des paysans, qui furent sans pitié. La tradition raconte encore qu'enivrés de leur victoire et des libations dont ils la fêtèrent, ils forcèrent la malheureuse veuve de danser à tour de rôle avec chacun des vainqueurs jusqu'à ce qu'elle tomba morte. Quant aux autres prisonniers, on tira sur eux à la cible ; dix-huit d'entre eux seulement furent envoyés au roi de Danemark ; cinq à six malheureux, sur qui les balles, comme par miracle, semblaient n'avoir aucune prise, furent



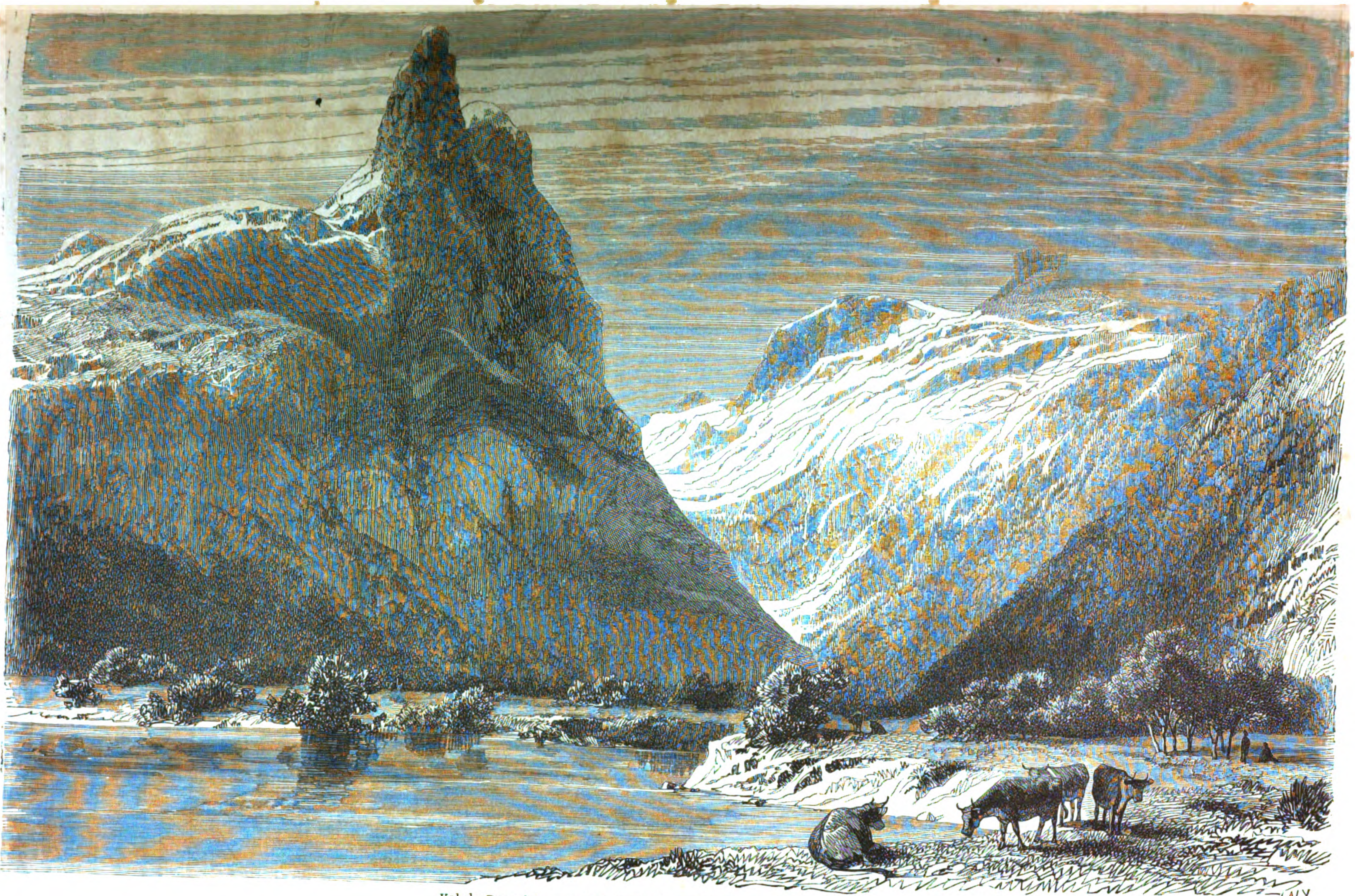
Pic de Horuntinderna. — Dessin de M. de Saint-Blaise.

égorgés à coups de couteaux. Le corps de Sinclair fut enterré hors du cimetière de l'église de Kvam, les paysans ne voulant pas lui donner une sépulture chrétienne. J'ai lu sur son tombeau l'épithaphe suivante : « Ci-gît le colonel Sinclair, tombé à Kringlen en 1612, avec neuf cents Écossais qui furent broyés comme des pots de faïence par trois cents paysans norvégiens, commandés par Berdon Segelstad de Ringebœ.

Une croix de bois est dressée dans le défilé sur le théâtre même du carnage. Le rocher d'où Guri en donna le signal se dresse noir et sinistre de l'autre côté du fleuve.

En arrivant à Lauergaard, on nous dit que le prince était dans les environs avec des ingénieurs pour examiner des terrains marécageux qu'on voudrait rendre à la culture. Un éboulement arrivé, il y a près d'un siècle, a comblé le lit de la rivière de Laagen, qui a pris un autre cours en laissant son ancien lit à découvert pendant environ une lieue ; c'est ce lit qu'il faudrait donner à l'agriculture à la place du nouveau que le Laagen lui a volé.

Lauergaard regorgeait de campagnards venus de loin pour voir le prince. Les hommes sont coiffés du bonnet de pêcheur napolitain, peu en harmonie avec un



Val de Romsdal. — Dessin de Karl Girardet d'après M. de Saint Blaise.

frac taillé à l'anglaise; les femmes portent un corsage de laine écossaise dont l'usage remonte probablement à l'époque où leurs ancêtres se partagèrent les vêtements de Sinclair et de ses compagnons. Elles sont douées d'une taille svelte et élancée, et même de distinction naturelle et de grâce.

C'est sans doute ce qui avait séduit un Anglais de vingt-deux ans, que nous vîmes à Lauergaard, où il avait pris femme. Ce jeune homme, venu dans le pays pour pêcher à la ligne comme tant d'autres de ses compatriotes, s'était, en prenant ses truites, pris lui-même aux charmes d'une jeune paysanne, et s'en était amouraché au point de la demander en mariage. Le père de la belle avait fait prudemment lui-même le voyage de Londres, en quête d'information sur son futur gendre, et ce ne fut qu'au retour qu'il consentit à lui donner sa fille. Les jeunes époux habitent le pays depuis deux ans, et paraissent fort heureux. M. M..., ne vivant qu'avec les relations de madame, en a adopté le genre de vie et le langage. Tant qu'il parle en anglais, c'est un parfait gentleman ; s'il cause en norvégien, c'est un rustre.

Notre étape suivante nous conduisit à la riche ferme de Toftemoen, dont le propriétaire, M. Tofte, possède un demi-million, ce qui ne l'empêche pas de mener sa charrue lui-même. Bien qu'affectant des idées fort démocratiques, ce paysan se vante de descendre en ligne directe du roi Harald Haarfager. Grand amateur de chevaux, il nous montra avec orgueil le trotteur qui a remporté le prix de la dernière course ; c'était un petit cheval trapu, couleur café au lait, marqué, ni plus ni moins qu'un onagre, d'une raie noire, s'étendant du garrot à la queue. Mon postillon me glissa doucement à l'oreille qu'arrivé sur le lieu de la course, Tofte n'avait découvert qu'un seul compétiteur dangereux pour sa bête, et n'étant pas connu dans la contrée, il avait proposé de conduire le cheval rival du sien, et avait naturellement fait en sorte de se laisser dépasser par son propre coursier. Nous confions, sous le sceau du secret, ce procédé à la discrétion des amateurs de *turfs*.



Vue prise près du fjord de Veblunsgnœset. — Dessin de M. de Saint-Blaise.

Un sentier circulant à trois cents mètres au-dessus du niveau de la mer, autour du triste lac de Lasjö, nous fit pénétrer, de Tofte, dans la vallée de Romsdal. Pendant que nous changions de carriole sur ce trajet, je remarquai une jeune femme accompagnée de trois paires de jumeaux tous biens portants; les aînés avaient six ans; les puînés quatre, et les cadets étaient dans leur deuxième année. Le mari, chasseur de rennes sauvages nourrissait avec son fusil toute sa famille, qui petillait d'aise au moment où je la vis, le vice-roi leur ayant donné à chacun un écu tout neuf qu'ils contemplaient avec une respectueuse admiration.

La vallée de Romsdal, une des plus pittoresques du monde, se distingue entre toute celles que j'ai visitées par la richesse et le nombre de ses cascades, la verdure de son tapis de gazon, la couleur transparente de la rivière qui la parcourt, et enfin par la forme hardie de ses

montagnes. Les torrents se précipitent avec fracas du haut des rochers, et se partagent souvent en deux ou trois chutes séparées, qui, se changeant dans le lit de la vallée en ruisseaux limpides, serpentent ensuite dans des prairies d'un vert d'émeraude, et vont alimenter plus loin la rivière de Rauma qui coule majestueuse au milieu du paysage. Quelquefois la vallée est si étroite qu'on pourrait à la rigueur causer de l'une de ses parois à l'autre. D'Ormeim à Flatmark, la vallée est délicieuse de fraîcheur; les bords de la Rauma sont fertiles et bien cultivés ; les montagnes y ont une forme grandiose : à droite s'élève le Romsdalshorn qui doit son nom à sa forme, une corne tachetée de neige s'élevant presque perpendiculairement jusqu'aux cieux, et servant, au loin dans la mer, de point de reconnaissance pour les pêcheurs et les matelots égarés.

Son élévation au-dessus de la vallée n'est que de mille trois cent mètres ; mais, en raison de son escarpement vertical et du peu de largeur de la vallée, elle paraît bien plus haute. A gauche se dressent les pics de Froltinderne, espèce de mur crénelé au faîte duquel se découpent comme les statues du roi. La légende prétend que ces rochers fantastiques sont des sorciers malfaisants qui, voulant empêcher saint Olaf de pénétrer dans la vallée pour y introduire la religion chrétienne, furent changés en pierre par le pieux monarque.

Cette contrée fut jadis une sorte d'Olympe odinique ; c'était la résidence des dieux scandinaves, et, longtemps après le reste du pays, elle resta hostile au christianisme.

Tout autour du fjord de Romsdal s'élève une chaîne de pics, cornes, dents et glaciers, des formes les plus bizarres. Quelques-unes de ces hauteurs montent perpendiculairement du fond de la mer jusqu'au niveau des neiges éternelles. Rien en Europe ne peut se comparer à cet horizon fantastique qui semble avoir été taillé à coups de hache par les mains des Titans. Une vue prise du fjord de Veblungsnœset peut en donner une faible idée.

Dans une anse du fjord, nous retrouvâmes avec plaisir notre yacht, dont le capitaine s'était amusé, en nous attendant, à tirer des canards. La course que nous venions de faire avait duré cinq jours, partie à cheval, partie en carriole ou en bateau ; tantôt traversant des glaciers, tantôt descendant dans des vallées fertiles, ou bien naviguant sur des alpestres lacs ; maintenant nous revenions à l'eau salée et à notre vie maritime avec un nouveau plaisir. Cette manière de voyager, en variant sans cesse ses modes de transport, est pleine d'attrait, et l'on se fatigue bien moins le corps et l'esprit. Malheureusement le temps semblait désormais fixé à la pluie; elle nous suivit en pleine mer jusque dans le port de Christiansund, ville de quatre mille âmes, bâtie sur un amas de rochers nus et arides, et qui fait le commerce de poissons secs, principalement avec l'Espagne. Les mauvaises langues attribuent même les visites fréquentes des marins andalous aux beaux yeux noirs et à la taille cambrée des jeunes filles de Christiansund. Tout ce que je sais, c'est que sous leurs toques de soie noire ou violette, sous l'épais châle rouge noué autour de leur cou, ce sont de charmantes créatures. A peine ancrés, je descendis à terre avec le photographe et ses instruments pour chercher des points de vue ; après avoir exploré pendant une heure les rues et les monticules de la ville, nous nous arrêtâmes sur un rocher dominant l'entrée du port ; l'endroit était propice, il ne nous manquait qu'une maison convenable pour nos opérations. Ce n'était pas chose facile à trouver, toutes les portes étaient fermées, la population étant allée en masse à la Résidence pour voir le vice-roi. Enfin j'avisai une habitation de pêcheur dont la porte était ouverte. Une jeune femme nouvellement accouchée s'y trouvait au lit avec son poupon ; elle nous reçut néanmoins avec beaucoup de bienveillance, et nous indiqua un réduit propre à nos manipulations. Pendant que M. Thom y disposait son laboratoire, je racontai à la jeune mère l'entrée du vice-roi en ville. Il paraît que ma description lui parut si attrayante qu'elle ne put résister à la tentation d'aller en personne s'assurer de la beauté du prince; elle se leva donc après mon départ, confia son enfant à une voisine, et nous laissa maîtres dn logis. J'allai moi-même rôder dans les environs. M. Thom s'était, après le départ de la dame du logis, établi dans sa chambre même, dont il avait fermé rideaux et volets pour obtenir une vraie chambre obscure. Dans ce moment revient le mari ; voyant tout fermé chez lui, il conçoit des inquiétudes sur la santé de son épouse, qu'il a laissée souffrante ; il double le pas ; en ouvrant sa porte, une odeur de collodium chatouille désagréablement son odorat ; il s'arrête avec stupeur : « Décidément. se dit-il, ma femme est morte ! » Ouvrant alors avec impétuosité la porte de sa chambre à coucher, il s'y trouve nez à nez avec le petit photographe, très-embarrassé de sa personne, qui le rassure à la fin, en lui expliquant à grand'peine le mystère de l'invasion de sa maison.


Femmes de Christiansund.

L'honnête pêcheur finit par être flatté de ce qu'on avait trouvé sa cabane si intéressante, et donna à l'artiste une boîte d'allumettes chimiques en souvenir de lui, le priant, en outre, de me remercier pour le portrait de sa femme et de son enfant que j'avais laissé sur la table.

La ville offrait un banquet au royal visiteur chez un des gros bonnets de la ville ; je dis gros bonnet et devrais dire gros corps, car jamais à une foire quelconque on n'a exhibé un homme de dimensions semblables. Sa poi-

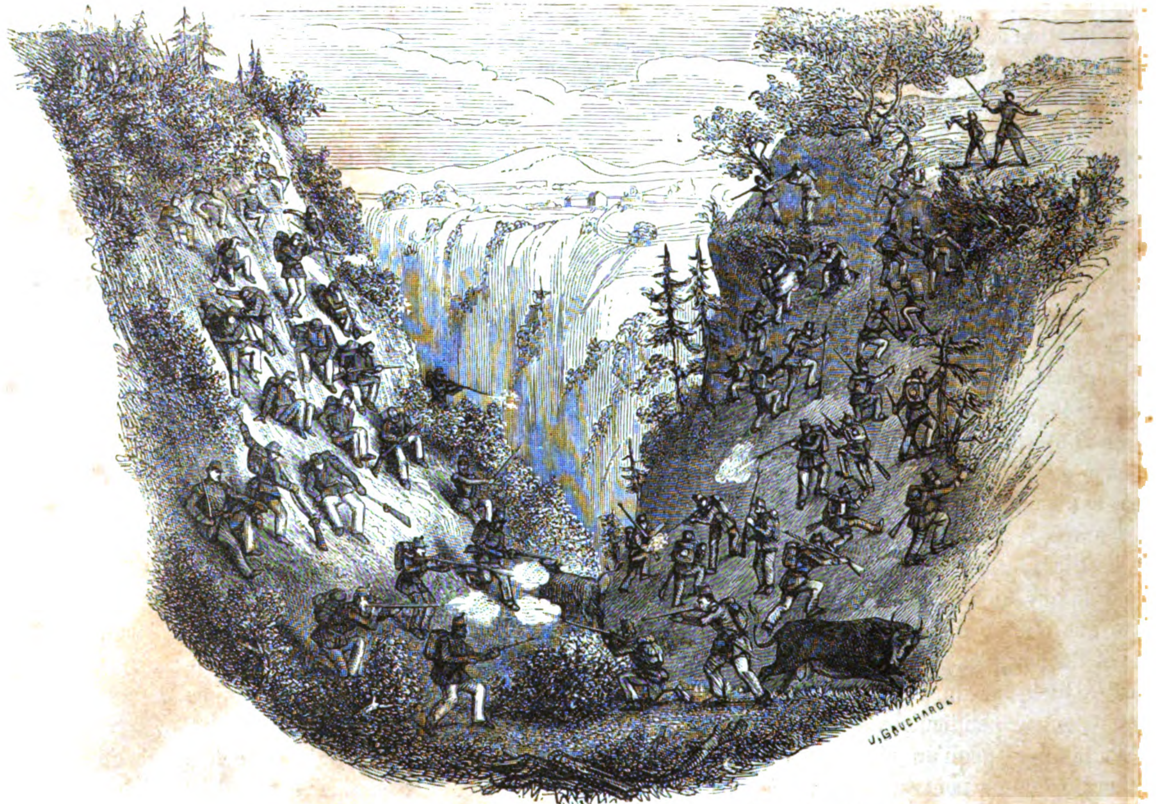
trine, son abdomen, ses épaules, tout son individu faisait boule ; par contre, sa tête, belle et intelligente, était haute et bien dégagée. Ce monsieur faisait l'effet de ces jeux d'enfants où l'on associe à volonté à un corps une tête n'ayant aucune harmonie avec lui. Il faut avoir vu ce phénomène pour en juger. Chose singulière, sa tête était si noble et si mélancolique qu'on n'avait nulle envie de rire à son aspect.

L'avenue du local où se donnait la fête était ornée de drapeaux, de guirlandes, de jolies femmes et même de la devise suivante, choisie par les bourgeois de Christiansund :

« Fidélité solide comme le rocher sur lequel nous bâtissons nos maisons. »

Repartis le soir même, nous étions le lendemain dans le Drondhjelmfjord qu'entoure un cadre de montagnes d'un ton bleu violet, bien découpées sur une atmosphère extrêmement claire. C'est là que repose la ville actuelle de Drontheim, la *Nidaros* des vieux rois de la mer ; c'est dans cette vieille cathédrale qu'on couronne encore leurs successeurs modernes.

L'aspect de la ville, vue des montagnes qui la dominent, est saisissant. Bâtie en amphithéâtre, au bord de la mer et à l'embouchure de la Nida, elle se détache sur de belles collines vertes ; une chaîne de montagnes borne l'horizon. L'intérieur de cette cité est loin néanmoins d'offrir au touriste le cachet original de Bergen ; les maisons sont en bois, les rues larges ; sur le rivage de la mer, des magasins bâtis sur pilotis et formant des galeries adjointes et ouvertes du



Petite guerre des tirailleurs norvégiens. — Dessin de M. de Saint-Blaise.

côté de l'eau, donnent accès aux bâtiments de pêcheurs.

Drontheim a un commerce considérable de poissons séchés, et ses habitants sont fort riches ; ayant des habitudes fort simples, les marchands entassent trésor sur trésor.

Nous nous logeâmes chez un particulier où nous eûmes l'occasion d'étudier les mœurs du pays.

Le dîner commençe ici, comme dans toute la Scandinavie, par un verre d'eau-de-vie, accompagné d'une foule de hors-d'œuvre, sardines, harengs, fromages, radis, etc. ; puis on mange au milieu du dîner un potage, souvent fort singulier, par exemple, du hareng détrempé dans une conserve de cerises, ou de la bière mêlée à du lait.

La cathédrale de Drontheim fut jadis la plus belle du nord ; ce qu'il en reste rappelle par ses charmants détails celle de Rouen. Le chœur surtout est des plus élégants comme proportions et richesse d'ornements ; entouré de galeries et de colonnes de marbre qu'un replâtrage moderne n'a pu entièrement gâter, il est séparé de la nef par un portique ou *jubé* de trois ogives d'une légèreté admirable.

On a garni les murs du temple d'une multitude de petites loges en bois, à rideaux de soie de toutes couleurs, qui le font ressembler à un théâtre. Ce monument, bien qu'altéré dans ses formes par plusieurs incendies, d'abord en 1328, puis en 1421 et en 1531, fait encore aujourd'hui honneur au douzième siècle qui l'éleva.



Intérieur d'un camp de Sjordalen. — Dessin de M. de Saint-Blaise.

Complémentairement à nos dires sur l'antique capitale de la Norvége et sur ses monuments, nous sommes heureux de pouvoir citer l'opinion d'un célèbre touriste, homme d'État, artiste et poëte, qui les visitait en même temps que nous :

« Au centre de la ville, a écrit lord Dufferin, s'élève le palais des Rois, la plus grande construction en bois qui existe en Europe, tandis que la vieille et sombre cathédrale, édifice vaste et imposant encore, en dépit des ravages des éléments, des mutilations des hommes, ou ce qui est plus dégradant encore, des recrépissages et des réparations, s'élève toujours au-dessus des périssables constructions en bois qui l'entourent, avec toute la solennité que reflète sur elle la sépulture d'un roi canonisé. Drontheim et son paysage forment un de ces tableaux que le temps ne peut altérer.

« Ici la rivière scintillante dont l'ancienne cité a tiré son nom de Nidaros ou bouche de la Nida; là, les âpres rochers de l'île de Munkholm; plus loin, les hauteurs de Ladé, patrie du grand Iarl Hacon; puis le bassin si bien fermé du fiord, les monts pittoresques qui lui servent de cadre et la chaîne de roches grises au delà de laquelle s'étend le funèbre champ de bataille de Sticklestadt.

« Tout cela palpite d'intérêt, mais d'un intérêt dans lequel n'entrent pour rien ni les fraîches et verdoyantes villas, ni les rues tirées au cordeau, ni surtout les malencontreux magasins.

« Ces signes de la prospérité de nos contemporains semblent s'évanouir sous les yeux du voyageur antiquaire, qui les contemple du haut de son navire, et peu à peu les fantômes des vieux âges, évoqués par lui, les remplacent dans le paysage.

« Les lourds bâtiments marchands, qui profitent tranquillement de la marée pour gagner la haute mer, se changent en galères de combat, resplendissantes de l'éclat des longues rangées de boucliers, fixées à leurs flancs. La gentille et proprette ville revêt les proportions étranges et resserrées de l'antique Nidaros, et les vieilles époques de la piraterie, avec leur sombre kyrielle de grands rois maraudeurs, se dressent vivantes et bien venues devant les yeux de l'amateur de *sagas*[1]. »

A Drontheim commencèrent les premières hésitations de notre bande voyageuse; les uns voulaient aller au cap Nord, les autres préféraient traverser diagonalement la presqu'île scandinave jusqu'à Sundsvall sur le golfe de Bothnie, et visiter la Laponie suédoise; c'est à ce dernier parti que nous nous arrêtâmes; l'excursion au cap Nord nous ayant été déconseillée à cause de la saison trop avancée. En conséquence, nous nous fîmes transporter par notre yacht à Sjordalen, où nous voulions voir un camp de manœuvres, puis nous lui donnâmes l'ordre d'aller attendre à Drontheim notre retour de la Laponie, où nous nous rendions par terre.

Le camp de Sjordalen était installé dans une large vallée au bord de la mer; le terrain montagneux qui l'entoure se prête singulièrement à la petite guerre, exercice principalement utile à l'armée norvégienne, créée plutôt pour la défense du pays que pour une guerre d'invasion.

Il y avait deux mille hommes de troupes de toutes armes sous le commandement du prince Charles qui, à peine débarqué à Drontheim, avait endossé l'uniforme. Nous le vîmes au milieu de ses soldats encore fort inexpérimentés, mais pleins de zèle. Leur jeune général les tenait en haleine du matin au soir, leur donnant l'exemple des privations alliées à la gaieté; aussi paraissait-il fort aimé de sa petite armée, moins peut-être quelques vieux chefs septuagénaires que fatiguait sa bouillante activité.

Témoins d'une petite guerre de deux jours dans les montagnes, nous eûmes un véritable plaisir à voir l'agilité extrême de ces tirailleurs montagnards qui étaient là dans leur vrai élément; alertes, infatigables, ils grimpaient comme des chats sauvages sur les pentes les plus rapides des ravins qui coupent de toutes parts la contrée.

Une pluie torrentielle, qui dura toute la soirée du deuxième jour, détrempa la soupe et les effets des pauvres soldats qui s'efforcèrent de se réchauffer en chantant à tue-tête les airs mélancoliques de leur terre natale.

Le pays est ici fertile et bien cultivé; l'air est toujours assez vif, et la verdure est extrêmement crue; l'eau, couleur d'acier, paraît enclavée dans des prés d'émeraude, ce qui rend le paysage dur et peu harmonieux.

Les plaisirs du bivac consistent pour le soldat en danses nationales qui ont un cachet tout particulier. La *hallingdans* ne peut être exécutée que par des équilibristes consommés; elle consiste en une série de vrais tours de force réclamant autant de souplesse que d'agilité. Un soldat joue la mélodie sur un violon à huit cordes; un autre tient en l'air au bout de son sabre un bonnet de police; les danseurs s'approchent du but avec des contorsions burlesques, tournent autour quelques instants lentement, puis tout à coup font sur place un bond prodigieux de hauteur, et tâchent d'abattre du pied le bonnet, qui est ensuite de nouveau exposé à d'autres gambades.

Des loustics amusent en même temps les spectateurs par des pas grotesques; deux soldats bizarrement entrelacés forment l'ensemble d'un quadrupède fantastique qui change de jambes à chaque culbute.

Les assistants forment un cercle autour de ce curieux spectacle et en suivent les détails de l'air mélancolique que le Norvégien apporte dans ses plaisirs comme dans ses peines; il rit et il pleure à l'intérieur et sauve ainsi sa dignité en toute occasion.

1. *Letters of high latitudes, being some account of a voyage in the schooner yacht* Foam *to Iceland, Jean Mayen et Spitbergen in* 1856, by lord Dufferin. Nous empruntons notre citat on à la traduction française que M. de Lanoye a donnée de ce beau livre, sous le titre de *Lettres écrites des régions polaires*. Paris, L. Hachette et C[ie], 1860.

En quittant le camp de Sjordalen, nous nous rendîmes à l'extrémité nord du fjord de Drontheim, à Levanger, jolie petite ville où l'on a toujours froid; c'est du moins ce que nous dit une dame des environs en nous offrant du thé dans sa villa. Native de Christiania, elle avait épousé le juge du canton deux ans auparavant, et se croyait en Sibérie. Ses gémissements sur les rigueurs de l'hiver fendaient le cœur. Son père, alors en visite chez son gendre, interrompait de temps en temps les doléances de sa fille pour y mêler les siennes.

« Non! non! il faut que ma pauvre enfant retourne au midi, c'est-à-dire à Christiania. » — Midi bien près du pôle! — pensai-je en moi-même. Le pauvre gendre, qui avait à grand'peine obtenu une place lucrative et jalousée de ses confrères, s'efforçait de changer la conversation. Je tâchai de lui venir en aide et parlai du joli jardin de l'habitation et du beau paysage qui, se déroulant devant nous, avait pour arrière-plan de riches forêts de sapins.

« Ce jardin que vous admirez, me dit la dame, ne produit d'autres fruits que de petites cerises blanches, et mes fleurs gèlent au mois d'août! »

Le district de Levanger par sa verdure, sa belle végétation et ses collines boisées, rappellerait le canton suisse de Fribourg, si n'étaient le voisinage de la mer et les vents froids qui y prennent naissance. Au nord s'étend une immense plaine sablonneuse pouvant aisément servir de champ de manœuvres à trente mille hommes; c'est près de là, de l'autre côté de la Wœra, que se trouve le champ de bataille de Sticklestad, où Olaf le Saint trouva la mort en 1029, en voulant reconquérir son royaume; une pierre monumentale indique le lieu où il tomba.

Mon postillon, debout sur ma carriole, me racontait que le jour de la bataille une éclipse de soleil était survenue au beau milieu de la mêlée, sans empêcher un instant les combattants de s'égorger.

Ce postillon était un beau vieillard de soixante-dix-huit ans qui marchait encore avec l'agilité d'un jeune homme. Celui-ci ne se plaignait pas de son pays; à ses yeux c'était le paradis terrestre. Je remarquai sur sa figure bon nombre de cicatrices dont, sur ma demande, il me conta l'origine : chassant un jour un ours qui dévastait la contrée, il l'avait abattu d'un coup de carabine. Croyant la bête bien morte, il s'en était approché sans méfiance; mais l'ours s'était relevé furieux, l'avait saisi et un combat acharné s'était engagé entre l'animal et le chasseur, jusqu'à ce que celui-ci fût parvenu à dégainer le petit couteau qui n'abandonne jamais le paysan norvégien et à le planter dans le cœur de l'ours. Il avait rapporté comme souvenir de cette chasse cinquante blessures et une oreille de moins. Le temps avait effacé bien des traces des premières, et une longue chevelure mêlée à une barbe de Moïse cachait la perte de l'oreille. Le lieu de cette bataille, qu'il me montra en passant, m'intéressa, je l'avoue, davantage que celui de Sticklestad, de glorieuse mémoire.

De Saint-Blaise.

LA QUEUE DES NYAMS-NYAMS,

PAR M. GUILLAUME LEJEAN.

1860

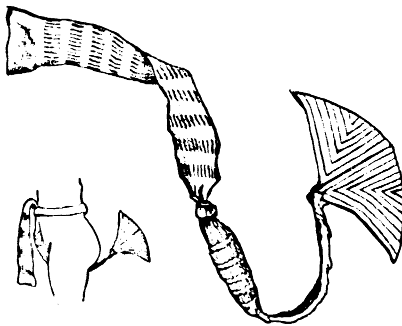
Existe-t-il des hommes à queue? On n'hésitait pas à répondre affirmativement dans l'antiquité et au moyen âge. Mais ces personnages fabuleux, moitié hommes, moitié singes, semblaient être rentrés pour toujours dans les ténèbres, à l'approche de l'éclatante lumière du seizième siècle, en même temps que gryphons, mantichora, pygmées, hommes sans tête ou à un seul pied, qui figuraient si pittoresquement sur les cartes des douzième et treizième siècles. On fut donc assez surpris, il y a plusieurs années, d'entendre des voyageurs européens affirmer de l'air le plus sérieux du monde qu'ils avaient vu, « de leurs yeux vu, ce qui s'appelle vu, » des nègres à queue, en Afrique, dans le Soudan oriental. Ils entrèrent même à ce sujet dans des détails minutieux et paraissaient véritablement convaincus. Toutefois les esprits prudents se contentèrent de répondre que nous sommes tous exposés à être dupes de nos sens, que la science ne peut se contenter d'affirmations, qu'elle exige, pour admettre des phénomènes exceptionnels, des observations faites suivant toutes les règles rigoureuses de la méthode moderne, et qu'en définitive ils attendraient, pour croire, qu'on rapportât d'Afrique un de ces hommes à queue mort ou vif. C'était parler avec sagesse. Notre collaborateur, M. Guillaume Lejean, en ce moment même engagé dans la recherche des sources du Nil, est en mesure de satisfaire les curiosités éveillées sur cette singulière question. Voici ce qu'il nous écrit :

« Je vous envoie un dessin du fameux ornement qui a donné lieu à la fable des *hommes à queue*. J'ai scrupuleusement copié l'original, pris sur le cadavre d'un *Nyambari* ou *Nyam-Nyam*, tué dans une rixe contre les trafiquants. C'est la première fois qu'on prend un de ces hommes avec son appendice et j'espère à mon retour exhiber l'objet même devant le conseil de la Société de géographie de Paris. Cette queue est en cuir bien ouvragé. Les petites lignes ou barres que l'on voit sur le dessin représentent des morceaux de fer de trois centimètres de long. Le renflement du milieu est un bourrelet creux... C'est bien la queue en éventail de M. d'Escayrac. » (Soudan, p. 52.)

Ainsi plus de doute. Ces queues en cuir des Nyams-Nyams n'ont rien de plus extraordinaire que celles, par exemple, que nos lecteurs ont vues au dos des Indiens Choctaws jouant à la balle (tome I[er] du *Tour du Monde*, p. 341). Il ne reste qu'à désirer des renseignements précis sur ces nègres porte-queue et l'on en trouve déjà quelques-uns dans une notice adressée aussi tout récemment par M. G. Lejean à M. Malte-Brun, directeur des *Nouvelles annales des voyages*.

« On désigne sous le nom de Nyam-Nyam un vaste ensemble de populations situées, au Soudan oriental, à quinze ou vingt jours au moins à l'ouest du fleuve Blanc et au sud du Darfour. Ils ont un gouvernement monarchique; les provinces sont soumises à des chefs féodaux.

« On a prétendu que les Nyams-Nyams sont anthropophages : mais il est probable qu'on ne doit accuser de ce goût monstreux qu'une seule de leurs tribus, celle des Biudgie. Les Européens ne connaissent, du reste de leur territoire, que la partie qui avoisine les Dôr.


La queue des Nyams-Nyams.

« J'ai vu aujourd'hui, 2 août 1860, dit M. G. Lejean. une femme nyam-nyam enlevée par des négriers. Elle est cuivrée comme les Dôr et les Peulhs; les Djour et les Denka sont d'un fort beau noir, et, comme il n'y a pas de croisement de races dans cette région, la ligne de démarcation entre les *noirs* et les *rouges* est très-aisée à déterminer. Elle peut avoir vingt-cinq ans, est d'une haute taille, parfaitement faite, d'un type régulier qui tient le millieu entre celui des noirs et celui des Gallas; les yeux sont beaux, le front étroit, le nez et les lèvres ont les formes caractéristiques des nègres, mais très-affaiblies : l'ensemble n'est pas désagréable, la figure a de l'intelligence et de la douceur. Elle est nue, à l'exception du pagne en lanières (*rahad*). Elle se croise les mains sur le sein.

« J'ai essayé de la faire parler, mais je n'en ai eu que des phrases inintelligibles d'un accent enfantin, et pas dix mots d'arabe, bien qu'elle soit depuis deux mois à Khartoum. La langue de ce peuple est inconnue à toutes les tribus voisines ; les traitants trouvent des interprètes chez les Dôr leurs voisins de l'est. Elle avait, comme tous ses compatriotes, deux dents de la mâchoire inférieure dentelées, c'est peut-être cet usage qui a fait croire au cannibalisme des Nyams-Nyams. Tout son luxe s'étalait sur sa personne sous forme de colliers de verroteries aux poignets, à la jambe, au cou, d'assez jolies boucles d'oreille (article d'exportation égyptienne), et de trois lourds colliers en fer, entourant le cou et rivés par le marteau du forgeron ; c'est de la pure bijouterie nyam-nyam.

« La chevelure est tout à fait laineuse, et formait, lorsqu'elle est arrivée ici, une grosse touffe sur le chignon. Cette coiffure à été remplacée par les petites tresses de la mode arabe, et la captive nous fait comprendre qu'elle se réjouit d'avance de l'admiration que sa transformation excitera parmi ses compatriotes quand elle retournera chez eux.

« Dans trois mois, quand elle parlera l'arabe, je pourrai apprendre par elle bien des choses intéressantes sur son peuple ; mais je ne renonce pas à l'espoir d'étudier les Nyams-Nyams dans leur propre pays. »

Guillaume Lejean.

VISITE A LA GROTTE D'ANTIPAROS,

PAR M. E. A. SPOLL.

1859. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le 2 juillet 1859, nous étions en avaries à l'île de Paros. Nous résolûmes, le docteur et moi, de mettre à profit cette relâche forcée pour aller visiter Antiparos, curieux de connaître par nous-mêmes la grotte fameuse qu'ont décrite Tournefort et le comte Choiseul-Gouffier.

Nous partîmes escortés d'excellents guides que nous devions à la complaisance de M. de Condilly, notre agent consulaire à Paros, et de quelques hommes du bord porteurs d'échelles, de pieux, de cordes et de torches de résine. Une embarcation indigène nous attendait pour traverser le canal étroit qui sépare les deux îles, large d'un mille au plus.

La mer était calme, et, si ce n'est un courant très-rapide qui menaçait à chaque instant de vaincre la vigueur de biceps de nos rameurs pour nous jeter sur *Strongilo* ou *Despotico* (Charybde et Scylla de cette miniature de détroit), nous arrivâmes sans encombre à l'île d'Antiparos, connue sous le nom d'Olearos et Oliaros par Strabon et Pline.

Il paraît à peu près certain que ces deux auteurs qui, plaçant Olearos au nombre des Cyclades, n'en parlent que pour mémoire, étaient ignorants des richesses naturelles qu'elle renferme; Pline surtout n'eût pas manqué cette occasion de déployer les magnificences de son style. Quant à Strabon, il était stoïcien « *et n'aimait guère,*



Une vue intérieure de la grotte d'Antiparos. — Dessin de Rouargues d'après M. A. Spoll.

disait-il, *les subtiles recherches d'Aristote ;* » néanmoins, j'ai plus d'une fois dans le cours de mes voyages, eu l'occasion de vérifier ses assertions géographiques, et je ne doute pas, s'il en avait eu connaissance, qu'il n'eût au moins mentionné la grotte d'Olearos. Le lecteur verra plus loin dans quel but j'insiste à ce sujet.

L'île d'Antiparos, qui appartenait aux Vénitiens, tomba au pouvoir des Turcs en 1714, après la prise de Néapolis de Roumélie (Nauplie), ainsi que le témoigne un passage de l'histoire de Venise par l'abbé Laugier. Aujourd'hui elle fait partie du royaume de Grèce.

C'est du reste une pauvre possession qu'un écueil de vingt-six kilomètres de tour, inutile comme position militaire, et qui produit à peine assez d'orge pour nourrir quelques centaines de misérables composant sa population. Cependant je dois avouer pour être juste que, dans l'espace d'une demi-heure que nous mîmes à nous rendre du rivage à l'entrée de la grotte, la vue de force lapins et pigeons sauvages nous fit regretter plus d'une fois les fusils que nous avions laissés à bord.

Des bouquets de cèdres et de cyprès semés çà et là dans de vastes clairières couvertes de thym odoriférant, des câpriers en fleurs se déroulant en pittoresques festons sur les rochers, sont à peu près les seuls végétaux importants de l'île, sans oublier cependant le lentisque, plante commune aux îles de l'Archipel, dont on tire le *raki* ou *mastic*, liqueur incolore qui blanchit au contact de l'eau et prend les teintes de l'opale. Ce mélange rafraîchissant et apéritif est l'absinthe orientale ; pris en quantité copieuse, il produit une ivresse que ne dédaignent pas, dit-on, les sectateurs de Mahomet.



Comment on descend dans la grotte d'Antiparos. Dessin de Rouargues.

Obligés pour visiter le village d'allonger notre route, nous ne jugeâmes pas à propos d'en troubler les paisibles habitants et nous nous contentâmes de jeter de loin un regard de commisération sur cet amas de pauvres cabanes et sa petite crique, bonne tout au plus à renfermer quelques tartanes égarées ; puis, à grands pas, nous nous dirigeâmes vers le but de notre excursion.

L'entrée de la grotte, à laquelle nous arrivâmes vers onze heures du matin, est une caverne assez spacieuse, soutenue par des piliers de rocher, ouvrage de la nature, et couverte de câpriers et de plantes grimpantes qui s'enroulent avec grâce à son couronnement. A droite est une petite masure fort ancienne, ruinée et sans toiture ; au fond se trouve une plaque de marbre blanc avec une croix en relief, le tout en fort mauvais état ; un peu plus loin à gauche, sur un gros pilier masquant le trou béant qui sert à descendre dans la grotte, se lit ou plutôt ne se lit plus une inscription grecque à peu près effacée et que Tournefort prétend avoir complétée grâce à l'obligeance d'un *bourgeois de la localité*.

Voici cette inscription telle que la donne notre devancier :

ΕΠΙ
ΚΡΙΤΩΝΟΣ
ΟΙΔΕΗΛΘΟΝ
ΜΕΝΑΝΔΡΟΣ
ΣΟΧΑΡΜΟΣ
ΜΕΝΕΚΑΤΗΣ
ΑΝΤΙΠΑΤΡΟΣ
ΙΠΠΟΜΕΔΟΝ
ΑΡΙΣΤΕΑΣ
ΦΙΛΕΑΣ
ΓΟΡΓΟΣ
ΔΙΟΓΕΝΗΣ
ΦΙΛΟΚΡΑΤΗΣ
ΟΝΕΣΙΜΟΣ

« Sous la magistrature de Criton, vinrent en ce lieu : Ménandre, Socharme, Ménécate, Antipater, Ippomédon, Aristée, Philéas, Gorgon, Diogène, Philocrate, Onésime. »

Tournefort rapporte ensuite comme une tradition accréditée dans le pays, que cette inscription servait à rappeler l'arrivée dans l'île de conspirateurs, qui, ayant échoué dans une tentative contre la vie d'Alexandre le Grand, vinrent se réfugier dans la grotte ; cependant le célèbre botaniste déclare n'accepter cette version que sous bénéfice d'inventaire, et je le loue fort de cette réserve.

En effet, bien que le nom d'Antipater ait pu contribuer à propager l'erreur, il paraît probable que cette inscription n'a jamais eu d'autre but que de rappeler les noms de ceux qui les premiers, peut-être, osèrent explorer cette grotte. Quant aux prétendus assassins d'Alexandre, je leur accorde encore assez de bon sens pour n'avoir pas été inscrire leurs noms justement à l'entrée de leur refuge.

J'étais en train déjà de donner les ordres nécessaires à notre descente, lorsque le docteur, chef de l'expédition, interposa son autorité pour que le déjeuner précédât cette opération. Nos estomacs étant tombés d'accord, nous pénétrâmes dans la masure en ruines, et grâce à nos marins, gens experts en ces sortes d'affaires, un repas champêtre fut organisé en quelques minutes avec les provisions que nous avions apportées du bord. La victuaille artistement placée sur un bloc de granit, nous fîmes, je l'assure, un excellent déjeuner qu'assaisonnait un violent appétit surexcité par la marche et l'air vif du matin.

Nos forces réparées par ce réconfortant repas, nous fûmes bientôt prêts. Notre première descente se fit au moyen d'une forte amarre que nos hommes enroulèrent autour d'un pilier, et par laquelle nous nous laissâmes glisser, précédés et suivis de nos guides et de nos matelots. Nous atteignîmes, en premier lieu, une petite plate-forme longue de quelques pas et bordée de crevasses que, dans sa frayeur exagérée, Tournefort appelle d'*horribles précipices;* puis, après quelques pas faits vers la droite, nous montâmes au haut d'un petit rocher presque perpendiculaire, à partir duquel nous commençâmes une seconde descente plus longue et plus périlleuse, avec le secours d'une solide échelle de chanvre qui nous déposa sur une roche humide et rendue glissante par la mousse dont elle est couverte. Nos guides nous firent cette fois la recommandation de nous tenir sur la gauche, le côté droit présentant des précipices plus sérieux, jusqu'à ce que, étant arrivés à l'entrée d'un boyau long et étroit, il fallut s'y engager tantôt courbés en deux, tantôt marchant à l'aide des mains, le tout au grand détriment de notre toilette, et malgré les lamentations du pauvre docteur gêné par son embonpoint, et qui commençait fort à se repentir de m'avoir accompagné. Enfin après quelques minutes de marche, à moitié suffoqués par la fumée des torches et les exhalaisons méphitiques, nous nous trouvâmes devant une ouverture pratiquée à quelques pieds du sol et par laquelle on entre dans la grotte.

C'est en vérité un magique spectacle, et si Tournefort est enthousiaste, défaut auquel les savants sont rarement sujets, en revanche, M. de Choiseul-Gouffier, pour un artiste, me semble froid à l'égard de cette merveille.

Tout dépend, il est vrai, de la disposition d'esprit; j'ai vu des touristes forcenés que la fatigue d'une excursion rendait insensibles aux plus beaux spectacles. Heureusement il n'en était pas ainsi de moi ni du docteur qui avait déjà complétement oublié les émotions de la descente; aussi nous livrâmes-nous à la plus expansive admiration pour ce travail latent de la nature souterraine.

Les dimensions de la grotte sont colossales : placée à une profondeur de plus de soixante-cinq mètres, elle a environ quarante mètres de largeur sur soixante-dix de longueur, et j'évalue sa hauteur à trente mètres environ.

La voûte forme un dôme irrégulier, couvert de stalactites[1] affectant la forme de cônes renversés, très-allongées, et dont la teinte d'un blanc tirant sur le jaune s'éclaircit à l'extrémité inférieure qui devient presque transparente.

Quelques-unes de ces stalactites se présentent sous les aspects les plus bizarres. Là c'est une étoile, plus loin de vastes choux-fleurs, puis une cascade artificielle, des végétations fantastiques, en un mot, c'est l'apocalypse des minéraux.

Le sol est également couvert de nombreuses stalagmites[2] affectant les formes les plus variées. Vers le milieu de la grotte il s'en présente une magnifique agrégation qui ne mesure pas moins de dix-huit mètres de circonférence sur une hauteur de six mètres environ. C'est sur cette stalagmite appelée *l'autel* que M. de Nointel, ambassadeur de France près la Porte ottomane, fit dire la messe pendant les fêtes de Noël de l'année 1673. Il y passa trois jours en compagnie de plus de cinq cents personnes. « Cent torches de cire jaune et quatre cents lampes qui brûlaient jour et nuit étaient si bien disposées, dit Tournefort, qu'il y faisait aussi clair que dans l'église la mieux illuminée. » Une inscription latine constatait ce fait. C'est vainement que nous l'avons cherchée[3].

1. De σταλάζω, tomber goutte à goutte. — On donne le nom de stalactites à des concrétions allongées de forme conique, provenant de l'infiltration d'un liquide incrustant à travers les voûtes des cavités souterraines. C'est ordinairement une eau chargée de matières calcaires, et c'est la présence de l'acide carbonique qui lui donne la propriété de dissoudre ce carbonate qui serait insoluble dans l'eau pure. Ces cônes sont généralement creux à l'intérieur, leur surface est tantôt lisse, tantôt hérissée de pointes cristallines. Ce sont des formes accidentelles qui résultent du mouvement lent de haut en bas que possédait le liquide qui a déposé dans leurs particules. Les premières gouttes qui suintent à travers la voûte de la cavité et qui y restent suspendues, éprouvent un commencement de cristallisation à leur surface; par suite elles déposent une partie des molécules salines qui forment à leur base un petit anneau ou rudiment de tube; ce rudiment de tube s'accroît et s'allonge par l'intermède de nouvelles gouttes arrivées à la suite des premières et qui descendent, soit le long de la surface externe, soit à travers la cavité intérieure; cette cavité s'obstrue alors, et la stalactite ne prend plus d'accroissement qu'à l'extérieur, et comme elle en prend davantage à sa base où l'eau commence à déposer, on sent qu'elle doit avoir en général une forme conique.

(CH. D'ORBIGNY, *Dict. d'Histoire naturelle.*)

2. Stalagmites. Les gouttes d'eau qui tombent sur le sol des cavités souterraines y forment d'autres dépôts ordinairement mamelonnés, à structure stratiforme et ondulée. Ce sont ces stalagmites dont on tire souvent de beaux échantillons d'albâtre calcaire.... Tournefort s'imagine, erreur pardonnable à un botaniste, que les pierres végètent à la manière des plantes, et ne paraît nullement avoir compris la formation des stalagmites.

(CH. D'ORBIGNY, *Dict. d'Histoire naturelle.*)

3. Voici cette inscription telle que la donne Tournefort :

« Hoc antrum ex naturæ miraculis rarissimum una cum comitatu recessibus ejusdem profondioribus et additioribus penetratis suspiciebat et satis suspici non posse existimabat. Car. Fran. Olier de Nointel imp. galliarum legatus, die nat. Chr. quo consecratum fuit an. MDCLXXIII. »

Sur la gauche, une autre agrégation plus haute, mais moins large, prend la forme d'un immense plant de fenouil attenant au rocher.

A l'extrémité inférieure de la grotte dont le sol est en pente douce, se trouve une petite grotte, le boudoir de ce salon géant ; elle est de plain-pied avec la première, dont elle n'est séparée que par un mur de deux mètres trente centimètres environ dans lequel est pratiqué un trou carré qui lui sert à la fois d'entrée et de jour de souffrance. L'intérieur est revêtu d'un marbre blanc recouvert de cristallisations transparentes qui affectent, lorsqu'on les casse, la forme de petits cubes ou de losanges, tels que j'en ai vu dans la baume[1] de *San-Michico d'aigue douço* (Saint-Michel d'eau douce), dans la banlieue de Marseille, un des plus curieux échantillons de la cristallisation souterraine en France, et qui peut rivaliser avec les célèbres grottes d'Arcy et d'Auxelles.

C'est près de l'entrée de cette petite grotte qu'on remarque des stalagmites d'une nature tout exceptionnelle. Elles ressemblent à de jeunes arbres dépouillés de leurs branches et couverts de givre ; leur cassure présente à l'intérieur des veines, espèces de cercles concentriques assez



Vue extérieure de la grotte d'Antiparos. — Dessin de Rouargues d'après M. A. Spoll.

irréguliers, analogues aux aubiers du bois récemment scié.

Il fallut cependant penser au retour. Le docteur avait empli ses poches d'échantillons minéralogiques, et moi pris à la hâte quelques croquis ; nous remontâmes donc, et quelques instants après le jour nous était rendu. Nos yeux accoutumés à l'obscurité furent éblouis du spectacle qui nous attendait. Le soleil à son déclin avait empourpré la mer : les îles Nio, Sikino et Policandro, placées entre le soleil et nous, sortaient violacées de la brume qui s'épandait à l'horizon d'une finesse de ton surprenante. Plus près de nous qui resplendissions encore de lumière, se dressait, sombre, l'île de Paros si blanche le matin, de l'autre côté de son canal, dont l'onde coulait noire et rapide.

Il nous restait encore un plaisir, celui de raconter à nos paresseux compagnons de traversée les détails de notre excursion, ce que nous ne manquâmes pas de faire lorsque la cloche du bord nous eut tous réunis.

E. A. Spoll.

1. Baume, en provençal, signifie *grotte, caverne*.



UN HIVER A SAINT-PÉTERSBOURG. — L'arbre de Noël. — Dessin de M. Blanchard.

UN HIVER A SAINT-PÉTERSBOURG,

PAR M. BLANCHARD.

1856-1857. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Arrivée à Saint-Pétersbourg. — Premier aspect de cette capitale. — Préparatifs pour l'hiver. — Les poêles. — La neige. Les glaçons. — Leur débit et leur transport.

Pendant l'été de 1856, j'entrepris le voyage de Saint-Pétersbourg où je n'avais l'intention de passer que peu de temps. L'accueil bienveillant que je rencontrai près de quelques personnes à qui j'adresse ici l'expression de ma reconnaissance, me fit modifier ma résolution première, et ce ne fut plus par semaines que je comptai mon séjour en Russie, mais bien par années.

J'arrivais par la mer d'Allemagne et la Baltique ; le navire qui me portait étant construit de manière à naviguer sur les bas-fonds qui se trouvent à l'embouchure de la Néva, put doubler Kronstadt, et venir s'amarrer sur le quai animé de Vassili-Ostroff.

A peine débarqué je m'élançai sur un drojky; on a si souvent parlé de ce genre de véhicules que la description en serait superflue. De nombreuses voitures sillonnaient le pont Nicolas que je devais traverser pour me rendre dans l'intérieur de la ville; de là je dominais le fleuve; aussi loin que la vue pouvait s'étendre, je voyais sur les deux rives une quintuple rangée de longs bateaux remplis de bois à brûler; en pénétrant dans la ville, je remarquai que l'eau des canaux disparaissait également sous une semblable charge. De longues files de telegas chargées de ce combustible se dirigeaient à pas lents dans les différents quartiers de la capitale : on était au commencement de l'été, tout se préparait déjà pour l'hiver.

C'est que l'hiver est la préoccupation constante dans le nord de la Russie; mais aussi quel bon parti les Russes ont su tirer de leur rigoureux climat ! Ce temps, qui dans d'autres pays est synonyme de souffrance, signifie, au contraire, bien-être et facilité pour tout, abondance pour tous. C'est le moment des joyeuses réunions, de la vie en plein air; si les travaux de la campagne sont suspendus, le paysan trouve dans les villes un salaire assuré. Dans un pays de plaines comme la Russie, quelle grande route, si bien entretenue soit-elle, peut valoir ce beau tapis de neige où les chevaux peuvent traîner sans peine les plus lourds fardeaux. Pendant l'été la navigation fluviale approvisionne les différents centres de population de marchandises encombrantes, de grains, de fer, de briques, de bois de chauffage et de construction. Pendant l'hiver les provisions de bouche abondent sur les marchés : les bords de la mer Blanche, les rives du Volga envoient à Moscou et à Saint-Pétersbourg leur contingent, les poissons de l'Océan et le sterlet des grands fleuves, le gibier d'Arkhangel et les fourrures de la Sibérie. Il est telle gelinotte, tel coq de bruyère qui a parcouru huit cents verstes depuis qu'ils sont tombés sous le plomb du chasseur: si la glace tue, parfois elle conserve.

Ce qui frappe tout d'abord dans Saint-Pétersbourg, c'est la grandeur des maisons, la largeur des rues. C'est bien une ville sortie d'un seul jet d'un cerveau puissant; comme Minerve, elle naquit tout armée. A mon arrivée, il n'y avait plus personne en ville, me disait-on, on l'avait désertée pour la campagne; et cependant les voitures se pressaient dans les rues, mais quelques mois après je pouvais juger par moi-même de la différence.

La promenade aux îles de l'embouchure de la Néva, de fréquents voyages aux résidences impériales de Peter-Hoff et Tzarskoe-Selo remplissaient pour moi le temps que je ne consacrais pas à visiter les monuments de Saint-Pétersbourg, les richesses incalculables de l'Ermitage. Puis, appelé par une auguste volonté à assister au couronnement de l'empereur Alexandre II, à Moscou, je devais ensuite passer mon premier hiver sous le ciel clément de la Géorgie; ce ne fut que l'année suivante que, revenu dans le Nord, je pus faire connaissance avec ce terrible hiver qui n'effraye que ceux qui ne connaissent pas les agréments qu'il procure.

Octobre est arrivé; hier, les arbres étaient verts encore, chargés de feuilles : pendant la nuit il a fait une petite gelée, et les tilleuls sont dépouillés, et leurs feuilles font un tapis de verdure à leur pied. Les bouleaux résistent encore, mais le lendemain, leurs frêles rameaux dessinent seuls sur le ciel de délicates arabesques, et tout autour le terrain est jonché de leur parure. A une pluie assez persistante se mêlent parfois quelques flocons de neige, les vents soufflent avec violence, vents humides qu'envoie la Baltique; parfois ils tournent au nord, puis au levant, et un froid sec et vif annonce l'arrivée de l'hiver, ou pour mieux dire, il est déjà venu.

Mais l'on s'est armé contre lui : depuis quelques jours de doubles fenêtres sont venues renforcer le rempart de verre qui défend contre l'air extérieur. Soigneusement mastiquées dans tous leurs joints, dans toutes leurs fissures, elles ne doivent plus s'ouvrir que lorsque le printemps sera bien établi, et pour surcroît de précaution un lit de sable fin de quelques centimètres d'épaisseur est répandu entre les deux châssis; nivelé avec soin ce parterre en miniature est couvert dans quelques

maisons de fleurs artificielles, dans d'autres de copeaux artistement roulés en spirale, ou bien encore de petits vases de verre remplis de sel. Les *fortouchkas*[1] sont garnis de lisières neuves; c'est l'occasion d'un nettoyage à fond dans toutes les maisons, le froid peut venir : à sa première apparition, les poêles seront allumés et une chaleur de printemps — lorsqu'il est chaud — régnera toujours dans l'intérieur des maisons jusqu'au moment où l'on ouvrira de nouveau les fenêtres, ce qui n'aura lieu que lorsque la dernière neige aura disparu sous les rayons du soleil, lorsque la dernière glace du lac Ladoga aura été se fondre dans les eaux de la Baltique.

Le poêle en Russie fait partie de la construction de la maison, ainsi que nos cheminées; chaque pièce d'un appartement possède le sien. Le système consiste en ceci : échauffer la plus grande surface possible d'une matière qui conserve la chaleur. Le problème a été résolu; un ingénieux système de conduits faits de briques superposées force la flamme à parcourir un long espace avant de rencontrer une issue; la fumée sort presque froide, rien de la chaleur que dégage le bois en combustion n'est perdu. L'aspect d'un poêle serait celui d'une grande armoire faisant saillie le long du mur; il est recouvert de faïences quelquefois richement ornementées. Le foyer est placé à trente centimètres environ au-dessus du plancher; une fois par jour on allume le feu, une brassée de bouleau est suffisante à entretenir la chaleur pendant trente heures environ. Lorsque le bois est réduit en braise, on l'amène au moyen d'un fourgon sur le devant de l'âtre, on ferme la porte, on bouche au moyen d'un couvercle l'orifice des conduits de chaleur, et jusqu'au lendemain on n'a plus à s'en occuper. Dans quelques salons d'une vaste étendue, il y a deux poêles; dans ce cas, ils sont placés en angles coupés. Dans le palais de Peter-Hoff, j'en ai remarqué quelques-uns ornés de faïences avec des dessins en camayeux de cette couleur bleue qu'affectionnent les Chinois et que l'on a si heureusement imitée dans les Pays-Bas. Ces poêles sont d'un style charmant, et il serait à désirer que l'on y revînt dans l'ornementation des maisons nouvellement construites.

J'attendais la neige sans inquiétude, mais non sans impatience : il me tardait de jouir du plaisir que me promettait le traînage. J'étais rentré un soir par une petite pluie fine que chassait le vent de la Baltique; le pavé retentissait sous le roulement des nombreux équipages qui sillonnent les rues de Saint-Pétersbourg. Le lendemain au matin tout était silence : la neige recouvrait de son épais manteau d'une blancheur éblouissante les toits des maisons, le sol de la rue; quelques heures avaient suffi à opérer ce changement. Les drojkys avaient disparu, le traîneau les avait remplacés. Ce n'était cependant qu'un avant-coureur de l'hiver, deux jours plus tard les rues retentissaient de nouveau du bruit des roues, la neige avait disparu laissant à sa place une boue liquide dont on ne sentait cependant pas l'inconvénient sur les larges trottoirs dallés si bien entretenus par les *dvorniks*[1].

Mais bientôt l'hiver s'annonça plus sérieusement : quelques glaçons, suivis peu après de beaucoup d'autres, commencèrent à suivre le courant de la Néva d'où tous les navires avaient disparu, abrités qu'ils étaient dans le vaste bassin de Kronstadt, ou derrière de solides estacades. Bientôt ces glaçons devinrent plus nombreux; on les entendait se choquer l'un contre l'autre avec un bruit sourd, et les bords de la rivière commençaient à se prendre; les arches du pont Nicolas les plus rapprochées de la terre furent d'abord obstruées, bientôt après le cours du fleuve sembla ralenti par le poids des énormes blocs de glace qu'il charriait, jusqu'au moment où se soudant l'un à l'autre ils ne formèrent plus qu'un chaos immobile, semblable à ces glaciers qui descendent des hauts sommets des montagnes vouées aux neiges éternelles.

Quatre ponts mettent en communication les deux rives du fleuve : le pont Nicolas, le pont de l'Amirauté, le pont d'Été et celui de la Liteyné. Le premier seul est en fer et en granit, les autres sont établis sur des pontons. A la première glace qui apparaît, on largue les amarres d'un côté, et cette masse énorme obéissant au courant vient tout entière se ranger sur un des bords; lorsque la rivière est définitivement arrêtée, de nombreuses escouades de soldats du génie, cassant la glace, rétablissent les ponts à leur place primitive. Mais outre ces communications habituelles, on trace sur la glace des chemins qui traversent la rivière en divers sens. De jeunes arbres verts récemment coupés servent de jalons à ces communications improvisées. On déplace quelques pierres du parapet, on établit un plancher en pente qui va du quai au niveau de la rivière glacée; la neige recouvre bientôt le tout, et les voitures sillonnent la Néva, là où quelques jours auparavant des bateaux de plaisance promenaient les oisifs, là où le commerce déployait toute son activité. Des poteaux plantés dans la glace supportent des lanternes qui commencent à briller dès que le jour disparaît; des cantonniers entretiennent ces chemins, ces rues, allions-nous dire, qui sont fréquentées nuit et jour; un pont volant, pour les piétons seulement, est établi devant la porte principale de la forteresse. Il est composé de madriers reposant sur la glace supportant un tablier de planches, et garni d'une balustrade; il est également éclairé. Ces divers travaux sont exécutés en peu de jours, — tout est prévu d'avance, — aussitôt que la surface du fleuve est devenue unie comme un marbre parfaitement poli.

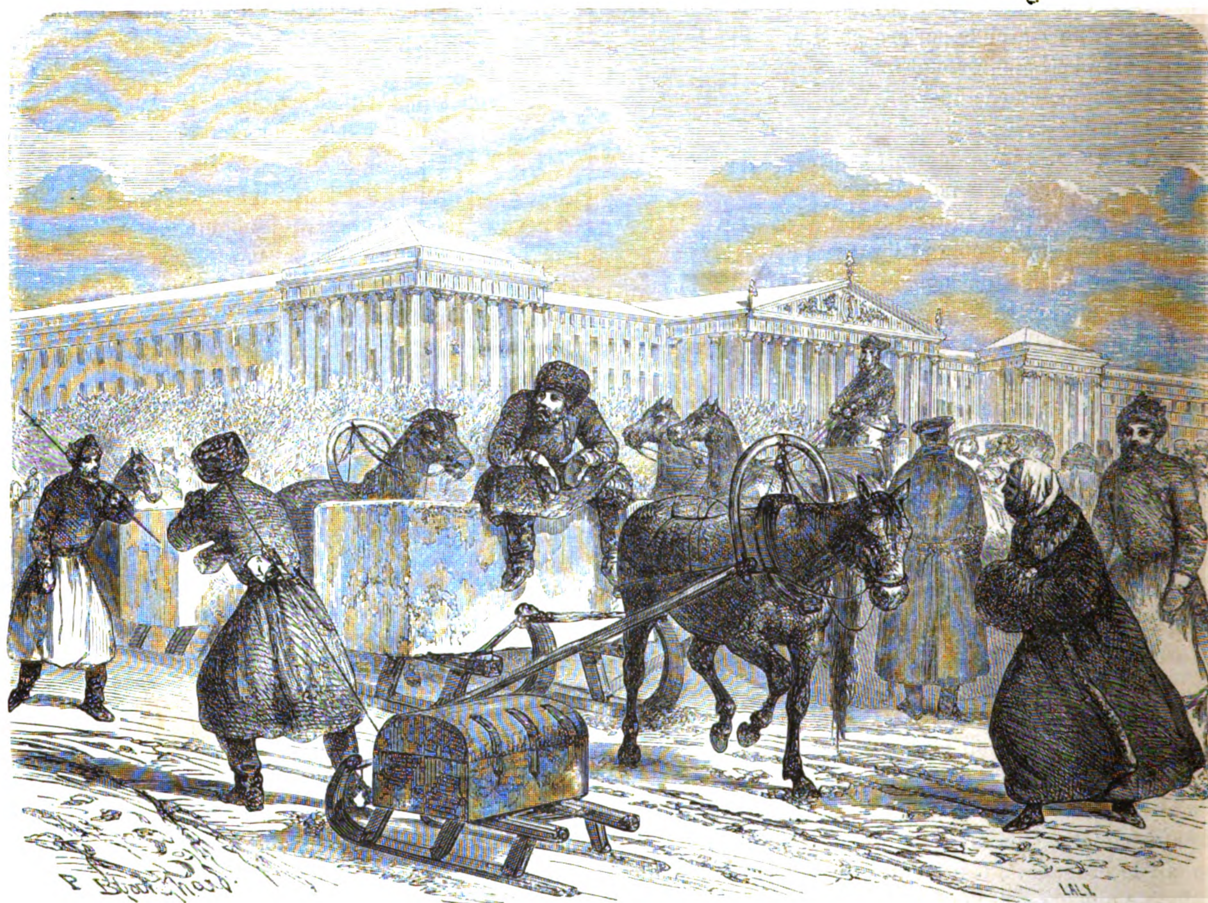
Car les anfractuosités causées par l'amoncellement des glaces disparaissent bientôt : deux causes y contribuent. Aux premiers froids succèdent des dégels successifs; on

1. Le *fortouchka* est un couple de carreaux mobiles se correspondant et placés au milieu d'un battant d'une des fenêtres. Chaque pièce d'un appartement en possède un.

1. *Dvornik*, littéralement l'homme de la cour, *dvor*. Ce sont les portiers chargés de l'entretien de la propreté des maisons. Chaque dvornik a des aides : la nuit, quelque temps qu'il fasse, il y en a un de garde sous la porte cochère. Ils doivent enlever à toute heure la neige qui tombe sur les trottoirs; ils sont armés d'un bâton ferré qu'ils doivent de temps en temps laisser retomber bruyamment sur les dalles, comme preuve de vigilance.

m'a dit que ce n'est que la septième fois que la neige est tombée que le traînage peut s'établir. Je ne les ai pas comptées, ces neiges, mais bien souvent, sorti par une gelée magnifique, je rentrais en marchant dans la neige fondue. Une autre cause vient encore aider au nivellement du fleuve : une série de vents d'ouest qui s'établit au commencement de l'hiver, refoule les eaux du golfe de Finlande sur les glaçons accumulés ; le renversement de la brise amène des froids très-vifs, les eaux ne peuvent plus s'écouler, saisies qu'elles sont par la gelée, puis la neige recouvre le tout, neige glacée, solide comme la glace qu'elle recouvre ; vienne un nouveau dégel, la circulation n'est pas interrompue sur le fleuve, les voitures ont l'air de glisser sur un miroir, elles se reflètent dans l'eau, mais le sol qu'elles foulent n'en est pas moins solide, il a environ un mètre d'épaisseur, et il faut de longues journées de chaleur pour dissoudre la croûte glacée qui recouvre la Néva. J'ai vu pendant la dernière année de mon séjour des hommes traverser le fleuve un jour où le thermomètre marquait onze degrés au-dessus de zéro à l'ombre.

Si pendant l'été on s'est occupé des nécessités qu'amène l'hiver, pendant cette dernière saison on songe à l'été. Sur les canaux, sur la Néva se forment des ateliers pour l'exploitation de la glace. Débitée en cubes d'un mètre cinquante centimètres environ de longueur,

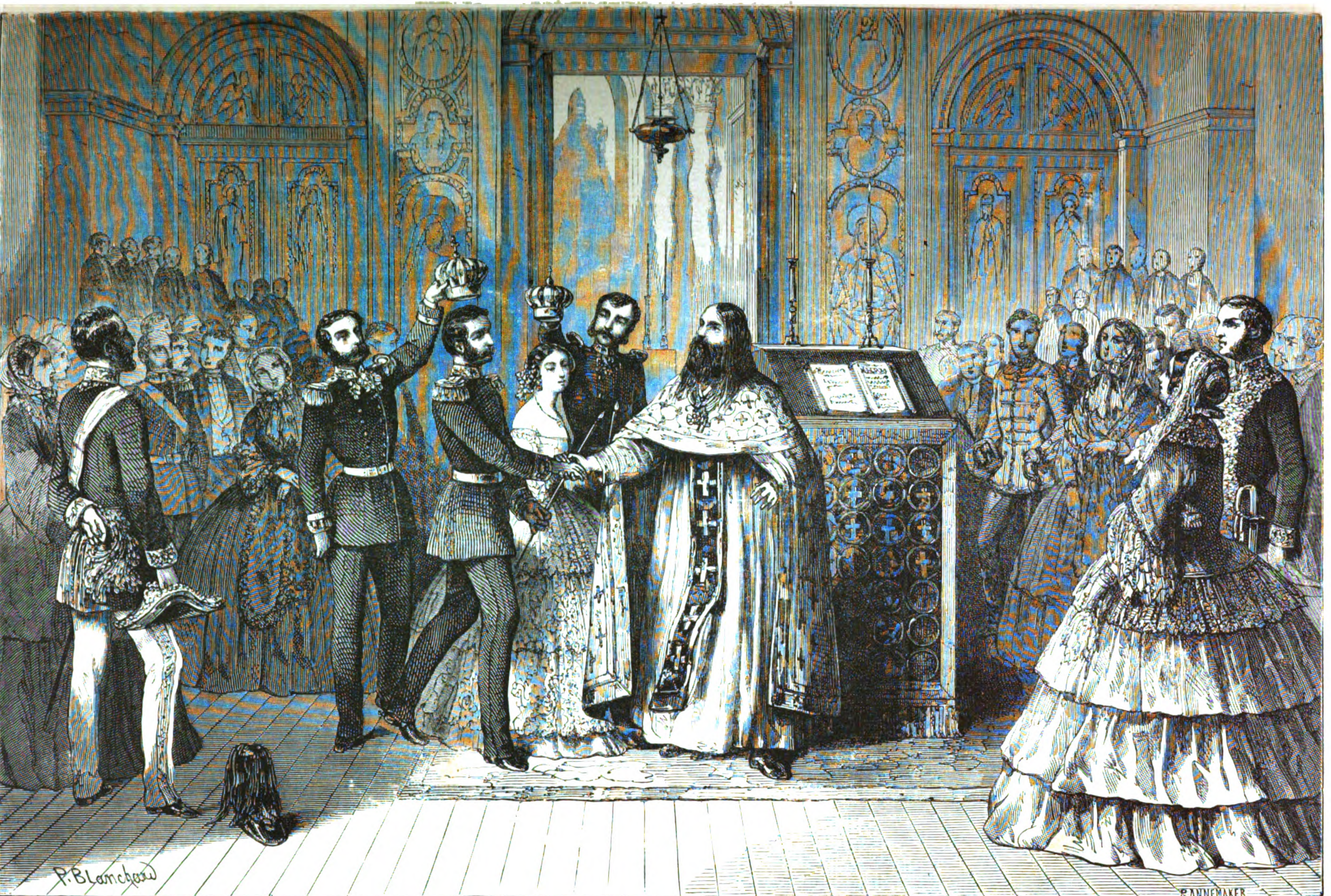


Transport de la glace. — Dessin de M. Blanchard.

elle est près du lieu de l'extraction, semblable à ces chantiers de pierre qui s'établissent près de nos monuments en construction. Bientôt arrivent ces traîneaux que le paysan russe construit lui-même si ingénieusement avec quelques coups de hache et auxquels il attelle son petit, mais patient et robuste cheval, le travail ne lui manquera pas pendant l'hiver. Il n'est pas une maison de seigneur, pas un appartement de particulier qui n'ait dans ses dépendances une cave à glace. Ce ne sont plus de longues files de voitures chargées de bois que l'on voit circuler dans les rues de Saint-Pétersbourg, elles sont remplacées par des files non moins longues de traîneaux portant chacun un de ces blocs. Le conducteur est là, assis sur la marchandise qu'il convoie, mais l'épaisseur de la pelisse de peau de mouton dont il est enveloppé le garantit suffisamment contre le contact de la glace.

Une partie en traîneau. — Un restaurant russe. — Une aurore boréale. — La vie intérieure du grand monde.

C'est ordinairement vers le 6-18 décembre que le traînage est définitivement établi ; le mois de novembre est une succession continuelle des neiges, de gelées et de dégels. Si la neige tombe en flocons épais, perpendiculairement, si elle couvre de suite la terre d'un épais manteau blanc, on peut presque affirmer qu'elle ne tiendra pas ; mais si, au contraire, chassée par le vent du nord, elle



Mariage russe. — Dessin de M. Blanchard.

tombe presque horizontalement, en flocons menus, résistants, cristallisés, si elle crie sous le pied alors qu'on la foule, oh ! alors c'est la bonne neige, celle qu'on attendait, celle qui assure les communications faciles; adieu alors au paletot, à l'incommode chapeau, il faut endosser la pelisse, il faut se couvrir la tête de la casquette ou du bonnet fourré.

La neige, la bonne neige, celle qui tient, est enfin tombée; le temps est superbe, le soleil brille dans un ciel d'une couleur opaline, sur lequel courent de légers nuages roses, la brume du matin en se glaçant a déposé sur chaque rameau des arbres du jardin d'Été ou du palais Michel une cristallisation d'une blancheur éblouissante; on les dirait couverts de poudre de diamant. La foule se presse sur les vastes trottoirs de la perspective Nevki, foule élégante dans laquelle on remarque le commode paletot gris à la fourrure d'Astrakhan des officiers de la garde impériale revenus du camp de Krasnoë-Selo, où ils ont assisté aux grandes manœuvres pendant une partie de l'été. Les calèches, les traineaux passent rapides comme l'éclair, croisant les *kibitkas*[1], attelés de trois chevaux aux harnais constellés d'ornements de cuivre étincelant. Chaudement enveloppé dans ma pelisse, je jouissais de cette fête de la nature du nord, lorsque je fis la rencontre d'un de mes amis qui me proposa d'aller à quinze verstes, sur la route de Peter-Hoff, dans un traktir fameux, à Krasnoë-Kabak, manger une *batvinia*[2]. « Je viendrai vous prendre à huit heures, ajouta-t-il, tenez-vous prêt. » La dernière idée qui me serait venue, pensais-je en moi-même, si j'étais à Paris, serait d'emmener quelqu'un à Montmorency, à huit heures du soir, à la fin de décembre, même pour lui offrir un pâté de Strasbourg. Mon hôte sait ce qu'il fait cependant, ne nous pressons pas de juger. A l'heure dite, un élégant kibitka attelé de trois vigoureux chevaux nous emportait avec une vertigineuse rapidité. Bientôt, laissant les quartiers populeux, nous entrâmes dans de longues rues désertes, tracées seulement par des murs de planches servant à enclore des terrains vagues, au milieu desquels s'élèvent, à des distances irrégulières, des maisons de bois. Mais à peine eûmes-nous franchi la porte de la ville que la scène changea. La route était bordée de chaque côté de charmants cottages entourés d'arbres. Les étoiles étincelaient dans l'azur, la lune dans son plein répandait sur tous les objets une lumière douce et transparente qui rendait plus éclatante la blancheur de la neige que semblait refléter le ciel. Aucun souffle d'air ne faisait remuer le plus petit rameau des bouleaux dont la blanche écorce brillait comme des rubans d'argent; par quelques échappées nous apercevions sur notre droite le golfe de Finlande immobile sous sa croûte glacée que recouvrait la neige, devant nous était l'espace, l'infini. Et nos chevaux semblaient avoir conscience de cette immensité, ils galopaient comme jadis dans les steppes sans limites où ils étaient nés, dévorant l'espace, et envoyant derrière eux, comme autant de projectiles, les mottes de neige détachées par leurs sabots ferrés à glace. Les cloches du *douga*[1] faisaient entendre leurs notes sonores, avertissant les paisibles traineaux de roulage de l'arrivée de cette trombe de chevaux qui aurait renversé tout sur son passage. Le conducteur, debout sur le devant du traineau, animait son attelage à voix basse; de temps en temps un *bèreguisse* (garde à vous), un peu plus accentué, avertissait un retardataire de se ranger. Chaudement enveloppé dans ma pelisse, j'avais oublié la batvinia promise, Krasnoë-Kabak; il me semblait, dans un rêve fantastique, être entrainé à travers l'espace, nager dans un océan d'éther; les chevaux, entourés de la vapeur qui s'exhalait de leur corps en sueur et de leurs naseaux, me semblaient voler à travers les nuages; et les cottages, les habitations de plaisance, les massifs d'arbres chargés de neige disparaissaient derrière nous comme autant de fantômes qui semblaient se succéder à l'évocation d'une fée.

Tout a une fin, même une vision; la mienne s'acheva devant une grande maison en bois peinte en gris[2] : nous étions arrivés à Krasnoë-Kabak. La maison vivement éclairée à l'intérieur envoyait par l'ouverture de chaque fenêtre des éclats d'une lumière rougeâtre que reflétait la neige et qui semblait embraser les arbres qui lui faisaient face. Une chaleur douce, égale, régnait au dedans, délicieux contraste avec les vingt degrés de froid que nous venions de supporter. Cette maison, cottage à l'extérieur, n'affectait pas à l'intérieur des allures de palais, mais tout y était convenable et propre, le salon était suffisamment orné et surtout parfaitement éclairé; on reconnaissait que les hôtes habituels ne devaient être ni des mougiks ni des soldats; dans un de ses angles on pouvait remarquer les saintes images, de ce style byzantin, que l'on retrouve dans l'appartement le plus splendide et jusque dans la moindre chaumière en Russie, et devant lesquelles brille une lampe toujours allumée. A peine assis, le *somovar*[3] parut sur la table escorté d'un plateau portant une théière de Chine à faire envie à un mandarin, avec une dose savamment mesurée d'un thé que le chef du Céleste-Empire n'eût certainement pas dédaigné, deux grands verres à boire et une assiette sur laquelle se trouvaient des tranches minces de citron, ainsi qu'un petit

1. Le *kibitka* est le traîneau de voyage. Il est plus vaste que celui de ville, recouvert d'une capote et attelé en troïka, à trois chevaux. A l'avant de chaque côté se trouvent deux espèces de garde-neige, faisant saillie de chaque côté pour garantir les voyageurs de celle que lancerait le pied des deux chevaux de droite et de gauche. Le cocher conduit debout.

2. La *batvinia* est une soupe au poisson, une espèce de bouillabaisse.

1. Le *douga* est cet arc de bois de forme ogivale qui est au-dessus du garot du cheval et sert à réunir le collier et les brancards. Le cheval du milieu n'a pas de traits.

2. *Krasnoë-kabak* veut dire le cabaret rouge, peut-être la maison a-t-elle été rouge primitivement; mais *krasnoë*, rouge, emporte avec soi, en russe, une idée de beauté : *krasnoë kriltso*, le perron rouge, au palais du Kreml, à Moscou, n'est nullement de cette couleur, mais c'est un des beaux details du palais.

3. *Somovar*, que l'on prononce *samavar*, est la bouilloire russe, c'est un vase au milieu duquel se trouve un cylindre où l'on met du charbon allumé. Ces vases en cuivre brillant sont généralement d'une forme charmante; on les trouve partout, même chez les plus pauvres paysans. Les plus estimés se font à Toula.

vase rempli de crème. C'est dans des verres que les hommes prennent le thé, pour les dames on le sert dans des tasses. Ce breuvage chaud, lorsque l'on vient d'être exposé à un grand froid, est le tonique le plus puissant, le plus agréable que l'on puisse désirer. La batvinia dont on me faisait fête apparut enfin. Le *kvass*[1], le *meod*[2] avaient figuré sur la table, mais furent peu après remplacés par le laffitte, — tous les vins de Bordeaux ordinaires sont du laffitte en Russie, — et le petillant vin de Champagne vint clore cette liste où la France brillait au premier rang. Je ne décrirai pas ici les côtelettes faites avec du hachis, les poissons variés que l'on nous servit, et dont le nom de la plupart m'était inconnu, à l'exception du sterlet qui justifie sa réputation de délicatesse; le repas était de beaucoup supérieur à ce que je croyais trouver là où je me figurais ne rencontrer que du pain noir[3], des œufs durs, et où le kvass, selon moi, devait remplacer les breuvages plus généreux du midi de l'Europe, de la Crimée ou du Caucase.

A notre retour, un spectacle splendide nous attendait. Peu à peu la douce clarté de la lune parut s'augmenter; du côté du nord s'élevait à l'horizon une lueur, faible d'abord, mais qui se trahit bientôt par de vifs éclats; le ciel semblait rayonner de flammes qui, d'un jaune pâle, passaient au violet clair. Je croyais voir une gloire immense d'où la foudre allait s'élancer, et la lumière augmentait d'intensité, et le ciel s'enflammait davantage. D'instant en instant, du centre du foyer lumineux s'échappait un éclair éblouissant, des météores blancs sillonnaient le ciel, mais la foudre était muette, les éclairs sans chaleur, bientôt ils devinrent plus rares, l'horizon polaire s'obscurcissait insensiblement, l'orage magnétique, l'aurore boréale avaient pris fin, et la lumière azurée de la lune régna de nouveau sur le paysage austère mais plein de poésie qui nous environnait[4].

Les restaurants sont assez nombreux à Saint-Pétersbourg, quelques-uns sont de premier ordre : Dussaut, Borrel, Vair, Donon ont acquis une réputation méritée. Leurs salons sont vastes, fort bien éclairés, et le service y est fait en grande partie par des Tatares en habit noir et en cravate blanche, bons musulmans d'ailleurs, ayant le droit de posséder un harem, parfaitement polis, quelques-uns parlant, outre le russe, l'allemand ou le français. Les repas sont généralement à prix fixe, qui varie depuis un rouble jusqu'aux sommes les plus considérables; le vin se paye toujours à part. Wolf, Dominique, le grand Vaux-Hall du chemin de fer sont également des restaurateurs en vogue. A leur suite viennent les traktirs, dans le nom desquels il me semble que l'on peut reconnaître une corruption du mot traiteur[1]. Quelques-uns de ces établissements sont tenus sur un très-grand pied; là tout est russe, bien russe; quelques-uns, sacrifiant à la mode, font endosser à leurs garçons (*tchélavek*) l'habit noir; combien mieux inspirés sont ceux qui, conservant les vieilles coutumes, n'admettent que des serviteurs aux cheveux longs séparés sur le milieu de la tête, à la tunique élégante serrée à la taille, chaussés des bottes nationales. Ces établissements sont très-fréquentés, surtout par les marchands : que de transactions se sont opérées auprès d'un somovar! le thé coule à grands flots toute la journée, thé exquis, à l'arome parfait.

Dans cet heureux séjour la nappe est toujours mise; les zakouskas, les liqueurs fortes précèdent des dîners homériques où le champagne coule comme la Néva entre ses quais de granit. C'est surtout l'hiver, alors que les marchands sibériens viennent apporter leurs métaux précieux, leurs fourrures, que ces établissements sont animés. L'or coule entre les mains de ces nababs hyperboréens avec la plus grande facilité, rien ne leur semble cher pour satisfaire leurs fantaisies, et ils passent en réjouissances le temps qui s'écoule entre leur arrivée et le long et pénible voyage qu'ils doivent accomplir pour regagner leurs foyers.

Ces établissements sont nombreux à Saint-Pétersbourg; presque tous possèdent un orgue monumental, orgue mécanique, qui fait l'admiration des habitués. Tous les traktirs cependant ne sont pas montés avec le même luxe, il y en a pour toutes les classes, pour toutes les bourses; quelques-uns ont pour habitués de modestes employés, d'autres accueillent seulement les domestiques, les paysans. Le lieu de la scène est moins beau certainement, mais dans tous on retrouve les saintes images et leur lumière constamment allumée, dans tous le thé est excellent.

La vie intérieure en Russie est large. Les appartements sont vastes et semblent réclamer un concours de visites, qui ne fait jamais défaut. L'hospitalité est sans bornes. Il est telle maison où l'on vous invite à dîner pour la forme, mais où vous êtes sûr d'être toujours le bienvenu, si vous arrivez à l'heure du repas. Les salons dorés ont conservé l'accueil de la tente. On ne dit pas que l'on a des visites, on reçoit des *gost* (hôtes). Cette vertu est générale, seulement les riches ont naturellement plus de facilité pour la pratiquer. A l'entrée d'une maison opulente, vous trouvez dès le vestibule, chauffé comme le reste de la maison, un *chvetzar*, suisse en grande livrée, tricorne sur la tête, large baudrier en bandoulière, qui vous dit si le maître ou la maîtresse de la maison sont visibles. Un valet de pied s'empresse de vous débarrasser de vos fourrures. Les escaliers sont un des grands luxes des hôtels russes, richement ornementés, garnis de plantes en tout temps. Un grand nombre de domestiques remplissent les antichambres, puis c'est une suite de salons, grands et petits, ornés générale-

1. *Krass*, espèce de bière.
2. *Meod*, hydromel.
3. *Tchorne khleb*, pain fait avec de l'orge; les paysans le préfèrent au pain blanc, et sur les meilleures tables on en sert un petit morceau à chaque convive.
4. A l'époque où parut la comète de Donati, 1859, je l'ai vue une fois, lors de son plus grand développement, apparaissant au nord-nord-est de Saint-Pétersbourg, sillonnée par des bolides qui, s'élançant de l'ouest vers l'est, semblaient la couvrir d'une grele de projectiles silencieux.

1. Dans la rue des Officiers, *Ofitzierkaya oulitza*, il y a un traktir de bas étage qui, voulant une enseigne française, a écrit sur sa porte *trakteur*.

ment de tout ce que le luxe moderne a pu inventer, de ce que les arts produisent de plus recherché. Quelques hôtels ont une galerie de tableaux, véritables musées, disposés de la manière la plus avantageuse pour faire valoir les œuvres précieuses qu'ils renferment, et où l'on trouve à côté des maîtres les plus célèbres des écoles anciennes, les productions de nos peintres, de nos sculpteurs modernes, de ceux qui ont acquis un nom. Les tableaux d'Horace Vernet, de Gudin, de Meissonnier, de Calame, etc., etc., ornent la plupart des galeries. Je ne parlerai pas ici des palais impériaux, des résidences des princes de la famille impériale dont la richesse est proverbiale ; mais il est telle galerie comme celle des hôtels Bieloselsky, Emmanuel Narichkine, princesse Zénaïde Youssoupoff, Galitzine, Lazare Lazareff et bien d'autres que l'on pourrait citer, qui possèdent des galeries qui feraient honneur à une grande ville. La maison du directeur général des postes, M. Prianitchnikoff, se distingue entre elles par une spécialité : elle ne renferme que des tableaux de peintres russes, et j'en connais parmi eux qui brilleraient au premier rang dans nos expositions. La peinture marche en Russie vers un progrès marqué ; la jeune école a des qualités réelles, et je lui reconnais un grand mérite, c'est de procéder d'elle-même, sans pour cela répudier les enseignements qu'elle doit à ses devanciers dans la carrière des arts

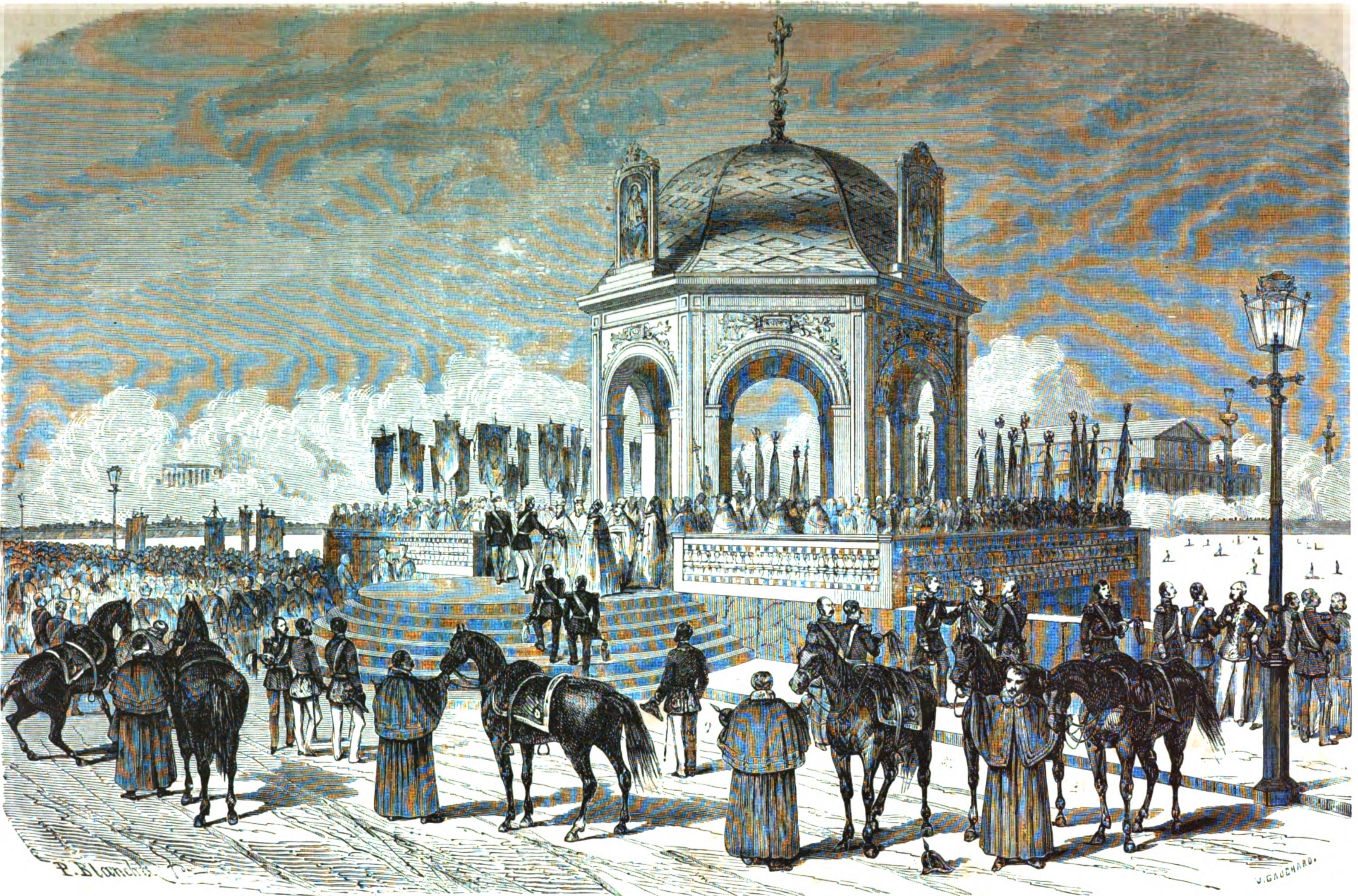


Traîneau de ville. — Dessin de M. Blanchard.

Noël et l'arbre de Noël. — Les théâtres. — Les bains. — Les églises. — Mariages et enterrements. — Le jour de l'an. — La fête du Jourdain. Un bal au palais impérial.

Nous sommes en plein hiver, une neige abondante, succédant à de nombreux dégels, a nivelé le sol. Sur toutes les routes qui aboutissent à la capitale, à toutes les villes, devrions-nous dire, se succèdent de longues files de traîneaux. Noël approche, Noël avec toutes ses joies, ses fêtes, ses festins ; depuis quelques jours le marché de la Sennaïa[1] voit s'amonceler sous ses appentis des montagnes de provisions de bouche gelées : des agneaux, des moutons, des porcs entiers, que la hache semble ne pouvoir entamer et qui retrouveront dans l'eau leur fraîcheur première ; des amas de poissons, saumons, esturgeons, sterlets, et une foule d'autres de dimensions plus modestes, que la gelée a saisis dans une dernière convulsion et qui affectent les mouvements les plus bizarres. La foule est grande, acheteurs et vendeurs semblent rivaliser d'entrain ; à chaque moment un traî-

1. La Sennaïa, le marché au foin ; son équivalent serait la halle à Paris. C'est une vaste place où se trouvent des appentis de bois pour les marchands ; on y dresse également des tentes en toile, et, pendant les grands marchés de l'hiver, les poissons de petites dimensions sont disposés en vastes amas à l'air libre. Les paysans venus de petite distance ne déchargent pas leurs traîneaux qui leur servent de boutiques.



Yordann (Bénédiction des eaux) — Dessin de M. Blanchard.

neau se fraye un chemin à travers la foule; il porte, à côté de la ménagère, un mouton aux pattes roidies, braquées en avant, un veau tout entier, ou l'un de ces poissons pantagruéliques qui semblent destinés à rassasier une caravane affamée. Il ne faudrait pas croire cependant que dans les grands froids la consommation se compose entièrement de denrées gelées. La viande fraîche se trouve en abondance, et il est facile de se procurer du poisson vivant dans les bateaux établis sur les canaux pour ce genre de commerce.

Il est un autre marché, celui-ci élégant, qui annonce la veille de Noël. Cette fête de Noël, l'arbre de Noël, est un usage allemand qui s'est introduit en Russie. Dans les jours qui précèdent cette solennité de l'Église, on ne rencontre dans les rues de Saint-Pétersbourg que des arbres ambulants, on croirait voir la forêt de Birnam évoquée par les sorcières de Macbeth. Ce marché éminemment temporaire se tient devant le Gostinoï-Dvor[1]. Des milliers de jeunes arbres verts coupés au ras du sol sont amenés des forêts qui avoisinent Saint-Pétersbourg, la consommation en est immense, il n'est pas de famille qui ne sacrifie à cet usage. Le 24 décembre au matin, la façade du monument semble entourée de bosquets verdoyants; le soir il n'y a plus rien, et toute la journée on a vu les voitures de l'aristocratie, le traîneau du prolétaire se retirer chargés de leur vert butin.

Si maintenant nous nous transportons dans un de ces salons élégants dont nous avons parlé, nous y trouverons une famille réunie, quelques amis intimes étrangers à la ville, quelques célibataires; ceux-là seulement qui n'ont pas d'intérieur seront invités. Depuis le matin un salon, assez souvent la galerie des fêtes, a été interdit à la curiosité des enfants. Ces belles jeunes filles, ces officiers nouvellement promus, ces jeunes garçons revêtus de la chemise et des bottes de l'ancien costume russe ou de l'uniforme d'un des établissements d'éducation de la couronne, pépinières où se recrutent les maréchaux et les ambassadeurs, ils sont là tous, attendant avec impatience le moment où le fameux « Sésame, ouvre-toi! » sera prononcé. Cette porte s'ouvre enfin, tous se précipitent, les grands parents sourient, se rappelant les émotions qu'ils éprouvaient jadis à pareille époque.

Ce salon, objet de tant de convoitises, est brillamment éclairé; au centre se trouve une immense table où s'élève majestueusement le fils des forêts, quelquefois deux autres lui servent d'acolytes. Chacune de ses branches porte un petit cierge allumé, lustre charmant qui fait souvenir du printemps et de ses joies; à chacun de ses rameaux est attaché un bonbon, quelques grains de raisins, ou des oranges qui pendent semblables aux fruits du jardin des Hespérides. La table est couverte d'albums, d'écrins, de tableaux, de meubles précieux, d'œuvres d'art de toute espèce, de livres richement reliés, de jouets pour les enfants; sur un chevalet se dressera, à côté, le portrait du maître de la maison fait par Zarenko, ou une de ces scènes de sport russe que Svertchkoff excelle à reproduire; des aquarelles de Timm de Zichy, des pastels de Robillard complètent cette série de présents. Personne n'a été oublié, chacun se dirige vers le lot qu'il sait devoir lui appartenir. Quand le premier moment d'admiration, de surprise est passé, on se dirige vers les parents pour embrasser respectueusement leur main, mais leurs bras s'ouvrent et de douces étreintes succèdent à ce que l'usage avait exigé.

Les groupes se forment, chacun admire ou fait admirer aux autres le lot qui lui est échu. Bientôt le somovar fait son apparition; puis arrivent les déserteurs d'autres arbres de Noël, le salon se remplit, et quelquefois un joyeux quadrille termine cette fête qui inaugure les grandes réceptions où le luxe princier des seigneurs se montrera dans tout son éclat.

Outre les hôtels, les restaurants, les traktirs, on trouve à Saint-Pétersbourg de bonnes pensions, les unes allemandes, d'autres françaises, où l'on peut rencontrer la vie de famille; généralement situées dans les beaux quartiers, au centre de tout, elles sont une précieuse ressource pour l'étranger qui peut y retrouver comme un reflet de la patrie.

Les théâtres de Saint-Pétersbourg sont nombreux et dignes d'une grande capitale. Comme importance, celui de l'Opéra l'emporte sur tous les autres. Un luxe bien entendu règne dans la salle, et comme mise en scène, comme richesse de décoration, ce théâtre n'a rien à envier à ses analogues de Paris ou de Londres; on sait d'ailleurs que les plus grands noms dont s'honore la scène italienne s'y sont fait entendre. Sur la perspective Nevski, dont il est séparé par un vaste square orné d'arbres, s'élève le théâtre Alexandra, c'est là le théâtre russe par excellence; la comédie, le drame, la tragédie y alternent avec l'opéra. Il est facile de comprendre qu'il soit le moins fréquenté des étrangers. Le monument est beau, la salle vaste et bien distribuée. Le théâtre Français ou la salle Michel, comme on le nomme, est le plus petit de tous; situé sur la vaste place qui règne devant le palais du défunt grand-duc Michel, frère de l'empereur Nicolas I[er], rien ne le distingue à l'extérieur des autres maisons de la place, toutes, à l'exception d'une, la maison Lazareff, construites sur le même plan. On sait que ce théâtre se recrute de nos acteurs de premier ordre, et qu'il est peu de nos artistes aimés du public à qui les offres les plus séduisantes n'aient été faites; on sait aussi que beaucoup ont accepté. Le théâtre du Cirque, placé vis-à-vis de celui de l'Opéra, et que l'on pourrait croire occupé par des chevaux, est-ce en souvenir du mot de Charles-Quint? sert aux représentations des acteurs allemands, *habent sua fata*. Ce théâtre a subi des fortunes diverses : d'abord, comme son nom l'indique, il y existait un manége, où les écuyers les plus intrépides, les clowns les plus disloqués venaient faire admirer leur adresse, où les épopées militaires se représentaient avec un grand luxe. Ce spectacle ne répondit pas aux espérances que l'on avait conçues. Le manége devint un par-

1. Le Gostinoï-Dvor est un vaste bazar situé sur la perspective Nevsky.

terre vaste et commode, avec des stalles confortables, et le théâtre allemand y trouva une salle digne de le recevoir. Pendant l'hiver de 1858 à 1859, un acteur américain, mulâtre, fils d'un ministre protestant, et ne parlant qu'anglais, vint y donner des représentations; interprète de Shakspeare, cet acteur nommé Alridge s'est avisé d'un moyen ingénieux pour pouvoir jouer partout dans sa propre langue. Ici ses interlocuteurs lui parlaient allemand, il répondait en anglais. Je ne doute pas qu'il n'en fit autant avec toutes les autres langues de l'Europe. Le succès du reste couronna ses efforts ingénieux, mais ses représentations furent interrompues par un événement funeste. Le théâtre devint la proie des flammes pendant une des nuits du carnaval, et lorsque le signal fut donné, l'incendie avait fait de tels progrès, que, malgré la proximité du canal qui le limite d'un côté, les secours furent insuffisants, et quelques heures après il ne restait plus de cette salle élégante que les murs calcinés. Peu de temps après cet événement, les ouvriers étaient à l'œuvre, et l'année ne s'est pas écoulée sans que, nouveau phénix, ce théâtre ne renaquît de ses cendres plus solide et plus élégant que son devancier.

Il existe devant les monuments dont la destination amène un grand concours de voitures, qui doivent stationner pendant les longues soirées froides de l'hiver, des kiosques couverts dans lesquels on allume de vastes foyers. Le palais impérial, les théâtres en sont pourvus. De grands bûchers y sont allumés, les cochers à tour de rôle, laissant leurs chevaux à la garde d'un compagnon, peuvent de temps en temps ranimer, près de ces foyers ardents, leurs sens engourdis.

Le bain de vapeur est, en Russie, non un objet de luxe, un usage de propreté, mais une véritable nécessité. Toutes les classes de la société en usent avec une grande régularité. Ces établissements hygiéniques occupent de vastes espaces. Il y a trois classes d'étuves, l'une où l'on ne paye que trois kopeks (douze centimes), une autre dont le prix est de quinze kopeks (soixante centimes); dans les deux premières on se baigne en commun. Les femmes ont, bien entendu, leurs étuves séparées. Dans la troisième on est seul, mais la disposition intérieure est la même, la vapeur s'obtient au moyen de plaques de fer chauffées sur lesquelles on jette de l'eau qui se vaporise immédiatement, au fond de la salle s'élèvent des gradins de bois, où chacun peut en s'élevant trouver le degré de chaleur qu'il peut supporter. Ces dernières étuves sont ornées avec goût, avec luxe même; on entre d'abord dans un premier salon assez vaste, garni d'un épais tapis, de glaces, de meubles ornés; c'est là qu'on se déshabille, là qu'on se reposera après le bain; dans une seconde salle se trouve une baignoire, puis enfin on entre dans l'étuve brillamment éclairée pendant les longues soirées d'hiver. Deux fois par semaine les étuves sont fermées, mais les bains d'eau douce sont toujours prêts. C'est surtout le samedi et pendant l'hiver que ces établissements sont fréquentés; par tous les aboutissants on voit affluer de longues lignes de mougiks, de femmes, de soldats, chacun un paquet sous le bras, renfermant, outre le linge dont ils comptent se revêtir, des poignées d'une étoupe à larges brins dont ils se frictionneront. On m'a cité tel de ces établissements qui recevait, chaque samedi, plus de quatre mille visiteurs, et ces établissements sont nombreux à Saint-Pétersbourg.

Il y a à Saint-Pétersbourg un grand nombre d'églises; outre les deux cathédrales de Kazan et d'Isaac, on compte de nombreuses paroisses, et chaque régiment de la garde possède une église qui lui est attitrée; les cérémonies s'y font avec pompe. Il n'y a qu'un seul autel, élevé de quelques marches, séparé du public par une cloison nommée l'Iconostase, percée de trois portes et ornementée généralement avec goût, souvent avec luxe. Il est inutile d'ajouter que pendant l'hiver elles sont admirablement chauffées. L'usage des messes basses n'existe pas et la grand'messe est accompagnée de chœurs qui chantent sans instruments, avec une justesse remarquable, où l'on rencontre des voix qui feraient la fortune de plus d'un théâtre. Les chantres de la chapelle de l'Empereur jouissent d'une réputation incontestée et justement méritée. Les ornements sacerdotaux aux couleurs vives et brillantes, rehaussés d'or, accompagnent dignement les barbes et les longs cheveux séparés sur le sommet de la tête des desservants; ainsi qu'en Espagne, dans les temples catholiques, il n'y a ni chaises ni bancs dans les églises du rite grec de Russie ; et les génuflexions des fidèles sont nombreuses, plus nombreux encore les signes de croix, que l'on fait même en passant devant les portes des églises; il n'est pas jusqu'aux cochers qui, tout en guidant leurs chevaux, ôtent leur chapeau et se signent, mais cela sans ostentation ; on reconnaît une croyance sincère.

Le mariage en Russie est un acte purement religieux; la cérémonie est touchante et conserve des traditions des anciens temps; il se fait généralement le soir. Le père ni la mère de la mariée ne doivent y assister[1], retenus qu'ils doivent être à la maison par la douleur que leur cause l'enlèvement de leur fille chérie. Ils sont représentés, à l'église, par des délégués qui prennent le nom de père et mère assis. A quelque distance, devant l'Iconostase, sur un large tapis, se dresse un pupitre où se trouve le livre saint. Excepté l'échange de l'anneau, l'exhortation aux nouveaux époux, la cérémonie m'a paru différer entièrement de celle en usage parmi les catholiques. Chaque époux est assisté d'un garçon d'honneur; de temps en temps s'élèvent les voix du chœur; à un certain moment, chacun des conjoints prend de la main gauche un cierge allumé, le prêtre leur met la main droite l'une dans l'autre, et prenant à son tour les deux mains réunies, il entraîne les époux en leur faisant faire trois fois le tour du pupitre; les garçons d'honneur les suivent tenant élevée au-dessus de leur tête, mais sans la toucher, une couronne d'argent; tout est symbole dans la religion grecque. Lorsque la cérémonie est terminée, les garçons d'honneur soutenant sous le bras la

1. On commence à se relâcher sur ce point.

nouvelle épouse, lui font monter les marches qui conduisent à l'Iconostase dont les portes sont restées ouvertes [1] et le sanctuaire brillamment illuminé, puis après les génuflexions obligées, la conduisent donner un baiser aux saintes images, mais sans pénétrer dans l'intérieur; où les femmes ne sont pas admises. Le lendemain, les nouveaux époux vont ensemble à la messe, mais alors ils sont confondus avec le reste des fidèles.

Les enterrements sont aussi l'objet d'un grand déploiement de pompe. Le cercueil, d'une forme élégante est orné de passementeries, de clous et de poignées d'or et d'argent, recouvert à moitié d'un tapis d'une étoffe précieuse dont ces métaux forment le tissu [2]. Le cortége est précédé par une longue suite d'hommes portant des lanternes. Le char funéraire est découvert, à deux ou plusieurs chevaux, suivant la fortune ou le rang du décédé. Parfois le cercueil est porté à bras, soit que la haute position sociale du défunt leur ait acquis un grand nombre de clients, soit, s'il dirigeait un grand établissement, par ceux qui furent ses subordonnés ou ses obligés : dans ces deux cas, chacun se fait un devoir de supporter le corps, ne fût-ce qu'un moment. Le chemin que doit parcourir le cortége est semé de branches d'arbres verts; un nombreux clergé l'accompagne, et la prière descend encore sur la tombe. Lorsque les dernières cérémonies sont accomplies, l'assistance se transporte dans une maison attenante au cimetière ou un repas funéraire est préparé; le festin se prolonge assez longtemps, il est toujours abondant, recherché même, du moins ceux auxquels j'ai assisté, chacun peut y prendre part, et je ne voudrais pas répondre que tous les convives eussent personnellement connu ceux auxquels je rendais les derniers devoirs. Les femmes, du reste, accompagnent leurs morts jusqu'à la demeure dernière, presque toujours elles font cette longue route à pied; les cimetières sont situés à grande distance du centre de la ville, et la nécessité aidée de la tradition explique ces funèbres agapes.

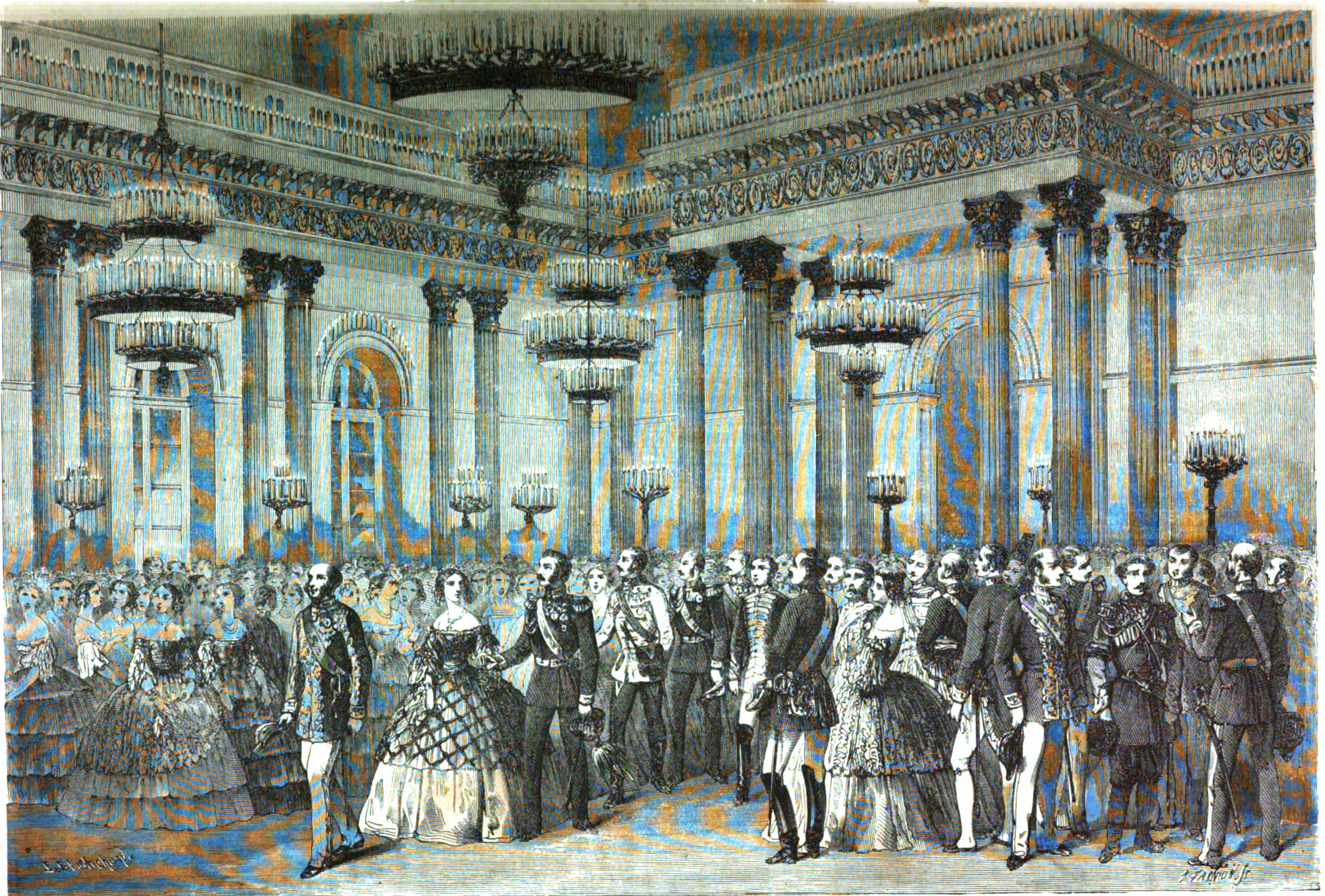


Un traktir ou cabaret. — Dessin de M. Blanchard.

Deux fois j'ai vu l'empereur suivre à cheval le convoi de deux vieux serviteurs; l'un était un général, fils naturel du grand-duc Constantin Pavlovich, l'autre avait été grand veneur, une des grandes charges de la couronne; leurs noms m'échappent. Il était touchant de voir le maître absolu de tant de millions d'hommes rendre hommage à cette égalité qui commence au tombeau en se mêlant à la foule qui suivait ceux que la mort avait frappés, et le respect que l'on témoignait à ceux qui n'étaient plus était augmenté par la présence du souverain qui s'associait à cette funèbre cérémonie.

1. Pendant la messe les portes s'ouvrent et se ferment plusieurs fois; elles se ferment notamment au moment de la consécration.

2. Ces tapis appartiennent de droit à l'église.



Bal à la cour. — Dessin de M. Blanchard.

Le premier jour de l'année est, comme celui de Noël, consacré aux visites, et n'a rien d'ailleurs qui le distingue des autres. Il n'en est pas de même de l'Épiphanie; c'est une grande fête dans l'empire de Russie. Dans les villes, dans les bourgs, dans les moindres villages, là où il y a un prêtre et un cours d'eau, ces dernières sont bénites. Cette fête, nommée Yordann en souvenir du Jourdain, se célèbre à Saint-Pétersbourg avec grand éclat. Sur le bord de la Néva, devant le palais, on élève sur la glace un temple richement orné et élevé de plusieurs marches au-dessus du niveau du quai. Le plancher en est interrompu au centre, juste au-dessus d'un trou fait dans la glace laissant apercevoir l'eau limpide du fleuve. Ce jour-là toute la cour, les aides de camp de l'empereur se réunissent dans les riches appartements du palais; une messe solennelle est célébrée par le métropolitain de Saint-Pétersbourg et Novgorod dans la magnifique chapelle, où retentissent les voix sans égales des chantres. Tous les grands dignitaires de l'Église y assistent revêtus de leurs plus beaux ornements; mais avant de décrire le grand spectacle qui va suivre, il est bon de dépeindre le théâtre où il va s'accomplir. Le palais de l'Empereur, vaste et imposant monument, s'élève sur la rive gauche de la Néva; la façade du nord en est séparée par le quai de la Cour, en amont du fleuve; ce quai est bordé par l'Ermitage, la caserne monumentale des Préobrajensky, de superbes hôtels parmi lesquels on remarque la demeure du grand-duc Michel, frère de l'empereur, et se termine au palais de Marbre, splendide résidence du grand-duc Constantin Nicolaëvitch. Une place, un boulevard séparent en aval le palais impérial des immenses bâtiments de l'Amirauté au-dessus desquels s'élève une flèche aiguë d'une hauteur considérable. Devant la façade méridionale du palais une place demi-circulaire au centre de laquelle se dresse la colonne monolithe élevée à la mémoire de l'empereur Alexandre Ier, le sépare des bâtiments des ministères qui forment hémicycle; au centre une arcade d'une grande portée surmontée d'un quadrige établit la communication avec les quartiers principaux de la ville. A la continuation de cette place, devant la façade sud de l'Amirauté, se trouve l'immense place du même nom, bornée d'un côté par le boulevard qui règne autour du monument, et de l'autre par des constructions grandioses au nombre desquelles on remarque le ministère de la guerre. La place de Saint-Isaac vient à la suite : d'une superficie plus considérable encore, son périmètre est tracé par l'église splendide qui lui donne son nom, par le palais du Sénat et la troisième façade de l'Amirauté. Au centre, dominant le fleuve, la statue colossale de Pierre le Grand semble encore commander à cette Néva qu'il a domptée. Sur la rive opposée devant le palais de Marbre se dresse la sombre forteresse de Saint-Pétersbourg d'où jaillit la flèche aiguë de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, qui renferme les tombes des souverains de Russie de la dynastie des Romanoff. Devant le palais impérial, le fleuve, après avoir baigné le pied du quartier dit le vieux Saint-Pétersbourg, se divise en deux branches enserrant entre ses bras l'île de Basile, *Vassili-Ostroff*, siége du commerce le plus actif. A cette pointe s'élève la Bourse et ses deux colonnes rostrales, puis cette longue ligne de monuments va se perdre dans la brume que forme l'éloignement.

Dès le matin, les trois places géminées sont occupées par la garde impériale formée en masses compactes. Si le thermomètre n'accuse que cinq degrés[1] au-dessous de zéro, les troupes sont revêtues de leurs brillants uniformes; si le froid est plus intense, elles sont couvertes de la solide capote grise que porte toute l'armée, infanterie et cavalerie. L'année où j'assistai à cette magnifique cérémonie, l'hiver avait tardé à s'établir, depuis quelques jours seulement il semblait assuré; une neige étincelante recouvrait la terre, le ciel était clair, brillant, nuancé de teintes roses, le froid se montrait clément. Les troupes dans leur plus belle tenue, irréprochable, recouvraient de leur masse compacte le vaste espace. A l'issue du service divin, la cour se forma en procession sur deux rangs, les huissiers et les gens de service en avant, les moins qualifiés de la cour venaient ensuite, suivis des charges puis des grandes charges de la couronne, précédant le groupe brillant où se trouvent l'empereur entouré des grands-ducs ses frères, des ministres, celui de la maison de l'empereur près de sa personne, de ses aides de camp généraux, des généraux de sa suite, de ses aides de camp, de ses pages; le clergé, les hauts dignitaires de l'Église, les chantres marchant en tête, précédés ou accompagnés de bannières aux vives couleurs. Tout le monde a le casque ou le chapeau à la main[2]. Ce cortége, éblouissant d'or, de diamants, de broderies, traverse à pas lents les splendides appartements, la cour d'honneur, se dirigeant, en faisant le tour du palais à l'extérieur, vers le lieu où s'accomplira la cérémonie sainte. Le souverain, les membres de la famille impériale, quelques généraux sont à cheval, et mettent pied à terre près des marches, recouvertes de tapis, qui donnent accès au monument, près duquel sont groupés les drapeaux de la garde, les bannières de la procession. Là, lorsque l'empereur et sa suite ont pris place à l'intérieur, la cérémonie commence; elle est accompagnée des chants mélodieux de l'Église grecque orthodoxe. Le métropolitain appelle la bénédiction de Dieu sur les eaux qui jaillissent dans toute l'étendue de l'empire, qui fécondent les champs; et, prenant la croix sainte, il la plonge dans le gouffre béant au fond duquel apparaît l'eau limpide du fleuve. A ce moment le canon fait entendre sa voix de bronze, un nuage de fumée enveloppe les quais, le palais; chacun veut toucher de ses lèvres cette eau bénite, la foule est grande là où une fissure dans la glace permet d'en puiser[3]; les troupes agenouil-

1. Réaumur; 6° 2/10e cent.

2. Quelque temps qu'il fasse, personne n'a ni surtout ni fourrures, et jusqu'à la fin de la cérémonie on reste tête nue.

3. L'année d'auparavant, j'assistai à Tiflis à la même cérémonie. Il faisait douze degrés de chaleur, et la rivière, le Koura, était couverte de fidèles qui y entraient tout entiers, ou avec leurs chevaux, et les bords étaient littéralement assiégés de gens, hommes et femmes, qui venaient puiser cette eau dans tous les vases possi-

lées présentent les armes; et la Néva est là calme, glacée, immobile au milieu de l'animation que présentent ses bords.

La fête militaire succède aux pompes de la religion. L'empereur remonte à cheval, et suivi d'un brillant état-major, passe devant le front de chaque régiment; il est accueilli par de frénétiques *hourras*, puis, venant se placer devant la porte du palais, vis-à-vis la glorieuse colonne Alexandrine, il assiste au défilé des troupes qui passent devant lui en l'acclamant de nouveau. C'est en ce jour que l'on peut admirer ces militaires d'élite, ces hommes choisis un à un selon le régiment auquel ils doivent appartenir; cette cavalerie dont chaque cheval est digne d'être monté par un général, cette uniformité dans la couleur de leur robe. C'est encore alors que l'on peut remarquer la régularité des mouvements, la précision des manœuvres. Ce qui frappe surtout l'étranger, au milieu de cette magnifique garde impériale, c'est l'escorte particulière de l'empereur[1], aux costumes asiatiques, aux chevaux relativement petits, mais pleins de feu. L'empereur ne se retire que lorsque le dernier peloton a défilé devant lui, que la dernière acclamation s'est fait entendre.

Le lendemain de cette belle fête, bien enveloppé de fourrures, assis dans un traineau glissant légèrement sur le sol glacé, par une de ces splendides soirées d'hiver où la neige étincelle comme des diamants aux rayons de la lune, je me dirigeais vers le palais. Semblables à des ombres silencieuses, de toutes parts affluaient vers le même lieu d'élégants équipages, aux chevaux fougueux, et le bruit de leurs pas était amorti par le blanc linceul qui recouvrait la terre. De toutes les fenêtres du palais s'échappaient des torrents de lumière, saisissant contraste avec la douce clarté bleue que tamisait le ciel. En pénétrant dans le palais, je fus ébloui : une nuée de valets de pied, d'huissiers, revêtus de livrées d'une richesse et d'une élégance suprême, s'échelonnaient le long des escaliers, garnissaient les antichambres. Les trois mille invités arrivaient successivement. Quelles toilettes! que de perles, de rubis, de diamants! Il me semblait comme dans ce conte de fées voir réunies toutes les richesses de la terre. Les uniformes étincelant de broderies étaient constellés de décorations; tous les grands noms dont s'honore la Russie avaient là des représentants; le corps diplomatique, au grand complet, se réunissait près de la porte par où devait entrer le souverain. En face, les dames, semblables à une de ces palissades de camélias où les fleurs recouvrent les feuilles, formaient un groupe aux couleurs chatoyantes, où l'éclat des yeux le disputait à celui des pierreries. L'immense salle Blanche[1], dont l'éclairage était féerique, se remplissait à vue d'œil, lorsque la porte du fond s'ouvrit, et l'empereur fit son entrée, donnant la main à l'impératrice, précédé par le grand maréchal de la cour, comte Chouvaloff, suivi des grands-ducs, ses frères, de Mmes les grandes-duchesses, du comte Adlerberg, ministre de la maison de l'empereur; de quelques dames, du chambellan de service et des aides de camp. L'empereur avait revêtu l'uniforme des hussards de la garde; quant à l'impératrice et à Mmes les grandes-duchesses, tout ce que l'imagination peut rêver de plus riche et de plus élégant formait la toilette de ces belles princesses, qui semblaient porter sur elles les trésors de Golconde et de Visapour.

La polonaise[2] commença immédiatement, et sitôt après les quadrilles se formèrent. Deux orchestres, placés dans une galerie supérieure, exécutaient les airs de danse les plus nouveaux. Il faut avoir vu exécuter la polka, la mazurka sur leur sol natal pour se faire une idée de la grâce de ces danses nationales; les *lanciers*, alors dans toute leur nouveauté, alternaient avec elles. Les grands-ducs semblaient s'être érigés en maîtres de cérémonies; c'étaient eux qui organisaient les quadrilles, qui les guidaient dans leurs passes variées. L'empereur se promenait de groupe en groupe, s'entretenant avec affabilité avec ceux qui les composaient. Le bal était alors dans tout son éclat, mais bientôt ce vaste salon devint désert: l'heure du souper était arrivée.

Le couvert était dressé dans une immense salle ou plutôt une longue galerie nommée salle Nicolas[3], éblouissante de lumière; au centre se trouvait la table impériale couverte de vaisselle d'or massif, de surtouts fabuleux. Une palissade de hauts camélias en fleurs servait de fond à ce riche tableau; trois rangées de tables régnaient le long de la galerie; l'une d'elles était recouverte du surtout que l'empereur Nicolas avait acheté à Londres au prix d'un million. C'était celle destinée au corps diplomatique; M. Jean Tolstoï, ministre adjoint des affaires étrangères, en faisait les honneurs. Sur les autres, on pouvait voir les progrès que l'art de l'orfévrerie avait accomplis depuis le règne de l'impératrice Catherine II. Les produits les plus estimés de Sèvres et des manufactures de Saxe complétaient ce merveilleux ensemble, qu'accompagnaient quatre immenses dressoirs couverts de plats d'or et d'argent ciselés, où le fini du détail se disputait à la matière. Une nuée de maîtres d'hôtels, à l'habit écarlate galonné d'or, de valets de pied à la livrée impériale, accomplissaient le service avec célérité et sans confusion. L'impératrice et quelques hauts dignitaires, quelques dames désignées d'avance prirent place à la table impériale. L'empereur parcourut un moment le salon, puis s'assit à une place qu'il trouva vacante. Quelque

bles. On m'a assuré, je ne l'ai pas vu, que dans les campagnes les paysans font un trou dans la glace pour se plonger dans cette eau nouvellement bénite.

1. Elle se compose de deux cents hommes du Caucase; vingt-cinq Géorgiens, vingt-cinq Lesghiens, vingt-cinq hommes du Daghestan, et autant de la province d'Erivan, plus cent Cosaques à la tunique écarlate. Chaque peloton de vingt-cinq hommes porte le riche costume du pays auquel il appartient, et l'on remarque surtout le peloton revêtu de la cotte de mailles et du casque. Lorsque je vis ces magnifiques escadrons, les vingt-cinq Géorgiens étaient tous princes, *knias*.

1. C'est le nom de la salle où se donnent les grandes fêtes. Elle est revêtue de stuc blanc, et toute l'ornementation est dorée.

2. La polonaise est plutôt une promenade qu'une danse à laquelle presque tout le monde prend part.

3. Ce nom provient d'un portrait équestre de l'empereur Nicolas Ier, qui orne ce salon.

lieu qu'il occupât, c'était certainement la place d'honneur. Le menu des festins du lord-maire de Londres, que le *Times* enregistre complaisamment dans ses colonnes, peut seul donner une idée de la délicatesse de ce souper, où tous les invités furent admis, et la musique des régiments Préobrajensky et Pavlovsky firent entendre, pendant tout le temps du repas, de joyeuses mélodies.

A compter de cette belle fête, qui inaugurait d'une manière si brillante les plaisirs de l'hiver, elles se succédèrent avec fréquence dans les hôtels princiers de l'aristocratie. Je voudrais pouvoir les raconter toutes : mais celles qui m'ont le plus frappé par leur éclat furent un bal chez M. Emmanuel Narichkine, un concert chez le comte Orloff Dawidoff, et l'inauguration des salons du prince Galitzine. Le carnaval vint donner un nouvel essor à ces fêtes, qui se terminèrent par celle que Mme la grande-duchesse Marie-Nicolaevna donna dans son magnifique palais. A peine le dernier coup de minuit du dimanche gras[1] avait-il sonné que, semblables à la Cendrillon du conte des fés, les belles danseuses s'enveloppant de leurs chaudes fourrures, regagnèrent leurs équipages : le carême et ses austérités régnait désormais en maître dans toutes les familles de l'empire russe



Entrée d'un bain du samedi. — Dessin de M. Blanchard.

Et la neige recouvre toujours le sol, et la Néva est toujours emprisonnée sous sa voûte glacée. Les arbres dépouillés courbent encore leurs branches sous l'effort puissant des brises froides envoyées par le pôle. Bientôt la neige tombe plus abondante en flocons épais ; les vents du couchant, si longtemps enchaînés, reprennent leur empire : le mois de mars est arrivé. Les nuits sont froides encore, mais, dans la journée, le soleil fait sentir son influence chaque jour croissante, la terre se débarrasse de son linceul glacé, les bourgeons que le froid emprisonnait essayent de percer l'écorce des tilleuls, et le promeneur un matin aperçoit, au lieu de la surface immobile de la Néva glacée, ses eaux bleues et limpides qui se rident doucement en reflétant les rayons d'un soleil radieux.

P. Blanchard.

1. Le carême commence le lundi dans le rite grec.



Vue de Port-Famine. — Dessin de E. de Bérard d'après l'atlas de Dumont d'Urville.

JOURNAL D'UN VOYAGE AU DÉTROIT DE MAGELLAN
ET
DANS LES CANAUX LATÉRAUX DE LA CÔTE OCCIDENTALE DE LA PATAGONIE,

1856-1859. — TEXTE INÉDIT.

AVANT-PROPOS.

Les rivages du détroit de Magellan, les ressources qu'ils présentent, les conditions climatériques, les peuplades qui les habitent ou qui les fréquentent, sont encore de connaissance peu vulgaire, surtout en France. En vain la marine royale d'Angleterre en a-t-elle fait une investigation minutieuse, au point de vue hydrogra-

phique du moins, les précieux renseignements qu'elle nous a fournis ne sont connus que de nos marins, qui ne s'intéressent d'ailleurs qu'aux données susceptibles d'éclairer leur marche dans ces périlleuses régions.

De l'ignorance ou des fausses idées dans lesquelles nous vivons à l'égard d'une des plus intéressantes contrées de l'univers, il faut accuser le peu d'intérêt qu'on attache en France aux études géographiques et les relations mensongères ou du moins entachées d'exagération, que nous ont léguées les navigateurs[1]. Combien de nos compatriotes croient encore aux Polyphèmes qui sur les rivages magellaniques menacent la vie du navigateur imprudent ou malheureux! Combien y en a-t-il qui considèrent le climat de ces contrées comme extrêmement rigoureux, qui se figurent d'ailleurs un sol aride, brûlé d'un côté par des volcans en ignition et de l'autre couvert de neiges et de glaces!

Ce défaut de connaissances positives et surtout vulgaires (car il n'est pas question des érudits que je n'ai aucunement la prétention d'instruire), ces préjugés répandus dans les masses, m'ont fait penser qu'il pourrait être utile de mettre sous les yeux du public un récit simple et fidèle d'un double voyage dans le détroit de Magellan. Il n'y faut pas chercher une œuvre littéraire où l'imagination aurait sa large part; c'est un simple journal de voyage qui n'a que la prétention d'être véridique.

Après le passage du détroit de Magellan, je conduirai le lecteur à travers le labyrinthe des canaux latéraux de la côte de Patagonie jusqu'au golfe de Péñas, près de Chiloé, où nous nous séparerons au moment où le navire entrera dans le grand océan Pacifique. Ces canaux latéraux, non moins intéressants que le détroit magellanique, sont depuis fort peu d'années ouverts à la navigation, et, à part des renseignements hydrographiques fort incomplets du reste, on ne possède encore sur eux aucune donnée géographique. Je n'ai certes pas la présomption de combler parfaitement cette lacune, et je ne prétends mettre sous les yeux du lecteur que quelques descriptions intéressantes peut-être à cause de la nouveauté du sujet.

Le cap des Vierges. — Entrée du détroit. — Le cap Gregory. — L'établissement chilien de Punta-Arena. — Cavaliers patagons.

Le 24 juillet 1856, après une navigation orageuse, notre vigie signala la terre. C'était le cap des Vierges, entrée du détroit de Magellan. Nous nous dirigeâmes à toute vapeur vers le canal où nous devions trouver des eaux calmes, les plus agréables distractions pendant le jour et le repos pendant la nuit. Bientôt apparut à nos yeux, comme l'embouchure d'un beau fleuve, une masse d'eau paisible contenue entre des falaises médiocrement élevées.

« Sondez ! » cria le capitaine, et pendant une demi-heure nous n'avançâmes que timidement et après indication du plomb scrutateur de la profondeur des eaux. C'est qu'il existe à l'entrée du détroit un vaste banc de sable dangereux pour le navigateur inexpert ou imprudent. La nuit arrivant, nous mouillâmes à *la baie Possession*.

En ces parages que n'éclairent aucuns phares, la navigation est impossible dans l'obscurité de la nuit, aussi le lecteur ne devra-t-il pas trouver étonnant de nous voir jeter l'ancre chaque soir.

La terre était à une assez grande distance du mouillage, le jour à son déclin, force fut donc de rester à bord.

Une vaste plaine nous paraissait se dérouler à notre droite sur le continent; les côtes de la Terre de Feu étaient plus éloignées de nous. Aucun indice d'être humain n'apparut à nos yeux qui interrogeaient curieusement l'horizon de tous côtés. Le lendemain matin, quand on leva l'ancre, un seul être vivant assistait à notre départ, c'était un guanaco qui paissait tranquillement l'herbe près du rivage et qui, de temps en temps, levait la tête pour jeter un regard sur cette masse noire qu'il voyait dans la mer à quelques milliers de pas de lui. Le guanaco est un animal curieux, j'en donnerai la description plus loin.

La journée du 25 et celle du 26, employées à franchir la distance qui nous séparait de Punta-Arena (Sandy-Point des cartes anglaises), ne nous procurèrent rien de bien intéressant à observer. Nous naviguions à une trop grande distance de la Terre de Feu pour qu'il fût possible d'en saisir les détails, et sur la côte de Patagonie nous n'apercevions qu'une succession de falaises sédimentaires ou de plages de sables, derrière lesquelles il était plus facile de deviner que d'envisager les vastes pampas qui les séparent de la chaîne de montagnes dont nous apercevions les têtes couronnées de neige.

Entre le cap Gregory et Punta-Arena, nous vîmes sur le rivage quelques feux de campement et des hommes à cheval; c'étaient des Patagons.

Le cap Gregory est, en effet, un des points où il est le plus facile d'entrer en relation avec ces nomades, et de s'y procurer, moyennant quelques galettes de biscuit et quelques litres d'eau-de-vie, de la chair de guanaco, de vigogne ou d'autruche.

Le 27 au soir, nous mouillâmes à Punta-Arena en vue d'un établissement sur lequel flottait le pavillon de la république du Chili.

1. Les compagnons de Magellan firent, à leur retour, des récits fabuleux sur le détroit qu'ils avaient découvert et parcouru à travers des périls sans nombre. Certes leur gloire était assez grande, et point n'était besoin, pour exciter l'admiration de leurs contemporains, de parler de géants qui lançaient sur leurs navires des quartiers de rochers.

Des navigateurs beaucoup plus modernes, comme le commodore Byron et le capitaine Carteret, exagèrent singulièrement encore la taille des Patagons. Les officiers français de la flûte royale *Giraudois*, qui visita le détroit de Magellan à peu près à la même époque, c'est-à-dire au commencement du dix-huitième siècle, ont admiré des géants de plus de sept pieds! Un de nos contemporains, le capitaine américain Morell, entrant dans une voie d'imaginations moins excusables encore, a vu, dans le même détroit, des ruines et des édifices superbes, « à tel point qu'il n'en pouvait croire ses yeux. » Inutile d'aller plus loin; n'en croyons point les yeux de M. Morell!

Un village construit à l'européenne, groupé autour d'une petite église dont la flèche élégante, quoique modeste, semblait percer la cime des arbres qui entourent le rustique établissement; le tintement religieux de la cloche qui sonnait l'*angelus* du soir; un troupeau que des bergers ramenaient des pâturages voisins, tout, jusqu'aux bruyères qui hérissent le sol entre les troncs majestueux de la forêt, et la neige qui couvrait la campagne, éveillait en nous ces souvenirs si chers de la patrie absente.

A peine avions-nous eu le temps d'admirer cet agreste paysage, que le commandant de la petite colonie venait nous souhaiter la bienvenue et nous inviter à passer la soirée dans sa maison[1]. Trop heureux de rencontrer dans ces sauvages contrées des hommes auxquels il nous fût possible de communiquer nos idées, nous n'eûmes garde de manquer à cette bonne invitation.

La bourgade est à quelques centaines de mètres de la mer; on s'y rend par un sentier large, bien tracé, mais que l'obscurité de la nuit et la neige qui donnait à toute la surface du sol une uniformité trompeuse, ne nous permirent pas de suivre, sans quelques-uns de ces incidents qui sont, pour les voyageurs, le désespoir du moment et le charme des souvenirs ultérieurs.

Le commandant chilien nous avait préparé une petite soirée toute cordiale, en compagnie de sa jeune femme et du curé de la paroisse, moine gras et rubicond, dont



la conversation nous eût sans doute beaucoup intéressé s'il n'avait eu, ce jour là, quelque paresse à ouvrir la bouche. On s'entretint de beaucoup de choses, de l'Europe d'abord, de l'Amérique ensuite, et surtout de cette partie de l'Amérique que notre hôte tenait sous sa direction. « Le séjour, disait-il, n'est pas des plus gais, surtout en hiver; les communications avec la métropole étaient bien rares, elles n'avaient lieu que deux fois par

1. L'emplacement choisi pour jeter les premiers fondements de la colonie **Magallanes** réunit le double avantage d'être utile à la navigation du détroit et aux travaux agricoles. La partie orientale de la presqu'île de Brunswick est sans doute la contrée la plus belle et la plus intéressante du détroit; elle offre en abondance des forêts, des prairies et de gras pâturages. La défense de la colonie contre les attaques des Indiens, d'ailleurs très-pacifiques et en fort petit nombre, est très-facile, grâce à sa propre situation, car elle tient seulement au continent par un isthme étroit. C'est, en outre la station d'un navire de guerre chargé de veiller aux besoins de la colonie, et de donner des secours et des renseignements aux navires qui font la traversée des détroits ou qui y séjournent pour la pêche de la baleine. Des chemins ont été frayés le long de la côte, depuis l'ancien port de San Felipe jusqu'au cap Noir, pour relier entre elles différentes vallées et ports du littoral.

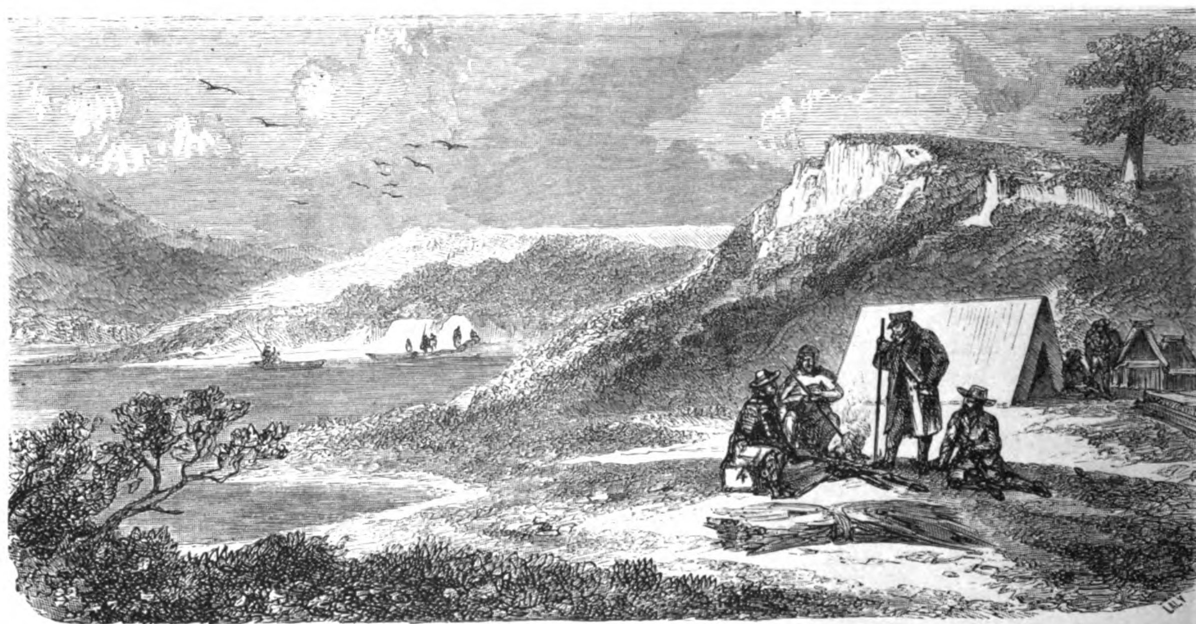
Enfin des explorations fréquentes dans l'intérieur des terres, des essais d'acclimatation de plantes et d'animaux utiles, sont d'un heureux présage pour l'avenir de la colonie.

(*Essai sur le Chili*, par V. Perez-Rosalès.)

an. Les relations sociales étaient bien restreintes ; il fallait se borner à celle du curé et de un ou deux officiers. Le reste de la population, formant un total de deux cent cinquante individus, était composé de soldats presque tous mariés d'une façon quelconque ; de déportés et de quelques aventuriers qui vivaient là, provisoirement, comme ils auraient pu vivre ailleurs. De commerce point, de travaux agricoles, peu ; on avait défriché quelques petits coins de terre et on possédait deux ou trois petits troupeaux. Du reste, tranquillité parfaite ; les Patagons étaient de braves gens qui fournissaient les ménages de viandes de guanaco, d'autruche, de vigogne, moyennant quelques poignées de farine, de feuilles de tabac et de biscuits[1]. Ils eussent bien aimé recevoir quelques bouteilles de vin, bon ou mauvais, et encore mieux d'eau-de-vie ; mais ce genre de commerce était interdit par les règlements et empêché du reste par la pénurie presque absolue de ces liquides, raison péremptoire et qui pouvait dispenser de la précédente.

Le gouvernement chilien tenait à la conservation de ce poste, non-seulement à cause de l'importance qu'il pourrait acquérir plus tard, en raison d'un riche gisement carbonifère voisin, si la marine du commerce, renonçant enfin à la pénible navigation du cap Horn, adoptait la route du détroit pour passer d'un océan à l'autre, mais aussi parce que la république Argentine élevait des prétentions sur la possession de la Patagonie, et que le pavillon chilien flottant en permanence sur le territoire contesté, témoignait de la volonté du Chili de conserver et défendre ses droits.

La métropole avait précédemment créé un établissement du même genre à quelques lieues de distance vers l'ouest à Port-Famine ; mais une révolution qui bouleversa le gouvernement métropolitain fut cause aussi de



Campement sur le rivage de Port-Famine. — Dessin de E. de Bérard d'après l'atlas de Dumont d'Urville.

la ruine de cet établissement. Les soldats et les déportés, guidés par un lieutenant d'artillerie, partisan d'un des compétiteurs à la présidence du Chili, s'insurgèrent contre le gouverneur représentant du parti opposé, le massacrèrent avec ceux qui voulurent le défendre, et, emportant les armes, partirent sur un navire mouillé en rade pour aller rejoindre à Chili le prétendant, que soutenait l'officier chef du complot. Inutile de faire connaître la suite de cette histoire qui n'appartient plus désormais à la colonie de Magellan ; qu'il me suffise de dire

1. Tous les vogageurs ont signalé l'avidité des peuples chasseurs qui ne se nourrissent que de viandes, pour le pain et les farineux en général. C'est un fait qui trouve sa contre-partie dans la passion malheureuse pour la chair humaine, à défaut de toute autre, chez les peuples qui n'ont au contraire sous la main que des farineux. Je me suis appliqué, dans un travail déjà publié (voyez p. 130), à faire ressortir ces observations, qui me paraissent éminemment fécondes en déductions philosophiques, et j'ajouterai pratiques, si l'on veut civiliser les malheureux Calédoniens, et non pas les tuer pour des crimes atroces sans doute, mais auxquels les pousse *peut-être* un besoin fatal autant que leurs mauvaises passions.

La science qui nous a tant donné, mais qui nous doit tant encore, nous dira un jour, d'une manière certaine et sans porter atteinte aux dogmes sacrés de la morale, la part qu'il faut faire pour l'exacte appréciation de la culpabilité d'un homme entre les impulsions fatales de sa nature physique et les libres déterminations de sa nourriture spirituelle. En attendant, elle nous donne l'explication plausible du fait intéressant que je viens de mentionner. Les peuples chasseurs, les Patagons se bourrent d'azote pour former leur sang et leur chair, mais manquent de combustible pour fournir au foyer pulmonaire et se réchauffer, voilà pourquoi ils demandent à grands cris de la farine, du vin, de l'eau-de-vie.

Les insulaires qui n'ont pas d'animaux à manger, mais seulement des plantes tubéreuses et féculentes, ont du combustible de reste, mais sont en disette perpétuelle des éléments plastiques nécessaires pour entretenir leurs organes, refaire le sang qui se perd, réparer les muscles qui s'usent, entretenir leurs forces et leur vie, en un mot.

Sans doute on peut vivre dans des conditions fâcheuses, mais on vit plus difficilement, moins longtemps et moins bien. L'exemple de quelques anachorètes ne prouve rien, sinon que toute règle souffre des exceptions.

que l'on fusilla le chef des rebelles peu de temps après son débarquement à l'île Chiloë. Cet événement se passa, si je ne me trompe, en 1850. Deux ou trois ans s'écoulèrent avant que le gouvernement pu rétablir la colonie pénitentiaire de Magellan, et quand il le fit, ce ne fut plus à Port-Famine mais à Puenta-Arena, lieu plus convenable, pour différentes raisons que j'indiquerai plus tard.

Après avoir pris congé du commandant, nous visitâmes quelques habitations du village: il était déjà tard, mais, un *jour de fête*, on peut bien reculer l'heure du sommeil. On ne voyait pas tous les jours des étrangers, et l'occasion de se procurer quelques provisions solides et surtout liquides n'était point à dédaigner; aussi n'avions-nous à déranger personne, mais seulement à accéder à l'invitation qui nous était faite à chaque porte, d'entrer au logis. On nous présentait alors des peaux de jaguar, de couguar[1], de guanaco, d'autruche. Ces peaux, particulièrement les deux dernières, font de fort beaux tapis. Les Patagons font subir aux peaux de guanaco une préparation qui rend leur conservation parfaite tout en leur donnant une souplesse qui permet de s'en draper comme d'un manteau. Elles servent en effet de vêtement à ces Indiens. Pour tous ces objets le prix demandé était minime quand il s'agissait de sucre, de café, de vin, d'eau-de-vie, etc.: mais il devenait exorbitant si l'on voulait payer en espèces monétaires, encore tous les vendeurs ne s'en souciaient-ils pas. Qu'avaient-ils à faire d'argent dans un pays où il n'avait pas cours et presque sans communication avec le reste du monde?



Nandou ou autruche d'Amérique. — Dessin de L. Royer d'après nature.

Les habitations que nous visitâmes étaient bien pauvres; ni poêle ni cheminée pour parer à la rigueur de la saison, mais un simple *brasero*. Une seule de ces habitations faisait exception à la règle et c'était la plus misérable. Dans celle-ci, une famille déguenillée était assise tout autour d'un foyer formé de bûches monstrueuses brûlant sur le sol au milieu de la cabane et dont la fumée s'échappait par le sommet du toit conique. Malgré l'éclat de la flamme, à peine se voyait-on dans cet abominable séjour.

Nous regagnâmes notre navire, et le lendemain matin nous retournâmes au village pour faire quelques vivres frais, car c'était l'heure à laquelle on avait quelque chance de voir arriver des Patagons avec leur charge de venaison. A peine débarqué, je vis en effet apparaître une cavalcade indienne composée de deux hommes et trois femmes. Tous montaient de petits chevaux fort vifs avec une peau pour selle; pour mors et pour bride une courroie de cuir pliée en fronde passée dans la bouche du cheval et tenue par les deux extrémités dans la main du cavalier; pour étriers, des lanières terminées à l'extrémité en V renversé avec adjonction d'une tige de bois transversale réunissant les deux jambages du V et destinée à supporter le pied du cavalier. Hommes et femmes étaient couverts d'une peau de guanaco, la tête nue, les cheveux flottants et portant dans le bras droit un *lazzo* ou lacet. Ce lazzo est, comme on sait, une longue courroie portant à une de ses extrémités un corps pesant comme une pierre ou mieux un morceau de fer ou

1. Ces deux animaux sont communément appelés *tigre* et *lion d'Amérique*, parce qu'ils ont des analogies avec les espèces de même nom de l'ancien continent.

Le *jaguar*, si dangereux qu'il soit, est bien loin d'atteindre jamais aux proportions du vrai tigre d'Asie; sa taille est celle de la panthère; il est grisâtre, à taches fauves bordées de noir.

Le *cougouar* est beaucoup plus petit que le lion, sans crinière, roux, avec des taches de même couleur plus foncée. Généralement long d'un mètre et haut de cinquante centimètres, il n'est nullement dangereux pour l'homme.

Le *guanaco* (*camelus huanacus* de Buffon) ne ressemble nullement à un chameau; c'est, au contraire, un animal élégant, à cou long, à tête fine, à corps aplati, à jambes longues et grêles, à poil très-fin, fauve, taché de blanc, d'une agilité remarquable. J'ai

de plomb qui, projeté avec vigueur, entraîne après lui la corde légère disposée en nœud coulant et dont une extrémité est fixée à la selle du cheval. On conçoit que quand l'anse ou nœud coulant est jetée sur un animal et qu'elle l'enlace, soit que l'animal veuille fuir, soit que le cavalier coure en sens contraire, le nœud se serre et la proie se trouve prise. C'est ainsi que les Patagons se rendent maîtres des animaux les plus agiles ou les plus redoutables, comme aussi de l'autruche qui ne se sert jamais de ses courtes ailes que pour accélérer sa course.

Toutes les peaux qui sont aux mains des colons de Punta-Arena proviennent d'animaux pris de cette façon par les Indiens.

Mais revenons à nos cavaliers. Ils portaient en croupe des quartiers de guanaco et de vigogne; je fis marché pour une belle pièce et j'invitai le vendeur à me l'apporter au rivage. En homme bien élevé il mit pied à terre et m'offrit sa monture pour parcourir la petite distance qui nous séparait de la mer. J'acceptai l'offre qui, à défaut de paroles aimables, m'était faite en gestes aussi intelligibles que galants. En examinant à côté de moi le cavalier devenu piéton, un phénomène singulier, dont je cherchais à me rendre compte, me frappa; il ne me semblait plus avoir affaire au même homme; tout à l'heure j'avais affaire à un quasi géant et maintenant j'avais à côté de moi un homme de belle taille sans doute, mais qu'il ne m'était pas possible d'évaluer à plus d'un mètre quatre-vingts centimètres. L'explication ne fut pas très-difficile à trouver et elle s'applique aux six ou sept Patagons mâles et femelles que j'ai pu voir assis et debout. Le tronc, chez ces gens, est très-développé relativement aux jambes, en sorte que leur stature paraît bien différente suivant qu'on les considère debout ou assis.

Quant aux autres individus dont il a été précédemment question, l'homme était d'une taille fort ordinaire, environ un mètre soixante-cinq centimètres, et les trois amazones eussent passé, parmi nous, pour des femmes de taille élevée mais nullement extraordinaire. Leur carrure était large, leurs membres solidement tournés, leurs formes bien accusées.

Je ne parlerai pas davantage des Patagons pour le moment, réservant à plus tard le soin d'esquisser leur portrait physique et moral.

Laissons aussi présentement la colonie de Punta-Arena; j'y ramènerai le lecteur après un laps de trois années pour l'examiner plus en détail et voir si durant cet intervalle de temps elle aura réalisé quelques progrès.

La chair du guanaco. — Port-Famine. — L'écorce de winter. La baie de Saint-Nicholas. — Une famille de Pêcherais.

Rentrés à bord, notre premier soin fut de nous faire préparer quelques grillades de guanaco. Outre l'appât d'un mets tout nouveau, il y avait encore celui de vivres frais dont nous étions sevrés depuis longtemps. Ceux-là seuls qui ont navigué sont susceptibles d'apprécier et d'excuser l'ardeur de cet appétit grossier; seuls ils savent combien après de longues privations les désirs de ce genre deviennent impérieux, avec quel entraînement l'estomac emporte la tête, la matière domine l'esprit. « Ah! bienheureux ceux qui plantent choux, » dit Rabelais par la bouche de Panurge, dans la nef qui le ballotte sur la mer.

Eh bien! la chair de guanaco a un goût de venaison assez agréable, du moins lui trouvâmes-nous dans les circonstances présentes tout l'attrait d'un filet de chevreuil. Nonobstant et durant ce festival, le navire nous emportait loin de Punta-Arena vers Port-Famine où nous devions mouiller le soir. Aux côtes plates et nues de la portion du détroit déjà parcourue se succédaient, depuis les environs de Punta-Arena, des terres de plus en plus hautes boisées, accidentées et pittoresques. Des montagnes, aux têtes blanchies par la neige, se déroulaient à l'arrière-plan, tandis qu'au premier une végétation verte et vigoureuse couvrait les ondulations plus voisines du rivage. La Terre de Feu nous apparaissait dans le lointain comme un massif enseveli sous la neige.

Voici Port-Famine; les dernières lueurs du soleil nous permettent de voir des habitations ruinées sur un morne qui domine les alentours de la baie, au fond d'un immense bassin où les Espagnols élevèrent jadis la *Ciudad real del Felipe*. C'était en 1581, soixante et un ans après la découverte du détroit. La royale cité, qui ne se composa jamais sans doute que de quelques maisons de bois ou de torchis et d'une palissade, comme l'établissement chilien récemment élevé sur ses ruines par les descendants des premiers fondateurs, et dont il ne reste non plus aujourd'hui que des décombres, l'établissement des anciens Espagnols, dis-je, n'eut qu'une existence éphémère. Des mesures imprévoyantes ne tardèrent pas à laisser la colonie naissante en proie aux horreurs de la faim et aux agressions des Indiens. La plupart des colons y laissèrent leurs os, les autres cherchèrent leur salut en se dirigeant vers Rio de la Plata, et en 1598 on cherchait en vain les traces de la *Ciudad real del Felipe*. Les ruines que nous avons aperçues de la mer, et que je vais tout à l'heure faire parcourir au lecteur, appartiennent à l'établissement chilien dont la fin

vu deux de ces animaux très-bien apprivoisés chez le gouverneur de Punta-Arena, en 1859. Mais à l'état de nature ce sont des animaux très-timides, fuyant à la moindre alerte et difficiles à atteindre pour le chasseur.

La *vigogne* est aussi un animal fort élégant, de la taille et de la forme de la chèvre, mais sans cornes et avec des pattes doublement longues. Son corps est couvert d'une laine courte et fine comme de la soie. J'ai vu à Liverpool, en Australie, un troupeau de vigognes amené à grands frais de l'Amérique du Sud par un de ces entreprenants et industrieux colons que l'admirable province anglaise compte en si grand nombre dans son sein.

Le *nandou* ou *autruche* de Magellan (*Rhea Americana*) est un oiseau très-différent de l'autruche de l'ancien continent; elle est moins grande de moitié, les plumes qui lui couvrent tout le corps et jusqu'aux tibias sont petites, fines, blanches ou grises; en les laissant sur la peau qu'on enlève du corps de l'animal par l'écorchement, on peut faire des tapis fort gentils mais peu durables.

n'a pas été moins lamentable que celle de son aîné. A peine avions-nous jeté l'ancre, que je me hâtai de mettre pied à terre.

Les ruines ont toujours produit sur mon imagination une impression singulière, et des ruines dans un nouveau monde, des ruines dans une contrée que la main de l'homme semble n'avoir pas encore effleurée, exerçaient sur moi, quelque nulle que fût leur valeur, une attraction, puérile peut-être, mais irrésistible.

Des maisonnettes à demi écroulées, d'autres encore debout et auxquelles il ne manquait que la toiture, plusieurs portant les traces de l'incendie, un canon que nous découvrimes couché parmi les herbes à côté de son affût à demi brûlé, un débris de palissade sur un talus en partie éboulé, tels étaient les restes de l'établissement chilien de Port-Famine. Pas un être vivant dans ces débris, pas un Indien utilisant pour son service les épaves de la cité abandonnée! Cette circonstance nous contrariait quelque peu, car nous espérions *faire d'une pierre deux coups*. Nous étions sur une petite presqu'île qui est bien, s'il faut en croire les érudits, celle où Sarmiento fonda en 1581 le premier et dernier établissement espagnol du détroit de Magellan. Si la position maritime était magnifique, il faut avouer que l'assiette terrestre ne l'était pas, car la presqu'île était beaucoup trop petite pour que les colons pussent y chercher l'existence dans la culture, et s'ils voulaient en sortir ils ne pouvaient plus, sans des forces considérables, être en sécurité contre les attaques des Indiens.

Une assez belle rivière désignée sous le nom de Sedger sur les cartes, se jette à la mer tout près des anciens établissements; elle traine à son embouchure une quantité de troncs d'arbres si nombreux et si beaux qu'on peut préjuger de la richesse de ses rives en bois de construction. En effet, Dumont d'Urville qui a parcouru avec attention la campagne environnante y a trouvé la végétation très-riche et très-puissante. La forêt qui forme la lisière du cours d'eau est en majeure partie constituée par le *hêtre antarctique*, bel arbre d'un feuillage vert tendre en toute saison. Son tronc s'élève souvent à vingt et trente mètres avec un diamètre d'un mètre. Avec lui se trouve l'*écorce de winter*, arbre non moins élégant par son port que par son feuillage et dont l'écorce aromatique pourrait à la rigueur suppléer la cannelle. C'est un arbre de dix-huit à vingt mètres de hauteur au maximum avec un diamètre de trente centimètres environ.

Le nom de Port-Famine ne doit point effrayer le voyageur qui ne compte pas y être délaissé comme les anciens colons espagnols. Pour les ressources naturelles qu'il y trouvera en gibier, poisson, coquillages, c'est au contraire un des points les plus fortunés du détroit.

De plus, c'est un fort bon mouillage, tant à cause de la facilité d'y faire de l'eau et de prendre des provisions de bois tout préparé en quelque sorte et trainé au rivage, que pour l'abri sûr qu'il donne aux navires. Sous tous ces rapports le mouillage est bien préférable à celui de Punta-Arena que nous venons de laisser.

C'est à Port-Famine que les capitaines anglais King et Fitz-Roy, auxquels on doit l'hydrographie du détroit de Magellan, avaient établi leur observatoire.

Ils avaient, en partant, laissé une boîte clouée contre un arbre avec l'inscription *post-office*. Les navires qui devaient passer par là étaient invités à y laisser leurs lettres et à prendre celles adressées aux pays voisins de leur destination. Étrange bureau de poste, qui cependant fonctionna, car des lettres y furent déposées par Dumont d'Urville pour le ministre de la marine et parvinrent à leur destinataire. Il a cessé d'exister depuis que les Chiliens ont créé dans le détroit un établissement où les dépêches peuvent être laissées avec plus de sécurité.

Le 29 juillet, nous laissâmes Port-Famine pour gagner la baie de Saint-Nicholas. Au fur et à mesure que nous avançons dans le détroit, les côtes s'élèvent de plus en plus. Qu'on se figure les effets pittoresques d'une chaîne de pics déchiquetés, de dômes, de mamelons, de pitons élancés et arrondis comme des tours; retenant suivant leurs formes et le nombre de leurs anfractuosités des masses plus ou moins considérables de neige que percent çà et là des arbres toujours verts. Le flanc des montagnes plus ou moins abrupt est paré d'une belle végétation, du moins sur la côte continentale que nous longeons toujours de plus près que la rive opposée.

Nous mouillons le soir à l'abri d'une montagne très-haute et perpendiculaire comme une muraille. De son sommet s'abattent des tourbillons de neige fouettés par un vent violent qui souffle comme par accès pour se taire complétement et reparaître avec la même intensité un instant après. Ces bourrasques, ces *grains* violents, comme les appellent les marins, interrompus par des calmes plats, les *sauts de vent*, c'est-à-dire les changements de direction brusque des courants atmosphériques, sont fréquents dans le détroit et en constituent les seuls dangers sérieux. Peu redoutables pour les bâtiments à vapeur, ils le sont beaucoup pour les navires à voiles, ceux du commerce surtout, dont l'équipage est trop réduit pour exécuter des manœuvres promptes et rendues très-fatigantes par leur répétition.

Nous étions dans la baie Saint-Nicholas, appelée *baie des Français* par Bougainville. C'est ici et dans une baie voisine qui porte son nom que le navigateur français venait faire des provisions de bois de charpente pour notre colonie des Malouines. Depuis longtemps nous avons abandonné ces iles; d'autres ont occupé la place que nous avions délaissée et durant longues années le pavillon français ne fit que de bien rares apparitions dans cette baie qui nous avait emprunté notre nom. Depuis quelques années nous la visitons moins rarement, grâce aux progrès récents de la marine à vapeur.

La baie Saint-Nicholas est vaste; elle est circonscrite partie par des montagnes, partie par une large vallée arrosée par une rivière et couverte d'une majestueuse forêt.

Deux îlots concourent avec la montagne au pied de laquelle nous étions mouillés, à former un bon abri aux navires.

Nous avions tout d'abord aperçu un feu au fond de la baie ; puis, le lendemain matin, un autre feu s'alluma sur l'un des îlots. Bientôt une pirogue s'en détache ; elle se dirige vers nous ; deux femmes la font mouvoir avec des pagaies, trois hommes sont accroupis autour d'un petit foyer circonscrit par du sable et des galets qui préservent de l'incendie la frêle embarcation faite d'écorces d'arbre soutenues et reliées par des branches pliées en demi-cercle. Ces *sybarites* et leurs *esclaves* sont couverts de peaux de bêtes qui, à chaque mouvement, mettent à nu une partie de leur corps, car le vêtement est aussi simple que devait l'être celui de nos premiers parents, vierge de toute atteinte de l'aiguille et des ciseaux.

L'appât du biscuit décide les hommes à monter à bord pendant que les femmes gardent la nacelle ; elles ont le plaisir de nous examiner et de voir comment leurs maris s'y prennent pour manger du biscuit. Heureusement des âmes plus charitables que celles de leurs maîtres leur jettent leur part de festin.



Vigogne surprise par un couguar. — Dessin de L. Rouyer d'après nature.

Nos trois gaillards se familiarisèrent assez vite, mais sans perdre leur air d'étonnement et une grande disposition à la panique. C'étaient des hommes bien découplés, à larges épaules, à grosses faces, et d'une taille que nous appellerions moyenne.

Des trois femmes, l'une paraissait avoir de quinze à seize ans, les deux autres de vingt-cinq à trente ; l'une d'elles avait une figure agréable et régulière, les deux autres étaient.... « de celles dont on ne parle pas, » comme disent en France les femmes laides. C'étaient de fortes femmes, aux puissantes poitrines, et de taille ordinaire. Nous avions affaire à une famille de *Pécherais*. Comme nous sommes appelés à en voir beaucoup d'autres, nous attendrons de nouvelles observations pour tracer un portrait plus complet et collectif en même temps.

L'un des sauvages que nous avions à bord et qui pa-



Forêt sur les bords de la rivière Sedger. — Dessin de E. de Bérard d'après l'atlas de Dumont d'Urville.

raissait commander aux autres avait la chevelure blanchie avec la chaux et séparée en deux tresses maintenues par un ruban. Ses compagnons s'empressèrent de se procurer pareil ornement en troquant avec nos matelots les peaux qui les couvraient contre des rubans de chapeau, ce qui ne leur fit pas gagner un atome de chaleur. On les affubla par-dessus le marché de chemises très-mûres et de vestes percées sans leur donner de pantalons qui auraient gêné leurs mouvements. Nos visiteurs se promenèrent gravement sur le pont dans leur nouveau costume, peu soucieux de la curiosité dont ils étaient l'objet. On offrit un cigare allumé à l'un d'eux, il en tira deux bouffées et le jeta; c'était un produit nouveau pour lequel il ne se sentait pas de goût. Le café ne le flattait pas davantage; on ne put lui en faire avaler une gorgée que par une sorte de violence. Décidément nous avions affaire à des hommes très-primitifs!

Au moment de nous séparer on compléta leur costume et ils regagnèrent la terre, où nous nous dirigeâmes nous-mêmes.

La rivière de Gennes. — Ajoupas. — La baie Bougainville. — Chasse. La baie Borja. — Le bassin de Playa-Parda.

Nous entrâmes dans la rivière de *Gennes* qui a reçu son nom d'un marin français; elle était couverte d'une croûte de glace que notre embarcation brisait facilement, mais qui, devenant plus épaisse au fur et à mesure que nous avancions et que le lit perdait de sa profondeur et de sa largeur, entrava définitivement notre marche à un demi-mille environ de la mer. Ce cours d'eau, de profondeur médiocre, n'a guère qu'une vingtaine de mètres de largeur près de son embouchure. Il circule au milieu d'une épaisse forêt dans laquelle nous hasardâmes quelques pas. La neige, qui couvrait le sol, nous présentait des empreintes de pas d'animaux, mais aucun vestige d'être humain.

A la lisière de la forêt, sur le bord de la mer, nous vîmes plusieurs *ajoupas* à côté de foyers éteints. Ce mot espagnol sert à désigner les berceaux de branchages qui servent de retraite aux Indiens les plus arriérés. Ces berceaux sont garnis de feuilles en dessus et du côté du vent. Un grand feu est allumé devant le côté dégarni. Telles sont les huttes qui servent de retraite aux pauvres Pêcherais.

Des amas de coquilles et d'os de gros poissons accumulés autour de ces retraites témoignaient du genre d'alimentation de leurs habitants. Les Pêcherais passent leurs journées dans leurs pirogues, soit à pêcher, soit à passer d'un rivage à un autre, ou errent sur le bord de l'eau pour ramasser des coquilles. La nuit venue, ils tirent leur embarcation au sec et se réfugient dans leur ajoupa. C'est ce que nous vîmes pendant les deux jours que nous passâmes à la baie Saint-Nicholas. Les peaux dont ils sont couverts semblent indiquer qu'ils se rendent aussi maîtres de quelques animaux terrestres, ce qui doit être rare néanmoins, car ils ne sont pas riches en dépouilles de ce genre et je ne leur ai vu aucune arme propre à faire la chasse à ces animaux. C'est probablement au piége qu'ils les prennent.

Voilà des assertions bien hardies et quelque peu aventurées! dira peut-être le lecteur. Le fait est qu'elles auraient été mieux placées plus loin, quand nous aurons eu, dans différentes localités, des relations avec les Pêcherais et que les mêmes observations se répétant partout, appuyées du reste sur l'opinion de voyageurs qui nous ont précédé, pourront donner certain crédit à notre assertion.

Le 31 juillet, nous passâmes la journée à parcourir les alentours de la baie, et nous poussâmes notre reconnaissance jusqu'à la *baie Bougainville*. Ici encore des bois touffus couvrent tous les environs et s'élèvent jusqu'au sommet des montagnes qui encadrent le bassin. Jamais nature plus forte et plus sauvage ne s'était offerte à mes regards. Impossible de faire deux pas dans la forêt sans escalader les troncs d'arbres renversés, sans élaguer les bruyères, les houx, les épines-vinettes qui hérissent le sol et ne laissent pas le plus petit espace découvert entre les tiges gigantesques du bouleau, du hêtre, du frêne[1], etc.

Tantôt un vieux tronc tombé de vieillesse et déjà décomposé en humus conserve sa forme sous une enveloppe protectrice de lichens et de mousses, et le pied qui croit y trouver une base solide, s'y enfonce comme dans une masse d'argile. Tantôt un arbre énorme et plus récemment couché sur le sol oppose une sorte de barricade qu'on ne parvient à escalader qu'en s'aidant, avec les mains, des branches voisines. Là, une vieille souche creusée par le temps présente une tanière aux animaux sauvages. Du milieu de ce chaos s'élancent de jeunes et puissants végétaux qui, empruntant au détritus des générations couchées à leurs pieds un surcroît de nourriture et de vigueur, balancent orgueilleusement leur cime à une hauteur démesurée. Le vent qui siffle à travers les massifs de feuillage trouble seul, par sa majestueuse harmonie, le silence effrayant de cette solitude.

Pendant que nous opérions cette excursion, nos chasseurs tuaient, sur les bords de la rivière de Gennes, des canards, des bécassines et une espèce d'alouette qui voltige sans cesse de la lisière de la forêt au bord de la mer. Ceux qui préféraient parcourir les anfractuosités de la baie, les petites criques, tuaient des oies énormes sur les rochers du bord de l'eau ou sur les têtes découvertes des rochers à demi plongés dans la mer. Malheureusement les produits de la chasse ne nous procurèrent pas toute la pitance que nous en attendions, parce que les oies et les plongeons ont une chair huileuse et puante. Les canards eux-mêmes ne sont pas complétement exempts de ce défaut, mais sont très-mangeables cependant. Le gibier de terre est excellent. Nous pûmes encore nous régaler de moules, de patelles, de vénus et autres coquillages. Les moules sont en telle quantité, qu'on peut les considérer comme une véritable ressource pour un équipage, quelque considérable qu'il soit.

1. Ce n'est qu'à la lisière de la forêt qu'il en est ainsi. Plus loin le sol se nettoie, parce que les rayons du soleil n'y pouvant plus arriver, la basse végétation n'y trouve pas les conditions nécessaires à son existence.

On peut aussi recueillir sur le bord des cours d'eau, dans le lit de ruisseaux desséchés, de la salade de céleri et de perdicium.

Après deux journées de relâche à la baie Saint-Nicholas, nous fîmes route pour la *baie Borja*, où nous abordâmes à la nuit.

Les côtes situées entre ces deux localités sont exclusivement montagneuses et quasi désolées, surtout du côté de la Terre de Désolation (une des grandes îles qui composent la Terre de Feu) et au cap Froward, extrémité méridionale du continent américain. Par ses gigantesques proportions, la nudité de ses rochers et les anfractuosités remplies de glace à l'époque de l'année où nous le visitions, ce cap est d'un aspect aussi sauvage qu'imposant.

On comprend qu'à la vue de ces effrayants rivages, sur lesquels un accident pouvait les jeter et les laisser en butte à toutes les horreurs de la misère, le courage des compagnons de Magellan ait commencé à faiblir. Puis, quand après avoir doublé ce cap ils aperçurent un amas confus de rocs et de montagnes qui semblaient barrer le détroit et leur défendre tout progrès ultérieur, et que, nonobstant ces obstacles surhumains, le grand navigateur s'enfonçait à l'aventure dans une des gorges de ce labyrinthe, on comprend encore mieux qu'ils se soient refusés à la manœuvre, en criant à leur capitaine qu'il les menait dans les gouffres de l'enfer. Mais la force du génie triompha de l'inertie des hommes comme des obstacles de la nature, et quand, sorti du goulet où il s'était enfoncé, il montra à son équipage terrifié une mer plus ouverte et pour ainsi dire déblayée, chacun vit bien que le grand homme était inspiré du ciel pour ouvrir de nouvelles voies à l'activité de ses contemporains et des générations futures.

Après avoir passé la nuit à la *baie Borja* (presqu'île de Croker) dans un beau bassin enclavé dans des montagnes abruptes, nous nous dirigeâmes vers *Playa-Parda*, où nous arrivâmes dans la soirée par un vent violent et une neige qui nous dérobait la vue des côtes; en sorte que notre entrée dans le petit bassin de Playa-Parda, caché entre des montagnes, faisait honneur tout à la fois à la sagacité et à l'habileté de notre capitaine.

Après trois années et demie d'une laborieuse navigation, nous devions revoir ce même port, mais non plus sous la direction de l'officier qui nous y avait si habilement introduit dans des circonstances difficiles! Une cruelle maladie l'avait séparé d'un navire qu'il conduisit trois années durant à travers les écueils de la Nouvelle-Calédonie et dans les parages inconnus de l'archipel de la Louisiade. Il dut renoncer au fruit de ses peines, au moment où sa main allait l'atteindre, et la seule récompense qu'il ait tirée de ses travaux est l'estime, l'affection et les regrets de son état-major et de son équipage. Ainsi va le monde d'ici-bas!

Qu'on se figure un grand puits creusé dans une montagne, et l'on aura une idée assez exacte du bassin de Playa-Parda. Les parois de ce puits, quoique rocheuses de la base au sommet et en grande partie dépourvues de terre végétale, ont cependant la singulière propriété de se présenter sous un aspect verdoyant. C'est que dans ces contrées la mousse, les lichens, les fougères et les lycopodes couvrent les espaces où les arbres n'ont aucune prise. La roche que le temps, la pluie, la neige et la glace usent, frottent, détériorent, les plantes vivaces qui grimpent, serpentent le long des rochers, tapissent les parois à pics, remplissent les anfractuosités, tout enfin abandonne des détritus qui s'accumulent vers la base et sur les tertres susceptibles de les retenir. Là-dessus prennent racine des arbustes piquants, le houx, le *berberis* à feuilles coriaces, le cyprès, les fougères arborescentes, espèces de palmiers égarés des régions équatoriales de l'Amérique centrale jusque sur les rivages de Magellan.

Voyez ce monticule couvert de mousse, d'où s'échappent quelques arbres rabougris; mettez-y le pied, vous foulez une mousse spongieuse qui se déprime sous votre poids. Et ce ravin, à demi rempli du même humus et des mêmes produits vivants, approche de son bord, vous entendez le murmure d'un ruisseau invisible, vous cherchez à l'apercevoir, et vous entendez l'eau bruire sous vos pas. C'est que, filtrant à travers les mousses et l'humus spongieux, il arrive à la surface du roc et s'écoule en dérobant son cours.

La chasse offre peu de ressources à Playa-Parda; on n'y tue guère que des oiseaux de mer, mais on s'y procure du céleri sauvage, précieuse trouvaille pour des gens rassasiés de viande et affamés d'herbe. L'équipage puise à pleins baquets les moules sur leurs bancs; une fois à bord, les chauffeurs en remplissent leurs seaux de tôle, les présentent au feu des fourneaux, et improvisent ainsi des marmites et une cuisine de Gargantua. Comme dans tout le détroit, on peut pêcher ici en plus ou moins grande abondance des mulets, des lamproies, des éperlans, des loches, etc.

Les conchyliologues, naturalistes de hasard qu'on flétrit volontiers du nom de *coquillards*, peuvent enrichir leur collection de térébratules, de vénus, de mactres, de peignes, de patelles, de tritons, de licornes, de fissurelles, de moules d'un demi-pied de longueur et d'oscabrions ou chitons d'espèce propre à ces rivages, comme la patelle d'Urville et le chiton magellanique.

Le havre Tamar. — Météorologie.

Le 4 août, nous laissons Playa-Parda, nous dirigeant vers le *havre Tamar*. La végétation des deux rives, celle de la Terre de Feu et celle du continent, s'appauvrissent de plus en plus; les montagnes découvrent leurs flancs noirs ou rougeâtres, tachetés de blanc par les flocons de neige. Le canal s'est tellement rétréci depuis les environs du cap Froward que l'œil embrasse et saisit parfaitement tous les détails, tous les accidents des deux rives.

Nous mouillons le soir au havre Tamar, sous le cap de même nom (presqu'île de Guillaume IV, Patagonie).

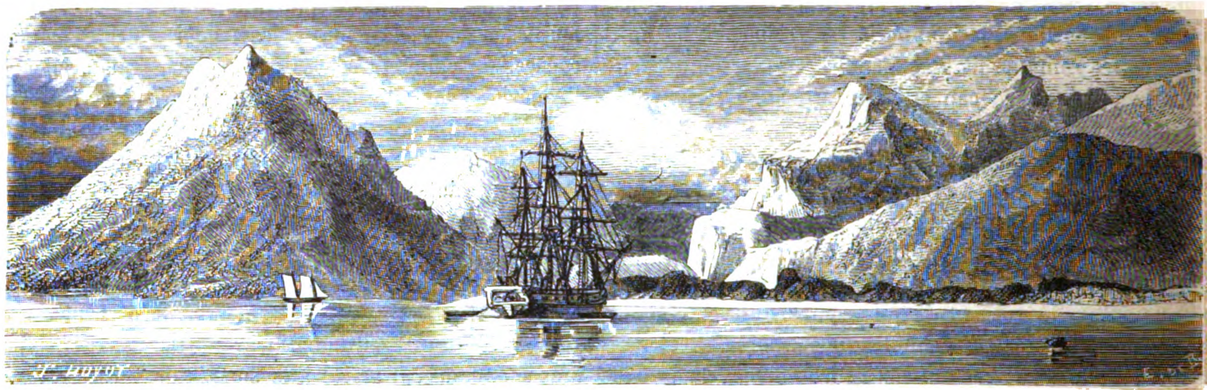
Un des premiers objets qui frappa nos regards fut une carcasse de navire, roulée par la mer jusque sur le sable. Le naufrage avait eu lieu depuis longtemps; on

ne recueillit aucun indice ni de l'origine du navire ni de ceux qui l'avaient monté.

Le cap Tamar est un affreux enchevêtrement de blocs entassés les uns sur les autres dans les positions les plus bizarres ; tout, dans ces masses granitiques, atteste un ancien bouleversement : les roches sont brisées, fissurées, renversées, enchevêtrées de la façon la plus bizarre.

Des arbustes aux branchages serrés et touffus, entrelaçant leurs rameaux, présentent le curieux phénomène de ponts naturels sur lesquels nous traversons les crevasses et les ravins. Mais point de ces grands et beaux arbres que nous admirions à Port-Famine et à Saint-Nicholas. La montagne n'est plus tapissée, à quelques dizaines de mètres au-dessus de sa base, que de mousses et de lichens, ou même se montre tout à fait nue.

Nous allons laisser le détroit de Magellan pour nous engager dans les canaux latéraux de la côte de Patagonie, et notre voyage n'y perdra rien en pittoresque.

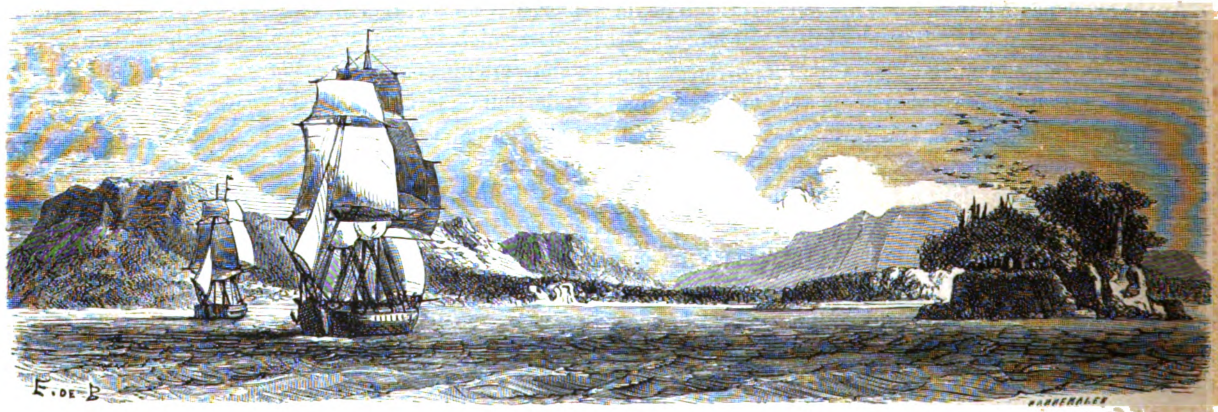


En rée de la baie Fortescue. — Dessin de E. de Berard d'après l'atlas de Dumont d'Urville.

Quelques mots maintenant sur la météorologie du pays que nous venons de parcourir.

J'ai avancé avant de commencer le récit de ce voyage, que le climat des rivages magellaniques n'était point aussi dangereux qu'on se le figurait généralement, et je n'ai cessé depuis de parler de neiges et de glaces, et cela dans les mois de juillet et d'août ! Voilà une bien grave contradiction ! Le lecteur voudra bien réfléchir tout d'abord qu'il est transporté dans l'hémisphère sud, et par conséquent en plein hiver à cette époque, et en outre se donner la peine de lire les quelques lignes suivantes où l'éloquence des chiffres parlera plus haut que toute autre assertion.

Nous avons mis treize jours à franchir le détroit ; la moyenne thermométrique de ces treize jours a été de deux degrés neuf dizièmes au-dessus de zéro. La température



Entrée de la baie de Saint-Nicholas. — Dessin de E. de Bérard d'après l'atlas de Dumont d'Urville.

minima a été de trois degrés au-dessous de zéro. La température maxima a été de sept degrés au-dessus de zéro.

Au cas ou la moyenne barométrique pourrait intéresser quelque honorable membre de la Société de météorologie, la voici : 746,6.

Ajoutons qu'il y a eu quatre jours de neige, trois de pluie, un de grêle, et les autres jours un temps superbe.

Mais j'entends déjà quelque météorologiste me dire que des observations aussi restreintes ne prouvent rien. A la bonne heure ! Mais il y en a eu de plus considérables faites en 1828 à l'observatoire établi à Port-Famine, par les capitaines Parker-King et Fitz-Roy.

En juin, on a vu le thermomètre se maintenir quelque temps à onze degrés au-dessus de zéro. Ce fut le minimum observé.

Ainsi le mois de juin a été le plus froid cette année-là, et on remarquera que ce mois et le suivant sont les plus rigoureux chaque année.



Plage du port Saint-Nicholas — Dessin de E. de Bérard d'après l'atlas de Dumont d'Urville.

Mais bien qu'une pareille température n'ait rien de *sibérien*, il s'en faut de beaucoup qu'elle soit aussi froide tous les ans. Elle serait même tout à fait exceptionnelle, d'après les relevés météorologiques que M. le gouverneur de la colonie de Punta-Arena, en 1859, a bien voulu me communiquer, et dont je suis disposé à admettre l'exactitude. En effet, peut-on croire à des hivers bien rigoureux dans un pays couvert de plantes qui ont besoin de serres pour vivre dans nos climats européens, en voyant la nudité presque complète des indigènes et entendant dans le bois le caquetage des perruches et le bourdonnement des colibris.

Les vents généralement régnants sont ceux de la partie ouest variant du sud-ouest au nord-ouest. — Ils soufflent assez fréquemment du sud, et rarement de toute autre direction que celles qui viennent d'être indiquées.

Ceci posé, on conçoit qu'il est infiniment plus facile, surtout pour les navires à voiles, de passer du Pacifique dans l'Atlantique que d'opérer la navigation inverse. La direction ordinaire des courants corrobore encore ce fait.

Mais voilà assez de météorologie pour le moment. Nous aurons pourtant à y revenir quelque peu pour compléter nos idées sur ce point important. Mais d'ici là nous parcourrons beaucoup de pays, et l'esprit aura le temps de se reposer.

Ce que nous savons déjà suffit bien pour montrer que le climat de Magellan n'est pas très-froid. Et si j'ajoute que, sous cette latitude, la sérénité du ciel dans les beaux jours est à nulle autre pareille, que l'été n'a jamais de journées de chaleur considérable, que le froid est le plus souvent sec, on pourra bien se dire que le climat de Magellan est loin d'être désagréable, et qu'il vaut bien, somme toute, celui de Paris. — Beaucoup de Parisiens conviendront de cela et fort peu iront y voir!

Canaux latéraux de la côte de Patagonie. — Mouillage de Puerto-Bueno. — Nouvelle troupe de Pêcherais.

Le 6 août. — Mouillage sous l'une des îles Otter.

Une multitude d'îlots très-rapprochés les uns des autres s'épanouissent en quelque sorte à la surface de l'eau en touffes verdoyantes de bruyères. — Ce sont vraisemblablement les crêtes d'une montagne ensevelie dans les abîmes de l'océan. A côté d'eux, la sonde plonge dans les profondeurs considérables d'une vallée sous-marine.

Du 7 au 10, nous naviguons entre une chaîne d'îles plus ou moins hautes, la plupart composées d'un seul pic, échelonnées le long de la côte occidentale de Patagonie depuis les terres de Magellan jusqu'aux Chiloë, et qui laissent entre elles ou entre le continent et elles ce que les marins appellent les canaux latéraux. Nous mettons pied à terre dans l'une de ces îles qui sont encore à baptiser (le mouillage seul a reçu le nom de *Puerto-Bueno*). C'est une pyramide de granit qui s'élance du sein de la mer, et dont la base battue par les flots ne laisse pas autour d'elle le plus étroit cordon de terrain plat. Inhabitée comme le paraissent être toutes les îles des canaux latéraux, elle peut être considérée comme inhabitable. Quelles ressources pourrait offrir un semblable rocher? on n'y saurait trouver ni celle de l'agriculture, ni celle de la chasse. — De pauvres Pêcherais dont la vie se passe à errer sur les rivages pour pêcher le poisson ou attaquer le phoque endormi sur le sable, peuvent seuls y chercher un refuge contre la tempête et un abri pour la nuit. — L'île est couverte de bois.

Ce ne sont plus sans doute les hautes futaies avec lesquelles le lecteur a pu se familiariser dans le tiers médian du détroit de Magellan, mais des fourrés compactes constitués par les arbres et les broussailles déjà connus. Ici mieux que nulle part ailleurs je saisis, en admirant les ressources de la nature, la transformation d'îles de corail et de rochers, quelle qu'en soit la constitution, en terres grasses et verdoyantes. — Les plantes les plus humbles commencent à tapisser la roche nue; puis, sur leurs détritus accumulés prennent naissance des végétaux un peu plus avancés dans la série, tels que les fougères, les bruyères, les arbustes de toutes sortes. Ceux-ci meurent à leur tour et mêlent les éléments de leur décomposition à ceux que les agents physiques et chimiques, tels que l'eau, la neige, les gaz, empruntent à la roche elle-même. La terre végétale se forme et s'accumule en assez grande quantité pour donner prise et nourriture à une génération plus forte et plus belle que ses devancières. La mort arrive pour celle-ci comme pour les autres, et une autre lui succède. Ainsi marche sans cesse le cercle fatal dont chaque rotation représente une vie qui s'éteint et une vie qui commence. — « Toute chose vient de la terre et retourne à la terre, » — a-t-on dit depuis longtemps. Les animaux eux-mêmes lui empruntent les éléments de leur corps soit directement, soit plus encore par l'intermédiaire des végétaux, et le phosphate calcaire de nos os, l'azote de notre chair ensevelis dans la terre, passeront par l'intermédiaire du grain de blé dans les os et dans les muscles d'un prolétaire ou d'un grand seigneur de l'an 2000! Ainsi s'accomplira notre métempsycose physique.

Mais nous voilà bien loin du présent et des canaux latéraux, revenons-y pour un moment. Notre navigation du 12 août nous fournit des spectacles et des émotions qu'il nous sera difficile d'oublier. Le navire circulait au milieu de canaux larges comme une rivière; à chaque instant un îlot, une pyramide sortant comme un fantôme du sein de l'onde, semblait vouloir nous défendre l'abord de régions inaccessibles aux humains. On avançait timidement et bientôt un goulet jusque-là inaperçu nous permettait de tourner et de déborder l'obstacle qui semblait tout à l'heure infranchissable.

La nuit approchait, et nous n'avions encore aucun mouillage à proximité; en outre, le vent prenait une intensité peu rassurante, et bientôt un déluge de pluie venait ajouter à la profondeur des ténèbres un surcroît de misère pour l'équipage fatigué et d'embarras pour le capitaine dont l'œil scrutateur interrogeait l'horizon, cherchant à saisir les vestiges du port où il pourrait trouver un abri. — L'obscurité devenait de plus en plus profonde, rien ne se dessinait autour de nous.

Il fallait marcher cependant pour n'être point *drossé* au gré du vent et des courants contre quelque rocher qui nous eût brisés. Autrement dit, mieux valait encore essayer de suivre dans les ténèbres une route raisonnée que de s'abandonner à la force aveugle du vent et des courants. On avançait lentement, très-lentement pour ne donner au choc, s'il avait lieu, que le moins de force possible, réglant la direction de la marche sur des intuitions auxquelles une rare sagacité pouvait seule donner quelque chance de succès. — Une grande partie de la nuit se passa dans cette perplexité, et l'on parvint enfin, à la faveur des lueurs fugitives des éclairs et sur les indications ininterrompues de la sonde, à trouver un abri derrière une île et un fond où l'ancre pût nous fixer.

Le 13 août, nous eûmes communication avec une famille de Pêcherais de la *baie Levell* (promontoire d'Exmouth, côte de Patagonie). Une demi-douzaine d'hommes, de femmes et d'enfants, avec un nombre à peu près égal de chiens entassés pêle-mêle et se réchauffant mutuellement, vinrent à notre rencontre. Malheureusement ils arrivaient un peu tard, au moment où nous levions l'ancre, en sorte que nous ne les vîmes qu'un instant, mais assez pourtant pour nous assurer que c'était exactement la même race d'hommes que celle que nous avions vue à Saint-Nicholas.

Le 14, à une douzaine de lieues au nord de la baie Levell, notre curiosité put être complétement satisfaite; nous eûmes le loisir de nous amuser pendant trois heures d'une troupe de Pêcherais. Trois hommes, trois femmes, quatre moutards, et comme complément de la famille, quatre ou cinq chiens nous arrivèrent dans une seule embarcation. Celle-ci, beaucoup moins imparfaite que celle dont j'ai donné précédemment la description, était construite en planches, quoique évidemment de fabrication indigène. Elle était mue par quatre grands avirons faits de deux pièces, à savoir un long manche au bout duquel était liée une palette [1].

La mère de famille gouvernait avec une petite rame, les hommes nageaient.

La fourmilière de jeunes femmes, d'enfants et de chiens était entassée pêle-mêle autour d'un foyer allumé sur du gravier au milieu de la pirogue. Les chiens étaient mis en position d'échauffer les parties nues de ces malheureux qui n'avaient qu'une petite peau jetée sur l'épaule, encore le plus jeune des enfants dans les bras de sa mère était-il complétement nu. Le pauvre petit être était à peine âgé de quelques mois.

La pirogue accosta le bord; un gaillard qui paraissait être le chef se leva, et déployant toute l'étendue de sa gamme, nous lança un flux de paroles. On l'invita par signes à monter, en renforçant l'invitation de la présentation d'une galette de biscuit tenue à distance. Saisissant alors comme un paquet inerte le môme que la mère tenait sur son sein, il nous le présenta à bout de bras en appuyant son geste d'un discours chaleureux comme s'il avait été parfaitement sûr d'être compris de nous. Comme nul ne tendait les bras pour recevoir l'enfant, il le remit à sa mère, et intarissable dans ses paroles, il nous montrait du doigt tour à tour chacun des trois jeunes garçons de dix à douze ans qu'il avait dans sa pirogue.

On crut comprendre que ce gaillard voulait placer ce qu'il considérait apparemment comme sa marchandise! Ne trouvant point d'amateurs, il cessa de parler, et comme les galettes de biscuit restaient toujours en exposition mais ne tombaient point dans la pirogue, il se décida à venir les chercher. Ses deux compagnons le suivirent; les femmes et les enfants restèrent à leur place.

Nos trois hôtes étaient gens fort bien portants, en apparence du moins, plutôt gras que fortement musclés, à large carrure, à grosse tête carrée, à formes et à figure épaisses, de taille ordinaire, c'est-à-dire de un mètre soixante-cinq centimètres à un mètre soixante-quinze centimètres. Ils avaient la peau brune, les cheveux noirs, plats et roides, peu ou point de barbe, des sourcils rares, des yeux petits et noirs, le nez épaté et profondément enfoncé entre les orbites, les pommettes saillantes, la bouche moyenne, le front petit et un peu fuyant, la physionomie inintelligente.

Couleur de la peau des Pêcherais. — Les Pêcheraises. — Effet d'un miroir sur un Pêcherais. — Si ces sauvages croient en Dieu. — Ornements, armes.

Je remarquai que la peau du tronc, couverte par un cuir d'animal et par conséquent plus à l'abri du soleil que la figure, était cependant de teinte plus foncée, et je me disais que s'il était vrai que l'éclat du soleil et de la lumière donnât aux peuples bruns ou noirs la couleur qui les caractérise, c'est le phénomène inverse que j'aurais dû remarquer chez mes Pêcherais. En réfléchissant depuis à cette question, j'ai regretté de n'avoir pas avec soin examiné si cette teinte plus sombre de la peau du corps ne tenait pas à la malpropreté du vêtement, car il peut se faire que ces braves gens se trouvent quelquefois la figure assez sale pour la laver, mais qu'ils négligent cette petite coquetterie pour le corps sur lequel, d'ailleurs, le contact de l'eau froide exercerait une sensation plus vive et plus désagréable. Voilà un petit point d'observation que je recommande aux ethnologistes parisiens qui iraient faire un tour en Patagonie.

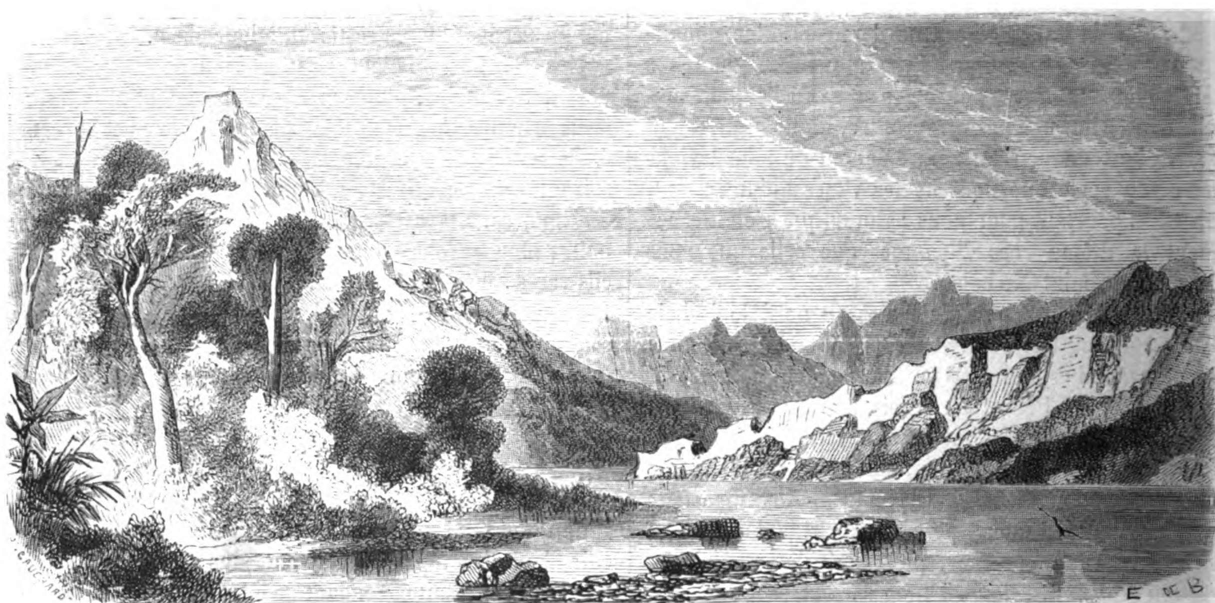
En rappelant à mon esprit les impressions que je subis dans les circonstances dont je parle, j'avoue que je considérai comme parfaitement clair et certain que ces Américains avaient la peau du corps *naturellement* plus brune que celle de la figure. Les femmes, dont j'aurais dû parler d'abord, par égard pour le beau sexe, tout en participant aux caractères généraux que j'ai tracés, avaient une figure plus agréable, moins grossière, et une expres-

1. Il n'est pas inutile, pour les appréciations ethnologiques qu'on pourrait déduire de là, de faire remarquer que ces sauvages nous dirent quelques mots d'anglais, comme *captain* et *water*, ce qui doit faire penser ou qu'ils ont été plusieurs fois en relation avec des navires, ou, ce qui est encore fort possible, qu'ils ont vécu dans le voisinage de pêcheurs de phoques qui s'établissent pendant une saison de l'année sur différents points des rivages magellaniques pour y fabriquer de l'huile que des navires viennent prendre avec les fabricants à la fin de la saison.

sion de physionomie langoureuse qui ne leur messayait point. Bref, les jeunes Pâcheraises ne sont pas mal, à mon goût. Je parle ici en général, de même que le portrait précédemment esquissé ne s'applique pas seulement à nos trois hôtes du moment, mais est collectif pour tous ceux que nous avons vus.

Les femmes sont donc mieux que les hommes, à l'inverse de ce que j'ai observé ailleurs. Je ne dis pas en France ! Elles sont du reste fortes et presque aussi grandes que les hommes, à poitrine fortement proéminente, conique et non globuleuse. Les personnages étant connus, assistons maintenant à la petite représentation qu'ils veulent bien nous offrir.

Mis en gaieté par le biscuit et le pain fournis de façon à satisfaire complétement leur appétit, ils ne tardèrent pas à prendre des familiarités avec nos matelots. Le chef gardait assez bien sa dignité, mais ses deux acolytes folâtraient sur le pont, affublés de chemises, vestes, pantalons et souliers percés. Ces derniers meubles étaient ceux qui leur paraissaient les plus drôles, aussi battaient-ils de la semelle comme des maîtres d'escrime. On coiffa l'un d'eux du couvercle en cuivre de l'archipompe, et on lui mit une glace devant la face. La stupéfaction fut le premier sentiment que lui fit éprouver le phénomène inconnu de la réflexion du miroir ; puis, collant son nez sur la glace comme pour embrasser l'image, il inclinait la tête à droite, à gauche, dans tous les sens, étonné de voir l'être fantastique qu'il avait sous les yeux opérer les mêmes mouvements. Il voulut tenir la glace entre ses mains, et alors il se mirait et retournait la glace brusquement, mais ne voyait rien par derrière. Il prit alors le parti de saisir le miroir d'une seule main, et tout en fixant l'image de porter la main libre derrière la glace pour saisir le singulier individu qu'il avait en présence. A la stupéfaction première avait succédé une joie folle qui, arrivée à son paroxysme, fut couronnée par des entrechats.



Port-Galand, au fond de la baie de Saint-Nicholas. — Dessin de E. de Bérard d'après l'atlas de Dumont d'Urville.

Quelqu'un voulant chercher à savoir si ces sauvages reconnaissaient un être suprême, se prosterna en montrant le ciel. Chacun d'eux fit à ce sujet un geste et une réflexion, et l'un d'eux, montrant aussi le ciel, entama une mélodie qui ne manquait pas d'un certain charme. Avaient-ils compris la question ? Leur chant était-il un hommage à la divinité ? En un mot ces sauvages partagent-ils les dogmes des peuplades américaines mieux étudiées et plus connues qui croient à des esprits, à l'âme du monde, etc ? C'est ce qu'il n'est pas permis d'affirmer.

Les femmes portaient en collier des coquilles et des morceaux d'os travaillés ; était-ce un ornement ou des amulettes ?

Pour acquérir la connaissance la plus complète possible de l'industrie de ces Indiens, nous fîmes vider la pirogue de tous les objets qu'elle contenait, et nous vîmes deux lances faites l'une d'un os (de phoque probablement), effilé et dentelé sur un des côtés, assujetti par une suture à l'extrémité d'un bâton de deux mètres environ de longueur ; l'autre ne différait que par la forme de l'extrémité osseuse qui était taillée en pique. Ces armes servent probablement à attaquer les phoques, animaux stupides qui venant souvent se reposer sur la glace ou sur la grève sont alors facilement attaquables.

V. DE ROCHAS.

(La fin à la prochaine livraison.)



Camp de Patagons. — Dessin de Hadamard d'après l'atlas de Dumont d'Urville.

JOURNAL D'UN VOYAGE AU DÉTROIT DE MAGELLAN

ET

DANS DES CANAUX LATÉRAUX DE LA COTE OCCIDENTALE DE LA PATAGONIE,

Par M. VICTOR DE ROCHAS, chirurgien de marine.

1856-1859. — TEXTE INÉDIT [1].

Armes (suite). — Végétation.

Les armes de ces Pêcherais pourraient servir dans les combats d'homme à homme, cela va sans dire, mais elles ne me paraissent pas propres à atteindre des animaux agiles.

Nos sauvages avaient en outre une provision d'ocre rouge en poussière et une petite quantité de la même substance délayée dans de l'huile de poisson et contenue dans une grosse coquille. Cette peinture leur sert-elle à se barbouiller le corps dans certaines circonstances? Je n'ai vu aucun naturel avec cet ornement, et je n'ai vu non plus de tatouages sur aucun d'eux.

Enfin ils tenaient précieusement renfermée dans un sac de peau une certaine quantité de duvet très-fin qui nous a paru destiné à remédier à un grand accident : l'extinction du feu. On comprend que ce n'est pas une petite affaire d'allumer du feu par le frottement quand on n'a pas de bois bien sec et des feuilles sèches.

Au fur et à mesure que nous nous élevons vers le nord, la végétation prend plus de vigueur. Ainsi au dernier mouillage (quelques lieues au sud du golfe de Peñas) nous avons coupé un arbre qui nous a fourni une pièce de bois propre à faire un mât de hune; elle a huit mètres de longueur sur un mètre vingt de circonférence. C'est un bois rougeâtre et très-dur; il appartient à une *myrtacée*. Les arbres de cette famille, que nous n'avons point trouvée dans le détroit de Magellan, ne sont pas rares dans le nord des canaux latéraux. A côté d'eux nous trouvons des *wenmania* et, ce qui intéressera sans doute les botanistes, c'est que cette *saxifragée* est un *arbre* et un arbre d'assez belle dimension.

Nous retrouvons, du reste comme dans le détroit, l'écorce de Winter, de beaux cyprès, des houx et des arbustes épineux toujours en grand nombre, des fougères arborescentes comme nous n'en avions point encore vu, c'est-à-dire de près de deux mètres de hauteur. — C'est que la température est bien plus douce qu'à Magellan, comme le ferait préjuger, du reste, la latitude plus élevée. Ainsi le thermomètre marque dans l'après-midi de + 6°5 à + 7°5, et ne descend point, dans la nuit, jusqu'à zéro. Nous retrouvons dans toute l'étendue des canaux latéraux un arbuste que ceux de nos matelots qui ont été à Terre-Neuve reconnaissent pour celui dont les feuilles leur servaient là-bas à faire une boisson aromatique théiforme; aussi le désignent-ils sous le nom d'*arbre à thé*. C'est le *pernettia mucronata* de la famille des vacciniées.

Finissons-en avec les canaux latéraux, en disant que toutes les îles échelonnées le long de la côte, depuis le détroit de Magellan jusqu'au golfe de Peñas, ont même aspect et sans doute aussi même origine; toutes sont formées d'une montagne aux flancs accores, reliées pour ainsi dire entre elles par une multitude d'écueils ou d'îlots qui émaillent la surface de l'eau de touffes de bruyères.

Un coup d'œil jeté sur la carte montrera qu'elles forment la prolongation naturelle du territoire chilien, et qu'on peut les considérer comme la prolongation sous-marine de la chaîne des Andes chiliennes dont la partie culminante seule est à découvert, en un mot, comme les pitons ou les crêtes d'une chaîne de montagnes aux trois quarts ensevelie dans les abîmes de l'Océan.

Encore le détroit de Magellan. — Les îles Narborough. — Le cap Pilares et la terre de désolation. — Le havre Mercy.

Parler derechef du détroit de Magellan, c'est peut-être vouloir pousser à bout la patience du lecteur. Mais, d'un autre côté, n'y point revenir, c'est vouloir rester incomplet.

J'aurais pu accumuler dans le précédent récit tout ce que j'avais observé de digne de remarque dans mes deux voyages, mais c'était blesser la vérité, et, ce qui eût été plus grave sinon aux yeux de l'auteur du moins à ceux du lecteur, blesser la vraisemblance. J'ai d'ailleurs promis un journal de voyage, et non pas un roman; il faut donc prendre le temps comme il vient, et les choses comme elles se présentent.

Nous effleurerons les points déjà connus, et nous arrêterons à ce qui est nouveau. Rappelons-nous que nous sommes sortis du détroit au cap *Tamar;* ce n'est pas là tout à fait l'extrémité occidentale du détroit de Magellan. Nous allons pénétrer par celle-ci et parcourir tout d'abord le bout de chemin qu'il nous restait à faire

Le 30 novembre 1859, après quarante-cinq jours de navigation continue dans une mer souvent furieuse, et où l'on ne rencontre à cette époque de l'année que des

1. Suite et fin. — Voy. page 209.



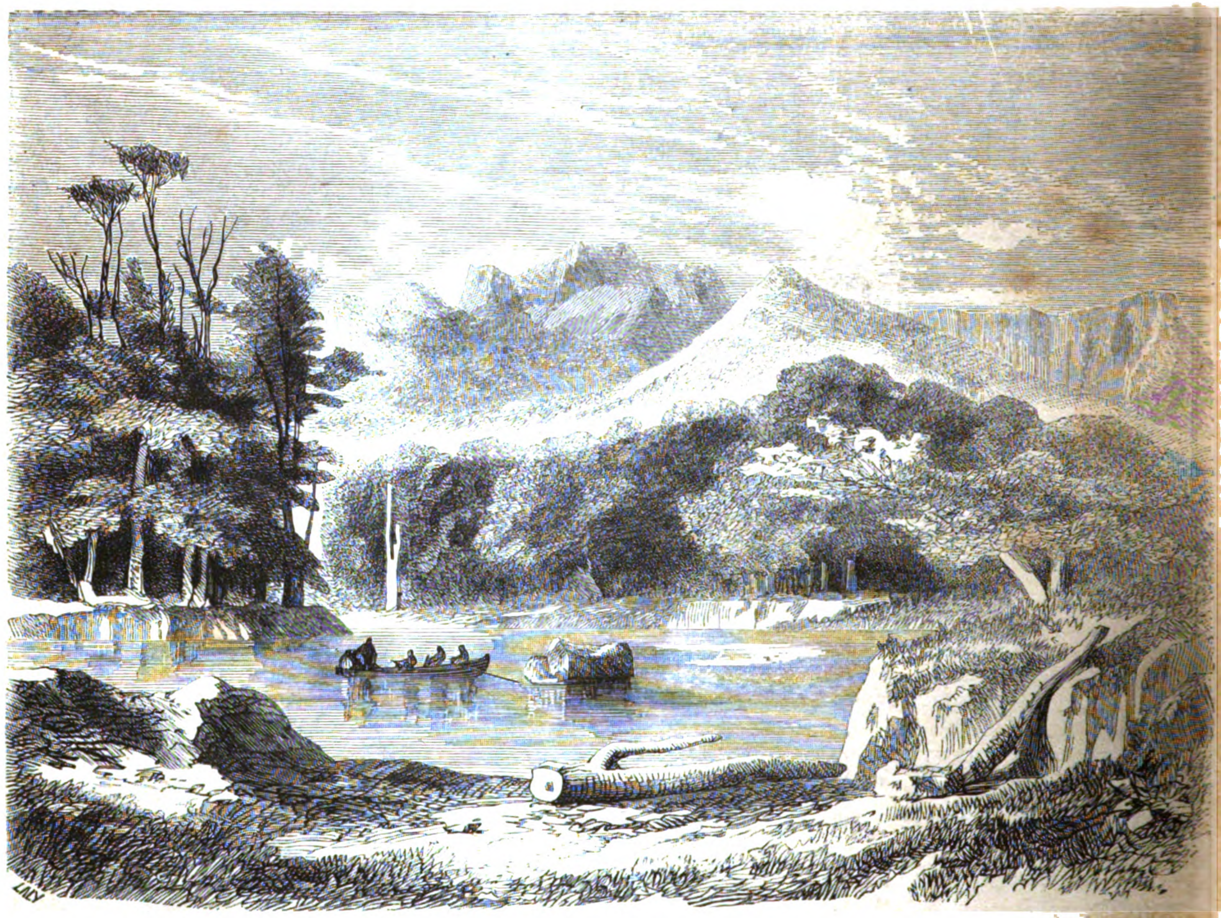
DÉTAILS
DU DÉTROIT DE MAGELLAN
dapres les Capitaines Ph. King
et Robert Fitz Roy
par A. Vuillemin
Kilometres.
PATAGONIE
OCÉAN ATLANTIQUE
OCÉAN PACIFIQUE
TERRE DE FEU
TERRE DU ROI GUILLAUME IV
PRESQU ILE BRUNSWICK
TERRE DE DESOLATION
ARCHIPEL DE LA REINE ADELAÏDE
I. CLARENCE
I. DAWSON
Détroit de Magellan
Rous Country
Skyring Water
Otway Water
Canal Fitzroy
Canal Smyth
Dynevor Castle
Mts. Pinto
Punta Arena
Port Famine
Mt. Tarn
Mt. Graves
C. Froward
C. Nombre
C. Orange
Mt. Dinero
Bie. Useless
Terre Basse et Marécageuse
Admiralty Sound
Mt. Sarmiento 2073m
I. Wickham
Golfe de Xaulteoua
Baie Stokes
Iles William
I. Noire
Canal Barbara
Canal Cockburn
C. Pilares
Gravé chez Erhard r. Bonaparte 42
GILLOT.

bancs de glace flottants, nous apercevons à une vingtaine de milles de distance les sommets neigeux des îles Narborough. — Heureuse découverte pour des navigateurs qui, battus par une monstrueuse lame de l'ouest et poussés par un vent violent de la même direction, désolés de voir arriver la nuit sans avoir encore pu saisir dans l'horizon embrumé aucun point de repère pour l'atterrissage, se trouvaient dans la douloureuse alternative ou de *repiquer* au large ou de s'exposer à être jetés pendant la nuit contre les rochers. — En pareille occurrence, chacun à bord dit son mot; les pères de famille, les gens prudents disent qu'il serait bon de repiquer au large, ceux qui ont le mal de mer et les *mangeurs d'écoute de foc* prétendent que ce n est pas un temps à coucher dehors, qu'il faut entrer morts ou vifs : *Audaces fortuna juvat!*

Enfin la découverte déjà signalée coupa court à toutes réflexions et nous nous dirigeâmes à toute vapeur sur le cap *Pilares*. La houle qui nous poussait s'élevait à une hauteur colossale au-dessus de la poupe et semblait chaque fois devoir déferler sur elle[1].

Le cap Pilares, promontoire de la Terre de Désolation, est un affreux et stérile rocher propre à jeter la tristesse et l'effroi dans l'âme du navigateur qui ne serait pas déjà familiarisé avec de pareils spectacles.

Nous mouillâmes au havre *Mercy*, sur cette Terre



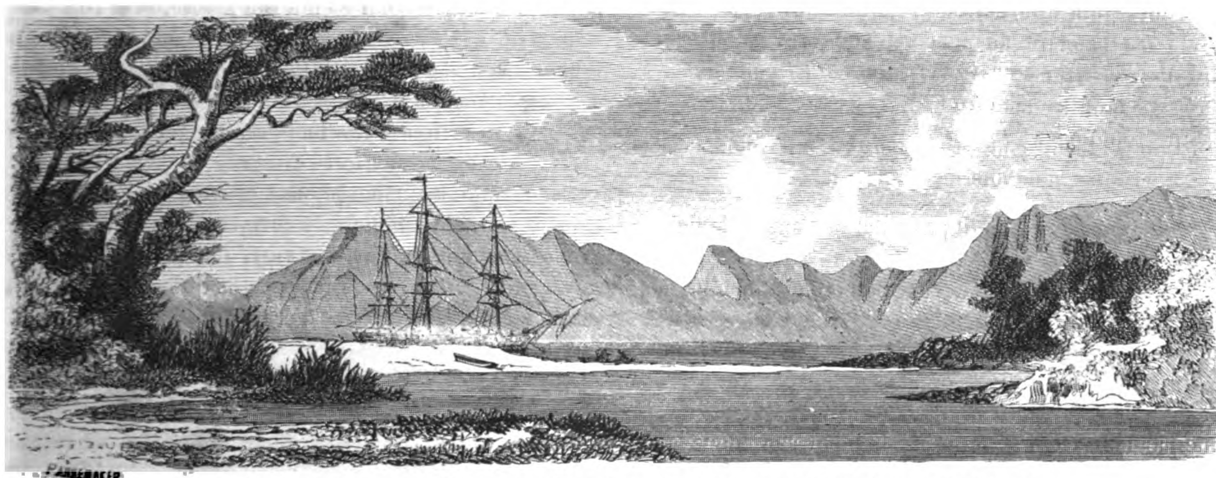
Fond de la rivière de Gennes. — Dessin de E. de Bérard d'après l'atlas de Dumont d'Urville.

de Désolation qui n'a point usurpé son lugubre titre, au pied d'une montagne décharnée d'un millier de mètres de hauteur.

Notre mouillage fut signalé ou accompagné par un de ces phénomènes atmosphériques si fréquents dans le détroit et si féconds en naufrages. Suivant la position que nous occupions par rapport aux terres voisines, suivant des changements difficiles à calculer dans la direction des courants atmosphériques sous l'influence de causes diverses (échange d'atmosphère terrestre et marine, décomposition du courant fluide par la disposition et l'inclinaison variable des terres) nous avions à essuyer alternativement et brusquement des bouffées furibondes de tous les points du compas et des calmes plats. On comprend dans quelle périlleuse position se fût trouvé un navire à voile à notre place! Là n'était pas le seul embarras, les approches du havre Mercy sont, du moins à cette époque de l'année, parsemées de grands bancs de fucus, véritables

1. Dans une discussion académique, Arago critiquant les appréciations de Dumont d'Urville qui prétendait avoir vu des vagues de vingt-sept à trente-trois mètres de hauteur, considérait une hauteur de six à huit mètres comme le maximum que les vagues pussent atteindre. Il est fort possible que les appréciations de Dumont d'Urville soient entachées d'exagération, mais il est certain pour moi, et je crois que mes compagnons de voyage partagent cette opinion, qu'Arago est resté bien au-dessous de la vérité.

forêts marines qui s'élancent de profondeurs considérables à la surface de l'eau. Le navigateur qui n'est pas informé de ces conditions hésite à mettre le cap sur ces bancs qui paraissent lui déceler un bas-fond; il est plus ou moins désorienté, doute de sa position, interroge alors de nouveau sa carte et ses points de repère, les compare aux accidents de la côte qu'il a sous les yeux, jette et rejette la sonde et prenant enfin de l'assurance par la certitude qu'il acquiert qu'il est bien dans les eaux battues en tous sens par les habiles hydrographes qu en ont dressé la carte, il passe à travers ces bancs de varechs sur lesquels il glisse sans le moindre choc. Mais qu'on se figure un marin qui découvre ces parages, de qui tout ce qui l'entoure est ignoré, et non pas sur un



Embouchure de la rivière de Gennes. — Dessin de E. de Bérard d'après l'atlas de Dumont d'Urville.

bateau à vapeur qu'on arrête à la parole, qu'on fait virer à volonté, qu'on dirige vers et contre le vent, en tous sens, mais sur un navire à voile, et l'on dira si Magellan, qui a dû se trouver cent fois dans des positions analogues ou plus critiques encore, n'est pas un des hommes les plus audacieux, les plus étonnants, les plus dignes d'admiration que la terre ait jamais produits!

Nous voilà donc ancrés au havre de Mercy. Personne



Huttes de Pêcherais au havre de l'Espérance. — Dessin de E. de Bérard d'après King et Fitzroy.

n'aura de peine à croire que nous avions grande hâte de mettre pied à terre; c'est ce que nous fîmes en dépit de la neige et de la grêle qui nous arrivaient par *grenasses*, comme disent les marins, de courte durée heureusement. Notre première trouvaille fut un campement de naufragés récemment abandonné, ainsi que nous l'indiquaient un baril de lard encore peu avarié, une paillasse, un almanach, etc. Des portes et des planches de cloison nous indiquaient que les malheureux s'étaient construit une baraque; une tente déchirée par le vent était encore en place. Un tas de bouteilles et de boîtes de conserves nous tranquillisait sur le sort des naufragés pendant leur séjour au havre de Mercy. Des bois sciés, un appareil de scieur de long improvisé avec des vergues nous permet-

taient de conjecturer que ces hommes s'étaient construit une embarcation sur laquelle ils étaient partis. Ce nombre considérable de débris indiquait que le navire ne s'était pas perdu loin de là et que, bien que nous n'en pussions découvrir aucun vestige, sa destruction n'avait pas été instantanée et avait permis non-seulement le sauvetage de la totalité ou la presque totalité de l'équipage, mais aussi de vivres et autres objets utiles. Toutes ces considérations qui seront trouvées peu intéressantes par celui qui en prendra lecture au coin de son feu, étaient non-seulement intéressantes mais consolantes pour nous.

Permis au poëte de dire :

« Dulce, mari magno, turbantibus æquora ventis,
« E terra magnum alterius spectare laborum ; »

le navigateur ne se réjouit pas autant au spectacle de ses pareils en danger, et les vestiges d'une catastrophe parlent à son cœur avant que d'éveiller en son imagination les poétiques images d'une lutte suprême contre les éléments en fureur.

Après avoir recueilli les objets les plus propres à éclairer l'enquête qui pourrait être faite dans le monde maritime par les parties intéressées au naufrage, nous laissâmes ces tristes débris et fîmes une petite excursion dans les environs. La terre était déserte; pas le moindre vestige d'être vivant, pas une empreinte de pas sur le sol détrempé ou sur la neige, pas une cabane, pas un feu dans le cercle de l'horizon. Affreux séjour, en effet, que ces montagnes dénudées, coupées à pic, séparées par des ravins rongés par les torrents ou comblés par les mousses, les fougères et les arbustes !

Cependant les capitaines anglais qui firent l'hydrographie de ces parages signalent dans leurs écrits l'existence d'une famille de Pêcherais en ces lieux. Mais cette famille aura péri ou se sera éloignée, car les Pêcherais sont nomades. N'ayant pour tout bien que leur pirogue, il leur en coûte peu de changer de séjour.

La journée du lendemain ne nous apprit rien de plus que celle de la veille; cependant un de mes jeunes compagnons, qui, sous prétexte de chasse, faisait l'investigation intelligente des environs, découvrit dans un ravin, sous une touffe d'arbrisseaux, un squelette dont il eut la bonne pensée de m'apporter la tête. Les caractères anatomiques de ce crâne ne me permettaient pas le doute sur son origine, c'était un crâne de Pêcherai. Il figure aujourd'hui avantageusement parmi les collections du Muséum à Paris.

La mer est au havre Mercy moins ingrate que la terre, on peut y pêcher du poisson et surtout des moules en abondance; on y peut tuer quelque gibier, surtout des pingouins. Cet oiseau (on pourrait presque dire cet amphibie) est assez curieux pour mériter une courte notice.

Pour en donner une idée, je le comparerai à un gros canard dont il a, *grosso modo*, la forme, le bec, le volume et même le cri, mais ses ailes rudimentaires ne lui permettent pas de voler. Quand on le poursuit il court sur l'eau en prenant un large point d'appui avec ses grandes pattes palmées, ou bien il plonge et ne sort qu'à une très-grande distance et après une submersion très-prolongée. Cet oiseau est de la famille des plongeurs et on peut dire qu'il n'a pas volé sa place dans cette famille-là! Son premier mouvement pourtant, quand il est serré de près, n'est pas de plonger mais de courir, et sa course est d'une vitesse surprenante; puis il plonge quand il se juge à une assez grande distance pour opérer son mouvement avant l'arrivée de l'ennemi. Sur le rivage il n'est pas aussi bien à son affaire, et si l'on parvient à lui couper la retraite du côté de l'eau, on peut le tuer à coups de bâton. Comme il a les pattes plus en en arrière que les autres oiseaux, son port est aussi très-différent; il se tient dans une position verticale. En résumé, c'est un animal fort curieux.

Les pingouins habitent tout le canal de Magellan, mais je n'en ai vu nulle part autant que dans la baie de Punta-Arena et au havre Mercy. Là, nous les voyions traverser le port suivis de leurs petits qu'ils abandonnent cruellement quand il s'agit d'échapper à l'ennemi.

Retour à Punta-Arena. — Description de la ville. — Inscription géologique. — Forêt vierge. — Mine de houille.

Laissons le havre Mercy où je crains d'avoir retenu trop longtemps le lecteur, défilons devant cette Terre de Désolation qui présente toujours l'aspect qu'on lui connaît; enjambons Playa-Parda et Saint-Nicholas et arrivons à Punta-Arena où nous avons du nouveau à apprendre. Le temps, d'humide et froid qu'il était, est devenu magnifique, la température est douce, le ciel est pur, le soleil splendide. Notons cette petite observation toute banale qu'elle paraisse, j'aurai à la rappeler plus tard. Pour le moment elle a cela de bon qu'elle nous promet un heureux séjour et de belles promenades dans la colonie chilienne. Voilà bien la jeune cité que nous avions vue il y a trois ans. Elle n'a point changé ; toujours élégante et proprette, mais aussi toujours petite, comme ces jolies filles si mignonnes et si bien tournées auxquelles la nature ne semble avoir refusé que le développement matériel.

Nous descendîmes au rivage où nous trouvâmes une route large et bien entretenue pour nous conduire à la ville. Celle-ci n'a, à proprement parler, qu'une seule rue propre, saine et bien alignée, bordée de maisons toutes attenantes, devant lesquelles se développe dans toute la longueur de la rue une galerie ou *varranda*, pour me servir de l'expression espagnole. L'église et l'hôtel du gouverneur sont à l'extrémité, et jusqu'à ce jour, les deux seuls *monuments* de la place. Vis-à-vis l'hôtel gouvernemental est un fortin palissadé défendu par quelques canons et pourvu d'une caserne. La ville elle-même est entourée d'une palissade. Une rivière torrentueuse coule au pied du fort, elle arrose une belle plaine plantureuse qui se développe derrière la ville d'un côté, tandis que de l'autre s'étend une forêt sans fin.

Nous ne trouvâmes plus à Punta-Arena nos vieilles connaissances, le commandant et le moine chiliens. Un gouverneur, Danois de nation, mais au service du Chili, et un moine italien les avaient remplacés. Sans oublier

le bienveillant accueil de nos anciens hôtes, et tout en rendant pleine justice à leur bon vouloir et à leur amabilité, je ne cacherai pas cependant que nous n'avions rien perdu au change. Dans le gouverneur nous trouvâmes à la fois un esprit cultivé et une grande aménité de manières, et dans le curé tout ce que peut inspirer à une âme chaleureuse et bonne une vive sympathie pour le nom français.

Nous fûmes bien heureux de trouver à Punta-Arena les naufragés du havre Mercy. Leur navire, construit en France et appelé *la Seine*, était la propriété d'un armateur chilien. Il venait de Valparaiso pour faire le sauvetage d'un navire anglais échoué à l'extrémité orientale du détroit entre le cap des *Vierges* et la baie *Gregory*. Il avait mouillé au havre Mercy, un peu trop au large, apparemment, et le mauvais temps, après lui avoir fait casser ses chaînes d'ancres l'avait jeté à la côte. Tout le monde s'était sauvé, et, après trois semaines employées en préparatifs de départ, on avait gagné Punta-Arena en embarcations. Le capitaine du premier bâtiment naufragé était aussi à bord du second; il avait donc essuyé deux catastrophes coup sur coup. Il va devenir notre passager jusqu'au Brésil. Espérons qu'il ne fera pas un troisième naufrage!

Le lendemain de notre arrivée à Punta-Arena, j'entrepris, en compagnie des officiers de la garnison et du curé, une intéressante excursion. Il s'agissait d'aller visiter le gisement carbonifère dont j'ai précédemment signalé l'existence au lecteur. La course eût été longue et pénible à faire à pied dans la gorge de montagnes où il fallait s'engager. Heureusement les chevaux ne sont pas rares à Punta-Arena. La cavalcade une fois bien organisée s'ébranla sous la conduite d'un métis hispano-américain, précédé de ses chiens, que nous verrons dans les endroits difficiles, rechercher, avec un instinct admirable, le sentier à suivre, au double moyen de l'odorat et du regard. Nous traversâmes, en sortant de la ville, une magnifique plaine qui pourrait nourrir une population considérable et tant soit peu laborieuse, mais qui pour le moment ne fournit de pâture qu'à un troupeau encore trop réduit pour suffire à la subsistance de la colonie. Nous entrâmes ensuite dans une forêt vierge où il fallait toute la sagacité d'un Indien pour découvrir et suivre les sentiers capables de nous livrer passage, aussi bien que l'instinct et l'agilité de chevaux de gauchos pour s'arrêter devant les obstacles avant d'avoir tué son cavalier, et pour bondir au-dessus des troncs d'arbres renversés. La forêt constituée, en majeure partie du moins, par les arbres dont il a été fait mention à propos de Port-Famine et de Saint-Nicholas, moins l'écorce de Winter, se développe, dans la partie où nous eûmes à la parcourir, sur un terrain plan, ce qui la rend plus facilement praticable. Le puissant développement de ses rameaux étouffe la végétation rabougrie qui voudrait prendre racine entre ses troncs en la privant des rayons bienfaisants du soleil, de sorte qu'on circule sous de véritables dômes de feuillage dans des allées embarrassées sans doute, mais non pas encombrées. Jamais encore, dans le détroit, je n'avais vu d'arbres aussi gigantesques; l'un d'eux tombé de vieillesse ou renversé par l'ouragan mesurait à la base de son tronc près de deux mètres de diamètre. C'est le plus fort que j'ai vu, mais il y en avait beaucoup d'approchants.

Nous nous engageâmes enfin dans la gorge qui devait nous conduire au but de notre course, ce qui ne se fit pas sans plus d'hésitations qu'on en met à prendre la grande route. C'est ici surtout qu'il fallut faire une pause pour donner à l'Indien et à ses chiens le temps de nous mettre en bon chemin. Notre homme ne se donna pas grand mal par lui-même et se contenta de diriger la besogne en lançant ses chiens devant lui. Ces animaux flairaient le sol, en battant la campagne dans la direction où leur maître les lançait. Bientôt ce dernier nous donna le signal d'avancer : le chemin était trouvé.

Ce ne fut pas la seule circonstance où, dans cette pittoresque promenade, les chiens nous furent d'un grand secours, et je faillirais à mon devoir d'historien si je ne rendais justice à la sagacité de ces éclaireurs.

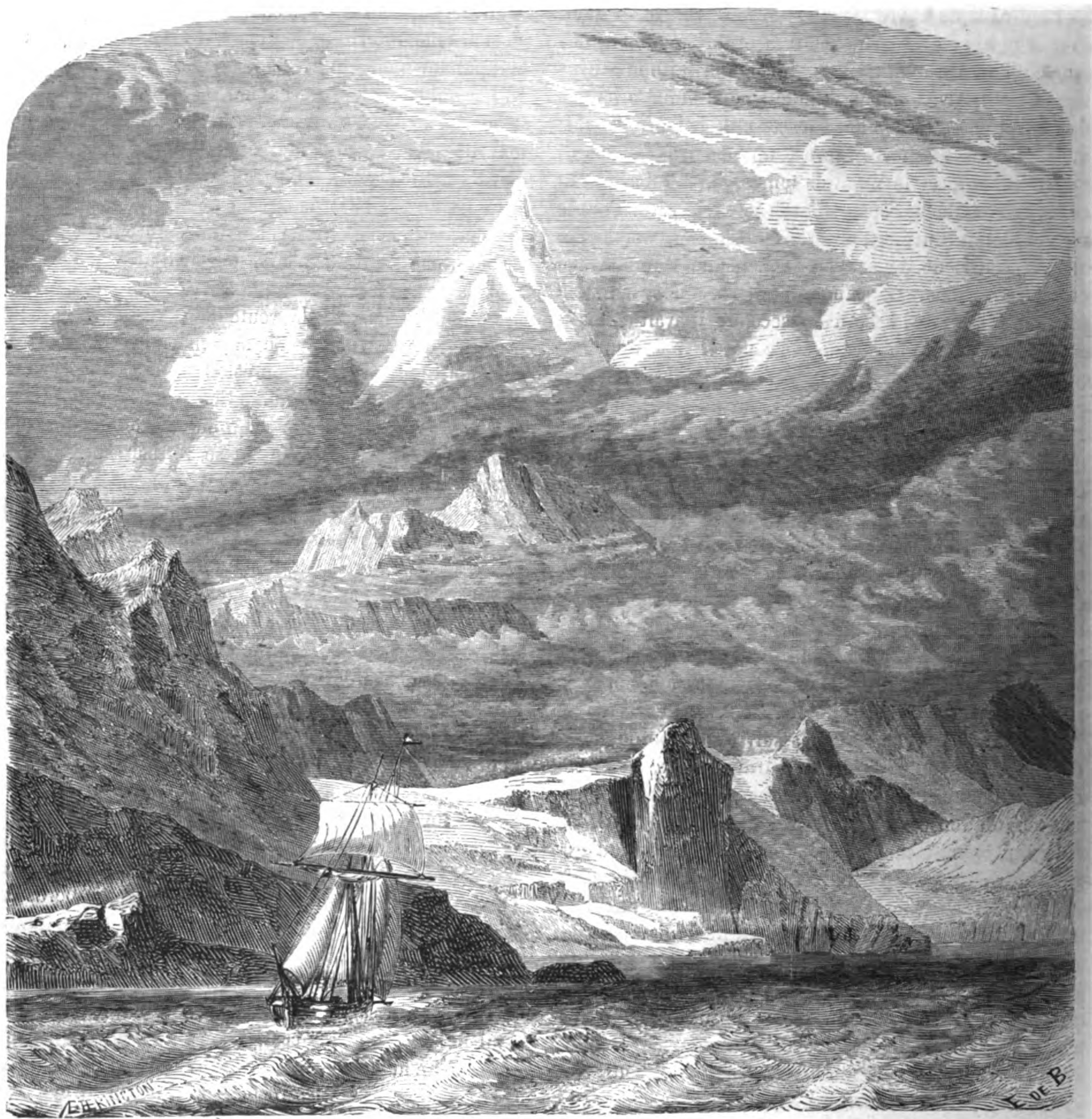
Le plus curieux de la route nous restait à faire; la gorge tortueuse au fond de laquelle nous allions chercher notre mine de charbon est *creusée* dans un des rameaux terminaux de la chaîne des Andes. Je la signale aux géologues comme un magnifique exemple de *vallée d'érosion ;* elle va s'élevant et se rétrécissant progressivement jusqu'au gisement carbonifère. Une rivière torrentueuse en occupe presque toute la largeur; elle est encaissée entre des espèces de falaises exclusivement composées de terrain sédimentaire, meuble en grande partie et fort sujet aux éboulements. J'ajouterai, pour satisfaire la curiosité des amateurs de pittoresque, que des arbres superbes couronnent le sommet *des murailles* qui encadrent le torrent; leurs racines, à demi dénudées par le fait des éboulements, semblent perforer les parois de ces murailles. La rivière qui cherche, pour l'établissement de son lit, non-seulement les pentes les plus favorables à son écoulement, mais les couches de terrain qui lui opposent le moins de résistance, se glisse tortueuse à travers les mille accidents du sol, contournant les roches les plus cohésives, ravinant et traversant les plus molles. J'ai trouvé sur ses bords des bancs considérables de coquilles fossiles, où les huîtres et autres genres analogues à ceux de l'époque actuelle sont empâtés dans un mortier argilo-sablonneux.

L'argile, le sable, les dépôts coquilliers, les cailloux roulés, englobés dans ces diverses couches, le grès qui prédomine au fur et à mesure qu'on approche du dépôt houiller, telles sont les roches qui constituent le terrain où est ouverte la vallée que nous parcourons.

Arrivons enfin au charbon. Le gisement de combustible paraît considérable, et s'il est difficile de préjuger de son épaisseur, du moins est-il permis de constater qu'il s'étend sur une vaste superficie. La rivière roule un nombre considérable de morceaux de charbon qu'elle arrache à ses bords, les sème sur sa route et en entraîne jusqu'à son embouchure. Ce furent les premiers indices qui éveillèrent l'attention des Chiliens, et leur donnè

rent la possibilité, en remontant le cours de la rivière, d'arriver à la découverte du dépôt qui fournissait les échantillons recueillis sur le bord de la mer.

Quelque riche que soit cette mine de houille, elle ne fera probablement jamais la fortune de la colonie, en raison des difficultés de son exploitation. D'abord le combustible est recouvert d'une couche très-épaisse de terrain meuble, et on m'a dit qu'en pareille circonstance la besogne à faire n'était ni peu considérable ni peu dispendieuse. En second lieu, le transport du combustible à la mer ne pourrait s'opérer sans de grandes difficultés et de grands frais, parce que la rivière *Sandy* n'est autre chose qu'un torrent incapable de porter des radeaux, soit par le manque d'eau dans les beaux temps, soit par son impétuosité que rendent plus dangereuse ses mille sinuosités, dans les grandes pluies et la fonte des neiges. Ces conditions sont d'autant plus regrettables que le charbon paraît être de bonne qualité.



Terre de Feu. — Le mont Sarmiento vu du cap Froward. — Dessin de E. de Bérard d'après King et Fitzroy.

Je ne saurais dire au juste à quelle distance de la ville et du rivage est située la mine en question ; je sais seulement qu'il faut quelque chose comme trois à quatre heures pour s'y rendre, ce qui suppose une assez bonne distance.

Notre retour à la ville s'effectua sans mésaventure à la faveur des derniers rayons du soleil. Les splendeurs du couchant, la pureté de l'azur céleste dans les beaux jours des régions australes n'ont pas d'égales dans nos climats plus favorisés sous d'autres rapports. A cette

époque (commencement de décembre) le printemps balayait les frimas, la nature semblait renaître, et avec elle l'ardeur dans tous les êtres. Tout nous invitait donc à profiter de la dernière soirée que nous avions à passer au milieu de nos aimables hôtes pour reculer d'autant la nouvelle période d'ennuyeuse monotonie qui nous attendait dans notre prison flottante. Le gouverneur et le curé se chargèrent à l'envi d'égayer l'heure des adieux. Nous nous séparâmes enfin à grand'-peine et non sans quelques regrets, du moins de notre part. Notre connaissance était de date bien récente, nos relations avaient été bien éphémères, et pourtant un lien du cœur nous attachait déjà les uns aux autres. L'existence du marin est ainsi faite que, le séparant



Terre de Feu. — Les pics du détroit de l'Amirauté. — Dessin de E. de Bérard d'après King et Fitzroy.

violemment, par intervalles souvent fort longs, du commerce bienfaisant de ses semblables, elle le dispose à contracter des affections plus promptes et plus vives quand elle le ramène au milieu d'eux pour briser impitoyablement des liens à peine formés, et dont il n'a eu le temps de goûter que les douceurs.

L'établissement chilien, on l'a vu, est encore bien peu avancé, c'est un enfant qui reste longtemps au berceau, et, s'il faut dire franchement ma manière de voir, j'ajouterai que c'est un avorton qui n'arrivera jamais à l'âge adulte.

Que lui manque-t-il donc pour assurer ses moyens d'existence et de progrès? Eh! ce qui manque à d'autres établissements qui nous touchent de plus près et que je

ne nomme pas. — Peut-être manque-t-il quelque chose de plus encore, l'argent.

Sa position, son assiette sont cependant bien favorables. Outre sa situation sur un canal qui fait communiquer les deux grands océans, sur la route de Valparaiso et de San-Francisco, canal qui sera de plus en plus fréquenté au fur et à mesure de l'extension de la marine à vapeur, il a pour champ d'exploitation un excellent terrain, une terre éminemment propre à la culture des céréales qui prospéreraient sous son climat, à l'élève des bestiaux qui y trouveraient de gras pâturages. Tous les arbres fruitiers de la zone tempérée de l'Europe croissent à souhait dans le jardin d'acclimatation du gouvernement.

Hélas! jusqu'à présent, la pomme de terre et les choux sont à peu près les seules plantes qu'on y cultive et en très-petite quantité. Aussi, le navigateur doit-il bien savoir que s'il a des provisions à donner il peut s'adresser à cette colonie, mais qu'il n'a ni commerce ni ravitaillement à y aller chercher. La presque totalité des habitants, au nombre de trois cents aujourd'hui, y vivent de la ration du gouvernement; les quelques autres y végètent misérablement et au jour le jour.

Climatologie du détroit de Magellan. — La véritable taille des Patagons et des Fuégiens.

J'ai déjà parlé de la climatologie du détroit de Magellan; quelques mots me paraissent encore nécessaires sur cet objet

Toute l'étendue du détroit ne jouit pas de conditions météorologiques identiques, autrement dit d'une température égale et d'une même distribution des pluies, etc. La moitié orientale est bien plus favorisée que l'autre; aussi la position de la colonie de Punta-Arena est-elle encore sous ce rapport très-heureuse.

Cela tient à la configuration et à la constitution du sol, si différentes à l'est et à l'ouest du cap Froward qui partage le détroit en deux parties à peu près égales. En effet, du cap des Vierges, extrémité orientale, au Port-Famine, s'étendent les plaines sablonneuses ou argilo-sablonneuses et des ondulations peu considérables. Puis les côtes s'élèvent, le sol se hérisse progressivement; à Saint-Nicholas, le pays est encore beau, heureusement partagé, mais à peu de distance l'aspect et la constitution du sol changent complétement. Ce ne sont plus que montagnes abruptes et trop souvent arides; aux terrains sédimentaires ont succédé les roches de cristallisation volcaniques ou non.

Les observations personnelles que j'ai faites lors de mon deuxième passage m'ont permis de constater que le climat moyen du littoral patagonien, compris entre Punta-Arena et Saint-Nicholas, ne diffère pas beaucoup de celui de notre Bretagne.

Le 7 décembre, au matin, nous dîmes adieu à Punta-Arena, et le surlendemain nous sortions du détroit. Entre le cap Gregory et le cap des Vierges, nous passâmes devant le navire anglais dont j'ai signalé précédemment le naufrage. Il avait été poussé par le vent et par la vague si près de la grève qu'on pouvait y aller sans le secours d'une embarcation; aussi vîmes-nous une troupe de Patagons occupés à opérer *à leur manière* le sauvetage de la cargaison. Ce mot de Patagons qui revient ici et qui, comme je l'ai dit, signifie *grands pieds*[1], me rappelle les deux nouveaux échantillons de cette race que j'ai vus à mon second passage à Punta-Arena. C'était un cacique des environs et sa femme, qui étaient venus rendre leurs hommages au gouverneur et par la même occasion régler quelques petites affaires. Ces deux personnages étaient vêtus de pied en cap à l'espagnole, sans doute par la munificence de celui qu'ils venaient visiter. Leur taille n'avait rien d'extraordinaire, et tout ce que l'on pouvait dire c'est que le *monsieur* était un bel homme et la *dame* un beau brin de femme. Les attributs d'une bonne et forte santé, c'est-à-dire des joues bien rouges, un embonpoint notable sans être gênant, joints à une large carrure, à des membres fortement tournés, à une charpente solide en un mot, donnaient à penser que si ces caractères étaient des attributs généraux de la race, ce qui nous fut affirmé, cette race était réellement plus forte que la nôtre. Telle est aussi l'opinion de M. Alcide d'Orbigny, lequel a résumé dans les lignes suivantes des observations qui réduisent à leur juste valeur les exagérations si malencontreusement répandues et si bénévolement acceptées jusqu'à ces derniers temps :

« Pour moi, dit-il, après avoir vu sept mois de suite beaucoup de Patagons de différentes tribus et en avoir mesuré un grand nombre, je puis affirmer que le plus grand de tous *n'avait que cinq pieds onze pouces métriques français*, tandis que leur taille moyenne n'était pas au-dessous de cinq pieds quatre pouces, ce qui est, sans contredit, une belle taille, mais pas plus élevée que celle des habitants de quelques-uns de nos départements. Cependant je remarquai que peu d'hommes étaient au-dessous de cinq pieds deux pouces. Les femmes sont presque aussi grandes et surtout aussi fortes.

« Ce qui distingue surtout les Patagons des autres Américains et des Européens, ce sont des épaules larges et effacées, un corps robuste, des membres bien nourris, des formes massives et tout à fait herculéennes. Leur tête est grosse, leur face large et carrée, leurs pommettes un peu saillantes, leurs yeux horizontaux et petits. »

J'ajouterai, pour ma part, que leur teint est brun, leurs cheveux très-noirs, gros et plats; leur barbe rare, la physionomie des hommes sérieuse, mâle et fière; celle des femmes douce et bonne; que leurs traits sont réguliers, mais épais; que les membres inférieurs sont moins longs relativement aux proportions du tronc que dans notre race; que les femmes ont les mains délicates et les pieds petits.

Au dire du gouverneur de Punta-Arena, ces Indiens sont doux et dociles; ils viennent de temps en temps lui rendre visite en grand nombre. Ces rapports de bonne amitié n'ont pas empêché toutefois quelques conflits

1. Magellan donna ce nom à la population parce que le premier homme qu'il rencontra avait de longues et larges chaussures faites en peau de guanaco.

entre les deux voisins. C'est ainsi qu'un des prédécesseurs du gouverneur actuel qui, après s'être avancé dans le pays avec des forces insuffisantes, avait blessé leurs usages et peut-être aussi voulu faire la loi sans être assez fort pour se faire obéir, fut massacré par les Patagons.

Une expédition, dirigée depuis avec habileté par l'intelligent et courageux officier danois qui poussa son exploration jusqu'au grand lac *Otway-Water*, détermina la soumission des Indiens et la punition des coupables, et jamais depuis les rapports de bonne amitié n'ont été troublés.

Le moment est venu de compléter le portrait de cette autre race d'hommes que nous connaissons à moitié déjà. Le rapprochement des deux tableaux permettra d'établir facilement le parallèle des deux variétés humaines qui habitent les rivages du détroit de Magellan.

Les Pêcherais, ainsi nommés par Bougainville, probablement à cause de leur occupation habituelle et de leur genre de vie, habitent ou fréquentent les deux rives du détroit de Magellan et les canaux latéraux jusque vers le golfe de Peñas. Ce sont les mêmes qu'on appelle aussi *Fuégiens*. parce qu'on les trouve dans les différentes îles qui composent la Terre de Feu. C'est une race d'hommes fort inférieure aux Patagons, peut-être expulsée par eux, dans les temps antiques, du



Établissement chilien de Punta Arena. — Dessin de E. de Bérard d'après une photographie.

continent américain et réfugiée aujourd'hui dans ces arides régions que les premiers dédaignent d'habiter. Il est du moins remarquable qu'on ne trouve jamais ces deux races d'hommes ensemble et que l'une semble fuir l'autre. Ainsi dans la moitié orientale, là où s'étendent les vastes pâturages fréquentés par les herbivores dont les Patagons font leur nourriture et où les cavaliers ont le champ libre pour leurs courses et leurs chasses, dans cette moitié du détroit, dis-je, on ne rencontre que des Patagons et point de Pêcherais. Dans la moitié occidentale, au contraire, les montagnes et les forêts qui couronnent l'extrémité du continent américain ne sont pas propices aux excursions vagabondes des cavaliers, aussi n'y voit-on plus de Patagons et trouve-t-on au contraire les Pêcherais, qui remontent de là dans le labyrinthe insulaire des canaux latéraux où personne ne peut venir leur disputer une misérable existence.

Ces pêcheurs sont beaucoup plus arriérés que les cavaliers. Comme les Bédouins nomades, ceux-ci plantent leur tente de peaux dans les pâturages qu'ils trouvent le plus à leur convenance pour le moment ; ce sont les plus giboyeux, car les Patagons sont exclusivement chasseurs et nullement pasteurs. Ils vivent en tribus plus ou moins nombreuses, de là les avantages de la vie en société, les lois ou les usages reçus que cette vie suppose, etc., etc. Les Pêcherais au contraire diffèrent peu à l'égard de

leurs habitations et de leur genre de vie, des orangs-outangs et des castors. On connaît leurs habitations, ils ne vivent point en tribus, mais par familles, car on ne peut pas appeler tribus un réunion d'une dizaine d'individus au maximum.

J'ai vu beaucoup de sauvages et même d'anthropophages, j'en ai vu dont le territoire n'avait jamais encore été foulé par des étrangers (ceux de l'île Rossel, archipel de la Louisiade [1]), eh bien! nulle part je n'ai vu d'hommes aussi misérables, aussi ignorants, aussi grossiers que les Pêcherais qui pourtant, soit dit en passant, se contentent de la chair des animaux et respectent celle de leur prochain.

Si maintenant je les compare, au point de vue purement physique, aux Patagons, je dirai que leur taille est moins élevée, qu'ils sont moins bien découplés, moins fortement musclés. Ils sont gros mais plutôt obèses que riches en système musculaire. Leur peau m'a paru un peu plus brune que celle des Patagons. Ils ont même chevelure, même forme générale de la tête, mais leurs pommettes sont plus saillantes, leur front plus ingrat, le nez plus épaté, la dépression nasale inter-orbitaire plus marquée. Leur carrure est forte, ils sont trapus. Dans l'une et l'autre race la différence de stature entre les deux sexes n'est pas aussi marquée que dans la nôtre. En somme, ces deux variétés anthropologiques ont un grand nombre de points communs, et quoique aujourd'hui parfaitement distinctes semblent remonter à la même souche.

Toutes deux réclament à un degré différent les lumières de la civilisation, et, si, ce que je n'ose espérer, la relation que je viens d'offrir au public, pour si imparfaite qu'elle soit, pouvait intéresser en leur faveur quelques-uns de ces champions que l'Europe chrétienne envoie de par le monde civiliser les barbares, j'estimerais ce succès comme le plus précieux et le plus noble, et je m'imaginerais que si le lecteur n'avait rien gagné à ma prose, les Pêcherais et les Patagons n'y auraient rien perdu.

V. DE ROCHAS.

[1] Nous publierons prochainement le récit très-dramatique d'un naufrage et de ses suites à l'île Rossel, par M. V. de Rochas.

VOYAGES DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

PAR M. L. DEVILLE.

ÉTATS-UNIS ET CANADA.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

1854-1855.

Départ de Liverpool. — Bancs de glace. — Halifax. — Boston. — La Société de tempérance. — Le musée. — Monument de Bunker-Hill. Les magasins de cercueils. — Le théâtre. — Le chemin de fer de l'Ouest. — Albany. — L'Hudson et ses bords.

Je venais de parcourir l'Inde depuis Ceylan jusqu'à l'Himalaya. Bénarès, Agra, Delhi, Lahore m'avaient présenté l'aspect de villes bien déchues de leur antique grandeur, se transformant sous la domination anglaise et perdant leur caractère hindou. Rome, Athènes, Jérusalem, Balbec, Damas, Thèbes avaient deroulé sous mes yeux de magnifiques ruines, traces monumentales de la civilisation ancienne. Paris, Londres, Berlin, Vienne, Saint-Pétersbourg m'apparaissaient comme l'expression du présent. A Boston, à New-York, à la Nouvelle-Orléans, je devais contempler les merveilles du vieux monde fécondant le nouveau, entrevoir l'avenir, juger de ses promesses et peut-être aussi de ses menaces, je résolus de traverser l'Atlantique.

Le 10 juin 1854, je montais à bord du *Canada*, qui partait de Liverpool pour Boston. Notre bateau à vapeur, malgré ses vastes proportions, pouvait à peine contenir tous les passagers qui se présentaient. Un grand nombre durent attendre le prochain départ d'un autre bâtiment anglais de la compagnie Cunard.

En sortant du dock du Prince, l'un des plus larges de Liverpool, nous fûmes poussés rapidement par la marée à l'embouchure de la Mersey. Un vent assez vif agitait violemment les vagues du canal Saint-Georges. Pendant deux jours une grosse mer nous secoua sur les côtes d'Irlande ; puis l'océan Atlantique s'adoucit, et ses longues lames nous portèrent rapidement jusqu'aux abords du banc de Terre-Neuve.

On aperçoit alors les masses énormes de glaces flottantes, qui affectent différentes formes. Tantôt elles s'élèvent au-dessus de la mer en obélisques aigus ; tantôt elles forment des monticules neigeux qui atteignent cinquante mètres de hauteur. Leurs blanches parois offrent çà et là les beaux reflets bleus d'azur qu'on admire dans les crevasses de glaciers. Des îles de glace poussées par le vent descendent du pôle à la rencontre des eaux chaudes de l'équateur qui les désagrégent et les fondent. Elles se rapprochent assez rapidement de notre vapeur.

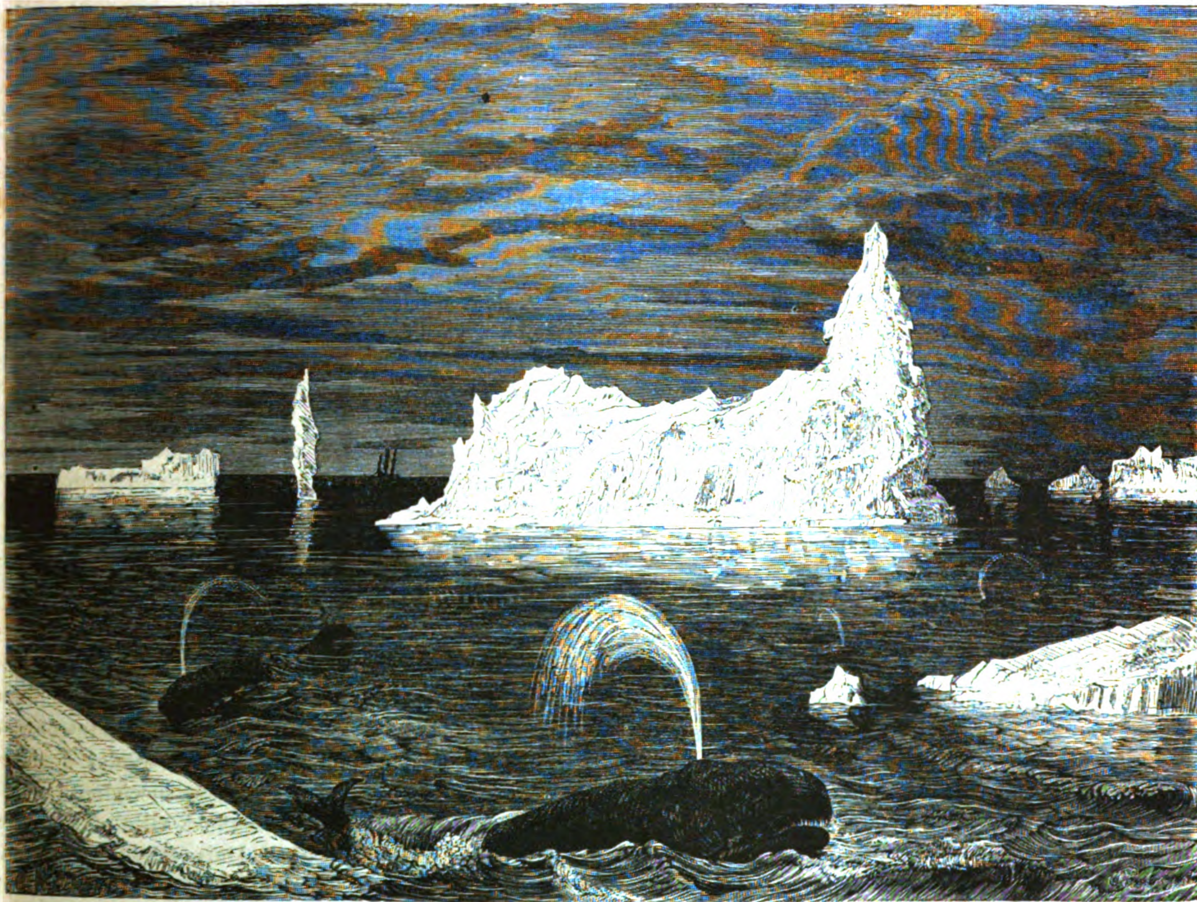
A peu de distance, nous remarquons plusieurs colonnes d'eau, qui s'élèvent à sept ou huit mètres au-dessus du niveau de la mer. Elles nous signalent le voisinage de baleines qui disparaissent promptement à l'horizon.

Bientôt une brume épaisse empêche de rien distinguer à quelques mètres du navire. Nous avançons avec précaution : les matelots, placés à l'avant du vapeur, doivent sans cesse veiller à ce que nous évitions les bancs de glaces. Un choc contre ces masses pesantes nous serait funeste. Combien de bateaux à vapeur ont déjà disparu dans ces parages sans laisser aucune trace de leurs naufrages. La nuit arrive, et tout le monde semble fort inquiet à bord, sans en excepter le capitaine.

Vers le milieu du jour suivant, quelques déchirures dans la brume nous permettent d'admirer plusieurs blocs de glaces dont je m'empresse de faire le croquis. Puis l'obscurité nous entoure de nouveau et nous force de relâcher pendant la nuit dans le port d'Halifax, magnifique bassin creusé en forme de gourde entre des collines et des bois.

La ville, capitale de la Nouvelle-Écosse, est bâtie en amphithéâtre, sur le penchant d'un coteau.

J'aurais eu plaisir à visiter ses rues propres et droites, ses maisons à l'aspect riant, ses églises imitées du gothique, les débarcadères de ses grands magasins de commerce dont les pieds semblent baigner dans la vague et surtout sa banlieue verdoyante, semée de beaux villages et de charmantes villas ; mais notre vapeur, après le délai strictement nécessaire pour renouveler sa provision de charbon, reprit immédiatement la mer.



Îles de glace sur le banc de Terre-Neuve. — Dessin de Paul Huet d'après M. Deville.

Je ne pus emporter d'Halifax que de petits paniers et divers objets fabriqués par les Indiens du voisinage.

Le 22 juin, après treize jours de traversée, nous apercevons Boston, la principale ville de l'État de Massachussets. Elle s'élève au fond d'une baie dont l'étroite entrée est bordée de nombreux rochers. Plusieurs puissants steamers sortent du port. Ils remorquent à leur suite des barques de pêcheurs et des navires chargés d'émigrants. Les quais de Boston se prolongent de tous côtés dans le port. De nombreux trois-mâts se pressent sur plusieurs rangées, autour de cette grande et riche cité qui couvre le versant de plusieurs collines.

Pour embrasser ce grand ensemble d'un seul coup d'œil, il faut gravir au sommet de Bunker-Hill, bien connu comme ayant été le théâtre des principaux événements de ce siége de Boston, qui forma le début de la grande guerre de l'indépendance américaine. Là, les fils des premiers soldats des États-Unis ont érigé un obélisque en granit de soixante-dix mètres de hauteur. Trois cents marches d'un escalier, éclairé par des becs de gaz, conduisent au faîte du monument d'où on découvre une vaste étendue de pays ; Boston occupe l'extrémité d'une longue et étroite péninsule, les ponts et les chemins de fer rayonnent autour de la ville, cinquante îlots ou rochers sont parsemés dans une vaste baie bordée de campagnes fertiles et accidentées. A peu de distance, on aper-

çoit le cimetière du mont Auburn, remarquable par sa gracieuse situation. Plusieurs belles résidences d'été et les villes de Nahant, Lynn, Salem, remplissent les arrière-plans de ce vaste tableau qu'encadrent les premiers contre-forts des montagnes Bleues.

On appelle Boston l'Athènes américaine ; aussi étais-je curieux de visiter son musée ; je lui consacrai plusieurs heures. Il renferme une petite collection de plâtres, des tableaux peu intéressants et quelques échantillons. A cet établissement, peu digne de sa réputation et du grand centre de population et de lumières auquel il appartient, je préfère de beaucoup le vaste édifice élevé, en 1742, par Pierre Faneuil, qui en fit don à ses concitoyens pour leur servir de marché et d'hôtel de ville. On a nommé berceau de la liberté ce bâtiment où les promoteurs de la révolution américaine venaient haranguer le peuple. Non loin de là s'élève la bourse, magnifique monument dont la façade est construite en granit. On remarque du reste à Boston tous les genres d'architecture, depuis le gothique jusqu'au chinois. Mais le style dorique paraît le plus en vogue. Les principales boutiques, ressemblant beaucoup à celles de Londres, sont encombrées, ainsi que les rues et les passages, d'une foule d'acheteurs, de vendeurs, fort empressés ou faisant semblant de l'être, allant, venant et surtout courant. A chaque pas, j'entends répéter autour de moi le mot sacramentel *business*, échangé par des gens qui s'abordent, se croisent et s'éloignent avec une étourdissante rapidité. « Il faut épargner le temps, disent les Américains ; *time is money*. »

Derrière les vitrines élégantes de plusieurs magasins, je ne vis pas sans surprise des rangées de cercueils de tous prix et de toute grandeur. On peut entrer dans la boutique, se faire prendre mesure et choisir le bois qu'on préfère pour la confection de sa bière. Voilà un usage qui semble annoncer une certaine philosophie chez les Bostoniens. Leur ferveur religieuse n'est pas moins évidente, à en juger du moins par les nombreux temples que renferme leur ville. J'en ai compté plus de cent, appartenant à toutes les communions chrétiennes ; les puritains, qui forment la majorité de la population, tolèrent l'exercice des autres cultes.

Mes promenades à travers les rues de Boston se terminèrent enfin dans le parc public. Ce ne fut pas sans un plaisir réel que je pus m'asseoir à l'ombre d'un de ces grands arbres qui remontent au temps de la guerre de l'indépendance. Devant moi, l'hôtel du gouverneur se dressait sur le sommet d'une charmante colline couverte de frais gazon, tapis de verdure qui descend jusqu'aux bords du fleuve Charles.

Je passai ma seconde soirée au principal théâtre de Boston. Les acteurs n'y étaient ni plus ni moins médiocres que dans nos petites villes de province. Heureusement j'étais venu aux États-Unis non pour comparer les *ingénues* ou les *pères nobles* des deux rives de l'Océan, mais pour observer les progrès du commerce et de l'industrie, et le plus étonnant développement de population que l'histoire du genre humain ait eu à enregistrer.

Boston, qui ne contenait guère plus de vingt mille âmes en 1775, en renferme aujourd'hui près de deux cent mille. Les maisons, de bois ou de briques, au dix-huitième siècle, ont fait place, dans le nôtre, à des constructions de granit. Ajoutons que le Massachussets, dont cette ville est le chef-lieu, a vu tripler sa population depuis la révolution, nourrit plus d'un million d'hommes, entretient une marine marchande dont le tonnage dépasse celui de toute la marine française, possède une presse périodique éparpillant, bon an mal an, au vent de la publicité, soixante-dix millions de numéros affectés aux lettres, aux sciences, aux arts et à la politique, et ouvre quinze cents bibliothèques publiques aux besoins intellectuels de sa population.

L'État de New-York, où j'allais entrer, me réservait, sur une plus grande échelle encore, le spectacle des développements de cette civilisation hâtive, qui tient un peu, il faut le dire, des forêts vierges dont elle a pris la place. Comme celle-ci, elle recèle dans son sein de sombres abîmes et d'inévitables périls, et sa luxuriante séve, plus féconde que pure, se répand de toutes parts avec trop de bouillonnements pour ne pas laisser voir à sa surface des taches et de l'écume.

Albany, chef-lieu administratif de New-York, est lié à Boston par un des grands bras du Western railroad (voie ferrée de l'Ouest). Sur ce chemin de fer comme dans la plupart des institutions des États-Unis règne l'égalité absolue, il n'y a aucune distinction de *classes* dans les trains destinés aux voyageurs. Les wagons, longs d'environ vingt mètres sur quatre de largeur, ont leurs banquettes disposées comme celles des omnibus. Leurs couloirs intermédiaires sont unis les uns aux autres, par des plates-formes, de sorte que l'on peut communiquer facilement d'un bout à l'autre du convoi.

Au sortir de la gare, le convoi traverse un quartier manufacturier, puis un faubourg où les maisons sont encore en bois, généralement peintes en blanc. Puis vient la campagne présentant tour à tour des terres cultivées, des bois, des petits cours d'eau et des fonds de montagnes bleuâtres. Les villages se succèdent rapidement jusqu'à la station de Springfield, ville où se trouve le plus vaste arsenal des États-Unis, et située au sommet d'une colline qui domine le fleuve Connecticut et les riches vallées qu'il arrose.

Pendant tout le trajet des serviteurs officieux circulent sans désemparer dans l'intérieur des wagons, offrant aux voyageurs des journaux ou des feuilles d'annonces, et même des verres d'eau à la glace. Mais ces prévenances de l'administration ne peuvent nous faire oublier la poussière qui pénètre à flots dans les voitures et les continuels soubresauts qu'impriment à celles-ci les inégalités de la voie, construite avec plus de hâte que de soins. Chaque fois que, depuis ce jour, j'ai entendu vanter par les économistes le vaste réseau des lignes ferrées des États-Unis, lignes qui, mises bout à bout, enserreraient le globe d'un cercle de quarante millions de mètres, ni plus ni moins que l'équateur, je me suis rappelé les heurts et les cahots du chemin d'Albany.

La ville de ce nom, bâtie sur la droite de l'Hudson, couvre les flancs d'une colline couronnée par le Capitole, vaste monument où siége le gouvernement de l'État de New-York. Pour traverser le fleuve, on se sert ici d'un de ces bateaux à vapeur qui remplacent aux États-Unis les ponts européens. Ce système de passage offre peut-être une voie plus rapide et moins fatigante que l'autre, mais un pont en pierre est plus monumental et n'a pas l'inconvénient de sauter en l'air comme il arrive quelquefois à ces bacs, qui toujours marchent à haute pression.

Dès que j'eus retenu une chambre à l'hôtel, j'allai sur le quai visiter les nombreux bâtiments à vapeur qui font le voyage d'Albany à New-York. Ces magnifiques palais flottants ne se voient qu'aux États-Unis. Il n'y a rien à leur comparer en Europe, ni sur la Tamise, ni sur le Rhône, ni sur le Danube. Un capitaine américain me fit l'honneur de son bord. On trouve sur le pont un salon de coiffure, le *bar-room* et l'emplacement destiné aux bagages. Le premier étage est occupé par un salon qui s'ouvre sur deux terrasses couvertes de tentes pour mettre les voyageurs à l'abri du soleil. Si un homme semble bien petit, au premier abord, à côté de ces immenses machines, elles donnent bientôt une haute idée de l'intelligence de celui qui en a combiné les plans et de l'esprit d'entreprise de ceux qui les ont fait exécuter.

Les rues d'Albany sont larges et régulières ; les maisons, bâties en briques ou en pierres rougeâtres, présentent de belles boutiques. J'y ai remarqué les façades du Capitole, de la bourse et de quelques églises. Le style grec domine ici comme à Boston ; l'Amérique aura-t-elle de longtemps un style à elle ? Le musée, bâti en marbre blanc, renferme une singulière collection de prétendues curiosités. Approchez-vous des vitrines qui abritent, selon les Albaniens, des figures historiques, vous y contemplez simplement d'affreuses caricatures en cire, comme on en voit sur nos boulevards ou à la foire de Saint-Cloud.

Le jour de mon arrivée à Albany coïncidait avec un dimanche, jour où on ne rencontre personne dans les rues, où tous les magasins sont hermétiquement fermés, où il ne part aucun bateau à vapeur, aucun convoi de chemin de fer. Après une heure et demie passée dans un temple écossais protestant, l'ennui allait me gagner quand j'avisai un omnibus attelé de quatre chevaux, qui, me dit-on, se rendait à Troie, ville située à dix kilomètres d'Albany, au pied du mont Ida et non loin du mont Olympe.

Il y avait, dans ces noms grecs, de quoi piquer la curiosité d'un homme qui a étudié, Homère à la main, le théâtre de l'*Iliade*..., je grimpai sur l'omnibus. Après trois quarts d'heure de course à travers une jolie campagne parsemée de maisonnettes en bois, il me déposa au milieu d'une ville manufacturière, aussi déserte qu'Albany, et dont les constructions n'ont assurément rien de pélasgique. Certes, le Simoïs et le Scamandre sont de minces filets d'eau comparés à l'Hudson qui baigne la Troie occidentale ; mais l'Ida asiatique, si dépouillé qu'il soit de ses forêts, où les rois allaient couper leurs sceptres, de ses gazons que foulaient les déesses; mais l'Olympe de Bythinie, plus peuplé aujourd'hui de voleurs que de divinités, ont cependant encore un autre aspect, parlent autrement aux regards que leurs homonymes d'Amérique. L'abus des noms classiques est une des faiblesses des Yankees.

Cette manie, fort innocente du reste, ne saurait choquer que les archéologues et ne peut éveiller autant de susceptibilités que celle des Anglais, qui, d'un pôle à l'autre, ont éparpillé sur la face du globe, en canaux, détroits, baies, golfes, caps, promontoires, iles, îlots et rochers, fleuves, torrents et ruisseaux, monts, collines et taupinières, comtés, districts, cités, bourgs et hameaux, plusieurs centaines de Trafalgars, d'Arapiles, de Waterloos et d'incalculables Wellingtons.

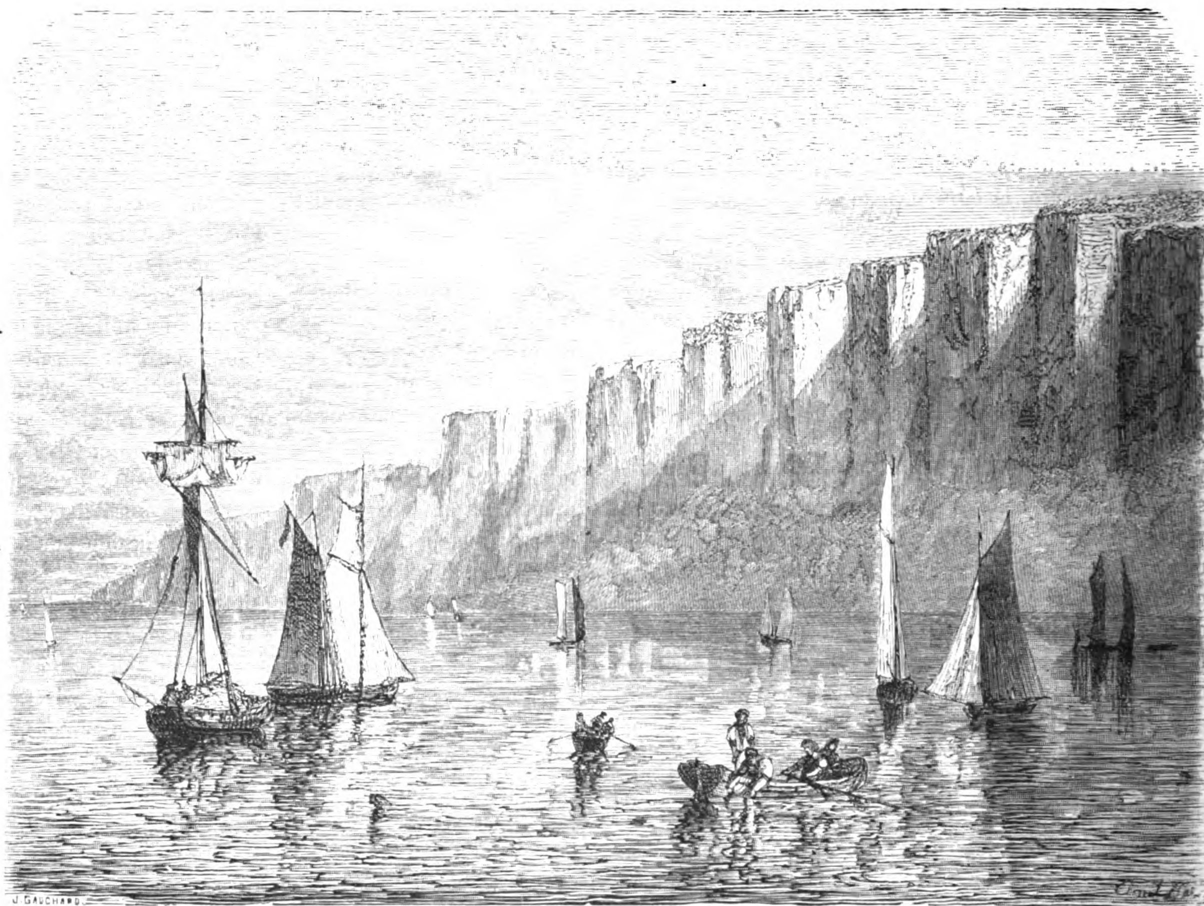
Comme je revenais de Troie on me dit que j'avais manqué l'occasion d'assister aux cérémonies religieuses des Shakers, établis depuis 1787 à New-Lebanon, où l'on peut se rendre en une heure par le chemin de fer de Boston. La secte des Shakers, fondée par une Anglaise nommée Ann Lee, se compose de huit mille personnes environ. Ces chrétiens font consister la sainteté dans le célibat et dans la chasteté la plus absolue; ils pratiquent la communauté de biens et considèrent la danse comme la principale pratique du culte. On m'affirme que leurs établissements prospèrent, que leurs mœurs restent pures et que les Américains, fixés dans les environs de New-Lebanon, vantent la douceur et la charité des Shakers.

Le 29, à sept heures du matin, je me trouvais à bord de l'un des bateaux à vapeur qui descendent l'Hudson jusqu'à New-York. Ici encore égalité parfaite entre tous les passagers; il n'y a qu'une classe et qu'un prix pour tous : sept francs cinquante centimes pour un parcours de deux cent soixante et un kilomètres. Placé sur la terrasse du vapeur, je contemple à loisir les rives de l'Hudson, qui jouissent en Amérique d'un grand renom de *scenery*. Ce fleuve coule d'abord lentement entre des plaines fertiles et enlace plusieurs îles gracieuses. Bientôt nous laissons derrière nous la ville d'Hudson, les montagnes de Catskill, la crique charmante, où le village du même nom éparpille ses délicieuses villas, dont quelques-unes s'étagent sur les flancs de montagnes ombreuses.

Bientôt la ville de Kingston, les hauteurs de Shawangunk et de vastes usines défilent à leur tour. Nous passons devant New-Burgh, ville peuplée de douze mille habitants, l'une des plus considérables qu'on trouve sur les bords de l'Hudson. Ce promontoire romantique est Westpoint, où gît comme un nid d'aigle l'Académie militaire des États-Unis. Alentour se montrent les ruines des fortifications bâties sur les hauteurs pendant la guerre de l'indépendance. Westpoint était en effet à cette époque la clef de l'Hudson. Si les bords du fleuve et leurs pittoresques montagnes rappellent aux Européens les bords du Rhin entre Bonn et Mayence, ils rappellent aux Américains quelques-uns des plus glorieux souvenirs de la guerre de leur indépendance.

A chaque instant ces hauteurs changent d'aspect et leurs profils présentent plusieurs bizarres silhouettes. Un immense rocher qui atteint quatre cents mètres de hauteur, à été nommé le Nez de Saint-Antoine à cause de sa forme parfaitement nasale. Sur le promontoire de Verplanck on voit les ruines du fort La Fayette destiné à défendre le passage de l'Hudson, très-peu large en cet endroit. Nous entrons ensuite dans les baies de Haverstran et de Tappan, formées par l'expansion du fleuve. On croirait traverser deux vastes lacs: en effet, l'Hudson atteint sept à huit kilomètres de largeur devant Sing-Sing, petite ville bâtie au confluent de la rivière Croton. Sur une colline au bord de l'Hudson, s'élève un vaste édifice, haut de cinq étages. C'est la prison de l'État de New-York, un de ces pénitenciers au régime cellulaire que nos codes modernes ont emprunté au nouveau monde; elle peut contenir un millier de condamnés.

Mais déjà nous atteignons Piermont. La rive droite du fleuve forme ici une muraille escarpée de cent soixante-dix mètres environ de hauteur et qui a reçu le nom de *palissades*. On dirait en effet les murs en ruines d'une immense forteresse. Ces rochers ressemblent beaucoup, d'apparence du moins, aux basaltes qui forment en Irlande la célèbre *chaussée des Géants*. Les résidences champêtres qui se multiplient sur la rive de l'Hudson signalent l'approche de la grande ville. Les bateaux à voile et à vapeur deviennent plus nombreux, et de longues flottilles sont mises en mouvement par de puissants remorqueurs.



Les palissades de l'Hudson. — Dessin de [illegible] d'après [illegible].

Bientôt nous longeons une interminable ligne de quais bordés de navires pressés les uns contre les autres; enfin notre vapeur s'arrête devant un embarcadère encombré de marchandises; nous sommes à New-York, dont les innombrables constructions débordent déjà de toutes parts les limites de la pointe continentale qui fait face à Long-Island.

Nous avons franchi deux cent soixante kilomètres de rivière en dix heures. Jamais voyage ne m'a semblé aussi court et aussi intéressant. Impossible de peindre tous les sites pittoresques et le prodigieux mouvement commercial que chaque tour de roue déroulait pour ainsi dire devant nous.

L. Deville.

(La suite à la prochaine livraison.)



Entrée au port de New-York. - Dessin de Paul Huet d'après M. Deville.

VOYAGES DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

PAR M. L. DEVILLE.

ÉTATS-UNIS ET CANADA[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

1854-1855

New-York. — Broadway. — Les hôtels. — Panorama général. — Le cimetière de Greenwood. — Les prêcheurs sur la place publique. L'aqueduc du Croton.

A peine installé à l'hôtel de Florence, j'eus hâte de parcourir la ville, l'*impériale cité*, comme disent les Américains, la première du nouveau continent, la troisième du monde chrétien par ses richesses et sa population.

La curiosité me fit promptement descendre dans Broadway, la principale rue de New-York. Quelle affluence de monde et de voitures! Combien de gens courant à leurs affaires! Quelle activité! Le Strand à Londres, la rue de Tolède à Naples, peuvent seuls rivaliser avec Broadway sous le rapport du bruit et du mouvement; mais comme longueur et régularité cette rue est sans pareille. Les boutiques, qui s'ouvrent sur ses deux côtés, ne le cèdent en rien aux plus belles de Paris ou de Londres. Le magasin le plus considérable, qui appartient à un riche Irlandais, occupe tout entier une immense construction en marbre blanc. Elle s'élève auprès du parc et compte six étages de hauteur.

L'hôtel de ville, gracieux édifice aussi en marbre, est entouré d'une petite promenade publique, qui porte en dépit de son peu d'étendue le nom prétentieux de parc. Non loin de là, est l'hôtel d'Astor, l'un des plus anciens et des plus importants de New-York; il date de 1836. Sa façade construite en granit présente un aspect imposant mais un peu lourd. A peu de distance, Barnum a ouvert son musée, surmonté du pavillon américain et placardé de pompeuses annonces. Dans la rue on aperçoit de tous côtés des affiches énormes; nulle part la réclame n'est poussée aussi loin qu'à New-York. Voici la Bourse, vaste édifice en granit, qui a coûté neuf millions de francs; mais, qu'est-ce que cela dans une ville où la douane est bâtie en marbre blanc, sur le plan du Parthénon d'Athènes.

A l'extrémité de Broadway se trouve une promenade plantée d'arbres. La tour des Signaux, gracieux monument également en marbre blanc, s'élève non loin du confluent de l'Hudson et de la rivière de l'Est.

De ce point partent plusieurs bateaux à vapeur pour Brooklyn et Staten-Island. En face de soi on aperçoit le fort Colombus qui commande l'île du Gouverneur. A droite et à gauche s'étendent à perte de vue les rangées de maisons qui bordent l'Hudson et la rivière de l'Est. Une foule de navires traversent la vaste baie de New-York. L'activité commerciale ne se montre nulle part d'une façon aussi saisissante, si ce n'est à Londres et à Liverpool.

Il faut être touriste ou flâneur pour trouver du plaisir à marcher à pied dans Broadway. Une foule d'omnibus la sillonnent dans toutes les directions. Une foule active se presse sur tous les trottoirs; il me semble que je me laisse entraîner par l'exemple, et me voici marchant rapidement jusqu'à Canal-street, qui forme la limite de la ville des affaires.

J'entre dans la portion relativement nouvelle de New-York. Les maisons me semblent encore plus belles, et bientôt j'arrive devant l'hôtel *Saint-Nicolas*, remarquable par sa façade, toujours en marbre blanc. Il a six étages de haut et soixante-dix mètres environ de largeur, sur autant de profondeur. A peu de distance on voit l'hôtel de la *Métropole*, qui présente quatre-vingt-dix mètres de façade. Celui-ci est construit en pierres de taille et le premier étage repose sur des colonnes de fer. Le théâtre Niblo fait partie de cet hôtel. A partir de Houston-street toutes les autres rues perpendiculaires à Broadway portent les noms de première, deuxième, etc., ainsi de suite. On compte maintenant soixante de ces rues larges et régulières; chaque jour on en bâtit des nouvelles; qui sait quel chiffre elles atteindront dans quelques années? New-York, qui renfermait déjà au moment de mon passage près de six cent mille habitants, en comptait en 1860 plus de huit cent mille et sa population continue à s'accroître rapidement.

Le parc de l'Union, orné d'une fontaine et de plusieurs rangées d'arbres, est situé à l'extrémité de Broadway. Chemin faisant, j'ai vu plusieurs temples peu remarquables et appartenant à différents cultes. Derrière les vitrines des boutiques on aperçoit tous les produits de l'industrie humaine. Il y a plusieurs vastes librairies et notamment celle d'Appleton; mais combien sont rares les magasins de tableaux ou de bronzes d'art! J'ai remarqué seulement quelques toiles, du reste, fort médiocres. Le peuple américain ne s'occupe encore que de fonder et de meubler sa maison, plus tard il devra penser à son embellissement; c'est alors que les arts fleuriront. Puissent-ils un jour parvenir à cette perfection qu'ont atteinte le commerce et l'industrie dans les États-Unis!

Dans plusieurs rues de New-York on a établi des

1. Suite. — Voy. page 236

voies ferrées pour les omnibus traînés par des chevaux. Moyennant vingt-cinq centimes, je suis rapidement transporté dans la quarantième rue. J'arrive devant une énorme tour en bois, qui s'élève à plus de cent mètres. On paye un franc vingt-cinq centimes pour monter à son sommet, d'où l'œil domine New-York et ses environs. A nos pieds s'étend une masse considérable de maisons en briques, entremêlées de deux cent cinquante églises. Des rangées d'arbres indiquent la direction de plusieurs longues rues et des principaux squares. L'Hudson et la rivière de l'Est entourent la ville d'une forêt de navires. Plusieurs îles s'étendent devant New-York et défendent son immense baie, bordée de charmantes maisons de campagne. L'océan Atlantique forme le cadre de ce grandiose panorama.

Je passe la soirée au théâtre William où l'on joue plusieurs comédies assez amusantes. Une actrice remplit dans la même pièce cinq rôles différents et chante fort bien en anglais, en allemand et en français. Elle obtient beaucoup de succès et recueille une masse de bouquets envoyés avec les plus bruyantes acclamations.

1er juillet. Depuis deux jours je demeure dans un hôtel américain et je n'ai pas encore échangé une seule parole avec les autres voyageurs; pendant les repas on mange vite et l'on parle peu; à moins d'introduction, je ne pourrai jamais établir la moindre relation avec mes voisins. A la table d'hôte il n'y a pas une seule dame et cependant j'en ai vu plusieurs descendre dans notre hôtel. Je demande une explication à ce sujet. Voici la réponse du domestique auquel je m'adresse : « Il y a deux escaliers, l'un pour les femmes, l'autre pour les hommes. L'hôtel se divise en deux parties tout à fait distinctes et réservées exclusivement à chaque sexe. Aussi, plusieurs jeunes filles, qui habitent l'hôtel depuis quelque temps, n'ont-elles jamais rencontré un seul voyageur célibataire. Les hommes mariés ont seuls le privilége d'habiter avec leurs femmes dans le bâtiment consacré au beau sexe. » Cet usage, qui semble singulier à un Européen, est sans doute fort commode pour les dames en voyage, mais il rend la vie d'hôtel assez monotone. Aussi, je vais louer une chambre meublée chez des Français, qui m'accueillent avec beaucoup d'affabilité.

Un *ferry-boat* à vapeur, faisant le service entre New-York et Brooklin, m'ayant transporté un matin en dix minutes dans cette dernière ville, située à l'extrémité occidentale de *Long-Island*, j'aperçus, en passant, plusieurs pièces de canon et des piles de boulets rangées sur l'île du Gouverneur. C'est un spectacle assez rare aux États-Unis pour mériter d'être signalé. A peine descendu à terre, je me dirigeai, dans un omnibus, vers le cimetière de Greenwood, éloigné de cinq kilomètres environ. La route, qui suit le bord de la mer, est formée de planches fixées sur le sable, et a de gracieuses échappées sur l'île de Staten.

A la porte du cimetière où me déposa l'omnibus, je vis, non sans surprise, une file de voitures qui se tiennent à la disposition des voyageurs, pour leur faire parcourir sans fatigue la route sablée qui fait le tour de ce vaste champ de repos. Mais je préférai suivre à pied les sentiers sinueux qui le sillonnent.

Les tombes à part, c'est un vrai jardin anglais, accidenté d'une manière charmante ; ici des étangs au fond de gracieux vallons; là des collines d'où la vue s'étend sur la baie de New-York ; plus loin les épais ombrages de la *forêt*. On appelle ainsi les terrains encore vacants et en friche dans le cimetière.

Deux monuments funéraires attirèrent entre tous mes regards : le premier a été élevé par souscription à la mémoire de plusieurs pompiers de New-York, qui périrent dans un incendie en 1848 ; il est surmonté d'une statue en marbre blanc, représentant un Américain sauvant des flammes un jeune enfant. Le second renferme la dépouille mortelle d'une jeune fille, Mlle Canda, qui trouva, à dix-sept ans, au sortir d'un bal, la même fin que le dernier des ducs d'Orléans. S'étant élancée de sa voiture entraînée par des chevaux effrayés, elle se tua sur le coup, et on ne rapporta à sa mère malade que son cadavre encore revêtu de son costume de bal. La dot qui lui était réservée fut consacrée à l'érection de son tombeau ; il est en marbre de Carrare, orné de magnifiques bas-reliefs exécutés en Italie.

Non loin de là s'élève un tertre qui domine un admirable panorama : d'un côté, la ville de New-York et sa vaste baie sillonnée de bateaux à vapeur; de l'autre côté, l'immensité de la mer, tachetée de quelques voiles blanches ; à nos pieds, le champ du repos où viennent mourir les murmures lointains de la ruche humaine et de l'océan Atlantique.

Je vis non sans effroi se lever le jour du lendemain : c'était un dimanche, journée consacrée à l'ennui.

Toutes les boutiques sont fermées; les bar-rooms seuls laissent leurs portes entr'ouvertes. Les voitures tirées sur les rails ont seules aussi le privilége de rouler, grâce à leur marche silencieuse. On ne rencontre personne dans les rues, si ce n'est au moment des services religieux. J'entre dans un temple anabaptiste au moment où l'on y fait une quête au profit du ministre, qui n'est pas salarié par le gouvernement. Aux États-Unis, il n'y a pas de culte privilégié; chaque secte religieuse doit suffire à ses frais par des contributions volontaires. Ce qui n'empêche pas les ministres de chaque secte de jouir d'une existence confortable, bien qu'ils soient lotis d'ordinaire d'une nombreuse famille.

Dans l'après midi, je m'arrêtai dans un carrefour pour écouter la parole inspirée de quelques puritains, vrais descendants des saints du *covenant*. A les voir et à les entendre on croirait à une résurrection de ces fanatiques célébrés par l'auteur d'*Old Mortality*. Ils parlent toujours ainsi en plein air, devant une foule qui grossit à chaque instant. Souvent ces ardents sectaires attaquent le catholicisme, la grande prostituée de Babylone et surtout les jésuites, dont ils se défient particulièrement. Il en résulte que si quelques Irlandais se trouvent dans l'auditoire, ils cherchent à interrompre l'orateur. Une dispute s'engage, le sang ne tarde pas à couler, et il n'est pas rare qu'en se séparant ces groupes de fidèles

ne laissent plusieurs cadavres sur le terrain. Les agents de police se tiennent prudemment à l'écart de ces rixes religieuses; le plus souvent ils ne seraient pas a sez nombreux pour que leur intervention pût être efficace.

Beaucoup d'Américains, et surtout d'étrangers, vont achever leur dimanche en passant quelques heures de la soirée dans les salons des confiseurs ou autres industriels, qui débitent des glaces. Quelques-uns de ces établissements, par leur étendue et le luxe de leurs décorations, peuvent snrprendre même un Parisien.

Entre autres travaux d'art et d'utilité publique, New-York est fière à bon droit d'un aqueduc de soixante-douze kilomètres de longueur, qui lui amène les eaux potables du lac Croton. Ce grand travail est revenu à plus de soixante-cinq millions de francs. Le réservoir, destiné à la réception des eaux, est situé sur la colline d'York; celui qui les distribue se trouve auprès des bâtiments de l'exposition. Les vastes dimensions de ces deux bassins en font des objets dignes de remarques et d'études; mais il y a, sur le parcours de cet aqueduc, un pont nommé *High bridge* (le grand pont), que les Yankees recommandent surtout, comme une œuvre incomparable et sans rivale, à l'admiration des étrangers.

Pour me trouver face à face avec cette dixième merveille du monde, je n'avais à franchir qu'un trajet de treize kilomètres sur une belle route, à travers de gracieuses campagnes, émaillées à chaque instant de jolis parcs, de riantes villas, de nombreux hôtels qui ne le cèdent à celles-ci ni en élégance ni en confort de toute sorte; je n'hésitai donc pas à aller visiter *High bridge*.


Chute du Passaïc. — Dessin de Gustave Doré d'après M. Deville.

Cette construction, qui s'élève entre deux montagnes, au-dessus de la petite rivière d'Harlem, dont les bords sont couverts de bois touffus, est certainement remarquable par le paysage qui l'entoure et par la hardiesse de ses hautes arches; mais, sous le rapport des proportions et de l'architecture, on ne peut le comparer aux ponts du Gard ou de Roquefavour

Les vieux constructeurs romains, dans le sépulcre de dix-huit siècles, et notre compatriote Montrichet, dans sa tombe fermée d'hier, peuvent dormir en paix; ils n'ont pas encore été dépassés par les Américains.

Cascade du Passaïc. — L'hôtel de Saint-Nicolas. — Le musée Barnum. — Un steamer de plaisir. — Le choléra. — Philadelphie, Baltimore et Washington.

Une autre curiosité de la banlieue de New-York, que l'on ne peut se dispenser de visiter, est la chute du Passaïc. Un ferry-boat conduit à la ville de Jersey, bâtie sur la rive sud de l'Hudson Dans la modeste gare du chemin de fer, il y a un mouvement extraordinaire, car c'est le point de départ des convois pour Philadelphie, le lac Érié, l'Ohio et tout le far-west. Parti à cinq heures du matin, le convoi me conduit en moins d'une heure à Paterson, à travers une contrée assez pittoresque. Il longe ensuite une petite rivière qui roule à travers les

rochers et met en mouvement les roues de nombreuses usines. Arrivés au sommet d'une gracieuse colline, nous apercevons en face de nous la chute principale du Passaïc. Cette rivière forme une jolie cascade au fond d'une gorge de rochers escarpés. Une élégante passerelle a été établie au-dessus du précipice où bouillonnent les eaux.

Ces eaux ne cessent d'arracher des fragments de rochers à leurs bords, qui, par suite, changent souvent d'aspect. La vue de cette cascade est assez intéressante pour les voyageurs, surtout pour ceux qui n'ont visité ni la Suisse ni la Scandinavie. Une fraîche végétation couronne les rochers et serpente le long de leurs flancs rougeâtres. A l'ombre des arbres se trouve un bel établissement consacré à des fêtes champêtres où l'on se rend de toutes les localités du voisinage.

En rentrant en ville, j'allai terminer ma journée à la table d'hôte de l hôtel Saint-Nicolas, immense construction dont le terrain seul a coûté dix millions de francs. On a dépensé la même somme pour la construction ; l'ameublement est évalué à quinze cent mille francs. Cet immeuble, représentant ainsi un capital de plus de vingt et un millions de francs, est la propriété de trois associés. On compte dans l'intérieur huit cents chambres à coucher et trois mille becs de gaz. Le nombre des domestiques s'élève à deux cent cinquante. Au rez-de-chaussée se trouvent plusieurs boutiques de parfumerie, d'objets de



Lac Champlain. — Dessin de Grandsire d'après M. Deville.

toilette et de voyage, un magnifique salon de coiffure, des salles de lecture, des bureaux de poste et un télégraphe électrique. Au premier étage sont les salles à manger, décorées blanc et or, plusieurs gracieux petits salons, et enfin la chambre des nouveaux mariés, qui est toute tendue de satin blanc rehaussé d'ornements dorés. Le prix de location de cette luxueuse bonbonnière, fort souvent occupée, dit-on, est de sept cent cinquante francs par vingt-quatre heures.

J'allai visiter le lendemain le musée fondé par M. Barnum, le célèbre entrepreneur qui conduisit Tom-Pouce en Europe et Jenny Lind en Amérique. Son contrat avec cette dernière, exploité dans quatre-vingt-quinze concerts donnés aux États-Unis et à la Havane, ne produisit pas moins de trois millions cinq cent soixante mille huit cent trente-six francs soixante-dix centimes, sur lesquels il dut remettre à la fameuse cantatrice, au rossignol suédois, comme disent les Scandinaves, huit cent quatre-vingt trois mille trois cent soixante-quinze francs quarante-cinq centimes.

M. Barnum a publié depuis des mémoires fort curieux, au point de vue des mœurs américaines, par la franchise avec laquelle il expose triomphalement son charlatanisme, ses résultats et la crédulité de ses compatriotes.

La salle du théâtre, placée à la suite, est petite, mais fort bien décorée. J'y vis jouer une charmante comédie

américaine. La collection de tableaux, de vues panoramiques et de curiosités plus ou moins authentiques, qui meublent les galeries Barnum, attire peu le public, qui s'arrête surtout devant un rhinocéros, un boa et une cage remplie d'une foule d'animaux divers, peu faits pour vivre ensemble. Le musée ne contient maintenant ni la sirène, ni le cheval lanigère, ni aucun de ces prétendus phénomènes qui attirèrent autrefois de si grandes foules de spectateurs, et produisirent des recettes si considérables à leur inventeur.

Dans les rues de New-York, il n'est pas rare de voir des affiches portant ces mots : « *Grande excursion*, *Pique-nique et Cotillon*. Un magnifique steamer a été retenu pour faire une excursion dans la baie de New-York. Le public est engagé à profiter de cette journée de plaisir et de récréation. » Poussés par la curiosité, un de mes amis et moi nous prenons des billets pour faire partie d'une fête si pompeusement annoncée. Nous montons sur un vapeur remorquant à sa suite un autre bateau. Ils sont unis par un petit pont qui permet d'aller de l'un à l'autre. Nous trouvons à bord cinq cents personnes dont la tenue est propre et même élégante. Les femmes portent des robes blanches, les hommes des redingotes noires. Une trentaine de musiciens, répartis sur les deux bateaux, jouent des contredanses, des valses et des polkas, et bientôt nous voyons tous les passagers danser avec un sérieux imperturbable et sans échanger un mot.

A midi, le vapeur s'arrête au pied d'une charmante colline appelée Mont-Hermon. Tout le monde descend à terre et va faire un repas champêtre. Les bouchons de champagne sautent de tous côtés, les cerveaux commencent à s'échauffer, et l'on remonte en chantant, à bord du vapeur qui reprend la direction de New-York. Grâce aux nombreuses libations qui ont eu lieu, les quadrilles deviennent fort animés, et le bar-room est rempli de monde. Tout à coup, nous entendons quelques vociférations; puis un homme est renversé sur le pont; ses amis viennent à son secours, et bientôt une cinquantaine d'hommes prennent part au combat. Les femmes veulent intervenir; des coups de poing les renversent. Le sang coule partout, et cependant pas un coup de couteau ou de pistolet n'est échangé; enfin les forces s'épuisent, et la première fureur s'apaise. Autour de quelques hommes à la figure ensanglantée se réunissent les groupes du parti vaincu, qui veut prendre sa revanche dès que nous arriverons dans la ville.

Voici la cause de cette terrible lutte. Un ivrogne faisait du tapage, on voulut le rappeler à la raison; il insulta un des commissaires de la fête, en lui reprochant d'appartenir à une compagnie de pompiers toujours vaincus dans les luttes de vitesse et d'habileté. Ce mot fut le signal du combat qui se propagea, comme le feu sur une traînée de poudre, au milieu de cette cohue exaltée par les fumées du champagne. Quelle belle occasion de sermon pour un membre de la société de tempérance !

Presque tous les Américains s'enrôlent pendant plusieurs années dans les compagnies de pompiers, qui ne sont pas rétribués. Chacun des quartiers de New-York compte plusieurs postes où les hommes de garde passent la nuit. Dès qu'un incendie est signalé par la cloche de l'hôtel de ville, les pompiers se précipitent vers le lieu du sinistre, traînant leurs pompes après eux. La lutte de vitesse, qui s'engage alors entre les différentes compagnies de pompiers, occasionne souvent des rixes sanglantes. Les Américains dépensent beaucoup pour leurs engins à incendie qu'ils couvrent de peintures, de dorures et de plaques d'argent. Les jeunes gens se font volontiers admettre dans les compagnies de pompiers, qui organisent de fréquentes parties de plaisir. Il faut avouer, du reste, qu'ils ne reculent pas plus devant le danger que devant le plaisir.

Mon ami achevait à peine de me donner ces détails que déjà on avait étanché le sang qui couvrait le pont, et que les danses recommençaient; elles durèrent jusqu'au moment du débarquement, que je m'empressai d'effectuer, bien guéri de l'envie de prendre désormais une part personnelle aux prétendues excursions de plaisir d'un public yankee.

Pendant le mois d'août, il a fait une chaleur étouffante à New-York; aussi les cas de choléra ont été nombreux. En outre, les incendies ont redoublé, surtout aux extrémités de la ville, où il y a encore beaucoup de maisons en bois. Dans les quartiers commerçants, j'ai vu brûler une église et plusieurs magasins. Quelques-uns de ces sinistres sont arrivés, dit-on, fort à point pour les locataires, qui ont ainsi un prétexte tout naturel pour ne pas remplir leurs engagements, et reçoivent, en vertu de leurs polices d'assurance, une indemnité supérieure à la valeur des marchandises incendiées. On prétend que cette spéculation sur les primes d'assurance a pris une grande extension, et qu'elle s'applique même à la navigation. Pauvres voyageurs, seriez-vous victimes d'une pareille combinaison financière ? J'aime à croire qu'il y a beaucoup d'exagération dans ces assertions, dont j'ai souvent entendu soutenir la véracité.

Mon arrivée aux États-Unis ayant malheureusement coïncidé avec l'apparition du choléra dans le bassin de Saint-Laurent, je dus ajourner mon départ pour le Canada et je consacrai quelques semaines à l'étude des mœurs américaines et à l'exploration des environs de New-York, qui sont vraiment dignes de la réputation que leur ont faite, chez nous, les romans de Cooper. Après avoir parcouru Iboboken, Glen-Cove, New-Rochelle, charmantes résidences où les habitants de l'*imperial City* se retirent pendant l'été, je profitai des voies ferrées qui rayonnent tout autour de ce grand centre pour visiter successivement Philadelphie, Baltimore et Washington. Philadelphie, capitale de la Pensylvanie, avec ses cinq cent mille habitants, sa position au confluent de deux rivières (la Delawen et le Schuilkell), ses monuments de marbre et de style grec, ses longues rues alignées au cordeau, est la seconde ville de l'Union et une des plus belles du monde entier. Comptant trois cents temples et un plus grand nombre encore d'établissements d'instruction ou de bienfaisance, elle est encore pleine des souvenirs de Guillaume Penn, son fondateur, de B. Fran-

klin, son grand citoyen, et du Français Gérard, qui a fondé, pour les enfants orphelins de la *cité des frères*, un collége monumental, doté par lui de dix millions six cent mille francs.

Baltimore, située au débouché du Patcepsco, dans le golfe de Chesapeake, compte deux cent mille habitants. Cette ville, qui a déjà le caractère des villes du Midi, mais du Midi à esclaves, est tout à la fois le chef-lieu de l'État de Maryland et le grand *emporium* du commerce de la Virginie et de la Caroline du Nord. On y vient de Philadelphie en cinq heures par le chemin de fer. Deux autres heures m'amenèrent à Washington.

Je ne fis que passer rapidement dans cette capitale, qui n'est encore occupée que par les administrations centrales de l'Union, et qui attendra bien des années encore la population que ses fondateurs ont eue en vue quand ils ont trouvé le plan de ses vastes rues et de son enceinte immense.

Départ pour le Canada. — Saratoga. — Campement d'Indiens Mohawks. — Lac Champlain. — Liberté des jeunes filles aux États-Unis. — Montréal. — La cathédrale. — Incendie d'un hôtel. — La Chine. — Village iroquois.

A la fin d'août, les journaux ayant annoncé la disparition du choléra dans le Canada, je me décidai à quitter New-York et à profiter d'un des trois bateaux à vapeur qui font le service entre cette ville et Albany. Cette concurrence fait diminuer les prix, mais rend la navigation dangereuse, par suite de la lutte de vitesse qui s'engage entre les trois capitaines. Chacun d'eux veut doubler le premier la pointe de Verplanks. Nous étions sur le point de passer devant le steamer qui nous précédait, lorsqu'un autre atteignit notre bateau, le choqua en passant, et vint prendre la tête de la flottille. En cet endroit l'Hudson est heureusement trop resserré entre deux chaines de montagnes pour que notre capitaine puisse tenter de reconquérir sa place première. Quelques voyageurs s'en réjouissent, craignant les résultats d'une telle lutte. On cite en effet plusieurs terribles accidents occasionnés par l'explosion des chaudières chauffées outre mesure.

Arrivé à Albany le 1er septembre, je repris à onze heures du matin le convoi qui partait pour Saratoga, le Baden-Baden américain. En passant devant Troye, je vis que cette jeune cité avait failli éprouver tout récemment le sort de sa vieille marraine : un incendie venait d'y dévorer, non les palais de Priam et d'Anchise, mais deux cents maisons en bois. Mais voici Saratoga, un nom bien américain, dont la célébrité ne date que de la guerre de l'Indépendance. C'est ici qu'en 1777 et pour la première fois les troupes de ligne du vieux monde mirent bas les armes devant les milices du nouveau. Pendant la saison des bains, il y a dans cette ville une affluence considérable de riches familles, qui viennent y passer une partie de l'été. Aussi y voit-on plusieurs immenses hôtels : celui des États-Unis, celui de l'Union, etc. A distance ils ont presque tous une apparence monumentale, qui perd beaucoup à un examen rapproché, car ils ne sont construits qu'en planches, et le faux air de marbre qu'ils ont de loin se change de près en une simple peinture à la détrempe. Dans le voisinage immédiat de chacun d'eux se trouvent des salles de billard, des jeux de boule et des tirs au pistolet et à la carabine. Les rues de Saratoga sont larges, ornées d'arbres et bordées de boutiques bien approvisionnées. A l'entrée d'un vaste jardin, bouillonne sous un petit monument la source dite *du Congrès*. L'eau en est limpide, tiède, gazeuse et contient beaucoup de soude. On recommande son emploi pour les maladies de peau, les rhumatismes, etc. Dans toutes les villes des États-Unis on expédie d'innombrables bouteilles de cette eau si renommée. Mais les Américains viennent à Saratoga surtout pour danser et monter à cheval. Ces exercices, au dire des médecins, entrent pour beaucoup dans l'effet bienfaisant des eaux minérales.

La ville est entourée de bois, restes de ces forêts vierges où Cooper a placé la scène de quelques-uns de ses plus beaux romans. Quelques Indiens Mohawks s'y abritent encore sous une couple de tentes en lambeaux et de misérables cabanes. Ces Indiens ont des traits fort grossiers, le teint et la peau d'un rouge brun foncé, mais ils sont en général de haute taille. Ils vendent des fruits et quelques ouvrages en perles dont les dessins ne manquent pas d'originalité.

Dès le matin du 2 septembre, j'étais à Whitehalle, petite ville pittoresque à l'extrémité sud du lac Champlain. Un bateau à vapeur y chauffait, prêt à partir, aussi grand que ceux de l'Hudson, mais bien mieux décoré. Son premier étage est occupé par un immense salon orné de lustres dorés, de glaces superbes, garni d'un riche mobilier en palissandre et même d'un piano. Un tapis moelleux étale ses jolis dessins sous les pieds des voyageurs. Les étagères sont garnies de Bibles américaines. En dépit de sa magnificence, ce steamer est très-modéré dans ses tarifs. Quinze francs pour la traversée complète du lac Champlain, trajet de onze heures environ, et deux francs cinquante centimes pour chacun des trois repas que l'on fait dans cet intervalle. La salle à manger, placée sous le pont, contient une table de deux cents couverts; mais, comme tous les voyageurs ne peuvent y trouver place à la fois, on est forcé de servir deux ou trois repas successifs, suivant le nombre des passagers.

Les plus pressés forment un premier cercle, serré autour des chaises, attendant patiemment le signal de se mettre à table. Les dames et leurs cavaliers font toujours partie de cette première fournée, car aux États-Unis on a la plus grande déférence pour le beau sexe. Dès que les privilégiés se sont assis, le second cercle des voyageurs se resserre autour d'eux, prêts à occuper leurs siéges, aussitôt qu'ils deviendront vacants. Tout le menu du repas est étalé sur la table. Chaque convive se sert lui-même, ou bien donne son assiette à un domestique en lui désignant le morceau qu'il désire. On n'a pas comme en Angleterre la peine de servir ses voisins. L'usage américain est fort approuvé des paresseux et des gourmands, qui désirent éviter tout dérangement et toute perte de temps. On sert fort rarement du potage,

on ne boit jamais de vin, mais beaucoup de thé ou de café. Un morceau de tourte aux fruits termine ordinairement le menu. Ces repas durent à peine vingt minutes; chacun mange vite et sans échanger une parole avec son voisin. Les hommes vont ensuite fumer leurs cigares sur les terrasses, qui forment suite au salon et d'où l'on domine les eaux et les rives du lac Champlain.

Ce lac, dont le nom consacre la mémoire du Français qui en fit la découverte en 1609, se présente d'abord au voyageur venant du Sud comme un étroit canal, resserré entre deux chaînes de montagnes verdoyantes, qui affectent les formes les plus gracieuses. Ce sont à droite les montagnes vertes, qui ont donné leur nom à l'État de Vermont; à gauche les contre-forts de la chaîne newyorkaise de l'Adirondack. Des deux côtés des bois peu élevés, mais fort épais, descendent jusqu'au bord de l'eau où se mirent de loin en loin des maisons de bûcherons. En passant on leur jette le sac contenant les dépêches de la poste. Ce paysage a déjà ses ruines: ce sont celles du fort Ticonderoga et de Crownpoint, abandonnés et démolis depuis la paix et qui commandaient l'entrée du lac dans d'admirables positions.

Au moment où nous allions nous engager parmi les îles Héro, qui forment de gracieux groupes de verdure, entre lesquels apparaissait dans le lointain le joli village de Plattsbourg, célèbre par la victoire que remportèrent



Vue de Montréal (p. 250). — Dessin de Paul Huet d'après M. Deville.

les Américains sur les Anglais en 1814, un vent froid soulevant de petites vagues autour de notre vapeur, fut bientôt suivi d'une pluie torrentielle qui, masquant le ciel, la terre et l'eau, força les amateurs de paysages de s'envelopper de leurs manteaux et de chercher un refuge au salon. Là je fis la connaissance d'un ingénieur français nouvellement arrivé aux États-Unis et qui se rendait au Canada pour affaires. Pendant que nous échangions nos observations sur les Américains, la conversation tomba sur la liberté dont les jeunes filles jouissent dans les États-Unis. A New-York j'avais remarqué fréquemment des jeunes personnes de bonnes familles se promenant seules ou en compagnie de jeunes gens, sans que personne y trouvât le moins du monde à reprendre. Un jour, étant en omnibus dans la rue de Broadway, j'avais vu une jeune fille, âgée de dix-huit ans environ, aussi élégante que modeste, faire arrêter la voiture qui était au grand complet. Comme je me demandais où elle pourrait se placer, elle s'assit tranquillement sur les genoux d'un monsieur qui ne parut nullement surpris de cette bonne fortune. N'ayant rien eu de plus pressé que de rapporter le fait à des Français fixés depuis quelque temps dans le pays, ils me répondirent simplement : « C'est l'usage. »

En échange de ma confidence, mon compagnon de voyage me raconta qu'il avait été présenté récemment à

New-York dans une famille américaine, dont il avait été accueilli avec affabilité. Sur le point de faire un voyage de quelques jours, il crut devoir une visite d'adieu et il fut reçu par la demoiselle de la maison, seule en ce moment au logis. Dès qu'elle connut l'objet de sa visite, elle lui dit qu'elle l'accompagnerait.

« Comment, sans prévenir vos parents? demanda naïvement le Français.

— Certainement, » répondit-elle.

En effet, le lendemain ils partirent ensemble pour Saratoga, où ils passèrent deux jours à visiter la ville et les environs.

« Naturellement, dit en terminant mon compatriote, les frais de toute cette excursion sont restés à ma charge, et les parents de la jeune personne ont bien voulu me remercier de cette galanterie. Mais, en compensation d'une assez forte dépense, elle-même m'a laissé d'autre souvenir que celui de sa conversation aussi modeste que spirituelle, de sa conduite irréprochable et de son imperturbable sang-froid. »

A la frontière anglaise une voie ferrée fait suite à la voie d'eau dans la direction de Montréal; un convoi nous y attendait. Le service du chemin de fer avait été interrompu depuis quelques jours par le feu qui avait éclaté dans les forêts voisines. La pluie, qui nous avait assaillis, avait aussi éteint l'incendie, et nous avons pu profiter de la voie ferrée. C'est en français qu'on nous félicita de cet heureux hasard, et je pus constater quel plaisir on éprouve à entendre sa langue natale lorsqu'on est éloigné de sa patrie.



Vue de Québec (p. 254). — Dessin de Grandsire d'après M. Deville.

Montréal, bâtie au-dessous des premiers rapides qui entravent la grande navigation du Saint-Laurent, au point de jonction des eaux de Champlain et de l'Otawa avec celles du grand fleuve, doit sans doute à toutes ces circonstances réunies d'être la ville la plus grande et la plus florissante, non-seulement du Canada, mais de tout le continent américain au Nord de New-York et de Boston. Le petit établissement de *Ville de Marie*, fondé en 1641 par le Français Maisonneuve, sur le *mont Royal*, la seule hauteur qui domine, pendant un espace énorme, la rive gauche du Saint-Laurent, serait rangé partout aujourd'hui au nombre des grandes cités. Montréal compte quatre-vingt mille âmes, et les progrès qui s'accomplissent dans le Canada sont les garants de son accroissement et de sa prospérité future.

Le jour de mon arrivée en cette ville étant un dimanche, il n'y avait pas une seule boutique ouverte, et toute la population se rendait à l'église. La cathédrale présente une façade en pierres grises, bâtie dans le style gothique, mais sans la moindre sculpture. Malgré son extrême simplicité, les Canadiens se montrent très-fiers de ce monument, et la comparent à Saint-Pierre de

Rome, sous le rapport de la grandeur. Cette église peut, dit-on, contenir dix mille personnes, et cependant je ne pus trouver de place que dans les galeries, d'où l'on domine l'ensemble des fidèles. La population réunie sous mes yeux me sembla vêtue d'une façon convenable et même élégante.

Après la messe, célébrée avec la même pompe qu'en France, j'allai parcourir la ville. Un toit en étain, que le soleil fait briller de mille feux, m'attira vers le marché de Bonsecours. Cet édifice est d'architecture dorique et a coûté plus d'un million de francs. L'étain, qui conserve longtemps, à l'abri de l'oxydation, sa blancheur et son éclat, est fort employé ici dans les toitures, et a valu à Montréal, parmi les Canadiens, le surnom de *Cité d'argent*. A la première vue, au grand jour, l'épithète peut paraître un peu exagérée; mais quand les rayons vermeils du soleil couchant, et plus tard les blanches clartés de la lune viennent à jouer sur les dômes et sur les coupoles, il en résulte des tons et des effets à désespérer un peintre.

Dans mes promenades à travers la ville, je remarquai un vaste espace couvert de ruines, tristes vestiges d'un incendie qui, l'année d'avant, avait dévoré deux cents maisons en bois. Mais déjà s'élevaient à leur place de nouvelles constructions qui offriront bien plus de sécurité, car elles sont en belle et bonne pierre grise. Un autre emplacement également vide me fut signalé comme ayant été occupé par un fort bel hôtel détruit de même l'an auparavant, à la suite d'une discussion survenue entre des dilettanti anglais et canadiens. On allait y donner un concert, et il s'agissait de savoir si les musiciens débuteraient par la *Marseillaise* ou par le *God save the Queen*, chant national des Anglais. Les Canadiens, grâce à leur imposante majorité, obtinrent la priorité pour la *Marseillaise*. Un Anglais, exaspéré de cette préférence, mit le feu aux rideaux de sa chambre, et l'incendie brûla l'hôtel tout entier.

Les Canadiens d'origine française aiment encore ardemment notre patrie, bien que depuis 1759 ils soient régis par le gouvernement anglais. Ils se sont soulevés plusieurs fois, et surtout en 1837. Depuis cette époque les Anglais leur ont fait les plus larges concessions, tant pour prévenir le retour des velléités d'indépendance parmi les Canadiens, que pour les empêcher de s'annexer à l'Union américaine. Le pouvoir du gouverneur général s'exerce sous le contrôle de deux chambres, dont l'une, espèce de chambre des pairs, est formée par les membres que nomme à vie la reine d'Angleterre, et dont l'autre se compose de représentants élus par le peuple. En outre, les impôts sont fort modérés.

Mais tous les avantages d'un *self-government* ne peuvent faire oublier aux Canadiens qu'en 1541 leurs ancêtres sont partis des côtes de la Normandie pour explorer le Saint-Laurent, sous la conduite de Jacques Cartier, et qu'ils ont fondé les villes de Québec et de Montréal. Les droits énormes, prélevés sur les navires français, ont empêché pendant longtemps ceux-ci de venir dans le Canada. Cet état de choses a cessé, et l'arrivée du premier bâtiment de commerce, portant notre pavillon, devant Montréal, fut dans toute la colonie l'occasion d'une fête, qu'on pourrait à juste titre qualifier de fête de famille.

On peut faire en voiture le tour de la montagne qui domine Montréal et lui a donné son nom. Une belle route, bordée çà et là de jolies maisons de campagne, conduit jusqu'au sommet, d'où l'on découvre plusieurs magnifiques points de vue. La ville, étagée sur la pente, descend jusqu'à la rive du Saint-Laurent, qu'elle borde sur plusieurs kilomètres de longueur. Mes hôtes, qui me firent les honneurs de leur mont Royal, m'indiquèrent de là les clochers de Saint-Patrick, des Récollets, de Sainte-Marie, le couvent des sœurs grises, le séminaire de Saint-Sulpice, puis les temples protestants de Saint-André, de Saint-Paul, etc.; enfin les principaux édifices, le marché, la douane, la bourse, l'hôpital, le collége. Au delà le Saint-Laurent embrasse, dans son large cours, une foule d'îles gracieuses et arrose une riche campagne, bordée de vastes forêts. Le soir venu, j'allai passer plusieurs heures au café, pour parler de la France avec des Canadiens; iis ne tarissaient pas de questions sur notre patrie, et la France ne doit jamais oublier qu'il y a sur les bords du Saint-Laurent plus d'un million d'hommes qui l'appellent leur cher vieux pays.

A onze kilomètres de Montréal se trouve la Chine, petit village où réside le gouverneur de la compagnie de la baie de l'Hudson. Pour éviter les rapides que forme l'Ottawa non loin de son confluent, dans le Saint-Laurent, je pris place dans un convoi, car la Chine a aussi son chemin de fer qui aboutit sur les bords de l'Ottawa, dans l'endroit même où, deux siècles auparavant, s'arrêtèrent les aventuriers français partis à la recherche d'une route qui conduisît en Chine. Croyant avoir enfin trouvé le véritable chemin, ils s'écrièrent joyeusement : la Chine! Telle fut, dit-on, l'origine du nom donné à la localité. Je ne fis au bourg de la Chine qu'un séjour très-court, et me hâtai de traverser l'Ottawa pour aller visiter, sur la rive opposée, un établissement d'Iroquois. Une longue pirogue, faite d'un tronc d'arbre et dirigée à force de pagaies, me porta au village de Caughnwaga, dont le nom est plus sauvage que la population, qui y a élevé une église catholique et des maisonnettes en pierre.

Ces Iroquois sont remarquables par leur teint rougeâtre et leurs traits grossiers. Ils portent uniformément un chapeau rond à larges bords, et se drapent à la façon espagnole dans une pièce d'étoffe sombre. Je ne rencontrai d'abord que des femmes, les hommes étant occupés à conduire les grands trains de bois qui descendent l'Ottawa et se rendent à Montréal.

La fabrication des chaussures indigènes ou moccassins forme la principale occupation des femmes. Sous prétexte d'acheter quelques-uns de leurs ouvrages, j'entrai dans plusieurs maisons, où l'on me répondit constamment en bon vieux français. Dépouillées de l'épais manteau qu'elles portent au dehors, ces femmes portaient au lieu de robe une longue blouse de couleur, et des pantalons collants descendant jusqu'à la cheville; leurs sou-



Dressé par A. Vuillemin
Gravée chez Erhard, 42 r. Bonaparte
Jillot.

liers vernis laissaient apercevoir de gros bas de laine. Des boucles d'oreilles et un collier en or forment, du reste, leur principal ornement ; quant à leur chevelure, elles la relèvent sur le sommet de la tête, puis l'attachent de la même façon que le faisaient autrefois les gardes françaises. On ne peut dire que leurs traits soient agréables, mais leurs formes sont assez belles pendant la première jeunesse.

Quand on a vu leurs habitudes laborieuses, l'ordre et la propreté qui règnent dans leurs ménages, et que l'on songe aux longs et durs travaux auxquels se livrent leurs frères et leurs maris, bûcherons, pilotes ou conducteurs de radeaux sur l'Ottawa, on est peu disposé à accepter l'accusation de paresse si souvent portée contre les pauvres Indiens.

L'Ottawa est tout à la fois le plus grand des tributaires du Saint-Laurent et le plus important au point de vue géographique. Son cours, remonté jusqu'à la hauteur du



Cascade de Montmorency (p. 255). — Dessin de Paul Huet d'après M. Deville.

lac Nipissing, qui se déverse dans la grande baie de Géorgie, offre une voie bien plus directe que celle du Saint-Laurent, pour atteindre le lac Supérieur et les routes de la Colombie anglaise. Cette considération, jointe à la beauté du pays arrosé par l'Ottawa, aux richesses encore vierges de son vaste bassin, ont déterminé, depuis mon retour en Europe, la décision par laquelle le ministère anglais, d'accord avec la législature provinciale, a fait choix de la ville de Bytown, aujourd'hui cité d'Ottawa, pour y établir le siége du gouverneur canadien[1].

A peine rentré de mon excursion sur l'Ottawa, je

1. Ottawa est dans une position peut-être plus pittoresque qu'aucune autre ville du nord de l'Amérique. Du sommet de Barrack-Hill, d'où l'on peut embrasser d'un seul coup d'œil les magnifiques chutes du fleuve avec leurs nuages d'éc m neigeuse où se



Les immigrants à bord d'un steamer du Saint-Laurent. — Dessin de Gustave Doré d'après M. Deville.

trouvai à Montréal un bateau à vapeur prêt à partir pour Québec. Je courus m'y installer au milieu d'un encombrement rappelant celui de l'arche de Noé. Sur le pont du steamer, les bœufs et les chevaux sont pressés les uns contre les autres, et l'on entasse des marchandises de toute sorte. Les passagers de seconde classe, qui payent la modique somme de quatre francs, se placent où ils peuvent. Au premier étage de notre bateau se trouve un vaste mais modeste salon, qui donne accès à un grand nombre de cabines. La nuit est tiède et embellie par un magnifique clair de lune; aussi la curiosité me retient sur le pont pour mieux voir défiler les rives du Saint-Laurent, qui, en général, sont plates et couvertes de vastes forêts. La largeur de ce grand fleuve varie depuis un jusqu'à cinq kilomètres. Nous rencontrons plusieurs îles considérables, et nous traversons le lac Saint-Pierre, qui n'est autre chose qu'une expansion du Saint-Laurent. Quelques voyageurs descendent aux petits villages des Trois-Rivières et de Sainte-Anne.

Vers le milieu de la nuit, le ciel se couvre de nuages, le tonnerre gronde, et à chaque instant les éclairs, qui sillonnent la nuit, reflètent leurs lignes de feu sur les eaux du fleuve. Ce beau spectacle me dispose peu au sommeil; aussi je prends part à la conversation de plusieurs Canadiens, qui habitent différents villages sur les bords de l'Ottawa. Ils emploient les tournures de phrases et les expressions usitées dans nos vieux auteurs français. On croirait entendre parler Rabelais ou Bonaventure des Périers. Les enfants des Canadiens apprennent l'anglais dans les écoles et le français dans leurs familles, car la plupart des récits de leurs foyers roulent sur le vieux pays de France.

Le Saint-Laurent. — Québec. — Les plaines d'Abraham. — Cascade de Montmorency. — Escalier des Géants. — Les émigrants. — Les Mille îles. — Le lac Ontario.

Nous sommes au 6 septembre : l'aube du jour éclaire les rives du Saint-Laurent. Nous longeons de hautes parois de rochers à pic, couronnés d'une végétation vigoureuse. Çà et là, quelques arbustes plongent leurs racines dans les anfractuosités de ces murailles rocheuses et projettent leurs branchages au-dessus du fleuve. Dès huit heures du matin, nous apercevons le cap Diamant, immense rocher noirâtre, qui forme la base escarpée d'une vaste citadelle. En face de nous se présente Québec, qui fut, depuis sa fondation, en 1608, par Samuel Champlain, jusqu'en 1759, époque où elle tomba aux mains des Anglais, la capitale de la Nouvelle-France.

Le quartier commerçant de Québec couvre la rive du Saint-Laurent. Devant les quais sont mouillés de nombreux navires de commerce. Les maisons, qui semblent accrochées aux flancs du cap Diamant, s'étagent les unes au-dessus des autres, et s'élèvent ainsi jusqu'au plateau où l'on a bâti la haute ville. Son enceinte de fortifications se rattache à celle de la citadelle, construite en granit gris. Quelques clochers d'églises catholiques dépassent les toitures des maisons couvertes en feuilles d'étain, qui brillent au soleil. Québec, comme Montréal, semble une cité aux toits d'argent.

Après avoir rapidement parcouru les rues commerçantes, je commençai l'ascension de celles qui mènent à la ville haute. Heureusement on trouve des escaliers en bois, qui abrégent la montée. Après avoir traversé l'enceinte fortifiée, je trouvai des rues planes et régulières, qui sont peu communes à Québec. Les boutiques, bien approvisionnées de marchandises européennes, n'attirent l'attention des étrangers que par des ouvrages indiens et quelques beaux échantillons de fourrure. La cathédrale catholique est peu remarquable; quant à la chambre du parlement, détruite dernièrement par un incendie, elle est remplacée provisoirement par la salle du théâtre. Je voulus voir une séance publique du parlement; les députés, bien que sans uniforme, ont généralement une excellente tenue. Le président porte un costume analogue à celui de nos magistrats; en face de lui, sur un coussin de velours, repose la masse d'armes d'Angleterre. J'entendis discuter une question vivement controversée; les discours étant prononcés tour à tour en français ou en anglais, suivant que l'orateur s'exprimait plus facilement dans l'une de ces deux langues.

En sortant de la séance parlementaire, j'allai contempler, dans un jardin public, dont le site est admirable, l'obélisque élevé par les Canadiens à la double mémoire du marquis de Montcalm et du général anglais Wolf, qui tombèrent en face l'un de l'autre, à quelques pas de là, sur le plateau d'Abraham, dans la sanglante bataille qui décida de la possession définitive de Québec et du Canada. Après avoir longtemps rêvé à la destinée étrange de ces deux noms, si longtemps représentants d'intérêts hostiles et maintenant confondus dans une même vénération, j'allai parcourir la citadelle de Québec, qui doit à sa forte position le surnom de Gibraltar américain. Une des portes, celle de Saint-Louis, donne accès sur les plaines mêmes d'Abraham, dont le sol est formé d'un granit gris mêlé de quartz. De son point le plus élevé, on domine un admirable panorama : d'un côté, le Saint-Laurent serpente au pied de deux longues lignes de murailles rocheuses; de l'autre côté, les montagnes, s'étageant les unes au-dessus des autres, semblent comme les immenses vagues d'une mer houleuse. Cette vue est une des plus belles que j'ai rencontrées en Amérique. Un vent froid et violent ne tarda

joue l'arc-en-ciel, le pont suspendu qui joint le haut et bas Canada, le cours de la rivière au-dessous des chutes parsemé de belles îles boisées, et les lointaines montagnes Bleues qui séparent les eaux du Gatineau de celles de l'Ottawa, on jouit d'une des plus belles vues qu'on puisse admirer au monde.

Ottawa est divisée, comme Québec, en deux parties, la haute et la basse ville, qui sont distantes d'environ un demi-mille. Dans l'intervalle commence le canal Rideau, qui a un beau pont de pierre formant une section de la rue qui unit les deux parties de la ville. Ottawa, déjà peuplée d'une vingtaine de mille âmes, est renommée pour son grand marché de bois de construction, dont la contrée abonde. Dans le voisinage, on trouve une pierre à chaux gris pâle, avec laquelle sont construits plusieurs édifices d'un bel aspect; ils s'élèvent sur des rues larges et régulières.

pas à me faire quitter ces hauteurs. Grâce aux escaliers en bois, je pus descendre assez rapidement dans la ville basse, où se trouvent la plupart des hôtels.

Le lendemain, une légère voiture me conduisit, par une route charmante, jusque devant l'hôtel de la cascade de Montmorency, située à quatorze kilomètres de Québec. Sur les pas d'un guide, je longeai plusieurs scieries de bois, mises en mouvement par des chutes d'eau; puis je descendis au fond d'un large torrent presque à sec. J'avais devant moi la cascade de Montmorency. Elle est formée par une rivière large de vingt mètres, et qui tombe de quatre-vingts mètres de hauteur. La nappe d'eau se précipite avec fracas dans un large entonnoir bordé de sombres rochers à pic. Leurs pointes aiguës sont indiquées çà et là par les frémissements de l'eau arrêtée dans sa chute. Un nuage de vapeurs blanchâtres s'élève dans l'air et s'irise aux rayons du soleil. Une fraiche végétation couvre le sommet de la montagne. Sur l'un des côtés de la cascade, on voit, le long des rochers, serpenter les filets d'argent que forment les eaux dérivées de la chute principale. Je n'ai jamais rencontré de plus gracieuse cascade que celle de Montmorency.

Mon guide me ramena en ville à travers les bois, le long d'un large torrent roulant avec impétuosité entre deux rives d'aspects bien différents: l'une semble une muraille rocheuse; l'autre forme un escalier colossal, dont les régulières assises figurent parfaitement des marches taillées par une population de géants. Le torrent ronge sans cesse les parois qui l'encaissent, et il roule, dans son cours rapide, les troncs des arbres qu'il a déracinés sur ses bords.

Comme je rentrais à Québec, un steamer chargé d'émigrants chauffait, prêt à partir pour le haut du fleuve. On m'avait parlé si souvent de l'émigration et de ses souffrances en voyage que je fus curieux d'en faire l'expérience. Je pris une place de seconde classe pour Hamilton, ville située à l'extrémité du lac Ontario. Me voilà donc au milieu d'un foule d'Irlandais, de Canadiens et d'Allemands, et que sais-je encore? en tout plus de six cents pauvres diables entassés dans un espace relativement fort restreint. Ils offraient une curieuse collection de vêtements déguenillés. On peut difficilement imaginer une plus hideuse misère. Je remarquai surtout quelques habits noirs privés d'un pan au moins, et d'autres manquant d'une manche sinon de toutes les deux; puis des chapeaux arrivés à une couleur et à une forme indescriptibles. Cependant, quelques-uns de ces passagers se distinguaient des autres par la propreté, sinon la richesse de leur tenue. Ceux-ci sont des émigrants de la Nouvelle-Écosse ou du bas Canada. Ils font encore ressortir davantage la saleté des haillons de leurs compagnons de voyage.

Quand la nuit arrive, le vent devient froid et fait abandonner le pont du navire; on se retire dans une vaste salle dont la cheminée de la machine forme le centre. Une femme vend toutes espèces de vivres et de liqueurs; aussi est-elle entourée d'une foule de gens qui boivent, se disputent entre eux et finissent heureusement par s'endormir. Au fond de la cale du vapeur, on voit un spectacle encore plus singulier. Hommes, femmes, enfants sont entassés pêle-mêle sur le plancher. Les têtes privilégiées prennent pour oreillers les bottes de leurs voisins. Quelques Allemands ne dorment pas; leurs pipes continuent à répandre des nuages de fumée, dont l'odeur atténue la senteur terrible de tant d'exhalaisons fétides. Des lampes enfumées répandent une lueur rougeâtre sur cet ensemble d'êtres misérables. On pourrait se croire au milieu des truands d'une cour des miracles. Bientôt la respiration me manque dans cette atmosphère viciée, je m'empresse de remonter sur le pont. Je rencontre une Canadienne qui va rejoindre son mari à Montréal. Son élocution m'amuse beaucoup à cause de l'analogie remarquable qu'elle présente avec le français de nos vieux auteurs. Je me figure entendre parler l'une de nos bisaïeules, travestie en jeune femme.

Le 8, vers cinq heures du matin, nous étions à Montréal. Quatre heures plus tard, un bateau à vapeur prit la direction de Kingston, sur le lac Ontario, et s'engagea avec nous dans le canal Beauharnais, pour éviter les rapides du Saint-Laurent. Non loin de la Chine, ce fleuve se précipite en flots tumultueux sur un fond de rochers, et se transforme en un immense torrent. Il faut trois heures pour parcourir le canal qui a dix-neuf kilomètres de longueur, et qui compte neuf écluses; tandis que pour doubler l'obstacle par terre, il suffit de quarante-cinq minutes de chemin de fer.

Je préférai rester à bord, afin de continuer mes études sur l'émigration. La plupart des Irlandais, trop pauvres pour continuer leur voyage, sont restés à Montréal. Les émigrants hollandais et allemands forment des groupes de trois ou quatre familles, composées chacune de cinq ou six enfants. On distribue de l'eau chaude aux passagers qui veulent boire du thé ou du café, en mangeant les chétifs aliments qu'ils achètent chemin faisant, et beaucoup d'entre eux ont encore pour nourriture principale le pain sec et noir, le pain de la patrie dont ils ont fait provision avant de franchir l'Atlantique. Les hommes fument presque toute la journée dans leurs énormes pipes. Les femmes s'occupent de leurs enfants plus ou moins criards. Le soir, ils se couchent les uns auprès des autres et s'enfouissent sous d'épaisses couvertures. Les émigrants trouvent le voyage peu pénible une fois qu'ils sont arrivés en Amérique. Mais ce qu'ils ont à supporter de privations, de misères sur les paquebots des compagnies patentées d'émigration, et de mauvais traitements de la part des équipages et des capitaines spéculateurs, a donné lieu à de nombreux appels à l'opinion publique indignée et à la justice vengeresse des tribunaux.

De temps en temps le fleuve offre des rapides qu'un steamer descend avec une célérité effrayante, mais que le nôtre, qui remonte, est obligé de tourner en passant par les écluses d'un nouveau canal. Puis nous rentrons dans le Saint-Laurent, dont les rives échappent à notre vue. Ce fleuve porte à la mer un volume d'eau considérable qu'on évalue par heure à cinquante-sept millions

trois cent trente-cinq mille sept cents mètres cubes. Du reste, c'est en quelque sorte un long canal par lequel les mers intérieures, qu'on appelle les lacs du Canada, communiquent avec l'Océan. L'eau qui s'écoule du lac Ontario doit passer par-dessus les gigantesques écluses naturelles obstruant le cours du Saint-Laurent; elles le divisent en plusieurs bassins successifs, dont les anciennes berges forment aujourd'hui ces rapides, qui s'étaient les uns au-dessous des autres depuis les lacs jusqu'à la mer,

Le 9, à mon réveil, je fut surpris de voir la terre de tous côtés. Il semblait que le vapeur ne pourrait jamais trouver de passage à travers les forêts qui nous environnaient de toutes parts. Nous étions au milieu des Mille îles, immense archipel d'îles, d'îlots et de rochers couverts de bouquets d'arbres verts. Ces bois, infréquentés, sont du caractère le plus sauvage et le plus pittoresque. Les grands arbres morts tombent çà et là sur les arbustes qu'ils écrasent. C'est un pêle-mêle de végétation vraiment étrange. La nature se montre ici dans toute la négligence de toute sa luxuriante grandeur. Il faut plusieurs heures pour parcourir les chemins sinueux de ce labyrinthe, dernier vestige sans doute de quelque digue naturelle, rongée et dépecée par les eaux de grands lacs,



L'escalier des géants, près de la cascade de Montmorency (p. 255). — Dessin de Paul Huet d'après M. Deville.

soit dans la succession des siècles, soit dans un jour de commotion géologique; au delà s'étend la vaste nappe du lac Ontario.

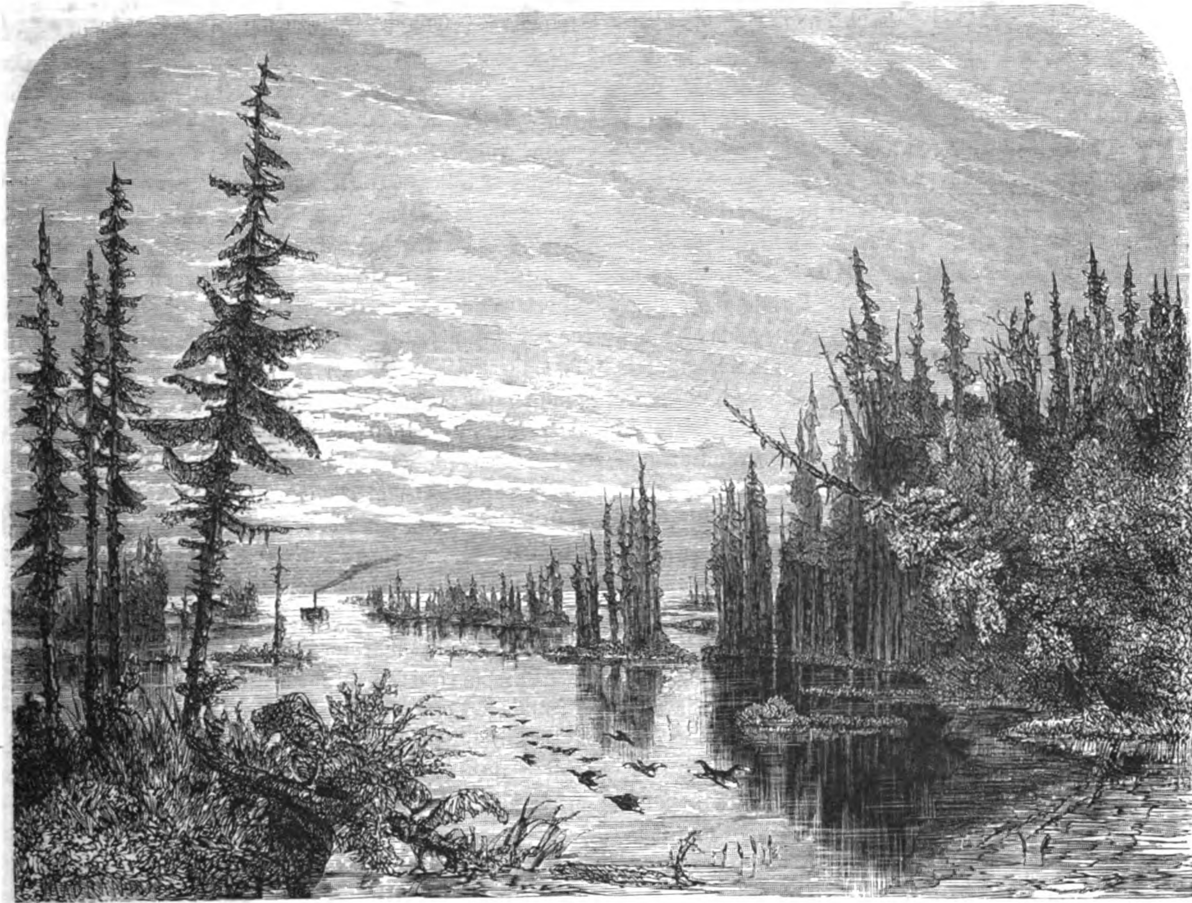
Dès que nous pûmes nous y lancer à toute vapeur, nous n'aperçûmes plus que le ciel et l'eau, comme si nous eussions été en pleine mer; comme en pleine mer aussi nous y essuyâmes une violente bourrasque, qui dura toute la nuit, et mit fort mal à l'aise tous ceux des passagers qui n'avaient pas le pied marin, c'est-à-dire l'estomac solide.

A la pointe du jour, le vent et les lames tombèrent à la fois comme nous atteignîmes Toronto, la ville la plus considérable du Canada occidental. Elle renferme quelques édifices considérables et compte une population de trente-cinq mille âmes qui vont toujours s'accroissant.

Deux autres heures de navigation le long des bras qui couvrent la rive américaine du lac nous amenèrent à Hamilton, terme de notre voyage; nous avions en trois jours franchi neuf cent soixante-dix kilomètres.

L. Deville.

(La suite à la prochaine livraison.)



Les mille îles à l'entrée du lac Ontario. — Dessin de Paul Huet d'après M. Deville.

VOYAGES DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

PAR M. L. DEVILLE.

—

ÉTATS-UNIS ET CANADA[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

1853-1854

Les cataractes du Niagara. — Leurs premiers découvreurs. — Leur aspect il y a un demi-siècle et aujourd'hui. — L'hôtel Clifton. — Le grand pont suspendu. — Le gouffre. — L'île de la Chèvre. — Promenade sous la chute centrale. — La grotte des Vents. — Certificat.

Le premier Européen qui ait décrit les chutes du Niagara est un prêtre français, le franciscain Hennepin; il les vit vers l'an de grâce 1678. Mais dans le demi-siècle qui précéda cette date elles avaient dû être connues successivement : — de Champlain, dès 1615, — des Jésuites, qui de 1634 à 1647 n'exécutèrent pas moins de dix-huit voyages entre le Saint-Laurent et le lac Supérieur, et enfin de Robert de la Salle, qui en 1670 releva minutieusement les contours des lacs Erié et Ontario. Si le silence gardé par ces explorateurs sur cette merveille de la nature américaine est difficile à expliquer, le peu qu'en ont dit leurs successeurs jusqu'à la fin du siècle dernier n'est pas moins étonnant. Il est vrai que les routes suivies alors par les trafiquants, les chasseurs et les missionnaires, laissaient toutes le Niagara à une certaine distance. Sur les rives des lacs et des rivières leurs tributaires, s'élevaient déjà des établissements prospères, des villes florissantes, que rien ne troublait encore la solitude des grandes cataractes. Lorsque l'auteur d'*Atala* vint tremper ses pinceaux dans *ces colonnes d'eau du déluge*, c'était encore une aventureuse entreprise que de se frayer un chemin dans les lacis infréquentés de la forêt

1. Suite et fin. — Voy. pages 236 et 241.

immense qui leur servait de rempart et de cadre.... Aujourd'hui tout cela est bien changé; le courant des visiteurs qui s'épanche annuellement vers les fameuses chutes, semble aussi abondant que celui de leurs ondes.

Sans doute, ainsi que l'ont affirmé des écrivains de la génération qui nous a précédés, on pouvait jadis, dans le double silence de la nuit et de la forêt vierge, saisir à plus de dix milles de distance les sourds mugissements de la cataracte. Mais aujourd'hui les hurlements des machines à vapeur, voguant, glissant dans toutes les directions, les sifflets des chauffeurs, les vociférations et les cris des camionneurs et des cochers, les clameurs et les murmures sans nombre et sans trêve s'élevant des fermes, des usines et des maisons de campagne alignées tout le long du fleuve, forment un concert où se perd à distance, comme dans l'orchestre d'une académie impériale de musique, la voix du grand artiste que l'on voudrait entendre. En outre, le soi-disant village qui couvre, sur la rive américaine, le plateau rocheux d'où se précipite le fleuve, ne diffère en rien, dans ses rues longues, droites et larges, dans ses nombreuses et fraîches constructions, ses six églises, ses douze élégantes hôtelleries et sa banlieue de magnifiques villas, de ce qu'on a l'habitude d'appeler une belle et bonne cité. De l'antique forêt ne cherchez pas vestige; on l'a métamorphosée en jardins dessinés avec plus ou moins de goût, en tapis de gazons bien peignés, bien veloutés, en corbeilles de fleurs rares. Enfin les nombreuses usines, les scieries, les papeteries, alignées le long des chutes mêmes, dont une portion détournée par une prise d'eau a été consacrée à l'industrie, font penser involontairement au cheval Pégase, empêtré d'indignes harnais et soumis à la cravache d'un maquignon, ou au fouet d'un charretier. Au reste, les âmes naïves qu'émeut encore le spectacle de la nature, la sainte poésie de la terre, doivent se féliciter de pouvoir contempler le Niagara tel qu'il est aujourd'hui, car s'il était entré dans l'esprit de quelque Barnum de le diviser, subdiviser et détailler en étangs et mares de parcs, en ruisselets de jardins, en jets d'eau de parterres ou même en bocaux à poissons rouges, il l'aurait fait.

A peine descendu à l'hôtel Clifton, bâti en face de la chute, je montai au belvédère, d'où l'on aperçoit dans toute leur étendue ses deux sections qui appartiennent, l'une, aux États-Unis, l'autre au Canada. La première présente une ligne droite de trois cent vingt mètres de développement, tandis que la seconde, longue de six cents, se contourne et se creuse en forme de fer à cheval, ce qui lui a fait donner le nom anglais de *horse-shoe*. Par ces deux larges brèches ouvertes dans une digue rocheuse, taillée à pic, se précipite tout le trop-plein du lac Érié, trop-plein évalué mathématiquement à quatre-vingt-dix millions de mètres cubes par heure, ou si l'on aime mieux, à quinze millions d'hectolitres par minute. Le nom de Niagara est une transformation du mot iroquois Ongakarra, qui signifie « l'eau retentissante comme le tonnerre. » On ne pouvait trouver une plus juste dénomination.

Devant un tel spectacle la première impression est la stupeur, et l'homme, incapable d'analyser ce qu'il éprouve, a besoin d'un peu de temps pour observer les détails de ce vaste ensemble. Quel peintre, quel musicien, quel écrivain en pourrait rendre l'effet saisissant! Les merveilles de la nature éveillent en nous simultanément une foule de sensations complexes. La plume peut à peine noter l'une après l'autre chacune de ces impressions, qui se confondent et s'harmonisent pour exalter notre admiration. En face du spectateur s'élèvent des rochers rougeâtres, dont la couleur fait ressortir les brillantes teintes de la masse liquide. Verdâtre à son sommet, celle-ci est veinée au-dessous de filets d'argent, puis se perd dans l'abîme en avalanches d'écume neigeuse. L'île de la Chèvre (Goat-Island) se trouve au milieu des deux chutes, qui semblent à chaque instant devoir l'entraîner dans leurs impétueux tourbillons. Bien qu'elle résiste, grâce à ses puissantes assises, il s'en détache quelquefois des quartiers de rochers qui roulent dans des gouffres insondables. Une couronne de végétation apparaît seule au sommet de l'île, et surmonte les nuages épais qui du sein de l'abîme s'élèvent parés des étincelantes couleurs de l'arc-en-ciel. Du fond du gouffre bouillonnant, monte en roulements de tonnerre la voix de la cataracte qui célèbre les grandeurs de sa propre création.

Depuis plus d'une heure, je me trouvais sur le belvédère de l'hôtel, lorsque j'entendis retentir les sons bruyants du gong, cloche chinoise, fort en usage aux États-Unis. C'était l'appel du dîner; autour de la table deux cents voyageurs étaient assis. Les dames en grande toilette portaient des robes décolletées, beaucoup plus convenables pour un bal que pour un repas d'auberge ou une promenade champêtre. Dans ces repas le champagne coule à flots, et chaque convive trouve auprès de lui la carte du menu, toujours aussi varié que délicat. Les nombreux domestiques entrent dans la salle, posent les plats sur la table et marchent avec une régularité toute militaire. On cause peu, mais on mange beaucoup et vite; au Niagara, comme ailleurs, l'Américain semble toujours poussé par une voix intérieure qui lui crie : Debout et marche!

Une côte rapide conduit de l'hôtel à la station d'un petit bateau à vapeur, destiné à porter les promeneurs le plus près possible de la cataracte; mais comme cette fois nous étions un trop petit nombre d'amateurs, le steamer changea sa direction et descendit le courant rapide du Niagara. Le fleuve coule entre deux murailles rocheuses dont les interstices nourrissent toujours une puissante végétation. Mais au milieu de ces rameaux dont une constante humidité entretient la verdure, ne cherchez pas avec l'auteur d'*Atala* « des carcajous se suspendant par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours[1]. » Le fleuve aujourd'hui vous réserve d'autres étonnements. Cette grande ligne noire,

1. Chateaubriand, épilogue d'*Atala*.

qui court devant vous dans le bleu du ciel, c'est le grand pont suspendu, qui unit la rive américaine à celle du Canada, *Great Suspension Bridge;* œuvre gigantesque par laquelle le génie américain semble avoir voulu lutter de grandeur avec le Niagara lui-même. Ce pont se compose de deux tabliers superposés, à huit mètres d'intervalle. Les piétons et les voitures passent sur le pont inférieur; l'autre est réservé aux convois des chemins de fer de New-York, de l'Érié et du Grand Occidental. Rassuré par la solidité des câbles de fer de cette construction, je me hasardai, après avoir payé un péage d'un franc vingt-cinq centimes, à m'aventurer jusqu'au milieu du pont, qui n'a pas moins de deux cent cinquante mètres de longueur et se balance au-dessus des flots mugissants du Niagara à une élévation plus grande que celle de la croix du Panthéon au-dessus du pavé des rues environnantes. Sur ce chemin aérien il me semblait que j'étais balancé dans l'espace. Heureusement pour moi, le tablier supérieur n'étant pas encore terminé, nul convoi à vapeur ne pouvait en ce moment passer à quelques mètres au-dessus de ma tête. Deux mois plus tard, j'aurais pu expérimenter ce complément de vertige. On n'évalue le prix de revient de ce pont étrange qu'à deux millions cinq cent mille francs. Puisse-t-il durer longtemps pour l'honneur de l'industrie humaine!

J'avoue qu'en le quittant je remis avec plaisir le pied sur le sommet des rochers qui bordent le fleuve, et bientôt j'arrivai au-dessus d'un bassin circulaire dominé par des montagnes escarpées.

En cet endroit l'eau obéissant à l'impulsion de courants opposés décrit une série de cercles concentriques et forme ainsi un tournant qui présente, dit-on, une différence de trois mètres entre le niveau de son centre et celui de ses bords. Les troncs d'arbres qui y sont entraînés permettent de suivre facilement le courant de ce vaste tourbillon.

Rentré à l'hôtel pour dîner, j'allai dans la soirée admirer l'aspect grandiose et romantique de la cascade, argentée par les rayons de la lune. Je ne sais si le souvenir de la belle page que Chateaubriand a consacrée aux splendeurs mélancoliques d'une nuit passée sur ces mêmes rivages ne me poussait pas, à mon insu, à y prolonger jusqu'au jour ma promenade et mes rêveries solitaires. Mais j'avoue que la fraîcheur humide de l'atmosphère me fit regagner prosaïquement ma chambre bien close et mon lit longtemps avant que le fleuve eût cessé « de refléter dans son sein les constellations de la nuit[1]. »

Dès le lendemain matin, 12 septembre, un petit bac me conduisit sur la rive américaine. Là se trouve un escalier en bois, qui mène au plus haut sommet qui domine le fleuve. Moyennant une légère rétribution, un char mû par un mécanisme vous épargne même la fatigue de cette ascension et vous transporte, commodément assis, au-dessus de la cataracte qui se présente de profil; tandis que sous les pieds mêmes du spectateur un large torrent couvre d'écume la cime des rochers et se précipite en frémissant dans l'abîme. On a établi un pont sur le courant rapide qui forme la chute américaine. Ce passage serait effrayant, sans les petits îlots de rochers qui, semblables à des sentinelles avancées, sont postés au bord du précipice. On arrive ainsi à l'île de la Chèvre (Goat-Island), dont on peut faire le tour en voiture dans de gracieuses allées, percées dans des bois touffus, où à chaque pas on a ménagé de jolis points de vue sur les rapides formés par l'écoulement du lac Érié. Les bords de cet impétueux torrent et les quelques îlots qu'il ronge incessamment offrent l'image de la lutte des éléments et sont jonchés de troncs d'arbres déracinés. La carcasse d'un navire brisé sur les rochers ajoute à l'effet de ce tableau de destruction. Tous ces flots agités semblent hâter leur course vers l'abîme.

Un long escalier est adossé aux parois de Goat-Island; je le descends jusqu'à une petite cabane où se tient un grand diable de nègre, le guide de la grotte des Vents. Il me propose immédiatement une excursion sous la cataracte centrale. J'accepte cette offre, qui me paraît aussi bizarre que tentante. Il me faut d'abord remplacer mes vêtements par une chemise et un pantalon en laine, puis recouvrir le tout d'un costume complet en caoutchouc. Mon guide porte le même uniforme. Ces apprêts terminés, nous partons, et bientôt nous sommes sous la cascade, qui nous accueille par une large douche : c'est le baptême du Niagara. Un escalier, fragile et glissant, s'enfonce sous la voûte liquide; nous descendons avec précaution, et le nègre m'avertit de tenir ma main devant ma bouche, car sans cette précaution il serait impossible de respirer au milieu du nuage de gouttelettes d'eau qui tourbillonnent autour de nous. Une masse épaisse de cristal verdâtre s'arrondit en arche devant nous et laisse à peine tamiser, dans ses couches liquides, une douteuse clarté, qui nous guide dans un petit sentier le long des rochers dont la paroi s'incline sur nos têtes. Nous cheminons ainsi dans un couloir de pierre et d'eau, où l'on ne peut rien distinguer, où tout autre son que le fracas épouvantable de la chute des ondes ne saurait se discerner.

Enfin nous atteignons une petite anfractuosité du roc, où l'air, emprisonné et refoulé sans cesse par l'irrésistible colonne d'eau de la cataracte, s'agite en violents tourbillons, et a valu à cet enfoncement le nom de grotte des Vents. Accroupis dans cette étroite retraite nous respirons à pleins poumons, et pendant quelques minutes nous plongeons du regard dans l'épaisseur du fleuve qui se précipite par-dessus nous. Le nègre me demande si j'ai le courage d'aller plus loin. Je me lève et nous voilà repartis; mais nous avançons avec peine et en marchant sur des cailloux roulants. Cependant j'avançais toujours, quand le guide m'arrêta sur le bord même d'un ressaut de rocher, formant un précipice que nul encore n'a sondé. En conséquence, je casse un fragment de roche, en souvenir de ma périlleuse explo-

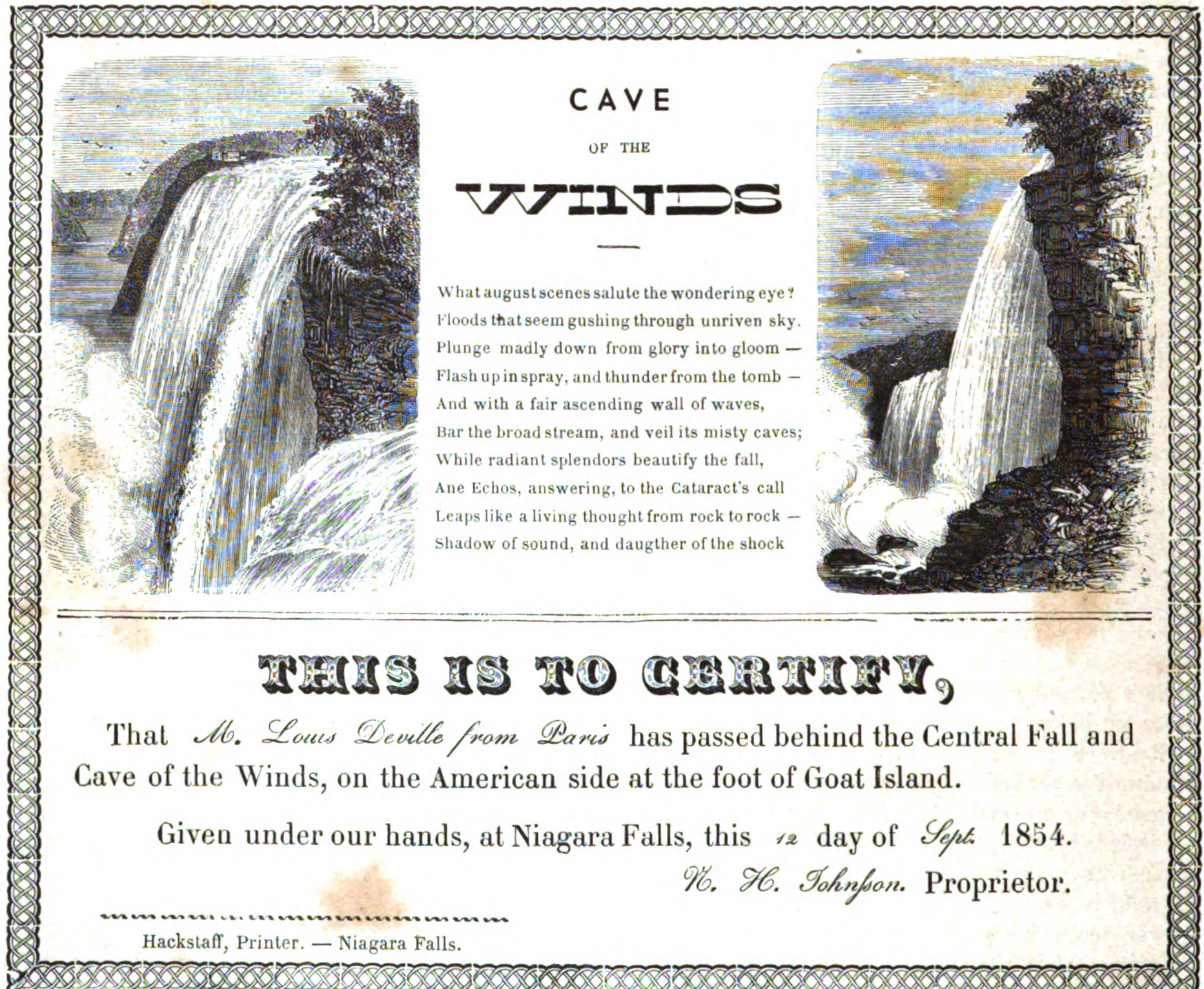
1. Chateaubriand, *Génie du christianisme*, chap. XVI.

ration; puis nous revenons sur nos pas et bientôt j'éprouve, je l'avoue, une vive satisfaction à respirer en plein air. Un éboulement, un faux pas ou même la chute d'une pierre pouvait, dans cet humide souterrain, mettre un terme à ma curiosité et à mes voyages.

Le guide me donna un certificat constatant que j'ai traversé la cataracte centrale. Ce papier dont j'offre le fac-simile au lecteur, me rappellera une exploration que je ne recommencerais certes pas, mais que je recommande à tout être blasé et en quête d'émotions. Elles ne lui feront pas défaut dans la grotte des Vents.

En remontant gaiement l'escalier, je souhaitai bonne chance à des jeunes gens qui se préparaient à visiter le couloir sous-marin. Le visiteur a toujours à y redouter, entre autres périls, un de ces éboulements qui ont déjà plusieurs fois modifié l'aspect des chutes du Niagara. On a vu de nos jours des masses considérables se détacher de l'une et l'autre rive. Le fleuve, en effet, lime sans cesse la surface du rocher d'où il se précipite et les tourbillons de la cataracte en creusent incessamment la base.

Les géologues assurent qu'autrefois la chute se trou-



CAVE

OF THE

WINDS

What august scenes salute the wondering eye?
Floods that seem gushing through unriven sky.
Plunge madly down from glory into gloom —
Flash up in spray, and thunder from the tomb —
And with a fair ascending wall of waves,
Bar the broad stream, and veil its misty caves;
While radiant splendors beautify the fall,
Ane Echos, answering, to the Cataract's call
Leaps like a living thought from rock to rock —
Shadow of sound, and daugther of the shock

THIS IS TO CERTIFY,

That *M. Louis Deville from Paris* has passed behind the Central Fall and Cave of the Winds, on the American side at the foot of Goat Island.

Given under our hands, at Niagara Falls, this *12* day of *Sept.* 1854.

N. H. Johnson. Proprietor.

Hackstaff, Printer. — Niagara Falls.

Fac-simile d'un certificat délivré par le gardien de la grotte des Vents[1].

vait à Lewiston, non loin du lac Ontario. Elle se rapproche ainsi du lac Érié : peut-être un jour la digue qui sépare les deux lacs et qui diminue toujours d'épaisseur, disparaîtra complétement et leur laissera confondre les niveaux aujourd'hui si différents de leurs eaux. Combien de siècles s'écouleront avant cette époque.

1. Voici la traduction de cet étrange certificat :

GROTTE DES VENTS.

Quelle scène auguste saluent les yeux étonnés! — Les flots semblent tomber de l'espace sans bornes, — Plonger d'une sphère de lumière dans les ténèbres, — Rejaillir en écume et tonner dans l'abîme; — D'une haute muraille de vagues ils barrent le large courant et voilent ses grottes humides. — Pendant que la chute étale ses radieuses splendeurs, — Les échos répondent aux rugissements de la cataracte, — Bondissent de roc en roc comme des êtres réels, — Fantômes vains, nés du choc des ondes.

Ceci est pour attester que M. Louis Deville, de Paris, a passé sous la chute centrale et dans la grotte des Vents, sur la rive américaine, au pied de l'île de la Chèvre.

Écrit de notre main, aux chutes du Niagara, ce 12 septembre 1854. N. H. JOHNSON, propriétaire.

Imprimerie de Hackstaff. — Chute du Niagara.



Les chutes du Niagara. — Dessin de Paul Huet d'après une photographie.

Légendes du Niagara. — La tour américaine. — Adieux aux chutes. — Buffalo. — Importance de cette ville. Un trait des mœurs locales.

Outre les écroulements, le Niagara tient en réserve, pour ses visiteurs, d'autres dangers, dont de nombreuses légendes locales n'attestent que trop la réalité. Entre ces pointes de roches noires qui percent la nappe verte des ondes, à l'angle même de leur chute, un pauvre pêcheur entraîné dans son batelet par le courant, est resté suspendu un jour et une nuit, agonisant sur l'abîme, hors de la portée de tout secours humain. Il y serait mort de froid ou de faim si une lame furieuse, le soulevant enfin, ne lui avait procuré une mort plus facile. Ici où la chute récente de la *table du Roc* a ouvert une large brèche tourmentée dans la paroi de la rive américaine, une jeune fille s'est penchée naguère pour cueillir une fleur entrevue dans une fissure du rocher; fleur et jeune fille ont roulé ensemble dans le gouffre. Là-bas sur cet amas de blocs où les arbres du rivage et la poussière d'eau des chutes entretiennent une ombre et une humidité constantes, un jeune couple, marié de la veille, se tenait un jour, ne songeant guère au péril. L'épouse, la main passée dans la main de l'époux, voulut atteindre une saillie de rocher, dangereux piédestal couvert de mousse humide.... elle glissa, entraînant avec elle dans la mort celui auquel son amour venait de laisser entrevoir toutes les bénédictions de la vie. Il y a encore à craindre pour les organisations nerveuses, impressionnables, la *fascination de l'abîme*, non moins réelle que celle que le serpent exerce sur sa victime. Un de mes guides me raconta à ce sujet le fait suivant, dans lequel il avait été tout à la fois acteur et témoin.

Il avait conduit une dame et sa fille, créature charmante, sur un des points accessibles les plus plongés dans la *fumée des eaux*, et la romanesque jeune fille, debout sur la crête du précipice, ses cheveux et ses vêtements flottants au vent, paraissait tellement absorbée dans la contemplation de la scène sauvage qui s'étendait sous ses pieds, que le guide alarmé, la saisissant par le bras, lui fit remarquer qu'elle s'exposait gratuitement à un grand danger.

« Oh! répondit-elle en souriant, il n'y a point de danger, même si je me précipitais là-bas. Pensez-vous que je puisse me blesser dans ces couches d'impalpable rosée? Je flotterais au milieu d'elles comme un ballon. Mère! je veux essayer de m'envoler! »

La mère épouvantée et le guide se hâtèrent d'entraîner en arrière, mais non sans difficultés, la jeune visionnaire, qui ne fut pas plutôt arrachée à sa terrible extase, qu'elle s'affaissa sur le sol et fondit en larmes.

En écoutant ces récits et bien d'autres encore, je me dirigeai vers une tour construite au bord même de la chute anglaise. Pour y parvenir, il faut passer sur un pont qui a pour base les rochers parsemés au milieu des rapides. Du haut de la plate-forme du monument qui atteint environ une quinzaine de mètres d'élévation, la vue plonge dans le gouffre de la cascade qui forme un immense croissant. L'eau se précipite avec une rapidité effrayante et tombe en nappes énormes, qui ont plus de six mètres d'épaisseur. Leurs chocs violents produisent des flots d'écume et lancent dans les airs une masse de gouttelettes brillamment irisées par le soleil. Le fracas de la cataracte est effrayant; il semble que la terre tremble et que la tour, ébranlée dans ses fondations, va s'écrouler dans le gouffre qu'elle domine. On est en proie au double vertige de l'extase et de l'admiration.

De retour sur l'île de la Chèvre, j'allai prendre des rafraîchissements dans le magasin appelé l'*Emporium* et aussi l'*entrepôt indien*. On y trouve une foule d'objets fabriqués dans les environs par les tribus indiennes. Il y a des pelleteries de toute sorte, des chaussures indigènes ou mocassins, des coiffures ornées de paillettes en argent et des porte-cigares en écorce qui sont remarquables par la naïveté de leurs dessins. Après avoir acheté quelques échantillons de l'industrie des Indiens, j'allai faire à l'hôtel mes préparatifs de départ pour le lac Érié et le Mississipi.

Le 12 septembre, à six heures du soir, disant adieu au Niagara, je pris le chemin de fer qui remonte la rive américaine du fleuve et conduit à Buffalo, à travers d'épaisses forêts. Buffalo, peuplée à peine de deux mille habitants en 1820, en compte aujourd'hui plus de soixante mille. Les produits de ses manufactures et les céréales de son district ont figuré avec honneur aux expositions universelles de Londres et de Paris. Son heureuse situation au débouché du grand canal Érié, qui unit les eaux du lac de ce nom aux riches bassins de l'Hudson et de l'Ohio, explique les rapides développements de cette ville, la seconde de l'État de New-York par son importance, son industrie et ses richesses. Elle a déjà, comme l'*Imperial City*, sa Broadway et ses hôtels-palais, habités par une foule de ménages indigènes, qui ne connaissent pas d'autres foyers. On vit avec tant de hâte aux États-Unis qu'on ne s'y donne pas la peine de se créer un logis à soi.

Sans aucun doute, si j'avais pu disposer de quelques jours, j'en aurais trouvé le bon emploi dans cette ville et dans ses environs; mais j'eus à peine quelques heures à leur consacrer; le steamer qui devait m'emporter à l'autre extrémité du lac Érié chauffait déjà au moment de mon arrivée. A défaut d'observations personnelles, je crois pouvoir emprunter au journal d'un touriste allemand, qui a passé à Buffalo quelques années après moi, un trait assez caractéristique des mœurs locales.

« Parmi les choses les plus intéressantes que j'aie vues à Buffalo, je dois certainement, dit M. Kohl, ranger une vente de livres à la criée, opération commerciale toute nouvelle pour moi, mais très-fréquente en ce pays. C'était une forte partie de livres, tous fraîchement reliés. Ces vieilles éditions, revêtues de parchemin, qui font la joie d'un bibliomane européen, n'auraient pas trouvé ici un seul amateur. Tous ceux qui s'étalaient sous mes yeux resplendissaient des plus vives couleurs et des plus brillantes dorures. Il n'y avait pas jusqu'à de vieux respectables patriciens, comme Thucydide et Tacite, qui

n'eussent revêtu, pour tenter les yeux américains, une livrée chatoyante et dorée.

« A côté de ces princes de l'histoire étaient rangés César, Tite Live et d'autres sérieux narrateurs, puis une foule d'ouvrages scientifiques des plus graves, sur l'histoire naturelle, l'astronomie, la géographie, etc., etc. Je m'imaginai que tout cet étalage était uniquement destiné aux étudiants, aux professeurs des colléges, et tout au moins aux maîtres de pensions de Buffalo. Mon étonnement ne fut pas mince quand j'entendis soudain le commissaire-priseur s'écrier :

« Ceci est un Tite Live, traduit pour vous de l'origi-« nal latin ; il n'y a point de lecture plus intéressante !

« Voici les *Commentaires* de César, excellent ouvrage, « qui vous décrit tout au long la France, ses mœurs, ses « coutumes, et le vieux Paris ! Regardez dans quel bon « état de conservation est cet ouvrage ; vous ne pouvez « offrir un plus joli volume à vos femmes ! Les *Commen-« taires* de César pour un demi-dollar ! »

« En écoutant ces paroles et en regardant autour de moi, je m'aperçus que l'assemblée à laquelle elles s'adressaient n'était, en réalité, composée que de petits boutiquiers, d'ouvriers de la ville ou de paysans des environs, braves gens qui, ayant bien vendu au marché les produits de leur industrie, étaient bien aises d'échanger une partie de leur gain contre quelques livres utiles à leurs familles ou à eux-mêmes. J'aurais voulu entrer en conversation avec eux, mais la voix du commissaire-priseur m'en empêcha.

« Voici, continua-t-il, l'*Architecture* de Bailey, la pre-« mière autorité des temps modernes en matière de con-« struction ; avec ce livre, rien ne vous sera plus facile « que d'établir vous-mêmes un devis de bâtiment. C'est « le premier exemplaire de cet ouvrage qui ait jamais été « mis en vente à Buffalo. Je vous le cède pour deux dol-« lars ; qui en veut ? qui enchérit ?

« — Dix cents !

« — Vingt cents ! »

« L'*Architecture* de Bailey monta à trois dollars.

« Ceci est l'*Histoire des États-Unis*, par Bancroft. C'est « le dernier exemplaire de cet incomparable ouvrage que « je puis vous offrir. Impossible d'élever vos enfants sans « ce livre. Tout citoyen est tenu de connaître l'histoire de « son pays. Nul n'est capable de prononcer un discours « en public s'il n'a lu ce livre. Comment voulez-vous « voter ou exprimer vos opinions politiques, si vous ne « connaissez à fond l'*Histoire des États-Unis*, par Ban-« croft ? »

« J'en passe, et des meilleurs, tels que la *Vie de Napoléon*, par Walter Scott ; les *Antiquités juives* de Flavius Josèphe, et surtout un *Traité d'astronomie*, illustré de deux mille figures, « mettant à la portée de « tous, et clair comme le jour, le soleil, la lune, les pla-« nètes, les comètes et les étoiles ; le tout pour un dol-« lar ! »

« Tout fut enlevé, payé et soigneusement enveloppé, et quelques heures après, cette masse incohérente de livres, éparpillés vers les quatre aires de l'horizon, s'écoulait en bateaux à vapeur, en voies ferrées, ou simplement dans les chemins vicinaux de la banlieue de Buffalo. Il faut, certes, remonter le cours des âges, jusqu'au siècle d'Auguste et de Mécène, pour retrouver un fermier colonial rentrant chez lui du marché avec un Tite Live bien et dûment attaché au bât de sa monture. » (J. G. Kohl, *Travels in Canada*.)

Il y a soixante-dix ans qu'au lieu même où s'élève maintenant Buffalo, Chateaubriand rencontra un compatriote, matelot déserteur, qui, une pochette et un archet sous le bras, gagnait sa vie, en allant à travers bois, de tribus en tribus, donner gravement des leçons de chorégraphie parisienne *à messieurs les sauvages et à mesdames les sauvagesses*. Ne vous semble-t-il pas, lecteurs, que le sang de ce virtuose doit couler dans les veines du commissaire-priseur que vient de nous montrer M. Kohl ?

Le Southern-Michigan. — Encore une fois le ciel et l'eau. — L'aigle à tête blanche. — Monroë. — Détroit. — La terre promise de l'émigration. — L'Indiana. — L'Illinois. — Chicago.

Parmi les nombreux avantages dont Buffalo est douée, cette ville possède une magnifique marine à vapeur desservant le lac Érié. *Le Southern-Michigan*, qui m'emporta à l'extrémité opposée de cette mer intérieure, est non-seulement le plus somptueux bateau à vapeur, mais un des plus modérés dans ses tarifs que j'aie rencontrés. Je n'eus à payer que quarante francs pour une place de première classe, tant sur ce steamer que sur le chemin de fer qui relie Monroë, où il atterrit, à Chicago, la grande cité du nord-ouest. Le lit se paye en sus cinq francs, et moyennant deux francs cinquante centimes, on prend place à une excellente table d'hôte.

Comme le lac a cinq cent quatre kilomètres de longueur sur une largeur de cent treize, ses rives boisées furent bientôt hors de vue, grâce à la rapidité du *Southern-Michigan ;* mais quoique le spectacle seul du ciel et de l'eau puisse paraître monotone, ce ciel était d'un bleu si profond, si intense, les eaux calmes du lac le réfléchissaient si fidèlement, que la traversée me parut charmante.

Le lendemain 12 septembre, en approchant de l'extrémité sud-ouest de l'Érié, nous aperçûmes quelques bâtiments à voiles, tachetant, comme des cygnes blancs, l'azur des eaux et se perdant rapidement dans la direction du nord ; c'étaient des caboteurs américains, se dirigeant vers les canaux naturels de *Détroit* et de *Sainte-Claire*, qui servent d'écoulement au lac Huron. Dans l'azur du ciel, d'autres points blancs, décrivant de hautes spirales, ou des zigzags rapides à la façon des éclairs, attirèrent longtemps mes regards. Un examen attentif me convainquit que j'avais devant les yeux un couple ou deux de cette puissante espèce de rapaces, l'aigle à tête blanche, qui a fourni aux États-Unis leur blason et de si belles pages à Audubon. Peu après, pendant que le steamer filait à travers le petit archipel d'îlots boisés, qui sépare de la grande nappe du lac Érié son extrémité orientale, j'eus la chance heureuse de contempler d'assez près un de ces tyrans de l'air et des eaux. Il était dans une

de ses poses pittoresques qu'ont, pour ainsi dire, photographiés la plume et les pinceaux du grand naturaliste américain.

Debout sur un rocher dominant les eaux du lac, il étreignait de sa forte serre un gros poisson, enlevé par lui à une orfraie qui venait de le pêcher dans une tout autre intention que de lui en faire hommage.

« Voyez comme il foule de tout son poids ce cadavre palpitant encore ; comme il y plonge profondément son bec acéré ! Il rougit de plaisir ; on dirait qu'il savoure les dernières convulsions de sa victime, et qu'il s'efforce de lui faire sentir toutes les horreurs possibles de l'agonie[1]. »

La vallée de Monroë, où le steamer nous déposa à trois heures de l'après-midi, ne date que d'hier, mais un grand avenir lui est promis. On peut la regarder comme la tête de tous les chemins de fer du nord-



L'aigle à tête blanche. — Dessin de Rouyer d'après Audubon.

ouest américain. Celui que je pris se dirige vers Chicago, en suivant d'abord le petit axe de la grande presqu'île de Michigan, et en contournant ensuite l'extrémité sud du lac de ce nom, nappe d'eau douce, plus vaste à elle seule que l'Érié et l'Ontario réunis. Sur tout ce trajet, il me fit traverser tantôt des forêts noircies par la foudre ou par les incendies des défrichements, tantôt ces immenses prairies aux larges ondulations si recherchées des laboureurs et des éleveurs de bestiaux. Les stations, fort rapprochées les unes des autres, desservent des localités pour la plupart encore peu importantes, mais qui

1. Audubon, *Les Oiseaux d'Amérique;* le plus beau monument que le patient génie d'un homme, avec le concours de la typographie et du dessin, ait élevé à une branche quelconque de l'histoire naturelle. La bibliothèque de l'hôtel de ville de Paris doit à M. Wattemaire d'en posséder un des plus précieux exemplaires existants.



Le double pont du Niagara (voy. p. 259). — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

grandissent rapidement, l'État de Michigan étant en quelque sorte le seuil de la terre promise de l'émigration.

Le territoire de cet État, qui, à l'époque où Malte-Brun publiait sa grande *Géographie* (en 1817) ne renfermait que quatre à cinq mille habitants, et qui passait même pour peu fertile, en nourrit aujourd'hui plus de six cent mille. *Détroit*, sa capitale, qui comptait deux mille âmes en 1820, en avait soixante mille au dernier recensement. Placée sur la rive américaine de la rivière qui déverse les eaux du lac Huron dans le lac Érié, comme le Bosphore déverse les eaux de la mer Noire dans la Méditerranée, ce sera un jour la Constantinople des mers intérieures de l'Amérique du Nord.

En contournant l'extrémité sud du lac Michigan, le convoi qui m'emportait vers Chicago traversa, sur un parcours d'une centaine de kilomètres, l'État d'Indiana, dont la colonisation, qui ne date pas d'un demi-siècle, s'est élevée, dans ce court laps de temps, de vingt mille habitants à près de quatorze cent mille, et a pris rang parmi les États de l'Union les plus avancés en agriculture, en industrie et en travaux publics. Dès 1853, il n'a pas craint de dépenser cent vingt millions de francs pour ses seuls chemins de fer; aussi ceux-ci présentent-ils, en 1860, un développement de plus de trois mille kilomètres.

L'État d'Illinois, où nous pénétrons en franchissant la frontière occidentale de l'Indiana, est encore mieux doté de chemins de fer que ce dernier. Dès 1855, il avait déjà dépensé trois cent cinquante-cinq millions de francs pour cet objet, et possédait cinq mille deux cents kilomètres de voies ferrées, construites ou en construction. Il n'est pas moins favorisé sous le rapport de la navigation intérieure. Au nord-est, un littoral de quatre-vingt-dix kilomètres environ, sur les eaux du Michigan, le met en communication directe avec la chaîne des grands lacs, avec le Saint-Laurent et l'Atlantique; à l'ouest, il a pour limite le Mississipi, le roi des fleuves navigables; au midi, il s'appuie sur l'Ohio, tandis que le Wabash, à l'est, le sépare de l'Indiana.

Les prairies, qui forment la partie agricole la plus riche et la plus étendue de l'Illinois, occupent plus des deux tiers de son territoire. Vers le centre, l'est et le nord de l'État, elles revêtent ce caractère d'immensité qui donne à la contrée un cachet tout particulier. Tantôt hautes, tantôt basses, elles s'étalent parfois en belles plaines, mais le plus souvent présentent des ondulations qui se succèdent à l'infini, comme celles de l'océan après la tempête. A l'état inculte ou cultivé elles sont partout couvertes de hautes herbes qui annoncent la fécondité du sol, et, en général, les meilleures qualités pour la nourriture et l'engrais des bestiaux. C'est de l'Illinois que l'Angleterre tire aujourd'hui les viandes les plus estimées pour sa marine et ses ouvriers.

Toutes les espèces de céréales, et surtout le maïs, réussissent à souhait dans ce sol, presque partout formé d'une épaisse couche d'alluvion, d'une fertilité qu'on peut dire inépuisable, car on cite des places qui étaient déjà défrichées, il y a cent ans, par des Français et des Indiens, et qui n'ont cessé de fournir depuis, chaque année, sans engrais et sans assolement, une abondante récolte de céréales.

Dans ce sol inépuisable, tous les légumes, tous les fruits de l'Europe centrale croissent aussi beaux, aussi savoureux que ceux de nos jardins. Dans les districts méridionaux on cultive déjà la vigne avec succès. La betterave et le sorgho n'y réussissent pas moins; les essais tentés depuis quelques années sur ces deux plantes saccharifères ont donné des résultats d'après lesquels les colons de l'Illinois peuvent légitimement espérer s'affranchir, dans un avenir plus ou moins éloigné, du tribut qu'ils payent aux États à esclaves pour leurs approvisionnements de sucre.

Si, à tant d'avantages, on ajoute que l'émigrant d'Europe peut retrouver jusque dans les forêts différentes variétés de noix, de noisettes, de framboises, de myrtilles, qui lui rappellent les joies de l'enfance et du sol natal, et que les produits de la chasse et de la pêche sont assez considérables pour fournir annuellement à l'exportation d'outre-mer près de deux cent mille kilogrammes de gibier de toute espèce, on comprendra facilement pourquoi la population de l'Illinois, qui ne comptait en 1810 que douze mille deux cent quatre-vingts habitants, en nourrit aujourd'hui un million sept cent mille; comment Chicago, qui ne date pas d'un demi-siècle, est en 1861 une cité de cent quarante mille âmes, et comment l'agriculture de ce jeune État a pu se présenter aux expositions universelles de Londres et de Paris avec un instrument d'une application aussi économique qu'ingénieuse, dont toute la science agronomique du vieux monde n'avait pu encore calculer et réunir les éléments, — la *moissonneuse* de Mac-Cormick.

Depuis trente ans Chicago est le centre, on pourrait dire le réservoir, d'où les flots toujours croissants de l'émigration européenne se sont épanchés, d'abord au sud et au sud-ouest, puis au nord, le long des rives des lacs Michigan et Supérieur, et enfin à l'ouest, au delà du Mississipi. Au moment actuel, les six États de Michigan, d'Indiana, d'Illinois, de Wisconsin, d'Iowa et Minnesota nourrissent plus d'un million d'hommes nés en Europe, et qui sont venus demander à ces régions un toit assuré pour leur vieillesse, une tombe paisible pour leurs ossements, un berceau non besogneux pour leurs enfants. La plupart de ces pauvres déshérités du vieux monde ont trouvé ce qu'ils cherchaient dans le nouveau et oublient aujourd'hui dans une abondance relative les âpres motifs qui leur ont fait quitter la terre natale, les angoisses des adieux et les misères poignantes de leur longue traversée[1].

1. Un voyageur que nous avons déjà cité, jouissant en Allemagne et en Angleterre d'une juste autorité, a recueilli, sur le même théâtre que M. Deville et sur le même sujet, une série d'observations qui forment un navrant chapitre de l'histoire de l'émigration moderne. On peut en juger par la page que nous en détachons:

« Beaucoup de mes compagnons de voyage, d'origine scandinave, n'avaient pas encore consommé tout le pain noir dont ils avaient fait provision en Suède. J'ai vu, aux heures des repas, plus d'une pauvre mère extraire d'un grand sac de papier une multitude de fragments de ce pain desséché et les distribuer avec réserve et économie à ses enfants. Je remarquai le soin qu'on met-

Après la malheureuse Irlande, qui a perdu plus du tiers de sa population depuis 1845 seulement, c'est l'Allemagne qui a le plus fourni au courant d'émigration qui nous occupe ici; la Scandinavie vient ensuite, puis la Suisse, la Belgique et enfin la France. Des localités baptisées des noms bien connus de Toulon, de Vesoul, de Gy, etc., etc., apprennent de loin en loin au voyageur qui se rend des bords du Michigan à ceux du Mississipi que des Provençaux et des Francs-Comtois sont venus chercher dans cette contrée un sol moins dénudé que les Basses-Alpes, moins épuisé que les vignobles de la Haute-Saône.

A l'époque de mon passage, Chicago n'était remarquable que par son étendue, sa population et son commerce et n'avait point encore de monument digne de son importance. Après un court séjour je pris le chemin de fer de Galéna, dans la direction du Mississipi.

Le chemin de fer n'était pas alors entièrement terminé, et à la dernière station nous trouvâmes, pour le remplacer, plusieurs voitures attelées de quatre chevaux. Neuf voyageurs montèrent dans chacun de ces véhicules Nous partîmes au galop, à travers un pays fort accidenté et des routes qui ne l'étaient pas moins. On ne s'en occupait nullement, le chemin de fer devant être bientôt achevé. En attendant, notre voiture semblait à chaque instant devoir rouler dans des ravins escarpés. Comme un de mes voisins s'adressait froidement au cocher, je m'imaginai que sans doute il l'engageait à être prudent dans ces chemins dangereux; mais voici la fin de sa phrase :

Go ahead, and never mind! (En avant, et ne faites attention à rien.)

Telle est, en effet, la devise des Américains. Il faut d'abord avancer, peu importent les risques. Dans la soirée, nous atteignîmes sans accident Galéna, et j'allai coucher à bord du bateau à vapeur, qui partait le lende-

tait à ramasser les miettes et à les remettre dans le papier. J'espère que maintenant ces Suédois mangent depuis longtemps de bon pain de blé d'Amérique.

« Une famille surtout me frappa par son économie parcimonieuse. Je la découvris un jour juste après le somptueux déjeuner qu'on est dans l'usage de servir à bord des navires américains aux voyageurs de première classe; on sonnait de nouveau la cloche pour les déjeuners de seconde classe, et l'on invitait à haute voix « ceux des voyageurs de cette classe qui désiraient déjeuner » à passer dans la cabine. Ces paroles furent répétées plusieurs fois, et j'étais curieux de savoir l'effet que cette amicale invitation produirait sur les pauvres émigrants. A mon étonnement, aucun ne bougea; j'avais oublié que le repas devait être payé, et assez chèrement. Mes Suédois restèrent à grignoter leur affreuses croûtes, trempées dans un peu de thé, et les Allemands à se régaler de pain et de fromage. Au milieu de la foule, j'aperçus un groupe assis sur des balles de marchandises. Je reconnus de suite dans cette famille des Allemands de la Forêt-Noire. Il y avait là une mère avec cinq enfants, qui n'avaient rien à manger que du pain et du thé sans sucre, sans beurre et sans lait. Je fus assez heureux pour leur offrir quelques-uns de ces articles; nous liâmes conversation. Je leur demandai quelle était leur destination.

« Maman, quel est l'endroit où nous allons? dit une fillette de « quatorze à quinze ans.

« — Ah! je ne sais pas; le père doit le savoir.

« — Là, père, comment s'appelle l'endroit où nous allons? »

« A ces mots arriva un homme d'un certain âge déjà, à l'air sérieux, vêtu d'une longue blouse de laine; je l'avais déjà remarqué sur le pont. La question parut l'embarrasser un peu.

« Le nom de l'endroit? eh bien! je sais qu'on est en train de « faire un canal, là-bas dans l'Ouest, et l'agent m'a dit que je pou- « vais y travailler et gagner quelques sous, et qu'alors nous pour- « rions aller plus loin. Mais attendez un brin, je l'ai écrit sur la « lettre que l'agent m'a donnée. »

« Et là-dessus, il me remit un bout de papier, arraché d'un carnet, où il y avait pour eux une courte recommandation écrite au crayon à un habitant d'Hamilton. Ces gens paraissaient attacher une grande importance à ces quelques mots de recommandation, et c'était ce chiffon de papier qui les poussait à Hamilton.

« Vous voyez, monsieur, continua-t-il, nous avions l'intention « d'aller dans le Wisconsin et d'abord à Chicago, où vont tous « nos compatriotes; mais le voyage coûte beaucoup plus cher que « nous ne comptions. Au lieu de nous nourrir à leurs frais, comme « ils nous l'avaient promis, ils nous ont fait payer très-cher et nous « ont à peine donné assez pour nous empêcher de mourir de faim. « J'avais tous les jours à payer presque un schelling au cuisinier « pour permettre à ma femme de nous cuire quelque chose de « chaud avec nos propres provisions. Voilà comment il se fait que « je n'ai que cinq dollars de reste, et notre voyage pour Chicago « coûterait le double. »

« Et là-dessus, il me montra sa banknote de cinq dollars qu'il avait soigneusement cachée, comme son unique trésor.

« Pensez-vous qu'avec cela nous puissions aller jusqu'à ce que « je sois capable de gagner quelque chose? Vous saurez, monsieur, « que je suis médecin d'un village de la Forêt-Noire, où j'ai exercé « pendant trente ans; mais à la fin, ça ne marchait pas du tout; « ma famille devenait plus grande et ma clientèle plus faible. Mes « cheveux, vous le voyez, ont blanchi avant l'âge. Tout le monde, « dans la Forêt-Noire, va mal depuis quelque temps, et dans no- « tre village nous mourions presque de faim. Ceux qui ne l'ont vu « par eux-mêmes ne me croiraient pas si je leur racontais ce qui « s'y est passé. »

« Le pauvre homme sortit alors une liasse de papiers pour prouver ce qu'il venait de me dire. Il y avait les inscriptions d'étudiant, différents certificats constatant qu'il avait suivi un cours complet d'études médicales, la permission d'émigrer délivrée par les autorités du village, et la déclaration que ni dettes ni engagements ne s'opposaient à son départ. Il y avait aussi une espèce de document où l'on faisait des vœux pour sa réussite dans le nouveau monde, et finalement son passe-port, contenant la description de sa personne des pieds à la tête. Ce passe-port était enveloppé avec un soin tout particulier, bien que, une fois embarqué à Rotterdam, le document ne fût plus d'une grande valeur; mais les Allemands ont été élevés depuis leur enfance dans de tels sentiments de profond respect pour tout ce qui est officiel, qu'on en voit jusque dans les forêts vierges de l'Amérique qui traînent avec eux cet objet précieux. Le récit que ces pauvres gens me firent de leur voyage était terrible. Ils avaient mis neuf semaines de Liverpool à Québec; des froids et des tempêtes les avaient conduits sur les limites de la mort; encore les mauvais traitements qu'ils avaient eu à subir de la part des hommes étaient-ils plus affreux que ceux des éléments. Le capitaine et l'équipage n'avaient eu pour eux que brusquerie, injustice et même cruauté. D'après les engagements, chaque passager avait droit à une bonne nourriture; mais le navire était resté quinze jours à Liverpool, attendant le beau temps, et, pendant toute cette époque, le capitaine avait dit aux émigrants de chercher à se nourrir à leurs propres frais. Il ne s'était engagé qu'à les nourrir en mer. Pendant les quelques jours qui suivirent leur départ, on leur donnait tout juste assez pour assouvir leur faim ; mais ensuite ils eurent à disputer leur nourriture aux Irlandais, toujours faméliques. Les matelots prenaient le parti de leurs compatriotes, et les Allemands étaient toujours maltraités. Très-souvent, il n'y avait rien pour eux, et les Suédois et les Hollandais n'étaient pas plus heureux que les Allemands. Quelques-unes de ces pauvres créatures avaient apporté un peu de fromage, de pain ou de saucisson ; d'autres, qui n'en avaient pas, étaient forcées de donner leur dernier sou, et d'autres encore, qui n'avaient ni provisions ni argent, *sont morts et ont été jetés à l'eau.*

« Oui, monsieur, il y en a qui sont morts. Nous avons perdu « en route *vingt-sept* voyageurs, femmes, enfants, et des vieil- « lards infirmes, qui ne pouvaient pas supporter les privations, « et pourtant nous n'avons eu ni choléra, ni aucune maladie épi- « démique à bord. »

(J. G. Kohl, *Voyages dans le Canada et à travers les États de New-York et de Pensylvanie*, version anglaise. Londres, 1861.)

main pour Saint-Paul, dernière station des steamers qui remontent le Mississipi.

La petite ville de Galéna, chef-lieu d'un district minier, est bâtie sur les flancs d'une colline qui domine l'étroite rivière nommée la Fèvre. Les maisons occupent des plateaux parallèles et superposés les uns au-dessus des autres. Cette disposition de la ville lui donne un aspect étrange mais pittoresque. De larges escaliers en bois unissent les différents étages de la ville et conduisent jusqu'au sommet de la colline, d'où la vue s'étend sur des campagnes boisées. Les quais sont couverts de saumons de plomb, provenant des riches mines des environs.

Le 17, à deux heures de l'après-midi, le chargement étant complet, nous quittons Galéna, mais nous avançons fort lentement sur la rivière de la Fèvre, encaissée entre deux collines boisées. Enfin, nous atteignons le Mississipi, le plus grand fleuve de l'Amérique septentrionale. Né dans le lac Hasca, à six cents mètres au-dessus du niveau de l'Océan, ce grand cours d'eau va se jeter dans le golfe du Mexique, après avoir parcouru cinq mille quatre cents kilomètres. On comprend que les Indiens aient appelé ce fleuve Meschacébé, le vieux père des eaux. Il peut avoir deux kilomètres de largeur devant la ville de Dubuque, où la *Fèvre* se perd dans son cours.

Dans la saison où nous étions, ses eaux sont basses ;



La prairie du Chien. — Dessin de Paul Huet d'après M. Deville.

aussi avait-on souvent recours à la sonde, et il fallait sans cesse passer d'une rive à l'autre pour suivre le chenal le plus profond. En outre, le bateau plat que nous remorquions retardait notre marche. On s'arrêtait fréquemment devant des hameaux composés de quelques maisons, ou bien pour prendre le bois de chauffage nécessaire à notre machine.

A chaque instant, les rives du fleuve changent d'aspect, tantôt elles sont plates et boisées, tantôt elles s'élèvent droites comme des murailles, et les rochers forment des ruines de forteresses gigantesques. Le cours du Mississipi est embarrassé de nombreuses îles couvertes d'une épaisse végétation. Mais on ne peut rien comparer à la vue magnifique offerte par la prairie du Chien, située en amont du confluent du Wisconsin avec le grand fleuve.

Des plaines immenses et les lointains profils des montagnes s'harmonisent ici avec une gracieuse grandeur qui caractérise bien l'Amérique telle que je la rêvais. A cet endroit, le fleuve prend une telle extension qu'on se croirait sur un lac.

Pendant la soirée, j'entendis plusieurs passagers s'écrier :

« Un homme à l'eau ! »

On arrêta un instant le steamer, mais rien ne parut à la surface du Mississipi.

« Nous aurons rencontré un tronc d'arbre, dit le capitaine. ***Go ahead and never mind!*** » (En route, et n'y pensons plus).

Cependant l'officier américain, qui conduisait des troupes contre je ne sais quelle tribu lointaine d'Indiens, fit l'appel des soldats : il en manquait un. Ses camarades l'avaient vu se jeter dans le fleuve. Ce malheureux tenait à la main son fusil afin d'augmenter son poids et de ne pas remonter à la surface de l'eau. On ne fit nulle autre attention à cet accident ; ce qui est bien naturel chez un peuple où l'on se préoccupe si peu des fréquentes catastrophes occasionnées par l'explosion des steamers et par le choc des convois sur les chemins de fer.

Les bords du Mississipi. — Changements apportés par un demi-siècle. — La colonisation. — Le Minnesota. — Les Émigrants. — Indiens Chippeways. — Le lac Pépin. — Maiden'srock. — Les Chutes de Saint-Antoine. — Le fort Smelling. — Une légende indienne.

Quarante-huit ans seulement avant moi un officier des États-Unis, qui a laissé un nom respecté dans la géographie de l'Amérique du Nord, le major Pike, remontait le Mississipi dans un bateau à rames ; il était chargé par son gouvernement d'explorer la branche principale du fleuve jusqu'à sa source, d'en reconnaître les affluents supérieurs, d'étudier le sol, alors inconnu, qu'ils arrosent, *et d'obtenir des Indiens propriétaires de ce sol la permission*[1] d'établir des postes militaires ou des factoreries sur les points qu'il jugerait les plus convenables à cet effet.



Les émigrants en marche. — Dessin de Eugène Lavieille d'après une gravure americaine.

Le paysage qui sert de cadre au Mississipi a peu changé depuis le major Pike. Sur les deux rives c'est toujours la succession de prairies et de collines qu'il admirait, et qui, au lieu d'être parallèles au fleuve, croisent son cours en lignes obliques de plus en plus accidentées et pittoresques à mesure que l'on remonte vers le nord. La haute végétation de ce paysage est toujours composée dans les bas-fonds de bouleaux, d'ormes, de *cotton-wood*, ou peuplier du Canada, et de cèdres sur les hauteurs, mais quels changements dans l'intensité de la vie et de l'activité humaine ! A la place des rares wigwams des propriétaires primitifs du sol s'élèvent de nombreuses bourgades, des cités déjà florissantes, et d'innombrables troupeaux domestiques ont remplacé, sur les pâturages des deux rives, les daims et les bisons que Pike put y voir bondir. A l'orée de chaque vallon on entrevoit des fermes, des usines en activité ou en construction, et la charrue passe et repasse sur les vieux sentiers de la guerre.

Je laisse sur ma gauche l'État d'Iowa avec ses cinq cent mille colons ; à ma droite se déroule le Wisconsin, qui en nourrit déjà sept cent cinquante mille, et devant

1. Expressions mêmes des instructions données au major Pike.

moi ondule le plateau du Minnesota, dont le centre voit sourdre, à côté les unes des autres et comme d'un commun réservoir : 1° les sources du Mississipi, qui va chauffer ses ondes dans la mer brûlante du Mexique, 2° de la rivière Rouge, qui va perdre les siennes dans les glaces de la baie d'Hudson, 3° et enfin de la rivière Saint-Louis, qui, se jetant dans l'angle occidental du lac Supérieur, peut être considérée comme la source la plus reculée du Saint-Laurent.

L'élévation du sol plus encore que celle de la latitude (de 42 à 49°) rend, dans le Minnesota, les saisons constantes, les étés agréables, l'hiver long et rigoureux; toutefois on s'habitue facilement à le supporter. Il n'est pas d'ailleurs également rude dans toutes les parties du pays : vers le sud et au centre la température reste constamment très-supportable, tandis que vers l'extrême frontière nord le mercure gèle quelquefois.

Ces conditions climatologiques assurent la salubrité du pays. Sa réputation à cet égard est bien établie; beaucoup d'habitants du Sud, énervés ou épuisés sous l'influence d'un climat trop chaud, vont s'y fixer pour rétablir leur santé. Ils y ont formé le noyau de la population, forte déjà de cent soixante-quinze mille âmes, et que renforce chaque jour l'émigration européenne. Les Français, les Suisses, les Allemands, les Suédois et les Norvégiens y affluent. Les derniers s'enfoncent dans les sapinières de la partie nord; les premiers se fixent de préférence dans les districts du sud, où le chêne, le frêne, le platane leur rappellent la végétation forestière de leur patrie.

Le Mississipi, qui traverse le centre de l'État, est navigable jusqu'à trois cents milles au-dessus des chutes Saint-Antoine, où se trouvent les stations de bateaux à vapeur qui font le service du fleuve en amont et en aval des chutes. Ses principaux affluents sont la rivière du Rum et la rivière Sainte-Croix (qui charrient les bois coupés dans les sapinières du nord) et la rivière Saint-Pierre ou Minnesota, qui parcourt toute la partie sud-ouest de l'État, et offre à la navigation un canal de près de cinq cents milles pendant les hautes eaux.

Lorsque les voies d'eau sont fermées par la glace, c'est-à-dire du 20 novembre au 20 avril, le Minnesota n'ayant pas encore de chemin de fer, la circulation, les voyages, les transports des dépêches et des marchandises s'y font au moyen de traîneaux de différentes forme et grandeur, attelés de chevaux vigoureux. Quelquefois on préfère à ceux-ci un attelage de chiens, surtout quand il s'agit d'expéditions lointaines vers le nord. Ces animaux, qui supportent très-bien la fatigue et le froid, exigent peu de nourriture et font souvent un trajet de cent milles dans une journée.

Mais à l'époque de mon passage, bien que l'automne commençât à nuancer les feuilles des forêts, que la rosée du matin fût froide, les journées étaient chaudes et les eaux des rivières, des ruisseaux et des centaines de lacs, qui donnent au paysage de cette contrée un caractère tout particulier, scintillaient bleues et brillantes au soleil. Les convois d'émigrants venant des États de l'est et qui m'apparaissent de loin en loin sur les rives du fleuve, me rappelaient tantôt la caravane *du Squatter* de la prairie, telle que Cooper l'a gravée dans toutes les mémoires, tantôt cette page non moins belle où Audubon a peint les *pionniers* du Mississipi :

« Les voilà qui s'avancent dans leurs longs chariots à quatre roues, où sont entassés femmes, enfants et bagages. Une toile blanche, tendue sur des cerceaux, abrite la famille contre le soleil et l'orage. Le digne mari, le rifle sur l'épaule, et ses garçons, revêtus de bonne grosse étoffe, touchent les bœufs et conduisent la procession, suivis de leurs chiens de chasse ou de garde. Ils voyagent lentement, à petites journées, et tout n'est pas plaisir sur le chemin. D'un côté, c'est le bétail qui, sauvage et entêté, s'écarte à chaque instant de la ligne droite pour courir à une source ou à un bouquet de bois et ne peut être ramené qu'au prix de beaucoup de temps et de peines; d'un autre, c'est un harnais qui se rompt et qu'il est indispensable de raccommoder sur-le-champ. Plus loin il faut courir à la recherche d'un baril tombé inaperçu, les pauvres gens ont grand besoin de ne rien perdre de leur chétif avoir. Et puis les routes sont affreuses; plus d'une fois toutes les mains sont appelées à pousser à la roue ou à soutenir la charrette qui penche et va verser. Enfin, au coucher du soleil, ils ont fait cinq ou six lieues. Fatigués, ils se groupent autour d'un feu qu'il n'est pas toujours facile d'allumer; le souper est préparé; on simule au moyen des chariots et de quelques arbres abattus une sorte de camp, et c'est là qu'ils passent la nuit.

« Des jours succèdent aux jours et des semaines aux semaines avant qu'ils atteignent le but de leur pèlerinage, quelque vallon écarté du *far-west*, où ne retentissent pas trop et le bruit de la hache des voisins, et, faut-il l'avouer, le mot sacramentel et gênant de *la loi.* »

Mais au milieu des invasions de la race blanche que deviennent ceux que la chancellerie de Washington appelait encore, il y a un demi-siècle, les *propriétaires du sol?* Hélas! ce que deviennent les *neiges d'antan*. Ils fondent, pour ainsi dire, devant les défrichements. Chasseurs jetés au milieu de la vie de cité, sans transitions, sans préparations aucunes, ils s'éteignent sous les émanations des fermes et des usines, des guérets mis en cultures. Ils disparaissent avec les grands troupeaux de bisons et de daims qui servaient à leur nourriture. Durant toutes mes pérégrinations sur le haut Mississipi, je n'en ai aperçu qu'une fois ou deux.

A la hauteur du lac Pépin, trois Indiens Chippeways montèrent à bord, tandis que le reste de la tribu leur faisait des signes d'adieu du haut de la berge du Mississipi. Ces Indiens étaient de grande taille, mais avaient des traits grossiers et la peau d'une couleur rougeâtre très-foncée. La moitié de leur figure était couverte d'une épaisse couche de vermillon qui s'étendait jusqu'à leurs cheveux natés au sommet du crâne. Ils portaient de longues guêtres de cuir attachées sur le côté par mille lanières effilées. Par-dessus une espèce de blouse déguenillée, ils avaient

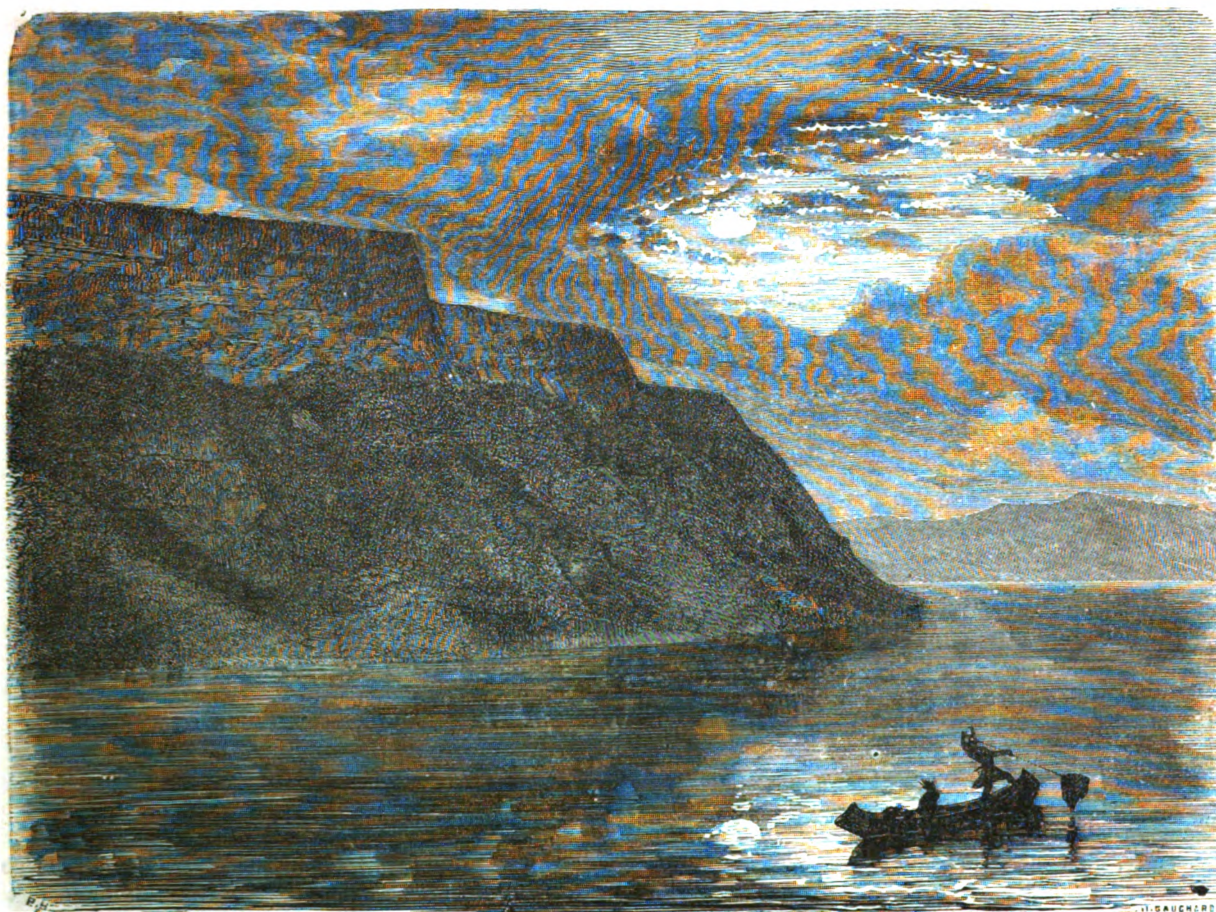
jeté une grande couverture en laine, qui les enveloppait entièrement. Ils ne savaient pas un mots d'anglais, et semblaient un peu hébétés. L'un d'eux, armé d'une longue lame d'acier en forme de poignard, avait planté sa pipe dans ses cheveux. Ces trois Chippeways allaient à Saint-Paul réclamer un cheval qu'ils accusaient les Sioux de leur avoir enlevé. Ces vols d'animaux, assez fréquents entre les tribus, les poussent à des guerres acharnées.

Le lac Pépin est formé par le fleuve lui-même, qui atteint en cet endroit une largeur de six à sept kilomètres. En face de nous se présente *Maiden's rock*, vaste rocher de cent trente mètres de hauteur, et dont les flancs escarpés ajoutent à l'effet de cette pittoresque contrée.

Maiden's rock signifie Rocher de la Vierge. Ce nom doit son origine à une légende indienne. On raconte que de cette sommité une jeune fille se précipita dans le Mississipi, en présence de sa tribu tout entière, plutôt que d'épouser un homme qu'elle n'aimait pas.

L'histoire de cette pauvre créature semble symboliser les destinées de la race indienne tout entière, qui se plonge dans la solitude et se suicide dans l'abrutissement pour ne pas épouser la civilisation.

La ville de Saint-Paul, où j'arrivai à la fin de septembre, a fourni un chiffre de quinze mille habitants au recensement de 1860. C'est la cité la plus considérable de Minnesota, c'est le chef-lieu officiel de l'État.



Le lac Pépin. — Dessin de Paul Huet d'après M. Deville.

Située à sept milles en aval du confluent de la rivière Saint-Pierre du Missisipi, à trente milles de l'embouchure de la rivière Sainte-Croix, elle est bâtie en amphithéâtre et à mi-côte sur la rive gauche du fleuve, qu'elle domine à pic dans une grande étendue. De cette élévation, qui n'est pas de moins de soixante-quinze pieds, on a construit, au centre de la ville, un immense pont incliné, de douze à quatorze cents pieds de longueur, pour joindre la ville à la rive opposée, qui n'est guère plus élevée que les eaux du fleuve et sur laquelle existent déjà un grand nombre d'habitations. Ce pont coûtera cent cinquante mille dollars. Au côté sud de la ville les rues descendent rapidement au rivage.

C'est là, ai-je déjà dit, que se termine la navigation des bâtiments à vapeur qui, pendant l'été, établissent une correspondance directe et journalière entre Saint-Paul et toutes les villes et localités importantes situées sur le Missisipi, jusqu'à la Nouvelle-Orléans. C'est en outre le point de départ des steamers qui naviguent sur la rivière Saint-Pierre. On a vu aussi précédemment qu'à Saint-Antoine, au-dessus des chutes, le fleuve redevient navigable et qu'on y trouve les bâtiments qui en font les services vers le nord.

Le souvenir encore si récent de l'aspect grandiose de la cataracte de Niagara m'empêcha sans doute d'admirer les chutes de Saint-Antoine, qui, je dois l'avouer, me

causèrent une vive déception, en dépit, ou peut-être à cause même des éloges pompeux qu'en font les Américains. Le Mississipi, large de cinq cents mètres environ, est divisé en deux branches par une île couverte de végétation. De chaque côté, l'eau tombe d'une hauteur de sept mètres en forme de cascades qui bouillonnent autour des rochers noirâtres. Puis commencent les rapides, et le fleuve se précipite vers Saint-Paul avec la vitesse d'un torrent impétueux.

De chaque côté du fleuve s'élève une ville : Saint-Antoine et Minneapolis, l'une et l'autre agréablement bâties et situées. Se faisant face, ayant les chutes pour première perspective, elles datent de huit à dix ans à peine et possèdent chacune, en 1861, huit mille habitants, plusieurs hôtels de première ordre et un certain nombre de scieries et moulins alimentés par le fleuve. Elles communiquent par deux ponts très-hardis, dont l'un en fer est suspendu un peu au-dessus des chutes, et l'autre, construit un peu plus bas, est supporté par une charpente de huit cents pieds de longueur sur soixante ou soixante-quinze de hauteur. Les campagnes qui entourent ces deux villes m'ont paru douées d'une grande fertilité. Les chaumes vigoureux qui couvraient la plaine annonçaient que la moisson de froment avait été bonne, et j'ai vu récolter de magnifiques moissons de maïs.

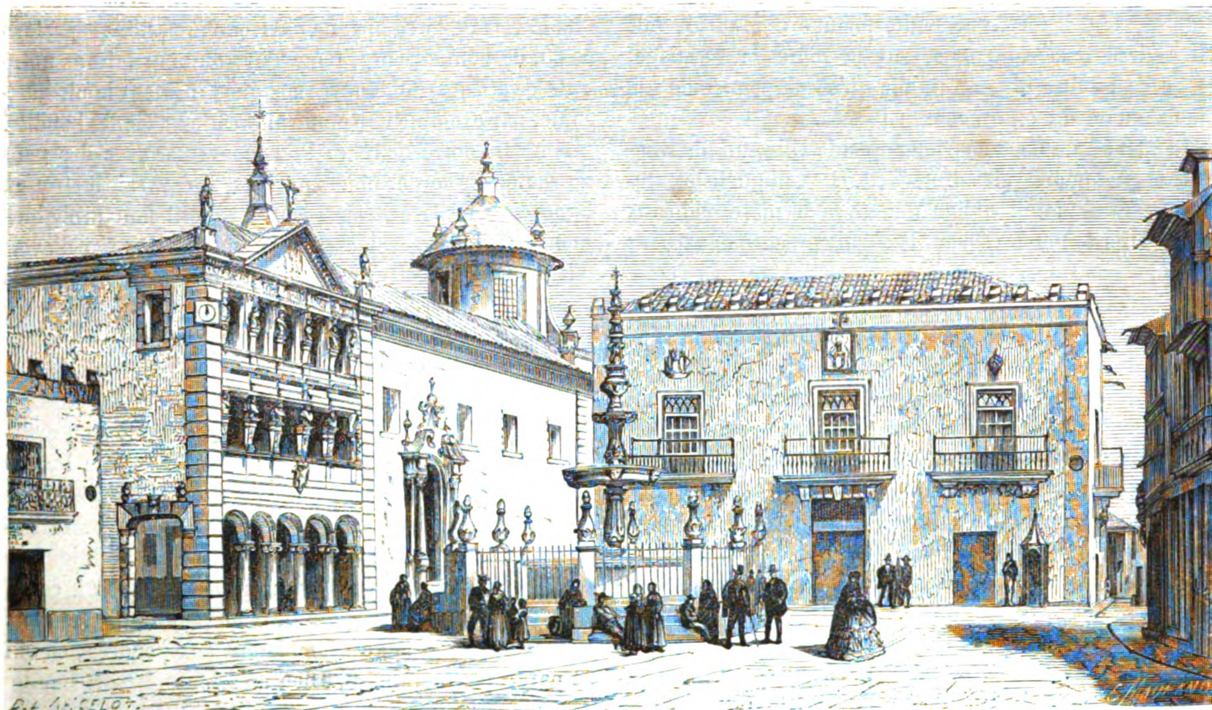
Un soir, assis sur le plateau que couronne le fort Smelling, dont les remparts élevés contre les Indiens n'ont plus de destination aujourd'hui, je laissais errer mes regards sur la magnifique perspective que déroulaient à mes pieds les deux villes sœurs, le cours du Mississipi, celui de la rivière Saint-Pierre et, dans la direction du midi, les clochers et les jardins de Saint-Paul. Un nuage de vapeurs, flottant au-dessus des chutes du grand fleuve, réveilla dans ma pensée le souvenir d'une vieille tradition indienne, où l'on donne pour origine à ce brouillard et aux sourds murmures de la cataracte la mort d'une jeune femme qui, trahie et délaissée par son époux, beau guerrier dacotah, se précipita, une nuit, dans le gouffre bouillonnant avec l'enfant qu'elle allaitait. Sous la double influence des ténèbres et des sons mystérieux qui montaient ensemble du fond de la vallée, je me laissai aller à cette poésie du désert ; je rêvais de fantômes, de plaintes désespérées et de vagissements de nouveau-né, lorsqu'en regagnant mon hôtel, le *tic-tac* des moulins et l'aigre bruit des scieries qui enchaînent le fleuve à leur prosaïque industrie me rappelèrent à la réalité.



Le fort Smelling. — Dessin de Paul Huet d'après M. Deville.

L. Deville.

Nota. — Le *Tour du Monde* se réserve de publier plus tard la suite des Voyages de M. Deville le long du Mississipi et dans une partie des États aujourd'hui séparés de la grande Union américaine.



Vianna do Castello. — Dessin de Lancelot d'après une photographie de M. Seabra.

VOYAGE DANS LES PROVINCES DU NORD DU PORTUGAL,

PAR M. OLIVIER MERSON.

AVRIL ET MAI 1857. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

(L'auteur de cette relation, parti le 15 avril 1857 de Nantes, sur le paquebot *la Ville de Paris*, capitaine Lavallée, arriva le 18 à Vigo. C'était son deuxième voyage en Portugal. Cette fois il se proposait de se diriger vers Lisbonne en traversant la province du Minho, du Beira et de l'Estramadure, de visiter ensuite l'Andalousie et de rentrer en France par Carthagène, Alicante, Valence et Barcelone.)

De Vigo à Tuy et à Valença. — M. Smith. — Christoval. — Valença. — M. Silva. — *La Santa-Annica.* — Gaspar et Leonardo. — Le Minho. — Insua. — Caminha. — Vianna. — Le dîner portugais. — De Vianna à Ponte de Lima. — Ponte de Lima. — Portugais et Portugaises. — De Ponte de Lima à Barcellos. — Barcellos. — Costumes portugais. — Braga. — Dom Jésus do Monte. — Guimaraens.

I

.... Après avoir échangé d'affectueuses étreintes de mains avec le capitaine Lavallée, celui-ci retourna seul à bord de *la Ville de Paris*, mouillée sous vapeur en petite rade de Vigo, puis, en compagnie de Joseph, mon camarade de route, je fis l'ascension de la colline abrupte que couronne le château del Castro. De ce point élevé le regard s'enfonce dans les inextricables compartiments de la Sierra et s'étend sur la mer sans limites. Dans le port, vue de si haut, *la Ville de Paris* nous sembla toute petite. Elle mit en route, laissant rapidement derrière elle la cité galicienne ; elle rangea, à droite, les îles Cies, vedettes de granit plantées à l'ouverture de la rade, et bientôt ce fut seulement à un nuage de fumée, balafrant l'azur du ciel d'un coup d'estompe, qu'on put suivre la marche du navire se dirigeant d'abord à l'ouest, ensuite au midi quand il eut le cap sur les îles Berlinguas, c'est-à-dire sur l'entrée du Tage.

En descendant la colline, je reconnus la maison où l'année précédente j'étais entré en conversation avec les jolies filles à l'œillet rouge[1]. La porte et les fenêtres étaient closes, Je m'informai aux alentours : le choléra s'était abattu sur le logis et pas une de ces quatre enfants si rieuses, si insouciantes du présent et de l'avenir, n'avait échappé au fléau. Au contraire, la marchande de

1. « .... Trois jolies filles étaient assises à l'entrée d'une maison de pauvre apparence ; elles filaient en devisant entre elles et en riant avec la plus adorable bonne humeur, avec la plus délicieuse

tabac était fraîche et accorte comme à mon dernier voyage. Quant à la belle laveuse, j'appris que mariée depuis peu à un Galicien revenu à Vigo, après avoir amassé, réal à réal, une petite fortune à Madrid, elle vit retirée à la campagne, sur la route de Santiago, et ne se montre plus en public qu'accompagnée de son époux qu'on dit ombrageux à l'excès.

Pendant que nous courions ainsi la ville, un pharmacien auquel nous avait adressés M. C***, miguéliste réfugié à Nantes, mettait obligeamment la dernière main aux préparatifs de notre voyage. Il s'était procuré deux bons chevaux pour Joseph et pour moi, un *arriero* (conducteur de mules) et un mulet pour les bagages et les provisions de bouche. Nous nous étions munis par avance de quelques boîtes de gibier conservé. Sachant en effet les *posadas* espagnoles et les *vendas* (auberges) portugaises en général peu ou mal pourvues, peu ou point confortables, il eût été imprudent de compter sur leurs ressources problématiques.

Le pharmacien avait eu en outre la fortune de recruter, à notre intention, un collègue en tourisme. C'était un Anglais de bonne mine, ni gras ni maigre, sans prétention ni roideur britannique, et lançant à l'occasion le petit mot pour rire. M. Smith, c'est le nom de notre nouveau compagnon, arrivé la veille par le paquebot qui fait le service entre Southampton et Rio-Janeiro, se proposait de flâner au hasard, à droite et à gauche, tout en gagnant Malaga, où il dirigeait — où il dirige encore, je l'espère — un atelier de construction de machines. Son domestique, nommé Christoval, offrait cela de particulier dans la physionomie que, pour peu qu'il fût content, ses lèvres, sous prétexte de sourire, se séparaient outre mesure et découvraient deux rangées de dents longues et blanches, apparaissant comme une menace redoutable plutôt que comme un témoignage de gaieté. D'ailleurs, Andalous de naissance, dévoué par nature, Christoval avait un service très-sûr et très-agréable.

Entre M. Smith et nous les relations s'établirent bien vite sur le pied de la plus franche cordialité. Il y avait de bonnes raisons du reste pour que la chose prît tout de suite cette tournure. D'abord quand il s'agit de traverser un pays où les mauvaises rencontres sont au moins possibles, il est préférable de marcher en troupe plutôt que séparément; ensuite, M. Smith rencontrait dans Joseph un confrère, un ingénieur dont il sut apprécier la valeur, et cette circonstance contribua beaucoup à jeter les fondements d'une amitié dont le dernier mot n'a pas été dit, j'en suis certain, en même temps que nous arrivions au terme de nos pérégrinations.

Le 19 avril, à dix heures du matin, nous quittons Vigo, par la porte *del Placer*, afin de gagner Porriño avant la nuit. Après avoir couché à Porriño, gros village dont le fouillis de maisons blanchies à la chaux se détache gaiement sur le vert de la campagne environnante, nous repartons le 20, de bonne heure, pour Tuy, où nous faisons notre entrée vers quatre heures, sans que l'incident le plus minime, par exemple une petite altercation avec des bandits, ait signalé notre marche. Pour converser avec des gens de sac et de corde, nous pouvions, il est vrai, mettre en ligne cinq fusils et trois revolvers, et il faut probablement attribuer à cet appareil imposant l'ennui d'avoir fait la route aussi tranquillement que sur un chemin de France.

Tuy, dont le principal titre à l'attention du voyageur est de produire en grande quantité des confitures excellentes, domine de sa citadelle la rive droite du Minho, tandis que Valença protége la rive gauche de son artillerie. Avec Tuy finit l'Espagne; avec Valença le Portugal commence. Ces deux places qui se font vis-à-vis de chaque côté du fleuve ont l'air de se narguer mutuellement. Elles se trouvent du reste dans des conditions de distance très-avantageuses pour s'entre-démolir à coups de canon, si quelque querelle s'élevant entre les deux États voisins, le feu est jamais mis aux poudres, ce qui ne paraît pas à craindre, Dieu merci.

II

Dès le soir même nous passons en bac le Minho, et nous nous installons dans une *hospedaria* (hôtellerie) de Valença.

Le pharmacien de Vigo nous avait donné une lettre pour M. Silva, ancien officier de D. Pedro, retiré du service depuis dix ans. Ce respectable débris de l'armée libératrice nous accueillit avec beaucoup d'empressement et d'abandon. Je n'ai pas oublié le riz à la cannelle et le porto qu'il nous servit; je n'ai pas perdu non plus le souvenir des récits émouvants qu'il nous fit de son séjour à San-Miguel et à Terceira, pendant la lutte mémorable que soutint dans les Açores, de 1829 à 1832, le comte de Villa-Flôr, et si ce n'était pas sortir du cadre d'une simple relation de voyage, j'aimerais raconter, à cette place, les épisodes des batailles de Ponte-Ferreira, de Souto-Redondo, et d'Almoster que le vieux militaire nous détailla dans un langage aussi pittoresque que passionné.

M. Silva nous montra la ville. Elle n'a d'intéressant que ses fortifications à la Vauban, peu redoutables du reste[1], et sa position au sommet d'un plateau élevé, d'où l'on découvre à droite et à gauche les courbes majestueuses du Minho. Le fleuve n'est pas large; mais les eaux

simplicité. L'une d'elles interrompait de temps à autre son travail pour respirer le parfum d'un œillet rouge qu'elle tenait à la main. Nous nous arrêtâmes et notre présence n'interrompit nullement le joyeux entretien des jeunes Gallegas. Au contraire, il parut s'animer davantage, et il sembla que nous commencions à faire les frais de la conversation. En effet, la Gallega à l'œillet rouge s'adressant d'un air naïf et candide à l'un des touristes, qui lui avait lancé un mot espagnol, lui dit : « Si le señor que voilà (et elle « désignait le plus brun de la bande) veut cette fleur, je la lui donnerai. Qu'il vienne la chercher. » En ce moment, il sortit de l'intérieur de la maison une blonde créature plus jolie, plus jeune, plus fraîche et plus rieuse que les autres.... »

(*Guide du voyageur à Lisbonne*, page 17.)

1. Les places de guerre et les points fortifiés sont nombreux en Portugal. On en compte vingt et un dans le Minho; quatorze dans le Tras-os-Montes; soixante-dix-huit dans l'Estramadure; trente-sept dans le Beira; vingt-sept dans l'Alemtejo, et vingt-quatre dans les Algarves.

sont parfaitement belles, les bords riants et le paysage, égayé de maisons qui reluisent comme des diamants au soleil, offre de tous côtés des perspectives d'une variété admirable, d'une étendue extraordinaire.

M. Smith devant prolonger son séjour à Valença, à propos d'une petite machine dont la commande lui était annoncée, Joseph mit sur le tapis la proposition suivante: aller en excursion au bas du Minho, suivre la côte par l'Atlantique jusqu'à Vianna, et faire route pour Ponte de Lima où nous arriverions le 23, jour où notre Anglais assurait pouvoir s'y trouver lui-même. Ce programme accepté d'emblée, il fut décidé que nous partirions le lendemain au petit jour, non par le *vapor*, embarcation banale qui dessert à heures fixes les rives du fleuve, mais dans une barque nolisée tout exprès pour la circonstance. En un tour de quai, M. Silva nous eut trouvé notre affaire, c'est-à-dire une *barca* présentant des garanties suffisantes de sécurité, et deux *marinheiros* (marins) incapables d'égorger leurs passagers, une fois sur la grande route de l'Océan.

Nous voici donc installés sur *la Santa-Annica* convenablement lestée en vivres. C'est tout bonnement un solide bateau de pêche dont la ligne de tonture est fortement relevée à la poupe et à la proue; elle est ornée de peintures aux couleurs éclatantes, au dessin barbare, et une voile triangulaire, d'une vaste envergure, lui imprime, le courant aidant, une vitesse raisonnable. Quant à nos matelots, Gaspar et Leonardo, j'ai rarement rencontré d'hommes aussi brûlés, aussi calcinés par le soleil; et quoique appartenant pour sûr à la race blanche on les dirait, à les juger sur l'épiderme, très-proches parents des naturels de la Nigritie. Du reste, vigoureux compères, larges d'épaules, de poitrine, de hanches, alertes et dispos l'un et l'autre, ils ont le cou puissant, les bras robustes, les jarrets solides, et chose singulière! quand ils chantent, leur voix quoique gutturale et légèrement sifflante a un charme de douceur tout à fait pénétrant.

Aussitôt que la *barca* eut pris sa course, Leonardo s'assit attentif et recueilli au gouvernail; Gaspar, au contraire, installé à l'avant, prit une *viola* (guitare), préluda un instant et commença une *villancete* (villanelle) sur un mode mineur. C'était une sorte de mélopée plaintive dont le rhythme régulier et trainant devint monotone à la longue; elle me parut toutefois empreinte de cette poésie singulière qui berce doucement l'esprit et l'endort pour le transporter dans le pays des songes. « Voilà, me disais-je, des marins d'une trempe énergique. Ce sont les fils d'hommes hardis et aventureux, braves et persévérants qui étonnèrent le monde par la grandeur de leurs entreprises. Ils appartiennent à une race exceptionnelle; et les signes de cette origine illustre sont accusés si nettement que je crois avoir devant moi des vaillants compagnons de Gama, d'Almeida, d'Albuquerque, de Pacheco, sept fois vainqueur du Samorin. Camoëns a chanté leur audace; Adamastor, le géant des mers, s'est avoué dompté par leur génie; le roi des Mélindiens les a comblés de fêtes et d'honneurs; éblouis, transportés, ils ont amarré leurs navires battus par cent tempêtes, dans le port de Calicut; ils se sont emparés de vive force d'Hormuz, de Goa, de Diù, que sais-je? de tout un continent, de vingt archipels, d'une multitude d'îles; les premiers des Européens, ils ont connu le pays des plus étourdissantes fantaisies, des plus incroyables surprises, des plaisirs enivrants; ils ont pénétré jusqu'au fond de ses forêts enchantées, de ses palais magiques.... Oui, ce sont eux.... » Un léger coup que je reçus à l'épaule m'enleva à ce rêve, car c'en était un, mais il persista longtemps encore bien que j'eusse les yeux ouverts.

Joseph me réveillait fort à propos pour appeler mon attention sur le panorama qui nous entourait. Mon camarade était enthousiasmé. A l'horizon, on distingue le majestueux débouché du Minho dans l'Océan; à droite, sur la rive galicienne, brillent les toits vermillonnés, les volets verts, les murs blancs de la Guardia, village et forteresse qui orne, les pieds dans l'Atlantique, la pointe extrême de la Sierra de Testeyro. Caminha apparait à gauche avec ses batteries armées, ses roches sourcilleuses, ses maisons éparpillées sur le versant de la montagne, entourées de jardins qui réjouissent les yeux. Au premier plan, sur la même rive, la petite ville de Villa-Nova da Cerveira, fraiche comme un bouquet, se penche au-dessus des forts qui la protégent, pour se mirer dans le fleuve. Les contours d'un paysage incomparable servent de cadre au tableau; de toutes parts, leurs voiles aiguës au vent, et légères comme des mouettes, glissent des embarcations de pêche, taches mouvantes égarées sur le bleu des flots; et au large, c'est la mer immobile, sans une ride, sans un pli à la surface, renvoyant au dehors, comme une glace, les rayons du soleil, s'annonçant de loin par un murmure profond, sans fin, solennel. Les dispositions d'esprit où je me trouvais étaient très-favorables pour que je sentisse la beauté d'un spectacle pareil. Le ciel était uni et limpide, l'eau avait la couleur foncée de l'indigo et, sans hyperbole, la transparence du cristal; une brise bien accentuée tempérait les feux du soleil, et puis le frou frou du sillage, le clapotis du fleuve, les voix confuses qui s'élevaient de temps à autre de la côte prochaine, la *viola* et la *villancete* de Gaspar, le vague souvenir de mon rêve, tout concourait à établir ces consonnances dont l'harmonie exerce à certains moments un pouvoir incompréhensible sur les âmes préparées à écouter le langage de la nature.

A l'embouchure du Minho il y a deux passes. Les marins prennent d'habitude celle du nord, dite passe espagnole; elle est plus praticable que l'autre, dite portugaise[1]. C'est aussi le chemin que Leonardo fit suivre à *la Santa-Annica* pour franchir la barre. Après avoir dépassé la Guardia, le pilote imprima au bateau une direction nouvelle et lui mit la proue au sud, nous faisant passer en revue, d'assez près, les rochers de la côte, crevassés, troués, déchiquetés, immense paroi de pierre qui

1. La passe espagnole a sept pieds d'eau à la marée basse et douze ou treize à la haute mer.

défend, depuis que le monde est monde, cette partie du vieux continent des fureurs de l'Océan.

Au moment où *la Santa-Annica* doublait, à quelques toises, un fort, espèce de sentinelle en faction au milieu de la mer, à deux ou trois portées de fusil de Caminha, un des *barqueiros* (bateliers) nous apprit qu'il renferme une source d'eau très-pure et excellente à boire. Il nous dit aussi, comme une autre singularité du lieu que jamais les rats n'ont pu s'y acclimater. Ce fort s'appelle Insua, ce qui signifie îlôt en français. Or, comme l'embouchure du fleuve a des caprices qui sont des bourrasques, des colères qui dégénèrent en tempêtes, il arrive dans la mauvaise saison que la garnison d'Insua reste quelquefois des semaines entières sans communications possibles avec la terre ferme.

En nous montrant l'église de Caminha, Gaspar nous mit au courant d'une particularité dont les villes portugaises de la frontière offrent, paraît-il, plus d'une édition. En guise d'ornement, la basilique porte accrochée à l'un de ses angles une figure d'homme; le dos tourné vers l'Espagne, ce personnage fait à l'adresse de la nation voisine un de ces gestes de moquerie grossière, de bravade indécente dont la description n'est pas permise.

Caminha tire de la pêche un assez bon produit. Les cuisiniers indigènes conservent le secret d'une certaine sauce pour l'accommodement du saumon, dont l'Espagnol



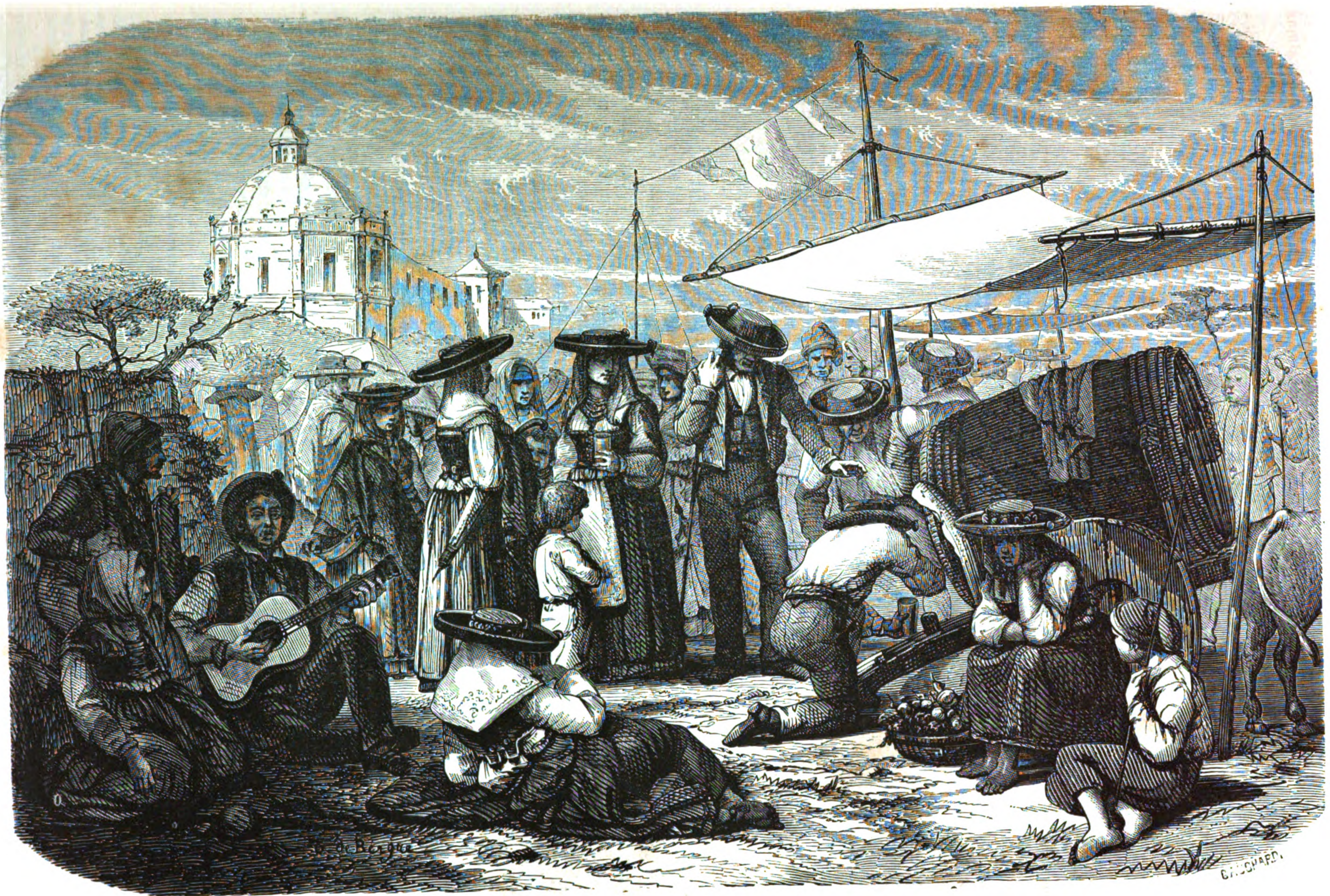
Barcellos. — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. Seabra.

et le Portugais, nous assura Leonardo, se montrent également friands. Le saumon et la sauce ont fini par constituer au profit de la petite cité une ressource avantageuse d'exportation.

Une route très-bien tracée, parfaitement entretenue, desservie par de bonnes voitures, mène de Caminha à Vianna; elle côtoie la mer à droite, et, à gauche, une bande de terrain de bonne culture au delà de laquelle se profilent la silhouette accidentée et les âpres contreforts d'une chaîne de montagnes.

Quant à nous, satisfaits de *la Santa-Annica* qui se comporte à la mer en embarcation de choix, nous voyons des bandes de marsouins, ces amis, ces joyeux compagnons du marin, s'ébaudir au large. Entre nous et la côte voltigent mille milliers d'oiseaux dont plusieurs nous font cortége, décrivant leurs élégantes spirales jusqu'au-dessus du bateau. Nous tirons à ceux-là, parfois avec succès, quelques coups de fusil. Cinq ou six marsouins s'aventurent auprès de *la Santa-Annica;* ils nous paraissent à bonne portée ; nous les ajustons, inutilement, il faut l'avouer, avec nos revolvers : plus rapides que les balles, retors en espiègleries, les mammifères glissent entre deux vagues et s'enfoncent dans la profondeur de la mer pour reparaître, en cabriolant, un kilomètre plus loin.

Nos fusils Lefaucheux causèrent l'admiration de Gaspar et de Leonardo ; toutefois nos revolvers les stupéfiè-



La fête del Pilar. — Dessin de M. de Bergue d'après nature.

rent au plus haut point. Ils n'avaient jamais ouï parler de ces armes. Sans doute ils ne tremblèrent pas de tous leurs membres comme Vendredi lorsque celui-ci vit pour la première fois son maître tuer une chèvre d'un coup de fusil; mais, à part la frayeur, autant que le jeune sauvage, ils parurent surpris. Les naïfs matelots ne pouvaient rien comprendre à ce mécanisme qui permet à celui qui le fait agir de tuer cinq ou six hommes en moins de dix ou douze secondes, et ils ne voulurent même ajouter foi à un résultat aussi prodigieux que lorsqu'un de ces engins leur ayant été confié, ils eurent troué de balles un bout de planche cloué en manière de cible à l'avant du bateau. Le soir, ils détachaient avec soin le bout de planche et le montraient à leurs camarades comme un témoignage des effets extraordinaires produits par les *pistolas* des passagers de *la Santa-Annica*.

Nous passons vers six heures sous le fort qui défend l'entrée du Lima. L'embarcation est légère, l'équipage habile; les sables et les rochers qui obstruent la passe sont heureusement évités[1], et *la Santa-Annica* jette l'ancre au pied de Vianna, au milieu d'une flottille de bateaux de pêche et de petits bâtiments qu'on nous dit être chargés de fruits, d'huiles et de toiles pour l'exportation.

III

Vianna est la plus charmante ville, et la plus propre et la plus aimable qui se puisse voir; en Portugal, au moins, je n'en connais pas qui soit ni plus gracieuse ni plus avenante. Les maisons de jolie apparence, tapissées parfois d'*azulejos* (carreaux de faïence), avec des toits retroussés et fleuronnés aux coins, des terrasses d'où la verdure et les fleurs débordent, sont correctement alignées de chaque côté de rues suffisamment larges. L'animation n'est pas grande, parce que le commerce n'est pas très-actif; le luxe est modéré, parce que le Portugais ne fait pas ordinairement en public étalage de ses revenus; mais la population a un air d'aisance et de quiétude qu'on ne rencontre pas souvent dans nos villes de France. L'église n'a rien qui la recommande aux artistes. En revanche les alentours de la cité, semés, comme à plaisir, d'habitations fraîches et pimpantes, simples et coquettes, offrent un coup d'œil plein de séductions.

Et puis, au-dessus de l'heureuse ville planent des souvenirs qui ne manquent pas d'avoir quelque mérite. Il y a quatre mille ans, et même plus, les eaux qui caressent aujourd'hui dans leur cours paisible les murs de la cité portugaise avaient le privilége merveilleux de régénérer l'âme des morts: en s'y désaltérant les ombres perdaient incontinent la mémoire des maux et des joies de la terre, et l'âme passant dans un autre corps, revenait à la vie pour s'unir à un être nouveau, homme ou bête. Le Lima s'appelait dans ce temps-là le Léthé et traversait, en compagnie de l'Achéron, du Cocyte, du Phlégéton et du Styx, fleuves de larmes, d'angoisses et de gémissements, l'empire du noir Pluton. C'est Strabon qui attribue au Lima cette fabuleuse origine. Il est vrai que d'autres auteurs ont cru retrouver le fleuve de l'Oubli dans le Guadalète qui arrose un angle de l'Andalousie. Quoi qu'il en soit, et ce qui paraîtra peut-être plus digne de créance qu'un récit fondé sur une tradition dont les commencements s'égarent dans la nuit des âges mythologiques, c'est que Vianna fut fondée deux cent quatre-vingt-seize ans avant notre ère, par une colonie grecque. Considérablement embellie sous Affonso III, elle compte aujourd'hui environ huit mille habitants.

Il n'y a pas longtemps encore, elle s'appelait modestement *villa* (petite ville) *de Vianna do Minho*. Mais la reine D. Maria II l'a élevée au rang de *cividade* (ville)[1] avec la dénomination de *Vianna do Castello*, afin de consacrer le souvenir du courage déployé en 1847 par la garnison du fort, lorsqu'elle soutint victorieusement, sous le commandement de M. Seabra, l'attaque des insurgés progressistes de Porto. L'esprit de vigueur et de résolution que montrèrent dans la circonstance les soldats restés fidèles à D. Maria doit paraître d'autant plus digne d'admiration qu'au moment où il inspirait une défense héroïque, non-seulement la province entière, mais encore tout le royaume se trouvaient au pouvoir des mécontents; seuls le fort de Vianna et la place de Valença tenaient encore pour la reine.

Vianna est chef-lieu de district dans l'ancienne province du Minho et possède comme Valença et Caminha un gouverneur militaire[2].

Après avoir essayé de dormir sur des lits, rembourrés pour sûr de châtaignes ou de pommes de terre, le lendemain, 23 avril, dès le point du jour, nous rallions notre *barca*. — Les matelas portugais ne sont guère plus épais que la main; les traversins ont quelques points d'analogie avec les cervelas de nos charcutiers; les draps heureusement étalent la blancheur la plus engageante. Du reste les ameublements sont en général, dans les hôtels surtout, très-incomplets et d'une simplicité qui frise la mesquinerie. — Gaspar et Leonardo sont prêts, *la Santa-Annica* pousse au large, et pendant la première heure de cette nouvelle navigation, tout en regardant les merveilles prodiguées par la nature sur les bords du Lima, nous jouons des dents avec vigueur.

Le dîner que nous avions tenté de prendre, la veille, à l'hôtel de Vianna avait brillé d'une couleur locale trop prononcée pour que notre appétit pût se déclarer satisfait. Nous autres Français nous aimons entre autres choses la

1. La passe du Lima est très-difficile; à haute mer, elle ne mesure que sept à huit pieds de profondeur.

1. On compte en Portugal vingt-cinq *cividades* et environ soixante *villas*.

2. La division du Portugal par provinces, quoique suivie encore dans l'usage général, n'est plus admise par le code administratif. Elle a été remplacée par une division en *districtos administrativos*, répondant aux départements de France; chaque district tire son nom de son chef-lieu et se subdivise en *comarcas*, répondant à nos arrondissements. Le préfet s'appelle *governador civil*, et le sous-préfet *administrador do concelho*, c'est-à-dire administrateur de la commune. Le Portugal, les Açores et Madère compris, est divisé en vingt et un districts.

Il y a en Portugal, en y comptant les forts de Madère et celui de Saint-Sébastien à Terceira, dix-huit places de guerre pourvues de gouverneurs.

soupe de choux au lard. C'est le plat gaulois par excellence. De leur côté, les Anglais adorent le roast-beef; les Espagnols, l'olla-podrida; l'Allemand, la choucroute; l'Italien, le macaroni, et le Chinois, les nids d'hirondelle. Quant aux Portugais ils ont une folle passion pour les poulets bouillis dans l'eau et assaisonnés d'huile et d'ail. Or, il faut avoir vu le jour sur les rives fortunées du Minho, du Douro ou du Tage, pour trouver un tel mets succulent; je le tiens, quant à moi, pour infâme, exécrable, monstrueux. Aussi, à cette fin d'en effacer le souvenir odieux, ce n'était pas trop, on en conviendra, de deux ou trois tranches de pâté de perdrix aux truffes alternant avec quelques gorgées de fin champagne.

A ce dîner infiniment trop portugais, j'avais aussi dégusté, mais du bout des lèvres bien entendu, une sorte de potage froid dont les convives indigènes faisaient leurs délices et que je signale comme un autre guet-apens culinaire. Cette indigne chose s'appelle *assorda*. C'est un mêli-mêlo de pain, d'eau, d'huile, de vinaigre, d'ail, d'oignon, etc., etc. Rien que d'y songer je sens mes cheveux s'agiter et devenir roides[1]. En outre de l'*assorda* et du poulet à l'huile, l'*hospede* (hôtelier) avait mis sur la nappe du bœuf bouilli enjolivé de morceaux de jambon et de lard, de choux et de saucissons; puis du riz au safran et de la morue. Cela était passable. Le cuisinier portugais est au moins fort habile à varier la préparation du riz. C'est du reste le mets qu'on trouve en ce pays sur toutes les tables, sur les plus riches et sur les plus modestes, car, ainsi qu'on l'a dit, « un dîner portugais où le riz manquerait serait un repas, mais non un dîner. » On nous avait encore servi des *limas*, fruit délicieux qui ressemble au citron, avec les extrémités aplaties, du *monção* et du *vinho d'enforcado* ou vin de *pendu*. ainsi nommé parce que la vigne qui le produit grimpe le long des arbres d'où elle pend jusqu'à terre. Ce cru n'est pas bon. Le monção, au contraire, est parfait. Il se récolte dans la partie du pays qui s'étend depuis le Lima jusqu'à la Galice; inconnu à l'étranger, c'est à peine si le commerce de Lisbonne pourrait en fournir à un amateur.

Le service de la table portugaise comporte toujours des *palitos*. Le *palito* est un cure-dent pointu et rond à un bout, carré et plat à l'autre; fait en bois d'oranger, propre, blanc, flexible; on prend plaisir à s'en aiguiser les dents, et chaque convive en use cinq ou six par repas.

Nous étions sortis après le dîner. A notre rentrée à l'hôtel, vers dix heures, le thé nous attendait. Cette boisson est très-répandue en Portugal; on en fait une consommation considérable, et, par contre, le chocolat est loin d'être aussi goûté qu'en Espagne.

De Vianna à Ponte de Lima il y a par eau un peu plus de onze lieues. La rivière est charmante. Ses bords riches, verts et fleuris se déroulent de chaque côté dans une succession de plans qui meurent et renaissent pour composer des sites inattendus, toujours beaux, toujours nouveaux. Malheureusement de nombreux bancs de sable rendent la navigation difficile et fatigante, et de temps à autre nous passons par-dessus le bord, pour remettre à flots, d'un coup d'épaule, l'embarcation engravée. D'autre part, *la Santa-Annica* refoule le courant, la brise ne donne que par intervalles, et tout cela réuni fait que le trajet ne s'accomplit pas en moins de quatorze heures.

En accostant le quai de Ponte de Lima, auprès d'un beau pont qui date de D. Pedro Ier, ce qui nous reporte au milieu du quatorzième siècle, je contemplais, le nez au vent, ce monument dont l'aspect est vraiment imposant, lorsque je vis deux magnifiques rangées de dents blanches perçant de leur éclat les premières ombres du soir : Christoval, aux aguets sur le pont, nous souriait à sa manière, en ayant l'air de vouloir nous dévorer.

Nous en avions fini avec *la Santa-Annica*. Gaspar et Leonardo débarquèrent nos paquets, nous souhaitèrent bon voyage et reçurent en échange de leurs loyaux services, d'abord, le prix convenu pour la location de la barque : une *meia-coroa*, une *meia-peça*, un *decimo de coroa*, c'est-à-dire dix-sept mille *reis*, ou environ cinquante francs, — ensuite, à titre de pourboire, un *cinco-testoes*, un *cruzado novo*, un *seis vintens*, un *meio testão*, un *pataco* et deux *cinco reis*, en tout douze cents reis, ou à peu près six francs[1]. A cette largesse Joseph ajouta quatre ou cinq pincées de tabac français, et je quittai ces honnêtes matelots en me promettant de les recommander un jour aux touristes désireux de naviguer sur le Minho et le Lima, comme des modèles de bonne volonté et de patience, de sobriété et de discrétion.

En réglant ce compte, je pensai involontairement à la parole d'un très-spirituel voyageur : « Pour visiter la Péninsule, dit M. Desbarolles, il faut un bon fusil et trois francs par jour. » Un bon fusil, je le veux bien, mais trois francs par jour!

IV

M. Smith nous attendait. Parti le matin de Valença, en compagnie d'une troupe de muletiers, il avait traversé des montagnes arides, des plaines désertes, des collines chargées de châtaigniers, de sapins, de lièges, des vallées riches en culture, et, après une première course à travers les rues de Ponte de Lima, il déclarait la *villa* digne d'une halte un peu sérieuse.

L'heure du dîner était venue. Animé du plus vif désir de ne pas prendre à Ponte de Lima un repas qui servît de pendant à celui de Vianna, Joseph se fit apporter par

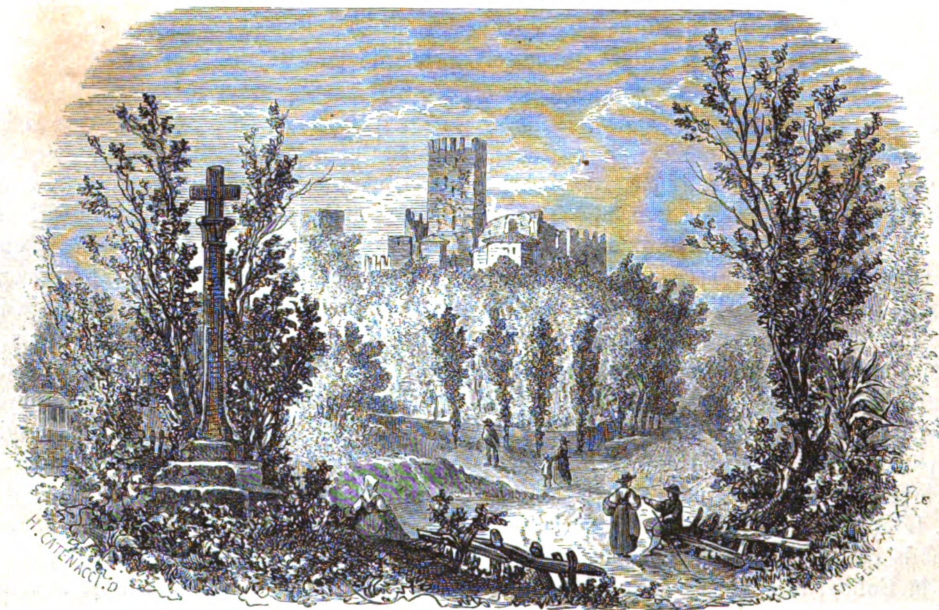
1. L'*assorda* des Portugais est le *gaspacho* des Espagnols. Cette soupe détestable a cependant la vertu d'être extrêmement rafraîchissante. Un jour, après une course très-fatigante dans la sierra d'Antequerra, en Andalousie, dominant le dégoût que m'inspirait le *gaspacho*, j'en mangeai et j'éprouvai immédiatement un bien-être très-sensible.

1. Les monnaies de Portugal sont nombreuses. L'étranger éprouve toujours une grande difficulté à se familiariser avec tant de valeurs et de dénominations différentes. Il y a six monnaies d'or, onze d'argent, trois de cuivre, une de bronze. Le franc vaut deux cents *reis*; mais le change le réduit à cent soixante ou cent quatre-vingts. La monnaie ne se frappe aujourd'hui qu'à Lisbonne; autrefois, on en frappait également à Porto, à Coïmbre, à Evora, et à Valença.

l'*estalajadeiro* (l'hôte) un poulet bien vivant, Cristoval le saigna, puis, d'une main diligente, le débarrassa de presque toutes ses plumes ; M. Smith organisa une broche; je préparai un feu de circonstance, et, au bout d'une demi-heure, la bête cuite à point étalait ses membres dorés sur un lit de rouelles de citron. Une salade d'oranges et du riz cuit dans du bouillon fourni par la cuisine de l'endroit complétèrent le menu de ce festin dont le succès fut unanime.

Le lendemain: de bonne heure, nous commençons à parcourir la ville. Comme Ponte de Lima n'a pas beaucoup d'étendue, la visite ne peut durer longtemps. Elle offre cependant de l'intérêt. Le premier coup d'œil est tout favorable; l'examen ajoute ensuite à cette bonne impression. En amphithéâtre, tapissant le flanc d'une colline, la tête un peu dans les nuages, si tant est qu'il y ait des nuages en Portugal, ce qui n'est pas bien sûr, les pieds tout à fait dans la rivière, la cité s'enlève en tons vigoureux de lumière sur les teintes douces et violacées des montagnes du fond. Cette position est très-pittoresque et de l'effet le plus piquant. Il en résulte, il est vrai, des rues escarpées dont le parcours est pénible aux piétons, impossible aux voitures, mais comme tableau, c'est original. En dehors de la ville, à quelque distance, surtout lorsqu'on se dirige vers le nord, après avoir franchi le pont, le pays montre des solitudes un peu austères; la campagne toutefois qui joint immédiatement Ponte de Lima est d'une rare magnificence : le regard ne se fourvoie nulle part; de tous côtés, c'est une énergie de végétation, une ampleur de lignes, une variété de contours et de couleurs qui assurent à l'esprit la plus douce satisfaction.

Dans l'intérieur de la cité on n'est distrait ni par le bruit ni par le mouvement : il y règne une sorte de béatitude langoureuse, de contentement naïf que rien ne semble devoir troubler. Cette tranquillité vaut bien après



Château de Guimaraens, vu de la route de Braga. — Dessin de Catenacci d'après un croquis.

tout le tapage de certaines villes où l'on reste isolé comme en plein désert, bien que vivant au milieu d'une agitation assourdissante et continuelle.

Cette rive si bien faite pour la paix et le bonheur et que les Grecs et les Romains ont fouillée autrefois de leurs charrues, a connu cependant les calamités de la guerre. Les Arabes ont saccagé la ville de fond en comble; relevée de ses ruines en 1125, par D. Henriquez, dotée de murailles par D. Pedro Ier, elle a aussi, plus d'une fois, soutenu et repoussé les attaques des Galiciens.

On voit encore dans la ville quelques débris de l'ancienne civilisation romaine : des inscriptions, des fragments de céramique et d'ornementation, des colonness milliaires, etc., etc. L'église n'est pas tout à fait à dédaigner; elle vaut au moins un coup d'œil. Le caractère de son architecture n'a rien qui soit bien défini, si l'on veut; des tableaux qui la décorent, aucun ne dépasse, je crois, le niveau de la médiocrité: ce monument sans parure intérieure ni extérieure, d'une physionomie un peu revêche, offre cependant un ensemble de fermeté très-harmonieux.

Les habitants méritent une attention à part. Les hommes ont l'air de bonnes gens. De formes dégagées et vigoureuses, faits au moule, — en Portugal, rien n'est plus rare que des individus contrefaits ou estropiés,— ils sont, en général, de petite taille; leurs allures toutefois sont lentes et même un peu balourdes. La population des campagnes est surtout remarquable; elle fournit des soldats braves, sobres et faciles à discipliner; de robustes et intelligents laboureurs, auxquels il ne faudrait peut-être que de bons outils pour se mettre à la hauteur des progrès obtenus ailleurs dans l'agriculture. Quant aux femmes, elles sont aux moins très-agréables, souvent jolies, quelquefois complétement belles. Elles ont les cheveux abondants, le regard long, doux et pénétrant, le

sourire gracieux et sympathique, les dents incomparables, malheureusement les pieds un peu forts, mais les mains à mettre la cervelle aux abois. On a prétendu qu'en Portugal la femme n'est pas la plus belle moitié du genre humain. Ceux qui ont publié cela n'ont jamais parcouru les provinces septentrionales de cet aimable petit pays. Les Portugaises, de cette région au moins, n'ont, il est vrai, ni l'œil brûlant de l'Andalouse, ni la démarche engageante de la Parisienne, ni le teint de lis et de rose de la fille d'Albion; malgré ce qui leur manque, elles sont de bonne et fine race. Bien plantées sur les jambes, la taille hardiment découpée, quoique un peu épaisse, les attaches menues, le teint, la tournure assurée, quoique un peu roide, la tête bien placée et toujours parfaitement encadrée, elles portent avec une aisance plutôt modeste que délurée, la courte jupe et le large chapeau de feutre.

Les hommes et les femmes ont du reste un je ne sais quoi de fier dans l'attitude du corps, dans l'expression du visage, qui ne leur messied pas du tout. Ce sont, à bien prendre, les descendants d'un peuple dont l'histoire est fertile en prodiges, et qui, au prix de rudes combats, de douloureux sacrifices, a conservé son indépendance, et je comprends que ses souvenirs ajoutent au caractère portugais une légère pointe d'orgueil. On dit que cet orgueil tourne souvent en vanité fanfaronne, en susceptibilité méprisante, et à l'appui on raconte une historiette dans laquelle, assure-t-on, le caractère de la nation se peint au vif.

Voici l'historiette :

Un Portugais se noyait un jour dans le Tage. Du pont de Tolède, un Espagnol le regardait se débattre contre la mort, et, comme de juste, s'abstenait de lui porter secours. Dans cette circonstance critique, perdant le sentiment de sa dignité, le Portugais consent à s'adresser à cet homme, témoin indifférent du danger



Château de Guimaraens. — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. Lefèvre.

qu'il court, et s'écrie : « Espagnol, Espagnol, viens me tirer de l'eau et je te fais grâce de la vie. » On ne dit pas ce que fit le Tolédan, mais je crois qu'il laissa le Portugais se noyer bel et bien. Quoi qu'il en soit, le lecteur jugera sans doute qu'il y aurait quelque témérité à rendre responsables de la sotte vantardise d'un seul, les trois ou quatre millions d'individus qui peuplent le royaume du Portugal et des Algarves.

Pourquoi, d'ailleurs, ne nous montrerions-nous pas indulgents pour un travers de cette sorte, si travers il y a? Le Breton n'est-il pas entiché de ses annales constellées de jours glorieux? le Bourguignon ne parle-t-il pas avec emphase de l'ancienne splendeur de sa province qui fut grande en effet par les lettres, les arts et les armes? le moderne Phocéen ne jouit-il pas d'un renom établi en tous lieux d'imperturbable outrecuidance? dans le monde entier, l'enfant de la Gascogne n'a-t-il pas le monopole d'un genre de jactance auquel il a donné son nom? enfin le Parisienne s'attribue-t-il pas sur tous les peuples de la terre, présents ou passés, une supériorité, réelle peut-être, mais dont il s'exagère à coup sûr l'importance? En nous considérant nous-mêmes, nous apprendrons à perdre un peu de notre injuste exigence envers les autres, et si un sentiment puéril de gloriole, un brin trop accentué de suffisance viennent déparer le caractère portugais, nous excuserons le fait en mémoire des grands et immortels souvenirs qui sont sa raison d'être et le justifient.

Quoi qu'il en soit, le Portugais, simple et accueillant par nature, est toujours pour l'étranger en fonds d'aménité et de bonne humeur. Partout où il se présente, le voyageur est le bienvenu. S'il ne se montre ni railleur, ni dépourvu de savoir-vivre, il voit le logis ouvert, la table servie; il est convié aux fêtes de famille, il pénètre dans les clubs, dans les cercles, en sa faveur l'indigène épuise, avec la plus élégante bonne grâce, le

sans-façon le plus charmant, toutes les obligations de l'hospitalité la mieux entendue, quitte à ne pas être payé de retour quand il visite la France, cette terre classique de l'esprit et des belles manières. Ce n'est pas seulement à propos des paisibles habitants de Ponte de Lima que je rends hommage à la cordialité portugaise; c'est aussi afin de témoigner de ma reconnaissance pour les bons offices dont m'ont rendu incessamment l'objet, à différents voyages, les sujets de D. Pedro V.

Pour en finir avec Ponte de Lima, je dirai que cette petite ville a eu des aspirations littéraires qui ne sont pas restées improductives. En effet, au siècle dernier, les notables du pays se sont réunis pour fonder une académie, et les conférences de la docte assemblée ont abouti à un livre fort intéressant intitulé : *Les étrangers dans le Lima*. Le cardinal Saraiva, l'un des derniers patriarches de Lisbonne, et l'une des lumières du Portugal, est né à Ponte de Lima.

V

La veille, en nous attendant, M. Smith s'était assuré de chevaux pour l'étape du lendemain. A une heure nous étions en selle. Au moment de quitter notre hôte, nous vîmes passer cinq ou six femmes qui descendaient à la rivière pour y laver le linge qu'elles portaient en paquets sous leurs bras. Elles marchaient d'un pas allègre et décidé, le visage garanti des ardeurs du soleil par un vaste chapeau noir. Deux ou trois d'entre elles s'en allaient au labeur la tête chargée d'une corbeille où dormait un bel enfant.

Notre voyage à Barcellos fut marqué par une alerte dont le récit trouve naturellement sa place ici.

Après avoir dépassé Ponte d'Anhel, village distant de Ponte de Lima de trois lieues portugaises, — cinq lieues kilométriques, — nous traversions une contrée triste, nue et montagneuse, lorsque arrivés à un endroit où la route se détourne, serrée entre un rocher à gauche et une berge qui la domine à droite d'un mètre environ, un coup de feu tiré à très-petite distance nous fit dresser les oreilles. En France, la chose eût paru toute simple, en temps de chasse surtout. Dans la péninsule ibérienne, en pleine Serra, elle pouvait, sans rien exagérer, paraître suspecte. Dans cet instant, M. Smith et Joseph marchaient côte à côte, devisant sur une question de mécanique; Christoval, les deux *arreiros* et les mules à bagages allaient en tête; à quelques pas en arrière je fermais la colonne. Le coup de feu avait à peine retenti, que Joseph, enlevant vigoureusement son cheval, atteignait d'un bond la berge de droite pour éclairer de suite la situation; en même temps je donnais du talon à ma bête, et en dépassant notre Anglais je le vis armer froidement son fusil. Christoval ne montrait pas les dents; mais il avait, en un tour de main, décroché l'escopette pendue à la selle de sa mule; immobile, les yeux fixes, il gardait à vue les *arreiros* qui du reste ne manifestaient ni surprise ni crainte. Quand je fus parvenu, à mon tour, sur la berge, Joseph tenait déjà le mot de l'énigme. C'était tout bonnement un chasseur qui battait un champ de maïs et fusillait des tourterelles. On peut le croire cependant, si jamais j'ai pensé avoir maille à partir avec des coquins, c'est le 24 avril 1857, sur la route de Barcellos, vers quatre heures et demie de l'après-midi.

Cet incident eut toutefois un bon résultat. Il nous donna l'idée de charmer le voyage par des parties de chasse, et, depuis cette petite aventure, notre adresse sut presque toujours pourvoir au repas du soir et quelquefois à celui du matin.

Un peu avant la nuit, nous avions atteint Barcellos.

VI

Plus importante que Ponte de Lima, un peu moins peuplée que Vianna, Barcellos pour l'agrément de la situation, pour l'élégance de ses maisons, lutte, à armes égales, avec les deux jolies cités que nous venons de visiter. Dieu merci, elle ne s'est pas essayée non plus, elle, à se déguiser en ville de France; elle est restée franchement de son pays, ne demandant qu'à son génie natif, qu'à ses instincts, des conseils pour sa parure. Elle a bien fait. D'ailleurs, avec ces airs, ces caprices, qui lui sont propres, qu'elle n'a empruntés à personne, elle s'est composé une toilette dont les inspirations étrangères, si elles avaient pu être admises, eussent certainement gâté la fraîcheur. Ce n'est pas le luxe qui abonde à Barcellos, c'est le naturel. Ici, tout est simple, riant, aisé, facile; on respire à pleins poumons; si le soleil est ardent, des acacias, des mimosas vous protégent jusqu'au milieu de la rue de leur doux et tendre ombrage et les parfums de l'héliotrope arrivent de tous côtés, vous inondant des molles senteurs de l'Orient. Assise, ou plutôt cramponnée sur la rive droite du Cavado, — petit fleuve bleu, dont les eaux courent se jeter dans l'Atlantique deux ou trois lieues plus loin à Esposende[1], — comme toutes les villes situées près d'une rivière, dont les bords sont des collines taillées à pic, Barcellos a des rues en escaliers, lorsqu'elles ne sont pas en échelles. Pour dernier coup de pinceau il faut ajouter que Barcellos est entouré d'une vieille muraille. Malheureusement en maints endroits la ceinture a craqué. N'importe, les tessons de fortifications, les loques de pierres ont un caractère vénérable, et grâce à ce rempart défoncé, sans un grand effort d'imagination, on peut comparer la ville avec ses terrasses, ses arbres, et son apparence coquette, à un bouquet de fleurs et de verdure au frais dans un vieux pot ébréché.

Barcellos date de loin. On dit même que pour retrouver son origine il faudrait remonter jusqu'aux Carthaginois d'une part, et de l'autre jusqu'à deux ou trois cents ans avant l'ère chrétienne. En tous cas, après avoir joué un certain rôle dans la querelle des rois de Léon et des Arabes, Barcellos fut compris dans l'apanage que le roi Alphonse VI attribua à son gendre, — descendant de Hugues Capet, petit-fils de Robert, roi de France, — le comte Henri, père du fondateur de la monarchie por-

1. L'entrée du Cavado n'est pas possible aux gros navires; la passe n'ayant, aux plus fortes marées, que sept pieds d'eau.



Gravé chez Erhard R Bonaparte 42

tugaise. Le comte D. Affonso, fils naturel de Jean Ier, épousa en 1401 la fille unique du connétable D. Nuno Alvarès Pereira; à cette occasion, entre autres dotations, villes, seigneuries et commanderies, il reçut le comté de Barcellos. C'est ce prince qui devint la souche de la maison de Bragance. Auprès de l'église principale dont les sombres et graves murailles attestent l'antiquité, se dresse un donjon ridé et en partie ruiné. C'est là le berceau de la maison aujourd'hui régnante en Portugal, à laquelle le pays devra sans doute le retour des temps prospères. L'époque des conquêtes et des grandes découvertes maritimes est irrévocablement close; mais si toutes chances d'agrandissement territorial sont perdues, le Portugal trouvant dans son propre passé d'illustres exemples, gages précieux des succès à venir, peut occuper encore une place utile parmi les nations, et c'est à développer dans l'esprit de son peuple (ce qui doit lui rendre un jour une partie de son ancien renom) le génie de l'industrie, de l'agriculture et des arts, que s'applique noblement le roi D. Pedro V. Le château fait face au Cavado, et l'église n'était autrefois que la chapelle du vieux manoir.

Le jour de notre halte à Barcellos (25 avril), il y avait marché. Cette circonstance nous permit de voir dans leurs costumes nationaux plusieurs centaines de *tricanas* (villageoises) et de *pescadores* (pêcheurs). Le costume des hommes ne présente aucun caractère original et ne tranche pas, d'une manière frappante, sur ceux que nous voyons dans nos campagnes du Midi. En fournissant des détails sur l'habillement des anciens habitants de la Péninsule, Strabon dit que les *Lusitani* s'enveloppaient de manteaux noirs, parce que la plupart de leurs moutons étaient de cette couleur. C'est probablement pour le même motif que les habits des Portugais de nos jours sont encore noirs ou bruns. Le costume des femmes, au contraire, a beaucoup de cachet. La jupe est plissée à plat, courte, et quelquefois retroussée par une ceinture découvrant les trois quarts d'une jambe ordinairement nue; le corsage, retenu sur la poitrine par deux ou trois boutons d'argent, accuse nettement les formes; séparé de la jupe, il laisse bouffer la chemise autour du corps, et les manches, qui sont celles de la chemise, se portent larges et quelquefois relevées. La coiffure se compose d'un grand chapeau de feutre noir souvent orné de pompons, presque toujours garni d'un *lenço* ou mouchoir blanc, dont les plis se répandent sur le cou et les épaules pour les protéger contre les rayons du soleil. De longues boucles d'oreilles, et même des colliers et des chaînes en or complètent ce costume pittoresque où le jaune, le rouge et le vert clair dominent. Les femmes placent volontiers leurs fardeaux sur la tête. Cette habitude, en les forçant à se tenir exactement droites, contribue, sans doute, à leur donner un maintien roide et fier.

J'ai dit plus haut que l'habillement des hommes n'avait pas d'intérêt. Il convient de signaler cependant les manteaux appelés *honras de Miranda*, dont les ornements en couleurs criardes jurent aux yeux, et le vêtement que j'ai vu à quelques marchands de poulets. Celui-ci mérite un mot de description. Il est, en entier, fait de paille; longue pèlerine de paille, jupon de paille, plastron de paille: ôtez à ce *rustico* (paysan) son grand feutre, et vous aurez une sorte de ruche animée, ou plutôt un sauvage, un Esquimau, un homme des forêts vierges, un être enfin qui n'appartient ni à nos climats ni à notre civilisation.



Église de Villa de Conde. — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. Seabra.

VII

De Barcellos à Braga, on compte cinq lieues portugaises. La route côtoie d'abord la rive droite du Cavado; elle franchit ensuite le petit fleuve, et, en se dirigeant à l'est par un chemin dit de seconde classe, on débouche dans une plaine d'un aspect enchanteur que fertilisent au nord le Cavado, la Doste au midi et l'Ave au levant

Au centre s'élève une colline; sur cette colline ruissellent des rues, s'accrochent des murs, grimpent des toits, serpentent les restes d'une ancienne fortification, au dehors de laquelle se sont éparpillées jusque dans la plaine des maisons qui semblent être tombées du ciel, au hasard, sur un admirable tapis d'herbes et de fleurs: c'est Braga. Voilà un lieu de suprême délectation pour les yeux, l'esprit et le cœur. Les yeux n'en peuvent embrasser de plus magnifique, de plus harmonieux; c'est une des plus belles fêtes auxquelles la nature terrestre puisse les inviter. L'esprit se dilate et renouvelle ses forces en présence de ce tableau dont la richesse l'émerveille, en présence de ces rivières, de ces vallons, de ces collines, de ces montagnes, de ces frais bocages, de ces campagnes fécondes. Les cordes intimes du cœur se raniment; on ressent en soi des vibrations oubliées ou inconnues, des voix mystérieuses vous parlent, vous réjouissent et vous consolent, et l'on éprouve des élans indéfinissables qui vous transportent dans les régions sublimes de la poésie. C'est une gerbe de douces pensées,

de pressentiments heureux, qui jaillit du fond de l'âme et se reflète en traits lumineux dans l'être tout entier, faisant taire jusqu'au dernier les échos des murmures de la réalité !

Les lignes qui précèdent, je les trouve à peu de chose près, mot pour mot, sur mon carnet de voyage. Elles paraîtront peut-être d'un lyrisme outré et exalté ; je les conserve cependant, parce que mieux qu'une description, elles donnent la gamme des sensations où vous jettent, à première vue, Braga et ses environs.

L'époque de la fondation de Braga n'est pas certaine. En tous cas, c'est l'ancienne *Bracara Augusta* des Romains. Isis avait un temple dans cette ville, siége d'un collége d'archiflamines d'où sortaient les prêtres gentils, qui se répandaient dans la Péninsule. La tradition assure que Bracara fut la première cité dans laquelle Jacques le Majeur ait prêché l'Evangile dans cette colonie romaine, et la même tradition a conservé le nom des neuf disciples qui secondèrent l'apôtre dans ses travaux.

Lors de la division de la Péninsule qui fut faite sous Auguste, Braga se trouva comprise dans la Taraconnaise ; plus tard, vers le quatrième siècle de notre ère, cette province ayant été partagée, elle devint la capitale des Callaïques ou Galiciens méridionaux. Les Suèves en firent dans la suite le chef-lieu de leurs possessions. La cathédrale de Braga a le titre d'église primatiale des



Nossa-Senhora da Oliveira (Notre-Dame de l'Olivier), à Guimaraens. — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. Seabra.

Espagnes, que lui dispute, il est vrai, le chapitre de Tolède. Saint Pedro de Rates, premier évêque de Braga, fut consacré par saint Jacques le Majeur; le 26 avril de l'an 64, il reçut la mort près de l'autel où il se tenait en prière [1]. La primatie de la cathédrale de Braga a été reconnue et proclamée par le clergé de toute la Péninsule ; mais le Portugal subissait alors la domination espagnole, et depuis qu'il a reconquis son indépendance, la déclaration a été retirée.

1. L'Église a canonisé cent cinquante-cinq Portugais, sur lesquels cinquante-huit appartiennent au Minho, quinze au Tras-os-Montès, vingt-trois au Beira, vingt-cinq à l'Estramadure, vingt-quatre à l'Alemtejo, et dix aux Algarves.

Je mets un terme à cette revue rétrospective en disant qu'en 1095. Henri de Bourgogne, père du grand Alfonso, gouvernait le district de Braga, avec le titre de comte, sous la dépendance de son cousin Raymond, comte de Galice. Mort à Astorga, le 1er mai 1114, le comte Henri fut inhumé dans la cathédrale de Braga où l'on voit encore son tombeau ainsi que celui de sa femme, D. Taréja, morte en 1130.

La cathédrale est un édifice de vaste proportion. Dans ses formes trapues et massives, dans le mâle profil des moulures et la gravité des cintres, on retrouve la date de sa construction, qui remonte au douzième siècle, c'est-à-dire aux premières années de la monarchie por-

tugaise. C'est le monument religieux le plus ancien du royaume. L'intérieur est très-sévère, et l'aspect de cette masse brune et rigide est noble et imposant. Les trois nefs de l'intérieur sont spacieuses, mais d'une obscurité glauque et froide qui inquiète l'âme au lieu de la rassurer. Dans les temples, j'aime la clarté nette et précise; je prie alors avec confiance et j'espère. Quand, au contraire, le sanctuaire est enveloppé d'une ombre sourde dans laquelle la réalité disparait ou se déforme, mon esprit se courbe sous la terreur : je crois voir se dresser partout les fantômes de la désolation.

On remarque dans la nef du centre un magnifique retable en pierre, ouvrage commandé par l'archevêque D. Diogo de Souza à des artistes biscayens, et dans lequel ceux-ci ont déployé un rare talent d'exécution et un véritable mérite de patience. Une chapelle est spécialement consacrée dans la cathédrale au rite mozarabique.

L'Église portugaise se divise en quatre provinces. L'un des siéges métropolitains est à Braga, ayant pour suffragants les évêchés de Porto, de Bragance, d'Aveiro, de Coïmbre, de Vizeu et de Pinhel. Ce dernier siége et celui d'Aveiro sont vacants depuis si longtemps qu'ils peuvent passer pour supprimés. Enfin Braga possède l'un des neuf séminaires du royaume[1].

Braga fait un grand commerce de bijoux : on y fabrique des broches, des agrafes, des pendants et des anneaux d'oreilles d'un très-bon style. On sent que l'Arabe a passé par là. Le dessin en est ferme et élégant en même temps, et l'ornementation en filigrane dénote, chez l'ouvrier qui l'ajuste, beaucoup de goût dans l'esprit, beaucoup de délicatesse et de subtilité dans les doigts. Les femmes du peuple sont très-friandes de ces jolis colifichets; aussi la plus pauvre pêcheuse, la plus simple paysanne accroche-t-elle toujours à ses oreilles bistrées de beaux et larges anneaux d'or qui lui vont à ravir, et dont nos coquettes de France, même les plus riches, ne dédaigneraient pas de se parer.

Les rues de Braga sont larges, les places rafraîchies par de belles fontaines jaillissantes, où les filles de l'endroit, la cruche sur la tête ou appuyée sur la hanche, à la manière antique, viennent s'approvisionner. Le palais de l'Archevêque, le séminaire sont des monuments à voir. Les maisons ont conservé un caractère d'ancienneté qui les rend précieuses au touriste. Un amphithéâtre, un temple, un aqueduc, débris mutilés, presque méconnaissables, d'une civilisation éteinte, rappellent encore le souvenir de *Bracara Augusta*.

Nous avions à peine mis pied à terre qu'on nous signalait déjà, comme la curiosité importante du pays, le sanctuaire de *Bom Jésus do Monte*, situé à quatre kilomètres de Braga. C'est un lieu de pèlerinage, non-seulement pour les habitants de la ville, mais encore pour ceux de la contrée jusqu'à vingt lieues à la ronde. Que dis-je? le jour du vendredi saint on voit accourir des points les plus éloignés du royaume, pour gravir pieusement la sainte colline, des Portugais et des Portugaises de tous les âges et de toutes les conditions. A la base d'une petite montagne commence une rampe bordée de fleurs; elle prend d'abord la direction de droite; ensuite, au bout de quelques mètres, elle se rejette brusquement à gauche, sur le même versant; puis elle se brise de nouveau pour revenir à droite, et ainsi de suite jusqu'au sommet, formant une succession non interrompue de terrasses superposées. Un autel, figurant une des stations du chemin de la Passion, occupe chaque angle de ce long zigzag dont le dernier compartiment, c'est-à-dire la terrasse finale, mène à l'église du Calvaire. Cette église, qui date du siècle dernier, et les autres monuments religieux élevés en cet endroit remplis d'*ex voto*, n'ont aucun intérêt artistique.

Mais des marches du Calvaire, quel panorama merveilleux! Et ici il faut renoncer à décrire. Comment peindre en effet ce tableau où les regards s'arrêtent surpris, émus, sur des vallons luxuriants, sur des montagnes couronnées d'arbres vigoureux et tordus? comment exprimer cette immensité calme et sereine? par quels mots donner l'idée de ces vertes collines sur lesquelles hameaux et villages font assaut de touches blanches et lumineuses? comment dessiner ces plaines sillonnées de rivières, fils imperceptibles, déroulant, sur une nappe d'herbe fleurie, de longs circuits d'argent, cet horizon sans limites dont les formes extrêmes, estompées par la vapeur, se perdent derrière une gaze de brume pâle, insaisissable, couleur d'améthyste?

Après avoir parcouru le mont de Jésus, nous n'avions plus rien à faire à Braga; le 27 avril, nous nous mettons en route pour Guimaraens.

VIII

Nous arrivons à Guimaraens sans incident digne d'être rapporté.

La route est peu ou mal percée, mais le pays est beau et boisé, fertile en points de vue auxquels Christoval lui-même, insensible d'ordinaire aux attraits de la nature, donne son approbation en laissant paraître ses dents de crocodile. Au loin, sur le flanc des collines et des montagnes sont disséminées des bourgades dont l'église élève vers le ciel un modeste clocher; parfois, après un ressaut de terrain rocailleux s'étend une belle prairie couverte d'une myriade de fleurs rouges et blanches, et la vigne qui croît en s'attachant aux chênes et aux châ-

1. Les autres siéges métropolitains sont à Lisbonne, à Évora et à Goa, avec vingt évêchés suffragants.
Il ne semblera peut-être pas inutile de dire ici que les frais de l'enseignement ecclésiastique ne sont pas supportés par le budget de l'État. Ils sont couverts avec le produit de la bulle pontificale, nommée *bulla da Cruzada*, qui accorde aux fidèles, moyennant une dispense, l'autorisation de manger certains aliments pendant les jours maigres, c'est-à-dire à peu près le tiers de l'année. Ce revenu, destiné autrefois à contribuer aux armements que les princes chrétiens faisaient contre les infidèles, s'élève annuellement à trente-sept *contos* de reis, soit cent quatre-vingt-cinq mille francs. L'État n'accorde qu'au séminaire de Funchal, à Madère, une subvention fixée à treize cent trente mille huit cent soixante-dix reis, environ sept mille six cent cinquante francs. Évora, Bragance, Coïmbre, Guarda, Leiria, Portalègre et Viseu sont, avec Braga et Funchal, les villes dotées, en Portugal, de séminaires.

taigniers dont le chemin est bordé, forme de ses branches et de ses brindilles enlacées au-dessus de la tête du voyageur un toit de verdure frais et élégant.

Guimaraens est bâtie dans une jolie vallée où les érudits prétendent retrouver l'emplacement de l'antique Araduca, signalée par Ptolémée, et dont les habitants s'étaient mis sous la protection de Cérès. Conquise autrefois sur les Maures par les rois de Léon et d'Oviédo, la ville s'élève, à peu de distance de la rivière d'Azevilla, sur la rive droite de l'Ave, dont la course tranquille se poursuit jusqu'à l'Océan, qui la reçoit entre deux moitiés de port, Azuar et Villa do Conde[1]. D'abord comté, érigée plus tard en duché pour devenir l'apanage héréditaire de l'aîné de la maison de Bragance, Guimaraens est entourée de fortifications dues en partie au roi Diniz, et un vieux château défend un pays déjà difficile, où la présence d'esprit et la fermeté du maréchal Soult sauva l'armée française lorsqu'elle dut évacuer la province.

Le château est dans la partie de la cité qu'on appelle la Vieille-Ville. Quand l'ombre du soir, effaçant les détails, agrandit les proportions des masses, il peut encore annoncer de la force, de la vigueur; sa grande silhouette proclame une sorte d'importance, et l'aspect de son profil a quelque chose d'énergique, de rude, de menaçant. Au jour, cette impression disparait : le colosse est décrépit et tient à peine debout. N'importe, lézardés, chancelants sur leurs assises et même par endroits écroulés, ces murs sont au plus haut point respectables : c'est là qu'Affonso, le premier roi de Portugal, est né; dans cette enceinte, Taréja a présidé l'académie — un peu galante — qu'elle avait formée sous l'inspiration de troubadours béarnais; ces créneaux, dont la construction remonte peut-être aux Almoravides, ont abrité, défendu et sauvé la monarchie naissante lorsque Affonso se trouva assiégé dans sa capitale par le roi de Léon, et ces nobles souvenirs protégent l'antique forteresse contre l'indifférence du touriste.

L'église de *Nossa-Senhora da Oliveira* (Notre-Dame de l'Olivier) a reçu son nom d'une légende curieuse. La voici : Au temps des Goths, Wamba était un jour occupé au labourage d'un champ. Il conduisait lui-même la charrue, et l'aiguillon à la main, il activait ses bœufs, lorsque les envoyés de la noblesse vinrent le trouver au milieu de cette occupation et lui annoncèrent son avénement au trône. Surpris et incrédule, Wamba qui n'avait jamais rêvé la couronne, leur répondit qu'il serait roi lorsque son aiguillon aurait des feuilles, et en même temps il l'enfonça dans le sol. Par un effort extraordinaire de végétation, ou plutôt par une intervention immédiate du ciel, l'aiguillon prit racine à l'instant et se couvrit de branches, de feuilles et de fruits.

Le souvenir de ce prodige n'est pas conservé seulement dans le vocable de l'Église. En face de Nossa-Senhora da Oliveira, sur la place du Collége, le *Padrao* (monument) témoigne du culte dont la tradition de l'olivier est entourée. Le Padrao, petite construction gothique du commencement du quatorzième siècle, a été élevé tout près de l'endroit où s'est accompli le miracle, et l'olivier lui-même, l'olivier de Wamba, le roi-laboureur — ou l'un de ses rejetons — est là, ceint d'une balustrade de fer, étendant ses rameaux restés jeunes et vigoureux, honoré, vénéré, et un peu adoré, je crois, par toutes les générations qui se succèdent dans le pays depuis une dizaine de siècles. Je ne partage peut-être pas à cet égard la croyance populaire; mais Dieu me garde d'une raillerie! la légende est jolie, elle a le parfum de naïveté qui convient au sujet et je la respecte au moins comme une relique des âges qui ne sont plus.

L'église de Nossa-Senhora da Oliveira est d'un caractère sévère; elle appartient, elle aussi, au quatorzième siècle[1]. Malheureusement, sous prétexte de restauration, quelques parties de l'extérieur ont été remaniées dans un goût qui s'accorde mal avec le caractère primitif de l'édifice, et l'intérieur a été rhabillé à neuf, au moyen de placages de plâtre du plus pitoyable effet. Affonso a été baptisé dans cette basilique où l'on conserve la cuve baptismale qui a servi à la cérémonie. On dit que le trésor de l'église est riche en pièces d'argenterie très-anciennes et d'un beau travail[2].

La ville neuve est déjà âgée de quatre cent cinquante ans : elle s'est élevée auprès de l'ancienne cité, au commencement du quinzième siècle, et comme ses églises, ses larges rues, ses places entourées de galeries et de maisons en général bien construites ne nous apprennent rien de nouveau, après avoir donné à Nossa-Senhora da Oliveira, au Padrao, et au château, le plus clair de notre temps, nous revenons à l'hôtel pour nous préparer par un peu de repos à la route du lendemain qui sera longue et nécessairement fatigante.

Olivier MERSON.

(La suite à la prochaine livraison.)

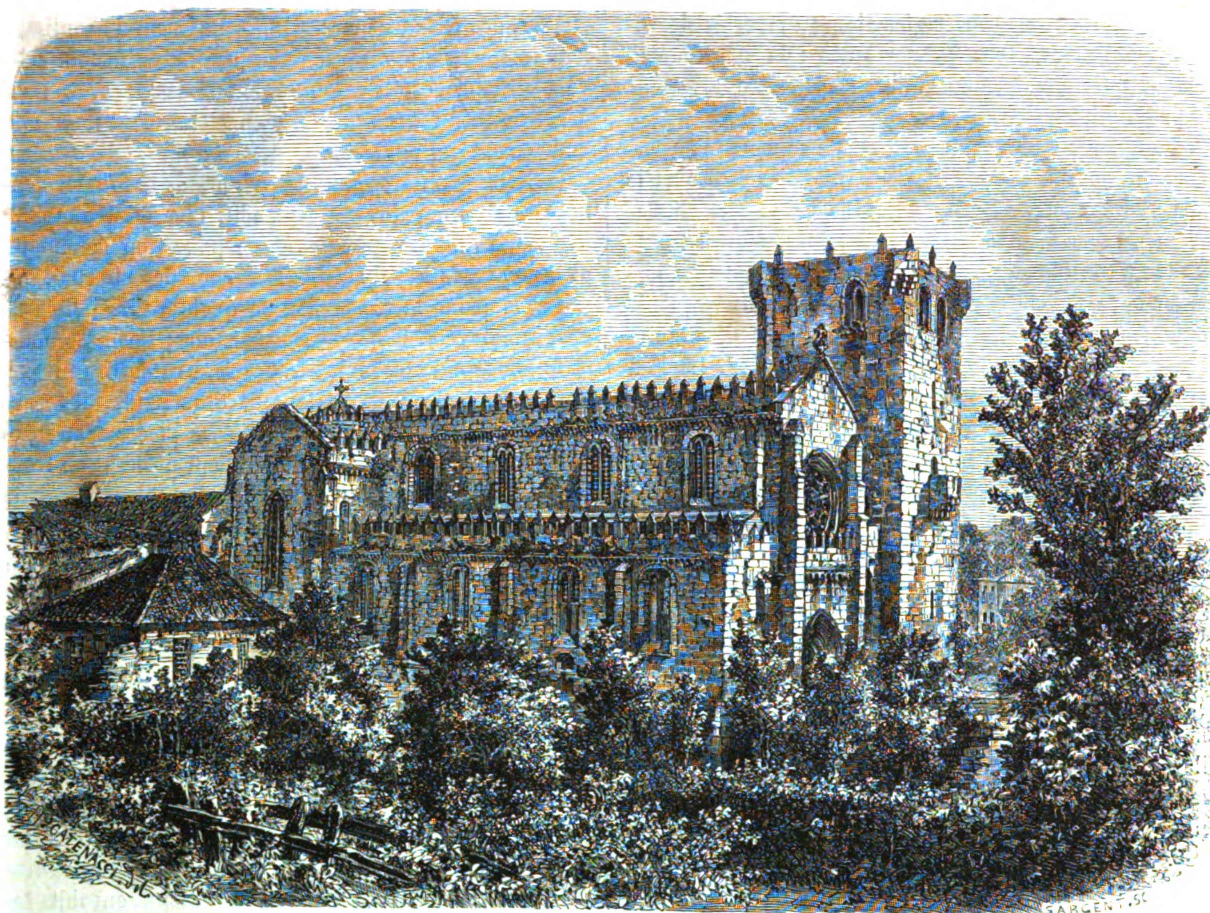
1. Les rochers et les sables rendent l'accès de l'Ave très-dangereux. La barre, à mer haute, ne mesure que treize pieds.

1. Cette basilique a été construite sous D. Juan I[er]; la chapelle principale sous D. Pedro II, en 1670. Le *Padrao* est dû à la piété d'Affonso IV, dont les armes décorent un des frontons du petit édifice.

2. La loi donne le titre de *senhoria* (seigneurie) aux chapitres des églises archiépiscopales et épiscopales, en corps collectif. Par exception, les membres des chapitres de Guimaraens, de Braga et de Porto jouissent individuellement de cette prérogative honorifique. Le patriarche de Lisbonne est *Eminencia*. Du reste, dans l'usage général, tout homme comme il faut est *Excellencia*. A une personne des classes inférieures, on dit *Senhoria*, et aujourd'hui la qualification de *vossa Mercê*, qu'on donnait autrefois aux prolétaires, n'est, pour ainsi dire, admise nulle part.



Vue de Porto. — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. Seabra



Monastère de Leça do Balio. — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. Seabra.

VOYAGE DANS LES PROVINCES DU NORD DU PORTUGAL,

PAR M. OLIVIER MERSON[1].

AVRIL ET MAI 1857. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

De Guimaraens à Porto. — Porto. — La ville et les habitants. — Monasteiro de Leça do Balio. — De Porto à Coïmbre. — Un jeune Portugais. — Le 29 mars 1809. — Les vins du Douro. — Le château de Feira. — Le Tras-os-Montes. — Ovar. — L'agriculture. — La récolte du maïs. — La *Romaria*. — Coïmbre. — Camoëns. — L'Université.

IX

Ce que nous rencontrâmes en sortant de Guimaraens, en vérité je ne le pourrais dire. Au début de l'étape, la nuit durait encore sans lune au ciel. Or, on le sait, au moment où le soleil va dorer de ses premiers rayons la crête des montagnes, la cime des grands arbres, l'éclat des étoiles pâlit et tout devient d'un noir opaque, impénétrable, silencieux. Nous nous étions mis en route précisément à cette heure sombre et triste. Un peu plus tard le jour commençait à poindre; mais la brume était épaisse; elle se détachait en masses humides des vallons, des coteaux, des herbes, des ajoncs, des forêts, des ruisseaux, des rivières, de partout. A droite, à gauche, nous voyions des chênes rangés sur les bords du chemin, dessinant leurs silhouettes noueuses et tourmentées sur un fond vague, sans formes, sans couleur. Les autres plans se perdaient effacés, sans contours appréciables. Au delà il n'y avait plus qu'un nuage d'un gris bleuâtre, froid, diffus, monotone, et à mesure qu'il s'élevait pour se perdre dans l'éther, il prenait des teintes nacrées de jaune et de violet. Ainsi, pas de premier plan,

1. Suite. — Voy. page 273.

et pas de perspectives, pas d'horizon non plus; seulement les oiseaux commencèrent bientôt leurs chansons, le petit monde ailé qui vit dans l'air se prit à bourdonner; les herbes, les ronces, les ajoncs emperlés de rosée, jetèrent des feux prismatiques : la nature était passée des langueurs de la nuit aux joies du réveil, le matin d'un beau jour de printemps.

Peu à peu cependant, les nuages de vapeurs se dispersent, l'atmosphère s'éclaircit, le voile se déchire et le soleil radieux et vainqueur illumine les grandes lignes du paysage et ses adorables détails. La route est tracée dans une contrée admirable. Tantôt elle monte ou elle descend, tantôt elle se rapproche d'une colline qu'elle contourne, tantôt elle s'éloigne d'un géant de granit, et décrit dans la plaine une figure sinueuse. Ici l'on voit des aloès, des orangers, des oliviers, et des vignes qui seront chargées à l'automne de raisins renommés; là des chanvres; plus loin du maïs, de l'avoine et du lin; plus loin encore des prairies artificielles ou naturelles, et des troupeaux de moutons, de chèvres, de bêtes à cornes; ailleurs c'est un vallon fertile, ou bien un ravin, précipice au fond duquel un ruisseau invisible saute de pierres en pierres, charmant l'oreille du voyageur de son murmure souterrain. Les coteaux, les montagnes, derniers rameaux des Pyrénées cantabriques portent une épaisse toison de chênes, de noyers, de châtaigniers, d'où s'échappent par instant les notes nazillardes et plaintives de la musette d'un berger; nous cueillons çà et là, dans une touffe d'arbousiers et de beillotes, au pied d'une roche moussue, une branche de thym, une fleur de serpolet. Nous atteignons quelques charrettes d'une physionomie barbare, dont les roues pleines, sans jantes ni rayons, tournent en grinçant avec l'essieu; leurs conducteurs nous saluent au passage; enfin des voyageurs nous croisent : les uns sont à cheval, les autres en *liteira* (litière), espèce de chaise à porteurs à deux places, conduite par deux mulets, attelés devant et derrière[1], et c'est ainsi que le voyage se poursuit sinon sans fatigues, du moins sans ennui, et que nous parvenons au gîte sans regret.

Cette course nous avait tenus environ dix-sept heures à cheval.

X

Porto est bâtie sur deux mamelons de granit, au pied desquels passe le Douro. De l'autre côté, sur la rive gauche du fleuve, s'élève Villa-Nova de Gaia (*Portus Cale*), devenue simple annexe de l'ancien *Castrum novum*. La cathédrale et l'évêché dominent la ville; le couvent de Serra do Pilar, transformé en citadelle par D. Pedro, en 1832, protége ou menace le faubourg. Porto se lie à Villa-Nova de Gaia par un pont suspendu; des navires chamarrés de tous les pavillons possibles encombrent le port; de la base au faîte des collines, se dressent des rues à pic, des escaliers taillés dans le roc; le Douro disparait dans un fond obscur; sur les deux bords de la rivière, des coteaux inaccessibles, en façon de coulisses, font ressortir le motif principal du tableau, et tout cela, vu à distance est d'un ensemble majestueux. Comme décor de théâtre, comme mise en scène, c'est imposant, mouvementé, grandiose.

De tout ce pittoresque, cependant, de ces lignes contrastées dont le peintre s'applaudit, l'habitant aimerait, je crois, à rabattre quelque chose pour que la cité fût plus commode à parcourir. L'artiste, de son côté, ferait sans peine la concession de quelques inégalités de terrain afin que, dans ses constructions, Porto se montrât moins anglaise, moins française, c'est-à-dire un peu plus de son pays. Dans les quartiers neufs, les rues sont larges et alignées au cordeau, les places spacieuses et symétriques, et plus d'un monument porte à son frontispice des colonnes à chapiteaux corinthiens. Mais le caractère national est absent, la couleur locale effacée; aussi, chose étrange, dans ce pays de soleil et d'azur, malgré les caprices du sol, Porto semble roide et compassée, et, pour comble, le Douro à l'étroit dans son lit, trop serré entre ses deux rives escarpées, vient ajouter à cette teinte de tristesse son cours mélancolique et morne.

Porto est avant tout une ville d'affaires[1]. Le commerce tient ses grandes assises le long du fleuve, tout proche des navires, sur le quai où sont les comptoirs, dans les rues adjacentes, et surtout dans la *rua Nova dos Inglezes* (rue Neuve des Anglais), où, pendant une sorte de Bourse ouverte en plein air, chacun envahit les trottoirs et la chaussée, voire, quand il pleut, les allées et jusqu'aux escaliers des maisons. Par le pont, les négociants communiquent avec Villa-Nova de Gaia où sont entreposés les fameux vins du Douro, où l'on voit aussi en travail incessant des usines de distillerie, de tannerie, de produits chimiques, de tissus de soie, etc. Les transactions s'engagent et se poursuivent avec une grande activité, mais avec une prudence sagement précautionneuse. Le négociant *portuense* est riche, quelquefois richissime; cependant, facile à s'inquiéter, il y regarde de près avant de commencer une opération; curieux de savoir quelle direction prendront ses écus et peu aventureux, ce n'est pas lui qui donnerait tête baissée dans ces tripotages de finances auxquels l'industrie et le commerce servent trop souvent de prétexte.

1. L'usage des *liteiras* s'est conservé dans les environs de Braga et de Guimaraens. Dans la province de l'Alemtejo, où les chemins sont impraticables aux voitures, on n'emploie jamais, pour les voyages, d'autre mode de transport. La *liteira* est menée par un *leteirero* à pied, qui tient toujours la bride du mulet de devant.

1. En 1859, il est entré ou sorti de Porto deux mille cinquante-six navires; la marine portugaise est représentée dans ce chiffre pour un peu moins des deux tiers. Pendant cette même année, il a été fait pour 38 197 812 fr. d'affaires à l'importation, et à l'exportation pour 44 648 504 fr. La douane a rapporté 290 000 fr. L'exportation seule des vins du Douro figure sur ce chiffre pour 17 000 fr. Les autres marchandises exportées sont les huiles, les raisins secs, les oranges, les citrons, le sumac, etc. La douane de Porto compte trois cent dix-sept employés.

Gaia et Porto ont ensemble trois cent vingt fabriques employant quatre mille cinq cents ouvriers.

Les entrepôts de Gaia ne contiennent pas moins de quatre-vingt mille pipes de vin. La contenance d'une pipe est à peu près égale à celle de deux barriques et demie de Bordeaux.

La noblesse a joué autrefois à Porto un rôle considérable. Elle avait le monopole des emplois administratifs et militaires, et, sans déroger, elle faisait en même temps un peu de négoce. Son influence a beaucoup baissé. Elle tenait avec ardeur pour D. Miguel; aussi, le régime libéral ayant prévalu, elle s'est complétement retirée de la scène politique et commerciale. Pendant les années qui suivirent la chute de la cause miguéliste, les familles nobles restèrent éloignées de Porto; aujourd'hui elles sont rentrées en ville, et leurs hôtels groupés dans les environs de la cathédrale, forment un quartier à part qui répond à notre faubourg Saint-Germain. Les gros bonnets de la finance ont leur faubourg Saint-Honoré auprès de Cedofeita.

La rue Vivienne n'est pas non plus sans avoir été l'objet d'un essai d'imitation sur les bords du Douro. Avec beaucoup moins de festons, de glaces, d'astragales et d'or aux devantures et sur les enseignes qu'à Paris, les magasins élégants et confortables de la ville, les bijoutiers, les marchands de nouveautés, les modistes, ont fait de la *rua das Flores* (rue des Fleurs) un point de réunion très-agréable pour les flâneurs et les désœuvrés. Les maisons de la rue des Fleurs datent du seizième siècle. Les changeurs ouvrent leurs caisses au *largo da Feira*, et quant aux marins, dont la population est nécessairement considérable, ils habitent à portée du Douro, par exemple la basse ville, la vieille ville, dans les rues sombres, étroites, à peine praticables qui avoisinent la cathédrale du côté du fleuve, et qu'il faut prendre d'assaut; enfin sur la rive gauche, à Villa-Nova de Gaia.

Parmi les belles rues de Porto, il convient de citer la rue Neuve-Saint-Jean, la rue Saint-Antoine, la *calçada dos Clerigos* (chaussée des Prêtres) et la rue neuve des Anglais, fermée à l'une de ses extrémités par un rocher abrupt qui porte comme un diadème la cathédrale et les vastes bâtiments du palais épiscopal. La chaussée des Prêtres et la rue Saint-Antoine partent de la place Dom Pedro, pour gravir l'une en face de l'autre deux collines opposées. La chaussée des Prêtres conduit à la place de la Corderie où se trouve un asile pour les enfants trouvés; elle mène aussi au *passeio das Virtudes* (promenade des Vertus), à l'hôpital des Carmes, à la place Charles-Albert, à la prison, à Cedofeita, au quartier Saint-Ovide et à la grande caserne de la place de la Régénération. Sur le plateau culminant de la chaussée, tout près d'un marché, on voit l'église de Notre-Dame de l'Assomption dont le clocher pittoresque, nommé *torre dos Clerigos* (tour des Prêtres), se pavane dans les airs servant de point de repère aux navires du large qui veulent donner dans le Douro[1].

Le quartier de la cathédrale absorbe l'autre colline. On trouve de ce côté le théâtre Saint-Jean, la Préfecture, la promenade *das Fontanhas* (des Fontaines), les ruines de l'ancien séminaire, l'évêché, la cathédrale, et une portion de l'ancienne enceinte de la ville. Appuyée sur vingt-six tours carrées, haute de dix mètres, elle se développait autrefois sur trente mille pas de circonférence.

La ville ne se borne pas à ces deux montagnes subdivisées elles-mêmes en mamelons secondaires, et à la vallée qui les sépare. Elle se prolonge à l'est et au nord et se continue avec les dernières maisons de ses longs faubourgs éparpillés dans la campagne; elle tend surtout à suivre le cours du Douro, et un jour sans doute, elle atteindra l'embouchure du fleuve pour s'annexer S. Joao da Foz.

XI

Servant de point de rencontre à la rue Saint-Antoine et à la chaussée des Prêtres, la place Dom Pedro s'allonge comme un trait d'union entre les deux collines jumelles et rivales. C'est une sorte de champ neutre que la population de tous les quartiers remplit d'un mouvement continuel.

A Porto, le mouvement de la foule n'a pas à beaucoup près le même caractère qu'à Paris ou à Londres. Chez nous, il se montre alerte, gai, familier, bruyant et même assourdissant. Chez nos amis d'outre-Manche, il est plus actif encore qu'en France; en revanche, il est triste et silencieux; on croit voir une fourmilière d'ombres s'agiter et passer sans mot dire, sans éveiller de bruit. A Porto, il est vivant et expressif. Non pas que les allures des Portugais affectent de l'animation et de la promptitude, au contraire, les *Portuenses* sont dolents, leur grand parasol (*chapeo do sol*) à la main, ils marchent à pas posés; mais la physionomie est ordinairement vive, le geste accentué, démonstratif, et en se joignant ou en se croisant, s'ils se saluent du bord du chapeau, c'est avec une bonhomie souriante et même gracieuse.

Et puis, des paysans, des paysannes vont et viennent criant à tue-tête les oranges, les légumes, les fromages, les fruits, les fleurs qui remplissent leurs paniers de jonc, et les costumes des villageoises, aux couleurs intenses, à la coupe élégante et quelquefois inattendue, brisent heureusement la monotonie des paletots de ces messieurs de la noblesse et de la bourgeoisie. Ici, des mules conduites par un *arreiro* qui siffle une ronde de son village, trottent agitant autour d'elles les flocons de laine rouge, jaune, bleue, verte de leur harnais, et des vaches, par bandes, comme à Paris les ânesses, portent leur lait à domicile; là, des officiers à la tournure suffisamment martiale, des gardes municipaux, avec leur numéro d'ordre en chiffres de cuivre sur le collet de l'habit et le sifflet passé dans une gaine, sur la poitrine, se mêlent au flot populaire; de ce côté, des bœufs lourds et pesants traînent des charrettes étranges; de celui-ci, des *gallegos*, espèces de bêtes de somme, attelés à une *cadeirinha* (chaise à porteurs), gravissent d'un pas rhythmé, la pente d'une rue presque perpendiculaire; enfin l'*agoadeiro* (porteur d'eau), un baril enluminé sur

1. Une inscription placée au-dessus de l'une des portes de l'église constate que les dépenses occasionnées par la construction du monument ont été en entier supportées par le clergé. C'est à cette circonstance qu'il faut attribuer la dénomination donnée au clocher.

l'épaule, un gobelet à la main, coiffe d'un chapeau à pompons, le corps serré dans une large ceinture rouge, s'annonce de loin, dominant le bruit de son cri aigre et faux : *agoa fresca!* (eau fraîche!), et tout cela stimule la curiosité, soutient l'intérêt, éveille l'observation.

La configuration du sol rend l'usage des voitures difficile, aussi compte-on peu de carrosses à Porto; les femmes et les hommes du bel air vont au théâtre et rendent leurs visites en chaises à porteurs. Nos grands parents ne faisaient pas autrement. Le commissionnaire du coin de la rue, le portefaix sont de toute nécessité gallegos, parce que le plus pauvre Portugais a de la dignité à revendre et qu'il ne consentirait jamais à s'abaisser au point de faire des métiers aussi humbles.

Sur le port, les *barqueiros* ont des embarcations à l'usage des gens d'affaires et des promeneurs qui veulent monter ou descendre le Douro. Ils vous entourent, vous harcèlent, leur gros bonnet de laine brune à la main, en glapissant sur tous les tons de l'échelle vocale : *Hum bote, excellencia, hum bote! hum bote! bote! bote! bote!* (bateau). Le jour où nous allâmes à S. Joao da Foz, ils montrèrent même une insistance toute particulière, et pendant qu'ils nous accablent d'*Excellencia* et de *hum bote! bote! bote!* la lorgnette de Joseph fut.... égarée. Le tour se fit du reste très-adroitement, en moins d'un clin d'œil; Christoval lui-même, aux aguets, selon son habitude, n'en vit rien. Mais ce n'est là qu'un détail qui ne peut rien prouver contre l'ensemble. A Paris, à Londres surtout, des industriels battent le pavé, vivant aux dépens des badauds, des oisifs, et parfois des Portugais en train de visiter la France et l'Angleterre,



A torre dos clerigos (la tour des Prêtres). — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

et cela ne veut pas signifier absolument que Londres et Paris soient des repaires de coquins et de filous.

Pour terminer par des chiffres ce croquis à vol d'oiseau, je dirai que la commune de Porto, la banlieue comprise, se divise en huit paroisses urbaines et quatre rurales, qu'elle renferme soixante-huit mille habitants

au moins, et dix-neuf mille feux au plus; que Villa-Nova de Gaia possède une population de quarante mille âmes et près de dix mille cinq cents maisons.

XII

Parmi les monuments de Porto, lorsque le choix est fait, c'est à peine s'il en reste deux ou trois offrant un intérêt réel. Il faut dire un mot cependant de S. Martinho da Cedofeita. L'édifice n'appelle pas sans doute l'attention par son caractère architectural; mais après la cathédrale de Braga, c'est le monument religieux le plus ancien que possède le Portugal. Sa fondation serait due, affirment les uns, à un roi goth du nom de Reciaire; à Théodomir, roi suève, prétendent les autres, qui l'aurait élevée en 556 sur les ruines d'une autre basilique. La version qui attribue au roi goth la



Rua Nova dos Ingleses (rue Neuve-des-Anglais), à Porto. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

construction de S. Martinho est enchâssée dans un récit légendaire dont voici la substance : Reciaire a une fille; elle tombe malade, et le père la croyant en danger de mort expédie une ambassade en France pour aller y chercher une relique de saint Martin de Tours. En même temps il fait commencer une église. L'ambassade rapporte la précieuse relique, la jeune guérit, et la chapelle incontinent se trouve achevée du haut en bas. Voilà pourquoi on l'appela S. Martinho da Cedofeita, où *Cito facta*, bientôt fait. Du reste le temple est exigu et il a subi des réparations qui en ont profondément altéré le caractère.

Avec des tours carrées aux angles, des petites coupoles sur les toits, un style barbare un peu partout, haut perchée sur sa montagne granitique, la cathédrale a un faux air de forteresse moscovite. La première fondation de la

basilique appartient au sixième siècle; toutefois la plus grande partie des constructions actuelles ne remontent qu'au onzième siècle, ce qui doit déjà paraître très-respectable. L'intérieur est riche en ornements d'or et en marbres, sinon en tableaux; ses proportions sont lourdes, mais imposantes et solennelles, et la voûte des trois nefs repose avec une noble gravité sur d'épaisses colonnes marmoréennes. Une inscription placée au-dessus de la maîtresse porte apprend que le monument a été restauré « non par la main d'un prélat, mais par les soins du Chapitre *in sede vacante.* » Le corps de saint Pantaléon, patron de la ville, est dans la cathédrale, renfermé dans un cercueil d'argent.

L'église de Lapa, qui garde le cœur de D. Pedro; celles de S. Francisco, de Trinidade, de S. Bento, de S. Ildefonso, et dos Congregados sont assez belles, et valent un coup d'œil en passant. Quant à la résidence de l'évêque, à la caserne Saint-Ovide, au théâtre Saint-Jean, à l'hôtel de la préfecture, à la douane, à l'hôtel de ville, à la bibliothèque, à l'hôpital royal de la Miséricorde, etc., ce sont des édifices vastes, bien appropriés peut-être à leur destination, d'apparence fière et même un peu arrogante; mais, imitations trop serviles de ce qui s'est fait en France et en Angleterre depuis un ou deux siècles, s'ils proclament l'opulence de la cité qui les a élevés, ils annoncent du même coup que le sentiment original en matière d'art est éteint sur les bords industriels et commerçants du Douro.

M. Smith avait des relations en ville; ce fut pour nous une bonne fortune qui nous permit de voir le *Portuense* chez lui. L'habitant de Porto a un caractère qui mérite qu'on l'étudie. L'homme du Tras-os-Montes est grossier, brutal, farouche dans ses dehors; au fond, il est brave et généreux, de mœurs pures et simples. Celui du Beira est travailleur; celui de l'Estradamure, raffiné, et l'Algarvien, vif, intelligent et jaloux. Le *Portuense* est industrieux, il a l'esprit libéral; mais il se laisse facilement dominer par un sentiment d'indépendance et de dignité personnelle qu'il pousse à l'excès et dont il subit l'influence exagérée jusque dans les détails les plus vulgaires de la vie. En affaires, négociant par vocation, il se révèle comme il a été dit plus haut, prudent, difficile, peut-être, mais sûr et loyal. Quand il s'agit de fondations pieuses et philanthropiques, charitables et humanitaires, on ne voit jamais son zèle bouder aux cordons de la bourse; loin de là, et, par exemple, grâce à ses largesses, les cérémonies religieuses déploient à Porto un éclat, une pompe, une splendeur peu ordinaires. D'autre part, je le soupçonne sensuel, affolé de plaisirs, de fêtes, de galas, de danses et de spectacles, et en même temps légèrement superstitieux. Avec cela, homme de très-bonne compagnie et de grandes façons, il fait à l'étranger les honneurs de son logis avec beaucoup d'abandon et de courtoisie.

Maintenant, quand j'aurai dit qu'en fait d'établissements de bienfaisance, d'éducation, de répression [1], de finance, etc., etc., Porto ne laisse rien à désirer; quand j'aurai constaté, en outre, qu'on trouve en ville au moins deux cercles de premier ordre, l'*Assemblea portuense* et la *Feitoria ingleze* (la factorerie anglaise) offrant aux voyageurs qui s'y font recevoir une hospitalité du meilleur goût, la liste des titres qui recommandent la grande cité aux sympathies des touristes aura, je crois, été épuisée.

XIII

C'est le 30 avril que nous descendîmes le Douro. C'est aussi ce jour-là que mon ami Joseph fit la fâcheuse rencontre du matelot qui lui emprunta sa lorgnette.

Au bas du Douro, nous laissâmes à droite S. Joao da Foz (en français, Saint-Jean de l'Embouchure), très-fréquenté par les baigneurs et à l'abri derrière des bastions étoffés, puis le phare de Luz [1]. L'embarcation, voilée en tartane, remonta vers le nord, suivit la côte, passa comme une flèche devant Matasanhos, et nous mit à terre à Leça da Palmeira, où les gens de qualité de Porto se réunissent pendant la saison des bains. Le *bote* congédié nous nous dirigeâmes vers le *mosteiro* (moutier) de Leça, dont la chapelle et la tour carrée, d'un aspect plus militaire que religieux, semblent déceler un architecte arabe.

L'apparence est trompeuse. La portion la plus ancienne du couvent est âgée de moins de neuf cents ans — une bagatelle — et l'église, la tour comprise, date de 1336. L'établissement, il est vrai, appartenait alors à des frères hospitaliers de Jérusalem et les institutions de l'Ordre autorisaient les religieux, soldats autant que moines, à se mettre militairement à l'abri des attaques des infidèles. Or, à cette époque, Osmin, le célèbre chef des Maures de Grenade, tenait les princes d'Espagne et de Portugal en haleine et il n'est pas surprenant que le prieur, D. Frei Estevao Vasques Pimentel, ait construit un monastère capable de résister à une attaque sinon probable, du moins possible. Le révérend père avait même prévu le cas où l'impie forçant les portes extérieures de la chapelle, les frères pussent prolonger la défense dans l'intérieur du couvent. Celui-ci, en effet, ne communiquait avec l'église que par un escalier en

1. La prison de Porto est assez bien établie. Elle est située sur une colline. Les fenêtres des cachots s'ouvrent sur une cour où, les jours de fête, on dit une messe à laquelle les détenus peuvent assister sans sortir de leurs cabanons. Les autres prisons du royaume ne sont que de simples maisons, avec des grilles aux fenêtres et des verrous aux portes.

1. Le Portugal a des phares dans les deux forts de Saint-Julien et de Bogio, à l'entrée du Tage; sur les caps Espichel, S. Vicente, Santa-Maria et Mondego, à Peniche, Sétubal, Luz; aux îles Berlenguas et à Ponta-Delgada (aux Açores).

L'entrée du Douro a la réputation d'être mauvaise. Elle est garnie de roches qui retiennent les sables et rendent la navigation dangereuse. Les Anglais avaient proposé de faire sauter ces roches, mais les habitants de Porto se refusèrent à donner leur approbation à ce projet qui devait priver leur port, en cas de guerre, de sa meilleure défense. Il paraît cependant que cette opposition a cédé, et que la passe vient de recevoir des améliorations importantes. A mer basse, elle a une profondeur de quatre mètres à quatre mètres trente centimètres; à mer haute, de sept mètres soixante centimètres à sept mètres quatre-vingts centimètres. Le mouvement des sables la modifie chaque année, et pour s'y engager, même lorsque le temps est beau, il faut attendre le vent, la marée et le pilote.

colimaçon très-étroit, et le sanctuaire violé et envahi, les frères pouvaient se retirer et défendre sans peine, flamberge en main, la seule issue qui donnât accès dans leur retraite.

L'œuvre de D. Frei Estevao ne nous est pas parvenue dans son état primitif. La dent du temps, la pioche des hommes, de nouvelles exigences, l'ont en bien des endroits transformée ou mutilée. Ainsi, le couvent était protégé à l'angle nord-ouest par deux fortes tours rondes dont on retrouve à peine les vestiges; des bâtiments spacieux qui joignaient l'église, derrière la tour existante, *a torre dos sinos* (la tour des cloches), ont été démolis en 1844; enfin les arcades du cloître sont du commencement du dix-septième siècle; la sacristie est plus moderne encore; au fond, les celliers ne remontent pas au delà de la fin du siècle dernier.

Quoi qu'il en soit, cet édifice, ou plutôt cet amas de constructions incohérentes impressionne vivement. Face à face avec ces murs bizarres, étrangement découpés sur le bleu du ciel, l'esprit renoue toute une chaîne d'idées, d'usages et de mœurs effacés à jamais par le temps, dispersés sans retour par les révolutions, et qu'il croit reretrouver énergiques et impérieux encore comme s'ils avaient franchi, sans en être altérés, les âges et les espaces. Mais l'illusion dure peu; les fantômes disparaissent, les frères hospitaliers s'évanouissent, les soldats du calife s'envolent et nous reprenons gaiement, à pied cette fois, la route de Porto.

Avant de quitter le mosteiro de Leça nous avions fait une courte visite à l'intérieur de la chapelle. Huit solides piliers la divisent en trois nefs. Naguère on y voyait sept autels; deux ont été supprimés. Une cuve baptismale d'un sentiment d'ornementation très-énergique est digne de remarque. Çà et là apparaissent quelques tombes, entre autres celle de D. Frei Estevao, et partout l'architecture est âpre, rigide, d'une sombre gravité, sans aucune fioriture aux clefs et aux retombées des voûtes, aux moulures des fenêtres, aux nervures des portes.

Au moment de quitter cette église dentelée de créneaux, cette abbaye à mâchicoulis, l'indigène qui nous servait de cicerone dit encore : « L'établissement, autrefois sous l'invocation du Sauveur, est placé aujourd'hui sous le patronage de Santa-Maria. Ses commencements se perdent dans les obscurités du neuvième siècle. Habité d'abord par des religieux et des religieuses il fut nommé, à cause de cela : *Mosteiro dos Duplices* (des doubles); puis il passa aux mains des bénédictins, enfin à celles des frères de l'hôpital de Saint-Jean-Baptiste de Jérusalem qui l'ont conservé jusqu'en 1834. On l'appelle *Mosteiro de Leça do Balio* (du Bailly), parce qu'il a été jadis la résidence des administrateurs du bailliage dont il formait une dépendance. »

Après avoir recueilli ce dernier renseignement, nous nous mettons en marche pour Porto; nous franchissons un pont de pierre *quem ja existia no tempo dos romanos* (qui déjà existait du temps des Romains), assure la chronique, et nous rentrons en ville par la route de Braga.

XIV

Les comptes soldés, les paquets ficelés et bouclés, nous partons le 2 mai pour Coïmbre. Un service d'excellentes voitures avait été organisé sur une très-bonne route récemment ouverte. Nous profitons de l'occasion pour voyager, au moins un jour, vite et commodément. La malle-poste contient quatre places dans sa caisse. M. Smith et Joseph s'y installent avec un ecclésiastique; Christoval à son tour disparaît dans les profondeurs de la voiture convenablement garnie de coussins rembourrés, et j'escalade la banquette, où je trouve pour compagnie le conducteur, le cocher et un jeune Portugais. Le conducteur donne le signal; le cocher fait claquer son fouet et pousse un cri rauque et sauvage; les quatre chevaux de l'attelage, — quatre vigoureux normands, s'il vous plaît, arrivés depuis un mois de France, — enlèvent la berline au galop et le jeune Portugais me demande du feu pour allumer son *chaluto* (cigare).

La conversation s'engage vite et se soutient sans peine avec le jeune Portugais. C'est un aimable garçon un peu bavard, mais bon enfant, sachant beaucoup, parlant de tout avec esprit, en français aussi bien qu'en portugais, et répondant aux questions qui lui sont adressées avec une rare précision, en homme sûr de son fait et qui connaît les choses de son pays sur le bout du doigt. Aussi, grâce à lui, ma provision de notes est considérable; je n'ai plus qu'à la mettre en prose.

« Voici, me dit-il, au moment où nous passions le Douro, voici un endroit qui conservera jusqu'à la consommation des siècles le souvenir du 29 mars 1809. Ce jour-là, vos soldats commandés par Soult, s'emparèrent de la ville à la suite d'un assaut terrible et malgré le feu d'une soixantaine de batteries. Les nôtres avaient fait une résistance opiniâtre et valeureuse, mais une fois rompus et mis en déroute, ils arrivèrent sur les rives du Douro et commencèrent à franchir le pont en masses ahuries et confuses. Celui-ci par une épouvantable fatalité se brisa sous la charge. Non-seulement les soldats et les citoyens qui s'y pressaient furent engloutis, mais encore une foule de fuyards qui ne pouvant rebrousser chemin et toujours pressés par derrière, se précipitaient dans le fleuve. Le désastre fut immense, le nombre des victimes prodigieux, et le passage bientôt rétabli, les derniers vaincus, des troupes de toutes armes, même avec leur artillerie, purent traverser le Douro sur un nouveau pont formé de corps humains, la plupart encore vivants et que foudroyaient des canons anglais qui prétendaient défendre la rive gauche. »

Les tièdes senteurs de la campagne, la vue des champs de lin et de maïs, des oliviers, des orangers aux pommes d'or, au feuillage luisant et métallique, firent une heureuse diversion à l'impression pénible causée par ces tristes souvenirs, et la conversation suivit un autre cours.

« Les vins, connus à l'étranger sous le nom de Porto, ne se récoltent pas dans les environs de la ville que nous venons de quitter; ils prennent leur dénomination du nom de la barre qu'ils franchissent pour l'exportation.

Les vins dits de Figueira sont dans un cas analogue. Nous traverserons tout à l'heure, entre Aveiro et Coïmbre, la Baïrrada, contrée qui les produit. Cependant, comme ils partent de Figueira pour le Brésil où ils sont en vogue, ils adoptent le nom de leur port d'embarquement. On peut en dire autant des différents crus de l'Estramadure désignés dans le commerce sous l'étiquette uniforme de vins de Lisbonne. Quant aux vins de Porto, nous autres gens du pays, nous les appelons vins du Douro, et c'est sur le bord de ce fleuve, à vingt lieues à l'est, que l'on rencontre le terrain béni qui donne les qualités les plus estimées.

« Le vin de Douro est préparé suivant le goût du pays auquel il est destiné. Ainsi nos plus forts consommateurs, les Anglais, qui en font la perle de leurs caves, les délices de leurs orgies, le préfèrent jeune et en barriques; ils le mettent eux-mêmes en bouteilles, et le gardent dans leurs celliers jusqu'au temps de sa suprême bonification. Les citoyens des États-Unis, au contraire, choisissent dans nos magasins les deuxièmes qualités; ils le veulent doux et monté en couleur. Enfin nous envoyons dans le nord de l'Europe des vins vieux, purs, transparents et aussi légers que possible. Du reste les vins du Douro sont si variés comme goût et comme couleur, que nous les distinguons (vous en faites autant pour vos différentes provenances de Bordeaux et de Bourgogne) par le nom des propriétés qui les récoltent. Le Minho ne fournit pas seulement des vins de gourmet; il produit aussi des qualités communes, pour l'ordinaire des tables modestes : le *vinho verde, l'enforcado, le bastardo*.... »



La Bourse de Porto. — Dessin de Catenacci d'après une photographie.

« Excellence, dit le conducteur, en montrant une ruine à quelque distance d'une petite ville émiettée sur la verdure, à droite de la route, voici un bien vieux château. On affirme qu'il a été bâti par les Romains.

— Oh! oh! c'est un extrait de naissance singulièrement embelli, s'exclama mon compagnon. Il y a des gens pour qui vieillir un monument est une nécessité. On prétend aussi qu'un architecte goth a élevé les murailles de celui-ci, ses tours, ses donjons à formes pyramidales, ses tourelles, accrochées aux angles comme des nids d'oiseaux; mais il faut en rabattre de quelques siècles, et je tiens la construction tout bonnement pour arabe, ce qui représente après tout une antiquité suffisamment vénérable. Senhor, ajouta-t-il, c'est le château de Feira; il est en granit, et malgré son apparence délabrée, je le garantis capable de résister longtemps encore aux insultes du temps. »

XV

J'interrogeai mon compagnon sur la province de Tras-os-Montes, — c'est-à-dire au delà des monts, de l'autre côté de la serra d'Estrella.



Costumes des marchandes de poisson de Porto. — Dessin de Lefèvre fils composé avec des croquis faits d'après nature.

« C'est un pays sec, peu sain, hérissé de rochers, coupé de ravins et de précipices, répondit-il, et, senhor, je ne crois pas que même pour un touriste la vue de cette partie du royaume compense les peines et les fatigues du voyage. On y rencontre, il est vrai, quelques belles plaines, quelques riches vallées où l'on cultive tant bien que mal le lin, le maïs, l'orge et le blé; sur les coteaux inférieurs on trouve des vignes dont les produits reçoivent à Porto leur dernière manipulation; des châtaigniers étalent sur les montagnes leur épai feuillage et leurs fruits sont une grande ressource pour les pauvres gens, qui pullulent dans la contrée; mais en général le pays est sauvage, âpre, inculte, maussade et les habitants sont comme le pays[1].

« Quant aux villes, leur intérêt est tout historique. A Bragance, fut célébré en 1354, par l'évêque de Guarda, le mariage clandestin de D. Pedro et d'Ignez de Castro. Notre chroniqueur Fernando Lopez a laissé un récit naïf de cette cérémonie qui fit couler plus tard tant de larmes et de sang. Miranda, petite ville épiscopale, sur la frontière, a été réduite en cendres en 1762. Les Espagnols l'assiégeaient; un vaste magasin à poudre prend feu, saute en l'air, et à la suite de cet événement, les maisons de la cité flambent toutes jusqu'à la dernière. Moncoro est affreusement bâti; Montalègre, malgré son vieux château, Villaréal érigé en duché par le roi Diniz, Mirandella, Vimioso, Outeiro, Peso da Bogoa, sont des localités insignifiantes, et Chaves, sans le pont magnifique de dix-huit arches jeté sur la Tameja par Vespasien, disent ceux-ci, par Trajan, assurent ceux-là, mériterait à peine une mention.

« Quittant le Tras-os-Montes, vous auriez pu entrer dans le Beira par Lamégo. Les cortès de 1143 qui constituèrent légalement la nation portugaise ont fait la célébrité de Lamégo; mais, en passant, je vous dirai que l'existence de ces cortès fameuses est sujette à controverse. Des individus au courant des plus vieux parchemins du royaume, ont étudié la question sous toutes ses faces et se prononcent, même très-nettement, pour la négative. Vous seriez aussi allé voir Pinhel, jolie petite ville, adoptée par les Anglais pour résidence d'été; Almeida, place très-forte opposée à Ciudad-Rodrigo d'Espagne, prise, reprise, reprise encore par vos compatriotes sous le premier Empire; Guarda, fondée en 1199 par D. Sancho, aux sources du poétique Mondégo sur un terrain élevé où le froid est très-rigoureux en hiver; enfin Viseu, l'une des plus anciennes villes du Portugal, bâtie d'abord par des aventuriers venus de Laconie, réédifiée ensuite par Trajan. Malheureusement, vous le savez, senhor, rien ne ressemble plus à une ville neuve qu'une antique cité! On panse les plaies, on relève les brèches, on bouche les trous, les lézardes, les crevasses, on crépit d'une couche de badigeon blanc, jaune ou rose, les cicatrices et les rides des vieux murs, et, sous ce fard renouvelé chaque année et qui finit par effacer même les moulures les plus saillantes, comment reconnaître les anciens logis des Grecs, des Goths, des Arabes, et des vainqueurs de Mahomet? »

Pendant que le Portugais parlait ainsi, Corvo et Oliveira d'Azeimeis avaient été dépassés. Désignant l'horizon à droite de la route, mon compagnon reprit :

« Là-bas, mais trop loin pour que vous puissiez apercevoir les campaniles de ses clochers, Ovar se prélasse au soleil. C'est une ville importante.... pour le Portugal : onze mille habitants environ. Écrivez sur vos tablettes, écrivez qu'épanoui au fond du grand lac de Rio d'Aveiro, son port magnifique entretient des relations suivies et fructueuses avec les régions transatlantiques. N'oubliez pas non plus de signaler ses marins comme les plus audacieux de ce pays qui en compte tant d'intrépides. Il leur en coûte cher quelquefois de braver les vents et les flots sur des navires trop légers; mais quand vingt disparaissent, il en accourt cent pour braver des périls certains. Ce lac d'Aveiro est très-vaste; une masse d'îles et d'îlots en percent l'azur de leurs têtes coiffées de verdure, ou chauves et couvertes seulement de sable doré. Alimenté par le Vouga, il donne la main à l'Océan par la barre d'Aveiro et se prolonge au sud, en marais insalubres, jusqu'à Mira. Si c'est ici qu'on trouve des matelots sans peur et sans reproche, c'est également dans ces parages qu'on rencontre les plus jolies filles du Portugal[1]. »

La malle par continuation court à toute vitesse. Esterraja, Albergaria-Nova, Eïxo où nous passons le Vouga sur un pont, Sandao, Aguada, Avelans, Anadia, Mortagoa, Mealhada sont loin déjà derrière nous. Le sol est montueux et difficile; mais la route est bonne et sonore, les relais sont nombreux et les chevaux ne ralentissent pour ainsi dire jamais leur allure à fond de train.

« Le pays, senhor, dit mon compagnon, est d'une extrême fertilité. La terre ne demande qu'à produire, et il est infiniment regrettable qu'elle ne soit pas cultivée comme elle demande à l'être. Si nos ingénieurs perfec-

1. Les Portugais qui émigrent au Brésil sont, pour la plupart, du Tras-os-Montes. Quoique plus vaste, cette province est beaucoup moins peuplée que le Minho. Les documents officiels de 1859 accusent, pour le Minho, une population de 857 132 habitants; la superficie du Minho est évaluée, par Bory Saint-Vincent, en lieues carrées, à 291 lieues 1/2. — Le Tras-os-Montes a 318 183 habitants; superficie, 455 lieues. — Le Beira compte 1 101 459 habitants; superficie, 753 lieues. — La population de l'Estramadure est de 751 571 âmes; superficie, 823 lieues. — L'Alemtejo renferme 307 082 habitants; superficie, 883 lieues. — Enfin les Algarves n'ont pas plus de 152 959 habitants pour 232 lieues de superficie.

En résumé, la population actuelle du Portugal est de 3 millions 488 386 âmes pour un territoire de 3437 lieues 1/2. En 1854, elle s'élevait à 3 499 121 âmes. Bory Saint-Vincent l'évaluait, en 1826, à 3 683 400. Il ressort de ces chiffres que la population du royaume a une tendance à diminuer. Les îles adjacentes (Açores et Madère) ont une population de 344 998 habitants; — celle des possessions d'Afrique est de 1 054 898 habitants; — celle des possessions d'Asie et d'Océanie, avec les États indigènes considérés comme vassaux, de 1 356 483 habitants. Au total, la population du Portugal, ses possessions d'outre-mer comprises, est de 6 244 755 habitants.

1. Par suite de travaux importants entrepris à la barre d'Aveiro, la passe, à mer basse, offre une profondeur de cinq mètres. Le port d'Aveiro, au quinzième et au seizième siècle, était l'un des plus importants de la péninsule. Les habitants pouvaient armer, dans ce temps-là, jusqu'à soixante bâtiments pour la pêche de la morue. Cette place maritime est aujourd'hui beaucoup déchue de son ancienne prospérité.

tionnaient les systèmes d'irrigations, défectueux et incomplets en bien des points; si nos laboureurs avaient en main de meilleurs outils aratoires, avec plus de bras dans les campagnes, plus de gros et petit bétail, plus d'ardeur au travail, moins d'esprit de routine, l'agriculture pourrait profiter des encouragements qu'elle reçoit du gouverment et répondre aux sacrifices que la nation s'impose. Alors au lieu d'importer des grains pour notre subsistance, nous en approvisionnerons les marchés des contrées moins bien favorisées que celle-ci[1].

« Je ne parle pas des oranges, des citrons, des limas, des cédrats, des grenades; vous savez que ces beaux et excellents fruits, le charme et l'élégance de vos tables les plus opulentes, sont ici à l'état vulgaire; les indigents s'en régalent. Nous avons aussi les variétés d'oliviers les plus appréciées. Malheureusement la récolte du fruit se fait de la manière la plus absurde et la plus barbare. Le paysan ne se donne pas la peine de monter dans l'arbre pour cueillir l'olive à la main : armé d'un gros bâton, il frappe à coups redoublés sur les branches jusquà ce que le fruit soit à terre. Quant aux autres espèces d'arbres, les châtaigniers, les figuiers, les pruniers, les amandiers, les cognasssiers, les mûriers, les pins, les chênes-liéges, etc., on les rencontre à peu près partout.

« Le maïs est l'une de nos productions les plus importantes et les plus exploitées. Si nous étions au temps de la moisson, il me serait aisé de vous faire assister à la fête que les paysans se donnent à cette occasion. Règle générale, le jour de la récolte, lorsque le maïs est coupé, chaque fermier réunit chez lui, le soir, ses connaissances et ses intimes des environs. Les femmes, assises en rang, égrènent le maïs; les hommes apportent des corbeilles vides, enlèvent celles qui sont pleines, et chacun à son tour, homme ou femme,



Université de Coïmbre. — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. Seabra.

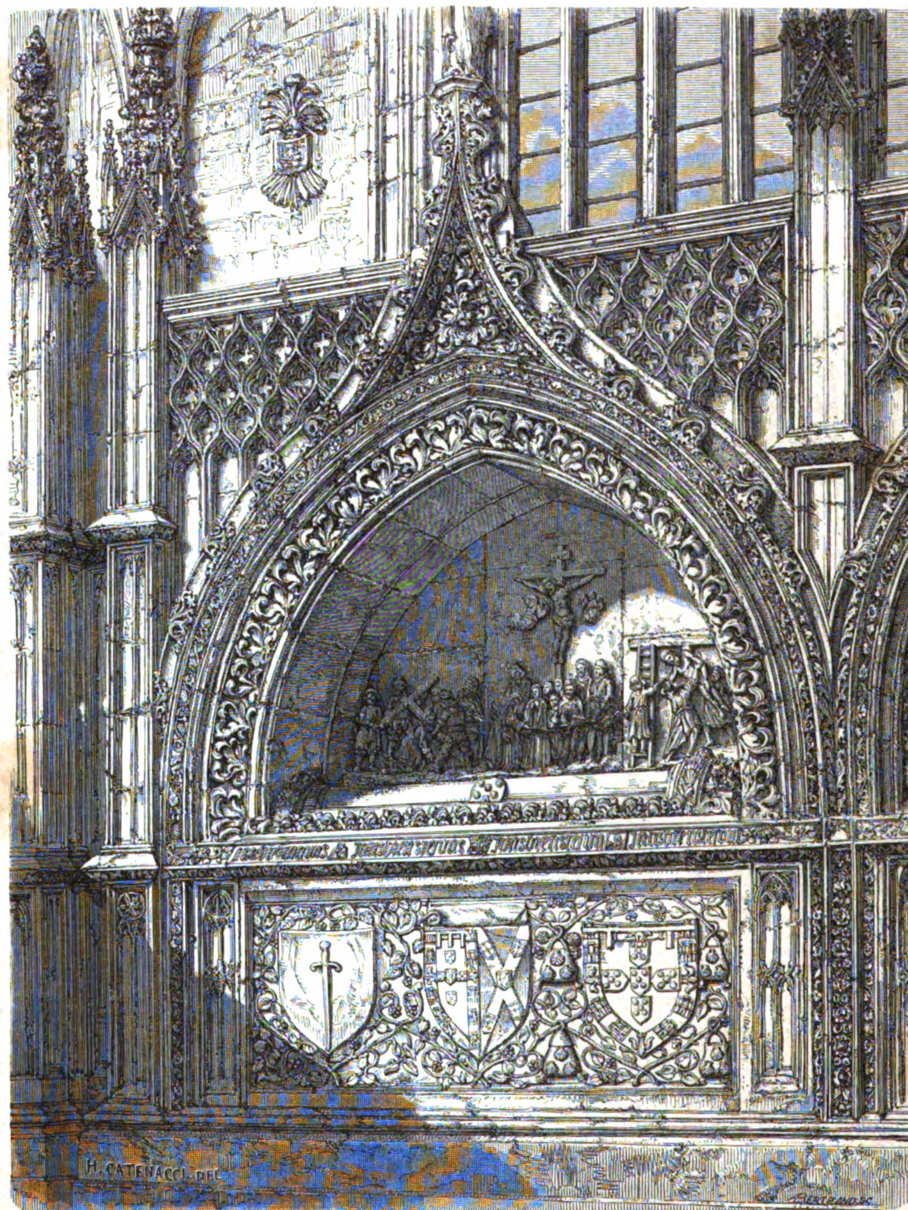
accompagné par la guitare et le violon, chante un couplet improvisé où les absents et les absentes ne sont pas épargnés. A la sortie, si quelqu'un se croit autorisé à prendre fait et cause pour un ami ou une amie, trop vertement attaqué, les coups tombent dru comme grêle sur l'auteur du quatrain inconvenant. C'est très-amusant. Lorsqu'un homme a trouvé un épi de maïs rouge, il s'empresse de l'offrir à l'une des jeunes filles de la société qui se laisse prendre, de bonne grâce, par réciprocité de galanterie, deux gros baisers sur les joues. Après le travail, les chansons reprennent de plus belle, les danses commencent, on mange, on rit, on boit, et le matin surprend ordinairement la fête au plus fort de son animation.

« Il serait aussi à souhaiter que vous vissiez une *Romaria*. C'est une fête moitié religieuse, moitié profane, très-populaire, principalement dans le nord, où il n'est pas rare de voir réunies, à cette occasion, jusqu'à vingt mille personnes des deux sexes. Inaugurée par un feu d'artifice (nos pyrotechniciens sont très-ingénieux), elle se poursuit avec des sauteries et des chansons. Vient en-

1. Le gouvernement a fondé six fermes modèles, deux écoles régionales à Coïmbre et à Evora, et un institut agricole à Lisbonne. Il a aussi créé, en 1852, des concours agricoles dans tous les districts administratifs. Le gouvernement dispose également chaque année d'une somme d'argent, soit pour envoyer quelques élèves à l'étranger étudier les travaux publics et l'agriculture, soit pour faire venir en Portugal des agronomes spéciaux et pratiques.

On estime que la production en céréales est de 86 880 000 boisseaux. Le Minho seul en produit 17 623 253. Si les autres parties du royaume offraient les mêmes résultats, la production générale serait de 231 305 195 boisseaux. En 1864, le Portugal possédait 2 420 000 individus de la race ovine, et 13 têtes de gros bétail par 100 habitants. Le maïs exporté, en 1856, du Minho en Angleterre, a représenté la somme de 1 076 070 fr. Le Portugal renferme 913 741 têtes de la race porcine, 70 000 chevaux et 162 000 ânes ou mulets. Le nord du royaume exporte annuellement, pour l'Angleterre, 10 000 douzaines d'œufs.

suite le tour d'une messe, puis celui d'un sermon et d'une procession, et la solennité s'achève au milieu d'un tourbillon de peuple endimanché avec un redoublement de folies, de violons, de guitares, de grosse caisse, de chansons bourrées de propos libres et peu décents, et de danses où la *fossa* traditionnelle s'évertue sans vergogne, laissant loin derrière elle les gestes, les cambrures et les coups de hanche de la cachucha. Dans une *Romaria*, si la *fossa* ne tient pas précisément la place d'honneur, il faut avouer cependant qu'elle en devient l'épisode le plus original; elle la complète en effet par un de ces traits hardis et passionnés qui plaisent tant au voyageur affamé de pittoresque et de couleur locale. Pour couronner la fête, des disputes s'engagent, des volées de coups de bâton s'échangent.... et tout cela dure deux jours et deux nuits.



Tombeau dans l'intérieur de l'église de Batalha. — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. Lefèvre.

« . . . Mais nos chevaux vont un train d'enfer.... Bussaco et Cantanhède n'ont fait que paraître et disparaître.... Nous sommes à Coïmbre. »

XVI

Nous étions descendus dans la rue Large, auprès de l'Université.

Le lendemain matin de notre arrivée (3 mai), en me penchant en dehors de la fenêtre de notre chambre, j'aperçus dans la rue quelques gamins jouant aux boules avec des oranges. En France et partout, c'est à peine si les enfants sacrifieraient des pommes à ce passe-temps; mais ici, c'est autre chose; les fruits d'or du jardin des Hespérides ne sont pas de trop pour servir à l'amusement des petits Portugais en guenilles.

La ville, en amphithéâtre sur la rive droite du Mon-



Porte de la chapelle *Imparfaite*, à Batalha. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

dégo, se divise en deux parties distinctes : la ville haute, où demeure la population fixe; la ville basse abandonnée aux étudiants et aux professeurs. Les deux quartiers communiquent par l'escalier de Minerve, par des rues tristes, sales, mal bâties, espèces de coupe-gorges que l'on gravit des mains autant que des pieds, et par deux belles chaussées qui, commençant au pied de la ville, contournent la cité à droite et à gauche pour aboutir au plateau de l'Université. Par la rue Large on arrive à la nouvelle cathédrale, autrefois église des jésuites, édifice moderne sans valeur artistique; au musée d'histoire naturelle où l'on voit de belles collections de géologie et de minéralogie, au laboratoire chimique, au collége Saint-Paul et à l'hôpital. A l'extrémité de la rue on trouve l'arc *do Castello* et l'on descend ensuite au jardin botanique.

Ce jardin est d'une grande beauté. Encadré par les couvents des bénédictins, celui des carmes, celui encore des religieuses de Sainte-Anne, par le séminaire épiscopal, l'observatoire astronomique de l'Université, par l'aqueduc qui approvisionne les quartiers élevés de la ville; embelli de vastes terrasses, de serres monumentales, d'escaliers spacieux et commodes; planté d'arbres superbes, de palmiers qui balancent mollement dans l'air imprégné de parfums leur feuillage en parasol; comblé d'arbustes et de plantes, spécimens rares et charmants des flores de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Asie, — cet établissement ferait la gloire et l'orgueil de la plus fière de nos cités de France. Et comme si toutes ces merveilles qu'il a sous l'œil, qu'il peut toucher du doigt ne devaient pas suffire au promeneur, le jardin s'ouvre en grand sur le Mondégo, dont il laisse admirer le cours calme et majestueux, et, sur la marge opposée, ourlée de sable jaune, des plaines fertiles, des coteaux zébrés de vignes et d'oliviers, les couvents de Saint-François et de Sainte-Claire, enfin une nuée d'habitations où la haute et moyenne noblesse ainsi que l'oisive bourgeoisie viennent passer les mois d'une indolente villégiature.

L'ancienne cathédrale, S. Christovan, est située à mi-côte. Les créneaux dont les murs sont hérissés, la font ressembler à un alcazar arabe plutôt qu'à un temple chrétien, et le plein cintre de ses baies, orné de moulures à relief très-ressorti, porte ce cachet de mâle solidité qui n'appartient qu'aux monuments des âges primitifs.

La façade de l'église de Santa-Cruz a été défigurée par une restauration du goût le plus déplorable. A l'intérieur, aux côtés du maître autel, se dressent deux mausolées somptueux; ils contiennent les dépouilles d'Affonso, *o conquistador* (le conquérant,) et de son fils Sancho, deuxième roi de Portugal. Des stalles en bois d'un beau travail sont adossées au pourtour du chœur; elles sont de provenance allemande, et je crois aussi que plusieurs statues de la façade ont été taillées par un ciseau tudesque.

Les cloîtres du couvent, au nombre de trois ou quatre, sont encore debout. Ce monastère occupe un vaste emplacement dans la basse ville, rue Santa-Sophia. Derrière les bâtiments s'enfoncent les allées et les pelouses sans fin d'un parc immense. C'est là, sous des ombrages rafraîchis par des cascades d'eau vive, ou bien sur les bords d'un étang dont les proportions sont presque celles d'un grand lac, que les religieux venaient promener leurs pieuses méditations.

XVII

Un beau pont de pierre réunit les bords du Mondégo. En arrivant sur la rive gauche, on trouve un couvent de franciscains, et plus haut, sur la colline, celui de Santa-Clara. La chapelle de ce monastère conserve un monument chargé de sculptures, entouré d'une petite balustrade d'argent ciselé, le tout dans une manière moins délicate qu'abondante. Il renferme les restes de sainte Élisabeth de Portugal. La maison de Santa-Clara avait été bâtie autrefois plus près du fleuve; mais dans ses crues fréquentes, le Mondégo[1] déplace les nombreux bancs de sable de son lit et les rejette sur les plaines voisines. L'ancien monastère, gagné peu à peu, envahi, obstrué, enseveli, ne montre plus que la crête de ses combles et le profil de quelques corniches supérieures[2].

A peu de distance, on aperçoit la *Quinta das Lagrimas* (le château des larmes), où tous les cœurs tendres viennent en pèlerinage s'émouvoir et pleurer, en contemplant la fontaine des amours : l'épouse de D. Pedro Ier, Ignez de Castro, est tombée à cette place, sous le poignard d'assassins que ne purent désarmer ni la jeunesse, ni la beauté de leur victime, ni les sanglots, ni les cris de ses enfants!

« Les nymphes du Mondégo se souvinrent longtemps, les yeux en pleurs, de cette mort, et, pour que la mémoire s'en gardât éternellement, elles transformèrent en une fontaine pure les larmes qu'elles versèrent. Elles lui donnèrent un nom qui subsiste encore; elle rappelle les amours d'Ignez, dont ses rives avaient été témoins. Voyez quelle claire fontaine arrose les fleurs! Son eau, ce sont des larmes; son nom, *des amours!* »

Ainsi chante Luiz de Camoëns.

Après avoir lu au frontispice du poétique monument cette stance émue, penché sur les taches rougeâtres qui parsèment le marbre de la fontaine, sur les plantes aquatiques qui tremblent au fond de l'eau moirée par la brise, chacun veut retrouver le sang et les cheveux de la malheureuse Ignez, et dans le murmure du courant l'oreille croit surprendre le dernier écho des lamentations de la belle sacrifiée.

Toujours tenue en éveil, la vue n'a plus assez de regards, l'esprit assez d'admiration pour les splendeurs qui nous environnent. Des bouquets d'orangers, des châteaux, des jardins jonchent la plaine et le versant des collines; la vigne se tord sur le coteau, le saule incline ses branches éplorées sur le ruisseau; à nos pieds, le fleuve palpitant reflète l'azur d'un ciel incomparable, et en face, au milieu d'un horizon de feuillage, c'est Coïmbre,

1. Le Mondégo se réunit à l'Océan à Figueira. La barre ne contient que onze pieds d'eau à mer basse; le mouvement des sables en modifie à tout instant la passe et la profondeur.

2. Bien qu'un certain nombre de maisons conventuelles eussent été abandonnées, faute de moines pour les habiter, on comptait encore en Portugal, en 1821, quatre cent soixante-huit monastères d'hommes et cent cinquante-quatre de femmes.

c'est-à-dire une montagne verdoyante et fleurie, d'où s'échappent par cent issues des cascades de rues, de couvents, d'églises, et portant au front, ainsi qu'une reine sa couronne, un monument célèbre; et dans ce tohu-bohu indescriptible de toits, de murs, de campaniles, de clochetons, de maisons dont les vitres étincellent éclaboussées par le soleil, d'arbres et de fleurs, on voit apparaître par intervalles le faîte édenté d'une vieille muraille étayée par-ci par-là de quelques tours branlantes. C'est là tout ce qui reste de l'enceinte dont Martinho Freitas, assiégé par un prince usurpateur, ne voulut rendre les clefs que sur le tombeau du roi son maître.

En rentrant en ville par la *Calçada* où les étudiants et les bourgeois se réunissent le soir, M. Smith dit au jeune homme qui nous avait guidés dans notre promenade.

« Sais-tu ce qu'était ce Camoëns, dont le nom est au bas de l'inscription de la fontaine des Amours?

— *Si, Excellencia, hum homem antigo* (un homme ancien).

— Je m'en doutais. Et après? »

Pas de réponse.

« Était-ce un général?

— *Nao, hum homem antigo.*

— Un évêque, un moine, un poëte?

— *Nao, hum homem muito antigo, Excellencia!* »

Voilà tout ce qu'on put tirer de ce rustre, digne de manger de l'herbe.

XVIII

Coïmbre est la ville universitaire du Portugal. Fondée à Lisbonne en 1290 par le roi Diniz, *o lavrador* (le laboureur), peut-être sous l'inspiration d'un Français, Emeric d'Esbrard, l'Université fut transportée, en 1308, à Coïmbre. Elle retourna, en 1338, dans la capitale, puis, en 1537, elle fut rendue aux bords du Mondégo.

L'Université s'ouvre sur la rue Large par la *Porta ferrea* (porte de fer). Le dessin qui accompagne ce récit me dispense de décrire la façade du monument, et le lecteur fera lui-même la part du bon et du mauvais, du vieux et du moderne. La galerie, appelée *Via latina*, sert de promenoir aux élèves, et, à gauche, de vestibule à la salle où les étudiants passent leurs thèses et soutiennent leurs examens. La salle est belle, le vaisseau a de l'étendue, de l'élévation, et les portraits des princes qui dirigèrent les destinées du pays en forment la principale décoration. L'image du roi régnant est toujours placée au-dessus du siége du recteur.

Près de là, débouchant également sur la *Via latina*, on trouve les classes de droit et de théologie; celles du cours administratif sont aussi, je le crois du moins, de ce côté. Les classes de philosophie et de mathématiques ont été installées dans les bâtiments du musée, et les cours de la Faculté de médecine se font à l'hôpital. Le recteur occupe un logement dans le palais même de l'Université, où sont encore les archives, la bibliothèque, et les ateliers d'une imprimerie parfaitement outillée.

Le roi se réserve la nomination du recteur. Les professeurs sont aussi nommés par Sa Majesté, mais sur la présentation et l'avis de l'Université.

L'élève doit être âgé au moins de seize ans; le français ou l'anglais est exigé. Il paye soixante francs au moment de son inscription, et une autre somme également de soixante francs à l'expiration des cours. Pendant l'année scolaire 1857-1858, le nombre des étudiants a été de huit cent trente-trois. En les réunissant aux cinq cent quatre-ving-trois du lycée, le total présente un ensemble de quatorze cents seize élèves. 1856-1857 n'avait fourni que treize cent onze étudiants, et l'année précédente, neuf cent quatre-vingt-dix seulement[1].

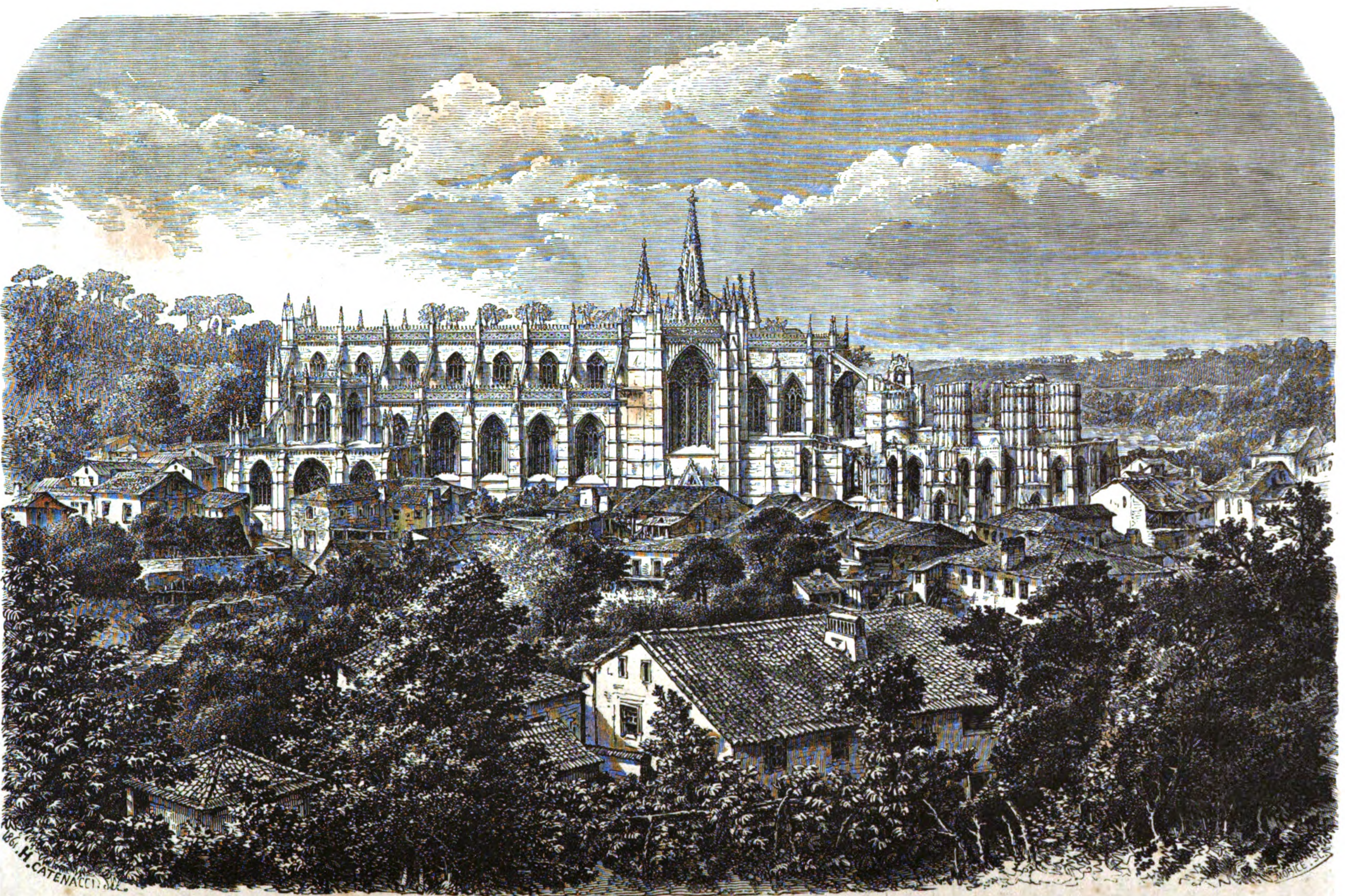
Pour assister aux cours, l'élève doit endosser la *batina e capa*. C'est une espèce de soutane en drap noir que les jésuites avaient donnée comme uniforme aux disciples de l'Université, et que l'on a conservée. Obligatoire autrefois pour les étudiants, alors même que les classes étaient fermées, la robe universitaire remplissait alors la ville de ses plis sombres et de tapage. Du reste, la physionomie de Coïmbre devait être extrêmement curieuse, lorsque les moines des nombreux couvents de la ville se répandaient dans les rues, et que la *batina e capa* envahissait bruyamment les promenades. Le bon bourgeois s'inclinait au passage des révérends pères, et faisant presque toujours mauvais ménage avec l'Université, il abandonnait le haut du pavé à cette jeunesse studieuse à l'école, mais affectant un peu trop à la ville des façons de tranche-montagne.

Des fenêtres de notre hôtel nous plongions dans l'intérieur d'une pharmacie. Le soir, la boutique était pleine de gens qui parlaient. En Portugal, il est d'usage que le *boticario* (pharmacien) prête son officine à ses clients désireux de causer du tiers et du quart, et là, entouré de drogues et de sirops, dans ce milieu de pilules et d'élixirs, chacun vient débiter sa petite malice, et s'amuser, quelques heures durant, aux dépens du prochain.

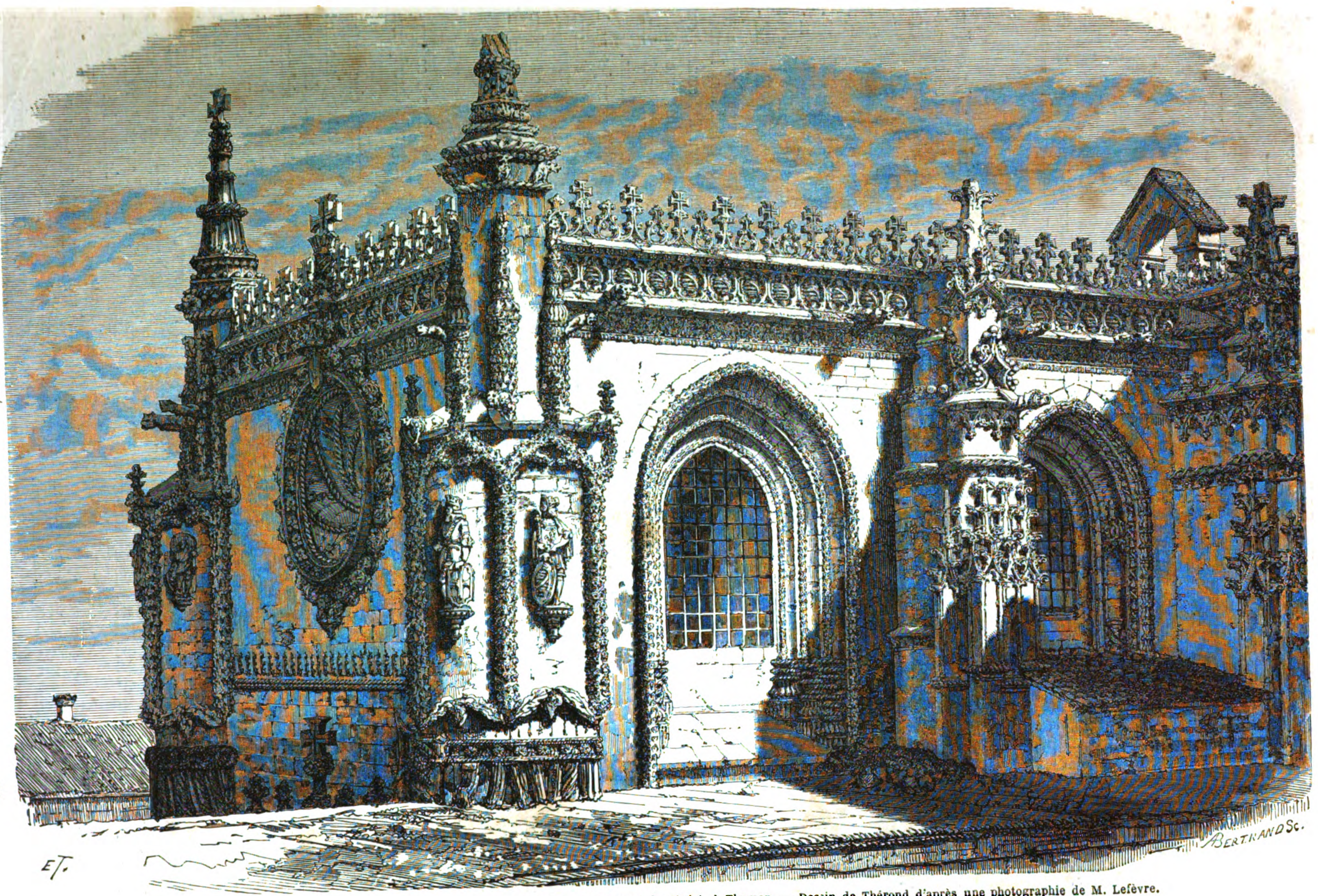
Olivier MERSON.

(La fin à la prochaine livraison.)

1. L'État entretient quinze cent cinquante professeurs d'enseignement primaire des deux sexes. En 1820, le Portugal avait huit cent soixante-treize écoles subventionnées par l'État et fréquentées par vingt-neuf mille quatre cent quatre-vingt-quatre élèves. En 1853, le nombre de ces écoles montait à onze cent quatre-vingt-quatorze et celui des élèves à cinquante mille six cent quarante-deux. Tous les établissements de bienfaisance ont ouvert des classes; il y en a d'autres dont les frais sont supportés par les particuliers; pendant l'année 1853, quarante et un mille élèves en ont suivi les leçons. Depuis lors, le nombre de ces établissements a beaucoup augmenté, ainsi que ceux auxquels l'État vient en aide. Chaque chef-lieu de district a un lycée pour l'enseignement secondaire. L'État entretient à Porto et à Lisbonne des écoles polytechniques; à Funchal (Madère), Lisbonne et Porto, des écoles *medico-cirurgica*; l'école de l'armée à Mafra; le collége militaire, l'école navale et l'institut industriel à Lisbonne.



Batalha, vue générale. — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. Lefèvre.



Partie superieure de la Casa do Capitulo (maison du chapitre) dans le couvent du Christ, à Thomar. — Dessin de Thérond d'après une photographie de M. Lefèvre.

VOYAGE DANS LES PROVINCES DU NORD DU PORTUGAL,

PAR M. OLIVIER MERSON[1].

AVRIL ET MAI 1857. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

De Coïmbre à Pombal et à Leiria. — Batalha. — Le curé de Batalha. — Alcobaça. — D'Alcobaça à Thomar. — Porto de Moz. — La Serra d'Albardos. — Aleixo. — *As contrabandistas!* — Ourem. — Thomar. — Un cicérone. — Santarem. — Lisbonne. — Belém. — Cintra. — Mafra. — Conclusion.

XIX

Le 4 mai, à la petite pointe du jour, nous nous mettons en route pour Pombal.

Le ciel est triste et humide, le temps morose; des paquets de nuages floconneux et immobiles voilent le soleil.

Nous sommes à cheval.

De Coïmbre, la route nous conduit à Condeixa a Nova, gros bourg d'un millier d'habitants. Nous nous dirigeons ensuite à gauche, pour joindre Condeixa a Velha. Là, nous nous heurtons à de grands pans de murs étendus à terre, restes d'une forteresse trouée, hachée, réduite à rien. On nous fait voir aussi quelque chose d'assez peu reconnaissable, qu'on nous donne pour d'anciens bains romains. Nous continuons sur Redinha. De temps à autre, nous voyons poindre de terre des fûts de colonnes, des tronçons de murailles, des bouts d'inscriptions de deux mille ans plus vieux que nous; enfin, reprenant la grande route, nous arrivons à Pombal, en Estramadure.

La ville est petite, mais assez agréable et pas trop abandonnée des hommes. Elle compte près de 4000 habitants. On y voit quelques ruines intéressantes, entre autres celles d'une ancienne chapelle de templiers, où l'on saisit des traces d'architecture sarrasine, et celles d'un très-vieux château, offrant dans quelques détails encore visibles, l'accouplement des styles arabe et chrétien.

Le 5, nous faisons route pour Leiria. La chaleur est accablante, le paysage triste, solitaire, aride et misérable. C'est à peine si de loin en loin un moulin montre ses ailes en as de cœur, immobiles faute de brise. Nous apercevons aussi deux ou trois *noras*, puits à chapelets que les Arabes ont mis là et que les Portugais ont conservé sans en rien modifier, sans en changer le moindre rouage, la plus mince cheville, et nous rencontrons une troupe de mulets portant des paniers dont l'extrémité inférieure traîne presque à terre, en tous points semblables à ceux dont se servent encore les Africains, maîtres autrefois de ce pays. Ces paniers sont bombés de *tangerinas*[2]. Joseph tiraille, à droite, le gibier qui passe; j'en fais autant à gauche; M. Smith chante un air de la *Catalina*, opéra espagnol, imité quant au livret de l'*Étoile du nord*, et Christoval assis sur sa mule, les jambes pendantes d'un seul côté, une houssine à la main, roucoule une interminable *andalousade* dont les paroles le font sourire de ce sourire pacifiquement féroce dont j'ai parlé. Nous pénétrons bientôt dans une contrée assez bien cultivée, plantée de pins plusieurs fois séculaires; nous passons une rivière appelée le Lis et nous mettons pied à terre à Leiria.

Des maisons répandues sans ordre, par centaines compactes ou par unités isolées, dans une vallée verte et fraîche, deux églises d'un gothique peu estimable, quelques lambeaux de murailles qui furent jadis des remparts redoutés; le château du roi Diniz, ce prince dont la mémoire est chérie des Portugais, et qui fit, comme on dit dans le pays, tout ce qu'il voulut faire; une belle forêt de pins, des oliviers aux environs.... des lits impossibles dans une auberge détestable, voilà Leiria.

Nous avions hâte de voir Batalha. Nous ne jetons à Leiria qu'un regard distrait et peut-être injuste, et nous nous préparons à l'excursion du lendemain, qui nous assure l'une des plus belles moissons d'observations qu'un voyageur puisse faire, je ne dis pas en Portugal, mais en Europe.

XX

La planche que le lecteur a trouvée jointe à ce travail (page 304), nous permet d'abréger la description de la façade principale de Batalha.

Le portail a vingt-huit pieds d'ouverture et cinquante-sept d'élévation. Les figures qui le décorent représentent des saints, des prophètes, des rois, des papes, des martyrs. Dans le tympan du portail, sous un dais richement orné, assis sur un trône, le Christ tient la boule du monde dans la main gauche, et, la droite levée, il semble dicter aux quatre évangélistes qui l'entourent les paroles du Nouveau Testament. Au-dessus, dans le tympan de l'ogive, la sainte Vierge est couronnée reine des cieux. La balustrade qui surmonte le portail est crêtée, comme toutes celles de l'édifice, de la croix d'Aviz. Les arcs-boutants, les fenestrages, les clochetons sont tous du plus beau dessin, et il faut ajouter que dans toute cette ornementation, du style le plus pur, du goût le plus distingué, il n'y a pas pour ainsi dire un seul coup de ciseau à reprendre.

Le roi Jean I[er] fit ajouter, pour sa sépulture, le bâtiment qui prolonge la façade à droite. Il était surmonté

1. Suite et fin. — Voy. pages 273 et 289.

2. La *tangerina* ou orange du Maroc a été importée des environs de Tanger par les Portugais dans le temps de leur domination au nord de l'Afrique. C'est une des variétés d'oranges les plus recherchées.

d'une flèche octogonale; mais frappé de la foudre il y a quelques années, cet appendice s'est abîmé sur le toit, qu'il a fortement endommagé.

Il faut descendre quelques degrés pour pénétrer dans l'église. A droite, par une petite porte grillée on entre dans la chapelle funèbre de Juan I[er]. Elle est carrée, chaque paroi mesurant environ quatre-vingts pieds, et au centre se dresse le double mausolée de D. Juan, le roi fondateur, et de sa femme Felippa de Lancastre. D. Juan est cuirassé, son front porte la couronne; la main étendue vers la reine, il fait un geste de tendre affection. Au chevet du monarque sont sculptés les insignes de la Jarretière et les armes de Portugal, et au milieu des feuillages de la frise on distingue la devise du roi : *Il me plet pour bien.* Au côté sud de la chapelle, dans le massif de la muraille, sont creusées quatre niches sépulcrales, où reposent sur des tables de marbre les statues des fils de D. Juan : D. Henriquez, *le Navigateur*, D Fernando, dit *le saint Infant*, Juan et Pedro. La devise de Henriquez, *Talent de bien faire;* celle de Fernando, *Le bien me plet;* celle de Juan, *Je ai bien reson;* celle enfin de Pedro, *Desir*, sont gravées sur la base de chaque figure. La chapelle contient encore huit autres tombeaux, mais on suppose que ceux-là sont vides.

Malgré les files de cénotaphes qui la décorent, cette enceinte n'est pas lugubre. Les ornements, les proportions, d'un effet solennel, impriment à ce séjour funèbre, sanctuaire de grands souvenirs, une teinte de recueillement profond. Cependant la tristesse amère ne flotte pas sous ces arceaux; c'est plutôt la quiétude silencieuse du sommeil, c'est quelque chose de vague, d'indéfini, de tendre, qui saisit la pensée et la conduit émue et frémissante aux pieds de l'espérance. Et ici l'esprit n'est pas frappé par l'ampleur des dimensions comme dans la cathédrale de Séville, ni ébloui par un prodige d'équilibre comme devant le Munster de Strasbourg; c'est tout simplement un problème d'harmonie résolu avec une éloquence sublime; c'est une concordance parfaite, à l'abri de toute contestation entre la forme et l'idée, le but et le moyen. Eh bien, en présence d'un ensemble aussi admirablement réussi, où le détail abonde sans doute, mais sans rien envahir, laissant au principe dont il n'est que la parure docile toute son importance logique, il n'est pas possible qu'un homme, fût-il philosophe et sceptique, n'éprouve pas un tressaillement involontaire, une sorte d'ébranlement intime, qui le détache un instant de ce monde; sa sensibilité s'exalte, et alors, soit élan poétique, soit instinct religieux, il incline le front et ploie le genou.

Nous rentrons dans l'église.

La nef est d'une simplicité grandiose. Les piliers formés de faisceaux de colonnettes qui se perdent dans les nervures festonnées des arcs et des voûtes, les fenêtres garnies de vitraux magnifiques, les balustrades, les arcatures, les galeries, les encorbellements, les clefs, les niches, sont parfaitement coordonnés; les pleins et les vides, les creux et les reliefs, disposés avec un art exquis, fractionnent et distribuent la clarté et l'ombre sur les différentes parties du monument, et l'œil, qui ne s'égare nulle part, est intéressé et satisfait partout.

Devant le maître autel reposent le roi D. Duarte et sa femme Léonor d'Aragon.

A droite du maître autel, on s'engage sous une arcade et l'on arrive devant une ouverture dont les ornements sont d'une abondance féerique. Cette ouverture donne accès dans la chapelle dite *chapelle imparfaite*, parce qu'elle n'a jamais été terminée (page 300). Elle devait servir à la sépulture de Manoel; mais le roi, abandonnant ce monument avant qu'il fût achevé, réunit ailleurs ses artistes et ses ouvriers, les efforts et les ressources du royaume : il commençait sur les bords du Tage un autre édifice destiné à rappeler les immenses découvertes maritimes qu'on venait d'accomplir. La chapelle *imparfaite* est de forme octogone à pans égaux. Sur sept faces s'ouvrent des chapelles qui devaient sans doute recevoir les tombeaux des princes de la descendance de Manoel; la huitième est occupée par l'arcade dont nous donnons le dessin. L'enceinte est à ciel ouvert; elle n'a jamais été abritée ni par une voûte, ni par un toit, et il est probable qu'elle restera ainsi livrée au hasard du vent et de la pluie jusqu'à ce que le temps ait réduit en ruines et en poussière ses murs, ses pilastres et ses ogives, ses riches fleurons et ses incomparables dentelles.

La salle du chapitre est une autre partie de Batalha qu'il importe de visiter. On ne peut s'empêcher d'admirer ses proportions hardies, son architecture pleine d'audace. Elle présente un carré parfait, et une immense voûte de pierre vient reposer ses courbes sur des parois développant chacune au moins vingt mètres de surface. Cette voûte ne tient à rien, et si elle ne s'effondre pas c'est sans doute par l'effet d'un miracle. Il paraît cependant qu'elle ne réussit pas tout d'abord à planer au-dessus des têtes. Deux fois elle s'écroula sur les ouvriers chargés de la construire. Le roi s'obstina néanmoins à lui refuser un appui; mais afin que cette persistance n'exposât pas des vies innocentes, des condamnés à mort furent seuls employés à ce périlleux travail. Dans cette salle imposante, décorée de très-beaux vitraux, sont placés trois tombeaux : celui d'Affonso V, surnommé l'Africain, puis la sépulture de D. Isabel, sa femme, enfin celle de D. Affonso, fils de Juan II, qui périt à seize ans d'une chute de cheval, auprès de Santarem. Dans un des angles on voit aussi le buste de Matheus Fernandez, l'un des derniers architectes du monument[1].

Le cloître, situé non loin de la salle du chapitre, est un admirable bijou; c'est de l'orfévrerie en pierre et en marbre. Il appartient, lui aussi, à l'époque de Manoel. Des colonnettes minces et fluettes, évidées en spirales, garnissent l'ouverture des arcades; elles supportent de légers entrelacs, tissu aérien sur lequel sont brodés avec une incroyable délicatesse les ornements les plus souples et les plus gracieux, que rehaussent par endroits la croix de l'ordre du Christ et la sphère caractéristique. Voilà

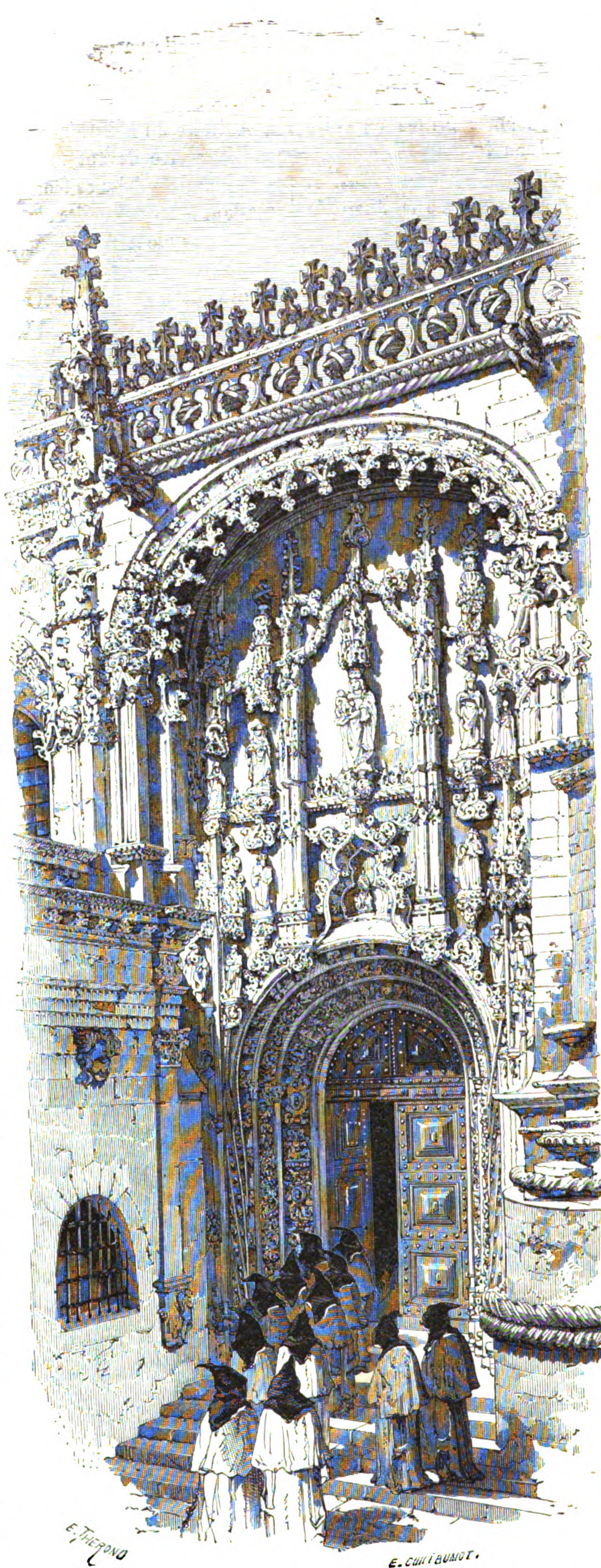
1. En gardant l'ordre dans lequel ils se succédèrent, Affonso Domingues, Ouguet, Martim Vasquez, Fernao de Evora et Matheus Fernandez, ont été les architectes de Batalha.

un promenoir dont les bons religieux durent faire leurs délices. L'Alcazar de Séville, l'Alhambra de Grenade n'offrent rien qui soit plus merveilleusement travaillé, et ses fontaines et ses fleurs, et son air délaissé lui donnent une poésie qui vous jette dans des mouvements d'enthousiasme qu'il serait malaisé de définir, auxquels il serait plus difficile encore de se soustraire.

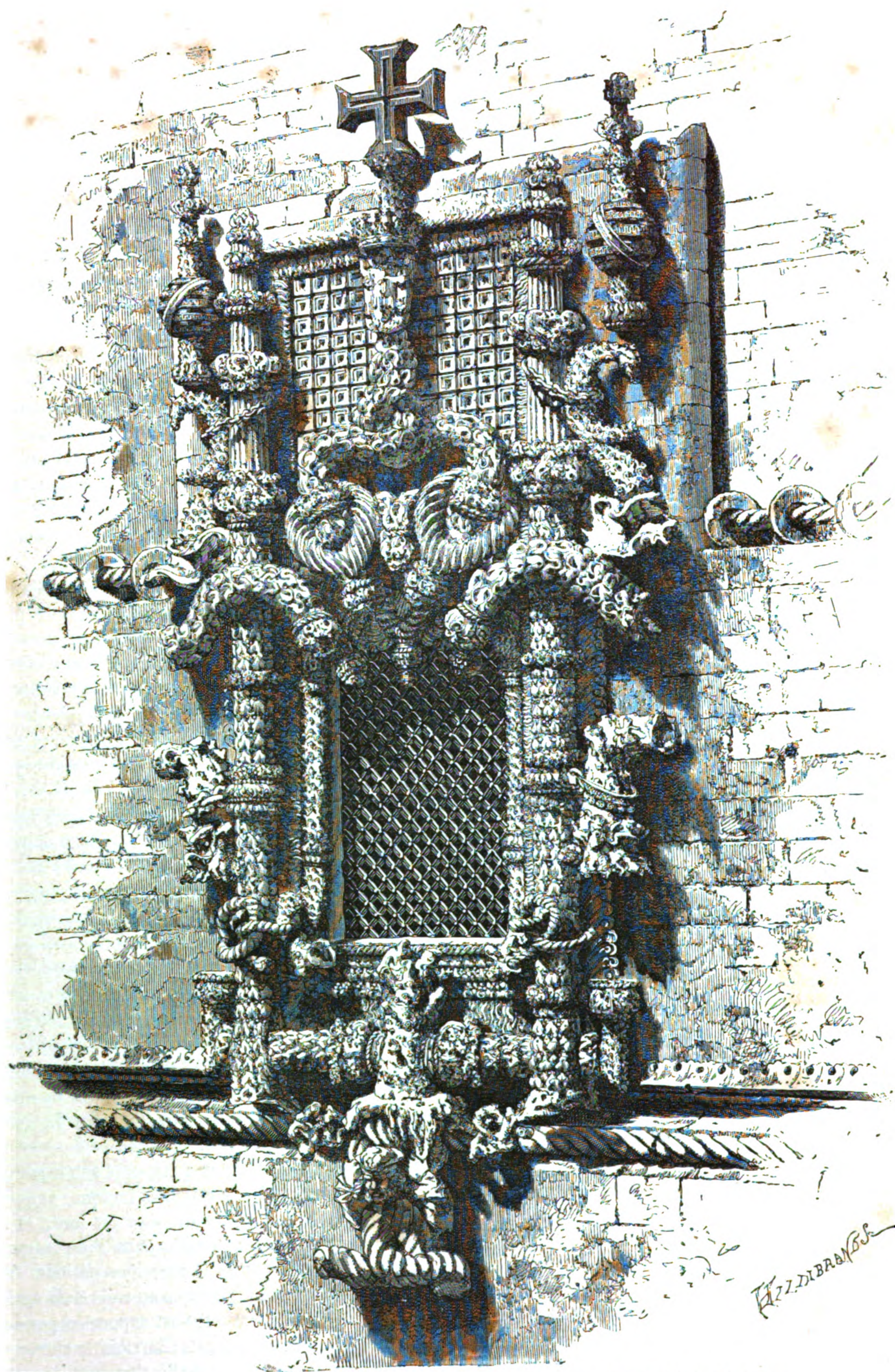
Et maintenant arrêtons-nous. Ce n'est pas en effet d'une monographie complète qu'il s'agit ici. Mais avant de quitter Bathala, dont il resterait sans doute plus d'un coin à fouiller et à décrire, s'il était possible de tout voir et de tout raconter en une fois, admirons encore l'ensemble de ce noble édifice, manifestation éclatante de l'art religieux et chevaleresque du quatorzième siècle. L'esprit peut en concevoir de plus vaste, de plus complète; il ne saurait en rêver exprimant mieux la grandeur, la majesté, le mystère et le calme. Il respire la paix et la douceur, le silence et le repos, et si avec ses ombres tièdes, ses lumières amorties, il semble avoir revêtu une teinte de mélancolie, celle-ci a des charmes inexprimables qui ravissent le cœur jusqu'aux portes d'or du ciel.

XXI

Nous étions partis à pied de Leiria, un peu avant le lever du soleil, chargeant Christoval de nous amener des montures et nos bagages à Batalha. Nous pensions arriver le soir même à Alcobaça. Christoval fut exact au rendez-vous. Mais, n'ayant pas jugé les chevaux procurés par l'hôtelier de Leiria capables de fournir une bonne traite, il s'était contenté de prendre une mule, qu'il chargea des bagages, pensant que Batalha offrirait un grand choix d'animaux pour la remonte de notre cavalerie. Or les premières tentatives que nous fîmes pour trouver des bidets furent complétement infructueuses, et les secondes prouvèrent que si dans un chef-lieu de district des chevaux à peu près équipés sont rares, dans une bourgade ils sont tout à fait introuvables. Par une heureuse inspiration, M. Smith eut la pensée d'aller confier notre embarras au curé de Batalha. Ce respectable ecclésiastique nous accueillit avec une parfaite bienveillance, et commença par nous confirmer la radicale indigence des écuries du village. Il promit néanmoins de nous mettre en selle le jour même, pourvu que notre domestique se chargeât de porter une lettre à Leiria, au curé de Nossa Lenhora da Penha de França. Dans cette lettre il priait son collègue de lui expédier les meilleurs chevaux de sa paroisse. Christoval reprit au galop de sa mule la route de Leiria. Le curé était absent et se fit attendre longtemps; il rentra cependant au presbytère,



Portail de la Casa do Capitulo. — Dessin de Thérond d'après une photographie de M. Lefèvre.



Fenêtre de la Casa do Capitulo. — Dessin de Thérond d'après une photographie de M. Lefèvre.

et Christoval nous revint, mais le soir assez tard, à la tête de deux *arreiros*, de deux mules, et de trois chevaux vigoureux et pleins d'ardeur. Notre départ fut renvoyé au lendemain.

Le curé de Batalha n'avait pas épuisé à notre endroit son rouleau de bons offices et d'attentions délicates. Il nous fit accepter un souper pour lequel la *cosinheira* (cuisinière), vivement stimulée par son digne maître, accomplit des merveilles culinaires dont l'ingurgitation fut, quant à moi, très-laborieuse, et la digestion impossible. Au dessert, notre hôte but au moins deux rasades de *carcavellos* (vin de l'Estramadure) à la *França* et aux *Francezes*, à l'*Inglaterra* et aux *Inglezes*, rehaussant chaque toast d'un speech fortement épicé d'épithètes louangeuses. Nous ripostâmes par une acclamation arrosée de *maduro* (vin du Douro), au Portugal et aux *Portuguezes;* M. Smith ajouta quelques hourras britanniques, et après avoir trinqué encore une ou deux fois le curé nous accompagna à l'auberge, dont il avait retenu, par avance, la pièce principale.

Cette chambre, d'une blancheur immaculée, eût été nue comme la main si le curé n'avait pris la précaution de la faire garnir de lits de sangles, d'une chaise et d'une lampe de cuivre à longue tige et à trois becs. Les lits étaient extraordinairement appétissants. Les draps retombaient jusqu'à terre, bordés d'une dentelle en tricot large comme la main. Les traversins avaient été oubliés; mais les oreillers, noyés eux aussi dans des flots de dentelles, promettaient un sommeil délicieux par leur vaste carrure et leur rotondité opulente. Enfin les couvertures étaient de belles chapes d'église, en soie, ornées de fanfreluches d'or et frangées de torsades. L'un de nous prétendit que nous allions ressembler à des saints couchés dans leurs reliquaires, et M. Smith se glissa sous une chape bleue, Joseph sous une chape verte, pendant que je me chapais de rose tendre. La nuit cependant ne fut pas favorable aux voyageurs. A peine avions-nous pris possession de nos « reliquaires, » qu'à la clarté des lumignons de la lampe, nous vîmes aller, trotter, courir d'abord dix, puis vingt, puis soixante, puis quelques centaines de souris, qui s'emparèrent de l'appartement, sans que nos cris, pour les faire déguerpir, produisissent le moindre effet. Pas une ne détala, et tant que la nuit fut longue, ces petites bêtes, dont la frivolité est extrême, s'amusèrent aux dépens de nos guêtres, se divertirent de nos brodequins, pendant que dans un coin obscur un escadron poussait l'impertinence jusqu'à se régaler du pantalon de Joseph. Le fait est qu'elles en soupèrent si fort à l'aise, que le lendemain mon camarade passait les jambes dans une véritable guipure.

.... Nous arrivons à Alcobaça le 8 mai vers midi.

XXII

Alcobaça est un gros village qui ne mériterait ni halte ni mention si l'antique abbaye qui fait sa renommée n'était un lieu de pèlerinage pour ceux qui entreprennent un voyage artistique dans la Péninsule.

Un récit merveilleux encadre le berceau du monastère. En le dégageant de ses épisodes miraculeux, il reste ceci : Voulant témoigner de sa vénération pour saint Bernard, Affonso plaça, dès 1143, le royaume dont il poursuivait la conquête sous la protection de Notre-Dame de Clairvaux, et non-seulement il couvrit ses sujets du patronage de la Vierge, mais encore il déclara sa couronne feudataire de l'abbaye de Clairvaux, s'engageant pour lui et pour ses successeurs à lui payer chaque année un tribut de cinquante maravédis d'or pur. Au commencement de 1147, le pieux guerrier se mit en marche de Coïmbre pour aller délivrer Santarem de la domination des Almoravides. Arrivé au sommet d'une montagne de la Serra d'Albardos, il fit vœu, s'il accomplissait heureusement sa rude entreprise, de faire hommage à saint Bernard et aux religieux de son ordre, *de toutes les terres qu'il voyait de cette montagne, du côté où les eaux se dirigeaient vers la mer.* Le 11 mars 1147, Affonso entrait à Santarem; le 2 février suivant, il posait la première pierre du couvent d'Alcobaça; l'abbaye de Clairvaux peuplait de religieux le nouvel établissement, et saint Bernard leur donnait pour supérieur l'abbé Ranulpho. Bientôt ce vaste couvent devint à la fois le centre d'où émanaient les discussions scientifiques et théologiques, et l'asile conservateur dans lequel se groupaient les documents historiques qui formèrent plus tard les archives du royaume. Le monastère prospéra à ce point, qu'à certaines époques il réunit jusqu'à neuf cents religieux, et toujours se conservant la faveur des princes, doté de bénéfices considérables, il posséda quatorze villes avec leurs dépendances, relevant de sa juridiction, qui était indépendante de celle du roi. Celui-ci recevait de la puissante abbaye pour toute redevance une paire de bottes ou de souliers, à son choix, lorsqu'il plaisait au souverain de venir la visiter.

Le couvent et la petite ville d'Alcobaça occupent le fond d'un val étroit. Le site, borné de tous côtés par les versants de collines riches en végétation de toute nature, est silencieux et retiré; il y règne le calme inaltéré, le détachement des préoccupations mondaines, la douce gravité si favorables à l'étude et aux travaux de l'esprit. Deux rivières traversent cette solitude, ce sont : l'Alcoa et la Baça, mises l'une et l'autre à contribution pour former, chacune par moitié, le nom de la localité.

De la façade primitive de l'église, précédée d'une terrasse à laquelle on monte par une vingtaine de marches, il ne subsiste plus que la porte principale. Le reste est une œuvre du dernier siècle.

Mais le vaisseau intérieur a conservé son caractère de noblesse. A part quelques colonnes ioniques et quelques autels dorés de mauvais goût, tout est pur, austère, imposant; c'est l'ancien temple dans l'imposante majesté du style gothique de la première période. Vingt-six piliers partagent la basilique en trois nefs égales en hauteur; la voûte du transsept est supportée par des piliers semblables à ceux des nefs; derrière le chœur règne une allée circulaire, sur laquelle s'ouvrent une grande chapelle et cinq petites, ornées de colonnes et de statues

pour la plupart d'une exécution très-pauvre, mais d'un grand aspect décoratif. Le chœur est en bois d'érable. C'est une merveille d'exécution, dont les riches arabesques, les sculptures surabondantes jurent un peu cependant avec le style si fièrement sobre des nefs. Dans le transsept se trouvent les tombeaux des rois Affonso II et Affonso III et de leurs femmes, D. Urraca et D. Brites; ceux aussi de quelques infants et de quelques infantes. Quarante-huit fenêtres versent à flots dans la basilique une clarté immense, que dorent au passage de superbes vitraux bariolés de couleurs comme des kaléidoscopes.

Alcobaça décrit et raconté remplirait un volume. Il faudrait en effet bien des pages pour énumérer les cellules de l'aile gauche, — l'aile droite a été incendiée par les Français en 1809, — pour détailler la sacristie, grande comme une église, les cloîtres, qui sont des villes, deux ou trois chapelles voisines dorées de pied en cap, le reliquaire à peu près dépouillé, la bibliothèque riche autrefois en livres rares, en chartes, en manuscrits précieux; les réfectoires avec leurs portiques et leurs enfilades de colonnes, enfin la cuisine, digne par ses proportions colossales des temps homériques.

Mais tout est vide. Aucun bruit ne trouble plus le silence de ces lieux dépeuplés. C'est un calme froid et étouffé qui règne ici. Dans ce désert, au milieu de colonnades gagnées par la moisissure, ce gazon des sépulcres abandonnés, dans ces cloîtres envahis par l'herbe et l'épine, sur ces dalles humides et glissantes, sous ces arcs suspendus encore sur leurs piliers, mais qui demain seront à terre, nul pas ne résonne, si ce n'est, à de longs intervalles, celui d'un voyageur curieux, d'un touriste pèlerin. Tout se tait. Plus de chants pieux sous les voûtes parfumées d'encens; plus de larmes de résignation, de foi et d espérance dans les cellules; plus de fronts passant hâves et réfléchis dans l'ombre des cloîtres; plus d'études approfondies, d'entretiens éloquents, de vaillants efforts d'intelligence, de travaux gigantesques d'esprit, de labeurs d'érudition patiemment poursuivis par des générations incessamment renouvelées de moines savants !... Alcobaça est un tombeau !

Avant de quitter cette énorme solitude, arrêtons-nous un instant devant la porte de la sacristie, dans le cloître du roi Diniz, et auprès des tombeaux, réunis sous la même voûte, de D. Pedro Iᵉʳ et d'Ignez de Castro.

La porte de la sacristie se compose d'abord de deux pilastres en chambranle, revêtus en entier d'ornements d'un relief fortement ressorti, et, avec moins de grâce et de souplesse, dessinés dans le goût du commencement du seizième siècle. Accotés à ces pilastres, surgissent deux pieds de vigne, massifs et lourds, qui se joignent au-dessus de la porte et lui forment un fronton de pampres saillants, se détachant presque en ronde bosse du plat du mur. Soit comme agencement général, soit comme enchaînement des motifs secondaires, cette décoration n'annonce pas un art très-élevé; mais, bizarre et originale, elle est d'un effet saisissant, et, en tous cas, d'une exécution irréprochable.

Le cloître est magnifique. Les galeries sont formées de vastes arcatures, subdivisées elles-mêmes en trois arcs dont les retombées s'appuient sur deux colonnes accouplées, et dans le tympan de chaque grande arcature est percé un œil-de-bœuf, orné d'épaisses moulures et d'un fenestrage de pierre. Ceci est un chef-d'œuvre de composition architecturale, et sa puissante simplicité répond parfaitement à la destination de ce lieu de promenades recueillies.

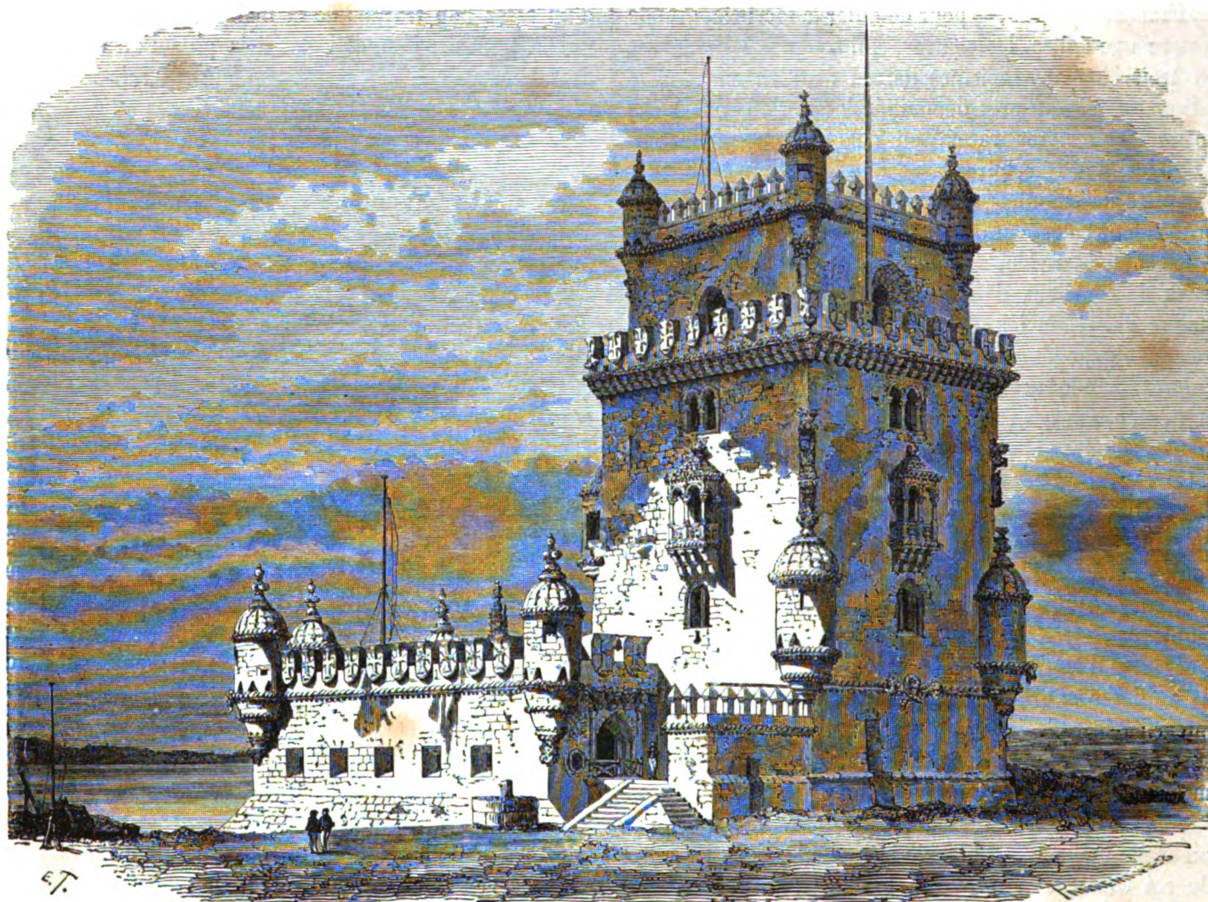
Au milieu de la chapelle royale se dressent deux mausolées de marbre blanc et de formes pareilles. Un des sarcophages est porté par six lions : il renferme les dépouilles de D. Pedro Iᵉʳ; l'autre repose sur six anges : c'est là qu'Ignez de Castro dort du sommeil éternel. La statue du monarque couché dans son manteau royal est d'un assez bon travail; de la main droite il tient l'épée qui fit trembler l'ennemi et châtia plus d'un coupable; des anges agenouillés veillent autour de lui. Plusieurs séraphins accompagnent également Ignez et soulèvent avec respect les beaux plis de sa robe brodée. Malgré les détériorations que lui ont fait subir quelques soldats français, on retrouve sur le visage de l'épouse de D. Pedro l'expression d'exquise douceur idéalisée par la légende, que les poëtes ont célébrée quand ils ont chanté cette suave figure, apparition de grâce et de candeur au milieu d'un siècle de violences farouches.

Non loin du couvent, sur le plateau d'une colline, le squelette d'un château sarrasin étale ses vertèbres pittoresques. L'enceinte effondrée abrite toute une forêt de ronces où sont entassés des décombres, des quartiers de murailles, des débris de fortifications percées de trous qui furent des fenêtres et des portes, élevant dans les airs des galeries auxquelles aboutissent des loques d'escaliers. Dans le pays on affirme que, juste au douzième coup de minuit, les ombres des anciens maîtres du logis en gravissent les degrés tremblants et font sabbat dans les ruines, réclamant encore le tribut de jeunes filles auquel les habitants de la contrée étaient jadis obligés.

XXIII

Le 9 mai, la caravane se met en chemin à trois heures du matin, avec Thomar pour objectif, mais très-loin, au revers opposé d'une chaîne de montagnes hautes et difficiles. Arrivés au quart de la route, à Porto de Moz, nous prenons une heure de repos. Nous repartons après cette halte, nous contentant de jeter un coup d'œil à la petite bourgade, et aux murailles d'un vieux castel. Ce sont les Arabes qui l'ont planté en cet endroit, il y a mille ans au moins. Sur un mamelon commandant la campagne, en forteresse qui connaît son affaire et prétend inspirer le respect, il pouvait du même coup, au temps de sa force, tyranniser les environs et défendre les chaumières blotties à ses pieds. On trouve près de Porto de Moz un ancien couvent fondé par un descendant de Gregorio Malho de Bivar. Ce Gregorio avait institué à Porto de Moz un majorat à la condition expresse que le titulaire prît le nom de Bivar, en mémoire du fameux Cid Campéador Ruy Dias de Bivar dont il était descendant.

Après avoir dépassé Porto de Moz, nous atteignons les premières croupes de la Serra d'Albardos et nous allons de l'une à l'autre, descendant au fond de creux frais et obscurs, remontant sur des cimes de plus en plus élevées. Cependant les pentes fuient derrière nous; peu à peu nous gravissons des points qui dominent le panorama; la Serra apparaît alors, et tous ces soubresauts de terrain, pressés les uns contre les autres comme des quilles, font assez l'effet, vus de loin et de haut, d'une mer agitée dont les flots verdâtres se seraient subitement pétrifiés. C'est un chaos sans nom, un charivari de plans et d'arrière-plans, d'affaissements et de soulèvements où s'épuiseraient tous les tons de la palette du paysagiste. Au loin l'œil saisit des traînées de verdure, par des échappées sur la plaine; cette masse de chaînons, de contre-forts et de rameaux est comme marbrée de bouquets de végétation vigoureuse, tandis que plus haut se montrent des pics fauves, tondus par le vent, brûlés par le soleil, ne produisant plus qu'une sorte d'herbe courte et noire; plus haut encore commencent à se dessiner les déchiquetures d'une aigrette pierreuse, dépouillée et battue par les tempêtes, crête réverbérescente de granit gris avec des ombres bleu lapis, mur épouvantable sur lequel on croit compter des assises, des corniches, des modillons, et suivre les lignes d'une architecture de Titans. Le sentier est à peine tracé. Nous suivons par-

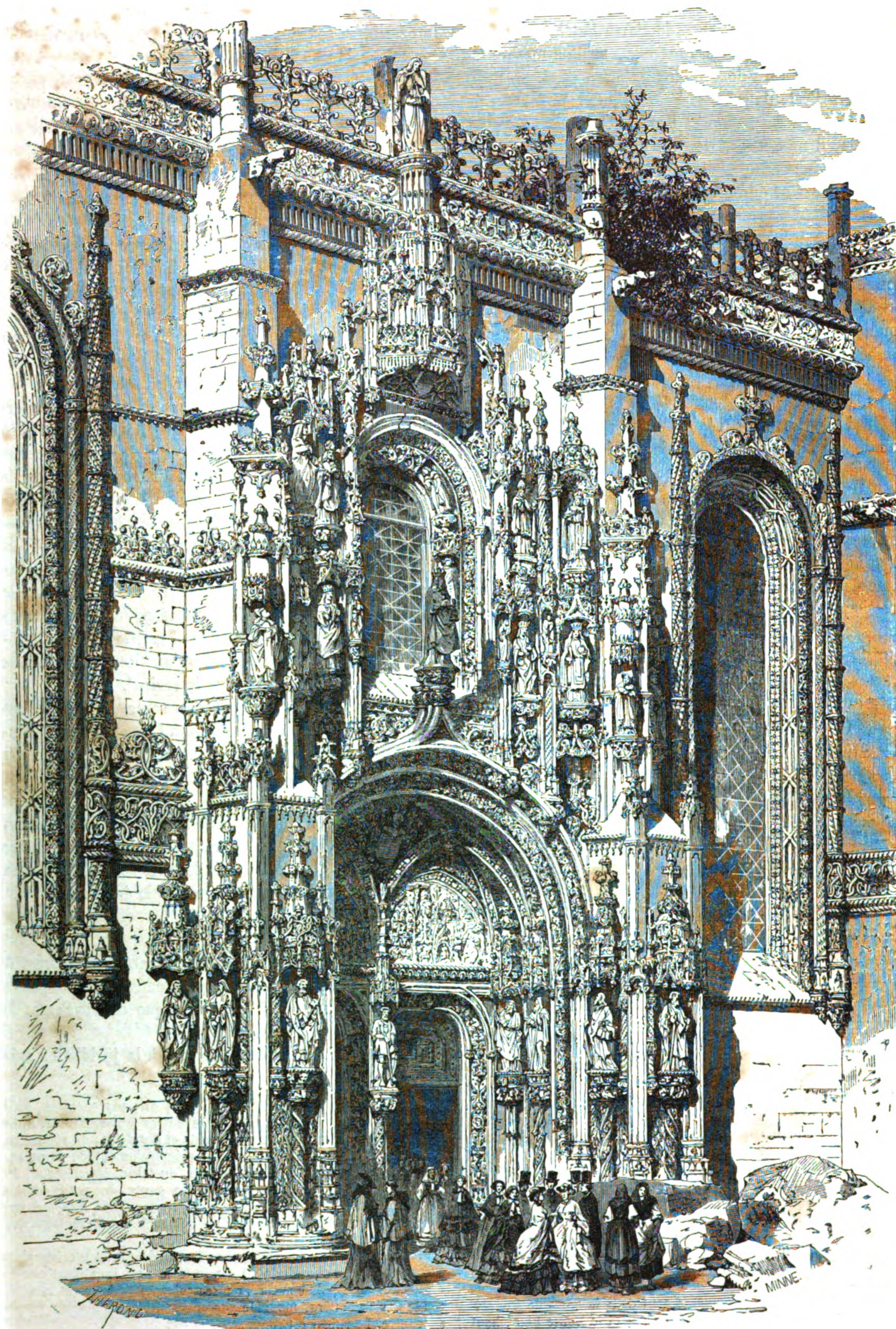


Tour de Belém. — Dessin de Thérond d'après une photographie de M. Lefèvre.

fois le lit desséché d'un torrent; il nous conduit dans des gorges encaissées, ou bien sur le flanc des roches qui s'enchevêtrent comme les coulisses d'un théâtre et d'où l'on voit des percées profondes, paraissant et se dérobant tout à coup. Du sein de cette solennité immense s'élève seulement le murmure ininterrompu de gouttes d'eau qui bruissent sur les parois de la montagne et forment un mince filet de cristal, dont les étincelles scintillent d'arêtes en arêtes jusqu'au fond des ravins: le pas pénible des chevaux retentit sèchement sur le caillou, qui souvent se détache et roule avec éclat dans l'abîme. Nos bêtes ont le jarret ferme, mais pour elles la fatigue est grande, et souvent nous mettons pied à terre parce qu'il y aurait péril et folie à rester sur ces animaux, qui finissent par hésiter.

.... Enfin, Dieu soit loué! nous touchons le point culminant du voyage. De là il est aisé de suivre la direction au nord et au sud de la Serra d'Albardos, et de contempler en même temps son versant oriental et son revers occidental. Au sud, la Serra se noue à la chaîne de Junto, d'abord, puis à celle de Cintra et va plonger son dernier éperon dans la mer, au cap Roca[1]. Au

1. Les principaux caps de la côte portugaise sont : dans les Algarves, le cap Santa-Maria et le cap San-Vicente; dans l'Estramadure, en remontant vers le nord, le cap Espichel, le cap Roca, le cap Carvoeiro; enfin dans le Beira, le cap Mondégo.



Portail de Santa Maria de Belém. — Dessin de Thérond d'après une photographie de M. Lefèvre.

nord, elle se continue dans la Serra Fatelo; la Serra Anciao vient après; puis l'Estrella, où l'on mesure les pics les plus élevés de cet ensemble, se perd, en inclinant vers l'est, dans la Serra de Gata, ramification du grand système carpetano-vettonique[1]. Quant aux deux versants, il ne faut pas en essayer la description. Nous sommes à deux mille pieds en l'air, un peu égarés dans le ciel; en face se déroule un horizon de quarante lieues; à nos pieds, les villes ressemblent à d'imperceptibles miettes de pain répandues sur le sol; les beautés et les harmonies de la terre n'arrivent pas jusqu'à nous, et les hommes ne sont rien. Nous campons un instant à l'ombre d'une aiguille de granit, les *arreiros* parlent de la route à suivre, sur laquelle ils diffèrent d'opinion, et nous donnons le signal du départ.

XXIV

Un de nos *arreiros*, répondant au nom d'Aleixo, garçon de vingt ans, réjoui, dégingandé et orné de deux gros yeux hagards, marchait en tête, chantant à gorge déployée des refrains du pays. Placé près de lui, j'écoutais ses couplets, où la morale est, il est vrai, traitée assez cavalièrement, mais dont la musique a toujours un rhythme original et gracieux. Je regrette de ne pouvoir, faute de place, donner, en les épurant de quelques expressions trop aventurées une des *modinhas* (chansonnettes) ou des *redondilhas* (rondeaux) du joyeux conducteur de mules.

.... Tout à coup Aleixo interrompt sa chanson et s'écrie, le visage un peu bouleversé : *Alto! as contrabandistas!* (Halte! les contrebandiers!)

Il avait soupçonné quelque chose de mouvant sur un mamelon éloigné, et son flair subtil lui dévoilait une méchante rencontre.

« Eh bien, après?

— Ce sont de bonnes gens; mais ils se permettent quelquefois de détrousser et même d'éventrer les voyageurs.

— Et les *arreiros* par la même occasion?

— *Si, Excellencia!* »

J'avoue que la révélation d'Aleixo ne me fit pas bondir de joie. Après tout nous pouvions avoir sur les bras des gaillards qui, à l'avantage certain et considérable de connaître à merveille les détours et les recoins de la Serra, joindraient peut-être celui du nombre, et cette perspective envisagée au milieu de précipices affreux, de roches impassibles, sourdes et muettes, sur une route sans issue praticable où l'on ne pouvait espérer aide et assistance de personne, me sembla empreinte d'une poésie de la teinte la plus noire et la plus mélodramatique. Toutes réflexions faites, considérant la situation comme extrêmement tendue, j'allai en causer avec mes compagnons, pendant qu'Aleixo, avide de savoir à quoi s'en tenir, se lançait en avant, dans la direction où il avait cru entrevoir le danger.

Il reparaît au bout d'un quart d'heure. Nous sommes sous les armes. Joseph, un peu bouillant, piaffe d'impatience; M. Smith est très-calme; Christoval énergique, Renato, le second *arreiro*, fait bonne contenance.

« Il n'y a rien à redouter, se hâte de dire Aleixo; ils ne sont que deux, et pour sûr, il n'y en a pas d'autres ni devant, ni derrière, ni sur les côtés! »

Dix minutes plus tard, nous voilà en présence des terribles *contrabandistas*.... Eh bien! sans avoir précisément la physionomie ouverte, l'œil accort, la démarche engageante, ils n'ont pas non plus l'air trop menaçant. Ils portent, il est vrai, la carabine en travers sur les genoux, — mais nous aussi; — des pistolets à la ceinture, — nous n'en sommes pas dépourvus, grâce au ciel! — et ils passent tranquilles, ôtant poliment leurs chapeaux pointus et nous saluant d'un *bonas dias!* (bonjour!) dont le ton ne paraît pas trahir de pensées mauvaises. Décidément le chapelet d'appréhensions sinistres que m'a débité ce poltron d'Aleixo n'est qu'un tissu de calomnies stupides.... du moins, je veux le croire[1].

....Nous nous sommes égarés en route. Au lieu d'aboutir à Thomar, la course prend fin à Ourem, et nous tombons de fatigue, à minuit, dans la plus misérable des auberges de toute la Péninsule; après les émotions de la journée, après surtout les vingt et une heures que nous venons de passer à cheval, elle nous semble un paradis, et les rats de l'établissement réduisent à une boutonnière unique le pantalon de Joseph dont les souris de Batalha s'étaient contentées de faire une simple écumoire.

XXV

Nous quittons Ourem le 10 mai, vers neuf heures. A midi nous entrons à Thomar, qui montre l'une des pièces les plus curieuses de l'écrin artistique du royaume, le couvent de l'ordre du Christ[2].

Assujetti à la règle de Cîteaux et à la juridiction spi-

1. Les montagnes du Minho et du Tras-os-Montes appartiennent au système pyrénaïque, et les points les plus élevés atteignent sept mille trois cent dix-huit pieds dans la Serra de Gerez, et sept mille quatre cents pieds dans la Serra de Suajo. Les montagnes du Beira et de l'Estramadure sont un prolongement du système carpetano-vettonique. Le pic le plus élevé de l'Estrella a six mille quatre cent soixante-six pieds; celui du mont Junto, deux mille cent trente; celui de la Serra de Cintra, dix-huit cents. Les montagnes de l'Alemtejo sont un rameau du système lusitanique; elles se divisent en Serra de San Mamede, d'Ossa et de Vianna. Le sommet culminant de la Serra d'Ossa est de deux mille trente pieds. Enfin la chaîne des Algarves comprend à elle seule tout le système cunéique, et les points les plus élevés sont dans la Serra de Monchique — trois mille huit cent trente pieds — et le Monte Figo, haut de deux mille pieds.

On trouve dans la Serra d'Estrella un lac sur lequel on débite dans le pays plus d'un conte absurde. On dit, par exemple, qu'il est sans fond, et l'on prétend, entre autres impossibilités, avoir découvert au milieu de l'eau des mâts et des débris de vaisseaux.

1. Les objets de contrebande sont principalement de manufacture espagnole. Ce sont : des cigares, du tabac, du chocolat, du savon, de la joaillerie, des rubans, des gants, des petits articles de toilette, etc., etc. Toutes ces marchandises sont frappées aux frontières d'impôts très-lourds, ce qui explique l'avantage que l'on trouve à les introduire en fraude.

2. Comme corporation religieuse, l'ordre du Christ n'existe plus Comme ordre de chevalerie, il est resté le plus important que le roi de Portugal puisse accorder à ses sujets. L'insigne est la croix rouge des Templiers, modifiée par une petite croix blanche placée au centre. Le ruban est rouge.

Les autres ordres portugais sont : l'ordre de Saint-Benoît d'Aviz, institué par Affonso Ier, en 1162; il a possédé autrefois dix-huit

rituelle de l'abbé d'Alcobaça, l'ordre du Christ fut fondé par le roi Diniz, qui déclara les chevaliers de la nouvelle milice, continuateurs de l'ordre réformé du Temple. Établi d'abord à Castel Marim, en face de la terre africaine, le chef-lieu de l'ordre du Christ fut transporté en 1320 à Thomar, où il resta jusqu'au moment où le décret de 1834 vint le comprendre dans la mesure qui fermait toutes les maisons conventuelles du royaume.

Maîtres des biens et des priviléges qui formaient l'ancien patrimoine des Templiers, possesseurs de vingt et une villes et de quatre cent soixante-douze commanderies, les chevaliers du Christ ouvrirent au monde une ère nouvelle. Prenant l'initiative des grandes découvertes maritimes, ils obtinrent, sous leur grand maître l'infant Henri, fils de Juan I[er], le monopole exclusif des lointaines navigations, et c'est alors qu'ils se rendirent célèbres par des exploits d'un caractère particulier. Aux glorieux événements qui marquent la fin du quinzième siècle, et inaugurent le seizième, leur influence, le génie de leur institution, leurs trésors donnèrent le plus souvent l'impulsion décisive qui enlève le succès, quelquefois l'élan qui le prépare et l'assure, et si les princes illustres de la maison d'Aviz forment les projets qui restent encore pour nous une cause d'étonnement et d'admiration, les chevaliers du Christ les accomplissent, allant porter jusque dans les contrées les plus reculées et les moins soupçonnées, la civilisation du christianisme. N'est-ce pas leur drapeau que Vasco de Gama, bravant mille dangers, fit flotter dans l'Inde? n'est-ce pas leur bannière qu'Alvarez Cabral vint planter sur les rives du Brésil?

Ce qui précède aidera le lecteur à se rendre compte du cachet que l'architecte a prétendu donner au monastère de Thomar, dont la reproduction de quelques détails importants empruntés à la *Casa do Capitolo* (maison du chapitre) accompagne cette notice.

Au-dessous de la croix, emblème de l'ordre, qui, alternant avec la croix d'Aviz, forme la crête des galeries, des sphères armillaires disposées en balustrade indiquent la direction que suivait la pensée des habitants du cloître; les cordages courant dans des anneaux, liant au corps de l'édifice les contre-forts qui le consolident, ou bien se réunissant autour des pilastres en nœuds un peu négligés, figurent les amarres et les manœuvres des nombreux navires armés par les chevaliers; dans l'épaisseur de l'œil-de-bœuf d'autres cordages enroulés retiennent les plis épais d'une voile; les motifs de l'ornementation du contre-fort de l'un des angles sont retenus par un large ceinturon bouclé; ceux du contre-fort opposé par une chaîne formée de mailles de cordes; la fenêtre blasonnée aux armes de Manoel, surmontée de la croix symbolique, flanquée de sphères, offre dans son encadrement un mélange d'algues, de coraux, de polypiers, de câbles, entassés, chargeant la décoration d'un fouillis de détails caractéristiques.

C'est là, à coup sûr, de l'architecture parlante. Au risque cependant de faire de la peine à ceux des Portugais pour qui Thomar est le parangon du beau et du parfait, je dirai que ce langage est trop sonore pour ne pas être de mauvais goût. L'art pur n'a pas besoin de cet excès et de ce tapage pour se faire comprendre. A Batalha, à Alcobaça, pour frapper un peu moins vivement peut-être les esprits vulgaires, avec quelle sûreté et quelle grâce il touche les âmes vraiment sensibles et délicates! L'intensité du bruit ne constitue pas plus la meilleure musique, que la longueur des périodes les plus beaux livres et les discours excellents. Il y a en toutes choses une certaine mesure qu'il ne faut jamais dépasser. Quand l'art, s'écartant de ses voies, frappe au delà du but, ce n'est pas un signe de force surabondante, c'est au contraire une marque certaine de faiblesse, car il s'applique alors à couvrir la pauvreté du fond au moyen d'ornements exagérés, de parures hors de toute proportion, fruits d'une fantaisie sans règles et sans frein.

Dans le chapitre de Thomar, le porche est, sans contredit, ce que l'architecte a le mieux réussi. Son arcature fleuronnée comme celles de Batalha, dans un style toutefois beaucoup moins sobre, porte au tympan un retable dont une douzaine de statues : celle de la Vierge, au centre, occupe les compartiments.

Quoi qu'il en soit, cette construction, avec quelques giroflées sauvages, à fleurs jaunes, entre les pierres disjointes, a beaucoup d'aspect, et l'on comprend qu'au premier abord l'imagination en soit impressionnée.

L'établissement, qui comprend le monastère avec sa grande chapelle, le château avec ses boulevards, n'est pas en entier dans le style de la *Casa do Capitulo;* ainsi on retrouve, dans l'intérieur de l'église, les traces d'un art plus fin et plus précieux. On dit que c'est à Gualdim Paez, grand maître des Templiers au milieu du douzième siècle, que l'on doit la construction de la chapelle, qui renferme entre autres morceaux dignes d'être mentionnés, un retable en bois, peint, sculpté, doré, dont l'exécution est d'une perfection achevée.

Le château appartient aujourd'hui à l'ancien ministre Costa-Cabral qui porte le titre de comte de Thomar.

XXVI

Dans le cloître de Thomar nous trouvâmes un Parisien qui fait dans la Péninsule le métier de cicerone. Il

villes et quarante-trois commanderies; ce fut d'abord une branche de l'ordre espagnol de Calatrava; le ruban est vert moiré; la croix est verte à pointes fleurdelisées;

L'ordre de Saint-Jacques de l'Épée, institué en 1177; soumis à la direction du chapitre d'Espagne, il devint indépendant en 1320; la croix est rouge, figurant une épée, les trois pointes supérieures fleurdelisées; ruban violet; il se confère surtout aux magistrats et aux ecclésiastiques; il a possédé jusqu'à quarante-sept villes et cent cinquante commanderies;

L'ordre de la Tour et l'Épée, fondé en 1459 par Affonso V, réorganisé en 1809 par Juan VI, encore régent; une étoile à cinq pointes sur une couronne de lauriers, surmontée d'une tour, ruban bleu foncé;

L'ordre de la Conception, fondé en 1818 par Juan VI; l'insigne est une étoile rayonnante à neuf pointes; ruban bleu clair, liséré de blanc;

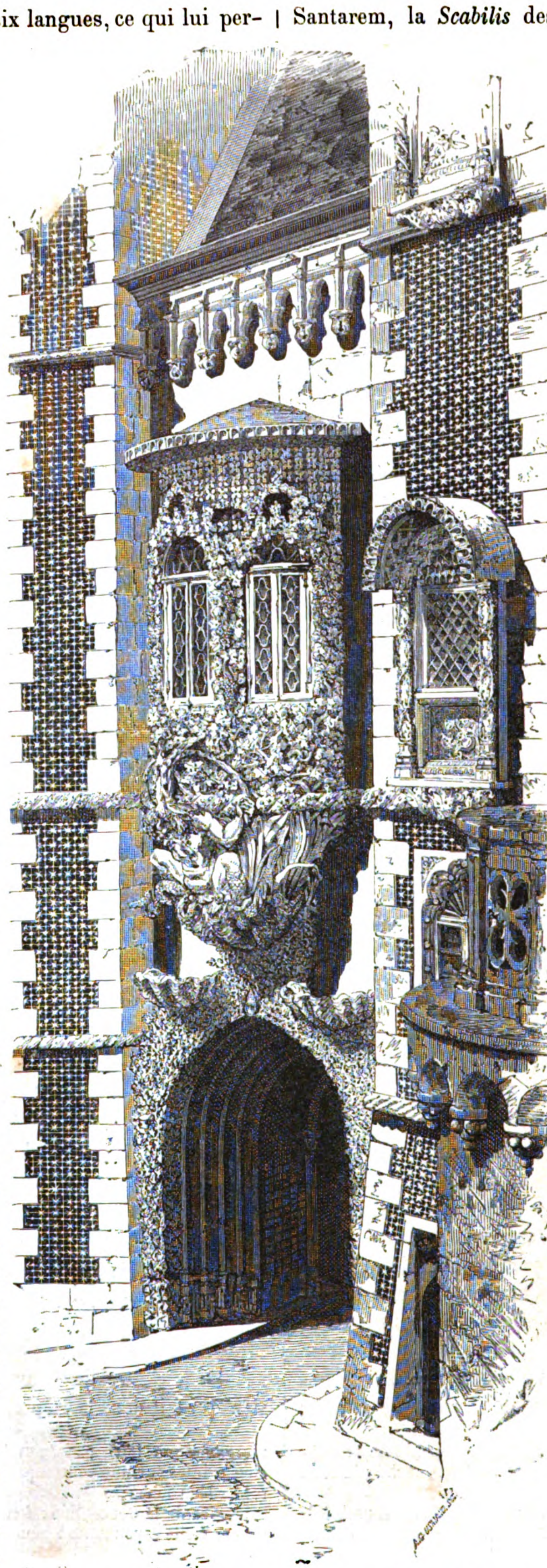
L'ordre de Sainte-Isabelle, fondé en 1801 par Carlota Joaquina, femme de Juan VI; une médaille d'or portant l'image de sainte Isabelle; ruban rose, liséré de blanc. Cette distinction ne se confère qu'aux dames.

parle couramment cinq ou six langues, ce qui lui permet de mettre à la disposition des Anglais, des Russes, des Allemands, des Français et des Italiens dont il fait la rencontre, son zèle, sa vaste érudition et son bavardage incessant. Pour le moment, une famille moscovite était suspendue à sa parole prodigieusement prolixe. Nous l'avions déjà vu dans le jardin botanique de Coïmbre, et plus tard nous devions subir encore sa loquacité dans la *Giralda* de Séville et au *Généralife* de Grenade. Gros, actif, empourpré, tout en marchant, courant, sifflant, gesticulant, criant, écumant, il débite avec une extrême volubilité les dates, les origines, les incidents gros et menus, les conséquences directes et indirectes, les déductions forcées ou complaisantes, les relations bien ou mal digérées des milliers de faits qui encombrent sa mémoire.

A propos de la Péninsule, personnages, arts, politique, chiffres, administration, légendes, histoires, anecdotes, traditions, cancans, commérages, il sait tout. Il s'appelle Bailly, et montre à tout propos des papiers établissant d'une manière irréfragable qu'il est petit-neveu de l'ancien maire de Paris de ce nom.

Sans nous arrêter à de nouvelles descriptions, arrivons d'un bond à Santarem, sur les rives de ce Tage fameux, dont les poëtes ont prôné à qui mieux mieux les ombrages aromatiques, le miel parfumé, les charmes bucoliques et les grâces arcadiennes.

Le fait est que la rivière ne mérite pas la couronne de fleurs que Silius Italicus et après lui les romanciers et les faiseurs de ballades lui ont tressée.



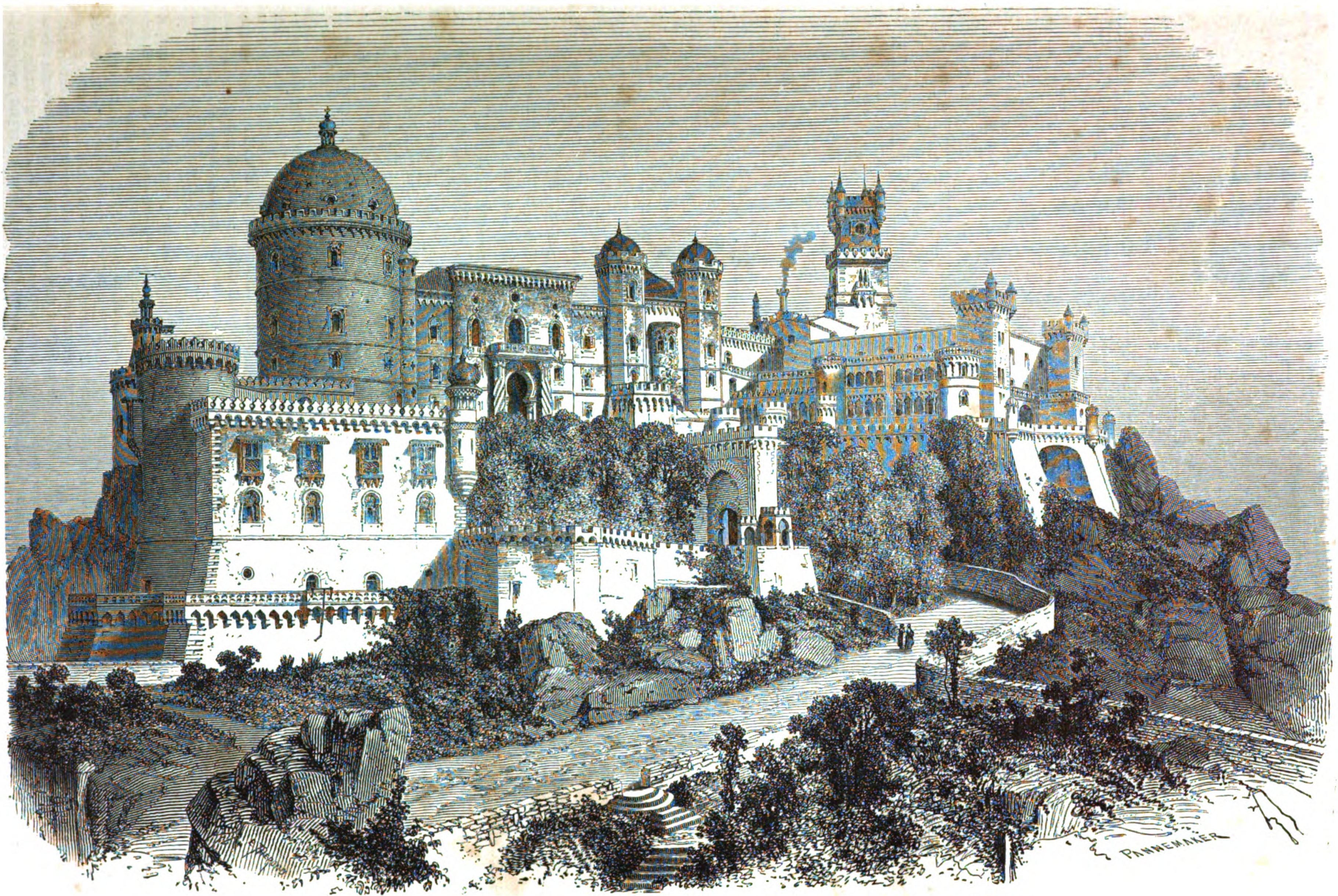
Porte du château de la Penha de Cintra. — Dessin de Thérond d'après une photographie de M. Lefèvre.

Santarem, la *Scabilis* des Romains, s'est fait d'une montagne un oreiller ; le corps adossé au rocher, la cité étend nonchalamment les jambes en deux rangées de maisons, le long du Tage, laissant tremper ses pieds dans l'eau, au moins jusqu'à la cheville. La tête s'appelle *Maravilha* (Merveille), et de là le regard devine à l'horizon les sept collines de Lisbonne. Le reste se nomme Ribeiro et Alfange ; en tout trois *bairos* (quartiers). La ville est mal construite, mal percée, mal pavée, et le corps, la tête et les membres vaudraient tout au plus un regard si en haut, à l'occiput, ne perçait le contour ébréché d'un vieux mur, avec des restes de guérites en pierre aux angles. En suivant avec attention ces ruines, on retrouve les vestiges de quelques portes, de celle entre autres appelée Lamarma, par laquelle Alfonso Ier, vainqueur des Almoravides, pénétra dans la place.

Il faut en passant noter le couvent de Graça, fondé par le comte de Ourem : le couvent de San Francisco, où reposent D. Fernando Ier, la reine Constança, et le comte de Condé : l'église des Jésuites, ornée de mosaïques, et un édifice arabe, la *torre do Alorao*, transformée en église sous le vocable de *Nossa Senhora de Alporao*, nom qui rappelle l'origine du monument, confirmée d'ailleurs par le caractère de l'architecture.

Quand on a vu tout cela, on connait Santarem.

Nous partons le 13 de bonne heure. Nous passons auprès d'une ligne de chemin de fer en construction, et après avoir cheminé de coteaux en coteaux pendant plus de quatre kilomètres.



Château de la Penha de Cintra, vue générale. — Dessin de Thérond d'après une photographie de M. Lefèvre.

nous arrivons au Carregado. Là nous prenons la voie ferrée[1]; nous traversons sans nous y arrêter Villafranca, Alhandra et Pavea, et nous descendons aux portes de Lisbonne, à la gare de Santa Apolonia.

(Nous retranchons de cette relation tout ce qui concerne Lisbonne, nous proposant de publier plus tard une livraison où seront étudiés avec soin les monuments, la population et les mœurs de la capitale du Portugal.)

XXVII

Une de nos premières courses nous conduisit à Belém. Nous y allâmes par le Tage[2], et un *bote* que nous prîmes au quai de Sodré nous fit naviguer au milieu des navires de guerre et des bâtiments de commerce qui encombrent le port, avant de nous débarquer au pied de la fameuse tour, à deux pas du célèbre couvent[3].

La tour a été fondée par le roi Juan, surnommé le Prince parfait. Le lecteur trouvera joint à ce récit une gravure qui mieux qu'une description lui fera connaître ce précieux édifice.

Le couvent dos Jeronymos s'élève sur l'emplacement d'un ancien monastère de chevaliers du Christ. Au retour de Vasco de Gama, Manoel voulut perpétuer par un monument le souvenir des succès du hardi navigateur, et les travaux d'une abbaye que devaient habiter les hiéronymites de Penha-Longa furent entrepris sous la direction d'un architecte italien, élève de Bramante, nommé Botaqua, prétendent les uns, sur les dessins d'un artiste portugais du nom de Juan de Castilho, avancent les autres. D'un Italien ou d'un Portugais l'œuvre est très-belle, hardiment conçue, surtout admirablement exécutée, et, par exemple, quand on pénètre dans l'intérieur du temple l'esprit reste confondu devant tant d'audace dans les dispositions générales, tant d'esprit d'invention dans ces milliers de détails multipliés à l'infini et qui ne se reproduisent nulle part. Les artistes de Manoel ont cette fois été mieux inspirés ou mieux guidés qu'à Thomar; leur travail est plus léger et plus élégant, leur ciseau plus ingénieux et plus souple, et tous ces bouillons de dentelles dont ils ont orné à profusion la voûte et les piliers, sans prouver un goût absolument distingué, dénotent au moins un merveilleux talent d'exécution, une grande adresse de combinaisons[1].

XXVIII

Nous ne pouvions manquer d'aller à Cintra, séjour d'un printemps éternel, où Phœbé eut jadis un autel et que les séductions de la nature embellissent à chaque pas. Nous partons en poste entraînés de calçada en calçada par un excellent attelage de quatre mules. Nous passons devant la quinta de las Larangeiras, devant Bemfica et Campo-Grande; nous soufflons un instant à Porcalhota, le temps de laisser les bêtes manger une poignée de fèves; nous voyons Quéluz à gauche, nous traversons Cacim au galop, puis Xarneça; d'un côté le Ramalho, de l'autre la quinta du marquis de Vianna sont dépassés aussitôt qu'aperçus, et nous sommes à Cintra.

Le jour même de notre arrivée, nous pûmes visiter le château royal, où l'on trouve des parties d'architecture arabe assez considérables pour faire croire que Juan I[er] ne fit qu'approprier à ses convenances un ancien palais des rois maures de Lisbonne. Je n'entrerai ni dans la description ni dans l'analyse de toutes ces constructions, où chaque siècle semble avoir écrit son nom, et qui réveillent tant de souvenirs divers. Dans ces appartements somptueux, le chef de la dynastie d'Aviz venait se reposer de ses glorieux travaux; c'est là que s'ouvrit et se ferma la carrière d'Affonso V dit l'Africain, et que D. Sebastien découvrit aux grands du royaume son projet d'entreprendre cette désastreuse campagne contre les Arabes, qui devait ne durer qu'un jour; c'est là que vit s'écouler les dernières années de sa triste vie, Affonso VI le Victorieux, déclaré incapable de porter la couronne à la suite d'un procès honteux, et l'on montre encore l'étroite et sombre prison

1. Dans l'avenir, le Portugal aura probablement un réseau de voies ferrées. Par une loi du 7 juillet 1853, le gouvernement a donné la concession du chemin de fer de Santarem (soixante-douze kilomètres), avec prolongement, décidé seulement en principe, sur la frontière d'Espagne, à la compagnie centrale péninsulaire des chemins de fer du Portugal. Cette compagnie cessa les travaux en septembre 1855. Le gouvernement s'empara alors de la ligne. Deux directions furent arrêtées : l'une sur Porto, passant par Santarem, Thomar, Pombal, Soure, Coïmbre, Aveiro et Ovar; l'autre partant de Santarem et touchant Abrantès, Crato, Portalègre, et coupant la frontière espagnole à Badajoz. La ligne est aujourd'hui en exploitation jusqu'à Santarem. Le reste n'a été étudié que sur le papier, et le gouvernement, le 6 juin 1859, a rompu le contrat qui avait concédé le chemin de fer de Porto à une compagnie anglaise. Une autre ligne, livrée au public, part de Barreiro, sur la rive gauche du Tage, presque en face de Lisbonne, et va jusqu'à Vendas-Novas. Elle devait poursuivre sur Montemor, Evora, Beja, et gagner Badajoz. Malheureusement les ingénieurs ont reconnu, sur certains points du tracé, des difficultés de terrain qui empêcheront sans doute les rails de dépasser Vendas-Novas. Le chemin de fer de Cintra, soumissionné en 1854, est en voie de construction. Il est aussi question d'une ligne qui relierait Porto à Vigo.

2. L'entrée du Tage est toujours sûre. Deux passes sont ouvertes à l'embouchure : celle dite *Barra do corredor* et celle du sud. Les navires s'engagent de préférence dans la première.

3. Le mouvement commercial de Lisbonne est considérable. En 1857, il a fourni à l'importation 53 262 372 francs, et à l'exportation 27 742 266 francs. Il est entré dans le port 2682 navires; il en est sorti 2690. — La navigation générale du Portugal, en 1855, a été faite par 8970 navires à l'entrée, et 9386 à la sortie; les pavillons étrangers figurant dans ces chiffres pour un tiers environ. La douane du port de Lisbonne a rapporté, en 1858, 10 456 581 francs 18 centimes, et la douane municipale 3 798 471 francs 76 centimes. — Dans ce dernier chiffre, les viandes sont comprises pour 1 525 000 francs, les vins pour 795 000 francs, les céréales pour 720 000 francs. Le service des deux douanes de Lisbonne est fait par 821 employés.

La marine militaire, bien déchue de son ancienne splendeur, et qui eut autrefois jusqu'à 300 navires à la mer, ne compte plus qu'un vaisseau, une frégate, six corvettes, quatre bricks, sept avisos, deux goëlettes, un transport, un cutter et deux cahiques; soit vingt-cinq navires, sur lesquels dix sont à vapeur, montés par deux mille quatre cent quatre-vingt-trois hommes.

1. Dans le chœur de Santa Maria de Belém se trouvent les tombeaux de D. Manoel et de sa femme D. Maria Fernanda; ceux aussi de D. Juan III et de Catherine, Philippe de Castille. Derrière le maître autel, sous un beau *saclaria* d'argent, ont été déposées les dépouilles mortelles d'Affonso VI.

dont le malheureux monarque eut le temps d'user les dalles!

Je ne dirai également qu'un mot de ces jardins d'Armide, immense buisson de fleurs, d'où s'élance le château de la Penha, palais magique élevé sur les assises d'un ancien couvent qu'avait construit Manoel, *seigneur de Guinée, et de la conquête, de la navigation et du commerce d'Éthiopie, de l'Arabie, de la Perse et de l'Inde.* C'est D. Fernando, le roi-artiste, qui en a tracé le plan; c'est lui qui a combiné et poursuivi les travaux de cette demeure étrange, hardie comme une ballade allemande, aérienne, impossible comme une légende de l'Asie fabuleuse [1]. Je ne donnerai aussi qu'une ligne au château des Maures, dont les replis enlacent toute une montagne. Quels souvenirs, mêlés à des ombres de héros, peuplent cette forteresse, idéal du fantastique lugubre, immense relique de la domination musulmane, page mutilée d'une épopée de siéges et de batailles!

Mais la place va manquer. Je cite donc à la hâte le *couvent de Liége*, sauvage enceinte, creusée dans un roc que baigne l'Océan; je signale en courant le couvent de Peninha, la Pedra d'Alvidrar, énorme rocher suspendu au-dessus de la mer; Penha-Longa, Collares, fière de ses forêts d'orangers et de citronniers, qui s'annoncent de loin par leur parfum savoureux; Sitiaes, Marialva, où fut signée par Junot la célèbre convention de Cintra; Penha-Verde, qui garde les restes d'un grand homme, de Juan de Castro, enfin Monserrate, et je passe sans m'arrêter vingt autres *quintas* entourées d'ombrages voluptueux, égarées sur des pelouses dont les lignes ondulées varient sans cesse l'harmonieuse beauté de ces lieux enchanteurs.

Nous partons bientôt pour Mafra, couvent, église, palais, élevés par D. Juan V. A propos de cet immense édifice d'une architecture froide et régulière, mais d'une très-belle construction, et placé par un caprice royal dans une contrée triste et déserte, quelques chiffres suffiront. L'établissement, dont les dessins ont été fournis par un Allemand nommé Ludovici, présente un plan carré de deux cent quarante-cinq mètres sur chaque face. On y compte huit cent soixante-dix appartements, cinq mille deux cents fenêtres, trois cents cellules, trois églises, dont la principale est une copie fastueuse de Saint-Pierre de Rome; — ses campaniles sont habités par cent vingt-huit cloches. — Commencés en 1717, les travaux furent conduits avec la plus grande activité. En 1729 ils n'occupaient pas moins de quarante-sept mille huit cent trente-six ouvriers et mille deux cent soixante-seize bœufs pour le transport des pierres. Les cloches ont été fondues à Paris et à Gênes, et le carillon, expédié d'Anvers et d'Amsterdam, a coûté cinquante mille écus d'or. L'église, enrichie de marbres précieux, de dorures, de statues, d'ornements prodigués sans retenue, a été consacrée en 1730. L'année suivante, douze mille ouvriers étaient encore employés à l'achèvement de Mafra. Il leur était dû six millions de francs. On rapporte que le jour de l'inauguration de la basilique, D. Juan fit étaler sur le parvis l'amas de tissus précieux, de vases sacrés et de bijoux dont il dotait le couvent, et qu'il dit à ses courtisans étonnés : « Sachez que tout ce que vous voyez devant vous m'a plus coûté que la vaste machine de pierres qui nous environne. » Afin de récompenser son zèle religieux, le pape Benoît XIV accorda à D. Juan, pour lui et ses successeurs, le titre de Majesté Très-Fidèle.

Quoi qu'il en soit, Mafra ruina le Portugal. Quand le roi mourut, en 1750, le trésor était vide; il ne contenait pas cent cruzades, on n'y trouva pas même de quoi faire dire une messe pour le repos de l'âme du défunt. Vingt-sept ans plus tard, après avoir réorganisé l'armée, renouvelé la marine, fondé cent établissements d'administration et d'enseignement; après avoir reconstruit Lisbonne, arrachée aux décombres de 1755, le marquis de Pombal quittait le pouvoir, laissant à la reine D. Maria Ire les caisses de l'État riches de cent cinquante-six millions.

C'est à Mafra qu'est installée l'école militaire [1].

Et maintenant que j'ai conduit le lecteur en Portugal, si j'ai réussi à lui faire aimer ce joli royaume, le but que je me suis proposé est atteint. La nation est petite, mais elle a joué un rôle qui l'élève au niveau des grandes. Et puis le pays est charmant, plein d'intérêt historique et artistique; la philosophie y trouve aussi son compte; les sujets de douces rêveries se trouvent à chaque pas, et la poésie, fille du ciel, remplit l'espace, flotte dans l'air, vous inonde et vous caresse. Quant au Portugais, loin de s'endormir dans le souvenir des temps passés, il apprécie la situation telle que l'ont faite les événements et les progrès de la civilisation. Esprit, tempérament, caractère, instincts, tout semble se renouveler en lui; il tient encore à quelques préjugés qui suspendent son essor, mais qui finiront par céder à la raison et à la vérité, et le présent alors cessera d'être immolé à la gloire exclusive de ce qui n'est plus.

D. Pedro, de son côté, attentif au mouvement des choses et des idées, s'efforce de donner à son peuple le bien-être dont il a manqué pendant si longtemps. La tâche est grande et belle; elle est digne d'un esprit droit, d'une âme fortement trempée. Les travaux de la paix peuvent être moins brillants, moins enivrants que ceux

1. D. Fernando-Auguste de Saxe-Cobourg-Gotha a épousé, le 9 avril 1836, D. Maria II, morte le 15 novembre 1853, et dont il eut onze enfants. Le goût de Fernando II pour les arts est bien connu. Sa Majesté dessine et grave avec l'habileté d'un praticien rompu au métier, et dernièrement la *Gazette des beaux-arts* a publié une planche due à la pointe de l'auguste artiste.

1. L'effectif de l'armée portugaise a été fixé, pour le pied de paix, par un décret du 20 décembre 1849, à vingt-quatre mille soldats de toutes armes. L'armée se compose du corps d'état-major, du corps du génie, de trois régiments d'artillerie, de deux régiments de lanciers, de six régiments de chasseurs à cheval, de dix-huit régiments d'infanterie et de neuf bataillons de chasseurs à pied. En y ajoutant la garde municipale de Lisbonne (douze cents hommes), celle de Porto (neuf cent cinquante hommes), enfin les quatre bataillons de vétérans, on a un total de vingt-huit mille neuf cent quatre-vingt-dix-sept hommes, dont seize cent vingt-huit officiers. En temps de guerre, l'effectif peut être porté à cinquante-trois mille trois cent neuf hommes. L'habillement des troupes est très-sévère. Les chasseurs à pied sont vêtus d'une veste brune. Les chasseurs et les artilleurs ont le sabre-baïonnette.

de la guerre, mais les traces qu'ils laissent dans l'histoire ne sont pas embarrassées de ruines, ni ternies par des misères et des larmes[1].

XXIX

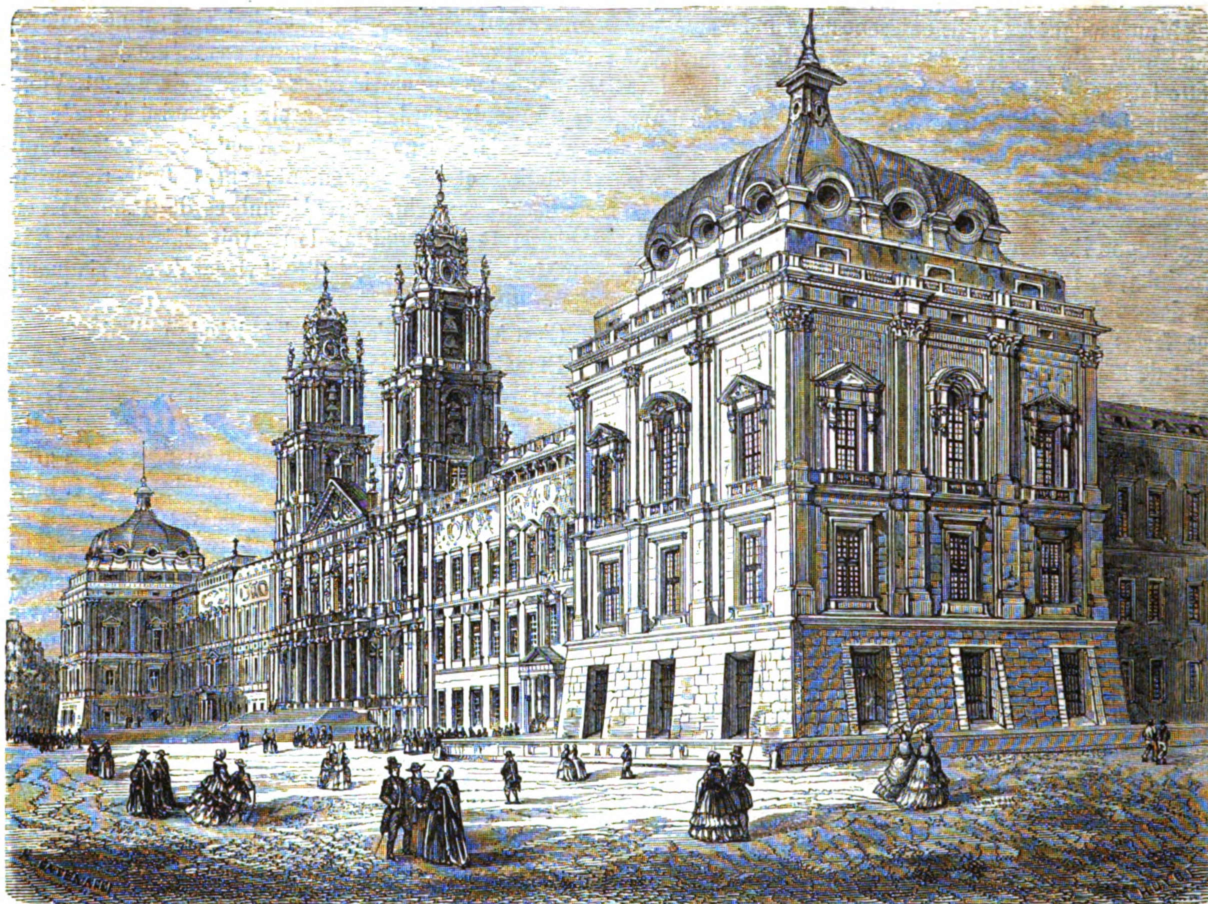
Nous nous embarquons le 1er juin sur *la Ville de Malaga*. C'est un superbe vapeur de la compagnie des paquebots maritimes, commandé par le capitaine Aude, marin de bonne race.—Nous avons le cap sur Cadix....

La veille nous nous étions séparés de M. Smith, qui rentrait en Espagne par Badajoz. Le hasard devait nous réunir encore, quelques semaines plus tard, sur la route de Cordoue à Lucena, et chez les célèbres contrebandiers d'Encinas-Reales. En nous quittant, Christoval nous gratifia de son sourire le plus gracieusement cannibalesque.

L'année dernière, en pleine arène de Puerto Santa Maria, il s'est laissé découdre un bras par un taureau. C'est dans cette course que Blanco, l'une des plus célèbres épées d'Espagne s'est fait encorner en pleine poitrine par une bête furieuse.

Il y a un mois à peine, dans un wagon de la ligne de Versailles, Christoval me racontait lui-même les péripéties de cet événement.

Olivier MERSON.



Mafra. — Dessin de Catenacci d'après une photographie de M. Lefèvre.

1. D. Pedro V, né le 16 septembre 1837, est monté sur le trône le 15 novembre 1853. Fernando II fut appelé à la régence pendant la minorité du roi, qui acheva ses études par un long voyage en France, en Angleterre, en Allemagne et en Italie. Le 16 septembre 1855, il reçut le pouvoir des mains du régent, et épousa, en mai 1858, la princesse Stéphanie, fille du prince Charles de Hohenzollern-Sigmaringen. La jeune reine est morte, après une courte maladie, le 17 juillet 1859.

(L'auteur du *Voyage dans les provinces du nord du Portugal* ne s'est pas borné à feuilleter son carnet de voyage et à développer des notes prises sur la route, le plus souvent à la hâte. Il a consulté plusieurs ouvrages portugais et français, entre autres la ***Mappa de Portugal***, l'*O panorama*, le *Portugal artistico*, l'excellent volume de M. Ferdinand Denis, travail consciencieusement élaboré, rempli de renseignements sûrs et bien présentés, enfin les *Contemporains portugais*. M. de Vasconcellos écrit dans notre langue avec une véritable élégance et un grand charme de style; son livre des *Contemporains*, conçu dans un esprit très-sérieux et très-élevé, est une mine précieuse que fouilleront toujours avec fruit ceux qui voudront étudier les institutions politiques, et la marche des idées dans l'ancienne Lusitanie. M. Olivier Merson y a rencontré une partie des notes statistiques qui figurent dans son récit.

Nous devons également à la gracieuse obligeance de M. de Vasconcellos la communication de quelques-unes des photographies d'après lesquelles ont été exécutées les gravures des livraisons concernant le Portugal.)



Agostina de Libarona. — D'après une photographie faite à Salta en 1860.

AVENTURES ET MALHEURS DE LA SENORA LIBARONA

DANS LE GRAND-CHACO

(AMÉRIQUE MÉRIDIONALE).

1840-1841. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les scènes douloureuses que l'on va lire se sont passées, il y a vingt ans, dans une région de l'Amérique méridionale rarement visitée par les voyageurs européens : notre carte et nos notes la feront connaître. Ici nous voulons éviter les lenteurs d'une préface géographique : il suffira de quelques détails sur l'auteur.

Doña Agostina Palacio de Libarona est née, en 1822, à San Miguel de Tucuman, capitale d'une des provinces de la République Argentine. Son père, Don Santiago Palacio, noble de Biscaye, était le fils du dernier gouverneur espagnol de Santa-Fé. Bien née, belle, riche, libre de se choisir un époux parmi de nombreux prétendants, elle donna la préférence à un jeune homme honorable, Don José Maria de Libarona.

En 1840, après deux années de mariage et déjà mère de deux petites filles, Élisa et Lucinde, elle eut le désir de voir son père et sa mère qui habitaient alors Santiago del Estero. Son mari la conduisit dans cette ville avec l'intention de n'y séjourner que peu de temps; mais une insurrection éclata tout à coup, et Don José se trouva engagé, bien malgré lui, dans une manifestation de parti qui causa sa perte.

Rosas était le dictateur de la République Argentine, alors divisée en quatorze provinces[1]. Don Felippe Ibarra, gouverneur de la province de Santiago del Estero, ancien partisan qui avait fait jadis la guerre aux Espagnols dans le haut Pérou et avait trahi en 1820 l'illustre Belgrano, homme sans éducation, violent, cruel, faisait peser depuis trente ans sur le pays soumis à sa volonté le plus odieux despotisme. En 1840, une partie de l'armée se souleva contre lui : elle avait pour chef un officier, Don Santiago Herrera. Ibarra prit la fuite. Quelques notables habitants de Santiago crurent trop tôt que son règne était fini. Ils se réunirent pour lui nommer un successeur et forcèrent Don José de Libarona, qui se récusait avec raison comme n'étant pas domicilié dans la ville, à signer l'acte de déchéance. Quelques jours après, Ibarra rentrait triomphant, et son premier soin était de faire arrêter tous les signataires de l'acte. C'est ici que commence la narration de Doña Agostina : nous nous empressons de lui céder la parole.

I

.... Les soldats, envoyés à la recherche de mon mari, s'avancèrent vers notre maison en tirant des coups de fusil contre nos portes et nos fenêtres. Mon mari était à la campagne. Les détonations de la fusillade, le fracas des portes brisées, les cris des soldats, dont la brutalité féroce ne nous était que trop connue, m'épouvantèrent; éperdue, je m'élançai et je descendis dans une citerne où je demeurai plus d'une demi-heure. Je tremblais d'effroi, non pour moi seulement, mais aussi pour mes deux petites filles. Je n'avais pas eu, je le confesse, la présence d'esprit de prendre avec moi Élisa et Lucinde; j'entendais leurs douces plaintes dans une chambre voisine, et je n'osais aller près d'elles[2].

Peu à peu les bruits cessèrent : je sortis avec précaution de ma retraite. Les soldats étaient partis. Un de nos amis vint nous donner avis que l'un de mes frères avait été arrêté, garrotté comme un criminel et conduit hors de la ville dans le camp d'Ibarra. A peine avions-nous gémi sur cette triste nouvelle, que des cris et des menaces se firent entendre; d'autres soldats envahissaient notre maison. Je saisis ma petite Lucinde, que je nourrissais encore de mon lait; je courus vers une terrasse intérieure, et, confiant ma fille un instant à une servante, je sautai sur un mur voisin, large d'une vara et demie[1]. Là, j'étais à plus de cinq varas du sol[2]; j'essayai de descendre à l'aide des anfractuosités du mur; mais, sans force, tremblante, je tombai sur un monceau de bois. Je me relevai toute meurtrie et je criai follement à la servante de me jeter ma Lucinde : c'était exposer la vie de la pauvre petite; j'avais la tête égarée. Grâce à Dieu, je la reçus saine et sauve entre mes bras et je pris la fuite avec elle à travers les rues. Mes vêtements étaient déchirés, mes cheveux en désordre; j'avais les épaules nues. J'entrai dans la première maison dont je trouvai la porte ouverte ; elle était inhabitée; j'en sortis presque aussitôt, et, courant au hasard, j'arrivai heureusement au couvent de Santo-Domingo. Sans pouvoir prononcer une parole, j'allai me blottir au fond d'une salle où l'on avait étendu sur une table quatre cadavres qui devaient être enterrés le surlendemain. Réfugiée dans un coin obscur, je restai immobile, troublée au moindre bruit, pleine d'angoisses sur le sort de mon Élisa, de mon mari, de ma famille. Vers le soir, on m'apprit que ma sœur Isabelle avait été conduite par mes parents au couvent des béates de Belem. Je passai une nuit affreuse.

Le lendemain on vint me dire que plusieurs chefs de familles avaient été attachés à des troncs d'orangers sur une place publique : parmi eux était mon frère Santiago. On ajouta que mon mari avait réussi à se sauver du côté du Tucuman; puis, quelques instants après, on m'informa qu'on avait été induit en erreur, et qu'il était en route pour aller se cacher dans une *estancia*[3] qui nous appartenait.

Ma pauvre petite Lucinde avait la fièvre. Ces quatre cadavres, qui étaient si près de nous, viciaient l'air que nous respirions. J'envoyai prier ma mère de venir me voir ou de me donner un conseil. Elle me fit répondre que mon mari avait été découvert et arrêté!

Il n'était que trop vrai. Don José avait été trahi par un misérable *vaqueano*[4] qu'il croyait honnête et qu'il avait pris pour guide. Dans une halte au milieu d'un bois, cet homme s'était séparé de lui sous prétexte d'aller faire boire les chevaux, et avait couru le dénoncer et le vendre à Ibarra.

Sur-le-champ Ibarra avait envoyé des soldats pour cerner le bois. Mon mari, surpris, terrassé, enchaîné, avait été traîné au camp. On l'avait attaché à un poteau,

1. Les États de la Confédération argentine (ou la Plata), correspondant à ces provinces, sont aujourd'hui : au nord, Salta, Catamarca, Rioja, Tucuman, Santiago; — au centre, Cordova, San Juan, Mendoza, San Luiz, Santa-Fé; — à l'est du Parana, Entre-Rios, Corrientes; — au sud, Buenos-Ayres et les pampas. — L'ancienne province de Jujuy s'est fondue en partie dans celle de Salta.

2. Doña Agostina avait alors dix-huit ans.

1. Un mètre quarante-cinq centimètres.

2. Quatre mètres et demi.

3. *Estancias*, champs ou fermes où l'on élève le bétail.

4. Habitants de la campagne qui servent souvent de messagers.

près de la porte de la Quinta, sur le passage de toutes les troupes à cheval, et là il était exposé à toutes les insultes de la soldatesque!

Je poussai un cri et sortis du couvent où je laissai Lucinde. Je rencontrai une Indienne : elle revenait du camp; je la pressai de questions. Elle me confirma tout ce que je venais d'apprendre, et me dit de plus qu'après avoir volé à mon mari cent *pesos*[1], sa montre, ses chaussures, presque tous ses vêtements, on avait voulu lui couper le doigt parce qu'il avait refusé de laisser prendre une bague faite de mes cheveux : on aurait certainement exécuté cette menace en présence de mon frère si mon mari n'eût enfin donné la bague.

Exaltée par l'indignation et la douleur, ne songeant plus à moi-même, j'allai droit au camp, où je vis tout d'abord ce que je cherchais, Don José, mon mari, demi-nu, attaché à un pieu, à deux pas d'un poste, sous les rayons d'un soleil brûlant, la tête découverte, le visage et les yeux tout souillés de terre. Dès qu'il m'aperçut, il fondit en larmes que ses mains ne pouvaient pas même essuyer : elles étaient liées. Je voulus m'approcher de lui; la sentinelle m'écarta; j'implorai la pitié de cet homme, je lui offris de l'argent : ce fut en vain. Je lui demandai de prendre mon fichu de cou et d'en couvrir la tête de mon mari; même refus. Je le suppliai alors de me permettre du moins de me placer devant mon mari pour abriter un peu son corps de mon ombre; le barbare repoussa ma prière. Exaspérée, je m'élançai vers Don José; mais ce soldat me jeta d'un coup de crosse à terre et me frappa avec tant de violence que je crus avoir le bras brisé.

Don José, la figure contractée, impuissant à me défendre, me pria instamment de me retirer vers ma famille. Je m'éloignai, mais ce fut pour aller à la maison du ministre d'Ibarra (le docteur Gallo). J'entrai par une porte dérobée. Je demandai à voir ce personnage. La servante me répondit qu'il dormait. Que m'importait son sommeil? Je pénétrai dans l'appartement. Une belle-sœur du ministre vint au-devant de moi et me dit que le ministre était absent. Je continuai à avancer et à ouvrir toutes les portes de cette maison où je me trouvais pour la première fois. A la fin, je rencontrai le ministre : « Je viens vous demander pour toute grâce, lui dis-je, de faire placer mon mari à l'ombre. » Il me répondit avec embarras qu'il n'avait essayé de se dérober à moi que parce qu'il était sans aucun pouvoir. « Vous connaissez bien Ibarra! » ajouta-t-il.

Hélas! oui, nous le connaissions tous! Je n'avais plus qu'à tendre mes mains vers le ciel.

Ma famille s'était réfugiée au couvent de Belem. La portière me vit entrer avec effroi. Que se passait-il? Cette femme me supplia de me calmer. La veille, ma mère, au bruit d'une fusillade du côté de la Quinta, s'était persuadée qu'on avait tué mon frère Santiago et avait perdu la raison. En ce moment elle était moins agitée; mais ma présence pouvait être la cause d'une nouvelle crise. Je me résignai; j'allai seulement donner un baiser à ma fille Élisa, et je sortis.

Aux prisonniers attachés debout dans le camp, on avait donné pour spectacle un de leurs amis, gisant sur la terre, enveloppé ou plutôt étroitement emprisonné dans une peau de bœuf très-dure, qui l'obligeait à se courber en deux; ses os étaient à moitié brisés, sa figure était injectée et noire de sang; il s'agitait et se roulait à droite et à gauche avec des gémissements lamentables[1]. Ibarra, qui venait de temps à autre jouir de la vue de ces tortures, trouva que ce mouvement de sa victime pouvait être pour elle une sorte de soulagement. Il fit enfoncer en terre deux files d'estacades et ordonna de placer le malheureux dans l'intervalle étroit qui les séparait, afin qu'il lui fût impossible de se mouvoir. Je ne dirai que le surnom du supplicié : c'était Zulio.

J'errais du camp à la ville, de la ville au camp, pour voir tour à tour mes enfants et mon mari.

Je fis porter à Don José un sombrero, qui fut aussitôt brûlé par les soldats. A peine lui donnait-on une fois par jour un peu de nourriture : on détachait alors une de ses mains, et au lieu de cuiller il n'avait qu'une petite palette en bois. Je réussis à lui faire parvenir un peu de limonade dans un pot de terre : on la laissa passer parce qu'on croyait que c'était de l'eau.

II

Jusqu'alors le véritable chef de l'insurrection, Herrera, avait échappé aux poursuites. Il fut arrêté et frappé à coups de sabre. Quand on le garrotta, Ibarra ordonna que le laço fût serré étroitement sur ses blessures mêmes. On lui infligea le supplice du retobado avec des raffinements d'une cruauté inouïe. Le cuir avait été disposé en rond; on avait forcé Herrera à s'asseoir au milieu, et, après lui avoir passé la tête entre les jambes, on avait cousu autour de lui le cuir en pressant son corps : plusieurs hommes s'asseyaient dessus pour opérer ce refoulement. Quand la boule de cuir contenant Herrera fut réduite au moindre volume possible, on l'attacha par une corde à un cheval et on la fit bondir par les rues. Qui sait à quel moment Herrera rendit le dernier soupir?...

Après huit jours, Ibarra fit détacher et mettre en liberté quelques-unes de ses victimes, entre autres mon frère, qui n'avait pas pris la moindre part à la révolte. Les autres furent conduits à un campement plus éloigné.

Je restai dans l'incertitude la plus douloureuse sur le sort de Don José. J'ignorais si l'on n'avait pas résolu de lui faire subir le supplice des lances.

J'appris enfin qu'il était sorti du camp attaché derrière un cavalier en croupe, avec un nommé Unzaga, homme d'une bonne famille et qui lui était dévoué. Où les avait-on conduits? à la mort? en exil?...

Le bruit se répandit ensuite qu'il avait passé à Ma-

1. Cinq cents francs.

1. On appelle ce supplice (inventé, dit-on, par Artigas) le *retobado*.

tara; petit bourg situé sur la rive du rio Salado et où Ibarra était né vers la fin du dernier siècle. D'après une autre rumeur, le lieu fixé pour l'exil de Don José était le Bracho[1]. On ne prononçait ce dernier nom qu'avec épouvante. Je fus persuadée que la première nouvelle de mon mari qui arriverait jusqu'à moi, serait celle de sa mort.

Un jour cependant, on remit mystérieusement à mon frère Santiago un petit papier où Don José avait tracé ces mots à la hâte : « Ne laisse pas venir Agostina. Envoie-moi des vêtements ; je suis nu. » Immédiatement je préparai du linge, des habits, et, à force d'argent, je persuadai à un homme de les porter à mon mari. Ce messager, à son retour, me dit que Don José était vivant, mais que bien des fois, depuis son départ, il avait récité son acte de contrition se croyant près de mourir. De distance en distance, on le faisait descendre de cheval ainsi que son compagnon Unzaga : on les attachait à des arbres, et on leur annonçait qu'on allait les tuer à coups de lance ou les égorger. Ainsi l'avait ordonné Ibarra.

Quand j'eus entendu ce récit, je m'enfermai dans ma chambre et me mis à prier Dieu avec ferveur afin qu'il me donnât force et résignation pour supporter les souf-



Les soldats d'Ibarra. — Dessin de Castelli d'après une lithographie

frances qui nous étaient réservées à tous deux, mon mari et moi.

Je voulais partir. La vie, loin de Don José, m'était insupportable. Une seule crainte m'arrêtait : en désobéissant à mon mari, je pouvais tomber entre les mains des Indiens. Toutefois je suppliais mon frère, ma famille d'autoriser mon départ. On me blâmait, on m'exhortait à la patience.

Vers ce temps, un détachement vint de Buenos-Ayres. J'allai voir le commandant avec l'espoir de l'intéresser à ma peine. Il en fut tout autrement. Ce chef écrivit à Ibarra que si Libarona était coupable, il fallait le faire fusiller. Le monstre répondit que la mort était un châtiment trop doux.

Je m'ingéniai pour trouver d'autres recommandations. Je demandais uniquement que mon mari fût exilé dans

1. Le Bracho, où l'on a construit un fort, est situé sur la lisière du Grand-Chaco.

Le *Grand* ou plutôt le *Grand-Chaco*, que l'on appelle aussi *Chaco-Gualamba*, paraît avoir pour limites : au nord, le dix-neuvième degré de latitude méridionale; au sud, le rio Salado; à l'est, les rios Paraguay et Parana; à l'ouest, la province de Salta et les Rios Parapiti et Salado, qui descendent les derniers contreforts des Andes.

Cette immense région, peu explorée jusqu'à ce jour, et qui n'a pas moins de deux cents lieues du nord au sud sur cent lieues



Les victimes d'Ibarra.... — Dessin de Castelli d'après un croquis communiqué.

un séjour moins exposé aux attaques des Indiens, avec l'espoir qu'alors il consentirait à laisser venir près de lui celle dont le désir, comme le devoir, était de ne pas le quitter.

Un jour on annonça l'arrivée du chef suprême de la république, de Don Manoel Rosas[1]. Malgré l'effroi que son nom m'inspirait, j'allai solliciter de lui une audience et je l'obtins; mais, en sa présence, je me trouvai interdite et muette : il ne sortit de ma bouche que des sanglots, mes larmes ruisselaient sur mes joues. Rosas me demanda (je n'ai pas oublié ses paroles) « pourquoi une aimable personne comme moi se lamentait ainsi. » Un peu rassurée, je lui exposai mes malheurs. Il me promit qu'il ferait en ma faveur tout ce qui serait en son pouvoir et qu'il m'apprendrait du Tucuman ce qui aurait été décidé entre lui et Ibarra. Je m'empressai de dire que j'enverrais un messager. Il répondit qu'il était inutile que je prisse ce soin, et qu'il ne lui coûtait rien de dépêcher vers moi un de ses soldats avec sa réponse. Cette réponse, je l'attends encore.

De retour au logis, je souffrais tellement de la tête, qu'il fallut me coucher. Je fus malade pendant trois jours. Il me vint à l'esprit que peut-être Ibarra voulait voir ma fierté s'abaisser devant lui et qu'il n'accorderait rien tant que je n'irais pas me jeter à ses pieds. Cette idée était odieuse[2]; elle m'obsédait; je la communiquai à ma famille, qui m'assura que cette démarche dangereuse n'aboutirait à rien. Mais quelle autre tentative me restait-il à faire? Pouvais-je me résigner à ne plus agir? Je sortis, je me dirigeai vers la maison de cet homme, je n'aurais pas plus souffert si l'on m'eût conduite au supplice. Il était sur le seuil, prêt à monter à cheval. Dès qu'il m'eut aperçue, il s'écria avec fureur : « Que vient faire ici cette femme? Qu'elle sorte sur-le-champ! Qu'on la traîne dehors! » et, après d'autres paroles d'une grossièreté qui me couvre encore en ce moment la figure de rougeur, il ajouta :

« Laissez ce *Gallego*[3] où il est! Il y est bien.... Est-ce que son absence ne te donne pas la liberté, à toi? Qu'as-tu donc à me demander pour lui?

— Comment ne viendrais-je pas intercéder pour mon mari, monsieur! » répondis-je.

Il s'élança sur son cheval; je fis un pas vers lui.

« Qu'on la renvoie! » répéta-t-il avec fureur.

Et, avec sa cravache, il fendit l'air de mon côté si violemment, qu'il s'en fallut de peu que je n'eusse la figure déchirée.

Je me retirai abattue : il était certain que je n'avais rien à espérer tant que vivrait ce monstre.

III

Je n'eus plus dès lors qu'une seule pensée, qu'un seul but, aller vers mon mari. Je lui envoyai plusieurs messagers. Sa réponse était toujours la même : « Le Bracho, me disait-il, n'était pas un endroit sûr pour une jeune femme. On avait à y redouter sans cesse les bandes d'Indiens qui erraient alentour. Ce ne serait plus pour moi seul que j'aurais à souffrir; mes tourments seraient doublés. Il fallait endurer la faim et la soif dans ces bois stériles. D'ailleurs n'es-tu pas nécessaire à nos deux petites filles? »

Ces raisons, toutes sages qu'elles fussent, ne me persuadaient point. Je sentais qu'il était de mon devoir de braver les périls même les plus affreux. Enfin je suppliai tant et si souvent mon frère Santiago, qu'un jour il me fit préparer deux chevaux et me laissa partir sous la garde de notre plus jeune frère. Il me fallait cependant une autorisation. Je la fis demander à Ibarra.

« Que cette folle aille au Bracho, et qu'elle s'y fasse enlever, si elle le veut, par les sauvages! » Telle fut sa réponse.

Je partis donc, le cœur serré, en confiant à mes sœurs ma Lucinde, mais en prenant avec moi Élisa, qui était plus en état de supporter les fatigues du voyage. J'arrivai à Matara et je me fis conduire devant le commandant Fierro. De cette ville au Bracho, j'avais encore à parcourir un espace de quarante lieues. Le commandant me dit qu'il ne me permettrait pas d'aller plus loin si je n'avais à lui présenter un ordre. J'affirmai que j'avais l'autorisation verbale d'Ibarra. Fierro parut douter de ma parole et persista dans sa résolution. « S'il en est ainsi, lui dis-je, laissez-moi envoyer un *chasquis*[1] (ou chasque, courrier salarié) à Santiago del Estero pour y prendre l'ordre écrit. Si j'ai avancé un fait qui n'est pas vrai, je consens à être punie. » Fierro me sépara de ma fille, de mon frère, et me fit garder à vue dans une partie écartée du bois. Le chasquis fut expédié, et après quelques jours, revint avec l'ordre. Rien ne s'opposa plus à notre départ.

IV

Don José, surpris en me voyant, pleura d'abord de joie. Il comprenait bien que la force seule de mon affection avait pu m'enhardir à affronter ainsi tout danger et

environ de largeur, est couverte de vastes agglomérations d'un seul et même arbre (soit l'algarobo, soit le palmier carondaï aux feuilles en éventail) ; de vastes terrains inondés, où croît le vinal (mimosée aux épines longues et résistantes) ; de vastes savanes recouvertes à perte de vue d'espèces peu nombreuses de graminées. Plusieurs rivières traversent le Grand-Chaco.

Les tribus sauvages qui errent dans le Grand-Chaco sont nombreuses. Azara en compte dix-sept principales. Les principales sont les Lenguas, les Tobas, les Marhicuys, les Mocovis, etc.

M. Alfred Demersay a consacré un chapitre de son récent et remarquable ouvrage (*Histoire physique, économique et politique du Paraguay*) à la description du Grand-Chaco, t. I, p. 415 (Append.).

1. Voy. la vie de Rosas dans le *Dictionnaire des contemporains*. Né en 1793, il fut nommé, le 8 décembre 1829, gouverneur et capitaine général de Buenos-Ayres. Son mandat expirait en 1832. Il s'appuya sur la multitude pour se faire nommer dictateur. En 1852, il a été renversé du pouvoir par le général Urquiza, gouverneur d'Entre-Rios. Il est aujourd'hui en Angleterre.

2. On croit pouvoir supposer, d'après quelques paroles recueillies dans une conversation, que des poursuites d'Ibarra, antérieures au mariage de la señora, avaient été repoussées par elle avec mépris.

3. En Amérique, on applique fréquemment ce nom comme une injure aux Européens.

1. Mot de la langue *quichua*, que l'on parle à Matara et à Santiago del Estero, comme au Pérou.

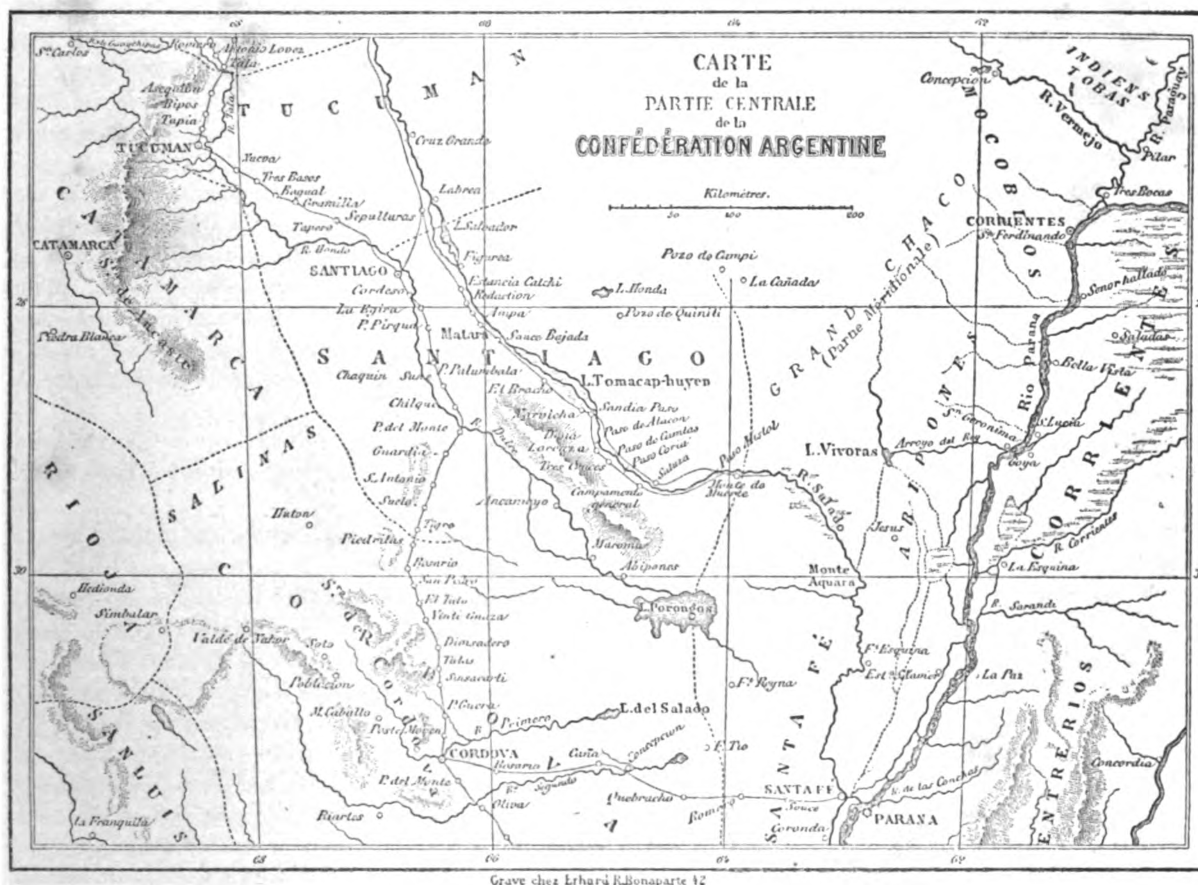
à oublier sa défense. J'étais, du reste, si affaiblie, que j'avais peine même à lui parler. Pendant la nuit, les moustiques et les *vinchucas*[1] nous assaillirent; je me levai avec ma petite fille : nos deux visages étaient monstrueusement enflés. La nourriture était aussi bien insuffisante et insalubre. Mon mari ne cessait de me supplier de retourner vers ma famille, disant qu'il était plus tourmenté que je ne pouvais le croire d'être témoin des privations et des misères de toutes sortes que j'avais à endurer.

Il y avait huit jours que j'étais près de Don José, lorsque le bruit courut que les Indiens se rassemblaient et ne tarderaient pas à venir nous attaquer. Alors mon mari insista avec une vive tendresse pour m'obliger à partir. Enfin, il prononça ces paroles, et ce furent celles qui firent le plus d'impression sur moi : « Seul, me disait-il, je pourrais fuir, mais comment échapper aux Indiens avec toi et notre enfant? »

Il m'eût été impossible en effet de supporter une très-longue course à cheval.

Je retournai donc à Santiago del Estero, mais en gardant au fond de mon cœur la conviction que je reviendrais plus tard partager la solitude de mon mari.

Les Indiens ne parurent pas cette fois au Bracho. Ibarra, trouvant sans doute que le sort de Don José et des autres proscrits n'était pas assez malheureux, donna ordre de les chasser plus avant dans le Chaco, à moins de distance des Indiens et à un des endroits du désert



Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42

le plus infestés par les moustiques, les vinchurias, les abispas et autres insectes qui vivent de sang.

Ce séjour était si affreux que Don José entra dès lors dans un grand désespoir. Il songea sérieusement à fuir, et il lui vint le désir de m'avoir près de lui. Il m'écrivit pour me demander si je consentirais à l'accompagner : il me prendrait en croupe et essayerait de traverser le Chaco en évitant à la fois les soldats d'Ibarra[2] et les Indiens. J'étais craintive sans doute, et je tressaillais de douleur à la pensée d'abandonner mes deux petites filles peut-être pour toujours; cependant je n'hésitai pas un instant. Je répondis à Don José que j'étais surprise de son doute, puisqu'il n'ignorait pas que ma volonté n'avait jamais changé, et que je souhaitais ardemment vivre et mourir avec lui.

Je m'attendais à recevoir de lui, aussitôt après, l'ordre de mon départ : je restai sans nouvelles. J'étais étonnée, inquiète; je visitai incessamment les familles des

1. Les *vinchucas* sont, de tous les insectes piqueurs, ceux qu'on redoute le plus dans le Grand-Chaco. Ils sont tellement multipliés en certains endroits qu'ils les rendent inhabitables. (Voy. le *Voyage dans le sud de la Bolivie*, par M. Weddel.)

2. Don José et ses malheureux compagnons d'exil étaient suivis et surveillés par un petit détachement de soldats qui s'installaient ou dans un village, ou dans une sorte de petit fort, et là n'avaient de relations avec les proscrits que pour s'assurer qu'ils ne prenaient pas la fuite, les laissant d'ailleurs exposés à tous les maux sans leur prêter le moindre secours.

proscrits, et, par hasard, je découvris, dans un entretien chez une parente d'Uzaga, que mon mari avait renoncé au projet de m'appeler vers lui. En lisant ma lettre, il s'était écrié avec larmes : « Pourquoi abuser de cette forte volonté et de cette tendresse? Ne sais-je point, moi, ce que c'est que de braver et souffrir la mort? Ce serait une barbarie que d'exposer Agostina à de si grands périls! » Ensuite une profonde tristesse s'était emparée de lui; il était tombé gravement malade, et il avait recommandé que ni moi ni ma famille n'en fussions avertis.

Le jour même, malgré toutes les supplications de mes parents, je partis, je voyageai jour et nuit; je traversai, sans m'arrêter, Matara; je pénétrai dans le désert.

V

En entrant sous la hutte de mon mari, je m élançai les bras ouverts : mais lui, Don José, se recula et me regarda avec une froide indifférence! son regard était fixe, terne, sa pâleur, sa faiblesse étaient extrêmes; j'avais sous les yeux, hélas! un être privé de raison!



Le chasqui ou messager. — Dessin de Castelli.

Épouvantée, je voulus parler.... Unzaga me fit un signe. Je réprimai mes cris, non mes larmes!

Le plus doucement possible, j'adressai quelques paroles d'affection à mon mari : il me répondit, avec calme, des extravagances.

Je ne sais comment je ne suis pas morte sur-le-champ de douleur.

J'interrogeai Unzaga. La maladie avait commencé par une fièvre lente. Je veillais toujours près de lui, disait Unzaga, excepté aux heures où il me fallait sortir pour aller chercher un peu de nourriture. Il m'avait fait jurer de ne pas vous avertir. Je lui devais tant que je ne crus pas pouvoir désobéir à ses ordres. D'ailleurs j'étais

loin de supposer qu'il fût en danger de mort, ni de démence. »

J'étais atterrée. Mes jours et mes nuits ne devaient plus se passer que dans les angoisses et les larmes. La fièvre de Don José ne se calmait pas. Je persuadai, non sans difficulté, à un chasqui de se rendre à Santiago del Estero pour en ramener, à tout prix, un médecin. Mais les médecins, quelque somme qu'on leur offrît, refusèrent tous de venir. Ils se contentèrent de m'envoyer des ordonnances, quelques médicaments et des conseils sur les moyens de les appliquer. J'aurais voulu aller moi-même me jeter aux pieds de l'un d'eux; mais comment abandonner mon mari? Il pouvait mourir pendant mon absence

Un jour je faisais prendre un bain à mon malade; j'avais grand'peine; dans sa folie, il me résistait. J'essayais de l'envelopper d'une couverture pour le garantir du vent sous notre petite cabane couverte d'herbes et soutenue par quatre pieux[1], lorsqu'une Indienne, une *China*[2], entra précipitamment en disant que les Indiens allaient arriver, qu'ils n'étaient plus qu'à cinq lieues. Il fallait fuir. Je traînai mon mari dans le bois, au milieu d'un tourbillon de vent d'une violence extrême. Les habitants des autres cabanes faisaient comme nous. Mais il s'agissait de fuir plus loin. Je proposai une forte somme pour acheter deux chevaux. Je ne parvins à en obtenir qu'un seul. Je plaçai mon mari dessus, et je montai en



Le rancho de Don José. — Dessin de Castelli d'après un croquis communiqué.

croupe: dans cette position je ne pouvais diriger le cheval; il s'en allait de côté et d'autre à son caprice. Unzaga s'était senti trop souffrant pour nous accompagner.

Nous entrâmes bientôt dans un sentier si étroit, que les branches des arbres épineux déchirèrent ma robe et la mirent en lambeaux[1]. Presque à chaque pas nous étions exposés à nous blesser ou à tomber. J'étais désolée de ne pas savoir guider le cheval; on ne m'avait pas habituée à l'équitation. Lorsque dans nos jours heureux mes parents m'emmenaient à notre *quinta*[3] c'était toujours en voiture.

Quand la nuit vint, je fis descendre mon mari. Je

1. M. Weddel, le compagnon de M. de Castelnau, décrit les végétaux épineux qui rendent très-pénible la marche à travers les forêts du Grand-Chaco. On est arrêté souvent, non pas seulement par d'innombrables cactus, mais encore par le vinal, mimosée qui croît surtout dans les lieux sujets aux inondations, et qui porte des épines longues et très-épaisses. (*Voyages dans le sud de la Bolivie*.)

1. Ces petites cabanes, qu'on appelle *chozitas*, diminutif de *choza*, sont quelquefois couvertes de *totora*, paille large et compacte qui sert aussi de toit aux *ranchos*, pauvres refuges bien supérieurs aux chozitas.

2. *Chino*, *China*, Indiens, Indiennes, qui se sont habitués à vivre avec les descendants d'Européens.

3. Maison de campagne. Les quintas du Tucuman, où l'on jouit de tout le luxe de la civilisation, sont surtout renommées pour leurs jardins charmants; les plantes de l'Europe méridionale y mêlent leur robuste végétation à la végétation des tropiques.

m'assis près de lui, sans pouvoir dormir. Il souffrait cruellement.

Le lendemain, un des fugitifs m'apprit qu'on n'avait plus rien à craindre des Indiens, et nous retournâmes à notre cabane.

J'avais envoyé de nouveau un chasque vers les médecins de la ville. La seule recommandation qu'il me rapporta fut d'avoir soin de baigner le malade plusieurs fois par jour. Je parvins à faire fabriquer une sorte de baignoire en cuir, et heureusement l'eau ne nous manquait pas. Mais tout à coup Ibarra envoya l'ordre de nous faire amener plus loin encore dans le Grand-Chaco; aussitôt on nous mena de force dans un lieu entièrement privé d'eau. On n'en pouvait trouver qu'à près de quatre lieues de là. Dès ce moment je dus aller souvent moi-même chercher à une si longue distance cette eau qui nous était indispensable. Sur la route j'étais brûlée par le soleil et dévorée par les insectes. La fatigue, les privations, la douleur m'anéantissaient.

Homme cruel, infâme Ibarra! crois-tu que le ciel n'a pas mesuré nos souffrances!

VI

Souvent, lorsque je priais mon mari de se laisser mettre dans le bain, il entrait en fureur, me mordait et m'égratignait. Une fois je m'évanouis. Il arrivait aussi à Don José de s'élancer hors du bain, et à la suite de ces accès sa maladie empirait.

Je n'avais d'autres soulagements que mes prières à Dieu et mes pleurs.

Les soldats venaient de temps à autre commander à mon mari des corvées impossibles: c'était un moyen de tirer de moi de l'argent.

J'avais fait remplacer notre misérable cabane par un rancho qui, du moins, nous protégeait un peu contre le vent et la pluie. On me dénonça, et le commandant Fierro écrivit à Ibarra pour l'informer que nous vivions dans le luxe. Peu de jours après arriva un nouvel ordre de nous transporter encore plus loin. Les soldats nous poussèrent donc devant eux et, parvenus à un autre lieu désert, nous laissèrent à l'ombre d'un arbre. Nous y restâmes quinze jours sans aucun abri que le feuillage.

Une femme charitable des environs nous donna un peu de blé et de maïs.

Il me restait de l'argent. J'en dépensai une partie pour faire construire un autre rancho. Il fut très-difficile de trouver des ouvriers parmi la population indolente de cette localité. J'y parvins cependant. Je préparai ensuite une couche aussi commode que possible à mon mari, et, après avoir payé le silence d'un des soldats, je retirai les fers qu'on lui avait mis aux pieds.

Mes parents m'écrivaient lettre sur lettre pour m'exhorter à revenir. Pendant les nuits, la pensée que mes pauvres petites filles pourraient bientôt être orphelines de père et de mère me torturait le cœur. Mais je restai fermement résolue à ne pas délaisser mon mari.

Un des médecins m'avait écrit que la seule chance de guérir Don José de sa folie était d'employer des vésicatoires. Je les appliquai à Don José; mais dès qu'il en ressentait les brûlures, il voulait les arracher, et, comme je m'efforçais de m'y opposer, il me battait cruellement. Une fois il me traîna par les cheveux; sa fureur était telle que je crus que j'allais laisser ma vie entre ses mains.

Unzaga était aussi très-malade; son corps, couvert d'ulcères, n'était qu'une plaie d'où s'exhalaient les odeurs les plus fétides. Je faisais les pansements qui lui étaient nécessaires. Il était notre compagnon, notre ami. Mon devoir était de lui donner aussi tous mes soins.

Un matin, au lever du soleil, on signala de nouveau l'approche des Indiens. Je pris mon mari entre mes bras : Unzaga, tout faible qu'il fût, m'aida à le porter, et nous cherchâmes un refuge dans le bois. Don José poussait des cris inarticulés et me frappait; j'étais harassée, blessée, et si désespérée que plusieurs fois je me roulai à terre. Ah! je dis ici toute la vérité! j'aurais préféré en ce moment la mort à de si grandes tortures! Sans le souvenir de ma mère, de mes enfants, sans le sentiment de mes devoirs envers mon mari, je crois que je me serais suicidée!

Pendant notre fuite, les Indiens pillèrent notre rancho et le réduisirent en cendres. Ils tuèrent près de là plusieurs personnes. Je regardai comme un miracle qu'ils ne nous eussent point découverts; car nous n'étions pas bien éloignés. Ils auraient dû même entendre les cris de Don José, s'ils n'eussent été étourdis par leurs propres clameurs, leurs sifflements et les piétinements de leurs chevaux.

Nous n'avions donc plus d'asile. Pendant vingt jours nous restâmes sous un amas de branches. Puis nos gardes nous ordonnèrent de nous remettre en marche et nous chassèrent toujours plus loin vers un endroit où l'on avait à redouter, outre les attaques des Indiens, celles des jaguars. Là, un effroyable *aguacero*[1] vint fondre sur nous et dura six jours. Je défendis Don Jozé de la pluie comme je pus, à l'aide de quelques morceaux de cuir étendus sur des morceaux de bois; malgré cela il était souvent mouillé et grelottait à faire peine.

VII

Je ne savais, le plus souvent, comment me procurer de la nourriture. Un jour j'allai à une lieue de distance, et j'offris aux habitants d'un petit hameau de leur payer très-cher un cabri : tous refusèrent de me vendre aucun aliment. Je revins les mains vides. Unzaga, de plus en plus souffrant, mêlait ses cris à ceux de Don Jozé.

Je ne recevais plus ni nouvelles ni secours de ma famille : je demandai la permission d'envoyer un chasque à Santiago. Le commandant la refusa. J'appris que, d'après les ordres d'Ibarra, il avait précédemment fait arrêter un de ces messagers qui m'apportait des médicaments, des vivres et de l'argent. Pour surcroît de misère, on m'enleva le fusil de mon mari, dont Unzaga se servait

1. Grain violent. Les pluies de nos climats ne peuvent donner une idée de la durée et de la violence des *aguaceros*.

quelquefois pour chasser. Le commandant ne dissimula point qu'on voulait m'obliger à abandonner Don José qui, resté seul, n'aurait pas tardé à mourir de faim. Je fis répondre qu'on ne briserait pas ma volonté et que je saurais mourir près du malheureux proscrit.

Un matin, on plaça mon mari sur une litière, et l'on continua de marcher dans la forêt. Je le suivis à pied ainsi qu'Unzaga. Les soldats nous insultaient. Ils donnaient méchamment à la litière des secousses qui arrachaient à chaque pas des gémissements au malade. Il y eut un moment où, transportée d'indignation, je voulus modérer leurs mouvements et j'étendis la main vers l'un des brancards : un soldat me donna sur la joue un coup de poing qui me jeta à terre.

Enfin on s'arrêta. Notre misère était encore plus grande qu'auparavant. L'argent ne pouvait plus servir à rien dans ces lieux sauvages. Ma santé s'était de plus en plus affaiblie. J'avais froid pendant la nuit : Don José, qui ne me connaissait plus, ne voulait pas me supporter, même au pied de sa couche.

Sa folie était affreuse : pendant toute une année il ne prononça pas une seule fois mon nom. A peine sortait-il de sa bouche une parole intelligible, et quand je ne répondais pas, il s'élançait sur moi.... Je ne comprends pas qu'il ne m'ait pas tuée !

Il fallait cependant trouver de quoi vivre. Je reconnus que je serais encore en état de nourrir un nouveau-né avec le lait que la nature avait destiné à ma petite Lucinde : j'allai aux hameaux voisins, et je découvris une China qui, étant malade, ne pouvait allaiter son enfant; elle voulut bien me laisser donner le sein à son enfant, et j'obtins chaque fois, en échange de ce service, une tasse de bouillon pour mon pauvre mari. Je dévorais mes larmes en regardant cette petite créature indienne qui buvait avidement; je refoulais avec force mes préjugés, mais je ne pouvais m'empêcher de comparer ce misérable état où j'étais réduite avec ma vie de bonheur et de luxe d'autrefois. L'Indienne était dure pour moi et me traitait comme une servante; je me fis humble. Un jour, un Chino étant entré tandis que je nourrissais l'enfant, me proposa de lui tailler une jaquette pour son usage. Jamais je n'avais taillé aucun vêtement d'homme; cependant j'eus le bonheur de réussir, et l'Indien satisfait me donna quelques morceaux de *charque*[1]. D'autres Chinos vinrent le lendemain m'apporter des étoffes et me faire des commandes de vêtements. Je laissai alors le nourrisson parce que la mère était méchante, et je me mis à coudre malgré de vives douleurs de poitrine. Grâce à ce travail, le maïs ne nous manqua pas, mais l'eau était saumâtre, terreuse, nauséabonde; quand j'avais bien soif, je la faisais passer à travers une toile et je me bouchais les narines.

Pour ajouter aux petits profits que me procurait mon métier de tailleuse, j'imaginai de teindre de diverses couleurs, à l'aide de certaines herbes, une vieille chemise de Don José et de fabriquer des fleurs. Je me servais d'une palme pour support en guise de fil de laiton. Mes fleurs n'avaient qu'un pétale. Mais ces imitations grossières paraissaient des merveilles aux habitants de ces pays sauvages, et ils me payaient ma peine avec des provisions de blé. Encouragée, je fis de petits reliquaires (des cœurs, comme disent les Indiens) et je mis à l'intérieur de petits objets auxquels ils attribuent la vertu de chasser le mauvais air qui s'élève des marécages.

Tout mon art ne réussit pas cependant à obtenir des Chinos leur secours pour la construction d'un rancho bien nécessaire à mes deux malades. J'essayai d'en construire un moi-même. J'avais remarqué à une assez longue distance deux petits arbres qui s'étaient joints et s'embrassaient étroitement; en les élaguant un peu et en couvrant les branches supérieures, ils pouvaient du moins défendre le lit de mon mari contre le soleil et la rosée. Je me mis à l'œuvre. En deux jours, je coupai une grande quantité de l'herbe *totora* et j'en couvris les rameaux. Je filai ensuite la laine d'une petite peau d'agneau et j'en fabriquai une natte entremêlée de minces baguettes et de longues herbes. De cette manière je réussis à faire une toiture assez impénétrable. Je n'eus pas la force ou le talent de construire les parois; mais enfin nous nous installâmes sous cet abri; nous y étions mieux.

Les jaguars erraient souvent aux environs de notre cabane. Il y en avait un surtout qu'on disait très-avide de chair humaine; on racontait l'histoire de plusieurs personnes qu'il avait dévorées. Une nuit, accablée de fatigue, je m'étais endormie sur l'herbe à une centaine de pas de notre misérable réduit. Le tigre passa près de moi; on l'avait vu s'arrêter, puis se retirer; ses traces étaient marquées sur la terre[1]. Je frémis et remerciai Dieu qui m'avait préservée.

Le même jour, à trois lieues de là, ce tigre se jeta sur une femme qui dormait près de son mari et de sa petite fille. Il dévora l'enfant et fit des morsures dangereuses au père, qui, réveillé en sursaut, s'était saisi de sa lance. Ce fut la pauvre femme elle-même qui, fuyant et presque folle de terreur, nous raconta en passant cette scène de carnage (voir page 333).

VIII

Quelle fin pouvais-je prévoir à nos tourments? Je n'espérais plus sauver mon mari. Si du moins, pensais-je, la raison lui revenait avant de mourir, il saurait combien je l'ai aimé et ses dernières paroles me consoleraient de toutes mes souffrances.

De grandes sécheresses survinrent ; il n'était plus possible de trouver une goutte d'eau : nous humections nos lèvres avec de l'herbe pour tromper notre soif : quelquefois j'allais chercher au loin des endroits bas et

1. Viande sèche, coupée par lanières et saupoudrée de sel. C'est le *tasajo* des provinces argentines et la *carne seca* du Brésil.

1. Alex. de Humboldt cite d'étranges exemples du dédain de cet animal féroce pour les proies faciles. Voyez, dans son *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, ce qu'il dit au sujet d'un jaguar qui se mêla aux jeux de deux enfants, dont l'un le chassait en riant avec une baguette, ne songeant pas à quel terrible camarade il avait affaire

ordinairement humides, et je m'y roulais sur la terre pour ressentir un peu de fraîcheur.

Mes yeux étaient épuisés de larmes; ma vue se troublait.

Une dyssenterie horrible mit le comble aux maux de mon mari et à mes épreuves....

Un jour où je traînais derrière moi une charge de bois à l'aide d'un laço, une branche me frappa violemment à la poitrine; je perdis connaissance et je restai longtemps étendue sans mouvement. Quand je me relevai, il faisait nuit, et j'eus beaucoup de peine à me traîner jusqu'à notre abri.

La peau me tombait des jambes, du visage et des épaules. Je n'avais plus d'autres vêtements que ceux qui me couvraient depuis quatre mois, et j'ai honte de le dire, faute de savon, je ne les avais pas lavés. J'étais révoltée de cette malpropreté.

Un matin, dans le bois, me croyant bien seule, je voulus ôter mon linge pour le laver, en m'enveloppant de la couverture de Don José. J'étais déjà presque entièrement déshabillée lorsque, par hasard, Unzaga apparut, sans bruit, tout à coup. Sa vue me fit une telle impression et j'éprouvai une si grande honte, que je me mis à pleurer amèrement.

On ne parlait plus de nous changer d'exil. Je me dis qu'il fallait songer à l'avenir. Je défrichai un petit espace de terre, et je travaillai pendant plusieurs jours à y faire des semailles. Je me plaisais à penser que je pouvais faire venir du maïs, des *zapallos* [1] et des *caroubes* [2]. Mais les soldats vinrent et bouleversèrent le sol, dispersant ou arrachant tout ce que j'avais semé ou planté. Ils prétendirent qu'ils agissaient ainsi par l'ordre d'Ibarra.



Jaguar (Amérique méridionale). — Dessin de Rouyer.

Ce n'était point d'ailleurs notre dernière étape dans désert. On nous transporta bientôt à un endroit où deux chemins se rencontrent et qu'on nomme l'*Encrucijada*. Il ne se trouvait près de là qu'un bois, trop petit pour nous servir de refuge contre les Indiens. Le sol était plus stérile, l'eau introuvable, et les rares habitants du voisinage étaient inaccessibles à toute pitié.

Un jour où j'allais chercher au loin de l'eau dans ma cruche, je fus attaquée par un chien; il m'avait déjà mordue et il déchirait mon vêtement, lorsqu'un Chino vint à mon secours. Je poursuivis ma route, et, à mon grand effroi, je rencontrai bientôt un homme étrange, une sorte de monstre. C'était un sang mêlé, fils d'un sauvage du Chaco, et d'une blanche. Sa figure était prodigieusement énorme en hauteur et en largeur; son nez était si épaté, qu'il touchait presque de chaque côté à ses oreilles; ses lèvres ressemblaient à deux bourrelets, à peine voyait-on ses yeux, qui rappelaient ceux du sanglier. Ses mains, ses pieds, ses mollets étaient d'une grosseur effroyable. Je m'arrêtai stupéfaite, glacée; je ne savais en présence de quelle créature je me trouvais. Je recueillis cependant mes forces pour lui demander comment je pourrais me procurer un peu d'eau. Il parlait : il me répondit rudement que je n'avais qu'à aller à *los Banados*, à quatre lieues de là, puisqu'il y allait bien lui-même, et il s'éloigna en murmurant.

Un instant après, je fis une rencontre plus heureuse. Une femme, à l'aspect de mes vêtements en lambeaux, de ma pâleur et de l'épuisement de mes forces, sauta de son cheval, m'embrassa et me demanda où j'allais. Elle était à la recherche de chevaux qu'on lui

1. On désigne ainsi plusieurs sortes de citrouilles.

2. Les algarrobos ou caroubiers (*Prosopis dulcis*) forment dans ces régions de grands bois qu'on désigne sous le nom d'*Algarobales*. Les caroubes sont renfermées dans de longues siliques, et ont un goût assez agréable. La substance farineuse qui entoure le noyau décanté dans l'eau, fournit une sorte de fécule dont on peut faire une bouillie nourrissante.

Il y a dans le Grand-Chaco plusieurs espèces d'algarrobos, sur lesquels M. Weddell donne de précieux renseignements. (*Voyage dans le sud de la Bolivie.*)



Famille indienne attaquée par un jaguar. — Dessin de Castelli.

avait volés. Quand elle m'eut écoutée, elle m'aida à monter en croupe, me conduisit à un endroit où elle me fit donner de l'eau, deux petits fromages, un peu de farine, et me ramena non loin de ma retraite, mais en me priant de ne rien dire de ce qu'elle avait fait pour moi, tant le seul nom d'Ibarra inspirait de terreur!

Un orage nous surprit un jour dans un bouquet de bois épais où j'avais transporté mon mari. L'obscurité devint profonde; le tonnerre éclatait tout autour de nous. Le soir vint, et la pluie ne cessa point de tomber. Je n'avais aucun moyen de faire du feu. A notre gîte ordinaire, j'avais de petites bougies que je fabriquais moi-même : je roulais des chiffons sur de petits bâtons et je les enduisais de la cire du miel que je découvrais de loin en loin dans le désert; mais cette fois, il fallut passer la nuit au milieu de l'inondation, dans les ténèbres et la terreur. Vers l'aube, une calandre, cachée sous le feuillage même de l'arbre qui nous couvrait, se mit à chanter : Unzaga me dit que c'était un petit oiseau qui ressemblait à l'alouette : son chant était si doux, si mélodieux, mêlé de cadences si riches et si variées, que je l'écoutais tout émue avec enchantement et comme soulagée : en ce moment il me semble l'entendre encore.

De jour en jour, la difficulté de satisfaire notre faim et notre soif augmentait. Au mois d'octobre, nous n'eûmes plus d'autre ressource que des épis de froment verts. Je les faisais rôtir; puis je les pilais et les mêlais à une eau saumâtre; cette nourriture nous causait d'horribles souffrances d'entrailles; il fallut y renoncer.

J'appris que mon frère, informé de toutes mes souffrances, avait voulu venir vers nous : au moment où il se préparait à partir, Ibarra lui avait fait défendre avec menaces de donner suite à son projet.

J'avais oublié de dire qu'au temps où nous avions encore quelques provisions et un rancho, la femme d'Unzaga, Doña Rafaela Carol, avait passé onze jours avec nous; mais, ne pouvant endurer plus longtemps nos souffrances, elle était repartie en maudissant le jour où elle avait mis le pied dans le désert.

Je ne puis m'étonner assez de ne pas avoir été victime de la férocité des Indiens. Un matin, je trouvai sur la lisière du bois une de leurs flèches, à peine longue d'une demi-toise, et terminée par trois pointes aiguës faites d'un bois très-dur. Je la pris et me sauvai toute tremblante sous notre toit. Quelques instants après, il me fallut sortir pour aller chercher de l'eau, et, à moins de cinq cents pas, je me heurtai, glacée d'horreur! contre une tête sanglante, celle d'un homme du voisinage que nous connaissions; à quelques pas gisait le cadavre de sa petite fille percée de coups de lance.

Les soldats qui veillaient sur nous à distance, quoique bien armés, ne redoutaient pas moins que nous ces sauvages. Un soir le sergent vint me demander si je savais où étaient les Indiens. Il me raconta qu'ils avaient surpris une dame d'un bourg situé à quelque distance, l'avaient dépouillée de ses vêtements malgré ses cris, et enlevée. Je lui dis que si jamais il me voyait exposée au même péril, je le suppliais en grâce de m'envoyer une balle de son fusil, bien persuadée que la nouvelle de ma mort affligerait encore moins ma famille que celle de mon enlèvement. — « Certainement non, répondit cet homme avec un affreux regard; je n'aurais garde de faire ce que vous demandez : au contraire, si je le pouvais ou si j'osais, je vous garrotterais bien, et j'irais vous vendre à quelque riche habitant de Montevideo. » — Depuis ce jour, je ne pouvais plus voir ce misérable sans effroi. Je me cachais dès que je l'apercevais, comme aux moindres bruits lorsque je croyais entendre les Indiens. Dans une de ces heures d'angoisses, exténuée et mourant de faim, la pensée me vint de prier ma famille d'envoyer quelqu'un pour me sauver et me ramener près d'elle : Ibarra ne s'y serait point opposé; mais presque aussitôt je repoussai cette tentation comme une lâcheté criminelle, je m'indignai contre moi-même, je me prosternai, je priai Dieu de me pardonner et je m'appliquai avec plus d'ardeur à donner des soins à mon mari, à le soulager, à chercher les moyens de prolonger son existence. Hélas! je ne pouvais me faire d'illusions. Il était visible que sa fin ne devait pas être très-éloignée.

IX

Que dirai-je de plus? La plainte des malheureux est monotone. Don José devint plus malade encore. Chaque jour il était pris d'attaques nerveuses et s'évanouissait souvent.

Le 11 du mois de février, vers les deux heures de l'après-midi, il tomba dans des convulsions terribles. J'étais seule, loin de tout secours. Unzaga venait de recevoir du sergent un ordre qui l'avait contraint à s'absenter. Que faire? que devenir? Je serrai mon mari dans mes bras, je le penchai sur mon sein, je le soulevai, j'essayai de comprimer ses soubresauts violents; mais j'étais impuissante à le calmer; alors, désespérée, je m'éloignais, je marchais à grands pas, je poussais de grands cris dans cette solitude, je revenais, je l'embrassais, je le regardais avec terreur, je me détournais de nouveau, cherchant une sorte de soulagement dans l'excès même de mes clameurs! Je sentais bien que mon mari allait mourir; je me mis à genoux près de lui et je priai Dieu avec ferveur; je posai encore sa tête sur mon sein; mais, épuisée par cette lutte effroyable, je me sentis peu à peu m'affaiblir, mes yeux ne distinguaient plus rien, je frissonnai et je perdis connaissance.

J'ignore combien de temps je restai inanimée, entre la vie et la mort; lorsque je sortis de cette léthargie, le corps de Don José, à moitié couché sur moi, était déjà glacé. Que n'avais-je expiré en même temps que lui!

Je me souviens qu'en ce moment suprême je ne versai pas une larme; j'étais immobile de stupeur.

Mille pensées traversaient à la fois mon esprit, et toute ma vie passée me revint à la mémoire comme dans un tableau. Était-ce bien moi qui étais là, en haillons, dans ce désert, devant le cadavre de mon mari! J'avais dix-neuf ans. Une année auparavant j'étais heureuse, entourée d'affections, de bien-être; tout souriait à mes espérances!

Unzaga revint : il baissa la tête tristement en voyant le pauvre mort, et essaya de balbutier quelques paroles d'encouragement. Presque aussitôt un soldat vint le chercher encore, et l'entraîna sans lui laisser le temps de me donner un conseil.

Je passai la nuit seule, près du corps de mon bien-aimé Don José. Des bruits que je n'entendais pas ordinairement, des cris d'oiseaux nocturnes, le cacuy, le quilipé, des miaulements de jaguars se mêlaient aux gémissements du vent. Il y eut un moment où je crus distinguer des rumeurs confuses, des voix humaines, rauques, sauvages; je ne doutai pas que ce ne fussent celles des Indiens. Je me sauvai dans le bois, courant tout au travers, en dehors des sentiers, tremblante et pleine d'effroi, sans oser m'arrêter ni écouter. Avançant toujours, j'arrivai haletante à une éclaircie (ce que nous nommons un pajal); au delà il n'y avait plus qu'un fourré impénétrable de ronces et d'épines. Je me jetai à terre, épuisée ; il y avait bien longtemps que je n'avais rien mangé : la soif me brûlait; mais j'étais sans force pour me relever et chercher.

Je demeurai là, étendue sur le sol, incapable de mouvement et de pensée, le reste de la nuit, le jour suivant et l'autre nuit encore.

Le bruit s'était répandu que les Indiens m'avaient enlevée. Seul, un homme du voisinage dont j'avais pansé le bras (c'était le malheureux qui avait combattu contre un jaguar) s'était mis à me chercher. Ayant par hasard reconnu l'empreinte de mes pieds sur une fourmilière, il suivit mes traces, et, après les avoir souvent perdues et retrouvées, il arriva jusqu'à moi. J'étais sans voix et à peu près inanimée. Il me souleva, me coucha sur son dos, et me porta près du corps de Don José.

Dès que j'eus repris un peu de force, je priai ce brave homme de me procurer des chevaux et une voiture, afin qu'il me fût possible de conduire les restes de mon mari jusqu'à la cure de Matara. Il partit, mais il ne revint que deux jours après : il avait été obligé de faire vingt lieues pour trouver deux chevaux.

On devine ce que j'eus à endurer d'angoisses de toutes sortes pendant son absence; je renonce à les décrire. J'avais peur de rester avec mon pauvre mort après l'heure des prières; je m'éloignais, puis je revenais dans la crainte qu'il ne devînt la proie des bêtes féroces.

Quand le moment fut venu de placer le corps sur le char, on me dit que cela n'était pas possible. Les membres se séparaient; les chairs tombaient par lambeaux. Il fallut me résigner. Je donnai la sépulture à mon mari près du lieu même où il avait expiré. Deux hommes le descendirent dans une fosse. Je priai Unzaga, qu'on avait enfin laissé revenir près de moi, de mettre un signe à cette place pour que plus tard il me fût, du moins, permis de recueillir les tristes restes de mon bien-aimé et de les transporter en terre bénie.

Unzaga se lamentait : « Que vais-je devenir? s'écriait-il. Qui voudra maintenant soigner mes plaies? Je mourrai seul, ici, sans secours ! Adieu, señora; adieu, vous qui étiez ici notre soutien et notre consolation ! »

Pauvre homme! sa plainte me déchirait l'âme. Mais que pouvais-je faire?

Je me hâtai d'aller à Matara et je priai aussitôt le curé de célébrer un service.

Le commandant eut le courage de me faire demander le *grilhete* (les fers qu'on avait mis aux pieds de mon mari). Je n'avais plus de patience. Je lui fis répondre qu'il n'avait qu'à envoyer ses soldats le chercher au désert.

Notre chariot n'avançait que lentement. Je passai quatre nuits en route sans pouvoir dormir. Lorsque j'arrivai devant notre maison de Santiago, une de mes sœurs, Eulogia, dit en me voyant : « Agostina revient : Libarona est mort ! »

Et moi je criai : « Mes enfants ! mes enfants ! »

Ma mère et ma sœur Isabelle accoururent et mirent dans mes bras Élisa et Lucinde ! Chers enfants! avec quels transports je les embrassai ! J'étais saisie de leur ressemblance avec leur père !...

Le docteur Monge se trouvait dans la maison; mes yeux étaient injectés de sang; il ordonna qu'on me fît coucher sans délai. Ma famille vit alors de combien de plaies mon corps amaigri était couvert. Je ne m'étais pas déchaussée depuis un an, afin d'être toujours prête, pendant les nuits, à soigner mon mari ou à fuir les Indiens. Je restai longtemps malade. Il m'arriva plusieurs fois de m'élancer, la nuit, hors de ma couche, en jetant des cris de terreur : j'étais en proie aux rêves les plus horribles : je croyais entendre les Indiens ou les jaguars !

Dès que je fus rétablie, nous abandonnâmes tout ce que nous possédions à Santiago, et nous retournâmes au Tucuman.

Peu de temps après, j'eus la douleur d'apprendre la déplorable fin d'Unzaga. Réduit à se nourrir de racines, il avait voulu fuir; mais s'étant égaré, il avait cédé au découragement et s'était arrêté à la malheureuse pensée d'aller se jeter aux pieds d'Ibarra. Le monstre, en voyant ce corps à peine vêtu de haillons et couvert d'ulcères, avait froidement appelé quatre soldats et leur avait ordonné de tuer à coups de lance notre pauvre compagnon d'infortunes.

Après douze années d'inutiles supplications, j'ai enfin obtenu la permission de faire transporter les restes de mon mari à Salta, et je lui ai élevé un tombeau.

Depuis la mort d'Ibarra[1], son honorable neveu, le noble général D. Antonio Taboada, pendant une de ses expéditions dans le désert, a voulu voir l'endroit où Don José avait rendu le dernier soupir, et il y a fait construire et dresser par les soldats mêmes qui avaient été les instruments de nos tortures, une grande croix de bois portant sur ses bras cette inscription :

HOMMAGE DE L'AMITIÉ A UN MARTYR DE LA TYRANNIE.

Extrait de l'espagnol par M. FERDINAND DENIS.

1. Ibarra est mort en 1847.

Plusieurs voyageurs français ont vu, dans le cours de ces dernières années, la señora Doña Agostina. C'est l'un d'eux, M. Benjamin Poucel, bien connu par les grands services qu'il a rendus à l'industrie et à la science, qui a obtenu de cette dame, non sans les plus vives instances, le récit dont on vient de lire un extrait [1]. Le savant docteur Martin de Moussy, compagnon de voyage de M. Poucel dans les provinces du nord de la Confédération argentine, a bien voulu nous écrire à ce sujet les lignes suivantes :

« Monsieur,

« Tous les détails que vous connaissez sur le séjour de Mme Libarona aux frontières du désert du Chaco et qui sont relatés dans les nos 25, 26 et 27 du journal *la Religion*, édité à Buenos-Ayres (1858), sont d'une entière exactitude....

« ..,. J'ai eu moi-même l'honneur de voir cette héroïne de l'amour conjugal, au mois d'août 1857, à Salta, où elle est retirée au sein de sa famille ; mais alors je ne connaissais que très-incomplétement son admirable



Ensevelissement de Don José de Libarona. — Dessin de Castelli.

histoire. C'est quelques mois après, à Tucuman, et à Santiago del Estero, théâtre des événements, que la véracité de ce récit m'a été confirmée par plusieurs témoins oculaires. Cette histoire lamentable y est d'ailleurs de notoriété publique et les habitants de cette dernière ville sont fiers de leur héroïque compatriote.

« Doña Agostina Palacio de Libarona n'a point dépassé l'âge mûr, puisqu'elle n'avait que dix-neuf ans en 1841, époque de l'exil et de la mort de son mari. Aujourd'hui, environnée des siens, objet de la vénération publique, au milieu d'une famille qui l'aime (et c'est une des premières de la province), sa position actuelle est sans doute une compensation bien méritée aux malheurs de sa jeunesse ; mais la délicatesse de cette aimable dame, toujours aussi bonne que belle, n'en tire nullement vanité.

« Agréez, etc.

« Martin de Moussy. »

« Paris, mai 1861. »

1. Nous avons supprimé quelques développements qui nous ont paru ralentir le cours de la narration.



Environs de Lunéville. — Dessin de Lancelot[1].

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GEOGRAPHIQUES,

PAR M. V. DURUY.

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Villeneuve-Saint-Georges, 1er août.

Mon cher ami,

Vous êtes bien fidèle à votre titre, et chaque semaine vous faites faire le tour du monde à vos quarante mille lecteurs. Grâce à vous, nous savons ce qu'il y a sous le pôle et ce qui se trouve sous l'équateur. Vous levez, d'une main fort peu discrète, les voiles dont l'Afrique centrale s'était jusqu'à ce jour enveloppée, et vous suivez pas à pas, sous toutes les latitudes, ces infatigables pionniers de la science, qui veulent achever la reconnaissance de notre globe, pour en livrer la possession au génie de la civilisation moderne.

Il est fort agréable de voyager si lestement et si loin. Vous pensez que ce ne le serait pas moins d'aller un peu plus près, et de laisser un moment les antipodes pour regarder autour de nous. L'Europe vous semble aussi curieuse à étudier que l'Australie ou le pays des Yakoutes, et le Rhin ou l'Elbe ne vous paraissent pas moins intéressants que le fleuve Jaune ou le Mackensie. Je suis assez de votre avis, puisque je me propose de descendre le Danube durant quatre ou cinq cents lieues. Vous me demandez les notes que je ramasserai en courant; je vous les enverrai volontiers, parce qu'après le plaisir de voir et de comprendre, il n'y en a pas de plus grand que de raconter à ses amis, et tout lecteur bienveillant en est un, ce que l'on a vu et ce que l'on a compris.

Seulement, je vous préviens que je ne serai probablement le Christophe Colomb d'aucun nouveau monde. Je ne prétends découvrir ni l'Allemagne, ni l'Autriche, ni la Hongrie, pas même les Carpathes ou la Roumanie, comme Alexandre Dumas, à ma place, le ferait certainement. Je ne verrai que de vieilles choses. Il est vrai que le vieux vaut quelquefois le neuf; il ne s'agit que de savoir s'y prendre pour regarder.

Donc je me mettrai demain en route pour aller aussi loin que possible, sans sortir toutefois de notre bonne Europe. J'évite la mer, non pas que je ne l'aime beaucoup pour le plaisir des yeux, mais parce qu'elle ne garde rien, l'oublieuse qu'elle est, des hommes, des grandes choses et des peuples qu'elle a vus passer. La vague qui

1. Tous les dessins publiés dans cette livraison ont été faits d'après nature par M. Lancelot, qui a bien voulu suivre très-exactement, selon notre désir, l'itinéraire de M. V. Duruy.

suit le navire efface le sillon qu'il a creusé, et là où le sort des batailles a fait s'abîmer un empire, on n'aperçoit que le flot qui se joue dans son éternelle mobilité. Comme le paysan de Virgile dont la charrue met à découvert des casques vides, des glaives brisés et les grands os des aïeux :

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris,

j'aime à sentir sous mes pieds une terre sonore, pleine de souvenirs. La nature toute seule est bien belle, mais l'homme ajoute à sa beauté immuable la variété infinie de ses pensées et de ses aventures. La terre où il a vécu et conquis la renommée conserve quelque chose de lui-même. Si le paysage de la campagne romaine a une incomparable grandeur, c'est qu'au-dessus de cette plaine nue et dévastée planent toujours les innombrables et imposantes images d'un passé deux fois glorieux.

Et voilà pourquoi je vais partir pour Strasbourg au lieu de m'en aller à Marseille.

II

Strasbourg, 2 août.

DANS L'ÎLE-DE-FRANCE ET LA CHAMPAGNE.

Le chemin de fer et la diligence. — Les Mortemart et les Clicquot. — La craie champenoise. — L'Ay et l'empereur Wenceslas. — La maréchale d'Estrées et le duc de Montébello. — Gloire récente du mousseux. — Quatre-vingt-dix-neuf moutons. — Un paysage de la Champagne Pouilleuse. — Pourquoi Champaubert et Montmirail sont-ils où les Prussiens les ont trouvés?

Le chemin de fer est décidément la pire manière de voyager. A peine parti, on arrive; le beau plaisir! Ah! pour le commis voyageur qui veut rattraper une affaire; pour le diplomate qui court à un protocole oublié; pour les amoureux qui volent à leur nid, ah! pour ceux-là, à la bonne heure, que le convoi s'élance à toute vapeur; ils ont mille raisons de se hâter et, tout en faisant soixante kilomètres à l'heure, ils se plaindront que la télégraphie électrique n'ait pas encore trouvé le moyen d'expédier les hommes aussi vite que les dépêches. Laissez faire, ô gens pressés, on y viendra. Mais pour ces grands enfants d'artistes et de poëtes qui, à la majestueuse rigidité des rails préfèrent une route, même défoncée, entre deux haies d'aubépines en fleurs, et, au sifflement aigu ou aux lourds gémissements de la locomotive haletante, le cri joyeux de l'oiseau qui se balance sur un épi doré dont il courbe à peine la tige, pour ceux-là le voyage même est le but, et l'arrivée le désenchantement.

Vous souvient-il du temps où la diligence régnait sans partage, où c'était admirablement aller que de faire ses trois petites lieues dans une heure? Alors on s'établissait dans sa voiture comme dans sa maison. Le conducteur y commandait en maître absolu; on lui appartenait. Mais il avait tant d'histoires à vous conter, tant de choses à vous faire voir le long du chemin! Et les montées trop roides, et les descentes trop rapides pour lesquelles il nous donnait la clef des champs! et le déjeuner, le dîner à la table d'hôte avec des incidents et des personnages chaque jour nouveaux! et toutes les têtes curieuses qui se mettaient aux fenêtres, à la traversée des villages, quand le conducteur sonnait sa fanfare, et que le postillon, si leste et fanfaron dans ce costume vert, rouge et jaune à boutons d'argent, qu'on ne voit plus qu'à l'Opéra, faisait si vaillamment claquer son fouet et réveillait à grand fracas toute une ville, rien que pour attraper au passage un sourire sur un visage aimé. Un jour, dans les Pyrénées, j'en vis un arrêter sans façon la voiture au beau milieu de la route, sauter à terre et courir à une fillette qui l'attendait au bord du chemin; c'était sa fiancée. Tandis que le couple amoureux revenait à petits pas au village, une amie bienveillante prenait gaillardement la place laissée libre et nous lançait à fond de train sur la route poudreuse.

Le voyageur, lui, n'avait pas de ces bonnes fortunes du cœur à travers champs, mais il avait celle des yeux. On regardait d'assez près pour voir, d'assez loin pour ne saisir que le côté pittoresque ou gracieux des choses et des gens. Et que de bonnes observations faites du haut de l'impériale; combien même de romans commencés dans le coupé, qui allaient, à quelque temps de là, finir à l'église ou autrement!

On voyageait enfin, aujourd'hui on arrive. On monte dans le wagon en cravate blanche et en gants jaunes, comme pour une visite; et on s'y ennuie, comme dans un salon, un jour de première présentation. A quoi bon lier conversation et connaissance, quand il faudra se quitter si vite?

Je deviens vieux, mon cher ami, car me voilà occupé à faire le procès au temps présent, ce qui a toujours été un signe infaillible de vieillesse survenante. C'est que me voici à Strasbourg, après avoir traversé une moitié de la France, sans avoir rien vu, fatigué de cette succession rapide et violente d'aspects toujours fuyants; la tête brisée de ce bruit infernal que les poëtes d'autrefois réservaient pour les damnés; les yeux perdus de poussière et l'esprit vide, car je n'ai ramassé que bien peu de faits et pas la plus petite aventure le long de ces cinq cents kilomètres parcourus en dix heures.

Ne me demandez rien de la route. Jusque vers Épernay, j'ai vu un tourbillon au travers duquel j'ai distingué à grand'peine, un pays assez riche qui ne doit pas manquer d'agrément pour ceux qui y ont du bien au soleil. C'est cette zone de terres fertiles qui, se continuant tout autour de Paris, l'enveloppe de l'oasis de verdure si bien appelée l'Ile-de-France, et qui a été comme le noyau autour duquel le fruit s'est formé et a grossi. Là est née la France. La géographie explique Paris, comme elle explique bien d'autres choses. Faites arriver jusqu'aux lieux où la Seine, la Marne et l'Oise se rencontrent, les landes de la Champagne, les marais de la Sologne, les collines pierreuses du Perche, et la grande cité n'aurait pu croître sur ce sol ingrat.

A quelque distance en avant d'Épernay, je parvins cependant à apercevoir, sur une éminence, un château féodal, mais si bien conservé qu'il semble avoir été oublié par le temps et par la Révolution. C'est qu'il n'a jamais rien eu à démêler avec ces deux puissances redou-

tables. Cette vieillerie est toute neuve. Ces tourelles inoffensibles, ces remparts innocents sont bâtis d'hier, et c'est une main très-bourgeoise qui les a élevés, celle d'une marchande de vins d'Épernay. Mme veuve Clicquot a voulu donner à sa fille le luxe d'un gendre ayant autant de parchemins qu'elle avait de billets de banque, un Mortemart; et elle lui a fait la galanterie de lui bâtir un château qui, heureusement pour ses habitants, n'a de féodal que certaines apparences extérieures. Cette fantaisie a coûté deux millions; mais l'Angleterre et la Russie les ont payés. Le champagne Clicquot n'a pas plus de rivaux à Pétersbourg ou à Londres que l'esprit des Mortemart n'en avait à Versailles.

Cette prospérité date pourtant d'une époque funeste, de 1814. Mme Clicquot reçut alors chez elle l'empereur Alexandre et dépensa trente mille francs pour faire les honneurs de sa maison. C'était de l'argent bien placé. L'empereur, de retour à Pétersbourg, ne voulut boire que du champagne fourni par son hôtesse de Reims. Point n'est besoin d'ajouter que la cour le trouva excellent et, à l'exemple du maître, déclara qu'on n'en pouvait boire d'autre. Voilà comment Mme Clicquot a patriotiquement rattrapé quelques-uns des écus que les Russes d'alors nous emportèrent Saluons donc en passant cette grande fortune gagnée sur nos ennemis d'autrefois.

Le commerce des vins de Champagne porte bonheur : il paraît qu'on y gagne santé, richesse et longue vie : trois choses qui forment un bien beau capital. Mme Clicquot a aujourd'hui quatre-vingts ans; M. Moët, dont le nom n'est pas moins fameux, avait aussi beaucoup de millions, un château, celui de Romont et quatre-vingt-dix années. Ah! la belle industrie[1]!

Dans mon wagon ne se trouvait alors qu'un bon gros curé qui ne lisait pas trop son bréviaire, mais qui n'en parlait pas davantage, et un officier de marine qui, durant notre traversée, fuma quinze cigares, ce qui ne lui laissait pas le temps de parler beaucoup. Le paysage n'en disait pas plus; nous étions entrés, au delà d'Épernay, dans la Champagne Pouilleuse, une immense plaine de craie, onduleuse et plissée comme la surface d'une mer tranquille, dont les grandes et longues vagues se seraient doucement étendues et solidifiées, mais aride, sans bois ni moissons, et abandonnée en grande partie à la vaine pâture : le pin maritime, l'arbre des dunes, y pousse même misérablement.

Condamné par mes voisins à fermer la bouche, et par cette plaine monotone et poussiéreuse à fermer les yeux, je me mis à courir à travers le temps un peu plus vite que nous ne courions à travers la campagne; et j'arrivai tout droit à l'époque ou ce pays était une mer, ce sol une masse animée. Dans un pouce cube de cette craie champenoise sur laquelle nous roulons, on a compté dix millions d'écailles d'infusoires. Ainsi les infiniment petits ont bâti des continents. Ils en font encore. Lorsque dernièrement on a voulu connaitre, pour la pose du câble électrique, quelle était la nature du fond de l'Océan entre l'ancien et le nouveau monde, on a trouvé de l'Irlande à Terre-Neuve, à trois milles mètres au-dessous de l'Atlantique, une plaine immense d'où la sonde n'a rapporté que des débris d'infusoires. Cette poussière que nous respirons a donc vécu , et cette terre qui porte aujourd'hui nos monuments, nos cités, notre civilisation si confiante et si fière, n'est, elle-même, qu'un immense champ de mort!

Le Champenois ne s'en inquiète guère; il trouve que ce sol si maigre fait bien pousser sa vigne et il ne tient pas à en savoir davantage. Sur son calcaire crayeux, il récolte un vin léger qui doit plus au vigneron qu'au soleil : le plus vif, le plus petillant et, pour tout dire, le plus spirituel des vins, ou, à tout le moins, le plus salutaire et le meilleur, s'il faut s'en tenir aux termes d'une grave délibération de la Faculté de Paris. Dijon et Bordeaux prétendent bien qu'elle a été prise après boire, mais, dans l'espèce, ce ne saurait être un cas de nullité.

Les deux cantons privilégiés, pour cette culture, sont la *montagne de Reims* (le Sillery), à quelque distance des lieux où nous passons, et la *rivière de Marne* (l'Ay) dont le chemin de fer longe les coteaux. L'hectare de vigne s'y vend dans les bons endroits de vingt-cinq à trente mille francs.

Cette fortune est d'hier. On conte, il est vrai, que l'empereur Wenceslas, qu'il faut bien que j'appelle le plus grand ivrogne de l'empire, puisque ses ministres le trouvaient plus souvent sous la table que sur le trône et que ses sujets finirent par l'y laisser, usait fort des vins de Champagne. Philippe de Bourgogne, qui signait joyeusement ses ordonnances : « Philippe, duc des bons vins, » ne mettait pas, pour son diner, le Sillery bien loin du Beaune. Mais ce ne fut, réellement, qu'au seizième siècle que leur réputation se fonda : François Ier, Henri IV, même le pape Léon X, tous amoureux des belles et bonnes choses, souvent plus que de raison, voulurent avoir des vignes à Ay. Au dix-septième, ils devinrent à la mode. La noblesse et l'Église s'en mêlèrent pour leur commun plaisir et profit. Un bénédictin, dom Pérignon, vendangea si bien, non pas la vigne du Seigneur, mais celle de l'abbaye d'Hautvillers, que ce clos est resté un des meilleurs crus de la province; et la maréchale d'Estrées fit traiter le vin, dans les caves de son château de Sillery, avec un tel soin que les gourmets de la cour n'en voulurent point d'autre. Toute la Régence s'enivra d'Ay, et les gens qui croient à l'influence du physique sur le moral ont remarqué que la société du dix-huitième siècle

1. Un de mes amis, Champenois pur sang et excellent mathématicien, ce qui ne l'a pas empêché d'être vigneron (tous les Champenois le sont, l'ont été ou le seront), me fait observer que le château de Boursault a été bâti pour le gendre même de Mme Clicquot, le comte de Chevigné, auteur de *Contes champenois* très-décolletés, selon la tradition de la bonne province qui a toujours aimé à rire; que Reims, qui était autrefois une ville uniquement manufacturière, fait aujourd'hui une rude concurrence à Épernay et à Ay et qu'il s'y est fait, *dans les vins*, des fortunes de vingt millions, comme celle de M. Werlé, le maire. En 1855, malgré la guerre, les Russes ont encore bu six cent soixante cinq mille quatre cent douze bouteilles de vin de Champagne; mais en 1857, après la paix, et sans doute pour la fêter, ils en ont demandé un million trente-deux mille cinq cent trois.

si charmante d'esprit, de pétulance et malheureusement aussi de vie légère, prenait autant de tasses de café et de verres de champagne que celles du dix-neuvième fume de mauvais tabac et boit de vin frelaté. Je ne sais pas si les mœurs en valent beaucoup mieux, mais l'esprit en a, certainement beaucoup moins.

Les vins rouges de Champagne étaient encore les plus estimés, lorsqu'en 1780 un vigneron d'Épernay, M. Moët, osa faire six mille bouteilles de vin mousseux. On cria à la folie, au sacrilége. La folie se trouva sagesse. La Champagne exporte aujourd'hui autant de millions de bouteilles que le négociant d'Épernay en fabriquait de milliers, il y a quatre-vingts ans[1]. Dans les bonnes années, elle en produit deux ou trois fois autant, et certaines bouteilles portent quelques-uns des beaux noms de France. Un Montébello peut bien faire aujourd'hui, sans déroger, ce que faisait la maréchale d'Estrées sous Louis XIV.

Mais, oubli impardonnable ! tout en me remémorant cette histoire, j'entrais au buffet et j'y pris une sandwich avec un verre d'eau. Être au pied du coteau d'Ay et lui faire cet affront ! A présent je me rappelle avoir vu quantité de petites bouteilles au bouchon d'argent qui, à certaine table, se vidaient lestement. Des Anglais étaient là. Le *Guide* leur avait dit ce qu'il fallait faire à cette station et ils le faisaient. Oh ! rouges insulaires, vous êtes de dignes voyageurs, et votre estomac connaît bien tous les pays par où vous avez passé ! Je suis sûr qu'à Strasbourg, à cette heure, leur table est servie de jambon, de pâté de foie gras et de vin du Rhin que je suis bien capable d'oublier encore, peut être même de choucroute que j'oublierai certainement.

Pour un Français qui, il y a vingt-cinq ans, fut Champenois durant deux mois, l'inconvenance était grande, et d'autant plus grande de ma part, que je suis persuadé, quoi qu'on en dise, qu'il passe quelque chose de la nature de ce vin ou du caractère qu'on lui a donné à ceux qui le fabriquent et qui en boivent bien un peu. Malgré leur renom fâcheux quant à l'esprit, les Champenois peuvent se glorifier d'un grand nombre d'hommes illustres. Une bonne partie de ces fabliaux caustiques, de ces contes salés où le seigneur, voire même le curé, étaient joyeusement pris à partie, sont nés dans la Champagne. Aussi suis-je tout disposé à accepter l'explication donnée à Napoléon du proverbe fameux : « Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes. »

« Sire, lui disait un grave président né dans la province, un comte de Champagne eut un jour besoin d'argent. Cette envie prend quelque fois aux princes. Il regarda sur tout son comté, et n'y voyant que maigres terres, chétives masures et gens à l'avenant, il ne savait sur quoi asseoir l'impôt prémédité. Un habile homme avisa les pauvres troupeaux du pays et démontra que c'était là une excellente matière imposable, puisqu'elle était nécessaire et se renouvelait incessamment. Le moyen fut trouvé bon et, pour faciliter le travail du fisc qui, en ce temps-là, était encore fort inexpérimenté, il fut décidé qu'on payerait une certaine somme pour chaque centaine de moutons qui passerait aux portes des villes. On paya d'abord, puis on ne paya plus. Au lieu de conduire de grands troupeaux à la ville, les Champenois avaient imaginé de n'en mener chaque fois que quatre-vingt-dix-neuf. Un jour enfin, le fisc impatienté saisit le berger et le réunit à son troupeau en disant : « Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font « cent bêtes. » Avouez que si l'histoire n'est pas vraie, elle est bien digne de l'être, et que les Champenois ont spirituellement expliqué que c'était par trop d'esprit qu'ils passaient pour si bêtes.

Nous ne faisons que longer la Champagne Pouilleuse; c'est à notre droite, et jusque vers Troyes, qu'elle s'étend. Pour en avoir une juste idée, il faut avoir été Châlons et à Arcy-sur-Aube, dans une diligence disloquée qui fait bravement ses quatorze lieues en douze heures. Si vous êtes parti par une journée humide, grise et à l'avenant du paysage, vous trouvez des chemins ravinés, où le pied glisse et se colle, et qui se traînent sur des collines affaissées et sans forme. Autour de vous, des champs de seigle et de sarrasin où le coquelicot et les herbes parasites dominent, mais sans couvrir entièrement le sol qui apparaît, de place en place, gris et farineux, comme la peau sous la laine d'un mouton galeux. Çà et là, des carrés de sapins qui ne verdissent jamais ; quelques ormes tordus et rabougris, ou un sureau malingre, qui ne parviennent pas à donner d'ombrage ; de loin en loin un moulin à vent qui projette sur le ciel ses bras décharnés ; mais partout cette boue laiteuse et cette terre d'un blanc sale, la plus odieuse des couleurs.

La construction d'une maison n'est, dans ce pays, n difficile ni coûteuse. Le propriétaire d'un champ veut-il se donner un logis ? Il creuse un trou, voilà la cave; la craie qu'il en tire, délayée et pétrie dans une sorte de gaufrier en bois, forme des *carreaux de terre* qui sèchent au soleil et qui, liés ensemble avec cette même boue un peu liquide, deviennent une chose laide et bête qni n'est ni une chaumière ni une maison. Mais gare qu'une grosse pluie ne survienne avant que tout soit fini ; la muraille s'effondre, les carreaux de terre redeviennent ce qu'ils ont été, de la boue, et la boue retourne à son trou : *ça dégaille*, dit le paysan, avec une expression aussi laide que la chose, et tout est à recommencer.

Ces plaines immenses où il n'y a guère que les moutons qui poussent bien, ont cependant leur poésie ; le

1. On obtient les vins mousseux en mettant en bouteilles dans les mois d'avril à août qui suivent le pressurage, par une température d'au moins vingt à vingt-quatre degrés. La mousse est le résultat du gaz acide carbonique produit par la fermentation qui, contrariée dans le tonneau, s'y est à peine développée et se reproduit dans la bouteille. Mais on ne sait pas encore la produire à volonté. Chaque bouteille, destinée à l'Allemagne ou à la Suisse, reçoit six ou huit pour cent d'eau-de-vie et de sucre candi ; pour l'Angleterre et la Russie, il en faut mettre jusqu'à quinze et seize pour cent. (Voy. Rendu, *Ampélographie française*.)

LES VIGNOBLES DE LA MARNE.



Route de Paris. Château de Boursault. Mordeuil. Cumières.



Cumières Hautvillers. Dizy.



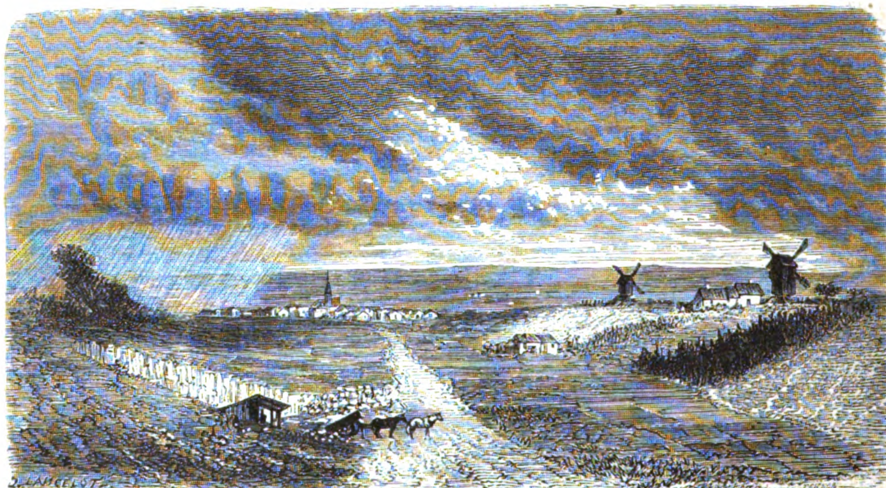
Mutigny. Mareuil. Bisseuil. Oiry. Plivet.

Ay. Vue prise du Mont-Bernon. — Dessin de Lancelot d'après M. Saint-Ange Poterlet. Chouilly.

désert a bien la sienne. C'est déjà quelque chose que l'espace et les vastes horizons qui laissent courir au loin les yeux et la pensée, tandis que flotte au-dessus de la tête un large pan de ce manteau d'azur et d'or dont le ciel enveloppe la terre. Mais au pied de ces collines crayeuses coulent aussi des ruisseaux dont les eaux ne sont pas toujours blanchâtres et qui entretiennent sur leurs rives un peu de fraîcheur et de verdure. Toute la vie de la plaine s'y concentre : les hommes y demeurent; les oiseaux y chantent : le sol y est fécond, et les seuls arbres de cette région y croissent, l'aune, l'ormeau, le bouleau à la blanche écorce et le peuplier aux feuilles tremblantes. La nature sait placer partout des harmonies ou des oppositions qui font rêver. Il faut si peu à l'incomparable artiste pour faire un tableau charmant, et une oasis dans un désert l'est toujours.

Parfois aussi de grands spectacles s'y déploient. Quand la terre est si triste, sans forme, sans caractère et sans vie, c'est au ciel qu'il faut regarder pour y admirer les nuages empourprés du soir, ou, un jour d'été, les préludes d'un grand orage; soit encore ce que je vis il y a quelque vingt ans, dans cette solitude, un lever de soleil presque aussi beau que ceux de Claude Lorrain sur l'Océan.

Le crépuscule commençait et laissait apercevoir un ciel encore chargé de nuages et d'ombres. Tout à coup, en un point de l'orient, au bord même de l'horizon, ces vapeurs se nuancèrent de teintes qui, d'un moment à l'autre, devinrent à la fois plus vives et plus sombres. Des mouvements étranges s'y produisirent qui changèrent à chaque instant leur aspect et leur forme. Bientôt ce fut une fournaise ardente où semblait s'accomplir un travail de cyclopes. La lumière et les ombres figuraient les flammes et la fumée qui se mêlaient confusément. Des lueurs brillantes en jaillirent et, comme une gerbe de feu qui se délie et s'élance, s'épanouirent en éventail à la surface du ciel. On eût dit



Les landes de la Champagne. — Dessin de Lancelot.

des glaives d'or qui étaient projetés de ce foyer sauvage jusqu'au zénith. C'était bien en effet la lutte de deux puissances ennemies, le jour et les ténèbres. Cependant la fournaise devenait plus ardente, les couleurs plus vives; le ciel s'éclairait. Peu à peu les glaives de feu s'éteignirent et les dernières ombres de la nuit s'effacèrent; enfin l'astre montra, au-dessus de l'horizon, le bord étincelant de son disque enflammé : le roi de la création sortait radieux de sa couche nocturne.

Le majestueux phénomène était fini au ciel, mais un autre commençait sur la terre. La nature entière s'éveillait, secouant le froid et la torpeur de la nuit. Un frémissement courut dans l'air, comme pour saluer le maître de la vie qui ressaisissait son empire. Les arbres des chemins dont la tête était en pleine lumière agitaient leurs feuilles au contact des premiers rayons, tandis que le sarrasin en fleur laissait encore pencher ses blanches corolles sous le poids des gouttes de rosée que le soleil allait boire, pour que l'abeille pût venir butiner dans leur calice. Enfin, dans le lointain, la fumée montait lentement au-dessus des toits d'un village où les ménagères diligentes se mettaient déjà au travail de la journée. L'homme aussi reprenait à son tour possession de son domaine.

Épernay, où nous étions tout à l'heure, est le chef-lieu d'un arrondissement qui renferme Champaubert, Montmirail et Vauchamps, noms immortels, puisqu'ils ne sont pas ceux de batailles qui ont asservi des peuples ou satisfait l'orgueil d'un conquérant, mais de victoires qui ont été bien près de sauver la France de la plus grande honte dont un pays puisse être affligé, l'invasion étrangère.

Je tenais cependant à savoir pourquoi c'était ici plutôt que là que Napoléon avait, de la pointe de son épée, écrit sur le sol de la Champagne cette grande page d'histoire. Car plus on regardera attentivement dans les choses humaines, plus on restreindra le domaine de cette divinité aveugle que les anciens appelaient le Hasard e qui compte encore tant de crédules et de paresseux adorateurs. Quand je fus arrivé au bout de la Champagne et

que, chemin faisant, j'en eus bien étudié la carte, je trouvai dans la géographie la réponse.

Depuis notre départ nous n'avons cessé de monter une pente fort douce, mais s'élevant toujours, par une série de crêtes saillantes qui courent circulairement autour de Paris en augmentant d'altitude, à mesure qu'elles s'en éloignent, de sorte que la grande ville, vers laquelle tout afflue, occupe le point le plus bas d'une immense dépression demi-circulaire. Autour d'elle le terrain se relève par bourrelets superposés jusqu'à l'Ardenne, de manière à figurer une série de bassins emboîtés les uns dans les autres et dont on atteint successivement les bords.

De la géographie passez à l'histoire et vous verrez que ces crêtes saillantes ont été, naturellement, des positions militaires, et que sur elles se trouvent tous les champs de bataille où la France s'est rencontrée face à face avec l'invasion. Sur le premier que la Seine coupe près de Fontainebleau, sans l'empêcher de se continuer jusque derrière Versailles, je vois Montereau, Nogent, Sézanne, Vauchamps, Montmirail, Champaubert, Épernay, Craone et Laon, où la terre a tant bu de sang. Près du second, Troyes, Brienne, Vitry-le-François, Sainte-Menehould, Valmy. Au troisième, les défilés de l'Argonne. Sur le quatrième, Bar-sur-Seine, Bar-sur-Aube, Bar-le-Duc, Ligny. Près du cinquième, Châtillon-sur-Seine, Chaumont, Toul, Verdun. Le sixième est formé par les coteaux élevés qui s'étendent de Langres à Metz, à Thionville, à Longwy, à Montmédy et à Mézières.

Voilà, mon cher ami, comment j'ai traversé la maigre Champagne et le mince butin que j'ai pu y faire en courant. J'ajouterai à toute cette géographie un détail philologique : cette province est si éminemment française qu'elle n'a point de patois, quelque effort qu'on ait fait pour lui en trouver un.

III

ENTRE CHAMPAGNE ET LORRAINE.

La Champagne et un moine tonsuré. — Les hauts fourneaux de la Blaise. — L'Argonne et Goethe.

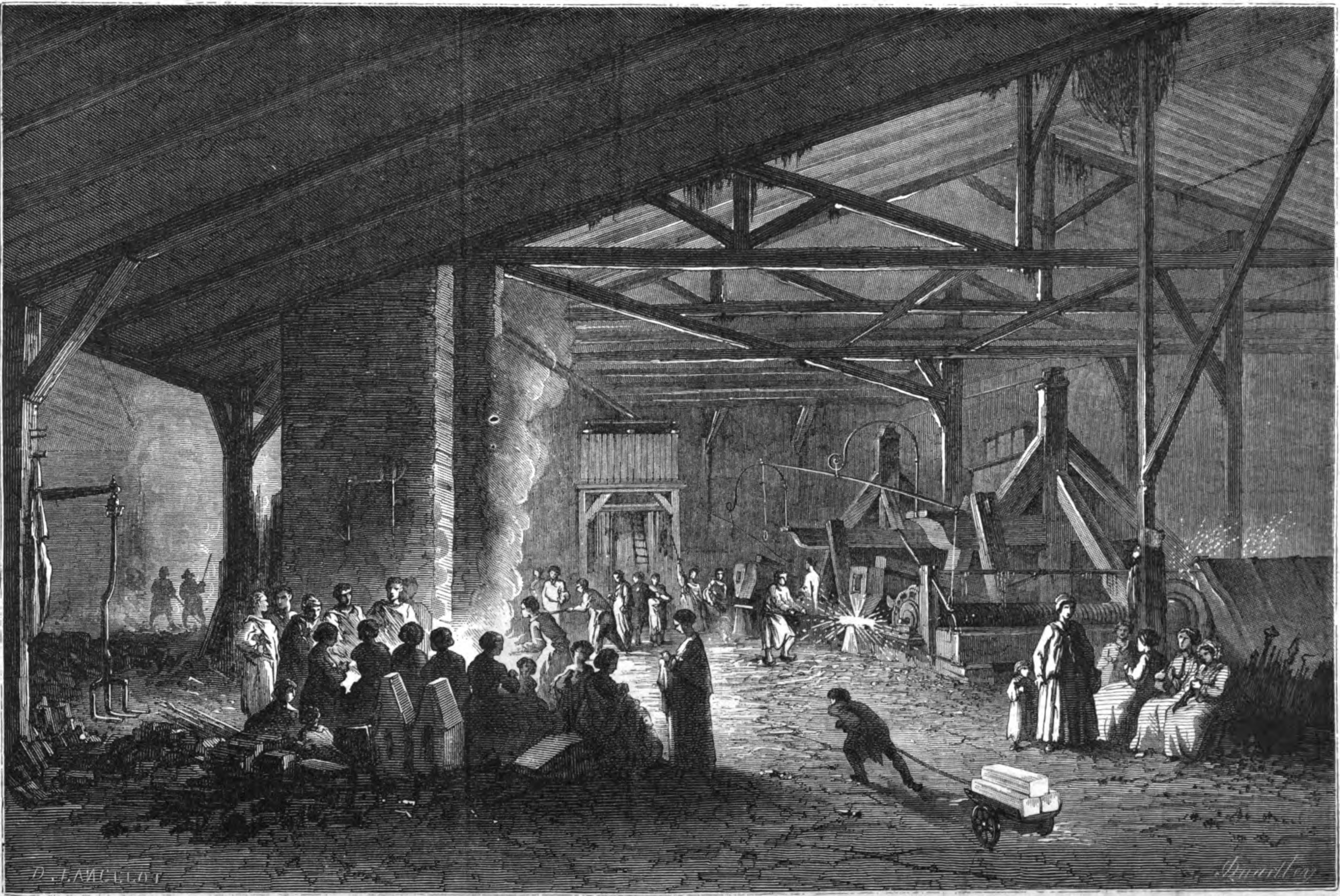
Bien que je sois allé, cette fois, tout d'une traite de Paris à Strasbourg, il faut que vous supposiez que je me suis arrêté à mi-chemin, vers Saint-Dizier, aux forges du Buisson. J'y suis venu, il y a quelques années, et je dois ce souvenir à l'excellent homme qui me montra alors ce coin de la France[1]. Vous prendrez cela, si vous le voulez, pour un aparté; on en fait à la comédie, on peut bien en faire en voyage, au milieu d'une causerie vagabonde comme celle-ci.

Les anciens Allemands désignaient leurs frontières par un mot particulier et leur donnaient une législation spéciale et curieuse que vous trouverez dans Grimm. Ils avaient compris que la vie ne se passait point là comme ailleurs. C'était la *mark* où se tenaient les plus vaillants et les plus hardis. Cette distinction serait pour la Champagne d'autant plus nécessaire que la géologie l'impose et que l'histoire l'accepte.

On pourrait, en effet, dire d'elle ce qu'un moine, dont l'épaisse chevelure avait été largement tonsurée, disait de l'Armorique, qui semble morte à l'intérieur tandis qu'elle est si vivante sur les bords, et qu'il comparait à sa tête chauve entourée de la couronne monacale. Cette grande plaine, sans bois, sans moissons, est bordée, à son pourtour, de riches terroirs où reparaît une belle et puissante végétation. Ainsi Vitry-le-François, Saint-Dizier et Vassy, par où l'on en sort pour entrer en Lorraine, ont des eaux abondantes, de grasses prairies, où paissent de nombreux troupeaux, et quelques-unes des belles forêts de France. Il y a là, presque cachée sous l'herbe et sous les bois, une petite rivière, la Blaise, qui roule de l'or, tant elle fait marcher de moulins et d'usines. Le minerai de fer, et un des meilleurs, est à deux pas. D'un coup de hache on abat l'arbre qui sera le combustible; d'un coup de pioche on ouvre la mine, au-dessous de la forêt même; le sable de la rivière fournit le fondant; et une population nombreuse de bûcherons, de charbonniers et de forgerons vit de cette belle et vieille industrie. A l'usine, comme le haut fourneau ne peut attendre ni se reposer, les ouvriers sont partagés en escouades qui tour à tour travaillent six heures et se reposent autant. Tous habitent autour de l'usine même, qui semble un gros village et une seule famille. Chacun a sa maison entourée d'un petit jardin. Aux travaux de la forge qui donnent le salaire, ils ajoutent celui du champ qui donne la santé. La veillée se fait en commun : la femme, les filles viennent coudre et tricoter, à la lumière de tous ces feux, aux côtés du mari, du père et des fils, qui n'en travaillent que mieux.

Rien de curieux et d'imposant comme le spectacle du soir, quand on voit la flamme qui jaillit au-dessus des toits et que le conducteur du fourneau, armé d'une lourde barre de fer, fait la percée au bas du creuset. Alors la fonte enflammée ruisselle dans les moules en projetant tout autour des milliers d'étoiles bleues, vertes et rouges, qui éclatent et brillent comme les fusées d'un feu d'artifice. Plus loin, c'est le fer qu'on remue comme une pâte dans le four à pudler, qu'on porte sous un marteau pesant plusieurs milliers, qui le pétrit et le façonne, tantôt à coups puissants et redoublés, tantôt avec la précision mesurée et lente de l'outil le plus délicat dans la main la plus légère. Des lueurs éclatantes que l'œil ne peut fixer, et, à côté, d'épaisses ténèbres; des laves incandescentes auprès de la rivière qui tombe avec fracas sur les palettes de l'énorme roue; et ces géants demi-nus qui semblent jouer avec le fer, le feu et l'eau; et les femmes, les enfants, tranquilles ou joyeux, au milieu de ces forces bruyantes et redoutables que l'intelligence maîtrise et conduit. Dans les manufactures, et elles devraient bien maintenant s'appeler d'un autre nom, l'ouvrier est trop le serviteur de la machine : non-seulement

1. M. Danelle, maître des forges du Buisson et du Chatelier que ses fils ont gardées. Quand M. Lancelot s'est présenté au Buisson pour en faire le dessin, l'usine ne faisait que la moitié de son travail ordinaire : ils ont tout remis en mouvement et rallumé tous les feux pour que l'habile artiste pût passer une nuit à tout voir et à tout dessiner (voy. p. 346). Lui et moi leur en faisons ici nos remerciments.



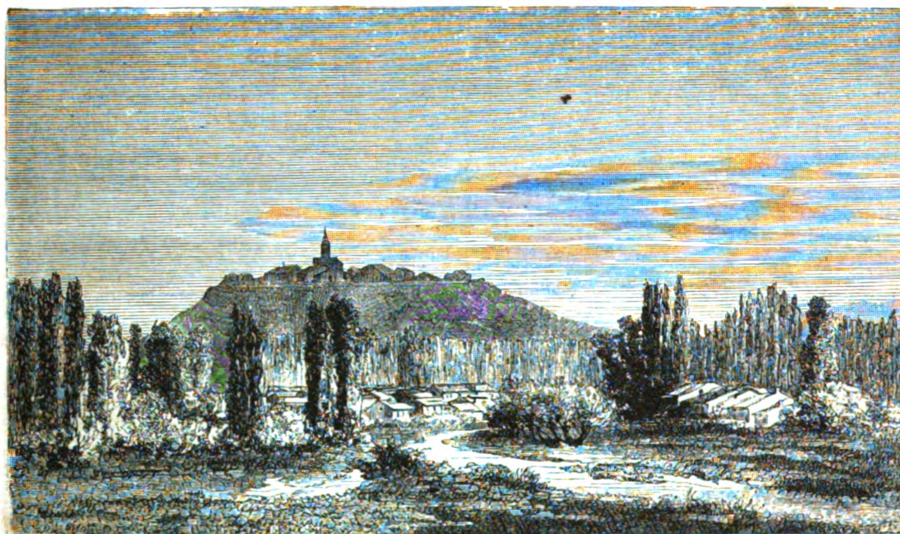
Les forges du Buisson. — Dessin de Lancelot.

elle travaille, mais elle semble penser pour lui. Ici l'homme a encore besoin d'autant de force que d'adresse; les outils lui obéissent et la matière, tout en grondant, se soumet.

Tandis que je faisais avec mes souvenirs cette pointe vers le sud, dans la région boisée qui s'étend de la Marne à l'Aisne et de Saint-Dizier à Brienne, le convoi nous entraînait à travers une large plaine qui devenait de plus en plus moutonneuse à mesure que nous approchions de Bar-le-Duc. C'est que nous allions franchir l'Argonne, ces hauteurs qui forment la séparation des bassins de la Marne et de la Meuse, et où Dumouriez trouva, il y a soixante-huit ans, les Thermopyles de la France. Aujourd'hui, bien des choses ont changé de ce côté. La vraie défense de l'Argonne n'était pas des cimes infranchissables, puisque nous le passons sans tunnel, par une tranchée profonde seulement de vingt-deux mètres[1]; mais il était couvert d'une vaste forêt coupée de gorges et de ravins difficiles à forcer, quand il y a de braves gens derrière, et qui le seraient encore, quoique la hache du bûcheron ait çà et là éclairci ces bois.

Tout le monde connaît cette campagne, si intelligente de la part du chef, si héroïque de la part des soldats. Je me garderai bien d'en parler en courant. Je ne pus pourtant me défendre d'une sorte d'émotion religieuse en passant si près de ces lieux où notre jeune armée reçut son premier baptême de feu et de gloire. Les émigrés qui guidaient Brunswick ne savaient pas encore « que la révolution est l'islamisme, » mais ils ne voyaient dans l'armée de Kellermann que des tailleurs et des cordonniers à qui le seul aspect de l'uniforme prussien ferait tomber les armes des mains. Il se trouva que « ces courtauds de boutique » respiraient comme de vieux soldats l'odeur de la poudre, et ce furent les bandes fameuses de Frédéric II qui reculèrent devant nos conscrits.

Puisque je vais en Allemagne, permettez-moi un



Un village de Lorraine. — Dessin de Lancelot.

souvenir allemand. Gœthe, déjà célèbre, suivait l'armée prussienne, non en soldat, mais en curieux. Car c'était moins une guerre que les coalisés croyaient faire qu'un voyage à Paris, une course rapide, et au bout une entrée triomphale. On allait plein de gaieté et d'espérance : croisade de gentilshommes et de paladins qui avaient le trône et l'autel à rétablir, une reine admirablement belle à délivrer, et, plus vif plaisir encore, des manants à faire rentrer, à coups de cravache, dans leurs comptoirs. Chaque jour, vieux généraux et jeunes officiers se réunissaient autour du poëte, qui, malgré la calme sérénité de son puissant esprit, partageait leur confiance présomptueuse. Le canon de Valmy dissipa cette fumée. Le soir, au bivac, on lui demandait de chasser, avec sa verve ordinaire, les sinistres pressentiments qui déjà s'éveillaient. Mais ils l'avaient saisi lui-même; il resta muet longtemps. Lorsqu'il parla enfin, sa voix était grave, solennelle.

« En ce lieu et dans ce jour, dit-il, une nouvelle époque commence pour l'histoire du monde. »

Et la folle assemblée demeura, comme le poëte, silencieuse et pensive.

Au milieu de nos régiments déguenillés, il avait vu ce que ne voyaient ni les princes, ni les hommes d'Etat, ni les hommes d'armée : les idées nouvelles avec leur irrésistible puissance.

Vingt-deux ans plus tard, presque aux mêmes lieux, la France luttait contre une autre invasion et succombait. Napoléon, pourtant, était bien un autre général que Dumouriez, et la garde valait mieux que nos conscrits de Valmy. Mais l'Allemagne, à son tour, avait l'ivresse du combat avec l'enthousiasme de la victoire et de la liberté, tandis que nous n'avions plus que la résignation héroïque qui honore la défaite et ne la prévient pas. La force morale s'était déplacée.

1. Aux cols de Loxéville et de Coutances. Là, il est vrai, se trouvent les pentes les plus fortes de toute la ligne, huit millimètres.

Fuyons ces lieux et ces souvenirs. Aussi bien, nous voilà dans une province qui ne les permettrait pas.

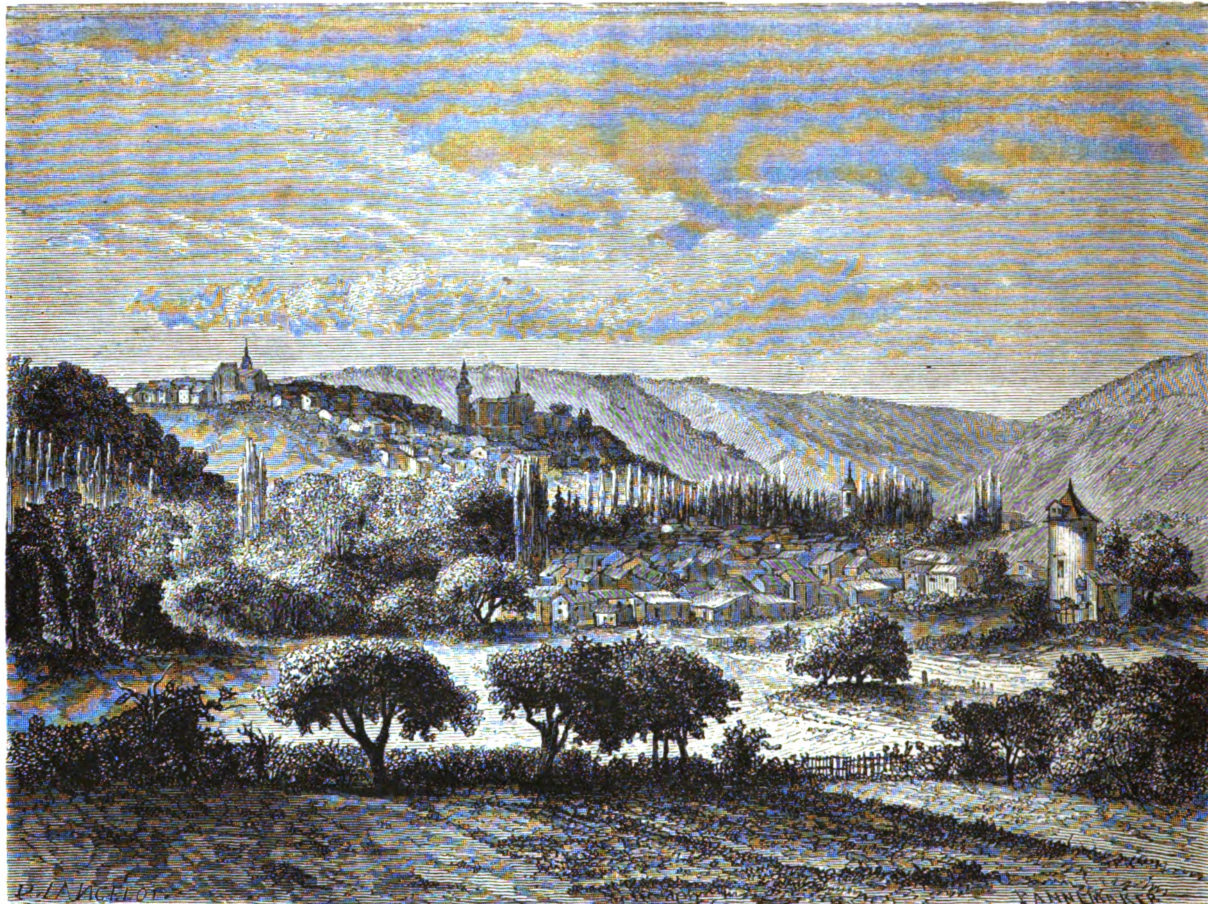
IV

EN LORRAINE.

La Lorraine est une place forte. — Bar-le-Duc, Commercy et le cardinal de Retz. — Les monastères d'autrefois et les usines d'aujourd'hui. — Les vins lorrains. — La croix de pierre de l'Étang-Saint-Jean. — Pourquoi les Évêchois? — Un camp volant. — Vue de montagne en chemin de fer.

La Lorraine, qui est à nous depuis moins d'un siècle, est pourtant une des régions les plus françaises ; le cœur du pays y bat et tous les bras s'y arment quand il s'agit de le défendre. Entourée de trois côtés par des montagnes et coupée de grands fleuves, couverte de forêts, elle est une place forte dont les Vosges, l'Ardenne et l'Argonne forment l'enceinte, la Moselle et la Meuse les fossés, Metz la citadelle, Thionville le poste avancé. Et elle est bien approvisionnée de courage, car le rôle de province frontière a énergiquement trempé sa population. Si l'invasion du quinzième siècle fut brisée par la sainte héroïne de Vaucouleurs [1], il ne tint pas aux paysans lorrains levés en masse, en 1814, qu'ils n'arrêtassent celle du dix-neuvième : il y a des cadavres prussiens dans tous les fourrés du pays.

C'était à Révigny-aux-Vaches, gros village sur l'Ornain, que nous étions entrés en Lorraine par le Barrois. Je croyais cette province plus fertile et mieux peuplée. Dans la partie, du moins, que nous traversons, je trouve le sol bien maigre et les villages bien rares. Il est vrai que beaucoup se tiennent au bord des ruisseaux, derrière des rideaux d'arbres qui les cachent l'été aux voyageurs du convoi. Les autres perchent sur les coteaux, avec des airs, qui, après tout, leur vont fort bien, de petites cités apennines. Un soleil très-vif ajoutait à l'illusion. Bar-le-Duc est ainsi élevé sur la cime et le flanc d'une colline. Ses maisons, serrées les unes contre les autres, forment plusieurs étages de toitures d'un rouge cru, comme j'en ai vu dans bien des peintures italiennes. Un camp romain est encore reconnaissable tout auprès, sur les hauteurs de Fains, et la ville, assure-t-on, lui doit son nom celtique, parce qu'il *barra* plus d'une fois la route aux incursions germaines.



Bar-le-Duc. — Dessin de Lancelot.

Commercy, l'autre porte du Barrois, au bord de la Meuse, et la véritable entrée de la Lorraine, avait aussi son château d'en haut et son château d'en bas. Retz, le très-spirituel, mais fort mondain cardinal, capitaine de

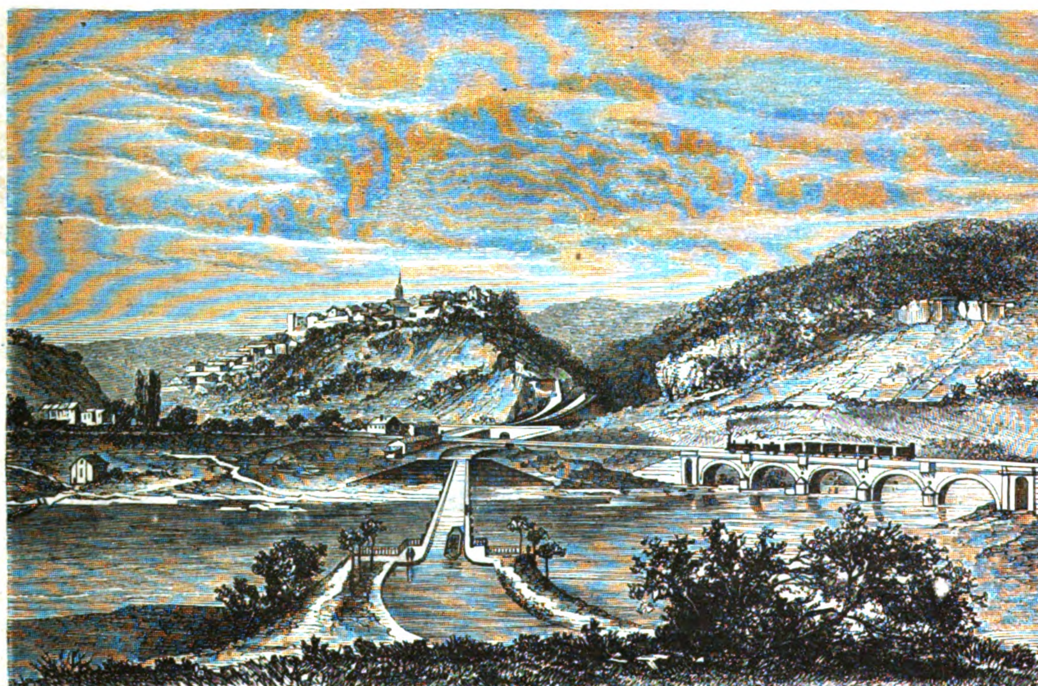
1. Domremy et Vaucouleurs sont près de la Meuse, à quelques lieues dans le sud-est de Bar-le-Duc. Domremy, où est née Jeanne d'Arc, était un village de Champagne, mais dépendant de Vaucouleurs et de la seigneurie de Neufchâteau que le duc de Lorraine tenait en fief.

hussards caché sous un camail d'archevêque, y écrivit ses *Mémoires*, qui sont bien le plus amusant des livres, mais non le plus véridique, comme il arrive, du reste, à presque tous les mémoires passés ou présents. Ce château, rebâti à la fin du dix-septième siècle par un bénédictin pour un prince de Vaudemont et embelli encore



Vallée de la Moselle, près Liverdun. — Dessin de Lancelot.

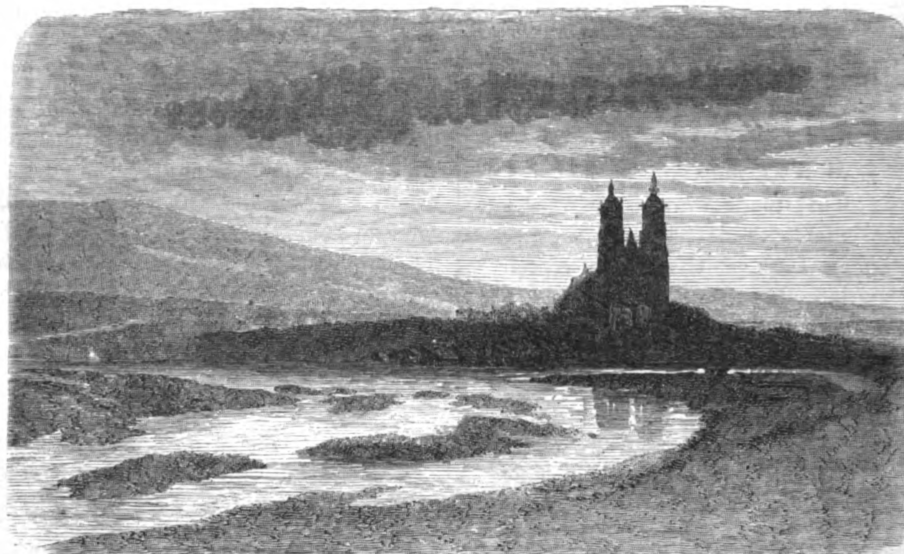
par Stanislas Leckzinski, est bien déchu de ses splendeurs royales. On en a fait un quartier de cavalerie, comme de tant de cloîtres et d'églises on a fait des hospices et des manufactures. Les grandeurs d'autrefois abritent les



Canal et chemin de fer, à Liverdun. — Dessin de Lancelot (voy. p. 354).

misères et les nécessités d'aujourd'hui; chaque époque est caractérisée par ses monuments : jadis les monastères ; à présent les usines, les théâtres, les casernes et les embarcadères, quand l'industrie triomphante veut bien faire à l'art l'aumône de Bélisaire, comme la compagnie de Strasbourg l'a fait pour son embarcadère de Paris.

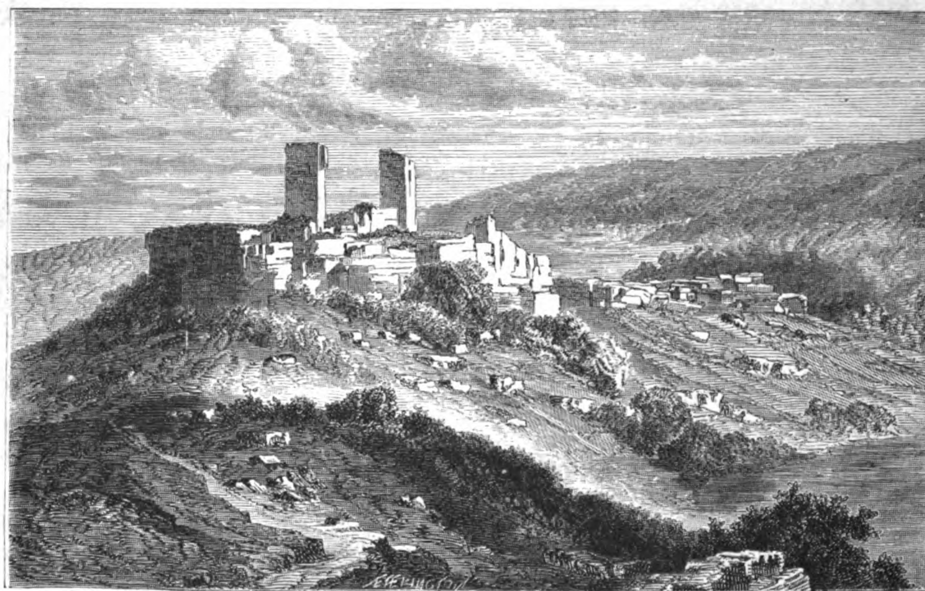
Le chemin de fer a lestement sauté par-dessus l'Argonne, entre la Meuse et la Marne. Mais l'Ardenne, entre la Meuse et la Moselle, ne lui permet pas de ces familiarités. C'est par-dessous, avant Liverdun, qu'il nous faut passer par deux tunnels qui, ensemble, ne font pas loin d'une demi-lieue de souterrains. Ils débouchent entre des coteaux plantés de vignes, semés d'arbres et de maisonnettes, où nous voyons des chariots à quatre roues et à grandes ridelles évasées que traînent un cheval en brancards et une ou deux vaches maigres



Varangeville-Saint-Nicolas, près Nancy. — Dessin de Lancelot.

attelées en flèche. Celles-ci, par leur marche lourde et gauche semblent dire : « Vous nous faites faire là une besogne qui n'est pas la nôtre, » et elles ont raison : je voudrais qu'on n'infligeât jamais un travail rude et pénible à aucun des êtres qui ont le grand labeur de la maternité.

A côté marche le paysan avec l'inévitable hotte de bois qu'il ne quitte jamais : femmes et enfants, vignerons et ouvriers, tous la portent. Le Lorrain, avisé et économe, sait qu'il y a toujours, en cheminant, un débris, un rebut bon a ramasser. Chaque été sortent d'ici



Ruines de Lutzelbourg. — Dessin de Lancelot.

une multitude de savetiers et d'étameurs de cuillers, la hotte sur le dos; que de choses, au fond, quand ils reviennent! Seulement, à vol de locomotive, on dirait une population de bossus!

Des gens qui regardent si bien à leurs pieds ne perdent pas leur temps à lever la tête pour écouter les oiseaux du ciel, ou le bruit du vent dans les grands arbres. La poésie a peu de charmes pour eux. Le surnom de *Noverca artium*, qu'on a donné à leur grande ville, la patriotique et vaillante, mais trop lacédémonienne cité

de Metz, ils le méritent un peu tous. Pays d'action plus que de pensée, la Lorraine, qui a vu tant de ses enfants maréchaux, officiers supérieurs et légionnaires[1], n'a, je crois, que deux écrivains, Palissot et Gilbert, dont l'un compte à peine, dont l'autre peut-être a été trop compté; deux artistes aussi : Claude Gelée, grand peintre, mais qui ne le fut qu'après avoir trempé son pinceau dans la lumière de l'Italie et dans la poésie de la mer ; Callot, un véritable artiste lorrain, celui-là, par son goût du réel, le dessinateur ou le peintre des *Misères de la guerre* et des *Pendus*.

Je ne sais plus dans quelle province de l'ouest je rencontrai un jour une noce de paysans. C'était au lendemain du mariage. Deux violons allaient en tête à travers champs ; derrière, dansaient et riaient parents et amis tous parés de rubans et de feuillage, tandis que les deux fiancés, la main dans la main, sans mot dire, marchaient lentement le long de la haie en fleurs. A Liverdun aussi, pendant la minute d'arrêt, j'ai vu une noce de village défiler devant la gare. Il y avait bien les violons, mais suivis d'un vigoureux gaillard qui, les manches retroussées, portait, en guise de bannière, pendus aux dents d'une fourche, un énorme quartier de veau, des volailles et des lapins. La première eût réjoui les yeux et le cœur de Lamartine; Pantagruel se fût mis de la seconde.

Nous voilà dans le riche bassin de la Moselle, dont les habitants, en dépit de la latitude, veulent boire du vin de leur cru et en font. Je ne vous dirai pas qu'on récolte là de grands vins. Le meilleur de la Meurthe, celui de Thiaucourt, ne se vend que de dix-huit à vingt francs l'hectolitre; mais celui de Scy, dans la Moselle, monte à cinquante francs quand il est vieux, et on a vu des vins de Bar-le-Duc atteindre jusqu'à soixante-dix dans les bonnes années. Or, comme la Lorraine n'a pas consacré moins de trente mille hectares à cette



Les camps volants. — Dessin de Lancelot.

culture et que le rendement moyen est d'au moins trente-cinq hectolitres à l'hectare, on voit qu'elle produit plus d'un million d'hectolitres de vin, et que cette industrie met quelque chose comme vingt millions dans sa poche; à moins qu'elle ne préfère, ce qui se pourrait bien, en mettre le produit dans son estomac. Les droits à peu près prohibitifs qui, depuis 1814, arrêtent l'exportation sur Liége et le Luxembourg, font passer dans la consommation locale tout ce qui ne parvient pas à se faire transformer, à Châlons ou à Épernay, en champagne du plus authentique.

J'aurais voulu visiter Toul la Sainte, Nancy la Royale, et Lunéville la Militaire où la campagne est si verte, mais où la jeune fille regarde bien plus les beaux cuirassiers. Nous les traversons à toute vapeur et de côté, car les chemins de fer ont plus de respect pour les villes que pour les montagnes; ils tournent poliment autour de celles-là, tandis qu'ils passent sans façon tout au travers de celles-ci.

C'est à peine si j'ai le temps d'apercevoir les deux tours de la cathédrale de Toul richement décorées de leur dentelle de pierre. Je vous renvoie donc aux descriptions qu'on a tant de fois données, par le burin et la plume, des splendeurs de Nancy, une de nos villes de province où la ligne droite et la colonne ont le plus tôt régné. D'ailleurs, à ces monuments dont elle a le droit d'être fière, mais dont on trouve partout l'équivalent, je préfère la petite croix de pierre de l'étang Saint-Jean[1]. Là, une grande justice a été faite et une grande leçon a été donnée; là, a été brisée, il y a

1. Fabert, Lasalle, Custine, Richepanse, Grenier, Molitor, Leclerc sont de Metz; Ney de Sarrelouis; Oudinot, Exelmans, Lobeau et Gérard de la Meuse; Drouot de Nancy, etc.

1. Cet étang, aujourd'hui desséché, est une prairie que le chemin de fer traverse, et où s'élève la gare de Nancy.

quatre siècles, l'ambition la plus brutale et la plus stérile. Le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, qui périt au siége de Nancy, en 1477, réunissait en lui les vices des deux époques entre lesquelles il vécut. Il avait déjà la violence de volonté des rois absolus qui allaient venir, et il gardait encore les passions emportées et féroces d'un seigneur féodal du moyen âge. La France, la Suisse, l'Allemagne et toutes les provinces de l'État bourguignon auraient pu dire comme le duc René, quand il prit la main du cadavre qu'on venait de trouver nu dans la glace d'un marais : « Cher cousin, Dieu ait votre âme : vous nous avez fait moult maux et douleurs. »

Nancy et Lunéville sont des cités toutes modernes : l'une ne fut d'abord qu'un repos de chasse, à l'entrée de la grande plaine de Blamont; l'autre, Nancy, une forteresse féodale au milieu des marais. Mais Toul est une des plus anciennes cités des Gaules, comme deux autres villes lorraines, Verdun et Metz, les capitales du pays des *Evéchois*.

Tout en roulant à travers la fraîche et jolie vallée de la Meurthe, qui descend des Vosges et finit près de Frouard, au bord de la Moselle, je cherchais pourquoi ces trois villes avaient eu des destinées si complétement distinctes de celles du territoire qui les enveloppe : cités gauloises, quand le reste du pays est comme désert; municipes romains, villes épiscopales, villes libres, formant au milieu du duché de Lorraine, sans se toucher par aucune frontière, trois États souverains, les *Trois Evêchés*, et, pour finir, conquis par la France deux siècles avant la province au milieu de laquelle ils étaient placés.

A les voir sur la carte, elles forment un triangle qui a deux de ses sommets sur la Moselle et le troisième sur la Meuse. Ces deux fleuves ont été, surtout le premier, qui débouche en pleine Allemagne, la grande route des invasions germaniques en Gaule, car les bords des



Vallée de la Zorn. — Dessin de Lancelot.

rivières sont les premiers chemins des nations. Comme toujours, la résistance s'est concentrée du côté par où venait le péril. Metz et Toul ont barré la Moselle, qui était la route la plus menacée, et rendu difficile le passage de l'Ardenne. Verdun a barré la Meuse et couvert le pied de l'Argonne. Ces trois peuples ont donc été comme les sentinelles avancées de la race celtique du côté de la Germanie.

Ce rôle leur donna une force, une richesse que les Romains se gardèrent bien de déplacer. Ils les accrurent, au contraire, en les mettant sous la protection de leurs lois civiles et de leurs institutions urbaines. Quand le christianisme prit possession du nord-est de la Gaule, il ne trouva de ce côté que ces trois villes, et y fit résider ses évêques; les princes, les bourgeois, les investirent à l'envi de priviléges et d'autorité; de sorte qu'au moment où la féodalité couvrit le reste du pays, elle heurta vainement aux portes des trois cités qui furent, dans cette région, le refuge de la vie et des libertés municipales, sous la protection obligée de l'Église, parfois malgré elle. Ces positions avaient été si bien choisies, que la France a encore là trois de ses forteresses, dont une des meilleures.

Me voilà donc encore une fois courant d'un côté, tandis que le convoi court d'un autre; et descendant la Moselle et la Meuse, tandis que nous franchissons la Meurthe. C'est l'inévitable effet de cette rapidité d'impressions à laquelle on a besoin d'échapper, en fermant les yeux du corps pour ouvrir ceux de l'esprit. Comme, aux meilleures places, dans les wagons, on ne voit que de côté et qu'il n'y a que les choses très-éloignées qui restent un instant en vue, il faut bien, de temps à autre, se donner le plaisir d'une excursion.

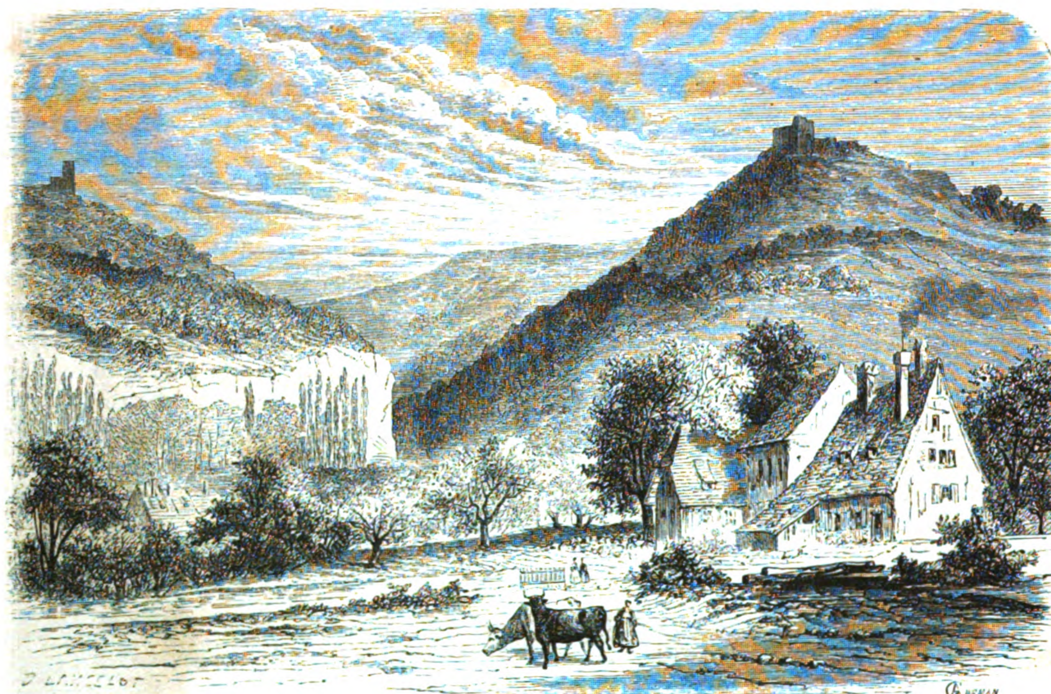
Pour le moment, nous entrions dans une plaine coupée de bois, de ruisseaux et de quelques villages. A Varangeville-Saint-Nicolas, petite ville déchue,

nous avons un curieux effet de lumière. Au milieu de la vallée qu'enveloppent des collines d'une ligne assez ferme, coule une rivière, la Meurthe, toute tachetée d'îlots herbus, à fleur d'eau, et où se reflète une haute église de fière tournure ; un orage qui arrive la rend plus grande encore. De lourdes nuées écrasent le village qui entoure l'édifice et l'effacent sous des ombres aussi noires que celles de la nuit. Mais les wagons passent plus vite que l'orage, et l'œil n'aperçoit qu'une grande silhouette dentelée et sombre dont l'image tremble à la surface de l'eau qui la continue et l'entraîne. On le dirait, du moins, tant s'unissent ici et se confondent harmonieusement la lumière, le mouvement et la forme, les trois beautés du paysage.

Plus loin, je vis un de ces *camps volants* qui sont l'effroi de la Lorraine. Les paysans appellent ainsi ces familles d'Alsaciens, Tziganes de l'Occident, qui chaque année quittent leur province pour aller vivre au loin, durant tout l'été, de mille industries suspectes.

Dans une mauvaise voiture, attelée de quelque chose dont Scarron n'aurait pas fait l'ombre d'un cheval, s'entassent père, mère, enfants déguenillés, demi-nus et sales. Ils y dorment pêle-mêle, les plus jeunes dans des corbeilles attachées aux ridelles de la voiture ; le reste, au fond, dans la paille. Quand on les voit dehors, on ne comprend pas comment ils ont pu tous entrer.

Le vrai bohémien garde son cachet d'origine : de beaux traits, un œil noir et profond, une figure quelquefois sinistre, mais toujours l'air intelligent de ces races orientales qui conservent, jusque dans la dégradation, la majesté de l'homme. Pour les nôtres, la faim, l'ignorance, le vice flétrissent leurs traits et abêtissent



Paysage à Saverne. — Dessin de Lancelot.

leurs visages. Un enfant est presque toujours beau ; ceux-ci ont déjà tant de ruse dans les yeux ou de misère sur le corps, qu'on souffre à regarder ces figures qui ne rient jamais, mais qui toujours guettent ce qu'il y aurait à recevoir ou à prendre.

Ils partent quand l'herbe a poussé le long des chemins pour la bête, et l'osier dans les haies et au bord des ruisseaux pour toute la famille. Leur industrie patente est de faire des paniers, et ils y sont fort habiles ; mais je doute que jamais marchand d'osier leur ait rien vendu, et je ne pense pas que les aliments, sauf le pain, leur coûtent beaucoup plus cher. Ils établissent leur campement auprès d'un village, non au milieu : on les verrait trop. Le jour, le père fait des corbeilles, tandis que les femmes frappent à toutes les portes pour vendre et mendier. Le soir, les enfants vont dans les auberges faire des tours d'adresse. Mais que font-ils le matin, avant le soleil, à rôder au milieu des champs, dans les vignes et si près des fermes ?

Notre convoi surprit les nôtres arrêtés sous un bouquet d'arbres et en répétition de leurs exercices. Le père se glissait le long d'une oseraie ; les fils préparaient leurs tours, en cadence avec un mauvais violon que le frère aîné raclait, et la mère mettait le feu sous une marmite de fonte, probablement le seul ustensile du ménage, où cuisait une olla podrida que Gil Blas n'eût certes pas présentée au licencié Sedillo.

Au delà de Lunéville, on commence à apercevoir les Vosges. Cette vue réveille tous mes souvenirs d'anciens voyages en Suisse, et je subis déjà cette sorte d'attraction que les montagnes exercent. Je me prépare à les bien voir : les voici. Hélas ! nous entrons sous terre et les passons dans une suite de tunnels sombres et bruyants. De temps en temps on revient au jour, et une fraîche val-

lée vous sourit; la forêt, les rochers surplombants se montrent; quelques ruines même, celles des châteaux de Lutzelbourg, de Haut-Bar et de Géroldseck, se laissent entrevoir, mais comme une décoration d'opéra qui, au coup de sifflet du machiniste, change à vue; la locomotive lance dans l'air son sifflement aigu, tout disparaît, et nous retombons brutalement dans la nuit.

Nous sortons de l'autre côté de la montagne, dans la vallée de la Zorn, à Saverne, qu'on appelait la *clef de l'Alsace*, parce que la voie romaine de Metz à Strasbourg y passait. J'y aperçois un gros château rouge, qui aurait assez bon aspect s'il était bâti cent pieds plus haut. L'empereur y offre l'hospitalité aux veuves des hauts fonctionnaires : pas une ne veut y venir.

Voyez la contradiction : toutes y venaient, il y a cent ans, mariées ou non. C'est qu'il s'y trouvait alors le plus aimable et le plus prodigue des évêques, le cardinal de Rohan. Le marquis de Valfons, dont on vient de publier les souvenirs, a vu Saverne dans toute sa gloire. « La maison, dit-il, comptait sept cents lits, cent quatre-vingts chevaux, des calèches à volonté. Il y avait toujours de vingt à trente femmes des plus aimables de la province, sans parler de celles de la cour et de Paris. La plus grande liberté y régnait; un maître d'hôtel parcourait le matin les appartements, prenant note de ceux qui voulaient être servis chez eux. Le soir, tout le monde soupait ensemble, ce qui avait toujours l'air d'une fête. Le cardinal trouvait des expédients à tout. Le château était si plein, un jour que j'arrivais de Strasbourg avec quelques femmes, qu'une dame venue avec un jeune militaire crut qu'il ne fallait point prolonger son séjour. Elle vint prendre congé du cardinal, qui demanda pourquoi un si prompt départ. « Monseigneur, l'univers est ici; je « reviendrai quand la foule sera un peu diminuée. — « Non, madame, il faut demeurer. » Le valet de chambre-tapissier, chargé de la distribution des appartements, faisait la grimace et répétait tout bas à son maître : « Monseigneur, il n'y a pas de quoi la loger. « — « Taisez-vous; vous êtes un sot : est-ce que l'apparte- « ment des bains est plein? — Non, monseigneur. — « N'y a-t-il pas deux lits? — Oui, monseigneur, mais ils « sont dans la même chambre, et cet officier.... — Eh « bien, ne sont-ils pas venus ensemble? Les gens bornés « comme vous voient toujours en mal. » Avec un pareil maître de maison tout est bonheur; aussi le temple ne désemplissait pas, et il n'était femme ou fille de bonne maison qui ne rêvât Saverne. Je remarquai que tout y était de bon conseil, jusqu'au-dessus des portes, où il y avait pour légende le mot latin *suadere*, persuader. »

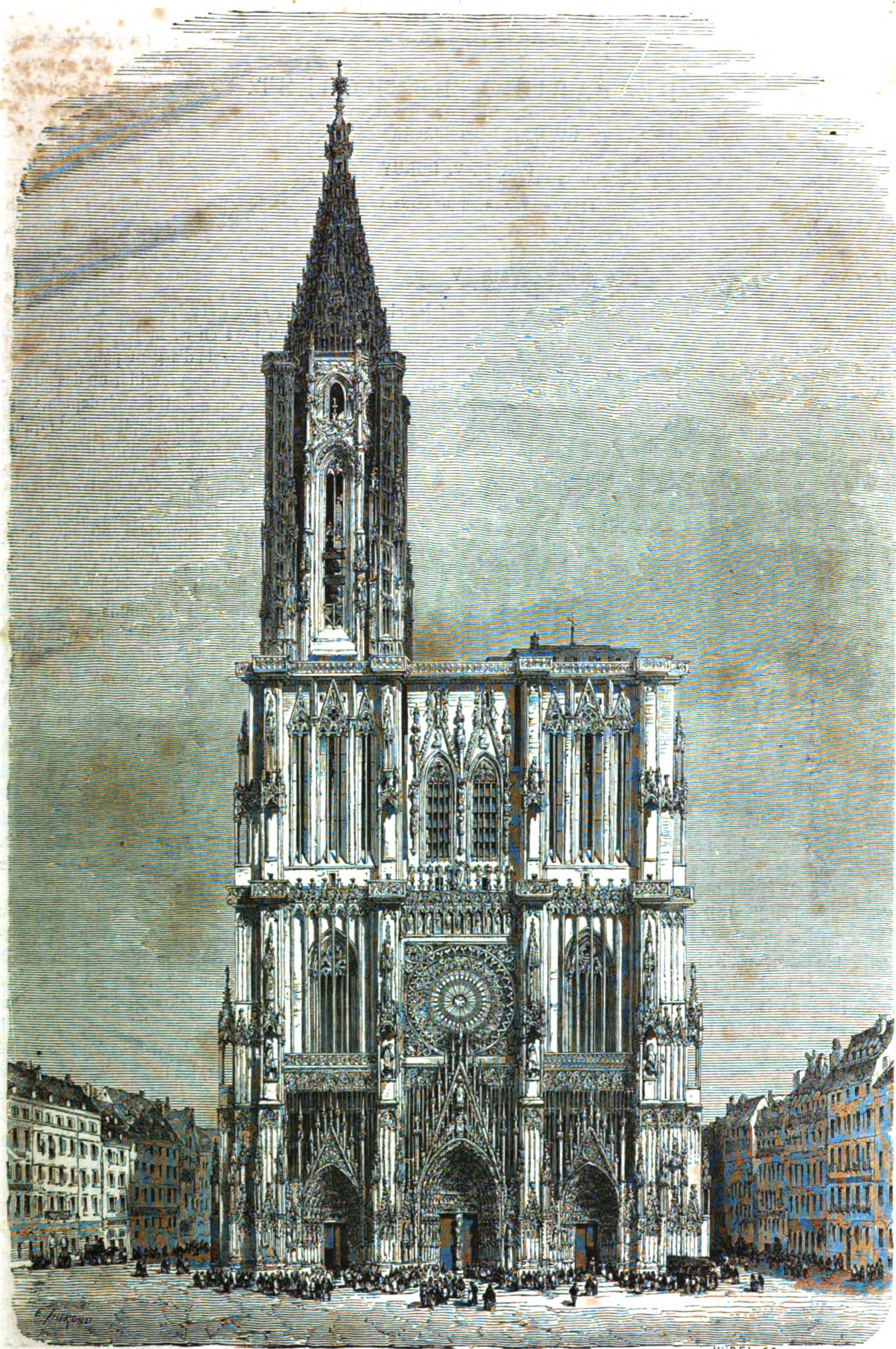
A Saverne, nous sommes en Alsace; le pays est vraiment beau : point de montagnes, mais des collines élevées, où çà et là perce le roc, avec des teintes rosées d'un aspect charmant; puis des forêts, des prés, des champs, de la fertilité, du travail et sans doute du bien-être. Le sol me paraît très-divisé; il doit y avoir là beaucoup de cette petite propriété qui sait faire sortir tant de choses de quelques perches de terrain. Les villages, en effet, se multiplient; on est en pleine moisson. Des femmes au costume éclatant conduisent des bœufs d'allures très-dégagées. Le maïs, le tabac, le houblon, poussent partout : diversité de culture qui annonce une population active et intelligente. Enfin, la flèche de Strasbourg pointe à l'horizon, et quelques minutes après, nous entrons dans cette grande forteresse de la France au bruit, non pas du canon, mais du tonnerre : un orage diluvien après un soleil torride.

V. DURUY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Avant Strasbourg. — Dessin de Lancelot.



La cathédrale de Strasbourg. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES[1],

PAR M. V. DURUY

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

Strasbourg, 3 août.

EN ALSACE.

Deux ennemis. — Une Venise allemande. — Du haut du Münster; Castor et Pollux. — Les Cigognes — L'Alsace à vol d'oiseau.

L'orage d'hier, aux éclats retentissants, s'est changé en une de ces pluies fines et bêtes qui tombent sans rime ni raison, comme il me semblait qu'on n'en voyait qu'à Paris en novembre et à Rouen à peu près toute l'année. C'est à peine si je peux apercevoir la flèche de la cathédrale au travers de nuages sales et sans forme qui emplissent d'ombre et de vapeurs humides toute la vallée du Rhin. Je ne ferai certainement pas le tort à Strasbourg de le visiter par ce ciel sombre et bas; j'aurais peur de voir la bonne ville en laid.

J'aime mieux revenir un moment en arrière pour vous parler de deux choses que j'ai vues hier bien souvent, puisque je les ai traversées chacune sept et huit fois, mais dont il eût été malséant de prononcer même le nom en chemin de fer : la Marne et le canal de la Marne au Rhin.

Les chemins de fer, en effet, et les rivières sont, pour le quart d'heure, deux mortels ennemis : l'un fier et bruyant, dans l'éclat de la puissance et de la richesse, avec la faveur de l'opinion publique; l'autre qui continue modestement et sans bruit ses vieux services, allant à petits pas, mais allant toujours, et pourtant dédaigné, parce que, aujourd'hui, il ne suffit plus de marcher, il faut courir. Les chemins de fer ont d'abord tué la messagerie et la poste, ensuite le roulage; ils voudraient bien tuer encore la navigation et mettre les mariniers à terre, comme ils ont mis les postillons à pied. Ils y travaillent de leur mieux, avec les tarifs différentiels, les tarifs réduits et les tarifs d'abonnement. La marine paye à l'État ou aux compagnies concessionnaires des canaux des taxes de quatre, cinq et six centimes par tonne et par kilomètre. Certains chemins de fer ont réduit ce droit, pour ceux qui usent de leurs wagons, à deux centimes et demi. Remarquez qu'ils vont toujours, hiver comme été; qu'ils ne connaissent ni le froid, ni le chaud, ni les basses eaux, ni la glace, et qu'ils arrivent à heure fixe, ce qui plaît fort au commerce. Tout cela est donc de bonne guerre et le public y gagne.

Mais, d'autre part, les fleuves sont, comme disait Pascal, des chemins qui marchent tout seuls. Ils peuvent faire circuler presque sans frais des masses énormes de marchandises. Plus un pays en a, moins ses transports lui coûtent, et plus il lui reste d'argent pour ses autres affaires. Il importe donc de ne pas sacrifier un des adversaires à l'autre, et puisqu'on a tant donné depuis vingt ans aux chemins de fer, qui font fortune, il est juste qu'on donne un peu, maintenant, aux rivières qui dépérissent.

Ne vous êtes-vous jamais étonné de voir que le génie de Papin, de Watt et de Stephenson, doublé de celui de dix générations d'ingénieurs en tous pays, aboutisse à faire transporter par une machine, qui est le chef-d'œuvre de l'esprit humain, des pavés, des pierres de taille, des morceaux de bois et de la houille fort peu pressés d'arriver puisqu'on peut les emmagasiner sans perte et que le fleuve ou le canal voisins ne demanderaient pas mieux que de porter.

La France a le plus admirable système hydrographique de l'Europe : cinq grands fleuves descendant à quatre mers. On a fait communiquer ensemble ces fleuves par des canaux, et une tonne de houille venue des charbonnages de la Belgique par Valenciennes, ou d'Angleterre par Dunkerque, peut s'en aller, par nos eaux intérieures, au Havre, à Mulhouse, à Marseille, à Bordeaux, à Nantes ou à Brest. Avant le 10 octobre 1853, elle n'aurait pu aller jusqu'à Strasbourg, le canal de la Marne au Rhin n'ayant été ouvert qu'à cette époque.

La Marne est une gracieuse rivière qui descend du plateau de Langres, très-française par conséquent, puisqu'elle n'a pas, comme le Rhin, le Rhône et même la Garonne, ses sources à l'étranger. Mais les choses les plus charmantes ne sont pas toujours les meilleures. Que de jolies femmes sont revêches, capricieuses, difficiles à vivre! La Marne est ainsi. Sous les dehors d'une honnête rivière aimant les prés fleuris, les îles verdoyantes et les longs détours au pied des coteaux qui se mirent dans ses eaux limpides, elle a de si brusques emportements et tant de caprices, que le commerce a dû faire divorce d'avec elle de Paris à Épernay. Entre ces deux points les marchandises à destination des ports de la haute Marne sont transportées par le chemin de fer. Elles ne descendent le fleuve qu'à l'époque où les grandes eaux ont fait disparaître seize pertuis qui, en temps ordinaire, sont autant de cataractes.

Ainsi, il est bon de le répéter : faute de quelques millions jetés dans la Marne, ce cours d'eau, qui débouche dans la Seine, reste comme inutile; et Épernay qui peut envoyer un bateau de vins à Strasbourg, au travers de

1. Suite. — Dessins de M. Lancelot. Voy. page 337 et la note.

trois chaînes de montagnes, l'Argonne, l'Ardenne et les Vosges, par-dessus cinq vallées profondes, celles de la Meuse, de la Moselle, de la Meurthe, de la Sarre et du Rhin, ose rarement en confier un au fleuve qui baigne ses murs, pour qu'il le descende jusqu'à Paris.

D'Épernay à Vitry on a construit un *canal latéral à la Marne*, livré en 1845 à la navigation et de Vitry à Strasbourg le *canal de la Marne au Rhin*, œuvre magnifique achevée en 1853, au prix de soixante-quinze millions.

Napoléon avait fait commencer en 1809 le *grand canal du Nord*, qui devait joindre Dusseldorf à Anvers, ou le Rhin à l'Escaut et par conséquent à la Seine, puisque la Seine est liée à ce fleuve par les canaux de l'Oise et de Saint-Quentin. Le canal de la Marne au Rhin est la même pensée reportée plus au sud, comme notre frontière le fut par les traités de 1814. Il coupe à angle droit toutes les rivières de Lorraine, ramasse leurs denrées qui n'avaient d'écoulement qu'au nord, vers les Pays-Bas et la Prusse rhénane, où le plus souvent la douane les arrêtait, et les porte à l'ouest et à l'est, vers le centre de la France et l'Allemagne, en passant à peu près par les mêmes localités que le chemin de fer. Tous deux se suivent comme deux coureurs rivaux, se heurtent, se croisent et se superposent : tantôt l'un, tantôt l'autre est dessous. Parfois ils sautent ensemble par-dessus une rivière, comme ils font à Liverdun pour la Moselle (voy. p. 347). Ici c'est la locomotive qui regarde de haut le navire; à Hommarting, le navire le lui rend bien, notre convoi passa à douze mètres en contre-bas du canal. Ils arrivent aussi aux mêmes points à Strasbourg, où rien à peu près ne leur manque, et à Paris, où le service de la voie ferrée a bien tout ce qu'il lui faut, dans la plus belle de nos gares, mais où la marine n'a ni un grand port de déchargement, ni hangars pour abriter les marchandises, ni docks pour les garder, ni cale pour réparer les bateaux, et où l'île Louviers, encore inhabitée, donnerait tout cela si l'on y creusait un vaste bassin, qui serait pour le commerce de la haute Seine et des canaux qui en dépendent ce que le bassin de la Villette est pour celui de la basse Seine et des canaux du Nord[1]. C'est une grande et utile idée que je livre pour rien à ceux qui voudront la prendre.

Mais il y a deux Paris, celui de l'ouest qui est l'objet de toutes les faveurs municipales, et celui de l'est qu'on oublie. Un ancien membre de l'édilité parisienne a calculé que depuis 1760 on a dépensé dans l'un, tout juste autant de pièces de vingt francs qu'il a été donné à l'autre de centimes.

Voilà, mon cher ami, une digression qui court le risque de vous paraître bien maussade. Vous voudriez des aventures, et je vous fais des raisonnements; de l'inconnu, et je vous parle de choses à votre porte. Prenez-vous-en à la pluie qui m'emprisonne et me fait rêver d'eau.

Et puis Strasbourg est une Venise allemande. S'il n'est pas construit dans une lagune, c'est au milieu d'un marais qu'il a été bâti.

Une éclaircie s'étant faite, je viens d'en parcourir les rues. Trois bras de l'Ill l'arrosent et on les traverse sur plus de soixante ponts. Trois canaux aussi y arrivent et le Rhin est à deux pas, de sorte que si les chemins de fer n'existaient point, Strasbourg serait dans la plus magnifique position commerciale du continent, au point de rencontre de quatre lignes navigables qui aboutissent par le Rhin à la mer du Nord, par la Marne et la Seine à la Manche, par la Saône et le Rhône à la Méditerranée, par le Mein, le canal Louis et le Danube à la mer Noire.

Il y a quarante ans ces avantages auraient été immenses, aujourd'hui les voies ferrées les réduisent de beaucoup. Toutefois il ne faut point trop écouter les prophètes de malheur qui s'en vont disant : les canaux se meurent! les canaux sont morts! En 1857, canaux et rivières ont encore transporté cinquante-deux millions de tonnes, et les chemins de fer douze millions seulement.

Beaucoup de gens, et de ceux à qui l'intérêt ouvre bien les yeux, trouvent même que nous n'en avons pas assez. A la dernière exposition de la haute Marne, on avait construit avec de la houille une falaise au bord d'un lac, et sur ce lac un bateau en miniature qui transportait du charbon : c'était une réclame *parlante*. La haute Marne a de belles forêts, sa houille est belge et prussienne : elle vient de Mons et de Sarrebruck, en payant gros pour faire sur une de ces routes trois cents, sur l'autre cinq cents kilomètres, mais en payant bien davantage pour faire sur charrettes les quatre ou cinq heures qui séparent Saint-Dizier du canal. Aussi réclame-t-on par tous les moyens l'achèvement du canal de la Sarre qui prendrait le charbon au plateau de la mine, et un embranchement sur Saint-Dizier, du canal de la Marne au Rhin, qui le conduirait aux usines de la Blaise[1]. Le transport ne coûterait plus que cinq à six francs la tonne au lieu de quatorze francs quatre-vingt-quinze centimes pour la houille prussienne, et de seize francs quinze centimes pour la houille belge. La différence serait bien plus sensible encore pour les exportations. Les usines de la haute Marne pourraient envoyer leurs fers et leur fonte à Valenciennes et à Lille, moyennant un droit maximum de huit francs, au lieu de trente francs. A ces prix nos forges champenoises pourraient soutenir la concurrence anglaise.

Autre exemple. En 1847 le chemin de fer d'Alsace réduisit ses tarifs pour attirer à lui une partie des transports qu'opérait le canal du Rhône au Rhin. Le mouvement de la navigation tomba soudainement de moitié et l'État qui en avait tiré en 1847 pour onze cent mille francs de droits, n'en reçut plus, en 1848, que la moitié. Les circonstances politiques ne suffisaient pas seules à causer cette différence. Un décret de 1850 réduisit l'im-

1. Le quai de l'île Louviers est très-insuffisant et constamment encombré des marchandises les plus diverses, ce qui y produit un affreux pêle-mêle. Les bateaux y sont amarrés en triple et parfois quadruple rang; et la ville n'y entretient aucun service de police. Sans l'octroi, tout y serait à l'abandon, et les employés des douanes ne peuvent empêcher de gros vols de s'y commettre. Enfin, chose étrange, il n'existe pas à Paris une seule cale pour la réparation des bateaux; ceux qui veulent réparer leurs avaries, sont obligés de retourner à leurs ports respectifs, au risque de couler en route.

1. On y compte 50 usines dans un parcours de 40 kilomètres.

pôt dû au Trésor dans une proportion telle (dix et cinq centimes par tonne et par kilomètre) que la concurrence redevint possible, que le canal se remit à travailler, et que le bas prix accroissant, comme toujours, la consommation, dès 1852 l'État percevait avec son tarif réduit un tiers de plus qu'il n'avait gagné avec son tarif élevé, soit un million cinq cent trente-cinq mille cent vingt francs.

Strasbourg ne doit donc pas désespérer de sa fortune, et, du reste, n'en a pas l'air. Avec la ceinture de pierre que la politique lui a donnée et lui impose, l'espace lui manquerait s'il voulait se faire industriel, mais il n'y pense pas et n'a qu'un bien petit nombre de grandes usines, la Chartreuse entre autres, qui est si admirablement installée pour le bien-être des ouvriers. Il se contente d'être la ville de France où, après Paris, l'étude est le plus en honneur, où les sociétés savantes sont le plus occupées, les collections, les bibliothèques le mieux remplies. Son Opéra, du moins l'orchestre, ne le cède à nul autre, grâce à la munificence d'un particulier qui lui légua, il y a dix ans, plus de cent mille francs de rente; il a même une véritable école de peinture qui a rompu avec la pratique et les théories nébuleuses de l'Allemagne, pour faire de la réalité intéressante, sans faire du réalisme; témoin les *Schlitteurs des Vosges*, de M. Théophile Schuler. Voilà pour ses intérêts moraux. Quant à ses intérêts matériels, il est déjà le marché de l'Alsace et d'une partie de la Suisse, ce qui met pas mal d'argent dans ses mains. Il travaille à étendre le cercle de ses relations et veut qu'on trouve tout chez lui, même les dernières modes de Paris. Un de mes compagnons de route qui ne voyageait, je crois, qu'à la seule fin de poursuivre des études de dandysme, découvrit dans la rue des Grandes-Arcades un faux col nouveau et s'indigna de n'en avoir pas eu connaissance au boulevard des Italiens.

Aussi plus de costume national. Déjà, dans un salon bourgeois d'il y a quatre-vingts ans, la sœur de Frédérica

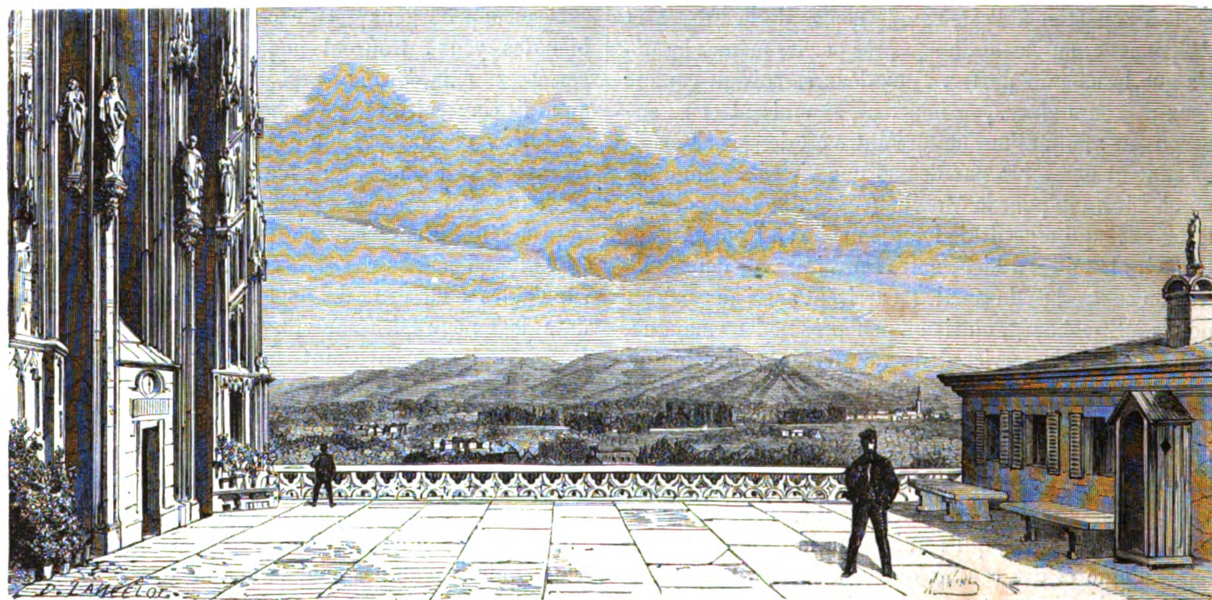


Plate-forme de la cathédrale de Strasbourg. — Dessin de Lancelot.

se désolait d'être seule à porter les longues tresses blondes, le corset écarlate et le petit tablier de soie. De la bourgeoisie les modes parisiennes sont descendues dans le peuple. Les campagnards ont bien encore le gilet rouge, la culotte courte, avec un petit tablier blanc et le tricorne, dont un des côtés se rabat sur les yeux; mais, à la ville, le jupon écarlate et les larges chapeaux de pailles enrubannés s'en vont, tout comme les deux cornettes noires nouées sur la tête et le chignon traversé d'une flèche d'or. Les ouvriers ont la blouse du faubourg Saint-Antoine, et je ne vois qu'une différence, c'est que les cuisinières d'ici ne portent pas encore la crinoline dont les nôtres sont si heureuses; révolution qui en amènera sûrement une autre : les propriétaires parisiens devant être par là forcés de changer leurs mesures, pour que la cuisinière puisse au moins tenir dans sa cuisine.

Deux choses indigènes se défendent avec opiniâtreté : un pavé détestable, malgré sa régularité apparente, et le patois allemand, ce qui ne veut pas dire le patriotisme allemand. Les Alsaciens sont peut-être, avec les Lorrains, les plus français de nos provinciaux. L'an dernier, on leur eût fait un sensible plaisir de leur donner un Solférino germanique; et quand les étudiants d'outre-Rhin essayèrent de faire de la propagande, en invoquant leur sang teuton, ils leur répondirent avec le meilleur français qu'ils purent trouver d'avoir à déguerpir au plus vite.

Voilà de quoi embarrasser les grands docteurs d'outre-Rhin et même ceux de ce côté-ci qui parlent si pertinemment de la race et qui mettent tant d'idées et de sentiments immuables dans les globules du sang. Mais à quoi cela tient-il? Une garnison permanente de douze mille hommes est un grand moyen de propagande; ensuite faire partie d'un grand peuple, d'une grande gloire, c'est quelque chose; et avoir pour acheteurs trente-sept millions d'hommes, comme Mulhouse qui meuble la France ou l'habille de ses cotonnades, c'est beaucoup.

Dans les âges barbares, les peuples se groupent selon le sol et selon la langue. Ces deux forces gardent longtemps leur puissance, mais les opinions et les intérêts en forment une autre qui domine la première. Strasbourg, restée libre, serait une petite ville d'Allemagne, et c'est une grande cité, l'orgueil et la force de la France, ce qui ne lui laisse aucun regret de n'avoir pas comme Brême et Lubeck, un quart de voix à porter dans ce conseil de muets et de fantômes qui siégent à Francfort.

Strasbourg touche à l'Allemagne et lui présente bien des bons côtés du caractère français : le patriotisme, l'esprit militaire, le goût des choses de l'intelligence; mais un des traits les plus marqués lui manque, la grâce. Il faut l'avouer, si Strasbourg est propre, régulier et de tout point convenable, il n'est pas précisément beau.



Les vieilles maisons de Strasbourg. — Dessin de Lancelot.

Il n'a que deux monuments, sa cathédrale et ses fortifications. Pour les voir d'un coup je montai aux tours. Il était de bonne heure, c'est-à-dire trop tôt. La brume, en effet, cachait l'horizon, et les arbres des remparts cachaient la ligne des défenses. Les Vosges semblaient fort modestes; le Rhin ne se laissait voir que par des échappées; seule, la Forêt-Noire de l'autre côté du fleuve montrait des hauteurs dignes du nom de montagnes. Je cherchais avidement les Alpes de la Suisse. On ne les voit jamais. Ce que je distinguais bien, c'était la plaine parfaitement unie qui s'étend des Vosges à la Forêt-Noire et que le Rhin coupe en deux. Cette plaine a été évidemment un grand lac qui s'ouvrait à Bâle et se fermait vers le Taunus à Mayence. M. Élie de Beaumont prétend que les deux chaînes ne formaient qu'un seul massif dont le centre s'est effondré pour ouvrir une issue au Rhin; ce pourrait bien être vrai.

De là-haut je voyais la citadelle construite par Louis XIV

autant contre Strasbourg que contre l'Allemagne, et la double enceinte de la cité, les écluses à l'aide desquelles on inonde les fossés, l'île enfin qu'enveloppent deux des bras de la rivière et qui forment à l'intérieur de la forteresse un réduit pour une résistance désespérée. Il y a pourtant quelque chose qui vaut mieux que tout cela pour la défense de Strasbourg; c'est que l'ennemi ne pourrait aux environs donner un coup de pioche, sans faire jaillir l'eau; il se noierait dans ses tranchées.

Je ne vous parlerai pas du *Münster*, de la fameuse horloge de Schwilgué et de cette flèche à jour, qui monte plus haut qu'aucun des monuments que l'homme ait bâtis; la gravure en est partout. Mais je noterai que Strasbourg soigne sa cathédrale, comme une ménagère hollandaise soigne sa maison. Elle est lavée, brossée, frottée du haut en bas. Je défie qu'on y trouve six pouces carrés de muraille accessible à la brosse où l'œil et la main des surveillants ne passent point, chaque semaine, peut-être chaque jour. Sur la plate-forme de la petite tour, à trois cent soixante marches de hauteur, deux gardiens veillent en permanence, avec un immense porte-voix, pour crier à la ville, dès qu'ils voient briller une étincelle, qu'un incendie s'allume. Afin de les obliger à rester là, la municipalité leur y a bâti une maisonnette, et, pour être bien sûre qu'ils tiennent les yeux ouverts, elle leur fait sonner toutes les quinze minutes la grande cloche. Que la ville dorme ou veille, ils sonnent toujours. Voilà une drôle d'existence, passée à cent mètres en l'air, à remuer un battant d'horloge! En décembre et en janvier, il ne doit pas faire bon là-haut, vers les quatre heures du matin, par une jolie brise de l'est. Ils ont la ressource de faire comme Castor et Pollux qui étaient alternativement au ciel et aux enfers : chacun à tour de rôle, gèle sur la plate forme et ronfle auprès du poêle.

Strasbourg, je vous l'ai dit, a le culte de son Münster. La ville d'ailleurs ayant pris la place d'un marais, on n'y voit rien que le ciel : donc, on monte souvent à la plate-forme de la tour, pour respirer à l'aise, regarder au loin et se laisser aller à cette vague et douce rêverie qui vous prend si vite sur les hauts lieux. Mais Strasbourg aime aussi à dîner et boire; la plate-forme n'est pas toujours le théâtre d'une contemplation inactive : on y festoie largement. Goethe raconte qu'il venait souvent y goûter, et un goûter allemand, même de poëte, serait un solide dîner ailleurs. Une inscription gravée sur la tour rappelle qu'en 1842 le congrès scientifique siégeant dans la ville fut convié par la municipalité à un grand banquet qui eut lieu sur la plate-forme. Le Münster, vous le voyez, sert à tout. La montée, la chaleur et le grand air avaient donné bon appétit et grande soif : l'inscription ne dit pas comment se fit, ensuite, la descente des trois cent soixante marches.



Une rue de Strasbourg. — Dessin de Lancelot.

On dit que les rues de Strasbourg, comme certaines rues de Rouen, gardent leur cachet du moyen âge J'ai vu peu de vieilles maisons en bois, quoiqu'il y en ait encore bon nombre à étages surplombant. On remarque quelques constructions modernes faites avec la pierre rose des Vosges, et presque partout ces grands toits qui vont si bien à notre climat et qui, se prêtant à des combinaisons variées, finissent mieux l'édifice.

Une de ces décorations m'intrigua longtemps. A force

1. Notre gravure de vieilles maisons de Strasbourg est empruntée à une planche du *Strasbourg illustré*, ou *panorama pittoresque, historique et statistique de Strasbourg et de ses environs*, par Frédéric Piton, 1855. C'est un livre qui contient de curieux ren-

de regarder, je reconnus des nids, mais des nids à y coucher George et Baby. C'étaient des nids de cigogne établis sur les cheminées les plus élevées de la ville. Chaque année au printemps, elles arrrivent; elles partent à l'automne avec leurs petits, dont elles laissent beaucoup en route, car elles reviennent l'année suivante en nombre égal : il ne paraît pas s'accroître. Sur cinq ou six maisons j'en comptai treize perchées au plus haut des toits, où la bonhomie alsacienne les aide à construire leur édifice. Comme jamais on ne les inquiète, elles ne sont point farouches et on les voit faire gravement leur toilette du bout de leur long bec, au milieu du bruit de la ville, ou voler au-dessus du marché à un demi-jet de pierre.

Entre sept et huit heures, Strasbourg se couche ou plutôt se souvient qu'il est allemand. Il ferme ses boutiques, mais ouvre ses brasseries. Alors les pipes s'allument, les voix s'élèvent et la bière coule à flots. Je n'ai pas attendu qu'il allât dormir pour venir causer avec vous, de sorte que je ne saurais vous dire jusqu'à quelle heure sa veillée se prolonge. Une chose certaine, c'est qu'à sept heures du matin, il bâillait encore et se frottait les yeux, comme quelqu'un qui n'a pas assez dormi.

Mais ces brasseries, refuge des vieilles mœurs allemandes, elles-mêmes se transforment. La mode s'y glisse. J'en ai vu où les fumeurs laissaient une somme suffisante d'air respirable; où l'on servait des glaces sous des verandas et des galeries à jour peintes en blanc et or. Tortoni et le style Pompadour au pied du Münster!

Le temps me manquait cette fois pour visiter l'Alsace. Mais je l'ai vue, il y a quelques années et je puis vous assurer qu'aucune de nos vieilles provinces n'est à la fois aussi pittoresque et aussi industrielle.

Si vous suivez les bords du Rhin, c'est la chaîne des Vosges dont vous voyez se découper sur le ciel les ballons mollement arrondis. Ils sont tous accessibles et couverts à peu près partout de terre végétale, de sorte que si l'on n'y trouve pas les belles horreurs des grandes montagnes, on n'y rencontre pas non plus leur nudité et leur misère. Au sommet, les pâturages; quelquefois même à mille mètres de hauteur des moissons; sur les pentes élevées d'épaisses forêts de hêtres et de sapins, coupées de riches vallons où des cascades se précipitent, comme celle du Nidock qui tombe de trente mètres de haut. Au-dessous la zone des châtaigniers; plus bas, les vignes, enfin la plaine féconde. Ici des lacs tranquilles entourés de sombres bois de pins; là une forteresse féodale fièrement posée sur un rocher abrupt, et si vivante encore sous le lierre et les clématites qui montent à l'assaut des tours, qu'on s'attend volontiers à voir sortir du pont-levis la longue file des chevaliers, et la dame châtelaine sur sa blanche haquenée, et leur pompeux cortége, tout ce moyen âge enfin si beau à voir.... de loin à travers les siècles et l'imagination des poëtes. Avant la guerre de Trente ans on comptait en Alsace trois cents de ces châteaux. Que de larmes et de sang avaient été versés autour de ces murs de granit!

Êtes-vous dans la montagne? Le plus riche tapis de verdure se déroule à vos pieds, semé de nombreux villages qui de là-haut paraissent de blanches fleurs émaillant la prairie; plus loin, les eaux miroitantes du Rhin, avec leurs îles innombrables, vertes émeraudes sur un ruban d'argent. De l'autre côté du fleuve, les sombres teintes de la Forêt-Noire; plus haut encore dans le sud-est, les géants des Alpes qu'on n'aperçoit pas de Strasbourg à cause d'une colline qui les cache, mais qu'on voit très-bien du Donon ou du ballon d'Alsace, avec leurs neiges éternelles qu'à certains jours le soleil couchant dore de couleurs ardentes, comme s'il allumait un immense incendie sur leurs cimes.

L'industrie est venue ajouter ses richesses à celles du sol, et une population forte, patiente, laborieuse, cultive le blé, le tabac et la garance dans la plaine, tisse et teint le coton à Mulhouse, forge le fer à Sainte-Marie-aux-Mines, exploite les laiteries des Vosges et donne de braves recrues à notre grosse cavalerie.

Quelques-unes de ces fabriques alsaciennes sont des modèles de bonne installation hygiénique et d'administration paternelle. On s'efforce d'y retenir l'ouvrier dans la famille et dans le mariage, en même temps qu'on le pousse à la propriété par une combinaison heureuse qui lui assure au bout de quelques années la possession d'une maisonnette et d'un jardin, en échange de quelques francs retenus chaque jour de paye sur son compte. Si je pouvais disposer seulement de deux fois vingt-quatre heures, je vous mènerais à Mulhouse, non pour vous faire admirer les prodiges de la science appliquée au travail des manufactures, mais, ce qui m'importe bien davantage, pour vous montrer un lieu où l'industrie ne fait pas payer aux mœurs une trop forte rançon, où, sous l'éclat des produits et la grandeur des fortunes, on ne voit pas l'abîme du paupérisme et la plaie hideuse de la débauche. Votre ami et le mien, Jules Simon, que toute belle question attire, a dit de Mulhouse : « Nous lui devrons peut-être un jour la régénération de nos mœurs industrielles. »

Trois fois béni sera le lieu où le problème duquel dépend la civilisation moderne aura été résolu; où il sera démontré que notre société, tout en ayant plus de bien-être physique, peut avoir aussi plus de bien-être moral que ses aînées[1].

seignements sur l'ancien Strasbourg, avec des lithographies aussi belles de dessin et d'impression que ce qui se fait de mieux à Paris. Du reste, l'imprimerie Silbermann a une réputation européenne. Pour la gravure des vieilles maisons de Strasbourg, je dois dire qu'elle reproduit plutôt ce qui existait jadis que ce qu'on voit aujourd'hui.

1. La *Société industrielle de Mulhouse* travaille à cette œuvre avec la plus louable ardeur. M. Ch. Thierry-Mieg vient de lui communiquer un très-remarquable écrit : *Réflexions sur l'amélioration des classes ouvrières*, dont la donnée est celle-ci : l'industrie, en appelant dans les villes par l'appât du travail et du salaire, au sein de grands ateliers, de nombreuses familles, y a rassemblé des misères profondes. Cependant, ce serait une erreur de croire que le mal est inhérent au régime manufacturier, il en est tout à fait distinct; il tient aux circonstances entre lesquelles l'industrie s'est développée dans les États européens. Pour s'en convaincre, il suffit d'opposer au spectacle que présentent trop souvent les villes de fabrique en Europe et surtout en Angleterre, un exemple pris au sein d'un état social plus dégagé

VI

Kehl, 5 août.

AU BORD DU RHIN.

L'île des Épis et Desaix. — Le pont de Kehl. — Les allures du fleuve. — Concurrence du canal. — L'homme rouge et jaune. — Les chutes de Lauffen et Montaigne. — Voltaire et Goethe en Alsace. — Les châteaux et les ondines du Rhin.

La grande curiosité de l'Alsace est le Rhin. Je ne fais point fi des Vosges, assurément, mais, des montagnes, on en trouve partout, tandis qu'il n'y a en Europe qu'un fleuve, celui que je verrai bientôt, qui puisse le disputer au Rhin en beauté et en importance.

Strasbourg en est éloigné d'une lieue. Des omnibus y conduisent par une voie ombreuse qui passe entre la citadelle et le polygone et qui sort de la ville par la porte d'Austerlitz, nom de bon augure pour une route menant de France en Allemagne. Au travers d'un fourré d'herbes et d'arbres, j'aperçois un de ces corps de garde fortifiés que nous avions hâtis du temps de Louis XIV, quand la guerre était en permanence sur cette frontière, et que des maraudeurs franchissaient sans cesse le Rhin.

Un pont de bateaux relie les deux rives et s'appuie sur l'*île des Épis*, qui partage le fleuve en deux bras. Le grand longe le duché de Bade, le petit est de notre côté. C'est un avantage pour la défense, car l'île nous appartient.

Le tombeau de Desaix s'y trouve. Ce général de tant d'espérance avait conquis là sa renommée, en obligeant l'archiduc Charles à perdre trois mois devant une bicoque. Il n'avait rendu Kehl, tête de pont misérablement fortifiée, qu'après cinquante et un jours de tranchée ouverte. Desaix est un de ces hommes et sa défense de Kehl un de ces faits dont les peuples devraient garder l'éternel souvenir.

Penché sur la barrière du pont, je regardais couler le grand fleuve, qui n'a pas moins de trois cent soixante-cinq mètres de largeur sur deux à quatre de profondeur. C'est une puissante masse d'eau, mais à qui font défaut, en cet endroit, la grâce que la nature n'accorde pas toujours, et même la vie que l'homme donne aux choses de la terre qu'il touche et transforme. On sent là une grande force qui attriste parce que la beauté lui manque et aussi parce qu'elle reste inutile. Les rives sont plates ; les flots, n'en déplaise aux chantres « des palais cristallins cachés sous leur verte enveloppe, » sont bourbeux et lourds, et leur surface est vide : pas une voile, pas une rame. Le pont de bateaux est fermé ; le pont de fer qu'on a construit à côté n'a point laissé une seule passe au milieu de ces échafaudages. La navigation d'aval s'arrête au-dessous, et ce n'est que de loin en loin qu'un bateau honteux arrive d'amont. Que sont devenus les immenses radeaux, villes flottantes, qui descendaient autrefois le fleuve jusqu'à la Hollande, lui amenant une forêt entière conduite par toute une tribu de joyeux bateliers?



Nid de cigogne à Strasbourg. — Dessin de Lancelot.

Je retrouve ici les mêmes ennemis en présence : le fleuve et le chemin de fer. Mais le Rhin a d'autres adversaires plus redoutables, parce qu'ils participent de sa nature sans avoir son mauvais caractère : sur la rive droite, la Kinzig; sur la rive gauche, l'Ill et le canal. Ce que les deux chemins de fer français et badois ne lui ont pas pris de ses transports, les deux rivières et le canal le lui enlèvent, et il ne lui reste pas une pauvre barque.

C'est sa faute. Il est si rapide qu'il ne faut pas songer

que le nôtre des legs du passé. Cet exemple, l'auteur le choisit dans la confédération de l'Amérique du Nord, dans une ville du Massachusetts, celle de Lowell, sur le Merrimack, où l'on a institué dès l'origine, sur une large échelle, de fortes garanties préventives contre ces influences pernicieuses qu'en Europe on est réduit à combattre après les plus cruelles expériences. Les exigences de l'industrie, les nécessités du régime manufacturier ne s'y sont nullement opposées, et il reste démontré que la philosophie ne poursuivait pas une utopie en soutenant que la dignité de la vie, au point de vue moral, peut s'allier parfaitement à la pratique du travail industriel.

à le remonter et qu'il est dangereux de le descendre[1]. Il apporte de la Suisse tant de sable et de gravier qu'il change à chaque instant son chenal et ses rives, met cinq mètres d'eau à la place d'une île ou d'un rivage qu'il emporte et en dépose une autre là où la plus longue perche du batelier ne trouvait pas le fond. Son lit



Costumes alsaciens, à Strasbourg. — Dessin de Lancelot.

est un dédale d'îles et de rives changeantes qui a donné bien des ennuis à la diplomatie.

Le traité de Paris de 1815 établissait que la ligne de démarcation entre la France et l'Allemagne serait le

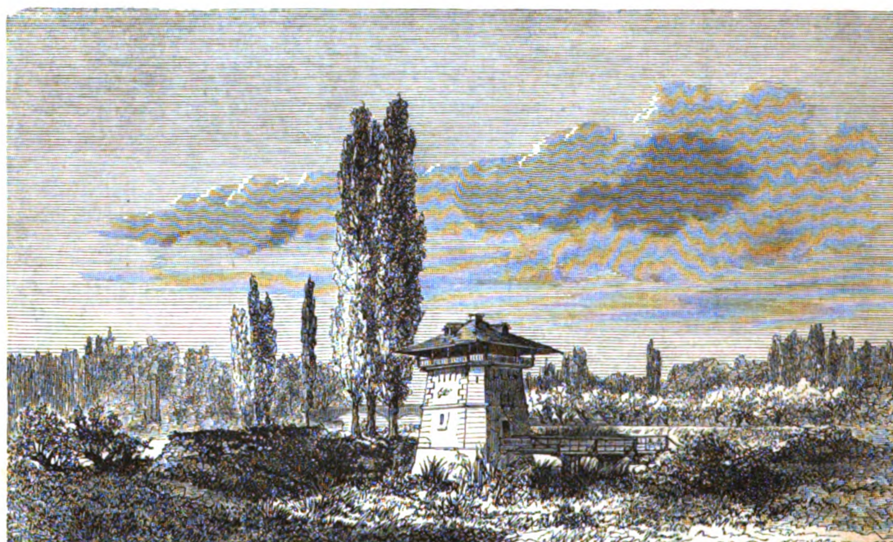
1. En amont de Strasbourg, la pente est de huit cent quatre-vingt-quinze millimètres par kilomètre ; celle de la Seine, à Paris, est seulement de quinze millimètres par kilomètre, ou soixante fois moindre. En aval, à Lauterbourg, elle n'est déjà plus que de trois cent quatre-vingt-deux millimètres, ce qui est encore vingt-cinq fois plus que la Seine.

Thalweg du Rhin, c'est-à-dire la ligne continue de la plus grande profondeur d'eau. C'eût été bien avec un fleuve ayant des habitudes honnêtes et tranquilles. Mais chaque printemps le Rhin brouillait les mesures prises, augmentait la part de l'un, diminuait celle de l'autre, et il fallait recommencer les cartes et le tracé. C'était la toile de Pénélope. Les diplomates finirent par comprendre qu'on devait, avant tout, discipliner ces allures vagabondes, et pour cela remettre l'affaire aux ingénieurs, qui fixeraient les rives et concentreraient la plus grande masse des eaux dans un lit unique. Depuis 1839, ceux-ci sont à l'œuvre, et ils avaient déjà dépensé, au 31 décembre 1853, pour notre compte, 10 650 000 francs. Tout n'est pas fini; du moins Bade et la France savent aujourd'hui quelles îles leur appartiennent.

Un autre traité ou plutôt un acte du congrès de Vienne a déclaré que le Rhin était ouvert à tous les pavillons. C'est le principe que le congrès de Paris a récemment, malgré l'Autriche qui en enrage, appliqué au Danube.

Le pont de bateaux est tout près du pont de pierres et de fer, qui dans quelques semaines le remplacera, et de ma station je vois les derniers travaux qui s'achèvent avec les deux forts que les Badois, gens avisés et prudents, construisent au bout, pour nous empêcher de passer dans le cas où, par aventure, il nous prendrait fantaisie d'aller voir si la carte d'Allemagne n'aurait pas besoin de certains remaniements qu'ils disent si nécessaires pour la carte de France[1]. C'est la Confédération germanique qui exige cet appareil de guerre auprès d'un monument de la science et de l'industrie. Elle n'a oublié qu'une chose, la bonne vieille dame, que neuf fois sur dix, les fleuves sont franchis par les armées au lieu où l'on s'y attendait le moins.

Ne craignez pas que je vous donne la description de ces travaux qui sont, eux, une belle et utile victoire gagnée sur un bien redoutable ennemi. Tout le monde connaît cette merveille. Je vous rappellerai seulement qu'on a descendu les fondations jusqu'à vingt mètres au-dessous



Ancien corps de garde fortifié entre Strasbourg et le Rhin. — Dessin de Lancelot.

du lit du fleuve par le mécanisme le plus ingénieux, et qu'à cette profondeur les matières extraites étaient les mêmes que celles de la surface. La puissance de cet énorme dépôt d'alluvions fait reculer bien loin dans les siècles géologiques l'époque qui vit s'accomplir la catastrophe dont parle M. Élie de Beaumont et que je vous rappelai dans une lettre précédente. Vous savez aussi que ce pont qui relie l'Allemagne à la France mettra Vienne à trente-sept heures de Paris. Quelle heureuse chose pour le temps où l'Autriche aura de bons écus au lieu de mauvais papier, où elle fera moins de soldats et plus d'ouvriers !

Il y a tout juste cent quatre-vingts ans, un jeune seigneur de la cour de Versailles, était, comme moi, occupé à regarder couler le Rhin, mais du haut du pont de Bâle. Quelques jours auparavant, Louvois, le ministre redouté de Louis XIV, lui avait demandé s'il ne voulait pas rendre au roi un service signalé. Il ne s'agissait, du reste, que de courir en poste à Bâle, de manière à y arriver un certain jour, de s'établir à six heures du matin sur le pont; d'y rester jusqu'à midi, en notant soigneusement tout ce qu'il y verrait, et de revenir à toute bride. Le courtisan, joyeux de cette marque de confiance, court, vole, arrive et s'installe au poste indiqué, attendant quelque apparition étrange ou formidable : une flotille qui descend le fleuve, une armée qui franchit le pont ou quelque ambassadeur qui entre dans la ville et dont il fallait bien observer le visage. Mais tout se passe comme à l'ordinaire ; et il écrit sur son calepin : « A six heures, deux paysans ivres ; à sept, une vieille femme et un âne; à huit, un cheval boiteux ; à neuf des charretiers qui jurent, des femmes qui crient, des enfants qui pleurent ; à dix, une sorte de baladin habillé mi-parti de jaune et de rouge qui crache dans le fleuve et fait des ronds dans

1. En outre de ces forts, la dernière travée du pont est mobile et peut de chaque côté être repliée le long de la rive.

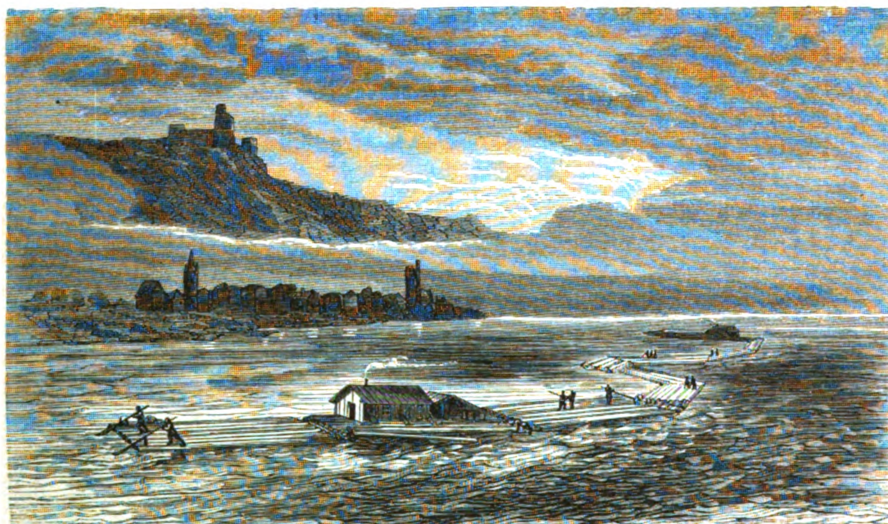
l'eau ; à onze, la foule affairée ; à midi, comme à onze. » sa faction était finie,

Pour un homme qui avait cru qu'on allait lui faire sauver la France, la déception était cruelle. Cependant il obéit jusqu'au bout et, comme il en a l'ordre, revient à fond de train. Le ministre le reçoit dès qu'il a fait passer son nom, le presse de questions, lit ses notes, et avant d'être arrivé au bout lui saute au cou, l'embrasse, et à son tour se jette dans une voiture, qui l'emporte de toute la vitesse des chevaux. L'homme jaune et rouge était le signal convenu avec le général Monclar que tout était préparé pour un des grands événements du règne de Louis XIV, et Louvois courait prendre possession de Strasbourg.

Je n'avais pas sur le pont de Kehl mission aussi grave à remplir. Je regardais pour mon compte les choses présentes et aussi les choses passées, car si c'était la première fois que je venais en cet endroit, ce n'était pas la première fois que je voyais le Rhin. Il y a bien des années que je l'avais remonté et descendu ; il me semblait que c'était hier, et je refis sans peine le voyage des sources aux bouches du grand fleuve.

Au temps de Boileau, quand on aimait la nature, non telle que le bon Dieu l'a faite, mais celle que Le Nôtre taillait peignait et alignait à Versailles, on se représentait le Rhin comme un vieillard vénérable courbé sur son urne penchante, entre mille roseaux. Depuis Boileau et Le Nôtre nous avons découvert la vraie nature, et le vieillard vénérable est allé rejoindre la défroque déguenillée de la mythologie. Le mont Adule au nom si doux est devenu le rude et abrupt Saint-Gotthardt, masse énorme de granit où s'appuie la chaîne entière des Alpes ; l'urne penchante est un glacier éternel ; et les mille roseaux sont la forêt de pins gigantesques qui couvre les flancs de la montagne. Comme la nature du poëte est prosaïque et mesquine à côté de cette nature-là !

Le Rhin n'est d'abord que la réunion de plusieurs ruisseaux qu'entretiennent les neiges perpétuelles et il



Les radeaux du Rhin. — Dessin de Lancelot.

tombe du haut des Alpes en courant droit au nord avec la rapidité d'un torrent fougueux. Tomber est le mot, car en arrivant à Bâle il a déjà descendu une pente de six mille pieds. Ne vous étonnez donc pas s'il fait le long du chemin, comme au-dessous de Schaffouse, de si terribles sauts. Vers Brégenz, les Alpes de Souade l'arrêtent et le jettent dans une profonde cavité qu'il a remplie. C'est le lac de Constance. Il ne traverse point, comme on le dit tous les jours, cette immense nappe d'eau, car à quelques mètres de l'embouchure il n'y a plus trace de courant ; mais les eaux du lac sans cesse grossies, s'échappent par le point le plus bas de leur ceinture et y forment un nouveau fleuve auquel on donne légitimement le nom de principal affluent. C'est donc encore le Rhin. Le Rhône ne traverse pas davantage le Léman. Il en arrive de même dans toutes les circonstances semblables, et les grands lacs traversés par de grands fleuves sont un fait et une expression qu'il faut laisser aux livres qui se copient et aux gens qui les répètent.

De Schaffouse à Bâle, le lit du fleuve est embarrassé de rapides qui rendent la navigation impossible ou dangereuse. A Lauffen, la chute est de vingt mètres sur une largeur de cent. Des rochers qui résistent à l'énorme pression des flots partagent la nappe puissante en plusieurs cataractes : les unes qui glissent presque silencieuses, d'autres qui se heurtent contre le roc, rebondissent sur une poussière d'écume, avec un bruit qui s'entend de plusieurs lieues, et s'engouffrent dans l'abîme qu'elles ont creusé au pied de l'indestructible barrière.

Au milieu de la chute, plusieurs rochers élèvent tranquillement leur front humide et rugueux au-dessus de toute cette colère. Un d'eux porte même quelques arbres et une statue de saint Antoine.

Content d'avoir vaincu, le fleuve s'éloigne, fier et paisible, épandant ses eaux comme en un lac que des barques légères traversent sans peur. Je les vis conduire des curieux tout auprès de l'immense chute et de jeunes la-

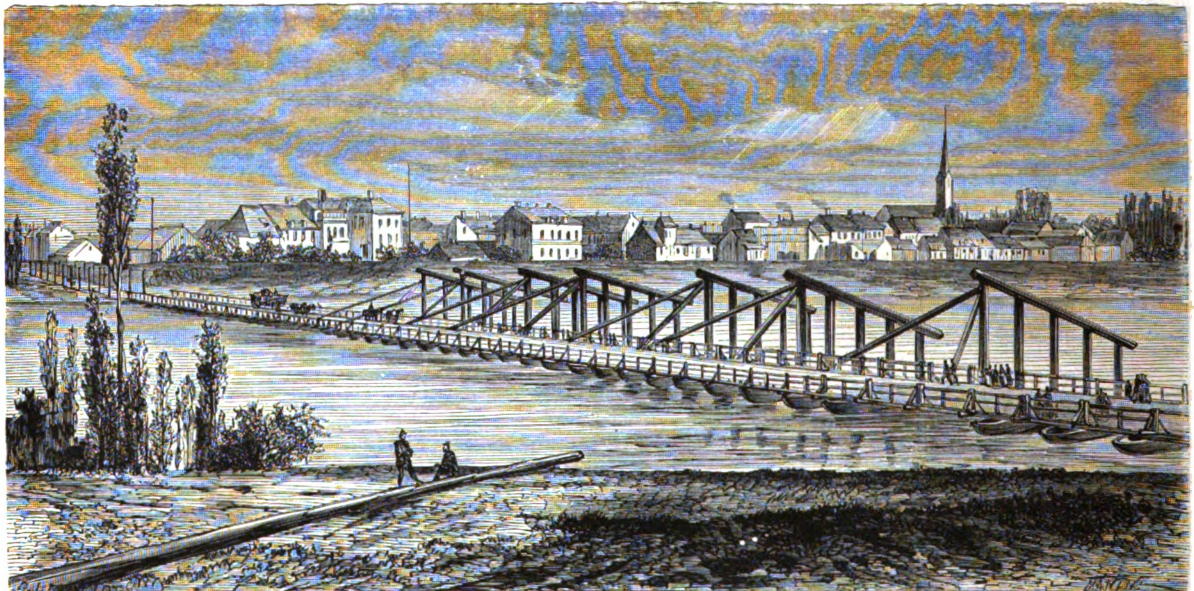
dies oser porter une fleur au pied du saint qu'enveloppe l'éternel tonnerre de la cataracte.

Le contraste de cette fureur des eaux et de leur soudain apaisement est peut-être le plus grand charme de ce spectacle. Les fleuves comme les hommes, sont beaux dans la lutte, beaux aussi dans la calme sérénité de la victoire.

Cette chute fameuse n'a pourtant pas eu toujours autant d'admirateurs qu'aujourd'hui. Montaigne qui la vit, il y a trois cents ans, se contente de dire : « Cela arrête le cours des bateaux et interrompt la navigation de ladite rivière. » Des deux grands livres qui nous sont ouverts, l'âme humaine et la nature, l'avisé Périgourdin aimait fort à feuilleter l'un, mais se souciait peu de l'autre. Il eût donné la Suisse entière et ses glaciers, ses torrents et ses lacs, pour une page retrouvée d'un auteur ancien ou pour quelque citation nouvelle à placer au milieu de sa phrase accorte et vive.

Deux grands esprits d'une bien autre trempe, Voltaire et Goethe, sont restés deux ans entre le Rhin et les Vosges, sans que, dans les *Mémoires* de l'un, ni dans les *Lettres* de l'autre, on s'en aperçoive. L'Allemand seul a quelques exclamations originales et profondes comme celle-ci : belle nature, ravissant pays ! et il nous conte qu'il montait souvent sur la tour du Münster.... avec une longue-vue, ce qui n'a jamais été la manière de regarder des artistes et des poëtes. Et pourtant il était bien l'un et l'autre, mais à son heure.

A Bâle, le Jura et les Vosges arrêtent la course du Rhin vers l'ouest, et l'obligent à reprendre la direction du nord. Jusqu'à Strasbourg, son lit est embarrassé d'îles, et jusqu'à Mayence, il est sans poésie, sinon sans grandeur ; car il ne suffit pas à un fleuve d'avoir de l'eau, il lui faut aussi des rives. Mais de Bingen à Coblentz il passe au travers des montagnes de la Franconie et de la Prusse rhénane. Alors la beauté des sites, la multitude



L'ancien pont de bateaux à Kehl. — Dessin de Lancelot.

des villes qui baignent leurs pieds dans ses flots, la richesse des cultures à côté de rochers arides et sévères, les ruines féodales dont sont couvertes les cimes de l'Hundsruck, de l'Eiffel et du Westerwald, enfin l'aspect du fleuve tour à tour sauvage et terrible, ou gracieux et grandiose, rendent cette vallée une des plus belles de l'Europe. Autrefois on l'appelait *la rue des Prêtres*, parce qu'ils possédaient tout de Strasbourg à Cologne. On les a heureusement délivrés de ce souci mondain.

Au delà de Cologne, le Rhin s'écoule lentement vers Dusseldorf et la Hollande. Malgré la masse considérable de ses eaux, il arrive humblement à la mer, divisé en plusieurs bras, appauvri, languissant. Comme le vieillard épuisé qui cherche et ne trouve pas sa tombe, il errait naguère misérablement, et se perdait dans les sables. Il a fallu des travaux, un canal, une écluse, pour que ce roi des fleuves européens atteignît enfin l'Océan et y trouvât sa couche humide et dernière.

Voilà le grand fleuve historique de l'Europe, le Gange de l'Allemagne, le fleuve saint qu'ils aiment et qu'ils chantent. Quel nom a plus retenti dans les légendes et dans les récits ? Que de fois les poëtes ont vu les ondines nager dans ses eaux, et que d'histoires charmantes ou terribles ils ont entendues sur ses rives. C'est aussi la barrière des nations, où Rome s'arrêta, où la France est venue, et d'où l'aigle noire à deux têtes, aidée d'une nuée de vautours, nous chassa jadis. « Nous l'avons eu votre Rhin allemand, » et bien que vous l'ayez hérissé de forteresses et de canons, tous tournés contre nous, nous ne vous le redemandons pas, parce que le temps des conquêtes, même légitimes, est passé, et qu'il ne doit plus s'en faire que du libre consentement des nations. Ah ! ce fleuve a trop bu de sang. Quel peuple immense se lèverait, si l'on pouvait faire sortir de leur linceul tous ceux qui sont tombés sur ses bords, frappés de l'épée !



Le nouveau pont du Rhin en construction. — Dessin de Lancelot.

Ces considérations de géographie et d'histoire sont bonnes pour le Rhin français; pour le Rhin allemand, il faut autre chose. Ce serait bien mal inaugurer un voyage dans le pays des rêves que de ne pas mettre au commencement quelque légende mêlant; comme il convient, le ciel, la terre et les eaux. Heureusement que du pont de Kehl où je suis, je vois à peu près le manoir où se passa une belle histoire, et c'est au-dessous des flots qui roulent sous mes pieds, qu'habitait, dans son palais de cristal, l'ondine charmante que les poëtes y cherchent encore.

Ce manoir est le château de Staufen, bâti au onzième siècle par un évêque de Strasbourg, et qui appartient aujourd'hui au grand-duc de Bade. A une époque, que la légende n'indique pas, vivait là un jeune comte aussi beau qu'il était brave. Un jour, la chasse l'amena jusqu'au bord du Rhin. Le cerf l'avait fait courir longtemps; sa meute, ses compagnons l'avaient quitté; épuisé de fatigue, il se désaltéra au fleuve, puis s'assit au pied d'un chêne et s'endormit. A son réveil une belle jeune fille était près de lui. Il y avait dans sa beauté quelque chose de surnaturel et de fuyant. Ses yeux avaient l'azur du ciel, son corps la souplesse du roseau; dans sa chevelure brillaient des perles de rosée, sur sa tête une couronne de myosotis en fleurs, et de ses épaules tombait une tunique couleur d'émeraude, qui semblait tissée de ces fils de la Vierge qu'on voit, à de certains jours, flotter dans l'air, et que relevait un semis de paillettes d'or du Rhin. C'était une ondine du fleuve. Le chevalier étonné et ravi se jeta à ses genoux et embrassa ses pieds qui courbaient à peine la mousse du rivage. Elle le fit asseoir près d'elle; ils parlèrent longtemps et s'aimèrent. La jeune fille consentit à le suivre à son château comme épouse et reine du manoir.

Le bonheur y entra avec elle. Dans toute la vallée du Rhin, on ne parla plus bientôt que des chasses heureuses et des exploits de Pierre de Staufen. Nul, dans les tournois, ne tenait contre sa lance, et nul, dans les batailles, ne résistait à son épée. Ses vassaux étaient dociles; pour lui le raisin mûrissait toujours sur les coteaux, les moissons dans la plaine. Un fils lui naquit et le manoir s'emplit de cris joyeux et de gais sourires.

Mais à quelque temps de là une grande guerre éclata. L'empereur voulut avoir cette vaillante épée. Pierre partit. Le César lui confia son drapeau. Il fit mieux que de le bien garder. Le jour de la bataille, il alla chercher, au plus épais de la mêlée, le chef ennemi, et lui traversa la gorge avec la lance de l'étendard impérial.

La fille de l'empereur aima ce chevalier si brave et si beau. Et lui, dans l'ivresse du triomphe, il oublia ses serments. « L'esprit malin vous a trompé, » lui disait le prince, à qui il racontait son étrange aventure; et le prêtre, consulté pour lever les derniers scrupules, répétait : « Cette belle personne, c'est le démon; votre âme est en péril, nous allons vous sauver. » On le maria.

Mais le jour des noces, quand il vint s'asseoir à la salle du festin, il vit devant lui sortir de la muraille un pied fin et charmant, celui qui avait reçu son premier baiser d'amour. Il parvint pourtant à maîtriser son trouble, et, le festin fini, monta à cheval avec sa fiancée pour retourner au palais impérial. Il fallait traverser un ruisseau dont l'eau avait si peu de profondeur qu'on pouvait compter tous les cailloux de son lit. Le cortége passa bien, mais quand le chevalier voulut franchir le gué, voilà l'eau qui bruit avec colère, qui écume, s'amoncelle et l'enveloppe. Il disparut. L'ondine avait ressaisi son époux.

VII

Carlsruhe, le 6 août.

DANS LE GRAND-DUCHÉ DE BADE.

Première apparition de l'Allemagne militaire; — La coiffure d'assaut. — Time is money. — Un gardien d'une Wartsaal. — Le jardin de l'Europe. — Près de Baden-Baden.

Nous avons, ce matin à huit heures, traversé le pont de Kehl. Je ne sais plus quel touriste prétend y avoir vu deux factionnaires, le Français et le Badois, qui, toutes les deux minutes, se trouvent face à face, à la moitié du pont, et s'envoient réciproquement une bouffée de tabac au visage. Bien qu'on fume en Allemagne avec acharnement, on ne fume pourtant pas sous les armes.

Cette première apparition de l'Allemagne militaire ne fut pas très à son avantage. Ce soldat badois, vrai soldat de contingent, était petit, maigrelet, et tenait son fusil sur l'épaule, comme les pêcheurs à la ligne tiennent leur bâton, quand ils vont chercher leur intéressante occupation; mais, par contre, il était coiffé d'un casque formidable. Ils appellent cela d'un nom très-belliqueux : une coiffure d'assaut. Mal porté, on dirait un éteignoir; sur une figure militaire, c'est vraiment un casque. Je vis quelques pas plus loin un gendarme qui avait là-dessous fort bon air.

Mais l'Allemagne, ou du moins Bade, en abuse; elle en a mis partout, jusque sur la tête des gardiens du chemin de fer. Seulement, comme celui-ci coiffe un pacifique, il se termine en plate-forme, l'autre en paratonnerre.

L'Allemagne, qui se bat si peu aujourd'hui, sans doute pour s'être ou avoir été trop battue autrefois, se plaît à jouer au soldat : le bourgeois de Paris, je veux dire, bien entendu, la baïonnette intelligente de 1830, aimait moins son uniforme. L'an dernier, ils avaient mis l'eau dans les fossés de Landau; les canons étaient mèches allumées sur les places de Rastatt, avec gardes avancées en dehors des portes; chaque nuit les patrouilles de cavalerie, armées en guerre, venaient jusque sur les glacis de Weissembourg. Et ils étaient d'autant plus furieux que tout ce remue-ménage ne faisait pas même bouger un canon dans Strasbourg. Pendant que les forteresses allemandes retentissaient la nuit de formidables : *Wer da?* la cité alsacienne dormait sur les deux oreilles, sans songer un instant à prendre la pose

guerrière que Pradier lui a donnée sur la place de la Concorde.

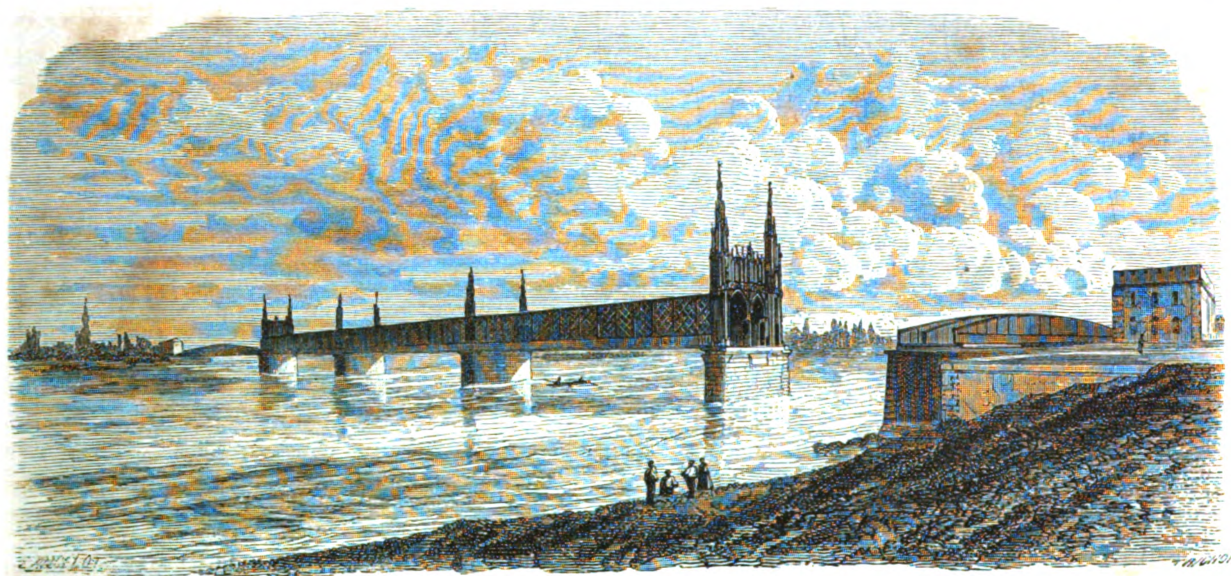
Ils recommencent cette année et vont même jusqu'à prendre des précautions comme celle-ci : un officier supérieur du Wurtemberg confiant, il y a quelques jours, son fils à un négociant de Strasbourg, voulut stipuler qu'en cas de guerre il lui serait *retourné* franc d'indemnité. Nous n'aurions pourtant pas eu, en le gardant, un otage de bien grande importance. La grosse épaulette wurtembergeoise ne visait à faire de son fils qu'un chemisier.

Avant de nous laisser circuler librement, on nous arrête à un vilain bâtiment pour une plus vilaine chose : la douane et la visite. C'est un mal de tous les pays. On le dit nécessaire : il l'est comme tant d'autres qui ont disparu, et un jour il s'en ira où les autres sont allés. Si l'on pouvait évaluer en chiffres ce qu'il a causé d'ennui et de colère, de perte et d'avaries, on arriverait à une somme fabuleuse.

J'aurais, à ce propos, un bon avis à donner aux gouvernements. Ennuyer les gens est un métier désagréable, en outre très-peu lucratif, les voyageurs ayant bien soin de ne pas mettre dans leurs valises ce qui est sujet aux droits. Supprimez vos hommes verts, gris ou bleus qui forment l'armée compacte des douaniers : voilà une économie; demandez à chaque voyageur de payer en argent l'équivalent des désagréments que vous ne lui causerez plus : voilà une recette. Je m'engage d'avance à payer pour deux grosses malles, quand même j'aurais ce que j'ai toujours en voyage, le plus petit des sacs de nuit.

Du reste, je ne me plains pas trop haut, car la douane de France n'est pas plus aimable que ses sœurs. Et puis un monsieur m'assure que, grâce au Zollverein qui rejette la ligne de visite à la circonférence de l'État confédéré, me voilà garanti jusqu'à la frontière d'Autriche. Dieu et la douane l'entendent!

Après le temps perdu pour les bagages, nous en perdons encore pour le convoi. Ah! ce n'est pas ici qu'on a dit : *Time is money*. On laisse couler le temps avec une insouciance orientale. Ce serait fort bien, ô gens trop peu pressés ! si vous vous arrêtiez seulement comme le chevalier de votre Albert Dürer dans la forêt enchantée de la poésie et de l'art, ou sur les routes austères de la science ; mais que de fois je vous ai vus accroupis ou errants, les yeux fermés, dans les brouillards de la métaphysique transcendante et de la politique traditionnelle !


Le nouveau pont du Rhin achevé. — Dessin de Lancelot.

Chose étrange, l'activité peut se mesurer par les degrés de longitude. Aux États-Unis, on va à toute vapeur ; à Londres, on court ; à Paris, on marche ; en Allemagne, on se promène, même l'artisan qui se rend à son ouvrage ; en Orient, on vit, c'est-à-dire on rêve, mange et dort sur un tapis ou un divan. Deux ouvriers anglais, pour de certains travaux, font autant de besogne que trois Français, lesquels valent six Allemands, qui travaillent comme quinze Turcs.

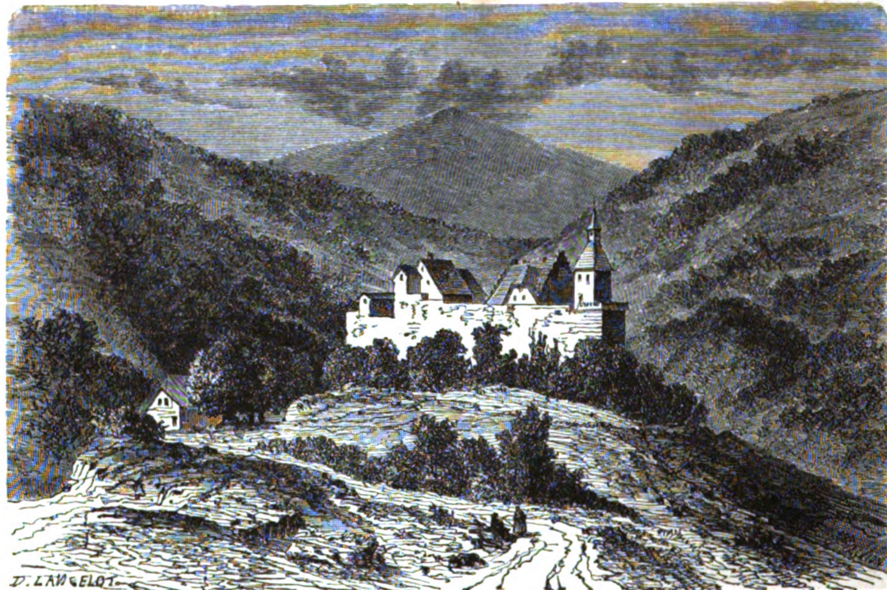
Pour le moment nous étions arrêtés dans une taverne enfumée qui sert d'embarcadère. A la porte nous avions été reçus par un bedeau en tricorne, avec bâton de tambour major : c'était le gardien de la *Wartsaal*. L'Allemagne fait tout avec solennité, ses garçons de salle, comme ses chambellans, même ses wagons ; car je vois ceux-ci ornés des armes de Sa Majesté badoise, et le chemin de fer s'appelle le chemin grand-ducal. Un autre sera royal ; un troisième électoral ; un quatrième impérial et royal.

L'Allemand est bien fier en voyant tant de couronnes. Il se dit qu'un peuple qui a trente-six rois (est-ce trente-six ou trente-cinq ?) et un territoire qui fait trente-six royaumes doivent être, l'un, un grand peuple, l'autre, un grand pays. Mais il y a au bord de la Saale, de l'Isar et du Neckar, même un peu partout, « dans la patrie allemande, » des gens assez téméraires pour croire qu'un habit d'une seule couleur est plus de mode aujourd'hui que l'habit d'arlequin.

Enfin nous partons pour aller prendre à Appenweier la voie ferrée qui mène d'Heidelberg à Bâle. Nous laissons à droite la Kinzig, qui a ses sources au plus haut de la Forêt-Noire, non loin des lieux où naissent, sur le versant opposé, le Neckar et le Danube. La Kinzig se jette à Kehl dans le Rhin. On voit pourquoi cette petite ville a joué un si grand rôle dans toutes nos guerres en Allemagne. Elle ouvre ou ferme une des deux grandes routes qui conduisent à travers le Schwarzwald dans le bassin du Danube. L'autre est celle de Fribourg à Donaueschingen, par le val d'Enfer, une charmante vallée, malgré son nom terrible.

Le pays de Bade est une répétition de l'Alsace : plaine parfaitement unie et courant du Rhin jusqu'aux collines de la Forêt-Noire, comme de l'autre côté elle court jusqu'au pied des Vosges. Ce sol d'alluvion est d'une extrême fertilité, et ceux qui le cultivent en tirent le meilleur parti possible. Aussi on dirait un jardin ; et c'est vraiment le jardin de l'Allemagne. Entre les collines doucement arrondies que nous apercevons, serpentent routes et ruisseaux, et se cachent de petites villes où l'air, le soleil et la campagne pénètrent de tous côtés ; où l'on rit, où l'on aime ; mais aussi, hélas ! où l'on joue. Tout l'été, le pays de Bade est en fête ; les étrangers y affluent et la pluie d'or qu'ils laissent tomber fait germer le bien-être sous leurs pas. En Prusse, tout est militaire, ici tout est pastoral. Les maisons des gardiens de la voie s'ornent de fleurs ou se cachent sous des flots de verdure, et les poteaux des extrémités de la gare s'enveloppent de vigne vierge aux riches couleurs qui montent jusqu'au toit.

Je comprends bien que Bernard de Weymar, l'héroïque condottière de la guerre de Trente ans, ait songé à se tailler là à beaux coups d'épée, un royaume. Si nous étions encore au temps des petits États, il n'y en aurait assurément pas de plus enviable que cette vallée du Rhin, si bien circonscrite, depuis Bâle jusqu'à Mayence, par les Vosges et le Schwarzwald, avec le Rhin passant tout au milieu, et ces villes qui semblent une guirlande de perles égrenées sur ses bords.



Château de Staufen d'après Piton (voy. p. 366). — Dessin de Lancelot.

Les collines de la Forêt-Noire, comme celles des Vosges encore, sont chargées de ruines féodales. De là, les nobles détrousseurs de grand chemin voyaient tout et ne laissaient rien passer. Aujourd'hui, la locomotive leur jette insolemment sa fumée au visage, et ces fières et terribles demeures, où il y eut tant de mépris et de cruauté pour le vilain, doivent leur reste d'existence à la curiosité qui les conserve, comme motifs de décoration dans le paysage, pour le plus grand plaisir des manants qui passent. En voyant leurs tours ébréchées on jouit mieux de la sécurité présente par le souvenir des terreurs d'autrefois.

Nous arrivons près de Baden-Baden, et je n'y descends pas, sans trop de regrets. La mode y mène, mais je ne vais guère où elle conduit. Je me souviens d'avoir vu Interlaken, un des plus beaux sites du monde, devenir une succursale du boulevard des Italiens ou de Hyde-Park, et des toilettes, sorties deux jours auparavant des mains de Palmyre, disputer avec succès à la Yung-Frau l'admiration des dandys. Tout ce coin du pays de Bade est une décoration d'opéra : j'aime mieux regarder de loin, à mi-côte, les restes du château d'où les margraves sont sortis pour monter sur le trône grand-ducal.

V. Duruy.

(La suite à la prochaine livraison.)

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES,

PAR M. V. DURUY.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.



Costumes de paysans badois. — Dessin de Lancelot.

VII[1].

Turenne et Erwin de Steinbach. — Rastatt et la veste autrichienne. — Carlsruhe. — Inconvénients et avantages des villes trop jeunes. — Le salut allemand. — Dans le parc de Carlsruhe.

Nous suivons le pied de la Forêt-Noire, en la serrant de très-près, ce qui nous permet de voir les gorges qui l'entr'ouvrent et par où nos soldats ont si souvent passé pour descendre dans les vallées du Danube et du Neckar, au milieu de cette bonne Allemagne où ils ont toujours pris tant plaisir à guerroyer.

Bien des nôtres y sont restés; tout à l'heure j'ai vu le village de Sasbach où Turenne fut tué par un boulet badois, et la petite ville d'Achern qui garde ses entrailles enterrées dans la chapelle Saint-Nicolas.

Un peu plus loin, à Steinbach, on a dressé sur une hauteur, la statue colossale d'Erwin, l'architecte de la cathédrale de Strasbourg. De là le vieux maître *es-pierres-vives* contemple silencieusement son glorieux Münster.

Rastatt est à deux pas de Bade. Nous en traversons les ouvrages avancés. Un jeune officier s'appuie sur la barrière, enveloppé dans un manteau d'une blancheur immaculée, et nous regarde passer d'un air qui veut dire: « Ah! le triste métier que je fais! Comme je voudrais courir où vous allez et où m'attend ma blonde promise. » Un autre essayait un cheval que les fanfares du matin avaient mis en gaieté et lutta un moment de vitesse avec notre convoi. Tous deux me représentaient l'Allemagne tour à tour rêveuse et inactive, ou emportée dans l'action avec de fougueuses allures.

Je vis là beaucoup d'Autrichiens. Ils sont en train de prendre une revanche de Solferino. Nos soldats les ont vaincus, mais leurs tailleurs nous battent à plate couture. C'est de leur affreuse petite veste que notre infanterie s'affuble. Voilà le monde renversé : Paris qui va chercher ses modes à Vienne.

Rastatt est une des forteresses de la Confédération germanique, construite avec notre argent et dirigée contre nous. Ils ont voulu, en 1815, que nous leur donnions nous-mêmes des verges pour nous fouetter. A simple vue, la place paraît moins redoutable qu'on ne le dit; mais elle a peut-être des ressources cachées. Villars, qui s'y entendait, trouvait la position très-forte, quand Rastatt n'était encore qu'une bicoque. La ville, en effet, est à la fois à peu de distance du Rhin et des montagnes, et la Murg qui vient du cœur de la Forêt-Noire, y passe, sillonnant la plaine d'un large et profond fossé. Rastatt peut donc barrer la route. Les troupes placées sous son canon menacent le flanc de l'armée qui, débouchant de Strasbourg à Kehl, voudrait forcer, par la Kinzig, le passage de la Forêt-Noire, pour descendre dans le bassin du Danube, comme elles menaceraient celui de l'armée qui passerait le Rhin au-dessous de Lauterbourg et chercherait à pénétrer par Carlsruhe et Bretten dans la vallée du Neckar.

« Nous y avons usé de toutes les ressources de la science moderne, me disait un ingénieur allemand, et je crois qu'elle pourrait arrêter une armée française six semaines. Mais, ajoutait-il, je ne sais pas si six semaines suffiraient à l'armée d'Allemagne pour se former. » Rastatt n'aurait donc d'importance sérieuse qu'autant que le camp retranché qui le couvre recevrait à temps les 25 000 hommes qui lui sont nécessaires, et qu'il y aurait de l'eau dans la Murg pour inonder les approches, ce qui n'arrive guère l'été. Dans tous les cas, Strasbourg, avec l'immense matériel dont il dispose, lui est un bien fâcheux voisin. En somme, Rastatt est une de ces forteresses inutiles pour l'attaque, mais excellentes pour la défense, les seules que les peuples devraient avoir.

A cette honnête place se rattache pourtant un sinistre souvenir. En 1799, un congrès s'y tenait et la France y avait envoyé trois plénipotentiaires pour négocier la paix avec l'Empire. L'Autriche, qui avait besoin de la guerre, comme cela lui arrive quelquefois, et qui voulait y entraîner les peuples allemands, comme elle l'essaye toujours, fit tout simplement sabrer par des hussards nos trois ministres, aux portes de la ville. Je n'aime pas à remuer les choses odieuses. Il est bon cependant qu'on n'oublie pas que certains gouvernements soi-disant paternels et bien pensants qui ont signé la sainte alliance, au nom de Jésus, et le concordat au nom du ciel, ont dans leur histoire intime, des pages que personne, même dans les orgies révolutionnaires, n'aurait voulu écrire.

Carlsruhe, à trois milles de Rastatt, est la plus moderne des capitales allemandes et la première qui se trouvât sur mon chemin. Je ne pouvais point ne m'y pas arrêter.

Une belle jeune fille est bien charmante : l'espoir luit dans ses yeux et l'avenir est dans son sein. Mais une jeune cité, née du caprice d'un prince, n'a ni cette grâce ni ces espérances. En 1715, les cerfs et les daims couraient joyeusement sous la feuillée à l'endroit où, depuis, a poussé une ville de vingt-cinq mille âmes qui, venue d'un jet, est désespérément régulière. Au milieu de la futaie qui se nomme encore le bois rude, *Hartwald*, quoiqu'elle ait été terriblement civilisée, le margrave Charles-Guillaume fit construire un repos de chasse (*Ruhe*, repos). Les courtisans accoururent auprès du prince pour en vivre et les bourgeois auprès des courtisans pour leur reprendre ce que le prince leur avait donné. Les Parisiens ont laissé les seigneurs de la cour se morfondre à Versailles, autre repos de chasse changé en nécropole. Mais l'Allemagne est trop bien apprise pour laisser des chambellans et des conseillers intimes s'ennuyer seuls autour d'un margrave. Il en est résulté une ville en éventail, où le grand-duc a le plaisir de voir, des fenêtres de son château, placé au centre, tout

1 Suite. — Voy. page 337 et la note, et page 353.

ce que font ou plutôt ne font pas ses sujets. Je me donnai, autant que je le pus, le même spectacle et le trouvai médiocrement divertissant. A l'encontre des femmes, il faut que les villes vieillissent pour s'embellir, parce qu'elles s'emplissent de souvenirs et de monuments de tous les âges, et que l'harmonie de l'ensemble résulte de la variété des parties. J'ai grand'peur que Carlsruhe ne reste toujours jeune.

Après cela, il faut reconnaître que si la ligne droite prodiguée à profusion n'est pas des plus favorables à l'art, elle est des plus hygiéniques pour la santé. Un médecin m'assurait naguère que sa clientèle s'en allait avec les ruelles tortueuses et que les démolisseurs de Paris avaient détruit presque autant de maladies que de maisons[1].

Les fonctionnaires et les rentiers qui peuplent Carlsruhe n'ont pu lui inoculer une activité bien fiévreuse. On n'y voit pas plus de boutiques que dans les rues mortes de notre faubourg Saint-Germain, et à neuf heures du soir le couvre-feu sonne; à neuf heures et demi, les rares cochers qu'on pourrait requérir ont le droit d'exiger la solde que Paris donne passé minuit et demi. Nous vivons donc trois heures plus tard que les Badois, et je suis sûr qu'ils ne se lèvent pas trois heures plus tôt.

N'ayant rien à faire, les habitants ont trouvé le moyen de s'occuper beaucoup : c'est de se regarder les uns les autres. Chaque maison est pourvue de miroirs obliques, placés derrière les fenêtres, et à l'aide desquels on peut, du fond de son fauteuil, voir tout ce qui se passe dans la rue, constater quand celui-là sort ou quand celle-ci rentre; de sorte que si les bras et les cervelles ne vont guère, les langues ont de quoi courir.

Le parc du palais, avec ses beaux ombrages, sert de promenade, quand on ne veut pas s'enfoncer dans le *Hartwald*. Je pus y voir comment cette puissance impérieuse qui règne de Paris sur le monde est obéie en Allemagne. Je ne défends pas la mode, Dieu m'en garde! Elle a tant de travers! Mais à Paris une femme de goût, tout en subissant cet empire anonyme et redoutable, sait garder, dans la commune servitude, un reste de liberté et s'en sert pour éviter les exagérations mauvaises. Ces côtés-là sont souvent ceux qui ont au loin le plus de succès. Comme nos vignerons sont obligés de mettre de l'eau-de-vie dans le bordeaux qu'ils vendent aux Anglais, nos modistes sont parfois forcées d'augmenter pour l'Allemagne l'ampleur des cages d'acier et le contraste violent des couleurs, ou de réduire les corsages et les chapeaux à de si infimes proportions que toute la toilette arrive jusqu'à l'imprudence. Un commis voyageur à jeun accosterait en plein parc certaines promeneuses solitaires que je vois de graves personnages à tournures auliques, de respectables physionomies de chambellans saluer jusqu'à terre.

Je m'étonne qu'on n'ait pas encore signalé le luxe du salut allemand. Un jour que la reine Victoria traversait une rue de Londres, elle aperçut des gens qui se découvraient sur son passage : « Voilà des Français, » dit-elle. L'Anglais, en effet, ne salue personne : il garde son chapeau sur la tête, reste droit et tend la main. Le Français l'ôte et s'incline : c'est le salut de tout le monde et pour tout le monde. L'Allemagne, pays de hiérarchie sociale, en a un différent pour chaque condition. D'abord, à l'hôtel, dans quelque coin que vous alliez, sans bruit, sans lumière, vous trouvez un Monsieur en habit noir qui vous salue : salut de théâtre, le ventre en dedans, les coudes en arrière et les doigts pendants; — le salut du soldat à l'officier, qui dure tant que celui-ci est en vue; — le salut du lieutenant au capitaine : la main droite au côté droit du front, les doigts en dedans, presque le salut indien avec une grande inclinaison du corps; — et le salut aux femmes! — et le salut entre respectables bourgeois, qui commence du plus loin qu'ils se voient et ne finit que quand ils ont pris chacun la place de l'autre. — Au chemin de fer, le gardien de la voie salue le train de côté. — Quant au grand-duc, lui, on le salue jusque par derrière.

Je trouvai au parc bon nombre d'Anglaises. Elles ont raison de se plaire en Allemagne : les formes opulentes des femmes d'outre-Rhin font valoir la grâce distinguée, mais un peu sèche et roide des filles d'Albion.

Comme mes allées et venues n'étaient point celles d'un pacifique habitué de la résidence, un étudiant de Heidelberg me reconnut bien vite pour un étranger. Je ne suis ni noir ni blond; il se dit que je n'étais ni Italien ni Russe; je ne suis ni long et rouge, ni court et gros, il ne pouvait me prendre pour un Anglais ou un Flamand. Restait le Parisien. L'étudiant avait visité Paris en train de plaisir; il lui démangeait de prendre, sous forme de conversation, une leçon de français et de parler de ce Paris dont tout le monde raffole et que tant de gens maudissent. Il m'aborda et, aussitôt après les premières civilités, voulut recommencer son voyage. Je n'étais pas venu en Allemagne pour parler de la rue de Rivoli et du Bois de Boulogne, je le ramenai donc bien vite aux bords du Neckar et du Mein. Lui, se défendait; il tenait à sa leçon de français. Je n'obtins un peu qu'en donnant beaucoup. Dans cette conversation laborieuse, nous passâmes et repassâmes le Rhin au moins vingt fois.

Il y avait dans la tête de mon étudiant un pêle-mêle de sympathie pour la France et de haine contre nous qu'il n'était pas facile de tirer à clair. Au fond, ces braves gens, à qui il arrive bien souvent de n'avoir pas plus un sentiment net qu'ils n'ont une idée précise, ne nous haïssent pas sérieusement. Ils aiment l'esprit français, courent après, et essayent, d'une manière ou d'une autre, de le prendre, comme Heine qui y a bien des fois réussi. La première langue étrangère qu'ils apprennent est la nôtre, et un Français peut voyager d'un bout à l'autre de la Confédération, sans la plus mince provision d'allemand : il trouvera toujours à qui parler. Ils lisent nos livres, nos journaux, et ce contact a réagi sur eux : depuis trente ans nous avons raccourci leurs phrases des quatre cinquièmes; on n'en voit plus qui tiennent la page entière.

1. A Paris il y avait, en 1851, un décès sur trente-six habitants; en 1861, la mortalité a diminué de 10 pour 100. (Discours de M Billault, 19 mars.)

Mais, d'autre part nos allures leur déplaisent et ils nous reprochent de nous fourrer partout. Cette habitude que nous avons prise, avec Voltaire et Montesquieu, de regarder au fond des choses, de courir droit au but, les déconcerte et les effraye. Nous allons trop vite pour leur tranquille nature ; nous ne leur laissons pas le temps de digérer leurs cinq repas, leur bière et leurs théories. Sans compter qu'ils nous trouvent partout sur leur chemin : en politique où ils ne font rien, dans les arts où ils croient faire beaucoup ; dans les sciences où ils vont mieux, mais sans pouvoir prendre la direction du mouvement qui est à l'Institut, si elle est quelque part. En érudition, par exemple, surtout en métaphysique, ils tiennent le haut du pavé ; ils alimentent l'Europe de logique et de paralogismes, autant que l'Angleterre de cotonnades. C'est la grande manufacture des systèmes ; et ils ne s'en trouvent pas mieux.

Aussi diraient-ils volontiers de la France ce que le paysan de l'Attique disait d'Aristide : « Il m'ennuie de l'entendre toujours appeler le juste ; » et, comme lui, ils nous banniraient honorablement par l'ostracisme qui était la suprême, mais très-désagréable consécration de la renommée.

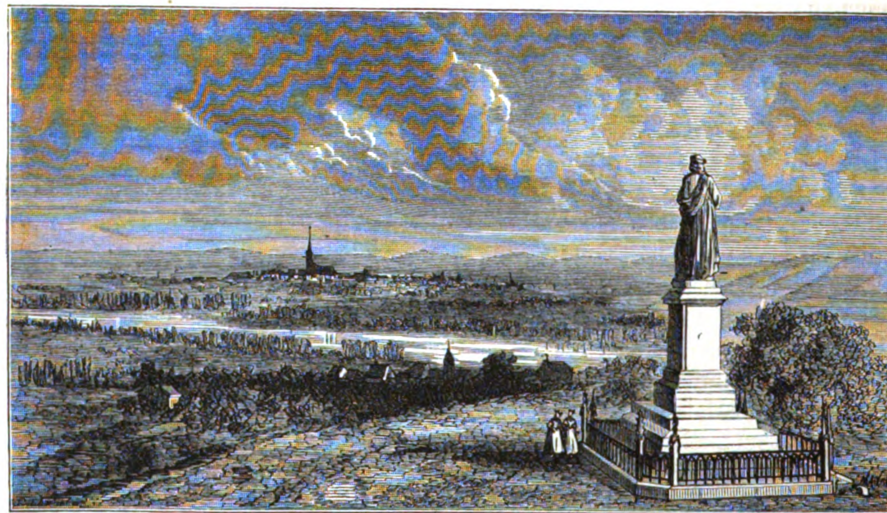
Durant notre conversation, un officier de la garde, parent de l'étudiant, vint le rejoindre, avec un de ses amis. C'était un abonné de nos petits journaux, très-friand des bons mots du *Charivari* et qui, lorsqu'il en avait compris un, en riait trois jours durant. Il était allé plusieurs fois à Paris et n'y manquait pas une représentation du Palais-Royal et des Variétés, de sorte qu'il était fort au courant des expressions les plus.... pittoresques du dandysme parisien.

Avec lui, on parla naturellement soldats et batailles. Il m'apprit que le duel était interdit aux soldats et aux sous-officiers et qu'il n'y en a pas; mais, permis à eux de vider leurs querelles à coups de poing, ce dont ils ne se font faute.

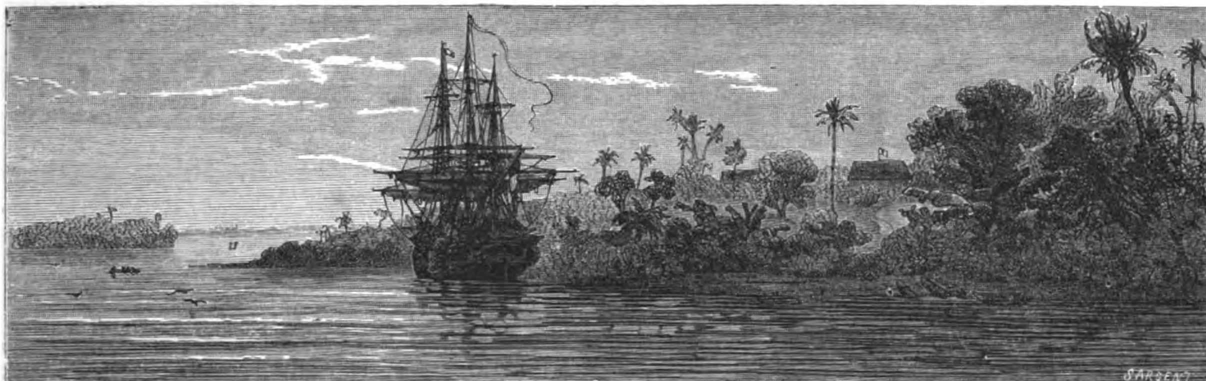
Les gouvernements travaillent pourtant de leur mieux à maintenir le prestige de l'épaulette. Ainsi un officier qu'un bourgeois insulte par voie de fait « doit lui plonger son glaive dans le sein. » Un conseil de guerre examine ensuite s'il a fait tout ce qu'il était possible pour éviter une querelle, et le condamne à deux ou trois ans de forteresse pour donner satisfaction aux bourgeois survivants.... Mais je m'aperçois que je ne puis vous conter la suite des causeries de mon officier qui me conduisit à travers quantité de choses où il serait nécessaire à un journal comme celui-ci d'avoir pour garantie l'escorte d'un cautionnement.

V. Duruy.

(La suite à une autre livraison.)



Statue d'Erwin, dans le duché de Bade. — Dessin de Lancelot.



Vue de l'embouchure du Rio-Nunez. — Dessin de Sabatier d'après M. Lambert.

VOYAGE DANS LE FOUTA-DJALON,

EXÉCUTÉ D'APRÈS LES ORDRES DU COLONEL FAIDHERBE, GOUVERNEUR DU SÉNÉGAL,

PAR M. LAMBERT,

Lieutenant d'infanterie de marine.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS COMMUNIQUÉS PAR LE MINISTÈRE DE LA MARINE ET DES COLONIES.

1860

Le Fouta-Djalon. — Arrivée au Rio-Nunez. — Ce qu'est cette rivière. — Peuplades de ses bords. — Leurs mœurs et leurs coutumes. Départ pour l'intérieur. — Mon prédécesseur Caillé.

Deux ans de séjour au Sénégal, plusieurs expéditions de guerre, et quelques explorations heureusement terminées venaient tout à la fois de m'acclimater au ciel et au sol africains et de surexciter en moi le goût inné des voyages lointains, lorsque, au commencement de 1860, M. le colonel Faidherbe, auquel notre colonie sénégalaise et la géographie des contrées voisines sont redevables de tant d'améliorations, voulut bien me confier une mission auprès des chefs du Fouta-Djalon.

Cette région montagneuse, qui termine non loin de l'Atlantique la longue ligne de reliefs orographiques nés sur les bords de la mer Rouge et dont on peut suivre les vastes sinuosités à travers toute l'Afrique, entre le 12e parallèle nord et l'équateur, est digne, à de nombreux points de vue, de fixer l'attention des géographes, des ethnologues et des économistes. De son plateau central s'épanchent, comme d'un réservoir commun, vers les quatre aires de l'horizon, les sources du Niger, du Sénégal et de vingt autres cours d'eau, artères de vie et de fécondité entre ce dernier fleuve et Sierra-Leone : son sol granitique nourrit la population la plus forte, la mieux douée de l'Afrique occidentale, et la plus ouverte au souffle de la civilisation. Enfin c'est à travers ses défilés que le commerce européen du littoral trouvera la route la plus directe et la plus sûre pour atteindre les marchés du haut Niger et de ce Soudan vers lequel, depuis près d'un siècle, il tend à s'ouvrir des chemins.

Parti de Saint-Louis le 20 février 1860, avec le contre-maître de la marine sénégalaise Cocagne et le tirailleur indigène Koly-Coumba, qui composaient toute ma suite, le premier comme interprète, le second comme valet de chambre et cuisinier, je débarquai le 1er mars devant la factorerie du Bel-Air, à l'embouchure du Rio-Nunez, où je devais organiser une petite caravane et recueillir d'utiles renseignements sur les pays que j'allais traverser. Ces soins préliminaires accomplis, je me rendis à Kakandy, où je reçus de notre compatriote M. Sonlon l'accueil cordial dont m'avaient déjà comblé les autres négociants du Rio-Nunez.

Ce cours d'eau, qui figure sur toute les cartes comme un fleuve descendant du Fouta-Djalon, n'est en réalité qu'un étroit bras de mer, s'avançant dans les terres jusqu'à Kakandy, et ne recevant, un peu en amont de ce point, qu'un très-faible ruisseau : le Tiquilenta, issu de la première rangée de collines de l'intérieur. Du reste, rien n'est beau comme la navigation de cette espèce de *fiord* depuis l'Océan, rien n'est riche comme la végétation de ses bords et séduisant d'aspect comme les factoreries qu'y ont élevées nos compatriotes. Vittoria, Rapax, Kakandy, ne demandent, pour devenir de véritables établissements coloniaux, qu'un peu de sécurité à l'endroit des tribus noires qui les entourent, et qu'un peu de protection contre leurs avanies. Kakandy surtout est un des sites les plus favorisés que j'aie jamais vus. Bâti

en amphithéâtre au milieu de bosquets d'orangers, de bananiers et de manguiers, au vert et lustré feuillage, ce village a derrière lui un rideau d'arbres immenses et pour premier plan les eaux calmes et profondes du Rio-Nunez. Tous les produits de nos colonies réussiraient sur ce sol de promission, mais jusqu'à présent le commerce européen n'y exploite guère que les arachides et l'huile de palme; le café, si célèbre à bon droit sous le nom de *Rio-Nunez*, n'est encore récolté qu'à l'état sauvage sur les gradins des montagnes de l'intérieur.

Les indigènes de ces parages sont les Bagos, sur le littoral même de l'Océan, les Nalous, sur le cours moyen de la rivière, et enfin les Landoumas, autour et en amont de Kakandy. Ces derniers, qui sont encore les plus nombreux, formaient jadis, si on peut croire la tradition locale, un centre de puissance, réunissant non-seulement toutes les peuplades du bas pays, mais même une partie des tribus indigènes du Fouta-Djalon. Leur idiome, du reste, a beaucoup d'analogie avec celui des Djalonkès, qui semblent être eux-mêmes un rameau du grand tronc Malinkè. Mais si les Landoumas ont jadis dominé dans cette partie de l'Afrique, ils sont bien dégénérés aujourd'hui, car ils ne sont plus capables que de piller les commerçants sans défense, ou les caravanes qui traversent, sans armes, leur territoire.

L'un des buts de ma mission étant d'activer le commerce du Rio-Nunez, je convoquai un *palabre*, ou assemblée solennelle, chez le roi des Landoumas, afin de l'engager à faire cesser les pillages qui écartaient des comptoirs européens beaucoup de caravanes. Escorté d'un résident européen de Kakandy, M. d'Erneville, et de deux traitants noirs, je ne craignis pas de parler en maître devant Sa Majesté et ses grands vassaux. Avec d'autres auditeurs que ces pauvres hères, mon langage eût pu être taxé de témérité. Mais eux, loin de s'étonner de mon admonition et de mes menaces, ne songèrent qu'à se disculper personnellement et à détourner de leurs têtes le courroux du gouverneur de Saint-Louis, dont je me faisais l'interprète : renonciation absolue à toute avanie, à tout pillage, respect inviolable envers les caravanes et les traitants, nulle promesse ne leur coûta à cet effet. Je dois ajouter, dès à présent, que l'apparition du colonel Faidherbe, qui toucha à Kakandy quelques mois plus tard, donna à mes paroles la meilleure sanction qu'elles pouvaient avoir, et ne contribua pas peu à maintenir les chefs landoumas dans leurs idées feintes ou sincères de réformes pacifiques.

Les Landoumas payent tribu à l'almamy du Fouta-Djalon, qui les considère comme de futurs néophytes pour l'islam. Jusqu'à présent toute leur religion consiste en certaines momeries, mélangées de ridicule et de terreur, et qui ont pour théâtres des bois sacrés dans lesquels il serait, encore aujourd'hui, fort imprudent à un profane de pénétrer. Ils croient que ces sanctuaires sont hantés par un être mystérieux, désigné sous le nom de *Simo*, et dont les apparitions fantastiques sont toujours le présage d'un malheur, ou au moins de quelque événement important.

Les Nalous, qui partageaient naguère ces croyances, se sont laissés envahir tout récemment par l'islamisme, à l'exemple de leur roi Youra, guerrier renommé, qui porte habit, veste et culotte, et s'est façonné à nos habitudes européennes aussi complétement qu'à nos vêtements. Son peuple, doué de plus d'activité et d'énergie que les Landoumas, servait autrefois d'intermédiaire entre les négriers et les tribus de l'intérieur. Grâce à nos traitants des bords du fleuve, ils ont maintenant abandonné ce métier pour s'adonner tout particulièrement à la culture de l'arachide, qui forme aujourd'hui la branche la plus considérable du commerce local.

Leurs voisins du littoral, les Bagos, sont de quelques échelons plus bas placés sur l'échelle sociale. Chacun de leurs centres de population ne consiste qu'en deux ou trois hangars bas, étroits et fort longs, où s'entassent en commun un grand nombre de familles, comme des bestiaux dans une étable. Rien ne peut donner une idée de la saleté de ces taudis, si l'on ne sait que leurs hôtes, aussi timides par nature que par superstition, ne se décideraient pour rien à sortir, une fois la nuit venue, de leurs gîtes immondes. Les écuries d'Augias n'étaient rien en comparaison.

Si sales qu'ils soient, les Bagos ne sont ni fainéants, ni besogneux : loin de là ; ils élèvent de nombreux troupeaux et récoltent bien plus de riz qu'ils n'en peuvent consommer. Leur penchant au travail est entretenu par un des plus singuliers sentiments que puisse inspirer la vanité ou l'amour de la propriété. Lorsque l'un d'eux vient à mourir, il faut que sa famille puisse faire étalage sous les yeux du public de tous les biens qu'il a pu amasser pendant sa vie ; il faut que les parents, amis et voisins, puissent dire au défunt : « Pourquoi nous as-tu quittés ? Tu jouissais de l'affection des tiens et de l'amitié de tous ceux qui te connaissaient ? Tu ne manquais ni de riz, ni de bœufs, ni de pagnes, etc. ; pourquoi nous as-tu quittés ? »

Puis ces paroles débitées et d'autres semblables, on livre aux flammes toutes les richesses du décédé, sans épargner le moindre grain de riz, et on ne laisse à ses enfants que le souvenir des vertus économiques de leur père. C'est à eux à s'efforcer, à son exemple, d'arriver à l'heure suprême avec des coffres bien garnis. Les négociants de Rio-Nunez, sachant l'usage que les Bagos font de leurs trésors, ne se font nul scrupule de troquer contre leur riz, leurs bœufs et leur huile, les plus chétives épaves de nos friperies européennes, et d'échanger, par exemple, contre une valeur de cent francs une statuette de plâtre valant bien cinquante centimes.

Pendant mon séjour à Kakandy, un chef foulah arriva dans cette localité. Abdoulaye, c'était son nom, gouvernait, sous la suzeraineté du chef de Labé, le district de Bouvé, la plus occidentale des provinces frontières du Fouta-Djalon. Il m'offrit de me conduire avec toutes les facilités désirables, non-seulement à travers son gouvernement, mais même jusqu'à Labé, dont le chef se chargerait ensuite de me faire parvenir auprès de l'almamy. Après de mûres réflexions, j'acquiesçai à ce mode hié-

rarchique de voyage, au risque de payer un peu cher la protection de ces seigneurs féodaux. Puisque j'allais me trouver à la merci des Foulahs, dès que j'aurais dépassé Kakandy, autant valait que ce fût à celle d'Abdoulaye, qui avait, de fois à autre, des intérêts à régler dans ce comptoir. Cet arrangement donnait à mon voyage un caractère aussi officiel que possible, et j'y trouvais des garanties pour ma personne et pour mes bagages : car il est rare que les noirs, même les plus sauvages, maltraitent un envoyé chargé d'une mission ostensible.

En conséquence, moyennant quarante et un francs en espèces et quelques provisions, Abdoulaye dut me fournir dix porteurs pour remplacer les ânes et les chevaux que je n'avais pu trouver à Kakandy, et le 8 mars, après avoir dépêché en avant mes gens et mes bagages, je m'éloignai de Kakandy, suivi de M. d'Erneville et de tous les négociants de cet établissement, qui voulurent m'accompagner jusqu'à ma première étape.

Presque au sortir de Kakandy, le sol s'élève sensiblement; bien que parfaitement boisé et coupé de nombreux ruisseaux, il est, dans cette première partie de la route, couvert de roches et de pierres ferrugineuses. Après trois heures de marche, la nuit nous surprit loin de toute habitation, et, et à la suite d'un repas copieux préparé par les soins de M. d'Erneville, mes compagnons, roulés dans mes couvertures ou d'autres parties de ma garde-robe, s'endormirent sans autre toit que la voûte du ciel. Quant à moi je ne pus fermer l'œil. On n'entreprend point un voyage de la nature de celui que j'allais faire, sans éprouver quelque émotion. Si d'un côté je ne me dissimulais pas qu'il serait pénible, peut-être dangereux, de l'autre l'utilité qui pouvait en résulter pour la science et pour mon pays me berçait d'espérances et d'illusions. Et puis, à vingt-quatre ans, on trouve tant de charmes dans l'imprévu! Ces pensées me bercèrent jusqu'au point du jour; alors, après avoir pris encore une fois une tasse de café avec les derniers Européens que je dusse voir de longtemps, je me séparai d'eux, emportant leurs encouragements et leurs vœux.

C'est ainsi que je m'élançai, à mon tour, sur cette route que, trente-trois ans auparavant, avait parcouru l'intrépide Caillé dont le nom, en dépit de quelques envieux, est devenu une des gloires de la France. En suivant les traces d'un pareil devancier, le voyageur peut compter sur l'exactitude des renseignements et sur la justesse des itinéraires. C'est ce que j'ai pu constater bien souvent, et je suis heureux d'apporter ici mon humble pierre au monument que ce pauvre enfant du peuple, sans autre lumière que son génie naturel, sans autres ressources que son indomptable énergie, a su se construire dans le vaste champ des découvertes de notre siècle.

Paysages et forêts. — Les singes cynocéphales. — Majestueuse lenteur d'un prince africain. — Caravane de Sarrakolès. — Les rives du Cogon. — Le carême musulman. — Les partis politiques du Fouta-Djalon.

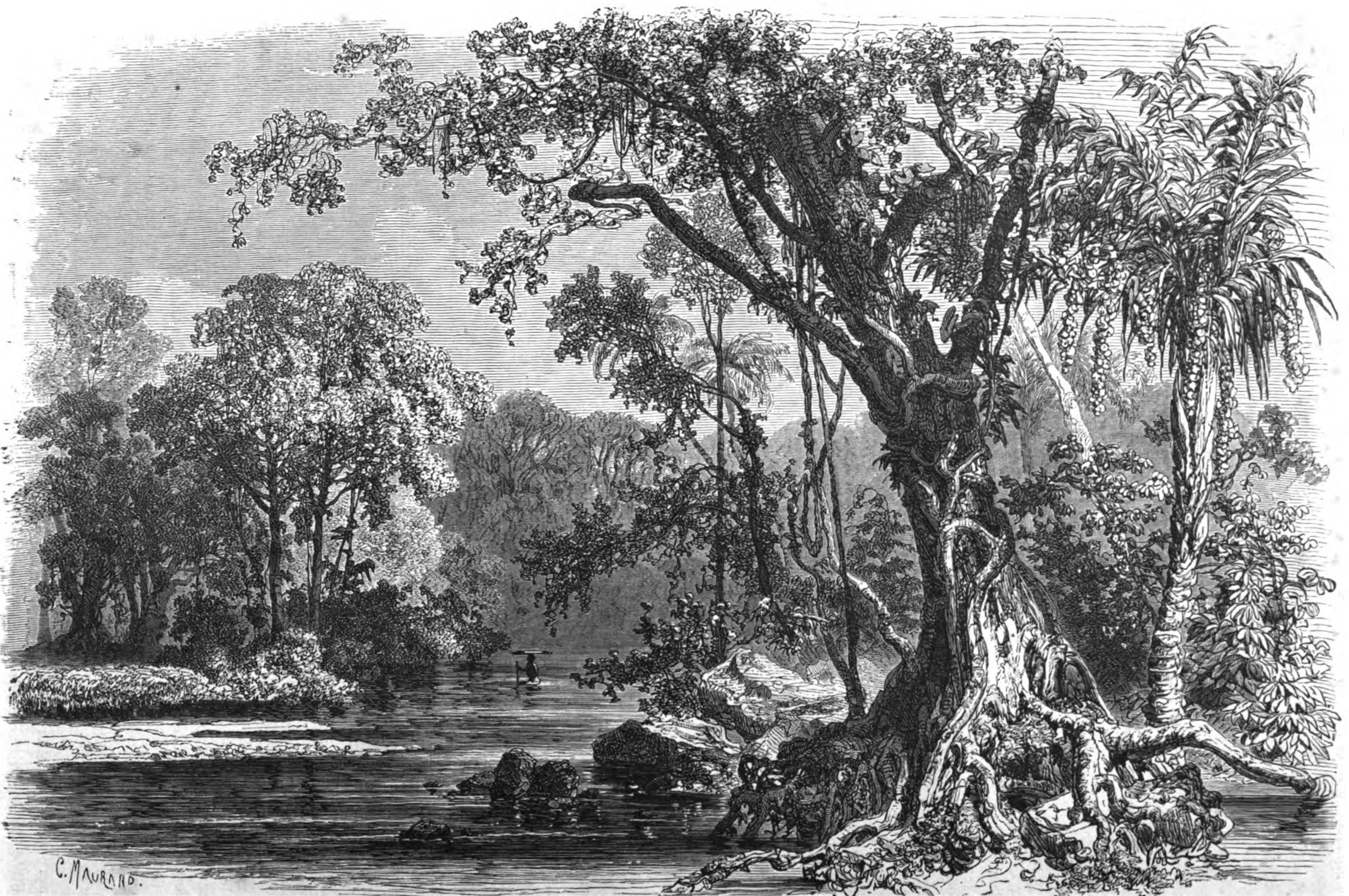
Si mes pensées s'étaient revêtues pendant la nuit d'une teinte grave et sombre, la marche et le grand air ne tardèrent pas à leur rendre leur insouciante vivacité habituelle. Il eût été difficile, d'ailleurs, de résister aux charmes des solitudes qui s'ouvraient devant moi, en fascinant à la fois la vue, l'ouïe et l'odorat. Des oiseaux, du plumage le plus vif et le plus varié, voletaient d'arbre en arbre, tandis que, dans les profondeurs sonores des bois, leurs gazouillis se mêlaient aux murmures de nombreux ruisseaux, au susurrements d'innombrables essaims; du fond des taillis et du sein des troncs séculaires s'exhalait une pénétrante odeur de miel, tempérée par l'arome des fleurs où butinaient les abeilles. De toutes parts, au-dessus d'un épais sous-bois toujours vert, s'élevaient des arbres gigantesques dont nos plus hautes futaies ne peuvent donner l'idée. Là domine le majestueux bombax, à l'immense ramure, aux longues siliques pleines d'une bourre soyeuse qui appelle les regards et les soins de l'industrie; là frémit l'élégant feuillage du netté, le plus beau spécimen de la grande famille des légumineuses, et que la Providence semble avoir répandu dans tout le Soudan, afin d'alléger autant que possible aux habitants de cette contrée, le tribut de sueur dont tout homme doit payer son pain quotidien. Le netté, sorte de févier, porte un fruit, semblable pour la forme à une gousse de haricot, mais qui contient entre ses graines une fécule sucrée et substantielle, dont toutes les caravanes font leur nourriture presque exclusive pendant les mois d'avril, mai et juin. Je m'étonne que les nègres idolâtres, qui font des dieux de tout, n'aient pas mis cet arbre précieux au rang de leurs fétiches.

Je n'ai vu, dans ces bois, nulle trace de bêtes féroces; mais les singes cynocéphales[1] y abondent. Dans une clairière ouverte au sommet d'une colline, nous en rencontrâmes une bande nombreuse qui parut ne nous céder le passage qu'avec regret. A mesure que nous avancions, ils reculaient lentement devant nous, s'arrêtaient à quelques pas du sentier, nous regardaient avec étonnement, puis, quand ils nous voyaient faire un geste, un mouvement brusque ou inquiétant, ils disparaissaient dans le fourré, bondissant et aboyant comme une meute de dogues.

Le soir venu, nous nous arrêtâmes au bord d'un charmant ruisseau, égayant du murmure d'une petite cascatelle le silence de la solitude, et là, après avoir soupé d'une sardine et d'un biscuit détrempé dans un verre d'eau fraîche mélangée d'un peu d'eau-de-vie, je m'étendis sur un lit de feuilles préparé par Kolly, mon serviteur sénégalais, et je m'endormis aussi profondément, plus profondément peut-être que si j'avais été entouré de draperies soyeuses et de lambris dorés.

Le lendemain je gagnai Oréoussou, où Abdoulaye m'avait donné rendez-vous. C'est un joli hameau, d'une trentaine de cases ombragées de bouquets de bananiers et d'orangers. Mais, en dépit des libéralités de la nature,

1. *Cynocéphale mandrill.* — *Cynocephalus mormon* de Desmoulins. — Chassant un jour au bord du Sénégal, je vis une troupe de ces animaux assaillir à coups de pierres un des hommes de sa suite qui venait de tirer et de tuer l'un d'eux. Ils disputèrent vaillamment au chasseur le cadavre de leur congénère, et il fallut l'intervention de tous mes gens pour leur faire lâcher pied.



Les rives du Cogon. — Dessin de Sabatier d'après M. Lambert.

ses habitants sont pauvres, le voisinage de Kakandy les exposant fréquemment aux visites souvent malveillantes et toujours ruineuses des princes foulahs.

C'est dans cette localité que je fis la première expérience des lenteurs et des retards dont mon noble protecteur, le prince Abdoulaye, devait entraver mon voyage. Je ne sais lequel de mes devanciers en Afrique, Richard Lander, je crois, a dit que sur ce continent la majesté d'un chef, roi ou hobereau quelconque, se mesurait à sa nonchalance. A ce titre Abdoulaye est l'homme le plus majestueux que j'aie jamais rencontré ; il n'arriva à Ouréoussou que trente-six heures après moi ; trente-six heures de retard sur quarante kilomètres ! il en employa encore vingt-quatre à se reposer, et lorsque, ce temps écoulé, je forçai la consigne pour pénétrer jusqu'à lui et secouer sa torpeur, il n'imagina d'autre moyen pour calmer mon impatience que de m'offrir un bœuf pour souper. Sachant bien que les pauvres villageois avaient



Les pics du mont Séniaki (voy. p. 379). — Dessin de Sabatier d'après M. Lambert.

seuls fait les frais de ce festin de Gargantua, je le refusai nettement au grand étonnement d'Abdoulaye qui ne comprenait pas plus ma réserve à cet égard que mon empressement à continuer mon voyage. Après de nouvelles tergiversations il finit par m'offrir trois porteurs au lieu de dix qui étaient indispensables au transport de tous mes ballots, me proposant de se charger lui-même du gros de mes bagages pendant que j'irais en avant l'attendre à Guémé, lieu situé à soixante-dix kilomètres sur la route de Labé. — Il croyait peut-être que je refuserais cette proposition, mais je le pris au mot, lui confiai sept ballots de marchandises diverses ou de provisions que je croyais bien ne plus revoir, et je repris la direction de l'est avec mes deux fidèles Sénégalais et mes trois porteurs.

Après avoir parcouru pendant toute une journée un plateau boisé et de nature ferrugineuse qui termine au levant le bassin du Rio-Nunez, nous atteignîmes l'arête



Les chutes du Tomine (voy. p. 380). — Dessin de Sabatier d'après M. Lambert.

d'un escarpement de cent à cent cinquante mètres de hauteur, d'où l'on redescend dans la vallée du Cogon. La pente rapide conduisant à cette rivière était garnie de gens de tout sexe et de tout âge. Je crus avoir devant moi la population de quelque village voisin : c'était simplement une caravane de Soninkés ou Sarrakolès en marche vers la côte, où ils allaient acheter du sel chez les Bagos. Ils témoignèrent une grande joie en apprenant de moi qu'ils pouvaient désormais commercer librement avec Kakandy, ou tout autre point du Rio-Nunez, sans avoir rien à redouter des Landoumas, et que la France aurait désormais les yeux ouverts sur ce pays pour y prévenir le renouvellement des anciens désordres. Puis, comprenant parfaitement les résultats utiles que mon voyage auprès de l'almamy pouvait avoir pour les relations de l'intérieur avec la côte, ils me félicitèrent hautement d'être chargé d'une telle mission.

Tout cela ne les empêcha pas de me proposer un

mouton des plus maigres pour trois fois sa valeur. Mais, que voulez-vous? les Soninkés passent à bon droit pour les juifs de l'Afrique, et leurs instincts mercantiles sont à l'épreuve de tout enthousiasme.

Leur chef, cependant, m'envoya un peu plus tard une glane d'oignons et un pot de miel, à titre de cadeau, auquel je ripostai par quelques biscuits et un peu de sucre. Cet échange de bons procédés se fit à travers le Cogon, que j'avais traversé, pour établir mon bivac sur la rive opposée à la montagne où campait la caravane.

Cette rivière, large de quarante à cinquante mètres, roule ses eaux calmes, limpides et profondes de trente à soixante centimètres, sous une épaisse et fraîche voûte de verdure, formée de bombax et de nettés entrelacés et liés les uns aux autres par un lacis de lianes, dont les tiges sarmenteuses, courant de branches en branches, se balancent au-dessus des eaux en capricieux festons, en innombrables guirlandes de feuillage et de fleurs. C'est un de ces sites qui font momentanément oublier la patrie.

Le Cogon, que jusque à présent toutes les cartes ont confondu avec le fleuve de Kakandy, est un cours d'eau très-distinct, dont le volume dépasserait de beaucoup celui du Rio-Nunez devant Kakandy, à la marée basse. Je m'assurai que son bassin, après avoir contourné du sud au nord l'extrémité de la vallée du Taguilenta (haut Rio-Nunez), court ensuite droit à l'ouest jusqu'à la mer, en demeurant également indépendant du Rio-Grande au nord, et du Rio-Nunez au midi.

La route que je suivais, traversant à leur extrémité supérieure les vallées des affluents de la rive droite du Cogon, est fort accidentée, fort pittoresque, mais des plus fatigantes. Aussi j'arrivai harassé, le deuxième jour, au village de Guémé, où, malgré mon vif désir de pénétrer le plus tôt possible au cœur du Fouta-Djalon, je fus forcé de séjourner : d'abord par une indisposition assez grave, premier tribut payé à mon nouveau genre de vie, puis par suite de l'arrivée d'Abdoulaye et de ses lenteurs habituelles.

Guémé, peuplé de deux à trois cents âmes, est agréablement situé sur un mamelon adossé à une magnifique forêt et dont la base est arrosée de nombreux ruisseaux. Tout est propre et bien tenu dans ce village, les rues comme les cases. Si celles-ci sont petites, si leurs portes sont si basses qu'on ne peut guère y pénétrer qu'en rampant, en revanche les habitations sont séparées les unes des autres par des clayonnages ou des haies vives d'euphorbes (*carcas hurgens*), et le sol des cours, formé d'un bon gravier, ratissé avec soin, toujours ombragé d'un ou de plusieurs vieux orangers, est encadré d'une bordure de bananiers ou de papayers. Le nom de ce village, qui signifie *réunion* en langue foulane, vient, dit-on, de ce que ce lieu servit d'asile jadis à des Mandingues fuyant devant l'invasion des Foulahs. Ils y échappèrent assez longtemps au joug des envahisseurs, de même que toute la province de Bouvé, dont le nom a la même signification que le mot *marche* dans l'histoire de notre moyen âge européen.

Lorsque, au bout de huit jours de repos dans cette charmante localité, je voulus me remettre en route, je me retrouvai en face de la nonchalance d'Abdoulaye. — Ses femmes, qu'il menait partout avec lui, se plaisaient à Guémé; et puis le lendemain, 23 avril, était un vendredi : toute la population des environs venant à la mosquée ce jour-là, il comptait sur cette affluence pour me recruter des porteurs; il valait donc mieux remettre mon départ au 24. Force fut d'y consentir; mais le soir de ce même vendredi coïncidait avec le lever de la lune du Ramadan, et chacun autour de moi ayant célébré cette première heure du carême musulman comme on fête en Europe les derniers moments du carnaval, c'est-à-dire par des bombances et des repas sans fin, il fallut consacrer la journée du samedi à l'immobilité, à l'abstinence et aux dévotions. Car il ne faudrait pas croire, par les débuts du Ramadan, que cette période religieuse n'ait rien de sévère. Loin de là, elle est, au contraire, d'une très-pénible observance. Tant qu'elle dure, nul musulman ne peut ni boire, ni manger, ni fumer, ni même mâcher le *gourou*[1] entre le lever et le coucher du soleil. Les Foulahs, très-austères observateurs du Koran, n'ont garde de transgresser ses prescriptions à l'égard du jeûne, et dans ces climats brûlants, la privation d'eau surtout est une dure pénitence !

Le 25, mêmes délais de la part d'Abdoulaye, et quand le 26 je me présentai chez lui pour partir, il n'était pas plus prêt que les jours précédents. J'en obtins à grand'peine un guide, avec lequel je me mis en route, laissant encore une fois tous nos bagages en arrière avec le prince foulah. J'ai su depuis que le principal motif de ses retards était la perception de l'impôt pour lequel il était en tournée dans son gouvernement.

Au hameau de Compéta, où je m'arrêtai pour la nuit, je rencontrai un Foulah, qui, très-activement mêlé à la politique du Fouta-Djalon, put enfin m'expliquer clairement l'état des affaires de ce pays. Je savais, et par la relation de M. Hecquard, et par les renseignements recueillis à la côte, que depuis une quinzaine d'années deux partis rivaux, dirigés par deux compétiteurs issus du même sang, Sori Ibrahima et Oumar, se disputaient le pouvoir dans cette contrée; mais j'ignorais que, par suite d'une entente entre les deux prétendants, Sori Ibrahima, dont M. Hecquard avait tant eu à se plaindre, venait d'être proclamé almamy pour deux ans. Si contrariante que fût cette nouvelle pour moi, dont toutes les sympathies étaient pour Oumar, à cause de ses tendances vers la France, je dus me retrancher dans mon caractère officiel et dire à mon informateur qu'étant envoyé auprès de l'almamy régnant, c'était à celui-ci seul que j'avais affaire, et que, si grand désir que j'eusse d'entrer en relation avec Oumar, je n'irais cependant

1. Le *gourou* est une sorte de fève, qui dans les régions du Rio-Nunez remplace la noix de Kolat des pays soudaniens. — C'est comme ce dernier fruit un astringent et un tonique. L'un et l'autre, quand on les mâche, produisent dans la bouche une saveur amère qui devient sucrée et parfumée dès qu'on boit une gorgée d'eau. Tous deux calment la faim et préviennent les coliques. J'en ai fait bien souvent l'expérience et je signale ce fait à l'attention de la science médicale.

le voir qu'avec l'autorisation de Sori Ibrahima. Grand partisan d'Oumar, mon interlocuteur était cependant trop fin politique pour ne pas comprendre ma réserve diplomatique; il m'en fit même compliment, et, passant à un autre ordre d'idées, me parla fort au long du Rio-Nunez. Je lui défilai sur ce chapitre mon chapelet habituel, et je crois devoir faire observer à ce sujet que le voyageur doit bien se garder, en Afrique, d'être avare d'explications, car les hommes, avec lesquels vous êtes entré une fois en conversation suivie, sont trop fiers de la confiance que vous avez paru leur témoigner, pour vous supposer des intentions secrètes; ils se hâtent de propager vos discours comme une bonne nouvelle, et se font vos défenseurs officieux auprès des chefs et des populations.

Un héraut d'armes foulah. — Version africaine d'une relation anglaise. — La vallée et les chutes du Tominé. — Villages et population des montagnes. — Les blancs anthropophages.

A l'est de Compéta commence la ligne de faîte qui sépare le bassin du Cogon de celui du Tominé, principal affluent du Rio-Grande. On la franchit par la passe ou col de Nadé-Koba, dont j'estime la hauteur absolue à deux cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer. De son sommet on domine de belles vallées, courant à l'est, et la vue s'étend dans cette direction jusqu'au mont Seniaki, dont les deux pics mamelonnés bordent à l'horizon la rive droite du Tominé.

La descente du Nadé-Koba, formée d'assises d'ardoises simulant des gradins aussi escarpés qu'irréguliers, est aussi pénible que difficile pour un homme seul; je n'en vins à bout qu'en me cramponnant aux angles de ces marches naturelles. Comment mon cheval arriva-t-il en bas sain et sauf? c'est ce que je cherche encore à m'expliquer.

Pendant que je songeais à ce problème, je vis venir à moi un indigène qui m'aborda comme un héraut d'armes antique en énonçant ses noms et qualités et l'objet de sa venue. Il portait le nom euphonique d'Alpha Kikala, et venait, au nom du chef de Labé, s'informer des motifs exacts de mon arrivée dans le pays. Satisfait de mes réponses, que je m'efforçai d'élever au diapason de ses demandes, il se rangea à mes côtés, et dès ce moment devint mon guide officiel jusqu'à Timbo : guide précieux! car il savait par cœur tout le Fouta-Djalon, et, partout où j'ai passé, j'ai pu constater, l'itinéraire en main, l'exactitude des moindres renseignements géographiques qu'il m'avait donnés à l'avance. Il ne connaissait pas moins bien les traditions que la topographie de son pays; j'en eus la preuve quelques instants après sa rencontre.

Nous nous trouvions dans un site charmant; un torrent débouchant devant nous, à travers des rocs entassés courait, en bondissant, arroser de magnifiques prairies semées de bouquets d'arbres gigantesques, derrière lesquels on entrevoyait les hauts sommets qui bordent le Tominé. Devant ce grand spectacle, qui sous plus d'un rapport me rappelait quelque site embelli de ma chère vieille Bretagne, je me réjouissais, je l'avoue, d'être le premier Européen qui l'eût contemplé, lorsque Kikala mit fin à ce sentiment légèrement vaniteux et égoïste en m'apprenant et le nom du torrent, Yangolé (l'*Anglais*), et les circonstances qui lui ont valu cette appellation peu africaine.

A l'époque où lui Kakala était encore enfant, des blancs avaient voulu pénétrer par cette vallée dans le Fouta-Djalon. Ils étaient nombreux, marchaient en caravane, dans laquelle figuraient plusieurs chameaux et quarante ânes chargés de marchandises. Leurs chefs escaladèrent les sommets du mont Seniaki, pour examiner le pays, et notaient sur leurs livres tout ce qu'ils voyaient. Mais au passage d'un cours d'eau, qui a été aussi baptisé d'après eux (le Tiangol-Porlobé, ou *ruisseau des blancs*), plusieurs d'entre eux se noyèrent et ils perdirent toutes leurs bêtes de somme.

La défense que fit l'almamy à ses peuples d'entrer en relation avec des étrangers qui avaient eu le tort d'arriver sans guides et sans explications préalables, fut interprétée de manière qu'en refusant de leur vendre quoi que ce fût, même de l'eau, on ne se fit faute de les harceler et de les piller. Tous périrent de misère; le dernier survivant, après avoir été fait prisonnier, puis relâché, vint mourir sur les bords du ruisseau qui prit, d'après lui, le nom de *Yangolé*. Mais il faut ajouter, pour la moralité de l'histoire, que tous les Foulahs qui avaient touché aux marchandises des blancs eurent une fin aussi malheureuse que leurs victimes.

Ainsi dit Alpha Kikala.

En calculant l'âge du narrateur, et en tenant compte de l'exagération bien naturelle d'un récit transmis de bouche en bouche depuis plus de quarante ans, je démêlai facilement dans cette légende un fait réel : la tentative malheureuse que les Anglais firent en 1817 pour pénétrer vers le Niger par la voie de Fouta-Djalon, et qui échoua effectivement à mi-chemin de Kakandy à Timbo. — Les lignes suivantes, empruntées à un livre consacré aux découvertes africaines, peuvent faire juger du degré de fidélité de la version africaine de cette simple histoire :

« Le capitaine Campbell, chargé du commandement de cette expédition, ne put aplanir ou surmonter les obstacles que lui opposèrent l'état d'anarchie du Fouta-Djalon et le mauvais vouloir des chefs. Après bien des négociations infructueuses, pendant lesquelles la caravane perdit ses chameaux, ses chevaux, toutes ses bêtes de somme, Campbell fut obligé de revenir sur ses pas. Bien qu'il n'eût à regretter que la perte *d'un seul homme sur cent* qui lui avaient été confiés, l'insuccès de sa tentative et les contrariétés éprouvées l'affectèrent tellement, qu'il mourut avant d'avoir regagné la côte. Caillé vit son tombeau auprès de Kakandy[1]. »

En réfléchissant à quels écarts d'amplification peut se laisser emporter l'histoire orale, je gagnai l'endroit où

1. *Le Niger et les explorations de l'Afrique centrale*, par F. de Lanoye.

je devais passer la nuit, et là, sur mon lit de feuilles accoutumé, je rêvai toute la nuit aux éranges bases que la rhétorique des siècles antérieurs à l'invention de l'écriture a dû donner à nos annales les plus classiques et les plus révérées.

Le lendemain, à peine en marche, je fus entraîné hors du sentier tracé, par le bruit d'une forte cascade, retentissant à ma gauche, sur le couvert d'un bois épais. Un magnifique spectacle m'y attendait. Le Tominé, barré un peu plus haut par une large bande de roches schisteuses, s'est frayé, à travers les fissures de cette digue naturelle, un grand nombre de chenaux couverts, véritables tuyaux de conduite, par lesquels toute la masse de ses eaux se précipite, de différentes hauteurs, dans un vaste bassin circulaire, bordé de roches moussues et d'arbres séculaires. Je m'arrêtai une demi-heure devant ces chutes pour en faire un croquis ; je leur aurais volontiers consacré de longues heures, mais le temps me pressait.

Du reste, tout le bassin du Tominé abonde en effets pittoresques. Le peintre et le géologue peuvent y faire également de fructueuses études. Sa vallée centrale et les vallons parcourus pas ses tributaires peuvent différer, il est vrai, d'étendue et de végétation ; ainsi l'une est dans toute sa longueur couverte d'un rideau de verdure, tandis que quelques-uns des autres (les rives du Rio-Dounso, par exemple) ne nourrissent de loin en loin que de maigres palmiers ou des buissons rabougris, mais tous présentent le même caractère géologique. Tous profondément creusés dans une masse granitique de formation uniforme, sont bordés de parois perpendiculaires, hautes de deux cent cinquante à trois cents mètres, simulant souvent des fortifications gigantesques, où rien ne manque, escarpes, bastions, angles saillants et rentrants, et toujours surmontées d'un énorme talus d'une élévation double. La vue que je suis parvenu à prendre d'un de ces paysages, et qui m'a coûté tout un jour d'ascension le long de ces escarpements vertigineux, semés de blocs granitiques des formes les plus bizarres, a été si admirablement interprétée par l'intelligent crayon de M. Sabatier, que je puis y renvoyer le lecteur en toute assurance. Elle peut tenir lieu de renseignements techniques sur cette grande et étrange nature (voy. p. 381).

Si pittoresques que soient toutes ces vallées, elles demeurent incultes et inhabitées ; la forme, l'élévation des parois qui les encaissent, et l'étendue des pentes qui les dominent, les exposent à des inondations terribles pendant la saison des pluies, c'est-à-dire pendant plus de la moitié de l'année. Chaque ravin est alors un torrent, chaque vallon un canal coulant à plein bord, et l'ensemble de tout le bassin du Tominé un grand lac tumultueux. Le nom indigène de cette région est assez significatif : *Donhon*, abréviation de *Dongon-ol*, pays des eaux. On n'y trouve d'habitations que sur le haut des plateaux. Elles y sont, du reste, très-rapprochées, et s'y divisent en deux catégories : les foulahsos ou villages de pasteurs foulahs, et les roumddés (oroundés de Caillé) ou hameaux d'esclaves, chargés de cultiver les terres de leurs seigneurs et maîtres, dont la demeure est parfois très-éloignée.

Caillé parle à plusieurs reprises, de la douceur, des vertus hospitalières de cette population agricole ou pastorale : je n'eus moi-même qu'à m'en louer. Un soir, c'était auprès du village de Pamhoye, un Foulah vint me proposer de lui acheter une charge de bois et soixante oranges, pour deux coups de poudre. Au risque de passer à ses yeux pour un trafiquant peu habile, je lui donnai le double de ce qu'il me demandait. Jamais vendeur ne fut plus joyeux et plus reconnaissant que celui-là. Il partit en me promettant de me fournir de la volaille le lendemain, quand je passerais par son village, situé à quelques lieues plus loin. Quelques heures après, assis devant un grand feu, je pelais mes oranges tout en songeant à la quantité de bien-être qu'on peut se procurer dans le Fouta-Djalon pour *dix* centimes de poudre, quand je vis revenir mon homme suivi, cette fois, d'une jeune fille. C'était sa sœur, qu'il menait voir l'*homme blanc*. Intimidée devant un spectacle aussi étrange, la pauvre enfant s'avançait lentement, faisant bien un pas par minute, et laissa prudemment mon foyer entre elle et moi. Enfin, encouragée par son frère, elle s'arma de résolution ; comme quelqu'un qui se précipite tête baissée dans le danger, elle vint à moi d'un pas fébrile et me tendit la main. Elle tremblait comme une feuille de bouleau, et, interrogée sur la cause de son trouble, restait muette comme une statue. — « Elle croit, me dit son frère, que les blancs mangent les noirs. » A cet aveu je fus pris d'un fou rire, accès de gaieté, qui, pour tranquilliser cette jeune imagination africaine, eut plus de force que les raisonnements les plus logiques ; un collier de verroterie acheva de la rassurer.

Ce fait peut paraître puéril ; mais il s'est reproduit si souvent pendant mon voyage ; j'ai trouvé la croyance en notre anthropophagie si profondément enracinée non-seulement chez les femmes et les enfants, mais même parmi les hommes de cette partie de l'Afrique, que je n'ai pas cru devoir le passer sous silence. Quelques Foulahs ont même été jusqu'à préciser devant moi les détails les plus circonstanciés de nos prétendus festins de cannibabes. Je ne pourrais les énumérer tous ; je me rappelle seulement qu'ils y font figurer une cloche et une grande marmite.

J'ai entendu attribuer ces bruits à la malveillance des marabouts maures, qui voudraient éloigner de nous leurs néophytes noirs ; ne sont-ils pas plutôt la conséquence naturelle de la traite des esclaves et de l'effrayante consommation d'Africains que cette infâme institution a faite depuis trois siècles ? Sur les deux cents millions de nègres, achetés pour l'Amérique pendant cette période de temps, combien sont rentrés sur le sol natal pour y témoigner de l'emploi auquel les avaient destinés les marchands de chair humaine ?

Le lendemain je passai par une pente rapide mais revêtue d'une magnifique végétation forestière dans le bassin du Kakriman, et quelques heures de marche à l'ombre des bois, le long d'un cours d'eau, le Digué, ali-



Le bassin du Tomine. — Dessin de Sabatier d'après M. Lambert.



Gravée chez Erhard, R. Bonaparte 42.

menté par une infinité de sources et de ruisseaux se précipitant en cascades des hauteurs environnantes, m'amenèrent au foulahso, où mon vendeur de la veille m'avait donné rendez-vous. Je ne tardai pas à le voir paraître, ainsi que sa jeune sœur; l'un, portant cinq poulets qu'il me céda pour trois coups de poudre, l'autre, amenant toute la population féminine de la localité, pour me contempler et admirer, plus encore que ma personne, le courage avec lequel elle me donnait la main. Je ne tardai pas à remarquer, — observation humiliante pour mon amour-propre, — que mon individu n'était pas le seul, dans ma caravane, a éveiller l'effroi ou l'admiration de ces bonnes gens. Mon cheval, mes ânes mêmes avaient leur part dans ces sentiments. Les rares caravanes qui traversent cette région ne consistant qu'en piétons, ses habitants n'ont jamais vu de bêtes de somme et ne connaissent d'autres animaux domestiques que le bœuf et les brebis. — « Voilà de bien beaux moutons, » disait une bergère en montrant mes ânes; — « son bœuf est bien maigre, » objectait un autre en désignant mon cheval. — « Oh! quant à cette longue figure, — murmurait une vieille femme, plus avisée que ses jeunes compagnes, — je ne m'y fierais pas; ça doit manger le pauvre monde! »

Après avoir quitté cette population naïve et laissé derrière moi de nombreux foulahsos éparpillés le long des pentes inclinées à l'orient, j'atteignis vers le milieu du jour les bords du Kakriman[1], rivière large de douze à quinze mètres en cet endroit, et qui roule droit au sud ses eaux rapides sur un lit de roches noirâtres. Cette dernière circonstance, jointe à l'ombre épaisse des grands arbres qui entre-croisent leurs rameaux d'une rive à l'autre, projette sur son cours une teinte sombre et sauvage. D'après Kikala, mon guide-géographe, cette rivière, loin d'être l'origine du Rio-Pongo, comme quelques cartographes l'ont pensé, courrait jusqu'à la mer parallèlement au Scarcies, et serait par conséquent identique avec le Kissi-Kissi des cartes anglaises. Quant au Rio-Pongo, ce n'est, comme le Rio-Nunez, qu'un bras de mer sans autres tributaires que des ruisseaux de peu d'importance.

Les montagnes arrosées par le Kakriman et ses nombreux affluents, bien que fort abruptes, offrent d'excellents pâturages aux pasteurs foulahs, et, comme dans ces régions privilégiées les troupeaux n'ont pas à redouter les bêtes féroces, on les voit partout paissant à l'aventure. Ils ont repris sur ces hauts plateaux la vivacité et la souplesse que la domesticité leur a ravies d'ordinaire. Il m'est bien souvent arrivé de contempler avec étonnement un bœuf perché sur quelque escarpement à pic, comme une chèvre dans nos climats, tandis que d'autres bondissaient de rocher en rocher comme de véritables animaux sauvages.

C'est aussi dans ce canton que je vis, pour la première fois, les petites usines en terre glaise qui servent à la fusion du minerai de fer. Ce sont de vrais hauts fourneaux en miniature : cheminée, tuyau d'appel, creuset, fosse pour recevoir la fonte, rien n'y manque. On y empile, comme chez nous, des couches alternées de charbon et de minerai, mais on n'y emploie pour faciliter la fusion, ni quartz, ni castine, soit que les Foulahs ignorent les qualités fondantes de ces matières, soit que leur riche minerai n'en ait pas besoin.

Le massif montagneux découpé par le Kakriman et ses affluents s'abaisse vers l'est en larges plateaux couverts de cultures diverses et aussi parsemés de roumbdés ou plutôt de cases isolées, que nos provinces les mieux cultivées le sont de villages et de fermes. Cette partie de la contrée est par conséquent peu boisée, car la première opération que font les Foulahs pour mettre la terre en culture est d'arracher le bois taillis et de couper les futaies à hauteur d'homme ainsi que procèdent les pionniers défricheurs des État-Unis. — Ils n'ont d'autre instrument de labour qu'une petite houe assez commode et n'emploient d'autre engrais que les cendres du gazon et des chaumes desséchés après la moisson, et qu'ils livrent soigneusement aux flammes avant la semaille. Ces procédés primitifs leur suffisent, sans assolement ni jachères, pour obtenir d'abondantes récoltes d'un sol qui semble inépuisable.

C'est à travers ces scènes pastorales et agricoles que le 1er avril j'atteignis Assanquéré, chef-lieu du fief ou gouvernement du seigneur Oumar, frère d'Abdoulaye que j'avais l'intention d'attendre dans cette localité.

Le chef était absent, mais par les soins de ses femmes une case m'avait été préparée et à peine y étais-je installé que ces dames m'y firent porter du riz, du couscous, des oranges, des bananes et enfin, ce qu'en Afrique on n'offre qu'aux personnages distingués, des noix de kolat. A cette masse de provisions succéda une avalanche de visiteurs et surtout de visiteuses. Les flots de curieux se succédèrent pendant toute la journée dans mon humble gîte, comme les vagues sur une grève à la marée montante. Il n'y eut pas, non-seulement dans Assanquéré, mais même dans les villages environnants à plusieurs lieues à la ronde, une créature féminine qui ne se crût autorisée à venir, dans ses plus beaux atours, me faire son salam et son petit cadeau.

Toutes ces dames, assez bien prises dans leur jeunesse, et dont quelques-unes auraient passé en tous lieux pour jolies, malgré leur teint bistré, portaient, outre la pagne serrée autour des reins, selon la mode générale de l'Afrique, une pièce d'étoffe enroulée autour des épaules et d'une partie de la figure. Les longues tresses de leur chevelure noire, lisse et non crépue comme celle des négresses, sont relevées au sommet du crâne et mêlées d'ornements de corail, d'ambre et de pièces d'argent. De gros colliers d'ambre ou de verroteries flottent autour de leur cou; des pendeloques de ces mêmes matières ou des boucles d'or brillent à leurs oreilles. Leurs bras sont serrés dans d'énormes bracelets d'argent, rappelant tout à fait les brassards des anciens chevaliers et les bagues qu'elles portent à leurs doigts sont surmontées de plaques d'argent recouvrant

1. *Kakrima* ou *Kakriman*, comme l'a écrit Caillé, et non *Kakriba*, comme l'a orthographié M. Hecquard.

le dos de la main. Enfin leurs pieds nus et d'une délicatesse exquise ne sont protégés que par des sandales en cuir brodé d'assez jolis dessins.

Tel est le costume général du beau sexe dans le Fouta-Djalon.

Après huit jours d'impatience fiévreuse, je vis enfin arriver Abdoulaye et Oumar, mais tous les deux assez mal disposés pour moi ; le premier, parce que je l'avais fait marcher plus vite et plus longtemps qu'il ne l'aurait voulu pour me rejoindre ; le second, par suite des contes qu'on lui avait faits sur le but de mon voyage. Quelques raisonnements, appuyés d'nn léger cadeau, vinrent facilement à bout de la mauvaise humeur d'Abdoulaye. Mais je n'eus pas aussi bon marché des préventions de son frère. A cet esprit soupçonneux, les notes que je prenais en chemin, les croquis que l'on m'avait vu faire, révélaient clairement mes desseins : « *J'avais écrit le pays* afin de pouvoir m'en emparer plus tard. — Puisque j'étais parvenu au cœur de la contrée, je pourrais y guider plus tard une armée d'invasion. — Il ne pouvait me laisser pénétrer plus avant, sans en avoir reçu l'ordre du chef de Labé. »

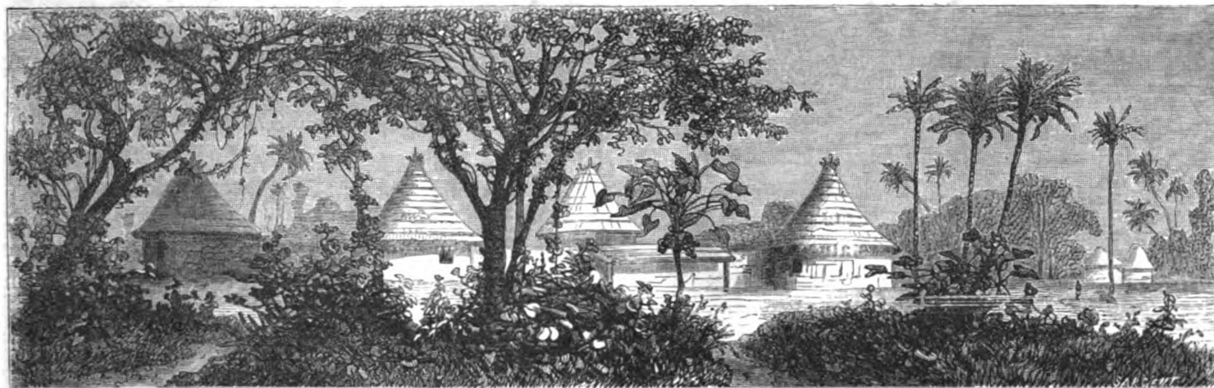


Les rives du Kakriman. — Dessin de Sabatier d'après M. Lambert.

Trois longs jours de luttes diplomatiques, pendant lesquels j'épuisai tous les tropes de la rhétorique, toute la gamme de l'éloquence, depuis l'indignation contenue jusqu'à la menace ouverte, amortirent, sans les dissiper complétement, les doutes du farouche Oumar ; heureusement à l'aube du quatrième m'arriva un auxiliaire inattendu, en la personne d'un messager chargé par le puissant chef de Labé de me transmettre les paroles suivantes : — « Que le blanc sache que nous sommes très-contents de son arrivée parmi nous. Oumar a eu tort de lui parler comme il l'a fait au sujet de ses écrits. Nous savons que les blancs ne sont pas comme nous ; tout ce qu'ils voient ils l'écrivent et ils en composent ensuite des livres que tout le monde lit et qui consacrent leur mémoire dans l'avenir. Les principaux de Labé et moi nous eussions bien voulu le recevoir dans cette ville, mais quelques-uns des anciens s'y opposent, et je n'ai pas voulu les contrarier. Qu'il aille donc directement voir l'almamy, et s'il me destine un présent, qu'il le remette à Oumar qui me le fera parvenir. »

LAMBERT.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Cases de Soninkés (frontières nord du Fouta-Djalon). — Dessin de Sabatier d'après M. Lambert.

VOYAGE DANS LE FOUTA-DJALON,

EXÉCUTÉ D'APRÈS LES ORDRES DU COLONEL FAIDHERBE, GOUVERNEUR DU SÉNÉGAL,

PAR M. LAMBERT[1],

Lieutenant d'infanterie de marine.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS COMMUNIQUÉS PAR LE MINISTÈRE DE LA MARINE ET DES COLONIES.

1860

D'Ansanqueré à Timbo. — Le Koukoulo et ses affluents. — Le bassin du Tené (haute Falémé). — Faucoumba. — Porédaka. Sori Ibrahima, l'almamy régnant. — Élasticité des estomacs africains. — Faveur royale et ses suites.

Le message du chef de Labé levant toutes difficultés, je m'empressai de justifier de mon mieux l'allusion à ma générosité qui le terminait ; après avoir remis à Oumar, pour son suzerain, un burnous, un sabre, quatre paires de pagnes, un coupon d'écarlate et un bonnet de velours brodé d'or, je repris la route de Timbo, escorté de six esclaves, trois hommes et trois femmes, envoyés à l'almamy par Abdoulaye et Oumar, comme un à-compte sur les impositions de leurs gouvernements. Ces pauvres gens devant en route me tenir lieu de portefaix, je fis alléger autant que je le pus les fardeaux incombant aux trois femmes. Soumises d'habitude à un traitement tout opposé, elles parurent aussi reconnaissantes qu'étonnées de cette petite attention.

D'Ansanqueré à Faucoumba la route traverse une série de plateaux et de vallons, inclinés tantôt au sud-ouest avec le Koukoulo et des affluents, tantôt au nord-est avec les ruisseaux qui forment la Falémé. Je pus reconnaître d'un des points élevés de la ligne de faîte, près du village de Telcré, la tranchée que le Tené, branche mère de cette rivière, s'est ouverte dans l'arc de ce cercle, le plus occidental que forment les montagnes du Fouta-Djalon. Je ferai remarquer à ce sujet que pour reconnaître la branche principale ou la source d'un fleuve, il importe bien plus au voyageur d'observer la configuration générale des hauts bassins que de rechercher tel ou tel filet d'eau qu'à tout hasard, et le plus souvent dans un intérêt de vanité locale, un indigène vous désigne comme la source de telle ou telle rivière.

Faucoumba, où j'arrivai le lendemain, est la ville sainte du Fouta-Djalon ; elle fut le berceau de l'islamisme dans ce pays, et c'est de son sein que sortirent, il y a moins d'un siècle, les conquérants foulahs qui subjuguèrent les Djalonkés ; aussi jouit-elle du privilége de nommer les almamys. Les anciens de la ville sont chargés de ce soin ; mais le droit de l'électeur n'est pas parfaitement défini. Les hommes influents de toutes les parties de l'empire, viennent toujours y apporter leur voix, et souvent le poids de leur épée. Dans cette assemblée, comme dans toutes celles du même genre, il n'y a point de vote. Chacun émet son opinion pour son candidat, et la nomination se fait ensuite par acclamation, comme autrefois dans les élections polonaises. Ordinairement, pendant le résumé des débats, le chef du village est le président de ces étranges comices. Du reste cette institution, qui ne repose sur aucune loi solide, mais bien sur une coutume mal définie, est complétement éludée pour les aspirants au trône. Ils se rendent avec leurs patisans en armes sur les lieux de la délibération. Des conflits sanglants en résultent presque toujours, et c'est le plus fort qui l'emporte, momentanément du moins, car le vaincu est ordinairement loin de se soumettre

1. Suite et fin. — Voy. p. 373.

pour l'avenir. De là des guerres et des rivalités interminables.

Le 15, à la tombée de la nuit, j'atteignis Porédaka, bourgade à peu de chose près aussi grande que Faucoumba. L'almamy Sori Ibrahima y arriva le lendemain. Le soir même il me donna audience.

Ce ne fut pas sans quelque émotion que j'abordai ce personnage dont M. Hecquard avait tant eu à se plaindre. Sori peut avoir aujourd'hui de quarante à quarante-cinq ans; Foulah de sang presque pur, il a un teint rougeâtre, comme celui de certaines statues égyptiennes; ses cheveux lisses, même soyeux, commencent à grisonner; l'expression dure de ses traits et son obésité précoce lui donnent assez l'air d'un Romain de la décadence.

Après les salutations préalables, je lui dis que le chef des blancs de Saint-Louis m'envoyait à lui pour lui remettre une lettre et l'engager à diriger dorénavant, d'une manière suivie, les caravanes de ses sujets sur nos comptoirs de Kakandy et de Sénoudébou.

« Je suis content, me répondit-il, très-content, très-content (*sic*) de ton arrivée dans le Fouta-Djalon. Va partout où tu voudras, agis comme tu l'entendras; tu n'auras ici pour guide que ta volonté après celle de Dieu. »

Après l'avoir remercié de ces paroles bienveillantes et fort inattendues, je l'avoue, je crus devoir reprendre mon thème obligé sur les avantages que son peuple ne pouvait manquer de retirer du développement de ses relations commerciales avec nous.

« Je penserai à tout cela, me dit-il en m'interrompant, et nous en reparlerons plus tard. En attendant va trouver mon collègue Oumar. C'est à lui que la lettre de ton chef est adressée, et causer avec lui ou avec moi, cela revient au même; maintenant *nous ne faisons qu'un.* »

Enchanté de cette proposition, qui allait au-devant de mes désirs, mais pouvant craindre qu'elle ne cachât un piége diplomatique, je ne crus pas devoir l'accepter sans autres explications.

« Le chef des blancs, dis-je à Sori, m'envoie auprès de l'almamy du Fouta-Djalon, et non auprès d'un homme en particulier. Si la lettre est adressée à Oumar, c'est que le gouverneur du Sénégal le croyait encore en possession du pouvoir, et si je vais le voir maintenant, ce ne sera qu'avec ta permission.

— Eh bien, dit Sori, en hésitant quelque peu, décachette la lettre. »

La lecture de cette missive dura plus d'une heure. Le royal auditeur en pesait longuement chaque expression et terminait invariablement ses commentaires par quelque affirmation approbative, comme *bien! c'est vrai! cela est avantageux.* Enfin il me remit la lettre en me priant de la recacheter soigneusement. Évidemment mon homme avait peur d'Oumar et voulait mettre, vis-à-vis de ce rival en puissance, sa responsabilité à couvert.

Peu après mon retour au logis, je vis arriver des serviteurs de Sori; ils m'apportaient un copieux souper. Le chef du village et le propriétaire de ma case en firent autant. Dans ce triple menu figuraient six énormes calebasses de riz ou de sanglé au mil, que les six noirs de ma suite firent immédiatement disparaître jusqu'au dernier grain et sans qu'aucun d'eux en éprouvât le moindre embarras gastrique. Je cite en passant cette preuve de l'élasticité de l'estomac du nègre; il se distend ou se contracte avec une égale facilité suivant les circonstances.

Le lendemain, apprenant que l'almamy allait repartir pour Faucoumba, je me hâtai de lui porter le cadeau qui lui était destiné par M. Faidherbe : un beau fusil de chasse dans une boîte assortie, avec approvisionnement de poudre fine et de capsules. Sori reçut ce présent avec une joie non dissimulée. On eût dit un enfant contemplant un jouet longtemps désiré. La boîte et ses accessoires excitaient surtout son admiration. Un demi-baril de poudre de traite que je lui fis donner en sus, sur sa demande, acheva de le mettre en belle humeur. Au moment de me quitter il me secoua énergiquement la main et me tordit le bras en manière d'effusion amicale.

Ceci fut considéré par son entourage comme une haute et insigne faveur.

Tous ceux qui en avaient été témoins, crurent peu séant de me laisser retourner seul à ma case et me firent jusqu'à ma porte un cortége d'honneur. Puis chacun voulut savoir le nom d'un homme si bien en cour; Cocagne leur dit que je me nommais Lambert.

Ils voulurent savoir comment ce nom devait s'exprimer en peulh.

« Mais la même chose qu'en français, dit Cocagne, un homme, qu'il s'appelle Abdoulaye ou Lambert, garde son nom dans toutes les langues.

— Mais, objecta un des interlocuteurs, M. Hecquard s'appelait ici Boubakar.

— Alors, cherchez! » riposta l'honnête marin poussé à bout.

Et toutes les cervelles présentes se creusèrent pour découvrir la solution du problème qu'elles venaient de se poser.

« J'ai trouvé! » s'écria enfin un vieux marabout d'un ton augural. Toutes les oreilles s'ouvrirent avec la plus religieuse attention.

« Lambert, dit le saint homme, est la même chose que Abbert, et Abbert en peulh c'est Abbas.

— C'est cela même, dis-je en intervenant. Change maintenant mon prénom en Aboul et tu auras mon nom tout entier.

— Aboul-Abbas! s'écria le vieux marabout, enchanté de sa science et en même temps fort surpris que je connusse ce personnage de l'histoire du califat[1]. »

A partir de ce moment, je fus baptisé et classé dans la mémoire de ces braves gens, et les voyageurs qui viendront après moi dans le Fouta-Djalon entendront certainement parler de leur prédécesseur français Aboul-Abbas, auquel l'almamy Sori Ibrahima fit un accueil si distingué, qu'il daigna, par une faveur toute spéciale, lui tordre le bras.

1. Aboul-Abbas, premier calife de la race des Abassides, régna de 750 à 754 de notre ère.

Arrivée à Timbo. — Description de cette capitale. — L'almamy Oumar. — Parallèle entre lui et Sori Ibrahima. — Fête religieuse du Kori, ou quatrième mois de l'année musulmane. — Curiosité fatigante. — Une imprudence de Cocagne. — Mon ami Ndiogo.

Pendant que l'almamy prenait la direction du nord, j'aurais voulu sans retard prendre la route du sud-est qui mène à Timbo. Mais je dus céder aux instances du chef de Porédaka qui me supplia de remettre mon départ jusqu'à ce qu'il eût pu exécuter l'ordre que Sori lui avait donné de tuer et de dépecer un bœuf en mon intention. Cette opération ne prit pas moins de deux jours à l'honorable magistrat. Je profitai de ces retards pour aller reconnaître, à quelques lieues de là, les sources du Sénégal. Du haut d'une ligne de faîtes qui court entre Faucoumba et Porédaka, je vis le fleuve naissant, coulant du nord-est au sud-est.

Deux jours plus tard, après avoir suivi une partie de la corde du grand arc décrit par le Sénégal autour du plateau de Timbo, je me trouvai en face de cette petite ville. Bâtie au pied d'une montagne de deux cent cinquante à trois cents mètres d'élévation, elle a à peine la dimension et la population de Faucoumba (3000 habitants). Elle n'en est pas moins la capitale de tout le Fouta-Djalon et le chef-lieu d'une province dénommée d'après elle et directement administrée par l'almamy. Son nom lui vient du mot peulh *timé*, qui signifie *limite*, *fin*, et qui fut donné à la vallée, où elle s'élève aujourd'hui, lorsque les Foulahs vainqueurs des Djalonkés y pénétrèrent et crurent que leurs conquêtes s'arrêteraient là.

Pendant que, assis sous un vieux bombax en face de la ville, je repassais ces particularités dans ma mémoire, les anciens de la cité, avertis de mon arrivée par Alpha Kikala, le héraut d'armes, délibéraient, suivant l'antique usage, sur l'admission de l'étranger dans leurs murs. Pure formalité en cette occasion, la délibération de cette municipalité africaine se termina par une invitation pressante de venir occuper la demeure qui m'était préparée. Kikala m'apprit en outre que l'almamy Oumar lui-même devait revenir dans la soirée de sa maison des champs pour me recevoir officiellement le lendemain.

En conséquence, à l'heure de midi, vêtu d'une simple chemise de laine et d'un large pantalon, chaussé de grandes bottes poudreuses et coiffé d'un immense chapeau de paille, ayant enfin l'apparence de n'importe quoi plutôt que d'un officier français, je fis mon entrée dans la capitale du Fouta-Djalon, et j'allai m'installer dans la maison d'un des serviteurs de l'almamy.

Arrivé assez tard dans la soirée, celui-ci m'envoya chercher le lendemain par un Foulah du Bondou, qui remplissait auprès de sa personne des fonctions correspondantes à celles de premier chambellan, ou, si l'on veut, d'introducteur des ambassadeurs.

A la première vue je fus frappé des dissemblances qui existent entre les deux almamys du Fouta-Djalon. Les traits d'Oumar expriment à la fois la douceur, l'énergie et la dignité. Le souverain pouvoir semble chez lui chose naturelle; son rival s'étudie à le porter avec affectation. Agé de quarante à quarante-deux ans, Oumar tend comme Sori à l'obésité, et chose étrange, ils sont peut-être les seuls, dans tout le pays soumis à leur autorité, qui soient menacés de cette infirmité. Ceci tient sans doute au genre de vie sédentaire auquel ils sont condamnés tous les deux. Oumar, en outre, est très-noir de teint; car sa mère et sa grand'mère étaient de sang djalonké. Il doit à cette circonstance de pouvoir compter sur l'appui de toute cette partie de la nation.

Sori ne m'avait pas même invité à m'asseoir devant lui; Oumar eut la délicatesse de me faire apporter un fauteuil qui lui venait de Kakandy.

Notre entretien s'ouvrit naturellement sur le message qu'il avait fait tenir au gouverneur du Sénégal par le commandant de Kéniéba, et sur la réponse que M. Faidherbe m'avait chargé de lui remettre.

« C'est moi, ajoutai-je, qui ai décacheté cette lettre pour en communiquer le contenu à Sori Ibrahima. On m'avait assuré que tu avais déposé le pouvoir en ce moment, et je crois qu'un homme animé de bonnes intentions doit d'abord s'adresser au chef réel du pays où il se présente. Je ne saurais trop me féliciter de ce que Sori m'a envoyé vers toi au lieu de me garder auprès de lui; car c'est toi que le gouverneur connaît; c'est toi que tous les Français connaissent et préfèrent, car nous avons tous lu le livre où M. Hecquard raconte avec quelle bienveillance tu l'as reçu.

— Je suis très-content, me répondit l'almamy, de l'arrivée d'un Français près de moi. Je les aime beaucoup, et je sais aussi que le gouverneur a pour moi autant d'estime que j'en ai pour lui. Tu es ici chez toi. Tout ce dont tu auras besoin, je m'efforcerai de te le procurer, et si j'oublie quelque chose tu me feras plaisir de me le rappeler. »

L'entretien se prolongea longtemps sur ce ton bienveillant. L'almamy parut éprouver une joie sincère en apprenant que M. Hecquard avait été récompensé de ses voyages par l'obtention d'un poste important[1], et me souhaita, en termes chaleureux, la même chance heureuse à mon retour dans le pays des blancs.

« Je serai assez payé de mes fatigues, répondis-je en manière d'aphorisme oriental, si mon voyage est utile à ton pays et au mien. Le bien accompli est la plus belle récompense du juste. »

Le soir de ce même jour, qui était celui de la nouvelle lune, après que les premières réjouissances célébrant la fin du Ramadan se furent calmées, et que la cité tout entière parut plongée dans le repos comme dans le silence, je sortis subrepticement de ma case, suivi de Cocagne et précédé de Mousa, un natif du Bondou attaché à la cour de l'almamy. Tous les trois, marchant à pas de loup et recherchant l'ombre la plus épaisse, nous avions l'air de maraudeurs allant faire un mauvais coup. Jamais

1. M. Hecquard, aujourd'hui consul de France à Scutari, a visité successivement, de 1849 à 1852, le Gabon, le Grand-Bassam, la Cassamance, Albreda sur la Gambie et le Fouta-Djalon. La relation de ses voyages a été publiée en 1853 sous le titre : *Voyage sur la côte et dans l'intérieur de l'Afrique occidentale*, un vol grand in-8.

à notre allure un Européen ne nous aurait pris pour ce que nous étions réellement : des mandataires d'un chef puissant, portant des cadeaux à un souverain. Mais que voulez-vous? il est de la politique des monarques africains d'envelopper ces choses du plus grand mystère possible.

Je remis donc à Oumar, entre dix et onze heures du soir, heure fort avancée pour l'Afrique, un sabre assez riche, un bonnet de velours brodé en or, un beau burnous de laine, quatre paires de pagnes, deux mètres de drap écarlate, de la verroterie fine, un collier d'ambre d'une valeur de cent quarante francs, un couteau-poignard, une paire de lunettes, une de conserves, un joli lorgnon de presbyte, et enfin, à mon grand regret, je l'avoue, une fort belle lorgnette jumelle qui en route m'avait tenu lieu de longue-vue.

L'almamy m'avait averti qu'il ne pourrait me recevoir de toute la journée du lendemain, consacrée aux fêtes du Kori et aux prières publiques, auxquelles il devait présider[1]. En effet, dès le matin du 23 avril, la voix des marabouts ayant convoqué les vrais croyants, je vis tous les citadins, parés de leurs plus riches vêtements, sortir de leurs demeures et se diriger vers celle de l'almamy, où retentissait le bruit du tamtam. Dès que la population musulmane de Timbo, grossie de tous les fidèles accourus des villages voisins, fut réunie devant la case royale



Fonte du minerai de fer au Fouta-Djalon. — Dessin de Hadamard d'après M. Lambert.

qui, semblable de forme et de matériaux aux huttes des plus pauvres Foulahs, n'en diffère que par l'étendue de l'enclos qui la renferme, tout ce monde, Oumar en tête, sortit processionnellement de la ville et gagna les rives d'un ruisseau qui porte, comme la ville, le nom de Timbo. Une fois arrivé le long de ce petit cours d'eau, l'almamy, assisté de ses deux *tamsirs* (lieutenants ou grands vicaires), se porta à cent pas en avant de la foule ; les marabouts et les anciens se rangèrent dans l'intervalle et la prière commença. Oumar la prononçait à haute voix et l'assistance tout entière (trois mille hommes au moins) répondait, tandis que du sein de la ville un doux et vague murmure, s'élevant par intervalles cadencés, annonçait que dans l'intérieur de chaque case les femmes s'associaient aux prières de leurs maris et de leurs frères.

C'était un beau et touchant spectacle que la vue de tous ces hommes courbant leurs fronts vers la terre, puis les relevant pour les courber encore. Toute cette cérémonie était empreinte d'un si profond recueillement, d'une foi si grave et si austère, que je ne pus résister au

1. Dans tous les pays peulhs, dans le Fouta-Toro, le Bondou, le Djalon, le Macena, le titre d'almamy emporte la réunion des deux pouvoirs, spirituel et temporel. Celui qui en est revêtu se considère, de même que l'émir de Sokoto, le sultan de Maroc et le padisha de Constantinople, comme l'héritier direct des Califes.

besoin de m'y associer et d'adresser aussi à Dieu une courte et fervente prière chrétienne.

En ce moment des cris perçants, des clameurs de toute sorte, s'élevèrent entre nous et la ville, et je vis la foule se répandre en courant dans la plaine. Je crus un moment que les Oubous, tribus dissidentes qui habitent les montagnes au sud du Sénégal, profitaient de l'opportunité du moment pour attaquer Timbo[1]. Mais tout ce tumulte provenait simplement de ce que le *salam* étant terminé, les enfants, secouant le joug de la discipline, prenaient leurs ébats, comme font en tous pays les écoliers au sortir de classe.

C'était jour de fête générale et chacun voulait s'amuser le plus possible. La Providence elle-même semblait avoir pris soin de leur fournir un spectacle pour cette occasion solennelle, et tous s'en donnèrent à cœur joie. Ce spectacle, c'était moi. Cabales, intrigues, corruption même, rien ne fut épargné pou jouir de la vue de ma personne. J'eus affaire au moins à *dix* pères et à *vingt* frères de l'almamy. Tous les autres curieux étaient, suivant leur âge, ses oncles ou ses cousins. Je finis par défendre ma porte à tous ces princes du sang, mais, sourds aux représentations de ma sentinelle, ils forcèrent la consigne. J'eus recours à un moyen extrême, je fermai ma porte à clef. Hélas ! une brèche pratiquée dans la haie de ma cour livra bientôt passage au flot des envahisseurs, qui finirent par



Forgeron à l'ouvrage au Fouta-Djalon. — Dessin de Hadamard d'après M. Lambert.

enfoncer ma porte. Cocagne ayant eu le tort de dire qu'on ne laisserait entrer que ceux qui m'apporteraient des provisions, je fus en un instant accablé sous une avalanche de poulets, d'oranges, de bananes et d'œufs ; d'œufs surtout, car les Africains qui n'en consomment pas, s'imaginent (ce préjugé existait déjà au temps de Mungo-Park) que les Européens les mangent crus, et l'espoir de me voir commettre cette énormité était pour beaucoup dans la générosité des donateurs

Sur le point d'être étouffé par la foule, je m'empressai d'accepter l'offre d'un de mes persécuteurs, et de l'accompagner chez son oncle Ndiogo, lequel n'était pas parent supposé, mais bien réellement ami de l'almamy.

Ndiogo, un des capitaines ou généraux d'Oumar, est habile dans le conseil et fort dans le combat ; il jouit de l'estime et de la confiance de tous ses compatriotes. Il mit tant de chaleur dans son accueil, parla de ma mission en termes si flatteurs, que je crus d'abord n'avoir

1. Les Oubous sont des Foulahs que le fameux Al-Hadji, ce boutefeu de la Sénégambie, est parvenu à détacher du tronc national et de l'autorité de l'almamy. A la voix du faux prophète, ils attaquèrent Timbo en 1859, s'en emparèrent et la livrèrent au pillage. Ils tuèrent un grand nombre d'habitants et s'emparèrent d'innombrables troupeaux et de plusieurs centaines de captifs. Oumar, accourant de sa villa Sokotoro, réunit les contingents de Labé et du Bouvé, repoussa les Oubous dans leurs montagnes et leur reprit la plus grande partie de leur butin.

devant moi qu'un solliciteur adroit comme il y en a tant en Afrique.... et ailleurs. Je me hâtai de lui dire que je n'avais rien à lui offrir en échange de ses politesses. Je faisais injure au brave Ndiogo.

« Ta visite, répliqua-t-il avec un tact parfait, est ce que je pouvais désirer de mieux. Tu es l'hôte de l'almamy et par conséquent notre hôte à tous. Tu es venu ici pour notre bien et ton voyage nous rapportera un jour plus d'avantages que tu n'aurais pu porter de marchandises avec toi. » Il finit par me prier de vouloir bien accepter un bœuf gras comme échantillon de ses troupeaux. A dater de ce moment il y eut entre Ndiogo et moi une amitié qui ne s'est jamais démentie.

Présentation et discours solennels. — Arrivée à Sokotoro. — Description de ce lieu. — Bienveillance d'Oumar. — Histoire de son peuple et de sa dynastie.

A quelques jours de là je fus officiellement présenté par l'almamy à ce qu'on pourrait appeler le sénat du Fouta-Djalon. Mandé par Oumar, je trouvai chez lui les anciens et notables de son peuple réunis au nombre d'une centaine environ. La cour en était littéralement encombrée et j'eus grand'peine à arriver jusqu'au fauteuil qu'on m'avait préparé en face de l'almamy. Dès que je fus assis et que tout le monde se fut rangé dans un profond silence, l'almamy me pria d'exposer devant l'assemblée les motifs de mon voyage.

Voici la substance de ma réponse :

« Quand un homme voyage comme moi dans un but d'utilité générale, il est heureux de pouvoir s'expliquer devant une réunion aussi nombreuse. Je suis certain d'avance que tous les hommes sages qui m'écoutent me seront favorables, car je viens demander au nom du gouverneur du Sénégal des relations commerciales plus suivies que par le passé avec Kakandy et avec Sénoudébou. Les Foulahs trouveront dans ces deux comptoirs des étoffes pour se vêtir, des fusils et de la poudre pour se défendre contre leurs ennemis; ils s'y procureront en un mot tout ce que les blancs possèdent en abondance et ce qui leur manque à eux, et en retour ils nous apporteront en échange de l'or, de l'ivoire, des arachides, tous ceux de leurs produits dont nous avons besoin. Ainsi se resserreront les relations de commerce et d'amitié entre les Français et les Foulahs, au grand avantage des deux peuples; car ce n'est que par la paix et le commerce que les États prospèrent.

— Parfaitement vrai! s'écria un des vieux conseillers présents, et chaque jour nous demandons à Dieu de nous envoyer des blancs. »

On passa ensuite à la lecture de la lettre; écoutée au milieu d'un sentiment d'approbation générale, cette lecture ne fut interrompue que par une prière, dont toute l'assemblée crut devoir accompagner les vœux exprimés par M. Faidherbe pour la prospérité de l'almamy. La lecture terminée, Oumar s'exprima en ces termes :

« Des lieux où le soleil se lève et de ceux où il se couche, du côté de la droite (le sud), et du côté de la gauche (le nord), je reçois journellement des envoyés. Mais aucun ne peut me faire le plaisir que me cause celui qui vient de la part du gouverneur de Saint-Louis. Car lui aussi est un grand chef, un puissant monarque. Comme moi il est connu à l'orient et au couchant, au nord et au midi et partout on l'aime; car il ne veut que la justice. Je prie Allah de maintenir entre nous une étroite amitié et de bonnes relations commerciales, ainsi que vient de le dire ce vieux marabout, notre conseiller. Il faut espérer qu'Allah exaucera nos vœux. »

Ici l'assemblée recommença pour le gouverneur une prière semblable à celle qu'elle avait prononcée peu avant pour l'almamy, etc. Chacun, ayant pendant ce temps les yeux fixés sur ses deux mains ouvertes, répéta trois fois les mêmes vœux.

Je ne pouvais mieux faire que de remercier pour ces litanies, et c'est ce que je fis avec chaleur. Ensuite l'almamy fit étaler devant l'assemblée les cadeaux envoyés par le gouverneur, moins les jumelles, le collier d'ambre et le couteau poignard. Je compris que ces objets, joints au manteau qu'il avait porté le premier jour du Kori, formaient le lot qu'il se réservait, et qu'il distribuerait le reste à ses fidèles.

Je voulus m'excuser pour le peu de valeur de ce présent, mais Oumar ne m'en laissa pas le temps; il me dit :

« Quand tu m'as remis ces échantillons de l'industrie de ton pays, tu as pu croire, d'après mon silence, que je n'en étais pas content. Eh bien! je te déclare aujourd'hui, en présence de tous les anciens de mon peuple, que je les ai reçus avec le plus grand plaisir, et que je suis très-content, et par-dessus toutes choses, de ta présence au milieu de nous. Tu ne dois y trouver que la paix, et t'y conduire que d'après ton bon plaisir. »

Une nouvelle et dernière prière pour le succès de mon voyage, suivit cette allocution, et la réunion fut dissoute. J'appris ensuite que l'almamy comptait partir sous peu de jours pour sa résidence de Sokotoro. Il ne tarda pas à m'inviter à aller m'y installer auprès de lui.

A dix ou douze kilomètres dans l'est-nord-est de Timbo, Sokotoro est un site charmant comme en pourrait créer l'imagination d'un poëte pastoral ou d'un peintre paysagiste. Figurez-vous une vaste plaine, bordée d'un côté par le Bafing, et de l'autre, par un cercle de hautes montagnes rocheuses. Sur une colline isolée au centre de cet hémicycle, se groupent, sous des bouquets de verdure, les habitations des pâtres et des cultivateurs (près de deux mille captifs), chargés d'exploiter ce sol privilégié, où de nombreux ruisseaux, courant des montagnes au fleuve, entretiennent toute l'année la fraîcheur, la fécondité et la vie : on dirait un immense jardin.

La demeure du maître de ce riche domaine n'offre rien de remarquable. — Quelques cases, en forme de meule de foin, comme celles du plus humble de ses esclaves, sont entourées d'un enclos palissadé; ce sont les pavillons de ses femmes. Le sien est à côté, précédé d'une sorte de verandah, où il donne ses audiences. Oumar, dit-on, ne possède pas moins d'une vingtaine de *roumbdès* aussi considérables que Sokotoro; aussi peut-il nourrir en temps de famine une partie du Fouta-Dja-

lon, et entretenir de ses seules ressources, en temps de guerre, ses partisans ou ses vassaux armés. — C'est ce qu'il a déjà fait plusieurs fois, et ce qui lui assure sur son rival Sori, moins riche peut-être, mais à coup sûr moins généreux, un incontestable avantage.

Les deux cases que j'occupais avec mes gens, non loin de l'habitation de l'almamy, étaient petites, mais isolées dans un enclos, et comme j'y étais à l'abri des importuns qui m'avaient obsédé à Timbo, j'aurais pu m'y trouver fort à l'aise et y laisser couler paisiblement les heures sans en sentir le poids, si les noires vapeurs amoncelées à l'horizon, et roulant de crête en crête sur les montagnes voisines, ne m'avaient averti, dès le premier jour, que la saison des pluies arrivait, et qu'il fallait songer au départ. — Hélas! c'était compter sans les lenteurs de la diplomatie africaine.

Dès le lendemain de mon arrivée, Oumar fit en ma faveur ce que l'étiquette traditionnelle de sa maison lui eût interdit de faire pour son père.... il vint me rendre officiellement visite. Il était à cheval et entouré d'un grand cortége. Après l'avoir fait asseoir sur une couverture déployée devant ma case, je le remerciai vivement de l'honneur qu'il m'accordait. — « A Timbo, dit-il, il m'eût été difficile de venir te voir, mais ici, je viendrai très-souvent, et ma porte sera toujours ouverte pour toi. »

Et en effet, sauf ses tergiversations et lenteurs à l'endroit de mon retour, ses actes concordèrent avec ses paroles, et rien, pendant toute la durée de mon séjour auprès de lui, ne démentit la bienveillance et l'intérêt qu'il me témoignait en ce moment. Et je ne fais pas allusion ici à la prévoyance, pour ainsi dire paternelle, qui garnissait chaque jour l'office de ma case de calebasses de riz, de bananes, d'oranges, de jarres de miel et de sangalas[1], de volailles, et quelquefois même d'un bœuf tout entier; mais à ces attentions délicates qui révèlent une âme au-dessus des inspirations de la défiance et qui naissent d'une intimité et d'une confiance réciproques. Ainsi, je pouvais entrer chez lui, armé ou non armé, à toutes les heures du jour; il me reçut même plusieurs fois en présence de ses femmes, faveur qu'il n'avait jamais accordée à un étranger. Il aimait à passer de longues heures avec moi, soit assis sous sa verandah, soit promenant dans les sentiers de ses vastes cultures, et toujours causant des coutumes des blancs, de la grandeur de la France, des prodiges de sa civilisation et de son industrie, et souvent aussi se laissant interroger par moi sur l'histoire du Fouta-Djalon et sur celle de sa race en particulier.

Les lignes suivantes sont un extrait de ses réponses à mes questions sur ce sujet.

Il n'y a pas plus d'un siècle que les Foulahs vivaient à l'état de tribus sous de simples chefs héréditaires dans le pays des Djalonkés. Ils y étaient venus d'un lieu fort éloigné du côté du soleil levant (la terre de *Faz*, suivant les uns; de *Sam* suivant les autres). Quelques-unes de ces tribus réunies sous un chef du nom de Séri s'étaient établies sur le territoire de Faucoumba; quelques autres autour de Timbo. Séri permit à son frère Séidi de prendre le titre d'*alpha* ou de chef suprême, à condition que les alphas seraient toujours élus par les habitants de Faucoumba, privilége qu'ils ont gardé jusqu'à ce jour. Séri mourut sans enfants et Séidi transmit à son fils Kikala son titre et sa puissance. Le titre d'alpha fut ensuite porté successivement par les deux fils de ce dernier, Malic et Nouhou, qui ne se départirent pas à l'égard des Djalonkés idolâtres, des procédés de douceur et de persuasion employés par leurs ancêtres. Le fils de Malic, Ibrahima, fut le premier à ériger en système la conquête et la conversion à main armée. Cet Ibrahima, élevé par un marabout, son parent, avait, dit-on, un tel respect pour son précepteur, qui entre autres choses lui avait appris l'arabe, que lorsqu'il pleuvait (ce qui arrive dans ce pays sept mois de l'année sur douze), il montait pieusement sur la case du saint homme et la couvrait de ses vêtements, pour que la pluie ne pénétrât pas jusque dans l'intérieur. Aussi, disent les Foulahs, Dieu récompensa Ibrahima de cette piété vraiment filiale, en bénissant toutes ses entreprises.

Le nombre des Foulahs ses sujets, et des musulmans qui lui étaient soumis s'étant accru peu à peu, il prit le titre d'almamy, et commença la conquête de toute la contrée qui porte aujourd'hui le nom de Fouta-Djalon. Cette conquête fut, du reste, l'œuvre de toute sa vie; il eut aussi à repousser les attaques des peuples païens qui vinrent d'au delà du Niger au secours des Djalonkés. Il vainquit, dit-on, dans plus de cent rencontres et ne tua pas moins de cent soixante-quatorze rois ou chefs de tribus. On prétend même qu'en une seule fois il en mit à mort trente-quatre sur trente-cinq qu'il avait en face de lui, et encore n'épargna-t-il le dernier champion que parce que celui-ci était une femme, une véritable amazone n'ayant conservé qu'un sein, ni plus ni moins que les héroïnes qui combattirent jadis sur les bords du Thermodon.

Vainqueur des idolâtres de l'est, Ibrahima se tourna ensuite vers le nord, força Maka, roi de Bondou à embrasser l'islamisme et à prendre le titre d'almamy; puis il passa la Falémé et le Sénégal et porta ses armes victorieuses jusqu'à Kouniakari, au cœur du Kaarta, à cent soixante lieues de Timbo. La rapidité de ses expéditions et de ses succès, lui valut le surnom de Sori (le Matinal) que la tradition lui a conservé.

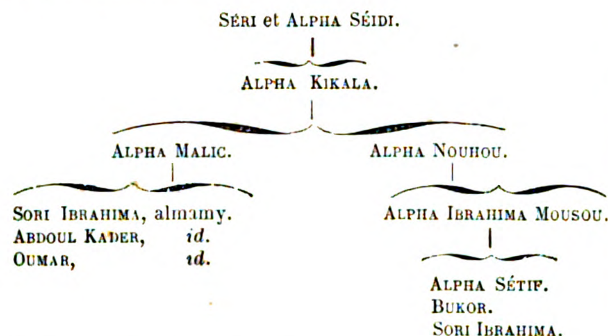
Chose bizarre, ce terrible conquérant déposa plusieurs fois, volontairement et comme pour se reposer, le pouvoir souverain entre les mains d'un sien cousin nommé Alpha Sétif; mais ces interrègnes ne furent jamais que de courte durée. A sa mort commença une période d'anarchie, d'usurpations et de meurtres comme en présente l'histoire des rois mérovingiens. Les descendants d'Alpha Sétif prétendirent ériger en droit héréditaire, en faveur de leur branche, la jouissance alternative du

1. Les sangalas sont de petites baies rouges dont l'infusion dans une certaine quantité d'eau donne une liqueur agréable qui, tant qu'elle est fraîche, a la couleur et le goût d'un vin légèrement sucré. Quand cette boisson a fermenté, elle ressemble beaucoup à la bière.



Vue de la ville et de la vallée de Timbo. — Dessin de Sabatier d'après M. Lambert.

pouvoir accordé passagèrement à leur père. De là les deux partis qui divisent encore aujourd'hui le Fouta et que le tableau généalogique suivant peut servir à expliquer aux historiens futurs.



Sori Ibrahima, le premier almamy, régna trente-trois ans. Entre sa mort et l'avénement d'Oumar, qui comptait déjà quatorze ans de règne en 1860, s'étend un espace de vingt-huit années. La révolution qui changea la face du Fouta-Djalon et lui donna le premier rang parmi les puissances de l'Afrique occidentale, date donc de la même époque que celle qui renouvela la société française.

Je deviens médecin et je sauve mes malades! — La vipère de Fouta. — Funérailles. — La saison des pluies et la fièvre. — Fête des semailles. — Don solennel d'un cheval et ses tristes conséquences. — Ma promotion à la qualité de cordonnier de la cour.

Les liens de mon intimité avec l'almamy furent resserrés par quelques services que ma caisse de pharmacie, bien plus que ma science, me permit de rendre dans sa maison.

Le 4 mai, dans l'après-midi, étant allé pour le voir, il me fit dire qu'il ne pouvait me recevoir, à cause de la maladie grave qui venait de frapper une de ses femmes.



Djalonké. Sori Ibrahima. Foulah pur sang.

Types et portraits. — Dessin de Hadamard d'après M. Lambert.

J'insistai, et je lui fis répondre que je me connaissais un peu en maladies, et que je pourrais peut-être apporter quelque soulagement aux souffrances de sa femme. Il me fit un accueil très-cordial, me prit la main et me conduisit ainsi jusqu'à la case de la malade. Cette malheureuse avait le délire; sa tête était brûlante, son pouls fortement agité. Elle était dans cet état depuis son arrivée de Timbo. C'était donc une fièvre cérébrale ou pernicieuse. Je lui tâtai gravement le pouls, avec l'aplomb d'un médecin endurci dans le métier. J'ordonnai sur-le-champ des frictions de quinine, et lui fis avaler en même temps une assez forte dose de ce spécifique. Mais comme elle était réellement en danger, j'eus soin, avant de lui administrer ce remède, de prévenir l'almamy que, si un malheur arrivait, il ne devrait s'en prendre qu'à la violence du mal. Il se résigna d'avance. Quand le remède eut été administré, il m'emmena dans sa case, où nous causâmes quelque temps. Il me fit voir une femme de sa maison, mère d'une petite Albinos blanche comme du lait, et qui n'avait de rouge que les yeux. Il me demanda, en riant, ce que je pensais de *ma petite sœur*. Je lui dis que nous n'étions pas de même race, et je lui expliquai comment cette particularité est le résultat d'une défectuosité organique que l'on observe aussi quelquefois chez les Européens.

Il me pria de revenir, après dîner, voir sa femme, et lui donner une potion qui pût la faire dormir, car depuis plusieurs jours elle n'avait pas fermé l'œil. Je le lui promis, et je revins en effet, muni de quelques gouttes de laudanum; mais les frictions et la quinine avaient rendu ce dernier remède inutile; la malade dormait profondément. Je fis voir à Oumar ma caisse de médicaments; je lui expliquai l'usage de chacun, et je m'engageai à lui en laisser une partie. Bien qu'il ne m'eût adressé aucun remercîment, je vis combien le soulagement que j'avais procuré à sa femme le rendait heureux. Il me prit

la main qu'il conserva longtemps entre les siennes, et son regard, à défaut de paroles, m'exprima toute sa reconnaissance.

Le lendemain, je revins voir ma cliente, elle avait passé une bonne nuit, le délire l'avait quittée, mais elle avait encore un peu de fièvre. A partir de ce moment le mieux se maintint, et aux yeux de l'almamy comme aux yeux de tous, je passai pour son sauveur.

A quelques jours de là, je reçus fort avant dans la soirée un message de l'almamy, qui me prévenait qu'un de ses captifs venait d'être mordu par un serpent et me priait d'aller voir le blessé le lendemain. Malgré l'obscurité de la nuit et les signes non douteux d'un orage prêt à éclater, je me rendis immédiatement chez Oumar, qui parut aussi surpris qu'enchanté de mon empressement. Au reste, il n'était que temps de secourir le pauvre esclave, déjà condamné par les assistants. La morsure du reptile qui l'avait blessé[1] passait généralement pour mortelle. Des lotions d'ammoniaque et quelques compresses imbibées de cette substance tirèrent pourtant d'affaire ce pauvre diable, dont la guérison fut considérée par toute la maison de l'almamy comme un miracle.

Ma réputation de docteur me valut d'être appelé par un mari auprès de sa femme, dont l'état était plus que désespéré, car elle mourut avant d'avoir pu prendre la potion que je lui destinais; circonstance très-heureuse pour mon infaillibilité médicale. Ce décès me mit à même d'observer les rites funéraires de la contrée.

Au moment où l'on s'aperçut que la malade passait de vie à trépas, toutes les personnes présentes, amis, parents, captifs, éclatèrent en cris déchirants. « Voilà, pensai-je, une défunte qui laisse bien des regrets. » Mais à mes questions à ce sujet on se contenta de répondre que c'était l'usage. Ces lamentations durèrent environ un quart d'heure, puis sans transition aucune les cris cessèrent de s'élever et les larmes de couler, pour recommencer au moment où l'on enleva le corps. Tous les assistants, vêtus de blanc pour la plupart, l'accompagnèrent au lieu de la sépulture avec des alternatives semblables de cris et de silence. Quand il eut été déposé dans la fosse, ils se rangèrent tout autour, en murmurant de longues prières; saluèrent, chacun à son tour, la défunte en l'appelant par son nom, puis tous ensemble rejetèrent sur le cadavre la terre extraite de l'excavation, jusqu'à complet nivellement du sol.

Cependant le temps s'écoulait, et Oumar ne semblait pas vouloir entendre parler de mon départ. Je n'avais plus à craindre de sa part ces méfiances que le demi-sauvage nourrit si naturellement à l'égard de l'homme civilisé. Mais je craignais d'avoir dépassé mon but, et de lui être devenu nécessaire pour avoir trop recherché sa confiance et son affection.

Les interminables délais qu'il apportait à mon départ devenaient d'autant plus à redouter pour moi, que nous étions définitivement entrés dans la saison des pluies. Chaque soir, déjà, éclatait un orage qui se prolongeait pendant toute la nuit. C'étaient des chutes d'eau du déluge, des éclats de foudre à ébranler la terre. Rien de ce genre, en Europe et même au Sénégal, ne m'avait préparé aux orages de cette région montagneuse; je défie l'homme le moins impressionnable d'en être témoin sans émotion. Bientôt chaque chute de pluie fut suivie pour moi d'un accès de fièvre.

Les débuts de cette saison, coïncidant avec l'ouverture des semailles et la reprise des travaux des champs, n'étaient cependant pas sans intermèdes pleins d'intérêt pour un Européen. Ainsi, avant d'envoyer ses captifs à leur besogne agricole, l'almamy leur accorda un jour de vacance et l'autorisation de l'employer à une pêche générale dans le Bafing et dans les cours d'eau poissonneux qui l'alimentent. Je fus attiré au bord du fleuve par les cris de joie qui s'en élevaient : une scène d'une nouveauté étrange m'y attendait. Hommes, femmes, enfants, éparpillés par groupes nombreux sur ces rives, piétinaient en cadence des amas de cosses de netté, puis, toujours chantant et dansant, les plongeaient dans les bas-fonds, dont ces détritus macérés ne tardaient pas à empoisonner l'eau par leurs sucs enivrants. Dès que les poissons à demi suffoqués apparaissaient à la surface, ils étaient percés de flèches par les hommes, ou enlevés dans de petits filets par les femmes et les enfants.

Ces pauvres gens devaient trouver dans leur capture, convenablement préparée et séchée, une ressource alimentaire précieuse pour les jours de labeur qui allaient suivre; aussi cette pêche était-elle pour eux une double fête, et me rappelait ces réjouissances publiques qui, chez les anciens, ouvraient toujours la saison des travaux champêtres.

Le 26 mai, je me rendis chez l'almamy pour le presser de nouveau au sujet de mon départ. Je lui rappelai ses promesses, lui parlai de mes accès de fièvre de plus en plus fréquents et violents; de ceux que venait d'éprouver Cocagne et du danger qu'il y avait pour un blanc à voyager pendant l'hivernage, etc., etc. « Je suis honteux, me répondit Oumar, de te retenir si longtemps. Je sais que le gouverneur n'agirait pas ainsi avec mes hommes, et que si ceux-ci lui demandaient à repartir le jour même de leur arrivée auprès de lui, le lendemain les verrait sur le chemin du retour. Mais nous autres rois des Foulahs, nous ne pouvons agir de la même manière; car autour de nous tout se fait lentement. Depuis longtemps ma seule occupation est de penser et de travailler à ton départ. Je touche à mon but; tu ne tarderas pas à te mettre en route. »

En terminant cette assurance, il me proposa pour le lendemain une promenade dans la campagne, que j'acceptai avec empressement, prévoyant bien qu'il ne la voulait pas faire à pied. En effet, le soir même, vers les neuf heures, comme j'étais déjà couché, j'entendis frapper à ma porte. C'était le griot de la cour et quelques autres affidés de l'almamy qui m'amenaient de sa part un cheval

1. C'est une vipère de forme cylindrique, dont l'extrémité anale n'est guère moins large que la tête, ce qui lui a valu dans le pays le nom de *serpent à deux têtes*. Peut-être est-ce une variété de la vipère *échidnée* du Gabon.

en grande pompe. Le griot, prenant la parole, me dit avec solennité que c'était un cadeau de l'almamy à l'envoyé du gouverneur de Saint-Louis. Il me fallut d'abord répondre à monseigneur le griot, puis entendre défiler comme un chapelet les discours de tous ses compagnons, jusqu'à celui du palefrenier de ma nouvelle monture, puis donner moi-même la réplique à chacun d'eux, et comme, suivant l'antique usage, ce cérémonial avait dû se passer devant le cheval, j'avais naturellement été forcé de sortir. Il en résulta naturellement aussi pour moi une suppression subite de transpiration, et le lendemain, une bronchite et un bon accès de fièvre. L'almamy dut exécuter sa promenade sans moi. Au retour, il vint me voir et parut très-affecté de mes souffrances, et, plus éloquemment que tous les raisonnements, elles plaidèrent auprès de lui pour hâter mon départ.

La fièvre ne me quitta qu'au bout de six jours. A partir du premier, je n'avais cessé de recevoir tous les matins un carry au riz couronné d'un superbe chapon. C'était une attention particulière de Mariam, la plus jeune des femmes de l'almamy. Lorsque je pus faire honneur à ce splendide menu et que je cherchai les moyens d'en témoigner ma gratitude à la donatrice, j'appris, non sans quelque étonnement, que nul bijou ou parure ne causerait autant de plaisir à cette dame, favorite d'un homme qui compte deux ou trois millions de sujets, que le don d'une paire de souliers. Il est vrai que le sol du pays est rude et que les chaussures nationales défendent peu de ses aspérités la plante délicate des pieds féminins. Heureusement j'avais, par hasard, plusieurs paires d'escarpins tout neufs. Je m'empressai d'envoyer les plus beaux et les mieux vernis à la bonne Mariam.

Ce cadeau eut des suites auxquelles j'étais loin de m'attendre et qui s'élevèrent presque aux proportions d'une affaire d'État. Les trois autres femmes de l'almamy ne purent voir d'aussi belles chaussures aux pieds de leur compagne sans en désirer de pareilles. Une conspiration féminine fut ourdie contre le repos de l'almamy et contre le mien, jusqu'à ce qu'Oumar eût demandé et obtenu de moi la promesse de faire exécuter à Saint-Louis des souliers vernis pour toutes ces dames. Le bon prince, glissant sur la même pente que ses épouses, ne put s'empêcher de me laisser entendre combien une paire de bottes d'un cuir aussi merveilleux lui serait utile et agréable. Je m'engageai à la lui procurer également; puis, suivi de Cocagne et du maître griot, j'allai gravement prendre la mesure du pied des quatre femmes légitimes de l'almamy du Fouta-Djalon. « Tu ne manqueras pas de *faire* mes souliers aussi jolis que ceux des autres, » me dit la plus vieille d'entre elles, en prenant au sérieux mon rôle de cordonnier. Je profitai de cette circonstance pour remercier Mariam des attentions bienveillantes qu'elle n'avait cessé d'avoir pour moi. Modeste et gracieuse, elle me répondit comme eût pu le faire une sœur de charité : « J'ai su que tu étais malade, je suis venue à ton aide; tout autre à ma place en eût fait autant! »

Le 7 juin, à midi, l'almamy me fit demander pour me remettre sa lettre pour le gouverneur. Quand nous eûmes causé quelques instants, il appela son porte-clef, qui arriva en cachant quelque chose sous son vêtement. « Quand un roi, me dit l'almamy, envoie une lettre à un autre roi, il faut, pour le respect qui est dû à cette lettre, qu'il mette quelque chose dessus. Donne, dit-il à son porte-clef (celui-ci lui remit une boucle d'oreille valant une centaine de francs). — Ceci, reprit-il, n'est pas un cadeau que j'envoie au gouverneur, c'est seulement pour la lettre. Des cadeaux que je puis lui envoyer, il n'en est aucun dont il n'ait plus que moi, surtout maintenant que je ne suis plus roi. Ensuite je sais que le gouverneur ne tient pas aux cadeaux. Ce qu'il veut surtout, c'est un bon commerce avec Kakandy et Sénoudébou. C'est cela qu'il considère comme un bon présent, et c'est ce qui fait que je ne lui en envoie qu'un bien petit, afin de lui prouver que le grand viendra à son tour et sans retard. Donne, dit-il de nouveau à son porte-clef (ici, nouvelle exhibition de trois petites boucles d'oreilles valant cent à cent vingt francs). — Celui qui sert à un homme d'interprète, poursuivit l'almamy, est une partie de lui-même; celui qui a partagé ses fatigues mérite une récompense : ceci est pour Cocagne. — Celui qui est venu de Saint-Louis ici et qui doit encore aller d'ici à Sénoudébou; celui qui, etc., mérite bien d'être dédommagé de ses fatigues : ceci est pour toi (deux à trois cents francs d'or). » Il me donna en outre deux jolies nattes, deux autres moins belles à Cocagne, plus quelques couvercles en paille pour la femme de celui-ci.

Je dis à l'almamy, en le remerciant de ses présents, qu'avec une partie de l'or qu'il me donnait, je ferais faire une bague sur laquelle son nom serait gravé, mais que je le priais de me laisser distribuer le surplus entre ceux de ses serviteurs dont j'avais le plus à me louer. Il se montra flatté de la première partie de mon discours, mais presque blessé de la seconde, et je compris que j'aurais tort d'insister

Adieux à Timbo. — Dernières paroles d'Oumar. — Mes compagnons de voyage. — Les épreuves du retour. — La fièvre. — Les croque morts et la famine. — Mon prédécesseur Mollien.

Enfin le 10 juin je me dirigeai vers la demeure d'Oumar, et cette fois pour prendre définitivement congé de lui. Il ne voulut pas cependant recevoir mes adieux avant que j'eusse pris le repas du matin, préparé comme d'habitude par la bonne Mariam. « Alors seulement, ajouta-t-il, je te laisserai aller et je t'accompagnerai jusqu'au bord du Bafing. »

A mon carry et à mon chapon de fondation, Mariam avait eu l'attention d'ajouter un dessert de luxe, un ananas superbe. Je ne pouvais partir sans aller faire mes adieux aux femmes d'Oumar. Je serrai affectueusement la main à la bonne Mariam, en la remerciant de toutes ses bontés et particulièrement de l'attention qu'elle venait encore d'avoir pour moi. Je lui fis présent d'une douzaine de boutons dorés qui semblèrent lui faire autant de plaisir qu'un collier de diamants en ferait à une Parisienne. Elle fit des vœux pour mon retour en bonne santé et



Portrait de l'almamy Oumar. — Dessin de Hadamard d'après M. Lambert.



Une esclave. Une nièce de l'almamy. Mariam, femme de l'almamy.

TYPES ET COSTUMES DE FEMMES DU FOUTA-DJALON. — Dessin de Hadamard d'après M. Lambert.

m'engagea à ne point l'oublier, que je dusse ou non revenir dans le pays. Je ne mentais pas en le lui promettant.

En quittant Sokotoro, je me sentis le cœur léger. J'ignorais quelles souffrances matérielles m'attendaient encore sur la route du retour, mais elles me semblaient devoir pâlir auprès des souffrances morales et de l'ennui que j'avais endurés pendant mon inaction. Désormais chaque pas allait me rapprocher de Saint-Louis et de la France, et c'était pour moi une grande consolation. Pendant mon séjour forcé, toujours seul avec moi-même au milieu de noirs qui ne pouvaient pas me comprendre, je tombais bien souvent dans des idées sombres qui revenaient m'assaillir aussitôt que je les chassais. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé, à la chute du jour, de m'asseoir sur une des énormes roches porphyriques qui entouraient ma case et de laisser errer mon imagination en regardant les formes fantastiques que prenaient les nuages s'amoncelant au-dessus de ma tête. Je fredonnais un air qui me rappelait ma patrie absente, et je rentrais le cœur gros, en désespérant de jamais la revoir. Souvent aussi il m'arrivait de ne pas m'apercevoir que l'orage venait d'éclater, et sans Cocagne, qui me rappelait à la vie réelle, j'aurais continué à m'enfoncer dans mes tristes méditations. Ce sont là des souffrances qui peuvent paraître imaginaires, mais il faut s'être trouvé dans une position analogue pour pouvoir les comprendre.

Trois Foulahs devaient m'accompagner, comme envoyés d'Oumar, auprès du gouverneur. C'étaient Tierno Abdoulaye, Alpha Mahmoudou et un jeune homme nommé Sori. Un quatrième, Tierno Ibrahima, autre affidé de l'almamy, devait me quitter en arrivant chez le chef du Tangué, dernière province du Fouta. J'avais pour porteurs trois Djalonkés et trois forgerons. Ces derniers devaient être remplacés par des hommes qu'on me donnerait à Timbo. Les Djalonkés, comme vaincus, les forgerons, comme appartenant à la classe des métiers, sont taillables et corvéables à merci par les principaux chefs du pays.

De dix heures à onze heures un quart, nous nous arrêtâmes sur les bords du Sénégal. Là Oumar me renouvela toutes les promesses qu'il m'avait faites au sujet de nos relations commerciales. Il donna en ma présence des ordres aux hommes qui devaient m'accompagner. Il leur dit de m'obéir en tout comme à lui-même. Puis nous traversâmes la rivière dans une pirogue, et nous nous fîmes nos adieux. « Almamy, lui dis-je, je te remercie mille fois de la façon dont tu m'as traité. Tu m'as soigné comme un père soigne son fils. Aussi, que je reste en Afrique ou que je rentre dans le pays des blancs, jamais je ne t'oublierai, et mon plus cher désir sera de revenir te voir.

— Si je t'ai traité comme un fils, me répondit-il, c'est que je t'aime comme un fils, et ce sera un bonheur pour moi de te revoir. Je te recommande les enfants de mon peuple que j'envoie avec toi : ils sont jeunes, mais les jeunes ont quelquefois plus de tête que les vieux. Ce sont de bons jeunes gens, et je suis persuadé qu'ils se conduiront bien à Saint-Louis. Dans tous les cas, veille sur eux. Là-bas ils ne connaîtront que toi, ils ne compteront que sur toi; remplace-moi auprès d'eux; tiens-leur lieu à la fois de père et de mère. » Je lui promis d'avoir pour eux les mêmes soins qu'il avait eus pour moi. « Adieu, lui dis-je; puis, lui prenant la main dans les deux miennes: Que Dieu te donne la santé et te protége comme tu le mérites. » Il me fit à peu près le même souhait, et nous nous séparâmes. J'avais remarqué qu'au moment de se quitter, Abdoulaye et l'almamy s'étaient tracé des caractères dans la main l'un de l'autre : c'était le nom de Dieu, auquel ils se recommandaient mutuellement.

C'est ainsi que je m'éloignai de Sokotoro après un séjour de six semaines et que je repris le chemin de Saint-Louis, dont me séparait déjà une absence de quatre mois. Je revis successivement Timbo, Porédaka et Faucoumba, où je retrouvai l'almamy Sori Ibrahima. Tous les chefs influents de son parti étaient en ce moment réunis dans cette bourgade. Je reçus de presque tous un accueil poli, sinon sympathique. Seul, parmi ces pairs, le chef de Labé me témoigna une hostilité ouverte et refusa de me voir.

Le 16 juin, dans l'après-midi, l'almamy fit battre le tambour pour rassembler son monde. Il m'avait fait dire de me tenir prêt, qu'il me ferait appeler quand l'assemblée serait formée, mais le chef de Labé refusa de s'y rendre si j'y devais paraître. Tout était terminé quand on me fit venir. Sori m'engagea néanmoins à aller voir le chef de Labé, mais je lui répondis :

« Je me suis déjà présenté chez lui, et il n'a pas voulu me recevoir. Je suis chef comme lui, et s'il veut me voir maintenant, il se donnera la peine de venir chez moi. »

Quand j'eus fait mes adieux à Sori, il engagea Tierno Ibrahima à rester le lendemain auprès de lui, sous le prétexte de lui donner le présent qu'il me destinait.

« Moi aussi, me dit-il, j'ai quelque chose à te donner. »

J'attends encore son cadeau. Comme je l'ai déjà dit, Sori Ibrahima est un piètre roi, bien avare et pourtant bien misérable. Son attitude envers moi respirait la gêne. De temps en temps brillait dans son regard un éclair de férocité mal déguisée. Sans la crainte que lui inspirait Oumar, j'aurais certainement beaucoup eu à me plaindre de lui. Du reste, dans la tourbe de ses partisans rassemblés à Faucoumba, je ne pouvais espérer de la sympathie. Un homme fut jusqu'à dire derrière moi, au moment où je me rendais à l'assemblée des chefs : « Voilà deux hommes (mon interprète aussi était en cause) dans les dos desquels mes balles seraient mieux placées que dans les deux canons de mon fusil. » Cocagne eut le tort de ne me parler de ce fait que trop tard; sans cela j'eusse immédiatement exigé de l'almamy une satisfaction qu'il n'aurait pas osé me refuser.

Entre Faucoumba et Kébali je retrouvai la Falémé près de l'endroit où je l'avais franchie deux mois auparavant. Mais son niveau avait monté de plus d'un mètre, et son courant se précipitait avec une violence qui révélait la pente rapide du sol qu'elle arrose. On la traverse en cet endroit sur un tronc d'arbre jeté sur son cours en manière de pont; presqu'à fleur d'eau, il menaçait à chaque instant d'être entraîné par le courant. Malheur

au passant auquel le pied glisserait sur cette passerelle chancelante; il serait broyé par le torrent. Cocagne ayant été obligé d'aller fort loin de là chercher un point guéable pour mon cheval, le passage de cette rivière nous coûta près de deux heures.

A quelques kilomètres au delà de Kébali, je quittai la route de l'ouest, qui m'eût ramené à Kakandy, pour prendre celle du nord qui devait me conduire dans le Bondou. Le 22 juin je passai à deux kilomètres de Labé, dont je fixai la position par une suite de relevés. La mosquée, quoique recouverte de chaume comme une simple case, se voit de bien loin. Labé est la ville la plus considérable du Fouta-Djalon. D'après ce que je vis et d'après les renseignements qu'on me donna, elle ne doit pas avoir moins de dix mille âmes.

Deux motifs m'empêchèrent d'entrer à Labé : d'abord l'animosité du chef actuel, et surtout une coutume qui, à ce qu'il paraît, défend l'entrée de la ville aux Européens. Ni M. Hecquard ni M. Mollien n'y ont pénétré plus que moi. Les habitants, dit-on, nourrissent à l'égard de la rivière qui entoure la ville, et qui sortie du mont Kolima va à la Falémé sous le nom de Doumbelé, une superstition qui ne leur permet pas de la laisser voir aux hommes blancs.

Le 24 au matin, au sortir de Kessenra, je contournai le mont Tontourou, jusqu'au village du même nom, et traversai la ligne de faîtes qui sert de séparation au bassin du Kakriman et de la Gambie. Les sources principales des ces deux rivières jaillissent de ce pic de Tontourou. Leurs deux vallées, comme celles du Sénégal et de la Falémé, ne sont séparées que par un pli de terrain. Après le village, je traversai la Gambie qui, alors, a pris définitivement le nom de Dimma, nom que lui conservent les indigènes jusqu'à son embouchure. Ce n'est pourtant là qu'un mince filet d'eau que l'on traverse sur une passerelle formée avec un seul tronc d'arbre. Arrivé à Toulou, au milieu du jour, j'y fus saisi par un tremblement nerveux qui me fit beaucoup souffrir. A partir de mon arrivée dans ce village, mes souvenirs sont demeurés confus.

Je ne me rappelle point mon départ du lendemain. Je sais seulement que je faillis rouler dans un ravin, en essayant de le descendre seul. Mes hommes s'empressèrent de me relever. Aussitôt, mon tremblement nerveux devint si violent que je poussai des cris, en les suppliant de me remettre à terre. Mais comme il pleuvait à torrents et que les chemins étaient transformés en véritables ruisseaux, ils prirent ma demande pour des paroles de délire. La violence du mal me fit perdre connaissance. Cocagne me raconta que Koly et lui me rapportèrent jusqu'à Toulou, où je restai cinq jours entre la vie et la mort.

Je ne repris connaissance que le 30 au soir. Dans le premier moment, les noirs qui m'accompagnaient me crurent mort, et (toujours d'après ce que me raconta Cocagne) tous se mirent à pleurer. Puis, quand ils eurent épuisé leurs larmes, ils jugèrent convenable de m'enterrer séance tenante; je ne dus d'échapper à ce zèle intempestif qu'à un faible battement du cœur, que mon fidèle interprète Cocagne parvint à constater.

Quelques jours après, quoique hors de danger, je frémissais encore d'horreur, en songeant au sort qui avait failli m'être réservé. Je recommandai à tous ces braves gens de m'enterrer comme un simple griot, dans un creux d'arbre, si je venais à mourir avant d'avoir pu atteindre Sénoudébou.

Quand je revins à moi dans l'après-midi du 30, je fus fort étonné de voir à mes côtés un homme noir d'une taille gigantesque. Dans l'état où je me trouvais, cette vision m'eût effrayé, si je n'avais été rassuré par la vue de l'ameublement, qui me parut composé d'une pendule, d'une armoire et d'un immense compas; c'étaient simplement ma montre, le sac contenant mes notes et ma petite boussole de poche, et le géant noir n'était autre que mon fidèle Cocagne. Mes yeux, injectés de sang, me faisaient percevoir les objets dans des proportions exagérées. Mais cet état dura peu, et, chose étrange, une demi-heure après être sorti de ce long évanouissement, je pus partir pour la chasse, ne ressentant plus qu'un peu de faiblesse et une douleur à la nuque qui ne m'abandonna que longtemps après.

En quittant le village de Toulou, j'avais devant moi dans le nord-est les monts Pellat et Soundoumali, dont les flancs donnent naissance à de nombreux affluents de la Gambie et du Rio-Grande. Le dernier paraissait s'élever à huit ou neuf cents mètres au-dessus du sol d'où je l'observais, ce qui doit donner au moins trois mille mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Peut-être cette estimation reste-t-elle au-dessous de la vérité, car le Soundoumali passe pour une des plus hautes montagnes de la contrée, et, d'après l'assertion réitérée d'Oumar, la neige séjourne sur les principales cimes de son pays à la fin de la saison des pluies. Ce phénomène devrait donner, pour les pics où il se manifeste, un niveau identique à celui des sommets du Samen (Abyssinie), situés sous la même latitude et dont l'élévation absolue atteint quatre mille mètres.

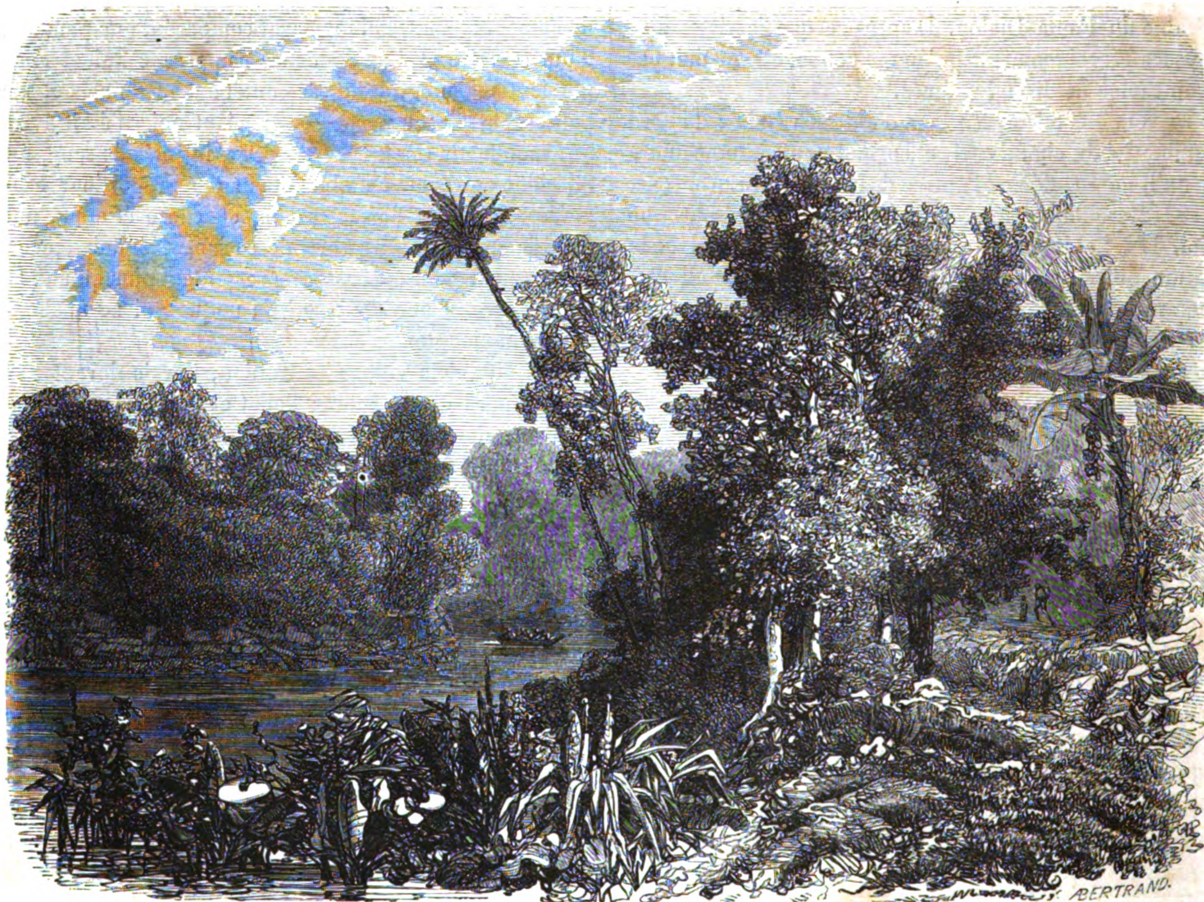
La chaîne, dont les monts Pellat et Soundoumali sont en quelque sorte les piliers avancés du côté du nord-est, décrit autour des sources du Rio-Grande un arc de cercle correspondant à celui dont elle circonscrit à cent cinquante kilomètres de là, le cours naissant du Bafing. C'est entre ces points extrêmes que tous les grands cours d'eau de la Sénégambie prennent naissance. L'intervalle même qui sépare les sources les plus élevées du Sénégal et du Rio-Grande n'est pas de la moitié de cette distance, et c'est de ce massif central que découlent d'un côté la Gambie et la Falémé, de l'autre le Tominé, le Kakriman et le Kokoulo.

Le tableau suivant des coordonnées géographiques des principales sources, donnera une idée assez exacte de ce singulier réseau fluvial :

	lat.	long.		
Sénégal.	10°50′	13°40′	coulant au	N. E.
Falémé..................	10°48′	14° »	—	N. E.
Gambie..................	11°27′	13°43′	—	N.
Rio-Grande..............	11°28′	13°45′	—	O.
Kakriman, ou Kissi-Kissi..	11°25′	13°42′	—	S. S. O.

Quarante-deux ans avant moi, un de nos compatriotes, M. Mollien, poussé par la passion des voyages et sans autre appui que son ardeur juvénile, pénétrait dans les anfractuosités de ce grand réservoir des eaux sénégambiennes, les révélait à l'Europe savante, et ouvrait ainsi l'ère des découvertes qui n'ont cessé depuis lors de modifier l'orographie de l'Afrique et surtout le système des eaux de ce continent. Les erreurs que ne put éviter M. Mollien, et les défectuosités de son itinéraire, sont peu de chose auprès de celles qu'il fit disparaître des cartes existantes. Elles s'expliquent autant par la pénurie d'instruments et de ressources à laquelle il était condamné que par le mystère dont il devait entourer ses pas et ses démarches au milieu d'une population méfiante, qui, plus d'une fois, chercha à le faire périr pour s'emparer de ses marchandises et surtout de ses journaux.

Je ne doute pas que son souvenir ne soit encore vivant dans plus d'un ravin de ces montagnes. Un jour, à l'improviste, un vieillard des environs de Labé me parla d'un jeune Français dont l'apparition aux temps de son enfance, à lui, avait troublé le cœur des femmes et du peuple et éveillé les soupçons des chefs et des marabouts. Je regretterai toujours que la mort récente de M. Mollien m'ait privé du plaisir que j'aurais eu à lui transmettre ce témoignage lointain des actes et des souffrances de sa jeunesse.



Vue de la rivière Falémé. — Dessin de Sabatier d'après M. Lambert.

La route du retour ne fut guère moins pénible pour moi qu'elle ne l'avait été pour mon prédécesseur; les longues marches sous un soleil brûlant ou sous des torrents d'eau, avec la fièvre dans les veines, les traversées de rivières grossies par les pluies et de déserts sans abri et sans nourriture, les attaques de brigands armés et les horreurs de la famine subies pendant de longs jours, toutes les misères enfin qu'essuya M. Mollien entre le Rio-Grande et Géba, m'attendaient sur les bords de la Gambie, dans les marches sauvages qui séparent le Fouta-Djalon du Bondou. Dans ce premier royaume, notre allié, presque notre vassal, mais qui saigne encore, à ce titre, des plaies que lui a faites Al-Hadji, je serais mort de faim et de fatigue, avec tous mes compagnons, si le commandant de Sénoudébou, averti à temps, n'eût envoyé à notre secours des hommes et des provisions. A Sénoudébou je retrouvai le drapeau et la terre de France.

LAMBERT.



Vue des ruines d'Elœusa (Sebaste), dans la Cilicie Trachée. — Dessin de Grandsire d'après M. Victor Langlois.

VOYAGE DANS LA CILICIE ET DANS LES MONTAGNE DU TAURUS,

PAR M. VICTOR LANGLOIS[1].

1852-1853. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Court avant-propos géographique et historique.

La chaîne de montagnes que l'on désigne sous le nom de Taurus s'étend du sud-ouest au nord-ouest de l'Asie Mineure et partage cette contrée en deux régions très-distinctes. Le versant septentrional de la chaîne et les plaines qui se prolongent jusqu'à l'archipel portent le nom générique d'Anatolie. Le versant méridional et toute la plaine qui est baignée par la Méditerranée s'appellent Karamanie; celle-ci est séparée de la Syrie par une chaîne de montagnes beaucoup moins importante que la précédente, que les anciens ont désignée sous le nom de Mont-Amanus, et qui porte aujourd'hui ceux de Giaour-Dagh (montagne des Infidèles), dans la partie voisine de Marach, et de Djibel-el-Nour (montagne de la Lumière) aux environs de Missis et d'Alexandrette.

Toute la région formant un épais massif de montagnes à partir du cap Anamour au sud, jusqu'aux frontières de la Lycaonie et de la Phrygie au nord, et depuis la limite orientale de la Pamphylie et de l'Isaurie à l'ouest jusqu'au fleuve Lamos à l'est, portait chez les anciens le nom de Cilicie Trachée ou Montagneuse, qui servait à la distinguer de la Cilicie Pœdia ou Champêtre, dont les principales villes sont aujourd'hui Tarsous et Adana.

C'est dans la Cilicie Trachée[1], et principalement dans les montagnes situées au nord de Tarsous et d'Adana, que le Taurus se présente sous l'aspect le plus majestueux et le plus imposant. Là se trouvent les pics les plus élevés de la chaîne; là sont ces défilés célèbres de toute antiquité qui serpentent à travers des gorges profondes et forment comme autant de passages naturels à travers l'épaisseur du massif de rochers; là aussi sont groupées ces innombrables ruines de villes, de monuments, de nécropoles, témoignages d'une antique civilisation que les invasions des barbares venus de la grande Asie ont totalement anéantie. Dans cette montagne, jadis peuplée par tant de nations différentes, on ne trouve plus aujourd'hui que de petites bourgades habitées par de pauvres Turkomans et des campements d'Iourouks (nomades) dont l'existence tient plutôt de celle du brigand que de celle du pasteur.

Le Taurus est célèbre de toute antiquité; la tradition y place le séjour des dieux et des héros. Certains géographes de l'antiquité prétendent que le nom du Taurus vient du grec Ταῦρος, parce que la forme de cette montagne ressemblait à celle d'une taureau. Mais il paraît

1. M. Victor Langlois avait reçu du gouvernement français la mission d'explorer le Taurus et la Cilicie.

1. Le nom Cilicia paraît dériver du mot grec κιλιξ, par allusion au buffle ou bœuf, symbole de Tarse.

plus probable qu'il a une racine sémitique; *Tor* ou *Taur*, dans les langues phénicienne, hébraïque et chaldéenne, signifie *montagne*.

Soit qu'on aborde en Cilicie par la mer ou qu'on y arrive par les immenses plaines du versant opposé, on commence toujours par découvrir de très-loin l'horizon bordé d'un rempart nébuleux, qui court ouest et est, tant que la vue peut s'étendre. A mesure que l'on approche, on distingue successivement des entassements gradués qui, tantôt isolés et tantôt réunis en chaînons, vont aboutir à un groupe principal qui domine le tout.

L'ensemble de cet énorme soulèvement, accompli aux époques primitives de la formation de notre globe, a été admirablement décrit par Pline l'Ancien, et bien qu'au moyen âge l'imagination des chroniqueurs ne fût pas aussi ardente que celle des anciens, cependant les pieux pèlerins de terre sainte qui traversèrent le Taurus en apprécièrent la grandeur et l'importance. Un chanoine d'Oldenbourg, Willebrand, qui parcourut la Cilicie dans les premières années du treizième siècle, dit que cette contrée, alors érigée en royaume par Léon II, prince arménien, était enclavée de toutes parts, sauf dans sa partie méridionale, par de hautes et âpres montagnes, dont les sommets, hérissés de forteresses, défendaient l'entrée des étroits défilés qui donnaient accès dans le pays. Il rapporte aussi que les gorges de ces montagnes étaient peuplées d'animaux sauvages et de bêtes fauves. C'est au surplus dans ces mêmes montagnes que Marcus Tullius Cicéron, lorsqu'il était gouverneur de la Cilicie, prenait plaisir à chasser l'once (*felis pardus*), et que l'empereur Barberousse, au moment de passer en Syrie pour aller combattre les infidèles, avait la témérité de poursuivre seul les ours et les hyènes jusque dans leurs inaccessibles repaires.

ITINÉRAIRE.

C'est durant les années 1852 et 1853 que j'ai parcouru le Taurus. Parti de Tarsous, où j'avais établi mon quartier général, je me dirigeai vers l'ouest afin d'explorer la Cilicie Trachée. Remontant ensuite au nord-est, je contournai la base du Boulghar-Dagh, qui sépare la Lycaonie de la Cilicie, ou en d'autres termes le pachalik actuel de Konieh de celui d'Adana. Dans une seconde exploration, je traversai toute la largeur du Taurus par les portes de Cilicie (Kulek-Boghaz), qui limitent le pachalik de Kaisarieh et celui d'Adana. Enfin, je consacrai un voyage spécial à la partie de la chaîne située au nord de cette plaine immense, au centre de laquelle s'élèvent les villes de Tarsous, d'Adana et de Missis, contrée jusqu'alors inexplorée, et qui renferme la ville de Sis, ancienne capitale de l'Arménie au moyen âge, des forteresses aujourd'hui ruinées, plusieurs grandes bourgades peuplées exclusivement d'Arméniens et de nombreux campements de Turkomans et de Kurdes[1].

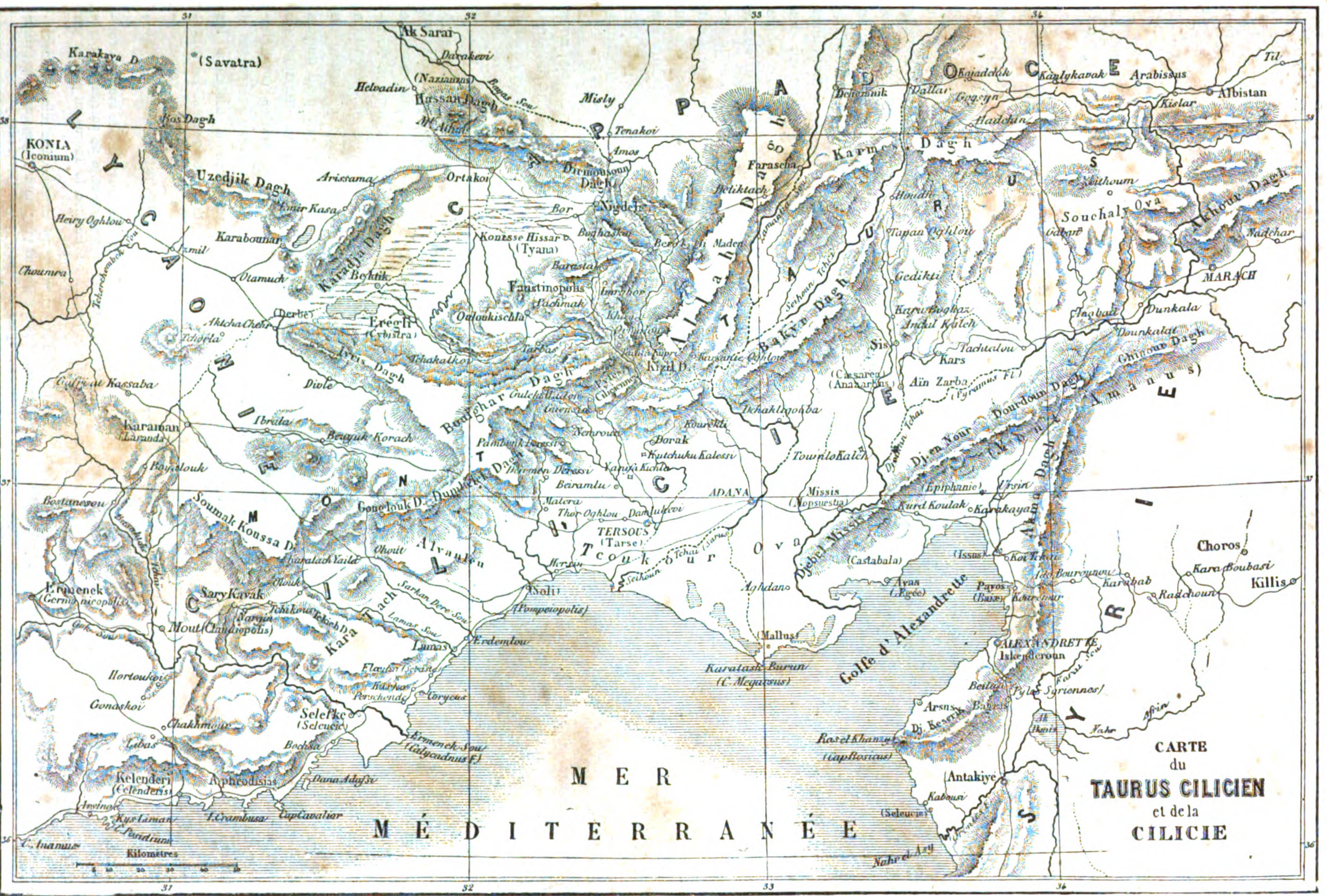
Préparatifs de départ. — Un fils de croisé. — La caravane.

Lorsque j'arrivai en Karamanie vers la fin de l'été de 1853, je fus obligé, à cause des chaleurs, de quitter Tarsous et de venir me réfugier à Ichmé, localité que les cartes n'indiquent pas, et où se trouve une source d'eau sulfureuse chaude. Là, les consuls européens, les notables de Tarsous et de Mersine avaient planté des tentes et goûtaient à l'ombre des grands caroubiers qui poussent autour de la source, les douceurs de ce que chez nous on appelle la villégiature.

Je demeurai quelque temps dans cette *yayla*, qui est le Biarritz de la Karamanie, et j'y occupai mes loisirs à préparer mes notes. J'avais un guide excellent, la grande carte de M. Kiepert. Le consul de France, M. Mazoillier, qui avait autrefois servi de drogman à M. de Lamartine pendant son voyage en Syrie, voulut bien me procurer toutes les facilités pour accomplir mon voyage avec sécurité. Il obtint pour moi du gouverneur général de la province, le *muchir* (maréchal) Zia-pacha, une *bouyourlou* (lettre officielle) pour tous les kaimakams des districts et les beys turkomans de son gouvernement, et de plus il me fit donner une escorte de *zaptiés* (cavaliers irréguliers chargés de la police), qui devait m'accompagner partout où il me plairait d'aller. Le drogman que j'avais emmené de Constantinople, un jeune Arménien qui parlait assez bien le français, étant mort de la fièvre dès notre arrivée dans le pays, M. Mazoillier m'adjoignit l'interprète du consulat. Ce personnage était un chrétien de Jérusalem, descendant d'une ancienne famille de croisés qui s'était fixée en Syrie pendant les guerres saintes; il s'appelait le khavadja Bothros Rok, autrement dit M. Pierre de la Roche, ainsi que le portait son passeport. Des démêlés qu'il avait eus autrefois avec le pacha d'Acre, au sujet d'une question de sang, l'avaient obligé à quitter sa ville natale et à venir se fixer en Karamanie. La chronique locale, peu charitable de sa nature, racontait de lui certaines aventures dont il fut le héros; on disait même qu'il avait un peu couru les grands chemins, avant de se mettre au service du consulat; mais cette considération ne fit qu'augmenter encore le désir que j'avais témoigné à M. Mazoillier de l'emmener avec moi, car j'en tirais cette conclusion rigoureuse que Bothros devait connaître parfaitement les contrées que je voulais visiter. Dès qu'il fut convenu que Bothros m'accompagnerait, je lui confiai le soin d'organiser notre petite caravane, qui se composait des zaptiés dont j'ai parlé, d'un cuisinier, d'un *moukre* (conducteur de bêtes de somme) et de moi.

Quand nos préparatifs furent terminés et que Bothros eut fixé le jour du départ, nous partîmes pour aller explorer la Cilicie Trachée, autrement dit le massif de montagnes qui, selon l'expression de Pline, étend à l'ouest son flanc gauche qui pourtant regarde le sud.

1. Bien que je sois le premier voyageur qui ait pénétré un peu avant sur différents points de la grande chaîne taurienne, d'autres, avant moi, ont cependant visité quelques parties de cette montagne et nous ont transmis la relation de leur voyage. Sans parler des explorations très-restreintes de Pierre Belon et d'Otter, on doit citer, comme ayant parcouru tout le littoral montagneux de la Méditerranée, Corancez, Macdonald Kinneir, l'amiral sir Fr. Beaufort, Ainsworth et les comtes A. et L. de Laborde. Le nombre


CARTE
du
TAURUS CILICIEN
et de la
CILICIE
MER MÉDITERRANÉE
Golfe d'Alexandrette
KONIA
(Iconium)
(Savatra)
Ak Sarai
Helvadin
Hassan Dagh
Misly
Tenakoi
Amos
Uzedjik Dagh
Karabounar
Ortakoi
Bor
Nigdeh
Kouzsse Hissar
(Tyana)
Faustinopolis
Eregli
(Cybistra)
Karaman
(Laranda)
Bostanesou
Ermenek
Mout (Claudiopolis)
Sary Kavak
Selefke
(Seleucia)
Aphrodisias
Kelenderi
(Celenderis)
C. Anamur
Kilomètres
ADANA
TERSOUS
(Tarse)
Missis
(Mopsuestia)
Mallus
Karatash Burun
(C. Megarsus)
Ayas
(Aegée)
Payas
(Baiae)
ALEXANDRETTE
Iskenderoun
Antakiye
Ras el Khanzir
Kurd Koulak
Karakaya
(Epiphanie)
Sis
Kars
Aïn Zarba
Marach
Albistan
Arabissus
Kislar
Farascha
Deliktach
Souchaly Ova
Akhour Dagh
Dunkala
Choros
Kara Boubasi
Killis
Erdemlou
Soli
(Pompeiopolis)
Lamas
Corycus
Dressé par Vuillemin
Gravé chez Erhard, 42 r. Bonaparte

Excursion dans la Cilicie Trachée. — Lamas. — Le rocher du Fusil. — Elœusa. — Un orage dans le Taurus. — Sélefké (Séleucie); ruines; irrigations; apiculture. Un Turc consul d'Angleterre. — Un gouverneur peu hospitalier.

Après avoir côtoyé le rivage de la mer depuis Mersine, port de Tarsous; jusqu'à Lamas, nous atteignîmes la base des montagnes qui en cet endroit sont baignées par la mer. Une petite rivière, que Strabon appelle le Lamos, marquait dans l'antiquité la limite des deux Cilicies. Grâce à l'extrême sécheresse qui régnait depuis plusieurs mois, nous pûmes traverser le Lamas-Sou sans trop de difficultés, car ses eaux étaient très-basses.



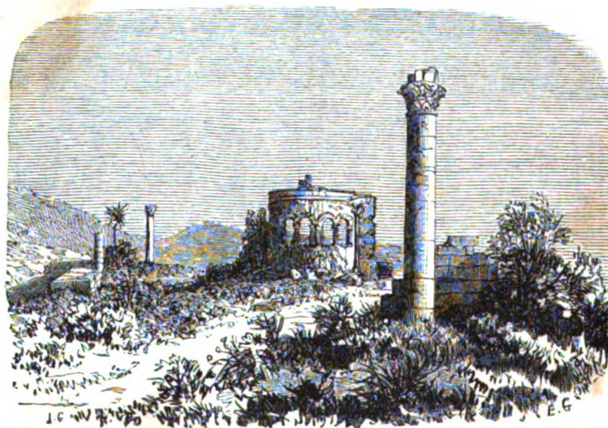
Vue de Sélefké (Séleucie), dans la Cilicie Trachée. — Dessin de Grandsire d'après M. V. Langlois.

Nous passâmes la nuit au village de Lamas, l'ancienne Lamos, autrefois capitale de la Lamotide, et siége d'un évêché dès les premiers siècles de l'ère chrétienne. Lamas est aujourd'hui le chef-lieu d'un district qui est administré par un aga. Le jour suivant nous nous trouvâmes en présence d'un bras du Lamas-Sou, dont le nom populaire est *Deli-Sou* (Eau-Folle), désignation habituelle que les Turcs donnent à tous les torrents sans exception; j'ai compté pendant mon voyage en Karamanie plus de soixante Deli-Sou. Cette excursion devait me procurer l'occasion de vérifier l'exactitude d'un renseignement assez curieux que l'on m'avait donné à Ichmé.

Près de l'embouchure de Deli Sou, on voit, m'avait-on dit, un rocher à pic sans aspérité aucune, et sur lequel sont appendues des armes antiques à une grande hauteur. Une tradition voulait que ces armes fussent un fusil et un sabre. Dès que je me fus fait indiquer l'endroit en question, j'examinai avec ma longue-vue ces objets, et je reconnus bientôt que, dans une légère anfractuosité, on avait en effet déposé un arc et des flèches. Quel est l'audacieux mortel qui se fit suspendre du haut du rocher en cet endroit pour y déposer ses armes? C'est ce que ne disent ni la tradidion, ni les gens du pays, qui furent très-étonnés de voir que, contrairement à leur avis, je repoussais toute intervention surnaturelle. Cependant, comme ce trophée m'intriguait au plus haut degré, je résolus de tirer à balle sur l'endroit même où il était fixé. Malgré la sûreté de mon tir, la distance où j'étais ne me permit pas de déplacer le bois de l'arc, qui était incrusté, et de distinguer un objet qui me parut être la poignée d'un glaive. Force me fut de renoncer à mon désir de m'approprier le trophée ou *ex-voto* qui a fait donner au rocher le nom de *Téfingue-Dagh* (rocher du Fusil).

Le lendemain, nous suivîmes encore la ligne de rochers dont la base plonge dans la mer, et après plusieurs jours d'une marche pénible, nous atteignîmes l'antique ville d'Elœusa (Sébaste), dont les ruines couvrent une large colline qui regarde la Méditerranée. Là, nous plantâmes nos tentes au milieu des rochers et des décombres qui jonchaient le sol. Un sarcophage renversé sur le côté me servit de refuge pendant un orage qui nous assaillit tout à coup. Des torrents de pluie tombèrent sur la ville, des arbres furent déracinés par la violence du vent, et le tonnerre, qui ne cessa de faire entendre ses grondements, tomba sur un grand arbre à quelques mètres de notre campement. Je recommande aux amateurs de magnifiques horreurs un orage dans le Taurus!

A partir d'Elœusa, nous suivîmes une voie romaine, pratiquée à travers le roc vif, et qui traverse les différentes villes du littoral jusqu'à Séleucie (Sélefké)[1].



Ruines d'un temple grec et d'une église byzantine, à Sélefké (Séleucie). — Dessin de Grandsire d'après M. V. Langlois.

Le village de Sélefké est bâti sur l'emplacement de la ville de Séleucus-Nicator. De loin on aperçoit un château qui couronne un mamelon au pied duquel s'élèvent les maisons du village, petites constructions carrées à terrasses et espacées à distance les unes des autres. Le minaret de la mosquée se détache du milieu des constructions, ainsi que deux colonnes ornées de leurs chapiteaux,

des voyageurs qui ont visité certaines localités de la montagne, voisines des portes de la Cilicie, est de beaucoup inférieur, et parmi ceux-ci, je mentionnerai Paul Lucas, le général Chesney, MM. Barker, Tchihattcheff et Kotschy. Enfin toute la région montagneuse, située entre le Kuley-Boghaz et l'Amanus, semble avoir été complétement négligée par les voyageurs, et je ne puis rappeler que le nom de M. Ch. Texier, qui traversa la Taurus en passant par Sis, pour se rendre à Trébizonde.

1. J'omets une excursion au cap Anamour, aux ruines d'Anemurium, de Celendéris et d'Holmi. (Voy. mon *Voyage dans la Cilicie et dans les montagnes du Taurus*, pages 171 et suiv.)

restes d'un temple aujourd'hui écroulé. Le village de Sélefké est construit avec les matériaux de l'ancienne ville qu'avait bâtie Séleucus-Nicator et qui était jadis la métropole de la Cilicie Trachée.

Le premier voyageur qui nous ait transmis une description détaillée de Sélefké est Josaphat Barbaro, ambassadeur de Venise en Orient vers la fin du quinzième siècle. La description de ce voyageur nous donne l'assurance que, déjà de son temps, Sélefké était dans l'état où elle se trouve encore aujourd'hui. Barbaro compare le Calycadnus à la Brenta et le théâtre à celui de Vérone. Il mentionne aussi les sarcophages monolythes, les chambres sépulcrales, et décrit avec soin l'ensemble des constructions de la forteresse qui, de son temps, était fermée par des portes de fer ciselées avec art, « comme si, dit-il, le métal eût été d'argent. »



Aqueduc romain à Lamas[1] dans la Cilicie Trachée. — Dessin de Grandsire d'après M. V. Langlois.

Je consacrai plusieurs jours à l'exploration de Sélefké.

On y voit les restes de deux temples, dont l'un a été converti en église lors de l'établissement du christianisme dans ces contrées. Le théâtre est spacieux, et pouvait contenir facilement deux mille spectateurs. Lorsqu'on est assis sur les gradins supérieurs, on aperçoit à droite la mer de Chypre et à gauche les montagnes du Taurus; devant soi se développe un magnifique panorama; le Calycadnus roule ses eaux à travers une plaine émaillée d'anémones, couverte de tentes turkomanes et animée par la présence des troupeaux de bœufs et de moutons que les Iourouks font paître sous la surveillance de cavaliers armés de lances et de fusils. De grands platanes au feuillage épais abritent des familles entières et garantissent des ardeurs du soleil les femmes occupées à tisser des tapis le long de grands arbres dont le tronc est converti en métier. Le son des trompes, le mugissement des taureaux, le grondement des eaux du fleuve forment un concert vraiment majestueux. De temps en temps, un coup de feu, suivi d'un instant de silence, est répété cent fois par les échos de la montagne, et des cavaliers débouchant d'une forêt voisine se lancent au galop à la poursuite d'une hyène ou d'un chien sauvage que harcèlent de grands lévriers du Taurus au poil fauve comme celui d'un chacal.



Porte antique sur la voie romaine, entre Lamas et Kannideli. Dessin de Grandsire d'après M. V. Langlois.

Le village de Sélefké, bien qu'arrosé par le cours du Calycadnus, est souvent privé d'eau, parce que les puits se tarissent pendant les chaleurs. Pour arroser leurs jardins les habitants de la ville ont construit des machines hydrauliques fort ingénieuses et qui consistent en une roue munie de seaux que le courant du fleuve met en mouvement et qui apportent dans des canaux d'irrigation l'eau nécessaire pour l'arrosage. On cultive à Sélefké des melons excellents et des pastèques dont la chair est rouge comme celle d'une grenade. Quelques familles se livrent aussi à l'élève des abeilles. Les ruches ont une forme toute particulière; ce sont des troncs d'arbres en forme de cylindre creusés dans la longueur et qui les font ressembler à des pièces de canon; ces troncs sont posés les uns sur les autres, de manière à former une arête sur laquelle on étend des pièces de feutre enduites de résine; mais plus souvent on remplace le feutre par de la terre qui permet à l'herbe de s'y développer. Les abeilles déposent leur miel dans ces gueules béantes, qui sont hermétiquement fermées lors de la récolte. Quand les éleveurs jugent que la colonie a dû périr par l'asphyxie des vapeurs d'une plante que l'on fait brûler et dont la fumée est dirigée au moyen d'un tube de tchibouk par une petite ouverture pratiquée dans l'orifice du cylindre, ils en retirent les rayons, en expriment le miel et vendent la cire à des marchands qui viennent pendant l'automne à Sélefké pour acheter la récolte. Les montagnards du voisinage apportent au bazar de Sélefké toute leur cire, et le commerce devient alors très-florissant dans cette ville. Tout le reste de l'année le bazar est presque complétement désert; on n'y trouve que quelques boutiques ouvertes et où se vendent les objets de première nécessité.

Pendant mon séjour à Sélefké, j'étais logé sur la ter-

1. Au nord-ouest de Lamas, en suivant les bords du fleuve qui coule entre deux lignes de rochers à pics hauts de plus de cinq cents pieds et couronnés par une végétation d'arbres magnifiques, on arrive dans une gorge profonde formée par des déviations des

tasse de la maison d'un vieux Turc qui remplit à Sélefké les fonctions de consul anglais, véritable sinécure qui n'a d'autre avantage que de donner à ce fonctionnaire la satisfaction de hisser tous les dimanches un vieux drapeau rouge et bleu déchiré et rapiécé, au bout d'une perche dressée à l'angle de sa maison. Le représentant de la reine Victoria est un gentleman du Taurus; il est hospitalier pour tout ce qui porte le costume européen, et moyennant un *bachchich* (pourboire) il vous héberge sur le toit de sa maison. C'est une petite construction peinte à la chaux, et qui se compose d'une seule pièce, occupée par sa famille, ses femmes et ses moutons. Depuis vingt ans que le vieil Ibrahim-aga a l'honneur de défendre les intérêts britanniques à Sélefké, il m'a avoué que j'étais le premier *Anglais* qu'il avait vu. Ce compliment ne pouvait que m'être fort désagréable, car je m'étais évertué à lui répéter, depuis deux heures, que le Fruguistan (l'Europe) n'était pas seulement peuplé d'Anglais, mais qu'on y comptait quelques Russes et aussi quelques Français dont je m'honorais d'être le compatriote. Le vieil entêté ne voulut rien entendre, et pour toute réponse, il me dit que les Anglais seuls étaient puissants dans le Fruguistan, puisqu'ils envoyaient des vapeurs sur toutes les mers et des guinées dans tous les comptoirs. Ce raisonnement ne permettait pas de réplique. Telle est l'opinion des Orientaux sur l'Europe; toutes leurs connaissances en politique se résument à ceci, qu'il n'y a en Europe qu'une seule nation digne d'être citée : l'Angleterre!

La maison du gouverneur est aussi de très-chétive apparence; toutefois elle a un premier étage et une échelle pour y monter. Son Excellence, qui probablement ne voulait pas se mettre en frais pour me recevoir, avait jugé prudent de s'éloigner de la ville pour quelque temps, sous prétexte d'affaires pressées. J'en fus quitte pour déployer mon firman devant son nègre, qui cumule près de Son Excellence les fonctions de domestique, de gendarme et de commissaire de police. Le nègre baisa respectueusement le *tougha* (chiffre) du sultan, qui remplissait la presque totalité de ce firman, et, pour ses peines, réclama de moi le bachchich et eut l'impertinence de compter en ma présence les pièces de menue monnaie que je lui donnai sans trop savoir pourquoi. Il parait, toutefois, que des honoraires étaient dus à ce moricaud, car il ne jugea pas à propos de me remercier. La population de Sélefké se compose de Turkomans et de Grecs, qui ont élevé leurs demeures au milieu des tombeaux de la nécropole; plusieurs même sont installés dans des chambres sépulcrales, creusées à même le roc; ils ont économisé ainsi les frais de construction, et passent leur existence à vivre avec les morts. Une porte en bois ferme leur maison improvisée, qui reçoit le jour par un orifice creusé au sommet de la chambre et qui remplit en même temps l'office de cheminée. Des inscriptions grecques de l'époque chrétienne se lisent sur la plupart des portes de ces tombeaux, convertis en habitations; j'y ai découvert celle du protomartyr de Séleucie, saint Aphrodisius, dont le tombeau sert à présent de domicile à une vieille bohémienne qui tire la bonne aventure.

roches et sur la crête desquelles on voit les restes d'une tour en ruines. A la base de ces rochers, baignés par le *Lamas-Sou*, qui coule en formant de belles cascades, on a devant soi les ruines d'un aqueduc romain qui portait l'eau du fleuve à un aqueduc plus grand et plus voisin de Lamas.

Kalo-Koracésium. — Un ruban de coquillages. — Tatli-Sou (source d'eau douce). — La nécropole de Coryente (Kurko).

Nous quittâmes Sélefké avant le lever du soleil. Le soir nous dressâmes notre tente sur les ruines de Kalo-Koracésium, ville byzantine que les Turcs ont abandonnée, et à laquelle ils donnent le nom de Perschembé (vendredi). Les ruines de cette localité s'étendent sur une colline dont le versant méridional aboutit à une prairie qui vient aboutir au sable du rivage.

De nombreux coquillages tapissent en cet endroit le sable de la mer, qui ressemble à un ruban de moire qu'une nymphe aurait oublié sur la plage. La coquille appelée murex par les anciens, et qui produisait la couleur de pourpre, abonde sur ce point.

Je fis dresser ma tente sur le rivage, tout près des ruines d'un ancien *Balneum*. Les chevaux furent attachés aux arbres, et les zaptiés se mirent à la recherche d'une source, pendant que notre cuisinier préparait notre repas, composé de riz et de francolins tués pendant la journée.

Le jour suivant, nous fîmes avec Bothros l'inspection des ruines qui s'étendent en amphithéâtre sur la colline. Une inscription grecque, plaquée contre un édifice d'une assez chétive apparence, me donna la date exacte de la ville; cette inscription était conçue en ces termes : « Sous le règne de nos princes Valentinien, Valens et Gratien éternellement augustes, Flavius Uranius, l'archonte très-illustre de la province d'Isaurie, a donné, d'après ses propres idées, à cet endroit qui était désert, sa forme actuelle, et a fait exécuter tous les travaux à ses frais. »

La fondation de Kalo-Koracésium ne peut donc remonter plus haut que l'année 370 de notre ère.

A mi-chemin des ruines de Perschembé et de Corycus, et après avoir côtoyé le rivage, en suivant la crête d'un rocher dont la base est battue par les flots, nous arrivâmes à un petit golfe très-poissonneux, formé par une muraille de rochers à pic, couverts d'une végétation luxuriante. Le calme le plus parfait règne dans cet Eden, qui est garanti des ardeurs du soleil par les grands arbres qui couvrent les rochers et la plaine voisine. Quelques pierres fichées en terre, comme autant de sentinelles immobiles, attestent l'existence d'un cimetière musulman. Une source d'eau vive sort d'un rocher tout au bord de la mer, et entretient en cet endroit une douce fraîcheur. Des capillaires et des ronces croissent au bord de la vasque de cette fontaine naturelle, et les oiseaux du ciel viennent boire dans cette coupe l'eau que distille le rocher, et becqueter les mûres dont les grappes s'étalent sur les pierres qui entourent la source. Un petit temple écroulé, qui semble avoir été élevé en l'honneur

de la déesse protectrice de cette onde salutaire, se dresse à quelques pas de là. Un caroubier étend aujourd'hui ses rameaux sur les ruines de cet édifice et le couvre de son ombre. Les Turkomans donnent à cet endroit le nom de Tatli-Sou (Eau douce), et il est fort probable que c'est cette source que Varron appelle la fontaine de Nus. Selon cet ancien écrivain, les eaux de cette fontaine avaient la singulière propriété de donner à ceux qui en buvaient un esprit plus fin et plus subtil.

J'avais de la peine à m'arracher de ce petit paradis terrestre, et mes zaptiés, dont l'unique occupation était de dormir sur les bagages pendant que j'explorais avec Bathros les ruines de la montagne, gémissaient en pensant qu'il fallait abandonner un lieu si bien fait pour provoquer le *kef*. Enfin, on plia les tentes, et la caravane partit pour les ruines de Corycus, dont nous aperçûmes à distance les deux châteaux qui se découpaient au loin, comme une dentelle sur l'azur du ciel.

Corycus est peut-être la localité la plus riche de la Cilicie en fait de ruines et de monuments antiques et du moyen âge. Autrefois, elle était célèbre par son temple de Mercure, dieu protecteur de la cité; à l'époque byzantine, elle renfermait de nombreuses églises, des aqueducs, et ses rues, bordées de maisons et de sarcophages, s'étendaient au loin sur les collines qu'enfer-



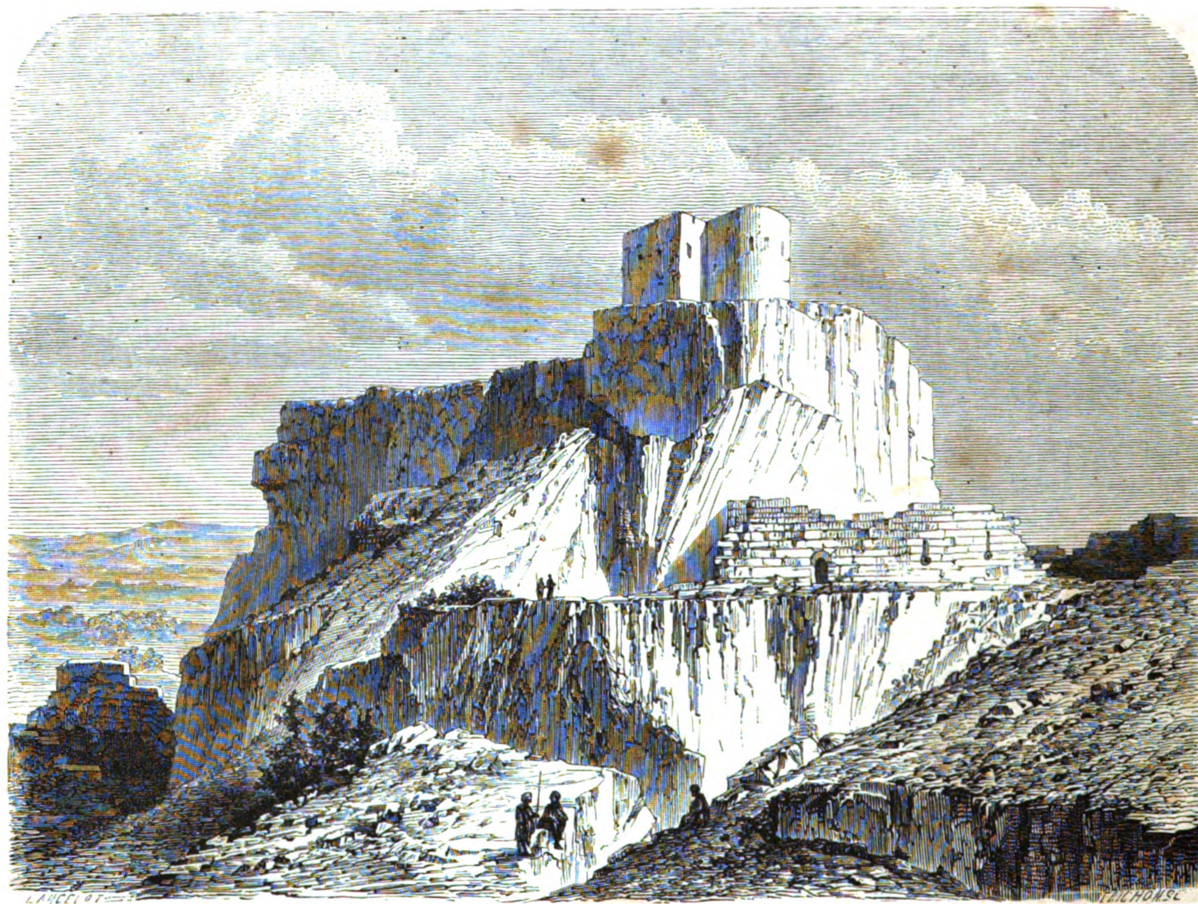
Ruines de Nemroun (ancienne Lampron). — Dessin de Grandsire d'après M. V. Langlois.

mait son enceinte. Une vaste nécropole, dont les chambres sépulcrales et les sarcophages sont couverts d'inscriptions grecques, contient plus de dix mille monuments. A l'époque de la domination arménienne, Corycus, qui portait alors le nom de Gorigos, était un fief de la couronne des Roupéniens, et tous les voyageurs qui ont visité les ruines de cette localité célèbre en font de pompeuses descriptions. Willebrand, Sanuto, le seigneur de Caumont, S. Barbaro donnent les détails sur les monuments de Gorigos, et Guillaume de Machaut, dans sa chronique rimée de la *prinse d'Alexandre*, représente le château comme la plus imprenable forteresse de la Cilicie. Les Turcs donnent aux ruines de Gorigos le nom de Kurko-Kalessi (château de Kurko) ou plus simplement Kurko.

Je demeurai plusieurs jours à Kurko, afin de relever des inscriptions byzantines et arméniennes, et d'étudier les monuments de la ville et ceux de la nécropole. Une large voie romaine qui conduit à Sébaste est bordée de sarcophages sur une longue étendue. Une mahonne, qui était venue de Messine, me permit de passer dans l'îlot, situé en face de la ville et sur lequel on a élevé un château, dont les restes sont dans un bon état de conservation. Deux inscriptions arméniennes, gravées sur les portes de l'édifice, m'apprirent que le château avait été élevé par les rois roupéniens.

L'antre Corycien. — Une maison inhabitée. — Bibliothèque et guitare. — Une porte antique.

L'exploration des ruines de Kurko m'avait demandé plusieurs jours, et j'avais dû faire venir du port de Mersine de nouvelles provisions pour nous et nos chevaux, afin d'entrer dans les gorges du Taurus qui sont complétement désertes. Quand tout fut prêt, Bothros partit avec deux cavaliers pour se mettre à la recherche de l'antre Corycien, que les cartes indiquaient sur un point peu éloigné au nord-est. Avec le reste des cavaliers et les bagages, nous nous enfonçâmes dans les montagnes par un autre chemin. Un petit torrent desséché, dont nous remontâmes le cours, nous conduisit, après deux heures d'une marche pénible, dans une vallée très-ombragée et qui se resserre vers le nord. Plus nous avancions, plus il était facile de voir que le lit du torrent nous conduisait à peu de distance de l'antre. En effet, nous découvrîmes bientôt une vaste ouverture formée par deux rochers dont les sommets se touchaient. Ces blocs de calcaire myocène formaient à leur rencontre une voûte ou arête qui était, à n'en pas douter, la fameuse caverne où, selon les traditions helléniques, le maître des dieux avait été enchaîné. Bathros, guidé par nos indications, m'avait précédé à la grotte, et déjà il en explorait l'ouverture, quand la caravane arriva. Cette grotte est profonde, humide, et les rayons du soleil ne jettent qu'une faible lueur à l'entrée de la caverne décrite par Strabon, Sénèque et Pomponius Mela, et où, au dire de ces écrivains de l'antiquité, des hommes, agités par une fureur divine et possédés d'un délire prophétique, rendaient des oracles. A côté de l'ouverture de cet antre, s'élèvent les ruines d'une petite église byzantine, ce qui permet de conjecturer que, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, de pieux cénobites avaient choisi cette retraite pour y vivre dans la solitude. L'intérieur de l'église, dont le toit est effondré, sert d'étable aux Turkomans des montagnes voisines qui, à l'automne, viennent camper dans ce lieu pour récolter les plants de safran qui croissent dans le vallon et près de la grotte.



Le château de Nemroun (ancienne Lampron). — Dessin de Lancelot d'après M. V. Langlois.

Nous passâmes la nuit dans la chapelle convertie en étable, et le lendemain, au point du jour, nous prîmes le chemin des montagnes, en suivant les traces d'une voie romaine, creusée à même le roc, et longeant les flancs des rochers. Bientôt nous atteignîmes des hauteurs d'où nous aperçûmes la mer et les montagnes de l'île de Cypre qui, à distance, avaient l'aspect de nuages violacés. Tantôt la voie que nous suivions nous laissait apercevoir d'effroyables précipices, à travers lesquels bouillonnaient des torrents qui, en se précipitant dans la vide, tombaient comme une poudre d'argent et inondaient de vapeurs les régions inférieures; tantôt des quartiers de



Vue de Sis, dans le pachalik d'Adana. — Dessin de Grandsire d'après M. V. Langlois.

rochers, détachés des hautes cimes, barraient la route que nous suivions, et semblaient attendre qu'un autre bloc vînt les pousser dans l'abîme entr'ouvert sous nos pas. D'énormes cèdres, qu'avaient déracinés les fureurs du vent, étaient renversés et couchés en travers de la route. Rien de plus sauvage que cette contrée que l'homme ne parcourt qu'à de rares intervalles, et qui n'est visitée que par les ours du Taurus, les onces, les hyènes et les chacals; mais aussi rien de plus majestueux que cette nature bouleversée, où le Turkoman n'a jamais planté sa tente, parce qu'il la croit hantée par les génies de l'enfer qui président aux tempêtes et aux dévastations. Pendant huit heures, nous parcourûmes ces rochers inhabités, tantôt à pied, tantôt à cheval; enfin, la caravane arriva au sommet d'un plateau assez élevé, couvert des décombres d'une ville antique, dont jusqu'à présent l'existence n'a été signalée par aucun voyageur. Quelques cabanes turkomanes se dressent au milieu de ces ruines, mais elles étaient abandonnées par les habitants qui, sans doute, étaient descendus dans la plaine avec leurs troupeaux, aux approches de l'hiver. Bothros, qui mettait autant d'ardeur à explorer les ruines abandonnées que les maisons habitées, enfonça la porte de celle qui lui parut la plus opulente, et y trouva d'abondantes provisions; il finit même par découvrir, dans un coin de l'unique chambre de cette maison, une bibliothèque composée de manuscrits arabes, dont la plus grande partie est aujourd'hui à Paris, et une guitare fabriquée avec une carapace de tortue. Le propriétaire était sans doute un lettré et un artiste. Nous nous installâmes chez lui, sans plus de façon; au Taurus, le sans-gêne est permis. D'après ce que nous apprirent les zaptiés, ces ruines portent, chez les Turkomans, le nom de Kannideli. Si l'on s'en rapporte au témoignage d'Hiéroclès, le grammairien, et de Suidas, ces ruines pourraient bien être celles de la ville qu'ils désignent sous le nom de Niopolis d'Isaurie. Les monuments que renferme cette ville sont tous de l'époque byzantine. Ce sont des églises, des édifices funéraires, des sarcophages monolithes, qu'à leur style on reconnait bien vite pour des monuments remontant aux huitième et neuvième siècles de notre ère. J'ai copié beaucoup d'inscriptions, tant sur les tombeaux que sur les églises de Kannideli, et il est facile de voir que la destruction de cette ville remonte au dixième ou onzième siècle, puisqu'on ne trouve aucune trace d'inscriptions arméniennes, ce qui est pour nous une preuve positive qu'à l'époque des Roupéniens elle était déjà dans l'état où elle se trouve encore à présent.

Un Turkoman qui chassait dans les environs de Kannideli voulut bien nous conduire à Lamas, et nous servir de guide à travers le dédale de montagnes où la caravane s'était engagée. D'abord, il nous fait entrer dans une magnifique forêt de sapins qui donnent à toute la contrée que nous parcourons l'aspect le plus sauvage. Sur les hauteurs à gauche, on me fait remarquer les ruines de plusieurs châteaux byzantins ou arméniens, auxquels on donne les noms d'Aseli-koi et de Sou-ourané-Kalessi. De distance en distance, des sarcophages placés de chaque côté de la route indiquent la position d'antiques bourgades dont les restes ont disparu et dont les noms sont inconnus. Bientôt nous arrivons devant une construction singulière; c'est une porte élevée sur la route, à peu de distance du château d'Aseli-koi. Le travail en est grossier et les pierres ont à peine été dégrossies. L'attique, du côté de l'ouest, est orné d'emblèmes sculptés en creux et qui font allusion au culte des Cabires-Dioscures; ce sont deux bonnets coniques, un soc de charrue, des tenailles et un vase. L'aspect de ce monument ne peut laisser de doutes sur son antiquité, et l'on peut affirmer qu'il remonte à l'époque de transition qui sert d'intermédiaire entre l'art pélasgique et l'art grec (voy. p. 405).

Sur toute la route, les zaptiés chassent les francolins, qui le soir sont préparés avec le *pilaf* et forment le menu de notre souper. La caravane campe sous des sapins et chacun dort en attendant le jour.

Elœusa (Sébaste). — Ruines de Sébaste à Lamas. — Le Dumbelek. — Nemroun, ancienne Lampron. — Kulek-Maden. — Un défilé. — Kulek-Kalessi. — Forteresses.

Le lendemain nous suivons pendant plusieurs heures la voie romaine et bientôt nous apercevons le rivage de la mer et les ruines d'une antique cité dont les restes sont considérables. C'est l'ancienne Elœusa, autrefois bâtie dans une île qui, par suite des éboulements successifs de la montagne, s'est trouvée réunie au continent. A l'époque romaine, Elœusa (terre des oliviers) reçut le nom de Sébaste. On y voit les ruines d'un temple et d'un théâtre et beaucoup de sarcophages. Nous faisons halte dans cette ville.

Après avoir pris quelques jours de repos à Sébaste, nous continuons notre route sur Lamas, en suivant le rivage de la mer, ou pour mieux dire, la crête de rochers qui, pendant plusieurs heures de marche, bordent la mer. Depuis Sébaste jusqu'à Lamas, les ruines se succèdent sans interruption pendant l'espace de plusieurs milles; aqueducs, mausolées, édifices religieux, constructions militaires, parmi lesquelles figurent au premier rang les châteaux d'Ak-Kalah (châteaux blancs) et ceux de Lamas. Le soir nous nous retrouvons à Lamas, et nous faisons dresser les tentes au bord de la rivière.

De grand matin, nous quittons la voie romaine, et la caravane s'enfonce de nouveau dans la montagne, sans autres guides que la boussole et la marche du soleil. Le soir, nous campons chez une tribu turkomane, dont les tentes sont distantes d'environ dix heures de Lamas au nord. Bothros fait charger les armes en présence de nos hôtes, dont les allures suspectes nous engagent à nous tenir sur nos gardes.

Le lendemain et les jours suivants, nous contournons la base orientale du Dumbelek, cette montagne immense, qui marque la limite de la Lycaonie et de la Cilicie, campant tantôt sur des rochers, tantôt dans des villages turkomans. Enfin, en nous dirigeant toujours au nord-est, nous arrivons au village de Nemroun, l'ancienne Lampron, dont le château se dresse sur le sommet

d'un rocher à pic qui domine toute la contrée. Derrière Nemroun, on distingue à l'horizon les cimes neigeuses de la chaîne centrale, tandis que, dans la partie méridionale, on voit des forêts d'un aspect majestueux et des plaines immenses, où des Turkomans campent et font paître leurs nombreux troupeaux.

Nemroun n'est pas un village, c'est une *yayla* ou résidence d'été. Tout autour et au pied du château sont groupées de petites maisonnettes en bois entourées chacune d'un verger; c'est là que les habitants de Tarsous et d'Adana viennent chercher pendant l'été la fraîcheur et goûter les douceurs de la villégiature.

Le château de Nemroun, l'un des principaux fiefs de la couronne d'Arménie au moyen âge, occupe tout le sommet du rocher qu'il domine (voy. p. 408). C'est une vaste construction militaire, d'une forme assez irrégulière et défendue par de hautes murailles. Paul Lucas, qui le visita, étonné de la prodigieuse hauteur des portes de ce château, affirme avec sa naïveté habituelle que ce château fut construit par des géants. La critique, qui n'est pas tenue de s'en rapporter à Paul Lucas, prétend au contraire que cette construction ne remonte pas plus haut que le onzième siècle, puisque sur ses portes sont sculptées les armes d'Arménie, représentant le lion couronné et passant à gauche.

L'aga du village chez qui nous nous installons s'offre de nous conduire au défilé du Kulek-Boghaz. En sortant de Nemroun et après avoir franchi les hauteurs qui séparent cette localité des portes de Cilicie, nous débouchâmes dans les vallées qui avoisinent le Kulek.

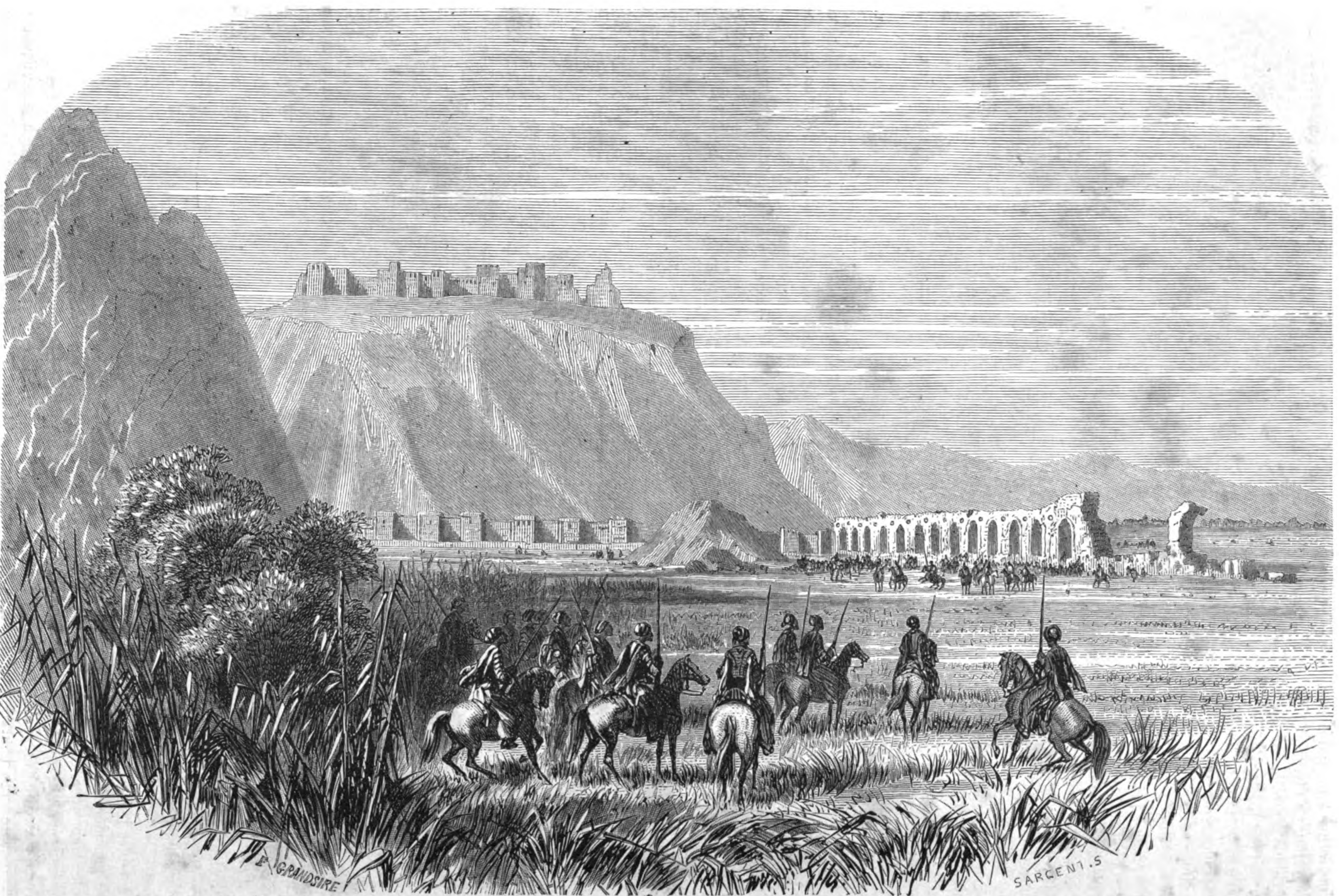
Nous fîmes halte à Kulek-Maden, où est établie une usine pour l'extraction du plomb argentifère. Cette usine, qui était en exploitation à l'époque de la domination égyptienne, est aujourd'hui presque abandonnée. Le minerai est tiré de la montagne de Boulghar-Dagh. D'après les conseils du guide, nous partîmes au lever du soleil, pour arriver de bonne heure dans un village voisin du défilé.

Nous continuons toujours notre route vers l'est, et nous traversons plusieurs villages de Turkomans sédentaires, Basen-Tchukurun et Kulek-Koi. C'est dans ce dernier village que nous nous établissons pour effectuer le passage du Kulek-Boghaz, étroit défilé creusé par un torrent et à travers lequel passe la route qui conduit jusqu'à Tarsous en Cappadoce. Un château, que les géographes et les chartes d'Arménie appellent Gouglag, défendait l'entrée de ce passage au sud. A la fin du dernier siècle, lorsque les bandes de Tchapan-Oglou exerçaient leurs brigandages, le Kalek-Kalessi, qui servait de repaire à ce chef montagnard, était un lieu redoutable pour les habitants de la contrée et les caravanes.

A toutes les époques, le passage des portes de Cilicie était considéré comme un point stratégique de la plus haute importance. Et en effet le défilé par lequel il faut nécessairement passer quand on vient de Cappadoce ou qu'on s'y rend de Tarsous est creusé profondément entre deux rochers à pic, hauts de plus de cent mètres, et dont les sommets sont couverts d'arbres séculaires. L'aspect de ce défilé offre beaucoup de ressemblance avec celui de Darial, au Caucase, et ne le cède en rien aux sites les plus pittoresques des Alpes. La forêt qui couvre les sommets et les pentes des montagnes consiste en arbres résineux, cèdres, chênes, platanes et autres. Les eaux du torrent, en s'écoulant rapidement à travers les rochers, forment une série de bruyantes cascades du plus bel effet.

Quand on a contourné la base de Kulek-Kalessi, le défilé se resserre tout à coup, et l'on voit devant soi deux rochers à pic sur lesquels des inscriptions ont été gravées; seulement, les infiltrations des eaux, en rongeant la pierre, ont fait disparaître la plus grande partie des lettres. Xénophon, qui traversa les portes de Cilicie, donne la description du défilé, et son exposé est d'accord avec l'état actuel des lieux. Quinte Curce raconte qu'Alexandre, en franchissant les portes, s'empara du château qui en défendait l'entrée. Le Kulek est plein encore des souvenirs du passage des croisés, et les gens du pays montrent encore l'arbre au pied duquel leur chef s'assit pour voir défiler les bataillons chrétiens qui marchaient à la conquête des lieux saints et à la délivrance du tombeau du Christ.

Quand on a franchi le défilé, on se trouve en présence d'une immense vallée entourée de tous côtés par de hautes montagnes. En 1832, Ibrahim-pacha, alors maître de la Karamanie, qu'il avait conquise sur le sultan, fit élever, en avant du défilé, des ouvrages avancés qui sont là pour attester l'importance que le général égyptien attachait à la possession de ce passage. Ces fortifications sont à une heure de cheval de l'entrée des portes au nord, et à douze heures de Tarsous par une voie romaine que les Égyptiens restaurèrent avec soin. La ligne des retranchements a été dirigée de l'est-sud-est à l'ouest-nord-est, et la distance qui sépare les points extrêmes est de trois mille cinq cents mètres. Ces ouvrages comprennent huit bastions, une tour et un blokhaus, armés de plus de cent bouches à feu. Quand a éclaté la guerre entre la Russie et la Porte en 1853, les Turcs ont enlevé tous les canons du Kulek-Boghaz et les ont fait transporter à Constantinople. Les forteresses sont donc aujourd'hui entièrement dégarnies de leur artillerie, et l'incurie musulmane laisse ces importantes constructions militaires dans un état d'abandon qui prouve à quel point d'indolence en est arrivée l'administration turque. Nous passons la nuit dans un khan bâti à peu de distance des ouvrages et près duquel coule une fontaine d'eau vive. Dès que l'on a dépassé les fortifications d'Ibrahim-pacha, on débouche sur un plateau situé au centre des hautes montagnes qui constituent la masse principale du Boulghar-Dagh. Arrivé à la distance de trois heures du Kulek, le plateau aboutit en se rétrécissant à un étroit vallon arrosé par un ruisseau, dont les eaux s'écoulent rapidement vers le nord-nord-est, et qui est bordé de chaque côté par de très-hautes montagnes nommées l'Allah-Tipessi et l'Annacha-Dagh. Derrière ces hauteurs, on aperçoit les cimes du noyau central du



Vue des aqueducs d'Anazarbe. — Dessin de Grandsire d'après M. V. Langlois.

Poulghar-Dagh, formé de couches de calcaire blanc et bleu. Le vallon dont je viens de parler se continue jusqu'à ce qu'il débouche dans la vallée principale de Bosanti-Sou, où est situé le khan de Rhamazan-Oglou, désigné aujourd'hui sous le nom de Bosanti-Khan. Il est éloigné de sept heures du Kulek-Boghaz.

Sur la droite on aperçoit le château d'Annacha construit en marbre noir sur le sommet d'une haute montagne, et que l'itinéraire de Constantinople à la Mecque désigne sous le nom de fort Doulek. C'est en nous dirigeant sur ce point, par des sentiers presque impraticables et bordés de précipices, que notre petite caravane vint se jeter malencontreusement dans un véritable repaire de voleurs.

Un camp de bandits. — L'Annacha-Kalessi. — La vallée de Beranti. Le pont blanc. — Adana.

Nous avions marché une grande partie du jour pour faire l'excursion de l'Anacha-Dagh, lorsque nous entendîmes deux coups de feu dans la direction que nous suivions. Bientôt deux cavaliers portant le costume turkoman nous accostèrent et, sous prétexte de nous remettre dans notre chemin, nous conduisirent par d'étroits sentiers dans une gorge profonde où un célèbre bandit turkoman faisait sa résidence habituelle. L'arnaout Méhémet-Katerdji est connu dans toute la Karamanie comme le plus hardi voleur et le plus habile pillard du Taurus.



Environs de la bourgade d'Hadjin, sur un des contre-forts méridionaux du Karmès-Dagh. — Dessin de Grandsire d'après M. V. Langlois.

Secondé par quelques cavaliers, protégé par les chefs turkomans de la contrée et redouté des autorités turques, il exploite en grand la route de Kulek. Les caravanes lui payent rançon, et malheur à qui résisterait aux sbires de l'arnaout.

Quand nous arrivâmes à son campement, si toutefois on peut donner ce nom à de mauvaises toiles qui servaient de tentes, nous comprîmes que nous avions affaire à forte partie. Heureusement pendant les trois jours que nous restâmes au pouvoir du bandit, nous pûmes mettre ce repos forcé à profit en obtenant de lui qu'il nous laisserait partir sans encombre. Le khavadja Bathros, qui avait eu autrefois des rapports intimes avec l'arnaouth, parvint à nous tirer du mauvais pas où nous nous étions engagés, et je dois dire que ce fut le bandit qui nous facilita les moyens de visiter le château de Bosanti.

L'arnaout, qui connaît le Taurus pour l'avoir parcouru en tous sens, nous fit prendre un sentier escarpé où les chevaux avaient de la peine à monter, et une heure après notre départ de la gorge où il était campé, nous atteignions l'Annacha-Kalessi. Ce château présente un grand développement; de nombreuses ruines sont accumulées dans son enceinte; le genre de ses constructions, ainsi que ses bastions flanqués de tours, indiquent qu'il fut construit par les Byzantins. Deux portes,

dont l'une est à l'extrémité d'un effroyable précipice, y donnent accès. C'est ce château qu'Albert d'Aix appelle le château de Butrente, et au pied duquel défila l'armée des croisés qui se rendait à Antioche en passant par la Cilicie.

La vallée de Besanti est bordée de droite et de gauche par de hautes montagnes et d'énormes masses de rochers qui descendent bien avant dans la vallée et atteignent sur divers points une élévation telle, qu'elles masquent les sommets de la chaîne de Boulghar-Dagh. Quand on est arrivé à son extrême limite, on pénètre dans une gorge où coule le Sarus, fleuve qui passe à Adana et se jette à la mer à douze heures de cette ville. Nous passâmes la nuit au milieu des ruines du château, et le jour suivant nous continuâmes de marcher vers le nord. Nous demandâmes l'hospitalité au pont d'Ak-keupri (pont Blanc), formé d'une seule arche, construit en arête et qui sert de limites aux deux pachaliks de Césarée de Cappadoce et d'Adana de Cilicie. Une petite cabane habitée par deux douaniers sert à la fois d'auberge et de douane. Les zaptiés de garde nous offrirent d'excellentes truites qu'ils avaient pêchées dans le fleuve et nous invitèrent à passer la nuit dans leur poste.

Nous quittons la douane d'Ak-keupri de grand matin, et nous retournons sur nos pas en suivant la voie romaine qui, passant par les portes de Cilicie, mène à Adana, où nous fîmes séjour. Le pacha m'offrit son palais, mais je préférai accepter l'hospitalité de l'évêque arménien, qui était moins onéreuse. Dès que le pacha d'Adana eut appris que je devais de nouveau me mettre en route, il donna des ordres pour que mon escorte fût doublée; ce qui porta à vingt le nombre des zaptiés avec lesquels je devais parcourir toute la région montagneuse qui s'étend au nord de Tarse, d'Adana et de Missis.

Départ d'Adana. — Sis. — Le couvent arménien de Sis; son trésor. Zeithoun et Hadjin. — Anazarbe. — Retour à Tarsous.

Le 20 décembre, de grand matin, la caravane se mit en marche pour éviter la chaleur qui, pendant la fin de décembre, est quelquefois insupportable dans la vaste plaine qui sépare Adana du Taurus.

Nous devions traverser plusieurs campements de ces Turkomans, Tourouks, qui, aux approches de l'hiver, descendent des hauteurs pour camper dans la plaine d'Adana, désignée sous le nom de Thuckur-Owa (plaines basses). Le soir, nous vînmes camper chez les Sarkanteli-Oglou, dont le chef, Arslan-aga, nous offrit l'hospitalité.

Quand nous eûmes pris un repos nécessaire et acheté les provisions qui nous étaient indispensables pour continuer la route, l'aga des Sarkanteli nous accompagna chez celui des Kara-Hadjélou, dont les tentes étaient dressées non loin de Sis, que je désirais visiter. Mouraza-bey, ayant chargé son fils de guider notre caravane, je donnai l'ordre à une partie de l'escorte de m'attendre chez l'aga turkoman, afin de ne pas entrer au monastère patriarcal arménien de Sis avec un déploiement de forces inutiles. Il fut convenu que Méhémet-bey, fils de Mouraza-bey, et deux cavaliers seulement, m'accompagneraient au monastère. J'avais pour le patriarche arménien des lettres d'introduction; mais j'appris depuis que la meilleure recommandation dont j'étais muni, était l'ordre que Mouraza-bey donnait à son fils de me faire bien traiter au couvent et d'obtenir du patriarche que l'on me ferait voir la bibliothèque et le trésor de l'église.

A trois heures de la maison que Mouraza-bey s'est fait construire au pied du Taurus, nous passâmes une petite rivière à gué, et en remontant son cours à l'est, nous atteignîmes bientôt les rochers sur lesquels s'élèvent les maisons de la ville de Sis. Cette pauvre bourgade était au moyen âge la capitale des rois arméniens de la Cilicie, qui y avaient construit des églises et élevé des palais et des forteresses.

Les maisons de Sis sont à terrasses, mais étagées de telle sorte que les terrasses d'un rang de maisons servent de rue au rang qui le domine. Le couvent arménien est bâti au nord et au sommet de la ville. C'est un ramassis de constructions de tout genre, entassées pêle-mêle et sans harmonie. Le château couronne le sommet de Sis.

Dès que notre arrivée fut signalée, un des dignitaires du monastère vint à notre rencontre, et après avoir baisé en signe de soumission l'étrier du jeune bey qui m'accompagnait, il prit son cheval par la bride et nous conduisit par une série de petites ruelles tortueuses jusqu'à la porte basse qui conduit dans l'intérieur du couvent.

Une collation avait été préparée chez le patriarche à notre intention. Le vénérable prélat était assis sur un divan dans une salle à peine éclairée; il était entouré de quelques religieux agenouillés sur les coussins de son divan; de temps en temps il aspirait nonchalamment la fumée d'un long tchibouk. Il portait une longue robe brune garnie de fourrures usée et rapiécée; un turban bleu lui ceignait la tête et sa longue barbe blanche qu'il caressait complaisamment lui couvrait toute la poitrine. Après nous avoir bénis, Sa Sainteté Mikaël II donna l'ordre d'apporter la collation que des moines nous servirent sur de larges plateaux d'étain. Le patriarche s'informa pendant le repas du but de ma visite et m'invita à rester dans le couvent tout le temps que mes affaires m'y retiendraient.

On me fit dresser un lit dans une grande pièce qu'on appelait la salle du Divan ou du Chapitre, dont les fenêtres s'ouvraient à tous les vents. Du papier huilé et renouvelé à notre intention servait de vitres. Je demeurai plusieurs jours afin d'étudier les manuscrits de la bibliothèque et de visiter le trésor du monastère. On conserve dans une salle attenant à l'église paroissiale qui fait partie des constructions du patriarchat, les dextres de saint Grégoire l'Illuminateur, premier apôtre de l'Arménie, de saint Nicolas, de saint Sylvestre, et le bras de l'ermite Bassano. Ils sont renfermés dans des bras d'argent dont l'index est orné d'une bague d'or

enrichie d'une émeraude. Ces quatre reliques sont précieusement conservées dans une châsse en argent massif ornée d'arabesques ciselées. C'est la possession des reliques de saint Grégoire qui constitue la légitimité du patriarche, qui prend aussi parmi ses titres celui de conservateur du bras de saint Grégoire. Les autres richesses du trésor consistent en un tabernacle en vermeil où l'on conserve les huiles saintes, en croix, calices, mitres et Évangiles enrichis de reliures en argent. L'un de ces Évangiles est un chef-d'œuvre de calligraphie arménienne; il fut donné à l'église de Sis au quatorzième siècle par Constantin IV, roi d'Arménie.

Pendant mon séjour à Sis, je visitai l'ancien monastère qui a été abandonné depuis quelques années déjà, et où se trouvent les tombes des patriarches dont j'ai relevé les inscriptions. Ce sont de simples dalles en marbre blanc qui tapissent le sol de l'église aujourd'hui convertie en école.

Sis est peuplé d'Arméniens et de Turkomans, placés sous l'autorité d'un chef montagnard très-redouté dans la montagne et qui commande à la tribu de Kussan-Oglou. C'est en réalité ce personnage qui gouverne toute la contrée, mais son action n'a jamais pu s'étendre sur les populations arméniennes qui habitent la montagne située à l'est de ses possessions. Depuis la chute des barons d'Arménie de la famille de Roupène, à la fin du quatorzième siècle, les Arméniens, opprimés, par les musulmans, se sont réfugiés en assez grand nombre dans les montagnes de Zeithoun (des Oliviers), et là ils ont bâti des villages où ils vivent dans un état complet d'indépendance. C'est sur le territoire qu'ils occupent que se trouvent ces fameuses forteresses, aujourd'hui abandonnées, qui faisaient la force des rois d'Arménie dans le Taurus : Pardzerpert, Vahga, Gaban où Léon VI de Lusignan fut fait prisonnier par les Égyptiens en 1375, Marach, ville importante et résidence d'un pacha gouverneur. Au nord de ces forteresses est le village d'Hadjin[1], peuplé d'Arméniens indépendants, comme ceux de Zeithoun (voy. p. 413). Ce village très-populeux est situé sur l'un des contre-forts méridionaux du Karmès-Dagh. Je ne pus pas m'avancer dans cette contrée peuplée d'Arméniens indépendants, comme j'en avais formé le projet, parce que ceux-ci se tiennent en garde contre toute surprise et qu'ils ne permettent pas facilement l'accès de leurs villages aux étrangers. Toutefois, j'ai recueilli au monastère des détails curieux sur leur organisation civile, leur nombre et les forces dont ils pourraient disposer en cas de besoin.

Les Arméniens du Taurus, plus généralement désignés sous le nom de Zeithoun, sont au nombre de dix mille environ; mais ce nombre est plus élevé si l'on compte encore ceux d'Elbestan, de Marach et des villages voisins. Ils ne reconnaissent d'autre autorité que celle du patriarche de Sis, et ont, pour les administrer, un conseil (*medjilis*) composé de quatre agas choisis parmi les anciens de leurs villages. Ce conseil est chargé de la défense du territoire, de la police intérieure, et des relations avec le gouvernement d'Adana et le bey de Kussan-Oglou. Les gens de Zeithoun se livrent à l'agriculture et font le métier de conduire des caravanes; ils portent tous des armes, même lorsqu'ils se rendent à leur église de Saint-Jean qui est pour eux un lieu saint, puisqu'on y conserve un Évangile miraculeux. Pendant tout le temps de mon séjour à Sis, c'était un barbier de Zeithoun qui venait chaque matin raser la tête des moines du couvent; il remplissait cette mission armé de pied en cap. Deux pistolets étaient attachés à sa ceinture et un poignard au manche d'argent brillait entre les deux crosses. Son plat à barbe qu'il tenait à la main lui donnait un faux air de Don Quichotte avec lequel il avait quelque ressemblance. Les mœurs des gens de Zeithoun sont pures mais sauvages. On raconte le trait suivant, qui peint exactement le caractère de ces montagnards : un homme de Zeithoun ayant, contrairement aux canons de l'Église grégorienne, épousé sa cousine à un degré rapproché, fut excommunié par le prêtre du village. Furieux de se voir exclus du sein de son Église, il se rendit un matin à l'office et, au moment où le prêtre montait à l'autel pour célébrer la messe, il arma sa carabine, le coucha en joue et lui cria : « Lève l'excommunication que tu as fulminée contre moi ou tu es mort! » L'excommunication fut levée en présence du peuple réuni à l'église, et l'Arménien ne fut pas même inquiété par la suite. Sa conduite fut approuvée par les Zeithoun, qui reconnurent en lui un vrai chrétien et un brave guerrier.

Je demeurai dix jours au couvent patriarcal de Sis, vivant avec les moines, dont je partageais les repas. Ensuite je pris congé du patriarche et des religieux, et, après avoir réuni mes cavaliers, qui depuis la veille s'étaient installés au khan de Sis, où ils faisaient une ample consommation de raki, je me dirigeai sur Anazarbe dans l'espérance de passer ensuite le Djibel-el-Nour (l'ancien Amanus) qui est une des ramifications du Taurus et sert à marquer les limites de l'Asie Mineure et de la Syrie.

Nous trouvâmes d'abord une plaine aride, brûlée par le soleil et qui s'étendait au loin. A l'horizon notre vue était bornée par la chaîne de l'Amanus et le plateau d'Anazarbe. Çà et là dans la plaine on voyait une longue ligne d'aqueducs qui se profilaient depuis la montagne jusqu'aux roches d'Anazarbe, et de distance en distance les tentes des Afchars, semblables à des ruches d'abeilles, se dressaient à peu de distance des roseaux qui croissent en abondance dans les marais du Tchukur-Owa. Il était deux heures quand nous arrivâmes au pied des roches d'Anazarbe. Nous restâmes quelques jours chez les braves Turkomans de Bousdaghan, après quoi nous rentrâmes à Tarsous, en passant par Adana et la plaine Aleïenne. Aujourd'hui des marais infects s'étendent là où se récoltaient, à l'époque florissante de la domination romaine, de riches moissons; et des buffles sauvages paissent en liberté sur les ruines de Mégarse, dans l'endroit

1. Hadjin se compose de deux mille maisons arméniennes, et renferme trois églises et un couvent dépendant du patriarcat de Sis.

où Alexandre fit faire halte avec son armée, pour sacrifier une hécatombe sur les tombeaux de Mopsus et d'Amphiloque, héros de la guerre de Troie, desquels il se prétendait issu, et qui, au dire des traditions helléniques se tuèrent en combat singulier.

V. Langlois.



Cascades dans les gorges du Taurus, près de l'Annacha-Kalessi, château d'Annacha (Podandus, Bodendron) (voy. p. 413).
Dessin de Grandsire d'après M. V. Langlois.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

GRAVURES.



CARTES ET PLANS.



TABLE DES MATIÈRES.



LE

TOUR DU MONDE

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1861

DEUXIÈME SEMESTRE

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET CIE

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

LEIPZIG, 15, POST-STRASSE



1861

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.



Musiciens allemands à bord du *Tyne*. — Dessin de Riou d'après Biard.

VOYAGE AU BRÉSIL,

PAR M. BIARD[1],

1858-1859. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[2].

Surprise de mes amis. — Questions. — Conseils. — Pourquoi vais-je au Brésil? — Séparation douloureuse. — Départ.

« Mon cher ami, dites-moi donc, je vous prie, d'où vous vient cette idée d'aller au Brésil? C'est un pays très-malsain. La fièvre jaune y est en permanence; et on assure qu'il y a là des serpents très-venimeux qui font mourir les gens en quelques minutes.

— N'allez pas au Brésil, me disait un autre. Qui va au Brésil? On ne va pas au Brésil à moins d'être nommé empereur du Brésil. Êtes-vous nommé empereur du Brésil?

— Comme cela se trouve bien! s'écria un jour mon bottier. Quel bonheur que vous alliez au Brésil! Vous pouvez me rendre un service. Figurez-vous qu'un Monsieur qui se disait marquis, est venu me faire une commande, et lorsque quelques jours après je lui ai envoyé

1. M. Biard (Auguste-François), né à Lyon, en 1800, suivit dans cette ville les cours de peinture de Reveil et de Richard. Il visita, en 1826 et 1827, Malte, Chypre, la Syrie, Alexandrie et une grande partie de l'Europe. Ensuite il vint se fixer à Paris où l'originalité et la variété de son talent ne tardèrent pas à lui valoir une renommée populaire. Attaché comme peintre d'histoire à la commission scientifique envoyée par le gouvernement français en Laponie et au Spitzberg (1838-1840), il rapporta de ces régions lointaines une série d'études, de types et d'objets rares, qui, joints aux collections qu'il vient de recueillir au Brésil, font de son atelier un musée curieux que peuvent consulter avec intérêt l'anthropologiste, le géographe et le naturaliste.

2. Tous les dessins joints à cette relation ont été exécutés par M. Riou, d'après les croquis et sous les yeux de M. Biard.

sa note, il était parti pour son pays, dans un endroit qu'on appelle Bourbon. »

Je promis à mon bottier de faire tous mes efforts pour obtenir de son marquis, mon futur voisin de quelques mille lieues, la somme qui lui était due, ou tout au moins un fort à-compte. Par reconnaissance mon homme me servit encore plus mal que d'habitude.

Je n'en finirais pas, si je voulais chercher dans mes souvenirs toutes les questions, toutes les demandes de service qui me pleuvaient de toutes parts, et aussi tous les conseils que l'on me donnait pour me mettre en garde contre mille et mille accidents, dont je serais inévitablement la victime, si je ne faisais à la lettre ce qu'on me prescrivait. D'abord je devais mettre toujours de la flanelle, et porter sans cesse des habits blancs, à cause du soleil. Il fallait me défendre comme d'une ennemie mortelle de la toile, fût-ce de la batiste, mais en revanche il m'était permis d'user tout à mon aise de chemises de coton et de bas de coton. Il est probable qu'on me conseilla aussi le bonnet de la même étoffe, mais je ne l'affirmerais pas. Je ne devais pas oublier d'emporter une cargaison de poudre contre les punaises, parce qu'à bord il y en a toujours. J'ai suivi cet avis amical, mais je n'ai jamais vu sur le navire une seule de ces vilaines petites bêtes. On me recommanda encore de me procurer, s'il était possible, une cabine à bâbord, parce qu'en allant en Amérique, je pourrais ouvrir ma petite fenêtre pour profiter de la fraîcheur des vents alizés. Or, j'ai fait des bassesses pour jouir de cet inappréciable avantage, mais le vent a toujours été si fort qu'on n'a pu ouvrir en route que les fenêtres opposées, et j'étouffais dans ma cabine. J'avais mis tout le magasin de la *Belle-Jardinière* à contribution. Ce qu'il y avait de plus sombre dans les nuances fut repoussé impitoyablement par la personne qui m'accompagnait : elle ne voulut choisir pour moi que les nuances les plus tendres ; bien à propos, car au Brésil tout le monde s'habille en noir, non-seulement pour aller en soirée, mais au milieu même de la journée quand le soleil tombe à plomb sur les têtes.

Voilà quelques-uns des agréments du départ. Depuis que je suis de retour, c'est autre chose.

« Vous avez dû avoir bien chaud ! Ah ! comme vous avez dû souffrir de la chaleur ! On dit que vous avez vécu avec les sauvages ? Sont-ils méchants ? Vous devez avoir rapporté de bien jolies choses. Est-il vrai que vous avez été aussi dans l'Amérique du Nord, au Canada, à Niagara ? Alors vous avez vu Blondin ! Existe-t-il réellement ou est-ce un canard ? »

J'avais prévu que je serais assiégé de ces questions. Je n'avais pas oublié qu'au retour de mon voyage au pôle Nord, on m'avait demandé pendant plus de deux ans et plus si j'avais eu bien froid ? Par prudence j'avais donc apporté de New-York un verre stéréoscopique qui représente Blondin sur sa corde. Dès qu'on prononce le nom de cet homme, je tire aussitôt ce témoignage presque vivant d'une pose qu'il affectionne, et cela m'évite une explication. Hélas ! pour l'article des sauvages, ce n'est pas aussi facile, et je ne puis emporter avec moi dans tout Paris les portraits de mes compagnons de la forêt vierge ou autres lieux, que j'ai représentés avec la fidélité la plus scrupuleuse, mais non sans quelque difficulté, je l'avoue.

Je m'aperçois, du reste, qu'après avoir parlé des questions qu'on m'avait faites avant mon voyage, je n'ai rien dit de mes réponses. Pour en finir à tout jamais même avec ceux qui ne m'ont pas interrogé du tout, je reviens un moment sur ce point, tout en déplorant la mauvaise habitude que j'ai de quitter souvent un sujet pour passer à un autre sans nécessité apparente. Le lecteur devra s'y faire et me pardonner.

Deux causes bien différentes m'avaient engagé à aller en Amérique.

Depuis bien des années j'habitais le nº 8 de la place Vendôme ; j'y jouissais d'un logement que je croyais ne devoir jamais quitter ; toute ma vie d'artiste s'était passée là. A chacun de mes voyages, des objets nouveaux étaient venus augmenter mon petit musée, et, comme l'amour-propre se glisse partout, j'étais fier quand on disait que j'avais le plus bel atelier de Paris, ou tout au moins le plus curieux. Comment aurais-je pu prévoir qu'un jour viendrait où l'on détruirait d'une parole tout cet édifice construit avec tant de peine et de soins ! Déménager je ne connaissais pas cela. Je ne pouvais surmonter la tristesse qui me suivait partout depuis que j'étais menacé de ce désastre.

Une autre cause qu'on pourra bien juger très-futile, me décida tout à coup à partir pour le Brésil, en offrant à mon imagination le but précis que je n'avais pas encore trouvé.

Je dînais un jour avec ma fille chez un de mes amis. Le hasard me plaça près d'un général belge qui habitait Baya depuis quelques années. Nous causâmes des merveilles qu'on trouve à chaque pas dans ce pays de féeries.

« Pourquoi ne viendriez-vous pas passer quelques mois au Brésil, me dit-il ? Cette excursion vous retremperait, et vous ferait oublier vos ennuis. »

L'insinuation me plut ; ce voyage convenait à mes goûts ; je pris ma résolution sur-le-champ.

En reconduisant ma fille à son pensionnat, je lui fis part de la conversation que je venais d'avoir avec le général, et, souriant de mon mieux, je lui dis :

« Eh bien, si j'allais là-bas passer un mois ou deux, je reviendrais pour les vacances, ce serait comme si j'étais à la campagne, puisque je ne te vois pas souvent l'été ! »

Dès le lendemain j'arrangeai nos petites affaires, et puisque je devais être forcé de quitter mon logement en 1859, il me parut très-simple de m'en aller dès 1858. On parle souvent du courage qu'il faut pour entreprendre les voyages de long cours. On énumère les dangers, les privations de toute sorte qu'on y rencontre à chaque pas. Oui certes, il faut du courage, mais ce n'est pas celui que l'on suppose. L'instinct de la conservation donne la force nécessaire pour braver les périls ; l'habitude émousse tout ; on s'accoutume à vivre dans les lieux les plus sauvages et les plus malsains. On ne pense ni à

la peste, ni à la fièvre jaune, ni aux lions, ni aux ours blancs, quand on a passé quelques mois dans leur voisinage. C'est ce que j'ai pu constater depuis longtemps; mais les angoisses du départ! voilà ce qu'il est le plus difficile de braver! Je me souviens de la journée passée avec ma fille, des contes dont je l'entretenais pour lui faire accepter l'idée de mon absence. Sur le point de la quitter, il fallait bien lui cacher ce que j'éprouvais. J'osais à peine la regarder. Je lui faisais sur l'Amérique du Sud un cours de géographie tout à fait fantaisiste. Je lui disais bien gaiement que d'abord il n'y avait pas plus de tigres ni de serpents au Brésil qu'au Jardin des Plantes. Et Dieu savait les merveilleuses choses que j'allais lui rapporter! Pour la rassurer et éloigner d'elle la tristesse, je plaisantais, je redevenais enfant. Mais quand je me retrouvai seul, bien seul au milieu de Paris, ce fut alors qu'il me fallut de l'héroïsme pour ne pas revenir sur mes pas. Le souvenir de cette journée où j'affectai la légèreté et l'insouciance, quand j'avais le cœur brisé, est de tous, on peut me croire, le plus amer.

Quelques affaires m'appelaient à Londres. Je fis transporter mes bagages au Havre et de là à Southampton.

Départ. — Le prince inconnu. — Musiciens allemands. — Madère. Ténériffe. — Saint-Vincent.

Le 9 avril 1858, je m'embarquai sur le bateau à vapeur anglais *le Tyne*. Je partageai la cabine n° 21, à bâbord, avec un brave professeur nommé Trinain. Nos deux ou trois premiers jours furent employés à nous installer, à nous observer les uns les autres. Presque tous les passagers étaient Français, Anglais, Portugais ou Brésiliens. Cependant le bruit vint à se répandre qu'un prince allemand était à bord. Il allait, disait-on à Lisbonne, pour y épouser la princesse de Portugal. Rien d'apparent n'indiquait la présence d'un si haut personnage. On se communiquait mutuellement les conjectures les plus burlesques, les suppositions les plus étranges à propos de ce mystère. Naturellement un prince devait se distinguer par sa fierté; il devait éviter d'être en contact avec le vulgaire. Peu à peu tous les regards se tournèrent vers un individu qui, depuis notre entrée sur le navire, avait fait déjà bien des pas en long et en large sans jamais parler à personne. Je ne savais trop qu'en dire, quoiqu'il m'eût été désagréable d'apprendre que ce long et ridicule personnage fût le futur époux de quelque belle infante. On reconnut bientôt que le prince supposé était un petit diplomate anglais, allant je ne sais où, prendre possession d'un poste quelconque. Le besoin de savoir à quoi s'en tenir était si pressant, qu'on alla ensuite jusqu'à soupçonner de ce glorieux incognito un individu qui avait coutume, après avoir dîné lestement de quitter subitement la table, sans bruit, et ne reparaissait plus de la journée. Or, ce pauvre diable, loin d'être prince, était, selon ce que j'appris de son compagnon de cabine, un autre Anglais qui, ayant entendu dire qu'il y avait des diamants au Brésil, s'était débarrassé de tout ce qu'il possédait pour payer son passage et aller à la recherche des pierres précieuses. Il n'avait presque pas de linge, et, sauf au moment des repas, il restait couché afin d'économiser le peu qu'il en possédait. Cependant le sujet véritable de la curiosité universelle était bien réellement au milieu de nous; vivant comme tout le monde, conversant avec quelques amis, et ses amis étaient ses aides de camp ou des officiers de sa suite. Notre capitaine vint éclaircir tous les doutes en faisant installer pour lui une petite cabane numérotée qu'on plaça près du grand mât, afin qu'il pût jouir du spectacle de la mer à son aise, sans être exposé au grand air qui était toujours très-vif. Mais on n'eut garde de prévenir Son Altesse que son nouveau logement avait été construit dans le cours du voyage précédent pour abriter de pauvres gens atteints de cette terrible fièvre jaune qui alors préoccupait tout le monde.

Parmi les passagers, les uns jouaient sans cesse, s'injuriaient et semblaient prêts à chaque instant à se prendre aux cheveux. D'autres ôtaient leurs souliers ou leurs pantoufles pour se reposer plus commodément sur les bancs. D'autres, à table, emplissaient leur assiette de tout ce qui était à leur portée, arrachaient les plats des mains des domestiques, dévorant tout avec une avidité de cannibales, sans égard pour les personnes placées près d'eux. Enfin dans tous les coins, couchés autour de la cheminée, à l'avant sur des cordages, souvent sur le pont, un certain nombre d'individus se faisaient remarquer par leur somnolence continuelle. C'étaient de pauvres colons allemands qui, sur la foi de promesses qu'on voit rarement se réaliser, allaient tenter fortune dans le nouveau monde.

Le 13, notre vapeur entrait dans le Tage, que je ne vis pas : il faisait nuit. Nous mouillâmes de très-bonne heure devant Lisbonne[1]....

En revenant à bord, j'étais de fort mauvaise humeur, et tandis que l'on redescendait le Tage, je me retirai dans ma cabine, sans souci de la célèbre romance, boudant tout le monde, le passé, le présent et surtout mon bottier. M'avait-il fait des chaussures si étroites pour me forcer à penser à lui et à son débiteur?

Cependant le bateau avançait avec rapidité. Les vents alizés soufflaient toujours un peu trop fort, ma fenêtre ne s'ouvrait pas, et je maudissais celui ou celle qui m'avait donné le conseil de me caser à bâbord; de l'autre côté du navire, on jouissait de l'air et de la lumière qui m'étaient refusés. Vers le soir seulement, je quittai mon réduit, et je montai sur le pont, précisément au même moment qu'une troupe de musiciens allemands. Distraction inattendue!

Chacun des concertants prit sa place en silence et par rang de taille; puis, à un signal donné par le chef d'orchestre, vingt instruments formidables ébranlèrent le navire depuis la quille jusqu'aux barres de perroquet. Par une bizarrerie que j'ai souvent remarquée, et de même

1. Ces pages font partie d'une relation manuscrite plus étendue, qui, plus tard, sera publiée en volume; notre cadre n'aurait pu tout contenir. Nous avons dû nous contenter d'extraits d'une étendue d'ailleurs considérable.

que maintes petites femmes aiment les tambours majors et *vice versa*, les musiciens affectionnent presque toujours les instruments en désaccord avec leur taille. Une petite clarinette échappait aux regards sous les doigts énormes d'un honnête et colossal Allemand, tandis que son fils, âgé à peine de dix ans, soufflait avec effort dans un trombone plus grand que lui. Depuis lors, ce concert se renouvela souvent. Le premier jour, on écouta simplement, mais le lendemain, deux aimables messieurs valsèrent ensemble, deux autres les imitèrent; ensuite on se hasarda à faire des invitations aux dames, dont les pieds battaient la mesure; enfin un bal, digne pendant de la musique, fut improvisé, et tout se passa très-bien, sauf quelques petits accidents occasionnés par le roulis. Un abîme cependant était sous nos pas, mais qui songe à cela quand on danse! A partir de ce moment, la familiarité entre les passagers devient plus grande, et grâce à ces bons Allemands, on vit des intimités éclore en un jour comme les plantes en serre-chaude.

Le 14, nous avions aperçu Porto-Santo. Le 15, nous arrivâmes devant Madère. C'était un des lieux que je désirais le plus visiter. Malheureusement, nous avions si peu de temps à rester au mouillage, que nous pûmes à peine nous faire une faible idée de la ville et de ses habitants. L'embarcartion que plusieurs passagers et moi avions louée, avait été conduite, je ne sais si c'est maladresse ou habitude, au milieu d'une plage couverte de galets. On n'osait pas encore sauter, car la mer déferlait de telle sorte qu'il y avait risque d'être pris par les lames qui se succédaient avec une grande rapidité. Nos canotiers eurent l'heureuse idée d'atteler deux bœufs à notre embarcartion, si bien qu'à moitié chemin nous tombâmes les uns sur les autres comme des capucins de carte, ce qui fit bien rire une foule de drôles déguenillés qui probablement s'attendaient à cet agréable spectacle, et au milieu desquels il nous fallut passer mouillés jusqu'aux os, et par conséquent de fort mauvaise humeur. Heureusement une autre troupe vint faire diversion en nous amenant des chevaux tout sellés et tout bridés. Chacun de nous en prit un. Nous allâmes visiter une église dont j'ai oublié le nom. En route, disait-on, nous aurions une vue magnifique; mais nous passâmes entre des murs de jardins, tout chargés de plantes grimpantes, dont les fleurs retombaient jusqu'à terre. Pour ma part, je fis un bouquet digne d'un marié de village.

Madère est un jardin. Tous les fruits d'Europe, ceux des tropiques, y viennent à merveille. On y jouit de la température la plus saine du monde : les médecins y envoient les malades dont on n'espère plus la guérison. Les Anglais y possèdent les plus belles habitations : voilà ce que j'ai appris et vu en courant. Je cherchais de tous côtés les fameuses vignes : elles avaient été arrachées, pour faire place à des cannes à sucre. Il paraît cependant qu'on a respecté les ceps de vigne qui sont de l'autre côté de la montagne, à l'est.

Le 17, nous étions mouillés à Ténériffe. Je n'allai pas à terre : on ne nous accordait que deux heures pour aller et revenir; je dessinai le pic que l'on voit à une grande distance. Le sommet paraît noir. Le reste est couvert de neige; plus bas, les brouillards empêchaient de voir l'aspect du pays[1].

Le 19, nous étions en vue du Cap-Vert. Quelques heures après, nous jetâmes l'ancre à Saint-Vincent, dont l'aspect désolé, sans végétation, me frappa d'autant plus que nous venions de Madère. En parcourant l'île, je ne rencontrai que quelques arbres rachitiques, ressemblant à des genévriers. Des enfants tout nus me suivaient à distance. J'avais soif sous ce soleil ardent. M'étant approché d'une petite citerne, j'allais solliciter de la générosité de deux vieilles négresses un peu d'eau qu'elles tiraient à grand'peine dans leurs cruches, mais la couleur rougeâtre du liquide me fit oublier ma soif. Sur la place, dont un détritus de coquillages remplace le sable, un petit obélisque a été élevé à la mémoire d'une femme par son mari, capitaine d'un navire naufragé dont on voit les débris épars.

Les ennuis de la pleine mer. — Poissons volants. — Une alerte. — La croix du Sud. — Terre! — Fernambauc. — Bahia; les rues; les nègres.

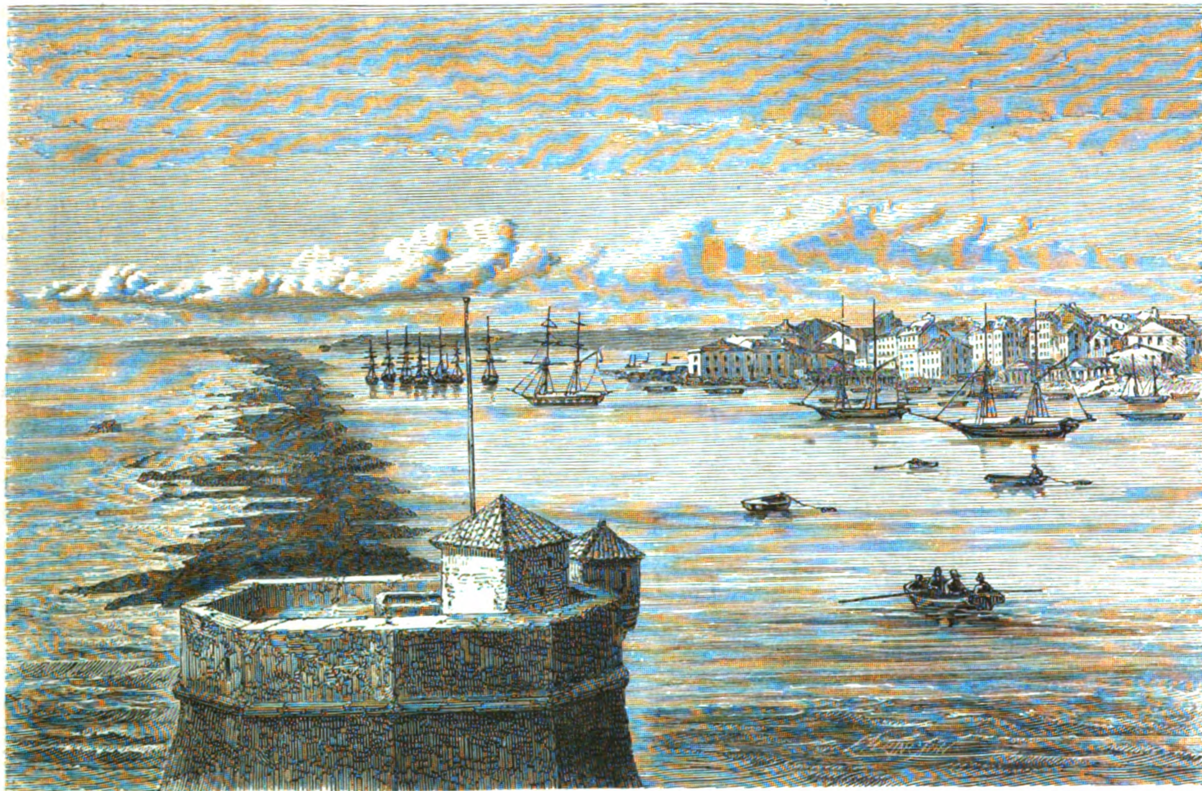
De Saint-Vincent à Fernambouc, le trajet est long. Il fallut traverser tout de bon l'Atlantique en ne touchant nulle part. L'ennui ne tarda pas à se faire sentir. La chaleur devenait étouffante; nous allions entrer dans cette région appelée par les marins le Pot-au-Noir et où des grains violents viennent parfois tout à coup remplacer le calme. La chaleur énerve et amoindrit tout; on entendait de tous côtés sur le navire de longs et sonores bâillements. Le bal n'avait plus d'attraits. Quand paraissait une baleine, quelques curieux se levaient avec effort, regardaient sans voir, et se replongeaient bien vite dans leur taciturnité. Un jour cependant un banc de poissons volants vint s'abattre sur le pont. On s'anima en leur faveur; on les mit dans de la saumure, et après cette première et indispensable précaution, des matelots experts en ce genre d'opération les étendirent sur de petites planchettes, puis, à l'aide d'épingles, ouvrirent leurs nageoires faisant fonction d'ailes et étalèrent à tous les regards cet appareil curieux. Ce fut un enthousiasme général, mais hélas passager! Le découragement semblait s'être emparé de tout le monde; une secousse seule pouvait nous tirer de l'espèce de léthargie qui pesait sur tout. Tout à coup, à un signal donné, l'équipage entier parut sur le pont; des matelots se précipitèrent dans les embarcations accrochées au portemanteau de l'arrière, larguant les amarres; on mit à la mer les canots, la chaloupe, jusqu'à la plus petite embarcation; les rames furent placés le long des bancs; d'autres matelots coururent au sac qui contenait les lettres, le portèrent près du grand canot, prêt à être embarqué le premier. Que se passait-il donc? Étions-nous arrivés? Loin de là! Des matelots amenaient des pompes. Était-ce un sinistre? Le feu était-il au navire? Non, grâce au ciel; il ne s'agissait que d'un simulacre d'exercice en prévision de quelque

1. Nous avons donné une vue du pic de Ténériffe, t. Ier, p. 225.

incendie possible. Chacun de nous respira, mais l'alarme avait été chaude !

Le 29, à huit heures et demie du soir, nous passâmes la ligne; divers mouvements inusités dans la journée m'avaient fait penser qu'on nous préparait quelque mystification peu agréable. Il n'en fut rien. On se contenta de faire une petite cotisation, et l'on but du champagne à la santé du capitaine.

1[er] mai. Le lever du soleil était magnifique. Le ciel, comme je l'avais déjà plusieurs fois remarqué, présentait un aspect extraordinaire. Je ne m'étais presque pas couché afin de suivre les effets des nuages, qui ne ressemblent pas à ce qu'on voit ailleurs. Souvent, au milieu d'un ciel très-pur, paraît un immense nuage opaque, presque noir. Ce fut au-dessus d'un de ces nuages effrayants que m'apparut pour la première fois la constellation de la Croix du Sud, qui n'est visible que dans l'hémisphère austral. L'étoile polaire avait disparu depuis quelques jours. Plusieurs d'entre nous ne devaient plus la revoir. Cette pensée m'avait attristé pendant toute la nuit. En voyant ces étoiles nouvelles, je sentais plus vivement la distance qui me séparait de ceux que j'avais laissés là-bas, et je me promettais bien de ne pas tarder à aller les rejoindre. Au milieu de ces réflexions et de ces projets de retour, comme je regardais fixement à l'horizon, je crus voir se former un nouveau nuage qui s'apprêtait à remplacer celui qui venait de traverser l'espace. Mais il me semblait aussi entrevoir quelques oiseaux. Mon attention redoubla. Des apparences d'arbres se détachaient du fond du ciel, pareilles à des points



Port de Fernambouc.

obscurs nageant dans l'air. Je me dressai debout, ne respirant plus. Non, je ne me trompais pas, j'avais devant moi l'Amérique; ces points noirs étaient les cimes des palmiers, dont les troncs étaient estompés et comme effacés par la vapeur.

Terre! terre! Et voilà que tous ces hôtes du navire, souffrants, ennuyés, fatigués, s'élancent sur le pont, réveillés et intéressés cette fois, bien mieux que par un exercice impromptu de sauvetage! Peu à peu, les palmiers devinrent plus distincts, mais pas de montagnes, pas de second plan; des arbres et le ciel. Une petite voile qui avait l'air de sortir des flots, venait à nous, vent arrière. Une voile seule, et rien pour indiquer où était son point d'appui : aucun bateau. Nous cherchions à comprendre. « Ce sont des *rengades*, me dit un Marseillais qui habitait depuis vingt ans Buenos-Ayres. Vous allez voir comme c'est solide, sans que cela paraisse. » Effectivement, c'était solide. Une demi-douzaine de poutres, liées entre elles, formant une sorte de radeau, une espèce de banc, et au centre un trou dans lequel était planté le mât, voilà tout. Avec ces embarcations on peut chavirer, c'est vrai, mais on a toujours les pieds dans l'eau, souvent plus encore. « Savez-vous, monsieur, que ces gaillards-là, si on les payait bien, seraient capables d'aller jusqu'à Lisbonne. — Par exemple, répondis-je, cela me paraît un peu fort. Comment s'y prendraient-ils? — Eh! morbleu! rien de plus simple : en côtoyant!!! » Je n'en demandai pas davantage, j'étais convaincu.

Nous approchions de Fernambouc, et bientôt nous

jetâmes l'ancre; mais il était impossible de voir la ville, bâtie sur un terrain plat. Une embarcation seule fut détachée et envoyée à terre pour y porter des dépêches. Personne ne se souciait de descendre dans ces charmantes embarcations du pays, surtout en voyant la mer passer par-dessus les brisants.

De Fernambouc à Bahia, il ne se passa rien de nouveau : des baleines, des oiseaux, des paille-en-queue des tropiques, et quelques poissons volants. A notre arrivée de nuit à Bahia, il pleuvait à torrents. Un brouillard épais cachait une partie de la ville. Je n'étais guère satisfait. Rien de ce que je voyais ne me donnait une idée de ce que j'espérais voir au Brésil. Nous abordâmes. A terre, pas de pittoresque; des nègres, toujours des nègres, criant, se remuant, se poussant les uns les autres. Point d'inattendu dans les costumes : des pantalons sales, des chemises sales, des pieds crottés, souvent gros comme ceux des éléphants, pour cause d'éléphantiasis, affreuse maladie! J'avais toujours entendu dire que pour voir de belles négresses, il fallait aller à Bahia. J'en vis effectivement plusieurs qui n'étaient pas mal, mais tout cela grouillait dans les rues étroites de la ville basse, où les négociants français, anglais, portugais, juifs et catholiques vivaient dans une atmosphère empestée. Je me hâtai de sortir de cette fourmilière, en grimpant avec difficulté, comme à Lisbonne, un grande rue conduisant dans la ville haute. Là, en passant devant un jardin, je vis pour la première fois un oiseau-mouche voltigeant sur un oranger. Je le regardai comme un présage heureux : il me réconciliait avec moi-même et mes espérances; c'était lui qui le premier m'annonçait vraiment le nouveau monde.



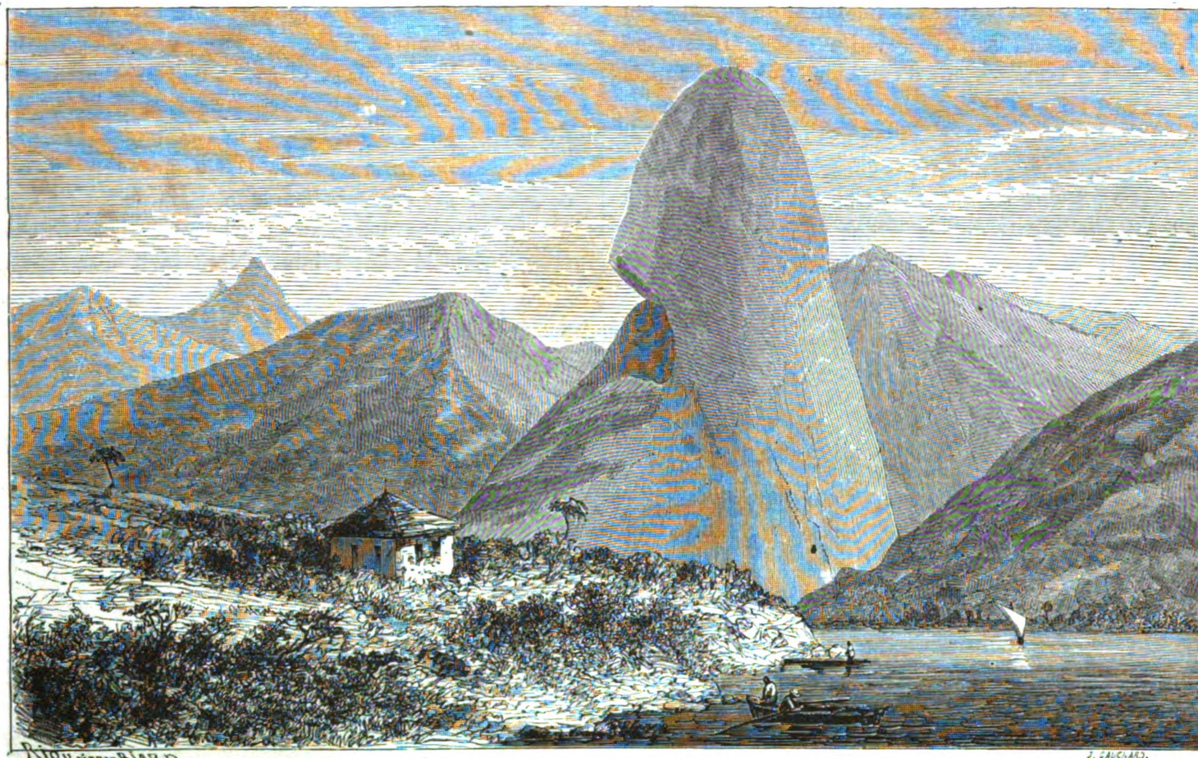
Une rue à Bahia.

La baie de Rio-Janeiro. — Le paysage. — Les rues. — Les cancrelas. — Lettre d'introduction. — Les habits noirs.

Trois jours après, le 5 mai, nous entrions dans la magnifique baie de Rio-de-Janeiro. Un négociant français, avec lequel je m'étais mis plus en rapport qu'avec les autres, me décrivait avec chaleur le panorama qui se déroulait devant nous. Il admirait tout : j'étais plus lent à m'émouvoir. Nos impressions ne pouvaient pas être les mêmes. Les souvenirs qui me poursuivaient, faisaient quelquefois paraître à mes yeux en noir ce qui pour lui était rose. Marié à une femme charmante, en possession d'une fortune qu'il devait à son travail, et qui chaque jour s'augmentait, il allait retrouver sa famille; moi au contraire je quittais la mienne, et je ne pouvais encore me distraire de mes pensées ni par le travail auquel j'étais habitué, ni par la contemplation de ces merveilles, de cet inconnu que j'étais venu chercher. « Voilà Botafogo, me disait-il; voilà l'hôpital! Cette petite montagne qui s'avance dans la mer, où vous voyez ces maisonnettes si jolies et toutes cachées par des arbres de toute espèce, c'est la Gloria. Ce groupe de maisons blanches et roses, c'est le faubourg Saint-Germain de Rio; regardez aussi ce grand aqueduc, et plus loin Sainte-Thérèse, un endroit fort sain! Allez loger là. On ne craint pas la fièvre jaune sur cette hauteur. De ce côté, sur ce rocher, dans la ville même, c'est le Castel. C'est, comme vous pouvez le voir, le lieu où l'on place les signaux. Chaque

navire est annoncé longtemps avant qu'il soit entré dans le port. »

Tous ces détails avaient pour moi de plus en plus d'intérêt; c'était bien autre chose qu'à Bahia. Aussi je me laissai gagner peu à peu par l'enthousiasme de mon compatriote. Il me montrait avec orgueil les moindres



Le pain de sucre, à Rio-de-Janeiro.

détails, me les expliquant à mesure que nous passions à leur portée. On eût dit que tout cela était à lui et était pour lui. Le soleil n'était d'or qu'à Rio, l'air n'était embaumé qu'à Rio. Quant à ce dernier avantage, j'avais bien pu concevoir quelques doutes; nous approchions d'un quai où l'on voyait une foule de nègres portant certains objets équivoques, au-dessus desquels des centaines de goëlands voltigeaient en tournoyant. Que voulaient ces oiseaux? Quel attrait avaient pour eux ces pauvres noirs et leurs fardeaux?

Mon guide cependant achevait mon instruction ; il m'avait déjà fait faire connaissance avec ce rocher, connu de tous les navigateurs et qu'on a justement surnommé le *pain de sucre*, puis le *Corcovado* (le bossu), d'où l'on découvre le pays à une grande distance, et comme je m'étonnais de voir à son sommet une partie blanche qui pourtant ne pouvait pas être de la neige, il m'expliqua que plusieurs accidents étant arrivés à des voyageurs qui traversaient là une espèce de crevasse, le gouvernement y avait fait bâtir une muraille. Depuis ce temps on n'y court aucun danger. Tous ceux qui font le voyage du Brésil, tous ceux qui passent à Rio, vont au Corcovado, pour admirer la baie.

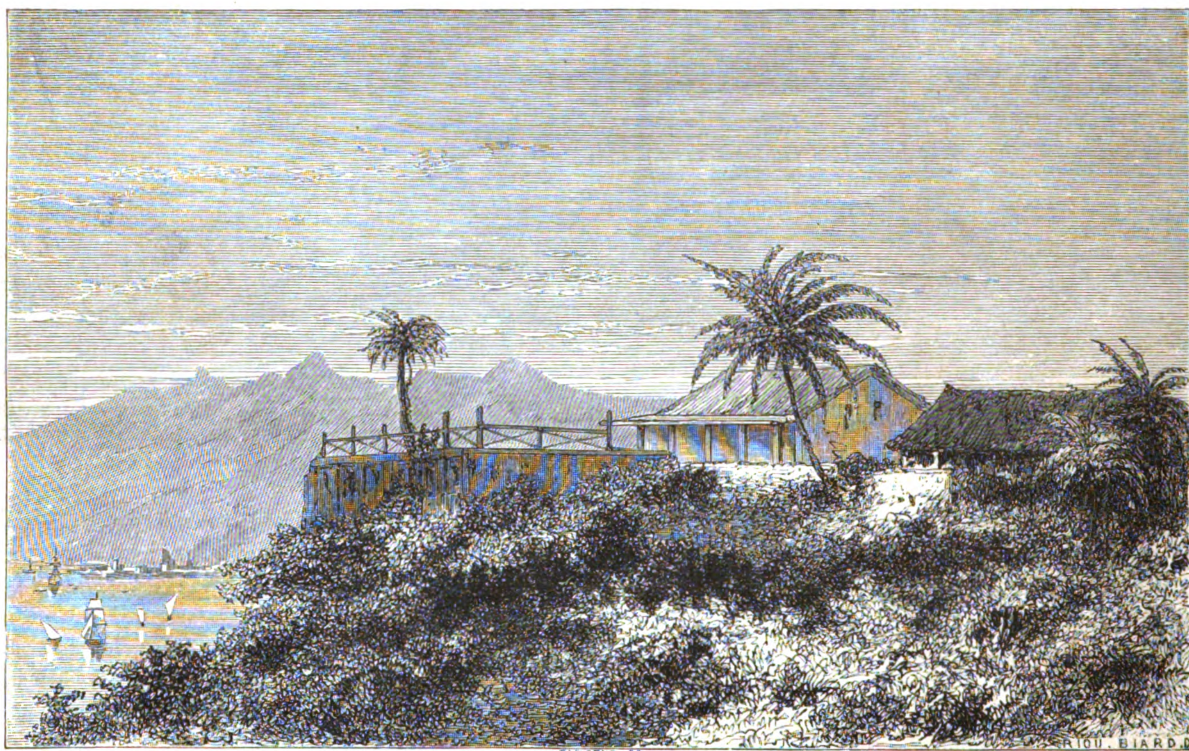


Négresses, à Rio-de-Janeiro.

Enfin le bateau s'arrêta. Il ne fallait pas songer à emporter nos bagages; chacun fit un léger paquet de ce qui pouvait lui être indispensable pendant deux ou trois jours. Le reste devait être transporté à la douane. De tous côtés des embarcations nous offraient leurs services. En débarquant, sur de grands degrés de pierre, je faillis tomber dans l'eau. De là on entre dans la rue Direita, habitée en partie par des marchands portugais; c'est dans cette rue

que se trouvent la douanne et la poste. Sur les trottoirs étaient assises les plus belles négresses que j'aie jamais vues; elles sont tellement grandes qu'on les prendrait pour une race de géants. Ce qui me les gâtait un peu, c'est que plusieurs d'entre elles vendaient du gras-double qu'elles tripotaient sans cesse. De la rue Direita on entre dans la fameuse rue d'Ouvidor, qui me rappela notre rue Vivienne. Toute la ville semble s'y donner rendez-vous; c'est là que les dames viennent montrer leur toilette. Mais ce n'était pas encore le moment d'étudier les mœurs du Brésil. Avant tout il fallait songer à me loger. Je savais que le moins qu'il m'en coûterait erait vingt francs par jour. J'étais résigné.

Arrivé à l'hôtel, j'y trouvai avec plaisir un repas passable, mais, hélas! la seule chambre dont l'on pouvait disposer en ma faveur n'avait pour fenêtre qu'un petit jour de souffrance. Il me fallait donc me contenter d'une espèce de cachot pour me reposer d'un mois de fatigue. Au Brésil, manquer d'air, c'est subir le supplice des plombs de Venise, c'est pire que d'avoir à endurer le calme plat sous la ligne. Vers minuit, pour échapper à la chaleur de mon matelas, je m'avisai de me coucher sur un canapé en jonc; mais là, je me sentis bientôt attaqué par des ennemis inconnus. J'avais déjà eu à me débattre avec les moustiques, qui eussent bien suffi pour me tenir éveillé. Cette fois, c'était bien autre chose,



Maison de campagne, près de Rio-de-Janeiro.

et ces nouveaux assaillants devaient être assez gros. Je voulus savoir à qui j'avais affaire. La bougie allumée, une foule d'individus à antennes longues d'un pouce, rapides comme des étoiles filantes, disparurent comme par enchantement; si bien que mes recherches les plus minutieuses n'amenèrent aucun résultat. Mais à peine ma lumière fut-elle éteinte que le siége recommença de plus belle. Pour le coup j'allumai bien doucement ma bougie, et, me précitant sous le lit, j'écrasai sans pitié un des fuyards. Quelle fut mon horreur? c'était un cancrelas de la plus grosse espèce, un vrai cancrelas[1]! le plus affreux de mes souvenirs de voyage! Un bâtiment de guerre dans lequel j'avais vécu plus d'une année, avait apporté du Sénégal quelques individus de cette espèce, qui s'étaient multipliés de telle sorte que le navire en avait été infesté. Bien des années s'étaient écoulées depuis, et cependant chaque fois que ce souvenir s'était présenté à mon esprit, un frisson m'avait parcouru tout le corps; et voilà qu'à Rio revenaient ces épreuves de frissonnante mémoire! Le cancrelas allait de nouveau décolorer mon existence. Le plus simple me parut être de passer la nuit sur une chaise. J'attendis le jour dans cette triste position, après avoir illuminé mon appartement avec toutes les matières inflammables qui étaient à ma disposition.

Le lendemain de notre arrivée, j'allai faire une visite à M. Taunay, consul de France; il eut la bonté de me donner une lettre d'introduction pour le majordome du palais, M. Paul Barboza, que j'allai voir à Saint-Christophe, à une lieue de Rio. M. P. Barboza fut fort gracieux pour moi et me promit de me présenter à Sa Majesté l'empereur du Brésil, auprès duquel j'avais de précieuses recommandations. Mais il fallait attendre quelques jours, Sa Majesté habitant encore Pétropolis,

1. *Blatta insignis* (ortoptère).

résidence d'hiver, ce qui veut dire de l'époque des plus grandes chaleurs.

En attendant, je parcourus la ville, revêtu d'un costume d'une blancheur de neige que j'avais acheté dans les magasins de la Belle-Jardinière ; mais combien fut grande mon humiliation quand je vis qu'on me regardait un peu comme autrefois nous regardions à Paris un Arabe avec son burnous, ou un Grec avec sa fustanelle ! Dans la ville de Rio, la couleur noire dominait partout. Les commis de magasin avec leur balai, portaient, dès sept heures du matin, d'élégantes redingotes de drap. Le blanc n'existait nulle part dans ce pays, où les criminels seuls, m'avait-on dit, eussent dû être condamnés à ce supplice de l'habit noir. Croyez donc et suivez les conseils !

J'avais, on le devine, une idée fixe : celle de trouver un logement où je n'aurais pas à me battre avec les cancrelas. Je passai d'abord sur une place ornée d'une fontaine magnifique et surtout bien originale ; jamais je n'ai vu, à aucune autre, une quantité si prodigieuse de robinets ! Une cinquantaine de nègres et de négresses, toujours criant, se démenant, gesticulant, y pouvaient emplir leurs cruches sans trop attendre. Je traversai plusieurs rues et je me trouvai au bord de la mer, précisément à l'endroit où j'avais vu tournoyer tant de goëlands. Un coup d'œil jeté en passant sur ce que portaient deux nègres, me fit reconnaître ce qui attirait ces oiseaux intelligents : sur le quai, en face de la mer, s'élevait un vaste hôpital.



Avenue de la Gloria, à Rio-de-Janeiro.

En continuant de côtoyer la mer, je passai sous une terrasse terminée à ses deux extrémités par des pavillons : c'est le jardin public. Mais j'avais hâte d'arriver en haut d'une petite colline où j'apercevais une église, de jolies maisons et des arbres. Quel plus charmant endroit pour se loger ! des ombrages et la mer pour se baigner ! Mais je cherchai en vain ; rien n'était à louer. Après « la Gloria » (c'est le nom de cette colline), je visitai le quartier du Catète, où demeure toute l'aristocratie de noblesse et d'argent, le faubourg Saint-Germain et la Chaussée-d'Antin de Rio réunis. Ce n'était point encore là que j'avais chance de me loger. De là, j'allai à Botafogo, sur le bord de la mer, et j'y admirai de fort belles habitations, entre autres celle de M. d'Abrantès qui est, dit-on, un généreux protecteur des arts ; mais là comme ailleurs il n'y avait à espérer pour moi ni appartement ni chambre. En définitive, je compris que je devais renoncer à mes illusions. D'ailleurs, il m'eût fallu acheter des meubles, louer un nègre et une négresse : le mieux était de demander modestement au seigneur et maître de mon hôtel une chambre à fenêtre.

Audience de l'empereur du Brésil. — Excursion dans la montagne. — La grande cascade. — Travail et repos. — Une mémorable interruption.

Déjà mon oisiveté me pesait, et je méditais de faire sans plus de retard le voyage de Pétropolis, quand on m'annonça que Sa Majesté l'empereur arrivait le soir même à Rio. Le jour suivant, dès le matin, je me rendis au palais de Saint-Christophe, et vers onze heures, M. Barboza me conduisit dans une galerie d'une architecture très-simple. Comme on m'avait assuré que j'aurais à subir toutes les cérémonies de l'étiquette la plus minutieuse, je cherchais de tous côtés un introducteur : mais

du fond de la galerie je vis sortir et s'avancer vers moi l'empereur lui-même, qui d'un air fort gracieux reçut les lettres que je lui présentai. Sa Majesté eut la bonté de causer avec moi assez longtemps, et je fus frappé de l'instruction profonde qu'il montra pendant cette audience. Il me parut, par exemple, plus au courant de ce qui se passe en Laponie, en Norvége, au Spitzberg, que les gens de ces pays mêmes. Sa Majesté exprima le désir de voir quelques esquisses que j'avais apportées au Brésil, et insista pour me faire accepter un logement à son palais de ville. Il donna l'ordre de m'y conduire et de m'y laisser choisir l'appartement qui me conviendrait.

En sortant, je m'empressai d'aller à la douane d'où je tirai mes bagages et mes malles à grand'peine.

Au jour convenu, l'empereur vint me visiter; la chaleur m'avait à moitié endormi; je me réveillai en sursaut croyant entendre en rêve des pas précipités; c'étaient ceux de Sa Majesté. Sa bienveillance me fit oublier mes petites mésaventures....

Les jours suivants, je continuai à visiter la ville. Cependant, je ne pouvais passer plus longtemps ma vie à courir les rues. En attendant divers renseignements que je ne trouvais pas, je me décidai à sortir de Rio, pour aller faire quelques études de paysage dans une montagne nommée Tijouka, à quelques lieues de la ville. Pour s'y rendre, on se fait transporter d'abord en omnibus, puis on prend des mules au bas de la montagne. On me conseilla de louer un nègre, qui porterait ma malle de son côté, sans que j'eusse à m'en préoccuper autrement. Les nègres font à Rio l'office de nos commissionnaires; ils appartiennent à des maîtres qui les louent. Malgré cette assurance, je n'étais pas trop disposé à laisser partir ma malle à l'aventure et je résolus de la suivre à pied jusqu'à l'endroit où je trouverais les mules. Toutes les personnes à qui je fis part de mon intention se récrièrent à l'envi. Il fallait que je fusse fou. Je n'arriverais pas vivant. Il est bon de dire que le climat de Rio rend les Européens tout aussi paresseux que les gens du Sud. Peu après leur arrivée au Brésil, vaincus par le soleil, ils s'affaiblissent, ne marchent plus ou attendent la nuit pour se hasarder à une petite promenade. Aussi ma détermination de faire un trajet de quelques kilomètres au milieu de la journée paraissait-elle un acte de témérité inqualifiable; ce qui n'empêcha pas que vers onze heures, nous partîmes bravement, mon nègre et moi. Ma malle était pesante, et au bout d'une demi-heure, le pauvre diable ressemblait à une statue de bronze, tant sa peau était devenue luisante sous la sueur qui l'inondait de tous côtés. Quant à moi, abrité sous mon parasol, je le suivais non sans fatigue, trouvant à chaque pas que je pouvais bien avoir eu tort, car cette marche forcée, par un soleil auquel je n'étais pas encore accoutumé, commençait à me donner le vertige. Nous fîmes ainsi plusieurs lieues; puis nous montâmes une côte tellement rapide que, tout à fait convaincu, je pris sérieusement le parti de coucher à un hôtel qui se trouve fort à propos au bout de cette première partie de la route. Le lendemain matin, je payai mon nègre deux mille reis, un peu moins de six francs, et, après avoir dîné moitié à l'anglaise, moitié à la brésilienne, je montai, seul, libre, heureux de pouvoir, pour



Portrait de l'empereur du Brésil d'après le tableau de Biard.

la première fois, courir jusqu'à la nuit, admirant tout, et respirant à l'aise un air frais, presque froid, dont j'étais privé depuis longtemps. Le jour suivant, j'hésitais encore sur ce que je devais peindre et je préparais mes matériaux, quand plusieurs de mes compagnons de voyage arrivèrent montés sur des mules, pour passer le dimanche avec moi. Ils étaient tous gais et dispos : plus prudents que je ne l'avais été, il avaient pris l'omnibus et n'avaient pas gravi à pied la montagne. J'enfourchai, à leur exemple, une mule, et nous descendîmes tous gaiement pour aller voir « la grande cascade. » Dès le début de cette excursion, je commençai à avoir un avant-goût de ce dont je devais jouir plus tard. De tous côtés, j'apercevais des plantations de café; devant chaque habitation s'étendait un grand terrain plat, ressemblant à nos aires à battre le blé. Derrière d'immenses rochers tout unis et de couleur violette, j'entendais le bruit du torrent, caché par la végétation luxuriante à travers laquelle nous cheminions. Une heure après notre départ, nous nous arrêtâmes dans une baraque où l'on trouve toutes choses, excepté ce dont on a besoin. Laissant là nos montures, nous nous engageâmes dans des sentiers tout envahis par les herbes et surpentant parmi les bananiers et les caféiers; bientôt nous étions en face de la cascade. Un énorme rocher sans végétation, supporté seulement par une pierre qui laisse voir le vide au-dessus, surplombe à la gauche de la cascade comme pour lui servir de repoussoir. » L'eau, après avoir glissé de sallie en saillie, semble se reposer un instant sur une partie plate où se forment de petits bassins, dans lesquels l'on peut se baigner sans crainte; puis elle rencontre une pente unique et glisse d'une très-grande hauteur, en passant dans le voisinage de plusieurs habitations, pour porter ses eaux à la mer. Tout en cheminant et regardant, j'avisai un délicieux petit coin tapissé de plantes bien fraîches, arrosé d'une eau pure et couvert d'ombre. C'était un charmant sujet d'étude : j'en pris note. Le soir, mes compagnons me quittèrent et je retournai à mon hôtel de la montagne, ravi à la pensée qu'en attendant les forêts vierges, j'allais avoir de quoi m'occuper quinze jours très-agréablement, car ce qui m'entourait avait tout au moins le mérite de la nouveauté.



Portrait de l'impératrice du Brésil d'après le tableau de Biard.

Le soir même, je me fis donner des vivres pour mon déjeûner, et à six heures du matin, j'endossai le havresac. La course était longue; j'arrivai harassé; je pris un bain qui me fit beaucoup de bien. Pendant toute la journée je fis de la peinture, bien abrité par de grands arbres et au bruit de la cascade. Je vivais enfin! J'étais redevenu peintre! J'avais sous les yeux une nature splendide! Pour la première fois depuis mon départ, j'étais pleinement heureux. Pour la première fois aussi, je fis connaissance avec les fourmis, qui mangèrent une partie de mon déjeuner pendant que je travaillais. Malgré ce petit inconvénient, quelle bonne journée! Et comme je me promettais bien de retourner le lendemain! Mais l'homme propose.... comme on dit. Ma séance terminée, je pris mon sac et mon parapluie. La montée me parut bien longue. De temps en temps, des esclaves que je rencontrais n'avaient pas assez de leurs gros yeux pour me regerder. C'était si

énorme, ce qu'ils voyaient! Un homme libre, un docteur peut-être, car au Brésil chaque profession a son docteur, un blanc qui pliait sous un fardeau! Ce fut bien autre chose, quand j'arrivai à la porte de l'hôtel; une foule bizarre entourait un cheval, monté par un courrier doré sur tranche, et ce courrier était là pour moi! Qu'on juge du contraste! Un courrier du palais impérial d'une part, — un portefaix de l'autre. On parlera longtemps dans la montagne de cette aventure inexplicable. Enfin, comme après tout, la missive était bien adressée à moi, Biard, chevalier de la Légion d'honneur, et que ce même nom figurait sur le livre des voyageurs, il fallait bien reconnaître que j'avais le droit de décacheter ma lettre. On m'annonçait que Sa Majesté l'impératrice désirait que je fisse son portrait en pied et en grand costume, ainsi que ceux de Leurs Altesses Impériales les princesses Isabelle et Léopoldine. — Adieu donc à la cascade et à cette bonne vie d'études que j'avais tant désirée et que j'allais quitter, hélas! pour trop longtemps!



Vêtu de blanc.

Un chef du palais. — Le marché. — Les oiseaux. — La garde nationale. — Concert privé. — Promenades au Castel. — Processions.

Je revins à Rio, et, le plus tôt qu'il me fut possible, je commençai les portraits de l'impératrice et des deux princesses. Tous les jours, j'allais à Saint-Christophe, à une lieue de la capitale; les séances avaient lieu dans la bibliothèque de l'empereur. La tenue de rigueur était l'habit noir; or, comme il m'était difficile de trouver des ouvriers qui comprissent ce dont j'avais besoin, j'étais obligé de tendre mes toiles moi-même, en costume de cérémonie, après avoir eu bien de la peine à expliquer comment se font es châssis; car, ne sachant pas le portugais, il me fallait donner mes indications par interprète, ce qui me gênait à chaque instant. Le plus ordinairement, je venais de Rio à pied; j'étudiais le portugais en chemin; je me reposais çà et là, je faisais des croquis, et je revenais de même, toujours lisant ou dessinant.



Une clef du palais de Rio-de-Janeiro.

Dans le palais de la ville où je m'étais installé, je jouissais d'une liberté entière. Pour m'éviter l'ennui de passer dans les cours où étaient les factionnaires, on m'avait donné une clef qui ouvrait une porte du côté de la rue de la Miséricorde. Cette clef fut pour moi à première vue l'objet de deux sentiments bien opposés; l'un du plaisir de pouvoir entrer et sortir à toute heure sans contrôle, l'autre de stupéfaction en voyant la longueur de cet instrument vraiment prodigieux! aucune de mes poches n'était capable de le contenir; cependant je l'acceptai avec gratitude, me réservant *in petto* de faire faire des allonges à chacun de mes pans d'habit, projet que je mis à exécution sur-le-champ. Mais je ne puis dissimuler que parfois l'abitude me faisait oublier cette clef, à laquelle était liée mon existence : alors s'il m'arrivait de m'asseoir, on me voyait me relever avec la vivacité d'un homme qui vient de marcher sur un serpent. Après tout, je m'habituai peu à peu à mon cauchemar.

Dans les intervalles de mes travaux, j'achevai d'étudier la ville. J'allais tous les jours au marché. C'est là que l'on juge le mieux les habitudes du peuple. Chaque matin des embarcations, venant des îles voisines, apportent des provisions d'oranges de bananes, du bois, des poissons; c'est un spectacle étrange où l'on ne voit que nègres qui se culbutent, crient, appellent, rient ou pleurent, et comme ces barques ne peuvent approcher du quai, à cause d'un talus en pierre qui descend en pente vers la mer, d'autres nègres, armés de paniers ronds, se précipitent au-devant, se jettent dans l'eau, et quelquefois font la chaîne pour arriver plus tôt. Quand la marée est haute, le sabbat ordinaire augmente . on se pousse, on s'ahurit, on tombe

à l'eau, on gâte la marchandise, et les coups de bâton récompensent les maladroits. Plus loin, des négresses, abritées sous des baraques faites à la hâte, distribuent aux uns le café, aux autres des écuelles pleines de *carne secca* (voy. t. III, p. 331, note) et de *feijoens* (haricots), nourriture habituelle des gens de couleur, et bien souvent aussi des classes plus élevées. Sur le quai se promènent les revendeurs, attendant et guettant de loin les objets qu'ils veulent acheter. Ce qui m'intéressait par-dessus tout, c'étaient des brochettes d'oiseaux de toutes couleurs. J'aurais voulu les acheter tous; mais l'art de les conserver que j'ai acquis dans la suite me manquait alors. En face de ce quai si animé se trouve le marché intérieur, où l'on vend des paillassons, des nattes, des calebasses, et généralement des ustensiles de ménage. Là se vendent aussi et se découpent d'énormes poissons, là enfin sont les marchands d'oiseaux et de singes. Je m'étonnais toujours de voir combien on s'empressait peu d'acheter ces oiseaux d'une richesse et d'une variété de couleurs si admirables. Si dans les rues on voit accrochée à une fenêtre une petite cage en jonc, on est sûr que c'est un serin ou un chardonneret qu'elle renferme. Il en est de même des fleurs; on ne rencontre presque pas de fleurs tropicales à Rio; des roses toujours.



Vêtu de noir.

Mon temps se passait agréablement. Je travaillais pendant une partie du jour. Je dessinais des paysages, je recevais de nombreuses visites, tous les journalistes me traitaient avec beaucoup de bienveillance; j'avais acheté une redingote noire, j'avais chaud, mais j'étais considéré, cela eût dû me suffire. Que me manquait-il? Logé dans un palais, je voyais, de mes croisées, la chambre des députés et j'entendais, sans me déranger, de beaux discours; je voyais aussi manœuvrer la garde nationale, avec ses sapeurs, dont le tablier était varié selon les régiments : les uns imitant la peau de tigre, d'autres ornés des deux plantes nationales, le thé et le café, peintes à l'huile d'une façon réjouissante. Je pouvais admirer tout à mon aise l'armée et MM. ses officiers, portant sous le bras le bonnet à poil ou le shako. Devant moi s'exécutaient des manœuvres savantes, dans lesquelles je remarquais avec plaisir la prudence qui anime en tous lieux la garde nationale : chaque soldat citoyen, dans l'intérêt de son voisin sans doute, faisait feu un peu avant ou un peu après le commandement en détournant la tête.

D'une belle toilette en marbre blanc du palais, j'avais fait une table à manger, et je me composais d'assez bons repas, où abondaient les conserves, les bananes et les oranges; mais il me fallait toujours disputer mon dîner aux invasions des fourmis. Le soir arrivé, si je restais à prendre le frais à ma fenêtre, vis-à-vis de moi une chambre s'éclairait, une guitare et une flûte s'accordaient, puis des voix lamentables psalmodiaient des romances sur des airs d'enterrement. Ces chanteurs funèbres parfois s'attendrissaient, roulaient et levaient les yeux au plafond. Le sentiment les débordait. Cela durait, hélas! jusqu'à deux heures du matin;... dans de pareils moments, si quelqu'un se fût approché de moi, j'aurais mordu?... Mais le plus ordinairement, à la tombée de la nuit, je montais au Castel, cette petite colline où sont les signaux et qui est dans la ville même.



Les sapeurs de la garde nationale de Rio-de-Janeiro.

J'ai passé là de bonnes heures, contemplant toujours avec admiration l'immensité de la baie, avec ses îles si nombreuses que la vue ne peut toutes les embrasser. Du côté de la mer, la *sérra dos Orgaos* se découpe sur l'horizon en formes bizarres. Quand j'avais regardé longtemps à une même place, j'allais m'asseoir à quelques pas plus loin, et le spectacle était toujours nouveau pour moi. La nuit venait peu à peu, la plaine et la montagne se couvraient de feux, la ville s'illuminait à mes pieds. Quelquefois, je m'endormais sur le parapet, d'où le moindre petit mouvement m'aurait pré-

cipité a quelques centaines de toises, sur un chemin ou sur un rocher.

Quant à me promener dans la magnifique rue d'Ouvidor, je m'en gardais bien. Il me suffisait d'y avoir entrevu les belles Brésiliennes étalant leurs toilettes aux lumières des boutiques, et suivies, selon l'usage, d'une ou deux mulâtresses ou d'autant de négresses et de quelques négrillons; le tout marchant avec lenteur et gravité,



Dames brésiliennes, à Rio-de-Janeiro.

le mari en tête. Du reste, dans ces toilettes, presque toujours de couleurs très-voyantes, j'avais remarqué un esprit d'économie et d'ordre que nos Françaises n'ont pas toujours. Ces couleurs un peu exagérées peuvent, en effet, braver impunément le soleil pendant quelque temps, puis elles se transforment en nuances plus tendres, ce qui produit un changement complet de toilettes sans nouveaux frais. Chaque jour, à l'un des bouts de la rue, j'aurais pu entendre une douzaine d'orgues et autant de pianos qui jouaient ensemble, pour attirer les chalands aux boutiques : c'était à qui ferait le plus de bruit. Mais je m'étais lassé bien vite de la ville et de ses distractions. Je dois noter cependant deux processions qui défilèrent sous ma fenêtre.—L'une d'elles avait pour objet de célébrer saint Georges. Tous les grands dignitaires faisaient escorte à un mannequin à cheval, cuirassé de pied en cap, représentant le saint. De loin je l'avais pris pour un personnage naturel. Par hasard, et comme pour me tirer d'incertitude, les gens chargés de surveiller le glorieux cavalier l'ayant oublié un instant, un saut du cheval faillit le désarçonner. — Dans l'autre procession figuraient de charmantes petites filles de huit à douze ans, habillées à la Louis XV, avec des manteaux de soie, de velours, et surtout d'immenses ballons. Elle dansaient en s'avançant d'un air coquet. Par contraste, plusieurs d'entre elles étaient accompagnées d'individus, leurs pères sans doute, marchant fièrement à côté d'elles, avec des souquenilles vertes-rouges, des parapluies à la main et un cigare à la bouche. Les officiers de l'armée, toujours leur bonnet à poil ou leur shako sous le bras, portaient des effigies de saints et de saintes; un tambour-major, tout rouge des pieds à la tête, précédait les sapeurs à tabliers couleur tigre. A l'arrière-garde, des nègres tiraient des pétards dans les jambes des curieux. C'est un usage qui paraît inséparable à Rio de toute fête, religieuse ou autre.



Nègre portefaix, à Rio-de-Janeiro.

Les nègres. — Déménagement. — Vente d'esclaves.

Ils sont bien drôles, ces nègres de Rio, le pays où ils sont, je crois, le plus heureux, si des esclaves peuvent jamais l'être! L'un des premiers jours de mon installation, je quittai malgré moi mon travail, poussé par la curiosité : j'entendais certains sons étranges d'un bout de la rue à l'autre. Il s'agissait tout simplement d'un déménagement. Chaque nègre portait un meuble, gros ou petit, lourd ou léger, selon la chance. Tous mar-

chaient à peu près en mesure, en répétant soit une syllabe ou deux, soit en poussant un son guttural. Il y en avait qui portaient des tonneaux vides, formant un volume trois fois plus gros que leur corps. A la queue de cette file d'une cinquantaine d'individus venait un peu plus gravement un piano, que six hommes portaient sur leur tête. L'un d'eux, faisant fonctions de chef d'orchestre, tenait un objet ressemblant à une pomme d'arrosoir, dans lequel se trouvaient de petits cailloux. Avec cet instrument, le nègre battait joyeusement la mesure.



Déménagement d'un piano, à Rio-de-Janeiro.

Un autre jour, je vis trois négresses causer en gesticulant beaucoup et portant aussi sur leur tête, l'une un parapluie fermé, la seconde une orange et la troisième une petite bouteille. Ne serait-ce pas à cet usage de porter tout sur la tête que les négresses doivent d'être généralement bien faites, de porter le buste en avant et d'avoir quelquefois dans leur marche une dignité que leur envieraient beaucoup de femmes des classes blanches les plus riches?



Négresses, à Rio-de-Janeiro.



Nègre commissionnaire, à Rio-de-Janeiro.

Il se fait souvent des ventes d'esclaves dans certaines

boutiques et dans des maisons particulières, pour cause de départ ou de décès. J'ai assisté à plusieurs de ces ventes, et je n'y ai remarqué aucune différence avec les ventes de marchandises ordinaires, sinon que le marchand était monté sur une caisse à fromage, et qu'un autre individu, sorte de commissaire-priseur, était grimpé sur une chaise, un petit marteau à la main. Au milieu de guéridons, de fauteuils, de lampes, étaient assis cinq nègres et négresses. Je m'étais attendu à les voir fort tristes; il n'en était rien. Ces cinq nègres furent vendus chacun l'un dans l'autre six mille francs. Un acheteur fit l'emplette de deux femmes, d'un négrillon, d'une table, de plusieurs ustensiles et d'un cheval. BIARD.



Une vente d'esclaves, à Rio-de-Janeiro.



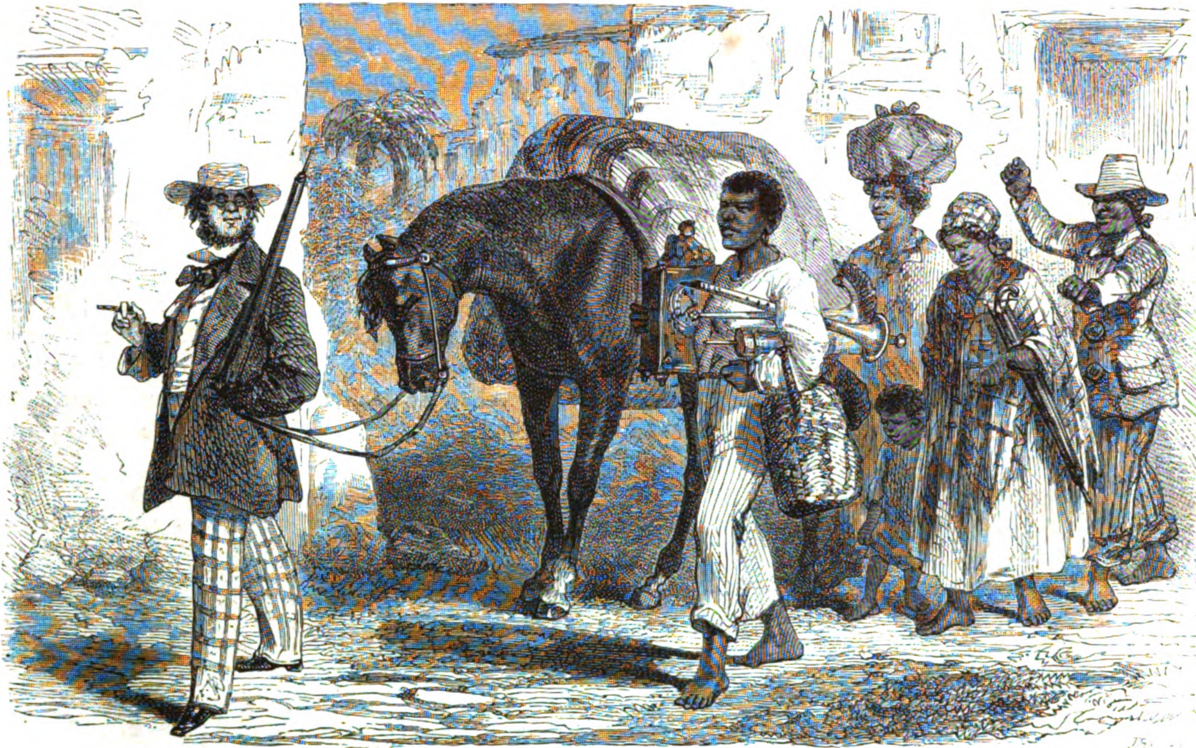
Nègre, à Rio-de-Janeiro.





Nègres gandins, à Rio-de-Janeiro.

(La suite à la prochaine livraison.)



Le retour d'une vente d'esclaves à Rio-de-Janeiro (voy. p. 16).

VOYAGE AU BRÉSIL,

PAR M. BIARD[1].

1858-1859. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[2].

Condition des esclaves. — Émigrants. — Une lutte nocturne.

Pendant mon séjour à Rio-de-Janeiro, on vendit sept nègres qui avaient appartenu à un maître humain et bienveillant. Ces pauvres diables, habitués à être traités avec douceur, furent pris d'effroi à la pensée de devenir les esclaves d'un autre maître. Ils se révoltèrent et se barricadèrent; mais, après avoir opposé à une soixantaine de gendarmes une défense désespérée, après avoir été blessés pour la plupart, ils furent conduits à une maison de correction où les maîtres, mécontents de leurs esclaves, les font enfermer et quelquefois punir de la peine du fouet. Du reste, les cruautés sont devenues fort rares au Brésil. Peut-être l'intérêt des maîtres est-il pour quelque chose dans la façon plus humaine dont on traite aujourd'hui les nègres. Depuis que la traite est abolie, un nègre qui autrefois coûtait mille ou douze cents francs, en vaut six à sept mille.

1. Suite. — Voy. page 1.
2. Nous rappelons que tous les dessins de ces livraisons sur le Brésil ont été exécutés par M. Riou d'après les croquis et sous les yeux de M. Biard.

En somme, la vie du nègre au Brésil est bien préférable à celle de la plupart des malheureux colons que des spéculateurs y expédient avec de belles promesses et qui sont victimes à leur arrivée des plus douloureuses déceptions. On rencontre dans les rues de pauvres gens de tous les pays, pâles, hâves, mendiant leur pain. J'ai vu deux Chinois, dont l'un était aveugle, recevoir l'aumône d'un vieux nègre. Il faut bien des conditions, que probablement on ne fait pas connaître à l'avance, pour qu'un colon puisse se livrer avec profit à la culture dans un pays vierge comme le Brésil. Avant qu'il retire quelque fruit de son travail, il s'écoule plusieurs années, et si, pendant cet intervalle, il n'est pas soutenu, sa perte est certaine....

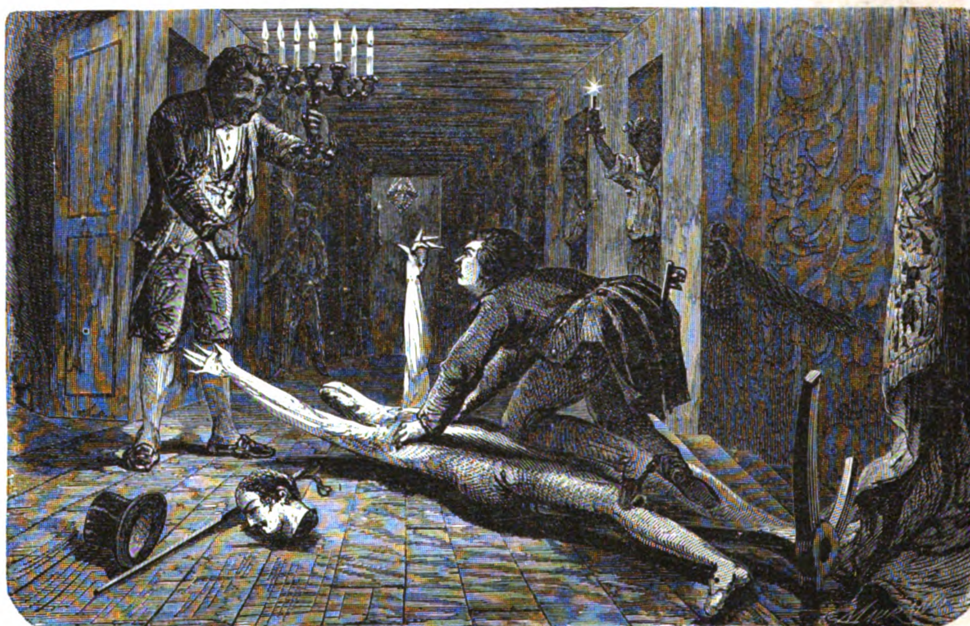
Mais revenons à mes travaux. J'avais hâte de terminer les portraits de l'impératrice et des princesses. Je refusais toutes les autres demandes. Je n'avais qu'un but : voyager, faire des études, et retourner en France au plus vite; cependant l'heure de la liberté n'était pas près de sonner encore. L'empereur vint un jour voir les trois

portraits, et, après m'avoir donné quelques avis sur la ressemblance, il me dit qu'il fallait aussi faire le sien. Je recommençai donc mes promenades à Saint-Christophe, ce qui me valut de devenir fort en portugais, parce que je me remis à étudier en chemin, de même que je clouais et tendais ma toile toujours en habit noir.

Je fis le portrait de l'empereur en bourgeois, habit et pantalon noirs, mais ensuite je le priai de me prêter son costume de cérémonie, celui qu'il ne porte que deux fois l'année, à l'ouverture et à la clôture des Chambres. Il voulut bien m'accorder cette faveur, d'autant plus grande que cette fois c'était pour moi seul que je travaillais, désirant emporter ce portrait en Europe. Des nègres du palais m'apportèrent plusieurs malles en ferblanc, contenant le manteau de velours vert, doublé de drap d'or, la tunique en soie blanche, avec la ceinture, le sceptre, enfin tout ce qui m'était nécessaire.

J'allai immédiatement à l'Académie pour y emprunter un mannequin, ne pouvant, par convenance, mettre les habits de Sa Majesté sur le corps d'un modèle vivant. D'ailleurs, ce modèle eût été difficile à trouver : l'empereur a six pieds, moins deux lignes. Le mannequin disponible était de beaucoup trop petit; un autre se trouvait chez un artiste, et on ne pouvait me le prêter que dans le cours de la semaine; quant à celui-là, il remplissait toutes les conditions voulues. J'étais fort contrarié que ma démarche n'eût pas mieux réussi. J'étais inquiet d'avoir dans ma chambre des objets d'une si grande valeur. Il me passait des craintes par l'esprit.

Ce jour-là précisément je rentrai fort tard; j'avais dîné et passé la soirée chez M. le ministre des affaires étrangères, et, par mégarde, je m'étais plusieurs fois assis sur ma clef: c'était presque toujours le présage de quelque malheur. Quand j'eus refermé avec soin la porte



Une lutte nocturne dans le palais de l'empereur du Brésil.

de la rue de la Miséricorde, je suivis à tâtons un couloir sombre et humide, et au bout je montai un escalier dérobé jusqu'à l'entrée d'un autre corridor, à l'extrémité duquel était la porte de mon appartement. Il m'était souvent arrivé de songer, en marchant dans ces ténèbres, que si quelqu'un avait voulu me faire un mauvais parti, il lui eût été facile de m'y tordre le cou. L'immense corridor où donnait la porte de mon appartement était éclairé tout à l'autre bout par une lampe dont la lumière était ce soir-là près de s'éteindre. Je me sentais le cœur serré. —Je ne vois pas ce qu'il y aurait eu d'étonnant, me disais-je, à ce que quelques malfaiteurs eussent conçu le projet de faire main basse pendant mon absence sur les costumes et les insignes impériaux, et, s'ils me rencontraient avant d'avoir dévalisé ma chambre, qui les empêcherait de se débarrasser de moi d'un bon coup de couteau ou en m'étranglant sans bruit? — On conviendra que cette idée-là, qui n'était pas autrement extravagante, n'avait rien de très-rassurant. Je dois l'avouer, j'avais peur, ma main tremblait, je ne pouvais trouver ma serrure, ce qui ne m'était encore jamais arrivé; tout à coup, je sentis une haleine chaude tout près de moi. Certainement il y avait là un homme. Son corps interceptait par moments la faible lumière vacillante du corridor. Il était évident que cet individu se penchait vers moi; il cherchait l'endroit où il devait me frapper pour m'abattre d'un coup, sans que j'eusse le temps de pousser un seul cri. Dans ce moment suprême, j'eus la force de demander d'un ton qui m'effraya moi-même encore davantage : « Qui va là? » — Ne recevant pas de réponse, j'osai répéter ma question en portugais, une belle langue! Même silence. Il y a des moments où une détermination est vite prise. Sûr maintenant d'être tué, je n'avais rien à ménager. Dirigeant donc mon poing fermé à la hauteur du visage de l'assassin, je l'envoyai tomber à quelques pas de moi,

puis je me précipitai aveuglément sur lui, sans me soucier qu'il eût ou non des armes, et je lui assenai.... Mais le bruit de sa chute ayant attiré aux portes des corridors une vingtaine de nègres et autres habitants du palais armés de bougies, je fus surpris, hélas! luttant avec un mannequin, dont je venais de faire voler la tête et de casser le nez, en m'écorchant les doigts. J'appris alors que vers la fin du jour on m'avait envoyé ce mannequin, et que les porteurs ne me trouvant pas chez moi, l'avaient posé près de ma porte. C'était une aimable galanterie du secrétaire de l'Académie, qui aussitôt après ma visite avait réclamé pour moi le susdit mannequin à l'artiste qui s'en servait. On imagine aisément combien cette ridicule histoire fit rire à mes dépens.

Ce maudit mannequin ne m'avait pas joué là son dernier tour. Je voulus le faire reporter à l'Académie dès que le portrait de l'empereur fut à peu près terminé. Je demandai un nègre. Les esclaves du palais n'étaient pas gens à se soumettre à pareille besogne. Ils allèrent donc chercher un commissionnaire, aussi noir qu'eux mais moins élevé dans l'échelle sociale. Aussitôt que ce pauvre diable vit de quoi il s'agissait, il jeta son panier, enfonça sur sa tête un reste de chapeau de femme, qu'il s'était arrangé en mettant le devant derrière, ce qui lui donnait un air assez agréable, et prenant, comme on dit, ses jambes à son cou, il se perdit en hurlant dans l'immensité des corridors.

Départ pour la province de l'Espiritu-Santo. — Un incendie en mer. — Arrivée à Victoria. — Prières à faire peur. — Le signor X.... et les lettres de recommandation.

Bien des fois déjà j'avais demandé aux Français résidant à Rio où il faudrait aller pour trouver des Indiens. Je n'avais reçu aucune réponse satisfaisante. D'après la plupart de ces messieurs, les Indiens n'existaient presque pas, c'était une race perdue; cependant il me semblait qu'il devait en exister un peu quelque part; j'en voulais à tout prix. J'avais vu des nègres en Afrique; à Paris même il y a des nègres; je ne tenais pas aux nègres. Un jour, enfin, j'entendis parler d'un Italien qui habitait depuis une huitaine d'années l'intérieur du Brésil, avait acheté des terrains dans les forêts vierges de la province de l'Espiritu-Santo et faisait le commerce de bois de palissandre. Celui-là devait savoir à quoi s'en tenir sur la question des Indiens. J'exprimai le désir de le connaître, et on me promit de me présenter à lui, dès qu'il viendrait à Rio. En effet, bientôt on l'amena dans mon atelier et précisément un jour où je faisais le portrait en pied d'une charmante Brésilienne, la fille du ministre des affaires étrangères. La circonstance était bonne pour mon futur hôte, qui naturellement avait besoin de protections. Je fis de mon mieux pour lui payer d'avance l'hospitalité qu'il serait heureux, disait-il, de m'offrir. Je le conduisis chez les personnes dont le crédit pouvait lui être le plus utile. J'intercédai en sa faveur plus que je ne l'aurais assurément jamais fait pour moi-même, et il obtint tout l'avantage qu'il pouvait tirer de l'intérêt aimable qu'on voulait bien me témoigner. Aussi, n'épargna-t-il aucune des formules de la reconnaissance la mieux sentie pour me remercier. Je n'avais qu'à me fier à lui pour écarter devant moi toutes les difficultés du voyage. Je ne serais pas son hôte, mais son parent. Tout ce qui était à lui serait à moi, et il s'empresserait de mettre son logis et tout son monde à ma disposition. Bref, j'étais enchanté, et il fut décidé que je m'engagerais dans les contrées les plus sauvages sous la direction et la protection du signor X....

Sur le point de partir, il me vint en tête de faire une chose dont je n'avais aucune idée : de la photographie. Comme je n'y comprenais rien, j'achetai de vieux instruments tout désorganisés, des produits avariés, et un livre quelconque avec l'intention de l'étudier en route.

Le 2 novembre, le signor X.... et moi, nous nous embarquâmes sur le navire à vapeur *le Mercure*, traînant à notre remorque un petit vapeur destiné à remonter le fleuve de l'Espiritu-Santo. La mer était mauvaise; il ventait; ce navire à traîner retardait sensiblement notre marche. La plupart des passagers étaient des colons allemands qui allaient grossir le nombre de leurs compatriotes déjà établis sur les bords du fleuve. Notre vapeur n'était pas très-grand et plusieurs de nous couchaient dans des espèces d'armoires construites sur le pont. J'étais dans l'une d'elles, et comme le roulis était très-fort, j'avais pris le parti de rester dans la position horizontale toute la journée. Pour tout dire, ce n'était pas la seule cause qui me retînt couché; depuis quelque temps j'étais malade par excès de travail, et aussi par suite de ma manière de me nourrir, ne mangeant guère que des fruits et des salaisons. Le pire était que nous approchions de l'hiver, époque où la terrible fièvre jaune jette l'épouvante dans toute la contrée. Cependant, la troisième nuit de notre navigation le sommeil dont je ne connaissais plus depuis quelque temps les douceurs, venait de me surprendre, quand une détonation épouvantable m'éveilla en sursaut. Une grande lueur paraissant sortir de la mer reflétait et rougissait nos cordages d'un éclat sinistre. Des cris partaient du navire auquel nous étions liés; à ces cris succédèrent des gémissements; à la lumière rougeâtre succéda aussi l'obscurité la plus profonde. On se sépara du navire en larguant les amarres pour ne point se laisser gagner par le sinistre. Puis, notre capitaine ordonna de mettre deux embarcations à la mer; on s'empressa de lui obéir. Mais il faut savoir que les équipages des navires brésiliens sont en partie composés de nègres et que le service ne s'y fait pas très-promptement, malgré la bonne volonté des officiers. Un homme se plaça près des amarres, une hache à la main, et au signal donné, je vis enfin s'éloigner, malgré le vent, un première embarcation qui ne tarda pas à se perdre dans les ténèbres les plus épaisses. L'autre, repoussé avec force par les lames, ne put se séparer de notre bateau; elle fut sur le point de s'y briser. Parmi les passagers, aucun ne parlait; on regardait avec effroi de petites étincelles s'élever de seconde en seconde au-dessus du navire que nous

avions remorqué et qui, à cette heure, était déjà loin de nous.

On entendait un bruit confus, des plaintes lointaines; le vent les emportait dans l'espace, et cependant des coups de hache, des notes lamentables, se mêlant au bruit des flots, venaient d'instants en instants porter le trouble et l'effroi dans nos âmes. Enfin, sous notre ombre, un point se dessina entre deux lames, se perdit, reparut, et, au milieu d'un silence de mort, nous vîmes hisser vers nous, trois corps n'ayant presque plus figure humaine. Nous apprîmes alors que, pour alléger autant que possible la charge de notre navire et accélérer sa marche, les hommes qui étaient à bord du petit vapeur avaient chauffé outre mesure, ce qui avait fait éclater la chaudière. Un incendie commençait à se propager lorsque les matelots de notre embarcation étaient arrivés fort heureusement pour l'éteindre. Ils avaient coupé quelques parties déjà endommagées, et donné les premiers secours nécessaires à trois de leurs malheureux camarades. Ces hommes qu'on avait montés à notre bord n'étaient pas tout à fait morts, comme on l'avait cru au premier moment. On les enveloppa dans des draps imbibés d'huile; la douleur les rappela à la vie. On les coucha ensuite avec le plus grand soin. Il était décidé qu'on les déposerait à Victoria. Notre docteur espérait en sauver deux; le troisième, un nègre, n'était qu'une plaie de la tête aux pieds. Celui-là échappa aussi à la mort. Je le revis longtemps après; il était de-



Incendie en mer.

venu blanc et noir, sa peau était tigrée de la tête aux pieds: les brûlures sur les peaux noires laissent des traces blanches.

Cette triste aventure nous avait fait perdre beaucoup de temps et il fallut mouiller en pleine mer pour ne pas nous briser en essayant d'entrer à Victoria pendant la nuit.

Ce fut seulement vers huit heures du matin que nous entrâmes dans les eaux de Victoria[1]. Longtemps avant de débarquer on échangea des paroles, à l'aide du portevoix, avec un personnage monté sur un affût de canon. Nous passions devant *la Fortalesca*, et je ne sais si c'est un effet d'optique, mais le drapeau qui flottait sur cette petite forteresse me parut plus grand que le bâtiment tout entier.

Mon hôte italien alla chercher par la ville des hôtels. Il y en avait un, mais quel hôtel! et surtout quel lit! Je fis mettre un matelas sur un billard et au grand désappointement de quelques habitués, je coupai court aux réclamations, en tirant un verrou qui eût pu rivaliser avec ma clef du palais.

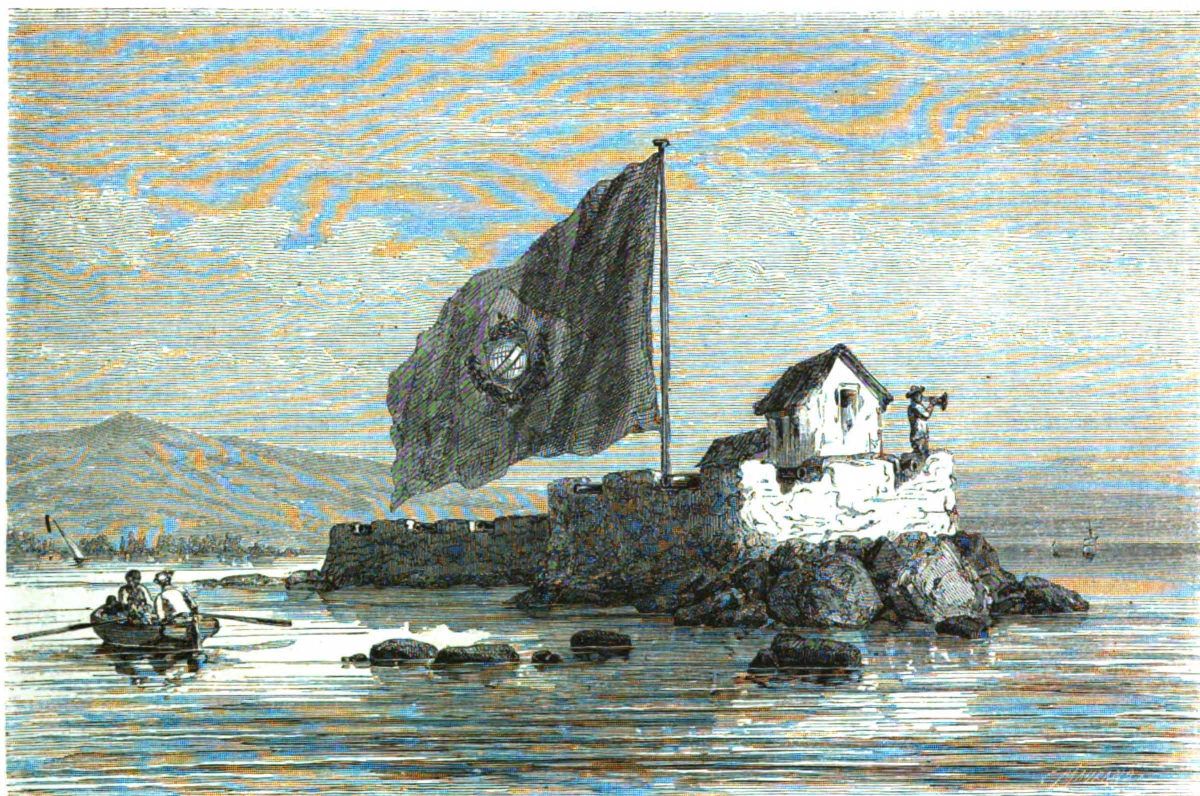
Brisé de fatigue, par notre désagréable navigation et par des émotions qu'il est facile de comprendre, j'aurais dormi, je crois, même sur un billard; mais, vers neuf heures du soir, des cris ou plutôt des hurlements qui n'avaient rien d'humain, poussés par des nègres, me firent sauter brusquement à bas de mon lit. Je me précipitai vers une fenêtre d'où je pus voir une foule qui se dirigeait vers un grand bâtiment. Ce bâtiment était une

1. La villa de *Nostra-Senhôra de Victoria*, chef-lieu de l'Espiritu-Santo, est située sur une île, au milieu de l'embouchure du fleuve de ce nom, par vingt degrés dix-huit minutes de latitude sud; sa population est de douze mille cinq cents habitants.

église, ces cris étaient des chants religieux poussés par les gens de couleur, qui sont coutumiers du fait, et qui en hurlant, se figurent qu'ils chantent leurs prières. Je m'habituai peu à peu à ces mœurs étrangères.

Le lendemain, mon hôte italien vint présenter avec moi les lettres de recommandation qu'on m'avait données pour le président de la province, le chef de la police et quelques riches particuliers. Dès ce début, je vis avec plaisir que le signor X.... était un homme habile et qui savait tirer parti de tout. Il me donna vraiment bonne opinion de lui. Ces lettres me concernaient particulièrement : quand on les avait lues, il me traduisait quelques mots de compliments, d'offres de service, puis aussitôt, sans transition, il entretenait ces messieurs de ses intérêts, et faisait appel à leur bienveillance en leur expliquant longuement les projets merveilleux qu'il avait conçus dans le seul but d'être utile au pays. Cela fait, nous partions, lui fort satisfait, et moi me demandant si c'était bien là le but que mes hauts protecteurs de Rio s'étaient proposé en prenant la peine d'écrire en ma faveur les lettres dont un autre se servait à son profit. Cependant je dois reconnaître que grâce à l'une de ces épîtres bienveillantes on nous prêta des chevaux et un nègre chargé de les ramener du lieu où nous nous proposions de nous rendre. Il avait été résolu que nous laisserions nos bagages à Victoria, où dès notre arrivée à Santa-Cruz on enverrait des canots.

Notre départ ayant été remis au jour suivant, j'allai visiter la ville et les environs. J'y trouvai enfin le commencement de ce que je venais chercher : des Indiens. Quelques-uns de ces pauvres anciens sauvages demeurent dans ce qu'on pourrait appeler des faubourgs, si Victoria était réellement une ville. Ce qu'ils habitent ne ressemble guère à des maisons; ce ne sont pas des cases non plus; pour mon goût, ces Indiens-là n'étaient pas encore assez naturels : un peu de civilisation avait déteint sur eux, et ce peu était déjà beaucoup trop. Dans plusieurs de leurs taudis où j'entrai, je fus surpris de voir presque toutes les Indiennes faire de la dentelle de fil. Partout, en outre, une perruche privée était attachée à un bâton fiché au mur. Pendant cette promenade, j'eus du moins la satisfaction de rencontrer quelques beaux perroquets à l'état tout à fait sauvage.



Le drapeau de *la Fortalesca* dans le port de Victoria.

Selles et étriers. — Nova-Almeïda. — Tribulations. — Orchidées. L'église de Santa-Cruz.

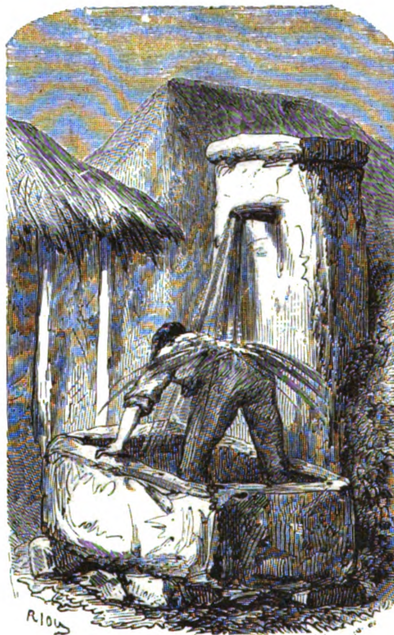
Le lendemain matin, les chevaux étaient à notre porte, tout bridés; on n'avait oublié que les selles. Pour s'en procurer, il fallut parcourir de nouveau la ville, ce qui n'était pas absolument récréatif, certains quartiers étant perchés sur des hauteurs, et les rues n'étant bien souvent que des rochers sur lesquels on glisse à chaque pas. Après avoir bien questionné des passants et avoir été renvoyé de maison en maison; après avoir entendu mon compagnon s'écrier mille fois avec des gestes de désespoir : « Un cavallo, senza... ! » et tous ceux qui l'écoutaient, répéter, en s'éloignant et en levant les yeux au ciel, la même exclamation : « Un cheval sans selle ! » je commençais à penser que le plus court serait

de partir à poil. Mais peu à peu le malheur qui nous frappait était devenu une sorte de calamité publique; si bien que des officiers s'étant mêlés de l'affaire, deux selles ornées de leurs étriers nous furent apportées en triomphe. Cette fois nous partîmes pour tout de bon.

Le pays que nous parcourûmes pendant la première journée ne me procura pas encore les émotions dont j'étais avide. La nature, loin d'être vierge, avait déjà subi de profondes modifications; nous passions au milieu de terres défrichées depuis longtemps et abandonnées. Souvent il nous fallait traverser des flaques d'eau où nos montures enfonçaient jusqu'aux genoux.

Nous arrivâmes vers le soir dans le village indien de Nova-Almeïda, habité jadis par les Jésuites. Au milieu de la place, on voit encore une grosse pierre, à laquelle les pères faisaient attacher les Indiens coupables de quelque délit.

Mon premier soin, en mettant pied à terre, fut d'aller boire et me laver dans une fontaine où je restai quelque temps sans pouvoir m'y rassasier de fraîcheur. La nuit fut la bienvenue après ce bain, car à peu de chose près je puis donner ce nom aux aspersions que je m'étais prodiguées. Toutefois je commençais à songer que l'heure du dîner était passée depuis longtemps. Mon estomac n'avait plus qu'un très-vague souvenir d'un pâté dont le matin j'avais donné la moitié à deux chiens que j'avais rencontrés sur la route. Mon hôte avait une « connaissance » dans le village. Il vint me dire qu'on nous préparait un lit; quant à la nourriture, le maître du logis étant pauvre, il y aurait, ajoutait-il, indiscrétion à lui en demander. Il me parut d'autant plus résigné qu'il n'avait pas comme moi partagé son pâté avec les chiens et qu'en ce moment même il achevait de grignoter quelque chose.... Enfin il pouvait attendre. Pour moi, je me disposais à aller rôder dans le village pour demander l'aumône d'un morceau de pain; il me pria de n'en rien faire, car ce serait grandement offenser celui qui nous accordait si généreusement l'hospitalité. « Mais ne vous inquiétez pas, me dit-il, au point du jour, avant de monter à cheval, nous ferons des provisions. » Je trouvai qu'il était dur de se coucher sans souper, surtout quand on n'a pas dîné, et il me semblait que le compagnon entre les mains duquel je m'étais mis un peu légèrement n'avait pas précisément pour moi tous les égards qu'en pareille occurrence j'aurais eus pour lui; mais j'étais engagé et je n'avais plus qu'à prendre mon parti.



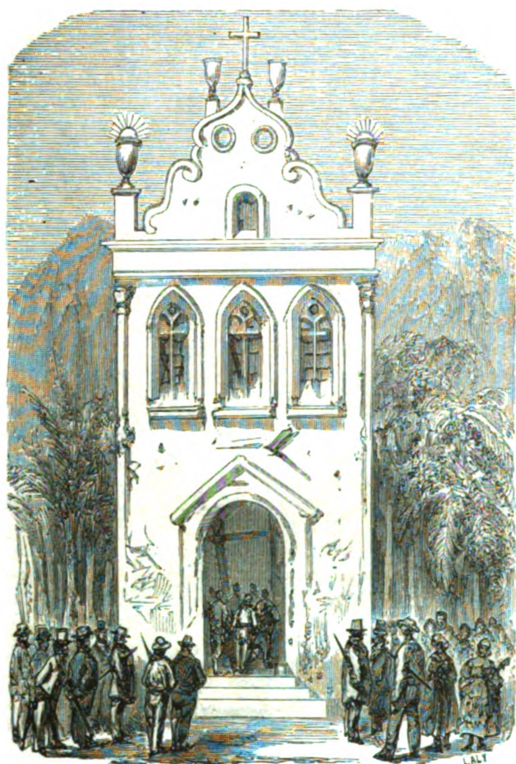
Bain dans une auge.

Le lendemain je vis pour la première fois des orchidées accrochées aux arbres. Nous passâmes aussi entre des espèces d'allées bordées de cactus géants, dont la tige a quelquefois trente à quarante pieds de hauteur; elle remplace le liége : on la vend par morceaux dans les marchés. De même que le jour précédent mon compagnon allait devant. Je le laissai aller à sa guise et toujours accompagné de mon nègre. Pour moi, devenu passionnément entomologiste et conchyliologiste, je continuai mes collections. On avait déjeuné assez bien avec des haricots et de la « carne secca. » On avait pris par précaution, non-seulement du vin, mais encore une lourde cruche pleine d'eau, fort à propos, car ce jour-là nous rencontrâmes beaucoup de sources d'eau très-fraîche.

Vers le milieu du jour, la chaleur était accablante; c'était avec bien de la peine que je me voyais forcé de quitter l'ombre pour regagner les bords de la mer. Je me ressentais encore de mes souffrances de Rio et j'étais impatient d'arriver à Santa-Cruz, le reste de mon voyage devant se faire en canot. Aussi je fus bien heureux quand j'aperçus au loin, de la plage où nous étions, un clocher se dessiner sur le ciel. — Voilà Santa-Cruz[1]! voilà le farniente pour quelques jours! — Je m'étonnai cependant : on ne m'avait pas prévenu que j'allais arriver dans un lieu si important. J'avais pensé que Santa-Cruz était tout simplement un village indien, et l'église que nous apercevions me paraissait imposante. Pour le moment il fallait rentrer sous les arbres. Quand nous débouchâmes dans la plaine, je vis bien des huttes couvertes avec des branches de palmier, quelques maisonnettes peintes à la chaux; je vis bien des pêcheurs, des femmes, couleur de pain brûlé, vêtues de robes jaunes, rouges, oranges, avec des volants et des pieds nus; par-ci, par-là, quelques messieurs portugais en habit noir, cravate blanche et les mains sales. Mais plus de clocher! il avait disparu, et pourtant comment avais-je pu m'y tromper? Il avait la forme ordinaire des clochers espagnols, portugais et brésiliens. J'avais bien remarqué de loin, par ce soleil qui fait distinguer une mouche à cent pas, qu'il était peint en blanc, qu'il avait des ornements, des vases sculptés et des cloches; j'étais d'autant plus certain d'avoir vu ces dernières que je les avais entendues. Que penser de la disparition d'un édifice que je n'avais certes pas rêvé? Je ne pouvais avoir eu l'intention de me mystifier moi-même. Incapable de supporter plus longtemps cette incertitude, je me décidai à demander à mon compagnon le mot de l'énigme. Il me montra un mur de trois pieds d'épaisseur que j'avais déjà remarqué à cause de sa

1. Ce petit village peu connu ne doit pas être confondu avec le bourg du même nom situé à environ quarante-huit kilomètres de Rio-de-Janeiro, et où l'on voit une villa et une ferme impériales.

hauteur, mais dont je ne m'étais pas préoccupé davantage, étant à la recherche du monument qui était devenu invisible pour moi. J'allais émettre un doute bien naturel sur la réponse de mon voisin, mais ayant fait quelques pas de plus en avant, tout un poëme se déroula devant mes yeux et je vis le chef-d'œuvre complet de l'orgueil humain dans sa plus naïve expression. Ce mur était bien réellement l'église, destinée à faire de l'effet sur le vulgaire, car si de profil il n'avait que trois pieds d'épaisseur, de face il présentait un portail complet, une façade. On entrait dans l'église en montant plusieurs marches; au travers des fenêtres supérieures, on voyait des cloches qui laissaient soupçonner celles qu'on ne voyait pas. Des ornements, des vases sculptés donnaient à ce monument un extérieur grandiose, préface des richesses d'art qui ne pouvaient pas manquer de décorer l'intérieur. Voilà ce que j'avais entrevu de loin, mais voici ce que je vis de près en me plaçant d'un autre côté. Ce mur, si bien orné de face, était seul, bien seul, étayé par des contre-forts qui le défendaient du vent. Ceux qui étaient entrés dans l'épaisseur du mur, en montant les marches de cette cathédrale, en redescendaient par derrière pour entrer dans une triste baraque à peine un peu plus grande que les autres cases. Ceux qui avaient vu les cloches dans l'intérieur du clocher, quand ils étaient placés devant la façade, pouvaient voir en profil un échafaudage de maçon sur lequel le sonneur était placé commodément pour carillonner; on avait si bien fait les choses uniquement pour la gloriole que l'épaisseur du mur du côté de



L'église de Santa-Cruz vue de face.



L'église de Santa-Cruz vue de profil.

l'arrivée était seule enduite avec du plâtre, le revers n'offrait aux yeux que des pierres brutes; qu'importe! l'honneur ou plutôt la vanité était satisfaite.

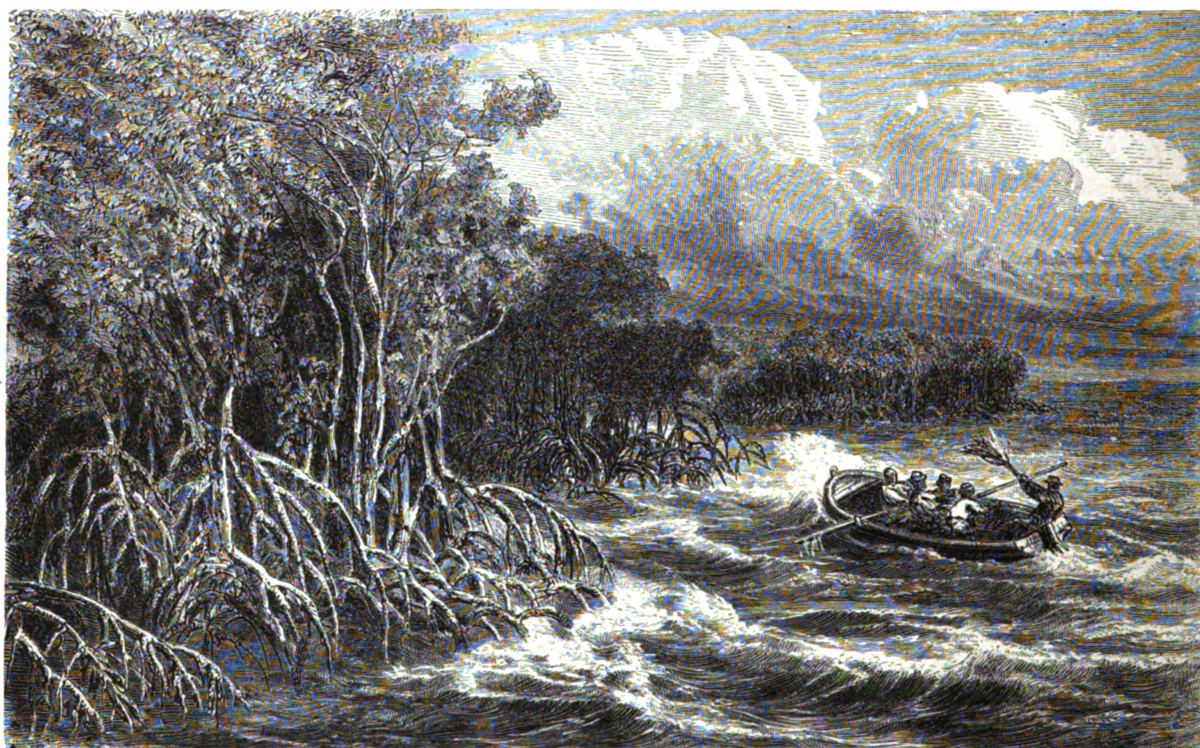
Séjour à Santa-Cruz. — Navigation. — Les mangliers. Les oiseaux. — Une pirogue.

Mon compagnon possédait une petite maison dans la ville, mais elle était tellement encombrée de caisses et de paquets qu'afin de s'éviter des dérangements il emprunta pour moi, à l'un de ses voisins, une grande pièce humide servant de magasin à plâtre. On balaya la place de mon matelas; et d'un tonneau de morue on me fit une table-toilette. Pendant qu'on prenait ces soins, je me mis à l'aise, et malgré la somptuosité de l'église, malgré quelques habits noirs portés par des individus qui sont des *Vendedôrs*, car dans leurs boutiques on trouve des vases toujours ébréchés, de la poudre toujours éventée, des allumettes invariablement humides, en un mot, malgré toute l'apparence aristocratique des habitants de Santa-Cruz, j'eus l'inconvenance de me débarrasser de mes bottes et de m'en aller par les rues, pavées avec du gazon, pour chercher le bord de la mer et m'y coucher sur le sable, sous des mangliers que j'avais vus de loin. J'avais encore la faiblesse de croire qu'on peut dormir en plein air au Brésil. A peine étendu sur le sol je fus assailli par des armées d'insectes de toute espèce. Le moyen de fermer les yeux? Pourtant j'en avais bien besoin. Je quittai forcément ce lieu et je revins me mettre sur le matelas qui m'avait été préparé. Seulement, comme on venait de balayer ma chambre, il

me fallut en passer par un nuage de plâtre. Mon hôte, dont l'extrême convenance ne se démentit jamais, vint m'apprendre avec empressement que MM. les marchands croyaient que j'étais un colon et qu'ils m'avaient pris pour un domestique blanc, chargé de remplacer une mulâtresse, sa cuisinière, dont il n'était pas content. Il me fut très-agréable d'apprendre, comme on le pense bien, cette flatteuse opinion que l'on se faisait de moi.

Le lendemain de notre arrivée, on avait chargé quelques Indiens d'aller chercher nos bagages restés à Victoria. Malheureusement le vent était contraire, et les légers canots faits de troncs d'arbres ne pouvaient lutter contre sa violence. Il fallut attendre.

On sait déjà que la ville de Santa-Cruz possède la devanture d'une cathédrale. Je n'y ai pas vu d'autres monuments dignes d'être cités, sinon une fontaine nouvellement construite. Le reste est peu de chose, de petites maisons placées sans symétrie, de l'herbe poussant partout dans ce qui pourrait s'appeler ailleurs des rues, un petit port, abrité par des brisants. Ma seule distraction était de regarder les équipages de trois navires en chargement de bois qui chantaient des airs bien monotones, soit en virant au cabestan, soit en hissant les troncs d'arbres. J'avais pris le parti de me boucher les oreilles, afin de ne pas retenir ces airs dans ma mémoire. Vaine précaution, car aujourd'hui, en écrivant ces lignes, je m'aperçois que je les chante d'inspiration. Généralement, ce sont des bois de palissandre qu'on envoie à Rio et de là en Europe. Les possesseurs de terrain, qui font le



Entrée de la rivière de Sagnassou.

commerce, se bornent à exploiter cette espèce. On n'apporte à Santa-Cruz que les troncs coupés à la hauteur des premières branches, et là on les scie en deux avant de les embarquer.

Trois semaines se passèrent. Chaque jour, je consultais le vent : toujours le même. Enfin arriva celui dont nous avions besoin; les canots revinrent, mais dans quel état! Nos effets étaient détériorés et nos malles pleines d'eau, à en juger du moins par l'extérieur, car on ne se donna pas le temps de vérifier les désastres : et le jour de l'arrivée de nos bagages fut celui de notre départ. Cette fois, c'était pour longtemps.

Trois canots furent chargés de nos divers effets, parmi lesquels il fallait se caser d'une façon assez incommode. Ce que voyant, mon hôte, qui n'avait toujours que mon intérêt en vue, alla, sans me rien dire, s'installer dans un autre canot et me laissa dans le mien qui était le plus encombré. Nous remontions à force de rames la rivière de Sagnassou, où je ressentais encore l'influence de la mer; mais le spectacle était intéressant; des forêts de mangliers s'étendaient avec leurs myriades de racines bien avant dans l'eau.

Une demi-heure après le départ, des grains vinrent de quart d'heure en quart d'heure fondre sur nous avec une telle force que mon parapluie fut cassé, mes malles bousculées et le canot rempli d'eau, en sorte que si un Indien ne se fût empressé de le vider, nous eussions coulé bas inévitablement. Cet Indien n'ayant pas sous la main de vase pour cette opération, eut l'heureuse idée de se servir d'un verre, tandis que les autres poussaient à terre le canot. Nous débarquâmes heureusement, et nous attendîmes que le temps devînt meilleur. Dès que



La rivière de Sagnassou.

je n'eus plus à craindre un bain forcé, j'employai le temps que nous passâmes accrochés sur un rocher à calculer combien de jours il eût fallu à l'ingénieux Indien pour vider notre embarcation avec son verre, il me fut démontré que trois semaines eussent à peu près suffi.

Le ciel enfin devint bleu et nous remontâmes en bateau. Je n'avais pas assez de mes yeux pour regarder de tous les côtés. Nous approchions cette fois des forêts vierges. La rivière était large. De loin je voyais de grands oiseaux blancs : c'étaient des aigrettes, puis des hérons à bec couleur bleu de ciel et ornés de panaches retombant de chaque côté de la tête, des martins-pêcheurs, etc. Près de nous passa une pirogue, montée par un jeune couple, le mari au gouvernail, la femme placée au milieu, tenant dans ses bras un buisson qui servait de voile : sujet de tableau charmant! Ce petit canot ainsi poussé par le vent disparut en peu de minutes.



Gravé par Erhard R. Bonaparte 42

Nous entrons dans la forêt vierge. — Arbres. — Animaux. — La propriété de mon hôte. — Ma chambre. — Ma première nuit dans la solitude.

Enfin, enfin, voilà la forêt vierge, voilà le commencement de cette nature à peu près inconnue! Jamais la hache n'a passé par là. Le pied de l'homme n'a pas foulé cette terre. Il me semble qu'une vie nouvelle se révèle à moi. Ma tendance naturelle à ne saisir que le côté ridicule de tout ce que j'avais vu jusqu'alors, fait place tout à coup à des pensées sérieuses, à un recueillement presque religieux. Chaque coup de rame en me rapprochant davantage de ces scènes grandioses, efface peu à peu le souvenir du passé. La rivière se rétrécit sensiblement, les deux bords vont convergeant l'un vers l'autre. Les mangliers disparaissent. L'eau douce remplace l'eau salée. Les plantes aquatiques cachent le rivage. Bientôt paraissent des arbres immenses couverts de plantes parasites, de fleurs, d'orchidées qu'on nomme très-justement les filles de l'air, vivant sans racine, suspendues souvent à des lianes, comme des lustres, sans qu'il me soit possible de bien comprendre comment et pourquoi le hasard les a placées ainsi. Le lit de la rivière devient peu à peu si étroit, qu'il est nécessaire de se baisser souvent, afin d'éviter les arbres penchés et dont les racines se détachent à demi arrachées de la rive minée par l'eau. A chaque instant nous passons sous des arcades formées par des myriades de palmistes, au tronc si frêle qu'il semble, quand on les voit de loin, que le moindre souffle de vent doive les briser.

Mon hôte ne comprenait pas mon admiration quand je m'extasiais à la vue des formes fantastiques que les plantes grimpantes, chargées de fleurs, donnaient aux arbres qu'elles envahissaient, simulant dans les airs toutes les figures que pourrait rêver l'imagination la plus riche. Les sensations que j'éprouvais étaient de celles qu'un peintre peut tenter de rendre avec son pinceau, mais que sa parole et sa plume sont tout à fait impuissantes à exprimer. J'en croyais à peine mes yeux. Il me semblait voir des temples, des cirques, des animaux

fantastiques, effacés à chaque pas que nous faisions et remplacés par d'autres images; car, dans cette nouvelle partie de la rivière, les arbres étaient enveloppés de lianes montant jusqu'à leur sommet, descendant en grappes entrelacées, puis remontant pour redescendre encore, formant de toutes parts des résaux inextricables, toujours verts et fleuris. De la cime de ces arbres envahis, tombaient, comme des cordages de navire, d'autres lianes, tellement régulières qu'on les eût prises pour des œuvres d'art. A ces lianes se pendaient des familles de singes ouistitis, que notre présence ne faisait pas fuir et qui au contraire nous regardaient avec curiosité, en poussant de petits cris pareils à des sifflements. Mais à toute chose, il y a des contrastes. C'en était un que ces affreux crabes qui à notre aproche décampaient au grand effort de leurs grandes pattes armées de pinces formidables, et ces crapauds de la grosseur d'un chat, qui ont un regard si doux sous une enveloppe si repoussante. Il vint un moment où d'un côté nous aperçûmes une clairière. On y avait abattu les arbres en défrichant, mais on en avait laissé une rangée debout. La rivière était en cet endroit le lieu du monde le plus agréable pour se baigner. Le sable fin et jaune comme de l'or m'invitait à profiter de l'occasion, mais ce fut un désir qu'il me fallut cette fois réprimer. Nous étions arrivés au terme du voyage. Mes impressions poétiques se dissipèrent tout à coup dès que j'eus mis pied à terre.



La chambre que m'a réservée mon hôte.

Je vis d'abord sur un coteau une case un peu plus grande que celle des Indiens de Santa-Cruz, un très-grand terrain plat, coupé par des flaques d'eau et couvert d'une mauvaise herbe, puis aussi loin que mon regard pouvait atteindre, des bois vierges, dont l'aspect vague ne m'intéressait plus autant. On avait brûlé de tous côtés les arbres après les avoir abattus, ainsi que les plantes parasites de ceux qui restaient debout. Aussi ces derniers me paraissaient-ils maigres et décharnés. Peut-être mon désenchantement tenait-il à une autre cause. L'enthousiasme n'est pas un état normal, et à force d'avoir trop admiré, je n'admirais plus. D'ailleurs le caractère de l'hôte chez lequel j'allais passer six mois, et sa case couverte en palmiers, dans une partie privée d'arbres, auraient suffi, je crois, pour refroidir mon imagination. Enfin sans trop pouvoir m'expliquer pourquoi, je me sentais triste et désenchanté au moment même de la réalisation de mes plus chers désirs. Les Indiens appartenant à l'habitation vinrent enlever nos effets qu'il était assez difficile de monter sur l'herbe glissante. Ils portèrent d'abord au logis tout ce qui appartenait à leur maître, conformément à ses ordres. Quant à moi, assis sur un tronc d'arbre, j'admirais en silence les attentions délicates dont je me voyais l'objet. Mon tour vint toutefois. On me conduisit dans mon logement, et je reconnus que la chambre dont on me faisait hommage, était encombrée de caisses, de tonneaux et de paquets de cannes sèches. Impossible d'entrer. Je me retirai donc et j'allai de nouveau m'asseoir sur l'herbe, oubliant une de mes mésaventures de Santa-Cruz : une nuée d'insectes impitoyables vint me la rappeler cruellement.

Forcé de revenir au gîte, je visitai, en attendant l'heure du dîner, l'intérieur et l'extérieur de la case. La cuisine surtout était d'une saleté impossible à décrire. Une vieille Indienne faisait cuire, étendu sur des charbons, un tatou que je crus destiné à notre dîner. Le foyer au milieu de la pièce se composait d'une douzaine de pierres; à droite et à gauche du feu étaient des bancs sur lesquels dormaient les Indiens qui avaient fait notre déménagement. Je me trompais cependant à l'égard du tatou. On préparait à part notre dîner : une jeune mulâtresse en était chargée. Pendant ce temps, mon hôte oubliant que je ne savais où me caser, peut-être même que j'existais, causait avec son *feitor*, titre correspondant à celui de commandeur dans les Antilles.

Je continuai donc ma visite, et j'eus le loisir d'examiner tout à mon aise la salle à manger; un petit ouistiti, méchant et mordant tout le monde, attaché à la croisée; six à huit chiens étiques; une fournée de chats grands et petits; des poules, des canards et des cochons, vivant familièrement avec les maîtres, et commettant, ainsi que j'ai pu m'en assurer plus tard, bien des actions répréhensibles pendant les repas.

A la fin, le maître de la maison vint me dire d'une façon tout aimable : « Mon brave, allons dîner ! » Je fus flatté de l'épithète, et j'allai dîner en remettant au lendemain la suite de mes explorations.

Après le repas, il n'y avait rien de mieux à faire que de se coucher. La fatigue me fit trouver la vue d'un matelas étendu à terre aussi agréable que celle du meilleur lit. Le lieu où l'on m'avait déposé momentanément avec d'au-

tres colis n'offrait, comme tout le reste de la case, pour se garantir du soleil et des insectes, qu'un morceau de toile bleuâtre, en coton, accroché avec des clous. Pendant cette première nuit j'entendis des cris de tous les côtés; plusieurs me parurent fort désagréables, surtout celui d'un oiseau dont on m'avait parlé. Cet oiseau, que les Indiens nomment *saci*, parce qu'il semble prononcer ces deux syllabes, est pour eux un objet de superstition; ils pensent que c'est l'âme de quelqu'un de leurs parents. J'ai passé plus tard bien des jours à le chasser. Il se faisait entendre dans un buisson isolé. Guidé par son cri je m'avançais doucement, avec précaution, retenant mon haleine. Un instant il se taisait, et quand je faisais un pas de plus, le cri se répétait, mais derrière moi; jamais je n'ai pu voir cet oiseau. Son cri, lorsque je l'entendis pour la première fois, m'avait si longtemps empêché de dormir, que j'en serais devenu presque enragé si je ne me fusse levé; mais je dois dire que je fus bien récompensé du parti que j'avais pris, par le tableau qui s'offrit à mes yeux. Sous l'ombre que projetaient au loin les forêts, depuis le bas de la montagne jusqu'au sommet, des myriades de mouches lumineuses brillaient comme des étoiles. J'oubliai bien vite le saci, les cris aigus des hérons, les hurlements des chats sauvages, au spectacle de ces feux d'artifice naturels devant lesquels j'aurais volontiers passé le reste de la nuit, si des insectes de toute espèce se ruant sur mon visage ne m'eussent obligé à déguerpir et à me réfugier derrière mon rideau et ses clous.

Tribulations. — Je me fais un laboratoire et une tente. La chasse. — Crapaud et crabe.

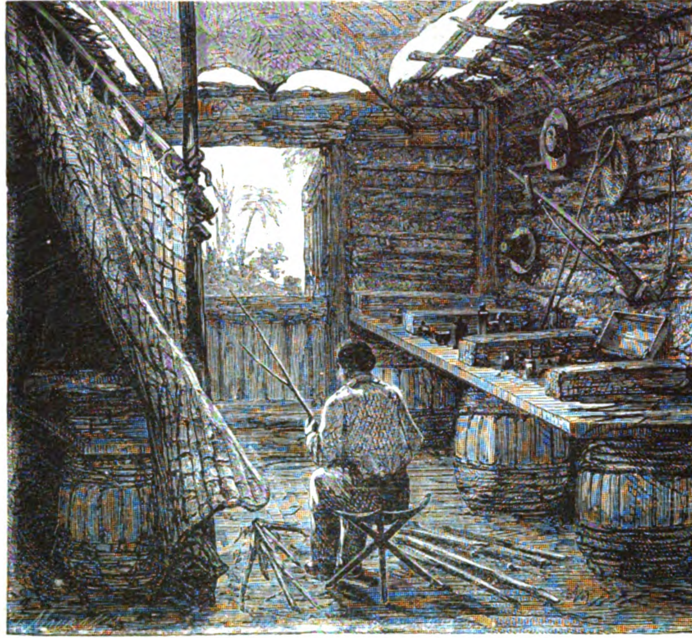
Le lendemain je priai mon hôte de faire débarrasser la chambre qui m'était destinée de tout ce qui l'emplissait. Il trouva que rien n'était plus juste. Mais il n'en persista pas moins à s'occuper exclusivement du soin de faire vider ses malles et d'emménager tout ce qui était à lui. Bien des jours s'écoulèrent ainsi. J'eus le temps de songer à tous les services que j'avais rendus à ce personnage pour m'assurer de ses bons procédés. Ne m'étais-je pas enhardi jusqu'à exposer et recommander ses plans de colonisation à l'empereur? Il m'avait dissuadé d'emporter mon argent, se chargeant, me disait-il, de me défrayer de toutes choses. Il devait revenir avec moi à Rio, et alors je le rembourserais. J'étais donc à sa merci. La perspective n'était pas riante. Je voulus avoir une explication avec lui. Je me plaignis du peu d'attention qu'il prêtait à mes demandes, à mes prières. Il parut extrêmement surpris. « N'étions nous pas convenus, me dit-il, d'agir sans façon l'un avec l'autre? » Mais comme au sujet du sans-façon la partie entre nous n'était pas égale, je lui déclarai que j'avais envie de m'en aller. Il se récria, me fit de belles protestations, et cette fois encore je me résignai. Ma chambre fut enfin mise en état de me recevoir.

Un matin j'obtins le secours d'un ouvrier qui, armé de marteaux et de vrilles, me prêta son aide pour confectionner un tout petit laboratoire nécessaire à mes premiers essais de photographie. Si j'ai mentionné spécialement des vrilles, c'est que les bois du Brésil ne permettent pas, tant ils sont durs, aux clous seuls de les entamer. Ce qui se nomme planche au Brésil pèse autant que nos madriers en Europe. La petite pièce destinée à me servir de cabinet, d'atelier, de chambre à coucher, de laboratoire, pour l'histoire naturelle, n'était éclairée que par la porte. Le toit couvert de branches de palmier, s'avançait très-loin et donnait de l'ombre plus qu'il n'en fallait, mais ce qui était à certains égards un inconvénient, était racheté par l'avantage d'arrêter un peu le soleil. Dans mon installation, les planches massives et les tonneaux vides jouaient le principal rôle. Les interstices des planches qui formaient les cloisons de mon petit cabinet de photographie furent bouchées avec du papier et du foin. Deux tonneaux me servirent de table, et j'eus pour chaise une caisse sur laquelle j'avais cloué des morceaux de latania. De ma vieille natte je me fis une porte. J'avais tout juste de quoi entrer et sortir, rien de plus. Sur toute la longueur de ma chambre je disposai en tablettes les deux plus grandes planches, et les deux plus grands tonneaux vides furent remplis de mille objets nécessaires. Tout autour du cabinet s'étalaient mes habits qui achevaient de couvrir les intervalles de planches déjà en partie masquées par du papier. Je mis alors en ordre les outils qui devaient servir à chacun des états que j'étais venu exercer dans les bois. En première ligne venaient la boîte aux couleurs, les papiers préparés pour le dessin et destinés à composer plus tard un album; après quoi je posai sur la



Mon hôte.

planche une petite bûche en guise de cloison. Plus loin, je rangeai les flacons, les épingles, les planchettes d'aloès que j'avais sciées et passées à la râpe. Dans le troisième casier furent déposés les scalpels, les ciseaux, le savon arsenical, les balances. Je ne dois pas oublier le livre où je devais apprendre les premiers éléments de la photographie, art auquel j'étais alors aussi étranger qu'à celui de préparer les animaux, qui d'ailleurs n'étaient pas encore tués. Dans le même casier que les balances se trouvaient les produits chimiques.



Mon installation.

Une fois les instruments de toutes mes diverses branches classés, je songeai à travailler. Cependant il me fut démontré que tout n'était pas terminé. Par économie j'avais voulu me priver de la tente nécessaire à la photographie; il ne me fallut pas longtemps pour me convaincre qu'il m'était impossible de m'en passer. Puis le premier jour où je voulus essayer de faire de la photographie, je cassai mon verre dépoli, et l'humidité fit décoller tous mes instruments Je passai quinze jours à réparer ces malheurs en même temps qu'à me faire une tente; au moyen de quelques étoffes que je trouvai dans mes malles et de trois jupons déguenillés empruntés à la vieille cuisinière. J'eus d'ailleurs l'heureuse idée d'adapter ma tente à mon parasol de paysagiste. J'attachai à chaque baleine une ficelle, puis à l'aide de pieux que je fichai en terre, je fis en sorte que ma tente ne fût pas trop bousculée par le vent : or ce vent du Brésil vient régulièrement tous les jours vers huit heures du matin. Tout bien considéré, il me parut qu'il serait assez difficile d'obtenir un résultat photographique quelconque: avant huit heures trop d'humidité, après huit heures trop de vent; le moyen de rien faire de bon? Je commençai à croire qu'il serait sage d'abandonner la photographie et de revenir tout simplement à la peinture, d'autant plus que les pluies qui alors tombaient à torrents, ne me permettaient plus de sortir. J'avais des Indiens sous la main et je résolus de composer un tableau. Mais, comme dit le proverbe, j'avais compté sans mon hôte. Au premier mot, sur ce sujet il me fit des objections : « Les Indiens sont superstitieux, me dit-il, jamais ils ne voudront poser. » Quant à lui il trouvait trop délicat de le leur proposer. Je parvins néanmoins à persuader et à peindre un de nos Indiens domestiques; il ne fallait pas songer à en persuader un second. Polycarpe s'était déjà montré fort mécontent.



Polycarpe mon premier modèle.

J'avais exprimé le désir d'avoir un canot, et un homme pour me ramener vers un de ces endroits de notre route fluviale d'où j'avais rapporté tant de beaux souvenirs; l'homme et le canot ne venaient point. Pour éviter le vent, j'avais conçu l'idée d'aller dans l'intérieur des bois et d'y faire mes études au moyen de photographies; mais pour cela encore me fallait-il un homme, car il s'agissait de porter un bagage assez lourd. Impossible de trouver cet homme.

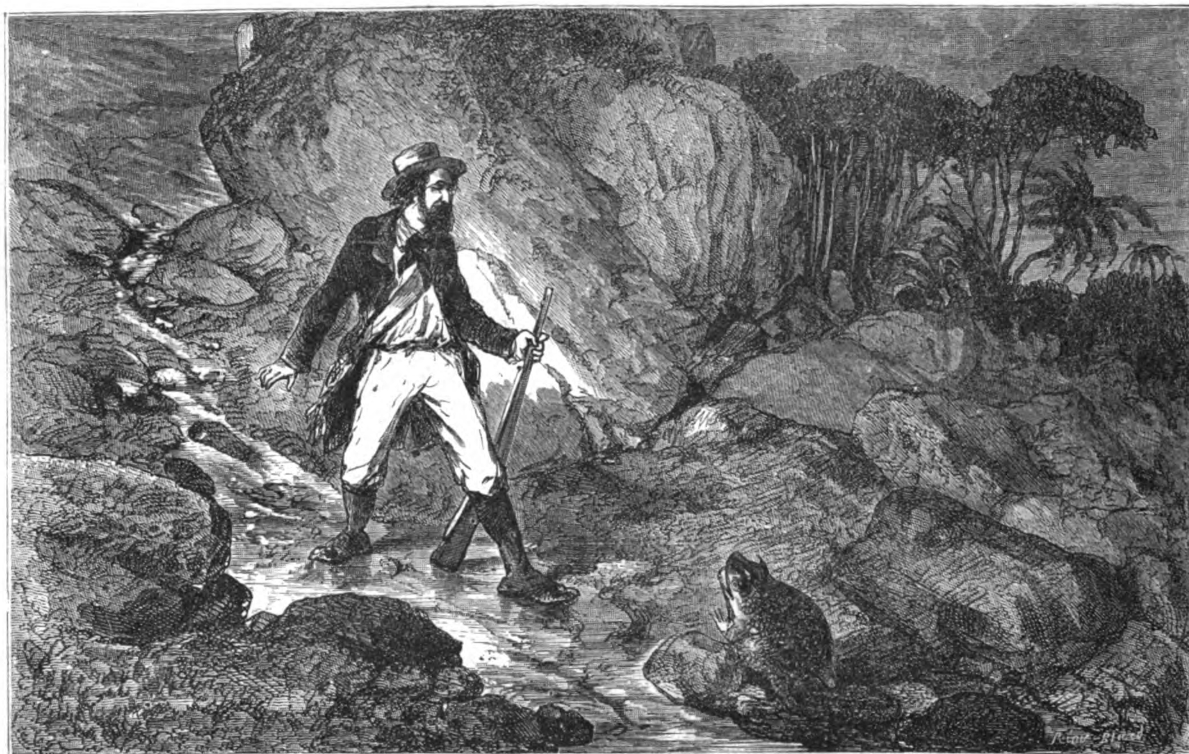
Un jour cependant je rencontrai un Indien; je liai conversation avec lui, je lui prêtai mon fusil, de la pou-

dre, du plomb et il tua quelques oiseaux. Alors je lui proposai adroitement de rester auprès de moi et de m'accompagner dans mes courses, lui expliquant qu'une fois mon bagage porté chaque matin dans le bois, il serait libre de chasser en m'attendant. Je dois reconnaître du reste que c'était mon hôte qui m'avait suggéré cette idée d'engager, pour mon service, quelqu'un.... à mes frais. J'avais suivi son conseil tout en trouvant ce procédé original de la part d'un individu qui avait beaucoup de domestiques, et pouvait, sans se gêner, m'en céder un chaque jour pour quelques heures.

L'Indien n'hésita pas et vint se mettre à ma disposition; mais aussitôt l'Italien le fit travailler pour lui-même, en me disant que c'était un paresseux qui ne me conviendrait pas. Ainsi tout me manquait, tout m'échappait, grâce à ce sentiment d'obligeance inépuisable.

Je n'avais de ressource que la chasse, quand la pluie me permettait de sortir. En peu de temps, je devins fort habile. Ma chasse terminée, je préparais mes oiseaux, mes mammifères, mes serpents. Quant aux insectes, il eût fallu des boîtes pour les renfermer, et j'avais négligé d'en apporter, m'étant fié aux promesses que mon hôte m'avait faites à Rio. Heureusement, les boîtes à cigares n'étaient pas rares. Je sciai de petites planchettes de cactus, je les collai au fond des boîtes, et peu à peu mes collections trouvèrent à se placer. Je passai ainsi la fin de novembre et le mois de décembre dans des occupations tout autres que celles qui avaient pour moi une réelle importance.

A défaut d'Indiens, j'aurais du moins voulu faire des paysages. J'attendais le retour du beau temps avec bien de l'impatience. Provisoirement, j'avais choisi pour sujet



Une rencontre dans la forêt.

de tableau, « un naturaliste entouré du produit de ses explorations. » Aux heures favorables, j'allais au plus près choisir quelques fleurs, mes seuls modèles possibles.

Un soir, je revenais d'une de ces excursions, chargé de fleurs que j'avais été chercher bien loin. Je descendais dans un sentier alors changé en torrent. J'étais nu-pieds et j'avais de l'eau à mi-jambes. La nuit approchait rapidement, car dans ces contrées il n'y a pas de crépuscule; on passe du grand jour sans transition à la nuit. Sautant pour éviter d'enfoncer au milieu des détritus de toute espèce que les eaux emportaient, je marchai sur un objet gluant et mou! C'était un de ces énormes crapauds que les Indiens appellent *sape-boï* « crapaud-bœuf! » Familiarisé déjà avec de pareilles rencontres, je jetai sur le crapaud ma veste, puis je mis le pied par-dessus, et, malgré sa résistance, je l'attachai par les pattes de derrière. Un fois le crapaud ainsi suspendu en l'air, il me fut facile de l'apporter sans crainte d'être mordu. Les Indiens, après leur travail, se reposaient à la porte de la case. Ce fut une grande partie de plaisir pour tout le monde que ce crapaud, car une fois à terre, il s'élanca sur moi pour me mordre, en ouvrant une gueule formidable et en jappant comme une hyène. J'aurais bien voulu enrichir ma collection d'un individu aussi intéressant, mais je ne savais comment m'y prendre pour le tuer sans le détériorer. Pour me tirer d'embarras, M. le *feitor*, qui était présent et avait pris sa part de la gaiété inspirée par les grâces de mon crapaud, trouva un moyen aussi simple que facile. Avant qu'il ne me fût possible de l'en empêcher, il brisa la tête de l'a-

nimal avec une pierre. Je l'aurais battu, le malheureux! il avait gâté mon sujet. Cependant, à force de soins, j'ai rendu le crapaud monstre à sa première forme, et aujourd'hui ce n'est pas l'un des moindres ornements de ma collection.

Le matin suivant, j'allai voir ce que faisait un groupe d'Indiens dans une espèce de parc où l'on enfermait les bœufs. Mon hôte avait tout récemment acheté plusieurs de ces animaux, et comme en jouant seulement ils pouvaient blesser les gens, on leur sciait le bout des cornes. Je fus bien surpris quand je vis par quel procédé. C'était tout simplement une ficelle qui faisait l'office de scie. Depuis, j'ai plusieurs fois vu répéter cette opération, et j'avoue que si je l'avais seulement entendu dire, j'aurais eu de la peine à y croire.

On m'avait parlé bien souvent, depuis que j'étais au Brésil, d'un affreux serpent, le plus grand des crotales, le coucourouhyou. Quand j'exprimai à mon hôte le désir d'en tuer un, ses cheveux se dressèrent sur sa tête. « Que Dieu vous préserve, me dit-il, d'une pareille rencontre. C'est la mort certaine! Non-seulement, le monstre a des crochets à venin et un dard dans la gueule, mais il a un autre dard à la queue, et il ne fuit jamais. » Il me répétait ainsi une chose que tous les Indiens affirment de bonne foi. Du reste, en laissant de côté la fable du dard dans la gueule et dans la queue, j'étais convaincu de la force prodigieuse du soucourouhyou et je savais que le poison qu'il distillait à la plus légère morsure était mortel.


Autre rencontre.

Un jour, je guettais quelques oiseaux, enfoncé jusqu'aux genoux dans les hautes herbes d'une prairie, lersque j'aperçus tout à coup une tête et deux yeux flamboyants dirigés sur moi. En vrai citadin d'Europe, j'éprouvais encore à cette époque une espèce de frayeur rien qu'à voir un reptile, quelque petit qu'il fût d'ailleurs. La peur était plus excusable dans la circonstance où je me trouvais. On m'avait dit que le soucourouhyou s'élançait sur tout ce qui passait à sa portée. Aussi, reculant avec précipitation, je commençai par mettre une distance raisonnable entre le serpent et moi. Un peu rassuré, je me mis à délibérer sur le parti que je devais prendre. Valait-il mieux m'en aller tout à fait ou ferais-je bien de me rapprocher pour tirer sur le monstre? Ce dernier parti était chanceux. On m'avait prévenu que si par malheur on manquait son coup, le serpent, lui, ne manquerait pas le sien. Tout en discutant avec moi-même, j'avais glissé deux balles dans mon fusil. La tête du serpent avait disparu, mais certaines ondulations dans les herbes me révélaient sa présence. Donc, après avoir regardé derrière moi, pour m'assurer du chemin à prendre en cas de retraite, je tirai sur une touffe sous laquelle je venais d'apercevoir à l'instant l'énorme tête du serpent. La difficulté était ensuite de s'assurer s'il était mort. Il pouvait n'être que blessé. Rien ne bougeait; j'attendis un quart d'heure avannt d'approcher, et ce fut seulement après avois rechargé mon fusil qu'enfin je me décidai réellement à aller reconnaître en quel état était mon terrible ennemi. Décidément j'étais un brave, un véritable foudre de guerre; quelque temps avant, un mannequin était tombé sous mes coups; aujourd'hui je venais de tuer.... un crabe! Mais que faisait ce crabe dans une prairie, loin de la rivière, et pourquoi avait-il un morceau de liane à la patte? Avec un peu de réflexion, je m'expliquai bientôt ce phénomène. Les Indiens avaient rapporté la veille une très-grande quantité de crabes de la pêche, et ils les avaient sans doute attachés par les pinces. Celui-ci s'était esquivé chemin faisant, et ne savait que faire de sa liberté quand je l'avais rencontré. On comprendra que je ne fus pas très-empressé de me vanter de ce nouvel exploit.

Ma première journée dans la forêt vierge.

Depuis plus de deux mois, j'avais essayé de pénétrer dans l'intérieur de la forêt que je ne connaissais pas encore, et j'avais toujours été arrêté par un grand amas d'eau stagnante qui, n'ayant pas d'issue, formait devant le bois un petit lac qui ne devait s'assécher que peu à peu, quant les pluies auraient cessé. Le moment arriva enfin où je pus continuer mes excursions. J'avais fait des provisions pour la journée : mon livre de croquis, le plomb, la poudre, les flacons destinés à contenir les insectes, tout était en bon état; mon carnier était rempli de tout ce qui pouvait m'être nécessaire. Je me mis en route avant le lever du soleil. Les eaux avaient considérablement baissé; je n'en avais que jusqu'à mi-cuisse; et cette fois, bien tout de bon, dix mois après avoir quitté Paris, je voyais se réaliser très-véritablement le plus beau de mes rêves. Je serais fort embarrassé pour exprimer ce que je ressentis alors. C'était un mélange d'admiration, d'étonnement, quelque chose de solennel. Combien

je me trouvais petit en présence de ces arbres gigantesques, qui dataient des premiers âges du monde! J'aurais voulu peindre tout ce que je voyais, et je ne me sentais la force de rien commencer. Hélas! faut-il le dire aussi, les moustiques me dévoraient. Ils règnent en maîtres dans ces bois qui laissent à peine pénétrer quelques rayons de soleil sur le sol où l'ombre épaisse entretient une humidité perpétuelle. Là jamais ne passe aucune créature humaine; il faut se frayer des sentiers à coups de sabre. Si l'on s'arrête un instant, on est assailli de tous les côtés. Je conserverai longtemps le souvenir de ce premier jour de mes grandes excursions dans les forêts. J'entends encore les cris des perroquets perchés aux plus hautes branches, ainsi que ceux des toucans; je vois encore ramper sous l'herbe ce joli reptile peint avec du brillant vermillon, qu'on appelle le serpent-corail, et qui donne la mort aussi sûrement que la vipère et le crotale. Toujours coupant les lianes, toujours gagnant du terrain, non pas pied à pied, mais pouce à pouce, j'arrivai à une espèce de clairière. Une douzaine d'arbres brisés peut-être par le tonnerre avaient donné passage au soleil; des insectes voltigeaient sur ces fleurs immenses qu'on trouve à chaque pas : j'en fis une riche récolte en dépit des moustiques. Il n'en fut pas de même d'un très-bel oiseau que j'allais viser et que je voyais déjà dans ma carnassière : au moment où je le mettais en joue, un affreux moustique m'entra dans la narine, et quand je me fus débarrassé de cet importun, l'oiseau était parti.



Première excursion dans la forêt vierge.

Comme pendant ma chasse aux insectes j'avais oublié de prendre les précautions nécessaires pour reconnaître la direction que j'avais suivie, il y eut un instant où je fus saisi d'un serrement de cœur affreux. Se perdre dans ces bois inextricables, c'est courir mille chances de mort. En cherchant bien je retrouvai heureusement non-seulement l'endroit d'où j'étais parti pour entrer dans le clairière, mais encore quelques pas plus loin, un petit sentier déjà caché en partie par les herbes, et que je ne quittai plus.

Je m'étais donné la journée pour aller à l'aventure : j'étais armé d'un bon coutelas, fer tranchant d'un côté, scie de l'autre : j'avais des balles toutes prêtes, en cas de rencontre avec des tigres. Je dis tigres, mais seulement au figuré, car il n'y en a pas en Amérique; on y trouve des jaguars, des panthères, des ours, des chats-tigres. Cette fois, je ne rencontrai qu'un petit singe.

BIARD.

(La fin à la prochaine livraison.)



Opération désagréable.

VOYAGE AU BRÉSIL.

PAR M. BIARD [1].

1858-1859. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Suite de ma promenade dans la forêt vierge. — Les Indiens Puris. — Opération désagréable. — Les cancrelats et la couleur rouge.

Je marchai longtemps, toujours escorté de mes ennemis les moustiques, sans pouvoir, à cause d'eux, me décider à faire le moindre croquis. Après une descente très-rapide, j'arrivai près d'un torrent, où j'allai bien vite me désaltérer et me laver les pieds et les mains : son eau, coulant sous les arbres et toujours dans l'ombre, était pourtant chaude, du moins presque tiède. J'ai appris plus tard que ce torrent était la limite d'une certaine quantité de terrain accordée par le gouvernement à une petite tribu indigène, les Puris. J'étais en ce moment sur leur territoire. Je vis quelques plantations, des ricins, des orangers, des citronniers et des champs de manioc.

Quand je parus dans le voisinage des cases, les femmes et les enfants se sauvèrent à toutes jambes. Les hommes, plus hardis, tinrent ferme, mais parurent fort étonnés surtout à la vue de mes collections d'insectes, sorte de curiosité tout à fait inconnue chez eux. Je ne remarquai d'ailleurs rien d'hostile dans leur façon de m'examiner; loin de là, voyant que, grâce à la trêve que me laissait l'éloignement des moustiques, j'allais préluder à mon déjeuner en ramassant quelques oranges sur le sol, deux de ces Indiens, armés d'une grande perche, vinrent vers moi, firent tomber une demi-douzaine de ces beaux fruits, et me les offrirent avec la meilleure grâce du monde. Dès que je fus assis sous les orangers, mes deux nouveaux amis prirent sur eux de s'approcher encore plus près de moi. Mon couteau de chasse, mes flacons pleins d'insectes, mon couteau à plusieurs lames les préoccupaient beaucoup....

Il était déjà tard : le soleil avait fourni les deux tiers de sa carrière, et moi j'avais bien autant de chemin que lui à faire pour retourner à mon gîte; je rentrai dans la forêt, en notant du regard les sites qu'il serait le plus

1. Suite et fin. — Voy. pages 1 et 17.

2. Tous les dessins de ces livraisons sur le Brésil ont été exécutés par M. Riou d'après les croquis et sous les yeux de M. Biard.

intéressant de peindre. Quand j'arrivai chez le signor X..., il était nuit sombre, mais personne ne s'y inquiétait guère de moi.

Les jours suivants, je me familiarisai de plus en plus avec la forêt, sans rien perdre de mon admiration. Je me désignais, à l'avance, tel tronc d'arbre, telle plante que je me proposais de copier. Mon habitude était de porter mon déjeuner avec moi, et une partie de ma journée se passait à l'ombre, toujours harcelé par les moustiques, toujours défendant mes provisions contre les fourmis. J'avais ajouté à mes collections les orchidées. Une fois j'en apportai un si grand nombre que j'y gagnai une courbature.

Au retour des bois, j'allai passer une heure dans la plus délicieuse petite rivière du monde; j'y trouvais un sable très-fin, des arbres touffus au-dessus de ma tête, des fleurs pendantes de tous les côtés. Le soleil descendait et je pouvais, après le bain, me reposer ou faire la chasse aux insectes. Enfin malgré l'impossibilité où l'on m'avait mis de peindre des Indiens, de photographier, faute de porteurs pour mes bagages, je trouvais moyen de réparer le temps perdu, en faisant des paysages ; ou bien fatigué de courir les bois depuis l'aube, et ne me sentant pas la force de marcher encore, je m'asseyais sur l'herbe et je dessinais des feuilles. La variété ne me manquait pas. Je mettais ensuite une partie de ces feuilles dans un herbier, précaution dont je ne saurais trop me féliciter, car elle me sert beaucoup pour arriver à la vérité du moindre détail dans un grand tableau de forêt vierge que je fais en ce moment.

Pendant ce temps mon hôte eut l'heureuse idée d'agrandir sa maison. Pour lier sa nouvelle toiture avec l'ancienne, il fallut enlever celle de ma chambre et on la remplaça par une peau de bœuf trop étroite, ce qui me procura la visite du vent, de la pluie, et de toutes sortes d'insectes. Chaque soir, j'étais condamné à une opération douloureuse. Il existe une espèce de puce imperceptible, qri se glisse sous les ongles des pieds, entre dans la chair et y dépose une petite poche remplie de ses œufs; on l'appelle communément *tique*[1]. Ces horribles petites bêtes faisaient de mes pieds leur proie habituelle. Avant de pouvoir songer à dormir, il me fallait m'étendre sur mon matelas, et la vieille mulâtresse armée d'un canif et d'une aiguille, fouillait mes doigts et s'ingéniait à extraire les poches, tandis que les mouches et autres insectes piqueurs, attirés par la chandelle, tourbillonnaient en sifflant au-dessus de moi, et me dardaient à me rendre fou; leurs piqûres m'avaient fait enfler le nez et les yeux. Des milliers de coléoptères, par la même occasion, accouraient et se précipitaient sur tous les objets brillants : je les prenais à poignées pour les jeter dehors.

De leur côté les odieux cancrelats ne me faisaient pas grâce de leurs visites, et à leur sujet j'eus l'occasion de faire une remarque curieuse. Un soir, j'avais peint une fleur rouge et un oiseau dont le ventre était de la même couleur. Le lendemain, tout le rouge avait disparu. Je rétablis cette couleur plusieurs jours de suite : elle disparaissait chaque fois. Je suspendis le tableau à mon plafond : et, au milieu de la nuit, allumant subitement ma chandelle, je surpris mes cancrelats acharnés à leur œuvre destructive. Pourquoi en voulaient-ils tant à la couleur rouge? Je n'avais pas besoin de ce dernier trait pour vouer à ces monstres une guerre à mort! Étaient-ce là, du moins, tous mes ennemis ? Hélas! non. Des troupes de rats venaient vers minuit tout grignoter autour de moi. Une fois réveillé, je les combattais dans l'ombre à coups de bâton ; ce qui ne m'empêchait pas, au chant du coq, de m'habiller et de partir.

Une émigration de fourmis. — La fête de saint Benoît dans un village indien. — Incendie dans la forêt vierge.

Un jour, je peignais un tronc d'arbre entouré de lianes; elles l'enveloppaient comme les cercles d'un tonneau. Leur volume était bien plus considérable que celui de l'arbre même, qui, à première vue, paraissait énorme, mais qui en réalité n'était qu'une tige assez frêle, en comparaison de la masse de ses parasites. Tout en travaillant je voyais des insectes, des lézards passer près de moi et se diriger tous du même côté; j'entendis aussi derrière moi des cris d'oiseaux se rapprocher insensiblement. Ma première pensée fut de terminer promptement mes études, car tout ce mouvement ne me semblait pouvoir annoncer autre chose qu'un formidable orage, et comme j'avais à peu près une lieue à faire, je me disposai à quitter l'endroit où j'étais pour retourner au logis; mais tout à coup je fus envahi des pieds à la tête par une légion de fourmis. Je n'eus que le temps de me lever; je renversai dans ma précipitation tout le contenu d'une boîte à couleurs, et je m'enfuis à toutes jambes, en faisant tous les efforts possibles pour me débarrasser de mes ennemis. Quant à revenir sur mes pas et à essayer de sauver du désastre les objets que j'avais été obligé de laisser à terre, il ne fallait pas y penser. Sur une largeur de dix mètres à peu près, et tellement serrées qu'on ne voyait pas un pouce de terrain, des myriades de fourmis voyageuses marchaient sans s'arrêter devant aucun obstacle, franchissant, sans se détourner d'une ligne, les lianes, les plantes, les arbres les plus élevés. Des oiseaux de toute espèce, des pics surtout, volant de branche en branche, suivaient les émigrantes et se nourrissaient à leurs dépens. C'était là un spectacle séduisant pour un chasseur. J'aurais bien voulu avoir mon fusil, que j'avais oublié dans ma précipitation, mais c'était impossible, car sur un espace qu'on n'aurait pas pu parcourir en moins d'une heure, je ne voyais pas la moindre place où il fût sans péril de marcher. Enfin, peu à peu, j'aperçus de petits sentiers, sur lesquels je me hasardai à sauter, en évitant de mettre le pied à côté des places blanches; j'aurais été escaladé de nouveau. Néanmoins, je ne pouvais échapper tout à fait aux piqûres, car lorsque j'enlevai mon fusil, il était noir comme une fourmilière; heureux de l'avoir, je retournai en arrière à cloche-pied, comme j'étais venu, afin de me mettre de

1. Les tiques, riccins, insectes parasites de l'homme et des animaux, formant, sous les noms d'*ixodes*, la cinquième tribu de la famille des *acariens* ou *acarides*. La variété dont il est ici question est l'*ixode nigra* ou *ixodes americanus*.

nouveau hors de portée, et je tuai plusieurs oiseaux; bien inutilement, car, avant qu'il me fût possible de les relever, ils étaient transformés en squelettes; tout ce qui était mangeable avait été dévoré jusqu'aux plumes. En revenant à la case, j'appris qu'une autre troupe était entrée dans ma chambre; elle était bien moins nombreuse que la première, et comme je n'avais que des oiseaux préparés, le savon arsenical n'ayant aucun attrait pour les voyageuses, mes collections avaient été épargnées. Il n'en était pas de même de moi. J'avais été piqué de plusieurs côtés; cela m'avait irrité le système nerveux. Aussi étais-je tout disposé pour les combats de jour et de nuit. Au lieu de m'endormir, je m'armai d'une massue et de mon bâton ferré de paysagiste. Je me mis en embuscade, attendant le retour chronique des rats, résolu cette fois à les exterminer. Mais voilà que j'entendis dans le lointain un bruit confus très-singulier; on frappait sur quelque chose comme un tambour dont la peau aurait été mouillée. Que pouvait signifier un pareil bruit dans nos solitudes? Je restai éveillé presque toute la nuit. Le matin, je m'empressai de prendre des informations et on me donna les renseignements qui suivent.

La fête de saint Benoît est en grande vénération parmi les Indiens. Ils s'y préparent six mois à l'avance, et en conservent six mois après un souvenir très-exact. Du moment où le tambour a commencé à battre, il ne s'arrête ni jour ni nuit. Cet instrument est fait d'un tronc d'arbre, creux dans l'intérieur et recouvert sur un seul côté d'un morceau de peau de bœuf. Le jour de la fête, j'allai avec mon hôte m'en réjouir la vue. La cérémonie avait lieu dans un petit village nommé, je crois, Dessacumento. Les Indiens allaient de case en case pour y boire du câouêbâ et de la cachasse; on ne chantait pas, on hurlait. Les hommes étaient assis leur tambour entre les jambes; quelques-uns grattaient avec un petit bâton un instrument fait d'un morceau de bambou entaillé de haut en bas. Au bruit de ce charivari, les plus vieilles femmes dansaient dévotement un affreux cancan que nos sergents de ville eussent certainement désapprouvé. Quand on avait bien dansé, bien bu, bien hurlé dans une case, on allait recommencer le même sabbat dans une autre.



Présages d'une invasion de fourmis.

Pour mon compte, je fis preuve d'un bien grand courage; dans une de ces cases, je bus à même d'une calebasse pleine de câouêbâ, politesse inspirée par le seul désir de me rendre populaire et d'attraper plus tard un portrait. Pourtant je n'ignorais pas de quelle manière cette boisson se préparait. Je savais que les vieilles femmes (et ce sont toujours elles qui sont chargées de l'important devoir de fabriquer de la boisson) mâchaient des racines de manioc, avant de les jeter dans une marmite; je savais qu'elles crachaient ensuite l'une après l'autre dans le vase, et puis laissaient le tout fermenter. Mon amour de l'art l'avait emporté sur mon dégoût.

Dans une autre case où il n'y avait point de femmes, un Indien chantait en s'accompagnant de guitare; son chant, bien que faible et monotone, avait un charme tout particulier. J'allai m'asseoir en face de lui, et je fus bien joyeux, quand je compris que j'étais l'objet de ses im-

La fête de saint Benoît dans un village indien.

provisations, dont le refrain était : « *Só Bia au sertou*, « *vai a matar passarinhos, vai a matar soucourouhyou*. — « M. Biard, dans la forêt déserte va tuer petits oiseaux, « M. Biard, dans la forêt déserte, va tuer serpent dange- « reux. » Il fallait voir tous les auditeurs enchantés de me voir rire aux éclats de cette légende en mon honneur.

Bientôt après arriva le moment attendu avec impatience par tout le monde : deux personnages importants, les plus hauts dignitaires, parurent sur la place. Le premier, un grand Indien revêtu d'une souquenille blanche, imitant de fort loin le surplis d'un enfant de chœur, tenait d'une main un parapluie rouge, orné de fleurs jaunes; son autre main portait une boîte, soutenue déjà par les plis d'un vieux châle à franges, disposé en façon de baudrier. Dans la boîte on voyait la figure de saint Benoît qui je ne sais pourquoi est nègre. Cette boîte renferme aussi des fleurs; de plus elle est destinée à recevoir les offrandes. Le second personnage, digne de faire partie de l'ancienne armée de Soulouque, était vêtu d'un habit militaire en indienne bleu de ciel, avec collet et parements également en indienne imitant le damas rouge; au-dessous du collet étaient attachées de petites épaulettes qui retombaient par derrière, comme celles du général la Fayette. De plus notre homme était orné d'un chapeau à cornes phénoménal de longueur et de hauteur, et surmonté d'un plumet jadis vert; pour cocarde il avait une étiquette dont le centre offrait à l'admiration trois cerises du plus beau vermillon. Ce second personnage a le titre de capitaine. Pour être digne de jouer ce rôle, il faut avoir un jarret d'une force supérieure à ceux de toute la bourgade, car le capitaine ne doit pas cesser de danser pendant toute la cérémonie. Il ouvrit donc la marche en dansant, et en agitant devant lui une petite canne de tambour-major qu'il tenait avec délicatesse, perpendiculairement, comme un cierge. Le bedeau portant le saint suivait, parasol au vent, en guise de dais. Les musiciens, sur deux rangs, venaient immédiatement après. Les instruments de musique, les tambours, et les vieilles dévotes dansant le cancan, complétaient le groupe. De loin en loin, on voyait de jeunes et jolies têtes, cachées derrière les fenêtres et les portes, jeter des regards furtifs. On s'arrêtait devant la case de chaque invité au banquet. Le capitaine toujours dansant, entrait et faisait le tour intérieur de la maison. La musique allait son train, on hurlait, puis on repartait pour répéter la même cérémonie d'invitation en invitation jusqu'à la dernière, soit sur terre, soit au moyen d'un bateau où le capitaine sautait avec la même ardeur. Enfin on entra dans l'église ou des palmiers avaient été disposés par les décorateurs du lieu; des calebasses contenant de l'huile tenaient lieu de lampions. Par crainte des araignées ou de toute autre espèce malséante, on avait prudemment recouvert la table dressée devant l'autel avec des draps cousus ensemble. Le soir, on enferma saint Benoît dans sa boîte, après avoir enlevé les offrandes. Ce fut seulement alors que nous partîmes. Cette fête m'avait surtout intéressé comme sujet de tableau; bientôt j'eus à me réjouir d'une bien autre bonne fortune. On avait abattu une grande partie de bois : le



Incendie dans la forêt vierge.

moment vint d'achever avec le feu ce qu'avait commencé la hache. Pour cette opération on avait choisi une journée très-chaude et où soufflait un certain vent de l'est, je crois. A l'heure convenue, tous les domestiques de la case et d'autres attirés par la cachasse que l'on distribue généralement à cette occasion, s'assemblèrent armés de torches. Je cherchai une place favorable, et je me mis en mesure de peindre. Des amas de vieux troncs d'arbres, de branches, de feuilles, desséchés par le soleil pendant six mois, s'enflammèrent de tous côtés. Les torches excitaient l'incendie dans les endroits où il n'était pas assez rapide. Ces hommes, rouges et noirs, s'agitant, courant à travers la fumée, donnaient une idée du sabbat : le feu montait en serpentant jusqu'aux cimes des arbres que n'avait point frappés la hache, et ces arbres, ainsi flamboyants, ressemblaient à des torches gigantesques. Je ne savais pas où commencer, tant s'élançaient, se mêlaient et se succédaient avec impétuosité les tourbillons de fumée et de flammes.... Il y eut un instant où le vent venant à changer subitement de direction, je fus enveloppé d'étincelles brûlantes. J'eus à peine le temps de me sauver avec ma boîte de couleur et mon papier, mais en abandonnant mon chapeau et mon siége de campagne.... Je revins plus tard, et, cette fois, assis commodément sur une pointe de rocher, je contemplai sans péril un admirable spectacle. Plusieurs arbres étaient encore debout n'attendant que le moindre souffle de vent pour s'écrouler : le feu rongeait leur base. Je fermais à moitié les yeux en suivant les progrès lents du feu et je ne les ouvrais tout à fait que quand l'arbre perdait son point d'appui. Alors d'immenses nuages de cendres s'élevaient, le bruit de la chute se répétait au loin, et des cris perçants y répondaient; c'étaient ceux des chats sauvages et des singes fuyant ces lieux autrefois leur domaine.



M. Biard en voyage.

Excursion dans les forêts. — Le coati. — Dans la rivière. Le soucourouhyou.

Je fis un jour la partie de m'avancer plus avant dans l'intérieur de la forêt, du côté du *Rio Doce* et des *Botocudos*. Un jeune ingénieur chargé d'exécuter certains travaux d'arpentage voyageait avec moi. Je savais que les difficultés ne me manqueraient pas, et je pris mes précautions en conséquence. Nous marchâmes deux journées entières, toujours à travers les bois, mais dans des chemins un peu frayés. En allant de Victoria à Santa-Cruz, j'avais dû entrer souvent dans l'eau; cette fois j'étais dans la boue. Plus d'une fois nos chevaux faillirent y rester; ils en avaient jusqu'au ventre. Cependant plus nous avancions, plus les arbres et la végétation en général me paraissaient admirables. Nous passions dans des clairières, ou chaque arbre était couvert de fleurs. De temps à autre je descendais de cheval pour tuer quelques oiseaux.

Nous couchâmes, la première nuit, dans une baraque faite à peu près comme celle des cantonniers sur nos grandes routes, et malgré les inconvénients ordinaires de pareils gîtes, j'y sommeillai agréablement au bruit d'une cascade. Le second soir nous arrivâmes dans une case appartenant à mon hôte, et où vivaient, avec Manoël le féitor, plusieurs Indiens cherchant du bois de palissandre. Ces bois, transformés en madriers, étaient traînés par des bœufs jusqu'au bord d'une petite rivière dont les eaux basses empêchaient alors les communications naturelles avec Santa-Cruz. Je me couchai sur quelques planches; messieurs les Indiens ajoutèrent à la chaleur de l'atmosphère celle d'un feu considérable et se couchèrent tout alentour, j'étouffais et j'eus d'affreux cauchemars.

Au point du jour, on partit, et l'on entra dans des bois encore plus impraticables que ceux qui étaient près de mon habitation ordinaire. Chacun de nous, armé

d'un long sabre, nommé *manchetta*, coupait et taillait à droite et à gauche. Les araignées, en très-grand nombre, qu'on dérangeait, s'accrochaient partout à nos personnes. J'en avais des douzaines quelquefois sur le corps et sur le visage.

Plus nous marchions, plus il nous devenait difficile d'avancer. Les bras se fatiguaient à force de couper. Nous étions au milieu d'une forêt de bambous tellement serrés que nos habits étaient partout déchirés. Nous marchions sur des tiges innombrables dont le sol était jonché à une très-grande hauteur ; le tout entremêlé de grandes feuilles armées de pointes aiguës.

Nous arrivâmes ainsi au bord d'une rivière sans nom; elle coulait fort bas au-dessous de nous; pour arriver jusqu'à elle, il fallait s'aider des arbres qui la cachaient, souvent au risque de se briser la tête ou de s'estropier, si le point d'appui venait à manquer. J'avais déjà pris mon parti sur les contusions. Tout le monde était harassé : nous allâmes nous asseoir en plein soleil sur une petite butte de sable pour nous reposer et déjeuner. Comme mon hôte avait intérêt à ménager l'ingénieur, il avait su trouver dans quelque coin retiré de sa case, quelques bonnes provisions qui m'étaient tout à fait inconnues.



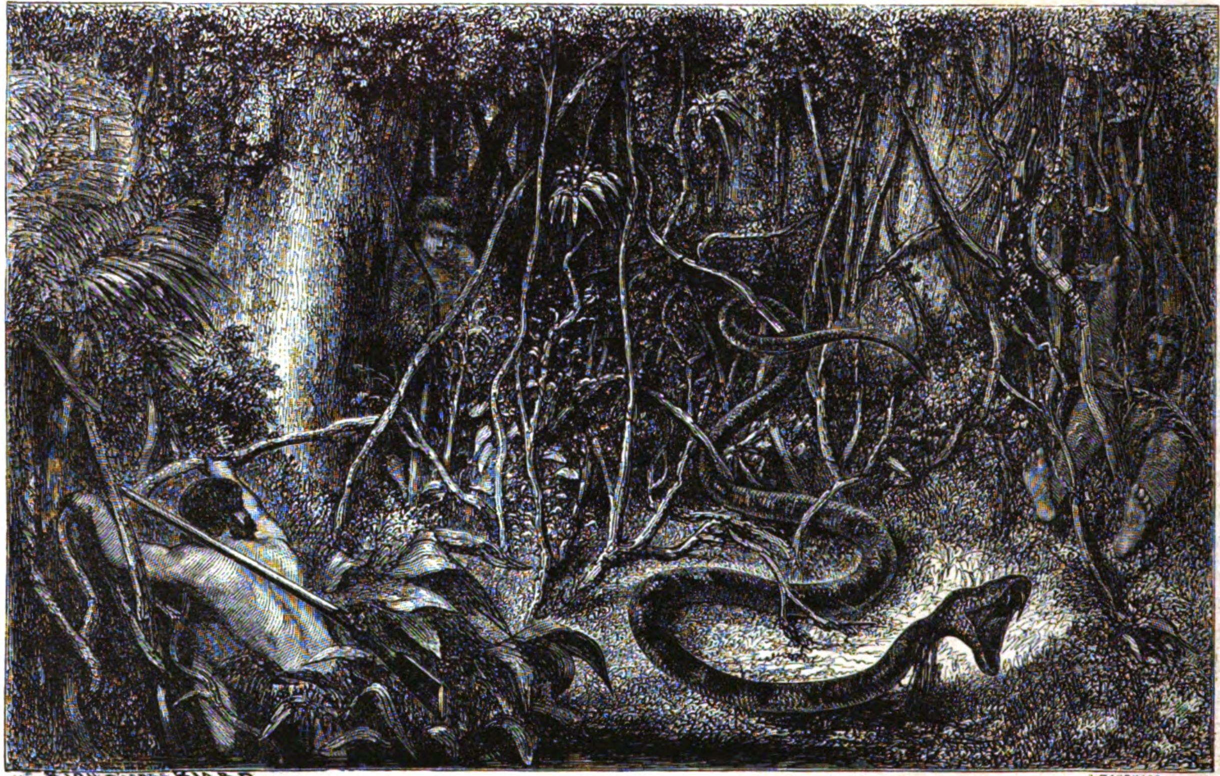
Le croquis incommode.

Il fut décidé dans cette halte qu'on ne pouvait retourner dans les bois et qu'on essayerait de remonter la rivière. Je n'eus d'abord de l'eau que jusqu'aux hanches, mais au bout de quelque temps je fus forcé de quitter jusqu'à mon dernier vêtement, d'en faire un paquet et ensuite de le placer sur mon fusil attaché en travers sur mes épaules. Ce n'était guère commode pour voyager, d'autant plus qu'il fallut en faire autant de mes autres instruments de chasse que j'aurais bien voulu n'avoir pas apportés. Je laissais donc devant moi mes compagnons, et quelquefois, quand je n'avais de l'eau que jusqu'au cou, j'élevais les bras et je faisais lestement un croquis, regrettant de n'avoir pas derrière moi un collégue qui pût prendre une autre esquisse d'après moi; ma pose avec mes bras en l'air, mes habits et mon fusil sur le cou, et bien peu de chose hors de l'eau, devait être d'un aspect assez pittoresque.

Après avoir marché ainsi quelques heures dans l'eau, nous rencontrâmes des troncs d'arbres brisés, et d'immenses pierres provenant de la montagne. Il fallut rentrer dans le bois, et comme les eaux à l'époque où elles sont grosses détrempent la terre pour longtemps, en mettant les pieds sur un terrain qui nous paraissait solide, nous étions exposés à nous y enfoncer jusqu'à la hauteur de la cuisse; heureux quand nous rencontrions quelques-uns de ces petits sentiers que font les tapirs pour aller boire à la rivière. Dans ces bois impraticables, nous ne pouvions plus guère faire usage de nos sabres, et, comme j'avais bien simplifié mon costume, j'étais déchiré de tous les côtés. Aussi, dès que les obstacles qui nous retenaient hors de la rivière étaient franchis, pareils à une compagnie de canards, nous nous précipitions dans l'eau où du moins nous pouvions marcher plus commodément tant qu'elle ne nous montait que jusqu'à la lèvre inférieure.

Une fois, dans la forêt, l'Indien qui me précédait m'arrêta en étendant la main, ce que j'allais faire de moi-même, car un immense tronc d'arbre barrait le passage.

Cet homme n'avait eu que son fusil à préserver de l'eau ; il ne l'avait point quitté, se bornant à l'élever de temps en temps pour ne pas le mouiller. Il visa un objet que je ne voyais pas, et tira à bout portant sous le tronc d'arbre que j'allais essayer de franchir. Ce qui en sortit me fit reculer d'un pas. Je tombai à la renverse au milieu d'un tas d'épines. La douleur me fit relever d'autant plus vivement que j'étais en présence du fameux serpent soucourouhyou. Il était blessé à mort; ce monstre paraissait avoir une dizaine de pieds ; il brisait avec sa queue tout ce qui était à sa portée. Sa tête, épaisse comme un groin de cochon, se dressait, et il faisait des efforts pour s'élancer sur nous, mais vainement : il avait la colonne vertébrale brisée. Je me souviens, comme si c'était d'hier, de l'effet que produisit sur moi cette gueule béante, montrant deux crochets de venin, dont la moindre atteinte nous eût donné instantanément la mort. Il se débattit une demi-heure. Les Indiens voulaient l'achever, mais mon parti était pris; je tenais à l'emporter sans le détériorer; sa blessure ne l'avait pas trop endommagé. Je le vis s'affaiblir insensiblement de lui-même et quand il ne fit plus aucun mouvement, je coupai une forte liane, car il ne fallait pas songer à demander aux Indiens de m'aider; je m'approchai avec précaution, je touchai l'animal à la tête avec une branche, et m'étant assuré qu'il était bien mort, je lui passai la liane au cou en faisant un nœud. Les Indiens regardaient en silence. Ensuite je traînai longtemps le monstre, ce qui n'était pas facile : les divers objets attachés à mes épaules me fatiguaient,



Le soucourouhyou.

et le poids du serpent était considérable. Cependant l'Indien qui avait tué le soucourouhyou m'offrit de m'aider, ce dont je fus fort aise, car je ne sais si mes forces m'eussent suffi pour continuer ma route. La nuit tombée, les Indiens, avec l'instinct de la bête fauve, nous dirigeaient tout en taillant notre chemin. Souvent on entendait fuir des êtres qu'on ne pouvait apercevoir; les chiens se serraient près de nous. De tous côtés on entrevoyait des objets de nature à effrayer : des feux pareils aux feux follets qui égarent le voyageur voltigeaient çà et là. J'eus la curiosité de connaître par quelle cause ils étaient produits. Je mis la main sur de vieilles souches pourries, et j'y pris quelques parcelles brillantes comme de longs vers luisants. Plus tard, quand je voulus en voir l'effet, le phosphore avait disparu.

Cependant je tirais toujours mon serpent, moitié seul, moitié avec l'Indien, mais quand nos guides eurent reconnu qu'ils étaient à peu de distance d'une case, ils me prièrent de laisser là ma proie, afin, disaient-ils, de ne pas attirer d'autres individus de la même espèce qui ordinairement suivent la trace du sang. J'accédai à leur demande, mais le lendemain, au point du jour, armé d'un scalpel et de mon bon vieux coutelas, je vins me mettre de tout cœur à l'opération que j'avais projetée; j'attachai à une haute branche le soucourouhyou, après lui avoir coupé la tête que je mis aussitôt dans un gros flacon rempli d'esprit-de-vin. A peine les Indiens eurent-ils compris ce que je voulais faire qu'ils se sauvèrent dans le bois, et pendant tout le temps que j'employai à dépouiller et à retourner la peau du serpent, ce qui fut assez

long, je pus apercevoir derrière des troncs leurs yeux effrayés. Mon travail achevé, tout le monde rentra dans la case, et malgré l'assurance que je mis à déclarer que je n'avais pas trouvé de dard à la queue, aucun Indien ne voulut me croire.

Peinture d'après un Indien mort. — Insolence de mon hôte. — Je quitte sa case pour aller vivre seul au fond des bois. — Une case déserte. — Colloque avec des Indiens. — Mon établissement dans la solitude.

J'approchais, sans le savoir, du moment où la case inhospitalière du signor X.... allait cesser de m'abriter.

Quelques jours après l'excursion que je viens de raconter, on apporta, étendu dans un hamac, un Indien presque mort : c'était le brave garçon qui avait tué le serpent et m'avait aidé à le traîner. Il mourut le lendemain. J'appris à mon réveil qu'on avait fait prévenir ses parents et que l'on ne tarderait pas à enlever le pauvre corps. L'idée me vint aussitôt que, puisque je n'avais pas pu peindre d'Indiens vivants, il ne fallait pas laisser cette occasion d'en peindre un mort. J'allai immédiatement me placer dans le petit réduit où l'Indien gisait sur une vieille natte, son lit ordinaire, les mains serrées l'une contre l'autre, le tronc enveloppé d'une vieille blouse bleue, les cuisses et les jambes nues. Tout à côté était la cuisine. Ses camarades, que je voyais à travers les interstices de la cloison d'où la terre qui décore les



Un Indien mort et sa mère.

cases était tombée, causaient et riaient devant un grand feu où ils faisaient cuire des poissons. Près du défunt se tenait sa mère, la vieille Rose : elle murmurait à voix basse le chant des morts, chassant les mouches du visage de son fils, lui ouvrant les yeux de temps à autre ou interrompant son chant pour mordre dans un des poissons qu'elle allait chercher à la cuisine. J'avais dit en me préparant à faire cette étude, que je me retirerais dès que je verrais venir les parents invités : la mère, à ma grande surprise, non-seulement n'avait exprimé aucun mécontentement en voyant que je me mettais au travail, mais encore elle m'avait aidé à arranger divers objets dont j'avais besoin. Je ne perdis pas de temps; j'avais presque terminé l'ébauche quand j'entendis que l'on disait : « Voilà les Indiens ! » A ce moment même mon hôte, se précipitant dans la cabine, me dit avec un ton plus que grossier : « Allons, il faut en finir, dépêchez-vous! » Et sur ma réponse que dès que la mère trouvait bon ce que je faisais, je ne voyais pas pourquoi des parents éloignés seraient plus difficiles, il sortit, et j'entendis qu'il criait, en se promenant de long en large : — « Qu'il termine son ouvrage ! nous verrons une autre fois. Croit-il que je vais me brouiller pour lui avec les Indiens? »

Je suis féroce quand on me trouble dans mon travail. Il n'en fallait pas tant, d'ailleurs, pour faire déborder mon indignation contenue depuis trop longtemps. Je pris à la hâte tout ce que j'avais apporté près de la couche mortuaire, je passai en silence près de cet homme qui m'avait causé tant d'ennuis, en me jurant de ne plus

vivre un jour de plus sous son toit, dussé-je aller mourir seul au milieu des bois !

J'entrai donc dans ma chambre; j'enfermai tout ce qui m'appartenait dans mes malles, je mis les clefs dans ma poche et m'éloignai pour ne plus revenir.

Où aller? Quel autre logement trouverais-je ? Qui me nourrirait? N'importe ! La faim, la soif, la fatigue, les dangers, je saurai tout braver pour ne plus subir cette ignoble hospitalité. Tandis que je marchais à grands pas au hasard, mon estomac me fit comprendre vivement qu'il n'était point satisfait. Par bonheur, j'avais ramassé, la veille, en chassant, une vingtaine de goyaves : je m'assis près d'un torrent et les mangeai. Après ce frugal repas, et le premier moment de ma fière irritation passé, je me remis en route, non sans faire alors quelques réflexions assez peu agréables sur la situation où je me trouvais. Pendant plusieurs heures, je suivis à l'aventure des sentiers envahis par les hautes herbes. La nuit approchait : j'entendais déjà des cris bien connus; je me sentais accablé de fatigue, et la faim recommençait à m'aiguillonner. L'émotion passionnée qui m'avait soutenu d'abord s'était apaisée. Si je ne sortais pas bientôt de la forêt, je n'aurais d'autre ressource que de me coucher à terre.... Ce n'était pas rassurant. Je redoublai d'efforts, et j'arrivai enfin à une grande clairière : des arbres en partie brûlés jonchaient çà et là le sol, où déjà de nouvelles plantes poussaient: on avait essayé de construire en cet endroit une case; elle était tout à jour comme une cage. Je fis fuir plusieurs animaux lorsque j'y entrai, mais je ne les vis pas. L'obscurité était profonde ; je me couchai dans le coin le plus abrité, et, malgré les souffrances de la faim, je m'endormis profondément. Je ne me réveillai qu'au lever du jour, en sentant une grande chauve-souris qui me battait le visage de ses ailes. Je me dressai rapidement pour la prendre : elle manquait à mes collections ; je ne pus la saisir.

Le jour précédent si j'avais été plus calme, j'aurais du moins fui dans la direction des lieux que j'avais déjà explorés; mais j'avais cédé au seul désir de ne plus être exposé à rencontrer mon hôte. Maintenant il m'était indifférent d'aller d'un côté ou d'un autre. Après quelque temps de marche, je découvris des arbres, chargés de goyaves : je fis avec ces fruits un repas copieux, et, par précaution, j'en remplis mes poches. Je continuai ensuite mes recherches. Enfin, des aboiements se firent entendre. J'allai du côté d'où ils venaient et j'arrivai devant une case. Une douzaine de chiens hargneux m'assaillirent, mais ils étaient si poltrons qu'au premier geste que je fis ils se sauvèrent en hurlant. J'entrai dans la case ; il ne s'y trouvait personne ; les habitants, toutefois, ne devaient pas être bien éloignés, car je voyais, sur de la cendre chaude, cuire doucement quelques-unes de ces grosses bananes qu'on mange rarement crues. Je m'assis ; une demi-heure après, les chiens aboyèrent, puis deux hommes armés de fusils entrèrent avec trois femmes dont l'une était très-vieille. Par grande fortune, ces Indiens-là parlaient un peu le portugais. Je leur souhaitai le bonjour le plus gracieusement possible. Puis, me rappelant avoir entendu dire qu'un vieil Européen habitait de ce côté, je leur demandai s'ils le connaissaient. Ils ne me comprirent pas. Était-ce ma faute ou la leur? Je ne savais. Les deux hommes se consultèrent. Pendant ce temps, les trois femmes confiantes dans leurs défenseurs attisèrent le feu, retournèrent les bananes, en placèrent deux des plus belles sur une feuille de manioc, et l'une d'elles vint me les offrir. De leur côté, les hommes déposèrent leurs fusils contre la paroi. Les chiens eux-mêmes, qui jusque-là n'avaient cessé de grogner contre mes jambes, commencèrent à s'apaiser. Un des deux Indiens trouva moyen de me dire que ce que j'avais demandé était pour eux inintelligible. Alors, je crus devoir mêler à mon détestable portugais, une pantomine savante et animée.

Pour indiquer le blanc que je cherchais, je me montrais modestement, je portais le bout de mon doigt contre mon visage, et je disais, dans mon langage très-rudimentaire, « Où demeurer celui qui est blanc comme moi? » J'oubliais que j'étais couleur pain d'épice.

A la fin, à travers mes gestes ou mes paroles ma pensée se fit jour, car l'un des hommes reprit son fusil et me fit signe de l'accompagner. Après une heure de marche sur un terrain qui paraissait avoir été cultivé, mon guide frappa à la porte d'une baraque d'où sortit un bonhomme que j'aurais volontiers embrassé, parce qu'il me demanda en espagnol ce que je désirais. Nous causâmes longtemps. Je lui exposai mon projet de vivre seul dans le bois si j'y trouvais une case. D'abord il essaya de me décourager. Je tins bon, et il me conduisit à un endroit où se trouvaient plusieurs cases. Deux Indiens en ce moment ajoutaient à l'une d'elles une petite chambre. La case était composée, selon l'usage, de légers troncs d'arbres, de parois faites de petites branches horizontales attachées aux troncs par des lianes et recrépies avec de la terre détrempée. Le toit était couvert de branches de palmier. J'entrai dans la petite chambre d'où on avait tiré la terre à rcerépir, si bien que j'y enfonçai jusqu'à la cheville. Je déclarai néanmoins que c'était là que j'étais déterminé à établir mon domicile. Le bonhomme me dit que je voulais donc y mourir. Mais je lui répondis que tout me paraissait préférable à la nécessité de retourner dans la demeure du signor X.... Voyant que je ne changerais pas de résolution, il demanda pour moi cette loge humide, que l'on m'octroya sans exiger aucune rétribution, et, de plus, il me procura pour serviteur un jeune garçon nommé Manoël. Enfin, il décida trois hommes à aller chercher mes malles à la case de l'Italien, qui se trouva beaucoup moins éloigné que mon voyage en zigzags dans la forêt ne me l'avait fait supposer. Le bonhomme eut encore la complaisance de me donner un banc, quelques bananes, un morceau de lard complétement gras et de la farine sèche.

Le lendemain, les deux Indiens arrivèrent avec mes malles. Le signor X.... avait fait triste mine en apprenant ma résolution. Entouré de voisins dont il s'était fait des ennemis, il avait répandu le bruit que j'étais un

grand personnage, très-bien en cour, et qu'il fallait me ménager. Qu'allaient penser maintenant les voisins à la nouvelle que j'avais rompu avec lui pour aller vivre seul dans les bois, sans autre protection que mon fusil! Mais que m'importait le signor X.... Désormais j'étais bien réellement libre! Ce fut avec joie que je sortis de mes malles tous mes ustensiles et un hamac dont je n'avais pas fait usage jusqu'alors. Avec le secours de Manoël, il ne me fallut pas plus de deux jours pour rendre mon petit intérieur tout à fait confortable....

Je donne des soirées aux Indiens. — Travaux. — Les Indiens Botocudos.

Le lieu que j'habitais était le sommet d'une colline plus éloignée de la rivière que ma première demeure. En face de moi, les montagnes, toujours boisées, se dessinaient en belles lignes ondulées sur le ciel. On apercevait au loin une case autour de laquelle on avait, selon l'habitude, enlevé les arbres. Les Indiens y allaient le dimanche boire de la cachasse et passaient à cette occasion près de mes domaines. Peu à peu ils se familiarisèrent en me voyant chasser non-seulement les oiseaux, mais les quadrupèdes, les sauriens et les serpents. Ils vinrent m'en apporter eux-mêmes, et heureusement j'étais en mesure de payer leur peine; j'avais fait venir de Santa-Cruz une provision de petite monnaie. Tous les dimanches, les indigènes des deux sexes prirent l'habitude de venir me voir. Je m'étais aussi procuré de la cachasse; ils la sentaient de loin. Je profitai de ces visites pour les faire poser et me remettre aux tableaux que j'avais été forcé d'abandonner, et, à peu d'exceptions près, je ne rencontrai plus les difficultés qui m'avaient arrêté longtemps.



Indienne du Brésil, province de l'Espiritu-Santo.



Indien du Brésil, même province.

Un dimanche, j'étais fatigué, et je revins de bonne heure à ma case : ma chasse n'avait pas été très-heureuse. Déjà, selon l'habitude qu'avaient prise les Indiens pour lesquels je n'étais plus un objet de crainte superstitieuse, plusieurs d'entre eux étaient assis chez moi. Quelques instants après j'eus la surprise de voir entrer les parents du pauvre Almeyda qui au dire de mon hôte devaient si fort s'irriter en me voyant peindre le mort et qui avaient été la cause de mon départ. Ils venaient d'eux-mêmes s'offrir à mon pinceau. J'en peignis deux en présence de l'assemblée, et j'entendis répéter de tous côtés en forme d'éloges pour la ressemblance : *tati qual* (tel que). Si j'avais été disposé à continuer, je n'aurais eu qu'à choisir. Je donnai pour chaque étude environ la valeur de cinquante centimes. Ensuite vint, comme d'usage, la distribution de la cachasse, aux hommes d'abord, et après eux aux dames. Ma générosité allait à une bouteille par réception. Une fois que tout était bu, la société s'en allait, sans même dire : « Adieu sô Bia. » J'avais bien quelques protégées, celles qui n'avaient pas encore posé : je tenais en réserve quelques petits verres à leur intention. L'une d'elles, profitant de ce que je m'étais absenté un instant, me vola une bouteille et but à la hâte tout ce qu'elle contenait. Un instant après elle se mit à pousser des hurlements en faisant des contorsions épouvantables. Au milieu de ses cris, je compris qu'elle se croyait empoisonnée. Elle disait qu'elle avait avalé une de mes drogues. J'avais fait prudemment courir le bruit que plusieurs de mes bouteilles contenaient du poison, et mes doigts tout noirs de nitrate d'argent en paraissaient un témoignage irrécusable. Du reste



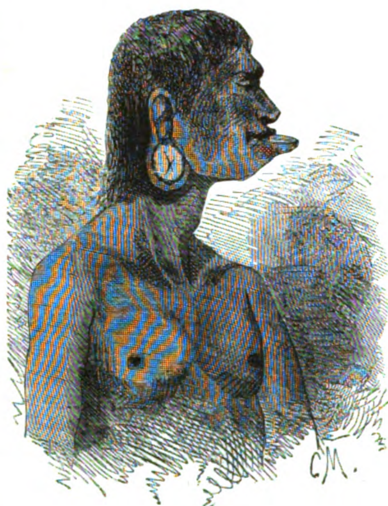
Une soirée dans la forêt vierge.

la bouteille vide que l'Indienne avait laissée tomber ne me laissait aucun doute sur la nature de son mal : elle n'était qu'ivre. Mais comme son époux rentrait et commençait à mêler ses criailleries aux siennes, je me vis forcé de les jeter à la porte avec force coups de pied.

Je me levais, selon mon habitude, au premier chant du coq. Je rencontrais d'abord une grande montée à travers un défrichement, puis j'entrais dans le bois, toujours en gravissant, et enfin je me trouvais sur un terrain plat. J'étais déjà tout en sueur bien avant le lever du soleil. J'avais négligé longtemps certains oiseaux ressemblant à des grives, nommés sabias. Ils n'étaient pas brillants de couleur, mais comme il s'agissait de manger, il ne fallait pas faire le difficile. J'en trouvais souvent sur mon chemin, ainsi que des engoulevents. Je n'avais qu'à me baisser un peu pour déposer mon sac à terre, puis je faisais glisser sans bruit le long de mon bras libre ma carabine qui pendait à mon épaule en bandoulière, et rarement je manquais d'abattre plus de gibier qu'il ne m'en fallait pour mes repas. Plus loin, j'entrais dans es grands bois. En attendant ma chambre noire et ma tente que Manoël m'apportait chaque jour, j'essartais avec mon couteau de chasse le terrain propre à l'édification de mon atelier. Ce n'était pas chose aisée, surtout si je rencontrais de grosses racines. Le choix des vues à peindre n'était pas non plus exempt de difficultés. Comme j'étais souvent trop rapproché de mes modèles, il me fallait travailler à genoux dans ma tente. Parfois un orage, dont rien n'annonçait l'approche, venait fondre sur nous. Nous nous empressions de tout emballer, et quand nous étions prêts à partir, les chemins, ou plutôt les sentiers, déjà si encombrés, se changeaient en torrents. Je rentrais au gîte dans un piteux état. Je buvais un verre de cachasse et je me jetais sur mon hamac.

Un jour j'étais à genoux dans ma tente, et tout en travaillant avec ardeur, j'entendais des voix. On parlait avec Manoël. Quel fut mon étonnement quand, en mettant la tête à la hauteur de la portière, je vis une douzaine de sauvages Botocudos avec leurs lèvres déformées et leurs oreilles d'un demi-pied de long! Ils ne comprenaient certainement rien à cette tente, dans laquelle, au milieu du jour, ils apercevaient de la lumière. Ce fut bien pis quand ils en virent sortir en rampant un homme à tête rasée et à longue barbe.

Ces douze Botocudos avaient été envoyés en députation près du président de la capitainerie de Victoria. Ils étaient entrés dans la ville tout nus, sans y être annoncés, et au grand effroi plus encore qu'au grand scandale des habitants qui leur avaient aussitôt offert des chemises et des pantalons. A leur départ, on leur avait donné des fusils, de la poudre et du plomb, et, de plus, de belles paroles, des promesses magnifiques qui n'engageaient à rien. A peine hors de la ville, attendu que les vêtements dérangeaient un peu leurs habitudes, ils avaient fait comme moi pendant mon voyage au milieu de l'eau, c'est-à-dire que, roulant en paquets leurs habits, ils les avaient placés sur leur dos. Ils portaient leurs fusils en bandoulière et à la main leurs arcs. J'avais par hasard sur moi quelques petits objets, entre autres un couteau et une lime à ongles, achetés dans les baraques du boulevard Bonne-Nouvelle, la semaine du jour de l'an. J'en fis présent à celui qui paraissait le chef de la troupe. Nous fûmes bien vite bons amis, et il me donna en échange un arc et trois flèches. J'ajoutai à mon présent la moitié de mon déjeuner, qui fut également bien reçu. Je fus récompensé de cette bonne action par ce que je vis. Celui qui me paraissait être le chef avait, comme ses compagnons, dans une ouverture faite à la lèvre inférieure, au morceau de bois rond, un peu plus large qu'une pièce de cinq francs. Il se servit de ce morceau de bois comme d'une table, découpant dessus avec mon couteau un morceau de viande fumée, qui n'avait qu'à glisser de là dans l'intérieur de sa bouche. Cette façon de se servir de la lèvre comme d'une table me parut d'une grande commodité. Mes nouvelles connaissances avaient également de grands morceaux de bois pareils dans le lobe des oreilles. Sans cette précaution, elles eussent pendu d'un demi-pied....



Un Botocudos.

Un chat sauvage. — Ruses de guerre inutiles contre les moustiques. — Départ. — Retour à Rio-de-Janeiro.

En errant, je découvris le plus charmant endroit que pût désirer un chasseur, c'était un sentier praticable, sous de grands arbres très-épais, avec des éclaircies de chaque côté. Les oiseaux, après avoir butiné çà et là, venaient se reposer à l'ombre. Je n'avais qu'à choisir parmi eux mes victimes. Je me promenais là nonchalamment sans me fatiguer, bien abrité. Dès que je me sentais un peu las, j'allais chercher des oranges et je m'asseyais sur quelque tronc d'arbre. Je dessinais des fleurs, des feuilles, sans perdre de vue le sommet des arbres. Un jour, comme je ne faisais pas grand bruit, tout occupé à examiner à la loupe un insecte, j'entendis derrière moi quelque animal marcher dans les herbes. En me retournant doucement, je vis un très-beau chat sauvage, se promenant aussi de son côté. Il faisait de petits sauts, s'accrochait aux lianes, et de temps en temps poussait de petits miaulements. C'était le premier de son espèce qui venait ainsi à ma portée. J'avais toujours dans les poches des balles et des chevrotines. J'en glissai quelques-unes dans ma carabine. Quand je voulus me lever, le chat s'élança

sur un arbre, et avant que je pusse le viser, il était tout en haut. Je le tirai presque au hasard, et je fus bien surpris quand je le vis tomber en s'accrochant de branche en branche; arrivé à terre, il était



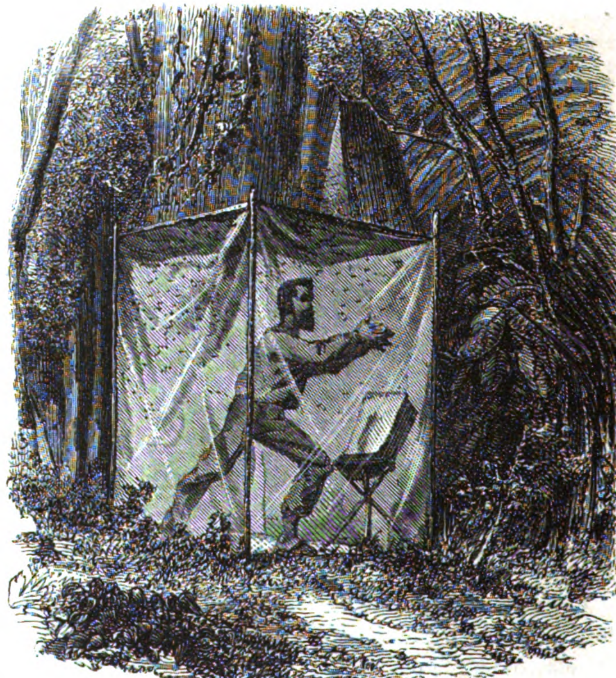
Le chat sauvage.

mort. J'en avais assez pour ce jour-là, et je revins à la case, portant ma chasse, qui me parut très-lourde.

Tout n'était pas plaisir, même dans les sites les plus charmants, et parmi les désagréments dont il ne me



Moyen d'écarter les moustiques.



La moustiquaire.

fut jamais possible de prendre mon parti, l'honneur du premier rang ne peut être disputé aux moustiques qui me tourmentaient partout, au logis et dans la forêt. Pour éviter leurs piqûres pendant mon travail, j'avais

d'abord imaginé de faire faire près de moi un grand feu par Manoël tandis que je peignais. Mais, outre que je rôtissais, je n'échappais pas à mes ennemis. Il m'eût fallu me mettre dans le feu même. Alors je m'arrangeai une moustiquaire au moyen de quatre bâtons : après en avoir chassé les insectes je me glissai lestement dessous comme à Rio, dans le palais. Il y avait bien à cela un petit inconvénient; l'étoffe de la moustiquaire était verte, et il s'ensuivait qu'en peignant je voyais tout en vert. Je n'en étais pas moins très-fier là dedans, assis sur un siége de ma façon et entouré de milliers d'assiégeants, exaspérés de ne pouvoir m'atteindre. Ils étaient monstrueux; ce n'étaient pas des moustiques, mais bien d'affreux maringouins, dont les piqûres causent une douleur plus vive et sont vénéneuses.


Désespoir.

Une fois, tandis que je riais sous cape de leur impuissance, travaillant avec courage pour réparer le temps que j'avais perdu à dresser ma prison verte; tout à coup je me sentis piqué au front : un maringouin était entré! La chasse fut longue, mais je parvins à écraser mon ennemi entre mes deux mains. Je repris ma palette. Bientôt, autre piqûre, autre chasse. En m'agitant, je fis une ouverture à la partie inférieure de la moustiquaire.... j'en devins enragé! Je renversai tout, boîte, études. J'essayai de m'arracher les cheveux. Mais ils étaient trop courts. Si Manoël avait été là, je l'aurais assommé. Je cassai en tout petits morceaux les supports de mon établissement et je déchirai la toile.

De retour à la maison, voyant qu'après tout la colère ne remédiait à rien, j'essayai de plusieurs autres procédés. Faute de posséder un masque de salle d'armes, j'essayai d'en faire un avec du fil de fer, mais cela ne me réussit pas, et je m'arrêtai à un autre parti qui me parut le meilleur. Sur un grand chapeau de planteur j'attachai un morceau de ma moustiquaire, à peu près comme un voile de mariée. Il me tombait sur les épaules que je cuirassai avec un cahier de papier. Mon cou se trouvait ainsi préservé par devant et par derrière. Vis-à-vis mes yeux j'avais fait deux petits trous bordés avec un ruban de fil et que je me proposai de couvrir à l'aide de mes lunettes. De vieux jupons, descendant bien plus bas que les pieds et pouvant encore se replier me garantissaient le reste du corps. J'étais ravi de mon invention. La journée du lendemain serait bonne : rien ne me troublerait dans mon travail; je partis gaiement. Arrivé sur mon plateau, je m'affublai de mon nouveau costume. Moustiques et maringouins furent bien attrapés. Je peignais à mon aise, lorsque, fatalité étrange! voilà que mes lunettes sautent en l'air! je venais, par mégarde, de leur donner un coup qui heureusement ne les avait pas cassées; mais un maringouin s'était aussitôt introduit par la brèche et glissé dans mon œil gauche. C'en était trop! je jetai mes armes défensives et, sans même avoir la force de me mettre en colère, j'acceptai le martyre. Je n'eus plus le courage de recourir à d'autres expédients. J'ai tant souffert pendant les trois semaines suivantes, que je dois renoncer à en parler davantage, certain que je ne serais pas compris. Les moustiques avaient beau jeu. Ils furent sans pitié. Je n'avais presque plus figure humaine; on me voyait à peine les yeux; mais aussi résolûment qu'au pôle nord et au milieu des ours blancs, j'avais travaillé et j'étais parvenu à peindre un vaste panorama. Il était composé de six feuilles où, avec une grande conscience, j'avais copié servilement plantes, arbres et fleurs, de même qu'autrefois les glaciers, les rochers noirs et aigus du Spitzberg.


Costume contre les moustiques.

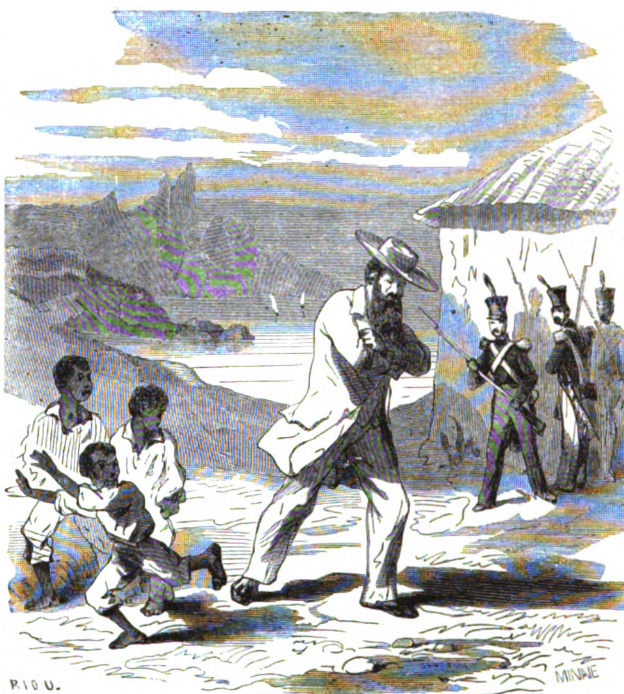
Je considérais cette peinture comme mon œuvre capitale; je n'espérais rien faire de mieux. Il était donc sage de songer au retour. Encore une semaine au plus et j'allais quitter ces lieux, qui, bien qu'on ait des maux à y endurer, font perdre la mémoire du passé et donnent cette sorte de fièvre que le capitaine Mayne-Reid nomme dans son roman intitulé : *Les chasseurs de chevelures* « la fièvre de la Prairie. » C'était parfaitement vrai pour moi : je vivais en sauvage, me nourrissant le plus souvent du seul produit de ma chasse, sans devoirs à remplir, sans engagements, mais aussi sans affections. Je n'avais plus à compter que sur mes propres forces; elles me suffisaient....

L'heure du départ arriva enfin. J'allais quitter mes grands bois, un an après mon départ de Paris, le jour de Pâques. Je retournai encore une fois dans les lieux que j'avais parcourus le plus habituellement. J'allai dire adieu à ces longs sentiers, où, à l'abri du soleil brû-

lant, j'avais passé mes journées à chasser et à dessiner. Je restai longtemps assis sur un tronc d'arbre, mon canapé habituel. Là je m'étais endormi quelquefois, rêvant que j'étais l'homme le plus heureux du monde : dans mon extase, je ne peignais que des chefs-d'œuvre; je n'avais qu'à choisir parmi les animaux les plus merveilleux qui se faisaient un plaisir et un devoir de venir se placer au bout de mon fusil; mes repas prenaient les plus belles proportions : je mangeais des bananes grosses comme la tête, des haricots plus gros que des noix, et le reste à l'avenant. Hélas! ce rêve allait se dissiper. Il fallait retourner à la ville, reprendre l'habit de rigueur, remettre des bas, des souliers et un chapeau d'une forme ridicule, à la place de mon grand sombrero de planteur.

Je revins plein de tristesse à ma case, et le lendemain je montai un canot pour redescendre cette rivière de Sagnassou, à laquelle j'avais dû mes impressions les plus neuves et les plus originales.

Quelques jours après, je rentrai à Rio, en traversant de nouveau cette baie immense dont parlent si diversement les voyageurs. Les uns dans leur description, en font une merveille, les autres déclarent n'y avoir rien vu de merveilleux. Je crois avoir compris la raison de cette différence entre leurs impressions. Les uns y sont entrés au moment du coucher du soleil; la température était douce; les plans des montagnes se coloraient de mille manières, sans laisser la moindre place à la monotonie : la nature grandiose du Brésil se déroulait dans tout son éclat. Les autres voyageurs, fatigués, harassés par la chaleur, ne distinguaient pas très-bien les objets; éblouis par un mirage fatigant, tout leur paraissait triste et monotone : cette couleur violâtre de presque tous les rochers, déteignait sur le paysage. C'était exactement ce que j'éprouvais à mon retour. Je me fis conduire au palais, mais je ne m'y logeai pas. On m'assura qu'il était destiné à être abattu. Les fourmis-coupis l'avaient miné. Les nègres qui m'avaient servi n'y étaient déjà plus. J'allai donc simplement à l'hôtel, après avoir déposé mes malles dans mon ancien appartement. J'éprouvai un ennui profond, ce premier jour, et je me promenais sans but sur la place du Palais, m'étonnant d'avoir alors des sensations si différentes de celles dont j'avais joui pendant les six mois que j'avais passés précédemment à Rio. Je ne voyais plus la civilisation du même œil. J'avais laissé dans les forêts que je venais de quitter tout mon enthousiasme pour ce pays qu'on pourrait rendre si florissant, et qui, en ce moment de mélancolie injuste, avait tant perdu de son charme à mes yeux.


Retour de l'auteur à Rio-de-Janeiro.

Je n'étais pas très-empressé de m'habiller de noir. Mes pensées, qui n'étaient pas couleur de rose, n'ajoutaient guère aux agréments de mon visage basané. Il me fut facile de voir qu'on me regardait avec une certaine surprise. Mais j'étais loin de soupçonner tout l'effet que je produisais sur la population tant civile que militaire. Le lendemain de mon arrivée, on lisait dans un journal de Rio :

« Hier soir, un individu dont le costume laissait beaucoup à désirer, se promenait en silence, sur la place du Palais, les mains derrière le dos. Cet individu, porteur d'une longue barbe de patriarche, semblait méditer quelque mauvais coup. Les petits enfants qui par mégarde passaient près de lui, s'enfuyaient au plus vite après l'avoir regardé. Un poste de « permanents, » à un signe donné par l'officier commandant, se tenait tout prêt à marcher au moindre mouvement équivoque de l'individu. »

Le jour suivant on lisait dans une autre feuille publique :

« Le personnage éminent, dont parlait hier d'une façon si inconvenante le journal de..., est le célèbre artiste français Biard, de retour d'une longue excursion dans les forêts de la province de l'Espiritu-Santo, etc. »

J'étais réhabilité. BIARD.

Voici deux erreurs à rectifier dans la note biographique placée au bas de la première page de ce voyage (t. IV, page 1) : 1° M. Biard, au début de sa carrière, n'a suivi que pendant une année au plus le cours de l'école lyonnaise de peinture; depuis lors il n'a plus eu d'autre maître que la nature; 2° il n'a pas été attaché par le gouvernement français à la commission scientifique envoyée en Laponie et au Spitzberg, mais il a pris part à cette expédition volontairement et à ses frais.



Intérieur de café, à Bagdad. — Dessin de M. E. Flandin.

VOYAGE EN MÉSOPOTAMIE,

PAR M. EUGÈNE FLANDIN,

CHARGÉ D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE A MOSSOUL.

1840-1842. — TEXTE INEDIT.

J'avais employé dix-huit mois à parcourir la Perse dans tous les sens, et je m'acheminais vers la frontière d'Azerbaïdjân[1] pour rentrer en France. Des obstacles imprévus vinrent barrer la route qui devait me ramener le plus directement en Europe. La peste au nord, une horrible famine à l'ouest, avaient élevé des barrières infranchissables, soit du côté de la Russie, soit à l'entrée de l'Asie Mineure. En effet, le premier de ces fléaux décimait les populations russo-géorgiennes des bords de l'Araxe, tandis qu'une affreuse disette ne laissait aux habitants de l'Arménie, ou aux voyageurs qui voulaient la traverser, aucune ressource à espérer avant a moisson. Il en résultait l'impossibilité de choisir entre les deux routes d'Erivan et d'Erzeroum. De l'égale commodité de ces deux voies de retour aurait pu naître l'embarras du choix; mais les difficultés insurmontables que chacune d'elles présentait, ne me permirent pas de balancer, et je dus renoncer à rentrer en Europe par le Bosphore ou par le Caucase. Force me fut de regarder au sud si un chemin ne serait pas ouvert pour sortir des États du châh et traverser, sans nouvel encombre, ceux du sultan.

La route de Bagdad était la seule. — Mais n'y avait-il pas à hésiter avant de se lancer au milieu des montagnes du Kurdistan pour redescendre dans les plaines

1. Province septentrionale de Perse, touchant à la Géorgie et à l'Arménie.

embrasées de la Mésopotamie, à une époque de l'année déjà avancée? — Le mois de juin commençait, la course était longue, et des chaleurs excessives m'attendaient au pied des monts qui défendent le nord de la Perse contre les courants enflammés du *sam*, lorsqu'il a balayé le sable du désert et qu'il pousse devant lui les exhalaisons empestées des sources bitumineuses. Cependant il fallait partir, et l'attrait du nom de Bagdad, joint aux souvenirs de Babylone ou de Sémiramis, effaçait à mes yeux les difficultés ou les peines de ce rude voyage.

Kurdistan. — Suleïmanyèh.

J'avais formé ma petite caravane. Elle se composait de quelques chevaux de selle pour mes gens, et de mulets de bât pour les bagages. Trois ou quatre muletiers accompagnaient leurs bêtes, et devaient me servir de guides.

Partis le 4 juin 1841 de Tabriz, nous avions, en le contournant, côtoyé le lac d'Ourmyah, et nous nous étions engagés dans le réseau serré des montagnes du Kurdistan. Après avoir, pendant quelques jours, suivi les sentiers accidentés qui serpentent dans leurs défilés, nous commençâmes à descendre en suivant les pentes méridionales des monts Kardouks. Le pays changeait d'aspect : au lieu des rocs sévères, çà et là recouverts de tapis de verdure, qui ne pouvaient que faiblement faire illusion sur leur aridité habituelle, les montagnes se couvraient d'une végétation active, puissante, au milieu de laquelle se faisaient remarquer une grande quantité de cette espèce de chênes qui produisent la noix de galle, et d'arbustes qui donnent la gomme.

Nous traversions alors une contrée dont les limites sont mal déterminées, et qui forme une zone dont les habitants, à peu près indépendants, n'obéissent à aucune autorité, ne se reconnaissent sujets d'aucune puissance, mais se rangent tour à tour, et selon leur intérêt du moment, sous le sceptre du châh, ou sous celui du sultan. Nous y rencontrions peu de villages, la vie nomade convenant mieux à des populations qui veulent vivre en état d'indépendance. Plier les tentes, et, en quelques heures de marche, passer sur un sol reconnu inviolable, est pour elles une ressource qu'elles se réservent toujours pour échapper au pouvoir qui les gêne. Contrairement à ce qui nous était arrivé à notre dernière halte sur le territoire persan, où nous avions eu à nous plaindre des autorités, nous fûmes accueillis d'une façon très-hospitalière par le *ket-khodâh*, maire du premier village turc où nous nous arrêtâmes. Abdoul-Rhaman-Bek, c'était son nom, vint courtoisement au-devant de nous, et nous conduisit à notre logis qu'il avait fait préparer et où il voulut pourvoir à tous nos besoins. Nous étions, selon l'usage du pays, dans la belle saison, installés dans une grande cahutte faite avec des cannes, et couverte de branches d'arbre dont le feuillage donnait de l'ombre sans intercepter l'air. Elle était très-bien disposée et assez spacieuse pour que nous y fussions tous réunis avec nos chevaux. Nous pouvions désormais coucher en plein air. La tiédeur des nuits et la pureté du climat nous y invitaient, de préférence aux maisons qui, pour la plupart, étaient loin de réunir toutes les conditions désirables de comfort et de propreté.

Le lendemain, au moment de mettre le pied à l'étrier, notre hôte vint nous offrir pour guide son propre frère avec lequel nous partîmes. Nous fûmes bientôt rejoints par un nouveau compagnon de voyage qui me demanda la faveur de prendre place dans ma caravane : c'était un vieux *mirza*[1] de Kerkouk, enchanté de trouver enfin l'occasion qu'il attendait depuis plusieurs jours, de ne pas faire seul la route fort peu sûre qu'il avait à parcourir jusqu'à sa destination. Nous traversions un pays couvert de bois, que notre guide nous dit être extrêmement dangereux à cause des voleurs. Les accidents de terrain se succédaient de façon à faciliter les embuscades, et les ravins tortueux que nous avions à franchir à chaque pas, étaient autant de lieux propices à des attaques. Je dus constamment marcher avec mes bagages, et deux de mes muletiers faisaient, à quelque distance en avant, le service d'éclaireurs. Ils s'avançaient avec précaution, le fusil haut et prêt; et, à la manière dont ils sondaient les moindres plis du sol, on voyait que ce pays, qu'ils connaissaient d'ailleurs, ne leur inspirait aucune confiance. Néanmoins nous ne fîmes aucune rencontre fâcheuse.

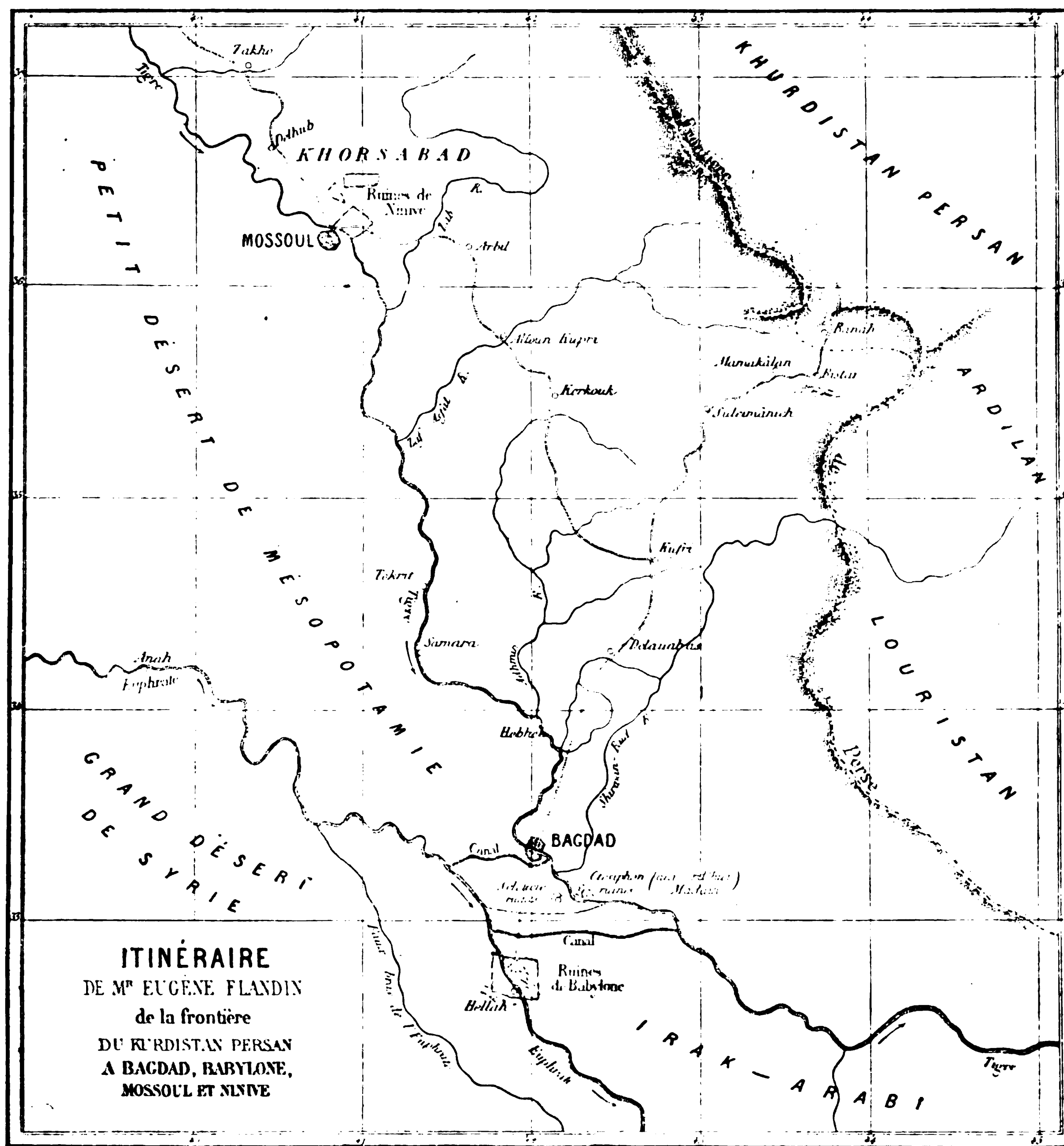
A la fin de la journée, nous aperçûmes devant nous un village entouré d'une belle végétation ; ce devait être notre halte, et, à l'aspect des vignes cultivées aux alentours, nous en augurions un assez bon gîte. Quel fut notre désappointement en n'y trouvant que des ruines! Nous ne pûmes y avoir d'autre abri qu'un bouquet d'arbres sous lesquels nous nous établîmes, au milieu des tombes d'un cimetière.

Le jour suivant, de ravin en ravin, après avoir franchi plusieurs sommets, monté et descendu des montagnes qui se reliaient entre elles, et aperçu, à notre droite, les cimes neigeuses de Ravandouz, nous atteignîmes Suleïmanyèh. Cette ville — on lui donne ce nom quoiqu'elle ne le mérite guère — est située au pied du versant méridional des monts Khoïdjâh qui se rattachent, dans le nord, aux montagnes élevées appelées *Kardouks* ou *des Kurdes*, et qui, dans le sud, rejoignent la grande chaîne du Zagros, frontière occidentale de la Perse.

Suleïmanyèh est dans une sorte de plaine ou large vallée coupée de tous côtés par des ravins, et dont l'aridité lui donne un aspect des plus désolés. Elle est le chef-lieu d'un des *sandjaks* ou gouvernements du Kurdistan turc, et la résidence d'un pacha indépendant de la Porte, ou pour mieux dire, feudataire du sultan, sans tenir de lui ni son titre, ni son autorité qui sont héréditaires dans sa famille. Le territoire de Suleïmanyèh a été

1. On appelle *mirza* un lettré, un homme de bonne naissance.

souvent le théâtre de combats, ou tout au moins un sujet de querelles et de contestations sans cesse renaissantes entre la Turquie et la Perse. A plusieurs reprises le châh l'a réclamé comme une de ses dépendances, et, de même que plusieurs autres localités situées dans cette zone indéterminée, il a été quelquefois, de fait, possession persane, puis est retourné à la Turquie entre les mains de laquelle il restait pour le moment, jusqu'à ce que la force des armes ou une surprise le rangeât de nouveau sous l'obéissance du châh. Les beys kurdes de ce sandjak ont eux-mêmes entretenu les prétentions de ce souverain, en refusant, maintes fois, de se reconnaître sujets de la Porte. Cet état leur convenait, en effet; il favorisait, momentanément du moins, leurs velléités



ITINÉRAIRE
DE Mr EUGÈNE FLANDIN
de la frontière
DU KURDISTAN PERSAN
A BACDAD, BABYLONE,
MOSSOUL ET NINIVE

d'indépendance. Quand ils voulaient secouer le joug turc, ils se rangeaient sous la protection du roi de Perse qui, trompé par le fallacieux hommage qu'il recevait de ces beys, non-seulement leur prêtait appui, mais revendiquait encore le territoire de Suléïmanyèh comme sa propriété légitime.

Entretenant ainsi habilement cette situation flottante entre les deux empires, les chefs kurdes réalisaient, en partie et pour un temps, leur affranchissement, but constant vers lequel ont toujours tendu et tendent encore leurs efforts et leurs intrigues. Pour le moment, et malgré des velléités d'indépendance de la part d'Ahmet-pacha, alors gouverneur de Suléïmanyèh, le pays était tranquille. Ce pacha, quoique fort jeune, s'était fait,

chez les Kurdes, une grande renommée par la justice et la sévérité de son administration. Heureusement pour les voyageurs, il était la terreur des malfaiteurs, auxquels jamais il ne faisait grâce; aussi était-il nommé *Kilich-pacha* ou *pacha du Sabre*.

Après avoir traversé un pays de l'aspect le plus triste, nous eûmes à franchir le mont *Saguermâh* qui formait comme le dernier gradin en descendant du haut de la contrée élevée où sont amoncelées les grandes montagnes du Kurdistan La chaîne du Saguermâh est une barrière naturelle placée entre les plaines de la Mésopotamie et le pays des Kurdes. Ainsi comprise par un certain Abdoul-Rhamân, précédemment pacha de Suleïmanyèh, ce chef rebelle en avait tiré parti pour se mettre à couvert des attaques du pacha de Bagdad, et il en avait fait une ligne de défense imposante. Le seul chemin praticable au travers de cette montagne est excessivement difficile et étroit. Abdoul-Rhaman avait cherché à rendre ce passage infranchissable aux troupes turques au moyen d'une muraille fortifiée, placée au sommet, dans une partie très-resserrée du défilé qu'il était parvenu à barrer complétement. Cependant la muraille fut renversée, forcée, et le pacha kurde, obligé de fuir, vivait alors dans l'exil, à Sennah, en Perse. Nous passâmes au milieu des ruines de cette forteresse, après qu'une pente rapide nous conduisit sur un versant couvert de bois, vers une contrée que ne bornait devant nous aucune montagne.

Marche de nuit. — Arrivée à Bagdad. — Habitation.

Nous étions au 1er juillet. Descendus des hauteurs où jusqu'alors la température s'était maintenue assez modérée, nous commencions à cheminer dans des plaines immenses qui allaient s'abaissant toujours jusqu'au golfe Persique. Un horizon sans bornes, insaisissable à la vue, miroitait incertain et tremblotant sous les rayons d'un soleil de feu. Désormais nous ne pouvions plus, pour nos montures et pour nous-mêmes, marcher que la nuit, nous reposant le jour — manière fort triste de voyager, qui, au désagrément de ne rien voir, ajoute le supplice de lutter contre le sommeil. — Nous attendions que le soleil fût couché pour reprendre notre marche à travers ces plaines désertes et sans fin où rien, dans les ténèbres, ne pouvait nous distraire d'une course pénible pendant laquelle nous nous laissions conduire par nos chevaux, dont l'allure monotone augmentait chez nous le besoin de dormir.

Il y avait trente-quatre jours que nous cheminions ainsi au milieu de solitudes où rien ne nous avait engagés à nous arrêter, lorsque, à l'aube vermeille du jour naissant, nous entrevîmes les minarets de Bagdad au travers du mirage qui cherchait déjà ses formes trompeuses dans les vapeurs que les premiers feux du soleil faisaient sortir d'un sol encore brûlant de la veille; — c'était le 7 juillet. — La voûte bleue d'un ciel pur et diaphane commençait à s'éclairer quand nous arrivâmes devant la porte *Bab-el-Khadem, la porte des Esclaves*. Les Bagdadins dormaient encore; les *caraoûls* ou sentinelles turques veillaient. Nous mîmes pied à terre, car nous ne pouvions entrer en ville : il fallait attendre l'heure de l'ouverture des portes. Enfin l'officier du poste fit ses ablutions matinales, et quand il eut achevé sa prière, nous entrâmes; les rues, comme les bazars, étaient encore désertes, et j'arrivai au logis qui m'était destiné sans avoir pu me faire une idée de la population de cette grande ville.

La maison qui fut mise à ma disposition se composait d'une cour sur laquelle ouvraient l'écurie, la cuisine, et ce qu'on appelle dans la langue du pays le *serdâb :* c'est une salle plus basse que le sol, dans laquelle on descend par quelques marches, et qui, comme une cave, offre aux habitants, par sa fraîcheur, un lieu plus commode pour supporter la chaleur du jour. Par un petit escalier, on arrivait à une galerie composée de plusieurs travées qui étaient formées par des colonnettes en bois de palmier, surmontées de charmants chapiteaux en encorbellements dans le goût arabe. Sur cette galerie assez spacieuse ouvraient plusieurs chambres, mais les portes en restèrent fermées, ou ne s'ouvrirent que pour laisser passer les bagages qui y furent déposés, car je préférai de beaucoup m'installer dans la galerie où j'avais de l'air sans être incommodé par le soleil. Par un escalier intérieur on arrivait sur le haut de la maison qui était, comme toutes celles du pays, terminée en terrasse. Là, après le coucher du soleil, je pouvais aller chercher une petite brise bien rare et bien peu rafraîchissante, mais d'autant plus précieuse après les ardeurs dont j'avais souffert dans ces longues heures pendant lesquelles le soleil dardait ses rayons et faisait monter le thermomètre, à l'ombre, jusqu'à quarante six et quarante-huit degrés. De cette terrasse je jouissais d'une admirable vue : l'œil embrassait l'ensemble de la ville de Bagdad, avec ses remparts, ses minarets dont les derniers rayons du soleil éclairaient encore les pointes; au second plan le cours du Tigre décrivait ses sinuosités au milieu des innombrables dattiers qui en couvraient les bords. Au loin, dans un horizon immense, au delà du désert et dans une atmosphère embrasée, le disque agrandi du soleil s'abaissait vers la terre du *Mâghreb*, comme disent les Arabes en désignant l'Occident.

Bagdad. — Les ruines. — Monuments modernes. Études de la ville.

Après avoir consacré la première heure à mon installation, je me laissai aller à ce plaisir du voyageur, qui est d'errer à l'aventure au milieu d'une grande ville qui lui est inconnue. Celle-ci excitait à un haut degré ma curiosité : monuments, habitants, costumes ou usages de la vie, tout n'était-il pas intéressant dans cette cité tant vantée par la tradition, et qui avait de plus, aux yeux d'un Européen, le prestige de l'inconnu, située qu'elle est à l'extrémité de contrées éloignées, désertes et difficiles à traverser? Tout y était donc nouveau pour moi, car je ne devais pas retrouver là les mœurs de la Perse. La vie arabe a sa physionomie propre, et le cita-



Place du marché et mosquée Ahmet-Khiaïa, à Bagdad. — Dessin de M. E. Flandin.

din de Bagdad, aussi bien que le *Beddaoui* ou Bédouin du désert, a un caractère particulier dont les signes se montrent en toutes choses. Je me représentais d'ailleurs cette ville pleine encore de souvenirs de la grande époque où la puissance des khalifes la couvrit de gloire. Je m'attendais à y voir, à chaque pas, quelques restes des merveilles de cette ère célèbre de l'islamisme, et il n'y avait pas jusqu'aux réminiscences des contes de Cheherazad qui n'éveillassent chez moi des pensées bizarres empruntées aux *Mille et une nuits*. Mais, il faut le dire, Bagdad est bien déchue. Sous une épaisse poussière est enseveli le pied des édifices où se retrouve à peine visible la trace d'Haroun-el-Rechid et de Zobéidèh. Çà et là on découvre, dans quelques coins des bazars, sur le rivage du Tigre, au milieu des décombres qui ont perdu leur nom, des pans de murs sur lesquels se lisent avec peine des fragments d'inscriptions coufiques, un minaret dont l'origine ancienne est attestée par sa ruine même, et quelques débris de portail émaillé dont les mosaïques de couleur se détachent sur un fond de maçonnerie brisée, sans que les Turcs se soucient de la disparition de ces témoins d'une civilisation rivale de celle de Byzance. A l'exception de ces débris aussi rares que dénués d'intérêt, on remuerait vainement la poussière accumulée dans Bagdad. On peut dire que cette grande ville n'a rien conservé qui rappelle ses glorieux khalifes. On y cherche en vain ces vieux temples mahométans où les fanatiques Abassides demandaient au prophète de retremper leur cimeterre avant de courir à de nouveaux et barbares exploits. Si la trace de cet âge héroïque de l'Islam n'est point entièrement effacée à Bagdad, elle y est cependant tellement incertaine, tellement perdue au milieu des ruines entassées dans cette noble cité, que le souvenir seul du passé est resté debout à côté de la dévastation du présent. Les onze siècles qui se sont écoulés depuis sa fondation par Abou-Safer-el-Mansour, les guerres, les envahissements des Turcomans rebelles à l'autorité des khalifes, les inondations du Tigre, et jusqu'aux orages venus du désert, tout a contribué à la destruction des splendides édifices dont la civilisation arabe et une foi exaltée avaient doté cette superbe reine de l'Orient. — Le voyageur doit aujourd'hui renoncer à ses illusions sur Bagdad. Il faut qu'il se contente d'y chercher la ville moderne, d'y voir ses mosquées nouvelles, ses arts qui ont quelque analogie avec ceux de la Perse. Il y trouvera encore assez d'aliments pour rassasier sa curiosité, sinon pour exciter son admiration. Le fleuve arabe, le beau ciel de la Mésapotamie, qui reflète son azur sur les faïences des coupoles, quelques mosquées, des bazars pittoresques, l'affluence bigarrée de presque toutes les nations de l'Orient, lui offriront encore assez de tableaux attrayants pour que Bagdad reste dans son souvenir.

Bagdad a l'aspect d'une grande ville, et, de loin, ses minarets la font distinguer au milieu de l'immense désert qui l'entoure et où elle semble placée comme une oasis. Du côté de l'Orient, elle est fermée par une vaste ceinture de murailles en assez bon état, que protégent quelques bastions et un large fossé facilement submersible par les eaux du Tigre. Cette enceinte s'appuie, à ses deux extrémités, au rivage du fleuve qui baigne la partie occidentale de la ville. C'est de ce côté que Bagdad se présente sous son plus bel aspect. Le palais du pacha, les mosquées, les cafés, les maisons ou les jardins qui se succèdent en se reflétant dans l'eau qui les baigne, forment un très-beau coup d'œil. Derrière cette ligne d'édifices ou de maisons au pied desquels coule le Tigre, se groupent les divers quartiers de la ville au travers desquels circulent de nombreuses rues, de grands bazars, et où s'élèvent çà et là plusieurs mosquées. L'une des plus belles est la mosquée du *Meïdân* ou d'Ahmet-Khiaïa; elle est entièrement recouverte de briques émaillées qui forment de gracieuses arabesques aux plus vives couleurs. Elle domine une grande place ou Meïdân sur laquelle s'ouvrent des cafés, des boutiques, des caravansérails, et qui, le matin, est encombrée d'Arabes qui viennent y vendre leurs melons, pastèques, poules et autres denrées. C'est aussi le lieu d'arrivée ou de départ des caravanes du Nord; leurs nombreux chameaux et mulets y sont déchargés de leurs lourds fardeaux, en attendant ceux qu'ils doivent transporter vers l'Asie Mineure. Près de là est la porte *Bab-el-Khâdem*, à côté de laquelle est une autre petite mosquée dont l'entrée remarquable présente une porte en ogive ornée de dessins en relief, composés avec de petites briques dont les arrangements forment comme des espèces de broderies gracieuses. Au-dessus une sorte d'auvent en bois découpé abrite cette porte contre les rayons verticaux du soleil.

La partie de la ville comprise entre le Tigre et la muraille est très-vaste ; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit entièrement couverte d'habitations. A l'est et au sud s'étendent de vastes terrains sur lesquels s'élèvent quelques ruines, et dont la plus grande superficie est abandonnée à la pâture que viennent y chercher les chameaux. Au milieu de ce sol inculte et abandonné, s'élève le tombeau d'un cheik. C'est un petit monument surmonté d'une espèce de pyramide ou de cône dont toute la surface est ornée de facettes cannelées. Attenant à ce mausolée est un jardin clos de murs crénelés, au-dessus desquels montent des touffes d'arbres surpassées par les tiges souples et gracieuses de quelques palmiers. Alentour sont disséminées, en assez grand nombre, des tombes modestes dont les briques dépassent à peine la surface du sol.

Par l'étendue de l'enceinte fortifiée de Bagdad, qui date des khalifes, on voit que cette ville eut autrefois une importance incomparablement supérieure à celle qui lui reste. La population actuelle n'est plus que d'environ cinquante mille habitants, parmi lesquels on compte un grand nombre de chrétiens de diverses communions, et des juifs.

Environs de Bagdad. — Le pont. — Le Tigre. — La mosquée Imam-Moussa. — Le tombeau de Zobeïdèh.

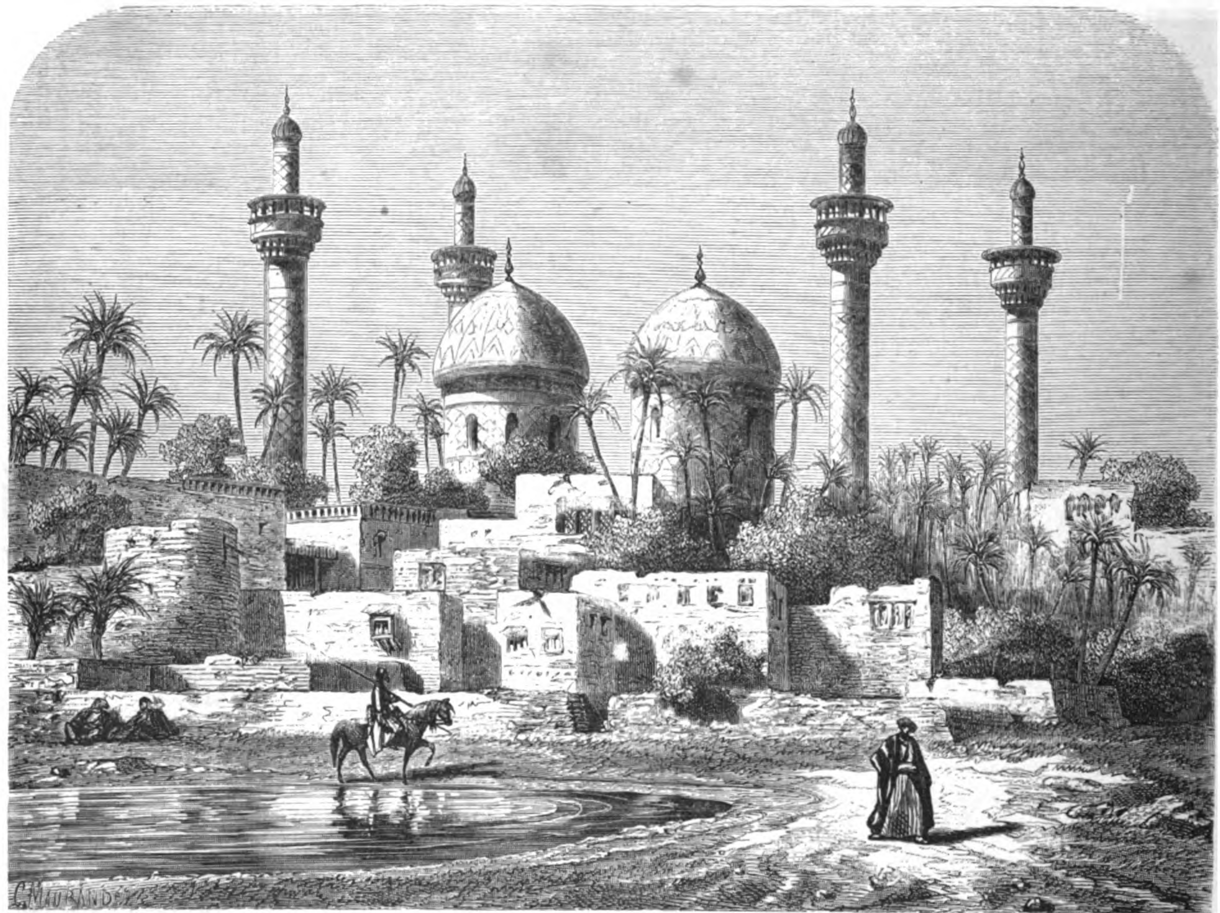
En face du quartier bâti sur la rive gauche du *Chatt* — c'est le nom que les Arabes donnent au Tigre — s'en



Tombeau du cheik Omar, à Bagdad. — Dessin de M. E. Flandin.

élève un autre qui, tout en étant moins considérable que celui de la rive gauche, a néanmoins une importance qui peut le faire passer pour une seconde ville, d'autant mieux que sa population ne ressemble guère à celle du bord opposé. Elle se compose presque exclusivement d'Arabes du désert qui y sont logés temporairement, et de Persans qui en préfèrent le séjour à celui de la ville même. La différence de croyances et la haine religieuse qui existent entre eux et les *sunnites*[1] leur ont fait adopter ce quartier. Ils y sont plus à l'abri des vexations de la population de Bagdad, et plus en liberté d'aller et de venir entre cette ville et *Kerbelâh*, lieu de pèlerinage fréquenté par les *chyas*.

Ces deux villes sont liées ensemble par un pont de bateaux fort long, car le Tibre est très-large. On y voit sans cesse passer des caravanes bédouines, des cavaliers, des chameaux chargés ou des troupeaux de moutons amenés des tribus du voisinage pour l'alimentation de Bagdad. Aux deux extrémités de ce pont sont deux cafés à galerie ouverte où les Bagdadins vont chercher le plaisir du *kief* en fumant dans d'élégants narghilèhs[1] le meilleur tabac de l'Orient et en dégustant leur fin café de Moka. Du haut de ces galeries la vue s'étend sur la rive opposée où Bagdad se développe dans sa plus grande étendue, étalant, sous son ciel pur et radieux, ses coupoles ovoïdes, ses minarets aux couleurs chatoyantes, entre-



Mosquée Imam-Moussa, à Bagdad. — Dessin de M. E. Flandin.

mêlés çà et là d'élégants bouquets de dattiers. Au pied des édifices que baigne le Tibre, se balancent mollement quelques grandes barques ou *bagalos*, aux vergues immenses, en attendant leur chargement pour redescendre vers Bassorah et le golfe Persique. Quelquefois passe, lentement entraîné par le cours paresseux du fleuve, un large radeau conduit par un seul homme, et sur lequel se dresse une petite cabane formée de branches d'arbres et de cannes. C'est du bois à brûler qui vient des montagnes du Kurdistan, et arrive après avoir parcouru plus de cent cinquante lieues en suivant les sinuosités du Tigre. C'est ainsi que Bagdad est approvisionné de combustible. Les Kurdes qui exercent cette industrie attachent leur bois sur un certain nombre d'outres en peau de chèvre, afin d'en assurer le flottage, après quoi ils l'abandonnent au courant. Arrivés à destination, leurs outres

1. On appelle ainsi les musulmans qui, comme les Turcs, sont de la secte d'Omar, c'est-à-dire n'admettent pas d'autre héritier de Mahomet que son cousin. Le nom de *sunnites* ou *sunnis* leur est donné par opposition à celui de *chyas* ou *chiites* qui appartient aux mahométans dissidents, à ceux qui, au contraire, repoussent Omar et ne reconnaissent qu'Ali, gendre du prophète, pour son successeur. Ce schisme a engendré entre les Turcs et les Persans une haine implacable et des guerres où le fanatisme religieux a eu plus de part que l'ambition et le désir de conquêtes.

1. Pipe à réservoir d'eau.



Un intérieur, à Bagdad. — Dessin de M. Régis d'après M. E. Flandin.

dégonflées sont, sous un petit volume, chargées sur un âne, le conducteur du radeau monte dessus, et il s'en retourne à son point de départ pour recommencer. Ce transport est très-économique, comme on voit, puisqu'un seul homme et un âne suffisent à opérer l'aller et le retour.

Dans la saison où je le voyais, le Tigre avait l'aspect d'un fleuve majestueux dont les eaux abondantes se distribuaient dans les terres et les jardins pour en vivifier la culture. C'est aux nombreuses irrigations qu'on lui emprunte qu'est due la fécondité du sol qui peut les recevoir. Mais il est une saison où, de bienfaisant qu'il est, le *Chatt* devient un fléau, sinon pour la campagne, du moins pour la ville. C'est au printemps, vers le mois de mai, quand l'ardeur du soleil fait fondre les neiges qu'un rigoureux hiver a amoncelées sur les montagnes de l'Arménie et du Kurdistan. Ses eaux, grossies, ne tardent pas à dépasser ses rives, et leur volume augmentant toujours, ne trouvant pas un débouché suffisant dans le désert où elles pourraient se répandre sans dommage, font irruption dans la ville et souvent y causent des malheurs incalculables en minant les maisons, les édifices, et en sapant leur base jusqu'à les renverser. On voit, près du pont, une mosquée jadis fort belle qu'une inondation récente a fait écrouler, et dont toute une moitié a été entrainée dans le lit du fleuve.

De ce côté du Tigre, et près de la ville, on distingue, au milieu des palmiers, quatre gracieux minarets émaillés entre lesquels s'élèvent deux coupoles également brillantes d'émail et d'arabesques. C'est une grande mosquée autour de laquelle se sont groupées les maisons d'un village presque entièrement habité par des *mollahs* ou prêtres et par des pèlerins qui viennent y faire leurs dévotions. On appelle ce monument *Matchid-Imam-Moussa*, ou mosquée de l'Imam-Moussa.

Non loin de là, dans la plaine inculte qui a déjà tout l'aspect du désert, sont quelques tombeaux dont la partie supérieure a une forme conique. L'un d'eux, qui est plus grand que les autres, abrite les cendres de *Zobeïdèh*, de cette célèbre sultane qui exerça un si grand empire sur le cœur du khalife *Haroun-el-Réchid*, et qui, par ses grâces personnelles, mérita le nom de *fleur des dames*. Son mausolée est bien solitaire, bien négligé. Si quelques Arabes lettrés se souviennent que cette princesse fut une des gloires de Bagdad et célébrée même en Perse, le vulgaire ne paraît pas se douter que le sol de ce pays en conserve les restes. Sur les deux bords du Chatt, en aval et en amont, s'étendent des jardins immenses, véritables forêts de dattiers que l'on cultive avec plus de soins que dans nos pays on n'en donne aux vergers. Ces arbres, en effet, sont précieux pour les habitants, auxquels ils fournissent une abondante nourriture non moins saine qu'agréable : avec quelques dattes un Arabe fait un repas. Aussi, par des irrigations bien entendues et une culture soigneuse, entretient-il ces palmiers élégants et généreux qui lui permettent de cueillir sous leurs gracieux panaches d'énormes régimes de fruits dont le suc qu'ils contiennent facilite la conservation d'une récolte à l'autre.

Importance politique de Bagdad. — Son commerce.

Le pachalik de Bagdad était autrefois indépendant. Les pachas, qui étaient princes héréditaires, rendaient simplement hommage au Grand Seigneur. Aujourd'hui, c'est la Porte qui les nomme. Cette province est une des plus importantes et en même temps une des plus difficiles à gouverner de l'empire. L'autorité du pacha de Bagdad s'étend du golfe Persique aux monts Kardouks, et de la frontière persane au delà de la rive droite de l'Euphrate, c'est-à-dire sur une étendue de deux cents lieues en longueur et à peu près cent lieues en largeur. Cette autorité est plus nominale qu'effective, à cause de l'esprit d'insubordination des populations sur lesquelles elle doit s'exercer, et par suite de l'extrême mobilité de la plus grande partie d'entre elles. Le pacha de Bagdad n'a pas assez de troupes régulières pour tenir tête aux tribus nomades quand elles se révoltent, et il est souvent arrivé qu'il a été lui-même bloqué par les Arabes. Ce territoire compte, en effet, quatre grandes familles dont les tentes se groupent dans le désert, à droite ou à gauche du Tigre : celles des *Montefiks*, des *Chamars*, des *Djerbâs* et des *Aboubiels*, qui peuvent réunir près de vingt mille cavaliers. De plus, il est souvent arrivé que ces tribus, étant en guerre avec la Porte ou avec ses représentants, elles ont reçu l'appui d'autres tribus plus éloignées, excitées par l'amour de l'indépendance arabe, qui est commune à toutes les populations de cette origine, ou attirées par l'appât du pillage, qui est pour elles une passion non moins vive que celle de la liberté. Ainsi on a vu, au nord, les *Mutualis* de Syrie, ou les *Vaabis*, au sud, joindre leurs lances à celles des tentes situées aux bords du Chatt. Quelque peu aguerries et peu redoutables que soient ces multitudes pour les troupes à peu près régulières de la Turquie, leur nombre ne laisse pas que d'être inquiétant, et quand tous ces cavaliers tiennent la campagne, il est presque impossible de sortir de la ville.

Bagdad est sans contredit l'un des points les plus importants du continent asiatique. Vaste entrepôt des marchandises de l'Inde, de la Perse et de la Turquie, ses immenses bazars offrent un grand intérêt de variété. On y trouve réunies les productions de presque tous les pays de l'Asie, et l'art oriental, sous toutes les formes, s'y fait admirer sur une infinité d'objets qui rivalisent de goût et d'originalité. C'est là qu'arrivent les caravanes de l'Asie Mineure, les nombreux chameaux de l'Arabie ou de la Syrie; c'est là qu'abordent les bagalos qui viennent, par Bassorah, de Bouchir, de Bahrein, de Mascat ou même de Bombay. De l'orient à l'occident, du nord au sud, toute l'Asie afflue à Bagdad. C'est le vaste marché d'un riche commerce, le centre de relations auxquelles participent tous les peuples de cette partie du monde. Pour donner une idée des transactions commerciales qui ont lieu à Bagdad, il suffira de dire qu'on y compte soixante maisons de commerce européennes par lesquelles sont représentés tous les pays.

En outre, la position de cette ville sur un grand

fleuve qui descend vers l'océan des Indes, sa situation à l'extrémité de l'empire ottoman, et presqu'à la limite de celui des Anglais, sur la frontière de Perse et sur celle d'Arabie, lui donnent une importance incontestable comme centre d'action politique. De plus, elle est située au milieu d'un territoire dont la fertilité serait incalculable, si l'on se décidait à y faire revivre l'industrie des Babyloniens, à y rappeler la civilisation de Sémiramis. Des monts Kardouks au rivage du golfe Persique, de la chaîne des Zagros à l'Euphrate, s'étend une contrée immense arrosée par plusieurs rivières, traversée par des canaux antiques que les Romains furent les derniers à utiliser; partout la terre généreuse appelle la culture, la population, et ne demande que des bras pour en extraire des richesses égales à celle de l'Inde ou de l'Arabie heureuse. Là, l'indigo, le sucre, le café, le coton, le plus beau froment enrichiraient des milliers de colons qui y apporteraient leur science agricole, ces arts d'une civilisation que le Bédouin méprise parce qu'il n'en sent pas le besoin.

Ctésiphon. — Séleucie.

Je n'avais plus rien à demander à Bagdad que j'avais explorée dans les plus minutieux détails; il fallait un autre but à mes recherches, un nouvel aliment à ma curiosité. Je me remis en selle pour faire une excursion à quelques lieues de Bagdad, en aval et sur le bord du Tigre. Je voulais visiter les ruines dont l'antiquité nous a transmis le souvenir sous le nom de *Ctésiphon* ou *Madaïn*.

Je partis par une chaude soirée, à l'heure à laquelle le soleil, en disparaissant derrière la ligne droite du désert, allait enfin permettre de respirer plus à l'aise. Nous franchîmes les fossés de la ville, et bientôt, au milieu des landes brûlées et du silence de la campagne, on n'entendit plus, d'abord affaiblie, puis perdue dans l'air calme du soir, que la voix du muezzin qui appelait, pour la cinquième fois, les fidèles musulmans à la prière. A ce moment la lune se levait au-dessus des montagnes de la Perse. Peu à peu sa lumière froide et bleuâtre remplaça les tons roux du soleil couchant. Nos chevaux ouvraient les naseaux avec avidité pour respirer un peu de la fraîcheur que la nuit apportait avec une parcimonie qui était bien loin de les satisfaire. Nous avancions toujours, descendant le rivage du Tigre, le perdant ici pour le retrouver plus loin. Les chants de quelques mariniers arabes qui tiraient la corde de leurs lourdes barques, venaient jusqu'à nous; leurs accents languissants et mélancoliques disaient bien la peine et la fatigue qu'ils avaient à remonter le courant.

Après deux heures de route nous rencontrâmes la rivière de *Delhub;* il fallut la passer en bac, car elle est très-profonde. Trois heures plus tard, un peu avant minuit, nous nous trouvions sur un terrain très-accidenté. Partout autour de nous s'élevaient des éminences; nous les gravissions, nous les tournions; sous la faible clarté de la lune, nos chevaux trébuchaient sur des débris de maçonnerie. Je compris que nous étions sur l'emplacement de l'ancienne ville, et je reconnus Ctésiphon, à la silhouette obscure qui accusait devant nous le monument appelé *Tak-i-Khosrô*. Nous fûmes bientôt auprès. En ce moment la lune l'éclairait de tous ses rayons, et je pus distinguer, malgré l'heure qui rendait toutes les formes douteuses et insaisissables, la large façade d'un grand édifice au centre duquel s'ouvrait une haute et mystérieuse voûte dont les oiseaux de nuit, épouvantés de notre arrivée, remplissaient la profondeur du bruit de leurs ailes et de leurs cris funèbres. Sous cette arcade à peine éclairée par un pâle reflet de la lune, tout était vague et sombre; elle paraissait immense.

Bien des heures devaient encore s'écouler jusqu'au jour; il fallait prendre un peu de repos, nous nous jetâmes sur l'herbe.

L'étoile du matin pâlissait déjà, et le ciel blanchissait à l'horizon, quand je m'éveillai. Je jetai mes regards tout autour de moi, pour reconnaître le lieu où je me trouvais. Çà et là, à droite, à gauche et au loin, s'étendaient les monticules que j'avais remarqués la veille en arrivant. Des arbustes épineux en couvraient les pentes, mais ne dérobaient rien à la vue, car la plus minutieuse recherche ne m'amena pas à trouver sous leurs rameaux la moindre trace de constructions. Tout l'intérêt de cette localité appartenait donc exclusivement à l'édifice qui se dressait devant nous. Bientôt le soleil, ce magnifique soleil d'Asie, majestueusement élancé dans un ciel de nacre azurée, le frappa en face de toute sa lumière et en fit ressortir les moindres détails.

La Mésopotamie fut autrefois une province de la Perse qui avait poussé ses conquêtes jusqu'en Asie Mineure. Parmi les villes de la Babylonie, dont les portes s'ouvrirent devant les armées victorieuses des princes de la dynastie sassanide, figurait Séleucie. Cette cité fondée par Séleucus Nicator, sur la rive droite du Tigre, fut longtemps la capitale du royaume dont ce lieutenant d'Alexandre avait hérité après la mort de son glorieux maître. Chosroès le Grand que les Persans appellent *Khosrô* et *Nouchirvan* ou *le Juste*, s'empara de cette ville dans le cours des victoires qu'il remporta en Mésopotanie sur les Romains. Ce prince sut imprimer à sa conquête une stabilité telle qu'il eut le loisir de fonder plusieurs établissements dans les pays qu'il avait soumis. Si l'on en croit les vestiges et les ruines qui se voient encore sur le bord occidental du Tigre, on doit penser que le point où florissait alors Séleucie avait particulièrement attiré son attention. Mais par suite d'une idée qui est tout à fait dans la nature du caractère asiatique, Chosroès, jaloux d'attacher son nom à une ville qui lui dût son origine, et ne voulant pas résider à Séleucie, fit bâtir sur la rive opposée une seconde cité connue sous le nom de Ctésiphon ou de Madaïn. Le siége du gouvernement de la province étant là, ainsi que la demeure du souverain, il était naturel que la population de la ville déchue vînt se fixer dans la nouvelle. Par suite, l'abandon dans lequel tomba Séleucie ne tarda pas à avoir pour elle des conséquences funestes. Elle se couvrit de

ruines qui, s'amoindrissant toujours, finirent par ne plus laisser d'autres traces que quelques éminences de terre, recouvertes aujourd'hui par les broussailles du désert.

Quant à Ctésiphon, l'aspect qu'elle présente est à peu de chose près le même : tout en a disparu, à l'exception de ce grand monument auquel les Arabes ont conservé le nom de Tak-i-Khosrô, *Arc de Khosroès*, ou de Nouchirvan, qui est le nom que lui donnent la plupart des archéologues. Cette désignation d'*arc* lui a été attribuée à cause de sa partie centrale qui, en effet, se compose d'une voûte gigantesque n'ayant pas moins de vingt-huit mètres de hauteur, sur trente-cinq mètres de longueur et plus de vingt-deux en largeur. L'immense salle qu'elle couvre est sans doute celle où se tenait le roi, au milieu de sa cour et dans tout l'éclat de sa grandeur. A droite et à gauche de cette salle ou de cette arcade étaient les autres appartements. La façade entière de l'édifice a près de quatre-vingt-trois mètres; son ornementation consiste en une succession d'arcades sur toute sa largeur et dans toute sa hauteur, comprises entre des pilastres ou colonnettes engagées. Tous les arceaux sont à plein cintre, excepté celui de la grande salle voûtée. Par une singularité dont il faut sans doute chercher la cause dans des raisons de solidité, cette immense voûte fait une courbe elliptique, le grand axe étant vertical. L'architecte qui l'a élevée a eu recours à un mode de construction très-curieux : il a placé bout à bout des tubes ou tuyaux en poterie de vingt centimètres de diamètre, de distance en distance et perpendiculairement au périmètre de cette arcade. On est souvent réduit aux conjectures en face de ces antiques monuments; on se demande dans quel but avaient été placés ces tuyaux, et la seule raison que l'on puisse en trouver aujourd'hui est qu'on a voulu sans doute y établir des courants d'air, si précieux et si nécessaires sous le climat brûlant de cette contrée. On distingue encore sur la face et le retour du grand arceau des pièces de bois d'un fort équarrissage et très-longues qui lient la naissance de la voûte avec les murs de la façade. Ces poutres paraissent être en bois de cèdre ou de cyprès. Il est donc probable que ces essences d'arbres existaient alors sur cette terre qui aujourd'hui n'alimente que de maigres broussailles que le soleil calcine chaque été.

Il ne reste rien des parties de ce palais qui servaient d'habitation. Des arrachements de murs et d'arceaux indiquent seuls qu'elles se trouvaient de chaque côté de la grande salle voûtée par laquelle on pouvait y pénétrer, au moyen des trois portes dont l'une était au fond et les deux autres sur les faces latérales. Selon l'usage de la Babylonie, cet édifice est entièrement élevé en briques, mais cuites, carrées, et recouvertes d'un conduit dont on retrouve quelques traces.

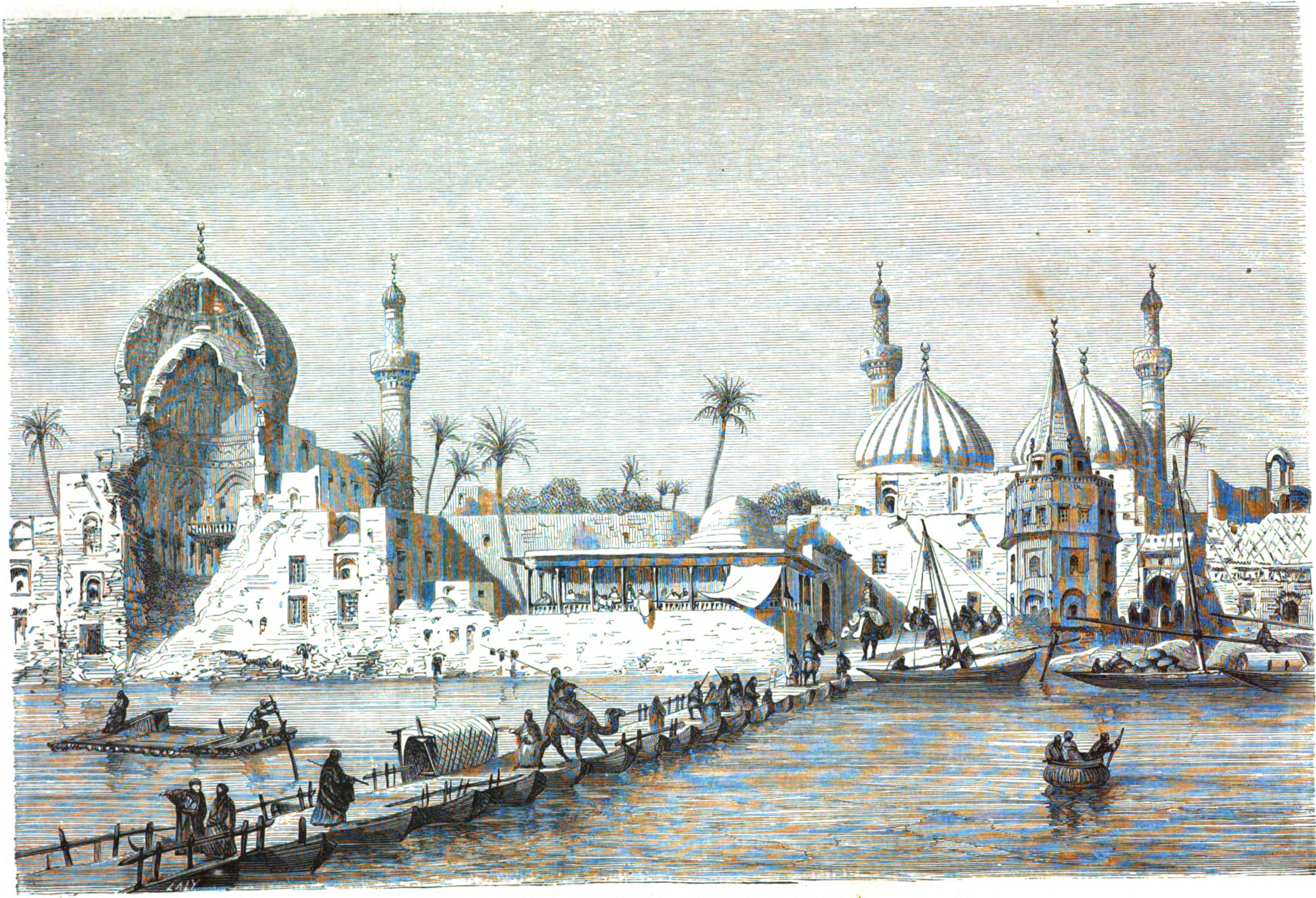
La tradition historique va se perdant de plus en plus, et, pour la multitude, le souvenir du grand Chosroès a fait place à celui d'un personnage vulgaire, un certain *Soliman-Pak* qui fut, dit-on, le barbier de Mahomet. On lui a élevé en ce lieu un petit mausolée, à coupole blanche, ombragée d'un palmier, et les dévots y vont en pèlerinage. — Ce barbier du prophète a tout à fait, pour les musulmans, remplacé le vainqueur de Bélisaire, et le nom de Tak-i-Khosrô a été effacé par celui de Soliman-Pak.

Excursion à Babylone. — Le sam.

J'étais revenu depuis quelques jours à Bagdad, et j'avais préparé la course que je méditais vers Babylone.

Le 4 août, je me mis en route, accompagné de trois cavaliers que le pacha voulut me donner pour m'escorter. Le soleil se couchait au moment où le pas de nos chevaux résonnait sur les planches du pont que nous franchissions pour passer sur l'autre bord du Tigre. La chaleur se soutenant toujours avec la même intensité persévérante, je dus voyager la nuit. Le jour baissait quand j'entrai en Mésopotamie, c'est-à-dire dans le pays compris entre les deux grands fleuves l'Euphrate et le Tigre, pays que les Turcs et les Arabes appellent du même nom, *Djezirèh*. La monotonie de la route ne se démentait pas un seul instant : c'était partout la même aridité, la même solitude et la même perspective horizontale se perdant à l'infini. Le voyage de Bagdad à *Hellâh* est très-fatigant, surtout en cette saison. Aussi quelques bonnes âmes poussées par la charité ou par le besoin de racheter de grandes fautes, ont-elles eu la bonne pensée de faire exécuter, à des distances très-rapprochées, des lieux de repos, des khans ou caravansérails où l'on trouve quelques rares habitants qui fournissent aux voyageurs de l'eau, du pain, des melons, et de l'orge, toutes choses dont on manquerait absolument sans cela. Deux journées suffisent pour atteindre Hellâh, et le trajet est, pour la commodité du voyage, divisé en cinq haltes. Nous ne pouvions marcher que la nuit. Le jour, enfermés dans des écuries, sous des voûtes sombres, nous attendions impatiemment que le soleil eût disparu derrière la bande bleuâtre du grand désert d'Arabie.

Nous évitions ainsi ses rayons ardents et presque mortels, mais nous étouffions en aspirant les bouffées brûlantes que nous envoyait le sam. Nous eûmes, dans une de ces interminables journées de repos forcé, le triste spectacle de cet orage, de cette avalanche de sable torréfié que soulève le vent impétueux du *Sahrah*, qui passe comme une flamme, renverse, brûle et tue bien souvent. — Rien ne peut donner l'idée de ce phénomène; il faut l'avoir vu. — Des courants d'air chaud arrivent par intervalles, avant-coureurs de la tempête, comme pour avertir les êtres vivants qu'ils aient à se soustraire à ses effets. Alors chacun se cache, s'abrite, s'il peut. Les animaux craintifs, l'oreille basse, l'œil morne, courbent la tête et semblent attendre avec inquiétude quelque chose qu'ils redoutent. La température s'élève, le vent augmente. A l'horizon, du côté où il souffle, une bande rouge, opaque, barre le ciel bleu; la bande sinistre s'élargit, et sa frange dorée, qu'éclaire le soleil, monte lentement au-dessus du nuage redouté. Tout devient sombre, l'obscurité se fait. Une lueur livide couvre le désert, elle semble un reflet de la mort. Le nuage approche, il est



Pont de bateaux, à Bagdad. — Dessin de M. E. Flandin.

immense et cache le ciel tout entier. La tempête mugit de toute sa force. La rafale impétueuse courbe et brise tout sur son passage. Un vent sulfureux brûle, asphyxie. Les hommes se mettent à plat-ventre et se couvrent de leurs manteaux; les animaux effrayés, tremblants, ouvrent les naseaux avec terreur et se mettent les uns à côté des autres, cachant mutuellement leur tête sous leur ventre; leurs crins agités se dressent et se mêlent. Les plis des manteaux volent en tournoyant. Les broussailles desséchées voltigent et se heurtent en tous sens. Le palmier solitaire se courbe, et ses rameaux flexibles, penchés sur la terre, se souillent de poussière. — Tout semble mort. — L'arbre seul crie en se tordant, et les murailles ébranlées se balancent sous les effets de la tourmente. Le sable qu'elle apporte du fond du désert, qu'elle soulève en tourbillons, siffle de toutes parts. Le soleil est impuissant à percer l'enveloppe opaque et roussâtre qui couvre toute la contrée.... Enfin, ses rayons se font jour peu à peu, le vent mollit, l'air est toujours brûlant, mais moins empesté. L'orage va plus loin, il continue sa course et porte en d'autres lieux le ravage et la mort. Les voyageurs que n'a point asphyxiés le courant mortel se redressent, les animaux se hasardent à lever la tête; ils sont tout couverts d'une couche de sable impalpable, brillant et chaud, qui a pénétré partout et les empêche de respirer. Le sam est passé, on le voit s'éloigner, on le redoute encore jusqu'à ce que le terrible nuage ait disparu.

Nous mîmes deux jours, divisés en cinq étapes, pour atteindre le territoire de Hellâh qui est celui de l'antique Babylone. La petite ville arabe qui a succédé à la grande cité de Sémiramis et de Bélus, est à soixante-dix-huit kilomètres au sud-sud-ouest de Bagdad. Sur ce parcours la contrée qu'on traverse entre les deux grands fleuves qui renferment la Mésopotamie est complétement déserte. On y rencontre, de loin en loin, quelques tentes d'Arabes Beddaouïs ou nomades, groupées autour des puits où viennent s'abreuver les caravanes.

On sait, par les traditions historiques, combien les Babyloniens avaient fertilisé cette immense plaine que l'insouciance musulmane a laissée se transformer en désert. Elle était coupée, en beaucoup d'endroits, par de grandes et profondes tranchées qui mettaient en communication les eaux de l'Euphrate et celles du Tigre. Par ces travaux gigantesques, ils avaient créé des canaux qui remplaçaient les courants d'eau naturels dont ils manquaient, qui portaient bateaux et faisaient ainsi circuler les produits de toute sorte, en alimentant un commerce immense.

Enfin, au moyen de saignées habilement disposées, l'eau était distribuée avec art, au travers des champs où ces irrigations portaient la fécondité. De tous ces ouvrages qui faisaient tant d'honneur à l'industrie des Babyloniens, et auxquels se rattachent le nom de Sémiramis, il n'en reste plus aujourd'hui que deux où les eaux n'aient pas vu leur route obstruée complétement par les éboulements et l'entassement des terres. Un premier canal est à trente-huit kilomètres de Bagdad; nous le traversâmes sur un pont de bateaux et nous y vîmes quelques-unes des grandes barques qui naviguent sur le Tigre. Elles s'y trouvaient arrêtées par suite de l'abaissement subit des eaux, qui deviennent stagnantes pendant plusieurs mois de l'année, lorsque la crue des deux fleuves est retombée au-dessous du niveau du lit actuel de ce canal. A vingt-sept kilomètres plus loin, on en traverse un second qu'on appelle *nahr-Malkhah;* il est actuellement complétement à sec, et en partie comblé. On en rencontre successivement ainsi quatre autres plus étroits, tous desséchés, mais auxquels les Arabes ont conservé le nom de *nahr* ou canal. En effet, toutes ces tranchées sont bien le résultat du travail des hommes dans un autre temps que celui de l'incurie du gouvernement turc, et de la paresse fataliste des Arabes. A trente-quatre kilomètres du nahr-Malkhah, on franchit sur un pont construit en briques, un dernier cours d'eau canalisé, près d'un hameau ruiné appelé *Mahahouïl*. Tous ces canaux suivent des directions parallèles, et leurs eaux viennent toutes de l'Euphrate, ce qui prouve que le lit de ce fleuve est, du moins jusque-là, plus élevé que celui du Tigre. Les débordements périodiques des deux grands fleuves de la Mésopotamie, à l'époque de la fonte des neiges, dans les montagnes de l'Arménie, où ils naissent et où ils reçoivent de nombreux affluents, servent certainement à expliquer ces grands canaux qui coupent la Mésopotamie, de l'Euphrate au Tigre. Ces travaux étaient trop gigantesques, étaient exécutés dans des proportions trop colossales pour n'avoir été entrepris qu'en vue des irrigations nécessaires à l'agriculture; il faut leur attribuer un but plus sérieux encore qui les rendait indispensables, celui de préserver le pays d'une submersion presque complète et d'une périodicité annuelle à laquelle il n'échappe plus aujourd'hui. En même temps la culture en profitait, les racines de tous les végétaux trouvaient une nourriture abondante dans le sol rendu humide par d'innombrables ruisseaux d'arrosement, et leurs fruits, échauffés par un soleil ardent, mûrissaient vite en donnant d'abondantes récoltes. — Ainsi ce que la simple prudence avait commandé tournait au profit d'une richesse territoriale jadis proverbiale en Asie. — Il n'y a plus aujourd'hui ni prudence, ni industrie agricole; il ne reste que la misère apathique de l'Arabe nomade, à côté de la disparition presque totale de tous les ouvrages d'une antiquité qui fait honte au temps actuel.

De Mahaouïl on commence à distinguer, au-dessus de la ligne horizontale du désert qui s'étend jusqu'à Bassorah, les ondulations d'un sol accidenté que dominent quelques rares monticules. Des éminences qui de loin ne paraissent être autre chose que des accidents naturels, et que recouvrent quelques maigres broussailles, sont tout ce qui reste de Babylone. On parcourt treize kilomètres sur un terrain ainsi relevé et ondulé de toutes parts.

La plus grande éminence que l'on y remarque est à quatorze kilomètres au delà de Mahahouïl et à huit

en deçà de Hellâh, en suivant un chemin frayé vers l'ouest. Les Arabes l'appellent de deux noms : *Babel* qui paraît être resté traditionnellement, et *Mudjelibèh* qui, dans leur langue, signifie *ruiné de fond en comble*. Elle se présente sous la forme d'un vaste plateau rectangulaire, du sommet duquel se sont éboulées, sur les quatre côtés, des terres qui forment tout autour un plan incliné dont la base est très-étendue. En gravissant ces pentes où les pluies ont creusé une multitude de ravins, on trouve des débris de briques et des apparences de constructions sur les angles, qui font présumer que cet édifice était flanqué de tours. En étudiant ce monticule, on reconnaît qu'il a été élevé avec des briques séchées au soleil, et que ses revêtements ont dû être faits avec des matériaux plus solides, peut-être des pierres, ou, à défaut d'elles, des briques cuites. Je trouvai plusieurs fragments de ces dernières portant des inscriptions et encore enduites de bitume. La longueur du plateau est de cent soixante-dix mètres, sa largeur de cent soixante, et sa hauteur de trente-six à quarante. Autour quelques mouvements de terrain qui se succèdent parallèlement à sa base, font penser qu'ils pourraient se rapporter à une enceinte dans laquelle ce monument aurait été enfermé. On y trouve également des débris de briques. — Le nom de Babel, qui est resté à cette éminence, indiquerait-il la fameuse tour dont parle l'Écriture, et le temple de Bélus, spolié et renversé par Xerxès ? — On sait que de tous les édifices de Babylone celui-là était le plus grandiose ; et la ruine appelée par les Arabes Mudjelibèh est celle qui présente aujourd'hui les vestiges les mieux accusés.

Au sud du Mudjelibèh on voit une autre éminence que les Arabes distinguent sous le nom de *Kasr* ou *château, palais*. La base en est très-irrégulière, mais très-étendue ; elle n'a pas moins de huit cents mètres de circuit. Son état actuel offre plutôt l'aspect d'un monticule naturel que celui d'une ruine. Cependant, çà et là, on y découvre quelques arrachements de murs en briques fortement liées entre elles par une couche de chaux et de cendrée ou par du bitume ; mais ces restes de constructions ont été tellement exploités par les habitants de Hellâh, qui, depuis des siècles, en arrachent les briques cuites pour bâtir leurs propres maisons, qu'il est impossible de reconnaître une forme ou un plan quelconque. On n'oserait, en effet, se hasarder à prendre pour des galeries antiques les excavations que l'on rencontre sur ce sol tourmenté, et qui ne sont autre chose que des espèces de carrières ouvertes par les Arabes pour extraire des matériaux qu'ils y trouvent tout prêts à employer.

De l'autre côté de l'Euphrate, au delà de Hellâh, on distingue aussi quelques mouvements de terrain semblables à ceux de la rive gauche. Or, on sait que Babylone s'étendait de chaque côté du fleuve, et que la reine Nitocris fit construire un pont pour joindre les deux quartiers de la ville. Mais les éminences de la rive droite ne présentent aucun intérêt, à l'exception de celle qui est la plus éloignée et se trouve à neuf kilomètres de Hellâh. Sur cette éminence qu'on appelle *Birs-Nemrod* ou *Bourdj-Nemrod, tour de Nemrod*, est le monument qui, seul, soit resté debout au milieu de cette complète destruction. Cependant, si l'on en croit son nom, il devrait être le plus ancien, et remonter au fondateur de Babylone. Le monticule qui le porte s'élève à soixante mètres au-dessus de la plaine ; il a cent quatre-vingt-quatorze mètres en longueur et cent cinquante mètres en largeur. Sa base a la forme d'un rectangle. Au sommet et presqu'au centre, est debout un pilier massif entièrement construit en briques semblables à celles qu'on trouve sur les autres points. De distance en distance, et symétriquement disposées, sont des ouvertures dont le vide traverse l'épaisseur du pilier, mais dont on ne s'explique pas le but. Cette masse, évidemment incomplète, s'élève à peu près carrément au-dessus du sommet du monticule, à une hauteur de dix mètres. Vers l'angle sud-ouest, au pied de la face occidentale, se voient divers fragments et arrachements de maçonnerie qui ont dû appartenir à des arceaux de voûtes circulaires dont les briques paraissent avoir éprouvé l'action d'un incendie.

A une très-petite distance de là, dans la direction de l'ouest, s'étend, du nord au sud, la nappe d'un lac d'eau douce. Là, comme sur beaucoup d'autres points, sont justifiés les récits d'Hérodote. Ce lac rappelle, en effet, celui que cet historien raconte avoir été creusé par la reine Nitocris pour y introduire les eaux de l'Euphrate, et dont elle profita pour détourner ce fleuve, afin de construire les digues et les quais entre lesquels elle voulait le contenir, ainsi que le pont qui devait réunir les deux quartiers de Babylone. Quelle qu'ait été la masse d'eau qui fut à cette époque détournée de son cours habituel vers ce point, il est difficile de croire que ce lac s'y soit formé alors et s'y soit toujours maintenu depuis. Mais il est plus probable qu'un abaissement naturel du sol entre ses rives et celles du fleuve y porte les eaux de celui-ci dans la saison où elles débordent, et en assez grande abondance pour qu'il en reste d'une année à l'autre.

On voit que Babylone qui, dans les siècles passés, fut la plus grande ville de l'univers, la tête et l'âme d'un des plus vastes empires, dont la splendeur même attira la ruine, est aujourd'hui celle dont il reste le moins de traces. Depuis le jour où Cyrus s'en empara, elle ne fit que déchoir. Passant d'un vainqueur à l'autre pour changer encore de maître, elle finit par devenir une esclave dont aucun ne se souciait plus. La mort d'Alexandre lui porta un coup funeste. Son lieutenant Séleucus, à qui elle était échue en partage, lui donna une rivale, et Séleucie fut pour Babylone ce que Ctésiphon devait être plus tard pour Séleucie. De déchéance en déchéance, la ville s'est vue devenir et ne plus être qu'un nom, qu'un souvenir. — Où sont ses palais, ses jardins suspendus, ses temples, ses murailles ? — Le voyageur cherche en vain leurs vestiges ; rien ne le guide pour les découvrir, il n'en reste pas même des ruines ; et au milieu du désert sans limites, où brillait d'un si grand éclat la ville de Sémiramis, c'est à peine si quelques tertres informes indiquent la place où fut cette capitale du monde antique. Sur ces bords de l'Euphrate, où se

prolongeaient les quais magnifiques dont Hérodote parle avec admiration, s'élèvent aujourd'hui quelques masures en terre composant une bourgade arabe qui n'a même pas, dans son nom, conservé le souvenir de Babylone.

Retour à Bagdad. — Révolte des Bédouins. — Départ pour Mossoul.

Après trois jours passés à Hellâh en recherches et en regrets, je repris la route de Bagdad. Je l'avais parcourue facilement, sans danger; mais dans l'espace de trois jours, il était soudainement survenu des événements qui la rendaient périlleuse. Les Arabes du nord de la Mésopotamie et de la rive droite du Tigre s'étaient révoltés, et ils étendaient leurs brigandages jusque sous les murs de Bagdad. Le gouverneur de Hellâh ne consentit à me laisser partir qu'avec une escorte de quarante cavaliers albanais et arnaoutes qui devaient me conduire jusqu'à Bagdad, et lui répondre de moi *sur leur tête*. Nous marchâmes militairement, prenant toutes les précautions que la circonstance exigeait. Vedettes, avant-gardes, flanqueurs, rien ne manquait pour donner à notre petite troupe l'aspect d'un corps de cavalerie s'avançant en



Vue prise à Hellâh, sur l'Euphrate. — Dessin de M. E. Flandin.

pays ennemi. Les rares habitants que nous rencontrâmes sur la route, dans les caravansérails, nous dirent qu'en effet ils avaient été pillés le jour précédent, que les Arabes étaient nombreux et se montraient incessamment dans toutes les directions. Soit qu'ils aient fui devant les cavaliers de l'escorte, soit que notre bonne étoile nous ait préservés de leur attaque, nous ne les vîmes pas, et nous atteignîmes Bagdad sans accident.

Je demeurai dans cette ville quelques jours encore en attendant l'abaissement de la température. Le mois de septembre me faisait espérer des chaleurs moins fortes, et j'étais impatient de le voir venir pour me remettre en route vers le nord afin de rentrer en Europe. Le voyage qui me restait à faire était encore bien long : il me fallait remonter toute la Mésopotamie, passer par Mossoul, atteindre Diarbekhir, et de là aller en Syrie chercher l'occasion d'un vapeur. Deux mois passés furent nécessaires pour accomplir le trajet de Bagdad à la Méditerranée, que je côtoyai depuis Latakièh jusqu'à Beyrouth, où je m'embarquai pour la France.

Eugène Flandin.

(*La fin à la prochaine livraison.*)



Vue generale de Mossoul, au bord du Tigre. — Dessin de M. E. Flandin.

VOYAGE EN MÉSOPOTAMIE[1],

PAR M. EUGÈNE FLANDIN,

CHARGÉ D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE A MOSSOUL.

1843-1845. — TEXTE INÉDIT.

Première nouvelle de la découverte de Ninive. — Départ. — Séjour à Constantinople. — Firmans.

J'étais de retour de Perse et de Mésopotamie depuis quelques mois seulement. J'avais à peine eu le temps de me reposer des fatigues d'un voyage qui avait duré plus de trente mois, lorqu'une nouvelle inattendue éclata soudainement au milieu des archéologues, en pleine académie des inscriptions et belles-lettres. — Ninive était retrouvée. — Une émotion bien légitime s'empara des savants, de tous ceux qui s'intéressaient à l'histoire de l'art ou se livraient à l'étude de l'antiquité. La découverte annoncée allait enfin combler une lacune qui désespérait les antiquaires, et renverser peut-être bien des systèmes préconçus. Néanmoins elle fut accueillie avec joie, car elle était appelée à jeter une vive lumière sur les récits des historiens qui nous avaient transmis les traditions du passé, mais auxquels on n'osait pas ajouter une foi entière.

On avait donc découvert Ninive; et c'était le consul de France à Mossoul, M. Botta, qui était l'heureux chercheur du trésor dont il comprenait l'importance possible, sans pourtant en connaître encore toute la valeur. Pour la révélation complète de cette civilisation assyrienne effacée, anéantie, depuis tant de siècles, et dont tous les mystères avaient été jusqu'alors dérobés aux investigations des voyageurs, il fallait de grands travaux de fouilles et beaucoup d'argent; il fallait encore se livrer avec le plus grand soin à l'étude délicate de cet art qui surgissait tout à coup du sein de la terre.

Mossoul était loin, en plein Orient; l'Assyrie touchait à la Perse; on pensait, non sans raison, qu'il devait y avoir analogie entre l'art ninivite et l'art persépolitain. L'habitude des longs voyages et des mœurs orientales, l'expérience acquise au milieu des ruines de l'antiquité asiatique, étaient des garanties qu'il était naturel de demander à celui qui serait choisi pour explorateur des ruines de Ninive. La confiance de ceux qui s'étaient faits les patrons de la nouvelle découverte tomba sur moi, comme sur celui qui, par ses récents travaux, pouvait le mieux y répondre. J'en fus très-honoré et je partis de nouveau pour les bords du Tigre, le 1er novembre 1843. Le 15 du même mois, je débarquais à Constantinople.

Ce n'était pas une petite affaire que de procéder, en Turquie, à des fouilles de la nature de celles auxquelles j'étais appelé. Deux raisons rendaient cette opération fort délicate : la première est que les Orientaux croient toujours que ce sont des trésors que les Européens cherchent dans la terre; la seconde c'est que, pour les Turcs ou les Arabes, les monuments ensevelis, surtout ceux qui portent des sculptures, sont des œuvres de l'enfer ou du démon, — *Djehennâm.... Div.... Djinn.... Allah! Allah!* — répètent-ils avec horreur, et leur fanatisme réprouve les recherches de l'archéologue, de même que par avarice ils leur attribuent un vil motif de cupidité. Afin d'éviter les tracasseries de tout genre auxquelles on eût été exposé dans le cours de l'exploration des ruines ninivites, il était indispensable d'obtenir de la Porte les firmans nécessaires pour avoir un point d'appui auprès du pacha de Mossoul. Mais il y avait encore une autre pierre d'achoppement à l'obtention de ces firmans. Les rivalités qui, de tout temps, existent entre les représentants des divers gouvernements européens à Constantinople, s'étaient éveillées à propos de la découverte faite à Mossoul. La bonne chance de la France, qui allait s'emparer de richesses archéologiques du plus haut intérêt, portait ombrage aux chefs des diverses ambassades, et cette jalousie s'interposait entre la Porte et notre ambassadeur pour empêcher la réussite de la mission que j'avais reçue. Cependant les obstacles finirent par être levés et des firmans en règle étant adressés au consul, à Mossoul, je me mis en route pour gagner au plus vite cette ville par la Syrie.

Départ de Beyrouth. — Hamâh. — Grande caravane. — Halep. Arrivée à Mossoul. — Les Yezidis.

La traversée de Constantinople jusqu'à la côte de Syrie ne fut pas longue. Après avoir touché à Smyrne, à Rhodes et en Chypre, j'arrivai à Beyrouth. C'est là que je devais organiser ma petite caravane, qui se composa : d'un domestique gênois parlant italien, français, turc et grec, d'un cuisinier maronite, d'un palefrenier chaldéen catholique et de trois muletiers arabes qui m'avaient loué une dizaine de mules et me servaient en même temps de guides. Quand tout fut prêt pour le voyage, je sortis de Beyrouth, et, suivant le littoral, au pied du Liban, je le remontai jusqu'à Tripoli. De là, me dirigeant au nord-est, je traversai la contrée montagneuse que l'on croit être celle qu'habitaient, au temps des croisades, les anciens *Hassâssis*, les fanatiques exécuteurs des volontés sanguinaires du *Vieux de la montagne*. Après quatre journées de marche, j'arrivai à Hamâh, ville importante située sur la limite du désert où sont dissémi-

1. Suite et fin. — Voy. page 49.

nées les tentes des Arabes *Mutualis* et *Hanazis*. En raison de ce voisinage, la route que j'avais à parcourir pour atteindre Halep était fort peu sûre. Elle se prolongeait à travers un pays inhabité, où le voyageur n'avait chance de rencontrer que des Bédouins pillards rôdant avec l'espoir d'une proie facile; mais le hasard me servit à point.

Depuis la veille, Hamâh était encombré par une nombreuse caravane venant de Damas, et dans laquelle il y avait beaucoup de *hadjis*, ou pèlerins de la Mecque, qui voyageaient en armes. Cette caravane partait dès le lendemain pour Alep, et je me joignis à elle. Elle se composait au moins de cinq ou six cents personnes, et comptait environ deux cents chameaux, en outre des chevaux de selle ou des mulets de bât. Cette troupe était extrêmement pittoresque. Au milieu d'elle se trouvaient beaucoup de femmes et de personnages de distinction, qui voyageaient en *takht-ravân*, sorte de litière portée sur des brancards par deux chameaux, l'un devant, l'autre derrière. Parmi les hadjis figurait le chef d'une mosquée d'Alep. Enfoncé et accroupi dans son takht-ravân, il paraissait somnolent ou absorbé dans une réminiscence contemplative de la fameuse *Akabâh*[1]. Des cavaliers armés de fusils et de lances l'entouraient en le protégeant contre l'approche du vulgaire. En raison de sa haute position, les chameaux à qui était confié l'honneur de porter la litière de ce *mollah* étaient caparaçonnés et ornés d'une façon toute particulière. Le premier, remarquable par la blancheur de son poil et la gravité de sa démarche, portait majestueusement sur sa bosse une espèce de trophée formé d'étendards rouges, blancs ou jaunes surmontés de bouquets en plumes d'autruche, et accompagnés de grands panaches semblables. Quantité de petites sonnettes agitées par le pas cadencé de l'animal faisaient un carillon qui prévenait de l'approche du saint personnage; ce groupe, pour lequel tous les voyageurs paraissaient professer le plus grand respect, était le plus remarquable par l'apparat avec lequel il s'avançait au milieu de la caravane; mais il y en avait d'autres en grand nombre, plus modestes, et qui formaient une longue suite de litières et de cavaliers marchant au milieu des drapeaux, des armes ou des panaches de toutes sortes.

Les Arabes du désert ne pouvaient songer à nous attaquer. Néanmoins, le chef qui présidait à la marche avait jugé prudent de flanquer notre troupe par des cavaliers éclaireurs et de la faire suivre d'une arrière-garde qui ramassait tous les traînards. Ces soins n'étaient pas superflus, car, quelque bien gardés que nous fussions, on apercevait çà et là des lances qui pointaient au loin derrière des replis de terrain; et il arriva une fois que trois ou quatre de nos compagnons, qui s'étaient attardés, furent lestement dépouillés à quelques pas derrière nous.

Le soir, on campait militairement; les tentes se dressaient avec ordre les unes près des autres, tous les bagages ramassés auprès, les animaux attachés aux piquets des tentes, puis on plaçait tout autour du camp des *caraouls*, ou factionnaires, qui faisaient une fusillade prolongée pour bien avertir les Bédouins qu'on était armé et sur ses gardes. Souvent la nuit on avait une alerte, on croyait apercevoir les Arabes; les vedettes elles-mêmes, pour se donner de l'importance, imaginaient cette apparition, et alors partaient, dans toutes les directions, des coups de feu tirés au hasard et avec une précipitation qui rendait prudent de ne pas bouger et de rester à terre. Malgré ces paniques le voyage s'effectua heureusement, et après avoir vu pour la quatrième fois le soleil se coucher depuis Hamâh, nous entrions à Alep.

Après un repos de quelques jours, j'en repartis pour Mossoul. La route était longue, et mes muletiers ne s'étaient engagés à m'y rendre qu'au bout d'un mois. Mais un hiver prolongé, des neiges inattendues qui me barrèrent le chemin du côté de Diarbekhir, retardèrent beaucoup mon arrivée sur le sol de Ninive, que je ne pus atteindre que dans les premiers jours de mai.

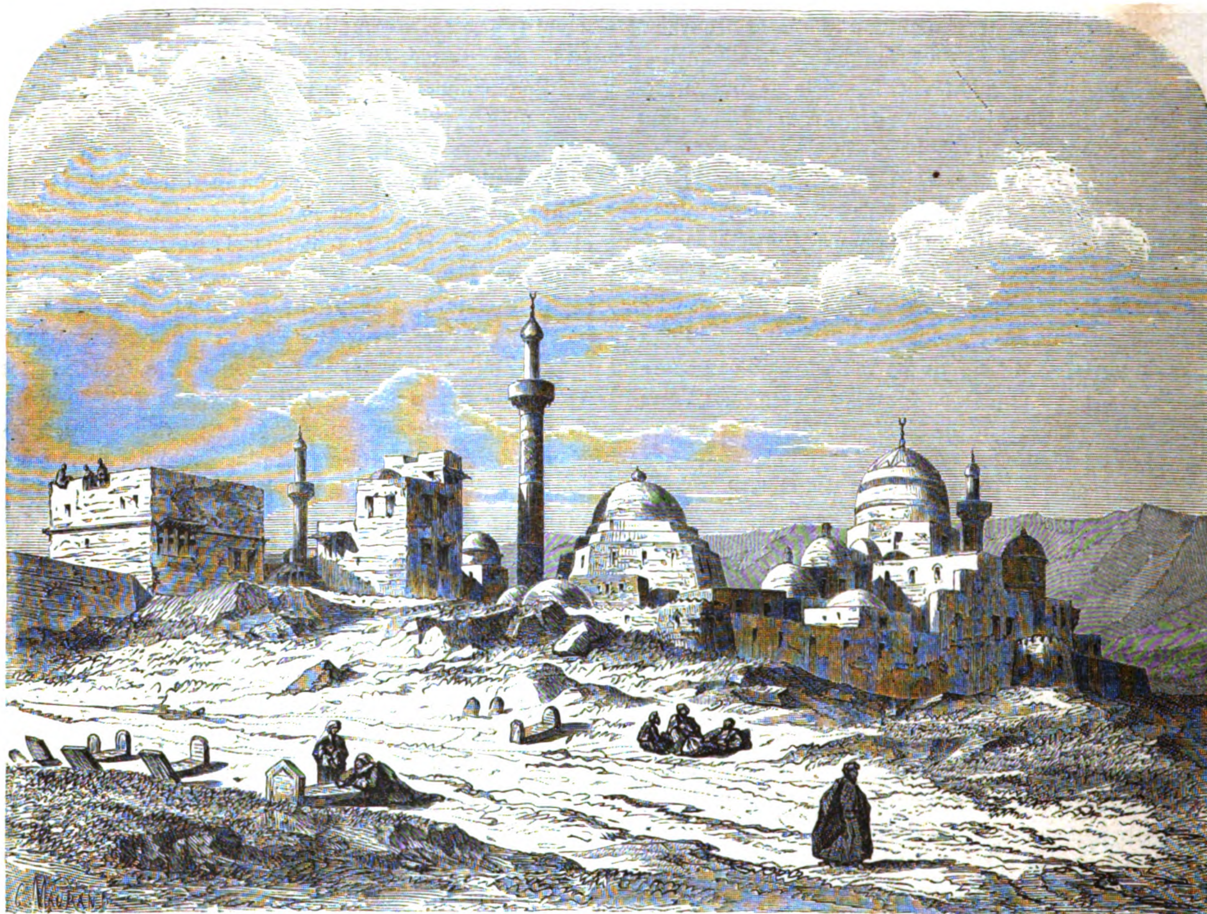
Mossoul est le chef-lieu d'un pachalik assez étendu, qui comprend une partie du pays montagneux des Kurdes, et s'étend, dans le sud et l'ouest, de chaque côté du Tigre, sur les plaines ou les solitudes de la Mésopotamie septentrionale. Les populations de ce pachalik sont très-bigarrées, et se distinguent les unes des autres par la nationalité, le langage, la religion ou les mœurs. Les Arabes du désert ou des villages composent, avec les Kurdes, la portion mahométane. Le christianisme, très-répandu dans ces contrées, est représenté par une population nombreuse, divisée en plusieurs sectes, parmi lesquelles on compte des catholiques, des nestoriens et des jacobites. Quelques grands et beaux villages, voisins de Mossoul, sont habités par des chrétiens de ces divers rites, qui vivent entre eux en assez bonne intelligence. Ils s'adonnent à la culture des terres, ou à de petites industries dont ils trouvent la rémunération dans les bazars de Mossoul. Mais la plus grande partie des chrétiens du pays vivent dans les montagnes du voisinage, où ils trouvent une sécurité aussi bien qu'une indépendance plus grandes.

A côté de ces deux grandes divisions de la population du territoire de Mossoul, il y a un troisième fragment peu important, numériquement, mais qui se fait remarquer par la singularité de ses mœurs et la bizarrerie de son culte. C'est la tribu des *Yezidis*. J'en dirai quelques mots, parce qu'ils sont très-peu connus, et à cause de ce qu'il y a de curieux dans quelques-unes de leurs pratiques, qui semblent un reste de l'idolâtrie assyrienne, dont ils rappellent probablement aussi la nationalité.

On croit que les Yezidis tiennent leur nom du *cheik Yezid* ou *kalife Yezid*, qui fut, après Mahomet, le persécuteur de la famille du prophète, dans la personne des enfants de sa fille. En dépit de cette origine, qui devrait être un titre au respect des musulmans orthodoxes, ces sectaires en sont très-mal vus. Eux-mêmes détestent également *Sunnites* ou *Chyites*, et, chose singulière, ils se rapprochent plus volontiers des chrétiens dont ils visitent avec dévotion les églises, professant, à l'égard de

1. Nom du sanctuaire de la Mecque.

leurs saints, une grande vénération. — D'après cela, faudrait-il voir dans les Yezidis des mahométans ébranlés dans leur foi, ramenés en partie à celle du Christ, sans être complétement convertis, et mêlant les croyances de l'islamisme aux pratiques du culte chrétien? — Mais leur manière de vivre, l'isolement dans lequel ils se maintiennent au milieu des populations mahométane et chrétienne, la sauvagerie de leurs mœurs et leur cruauté même, ne permettent guère de les assimiler aux chrétiens, qui ont d'ailleurs pour eux une répulsion non moins grande que les musulmans. Si les Yezidis fréquentent les églises, il faut ajouter que leurs pratiques religieuses devraient plutôt les en éloigner, car il en est parmi elles qui offensent au plus haut point la morale et dont l'obscénité interdit de retracer ici les honteux mystères. Repoussée qu'elle est hors du giron chrétien, et honnie par les musulmans, quels peuvent donc être les éléments de la religion de cette secte singulière, et où faut-il chercher l'origine du culte barbare que les traditions ont conservé chez les Yezidis? — Ce culte paraît avoir certains points de contact avec celui des peuples idolâtres de l'antique Assyrie. Reconnaissant, comme eux, deux génies supérieurs, deux êtres surhumains, l'un présidant au bien, l'autre inspirant et faisant le mal, ils adorent le premier sous le nom de *Tahous*, et le second sous celui de *Cheïtan*, nom commun du démon

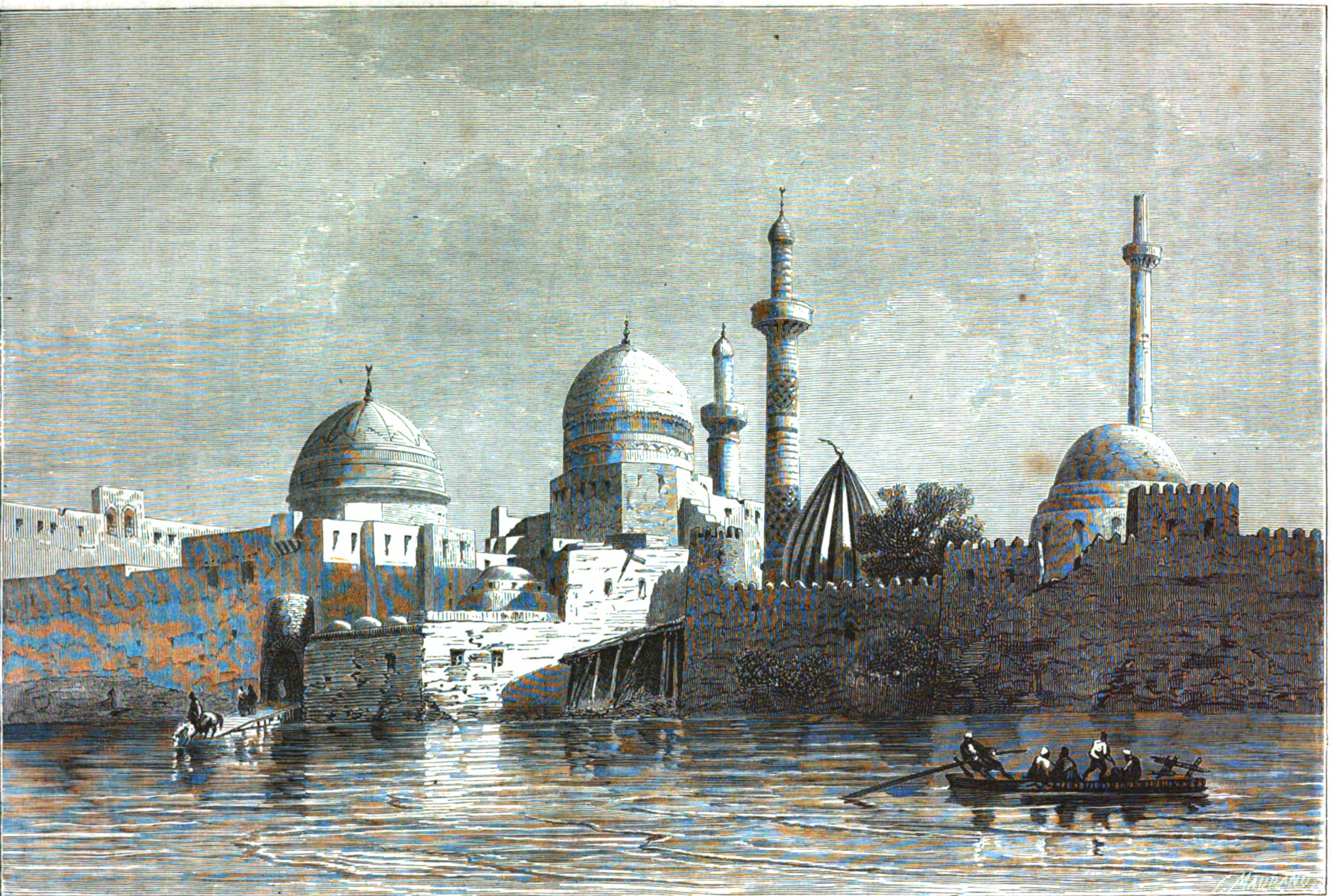


Vue prise à Mossoul. — Dessin de M. E. Flandin.

dans tout l'Orient. De ces deux divinités, le démon est celle à laquelle ils adressent le plus souvent leurs hommages, prétendant, avec cette logique que le mauvais esprit peut seul inspirer que *Cheïtan* étant le génie malfaisant, celui dont les hommes ont tout à redouter, c'est principalement sa colère dont ils doivent se garder, son influence dont ils ont à se défendre. Ils l'appellent le *grand cheik* et ont pour lui une vénération telle que l'on ne pourrait, sans danger pour sa vie, invoquer ou même prononcer son nom devant eux.

Les Yezidis se divisent en plusieurs familles ou tribus groupées au pied des montagnes qui bornent la Mésopotamie au nord-est. Ils sont sédentaires et se livrent principalement à l'agriculture. On les reconnaît à leurs vêtements, qui se distinguent de ceux des mahométans ou des chrétiens par l'absence de couleurs vives et tranchées. Leurs femmes sont entièrement vêtues de blanc; leur tête seule est couverte d'un mouchoir noir.

Dans les siècles passés, Mossoul a eu une plus grande importance que de nos jours. Elle a eu ses sultans particuliers, et l'un d'eux, célèbre par sa férocité autant que par son courage, a figuré à la tête des armées musulmanes qui combattirent et harcelèrent sans relâche celles que les croisades de l'Occident envoyaient vers les lieux saints. Aujourd'hui, rangée sous l'autorité de la Porte, ville de second ou troisième ordre, éloignée de Constantinople,



Mosquée à Mossoul. — Dessin de M. E. Flandin.

elle est rarement l'objet de l'ambition d'un pacha turc. Aussi n'est-ce point une faveur que d'y être envoyé, et l'effendi qui s'y rend tristement, sur un ordre du Grand Seigneur, se considère-t-il comme exilé. Soit que l'administration ottomane y ait tari les sources de la vie, soit que les fléaux naturels, la peste ou le choléra, qui se sont tant de fois appesantis sur cette ville, en aient décimé la population, on y est attristé par la solitude des rues, par l'abandon des plus belles maisons, par les ruines qui, au dedans comme au dehors, couvrent le sol de la cité ou de ses environs.

Mossoul ne présente donc rien de remarquable; les mosquées même sont privées de ce luxe d'architecture ou de décorations qui attestent, dans tant d'autres villes turques, la dévotion des mahométans. Aussi mon séjour y fut-il très-court, et je ne pensai bientôt plus qu'à ce qui m'avait, pour la seconde fois, appelé à Mossoul, c'est-à-dire les antiquités assyriennes nouvellement trouvées et dont il s'agissait, pour moi, de continuer les découvertes.

Les ruines. — Khouïounjouk. — Tombeau de Jonas.

En sortant de Mossoul par la porte du Pont, et quand on a traversé le Tigre, on se trouve sur la rive gauche, en face de monticules assez étendus auxquels les gens du pays ont donné le nom vulgaire de *Khouïounjouk* ou *Mont des Moutons*, parce que ce sol abandonné n'est plus foulé aujourd'hui que par les troupeaux que l'on y mène pâturer. Cependant à ces éminences, actuellement couvertes d'herbes et de broussailles, se relient les extrémités d'une vaste enceinte, évidemment les restes d'un rempart très-épais et encore très-élevé. L'une de ces éminences est factice, c'est-à-dire qu'elle porte les traces de constructions que prouve d'ailleurs sa forme assez régulière; l'autre, qui est naturelle et rocailleuse, laisse également apercevoir çà et là des vestiges de maçonneries antiques, au-dessous des maisons d'un village arabe qui porte encore le nom de *Neïnivèh* ou *Nebi-Ounous*. Dans le premier de ces noms on retrouve évidemment celui de *Ninive;* quant au second, qui signifie *tombeau de Jonas*, il est dû à une pierre, ornée de caractères, que les musulmans conservent religieusement dans une petite mosquée attenante au village. Le fanatisme des habitants ne permet pas de voir cette relique qu'ils disent être la pierre sépulcrale du prophète. Il est probable qu'elle porte une inscription assyrienne, mais on ne peut le vérifier. Il faut s'en rapporter au dire des gens du pays et croire.

On peut prendre le *tombeau de Jonas* ou le village de *Neïnivèh* pour point de départ des investigations qui sont indiquées d'abord à l'intérieur du périmètre décrit par les longues murailles en terre qui se rattachent aux deux monticules. Là, le sol peu accidenté et de même nature n'offre aucun point indicateur qui trahisse quelque place intéressante, et on a beau le parcourir en tous sens, on n'y rencontre rien qui attire l'attention. Mais le grand monticule factice, dont les flancs entr'ouverts et crevassés laissent voir çà et là des rangées de briques larges, épaisses et cimentées avec du bitume, semblait offrir plus de chances de découvertes. Des voyageurs, des antiquaires ont, à différentes époques, fait des recherches dans cette plaine. Moi-même, quelques mois auparavant, je l'avais explorée : tout y atteste le plan d'un grand édifice, d'une citadelle, d'un temple ou d'un palais; cependant rien d'entier, rien de complet ne permet de déterminer avec assurance ni l'époque, ni l'espèce, ni la construction de ce monument. Personne n'avait encore pu y constater le caractère de l'art assyrien, et tout espoir semblait perdu d'acquérir sur Ninive et son véritable emplacement des données précises.

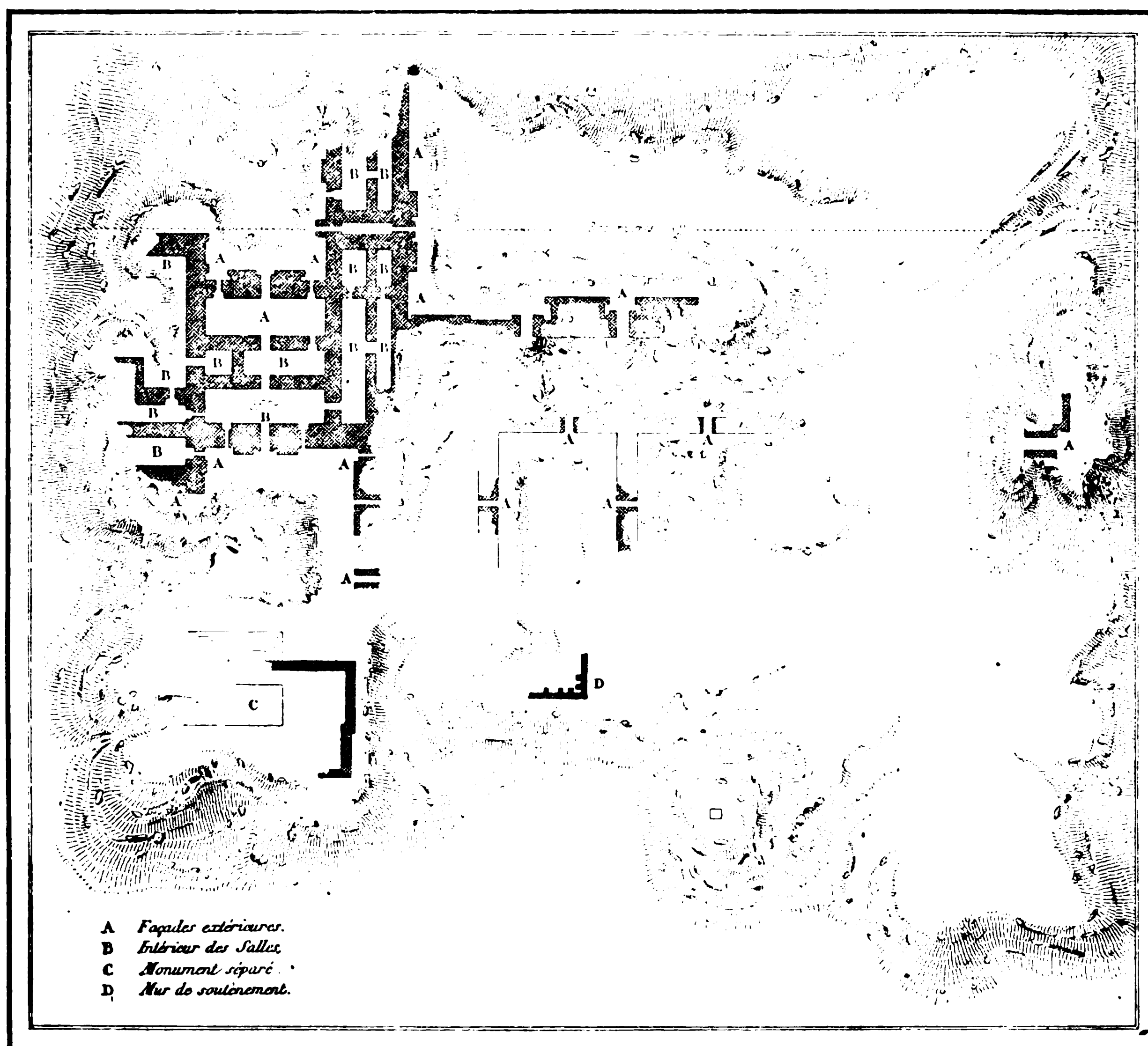
Ce ne fut que dans le cours de l'année 1842 que le consul de France, s'attaquant, pendant ses loisirs, à ces éminences qui semblaient devoir recéler les secrets de l'antiquité ninivite, parvint à y reconnaître, au milieu d'entassements de briques enduites de bitume, quelques fragments d'une pierre grise, gypseuse et portant les traces de sculptures presque effacées, mais qui trahissaient un ciseau habile et un caractère original. Rien malheureusement n'était complet, et il était impossible de reconnaître un plan ou une construction quelconque dans le chaos résultant du bouleversement des édifices qui jadis avaient couronné cette éminence. Là, comme en beaucoup d'endroits, il paraissait évident qu'on avait enlevé la pierre, arraché la brique, très-probablement pour faire servir les unes et les autres à la construction d'une ville et de maisons modernes. La bourgade arabe de Hellâh a été bâtie aux dépens de Babylone; de même on remarque à Mossoul que toutes les maisons sont construites en briques revêtues de plaques d'une pierre gypseuse exactement semblable à celle qui se retrouve dans les profondeurs des fouilles faites à Neïnivèh; on demeure convaincu que les somptueux palais de Sardanapale ou de Sennachérib ont fourni des matériaux aux constructions arabes de Mossoul et des villages environnants. Il était naturel que les populations profitassent de la proximité des grandes carrières factices que leur offraient les monticules de la plaine en face de Mossoul et les énormes murailles qui bordent le Tigre. C'est aujourd'hui, pour les habitants, une mine inépuisable, et l'on y voit journellement des ouvriers occupés à en extraire avec précaution de grandes briques très-bien faites et parfaitement conservées, qui leur évitent la peine d'en fabriquer de nouvelles. Ils pensent d'ailleurs que celles qu'ils trouvent toutes faites, éprouvées par tant de siècles, leur présentent des garanties certaines de solidité. C'est à ces emprunts successifs que les générations ont faits aux ruines antiques qu'il faut, en grande partie, attribuer le nivellement qui s'est opéré d'âge en âge, et qui tend à aplanir tout à fait le sol de Ninive comme celui de Babylone.

Village de Khorsabad. — Origine de la découverte. — Moyen d'en poursuivre les premiers résultats. — Massacres de chrétiens.

Il n'y avait rien à espérer au lieu de Neïnivèh : ni le Khouïounjouk, ni le tombeau de Jonas ne pouvaient

rien offrir d'intéressant. Le marteau et la pioche des modernes y avaient achevé la destruction commencée par les armées et les machines de guerre des temps anciens. — C'est un petit village hors de la route des caravanes, ignoré des voyageurs, encore plus inconnu aux archéologues, qui devait se livrer au monde actuel les secrets de ce monde biblique, dont les traditions nous avaient à peine indiqué l'histoire. Un groupe d'une cinquantaine de maisons placées sur une petite éminence, élevée de douze à treize mètres au-dessus de la plaine, a le nom de *Khorsabad*. Il est habité par des Kurdes croisés de sang arabe et situé à environ seize kilomètres du Mossoul.

A défaut des tessons de briques et de quelques pierres de taille restés à moitié du talus, l'isolement de ce monticule prouverait suffisamment qu'il est factice. La forme en est irrégulière, cependant on reconnaît quelques angles que le temps, les pluies et le passage des eaux et des troupeaux n'ont pu entièrement effacer. Les premiers indices des trésors archéologiques que recélait ce tumulus furent fournis par de grosses pierres à fleur de terre qui servaient comme de pavage à la maison d'un habitant du village. Ces pierres étaient grisâtres et avaient l'apparence de celles retrouvées dans les décombres voisins de Mossoul. Étaient-ce des débris de constructions antiques? étaient-ce des pierres sculptées comme à Neïnivèh? — il fallait s'en assurer : on piocha, on déterra. O surprise! ô bonheur inespéré! après quelques coups qui arrachèrent la terre durcie par les siècles, une tête, une superbe tête, au profil droit et pur, d'un caractère antique, se montra aux yeux émerveillés des travailleurs. Mais ce fragment indiquait-il un filon qui eût une suite, ou bien était-il isolé, et le néant, la poussière allaient-ils se rencontrer seuls tout autour? On comprend par combien d'incertitudes, de perplexités doit passer l'antiquaire qui se livre à des recherches de cette nature. Il fallait marcher en avant, piocher avec courage. La pierre s'allongea, elle grandit, la tête trouvée se



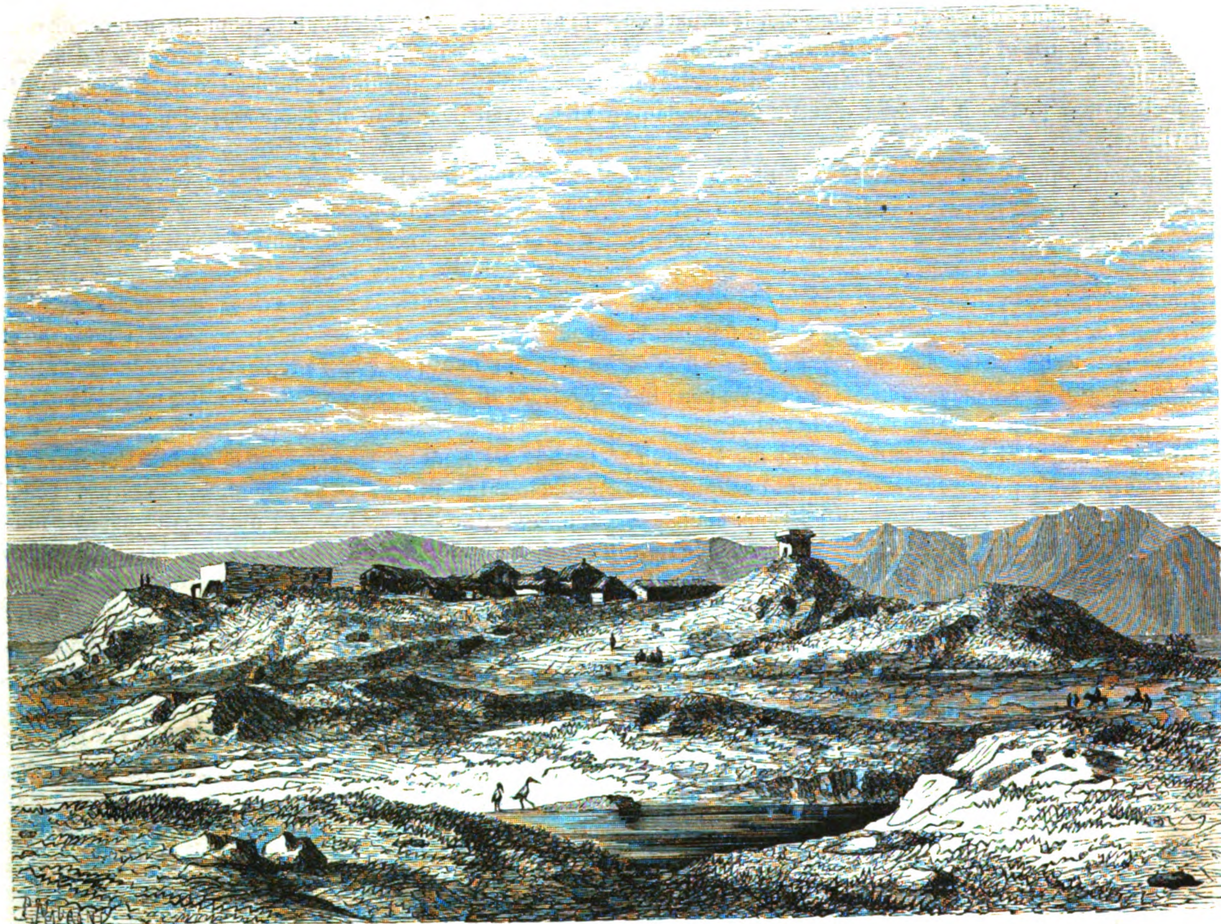
Plan des ruines de Ninive. — Dessin de M. E. Flandin.



Tombeau de Jonas, au village de Neïniveh. — Dessin de M. E. Flandin.

complèta, un corps vint l'accompagner; d'autres sculptures s'y ajoutaient : plus de doute, on tenait le commencement d'une série de bas-reliefs, le mur d'un édifice dont on avait attaqué l'un des angles.

Ces premiers résultats étaient encourageants; ils devaient en faire espérer d'autres, et, d'après la forme, comme d'après l'étendue du monticule de Khorsabad, il y avait toute raison de penser que ce qui restait à découvrir était de beaucoup plus important que ce qu'on avait trouvé jusqu'alors. Mais comment fouiller tout ce sol occupé par les maisons du village? On avait un firman qui permettait l'expropriation des habitants; avec de l'argent on pouvait les dédommager. On était donc en mesure de procéder aux travaux nécessaires pour suivre les indications fournies par les premières excavations. Cependant déplacer des Arabes de chez eux, gêner leurs habitudes domestiques, exproprier des musulmans au profit des chrétiens pour ouvrir sous leurs pieds, une terre du sein de laquelle on allait exhumer des *œuvres du démon*, eût été affronter de graves difficultés, et s'exposer peut-être à des conflits fâcheux, si une circonstance toute favorable ne fût venue en aide pour diminuer les obstacles. Depuis assez longtemps déjà les habitants de Khorsabad désiraient quitter l'éminence au sommet de laquelle ils s'étaient établis, et redescendre dans la plaine pour se rapprocher d'une petite rivière



Village arabe de Khorsabad (Ninive).

qui coulait à quelques pas de là. En Orient, tous les travaux de ménage, sans exception, sont abandonnés à la femme, et quelque pénible qu'un de ces soins puisse être, un musulman ne le lui évite jamais; il croirait déroger à son sang, comme chef de famille, et manquer à sa barbe, comme homme. Parmi les charges qui incombent ainsi aux femmes, est celle de fournir la maison d'eau. Celles de Khorsabad devaient descendre du village dans la plaine, et après avoir rempli leurs outres, les porter sur les épaules et remonter péniblement les pentes du monticule. C'était une grande fatigue qui n'était pas supportée sans murmures, et les maris s'étaient décidés à l'éviter à leurs femmes en se rapprochant du ruisseau. Ce fut là l'occasion dont nous profitâmes, et grâce à cette circonstance, grâce aux quelques piastres qu'on donnait pour chaque maison renversée, le terrain fut facilement déblayé. Le prix d'une expropriation n'était pas élevé, mais il était tout bénéfice pour les villageois, attendu que leur manière de construire est aussi économique qu'expéditive. Ils gâchent de la terre avec de l'eau en y mêlant quelques brins de paille; ils mettent cette espèce de mortier dans de petits moules en bois pour lui donner une forme de briques; ils laissent sécher à l'air ces carrés qui ne sont d'abord qu'une pâte molle, mais qui, sous l'action d'un soleil ardent, acquièrent bientôt une dureté presque égale à celle de

la pierre. Leurs maisons étant démolies, on leur abandonna tout le bois de charpente qui s'y trouvait, la terre leur fournissait les autres matériaux; on conçoit donc que l'indemnité qui leur était donnée était un gain tentant, et qu'ils abandonnèrent leurs vieilles cahutes sans regret.

Mais ce n'était pas tout : il fallait, après la possession du sol, exploiter la mine qu'il recélait, il fallait des bras. Certes les gens de Khorsabad auraient pu mieux que d'autres se livrer à ce travail, et ils auraient pu en ajouter le prix à celui qu'ils retiraient de leurs maisons. Mais comment faire travailler des Arabes? comment leur demander d'ouvrir les portes du *Djehennâm*, de cet enfer peuplé de démons de pierres? ils auraient cru devoir être perdus, damnés, et renoncer à leur part de paradis, de houris et de toutes les félicités que Mahomet a promises à tout vrai croyant. Il était inutile d'essayer de mettre une pioche à la main d'aucun des habitants du village.

Le hasard, un hasard malheureux, vint à notre aide, et suppléa à ce qui nous manquait sur place. Quelques mois avant l'époque de notre arrivée à Mossoul, vers la fin de 1842, les courriers de l'Orient avaient apporté en Europe la triste nouvelle que des tribus chrétiennes établies dans les contrées les plus élevées des montagnes qui séparent le Kurdistan central des plaines de la Mésopotamie, avaient soudainement été attaquées par plusieurs peuplades kurdes réunies sous le commandement de Beder-Khan-Bek, seigneur suzerain de Djezirèh. Cette guerre avait pour prétexte apparent des querelles de voisinage, mais en réalité les motifs sérieux étaient la différence de culte et l'exaltation des haines religieuses. Les montagnards chrétiens, qui portent le nom de *Tiaris*, sont de race chaldéenne et nestoriens de religion; ils soutinrent bravement le choc des Kurdes, et l'horreur que leur inspiraient les musulmans tourna au profit de la défense de leurs foyers. Ils obtinrent d'abord quelques avantages, et repoussèrent leurs farouches ennemis; malheureusement le courage qu'ils déployèrent, et qui aurait dû les sauver, fut la cause de leur ruine. Les Kurdes, indignés que des chrétiens eussent l'audace de leur résister, appelèrent à eux tous leurs coreligionnaires, et les pauvres Tiaris, accablés par le nombre, vaincus par la férocité de leurs adversaires, furent enveloppés de toutes parts, refoulés vers le sommet de leurs montagnes, et massacrés sans pitié ni merci. Leurs misérables hameaux incendiés ne pouvaient plus servir d'asile aux fugitifs que le carnage avait épargnés, et on les vit errer, pendant plusieurs jours, sur les pentes des montagnes du Kurdistan. Un grand nombre de ces malheureux allèrent à Mossoul implorer la compassion de leurs frères en Jésus-Christ, pour l'amour de qui ils avaient souffert. Ils vinrent frapper à la porte des consuls européens. Le gouvernement français d'alors, sollicité par son représentant à Mossoul, se montra fidèle à un usage traditionnel pour notre politique en Orient, et envoya des secours à ces fugitifs qui furent ainsi arrachés à la mort. La France, selon sa coutume séculaire, tendit une main secourable à ces infortunés, victimes d'un fanatisme brutal et sanguinaire. Mais les musulmans et les autorités turques, de leur côté, furent également fidèles à leurs traditions : ni les uns ni les autres ne s'employèrent, soit pour alléger les souffrances des Tiaris, soit pour punir ceux qui les leur avaient fait endurer. Bien au contraire, il sembla que l'attaque des tribus chrétiennes de la montagne par les Kurdes de Djézirèh eût enflammé le zèle religieux de la population mahométane de Mossoul, et qu'elle aussi voulût tremper ses mains dans le sang, en offrant à son prophète des sacrifices humains dont les chrétiens devaient fournir les nombreuses victimes. En effet, à quelque temps de là, une rumeur lugûbre s'étendit jusqu'à Khorsabad et vint m'apprendre qu'à Mossoul la population musulmane, soulevée sans motifs, s'était ruée sur le couvent des missionnaires, l'avait ruiné de fond en comble ainsi que l'église, avait poignardé un des pères, et que c'était le signal, comme le prélude, d'un massacre général dans lequel tous les chrétiens du pays devaient disparaître. Cependant Dieu ne le permit pas : par un miracle, car c'en fut un, les poignards rentrèrent au fourreau. Pendant plusieurs jours toutes les maisons restèrent fermées : les musulmans étonnés de ne pas laisser un libre cours à leur férocité; les chrétiens dans la stupeur et ne comprenant pas comment ils vivaient encore. Mossoul, où tout était silence, ressemblait à une ville abandonnée de ses habitants, ou qu'un fléau destructeur, une grande peste aurait balayée complétement. Personne ne se montrait, les rues étaient entièrement désertes. C'était à peine si, de loin en loin, on apercevait quelques musulmans en vedette et le fusil prêt; pour les chrétiens, ils étaient sans armes et barricadés chez eux. Enfin cette terrible émotion se calma, sans autre conséquence; et c'était beaucoup trop, qu'une église en ruines, et un prêtre dangereusement blessé. La Porte ordonna un semblant d'instruction, le pacha s'empara de quelques pauvres diables qui furent emprisonnés, et ce fut toute la réparation, et il en sera toujours ainsi. Jamais ni les Turcs, ni leur gouvernement, ni leurs pachas ne comprendront que le sang chrétien ait quelque prix et qu'il demande vengeance. Comment en pourra-t-il jamais être autrement aux yeux d'une nation dont la religion dit, et dont les prêtres enseignent, que le chemin de la vie éternelle doit être arrosé de sang chrétien?

Fouilles. — Ensemble des découvertes.

Nous avions donc dans les montagnards réfugiés à Mossoul d'excellents instruments pour nos travaux de fouilles. Ces hommes, descendants des anciens Chaldéens, dont ils parlent encore la langue, qui avaient bâti Ninive, et l'avaient vu s'abîmer dans sa cendre, allaient, après deux mille cinq cents ans, en exhumer les vestiges calcinés, et rendre à la science et à l'infatigable curiosité de notre époque les produits d'un art ignoré, que la barbarie des peuples du Nord, alliée à la jalousie haineuse de ceux du midi de la Mésopotamie,

avaient voulu faire disparaître et avaient enfouis jusqu'à ce jour.

Deux cents Tiaris furent installés aux premières tranchées. Leur profondeur, la dureté du sol, et le soin avec lequel il fallait dégager les parties retrouvées, exigeaient beaucoup de temps. Six mois y furent employés. Mais si l'on songe que cette seconde période des fouilles commença en mai, que, durant plus de trois mois, le thermomètre marqua quarante-six degrés à l'ombre, et que pendant tout ce temps le vent meurtrier du désert, le *Sam*, venait nous asphyxier, on s'étonnera sans doute de la persévérance et de l'énergique volonté qui maintinrent les ouvriers dans les tranchées, malgré la maladie d'un grand nombre atteint des fièvres, et la mort de quelques-uns que le *Sam* foudroya.

Après une demi-année de ce labeur opiniâtre et consciencieux, nous avions mis au soleil les restes d'un vaste palais; — il était loin d'être entier. — Si les vestiges éloignés les uns des autres, que nous pûmes reconnaître, nous permirent une appréciation exacte de son étendue, malheureusement nous n'en retrouvâmes qu'une portion formant un ensemble à peu près complet. D'après les points extrêmes reconnus, il est possible d'en évaluer les dimensions, qui devaient être de trois cents mètres en longueur sur cent cinquante mètres en largeur. Qu'est devenu tout ce qui manque? C'est ce qu'il est impossible de dire. Étions-nous en face d'un édifice inachevé? Ce n'est pas à croire, d'après le fini des parties que le sol a conservées. Il est bien plus probable que, comme Babylone et le Khouïoundjouk devant Mossoul, ces ruines ont encore été une carrière exploitée au profit d'habitations du temps postérieur à l'existence du palais dont elles occupent la place. C'est d'ailleurs ce qu'il a été facile de constater, tant par la disparition des matériaux évidemment liés à ceux restés en place, que par une certaine quantité de pierres travaillées et préparées pour une autre destination et sur lesquelles se voyaient les traces d'un ciseau qui s'était efforcé de faire disparaître les sculptures antiques. — Ainsi va le monde. — De même que le froment retourne à la terre sous forme d'engrais, les ruines des palais et des plus beaux édifices de l'antiquité servent de matériaux à de plus humbles constructions des temps modernes.

Quoi qu'il en soit, il y avait dans les résultats dus aux coups de pioche de nos Tiaris de quoi satisfaire amplement l'archéologue le plus avide. La nuit de vingt-cinq siècles au moins qui avait enseveli dans son obscurité toutes ces splendeurs du passé, fit place à un beau soleil qui vint d'un seul coup éclairer tout cet ensemble de grandeurs, de gloires, auxquelles l'art avait prêté l'habileté d'un ciseau consommé. Neuf salles intactes, avec leurs quatre murs debout, six salles en partie ruinées, un grand nombre de façades, de portes, présentaient toutes leurs faces ornées de sculptures, accompagnées d'inscriptions, montrant et racontant les faits et gestes héroïques des princes successeurs de Ninus qui réunirent sous leur sceptre toute cette partie de l'Asie.

Sculptures. — Détails.

De tout cet ensemble de découvertes, ce qui offrait le plus d'intérêt, c'étaient évidemment les sculptures.

Tous les murs, sans exception, intérieurs ou extérieurs, étaient décorés de tableaux taillés dans la pierre, avec une admirable fécondité de ciseau. Rois et vizirs, prêtres et idoles, eunuques ou guerriers, combats et fêtes joyeuses, tout y était représenté. La vie des Ninivites, présidée par leurs princes, venait miraculeusement se dérouler là, depuis les symboles religieux jusqu'aux usages domestiques, depuis l'orgie du triomphe jusqu'aux supplices des vaincus.

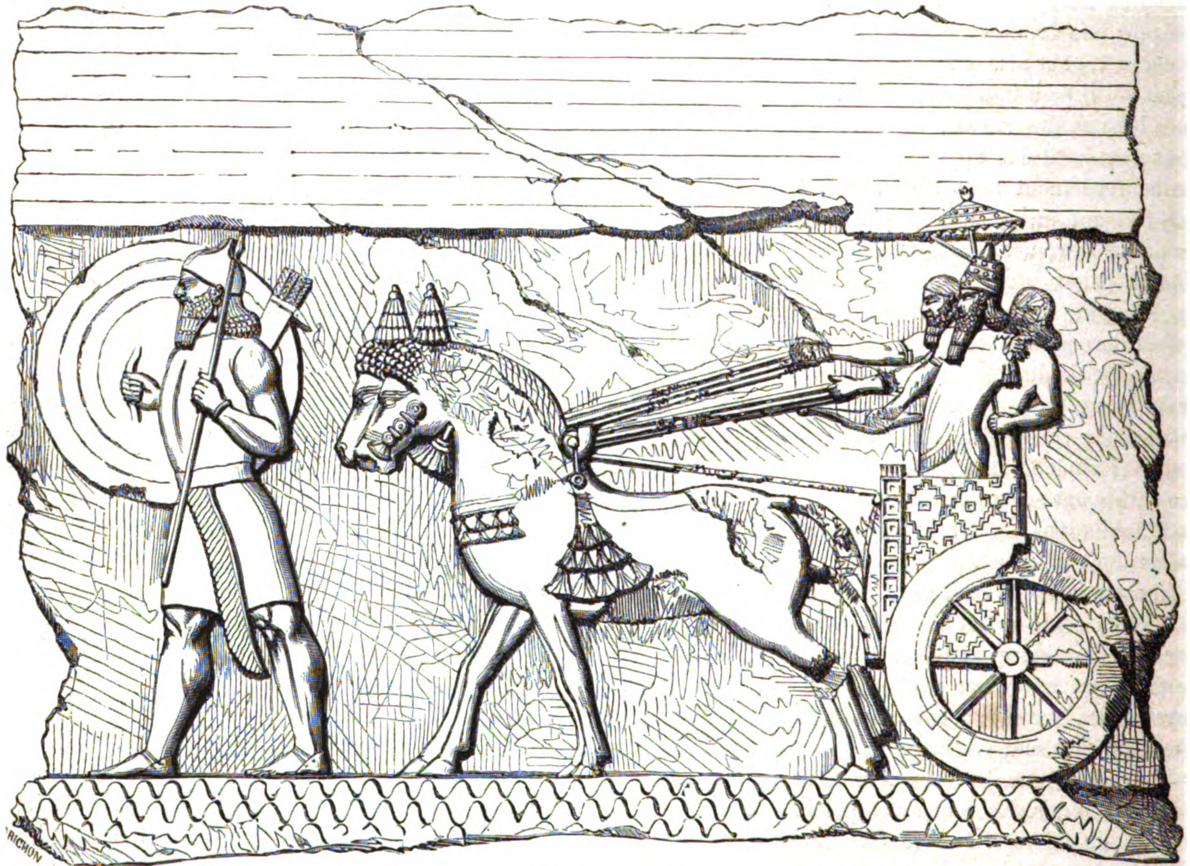
Deux genres de sculptures tapissaient les murs de ce palais, qui étaient construits en briques crues ou séchées au soleil, enduites de bitume et recouvertes de grandes plaques d'une pierre gypseuse qui avaient trois mètres de hauteur sur deux à trois mètres de largeur. Dans plusieurs salles, ces plaques étaient divisées en deux zones de 1m.20 de haut, sur lesquelles était un nombre considérable de figures ayant une hauteur d'un mètre. Ces deux zones étaient séparées par une bande d'inscriptions en caractères cunéiformes, allant d'un bord à l'autre de la pierre. Dans d'autres salles et sur les façades extérieures, les pierres de revêtement portaient des figures plus grandes qui les couvraient de haut en bas, et dont le relief, proportionné à leur taille, avait une saillie de quelques centimètres. Ces murs représentaient des rois, des guerriers, des eunuques ou des prêtres et des divinités dont les formes et les attributs bizarres ne peuvent s'expliquer que par les idées symboliques que l'idolâtrie assyrienne y attachait. Tous ces personnages humains ou fabuleux formaient des processions sans fin qui devaient, au temps de Ninive, faire complétement le tour de ce palais. De distance en distance, elles étaient interrompues par des portes, dont les principales étaient flanquées de gigantesques taureaux ailés à tête humaine. Ces morceaux de sculpture qui sont, sans contredit, les plus étonnants spécimens de l'art ninivite, avaient jusqu'à cinq et six mètres de hauteur. Exécutés en ronde bosse, ils offraient une saillie d'un mètre. Le nombre de ces minotaures assyriens devait être très-grand, car, malgré la disparition d'une partie considérable des restes de ce palais, nous en trouvâmes encore une vingtaine.

L'aspect de ces façades, sur lesquelles ils présentaient leur fier poitrail surmonté d'une large et noble tête coiffée d'une tiare, devait évidemment avoir une grande majesté; et il était impossible de se défendre, même en face de la bizarrerie de ces représentations, d'une profonde admiration pour la grandeur et la conception de ces monuments empreints d'une pompe qui avait à la fois quelque chose de sauvage et d'élevé.

A l'intérieur et sur les murs des salles, se voyaient deux genres de bas-reliefs. Les grands étaient, à quelques variantes près, des répétitions de ceux des façades, et les seuls sujets nouveaux qu'ils représentaient étaient des génuflexions de captifs enchaînés et suppliants devant le grand roi qui, méconnaissant le plus beau privilége de

la royauté, leur faisait subir sous ses yeux les plus cruels supplices.

Quant aux bas-reliefs compris dans les deux zones étroites qui, avec la bande d'inscriptions, se partageaient la surface des murs, les scènes qui s'y trouvaient retracées offraient plus de variété. Les unes représentaient des combats livrés à des ennemis de nations différentes, à en juger par la diversité des costumes et des assauts donnés à plus de vingt forteresses, chacune accompagnée d'une courte inscription qui, très-probablement, en conservait le nom. Ces tableaux, où les ressources militaires de l'antiquité apparaissaient dans tous leurs détails, étaient animés par des guerriers combattant à pied et à cheval, avec la lance ou l'épée, et tenant au-dessus de la tête des boucliers circulaires qu'ils présentaient à l'ennemi. On y voyait, en première ligne, des archers qui bandaient leur arc, décochaient leurs flèches derrière de grands boucliers posés à terre, et qui les dérobaient tout entiers aux coups de l'ennemi. Le roi présidait du haut de son char à neuf batailles différentes. Il foulait aux pieds de ses chevaux les mourants et les morts. Les cadavres décapités prouvaient que l'usage de trancher la tête aux vaincus était pratiqué par certains peuples bien avant les musulmans, qui, on le sait, décapitent leurs ennemis pour les priver du secours de l'ange qui doit les enlever au ciel par cette partie du corps. Au milieu



Bas-relief à Khorsabad (Ninive). — Dessin de M. E. Flandin.

de toutes ces scènes variées de combats et d'assauts figuraient aussi les filles de prisonniers, parmi lesquelles on reconnaissait, à certains signes caractéristiques, les tribus juives; et, en effet, on sait que les Assyriens vainqueurs de la Judée emmenèrent les habitants en captivité vers Ninive et Babylone. A d'autres signes, on reconnaissait encore d'autres races, telles que des Arabes ou des nègres dont les têtes nues et les cheveux crépus, ainsi que les traits écrasés, ne laissaient aucun doute.

A toutes ces scènes de combats ou de victoires se mêlaient les réjouissances. C'étaient des festins, des tables servies et de chaque côté desquelles étaient assis des convives élevant leurs verres et semblant porter des santés. Derrière leurs siéges, des gardes agitaient les chasse-mouches, des musiciens jouaient de la lyre, et des eunuques chargés du service remplissaient et apportaient les vases pleins de vin.

Comment ne pas penser, en voyant ces tables luxueuses entourées de buveurs, à cet interminable festin de cent quatre vingts jours qu'Assuérus donna aux grands de son royaume dans son palais de Suze? — Pendant ce repas, dit l'Écriture, au livre d'Esther, « ayant le cœur gai de vin, il commanda aux sept ennuques qui servaient devant lui de lui amener la reine Vasti, afin de faire voir sa beauté aux seigneurs de sa cour.... » Les choses ne durent pas se passer ainsi à Ninive, car il est remarquable que l'on n'y retrouvait pas une seule figure de femme,



Chaldéens travaillant aux fouilles de Khorsabad (Ninive). — Dessin de M. Régis d'après M. E. Flandin.

si ce n'est parmi les captifs que conduisaient des soldats. Il faut croire que les Assyriens, comme les Orientaux aujourd'hui, cachaient les femmes, et qu'ils n'ont montré celles de leurs ennemis vaincus qu'avec l'intention de leur faire subir une humiliation de plus.

Ce que nous retrouvâmes dans les fouilles n'était évidemment que la partie inférieure des murs. Sur les plaques de pierre portant les bas-reliefs, s'élevait la partie supérieure, dont, en aucune place, il n'a été possible de reconnaître la forme. Mais, parmi les débris tombés, les probabilités ont pu se présenter de telle façon qu'il est permis de dire, avec quelque certitude, que les murailles sculptées se terminaient par une frise formée de briques émaillées qui, par leur assemblage, représentaient des dessins coloriés, rappelant quelques-unes des scènes des bas-reliefs. Quelquefois aussi, ces frises devaient avoir une ornementation consistant en une suite de rosaces, ou en guirlandes de fleurs de lotus épanouies, qui alternaient avec des boutons de la même plante. En certains endroits, on retrouve encore des briques qui faisaient partie de longs cordons figurant des dessins auxquels on a depuis donné le nom de *grecques*, et qui sont, comme on le voit, originaires de Ninive. Ces frises en briques émaillées que l'on retrouve là, et qui ont dû être également adoptées dans l'ornementation des édifices de Babylone, expliquent ce passage d'Hérodote où l'historien grec fait la description des tableaux qu'il a vus dans le palais de Sémiramis, et qui représentaient des *chasses où sont des oiseaux et autres animaux peints*.

Les voyageurs admirent encore aujourd'hui l'élégance des coupoles et des minarets de Bagdad, surtout de la Perse, qui sont entièrement recouverts de mosaïques du même genre, de l'émail le plus brillant et le plus solide. — Invention chaldéenne, l'art des émaux s'est perpétué chez les peuples qui ont remplacé les anciens Ninivites et les Babyloniens. — Les Arabes, conquérants de l'Asie centrale, au nom de Mahomet, et pour la gloire de l'islam, l'ont introduit dans tout l'Irân et jusque dans l'Afghanistan, où il a servi d'ornement aux coupoles chatoyantes des mosquées de Ghiznèh et d'Ispahan, qui ont succédé aux palais et aux temples de marbre d'Ecbatane et de Persépolis.

L'œil se serait difficilement habitué au contraste qu'aurait produit, à côté de ces émaux aux couleurs vives et variées, les bas-reliefs qu'ils surmontaient, si leurs sculptures étaient restées nues et n'avaient eu d'autre ton que celui de la pierre grisâtre sur laquelle ils étaient exécutés. Les artistes de Ninive ont voulu éviter cet effet désagréable, et ils ont colorié de tons à peu près semblables à ceux des briques émaillées, tous les bas-reliefs qui décoraient les salles ou les façades; — c'est ce qui est prouvé par les traces nombreuses de coloration qui se retrouvent sur les sculptures que le feu n'a pas endommagées. — Cette polychromie est depuis longtemps reconnue comme particulière aux monuments de l'Égypte; de célèbres voyageurs l'ont constaté, et de consciencieux ouvrages nous ont conservé à cet égard de curieux détails. Les couleurs retrouvées à Khorsabad paraissent être les mêmes que celles qui donnent encore aujourd'hui tant de vivacité aux sculptures égyptiennes. Les tons en sont très-peu variés, et, d'après les observations minutieuses auxquelles je me suis livré, ils se bornent au bleu, au vert, au rouge, au jaune et au noir. On sait que, depuis quelques années et contrairement à l'opinion qui refusait d'admettre que les Grecs eussent jamais caché leurs belles formes architecturales ou sculpturales sous de la peinture plastique, la plupart des savants archéologues ont accepté la polychromie comme une des ressources artistiques à l'usage des Grecs, pour la décoration de leurs édifices; et toutes les recherches que l'on a faites à ce sujet tendent à prouver que les couleurs désignées précédemment étaient pour les temples de la Grèce, comme pour ceux de l'Égypte, les seules en usage.

On se rend, d'ailleurs, aisément compte des raisons qui, indépendamment d'un goût particulier, ont pu engager les Assyriens à peindre les sculptures de leurs palais ou de leurs temples : le contraste des émaux brillants et de la pierre nue eût produit un fâcheux effet. Cette pierre est, par elle-même, peu agréable à l'œil; elle est d'un ton grisâtre, sans brillant, et n'a point d'homogénéité. Elle est mélangée, comme la plupart des gypses, de parties mates et de parties transparentes qui nuisent à l'aspect général. On conçoit donc que les Assyriens n'aient pas été arrêtés par la qualité de la matière employée à leurs sculptures, et qu'ils aient sans scrupule revêtu celles-ci de peintures. Ce qui se comprend plus difficilement, c'est que les Grecs, dont tous les monuments ont été construits avec des matériaux de la plus belle qualité, tels que le marbre du Pentélique ou de Paros, et dont les ornements architectoniques étaient si finement exécutés, aient pu se décider à cacher l'empreinte du ciseau de leurs habiles sculpteurs sous des couches de bleu et de rouge que rien ne nécessitait. D'après cela, il est permis de croire que les Hellènes, dans leurs habitudes de polychromie, ont moins obéi à un goût qui leur était propre, qu'ils n'ont voulu suivre un genre de décoration déjà adopté en Asie. Ils complétaient ainsi les emprunts qu'ils ont faits à l'art assyrien ou égyptien pour les autres éléments de leur architecture ou de leur sculpture. Sans doute, cet art a été profondément modifié par leur génie, mais on ne peut, sans injustice, leur accorder l'honneur d'avoir imaginé le principe qui a eu l'antique Orient pour berceau.

Pour en revenir à Ninive, je ne trouve pas surprenant qu'on y ait pratiqué le même système de coloration qu'en Égypte. C'est encore une conséquence de l'esprit d'imitation dont l'influence se révèle dans tous les grands monuments exécutés par les Assyriens. Je n'oserais point avancer que les murs des palais de Khorsabad étaient entièrement coloriés, et, à cet égard, je suis dans le doute. Il est possible que certaines parties seulement des bas-reliefs aient été peintes, et qu'afin de produire plus d'effet, en laissant la pierre à son état naturel, sur les grandes surfaces, on n'ait colorié que quelques détails; cependant j'ai peine à le penser, à cause du dispa-

rate qui en serait résulté. Il est vrai que les tons retrouvés se remarquent principalement sur les armes des guerriers, ou les harnais des chevaux. Mais on ne peut conclure de cette particularité que ces places soient les seules que l'on ait eu l'intention de colorier. Il faut, sans doute, attribuer leur conservation à la forme et aux détails refouillés des objets dont je parle; tandis que, sur de grandes surfaces polies, on comprend que l'altération des couleurs qui pouvaient les recouvrir ait eu lieu plus facilement. Il est possible aussi que celles des couleurs retrouvées aient été obtenues au moyen d'oxydes métalliques présentant une plus grande solidité que les autres dues à des préparations végétales plus légères et moins adhérentes. Au reste, j'ai reconnu, sur certaines plaques sculptées, assez d'autres vestiges de couleur, pour croire que la surface des bas-reliefs a dû être, en totalité, couverte de peinture; car j'ai vu des coiffures et des tuniques encore teintées de rouge de deux nuances, l'une se rapprochant du pourpre, l'autre jaunâtre, ayant toute l'apparence du minium. Comme on remarque particulièrement cette nuance sur la tiare ou le bandeau royal des souverains, il est permis de croire que la couche rougeâtre, retrouvée sur ces ornements distinctifs de la royauté, n'était autre chose qu'une préparation destinée à recevoir une application d'or. En continuant avec soin mon examen au sujet de cette coloration générale, je me suis aperçu en beaucoup d'autres endroits, et sur les murs des façades, où l'incendie a fait moins de ravages, que le fond de la pierre conservait encore une teinte d'ocre, et que les visages des personnages, ainsi que leurs membres nus, paraissaient participer de ce même ton, d'ailleurs assez léger. Une des particularités les plus remarquables de la coloration des figures, est le soin avec lequel ont été peintes en noir vif les prunelles des yeux et les paupières, ce qui ferait penser que, déjà dans l'antiquité la plus reculée, était adopté l'usage de se peindre le bord des yeux, qui s'est perpétué dans tout l'Orient, et qui fait partie encore de la toilette des raffinés. Il est curieux de rapprocher de cette observation, faite devant les sculptures de Khorsabad, ce que raconte Hérodote de la manie qu'avaient les Mèdes d'imiter, dans leurs habitudes privées, les Assyriens à qui ils empruntèrent *les longues robes et la coutume de se teindre la barbe, les cheveux ou les yeux.*

Parmi les admirables fragments de sculpture qui ont été apportés à notre musée du Louvre, il se trouve quelques plaques qui portent de précieuses empreintes de cette polychromie adoptée généralement dans l'antiquité orientale, et sur laquelle les connaissances des anciens archéologues avaient été mises en défaut par les Romains qui, tout en imitant l'architecture grecque, s'étaient refusés à suivre cet usage. Il a fallu que, dans ces derniers temps, la sagacité des contemporains, aidée de la facilité des voyages, vînt décider la question, et combler ainsi une lacune dans l'histoire de l'art.

Les sculptures de Khorsabad étaient accompagnées de longues bandes d'inscriptions. Les caractères sont cunéiformes et gravés en creux dans la pierre; tous les sujets représentés ne sont pas munis d'une tablette de ce genre, qui lui soit relative. Ainsi, il y a des processions de rois, d'eunuques, de gardes ou de prêtres, qui n'ont pas besoin d'explication. Ce sont évidemment des cortéges royaux ou des hommages rendus au souverain. Mais le plus grand nombre des tableaux sculptés, dans les salles du palais découvert, ont pour sujets des batailles; et, bien que le caractère propre aux divers groupes de combattants, fasse comprendre qu'il s'agit de peuples divers en guerre avec les Assyriens, cependant rien n'indiquerait quelle est la nation attaquée, vaincue, de même que rien ne pourrait faire présumer quelles sont toutes ces villes, ces forteresses prises d'assaut; aussi, pour l'intelligence de ces fastes militaires que les rois de Ninive voulaient évidemment faire passer à la postérité, ont-ils pris soin de graver dans des cadres séparés, au-dessus de chaque sujet, une longue inscription qui, à en juger par le nombre de lignes et par la finesse des caractères, doit en dire fort long sur l'épisode guerrier auquel elle se rapporte. On trouve donc à Khorsabad une histoire authentique, illustrée, des faits et gestes d'un ou plusieurs princes assyriens. — Espérons qu'un jour viendra où la science philologique sera assez avancée pour déchiffrer ces caractères, seuls textes dans lesquels il soit possible de retrouver l'histoire de ce peuple sur lequel nous n'avons que des traditions bien douteuses.

Il est remarquable qu'aucune des plaques faisant partie des façades extérieures ne porte d'inscriptions, quel que soit le sujet représenté. Faut-il attribuer cette particularité à un préjugé religieux ou à un respect exagéré pour la royauté, qui empêchait de laisser des légendes mystiques sous les yeux du vulgaire admis dans les cours, mais exclu de l'asile sacré du souverain? On peut croire, en effet, que les princes et les prêtres chaldéens de Ninive, retranchés derrière un rideau mystérieux, avaient pour principe de dérober aux regards et à l'intelligence du peuple les dogmes de la religion ou les attributions presque aussi sacrées de la puissance royale; car, indépendamment des inscriptions qui accompagnent les sculptures, et qui sont ainsi mises en évidence, chaque plaque des murs est encore munie d'une autre bande de caractères placés derrière et de façon à ne pouvoir jamais être vus. Il ne faudrait pas en conclure que ces plaques ont fait partie d'une construction antérieure, car la manière dont les lignes y sont tracées prouve évidemment qu'elles ont été écrites avec intention sur le revers du bas-relief et pour être placées comme nous les avons trouvées. En effet, l'envers de chaque plaque est brut, et porte encore les traces des coups de marteau de l'ouvrier qui l'a préparée; le centre seul présente une surface polie, un peu creuse, sur laquelle sont les inscriptions gravées avec négligence, et sans aucun des soins que l'on a pris pour le même travail sur les murs des salles. Ce qui achève de convaincre que ces inscriptions n'étaient pas destinées à être vues, c'est que toutes les encoignures des salles sont d'un seul morceau de pierre taillé en équerre, et sur le derrière de ces coins, sur

l'angle saillant qu'elles présentent vues de dos, sont des signes semblables qui tournent avec l'équerre et suivent les deux côtés. Ces singulières inscriptions conservaient, selon toute apparence, des textes religieux qui, dans ces temps où la religion s'enveloppait de mystère et se cachait aux yeux du peuple, avaient été avec intention, et peut-être comme talismans, de même que les idoles que l'on trouve enfouies, placées derrière les plaques de revêtement du mur. Au reste, cette particularité n'a rien de plus surprenant que celle que présentent les briques cuites qui font partie du mur, et qui portent également de petites inscriptions qu'on ne pouvait évidemment pas voir, posées à plat comme elles étaient.

Indépendamment des inscriptions ainsi placées derrière les plaques sculptées ou accompagnant les bas-reliefs, il y en a encore un grand nombre d'autres, et ce sont les plus longues, sur les larges dalles qui forment le pavé de toutes les portes. Il est probable, d'apès quelques indices que l'on y retrouve, que ces caractères devaient avoir reçu des incrustations métalliques destinées à les protéger contre le frottement des sandales de ceux qui avaient leurs entrées au palais du grand roi.



Chambranle de porte, à Khorsabad (Ninive). — Dessin de M. E. Flandin.

Tel est l'ensemble des monuments si heureusement découverts à Khorsabad. On peut dire que jamais, à aucune époque, on n'a fait une découverte archéologique aussi imprévue que celle des palais retrouvés sous ce village arabe. Les idées qu'on avait sur Ninive étaient très-confuses, très-contradictoires. En faisant la part trop large aux récits figurés et éminemment poétiques de l'Orient, on était tout près de croire fabuleuses les traditions de la Bible ou les pages d'Hérodote. Les monuments de Khorsabad auront pour résultat de justifier Hérodote et la Bible aux yeux de ceux qui les accusaient d'exagération, comme ils révèlent dans toute sa majesté et toute son élégance, un art qui fait comprendre à quel degré de civilisation était déjà arrivé cet empire, qu'on n'avait encore jugé grand que par ses conquêtes[1].

Eugène FLANDIN.

1. Postérieurement à la mission de M. Eugène Flandin, les fouilles de Ninive ont été continuées avec une grande activité et un succès remarquable par plusieurs savants français et anglais. M. Vivien de Saint-Martin veut bien préparer pour nous, sur ce sujet, un travail qui fera connaître l'ensemble des découvertes et les diverses conjectures auxquelles elles ont donné lieu.



Échouage du *Saint-Paul* à l'île Rossell. — Dessin d'Hadamard.

NAUFRAGE ET SCÈNES D'ANTHROPOPHAGIE A L'ILE ROSSELL,

DANS L'ARCHIPEL DE LA LOUISIADE (MÉLANÉSIE),

RÉCIT DE M. V. DE ROCHAS.

1858. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[1]

Naufrage du trois-mâts *le Saint-Paul*. — L'îlot du Refuge. — Les naufragés sont attaqués par les indigènes de l'île Rossell. Séparation.

Au mois de décembre 1858, sept naufragés français recueillis par le schooner anglais *Prince of Danemark* arrivaient à Port-de-France, dans la Nouvelle-Calédonie[2]. Le chef de ces infortunés, le capitaine P..., se présenta devant les autorités de la colonie, où je me trouvais alors, et leur fit un rapport verbal dont voici le résumé.

Le capitaine P.... était parti dans le courant du mois de juillet précédent de Hong-Kong (Chine), sur le trois-mâts *le Saint-Paul*, avec vingt hommes d'équipage et trois cent dix-sept passagers chinois, engagés pour l'exploitation des mines d'or d'Australie. Longtemps contrarié par les calmes et menacé de la disette par la prolongation anomale de la traversée, il s'était décidé à s'écarter de la route ordinaire, qui lui aurait fait doubler les îles Salomon, pour en prendre une qui devait l'amener plus promptement à Sydney, son port de destination, et qui l'obligeait à passer entre ces dernières îles et l'archipel de la Louisiade.

1 L'un de nos dessinateurs, M. Hadamard, s'est rendu à Brest, où réside actuellement M. de Rochas, et c'est avec le croquis et d'après les conseils du voyageur lui-même qu'il a pu dessiner les scènes dont cette livraison est illustrée.

2. Voy. sur la Nouvelle-Calédonie notre 61e livraison, t. III, p. 129, et la vue de Port-de-France, t. IV, p. 84.

C'était, il est vrai, s'engager dans une voie plus périlleuse; mais il obéissait à une impérieuse nécessité. Malheureusement, aux calmes succédèrent bientôt les *gros temps*, et des brouillards épais qui, durant trois jours consécutifs, empêchèrent le capitaine P.... de faire le point, c'est-à-dire de relever, par l'observation du soleil, sa position exacte sur le globe.

Il fallait donc naviguer d'après *l'estime* moyenne de rigueur, trop souvent trompeuse, et qui le fut tellement dans cette circonstance, que le troisième jour *le Saint-Paul* faisait côte. Où? on n'en savait rien, au moins d'une façon précise; ce que l'on voyait seulement trop bien, c'est qu'on était en Mélanésie, et, par conséquent, sur une terre inhospitalière, certitude qui ne rendait pas la position plus gaie.

Le navire s'était échoué quelques heures avant le jour, et quand le soleil vint éclairer la scène, on reconnut qu'on s'était jeté sur la pointe extrême d'un immense récif de corail, qui se déroulait comme un ruban à quelques milliers de mètres d'une terre montagneuse, couverte d'arbres et très-vraisemblablement habitée[1]. Triste consolation en de pareilles contrées que la possibilité de rencontrer des hommes en mettant le pied sur une plage inconnue! Si l'on disait à un voyageur qui se dispose à traverser des régions inexplorées, des forêts vierges ou d'incultes pampas : « Dans les immenses solitudes où vous allez vous engager, vous ne serez pas seul, les lions et les tigres y vivent en nombreuses troupes, » le pauvre voyageur, désagréablement ému, dirait certainement qu'il se passerait bien d'une pareille société. Eh bien! lions et tigres ne sont pas plus avides de sang que les sauvages de l'île où l'on avait été jeté.

Le Saint-Paul, battu par les vagues qui venaient déferler et se briser sur le récif, ne tarda pas à se défoncer: il fallut l'abandonner. Les canots dont dispose un navire marchand eussent été bien insuffisants à transporter trois cents hommes dans le court espace de temps qui devait s'écouler entre le moment du naufrage et celui de la destruction complète du *Saint-Paul*. Heureusement l'écueil était guéable, si je puis m'exprimer ainsi, et les pauvres naufragés purent gagner à pied un îlot situé entre le lieu du sinistre et l'île qu'on apercevait plus loin. C'était un refuge qui permettait d'attendre quelque temps en sûreté le résultat de l'exploration qu'on se proposait de faire sur une terre plus habitable et plus fertile. Cette recherche était tout à fait nécessaire, car tout ce qu'on avait pu arracher aux débris que disputaient les flots, consistait en quelques barils de farine imbibée d'eau, deux ou trois quarts de viande salée et un petit nombre de boîtes de conserve. Maigres ressources pour un si nombreux personnel! De plus, on manquait complétement d'eau douce.

Le capitaine P..., accompagné d'une partie de l'équipage et des passagers, débarqua sur la grande terre et y fit choix d'un campement sur le bord d'un ruisseau, à quelques pas du rivage et en vue de l'îlot que nous appellerons désormais l'*îlot du Refuge*.

Comme on s'y attendait, on trouva des habitants noirs, laids, nus, sauvages, mais de prime abord timides, ce qui était en semblable occurrence une qualité précieuse. On parvint même à se procurer quelques cocos, et l'on prenait les dispositions convenables pour recevoir la totalité des naufragés, quand on fut attaqué à la pointe du jour et à l'improviste par une nombreuse troupe armée de lances et de massues.

Les sauvages, comme il est d'ordinaire, s'étaient peu à peu enhardis, et, sans bien savoir compter, ils n'avaient pas tardé à s'apercevoir qu'ils constituaient une masse plus compacte que la petite troupe de ces êtres fantastiques, qui, sauf la bizarre couleur de leur peau, avaient d'ailleurs toutes les apparences d'hommes comme eux. Ils pensèrent qu'ils pourraient par conséquent les combattre avec avantage et subséquemment les manger, à condition cependant de les approcher en tapinois et de tomber sur eux à l'improviste, avant qu'ils n'aient eu le temps de se mettre en défense. Donc, après s'être bien consultés, après avoir dressé leur plan avec cette sagacité du mal naturelle à tous les sauvages, ils attaquèrent les malheureux naufragés. Le combat ne fut pas long sans doute: les uns périrent victimes d'un massacre plutôt qu'ils ne succombèrent dans une lutte; les autres parvinrent à gagner l'ilot du Refuge à la nage, ou furent recueillis par le canot du capitaine, qui commençait en ce moment même le transport des hommes restés sur l'îlot. Quand on en vint à se compter, on s'aperçut qu'il manquait huit marins et un certain nombre de Chinois. Avaient-ils tous péri dans l'attaque ou avaient-ils cherché leur salut dans la fuite, et devait-on les retrouver plus tard? C'est ce qu'il était impossible de savoir pour le moment.

Devait-on se porter immédiatement à la recherche et au secours de ceux dont le sort inspirait tant d'inquiétudes et dans tous les cas prendre une juste revanche? Il parut imprudent de céder à cette tentation. D'abord on manquait de canots pour débarquer en troupe nombreuse; puis, les armes faisaient défaut, car on ne possédait que quelques haches et cinq ou six fusils; enfin les Chinois étaient presque tous pusillanimes et démoralisés.

On résolut donc d'attendre et d'aviser à quelque expédient.

Pendant ce temps les naturels vinrent rôder autour de l'îlot du Refuge. Quelques coups de fusil suffirent pour les éloigner. Pour comble de malheur, on n'avait point de capsules, en sorte qu'il avait fallu démonter les cheminées des fusils et mettre le feu avec un tison à peu près comme on le faisait, il y a quelques siècles, pour les mousquets. Deux hommes étaient employés à tirer un coup de fusil, l'un qui mettait en joue et l'autre qui mettait le feu.

Le lendemain matin du jour où commencèrent les sinistres péripéties d'un naufrage aussi lamentable qu'il en

1. Voy. les études du savant Darwin sur les îles à coraux, 36e livraison du *Tour du monde*, t. II, p. 151.

fut jamais, le capitaine P..., profitant des premières lueurs du soleil et des dernières heures de sommeil des féroces habitants de l'île, débarqua au lieu du campement et fit dans les environs quelques recherches en faveur de ses malheureux compagnons. Il trouva le campement dévasté, et pas un être vivant, pas même un cadavre. Regagnant alors l'îlot du Refuge il exposa aux Chinois son avis sur la situation, et leur demanda s'ils ne jugeaient pas que le mieux était, dans l'intérêt commun, qu'il partit avec les onze marins qui lui restaient pour tâcher d'atteindre l'établissement anglais d'Australie le plus voisin et d'y fréter un navire afin de venir ensuite les recueillir et les sauver.

La proposition fut acceptée : il était difficile de faire prévaloir un autre avis. On convint ensuite que les Chinois resteraient en possession des vivres arrachés au naufrage et qui pouvaient les nourrir à la courte ration pendant une semaine au plus. Ceux qui partaient n'avaient à emporter qu'une douzaine de boites de conserve et la provision d'eau douce que pouvaient contenir trois paires de bottes de mer. Les fusils et les munitions restaient aussi entre les mains des Chinois.

Nous allons abandonner ces malheureux pour suivre le capitaine P...; plus tard on connaîtra leur sort.

Aventures de la chaloupe. — Une boîte aux lettres dans un îlot désert. — Vol de la chaloupe. — Les Français sont faits prisonniers par des insulaires australiens. — Ils sont délivrés par un navire anglais et transportés à la Nouvelle-Calédonie.

Le capitaine P.... et ses compagnons entreprenaient un voyage de trois cents lieues dans une embarcation un peu plus grande que celles que des amateurs parisiens font voguer sur la Seine avec non moins de succès et beaucoup moins de péril. Après douze jours d'angoisses physiques et morales pendant lesquels les naufragés eurent recours à l'eau de mer et à un autre liquide plus nauséabond pour humecter leur bouche desséchée, ils prirent terre en vue du cap Flattery sur la côte australienne. Ils n'y trouvèrent pour se restaurer que quelques fruits sauvages et des coquillages marins, mais ce qui leur semblait le plus précieux des biens, ils découvrirent de l'eau douce.

Plusieurs jours durant on navigua vers le sud pour atteindre un établissement anglais. On atterrissait chaque soir pour boire, manger et dormir. Autant que possible on relâchait dans un des îlots dont ces parages sont semés; on s'y procurait toujours à manger tant bien que mal, mais pas toujours à boire. Un jour, la soif l'emportant sur la crainte des sauvages, on aborda le continent.

La discipline faisait défaut dans cette petite société de gens exténués et plus ou moins démoralisés; chacun agissait à sa guise et se dirigeait vers le lieu qui semblait lui promettre le plus de chance de ressources. Quand, vers le soir, on se réunit à la chaloupe, un individu manquait à l'appel, c'était le mousse; on l'appela, on le chercha, on ne le trouva point et le lendemain matin on reprit la mer. Le jour suivant, un homme mourut dans le délire du désespoir et de l'épuisement.

Le 3 octobre 1858, après avoir lutté contre le vent contraire pendant plusieurs jours, on renonça à faire route au sud et on piqua vers le nord pour gagner le détroit de Torrès, où le vent semblait vouloir pousser les naufragés.

Ce détroit de Torrès, qui sépare la côte septentrionale d'Australie de la Nouvelle-Guinée donne accès de l'océan Pacifique dans la mer des Indes.

Le premier port européen que l'on trouve après être sorti du détroit de Torrès est Timor; c'était là le but et le terme projeté des pérégrinations du frêle esquif. Mais le détroit de Torrès lui-même offrait aux naufragés un secours en quelque sorte providentiel.

Sur l'îlot *Booby* situé par 10° 36′ 30″ de latitude sud et 141° 35′ 6″ de longitude est, l'amirauté britannique a fait placer des approvisionnements pour les naufragés de toutes nations et une boîte aux lettres. Un mât au sommet duquel flotte le pavillon anglais appelle l'attention des navigateurs que leur route conduit en ces parages, ou qu'un sinistre récent y attire à la recherche de vivres. Au pied du mât est un baril recouvert d'un capot goudronné sur lequel est écrit *Post-office*. C'est une boîte aux lettres où l'on trouve de l'encre, des plumes, du papier, des livres et un sac pour y déposer ce qu'on croit utile d'écrire. On trouve en outre dans le même baril des cigares, du sucre, du thé, du sel, du tabac. Dans la grotte qui est au pied du mât sont des provisions de bouche : bœuf et porc salé, biscuit, rhum, eau potable.

Un registre, déposé près des provisions, a pour titre : *Registre de l'asile des naufragés*. « Les marins de toutes les nations sont invités, est-il écrit sur ce registre, à inscrire toutes les informations qu'ils pourront donner sur le détroit de Torrès[1]. Les capitaines sont priés d'entretenir les ressources de l'asile des naufragés. »

Dans les endroits les plus propices de l'île on a planté des oignons, des patates et des citrouilles.

Dans la cave qui est sous le vent de l'île on a emmagasiné une grande quantité de vêtements. — Enfin sous le vent de l'île on a ouvert des puits d'eau potable.

Peut-être les renseignements précédents pourront-ils servir un jour à quelque personne qui ne s'y attend guère.

Dieu vous garde, lecteurs, de jamais en avoir besoin! Et répétez-vous chaque jour le mot de Rabelais pour en faire votre profit : « Bienheureux sont planteurs de choux! »

Mais revenons à nos infortunés compatriotes.

Le 5 octobre au soir, ils halaient leur chaloupe sur la grève d'un îlot où ils se proposaient de passer la nuit. Le lendemain au réveil, plus de chaloupe! on regarde autour de soi, on interroge de l'œil la surface de la mer jusqu'à l'horizon, pas de chaloupe! La *bosse* qui la retenait avait été coupée. Hélas! les malheureux se croyaient seuls sur l'île : leur erreur fut de courte durée. Des indigènes du continent venus sans doute par hasard sur l'îlot pour y pêcher, voyant arriver des étrangers s'étaient ca-

1. On sait que les travaux madréporiques s'exhaussent dans le détroit de Torrès de manière à faire craindre que la navigation n'y soit tout à fait entravée dans un avenir plus ou moins éloigné.



Port-de-France, à la Nouvelle-Calédonie : vue prise de l'intérieur. — Dessin de E de Bérard d'après une photographie.

chés, et après leur avoir coupé la retraite en éloignant et cachant leur embarcation, ils les firent prisonniers et les emmenèrent sur la grande terre. Ce jour fut le terme des misères d'un autre des matelots.

Dépouillés de tous leurs vêtements, nos malheureux compatriotes menèrent jusqu'au 11 octobre la vie misérable des sauvages, ou plutôt une vie plus misérable encore, puisqu'ils avaient en moins la liberté. Les naturels les gardaient à vue dans leur campement, leur jetant une pitoyable nourriture, quand la récolte de provisions avait été bonne, leur donnant une ration insuffisante ou même rien, quand ils étaient réduits eux-mêmes à une disette momentanée. Ces sauvages, dont le portrait tracé par le capitaine P.... est celui que donnent les ethnologistes qui ont visité la côte septentrionale d'Australie (grosse tête fort laide, peau noire, membres longs et grêles, ventre proéminent), vivent en petites tribus[1].

La tribu dont nos compatriotes étaient prisonniers se composait de quatre-vingts individus environ, habitants des huttes faites de branches d'arbres garnies de leur feuillage. Ces Australiens s'écartent peu du rivage et vivent de poissons, de tortues dont il y a grande abondance sur la côte, de coquillages, de fruits sauvages et de racines. Ils n'ont aucune culture ; la canne à sucre croît spontanément.

Les femmes paraissent avoir une grande influence



L'équipage du *Saint-Paul* attaqué par les indigènes de l'île Rossell. — Dessin d'Hadamard.

parmi eux, chose remarquable et tout à fait extraordinaire chez des sauvages. — Chaque matin une matrone, qui paraissait être investie du commandement, réveillait le camp, et appelant chaque individu par son nom, lui imposait sa tâche. Cette tâche consistait pour chacun à se mettre en quête de vivres, suivant son aptitude et la direction qui lui avait été assignée.

Ces sauvages ne se montrèrent pas très-cruels, et, bien que nos compatriotes aient eu à subir quelques mauvais traitements, que l'un d'eux même ait succombé à la suite de coups reçus dans une tentative d'évasion, le malheur et les souvenirs de l'île Rossell, les avaient rendus si patients qu'ils se félicitaient presque de l'*hospitalité* des Australiens. Du reste, cette captivité, qui semblait devoir leur enlever toute chance de revoir la patrie, fut au contraire leur salut.

En effet, le 11 octobre apparut en vue du rivage une goëlette portant pavillon anglais. Les prisonniers firent des signaux qui furent aperçus, et bientôt ils étaient recueillis par le capitaine Mac-Farlane, qui traita de leur

1. Ce portrait, reproduit par la plupart de ceux qui ont écrit sur les Australiens et qui est devenu pour ainsi dire leur *signalement*, a été beaucoup trop généralisé, ainsi que le *Tour du monde* l'a déjà démontré (voy. t. II, p. 186, et t. III, p. 97 et 100). L'erreur tient à deux causes : d'abord à ce que les prmiers Australiens vus par des Européens étaient précisément ceux qui habitent les bords du détroit de Torrès et auxquels la description est

rachat avec les sauvages et parvint à recouvrer jusqu'à la chaloupe. Ceci se passait près du *cap Grenville* (latitude douze degrés).

Le schooner anglais, pour une raison que j'ignore, ne mit pas beaucoup d'empressement à ramener ses hôtes à la Nouvelle-Calédonie, colonie française la plus voisine. Il les employa à recueillir de l'écaille de tortue dans les îlots voisins du cap Grenville et sur ceux du récif d'Entrecasteaux à l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Calédonie. Pendant ce temps les Chinois attendaient à l'île Rossell!

Enfin *le Prince-of-Danemark* arriva à Port-de-France le 25 décembre 1858.

Un bâtiment de guerre est envoyé au secours des naufragés de l'île Rossell. — Délivrance d'un petit Chinois. — Spectacle horrible. — Quel avait été le sort des trois cents Chinois.

Jusqu'ici, j'ai seulement rapporté ce que j'ai entendu dire par le capitaine P...; je vais désormais prendre une part active dans les événements qu'il me reste à raconter ou du moins dire ce que j'ai vu. J'étais en effet embarqué sur le bâtiment de guerre expédié de la Nouvelle-Calédonie pour recueillir les malheureux qui attendaient, depuis cent jours, leurs sauveurs, sur le rocher de corail de l'île Rossell.

Nous partîmes de Port-de-France le 27 décembre, heureux et fiers de notre mission. Pas un de nos matelots n'ignorait notre destination et les horribles circonstances qui l'avaient provoquée. Les explications *savantes* des timoniers avaient appris à chacun que nous allions visiter des parages inexplorés et que la route que nous avions à faire pour y arriver, celle qu'il nous faudrait parcourir pour transporter les naufragés de Rossell à Sydney, étaient susceptibles de nous faire découvrir non pas précisément un continent, mais quelque île inconnue. Aussi, dans les belles soirées où le vent régulier du tropique dispensait de toute manœuvre et alors qu'une atmosphère attiédie invitait *la bordée franche de quart* à prendre les premières heures du repos sur le pont, tout l'équipage chantait-il en chœur une romance bien connue des marins et que les circonstances actuelles leur faisaient aimer davantage :

Gais matelots voguons sur l'onde,
Sillonnons la plaine profonde
Pour découvrir un nouveau monde.
C'est pour cela
Que Dieu nous créa.

La poésie n'est pas riche, mais les matelots sont sans prétention à cet égard.

D'après les rapports du capitaine du *Saint-Paul*, le naufrage avait eu lieu à l'extrémité orientale de l'archipel de la Louisiade, probablement à l'île *Adèle*.

Le 5 janvier 1859 nous arrivâmes en vue de cette île, petite, formée de corail, couverte de bois et sans traces d'habitation. Nous ne pûmes découvrir aucun vestige du *Saint-Paul* et le capitaine P..., que nous avions à bord, déclara qu'il avait fait côte près d'une terre beaucoup plus élevée et qui pourrait bien être celle que nous apercevions un peu plus loin : c'était l'île Rossell que nous ne tardâmes pas à atteindre. *Le Saint-Paul* laissait encore apercevoir son beaupré et sa poupe sur le récif qui, de même que dans la plupart des îles de l'Océanie, s'élève comme une barrière entre la haute mer et la terre dont il semble défendre l'approche. Quelques centaines de mètres plus en dehors, *le Saint-Paul* eût doublé sain et sauf ce formidable écueil! Dieu ne l'avait pas voulu.

Nous aperçûmes aussi l'îlot du Refuge, mais pas un être vivant, pas un signal sur ce pâté de corail de vingt mètres environ de largeur sur trente-cinq de longueur.

Un officier descendit sur l'îlot et y remarqua une tente en lambeaux encore fixée sur deux arbres, des troncs d'arbres sciés à un mètre du sol et creusés comme pour servir de réservoir, deux cadavres ensevelis sous une couche de cailloux, des débris de toile épars sur le sol avec une grande quantité de coquilles qui, ayant subi l'action du feu, avaient dû servir à la nourriture des naufragés.

La nuit survenant et aucun mouillage ne nous étant connu, il fallut attendre en dehors du récif la journée du lendemain.

Dès l'aurore notre commandant se mit en quête d'un mouillage. Cet officier, l'un des plus habiles de notre marine, avait observé dans ses longues pérégrinations en Océanie, un phénomène si général qu'il pourrait être établi en loi : c'est qu'à l'embouchure de toute rivière il y a scission dans le récif de corail (récif-barrière ou pâté). Le mélange d'eau douce et d'eau salée semble antipathique aux polypes coralliens. Son premier soin fut donc de chercher une rivière, et, quand il en eut aperçu une, il fit sonder devant et trouva un espace libre où nous pûmes jeter l'ancre en sûreté. C'est le seul mouillage connu jusqu'ici à l'île Rossell, et la sagacité avec laquelle il a été trouvé fait certainement le plus grand honneur à celui qui en a doté la navigation [1].

parfaitement applicable; ensuite à ce que la plupart des navigateurs et des personnes qui parlent et écrivent sans avoir vu, n'ont rien trouvé de mieux à faire que de copier et répéter ce qui avait été dit avant eux. — Cependant rappelons que tous les Australiens ne se ressemblent pas, non plus que les Normands ou les Flamands ne ressemblent aux Basques et aux Provençaux, quoique les uns et les autres soient Européens et, qui plus est, Français. Les Australiens que j'ai vus à Sydney et qui venaient des environs de New-Castle n'étaient guère conformes au portrait vulgaire. Ni leurs membres, ni leur tête, ni leur ventre n'offraient de disproportions sensibles. Ils n'étaient pas plus laids que les nègres que tout le monde connaît; ils avaient même sur eux l'avantage d'une belle chevelure longue et tombant en mèches frisées sur les épaules. Ils n'étaient pas inintelligents, tant s'en faut. Voilà pourtant les gens que M. de Rienzi compare aux orangs-outangs!

Le grand argument contre eux c'est que les Anglais n'ont pu les civiliser. Mais John Bull est un marchand; il vend ses pacotilles à tous les peuples et n'en civilise aucun. Quand il se fait cultivateur, il transforme la terre la plus ingrate, il la métamorphose par des prodiges d'intelligence et d'industrie, mais il n'en transforme pas les habitants. Ceux-ci le gênent et il les chasse. (Note de M. de ROCHAS.)

1. Au retour du voyage à l'île Rossell, une cruelle maladie sépara M. G. du *Styx*, qu'il commandait avec autant de bonté que de zèle, et lui ravit le fruit du grain qu'il avait semé : *sic vos non vobis, etc.* (Note de M. de ROCHAS.)

A peine étions-nous mouillés, que les embarcations armées en guerre étaient détachées à la recherche des naufragés dont le sort nous inspirait déjà de vives appréhensions. J'étais dans l'une d'elles. Naviguant à quelques toises du rivage que nous avions l'ordre de parcourir dans la plus grande étendue possible pour tâcher de rencontrer soit des indigènes soit des naufragés, nous ne tardâmes pas à apercevoir deux pirogues conduites par six naturels. En vain leur faisions-nous des signaux d'amitié et de ralliement, ils fuyaient au plus vite en poussant de fond avec une perche. Au moment où nous allions les atteindre, ils abandonnèrent leurs pirogues et disparurent dans les palétuviers qui forment un rideau impénétrable tout le long de la plage.

Ces pirogues, à peu près semblables à celles qu'on voit dans toutes les îles de la Mélanésie, se composent d'un tronc d'arbre creusé. Elles sont munies d'un balancier destiné à maintenir leur équilibre. Ce balancier se compose d'un cadre flottant à droite ou à gauche et solidement fixé par un de ses côtés au bordage de la pirogue. Comme on le pense bien, de pareilles nacelles sont fort étroites; elles ont de trois à quatre mètres de longueur. Il en est d'accouplées, et alors l'une plus petite que l'autre joue le rôle de balancier. Les indigènes les font naviguer à la perche, à la rame et à la voile, espèce de natte de jonc portée par un mâtereau et fixée par des cordages faits avec diverses fibres végétales, comme celle de la noix du cocotier.

Nous n'eûmes garde de détruire les deux pirogues tombées entre nos mains, car nous tenions, dans l'intérêt de ceux que nous étions venus secourir, à ouvrir des relations amicales avec les indigènes. Nous continuâmes donc notre route, et bientôt nous aperçûmes un petit homme nu, dans l'eau jusqu'à la ceinture, et qui nous faisait des signes de ralliement, sans proférer une parole, sans pousser un cri. Cette conduite si réservée nous donna tout d'abord à penser que c'était un fuyard qui n'osait pas crier et par conséquent un des naufragés. C'en était un en effet, mais non un compatriote.

Le pauvre petit Chinois se jeta dans les bras du capitaine P.... et ses premiers mots furent : *all dead!* (tous morts!) Qu'on juge de notre consternation! Nous ne pouvions pas nous figurer que trois cent dix-sept hommes avaient pu devenir la proie de sauvages mal armés et malingres comme ceux que nous avions vus tout à l'heure. Les assertions du Chinois qui se traduisaient autant par des signes que par quelques mots de mauvais anglais ne nous laissaient cependant que peu de doute sur une aussi épouvantable catastrophe. Il parvint à nous faire comprendre qu'il restait seulement quatre de ses compagnons à terre, dont un appartenait à l'équipage du *Saint-Paul* et était probablement le maître charpentier[1].

Suivant le Chinois ce malheureux était gardé à vue dans les environs, garrotté, réduit au dernier degré de marasme. On lui avait passé dans la cloison du nez la tige d'os que les insulaires de Rossell et de toutes les terres environnantes considèrent comme le plus bel ornement. Sans doute le charpentier avait été adopté par quelque chef comme le petit Chinois lui-même, qui portait un collier et des bracelets. L'un des premiers mouvements de ce pauvre garçon, quand il fut en sûreté dans notre embarcation, fut d'arracher et de jeter avec indignation ces colifichets de la vanité des sauvages.

Nous poussâmes un peu plus loin et nous nous engageâmes dans une crique où notre nouveau compagnon nous annonçait l'existence d'un village. Il y en avait un en effet, et nous nous trouvâmes de suite en présence d'une trentaine d'indigènes. Nos armes étaient cachées dans le fond des embarcations pour ne pas être un sujet d'effroi et par conséquent de méfiance; cependant les naturels se tenaient à une distance plus que respectueuse, en sorte que nous ne pouvions entamer de négociations. Les plus hardis de la bande s'approchèrent enfin, armés de lances, et firent immédiatement toutes sortes d'avances au Chinois pour l'engager à revenir parmi eux. Ils lui énuméraient tous les mets, toutes les jouissances qu'ils lui réservaient, mais notre compagnon, qui nous traduisait leurs propositions, y restait tout à fait indifférent.

Après s'être tant occupés du Chinois qu'ils paraissaient véritablement aimer, les sauvages finirent par s'occuper un peu de nous qui leur présentions de belles cotonnades rouges, du tabac, des pipes, et qui en jetions même à leurs pieds, mais en vain, car ces barbares ne daignaient pas les ramasser. Ils ignoraient jusqu'à l'usage du tabac, ignorance fabuleuse et qui ne peut s'expliquer que par leur séparation complète du genre humain. Les traitants australiens ont en effet propagé l'usage du tabac dans toutes les îles de l'Océanie qu'ils fréquentent. Si M. de Rienzi avait vu les Rosseliens, il aurait peut-être cru trouver dans cette ignorance une preuve à l'appui de son originale comparaison, car il est probable qu'on n'a jamais vu d'orang-outang fumer la pipe.

Les sauvages firent une manœuvre pour nous cerner, mais ils reconnurent à notre mouvement que le leur était déjoué. Ils employèrent nonobstant tous les efforts mimiques de leur rhétorique pour nous engager à retirer de l'étroit goulet qui donnait accès dans la crique une de nos embarcations qui gardait le passage et en prohibait même les abords. Il était impossible de leur donner cette satisfaction. A la fin, convaincus que nous ne réussirions à rien obtenir de ces misérables à qui nous demandions par l'intermédiaire du Chinois les quatre prisonniers qu'ils détenaient, nous partîmes pour aller tenter ailleurs de nouvelles négociations.

Nous nous arrêtâmes à l'embouchure du ruisseau près duquel le capitaine P.... avait établi son camp lors du désastre.

Là un spectacle horrible s'offrit à nos yeux. Des monceaux de vêtements et de queues de Chinois (on sait qu'ils étaient plus de trois cents) marquaient la place où les malheureux avaient été massacrés. Un tronc d'arbre renversé avait servi de billot où l'on appuyait le cou des vic-

1. D'après le rapport du capitaine P.... cet homme était un Prussien embarqué à Hong-Kong, colonie anglaise en Chine.

times. Les meurtriers avaient arraché la queue de chaque Chinois encore vivant, puis l'avaient égorgé à coups de lance, et enfin s'en étaient partagé les lambeaux palpitants.

Ces affreuses explications que notre compagnon parvenait à nous faire comprendre sur le théâtre même de l'événement, nous furent confirmés et développés plus tard à Sydney par un interprète. Voici exactement ce qui avait eu lieu :

Tant que les pauvres naufragés avaient pu se sustenter sur l'îlot du Refuge, ils étaient restés sourd aux invitations insidieuses des sauvages, qui étaient venus rôder en pirogues autour d'eux et les convier à passer sur la grande terre pour avoir de l'eau et des vivres. Par un de ces prodiges d'industrie, je voudrais dire d'ingéniosité, dont la nécessité seule peut donner le secret :

« Nécessité d'industrie est la mère, »

les Chinois étaient parvenus à se faire de l'eau potable au moyen d'appareils distillatoires improvisés avec de grosses conques marines et des bouts de manches de cuir provenant du *Saint-Paul*. Ils avaient en outre coupé et creusé les deux arbres un peu plus gros que les broussailles dont le sol était couvert pour en faire des réservoirs de l'eau pluviale qu'ils recevaient sur la toile des tentes. Mais enfin ayant épuisé les quelques vivres arrachés au naufrage et les bancs de coquillages qui avoisinaient l'îlot; ayant déjà vu deux de leurs compagnons mourir de faim, les plus hardis ou les plus désespérés accédèrent aux perfides avances des sauvages et s'embarquèrent avec eux. Ceux-ci, qui ne pouvaient et ne voulaient d'ailleurs prendre qu'un très-petit nombre de passagers à la fois, les emmenaient trois par trois, à l'ancien campement, où les Chinois demandaient à être conduits. Là, une troupe nombreuse fondait sur ces malheureux exténués et les sacrifiait de la façon la plus barbare, puisqu'elle poussait la rage de la férocité et d'une sensualité horrible jusqu'à les rompre de coups pour amollir la chair vivante dont elle se préparait à se repaître.



Un des matelots meurt dans la chaloupe du *Saint-Paul* (voy. p. 83). — Dessin d'Hadamard.

Les cris des victimes ne pouvaient parvenir jusqu'à l'îlot, distant de un à deux kilomètres, et quelques arbres touffus dérobaient le massacre à la vue des infortunés demeurés sur le rocher. Ce fut ainsi que successivement trois cent et quelques hommes purent être massacrés sans combat. Quatre seulement, ai-je dit, furent épargnés parce qu'ils avaient été *adoptés* par des chefs.

Représailles et départ.

Le théâtre de cette boucherie humaine soulevait nos cœurs. Nous eûmes hâte de le fuir, et bientôt, reprenant notre marche vers le navire, nous arrivâmes à l'embou-



Massacre des Chinois dans l'île Rossell. — Dessin d'Hadamard.

chure de la rivière devant laquelle il était mouillé. Une colonne de fumée sélevait à une grande distance dans le bois qui couvre les bords de ce cours d'eau; il était donc probable que nous trouverions des habitations en ce lieu. Nous nous engageâmes dans la rivière étroite, mais profonde. Une végétation luxuriante l'ombrageait au

ARCHIPEL de la LOUISIADE

CARTE de L'ILE ROSSEL

Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42

point de nous plonger dans une obscurité qui, tout en nous permettant de continuer notre navigation, nous empêchait de distinguer clairement ce qui se passait autour de nous.

Cependant un matelot crut apercevoir un homme perché au sommet d'un arbre. Des hurlements affreux et une grêle de pierres qui se succédèrent presque immédiatement, prouvèrent qu'il ne s'était pas trompé sur la pré-

sence de cet éclaireur. Nous saisîmes précipitamment nos armes, qui consistaient en armes blanches propres à défendre un abordage, et en quelques fusils et pistolets. Les premiers coups de feu n'éloignèrent pas nos agresseurs, qui se tenaient, en très-grand nombre, à quelques pas de nous, s'abritant derrière les arbres, mais ils ne tardèrent pas cependant à prendre la fuite, et nous n'entendîmes plus que leurs hurlements qu'on ne saurait comparer qu'à ceux des bêtes féroces. Deux ou trois de nos hommes seulement avaient reçu des horions. Nous continuâmes d'avancer, mais la rivière cessant d'être navigable avant que nous ne fussions en vue du village supposé, nous fûmes obligés de nous retirer, d'après la défense expresse qui nous avait été faite d'entreprendre aucune attaque, et nous dûmes regagner le bord.

Toute la nuit qui suivit, nous entendîmes des cris et des sons de trompe que les sauvages produisent en soufflant dans une conque marine percée à la pointe. J'avais trouvé une trompe semblable au campement de la *rivière du Massacre*. Des feux s'allumaient de tous côtés aux alentours de notre mouillage. Tout cela nous faisait supposer des signaux de ralliement, suivis peut-être d'affreux festins.

Le lendemain matin, nos embarcations retournèrent à l'endroit où nous avions rencontré le Chinois, et au village où nous étions entrés en pourparlers; mais, attaquées, elles durent se défendre, et revenir à bord sans résultats satisfaisants, car on ne pouvait pas même considérer comme une représaille suffisante, la mort de trois ou quatre sauvages tombés dans cette affaire.

On se dirigea vers un deuxième village construit sur la plage du côté opposé et à un ou deux milles du navire. De nombreux indigènes nous firent un accueil hostile, mais sans tenter contre nous aucun acte de violence. On ne put rien obtenir d'eux. Alors notre commandant, persuadé que toute nouvelle démarche serait de même sans résultat, ne songea plus qu'aux représailles. Les embarcations bien armées retournèrent d'abord au village dont il vient d'être parlé et où un plus grand nombre d'indigènes se trouvaient réunis. Nous fûmes accueillis cette fois à coups de pierres qui eussent pu nous faire des blessures graves; elles étaient en basalte, très-dures par conséquent, et angulaires. Mais, comme elles étaient lancées à la main, sans l'intermédiaire de la fronde, qui est inconnue des Rosseliens, et par suite douées de peu de vitesse, il était assez facile de les voir arriver et de les éviter à l'aide de quelques mouvements appropriés à la circonstance. Deux de nos hommes seulement furent atteints légèrement. Un matelot placé à l'avant de l'embarcation où je me trouvais eut l'idée de ramasser un de ces projectiles et de le renvoyer à son propriétaire qui semblait être le plus courageux de la bande et s'était avancé le plus près de nous. Le guerrier fit un geste d'estime et d'approbation en faveur de cet ennemi qui, seul au milieu de ses compagnons avait enfin le courage de saisir une arme et de répondre aux coups qui lui étaient portés. Outre ceux qui s'avançaient pour nous jeter des pierres, une bande de gaillards armés de lances faisaient des prouesses de gymnastique sur la plage, où ils nous attendaient. Les femmes, semblables à des furies, excitaient les guerriers, auxquels elles s'étaient mêlées, battant la surface de l'eau de longues gaules et hurlant comme des possédées.

Pendant ce temps nos embarcations se disposaient de la façon la plus propice à balayer la plage, après s'être avancées jusqu'au point où elles ne flottaient plus qu'à peine. Chacun prenait son fusil caché jusqu'alors et on démasquait un obusier dissimulé sous un *capot*. A la vue de ce bloc emmailloté dont ils ne connaissaient certes pas l'usage, mais qui, nonobstant, ne leur disait rien qui vaille, les guerriers commencèrent à reculer, puis à déguerpir et dès lors commença le feu. L'explosion de notre petit canon provoqua un cri de détresse inimaginable, bien que, par une circonstance fatale, il n'eût pu produire tout l'effet qu'on en attendait. Nous débarquâmes aussitôt au nombre d'une vingtaine d'hommes, pendant qu'une dizaine d'autres gardaient les embarcations afin de les empêcher d'aller à la dérive ou de s'échouer.

Inutile de dire que nul ne s'opposa à notre débarquement. Nous incendiâmes le village complétement désert. Une perche plantée en terre et portant à son extrémité une petite tige transversale sur laquelle étaient peintes des barres rouges et noires attira notre attention parce qu'elle figurait une croix. Nous nous dirigeâmes de ce côté; nous visitâmes la cabane près de laquelle elle était placée, de même que nous avions du reste fureté dans toutes les autres avant de les incendier; nous fouillâmes en outre les environs du village, mais, hélas! sans trouver trace d'aucun des compatriotes auxquels cette sorte de croix nous avait fait songer. — Enfin nous regagnâmes nos embarcations, chargés des vêtements de Chinois que les sauvages avaient entassés dans leurs greniers sans daigner s'en servir, et emportant aussi quelques-unes de ces bagatelles qui ne sont précieuses que pour les ethnologistes et les amateurs de collections.

Du village incendié nous allâmes dans la rivière où nous avions été attaqués la veille, mais sans pouvoir rencontrer un seul indigène, dont nous n'entendîmes que les cris éloignés et, cette fois, plutôt gémissants que menaçants.

Bientôt enfin le navire leva l'ancre, et nous fîmes route vers Sydney pour y déposer les naufragés que nous avions à bord, y compris le capitaine P.... qui avait pris part à nos expéditions investigatrices et vengeresses.

Certes, le résultat obtenu était médiocre, et le lecteur jugera que les représailles avaient été peu en rapport avec les sanglantes horreurs qui les avaient provoquées, mais on avait fait ce qu'il était possible de faire avec les forces très-restreintes d'un équipage d'aviso à vapeur, contenues d'ailleurs dans une prudence forcée par des instructions très-sévères données avant le départ de la Nouvelle-Calédonie.

Description de l'île Rossell et de ses habitants.

Il me reste à donner quelques détails sur l'île Rossell et sur ses habitants. Le lecteur curieux de géographie ne me pardonnerait pas de l'avoir conduit si loin pour ne lui rien faire voir, et d'avoir parlé si longuement de ce triste épisode de naufrage sans tracer au moins l'esquisse de la scène oùil s'est passé.

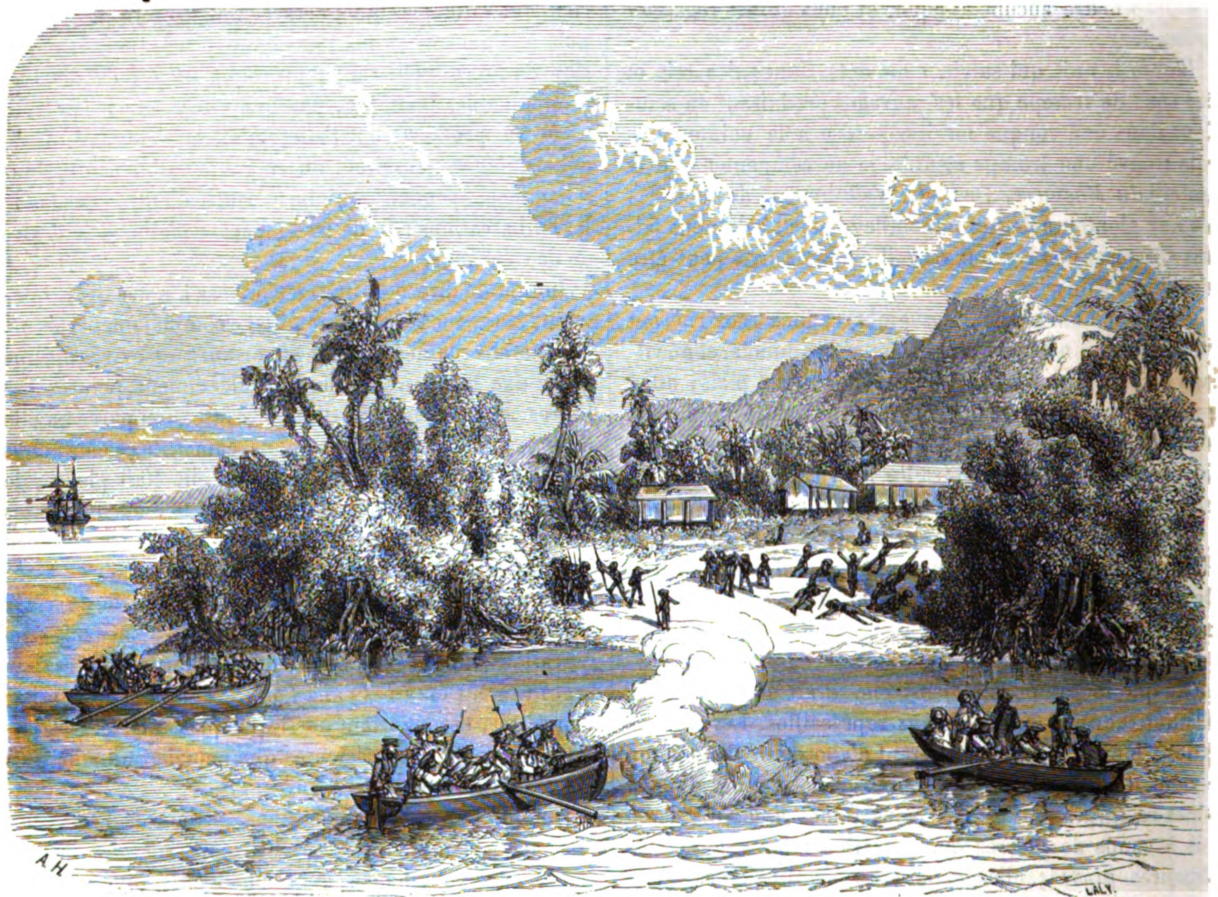
L'île Rossell est la plus orientale de l'archipel de la Louisiade, dont elle fait partie. Cet archipel est lui-même situé au sud-est de la Nouvelle-Guinée, dans cette partie de l'Océanie qu'on a désignée sous le nom de Mélanésie.

On n'avait, avant notre expédition, aucun renseignement sur l'île Rossell, non plus que sur la plupart des îles du même archipel. D'Entrecasteaux et Dumont d'Urville en avaient relevé la position et les contours, mais sans y laisser tomber l'ancre.

Les marins australiens, qui connaissent le mieux et parcourent le plus souvent l'Océanie dans tous les sens, n'ont pas encore osé entamer de relations commerciales avec les féroces habitants de ces îles.

La priorité qui nous appartient donnera peut-être quelque intérêt à la courte description que je vais faire.

L'île Rossell est montagneuse et de formation volcanique. Son sommet le plus élevé doit atteindre neuf cents à mille mètres environ. Son plus grand diamètre, qui l'emporte peu sur les autres, est d'à peu près douze milles. Ses montagnes s'élèvent en pentes roides, ne laissant entre leur base et le rivage qu'un étroit cordon de terrain plus marécageux et envahi par les palétuviers.



Attaque des villages de l'île Rossell. — Dessin d'Hadamard.

A en juger par les nombreux cours d'eau qui viennent déboucher au rivage, on peut dire que l'île est parfaitement arrosée.

La *rivière du Mouillage*, celle où nous avons été attaqués, étroite mais profonde, serpente dans une belle vallée couverte d'arbres gigantesques. L'aspect général du pays est magnifique : les forêts s'élèvent jusqu'à la crête des montagnes, qui ne laissent à découvert sur leurs flancs que des cabanes entourées d'une pelouse verdoyante et ombragées d'arbres fruitiers. Au pied des coteaux sont épars de petits villages comme les deux que nous avons vus, au milieu d'arbres à pain, de canne à sucre et de bananiers.

Le cœur saigne quand on songe que cette splendide nature n'élabore ses productions que pour des êtres aussi dégradés que ceux qui habitent cet admirable pays.

Le village que nous avons détruit, et dont j'ai examiné avec curiosité les habitations, se composait de six cabanes seulement. Ces cases sont d'une construction fort originale et très-appropriée au climat. Ce sont de grandes cages en claies de jonc, munies d'une porte et d'une fenêtre à battants et soutenues par des piquets à soixante centimètres



La rivière du Mouillage, dans l'île Rossell. — Dessin d'Hadamard,

environ au-dessus du sol. Leur toiture à double plan incliné déborde de beaucoup les murailles, de façon à former une galerie autour de l'habitation ; elle est faite en feuilles de canne à sucre ou de cocotiers et élégamment soutenue par des poteaux indépendants de la muraille et placés aux quatre coins.

Ces cases ont, en moyenne, une dizaine de mètres de longueur sur trois en largeur et autant en hauteur. Élevées comme elles sont au-dessus du sol, il n'est facile d'y pénétrer qu'à la faveur d'un escalier rudimentaire fixé en permanence devant la porte. C'est un morceau de bois bifurqué dont la fourche sert d'échelon.

Elles sont passablement aérées par la porte et la fenêtre, qui sont, à vrai dire, très-exiguës. Il est facultatif de les ouvrir ou de les fermer au moyen des battants dont elles sont munies.

Au milieu se trouve un foyer circonscrit par des cailloux. On y entretient sans doute la nuit un feu permanent pour écarter les moustiques, qui pullulent sur le rivage. Pareille disposition et pareille coutume existent en Nouvelle-Calédonie, aux îles Fidjis, et probablement ailleurs, mais je ne parle que de ce que j'ai vu.

En résumé, la construction de ces habitations est fort bien entendue pour procurer à leurs hideux propriétaires un abri contre les ardeurs du soleil de feu qui les éclaire et qui ferait mieux de les brûler, en même temps qu'elle les met à l'abri de l'humidité du sol, avantage précieux durant l'hivernage.

Les Rosseliens sont loins d'apporter en toutes choses la même industrie, car, si j'en juge par les objets trouvés dans leur village et enlevés par nous à l'improviste, de telle sorte que les fuyards n'eurent le temps d'en rien emporter, ils n'ont d'autre instrument d'industrie qu'une petite herminette. C'est une pierre de basalte articulée en coude avec le manche. La sagaie et la pierre sont leurs seules armes de guerre. J'ai fait connaître la trompe (conque marine) dont ils sonnent pour se rallier. C'est quelque chose d'analogue à ce qui sert, dans nos campagnes, *à offrir* un charivari à la dame qui convole à de nouvelles noces.

On connaît leurs pirogues : ils les manœuvrent très-bien.

Ils fabriquent des nattes et des paniers avec des lanières végétales. Leurs couteaux sont des valves d'huître finement dentelées sur les bords.

Arrivons enfin au portrait de ces affreux personnages. Ils ont la peau d'un noir mat comme la suie, le nez écrasé, la bouche large, l'œil noir et injecté, les pommettes saillantes, la chevelure noire, longue et crépue, la barbe rare et frisée, le front un peu fuyant. Leur taille et leur musculature sont très-médiocres.

L'usage du bétel donne à leurs lèvres et à leurs gencives la couleur de l'écrevisse cuite; leurs dents sont noires et corrodées.

Les femmes sont obèses, avec des traits grossiers, une chevelure semblable à celle de leurs maris, un sein exubérant et piriforme.

Les élégants se font des favoris avec de la chaux et se passent transversalement dans la cloison du nez une tige d'os grosse comme une plume d'oie. C'est la même tige que les matelots de Cook remarquaient avec étonnement au nez des Australiens et qu'ils appelaient comiquement la *vergue de beaupré*. Le costume des hommes consiste en une poche faite avec une feuille d'arbre.

Les femmes ont pour tout vêtement une ceinture à franges, en fibres d'écorce, et qui retombe jusqu'à mi-cuisses.

Les deux sexes font un fréquent usage du bétel. A chaque instant, on les voit mordre un morceau de noix d'arec (fruit du palmier arec) et de feuille d'un poivrier (piper bétel), et porter sur les gencives, au moyen d'une spatule en bois, la chaux qu'ils puisent dans une calebasse[1]. J'ai rapporté en France tous ces objets, pris soit dans le village, soit entre les mains de notre Chinois, qui nous arriva avec un costume et un appareil de toilette complets.

Le climat de Rossell est très-chaud.

Si tout le littoral est peuplé comme la partie de la côte que nous avons parcourue, il doit y avoir plusieurs milliers d'habitants dans l'île.

V. DE ROCHAS.

1. C'est ce mélange qui constitue le bétel; mélange qui se fait dans la bouche des sauvages, et n'est pas préparé d'avance comme dans l'Indo-Chine et à Java.

NOTICE SUR LA BASSE COCHINCHINE.

En attendant les documents nouveaux destinés à compléter ceux que nous avons déjà publiés sur l'empire d'Annam[1], nous croyons devoir offrir, dès aujourd'hui, aux lecteurs du *Tour du monde*, une carte exacte de la portion de cette contrée où flotte à demeure le drapeau de la France.

Formée par les atterrissements successifs que le Mékom, Song-Len ou fleuve du Cambodge, un des plus grands cours d'eau de l'Asie, a déposés, dans la suite des siècles, entre le golfe de Siam et la mer de Chine, la basse Cochinchine est une sorte de Delta, une vaste alluvion, d'une superficie égale à cinq ou six départements français, et découpée par un nombre infini de bras de rivières et de canaux, aussi favorables à l'a-

1 *Tour du monde*, 1er vol., p. 50 et suivantes.

venir de l'agriculture qu'à celui de l'industrie et du commerce.

Ce pays, passé sous le joug des Annamites, lorsque vers la fin du siècle dernier s'écroula le vieux royaume de Cambodge, formait naguère une vice-royauté divisée en six provinces, classées dans l'ordre suivant, en allant de l'est à l'ouest :

Province	de Bien-Hoa,	capitale	Bien-Hoa ;
—	de Gia-Dinh,	—	Saigon ;
—	de Dinh-Thuong,	—	Mythô,
—	de Ang-Giang,	—	Chaudoc ;
—	de Long-Hô,	—	Vinh-Loung ;
—	d'Athien,	—	Athien.

La population de ces provinces se compose d'anciens indigènes cambodgiens, d'Annamites venus dans le pays depuis moins d'un siècle, et enfin de Chinois émigrés du Céleste-Empire. C'est peut-être l'estimer trop haut que d'en fixer le chiffre à deux millions d'habitants

Sous le gouvernement cochinchinois, chacune de ces provinces était régie par un mandarin gouverneur, relevant du grand mandarin résidant à Saigon. La province se divisait en plusieurs sous-préfectures, gouvernées par des mandarins de classes diverses, suivant le rang des villes. Enfin, au-dessous des préfectures, l'administration était confiée, par groupes de dix villages, à des fonctionnaires inférieurs, qu'on pourrait comparer à nos maires de cantons, et chaque village avait à sa tête un maire et un adjoint, assistés d'un conseil de lettrés ou de notables. Ces fonctionnaires et ces municipalités, joignant aux attributions qu'on leur accorde parmi nous celles d'agents de la force publique, de juges, de censitaires pour l'assiette du recrutement et de l'impôt, offraient à une administration européenne des instruments tout préparés. Les Français profitent à l'heure actuelle de ce système de centralisation. Ils trouvent un auxiliaire non moins puissant dans le caractère de la population. Elle est douce, polie, intelligente, et surtout passive. Faible et débile dans les cités, forte et laborieuse dans les campagnes, elle est partout âpre au gain. Rendue fourbe par l'arbitraire et la tyrannie, elle cache sa ruse native sous un masque de crainte : très-facile à mener, elle tend le front à n'importe quel joug, et a par-dessus tout un grand respect pour l'autorité, dont elle ne discute jamais les actes, les ordres et l'origine.

Le riz dont cette population se nourrit presque exclusivement est tout à la fois l'objet de la principale culture et du principal commerce de la contrée. Mais ce sol fertile, où la chaleur et l'humidité se combinent dans les conditions les plus heureuses, produit également la canne à sucre, l'indigo, le tabac, le coton, le cinnamome, plusieurs variétés de mûriers, sur lesquels les vers à soie peuvent vivre et prospérer en plein air. — Le cocotier, le manguier, le mangoustan, l'oranger, l'attier, le grenadier, le pamplemousse, l'aréquier, le bananier, l'ananas, croissent et se multiplient presque sans culture autour des habitations. Un peu de soins ferait prospérer de même la cannelle, la muscade, le poivre, toutes les épices des îles de la Sonde et des Moluques.

On peut juger, par cette seule énumération, du parti qu'une bonne administration peut tirer de la basse Cochinchine. A ce sujet, un journal de Sincapour, que sa qualité d'anglais ne rend pas suspect de flatterie à notre égard, appréciait dernièrement dans les termes suivants notre établissement sur ces rives lointaines :

« Les Français, en faisant succéder immédiatement à la conquête l'ordre et la sécurité, ont bien mérité de leurs nouveaux sujets. Ils ont nommé des maires dans tous les villages et les ont choisis autant que possible parmi les anciens titulaires, ce qui produit un excellent effet sur les indigènes.

« Les habitants de la ville chinoise (bâtie dans une crique ou branche de la rivière de Saigon, à trois milles de cette capitale) avaient, tout d'abord, pris la fuite en masse, par crainte des Français ; ils sont pour la plupart revenus à l'heure actuelle, et les bords de la rivière portent des marques visibles d'activité commerciale. Dans la seule période de 1860, le commerce d'exportation de la seule ville de Saigon a dépassé vingt millions de francs. Les Français ont droit à de grands éloges pour les ouvrages publics de toute espèce qu'ils ont construits. Réduits, comme ils l'ont été, à des ressources et à des forces minimes pendant la plus grande partie de l'année 1860, tenus constamment sur le qui-vive par l'ennemi qui s'approchait souvent de leurs retranchements, à moins de 300 mètres de leurs postes avancés, opérait des attaques nocturnes, menaçait les communications et enlevait tout ce qui se hasardait en dehors des retranchements, les Français ont pourtant réussi, la bêche et la truelle d'une main, et le sabre ou la carabine de l'autre, à bâtir des hôpitaux pour plusieurs centaines de malades, et des casernes pour plusieurs milliers d'hommes ; ils ont, dans le même temps, élevé de solides fortifications et créé plusieurs milles d'excellentes routes. En outre, depuis qu'ils se sont emparés de l'intérieur du pays, des routes ont été ouvertes ou réparées, les forts occupés par eux assainis, et les magasins à riz, de grands hangars, changés en casernes commodes. Rien ne s'oppose à ce que la basse Cochinchine, si elle est bien gouvernée, ne devienne en peu d'années une des plus riches contrées de de l'Orient. L'intérieur du pays, qui n'a pas encore été exploré, abonde, assure-t-on, en minéraux, en étain, en cuivre, en zinc, etc. Le pays n'est que faiblement peuplé maintenant, mais un bon gouvernement, en assurant la sécurité des habitants, ne peut manquer d'attirer bientôt un grand nombre d'émigrants des États environnants. » (*Sincapoura Free Press.*)



CARTE
de la
BASSE COCHINCHINE
d'apres
les Cartes Cochinchinoises
rectifiées
par Mr Ploix Ingr de la marine Imple
1861.
EMPIRE D'ANNAM
ROYAUME DE CAMBODGE
BASSE COCHINCHINE
BIEN HOA
GIA-DINH
DINH-THUONG
AN-GIANG
HA-TIEN
VINH-LONG
GOLFE DE SIAM
PANOMPING
Capitale du Royaume de
CAMBODGE
Udong
Fleuve du Cambodge
Sang-len
Chau-doc
Sadek
Vinh-Luong
Bassac
Mytho
SAIGON
Bien-hoa
Phuyen
Cangin
C. St Jacques
Athien
Bach Gia
Cay-Kao
Poulo-Condore
Embouchure du Fleuve du Cambodge
Limites de la province de Tsiampa
Canal
Limites
Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42.



Récolte du tabac près de Villa-Rica. — Dessin de Villevieille d'après M. Demersay.

FRAGMENTS D'UN VOYAGE AU PARAGUAY,

PAR LE Dr A. DEMERSAY[1].

1844-1847. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

De Paris aux rives de l'Uruguay.

Chargé en 1844 d'une mission scientifique dans le Paraguay, je dus pénétrer dans cette contrée par la province brésilienne de Rio-Grande d'el Sul, la guerre que nous soutenions alors contre Rosas me fermant la voie bien plus commode du Rio de la Plata.

Je ferai grâce au lecteur des incidents de cette première partie de mon voyage, à travers une province fort appauvrie par les discordes civiles. Nous couchions en plein air, sur notre selle installée dans ce but, et la liste des jours où je me suis endormi sans souper est assez longue pour que j'aie oublié les jours plus rares où nous pouvions obtenir de l'hospitalité des habitants un rôti (*asado*) de viande séchée au soleil.

A San-Borja, ancienne mission des Jésuites, sur la rive gauche de l'Uruguay, j'eus le bonheur de rencontrer M. Aimé Bonpland, le botaniste célèbre, le compagnon de voyage de M. de Humboldt, qui a peu survécu lui-même à son meilleur ami. Ce que j'avais appris du Paraguay, de la réserve et de l'extrême circonscription dont il fallait s'y entourer dans les relations les plus ordinaires de la vie, me faisait vivement désirer de recevoir les conseils éclairés du savant compatriote qui avait eu le loisir

1. Ces fragments sont extraits de *l'Histoire physique, économique et politique du Paraguay et des Établissements des Jésuites*. Deux volumes grand in-8, avec Atlas de quatorze planches teintées et deux cartes, ouvrage publié en quatre livraisons. En vente : Le premier volume de texte et deux livraisons de l'Atlas. Le deuxième volume est sous presse, et paraîtra prochainement. Paris, librairie Hachette et Cie.

de le bien connaître, durant les longues heures de son emprisonnement.

J'aurai toujours présente au souvenir mon entrevue avec le savant modeste, avec le vieillard affectueux dont je devais rester l'hôte pendant plusieurs mois, grâce aux événements politiques qui surgissaient incessamment dans les provinces voisines : je cède malgré moi au plaisir de la raconter.

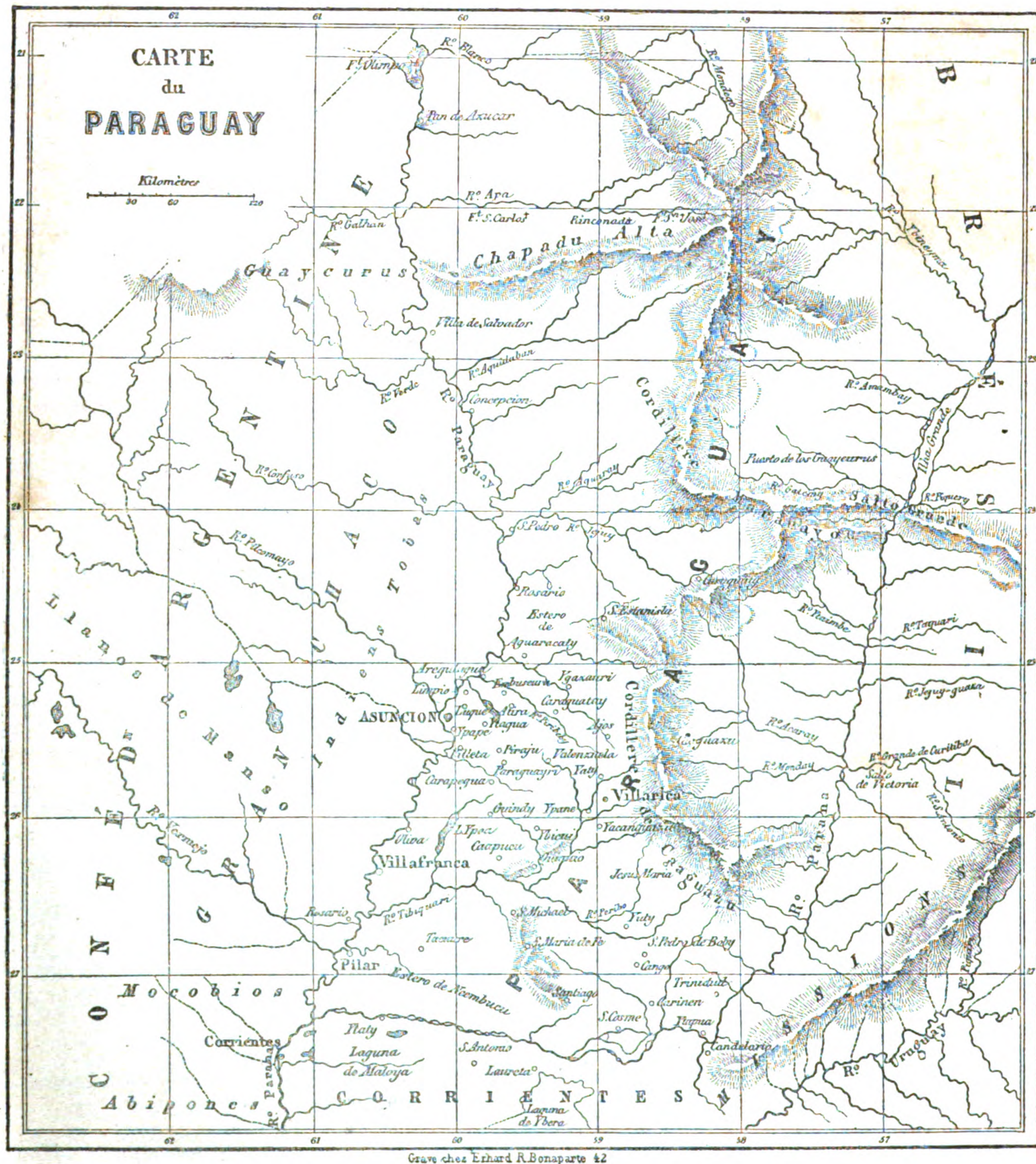
Je n'avais pas jugé à propos d'accepter ces lettres de recommandation banale qui vous sont offertes à chaque instant en Amérique, et l'accoutrement dans lequel je me présentai, n'était pas, il faut l'avouer, de nature à m'en tenir lieu. Il était deux heures de l'après-midi, lorsque je mis pied à terre devant la demeure modeste que mon guide avait eu beaucoup de peine à découvrir à l'extrémité du village de San-Borja. Assailli depuis le matin par un violent orage, une pluie continuelle, tropicale, avait déformé mes habits. Mes longues et larges bottes détrempées par l'eau retombaient en spirales sur mes talons, où les retenaient d'énormes éperons en fer achetés dans la province de Saint-Paul. Un *poncho* en cotonnade anglaise rayée de couleurs tranchantes, assez semblable à ceux que portent les nègres, mais souillé d'une boue argileuse et rougeâtre, me couvrait les épaules, et le sabre obligé de *Rio-Grandenses* me battait aux jambes. Le désordre de cette tenue m'inspirait bien quelque inquiétude, car la présence d'un domestique français aussi pauvrement vêtu que le maître n'était pas faite pour rassurer l'hôte que je m'étais choisi; et sans l'escorte que les autorités brésiliennes avaient mise à ma disposition, je courais grand risque de passer à des yeux moins indulgents pour un voyageur conduit dans ces contrées lointaines par un mobile au moins étranger à la science. Quelques mots me suffirent pour donner une autre expression aux regards scrutateurs et surpris de M. Bonpland, pour le mettre au courant de mes projets, et lui faire connaître le but de ma visite. Le soir, j'étais installé dans sa maison, et nous étions devenus en quelques heures de vieux amis de vingt ans.

Par suite des événements dont j'ai parlé plus haut, je ne pouvais penser à continuer mon voyage vers le Paraguay; il fallait se résigner et attendre. Je donnai le change à mon impatience en recueillant précieusement les souvenirs du naturaliste célèbre qui, après avoir été le collaborateur de l'illustre Humboldt dans un voyage scientifique resté jusqu'ici sans égal, dut à son seul mérite, promptement apprécié par l'impératrice Joséphine, les fonctions d'intendant des domaines de la Malmaison et de Navarre. Ces fonctions, il les conserva jusqu'à la chute de l'empire. Alors, tourmenté du désir de revoir l'Amérique, il s'embarque de nouveau, arrive à Buenos-Ayres et entreprend une longue expédition qui devait le conduire à travers les pampas, le Grand-Chaco et la Bolivie, au pied des Andes qu'il voulait explorer une seconde fois. Mais, parvenu dans les anciennes Missions des Jésuites, situées sur la rive gauche du Paranà, M. Bonpland fut attaqué à l'improviste, saisi et garrotté par les soldats du docteur Francia, qui le retint prisonnier pendant dix années, en dépit d'une royale intervention et des démarches actives de M. de Chateaubriand alors ministre des affaires étrangères. En vérité, il faudrait interroger l'histoire peu connue de quelque vieux voyageur du seizième siècle pour trouver une existence plus aventureuse que celle-ci; car, au temps où nous vivons, on rencontre parmi les savants peu de ces destinées bizarres et capricieuses où l'imprévu domine, et auxquelles semble présider une fatalité incompréhensible sans doute, mais dont il est difficile de méconnaître entièrement la puissance et les effets. Doué d'une mémoire peu commune, l'ancien intendant de Joséphine avait une conversation facile, enjouée, semée de traits anecdotiques, et fort attachante. Sa vigueur égalait sa mémoire, et malgré son grand âge, il était infatigable à cheval[1]. Comme son illustre ami M. de Humboldt, il avait puisé dans les Andes cette vitalité centenaire que n'usent ni l'activité du corps, ni les travaux de l'esprit Il semble que les voyageurs qui ont exploré les hautes montagnes voisines du ciel soient comme les navigateurs des régions boréennes. Lorsqu'on visite Greenwich, on s'incline avec surprise devant des siècles ambulants qui ont passé leur jeunesse au milieu des glaces éternelles des pôles. La même longévité paraît réservée aux voyageurs qui ont atteint les sommets neigeux de l'Illimani et du Chimborazo.

Je consacrais chaque jour les heures de la sieste à la rédaction de mes notes, à l'étude des questions que mon hôte m'indiquait comme devant être l'objet de mes recherches. Sur ses instances pressantes, j'avais consenti à me remettre au dessin, que des études plus positives, mais non plus intéressantes, m'avaient fait abandonner Je comprenais de quel prix devaient être un jour pour moi ces souvenirs incorrects, et sans me laisser rebuter par les imperfections du début, j'allais par les plus chaudes heures de la journée m'asseoir au milieu des ruines de l'église : là, abrité par un pan de muraille lézardée, je m'appliquais patiemment à reproduire un à un tous les détails archéologiques de cet édifice imposant, que l'on renversa quelques mois plus tard pour édifier à sa place une nouvelle construction. Bientôt je m'enhardis; des richesses sculpturales mais inanimées de l'église jésuitique, je passai au paysage, et enfin aux hommes. Je fis le portrait de plusieurs Indiens, en commençant par les serviteurs de M. Bonpland. Töpfer dit quelque part dans ses *Voyages en zigzags*, en parlant du talent comme peintres des nobles valaisans, « qu'ils sont réduits à se faire scrupuleux par gaucherie, et copistes par inexpérience : » je m'efforçais de mériter l'application de ce jugement d'un charmant esprit.

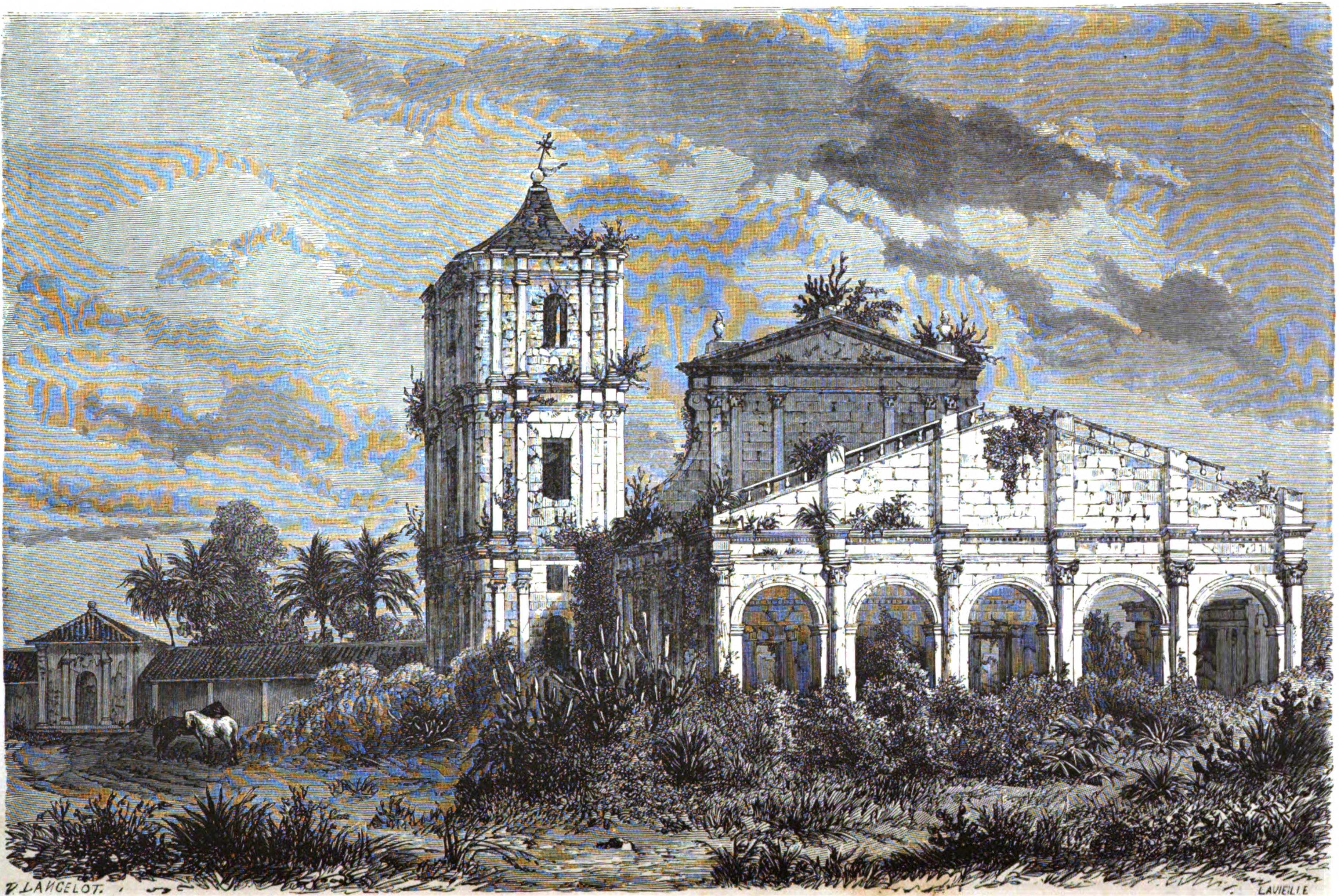
1. Né le 22 août 1773, M. Bonpland avait alors plus de soixante douze ans. Le nom de sa famille était *Goujaud*, mais elle reçut à une époque déjà ancienne, on ignore pour quel motif, le surnom de *Bonpland*. A la longue, le nom de *Goujaud* disparut et fit place au surnom; substitutions fréquentes dans l'histoire privée des familles. Bonpland est mort le 11 mai 1858.

Le matin j'accompagnais M. Bonpland, auprès de ses malades; le soir, nous nous promenions dans les environs de la ville, en laissant toute liberté d'allure à nos chevaux. Parfois nous passions plusieurs jours de suite; campés au milieu des forêts vierges, afin de faire tout à l'aise de l'histoire naturelle. Cette vie aventureuse plaisait fort au célèbre voyageur, dont elle ravivait les lointains souvenirs. Souvent aussi nous allions jusqu'au *Passo* de l'Uruguay, petit hameau qu'habitait alors l'ancien gouverneur de Corrientes D. Pédro Ferré, exilé par la politique d'une province qu'il avait longtemps et sagement administrée. M. Ferré avait pour commensaux trois jésuites espagnols revenus depuis peu de mois du Paraguay, et je recueillais de leur bouche de précieux renseignements.



Missions orientales. — Les villes de l'Incarnation et de l'Assomption. — Le diable et le docteur Francia.

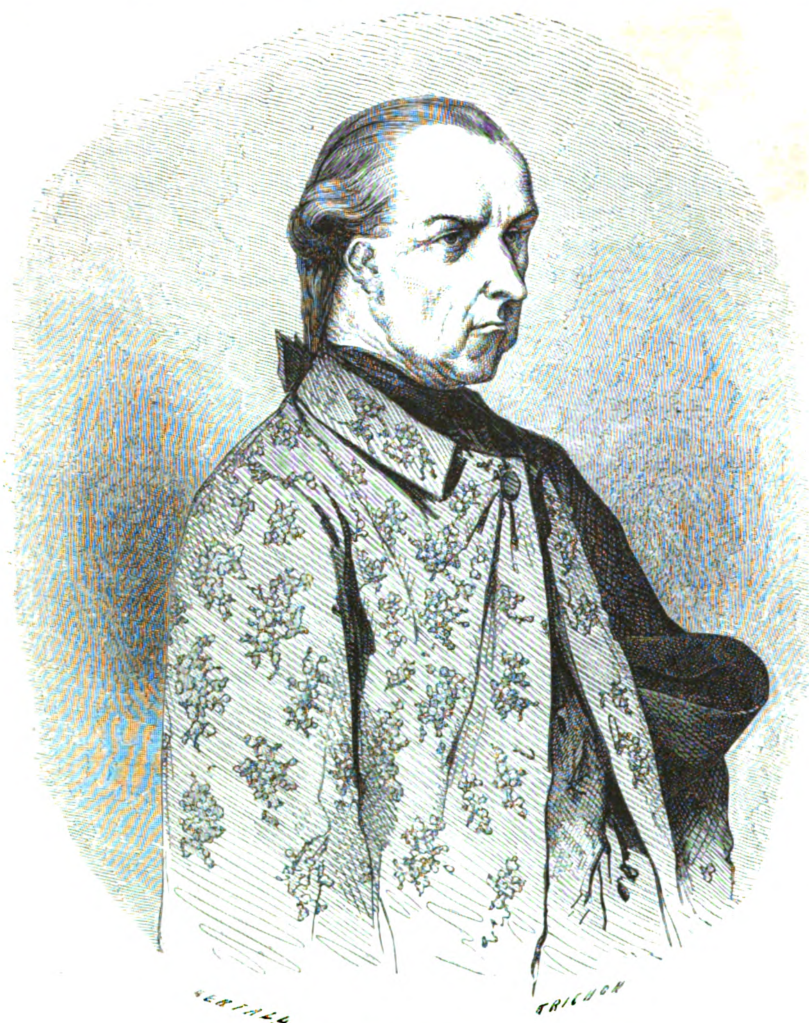
Cependant les complications politiques menaçaient de s'éterniser, et la route du Paraguay restait close. Pour mettre le temps à profit, je résolus alors d'explorer les Missions orientales, réunies au Brésil depuis le commencement du siècle, en accomplissant tout d'abord cette partie de mon itinéraire dont j'avais renvoyé l'exécution à mon retour. Mes préparatifs de départ furent poussés activement, et je partis pénétré des instructions de M. Bonpland, pour visiter une à une toutes les Missions de la rive gauche de l'Uruguay. Quelques-unes posse-



Mission de Saint-Michel : Ruines de l'église. — Dessin de Lancelot d'après M. Demersay.

daient encore des ruines remarquables de leur splendeur passée; l'emplacement des autres se révélait seulement par un amas confus de pierres amoncelées, envahies et presque cachées par une végétation parasite. Pour habitants, çà et là quelques pauvres Indiens disséminés alentour dans des cabanes, ou réfugiés dans les bâtiments des colléges. Ceux-ci prenaient soin des églises, quand elles étaient encore debout. De tous côtés la misère, la solitude, l'abandon. On pouvait suivre à leurs traces profondes les ravages de la guerre étrangère, causés par la double invasion des hordes indisciplinées d'Artigas, par celle du général Rivera en 1828, et les désastres plus récents, mais non moins déplorables, de la guerre civile apaisée depuis quelques mois.

Revenu de ce long voyage de privations et de fatigues, je trouvai chez M. Bonpland d'excellentes lettres du Paraguay. M. Pimenta Bueno, chargé d'affaires du Brésil à l'Assomption, auquel j'avais écrit en même temps qu'au président de la république, avait obtenu pour moi la permission refusée quelques mois auparavant à M. de Castelnau. Les instances de l'habile diplomate avaient eu raison des hésitations présidentielles, et à l'annonce de la



Le docteur Francia. — Dessin de Bertall d'après M. Demersay.

délivrance d'un passe-port qui allait m'attendre à la frontière, il ajoutait l'offre courtoise de la plus franche hospitalité.

Mes préparatifs promptement terminés sous le coup de ces heureuses nouvelles, je pris enfin congé de l'excellent homme qui m'avait si cordialement accueilli ; et, suivi de quelques soldats, je traversai lestement un pays sans ressources, peuplé de maraudeurs recrutés dans les rangs d'une armée ennemie.

Le jour où j'entrai dans la Mission d'Itapua, aujourd'hui ville de l'Incarnation, les retards, les fatigues et les dangers, j'oubliai tout. Les ordres du président Lopez m'y avaient précédé, et ce ne fut pas sans un vif sentiment de satisfaction que je reçus du commandant de la place le passe-port qui m'accordait le secours en hommes et en chevaux nécessaires pour me rendre dans la capitale de la nouvelle et mystérieuse république. Ainsi s'abaissaient devant moi des barrières que j'avais redouté si longtemps de trouver infranchissables.

Bâtie sur la rive gauche du Panama, au point où ce grand fleuve, descendant du nord, tourne droit à l'ouest pour aller rejoindre le Rio-Paraguay, l'Incarnation se trouve à trois cents kilomètres en ligne droite de l'Assomption, capitale de la république.

L'Assomption fut colonisée pour la première fois en 1536. Elle compte maintenant une population de douze mille âmes environ, et se trouve, selon les déterminations de l'Américain Page, par vingt-cinq degrés seize minutes trente secondes latitude sud, et soixante degrés de longitude. La ville est bien située, sur une berge élevée de cinquante pieds au-dessus de la rivière. Avec quelques améliorations, elle aurait une position commerciale avantageuse. Mais l'esprit d'entreprise individuelle n'y a qu'une sphère très-restreinte, vu que le *playa* ou le port est la propriété du gouvernement. En 1854, on y construisit un quai en pierre, mais bien que ce soit incontestablement un ouvrage en maçonnerie assez important, il serait insuffisant à faciliter les transactions, si jamais l'Assomption arrivait à un grand commerce extérieur.

La population est adonnée aux vieilles habitudes et continuera quand même à charger et à décharger les navires au moyen de canots, à moins qu'un étranger entreprenant ne propose un nouveau plan. Grâce aux règlements extraordinaires de Francia, les rues sont régulières et les façades des maisons sont partout unies. Un propriétaire un peu fantaisiste, dont la maison n'aurait pas été bâtie conformément aux prescriptions du dictateur, aurait eu la satisfaction de voir sa construction minée, divisée en deux ou quatre parties, selon les exigences de la symétrie, et cela sans aucun avis, sans aucun ordre préalable. On enlevait parfois des *tranches* de maisons et on laissait des salons et des chambres à coucher dans des dimensions moitié moindres qu'auparavant. Quelques-unes de ces malheureuses constructions ainsi rognées se trouvent encore dans les rues, faisant l'effet de « grandes *pièces entamées* » laissées après le dîner.

Les habitations se composent invariablement d'un seul étage; quelques-unes d'entre elles sont grandes et bien construites, et contiennent six, huit ou dix chambres bien aérées, donnant sur une cour. Les briques qui entrent dans ces constructions sont de formes et de dimensions particulières, ayant de dix à douze pouces de long, huit de largeur sur environ deux pouces d'épaisseur. Les maisons les plus riches sont couvertes de tuiles; les toits se projettent à trois ou à quatre pieds au delà des gouttières; mais, dans la plupart des autres constructions, c'est le toit qui est achevé avant tout le reste; on fixe des pieux dans la terre, au-dessus on pose des planches qui soutiennent les solives et les chevrons, et puis on met transversalement des lanières de caña ou de bambou, assez rapprochées les unes des autres pour retenir le mortier qui cimente les jointures ou unir les tuiles. Dans des maisons de ce genre, ce sont les troncs de palmier, préparés comme je viens de le décrire, qui sont le plus souvent employés.

Les principaux édifices publics sont : le *Cabildo*, la cathédrale et deux ou trois autres églises datant du temps des Jésuites. C'est dans le Cabildo que l'assemblée nationale tient ses séances. Les églises sont très-bien entretenues, excepté une qui paraît bien moins fréquentée que les autres. Les bons habitants en parlent rarement, car un terrible mystère pèse sur cette enceinte sacrée : elle contenait à une certaine époque les dépouilles mortelles du dictateur Francia. C'est là qu'il fut enterré et qu'on éleva un monument au-dessus de sa tombe. Mais un beau matin, au moment où selon l'habitude, l'église s'ouvrait aux fidèles, le monument fut brisé en mille morceaux qui jonchèrent aussitôt le sol, et les ossements du tyran disparurent à jamais, sans que personne se souciât de savoir comment; et depuis lors la rumeur publique chuchote que le diable a réclamé son bien : l'âme et le corps du défunt.

Quelques mots sur le docteur Francia, dictateur du Paraguay.

L'histoire du Paraguay, depuis sa sortie des mains de l'Espagne, n'est autre que celle du personnage célèbre qui eut l'art de maintenir son pays durant trente années sous le joug du plus capricieux despotisme; de l'homme étrange que sa politique égoïste et cruelle place au rang des fléaux de l'humanité.

José-Gaspar-Rodriguez de Francia, né vers 1757, mort à l'Assomption le 20 septembre 1840, aimait à répéter que le sang qui coulait dans ses veines était un sang français; mais rien ne justifie cette prétention puérile. Après avoir pris le grade de docteur en droit canon à l'Université célèbre de Cordova, dirigée par les Franciscains depuis l'expulsion des Jésuites, le jeune José-Gaspar revint dans sa patrie, se fit homme de loi, et sut mériter l'estime, sinon l'affection de ses concitoyens, par son talent et son intégrité; aussi, lorsque quelques années plus tard le moment de constituer un gouvernement, après la déposition du gouverneur Velasco, fut arrivé, la place du docteur se trouva-t-elle marquée d'avance dans ses conseils. Élu successivement membre d'une junte exécutive, premier consul, dictateur pour trois ans, il eut l'art de se faire nommer *dictateur perpétuel* par un congrès composé de pauvres gens incapables de comprendre l'étendue et la signification du titre et des prérogatives redoutables qu'ils venaient de lui conférer. Alors, délivré de la crainte des caprices toujours inquiétants du scrutin, Francia, qui avait su se contenir pendant sa magistrature temporaire, donna libre carrière à ses instincts et fit peser sur son malheureux pays le joug de la tyrannie la plus odieuse.

La découverte d'une conspiration ourdie contre le despote et ses principaux séides, augmenta les terreurs de son esprit soupçonneux et défiant. Les coupables furent saisis, emprisonnés, et fusillés pour la plupart. La torture arracha aux autres quelques aveux, et amena la découverte de nouveaux complices. Plus d'un citoyen, injustement dénoncé, fut jeté dans ces cellules étroites, plus affreuses que les plombs de Venise. Rarement le prisonnier parvenait même à connaître le motif de son arrestation. Quant à la durée de la peine, elle était toujours illimitée : ou le prisonnier mourait dans les fers, ou, après de longues années de cruelles souffrances, Francia l'envoyait au supplice : c'était sa manière de faire place à d'autres.

Désireux de mettre son pouvoir à l'abri de toute tentative de renversement, il prit le parti de fermer le Paraguay et de l'isoler des provinces voisines, trop souvent en proie (il est juste de le dire aussi) à l'anarchie et à la guerre civile. Imbu de cette étrange maxime économique, à savoir que *les Anglais et généralement tous les Européens ruinent les autres nations par leur commerce*, il se fit le seul trafiquant du pays, dont il échangeait les produits à Itapua, contre des armes et des munitions qu'il y recevait du Brésil. Il prit ainsi au piége et retint prisonnier pendant de longues années, quelques-uns jusqu'à sa mort, des négociants étrangers et des savants qui avaient tenté d'explorer ce pays encore si peu connu des naturalistes, malgré les beaux travaux de Félix de Azara. Parmi ces derniers il faut citer les docteurs Rengger et Longchamp, et avant eux M. Bonpland, qui expia par dix années d'une dure captivité son amour désintéressé pour la science.

Les années, en s'accumulant sur la tête de Francia, furent impuissantes à calmer les accès de son humeur fantasque et ses excentricités sanguinaires; et la mort le surprit dans l'exercice d'un despotisme inflexible, après quelques jours de maladie, pendant lesquels il continua de s'occuper seul de l'expédition des affaires. Vainement on le presse de se désigner un successeur, afin de préserver le pays de l'anarchie; à ces instances il se contente de répondre qu'il ne manquera pas d'héritiers. Peu s'en fallut qu'il ne sortît de la vie par un crime. Saisi tout à coup d'un violent accès de colère contre son médecin (*curandero*), il se lève, s'arme d'un sabre, et allait en frapper l'homme de l'art tremblant et déjà résigné, lorsque ses forces le trahissent et il tombe évanoui. Aux cris du barbier accourt le sergent de garde, qui refuse d'approcher avant d'en avoir reçu l'ordre de sa bouche :

« Mais il ne parle plus, dit le mulâtre.

— Peu importe, répond le soldat, fidèle observateur de la consigne; s'il revenait, il me punirait d'avoir désobéi. »

Enfin on le porte mourant sur son lit, et le 20 septembre 1840 au matin il expire, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Francia était d'une taille moyenne. Nerveux et maigre, il offrait tous les signes qui caractérisent le tempérament bilieux. De beaux yeux noirs enfoncés sous l'orbite et couverts d'épais sourcils, des regards perçants et un front largement développé imprimaient à sa physionomie un remarquable cachet d'intelligence et de pénétration. Admirateur enthousiaste de l'empereur Napoléon, il croyait le copier en montant à cheval en robe de chambre, avec des bas de soie et des souliers à boucles d'or : un tricorne de dimensions fabuleuses, et qui représentait dans sa pensée le petit chapeau historique, complétait son costume, dont il avait pris le modèle sur une caricature de Nuremberg. Malgré ce léger ridicule, le maintien grave et digne de Francia commandait le respect, et son abord était imposant. Fort de cette première impression, il cherchait par une hauteur étudiée à intimider son interlocuteur. Mais s'il rencontrait une contenance ferme et un regard assuré, son ton devenait plus doux; il causait avec esprit et laissait voir alors des connaissances étendues sur les sujets les plus variés. Sans amis, sans parents auprès de lui, car il congédia bientôt sa sœur sous le prétexte le plus frivole et emprisonna ses neveux, il cherchait des distractions dans l'étude, et y consacrait les instants que ne réclamait pas le gouvernement de sa république.

« L'époque moderne, dit le commandant Page[1], n'a rien produit de comparable à ce régime odieux du dictateur du Paraguay. Pendant tout un quart de siècle, et au mépris des avis et des reproches des gouvernements étrangers, Francia régna en tyran sur ce beau pays et commit une foule de crimes, sous ce prétexte spécieux, érigé par lui en aphorisme, *que la liberté doit être mesurée aux hommes sur leur degré de civilisation.* A sa mort, malgré les exécutions sans nombre qui souillèrent son règne, les prisons de l'Assomption regorgeaient de prisonniers. Il y en avait plus de sept cents, dont quelques-uns enfermés depuis vingt ans. Comme les prisonniers de la Bastille délivrés le 14 juillet, ces malheureux étaient physiquement anéantis, quelques-uns d'entre eux tombés dans l'idiotisme. En rentrant dans le monde, ils n'y ont retrouvé ni leurs foyers ni leurs familles, balayées par cet affreux courant de tyrannie. »

Ethnographie et population du Paraguay. — Caractères physiologiques et moraux des habitants.

Au Paraguay, comme dans la plupart des colonies européo-américaines, une observation superficielle suffit pour constater au sein de la population, la présence d'éléments hétérogènes. On y reconnaît aisément l'existence simultanée de trois races séparées par des différences profondes dans leurs caractères physiologiques, leur origine, leurs aptitudes et leurs instincts. La race guaranie, chez laquelle le naturaliste remarque plus d'un trait d'organisation mongolique, autochthone et maîtresse du sol au moment de la découverte, constitue le plus important de ces éléments; viennent ensuite la race latine ou conquérante, sortie de l'Espagne, et la race nègre, importée par celle-ci des rivages de l'Afrique. Il est assurément plus aisé de se figurer que de décrire les mélanges à tous les degrés, les croisements nombreux et presque infinis qui ont dû naître du contact de ces trois variétés de l'espèce humaine, vivant ainsi pêle-mêle depuis plusieurs siècles. Je ne m'y arrêterai pas : je craindrais de répéter des définitions trop connues[2].

La race latine se personnifie dans cette poignée d'aventuriers intrépides, sortis de la péninsule ibérique à la suite de Sébastien Cabot, d'Ayolas, et d'Alvar Nunez.

1. *La Plata, the Argentine Confederation and Paraguay, a narrative, etc.*, by Thomas, J. Page, U. S. N., commander of the expedition. London, 1859.

2. Personne n'ignore la signification des mots *mulâtre*, *métis*, *quarteron*, *salto-atras*, etc. On appelle *zambo* l'individu né de l'alliance des sangs nègre et indien.

Lorsque ces *découvreurs* audacieux remontèrent le Paranà et le Rio-Paraguay, en quête du Roi d'argent (*Rey plateano*), ils trouvèrent les rives des deux fleuves au pouvoir d'un peuple puissant, partagé en de nombreuses tribus que beaucoup d'écrivains ont à tort considérées comme autant de nations distinctes, et qui s'étendait presque sans interruption du trente-quatrième au seizième degré de latitude sud, en couvrant les provinces de Corrientes, du Paraguay, et la partie méridionale du Brésil. C'était la nation guaranie, dont le nom tient une large place dans l'histoire des peuples aborigènes de ce demi-continent. Mais sur cette vaste étendue, les Guaranis ne formaient pas un corps homogène, soumis à l'autorité d'un chef commun, obéissant à une même direction ; et ce fractionnement en tribus souvent hostiles, le défaut d'union ou la rivalité des chefs, en affaiblissant leur résistance, rendirent leur défaite plus facile à des hommes qu'aucun obstacle n'arrêtait dans des luttes continuelles avec la nature terrible du désert. On le sait, la force ne fut pas d'ailleurs leur unique point d'appui, et de nombreuses unions avec les femmes indigènes, unions dont Martinez de Irala fut l'ardent promoteur, constituent peut-être le plus puissant levier de la conquête de cette belle province.

Tandis qu'à Buenos-Ayres la race latine, dédaignant de s'allier aux Indiens peu nombreux ou hostiles des pampas, se conservait sans mélange et pour ainsi dire dans toute sa pureté, ou se renouvelait seulement à l'aide des recrues fournies par l'Espagne, au Paraguay, elle était contrainte, par les circonstances, à moins de hauteur et de fierté. Ce fut, en effet, une nécessité à la fois politique et physiologique pour les hardis soldats des expéditions centrales de l'Amérique du Sud, de s'allier à la race qu'ils allaient soumettre. D'un côté leur nombre ne fut jamais en rapport avec celui de leurs ennemis ; de l'autre, le chiffre des femmes qui émigrèrent dans l'intérieur, demeura à toutes les époques dans d'insuffisantes proportions. En choisissant des épouses parmi les Indiennes, en déclarant Espagnols les métis qui naquirent de ces alliances, les conquérants firent faire à la colonisation de rapides progrès, car ils créèrent dans leurs établissements, pour les défendre, un peuple nouveau orgueilleux de ses ancêtres, jaloux de conserver la gloire et d'étendre encore les immenses domaines dont il héritait.



Une venta ou cabaret des provinces frontières de la Plata. — Dessin de M. Pelcoq d'après M. Demersay.

Tel est le point de départ de la population du Paraguay, qui conserve profondément gravée l'empreinte de son origine maternelle. Il convient d'ajouter que les races américaines, en général, se prêtent admirablement à ces mélanges intimes avec le sang européen. Ainsi, tandis que certains caractères physiques du nègre, par exemple l'état crépu des cheveux, la grosseur et la saillie des

lèvres, persistent souvent au delà de la cinquième génération, ceux de l'Indien, très-affaiblis dès la première, disparaissent presque entièrement à la troisième. Aussi, toutes les fois que des circonstances analogues à celles dont je viens de parler se sont présentées, le même fait remarquable d'assimilation s'est-il produit. Et ce résultat si intéressant pour l'ethnologie, on peut le constater géographiquement; en effet, à mesure que l'on s'éloigne du littoral, l'élément européen diminue, et l'élément indien augmente, pour finir par dominer. C'est ainsi que minorité sur les côtes du Pérou et du Chili, il devient majorité à Cochabamba, à la Paz et à Chuquisaca; mais nulle part, je crois, cette prédominance n'est plus saillante et mieux caractérisée que dans les plaines du Paraguay, où la race des vaincus a pour ainsi dire absorbé celle des vainqueurs, auxquels elle a imposé son langage et ses habitudes. C'est d'ailleurs, comme on l'a fait judicieusement observer, c'est le propre des colonies d'origine latine d'offrir de nombreux mélanges des nations conquérantes avec les nations conquises, tandis que la race du Nord, le sang anglo-saxon s'est conservé pur dans le nouveau monde comme dans l'Inde, sans se croiser jamais avec celui qu'il avait appelé à dominer. Cette remarque n'a pas besoin de commentaires; et toutes les explications que pourrait fournir de cette opposition l'étude des influences climatériques ou l'examen



Indiens du Grand-Chaco à la vue d'un bateau à vapeur. — Dessin de Villevieille d'après le commandant Page.

des institutions civiles et politiques, disparaissent devant une cause qu'il faudrait appeler la loi du sang; car partout supérieure aux lois sociales et à l'action des agents extérieurs, elle suffit à déterminer le caractère primordial des races.

En considérant sous ce double rapport l'ensemble du nouveau continent, on pourrait dire que la race conquérante domine dans le Nord-Amérique : que la race importée s'élève au Brésil à une supériorité numérique incontestable, tandis qu'au Paraguay la race autochthone a imprimé tous ses caractères au peuple issu de son alliance avec les Européens.

Considérée dans son ensemble, la nation paraguayenne, isolée par la politique des peuples de même origine qui l'avoisinent, est remarquable tout à la fois par ses caractères physiologiques et ses qualités morales. On peut y suivre les modifications imprimées à la race latine par la race autochthone, et constater les heureux résultats du mélange des deux sangs, résultats déjà signalés par M. d'Orbigny sur d'autres points de l'Amérique méridionale.

Ainsi, en prenant pour modèle le type général, et sans s'arrêter aux exceptions, on peut dire que les hommes sont généralement grands et bien conformés. Leur taille, souvent supérieure à celle des Européens, est élancée et bien prise. La cause de cette amélioration nous échappe;

il faut admettre des influences locales qui modifient ce trait de conformation qui par sa généralité devient ici un caractère de race. Des mesures nombreuses prises dans plusieurs localités sur des individus adultes, m'ont donné pour moyenne de la taille, un mètre sept cent vingt millimètres.

Leur extérieur régulier n'offre d'ailleurs rien de remarquable. Leur air est doux et efféminé, et leur démarche a perdu cette gravité que l'on accorde généralement aux Espagnols.

La peau est blanche, parfois avec de très-légères nuances de bistre. Souvent on peut y saisir des traces non équivoques de sang indien. Dans les campagnes, il faut joindre à cette cause l'influence des agents atmosphériques. Beaucoup d'individus ont la peau d'un blanc mat très-remarquable.

Produit hétérogène du mélange à tous les degrés de trois races d'origine et de provenance distinctes, la population présente l'homogénéité la plus complète et la plus entière uniformité dans ses mœurs, ses goûts, dans ses habitudes et ses sentiments religieux. J'omets à dessein de parler de ses convictions politiques : elle a eu rarement à les manifester, car il est bien difficile de prendre au sérieux les délibérations d'un congrès national, émané du suffrage universel, chez un peuple indifférent à tout, à peine entré dans les voies de la civilisation, et auquel on a appris à répéter à tout propos les mots sacrés d'*indépendance* et de *patrie*, en lui imposant en politique, en industrie, en commerce, une tutelle et des entraves à faire regretter le régime si durement reproché à la métropole.

Résignés, doux, patients, flegmatiques, bienveillants dans les relations ordinaires de la vie, les Paraguayos, profondément imbus du sentiment de l'autorité, se montrent en toute circonstance d'une soumission aveugle, presque servile, vis-à-vis de leurs magistrats. Ils obéissent avec la plus entière abnégation aux ordres émanés de leur « Suprême Gouvernement, » ou de ses moindres agents. La doctrine de l'obéissance absolue, pratiquée pendant trois siècles, n'avait pas eu le temps de faire naufrage dans le rapide passage des institutions coloniales à l'étrange républicanisme inauguré par le dictateur, et il n'était pas homme à lui laisser perdre son prestige. Aussi s'attacha-t-il toujours à semer au sein d'une population déjà craintive, l'effroi et la terreur par des exécutions répétées à de courts intervalles, et toujours sans jugement. Ces habitudes de soumission la séparent des peuples de la Plata, qui sortis tout armés du sein de l'insurrection ne savent pas obéir; aussi voit-on alternativement chez eux, comme le remarque fort justement M. de Brossard, la liberté dégénérer en licence, et l'autorité réagir jusqu'au despotisme.

Ses mœurs paisibles et sa douceur, l'habitant du Paraguay les doit à plusieurs causes : à une disposition innée d'abord; ensuite au bonheur qu'il a eu, bonheur payé un peu cher, de n'être pas lancé par une soudaine et violente transition, dans l'ère révolutionnaire au milieu de laquelle se débattent épuisées, depuis l'Indépendance, les provinces Argentines. Enfin, il les doit encore, selon moi, à son mode d'alimentation.

Sous une forme d'apparence frivole, le spirituel auteur de la *Physiologie du Goût* a formulé cet axiome d'une grande vérité : *Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es*. Je n'hésite pas à en faire ici l'application.

L'influence de la nourriture, incontestable chez les animaux, assez évidente dans tous les pays, nulle part ne m'a paru plus sensible que chez les Paraguayos.

L'Argentin ne quitte le sein maternel que pour mordre dans un morceau de bœuf saignant et souvent cru. Il dédaigne les fruits spontanés de la terre, d'ailleurs fort rares au milieu des solitudes qui l'environnent, et redoute par-dessus tout le travail et les soins que réclame la culture de ceux que l'homme s'est assimilés. Il n'en est pas de même au Paraguay. Des obstacles nombreux à l'accroissement illimité du bétail, en imposant un ordre et une économie nécessaires dans l'exploitation des troupeaux, laissent assez prévoir que l'éducation des hommes s'y accomplit dans des conditions bien différentes. Des habitudes sédentaires leur sont d'ailleurs imposées par les occupations agricoles, car l'agriculture, objet du dédain des *gauchos*, est justement honorée dans un pays dont elle a été jusqu'ici l'unique ressource.

La viande ne constitue pas, en effet, la base de la nourriture du Paraguayo, laquelle est plutôt végétale qu'animale. Une partie peu considérable de la population des villes se nourrit habituellement de viande, en y associant dans de fortes proportions la racine de manioc et les oranges; une autre partie, plus nombreuse, ne mange de la viande que de temps à autre; une autre enfin n'en mange jamais, ou seulement à de rares intervalles, et s'alimente exclusivement de la racine du *Jatropa manihot*, et des fruits que fournit en abondance le précieux végétal multiplié jusqu'à l'excès par la prévoyance des Jésuites. Ces différences dans les habitudes et la manière de vivre, expliquent en partie, je le crois, aux yeux du voyageur qui débarque à l'Assomption, après avoir touché à Buenos-Ayres et à Corrientes, le contraste frappant qu'il remarque entre tous ces anciens sujets de l'Espagne, dont les allures, le caractère et l'esprit sont si différents.

Le couteau n'est donc pas, comme pour ses voisins, l'*ultima ratio* de l'habitant du Paraguay. Il ne le passe pas, en se levant, à sa ceinture, pour le conserver tout le jour sur lui, dans sa maison. Il ne le porte qu'en voyage, et d'une manière peu apparente. Il devient alors sa seule arme, car le sabre est le signe distinctif des employés du gouvernement et des postillons qui portent ses ordres.

Protégé dans sa vie par une administration vigilante et ferme, le Paraguayo n'a pas besoin de se faire justice à lui-même; et loin de chercher à entraver l'action de la justice, il lui prête, le cas échéant, un énergique concours. Un vol d'une certaine importance a-t-il été commis (car les crimes y sont rares, presque inconnus); signale-t-on la présence d'un malfaiteur dans le district; à la voix du juge de paix (*juez comisionado*), soudain les habitants sont sur pied; ils traquent le coupable comme ils feraient d'une bête fauve; conduits, il est juste de le

dire, dans cette circonstance, autant par leur aversion pour le crime, que par leur déférence profonde aux ordres du magistrat.

L'isolement du pays, en le mettant à l'abri des révolutions presque incessantes dans les provinces voisines, a eu du moins pour résultat de préserver ses habitants de leurs tristes conséquences. La manière de vivre du Paraguayo, ses occupations agricoles, ses habitudes sédentaires, tranquilles; une placidité qu'aucun événement soit extérieur, soit intérieur, ne vient troubler, le maintiennent dans des dispositions d'une remarquable douceur ou, à parler vrai, d'une indifférence complète. Dans son patriotisme aveugle, il ne voit rien au delà, il ne met rien au-dessus de son pauvre pays, dont ses chefs lui exagèrent à tout propos la fertilité et l'importance. Pour lui, le monde finit aux confins de la république. Parfois, il entend parler de l'Europe, et plus souvent de Buenos-Ayres; mais il n'en sait que ce qu'on veut qu'il en sache, c'est-à-dire, ce qu'il en apprend par hasard du juge de paix de son district, auquel parvient chaque semaine le journal souvent rédigé par le président, et toujours publié sous ses yeux. La feuille officielle arrive-t-elle enfin, après de longs jours d'attente? Quelques amis en petit nombre, fonctionnaires tous ou à peu près, aussitôt convoqués, se réunissent chez le magistrat qui fait la lecture des articles du « Suprême Gouvernement, » lentement, avec gravité, en coupant sa lecture de quelques apostrophes à l'adresse autrefois de Rosas, aujourd'hui sans doute du Brésil ou des Nord-Américains, suivant les circonstances et les besoins de la politique du moment. La lecture achevée, la prose officielle va dormir précieusement enfermée dans un coffre de cuir qui la met à l'abri de la dent des insectes.

Après le dévouement absolu des magistrats de tout rang aux fonctions qui leur sont confiées, et sur la même ligne, il faut placer leur désintéressement. Tous tiennent à honneur de servir leur pays (*el Estado, la Patria*), et ils le servent avec un zèle qui ne se dément jamais. Là, presque toutes les fonctions sont gratuites; celles qui très-exceptionnellement émargent au budget, le grèvent de sommes on ne peut plus minimes. Point de gros traitements[1]. Le respect de la chose publique est descendu dans la classe la plus infime de la population, et l'on ne saurait citer un exemple d'improbité envers l'État, même de la part du plus nécessiteux. Puisse cet exemple trop rare devenir contagieux dans les autres républiques du nouveau monde, et même un peu dans l'ancien!

Ce qui précède laisse assez prévoir ce que l'on doit attendre de la population, et les ressources qu'elle peut offrir au gouvernement au point de vue militaire. Plein de confiance en lui-même et dans ses chefs, inaccessible à l'enthousiasme, prévenu par un effet de l'éducation contre tout ce qui est étranger (*tagüe*), soumis jusqu'à la plus entière abnégation, le soldat paraguayo, peu propre à la guerre offensive, possède de précieuses qualités pour la défense de son pays, que l'Europe entière, dont il n'a aucune idée, ne saurait à ses yeux égaler en puissance et en richesse. En inspirant à ses concitoyens un patriotisme aveugle, mais qui peut devenir entre des mains habiles un levier puissant, si le dictateur a fait naître au dehors une idée exagérée des forces de son pays, il lui a montré qu'il pouvait conquérir l'indépendance : en lui enseignant l'art difficile de l'obéissance, il lui a donné le moyen de la conserver. Déjà cette politique a porté ses fruits. On retrouve dans notre hémisphère, chez quelques peuples du Nord, la sobriété, le flegme et la résignation de l'habitant du Paraguay, et l'on a pu dire, non sans raison, qu'il était le Russe de l'Amérique.

1. Qu'on en juge. Le président touche annuellement huit mille piastres (43 200 fr.); l'évêque cinq cents piastres (2700 fr.). Les officiers de l'armée ont une paye insignifiante, et les simples soldats ne reçoivent que la nourriture et l'habillement

Le Quartel del Cerito.

Le président Lopez repousse hautement les prétentions de la confédération Argentine et de la Bolivie à la propriété exclusive du Grand-Chaco, immense contrée presque inconnue encore, située à l'occident du Rio-Paraguay, sur laquelle les autorités espagnoles établirent à plusieurs reprises des postes et des blockhaus pour contenir les hordes sauvages et défendre la province de leurs incursions (voy. t. III, p. 321). Le fort Bourbon ou Olympo fut fondé en 1792, et plus tard on créa l'établissement du *Quartel del Cerrito*, à cinq lieues de l'Assomption.

Plusieurs motifs m'ayant fait prendre la résolution d'aller passer quelques jours au *Quartel*, j'en fis part au président, qui voulut bien mettre à mes ordres un canot et quelques hommes. La voie de la rivière est plus longue, mais elle est aussi plus sûre. Je quittai donc l'Assomption dans une après-midi du mois d'août, et après avoir passé la nuit dans un des postes de la rive gauche (ils sont de ce côté très-rapprochés), je débarquai de bonne heure le lendemain dans une clairière ouverte à travers les arbres qui bordent le fleuve. Là se trouvait un piquet de soldats, d'où j'expédiai un exprès (*chasque*) au commandant du fort qui vint à ma rencontre en m'amenant des chevaux et une escorte.

Nous partîmes, et après une demi-heure de marche, nous aperçûmes le *Quartel*. L'emplacement du poste paraît bien choisi. Placé au centre d'une plaine découverte, sur une élévation peu considérable, mais d'où la vue s'étend sans obstacle, il est, de jour, à l'abri d'une surprise. Grâce à l'exhaussement du sol, les pâturages qui l'environnent, d'excellente qualité, se trouvent hors de l'atteinte des inondations du fleuve, et les troupeaux y multiplient dans d'incroyables proportions.

L'établissement consiste en un long bâtiment couvert en paille, dans lequel logent, d'un côté, le commandant et son second (*alferes*), de l'autre, les soldats. Au milieu s'ouvre une large porte qui donne accès dans une pièce destinée aux armes et aux munitions. J'y ai remarqué un petit canon de bronze, espèce de pierrier monté sur un affût de campagne. A ce corps de logis principal sont adossées d'autres dépendances consacrées aux usages domestiques.

Une forte palissade faite de pieux hauts de trois à quatre mètres entoure le *Quartel* : l'espace qu'elle renferme est un carré dont les côtés ont quatre-vingts mètres, avec des angles en pans coupés, garnis d'un banc sur lequel se place une sentinelle dont la tête seule dépasse le sommet de l'estacade. Une espèce de cage, élevée sur une poutre gigantesque, domine au loin la campagne. De jour, un soldat s'y tient; mais il en descend vers le soir, car par une nuit obscure les sauvages pourraient l'atteindre de leurs flèches en dépit de sa vigilance.

La garnison se compose de vingt-cinq hommes pris dans toutes les armes, mais le plus ordinairement parmi les lanciers. Tous les deux mois elle relève le détachement placé près du fleuve, que sa faiblesse numérique, son isolement, et l'absence de clôture autour du *rancho*



Indiens Tobas. — Dessin de J. Pelcoq d'après M. Demersay.

qu'il occupe, astreignent à un service de surveillance incessant et fort pénible.

Il y aurait, en effet, de l'imprudence à se fier aux dispositions pacifiques des Indiens et à leurs démonstrations amicales. Si leurs agressions ne sont pas continuelles, si des années s'écoulent souvent sans qu'on ait à leur reprocher même une tentative de vol, tout à coup, profitant de l'obscurité profonde d'une nuit tempêtueuse, ils apparaissent en bandes nombreuses, poussent le cri de guerre, et lancent une grêle de flèches sur les sentinelles : puis ils se retirent en enlevant tout ce qu'ils peuvent réunir de troupeaux.

Ces brigandages périodiques n'empêchent pourtant pas certaines relations de s'établir entre la garnison et ses irréconciliables ennemis. Parmi les tribus, il en est d'ailleurs qui portent aux blancs une haine moins vivace ; du

ce nombre sont les Lenguas, qui viennent souvent troquer des chevaux contre de l'eau-de-vie, des oranges, quelques épis de maïs, ou de menus objets de fabrication européenne. Dans le court trajet du fleuve au poste, j'avais rencontré quelques Indiens de cette nation, et sur le désir que j'exprimai de les voir de plus près, le commandant les invita à venir me trouver. Dès le lendemain matin ils accoururent : la promesse d'une bonne ration d'eau-de-vie leur avait fait faire diligence. Je recueillais alors sur eux, et tout à l'aise, à l'aide d'un interprète, les renseignements suivants :

Indiens du Grand-Chaco. — **Lenguas, Tobas, Machicuys.**

Nation lengua. — Aujourd'hui très-peu nombreuse, et presque éteinte, la nation lengua vit au nord du Pil-



Indiens Lenguas. — Dessin de J. Pelcoq d'après M. Demersay.

comayo, unie et mélangée aux Énimages et aux Machicuys, à peu de distance du *Quartel*. Leurs ennemis actuels sont les Tobas unis aux Pitiligas, aux Chunipis et aux Aguilots. Ces derniers constituent une horde nombreuse de l'autre côté du Pilcomayo.

C'est surtout avec les Machicuys, que les restes de la nation lengua sont unis et confondus. En effet, ils disent ne plus former que douze familles, et le cacique des *Mascoys* est en même temps le leur. Ce cacique se nomme *Viskê*. Les Paraguayos lui ont donné le surnom de *Casacapyta*, mot hybride formé d'un vocable espagnol et de *pyta*, rouge, qualificatif guarani. Ce surnom lui vient d'une casaque rouge dont lui fit présent un officier du *Quartel*.

Les Lenguas ont des *payes* ou médecins qui n'administrent aux malades que de l'eau et des fruits, et pra-

tiquent des succions avec la bouche sur les plaies et les endroits douloureux. Ils entremêlent cette opération de jongleries et de chants accompagnés avec des calebasses (*porongos*) qu'ils secouent aux oreilles du malade. Ces *porongos* remplis de petites pierres, font un bruit assourdissant. Les *payes* sont en même temps sorciers, prédisent les événements, et lisent dans l'avenir.

Quelques femmes (la coutume n'est pas générale) se tatouent d'une manière indélébile à l'époque de la puberté, qui toujours est marquée par une fête. Cette fête consiste dans une réunion de famille, où les hommes s'enivrent avec de l'eau-de-vie s'ils ont pu s'en procurer par échange, ou avec la liqueur fermentée (*chicha*) qu'ils tirent des fruits de l'*algarobo*.

Le tatouage des femmes consiste en quatre raies bleues, étroites et parallèles, qui tombent du haut du front sur le nez qu'elles suivent jusqu'à l'extrémité, sans continuer sur la lèvre supérieure, et en anneaux irréguliers, dessinés sur les côtés du front jusqu'aux tempes exclusivement, sur les joues et le menton.

Les deux sexes se percent les oreilles dès l'âge le plus tendre, et y passent un morceau de bois dont ils augmentent sans cesse le diamètre, de telle sorte que vers l'âge de quarante ans, ce trou offre d'énormes dimensions. J'en ai mesuré plusieurs, et j'ai trouvé pour moyenne, dans le sens longitudinal, six centimètres. Le diamètre antéro-postérieur était un peu moins considérable. Ces morceaux de bois, pleins, sont irrégulièrement arrondis, et m'ont présenté, dans leur plus grand diamètre, jusqu'à quatre centimètres et demi. Souvent aussi les Lenguas les remplacent par un long morceau d'écorce d'arbre roulé en spirale comme un ressort de pendule. Quelle que soit sa nature, ce morceau de bois se nomme *ilaskê*.

Les Lenguas se peignent les cheveux, qu'ils coupent sur le haut du front, et font une mèche, qui du milieu de la tête va rejoindre en passant au-dessus de l'oreille gauche, la masse réunie et attachée derrière la tête, avec un ruban ou une corde de laine. Ces cheveux toujours noirs, droits et généralement longs et très-fins, soyeux même, sont donc tombants entre les deux épaules. Les femmes ne réunissent pas ainsi leur chevelure tous les jours. J'en ai vu plusieurs qui la laissaient flotter. Au reste, s'ils se peignent quelquefois, on ne peut pas dire que les Lenguas aient soin de leurs cheveux; leur extrême malpropreté s'y oppose. Il est en effet impossible de rien voir de plus sale que cette nation, si semblable en cela aux autres.

Les Lenguas ont pour armes un arc et des flèches qu'ils portent derrière le dos serrées dans un cuir. Ils ont aussi une hache qu'ils appellent *achagy*, et qu'ils portent de la même manière. Ils tiennent à la main une *makana*, bâton fait de bois dur et pesant. A cela ils ajoutent encore une lance garnie de fer, et quelques-uns les *bolas* et le *lazo*. Ils sont excellents cavaliers, montent à poil, avec leur femme et leurs enfants, plusieurs sur le même cheval, et ils montent à droite, les femmes comme les hommes. Ils n'ont pas de mors et se contentent d'un morceau de bois : ils font des rênes avec des fils de *caraguata*.

Leur couleur brun olivâtre, plus foncée que celle des Tobas, des pommettes saillantes, leurs petits yeux, une face large, aplatie, leur nez ouvert, un peu écrasé, leur large bouche, de grosses lèvres, donnent à la physionomie de ces sauvages un aspect singulier, auquel ne contribue pas médiocrement une paire d'oreilles tombant jusqu'à la base du cou, et chez quelques individus jusqu'aux clavicules. Les Lenguas, comme tous les Indiens, deviennent hideux en vieillissant.

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis mon excursion sur ce point, et je rentrais à l'Assomption après un nouveau voyage dans l'intérieur du pays, lorsque j'appris que le *Quartel* avait été l'objet d'une agression tout à fait imprévue de la part des tribus du Chaco, et qu'à la suite d'un engagement dans lequel deux Indiens avaient trouvé la mort, les soldats avaient pu reprendre le bétail dérobé, et faire des prisonniers, aussitôt dirigés sur la capitale, et confiés à la garde de la troupe dans la caserne de cavalerie située près de l'arsenal et du port. L'occasion était on ne peut plus favorable pour continuer mes études etnographiques et les compléter : dès le lendemain j'accourais à la caserne.

Je trouvai, en arrivant, une douzaine d'Indiens chargés de fers (*grillos*), et assis çà et là au milieu d'une cour étroite. Couverts de sordides vêtements européens, de *ponchos* en guenilles, ou drapés à l'antique dans de mauvaises couvertures, les prisonniers, parmi lesquels figuraient deux enfants, l'un de huit ans, l'autre de quinze, paraissaient tristes et abattus. Ils gardaient un silence profond, dont j'eus quelque peine à les tirer.

A côté des Lenguas que j'avais vus au *Quartel*, il y avait des Tobas et des Machicuys; mais quoique connu des premiers, ce fut en vain que mon interprète les questionna sur le motif de leur agression.

Nation toba. — Les Tobas nommés par les Enimagas et les Lenguas, *Natocoet* et *Yncanabacté*, et *Guanlang* dans la langue mataguaya, sont d'une taille généralement élevée et bien prise. J'en ai mesuré trois, et j'ai trouvé un mètre quatre-vingt-un centimètres, un mètre soixante-dix-sept centimètres, et un mètre soixante-onze centimètres. Leur système musculaire est développé, et leurs membres, bien conformés, se terminent, comme chez toutes les nations du Chaco, par des mains et des pieds à faire envie à des Européennes.

Ils ont un front ordinaire, non fuyant; des yeux vifs, plus grands que ceux des Lenguas, et surmontés de sourcils minces et peu fournis : l'iris est noir. Ils ne s'arrachent pas les cils. Leur nez, régulier, allongé, s'arrondit à son extrémité en s'élargissant un peu. La bouche légèrement relevée aux angles, mieux proportionnée et moins largement fendue que celle des Lenguas, est garnie de belles dents qu'ils conservent dans un âge fort avancé. Ils n'ont pas non plus les pommettes saillantes et la face aussi large.

Les Tobas paraissent avoir renoncé à l'usage du barbote qu'ils portaient encore au temps d'Azara : aucun

d'eux n'avait de cicatrice à la lèvre inférieure. Leurs oreilles n'étaient pas percées. Ils laissent croître et flotter librement leur cheveux sans les attacher. Quelques-uns cependant les coupent carrément sur le front : cette coutume existe même chez certaines femmes.

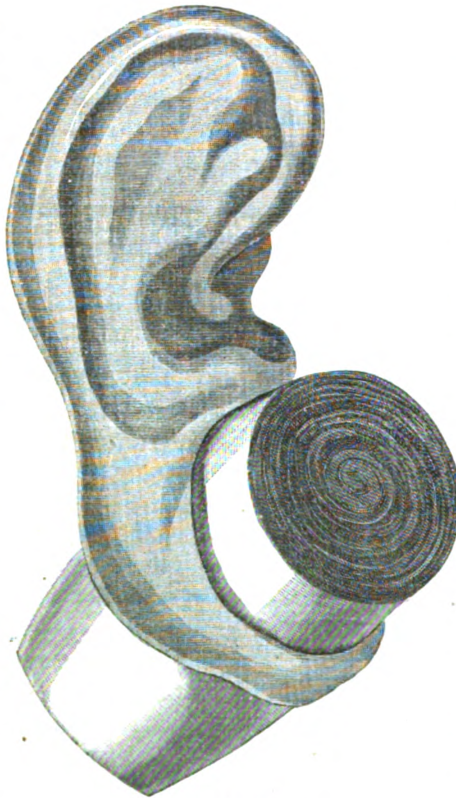
La couleur de la peau moins foncée que celle des Lenguas, est d'un brun olive, sans reflets jaunâtres ; au reste, j'avoue qu'il est très-difficile d'exprimer ces nuances si variées de coloration.

Rien ne pouvait distraire les hommes de leur taciturnité; à toutes nos questions leur physionomie restait impassible, froide et sérieuse. Quelques voyageurs accordent aux femmes encore jeunes un sourire gracieux, une figure intéressante; mais leurs traits se déforment de bonne heure, et, comme les hommes, elles deviennent d'une laideur repoussante. En même temps, le sein d'un volume normal, d'abord bien placé, s'allonge au point de leur permettre d'allaiter leurs enfants qu'elles portent derrière le dos.

Ainsi réunie aux Mbocobis, la nation toba occupe, ou plus exactement parcourt une étendue considérable des plaines du Chaco. On la rencontre sur les bords du Pilcomayo, depuis son embouchure jusqu'au pied des premiers contre-forts des Andes, où elle est en contact et souvent en guerre avec les Chiriguanos.

Généralement nomades, les Tobas sont pêcheurs et chasseurs. Pour armes ils ont des *bolas*, des flèches, des *makanas* et de longues lances armées de pointes de fer. Quelques-unes de leurs tribus, plus sédentaires, ajoutent les produits de l'agriculture à ceux de la chasse; elles cultivent le maïs, le manioc et les patates.

Les enfants des deux sexes vont nus; les hommes et les femmes portent une pièce d'étoffe enroulée autour des reins, ou se drapent dans un manteau fait de la dépouille des animaux sauvages. Les femmes ont pour ornements des colliers et des bracelets de perles de verre ou de petits coquillages ; et dans certaines tribus, les hommes s'entourent le corps de longs chapelets blancs, composés de petits fragments de coquilles arrondis en forme de boutons, et enfilés de manière à conserver une position uniforme.


Oreille de Lenguas.

La circonstance à laquelle nous avons dû de retrouver à l'Assomption ces hordes indomptables, laisse assez pressentir ce qu'il nous reste à dire de leur mœurs et de leurs habitudes. Les Tobas, fiers, jaloux de leur liberté, ont de tout temps montré des dispositions hostiles aux créoles et n'ont cessé d'inquiéter leurs établissements, tantôt en les attaquant à force ouverte, tantôt en pillant leurs troupeaux. Les villes de Corrientes et de Santa-Fé, cette dernière surtout, eurent beaucoup à souffrir de leurs déprédations. Les Santafécinos, aidés par les gouverneurs des provinces voisines, ont à plusieurs reprises dirigé contre leurs ennemis implacables de coûteuses et sanglantes expéditions. Cette lutte entre la barbarie et la civilisation continue de nos jours plus ardente que jamais. Un voyageur raconte que des Indiens ont fait sur les rives du Salado, du mois d'avril 1854 au mois d'août 1855, six invasions qui ont coûté à la province de Santiago cent treize habitants emmenés comme captifs ou assassinés sur place. Nulle sécurité pour les habitations éparses ni même pour les villes. Ces hordes pillardes, qui savent doubler les forces et la vitesse du cheval, traversent comme une avalanche d'immenses déserts, et tombent tout d'un coup sur de pauvres familles, presque folles de frayeur et sans défense. Qu'on suppose ces Indiens pourvus quelque jours d'armes à feu, et ils viendront impunis asseoir leurs tentes sur les ruines des cités. En attendant que le croisement des races les fasse entrer, modifiés et adoucis, dans la grande famille humaine, l'imminence du péril oblige à des mesures énergiques d'extermination dont l'intéressant récit nous entrainerait trop loin.

Machicuys. — Tout en admettant une identité presque complète entre les tobas et les Mbocobis, nous faisions nos réserves jusqu'à plus ample informé à l'égard des Machicuys, que M. d'Orbigny regarde comme une tribu des Mbocobis et des Tobas dont ils parleraient la langue. L'étude spéciale que nous avons faite ne nous permet pas de partager cette manière de voir.

A côté des différences de langage, nous en trouvons d'autres. Ainsi, plus sédentaires, agriculteurs, doués de mœurs moins farouches, les Machicuys se rapprochent des Lenguas par les dimensions extraordinaires du lobule des oreilles, par leurs armes et la manière de combattre. Azara dit qu'ils s'en éloignent par la forme de leur barbote, lequel ressemblerait à celui des Charruas. Nous répéterons ici l'observation que nous avons faite précédemment : aucun des Machicuys que nous avons vus ne présentait la cicatrice de l'ouverture destinée à recevoir ce sauvage ornement qu'ils abandonnent, à l'exemple encore des Botocudos du Brésil, tandis que certaines peuplades de l'ancien continent le conservent religieusement. C'est ainsi que les Berry, nation noire des bords du Saubat, affluent de la rive droite du Nil, se percent

la lèvre inférieure pour y introduire un morceau de cristal de plus d'un pouce.

La taille, les formes, les proportions des Machicuys, sont celles des Lenguas. Comme eux ils ont de petits yeux, la face large, une grande bouche, le nez épaté, les narines ouvertes. Ils laissent flotter leurs cheveux, dont les boucles épaisses couvrent en partie leur visage, et retombent sur leurs épaules.

Le langage de ces nations est, comme celui de tous les Indiens du Chaco, très-accentué et rempli de sons arra-



Indiens Machicuy. — Dessin de J. Pelcoq d'après M. Demersay.

chés avec effort du nez et de la gorge : il présente des redoublements de consonnes d'une extrême difficulté de prononciation.

Tels sont les caractères principaux de l'organisation des Indiens que nous avons pu observer. Dans la crainte des redites, je renvoie le lecteur, désireux de plus amples détails, aux ouvrages que j'ai cités dans le courant de cette notice, et à ceux qui trouveront place dans la *Bibliographie* du Paraguay et des Missions.

Alfred Demersay.


La djiguitovka (voy. p. 128). — Dessin de Blanchard.

VOYAGE DE TIFLIS A STAVROPOL,

PAR LE DÉFILÉ DU DARIAL[1]

PAR M. BLANCHARD.

1858. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Entrée triomphale à Tiflis. — Costumes. — Fêtes de Pâques. — Le baiser. — Danse guerrière des Touchines.

Le 18-30 avril 1857, je quittais Tiflis après un séjour de cinq mois et demi. Mais avant d'en partir peut-être me permettra-t-on de dire comment j'y étais arrivé.

Invité par le prince Alexandre Bariatinsky à l'accompagner au Caucase, alors qu'il allait prendre possession de son poste de *namestnik* (lieutenant de l'empereur), je l'avais rejoint à Nijni-Novgorod; une hospitalité princière m'avait été offerte à bord de l'*Astara*, bateau à vapeur de la marine impériale, venu d'Astrakhan pour transporter le namestnik jusqu'à l'embouchure du Volga; de ce point nous avions accompli le reste du trajet sur deux autres navires également de la marine impériale, et après une heureuse et courte navigation sur la mer Caspienne, nous avions débarqué à Petrovsky, où je foulai pour la première fois la terre du Caucase.

A compter de ce jour, ce fut une suite non interrompue de fêtes. La nomination du prince avait eu l'assentiment général, et chacun tenait pour sa part à manifester la satisfaction qu'il en éprouvait; on attendait tout de lui, et la suite a fait voir que cette espérance était fondée. C'était au Caucase qu'il avait fait ses premières armes, là qu'il avait gagné tous ses grades; hommes et choses, rien ne lui était étranger dans ce pays qu'il

1. Voy. sur Tiflis, t. I, p. 321. Ce voyage de M. Blanchard peut être considéré comme faisant suite à celui d'Astrakhan à Tiflis par M. Moynet.

allait régir avec des pouvoirs plus étendus qu'aucun namestnik avant lui; l'accueil qu'il recevait était le gage de ses futurs succès, de la soumission complète de ces contrées, dont la population guerrière tenait depuis cinquante ans les forces de la Russie en échec.

Une ascension au Koronaï d'où l'on découvre une partie de la chaîne du Daghestan, celle dont Châmyl était encore en possession, ouvrit brillamment cette longue liste d'ovations qui devait accompagner le prince jusqu'à Tiflis. Temir-Khan-Choura, Derbent, Kouba, Bakou, Chémakha, se signalèrent par les fêtes les plus ingénieuses. Chaque soir, pendant le voyage, une centaine de cavaliers, munis de longs bâtons surmontés d'espèces de cages en fer où brillait le naphte enflammé, se joignaient à l'escorte imposante qui nous accompagnait. A voir cette longue suite d'équipages entraînés avec une vertigineuse rapidité, ces cavaliers revêtus de costumes étranges, ces torches gigantesques semblables à autant de météores brillant dans l'obscurité de la nuit, cette route semée de feu, on aurait pu croire à la réalisation d'une de ces ballades fantastiques du moyen âge où des chevaliers sont emportés dans un tourbillon de flammes.

A partir de Chémakha[1], c'est en pays hostile que nous avions continué notre voyage, toujours aux avant-postes de la ligne en même temps de défense et d'attaque du Lesguinstan. Noukha[2], cette ville qui semble semée dans un bois, Kakh, Zakatal, Lagodekhi, ces forteresses au milieu des forêts vierges, offrirent au prince, sous la protection de leurs canons et de leurs vaillants défenseurs, des fêtes militaires pleines d'originalité et d'entrain. A Kvarel, où commence la Géorgie, deux cents princes vinrent réclamer l'honneur d'escorter le namestnik. Ce brillant escadron, revêtu d'habits somptueux, muni d'armes du plus haut prix, monté sur les chevaux de la Kabarda, qui ont conservé la plupart des qualités du cheval arabe duquel ils tirent leur origine, nous accompagna jusqu'à Telaf, charmante ville d'aspect tout à fait italien, en passant par Tzinandaly, paisible résidence, une fois témoin de violences et de carnage, alors que Châmyl, trompant la surveillance dont il était entouré, vint pendant la nuit saccager le château et emmener captives les infortunées princesses Orbeliane et Tcheftchevadzé.

De Telaf, l'escorte, auparavant de sûreté, était devenue une escorte d'honneur. La Géorgie est chrétienne, les habitants sont braves et doux, et ce leur sera un éternel honneur d'avoir maintenu pendant tant de siècles leur foi, leur croyance, leur nationalité, entourés d'États musulmans qui, à diverses reprises, ont tenté la conquête de ce beau pays, qu'ils ont pu couvrir de cendres et de sang, mais qu'ils n'ont jamais pu subjuguer.

Moukhravan est le dernier endroit où nous nous sommes arrêtés; le lendemain, nous arrivions à Tiflis, où une entrée vraiment triomphale attendait le prince Bariatinsky. Ce mélange de pompe européenne et orientale,

1. Voy. t. I, p. 309.
2. Voy. t. I, p. 317.

les uniformes beaux, mais simples, de l'armée russe, contrastant par leur sévérité avec l'éclat des costumes orientaux, l'empressement de tous offraient un coup d'œil vraiment remarquable, et il aurait fallu être plus que blasé sur le *saltanat*[1] musulman pour ne pas être ébloui d'un pareil spectacle éclairé par un brillant soleil d'automne.

En entrant dans la ville au milieu d'un concours immense qui remplissait les rues étroites du vieux quartier, tout en faisant attention à ne pas écraser sous les pieds du cheval cosaque que je montais quelque curieux imprudent, tâche difficile s'il en fût au monde, je regardais les balcons saillants, les toits plats des maisons regorgeant d'une foule compacte de femmes et d'enfants, de ces belles Géorgiennes que je n'avais entrevues que voilées à Smyrne ou à Constantinople, et qui là apparaissaient dans tout l'éclat de leur beauté. Où étaient Decamps et Marilhat, ces deux excellents artistes qui nous ont révélé l'Orient!

Ce serait une curieuse nomenclature que celle des races diverses composant la foule qui nous entourait. À côté de la papakha[2] et du bechmet[3] tatare revêtus également par les montagnards et les Cosaques de la ligne, du bonnet pointu en forme de claque des Persans, on voyait la papakha en pain de sucre du Géorgien et de l'Arménien, la casquette nationale du marchand russe et son cafetan; puis c'était la bourka[4] caucasienne, la longue robe des sectateurs d'Ali; parfois un parsi, en route pour son pèlerinage de Bakou, laissait apercevoir le turban aplati des environs de Bombay; des Kurdes, quelques Turcs se mêlaient à la foule que dépassaient, sur la place du Bazar que nous traversions, les têtes des lourds chameaux d'Asie, aux jambes courtes, au garot velu et à la double bosse formant ensellement. La partie féminine, en grande majorité composée de Géorgiennes et d'Arméniennes, chrétiennes par conséquent, usant de ce privilége, si rare chez les femmes orientales, d'aller le visage découvert, offrait aux regards cette charmante coiffure nommée tassakravi, sorte de tortil de baron formé d'un large ruban d'où s'échappe un voile léger lamé d'or ou d'argent, ainsi qu'une pièce de mousseline arachnéenne qui, passant derrière l'oreille et entourant le bas du visage en passant sous le menton, semble comme un compromis entre le voile qui jadis couvrait entièrement la figure et le privilége récemment conquis. Les robes de couleurs éclatantes, aux manches ouvertes dans toute leur longueur, laissant apercevoir un vêtement de dessous en riches étoffes de soie, sont serrées à la taille par un large ruban, généralement pareil à celui du tassakravi, et qui retombe en longs bouts flottants, ou par

1. *Saltanat*, pompe en turc. — Il y a un proverbe oriental qui dit: « La richesse aux Indes, l'esprit en Europe, la pompe (*saltanat*) chez les Ottomans. »
2. *Papakha*, bonnet de fourrure en forme de turban.
3. *Bechmet*, redingote serrée à la taille et portant sur la poitrine une cartouchière de chaque côté; on la nomme aussi tcherkeska.
4. *Bourka*, sorte de manteau velu en tissu très-fort et imperméable.

une ceinture de cette orfévrerie du Caucase en argent niellé, d'où pend un petit poignard et un pistolet d'un travail curieux, armes inoffensives, et que, cependant, leurs belles propriétaires sauraient, en cas de besoin, échanger contre celles plus meurtrières que portent les hommes[1] qui, eux, ne les déposent jamais. Une sorte de surtout en velours nacarat foncé, à manches pendantes par derrière, garni de fourrures de prix, orné sur la poitrine de trois gros brandebourgs en orfévrerie, recouvre les Géorgiennes pendant l'hiver; l'été elles s'enveloppent d'une large et longue pièce de cotonnade blanche, nommée *tchadré*, qui, se mettant sur la tête comme une mantille, retombe jusqu'à terre, serrée à la taille, non par une ceinture, mais par la pression des coudes.

Après avoir mis pied à terre pour entrer dans l'antique cathédrale, récemment restaurée par le prince Gagarine, qui a fait des recherches consciencieuses couronnées de succès pour la remettre dans son état primitif, après y avoir rendu grâces à Dieu pour l'heureuse arrivée du namestnik, le cortége se remit en route pour le palais du gouvernement où le prince Bariatinsky reçut les félicitations de tout le monde officiel, et le soir un grand dîner réunissait les principaux fonctionnaires du Caucase.

Ce dîner fut interrompu avant la fin du premier service par un bruit de flûtes rustiques et de tambourins qui semblait venir et venait en effet du dehors. Je ne fus pas des derniers à quitter la table et à me précipiter vers la galerie ornée de colonnes qui règne au premier étage du palais. Un singulier spectacle m'y attendait : la place était couverte d'un immense concours d'hommes, tous un petit cierge allumé à la main ; de toutes les rues qui en rayonnent affluaient de longues lignes de lumières venant se réunir à la masse principale. C'étaient les corporations de Tiflis[2], musique et drapeau en tête, qui accouraient pour féliciter le namestnik sur son heureuse arrivée. Lorqu'il parut sur la galerie, un formidable hourra accueillit sa présence; au même moment plusieurs cercles se formèrent aux dépens des côtes des assistants, tant ils étaient serrés, puis la musique redoubla avec une espèce d'acharnement, et les beaux danseurs de chaque corporation exécutèrent cette danse singulière que j'avais déjà vue souvent au Caucase, que les Russes nomment la *lesguinka* et les Géorgiens *lékoury*. Généralement un seul danseur se place au milieu du rond où, parfois manœuvrant sur la même place, il exécute une sorte de trépignement, tantôt sur le talon, tantôt sur la pointe du pied, assez semblable au *zapateado* espagnol; puis s'élançant en avant il parcourt vivement le tour du cercle en continuant les mêmes pas et faisant avec les bras des mouvements qui m'ont rappelé ceux de nos anciens télégraphes. Parfois aussi un homme et une femme sont les acteurs de ce ballet, que ne dédaigne pas la plus haute société géorgienne ; j'y ai vu exceller le prince D*** et les princesses O***, T***, M***. — C'est alors toujours la même figure qui dure depuis la plus haute antiquité : Apollon poursuivant Daphné, mais une Daphné coquette, qui préfère ne pas être changée en laurier. Rien n'est d'ailleurs plus gracieux que cette danse : la jeune femme tient toujours les yeux baissés, et tout, jusque dans les ondulations de sa robe, est chaste et noble.

Quelques jours après notre arrivée, à l'occasion de la fête de Saint-Georges, le prince Bariatinsky convoquait dans le frais jardin du palais tous les chevaliers de cet ordre, au nombre de plus de sept cents; généraux, officiers et soldats[1]. Ce nombre ne doit pas étonner au Caucase, où les actions de guerre sont pour ainsi dire l'état journalier. Le repas et le service étaient les mêmes pour tous sans distinction, puis la musique militaire fit entendre ses joyeux accents, et la *lesguinka* commença. Je me promenais autour des tables avec le brave général prince Béboutoff, le vainqueur de Kurugh-Darah et de Bach-Kadi-Klar dans la dernière guerre, lorsqu'un groupe de soldats s'approcha de lui ; bientôt, malgré sa résistance, il est enlevé sur les bras de ses anciens compagnons d'armes, qui, après lui avoir fait faire trois mouvements ascensionnels de bas en haut, le déposèrent respectueusement debout; j'étais témoin d'une espèce d'élévation sur le pavois.

Au commencement du carême, le vénérable patriarche Narsès, le pape des Arméniens, mourut à un âge très-avancé pendant un voyage qu'il avait fait à Tiflis. Je fus témoin, à cette occasion, d'une magnifique cérémonie funéraire. J'avais eu plusieurs fois l'honneur de me trouver en compagnie du patriarche, et je voulus lui donner un dernier témoignage de respect en assistant à ses funérailles. Le service eut lieu dans l'antique cathédrale arménienne, fortifiée, qui s'élève près du Koura dans l'ancien Tiflis, avec toute la pompe que l'on déploie en semblable circonstance; puis on conduisit la dépouille mortelle du pontife vénéré vers sa dernière demeure, le couvent d'Echmiadzine près d'Érivan, au pied du mont Ararat, séjour habituel des patriarches arméniens, leur siége pontifical, et le lieu de leur sépulture.

Je pourrais encore citer parmi mes souvenirs de Tiflis le bal donné par la noblesse et celui qu'offrirent la *douma*[2] et les marchands, peu de jours après, au prince

1. Pendant la guerre passée, lors de la campagne en Asie de l'armée russe, la princesse Dadiane, veuve du souverain de la Mingrélie et régente, pour son fils, le prince Alexandre Dadiane, a fait lever en masse ses sujets pour les opposer à l'armée turque, et a toujours marché à leur tête pendant toute la campagne. Elle porte le grand cordon de Sainte-Anne de Russie et la médaille militaire de Saint-Georges qui ne se donne que pour actions d'éclat à la guerre.

2. A Tiflis, chaque métier, ou chaque commerce, forme une corporation régie par des syndics. On peut mettre en doute l'utilité de cette organisation en considérant les abus du monopole qu'elle exerce.

1. L'ordre militaire de Saint-Georges ne se donne que pour faits de guerre bien et dûment prouvés; les soldats désignent entre eux, après un combat, ceux qui sont les plus méritants. Cette croix, portée au cou, est une grande distinction. Il y a un an, il n'y avait pas de grand cordon de cet ordre; Radetzky était le dernier qui l'eût obtenu. Jadis on était élevé de droit au rang de chevalier après vingt-cinq ans de service; mais l'empereur Alexandre II a aboli cet usage.

2. La ville, ou mieux l'hôtel de ville. Par *douma*, on entend la

Bariatinsky. C'était un ravissant spectacle que tout ce singulier amalgame de costumes européens et asiatiques, d'uniformes russes et de costumes géorgiens et musulmans, de robes européennes avec l'ampleur exagérée de la crinoline, et des robes amples également, mais tombant en larges plis, des dames de Tiflis. Les vastes salles du gymnase[1] avaient été mises en réquisition pour le premier; une salle arrangée à la mode persane, en *darbaz*, attira surtout mon attention. Kalianes[2] de toutes formes, miroirs à encadrements fantastiques, vases d'argent de toute espèce, peintures curieuses, armes richement ornées, etc., etc., étaient rangés avec profusion sur une large corniche qui faisait le tour de l'appartement à trois pieds environ du plafond; un cordon de bougies la redessinait d'une ligne brillante dans tout son pourtour, et les murs étaient recouverts de tapis de Perse aux couleurs éclatantes en même temps qu'harmonieuses. Un large divan, recouvert de ces mêmes tapis, faisait le tour de la salle, et à son extrémité s'y tenait accroupi tout un orchestre persan. C'étaient des *doudouk* ou *salamouri*, clarinettes donnant des sons assez semblables à ceux d'un hautbois criard; des *tchianouri*, violons de forme étrange tenus perpendiculairement, et sur lesquels l'archet se promène horizontalement, comme sur le violoncelle; une paire de timbales lilliputiennes sur lesquelles on touche avec des baguettes semblables à des manches de pinceaux et qui produisent un bruit pareil à celui que ferait une forte grèle frappant sur des carreaux de vitre : on les nomme *dimplipito;* puis enfin *Satar*, le fameux *Satar*, le Rubini, le Duprez de la Perse, pour qui l'*ut* de poitrine n'est qu'un jeu, puisqu'il monte authentiquement quatre ou cinq tons au-dessus, mais qui, pour y arriver, fait de telles grimaces que, pendant qu'il chante, il se tient constamment la figure cachée par un livre pour les dissimuler aux assistants. Le bal des marchands eut lieu dans un khan récemment construit par un riche Arménien, le colonel Arzrouni, et qui n'était pas encore habité. Les éléments en furent les mêmes que ceux de la fête précédente, et n'eussent été les costumes caucasiens d'hommes et de femmes qui étaient en nombre considérable dans ces deux bals, il eût été impossible de se croire en Asie.

Le carême se passa avec son austérité accoutumée, pour le prince Bariatinsky et ses coreligionnaires, mais non pour l'étranger qui recevait une si magnifique hospitalité; puis arriva enfin le jour de liesse, Pâques[3], si impatiemment attendu par les estomacs débiles, alors que sur toutes les tables, dans toutes les maisons, le beurre, si longtemps prohibé, se dresse en quantités énormes sous toutes les formes possibles, mais surtout sous celle d'agneau habilement modelé. Les œufs rouges, absolument comme en France, sont dans toutes les mains, dans toutes les poches; je ne parlerai pas des présents qui se font d'œufs en bois taillé, en porcelaine et même en matières plus précieuses; l'usage commence à s'en répandre parmi nous; mais ce qui caracterise ce jour dans l'Église d'Orient, c'est le baiser que chacun se donne en s'abordant. *Khristos voskres*, le Christ est ressuscité, est la phrase sacramentelle qui sert de salut. Dire que les rangs sont confondus serait aller trop loin, mais le supérieur embrasse son inférieur, le maître son domestique, en signe de paternité et d'égalité devant Dieu et en réjouissance de l'heureux événement que fête l'Église.

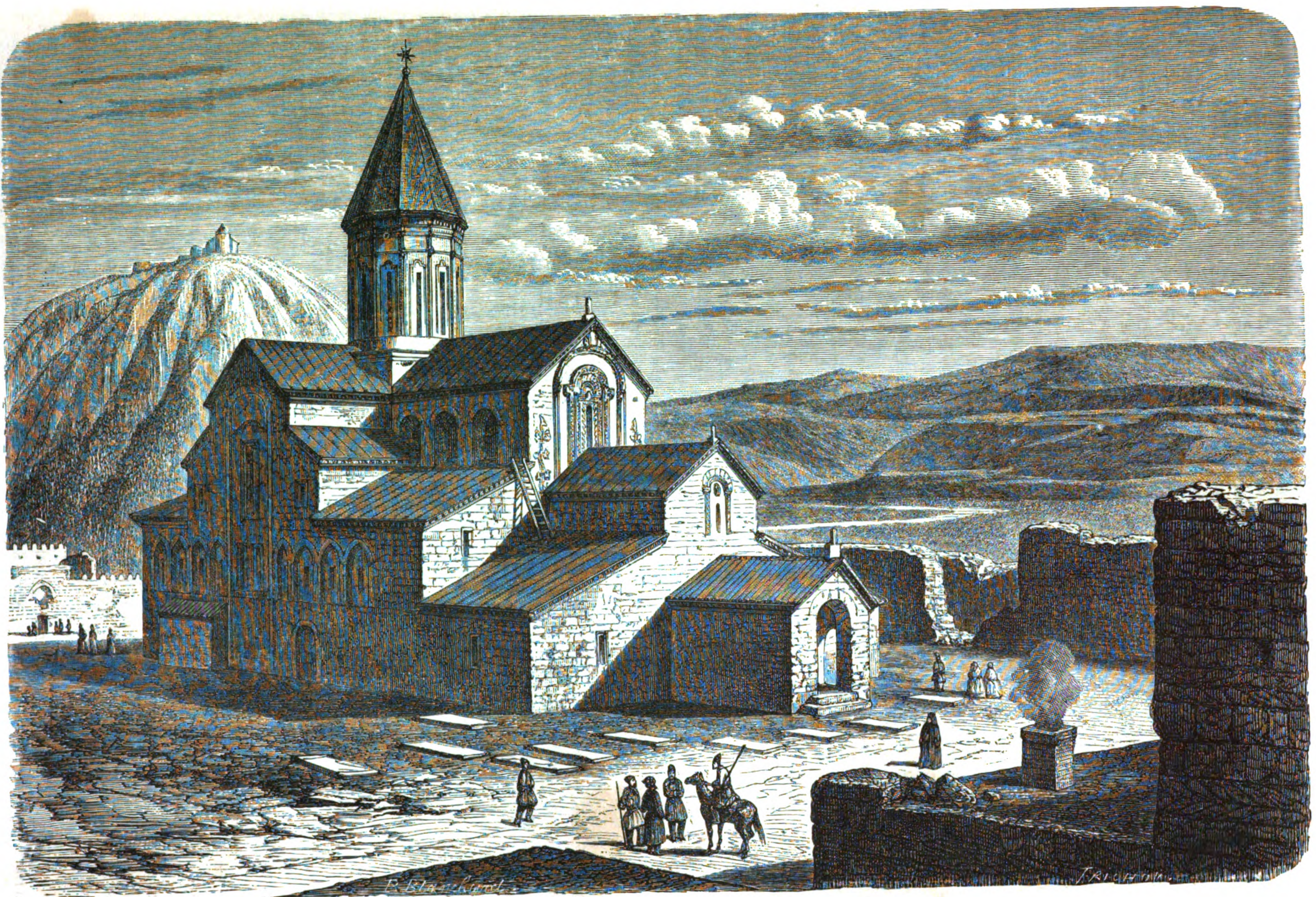
Le jour de Pâques, arriva une députation de Touchines ou Khefsours, peuple chrétien qui habite au nord-ouest de la Géorgie entre celle-ci, les hauts sommets du Daghestan et le pays des Ossettes. Excepté dans l'escorte particulière de l'empereur de Russie, je n'avais pas encore eu l'occasion de voir des hommes revêtus de la cotte de mailles; et ici je dirai que Châmyl, que l'on représente toujours sous ce costume, ne l'a jamais porté. Rien n'est plus original que l'accoutrement de ces hommes : ils sont revêtus d'une espèce de tunique à longues manches de gros drap foulé couleur rouge sang de bœuf; un pantalon de même étoffe leur arrive au milieu des jambes qui sont couvertes de jambières en cuir ornées de dessins bizarres en broderies de couleur. La chaussure consiste en brodequins pointus qui arrivent au-dessus de la cheville où ils vont en s'évasant. C'est par-dessus tout cela, qui représente le *chamois* des guerriers du moyen âge, qu'ils mettent leur armure de mailles. Le casque est formé par une calotte de fer ornée d'une bande de cuivre retenue par des clous d'acier; au centre se trouve un bouton du même métal d'où part un cordon qui s'attache au cou, et témoigne du peu de stabilité de cette coiffure; de la calotte pend une pièce de mailles qui descend jusque sur les épaules par derrière et sur le devant n'arrive que jusqu'à la hauteur des yeux; mais de chaque côté il existe un appendice, qui, au moment du combat, y est fortement attaché au moyen de cordons de cuir et garantit ainsi le reste du visage. La cotte de mailles proprement dite est de la même forme que la tunique qu'elle recouvre entièrement, et le pantalon est également couvert de mailles, mais par devant seulement; et cette moitié de défense est attachée autour de la cuisse par des cordons de cuir. Quelques Touchines avaient une petite armure en mailles sur leur brodequins. Deux bandoulières se croisent sur la poitrine et sur le dos; l'une soutient une cartouchière épousant la forme du corps, dans laquelle il y a place pour douze cartouches; l'autre supporte le *chachka*, sabre qui n'a pas de croisillon à la poignée, laquelle entre en partie dans le fourreau. Ces bandoulières en cuir épais sont ornées de clous et d'ornements d'argent; de distance en distance pendent quelques appendices terminés par une croix en argent. Le corps est entouré d'une ceinture pareille qui soutient à

bâtiment, et en même temps le *golova*, maire, et le conseil de ville.

1. Lycée.

2. Pipes persanes, espèces de narghilés.

3. Le carême russe est plus généralement observé que dans l'Église romaine, le maigre est plus austère, l'Église d'Orient ne permettant sous aucun prétexte l'usage des œufs, du beurre, du laitage, ni du poisson. Tout se prépare à l'huile des plantes oléagineuses que produit la Russie, et l'alimentation se compose exclusivement de légumes et surtout de champignons. Pour le thé on se sert de lait d'amandes.



L'église de Mtskheta. — Dessin de Blanchard.

droite une boite d'argent destinée à contenir la graisse nécessaire pour l'entretien des armes, et à la gauche le *kindjall*, ce long poignard du Caucase que l'on voit au côté de tous les habitants de ce pays. Au cou est pendu, par une longue et mince courroie de cuir, un petit bouclier de bois rond, revêtu à la surface extérieure de bandes concentriques de fer fixées par des clous à tête, en forme de pointe de diamant ; au centre une plaque carrée fixée par les mêmes clous et par quatre bandes de fer en croix assure la solidité de cette arme défensive ; l'intérieur est doublé de cuir, et une seule poignée au centre sert à la saisir. L'armement est complété par le long fusil du Caucase, à la crosse mince et étroite, au canon de Damas déroché, maintenu par une multitude de capucines en argent.

Cette députation venait présenter au namestnik une supplique pour demander le changement d'un de leurs chefs, qui, paraît-il, abusait de son pouvoir, pouvoir délégué par eux-mêmes, cependant. Quelques années auparavant cette question se serait tranchée par l'assassinat de l'accusé, et ce respect pour la vie des hommes et pour la justice n'est pas un des moindres bienfaits de l'influence de la Russie dans ces contrées.

Sur la demande qui leur en fut faite, ils exécutèrent une danse guerrière de leur pays. Les visages furent voilés de mailles, et s'accroupissant sans quitter les pieds de terre, après s'être divisés en groupes de deux, ils commencèrent un combat simulé, avançant l'un sur l'autre et reculant alternativement, frappant en cadence du bout de leur sabre sur le bouclier de leur adversaire, mais sans faire aucune parade, aucun simulacre d'attaque ni de défense ; ils auraient tout aussi bien pu rester le visage découvert, car vraiment il n'y avait pas de danger pour eux de se blesser.

Dans l'après-midi, en me promenant au bazar, j'en rencontrai quelques-uns, examinant avec une avide curiosité tempérée par un air d'indifférence les objets si nouveaux pour eux qui s'offraient à leurs regards ; les armes surtout attiraient vivement leur attention. Cette rencontre me fit reporter par la pensée à la description si amusante que fait Walter Scott dans son roman de *la Jolie fille de Perth*, de ce highlander qui pénètre dans la ville et dissimule également l'effet produit sur lui par les choses qui l'entourent et dont il ignore l'usage.

Départ de Tiflis. — La tarantasse. — Le poderojnaïa.

Ici je reprends mon voyage interrompu dès la première ligne.

Le prince Bariatinsky, dans la sollicitude qu'il n'a jamais cessé de me témoigner, désirait que mon retour jusqu'à Saint-Pétersbourg se fît avec toutes les facilités et toutes les commodités désirables, et jusqu'à ma destination je n'eus qu'à me louer des attentions bienveillantes dont j'ai été l'objet.

J'avais un long espace à parcourir, de vastes steppes à traverser loin de tout secours ; aussi le choix des moyens de transport n'est-il pas indifférent. En fait de véhicules la *tarantasse* est celui qui offre le moins de chances de ruptures, et qui, avec l'habileté particulière aux paysans russes pour travailler le bois, en offre le plus de pouvoir être réparé partout. Cette voiture, particulière à la Russie, se compose de cinq longues pièces de bois en rondin, de deux mètres et demi environ de longueur, renforcé au-dessous de bandes de fer, reposant par un bout sur l'arrière-train, par l'autre sur un avant-train armé d'une forte cheville ouvrière, et dont les évolutions se font avec une grande facilité. Les roues sont de moyenne hauteur et un peu plus espacées que la voie des voitures ordinaires, ce qui diminue de beaucoup la chance de verser. Une caisse de calèche ordinairement et quelquefois de berline, est fixée sur ces longues pièces de bois, qui, par leur longueur, offrent une certaine élasticité ; un siége assez élevé est posé sur le train de devant ; là prennent place le *yemtchik*, postillon, et le domestique qui vous accompagne. Trois chevaux[1] sont attelés de front au véhicule ; on nomme cet attelage troïka, du mot *tri*, trois. Celui du milieu est placé entre les brancards maintenus par une solide courroie attachée à l'essieu qui dépasse les moyeux des roues de devant et vient aboutir à la *douga*, forte pièce de bois en forme ogivale, qui s'élève au-dessus de la tête du cheval et est retenue à son collier et aux brancards par des attaches de cuir serrées de la manière la plus rigide. Du sommet de la douga part un bridon qui sert à soutenir la tête du cheval ; et, pour en compléter la description, il ne faut pas oublier les deux clochettes généralement accordées à la tierce, qui servent à animer les chevaux, et à l'harmonie desquelles le yemtchik n'est certainement pas insensible.

Pour aller vite en Russie, deux choses sont essentielles ; de l'argent et surtout un *poderojnaïa* (passe-port) de courrier. De l'argent, assez ordinairement on se met en route avec ce nerf de la guerre ; l'autre point est plus difficile à obtenir ; n'en a pas qui veut. Avec un poderojnaïa ordinaire on peut rester quelques heures à chaque poste s'il n'y a pas de chevaux. On attelle longuement, et les chevaux que l'on vous donne sont de bons chevaux de paysans russes, infatigables, mais n'en prenant qu'à leur aise ; quand on a obtenu en moyenne une vitesse de six à huit verstes[2] à l'heure, on doit se trouver très-heureux. Avec un passe-port de courrier, rien de tout cela n'est à craindre ; à la simple vue du bienheureux papier toute la poste est en l'air, chacun prend part à la besogne, les chevaux sont bientôt garnis, et quels chevaux ! pleins de feu, d'ardeur, quelques-uns ne dépareraient pas les équipages les

1. Quelquefois, à cause du mauvais état de la route, on augmente forcément le nombre des chevaux ; mais les trois chevaux de timon restent attelés de la même manière ; habitués qu'ils sont à aller ensemble, peut-être n'en souffriraient-ils pas d'autres à leur côté. Les chevaux en surplus sont attelés deux à deux, et ceux de devant, s'il y en quatre en surplus, sont conduits par un postillon nommé *falctre*, qui, à l'envers des nôtres, est monté sur ce qu'ici on nomme le mallier, le cheval de droite.

2. La verste équivaut à un kilomètre soixante-six mètres.

plus élégants, chacun est tenu en main par un garçon d'écurie, le maître de poste fait un profond salut, le yemtchick monte sur son siége, rassemble avec soin les rênes dans sa main, donne le signal, les chevaux sont abandonnés à eux-mêmes, et partent d'un galop désordonné Ce n'est que peu à peu que le postillon parvient à les maîtriser, mais les laissant cependant toujours dévorer l'espace. Un seul exemple peut donner une idée de leur course : j'ai parcouru, sur un excellent chemin, la montre à la main, vingt-six verstes en cinquante-neuf minutes.

Ce merveilleux *Sésame, ouvre-toi*, cet *il bondo kani* de papier, je devais en jouir; la personne que le prince Bariatinsky avait chargée de me ramener à Saint-Pétersbourg en était munie; aussi me fut-il permis de franchir en huit jours et cinq heures de voyage, les deux



mille sept cents verstes qui séparent Tiflis des bords de la Néva.

C'est par une splendide après-midi que je quittai Tiflis. Le ciel avait cette transparence que je n'avais encore vue que dans l'Attique; chaque détail des hautes collines qui entourent la capitale de la Géorgie était visible jusqu'à la plus grande distance. Les arbres, revêtus de leur nouvelle parure, frémissaient joyeusement sous la brise rafraîchie par les hauts sommets chargés de neige du Kasbek que l'on voyait poindre à l'horizon et que je devais bientôt contempler de plus près; les prairies émaillées de fleurs aux couleurs variées, nous envoyaient les effluves de leurs senteurs embaumées; nos deux tarantasses volaient avec une vertigineuse rapidité, en soulevant à peine un léger nuage sur la route, grâce à une pluie bienfaisante, une de ces chaudes pluies de printemps, qui la veille, avec une complaisance dont je lui savais gré, était venue abattre

une poussière dont mes yeux avaient été victimes quelques jours auparavant à la fête populaire de Krasnaïa-Gora[1].

J'ai dit deux tarantasses et je dois une explication : outre la personne chargée de me conduire à Saint-Pétersbourg, je devais avoir le plaisir de faire la route jusqu'à Vladi-Kavkas, de l'autre côté de la montagne, avec le comte Nostitz, officier distingué de cavalerie dans la garde impériale et, en outre, photographe enthousiaste; puis avec le baron Finot, notre excellent consul à Tiflis, qui entreprenait une tournée pour visiter en détail le pays qui relève de son consulat. C'était un charmant début de voyage et une bonne fortune qu'une aussi aimable compagnie, dont je fus enchanté de profiter jusqu'au moment où malheureusement nous dûmes nous séparer.

La vallée de Koura. — Mtskheta : son église. — Doucheti. Hospitalité.

Les environs de Tiflis sont accidentés; ce n'est pas encore la montagne, mais des collines élevées entourent la vallée où coule le *Koura*, le Cyrus des anciens. Ce fleuve qui se jette dans la mer Caspienne, au sud de Bakou, n'est navigable qu'à trois cents verstes au-dessous de la capitale de la Géorgie, néanmoins la quantité d'eau qu'il débite au-dessus de la ville est considérable,



Halte d'une famille géorgienne près d'une fontaine. — Dessin de Blanchard.

surtout à l'époque où nous nous trouvions, alors que la fonte des neiges s'établit dans les hauts sommets; tel qu'il était alors il roulait ses eaux jaunâtres au milieu des rochers qui parsèment son lit, d'une largeur immense d'abord, puis qui plus haut s'encaisse graduellement jusqu'à l'endroit où il reçoit les eaux de l'Aragvi près de la petite ville de Mtskheta, placée au confluent des deux rivières.

Avant d'y arriver, nous avions rencontré sur la route un Polk[1] de Cosaques du Don changeant de cantonnement. L'uniforme, si rigoureusement maintenu dans les garnisons, n'est en voyage que l'exception, et ceci se comprendra si l'on sait que tout, jusqu'au cheval, est la propriété particulière de chaque Cosaque; aussi, que de touloupes[2], de bourkas, de vieilles capotes! Ce que ce spectacle perdait en uniformité militaire, il le regagnait en

1. Espèce de Longchamp qui se tient au sommet d'une haute colline sur la rive gauche du Koura, en face de Tiflis. On y trouve tous les jeux forains et surtout toutes les combinaisons de balançoires, *katecheli*, divertissement populaire en Russie. Le nom *Krasnaïa-Gora* (montagne rouge) ne signifie pas que la montagne soit de cette couleur qui implique en russe une idée de beauté; la traduction serait plutôt *belle montagne*.

1. Régiment; de là *Polkovnik*, colonel. Il se divise en un certain nombre de *sotnias*, centaines, de *sto*, cent.

2. Touloupe, pelisse de peau de mouton.

pittoresque. Chevaux de rechange, chargés de paquets de toute sorte, voitures de bagages, télégas, tarantasses, calèches appartenant aux officiers, formaient une longue ligne entourée d'une escorte, que suivait en bon ordre le reste du régiment, la lance au bras. C'était un admirable sujet de tableau, mais d'ailleurs tout ne l'est-il pas dans ce pittoresque pays du Caucase.

Mtskheta, où nous arrivâmes peu après cette rencontre, jadis d'une grande importance en Géorgie, dont elle fut la capitale jusqu'au sixième siècle, n'est plus maintenant qu'une bourgade, dont peut-être on ne se rappellerait plus la splendeur passée sans sa belle église, sépulture des rois de Géorgie, qui reste encore debout au milieu de l'enceinte carrée crénelée au long de laquelle une longue suite de bâtiments, en partie détruits, servaient jadis de demeure aux patriarches ainsi qu'aux moines de ce monastère révéré.

Je ne puis mieux faire que de citer pour la description de cette église ce qu'en dit l'auteur des *Lettres sur le Caucase*, M. de Gille, à qui l'on doit recourir toutes les fois que l'on voudra avoir une idée exacte de ce pays, qu'il a parcouru en savant et en artiste.

« L'ancienne cathédrale de Sveti-Tzkhoveli, dont les premiers fondements furent jetés par Miriam, roi Sassanide, qui devint chrétien vers l'an 318, à la voix de sainte Nina, fut détruite de fond en comble. Le roi



La forteresse d'Ananour. — Dessin de Blanchard.

Alexandre, au commencement du quinzième siècle, reconstruisit l'église sur le plan de l'ancienne. C'est un modèle parfait des églises du style géorgien, avec son dôme, surmonté au lieu d'une coupole, d'une toiture ronde terminée en pointe et ses murailles ornées de figures d'ange volant dans une attitude renversée et de détails architectoniques parmi lesquels se distinguent des moulures en encadrement, des figures d'animaux, et des ceps de vigne. La pierre est une espèce de porphyre vert rougeâtre.

« Les rois de Géorgie y étaient couronnés et ensevelis; c'était leur Saint-Denis; ils y reposent sous des pierres funéraires qui parsèment le pavé de l'église. On y distingue des inscriptions à demi effacées[1]. Les tombes des deux derniers rois de Géorgie, Héraclius et George, sont des deux côtés de l'iconastase. Elles ont été restaurées sous le règne de l'empereur Alexandre Ier.

« Le vrai souterrain de l'église est dans une chapelle que l'on me montra à droite de la grande entrée sur le lieu de la sépulture de la sœur du centurion Longin[2] qui y fut ensevelie avec le fameux *khiton*.

1. Dans son *Voyage archéologique en Transcaucasie*, M. Brosset a réuni et traduit ce qui reste encore lisible des inscriptions de Mtskheta.

2. Suivant la légende géorgienne, le centurion Longin reçut dans le partage des vêtements du Sauveur le *khiton*, la robe sans

« Sur la rive gauche de l'Aragvi, au sommet d'une montagne, s'élève l'ancienne église de *Djouari-Patiosani* (de la croix vénérable)[1], dominant toute la contrée et d'où l'on doit jouir d'une superbe vue; j'eus le regret de ne pouvoir y arriver faute de temps. Il y a une légende sur ces deux églises. La première aurait été l'œuvre d'un architecte qui serait mort de désespoir en voyant que son élève l'avait surpassé en construisant la seconde. »

Le chemin jusqu'à la petite ville de Doucheti, où nous devions passer la nuit, n'offre rien de remarquable; la campagne y est seulement plus cultivée que ce que j'avais vu jusqu'alors au Caucase. Sur la gauche à quelque distance de la route, on aperçoit un petit lac de deux verstes environ de circonférence, auquel je n'ai pu apercevoir aucun affluent.

Doucheti est une petite ville avec une place immense et des rues principales d'une largeur considérable, bâtie comme les villes de Géorgie que j'avais vues jusque-là, en briques et en cailloux roulés, par assises alternatives. Là comme à Tiflis on retrouve le toit en terrasse faisant saillie sur la rue et où se passe une partie de la vie domestique des Géorgiens.

Ce n'était pas tout que d'être arrivés, il fallait se loger et souper. L'auberge près de laquelle s'arrêtèrent nos équipages me parut ressembler beaucoup aux *doukhans* (cabarets, en géorgien) que nous avions rencontrés sur la route, et je fis une assez triste mine, persuadé que nous ne trouverions là qu'un fort mauvais repas et une nuit sans sommeil. Mon compagnon de voyage en jugea ainsi que moi, mais connaissant beaucoup mieux le pays, il se dirigea vers une des rues qui s'ouvraient sur la place, en nous assurant qu'il trouverait moyen de nous loger plus agréablement. Nous le suivîmes et nous entrâmes après lui dans une maison de bonne apparence à laquelle attenait un frais jardin.

Le maître de la maison apparut aussitôt. C'était un homme jeune encore, à la physionomie ouverte, et revêtu de l'uniforme à passepoil vert qui distingue les officiers du corps des voies de communication (ponts et chaussées). Avant qu'aucune demande ne lui fût adressée, il nous déclara avec le sourire le plus aimable que nous étions les bienvenus, que nous serions ses hôtes aussi longtemps que nous voudrions lui faire l'honneur de demeurer chez lui. Je fus charmé de toutes ses paroles aussi bien que de ses attentions, et je regrette sincèrement de ne pas avoir écrit son nom : j'aurais été heureux de pouvoir lui donner ici un témoignage public de ma reconnaissance. Quelques minutes après, le *somovar* (bouilloire) était apporté, et en attendant le souper, assis au frais sous une vaste tonnelle, nous savourions le délicieux *karavanskii-tchaï* (thé de caravane), accompagné d'une collection de petits fours à faire pâlir la boulangerie viennoise.

Le souper fut très-confortable, et le reste de l'hospitalité était si bien à l'avenant que le lendemain matin ce fut à onze heures seulement que nous pûmes nous remettre en route.

L'Aragvi. — Une famille géorgienne. — Une légende. — Ananour. Passanaour.

Le pays devenait de moment en moment plus accidenté. La route suivait presque toujours les bords de l'Aragvi qui bouillonnait à notre droite dans son lit de cailloux. Au bas d'une descente nous rencontrâmes une famille géorgienne en voyage, arrêtée auprès d'une fontaine de l'effet le plus pittoresque. Cette halte formait un charmant sujet de tableau que je me promis bien de ne pas oublier.

Sur notre gauche se dressaient de hauts rochers couronnés de distance en distance de tours de garde circulaires, plus étroites en haut qu'en bas. Plus loin je découvris les restes informes d'un château perché ainsi qu'un nid de vautour au sommet d'un pic élevé, et dont l'accès me sembla presque impossible. Il fut témoin vers la fin du siècle passé d'une de ces scènes dont le moyen âge semble avoir eu particulièrement le privilége. Le prince de ***, possesseur de ce château, aperçut sur la route qui passe au pied du rocher, une jeune femme de haute famille voyageant avec son chapelain et quelques serviteurs. Descendant de son repaire et accompagné de nombreux satellites, il enleva la noble voyageuse, et envoya, comme par défi, les vêtements de sa victime aux membres de sa famille. Une vengeance terrible devait être le prix de cette action infâme. Les parents de la jeune princesse réunirent leurs vassaux et vinrent mettre le siége devant le château qui, malgré sa situation presque inaccessible, fut pris. Ses défenseurs furent massacrés, la famille entière du ravisseur fut exterminée, et les murailles témoins du forfait furent démantelées comme pour en noter d'infamie à jamais le souvenir.

Nous allions entrer dans les gorges de l'Aragvi là où les montagnes se resserrant davantage ne laissent qu'un étroit passage entre la rivière et le rocher. Leur entrée est défendue par la forteresse d'Ananour, reste du quinzième siècle, qui domine un village de peu d'importance.

Ainsi que Mtskheta, Ananour se présente sous la forme d'une enceinte quadrangulaire crénelée, flanquée de tours circulaires. Au centre s'élève une église de belles dimensions, et dans un angle on en voit une seconde; toutes deux sont sous l'invocation de sainte Khitobel. Le village possède également une paroisse. Cette forteresse a d'ailleurs perdu toute son utilité, la route étant maintenant sûre.

Ananour fut jadis la résidence des Eristaff[1] de l'Aragvi qui étaient au nombre des grands feudataires des rois de Géorgie.

coutures. Il l'apporta en Géorgie et la donna à sa sœur qui lui reprocha d'avoir assisté à la mort du Christ. Elle mourut de saisissement après s'être enveloppée du khiton. On ne parvint jamais à le lui enlever et elle fut ensevelie avec le saint vêtement.

1. Le général Bartholomaei a donné les dessins et les inscriptions de la croix vénérable dans ses *Lettres numismatiques et archéologiques relatives à la Transcaucasie*.

1. *Eristaff* veut dire en géorgien tête de peuple. Il y a encore en Géorgie une famille princière du nom d'Eristaff; le titre est devenu le nom.

C'est à travers une gorge formée par des montagnes en pente adoucie, couvertes de bois et de taillis, que nous continuâmes notre voyage; de temps en temps nous rencontrions de petites caravanes de mulets d'une stature peu élevée conduits par des Ossettes. En voyant ces animaux marchant librement en troupeau sur la route, la charge soigneusement équilibrée sur le dos, leurs conducteurs le fusil sur l'épaule, le kindjall au côté, il me semblait parcourir encore les montagnes de la Serrania de Ronda, où la rencontre d'élégants contrebandiers andalous est si fréquente.

Une hospitalité splendide nous attendait à Passanaour où nous arrivâmes à l'heure du diner. C'était encore chez un officier des voies de communication que nous fûmes reçus; mais cette fois notre hôte était le colonel chargé en chef de toute cette partie de la route du Caucase. Il me paraissait singulier, au milieu de cette nature sauvage, de retrouver un salon digne de Paris, de prendre mon repas sur une table recouverte de mets délicats et d'un élégant surtout, puis après le diner d'entendre de la musique qu'on aurait applaudie avec transportt à Saint-Pétersbourg ou à Paris; mais le Caucase est le pays des contrastes. Je devais m'en apercevoir le soir même.

La vallée étroite où est situé Passanaour est délicieuse; quant au bourg lui-même, il est de peu d'importance. Ici prenaient fin les pays aimables à voir que nous avions parcourus depuis notre départ de Tiflis. Après deux heures de marche, de course effrénée voulais-je dire, nous traversâmes l'Aragvi et en arrivant à une bourgade nommés Kvicheti nous étions arrivés au pied de la haute montagne que nous devions traverser pour rentrer en Europe.

La montagne. — Station de Kaïchaour. — Le sommet. — La rivière Noire. — La Krestovaïa-Gora. — Caravane d'Ossettes.

Il n'était plus question de courir : un renfort de bœufs fut attelé aux tarantasses qui partirent de ce train dont jadis on promenait les monarques indolents dans Paris. Je pris les devants, monté sur un cheval que m'offrit gracieusement un officier des voies de communication que le prince Bariatinsky avait désigné pour veiller à notre sûreté pendant le trajet dangereux du jour suivant. La nuit était venue; nuit claire, transparente, fraiche cependant; le voisinage des pics chargés de glace faisait sentir son influence. Dans chaque mare, les grenouilles en joie faisaient entendre des cris assourdissants; quelques plaques blanches me révélaient dans l'obscurité la présence des premières neiges; enfin au bout de deux heures d'une rude montée, des aboiements réitérés m'annoncèrent que je touchais au terme de mon voyage pour cette soirée et que j'étais arrivé à la poste de Kaïchaour, là où commencent véritablement les dangers de la montagne.

Cette station, qui consiste en un bâtiment principal entouré de quelques cabanes, était pauvrement approvisionnée; mais il y avait peu de temps que nous avions quitté Passanaour, et le sommeil était le seul rafraichissement que nous eussions à demander pendant cette halte; des divans entouraient la salle principale, et, au moyen du *padouchka* (oreiller), dont il est sage de se munir pour voyager en Russie, nous eûmes bien vite improvisé des lits sur lesquels nous nous jetâmes tout habillés pour être plus vite prêts à partir le lendemain avant l'aube du jour.

Car c'est avant le lever du soleil que l'on doit s'engager dans le redoutable passage que nous avions à franchir. Il ne faut pas attendre que la neige gelée par le frais de la nuit ait encore subi l'influence de la chaleur des rayons du soleil; autrement on est grandement exposé aux avalanches. Du reste, des deux tarantasses, celui du comte Nostitz devait seul nous accompagner, un autre devant nous attendre au revers de la montagne. Nos effets furent attachés sur un téléga, des chevaux de Cosaques du Don de la station de Kaïchaour furent mis à notre disposition, et la petite caravane partit résolûment par une nuit froide, les étoiles étincelant au ciel. Devant nous se dressait la route abrupte, et sur notre gauche, malgré l'obscurité de la nuit, une sorte de brouillard blanc se dessinant sur le ciel en formes indécises trahissait le voisinage d'une haute chaîne de montagnes.

A trois verstes environ de la station nous rencontrâmes les premiers champs de neige, neige gelée sur laquelle nos chevaux cosaques, bien ferrés à glace, marchaient résolûment, en animaux habitués à de semblables exploits. Peu à peu nous vîmes le jour poindre, le ciel se colora d'une légère teinte lilas qui communiqua cette nuance aux objets qui le reflétaient; les montagnes devinrent plus distinctes, et je pus enfin contempler le chemin parcouru et une partie de celui qui nous restait à faire.

Nous étions parvenus au point le plus élevé que nous devions atteindre. La route encore large, serpentait à travers d'énormes blocs de rochers, débris du sommet qui se dressait sur notre droite; à notre gauche, la montagne, que je n'avais fait qu'entrevoir dans l'obscurité, dentelait sur le ciel ses pics aigus; du même côté, à mille mètres environ au-dessous de nous, l'Aragvi serpentait dans une vallée sauvage; cette belle rivière que nous suivions depuis Mtskheta porte ici le nom de Tchernaïa-Retchka (rivière Noire). Devant nous se dressait la Gouda Gora qui a changé son nom géorgien en celui de Krestovaïa-Gora (montagne de la Croix, en russe), depuis 1824, année où le gouverneur général du Caucase, le prince Yermoloff, y a fait établir le signe de la rédemption en témoignage de la domination de la sainte Russie[1].

Mais insensiblement la route se rétrécissait; elle arriva enfin à n'avoir qu'un peu plus de la largeur de la voie ordinaire d'une voiture, et cela à l'endroit où elle est resserrée entre le précipice béant au fond duquel coule l'Aragvi et la pente escarpée de la Krestovaïa-Gora. Sur les pentes abruptes de cette dernière, la neige accumulée, se boursouflant en certains endroits, se crevas-

1. En parlant de leur pays, les Russes disent souvent la sainte Russie, comme ils disent également *Moskva Matouchka*, *Mamur* ou *la mère Moscou*.

sait; deux ou trois avalanches étaient imminentes; la chaleur du soleil levant devait en déterminer la chute. A la recommandation de nos guides, nous pressions nos montures en observant le plus grand silence; mais à un des endroits les plus étroits nous rencontrâmes une caravane d'Ossettes, conduisant une troupe nombreuse de mulets chargés; qu'eût-ce été si nous avions rencontré une voiture? Arrêter le troupeau, se ranger du côté du gouffre et nous laisser le passage libre, fut l'affaire d'un moment pour ces montagnards intelligents; mais j'ignore comment ils se seront arrangés avec les voitures qui nous suivaient.

Après avoir parcouru quatre verstes environ sur cette dangereuse corniche, nous arrivâmes au pied du mamelon que domine la croix qui a donné son nom à ce passage. Ici la route s'élargissait; devant nous s'ouvrait une vallée dans laquelle on pouvait contempler les traces encore fraiches de plus de quarante avalanches; deux étaient tombées la veille, et une pierre énorme, entraînée par leur chute, obstruait le passage que nous devions suivre. Le tarantasse et le téléga, que nous apercevions au fond de la vallée, semblaient des points noirs; je pus cependant distinguer la singularité de leur attelage. Une paire de bœufs guidait le timon, et quatre paires des mêmes animaux, attachés par derrière avec de longues cordes, servaient comme d'ancres de retenue; la charrue était attelée devant les bœufs.



La Tchortovaïa-Dolina. — Dessin de Blanchard.

En cet endroit nous troublâmes le repas de quelques loups qui se régalaient de la chair toute fraîche d'un mulet que les Ossettes, qui nous avaient croisés sur la corniche, avaient été forcés d'abandonner une demi-heure auparavant. A l'exception des os, il ne restait déjà presque plus rien.

La Tchortovaïa-Dolina. — Une avalanche. — Kobi. — Sion et Orsete. Le défilé du Darial. — Lars. — Vladi-Kavkas.

La vallée neigeuse dans laquelle nous allions nous engager porte le nom essentiellement romantique de *Tchortovaïa-Dolina* (vallée du diable). Lermontoff, cependant, assure que ce nom ne vient pas de *tchort*, diable, mais bien de *tcherta*, ligne; car là était jadis la ligne de démarcation de la Géorgie. Tout en m'inclinant devant la raison, je regrette la première version que je trouve en rapport avec la férocité sauvage du lieu.

C'est à cet endroit qu'au printemps de 1855, le général Bartolomaei, conduisant un convoi de prisonniers turcs, faillit perdre la vie. La nombreuse troupe qu'il conduisait s'était engagée sur un champ de neige lorsque retentit le cri : Une avalanche! Elle arrivait lentement, mais irrésistible, menaçant de tout engloutir; ceux qui n'étaient pas bien avancés, rétrogradant en toute hâte, se mirent facilement à l'abri; l'avant-garde était hors de danger; le général, enveloppé de fourrures, assis dans



Le défilé du Darial. — Dessin de Blanchard.

un traîneau, vit d'un coup d'œil qu'il n'y avait aucune chance de salut pour lui. « Je recommandai mon âme à Dieu, m'a-t-il dit en me racontant cet événement, et j'attendis mon sort. » Englouti par la masse de neige, le traîneau fut précipité jusqu'au fond de la vallée, en décrivant plusieurs tours sur lui-même, et le général fut enseveli sous une épaisseur de deux ou trois sagènes (quatre ou six mètres). Son domestique, échappé au danger, suivait d'un œil éperdu, mais cependant attentif, cette scène de désolation. Sur les indications qu'il donna, les Cosaques de l'escorte survivants au désastre, quelques Ossettes qui se trouvaient par hasard sur les lieux, se mirent en hâte à déblayer le terrain, et au bout de près d'une heure de travail, parvinrent à dégager le patient qui, fort heureusement, n'avait pas été blessé par le traîneau, lequel étant plus lourd, avait été entraîné avec plus de rapidité. La seule chose, m'a dit le général, qui l'ait incommodé dans cet ensevelissement prématuré, c'était la posture gênante dans laquelle il se trouvait, un de ses bras et une de ses jambes étant repliés d'une manière incommode. Quant à la respiration, elle fut à peine gênée vers la fin, et il éprouva plutôt un sentiment de douce chaleur que de froid.

Quatorze hommes perdirent la vie dans cette convulsion de la nature.

Lorsque les Ossettes sont surpris par l'avalanche, ils la précèdent, franchissant à chaque bond un espace énorme, puis lorsqu'elle les atteint, ils courent avec elle, et, grâce à leur agilité et à leur expérience, presque toujours ils échappent au danger.

Après avoir traversé un village ossette, misérable amas de chaumières, tout danger avait cessé ; c'est sur une bonne route que nous mîmes nos montures au galop, et peu après nous arrivions à Kobi, gros bourg situé dans une vallée où je remarquai quelques traces de culture.

Ici, nous éprouvâmes un petit désappointement : par suite d'un malentendu, le tarantasse, qui devait venir nous chercher de Vladi-Kavkas, n'était pas arrivé ; le comte Nostitz, pressé d'arriver, avait pris les devants, et nous dûmes nous contenter de deux télégas pour transporter une assez grande quantité de bagages, trois maîtres et trois domestiques, pendant les quatre-vingts verstes que nous avions à parcourir dans la journée.

Le téléga, voiture russe par excellence, se retrouve dans toutes les parties de l'empire. La base en est la même que celle du tarantasse, quatre ou cinq perches sur deux trains ; mais celles-ci sont plus courtes et, par conséquent, manquent totalement d'élasticité ; puis au lieu d'une caisse de calèche, c'est une simple caisse de charrette, étroite d'en bas, évasée par le haut et maintenue à grand renfort de cordes. C'est dans une voiture de cette espèce, qui se trouve en grand nombre dans toutes les postes, que les *feld-jäger* (courriers du gouvernement) franchissent d'une traite des distances énormes (dix à douze mille verstes quelquefois), assis sur un siége composé de cordes entrelacées, recouvert d'un dur coussin de cuir rembourré de crin, dans l'impossibilité de s'appuyer sur quelque chose, luttant contre le sommeil pendant tout le voyage, et ne s'arrêtant jamais à aucune station que le temps rigoureusement employé à changer les chevaux.

Les télégas sont chargés, et quant à nous, grimpés sur le bagage, nous nous mettons en route. Devant nous s'ouvrait la vallée du Terek, sur la gauche celle de Baïdar, où coule la rivière du même nom, un des affluents du Terek, spectacle grandiose qui nous préparait à ceux qui, pendant cette journée, allaient se dérouler devant nos yeux.

C'est, comme toujours, à fond de train, que les troïkas nous entraînaient ; descentes, montées abruptes, rien n'arrêtait les nobles animaux ; les yemtchiks ossettes qui nous conduisaient, émules de l'habileté de leurs confrères de Russie, les guidaient avec une adresse merveilleuse. Dans les endroits les plus dangereux, dans les descentes les plus escarpées, au bord des précipices, ils ne ralentissaient pas leur train qui était toujours le galop.

A quelques verstes de la station, la vallée s'élargit, le Terek bouillonne dans un vaste lit parsemé de roches entraînées par ses eaux, mais bientôt il est resserré par deux rochers ; au sommet de chacun d'eux s'élève un ancien fort géorgien ; celui de la rive gauche, presque entièrement détruit, se nomme Orsetè ; à ses pieds se trouve un petit village. Le fort de la rive droite, appelé Sion, est en meilleur état et entouré d'une assez grosse bourgade ; à peu de distance s'élève l'église de Tsminda-Giorgi (Saint-Georges), vénérée dans le pays.

Plus nous avançons, plus le paysage est imposant. Sur notre droite, les montagnes s'escarpent davantage ; à notre gauche, dominant les rochers que baigne le Terek, apparaît le sommet neigeux du géant de cette partie du Caucase, le Kasbek, que nous découvrons enfin en entier, avant d'arriver au village du même nom où se trouve le relais de la poste.

Ici l'on aperçoit dans toute son étendue cette belle montagne, aux contours fortement accusés. En cet endroit le Terek, étroitement escarpé, coule avec rapidité entre deux balmes de rochers ; sa hauteur, au-dessus du niveau de la mer Noire, est de dix-sept cent cinquante mètres environ[1]. Le village, situé sur la rive droite du fleuve, possède une église de construction récente, charmant spécimen du style géorgien combiné avec le bysantin, et de l'effet le plus heureux. En face, sur la rive gauche, le Kasbek opposait la blancheur immaculée de son manteau de neige et de glace sur le bleu intense du ciel. Sa hauteur est de seize mille cinq cent trente-trois pieds anglais (cinq mille cinquante mètres), hauteur un peu plus considérable que celle du Mont-Blanc, qui a quatorze mille sept cents pieds de roi (quatre mille neuf cents mètres)[2]. « Le nom de Kasbek (titre de dignité, Kasibek), a été donné par les Russes à cette montagne qui, après l'Elbrouz, est le pic le plus élevé du Caucase. Son vrai nom, en géorgien, est

1. Nous empruntons ces chiffres au consciencieux ouvrage : *Lettres sur le Caucase*.
2. *Lettres sur le Caucase*.

Mkinvari, signifiant montagne de glace, de *kinouli*, glace. Les Ossettes le nomment *Our z-Khoh* (mont Blanc), mot équivalent de Mkinvari, et aussi *Tscritsitsoub* (pic du Christ)[1]. »

Le titulaire de la dignité de *kasibek* est un vieillard vert et vigoureux, et dont, suivant l'usage, le nom originaire de famille a disparu et s'est changé en celui de la dignité. Lors du voyage que l'empereur Nicolas fit au Caucase en 1837, interrogé par le souverain pour savoir si son nom venait de la montagne, ou si ses ancêtres le lui avaient donné à elle-même : « Je ne sais pas, répondit le bon vieillard, mais je crois la montagne plus ancienne que ma famille. »

C'est à peu de distance que commence le fameux défilé du Darial (les portes du Caucase, *Caucasi Pilae*)[2]. De tous les passages de montagne que j'ai traversés jusqu'à présent, celui-ci est de beaucoup le plus imposant ; qu'on se figure deux immenses parois de rochers s'élevant perpendiculairement presque à la limite des neiges éternelles; au pied, un torrent écumant, furieux, contrarié dans sa course par d'énormes blocs détachés de la montagne voisine; une route parfois large de dix pieds à peine, largeur que souvent l'on n'a pu obtenir qu'en faisant sauter, en forme de demi-voûte, le rocher de la paroi à pic; tel est ce tableau. La plume ne peut donner une idée de la sauvage grandeur que présente ce passage, Thermopyles infranchissables et avec lesquelles on est maître de la route militaire qui, de l'Europe, pénètre dans l'Asie.

A un détour de la route, avant de nous engager dans l'endroit le plus étroit, nous vîmes accourir un soldat des troupes du génie qui nous faisait signe de nous arrêter. Au même instant, du flanc de la montagne, sur notre droite, retentit une formidable détonation suivie d'un nuage de poussière et de fumée, au milieu duquel apparaissaient d'énormes blocs de pierre, et comme si elles eussent obéi à un signal, une centaine d'autres explosions semblables se firent entendre, répétées mille fois par les échos des rochers. Il me semblait assister à une de ces effrayantes convulsions de la nature, qui, parfois, changent la forme des continents. Nous eûmes bientôt l'explication de ce vacarme causé par les travaux d'une route destinée à remplacer celle où nous nous trouvions en ce moment, qui, parfois, à la suite d'inondations extraordinaires, est entièrement interceptée par les eaux.

A l'extrémité du passage, sur la rive gauche, on peut encore remarquer les restes d'un antique château fort géorgien, et sur la rive droite, la nouvelle forteresse élevée par la Russie pour garder le défilé. Celle-ci se compose d'une enceinte quadrangulaire percée de meurtrières et flanquée de deux tours à grands créneaux. Avec les moyens dont dispose actuellement l'art de la guerre, on peut affirmer qu'il est impossible de forcer ce passage.

Jusqu'à la station de Lars, qui précède de peu celle de Balta, le pays est plus ouvert, quoique dominé des deux côtés de la route, mais les montagnes sont moins élevées et d'une pente plus adoucie. Avant d'arriver à Lars, on traverse le fleuve sur un pont de bois d'une construction hardie et élégante, destiné provisoirement à remplacer un beau pont de porphyre détruit par une formidable inondation, il y a peu d'années. Ces inondations se reproduisent avec une périodicité observée depuis des temps assez reculés, et c'est à peu près tous les sept ans que le fléau afflige le pays.

Lars est la station qui précède Vladi-Kavkas, et où l'on voit encore les restes informes d'un ancien château. A partir de cet endroit, on aperçoit sur la gauche à perte de vue la steppe, verdoyante lors de notre passage; puis sur la droite, de l'autre côté du fleuve, un paysage charmant que je comparerais au plus délicieux jardin anglais, des groupes de beaux arbres s'élevant sur de vertes pelouses, et des mamelons boisés découpant sur l'horizon leur dôme de feuillage. La route est parfaitement plate, et bientôt, à son extrémité, nous aperçûmes les coupoles vertes des églises de Vladi-Kavkas, dépassant les bouquets de verdure qui entourent la ville.

Vladi-Kavkas (mot à mot, qui commande le Caucase), est une ville toute militaire, mais à laquelle la pacification récente de ce pays va ouvrir une destinée nouvelle. Les Tcherkesses la nomment Terek-Kala[1]. Fondée par Potemkin, elle était destinée à être le quartier général et le centre d'une armée dont le flanc gauche devait s'étendre jusqu'à la mer Caspienne et le flanc droit jusqu'à la mer Noire. Ces deux dernières dénominations ont prévalu, mais depuis que le siége de la puissance russe au Caucase a été transporté à Tiflis, Vladi-Kavkas a perdu une grande partie de son importance. Si l'on considère l'espace qu'elle occupe sur la droite du Terek, elle passerait chez nous pour une grande cité, mais il y a de si vastes promenades, des rues tellement larges, des places si grandes, des maisons si basses, qu'on ne peut la ranger qu'au nombre des villes de quatrième ou cinquième ordre.

A Vladi-Kavkas, je me séparai de notre excellent compagnon de voyage, le baron Finot. C'est à travers la steppe que nous poursuivîmes notre voyage; verdoyante, couverte de fleurs, elle me rappelait cette belle savane de Tépéyagualco que j'avais parcourue au Mexique, et où nos chevaux enfonçaient dans l'herbe jusqu'au poitrail. Ici, la route, plus fréquentée, était bien tracée. Notre première halte eut lieu dans une *stanitza*, grand village retranché comme je devais en rencontrer bien d'autres jusqu'à Stavropol, première étape de mon long voyage.

De la mer Noire à la mer Caspienne, une ligne non

1. *Lettres sur le Caucase.*

2. Dariol, suivant Klaproth, qui donne l'étymologie du nom en tatare : *Dar*, étroit, resserré; *iol*, route. Cette forteresse aurait été élevée par Mirvan ou Mirman, troisième roi de Géorgie, 167-312 ans avant J. C., pour opposer une barrière aux incursions des Khazares, maîtres du nord du Caucase.

L'étymologie est plus probable si on la cherche dans *Dar-i-alan*, en arabe *Bab-al-san*, que les Géorgiens ont rendu par *Darialan*, qui n'a pas de signification dans leur langue et n'est que la transcription des mots persans. (*Lettres sur le Caucase.*)

1. *Lettres sur le Caucase.*

interrompue de colonies militaires, placées de distance en distance, oppose une digne infranchissable aux populations, alors non soumises, qui habitent le centre de la chaîne caucasienne. Là, tous les hommes sont soldats. C'est une savante organisation que celle de ces Cosaques de la ligne, cavaliers consommés, soldats intrépides, toujours prêts pour l'action. Ce sont eux également qui cultivent les champs qui les nourrissent. Magnifiquement vêtus, splendidement armés, montés sur des chevaux d'une rare beauté, ils excellent dans tous les exercices propres à cette guerre de surprises qui caractérise leur institution. Le colonel commandant la stanitza où nous changions de chevaux voulut avec une rare bienveillance me donner le spectacle d'un de leurs divertissements guerriers, la *djiguitovka*. Une quarantaine d'hommes montèrent à cheval quelques minutes après l'ordre subit qui fut donné, et tout ce que j'avais admiré dans nos cirques sur des chevaux dressés *ad hoc*, dans un manége parfaitement uni, fut exécuté par ces modernes centaures sur une route raboteuse et avec des chevaux parfaitement en liberté; debout sur leurs montures, ils chargeaient et déchargeaient leurs armes, manœuvraient leur chachka, puis, s'accrochant par le jarret, ramassaient à terre leur papakha ou leur pistolet, et se remettant en selle avec rapidité, ils fournissaient le reste de la course dans un tourbillon de poussière (voy. p. 113).



Sion et Orsete. — Dessin de Blanchard.

Pendant près d'une heure, je pus jouir de ce spectacle émouvant; mais de nouveaux chevaux étaient mis à notre tarantasse, le moment de continuer notre route était venu. Après avoir serré la main de l'aimable chef de cette stanitza, qui m'avait procuré une si aimable surprise, nous fûmes entraînés de nouveau dans la steppe verdoyante; la djiguitovka nous accompagnait encore : montés debout sur leurs chevaux sellés, une dizaine de Cosaques, qui devaient nous servir d'escorte, nous accompagnèrent pendant plus de douze verstes en exécutant les tours de voltige les plus hardis, et ce ne fut que sur nos instances réitérées qu'ils consentirent à se mettre en selle.

Le lendemain soir, j'arrivai à Stavropol, en passant par Ekaterinograd et Georgiewsk, et là, je disais un dernier adieu à cette terre du Caucase, où j'avais été accueilli par l'hospitalité la plus bienveillante.

BLANCHARD.



Une fontaine dans la ville de Chihuahua.

VOYAGE DANS L'ÉTAT DE CHIHUAHUA

(MEXIQUE),

PAR M. RONDÉ.

1849-1852 — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[1].

De France au Chihuahua.

Parti du Havre le 5 février 1849, j'arrivai, après vingt-cinq jours de traversée, à New-York. De là, je me dirigeai vers la Nouvelle-Orléans, où je fis mes préparatifs de voyage pour la Californie. J'étais en compagnie de M. H. du Pasquier de Dommartin. Nous rencontrâmes plusieurs jeunes gens qui se proposaient, comme nous, d'aller à San Francisco, et, le 14 avril, nous prîmes passage ensemble à bord du vapeur *le Globe* en destination pour Brazos-San-Iago dans le Texas. Il nous fallut ensuite passer du golfe du Mexique dans le Rio-Grande ou Bravo del Norte, que nous remontâmes jusqu'à Brownsville, terme de notre navigation.

Brownsville, est située sur la rive droite du Rio-Grande del Norte dans le Texas. En face, sur la rive gauche, se trouve Matamoros, qui dépend du Mexique et est située dans l'état de Tamaulipas. Ces deux villes communiquent ensemble par un bac.

Le 21 avril, nous nous installâmes à Matamoros. Huit jours nous suffirent à peine pour acheter nos vivres et nos autres provisions que nous plaçâmes dans deux wagons de transport.

Toutes nos dispositions nous paraissant bien prises, notre petite caravane composée de douze hommes, y compris deux nègres, se mit en marche.

Après avoir traversé l'État de Tamaulipas en longeant le Rio-Grande ou Bravo del Norte, et ceux de Nuevo-Leon, Cohahuila, Bolson de Mapimi et Durango, nous arrivâmes vers la fin de mai sur les frontières de l'État de Chihuahua; c'est de ce point que je commence le récit de ma vie dans les déserts.

Notre guide. — Le mescal. — Cerro-Gordo. — Les maisons. Les soldats mexicains.

Jusque-là, il nous avait été possible d'acheter, aux étapes, des vivres frais; nos chevaux et nos mulets rencontraient de gras pâturages : mais à mesure que nous avancions vers le nord, les populations étaient de plus en plus clair-semées, et nous devions nous attendre à être bientôt exposés à beaucoup de privations.

Un guide nous devint indispensable, non-seulement parce que nous n'avions pas devant nous de route tra-

1. Tous les dessins qui entrent dans cette livraison et la suivante ont été faits au Chihuahua par le voyageur lui-même, M. Rondé.

cée, mais surtout par suite de l'impossibilité où nous aurions été de trouver seuls des sources d'eau. Les voyageurs pourraient bien à la rigueur emporter une provision d'eau suffisante pour eux : mais il n'en est pas de même pour les montures : les mulets ne mangent jamais qu'après avoir bu. Aussi les étapes sont-elles très-irrégulières : un jour on campe après une marche de cinq à six lieues, tandis qu'un autre jour on est obligé de faire quinze à vingt lieues faute d'eau ou de bois.

Nous avions donc engagé comme guide à raison de deux piastres par jour un vieux trapeur mexicain.

Dès nos dernières étapes dans l'État de Durango, nous nous trouvions en plein pays des Comanches. Cette région composée de vastes montagnes non boisées récrée la vue par ses vastes pâturages, mais elle est pénible à traverser : il faut toujours monter et descendre.

Le voisinage des Indiens décourage les blancs de fixer leur demeure sur ces terres fertiles. Malgré les récits peu rassurants du guide, la beauté et la variété du paysage nous faisaient oublier tout péril, et chaque fois que nous gravissions une montagne, il nous tardait d'arriver au sommet pour jouir des beaux horizons de ce pays qui se fondent délicieusement dans des teintes bleu rosé d'une exquise finesse.

A l'exception du palmier mexicain qu'on rencontre dans toutes les régions, depuis l'extrême sud jusqu'à l'extrême nord du Mexique, une seule plante paraît dominer le règne végétal du désert, c'est le mescal, qui fournit aux Indiens une liqueur dont ils s'enivrent chaque fois qu'ils préparent une attaque. Cette boisson les rend féroces sans leur rien faire perdre de leur ruse habituelle. C'est encore avec cette plante qu'ils allument leur feu et couvrent leurs huttes. Ce jour-là même nous eûmes à apprécier son utilité.

Notre guide nous annonça que nous camperions la nuit suivante près d'une bonne source, mais que nous n'aurions pas de bois. Nous fîmes provision de mescal.

Les vivres frais nous manquaient : une heureuse chasse pouvait y suppléer; contre notre attente, aucun gibier ne se montra, ce qui nous semblait un fait inexplicable dans ces déserts. Bientôt la vue de huttes abandonnées nous fit comprendre que nous avions été précédés par des Indiens, et que leur chasse avait tout dispersé.

Vers quatre heures du soir, en tournant une colline, nous découvrîmes tout à coup une belle vallée remplie de bêtes à cornes et d'animaux sauvages qui prirent la fuite à notre vue. Quatre hommes de la caravane, armés de carabines, se mirent à la poursuite des troupeaux et rapportèrent un veau très-gras. Chacun de nous en reçut sa part, qu'il suspendit au pommeau de sa selle. Il nous parut que le désert avait ses avantages, et nous nous réjouîmes à la pensée que nous pourrions rencontrer plus d'une fois de semblables aubaines.

A onze heures du soir nous atteignîmes la source. Cette journée avait été longue et rude. Nous n'avions ni bu ni mangé depuis quatre heures du matin jusqu'à onze heures du soir. Il s'agissait maintenant de souper ; nous avions de la farine et du sel, mais la levûre nous manquait. Nous fîmes une pâte sans levûre que nous exposâmes au feu dans une casserole ; ce qui nous donna une sorte de galette assez difficile à digérer.

Le souper achevé, on rassembla les mulets, qu'on avait d'abord mis en liberté dans le camp : une longue corde, attachée à un pieu fiché en terre, leur laissait l'espace suffisant pour pâturer à leur aise pendant la nuit.

Nos deux nègres furent chargés du service des mulets. La garde de nuit fut confiée à trois hommes. Le premier dut veiller de dix heures à minuit, le second de minuit à deux heures du matin, et le troisième de deux à quatre; ce dernier nous réveilla vers cette dernière heure. Les mulets furent remis au pâturage, et nous fîmes le café. Cet ordre du campement fut fidèlement observé pendant le reste du voyage.

A six heures, nous nous remîmes en route.

Nous avions à traverser un pays moins montagneux et une route plus boisée. Je fis plusieurs croquis sur mon calpin de poche. Des plantes splendides charmaient nos yeux. Je rencontrai ce jour-là des aloès en fleurs qui atteignaient une hauteur de vingt-cinq pieds. Vers trois heures de l'après-midi, nous arrivâmes enfin à Cerro-Gordo, place militaire sur la frontière de l'État de Durango et l'État de Chihuahua.

Nous nous mîmes à la recherche d'un corral (une cour entourée de murs) pour y camper. Au bout d'un quart d'heure nous en trouvâmes un assez spacieux. A peine y étions-nous installés qu'un Mexicain vint nous faire savoir que l'alcade sommait le chef de la caravane de comparaître devant lui. Grand fut notre étonnement ! nous dîmes à cet homme que nous n'avions pas de chef. Le Mexicain alla porter réponse à l'alcade qui le renvoya de nouveau avec la même injonction. Quelques-uns d'entre nous se rendirent donc auprès de ce magistrat et revinrent nous apprendre que nous étions condamnés à payer douze piastres, pour indemnité du veau que nous avions tué la veille. Le troupeau que nous avions cru sauvage, avait, non-seulement un maître, mais encore un gardien qui, de la cime d'une montagne, ayant assisté à notre prouesse, nous avait précédés dès six heures dans la ville et nous avait signalés à l'autorité. C'était nous qui nous étions comportés en vrais sauvages sans le savoir. Nous payâmes sans réplique, en nous promettant de ne plus croire aussi facilement désormais aux bonnes fortunes du désert.

Provisoirement nous nous déterminâmes à rester une journée à Cerro-Gordo pour y prendre quelque repos.

Ces villes mexicaines ont un caractère moresque. Les maisons sont bâties en adobes, briques séchées au soleil et qui ont en moyenne trois pieds de longueur sur deux et demi de haut et jusqu'à trois de profondeur. A distance, ces maisons ont l'air d'être bâties avec des pierres de taille ; elles n'ont qu'un rez-de-chaussée, sont carrées avec une cour intérieure et des galeries à colonnes sous lesquelles s'ouvrent les portes des différentes pièces. L'épaisseur des murs donne de la solidité à ces habitations. Elles sont d'ailleurs très-confortables. Il y fait frais en

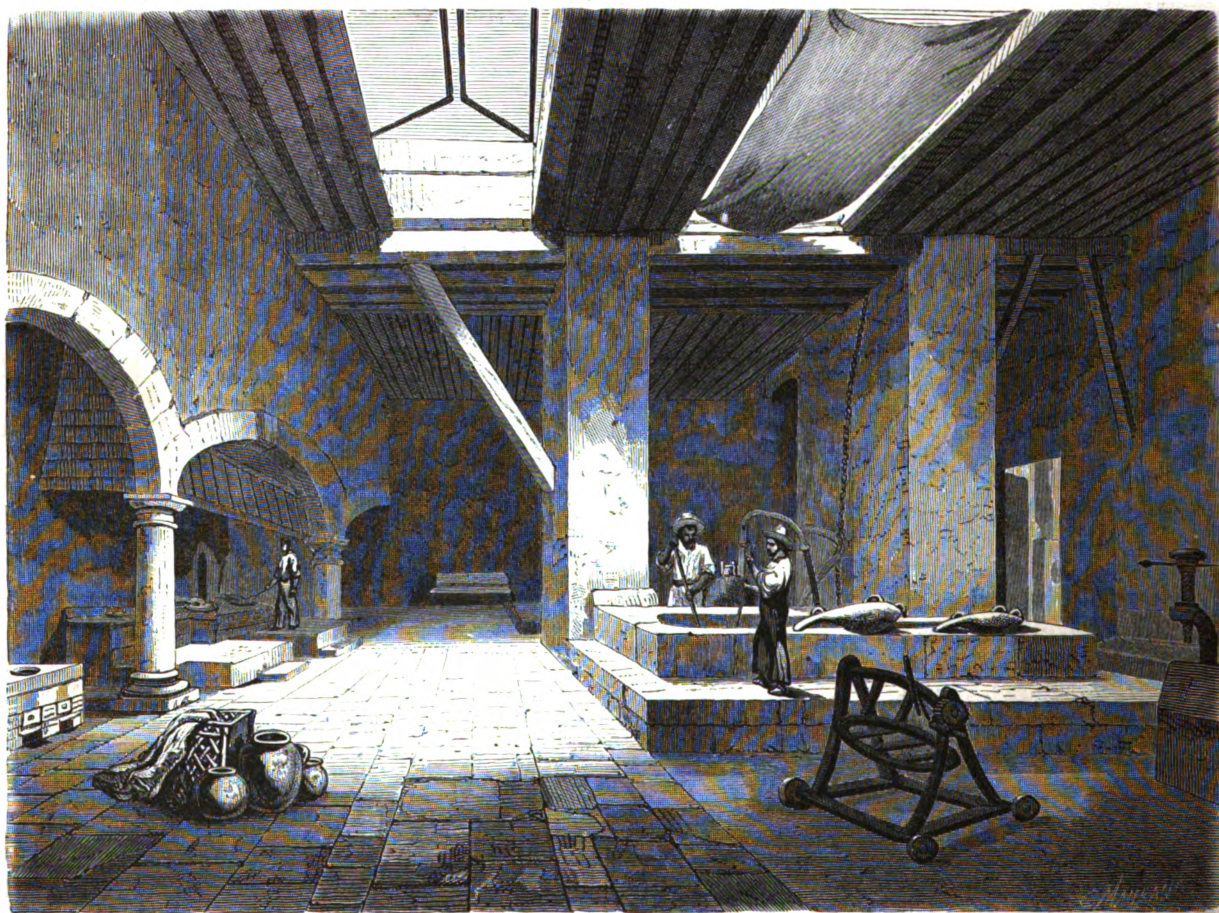


Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42.

Gillot.

été et chaud en hiver. Le luxe n'existe qu'à l'intérieur : en dehors on ne voit que de rares ouvertures fermées par des grillages généralement en bois, quelquefois en fer; l'usage des vitres est inconnu au pays. Les ouvertures ont des volets : au milieu de ces volets est disposé, à une certaine hauteur, un autre petit volet mobile qui procure, quand il est ouvert, un jour fort doux. Les portes de la cour sont le plus souvent grandes ouvertes. Les azoteas sont plates et forment terrasse; il y a des gouttières le long de ces azoteas pour l'écoulement des eaux; elles ressemblent aux gargouilles du moyen âge et donnent à l'ensemble général un aspect étrange.

Cerro-Gordo était la première ville de garnison dans laquelle je passais. Les soldats mexicains me causèrent une vraie surprise. Quel accoutrement! quelle confusion d'uniformes! chaque soldat a l'air de s'être habillé à sa fantaisie : l'un porte une vieille jaquette rouge, provenant de l'armée anglaise; un autre porte un habit bleu venant de Prusse; je crois que chaque petit duché d'Europe a contribué à fournir des fragments d'uniforme à l'armée mexicaine. Il est très-ordinaire de rencontrer des soldats de service ayant à un pied une sandale et à l'autre un soulier ou une botte, et l'on voit plus souvent des militaires avec une paire de pantoufles qu'avec une paire de souliers. Mais qu'importe! me disais-je, la valeur ne se mesure pas à l'uniforme.



Fonderie de la monnaie, à Chihuahua.

L'État de Chihuahua. — L'hacienda de la Cadeña. — Ce que c'est qu'une hacienda. — L'hacienda de Rio-Florido. — Sapato. — Hacienda de San Antonio de la Ramada.

Après nous être reposés un jour, nous reprîmes notre marche pour pénétrer dans l'intérieur de l'État de Chihuahua.

L'État de Chihuahua forme l'extrême frontière nord du Mexique[1]. Il est borné au nord par le territoire du Nouveau-Mexique; au sud par l'État de Durango, à l'est par Cahahuila et le Texas, au nord-ouest par la Sonora, et au sud-ouest par Sinaloa. L'État est situé entre le vingt-sixième degré cinquante-trois minutes trente-six secondes et le trente-troisième degré trente secondes de latitude nord.

Tout le pays est un haut plateau entouré de montagnes, et quel que soit le côté par lequel on y pénètre,

1. Il ne paraît pas inutile de donner ici un aperçu général de la division politique de l'État.

Sous la domination espagnole, l'État de Chihuahua, réuni à celui de Durango, formait la province de Nueva-Viscaya, qui était comprise dans les États de la Sonora, Sinaloa et Nuevo-Mexico, sous la dénomination de provinces internes occidentales. Cet état de choses dura depuis 1718 jusqu'en 1821.

Les provinces orientales avaient un commandant général qui relevait directement de la cour de Madrid.

L'administration de la Nueva-Viscaya portait le nom de Gobierno,



Vue générale de la ville de Chihuahua.

on est obligé de le traverser par des passes, fortifications naturelles que les Mexicains n'ont pas su utiliser dans leur dernière guerre contre les États-Unis.

La grande Cordillère des Andes, qui longe toute l'Amérique du Sud, traverse l'Amérique centrale et court du sud au nord dans le Mexique, est connue dans ce dernier pays sous le nom de sierra Madre. La même chaîne de montagnes s'élève toujours vers le nord dans la Californie, ainsi que dans l'Utah, où elle porte le nom de montagnes Rocheuses (voy. t. I, p. 274). La sierra Madre forme la partie occidentale de l'État de Chihuahua. Les indigènes de ces montagnes sont les Indiens Tarahumaras, aux mœurs douces; ils sont tous catholiques : les uns vivent paisiblement de la culture de la terre, d'autres du produit de la chasse.

La sierra Madre est très-boisée et fournit à l'État des bois de construction. Les montagnes, au contraire, qui forment la partie est, sont peu boisées. Les Indiens Apaches, les plus sauvages de toute l'Amérique, y vivent en grand nombre (voy. t. I, p. 369). Ils ont leurs rancherias dans les abords du Rio-Grande, ainsi que vers le nord, sur le Rio-Gila.

Notre itinéraire nous obligeait à marcher au pied de la grande chaîne sur les plateaux, en laissant par conséquent à notre gauche la sierra Madre, que nous ne perdions jamais de vue. Le paysage était des plus ravissants.

Le 1er juin, nous nous arrêtâmes à l'hacienda de la Cadeña, où nous demandâmes la permission de camper dans le corral, ce qui nous fut accordé.

Ici les haciendas ont un caractère différent des établissements de ce genre que j'avais vus jusqu'alors.

On nomme hacienda un domaine qu'on pourrait comparer aux anciens manoirs de l'Europe. Autour de l'habitation du maître se groupe une population de trois ou quatre cents habitants. Les terres qui dépendaient de l'hacienda de la Cadeña paraissaient à peine cultivées. Cet abandon s'explique par les continuelles invasions des Apaches. L'on ne comprendrait même pas que les habitants puissent vivre sur ces terres incultes, si la facilité d'élever de nombreux troupeaux dans les pâturages toujours verts ne compensait pas jusqu'à un certain point la négligence forcée de toute culture.

La construction des haciendas les fait ressembler à de vraies fortifications. Elles sont entourées de grandes murailles, flanquées de quatre tours avec des meurtrières, comme dans les villes. Les azoteas forment des terrasses avec créneaux, derrière lesquels les Mexicains se défendent contre les Indiens.

L'ameublement intérieur est réduit à sa plus simple expression; il consiste en grandes tables basses couvertes de peaux de bœufs non tannées sur lesquelles on se couche. Le plus souvent les habitants étendent leurs peaux devant la porte sur la terre, et là, enveloppés de leur manteau, ils dorment à la belle étoile. Ce fut le parti que nous fûmes obligés de prendre, et le seul avantage que nous trouvâmes à dresser notre camp dans le corral d'une hacienda, fut de ne pas avoir de garde à monter la nuit. On ferma la grande porte cochère; c'était assez pour nous mettre à l'abri d'un coup de main nocturne.

Le lendemain nous poursuivîmes notre route, toujours à travers un pays agréable et par un beau temps. Nous trouvions de l'eau en abondance et nous foulions une végétation luxuriante. L'homme seul manquait.

Nous voyageâmes ainsi pendant quatre jours. Le 5 juin, nous arrivâmes à l'importante hacienda de Rio-Florido, appartenant à M. Urkidi qui, à cette époque, était le président du sénat de l'État de Chihuahua. Cette habitation est un vrai palais qu'on est très-étonné de trouver sur ce sol désert. Je suppose que c'est un ancien couvent; une église assez vaste tient au bâtiment principal, et ce dernier a pour portail une grande galerie qui se compose de treize colonnes en pierre de taille, de style moresque, et formant un ensemble des plus gracieux. L'hacienda est située au bord du Rio-Florido. Cette rivière prend sa source sur le col de l'hacienda de Guadalupe, dans l'État de Durango, entre dans cet État en passant par l'hacienda de Canutillo, poursuit son cours nord-est jusqu'à la villa de Jimenez, et de là se dirige nord-ouest jusqu'à ce qu'il rencontre le Rio-Conchos à Santa Rosalia. Son parcours est de quarante-neuf lieues et demie.

Les rivières de Balsequillo, Carmen, Allende et Hidalgo sont ses affluents. Les cours de ces dernières sont de douze et demie, seize, vingt-trois et trente-huit lieues.

Nous fîmes une halte d'environ deux heures, près de l'hacienda, pour faire reposer nos mulets et nous approvisionner de vivres frais : à côté des bâtiments se trouve une boutique assez bien fournie.

Le lendemain, 6 juin, nous nous arrêtâmes dans un village du nom de Sapato, point peu important, n'ayant même pas une église, chose très-rare dans ce pays. La population y paraît très-pauvre. Plusieurs jeunes gens, n'ayant pour tout vêtement qu'un calsonero, vinrent nous offrir de l'herbe, que nous achetâmes pour nos mulets.

Le 9 juin, après une marche de trois jours, nous arrivâmes à l'hacienda de San Antonio de la Ramada. En cet endroit la vue se repose enfin sur de beaux champs de froment et de maïs : on est ramené au spectacle de la civilisation. Nos chevaux et nos mulets y trouvèrent un abondant fourrage.

et se composait de quatre subdélégués, qui avaient titre de juges des quatre branches (*quatro ramos*) : l'intérieur, la guerre, la justice et la police. Les deux seuls conseils de la ville (*ayuntamientos*) avaient leur siége, l'un à Parral, et l'autre à Chihuahua. Chaque présidio militaire était gouverné par un commandant.

En l'année 1824, l'État de Chihuahua fut érigé et divisé en douze départements (*partidos*).

Le département ou canton est administré par des conseils de ville (*ayuntamientos*), des juntes municipales (*juntas municipales*) et des juges de paix (*alcades conciliadores*). L'État a un gouverneur : chaque municipalité de deux mille âmes a un gouvernement municipal.

Les *ayuntamientos* ont au moins un président, un alcade, deux régisseurs et un procureur; mais jamais plus d'un président, de deux alcades, de huit régisseurs et de deux syndics (*sindicos*).

Tous les fonctionnaires publics sont nommés à l'élection; il n'y a que les officiers de l'armée qui relèvent du gouvernement central de Mexico.

L'État a un sénat et une chambre des députés : comme les États-Unis, chaque État se gouverne lui-même.

Le pueblo de la Cruz. — Un camp de sauvages sous les lauriers-roses. — Santa Rosalia. — Hacienda de Saucillo. — M. Curcier. — L'hacienda de Mapula.

En quittant San Antonio de la Ramada, notre caravane chemina sur des plateaux couverts de lauriers-roses qui avaient une hauteur de six à huit pieds, et tellement touffus, que nous avions peine, en les traversant, à reconnaître notre route qui n'était guère tracée. Après avoir marché pendant trois heures, nous arrivâmes à la Cruz, qui compte cinq cent quatre-vingt-un habitants, et possède une église et un presbytère. La population paraissait dans une grande agitation. Les rues étaient désertes, les maisons fermées; puis peu à peu les habitants sortirent tout effarés et surpris de nous voir au milieu d'eux sains et saufs. Il paraît que nous avions passé sans nous en douter à côté d'un camp d'Indiens Comanches assez nombreux, qui avaient établi depuis plusieurs jours leurs tentes au milieu des lauriers-roses. C'était grâce à la hauteur de ces arbres que nous n'avions pas été aperçus des sauvages (voy. t. I, pages 348 et 349).

Les Mexicains, peu braves de leur nature, nous considéraient presque comme leurs libérateurs et comptaient beaucoup sur notre renfort en cas d'attaque. Ils nous traitèrent en amis et nous offrirent ce qu'ils avaient de mieux dans leurs maisons. Depuis longtemps nous n'avions fait aussi bonne chair. Nous trouvâmes un boulanger : son pain n'était pas bon; mais quel régal pour des gens condamnés à manger la mauvaise galette de leur propre fabrique! Nous achetâmes toute la provision de cet homme, et au grand désappointement de la population, nous repartîmes le même jour pour aller camper au pueblo de Santa Rosalia où nous arrivâmes le 10 au soir.

Santa Rosalia est une place assez considérable. Elle compte deux mille cent dix-sept habitants, et a une église et un presbytère. Elle est située à mille deux cent quatre mètres au-dessus du niveau de la mer, dans le département de Jimenez, dont elle est une des municipalités des plus importantes.

Elle communique par une bonne route carrossable avec la capitale de l'État, située à quarante et une lieues. Elle est bâtie sur une petite hauteur, au pied de laquelle passe le Rio-Conchos, qui prend sa source dans la Sierra, près du pueblo de Bichichic, se dirigeant vers Tajirachic, du sud au nord.

Cette rivière parcourt cent quarante lieues et reçoit beaucoup d'affluents. Dans la saison des pluies, elle doit être très-profonde, si l'on en juge par la hauteur de son lit; cependant, en temps de sécheresse, on la traverse aisément : à Santa Rosalia elle n'avait pas plus d'un pied et demi d'eau. La rive opposée à la ville est assez plate, et comme les hautes eaux débordent loin dans la prairie, nous eûmes un mille à parcourir sur du sable de rivière avant d'arriver à un pâturage. Nous y dressâmes nos tentes et résolûmes de prendre un jour de repos.

Nous visitâmes Saussillo, propriété appartenant à un Français, M. E. Curcier, homme d'une intelligence supérieure, et qui a fait comprendre quel parti on pourrait tirer de ce pays où il était venu s'établir. Dans toutes les directions de l'État, on trouve des propriétés qui lui ont appartenu. Il est mort trop tôt, surtout pour les Français qui exploraient cette contrée; ils trouvaient en lui un vrai protecteur, les aidant de sa bourse et de ses conseils. Le gouvernement de l'État eut plus d'une fois recours à sa caisse, pour sortir des embarras où il se trouve trop souvent. M. E. Curcier avait exploité des mines d'argent et ouvert des entreprises; on peut dire qu'un sixième de la population vivait de ses créations. Sa fortune était évaluée à quatorze millions de piastres, gagnés en douze ans; ce chiffre suffirait pour donner une idée de la valeur de l'homme qui avait cherché à tirer cette nation nonchalante de la torpeur où elle est retombée depuis sa mort. Encore aujourd'hui, le souvenir de M. Curcier est gravé dans le cœur des milliers d'habitants qui tenaient de lui leur pain : l'estime publique l'a suivi au delà de la tombe. Ses propriétés sont gérées par le vice-consul d'Espagne, don J. M. Nafarondo.

On ne s'étonne point de trouver l'hacienda de Sausillo plus prospère que la plupart des autres propriétés; on y récolte du froment, de l'avoine, du maïs et des fruits de toute nature. On dirait que l'esprit du maître est encore présent; des travaux d'irrigation répandent partout la fertilité.

Le 12 juin, notre route devint plus difficile : nous entrâmes dans un défilé de montagnes assez rocailleuses, qui aboutit à une passe connue sous le nom de *Cañon de l'Ojito de Agua*, qu'elle doit à une source d'eau limpide. Cette passe est dangereuse : les Indiens y attaquent souvent les caravanes. Dans le milieu du cañon, il y a une tour qui sert de corps de garde à quatre ou cinq hommes de troupe, secours insignifiant en cas d'attaque. Un peu plus loin se trouve un rancho, qui appartient à l'hacienda de Mapula. Nous y passâmes la nuit; nous n'étions plus qu'à douze lieues de la capitale.

Il me tardait de voir la ville de Chihuahua; c'est généralement dans les capitales que se concentre tout le luxe du pays et qu'on peut le mieux juger les mœurs et les coutumes. Mais quelle fut ma surprise! En approchant de cette ville, je me voyais encore au milieu des déserts : nulle apparence d'habitations, nul essai de culture; la nature semblait même y prendre un aspect plus âpre; les montagnes et les plaines étaient recouvertes de pierres volcaniques noirâtres et poreuses.

La ville de Chihuahua. — Ses monuments publics. — Mœurs. Coutumes.

Le 13 juin, vers quatre heures du soir, nous entrâmes dans la ville de Chihuahua. Nous avions parcouru, à partir du Texas, un espace d'environ quatre cents lieues à cheval, à travers un pays occupé par les Indiens Comanches et Apaches, sans en avoir rencontré un seul, quoique nous eussions vu partout des traces de leur barbarie, et même côtoyé un de leurs camps.

Nous louâmes un corral et une maison non meublée comme partout ailleurs, mais assez grande pour y établir

notre camp. Elle appartenait à une dame française. Du moment qu'elle sut qu'il y avait des Français dans la petite caravane, elle se montra extrêmement obligeante, et nous mit à même de recueillir tous les renseignements dont nous avions besoin pour bien connaître cette ville où nous nous proposions de faire un assez long séjour.

Jusque-là, nous avions échappé à toute espèce de danger, mais nous ne pouvions nous dissimuler que notre caravane était trop faible pour qu'il y eût prudence à nous aventurer, dans les mêmes conditions, plus avant vers le nord. Nous résolûmes donc d'attendre à Chihuahua qu'il nous fût possible de nous joindre à quelqu'une des caravanes qui la traversent en venant soit du Texas, soit du Nouveau-Mexique, par le Passo del Norte.

Mon compagnon de voyage, M. H. de Dommartin, était souffrant et désirait voir un médecin ; il s'adressa à notre hôtesse, qui lui parla avec beaucoup d'éloges d'un docteur français résidant dans la ville, et qui, en effet, y jouissait de la plus grande considération, non-seulement pour son talent, mais aussi pour la bienveillance de son caractère.

Nous nous rendîmes près de M. Roger Dubos pour le consulter, et nous trouvâmes en lui non-seulement un médecin expérimenté et un compatriote, mais encore un



Marchands de melons. Saccateros. Muletier. Mendiants.

LE MARCHÉ DE CHIHUAHUA.

véritable ami. La ville de Chihuahua n'ayant point d'hôtel, il mit à notre disposition un joli petit appartement donnant sur une belle cour avec galerie à colonnes d'un style dorique. Une fois si bien installés, nous n'eûmes qu'à trouver en ville un corral pour nos mulets.

Le mot *Chihuahua* appartient au vocabulaire des Indiens Tarahumaras et signifie « passage de l'eau. » Il me serait pourtant impossible de dire si ce nom vient de plusieurs rivières qui se joignent près de la ville, ou s'il a été donné à l'État à cause du grand nombre de rivières qui le traversent dans toutes les directions.

La ville est située à 1451 mètres au-dessus du niveau de la mer et compte 14000 habitants.

Quand on arrive du côté du sud, on n'aperçoit la ville qu'en y entrant : jusque-là, les montagnes l'ont dérobée aux regards. Mais des trois autres points cardinaux, surtout du nord et de l'ouest, elle offre un aspect pittoresque et riant. Bâtie sur une légère pente, elle se développe avec grâce, se détachant en blanc sur des fonds de montagnes qui reflètent les tons purs d'un ciel toujours azuré. Les églises et les couvents sont les monuments publics qui dominent. L'élégance des clochers et des coupoles, généralement blanchis à la chaux, donnent à la ville un air oriental ; on croirait voir des minarets.

Aux États-Unis de l'Amérique du Nord, les villes s'établissent et se créent sur des points qui offrent des fa-



Église de la Constitution, à Chihuahua. — Dessin de Lancelot d'après M. Rondé.

cilités de communication commerciale, sur des rivières navigables ou sur des points susceptibles de recevoir soit de bonnes routes, soit des chemins de fer. Jamais une ville ne s'y élève sans que les chances d'avenir n'aient été calculées. Aussitôt qu'une ville est fondée, elle s'élève comme par magie, et prospère presque infailliblement.

Au Mexique, au contraire, la richesse des métaux précieux a créé les villes à proximité des mines, quels que fussent d'ailleurs les inconvénients matériels de l'emplacement. Aussi presque toutes les villes importantes sont-elles situées loin des voies naturelles de communication et des cours d'eau, dans des gorges de montagnes ou dans de profonds ravins.

Par exception, Chihuahua, bâtie près de mines d'argent, a une position avantageuse; c'est un point de transit par lequel s'écoule le commerce du sud au nord du Mexique; elle possède aussi une bonne route venant de l'est, c'est-à-dire des États-Unis du nord à l'ouest vers le Pacifique.

Au pied de la ville coule la rivière de Chihuahua, qui prend sa naissance dans le Cañada del Chileote, au sud-ouest du pueblo de Chuviscar. Elle afflue près de la capitale dans une autre rivière du nom de Nombre de Dios, et se jette dans le Rio-Conchos sur un point qu'on nomme Babisas, après un parcours de vingt-neuf lieues.

Malgré cette rivière, qui fournit une eau abondante aux habitants, on a construit du temps des Espagnols des aqueducs qui alimentent la ville haute. Ces aqueducs ont une longueur de 161 533 varas[1], et comme ils s'étendent sur un terrain accidenté, ils ont dans certaines parties une hauteur de 30 mètres. Ils alimentent d'eaux limpides la ville haute; c'est dans cette partie que se trouve la promenade publique (Alameda), plantée d'alamos (peupliers des Indes) très-touffus et offrant aux promeneurs beaucoup d'ombrage et de fraîcheur.

Le dimanche, dans l'après-midi, toute la population de la ville se donne rendez-vous à l'Alameda. Les dames riches s'y promènent dans de grandes calèches suspendues sur des courroies en cuir et qui font souvenir de celles dont on se servait en France au temps de Louis XV.

Les signoritas s'enveloppent avec beaucoup de grâce dans leur rebosso, dont elles se couvrent la tête en cachant une partie de leur visage et ne laissant voir que deux grands et beaux yeux noirs. Chez les dames riches, ce rebosso est généralement en soie noire ou blanche, brodée de dessins de couleurs vives et voyantes. Les femmes du peuple ont un rebosso en laine bleue, avec de petits carreaux blancs; elles s'en servent de même avec grâce. Les Européennes adoptent ce costume bien vite, mais elles sont forcées de faire une étude assez longue avant d'arriver à savoir s'en parer comme les femmes du pays.

La jupe est courte; le bas en est brodé de dessins en laine. Les femmes du peuple aiment pour la jupe le rouge voyant, et se promènent à pied.

Le goût du luxe pénètre jusque dans les classes les plus pauvres, et il n'est pas rare le dimanche de voir une Indienne avec des souliers de satin blanc, sans bas; sa peau naturellement rouge contraste singulièrement avec la couleur de sa chaussure.

Tout homme est cavalier dans ce pays. Il faut être bien pauvre pour ne pas avoir à soi un cheval ou un mulet; aussi les cavalcades sont-elles magnifiques, c'est à qui fera le plus de prouesses en équitation.

Le costume des hommes est plus riche et plus varié que celui des femmes. Un individu qui toute la semaine n'a pour tout vêtement qu'un calsonero blanc et le sarapé (manteau), porte le dimanche des costumes chamarrés d'argent qui lui coûtent jusqu'à six et huit cents francs. Le pantalon blanc est de rigueur; il est recouvert d'un autre pantalon de peau, ouvert sur le côté et de haut en bas, et orné d'une rangée de boutons en argent. Une ceinture en crêpe de Chine entoure le corps; la veste est en peau de cerf ou en velours avec broderies d'argent. Le sombrero (chapeau) est à larges bords; il est en paille ou en feutre et décoré d'une torsade très-épaisse en velours noir ou en argent et or. Le sarapé est bariolé de couleurs tranchantes et de dessins variés. Les hommes, ainsi que les femmes, ont un talent particulier pour se draper avec grâce dans le sarapé : l'individu le plus ordinaire a l'air, sous son manteau, d'un gentilhomme.

Le coup d'œil seul de cette promenade et de ces costumes si variés me faisait oublier les ennuis du voyage, et m'a laissé un souvenir qui ne s'effacera plus.

Dans le centre de la ville, ou la ville basse, une grande place publique, connue sous le nom de place de la Constitution, sert à la promenade des soirées pendant la semaine.

Le plus bel ornement de cette place est l'église paroissiale de la capitale. Elle a été construite d'après les dessins et sous la direction de l'architecte Nava, en 1764, avec des fonds qui provenaient des mines de Santa-Eulalia : on préleva un réal par marc d'argent extrait de ces mines pendant soixante-deux ans. Cette contribution dura jusqu'en 1789 et produisit huit cent mille piastres.

Le portail donne sur la place et a un aspect noble et grand; les deux tours ont une hauteur égale qui domine l'église de 31 varas espagnols et demi, et comme l'église s'élève à 21 varas au-dessus du niveau de la place, la hauteur totale est de 52 varas et demi. Outre les deux tours, une magnifique coupole orne le milieu du monument et donne à l'ensemble une forme gracieuse. L'intérieur se compose de trois nefs d'ordre dorique.

Du côté opposé à l'est de l'église se trouve le palais du Congrès, qui n'a qu'un rez-de-chaussée. Sa façade est ornée de colonnes. Le toit forme terrasse; au milieu s'élève un grand mât où l'on hisse le drapeau national dans certaines circonstances. Une petite sculpture représente un soleil, pour faire allusion à la lumière qui doit éclairer les législateurs.

Une fontaine en forme de pyramide s'élève au milieu de la place.

1. Le vara équivaut à un mètre quarante-cinq centimètres.

Le palais du gouverneur est situé sur le côté nord de la place : rien ne le distinguerait d'une maison privée sans le poste militaire qui en fait le service.

Autour de la place sont des bancs en pierre de taille. La promenade du soir est très-animée et éclairée par des réverbères où le gaz n'a pas encore fait son apparition : de simples chandelles y entretiennent une lumière douteuse.

Les affaires commencent vers quatre heures du matin et occupent les habitants jusqu'à midi : on dîne, et de midi à quatre heures on fait la sieste; les magasins sont fermés pendant ce temps, la ville est déserte. Il est vrai qu'il fait bien chaud dans l'après-midi. Les jeunes arbres de la grande place ne donnent qu'un ombrage insuffisant contre l'ardeur du soleil; les Français appellent cette place « la côte d'Afrique. »

Vers quatre heures du soir, les affaires reprennent de l'activité, les boutiques se rouvrent, la circulation redevient animée, la promenade réunit une grande partie de la population; puis à la promenade succède le silence de la nuit, qui n'est interrompu que par les *serenos* (veilleurs de nuit) stationnés à chaque coin de rue. Une lanterne posée à terre dans le milieu de la rue avertit de leur présence. A chaque quart d'heure, ils annoncent l'heure à haute voix, et ce renseignement assez peu nécessaire se répète d'un bout de la ville à l'autre. Le signal part de la place de la Constitution.

Après l'église paroissiale, desservie par le clergé régulier, on peut citer l'église du couvent des Franciscains, desservie par le clergé séculier. On ne compte dans ce couvent qu'un père et deux ou trois frères. Un collége y est adjoint, mais il est très-peu fréquenté. Pendant mon séjour, ses élèves étaient au nombre de huit. Les enfants des riches familles vont soit à Mexico, soit à la villa de Léon, qui possède un petit séminaire. Quant au reste de la population, son indifférence pour l'éducation des enfants est telle que je crois qu'à Chihuahua il n'existe même pas d'école d'instruction primaire.

San-Felipe, avec son couvent des jésuites, est encore un monument assez remarquable. Il devait avoir autant d'importance que l'église paroissiale, mais il est resté inachevé à la suite de l'expulsion des pères qui le possédaient. Le couvent seul a été terminé; il sert de caserne et d'hôpital : l'église est sans plafond.

Derrière le couvent des jésuites et devant la caserne, on voit la plazuela de San-Felipe. C'est là que les Espagnols exécutèrent les héros de l'indépendance, Hidalgo Allende, Jimenez, etc. Plus tard, conformément à la loi du 19 juillet 1823, on a élevé à la mémoire des victimes une pyramide quadrangulaire sur un piédestal ayant 34 pieds de hauteur.

L'hôtel de la Monnaie (*casa de Moneda*), situé dans la rue du même nom (*calle de la Moneda*), qui débouche sur la place de la Constitution, est d'une architecture très-ordinaire; elle se fait remarquer seulement par ses proportions. Sa construction a coûté vingt-quatre mille piastres. On y frappe de la monnaie d'or, d'argent et de cuivre. D'après les statistiques des livres de la Monnaie sous la domination de l'Espagne, il a été fondu dans l'espace de vingt-quatre années, de 1738 à 1761, à la monnaie de Chihuahua, 3 428 278 marcs d'argent, qui ont produit 28 283 273 piastres et 4 réaux; ce fut pendant la période où les mines de Santa Eulalia donnaient une grande abondance de riche minerai.

L'administration de la Monnaie est confiée à la direction intelligente de deux Anglais, MM. Poths frères. Des machines à vapeur fonctionnent dans de vastes salles souterraines. Des poulies tournent au moyen de courroies dans toutes les directions et assurent un travail très-rapide et très-économique. Les directeurs ont fait frapper en six mois 206 539 piastres en argent, et la valeur de 6992 piastres en cuivre. Un de nos dessins (voy. page 132), représente une salle de l'hôtel où sont trois fourneaux. Celui du centre sert à fondre le minerai d'argent. Deux hommes exercent une surveillance permanente sur cette grande cuve; quand le métal est liquéfié, on l'y puise avec une grande cuillère à quatre anses qui permettent à deux hommes de la transporter sans danger sur une bascule. Cette dernière roule sur quatre petites roues; on la pousse auprès du fourneau que l'on voit au fond à gauche; on renverse le contenu liquide dans les chaudières ou creusets de ce second fourneau, et c'est ainsi que s'opère la séparation des métaux.

Le mineur, avant de porter son métal à la Monnaie, fait fondre le minerai d'argent lui-même et cherche autant que possible à en extraire l'or; mais comme les fourneaux des mineurs laissent beaucoup à désirer, l'argent qu'on apporte en barre à la Monnaie renferme encore de l'or, et malgré ces différentes opérations, quand cet argent vient en Europe, soit à Londres, soit à Paris, et qu'il est de nouveau manipulé, il produit encore assez d'or pour payer les frais de la dernière opération.

La *casa de Moneda* de la capitale n'est pas la seule de l'État; Hidalgo en possède une autre aussi riche que celle de Chihuahua.

Les métaux précieux étaient la seule industrie de ce pays avant l'indépendance. Depuis les guerres de la révolution de 1810, 1811 et 1812, et depuis surtout l'invasion des Indiens sauvages, une partie des mines a été abandonnée; les populations se portent de préférence vers les centres et cherchent à s'y créer de nouvelles ressources. On a entrepris de tanner le cuir, branche de première nécessité, les vêtements étant en grande partie de peau pour les personnes pauvres. On travaille la laine pour faire les sarapés. La fabrication des chapeaux a aussi une certaine importance.

Combats de taureaux. — Combats de coqs. — Un journal officiel. Les courriers.

Un vaste cirque est destiné aux combats des taureaux. L'usage de ces combats, introduit par les Espagnols, et qui en Europe paraît barbare et peu digne d'une nation civilisée, a dans ce pays-là pourtant un but pratique. C'est le moyen d'habituer les paysans à dompter

sans crainte le bétail qui fait leur seule ressource, et qui, vivant en liberté, n'accepte le joug de l'homme que lorsque ce dernier a fini par lui imposer l'obéissance par la crainte. Le but a été atteint : l'audace et l'adresse des toréadors sont incroyables. Le taureau le plus indomptable est forcé d'accepter le joug lorsqu'il a été pris au lazo.

Les spectateurs sont aussi intéressants à examiner que les acteurs. Leur joie et leur animation sont extraordinaires. J'ai vu un matador dangereusement blessé et mis hors de combat; tout d'un coup un silence profond régna parmi les spectateurs; l'effroi était peint sur tous les visages; les toréadors et les picadores eux-mêmes étaient comme stupéfiés, mais la vue du sang qui ranimait le taureau d'une nouvelle rage fit sortir les spectateurs de leur angoisse et les acteurs de leur étourdissement; les picadores parvinrent à donner à l'animal une autre direction; on enleva le blessé, on le transporta hors l'arène. Le taureau furieux semblait attendre et défier un nouvel ennemi. Tout d'un coup, un des spectateurs franchit la rampe, ramasse l'épée du matador, s'approche de l'animal et le regarde fixement; puis il avance de quelques pas : l'animal, fasciné, courbe la tête comme pour demander grâce. Le hardi matador improvisé pose alors son pied gauche entre les cornes du taureau, reste immobile dans cette position pendant



Place de la Boucherie, à Chihuahua.

quelques secondes, et lui plonge ensuite son épée dans la poitrine : le taureau, inondé de sang, frissonne et meurt. Durant cette scène, on n'entendait pas une parole, un cri, un souffle dans le cirque, mais il s'éleva comme un orage d'acclamations après la victoire. Il faut avoir assisté à une fête pareille pour en comprendre les transports.

Un autre cirque, plus petit, sert aux combats de coqs. Les Mexicains déploient une patience et une adresse merveilleuses à dresser les coqs à ce genre de combat. On porte deux coqs dans l'arène, on les met en présence l'un de l'autre, on les excite pendant quelques minutes; quand on les suppose assez furieux, on leur attache à l'ergot une petite lame de couteau. On leur arrache quelques plumes du cou pour les exciter de nouveau Mais avant que le combat ne commence, des paris s'engagent dans la salle. Il n'est pas rare de voir un Mexicain n'ayant point de chemise sur le dos, parier deux et jusqu'à trois cents piastres pour l'un ou l'autre des coqs. Quand les paris sont établis, on lâche les adversaires qui commencent par s'attaquer avec une telle vigueur, que souvent l'un des combattants succombe éventré au premier choc. Le perdant paye le montant de son pari avec sang-froid, prêt à recommencer à la première occasion. Les gens de bonne éducation n'assistent jamais aux combats de coqs.

Le gouvernement publie un journal, intitulé *El Faro*

periodico del Gobierno del Estado libre de Chihuahuà. Cette feuille paraît deux fois par semaine, les mercredis et les samedis. Le prix de la souscription est de dix-huit réaux pour la ville et de trois piastres pour les provinces et l'étranger. Cette feuille, de quatre pages in-quarto, a fort peu de lecteurs, et je doute qu'elle fasse ses frais; on n'y lit aucun article littéraire ou scientifique : toute la rédaction se réduit aux décrets du gouvernement et annonces clair-semées.

Quatre courriers font le service de la malle dans les différentes directions de l'État.

1° Le courrier qui transporte la malle de Chihuahua à Rio-Florido, où les dépêches s'échangent avec celles de Durango. Il fait pour aller et revenir cent vingt lieues en cinq jours et demi. La dépense de ce courrier se monte à vingt-trois piastres et sept réaux : il part deux fois par semaine.

2° Le courrier de la sierra Madre porte les dépêches en Sonora, va de Chihuahua à San Antonio de las Huertas, et parcourt pour aller et retour en onze jours deux cent vingt lieues. Sa dépense se monte à trente-huit piastres et demi : ce courrier est hebdomadaire.

3° Le courrier du Nouveau Mexique va jusqu'à un point nommé Brasito, un peu en avant du Paso. Il fait deux cent soixante lieues en trois jours; sa dépense se monte à quarante piastres. Il part tous les quinze jours.

4° Le courrier des Présidios, part de Chihuahua tous les quinze jours pour aller à Arispe, parcourt quatre cent quarante lieues en vingt jours, et sert spécialement les points militaires. C'est le gouvernement central de Mexico qui fait les frais de ce service.

La malle se transporte à dos de mulets. Pendant mon séjour à Chihuahua, le courrier qui dessert la ligne de Rio-Florido, portant les lettres à destination pour l'Europe, fut assassiné par les Indiens et les dépêches furent dispersées. Ces malheurs trop fréquents occasionnent pour les négociants des retards fâcheux. Le jour de l'arrivée des courriers, chacun va prendre ses lettres à la poste; le facteur n'existe pas plus au Mexique qu'aux États-Unis.



Hacienda de Tabalopa, sur la rivière Nombre-de-Dios.

Sur les quatorze mille habitants de la ville, les deux tiers sont indiens ou métis; l'autre tiers est blanc. Ce sont les blancs qui, comme dans tout le Mexique, sont à la tête du gouvernement et se distribuent les fonctions et la caisse publique. L'Indien ignore complétement ses droits politiques : on a bien soin de le maintenir dans cette ignorance.

Le nombre des Français qui résidaient dans la ville, lorsque je la visitai, était de vingt, généralement commerçants; presque tous sont Basques; à ma connaissance il n'y en avait que deux mariés.

Les Mexicains de distinction recherchent la société des Français; ces derniers s'en rendent dignes par leur conduite, et, chose rare! l'entente cordiale qui règne entre eux.

Dans la capitale comme partout dans l'État, M. Curcier a laissé des traces de son passage. La ville lui doit des améliorations et des embellissements. Son habitation est la seule qui soit en pierre : les autres maisons privées de la ville sont bâties en adobes. M. Curcier a fait construire sa maison dans le style du pays, qui est noble et confortable : lorqu'on pénètre dans l'intérieur de la cour, on se croirait dans un palais moresque.

Un chef des Peaux-Rouges. — Les Comanches. — Le marché. La Boucherie.

J'ai eu la chance toute particulière de voir, pendant mon séjour à Chihuahua, *Abasolo*, grand chef des Peaux-Rouges Comanches.

On sait que les Comanches forment une des races des plus guerrières de l'Amérique et en même temps des

plus nobles du désert. Les Comanches se divisent en quatre branches considérables, les Cuchanticas, les Jupes, les Yamparicas et les Orientales. Ce sont les ennemis irréconciliables des Apaches : les uns et les autres font subir des tourments des plus cruels à leurs prisonniers, mais les incursions des Comanches dans l'Etat de Chihuahua sont moins fréquentes que celles des Apaches.

Au nombre de vingt-cinq à trente mille, répandus sur un espace immense depuis le golphe du Mexique jusqu'à Santa-Fé dans le Nouveau-Mexique, ils sont maîtres absolus des montagnes et des plaines. La rive gauche du Rio-Grande del Norte est le théâtre de leurs exploits : ils considèrent certaines lignes comme leurs frontières incontestables, s'y maintiennent avec opiniâtreté et en défendent les abords avec un courage remarquable. Ils ne tolèrent sur leur territoire ni les Indiens ni les blancs; ils respectent les frontières voisines excepté quand ils ont une vengeance à exercer.

Ils n'ont pas recours à la ruse contre leurs ennemis : ils les attaquent face à face, pourvu qu'ils soient en force égale; mais, malgré leur courage, ils semblent redouter les rencontres nocturnes : faut-il attribuer cette sorte de peur à leur croyance religieuse? Je serais porté à le croire : j'ai trouvé des hiéroglyphes où figurait le croissant.

Si l'on veut voyager chez les Comanches, il faut prendre pour guide un ancien trappeur mexicain. Ces individus connaissent toutes les ruses des Indiens, et sauvages comme eux de mœurs et d'habitudes, ils trouvent le moyen d'éviter les embûches où l'on tomberait sans eux.

Le chef comanche qui commande une attaque est très-reconnaissable : il cherche à se donner un aspect féroce et orne sa tête d'une paire de cornes de bœuf. Il se trouve toujours le premier à l'attaque. Le Comanche manie habilement la lance et la flèche, et attaque avec une rapidité telle qu'il faut renoncer à l'arme à feu pour ne se battre qu'à l'arme blanche. Les lances et les flèches des Comanches sont plus courtes que celles des Apaches, mais ils portent une petite hache qui est entre leurs mains une arme terrible.

J'ai rencontré en voyage une petite caravane d'Américains, composée de sept hommes. Ils avaient pour guide un de ces rusés Mexicains; ayant aperçu à distance une troupe de Comanches à cheval qui se préparait à une attaque vigoureuse, il conseilla à la caravane de mettre pied à terre, d'attendre de pied ferme les Peaux-Rouges, et recommanda surtout de ne tirer qu'à bout portant, en visant tous en bloc le chef comanche. A peine les voyageurs étaient-ils à terre que les Comanches se lancèrent vers eux, la lance d'une main, un bouclier en peau de l'autre. Selon l'instruction de leur guide, tous les Américains visèrent le chef qui était bien reconnaissable à sa grande paire de cornes. Ce chef tomba frappé de plusieurs balles et baigné dans son sang; les Comanches se retirèrent aussitôt, mais en bon ordre, et la petite caravane fut sauvée.

C'est un des secrets des déserts de l'Amérique. Le Comanche cesse de combattre quand il a vu tomber son chef; il s'avoue vaincu et laisse poursuivre leur route à ceux dont la chevelure devait lui servir de trophée; mais il revient ensuite relever ses morts pour les transporter dans sa rancheria, où il leur rend les derniers honneurs.

Je reviens au grand chef Abasolo : il s'était rendu avec deux de ses chefs à Chihuahua pour obtenir du gouvernement la permission de dépasser la frontière de l'État, afin de poursuivre les Apaches qui leur avaient volé des chevaux : affront sanglant pour un sauvage, et dont ils voulaient tirer vengeance. Cette permission ne leur fut pas accordée. Le gouvernement se serait, à son tour, attiré la vengeance des ennemis qu'Abasolo voulait punir. Ils furent néanmoins très-bien reçus. Tous les moyens furent employés pour les distraire et leur inspirer envers les blancs une bienveillance à laquelle ils paraissent, du reste, assez généralement disposés. Lorsque plusieurs blancs vont visiter les Comanches dans leur camp ou rancheria, ils y sont bien reçus s'ils montrent de la confiance et s'ils déposent sans défiance leurs armes.

Ce grand chef, quoique d'un âge avancé, marchait encore d'un pas ferme; son visage était ridé, la ruse brillait dans ses yeux. Il portait de longs cheveux noirs réunis en une longue tresse tombant jusqu'à ses talons et entrelacée de plaques rondes d'argent qui avaient au sommet quinze centimètres environ de diamètre et s'amoindrissaient de manière à n'avoir plus à l'extrémité que la grandeur d'une pièce de deux francs. Sur la poitrine, il portait une grande croix en argent à triple branche, semblable à une croix papale : au bout était un grand croissant.

Les deux chefs qui l'accompagnaient étaient plus grands et avaient un aspect beaucoup plus guerrier que le grand chef. Dès le premier jour de leur arrivée dans la ville, on leur avait donné comme guide un officier chargé de les conduire partout : on les menait dans les boutiques, on leur faisait cadeau d'une foule de choses insignifiantes : c'est dans une boutique que j'ai eu l'occasion de dessiner le chef; mon croquis achevé, on le lui fit voir; il fut saisi d'une inquiétude qu'il ne put dissimuler; il me regarda avec une certaine crainte et se retira aussitôt de la boutique.

Cette rencontre, fut heureuse pour moi, : car le lendemain il quitta son costume et s'affubla du vêtement le plus grotesque. Il endossa un vieil habit d'uniforme dont on lui avait fait cadeau et suspendit sur sa poitrine une paire d'épaulettes de capitaine; au milieu pendait sa grande croix d'argent.

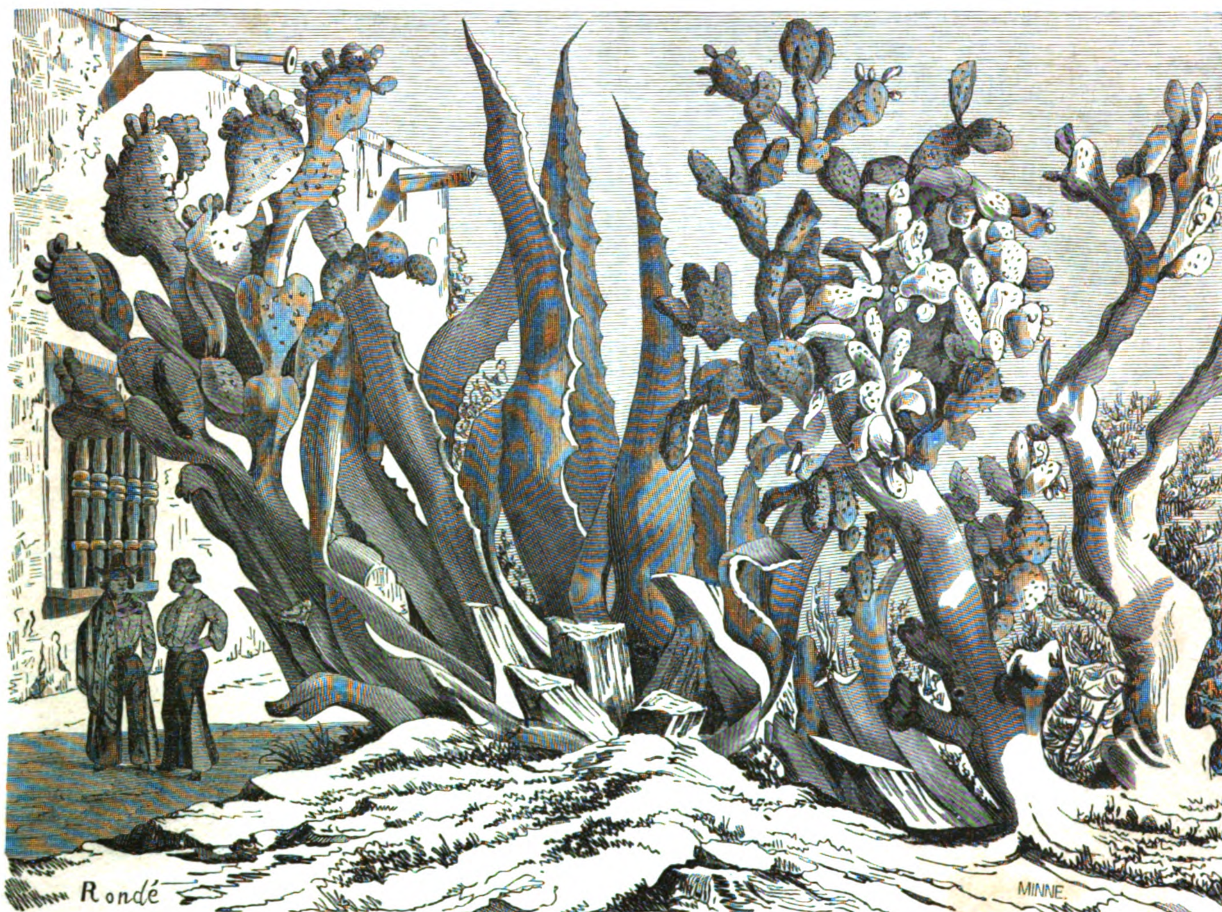
On avait fait présent à ses deux compagnons de grandes étoffes d'un rouge écarlate : ils s'en servaient comme d'un manteau et savaient parfaitement s'en draper : aussi faisaient-ils un singulier contraste avec leur supérieur.

Le marché de Chihuahua ne manque pas d'animation; mais les articles sont peu variés. Les pommes de terre sauvages recueillies par des Indiens Tarahumaras dans les montagnes et moins farineuses que les pommes de terre cultivées, le maïs avec lequel on fait la tortilla, le chilé, les fricoles, et les melons, surtout les melons

d'eau, tels sont à peu près les principaux éléments de la nourriture des habitants avec la viande qui est de première qualité. Aussi la boucherie est-elle un monument des plus importants de la ville; elle a une façade à colonnes; on y trouve à toute heure du jour des viandes fraîches (voy. p. 140).

Hacienda de Labalopa. — Les gisement de Santa Eulalia.

Le voyageur ne doit pas s'éloigner de Chihuahua, sans avoir fait une excursion à Santa Eulalia, gisement fameux, d'où sont sorties les sommes nécessaires pour la construction de l'église paroissiale de la capitale Santa Eulalia est située, dans la direction sud-est de la capitale, à une distance de huit à dix lieues. Sur la route, on rencontre l'hacienda de Tabalopa, au bord du Rio-Nombre-de-Dios, à deux lieues de la ville, et ainsi à proximité de son marché. On y compte une population de trois cent trois habitants. Comme toutes les haciendas du pays, elle est entourée de murailles et a l'air d'une fortification; mais comme elle est moins exposée aux invasions des Indiens barbares à cause du voisinage de Chihuahua, la culture s'y fait sur près de quatre lieues carrées. Le voisinage de la rivière facilite les travaux d'irrigation et éloigne toute crainte de sécheresse ; l'inondation des champs a lieu tous les soirs. En moyenne,



Végétation dans le Chihuahua.

cette propriété produit cinq cents fanegas[1] de blé de première qualité; de cent quinze à cent cinquante fanegas de maïs; cent sept fanegas de frijoles (haricot rouge), et cent soixante fanegas de chile (piment d'Espagne). Ce produit énorme du chile n'étonne point, quand on sait qu'il forme la principale nourriture des Mexicains : il est aussi commun que le sont chez nous les haricots et les pommes de terre. L'hacienda de Tabalopa possède un moulin à eau, machine rare au Mexique, ce qui est regrettable; car c'est le manque de farine qui nécessite l'usage de la tortilla. La classe pauvre ne peut acheter du pain : il est trop cher. En dehors de l'agriculture, l'hacienda compte en moyenne près de trois cents chevaux, cent soixante mulets, six cent quatre-vingt-dix-huit bêtes à cornes, deux cents moutons et quelques porcs. D'immenses corrals abritent les troupeaux la nuit; pour qu'ils s'habituent à y entrer, on les fourrage avec la paille de maïs. L'hacienda a produit, l'année de mon voyage, un revenu de trente-cinq mille piastres

En quittant Tabalopa pour se rendre à Santa Eulalia, on voyage sur un plateau pendant quatre heures. Ensuite on arrive à une gorge de montagne, et de ce moment on ne fait plus que monter. La Cordillère dans laquelle est

1. Le fanega de froment équivaut à trente kilogrammes.

situé ce gisement s'étend dans la direction nord-sud avec une légère inclinaison vers le nord-est, et couvre un espace de dix-neuf lieues. Les mines ont une étendue de cinq lieues de l'est à l'ouest et de quatre lieues du nord au sud. Les veines courent en général horizontalement; peu sont verticales. Le minerai s'y trouve presque partout en poudre, et les mineurs rencontrent des excavations où ils n'ont qu'à recueillir la poussière, qu'ils passent au feu sans autre procédé; ce métal est considéré comme vierge.

Santa Eulalia doit son existence à la seule richesse de ses mines : les habitations sont parsemées dans la montagne; l'aspect en est pittoresque. En haut de la ville, s'élève la paroisse, bâtie comme celle de Chihuahua à l'aide d'une contribution prélevée sur le produit des mines. La population est de six cent et quelques habitants.

L'administration et la justice sont représentées à Santa Eulalia par un conseil municipal et un juge de paix. On n'y trouve aucune culture, pas même le moindre petit jardin, à cause de l'aridité du sol. Deux cent cinquante-huit chevaux, cent quatre-vingt-sept mulets et quatre-vingt-deux ânes y sont occupés au transport du minerai,



Santa Eulalia.

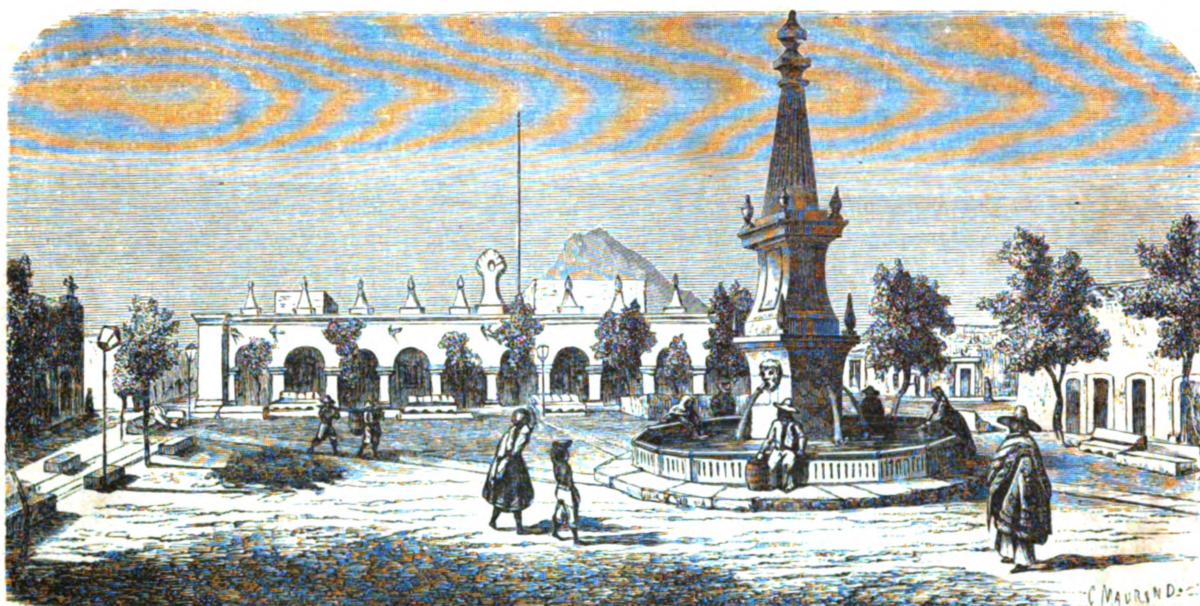
de l'eau et des provisions qu'on tire des haciendas des environs. Les habitants entretiennent aussi des bêtes à cornes pour leur consommation; ils ont en moyenne trois cent quatre-vingts bêtes à cornes et soixante moutons.

Il n'existe pas le moindre filet d'eau dans les mines ou dans les environs : pour remédier à cet inconvénient, les Espagnols ont creusé dans une gorge de montagne un immense réservoir, où l'on recueille l'eau de pluie.

Le dimanche, jour de repos, les mineurs s'amusent à faire combattre des taureaux : faute de cirque, ils lâchent le taureau furieux dans les rues : on l'excite, on le cerne par toute espèce de moyens : ce jeu dure pendant plus de deux heures, presque toujours sans aucun accident. La rue principale dans laquelle se passe la scène, est taillée dans le roc et forme une surface lisse où les chevaux ont peine à se tenir : on ne tue pas la bête; on se borne à lancer sur elle le lazo; l'un prend le taureau par une jambe de derrière, un autre par une jambe du devant, et l'animal se trouve dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement.

RONDÉ.

(*La fin à la prochaine livraison.*)



La place de la Constitution, à Chihuahua.

VOYAGE DANS L'ÉTAT DE CHIHUAHUA

(MEXIQUE)

PAR M. RONDÉ.

1849-1852. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Une troupe d'aventuriers. — Départ de Chihuahua. — Campement à Nombre de Dios. — Un duel équivoque.

Pendant notre absence, une bande d'à peu près vingt-cinq individus était arrivée à Chihuahua. C'étaient de ces hommes pour lesquels la vie ordinaire n'a plus de charme ; il leur faut des émotions comme les déserts du Mexique seuls peuvent en offrir, et, fatigués de poursuivre et de tuer des animaux sauvages, leur plus grand bonheur est de chasser l'homme comme une bête fauve.

C'est de l'Amérique du Nord que viennent ces bandes d'aventuriers qui, aux États-Unis, sont hors la loi.

Les gouvernements des États du nord du Mexique, tels que Durango, Chihuahua et la Sonora, après avoir cherché par toute espèce de moyens à pacifier les Apaches, se sont trouvés dans la nécessité d'user de représailles contre ces *Indios barbaros*, en mettant leurs chevelures au prix de cent piastres chacune.

L'appât du gain attire ainsi des blancs aussi redoutables que les Indiens eux-mêmes. Ces aventuriers s'attaquent souvent aux Indiens paisibles (*Indios manzos*), les massacrent, et prennent leurs chevelures qu'ils présentent au gouvernement comme venant des sauvages.

S'ils n'attaquent pas toujours les populations inoffensives, ils les rançonnent tout au moins, sous prétexte qu'ils font la guerre pour le compte du gouvernement.

La bande qui séjournait alors dans la capitale du Chihuahua venait du Paso del Norte ; elle avait attaqué en route, disait-elle, une rancheria apache, tué sept hommes et fait prisonniers quatre enfants : elle venait près du gouvernement toucher le prix de sa chasse.

Je ne divulguerai pas le nom du chef de cette bande. Quoique né aux États-Unis, il était d'origine française, s'en glorifiait lui-même, et le nom qu'il portait en faisait foi : ses compagnons étaient presque tous Irlandais.

Le temps était venu de songer à notre départ. Le gouverneur, don Angel Trias, aurait voulu nous attacher à son pays. De longs entretiens avec lui nous ont convaincus qu'il serait heureux en effet de donner une impulsion de progrès au Chihuahua, et qu'il ne repousserait pas la pensée d'une immigration européenne pour coloniser ces immenses territoires incultes

Un capitaine de l'armée américaine, accompagné de plusieurs officiers, était arrivé du Missouri : il voulait se rendre en Californie. Nous nous concertâmes avec lui

1. Suite et fin. — Voy. p. 129.

pour organiser une caravane qui se composa en définitive de cent trente-cinq hommes, de quatre cents chevaux ou mulets et de six wagons tirés chacun par six mulets.

Le 17 juillet 1849, vers quatre heures de l'après-midi, nous prîmes congé de nos amis. Le soir même, nous allâmes camper à trois lieues vers le nord au pueblo de Nombre de Dios, situé sur le bord de la rivière du même nom.

Notre camp avait un aspect pittoresque. Cent trente-cinq hommes reposaient sous des tentes de toutes formes et de toutes couleurs. Les quatre cents chevaux et mulets paissaient alentour sur de gras pâturages : les wagons étaient rangés autour de nos tentes. Sous le ciel, d'une magnificence incomparable, tout était beau et plein d'harmonie dans la nature : en était-il de même parmi nous?

Un jeune médecin américain, grand et beau, à taille svelte, était assis nonchalamment sur le gazon, lisant un livre qui paraissait absorber toutes ses pensées; tout à coup il est frappé d'un grand coup de couteau dans le ventre; ses entrailles sortent. La blessure avait été portée par un de ces grands couteaux qu'en Amérique chaque voyageur porte à sa ceinture; ce terrible instrument sert de couteau de chasse et au besoin de hache.

Le jeune homme, prompt comme la foudre et conservant toute son énergie, tire son revolver et tue son adversaire de deux coups de balle. Mais derrière l'agresseur mortellement blessé, se tenait debout un jeune homme, avec un rifle braqué sur le médecin; il lâche le coup, et heureusement ne l'atteint pas.

On s'empressa autour des deux victimes. Le médecin n'était pas mort; ses blessures réclamaient des soins qu'il était impossible de lui donner dans une marche aussi longue et aussi fatigante que celle où nous étions engagés. Nous improvisâmes un brancard attelé de deux mulets, et nous le fîmes transporter à Chihuahua.

Quant au mort, on s'occupa de l'enterrer. On creusa un trou, mais l'eau montant avec abondance, il fallut abandonner l'idée de l'ensevelir dans ce bas-fond. Nous allâmes plus loin faire un autre trou sur une petite élévation; nous y déposâmes le cadavre, et recouvrîmes la fosse de pierres afin de le protéger contre les bêtes sauvages.

Restait le troisième acteur, l'homme au rifle; qu'en faire? Je m'attendais à assister à la loi du Lynch, si usitée parmi les Américains des déserts; il n'en fut rien. Les Américains prétendaient que cette affaire n'avait été qu'un duel à trois, que les coupables étaient de parfaits *gentlemen*, qui se connaissaient depuis longtemps, habitaient l'État du Missouri, et n'avaient fait que vider une ancienne querelle. Le duel étant défendu aux États-Unis du Nord, ils s'étaient proposé de régler leur différend dans un pays où la loi ne pouvait pas les atteindre.

Assurément il fallait beaucoup de bonne volonté pour admettre de semblables explications. Mais on n'était guère en mesure d'observer les strictes règles de la justice. On ne parvint même pas à découvrir la véritable cause de la querelle.

La plaine de Sacramento. — L'hacienda d'Ensinillas. — Carmen. — Culte de Napoléon. — Tour d'observation. — Une chevelure. — Vol.

Le second jour nous allâmes camper dans la plaine de Sacramento, à sept lieues de Chihuahua.

Pendant la guerre des États-Unis contre le Mexique, une bataille s'était livrée dans cette plaine, dont le sol est accidenté. Nous trouvâmes encore, sur le sommet des monticules, les restes des redoutes mexicaines.

Le 19 juillet nous arrivâmes à l'hacienda d'Ensinillas. Cette propriété, l'une des plus importantes de l'État, appartient au général gouverneur don Angel Trias. Elle compte quatre cent trente âmes, et possède une église sans curé. La culture y est insignifiante, mais on y élève près de mille quatre cents chevaux, cent cinquante à cent soixante mulets, deux mille quatre cent soixante-neuf bêtes à cornes (*ganado mayor*), et cinquante-deux mille six cent vingt-deux moutons (*ganado menor*). Cette statistique peut donner au lecteur l'idée d'une grande propriété dans le Chihuahua.

Il n'est pas rare de voyager à cheval pendant trois et quatre jours, toujours sur la même propriété, sans y rencontrer la moindre culture.

Ces immenses territoires particuliers seront un obstacle au progrès du pays. L'agriculteur modeste qui voudrait cultiver un petit morceau de terre ne trouve point de place. De son côté, le grand propriétaire ne veut rien entreprendre, et se contente de laisser ses troupeaux errer en liberté.

L'hacienda d'Ensinillas est située au bord d'un lac du même nom. C'est une vraie curiosité de trouver sur ces plateaux élevés de si grandes nappes d'eau.

Après trois jours de marche, nous arrivâmes à Carmen. Ce pueblo, où l'on compte à peu près de quatre à cinq cents habitants, est situé au bord du rio Carmen. La ville possède une église, également sans curé.

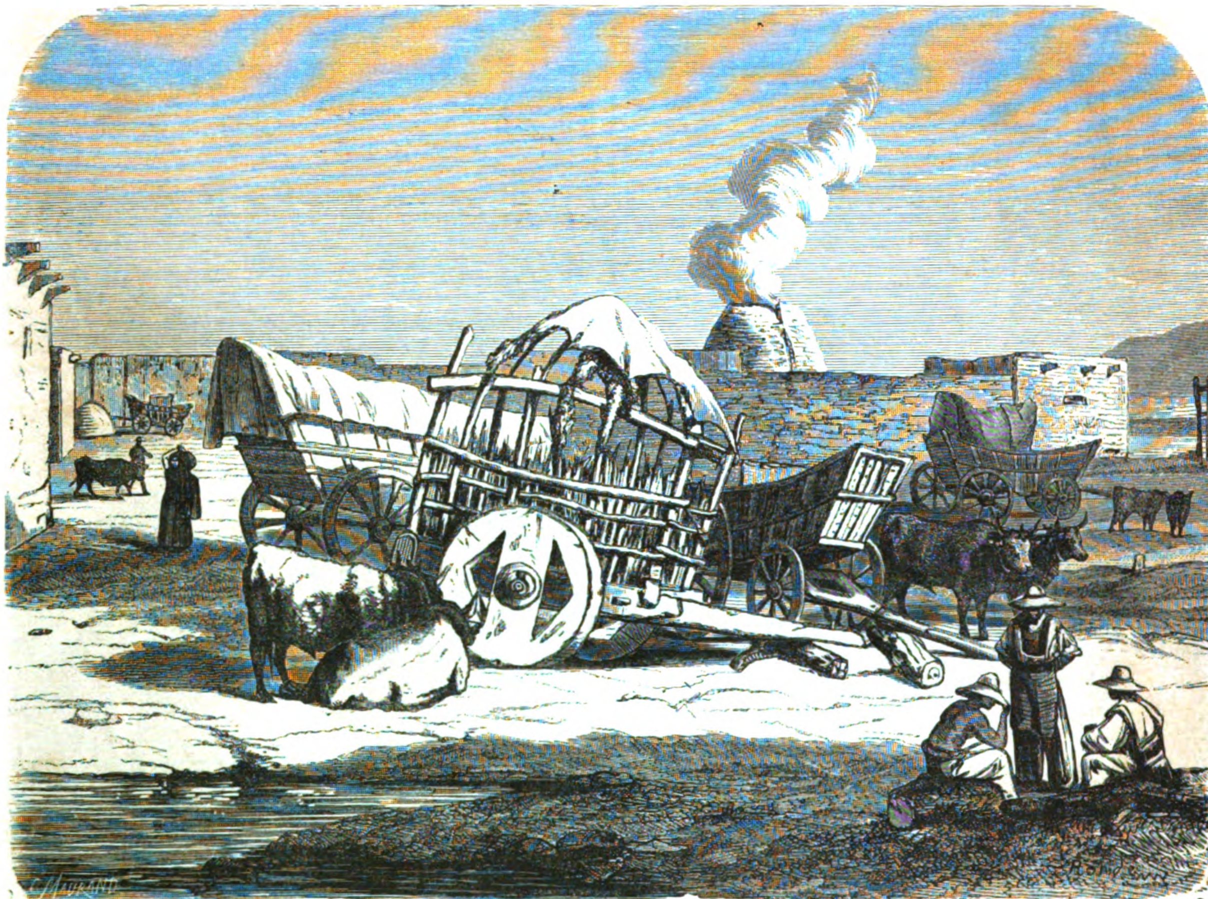
A partir de ce point, nous ne rencontrâmes plus nulle part un seul ecclésiastique. Les populations, privées d'enseignement et de culte, ont fini par se créer une religion à eux. Les habitants sont les Indiens paisibles (*indios manzos*). La poterie est leur principale industrie. Ils fabriquent aussi des imitations d'idoles aztèques et des encensoirs comme on en voit dans les églises catholiques.

En entrant dans la cabane d'un de ces Indiens, je fus témoin d'une scène singulière. Cette cabane avait pour tout mobilier quelques peaux de bœuf servant de lit et de tapis. Des fragments d'ancienne porcelaine du Japon, de petits morceaux de fer-blanc, quelques chandelles en résine étaient disposées avec un certain goût autour de deux gravures dont l'une représentait une tête de vierge et l'autre le portrait de Napoléon Ier. Des fleurs artificielles, adroitement faites et arrangées avec symétrie, encadraient ces différents ornements, qui devaient figurer un autel. Une brave femme indienne était à genoux devant cet autel et priait avec ferveur; ma présence ne l'intimida pas; elle me fit un signe amical et continua sa prière; ensuite elle prit un encensoir en terre cuite et le balança devant la tête de la Vierge et le portrait de Napoléon Ier. Je

pensais que c'était la fin de la cérémonie, mais grande fut ma surprise quand je vis la bonne Indienne se tourner vers le côté opposé de la chambre; ce mur était décoré d'un autre petit autel, consacré, non plus à la Vierge ni à Napoléon, mais à une idole indienne, entourée également de petits fragments de porcelaines et d'ornements bizarres. L'Indienne y fit une courte prière, encensa son idole, et, après cette cérémonie, m'invita à m'asseoir sur ses peaux de bœuf. Elle plaça devant moi une tortilla avec un plat de chile et un verre d'eau pure et limpide comme le cristal. Ce maigre repas m'était offert avec tant de bonté et de générosité que j'en fus vivement touché; je voulus faire un cadeau à cette excellente femme, mais je ne pus jamais la décider à accepter la moindre chose. C'était elle, au contraire, qui me remerciait d'avoir bien voulu accepter son hospitalité. Elle paraissait joyeuse d'avoir partagé avec un voyageur fatigué sa nourriture quotidienne; quand je la quittai, elle embrassa mes mains.

Dans cette partie de l'Etat, toutes les populations ont une tour d'observation. Les veilleurs reconnaissent à l'œil nu et à une distance de six à sept lieues l'approche des Indiens barbares. Dès qu'ils les aperçoivent, ils donnent l'alarme à l'aide d'une cloche; les habitants rentrent leurs troupeaux et se barricadent dans leurs maisons.

Il fallut quitter Carmen de bon matin : nous avions



Chariots du Chihuahua.

en perspective une longue marche à faire avant d'atteindre une source.

La nuit suivante, vers onze heures, le chef des chasseurs de chevelures que j'avais vu à Chihuahua arriva au camp. Il venait de faire une expédition avec sa bande contre une faible tribu d'Apaches; mais les Apaches, plus lestes et plus vigilants que lui et les siens, s'étaient retirés, ne laissant derrière eux qu'une vieille femme qu'ils n'avaient pas eu le temps de cacher. Les terribles bandits, avides de toucher le prix d'une chevelure, n'avaient pas hésité à tuer cette pauvre vieille femme, l'avaient scalpée, et leur chef nous montrait avec impudence ce honteux trophée encore tout sanglant.

Le lendemain nous arrivâmes à Galeana, chef-lieu d'un canton riche en eaux thermales.

Sur ces hauts plateaux des gisements de charbon de terre restent inexploités. On y trouve aussi des métaux précieux. La sierra del Carcay notamment renferme en abondance de l'étain. Dans une circonférence assez considérable, on rencontre des masses dont les spécimens, plus gros qu'une orange, ont la forme d'un caillou roulé par les eaux.

La ville possède une église, toujours sans curé. Ici, comme à Carmen, les habitants ne savent plus faire de distinction entre Jésus-Christ et Izliputzli.

En quittant le plateau de Galeana, nous aperçûmes

devant nous une chaîne de montagnes. Nous arrivâmes à la passe connue sous le nom de Puerto del Chocolate, et où l'on trouve en grande abondance le nitrate de potasse mêlé d'une certaine quantité de sel marin. Il nous fallut à peu près trois heures pour traverser le Puerto del Chocolate. Au débouché, une splendide vallée s'ouvrit devant nous.

L'œil ne jouit pas souvent du spectacle de la verdure sur ces hauts plateaux; la terre y est essentiellement minérale, et la végétation y prend une teinte rougeâtre; on dirait que l'herbe tire sa séve de l'or ou du cuivre. Aussi un arbre ou arbuste bien vert est presque un guide certain pour le voyageur qui est à la recherche d'eau.

Bientôt nous nous trouvâmes sur les bords d'une rivière splendide, le rio Casas-Grandes.

Le pâturage était excellent; quelques-uns d'entre nous se baignèrent, tandis que d'autres s'occupèrent à laver leur linge.

Le lendemain, à la pointe du jour, huit mulets manquaient à l'appel ! Ils appartenaient à notre chef de caravane ; c'était une partie de l'attelage de ses wagons. Cette disparition paraissait étrange ; la nuit avait été étoilée; on avait entretenu autour du camp des feux, et quatre sentinelles avaient constamment veillé; personne n'avait vu ces animaux s'éloigner. Le capitaine prit ses lunettes d'approche et aperçut dans la



Le corral de la fonderie d'argent de Corralitos. — Prisonniers apaches.

montagne des Apaches chassant les huit mulets devant eux.

La rapidité de notre poursuite pouvait seule nous remettre en possession de notre bien. Nos jeunes gens s'élancèrent du côté des voleurs avec une telle fougue que les sauvages, qui étaient en petit nombre, s'enfuirent dans les montagnes en abandonnant leur proie.

Après cet événement, nous allâmes prendre position à Baranco, pueblito situé sur les bords de la rivière de Casas-Grandes.

Baranco possède des usines pour la fonte du minerai d'argent qu'on extrait des mines de San Pedro, à huit lieues au S. E. de ce pueblito ; la population est de trois cents âmes; elle est entièrement occupée par le propriétaire, qui est un Franco-Américain du nom de Flotte.

Corralitos. — Les Apaches. — Leurs mœurs. — Leurs ruses. Indiens prisonniers. — Le peonage.

Le 1er août, nous suivîmes le cours du rio Casas-Grandes jusqu'à l'hacienda de Corralitos, située sur le bord de cette rivière que nous traversâmes pour camper de l'autre côté.

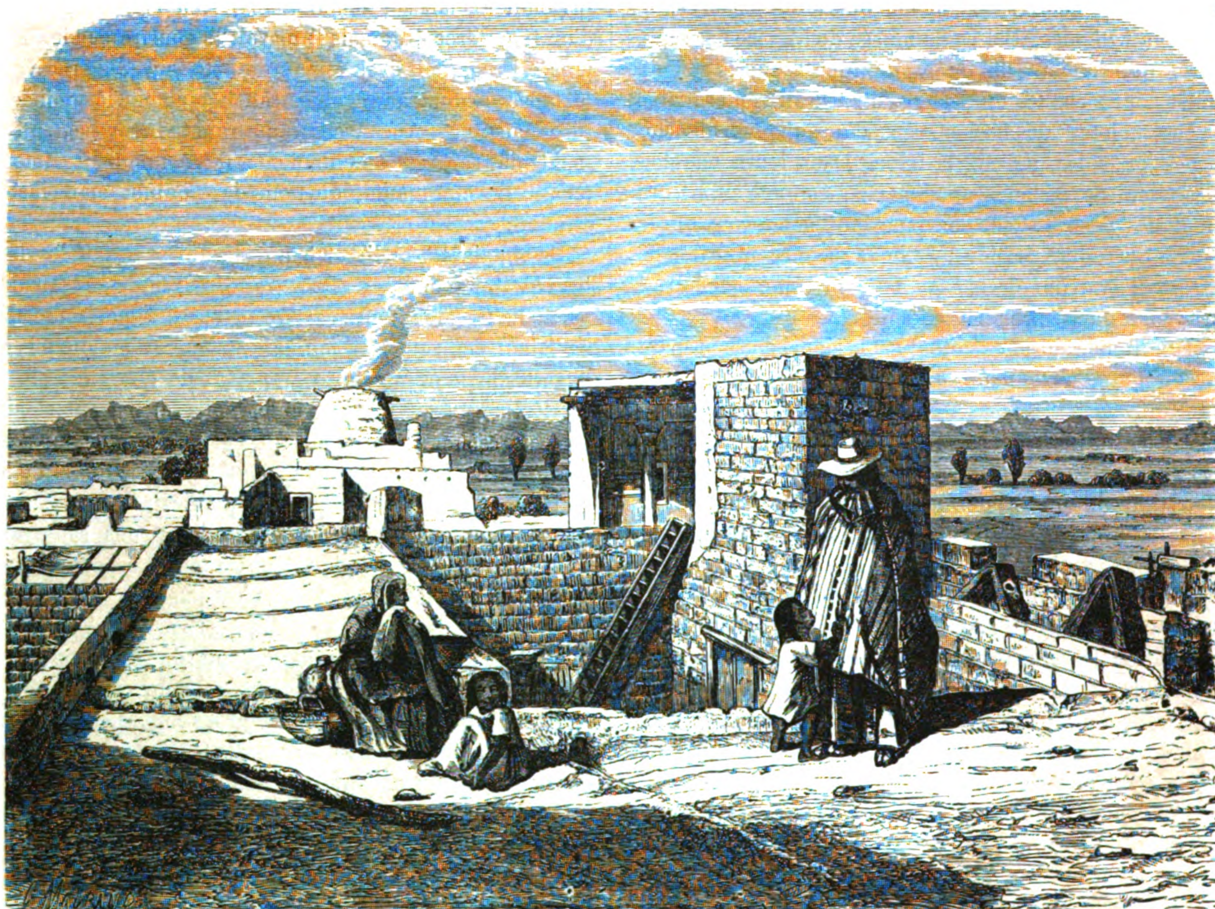
Dans la nuit, mon compagnon de voyage, M. de Dommartin, avait une garde à monter : il veillait tranquillement en fumant sa pipe, lorsque son attention fut attirée par une conversation mystérieuse entre quatre individus

nouvellement admis dans la caravane. Il put comprendre qu'il ne s'agissait entre eux de rien moins que de nous voler nos mulets, à lui et à moi, aussitôt que nous aurions atteint les régions où toutes les habitations disparaissent. Ils nous avaient choisis pour victimes parce que nous étions Européens. M. de Dommartin me fit part du complot de ces aventuriers, et nous convînmes de repasser la rivière à la pointe du jour, espérant, en attendant quelque temps à Corralitos, rencontrer une autre caravane avec laquelle nous pourrions poursuivre notre route. Dès notre réveil, nous nous rendîmes auprès du capitaine Watson pour lui faire nos adieux, sans pourtant lui dire le motif de notre retraite. Il fut bien étonné et paraissait contrarié de nous perdre : mais notre résolution fut inébranlable. Nous repassâmes la rivière à gué et nous prîmes résidence à Corralitos.

Le propriétaire de cette hacienda, qui en même temps était le chef politique du canton de Galeana, don José-Maria Zuluaga, nous reçut très-amicalement. Il mit à notre disposition une maison assez vaste et des écuries pour nos bêtes.

Maintenant que nous sommes en pleine Apacherie, je crois utile d'initier le lecteur avec les mœurs des Apaches.

Sous le nom générique d'Apache, on comprend plusieurs tribus dispersées sur une immense étendue de terrain au nord de l'État de Chihuahua, dans la direction de l'ouest, et qui n'est bornée que par le presidio del Altar en Sonora, près de la mer de Cortez et la baie de l'Espiritu Santo.



Terrasse d'une habitation de Corralitos.

Tous ces Indiens parlent le même idiome avec peu de différence dans l'accent, sauf quelques mots particuliers. Leurs costumes varient selon les lieux et le plus ou moins de rapports qu'ils ont avec les blancs. Tous cependant sont amis et ne se livrent entre eux aucune guerre.

Ces Indiens sont hardis, méfiants, inconstants, pleins d'astuce, superbes dans leur allure, fiers de leur liberté et de leur indépendance.

Leur peau est rouge foncé; ils sont tous bien proportionnés; leurs yeux sont vifs et étincelants; souvent ils ne se parlent, dans des circonstances graves, que par le regard; leur chevelure est abondante, mais roide et sans aucune souplesse; ils parent rarement leur tête d'ornements; ils n'ont point de barbe; quand par hasard quelques poils poussent, ils se servent d'une petite pince suspendue à leur cou pour les arracher.

Ils sont nomades. Ils varient leurs résidences ou rancherias selon les dangers qui les menacent ou selon le plus ou moins de facilité qu'ils trouvent pour se procurer des vivres : ils s'établissent de préférence dans des endroits escarpés et pierreux.

Ils font une espèce de pain avec de la résine ou

gomme, mêlée de pepins d'un fruit sauvage. Dans les grandes marches, l'Apache ne se donne pas la peine de chercher d'autre nourriture; cette gomme lui suffit. Mais quand l'occasion se présente il prend largement sa revanche : un Indien peut alors à lui seul dévorer un quartier de bœuf.

Leurs armes sont le fusil, les flèches et les lances. Ils manient le fusil avec beaucoup d'adresse, mais ils manquent généralement de poudre et de capsules. La flèche est redoutable entre leurs mains; ils tirent avec cette arme aussi juste qu'avec une carabine.

Ils fabriquent leurs flèches eux-mêmes avec de l'obsidienne qu'ils attachent au bout d'un roseau de la longueur de deux pieds à deux pieds et demi. Ce sont de très-bons lapidaires, de même que leurs ancêtres, les anciens Aztèques. J'ai vu au musée de Mexico des sculptures qui dataient du temps de Montézuma, et entre autres des masques en jaspe d'un travail remarquable.

Ces pointes de flèches sont d'obsidienne blanche, rouge ou noire, suivant la tribu. Dans leurs marches, ils posent de distance en distance, comme au hasard, quelques flèches sur le sol, pour indiquer à ceux qui les suivent la route à prendre. Selon la victoire ou la défaite, ils emploient des flèches de telle ou telle couleur, et les tribus agissent en conséquence.

Une fumée sur une hauteur est le signal de se préparer à l'attaque d'un ennemi qui s'approche et dont ils ont reconnu les traces; les rancherias qui l'ont observée y répondent. Une fumée à mi-côte indique que le danger est passé et qu'on peut sortir librement. Une suspension d'hostilité et un entretien avec l'ennemi s'annoncent par deux ou trois fumées dans un llano ou cañada, vers certaines directions.

A Corralitos, où sont des fonderies d'argent, la population ne s'élève qu'à quatre cents habitants, tous occupés par le propriétaire don José-Maria Zuluaga. Ce pueblito est situé sur le même plateau que Casas-Grandes; des montagnes l'entourent, et il est défendu en outre par quatre passes importantes correspondant aux quatre points cardinaux.

En dehors des fonderies, le propriétaire exploite un magasin d'approvisionnements de toute espèce très-précieux pour le voyageur.

Comme toutes les haciendas du nord du Mexique, Corralitos ressemble à une fortification. Il est entouré d'un fossé assez large et assez profond, dans lequel on dirige les eaux du rio Casas-Grandes; il sert ainsi de barrière contre les invasions des Apaches.

Comme le propriétaire était le chef politique du canton de Galeana, il avait à sa disposition cinq soldats des frontières, commandés par un sergent.

Cinq prisonniers apaches étaient enfermés dans la fonderie. Ils avaient les fers aux pieds. Pendant le jour on leur permettait de prendre l'air dans la cour de l'hacienda. Leur nourriture était la même que celle des peons ou Indiens civilisés, et, de plus, on les récompensait en leur donnant quelques friandises et du tabac quand ils travaillaient à casser le minerai d'argent (voy. p. 152).

Ces Indiens m'intéressaient beaucoup. Le plus âgé était un vieillard presque tombé en enfance. Il s'appelait Perhico; c'était le seul qui sût quelques mots espagnols. Quand j'entrais dans l'hacienda, ce vieil Apache s'approchait de moi en me demandant: « Signor un puro (cigare). » Ensuite il me montrait le ciel, et avec les doigts il faisait le signe de la croix afin de me faire comprendre qu'il croyait en Dieu, ruse indienne pour m'attendrir. Le plus jeune après lui était un sachem de tribu, dont la physionomie était assez bienveillante. Le troisième était un jeune homme vigoureux, fils d'un capitancillo, du nom de Herbatio. Il était parfaitement proportionné, sauf un peu trop d'embonpoint; sa voix était douce comme celle d'une jeune fille. Le quatrième prisonnier était un jeune guerrier, à l'allure sévère, d'un type féroce. Jamais il n'avait le sourire sur les lèvres. Il regardait avec un air de bête fauve, et recevait le tabac ou tout autre objet sans témoigner la moindre reconnaissance. Aucun signe ne trahissait son contentement ou son mécontentement; il se nommait Raton (chat). Le cinquième, du nom de Tonino, était insignifiant.

Ils aimaient à se livrer à un jeu qui avait fait les délices de mon enfance, la marelle. Sur un morceau de peau, ils traçaient leurs carrés, et étendus par terre ils passaient des journées entières à jouer. Quelquefois à la suite de leur jeu ils se prenaient de querelle; alors M. Zuluaga était obligé d'intervenir, et les enfermait dans un cachot sombre; c'était pour eux le plus dur des châtiments. Tonino surtout, dont la physionomie était craintive, hurlait plutôt qu'il ne pleurait.

J'avais entendu parler souvent des peons sans me rendre bien compte de la valeur du mot. Le peonage est l'équivalent de l'esclavage qui n'est pas autorisé par les lois.

Sur les sept millions d'habitants du Mexique, on compte cinq millions d'Indiens et deux millions de blancs. Ceux-ci gouvernent et font les lois. Les Indiens civilisés (*Indios manzos*) la subissent. Il leur est interdit de s'éloigner du domaine de leur amo, c'est-à-dire du maître pour lequel ils travaillent. Ces maîtres sont de grands propriétaires qui emploient à leur service quelquefois jusqu'à six cents peons. Les uns s'adonnent à la culture, d'autres à l'élève des troupeaux; d'autres exploitent des mines. Ils établissent des boutiques près de leurs bâtiments d'habitation ou d'exploitation, et ils font vendre aux ouvriers ce qui est nécessaire à leur subsistance, ainsi que des mantas, des sombreros, du tabac, et surtout de la fausse bijouterie dont les *niñas* (jeunes filles) raffolent.

L'ouvrier achète à crédit et fort cher. Du moment où il est endetté, il appartient à son amo corps et âme; il ne peut plus le quitter jusqu'à ce qu'il ait acquitté sa dette. Comme ce pauvre peon n'a aucune autre ressource que son travail, il s'ensuit qu'il est toujours endetté, car à peine s'est-il acquitté de sa vieille dette que de nouveaux besoins lui en font contracter de nouvelles.

Ajoutons que le propriétaire d'une hacienda qui compte un certain nombre d'habitants a droit de punition comme juge : il est dans son hacienda, de même qu'un capitaine de navire à son bord, seigneur et maître.

Si un peon s'échappe, son maître peut le faire arrêter dans toute l'étendue du Mexique, et lui infliger telle punition qu'il lui plaît. Si l'amo est humain et juste, les peons n'ont pas le désir de le tromper et de le quitter; si, au contraire, il est inique et cruel, les peons sont aussi malheureux que les nègres esclaves des États-Unis.

Le salaire d'un peon est en moyenne de deux réaux (1 fr. 25).

M. Zuluaga était aimé de ses ouvriers; il entretenait à ses frais un maître d'école, et le dimanche il présidait à la prière de l'église; car ce pueblo, comme tant d'autres, est privé d'ecclésiastique.

Une excursion dans le bassin du rio Gila. — Le presidio de Janos. — Les serros don Diego. — La passe de Boca-Grande. — Le mesquite. — Un camp mexicain. — Prisonniers apaches. — Attaque d'une rancheria. — Le champ de bataille.

Nous avions passé près d'un mois à Corralitos; le temps s'était écoulé sans ennui pour nous. Mais nous ne pouvions oublier notre but. Cependant aucune caravane n'arrivait. Nous nous entendîmes avec quelques jeunes Américains qui attendaient comme nous une occasion, et nous résolûmes d'aller explorer le rio Gila. M. Zuluaga, notre hôte, voulut nous détourner de donner suite à ce projet dont l'exécution, disait-il, était périlleuse. Mais voyant que notre parti était pris, M. Zuluaga nous pria de retarder du moins notre départ de huit jours. Il nous proposa de nous donner du renfort, à la condition que nous lui rapporterions quelques chargements tirés des mines de cuivre qui se trouvent sur le Gila. A cet effet il nous confia quatre wagons attelés chacun de huit mulets, et des muletiers pour les conduire. Il nous donna aussi des peons armés pour nous servir d'escorte et un vieil Indien mineur, du nom de Tatatché, pour guide; ce dernier connaissait parfaitement toutes les localités de la route et les mines de cuivre.

Notre caravane se composait de trente-cinq hommes. Nous laissâmes à Corralitos nos malles, n'emportant que le strict nécessaire pour une expédition de deux mois.

Nous arrivâmes le 8 septembre 1859 au presidio de Janos, limite extrême de l'État de Chihuahua[1].

On appelle presidio une place tenant garnison pour protéger les haciendas contre les Indiens.

Le presidio de Janos n'est gardé que par soixante ou soixante-dix hommes.

En arrivant, nous apprîmes que quarante hommes de troupe s'étaient mis en campagne par ordre de M. Zuluaga, chef politique du canton. C'était une surprise que notre hôte de Corralitos nous avait ménagée. Il avait voulu former une avant-garde pour protéger notre marche et avait donné pour guide, au capitaine, le chef indien détenu à Corralitos. Cette troupe s'était mise en marche huit jours avant notre départ de Corralitos.

Les murs formant les fortifications du presidio étaient bâtis en adobes. L'ensemble rappelait les haciendas. Toute l'artillerie de la place se composait, comme à l'hacienda de Corralitos, de deux pièces de canon de douze, liées avec des cordes sur l'essieu d'une voiture ordinaire.

Nous achetâmes à Janos deux bœufs, au prix de quarante piastres chaque.

Le 9 septembre nous entrâmes en plein désert. Notre marche était lente à cause des bœufs que nous chassions devant nous et que nous ne voulions pas échauffer.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous aperçûmes au loin une grande chaine de montagnes où se trouve une célèbre passe nommée Boca-Grande (grande bouche).

Le 12 septembre, à la pointe du jour, continuant à marcher dans la direction de la Boca-Grande, nous traversâmes d'immenses prairies couvertes de mesquites. Le mesquite (*prosopis glandulosa*) est très-répandu dans tous les États du Mexique, surtout dans l'État de Chihuahua; c'est plutôt un arbuste qu'un arbre. Il forme des bois entiers et donne une gousse bonne à manger. Rien n'est plus rafraichissant, pour le voyageur altéré et qui manque d'eau, que cette gousse avec sa saveur aigre-douce. On dirait que cette plante a été placée par la Providence dans ces arides déserts pour y soulager l'homme qui s'y trouve égaré. Les antilopes et les autres animaux viennent aussi se désaltérer avec cette plante qui donne, en outre, le charbon le plus estimé pour les fonderies d'argent. Aussi est-elle la source d'une grande industrie.

Vers trois heures de l'après-midi, un spectacle inattendu se déroula sous nos yeux. Aux pieds de la Boca-Grande, sur une légère pente campaient les soldats mexicains revenant de leur expédition. Sur les lances piquées en terre flottaient leurs sarapés bariolés de couleurs éclatantes, tentes improvisées, de toute grandeur et de toute forme. Alentour se groupaient les soldats avec leur costume brillant; leurs chevaux paissaient en liberté. Cette scène animait une nature resplendissante pour la beauté de ses lignes et le luxe éblouissant de la végétation. Autour de nous s'élançaient les grands joncs avec lesquels les Indiens font leurs flèches, le magais, l'agave mexicaine, le cactus organos, le cactus opuntia, le cactus péruvien. A droite, au pied de la montagne, coulait le rio Casas-Grandes bordé d'alamos. Aucun détail ne manquait à l'harmonie du tableau.

A notre arrivée au camp, le capitaine nous reçut avec la grâce et la politesse qui caractérisent les Mexicains. Il suspendit l'ordre du départ qu'il venait de donner.

Au milieu du camp étaient accroupies dix-neuf femmes apaches entourées de plusieurs enfants, et le capitaine nous montra dix-neuf chevelures encore chaudes, que les Mexicains venaient d'enlever aux Apaches, après la destruction d'une rancheria tout entière.

1. Le major Emory, dans son livre intitulé : *Narrative of a military tour en* 1846, place à tort Janos en Sonora.

La pitié me fit tourner les yeux sur ces pauvres prisonnières. Quel fut mon étonnement ! elles me regardaient en riant, et sans manifester la moindre douleur à la vue des chevelures de leurs maris qu'on étalait sous leurs yeux. Nous leur offrîmes des aliments qu'elles mangèrent avec avidité. Cette indifférence me répugnait.

Une sorte de chemise en peau d'antilope leur servait de vêtement; elles portaient pour chaussures des mocassins. Leurs cheveux étaient tressés. Autour de leur cou s'enroulait un collier composé d'obsidienne, de corail, de jaspe, et, à l'extrémité, de petites coquilles aux couleurs d'arc-en-ciel; mais tous ces ornements ne pouvaient dissimuler leur laideur ou cacher une sorte de gale dont elles étaient presque toutes tachées. On ne pouvait trouver de bien, chez ces femmes, que la petitesse et la beauté des pieds et surtout des mains.

Le capitaine nous raconta les circonstances qui avaient amené cette rencontre avec les Apaches.

Le lecteur se rappelle que le chef politique, M. Zuluaga, avait donné au capitaine un des Apaches prisonniers à Corralitos pour lui servir de guide. Cet Apache nourrissait au fond du cœur une haine profonde contre le chef d'une rancheria vers laquelle il conduisit les Mexicains. Après cinq jours de marche, le capitaine se trouvait devant la rancheria composée de vingt et un



Intérieur de la fonderie d'argent de Corralitos.

hommes, vingt femmes et plusieurs enfants. Elle occupait le sommet d'un monticule, formant entonnoir. Il était trois heures du matin. La rancheria était plongée dans un profond sommeil. Le capitaine fit cerner le monticule, en recommandant à chaque soldat de viser un ennemi. A son commandement, les Mexicains lâchèrent les détentes, et, sans recharger les fusils, fondirent sur ceux des Apaches qui n'avaient pas été atteints. Un combat à l'arme blanche s'engagea. Le chef n'avait reçu qu'une légère blessure au bras et se défendait courageusement; le guide, qui avait contre lui une haine particulière, ramassa une lance, fondit sur lui et le perça de part en part. Quand il le vit mort, il fit entendre, avec une expression de bête féroce, un horrible ricanement.

Sur vingt et un Apaches, dix-neuf furent tués; deux jeunes gens avaient pu se sauver. Les vingt femmes n'avaient reçu aucune blessure. Une seule résista, c'était la fille du chef. Belle, fière, à peine âgée de dix-huit ans, elle s'empara d'une lance, et se jeta comme une panthère contre les Mexicains, qui, ne pouvant la désarmer, furent obligés de l'attaquer à coup de pistolet. La noble enfant alla tomber sur le corps de son père où elle expira.

Plusieurs heures s'étaient écoulées en conversations, et les Mexicains avaient hâte de retourner au presidio



Camp mexicain en expédition sur les frontières (à la Boca-Grande).

avec leur butin. Le capitaine, avant de s'éloigner, nous recommanda la plus grande surveillance. Les deux Indiens qui avaient pu s'échapper ne manqueraient pas, nous dit-il, de chercher une occasion de vengeance : il nous offrit le renfort de quelques soldats : nous en acceptâmes trois. Après nous avoir serré la main, il leva le camp pour continuer sa route vers Janos.

La journée était avancée : nous nous arrêtâmes à la Boca-Grande où coule le rio Casas-Grandes. Notre caravane s'engagea ensuite dans un défilé assez long d'où elle sortit par une passe connue sous le nom de Boca-Chica (petite bouche).

Le 13 septembre, nous entrâmes dans une prairie ondulée, d'un aspect lugubre : elle avait été incendiée, peu de jours auparavant par des Indiens : c'est un moyen expéditif qu'ils emploient pour rendre leur chasse plus facile. Notre marche était retardée par l'embarras qu'éprouvaient nos montures à passer à chaque pas sur des tronçons d'arbustes à demi consumés. Cette scène de destruction nous rappelait l'horrible massacre des Apaches qu'on avait fait à peu de distance. Quoique le lieu du combat ne fût pas sur notre chemin, nous avions le désir de le voir, et un des soldats mexicains qui avait pris part à l'affaire nous y conduisit.

Une odeur de sang corrompu et dix-neuf peaux de bœuf couvrant confusément le sol, nous indiquaient la place où gisaient les victimes. Quand les Indiens ont été contraints de fuir sans avoir eu le temps d'enterrer leurs morts, ils reviennent et cherchent à protéger les corps contre la voracité des bêtes fauves : les deux Apaches qui avaient échappé aux Mexicains étaient revenus accomplir ce pieux devoir. Malgré l'horreur de ce spectacle, nous demandâmes à voir les restes de la fille du chef qui avait si vaillamment combattu. On souleva la peau de bœuf, et nous la contemplâmes avec un mélange de respect et d'admiration. M. de Dommartin détacha de ses oreilles des boucles en coquillages qu'il conserva en souvenir de cette pauvre fille du désert.

En examinant le corps du chef, nous vîmes un petit sac en peau suspendu à son cou. Il contenait huit morceaux d'or vierge, arrondis, au moyen de pierres, de manière à pouvoir se charger dans une carabine.

La passe de Guadalupe. — Le Mogoyon. — Mauvaise rencontre. Le placer d'or de Nacayé. — Le rio Gila.

Le soir nous rencontrâmes un serpent à sonnettes mort, long de six pieds : il était fiché en terre avec une feuille de palmier. C'était probablement un signal des Apaches : nous nous empressâmes de le détruire; il pouvait être dangereux pour nous.

Le 14 septembre, nous approchâmes du défilé de Carizalio : ici la nature prend un aspect grandiose. A droite s'étendait du nord au midi la sierra Florido; puis le grand lac de Guzman. A gauche s'élevaient les Cordillères; une brèche les sépare et ouvre une issue pour pénétrer dans la Sonora. Cet important passage porte le nom de passe de Guadalupe.

Chaque année, le président des États-Unis demande au Sénat et au Corps législatif l'établissement d'un chemin de fer qui, traversant ce défilé, permettrait de communiquer aisément avec les bords de l'océan Pacifique.

Le 15 septembre, nous nous arrêtâmes à Los Charcos ou Agua Rosia.

Le 16, nous rencontrâmes une caravane américaine venant du Nouveau-Mexique et se dirigeant vers la passe de Guadalupe pour se rendre par la Sonora en Californie, en suivant la route nommée par les Yankees « le chemin de la Bourse. » Nous campâmes à la grande source de Las Vacas.

Le 17 septembre, nous fîmes halte à l'Ojo de Patchitihu, source chaude que nos bêtes refusèrent de boire, et dont nous ne pûmes faire usage qu'en y mêlant du café.

Depuis la Boca-Grande jusqu'au désert de Patchitihu, le bois avait manqué : nous n'avions rencontré que quelques palmiers mexicains, des cactus et du mescal. La scène changea subitement comme une décoration de théâtre. Nous étions arrivés devant la chaîne de montagnes du Mogoyon, riche en métaux et couverte de forêts impénétrables où se trouvent des cèdres, des sapins et des chênes verts de dimension colossale. Cette contrée contrastait agréablement avec la monotonie de tous les grands plateaux que nous avions parcourus. Mais nous apercevions dans toutes les directions des fumées de mauvais augure. Cependant il était impossible de reculer.

Le 18 septembre, à peine étions-nous entrés dans le cañon qui conduit aux montagnes que nous aperçûmes deux Apaches à cheval. Ils s'éloignèrent, à notre approche, en tournant une colline au grand galop, et reparurent une demi-heure après, à une grande distance de nous vers l'entrée d'une petite gorge. Ils paraissaient nous narguer. Plusieurs d'entre nous se mirent à leur poursuite; les deux Indiens disparurent, comme par enchantement, pour reparaître de nouveau, quelques instants après, et cette fois derrière nous. Ce manége nous fit comprendre combien serait dangereuse une attaque sur un terrain qui nous était si peu connu. Nous fîmes halte et nous envoyâmes vers les Apaches notre vieux guide Tatatché qui parlait très-bien leur langue.

La première proposition de ces sauvages fut de nous vendre des chevaux. C'est la ruse ordinaire des Indiens pour pénétrer dans le camp des caravanes, compter les voyageurs, et calculer la chance de réussite en cas d'attaque. Quoique cette ruse nous fût connue, nous les autorisâmes à nous amener des chevaux.

Après le départ des deux Apaches, nous continuâmes à marcher à travers des montagnes de plus en plus boisées. J'ai vu dans ces forêts des genévriers en fruit dont le tronc égalait en grosseur celui des plus grands pommiers. Le mesquite était beaucoup plus grand que dans les prairies. Nous arrivâmes enfin au placer d'or de Nacayé.

Une belle source jaillissait en petites cascades de rocher en rocher. Pour ne pas être surpris par les Apaches, nous plaçâmes notre camp à quelque distance sur une petite élévation. Les wagons furent disposés en carrés et nous fîmes passer des chaînes de l'un à

l'autre afin que nos montures ne pussent sortir de l'enceinte.

La nuit se passa sans incident. Nous nous réveillâmes pleins d'espérance et déterminés à atteindre les mines de cuivre qui n'étaient plus qu'à deux lieues.

Après une marche pénible, nous arrivâmes près d'une trentaine de maisons en ruine. Des poutres placées dans les excavations avaient servi d'échelle pour y descendre. Toute la surface de la colline est couverte de pyrite de fer et d'oxyde de cuivre rouge.

Ces mines sont connues sous le nom de Santa Rita del Cobre. Pendant plusieurs années une quantité considérable de cuivre en a été extraite : l'alliage d'or que contient ce cuivre payait les frais de l'exploitation. Le massacre des mineurs par les Apaches a arrêté l'exploitation.

A deux lieues au delà, vers le nord, coule le rio Gila, au milieu de forêts où l'on trouve des cèdres, des chênes blancs et la vigne vierge qui s'unit avec le houblon sauvage en lianes splendides.

Le rio Gila forme la ligne frontière jusqu'à sa jonction avec le rio de San Francisco. Cette rivière est encaissée dans des roches couvertes de hiéroglyphes indiens. En plusieurs endroits, on rencontre des sculptures colossales taillées dans le roc. Ce sont généralement des vases. Ces sculptures sont grossières, mais font supposer l'occupation antérieure de ce pays par des peuplades parvenues à un certain degré de civilisation. Comme au rio Passo del Norte, on rencontre le castor au rio Gila. Le poisson y abonde, ainsi que la caille bleue.

En avançant vers l'ouest, le rio Gila est moins encaissé et offre une route praticable même aux wagons.

Nous sommes cernés par les Apaches. — Parlementaires. — On délibère sur notre sort. — Traité de paix.

Le 20 septembre, la nuit était très-sombre. On voyait à peine à trois pas devant soi. C'était mon tour de garde : je prêtais l'oreille au moindre bruit, et je ne tardai pas à entendre l'herbe agitée; j'armai ma carabine et je me tins prêt à faire feu. Mon immobilité enhardit mon mystérieux ennemi, et je pus enfin m'assurer que c'était un chien ressemblant fort à nos chiens de bergers; un second ne tarda pas à le rejoindre, et, selon l'habitude de ces animaux rusés, ils parcoururent le camp avec précaution en ramassant quelques os jetés à terre, puis ils se retirèrent. Pour moi, il n'y avait plus de doute, les Indiens n'étaient pas loin. La nuit se passa toutefois sans autre incident. Au réveil de mes camarades, je leur communiquai mes craintes; il fut décidé qu'un certain nombre de Mexicains iraient chercher du cuivre, selon la promesse que nous avions faite à M. Zuluaga, et qu'aussitôt après nous sortirions de cette gorge de montagnes.

Pendant que les uns se dirigeaient vers les mines de cuivre, d'autres devaient explorer les bords du cours d'eau, afin d'y chercher de l'or; nous restâmes trois à garder le camp. Je montai au sommet d'une colline, et j'aperçus un Indien, puis un second bientôt suivi d'un troisième; ils étaient à cheval et se dirigeaient vers nous.

Je donnai aussitôt l'alarme à mes compagnons en sonnant d'un petit cor d'ivoire. Tous ceux qui étaient encore peu éloignés accoururent. Les trois Indiens firent halte et parurent hésiter. En présence de si peu d'ennemis, on me blâma d'avoir donné l'alarme. Mais presqu'au même instant de nombreux Indiens à cheval envahirent la vallée et formèrent une ceinture qui fermait toutes les issues. Ils s'avancèrent avec une tactique militaire remarquable. Notre situation était très-mauvaise; la défense était presque impossible. Nous étions convaincus que pas un seul de nous n'échapperait, mais nous étions décidés à vendre chèrement nos chevelures.

Pour ralentir la marche des Indiens, nous tirâmes quelques coups de carabine; la longue portée de nos armes inspira sans doute de la crainte aux Apaches : ils s'arrêtèrent. Nous profitâmes de leur hésitation pour nous barricader et amonceler des pierres, tirant toujours quelques coups auxquels ils ripostèrent. Cependant il fallait ménager notre poudre et ne pas tirer au hasard. Notre domestique nègre tremblait de peur; notre vieux guide Tatatché se précipitait à genoux priant Dieu en versant des larmes; d'autres Mexicains métis n'étaient pas moins effrayés et ne reprirent courage qu'avec le secours de l'eau-de-vie mêlée de poudre que nous leur donnâmes à boire à discrétion : nous les employâmes à fondre des balles....

.... Les Indiens nous tinrent ainsi en échec pendant trois jours. Nous ne manquions pas de vivres, mais nous n'avions pas d'eau, notre camp étant placé sur un monticule. L'eau-de-vie fut notre seule ressource. Nos bêtes souffrirent cruellement. Quelquefois on se hasardait à aller chercher de l'eau avec des cruches que nous avions emportées du camp où les Apaches avaient été tués; ce n'était pas sans danger; ceux qui se dévouaient ainsi étaient le point de mire des Indiens; personne cependant ne fut atteint.

Tout à coup, les Indiens hissèrent un drapeau parlementaire; nous répondîmes par un autre drapeau blanc, que nous improvisâmes au moyen d'une chemise attachée à une longue perche. Aussitôt après, deux hommes à cheval s'avancèrent vers nous : l'un d'eux était un Apache d'une vigueur musculaire remarquable, mais dont le visage était d'une laideur et d'une férocité repoussantes; il paraissait ivre. L'autre était un vieillard à cheveux blancs, dont la physionomie était aussi noble qu'audacieuse; il était vêtu d'une peau d'antilope; on reconnaissait en lui un homme habitué à la vie nomade du désert, quoiqu'on pût facilement s'apercevoir qu'il appartenait à la nation espagnole. Souvent de grands mystères éloignent ainsi certains hommes blancs du monde civilisé.

Ce vieillard servait d'interprète aux Indiens. Il nous apprit qu'une caravane avait été reconnue et s'avançait dans la prairie; assurément un Indien nous eût caché le secours qui nous arrivait et qui avait déterminé nos ennemis à suspendre les hostilités. Cette généreuse confidence nous dicta la conduite que nous avions à tenir.

Nous fîmes comprendre à l'Apache que nous étions des amis, et que notre présence dans ces montagnes n'avait aucun but hostile. Nous demandâmes une entrevue avec le chef. Les deux parlementaires s'éloignèrent, et bientôt après, le grand chef, accompagné de l'interprète et des plusieurs hommes armés de lances, vint vers nous. Cet Indien portait le nom de Mangos Colorados (les bras rouges); il était le grand chef de tous les Apaches. Sa physionomie n'inspirait pas la même crainte que son parlementaire. Son costume était simple : il était vêtu d'un grand pantalon blanc à la mexicaine; le reste de son corps était nu, peint de dessins rouges et jaunes ; sa tête nue laissait flotter ses cheveux gris au vent; sa peau était rouge. Il portait un carquois en peau de buffle, suspendu à son dos par une courroie en cuir; sa main droite tenait un arc d'une longueur de six pieds; il montait un poney blanc de la meilleur race mexicaine. Les Apaches qui l'accompagnaient se tenaient derrière lui, à une distance respectueuse.



Mines d'argent de San Pedro.

Après le salut d'usage, nous répétâmes à Mangos Colorados que nos intentions n'étaient pas hostiles, et que nous attendions une autre caravane. Cette dernière déclaration parut l'impressionner; il nous assura que lui-même avait les meilleures dispositions à notre égard, que cependant quelques sachems ne partageaient pas sa confiance et qu'il avait de la peine à les convaincre. Il ajouta qu'il allait les faire venir pour les consulter encore, nous promettant cependant tous ses efforts pour nous laisser sortir sains et saufs.

Alors il ordonna à l'un des Apaches de sa suite d'aller trouver les chefs, qui étaient au nombre de neuf. Arrivés près de notre camp, ils formèrent un grand cercle pour



Placer d'or du Nacaye.

se consulter. Rien de plus étrange que de voir ces sauvages se parlant plutôt de l'œil que des lèvres. Les seuls mots qui sortaient de leur bouche n'étaient exprimés que par quelques efforts gutturaux; du reste, ils paraissaient souvent prendre conseil du blanc qui leur servait d'interprète, ce qui était pour nous de bon augure.

Chaque chef portait un costume particulier. Celui qui nous fut le plus hostile était presque nu : il n'avait pour tout vêtement qu'une peau d'antilope autour des reins. Son corps, ses bras et ses jambes étaient chamarrés de dessins représentant des serpents rouges et noirs. Il portait aux pieds des sandales; à son bras gauche pendait un bouclier en cuir de bœuf, couvert, comme le corps, d'ornements rouges et noirs. Dans sa main droite était une lance; il avait un grand chapeau de paille à la mexicaine.

Beaucoup de questions nous furent adressées; on voulait surtout savoir quel but nous avait attirés dans ces montagnes. Notre qualité d'Européens paraissait nous être favorable; aussi nous firent-ils répéter à plusieurs reprises que notre pays était bien au delà du grand lac salé, et que la curiosité seule nous avait conduits vers ces parages.

A chaque réponse, les chefs se consultaient. Après plusieurs heures qui nous parurent des jours, ils conclurent la paix, à la condition que nous sortirions des montagnes, sans chercher à y pénétrer plus avant. Cette condition expresse nous pouvait indiquer que les montagnes renfermaient beaucoup de métaux précieux, car les sauvages ont soin d'éloigner les blancs de tous les gisements, sachant qu'ils y viennent en grand nombre quand ils les ont découverts.

Pendant les longs pourparlers qui précédèrent le traité de paix, les autres Indiens s'étaient insensiblement approchés, et bientôt nous fûmes entourés de tous côtés. Nous pûmes alors les observer. Les femmes et les jeunes filles étaient à cheval; elles portaient comme les hommes la lance et le bouclier de cuir.

Nous crûmes prudent de donner quelque forme à notre traité de paix. Nous le rédigeâmes en anglais et en espagnol, et nous le donnâmes à l'interprète, pour qu'il le traduisît aux Indiens en les invitant à le sanctionner par une marque quelconque : un double fut signé par nous et échangé.

La paix définitivement conclue, je devins un sujet particulier de curiosité pour les Apaches. Leurs sentinelles, qui avaient examiné tous nos mouvements pendant notre séjour dans ces montagnes, m'avaient vu dessiner, et il fallut leur montrer mon album. Le papier excitait surtout leur étonnement. Plusieurs chefs l'examinaient, le retournaient et paraissaient le convoiter. La pensée me vint d'en offrir une feuille à chaque chef; ils l'acceptèrent en manifestant une grande satisfaction, mais aussitôt tous les Apaches, femmes et enfants, m'entourèrent en me demandant aussi du papier : j'en distribuai ainsi cinq cents feuilles, ce qui me démontra que nous étions entourés de cinq cents Apaches.

Nous leur donnâmes de la viande, du sucre et d'autres objets; les femmes nous offraient, à leur tour, du pain de gomme.

Cependant les Apaches ne s'éloignaient pas. Nous demandâmes au grand chef Mangos Colorados qu'il donnât l'ordre de la retraite : son hésitation nous prouva qu'il fallait nous tenir sur nos gardes.

Une préoccupation paraissait les dominer. Ils jetaient continuellement leurs yeux sur nos wagons couverts de toile : ils supposaient sans doute que nous tenions prisonnières les femmes tombées au pouvoir des soldats de Janos. Nous crûmes devoir les rassurer en découvrant nos wagons : par malheur ils y aperçurent plusieurs objets ramassés sur le champ de bataille, et la paix qui paraissait si bien établie eût été troublée si nous n'eussions restitué tous ces objets.

Nous fûmes libres enfin de sortir la carabine au poing de ce lieu sauvage qui aurait pu être le théâtre d'un affreux massacre.

Arrivés dans les prairies, nous nous regardions les uns les autres, comme étonnés d'avoir échappé à un si grand péril. Nous découvrimes à distance la grande caravane qui avait été la cause de notre délivrance, et le soir nous l'atteignimes vers la source de Las Vacas : nous partageâmes avec elle notre second bœuf.

Nouvelle attaque. — Nous sommes prisonniers. — Massacre. — Pitié d'un chef. — La Escondida. — Les mines de San Pedro. — Rencontre d'émigrants français. — Retour.

Nous arrivâmes à Janos sans accident. La population nous entoura de prévenances, et nous ne la quittâmes pas sans regret.

En quittant Janos, on entre dans une vaste prairie remplie de mesquites. A peine éloignée de trois kilomètres du presidio de Janos, notre caravane se débanda, et nous marchâmes dispersés, étant sans méfiance. Tout à coup, les mêmes Apaches qui nous avaient attaqués aux mines de cuivre, débouchent à l'improviste dans toutes les directions et enveloppent nos différents groupes dans les parties touffues des mesquites. En un instant, nous sommes tous désarmés, dépouillés de tous nos vêtements et garrottés.

Un seul de nos compagnons avait encore ses vêtements et ses armes. Il se nommait Édouard Dawis, de New-York, je crois : excellent chasseur dont l'adresse ne nous laissait jamais manquer de viande fraîche. Un pistolet à chaque main, il parlementait avec un des chefs apaches; sommé par ce chef de rendre ses armes, il ne répond qu'en dirigeant un pistolet sur lui; le coup rate; il tire le second pistolet qui rate également. Le pauvre jeune homme n'avait pas vu derrière lui quatre Apaches à cheval qui le percèrent de quatre coups de lance : ce fut le signal du massacre. Nous n'avions plus d'autre perspective que la mort, ou plutôt les tortures.

Les Indiens n'aiment pas à donner une mort immédiate. Pour eux, la torture complète la joie de la victoire, et, de tous les Indiens du Mexique, les Apaches sont les plus cruels. Pendant le supplice de plusieurs de nos compagnons, percés de couteaux, de lances et de

flèches, ils dansaient autour d'eux, au son d'une espèce de tambourin, et poussaient des hurlements de bêtes sauvages. Enfin, lorsqu'ils voyaient que la vie allait les abandonner, ils saisissaient leur chevelure par le sommet de la tête qu'ils scalpaient....

.... Il était nuit; le camp n'était plus éclairé que par quelques feux qui jetaient une dernière lueur. Les Indiens, plongés dans une profonde ivresse, à la suite du pillage des wagons où ils avaient trouvé une assez grande quantité d'eau-de-vie, gisaient épars au milieu du sang de leurs victimes. Ceux d'entre nous qui vivaient encore étaient réservés, sans doute, pour les tortures du lendemain.

La Providence nous sauva. Un des chefs, d'une structure remarquable, et d'une physionomie bienveillante, avait eu assez de puissance sur lui-même pour ne point



Aloès-agave. Mescal. Melo cactus. Cactus organos.

VÉGÉTATION DANS LE CAÑON DE LA CAL.

boire d'eau-de-vie. Quand il s'aperçut que tous les Apaches étaient plongés dans l'ivresse, il vint à nous, coupa les liens qui nous tenaient garrottés, et nous distribua les vêtements qu'il put trouver, en nous faisant signe de quitter le camp au plus vite.

Le lecteur doit supposer quel empressement nous mîmes à suivre ce conseil généreux. L'un fuyait n'ayant qu'une chemise sur le dos; un autre portait un paletot; d'autres n'avaient pris le temps de saisir aucun vêtement et se sauvaient dans toutes les directions, sans trop savoir où ils allaient. Il était difficile, à cause de l'obscurité de la nuit, de s'orienter au milieu de cette prairie de mesquites qui ralentissaient encore la marche.

Huit hommes, à ma connaissance, sur les trente-trois qui composaient la caravane, furent sauvés.

Nous nous dirigeâmes vers le sud-est, c'est-à-dire dans la chaîne de montagnes de la Escondida, où le plomb argentifère abonde. Une seule de ces mines est encore

exploitée; c'est celle de San Pedro. On y compte environ trois cents ouvriers mineurs. Leur existence est assez dure, et leur travail si pénible (voy. p. 156) n'a pu jusqu'à ce jour recevoir aucune des simplifications introduites par la science dans les pays civilisés, malgré le talent des ingénieurs qui sortent de l'école des mines de Mexico. La crainte paraît avoir retenu jusqu'à ce jour les ingénieurs loin de ces vastes déserts qui offriraient un champ si favorable à leur talent et à leur activité.

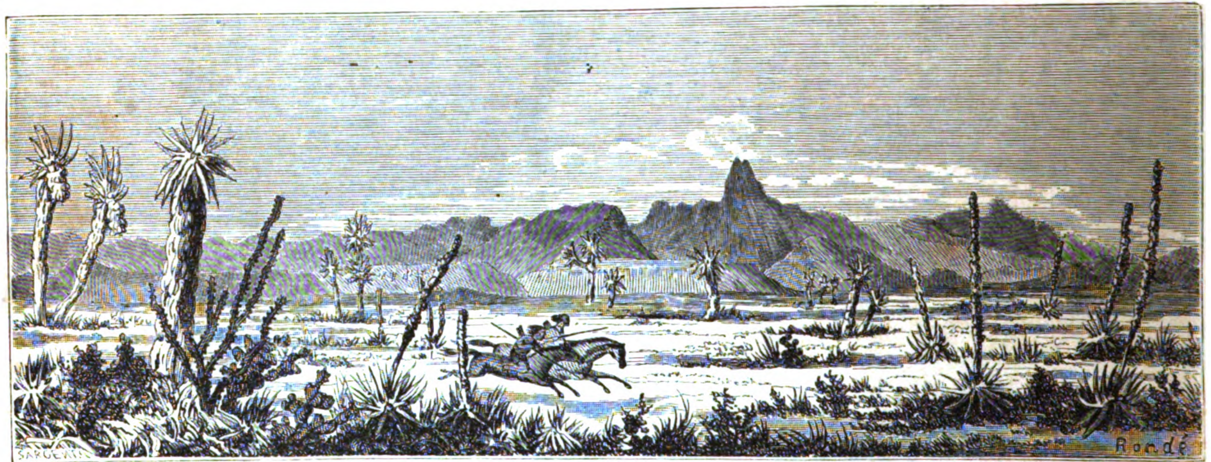
Les mines de San Pedro sont situées à l'extrémité sud de la sierra de la Escondida séparée par une passe de la sierra de Capulin.

C'est à travers cette passe qu'il faut marcher pour se rendre à la ville du Passo del Norte, située sur les bords de la rivière du même nom. A l'époque de mon voyage, elle comptait quatre mille âmes. Mais depuis, la population a beaucoup augmenté à cause de l'émigration californienne qui doit nécessairement la traverser pour se rendre à sa destination. La culture de la vigne y est florissante.

La rive droite de la ville de Passo est mexicaine, la rive gauche américaine. Le caractère de chacune des deux notions s'y témoigne par un contraste caractéristique. Nonchalance sur la rive droite, aspect d'une fourmilière en travail sur la rive gauche.

Après avoir exploré toutes les ressources du pays, nous résolûmes de le quitter pour retourner dans la capitale. J'abrége le récit de nos étapes.

A peu de distance de Corralitos, nous rencontrâmes cinq émigrants à pied, traînant à bras une petite voiture qui contenait leurs provisions. Cette étrange manière de voyager dans un pays si vaste et si dangereux nous surprit beaucoup. Quels pouvaient être ces malheureux? Notre étonnement fut plus grand encore quand nous vîmes qu'ils étaient tous Français. Le chef de cette petite caravane était un avocat de Lyon, que des poursuites pour délit politique avaient contraint de chercher une nouvelle patrie. Il avait préféré la vie aventureuse du chercheur d'or à la vie paisible de l'agriculteur. Il possédait une ferme dans l'État de l'Ohio. Le second, également de Lyon, était fils d'un marchand de vins. Le troisième avait été militaire. Je ne sais rien des deux autres. Ces cinq hommes, quand ils s'étaient mis en route, avaient un âne pour traîner leur petite voiture; mais l'animal leur avait été volé pendant la nuit entre Santa Fé, dans le Nouveau-Mexique, et le Passo del Norte. Ils n'en continuaient pas moins leur course en s'attelant tour à tour au petit véhicule. Ils avaient déjà fait ainsi plusieurs centaines de lieues, et devaient en faire encore autant avant d'arriver au but de leurs désirs, la Californie. Nous pouvions à peine nous expliquer leur courage ou leur imprévoyance : ils marchaient sans aucune arme dans une contrée où il faut à tous moments se tenir en garde contre les animaux, les reptiles et les sauvages.



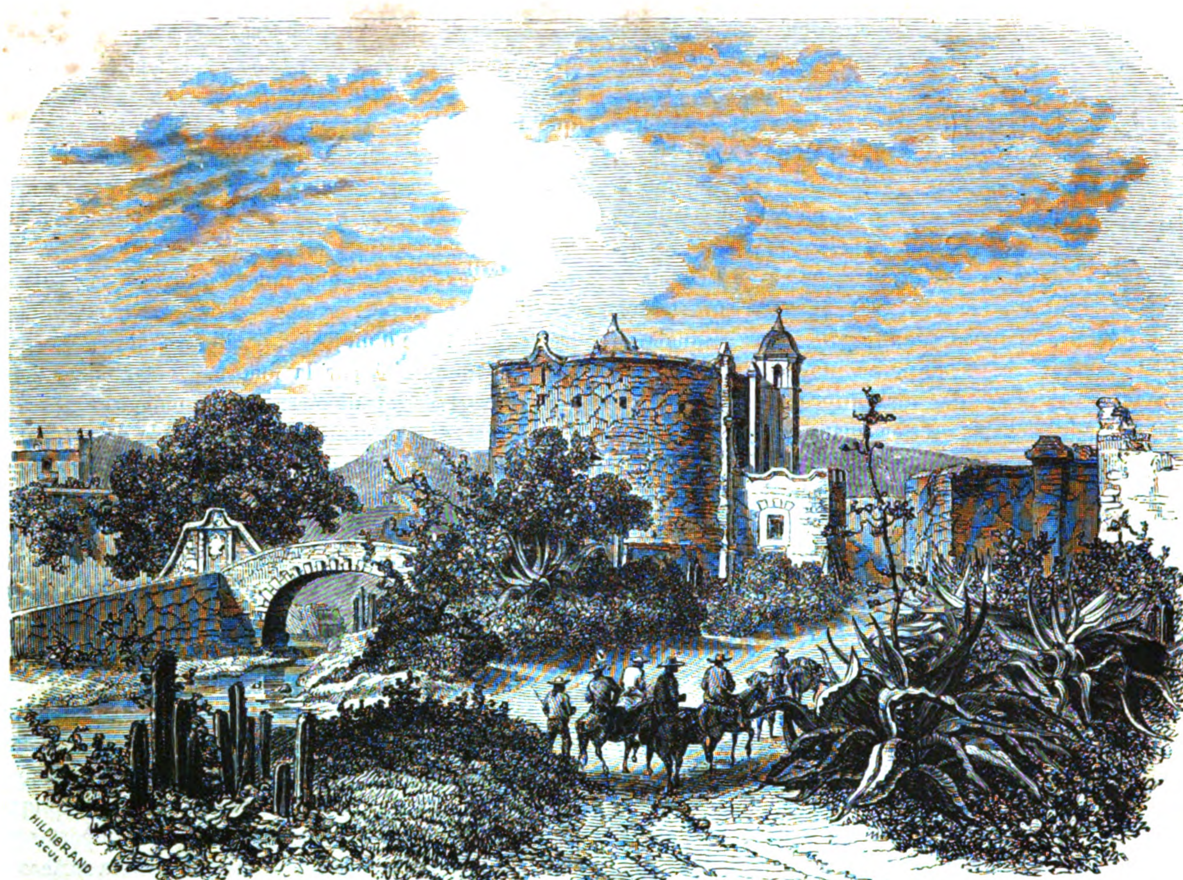
Picatcho des Mimbres : frontière commune des États-Unis et du Mexique.

En nous quittant, ils se dirigèrent vers le nord-ouest; nous poursuivîmes vers le sud.

Je n'ai qu'un fait à signaler dans cette dernière partie de mon voyage; il me paraît caractéristique. J'admirais des troupeaux de superbes bêtes à cornes, et souvent je ne pouvais me procurer une tasse de lait et un peu de beurre qu'avec beaucoup de peine, même dans une hacienda comptant des centaines de vaches. Je m'informai de la cause, et je dus conclure d'explications données çà et là avec un peu de honte, qu'il ne fallait attribuer cette privation volontaire de deux aliments si sains et si précieux qu'à la paresse et à l'indifférence des habitants.

Vers la fin de décembre, nous campions à Nombre de Dios, à l'endroit même où, six mois auparavant, nous avions assisté à un double meurtre et où l'agresseur avait été inhumé. Le lendemain nous étions rentrés dans la ville de Chihuahua.

RONDÉ.



Porte San Antonio à Mexico. — Dessin de Sabatier d'après M. Laveiriere.

ASCENSION AU MONT POPOCATEPETL.

(MEXIQUE)

PAR M. JULES LAVEIRIÈRE.

1857. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[1]

Départ de Mexico. — Le plateau de Tenochtitlan.

Notre petite troupe quitta Mexico, le 17 janvier 1857, à neuf heures et demie du matin, par une journée resplendissante. Malgré la sécheresse continue des mois précédents, la grande chaussée, qui mène de Mexico au Peñon Viejo en ligne directe, était submergée par le lac de Tezcuco. Cette circonstance nous obligea à faire un détour assez considérable.

En sortant par la barrière de *San Antonio*, on voyait se profiler sur l'horizon les deux hautes montagnes que nous devions explorer. Comparées à celles qui les entourent et qui ont l'air de taupinières coiffées de leur brillant casque blanc, elles semblaient nous défier d'avance. L'imagination, frappée des impressions qu'avaient éprouvées nos prédécesseurs, s'exagérait les difficultés à vaincre, et les doutes de toute sorte me préoccupaient pendant que nos chevaux trottaient avec ardeur.

1. La commission scientifique envoyée au Popocatepetl et à l'Iztaccihualt par le ministre Manuel Siliceo, au mois de janvier 1857, était réduite à deux membres au moment de l'expédition : MM. A. Sountag, chargé des études géodésiques, et J. Laveirière, chargé de diriger l'ensemble des opérations et d'étudier la statistique, ainsi que les ressources économiques des contrées voisines du volcan. On avait adjoint à ces deux membres M. F. Sumichrast, naturaliste-collecteur, et MM. Salazar et Ochoa, élèves de l'école nationale d'agriculture et de l'école de médecine.

La commission était pourvue d'un personnel nombreux et parfaitement équipé. Tous les instruments de précision avaient été choisis par M. Sountag lui-même, et rien de ce que la prévoyance peut conseiller pour ce genre d'expédition n'avait été omis.

Mais ces réflexions se dissipèrent à mesure que nous avancions. Nous avions laissé à notre droite l'église de Churubusco, lieu célèbre dans les annales guerrières du Mexique, traversé Mexicultsingo, animé par les barques indiennes qui vont et viennent sur le *canal de Chalco*, et dépassé Ixtapalapan, autrefois cité puissante et populeuse, aujourd'hui bourg ruiné. Près de cet endroit, s'élève une colline aride, où s'accomplissait, du temps des Aztèques, une cérémonie singulière. Tezozomoe raconte que le mont Iahualhincan avait un temple où les achcacautzins (chefs de quartier de Mexico) venaient déposer une offrande dont les rites des autres peuples ne présentent aucun exemple, que je sache. Cette offrande consistait en petits papiers, nommés *cuauhamatl*, dans lesquels on enfermait la crasse recueillie au moyen d'un soigneux grattage sur la figure des veuves inconsolables, qui, en signe de deuil, devaient rester quatre-vingts jours sans se laver.

Mais ce qui faisait, avant l'arrivée des Espagnols, l'orgueil d'Ixtapalapan, cité de quinze mille maisons suivant Cortez, c'étaient ses jardins, célèbres dans toute la terre des Aztèques. Traversés par un canal navigable communiquant avec le lac de Tezcuco, ils étaient divisés en compartiments garnis d'élégants treillages sur lesquels s'étalaient des plantes grimpantes, des arbrisseaux aromatiques aux fleurs éclatantes et embaumées, aux fruits délicieux. Les bords du bassin étaient ornés de curieuses sculptures, et de larges degrés conduisaient jusqu'au niveau de l'eau qui, s'épanchant en chenaux d'arrosage ou en fontaines murmurantes, entretenait une fraîcheur perpétuelle dans l'atmosphère de ces lieux. A cette époque, quels étaient en Europe les établissements consacrés à l'horticulture?... Hélas! une génération avait à peine succédé à celle de Cortez, que ces lieux si beaux naguère étaient méconnaissables. Ixtapalapan, ses édifices, ses jardins étaient abandonnés; les eaux, en se retirant du plateau, déboisé par les *conquistadores*, n'ont laissé à leur place que des efflorescences salines; d'immondes reptiles et des oiseaux de proie ont établi leurs repaires au milieu des ruines qui furent les palais des rois.

C'est là que la misérable population du bourg vient chercher du travail. Des hommes, des femmes, des enfants s'en vont chaque jour ramasser le tequesquite (carbonade de soude) qu'ils vont porter à Mexico, où l'on en consomme énormément. Le commerce du tequesquite donne lieu à une industrie dont j'aurai l'occasion de reparler, et qui est remarquable à force d'être ingénieuse et simple.

Notre petite caravane traversa cette plaine en plein midi : hommes et bêtes étaient excédés de chaleur; des nuages de poussière âcre et le rayonnement des cristaux de sel fatiguaient les yeux et les poumons. On atteignit enfin le groupe de montagnes qui s'étend, comme un îlot, depuis San Nicolas jusqu'en face de Santa Marta. Chaque montagne porte le nom d'un saint ou d'une sainte : Santa Cruz, Santa Maria, Santa Marta, San Yago, etc. Leurs lignes sombres se découpant nettement sur le bleu du ciel, et la nudité de leurs flancs qu'aucun ombrage ni la moindre source ne viennent rafraîchir, attestent leur origine volcanique.

En longeant le versant ouest de ces montagnes, nous eûmes l'occasion de revoir, à cinq cents mètres environ de notre route, une agglomération de rochers déchiquetés que nous avions pris auparavant pour les ruines d'un vieux castel. Laissant nos gens suivre la grande route, M. Sountag et moi nous allâmes reconnaître cette curiosité un peu fantastique. Trois énormes blocs de basalte brun rougeâtre, fichés, comme des pieux, sur une légère élévation, furent tout ce que nous trouvâmes. L'un d'eux, fendu de haut en bas, comme s'il avait reçu un coup de hache de la main d'un géant, semblait avoir été particulièrement maltraité par la foudre. Tout autour, le sol était couvert d'éclats de pierres de la même origine que les rochers, et provenant sans doute de la désagrégation de ces derniers. Comment expliquer, à un kilomètre de la partie la plus rapprochée de la montagne, la présence isolée de ces énormes masses dont les unes sont perpendiculaires, les autres légèrement inclinées? Les zones de nuances diverses qui constituent leur épaisseur sont parallèles entre elles, mais sont perpendiculaires par rapport au sol. Tout en indiquant que des fusions volcaniques successives les ont créées à leur berceau, elles montrent qu'elles en ont été arrachées violemment par une force inconnue, pour venir s'implanter en terre dans une position diamétralement contraire. Peut-être le peu de distance de quelque vieux cratère pourrait expliquer la force violente d'expulsion. Arrachés ou emportés par elle, ces longs blocs seront venus tomber à la surface du grand lac qui couvrait jadis le bassin de Tenochtitlan, et ils auront traversé les eaux comme une flèche pour aller s'envaser dans le sol mou et limoneux qui leur servait de lit.

M. Sountag prit quelques angles au compas et alla rejoindre le gros de la troupe, qui avait pris les devants. Pour moi, je voulus voir d'un peu plus près les montagnes de Santa Maria et Santa Marta, non loin desquelles nous avions passé si souvent, et dont le pied me paraissait cultivé. Je partis seul, et bientôt je me trouvai engagé sur une pente pierreuse, coupée en tous sens par des murs de soutènement en pierre sèche. Ces murs, de peu d'élévation, et l'inclinaison encore légère du sol, n'attirèrent pas beaucoup mon attention d'abord. La terre, en cet endroit, est divisée en champs de grandeur moyenne, que l'on peut encore gratter avec l'araire du pays. Des chaumes d'orge m'indiquèrent la seule culture que les habitants y pratiquassent. Mais à mesure que j'avançais, la pente devenait plus roide, le terrain plus pierreux et les murs plus difficiles à escalader. Au lieu d'orge, il y avait là de nombreux pieds de magueys qui, par la vigueur et la couleur foncée de leur feuilles charnues, attestaient à quel point les circonstances naturelles du lieu favorisaient leur végétation. L'absence d'eau potable, depuis Ixtapalapan jusqu'à Chalco, rend ici le pulque doublement précieux et d'une vente facile. Sa production est devenue pour les villages qui sont parsemés sur la lisière

de ces montagnes, une source de bien-être qui s'accroît par l'industrie qu'ils déploient dans l'entretien de leurs magueyales.

Cependant, la marche était de plus en plus difficile à travers cette forêt de lames aiguës comme des poignards; les murs qui me barraient le chemin devenaient de plus en plus nombreux, et mon courageux petit cheval, impatienté par des obstacles toujours renaissants, ne pouvant plus, à cause de la pente, prendre l'élan nécessaire pour enjamber ces amas de pierres, je fus obligé de mettre pied à terre. Nous errâmes ainsi, l'un et l'autre, pendant une heure, montant toujours, rôtis par le soleil dont les rayons, réfractés par une terre rousse et empierrée, avaient une force double. A la fin, une éclaircie se montra et me guida vers une rampe qui conduisait sur le dos de la montagne, formant un plateau irrégulier. Du haut du plateau, j'aperçus le cratère d'Ayotla, qui me servit de mire et vers lequel je me dirigeai aussitôt.

Sur ce plateau onduleux, la nature avait pris un aspect bien différent. A droite, la vue se perdait dans des vallons formés par les flancs de la montagne. Des plantes odoriférantes et des pâturages fortement aromatiques en tapissaient la surface. A gauche, le grand lac de Texcoco; derrière moi, les murs blancs et les rochers de Mexico: en face, le cône elliptique d'Ayotla. L'air tiède était imprégné de senteurs, et la lumière, rendue diffuse par les vapeurs et par l'ombre qui jaillit des vallons étroits et profonds, communiquait au paysage une douceur inaccoutumée.

Mais le soleil commençait à baisser. Les détours qu'il me fallait faire afin de remonter un torrent ou traverser un pli de terrain allongeaient considérablement la route. Le petit vallon d'Ayotla, que je croyais toucher, semblait s'éloigner à mesure que j'avançais. Craignant de m'égarer en m'engageant trop avant dans un labyrinthe de défilés, j'obliquai brusquement à gauche, et je rejoignis la route à l'endroit où elle touche le pied du volcan. Une demi-heure après, je trouvais mes compagnons arrêtés à San Isidro, un peu avant Ayotla, où nous arrivions à la tombée de la nuit. Mon intention était d'y coucher, car nos mules de charge étaient fatiguées. Malheureusement Ayotla donnait ce jour-là l'hospitalité à quelques centaines de soldats qui avaient envahi toute la ville et même l'hacienda d'Istapalucan, située à une lieue plus loin. Cette circonstance nous obligea de pousser jusqu'à Chalco, où nous entrions à neuf heures du soir.

Le lendemain étant un dimanche, nous célébrâmes le jour du Seigneur par un repos plein de béatitude. J'employai cette journée à parcourir toute la ville pour trouver quelques mules supplémentaires, car les nôtres, avec leurs charges, qui étaient excessives, n'auraient pu voyager par des chemins qui allaient être montueux. Après beaucoup de pourparlers et d'hésitation, un arriero, qui retournait à vide pour aller chercher de la glace, daigna, moyennant finances, nous prêter ses maigres bêtes de somme. Rassuré de ce côté, je pus rendre visite au sous-préfet, ainsi qu'à son secrétaire, qui, pendant une excursion précédente, m'avaient témoigné beaucoup de bienveillance, et avaient su, en m'ouvrant leurs archives, faciliter mes recherches.

Le 19, de bonne heure, malgré le temps perdu à charger les mules, nous étions en route pour Amecameca. De Chalco à Tlalmanalco, la route vous promène à travers des champs de culture admirables. La terre, légèrement en pente, est arrosée par des cours d'eau fraîche et limpide. Cette eau peut se répartir avec facilité partout où il est nécessaire. Le sol paraît être un mélange d'alluvions anciennes un peu compactes et de sable provenant des localités supérieures; devenu friable, il a toutes les qualités d'un terrain argilo-siliceux à sa surface, et peut se prêter aux cultures les plus variées. Mais le système d'administration des haciendas, ainsi que la demande des marchés, ne permettent pas une agriculture compliquée. On se borne à produire le maïs national et le froment, dont la venue et la vente sont assurées. Quant aux bestiaux, c'est un accessoire dont on ne se préoccupe guère. On les envoie se promener sur les chaumes, et, soir et matin, on leur fournit un petit supplément de cannes sèches de maïs. Aussi le bœuf mexicain est-il un modèle de sobriété; élevé à la dure école du besoin, il se nourrit comme il peut, sans murmurer, se contente de travailler le moins possible, et se venge en laissant, pour héritage, une viande détestable.

A une lieue et demie de Chalco se présente une côte qui passe près de la belle manufacture de Miraflores. C'est une filature de coton appartenant à MM. Martinez del Rio. De grands capitaux, beaucoup de persévérance et d'intelligence ont été employés pour affermir cet établissement, qui occupe plusieurs centaines d'ouvriers indigènes, dont quelques-uns sont devenus très-habiles. Plus haut, ressemblant de loin à une ville fortifiée, se voit Tlalmanalco, avec son église moderne très-insignifiante, flanquée de ruines très-remarquable. Ces ruines sont les restes d'un couvent de franciscains, dont la construction commença peu de temps après la conquête. Pour des raisons que je n'ai pu découvrir, le monument ne s'éleva pas au-dessus des premières arcades, et on le laissa là. C'est un malheur pour l'art architectural, car on peut juger de ce qu'aurait été le monument par le peu qu'on en voit.

Qu'on s'imagine trois cintres d'une hauteur d'environ huit mètres, séparés l'un de l'autre par des pleins recouverts d'une infinité d'arabesques, de figurines et de feuillage en bosse. La pierre, d'une belle couleur rouge sombre, paraît avoir été moulée sur des creux faits à loisir et retouchés au ciseau, tant il y a de netteté dans les contours. On ne rencontre point de surcharge de mauvais goût. Les ornements sont distribués avec cette science particulière à la Renaissance, qui ne sacrifiait point les grandes lignes aux détails et qui, pourtant, donnait pour ainsi dire une valeur à chaque pierre. Les arceaux n'ont point cette forme écrasée et ces proportions disgracieuses que l'on remarque souvent dans les portiques des couvents au Mexique. Ils sont allongés et bordés de cordons saillants d'une ciselure élégante.

Je regrette de ne pouvoir donner une description plus exacte de cet échantillon précieux d'architecture américaine. Mon désir eût été d'en faire un dessin; mais personne parmi nous n'était capable de reproduire correctement d'aussi grandes beautés, représentant la fantaisie mauresque encadrée dans les proportions majestueuses de l'art de la Renaissance. Si le peu que j'en dis invitait les artistes à le visiter, mon but serait atteint.

L'église, amas de pierres empâté dans du badigeon, faisait à côté de ces ruines si brillantes malgré les injures des siècles, une si piteuse mine, le ton criard de ces murs blanchis à la chaux vous éblouissait tellement la vue, que nous n'eûmes pas le courage de la visiter. En conséquence, on remonta à cheval, pour prendre le chemin de traverse qui mène directement à Amecameca.

Il faisait encore jour au moment de notre entrée à Amecameca. Mon premier soin, après avoir cherché un logement pour passer la nuit, fut de me présenter chez M. Pablo Perez, très-connu dans le pays par son expérience sur les choses du Popocatepetl. Je trouvai chez lui un accueil un peu froid d'abord, mais quand je lui eus dit l'objet de ma mission, il devint plus communicatif et voulut même m'aider, non-seulement de ses conseils, mais encore d'un appui plus efficace. L'un de ses frères, D. Saturnino Perez, jeune homme d'une grande intrépidité et familiarisé avec tout ce qui a rapport avec les montagnes, où son humeur un peu aventureuse et sa passion pour la chasse l'entraînent souvent, fut chargé de nous accompagner. En outre, on nous procura deux guides, Angel Bastillo et Francisco Aquilar, dont l'un devait prendre le commandement de la brigade de peons qui venait avec nous sur le volcan, tandis que l'autre resterait en bas pour garder l'équipage de la commission, et pour organiser les envois supplémentaires d'instruments ou de provisions dont nous pourrions avoir besoin. Ces deux hommes engagés, M. Perez eut l'obligeance de les envoyer de tous côtés recruter des peons rompus aux ascensions et capables de transporter, sans les exposer, les instruments dont M. Sountag pensait se servir, entre autres un instrument universel qui, avec ses accessoires, pesait près de quatre arrobes. Il nous fallait aussi une poulie, chose plus difficile à rencontrer. On en trouva une que nous eûmes beaucoup de peine à nous faire prêter. Tous ces préparatifs employèrent le reste de la soirée; mais, grâce au concours actif de D. Pablo Perez, ils étaient aussi complets que possible, et j'eus assez de temps pour aller saluer M. Sayago, alcade d'Amecameca, qui voulut bien, à ma demande, engager M. Saturnino Perez à devenir le témoin officiel de l'exploration que nous allions tenter, afin qu'au retour il puisse m'accorder l'attestation écrite dont je croyais avoir besoin. Une pareille précaution me semblait d'autant plus prudente, que, depuis quelque temps, diverses expéditions dont le résultat était douteux, avaient jeté du discrédit sur les ascensions du Popocatepetl. Les gens d'Amecameca, placés assez près pour savoir à quoi s'en tenir sur des prétentions plus que problématiques, faisaient des gorges chaudes à propos de plusieurs personnes qui s'en allaient de par le monde, racontant des impressions imaginaires. Voulant éviter à une commission envoyée aux frais du gouvernement jusqu'aux apparences du ridicule, je pris le parti de réclamer un témoin, et son témoignage donna lieu à un certificat que je transcrirai plus tard.

Du pied du mont à la limite des neiges.

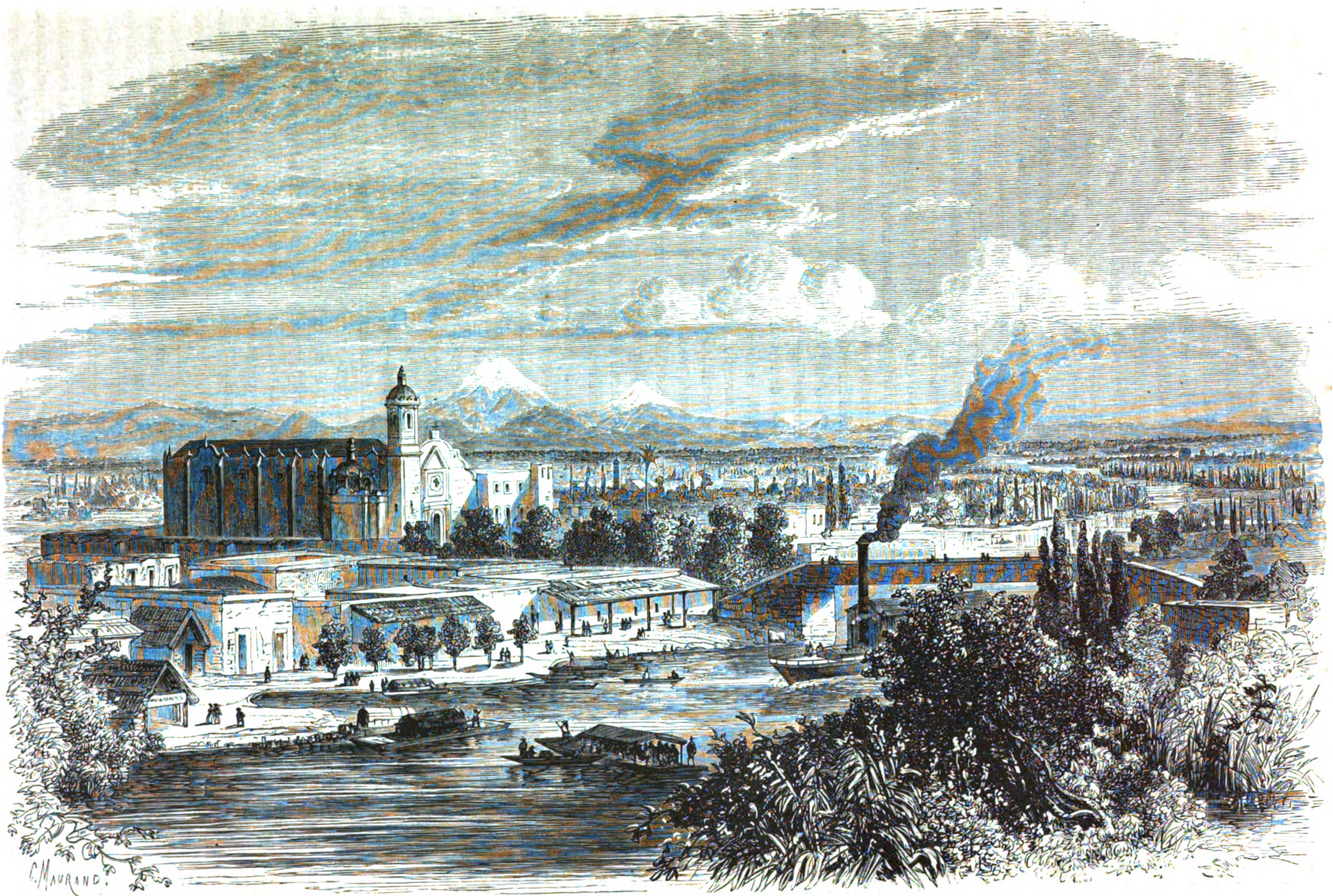
Le lendemain, 20 janvier, dix-huit peons, deux guides et le personnel de la commission étaient rassemblés de bonne heure sur la place d'Amecameca. Je courus prendre congé de M. Pablo Perez, qui regrettait beaucoup de ne pas venir avec nous, mais qui était retenu chez lui par ses fonctions de juez conciliador et par le mauvais état de sa santé. Son frère, D. Saturnino, était prêt; nous sortîmes de la ville, non pas la bannière déployée, mais avec l'agréable assurance que nous atteindrions notre but.

Nos peons étaient presque tous des ouvriers employés à l'extraction du soufre dans le cratère. En tête se distinguaient deux Indiens de pure race chichimèque, grands gaillards coulés dans le bronze, capables de marcher par monts et par vaux, jour et nuit, comme le Juif errant. C'étaient les frères Teyes, le sombre et grave Vicente, et Guadalupe, dont la bouche toujours ouverte par un sourire montrait deux rangées d'incisives dont la taille et l'éclat m'inspiraient quelque inquiétude. C'étaient d'anciens compagnons de D. Pablo Perez pendant un séjour de plusieurs mois au fond du volcan; il avait su leur inspirer un dévouement aveugle et à toute épreuve; c'est pour cela qu'il nous les avait donnés.

D. Saturnino voulant nous présenter à son frère, propriétaire de l'hacienda de Tomacoco, à travers laquelle nous devions passer, je fis prendre les devants au gros de la troupe.

Tomacoco est une petite hacienda située au milieu d'un des plus beaux paysages que je connaisse. D'un côté, la plaine d'Amecameca encadrée par des monticules boisés; de l'autre, le volcan et la sierra, dont les cimes blanches semblent sortir, par l'effet de la perspective, du milieu même d'une immense forêt de pins. Un ruisseau descend bruyamment de la montagne et sert à irriguer les terres de l'hacienda et à faire tourner une roue de moulin. Son propriétaire, S. D. José Maria Perez, vieillard âgé de soixante et onze ans, mais d'une vigueur et d'une activité rares à cet âge, nous reçut patriarcalement. J'aurai l'occasion de reparler ailleurs de cet excellent homme et de son domaine. Nous le quittâmes après nous être arrêtés chez lui deux heures environ, pour entrer dans la montagne qui commence presque à la porte de Tomacoco.

Nous suivîmes la route qui mène d'Amecameca à Puebla. Si cette route est pittoresque, elle est excessivement fatigante à cause des pentes rapides par lesquelles il faut absolument passer. Elle ne consiste guère qu'en



Vallée de Mexico, canal de Chalco. — Dessin de Sabatier d'après M. Laveirière.

sentiers capricieux, profondément taillés dans le sol et se dirigeant à l'aventure sous les arbres de la forêt. Tantôt elle borde un précipice au fond duquel on entend le clapotement d'un torrent qui court sous les buissons; tantôt elle se jette à travers le flanc de la montagne. Ces zigzags, pour la plupart, sont formés par les troncs abattus que les bœufs trainent jusqu'au point où ils peuvent être chargés sur les trains. A force de passer sur les mêmes lignes, les troncs rabotent le sol et creusent des chemins qui s'approfondissent ensuite sous l'influence des pluies. Partout la végétation était admirable de vigueur. Les senteurs fortifiantes des pins innombrables étaient adoucies par un air frais et vif. Comme région forestière, il est difficile de rencontrer des localités plus riches pour l'exploitation des bois. Malheureusement l'incurie qui préside à l'abatage des arbres, l'absence de tout aménagement font craindre que ces richesses ne s'épuisent dans un temps plus ou moins rapproché.

Nous montions, nous montions toujours. Sur certains points, il fallait mettre pied à terre, car nos bêtes glissaient et nous ne savions pas les retenir dans les endroits rapides; seul, D. Saturnino poursuivait son chemin sans s'inquiéter des difficultés. Cloué sur une petite bête de peu d'apparence, il grimpait les plans les plus inclinés, rendus glissants par les aiguilles des conifères, avec une insouciance qui me faisait envie. Des échappées à travers le feuillage nous montraient à chaque instant l'horizon agrandi. Nos yeux pouvaient embrasser un panorama qui comprenait jusqu'aux montagnes de Toluca légèrement estompées dans le lointain.

Nous croisâmes dans la journée la route que trois cent trente-huit ans auparavant, avait suivie Cortez dans sa marche de Cholula sur Mexico, et je ne puis résister au désir de reproduire la belle page que l'historien Prescott a consacrée à cet épisode de la vie du *Conquistador*.

« Les Espagnols défilèrent entre deux des plus hautes montagnes de l'Amérique septentrionale, Popocatepetl, « la montagne qui fume, » et Iztaccihuatl, ou « la femme blanche, » nom suggéré sans doute par l'éclatant manteau de neige qui s'étend sur sa large surface accidentée. Une superstition puérile des Indiens avait déifié ces montagnes célèbres, et Iztaccihuatl était, à leurs yeux, l'épouse de son voisin plus formidable. Une tradition d'un ordre plus élevé représentait le volcan du nord comme le séjour des méchants chefs, qui, par les tortures qu'ils éprouvaient dans leur prison de feu, occasionnaient ces effroyables mugissements et ces convulsions terribles qui accompagnaient chaque éruption. C'était la fable classique de l'antiquité. Ces légendes superstitieuses avaient environné cette montagne d'une mystérieuse horreur, qui empêchait les naturels d'en tenter l'ascension; c'était, il est vrai, à ne considérer que les obstacles naturels, une entreprise qui présentait d'immenses difficultés.

« Le grand *volcan*, c'est ainsi qu'on appelait le Popocatepetl, s'élevait à la hauteur prodigieuse de 17 852 pieds au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire à plus de 2000 pieds au-dessus du « monarque des montagnes, » la plus haute sommité de l'Europe. Ce mont a rarement, pendant le siècle actuel, donné signe de son origine volcanique, et la « montagne qui fume » a presque perdu son titre à cette appellation. Mais à l'époque de la conquête il était souvent en activité, et il déploya surtout ses fureurs dans le temps que les Espagnols étaient à Tlascala, ce qui fut considéré comme un sinistre présage pour les peuples de l'Anahuac. Sa cime, façonnée en cône régulier par les dépôts des éruptions successives, affectait la forme ordinaire des montagnes volcaniques, lorsqu'elle n'est point altérée par l'affaissement intérieur du cratère. S'élevant dans la région des nuages, avec son enveloppe de neiges éternelles, on l'apercevait au loin de tous les points des vastes plaines de Mexico et de Puebla; c'était le premier objet que saluât le soleil du matin, le dernier sur lequel s'arrêtaient les rayons du couchant. Cette cime se couronnait alors d'une glorieuse auréole, dont l'éclat contrastait d'une manière frappante avec l'affreux chaos de laves et de scories immédiatement au-dessous, et l'épais et sombre rideau de pins funéraires qui entouraient sa base.

« Le mystère même et les terreurs qui planaient sur le Popocatepetl inspirèrent à quelques cavaliers espagnols, bien dignes de rivaliser avec les héros de roman de leur pays, le désir de tenter l'ascension de cette montagne, tentative dont la mort devait être, au dire des naturels, le résultat inévitable. Cortez les encouragea dans ce dessein, voulant montrer aux Indiens que rien n'était au-dessus de l'audace indomptable de ses compagnons. En conséquence, Diégo Ortaz, un de ses capitaines, accompagné de neuf Espagnols et de plusieurs Tlascalans enhardis par leur exemple, entreprit l'ascension, qui présenta plus de difficultés qu'on ne l'avait supposé.

« La région inférieure de la montagne était couverte par une épaisse forêt qui semblait souvent impénétrable. Cette futaie s'éclaircit cependant à mesure que l'on avançait, dégénérant peu à peu en une végétation rabougrie et de plus en plus rare, qui disparut entièrement lorsqu'on fut parvenu à une élévation d'un peu plus de treize mille pieds. Les Indiens, qui avaient tenu bon jusque-là, effrayés par les bruits souterrains du volcan alors en travail, abandonnèrent tout à coup leurs compagnons. La route escarpée que ceux-ci avaient maintenant à gravir n'offrait qu'une noire surface de sable volcanique vitrifié et de lave, dont les fragments brisés, affectant mille formes fantastiques, opposaient de continuels obstacles à leur progrès. Un énorme rocher, le *pico del Fraile* (le pic du Moine), qui avait cent cinquante pieds de hauteur perpendiculaire, et qu'on voyait distinctement du pied de la montagne, les obligea à faire un grand détour. Ils arrivèrent bientôt aux limites des neiges perpétuelles, où l'on avait peine à prendre pied sur la glace perfide, où un faux pas pouvait précipiter nos audacieux voyageurs dans les abîmes béants autour d'eux. Pour surcroît d'embarras, la respiration devint si pénible dans ces régions aériennes, que chaque effort était accompagné de douleurs aiguës dans la tête et dans les membres. Ils continuèrent néanmoins d'a-

vancer jusqu'aux approches du cratère, où d'épais tourbillons de fumée, une pluie de cendres brûlantes et d'étincelles, vomis du sein enflammé du volcan, et chassés sur la croupe de la montagne, faillirent les suffoquer en même temps qu'ils les aveuglaient. C'était plus que leurs corps, tout endurcis qu'ils étaient, ne pouvaient supporter, et ils se virent à regret forcés d'abandonner leur périlleuse entreprise, au moment où ils touchaient au but. Ils rapportèrent, comme trophées de leur expédition, quelques gros glaçons, produits assez curieux dans ces régions tropicales, et leur succès, sans avoir été complet, n'en suffit pas moins pour frapper les naturels de stupeur, en leur faisant voir que les obstacles les plus formidables, les périls les plus mystérieux, n'étaient qu'un jeu pour les Espagnols. Ce trait, d'ailleurs, peint bien l'esprit aventureux des cavaliers de cette époque, qui, non contents des dangers qui s'offraient naturellement à eux, semblaient les rechercher pour le plaisir de les affronter. Une relation de l'ascension du Popocatepetl fut transmise à l'empereur Charles-Quint, et la famille d'Ortaz fut autorisée à porter, en mémoire de cet exploit, une montagne enflammée dans ses armes.

« Au détour d'un angle de la sierra, les Espagnols découvrirent une perspective qui leur eut bientôt fait oublier leurs fatigues de la veille. C'était la vallée de Mexico, ou de Tenochtitlan, comme l'appellent plus communément les naturels; mélange pittoresque d'eaux, de bois, de plaines cultivées, de cités étincelantes, de collines couvertes d'ombrages, qui se déroulaient à leurs yeux comme un riche et brillant panorama. Les objets éloignés eux-mêmes ont, dans l'atmosphère raréfiée de ces hautes régions, une fraîcheur de teintes et une netteté de contours qui semblent anéantir la distance. A leurs pieds s'étendaient au loin de nobles forêts de chênes, de sycomores et de cèdres, puis, au delà, des champs dorés de maïs et de hauts aloès, entremêlés de vergers et de jardins en fleurs; car les fleurs, dont on faisait une si grande consommation dans les fêtes religieuses, étaient encore plus abondantes dans cette vallée populeuse que dans les autres parties de l'Anahuac. Au centre de cet immense bassin, on voyait les lacs, qui occupaient à cette époque une portion beaucoup plus considérable de sa surface; leurs bords étaient parsemés de nombreuses villes et de hameaux; enfin, au milieu du panorama, la belle cité de Mexico, avec ses blanches tours et ses temples pyramidaux, la « Venise des Aztèques, » reposant, comme sa rivale, au sein des eaux. Au-dessus de tous ses monuments, se dressait le mont royal de Chapoltepec, résidence des monarques mexicains, couronné de ces mêmes massifs de gigantesques cyprès, qui projettent encore aujourd'hui leurs larges ombres sur la plaine. Dans le lointain, au delà des eaux bleues du lac, on apercevait, comme un point brillant, Tezcuco, la seconde capitale de l'empire; et plus loin encore, la sombre ceinture de porphyre qui servait de cadre au riche tableau de la vallée.

« Telle était la vue magnifique qui frappa les yeux des conquérants. Et aujourd'hui même encore, que ces lieux ont subi de si tristes changements, aujourd'hui que ces forêts majestueuses ont été abattues, et que la terre, sans abri contre les ardeurs d'un soleil tropical, est en beaucoup d'endroits frappée de stérilité; aujourd'hui que les eaux se sont retirées, laissant autour d'elles une large plage aride et blanchie par les incrustations salines, tandis que les villes et les hameaux qui animaient autrefois leurs bords sont tombés en ruine; aujourd'hui que la désolation a mis son sceau sur ce riant paysage, le voyageur ne peut les contempler sans un sentiment d'admiration et de ravissement[1]. »

Parmi les plantes que nos botanistes recueillirent sur cette route, il y en a une à laquelle le guide Augel attribuait une vertu singulière. Cette herbe, connue sous le nom de ocosochitl (flor de pié de ocote), aurait, selon lui, la propriété de faciliter la respiration quand on gravit le volcan. On en remplit la calotte de son chapeau, et lorsque l'oppression devient forte, on aspire l'arome qu'elle répand et qui est d'autant plus fort qu'elle est plus sèche. L'époque de sa floraison a lieu en août, septembre et octobre, et l'endroit où nous l'avons trouvée en plus grande abondance s'appelle Limonsuchitlan (mont ayant la forme de la fleur du limon).

Après trois heures de montée continuelle, le chemin qui mène à Puebla descend dans un ravin dont il côtoie la rive droite pour aller enjamber la crête entre les monts Hielosochitl et Penacho, et prendre le versant oriental en passant par le rancho de Selagallinos. Nous quittâmes ce chemin au fond du ravin même, et remontant sa rive gauche, nous fûmes bientôt transportés sur une espèce de plateau dénudé d'arbres et couvert de zacate jauni. Le sol était criblé de trous profonds creusés par les tusas, dans lesquels les chevaux s'exposent à enfoncer le pied et à se faire des blessures dangereuses. Le plateau fut néanmoins franchi sans accident, et lorsque nous parvînmes à son extrémité, le volcan, dans toute sa crudité, nous salua de sa mine glaciale. Du point où nous étions, situé sur la droite du mont Tonenepango, on voyait le pico del Fraile, dont la base rocheuse se divisait en arêtes séparées par des précipices profonds et ressemblaient à ces racines noueuses au moyen desquelles les vieux chênes se cramponnent à la terre. Elles allaient toutes se perdre dans la vallée d'Amecameca, encaissant dans leurs replis des ruisseaux alimentés par la fonte des neiges. L'une d'elles, courte et haute, venait s'appuyer sur le mont Tonenepango et formait la ligne de faite (séparation des eaux) entre la vallée d'Amecameca et celle de Puebla. A sa base naissait un ravin qui contournait le mont Tlamacas et courait vers le nord-est. Nous le franchîmes, et grimpant l'épaule escarpée du Tlamacas, nous eûmes bientôt la satisfaction d'entrevoir, parmi les pins, le petit rancho du même nom gisant à nos pieds.

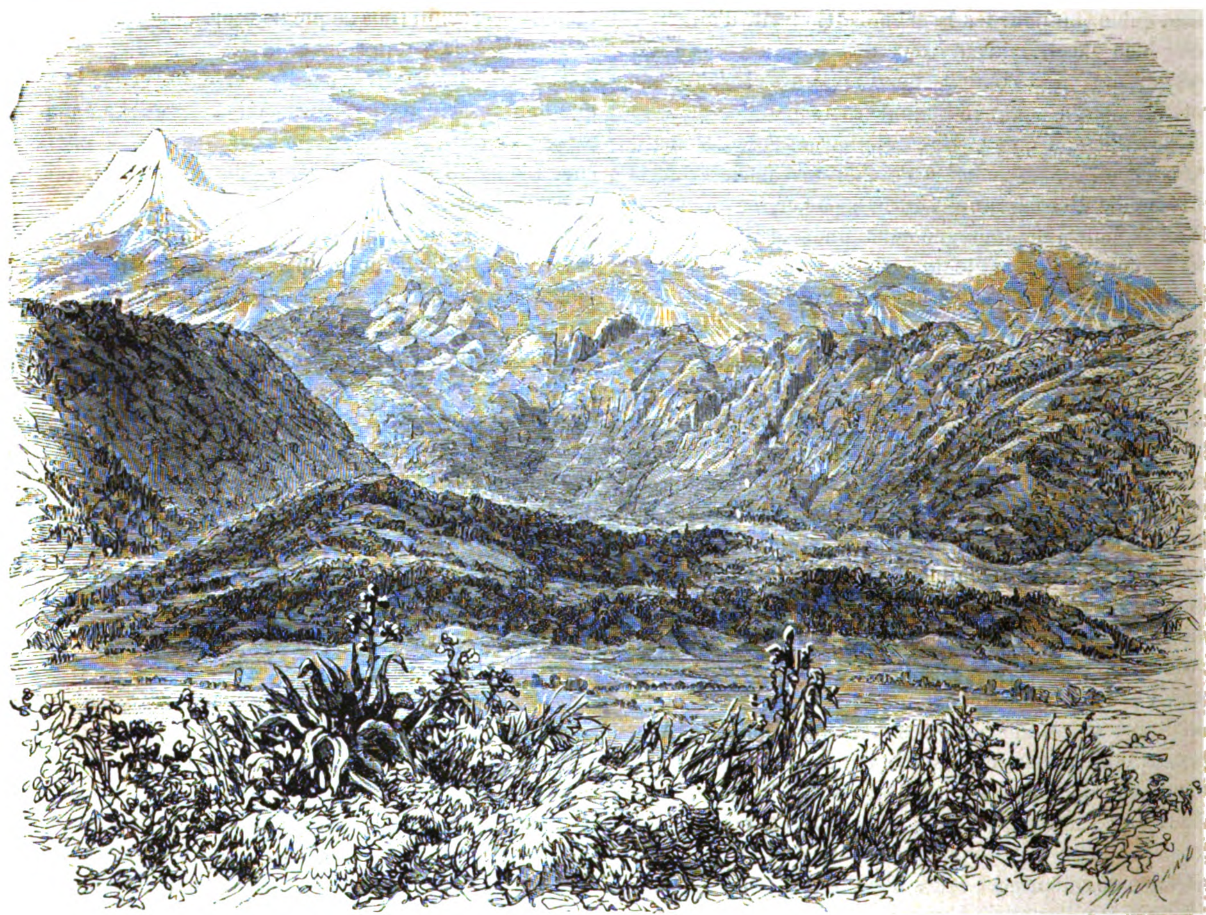
Malgré son exposition à l'est, le rancho de Tlamacas jouit d'une température assez rude. Les arbres y sont clair-semés, noueux et sans vigueur; leur tronc mince et presque desséché s'abrite sous une enveloppe de mousse

1. W. Prescott, *Hist. de la conquête du Mexique*, liv. III, ch. VII.

barbue qui les défend du froid. Le sol est un sable fin, sans consistance, de couleur gris pâle, nourrissant avec peine quelques touffes éparses de gramen jaune à longs tuyaux desséchés. Une espèce de chalet construit en planches et trois huttes misérables en retour d'équerre sont les seules habitations qui y restent. Le bâtiment qui abritait les fourneaux à soufre a été détruit par un incendie.

Mais notre monde, arrivé bien avant nous, donnait à la scène une animation qui faisait contraste avec le silence sombre de la forêt. Des feux allumés devant et à l'intérieur des huttes, le hennissement des chevaux inquiets de leur provende, quelques coups de fusil pour éloigner les loups, égayaient l'affreuse solitude. A quelques pas de là, séparé à peine par une mince lisière de pins grêles, le pied calciné du volcan surmonté de son dôme de neige, muet comme un sphinx, nous montrait la tâche du lendemain.

Mettant le temps à profit, plusieurs instruments furent immédiatement déballés, afin de les répartir entre les Indiens qui devaient partir de bonne heure le jour suivant. Notre majordome Arnold, qui se piquait d'être bon cuisinier, se chargea de préparer les aliments et les provisions nécessaires à un séjour de vingt-quatre heures sur le sommet; des couvertures et des peaux de mouton furent également mises de côté, car nous avions le projet



Vue du mont Iztaccihuatl (la Femme blanche). — Dessin de Sabatier d'après M. Laveirière.

de passer la nuit dans le cratère. Pendant que nous songions à nous coucher le plus tôt possible, afin de nous fortifier contre les fatigues du lendemain, les Indiens chantaient et dansaient autour de leurs feux avec l'insouciance la plus parfaite. Il était déjà tard, et nous étions encore bercés dans un demi-sommeil, que leurs éclats de rire nous réveillaient en sursaut.

Ascension du pic.

Il faisait petit jour, le 21 janvier, quand tout le monde fut sur pied. Les Indiens étaient déjà en route sous la conduite des frères Teyes. Chacun de nous, agité d'émotions diverses, se hâta de se munir de bâtons ferrés, patins, lunettes, voiles, etc., et de monter à cheval. Le froid était pénétrant; il se glissait à travers les tissus qui nous recouvraient et venait nous glacer jusqu'à la moelle des os. Tout le monde était silencieux; c'est à peine si l'on échangeait quelques monosyllabes. Nos regards se fixaient avec appréhension sur le colosse dont la cime recevait alors les rayons roses du soleil levant.

Au bout d'un quart d'heure, la lisière du bois fut franchie, et nos bêtes piétinèrent dans le sable profond et mouvant qui suit immédiatement après. Notre direction, toujours ascendante, allait d'abord droit contre le volcan, mais dévia sur la gauche pour remonter



Pic du Popocatepetl, vue prise du rancho de Tlamacas, à 3899 mètres de hauteur. — Dessin de Sabatier d'après M. Laveirière.

à l'origine d'un ravin connu sous le nom de barranca de Huiloac. Quoique placé au-dessous de la ligne de neige, et devant recevoir par les pentes aboutissantes une grande quantité d'eau provenant des fontes, ce ravin ne représentait, au point où il fallut le franchir, qu'un lit informe de sable sec et roulant. Peut-être les eaux sont-elles bues par ce sol altéré et filtrent-elles sous la surface jusqu'à une certaine distance, ou bien la température froide de la saison, combattue pendant quelques heures chaque jour, cristallise-t-elle l'eau qui s'égoutte de la ligne de neige avant qu'elle ait pu former un courant? De ces deux explications que je crois vraies l'une et l'autre, la dernière trouve sa confirmation à quelques mille pieds plus haut.

Au delà de la barranca de Huiloac, le sentier longeait obliquement le versant nord du volcan, et se dirigeait vers l'est. Le sable fatiguant nos pauvres chevaux, ils n'avançaient que lentement, et pour eux chaque pas était un effort pénible. Souvent il fallait s'arrêter pour les laisser souffler, car l'air était si piquant, le chemin si roide, qu'ils pouvaient à peine respirer. Toute trace de végétation avait disparu, hormis quelques fragments de roche sur lesquels on voyait de larges taches, semblables à des ulcères, formées par des lichens jaunes et bruns. Mais ce dernier signe de vie organique finit par rester en arrière, et comme pour nous dédommager de cet abandon, la vallée de Puebla, baignée par le soleil, s'étala devant nos yeux émerveillés.

Partis à cinq heures, il était sept heures et demie quand nous atteignîmes un pan de rochers perpendiculaires appelé Buaco. C'est un petit réduit, passablement abrité, où les Indiens transportant le soufre s'arrêtent et se reposent. Des traces de feu prouvaient que des hommes avaient récemment passé par là. A peine fit-on une courte halte. Les chevaux étaient couverts de sueur, haletants; le froid pouvait les saisir brusquement et les rendre incapables de continuer. Il fallait donc avancer, et la pente devenant un peu plus douce, nous atteignîmes en une heure la Cruz, petit promontoire surmonté d'une grande croix et situé non loin de la ligne des neiges.

Tout le monde mit pied à terre, et les chevaux, confiés à nos domestiques, retournèrent à Tlamacas. Chacun s'arrangea de son mieux pour la marche. Augel, le guide, s'enveloppa les pieds avec quelques chiffons, et le corps d'une capote de militaire en gros drap bleu. M. Sountag et les élèves Salazar et Ochoa avaient attaché des patins à leurs bottes ordinaires et s'étaient couverts le visage de voiles verts. Pour moi, je m'étais contenté de me vêtir aussi légèrement que possible, jugeant qu'une ascension pénible nous échaufferait de reste, et qu'il était inutile d'augmenter le poids de son corps par celui de gros vêtements. Ma chaussure consistait en une simple paire de bottes en caoutchouc, qui laissaient aux pieds toute la liberté de leurs mouvements. Je me méfiais des patins qui faussent l'aplomb et embarrassent singulièrement. D. Saturnino, entraîné par l'exemple de la majorité, voulut en faire l'expérience, et ne tarda pas à les ôter. Le majordome Arnold était le seul qui fût chaussé comme moi, et il parvint le premier au bord du cratère.

Assis à l'abri des rochers de la Cruz, nos membres engourdis par le froid du matin, recouvrèrent bientôt leurs mouvements sous l'influence du soleil. Pendant que nous prenions quelques cordiaux, j'admirai cette magnifique vallée de Puebla, où l'œil distinguait les villes, les villages, toutes les inégalités du sol, comme sur une carte en relief. La nature y paraissait douée d'une animation qui contrastait avec l'aspect sévère de la haute muraille de neige contre laquelle nous étions maintenant adossés. A quelques pas au-dessous de la Cruz, des rochers rougeâtres ressemblant à de la fonte rouillée, montraient leurs dos informes et à moitié ensablés. Ils étaient symétriquement rangés en demi-cercle, représentant assez bien le cirque où les sorcières de Macbeth doivent tenir leur infernal sabbat. Le sable qui remplit les interstices paraît de la poudre à canon, et ce n'est pas sans appréhension que je vis tomber, en m'éveillant d'un court sommeil, de l'amadou en feu sur cette poudrière factice.

Ces rêveries frivoles durent bientôt s'évanouir devant la réalité. Il était neuf heures du matin, et la partie la plus ardue de notre tâche restait à faire. En conséquence, saisissant mon long bâton ferré, je donnai le signal du départ, et l'on se mit en marche.

D. Saturnino se plaça en tête, et nous le suivions en dessinant un cordon derrière lui. Il marchait d'un pas cadencé, s'appuyant sur une branche légère coupée à quelque sapin de la forêt. Me trouvant immédiatement derrière, j'essayai d'imiter sa démarche et de me régler sur lui. Tout mouvement désordonné occasionne, dans ces circonstances, une fatigue de plus et une perte de force correspondante. En montant à pas égaux et lents, la respiration se poursuit régulièrement, et l'on avance d'une manière incroyable. Malgré la roideur de la pente, nous rejoignîmes bientôt la zone recouverte de glaçons qui précède la région des neiges. Nous ne nous étions pas retournés une seule fois pendant ce trajet et nous n'avions pas dit un mot. Aussi fus-je surpris de ne plus voir que M. Sountag et le majordome près de nous. MM. Salazar et Ochoa étaient restés en arrière et se trouvaient déjà tellement essoufflés qu'ils avaient dû s'asseoir. On voyait le guide auprès d'eux, les exhortant sans doute à ne pas s'arrêter. Mais il les abandonna bientôt, et se mit à gambader et à gravir les parties les plus escarpées en bondissant avec une légèreté et une agilité extraordinaires. Bientôt il fut près de nous, et abandonnant en égoïstes nos jeunes compagnons à leur sort, on reprit la marche, car le guide criait que le cratère devait être abordé avant une heure de l'après-midi, moment où le vent commence à se lever. Un Indien parti le matin, armé d'une hache, avait été chargé d'entailler la glace et la neige sur le trajet que nous avions à parcourir. Ces entailles que nous rencontrâmes alors, nous évitèrent les glissades et les chutes toujours pénibles, quand elles ne sont pas dangereuses. A l'aide de ces échelons, la zone de glace fut bientôt dépassée, et nous pûmes enfin fouler la région des neiges éternelles.

Je sondai avec mon pic la profondeur de la couche, et je m'assurai qu'elle était peu considérable vers la lisière. Chaque jour, pendant la saison sèche, la limite de neige remonte vers le sommet. Au moment de notre ascension et malgré la température, nous avons rencontré, de bas en haut, une zone de sable humide, de la glace peu épaisse et de la neige dont l'épaisseur allait toujours en croissant. L'action du soleil qui se fait toujours sentir plus ou moins, sèche journellement une partie de l'humidité, liquéfie un peu de glace, et entame la neige qui, en descendant, rencontre le bord supérieur de la zone des glaçons et se congèle aussitôt. De cette sorte la neige, se retirant progressivement, fait monter peu à peu la zone des glaçons et la zone humide, jusqu'à ce que la saison pluvieuse, que sur ces hauteurs on pourrait appeler neigeuse, enveloppe de nouveau le Popocatepetl de son manteau blanc, et prépare de la besogne à la saison sèche de l'année suivante.

Tout en faisant ces réflexions, notre marche se ralentissait peu à peu. D. Saturnino, qui était devant moi, conservait bravement son allure. Il paraissait même monter d'un pas plus ferme. Mais, en se retournant, sa figure pâle, ses lèvres bleuies, la contraction nerveuse de sa bouche et de ses narines dilatées montraient assez combien la respiration lui devenait pénible. Pour moi, j'étais couvert de sueur et mes poumons semblaient s'affaisser, tant le mouvement d'inspiration était accéléré et court. La neige, dont la surface est toujours durcie à cette époque, offrait aux pieds un excellent appui, et l'ascension y était incomparablement plus aisée que dans le sable ou sur les glaçons; mais l'air était si délié, si sec, si froid, que cet avantage était plus que compensé. Notre majordome, emporté par sa fougue et suivi du guide Augel, était bien au-dessus de nous. A peine pouvait-on les apercevoir, et malgré la distance qui les séparait de nous, on voyait qu'ils étaient bien loin encore du sommet. M. Sountag nous suivait de près, et comme il commençait à se plaindre des douleurs de cœur, ce qui augmentait sa difficulté de respirer, nous l'attendîmes, D. Saturnino et moi. Quant aux élèves, dont le sort m'inquiétait beaucoup, ils étaient hors de vue, et je croyais fermement qu'ayant abandonné l'entreprise, ils étaient retournés au rancho de Tlamacas.

Après avoir bien assujetti nos voiles autour de la figure, afin de nous ménager entre le voile et la face une petite couche d'air artificiel, un peu plus chaud et chargé d'un peu d'acide carbonique, nous continuâmes notre chemin en zigzag. Une minute ou deux de repos tous les quarante ou cinquante pas, nous faisait un bien inexprimable, car, moins la respiration était complète, plus nous perdions nos forces. Le plus à plaindre de nous trois était M. Sountag, affecté d'une hypertrophie du cœur déjà ancienne, et sujet, en outre, à des palpitations. Il sentait son cœur augmenter de dimension à mesure que nous nous élevions; ses poumons refoulés, ne fonctionnaient qu'incomplétement; la circulation était devenue imparfaite. Sur sa figure, dont les couleurs naturelles avaient disparu pour faire place à des teintes d'un bleu plombé, se peignait une angoisse qu'il cherchait à surmonter courageusement; les paupières étaient bouffies et lourdes, et de l'écume se montrait aux commissures des lèvres. Cet aspect m'effraya, car je craignais un accident grave, et dans ce cas, que serions-nous devenus? nous qui étions presque sans force, à mille pieds du sommet, à une distance quatre ou cinq fois plus grande de la base du volcan. Dissimulant de mon mieux les impressions que j'éprouvais, je hâtai notre marche autant que possible, car des Indiens et quelque secours nous attendaient en haut. Enfin une odeur prononcée de soufre nous avertit que nous étions près du cratère; après quelques efforts la tête du guide nous apparut, comme si elle sortait d'une boîte à surprise, et sa vue, nous annonçant que nous étions près du but, nous fortifia à un tel point qu'il ne nous fallut que quelques minutes pour le rejoindre.

Il était une heure et demie de l'après-midi quand nous enjambâmes la balustrade de neige qui borde la lèvre du cratère. De la région neigeuse nous avions brusquement passé sur un plan incliné de sable chaud tourné vers le sud. Notre premier soin fut de nous étendre tout du long pour nous délasser au soleil comme de vrais lazzarones. Par malheur, la réaction se fit bientôt sentir. Un petit vent dur et sec se levait, et les rayons du soleil commençaient à devenir obliques. Notre peau, moite de sueur en arrivant, s'était séchée comme par enchantement; elle se ridait et se gerçait à force de se contracter. Je crus que le moment était venu de nous réconforter, et je fis distribuer les vivres que nos Indiens avaient apportés. Nous avions pensé que des vins liquoreux, de l'eau-de-vie, tout en excitant l'estomac, pourraient nous stimuler et nous aider à résister au froid qui nous envahissait. Mais j'eus l'occasion de me détromper, car, sur ces hauteurs, les alcools n'ont aucune action persistante, et loin de vous fortifier, ils vous affaiblissent. Au moment où ils arrivent dans l'arrière-gorge et dans l'estomac, ils brûlent et calcine les tissus qu'ils baignent, mais n'exercent aucun effet au delà. Le majordome, arrivé le premier de nous tous, s'était déjà livré à d'amples libations, et loin d'avoir repris son activité naturelle, il était couché, pâle et défait, incapable de dire un mot et de nous servir. M. Sountag souffrait beaucoup de la poitrine et eut à peine la force de prendre quelque nourriture. Pour moi, j'étais très-faible aussi; aux premières gorgées de vin, je m'étais arrêté; au lieu d'éteindre la soif ardente qui me dévorait, il ne faisait que l'accroître. Les aliments me répugnaient, je n'éprouvais pas le moindre appétit, quoique nous n'eussions rien pris qu'un peu de café le matin avant de partir. Craignant de me laisser dominer par ces symptômes de faiblesse, je me mis à manger de la neige, qui me rafraîchit l'intérieur, et je pris quelques vêtements chauds pour réchauffer l'extérieur.

Nos instants étaient précieux, car le temps se passait. M. Sountag avait à prendre plusieurs observations, et de plus, nous avions l'intention de descendre au fond du cratère. En conséquence, je fis déballer la corde de

chanvre et la poulie pour les porter sur la petite plate-forme où est fixé le cabestan. A la vue de notre corde, les Indiens se récrièrent et déclarèrent qu'aucun d'eux ne s'exposerait à descendre avec un fil aussi mince. Toutes mes supplications n'aboutirent à rien, d'autant plus qu'Angel, dont la témérité ne pouvait être mise en doute, se refusait d'une manière absolue à courir la première chance. D. Saturnino, dont j'invoquai l'appui, se rangea aussi du côté des adversaires du projet, de sorte qu'il fallut l'abandonner, car le majordome était incapable de m'aider, et M. Sountag se trouvait tellement affaibli qu'il renonça même à s'occuper du travail qui le concernait spécialement.

Très-mortifié de ces obstacles contre lesquels il n'y avait pas à lutter, je fis prendre les dispositions nécessaires pour passer la nuit sur le bord du cratère, et je renvoyai tous les hommes inutiles, ne gardant que le guide et trois Indiens. Je recommandai à ceux qui partaient de revenir le lendemain matin avec des vivres frais et des bouteilles d'eau.



Aloès maguey. — Dessin de Rouyer.

Le cratère. — Nuit passée sur ses bords. — Lever du soleil et retour.

Pour utiliser le temps, je me mis à explorer, accompagné du guide, les parties accessibles du cratère. Le bord du cratère par lequel nous avons pénétré dans l'intérieur est situé au nord-nord-est du volcan. Dès qu'on y entre, il présente l'aspect tel qu'il est reproduit dans notre dessin, page 173, qui est d'une grande fidélité. A droite, on voit le pico Mayor dont le sommet s'élève, selon M. Sountag, à cent quarante-sept mètres au-dessus du point d'observation ; à gauche, l'Espinago del Diablo est à peine indiqué dans son prolongement inférieur, à cause de sa situation légèrement en arrière de l'observateur qui, a

devant soi la lèvre dentelée du sud surmontant des assises de rochers perpendiculaires. Tout autour, la neige fait une bordure blanche qui s'arrête brusquement sur les points où la paroi devient verticale. Du côté de l'entrée du cratère, qu'en l'honneur du ministre qui nous y a envoyés, nous appellerons la brèche de Siliceo, descend avec un angle d'environ trente-cinq degrés un plan composé de sables volcaniques sans consistance et de fragments de roches. Ces matériaux sont retenus en partie par des rochers de forme bizarre qui surplombent le gouffre et qui remplissent les fonctions d'un parapet démantelé. Chaque pas que l'on fait dans ce sable, un simple coup de vent, suffisent pour le mettre en mouvement; il glisse sur lui-même, entraîne des pierres en même temps, et passant entre les intervalles qui séparent les rochers, va ricocher de saillie en saillie pour s'ensevelir au fond de l'abîme. Comme ce plan est exposé en plein midi, il n'y a pas de neige; mais à son point de jonction avec le versant extérieur du volcan qui regarde le nord, la neige apparaît avec une épaisseur de quatre-vingts centimètres à un mètre dix centimètres. Elle représente, sur ce point, en dedans, une muraille verticale curieusement fouillée et historiée, tandis que du sommet de la muraille, au dehors, une surface unie et dure s'incline doucement et forme comme le collet d'un manteau gigantesque dont les plis enveloppent le volcan jusque vers la Bruz.

J'avais de la peine à croire que l'on pût rencontrer des animaux dans des régions aussi élevées. Il paraît



Cratère du Popocatepetl, vue prise à la brèche de Siliceo. — Dessin de Sabatier d'après M. Laveirière.

cependant qu'un animal ressemblant à un rat de pelage roux y a fixé sa demeure. On m'a assuré qu'on en avait vu à plusieurs reprises, et même pendant notre séjour, le majordome et Angel en ont aperçu un seul qu'ils ont poursuivi sans pouvoir l'atteindre. Malgré cette preuve, je pense que ces animaux ne pourraient vivre toute l'année dans le cratère, où l'on ne remarque aucune trace de végétation. Que, dans leurs courses vagabondes, ils parviennent du dehors jusque dans le cratère, c'est possible, car sur le versant méridional du volcan, la zone de neige diminue tellement à une certaine époque de l'année, qu'il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce qu'ils la franchissent sans trop de peine.

L'air est chargé d'émanations sulfureuses provenant en partie de l'intérieur du cratère, en partie de la précipitation des vapeurs qui jaillissent de quelques fumerolles supérieures. Plusieurs de ces fumerolles débouchent dans des crevasses de rochers, à droite de la brèche Siliceo, non loin du pico Mayor. Cette atmosphère semble conserver infiniment les débris végétaux; à notre entrée, j'ai observé un pieu de bois équarri, abandonné depuis plus de huit ans, dont la couleur était si fraîche, qu'on l'aurait cru récemment tiré de la forêt. Il est vrai que les arbres de Tlamacas sont très-résineux, ce qui peut aider à leur conservation, mais il ne me paraît pas douteux que l'atmosphère sèche, froide et chargée de gaz sulfureux du cratère y contribue principalement.

De la brèche de Siliceo, à droite, on descend oblique-

ment à gauche vers le rocher placé au point le plus bas du plan incliné. On en fait le tour, et, en se tenant aux anfractuosités, on ne tarde pas à se trouver sur une petite plate-forme à surface inégale, derrière laquelle il y a une petite grotte entourée de quelques planches, et que les Indiens appellent la Bueva del Muerto, à cause d'un de leurs camarades qui y est mort presque subitement. Précisément, au-dessous de cette petite plate-forme, s'en trouve une seconde de dimension un peu plus grande, qui avance en saillie au-dessus du cratère. C'est sur cette dernière qu'on a établi un cabestan grossièrement, mais solidement façonné. Grâce à lui, jusqu'à présent, la descente au fond du cratère a toujours eu lieu sans accident. On ne m'a cité que la mort d'un Indien qui a voulu opérer la descente du côté du pico Mayor, pensant qu'il pourrait passer de saillie en saillie, et qui fut victime de sa témérité.

Du haut de la plate-forme du Malacate, on embrasse la presque totalité du cratère. Son aspect, bien que grandiose, ne me produisit pas l'impression à laquelle je m'attendais. Dans de pareilles circonstances, l'imagination préoccupée et surexcitée d'avance passe peut-être trop facilement d'une extrémité à l'autre. Pour moi, j'ai admiré cette gigantesque fournaise presque éteinte, mais elle ne m'a pas fait éprouver cette horripilation dont parlent nos prédécesseurs. L'énorme diamètre de la circonférence supérieure, les amas de débris accumulés en bas, diminuent beaucoup la sensation que fait éprouver une grande profondeur. Les précipices des Alpes, les crevasses béantes que l'on rencontre sur le versant des Cordillères, causent des émotions beaucoup plus fortes. Une force inconnue vous attire dans ces abîmes, la tête bourdonne et se perd, et on a vu des gens obligés de se faire retenir, pour ne pas s'y précipiter. Je n'éprouvai aucune de ces sensations et je profitai de ma tranquillité pour voir de mon mieux.

La paroi du cratère est circulaire et forme un cylindre creux presque parfait. Sur les trois quarts de sa circonférence, la roche se divise en zones horizontales d'une grande épaisseur, qui deviennent inclinées vers le pico Mayor. A gauche et à droite de la plate-forme du Malacate, sous l'Espinazo del Diablo et près du pico Mayor, la roche est tourmentée, et de rouge pâle qu'elle était, passe à une nuance de noir ferrugineux. Au lieu d'être en zones horizontales ou inclinées, elles se transforme en énormes feuillets dentelés, déchiquetés, tranchants, pressés les uns contre les autres et ne montrant que leur arête comme la lame d'un couteau dont on ne voit que le fil. Ces feuillets, autant que j'ai pu les suivre, se prolongent avec une légère inclinaison, non-seulement jusqu'au fond du cratère, mais probablement à une plus grande profondeur, car c'est entre eux que serpentent les seules fumerolles dont la bouche vient affleurer le sommet du volcan. Partout où la roche est disposée en couches horizontales, ou seulement inclinées, il n'y a pas une seule fumerolle.

Au bas de la paroi circulaire, sont accumulées des quantités considérables de débris de roche et de sable tombés du pourtour supérieur du cratère. Ces matériaux, suivant leur poids spécifique, se sont accumulés en un plan incliné de quarante-cinq degrés, d'après M. Sountag. Les gros fragments ont roulé vers les parties inférieures, tandis que les sables sont restés en haut. Mais le plan incliné est loin de s'élever à la même hauteur et d'avancer également loin sur le fond du cratère. A son point d'appui contre les parois verticales, il décrit une ligne sinueuse variant de douze à soixante mètres d'élévation perpendiculaire, et comme il conserve à peu près une inclinaison identique, sa projection sur le fond du cratère est proportionnelle et marque des sinuosités semblables. C'est vers la paroi du nord, précisément au-dessous de la plate-forme du Malacate, que l'accumulation est plus considérable; elle y atteint la hauteur d'environ soixante mètres. L'estimation de M. Sountag qui, dans une seconde expédition, a pu descendre dans le cratère, s'éloigne peu, quoique faite à vue d'œil, de la hauteur que j'ai trouvée d'après les données de D. Pablo Perez. En effet, ce dernier ne pouvait descendre le plan incliné qu'en se retenant à un câble, servant de rampe, fixé à la base de la paroi et assez long pour aboutir à la fin de ce plan. La longueur de ce câble était d'environ cent vingt vares (cent mètres vingt-six centimètres), et sa nécessité démontre que l'angle de quarante-cinq degrés admis par M. Sountag n'est pas exagéré. Avec ces éléments, il était facile de calculer la hauteur d'un triangle rectangle dont l'hypoténuse et son inclinaison sont connues, et j'ai trouvé soixante-trois mètres pour cette hauteur, différant, comme on voit, de trois mètres seulement de l'estimation de M. Sountag.

Ces amas de débris occupent une grande partie du fond du cratère et réduisent considérablement sa surface. Le centre est couvert de neige mélangée à des matières étrangères telles que sable, cailloux et particules de soufre. Tout autour et à des niveaux différents, on voit des jets de force différente. Les principaux, dont un se voit en face de la plate-forme du Malacate, et l'autre à gauche, lancent bruyamment une colonne rouge à l'orifice, puis jaune, enfin blanche : ce sont les *respiraderos*. D'autres moins importants, sont disséminés et restent à l'état de fumerolles. Le nombre des respiraderos varie; il y en avait quatre en 1856, dont deux seulement jetaient de l'eau, aujourd'hui, il paraît qu'ils sont plus nombreux. Ce fait n'a pas une grande valeur en lui-même, car il suffit d'un amas de fragments de rochers pour boucher un soupirail et pour obliger le courant ascendant à se détourner ou à se diviser en plusieurs courants secondaires, en se frayant peu à peu le passage du côté où la pression supérieure est le plus faible.

Vus de la plate-forme du Malacate, les respiraderos ressemblent à une colonne de fumée sortant de la cheminée d'une locomotive. Mais en bas, M. Sountag s'est assuré de leur véritable dimension. Celui qu'on aperçoit à gauche, non loin de la paroi sud du cratère, a environ neuf mètres de diamètre [1]. La puissance du jet est très-

1. Le capitaine du génie D. Lorenzo Perez Castro, qui a fait

forte, puisque des pierres de huit à neuf pouces de diamètre, jetées vers le centre de l'orifice, sont repoussées avant de l'avoir touché et lancées de côté. La température du jet est si élevée qu'un thermomètre dont le maximum marquait cent cinquante degrés de Farenheit (quatre-vingt-quatre degrés centigrades), mis en travers, a éclaté. Autour des respiraderos se trouve le soufre précipité soit par les eaux, soit par les vapeurs qui en jaillissent. On le rencontre à des états différents : en petites masses compactes, à cassure brillante et d'une grande pureté; en granules mélangées à du sable; à l'état de fleur déposée par les vapeurs qui se sont condensées sur les parois verticales.

Selon M. Pablo Perez, le volume d'eau des respiraderos varie : il a notablement accru depuis deux ans; mais au commencement des pluies il diminue. Ces eaux se réunissent vers le centre du cratère pour former de petits réservoirs. « Il y a deux ans, me dit M. Perez, on y voyait une petite lagune d'environ douze vares (dix mètres) de largeur. » A en juger par l'inclinaison du sol sur les bords, elle ne pouvait pas avoir une grande profondeur. L'eau a une couleur jaune verdâtre et répand une odeur soufrée; elle ronge tout ce qu'on y jette, ce qui fait présumer qu'elle contient des acides. Avant sa formation, la place où elle setrouve se composait de sable mêlé de soufre.

Ces détails m'ont été confirmé par D. Narciso Bringas, administrateur de l'exploitation de soufre pour le compte de D. Juan Mugica. Cependant M. Sountag, dans son rapport, ne parle que d'une petite rigole située du côté de l'est, entre la lisière de la neige qui couvre le fond du cratère et la base des débris. Quelles sont les lois qui régissent ces croissances et décroissances d'eau dans le cratère? Je l'ignore et je me contente d'indiquer les données que l'observation et les renseignements m'ont permis de recueillir.

Partout, excepté dans le voisinage des respiraderos, le fond du cratère est couvert de neige. Elle est dure à sa surface et souillée de dépôts sulfureux, de sable et de pierres. Ce soufre, sous les états divers indiqués précédemment, se rencontre en abondance. Une exploitation, certainement peu soigneuse, en a extrait néanmoins sept mille arrobes (environ huit cents quintaux métriques), en moyenne.

« A environ trente-cinq vares au-dessous du Malacate (vingt-neuf mètres), dit M. Perez, la muraille rocheuse est percée d'un trou ou caverne nommé *voladero*, d'où sort un courant d'air excessivement froid et d'une force telle, que les hommes qui descendent, en sont fortement incommodés. Souvent il leur arrivait de tourner sur le câble comme une girouette. »

Au moyen d'une observation barométrique, M. Sountag a trouvé la hauteur du fond du cratère au-dessus de Mexico égale à deux mille huit cent quarante et un mètres cinquante centimètres.

une expédition fin mai 1857, dit que les respiraderos sont au nombre de cinq, et que le plus grand a six mètres trente-trois centimètres de diamètre.

Du pico Mayor à l'Espinazo del Diablo, M. Sountag trouve trigonométriquement une distance de huit cent vingt-six mètres. Mais cette distance est inclinée ; elle ne peut donc pas être considérée comme le vrai diamètre entre ces deux points, d'autant plus que la cime du pico Mayor n'est pas immédiatement au-dessus du bord perpendiculaire du cratère, mais un peu plus à l'ouest. En supposant que les parois du cratère descendent perpendiculairement sous l'une et l'autre cime, le diamètre horizontal calculé sur les chiffres de M. Sountag se réduit, en chiffres ronds, à huit cents mètres.

Vers les quatre heures et demie du soir, MM. Salazar et Ochoa, sur lesquels je ne comptais plus, firent tout à coup leur apparition au milieu de nous. Ces courageux jeunes gens avaient su vaincre les souffrances et la fatigue qu'ils avaient éprouvées. Leur ascension, rendue déjà pénible par le temps plus long qu'ils avaient employé pour gravir le volcan, l'était devenue beaucoup plus encore par le vent qui s'était levé vers deux heures de l'après-midi.

La situation de M. Sountag empirait à chaque instant; il se plaignait de maux de tête et surtout de douleurs aiguës dans la région du cœur. Il eut pourtant la force de se trainer dans la Cueva del Muerto que j'avais fait débarrasser de la neige qui l'obstruait. Au moyen de quelques débris de planches, on abrita l'intérieur de cette petite grotte tant bien que mal, et nous nous y serrâmes tous pour nous réchauffer les uns contre les autres.

Pendant que le temps se passait à grelotter, la nuit avançait; de légers nuages flottaient à l'embouchure du cratère, au-dessus de nous. D. Saturnino se décida subitement à descendre à Tlamacas, afin d'y passer la nuit, nous laissant avec le guide et nos Indiens.

A mesure que la nuit approchait, le froid devenait plus vif. La grotte était si petite qu'elle pouvait à peine contenir cinq personnes. Nous étions assoupis; un silence profond régnait parmi nous, interrompu seulement par le grondement sonore qui montait du cratère, ou par les soupirs plaintifs de mes compagnons. Les Indiens seuls avaient conservé toute leur vivacité, et ils chantèrent leurs refrains monotones de temps à autre, jusque bien avant dans la nuit. Enfin, se recoquevillant dans leurs couvertures, ils s'endormirent sur un pan de rocher avec le ciel pour baldaquin.

Cette nuit fut pour moi la plus cruelle de ma vie. Une soif ardente m'empêchait de sommeiller. Ma tête était en feu et mes membres étaient gelés. Un malaise, augmenté par les émanations sulfureuses que nous respirions, m'agitait les nerfs au point qu'il me fallait continuellement changer de position. Mon pouls battait cent vingt pulsations par minute. Du fond de l'abîme s'élevaient des sifflements sinistres couverts à certains moments par le fracas de quelque roche qui s'engouffrait ou par les rugissements des fournaises souterraines. On peut croire que j'attendis le matin avec impatience.

Dès que l'aube se montra, je me glissai hors de notre grotte et je grimpai sur le bord oriental, où j'absorbai une quantité incroyable de glace, pour me désaltérer. Une clarté blafarde commençait à poindre vers l'est.

On distinguait à peine la vallée de Puebla, encore enveloppée de ténèbres profondes. Tout à coup la pointe extrême du pic d'Orizaba s'incendia; on aurait dit un rubis éclatant enchâssé sur un dôme de l'argent le plus pur. Quelques minutes après, un disque colossal, couleur de pourpre, se levait et projetait ses premiers rayons sur le sommet du Popocatepetl.

L'horizon de ce côté semblait se baigner dans une mer diaphane et teinte des plus riches nuances. De seconde en seconde, les rayons lumineux se redressaient; leurs extrémités descendaient du haut du volcan et chassaient les ombres de la vallée qui s'évanouirent bientôt. La terre, les arbres, les ravins et la plaine semblaient surgir comme par enchantement et se réveiller d'un long sommeil. Inondé de lumière, le paysage paraissait respirer et vivre. C'était un spectacle sublime, auquel il faut assister, qu'il faut sentir, car la parole humaine est impuissante à le peindre.

Mes compagnons vinrent me rejoindre lorsqu'il faisait déjà grand jour. Tous étaient accablés, car leur sommeil avait été trop agité pour être rafraîchissant. J'ordonnai de rassembler tout notre équipage que les Indiens emportèrent. Pendant ce temps-là, je prenais quelques croquis, dont M. François Sumichrast a fait de fidèles dessins. Enfin, vers dix heures, nous sortîmes du cratère, après y être restés environ vingt heures. Nos chevaux nous attendaient vers la Cruz, et nous ramenèrent au rancho de Tlamacas à une heure de l'après-midi.

Les jours suivants furent employés à parcourir quelques points intéressants dans les montagnes et dans la vallée d'Amecameca. Pendant ce temps-là, M. Sountag, qui s'était heureusement rétabli et dont les travaux différaient beaucoup des miens, s'occupait de ses opérations trigonométriques sur l'Iztaccihuatl, et tentait une seconde ascension au Popocatepetl, qui lui réussit mieux que la première. Il eut le bonheur, cette fois, de descendre dans le cratère, et en rapporta des observations, dont j'ai déjà indiqué les principaux résultats.

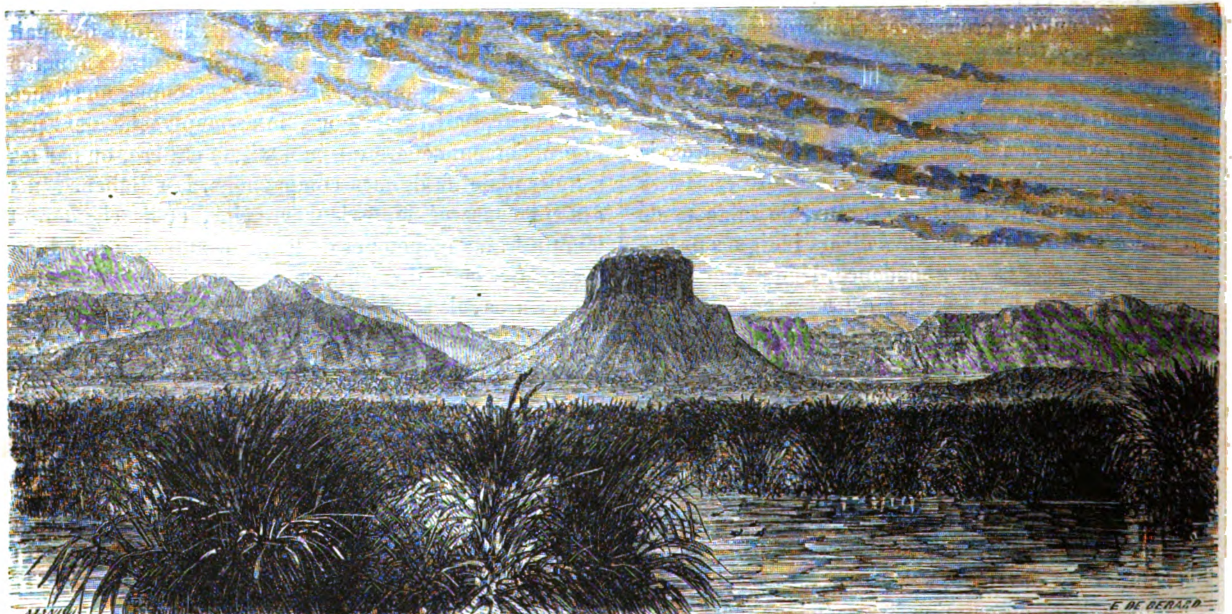
Quand nous eûmes recueilli tout ce que les circonstances nous permettaient de voir et d'étudier, nous quittâmes Amecameca, dont l'aimable hospitalité vivra toujours dans nos souvenirs, et nous prîmes congé de MM. Pablo Perez, Sayaho, etc., qui, par leur appui et leurs conseils éclairés, avaient grandement facilité notre tâche. Le 11 février nous rentrions à Mexico après vingt-cinq jours d'absence.

En résumé, les observations barométriques de l'expédition donnent, pour élévation absolue :

A la ville de Mexico	2277ᵐ	»ᶜ
Au rancho des Tlamacas	3899	30
Au Popocatepelt (pico Mayor)	5422	»
A l'Iztaccihualt (pic du Sud)	5081	16

Ces résultats diffèrent très-peu de ceux obtenus trigonométriquement par M. de Humboldt.

Jules Laveirière.



Ojo ou source de Lucero, près de la lagune de los Patos (voy. la carte du Chihuahua, p. 131). — Dessin de Bérard d'après Julius Froebel, dans l'*Illustrirte Zeitung*[1].

1. Cette gravure, arrivée tardivement, n'a pu trouver place dans la relation du Chihuahua (pages 129 et 145). Elle est empruntée à l'auteur de *Sept ans dans l'Amérique centrale*, M. Jules Froebel. Placé ici près des grands pics de la Cordillère, ce paysage peut donner une idée de la variété des scènes de la nature mexicaine.



M. Henri Duveyrier. — Dessin de A. Feyen d'après une photographie de M. le docteur Puig.

VOYAGE DANS LE PAYS DES BENI-MEZAB,

(ALGÉRIE)

PAR M. HENRI DUVEYRIER.

1859. — CORRESPONDANCE PRIVÉE. — DESSINS INÉDITS[1].

Le public, qui accueille avec tant d'intérêt les nouvelles du voyage d'exploration que M. Henri Duveyrier accomplit en ce moment dans le grand désert, nous saura gré de lui faire faire aujourd'hui plus intime connaissance avec le jeune voyageur.

Nous extrayons d'une correspondance intéressante, adressée par M. Henri Duveyrier à son père, les passages relatifs à son séjour de plusieurs mois chez les Beni-Mezab, l'une des plus importantes tribus de l'Algérie, dont les oasis, groupées à l'extrémité méridionale de nos possessions algériennes, n'avaient pas été encore explorées par les Européens.

C'est à la suite de ce premier voyage, entrepris avec ses modestes ressources, que M. Henri Duveyrier a reçu la mission qu'il remplit actuellement. Elle consiste à préparer, par des négociations avec les Touaregs et les villes de l'intérieur, la réouverture des routes de caravanes, par lesquelles s'opérait autrefois un commerce d'échanges entre l'Algérie et le Soudan. Sans doute, on ne peut pas espérer de voir se modifier du premier coup des répugnances entretenues par un fanatisme aveugle, et compliquées d'intérêts mal compris. Le succès final d'une pareille entreprise exige beaucoup d'énergie, de patience, et ne sera obtenu peut-être qu'après des années d'efforts persévérants. Mais le haut patronage de l'empereur, l'énergique volonté du gouverneur général, le concours des ministres du commerce et des affaires étrangères, témoignent que rien ne sera négligé pour introduire au milieu des populations sahariennes l'influence et le respect du nom français, et y rétablir les habitudes régulières de la vie commerciale, qui sont avant tout pour nos possessions une question de sûreté[2].

Le récit qu'on va lire offre le pittoresque, le mouvement et le charme naturels d'une correspondance familière, et montre en même temps qu'au point de vue du caractère et des qualités indispensables pour une pareille œuvre, M. Henri Duveyrier répond dignement à la confiance et aux vues du gouvernement.

Biskra, 3 juin 1859.

.... Nous avons enfin rencontré le Sahara, avec ce qu'il a de plus charmant et de plus désagréable, une oasis et un sirocco brûlant! Nous avons fait en une journée la route d'El-Kantara à Biskra. C'est bien marcher, surtout pour un aussi mauvais cavalier que ton fils aîné. Nous ne nous sommes arrêtés que quelques instants au caravansérail d'El-Outaya, où nous avons déjeuné. Il y a tout près de là une petite oasis, au milieu de laquelle s'élève un minaret carré, qui fait fort bon effet. C'est une petite ville bien curieuse par sa population, qu'El-Outaya! Elle se compose d'anciens coupeurs de routes, de brigands et de voleurs, qui ont renoncé à leur ancienne profession et sont venus de tous les coins de l'Algérie s'établir dans cet endroit, pour y mener un genre de vie plus régulier. Rome n'a pas commencé autrement.

En quittant El-Outaya, nous entrâmes dans une immense plaine, au bout de laquelle nous apercevions une petite chaîne de montagnes rocailleuses, qui nous cachait Biskra et ce vaste désert plat et uniforme qui ne finit qu'aux montagnes du pays des Touaregs. Cette plaine est interminable; nous avions beau presser nos montures, les rochers semblaient reculer à mesure que nous approchions, et mon pauvre bassin osseux souffrait de notre impatience. Alexandre et son ami étaient pourvus de chevaux de belle taille et bien sellés. Je montais une mauvaise petite rosse, qui, pour suivre le pas allongé de ses grands frères, était obligée de prendre un affreux trot saccadé qui me secouait cent fois plus que ces messieurs. Pour comble de malheur, j'étais à califourchon sur un bât, et avec mes burnous, mes conserves vertes, mon fusil et mon révolver, je devais avoir un air étrange et très-peu amusé.

Enfin, après avoir atteint et gravi péniblement une dernière bande de rochers, chauffés par le soleil, nos regards ont pu se reposer sur la longue ligne verte des palmiers de Biskra, encadrée dans le sol jaune et aride du Sahara, et un beau ciel d'azur. En peu de temps,

1. Les dessins de cette livraison, à l'exception d'un seul (p. 181), ont été faits d'après des photographies de M. le docteur Puig et sont extraits de son magnifique album inédit, comprenant plusieurs centaines de sujets. Les notes sont de M. le docteur Warnier.

2. M. Henri Duveyrier est jeune soldat de la classe de 1861, et, depuis plus de deux ans, il explore des solitudes inconnues. Son extrême jeunesse est une des conditions de succès de son entreprise, car en même temps que son âge impose le respect, il lui permet de s'assimiler promptement les divers dialectes des peuplades avec lesquelles il se trouve en rapport. Par son éducation spéciale, par ses connaissances variées, par sa prudence, par son énergie calme et froide, M. Henri Duveyrier est incontestablement le voyageur le plus apte à donner aux vieux chefs touaregs une haute idée de la civilisation européenne: aussi on ne sait aujourd'hui ce qu'on doit le plus admirer, ou du dévouement sans bornes que lui témoignent, depuis un an, des hommes comme Si Othman et le cheik Ikhenouken et tous les membres de leurs nombreuses familles. Grâce à Henri Duveyrier, notre influence a fait d'immenses progrès dans le Sud, et bientôt les échanges de marchandises suivront les échanges de bons procédés. (Dr W.)

nous atteignîmes le fort Saint-Germain et la petite ville lu nouveau Biskra où nous devions résider.

Pour moi, le moment de l'arrivée n'a pas été sans émotions. Ce n'était pas seulement le spectacle d'une belle végétation tropicale qui frappait mon imagination; mon esprit était préoccupé de la manière dont j'allais être reçu par le commandant supérieur, et je ne pouvais m'empêcher de craindre le pire, c'est-à-dire le cas où, soit par raison politique, soit par défiance de mes forces ou par un faux intérêt pour mon sec individu, on me refuserait la liberté d'aller plus loin. Heureusement, ces craintes étaient mal fondées, et j'ai trouvé dans M. le colonel Séroka un homme bienveillant et éclairé, auquel j'ai eu le bonheur de plaire. Il m'a déclaré tout d'abord que ce que je demandais, c'est-à-dire d'aller à l'Oued-Mezab, était très-facile, et comme il se trouve en ce moment une petite colonne de Mezabites qui retournent dans leur pays et qui vont partir incessamment, il a donné des ordres pour qu'on me procurât les dernières choses qui manquent encore à mon équipement, et m'a mis en relations avec mes futurs compagnons de route. Parmi ces derniers, il y en a deux qui me plaisent beaucoup. Comme tous les Mezabites, ce sont des gens distingués; l'un d'eux, quoique fort jeune (il doit avoir mon âge, dix-neuf ans), a fait le pèlerinage de la Mecque et a visité le Caire. Je l'ai gagné bien vite, en lui montrant un livre arabe et en en lisant quelques lignes avec lui. L'autre est un commerçant aisé et un excellent homme. Je viens de causer avec notre « khébir » ou guide, et j'ai bien vu que je lui faisais plaisir en lui nommant tous les endroits, à droite et à gauche de la route que nous allions prendre, pour savoir si nous les toucherions. Tu vois que comme mon prédécesseur et maître dans l'art, Victor Jacquemont Bahadour, j'ai autant de succès auprès des Européens qu'auprès des indigènes.

M. Séroka sait que le Touat est le but de mon expédition; un soir, il me dit : « Vous auriez quelque chose de bien beau à faire, ce serait d'aller au Touat. » Ainsi provoqué, je n'ai pas eu de peine à lui avouer que c'était précisément l'objet que j'avais en vue, et que je n'attendais qu'une occasion pour m'y rendre.

Une des choses qui m'ont le plus occupé pour mon départ dans le désert, a été le choix d'une monture. Il m'a semblé que pour un voyageur qui veut faire un levé du pays, tout en marchant, le chameau était un animal incommode, et je me suis décidé à acheter un grand âne de Tunis qui m'a coûté un peu cher (70 fr.), mais qui joint à l'avantage de boire fort peu celui d'être une monture très-digne d'un savant et d'un futur académicien. Je crois que notre petite caravane, qui montera à au moins douze hommes, partira samedi. Voyageant à petites étapes, nous mettrons de huit à dix jours pour arriver à Ghardaya, où je vais résider tout l'été. Maintenant, un mot sur Biskra.

Biskra est en été un des pays les plus chauds du globe. La température ne s'abaisse que médiocrement pendant la nuit. Il faisait aujourd'hui 28°.8 à cinq heures du matin; à deux heures et demie, le thermomètre marquait à l'ombre 41°.4. Juge ce que ce sera le mois prochain. Je ne me plaindrais pas de cette température élevée, pas même du sirocco qui l'accompagne, si ce pays n'était pas le domaine des mouches qui, maintenant, arrivées à la limite de leur existence, semblent vouloir tourmenter les humains pour le reste de l'été. Dans quelques jours, l'excès de la chaleur va les tuer.

Quant aux jardins de dattiers, Laghouat est de beaucoup supérieur à Biskra pour le pittoresque. Ici, les jardins sont quelquefois entrecoupés par des champs de céréales, tant il y a de place; à Laghouat, au contraire, tout est planté d'arbres et l'on ne perd pas un pouce de terre. Ensuite Biskra est trop grand pour que l'on puisse saisir d'un coup d'œil l'ensemble de l'oasis, et enfin la partie de la ville que j'habite est tout à fait séparée des plantations.

Le caractère saillant de Biskra réside plutôt dans sa population, ou pour mieux dire dans une partie de sa population; et, obéissant à mon devoir, qui est d'observer tout, les scorpions et les cailloux de très-près, les étoiles et les jolies Bédouines d'un peu plus loin, je vais tâcher de t'en donner une idée. Biskra est une ville de bamboches : les flûtes et les timbales n'y ont de repos ni jour ni nuit; et autant Leipsick possède de restaurants, Londres de cabarets, autant Biskra a de cafés chantants et dansants, naturellement en proportion de son étendue. Il va sans dire que la population dont je parlais tout à l'heure se compose de jeunes personnes un peu légères, du moins pour le moment. Et ceci est un trait de mœurs peut-être unique au monde. Il y a une tribu, la plus considérable de celles qui peuplent l'Algérie, celle des Ouled-Nayl, dont j'estime beaucoup le caractère ouvert quoiqu'un peu brusque et l'hospitalité vraiment patriarcale; dans cette tribu règnent de singulières idées au sujet de la morale.

Lorsque chez les Ouled-Nayl, un chef de famille, ce que l'on aurait appelé un patriarche au temps d'Abraham, se trouve dans le besoin, il envoie ses filles dans une ville voisine en leur disant, je ne puis savoir en quels termes : « Allez et gagnez le plus de douros que vous pourrez. » Elles savent bien qu'à leur retour, plus elles en auront gagné, plus vite elles trouveront à se marier, non pas à cause de l'argent, qui revient au père, mais à cause du fait par lui-même; et alors elles sont autant honorées sinon plus que celles de leurs compagnes qui n'ont pas eu le même sort. Je n'ai pas de raison pour douter qu'elles enseignent une morale très-pure à leurs filles. Biskra est le rendez-vous de toutes ces Nayliya.

Le soir même de mon arrivée, j'ai été me promener dans la ville avec M. Dufourg, le plus riche commerçant de la localité auquel j'avais été adressé, et voyant toutes les rues bordées de lanternes, je crus de loin que c'était une illumination. En approchant, je vis que chaque lanterne indiquait que dans la maison habite une Nayliya; elles sont du reste pour la plupart, assises tranquillement devant leur porte, et font étalage de leurs toilettes qui, à mon avis, sont trop écrasantes.

Biskra, au point de vue des rencontres nocturnes, a donc une certaine analogie avec Londres, la Babylone moderne, comme disait le baron Taylor; mais il y a cette différence, que les Nayliya sont presque réservées, tandis qu'il suffit d'avoir habité Londres pendant quelque temps pour s'apercevoir que chez les Anglais c'est *a true nuisance*.

Ghardaya, 27 juin.

Me voici enfin dans l'Oued-Mezab, installé chez le caïd, dans une petite maison qu'il a fait bâtir dans son jardin. Il est deux heures. La chaleur est étouffante. Tout est fermé. C'est à la lueur d'une bougie que je reprends mon journal de route.

Le 12 de ce mois, dans la soirée, après avoir reçu la visite de l'excellent commandant supérieur de Biskra, M. Séroka, qui était venu me dire adieu, je fis transporter ma petite tente et mon lit de camp dans les plantations de dattiers, et j'y passai la nuit, anfin de m'habituer un peu, avant mon départ, à cette habitation volante, et voir comment je coucherais dans le désert.

Tout se passa très-bien; seulement je reconnus bientôt l'inconvénient de mon petit modèle de tente, qui ne pouvait pas fermer, inconvénient dont j'ai malheureusement eu à me plaindre chaque nuit, à cause des vents violents qui règnent presque continuellement sur ces immenses plateaux du Sahara, et qui changent de direction d'un moment à l'autre.

Le lendemain, 13 juin, de grand matin, nous revînmes de Biskra accompagnés de notre futur guide Si Chérif, des chameliers, et de quatre chameaux qui devaient porter mon bagage. On fut assez long à distribuer les charges, encore plus à faire ses adieux et à recevoir les souhaits de ses connaissances pour le succès du voyage. Enfin, après bien de fausses alertes, des ordres et des contre-ordres, notre petite caravane se mit en mouvement, et entra dans les ruelles tortueuses qui sillonnent les vastes plantations de dattiers de Biskra. Dix chameaux pesamment chargés, et dont deux, outre leur charge, portaient encore un voyageur, ouvraient la marche; ensuite venaient ce que j'appellerai les cavaliers, quoique ces messieurs n'eussent pour montures que trois mulets et trois ânes; le guide, les deux chameliers et deux Mesabites suivaient à pied. Tout cela ne manquait pas de pittoresque. Le guide surtout avec ses vêtements jadis blancs, ses babouches olivâtres, son large chapeau de paille, et son tromblon suspendu derrière le dos, avait quelque chose de vraiment original; il m'a rappelé un air de Fra Diavolo que j'ai appris à Leipsick, mais dont malheureusement je ne sais les paroles qu'en allemand. Nous étions accompagnés par les notabilités mezabites de Biskra. Les passants s'arrêtaient pour nous souhaiter un bon voyage et restaient longtemps ébahis à la vue de l'étrange apparence de Si Saad-ben-Abd-Allah (c'est le nom arabe que j'ai pris), qui avec ses vêtements arabes, la carabine au dos, le revolver à la ceinture, un grand parapluie blanc à la main, les yeux armés de conserves bleues et monté sur un grand âne noir, leur donnait un champ illimité d'hypothèses et de commentaires.



Camp du scheik El-Arab, près Biskra. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de M. de Beaucorps.

Nous sortîmes enfin de Biskra, et à ce moment les Mezabites qui étaient venus faire la conduite à leurs frères bienheureux, qui retournaient dans leur patrie, nous firent l'honneur de *faire parler la poudre* au risque de nous désarçonner; ils arrivaient sur nous en chargeant et faisant feu aux pieds de nos bêtes. On se dit encore une fois adieu, et nous entrâmes alors dans le désert, tous pleins de satisfaction et d'entrain, quoique pour des raisons bien différentes.

En quittant Biskra, nous nous avançâmes dans le désert, laissant derrière nous les montagnes rocailleuses que l'on doit considérer comme les limites septentriona-



Défilé d'Elkantara au nord de Biskra.—Dessin de A. de Bar d'après une photographie de M. de Beaucorps

les du Sahara et ayant devant nous, sur la gauche, les oasis de Sidi-Okba et d'Oumach, dont les palmiers se dessinaient comme une ligne verte à l'horizon. Nous arrivâmes vers les deux heures de l'après-midi à un petit ruisseau qui donne l'existence à l'oasis d'Oumach et qui, pour cette raison, porte le nom de Saguiet-Oumach. L'eau en est saline et cependant notre guide ordonna une halte pour que l'on remplit les outres. Nous allions être réduits à boire de cette eau de Sedlitz pendant les jours suivants. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi nous n'avons pas rempli les outres à Biskra où l'eau est moins mauvaise. Je croyais alors, que ce que j'avais de mieux à faire était de m'en rapporter aux indigènes pour ce qui est des choses du voyage, mais je suis bien revenu de cette idée-là et je ne manque pas maintenant de présider à l'emplissage de mon outre, afin d'être bien sûr qu'il n'y entre pas autant de vase que d'eau.

En quittant le Saguiet-Oumach, nous nous dirigeâmes sur Methlily, petite oasis sur les bords de l'Oued-Djedi et quelques instants avant d'arriver à cet oued, nous laissâmes sur notre gauche la dernière ruine romane de ce côté-ci de l'Algérie. Nous allâmes camper à quelque distance de Melily où nous entendions la musique et les cris de joie des femmes, et nous terminâmes ainsi cette journée, la plus courte de toutes et celle que j'ai trouvée la plus fatigante.

Après cinq jours de marche dans un pays accidenté où l'eau ne se trouve qu'à de rares intervalles, nous arrivâmes enfin le 18 juin, à neuf heures du soir, sous les murs de Guerara.

Comme la lune n'était pas encore levée, il faisait fort obscur et la seule chose que nous pouvions distinguer outre la muraille devant laquelle nous nous étions arrêtés, était une troupe d'hommes vêtus comme le sont les travailleurs dans ce pays, et tous armés, soit d'une longue canardière, soit d'un tromblon massif, ces dernières armes ayant au moins deux siècles d'existence. On nous pria de ne pas faire de fantasia; car, nous dit-on, le pays n'est pas tranquille et le bruit des coups de fusil pourrait donner l'alarme.

Voici de quoi il s'agissait. A Guérara, comme aussi, du reste, à Ghardaya, il y a deux caïds; ces deux caïds sont ennemis, au point que quelques jours auparavant leurs partis en étaient venus aux mains, et deux hommes avaient été tués. La ville était en état de siége, comme on dirait en Europe, et le caïd qui me parut le plus puissant, celui qui me donna l'hospitalité, avait fait placer de fortes gardes à toutes les portes de la ville. Ces hommes avaient un air méfiant et sauvage. Il est facile de comprendre que l'arrivée d'un Français au milieu d'eux ne pouvait que leur être très-désagréable dans un moment critique comme celui où ils se trouvaient.

Lorsqu'on eut dressé ma tente, le caïd Yahia vint me rendre une visite, et bientôt après, l'autre caïd, son ennemi, vint aussi, de sorte que je réunis dans ma petite tente les deux ennemis irréconciliables. Il est presque inutile de dire qu'ils se comportèrent absolument comme s'il n'y avait jamais eu que de bons rapports entre eux, et qu'ils furent également aimables pour moi. On nous apporta une diffa de couscous, et pendant que nous prenions le café, après le dîner, je m'amusai à examiner quelques-uns des nombreux fusils qui formaient comme une haie à l'entrée de ma tente. Je fus obligé de mettre mes visiteurs au courant de la politique du jour. On était bien renseigné au ministère, lorsqu'on disait que la guerre d'Italie occupait beaucoup les esprits en Algérie.

Nous résolûmes de passer un jour à Guérara pour nous reposer un peu de nos fatigues, et après avoir visité sommairement la ville, et mesuré la profondeur d'un puits qui se trouve dans l'enceinte des murs (45 mèt.), j'allai m'établir dans une petite habitation d'été que le caïd Yahia a fait bâtir dans son jardin, et j'y passai la journée à fainéantiser et à songer aux lauriers que j'avais conquis : j'étais le premier Européen qui faisait le trajet de Zouréz à Guérara.

La ville est bâtie sur une colline et la couvre tout entière, depuis la base jusqu'au sommet. Son aspect est très-original; les murailles, avec leurs bastions, créneaux et meurtrières, sont en bon état, et toutes les maisons brillent par un luxe étonnant d'arcades; il y a même un côté de la grande place que j'ai cru devoir baptiser du nom de *rue de Rivoli*.

La nuit venue, je résolus de dormir dans le jardin, et je fis apporter ma carabine, que je plaçai à côté de moi sur mon matelas, en disant à ceux qui étaient présents que c'était ma femme. Cette plaisanterie guerrière parut plaire beaucoup à ces messieurs. Quelques instants après, je vis arriver le guide qui voulait me tenir compagnie, et je remarquai que de son propre mouvement, il s'était armé de son long tromblon. La nuit se passa très-bien; nous n'eûmes d'autres ennemis que des nuées de moustiques.

Le 21 juin, nous quittâmes Guérara. Nous gagnâmes l'Oued-en-Nesa, dont le lit est couvert d'une puissante végétation; les jujubiers sauvages, souvent accompagnés de térébinthes, y forment des oasis de verdure qui reposent agréablement la vue; de hauts genêts et des plantes aromatiques ressemblant à l'anis, tapissent le reste du sol.

En sortant de l'oued, nous vîmes un troupeau d'autruches sur une colline dans le lointain; je leur tirai un coup de carabine, mais je m'étais bien trompé sur la distance qui nous séparait d'elles; la balle ne les fit pas même bouger. Elles avaient leurs petits.

Le lendemain, en quittant notre gîte, les chameliers tuèrent une vipère cornue, que l'on m'apporta remuant encore, mais tellement abîmée, que je ne pus rien en faire. Nous traversions un pays très-inégal et accidenté, d'une aridité extraordinaire. Enfin, après une descente qui me fit souvenir un peu du fameux *chapeau* de la vallée de Chamounix, nous entrâmes dans l'Oued-Mezab, et tout à coup nous vîmes, resserrées en quelques lieues carrées (deux ou trois au plus), les cinq villes de Bounoura, El-'Ateuf, Beni-Izguen, Melika et Ghardaya, avec leurs belles plantations de palmiers et leurs jardins....

Ghardaya, 29 juillet.

Je reviens d'une course de Methlily, et trouve en arrivant une lettre du docteur Barth, qui est bien encourageante. Dans la prévision qu'un jour je pourrai m'enfoncer dans le grand désert, il m'adresse une espèce de circulaire où il me présente comme son ami à toutes ses connaissances du centre de l'Afrique, jusqu'à Tombouctou et Agades.

J'étais à Methlily, la ville la plus misérable que j'aie encore vue, l'hôte de Sy-Mohammed-ben-Mouley-Ismaïl, petit-fils du dernier sultan de Ouargla et homme d'un extérieur qui annonce la distinction de son origine.

J'avais déjà fait sa connaissance à Ghardaya. Nous avons causé de Paris, qu'il connaît; mais, comme tous les autres indigènes, il avait été plus frappé par le jardin des Fleurs et Mabile que par les monuments ou les inventions qui font notre véritable supériorité sur les Sahariens et sur quelques autres nations. Le Muséum cependant l'avait fort impressionné. Nous avons passé en revue quelques-uns des plus gros animaux de la Ménagerie, au grand ébahissement des administrés de Sy-Mohammed qui ne pouvaient pas comprendre que l'on pût garder des serpents aussi terribles, des lions, des tigres, des panthères pour le plaisir de les regarder. Ils étaient d'avis qu'on devait les tuer.

Le but de ma visite à Methlily était d'entrer en rapport avec quelques Touaregs qu'on m'avait dit campés dans l'oued du même nom. J'ai trouvé, en effet, quatre ou cinq tentes d'assez misérable apparence, composées moitié de cuir, moitié de nattes; mais en revanche, les Touaregs eux-mêmes méritaient toute mon attention, et je ne pus m'empêcher d'admirer leur chef, un vieillard, qui se tenait droit, la tête haute, appuyé d'une main sur sa longue lance de fer et soutenant de l'autre la poignée de sa *taboka*. Avec sa haute taille, son geste noble et impératif, il avait la plus grande ressemblance avec l'idéal que je me suis fait d'un chevalier du moyen âge.

Ces Touaregs viennent du Djebel-Hoggar. Ils appartiennent à l'une des tribus les plus nobles et les plus franches (sang non mêlé). Ils étaient vêtus de blouses, les unes de cotonnade d'un bleu foncé venant du Soudan, les autres de drap rouge ornées de broderies du plus bel effet. Leurs pantalons, dans le genre de ceux des anciens Gaulois, étaient de la même étoffe que la blouse. Une ceinture de laine tournant autour de la taille et passant par-dessus les épaules et se croisant sur la poitrine, des anneaux de pierre aux deux bras, un poignard tenu par un bracelet au bras gauche, des sandales aux pieds, un immense fez enroulé dans un turban plat, d'étoffe rouge et blanche et dont on n'aperçoit que le gland de soie et le sommet par derrière, un voile blanc ou noir, divisé en deux parties dont l'une descend du front et l'autre monte du bas de la figure, de manière à ne laisser d'ouverture que pour les yeux; tout cela complète l'habillement de ces hommes extraordinaires; les jeunes gens portaient de plus un grand anneau à une oreille.

Mes relations avec ces hommes furent faciles. Je leur témoignai, après les compliments d'usage, que mon désir était de visiter leur pays. Ils me dirent que personne n'y trouverait rien à redire, et que si je voulais me confier à eux et leur donner une somme de deux cents douros[1] (1000 francs), ils s'engageraient à me prendre à Methlily ou à Ouargla, à me mener jusqu'à leurs montagnes, à me les faire visiter en détail, puis à me ramener jusqu'à mon lieu de départ. Ils me promirent de me donner une taboka (long glaive) et un esclave, de se charger de mon entretien et de me laisser maître de rester chez eux aussi longtemps que je voudrais.

Après avoir longtemps causé de leur pays, et quand nous fûmes un peu familiarisés, ces braves Touaregs voulurent me donner une preuve de leur adresse et un échantillon de leur manière de combattre; deux d'entre eux s'armèrent d'un grand bouclier de peau d'antilope, et avec leurs longs glaives qui ne les quittent jamais, ils commencèrent un simulacre de combat. Ils visent surtout au jarret ou au cou, et, si leurs armes manquent, ils se prennent corps à corps et luttent, chacun cherchant à enfoncer son poignard dans le dos de son adversaire, ou à lui passer le bras autour de la tête et à lui écraser les tempes sur son anneau de pierre. J'oubliais de dire que le combat commence de loin à coups de lance; ils les jettent comme des javelots. Ces lances sont à crochets comme les harpons, et les Touaregs me disaient tranquillement qu'en retirant leurs lances, ils retiraient *tout ce qu'il y a dans le corps*.

Nous nous sommes quittés très-bons amis. Ces Touaregs ont dit plus tard à des Chaanba, qui me l'ont répété, que je leur plaisais beaucoup, et qu'ils seraient charmés de me voir explorer leur pays.

Dans la vallée de Methlily, j'ai trouvé une plante tropicale, véritable sœur du palmier, dont la présence ici, cependant, ne s'explique pas. M. Barth sera bien étonné d'apprendre que l'*asclepias gigantea*[2], qui donne le caractère à la végétation des environs de Kouka et du lac Tschad, croît en grand nombre à Methlily. Cette plante, dont la tige atteint ordinairement six à sept pieds, ressemble un peu à un chou qui aurait monté. Sa forme, sa couleur même ont beaucoup de rapport avec ce légume populaire, qui, s'il avait été connu des juifs, aurait peut-être réhabilité parmi eux la race porcine. La

1. Quand nous prenons passage à bord d'un navire pour une traversée, nous ne sommes nullement étonnés qu'on nous demande le prix du service rendu; nous ne devons pas être surpris de voir les Touaregs, ces navigateurs du désert, stipuler le prix du passage à bord de leurs caravanes. C'est aussi normal dans la navigation saharienne que dans la navigation maritime.

2. Des graines de l'*asclepias* de Methlily ont été envoyées par M. Henri Duveyrier à M. Hardy, directeur du jardin d'acclimatation d'Alger. Ces graines, malgré les soins qui leur ont été donnés, n'ont pas levé, mais maintenant qu'on sait où s'en procurer, il y a un grand pas de fait.

M. Hardy estime que cette plante acclimatée sur le littoral algérien rendra les mêmes services que dans l'Inde, d'où l'on en tire plusieurs produits.

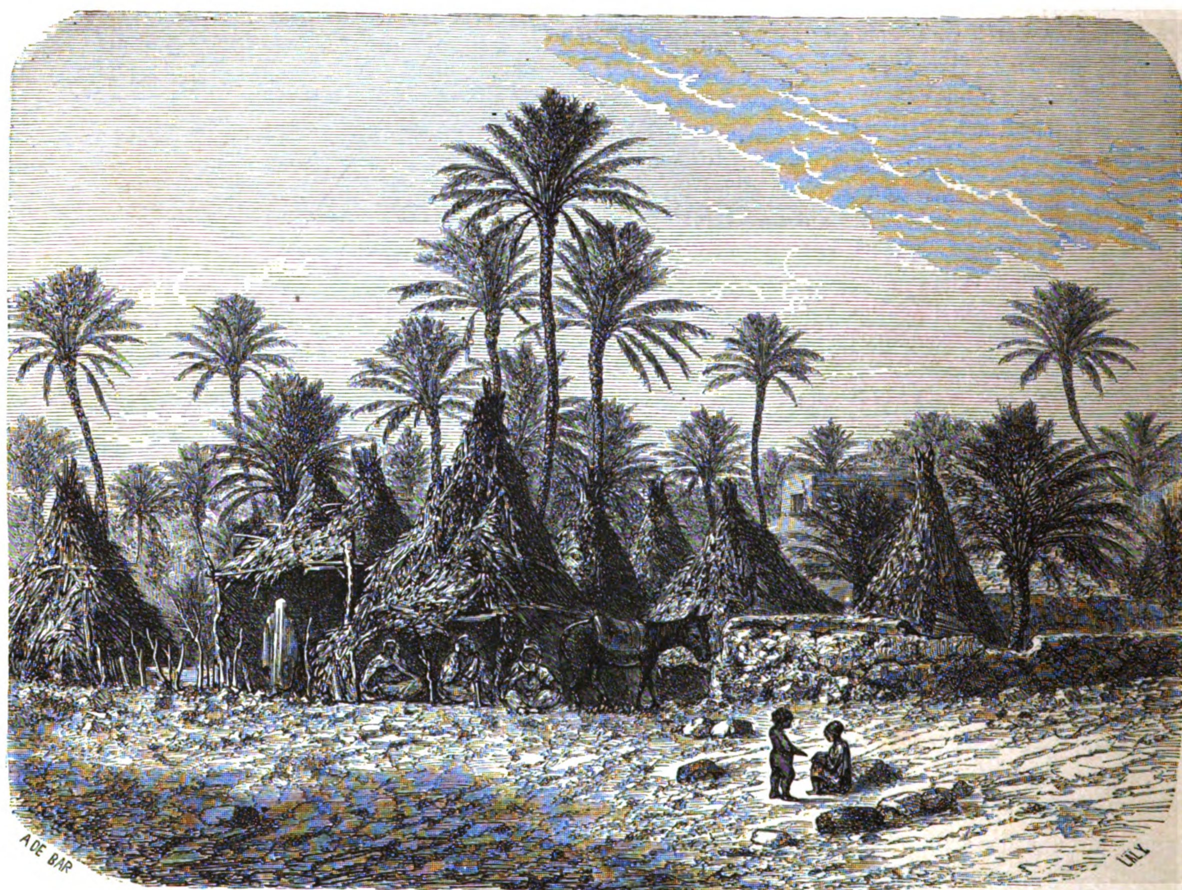
Le jardin d'acclimatation possède des asclepias indiens.

fleur de l'asclepias est blanche à la base et violette au sommet. C'est une plante laiteuse.

Ghardaya, 8 août.

.... J'ai promis à M. Petermann et à la Société de géographie de leur envoyer des mémoires sur le pays des Beni-Mezab avant de quitter ces parages, mais je t'ai promis aussi, à toi, chose semblable. A tout seigneur, tout honneur ; je te servirai avant messieurs les savants. Mais j'ai bien peu de temps et je ne puis pas penser à faire de brouillon ; excuse donc les fautes de l'auteur.

La vallée de l'Oued-Mezab et l'une des nombreuses déchirures d'un vaste plateau de roc vif, qui s'étend depuis environ une journée de marche au nord de Ghardaya jusque bien loin au sud de Methlily. (Ici, les cartes tracées, non sur les lieux mais sur ouï-dire, ne valent plus rien). Les Arabes ont donné le nom de Chebka ou *filet* au réseau de vallons et de ravins qui caractérise la partie septentrionale du plateau, celle où sont les villes des Beni-Mezab, à l'exception de Guérara et de Berrian, qui sont en dehors du Chebka. Toutes ces vallées finissent par se réunir, et vont aboutir dans la région de Ouargla ; les unes par le canal de l'Oued-Nesa, les autres par l'Oued-Mezab même. Comme il est facile de le concevoir, le plateau en question est excessivement aride et nu ; quelques graminées et l'artémise de Judée, espèce de thym aromatique, sont les seules plantes qui trouvent encore le moyen de végéter sur ce sol ingrat ; mais ces végétaux eux-mêmes y sont très-clair-semés et rabougris ; c'est à peine si l'œil peut les découvrir à quelques pas et les distinguer sur la surface rougeâtre et uniforme du plateau. Quelque déserts que soient ces rochers, deux créatures vivantes en font cependant leur séjour de prédilection : l'une est le mouflon à manchettes, le même qui vit aussi dans les montagnes de la Sardaigne et de la Corse ; l'autre, une espèce de petit cochon d'Inde que l'on nomme « goundi. » Quant aux vallées, ou plutôt aux ravins, la nature y est un peu plus vivante ; la vue fatiguée par la monotonie du désert trouve à se reposer sur quelques touffes verdoyantes de jujubier sauvage ; de nombreux genêts et de hautes graminées ressemblant à des roseaux (*stipa statoides*) permettent au chameau de tondre en passant quelques bouchées de sa nourriture de prédilection. De petits troupeaux de gazelles fréquentent les endroits de ces vallées où le jujubier sauvage abonde, car les feuilles de cet arbuste forment leur nourriture habituelle. Un Chaanbi de *Ouargla* m'a raconté que les chasseurs choisissaient le moment où les gazelles broutent pour s'approcher d'elles et les tuer. Leur avidité à dépouiller les jujubiers et les mouches, dont les piqûres les obligent à tenir les paupières baissées, font que ces ani-



Village nègre, à Biskra. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de M. le docteur Puig.

maux, ordinairement si vigilants, ne s'aperçoivent plus de l'approche de l'ennemi. L'hôte le plus dangereux du désert, le céraste ou vipère cornue, est aussi très-commun dans les ravins; il se tient de préférence au pied des jujubiers sauvages. En allant à Methlily, un peu avant le lever du soleil, je me baissai devant un de ces arbustes pour tâcher de découvrir une plante parasite assez rare qui s'attache à leurs branches; je mis la main sur le sable, à deux ou trois centimètres d'un céraste, qui, engourdi par la fraîcheur de la nuit, regagna son trou, clopin clopant, sans même m'honorer d'un sifflement. Mon guide, qui aperçut le reptile, récita bien à cette occasion la valeur d'un *Te Deum* en *Hamdou Lillah!*

Une des choses les plus importantes chez les Beni-Mezab, c'est le régime des eaux[1], si l'on peut se servir de cette expression dans une contrée où cet élément est si rare. Il pleut ici cependant plus souvent qu'on ne serait tenté de l'imaginer. J'ai même vu, pendant mon séjour, une petite pluie d'orage qui dura vingt minutes. C'était à Beni-Izguen. Mais il y a loin des petites pluies qui doivent être ordinaires en hiver, à ces sortes de déluges qui fournissent assez d'eau pour que des torrents se forment au fond des vallées, entraînant tout sur leur passage et engloutissant hommes et chameaux. Je désirerais beaucoup être témoin d'un de ces phénomènes cet hiver; ce serait un complément intéressant des observa-



Touaregs. — Dessin de Hadamard d'après une photographie de M. le docteur Puig.

tions que j'ai eu l'occasion de faire sur le climat de ce pays. Chose singulière et que je cherche en vain à m'expliquer, ce sont les vents de sud-sud-est qui amènent la pluie; dans les années où le vent du nord prédomine, on est presque sûr que l'eau manquera. La vallée de l'Oued-Mezab reçoit près d'ici deux affluents; le plus considérable est l'Oued-Netisa, que l'on remonte pendant quelque temps pour aller à Methlily. La ville de Beni-Izguen est bâtie à l'endroit où il se réunit à la vallée principale. L'autre, qui est plutôt un ravin, se nomme Zouil; la petite ville de Melika est perchée sur le faîte d'un rocher qui se trouve à son embouchure et fait face à Beni-Izguen. Bounoura *la Borgne* (car tel est le surnom bien justifié de cette ville ruinée) se trouve située plus loin en descendant la vallée, et enfin El'Ateuf, que je n'ai pas encore vue, est encore plus bas. Les plantations de palmiers ont été établies autant que possible à l'origine des vallées. La véritable forêt de dattiers de Ghardaya est loin de la ville, en remontant l'Oued-Mezab; les plantations des Beni-Izguen sont dans l'Oued-Netisa; et enfin, les palmiers peu nombreux de Melika sont plantés à la naissance du ravin de Zouil. Cet arrange-

1. Ce régime des eaux, véritablement remarquable, signalé par M. Henri Duveyrier, vient d'être étudié avec soin par M. Ville, ingénieur en chef des mines, que le gouvernement français a envoyé à cet effet dans le Mezab.

ment tient à ce que l'eau est toujours plus abondante (dans les puits) en amont des vallées que plus bas. Pour conserver cet avantage de position, les habitants de Ghardaya ont construit à grand renfort de travail plusieurs systèmes de barrage en maçonnerie, qui retiennent l'eau dans leurs plantations. Mais ces travaux ont été faits au détriment de Melika, où l'eau n'arrive plus que dans les grandes inondations. Aussi les palmiers de Melika sont-ils dans un état peu florissant, et les puits de cette ville sont taris depuis plusieurs années. Il n'y en a qu'un dans l'enceinte de la ville, qui donne une eau salée et amère; il mesure 50^{m}.5.

Voilà, pour le moment, ce que j'ai à te dire de la géographie de ce pays; naturellement, je ne suis pas arrivé au fond de mon sac, mais je suppose que des mesures trigonométriques, des observations de météorologie et des températures de puits n'auraient pas beaucoup d'intérêt pour toi, et j'aime mieux passer tout de suite à l'examen de la population.

Les Beni-Mezab, selon toute probabilité, sont venus se réfugier ici, chassés par les persécutions que leur attiraient leurs principes religieux. Ces principes sont plus sévères, et, selon moi, plus orthodoxes que ceux des autres musulmans, qui les accusaient et les accusent encore d'hérésie. Une partie des tribus qui composent la confédération descendit des montagnes de Nefousa, au sud de la régence de Tunis; d'autres sont originaires des bords de la Mina, près de Tiharet. Quant aux derniers, la tradition rapporte que leur patrie est le Saguiet-el-Hamra, dans l'extrême occident; mais des documents écrits que j'ai pu recueillir semblent prouver que cette indication repose sur une similitude de noms. Il serait plus sûr de dire qu'ils habitaient une ville nommée El-Hamra, et j'espère savoir plus tard où il faut chercher cette localité.

L'histoire des Beni-Mezab est très-peu connue; les petites villes de la confédération étaient presque toujours en guerre les unes avec les autres. Cet état de choses a duré jusqu'au jour où les Français ont mis le pied dans la vallée. Un fait cependant s'est conservé dans la mémoire des habitants de Ghardaya, c'est l'invasion d'une armée turque commandée par un bey, qui vint mettre le siége devant un petit ksar qui porte mon nom arabe (Sidi-Saad) et dont les ruines s'aperçoivent encore sur le plateau, au nord-ouest de Ghardaya. Les Turcs furent écrasés, dit-on, sous les rochers qu'on fit rouler sur eux, et les restes de la colonne furent obligés de se retirer vers le nord. Le bey avait été tué.

Aujourd'hui, les sept villes des Beni-Mezab sont tributaires de la France. Elles envoient, chaque année, un tribut total de 45 000 francs à Laghouat. A part cela, elles se gouvernent comme par le passé. Chaque ville a son assemblée de notables, qui règle les affaires de la communauté; et les quatre caïds que les Français ont nommés ont plus de mal que les autres notables, et, selon toute apparence, n'ont pas plus d'autorité qu'eux. La soumission des Beni-Mezab s'est faite devant force majeure, et quoi qu'on en dise, les Européens ne sont encore à leurs yeux que des infidèles, des ennemis de Dieu. La politique de ces populations est d'être avec qui que ce soit, plus puissant qu'eux, qui les protégera contre les Arabes. Un des grands de la ville me disait « Si tous les Français quittaient le pays, et qu'il ne restât qu'une femme à Alger, nous la respecterions et lui apporterions tous les ans notre tribut; mais si un ennemi venait à s'emparer du pays, ce jour-là, nous serions ses serviteurs dévoués. »

Les Beni-Mezab sont très-fidèles à accomplir les devoirs de leur religion; ils ont le mensonge en horreur, mais j'ignore s'ils croiraient avoir commis une faute en trompant un infidèle; je serais presque tenté de le croire. C'est un des points qui prouvent leur supériorité sur les Arabes, qui ne se font aucun scrupule de mentir à chaque instant, et de la manière la plus effrontée. Un autre point de séparation, c'est la propreté vraiment très-passable des rues et des terrasses des maisons dans les villes du Mezab, tandis que chez les Arabes, les unes et les autres servent de lieux d'aisance! A Ghardaya, il y a de nombreuses latrines publiques. En dernier lieu, je ne sais pas s'il existe au monde de pays où l'on soit plus sévère pour la séquestration des femmes, et les Beni-Mezab se font une gloire de cette sévérité exagérée. Je crois que ces trois faces du caractère de la nation les distinguent bien plus de ses voisins arabes que les quelques petites différences dans la manière de faire la prière et les ablutions, détails dont je ne te parlerai seulement pas, et qui scandalisent, au dernier point, les musulmans soi-disant orthodoxes[1].

Les savants et le clergé forment ici un petit monde à part; exempts de toute espèce de contribution, ils vivent presque entièrement de la charité publique. De même que le clergé catholique au moyen âge, en Europe, ils possèdent en communauté des biens fonciers. Ces biens sont ici des jardins et mêmes des palmiers isolés dans les plantations des particuliers; le tout provenant de donations dont l'origine est souvent assez éloignée. Ici, comme chez nous, on croit faire une bonne action en donnant aux gens de religion; mais chez les Mezabites, comme, du reste, chez tous les musulmans, le clergé forme la partie la plus instruite de la population. Les saints-simoniens ne seraient pas tout à fait satisfaits de cet état de choses; car si les « Tolbas sont les hommes *les plus instruits*, ce sont aussi *les moins éclairés*. » Ils me fuient, car je ne suis à leurs yeux qu'un infidèle, et, qui plus est, un infidèle très-indiscret. Ne vais-je pas jusqu'à leur

1. Il y a un quatrième caractère que néglige naturellement le voyageur observant seulement ce qu'il voit sous ses yeux. Ce caractère est l'aptitude des Beni-Mezab ou Mozabites, comme on dit vulgairement, à quitter leur pays pour aller exercer des professions industrielles dans les principales villes du Tell algérien et tunisien, où, constitués en corporations, ils vivent sous la loi d'un *amin*. A Alger, les Mezabites tiennent les bains maures, sont bouchers, marchands de fruits et d'épices. L'un d'eux, Ali, est un des principaux entrepreneurs de travaux publics de la ville. Il fait tous ses transports de matériaux au moyen de caravanes d'ânes conduits par des Sahariens, et il prétend, avec ses ânes, pouvoir lutter avantageusement contre les locomotives qui transportent le balast sur le chemin de fer.

demander de me montrer les chroniques de leur ville! Où ai-je appris les convenances?

Le chef des Tolbas porte le titre de cheik Baba, et j'ai fait plaisir à mes amis en leur racontant qu'il y avait chez nous une secte religieuse, dont le chef prenait aussi le titre de « Baba » ou Père. Aujourd'hui, le cheik Baba, ne voulant pas profaner la sainteté de sa presonne, a rompu avec les caïds, et avec l'assemblée dont la politique est d'obéir à l'autorité française. Le cheik Baba s'est donc retiré du monde politique, il a même renoncé à gouverner les Tolbas, du moins en partie, et il ne sort presque pas de son habitation, où il vit comme le dernier des particuliers, travaillant de ses mains à l'entretien de son jardin. Je n'ai naturellement aucune prétention aux politesses d'un homme aussi saint et aussi puissant; mais on n'a pas manqué de me faire remarquer que le cheik Baba n'était pas venu me rendre visite, et que le motif de cela est qu'il n'aime pas les Roumis. Je tiens absolument à voir Sa Sainteté, et je compte lui arracher un sourire en lui citant la parole bien connue : *Si la montagne ne vient pas à toi, vas à la montagne.*

Il y a peu de jours, mon domestique était en train de me verser du café, lorsque le muezzin commença son chant du Maghreb. Je fus surpris de le voir se lever en sursaut, et, au même moment, partit de toutes les maisons un concert de cris stridents, par lesquels les femmes des musulmans expriment leur joie. J'appris que la cause de tout ce mouvement était que depuis un mois, par suite d'une dispute entre les Tolbas, la mosquée avait été fermée et le muezzin n'avait pas rempli ses fonctions. Aujourd'hui, son appel annonçait que la réconciliation avait eu lieu entre les Tolbas. Cela ne ressemble-t-il pas à ce qui se passait dans le monde catholique il n'y a pas encore longtemps?

Venons maintenant à la législation du pays, qui est toute différente de celle en usage dans les villes arabes et berbères de ces contrées. Je n'entreprendrai pas de traiter ce sujet à fond, mais je crois être en mesure de te faire connaître les dispositions principales de la loi. La peine de mort n'existe pas. Celui qui tue un musulman, que la victime soit un Beni-Mezab, un mulâtre ou même un esclave libéré, est frappé d'une amende de 2400 francs (1200 réaux); cette somme est remise aux parents de la victime, c'est la diya ou le prix du sang. Le meurtrier paye, en sus, 200 francs à la municipalité. Comme la valeur de l'argent n'est pas la même ici que dans le nord de l'Algérie, j'ajouterai que ces deux sommes réunies représentent la valeur d'un troupeau de plus de 340 moutons. Le montant de l'amende diminue dans les cas suivants : Si la personne tuée est une femme musulmane, l'amende est réduite à 1300 francs, dont 100 à la municipalité; si c'est un juif, la peine est la même que pour la femme musulmane; si c'est une juive, elle n'est plus que de 800 francs; enfin, si c'est un musulman qui tue son esclave, il paye 200 francs à la municipalité. L'année dernière, on a eu à infliger deux fois cette dernière peine et une fois la précédente. Le meurtrier d'un musulman et d'une musulmane est, de plus, exilé du pays. Mais, chose curieuse, si deux hommes se battent, que l'un d'eux prenne une pierre et en frappe son adversaire, même jusqu'à ce que mort s'ensuive, sa peine ne consiste qu'en une légère amende de 2 francs; si, au contraire, il lance la pierre, même sans le blesser, l'amende monte à 10 francs. Comment accorder ces bizarreries? Sans doute parce que dans le premier cas, on suppose la lutte, et dans le second une violence contre laquelle l'adversaire ne peut se défendre. — Celui qui vole, peu importe la valeur de l'objet soustrait, paye une amende de 50 francs et est exilé pour deux ans. Celui qui se dispute et dit des injures doit payer 10 francs. Si l'insulté est un juif, l'amende est de 1 franc; si c'est une juive, de 50 centimes. Un empiétement sur le terrain d'un voisin entraîne une amende de 25 francs.

J'arrive à la pénalité qui m'a paru la plus singulière et la plus caractéristique : un homme qui adresse la parole à une femme dans la rue est banni pour jamais du pays et paye avant de partir une amende de 200 francs, mais il faut que la femme soit venue en personne se plaindre. J'ajouterai qu'aux yeux des Beni-Mezab, le dernier outrage fait à une femme est une faute moins grave, puisque dans ce cas ce n'est pas l'exil perpétuel, mais un simple bannissement qui ne dure que quatre ans.

Pour empêcher que le prix des céréales n'augmente trop, il est défendu de vendre à un étranger pour plus d'un douro de grains.

Quant aux peines pour infraction aux préceptes de la religion, elles sont d'une autre nature; ainsi, celui qui fume n'a pas droit aux aumônes, et lorsqu'il meurt, il n'est pas enseveli par les « Tolbas. » A plus forte raison en est-il de même pour celui qui boit de la « mehiya, » liqueur alcoolique que préparent les juifs. L'usage de cette liqueur est même interdit aux israélites, ce qui ne les empêche pas de s'y adonner en cachette. Je rencontre souvent deux magnifiques *porto-noses* veinés de rouge cramoisi et de violet, qui témoignent amplement du faible de leurs possesseurs pour l'esprit de dattes.

Tu me demandes quelques détails sur l'économie des ménages chez les Beni-Mezab, sur les profits des professions, sur la manière dont les grandes fortunes du pays ont pu s'accumuler. Je m'étais déjà occupé de ces questions, et voici ce que j'ai recueilli à ce sujet. Les dépenses d'un ménage sont très-limitées; un Beni-Mezabite de mes amis, qui est dans l'aisance, me disait que dans sa maison, où il avait trois personnes à entretenir, il ne dépensait pas cent francs par mois. Il y a des ménages où les dépenses sont beaucoup atténuées et quelquefois compensées par le travail de la femme. Celle-ci s'occupe à tisser des burnous, et pendant la grande chaleur du jour, au moment où les hommes font leur sieste, on entend dans presque toutes les maisons le bruit des métiers en mouvement. Je tiens de bonne source qu'une femme intelligente peut tisser en six ou sept jours un burnous qui se vend de quatre à cinq douros; cependant, d'ordinaire une seule travailleuse met quinze jours à faire ce burnous. Il faut retrancher environ deux douros

pour le prix de la laine, ce qui donne un profit de trois douros. Les femmes fabriquent aussi des espèces de chemises grossières de laine, qu'elles savent teindre en longues bandes alternant du rouge au vert, au jaune et au blanc. Elle peuvent en faire quatre par mois, et elles les vendent environ douze douros, c'est-à-dire trois douros chacune. De ces douze douros, il faut retrancher vingt-neuf francs pour la laine et les couleurs, et de cette manière le gain d'une femme par son travail est d'environ trente francs par mois en moyenne.

La dépense d'un homme seul peut être d'un franc par jour.

Le travail de la population masculine a lieu dans les jardins. Les façons données à la terre, les semis, les récoltes des différents fruits et légumes, et surtout l'arrosage des palmiers, des couches de melons, de citrouilles et de toutes les plantes dont l'eau est la condition essentielle de vie, occupent ici plus que partout ailleurs ceux des Beni-Mezab qui ne s'adonnent pas au commerce. C'est la véritable source de ces grandes fortunes dont l'importance, quelque élevée qu'elle soit, serait loin chez nous, cependant, de mériter ce nom. Un homme fait une plantation de palmiers; lui et ses fils suffisent largement aux soins qu'elle réclame, et s'il a besoin d'aide, il trouve des hommes de peine qu'il paye un franc par jour, plus la nourriture. Peu à peu, le produit de ses récoltes de dattes lui permet de faire les frais d'une nouvelle plantation. L'accroissement du revenu donne lieu progressivement à l'extension du fonds. Au bout de quelques générations, la famille possède une fortune[1].

Le commerce offre aux Beni-Mezabites un moyen de s'enrichir plus rapide. Comme tous les commerçants de ce pays vendent les mêmes marchandises ou à peu près, un exemple suffit pour en donner l'idée. C'est un de mes amis, un jeune homme qui a une boutique à El-Bokhari (en face de Boughar), et qui, de plus, voyage presque continuellement entre Alger et son pays. Il m'a dit que son gain annuel est toujours au minimum de 60 pour cent net. C'est un beau profit, mais il faut considérer qu'il n'a lieu que sur un capital de dix à douze mille francs. J'ai appris de lui qu'un individu qui engagerait ses fonds dans les spéculations d'un marchand mezabite, sans prendre part au travail, retirerait environ 15 pour cent de son argent.

Il me reste à te parler des mœurs de mes amis les Beni-Mezab. Elles se ressentent malheureusement encore trop de l'ancien état de guerre permanent. En outre, vivant au milieu d'une nature rude, les Mezabites sont restés rudes comme elle. Ce n'est pas leur faire injure que de dire qu'ils auraient de grands progrès à faire pour arriver aux manières civiles et gracieuses des citadins du nord.

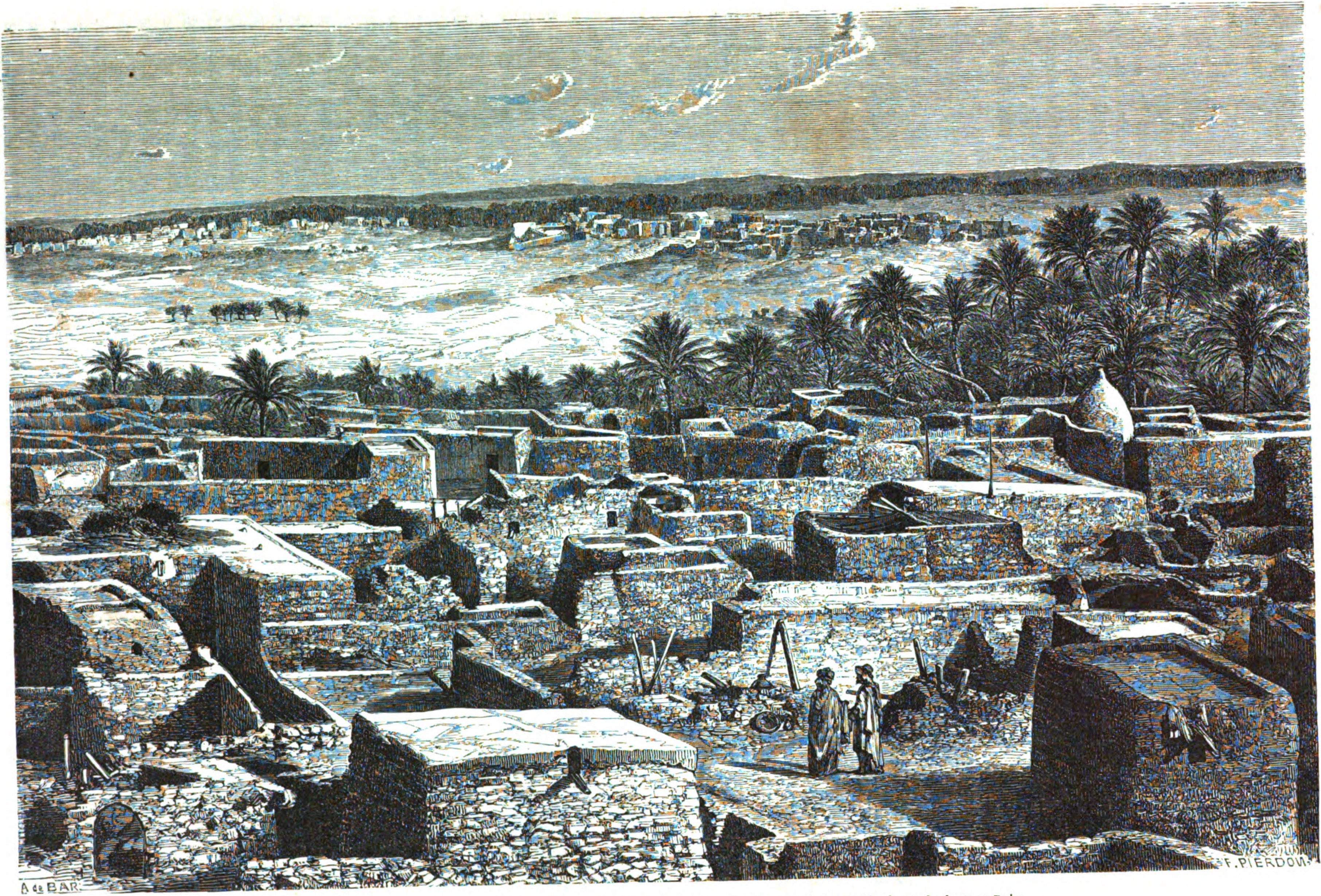
1. L'origine la plus commune des fortunes des familles mezabites est dans l'économie des bénéfices réalisés dans les grandes villes du Tell par l'exercice momentané de professions industrielles. Après un séjour de plusieurs années, le Beni-Mezab a un pécule qu'il convertit en marchandises, celles qu'il sait manquer dans son pays, et, en y rentrant, il double ses économies par la vente des produits apportés. Parti pauvre, il est revenu avec un avoir.

Leur vêtement est le même que celui des Arabes, sauf qu'ils mettent rarement le burnous et ne se ceignent jamais la tête de la corde de poil de chameau traditionnelle. Les femmes ont un costume tout différent de celui que portent leurs voisines. Elles ramassent leurs cheveux en trois touffes, l'une placée derrière la tête, les deux autres de chaque côté de la figure, ce qui rappelle un peu les portraits de nos grand'mères, dans leur jeunesse. Leur vêtement de corps consiste, autant que j'ai pu le comprendre, en deux pièces d'étoffes qui se réunissent au moyen d'agrafes sur chaque épaule, et qui sont liées par une ceinture. Le vêtement est décolleté et de plus ouvert de chaque côté, de sorte que pour peu que ces dames fassent un mouvement, elles découvrent leur sein ou leurs jambes jusqu'à la hanche; mais c'est le moindre de leurs soucis, pourvu qu'elles aient le visage couvert. Outre le henné et le koheul, dont elles se servent comme les Arabes, elles ne se croiraient pas en grande toilette si elles n'avaient pas préalablement peint une grande tache noire sur le bout de leur nez. Les dames comme il faut ne sortent qu'enveloppées d'une grande pièce d'étoffe blanche; le premier venu ne peut donc pas être sous l'influence de l'ornement séducteur, mais les petites filles non mariées, et surtout les mulâtresses, sortent sans voile. Toutes s'habillent de même, et le jour de l'Aïd-el-Kebir, c'est vraiment drôle de voir cette multitude de grands et petits nez, ornés d'une grande mouche noire.

Les femmes mezabites, séquestrées comme elles le sont, et privées de toute espèce d'instruction, ne peuvent qu'avoir un moral inférieur. Depuis deux mois que je suis installé ici, j'ai eu plus d'une occasion de l'observer. Jeunes gens et jeunes filles sont mariés de très-bonne heure. J'attribue en partie à cette cause la petite taille surprenante des femmes; il n'est pas rare qu'elles soient mères à douze ou treize ans. Dans le mariage, il n'y a de dot de part ni d'autre; le fiancé fait seulement un cadeau de noces à sa future, et selon ses ressources. Il organise une fête plus ou moins somptueuse, avec force couscous et force poudre brûlée. Je suis invité à une noce pour cet hiver; toute la ville sera traitée.

Autrefois, avant l'arrivée des Français, on avait souvent à déplorer dans le pays des actes de barbarie atroce, à peine croyables. Lorsque deux villes étaient ennemies, tous les bons instincts disparaissaient; on tuait de part et d'autre hommes, femmes et enfants. Lorsqu'un chef de famille, connu par son courage et son audace, venait à mourir, les ennemis de la ville où il demeurait et ceux qui pouvaient le devenir d'un moment à l'autre, cherchaient à s'emparer de ses enfants pour les égorger. On a vu de ces barbares ouvrir le ventre d'une femme enceinte pour en arracher et anéantir le fruit de ses entrailles. Ces faits paraîtraient exagérés si je n'avais pris la précaution de copier un acte passé devant le djemaa de Berrian à propos d'un crime de cette nature. Des hommes que les surexcitations des guerres civiles rendaient capables hier encore de pareilles extrémités ne peuvent pas se policer d'un jour à l'autre.

Voilà ce que j'avais à te dire sur le pays où je viens de



Vue des terrasses de Tougourt (Oued-Rir). — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de M. le docteur Puig.

me naturaliser en quelque sorte, et que je considérerai dans le courant de mon voyage comme le port de ma patrie, car au delà du pays mezab et chaanba, ce n'est plus l'Algérie : c'est le grand désert. Si j'y dois pénétrer un jour par cette route, je laisserai ici un petit nombre d'amis chez lesquels je serai toujours sûr de trouver au retour un bon accueil. N'est-ce pas la meilleure tactique à adopter pour un long voyage d'exploration, que de ne pas faire une étape en avant sans laisser derrière soi quelqu'un qui puisse au besoin protéger votre retraite.

Methlily, 11 août.

Le sort en est jeté, mon départ pour El-Goléa (El-Menia) est fixé au 20 de ce mois. Sidi-Hamza a cru pouvoir m'assurer sa protection jusqu'à cette ville perdue dans les sables, à l'extrémité sud de nos possessions. Je ne me dissimule pas que l'entreprise que je vais tenter est un peu hasardée; l'issue seule prouvera si j'ai eu raison de m'y engager. Ne sois pas inquiet de moi, les Chaanba de Methlily me donnent deux hommes qui ne partiraient pas si la responsabilité était trop grande. J'emporte peu de bagage et je voyagerai assez rapidement. Je ne crois pas rester plus de seize à dix-huit jours absent, mais je suppose que pendant ce temps je n'aurai pas d'occasion de t'envoyer de mes nouvelles; ainsi, il ne faudra pas t'étonner d'un silence prolongé et n'en rien augurer de mauvais. Le jour même où je quitterai Methlily, je t'écrirai encore un mot d'adieu. Aujourd'hui, les mouches m'ahurissent tellement, que je ne puis pas mettre deux mots l'un au bout de l'autre. Ces malheureuses mouches, elles sont mortes à l'heure qu'il est à Biskra. La latitude est pourtant plus basse ici, mais le plateau est plus élevé. De là la différence des températures.

Le kaïd Ommar, de Ghardaya, celui qui a mis une de ses maisons à ma disposition, m'a chargé de te présenter ses hommages. Je te dirai aussi que, lorsque je reçus ta dernière lettre, le domestique du gouvernement, Rezsag, qui fait ma cuisine, a absolument voulu baiser ton écriture. Au reste, tous ces braves gens se réjouissent quand je reçois des nouvelles de France. Les Mezabites avec lesquels j'ai été en rapport se sont tous attachés à moi; il n'est pas jusqu'à mon ex-domestique Sliman, que sa paresse et son insouciance m'ont obligé de congédier, qui me salue cordialement lorsque nous nous rencontrons. Son fils m'a apporté les premières grappes de raisin de son jardin.

Methlily, 28 août.

C'est ici que j'ai dû organiser mes derniers préparatifs et prendre mes guides. Aujourd'hui même je vais me mettre en route. La djemma de Methlily a arrêté ce qui suit : on me donne un chameau et j'en loue un autre (40 fr.); deux hommes d'El-Goléa, qui sont ici, m'accompagnent. Ils étaient peu disposés à me servir de guides; mais après avoir lu la lettre de Sidi-Hamza, une autre lettre adressée à la djemma d'El-Goléa au nom des Chaanba de Methlily, et moyennant un prix convenu entre nous, ils promettent de m'accompagner, de me servir en route, et, si nous ne pouvons entrer dans la ville, de me ramener à Metlhily. Dans le cas où les Chaanba-el-Madhi, habitants d'El-Goléa, m'accueilleront au milieu d'eux comme le leur ordonne Sidi-Hamza, je me propose de revenir par Ouargla. On a longtemps cherché à m'effrayer, et l'on était presque parvenu à me faire croire que j'affrontais un risque sérieux; mais aujourd'hui je suis convaincu du contraire. Le pis aller sera que je sois obligé de me contenter de voir El-Goléa sans y entrer.

Pendant vingt-cinq jours environ à partir d'aujourd'hui, je n'aurai probablement aucune occasion de te donner de mes nouvelles. Ainsi, ne sois pas inquiet d'un long silence de ma part. C'est un prélude à l'irrégularité de notre correspondance l'année prochaine.

Ghardaya, 30 septembre.

Me voici de retour, sain et sauf. Je me hâte de t'en informer, et je commence mon récit en laissant de côté les détails de la route, qui n'est belle ni à l'est, ni à l'ouest, car j'ai voulu effectuer mon retour par une autre voie que celle suivie à mon départ de Methlily, afin d'élargir le relevé du pays. Je dois noter cependant que c'est entre Methlily et El-Goléa que l'on commence à faire connaissance avec le fameux océan de sables mouvants dont on croyait autrefois le grand désert entièrement composé. Aux approches d'El-Goléa, c'est seulement une traversée de quelques journées; mais alors, quelle lenteur dans la marche, et quelle fatigue !

J'arrive à la réception qui m'a été faite chez les Chaanba-el-Madhi.

J'entrai dans El-Goléa de nuit, le sixième jour après mon départ. Mes guides qui jusque-là avaient été peu communicatifs, mais convenables, furent saisis d'une peur terrible; ils craignaient de me cacher ou de déguiser ma nationalité, et finirent par m'abandonner seul avec mon petit bagage, à côté de la porte de la ville basse. Un seul homme était venu les questionner, mais il avait flairé le Roumi, et mon bagage étranger était bien fait pour me trahir. J'étais couché sur mon matelas, toutes mes armes étaient sous ma main et je faisais bonne garde. Je restai ainsi quelques instants dans une solitude et un silence complets; puis je vis arriver, comme un ouragan, un homme armé de sa *clef*, longue canne garnie de clous à une extrémité. Il me demanda, hors de lui, ce que je venais faire et qui m'avait amené. Je lui répondis, avec un sang-froid apparent et en laissant briller mes armes, que je ne m'expliquerais qu'en présence de la djemaa, à laquelle j'étais adressé par Sidi-Hamza, et quant à mes guides, je lui répondis qu'ils m'avaient abandonné et s'étaient éloignés dans la direction que je lui indiquai. Il me quitta et les rejoignit bientôt; je les entendis se disputer pendant fort longtemps, et la solution de leur conversation fut qu'on vint me prendre avec plusieurs hommes qui emportèrent mon bagage sur la place de la ville basse. Tout cela se fit sans qu'il s'échangeât une parole entre eux et moi. Beaucoup de Chaanba se rassemblèrent, et celui qui était venu me chercher les

haranguait de temps en temps; il avait la bonne intention de m'annoncer en ces termes aux nouveaux venus : « Regarde un chien de chrétien qui veut la mort! »

Le lendemain matin, je demandai à parler à la djemaa. On me répondit qu'il n'y en avait pas, et quand j'insistai, on me répondit qu'elle ne voulait pas me recevoir. Un des habitants présents, qui était le chef de la fraction à laquelle appartenaient mes guides, était obligé de me traiter presque bien, par suite de relations de sang avec les gens de Methlily. Il m'apporta un mets composé d'une bouillie d'une graine du désert, broyée avec un peu de paille, sur laquelle s'étalaient trois lézards.

Je mangeai de l'une et des autres; c'était assez mauvais, mais nécessité oblige : j'étais arrivé à demi mort de faim. La journée se passa à répondre à des questions et à des menaces sans fin que me faisaient mes nombreux visiteurs. On me défendit de sortir de la place, sous quelque prétexte que ce fût. Vers le soir, je fis avec beaucoup de calme mes observations astronomiques au milieu de la place. Heureusement, on me regarda faire sans m'interrompre; mais lorsque j'étais près de finir, un homme qui paraissait influent se leva et me cria : « Hé! chrétien, cesse cette besogne inique ou nous t'égorgerons. » La moutarde m'était montée au nez lentement, mais cette menace me mit hors de moi; je rentrai sous ma tente, et m'étant armé de mon fusil de chasse, je protestai contre cette conduite, si différente de celle que Sidi-Hamza avait ordonnée. Je déclarai que je ne me laisserais pas intimider, et que si l'on m'attaquait, j'étais prêt à me bien défendre. Cet homme n'ayant pas trouvé tout le monde de son avis, s'en alla en grommelant des menaces.

Je passe tout de suite à la nuit. Je reçus l'ordre suivant de la part de la djemaa : « Saad est venu malgré nous; c'était écrit de Dieu; nous ne le tuerons pas, mais nous ne voulons pas le recevoir. Nous n'acceptons pas la lettre de Sidi-Hamza, et si Saad est encore ici à la pointe du jour, on l'égorgera, lui et ceux qui l'ont amené. » Je fis répondre à la djemaa qu'elle ne savait pas ce qu'elle faisait, que je protestais contre le traitement qu'elle me faisait subir, et que je ne partais que contraint par la force.

Au milieu de la nuit, on m'annonça que tout était prêt, et je partis presque en cachette. Je fus obligé de laisser ma tente, ma lunette astronomique et mon sabre, qui faisaient partie de la charge d'un chameau. Les guides exigèrent que ces effets restassent à El-Goléa, pour garantir qu'on n'exercerait pas sur eux de représailles à Methlily. On m'a promis de me renvoyer ces objets; jusqu'à présent, rien n'est venu[1]. Je suis ici, c'est le capital.

.... Au premier abord, mon voyage à El-Goléa peut paraître une défaite, puisque j'ai été renvoyé de cette ville avec menaces, obligé de m'en aller dans la nuit, dans des conditions bien mesquines. Cependant, je considère ce voyage comme un succès. En définitive, je suis revenu rapportant un relevé minutieux des deux routes (orientale et occidentale), quelques observations astronomiques et une petite provision de notes sur des sujets variés. C'est déjà quelque chose; ensuite, je me suis montré aux Chaanba-el-Madhi qui avaient tant juré de m'égorger. Je suis resté deux nuits et un jour dans la ville, prisonnier il est vrai, mais peu gêné par ma position; ils ont vu qu'ils ne pouvaient m'effrayer et m'ont renvoyé, parce que quelque éloignée qu'elle soit, notre puissance leur inspire une peur énorme. Leur cauchemar est la crainte de voir apparaître un beau jour une colonne française, et ils interprétaient ma venue comme une tentative pour apprécier leur force numérique et la valeur de leurs fortifications. Ils auraient préféré me voir de passage, en route pour le Touat; et mon impression est que cette route est désormais ouverte, à la condition que l'on ne cherche pas à user de représailles sur les marchands d'El-Goléa, en les obligeant à rembourser la valeur des objets qui m'ont été soustraits. En passant à Methlily, j'ai parlé dans ce sens au caïd, qui me paraissait un peu trop zélé. Je lui écrirai encore une lettre sérieuse et lui dirai d'attendre les ordres de Sidi-Hamza. Dans ce coin reculé, un caïd peut faire bien des petites choses qui ne sont jamais connues.

Je considérerais les privations, les préoccupations et les contrariétés morales que j'ai subies pendant ces quelques jours d'absence comme un tribut bien léger, si, à ce prix, par exemple, le premier Européen qui fera cette route n'avait pour sa part que la moitié des ennuis que j'ai endurés, et s'il devenait d'ici à peu de temps aussi facile de visiter El-Goléa et le Touat que le Mezab et les autres districts du Sahara algérien.

Nous y viendrons, et de proche en proche nous convertirons à notre influence le désert entier, avec de la patience, de la fermeté et surtout avec le sentiment qui anime à un si haut degré le gouvernement français vis-à-vis des races et des croyances soumises à sa domination, le sentiment des devoirs que nous impose le degré supérieur de civilisation que nous avons atteint.

Adieu; en fermant ma lettre, je veux te donner une nouvelle qui aurait fait venir l'eau à la bouche à feu Brillat-Savarin. J'ai trouvé ici les dattes fraîches en pleine maturité. Les raisins, les pastèques et les melons sont encore de saison, et bientôt les grenades seront mangeables, mais je n'en abuse pas.

Un gros baiser à Marie et à Pierre sur les deux joues, ma main à tous les amis. Si l'un d'eux se plaignait de mon silence prolongé, dis-leur qu'avant peu ils recevront en signe de souvenir un mémoire et une carte.

Henri DUVEYRIER.

Deux années se sont écoulées depuis cette dernière date du 30 septembre 1859, M. Henri Duveyrier, qui n'a pas quitté la région des oasis, a parcouru toute la

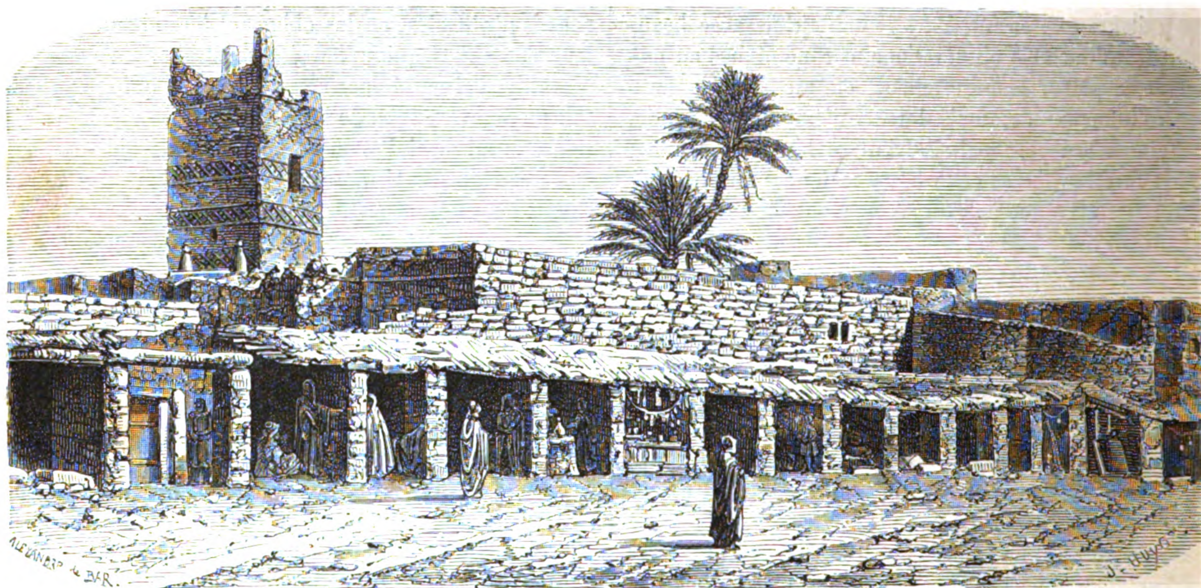
1. Ces objets doivent avoir été rendus par ordre de l'autorité française.

Au printemps dernier, le khalifa Sidi-Hamza, qui avait recommandé Henri Duveyrier aux habitants d'El-Goléa, est allé avec son goum leur demander compte de leur conduite, et leur a infligé une amende pour violation de l'hospitalité.

partie occidentale du Sahara algérien : Ouargla, Tougourt, Temacin, El-Oued; il a exploré le Sahara tunisien : Nefta, Tozer, Gabès; il est revenu à Tougourt, d'où il est parti pour Gadhamès et Rhat, avec une escorte de Touaregs.

« Je ne pouvais, a-t-il écrit, m'empêcher d'admirer ces chevaliers des temps modernes, montés sur leurs dociles et légers dromadaires, marchant silencieux et immobiles sur leurs selles comme des fantômes. J'admirais aussi les qualités de cœur et l'intelligence du cheik Othmân, leur chef. Il me racontait les projets de sa vieillesse et me disait : « Si Dieu m'avait donné « des enfants, je les aurais élevés et instruits, et « j'aurais ainsi laissé un souvenir de moi à la posté- « rité; mais Dieu ne m'en a pas donné, et je ne veux « pas cependant mourir sans avoir fait quelque chose « d'utile; je creuserai des puits dans les déserts les plus « difficiles à traverser, et principalement sur la route du « pèlerinage. » Le bon cheik verra peut-être un jour que ce qu'il fait aujourd'hui, en servant d'intermédiaire entre les Touaregs et en travaillant à les rapprocher de nous, sert bien plus à la postérité que les quelques puits qu'il projette, et que personne mieux que nous ne saura les creuser. Mais ce trait fera connaître un peu le caractère de l'homme auquel je suis associé. »

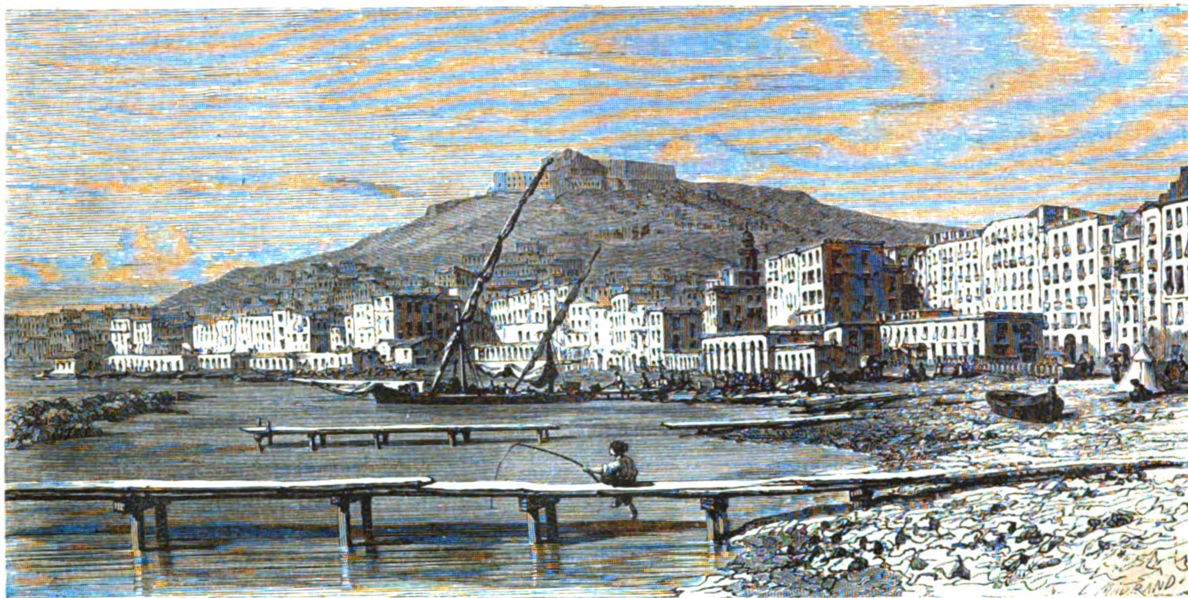
Avant de s'enfoncer dans le grand désert, M. Henri Duveyrier avait pu, pendant un court séjour à Tripoli de Barbarie, visiter la chaîne montagneuse de cette grande oasis assise au bord de la mer. Les dernières nouvelles annoncent l'arrivée de M. Henri Duveyrier à Rhat en compagnie du chef targui Ikhenoukhen. Ils devaient partir ensemble pour Mourzoug, capitale du Fezzan. De Mourzoug, le voyageur compte revenir à Alger, soit par la voie maritime de Tripoli, soit directement par Ouergla, afin de s'équiper pour une exploration lointaine et d'organiser des moyens de correspondance et d'approvisionnement plus réguliers que ceux improvisés depuis un an. Autant nous recevons facilement ses lettres, quoiqu'elles mettent toujours deux mois au moins à nous parvenir, autant les courriers qu'on lui expédie éprouvent de difficultés pour le trouver, attendu sa mobilité continuelle.



Boutiques à Tougourt (Oued-Rir). — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de M. le docteur Puig.

« Tuggurt ou Tougourt, dit M. O. Mac Carthy (dans la *Géographie physique, économique et politique de l'Algérie*), capitale de l'Oued-Rir, est une ville considérable, et d'un grand renom dans le Sahara. Elle est bâtie au milieu d'une plaine légèrement ondulée, et son enceinte de murs a la forme assez singulière d'un cercle, précédé d'un large fossé. Ses habitants, au nombre de trois mille, comme tous les gens du désert, cultivent leurs dattiers et font un commerce actif, tandis que les femmes fabriquent différents tissus de laine et de soie. Tougourt est à deux cent vingt kilomètres au sud de Biskra.

« Tougourt, au moment où on l'occupa, le 2 décembre 1854, était gouvernée depuis 1415 par la famille des Ben-Djellab. Le pouvoir indigène s'y débattait alors au milieu de dissensions intestines qui ont nécessité l'intervention de la France, » dont le drapeau flotte depuis lors incontesté sur les murs de Tougourt et dans toutes les localités de l'Oued-Rir. »



Plage de la Marinella. — Dessin de Karl Girardet.

NAPLES ET LES NAPOLITAINS,

PAR M. MARC MONNIER.

1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Les descriptions de Naples. — Ce qu'oublient les voyageurs. — Les Napolitains : la bourgeoisie, le peuple. — Les lazzarones : ceux d'autrefois et ceux d'aujourd'hui. — Le *vastaso*. — Les inondations à Naples. — Le pauvre Bidera : sa chute dans la lave. — Le corricolo.

Naples, 20 janvier 1861.

On s'occupe beaucoup de Naples depuis deux ans : c'est une fièvre politique. Vous voulez bien, monsieur, vous en guérir avec moi pendant quelques jours, et vous m'autorisez à vous parler de ce pays sans vous raconter la légende garibaldienne et ses suites. Je suis tout à vos ordres, et point embarrassé du tout pour vous obéir. Cette ville en effet si exploitée, n'est guère encore queffleurée par les impatientes relations des voyageurs de lettres. Plus je lis tout ce qui a été écrit en français sur elle, plus je trouve de choses à dire, ignorées ou négligées par les écrivains ambulants.

Ce qui demeure surtout dans l'ombre ou dans un faux jour, c'est le peuple napolitain, qui est pourtant le sujet le plus curieux d'observations et d'études. La ville même et les environs sont bientôt vus; tout le monde sait, après huit jours de passage, que le taureau Farnèse, l'Hercule de Glicon, la Flore et l'Orateur, si admirés de Canova, sont au musée Bourbon (aujourd'hui musée National), que la cathédrale de Saint-Janvier, a des mosaïques byzantines, et que Pompeïa est une ville morte couchée au pied du Vésuve qui l'a détruite et qui la menace toujours. Si je n'avais rien autre à vous raconter, monsieur, je m'en voudrais de dérober quelques pages de votre journal aux explorateurs au long cours qui vous donnent des renseignements si curieux et si neufs sur les régions les plus lointaines. Mais il y a sur la terre autre chose que les beautés de la nature et les chefs-d'œuvre de l'art.

Il y a les hommes.

Un de nos écrivains descriptifs les plus riches et les plus exactement minutieux écrivit un très-beau livre sur l'Espagne, où il peignait en détail et avec éclat l'aspect du pays, les villes, les musées, les palais, les masures même, et tout cet assemblage de descriptions composait un tableau splendide. « Il n'y manque qu'une chose, disait une femme d'esprit, ce sont des Espagnols. »

Je ne veux pas commettre une pareille faute, n'ayant d'ailleurs ni la palette ni le pinceau de l'écrivain qui la

réparait si magnifiquement. Je m'occuperai donc surtout des Napolitains dans ces quelques lettres que vous voulez bien me demander sur Naples.

Et parmi les Napolitains, je choisirai les seuls intéressants ou du moins les seuls pittoresques, ceux de la rue, car les autres offrent moins de traits particuliers, nationaux. Naples surabonde en savants, en artistes, en lettrés qui sont des gloires italiennes, et quelques-uns même cosmopolites. Quant à l'aristocratie de naissance, ici comme partout elle règle ses horloges sur le méridien de Paris. La bourgeoisie affecte également nos mœurs et dine à nos heures; je ne vois plus de très-grande différence entre les négociants de la rue de Tolède et ceux de nos boulevards. Peut-être à Naples tient-on encore plus *au paraître*, à la figure, qu'on n'y tient en France, mais il me semble qu'en ceci les mœurs françaises vont se rapprochant chaque jour de celles des pays méridionaux. Ici tout boutiquier roule carrosse et veut avoir sa loge à un théâtre quelconque, et tel qui mange d'un seul plat, une seule fois par jour, charrie derrière lui des laquais en livrée. Ces choses-là nous étonnaient autrefois; mais aujourd'hui, pour les voir, il n'y a plus besoin de venir à Naples.

Ce n'est pas qu'il n'y ait absolument rien de napolitain dans les classes moyennes et dans les classes supérieures. L'éducation dissimule certaines particularités locales qu'elle ne réussit pas à détruire tout à fait; mais ici, comme partout, ces particularités sont beaucoup plus saillantes dans le peuple; c'est donc dans le peuple, si vous le voulez bien, que nous allons les étudier. Seulement hâtons-nous, car tout cela s'efface. Voici la civilisation qui envahit cette plèbe étonnée et qui lui apporte, avec les libertés italiennes, les costumes et les opinions du nord. Le lazzarone, qu'on a tant chanté, disparait peu à peu, — encore quelques jours et il deviendra citoyen. Alors Naples sera une ville comme toutes les autres.

Je l'ai vu encore, dans mon enfance et dans ses derniers beaux jours, ce poétique va-nu-pieds sur lequel on a tant écrit, depuis qu'on écrit sur Naples. Il ne marchait déjà plus dans les rues sans autre vêtement que la couleur de cuivre dont l'avait couvert le soleil. Il portait une chemise et un caleçon; un bonnet phrygien lui pendait sur la tête. Il travaillait déjà, le matin, pour gagner les cinq sous qui suffisaient à sa subsistance. Il les volait quelquefois, mais presque honnêtement : il ne vendait jamais trop cher le mouchoir qu'il venait de *busquer* (c'était son mot) dans votre poche. Il se contentait du nécessaire, et ne faisait pas un geste pour avoir davantage, une fois qu'il avait mangé. Il s'étendait alors au soleil et dormait sa pleine journée. La nuit, il épelait son rosaire ou chantait.

Maintenant le lazzarone proprement dit n'existe plus. Le lazzarone a un domicile et un métier; il se marie, il a des enfants, il est chef de famille. Le philosophe en guenilles qui vous refusait autrefois ses services — lui eussiez-vous offert un louis pour faire dix pas — pendant les heures sacrées de sa sieste — en vous repoussant d'un geste superbe qui voulait dire : je n'ai plus faim, adressez-vous ailleurs! — ce Diogène illettré est maintenant officieux, serviable, empressé; il compte son pourboire. Il est quelque chose, pêcheur ou batelier, commissionnaire, faquin de la douane. Il n'accepte plus ce nom de lazzarone qui lui avait été donné par les Espagnols, en souvenir du pauvre lépreux. Lazzarone est maintenant une injure qu'on jette aux manants et aux mal-appris. Le faquin de la douane réclame son ancien titre de *vastaso* (du grec, *bastazō*), qui veut dire portefaix. Et non-seulement il est travailleur, mais il est honnête homme. Vous pouvez confier au vastaso votre fortune, il n'en détournera pas un sou. Il fait quelquefois de la contrebande : c'est là son plus grand péché; mais il ne considère pas cela comme un vol, parce que le gouvernement qu'il trompe en cette occasion n'est pas une personne. Le gouvernement est pour lui une abstraction qui ne souffre pas du tort qu'on lui fait.

Aussi le vastaso pratique ou du moins pratiquait l'an passé la contrebande avec une probité remarquable. Vous débarquiez à Naples et vous lui montriez une caisse à porter chez vous sans la faire passer par la douane. Le vastaso comprenait et vous disait d'un clignement d'œil : « Soyez tranquille! » Et vous pouviez être tranquille. Vous ne risquiez pas une épingle en vous fiant à cet homme qui violait en votre faveur les lois de son pays. Par ce moyen, j'ai fait entrer à Naples la marchandise la plus prohibée de toutes, sous le règne de Ferdinand II : des livres, et, parmi ces livres, une bible. Il y avait de quoi envoyer aux galères le portefaix excommunié. Et s'il m'avait dénoncé, il aurait gagné deux ou trois fois le prix de sa contrebande. Il n'en fit rien cependant, et m'apporta mes livres en plein jour

Le vastaso est le plébéien le plus probe et le plus fort de Naples. Aussi a-t-il une certaine notoriété dans son quartier. Il y exerce une autorité physique et morale; il est le don Quichotte et le Sancho-Pança de la marine et du port. Les femmes du peuple disent avec orgueil : « Mon mari est faquin de la douane! »

Telle est l'ascension suprême du lazzarone civilisé. Ailleurs, il n'est que dégénéré, il embrasse des professions subalternes. Il se fait marmiton, palefrenier, sous-domestique. Il est soudoyé par les cuisiniers, les cochers et les valets de chambre des bonnes maisons. Quelquefois ces quasi esclaves montent en grade et deviennent artisans, mais alors il ne leur reste plus rien du débraillé natif; ils portent des pantalons qui leur tombent jusqu'aux pieds, ils chaussent des souliers, endossent une veste ou une redingote, se coiffent d'une casquette ou d'un chapeau de feutre; ils ressemblent à des Européens mal vêtus. Ils travaillent alors autant et plus que nos ouvriers de France; j'en appelle aux nombreux habitants de l'hôtel de Genève, le seul endroit central offert aux voyageurs. Ils sont réveillés dès l'aube par les marteaux réguliers et laborieux de tout un peuple de chaudronniers qui n'interrompent que dans la nuit leur tic tac implacablement monotone. Les soirs d'été, en rentrant à leur

hôtel par la rue des *Fiorentini*, qui descend de la grande artère de Tolède, lesdits voyageurs passent entre deux files de cordonniers, assis en plein air devant les boutiques de leurs maîtres. Ces pauvres diables font des bottes et des souliers jusqu'à minuit, sous une sorte de veilleuse dont la mèche oscille et charbonne dans une huile verte et fétide. Leur journée commence à six heures du matin et ils ne s'interrompent que dans l'après-midi, d'une heure à trois, pour leur unique repas et leur sieste estivale.

Tel est le *farniente* du Napolitain, quand il devient ambitieux et qu'il a sa famille à nourrir. Ces artisans laborieux sont chaque jour plus nombreux à Naples; mais ils perdent peu à peu le type national. Ils apprennent à lire, ils ne vont plus à la messe et ne donnent plus de coups de couteau. Ils doutent du miracle de saint Janvier et ne vous prennent plus votre foulard. Ils ne pillent plus dans les émeutes et ils crient : « Vive Victor-Emmanuel ! » Ce sont des lazzarones dégénérés qui seraient peut-être capables d'aller se faire tuer en Vénétie.

Il en reste à la vérité quelques autres qui ressemblent assez à ceux d'autrefois, dont ils ont perdu cependant la poétique insouciance. Ce sont les va-nu-pieds sans feu ni lieu, sans profession déclarée, qui vivent au jour le jour, au hasard et à la diable. Il y en a qui changent dix fois de métier par jour, vendant tout ce qu'ils trouvent et tendant la main lorsqu'ils ne trouvent rien à vendre, sortant par groupes, par bandes, on ne sait d'où, partout où il y a quelques sous à prendre et quelque étranger à détrousser. Vous débarquez par exemple au port : une nuée de lazzarones vous assaillent et vous dévalisent. L'un prend votre malle, l'autre votre sac de nuit, un troisième votre paletot, un quatrième votre parapluie, et ils courent aussitôt devant vous; suivez-les, rassemblez-les si vous pouvez, c'est votre affaire. Ils vous traînent chez un hôtelier quelconque et se font payer par vous et par lui. Mais ceci arrive partout, même hors d'Italie

Voici qui est plus particulier à Naples. Vous a-t-on parlé de ces formidables ondées qui tombent sur la ville au printemps ou en automne, rarement en été, mais quelquefois même en hiver? On dirait que le ciel fond en eau et s'écroule sur la terre inondée : c'est un déluge effrayant. Les terrasses supérieures des maisons sont des fontaines improvisées qui dégorgent dans les rues par des gouttières à la vieille mode, crachant des douches copieuses et violentes sur les passants. Vous voyez des cataractes qui roulent de partout avec une fureur et un fracas terribles. Toutes les rues sont de véritables torrents d'eaux bourbeuses qui tombent de toutes les ruelles montantes dans les grandes artères de la ville, d'où elles se précipitent dans les autres ruelles qui descendent à la mer : des lacs agités, avec de vraies vagues poussées par le vent, se forment sur les places et, dans ces moments d'inondation instantanée, Naples devient tout à coup une Venise, une ville amphibie, une poignée d'îles jetées pêle-mêle dans des flaques ou des torrents d'eau.

Certaines de ces rivières, formées tout à coup, sont si abondantes et si rapides qu'elles entraîneraient aisément les piétons. Il y en a qui ont entraîné des voitures. Celle du Largo delle Pigne surtout est fatale. Le Largo delle Pigne est une large rue, creuse au milieu, qui descend du musée à la route du champ de Mars. De distance en distance vous rencontrez des ponts en fer jetés en travers de cette rue, car les jours de fortes averses, un éléphant ne se risquerait pas dans la *lave* (c'est le nom qu'on donne à ces fleuves improvisés). Des Suisses ivres y entrèrent un jour, en riant des ponts et de la prudence vulgaire. En un clin d'œil ils furent renversés, emportés et tués.

Eh bien ! quand l'averse est passée et que le torrent diminué, ralenti, n'effraye plus que par son humidité et sa saleté les piétons qui voudraient bien traverser les rues, et que ces braves gens, sortant peu à peu des portes cochères qui leur servaient d'abri, s'arrêtent consternés devant cette boue liquide, — alors, tout à coup, des mille ruelles qui dégringolent du fort Saint-Elme ou qui montent du port arrivent par centaines des lazzarones à jambes nues, criant à tue-tête : *Oh! chi passa? Oh! chi passa?* (Qui veut passer?) Rien n'est plus curieux que de les voir prendre dans leurs bras ou sur leurs épaules de gros hommes qui gardent leur parapluie ouvert et qui jettent les hauts cris, craignant de tomber dans la vase. Voilà encore un métier inconnu en France, et qui cependant y réussirait peut-être, grâce à l'admirable invention du macadam.

Cependant ces trajets ne sont pas toujours heureux, j'en appelle à ce pauvre Bidera, avec lequel je vous demande la permission de faire ma promenade à Naples. Il est le guide le plus curieux, le plus érudit, le mieux informé qui ait jamais écrit sur l'Italie méridionale. Enfant de la Grande-Grèce, il savait toutes les origines et toute la généalogie de ces peuples qui, antérieurs aux Latins et peut-être même aux Grecs, occupent depuis les siècles fabuleux le midi de la péninsule. Il écrivit un livre plein de faits et d'idées pour consacrer les titres de noblesse et l'invraisemblable antiquité de son pays; ce livre est intitulé : *Quarante siècles de l'histoire de Naples*. Nous avons tous connu cet excellent vieillard, plein de verdeur et de bonhomie; il nous racontait Naples et nous l'expliquait, en nous faisant surtout remarquer les mœurs antiques de cette plèbe qui a gardé quelque chose des Grecs et même des Étrusques, ses aïeux. Il consigna sur ce sujet de précieuses observations dans un livre oublié à Naples et ignoré ailleurs : *Passegiata per Napoli e contorni*, — un livre que je sais par cœur et auquel je dois presque toute ma facile érudition napolitaine. Puis un jour, il disparut tout à coup de la rue de Tolède, où il passait sa vie, et l'on ne s'aperçut pas de sa fuite, parce qu'elle fut perdue dans la déroute universelle qui suivit la révolution de 1848. Vous savez sans doute qu'après cette année-là (ceci n'est plus de la politique, c'est de l'histoire) toute la partie intelligente de Naples fut comme balayée dans un moment et engloutie dans les prisons, — dans les bagnes, hélas! —

ou dans l'exil, ou tout au moins dans des retraites impénétrables. Ceux qui échappèrent à la proscription et aux galères durent se condamner à l'oubli. Bidera disparut ainsi, avec vingt mille autres, et l'on n'a plus entendu parler de lui. Les uns me disent qu'il est mort de chagrin, en apprenant que son fils, prisonnier d'État et fou de rage, s'était jeté par la fenêtre d'un hospice. D'autres racontent que s'étant réfugié en Sicile où il ne put gagner sa vie, parce que, suspect à la police, il rendait suspects les autres et n'osait voir personne, il est mort de faim.

J'espère que ce n'est pas vrai; j'affirme seulement que c'est très-possible.

Mais n'attristons point ces pages, et reprenons notre promenade avec le guide que je viens de vous présenter. Nous parlions de Naples inondée et des trajets périlleux sur les épaules des lazzarones. « Je m'y risquai un jour, dit Bidera, et, pour votre règle, écoutez ce qui m'advint.

« La *lave* de Tolède courait former un lac devant le palais de la Foresteria - Reale, et une autre descendait de la Taverna - Penta pour aller à San - Giacomo. J'étais dans un angle du carrefour avec un grand nombre de servantes qui allaient au marché avec leurs paniers, caquetant entre elles et attendant de pouvoir traverser la mare. Un de ces bipèdes aquatiques s'approche de moi :

« — Hein, monsieur, passons-nous? »

« Le voyant mal en jambes, je répondis que non; mais le bandit traduisit ce *non* comme fait l'amant de celui de sa maîtresse, parce qu'il lisait dans mes yeux l'envie de passer, et il répéta :

« Hein, monsieur, passons-nous ?

« — Laisse donc, je suis très-lourd.

« — Vous ne pesez pas un brin de paille.

« — Quoi! tu voudrais, avec ces jambes....

« — Nous allons voir.... »



Mendiantes dans la rue de Tolède, à Naples. — Dessin de Ferogio.

« Et je me vis suspendu entre ciel et terre.

« Ah ! que j'avais donc bien prévu ma chute! Le pauvre diable ne peut tenir sous sa charge; et les servantes malicieuses de s'écrier : « Hou! hou! le monsieur....! le voilà qui va tomber!... le voilà qui tombe!... Hou! le voilà tombé!... »

« Et de fait, au milieu de ces acclamations universelles, le balourd, en s'affaissant peu à peu, m'avait plongé dans l'eau courante. Il était resté sous moi; et en sortant sa tête du liquide argileux, il me priait de me lever. Moi, pauvre vieux, avec une main embarrassée de mon parapluie ouvert, je ne pouvais me mettre en équilibre.

« — Hé, monsieur, me disait le pauvre homme, vous y avez pris goût? »

« Et je répondais :

« — Laisse - moi donc trouver un point d'appui quelconque ! »

« Enfin je me levai comme il plut à Dieu. Et elles riaient de moi, les sournoises, en faisant semblant de me plaindre. Je payai par pitié mon obole à ce méchant Caron qui ne m'avait pas déposé sur l'autre rive, et je lui dis : « Tu vois si je ne pesais pas un brin de paille? » Le lazzarone, comme extasié de ma générosité, répondit : « Vous avez raison, vous pesez beaucoup, parce que vous êtes un homme d'or! »

Que dites-vous de cette réponse? Vous en recevrez par jour mille pareilles, en vous promenant chez ce peuple paresseux mais alerte. Et maintenant, monsieur, que dans cette causerie préliminaire je vous ai fait connaître celui qui nous guide et ceux que nous allons visiter, nous pouvons nous mettre en marche. Je dis en marche, entendons-nous bien, et non pas en voiture ni à cheval. Je voudrais bien entrer dans le corricolo d'Alexandre Dumas et y trouver son esprit et sa plume. Par malheur, on ne s'est jamais promené en corricolo dans Naples, et ce rapide attelage ne roule plus



Le corricolo. — Dessin de Ferogio.

que dans les campagnes la foule bariolée qu'un cheval de rien emporte si légèrement.

J'ai sous les yeux un dessin de ce véhicule, et, tout comique qu'il soit, ce n'est point une caricature. Ne sont-ils pas dix-sept entassés là pêle-mêle : quatre sur l'unique banc de la caisse : un gros prêtre, un vieux bonhomme et une femme entre eux avec son enfant sur les genoux; trois autres, dont le cocher, sur le brancard (le cocher se met quelquefois derrière, à l'anglaise, tenant le fouet et les rênes par-dessus la tête de ses pratiques); puis deux femmes assises sur la banquette, cinq hommes debout devant elles, un autre homme assis sur un marchepied postérieur, et qui tient une malle sur ses genoux; enfin un gamin dans le filet qui dandine sous la carriole si bien peuplée. J'ai vu de plus, quelquefois, un lazzarone ou deux courir derrière la voiture et s'y suspendre de temps en temps n'importe où, pour se reposer, s'attachant aux roues, aux parois ou à la limonière, par de vrais tours de force. Et tout cela, traîné par une seule rosse qui paraît tomber d'inanition, se précipite à fond de train dans des flots de poussière et franchit plusieurs milles au galop.

Par malheur, dis-je, on ne s'est jamais promené ici dans ce véhicule pittoresque. Autant vaudrait voyager dans Paris en patache : on serait moins remarqué. D'ailleurs le corricolo va trop vite et ne laisse pas le temps de regarder. Partons donc à pied, si vous le voulez bien, et entrons dans les quartiers populaires.

II

La rue de Tolède. — Les *popolani* libéraux. — Le vieux Naples. — L'histoire de Pinerol : l'horloge du menu peuple. — La rue du Port; taverne en permanence. — Les défis des *mellonari*. — Les *maccaronari* et leurs pratiques. — Les *frangellini*. — Le *pizzaiolo*. — Digression sur les vins de Naples. — La marchande de maïs.

Nous sortons de bonne heure; la grande rue de Tolède est encore plongée dans un profond sommeil. Nous allons donc la quitter, si vous le voulez bien : elle n'offre d'ailleurs rien de remarquable. C'est une double file de maisons assez également alignées, et qui ressembleraient presque à nos maisons de Paris, si elles n'avaient pas un certain air d'ampleur qui manque aux nouvelles constructions parisiennes. Ici les étages sont moins rapprochés; les croisées, plus hautes, donnent toutes ou presque toutes sur des balcons spacieux : chacune a le sien, qui peut contenir aisément six à sept personnes. Chaque maison ou *palais*, car c'est le nom ampoulé qu'on donne ici à la moindre bicoque, a sa porte cochère ouverte sur la rue; les trottoirs s'abaissent assez ingénieusement pour permettre aux voitures de passer sous ces vastes arcades et de s'engager dans les cours intérieures, assez larges pour que l'attelage le plus lourd y tourne aisément. Entre ces portes cochères, dans la rue de Tolède, s'alignent des magasins pareils aux nôtres, et qui donnent à Naples un certain air de ville de province accoutrée *à l'instar de Paris*. Dans la journée, la rue est vivante et bruyante comme notre rue Saint-Denis; il y a, de plus, entre les boutiques, des étalages de marchands ambulants qui ajoutent à tout ce bruit certaines intonations de musique foraine. C'est un lieu de promenade et un centre d'affaires; les voitures s'y pressent à toute heure du jour, et toutes les voitures, hélas! inventées pour écraser les passants, depuis la calèche des oisifs jusqu'aux grands chars de chanvre infect qui passent la nuit, tirant derrière eux une sorte de paillasson au bout d'une longue corde. Sur ce paillasson, qui traîne ainsi sur le pavé, est assis un enfant qui chante, ou plutôt qui pousse des cris aigus, répondant aux plaintes des lourdes roues.

Je me trompais, tout à l'heure, en vous disant que la rue de Tolède n'offre rien de curieux; je voulais dire seulement qu'elle est la moins curieuse des rues napolitaines. Mais la moins curieuse des rues napolitaines, celle qui ressemble le plus aux rues des deux mondes, a encore son caractère, son individualité marquée, ses libertés surtout, qu'elle perdra bientôt sans doute, mais qu'elle n'a pas encore perdues tout à fait. Ainsi l'édilité italienne, qui vient de succéder au syndicat indifférent des Bourbons, n'a pas encore obtenu des porchers l'engagement formel de ne plus faire passer leurs animaux dans la plus belle rue de la ville. On y rencontre encore assez souvent, sur les trottoirs trop étroits et sur les larges dalles où roulent les voitures, entre les jambes des chevaux ou des passants, les groins intempestifs de ces pachydermes. Je ne parle pas des troupeaux de chèvres et de moutons, ni des vaches qui vont le matin, de porte en porte, distribuer leur lait qu'on trait sur place pour la sécurité des consommateurs; ni des poules et des coqs qui descendent quelquefois familièrement des ruelles voisines où ils ont leurs basses-cours autorisées, ni des ânes chargés d'immondices ou de comestibles, ou montés par des cavaliers sans prétention, ni des bœufs traînant des chariots, ni des mendiants à moitié nus, étalant des plaies hideuses pour soulever les cœurs qu'ils ne savent plus toucher autrement : on voit tout cela dans la rue de Tolède. J'insiste seulement sur les sangliers peu sauvages qui font une si étrange figure entre ces boutiques prétentieuses et ces palais historiés d'écussons.

Cependant, à l'aube (et nous venons de sortir à l'aube), la noble rue est vide encore, inerte et endormie. C'est à peine si l'on voit passer, avec son âne, le balayeur privé, qui recueille son fumier avant que les balayeurs officiels soient éveillés encore. Ceux-ci le laissent faire, parce qu'il leur épargne de la besogne, en emportant à la campagne ce qu'ils seraient forcés, eux, de jeter dans les égouts ou à la mer.

Mais, dans les quartiers populaires où nous entrons, tout s'éveille, et nous pouvons déjà, dès les premières heures du jour, découvrir tout ce qu'il y a de misère et d'incurie chez cette plèbe presque sans besoins et qui se laisse vivre.

Je ne parle pas des hauts quartiers, ceux qui montent de la rue de Tolède au nouveau cours Victor-Emmanuel, admirable promenade en construction, qui enlace à mi-côte les pittoresques hauteurs où Naples est adossé. Ces hauts quartiers sont habités par les *popolani* libéraux,

ceux qui ne veulent pas être appelés lazzarones. Ils ont leurs cercles politiques, leurs chefs officiels; ils ont même leurs journaux, et comprennent fort bien ce que veut dire *Italie une*. Leur geste habituel consiste à lever l'index de la main droite à la hauteur de leurs yeux : c'est leur manière d'indiquer qu'ils sont pour l'unité de l'Italie.... Mais j'allais causer politique : on y incline toujours, quoi qu'on fasse, en parlant de Naples par le temps qui court. Laissons ces questions brûlantes, et constatons seulement que les lazzarones des hauts quartiers ne sont plus du tout lazzarones. Ils ont adopté des opinions presque voltairiennes; ils ont rabattu leurs pantalons jusque sur les souliers, dans lesquels ils marchent bourgeoisement; ils louent des chambres où ils dorment sur des lits à eux; ils roulent les macaronis nationaux autour de fourchettes d'étain au lieu de les porter avec leurs doigts dans leur bouche. Ils ne volent plus, ils nient les miracles, ils travaillent. Rien ne les distingue plus de nos ouvriers du faubourg Saint-Antoine, si ce n'est qu'ils endossent la jaquette au lieu de la blouse bleue, et qu'on ne les rencontre jamais ivres par les grands chemins.

Ils habitent cependant un quartier qui n'a pas toujours été si honorable. Il fut un temps où les rues de Monte Calvario, qui sont maintenant les plus civilisées, formaient une sorte de banlieue très-mal hantée et assez pareille au fouillis de maisons que la civilisation a reléguées et murées hors de la porte de Capoue : triste refuge du vice indigent. Autrefois, quand on disait d'une femme : « Elle demeure dans les hauts quartiers, » autant valait dire : « C'est une malhonnête femme. » Il en était ainsi du Cavone, rue percée dans les anciennes carrières qui creusaient la colline où rampe à présent l'Infrascata, d'où son nom de Cavone, et le surnom de *cavajola*, qui est la plus grosse injure qu'un Napolitain puisse jeter à une femme. Tous ces quartiers suspects sont aujourd'hui les mieux habités.

En revanche, si vous descendez au bord de la mer, dans la vieille ville, dans les ruelles des marchands, autour de la place du Marché, qui vit décapiter Conradin et assassiner Masaniello, vous verrez dans toute sa pittoresque laideur le vieux Naples. Des sentiers tortueux, où deux moines un peu corpulents ne passeraient pas de front, rampent et rôdent entre des maisons borgnes, louches, que n'éclairent pas de pauvres lucarnes percées au hasard. Une porte vermoulue donne seule un peu de jour et d'air à ces habitations invraisemblables, et si elle s'entr'ouvre quand vous passez, elle vous montre des cours fétides et dont les pourceaux de nos pays civilisés ne voudraient pas, ou des sous-sols humides, boueux, suintant des traînées d'eau saumâtre, et meublés de paille pourrie, où des familles entières vivent pêle-mêle, dans une malpropreté qui ferait horreur si elle ne faisait pas pitié.

C'est de là que sort toute cette population sans foi ni loi qui peuple encore les rues de Naples, et que nous voyons dès l'aube, dans notre promenade matinale, se répandre à flots par la ville pour chanter dans les rues, demander l'aumône, vendre des journaux ou des poumons pour les chats et voler des mouchoirs de poche.

Ceux-ci croient au miracle de saint Janvier.

Ces familles sauvages sont réveillées le matin par le marchand d'eau-de-vie, qui, en criant : *Centerbe! Centerbe!* dès que l'aube blanchit derrière le Vésuve, tire du sommeil et met sur pied toute la partie vicieuse des bas quartiers. Le peuple a ainsi le passage de certains marchands qui lui marquent les heures, comme le passage de certains oiseaux marque les saisons. Si vous voulez vous renseigner complétement là-dessus et entrer en plein, de prime-saut, dans les mœurs populaires, il faut prier Bidera de vous raconter l'une de ses plus curieuses histoires, celle de Pinerol.

Pinerol ou Pennerol est le fils d'un sergent de marine qui se battit pour ou contre nous, du temps de Championnet et de Murat, selon les circonstances, et qui finit par mourir à l'hôpital. La veuve hérita de toute la discipline militaire, et son horloge était précisément le passage des vendeurs ambulants. Elle se réveillait le matin à la voix du marchand d'eau-de-vie; elle faisait alors le signe de croix, murmurait ses prières et se mettait au travail. Son métier consistait à faire des *quinzagli* pour les cochers.

Mais elle songeait d'abord à éveiller son fils Pinerol, qui dormait du sommeil du juste. Pinerol se soulevait sur son séant et retombait aussitôt comme un pantin dont on lâche les fils. Sa mère le rappelait, mais il ne l'entendait pas; sa mère le secouait, mais il ne bougeait guère; sa mère le menaçait, mais il dormait profondément. Puis tout à coup il sautait à bas du lit, enfilait ses pantalons et se précipitait vers la porte. C'est que la marchande de marrons bouillis passait dans la rue en criant : *Allesse cause!* Et cette marchande était le réveille-matin de Pinerol.

Après déjeuner, Pinerol sortait pour acheter le charbon de sa mère. Il faisait naturellement l'école buissonnière, en gamin de Naples, qui rendrait des points au gamin de Paris. Il jetait sa monnaie par les rues comme s'il jouait *a lo masto*, c'est-à-dire au palet; il s'arrêtait avec ses camarades à baguenauder en chemin; et pendant ce temps sa mère, en voyant passer les fromages blancs (les *ricottellos*) et le lait caillé, comptait les minutes. Par le passage des crémières, elle savait, à quelques secondes près, le temps perdu par Pinerol. Enfin, le marmot arrivait en chantonnant le couplet à la mode :

Je connais une fillette
Qui s'appelle Caroline;
Belle, fraîche et si câline :
Elle est toute sucre et miel!

Et la mère de lui crier : « Pendu! (*Mpiso :* c'est une des injures populaires). Il te faut une heure pour acheter trois quarts de sou de charbon. — Hé, maman, que dites-vous? une heure? — N'entends-tu pas les chèvres qui passent? (Or, les chèvres et les vaches passent à sept heures du matin.) — Les chèvres, ce matin, objecte Pinerol, se sont levées de bonne heure. — Vite donc:

n'entends-tu pas la clochette de la vache? » Et le pauvre Pinerol reçoit un revers de main sonore, et il pleure en disant : « Y en a-t-il de ces diables de bêtes qui passent par Naples pour me faire rouer de coups! »

La mère allume le feu. Passent les marchands de viande et de légumes pour la soupe : il est huit heures. Les belles vendeuses d'œufs, qui ne se mettent pas en route avant neuf heures, indiquent à Pinerol qu'il est temps de balayer la maison; mais lorsqu'il entend la voix rauque du *marinaro* qui arrive de Sorrente et qui crie son beurre (le beurre de Sorrente est exquis), Pinerol court vers sa mère et la presse de mettre la soupe dans le pot-au-feu, parce qu'il est dix heures.

A onze heures passent les recuites (*ricotte*) de Castellamare, et Pinerol met la table en chantant; puis tout à coup un chœur discordant s'élève de partout; les vendeurs crient tous à la fois, et Pinerol éclate en transports d'allégresse. Il est midi, l'heure où l'on mange : « A manger, mère, à manger ! » (*Ohi mà, a magnà!*)

Arrivent après les marchands de radis et de raiponces : il est une heure.

La mère et le fils remercient Dieu et se lèvent de table; elle se remet à l'ouvrage et il lave les plats. Passent les châtaignes rôties : deux heures. A trois heures, la vendeuse d'eau soufrée (nous la retrouverons plus tard) apporte, comme d'habitude, son verre plein à la veuve. A quatre heures, les vaches sortent, et Pinerol a la permission d'aller jouer, mais jusqu'à cinq heures seulement, l'heure où les vaches rentrent. Jusqu'à présent, les bruits de la rue ont marqué le temps sans discontinuer.


Acquaiolo ambulant.


Paysanne (contadina) venant au marché.


Marchand de fruits et de vinaigre.

Dessins de Ferogio.

Ici cependant il y a une lacune, à moins que le marchand de poissons ne vienne annoncer six heures; mais il est irrégulier et quinteux comme les hasards de la pêche et les caprices de la mer. Au défaut de rumeurs périodiques supplée le soleil qui décline et le jour qui meurt. La nuit tombe, et Pinerol allume la lampe; les vendeurs nocturnes reprennent la tâche interrompue et remplacent la sonnerie des horloges qui n'existent pas. Passent les olives : neuf heures; la veuve et Pinerol se mettent à souper tête à tête ou, comme on dit ici, cœur à cœur. Revient le marchand de marrons : dix heures. Arrive une heure après le marchand de lapins, dont la voix sinistre annonce qu'il est temps de s'aller coucher. Pinerol, à qui sa mère racontait en ce moment le *Cunto de la cunti* (le Conte des contes), récit populaire qui défie toutes les imaginations de l'Arioste et d'Alexandre Dumas, Pinerol envoie le marchand de lapins à tous les diables. Mais il le faut! On dit son rosaire et l'on se couche; les cloches sonnent : c'est minuit; et comme les montres des sonneurs des trois cent soixante-dix églises de Naples ne sont pas d'accord, le toscin continue pendant un bon quart d'heure. Enfin la dernière vibration du dernier clocher en retard s'éteint dans le silence. Et Pinerol dort.... jusqu'au passage des marrons bouillis.

C'est ainsi qu'on vit dans les bas quartier de Naples, et vous voilà déjà initié à quelques-uns des petits métiers ambulants qui font vivre ce peuple qui vit de si peu. Mais il y a mille et un autres métiers qui méritent votre attention et la réclament. Voulez-vous, monsieur, venir avec moi dans la rue du Port, un soir d'hiver ou un soir d'été, n'importe, c'est toujours le même mouvement et le même bruit. Figurez-vous entre deux rangées de maisons; deux



Le marchand de macaroni. — Dessin de de Bergue.

lignes de comptoirs mobiles et chargés de comestibles, suivant la saison. Avant l'occupation des Français, ce n'étaient pas seulement des comptoirs, mais des baraques qui servaient le jour de taverne et la nuit d'auberge à tout un peuple déguenillé. Ces baraques s'appelaient des bancs, et ceux qui y couchaient des banquiers : ils étaient là pêle-mêle, avec des façons débraillées qui offusquaient même les soldats de notre première République. Une charge de cavalerie balaya la rue, et les baraques furent brûlées dans une nuit. Depuis lors l'auberge a disparu, mais la taverne est restée.

Rien n'est plus étrange que ces comptoirs ornés de tentes ou de baldaquins qui les protégent contre le soleil et la pluie. Le soir, elles sont éclairées de veilleuses ou de lanternes protégées le plus souvent par des cornets de papier. La rue est ainsi coupée en trois, comme nos boulevards dans la dernière semaine de l'année. Dans ces trois nefs circule ou plutôt se presse une foule houleuse. Tout ce monde, à peine vêtu, souvent bras nus et nu-pieds, en manches de chemise ou même en chemise, et plus pittoresque que jamais, maintenant que les garibaldiens parsèment de vermillon, d'amarante et d'écarlate cette fourmilière déjà si bariolée, tout ce monde va et vient, se coudoie, se tutoie, tempête et vacarme surtout avec un fracas presque furieux. Tout s'exagère dans ce pays exorbitant : on ne marchande rien sans disputer, et les disputes s'irritent avec rage. Il y a souvent des couteaux tirés pour un quart de sou. Figurez-vous donc le bruit : les injures, les imprécations et les vociférations pleuvent, roulent, grondent, mugissent, éclatent d'un bout à l'autre de la rue. Les marchands qui ne se disputent pas crient leurs marchandises d'une voix tonnante qui couvre tout.

C'est là que, selon la saison, vous verrez le *castagnano* dénoncer ses marrons rôtis d'une voix caverneuse, ou les marchands de pastèques (melons d'eau) lutter entre eux de forfanterie et d'hyperboles. L'un fait peindre sur sa boutique Polichinelle et don Nicolas (nous retrouverons ces deux personnages), qui scient un melon démesuré. L'autre, un gigantesque canon crachant des éclats de pastèques. Ailleurs, c'est une éruption de concombres sortant d'un cratère enflammé. Et devant ce marchand il y a foule. Vous ne sauriez croire à quel point le fruit qu'il débite est populaire. Il faut voir les gamins de Naples plonger leur tête entière dans d'énormes tranches rouges de ce melon, qui leur coûte si peu. Et ils disent en riant que pour un sou (ce qui est vrai) ils mangent, boivent et se lavent la figure.

Et il faut entendre les marchands, les *mellonari*, se défier entre eux d'un bout à l'autre de la rue, et renchérir l'un sur l'autre pour faire valoir leurs friandises populaires. L'un crie d'une voix de stentor : « Castellamare, quelle merveille ! ils sont de Castellamare. » Et le second : « Ils sont venus de la fonte des neiges et ils sont de feu ! » Alors ils fendent en deux un melon intact et battent leur comptoir de leur coutelas. Et, comme s'ils avaient trouvé un trésor, crient au miracle : « Oh ! quelle beauté ! quelle splendeur ! C'est le soleil qui se lève ! » L'autre prend alors son melon partagé dans ses deux mains, et faisant une croix de ses bras les tend au peuple en criant comme un désespéré : « Le soleil, le voici ; l'autre, c'est la lune ! A huit sous le soleil, à quatre sous la moitié, et même trois, si on la mange ici ! » Le combat est ouvert. Un petit lazzarone est amené avec une énorme pastèque sur la tête, et sur la tête de l'enfant le *mellonaro* fend la pastèque en deux avec la périlleuse adresse de Guillaume Tell. Le coup fait, le marchand démène ses bras, sa tête, son corps entier comme s'il nageait dans l'air. Et il exclame avec rage : « Oh ! la huitième merveille du monde ! Du feu, du feu ! » L'adversaire répond encore plus haut : « Le Vésuve, le Vésuve ! » Et l'autre hurle aussitôt, avec une énergie croissante : « Etna et Montgibel ! » Il semble alors qu'on soit à bout d'hyperboles, mais rien n'arrête le peuple napolitain. Le mellonaro qu'on croyait vaincu se redresse et crie d'une voix tonnante : « C'est l'enfer avec tous ses diables ! » Puis se tournant vers son confrère, il lui jette ce mot méprisant : « Voyons ce que tu peux dire de plus fort. »

Et pendant la discussion, tout le peuple rit, siffle, bat des mains, et, dégarnissant les comptoirs des deux marchands, mange, boit et se lave.

Un peu plus loin, règne le *maccaronaro*, le marchand de macaroni, l'un des hommes les plus corpulents et les plus glorieux de la ville. Près de lui sa femme étale des formes copieuses qui réjouiraient les yeux de Rubens. Il crie, et les étrangers ne peuvent le comprendre : *A vi ccà la cotta de li vierdi*. Si je vous traduis ce patois, vous ne le comprendrez pas davantage. Il signifie : La voici, la cuite des verts ! Ces *verts* sont les macaronis tout verts, c'est-à-dire tout frais, point réchauffés ; le Napolitain ne parle jamais que par couleurs ou images. Et en criant ainsi, avec une dextérité merveilleuse, le maccaronaro plonge sa cuiller ou quelquefois ses mains dans la chaudière, en retire des poignées de longs tuyaux de pâte à peine cuite, qu'il sert dans vingt assiettes, sans poudre de *cacio-cavallo* (fromage de cheval), et distribue à vingt consommateurs en moins de temps qu'il ne vous en faut pour voir ce qu'il fait. Le consommateur prend son assiette d'une main, et de l'autre, avec les fourchettes du père Adam, lève en l'air, aussi haut qu'il peut la lever, une forte pincée de son mets favori ; alors, sa tête en arrière et ses yeux au ciel, il contemple la pitance avec béatitude. Il ouvre après la bouche, où dégoutte le jus de tomates ou tout simplement le beurre fondu ; il savoure dévotement les avant-goûts des joies complètes qui l'attendent, et happe enfin d'un trait la pâte, sans plus d'efforts qu'on n'en ferait chez nous pour lamper un verre de vin. Le lazzarone avale ainsi un kilogramme de macaroni en trois minutes. Il en avalera bien deux, si vous les lui payez.

Ailleurs, un autre industriel fabrique ses *franfellicchi*, encore un mets populaire, un composé de farine, de miel et d'œufs, si je ne me trompe, car je n'ai jamais eu le courage d'en goûter. Tout cela se pétrit ensemble et

s'étire en longs rubans jaunâtres, élastiques, qui s'allongent indéfiniment; puis on roule la composition à peu près comme nous roulons nos crêpes, et on l'offre à qui veut en prendre.

Il y a aussi le *pizzaiolo*, qui prépare en public sa cuisine appétissante : d'énormes mate-fain bien épais, bien graisseux et farcis d'ingrédients qu'il m'est impossible d'énumérer, d'autant plus qu'ils varient selon la saison et selon le caprice du cuisinier plein de fantaisie. Dans les *pizze* que j'ai là sous les yeux, il entre de l'ail à allécher toute la Provence; il entre des herbes, des sardines, du jambon, de la *mazzarella* (fromage gluant, filandreux, blanchâtre) et des épices dont je ne sais même pas les noms. Cette combinaison est un régal, et non pas seulement pour les gens du peuple. Il y a des *pizzioli* bourgeois dans la rue de Tolède, un entre autres dont l'arrière-boutique est hantée par des crinolines et des habits noirs. On y arrose ce qu'on mange de boissons aussi compliquées que les *pizze* mêmes : ces boissons, dont les étrangers se pâment à cause de leurs noms célèbres, s'appellent falerne, lachryma-christi, marsala, etc.

Incidemment, et pour l'édification des voyageurs, le *lachryma-christi* n'existe plus et je doute qu'il ait jamais existé; le vin du Vésuve est du reste très-supérieur à la potion âpre ou sucrée (au choix) qu'on nous donnait et qu'on nous donne toujours pour les larmes du Christ. Par malheur le vin du Vésuve manque depuis longtemps, car aux années malades ont succédé des années indigentes. Quant au marsala, c'est une sorte de liqueur qui se fabrique un peu partout et à Marsala même. Je ne dis rien du capri, ni du falerne; ce sont presque des produits chimiques préparés par un marchand ingénieux nommé Scala.

Si donc vous avez soif à Naples, tâchez de boire du vin de Gragnano, qui est très-bon quand il est pur, ou mieux encore du vin des Pouilles. Et si vous n'en trouvez pas, renoncez de bonne grâce à la couleur locale et buvez patriotiquement du vin de Bordeaux.

Je n'en finirais pas, si je voulais m'arrêter devant toutes les boutiques de cette foire permanente qui fait de la rue du Port une tumultueuse taverne en plein vent. Je ne veux cependant pas la quitter sans vous indiquer du doigt la marchande d'épis (la *vendi-spighe*) que vous trouvez là comme dans presque toutes les rues de Naples. Elle est accroupie à la turque sur ses jambes croisées; elle a devant elle son foyer en terre et souffle sur les braises avec une sorte d'éventail en paille grossière, tressée à Ischia et ajustée au bout d'un morceau de bois. Et elle crie : « Dindonneaux tout tendres, tout chauds et tout beaux! » Vous cherchez de tous vos yeux les dindonneaux qu'elle vous annonce. Hélas! ce n'est qu'une hyperbole ou un euphémisme, comme presque tout ce qui se dit dans ce patois excessif et figuré. La pauvre femme vend de simples épis de maïs : c'est la nourriture des plus pauvres. On les mange tels quels, sans en mêler la farine avec du sucre et du lait pour en composer ces *gaudes* populaires qui sont le régal de la Franche-Comté et de la Bresse. Qu'importe, les lazzarones se jettent sur ces épis dorés, comme sur les morceaux de prince. Ils se contentent de rien, ces grands philosophes, et quand ils n'ont plus faim, ils sont heureux.

Cependant, tout en nous promenant dans les bas quartiers, nous avons déjà vu les petites industries qui font vivre le pauvre monde. Nous avons vu comment le peuple mange, et c'est déjà quelque chose, car le manger tient beaucoup de place dans l'existence des nécessiteux. Nous allons voir maintenant comment le peuple s'amuse.

III

Comment le peuple s'amuse. — Le carnaval. — La fête de Piedigrotta. — La *villa Reale* livrée à la plèbe — Les filles de province : leurs costumes. — Les *cafone*. — Les jeux populaires : la *scopa*, la *cazetta*, le *tocco* et la *morra*. — L'*amprô* genevois. — La tarentelle. — Les bacchanales sous la grotte du Pausilippe — Le pèlerinage de Monte-Virgine — Les *canta-figliole*. — Le retour de la madone de l'Arc. — Les courses de voitures et leurs suites.

Comment le Napolitain s'amuse? Voici, monsieur, une lettre qui est facile à faire, et nous n'avons qu'à regarder à la fenêtre pour voir ce peuple en joie et qui se réjouit en plein air. Car il y a des villes, et Naples est du nombre, où le monde aime le soleil, comme il y en a d'autres où le monde aime la maison. Connaissez-vous Berlin? Voilà le type de la cité abritant une population casanière. Sauf la grande et belle avenue des Tilleuls égayée par des étrangers, des soldats et des étudiants, c'est un filet de rues mortes. La vie est dans l'intérieur des maisons, la vie studieuse, intime, chrétienne. A Vienne, en revanche, les promenades surabondent : on sent une population qui n'aime pas à rester chez soi.

On le sent encore mieux à Naples. Nous sommes en plein carnaval, le peuple s'égaye. On entend partout, particulièrement le soir et surtout le dimanche, une musique atroce, flageolée par une flûte ou un sifflet quelconque et accompagnée du ronflement désagréable qu'on produit en frottant des doigts une tige de roseau fichée dans une espèce de tambour. Cette musique annonce une mascarade. Autrefois les bandes masquées qui traversaient les rues avaient de curieuses traditions; elles jouaient la comédie, et Bidera vous dira que c'était encore la comédie atellane. Notre guide a même prétendu que la *Zeza*, farce populaire et très-licencieuse que les franchises du lazzarone faisaient passer encore il y a trente ans, est antérieur au char de Thespis et à l'invention de la tragédie grecque. Je vous engage à n'en rien croire : l'idée fixe de Bidera était de démontrer que Naples existait avant la création du monde. Il le prouvait et il le croyait, ce qui est encore plus étonnant.

Maintenant la comédie en plein vent ne court plus la ville à la clarté des torches, promenant des scènes ambulantes que les multitudes plébéiennes suivaient des jambes, autant que des oreilles et des yeux. Les masques manquent d'imagination et de mémoire. Ce sont des Turcs dansant avec force grimaces, pour l'agrément des étrangers, ou Polichinelle chevauchant la vieille femme que nous avons vue partout, même en France. Ce sont

des mascarades vénales qui tendent leurs chapeaux aux passants. On ne se grime plus pour s'amuser, mais pour gagner sa vie. Le carnaval n'existe plus.

On me dit qu'on veut le ressusciter maintenant et qu'après douze années de carême assombries par la vieillesse maussade et défiante du feu roi Ferdinand, nous allons revoir dans la rue de Tolède ces chars fantastiques et mythologiques d'où les masques déclaraient la guerre aux balcons, échangeant avec eux des grêles de dragées et des nuages de fleurs. Je doute que cette restauration du carnaval réussisse. Les traditions coupées ne se renouent plus. Nous vivons d'ailleurs dans un siècle trop sérieux pour qu'il reprenne goût à ces folies. La gaieté n'est plus de mode, elle disparaît de partout, et où elle existe encore, elle est fiévreuse, encanaillée, comme dans nos bals de l'Opéra.

Décidément non, ce n'est pas dans ces jours de joie officielle, convenue, qu'il faut voir le peuple. C'est dans ses fêtes à lui, dans ses fêtes religieuses surtout, car je vous parle d'un pays où la religion est gaie. N'avez-vous pas entendu parler, par exemple, de la fête de Piedigrotta? C'était autrefois, à Naples, une sorte de procession militaire. Elle avait lieu le 8 septembre; elle célébrait à la fois une des fêtes de la Vierge et une victoire de Charles III de Bourbon sur les Autrichiens. Vingt mille hommes pour le moins, choisis parmi les uniformes les plus éclatants, défilaient devant le palais du roi, puis se rangeaient en haie le long de Sainte-Lucie et de la Chiaia, jusqu'à une petite église élevée à l'entrée de la grotte du Pausilippe. Après le défilé des troupes, le roi montait dans son plus beau carrosse et chacun des princes le suivait dans une voiture de parade escortée de valets à pied en costume carnavalesque et roulée au pas par huit chevaux empanachés. Ce cortége traversait ainsi les quais et les promenades qui mènent du palais royal à l'église de Piedigrotta. Le roi mettait alors pied à terre et allait s'agenouiller avec son auguste famille devant la madone. Le sacristain de l'endroit présentait au souverain une image et un bouquet. Le souverain prenait le bouquet et baisait l'image.



Les marchands du matin. — Dessin de Ferogio.

L'an dernier, ce fut Garibaldi qui se rendit à la place du roi dans l'église de Piedigrotta. On lui présenta l'image et le Bouquet; il les reçut et fit même un petit discours assez ému. La madone était ornée de rubans tricolores.

Ce que je vous raconte là, n'est cependant que la partie officielle et vulgaire de la fête. Il y a partout des défilés de soldats et des voitures de parade. Mais ce qu'on ne voyait qu'à Naples, c'était le peuple qui donnait pleine carrière à sa gaieté tumultueuse et complétait le spectacle par les costumes autrement pittoresques que ceux des princes et ceux des soldats.

Vous connaissez, monsieur, les Tuileries de Naples, cette villa Reale qui longe la mer comme le jardin français longe la Seine. Les jours ordinaires, cette promenade n'offre rien de remarquable en fait de promeneurs; les jours fériés, dans l'après-midi, elle est encombrée de bourgeois endimanchés qui la rendent insupportable. Mais la veille et la nuit de Piedigrotta, c'est l'endroit le plus étrange, le plus pittoresque et le plus vivant que j'aie jamais vu. Car en ce temps-là, les sentinelles ne repoussent pas brusquement tout ce qui n'est pas redingote ou crinoline. La promenade appartient au peuple et le peuple l'occupe tumultueusement.

Ce spectacle m'est resté dans les yeux, je le vois nettement sur la feuille de papier où court ma plume. Quelle foule! que de couleurs! que d'élégances inconnues sur nos boulevards où toutes les femmes portent la même robe! Quelle diversité de types, de physionomie, de costumes, de richesses et de beautés! C'est que dans ce jour-là les filles et les femmes accourront ici de tous les points de l'extrême péninsule, et avec un peu d'attention et d'érudition (Bidera met tout son savoir à votre service), vous pouvez étudier dans les costumes de ces belles provinciales l'histoire si accidentée et si bigarrée de ce beau pays.

Ouvrez les yeux et regardez bien : voici des Procidanes qui ont gardé leur simarre attique, le mouchoir négligent qui pend de leurs têtes et des profils classiques au nez droit. Voici les filles de la Grande-Grèce qui



La tarentelle. — Dessin de de Bergue.

ont un diadème d'or et une ceinture d'argent, comme les épouses d'Homère. Plus loin la Capouane, enfant de la Campanie, plie sa *magnosa* sur sa tête à la façon des sibylles et des vestales que nous voyons sur les vases antiques. Les Samnites (que j'aime ces vieux noms!) n'ont rien de cousu sur leur corps, si ce n'est la chemise; elles se drapent dans une étoffe tissée et teinte par elles-mêmes, et qui leur sert de jupe et de tablier. Leur corsage n'est qu'attaché sur leur poitrine; les manches sont tenues avec des rubans. Telles sont les filles robustes et un peu farouches du Comté de Molise. D'autres, les Abruzzaises, ont des tresses relevées qui rappellent les coiffures des statues grecques. Leurs hommes s'affublent de peaux de mouton pendant l'hiver et marchent dans des sandales attachées avec des courroies de cuir, comme les anciens Lestrigons. Et c'est ainsi que les Étrusques, les Grecs, les Romains, même les Arabes et les Normands (dont le costume et l'accent se perpétuent chez les Pouzzolanes), ont laissé leur trace dans ce pays si curieusement mélangé.

Et maintenant que vous connaissez les femmes, avides de voir, parfois même d'être vues (telles sont les *Cafone*, provinciales, richement attifées de vestes en satin ou en velours broché d'or et portant dans l'épaisse chevelure qui, dénouée, leur tombe jusqu'aux pieds un stylet précieux qui est à la fois leur parure et leur défense), maintenant que vous connaissez les jeunes mariées des Pouilles ou des Calabres qui font ici leur voyage de noces, car il est convenu (quelquefois même stipulé par contrat) que le *sposo* conduira sa femme à Naples au 8 septembre, pour voir les merveilles de la capitale et les magnificences du cortége royal. Regardez aussi les paysans, les montagnards et les marins de ce beaux pays, les hommes. Depuis le simple appareil du pêcheur napolitain : la chemise et le caleçon en grosse toile, jusqu'aux costumes éclatants de certains endroits des Abruzzes, depuis le bonnet phrygien du lazzarone jusqu'au chapeau pointu du Calabrais, toutes les formes les plus bizarres et les plus riches couleurs s'entremêlent et s'entre-choquent devant vous dans un magnifique désordre. Remarquez surtout les Calabrais, sveltes, élancés, bronzés par le soleil; et parmi les Calabrais, ceux de la Grande-Grèce : ils ressemblent aux cavaliers athéniens qui galopent sur la frise du Parthénon.

Tels sont les personnages; mais il faut les voir en mouvement ce jour-là, dans le jardin royal qui dépasse tous leurs rêves. Ils forment des groupes étonnants autour des fontaines, devant les statues, le long de la grille qui sépare le jardin de la rue ou sur les pelouses qui leur sont abandonnées. Tous les marchands ambulants que nous connaissons déjà circulent dans ces allées ordinairement interdites; tous les jeux populaires y ont élu domicile, à la barbe ébouriffée des soldats et des jardiniers royaux. Ici c'est un gamin qui a parié de jeter en l'air un rotolo de figues (le rotolo pèse deux livres) et de les recevoir dans sa bouche une à une, sans en manquer une seule et sans reprendre haleine un moment. Ailleurs on joue à la *scopa* (c'est un jeu de cartes dont les figures et les couleurs sont celles du tarot) ou bien à la *cazetta*, qui est une récréation moins tranquille. Seize lazzarones montés les uns sur les autres s'érigent en pyramide et se mettent en marche en chantant un chœur alterné :

CHOEUR SUPÉRIEUR. — O gamin qui êtes dessous, prenez garde de ne pas tomber!

CHOEUR INFÉRIEUR. — O gamin qui êtes dessus, soyez forts et tenez-vous bien!

ENSEMBLE. — Qu'on pince ici ou qu'on pince là, nous devons passer par tout Caserte!

Et la marche continue jusqu'à ce qu'un faux pas ou un mouvement d'épaules ébranle et renverse tout cet échafaudage ambulant. Les lazzarones s'écroulent les uns sur les autres en se rouant de coups, puis s'en vont jouer à autre chose.

A la *morra*, par exemple, qui est aussi un jeu romain. Je vous envoie un dessin de cet amusement populaire. Les deux joueurs portent un poing fermé en l'air et le laissent retomber en dépliant un certain nombre de doigts (à leur caprice) et en criant un nombre quelconque. Le nombre crié par chacun d'eux doit répondre à la somme des doigts dépliés par l'un et l'autre. Si ce calcul de hasard se trouve juste (et si, par exemple, je lâche deux doigts en criant : Cinq, et mon adversaire en lâche trois), c'est un point de gagné. Les bras se lèvent et retombent ensemble, les deux nombres sont criés en même temps, et cela très-vite, en cadence, ce qui rend le jeu fort singulier pour l'étranger qui n'y comprend rien.

On se sert d'un système pareil pour tirer au sort dans les jeux d'enfants ou même dans des circonstances plus sérieuses. C'est ce qu'on nomme le *tocco*. La bande qui consulte ainsi le hasard se place en rond, tous les bras se lèvent et retombent en lâchant un certain nombre de doigts; on les additionne et l'on compte alors un, deux, trois, à la ronde, en allant, à chaque nombre compté, d'un joueur à l'autre, après avoir désigné d'avance celui par lequel on devait commencer. On compte ainsi jusqu'à ce qu'on arrive au total de l'addition, et le joueur désigné par le sort est celui sur lequel retombe ce dernier nombre.

A Genève, les enfants ont une façon plus étrange encore de tirer au sort, dans leurs récréations de collége. C'est ce qu'ils appellent l'*ampró*, d'où vient le verbe amprôger. Cela consiste à réciter une kyrielle de mots bizarres; il y en a dix-sept : *Ampró, Giraud, Carin, Careau, Dupuis, Simon, Carcaille, Brifon, Piron, Labordon, Tan, Té, Feuille, Meuille, Tan, Té, Clu.* C'est l'écolier sur qui tombe ce *Clu* qui doit sortir, ou jouer le premier, selon l'occurrence. Pardonnez-moi cette réminiscence. J'ai cette phrase dans l'oreille : elle me rappelle mes meilleurs jours.

Revenons à Naples, cependant, et bien vite, car dans cette villa Reale que j'ai quittée si brusquement, j'entends le tambourin qui bat le rappel, le tambourin et les castagnettes. Heureux et noble tambourin, aussi vieux que Cybèle, à ce que prétend Bidera, qui aime à vieillir

toutes choses, aussi ancien en tout cas que les fresques d'Herculanum, où il est peint aux mains des sveltes Bacchantes qui le frappaient et l'agitaient de leurs doigts légers. Courons vers ce bruit, c'est la tarentelle! .

On se salue d'abord, on gambade timidement, on s'éloigne un peu, puis l'on revient, on ouvre les bras, puis l'on s'étourdit dans une ronde véhémente. Bientôt les danseurs se quittent et se tournent le dos comme dans la scène de Gros-René et de Marinette.

L'homme invite, et la fille a peur :
Elle est revêche, il est trompeur;
Elle est jalouse; on se querelle;
Et puis à genoux, tour à tour,
On fait la paix, on fait l'amour
En tarentelle.

J'aime le bruit du tambourin.
« Si j'étais fille de marin
Et toi pêcheur, me disait-elle,
Toutes les nuits joyeusement
Nous danserions, en nous aimant,
La tarentelle! »

Voilà ce qu'on voit dans la villa Reale, la veille et le jour de Piedigrotta. Toutes ces fêtes durent pendant la nuit; le jardin reste ouvert et sert de salle de danse ou de salle à manger, ou même de dortoir à ces familles venues des provinces. Elles dorment sous les étoiles, bercées par les chansons de ceux qui veillent ou par les molles cantilènes de la mer.

Cependant, un peu plus loin, sous la grotte de Pausilippe, appelée aussi grotte de Pouzzoles, tunnel antique admirable presque aussi haut que la colline, voûte immense,

Dont les césars romains mesuraient, orgueilleux,
La courbe colossale à leurs tailles de dieux,
(Henri de Lacretelle.)

sous cette grotte, les torches s'agitent en tous sens, laissant partout des traînées de résine, et la danse, le chant, l'orgie s'exaspèrent jusqu'à la fureur. Ce sont de vraies bacchanales antiques. Cette nuit-là, il n'y a plus de police, il n'y a plus de clergé : le peuple est souverain, et il lance à tous brins sa gaieté débridée. La fête souterraine a quelque chose de sauvage et de violent qui fait peur. C'est dans cette rage de plaisir que s'exaltent les poëtes et les musiciens populaires. C'est là qu'ils composent entre eux la chanson de l'année, celle qui fera demain le tour de Naples, et après-demain peut-être le tour du monde. Vous connaissez, n'est-ce pas, monsieur, *Te voglio ben'assaie, Fenesta vascia*, et toutes ces tendres paroles que nos jeunes Parisiennes ne dédaignent pas de roucouler? Vous connaissez au moins ces airs que Rossini, Bellini, Donizzetti ont imités plus d'une fois, souvent même intercalés tels quels dans leurs scènes les plus pathétiques? Vous ne vous doutez pas qu'ils sont nés dans la grotte de Pouzzoles, d'une assemblée de va-nu-pieds qui ne savaient ni la gamme ni l'alphabet.

Je voudrais vous parler longuement de ces chansons, mais je l'ai fait ailleurs[1], et j'ai ici trop à dire encore. Je voudrais vous montrer le peuple dans toutes ses fêtes, et notamment dans le pèlerinage de Monte-Vergine. Ce pèlerinage, qui se fait à la Pentecôte, est pour les Napolitaines ce que Piedigrotta est pour les Calabraises, leur voyage de noces, et une clause expresse de leur contrat. Comme Piedigrotta, Monte-Vergine est un but de dévotion : les filles y portent des vœux, les pécheresses y vont faire pénitence. C'est un sanctuaire élevé sur une des montagnes qui entourent Avellino. L'ascension se fait à pied, pendant la nuit, à la clarté des torches; les groupes montent lentement, en chantant des oraisons et des litanies; la foule est immense et serpente en file interminable du haut au bas de la montagne, à travers des bouquets de chênes et de fouillis de châtaigniers monstrueux. Les pénitentes montent échevelées, souvent pieds nus; il y en a qui, arrivées dans l'église, la traversent en rampant sur leurs genoux et en traînant leur langue sur les dalles. Je ne vous parle pas des innombrables *ex voto* dont les dévotes vont surcharger les murs du sanctuaire. La puérilité de ces pratiques gâtent l'effet du pèlerinage, vraiment poétique et religieux.

Mais ce que je veux noter comme trait de mœurs, c'est qu'ici, comme à Piedigrotta, la dévotion est accompagnée des transports de la joie la plus folle et la plus éclatante. Il y a d'abord les *canta-figliole* qui répondent aux improvisateurs de la grotte de Pouzzolles. Les *canta-figliole* (chanteurs de jeunes filles) se défient entre eux; ce sont des luttes poétiques pareilles à celles des églogues. Une bourse de soie est le prix du vainqueur. Le peuple est juge. Les poëtes improvisent en chantant sur un air connu des couplets dont le refrain est ce mot de *figliole* (jeunes filles), jeté comme une exclamation au bout de chaque strophe et répété par la foule en chœur : *Figliole! Figliole!* comme les Grecs chantaient autrefois : Hyménée! Hyménée! Et les jeunes filles sourient, car elles sont les reines de ces fêtes. Ce n'est point la femme qui est glorifiée ici par la poésie populaire, car la femme n'appelle plus l'amour une fois qu'elle a donné sa main. C'est la vierge seule; elle le sait et s'en réjouit; elle ose sourire, elle ose rougir de joie, non de pudeur; elle ose avouer ses espérances et déclarer son légitime orgueil quand elle entend retentir autour d'elle le refrain consacré : « Des jeunes filles, des jeunes filles! »

Mais ce qu'il y a de plus étrange dans la fête, c'est le retour à Naples, depuis la *madone de l'Arc* qui est la dernière étape en revenant de Monte-Vergine. Ce retour est une course fantastique. Figurez-vous des milliers de chars revenant pêle-mêle, à toute bride, au galop de chevaux qu'on croirait emportés. Il y en a dans le nombre quelques-uns qui roulent lentement, traînés par des bœufs, quelquefois par un bœuf et par un âne. Ils sont recouverts d'une tente ornée de myrtes et de roses; les jeunes filles ont la tête couronnée de ces fleurs, les hommes ont des feuilles de chêne et des pendeloques de cerises; quelques-uns portent de longues perches où pen-

1. *L'Italie est-elle la terre des morts?* Paris, Hachette, 1860.

dent des lanternes, des images de madone, des paniers, des seaux et des rameaux bénits. Autour du char, des femmes qu'on croirait ivres et qui ne sont que folles de joie, s'affublent de chapeaux d'hommes et dansent au son du tambourin; d'autres, dans le char, choquent des timbales et des cliquettes, tandis que des *zampognari* que je n'ai pas besoin de vous décrire, car ils courent maintenant les deux mondes, gambadent et pirouettent en soufflant dans leurs cornemuses et dans leurs flageolets. C'est l'équipage patriarcal, presque homérique. Mais la génération jeune roule au galop furibond d'un seul cheval des quinzaines de plébéiens entassés dans un corricolo plus léger que les flots de poussière qu'il soulève, et ce corricolo, paré ce jour-là de feuilles, de festons, de guirlandes à n'en pas finir, hérissé de perches et de drapeaux, se précipite dans les rues de Naples et les traverse d'un bout de la ville à l'autre (l'espace d'une lieue pour le moins) d'une seule course effrénée, haletante, précipitée encore par les chants et les cris qui s'élèvent de partout : « Des jeunes filles, des jeunes filles! » Et ce n'est pas tout : entre les corricoli, les carrozzelles, les calèches de louage et même entre les voitures de maîter



Le jeu de la morra. — Dessin de de Bergue.

qui sont entrées dans la bagarre, les défis s'élèvent, des défis vertigineux qui montent et tournent la tête aux cochers les plus pacifiques. Ils partent alors, et le galop de leurs chevaux devient furibond; ils sont cinq, six attelages de front dans les rues encombrées de peuple et vont toujours, aveugles, forcenés, jusqu'à ce qu'un char éclate en morceaux, éparpillant sa cargaison d'hommes. Alors tout s'arrête un moment, tout se tait jusqu'à ce que ces débris se balayent et se relèvent. Puis la course fatale recommence avec les hurlements des hommes, les roulements des roues et le cliquetis des chevaux dont les pieds ferrés heurtent le sol et battent des éclairs.

Il y a toujours, après chacune de ces fêtes, une vingtaine de malheureux qui restent estropiés toute leur vie. Mais qu'importe? Ils sont allés à Monte-Vergine et ils ont fait quatre à cinq lieues dans une heure! Ils ont dépensé leurs économies d'un an dans les tavernes de Mercogliano ou de Monteforte; ils ont chanté les jeunes filles, ils ont dansé la tarentelle et fait leurs dévotions à la madone.... Ils sont heureux!

Tels sont les divertissements du peuple de Naples.

Marc Monnier.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Le retour de la fête. — Dessin de de Bergue.

NAPLES ET LES NAPOLITAINS,

PAR M. MARC MONNIER[1].

1861. — TEXTE INÉDIT

IV

Le môle. — Don Piriquacchio, le barbier populaire. — Le chante-histoires. — Le coup d'épée de Renaud. — Le dernier chanteur du môle. — Le prêcheur ambulant. — Le vrai Polichinelle. — Les comédiens improvisateurs. — Le théâtre San Carlino. — Pasquale Altavilla et ses cent quatre-vingts pièces. — La parodie du *Trovatore*. — Le Polichinelle actuel.

Mais vous n'avez jusqu'à présent, monsieur, que les amusements exceptionnels du peuple. Je voudrais vous montrer ses récréations de tous les jours ou au moins de tous les dimanches, et à cet effet je vous propose une promenade aux environs du port. Le môle était autrefois un endroit fort curieux pour l'observateur ; il l'est maintenant beaucoup moins, grâce aux embellissements, très-nécessaires d'ailleurs, qui l'ont rendu plus propre et plus agréable. Il offrait autrefois au peuple une fête permanente ; il offre maintenant aux voitures un chemin commode et bien dallé.

Mais si le port lui-même a pris cet air d'élégante vulgarité qu'imposent l'utilité et la salubrité publiques, les rues qui le précèdent ou qui le suivent, ou qui l'entourent ont encore quelque chose des beaux jours abolis. Ce n'est plus, il est vrai, le barbier populaire que Bidera m'avait fait remarquer sur le môle même. Il s'appelait don *Piriquacchio*, nom que je vous défie bien de prononcer et de

1. Suite. — Voy. p. 193.

retenir, et il avait inscrit ces deux vers sur l'enseigne de son échoppe :

« Don Piriquacchio amoruso
« Pe doje rane fa varva e caruso. »

Ce qui peut se traduire en français par ces deux mauvaises rimes :

Don Piricouac, tendre pour tous,
Vous tond et vous rase pour deux sous.

Mieux que le distique, inintelligible au peuple illettré, un grand nombre de rasoirs suspendus au bois de la baraque attiraient les chalands dans la boutique du savant homme. Tous ces rasoirs avaient un nom : l'un s'appelait l'*Écorcheur*, l'autre *Regarde-les-Étoiles* (*mira-stelle*), un troisième *Serre-les-Dents*, un quatrième *Tire-les-Pieds*, et ainsi de suite. Le lazzarone entrait sous la tente, s'asseyait sur la vieille chaise de cuir et mettait une pomme dans sa bouche, pour amortir les coups du formidable opérateur. Don Piriquacchio prenait alors l'*Écorcheur*, jusqu'à ce que le patient mutilé lui criât avec angoisse : « Maître, change de rasoir ! » Il prenait alors *Serre-les-Dents*, qui se trouvait plus mauvais encore, puis un à un tous les autres, et il ne manquait jamais de revenir à l'*Écorcheur*, son instrument le moins douloureux. L'opération terminée, la pratique s'en allait le visage en sang, en mangeant sa pomme.

Hélas ! don Piriquacchio n'existe plus. Avec lui a disparu le *Chante-Histoires* (*canta-storie*), qui était à la fois un professeur d'antiquités, de déclamation et de poésie ! Que de fois, hélas ! je l'ai entendu dans mon enfance, debout au milieu du môle, sur le tréteau qui lui servait de chaire, ce puissant amuseur du peuple, ce fameux maître Michel, qui m'honorait d'une affection toute paternelle, et qui, ordonnant à son public de me faire place, m'asseyait toujours à ses pieds, au premier rang ! Autour du tréteau, sur des bancs de bois, se rangeaient les habitués, les *passionnés*, comme on les appelait alors.

Ce public en chemise ou en caleçon, composé d'enfants, d'hommes, de femmes et de vieillards, était bien l'auditoire le plus singulier du monde. Les uns semblaient recueillis, repliés sur eux-mêmes, plongés dans les méditations les plus profondes ; les autres étaient suspendus, bouche béante, aux paroles de l'orateur. Ceux-ci riaient, pleuraient, s'irritaient, et du geste et de la voix accompagnaient le récit du maître. Des marmots vêtus d'un fragment de toile qui flottait autour d'eux comme un pavillon, écoutaient gravement, les mains derrière le dos, campés d'aplomb comme des statuettes. Derrière les bancs des passionnés, se pressait, debout, la foule mobile des amateurs. Maître Michel, monté sur sa planche et tenant en main une longue verge qui figurait l'épée de Renaud, ou, si l'on veut, le trident de Neptune, soulevait à son gré ce peuple turbulent, cette mer houleuse. Derrière lui se dressait le vieux Château-Neuf, la forteresse aux canons braqués sur la ville, et où les enfants de la libre Helvétie faisaient jour et nuit sentinelle, vêtus de rouge comme des forçats. Devant lui les mille navires du port étendaient, comme une forêt de sapins, leurs vergues blanches. Par-dessus les mâts et par delà la mer, immobile dans son manteau bleu, fumait le Vésuve ; à l'horizon enfin, comme des piliers d'azur, les montagnes de Castellamare et de Castrée semblaient soutenir la coupole éclatante du ciel.

En face de cet auditoire et de cette nature, maître Michel commençait ainsi :

Rinaldo allora un gran fendente abbassa :
E il Saracin percuote sulla testa :
La spada trincia il capo ed oltre passa,
Trincia in due parti il corpo e non s'arresta :
Anche il cavallo in due metà trinció,
E sette palmi sotto terra entró [1].

On le voit, c'est l'histoire de Renaud que raconte le chante-histoires. Renaud, comme je l'ai dit ailleurs, est le héros du peuple napolitain, et l'on serait traité d'impertinent par le professeur du port, si on lui apprenait que Roland le Furieux joue le rôle principal dans le poëme de l'Arioste. C'est pourquoi le chante-histoires est appelé aussi le chante-Renaud.

Dans ce mot composé, le verbe est aussi exact que le substantif. Le professeur ne déclame pas les vers italiens, il les chante. Comme il a deux langues à son service, le toscan et le dialecte napolitain, il se croit obligé de donner à chacune d'elles un accent spécial. Il craindrait d'ailleurs de faire du tort à l'italien, qui est la langue savante et étrangère, comme dit le Pancrace du *Mariage forcé*, s'il la prononçait comme la vulgaire et la maternelle.

Ce système est aussi suivi par un autre docteur dont je parlerai tout à l'heure, le prêtre populaire. Celui-ci a un troisième idiome, le latin, qu'il chante positivement, quand il cite un passage de l'Évangile ; quant à l'italien, il se contente de le déclamer avec une lenteur sonore, réservant au dialecte l'accent ordinaire, dont il exagère même la familiarité. Rien de plus amusant que ces trois voix se succédant presque sans interruption, dans la bouche du prêtre ; on croirait entendre trois hommes qui se passeraient l'un à l'autre à chaque instant la parole : un chanteur, un tragédien et un bouffon de carrefour.

Mais revenons au chante-histoires. Quand il a dit l'octave de l'Arioste ou le dizain de tel autre poëte qui a célébré Renaud, il n'a encore prouvé qu'une chose, c'est qu'il sait lire, science fort rare à Naples, même chez les bourgeois, mais pas assez cependant pour mériter la faveur populaire. D'ailleurs, il aurait beau chanter de l'italien toute la journée, il ne serait point compris de ses auditeurs. Les vers de l'Arioste ont besoin pour eux d'une traduction et d'un commentaire : le professeur prend donc la parole et explique son texte dans le langage

1. Renaud alors porte un grand coup d'estramaçon et frappe le Sarrasin sur la tête. L'épée tranche la tête et passe outre ; elle tranche le corps et ne s'arrête pas : elle trancha aussi le cheval en deux moitiés, et s'enfonça de sept palmes dans la terre.

de ces bonnes gens. C'est là son triomphe. Jamais docteur de Sorbonne n'a montré une aussi vaste érudition; jamais commentateur du Dante n'a tant enrichi de son propre fonds les passages obscurs du poëte. Il transporte son auditoire dans le moyen âge où combattait Renaud le paladin contre les païens d'Assyrie; il groupe autour de lui, dans les personnages qu'il connaît, la sirène Cléopatre, Frédéric Barberousse, l'empereur Héron, sainte Diane, vierge et martyre, dont la chapelle est à Baïa (à ce nom, on se découvre et l'on se signe); il raconte les malheurs des chrétiens persécutés par les protestants arabes, qui versaient du plomb fondu dans les oreilles de saint Procope (à ce récit, on éclate en cris d'indignation); il console enfin son auditoire en lui apprenant comment la vierge Judith, ayant coupé la tête au sultan, le grand Renaud, courant à son secours, massacra de sa propre main toute une armée de nègres. Toutefois un grand péril menace le vertueux paladin.... Ici tout le peuple est en suspens, attendant avec une muette anxiété qu'on lui dise quel était ce péril; mais le chante-Renaud, s'interrompant tout à coup, ajoute ces trois vers de sa façon à la strophe de l'Arioste:

Ora vi piaccia alquanto a por la mano
A vostra borsa, e farmi dono alquanto;
Che finito ho di gia l'ottavo canto[1].

Il reste alors planté comme un piquet sur sa planche, et les *passionnés*, qui n'ont pas toujours dîné ce jour-là, s'empressent de lui porter leur obole.

Hélas, hélas! je parle de lui au présent, comme s'il existait encore. Et cependant, je vous l'ai dit, il n'existe plus. J'ai entrevu le dernier chante-histoires il y a quelques années, non sur le môle, mais derrière la douane, dans un carrefour humide et sans soleil. Ce n'était plus maître Michel, mais son successeur en titre, un hercule à lunettes, dont j'ai malheureusement oublié le nom. Le public était moins nombreux, moins fidèle surtout; les passionnés semblaient beaucoup plus rares. J'en ai cependant retrouvé deux ou trois, immobiles comme autrefois et plus attentifs que jamais à cette histoire mille fois entendue. Quant au chanteur, il était toujours le même, fier, pompeux, épique, et plus roi dans son exil qu'il ne l'avait été dans ses grands jours de toute-puissance. Il parla quatre heures, selon son habitude, et s'arrêta tout à coup au moment le plus dramatique pour accabler son auditoire de son impitoyable conclusion:

Do la felice notte a chi mi ascolta;
Narrero di Rinaldo un altra volta[2].

Il ôta alors ses lunettes, ramassa son mouchoir, roula son manuscrit sous son bras, et s'en alla gravement, suivi d'une foule suppliante. « Mon bon *canta-storie*, lui disaient les plus influents et les plus belles, apprends-nous, je te prie, ce qui arriva à ce pauvre Renaud que tu as laissé si misérable; pour l'amour de Dieu, dis-le-nous. » Mais le *canta-storie* resta inflexible, car il savait à merveille, le puissant romancier, que tout son pouvoir était dans son silence, et que la moindre parole indiscrète serait une véritable abdication. Il continua donc, sans sourciller, sa marche triomphale, et entra majestueusement dans une taverne voisine, en souriant comme Jupiter.

Mais, hélas! celui-là même n'existe plus. Je ne le trouve maintenant nulle part: le P. Gavazgi, prédicant populaire, a pris sa place. Le P. Gavazgi est l'orateur en plein vent qui a suivi l'armée de Garibaldi. Vêtu d'une chemise rouge, il haranguait l'an dernier le peuple et lui faisait des sermons contre le pape et le roi de Naples. Il remplaçait à la fois le chante-histoires et le prêcheur ambulant.

Je ne veux pas m'arrêter longtemps devant ce dernier personnage: on m'accuserait d'impiété. Il se tenait debout sur un tréteau, un crucifix à la main. Derrière lui se déployaient, tendues contre la muraille, d'énormes images de dévotion, représentant toute la fantasmagorie infernale des superstitions ultramontaines. Et le brave homme pérorait, déblatérait, vociférait contre les incrédules dans un style de carrefour, en faisant le moulinet avec son crucifix. C'était à soulever le cœur. N'eût-elle supprimé que cela, la révolution italienne serait justifiée.

Le tréteau du prêtre s'élevait devant celui de Polichinelle, et il court à ce sujet une vieille anecdote que je vais vous répéter pour ceux qui ne la savent pas encore. Polichinelle paradait un jour sur le môle, dans le petit théâtre mobile où il aime Colombine, où il trompe Cassandre, bat le gendarme et tue le diable, à peu près comme font toutes les marionnettes du monde, qu'elles se nomment Stentarello, Arlequin, Gianduja, Pierrot ou Guignol. La foule se pressait devant ce spectacle universellement goûté des plus raffinés comme des plus simples, en quittant le capucin qui prêchait en face et roulait des flots de paroles avec la volubilité véhémente de tous les crieurs publics napolitains. Il ne resta bientôt plus un seul auditeur devant les images dévotes. Le moine rappela son monde avec des prières, des sanglots, des menaces; il recourut à ses ressources les plus alléchantes; il mit bas son frac, il montra ses épaules nues, il secoua sur son dos des chaînes en faisant semblant de s'en fustiger. Il ne revint personne. Que fit alors le capucin? Il prit son crucifix des deux mains et le tendit vers le peuple, en criant: « Voici le vrai Polichinelle!... »

Ceci n'est pas une impiété, mais une naïveté d'un sens profond, si l'on veut bien y penser une minute. Le prêcheur avouait sans s'en douter qu'il outrageait Dieu en n'en faisant ainsi qu'une poupée, une marionnette. Il reconnaissait que son crucifix n'était point la croix.

Au moment où je vous écris, monsieur, le prêcheur a disparu, comme le chante-histoires. On me dit qu'il fait

1. Qu'il vous plaise maintenant de mettre quelque peu la main à votre bourse et de m'offrir quelque petit don, car j'ai déjà fini le chant huitième.
2. Je donne la bonne nuit à qui m'écoute; je conterai sur Renaud une autre fois.

encore son métier dans certains quartiers suspects, dans certaines églises reculées qu'on lui ouvre nuitamment ou dans la ville souterraine. Et là, dans les crises étranges que nous traversons, il cherche à soulever des insurrections et des guerres civiles. J'ignore si ce qu'on dit est vrai; j'affirme seulement que c'est très-probable, mais il vaut mieux laisser cela.

Revenons à Polichinelle. Je ne me lasserai jamais de parler de lui, comme le peuple de ce pays ne se lassera jamais de l'aller voir. Tant qu'il y aura un dialecte à



Antonino Petito, Pulcinella du théâtre San Carlino. — Dessin de Hadamard d'après une esquisse envoyée de Naples.

Naples, il y aura un Polichinelle. Vous connaissez le personnage : il porte une blouse, un pantalon et un bonnet blancs; le bonnet pointu monte en pain de sucre. Un masque noir au nez crochu lui couvre la partie supérieure du visage. Il figure dans toutes les comédies des petits théâtres, et même dans les tragédies populaires. On joue au Sebeto *la Guerre de Troie* avec *Pulcinella*.

Dans les comédies pures, il joue le rôle qu'on veut, le plus souvent une sorte de Jocrisse. Il entre souvent au

hasard dans les pièces et les traverse comme un éclat de rire. Il lui arrive d'improviser tout son rôle ; le plus souvent, il l'allonge considérablement. Au petit théâtre San Carlino, dans lequel nous allons descendre, lorsque le spectacle est un peu court, l'*impresario* dit aux comédiens : « Mettez-y du vôtre! » Les comédiens obéissent,



Pasquale Altavilla, auteur et acteur du théâtre San Carlino. — Dessin de Hadamard d'après une photographie.

et, s'ils sont en verve, ils font durer chaque acte une heure ou deux.

Nous descendons à San Carlino. C'est un sous-sol dont le moindre inconvénient est de faire prendre un bain de vapeur au spectateur le plus frileux. Tous les sens non esthétiques y sont désagréablement condamnés à un supplice quelconque. L'odeur la plus supportable est celle des quinquets. Et vous avez du bonheur, sur les bancs de

ce théâtre, beaucoup trop peuplé, si vous n'y êtes dévoré que par des puces. Mais prenez patience et courage : vos oreilles et vos yeux seront satisfaits.

On donne ce soir : *Na famiglia ntusiasmata pe la bella museca de lo Trovatore* (Une famille enthousiasmée par la belle musique du *Trovatore*). C'est, comme vous le voyez, une pièce de circonstance, comme presque toutes les nouveautés qui paraissent sur ce théâtre heureux. L'auteur à la mode depuis trente ans environ est Pasquale Altavilla. Dès qu'il voit une actualité qui fait événement, il la prend au vol et en compose une comédie en quatre actes. Ces comédies sont toutes singulières ; elles offrent, dans leur bouffonnerie exorbitante, un incroyable fond de vérité. Elles sont invraisemblables, mais toujours vraies; impossibles, mais jamais fausses; il y en a qui sont des chefs-d'œuvre de merveilleux et de naturel. Figurez-vous les petites pièces de Molière : *Pourceaugnac*, par exemple, ou *Scapin*, et vous aurez le théâtre d'Altavilla; seulement, le poëte napolitain est moins sage. Il est grotesque à outrance ; il lui manque le quart d'heure de réflexion. Je vous envoie le portrait de ce grand comique, qui est en même temps un grand comédien, d'un burlesque à tout rompre. Vous voyez ces petits points blancs qui ourlent son gilet : c'est un vœu qu'il a fait à la madone. Il ne manque pas un office divin; le soir, au théâtre, il fait des folies à dérider un buveur d'opium. Il a écrit cent quatre-vingts pièces, et il est pauvre. Pour chaque pièce, on lui donne cinquante francs. Deux cents francs par mois pour jouer la comédie deux fois par jour. Cet argent ne pouvant lui suffire, il donne des leçons de déclamation et de guitare; il est, de plus, mâchicot, et il passe toutes ses matinées au théâtre à diriger les répétitions de ses pièces. Où les écrit-il donc? Le soir, dans les couloirs, pendant les scènes où il ne paraît pas. Il est arrivé ainsi à élever honorablement ses trois fils et à doter ses deux filles, mais il a toujours été pauvre.



Un abbate. — Dessin de Ferogio.

Un jour cependant (j'ai déjà publié cette phrase, mais elle est bonne à répéter), il trouva sur son escalier deux petits orphelins abandonnés ; il les porta dans les bras de sa femme et leur demanda s'ils s'y trouvaient bien : ils répondirent que oui.

« Restez-y donc, leur dit-il, je travaillerai un peu plus; vous serez les enfants de la madone. »

Silence maintenant, la toile se lève et la pièce va commencer.

Nous sommes chez Éléonore, sœur de Nicolette et de Térésine, sœur en napolitain ; nous disons, nous, cousine germaine. Éléonore, ayant reçu un peu plus d'éducation que ses cousines, rougit d'elles et n'avoue pas cette parenté. Elle consent à leur faire du bien, mais à condition que l'une d'elles se tienne à distance, et que l'autre, la Térésine, passe pour la femme de chambre de la maison. Nous apprenons tout cela dans les premières scènes, et nous assistons à des disputes de famille entre les trois sœurs. Enfin tout s'apaise en un moment, parce qu'au fond Éléonore est bonne, et que, la bise étant venue, elle donne six ducats à Nicolette pour que la pauvre fille s'achète une robe *en laine et coton*.

Nous assistons, de plus, à une petite scène de dépit amoureux entre Giuletta, nièce d'Éléonore, et son fiancé. Ces jeunes amours traversent toutes les pièces d'Altavilla, comme toutes celles de Molière. Elles n'en sont d'ordinaire ni le sujet, ni même un épisode nécessaire; elles en sont la poésie. Juliette et son Achille sont donc en train de se bouder, quand on entend dans le couloir des pas et un chantonnement. Aussitôt toute la salle rit aux éclats : elle a reconnu la voix de Polichinelle.

Le *Polichinelle* actuel se nomme Antonio Petito : c'est le favori du peuple napolitain, et il mérite cette faveur par beaucoup de naturel, de verve et de grâce. Il entre, les rires redoublent à la vue de son costume extravagant. Il porte un manteau de toile cirée avec un capuchon et des boutons énormes, un gros chapeau de toile cirée également; dans sa main droite un stick qui ne se compose guère que d'une poignée en bois de cerf; dans sa main gauche, deux parapluies, dont l'un en toile blanche contre le soleil. Tout cela pardessus le masque noir, la blouse et le pantalon blancs, qui constituent son accoutrement ordinaire.

Dans cette comédie, Polichinelle entre sous le nom du baron Tiratira. Il est, en réalité, domestique de don Filogonio Ripaverde, propriétaire, et presque fiancé d'Éléonore. Le faux baron vient donc pour sonder la mer où va se jeter son maître, et, en même temps, pour s'insinuer, amoureux lui-même, auprès de Térésine. Non, je ne saurais jamais vous dire le feu roulant de sottises, d'inepties, de naïvetés, de bévues, de balourdises, de quiproquos, d'imbroglios, de pataqu'est-ce, qui jaillit en perpétuelle éruption de la bouche infernale de Polichinelle! La Juliette lui fait les doux yeux pour rendre jaloux son Achille; rien n'est plus amusant que de voir le prétendu baron, planté comme un flambeau, ses deux parapluies à la main, entre les deux amoureux qui se disputent et se rapatrient. Quand il s'aperçoit du rôle qu'on lui fait jouer, il s'écarte et insinue à sa place le comte Mollamolla, autre caricature qui vient d'entrer, enveloppé dans un châle à l'anglaise. « Ah çà! comte, lui dit Polichinelle, il paraît que ta sœur n'est pas sortie ce matin? »

Ce comte Mollamolla n'est autre que Coucoumella, domestique de place; il s'est faufilé dans la maison d'Éléonore à la faveur du *Trovatore*, l'opéra de Verdi, qui fait fureur à Naples et dont Éléonore s'est affolée. Pour être

admis chez elle, il suffit d'avoir une *toquade* (passez-moi l'expression) pour la musique de Verdi. Cette musique est le motif de la pièce et l'occasion du formidable malentendu que je vais avoir à vous raconter.

Polichinelle est fort embarrassé dans cette maison, parce qu'il ne connaît pas le *Trovatore*. Il prie donc Achille de lui raconter la pièce, pour qu'il ne fasse point la figure d'un idiot. Achille la lui raconte; mais comme ce poëme est fort compliqué (les habitués de l'Opéra doivent en savoir quelque chose), et que Polichinelle coupe le récit d'interruptions qui l'embrouillent encore, il en résulte que le pauvre diable entend sens dessus dessous, à tort et à travers. Il confond tous les rôles, et voici comment il explique le libretto de l'opéra : « C'est l'histoire, dit-il, d'une atroce coquine, appelée Éléonore, qui, après avoir fait l'amour avec le comte et don Henri, qui a été condamné à mort, fait une partie de campagne avec un certain don Roch, qui fumait sa pipe, et là, rassemblant un panier de bois, l'allume et y jette son propre enfant, nommé don Peppino, qui meurt dans les flammes. »

Aussi, quand don Filogonio, patron de Polichinelle, vient lui demander le résultat de sa mission et ce qu'il pense d'Éléonore, le pauvre valet, la tête encore toute pleine de cet opéra sinistre, répète à son maître la jolie histoire que je viens de vous raconter.... Je vous laisse à penser l'horreur de don Filogonio (rôle admirablement bien joué par Altavilla lui-même), lorsqu'il apprend que la femme qu'il voulait épouser a deux amants, et, de plus, un enfant qu'elle a brûlé vif ; il sort terrifié de cette maison maudite en la vouant à l'exécration du monde.

Voilà le premier acte : est-il assez carré, comme on dit au théâtre, et ne contient-il déjà pas de quoi épuiser l'imagination de quatre à cinq vaudevillistes? Eh bien! ce n'est qu'un acte d'Altavilla, qui, avec une verve intarissable, en a bien fait six cents pareils, et qui les a faits toujours seul.... et qui toujours est pauvre !



Vieux bourgeois.—Dessin de Ferogio.

Pendant l'entr'acte, l'*acquaiolo* voisin envoie dans la salle des verres d'eau glacée et blanches de sambuc. Elle coûte un demi-sou le verre (et le billet de parterre, quinze sous). Après cette libation, on a fait provision de fraîcheur jusqu'au troisième acte.

Je ne veux pas, monsieur, continuer jusqu'au bout l'analyse détaillée de cette pièce; elle perd tout à la dissection, sa gaieté d'abord qui est éclatante, inépuisable, et surtout le charme de ce dialecte exubérant qui ressemble à la langue de Rabelais.

Je vous dirai donc en deux mots la fin de l'histoire. Don Filogonio, furieux, épouse la première bonne fille qu'il rencontre et qui lui montre un peu d'affection. Cette fille se trouve être la cousine d'Éléonore, la pauvre Nicolette. Et ce n'est pas tout. Les trois cousines ont un oncle qui vient de mourir en léguant sa fortune à celle des trois qui se mariera la première. Le testament connu, je vous laisse à penser la précipitation d'Éléonore, qui, à la place du Filogonio qu'elle vient de perdre, épouserait le diable, s'il le fallait, pour avoir l'héritage. Mais il est trop tard, la Nicolette est déjà mariée. Comme elle est bonne fille, elle abandonne une forte somme à sa cousine, de qui, dans les mauvais jours, elle avait reçu six ducats pour s'acheter une robe *en laine et coton*. Et tout finit pour le mieux, Achille épousant sa Juliette, et Polichinelle sa Térésine.

Seul, le baron Mollamolla n'est pas content. Ce fripon démasqué doit se sauver à toutes jambes, après avoir failli épouser Éléonore. Avant de prendre la fuite, il a fait une renonciation à la main de la dame, et cette renonciation en style de loi, dictée par Polichinelle, est la parodie la plus bouffonne que j'aie jamais vue en aucun pays. Le Turc de M. Jourdain et la médecine du *Médecin malgré lui* sont du comique sérieux à côté du grimoire de Polichinelle.

La comédie finit par un divertissement où l'on travestit une scène du *Trovatore*. C'est un seul éclat de rire jusqu'au dernier mot....

Heureux peuple !

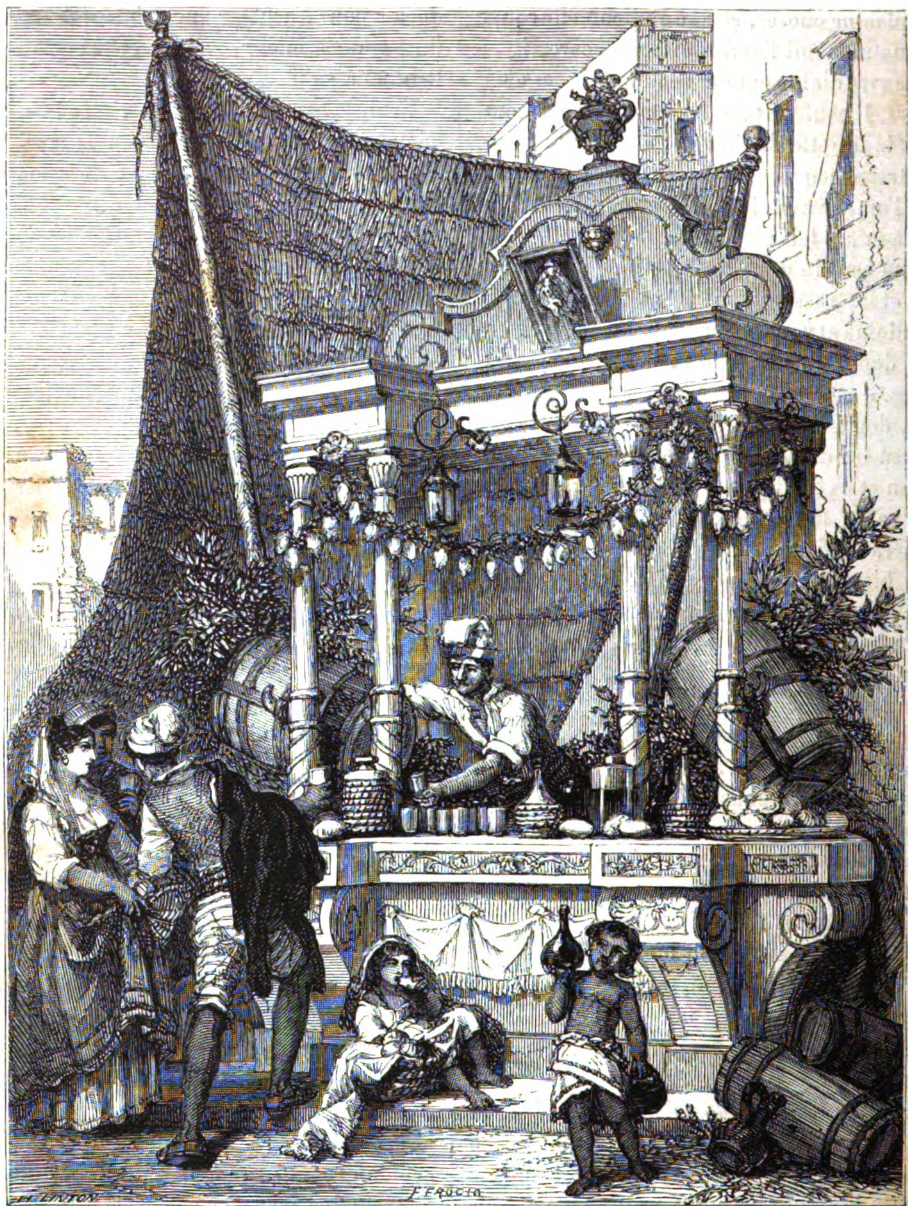
V

Petits métiers : le marchand de bouts de cigares, le décrotteur, l'*acquaiolo*, le *marinaro*. — Les pêcheurs. Leurs priviléges. — Mot d'un batelier à un officier suisse. — Les pêcheurs de corail. — Conseils aux voyageurs. — Prophétie de saint François de Paule. — Sainte-Lucie. — Festins populaires et religieux. — L'eau soufrée. — Les Luciens et les Luciennes. — Duels populaires à coups de couteau. — Une rixe entre femmes.

Puisque nous sommes au môle, monsieur, restons au bord de la mer, c'est là que nous verrons le peuple le plus nombreux et peut-être le plus curieux de Naples. Dans l'intérieur de la ville, il y a des types bizarres et des métiers fabuleux : le marchand de bouts de cigares, par exemple, qui passe la nuit avec sa lanterne de chiffonnier pendue au bout d'une corde, à chercher dans les coins de rue, parmi les balayures, les rebuts des fumeurs qu'il fait sécher au soleil et revend aux pauvres gens. Il y a aussi le vendeur encyclopédique, le lazzarone qui est propre à tout et qui change de métier à toute heure du jour. L'hiver, il vend de l'eau-de-vie le matin ; à midi, il s'établit devant les cafés et cire les bottes aux consommateurs. Je ne ris pas, c'est l'usage. Il ne s'agit point ici du café de l'Europe, le seul connu des étrangers : il n'a rien de remarquable. Je vous parle des vrais cafés de Naples, ceux où l'on a une demi-tasse (*ana solita*) pour deux sous. Les bourgeois du pays y descendent avec toute la boue de la veille et s'assoient devant le café, dans la rue. Le décrotteur arrive et leur

présente son tabouret où les bourgeois posent nonchalamment leurs pieds fangeux qui deviennent luisants pendant que la demi-tasse est servie et dégustée. S'il pleut ou s'il fait froid, le décrotteur entre avec son bourgeois dans l'intérieur du café, où il accomplit ses fonctions sans se gêner le moins du monde. Vous voyez cela partout, pendant l'hiver.

L'après-midi, l'homme qui vient de cirer vos bottes et qui s'est bien gardé de se laver les mains, vend des olives de Sicile, et enfin des lapins pendant la nuit. L'été, à son métier de décrotteur, il ajoute un commerce d'eau ferrée le matin, d'eau neigée l'après-midi et de pastèques le soir. Je vous fais remarquer en passant que l'eau joue un très-grand rôle dans les occupations populaires. Il s'en vend partout et de toutes manières, et je n'ai rien dit encore de l'acquaiolo que vous rencontrez à presque tous les coins de rue debout dans une sorte de chaire qu'il s'est élevée en plein vent. Rien de plus curieux, au premier regard, que ce banc surmonté d'un baldaquin, sur lequel sont rangées des piles de citrons et d'oranges, et des files de verres de toutes les grandeurs. Entre les piliers latéraux de la toiture sont suspendus deux barils d'eau neigée que le marchand balance plusieurs fois sur leur axe avant d'épancher l'eau dans les verres qu'il présente aux passants. Tout l'édifice est orné de lanternes, de festons, d'astragales en dépit de Boileau; les parois sont peinturlurées d'aquarelles fantastiques, empruntées à la Mythologie et à la Bible que les Italiens confondent quelquefois. C'est là que vous voyez Moïse faire jaillir les eaux du rocher, avec un geste d'escamoteur émérite. De l'aube au soir la foule se presse autour de cette échoppe rafraîchissante en demandant de l'eau claire, ou une limonade, ou une orangeade, ou surtout du *sambuc* (espèce de liqueur compo-



L'acquaiolo. — Dessin de Ferogio.



Costumes des environs de Naples. — Dessin de A. Rose.

sée avec le suc du sureau), qui est le grand régal populaire. Le lazzarone altéré se contente de ces simples boissons à un sou le litre, et il rentre chez lui la tête haute, en marchant droit.

Mais tous ces commerces urbains sont méprisés par les riverains de la Marinelle ou de Sainte-Lucie. Ceux-ci se disent hommes libres : ils sont les citoyens de la mer. Le *marinaro* qui possède une barque ou un filet, ou tout simplement une corde qu'il porte en bandoulière avec un croc au bout, entre dans une caste à part qui ne tient d'aucune sorte au reste du peuple. Cette caste a ses lois, ses coutumes, ses priviléges. Promenez-vous le long de l'immense plage, qui du magnifique pont de la Madeleine[1] va jusqu'aux écueils de Mergelline, vous verrez partout des bandes de pêcheurs travaillant ensemble avec un courage et une gaieté qui réjouissent les yeux. Comment se réunissent-ils? Arrêtons-nous là, si vous voulez, sur la grève de Chiatamone, et regardez. Ils se trouvent ici par hasard, l'un d'eux pousse la barque à la mer, les autres accourent, il en arrive de loin qui font signe d'attendre, et on les attend. Sont-ils connus de ceux dont ils vont partager les fatigues? A les voir si vite et si bien d'accord, vous croiriez qu'ils se tutoient depuis des siècles. Ils se voient peut-être aujourd'hui pour la première fois. Mais ici chacun a droit au travail. La mer est grande : il y a place pour tout le monde. Il suffit d'une corde et d'un croc pour tirer le filet et l'on est admis.

Il y a cependant des priviléges. Si, par exemple, un pêcheur découvre un point où le poisson, notamment l'*occhio di mare* (l'œil de mer) surabonde, ce point est à lui. Gare à qui viendrait pêcher là, fût-ce par hasard. Tout riverain a son couteau dans sa poche et l'image de la Vierge immaculée pendue au cou. Si vous l'attaquez dans son droit, il fait sa prière et il vous poignarde.

Le pêcheur est le vrai Napolitain : c'est lui que vous voyez dessiné partout, vêtu simplement d'une chemise et d'un caleçon, coiffé d'un bonnet phrygien et ceint quelquefois d'une écharpe rouge. Il est vraiment beau, d'une beauté fruste et basanée qui ne ressemble en rien aux types de lazzaroni enrubannés des keepsakes et des opéras-comiques. Il faut le voir au travail : regardez-le vous-même, pendant sa pêche laborieuse. Une longue corde sortant de la mer est tirée avec des efforts assidus par une file de pêcheurs qui la tiennent à deux mains et marchent à reculons, penchant leur corps en arrière. Ce mouvement leur donne à tous des attitudes admirables, et celui qui les prendrait sur le fait, dans leurs poses et leurs costumes, sur cette grève, en face de cette nature, n'aurait qu'à les peindre tels quels pour faire un beau tableau. Ils gagnent leur vie avec un rude métier, mais ils sont libres et ils ne donneraient pas cette liberté pour un empire. Quand la mer est grosse ou vide et la pêche impossible ou mauvaise, ils sont très-capables de mendier, mais ils ne se mettront jamais à l'attache, ils ne se donneront jamais un maître : la mendicité est pour eux une profession libérale qu'on exerce à ses heures et à sa faim. Le marinaro n'est ni bas ni servile; ne lui cherchez pas querelle, il a son couteau dans sa poche; ne le raillez point, il vous répondrait. Elle est d'un batelier du Môle cette riposte si vivement cinglée, qu'elle a fait le tour du monde et que les bateliers de tous les pays s'en attribuent l'honneur. Un officier suisse de retour en ce pays, après un congé de huit mois, s'avisait de dire en ricanant au marinaro qui le débarquait du bateau à vapeur à la douane : « Hé bien! l'ami, est-ce qu'il y a toujours autant de canailles à Naples? — Oui, Excellence, répondit l'homme en regardant le Suisse, il en arrive tous les jours. »


Servante napolitaine. — Dessin de Ferogio.

Et le marinaro n'est pas seulement fier, il est intrépide. On vous le dira dans tous les ports de la Méditerranée; dans les tempêtes et les naufrages, on peut compter sur lui. Le nombre des médailles de sauvetage accordées par la France seule à des Napolitains est incalculable. Au moment où je vous écris, on est en train de bloquer et de bombarder Gaëte. Eh bien! il y a des esquifs de pêcheurs, et même de grosses barques venues de Naples et d'Ischia, qui passent par-dessus le blocus et à travers les bombes pour aller ravitailler la place. Ces voiles, ces simples rames défient les vapeurs piémontais qui leur donnent la chasse, et leur échappent presque toujours. Vous devez savoir enfin, monsieur, que les pêcheurs de Torre Annunziata partent seuls pour l'Afrique, sur de pauvres canots qu'une mer un peu gloutonne avalerait d'une haleine. Ils restent six mois, un an, deux ans quelquefois, rôdant sur des côtes périlleuses, inconnues, et par la mer déserte; puis un beau matin, tout à coup, ils reparaissent avec leur barque chargée de corail. Ils reviennent ainsi, riches pour leur vie entière, et vendent aux joailliers ces rameaux rouges ou roses qui couvriront demain dans le monde entier les épaules et les bras des jeunes femmes. Mais ils ne reviennent pas toujours.

Voulez-vous bien connaître cette population amphibie? Venez avec moi sur le quai de Sainte-Lucie; venez-y l'été surtout, car bien que l'hiver soit maintenant clair et bleu comme nos meilleures saisons, c'est toujours l'hiver. Et en général, croyez-moi, monsieur, conseillez aux voyageurs d'attendre le mois de juin pour venir à

1. Ce vaste pont enjambe un petit ruisseau, le *Sebeto*, auquel il ne manque que de l'eau pour mériter ces arches monumentales. Aussi le roi sous lequel elles furent construites s'écria-t-il en les voyant : *O più fiume, o meno ponte* (ou plus de fleuve, ou moins de pont).

Naples. Chaque chose doit être vue à son jour; janvier n'est beau qu'en Norvége. Le touriste abusé qui arrive ici au mois de décembre en pensant qu'il n'aura pas froid commet une triste bévue.

En premier lieu, il risque de se tromper et de grelotter de tous ses membres, car si l'air extérieur est incomparablement plus doux ici qu'à Paris et à Londres, les maisons en revanche sont plus ouvertes et plus humides, presque partout sans cheminées et construites contre la chaleur. Les chambres sont vastes et hautes, les portes et fenêtres ne ferment pas, ou du moins ne ferment guère : il y a toujours des fissures et des interstices pour laisser passer la pluie et le vent. Des courants d'air, ingénieusement ménagés partout, soufflent des rhumes et des rhumatismes. Ici j'ôte mon paletot dans la rue et je m'y empaquette en rentrant chez moi.

En second lieu, l'hiver est, en Italie, dépouillé comme partout, et si les oliviers, les chênes verts, les pins parasols, les orangers, les citronniers, ou çà et là quelques palmiers frileux perpétuent une apparence de printemps dans les endroits privilégiés, l'aspect général du pays n'en est pas moins nu et triste. La pluie tombe souvent avec une intensité et une continuité maussade, et le beau ciel italien, brouillé comme celui de France, fait sourire le voyageur qui venait ici chercher le soleil. M. Théophile Gautier m'a raconté qu'il n'a cessé de pleuvoir pendant tout son séjour à Naples.

Venez donc ici en été, et, si vous le voulez bien, nous choisirons un beau soir bien clair et bien tiède. Nous quitterons la rue de Tolède encombrée de promeneurs et nous traverserons au galop la grande place du palais où François de Paule voulut fonder un couvent, il y a déjà quatre siècles. Cet endroit était alors une sorte de banlieue inhabitée, la pente abrupte d'une colline pierreuse, quelque chose comme Montmartre, j'entends le Montmartre d'il y a quatre cents ans. On demanda au saint pourquoi il choisissait un endroit aussi laid pour y planter sa tente. François répondit que ce serait un jour le plus beau quartier de la ville et la résidence royale. Et ce fut ainsi. Maintenant, en face du palais, saint François de Paule a un temple assez riche et très-prétentieux dont la façade imite celle de Saint-Pierre, et l'intérieur celui du Panthéon de Rome. Ces imitations ne sont pas réussies, mais le portique a de belles colonnes ioniques en trois morceaux de marbre blanc.


Servante napolitaine. — Dessin de Ferogio.

Quittons ces splendeurs et descendons à Sainte-Lucie. C'est un quai qui a sa physionomie et qui garde, en dépit de tout, quelque chose de napolitain. On l'embellit à outrance, on le nivelle, on l'aplanit; peine perdue : c'est toujours la rue capricieuse du peuple. Pour en chasser les baraques de pêcheurs qui se groupaient au hasard le long de la grève, on a poussé le quai jusque dans la mer; on en a fait presque un port de plaisance. Élégance inutile : les crinolines et les habits noirs ne s'aventurent pas dans ce quartier malséant; les voitures n'y roulent qu'en passant, pour rejoindre la Chiaia qui est la promenade noble. C'est en vain que de belles maisons cherchent à s'aligner dans cette rue; derrière elles, autour d'elles rampent des ruelles étroites, tortueuses, ignobles, immondes, percées de fenêtres et de lucarnes s'ouvrant sans ordre et sans symétrie, et qui semblent trouées çà et là par l'aveugle caprice d'un bombardement. Dans ces ruelles infectes que l'édilité italienne n'est point parvenue encore à faire balayer, s'entasse le pauvre monde de Sainte-Lucie; l'air n'y circule pas, le soleil n'y entre jamais, et j'avoue que moi-même, qui connais pourtant le peuple de Naples, et qui sais à quoi m'en tenir sur ses férocités et ses barbaries, je ne m'aventure pas volontiers dans ces couloirs sombres qui grimpent aux pentes roides du mont Echia.

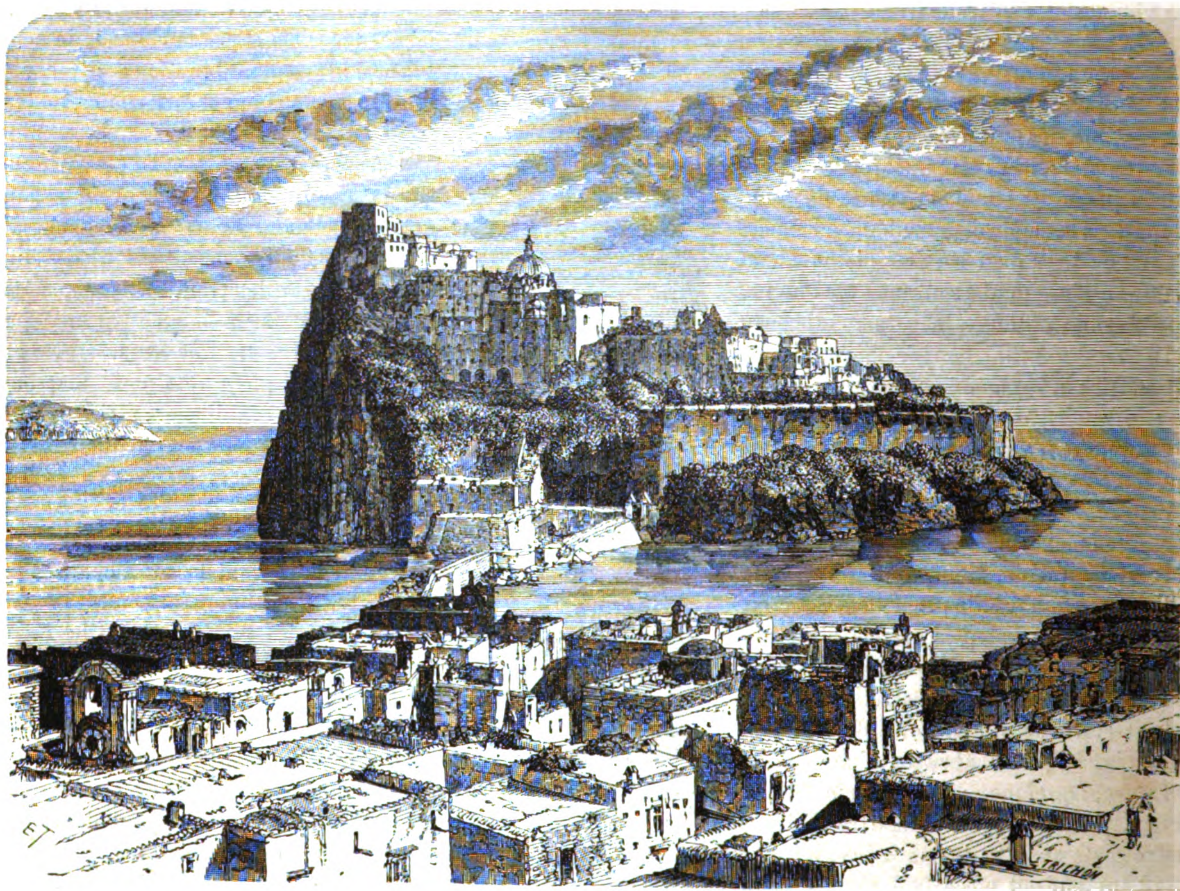
Grâce à ces ruelles dont l'entrée débouche sur la rue quelquefois entre deux palais, grâce à ce mont Echia (Pizzofalcone) qui tombe à pic au tournant du quai, faisant face au château de l'Œuf, rocher poussé dans la mer et retenu à la côte par une jetée, grâce au large trottoir où se suivent les comptoirs en plein vent des marchands d'huîtres et de coquillages, placés par rang d'âge le long du parapet du quai, grâce à toutes ces choses et malgré ses pavés neufs, ses hôtels étrangers, malgré le passage des voitures aux heures de la promenade (une heure ou deux avant le coucher du soleil), Sainte-Lucie est l'une des contrées les plus curieuses et les plus bizarres de Naples. Ajoutez que ce quai regarde face à face le Vésuve tout entier, du haut en bas, fumant à l'horizon de l'autre côté de la mer. Le volcan se revêt au soleil couchant de teintes rouges qui bleuissent peu à peu, devenant par degrés violettes, lilas, puis bleues tout à fait, et d'un bleu cendré les soirs de lune. Derrière le Vésuve, commence le promontoire aimé des poëtes qui s'avance en s'arrondissant dans la mer au bord de laquelle il égrène les blanches maisons de Castellamare et de Sorrente. Ajoutez à cela le ciel uni, l'air transparent, la nuit limpide, et vous aurez à peu près le tableau.

Mais vous n'avez pas encore les personnages. Je voudrais vous les montrer un soir de fête, le soir de sainte Anne, par exemple, grande solennité dans le pays, et par conséquent grande ripaille. A Naples cependant, disons-le tout d'abord, la plèbe est sobre. Elle fait un repas par jour, deux quelquefois, mais le second n'est que le regain du premier : et ce repas se compose de deux plats tout au plus, même dans les maisons bourgeoises qui ont gardé les mœurs nationales. Le Napolitain ne s'enivre pas d'habitude; vous pouvez traverser la ville entière, les dimanches et les lundis soir, sans rencontrer un seul

homme qui louvoie, titube et trébuche. On en rencontrait bien autrefois, même en assez grand nombre et assez souvent, mais c'étaient des soldats suisses. Depuis que la libre Helvétie n'a plus de roi à Naples à qui vendre ses hommes, les marchands de vin sont ruinés dans le pays.

Donc, je le répète, la plèbe est sobre à Naples, habituellement. Elle n'en est que plus affamée de festins les jours de fête. Alors toutes les tavernes, les ostéries des environs de la ville regorgent de gloutons et de gourmets plébéiens qui se vengent ce jour-là d'une abstinence de plusieurs mois. Et ces banquets olympiens répondent d'ordinaire à des fêtes catholiques. A chaque solennité religieuse correspond un mets particulier dont on fait abus. A Pâques, par exemple, c'est le *casatello*, couronne de pain où sont enchâssés les œufs traditionnels. A Noël, ce sont les *capitoni*, grosses anguilles de mer. A la Saint-Joseph, ce sont les *zeppole*, pâte légère et enflée, ressemblant pour le goût, sinon pour les yeux, à une sorte de pâtisserie très-connue chez nous, mais dont le nom ne s'écrit pas.

Eh bien, le soir de sainte Anne, le quai de Sainte-Lucie, ou du moins l'étage inférieur du quai, celui qui descend jusqu'au niveau de la mer, est une ostérie en plein vent, aussi peuplée que nos restaurants à trente-deux sous, le dimanche. Seulement, au lieu de bourgeois

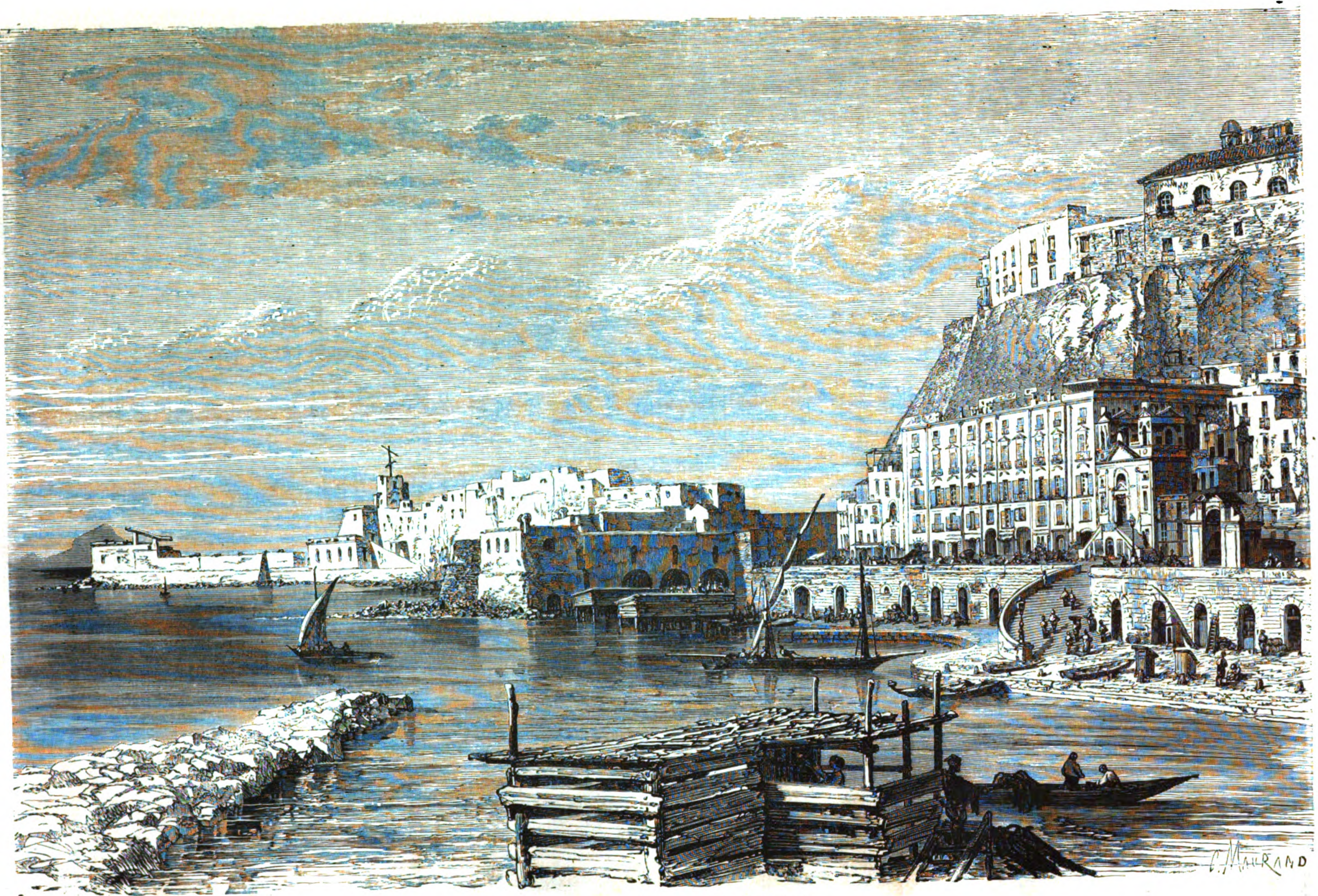


L'île d'Ischia. — Dessin de Thérond.

mal vêtus, nous avons ici des popolani pittoresques. Autour de ces tables frustes servies sous le ciel, couvertes de plats fabuleux et que je renonce à décrire, se pressent des familles friandes, tapageuses, causant et mangeant à pleine bouche, avec une explosion de gaieté franche qui fait plaisir. Et tout cela s'étale en public; on ne se gêne pas à Naples : tous les coins de rues le montrent assez.

C'est là, au bord de la mer, sous le quai de Sainte-Lucie, dans une grotte souterraine au-dessus de laquelle roulent sourdement les voitures, que se creuse le réservoir d'eau soufrée où la ville entière va boire en été. Cette eau soufrée appartient aux Luciens : c'est ainsi qu'on nomme les riverains de ce quartier populaire. Les Luciens s'en sont emparés je ne sais de quel droit; je sais seulement qu'ils l'exploitent. Pendant toute la nuit se remplissent et se chargent des barils d'eau soufrée qui vont à Castellamare, à Pouzzoles, sur toute la côte; et pour chaque chargement une redevance est payée aux Luciens.

Le matin, à l'aube, arrivent de tous les quartiers les chars qui doivent alimenter la ville. Rien n'est plus curieux que de les voir arriver. Ces chars sont remplis de *mommare*, cruches assez pareilles aux nôtres. Ils sont traînés et poussés à bras d'homme. Sur les cruches empilées s'assied la mère, qui porte quelquefois son enfant au sein. Les *mommare* (prononcez *moume*, et l'on vous comprendra) sont descendues une à une à la source et reviennent remplies sur le char, du haut duquel la mère



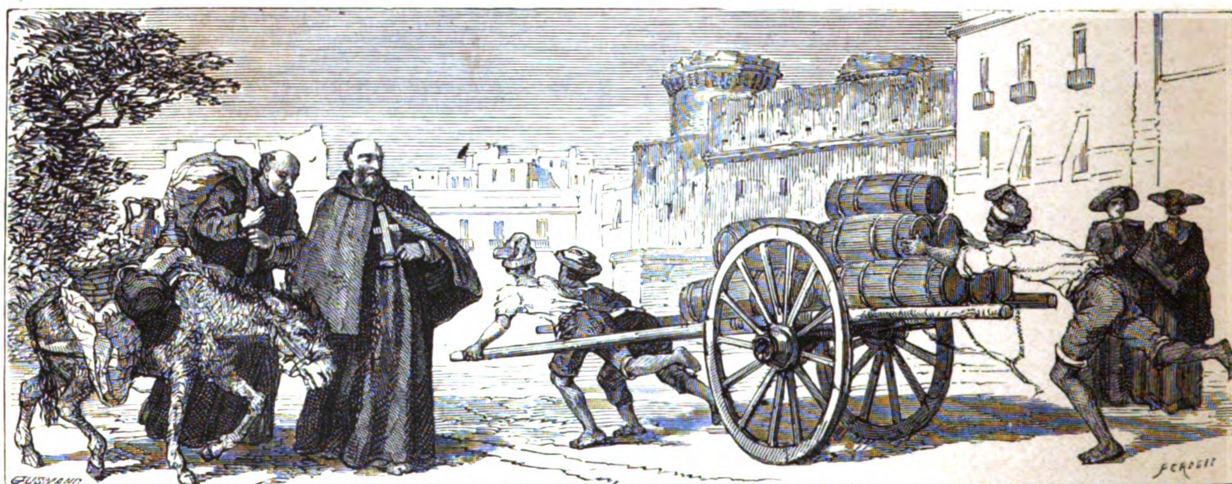
Vers le quai Sainte-Lucie. — Dessin de Karl Girardet.

surveille l'opération tout en allaitant *sa créature*. Notez que la créature quitte souvent la mamelle pour aller à la source d'eau soufrée, quelquefois même pour y courir toute seule, car on nourrit ici les marmots jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans.

Ainsi toute la nuit dans des barils, et toute la matinée dans des cruches, s'épanche cette source intarissable qui rend les Napolitains si heureux. A vrai dire, je ne comprends pas leur bonheur. C'est une eau d'un goût exécrable, exhalant, de plus, je ne sais quel fumet d'œufs pourris. Mais il paraît que c'est excellent quand on s'y habitue. Les Luciens président à l'exploitation de la source depuis le soir jusqu'à midi. Ils font alors la sieste ou montent sur leurs bateaux pour promener les étrangers dans la rade. Ici encore se montre l'esprit de corps de la plèbe riveraine. Ces bateaux sont rangés le long du débarcadère, et vous n'avez pas le droit de choisir celui qui vous convient. Vous devez descendre dans la *barquette* dont c'est le tour de quitter le petit port, sinon gare! Vous ne risquez pas grand'chose si votre canne est solide; mais votre batelier, cette nuit, pourrait y gagner un coup de couteau.

Aussi m'est-il arrivé bien des fois de trouver des rameurs récalcitrants qui m'ont refusé leur barque. «Ce n'est pas mon tour de partir,» me disaient-ils. Il fallait beaucoup d'argent pour les corrompre. Leurs camarades les regardaient de travers avec des yeux menaçants.

De midi jusqu'au soir, l'exploitation de l'eau soufrée est confiée aux Luciennes. Il y en a de tout âge; les jolies sont en minorité. Passez à Sainte-Lucie avant le coucher du soleil, vous les voyez accourir par dizaines, leur verre à la main; elles vous appellent chevalier, et vous regardent avec ces grands yeux ardents qu'elles ont toutes. Autour de la source même, elles s'entassent à de certains moments par centaines : vous êtes alors littéralement assailli et inondé. Si vous cédez aux prières de l'une d'elles, prenez garde! vous êtes enchaîné pour la vie. Vous ne pourrez plus traverser le quai sans qu'elle vous reconnaisse et sans qu'elle vous prenne à la gorge en vous tendant son verre plein. Vous serez forcé, non-



Porteurs d'eau. — Dessin de Ferogio.

seulement de payer, mais de boire. Et gardez-vous bien de vous adresser alors à l'une de ses compagnes! vous feriez naître une de ces rixes de femmes autrement violentes et fatales que celles des hommes, dans ce pays de cerveaux brûlés par le soleil.

Entre hommes les duels sont nombreux, et la police d'autrefois n'y mettait aucun obstacle. Il est vrai que ce n'était pas des duels prémédités, comme ceux qui rendirent célèbres les bois de Boulogne et de Vincennes. Les disputes s'échauffant peu à peu, les couteaux étaient tirés et l'on se tuait dans un moment de colère. J'ai vu un de ces duels consommé en pleine rue, à deux pas d'un corps de garde, sans que la sentinelle fît un geste pour séparer les combattants. Quand la police arriva, l'un d'eux, tombé depuis longtemps, était mort, et nul n'avait osé le relever ni le secourir, cette humanité étant prohibée alors avant l'arrivée du commissaire. Le meurtrier avait disparu : on ne l'a jamais retrouvé.

Vous rencontrez ici nombre de plébéiens qui ont tué un homme. On ne les trouve pas plus coupables pour l'avoir fait avec un couteau qu'on ne trouve coupable, en France, le gentilhomme qui a eu, comme on dit, des affaires. Le droit est le même pour tous, et l'on n'admet point ces distinctions subtiles qui, pour un crime pareil, font honorer l'homme du monde comme duelliste et flétrir l'homme du peuple comme meurtrier.

Bien plus, tuer dans une rixe ou par vengeance ne s'appelle pas ici commettre un meurtre, cela s'appelle avoir un malheur. La plèbe ne méprise pas ce genre de malheureux; au contraire, elle les estime. La police des Bourbons ne les inquiétait guère et ne les dénonçait pas. Les sbires recevaient quelques piastres de la main du coupable et passaient leur chemin sans dire un mot. Si le crime était assez flagrant pour arriver au juge d'instruction, celui-ci laissait traîner l'affaire en longueur, il l'étouffait même quand c'était possible. Elle parvenait très-difficilement jusqu'aux tribunaux de la Vicaria, qui est le palais de justice à Naples. Encore les lois criminelles, d'une singulière douceur dans ce pays (sauf pour les délits politiques et les crimes d'État), étaient-elles

pleines de ménagements, d'échappatoires et d'amabilités pour l'homicide. Dans les cas les plus chargés de circonstances aggravantes, on le condamnait aux travaux forcés. Il arrivait même, sous le règne de Ferdinand II, qu'à chaque nouvelle naissance d'un prince royal, on enlevait aux galériens quelques années de peine. Et comme la reine Marie-Thérèse était d'une fécondité très-assidue, le meurtrier rentrait bientôt dans sa famille et dans son quartier, où il n'était pas plus rebuté qu'avant les galères : peut-être même était-il un peu plus respecté.

Je reviens aux querelles de femmes. J'en ai vu plusieurs, mais je n'en ai qu'un souvenir confus et vague; je laisse donc la plume à Bidera, qui en a pris une sur le fait. Je la garantis d'une exactitude scrupuleuse. On dirait une photographie de Henry Monnier :

« Voici deux femmes en contestation. Elles ont levé leurs bras et courent l'une au-devant de l'autre. Il semble qu'elles vont se tuer; mais non, elles s'arrêtent tout à coup.

« Et celle qui provoque :

« Prends garde à ta façon de parler : je ne suis pas Nannella ! »

« L'autre, avec une révérence impertinente :

« *Facitelo pavato*[1] ! » cherchant, par ce mot, avec un ricanement et un haussement d'épaules, à éviter la bourrasque.

« La première, piquée, se frotte les mains en répliquant :

« Qu'est-ce que tu veux dire avec cette risette? »

« En ce moment la scène se complique par une voix du fond de la place :

« Hein? hein? fait-elle, qui est-ce qui lève les mains? »

« Et Nannella répond, accourant vers la voix :

« Cette dévergondée!

« — Moi, dévergondée? s'écrie la provocatrice. Figure jaune! Figure sans couleur!

« — Je ne suis pas une figure peinte comme toi, qui as cent galants!

« — Crève! crève! (*Schiatta! schiatta!*) c'est signe que je suis belle. Fi!.... »

. . . .
. . . .

« Là-dessus, une quatrième voix criarde se lève :

« Ohé! l'éhontée, songe que cette fille est honnête! A bas les gros mots! »

« C'est la vieille mère de Nannella qui vient au secours de sa fille.

1. Expression intraduisible en français. — *En voilà du toupet!* dirait, en ce cas, une de nos poissardes.

« A ces cris, toutes les servantes annoncent avec joie l'*appiccico* (la rixe) à leurs maîtresses, qui laissent toutes leurs affaires et s'empilent aux fenêtres et sur les balcons.

« La place devient un amphithéâtre antique.

« La première à lever la main, c'est la mère de Nannella, qui se précipite comme une furie en s'entendant appeler vieille sorcière. Mais elle tombe au premier choc, le dos à terre et le front au ciel.

« Les gamins sifflent et battent des mains, la galerie bourdonne.

« Les deux autres femmes ôtent leurs peignes et s'arment de leurs sabots pour se précipiter sur la robuste et superbe victorieuse, qui, belle comme Atalante, montre que sans être Hercule on peut se battre contre deux. D'une main elle repousse Nannella, et de l'autre elle prend par les cheveux l'autre fille et la jette à ses pieds. Mais la vieille s'est relevée plus furibonde : elle se précipite de nouveau dans la mêlée.

« Trois contre une : quel tableau! Que de mouvement et de vie! Quelle gymnastique violente! Accourez donc, mimes et comédiens, peintres et statuaires, accourez et voyez!

« Tous mes vœux sont pour Atalante. Cependant Lucie *la guappa* (la matamore), qui compte ses jours par des batailles et des victoires, se jette au milieu de ce groupe plus indissoluble que le nœud gordien. Elle vole au secours de sa compagne de rixes qui est sur le point de succomber au nombre : voici les forces balancées : qui triomphera?...

« Mais l'homme de police apparaît, comme autrefois Messer Grande aux citoyens de la sérénissime république de Venise. Et les hostilités s'arrêtent sur-le-champ.

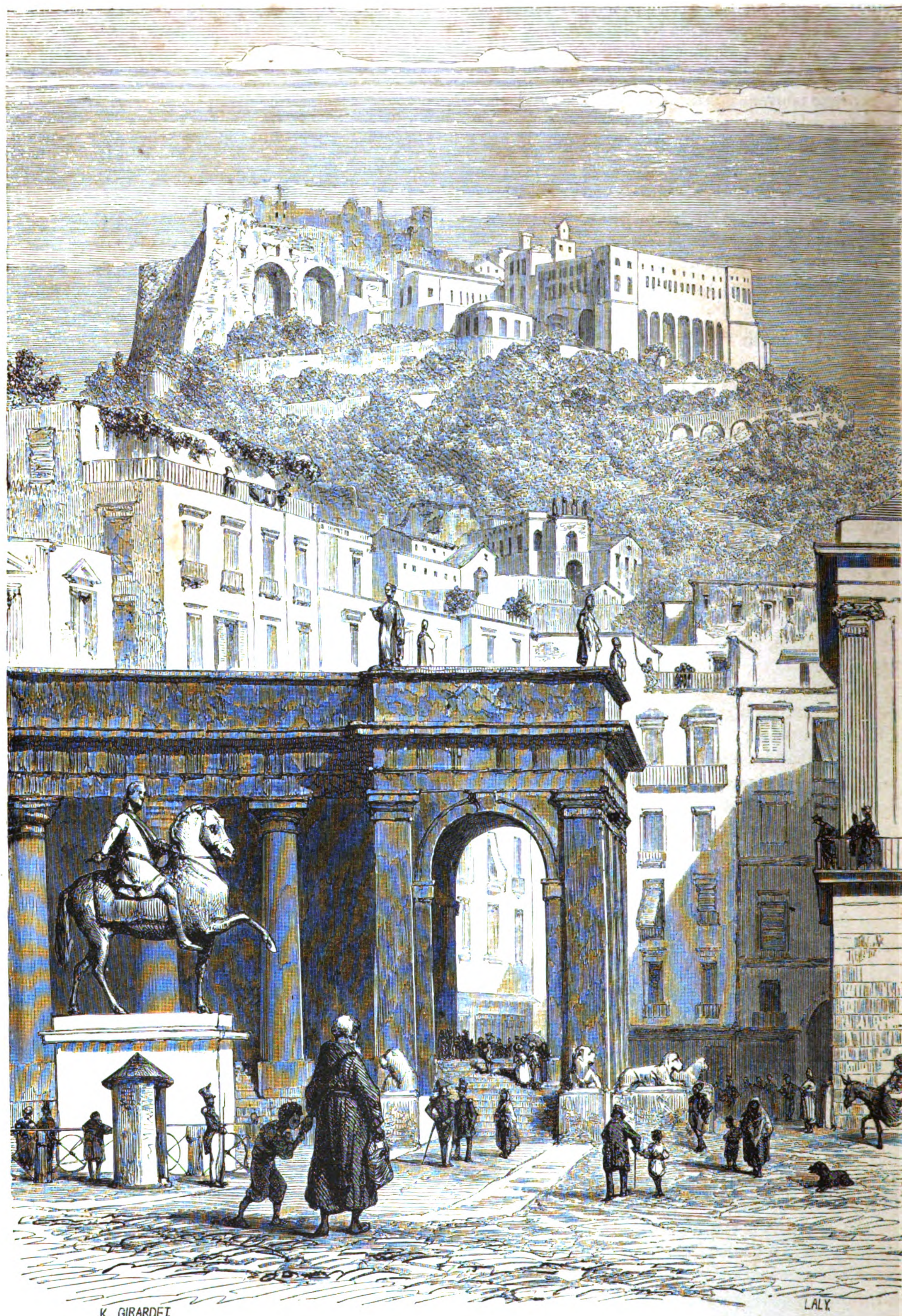
« Les femmes ramassent les peignes, les sabots, les lambeaux de vêtements qu'elles ont perdus pendant la bataille.

« Les balcons se vident l'un après l'autre, et les gamins s'éloignent en sifflant, parce que la police est venue trop tôt. »

Il y a souvent du sang répandu dans ces batailles féminines. Les hommes s'en mêlent, et c'est quelquefois une guerre civile dans tout un quartier. Mais tout cela s'apaise comme rien et s'oublie vite. Et, le soir du combat qu'il vient de nous décrire avec tant de vivacité, Bidera vit Atalante boire à la santé de Nannella, avec la poétique parole des Romains : « Je bois tes pensées! »

Marc Monnier.

(*La fin à la prochaine livraison.*)



Le fort Saint-Elme, à Naples, vu de Largo di Palazzo. — Dessin de Karl Girardet.



L'écrivain public. — Dessin de A. Lefèvre.

NAPLES ET LES NAPOLITAINS,

PAR M. MARC MONNIER[1].

1861. — TEXTE INÉDIT. — DESSINS PAR M. FEROGIO.

IV

Les romans aux fenêtres. — La maison dans la rue. — La toilette en public. — Le scribe populaire. — Naples souterraine. — Les *basci*, sous-sols. — L'ameublement du pauvre : le lit. — Les amours chez le peuple. — La *nennelle*. — Amoureux et fiancés. — Comment on fait son lit. — La loterie. — Le tirage. — Les prophètes. — *La Smorfia*. — Huit carlins moins un grain. — Un suicide. — L'hospice de l'Annunziata. — Les *Trovatelles*.

Naples, 15 février 1861.

Je vous ai longtemps promené, monsieur, dans les rues ; peut-être voudriez-vous maintenant vous asseoir un instant dans quelque maison. Je ne demande pas mieux, bien que la maison n'existe guère à Naples. J'entends la maison fermée, triplement fermée, *à l'instar de Paris*, fermée dès la rue par une lourde porte qui ne s'ouvre la nuit, et quelquefois même le jour, que sur les sollicitations de la sonnette ; fermée à chaque étage par des fenêtres sans curiosité, qui ne soulèvent presque jamais leurs rideaux, fermée enfin par nos mœurs singulièrement réservées et cauteleuses. Ici, monsieur, nous n'avons rien de pareil.

D'abord les mœurs ne se cachent point, la vie est publique. En second lieu, les fenêtres ne se ferment pas ; il faut qu'il fasse bien froid ou bien chaud, que la pluie tombe ou le vent souffle bien fort pour qu'elles ne soient pas toutes ouvertes, hiver comme été, d'un bout de la ville à l'autre. Et devant la fenêtre est le balcon où la Na-

1. Suite et fin. — Voy. pages 193 et 209.

politaine passe la moitié de sa vie. Le moyen de se cacher et de se défendre avec toutes ces brèches? Aussi la fenêtre joue-t-elle un grand rôle dans les romans napolitains.

Tenez, je me promenais hier dans une petite rue; c'était de fort bonne heure, et la foule n'était pas encore debout. Je vis dégringoler un panier du haut d'un cinquième étage. Vous connaissez cela, chaque famille a un petit meuble pareil, attaché au bout d'une interminable ficelle. Quand passe le marchand ambulant dont elles ont besoin, les ménagères descendent leur panier dans la rue, comme au fond d'un puits, et le remontent après, quand le marchand l'a rempli des provisions demandées (voy. p. 204). Quand le marchand est connu, le panier paye d'avance et présente la monnaie avant d'avoir reçu les marchandises. Ce système de communication ménage d'abord les jambes des femmes haut perchées; il a de plus pour moi l'inestimable avantage de nous initier aux secrets de la cuisine, quelquefois même aux secrets du foyer.

Ainsi, le panier que j'ai vu descendre hier matin est remonté avec une lettre. Et ce ne pouvait être une lettre sans intérêt, car le porteur avait une raie dans les cheveux derrière la tête, et glissa le papier avec une négligence furtive du meilleur goût. Nul ne s'aperçut du coup, parce que nul n'y fit attention : on n'est pas curieux à Naples.

Pour peu que vous soyez observateur, vous verrez dans les quartiers populaires, au moins à une fenêtre de chaque maison, une jeune fille aux yeux fixés quelque part. Ce quelque part est la fenêtre où *il* se tient, la porte cochère où *il* se cache, le coin de rue où *il* va paraître. Et dans ces yeux, pour peu que vous y sachiez lire, vous découvrez bientôt la déception, le regret, l'inquiétude, l'angoisse, la jalousie, ou la colère (voy. p. 232).

Quelquefois la musique des yeux ne suffit pas, il y faut des paroles : le geste y pourvoit. Il n'est pas besoin d'école des sourds-muets à Naples; tous les gens du peuple sont passés maîtres en fait de pantomime, et les plus merveilleux secrets de cet art sont connus d'instinct en ce pays de charbonniers et de francs-maçons. De là l'aptitude des Napolitains à conspirer, en amour, comme en politique. Vous assistez ici à de longues conversations très-soutenues, très-nourries entre les rues et les terrasses supérieures qui servent de toiture aux maisons. Vous n'y comprendrez rien, mais regardez tout de même; vous y verrez deux corps tout entiers en mouvement, les yeux, le nez, la langue, les lèvres, les épaules, les bras, les mains, les doigts, tout remue; vous diriez deux télégraphes vivants et horriblement compliqués.

Vous comprenez maintenant l'importance de la fenêtre à Naples. Pour les femmes, c'est une tribune, un logement sur le spectacle continuel de la rue; c'est, de plus, le salon où elles reçoivent de loin et où elles se montrent; c'est enfin la galerie des filles à marier. Aussi n'est-il question que de balcons et de croisées dans les chansons populaires. Les Napolitaines ont un mot qui manque à notre langue pour indiquer ce qu'elles font si volontiers : ce mot est *affacciarsi*, se mettre à la fenêtre. Vous rappelez-vous la Procidane d'Achille de Laurières? Elle vient à Naples toute dorée, embaumée, fleurie et fière d'être si belle, mais un regret la tourmente : elle ne peut *affacciarsi* pour se voir passer.

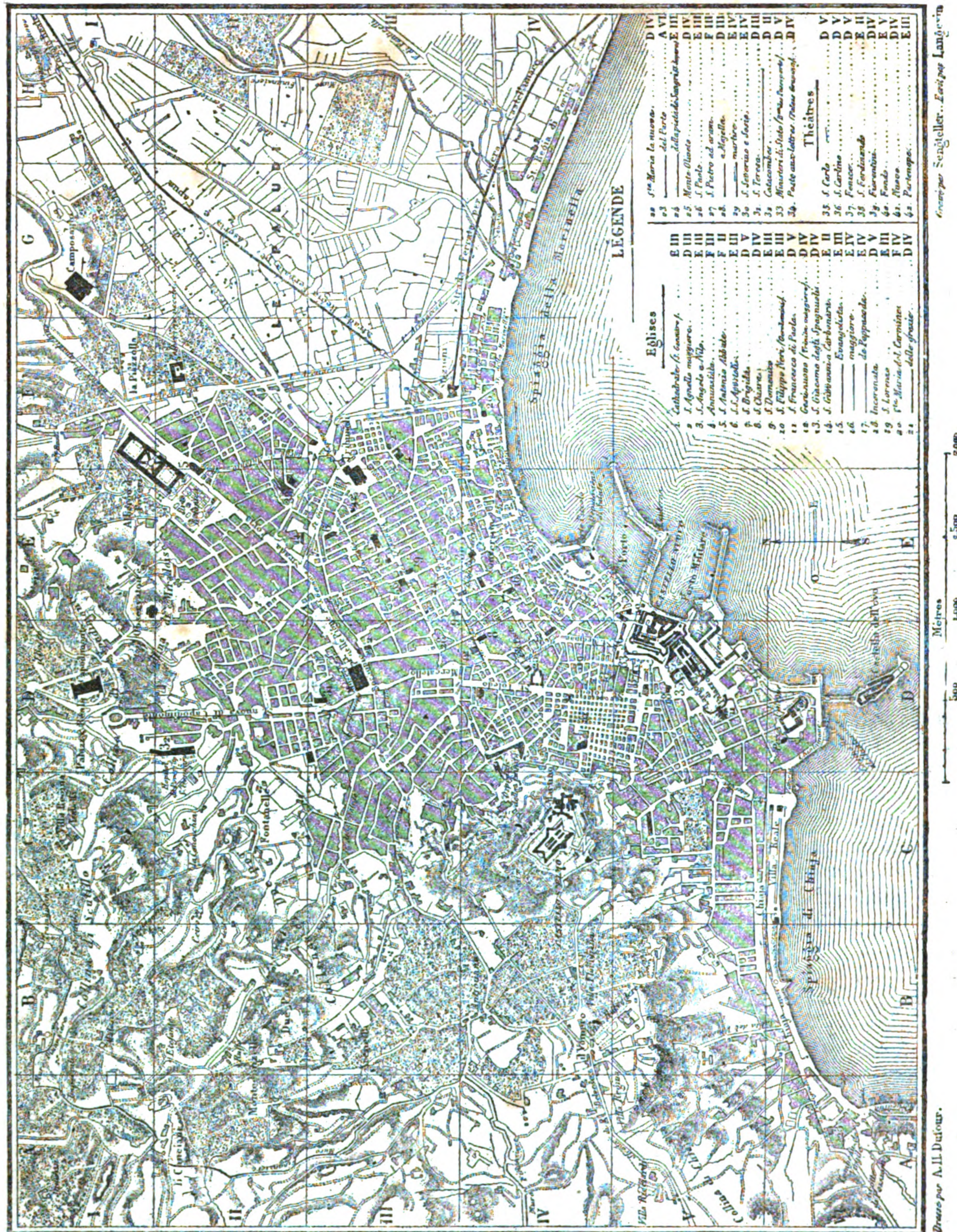
Et si, grâce aux fenêtres, la vie est publique, elle l'est bien davantage encore grâce aux rez-de-chaussée et aux sous-sols; on pourrait ajouter : grâce à la rue. Parcourez les quartiers plébéiens, vous trouverez partout l'existence menée librement, en plein air. Je vous ai parlé des marchands ambulants, des cordonniers, des chaudronniers, hélas! qui exercent leurs professions sur les voies publiques, occupant la place des trottoirs absents. Mais tout cela n'est que du commerce. C'est tout bonnement la boutique avancée dans la rue. Ce qu'il y a de plus étrange à Naples, c'est la maison tout entière transportée sous le ciel. C'est la cuisine installant sur le pavé son fourneau mobile et renseignant le passant sur le menu du pauvre ménage. C'est la chambre à coucher renvoyant ses hôtes sur les dalles des places ou sur les marches des églises, où ils dorment avec le firmament bleu sur leur tête, comme don César de Bazan. C'est plus encore, c'est le cabinet de toilette s'étalant devant le peuple avec une impertinence inquiétante pour les passants délicats. Vous devez avoir vu le spectacle : cinq, six, sept femmes assises par rang de taille, les unes derrière les autres, toujours à l'endroit où devraient être les trottoirs, l'enfant devant, l'adolescente derrière elle, la jeune fille derrière l'adolescente, et ainsi de suite jusqu'à la plus grande femme, qui occupe la dernière chaise et le dernier rang; et chacune de ces libres personnes se livrant sur la chevelure de l'autre, assise devant elle, à des recherches entomologiques toujours couronnées du plus grand succès; ce qui fait qu'en voyant cela, vous, étranger peu habitué à ces mœurs, vous êtes assailli d'une démangeaison imaginaire, et vous rentrez à votre hôtel avec des contorsions déplorables.

L'opération terminée, ces plébéiennes sans souci se coiffent mutuellement avec une adresse merveilleuse. Je n'ai jamais vu de plus beaux cheveux, ni mieux arrangés que chez les filles du peuple de ce pays.

C'est également en public qu'elles font leur courrier, comme vous le voyez sur le dessin que je vous envoie (voy. p. 225). Le scribe populaire, assis derrière sa table devant l'ancien poste, près du môle ou sous les arcades du théâtre Saint-Charles, n'est pas l'homme le moins curieux, ni le moins heureux de cet heureux et curieux pays. Il sait lire et écrire, le savant homme, il annonce même qu'il traduit le français. Il porte à l'extrémité de son nez deux verres de télescope encadrés et réunis avec du fil de fer. Il se coiffe d'un chapeau qui paraît sortir d'une rixe à coups de poings; son habit râpé, boutonné jusqu'au menton, ne couvre pas les vêtements qu'il a, mais cache ceux qui lui manquent. Et cependant j'envie le sort de ce pauvre diable, en pensant à toutes les confidences qu'il reçoit de ces belles filles penchées sur lui presque avec tendresse et lui parlant tout bas à l'oreille, si bas qu'on ne les entend que mieux.

D'ailleurs, quand même elles ne vivraient pas dans la

rue, ces *popolanes* aux longs yeux noirs, on n'en saurait pas moins toute leur vie. Elles demeurent en très-grand nombre dans les *vasci* (*bassi*, sous-sols), où les regards plongent à merveille. Ces *vasci* se creusent sous presque toutes les vieilles maisons de Naples. Vous avez déjà noté que le théâtre San Carlino est souterrain; mais vous ne



vous doutez pas, quand vous vous promenez dans les rues de cette ville, qu'une autre ville est sous vos pieds. Je ne parle pas seulement des caves, des cuisines, des écuries qui se cachent sous presque toutes les maisons, ni des catacombes qui s'enfoncent dans les entrailles de la terre; je parle encore des aqueducs et des égouts circulant par d'inextricables ramifications dans une sorte de nécropole immense, et aussi vieille, je crois, que la cité qui voit le

soleil. C'est par là, dit-on, que les Aragonais, et, bien avant eux, Bélisaire, sont entrés dans Naples !...

Mais voici que je m'engage dans l'histoire, labyrinthe encore plus compliqué que les aqueducs. Quittons, je vous prie, la ville souterraine, et ne nous arrêtons même pas dans ces caveaux où les bouchers composent leurs viandes et où les cantiniers baptisent leurs vins. Tenons-nous-en aux *vasci* habités par les familles populaires. Il n'est pas difficile de les voir ; ce sont des boutiques ouvrant sur la rue par des portes d'entrées dont elles reçoivent le jour, si bien que les habitants ne peuvent se servir de leurs yeux qu'à la condition de tenir leurs portes ouvertes. Vous êtes donc libre de regarder et même d'entrer, si bon vous semble, pour allumer votre cigare ou demander votre chemin.

Entrez donc, si vous voulez, et vous serez du premier regard dans l'intimité de la famille plébéienne. Une chambre haute et vaste, mais nue, des murs blancs, et, pour plancher, une composition qui ressemble à l'asphalte de nos trottoirs. Pour meubles, une commode ou un buffet en bois peint, souvent une simple caisse ; une table qui tient rarement sur ses quatre pieds, quelques chaises de paille et le lit : un lit formidable.

Ce lit est le principal meuble, et quelquefois le seul de la maison. Il est en fer et démesurément vaste, parce qu'il doit contenir toute la maisonnée : homme, femme et enfants. Aussi n'est-ce pas un meuble, c'est un monument, construit pierre à pierre, comme vous allez le voir : c'est le monument de la famille.

Un enfant du peuple, à seize, dix-sept ans, se promène déjà sous une fenêtre d'où il se sent regardé. Il regarde lui-même et sourit : ce manége dure quelquefois des mois entiers, toujours muet, mais très-sérieux : du jour où sa cour a commencé, n'ait-il pas dit un mot, le jeune homme est lié pour la vie.

Et la nennelle reçoit cette cour et ne s'en cache pas. Quand elle a passé quatorze ans, vous pouvez lui demander librement si elle a un fiancé. Elle se formalisera peut-être de la question, la trouvant non pas indiscrète, mais injurieuse.

« Est-ce que cela se demande : vous en doutez donc ? Je suis donc bien laide et bien *antipathique !* Que me manque-t-il, selon vous, pour être aimée ? Je ne suis pas de celles qu'on laisse toutes seules languir, vieillir et mourir. »

Et n'allez pas dire à la nennelle : « Oui, l'on t'aime peut-être ; mais tu n'aimes pas. » Elle deviendrait rouge de colère ; vous lui aurez adressé la plus cruelle injure qu'une fille de Naples puisse recevoir. Être *antipathique*, sans beauté, passe encore : ce n'est pas sa faute ; mais insensible, sans cœur ! Fi donc !

Ainsi le jeune homme est lié pour la vie, parce qu'un soir de printemps il a regardé par hasard une fenêtre. Il ne demande pas la nennelle en mariage, formalité inutile : il n'y a pas de distinction à Naples entre un amoureux et un fiancé. On a promis sa main dès qu'on a offert son cœur. Ces rapports légers et si communs en d'autres pays, ces compliments qui n'engagent à rien, ces marivaudages, ces jeux innocents ou qui jouent l'innocence, révolteraient les Napolitains. Nos baisers pour rire les indignent. Ici, les mœurs ont des sévérités étranges, parce que les passions sans digues entraîneraient tout.

L'amoureux est donc fiancé dès qu'il est amoureux, et dès lors il n'a qu'une idée, sa nennelle, et qu'un projet, son mariage. Il faut qu'il prépare son nid, dirait-on dans notre langue de romances. Le Napolitain dit, pour exprimer tout le ménage : « Il faut qu'il fasse son lit. »

Avoir son lit fait, telle est l'unique condition exigée pour se marier dans le pauvre monde. Et ici nous parlons au propre, en voyageur réaliste. On achète petit à petit, successivement, les fers, les planches, la paillasse, le matelas, et le reste. Et pour avoir tout cela, le lazzarone travaille avec un zèle et un courage persévérants. Ce lit dure quelquefois dix ans à faire. Je n'exagère rien, ces traits sont fréquents, j'en ai sous les yeux vingt exemples Dix ans, monsieur, et pendant ces dix ans, les amours continuent, chastes et fidèles. A ce point de vue et à beaucoup d'autres, ce peuple est le meilleur que j'aie connu.

« Dix ans, me direz-vous, pour acheter un lit? La paille est donc bien chère à Naples? — Non, monsieur, la paille n'est pas chère, mais le travail est peu payé, et il faut vivre. Puis, chaque semaine, la loterie mange au pauvre ce qu'il boit au cabaret dans nos pays. »

Cette loterie est une immoralité qui disparaîtra bien difficilement des mœurs napolitaines. Garibaldi lui-même, le dieu populaire, n'a pas réussi à l'extirper. Il promulgua bien un décret où il la déclarait abolie et remplacée par des caisses d'épargne, mais ce décret n'a jamais pu s'exécuter. La loterie fermée de force aurait soulevé des émeutes. Le peuple veut être déçu, comme Martine voulait être battue. Il lui plaît qu'on le ruine et que le fisc lui prenne tout son argent. C'est que la loterie, comme la Bourse, comme le tapis-vert, répond à la fois à un vice et à une faculté très-développée chez les Napolitains : à la paresse qui voudrait s'enrichir sans travail et à l'imagination qui bâtit des châteaux en Espagne. Cette chimère poursuivie de semaine en semaine par celui qui n'a rien, cette espérance toujours déçue, mais toujours renaissante, ce voyage fantastique à la chasse d'une fortune qu'un caprice du hasard peut faire tomber d'un coup dans vos mains, ce mirage qui s'efface tristement tous les samedis soirs, mais pour reparaître aussitôt huit jours plus loin, comme une oasis de plaisir ou tout au moins de bien-être, ce rêve hebdomadaire qui aboutit toujours à un désenchantement, mais qui du moins pendant huit jours a soutenu, consolé, réjoui même les plus pauvres au sein de la plus affreuse misère ou tout au moins du plus triste dénûment : tout cela est indispensable au peuple de Naples. Il faut jeter encore bien des verres d'eau sur son imagination ardente pour lui faire comprendre la caisse d'épargne, cette loterie où l'on gagne peu, mais toujours.

Cela dit, monsieur, permettez-moi quelque détails sur cette singulière duperie au profit du gouvernement et aux dépens des pauvres. *L'estrazione*, comme on l'ap-



Les frères quêteurs. — Dessin de Ferogio.

pelle, se tire tous les samedis, en grande cérémonie, au Castel Capuano, dans la salle de la Grand'Cour civile. Les cinq numéros sortants sont puisés un à un par un enfant affublé d'une robe jaune, couvert de reliques, béni par un prêtre et ramassé je ne sais où; les cinq numéros, dis-je, sont puisés un à un dans un sac qui en contient quatre-vingt-dix. Cela se fait en présence des magistrats de la Cour des comptes et d'autres personnages éminents, parmi lesquels le chef ou le député des lazzarones. Chaque numéro passe de main en main, sous les yeux des notables, avant d'être crié à haute voix à la foule entassée dans la cour du palais et sur la place. Je vous laisse deviner le spectacle. Voyez-vous cette cohue populaire qui attend, palpite d'anxiété, frémit d'impatience? Ils sont tous pauvres, ils ont tous risqué là quelque chose de leur nécessaire, un verre de vin, un morceau de pain peut-être : il y en a beaucoup qui ont mendié, qui ont volé, pour jeter leur obole dans le gouffre, il y en a qui ont eu faim. Tous attendent une fortune. Plusieurs sont allés consulter les sorciers qui vendent des numéros, et les ont payés fort cher, triplant ainsi la somme engagée. Les uns ont écouté le cabaliste des cantines, qui murmure des chiffres quand il est pris de vin; d'autres ont soudoyé les prophètes modernes, qui rendent des oracles vagues comme ceux des anciens prêtres d'Apollon:

« Ibis et redibis non morieris in bello. »

D'autres se sont adressés aux capucins, qui vendent aussi des numéros pour la loterie. D'autres enfin ont joué le billet donné par *la Pacchiana* (la paysanne). C'est une fille de Pouzzoles qui va s'inspirer dans la grotte de la sibylle; elle en sort échevelée et présente alors aux rayons blafards de la lune un miroir, où elle voit des chiffres inscrits en caractères de sang. Je vous prie de croire que je ne fais pas ici du romantisme. Je répète naïvement ce qui se dit à Naples. Et il y a de fort honnêtes gens qui tiennent toutes ces choses pour articles de foi.

D'autres ont joué au hasard; mais la plupart ont traduit en billet de loterie un songe quelconque ou un événement du quartier, ou une calamité publique. Cette traduction est facile : chacun des 90 numéros répond à deux ou trois substantifs indiquant tous les sujets et tous les objets possibles. Ainsi, 84 signifie l'église; 50, le pain; 3, le vin; 47, le mort; 48, le mort qui parle. Toutes ces interprétations sont consignées dans des vocabulaires *ad hoc* appelés *Smorfie* (grimaces). Je n'ai jamais su pourquoi. Mais la plèbe n'a pas besoin de vocabulaires. Elle a tout cela dans sa tête, et profondément gravé....

Altavilla, qui vient de sortir de chez moi, m'a demandé en entrant :

« Qu'écrivez-vous là?

— J'écris sur votre loterie.

— Eh bien! mettez ce trait encore tout chaud. Je me promenais tout à l'heure dans les *borghi* (quartiers populaires) pour chercher des motifs de scènes. Je vis deux *guappi* qui se disputaient. Je me dis : voilà mon affaire; et en un moment je fus près d'eux. L'un débordait en invectives, épuisant notre dictionnaire de gros mots, qui est le plus riche du monde. L'autre laissa passer ce flux de paroles et répliqua : « Je ne te dirai qu'une chose : Toi, tu es huit carlins moins un grain. » Comprenez-vous?

— Aucunement.

— Je n'y compris rien moi-même au premier abord; mais, en y pensant après, j'ai trouvé le mot de l'énigme. Huit carlins moins un grain, cela fait 79 grains. Et 79 à la loterie est le chiffre qui signifie voleur. »

Deux jours après la reddition de Gaëte tous les Napolitains ont joué cet événement. Ils ont cherché les numéros qui représentent le roi, le siége, l'assaut, l'explosion, la victoire, la proscription, le châtiment, que sais-je encore? Avec ces numéros, ils ont composé des ambes, des ternes, des quaternes et des quines, et ils ont porté leur billet à l'un des innombrables bureaux de loterie de la ville, avec la somme qu'ils engageaient à ce terrible jeu. La mise est minime, il est vrai; on peut ne risquer que deux sous et demi; mais deux sous et demi pour mon décrotteur, c'est deux millions et demi pour votre banquier; c'est plus encore peut-être, car si votre banquier perdait cette somme, il n'en dînerait pas moins ce soir.

Contre son argent, le *postiere*, employé du bureau de loterie, donne au joueur un morceau de papier écrit contenant la mise et les numéros. Ce papier s'échange après contre un chiffon imprimé, qui, en cas de gain, a la valeur d'un billet de banque. Mais il ne faut pas oublier de retirer le samedi matin ce bulletin précieux, sans lequel, si la fortune vous sourit, vous n'obtiendrez jamais l'argent gagné: la règle est inflexible. J'avais pour voisin un pauvre homme qui avait risqué deux carlins sur un *terne sec* (c'est-à-dire sur trois numéros indivisibles, renonçant à rien toucher s'il n'en sortait que deux, combinaison qui diminue les chances et augmente d'autant le profit, en cas de gain). Les trois numéros sortirent. Avec les vingt sous joués, l'homme aurait dû toucher une somme immense, une fortune; mais il avait oublié de retirer le bulletin imprimé, et il n'a pu obtenir un sou. Le désespoir le prit et il se jeta par la fenêtre.

Vous comprenez maintenant l'anxiété du peuple qui encombre chaque samedi la place de la *Vicaria* pendant l'*extraction* qui doit renverser tant de milliers d'espérances. A chacun des cinq numéros criés de la fenêtre du palais, c'est un long frémissement dans le peuple; un frémissement de colère et de rancune, parce qu'il y a toujours déception pour le plus grand nombre, et les rarissimes fortunés se perdent dans la foule des malheureux. Au dernier numéro, vous voyez toute cette foule se disperser abattue, l'œil morne et la tête baissée, comme les chevaux d'Hippolyte : les plus hargneux et les plus violents se frappent la tête ou s'arrachent les cheveux, ou déclament tout au moins contre leur mauvais sort....

Mais il y en a qui pensent déjà aux numéros qu'ils joueront demain, et qui disent en s'éloignant : « La revanche à huitaine ! »

Et c'est ainsi que le gouvernement exploite l'espérance éternelle de ces pauvres gens.

Cependant, hâtons-nous de le dire, tout cet argent n'allait pas dans les caisses du roi. Une partie — très-petite, hélas ! — en était détournée au profit des orphelines. Je parle au passé, parce que nous sommes dans un moment de transition où tous ces usages vont être modifiés sans doute.

Voici donc ce qui se passait ici l'an dernier, sous François II :

Vous avez peut-être entendu parler (grâce au beau roman d'Antonio Raniero, *la Ginevra*) de l'hospice de l'*Annunziata*, pieuse institution pavée, comme l'enfer, d'intentions excellentes, mais administrée de telle sorte, avec tant de parcimonie et de mauvaise foi, gouvernée par de si effrontés voleurs, que ce n'était plus un asile d'enfants trouvés, mais, passez-moi le mot qui n'est pas trop violent, un repaire d'infanticides. Il y avait un trou s'ouvrant dans la rue : c'est là que les mères jetaient leur enfant abandonné, comme une lettre à la poste.... Le trou était étroit, pour qu'on n'y pût faire passer que les nouveau-nés, si bien que, quand l'enfant était trop gros, on l'y entrait, on l'y poussait de force.... Tenez, je n'ose aller plus loin : ces choses-là me soulèvent le cœur.

Fort peu d'infortunés survivaient aux mauvais traitements des nourrices, au régime de l'asile, au manque de chaleur, au manque d'air et de pain qui les tuaient lentement. Il y avait cependant quelques jeunes filles qui, grâce à une constitution vigoureuse, parvenaient à l'âge où l'on se marie dans ce pays précoce. C'était l'État qui se chargeait de les doter. Et il les dotait avec l'argent de la loterie. Chacune avait son numéro; quand ce numéro sortait, on lui donnait cinquante ducats (un peu plus de deux cents francs), un diadème d'argent et un voile. Puis, un jour de l'année, on exhibait les *trovatelles* (c'est le nom qu'on leur donne) dans une grande salle où entrait qui voulait. Le premier venu pouvait choisir l'une d'elles et la prendre pour femme, avec son voile, son diadème et ses cinquante ducats. Ces mariages se célébraient à l'archevêché avec une certaine pompe. La foule se pressait autour du cortége, les lazzarones acclamaient les mariés, et les marchands les applaudissaient en entre-choquant les plateaux de leurs balances. Et c'est ainsi que les trovatelles deviennent mères à leur tour : celui qui leur tend la main ne se repent jamais de les avoir choisies. Elles n'ont pas mangé leur pain blanc le premier, les pauvres filles; elles ont fait un rude apprentissage de la souffrance.... et elles n'abandonnent jamais leur enfant.

La loterie, qui empêche tant de gens de faire leur lit, le fait donc en revanche à quelques infortunées. J'écris cette phrase pour reboucler ma digression au point où elle s'était détachée. Et je reviendrai dans ma prochaine lettre au *vascio*, que j'ai quitté trop longtemps.

VII

Les madones. — La ville éclairée par dévotion. — La semaine sainte et les cochers. — Un mot de l'abbé Genovesi. — Les portantines et les sages-femmes. — L'hommage de la ville au roi. — Pâques et la fête d'Antignano. — Noël et les pétards. — Le cheval de bronze fondu en cloche. — Un miracle avant terme. — Saint Janvier. — Superstitions populaires. — La *jettatura*. — Histoire d'un jettateur. — Les cornes. — Tableau !

N'avons-nous pas fait, monsieur, une assez longue digression? Où étions-nous? Dans un *vascio* des quartiers populaires. La vue du lit nous a entraînés dans des divagations sans fin. Mais il n'y a pas rien qu'un lit dans la maison du pauvre. Regardez un peu plus haut, contre le mur, vous verrez une image de madone. Devant l'image une lampe ou du moins une veilleuse allumée. Le lit manque quelquefois dans la maison, jamais l'image. Le pain manque souvent, jamais l'huile à la lampe qui brûle nuit et jour.

Cette madone est partout dans Naples. Même aujourd'hui, après une révolution qui ne fut rien moins que dévote, la Vierge berce son enfant divin dans presque toutes les boutiques, dans des niches pratiquées sur les façades des maisons, et partout brille un flambeau quelconque devant l'estampe ou le tableau richement encadré, devant le transparent ou la fresque. Et ne criez pas contre cette profusion de luminaire, le gouvernement s'en servit autrefois pour obtenir du peuple souverain l'éclairage de la ville, pendant la nuit.

En effet, les lazzarones réclamaient la nocturne obscurité des rues comme un privilége. Pourquoi, je l'ignore; et si je le savais, je ne vous le dirais pas. On voulut leur imposer des falots, impossible; ils les brisaient à coups de pierres. Si bien que les rues de Naples seraient restées des coupe-gorges jusqu'à la consommation des siècles, si un prêtre ou un moine ingénieux (le frata Rocco, si je ne me trompe) n'avait imaginé de faire peindre des madones au-dessus des lampions. Les coupe-jarrets se mordirent les doigts, mais la pieuse illumination fut respectée.

C'est que la religion joue un très-grand rôle dans les mœurs de ce pays. Vous avez dû vous en douter dès ma première lettre. A Naples, il n'est question que de saints. Les théâtres mêmes sont sous l'invocation d'un patron quelconque : nous avons le théâtre Saint-Charles et Saint-Carlin, nous avons le théâtre Saint-Ferdinand. Vous savez que toutes les ripailles plébéiennes ont pour prétexte un acte de dévotion. Noël, Pâques surtout, offrent à cet égard d'étranges spectacles.

Pâques surtout vous dis-je, parce que cette fête succède aux jeûnes du carême. Aussi est-elle attendue par le peuple de Naples comme un jour de délivrance et de pleine liberté. La semaine sainte change la ville en foire aux comestibles. De tous les villages voisins affluent des troupeaux de bœufs, de moutons et de pachydermes; tous les abattoirs sont en travail et les étalages des bouchers affriandent les yeux gloutons du lazzarone par une exhibition de viandes saigneuses qui seront dévorées le dimanche suivant. Les belles *ovaïoles* descendent avec

leurs grandes corbeilles pleines d'œufs sur la tête. Tous les marchés s'enguirlandent de feuillages et se couvrent de fruits défendus. Le peuple regarde ces trésors avec une sorte de rage. Les mendiants pullulent, plus nombreux que d'ordinaire : ils veulent aussi faire leurs pâques. Il y a force ouvriers, gens de lettres, avocats, notaires, médecins, etc.... (je ne ris pas) qui mendient comme de simples va-nu-pieds pour la bombance du lendemain. Tout cela est d'une voracité sinistre.

Le jeudi saint à midi, toutes les cloches se taisent et toutes les voitures, tous les chevaux disparaissent, soit pour ne pas troubler d'un bruit irréligieux l'agonie de Notre-Seigneur, soit pour aller se faire bénir à Rome. Aussi est-il d'usage de sortir à pied ces jours-là. Naples est une ville où mon domestique croirait se déshonorer s'il faisait une lieue sur ses jambes. En revanche le premier gentilhomme de l'ex-roi François II ne manquerait pas, le jeudi saint, de visiter sept églises et de parcourir à pied la rue de Tolède. Les duchesses vêtues de noir marchent comme de simples femmes du peuple et crottent bravement leurs brodequins. La rue offre un aspect assez curieux ces jours-là : figurez-vous un trottoir plus peuplé, plus bruyant, plus joyeux que ceux de nos boulevards ; seulement toute cette foule qui se pavane et fait la roue, cause et rit comme dans un salon, toute cette foule porte le deuil du Sauveur du monde.



Le bonjour. — Dessin de Ferogio.

Il en résulte que le vendredi saint est la fête des cochers, qui comptent dans la population napolitaine. Naples est la ville de l'Europe où il y a le plus de voitures, et, par conséquent, le plus d'automédons. Ces cuistres sont les plébéiens les plus insolents de la ville. Ils sont aussi les plus lâches, et vous les mettez à la raison avec un revers de main. Au siècle dernier cependant, ils s'érigeaient en matamores. Ils furent les plus forts spadassins de l'école napolitaine, si célèbre au temps où les duels étaient honorés. Quand deux gentilshommes croisaient le fer, leurs cochers se battaient entre eux : c'était la règle. On les considérait comme des seconds.

Il s'est dit pour la première fois à Naples ce mot très-connu qui a fait depuis le tour du monde. L'abbé Genovesi proposait à un gentilhomme un précepteur pour ses deux fils, aux appointements de trente ducats par mois. « Trente ducats! s'écria le gentilhomme. Mais je n'en donne pas autant à mon premier cocher! — Prenez donc un second cocher pour l'un de vos deux fils, repartit l'abbé : vous aurez deux chevaux de plus. »

Les gens d'écurie ne sont plus les bretteurs ni les musiciens d'autrefois, qui excellaient à jouer du luth ou de la mandoline, et qui donnaient des sérénades pour leurs maîtres. Les cochers d'aujourd'hui n'ont gardé des anciens que l'insolence. Ils ne sont plus bons qu'à occuper leurs siéges, et toute l'année s'en tiennent à cette



Vue de Naples — Dessin de Karl Girardet.

besogne : ils s'en acquittent d'ailleurs habilement. Le vendredi saint, ils vont s'enivrer à la campagne, et laissent la rue aux *portantines*, qui ressemblent fort à nos chaises à porteurs.

Cependant la portantine est un véhicule subalterne. Les femmes du monde n'y entrent jamais. Elles l'abandonnent aux comédiennes des théâtres inférieurs. Il est stipulé dans le contrat des cantatrices de second ordre, que le directeur les enverra chercher tous les soirs et qu'on les ramènera chez elles en litière. Les danseuses ont le même privilége, pour ménager leurs jarrets précieux.

Mais les portantines servent surtout aux baptêmes, et quand elles sont destinées à cet usage, on les couvre de plumes, de dorures et de petits anges peints (voyez page 236). Elles reçoivent alors les sages-femmes aussi peintes, aussi dorées et aussi emplumées qu'elles. Les gens de la fête marchent autour de la chaise où trône la *vammana* tenant le nouveau-né dans ses bras : la tête à droite si c'est un garçon, à gauche si c'est une fille. Cette sage-femme, outre son métier d'accoucheuse, doit savoir le latin de sacristie. Elle récite les oraisons et donne la réplique au curé baptisant.

Je reviens à la semaine sainte. Ces jours-là, Naples n'a qu'une idée, le banquet pascal. Cette préoccupation se voit partout, notamment dans les cadeaux qu'on se fait et qui renouvellent les étrennes. Quand régnait François II, la police distribuait de la volaille à tous ses agents avoués ou non; mon domestique m'offrit l'an dernier un chapon qu'on lui envoyait pour qu'il surveillât son maître. Le corps de la ville, le sénat de Naples comme on l'appelait pour rire, faisait hommage au souverain d'une cargaison de fruits, de légumes, de volaille, de gibier, de tout ce qui peut se mettre enfin sur la dent, pour les pâques royales. Le roi Ferdinand ne touchait pas, dit-on, à ces présents-là.

Avec de pareilles dispositions, figurez-vous si l'on attend avec angoisse le bruit des cloches revenues de Rome qui doivent annoncer la résurrection de Notre-Seigneur et rompre le jeûne. J'ai vu des enfants se précipiter, leur *casatiello* à la main, vers le vieux bedeau de la paroisse et le supplier de sonner vite, afin qu'ils pussent mordre à belles dents les œufs du gâteau pascal : « Sonne donc, Micco, criaient-ils, sonne donc, sans quoi nous mangeons avant la cloche et tu auras cela sur la conscience ! »

Le lendemain de Pâques, il n'y a pas une maison de Naples où l'on ne compte, pour le moins, une indigestion.

C'est le dimanche de la Résurrection qu'a lieu la fête d'Antignano, petit village hissé sur les hauteurs où Naples est adossée. Là, devant une foule touffue, se donne un spectacle renouvelé des anciens mystères. Deux processions courent le village, l'une est celle de Jésus, l'autre est celle de la Vierge qui court vêtue de deuil et cherche son fils. La partie de cache-cache dure longtemps; enfin les deux cortéges se rencontrent. Aussitôt des explosions de pétards annoncent la grande nouvelle et la madone soulève sa robe d'où s'échappent des nuées de petits oiseaux.

A Noël, nouvelle bombance : on mange alors des *capitoni*, lourdes anguilles de mer. Les *zampognari* viennent des provinces samnites pour souffler dans leur cornemuse et dansent tout en soufflant devant les images de la madone. Mais je n'ai pas à m'étendre sur ces musiciens ambulants, ils ont fait le tour du monde et plusieurs d'entre eux sont revenus riches. Londres les a chassés, me dit-on, à cause de leur musique désagréable; les airs anglais sont si doux !...

C'est dans la nuit de Noël que Naples ressemble à une ville bombardée. Les pétards éclatent sans interruption jusqu'au matin, d'un bout de la ville à l'autre; impossible de sortir sans avoir à traverser des fusées, des bombes ou des feux de joie; impossible de dormir, à moins d'être artilleur ou chef d'orchestre; on reste donc chez soi, comme tout le monde et l'on soupe horriblement. Cependant de toutes les fenêtres partent des paquets de poudre qui font explosion dans la rue. Rien n'est plus curieux que de voir d'intrépides gamins courir après ces projectiles et tâcher d'en éteindre les mèches avec leurs pieds nus. Qu'on leur apprenne seulement le mot d'honneur, et en bien peu de temps, de ces enfants sans peur on fera des hommes.

Il y a bien des indigestions, vous ai-je dit, le lendemain de Pâques; je crois qu'il y en a tout autant le lendemain de Noël. Ce n'est pas que la gloutonnerie soit l'unique sentiment religieux des Napolitains. Ils sont très-sincèrement dévots. Ils ne manquent pas une messe, ils payent tribut aux moines et aux curés. Le quêteur qui s'adresse au plus pauvre de tous ne s'en va jamais les mains vides. Les capucins qui font leur tour de campagne (voy. p. 229) reviennent avec des chariots chargés de provisions : bottes de paille, sacs de farine, agneaux ou volailles, barils de vin, etc. Il n'y a pas de si humble maison que le curé ou son vicaire n'aille la bénir au moins une fois par an, moyennant finances. Les plus déguenillés et les plus faméliques trouvent toujours de l'argent pour cela.

Aussi le peuple est-il superstitieux autant qu'on peut l'être.... Il l'était du moins, car, je vous le répète, tous ces traits saillants tendent à s'effacer. C'est le peuple d'autrefois que je cherche à ressaisir dans le peu qu'il en reste.

Ce peuple d'autrefois était foncièrement païen. Il adorait tout, jusqu'au cheval de bronze copié de celui de Castor que vous avez vu à Rome; cette copie colossale se cabrait un jour à Naples sur la place de l'Archevêché. Conrad le Souabe, après avoir pris Naples, décapita le cheval grec et lui mit une tête bridée : ces fanfaronnades étaient le goût du temps. Le peuple n'en vénéra pas moins la bête de bronze. Les cochers tournaient autour d'elle en procession, avec leurs chevaux enrubannés, et quand ces chevaux étaient malades, la ronde se faisait la nuit, mystérieusement, avec des paroles symboliques : bien des quadrupèdes et même bien des bipèdes, sauvés par la foi, s'en retournaient guéris. — L'archevêque de Naples eut le courage, en 1568, de supprimer cette idolâtrie; on fondit le cheval en cloche :

il tinte maintenant dans le campanile de Saint-Janvier. Il n'en reste que la tête, celle de Conrad : elle est, je crois, au musée.

Par malheur l'archevêque n'a pas aboli toutes les superstitions. Il en reste encore et d'assez violentes. Maintenant les animaux vont se faire guérir par saint Antoine et les femmes par la feue reine Christine, première épouse de Ferdinand, déjà béatifiée. Vous dirai-je encore l'obstination des gens nerveux qui croient calmer leurs migraines, en passant leur tête dans une niche, creusée dans je ne sais quel mur d'église? Vous compterai-je les boiteux, bossus, bancals, estropiés, paralytiques qui se rendent en procession dans l'église des Carmes, où ils sont infailliblement redressés et ranimés? Par malheur, il y a deux ou trois mois, ils l'ont été un peu trop vite. Le cortége d'infirmités et de difformités venait d'entrer dans le temple et attendait le miracle assez patiemment, quand tout à coup je ne sais quel maladroit marcha sur le pied d'un garibaldien, qui n'était pas le plus endurant des hommes : il tira son sabre en roulant de gros yeux. Une panique effroyable envahit et balaya l'église. Les boiteux jetèrent derrière eux leurs béquilles, les paralytiques sautèrent à bas de leurs brancards et les culs-de-jatte prirent leurs jambes à leurs cous. Ce miracle avant terme a fait bien des hérétiques.

Mais il y a toujours des croyants obstinés. Entre autres, les sacristains qui montrent les églises. Vous ne persuaderez jamais à celui de Saint-Dominique que son crucifix n'ait pas dit à saint Thomas : « Tu as bien écrit sur moi, Thomas, que veux-tu pour ta peine? — Je ne veux rien que toi, » répondit le saint, ravi en extase à trois pieds de terre, comme le bienheureux Cupertin.

Ailleurs on vous montre un Christ en croix qui, pour éviter un boulet, lors du siége de Naples, en 1439, baissa la tête. Ailleurs (dans l'église des Carmes déjà nommée), un Christ en ivoire sur le crâne duquel il pousse continuellement un certain nombre de cheveux : le feu roi Ferdinand allait voir chaque année ce phénomène. Ailleurs encore (dans l'église de Saint-Paul), une madone qui est venue là toute seule, du palais royal qui fut autrefois sa résidence, à la suite de je ne sais quelle parole du souverain qu'elle avait entendue et qui lui avait déplu. Je pourrais vous citer enfin le miracle de saint Janvier, sur lequel M. Vernes, dans son excellent livre *Naples et les Napolitains*, nous donne une page très-curieuse, écrite il y a bientôt quatre cents ans :

« Dimanche IIIe jour de may, le roi ouyt messe à Sainct-Genny à Naples, qui est la feste de la grant eglise cathedrale où il y eut grant assemblée de prelats, tant cardinaulx, evesques et autres prelats constitués en dignités. Et en icelle eglise fut monstré au roy le chief de sainct Genny, qui est une moult riche chose a veoir, digne et saincte. Quand le roy fut devant le grand autel, on alla querir de son precieux sang en une grant ampole de voirre et fut monstré au roy, et on lui bailla une petite verge dargent pour toucher ledict sang qui estoit dedans l'ampole dur comme pierre à ce que le roy le touchast de la verge dargent, laquelle fut mise sur lautel devant le glorieux sainct, incontinent commença à eschauffer et amolir comme le sang dung homme bouillant et fremissant qui est ung des grands miracles que on puisse veoir a present, dont tout le peuple françois tant nobles que autres se donnoient grant merveille. Et disoient les seigneurs de Naples tant deglise que de la ville que par ce precieux chief et sang avoient cognoissance de beaucoup de requestes envers Dieu, car quant ils faisoient leurs prières si elles estoient bonnes le sang amolissoit, et si elles n'estoient de juste requeste il demeuroit dur. Aussi par ce sang avoient la cognoissance de leur prince sil devoit estre leur seigneur ou non. »

Par bonheur (ce qui a épargné beaucoup de sang) le saint accepte volontiers pour seigneurs tous ceux qui sont maîtres de la ville. Il n'a de rancune contre personne, pas même contre ceux qui ne croient pas en lui. Dans sa mansuétude, il a obéi dans le temps à Championnet qui lui ordonnait de faire son miracle sur-le-champ, sous peine de voir fusiller ses chanoines. Il vient d'obéir à Garibaldi qui ne lui a pourtant adressé aucune menace : il obéit de même à Victor-Emmanuel. Je suis donc pour qu'on lui laisse faire son miracle en paix : c'était aussi l'opinion de Voltaire.

Vous le voyez, monsieur, à ces besoins d'imagination, le sentiment religieux des Napolitains n'a rien à faire avec le nôtre. C'est une passion impétueuse, sensuelle, pleine d'ivresses et de voluptés, pleine aussi d'effusions, de transports, de colères même. Dans l'église de Saint-Janvier, le jour du miracle, la foule est ivre. J'y ai vu des convulsionnaires enragés. Si le sang tarde à se liquéfier, l'impatience populaire déborde en invectives. On apostrophe le saint en termes outrageants qui ne se répètent pas dans notre langue. Tout cela pourrait bien tourner en émeute, si le miracle ne se faisait pas à volonté.

Les Calabrais un jour (au dire de M. Vernes) ont poussé encore plus loin l'irrévérence. Après une longue sécheresse, qui ne finissait pas en dépit de toutes leurs prières, ils prirent tous leurs saints, peintures et statues, et les mirent en prison. Je m'en tiens là, je n'ai rien de plus fort à vous dire.

Avec de pareilles dispositions, rien ne peut vous étonner chez ce peuple qui pousse la crédulité aussi loin qu'on la poussa jamais. Il n'y a pas de croyance puérile qui ne s'acclimate à Naples et ne s'érige en article de foi. Tous nos préjugés sur l'huile tombée, les glaces brisées, etc., etc., sont répandus ici comme dans les loges de nos portières. Et il y en a mille autres qui tiennent au sol. Quand l'enfant vient de naître, par exemple, la sage-femme le martyrise de mille manières et finit par le poser à terre jusqu'à ce que le père vienne le prendre, sans quoi il n'est pas reconnu. Jamais une femme ne fait son lit avant que son mari soit sorti ; agir autrement serait tenter la Providence. Le 24 juin, en plein midi, en face du soleil, bien des jeunes filles versent du plomb fondu dans l'eau d'un bassin, où ce métal forme des à peu près d'images, quelque chose qui

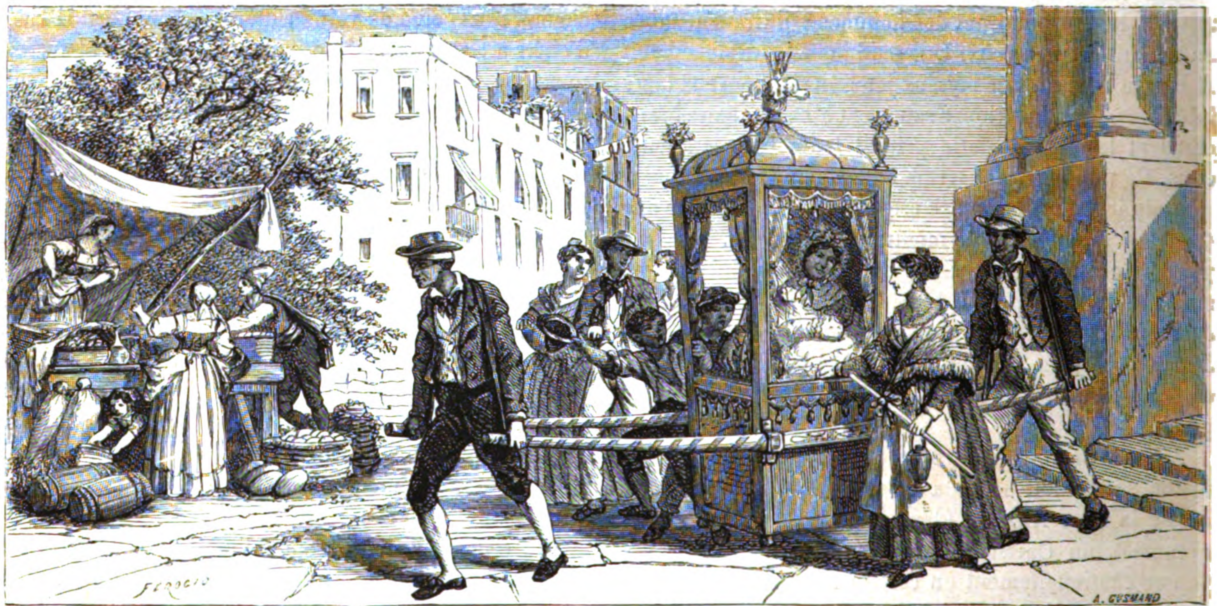
peut ressembler, par exemple, à un palais, à une voiture, à un cercueil, à tout ce que veulent ces folles têtes : elles voient dans ce bassin leur avenir. D'autres frissonnent au chant d'une poule et lui tordent le cou sur-le-champ, car poule qui chante ne peut ni se vendre ni se donner. Le jour de la Saint-Jean, avant l'aube, plus d'une fille à marier jette un œillet dans la rue déserte ; si un jeune homme le ramasse, celui-là sera son mari. Et mille imaginations pareilles.

Mais la superstition la plus extravagante est la *jettatura*, le mauvais œil, auquel beaucoup de Parisiens font semblant de croire aujourd'hui, pour justifier leurs breloques.

C'est un préjugé vieux comme le monde que certains visages portent malheur. Un teint blafard et des lunettes bleues surtout sont sinistres. Si vous avez des lunettes bleues et un teint blafard, ne venez pas à Naples, tout le monde vous ferait les cornes en vous tournant le dos.

Pour se préserver des jettateurs, c'est-à-dire des hommes du mauvais œil, les anciens avaient des emblèmes singuliers que je n'ai pas à décrire. Les modernes sont plus réservés. Ils emploient des préservatifs avouables. Le charretier, dont les chevaux s'arrêtent et ne veulent plus avancer, crache trois fois et jette ensuite en l'air une poignée de terre. Aussitôt le charme est rompu, si le mauvais vouloir des bêtes vient de la présence d'un jettateur. Le maréchal ferrant cloue un fer à cheval sur la porte de sa boutique. Mais ces moyens-là ne sont pas les plus sûrs.

Les plus sûrs sont les cornes. Nombre de boutiquiers en peignent des trois couleurs symboliques (le rouge, le jaune et le vert) sur leurs enseignes ; elles sont infaillibles, surtout si ce sont des cornes de moutons. Dans les appartements, les vrais cornes de taureaux siciliens sont préférables. Vous en trouverez partout à Naples, même dans les salons sérieux, même dans les doctes cabinets, car c'est une superstition universelle. Je connais ici des gens qui ne croient pas en Dieu, mais je n'en connais pas qui reçoivent volontiers un jettateur.



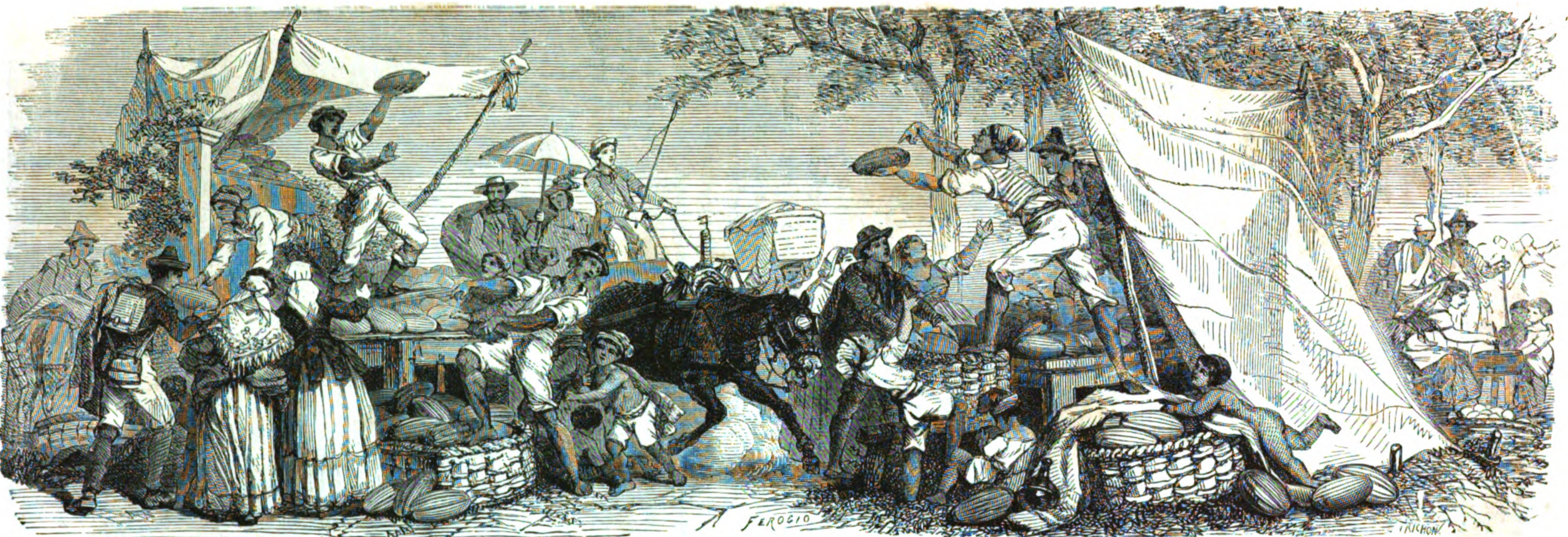
La portantine. — Dessin de Ferogio.

Et tenez, moi-même qui vous écris, je ne crois évidemment pas à la jettature. J'ai refusé cependant d'aller voir un gentilhomme de lettres qui avait le mauvais œil. Avant de le connaître, l'ami qui voulait me présenter à lui s'était toujours porté comme un roc; après l'avoir connu, cet ami, poëte d'un grand talent, est tombé malade, et, dépérissant à vue d'œil, est mort d'une maladie inconnue. Le gentilhomme dut quitter son propre palais où il portait malheur à tous ses locataires. Il était surintendant des théâtres ; s'il applaudissait une pièce, elle tombait roide ; s'il regardait une comédienne, elle chantait faux. Chassé de maison en maison, il alla s'établir à Pizzofalcone, dans l'*immeuble* d'un avocat, esprit fort. Deux jours après l'immeuble de l'avocat s'effondrait dans une grotte souterraine.

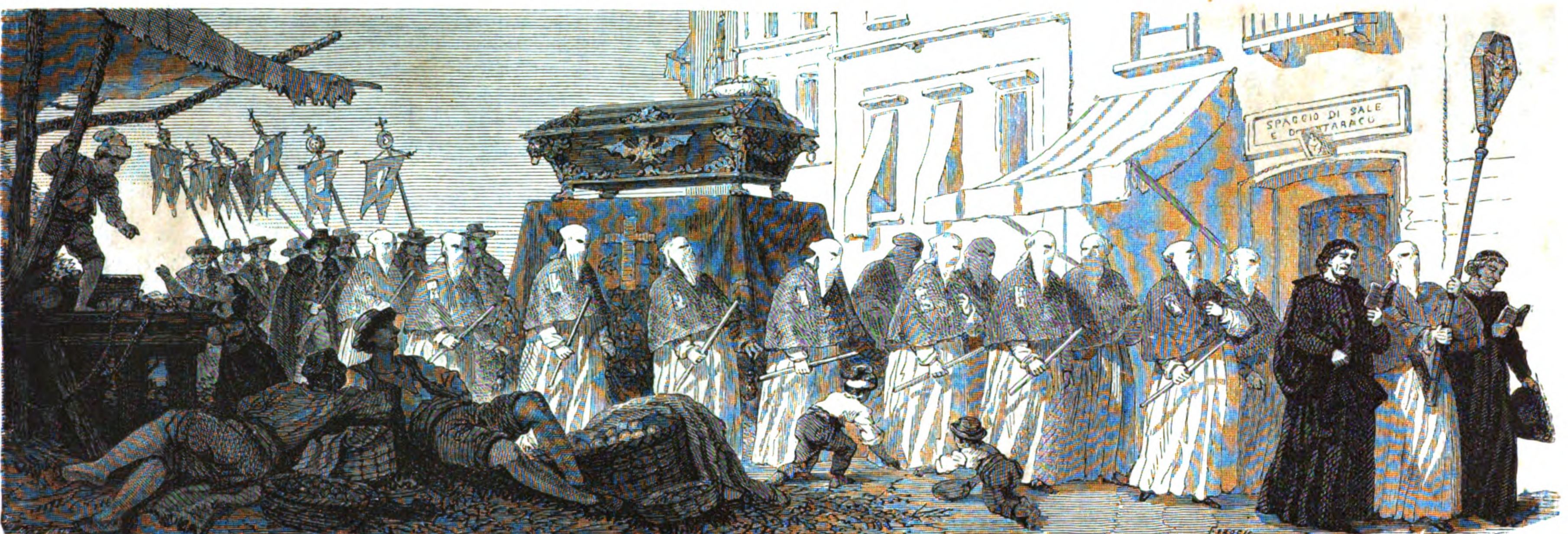
Je ne veux pas vous nommer ce malheureux, plus martyr que ses victimes ; mais à Naples, où ces pages seront lues, je l'espère, on le reconnaîtra.

Aussi la ville de Naples est-elle remplie de cornes. On les porte en breloques, en épingles, en colliers ou en bracelets ; j'en ai vu qui étaient en or, en argent, en jais, en ivoire, en écaille, mais les plus efficaces sont en corail. Défiez-vous de celles qui représentent de petites mains fermées pointant l'index et le petit doigt, elles sont impuissantes. Il faut qu'elles figurent de vrais cornes, sinon, non!

Un mot, maintenant pour être juste. Je n'avance pas que toute la religion des Napolitains consiste en ces puérilités. Elle a des côtés sérieux, elle maintient des usages touchants, elle encourage des vertus sincères. Si par exemple à table vous laissez tomber un morceau de pain, votre domestique le ramasse et le baise pieusement : il ne balayerait pas ce présent de Dieu pour tout l'or du



La vente des pastèques. — Dessin de Ferogio.



Un enterrement. — Dessin de Ferogio.

monde. La famille est sacrée à Naples, et je n'ai vu nulle part pousser aussi loin qu'ici le respect du chef de la maison. Tout l'argent gagné par les enfants va dans les mains du père, ou de la mère (si le maître, comme on l'appelle, est mort), même quand les enfants sont des hommes. Le Napolitain a de la bonté ; le mot est commun, mais la vertu est rare. Tous les hospices, asiles, refuges, toutes les institutions de bienfaisance en un mot, sont dus à la charité privée. La ville est pavée de pauvres, et tout cela trouve son pain.

En beaucoup de choses, à Naples, l'esprit d'association a produit d'excellents résultats. Les confréries, par exemple, qui président aux enterrements et font des funérailles aux plus pauvres. A vrai dire, nos yeux français n'aiment guère ces cercueils couverts de riches draperies et cheminant entre des haies mobiles de pénitents armés de cierges (escortés eux-mêmes de gamins recueillant en des cornets de papier les gouttes de cire fondue qui tombent, et dont on fera d'autres cierges pour la prochaine procession). Ces spectacles-là nous répugnent[1].

A Naples, du reste, ils ne font pas beaucoup d'impression. La mort ici n'est pas une chose simple et grave. Elle effraye plus qu'elle n'impose ; on la trouve plutôt laide que triste, elle n'afflige pas. Les deuils ne durent pas longtemps, les morts sont bientôt pleurés.

On peut dire des Napolitains ce que Montaigne disait de lui-même : ce n'est pas la mort, c'est le mourir qui les inquiète. Aussi s'occupent-ils des mourants beaucoup plus que des trépassés. Un convoi funèbre ne leur dit rien, mais si c'est le viatique qui passe!...

J'ai cette scène dans la tête et je ne l'oublierai jamais. C'était un soir de carnaval et la rue de Tolède éclatait en cris de joie. Des masques passaient en dansant au bruit du tambourin et des castagnettes, des musiciens populaires gonflaient ou raclaient leurs instruments, des trompettes et des tambours rentraient dans les casernes : tous les bruits de la rue, les marchands en plein air, les enfants tumultueux, les fanfares sonores, les voitures, les chevaux, les grelots des rosses populaires, le marteau des forgerons et des chaudronniers travaillant dans les ruelles voisines, que sais-je encore?... tout cela faisait le vacarme étourdissant qui donne ici le vertige aux étrangers. Une clochette éloignée tintina tout à coup et la rue entière fit silence. On aurait entendu voler une mouche dans ce chaos tout à l'heure plus bruyant qu'une salle de métiers. Les clochettes se rapprochant, les tambours accompagnèrent d'un roulement sourd les coups saccadés du carillon monotone. Les voitures s'étaient arrêtées et rangées ; les piétons sur les trottoirs étaient tombés à genoux. Tous les balcons s'étaient couverts de flambeaux derrière lesquels apparaissaient des gens en prière. Les sonneurs, vetûs de rouge, puis le curé, sous son dais, marchèrent lentement à travers la foule agenouillée. Le silence était si grand qu'on entendait les paroles du prêtre. Il portait le viatique à un mourant.

Quand *Gesù-Cristo* fut passé (comme on dit ici), le bruit joyeux et turbulent recommença de plus belle et comme si de rien n'était. Voilà Naples.

Et tel est ce peuple dont j'ai tâché, monsieur, de saisir en courant quelques traits. J'en aurais encore de quoi remplir un volume, mais je vous ai déjà pris beaucoup de place, et vous avez le monde entier à montrer à vos lecteurs. Permettez-moi donc de reprendre haleine. S'il plaît à vos voyageurs casaniers de se remettre en route avec moi, je pourrai les conduire hors de la ville. Il leur reste encore beaucoup à voir : d'abord le Vésuve et Pompéi, les deux merveilles ; puis le peuple des campagnes, les belles filles d'Amalfi et de Procida. Ils viendront chercher dans les îles quelques nièces de la Graziella de Lamartine. Qu'ils veuillent donc bien faire bon visage à leur très-humble cicerone,

Marc MONNIER.

1. Les hommes bleus à banderoles qui suivent l'enterrement, dans l'estampe de la page précédente, sont les pauvres de saint Janvier, les croque-morts de ce pays.



La sieste. — Dessin de Ferogio.

NOTES ÉCRITES DE COCHINCHINE.

(Voyez page 94.)

Les femmes. — Le bétel.

Les femmes ne sont nulle part aussi libres qu'en Cochinchine. On ne leur casse pas les pieds avec des bandelettes, comme on le fait en Chine, ou les reins et la poitrine avec des corsets de fer, comme en Occident. Elles ne sont pas obligées de se voiler le visage, comme les femmes turques. Elles vont et viennent à leur guise. Souvent, elles prennent de l'influence dans les affaires d'une manière sûre, quoique indirecte, par l'empire qu'elles exercent sur leurs maris. Dans beaucoup de villages, ce sont les femmes qui gouvernent.

Quoique la polygamie soit tolérée dans l'Annam, elle y est mal vue. Un homme ne prend généralement qu'une femme. Un chrétien, dans un village du Tonquin, avait une femme qui ne lui donnait pas d'enfants; ses parents lui conseillaient de prendre une autre femme et souvent revenaient à la charge. Il résista par attachement pour sa première compagne, disant que Dieu la rendrait féconde un jour. Au bout de vingt ans, elle lui donna un fils. Ne dirait-on pas la contre-partie de ces sévères histoires hébraïques qu'on rencontre dans la Bible et le Coran?

Les bonzes annamites ne sont pas mariés. J'ai entendu de pauvres chrétiens cochinchinois qui avaient demandé une messe pour un petit enfant mort, se plaindre avec amertume parce que la messe avait été chantée par un homme marié. Le diacre qui répondait habituellement étant malade, il avait fallu recourir à un ancien élève du père. C'était un brave homme, bon chrétien, mais qui, ayant changé d'idée, s'était marié. Les parents se fâchèrent presque en voyant arriver l'assistant : dans leur pensée, les choses n'étaient pas faites régulièrement.

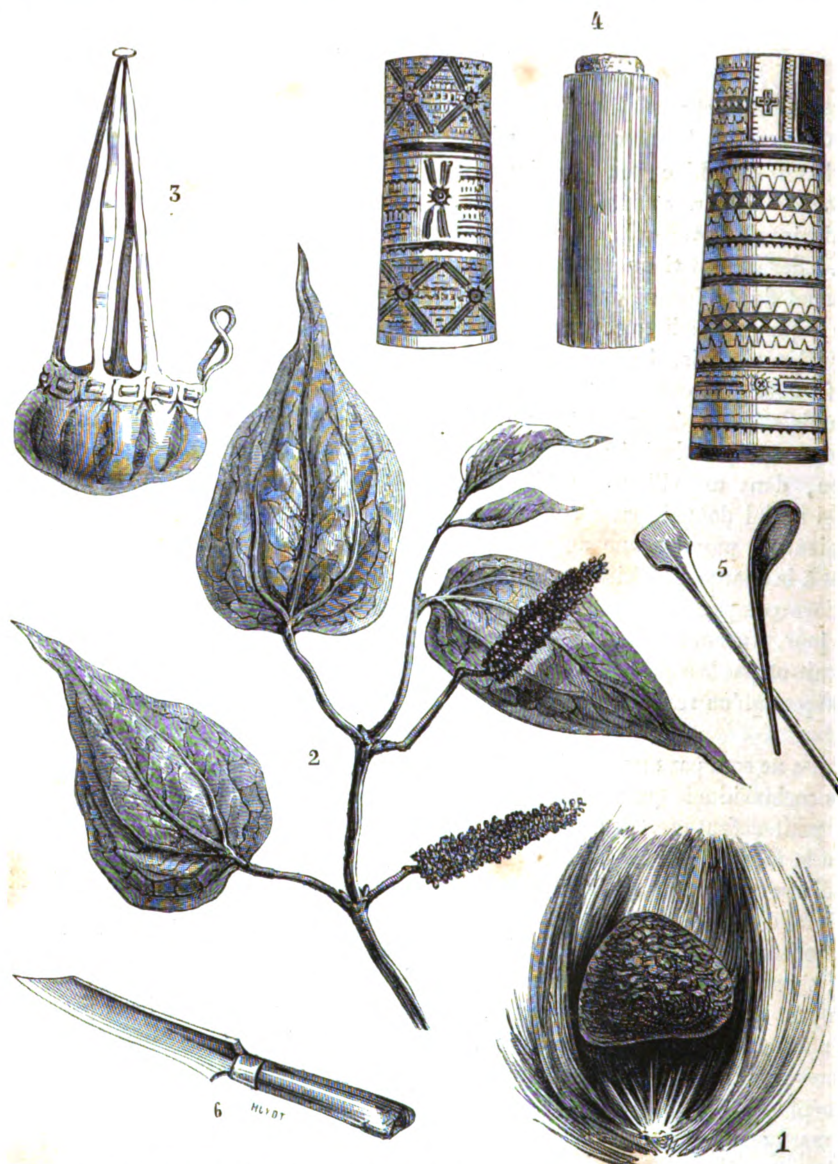
L'allure des femmes rappelle ce qu'on se figure de la pose décidée des canéphores. La taille est heureusement cambrée; les bras marquent la mesure. Leur teint naturel se rapproche de cette pâleur qui n'est pas maladive et que les Italiens appellent « une face de morte. » Pourtant s'il était permis d'employer les galanteries du dernier siècle, on dirait que les violettes, sur leurs joues, se marient au safran. Elles sont peut-être un peu trop jaunes. Les femmes du peuple sont presque noires : elles ne le sont pas cependant beaucoup plus que certaines paysannes du midi de la France.

Une figure plus ovale que ronde ; des yeux si peu bridés qu'il faut savoir qu'ils le sont, d'une expression presque animale, pleins d'un beau feu tranquille, les beaux yeux de bœuf de Junon ; un tout petit nez qu'on eût appelé le nez de Roxelane, du temps où on poétisait jusqu'au nez; des cheveux noir-bleu ramenés simplement en un chignon qui domine la tête, peut-être d'une façon exagérée; un corsage peu développé, mais bien pris, et cette ondulation dans la démarche que les Grecs appelaient divine, qui est comme l'harmonie du corps humain et qui annonce l'intensité de la vie; voilà le portrait de Mlle Kon-lei, qui a épousé, il y a quinze jours, notre interprète Joannes. Elle serait belle pour des yeux européens, si elle ne s'était faite une bouche de charbon. La coutume du bétel séparera longtemps encore les Asiatiques des Européens.

La culture du bétel exige de grands soins. Quand elle réussit, elle rapporte des bénéfices considérables. Trente feuilles se vendent quinze sapèques. Les plants doivent être couverts d'un abri épais qui les protége contre l'ardeur du soleil. Autrement, ils périssent. Les champs d'Oc-moun sont couverts d'un dôme impénétrable, et paraissent noirs en plein midi. Cette ombre épaisse fait penser aux vignes de Castellamare. La feuille du bétel ressemble à celle du mûrier : on la remarque dès qu'on la voit à cause de la délicatesse de ses nervures et de sa nuance d'un vert tendre. L'arbuste monte le long du tuteur jusqu'à une hauteur de sept à huit pieds. Dans le Tonquin, les gelées salines font périr quelquefois en une nuit des plantations entières de bétel. L'air, dans ce pays, est imprégné de sels nitreux qui se déposent, dans la nuit, comme une sorte de gelée blanche. Le sol se couvre d'efflorescences.

L'usage du bétel est répandu dans toute la Malaisie, dans l'Annam et dans les pays environnants. L'évêque du Tonquin a mâché le bétel pendant plusieurs années. Ses dents n'en ont pas souffert, et il semblerait que cette drogue n'attaque pas l'émail. Les dents des jeunes enfants sont laquées à un certain âge ; cette opération se fait au moyen d'une plante ; elle est complète en une seule fois. Il existe sans doute d'autres simples qui doivent dissoudre la couche noire; mais on n'en connaît aucun. L'usage du bétel seul rend les dents jaunes. C'est pour éviter cette teinte sale que ces peuples ont pris le parti d'adopter pour leur denture la couleur noire. Les Annamites trouvent que les dents d'ébène sont une beauté. Un mandarin du Tonquin devant qui s'était présenté un homme de Penang aux dents blanches, demanda à ceux qui l'entouraient quel était cet homme à la bouche si laide, et qui avait les dents blanches comme un chien. Mais rien n'est plus affreux au goût d'un Européen. Lorsque la bouche s'entr'ouvre pour parler ou pour sourire, on n'aperçoit qu'un trou tout noir, et les bouches les plus jeunes paraissent édentées.

Le bétel est un narcotique assez énergique. Les Annamites accroupis sur le devant de leurs portes, sur leurs tables de bois dur, ont dans leurs yeux quelque chose de la tranquillité mêlée de somnolence particulière aux ruminants. Le mouvement de leurs joues complète ce rapport d'idées. La feuille de bétel n'est qu'un des trois ingrédients : les deux autres sont la noix d'arec et la chaux; le tout est mêlé ensemble et forme la drogue sans laquelle les Annamites prétendent qu'ils ne peuvent pas vivre. Le goût est celui d'un aromate; on y trouve une impression de fraîcheur. L'odeur de la noix d'arec a de la ressemblance avec celle du brou de noix. Elle est meil-



1. Noix d'arec. — 2 Branche de bétel. — 3. Bourse à bétel. — 4. Boîte à chaux pour le bétel. — 5. Spatule pour opérer le mélange. — 6. Couteau à râper la noix. — Dessins de Pelcoq.

leure quand elle est sèche et de couleur brune. Les Annamites, lorsqu'ils enlèvent la peau de la noix fraîche, ont la lenteur et la physionomie particulière aux gens qui bourrent leurs pipes, l'air de complaisance qui annonce un plaisir assuré et qu'on savoure en imagination. Quelques-uns ajoutent de la chaux vive qu'ils tirent d'un petit vase en cuivre ou en faïence. J'ignore comment leur bouche peut y résister. Un raffinement consiste à mêler une forte chique de tabac à la chique de bétel. On serait porté à croire que la coutume du bétel préserve les dents de la carie : les seuls maux de dents qu'on soit à même d'observer chez les Annamites proviennent de causes autres que la carie, telles que les fluxions ou les douleurs sympathiques. (*Correspondance privée.*)



M. Guinnard en costume de voyage.

TROIS ANS DE CAPTIVITÉ CHEZ LES PATAGONS,

PAR M. A. GUINNARD.

1856. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[1].

Un enfant de Paris dans les pampas argentines. — Pourquoi j'étais venu là. — Déceptions. — Retour vers le nord. — Voyage et épreuves dans le désert. — La crue du torrent. — La fatigue, le froid, la faim, la soif. — Pensées de suicide.

Dans les premiers mois de l'année 1856, après avoir visité, au sud de la confédération Argentine, Carmen, sur le Rio Negro, et le fort Argentino au fond de la baie Blanche, j'errais parmi les établissements buenos-ayriens

1. Les dessins de cet article ont tous été exécutés par M. Castelli d'après les croquis de M. Guinnard.

clair-semés sur le Rio Quéquen, cours d'eau rarement tracé et plus rarement encore dénommé sur nos cartes européennes.

Quels motifs avaient pu entraîner un enfant de Paris à cette extrémité du nouveau monde? Quelques mots doivent me suffire pour les faire connaître.

Comme tant de milliers de Français que chaque année voit quitter le sol natal pour les rives de la Plata, j'étais venu en 1855 tenter la fortune à Montevideo et à Buenos-Ayres, et essayer d'acquérir, au prix des connaissances pratiques que j'avais acquises à Paris dans le commerce d'exportation, la certitude du pain quotidien pour moi et un peu d'aisance pour les vieux jours de ma mère. Mais, hélas! rien ne m'avait réussi : ni à Montevideo, où je trouvai installée une concurrence beaucoup trop forte pour moi, ni à Buenos-Ayres, en proie à une de ces crises révolutionnaires qui l'agitent périodiquement.

Alors j'avais entrepris de visiter les districts frontières des tribus indiennes, dans l'espoir de rencontrer de meilleures chances sur ce sol moins battu des Européens, mais je n'y avais pas été plus heureux que dans les grandes villes qu'ils exploitent.

Ayant ainsi parcouru vainement Mûlita, le Bragado, l'Azul, le Tendil, Tapalquen, Quenquen-Grande, points importants de la frontière argentine qu'habitent de nombreux fermiers (*estanceros*) adonnés à l'élève et au trafic du bétail, je résolus, sans me laisser abattre par les déceptions, de revenir à Rosario où, m'assurait-on, j'aurais plus de chances de succès.

Un Italien, nommé Pedritto, fourvoyé comme moi dans ce district perdu, m'ayant alors proposé de m'accompagner, nous entreprîmes de traverser la pampa afin d'abréger la distance que nous avions à franchir.

Pour remplacer les guides que nous étions dans l'impossibilité de nous procurer, je traçai un plan de route sur une carte, j'achetai une boussole, et, confiants dans nos forces et notre jeunesse, nous partîmes à pied, munis de quelques provisions de bouche et de chasse. Nous savions que de nombreuses difficultés, des dangers même pouvaient se présenter, mais nous étions disposés à tout braver.

Ce fut le 18 mai 1856 que nous nous mîmes en route. Cette époque de l'année coïncide avec le commencement de l'hiver de ces régions. Une pluie torrentielle, un froid rigoureux qu'augmentait encore le vent violent qui souffle des profondeurs de la Patagonie, nous assaillirent au départ. Ce mauvais temps dura quatre jours, pendant lesquels nous ne pûmes ni chasser ni faire de feu; nous avions beaucoup de peine à garantir nos armes dont dépendait notre existence. Dans la soirée du quatrième jour, la pluie cessa, un rayon de soleil survint qui ranima notre ardeur, nous nous reposâmes quelques heures et nous mangeâmes le peu qui restait de notre pain trempé de pluie. Après avoir réparé nos forces et étudié notre plan de route, nous reprîmes notre marche tout en cherchant à tuer quelque gibier. Cependant nous n'avancions que bien lentement sur un sol entièrement détrempé, et le cuir de nos chaussures s'en ressentit à tel point, que la nuit suivante nous les perdîmes; dès lors il nous fallut affronter, pieds nus, les rudes aspérités du sol et l'intensité du froid.

Dans la matinée du cinquième jour, quoique la marche nous devînt pénible, nous avions parcouru une grande distance, quand nous rencontrâmes une rivière étroite et profonde, encaissée dans un ravin pierreux et à pic. Descendre au bord de l'eau fut un véritable travail. Le reste du jour fut employé à rechercher un passage pour gagner l'autre rive. Nous avions réussi à le trouver quand l'idée nous vint de remettre la traversée au lendemain, car la rive où nous nous trouvions paraissait devoir nous offrir un meilleur abri que l'autre contre le vent.

Nous imaginâmes même de creuser avec nos couteaux une grotte dans la falaise afin de nous garantir complétement de la température froide et humide de la nuit Nous poussâmes la recherche jusqu'à faire du feu dans la grotte afin de l'assainir, et ce réduit semblait promettre à nos corps brisés de fatigue une délicieuse nuit de repos. Mais, hélas! on ne songe jamais à tout. Dans notre préoccupation de bien-être, nous n'avions prêté aucune attention à la crue des eaux qui déjà s'était fait sentir dans la journée. A peine avions-nous clos la paupière, que notre grotte, soudainement envahie par l'eau tourbillonnante et rapide, faillit devenir notre tombeau. Je n'eus que le temps d'éveiller mon compagnon et de saisir mes armes pour fuir. Mais s'échapper ne fut pas chose facile à deux hommes surpris par le danger dans leur premier sommeil, obligés de chercher leur chemin à travers les eaux et les ténèbres, et réduits à se servir de leurs poignards comme d'échelons pour franchir un escarpement qui, battu par l'inondation, menaçait à chaque mouvement un peu brusque de leur part, de s'écrouler sous eux! La divine Providence, sans doute, nous vint en aide; nous atteignîmes le sommet de la falaise, sains et saufs et avec nos armes! Nous en fûmes quittes pour la perte d'une partie de notre poudre, de nos munitions et de quelques menus objets de rechange abandonnés au torrent.

Cette nuit, commencée sous de si tristes auspices, s'acheva dans un sommeil profond, et le lendemain au réveil il ne nous serait resté du danger passé, qu'un souvenir fait pour nous encourager plutôt que pour nous abattre, si nous n'avions pas été obligés d'attendre pendant deux jours, deux longs jours de privation absolue et de véritable famine, que la baisse des eaux nous permît de franchir la rivière.

Le troisième jour seulement, nous tentâmes le passage après avoir fait un paquet de nos hardes et les avoir placées sur notre tête; nous nagions d'une main, tandis que de l'autre nous nous efforcions de tenir nos fusils hors de l'eau, mais ce n'était pas chose facile à exécuter. Le courant, d'une force extrême, nous entraîna dans un tourbillon où nous faillîmes périr; lorsque enfin nous abordâmes à la rive opposée, nous étions rendus de fatigue et dans un extrême état de faiblesse. Il nous fallut faire un bon feu pour ranimer nos membres engourdis,



Gravée chez Erhard, R. Bonaparte 42

sécher nos effets et nos armes. Si d'un côté ces douloureuses épreuves augmentaient notre confiance en nos forces, ainsi que nos mépris du danger, d'un autre elle ralentissait notre marche. En outre, nos pieds en sang nous faisaient cruellement souffrir, d'autant plus que nous n'avions nul moyen de les garantir, pas plus contre les aspérités du sol que contre la gelée.

Vers le milieu du jour, pourtant, nous eûmes l'heureuse chance de tuer une biche-gama[1], que nous fîmes rôtir; la faim rendit notre repas délicieux; du cuir de cet animal nous essayâmes de nous faire des sandales. Mais cette chaussure délicate ne pouvait suffire contre les pierres et les épines, et ce fut tout au plus si elle diminua l'effet du froid intense sur nos plaies. Incapables désormais de doubler le pas, nous résolûmes de marcher jour et nuit, et de n'accorder aux devoirs impérieux du sommeil et de la faim que le temps que nous ne pourrions absolument leur enlever. En dépit de ce calcul économique nos provisions s'épuisèrent promptement sans qu'il nous fût possible de les remplacer.

Nous étions alors entrés dans un *campo* ou espace des pampas où l'on n'aperçoit nulle trace d'animaux, pas même de végétation. Le terrain, d'une nature calcaire et salpêtré, y est d'une stérilité complète; le jour tout entier s'écoula sans nous laisser entrevoir le moindre atome qui pût apaiser notre faim ni notre soif. Le soir



M. Guinnard et son compagnon surpris par la crue d'un torrent.

venu, ne trouvant aucun abri, nous fûmes réduits à nous coucher tout transis de froid, sur le sol blanc de givre. La faim et la soif ayant augmenté encore dans la journée qui suivit, nous ne tardâmes pas à nous sentir indisposés et de plus fort tristes. Quand la nuit revint, elle ne ramena pas le sommeil dans nos sens torturés; nous demeurâmes les yeux ouverts sur le désert, la pensée fixée sur notre triste situation. Le lendemain, troisième jour de jeûne, l'épreuve fut plus terrible encore; nous avions le délire; notre marche lente fut souvent interrompue par la lassitude; notre soif était telle, qu'à défaut d'eau, nous fûmes réduits à avoir recours, pour l'apaiser, à l'extrême et répugnant moyen dont parlent tant de relations de naufrages. Cédant à la rage de la faim, nous mangeâmes de l'herbe et des racines que nous ne connaissions point, et dont le goût était révoltant.

Le soir succéda encore au jour, et le seul allégement que nous pûmes apporter à nos souffrances fut un peu de feu, alimenté par quelques épines glanées sur le sol de la pampa. Assis tristement autour de notre humble foyer, trop faibles pour supporter plus longtemps les angoisses de la faim, à bout de force et d'espérance,

1. *Guazu-u* d'Azara; *cervus campestris* de F. Cuvier. Sorte de chevreuil qui diffère de l'espèce européenne par sa gorge blanche.

nous sentîmes poindre l'un et l'autre en nous la terrible tentation de mettre fin à nos souffrances. Tout en préparant nos armes à cet effet, nous vînmes à penser amèrement au foyer de la famille, aux êtres chéris que nous ne devions plus revoir. Ces souvenirs ne tardèrent pas à élever notre âme à Dieu, et l'invocation de son nom, faite à haute voix, ranima notre courage. Au désespoir succéda l'assoupissement, et cette nuit nous dormîmes.

L'étang. — Le puma ou couguar. — La boussole affolée et ses tristes conséquences. — Rencontre d'Indiens. — Combat. — Mort de mon compagnon. — Ma captivité. — Le nouveau Mazeppa. — Mon esclavage.

Notre réveil fut moins triste que les précédents; nous nous sentîmes moins faibles, mais nos jambes fatiguées ne nous permettaient d'avancer que bien lentement; nous marchions cependant aiguillonnés par le besoin de nourriture, quand nous eûmes le bonheur de reconnaître un changement dans la nature du sol : sablonneux désormais et planté de hautes touffes d'herbes (*cortadères*, en indien *koëny*) qui se trouvent généralement aux abords des étangs, il devenait moins douloureux pour nos pieds saignants. Un peu plus loin, nous atteignîmes effectivement un étang où notre soif brûlante put se satisfaire. C'était beaucoup; mais à cette première trouvaille il nous en fallait ajouter une seconde, des aliments, sans quoi cette eau, qui nous avait d'abord soulagés, devait rendre l'impression de la faim encore plus insupportable. En conséquence, mon compagnon et moi nous nous mîmes en devoir d'inspecter le pourtour de l'étang, en prenant chacun un côté opposé. Une première exploration était demeurée sans succès, et je revenais découragé, lorsqu'un mouvement brusque, qui se fit entendre derrière moi, m'ayant fait tourner la tête, j'aperçus un puma qui épiait mes mouvements. Bien que cet animal n'ait rien dans sa taille et son allure du lion d'Afrique, dont les Américains lui ont donné le nom, ma première impression fut le saisissement; mon second mouvement fut de faire feu sur cet habitant du désert;



M. Guinnard, torturé par les souffrances de la faim, rencontre et tue un puma.

je l'atteignis au poitrail. Rendu furieux par sa blessure, il se traîna vers moi. Heureusement ses forces lui faisaient défaut, et il me fut facile de l'achever à l'aide de mon poignard.

Au bruit de la détonation mon compagnon accourut, et quelques instants après, accroupis autour d'un feu de broussailles, sur lequel nous flambâmes plutôt que nous ne fîmes cuire des quartiers de puma, nous nous gorgeâmes avec voracité de cette chair tout à la fois grasse et coriace, mais qui nous parut délicieuse. Après tant de fatigues et de privations, un repos d'un jour ou deux nous parut indispensable. L'endroit où nous nous trouvions était favorable : nous y fîmes halte. Grâce aux nombreuses touffes d'herbes, il nous fut facile de nous faire un abri et un lit plus convenable que la terre gelée. La fièvre nous quitta le deuxième jour. Mais l'état de nos pieds empirait; nous ne pouvions les poser à terre sans croire fouler du verre cassé. Nous nous remîmes en route cependant et cheminâmes pendant trois jours encore, durant lesquels nous fûmes assez favorisés pour tuer un lièvre et un daim.

Mais il était écrit que tous les malheurs nous accableraient, et que nous aurions surmonté vainement les terribles épreuves précédentes; une plus cruelle encore nous attendait. Notre boussole, objet si précieux pour nous, s'était avariée dans les eaux du fleuve où nous avions failli périr, et depuis lors, par une étrange fatalité, nous n'y avions pas pris garde, et il était trop tard pour y remédier. Il nous était impossible de ne pas reconnaître, à la seule inspection de notre itinéraire, que nous avions fait fausse route, et qu'au lieu de côtoyer le territoire indien, nous nous y étions complétement engagés.

Cette triste certitude était accablante. Nous tentâmes néanmoins de changer de direction en nous rapprochant des montagnes que nous apercevions au loin devant nous; nous comptions y trouver plus de sécurité; nous fûmes assez heureux pour les atteindre avant que le temps, déjà menaçant depuis le matin, devînt mauvais, et pour nous y construire dans un pli de terrain un petit réduit à l'aide des nombreuses pierres plates qui jonchaient le sol en cet endroit. Là, pendant quarante-

huit heures, assiégés par une affreuse tourmente, nous restâmes blottis avec quelques provisions provenant de nos dernières chasses, sans pouvoir nous aventurer au dehors, car de toutes les pentes rocheuses qui nous environnaient, la pluie et les rafales du vent faisaient ébouler de véritables avalanches de pierres. La tourmente apaisée, nous trouvâmes les matériaux d'un bon feu dans les nombreuses épines qui hérissaient le sol, mais qui toutes portaient les traces d'un précédent incendie. Ce fut pour nous une nouvelle preuve évidente du voisinage des Indiens, car nous n'ignorions pas qu'il est dans leur habitude d'incendier les champs qu'ils abandonnent.

Avant de suivre la nouvelle direction que nous avions adoptée, il était urgent de renouveler nos provisions de route et par conséquent de rentrer dans la plaine où sous nos yeux un grand nombre de gamas se prélassaient au soleil du matin. Plusieurs, légèrement atteints, grâce à la distance et à leur agilité, nous échappèrent; un seul, blessé de deux coups de feu, nous parut hors d'état de fuir bien loin, et nous nous élançâmes à sa poursuite avec toute l'ardeur que nous permettait la faiblesse de nos jambes. Déjà sa course paraissait se ralentir visiblement, et l'espoir de nous en rendre maîtres grandissait d'autant, quand soudain au détour d'une éminence nous vîmes avec terreur un parti d'Indiens qui étaient évidemment sur la piste d'une proie quelconque, homme ou gibier. Regagner l'autre côté de la montagne et notre hutte était ce que nous avions de mieux à faire. Nous fûmes assez heureux pour exécuter ce mouvement de retraite sans être vus.

Pendant deux jours, tapis dans notre cachette, appréhendant d'y être, d'un moment à l'autre, découverts et assaillis par un ennemi sauvage et sans pitié, nous ne tardâmes pas à y être assiégés par la faim. Obligés de faire une sortie le troisième jour pour renouveler nos tentatives de chasse, nous reprîmes confiance et espoir en tirant à peu de distance une biche d'assez belle taille. Déjà je la chargeais sur mes épaules, lorsque les Indiens, fort nombreux cette fois, surgirent comme par enchantement de tous les plis du terrain, et se livrant à une joie féroce, poussant des cris gutturaux, et brandissant leurs lances, leurs boules et leurs lazos, nous entourèrent de toutes parts. Rien n'est plus bizarrement triste que l'aspect de ces êtres à demi nus, montés sur des chevaux ardents qu'ils manient avec une sauvage prestesse, que la couleur bistrée de leurs robustes corps, leur épaisse et inculte chevelure, tombant tout autour de leur figure et ne laissant entrevoir, à chacun de leurs brusques mouvements, qu'un ignoble ensemble de traits hideux auxquels l'addition de couleurs voyantes donne une expression de férocité infernale. Le résultat d'une lutte entre nous et cette bande ne pouvait être douteux; nous jugeant sans espoir et regardant la mort en face, nous nous serrâmes la main en nous exhortant à une bonne et commune défense, puis nous fîmes feu sur les plus avancés de nos ennemis. Un d'eux fut blessé, mais sa chute n'arrêta pas ses compagnons qui se ruèrent en masse sur nous; mon camarade, percé de coups, accablé par le nombre, tomba pour ne plus se relever.

De mon côté, vivement pressé, je venais d'avoir l'avant-bras gauche transpercé d'un coup de lance, quand une de ces boules de pierre (locayo) qu'ils assujettissent au bout d'une longue courroie, m'atteignit en pleine tête, et me fit rouler inanimé sur le sol. Je reçus encore d'autres blessures et d'autres contusions, mais je n'en eus conscience que lorsque je sortis de mon évanouissement, et je tentai de me relever sans pouvoir y parvenir. Les Indiens qui m'entouraient encore, voyant mes mouvements convulsifs, se disposaient à y mettre un terme en m'achevant. Mais l'un d'eux, pensant sans doute qu'un homme aussi dur à mourir ferait un utile esclave, s'opposa au dessein de ses compatriotes. Après m'avoir complétement dépouillé, il me lia les mains derrière le dos, puis me plaça sur un cheval aussi nu que moi, auquel il m'assujettit étroitement par les jambes. Alors commença pour moi un voyage vraiment terrible, et je renouvelai, à un siècle et demi d'intervalle et à l'autre bout du monde, la course épouvantable de Mazeppa. La perte continuelle de mon sang me livra à une succession d'agonies et de faiblesses pendant lesquelles je me trouvais ballotté de côté et d'autre comme un fardeau inerte, au galop effréné du cheval sauvage qu'aiguillonnaient ses barbares maîtres. Combien dura ce supplice? Je n'en sais rien. Tout ce que je me rappelle c'est qu'à la fin de chaque jour on me déposait à terre sans me délier les mains, les Indiens, craignant sans doute de ma part, malgré le triste état où je me trouvais, quelque tentative de fuite ou de suicide.

Pendant tout ce voyage, qui me parut une éternité, je ne mangeai quoi que ce fût, bien que les Indiens m'offrissent de temps en temps des racines. Arrivé au camp de la horde, lieu de notre destination, on enleva enfin les liens étroits qui m'avaient torturé les pieds et les mains au point qu'ils ne pouvaient m'être d'aucun usage. Incapable de me mouvoir je restai étendu sur la terre, au milieu de mes ravisseurs; hommes, femmes et enfants me contemplaient avec une curiosité farouche sans qu'un seul d'entre eux cherchât à me procurer le moindre soulagement. Le soir seulement on me présenta de la nourriture à laquelle je ne me sentis encore ni le besoin ni la force de faire honneur; c'était de la viande crue de cheval, principal aliment de ces nomades.

La nuit qui suivit, un monde de pensées m'accabla; dans mon insomnie j'avais toujours présent à la pensée la mort de mon compagnon, et je formais mille conjectures sur la destinée que me réservaient les Indiens. La plus grande probabilité me paraissait être qu'ils me gardaient pour quelque solennel supplice. Cependant, il n'en fut rien; sans avoir la moindre pitié pour ma triste position, dont ils se riaient, ils me laissèrent pendant quelques jours sans rien exiger de moi. Je pus ainsi donner quelque repos à mon corps brisé, et voir l'état de mes blessures s'améliorer un peu. Mais la nudité complète à laquelle j'étais condamné ne tarda pas à me devenir très-sensible. A dormir sur la terre sans abri, sans couverture,

mon malaise augmenta, et je gagnai des douleurs aiguës dans tous les membres. Puis à son tour vint la faim; et après avoir tenté de me nourrir d'herbes et de racines, je dus me résigner à ne dévorer que de la chair sanglante comme font les Indiens eux-mêmes. Chaque fois que j'achevais un si répugnant repas, le cœur me manquait; ce ne fut qu'à la longue que je parvins à surmonter l'horreur que ce genre de vie m'inspirait.

Que de fois encore, mon morceau de chair crue à la main et réduit à disputer chaque bouchée de cet effroyable mets aux chiens affamés qui m'entouraient, je me suis laissé aller à établir mentalement une comparaison entre cet ignoble repas et la table élégamment ornée, couverte de linge éblouissant, de riches porcelaines et de brillants cristaux, autour de laquelle nos heureux d'Europe, dégustant avec insouciance les mets les plus délicats, les vins les plus généreux, font assaut de saillies spirituelles et de doux propos!...

En quelles mains j'étais tombé. — Les Indiens des pampas et de la Patagonie. — Identité de leurs idiomes, de leurs croyances religieuses et de leur genre de vie. — Mœurs et coutumes. — Repas. — Prières. — Ivresse. — Exercices et costumes des deux sexes.

A l'époque où *le soleil ne se couchait pas sur les domaines des monarques espagnols*, les vastes plaines qui se déroulent entre Buenos-Ayres et le détroit de Magellan d'un côté, et de l'autre entre l'Atlantique et le pied des Andes, étaient censées faire partie de la *vice-royauté* de la Plata, bien que la plupart des nomades qui les occupent fussent alors, comme à présent, libres de tout joug. Aujourd'hui une ligne flexueuse, déterminée à l'est par la Cordillera de Médanos et le Rio Salado, au nord par le Rio Quinto, le Cerro Verde et le cours entier du Diamante qu'elle remonte jusqu'au sein des Andes, forme la limite commune de la confédération Argentine et de la Pampa indépendante. Au sud du Rio Negro commence la Patagonie.

Trois ans de séjour forcé dans ces régions m'ont mis à même d'y connaitre trois groupes distincts de population, dont chacune correspond à une division naturelle du sol. Dans la zone de l'est, qui va du Rio Salado au Rio Negro, vivent les Pampéros proprement dits, divisés en sept tribus.

La région boisée, qui s'étend entre les lacs de Bévédéro et d'Urre Lafquen, ainsi que le long des cours d'eau qui remontent de ce dernier lac jusqu'au Rio Diamante, est la terre de parcours des Mamouelches, qui forment six tribus désignées par les appellations de Ranqueuls-tches, Angneco-tches, Catrulé-Mamouel-tches, Guiné-Ouitrou-tches, Lonqueuil-Ouitrou-tches et Renangneco-tches.

Enfin au midi du Rio Negro, fleuve étroit mais profond, dont le cours est plus long que celui du Rhin ou de la Loire, j'ai compté neuf tribus de Patagons, dont voici les noms : 1° Poyuches; 2° Puelches; 3° Caillihéchets; 4° Tchéoue-tches; 5° Cangnecaoué-tches; 6° Tchao-tches; 7° Ouili-tches; 8° Dilma-tches; 9° Yakah-natches.

Inutile de dire que la manière de vivre de tous les nomades diffère en raison des nombreuses variétés de la nature du sol et de celle du climat. Les uns, résidant dans la portion septentrionale la plus tempérée des pampas, sont à demi vêtus et se ressentent du voisinage des populations chiliennes et argentines avec lesquelles ils sont alternativement en paix ou en guerre. Les autres (Patagons), fort éloignés des premiers, n'ayant sous leurs yeux que les rivages de la mer ou l'immensité de leurs steppes stériles, vivent à l'état nomade dans toute sa rudesse primitive.

La tribu aux mains de laquelle le sort m'avait livré était celle des Poyuches qui errent sur la rive méridionale du Rio Negro, depuis le voisinage de l'île Pachéco jusqu'aux pieds des Cordillères.

Toutes les tribus de ces régions et même les Araucanos (Indiens chiliens vivant à l'instar des chrétiens), parlent la même langue, depuis le détroit de Magellan jusqu'aux environs de Mendoza, San Louis, Rosario et Buenos-Ayres. Cependant il en est de leur idiome comme de tout autre, c'est-à-dire qu'on y rencontre des patois différents qu'il est facile de comprendre quand on sait la langue mère. Celle-ci s'est conservée presque pure dans la Pampa, chez les Araucanos et les Mamouelches (peuplade des pays boisés).

Une partie de ces tribus vit de pillage; ce sont les Pampéros, les Mamouelches et les Puelches (tribu patagone).

Les autres n'ont d'autres ressources que celles que leur offrent la nature et leur adresse; elles sont généralement fort pauvres, mais supportent avec courage leur misère et les privations auxquelles les soumettent les mauvaises saisons.

Les fréquentes invasions qu'opèrent les Indiens sur toutes les frontières des républiques de la Plata et du Chili ont principalement pour but d'entraver les négociations des chrétiens et de les piller, afin de s'enrichir d'animaux en état de leur rendre service, sans être obligés de les dompter eux-mêmes, puis de se venger de la pauvreté à laquelle les ont soumis les Européens, en s'emparant de leur territoire. Ils ont voué une haine implacable à tous les blancs, et ils les tuent de la manière la plus barbare, n'épargnant que les enfants et les jeunes femmes, qu'ils réservent à une ignoble captivité.

Les croyances de tous ces sauvages sont identiques comme leur langage; ils reconnaissent deux dieux ou êtres supérieurs, celui du bien et celui du mal. Ils admirent et respectent la puissance du bon (Vitaouentrou) sans avoir aucune idée fixe sur le lieu où il peut résider.

Quant à celui du mal (Houacouvou), ils disent que c'est lui qui rôde à la surface de la terre et commande aux esprits malfaisants; ils le nomment aussi Gualichu, « la cause de tous les maux de l'humanité. » On trouve encore chez eux des devins des deux sexes qui prédisent l'avenir; mais leur prétention de voir jusqu'aux entrailles de la terre se perd de jour en jour.

Il n'y a aucun prêtre. Les pères et mères transmettent leur religion à leurs descendants.

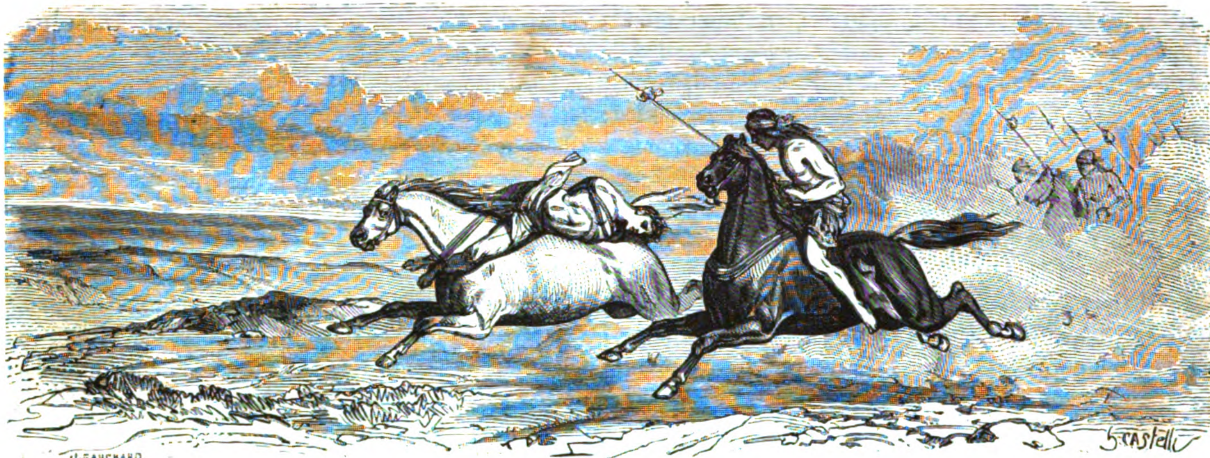


M. Guinnard et son compagnon sont attaqués par des sauvages patagons de la tribu des Poyuches.

Jamais un de ces Indiens ne boit ni ne mange sans avoir préalablement offert à Dieu la première part. Il se tourne vers le soleil, envoyé de Dieu, en déchiquetant un peu de viande ou renversant un peu d'eau. Il accompagne cette action des paroles suivantes, dont la formule sans être fixée varie très-peu :

Oh! chachai, vita ouentrou, reyne mapo, frénéan
Oh! Père, grand homme, roi de cette terre, fais-moi faveur,
votrey, fille enteux, comé qué hiloto, comé qué ptoco,
cher ami, tous les jours, d'une bonne nourriture, de la bonne eau,
comé qué omaotu. — Pavré laga intché, hilo to élaémy?
d'un bon sommeil. — Je suis pauvre, moi, as-tu faim?
tefa quinié vousa hilo, hiloto tu fignay.
tiens, voilà un pauvre manger, mange si tu veux.

Après avoir pris son repas, il prépare un peu de tabac avec de la fiente de cheval ou de vache, bourre une petite



M. Guinnard enlevé par les sauvages.

pipe en pierre creusée par lui-même, se couche sur le ventre, et hume sept à huit bouffées coup sur coup, pour ne les rendre par les narines que lorsqu'il lui est impossible de les garder plus longtemps. Il est alors effrayant à voir. Ses yeux se retournent, on n'en aperçoit plus que le blanc; ils se dilatent à tel point qu'on les pourrait croire prêts à sortir de leur orbite; la pipe s'échappe de ses lèvres qui ne peuvent plus la retenir; les forces l'abandonnent, il est dans une ivresse voisine de l'extase et agité de mouvements convulsifs qui le font renâcler bruyamment, en même temps que la salive s'échappe à flots de ses lèvres entr'ouvertes, et que ses pieds et ses mains sont agités d'un mouvement analogue à celui d'un chien à la nage.

Cet abominable état d'abrutissement volontaire fait le bonheur des Indiens et est l'objet de leurs sympathies



M. Guinnard disputant aux chiens sa nourriture.

respectueuses, car ils n'auraient garde de troubler le fumeur auquel ils apportent de l'eau dans une corne de bœuf qu'ils plantent dans le sol à côté de lui. Leur dieu, selon l'habitude, a participé à cette réjouissance; car, au préalable, il lui a été offert trois ou quatre petites bouffées accompagnées d'une prière mentale.

Après avoir bu l'eau apportée, le fumeur, faisant un demi-tour sur lui-même, s'étend sur le dos pour se livrer momentanément au sommeil; les femmes, les enfants même prennent part à ce plaisir sans que nul songe à s'y opposer.

Qu'ils vivent dans le voisinage des Hispano-Américains ou dans les solitudes de la Patagonie, sous les premiers contre-forts boisés des Cordillères ou sur le sol nu et alcalin de la Pampa, tous ces nomades mènent un genre de vie presque uniforme; leurs occupations sont

la chasse, le pillage, la surveillance de leurs animaux domestiques, l'équitation, le maniement de la lance, des boules, de la fronde et du lazo. La plupart des Pampéros possèdent aujourd'hui des ustensiles de cuisine provenant du butin de leurs expéditions de pillage et qui leur servent à la préparation des viandes. Les femmes que regarde ce soin évitent de trop faire cuire les aliments; elles mettent de l'eau dans un vase, la font chauffer, y plongent des morceaux de viande qui, lorsqu'ils blanchissent, sont immédiatement retirés comme suffisamment cuits et mangés aussitôt avec un peu de sel, car l'usage de ce condiment leur est connu. Dans les tribus soumises, on voit les Indiens manger de la viande bien rôtie ou bien cuite; mais cependant, comme ceux de l'intérieur, ils considèrent comme un régal de dévorer crus le poumon, le foie et les rognons de tous les animaux, dont ils boivent en outre le sang chaud ou caillé.

Les habitations sont des tentes en cuir que ces sauvages transportent dans leurs migrations. Leur costume se compose d'une pièce d'étoffe quelconque dans le milieu de laquelle ils pratiquent une ouverture pour passer la tête; une autre pièce de petite dimension leur serre la taille; leur tête est entourée d'un lambeau d'étoffe qui maintient leur chevelure séparée en avant et qui leur retombe à longs flots sur les épaules. Ils s'épilent avec soin tout le corps, sans même épargner les sourcils. Ils se peignent la figure à l'aide de terres volcaniques que leur apportent les Araucanos dans leurs visites annuelles. Les couleurs employées varient selon les goûts; celles qui dominent le plus sont le noir, le rouge, le bleu, le blanc.

Les femmes s'entourent la taille d'une pièce d'étoffe fabriquée par elles avec la laine de leurs moutons, quand elles n'ont point quelques lambeaux d'étoffes provenant des razzias de leurs époux. Ce vêtement les couvre généralement depuis les épaules jusqu'au-dessous des genoux, et ressemble à un fourreau d'où sortent tête, bras et jambes, sans harmonie et sans art. Ce costume est fixé à sa partie supérieure par une broche (toupou) en argent, dont la grande tête ronde et plate rappelle le fond d'une casserole bien étamée. A la hauteur des hanches, une ceinture de cuir cru ornée de dessins de diverses couleurs, fortement serrée, achève de maintenir leur vêtement; comme les hommes, elles s'épilent le corps, les sourcils, et se peignent la figure, dont le bizarre et dur aspect est rehaussé d'une parure en perles grossières, espèce de résille qui maintient leurs cheveux séparés en deux nattes fort longues qui leur tombent jusqu'aux reins. Des boucles d'oreilles carrées et d'une grande dimension achèvent de les parer selon leur goût; les plus jeunes portent également aux poignets et au-dessus des chevilles, des bracelets à demeure, faits de perles grossières, de plusieurs couleurs, enfilées dans des fibres tirées de la viande. Le physique de la femme se rapproche beaucoup de celui de l'homme; on en trouve cependant quelques-unes qui ne sont pas aussi laides; elles émanent des races indienne et chrétienne, la plupart filles de captives.


M. Guinnard gardant les troupeaux des Patagons.

Les femmes savent manier la lance, les boules et le lazo aussi bien que les hommes, et montent à cheval à leur instar.

Si peu élevé que soit le chiffre de la population que je décris, surtout relativement à l'espace immense qu'elle occupe, ce chiffre, qui ne dépasse certainement pas 40 0 0 âmes, tend à décroître d'année en année, et cette décroissance doit frapper principalement les tribus du Nord, les Pampéens proprement dits, parmi lesquels les femmes sont en minorité par suite des guerres à outrance que leur firent les Gauchos de Rosas il y a une trentaine d'années. Réduits à fuir, les indigènes se réfugièrent près des Cordillères environnant le Chili, dans le voisinage des Araucanos, chez lesquels demeurèrent la plupart de leurs femmes. Le petit nombre de celles qui restèrent fidèles fut loin de suffire aux Pampéens lorsqu'ils revinrent habiter leurs anciens terrains de parcours, et malgré la quantité de captives qu'ils font fréquemment, la moyenne est encore de nos jours d'une femme contre cinq hommes; chez les Araucanos, par contre-coup, les femmes sont en majorité. Les mœurs des Pampéens autorisent la possession de plusieurs femmes; il en résulte que les plus riches d'entre eux en

possèdent un certain nombre, et que la majeure partie, trop pauvres pour se passer le luxe d'une compagne, restent célibataires.

Aspect des pampas. — Mes occupations d'esclave. — La chasse. Le jeu et l'ivrognerie chez les Indiens de la Patagonie.

D'après le peu que je viens d'en dire on comprend que les nomades des pampas sont dignes du sol qu'ils occupent.

Rien n'est plus triste que ces vastes plaines, dont la solitude n'est animée de loin en loin que par les troupeaux des Indiens et par quelques groupes nomades de ceux-ci qu'on reconnaît de loin à leurs lances ornées de plumes de nandou. Le jour, le cri aigu de quelque oiseau de proie, s'abattant sur un cadavre en putréfaction, ou bien, la nuit, les rugissements du puma et du jaguar affamés, telle est, avec les mugissements du vent, l'harmonie des pampas.

Je fus bien longtemps à me faire à la vie d'esclave. Ma position s'aggravait encore de l'impossibilité où j'étais de comprendre ce que me disaient les gens dont dépendait ma destinée, et qui me faisaient expier mon ignorance par de mauvais traitements. Je ne pouvais faire un pas sans être accompagné d'un ou plusieurs Indiens; si je paraissais plus triste que de coutume, ils me menaçaient et de la voix et du geste, dans la pensée que je machinais une évasion; la nuit même, ils venaient me toucher pour s'assurer de ma présence. Il arriva un moment où je dus prendre part à leurs travaux, qui consistent à monter à cheval pour surveiller le bétail, charge qui me fut donnée jusqu'à nouvel ordre. Il me fallait rester sans cesse près des animaux et les amener soir et matin en leur présence pour qu'ils en vérifiassent le nombre; si le malheur voulait qu'il en manquât, les mauvais traitements ne se faisaient pas attendre. Lorsque je sus convenablement manier un cheval et les armes indiennes, on me fit participer aux chasses au nandou (autruche américaine) et au guanaco, exercices qui devinrent plus tard une véritable distraction pour moi.

La plus grande occupation des Indiens est la chasse;



Ivresse des fumeurs patagons.

ils s'y livrent toute l'année, mais ils y apportent plus d'ardeur au mois d'août et de septembre, printemps de l'hémisphère sud, dans le double but de rapporter de jeunes pièces de gibier et des œufs de perdrix et d'autruche. Le gibier est destiné particulièrement aux enfants; les œufs sont mangés en commun dans la famille; ils les ouvrent comme on fait d'un œuf à la coque, les posent debout dans un brasier préparé avec de la fiente, et mêlent le jaune et le blanc au fur et à mesure que la cuisson s'opère. Pour chasser l'autruche et le gama, ils s'assemblent en grand nombre et s'en vont cerner un espace de deux ou trois lieues. Lorsque chacun est à son poste, à un signal donné, ils marchent tous lentement vers le centre du cercle qu'ils forment, jusqu'à ce que la distance qui les sépare les uns des autres ne soit plus que celle de sept à huit longueurs de cheval. Ils s'arrêtent alors les boules à la main. A leurs cris, les chiens qui les accompagnent s'élancent pour harceler les autruches et les gamas ainsi renfermés, lesquels, en cherchant à fuir, passent entre les courts intervalles que se sont ménagés les chasseurs afin de pouvoir leur lancer une multitude de boules qui rarement manquent leur but. Les animaux pris sont dépouillés avec une dextérité incroyable, ce qui permet aux chasseurs de continuer leur exercice jusqu'au moment où le cercle tellement rétréci mette en présence la masse des Indiens. Rarement ils reviennent près de leurs familles sans avoir pris sept ou huit pièces de gibier.

Les Indiens Chéuelches, une des tribus patagones, bien que n'ayant pas à leur disposition le secours des chevaux, n'en sont pas moins d'habiles chasseurs. Ils opèrent à pied la même manœuvre que les autres.

Les hommes et les femmes d'un âge avancé sont chargés du soin de dépouiller et de transporter à dos le produit de la chasse, qui consiste en chameaux de petite taille et en gamas et autruches attrapés au lazo, ou atteints de la boule, ou bien encore de la flèche.

Chaque retour de chasse est pour les Indiens une occasion de se livrer à leurs deux passions favorites, le jeu et l'ivrognerie.



Le jeu du tchoëkah ou de la crosse.



Carrousel propitiatoire autour des animaux domestiques.



Chasse au guanaco et au nandou ou autruche de Patagonie.

. Les Indiens sont, malgré leur apparence grave, des joueurs incarnés.

Dans de certaines tribus rapprochées des Hispano-Américains, ils jouent aux cartes espagnoles, mais nul d'entre eux ne saurait être plus consciencieux que des grecs de profession. Ils font des marques presque imperceptibles dans les angles de chaque carte. Grâce à leur excellente vue, rien qu'en mêlant le jeu, ils distinguent les bonnes des mauvaises et ils sont si adroits dans la manière de les donner, qu'ils se réservent toujours les bonnes. Celui qui a la priorité, se considère comme ayant bien gagné, en raison des difficultés qu'il a dû surmonter pour extorquer à son adversaire soit une paire d'étriers ou d'éperons d'argent.

Les autres jeux qui leur sont propres et qui sont le plus en vogue chez eux, sont : la tchoëcah ou *ouignou* et les dés (jeu de noir et blanc).

Dans le jeu du tchoëcah, chaque homme armé d'une canne recourbée à l'une des extrémités, le corps entièrement bigarré de couleurs, les cheveux relevés et fixés par un lambeau d'étoffe, cherche pour adversaire un de ses congénères disposé à exposer un enjeu équivalant au sien : un parti dépose sa mise d'un côté, et l'autre à l'opposé. La longueur de l'emplacement est calculée selon le nombre des joueurs qui prennent place par couple de partenaires, vis-à-vis l'un de l'autre. Une petite boule de bois est placée entre les deux formant le centre de la ligne. Ceux-ci croisent leurs cannes, la partie courbe reposant sur le sol, de manière qu'en les tirant fortement à eux, ils font rebondir la boule prise entre les parties recourbées. Une fois lancée, c'est à qui la rattrapera au vol, soit pour lui donner un nouvel élan avec la canne dont ils se servent comme d'une raquette, soit pour la détourner et lui faire prendre une route opposée à celle que cherche à lui donner le parti contraire. Si celui qui, dans l'intérêt de son parti, doit la faire aller à droite, la fait aller à gauche, il est immédiatement forcé de se tirer les cheveux avec le premier venu de ceux auxquels il a fait tort.

Rarement ces divertissements se passent sans jambes ou bras cassés, ou même têtes grièvement lésées. Je ne tiens pas compte des coups de fouet que les juges du camp déchargent du haut de leurs chevaux sur les combattants fatigués pour leur rendre force et vigueur.

Le jeu de dés, ou plutôt le jeu de blanc ou noir, se compose de huit petits carrés d'os noircis d'un côté, et se joue à deux. Un cuir est placé entre les joueurs, afin que leurs mains puissent facilement saisir d'une seule fois ces petits carrés qu'ils laissent retomber, en criant très-fort, et en se frappant dans les mains, de manière à s'étourdir mutuellement. Toutes les fois que le nombre des noirs est pair, le joueur peut recommencer jusqu'à ce qu'il devienne impair, alors l'autre prend son tour. La partie pourrait durer éternellement; mais, fatigué et étourdi, l'un des deux devient la proie de l'autre qui, doué de plus de sang-froid, marque souvent double à l'insu de son compagnon et le gagne. Des rixes suivent de près la fin de la partie, car, les trois quarts du temps, le perdant se refuse à donner l'objet perdu.

Sans exception de tribu, de rangs, de sexe ou d'âge, tous les Indiens aiment à s'enivrer; ceux qui peuvent se procurer des boissons alcooliques, en font un fréquent usage, sans que leur santé en souffre aucunement. Ils se soumettent facilement à un voyage de dix ou quinze jours, pour aller à l'établissement américain le plus voisin, où ils peuvent sans crainte pénétrer, échanger des cuirs de différentes natures et des plumes d'autruche pour du tabac (pitrem) et de la boisson (poulcou). Pour transporter les liqueurs, ils ont coutume d'employer les cuirs de moutons qu'ils dépouillent fort adroitement par le cou, de manière à en faire des outres, desquelles une seule goutte ne saurait sortir. Ils se servent aussi des peaux de cuisses d'autruches, mais ils préfèrent celles des moutons, parce qu'elles contiennent beaucoup plus et qu'elles résistent mieux au galop du cheval sur lequel elles sont fixées par des sangles fortement apprêtées.

Lorsqu'ils sont de retour, à peine si les femmes ont déchargé les chevaux, qu'une foule nombreuse s'assemble pour participer à l'orgie et à la distribution de tabac qui a lieu. Cependant cette habitude de partager ce qu'ils possèdent n'est pas d'obligation stricte, car quelques-uns ne se montrent pas aussi généreux, et n'encourent pour cela aucun reproche. Malgré l'extrême chaleur qu'il fait dans ces parages, hommes et femmes boivent de fréquentes et copieuses rasades souvent réitérées. Quand l'ivresse est à son comble, ils deviennent furieux et s'entre-battent, sans distinction de sexe, si le mot ouïñcaës (chrétiens) est prononcé; ce désordre cesse à grand'peine, quand quelques-uns, moins ivres ou plus raisonnables, parviennent à désarmer les mutins, qui s'entre-tueraient infailliblement. Pendant plusieurs jours sans désemparer, ces gens boivent de cette façon, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de quoi continuer.

Il se passe quelquefois bien du temps sans que les Indiens puissent se procurer du ouïñcaës poulcou, ou de la boisson de chrétiens; cela ne les empêche pas cependant de s'enivrer, car si la nature du sol les prive de certains fruits qu'on s'attendrait volontiers à trouver dans ces vastes champs, elle leur en donne deux fort curieux : le piquinino et l'algarrobe, fort connus en Amérique.

L'algarrobe (soë) a l'apparence de cosse de haricot, et renferme une graine fort dure. Cueilli à maturité, ce fruit, écrasé entre deux pierres et mis dans une poche en cuir où il est recouvert d'eau, leur donne par la fermentation une boisson dont ils s'enivrent fort bien; elle leur donne des coliques et leur contracte les nerfs d'une façon étrange. Le fruit mangé à son état naturel a un goût acidulé, et paraît fort sucré; mais quelques instants après, une brûlante sécheresse vous agace la bouche à tel point qu'on est plusieurs jours avant de pouvoir manger sans douleur.

Le trulca ou piquinino est un petit fruit ou rouge ou noir, de forme ovale et de la grosseur d'un pois; il est fort agréable et doux. L'arbrisseau qui le donne est très-touffu de branches; ses feuilles sont nombreuses, mais

excessivement petites; en outre, les plus grosses comme les plus petites sont hérissées d'un nombre incalculable de petites épines, qui sont un obstacle pour cueillir les fruits. Le moyen qn'emploient les Indiens est très-simple et commode. Ils déposent au pied de l'arbrisseau un cuir sur lequel tombent les fruits au fur et à mesure qu'ils frappent légèrement chaque branche, à l'aide d'un petit bâton. Après avoir vanné soigneusement le trulca, ils le mettent dans de petits sacs en cuir placés de chaque côté de leurs chevaux. Au mouvement du galop, ces fruits se meurtrissent et rendent un sirop qui a la couleur du vin; le tout est transvidé dans un cuir propre à en recevoir une grande quantité. Lorsque la fermentation s'opère, une liqueur délicieuse est obtenue : ils la dégustent avec délices; leurs têtes s'échauffent, mais leurs viscères n'en souffrent nullement, tandis que le fruit mangé en trop grande quantité affecte ceux-ci d'une irritation à laquelle les Indieus ne peuvent remédier qu'en avalant force graisse de cheval.

Les Indiens observent deux fêtes religieuses : la première, qui a lieu dans l'été, est consacrée au dieu du bien (vita-ouentrou); la seconde, qui a lieu dans l'automne, est célébrée en l'honneur de Houacouvou, commandeur des esprits malfaisants.

A l'égard de la première, ils se réunissent tous d'après l'avis qui leur en est donné par leurs caciques réciproques. Les préparatifs se font avec toute la pompe religieuse dont ils sont capables, se graissant les cheveux et se peignant la figure avec plus de soin que de coutume. Leurs vêtements se composent, pendant ces grands jours, de tous les objets volés aux chrétiens et conservés à cet effet avec le plus grand soin. Les uns sont revêtus d'une chemise qu'ils ont soin de laisser flotter en dessus des mantes qui leur entourent la taille; d'autres, n'ayant point de chemises, étalent avec orgueil à l'admiration de tous un mauvais manteau espagnol ou une courte veste que n'accompagne pas un pantalon; d'autres enfin, couverts d'un mauvais pantalon souvent mis sens devant derrière, sont coiffés soit d'un képi sans visière ou d'un chapeau à haute forme. Rien n'est plus comique que ces accoutrements bizarres, portés par des hommes dont la gravité habituelle se maintient même pendant le cours de cette fête durant laquelle il est interdit de rire.

Les hommes se placent sur une seule file faisant face au levant, et plantent leurs lances sur un front dont la régularité parfaite flatte le coup d'œil; les femmes viennent prendre la place de leurs maris qui, après avoir mis pied à terre, s'en reviennent former un second rang derrière elles. La danse commence alors, sans changement de place autrement que de droite à gauche; les femmes chantent et s'accompagnent en frappant sur un tambour en bois recouvert d'une peau de chat sauvage bigarrée de couleurs, les hommes pirouettent sur eux-mêmes en boitant de la jambe opposée de celle de la femme, et soufflent à pleins poumons dans un morceau de jonc creusé, qui rend le son d'une formidable clef. Cet ensemble est de l'effet le plus original, vu la contrariété des mouvements de part et d'autre.

A un signal du cacique présidant cette fête, des cris d'alerte retentissent, les hommes sautent vivement à cheval, interrompant ainsi brusquement la danse pour se livrer à une fantasque cavalcade, qui fait trois fois le tour de l'emplacement de la fête. Dans les intervalles que laissent ces courses effrénées, chacun se rend visite dans l'espoir de déguster un peu de laitage pourri dans un cuir de cheval, mets des plus friands selon eux, et qui leur procure cependant le doux effet d'une copieuse médecine. Le quatrième jour, dès le grand matin, un jeune cheval et un bœuf donnés par les plus riches d'entre eux sont sacrifiés à Dieu, après qu'on les a renversés sur le sol, la tête tournée du côté du levant. Le cacique désigne un homme pour opérer l'ouverture de la poitrine de chaque victime et en extirper le cœur qui, palpitant encore, est suspendu à une lance. Alors la foule empressée et curieuse, les yeux fixés sur le sang qui coule d'une large incision, tire des augures qui presque toujours sont à son avantage, et se retire dans son lieu d'habitation, pensant que Dieu lui sera favorable dans toutes ses entreprises.

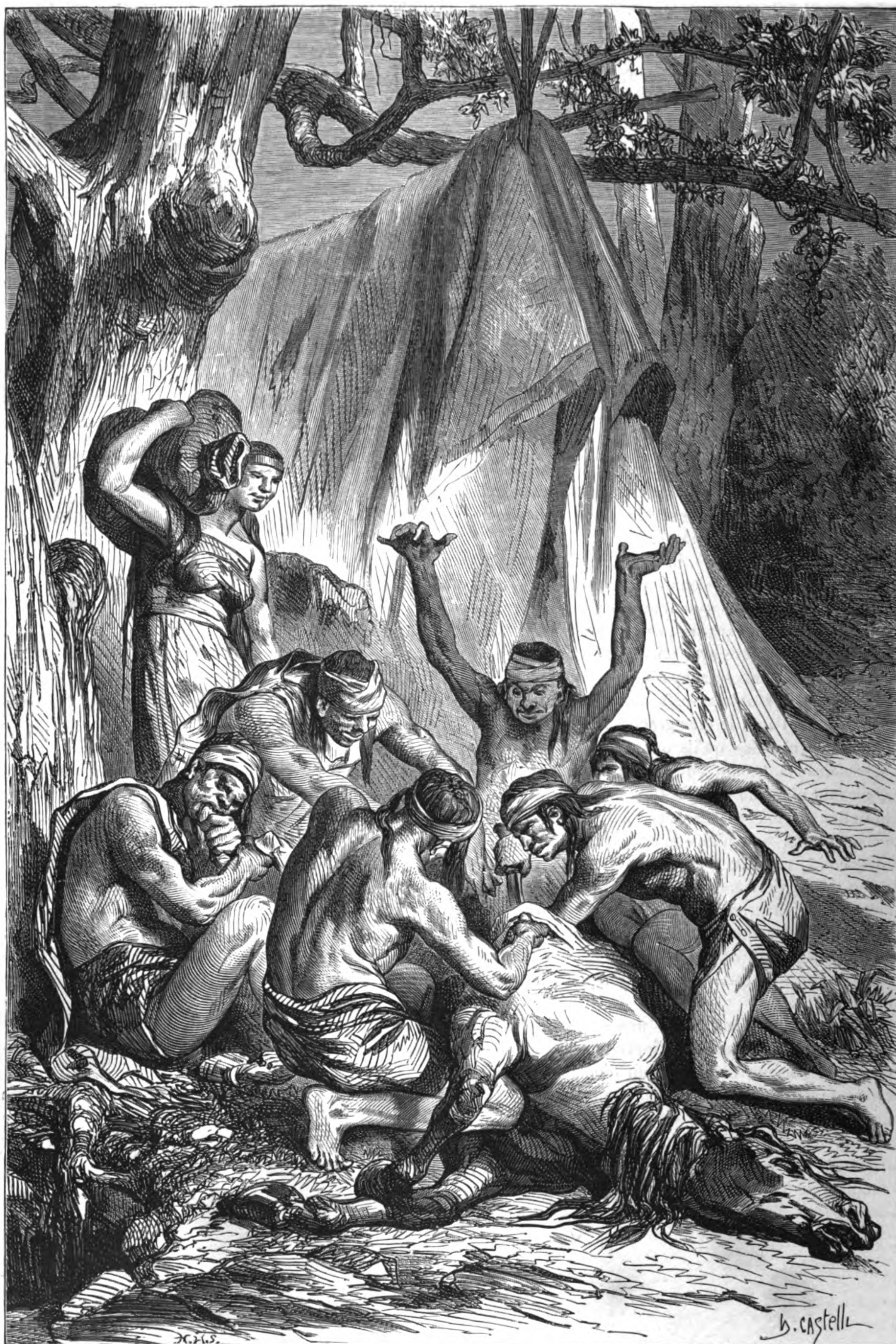
La seconde fête a pour but de conjurer *Houacouvou*, directeur des esprits malfaisants, à seule fin qu'il éloigne d'eux tous maléfices.

Comme dans la première fête, les Indiens se parent de leur mieux et s'assemblent par tribus, chaque cacique en tête. La réunion de tout le bétail a lieu en masse, les hommes forment alentour un double cercle, marchant sans cesse en sens contraire, afin qu'aucun de ces fougueux animaux ne s'échappe; ils invoquent Houacouvou à haute voix et renversent goutte à goutte du lait fermenté que leur donnent les femmes, en même temps qu'ils font le tour des animaux. Après avoir réitéré trois ou quatre fois cette cérémonie, ils jettent sur les animaux ce qui reste de laitage, afin, disent-ils, de les préserver de toute maladie; après quoi, chacun sépare son bien et le conduit à quelque distance, pour revenir ensuite s'assembler de nouveau autour du cacique qui, à la suite d'un long et chaud discours, les engage à se préparer promptement à aller chez les chrétiens augmenter leur butin.

Chacun reconnaissant la sagesse d'un tel conseil, agite ses armes en priant Houacouvou de les bénir et d'en faire dans leurs mains des instruments de bonheur pour leur tribu et de malheur pour les chrétiens.

A. GUINNARD.

(La fin à la prochaine livraison.)



Le sacrifice du cheval chez les Patagons.



Danseurs patagons (p. 255).

TROIS ANS DE CAPTIVITÉ CHEZ LES PATAGONS,

PAR M. A. GUINNARD[1].

1856-1859. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les femmes en Patagonie. — Recherche, fiançailles et mariage. — Divorce. — Naissance, la vie de l'enfant discutée par le père et la mère. Percement de l'oreille. — Funérailles.

Chez les peuples dont je viens d'esquisser les traits principaux, que peut être le mariage? pour l'homme ce n'est rien de plus qu'un trafic ou échange d'objets et d'animaux divers contre une femme. Dans ce marché, les parents ne livrent l'objet marchandé qu'autant que l'acheteur est riche et généreux.

Le Patagon qui, voulant se marier, a jeté son dévolu sur quelque fille de son voisinage, s'en va visiter tour à tour ses nombreux parents et amis auxquels il fait part du désir qui l'anime; chacun, selon son degré de parenté ou d'amitié, lui donne des conseils et son approbation, puis joint à un petit discours un don destiné à augmenter sa chance de réussite. Ces cadeaux se composent généralement de chevaux, de bœufs, d'étriers et d'éperons d'argent fort grossièrement faits, produits de leurs échanges avec les Indiens soumis.

Lorsque le jour de la demande est fixé, toute la famille du prétendant se réunit à lui, et va se poster le soir à portée de la demeure de l'objet convoité, de manière à pouvoir dès le lendemain, à l'aube, surprendre à l'improviste le père et la mère de la jeune personne et traiter de la mission dont ils se sont chargés.

Ils font la demande dans les termes les plus poétiques et les plus délicats, ne se rebutant nullement de la mauvaise réception qui, les trois quarts du temps, leur est faite; s'il y a quelque probabilité de succès, un d'entre eux se détache et va prévenir le prétendant qui, selon les règles du décorum pampéen, a dû se tenir à l'écart avec ses dons. Souvent son arrivée décide la chose, car la vue des présents qu'il leur destine produit presque toujours sur ces gens cupides une réaction complète : leur arrogante fierté disparait sous un demi-sourire de satisfaction qui entraine leur adhésion à l'hymen sollicité. Le reste de la journée se passe en famille. Une jument bien grasse, sacrifiée par le jeune époux, est en un moment découpée et préparée par les femmes. Aucun membre de l'assemblée ne doit s'absenter jusqu'à la fin du repas, après lequel il ne doit rester de l'animal dévoré que les os et le cuir; les os, bien soigneusement rongés, sont assemblés et enterrés dans un endroit en évidence, en souvenir de l'union qui dès ce moment se trouve consacrée.

Chacun, après cette cérémonie, se prépare à suivre les nouveaux époux, chez lesquels doit avoir lieu un renouvellement de banquet. Les parents accompagnent leur fille, ayant soin de prendre avec eux le cuir de la jument mangée le matin : à leur arrivée à l'endroit habité par le gendre, ils en font cadeau au jeune ménage en l'engageant à se construire un abri.

Pendant les jours suivants, une foule de curieux se succèdent sans relâche auprès du nouveau couple, s'enquérant près de la femme des qualités du mari, et près de celui-ci, de celles de sa compagne. Les questions sont fort étendues, d'une crudité et d'une indiscrétion incroyables.

Pour s'acquérir la réputation de bonne et d'aimable, la nouvelle mariée doit être à même d'offrir à tous, soit de la viande, soit du tabac, en adressant à chacun quelques paroles polies, fût-ce même à ses ennemis, dans le cas où elle en aurait.

S'il arrive qu'après une cohabitation plus ou moins longue, les époux ne peuvent sympathiser, ils se séparent d'un commun accord sans que les parents fassent de difficultés pour restituer les objets qu'ils ont reçus de l'épouseur, et celui-ci n'hésite pas non plus à leur en laisser quelques-uns en dédommagement; mais ces cas sont fort rares, car les époux sont le plus souvent bien assortis de caractères.

Dans les cas exceptionnels où la séparation est réclamée de la femme par suites de violences et de mauvais traitements, les parents de la plaignante se coalisent et s'arment pour la reprendre de vive force, ce qui devient la source d'une haine implacable des deux parts, car alors non-seulement le mari perd sa femme, mais on lui retient encore plus des deux tiers des objets qu'il a donnés pour l'obtenir.

Cependant, si les causes des mauvais traitements que l'Indien fait endurer à son épouse sont basés sur son infidélité, son autorité et ses droits lui sont conservés; il peut la mettre à mort ainsi que son complice, sans qu'aucune objection lui soit faite; mais plus généralement il préfère conserver son épouse et rançonner le délinquant, qui a toujours le droit de racheter sa vie, s'il en a le moyen. Mais souvent il arrive aussi, et j'en ai été témoin, que sans rimes ni raisons l'accusation a été faite par suite d'un calcul et d'une cupidité à laquelle ne se peut soustraire l'accusé.

Les Indiens ne dispensent leurs femmes d'aucun travail, même pendant l'époque de leur grossesse. On voit sans cesse ces femmes occupées d'une chose ou d'une autre, tandis que l'homme se repose pendant tout le temps

1. Suite et fin. — Voy. page 241.

qu'il n'emploie pas à la chasse ou à la surveillance de ses animaux. Lorsqu'ils changent de résidence, c'est encore la femme qui se charge de faire et défaire la tente, et qui porte les armes de son mari.

Du reste la Providence, qui n'abandonne aucun misérable, accorde à ces pauvres femmes d'accoucher avec une facilité surprenante et sans le secours de qui que ce soit. Sitôt que l'enfant a vu le jour, elles se baignent avec lui à l'eau froide, puis elles reprennent immédiatement le cours de leurs occupations journalières sans qu'aucune indisposition soit jamais le résultat d'un pareil traitement.

L'existence du nouveau-né est soumise à l'appréciation du père et de la mère, qui décident de sa vie ou de sa mort. S'ils jugent à propos de s'en défaire, ils l'étouffent et le portent à peu de distance, où il devient la pâture des chiens sauvages ou des oiseaux de proie. Si l'innocent petit être est jugé digne de vivre, il est l'objet, dès ce moment, de tout l'amour de ses parents, qui, au besoin, endureraient les plus grandes privations pour satisfaire ses moindres exigences. Jusqu'à l'âge de trois ans, il est allaité par sa mère; à quatre ans on lui perce les oreilles; cette cérémonie, qui fait époque dans la vie des Indiens et remplace chez eux le baptême, a lieu de la manière suivante.

Un cheval donné par le père à son enfant, quel qu'en soit le sexe, est renversé sur le sol, les pieds fortement liés; l'enfant orné de peintures, et entouré de ses parents et de leurs amis, est couché sur le cheval par le chef de la famille ou celui de la tribu, qui lui perce les oreilles avec un os d'autruche bien effilé; puis, dans chaque trou, l'opérateur passe un petit morceau de métal quelconque destiné à agrandir les ouvertures opérées.

Comme dans toutes leurs fêtes, une jument fait le menu du festin, les proches parents se partagent les os des côtes, et chacun vient déposer celui qu'il a rongé aux pieds de l'enfant, s'engageant ainsi à lui faire un don quelconque. Pour clore la cérémonie, le personnage qui a opéré le percement d'oreilles fait à chacun, avec le même os d'autruche, une incision dans la peau de la main droite, à la naissance de la première phalange de l'index. Le sang qui sort de cette blessure volontaire est offert à Dieu comme sacrifice propitiatoire.

A partir de ce moment, on s'occupe de l'éducation de l'enfant, et dès qu'il atteint sa cinquième année, il monte seul à cheval et se rend déjà utile aux siens en gardant le bétail; son père lui apprend à manier le lazo, les boules, la lance et la fronde. A dix ou onze ans, époque à laquelle il est aussi formé qu'un Européen de vingt-cinq ans, son instruction est complète; il coopère aux razzias et aux pillages.

Les Indiennes suivent souvent leurs maris dans leurs expéditions de guerre, et pendant que ceux-ci sont aux prises avec les soldats ou avec les fermiers, elles rassemblent et entraînent les troupeaux avec prestesse, aidées de leurs enfants. Ces hommes sauvages ne manquent ni de bravoure ni de hardiesse, et ne reculent point au premier choc d'un engagement sérieux; ceux qui tombent dans la mêlée, sont rapportés chez eux, mais s'ils meurent pendant le trajet, ils sont enterrés à la hâte et sans aucune cérémonie. Ceux qui meurent sous la tente, au sein de leurs foyers, sont au contraire inhumés avec pompe.

Le corps, revêtu de ses plus beaux ornements, est étendu sur un cuir de cheval; à chacun de ses côtés, sont placés ses armes et ses objets les plus précieux, tels qu'éperons, étriers d'argent, etc., après quoi, le cuir roulé sur lui-même est attaché fortement à de courts intervalles. On place ensuite le corps, ainsi enveloppé comme une momie, sur le cheval favori du défunt, auquel on a soin de casser préalablement la jambe gauche de devant, afin que sa marche boiteuse ajoute encore à la tristesse de la cérémonie.

Toutes les femmes de la tribu se réunissant aux veuves du défunt, poussent des cris perçants, et « les aident à pleurer; » le plus souvent, les hommes, après s'être peint les mains et la figure en noir, escortent le corps jusqu'à la prochaine éminence, au sommet de laquelle ils creusent la sépulture. Une fois que le corps y est déposé et recouvert, ils abattent sur l'emplacement le cheval, porteur des dépouilles mortelles de son maître. Plusieurs autres animaux, chevaux et moutons, subissent le même sort; ils sont destinés, selon la croyance de ces gens, à servir d'aliments au défunt, qu'ils prétendent n'avoir renoncé à la terre que pour aller vivre dans un monde inconnu.

Tous les objets de non-valeur laissés par le défunt, le cuir même qui lui servait d'abri, sont brûlés pour qu'il ne reste de lui aucun souvenir.

Les femmes, après avoir beaucoup crié et pleuré plusieurs jours de suite, accompagnent la veuve au domicile de ses parents avec lesquels elle doit rester, pendant plus d'un an, sans contracter aucune autre liaison, sous peine de mort pour elle et pour son complice.

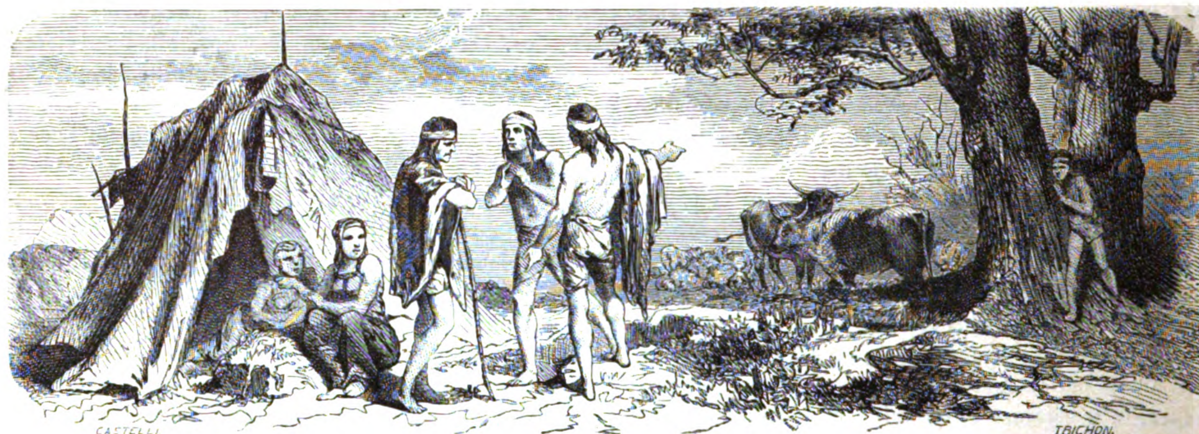
Suite de ma captivité. — Vendu et revendu. — Idées de fuite. — Leçon sanglante de prudence et de dissimulation. — Nouvelles pensées de suicide. — Un maître humain par avarice. — Razzias.

On comprend que ce ne fut pas, pour un esclave comme je l'étais, l'affaire de quelques jours, ni même de quelques mois, que de recueillir les diverses observations que je viens de mettre sommairement sous les yeux du lecteur. Tombé comme je l'ai dit aux mains des Poyuches, je fus d'abord entraîné dans les plaines froides, sauvages et stériles du sud, où les vents impétueux et les révolutions subites de l'atmosphère, caractères inhérents aux extrémités polaires des grands continents, se manifestent avec plus de violence peut-être que sur un autre point péninsulaire du globe. Après plusieurs mois, vendu par mon premier maître à un second, puis cédé à un troisième, je fus, de vente en vente, de tribu en tribu, ramené vers le nord jusqu'en deçà du Colorado.

Changer de place n'était changer ni de condition ni d'occupations; mes jours s'écoulaient longs et tristes : bien des mois se passèrent avant que je fusse en état

de parler, même très-imparfaitement, la langue de mes maîtres. Je n'avais qu'une idée fixe, celle de fuir, mais je ne la pouvais mettre à exécution, faute de renseignements indispensables, que par la connaissance usuelle de ce barbare idiome.

Plus d'une année déjà s'était donc écoulée lorsqu'un incident tragique, affreux, vint me donner des leçons de prudence et me commander la plus grande dissimulation. De jeunes Argentins avaientété faits prisonniers comme moi; leur sort devait être le mien; la plupart d'entre eux, confiants dans leur habitude de s'orienter dans les pampas voisines de leurs provinces natales et de leur adresse à dompter les chevaux, tentèrent de recouvrer leur liberté, mais ces malheureux ayant été repris par les Indiens après une longue poursuite, furent ramenés chez leurs maîtres. Condamnés par ceux-ci à mourir, ils furent placés au milieu d'un cercle d'Indiens à cheval qui les assassinèrent à coups de lances. Je vis les meurtriers retourner, en poussant des hurlements de joie, la pointe de leurs armes dans chacune des blessures dont ils criblaient les corps de leurs victimes. Ils vinrent ensuite défiler devant moi, en me montrant avec affectation leurs armes, le sang de ces infortunés fumant le long du bois de leurs lances, et me menaçant de la même destinée, si je tentais de fuir. Force me fut de concentrer la haineuse douleur que je ressentis de ne pouvoir secourir mes compagnons d'infortune, et mon horreur pour leurs bourreaux s'accrut en raison de l'énormité du crime dont j'avais forcément été le spectateur.



La demande en mariage chez les Patagons (p. 258).

Dieu permit sans doute que le continuel souvenir des miens raffermît mon courage, car les terribles épreuves que j'endurais ne firent qu'agrandir ma volonté de m'affranchire du joug infâme sous lequel j'étais tombé.



Cérémonie du percement de l'oreille chez les Patagons (p. 259).

Désormais je ne montrai plus qu'un visage calme et impassible, ne donnant cours à ma douleur que dans les rares instants où je me trouvais seul sous l'œil de Dieu. Je m'évertuai à apprendre l'indien; mes efforts furent récompensés par de rapides progrès; mais pensant avec raison que les Indiens continueraient à parler librement en ma présence, tant que je paraîtrais ignorer leur langage, je me gardai bien de paraître tendre l'oreille à leurs conversations, qui, plus tard, selon ma prévision, me furent d'un grand profit, car les renseignements utiles que j'y puisai contribuèrent à mon évasion.

Je vécus trois ans de cette vie cruelle, sans cesse accablé de pensées douloureuses et la plupart des nuits agité par des rêves terribles. Plusieurs fois je tentai de



Un enterrement chez les Patagons (p. 259).

recouvrer ma chère liberté, mais chaque fois aussi des obstacles imprévus s'opposèrent à ma réussite; peu s'en fallut même que je ne payasse de la vie ces essais infructueux, et dans plus d'une occasion je dus entrer en lutte avec mes assassins. Grâce à Dieu, en ces moments solennels le sang-froid ne m'abandonna pas, et chaque fois des subterfuges plus ou moins plausibles, mais bien excusables dans ma position, me permirent d'échapper à une mort certaine. A quatorze reprises, ayant ainsi tenté de m'enfuir, et chaque tentative ayant accru la méfiance des Indiens et aggravé ma captivité, j'eus l'idée de couper court à mon supplice en mettant un terme à mon existence. Je m'étais à cet effet emparé d'un couteau et je m'étais glissé inaperçu, du moins je le croyais ainsi, dans une excavation pierreuse creusée à l'écart dans la Pampa. J'avais imploré la clémence divine, et déjà je levais le bras pour me frapper lorsqu'une main ennemie saisit à l'improviste l'arme suspendue sur ma poitrine. C'était un Indien, c'était mon maître qui, jugeant avec raison que la mort me paraissait plus douce que le genre d'existence auquel il me condamnait, ne vit dans ma résolution désespérée qu'un attentat à ses droits de propriétaire. Il me déclara que pas un de mes mouvements n'échapperait désormais à sa surveillance. Les services que je lui rendais avaient probablement quelque prix à ses yeux, et il ne voulait à aucun prix être obligé à faire lui-même ce qu'il me commandait journellement.

Les Indiens font de fréquentes razzias de bétail sur les frontières des républiques hispano-américaines. Ils déploient beaucoup d'adresse à donner le change aux quelques soldats préposés à la surveillance des estancias. Un petit nombre d'entre eux menacent de certains points sans autre but que celui d'y attirer la force armée des hameaux voisins, et leur masse se porte sur les endroits privés de secours; ils les envahissent facilement, tuant sur leur passage tous les hommes qu'ils rencontrent, sans épargner les femmes âgées. Ils enlèvent les jeunes et les enfants qu'ils conduisent dans le lieu qu'ils habitent, et font des premières leurs concubines et des enfants leurs esclaves. Combien de malheureuses filles capturées par ces barbares, et vendues aux tribus éloignées, achèvent dans un enfer terrestre, une vie souvent commencée sous d'heureux auspices. Elles sont, quoi qu'elles fassent, à tout jamais perdues pour leurs familles. Quant aux pauvres enfants, ils grandissent dans l'ignoble existence des nomades, oubliant jusqu'à leur langue maternelle; ils sont à vrai dire assez bien traités des Indiens qui, en considération de l'extrême jeunesse dans laquelle ils étaient lors de leur captivité, leur pardonnent d'être nés chrétiens.

Jamais les Indiens, par la crainte de me perdre, ne parlèrent de m'emmener dans leurs excursions de guerre. J'étais encore plus strictement surveillé pendant leurs absences fréquentes, par d'autres Indiens préposés comme moi à la garde des animaux et auxquels j'étais sévèrement recommandé. Au retour de leurs expéditions, le sucre, le tabac, le yerba (*thé américain*), principaux objets de leur convoitise, abondaient souvent; le linge, les vêtements qu'ils avaient trouvés, étaient par eux gardés précieusement pour leur servir dans les fêtes et les assemblées. Ils ne me firent pendant longtemps d'autre don qu'un lambeau de manteau provenant de quelque pauvre soldat tombé sous leurs coups.

Un morceau de papier roulé par le vent des pampas me vaut l'office de secrétaire du chef de la tribu. — Cette fonction n'est pas sans danger; je ne tarde pas à l'apprendre par ma condamnation à mort. — Je m'enfuis chez le grand chef de la confédération mamouel-iche. — Je trouve auprès de lui appui et justification.

Quelques papiers imprimés, ayant servi d'enveloppe soit à du tabac ou à tout autre objet, et par eux jetés au vent, me tombèrent entre les mains; je les lus maintes fois avec bonheur; c'était pour moi une distraction inespérée. Un jour, je fus surpris dans cette occupation par quelques Indiens, qui manifestèrent une joyeuse surprise de cette découverte et se hâtèrent d'en informer les chefs. D'abord fort inquiet de cette circonstance, je ne tardai pas à être rassuré par l'accueil inusité et presque bienveillant qui me fut fait le soir lorsque je me présentai selon l'habitude afin de soumettre à leur vérification les animaux qui m'étaient confiés. A quelques questions que m'adressa mon maître, je compris qu'il était fier de posséder un esclave de ma valeur et que je serais sans doute appelé à servir le cacique de la tribu.

En effet, l'occasion se présenta bientôt, car ces êtres grossiers, lorsqu'ils se sont bien repus pendant quelques jours des douceurs de la civilisation, se laissent tenter par le désir d'entretenir leur gourmandise et leur vanité, et pour satisfaire ces passions ils recherchent tous les moyens imaginables.

Ainsi, ils vont de temps à autre offrir aux postes des frontières une apparente soumission, pendant laquelle ils font des échanges de toute nature, tels que plumes d'autruche, crins de cheval et cuirs de toute espèce, pour lesquels ils rapportent du tabac, du sucre et des boissons alcooliques dont ils sont extrêmement friands. Ce fut en semblable circonstance que je fus mis à l'épreuve comme secrétaire du chef. Malgré mon désir ardent d'écrire selon ma pensée et ma conscience, il me fut impossible de le faire; je dus écrire ce qu'on m'ordonna, car la méfiance de ces misérables est telle qu'à plus de vingt reprises ils me demandaient lecture de ma missive, et après quelques phrases écrites ils changeaient à dessein leurs idées sans paraître y prendre garde, afin de mieux éprouver ma franchise; si j'eusse eu le malheur d'intervertir l'ordre des mots, il m'eût été impossible de le leur cacher, tant est fidèle leur prodigieuse mémoire. Je me serais d'ailleurs exposé à mourir; car malgré mon impossibilité de leur en imposer, ils me menacèrent par excès de prudence et me firent donner une seconde expédition destinée à être vérifiée par des transfuges argentins, vivant dans les tribus voisines, misérables condamnés aux fers ou même à la mort pour leurs nombreux crimes et qui sont sûrs de trouver un asile chez les Indiens soumis. Ceux-ci, parfaitement renseignés sur la position de leurs hôtes, les reçoivent comme des gens sur lesquels ils sa-

vent pouvoir compter. Ils trouvent en eux des guides pour leurs expéditions de pillage et des complices complaisants de toutes leurs fureurs. Aussi leur accordent-ils toute leur confiance.

Cette première correspondance fut donc portée à la frontière par deux Indiens désignés par le cacique. Quelques enfants les accompagnèrent pour transporter les objets destinés à être échangés. Douze ou quinze jours après leur départ, ces mêmes enfants revinrent épuisés de fatigue, la frayeur sur les traits, poussant des cris de détresse. Ils racontèrent qu'après lecture de la dépêche, les deux envoyés avaient été mis aux fers en attendant la mort, et qu'il était certain que j'avais trompé la confiance générale et communiqué quelques détails sur leurs récentes invasions. Naturellement portés à croire le mal, ces barbares n'eurent plus d'autre volonté que celle de me tuer sur l'heure. Ce fut le cacique qui, me croyant absent, les engagea à ne pas éveiller ma défiance par des cris inaccoutumés; il leur conseilla même d'attendre au lendemain matin pour exécuter leur projet en choisissant le moment où je serais occupé à rassembler le troupeau. Le hasard voulut que je fusse bien près en ce moment; grâce aux approches de la nuit, j'entendis cette conversation et je pus me tenir sur mes gardes. Le matin venu, lorsque selon ma coutume, j'allai faire ma ronde, je m'aperçus qu'à l'agile coursier que je montais la veille encore on avait substitué un cheval fort lourd; je me gardai bien d'en témoigner de la surprise, soit de la voix, soit du geste. Je cheminais lentement sur ce mauvais bidet quand j'aperçus, venant sur moi à toute bride, un parti d'Indiens qui faisaient retentir l'air de leurs sauvages imprécations. Cependant, la distance qui me séparait d'eux était encore fort considérable, et je fus assez heureux pour rencontrer la troupe de chevaux qui, la saison étant fort chaude, venaient d'eux-mêmes se désaltérer de mon côté. Grandes furent ma joie et mon espérance. J'abandonnai mon cheval auquel je retirai la bride pour l'apposer au meilleur coureur de la troupe sur lequel je fus en un instant; puis, prenant soin d'épouvanter les autres et de les éparpiller pour ôter à mes ennemis toute chance de m'atteindre, je me lançai à toute bride dans une direction opposée. Après avoir galopé la journée entière, j'arrivai à la nuit tombante chez Calfoucoura, grand cacique de la confédération indienne dont la tribu de mes persécuteurs faisait partie. Étonné à ma vue, et on l'eût été à moins, cet homme me demanda ce que je lui voulais, et quel motif me donnait assez de hardiesse pour venir seul le visiter. Je me fis connaître à lui, lui exposai en quelques paroles les faits survenus la veille et le matin, le suppliant de prendre en considération la véracité de mon récit, en lui démontrant que si j'eusse trompé les Indiens, j'aurais immanquablement cherché à m'évader dans l'intervalle, n'importe par quel moyen; qu'au contraire, n'ayant rien à me reprocher, je venais lui demander appui, et me confier à sa loyauté jusqu'au jour où il aurait indubitablement une preuve quelconque, soit de ma franchise, soit de ma trahison. De cette manière, si j'étais reconnu innocent, il n'aurait pas à se reprocher la mort d'un serviteur fidèle dont les services pouvaient lui être utiles.

Flatté de ma confiance ainsi que de quelques paroles à l'adresse de sa vanité que je lui adressai dans son langage, cet homme, réellement plus humain qu'aucun de ses semblables, me traita presque avec douceur et me promit son appui. Seulement il ajouta que jamais je n'aurais de chevaux à ma disposition. Le lendemain, une partie de la tribu que j'avais quittée, vint, son chef en tête, demander audience à Calfoucoura, et réclamer instamment mon supplice, comme chose due. Pendant la durée du débat, j'étais présent, bouche close, d'abord; mais enfin, à la vue de la soif avide que toute la horde témoignait pour mon sang et apercevant que leurs instances commençaient à impressionner le chef, je compris que je ne pouvais rester plus longtemps silencieux. Je me levai, et rappelant au grand cacique qu'il m'avait accordé sa protection, je m'évertuai à faire comprendre mon innocence à tous en recommençant le récit exact de la veille au soir, et en évitant toutefois de froisser l'amour-propre et les préjugés d'aucun des assistants. Calfoucoura ou *Pierre-Bleue* se déclara en ma faveur, reconnaissant, dit-il, qu'il était impossible qu'un coupable parlât comme je le faisais. Il défendit à qui que ce fût de me maltraiter, puis se retournant vers moi, il me rassura, disant que je ne le quitterais pas, afin que rien de fâcheux ne me survînt; il termina en disant à mon ancien maître que quand il lui procurerait des preuves incontestables de ma déloyauté, il me remettrait entre ses mains pour disposer de mon sort à sa volonté. Ce jugement rendu, l'assemblée se sépara, et toute la horde s'enfuit en me lançant des regards de colère.

Quelques mois s'écoulèrent sans que rien vînt éclairer les Indiens sur la position des deux captifs retenus par les Argentins; leur animosité contre moi s'en accrut d'autant; le grand cacique lui-même, parfois influencé par leurs diverses conjectures, paraissait flottant à mon égard, tantôt me rudoyant avec humeur, tantôt paraissant au contraire m'accorder la plus grande confiance. Souvent il me questionnait, et comme toutes mes réponses concordaient constamment avec mon premier interrogatoire, il finissait toujours par me conserver sa protection. Seulement, durant les cinq mois que cet état de choses se prolongea, je fus l'objet d'une surveillance de plus en plus active.

Très-fréquemment des troupes d'Indiens allaient rôder dans le voisinage des haciendas, dans le but de recueillir des renseignements sur leurs compagnons captifs; mais hommes et chevaux se fatiguaient inutilement dans ce but; ils revenaient sans rapporter le moindre indice. Lassés de tant de tentatives inutiles, ils résolurent de laisser s'écouler quelque temps sans les renouveler. Précisément, pendant cette période de repos et d'apparent oubli, les deux hommes que l'on croyait perdus à jamais, reparurent enfin; une réunion extraordinaire de toutes les tribus intéressées dans l'affaire s'ensuivit, et mon innocence y fut solennellement proclamée. Les deux arrivants déclarèrent, qu'ayant été reconnus

pour avoir fait partie d'une razzia précédente, ils avaient été retenus captifs jusqu'à ce que le gouvernement de Buenos-Ayres, à qui on en référa, eût statué sur leur sort. Un ordre formel arriva ensuite de la métropole de les retenir prisonniers et de les faire travailler; il avait même été question de les mettre à mort, mais on avait pris en considération les offres de paix contenues dans la dépêche dont ils étaient porteurs, et ils devaient la vie uniquement à cette missive. Quant à leur liberté, ils l'avaient recouvrée, grâce à la négligence de ceux qu'on avait préposés à leur garde.

Dès lors un revirement complet se fit en ma faveur dans tous les esprits; mes plus grands ennemis même n'eurent plus que des éloges à m'adresser; toute leur méfiance s'évanouit en un moment. Ils parurent oublier jusqu'au souvenir de mes tentatives d'évasion; il me fut permis de monter à cheval et de les accompagner en toute occasion. Jugé digne de la confiance générale, je repris également mes fonctions d'écrivain de la confédération nomade.

Comment la politique extérieure des Provinces-Unies de la Plata vint à influer sur ma destinée. — Le général Urquiza. — Quelques mots sur cet homme d'État intéressé autant que moi à flatter le penchant de mes maîtres à l'ivrognerie. — Présents qu'il leur envoie. — Orgie générale. — Ma fuite et ma délivrance. — Rio Quinto. — Mendoza. — Les Andes. — Retour en France.

Les républiques unies de la Plata avaient alors, et, pour leur bonheur, ont toujours à leur tête un homme sur lequel je vais arrêter un instant les yeux du lecteur, ne serait-ce que pour leur offrir une compensation aux figures grimaçantes, grotesques ou hideuses que je leur ai décrites jusqu'ici.

Don Justo-Jose Urquiza, né à la Conception de l'Uruguay, dans l'Entre-Rios, ne doit rien qu'à lui-même. Sorti des rangs du peuple, simple gaucho, comme il aime à s'en vanter, n'ayant jamais reçu d'autres leçons que celles de sa propre expérience, il s'est peu à peu frayé un chemin par la force de son caractère et la supériorité de son intelligence. Ses rares talents militaires lui valurent la faveur de Rosas, qui l'avança rapidement et en fit bientôt son bras droit. Urquiza put croire un moment que le dictateur ne s'imposait à la Confédération que pour lui donner les moyens d'accomplir de grandes choses, et peut-être pour sauvegarder l'indépendance de son pays. Mais il ne tarda pas à démêler les motifs de cette politique astucieuse et méfiante. Dès qu'il s'aperçut qu'on exploitait son patriotisme au profit d'une étroite ambition personnelle, il se tourna contre le dictateur, l'accusant de fausser la Constitution et d'attenter aux libertés nationales. Rosas avait plusieurs fois feint un désintéressement qui était loin de sa pensée. Périodiquement, à des époques habilement calculées, il parlait avec une modestie vraiment touchante, tantôt de son âge trop avancé, tantôt de sa santé délabrée, et demandait à résigner un pouvoir dont il ne pouvait plus, disait-il, supporter le fardeau. Mais le vieux lion qui avait toujours vu les représentants trembler devant lui, savait bien qu'aucun d'eux n'oserait accepter sa démission. L'assemblée se hâtait d'implorer son dévouement et de lui arracher, par d'ardentes supplications, un sacrifice glorieux. Ces plates adulations passaient auprès des cours étrangères pour l'expression du sentiment public. Urquiza choisit le moment où le dictateur cherchait, en 1851, à renouveler cette honteuse comédie; il lança une proclamation dans laquelle il déclarait Rosas déchu du pouvoir exécutif, et il se plaça lui-même à la tête d'un parti qui voulait à la fois la réunion des provinces en une con-

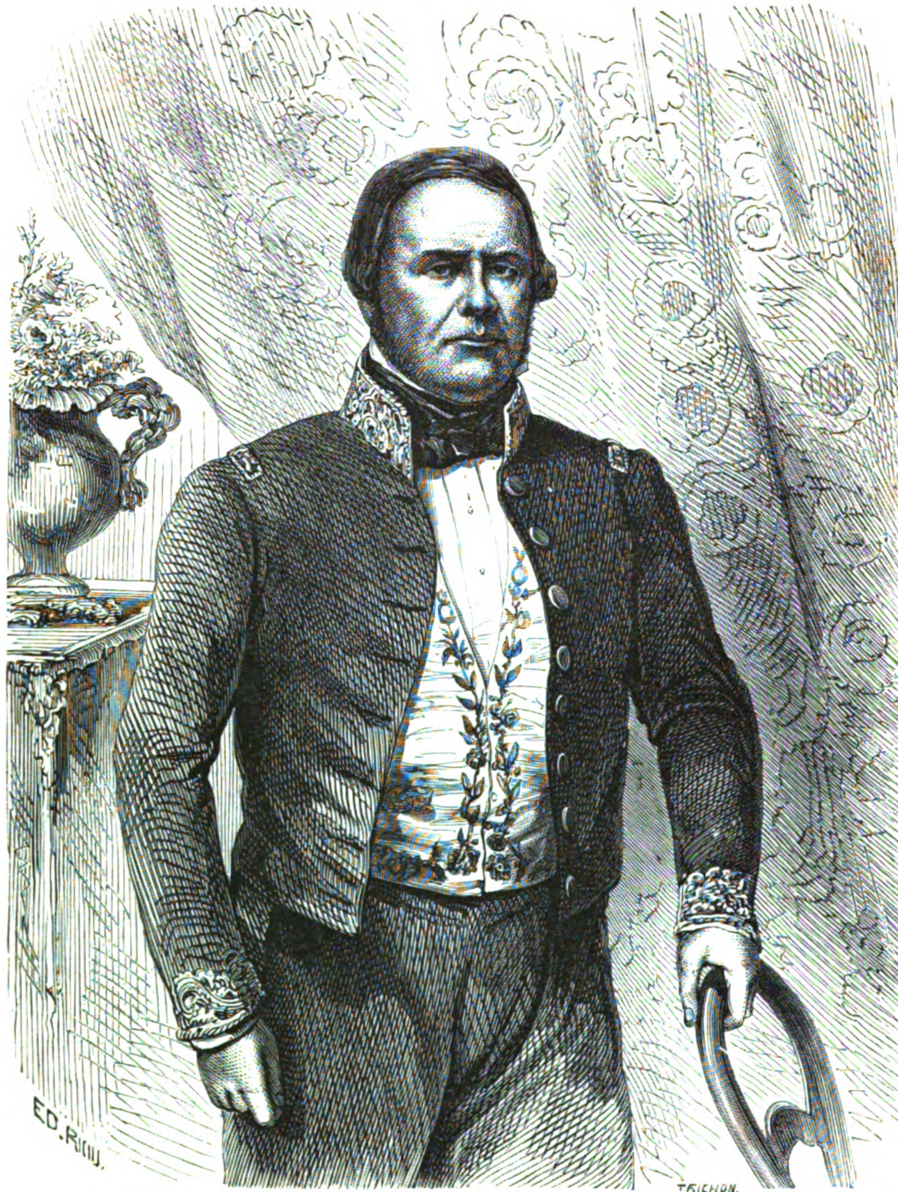


M. Guinnard arrive en suppliant chez le cacique Calfoucoura (*Pierre-Bleue*).

fédération compacte et la libre navigation des eaux de la Plata.

Il était assuré d'avance de l'appui du Brésil, dont sa politique servait les plus chers intérêts. Les rivières qui prennent leur source dans le nord de cet empire donnent accès, par l'Atlantique, à une partie considérable de son territoire, et ce sont ses provinces les plus riches. Le Brésil avait souvent demandé à Rosas le passage de la Plata. Pour obtenir cette concession, il avait en vain épuisé toutes les ressources de la diplomatie. Urquiza venait à propos. L'antagonisme traditionnel des Espagnols et des Portugais céda devant la nécessité d'ouvrir au commerce du monde le Parana, l'Uruguay, le Paraguay et leurs tributaires.

Le Brésil se rallia donc à la cause d'Urquiza, et lui fournit les forces nécessaires pour la faire triompher. Le premier mouvement d'Urquiza fut dirigé contre Oribe, qui, soutenu par les troupes de Rosas, bloquait depuis neuf ans Montevideo, et n'attendait, pour s'en emparer, que le moment où cesserait l'intervention de la France et de l'Angleterre. En attendant, Oribe ruinait Montevideo, car il avait peu à peu élevé autour de son camp une ville rivale, Restoracion, qui comptait déjà dix mille habitants. L'arrivée d'Urquiza détourna des assiégés les menaces de l'avenir; se présentant à la tête d'une armée d'Entre-Riviens et de Correntinois, appuyé en outre par l'escadre du Brésil et par un corps d'infanterie de cette même nation, il amena Oribe à capituler presque sans coup férir. Une adresse consommée marqua sa conduite: il mit en avant le caractère patriotique de son entreprise, montra les dispositions les plus conciliantes, et proclama hautement son intention d'éviter l'effusion du sang. Des milliers de combattants grossirent bientôt ses rangs. Oribe, abandonné de ses troupes, et ne pouvant plus



Urquiza, président des Provinces-Unies de la Plata. — Dessin de Hadamard d'après une photographie.

d'ailleurs recevoir ni renforts ni munitions, se rendit sans conditions.

Après ce succès éclatant, Urquiza se retira dans sa province pour s'y préparer à porter un coup décisif au pouvoir de Rosas. En 1852, il repassa le Parana avec des forces considérables et s'avança sans rencontrer d'obstacle jusqu'à Monte-Caseros, où le dictateur accourut à la tête de vingt mille hommes. La mémorable bataille du 3 février 1852 se termina par la défaite et la fuite de Rosas, qui s'embarqua en toute hâte sur un vaisseau anglais, pendant que son vainqueur entrait dans Buenos-Ayres aux acclamations de la population. Urquiza établit son quartier général à Palermo, et nomma gouverneur de la ville don Vincente Lopez, homme d'un âge déjà avancé, mais généralement aimé et estimé.

Nommé directeur provisoire le 14 mai, Urquiza réunit à San Nicolas les gouverneurs et les délégués des quatorze provinces de la Plata, pour qu'ils eussent à choisir une organisation politique. Cette assemblée se prononça en faveur du système fédératif, et décida que les provinces nommeraient des représentants chargés de rédiger une constitution et d'établir les bases d'un gouvernement définitif.

Buenos-Ayres refusa de confirmer les pouvoirs que l'assemblée avait conférés à Urquiza. Le gouverneur Lopez, qui était resté fidèle aux décisions de la majorité, ne réussit pas à les faire respecter et fut obligé de se démettre de ses fonctions. Urquiza n'était pas homme à hésiter; il marcha sur Buenos-Ayres, rétablit son autorité et réinstalla son gouverneur. Après cet acte de vigueur, il se montra clément et se borna à exiler cinq des principaux meneurs, et dès qu'il vit l'ordre affermi, il retira ses troupes de la ville et se rendit à Santa-Fé, où devait s'assembler le congrès, qui ouvrait ses séances le 20 août. Les treize provinces de Entre-Rios, Corrientes, Santa-Fé, Cordova, Mendoza, Santiago del Estero, Tucuman, Salta, Jujuy, Catamarca, Rioja, San Luiz et San Juan y avaient envoyé chacune deux délégués.

Une nouvelle révolte éclata à Buenos-Ayres, suscitée par d'anciens exilés, qui ne s'étaient ralliés à Urquiza que pour se débarrasser de Rosas. Comme ils étaient pour la plupart natifs de la ville, ils n'eurent pas de peine à soulever la population. Urquiza ne pouvait souffrir que Buenos-Ayres fît la loi aux treize provinces, mais il ne voulut fournir aucun prétexte à une guerre civile dont il redoutait les conséquences. Au lieu d'employer la force contre l'insurrection, il préféra lui laisser le temps de la réflexion, et il se contenta de publier une proclamation dans laquelle il déclarait la province de Buenos-Ayres séparée du reste de la confédération et l'abandonnait à sa mauvaise destinée. Sa modération ne fit qu'encourager les insurgés; ils essayèrent de propager la révolution et envahirent la province d'Entre-Rios; c'était braver Urquiza jusque chez lui. Il marcha contre les envahisseurs et les rejeta sur leur territoire.

Depuis lors jusqu'à l'heure actuelle, ce n'a été entre Urquiza, représentant les intérêts de la Confédération argentine, tendant à unifier son immense territoire, et les préjugés égoïstes de Buenos-Ayres, rêvant un orgueilleux isolement pour sa population de cent vingt mille âmes, qu'une série de luttes plus ou moins ouvertes, suivies de concessions toujours forcées et peu sincères de la part des *Portenos* ou Buenos-Ayriens, toujours volontaires de la part d'Urquiza, qui s'est montré, en toute occasion, désireux d'épargner à l'antique métropole de la Plata les malheureuses extrémités de la guerre.

Voici en quels termes le commandant Page, chargé par les États-Unis d'une mission dans la Plata, traçait, en 1857, le portrait de cet homme remarquable :

« Urquiza, à l'époque où je le vis, était encore jeune d'apparence; son teint est brun, sa taille moyenne; admirablement proportionné, il présente tous les dehors d'une nature énergique et vigoureuse. Sa tête se fait remarquer par des contours amples, des plans solides, des traits fermes et accentués. L'ensemble respire l'intelligence, mais une intelligence qui se possède pleinement. Les yeux purs, brillants, bien ouverts, ont un regard pénétrant. La bouche est à la fois fine et bienveillante. Ce n'est pas une tête d'aventurier, mais une tête d'homme d'État en même temps que de héros, offrant un singulier caractère de force, de calme et d'autorité. Pour inspirer le respect, Urquiza ne recourt à aucun charlatanisme, à aucun rôle d'emprunt. Il est grand avec naturel et simplicité; son air n'a rien de composé, et l'on sent qu'il est à la hauteur de sa mission. Sa noble prestance, son maintien aisé, la dignité de ses manières, sa démarche délibérée, sa parole nette et mesurée dénotent une âme fière et loyale, un esprit lucide, un jugement sûr. On subit volontiers l'influence qu'il exerce sur tous ceux qui l'entourent, et l'on éprouve d'autant plus de plaisir à rencontrer en lui les rares qualités dont il est doué, que l'on sait qu'il doit tout à lui-même : son éducation comme sa haute position[1]. »

Maintenant quelques mots suffiront pour faire comprendre comment aux profonds calculs de la politique de cet homme d'État se rattacha fortuitement ma délivrance.

En 1859, une nouvelle scission armée de Buenos-Ayres forçait une fois encore Urquiza à recourir à la décision des champs de bataille.

Les Indiens pressentant avec leur instinct de bêtes de proie que les dissensions politiques des Argentins pouvaient leur offrir quelques occasions de butin, adressèrent au général plusieurs offres d'alliance, et plusieurs lettres rédigées par moi lui furent portées par des membres de la famille de Calfoucoura.

Le général était trop fin politique pour ne pas faire un bon accueil à ces messagers sauvages. Possesseur d'une des plus vastes *estancias* de la vallée du Parana et lui-même agronome distingué, cherchant avant tout à développer les bienfaits de l'agriculture sur la belle partie de terre confiée à ses soins, il savait trop combien les établissements agricoles de la frontière du sud ont besoin

1. *La Plata, the Argentine Confédération and Paraguay*, etc., ou explorations du bassin de la Plata, exécutées dans les années 1853-56, d'après les ordres du gouvernement des États-Unis, par Thomas Page, commandant de l'expédition. Londres, 1859.

de calme et de sécurité, pour ne pas chercher à amortir par tous les moyens les tendances agressives des Indiens, leurs voisins. Il ne renvoya donc les ambassadeurs de Calfoucoura que chargés de cadeaux de toute sorte et surtout de barils d'eau-de-vie; aussi, leur retour fut, dans toute la horde, sans exception de rang, d'âge et de sexe, le signal d'orgies sans fin.

Quand je les vis livrés avec frénésie à l'ivresse, je conçus l'idée de tenter encore une fois de me rapprocher des contrées d'où je pourrais opérer mon retour dans ma patrie et dans ma famille.

Profitant d'une nuit où toute la tribu était plongée dans le lourd sommeil de l'ivresse, je me glissai en rampant vers l'endroit où étaient les meilleurs chevaux du cacique, après m'être muni d'une paire de boules destinées, soit à ma défense, soit à me procurer du gibier sur ma route. Je pris aussi un lazo pour m'emparer de trois montures et les réunir.

Ces préliminaires accomplis sans bruit, je conduisis tout doucement mes chevaux jusqu'à ce que je fusse hors de la vue du camp. Alors sautant sur un cheval, puis chassant les autres devant moi, je commençai, palpitant d'émotion, ma dernière course, celle dont dépendait ma vie ou ma mort. Pendant toute la nuit je galopai sans relâche, croyant voir sans cesse des ombres à ma poursuite. Le jour dissipa les ténèbres mais sans calmer mon agitation; elle était telle que le moindre souffle d'air me semblait chargé de clameurs menaçantes, et que le moindre petit tourbillon de poussière me donnait des angoisses.

Souvent je mettais pied à terre et, l'oreille appuyée sur le sol, j'écoutais, espérant puiser un peu de tranquillité dans le silence de la Pampa, mais loin de là, les oreilles me tintaient tellement que je croyais entendre sur ce sol dur retentir de sinistres galops, et je précipitais de nouveau ma fuite sans réfléchir aux impérieux besoins qu'éprouvait ma monture, à laquelle il était impossible de prendre, à l'exemple de ses compagnes, quelques bouchées d'herbe en courant. Je suivais, autant qu'il m'était possible, les parties gazonnées du désert, afin de dépister les Indiens qui immanquablement devaient me poursuivre, mais qui chercheraient en vain ma piste dans l'herbe relevée par la rosée du matin.

Cette course désordonnée durait depuis quatre jours déjà, quand le cheval que je montais s'abattit; il était mort. Craignant avec raison de perdre de même les deux qui me restaient et de qui seuls dépendait mon salut, j'eus dès lors la précaution de les laisser se délasser une partie de la nuit, mais l'idée fixe que j'avais d'être poursuivi m'animait malgré moi à les stimuler durant le jour, et après un autre espace de temps que je ne puis préciser, car toutes les journées, toutes les heures se ressemblaient, la fatigue et le manque d'eau me privèrent d'un second cheval. J'aurais voulu ne pas l'abandonner et attendre auprès de lui son rétablissement ou sa mort; mais la désolante nature du sol n'offrait aucune ressource, et en restant je m'exposais également à perdre ma dernière monture qui avait résisté à toutes les épreuves.

Je partis le cœur navré, décidé à ménager par tous les moyens mon dernier compagnon de misères. Je m'astreignis à n'exiger de lui aucun effort, et nous avancions fort lentement, quand à la tombée de la nuit je remarquai qu'il doublait le pas de lui-même; à la fraîcheur du terrain qu'il foulait et avec l'instinct propre à tous les hôtes de ces vastes déserts, le pauvre animal sentit le voisinage de l'eau. Peu d'instants après nous étanchions notre soif commune dans ces lagunes que déposent dans le nord de la Pampa les filets d'eau issus des contreforts des Andes dans les provinces de Mendoza et de San Luiz. Autour de ces bassins une herbe abondante et touffue permit à mon pauvre coursier de réparer ses forces, et, grâce à cette provende inespérée, il put me porter jusqu'à Rio Quinto, petite bourgade sur la rivière de ce nom. Là, il s'affaissa, tout à fait épuisé; et moi, à bout de forces, mourant de faim, de fatigues physiques et morales, je tombai à ses côtés sans mouvement et sans voix. C'était le treizième jour de ma fuite!... Je ne puis en fixer le quantième, mais c'était à la fin d'août 1859.

Dieu, qui avait daigné me protéger jusque-là, permit qu'une excellente famille espagnole, habitant Rio Quinto, voulût bien avoir pitié de ma détresse et me prodiguer les soins les plus touchants pendant les cinq à six semaines qui suivirent et que je passai dans la fièvre et le délire. Cette extrême bonté de la part de personnes étrangères m'a pénétré pour don Jose et pour tous les siens d'une vive reconnaissance qui ne s'effacera jamais de ma mémoire, et je serais heureux si ces humbles lignes pouvaient leur en porter le témoignage à travers l'Océan.

Lorsque mon corps et mon esprit accablés par trois années d'épreuves sans nom eurent enfin recouvré une partie de leur force et de leur élasticité d'autrefois, ce furent encore les bons habitants de Rio Quinto qui me procurèrent les moyens de gagner le Chili et la ville de Valparaiso, dont le port fréquenté devait, je l'espérais avec raison, m'offrir plus de facilité que tout autre point de la côte pour retourner en Europe.

Je me rendis à cette destination par la route qui passe par Mendoza et traverse les Andes au défilé d'Uspallata.

Le premier de ces noms, après n'avoir longtemps éveillé dans mon âme que des tableaux de bonheur, des pensées de bénédiction et de gratitude, ne doit plus y évoquer désormais que des images lugubres et d'amers regrets. Là vivait dans la sécurité la plus profonde vingt mille âmes dont le reste du monde pouvait envier la calme existence; c'était la population la plus douce, la plus heureuse, la plus hospitalière du continent américain. Le 19 mars 1861 les poëtes argentins appelaient encore Mendoza la perle, la reine de la zone fleurie qui s'étend au pied oriental des Andes.... Le lendemain la mort passait sur ce paradis. « Quelques secondes ont suffi pour convertir ses riantes habitations, ses jardins, ses églises, ses colléges fréquentés par la jeunesse des provinces voisines, l'œuvre de trois siècles enfin en une épouvantable nécropole, en un monceau hideux de dé-

combres, en un chaos de roches, de terre, de briques et de madriers brisés. » (*Corresp. du Journal des économ.*)

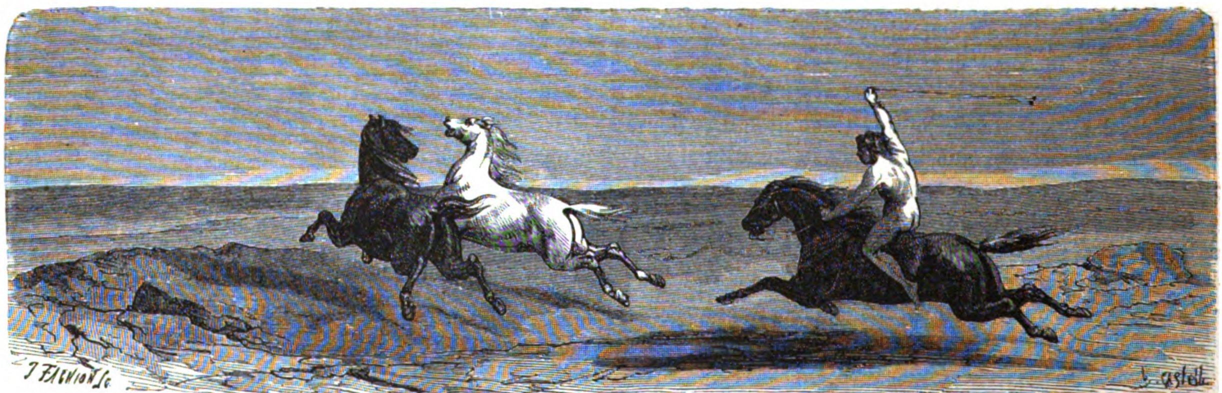
Suivant les géologues, le tremblement de terre qui a fait éprouver à Mendoza le sort d'Herculanum, et dont la commotion s'est fait sentir sur toute la ligne qui s'étend de Valparaiso à Buenos-Ayres, c'est-à-dire sur plus de dix-huit cents kilomètres, n'a pas été, comme le terrible phénomène de l'an 70, amené par la réouverture d'un volcan longtemps fermé, mais par la seule dilatation d'une masse de fluides élastiques, émanés du foyer central et projetés par lui dans les immenses cavités de la croûte terrestre. Une cause quelconque les a accumulés tout à coup au carrefour de plusieurs de ces sombres souterrains. Au-dessus de cette voûte ébranlée, disloquée par la pression de ces fluides, était Mendoza. De là son immense ruine.

Chose étrange ! On assure que sur ce monceau de débris informes, sur cet effroyable linceul qui recouvre quinze mille victimes humaines, les végétaux seuls sont restés debout, et que les fleurs continuent à prospérer et à sourire au milieu des émanations pestilentielles qu'exhale cette immense sépulture. Le saule pleureur était l'arbre favori des Mendozaniens; on le voyait partout chez eux ; il était l'ornement de prédilection de leurs jardins, de leurs places, de leurs demeures; il ombrageait les cours de leurs demeures hospitalières, toujours ouvertes à l'étranger; aujourd'hui, comme le souvenir de gratitude que je leur ai gardé, il s'incline et pleure sur les morts.

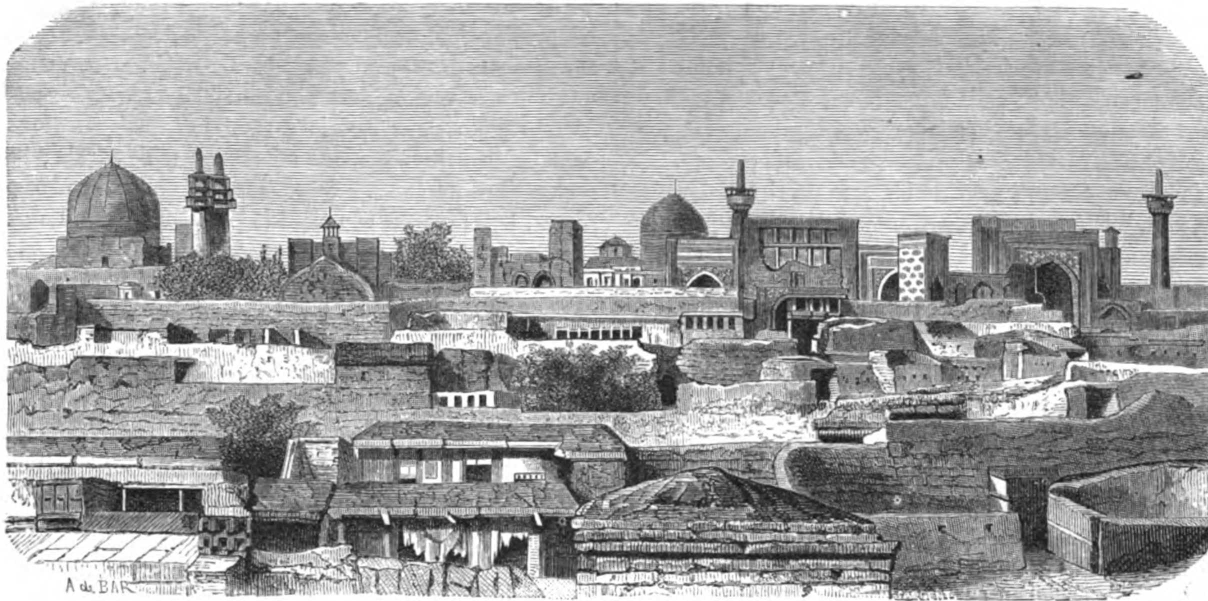
Le défilé d'Uspallata réunit les caractères les plus tranchés de ces *quebradas* ou gorges profondes et étroites qui découpent de loin en loin l'axe de la Cordillère : parois à pic, immenses, ne laissant entrevoir entre leurs cimes noires et souvent surplombantes qu'une mince zone du ciel; abîmes effrayants, dont le grondement sourd des torrents et des cascades fait seul pressentir l'énorme profondeur au voyageur qui les côtoie sur une mince corniche de rocher; atmosphère raréfiée et froide, semée de vertiges dans le calme et de périls mortels quand, à certains moments de l'année et du jour, le vent des glaciers vient à la traverser. Alors la violence de la tourmente est telle qu'elle renverse les mules chargées, et démolit les toits et les murs de briques des *casuchas* ou maisonnettes où s'abritent les courriers pendant l'hiver. Le col d'Uspallata a donc aussi ses légendes de mort dont les nombreuses croix de bois qui jalonnent son parcours attestent jusqu'à un certain point la sombre réalité. Mais je dois avouer que lorsque je le traversai, je n'étais guère plus accessible à l'admiration pour sa nature sublime qu'à la crainte pour les dangers que j'y pouvais courir. Au cœur des Andes comme naguère à Mendoza, comme à quelques jours de là à Valparaiso, comme plus tard encore sur le navire qui me ramenait en Europe, mon esprit, accablé par de longues misères, n'était ouvert qu'à deux préoccupations : le besoin de revoir la France et une lutte incessante contre les réminiscences de ma captivité. De même que Mungo-Park échappé à la tyrannie des Maures du Sah'ra, je fus longtemps à croire à ma délivrance. Il me fallut, ainsi qu'à ce grand voyageur, « l'Océan traversé, le retour dans la patrie, le calme réparateur du foyer maternel pour délivrer mon sommeil des visions et mon cerveau des fantômes évoqués par le souvenir odieux des brigands du désert. »

A. Guinnard.

Rentré en France au mois de janvier 1861, M. Guinnard a trouvé auprès de la Société de géographie et de son vénérable président, M. Jomard, l'accueil bienveillant que méritaient sa jeunesse, son courage et ses longues épreuves. Encouragé par ce savant patronage, il coordonne aujourd'hui ses souvenirs et ses notes, pour offrir au public, avec le développement du récit qu'on vient de lire, et qui n'est en quelque sorte que le premier jet de sa mémoire, un tableau complet des régions sauvages qu'il a parcourues, ainsi que des mœurs, de la langue et des traditions de leurs nomades habitants.



Fuite dernière et délivrance de M. Guinnard.



Vue de Méched. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. de Khanikof.

MÉCHED, LA VILLE SAINTE, ET SON TERRITOIRE.

EXTRAITS D'UN VOYAGE DANS LE KHORASSAN,

PAR M. N. DE KHANIKOF[1].

1858. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Nichapour et ses ruines. — Rapports sinon identité entre les Khirguisses et les Beloudjs. — Un gouverneur en herbe. Visite à un saint.

Les poëtes persans ne tarissent point sur les louanges de la beauté du climat et des sites de Nichapour. Selon eux, rien ne peut égaler la fraîcheur de ses matinées, le parfum de ses roses, et l'abondance de ses eaux limpides. Mais je dois avouer qu'il m'a été impossible de conserver cette illusion poétique dans la chaude journée du 30 juin 1858, où je quittais les jardins ombragés du village de Khanlouk, pour descendre dans la plaine argileuse et monotone qui conduit à Nichapour. Deux rangées de montagnes arides et rocheuses la bornent à l'ouest et à l'est; sur les pentes de la chaîne orientale, on apercevait çà et là des strates d'une blancheur éclatante, qu'on serait tenté de prendre, par un temps plus froid, pour de la neige, et qui provenaient des couches de sel gemme, très-fréquent dans cette partie du Khorassan. Malgré l'heure peu avancée de la journée et l'éblouissant éclat du ciel au-dessus de nos têtes, l'air des basses régions était déjà obscurci par le brouillard sec. Ce phénomène, presque journalier dans les plaines sablonneuses de l'Asie méridionale, contribue beaucoup à attrister le paysage de ces immenses solitudes. L'obscurcissement de l'atmosphère est produit par une quantité innombrable de parcelles terreuses enlevées du sol par les vents et les courants ascendants, et ce brouillard paraît s'épaissir au

1. Dans son assemblée générale du 23 mars 1861, la Société de géographie de Paris, sur le rapport de M. Vivien de Saint-Martin, a décerné un prix à M. Nicolas de Khanikof comme chef de la commission scientifique qui a exploré le Khorassan en 1858 et 1859. La relation complète du voyage et des travaux qui ont mérité cette honorable distinction ne sera probablement pas achevée et livrée à l'impression avant plusieurs années. C'est spécialement pour le *Tour du Monde* que M. de Khanikof a bien voulu écrire, pendant son séjour en France, le fragment sur Nichapour et sur Méched que nous publions aujourd'hui. Jusqu'ici Méched était un mystère. On ne possédait aucune description suffisante, aucune vue de cette ville sainte des Perses. Les très-vagues renseignements recueillis par quelques voyageurs étaient seulement de nature à en faire désirer de plus complets. Le récit que l'on va lire a donc tout l'attrait de la nouveauté, et nous ne pouvons témoigner trop vivement notre reconnaissance à M. de Khanikof, dont personne n'apprécie et ne respecte plus que nous le haut savoir, que relèvent encore sa modestie et sa parfaite aménité. « Le nom de M. de Khanikof, dit M. Vivien de Saint-Martin dans son rapport à la Société de géographie de Paris, est connu depuis longtemps dans la science par de grands travaux topographiques et ethnographiques sur le Turkestan et la région du Caucase. Mieux que personne il avait pu apprécier les lacunes qui restaient encore dans la géographie du nord et du centre de la Perse. » ÉD. CH.

fur et à mesure que la clarté du jour et la chaleur augmentent. L'horizon se rétrécit, les objets les plus rapprochés perdent la netteté de leurs contours et paraissent éclairés par une lumière jaunâtre.

A droite et à gauche de la route on apercevait des villages considérables, mais le nombre des canaux à sec et des habitations ruinées était encore plus grand, et témoignait peu en faveur de la prospérité de cette contrée. Ici, comme partout en Perse, le manque de circulation sur les grandes routes était frappant; ainsi, pendant six ou huit heures de marche à travers une plaine longue de quarante kilomètres, à peine avons-nous rencontré une dizaine d'individus, allant à la ville, ou se rendant d'un village à un autre.

Nous passâmes dans cette plaine par un campement de Beloudjs, retenus de force par le gouvernement persan dans le Khorassan septentrional, en punition des brigandages qu'ils commettaient sur le territoire de Kirman. Les nomades en général n'ont pas l'habitude de se vêtir avec propreté et élégance ; mais le dénûment des habits des Beloudjs, si l'on peut appeler ainsi les loques informes qui pendaient sur leur corps, surpassait tout ce que j'ai vu de plus extraordinaire dans ce genre. Les plus riches d'entre eux, seuls, portaient des chemises et étaient coiffés de bonnets à poil ou de petits turbans. Le chef de la tribu vint au-devant de nous pour nous engager à nous reposer sous sa tente. Pour accomplir cet acte de politesse officielle, le brave nomade passa à la hâte une robe persane très-râpée et planta de travers, sur sa tête, un chapeau pointu en peau d'agneau.

Comme les Kurdes, les Beloudjs restent toute l'année sous des tentes en gros drap noir, tendues sur des perches, enfoncées dans la terre dans tous les sens; mais leur ménage m'a paru encore plus primitif que celui des nomades du Kurdistan. Une meute de chiens nous attaqua avec acharnement à notre approche du campement, et des enfants, complétement nus et noirs, avaient peine à contenir, à grands coups de bâtons, ces bêtes féroces qui paraissaient être beaucoup plus nombreuses que les moutons errants autour des tentes. A voir ces nomades d'une apparence humble et presque honnête, tranquillement campés entre des villages et des champs cultivés, on était tenté de rejeter comme fabuleux les récits des Persans sur la sauvage énergie que les Beloudjs apportent à l'exécution de leurs brigandages, et pourtant rien n'est plus vrai. Relégués par un cataclysme historique, inconnu jusqu'à présent, dans les brûlants déserts de la *Gedrosie* des anciens, jetés sur un sol absolument aride, ils n'ont aucune chance ni de se civiliser, ni même de pourvoir à leur existence, autrement qu'en demandant, à main armée, à des voisins favorisés par la nature, le nécessaire qui leur manque. Les anciens ne connaissaient pas ce peuple sous son nom actuel, et ce n'est que chez les Arabes, chez Istakhri le premier, si je ne me trompe, qu'il est question du pays des *Balus*. Yakout, d'après Er-Rohni, les confond avec les Qoufs, et prétend qu'ils sont d'origine arabe, descendant de Malek, fils de Fehm, tué par l'un de ses enfants qui s'enfuit de l'Arabie et vint se fixer d'abord à Mekran, puis dans les montagnes du Beloudjistan.

Les invasions des Seljoukides et des Monghols dans les provinces septentrionales de l'Inde, laissèrent sans aucun doute des traces parmi les Beloudjs, et de même que nous le voyons chez plusieurs tribus arabes de la Mésopotamie, leur extérieur reproduit quelques traits du type monghol. Presque tous d'une taille élevée, ils sont bâtis en hercules. Leurs pieds sont grands et à large plante, leur front est peu élevé et leur figure plate. Leurs cheveux sont durs, leur nez est plus souvent camus que proéminent et généralement large à la base. Leurs yeux, profondément logés dans l'orbite, sont moins étroits que ceux des Monghols, mais beaucoup plus qu'ils ne le sont chez tous les peuples voisins; enfin, leur bouche est grande et armée d'une denture solide. Chaque fois que je rencontrais des Beloudjs, la phrase d'Er-Rohni sur les Qoufs me revenait à la mémoire; « notamment, dit-il de ce peuple, il semble n'avoir rien de ce qui distingue l'homme de la brute. » De toutes les nations sauvages que j'ai eu l'occasion d'étudier, les Khirguises ressemblaient le plus à ces nomades d'origine problématique. Les uns comme les autres peuvent se passer de nourriture pendant des journées entières, mais à la première occasion, on les voit satisfaire leur faim avec la voracité d'une bête fauve. De même que les Khirguisses, les Beloudjs supportent impunément les intempéries de l'air, les fatigues et les souffrances physiques, et comme eux, ils mettent en œuvre une patience et une perspicacité admirables pour atteindre la proie qu'ils guettent, ou l'ennemi qu'ils poursuivent. Armés de vieux sabres ébréchés et rarement de fusils à mèche, n'ayant d'autre provision qu'une petite outre remplie d'eau et une bourse en cuir contenant de la farine, ils se lancent dans les brûlantes solitudes du désert de Lout. Là, cachés dans quelques ravins ou derrière une colline de sable mouvant, ils attendent avec une patience admirable le passage d'une caravane. Les femmes font presque toujours partie de ces expéditions, et c'est à elles que l'on confie la garde des chameaux, pendant que les hommes se rendent à pied dans les endroits favorables à l'accomplissement de leurs brigandages. Dès que leur proie se présente, ils se ruent dessus le sabre à la main avec des rugissements sauvages, et mettent une telle énergie dans ces attaques que rarement des caravanes, même très-nombreuses, sont en état de leur résister. Quelquefois pourtant l'escorte, richement payée par les marchands, se décide à faire face et à poursuivre les brigands; alors ces derniers, s'ils n'ont pas triomphé du premier coup, se retirent en toute hâte vers quelque endroit entouré de rochers et d'un accès difficile, et là leur défense est véritablement terrible. Les Persans qui font la garde de la lisière du désert, m'ont raconté que souvent, ces sauvages nomades, traqués par des forces considérables, restent trois jours et trois nuits sans boire ni manger, et, en cas d'assaut du lieu de leur refuge, ils roulent des blocs de pierre sur les assaillants, les repoussent à coups de sabre, les mordent à belles dents et leur enlèvent des

lambeaux de chair avec les ongles de leurs doigts, durs comme des crampons de fer.

A deux ou trois kilomètres de Nichapour, le fils du gouverneur, un jeune homme de dix-huit ans, vint au-devant de nous, accompagné de nombreux cavaliers, pour nous complimenter et nous conduire dans la maison de son père, appelé pour affaires à Téhéran. L'aspect de la ville n'a rien de gai; son mur en pisé tombe en ruine, et il n'y a que deux mosquées qui dominent la masse des maisons de chétive apparence, parmi lesquelles serpentent des rues étroites et tortueuses. Les bazars sont assez vastes, mais beaucoup de boutiques étaient fermées, et même celles qui ne l'étaient pas, ne brillaient ni par la richesse, ni par la variété des marchandises exposées en vente. De beaux fruits, abondamment apportés des villages avoisinants, témoignaient de la fertilité du sol des environs de la ville; mais dans son intérieur, on voyait peu de verdure. La propreté des rues laissait aussi beaucoup à désirer, et aux portes même de la maison du gouverneur, un tas de fumier servait de rendez-vous à une dizaine de chiens qui s'y livraient au métier de chiffonniers, vaquant évidemment à une occupation habituelle et qui ne surprenait ni les passants ni les maîtres de l'endroit. Il paraît que cette indifférence des habitants de Nichapour pour la propreté de leurs rues est très-ancienne, car on connaît le malicieux propos d'Ismaïl Samani, souverain du dixième siècle, qui dit en entrant dans cette ville : « Par Dieu, cet endroit serait le plus beau de l'univers, si ses eaux coulaient à découvert, et si ses immondices étaient cachées sous terre. »

Obligé de rester deux jours à Nichapour, j'étais un peu embarrassé de l'emploi de mon temps. Le matin, le gouverneur en herbe vint me voir et me donna une leçon de statistique locale. Voulant contrôler l'exactitude des renseignements consignés dans le voyage de Conolly sur les revenus de cette province pendant l'administration du Khorassan par Hassan-Ali-Mirza, j'amenai la conservation sur ce sujet. D'après ce que l'on a dit au voyageur anglais, les douze districts de Nichapour rapportaient, au trésor du chah, soixante mille tomans d'impôts directs, vingt mille tomans perçus en blé, mille tomans payés pour l'exploitation des mines de turquoises et trois cents pour l'exploitation des carrières de sel gemme, ce qui faisait en tout quatre-vingt-un mille trois cents tomans, ou 975 600 francs; mais, à ce qu'il paraît, ce sont des chiffres hyperboliques. Le gouverneur provisoire me dit qu'il ne savait pas à quelle époque du passé pouvait se rapporter ce brillant tableau des revenus de la province, car maintenant le district, administré par son père, ne donnait que vingt-sept mille tomans tout compris, et entretenait, en sus, un bataillon de troupes régulières, ce qui ne faisait pas 360 000 fr. par an. Il ajoutait que plus de la moitié de cette somme était appliquée aux besoins de l'administration locale, en sorte que le trésor ne pouvait compter bon an, mal an, que sur une centaine de milliers de francs. Cette diminution des revenus s'expliquait par le décroissement de la population fixe, obligée d'aller s'établir ailleurs à cause de la destruction de quelques conduits d'eau que personne ne songeait à réparer. La population nomade était aussi réduite par l'émigration d'un grand nombre de tribus dans le district de Kabouchan, dont le gouverneur, Sami-Khan, leur offrait une protection plus efficace, jouissant d'un crédit plus considérable auprès des ministres du chah. Le tableau que le fils du gouverneur me fit de l'état des grandes écoles qui faisaient jadis la gloire de Nichapour, n'était pas plus riant, et cette ville, si célèbre dans le passé par ses savants et ses professeurs, comptait à peine un seul docteur en théologie, jouissant de quelque réputation à cause du grand nombre de *hadis* qu'il savait par cœur et interprétait habilement. Ayant envie de voir ce saint personnage, je lui fis annoncer ma visite pour deux heures avant le coucher du soleil.

Le savant *mollah*, dont, à mon grand regret, je ne retrouve pas le nom dans mes notes, était propriétaire d'une maison située au centre du bazar, pour être plus à portée des marchands, obligés quelquefois de recourir à ses décisions. On me fit passer par une petite cour ayant un bassin à sec au milieu, puis, on m'introduisit dans une grande chambre stucquée avec de l'argile mêlée de paille hachée, tandis que l'albâtre, si commun en Perse, n'était employé que pour encadrer des niches arrangées dans les murs. Les grandes fenêtres étaient à demi ouvertes, assez pour laisser voir que les vitres étaient remplacées par des volets munis de quatre petits morceaux de glace au milieu. Les nattes tenaient place de tapis; bref, tout témoignait qu'on mettait pour ainsi dire en parade une indigence difficile à supposer chez un personnage aussi marquant que l'était le propriétaire de la maison. Aussi, je m'attendais à rencontrer en lui un de ces hypocrites renforcés, si fréquents parmi les membres du clergé persan, et qui ne parlent qu'en exhalant des mots comme des soupirs, qui roulent de gros yeux en remuant les lèvres quand ils se taisent, comme s'ils récitaient mentalement des prières, ou les 99 noms de Dieu.

A mon grand étonnement je m'étais trompé; le mollah était un bonhomme affublé d'un énorme turban bleu. Sa figure, maigre et allongée, n'avait rien de désagréable, et sa manière d'être était naturelle et bienveillante. La conversation roula d'abord sur sa science favorite, les traditions des paroles du prophète; mais peu à peu, mon hôte s'empara de la parole et se mit à me prouver la perfection de la doctrine des chiites. Il me raconta à cette occasion une anecdote qui m'était encore inconnue

Sous un des premiers khalifes abbassides, il se souleva à Baghdad une querelle entre les chiites et les sunnites. Pour mettre fin à ces altercations fâcheuses qui troublaient la tranquillité publique, le chef des vrais croyants résolut de convoquer en sa présence les docteurs des deux rites, pour qu'ils pussent discuter, en commun, les principes sur lesquels ils basaient leurs croyances. Le représentant des chiites entra dans le salon, en tenant d'une main ses pantoufles, au lieu de les déposer à la

porte, comme l'avaient fait tous les autres. Cette excentricité attira l'attention du khalife, qui ne tarda pas à en demander l'explication au sectateur d'Aly, qui lui répondit qu'il agissait ainsi chaque fois qu'il se trouvait dans une réunion de savants sunnites, car du temps du prophète un docteur hanéfite avait volé les pantoufles d'un savant chiite. Le représentant de la secte nommée, présent à la conférence, s'empressa de dire que cela ne saurait être vrai, par la raison bien simple qu'il n'y avait pas de hanéfites du temps de Mahomet. Le chiite s'excusa en disant qu'il s'était trompé, et que l'auteur du larcin était un malékite. Le sectateur d'Ibn-Malek, in-



Mourad Mirza, gouverneur général du Khorassan. — Dessin de Hadamard d'après une miniature persane.

vité à la réunion, imita l'exemple de son collègue hanéfite, et obligea le docteur chiite de rejeter ce crime sur un savant hambalite, et puis de l'attribuer à un chaféite. Les savants des deux derniers rites protestèrent comme les premiers, au grand contentement du chiite qui observa d'un air triomphant que c'était justement ce qu'il avait à prouver, car le khalife venait d'apprendre, par la bouche même des docteurs sunnites, que du temps du prophète il n'y avait ni hanéfites, ni malékites, ni hambalites, ni chaféites, donc le sunnisme n'existait pas, et tous les musulmans étaient chiites, le prophète y compris. Là-dessus il se leva et quitta l'assemblée.

N. DE KHANIKOF.

(La fin à la prochaine livraison.)



Mosquée du Chah. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. de Khanikof.

MÉCHED, LA VILLE SAINTE, ET SON TERRITOIRE.

EXTRAITS D'UN VOYAGE DANS LE KHORASSAN

PAR M. N. DE KHANIKOF[1].

1858. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

La mosquée du bazar. — Nichapour est-il la Nisa des anciens? — Tombeaux de princes et de poëtes.

Après ma visite au saint mollah je suis allé examiner la mosquée du bazar, qu'on dit être la plus ancienne construction de Nichapour. La corniche de son minaret porte une inscription soi-disant coufique, mais tellement fruste qu'il m'a été impossible d'en rien déchiffrer; et si ce n'est pas un simple ornement, cela ne peut être qu'une phrase très-courte, car les mêmes signes se répètent souvent et sont également espacés.

Je ne crois pas, avec Ritter et d'autres géographes, que Nichapour et *Nisеæ* des anciens soient identiques, car Strabon dit positivement que cette dernière ville faisait partie de l'Hyrcanie, en observant toutefois que d'autres en font une province séparée, et, plus loin, il dit que cette localité était traversée par l'*Ochus* ou le Tedjen. Quant aux sources zendes ou masdéennes, on sait que d'après leur témoignage *Nisa* ou *Niseæ*[1] doit être placée entre Merw et l'endroit qui porte jusqu'à présent le nom de *Badghis;* ainsi il serait plus naturel de l'identifier avec la ville que les géographes arabes appellent Nissa. Quoi qu'il en soit, il est incontestable que Nichapour paraît dejà sous son nom moderne chez les plus anciens géographes arabes du dixième siècle. Mal-

1. Suite et fin. — Voy. page 269.

1. Nésaya dans Strabon, en zend Niçaya; c'est dans la géographie de Vendidad, livre attribué à Zoroastre, le cinquième des lieux donnés aux hommes par Ahura-Masda, l'Être suprême. Au nom de Niçaya le texte du Vendidad ajoute même cette remarque qualificative « entre Mouru et Bakhdi. » On sait que les Grecs voulurent rattacher à cette localité l'origine et les mythes de leur Bacchus. (Voy. Eug. Burnouf, *Commentaire sur Yaçna.*)

gré son antiquité, cette ville ne possède pas un seul monument d'une époque un peu reculée qui soit assez bien conservé. Il serait inutile d'y chercher des restes des temps anté islamétiques; ils ont tous disparu depuis l'introduction de la loi de Mahomet, et même, parmi les monuments musulmans, il est difficile de rencontrer des constructions qui aient authentiquement cinq ou six cents ans d'existence.

Toute la ville est entourée de ruines et j'ai consacré la journée du 2 juillet à les examiner en détail.

Le plus ancien monument situé en dehors des murs de Nichapour est, d'après l'opinion des habitants, le tombeau du chah Zadèh-Mahrouk, descendant de l'iman et contemporain de Jezid. Une parente de ce prince, persécuteur de la famille d'Aly, devint amoureuse du jeune chah Zadèh qui la convertit à sa foi et fût brûlé vif par ordre du khalif. Ce renseignement n'a rien d'invraisemblable; malheureusement il n'est basé que sur une tradition orale; or, quiconque connaît la facilité avec laquelle le clergé musulman crée en Perse les soi-disant tombeaux des descendants de l'iman, ne peut avoir la moindre confiance dans de pareilles assertions.

A une centaine de pas plus loin, j'ai eu la preuve que ces manœuvres ecclésiastiques durent toujours. On me conduisit à une chapelle construite récemment sur les tombeaux des enfants d'Abou-Mousslim de Merw, qu'on venait de découvrir l'année précédente. Plus de mille ans se sont écoulés depuis que le héros du soulèvement abbasside a été traîtreusement assassiné sur les bords de l'Euphrate, et néanmoins sa mémoire vit toujours dans sa patrie, et les mollahs du village voisin ne se sont guère trompés en spéculant sur la crédulité des fidèles, peu versés en histoire et en archéologie. On m'a montré des briques très-larges, comme on n'en fabrique plus; d'un côté elles étaient recouvertes d'un émail bleu, avec quelques traces d'inscription en caractères *neskhi*, évidemment du huitième siècle de l'hégire, et l'on voulait me persuader que c'étaient des pierres tumulaires des enfants du grand Merwien. Après les avoir examinées avec attention, je ne pouvais garder le moindre doute sur la nature de cette découverte et je n'ai pas caché mon impression au mollah qui me montrait ces reliques. Mon observation, présentée avec tous les ménagements possibles, a paru le contrarier, d'autant plus que nous n'étions pas seuls, et qu'une semblable opinion, quoique exprimée par un infidèle, pouvait se propager et porter préjudice au côté financier de la spéculation. Pour me prouver que j'avais tort, mon *cicerone* commença par soutenir hardiment que l'inscription était très-ancienne, étant tracée en caractères coufiques Or, malgré la crédulité de la foule qui nous entourait, il n'y avait pas moyen de défendre cette thèse avec succès, car beaucoup de personnes présentes à notre discussion pouvaient déchiffrer quelques mots de l'inscription, tout en avouant qu'ils ne lisaient pas l'écriture coufique. Alors le mollah ne sachant à quel saint se vouer, m'interpella avec un air d'assurance infaillible :

« Voyez-vous cette maison ? me dit-il, en me montrant une masure dans le village voisin, c'est la maison de Hadj-Aboullah; homme pieux, il a été à la Mecque et ment rarement[1]. Eh bien! tout le monde sait qu'il n'y a pas longtemps il vint me dire que notre prophète béni, lui apparut en songe et lui indiqua la place, où nous nous trouvons en ce moment, comme étant l'endroit de sépulture des enfants d'Abou-Mousslim : nous creusâmes le sol et nous trouvâmes les briques que voici, et vous doutez encore! Il n'y a pas de Dieu hors Dieu! »

La foule fit entendre un murmure approbateur, la question était évidemment vidée, et nous quittâmes ce saint lieu.

A travers les ruines de villages florissants encore, d'après ce que l'on m'a dit, au commencement de ce siècle, nous nous rendîmes au mausolée du célèbre mathématicien et en même temps poëte spirituel et railleur, Abou-Hafz Omar-el-Kheïami, mort en 517 de l'H. (1123 AD) dont l'algèbre a été traduit en français par M. Wœpcke. Kheïami était camarade de collége et ami du célèbre vizir Nizam-el-Moulk et du chef des assassins, Hassan-Sabbah; doué d'une grande intelligence, mais épicurien, peu ambitieux, il se tint toujours éloigné de la politique et ne profita de l'élévation de son ami le vizir que pour obtenir une riche sinécure dans sa ville natale, à Nichapour, où il vécut longtemps en se permettant parfois quelques railleries contre les mollahs. Son monument sépulcral, lourde construction en pisé, ne porte ni date ni inscription, mais il est assez probable qu'il est érigé à l'endroit où ce savant fut enterré, car les habitants de Nichapour en sont encore fiers aujourd'hui, et il ne serait pas très-étonnant que la tradition sur la position de son tombeau se fût fidèlement conservée de génération en génération parmi eux.

A un quart d'heure de marche au nord-ouest de cet endroit, on voit une chapelle funéraire construite, dit-on, sur la tombe de l'illustre poëte persan Férid-ed-Dine Attar, c'est-à-dire, *droguiste*, et non pas *parfumeur*, comme on le traduit à tort, car la parfumerie, comme branche spéciale du commerce, n'a jamais existé en Orient. Né en 1119 (AD) il fut tué, âgé de 110 ans, par les soldats de l'armée de Tchenguiz-Khan, lors du sac de Nichapour. M. Garcin de Tracy, dans son excellente notice intitulée: *La Poésie philosophique et religieuse chez les Persans*, a fait connaître le caractère et la tendance de cet esprit mystique et rêveur. Ballotté pendant toute sa vie entre une foi naïve qui admettait, sans aucune réserve, toutes les croyances des musulmans et entre les doutes qui surgissaient au fond de son esprit éminent, Férid-ed-Dine s'adonna au soufisme. Cette doctrine mystique si puissante en Perse jusqu'à nos jours, se propose, comme on sait, de rechercher les moyens d'atteindre, dès ce monde, l'unification avec Dieu. Les soufis prétendent que la contemplation, la prière, le jeûne, et toutes sortes de mortifications de la chair, conduisent à ce but, car, selon eux, ce n'est que notre enveloppe matérielle qui nous empê-

1. L'expression persane : *kem drough migouied* qui signifie : *il dit peu de mensonges*, est souvent employée pour louer quelqu'un.

che de parvenir avant la mort à un état de béatitude suprême. Il est clair que la poursuite de ce but indéterminé et vague développe au plus haut degré le sentiment de l'égoïsme. L'idée du prochain est hors de question dans un système philosophique qui n'envisage que l'individu et son créateur ; mais cette doctrine est très-favorable pour calmer les souffrances que le doute inflige à toute âme croyante. En effet, les détails d'une religion, c'est-à-dire tout ce qui y donne le plus de prise aux critiques de la raison, s'évanouissent comme un accessoire sans signification dans une croyance qui n'exige que l'admission d'un seul fait, l'existence d'un Dieu créateur de l'univers. Férid-ed-Dine est le représentant le plus caractéristique de cette secte; aussi ne doit-on pas s'étonner de trouver dans ses écrits des passages où il se pose en fervent musulman, à côté d'autres où il fait des emprunts à des religions qui lui sont étrangères. On a marqué l'emplacement de son tombeau par une dalle portant une longue inscription en vers persans, mais je doute que ce monument corresponde à l'endroit de la sépulture du poëte. Je crois même qu'il n'a jamais été enterré, et que son cadavre, avec ceux des milliers de ses concitoyens victimes de l'ardeur belliqueuse des troupes mongholes, a été dévoré par les bêtes fauves et les oiseaux de proie. Au moins nous savons que pendant quelque temps après la retraite de l'armée de Tchenguiz, les



Gravé chez Erhard R.Bonaparte 42

chacals, les loups et les vautours restèrent seuls maîtres des ruines de Nichapour, et qu'ainsi fort probablement la chapelle funéraire, érigée en mémoire du poëte, n'est qu'un monument purement représentatif.

Kadamgàh. — Passage des montagnes. — Djéghar. — Montagne du Salut. — Vue de Méched. — Escorte d'honneur. — Entrée dans la ville.

Deux routes conduisent de Nichapour à Méched. La première, celle du nord, coupe les montagnes qui servent de limite commune aux districts de ces deux villes; l'autre, qui est la plus longue, tourne cette chaîne et reste presque tout le temps dans une plaine aride et inculte. Ce n'est que près de Tourouk, où elle s'unit à la route de Méched à Hérat, qu'elle traverse un terrain un peu accidenté par des collines argileuses. La chaleur, déjà très-forte à Nichapour, nous fit préférer le passage des montagnes au voyage à travers la plaine, et ayant expédié nos bagages par la route basse qui est en même temps la route postale, nous quittâmes la ville le 3 juillet.

Jusq'à la mosquée de Kadamgàh, à trois farsakhs (15 kil.) de Nichapour, le terrain est parfaitement uni ; la route est large et passe entre de nombreux villages entourés de jardins fruitiers. Cette mosquée, construite en 1091 de l'H. (1718), par ordre du chah Souleiman, se trouve au milieu d'un vaste jardin qui a presque deux siècles d'existence et dont les platanes sont d'une rare

beauté. Le mot kadamgàh est composé de deux substantifs persans, *kadam* (pied) et *gàh* (place), et veut dire *empreinte du pied*. Ce nom a été donné à la mosquée parce que l'on y conserve, fixée dans le mur, une pierre noire, espèce d'ardoise portant des traces très-distinctes d'un pied humain, empreint en creux. Comme de raison, on prétend que c'est une marque laissée par l'iman Aly, fils de Moussa-Riza, sur un rocher où il pria lors de sa persécution. Évidemment c'est une supercherie cléricale. La pierre miraculeuse fut offerte en cadeau au chah Souleiman par les séides de l'endroit, et il ordonna la construction de cette mosquée en instituant les donateurs gardiens héréditaires du temple.

Le 4, nous partîmes de grand matin. Le terrain commence à monter aussitôt qu'on dépasse la mosquée ; mais jusqu'au village de Derroud, noyé dans ses nombreux



Le *katigàh* ou grand cimetière de Méched. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de M. de Khanikof.

jardins fruitiers, la route est large et belle. Inmédiatement derrière cet important village, la vallée de sa rivière se rétrécit, les arbres deviennent moins rares, et l'on finit par entrer dans un véritable bois de saules, de peupliers et de mûriers. Il faut avoir voyagé en Perse pour savoir apprécier les beautés d'une forêt. Les eaux, resserrées par des masses imposantes de rochers, s'élevant à droite et à gauche de la route, s'ouvrent un passage tortueux par lequel elles s'écoulent en cascade à travers d'énormes arbres séculaires dont les troncs majestueux étaient presque tous tapissés de plantes grimpantes. Les vigoureuses racines des platanes et des mûriers, ne pouvant cependant percer le roc à peine caché par une mince couche de terre végétale, se frayaient une route à travers les galets amenés par le torrent, et allaient se perdre au fond de son lit variable et sinueux. Au beau milieu de la forêt, sous un arbre dont les branches formaient un vaste dôme, impénétrable aux rayons

du soleil, nous aperçûmes une masure construite avec des blocs de rochers et des cailloux grossièrement cimentés par de l'argile commune. Un vieux séide, propriétaire et constructeur de cette habitation rustique, vint nous offrir de l'eau fraîche, en nous disant que c'était la seule richesse de son humble demeure. Étant restés six heures de suite en selle, une halte dans un endroit aussi attrayant devenait une nécessité. Notre ermite, voyant que nous étions des voyageurs capables de rétribuer ses bons offices autrement que par des paroles mielleuses, seule monnaie dont ses compatriotes sont toujours prodigues, alluma un kalian bourré d'excellent tabac de Chiraz et poussa même la galanterie jusqu'à nous proposer de faire du thé.

Au delà de cet ermitage, le bois s'éclaircit bientôt, et disparaît enfin complétement près d'un caravansérail de



Portrait de Hadj-Mirza-Aghazzi, premier ministre du Chah. — Dessin de Hadamard d'après une miniature.

chétive apparence, mais d'une utilité très-réelle en hiver. Là, commence une rude montée par une route pierreuse et dénuée de toute végétation. Ce chemin, fatigant pour les chevaux, a l'avantage d'être court et de conduire, en ligne directe, au point culminant de la chaîne. Par contre, la descente, très-abrupte aussi, serpente en zigzags interminables le long d'une côte rapide recouverte de petits cailloux à peine cimentés par un sol argileux et friable. Au commencement du chemin on côtoie à droite un ravin assez profond, à bord taillé à pic, puis on suit une crête très-étroite, et, après trois ou quatre détours, on parvient à la source d'un ruisseau, coulant vers l'est, où l'on a le plaisir de voir reparaître un peu de verdure. En longeant le bord droit de ce ruisseau, on arrive en trois quarts d'heure de marche à un caravansérail semblable au précédent, mais plus grand et occupé par une espèce de restaurateur chez lequel on trouve du pain, du fromage et une bonne provision d'orge. La val-

lée de la pente orientale des montagnes qui nous servait alors de route, est loin d'égaler en beauté celle que nous venions de parcourir. Elle ne manque ni d'arbres ni de broussailles qui masquent, sous leurs touffes verdoyantes, les uniformes amas d'ardoises décomposées et de quartz, dont cette gorge est comblée; mais les arbres n'atteignent ici nulle part les dimensions qu'ils ont à l'ouest de la chaîne. Après une pénible marche de trois heures le long de cette gorge, nous arrivâmes au premier jardin du village de Djigahr, dont les maisons sont encore loin de là. Le voisinage du village rend la route beaucoup plus mauvaise qu'elle n'était; bordée par des enclos en plaques d'ardoises et coupée à chaque pas par des ruisseaux conduisant l'eau dans les jardins, elle est détestable. Ce fut seulement vers le coucher du soleil que nous arrivâmes à Djigahr, et on dressa nos tentes à l'ombre de magnifiques noyers, plantés sur une terrasse verte qui dominait les maisons des villageois.

Obligé de prévenir les autorités de Méched de ma prochaine arrivée, pour leur donner le temps de me préparer un logement dans cette sainte ville où un chrétien n'est jamais le bienvenu, je suis resté le 5 à Djigahr. L'élévation de ce village au-dessus du niveau de la mer étant bien supérieure par suite à celle de Méched, son été est infiniment plus tempéré, et les habitants de la ville vont souvent passer ici quelques jours pour respirer un air plus frais. Les raisins, les pêches, les abricots et les mûres noires de Djigahr sont délicieux. Ils égalent en qualité ceux de l'Aderberjan, renommé dans toute la Perse pour ses fruits.

Le 6, nous nous remîmes en marche. Aussi longtemps que l'on reste dans la vallée du ruisseau de Djigahr, on rencontre à chaque pas, des champs cultivés et des villages considérables. Ces derniers ont ici un aspect plus riche que dans les autres parties de la Perse. Leurs bazars sont abondamment pourvus de manufactures européennes, et on y trouve même des espèces de cafés. Les devantures de ces établissements étalent invariablement d'un côté de la porte d'entrée une rangée de kalians en argile de Méched artistement sculptés, et de l'autre une énorme bouilloire russe entourée de plusieurs services de thé. La route ne suit pas cette vallée jusqu'à son embouchure dans la plaine, et à peine s'éloigne-t-on de l'eau, que l'on se retrouve sur un terrain pierreux et inculte. Souvent balayé par les torrents formés par des pluies d'orage, le sol est recouvert dans beaucoup d'endroits d'une couche épaisse d'argile fendillée par la chaleur. Rarement on y trouve quelques brins d'herbe, et les seuls êtres animés qu'on y rencontre sont des serpents et des lézards couleur de terre. Rien ne décèle la proximité d'une grande ville; une rangée d'élévations rocheuses borne l'horizon à l'est, et l'on monte péniblement sur cette crête à l'endroit appelé *Salem-Sepessi* (Mamelon du salut), d'où l'on découvre enfin la plaine de Méched et la ville sainte. Les pèlerins ne manquent pas de s'y rendre avant l'aube du jour pour saluer au soleil levant le reflet de ses premiers rayons sur la coupole et les portes dorées de la mosquée de l'iman Aly-Riza. Mais ce spectacle ne dure pas longtemps; à peine la chaleur du jour se fait-elle sentir que l'air, près de l'horizon, prend une teinte laiteuse et dérobe Méched aux yeux de ses fervents admirateurs. La ligne noire des jardins, qui cernent la ville, reste seule visible bien après que ses coupoles et ses minarets ont disparu dans les ondulations du mirage. Chaque pèlerin regarde comme un devoir religieux de marquer son passage par ce col, en ajoutant une ou plusieurs plaques d'ardoises, très-communes dans ces montagnes, aux débris de la même roche empilés par ses pieux prédécesseurs en nombreuses pyramides au sommet de la montagne du Salut. Une espèce de rat de terre est très-fréquente dans cette localité, et ce petit rongeur, profite de la piété des hommes, pour se blottir très-commodément entre ces piles d'ardoises. La descente ne présente aucune difficulté, et l'on arrive bientôt dans un grand village. Nous y rencontrâmes trois jeunes afghans. Des boucliers en cuir étaient attachés avec des sangles sur leur dos; ils portaient en bandouillère de longs fusils, et l'on voyait à leur ceinture des yatagans et des pistolets. Leurs turbans à raies bleues et rouges, leurs jaquettes bien prises et leurs larges pantalons serrés au mollet par des guêtres en peau brodées de soie, convenaient très-bien à leur air martial et décidé. C'étaient des villageois chiites des environs de Kaboul, venus à Méched en pèlerinage; ils parcouraient le district de la ville sainte à la mode de leur pays, armés jusqu'aux dents. Arrivés en quarante jours à pied, ils se disposaient à retourner chez eux dans le même équipage et parlaient de cette longue étape comme d'une simple promenade. Bien renseignés sur la politique de leur pays, comme le sont tous les hommes du peuple dans l'Afghanistan, ils en causaient volontiers, et nous donnèrent des détails curieux sur les derniers événements de leur lointaine patrie. Pendant que nous nous entretenions avec ces gens, on vint me prévenir que l'*istikbal*, ou escorte d'honneur qui devait venir au-devant de moi, était en vue, et je me hâtai de me remettre en route pour éviter de la rencontrer dans les rues étroites du village, chose peu commode, à cause de la méchanceté des étalons qu'on a l'habitude de monter en Perse.

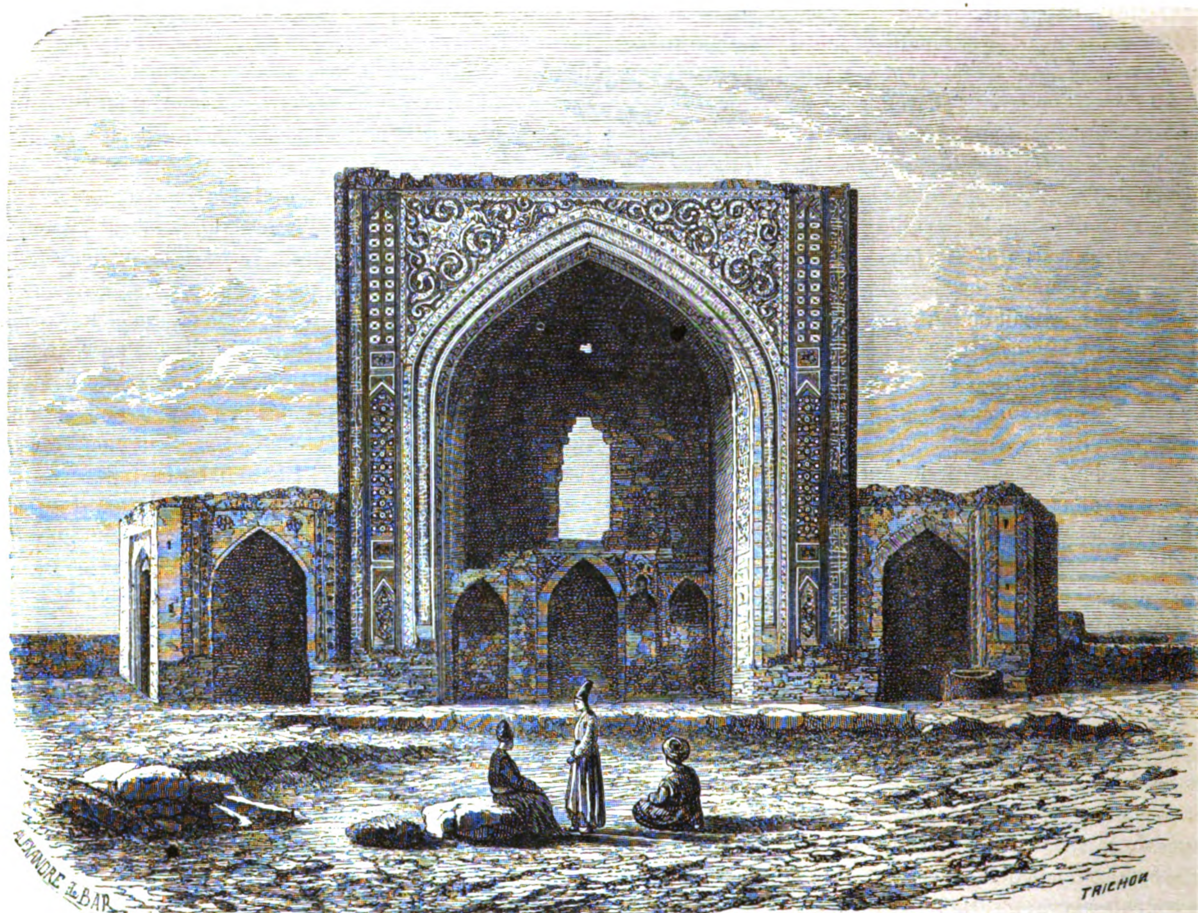
Le gouverneur du Khorassan, prince sultan Mourad-Mirza, oncle du roi, envoyait pour me complimenter son grand maître de cérémonie, accompagné du colonel du régiment en garnison à Méched, Mohammed-Baghir-khan, fils du ci-devant Beghler-Beghi de Tebriz, plus du frère de Sami-khan, gouverneur de Kabouchan et du commandant de l'artillerie du Khorassan, auxquels était venu se joindre, obligeamment, le capitaine Djanouzzi, officier napolitain au service du chah. Ces messieurs et leur suite formaient un corps de trois cent cinquante à quatre cents cavaliers. Après avoir échangé les compliments d'usage et fumé un kalian, nous nous remîmes en route. Les sept kilomètres qui nous séparaient de Méched furent bien vite parcourus, et nous entrâmes dans la capitale du Khorassan par la porte de l'ouest. Une belle allée plantée le long du grand canal qui traverse la ville d'un bout à l'autre, nous conduisit à travers une

foule immense de curieux à la porte de la maison qu'on avait mise à notre disposition, et où une garde d'honneur nous présenta les armes au moment où nous descendions de cheval.

Maison du khan Naïb. — Autorités de Méched. — Envoi au gouverneur général d'un khalat royal. — Visite de cérémonie. — Un savant persan. — Le grand cimetière. — Le quartier saint. — La bibliothèque de l'iman. — Les monuments. — Les environs de la ville.

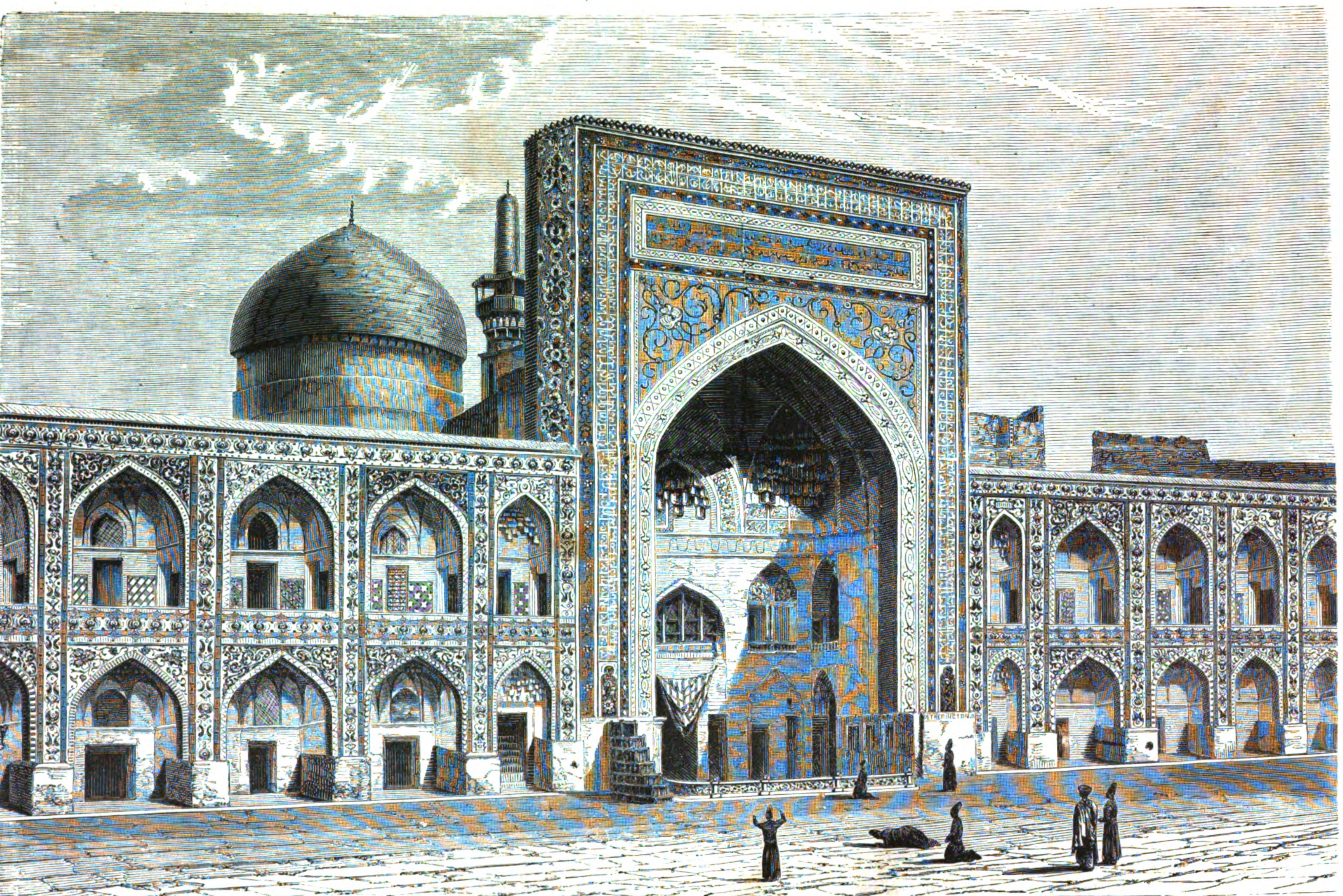
La maison où l'on nous introduisit appartenait au khan Naïb, adjoint du gouverneur général, appelé pour affaire de service à Téhéran. Je ne la décrirai pas, car, depuis Olearius et Chardin, jusqu'à M. Ferrier et le comte de Gobineau, tous les voyageurs ont donné des relations plus ou moins circonstanciées sur les habitations persanes qui se ressemblent toutes, et n'ont presque pas varié dans le courant des siècles. La mienne n'avait de particulier qu'un soupirail en forme de tour, *badguir*, en persan, ouvert au nord, et planté sur le toit du salon dans le but d'établir un courant d'air permanent qui rafraîchissait l'air de cette chambre. Ce ventilateur, simple et commode, n'est pas d'un usage fréquent, même à Méched; sa véritable patrie est la Perse méridionale, et, à Kirman, toutes les maisons en sont pourvues. La vue dont on jouissait de ma chambre à coucher était assez vaste : on apercevait une série de toits plats séparés par des cimes de noyers et de figuiers, bornée à l'horizon par une chaîne de montagnes rocheuses. Les rues n'étaient pas visibles, mais chaque soir ces terrasses, désertes pendant le jour, prenaient un aspect animé, car en Perse, dans la saison chaude, tout le monde soupe et dort sur les toits, et j'assistais, quand je le voulais, aux détails peu compliqués des scènes de la vie intime de mes voisins. Mais avant de me livrer à cette étude de mœurs, j'avais à me mettre en relation avec les autorités locales; non-seulement elles m'avaient comblé d'attentions à mon entrée, mais elles s'empressèrent de m'envoyer une quantité prodigieuse de sucreries qu'on exposa, sur d'énormes plateaux carrés en bois, dans mon vaste salon. D'après l'étiquette du pays, je ne pouvais, convenablement, aller le premier chez les grands personnages de la ville; d'autre part, leur importance personnelle les empêchait de montrer trop d'empressement à faire ma connaissance, en sorte que je devais attendre qu'ils se décidassent à venir me trouver. Le premier qui se présenta fut le Kawam-ed-doulet, adjoint au prince gouverneur en qualité de vizir. Après m'avoir fait annoncer sa visite, il se présenta tout habillé de noir, à cause du Mouharrem, et suivi d'une quarantaine de domestiques. Grand, bien fait, il avait une figure pâle et très-belle. Ses yeux noirs et perçants échappaient par un habile mouvement de ses longs cils à une observation suivie; ses lèvres minces et blêmes, encadrées d'une moustache taillée d'après la loi, et d'une barbe pointue, soigneusement peignée, ne s'ouvraient que pour proférer, d'un ton calme et froid, des paroles sèches et mesurées. Longtemps oublié par le sort dans la foule de mirzas qui pullulent à Téhéran, il avait usé plus d'un habit en se frottant aux murs du palais du roi et des antichambres de ses ministres, et n'était parvenu que lentement à se faire remarquer. Enfin, il obtint le poste lucratif du vizirat de l'Aderbeidjan. Mais la longueur de l'attente du pouvoir lui avait fait oublier qu'il était prudent d'apporter une certaine réserve dans l'étanchement de la soif des richesses qui le dévorait. Voulant aller vite, il froissa un peu trop sans façon les intérêts d'un protégé anglais, à Tebriz, et perdit sa place sur les instances du consul d'Angleterre, M. Stevens, fortement soutenu à Téhéran par le ministre britannique, M. Sheil. Du reste, ce premier échec, sensible à sa bourse, n'a pas été nuisible à sa carrière, car le premier ministre, obligé de céder aux réclamations d'un chrétien, se croyait moralement contraint à indemniser le musulman lésé, en lui conférant quelque poste équivalent à celui qu'il venait de perdre. Il fut nommé vizir du Khorassan à l'époque où le frère du premier ministre occupait à Méched la charge de directeur du quartier saint, et la présence d'un compétiteur aussi puissant obligea le kawam à agir au commencement avec modération. Mais cet empêchement disparut bientôt, car son antagoniste obtint le commandement des troupes régulières dans l'Aderbeidjan et lui laissa le champ libre. Pour se mettre à l'abri de toute incrimination directe, le kawam choisit pour son ferrach-bachi, chef de ses domestiques, un homme de sac et de corde, mais connaissant Méched à fond et doué d'un flair tout particulier, à l'aide duquel il découvrait des mines d'une richesse inépuisable, dans chaque réclamation, quelque simple qu'elle fût. Sous prétexte de nombreuses occupations, le kawam n'admettait en sa présence que ceux qui avaient préalablement passé par l'examen de son ferrach-bachi, et ne leur accordait son concours que selon la valeur des offrandes qu'ils versaient dans les mains de ce digne employé. Dans une ville comme Méched, où la piété fanatique et le vice marchent de pair, les occasions de vendre son influence ne manquaient pas, et, au besoin, l'imagination inventive du ferrach-bachi suppléait au défaut de victimes, en sachant les créer. Ainsi, il y avait un jeune marchand très-riche, mais tranquille, aimé de tout le monde et ne se mêlant de rien en dehors de son commerce. Le kawam convoitait ses richesses depuis longtemps, mais ne savait par où l'entamer. Le négociant s'obstinait à mener une vie exemplaire; enfin, le ferrach-bachi trouva le joint. Une jeune et jolie femme fut envoyée dans le harem du marchand comme solliciteuse. Étant bien reçue, elle y retourna plusieurs fois, et trouva enfin le moyen de s'y attarder et d'y passer la nuit, prétextant la crainte de rentrer chez elle à une heure aussi avancée de la soirée. Le ferrach-bachi, qui dirigeait cette manœuvre, se plaça avec ses gens en embuscade à la porte de la maison du marchand. A l'aube du jour, sa complice prit congé de la famille de son bienfaiteur, mais dès qu'elle parut dans la rue, la police l'arrêta. Conduite devant le ferrach-bachi, la jeune femme fut interrogée sur l'emploi de sa nuit dans une maison étrangère. Avec un air de confusion et de crainte bien joué, elle commença par dire la vérité, savoir qu'elle avait reçu l'hospitalité chez les dames

de la famille; mais peu à peu, et comme cédant aux menaces de la police, elle déclara qu'elle avait été séduite par le marchand, qu'on s'empressa d'arrêter aussi. Mis au cachot, il eut beau protester de son innocence et réclamer une enquête sérieuse, les portes de sa prison ne s'ouvraient pas, et comme sa reclusion portait un préjudice considérable à son commerce, il se décida enfin à payer une forte somme d'argent à l'employé du kawam, qui la versa dans le trésor de son maître, en prélevant un droit sur sa reconnaissance. Par de semblables manœuvres, en trois ou quatre ans le kawam a su garnir son écurie des plus beaux chevaux turcomans, trouver moyen de faire une ample collection de châles de Cachemire et de pierres précieuses, et d'épouser à Tourbet de Djam une des plus riches et des plus jolies femmes du pays. Encore, si l'on n'avait à lui reprocher que sa cupidité! mais la cruauté impitoyable qu'il met à extorquer à ses victimes l'objet de sa convoitise est bien plus horrible. Sans ajouter foi à tout ce qu'on racontait sur les tortures qu'il infligeait aux malheureux tombés sous sa lourde main, je terminerai son esquisse par un fait de notoriété publique. Au moment de l'évacuation de Hérat par les troupes du chah, le premier ministre jugea nécessaire de transporter de force les juifs, domiciliés dans cette ville, sous prétexte qu'ils étaient sujets persans, à Méched, émigrés du Khorassan contre le gré du roi. Ne



Ruines du moussallah ou oratoire de Méched. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. de Khanikof.

voulant pas souiller la ville sainte par l'admission dans son intérieur de tant d'infidèles, on leur assigna pour demeure un caravansérail ruiné, situé à l'est de Méched. Là, ils furent entassés avec leurs familles, dans une enceinte dix fois trop étroite pour les contenir impunément, et, en sus, on établit à la porte de cette prison un corps de garde de troupes régulières, en leur recommandant la plus grande sévérité à l'égard des détenus. Dans l'espoir de voir cesser bientôt ce traitement inhumain, les pauvres juifs se soumirent sans murmurer à cette injuste rigueur; mais bientôt, l'accumulation de tant d'individus, peu accoutumés à la propreté, dans une construction ruinée et pleine d'immondices, engendra parmi eux des maladies contagieuses qui commencèrent à les décimer. Les Israélites prièrent le kawam de leur permettre d'avoir recours à la clémence du chah, et le vizir ne s'y opposa pas, mais il leur fit dire sous main que cette démarche n'aurait aucun résultat, s'ils ne lui payaient pas une somme de 8000 ducats. Privés de tout moyen de gagner de l'argent, et craignant d'avouer le peu qui leur en restait, les juifs déclarèrent qu'il leur était impossible de rien donner, et se contentèrent d'expédier leur requête à Téhéran. Le kawam n'insista pas, mais quelques semaines après il leur signifia, par ordre du premier ministre, que le chah ne daignait pas consentir à changer leur sort, et en même temps il leur réitéra son



Cour intérieure de la mosquée de l'iman Aly-Riza. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. de Khanikof.

conseil de payer. Les juifs gémirent, mais ne délièrent pas leur bourse, et chaque fois que les portes de leur prison s'ouvraient pour laisser passer le cadavre d'un des leurs, emporté par l'influence pestilentielle de leur habitation, le kawam se faisait un cruel plaisir de leur rappeler le lugubre chiffre de 8000 ducats, rançon de leur délivrance.

Le moutavalli-bachi ou le directeur du quartier saint était un tout autre homme. Vieillard, grand et sec, le dos voûté, sa figure présentait les traces de longues souffrances, mais son regard était doux et bienveillant. Originaire de Kazbine, il y était avant sa nomination à Méched, président d'un tribunal civil. Ce poste exige une connaissance solide de l'arabe et de la législation musulmane. Sincèrement convaincu de la vérité de sa religion, et pieux par suite de cette conviction, il considérait sa position actuelle comme la meilleure récompense de sa longue carrière, et était heureux d'être à la tête d'un établissement aussi hautement révéré par ses coreligionnaires. J'avais fait sa connaissance à Tiflis en 1850, lorsqu'il fut envoyé comme ministre plénipotentiaire à Saint-Pétersbourg, et dès lors j'avais été frappé de son bon sens souvent traversé par d'absurdes croyances. Ainsi, tout en raisonnant avec infiniment de justesse et de tact sur beaucoup de sujets, il n'acceptait, pendant le premier temps de son séjour en Georgie, aucune invitation à dîner sans obtenir préalablement la permission de se faire précéder par son cuisinier, pour être sûr de ne rien manger qui ne fût préparé par les mains d'un vrai croyant. Son horreur de la souillure chrétienne était si forte qu'il avait apporté de Perse une énorme provision de pain et de beurre qu'il dut naturellement jeter après quelques semaines de séjour en Russie. Sa position à Méched était assez délicate. Les immeubles et le mobilier du quartier saint constituent une propriété très-considérable, mais fort mal gérée et gaspillée par les nombreux administrateurs de cet établissement. Les legs pieux faits dans le courant des siècles en mémoire de l'iman, sont éparpillés sur toute la surface de l'empire persan ; une partie s'en trouve même Hérat, à Kaboul et aux Indes. Or, comme tous ces pays sont exposés souvent à des révolutions et à des changements politiques, peu à peu une grande partie des vakfs ou donations pieuses a été distraite de sa destination première. Le prédécesseur du moutavalli-bachi, frère aîné du premier ministre, fort de l'appui qu'il trouvait à Téhéran, a su arracher des mains des possesseurs illégaux, sujets du chah, une bonne partie des immeubles, dont ils s'étaient arbitrairement emparés ; mais ces confiscations légitimes soulevèrent des haines et des ressentiments profonds qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour se manifester. Il s'agissait donc, avant tout, de se mettre en garde contre le retour de ces empiétements, en dressant un inventaire complet des propriétés de l'institution. Cette opération qui paraît si simple et si facile en Europe est au contraire très-compliquée dans un pays où tout se fait par des mains vénales et faciles à corrompre. Néanmoins, le moutavalli-bachi arriva tant bien que mal à ses fins, et rendit à cette occasion, non-seulement un service signalé à l'administration qui lui est confiée, mais obtint aussi un résultat qui intéresse les sciences, car il fit dresser entre autres un catalogue détaillé de la riche collection de manuscrits arabes et persans conservés dans la mosquée de l'iman. Quoiqu'il soit le défenseur officiel des intérêts cléricaux à Méched, il trouve des oppositions ardentes, même parmi ceux qu'il a pour mission de protéger. Malgré sa science et ses fonctions antérieures, presque ecclésiastiques, le seul fait de sa nomination par le pouvoir séculier en fait une espèce d'intrus parmi les mollahs, et l'expose comme tel à la défiance de ses collègues affublés de turbans. Sa position envers le gouverneur général et son vizir est encore plus difficile. Leur pouvoir s'arrête à la balustrade qui circonscrit le *Sehn* ou enceinte du quartier saint, et ne peut s'exercer sur ceux qui parviennent à y pénétrer que par l'intermédiaire et le bon vouloir du moutavalli. Or, le refugié est toujours plus enclin à payer les bons offices des administrateurs du *Sehn* que d'acheter la protection du pouvoir séculier, car le plus grand mal que le directeur du quartier saint puisse lui faire, se réduit à l'expulser de ce *refugium*, tandis que le pouvoir séculier peut lui ôter sa vie et ses biens. La bourse du moutavalli détourne donc souvent les deniers qui iraient se loger dans celle des employés de l'État, ce qui suffit pour alimenter entre eux un antagonisme constant et puissant.

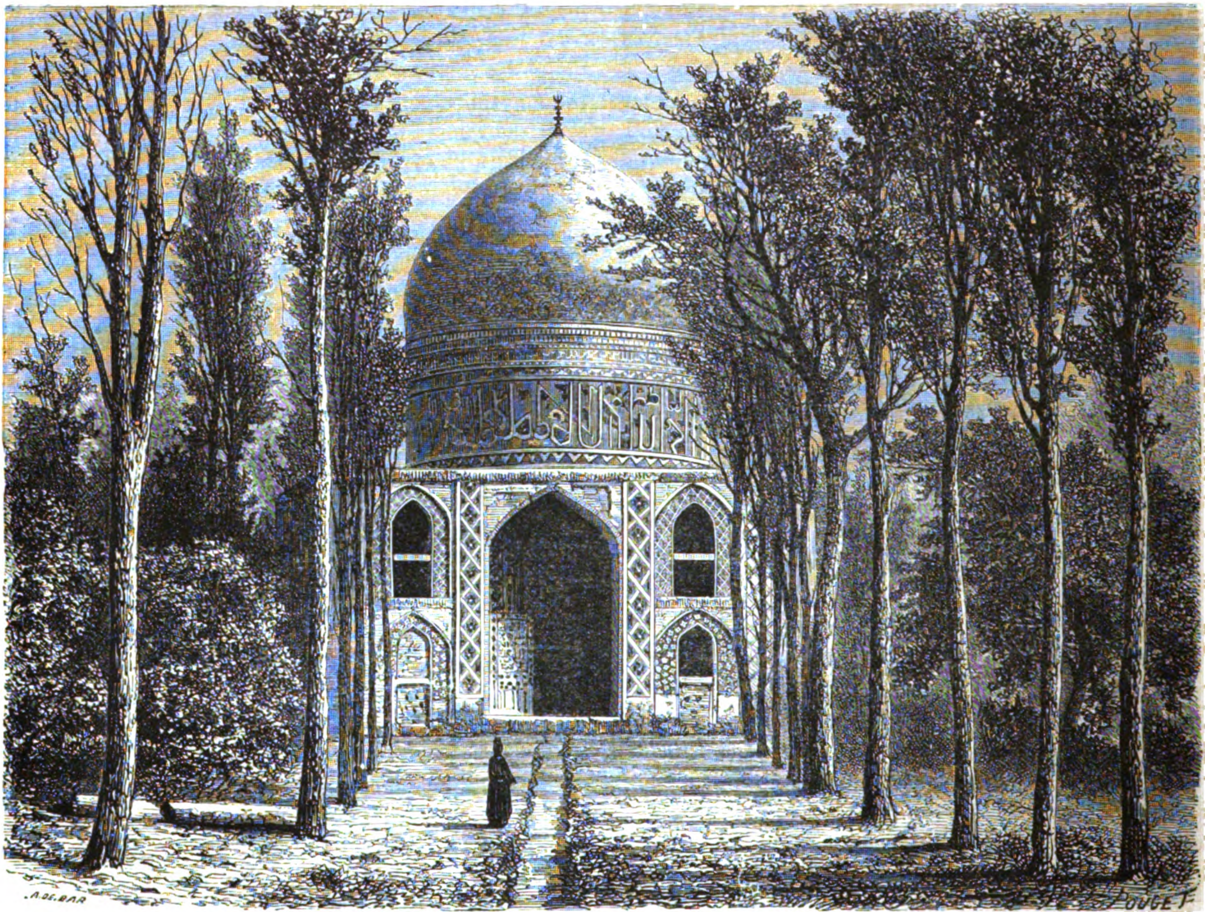
Deux jours après mon arrivée à Méched, j'appris que le chah avait envoyé un khalat ou robe d'honneur à son oncle le gouverneur général du Khorassan, et que le 9 juillet était désigné, par le prince sultan Mourad-Mirza, pour recevoir des félicitations d'usage à l'occasion de cette marque de la bienveillance royale. Je profitai de cette circonstance pour faire la connaissance du prince et lui présenter mes compagnons de voyage. A l'heure convenue, on amena de beaux chevaux de l'écurie du prince pour nous transporter à la forteresse, où se trouvait le palais. Le fort de Méched a été réparé après la dernière insurrection et se trouve actuellement en état de résister longtemps à toute entreprise hostile d'une puissance ou d'une armée asiatique. La maison destinée à la résidence du gouverneur n'a rien de très-imposant ; ses chambres ne sont ni vastes ni richement ornées. La cour intérieure, plantée d'arbres fruitiers et de lilas, est assez spacieuse et produit une impression agréable. Le prince nous reçut revêtu de sa nouvelle robe d'honneur, mais du reste sans aucune pompe particulière. Comme tous les enfants d'Abbas-Mirza, il a des manières polies et prévenantes. Sans être bavard, il aime à causer, il parle bien sur toutes sortes de sujets, et quoique moins brillant dans la conversation que presque tous ses nombreux frères, il se distingue d'eux par une tournure d'esprit beaucoup plus sérieuse, qualité que je n'ai constatée parmi les membres de la famille royale que chez lui et le prince Behmen-Mirza. Moins bien doté que ses autres frères, il tient naturellement à conserver sa place ; mais ce qui fait son plus grand éloge, c'est que, malgré la pénurie

comparative de ses moyens, il n'est pas trop avide d'argent et ne cherche pas à agrandir sa fortune privée en extorquant des cadeaux à ses administrés. Ayant eu l'occasion de le voir souvent pendant mon séjour à Méched, j'ai constaté chez lui une qualité rare chez les Persans en général, mais surtout peu commune parmi ses parents, c'est un désir sincère de s'instruire. Plus ou moins, tous les princes kadjars croient de leur devoir de témoigner une certaine curiosité à l'égard de ce qu'on appelle ici la science des Francs, *ilmi firenghi*, mais, chez la plupart d'entre eux, cela ne tient qu'au désir vaniteux de faire parade du peu qu'ils en savent eux-mêmes, tandis que j'ai cru remarquer chez lui, une certaine conscience du progrès européen, et par suite la conviction de pouvoir gagner quelque chose de réel, en s'assimilant les résultats obtenus par les infidèles. Ses rapports avec son vizir étaient loin d'être franchement amicaux; le kawam, à ses yeux, n'était qu'une créature du premier ministre qu'on lui avait adjoint pour espionner ses faits et gestes et pour limiter son pouvoir. Cette politique soupçonneuse, toute étrange qu'elle puisse paraître en Europe, est une triste conséquence de la constitution des gouvernements asiatiques. En Asie, les contrastes se rencontrent sans se heurter, et les populations orientales, tout en supportant patiemment pendant des milliers d'années le régime despotique illimité, sont peut-être les plus turbulentes du monde, et dans tous les cas sont très-faciles à s'insurger et à se ranger sous la première bannière élevée contre le pouvoir existant. Cette mobilité qui caractérise les masses se manifeste avec plus de force encore chez les individus, et notamment les Persans sont disposés à s'enivrer du pouvoir et à chercher à l'agrandir, coûte que coûte. Humbles et patients dans les positions inférieures, ils se croient tout permis à un poste élevé, et la fin tragique de la carrière de tant de hauts dignitaires musulmans est presque toujours provoquée par les excès de leur ambition et par les passe-droits et les avanies qu'ils imposent à tout le monde, sans en excepter leurs propres souverains. Sans recourir à des exemples puisés dans les fastes d'un passé très-éloigné, je me contenterai de faire observer qu'en Perse, depuis 1834, deux premiers ministres ont été mis à mort et deux autres ont été dépouillés de leurs biens et envoyés en exil, principalement pour avoir voulu établir exclusivement en leur faveur le principe des monarchies constitutionnelles que le roi règne et ne gouverne pas.

Dès que l'on connut mes rapports amicaux avec les autorités, je ne manquai pas d'être visité par un grand nombre de curieux, qui, malgré les pompeux compliments qu'ils m'adressaient, venaient me voir évidemment avec les mêmes intentions que l'on a en parcourant le Jardin des plantes. Nul Européen ne doit garder là-dessus l'ombre d'un doute. Il a beau être chez lui tout ce qu'il veut, aux yeux des Orientaux, il est, et restera toujours, ce que les numismates caractérisent par le terme pittoresque de *bestia incerta*. De tous mes visiteurs habituels, je ne citerai que le mollah Abdourrhaman, professeur de l'école de *Païnpah*, conservateur des manuscrits à la bibliothèque de l'iman, et adjoint de l'astronome en chef du Khorassan, poste occupé par son frère aîné. Je tenais à être en bonnes relations avec lui, et je ne manquai pas de gagner ses bonnes grâces en lui faisant servir, la première fois qu'il vint me voir, du thé et du café avec du sucre brut au lieu de sucre candi; car, d'après la conviction des Persans, le sucre ne peut être purifié qu'étant mélangé préalablement avec du sang de cochon. C'était le premier astronome oriental un peu sérieux que je rencontrais. Il connaissait à fond les éléments d'Euclide et l'algèbre de Kheïami, avait étudié les traductions arabes des sections coniques d'Apollonius et du livre de la sphère de Théosius, et il s'était spécialement occupé de l'étude des nombreux commentaires orientaux de l'Almageste de Ptolémée. Il était aussi versé en astrologie, en métaphysique, avait une légère teinte d'alchimie; bref il réunissait toutes les connaissances nécessaires pour former un astronome musulman parfait. La conversation de cet homme avait pour moi l'attrait de la nouveauté, et je voyais en lui un être impossible à rencontrer ailleurs qu'en Perse, car où trouver un autre savant dont l'éducation se fût ainsi brusquement interrompue au quinzième siècle, et qui eût encore tout le fanatisme des anciens antagonistes de Copernic? Comme de raison, le mouvement de la terre et l'immobilité relative du soleil figuraient au nombre des premières questions débattues dans nos rencontres, et la difficulté qu'avait cette idée, si simple pour nous, de se loger dans une tête, bien organisée du reste, mais accoutumée, dès l'enfance, à concevoir l'univers différemment, me faisait comprendre l'hésitation de Copernic à publier sa découverte, et l'immense et longue incrédulité qu'avait rencontrée sa théorie en Europe. Jamais je n'oublierai l'impression produite sur mon docte mollah par l'exposition de la théorie de la gravitation universelle. Il avait l'esprit assez juste pour voir que cette simple et grandiose idée résolvait comme par magie toutes les difficultés inextricables de l'astronomie ancienne et détruisait la stabilité, et même l'existence des sept cieux, dont la réalité, à ses yeux, était constatée par la parole divine, promulguée dans le Koran. Ce passage subit de l'obscurité à la lumière l'avait ahuri et rendu presque ivre. Mais cela ne suffisait pas encore pour détruire ses préventions en faveur de l'immobilité de la terre. Peu habitué à se faire une idée claire des mouvements relatif et absolu, le repos et le déplacement des corps existant sur la surface de la terre, apparemment en dehors de tout autre mouvement, l'obsédaient comme un cauchemar, et ce ne fut qu'après maintes discussions sur ce sujet, et après lui avoir fait comprendre l'explication de Flamstead sur l'aberration astronomique, les expériences faites en Allemagne sur la chute des corps dans l'intérieur d'une tour ou d'un puits, les résultats des recherches de Poisson sur les déviations des projectiles de guerre, et enfin l'expérience décisive de M. Foucault, que je parvins à vaincre les scrupules de son entendement. Trois jours avant mon départ, il vint me supplier de lui donner, en persan, l'énoncé des lois de Képler, et peut-être les enseignera-t-il à ses élèves.

En Orient, le progrès est lent, mais il n'est pas impossible.

A Téhéran, j'avais fait la connaissance d'un des principaux chefs du Séistan, le sardar Aly-Khan, qui se proposait de retourner bientôt dans sa patrie, et nous nous étions donné rendez-vous à Méched, où il arriva deux ou trois semaines après moi. Il logeait dans le quartier saint, et en allant le voir, j'ai eu l'occasion de passer par le grand cimetière de la ville. Le nom seul de ce vaste champ de morts, *Katlgàh*, « lieu de massacre, » produit une impression lugubre, mais son aspect est bien autrement saisissant. Jamais je n'ai vu une aussi grande réunion de tombeaux. La place de chaque mort y est marquée par un long parallélipipède en pisé. Cette suite de monuments uniformes, d'un gris jaunâtre, s'étend à perte de vue; le calme et le silence règnent dans cette triste enceinte où le bruit des rues populeuses qui l'entourent vient mourir comme par enchantement. Les seuls sons que l'on y entend sont le frôlement des robes des femmes entièrement voilées, glissant comme des ombres dans les étroits sentiers qui séparent les dernières demeures de leurs parents, et celui des voix sourdes des mollahs, assis par terre, et récitant les versets du Koran, pour le salut de l'âme des trépassés. Je me hâtai de traverser ce lieu « d'éternelle douleur, » et j'arrivai bientôt chez mon sardar du Séistan. Je le trouvai couché au milieu d'un petit salon: il était entouré de nombreux domestiques, tous coiffés de turbans d'où s'échappaient de chaque côté de la tête d'abondantes boucles de cheveux. Le pauvre sardar était encore très-faible; à Sebzevar, il avait été pris d'une attaque de cholérine, et c'était à peine s'il avait pu se traîner jusqu'à Méched, où on s'était empressé de le porter près du tombeau de l'iman Ali-Riza. La seule vue de ce sanctuaire avait suffi pour lui restituer une partie de ses forces; mais il aurait aussi bien fait de mourir à Méched, car trois mois après il fut assassiné dans son propre palais.



Mosquée de Khodja-Rebi, au nord de Méched. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. de Khanikof.

Ali-Khan était le second fils de Mir-Khan, chef de la tribu des Serbendis, transféré par Nadir-Chah de Chiraz dans le Séistan. Son frère aîné, Mohammed-Riza-Khan, mourut au commencement du règne de Mohammed-Chah, et transmit son pouvoir à son fils, Lutf-Aly-Khan, contrairement à l'usage du pays qui exigeait que le commandement passât à Aly-Khan. Le sardar se rendit à Téhéran, où il tâcha d'intéresser à son sort le premier ministre du chah, Hadj-Mirza-Aghassi. Mais cet excentrique mollah ne rêvait en ce moment que réformes à introduire dans l'artillerie persane; les querelles des petits chefs séistaniens lui étaient profondément indifférentes, et il ne fit absolument rien en faveur d'Ali-Khan, qui se décida à aller chercher l'appui du chef de Kandahar, Kohendil-Khan, frère de Dost-



Tombeau de Nadir-Chah. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. de Khanikof.

Mohammed de Kaboul. Pour mieux réussir auprès de ce prince, il fit taire ses scrupules religieux et sa haine profonde des sunnites, étouffa l'ambition et l'orgueil qui le dévoraient, et accepta, à sa cour, le poste modeste de djéloudar ou palefrenier. Trois ans lui suffirent pour gagner la confiance de Kohendil et pour lui inspirer le désir de faire la conquête du Séistan. Les troupes de Kandahar se mirent en marche et vinrent mettre le siége devant Sekouhé, village fortifié, servant de résidence à Lutf-Ali-Khan. Bloqués pendant plusieurs mois par une armée nombreuse, les Serbendis, qui s'étaient vaillamment défendus, furent obligés de se soumettre, et le sardar Aly-Khan obtint du chef de Kandahar le commandement de cette place, avec l'obligation de lui payer un léger tribut annuel. Son neveu, tombé au pouvoir des Afghans, lui fut livré, et, pour lui ôter toute chance de revenir au pouvoir, Aly-Khan lui fit crever les yeux. Malgré sa prédilection pour les chiites, le sardar n'osait pas trahir Kohendil-Khan, mais à sa mort il s'empressa de nouer des relations avec la cour de Téhéran, et proposa au chah de reconnaître sa suzeraineté, s'il consentait à l'aider à former un bataillon de troupes régulières. Le roi, maître de Hérat à cette époque, accueillit cette offre avec bienveillance, appela le sardar à Téhéran, et l'ayant comblé de cadeaux, mais surtout de promesses, le congédia, après lui avoir accordé la main de sa cousine, fille du prince Behram-Mirza. La pompe de la cour du chah, la vanité de sa femme, mais surtout sa folle conviction que rien désormais ne pouvait lui résister dans le Séistan, tournèrent la tête au pauvre sardar. Il commença par défendre aux anciens de sa tribu de s'asseoir en sa présence, comme c'était l'usage parmi ses compatriotes naïfs et peu courtisans; il exigea qu'ils vinssent chaque jour assister à son lever, et froissa leur amour-propre par ses paroles hautaines et blessantes; enfin il finit par s'aliéner tellement son entourage qu'une conspiration se trama impunément dans l'intérieur de son palais. Un matin, il fut attaqué, dans son propre harem, par ses serviteurs que dirigeait un de ses jeunes parents. Ils se ruèrent sur lui le poignard à la main. La princesse, sa femme, présente à cette scène, et amoureuse de son beau mari, s'élança courageusement entre lui et ses assassins, mais, grièvement blessée, elle fut rejetée baignée de sang sur le tapis. Aly-Khan chercha vainement à s'emparer d'un pistolet caché sous un traversin placé à côté de lui; percé de plusieurs coups de poignard, il expira sans avoir eu le temps de se défendre ni de proférer une parole.

Je quittai le sardar après le coucher du soleil. La porte dorée de la mosquée d'Iman-Aly-Riza était déjà illuminée par de nombreuses lanternes en papier colorié qu'on allume chaque soir. Du haut de tous les minarets, les *mouezzins* récitaient l'*azan* sur un rhythme spécial qui n'est en usage que dans le Khorassan, et les rues étaient pleines de monde; la foule se dirigeait vers le tombeau du saint. Le cimetière était complétement désert; seulement une file de mulets, chargés de coffres peints en noir, suivait lentement la rue qui en fait le tour. C'était la caravane des morts; elle allait déposer chez le gardien de l'établissement sa lugubre charge de cadavres de chiites zélés qui, par testament, se font transporter ici pour jouir, au jour de la résurrection, de la protection immédiate de l'iman.

L'origine des deux monuments principaux du quartier saint, savoir du tombeau du khalif Haroun-ar-Raschid et de l'iman Aly, fils de Moussa-Riza, date certainement de la mort de ces deux individus célèbres, et ce n'est pas le hasard qui plaça, après leur sépulture, si près l'un de l'autre, deux hommes qui se détestaient cordialement pendant leur vie. D'après la tradition chiite, l'iman avait prédit son empoisonnement par Mamoun, et avait engagé ses parents et ses disciples à l'enterrer face à face avec Haroun pour troubler, par sa présence, son sommeil éternel. La prédiction est certainement inventée, mais l'idée d'une vengeance d'outre-tombe, aussi originale, porte bien son cachet oriental. Quoi qu'il en soit, il est hors de doute que la signification politique du quartier saint, comme *refugium* inviolable, est d'origine récente, car le voyageur arabe du huitième siècle de l'hégire, Ibnbatoutha, traduit en français par MM. Defrémery et Sanguinetti, n'en fait nulle mention, tout en donnant une courte description de la mosquée contenant ces deux tombeaux. Au contraire, nous savons, par le témoignage de cet auteur arabe, qu'à l'époque où il visita Méched, les sunnites et les chiites entraient sans distinction dans ce sanctuaire, les uns pour prier sur le tombeau du khalif, les autres pour saluer le sarcophage de l'iman et pour assener un coup de pied à celui de son auguste persécuteur. Il est probable que le droit de servir de refuge aux criminels a été accordé à cet établissement sous le règne de Chah-Roukh, fils de Tamerlan, dont la femme, Geuherchad-Agha, construisit à grands frais une belle mosquée à l'est de celle de l'iman. Le respect de cette noble dame monghole pour ce sanctuaire était telle que son fils, le prince Baisonquour-Mirza, gouverneur de Méched à cette époque, et l'un des plus habiles calligraphes de son temps, transcrivit de sa propre main, pour cet établissement, un énorme Koran et confectionna tous les modèles des inscriptions, reproduites en briques émaillées sur les murs de la mosquée érigée par sa mère. Mais le commencement de la véritable prospérité de cette fondation pieuse date du règne des Séfévides. Ces monarques, voulant rendre impossible la domination en Perse d'aucune des races voisines, et sunnites zélées, ravivèrent par une protection spéciale, accordée à la secte d'Aly, la haine séculaire qui divisait ces deux branches de l'islamisme, et qui s'était assoupie sous le joug des Monghols, peu enclins aux persécutions fanatiques. Maintenant c'est un État dans l'État. Le quartier saint a sa police et son administration. Ses revenus, d'après la croyance populaire, s'élèvent par jour à la valeur d'un morceau d'or grand comme une brique ordinaire. Cette évaluation est évidemment impossible, car cela ferait plus de quarante millions de francs par an, c'est-à-dire presque la moitié de la somme versée

annuellement dans le trésor du chah. Le chiffre probable des revenus de la mosquée, tant en argent qu'en denrées, ne dépasse guère quatre-vingt mille tomans ou neuf cent soixante mille francs; mais ses dépenses aussi sont très-considérables. Non-seulement l'administration est obligée d'entretenir à ses frais un énorme personnel d'employés et de serviteurs, mais encore elle dépense, chaque année, des sommes considérables pour les réparations des différentes dépendances de la mosquée, et nourrit, *gratis*, une véritable armée de pèlerins indigents, pour le dîner desquels on cuit chaque jour, dans la cuisine de l'iman, cent cinquante batmans de Méched de riz, à peu près sept cent cinquante kilos. Fraser et Conolly ont publié des détails curieux sur la mosquée de l'iman; il serait donc superflu de revenir sur ce sujet, d'autant plus que les dessins, joints à cet article, en donnent une idée beaucoup plus exacte que toutes les descriptions. Si jamais la civilisation en Perse se développe au point de permettre à un architecte européen d'étudier tranquillement et en détail tous les édifices du quartier saint, cette étude sera d'un prix inestimable pour l'histoire de l'ornementation et de l'architecture en Orient. L'artiste trouvera ici, réunis dans un petit espace, des monuments de l'art arabe modifiés par des Monghols, munis de dates certaines, et des spécimens bien conservés de ces deux branches de l'architecture musulmane pour une période d'au moins cinq cents ans. J'ai donné dans un mémoire, présenté à la Société géographique de Paris, une description détaillée de la bibliothèque de l'iman, et je me bornerai à mentionner ici qu'elle possède en tout trois mille six cent cinquante-quatre volumes, dont mille quarante et un Korans, et parmi ces derniers, cinq seulement sont écrits en caractères coufiques, tandis que la bibliothèque impériale de Paris en possède cent quarante.

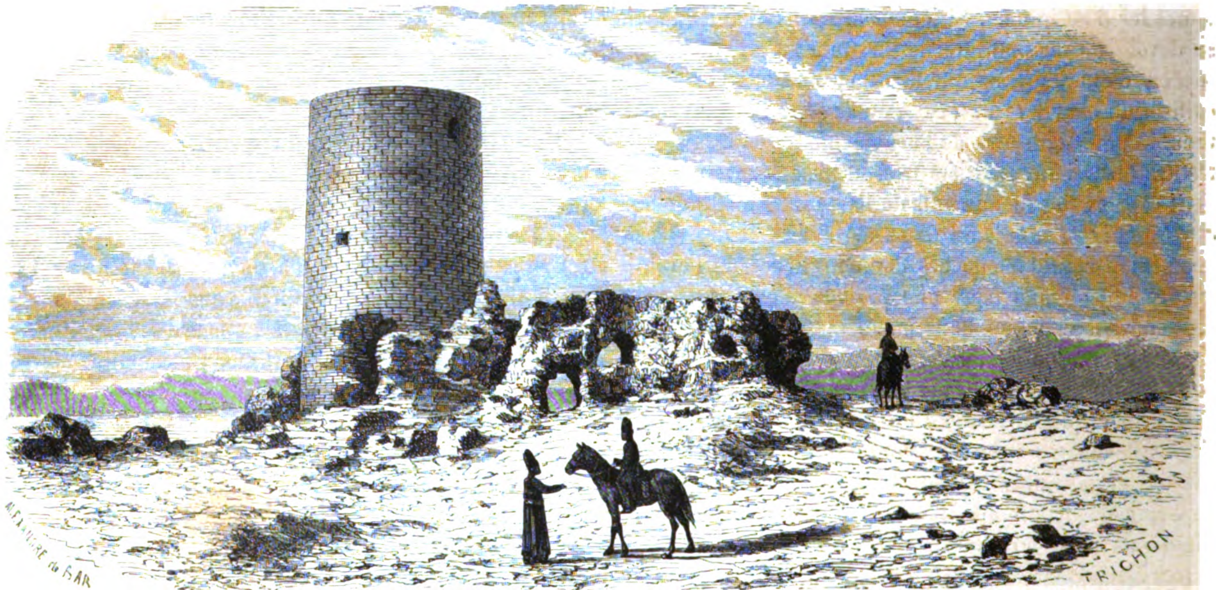
Les vastes cours du quartier saint sont remplies du matin au soir par une foule nombreuse, au milieu de laquelle les criminels et les malfaiteurs se promènent tranquillement à côté des gens pieux qui visitent cet établissement dans un but religieux. Près des portes d'entrée, on voit un étalage de ces mille petits riens qu'on fabrique dans tous les grands centres de pèlerinage chrétiens, musulmans, hindous et bouddhistes. Ici, ce sont des plaques sexagonales en argile de Méched, qu'au moment du *namaz* les chiites placent par terre, devant eux, dans la direction de la Mecque, et sur lesquels ils appliquent leur front pendant les saluts prescrits par la loi. On y vend aussi des talismans, des rouleaux de papier collés sur du calicot, avec des invocations pieuses adressées à l'iman, des bagues en argent, ornées de turquoises, des mouchoirs brodés de soie, des petites coupes en bronze et en ardoises de Méched, etc. A côté de ces industries communes à toutes les religions, le pèlerinage au tombeau de l'iman engendre et fait prospérer une quantité d'emplois qu'on ne rencontre qu'ici. Tels sont les nombreux écrivains de placets qu'on adresse à l'iman. Ces suppliques sont pieusement déposées sur le tombeau du saint, et deux ou trois jours après on y trouve une réponse écrite et légalisée par l'apposition d'un énorme cachet. D'autres fonctionnaires délivrent des certificats de pèlerinage, des contrats de mariage de six mois à deux jours de durée pour les pèlerins veufs et célibataires, et toutes sortes d'actes légaux à l'usage des étrangers. Le quartier saint a aussi ses *cicerone* qui, pour une paye modique, conduisent les pèlerins dans toutes les parties de l'établissement et récitent pour eux à haute voix, le *ziaretnaméh*, prière d'usage, prononcée devant le sarcophage de l'iman. Chaque jour, il y a plusieurs prêches dans les cours des mosquées. Les *vaïzes*, ou prédicateurs, exposent l'histoire de l'iman et de sa famille, versent des larmes officielles et périodiques sur les souffrances du fondateur du rite chiite, et sont généralement interrompus par les sanglots et les cris de douleur très-sincères de leurs nombreux auditeurs, qui récompensent parfois généreusement ces professeurs de fanatisme. Chaque soir, le quartier saint, ouvert aux hommes comme aux femmes, sert de rendez-vous commode aux amants et d'endroit propre à déjouer toutes les ruses de la jalousie orientale.

Une large rue conduit du quartier saint à la porte occidentale de la ville, et forme une espèce de quai du canal qui la traverse dans toute sa longueur, et dont l'eau sert à arroser les jardins de Méched. La partie haute de cet aqueduc est ombragée d'arbres, parmi lesquels il y a un antique *tchinar*, remarquable par sa forme majestueuse et parce qu'il se trouve en face de l'emplacement du tombeau de Nadir-Chah, transformé maintenant en école. On sait que le conquérant de l'Inde s'était fait construire, de son vivant, un beau mausolée en marbre blanc érigé au-dessus d'un caveau qui devait recevoir ses dépouilles mortelles. Assassiné à Kabouchan, son cadavre a été pieusement transporté par son fils à l'endroit qu'il avait désigné pour sa demeure dernière; mais il y resta peu de temps. L'eunuque Agah-Mouhammed-Khan, fils de Fetkh-Aly-Khan Kadjar, exécuté à Méched par ordre de Nadir-Chah, avait ordonné, pour venger la mort de son père, de détruire de fond en comble le mausolée, de déterrer les ossements de son célèbre prédécesseur sur le trône de Perse et de les placer sous le seuil de la porte d'entrée de son palais à Téhéran, pour avoir le cruel plaisir de les fouler chaque jour à ses pieds.

Une rue en tout semblable à celle que je viens de mentionner, se dirige du quartier saint vers la porte orientale, appelée porte de Hérat. A deux ou trois cents pas de là, on voit s'élever un monument de l'époque des Séfévides, le Moussallah de Méched. Cette construction, comme l'indique son nom arabe, est consacrée à la prière; elle abrite le prédicateur qui s'adresse deux fois par an, le jour du *Beiram* qui termine le mois de Ramazan, et le *Eidi-fitre*, fête des Sacrifices, à une foule immense de fidèles, stationnant dans l'enceinte ouverte, disposée devant cette espèce d'arc de triomphe, et entourée d'un mur en pisé. Le dessin de la page 280 rend exactement la coupe gracieuse de la porte cintrée de ce monument, et la forme des arabesques qui bor-

dent cet arc; mais il ne peut rendre l'effet de l'admirable mariage des couleurs, des briques émaillées qui ont servi à l'exécution de cette immense mosaïque. L'architecte a bien senti que toute teinte criarde, tout ornement colifichet serait déplacé dans un édifice destiné à l'acte le plus solennel du culte musulman ; aussi n'a-t-il employé que le rouge indien, l'outremer, le vert foncé, le noir et les mille nuances des ocres jaunes et des terres d'ombre, relevées çà et là par de légères dorures, et cette charmante série d'arabesques mériterait l'honneur d'une reproduction lithochromique.

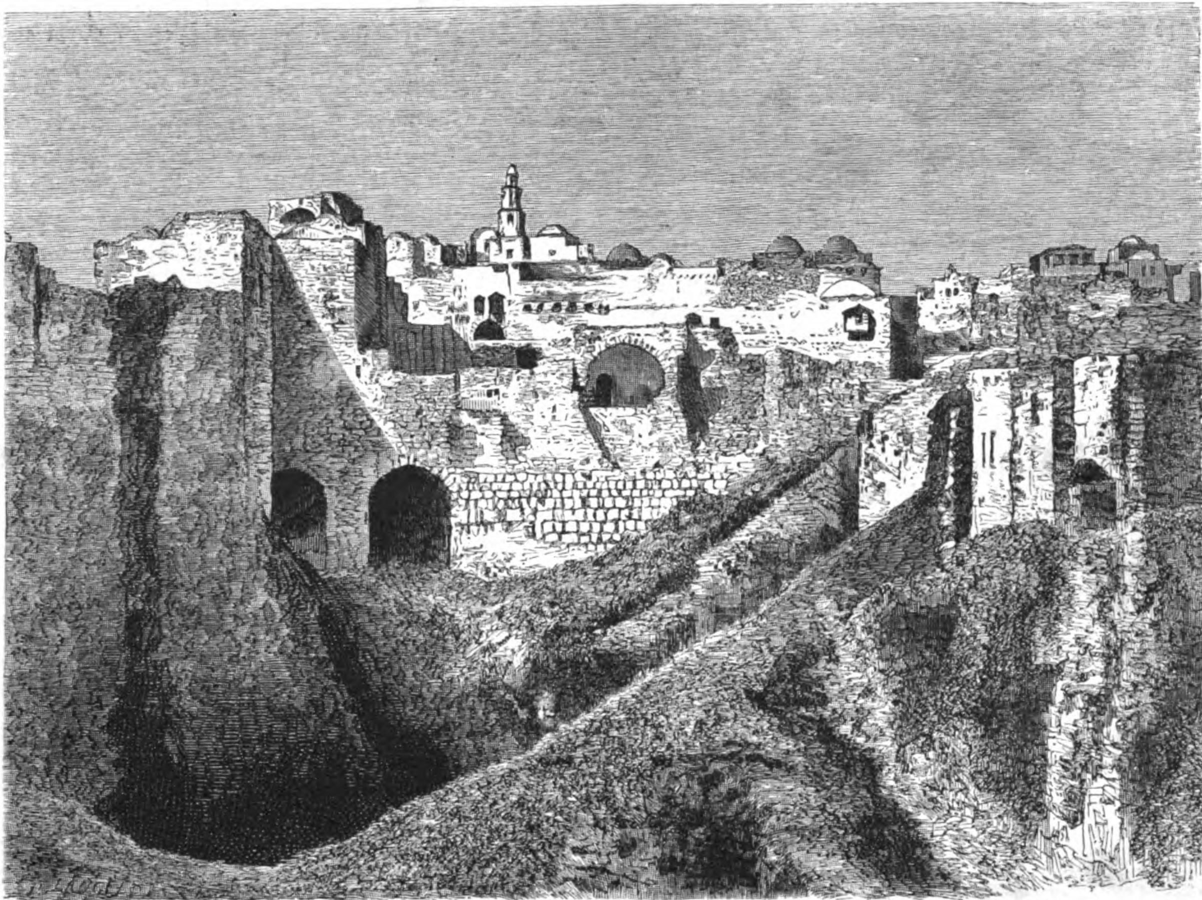
Vers le nord-est, à sept kilomètres de la ville, se trouve la mosquée de Khodja- Rebi, instituteur de l'iman Aly-Riza (voy. p. 284). Cet édifice a été construit sur le plan de la mosquée de Kadamgàh, dont tous les ornements ont été servilement imités par l'architecte ; seulement le jardin qui entoure ce temple est beaucoup plus moderne. Pendant une insurrection qui a eu lieu à Méched, vers la fin du règne de Mohammed-Chah, les troupes campées dans l'enceinte de Khodja-Rebi ont eu la barbarie d'abattre les arbres séculaires qui y étaient plantés et le jardin actuel ne compte qu'une dizaine d'années d'existence. Derrière cette mosquée, souvent exposée aux invasions des Turcomans, commence la steppe inculte qui s'étend dans toutes les directions autour de Méched, et il faut la traverser sur un espace de vingt à ving-cinq kilomètres vers le nord-ouest pour arriver aux ruines de *Tous*, ancienne capitale du Khorassan. De tous les monuments publics qui ornaient jadis cette ville célèbre, il ne reste debout qu'une tour qui en défendait l'entrée du côté du sud et une grande mosquée cathédrale placée au centre de *Tous*, et dont la vaste coupole commence à se fendiller et menace ruine. Même le tombeau du poëte Firdousi, l'Homère de la Perse, n'est plus connu que par tradition, car maintenant rien ne marque l'emplacement de sa sépulture. A l'endroit où était la petite chapelle, érigée en sa mémoire et visitée encore par Fraser, j'ai trouvé un champ ensemencé de blé, mais l'indifférence de ses concitoyens à l'égard de ses cendres n'empêchera pas que ses œuvres immortelles ne durent aussi longtemps que la belle langue qu'il a su mettre au service de son génie, et les quarante mille vers harmonieux et pleins d'énergie qu'il a légués à sa patrie entretiendront parmi les Persans le glorieux souvenir de l'époque héroïque de leur passé.



Ruines de Tous, ancienne capitale du Khorassan. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. de Khanikof.

La mémoire du grand khalif Haroun-ar-Raschid est aussi attachée aux ruines de *Tous*. Cet illustre souverain, après avoir rempli le monde de sa renommée, après avoir vidé la coupe des jouissances et des grandeurs orientales, est venu mourir dans les solitudes du Khorassan, presque seul, et en proie à de funestes appréhensions. Sentant l'approche de la mort, l'orgueilleux khalif ne voulut pas rendre son entourage témoin d'une faiblesse tout humaine; il se fit hisser sur un chameau richement caparaçonné qui l'emporta dans le désert; là, il mit pied à terre, et au son monotone des grelots attachés au cou de sa monture, récita lui-même sa prière funéraire; puis, se prosternant dans la direction de la Mecque, la face contre le sol calciné par les rayons ardents d'un soleil resplendissant, il rendit son âme altière à Dieu, terminant ainsi, dans un héroïque mystère, sa carrière glorieuse, riche en faits éclatants et en crimes atroces, empreints d'une énergie sauvage et grandiose.

N. DE KHANIKOF.



Jérusalem, remparts du sud. — Dessin de Lancelot d'après une photographie de feu Gérardy-Saintine.

VOYAGES D'IDA PFEIFFER.

RELATIONS POSTHUMES.

1842-1859. — TEXTE INÉDIT.

LA VIE D'IDA PFEIFFER.

Ida Pfeiffer, sa naissance, son enfance, les épreuves de sa jeunesse et de son âge mûr.

Mme Ida Pfeiffer a laissé une courte histoire de sa vie, écrite de sa propre main, et dont sa famille s'est montrée empressée à autoriser l'emploi. Cette esquisse, suivie d'un aperçu sommaire de ses voyages, trouve naturellement sa place avant la relation que nous nous proposons de donner de ses visites à Maurice et à Madagascar. Le lecteur sera ainsi initié à la connaissance des principaux faits de l'existence de cette célèbre voyageuse, celle de toutes les femmes qui certainement a exploré le plus de points du globe et étudié le plus de climats.

Ida Pfeiffer est née à Vienne le 14 octobre 1797. Troisième enfant d'un riche négociant, M. Reyer, elle fut baptisée sous les noms d'Ida-Laure. Elle vécut jusqu'à neuf ans toujours avec ses frères; sur sept enfants elle était la seule fille. Elle prit ainsi naturellement des goûts et des habitudes de garçon. « Je n'étais pas timide, dit-elle : on me trouvait plus vive et plus hardie que mes frères aînés. » Et elle ajoute que son plus grand plaisir était de s'habiller comme les garçons, de se mêler à leurs jeux et de prendre part à leurs espiègleries et à leurs folies. Ses parents, loin de s'opposer à ces dispositions, permirent à Ida de porter des habits de garçon ; aussi se dégoûta-t-elle complétement des poupées, des jouets de ménage, pour ne s'amuser qu'avec des tam-

bours, des sabres et des fusils. Son père surtout semblait prendre plaisir à cette anomalie, et il promit en plaisantant à la jeune fille de la faire élever dans une école militaire pour devenir un jour officier; il engagea ainsi indirectement l'enfant à montrer du courage, de la résolution et le mépris de la douleur. Ida prit la plaisanterie de son père au sérieux, comme si son désir le plus ardent eût été de se frayer un jour, le sabre à la main, son chemin à travers la vie. Sa première enfance ne manqua pas plus d'intrépidité que d'empire sur elle-même.

M. Reyer avait sur l'éducation des enfants des idées à lui, dont il maintenait avec fermeté l'exécution dans sa famille. D'une moralité rigide, il pensait que la jeunesse devait avant tout être préservée de l'intempérance et apprendre à maîtriser ses désirs et à dompter ses appétits. Aussi ses enfants devaient-ils se contenter d'une nourriture modeste, simple et à peine suffisante, quand à la même table les grandes personnes mangeaient de plusieurs plats dont on ne leur donnait rien. Il n'était pas permis non plus aux plus petits de demander plusieurs fois le jouet le plus désiré. La sévérité du père allait jusqu'à refuser aux enfants la chose la plus juste, le plaisir le plus naturel, rien que pour les habituer aux privations. Il ne souffrait pas de résistance, et n'admettait aucune représentation contre sa sévérité, même quand elle approchait de la dureté.

Ce système d'éducation pouvait être exagéré dans ses conséquences; mais il est certain que sans cette éducation de Spartiate la petite Ida ne serait jamais devenue l'intrépide voyageuse qui sut endurer durant des mois les plus grandes fatigues, très-souvent réduite à la plus misérable nourriture. Les principales qualités d'Ida Pfeiffer, le courage, la persévérance, l'indifférence à la douleur et aux privations, furent développées par cette méthode d'éducation presque bizarre, qui trouverait peut-être difficilement un défenseur dans un temps comme le nôtre, trop jaloux de tout soumettre au même niveau. L'originalité avec ses traits accusés et ses fortes ombres pâlit chaque jour davantage à la lumière tranquille d'une raisonnable uniformité. Les choses saillantes avec leurs contours tranchés et leurs ombres profondes s'effacent toujours de plus en plus dans la lumière des formes ordinaires et régulières de la vie. Les têtes à caractère, que dans notre jeunesse nous voyions encore se promener au milieu de nous, s'en vont l'une après l'autre et font place à des figures très-régulières, mais un peu monotones et ennuyeuses.

Le père d'Ida mourut en 1806, laissant une veuve avec sept enfants. Les garçons furent mis dans une institution, et la mère se chargea de l'éducation de sa fille, âgée de près de neuf ans. Si redoutée que le fût des enfants la sévérité paternelle, elle n'avait pas semblé à Ida aussi terrible que l'humeur triste de sa mère, qui surveillait avec inquiétude et méfiance tous les mouvements des enfants, et dont le rigorisme prépara à la jeunesse de sa fille bien des heures amères.

Quelques mois après la mort de son père, on voulut enlever à Ida ses habits de garçon et lui faire reprendre jupes et robes. L'attentat parut tellement inouï à la jeune fille de dix ans, que de douleur et de dépit elle en tomba malade. Sur l'avis du médecin on lui rendit ses anciens habits, et on n'employa que les représentations pour ramener peu à peu l'esprit de la récalcitrante.

Avec les vêtements d'un autre sexe la santé lui revint, et elle se remit à vivre plus que jamais en garçon. Elle apprenait avec beaucoup de zèle et d'ardeur tout ce qui lui semblait convenir aux jeunes gens, mais n'avait pour les travaux de femme que le plus profond dédain. L'étude du piano lui semblait surtout une occupation féminine; elle se fit souvent des coupures aux doigts ou se les brûla avec de la cire pour échapper à ces odieux exercices. Elle aurait eu grande envie d'apprendre le violon. Mais sa mère ne le voulut pas, et le professeur de piano fut imposé et maintenu de force.

A l'âge de treize ans on lui fit reprendre, et cette fois pour toujours, le costume de jeune fille: elle était alors assez raisonnable pour comprendre la nécessité de cette transformation, mais elle ne lui en coûta pas moins beaucoup de larmes et la rendit très-malheureuse. Il ne s'agissait pas seulement d'un changement de costume, mais aussi de conduite, d'occupations et d'habitudes. « Que j'étais d'abord gauche et maladroite, dit-elle dans son journal, que je devais avoir l'air ridicule dans mes longs vêtements avec lesquels je continuais à courir et à sauter avec toute la turbulence d'un jeune gars.

« Heureusement nous eûmes alors pour professeur un jeune homme qui s'intéressa à moi d'une manière toute particulière. J'appris plus tard qu'il priait souvent en secret ma mère d'avoir de l'indulgence pour moi, comme pour un enfant à qui, dès le principe, on avait donné une fausse direction. Lui-même me traita avec une bonté infinie et une extrême délicatesse, combattant mes idées fausses et erronées avec la patience la plus persévérante. Comme j'avais beaucoup plus appris à craindre mes parents qu'à les aimer, et qu'il était, pour ainsi dire, le premier être qui se montrât bon et affable pour moi, je m'attachai à lui avec une sorte de passion. Je cherchais à prévenir tous ses désirs, et je ne me sentais jamais plus heureuse que quand il paraissait satisfait de mes efforts. Il dirigea toute mon éducation, et quoiqu'il m'en coûtât bien des larmes pour renoncer à mes chimères enfantines et pour m'occuper de choses que je n'avais autrefois considérées qu'avec le plus profond dédain, je le fis cependant par amour pour lui. Je m'appliquai même à tous les travaux de femme : j'appris à coudre, à tricoter et à faire la cuisine. Grâce à ses soins, j'arrivai en trois ou quatre ans à connaître parfaitement tous les devoirs de mon sexe et, de garçon turbulent, je devins modeste jeune fille. »

C'est à l'époque où Ida dut renoncer à vivre en garçon qu'elle sentit germer en elle le premier désir de voir le monde. La guerre et la vie de soldat cessèrent d'occuper son esprit, pour faire place aux grands voyages, dont elle lisait les relations avec une extrême ardeur. Cette lecture remplaça chez elle le goût de la toilette, des bals, des théâtres et de tous les autres plaisirs

si chers d'ordinaire aux jeunes filles. Elle ne pouvait entendre parler d'une personne qui avait fait de grands voyages, sans s'affliger de se voir interdit à jamais par son sexe le bonheur de traverser l'Océan et de visiter les pays lointains.

Elle eut souvent la pensée de s'occuper des sciences naturelles; mais elle l'étouffait toujours, comme un retour à ses fausses idées d'autrefois. Il ne faut pas perdre de vue qu'au commencement de notre siècle une jeune fille de la bourgeoisie, même appartenant à une famille aisée et considérée, recevait une éducation beaucoup plus simple que de nos jours.

Quelques lignes consacrées par elle à cette partie de sa vie trouvent ici leur place naturelle; elles témoignent autant de la fermeté de son caractère que de la rectitude de son cœur et de son esprit :

« J'avais dix-sept ans, dit-elle, quand un Grec, qui était riche, demanda ma main. Ma mère rejeta sa demande, parce que le prétendant n'était pas catholique et que je lui semblais encore trop jeune pour me marier. Elle ne trouvait pas convenable qu'une jeune fille se mariât avant vingt ans.

« A cette occasion, il s'opéra en moi un grand changement. Je n'avais eu jusqu'alors aucun pressentiment de cette violente passion qui peut faire de l'homme l'être le plus heureux ou le plus malheureux. Quand ma mère m'informa de la proposition du Grec et que j'appris que j'étais destinée à aimer un homme et à lui appartenir pour toujours, les sentiments que j'avais éprouvés jusqu'alors à mon insu prirent une forme précise, et je reconnus que je ne pourrais aimer personne autre que T..., le guide de ma jeunesse.

« J'ignorais que T.... m'était aussi attaché de toute son âme. Je connaissais à peine mes propres sentiments; comment aurais-je pu deviner ceux d'une autre personne? Cependant quand T.... apprit qu'on m'avait



Tahiti, vue de la mer (canton de Puhavia). — Dessin de E. de Berard.

demandée en mariage et qu'il reconnut la possibilité de me perdre, il résolut de s'adresser directement à ma mère.

« Qui pourrait peindre notre douloureuse surprise quand ma mère, non contente de refuser d'une façon absolue son consentement, se prit à avoir dès lors pour T.... autant d'aversion qu'elle avait eu d'abord de sympathie. La seule chose qu'elle put alléguer contre T..., c'est que j'avais à attendre une fortune assez considérable, tandis que T.... n'avait encore qu'un modeste traitement. Si ma mère avait pu deviner ce que deviendrait plus tard ma fortune, et combien mon sort serait différent de ses belles combinaisons, elle m'aurait épargné le plus profond chagrin et des regrets infinis. »

Le père d'Ida ayant laissé une fortune considérable, il ne manqua pas de prétendants à sa main. Mais Ida, qui nourrissait au fond du cœur une sérieuse affection pour l'ami de son enfance, repoussa toutes les demandes, et ses rapports avec sa mère en devinrent de plus en plus pénibles, celle-ci exigeant chaque jour d'une manière plus pressante que sa fille fît un choix.

Ces dissentiments domestiques brisèrent enfin la volonté d'Ida, et tout autre sort lui parut préférable au malheur de vivre plus longtemps dans la même situation. Elle déclara qu'elle accepterait le premier prétendant, pourvu que ce fût un homme d'un certain âge. Elle voulait prouver par là à celui qu'elle aimait que ce n'était pas l'amour, mais une contrainte morale qui l'avait poussée à se marier.

L'an 1819, Ida venait d'avoir vingt-deux ans, quand le docteur Pfeiffer, un des avocats les plus distingués de Lemberg, veuf et père d'un fils déjà âgé, fut introduit dans la maison Reyer. Environ un mois après il demandait formellement la main d'Ida. Comme il n'avait échangé avec Ida que peu de mots sur les choses les plus

indifférentes, elle n'avait pas le moins du monde songé à la possibilité d'une demande de ce côté. On lui rappela alors sa promesse d'accepter le premier prétendant qui se présenterait.

« Je promis de réfléchir, dit-elle dans son journal. Le docteur Pfeiffer me paraissait un homme très-raisonnable et très-bien élevé, mais ce qui lui donnait les plus grands avantages à mes yeux, c'est qu'il demeurait à cent milles de Vienne et qu'il avait vingt-quatre ans de plus que moi. »

Le mariage d'Ida et du docteur Pfeiffer fut célébré le 1er mai 1820, et huit jours après les nouveaux mariés partirent pour Lemberg.

Ida trouva dans son mari de la droiture, de la franchise et de l'intelligence, et, à défaut d'un sentiment plus vif, elle ne put lui refuser son estime et son affection, en retour de son amour et de sa délicatesse. Elle prit la résolution de remplir consciencieusement ses devoirs, et regarda l'avenir avec plus de calme et de tranquillité.



Vue prise de l'intérieur de Tahiti. — Dessin de E. de Bérard d'après Wilkes.

Le docteur Pfeiffer était un homme droit et intègre, qui dévoilait et attaquait sans ménagement l'injustice partout où il la rencontrait, sans jamais rien cacher de sa conviction. Il s'était alors glissé beaucoup d'abus dans la marche routinière des administrations de la Galicie, et il n'y manquait pas d'employés infidèles. Dans un grand procès qu'il gagna, le docteur Pfeiffer eut occasion de découvrir les prévarications les plus audacieuses, qu'il dénonça sans crainte à l'autorité supérieure à Vienne. Une instruction sérieuse ayant démontré la vérité des dénonciations du docteur Pfeiffer, plusieurs employés furent ou congédiés ou déplacés.

Cependant sa démarche eut bientôt pour le docteur Pfeiffer de fâcheuses conséquences. Elle lui avait attiré l'inimitié de la plupart des employés, et leur haine éclata avec tant de force, qu'il se vit obligé d'abandonner ses fonctions d'avocat; car, loin d'être utile à ses clients, il n'aurait pu que leur nuire.

Dès lors il vit tous ses travaux et tous ses efforts entravés, et ce qu'il faisait autrefois avec zèle et avec plaisir, ne lui fut plus qu'une cause d'ennui et de contrariété. Toute son activité ne lui rapporta plus que peu ou point de profit. La position du docteur Pfeiffer et de sa femme devint ainsi de jour en jour plus critique. Le talent d'avocat lui avait valu une clientèle considérable; mais il aimait à vivre sur un grand pied, il avait voiture et chevaux, tenait table ouverte et ne songeait pas à se préoccuper de l'avenir. Beaucoup de gens, connaissant sa générosité, l'exploitaient pour lui emprunter de l'argent. Ce fut ainsi que la dot d'Ida devint la proie d'un ami de Pfeiffer à qui l'on voulut venir en aide, et qui n'en fit pas moins faillite.

« Dieu seul sait, a écrit Ida Pfeiffer, ce que j'ai eu à souffrir pendant dix-huit ans de mariage, non par de mauvais traitements de mon mari, mais par les difficultés d'une situation des plus pénibles, par le besoin et par la gêne! J'étais née dans une famille où il y avait de la fortune. J'avais été habituée dès mon enfance à l'aisance et au confortable, et maintenant je ne savais plus qu'à peine où poser ma tête et où prendre l'argent pour me procurer le plus strict nécessaire. Je devais m'occuper de tous les soins du ménage, je souffrais du froid et de la faim, je travaillais en secret pour un salaire, je donnais des leçons de dessin et de musique, et cependant, malgré tous mes efforts, il y avait souvent des jours où je n'avais guère autre chose que du pain sec pour le dîner de mes pauvres enfants. »



Vue de la ville de Kandy, dans l'île de Ceylan. — Dessin de A. de Bar d'après l'ouvrage d'Emerson Tennent sur Ceylan.

Ida Pfeiffer eut deux fils; plus une fille, qui ne vécut que quelques jours. L'éducation de ses enfants fut laissée presque entièrement à la mère, et comme le plus jeune montra beaucoup de goût pour la musique, elle s'attacha principalement à développer en lui ces heureuses dispositions.

Dans un voyage d'Ida Pfeiffer avec ce fils à Trieste pour lui faire prendre des bains, elle vit pour la première fois la mer. L'impression que cette vue fit sur elle fut extraordinaire. Les rêves de sa jeunesse se réveillèrent avec les images les plus imposantes de pays lointains et inconnus, pleins d'une riche et merveilleuse végétation. Elle sentit un désir invincible de voyage, et elle aurait voulu monter sur le premier vaisseau venu pour s'élancer sur l'immense et mystérieux Océan. Le sentiment seul de son devoir envers ses enfants la retint; mais elle se trouva heureuse de quitter Trieste et de re-

voir les montagnes entre elle et la mer, tant l'envie de visiter le vaste monde l'avait obsédée et torturée dans la ville maritime.

Premiers voyages d'Ida Pfeiffer. — Jérusalem. — l'Islande.

Quand elle eut repris à Vienne sa vie calme et paisible, elle ne fut continuellement occupée que du désir de conserver ses forces jusqu'à ce que ses fils pussent se suffire et vivre seuls. Ce désir fut exaucé; ses fils surent s'ouvrir, l'un et l'autre, assez promptement, une carrière honorable.

Leur position assurée, Ida Pfeiffer revint à ses idées de voyages. L'ancien projet de voir le monde l'envahit tout entière, sans plus trouver d'opposition ni dans la raison ni dans le devoir. Ce qui la préoccupait seulement, c'était de savoir comment elle exécuterait un grand voyage; car elle était obligée de voyager seule, son mari étant déjà trop vieux pour supporter les fatigues d'une pareille entreprise, et ses fils ne pouvant pas être enlevés pour si longtemps à leurs occupations. La question d'argent lui donnait aussi beaucoup à réfléchir. Les pays qu'elle se proposait de visiter n'avaient ni hôtels ni chemins de fer, et les dépenses devaient être d'autant plus considérables que le voyageur serait forcé d'emporter avec lui tout ce dont il aurait besoin. Or les ressources d'Ida Pfeiffer étaient très-limitées, surtout depuis qu'elle avait dépensé pour l'éducation de ses fils une partie de l'héritage de sa mère, morte en 1831.

« Cependant, dit-elle dans son journal, je ne délibérai pas longtemps avec moi-même sur ces points importants. Pour le premier, que j'étais femme et devais voyager seule, je m'en fiai à mon âge (j'avais quarante-cinq ans), à mon courage et à la forte indépendance que j'avais acquise à la dure école de la vie, quand il ne me fallait pas m'occuper seulement de moi et de mes enfants, mais quelquefois aussi de mon mari. Pour l'argent, j'étais décidée à la plus grande économie. Les incommodités et les privations ne m'effrayaient pas, j'en avais déjà supporté beaucoup et par force ; combien celles que je recherchais volontairement avec un but agréable devant les yeux devaient-elles être plus faciles à supporter ! »

Il y avait deux projets qu'elle caressait depuis sa première jeunesse ; le voyage au pôle Nord, et celui de la terre sainte. Le pôle Nord, malgré sa puissance d'attraction, présentait, à la réflexion, des difficultés insurmontables. Il ne restait donc que la terre sainte. Mais quand Ida Pfeiffer parla de son intention de visiter Jérusalem, elle fut traitée simplement de folle et d'extravagante,et personne ne sembla prendre son projet au sérieux.

Elle n'en persista pas moins dans sa résolution. Toutefois elle cacha le véritable but de son voyage et parla seulement d'aller visiter, à Constantinople, une amie avec laquelle elle était depuis longtemps en correspondance. Elle ne montra son passe-port à personne, et nul de ceux à qui elle dit adieu ne se douta de son projet véritable. Ce qui lui coûta le plus fut de se séparer de ses fils qui avaient pour elle la plus grande affection et qui ne voulaient pas la laisser s'arracher de leurs bras. Elle eut la force de surmonter son attendrissement, consola les siens par la promesse d'un prompt retour, et monta, le 22 mars 1842, sur le bateau à vapeur qui la fit descendre par le Danube vers la mer Noire et la ville du Croissant. Elle visita Brousse, Beyrouth, Jaffa, la mer Noire, Damas, Balbek, le Liban, les lieux saints, Alexandrie, le Caire, et traversa le désert de l isthme de Suez jusqu'à la mer Rouge.

Elle revint d'Égypte par la Sicile et par toute l'Italie et arriva à Vienne, en 1842, au mois de décembre. Comme, chemin faisant, elle avait souvent raconté ses aventures à des amis et à des connaissances, d'après un journal tenu avec beaucoup de soin, on l'engagea à plusieurs reprises à faire imprimer tout son pèlerinage. La pensée de devenir auteur répugnait pourtant à sa modestie, et ce ne furent que les propositions directes d'un éditeur qui la décidèrent à livrer sa première œuvre à la publicité. L'ouvrage parut sous ce titre : *Reise einer Wienerin in das heilige Land.* (*Voyage d'une Viennoise dans la terre sainte.*) Sans renfermer des choses bien neuves, et sans être écrit dans le style poétique et recherché des voyageurs célèbres alors à la mode, le livre réussit, comme l'attestent quatre éditions. Il semble que ce furent justement la simplicité de la relation et le naturel vrai du récit qui lui conquirent promptement un nombreux public.

Le succès de ce premier voyage qui assurait à Ida Pfeiffer de nouvelles ressources, lui fit bientôt concevoir d'autres projets, et cette fois ce fut le Nord, où elle alla chercher les images grandioses et les phénomènes extraordinaires de la nature.

Après diverses préparations, parmi lesquelles il faut compter l'étude de l'anglais et du danois, ainsi que la pratique du daguerréotype, et après s'être exactement renseignée sur les pays qu'elle allait visiter, elle partit le 10 avril 1845. Le 16 mai elle débarqua sur la côte d'Islande, parcourut dans tous les sens cette île intéressante ; visita le Geyser et les autres sources thermales et fit l'ascension de l'Hécla, qui semblait attendre son départ pour recommencer, après un repos de soixante-dix ans, à vomir du feu. A la fin de juillet elle retourna à Copenhague, d'où elle se rendit par Christiania, le Thélemark et les lacs de suède, à Stockholm, puis à Upsal et aux forges de Danemora. Elle revint par Travemunde, Hambourg et Berlin dans sa ville natale, où elle arriva le 4 octobre 1845, après six mois d'absence.

Le journal de ce second voyage parut sous le titre suivant : *Reise nach dem Skandinavischen norden und der Insel Island.* (*Voyage au Nord de la Scandinavie et en Islande.* Pesth, 1846, deux vol.) Cet ouvrage, qui trouva également beaucoup de lecteurs, fut réédité en 1855. La vente des curiosités qu'elle avait rapportées et ce qu'elle reçut de son éditeur mirent Ida Pfeiffer à même de songer à des entreprises nouvelles plus vastes et plus considérables. L'idée d'un voyage autour du monde

entra alors dans son esprit et ne lui laissa plus aucun repos.

« Les peines et les privations, dit-elle, ne pouvaient être nulle part plus grandes qu'en Syrie et en Islande. Les frais ne m'effrayaient pas non plus, car je savais par expérience combien on a peu de besoins quand on sait se restreindre au strict nécessaire, et que l'on est disposé à renoncer à toutes les commodités et à toutes les choses superflues. Grâce à mes économies je me trouvais en possession d'un fonds, qui pour un voyageur comme le prince Puckler-Muskau, ou comme Chateaubriand et Lamartine, aurait à peine suffi à un voyage de quinze jours aux eaux, mais qui pour une modeste voyageuse comme moi semblait devoir suffire à des voyages de deux et trois ans, et qui, j'en eus la preuve par la suite, était réellement suffisant. »

Premier voyage d'Ida Pfeiffer autour du monde (1846-1848).

Elle ne dit rien de ses projets gigantesques à sa famille, ni surtout à ses fils, et se borna à indiquer le Brésil comme son but. Elle quitta Vienne le 1er février 1846 et se rendit à Hambourg, où elle ne trouva que le 28 juin une occasion pour aller au Brésil sur un brick danois.

Retardé par les vents contraires, puis par un calme plat, le brick mit un mois entier à sortir de la Manche, juste le temps qu'il lui fallut pour aller ensuite de l'extrémité du canal à l'équateur. Le 16 septembre il jeta l'ancre à Rio-de-Janeiro. De là Ida Pfeiffer fit plusieurs excursions dans le pays. C'est dans une de ces courses qu'elle fut attaquée par un nègre marron qui était armé d'un couteau et lui fit plusieurs blessures. Elle ne dut d'échapper à la mort qu'à un secours tout inattendu.

Au commencement de décembre 1846, elle quitta Rio-de-Janeiro, doubla le 3 février 1847 le cap Horn et débarqua le 2 mars à Valparaiso. Plus la nature des tropiques, surtout au Brésil, lui avait fait éprouver d'impressions grandioses, plus elle fut péniblement affectée de l'état de l'ancienne Amérique espagnole. Elle se rembarqua bientôt après, traversa le grand Océan et arriva à la fin d'avril dans l'île de Tahiti. Elle fut présentée à la reine Pomaré, de la cour de laquelle elle fit plus tard une description assez vive et qu'on a lue avec beaucoup d'intérêt.

La situation de l'Europe était alors si tranquille, que faute d'autres sujets on s'occupait dans les journaux pendant des semaines entières de la reine Pomaré. Sa Majesté Tahitienne est aujourd'hui passablement passée de mode; et en général l'Europe a actuellement beaucoup trop à faire chez elle pour avoir le temps et le loisir de s'occuper longtemps des heureuses îles de l'océan Pacifique. Mme Pfeiffer parle ainsi de Tahiti dans sa relation:

« L'île est coupée de tous côtés par de belles montagnes, dont la cime la plus élevée, l'*Orœna*, a plus de deux mille mètres de haut. Au milieu de l'île, les montagnes se séparent, et de leur sein surgit un rocher tout à fait singulier. Il a la forme d'un diadème garni de plusieurs pointes, ce qui lui fait donner le nom de *Diadème*. Toutes ces montagnes sont entourées d'une ceinture de quatre à six cents pas de large, qui est habitée et produit, dans de belles forêts, les fruits les plus délicieux. Nulle part je ne mangeai d'oranges, de goyaves ni de fruits de l'arbre à pain aussi bons qu'ici. Quant à la noix de coco, on en use avec tant de prodigalité, qu'on ne boit d'ordinaire que l'eau douce qu'elle renferme, et qu'on jette le noyau avec l'écorce. Dans les montagnes et dans les gorges, il y a aussi une grande quantité de *pisangs* (espèce de grandes bananes ou fehis), mais qu'on ne mange d'ordinaire que rôtis. Les huttes des indigènes sont disséminées sur les bords de la mer; il est rare d'en voir une douzaine réunies.

« Le fruit du *rima* ou arbre à pain, d'un goût exquis, a à peu près la forme d'un melon d'eau et pèse de quatre à six livres. L'écorce est verte, un peu rude et mince. Les Indiens la raclent et l'enlèvent avec des coquillages aigus; ils fendent le fruit par la moitié et le font griller entre deux pierres rougies au feu. Il est d'un goût fin et délicat, et ressemble tellement au pain, qu'il le remplace facilement. »

Malgré la sévérité un peu crue avec laquelle Mme Pfeiffer juge les Tahitiens et les Français leurs protecteurs, elle avoue n'avoir quitté qu'à regret cette île ravissante *où l'homme n'a pas besoin de gagner son pain à la sueur de son front.*

De Tahiti, Ida Pfeiffer se rendit en Chine, où elle arriva au commencement de juillet à Macao. Elle visita ensuite Hong-Kong et la ville de Canton avec laquelle elle aurait aimé faire plus ample connaissance si l'apparition extraordinaire d'une Européenne n'avait pas été un spectacle trop excitant pour les cervelles des enfants du Céleste-Empire. Exposée au danger d'être insultée par la population, elle tourna bientôt le dos à cet étrange pays et, après une courte station à Sincapour, fit voile vers Ceylan, où ella aborda au milieu d'octobre. Elle explora cette belle île dans diverses directions et visita Colombo, Kandy (voy. p. 293) et le célèbre temple de Dagoha. A la fin d'octobre elle toucha à Madras l'Inde continentale, séjourna assez longtemps à Calcutta et remonta le Gange jusqu'à Bénarès, la ville sacrée de l'Inde.

« Celui qui ne connait l'Inde que pour être allé à Calcutta, ne peut pas se faire une juste idée de ce pays. Calcutta a presque le caractère d'une ville européenne. Les palais et les équipages y ressemblent à ceux de l'Europe. On y voit des promenades, des réunions, des bals, des concerts, qui peuvent presque rivaliser avec ceux de Paris et de Londres, et si on ne rencontrait pas dans la rue l'indigène au teint jaune foncé, et dans les maisons l'Hindou qui fait le service, on pourrait bien oublier qu'on se trouve dans une autre partie du monde.

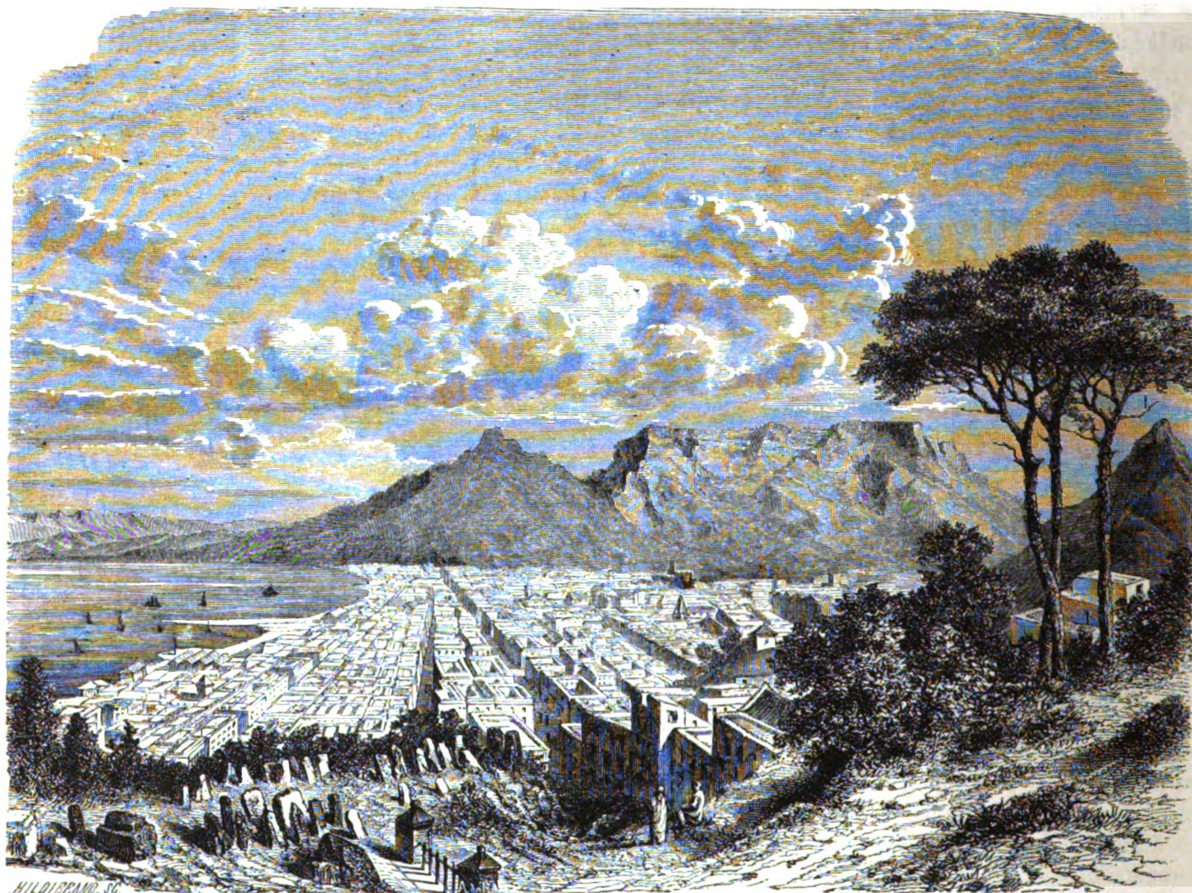
« Il en est tout autrement de Bénarès. L'Européen s'y trouve isolé. Des coutumes et des usages étrangers lui rappellent à chaque pas qu'il n'est qu'un intrus toléré. Bénarès compte trois cent mille habitants, parmi lesquels il y a à peine cent cinquante Européens.

« La ville est belle, surtout vue du côté de l'eau, où

l'on n'aperçoit pas ses défauts. De superbes escaliers en pierres colossales conduisent du rivage aux maisons, aux palais et aux magnifiques portes de la ville. Dans la belle partie de la ville, ces escaliers forment une chaîne non interrompue de deux milles de longueur. Ils ont coûté des sommes énormes, et, avec les pierres employées à leur construction, on aurait pu bâtir une grande ville.

« Le beau quartier de Bénarès renferme un grand nombre d'anciens palais de style mauresque, gothique ou hindou. Les portails sont grandioses, les façades sont couvertes de superbes arabesques, de bas-reliefs et de sculptures; les divers étages sont ornés de belles colonnes, de piliers en saillie, de vérandas, de balcons, de frises et de corniches. Les fenêtres seules ne me plurent pas; elles sont basses, étroites et presque toujours irrégulières. » (*Premier voyage autour du monde*, chap. XII.)

Après la ville sainte, Cawnpore, Delhi, Indore et Bombay reçurent l'infatigable voyageuse. Les célèbres temples de rochers d'Adjunta et d'Ellora, ainsi que les îles Éléphanta et Salsette, furent aussi pour elle l'objet d'un examen tout particulier. Elle fut reçue dans les maisons de beaucoup d'Indiens distingués et observa partout les mœurs, les coutumes dans leurs particularités. Elle assista aussi bien aux chasses des tigres qu'au *sutty* ou auto-da-fé d'une veuve indienne. Elle pénétra



Cap de Bonne-Espérance, vue de la ville. — Dessin de A. de Bar d'après le voyage de *la Novara*.

même assez avant dans l'étude de la vie des missionnaires anglais.

A la fin d'avril 1848, nous retrouvons Ida Pfeiffer sur mer en route pour la Perse. De Bouschir elle voulait aller à Schiras, à Ispahan et à Téhéran; mais des troubles dans l'intérieur du pays la détournèrent de ce projet et elle se dirigea vers la Mésopotamie. Par la voie du Schat-el-Arab elle se rendit à Bassora et ensuite à Bagdad. Après une excursion aux ruines de Ctésiphon et de Babylone, elle alla à travers le désert jusqu'à Mossoul avec une caravane, et aux ruines voisines de Ninive; puis de là à Ourmia et à Tauris. Ce voyage de Mésopotamie et de Perse est une des entreprises les plus audacieuses et les plus considérables de l'intrépide voyageuse. Il fallait une intrépidité rare et une grande force physique pour supporter sans y succomber les fatigues de tout genre, le jour la chaleur du soleil, la nuit les incommodités de toute espèce, une misérable nourriture, un gîte malpropre et la crainte constante de se voir attaquée par des bandes de pillards. Aussi quand elle se présenta à Tauris devant le consul anglais, celui-ci ne voulait pas croire qu'une femme eût put faire un tel voyage.

A Tauris elle fut introduite chez le vice-roi Vali-Ahd et obtint la permission de visiter son harem. Le 11 août 1848, elle se remit en route, traversa la Géorgie, l'Ar-



Les quais de Bénarès. — Dessin de A. de Bar d'après l'album lithographié de James Prin ep.

ménie, la Mingrélie, et alla par Érivan, Tiflis et Kotaiès à Redoutkalé. Elle toucha à Anapa, à Kertch, à Sébastopol, débarqua à Odessa; et passant par Constantinople, la Grèce, les îles Ioniennes et Trieste, elle arriva à Vienne le 4 novembre 1848, peu après la prise de la ville par l'armée du prince de Windischgraez. Ainsi son propre pays déchiré par des luttes intestines ne devait pas lui offrir un lieu de repos!

Cependant ce voyage autour du monde agrandit beaucoup la réputation d'Ida Pfeiffer. Une femme qui, sans autre appui que ses seules forces, a fait douze cents lieues par terre et près de douze mille par mer, doit bien être considérée comme un phénomène extraordinaire. Son troisième ouvrage publié sous ce titre : *Eirie die Fraucrfahrturn die Welt* (*Voyage d'une femme autour du monde*), Vienne, trois volumes, 1850, eut un très-grand succès. Il fut traduit deux fois en anglais, et plus tard aussi en français[1].

Deuxième voyage autour du monde (1851-1855).

Si pendant quelque temps Ida Pfeiffer eut la pensée de se livrer au repos et de ne pas recommencer ses grands voyages, elle ne demeura pas longtemps dans ces dispositions. Après avoir vendu ses collections, mis en ordre et publié son journal, ne sentant nullement décliner ses forces, elle conçut l'idée d'un second voyage autour du monde. Cette fois, le gouvernement autrichien lui vint en aide, en lui allouant la somme de quinze cents florins. Le 18 mars 1851, elle quitta Vienne pour se rendre à Londres, d'où elle fit voile, le 11 août, pour le cap de Bonne-Espérance.

La situation du Cap rappela à Ida Pfeiffer celle de Valparaiso. Comme cette dernière ville, la métropole de l'Afrique australe est encadrée dans des montagnes arides et sans arbres. Tout le monde connaît la montagne de la Table, celle du Lion, celle du Diable. Il n'est pas de voyageur qui n'en ait parlé. Les rues de la cité, qui conduisent toutes à la grève, sont très-larges et bien aérées, mais ne sont plus guère bordées d'arbres. Du temps de la domination hollandaise, chaque rue, dit-on, était garnie d'une belle allée. Les maisons, d'ailleurs toutes construites à l'européenne, n'ont que des terrasses en guise de toits. Le fort est muni de beaucoup de canons, la caserne est assez grande; la bourse, sur la place d'Armes, édifice long et de peu d'apparence, se compose seulement d'un rez-de-chaussée. Les maisons particulières, toutes à un étage, ont d'ordinaire quatre à six fenêtres de front et contiennent de belles chambres fort élevées. Le jardin botanique, si vanté par Parny, est loin d'avoir tous les arbustes, toutes les plantes et les fleurs qu'on serait en droit de s'attendre à trouver dans ces régions. La population totale du Cap s'élève à trente-neuf mille âmes. (Voy. p. 276.)

De cette ville, Mme Pfeiffer hésita longtemps entre l'intérieur de l'Afrique et l'Australie; enfin elle partit pour Sincapour et se décida à visiter les îles de la Sonde. Elle aborda d'abord sur la côte occidentale de Bornéo, à Sarawak, et elle y trouva chez l'Anglais sir James Brooke, devenu chef bornéen indépendant, un bon accueil et une puissante protection. Elle en parle en ces termes :

« James Brooke, issu de la famille du baronnet sir Robert Vyner, qui, sous Charles II, fut lord-maire de Londres, est né en 1803. Il alla comme enseigne aux Indes, se distingua par sa bravoure, et, assez grièvement blessé dans un combat contre les Birmans, il fut forcé de retourner en Angleterre pour se faire soigner. Plus tard, il reprit du service; mais sa santé affaiblie ne lui permit pas de suivre longtemps la carrière militaire. En 1830, il alla de Calcutta en Chine pour changer d'air et pour se désennuyer. Ce fut dans ce voyage qu'il connut l'*archipel des Indes*, qui lui plut infiniment, et qu'il parvint à la conviction que les îles orientales, et surtout Bornéo, offraient un vaste champ à de nouvelles explorations et à de nouvelles entreprises. Il se proposait particulièrement d'abolir la traite des esclaves, de mettre un terme aux pirateries et de civiliser les indigènes. S'il y eut jamais un homme fait pour cette entreprise, c'était James Brooke. Doué d'une intelligence rare, décidé et prompt à exécuter ce qu'il avait une fois résolu, il était noble, généreux, et à toutes les qualités de l'esprit et du cœur il joignait les manières les plus franches et les plus aimables.

« Quand James Brooke arriva à Sarawak, il trouva le rajah Muda-Hassim en grande dissension avec son peuple. Brooke prêta au rajah aide et conseil, et, au bout de deux ans, il parvint à rétablir l'ordre et la tranquillité dans tout le pays. Il porta ensuite son attention sur les pirates et en purgea entièrement toute la côte. Muda-Hassim lui témoigna sa reconnaissance en lui cédant le district de Sarawak et en l'élevant au rang de rajah.

« Il prit possession du pays en 1841, et fut reconnu comme prince et souverain, non-seulement par le sultan bornéen de Bronni, mais aussi par les Anglais.

« Les résultats de son administration, aussi juste qu'énergique, se firent bientôt sentir dans le pays soumis à son pouvoir. La population de la ville monta, en dix ans (de 1841 à 1851), de quinze cents à dix mille âmes, et le nombre des habitants de la campagne augmenta aussi dans les mêmes proportions, grâce aux émigrants des États voisins. Jusqu'aux Dayaks libres et sauvages établis dans l'intérieur du pays, tous connaissent son nom et le révèrent comme le libérateur de leurs compatriotes, qui vivaient jadis en esclaves sous le joug des Malais, tandis qu'aujourd'hui ils marchent de pair avec eux. Chacun trouve en sûreté et en paix les moyens de gagner sa vie. Le marchand peut se livrer sans crainte à son commerce; le paysan reçoit gratuitement autant de terre qu'il peut en cultiver, et en outre on lui avance le riz nécessaire pour les semailles et de quoi vivre jusqu'au temps de la récolte; l'ouvrier trouve de l'occupation dans les mines d'or, de diamants et d'antimoine. Les impôts sont peu élevés : le marchand paye une bagatelle sur son magasin

1. La traduction française des deux voyages autour du monde de Mme Ida Pfeiffer a déjà eu deux éditions en France. (*Note du traducteur.*)

le paysan donne un picoul de riz par an, et l'ouvrier est exempt de toute charge.

« Les environs de Sarawak sont charmants, et encore embellis par quelques maisons européennes qui, avec une jolie église, une maison de missionnaires, un petit fort et un tribunal, couvrent les collines d'alentour. Tous ces édifices sont en bois, sans excepter la résidence du rajah Brooke. A la maison des missionnaires est jointe une école pour les indigènes ; vingt-quatre enfants, la plupart orphelins, y étaient nourris et élevés. Le fort, peu important, a quelques canons, mais pas de garnison. Le rajah Brooke est tellement révéré et aimé de ses sujets, aussi bien que des peuples voisins, que tout armement lui est inutile.

« Je visitai les maisons de quelques-uns des principaux Malais, la plupart anciens chefs de pirates, qui depuis se sont transformés en citoyens paisibles, et souvent même en employés utiles du rajah.

« Conduite à quelques kilomètres dans la forêt par le neveu du rajah Brooke, je trouvai, à une hauteur de plus de trois cent cinquante mètres, la première habitation des Dayaks, c'est-à-dire une cabane de quinze mètres carrés, composée de plusieurs pièces à coucher pratiquées tout autour dans les cloisons ; car parmi quelques-unes des tribus dayakes il est d'usage que les jeunes gens couchent à quelques centaines de pas du village où demeurent leurs parents, dans une cabane commune, sous la surveillance du chef. Cette cabane sert en même temps pour les exercices et les festins ; c'est là aussi que l'on garde les trophées de guerre, qui ne sont autres que les têtes coupées des ennemis. J'éprouvai une véritable horreur à voir trente-six crânes rangés les uns contre les autres, et suspendus en l'air en forme de guirlande. On avait rempli les orbites des yeux de longs coquillages blancs. Sous le gouvernement du rajah Brooke, l'usage de couper les têtes a été aboli dans le district de Sarawak; mais les indigènes ont toujours une grande vénération pour ces cruels et mémorables souvenirs d'un passé sanglant et d'une époque de gloire. » (voy. p. 301.)

Le 8 juillet, Mme Pfeiffer commença son exploration de Sumatra, qu'elle regarde elle-même comme le plus intéressant de tous ses voyages. De Padang, elle se rendit chez les Battaks, anthropophages qui n'avaient encore jamais souffert d'Européen chez eux. Malgré les sauvages qui s'opposaient à la continuation de son voyage, elle ne s'avança pas moins à travers des forêts vierges et une population de cannibales, presque jusqu'au lac d'Eier-Taw ; mais ici les sauvages lui barrèrent le passage avec leur piques, et la forcèrent à rétrograder, après l'avoir menacée plusieurs fois de la tuer et de la manger.

Mais il faut lui laisser décrire elle-même cette scène, la plus émouvante de ces longs voyages.

« J'avais peur, la scène était par trop épouvantable; mais je ne perdis pas ma présence d'esprit, et je m'assis, calme et sans crainte apparente, sur une pierre qui se trouvait sur le chemin. Plusieurs Battaks s'avancèrent vers moi en me menaçant par parole et par gestes, si je ne m'en retournais pas, de me tuer et de me manger. Je ne comprenais pas leurs paroles, mais leurs signes ne me laissaient aucun doute, car ils désignaient ma gorge avec leurs couteaux, mes bras avec leur dents, et ils faisaient aller leurs mâchoires comme s'ils avaient déjà la bouche pleine de ma chair. Je m'étais préparée depuis mon entrée dans le pays à de pareilles scènes, et j'avais appris à cet effet quelques petites phrases dans leur langue. Je pensais que si je pouvais dire quelque chose qui leur plût et qui les fit rire, j'aurais un grand avantage sur eux : car les sauvages sont comme les enfants, la moindre bagatelle suffit souvent pour en faire des amis. Je me levai donc et je frappai amicalement sur l'épaule du rajah qui s'était le plus approché de moi, en lui disant d'un air gai et souriant, moitié en malais moitié en battak : « Vous n'allez pas tuer et manger une femme, surtout une vieille femme comme moi, dont la chair est déjà dure et coriace. » Puis je leur fis comprendre par gestes et par paroles que je n'avais pas du tout peur d'eux, et que j'étais toute prête à renvoyer mon guide et à m'en aller seule avec eux.

« Par bonheur, ils trouvèrent mon baragouin et ma pantomime risibles. Mon calme et mon audace leur plurent... : j'avais réussi. Ils me tendirent les mains : les rangs des hommes armés s'ouvrirent, et, gaie et contente, avec le sentiment d'avoir échappé au péril, je me remis en route avec mon escorte. »

En retournant à l'ile de Java, elle fit des excursions dans les principautés de Djokdjokarta et de Surakarta, au temple bouddhiste de Boro-Boudo qu'on suppose dater du huitième siècle de notre ère.

« Il consiste en huit galeries superposées en retrait l'une de l'autre et formant par conséquent autant de terrasses. Au faite de l'édifice se trouve le sanctuaire, vaste cloche malheureusement écroulée en grande partie, sous laquelle est assis le bouddha qui est resté exprès inachevé, car les Hindous disent que le Très-Saint ne peut pas être achevé par la main des hommes.

« La hauteur des cinq premières terrasses est de vingt-sept mètres; celle de tout le temple, avec les trois dernières terrasses et la cloche supérieure, de trente-six mètres. Sur la terrasse la plus élevée sont placées vingt-quatre cloches à jour, sur la seconde vingt-huit, sur la troisième trente-deux, chacune avec un bouddha assis. En tout, le temple contient cinq cent cinq grandes statues du Bouddha et quatre cents bas-reliefs sculptés à l'intérieur et à l'extérieur des galeries. Il n'y a pas la plus petite place vide sur les murs ; tout est couvert de figures humaines, d'arabesques et de sculptures.

« Les bas-reliefs représentent la première histoire des Indiens, la création de l'homme, la sainteté toujours croissante de Bouddha, etc. Cette histoire de la création a beaucoup de ressemblance avec la nôtre.

« Les figures et les groupes des bas-reliefs me parurent faits et disposés avec beaucoup plus d'exactitude, de goût et d'art que ceux des temples d'*Ellora*, d'*Adjunta*, et autres que j'avais vus dans l'Inde anglaise; mais je trouvai les arabesques beaucoup moins élégantes, les cloches et

les figures beaucoup plus petites. Pour la construction du temple, on ne peut naturellement pas établir de comparaison avec les temples grandioses de l'Hindoustan, puisque, comme nous l'avons déjà dit, il ne se compose que de murs parallèles. On y retrouve, comme dans l'Hindoustan, la construction sans mortier et les cintres formés par l'avancement des pierres superposées. »

Mme Pfeiffer visita ensuite plusieurs des petites îles de la Sonde, et, dans l'archipel des Moluques, Banda, Amboine, Ternate; elle séjourna quelque temps chez les Alfourous, sauvages de Céram, et termina à Célèbes ses excursions dans la mer de la Sonde.

De Célèbes, elle traversa le grand Océan (dix mille cent cinquante milles) pour aller en Californie. Pendant deux mois elle ne vit que le ciel et l'eau. Le 26 septembre 1853, elle aborda à San Francisco, visita les lavages d'or du Sacramento et du fleuve Yuba, et dormit plus d'une fois dans les wigwams des Peaux-Rouges, près de Rogue-River.

A la fin de l'année 1853, Ida Pfeiffer fit voile vers Panama, et de là vers les côtes du Pérou. De Callao elle se rendit à Lima, avec l'intention de traverser les Cordillères pour gagner Lorette, près du fleuve des Amazones, et ensuite gagner la côte orientale de l'Amérique du Sud.

Mais la révolution qui venait d'éclater dans le Pérou



Habitation du rajah Brooke, à Sarawak. — Dessin de A. de Bar d'après Hugh Low.

força notre voyageuse à chercher un autre endroit pour y passer les Cordillères. Elle rétrograda jusqu'à l'équateur, et au mois de mars 1854 elle commença, à Guayaquil, sa pénible ascension de montagnes. Elle passa les Cordillères près du Chimborazo, parvint au haut plateau d'Ambuto et de Tacunga et eut le bonheur d'y voir le rare phénomène d'une éruption du volcan Cotopaxi, spectacle que lui envia plus tard Alexandre de Humboldt. A son arrivée, le 4 avril, à Quito, elle n'y trouva malheureusement pas l'assistance qu'elle espérait, c'est-à-dire une escorte d'hommes sûrs pour la mener jusqu'au fleuve des Amazones et l'y faire naviguer. Elle renonça donc à son projet primitif et dut repasser par les Cordillères. Près de Guayaquil, elle courut deux fois risque de perdre la vie : d'abord par une chute de mulet, puis en tombant dans le fleuve, peuplé d'un grand nombre de caïmans. Ses compagnons semblaient vouloir la laisser périr, car ils ne lui prêtèrent pas le moindre secours. Aussi fut-ce avec de profonds ressentiments qu'elle tourna le dos à l'Amérique espagnole du Sud. Elle se rendit par mer à Panama et traversa l'isthme à la fin du mois de mai.

d'Aspinwall elle fit voile vers la Nouvelle-Orléans et y resta jusqu'au 30 juin; puis elle remonta le Mississipi jusqu'à Napoléon, et l'Arkansas jusqu'au fort Smith. Une nouvelle attaque de la fièvre de Sumatra la força à re-



Un Dayak ou indigène de Bornéo. — Dessin de G. Boulanger d'après l'atlas ethnographique des possessions néerlandaises.

noncer à une visite projetée chez les Indiens Cherokées. Elle revint au Mississipi et arriva le 14 juillet à Saint-Louis. Elle visita près de Liban le démocrate badois Hecker, qui y a établi sa résidence.

Elle alla ensuite vers le Nord, à Saint-Paul et aux chutes de Saint-Antoine, se dirigea alors vers Chicago et arriva aux grands lacs et aux chutes du Niagara. Après une excursion dans le Canada, elle resta quelque temps à New-York, à Boston et ailleurs, puis elle s'embarqua, et le 21 novembre 1854, après une traversée de dix jours, elle toucha le sol d'Europe à Liverpool.

Elle rattacha à ce grand voyage autour du monde un petit voyage supplémentaire; elle alla faire une visite à son fils établi à San Miguel, dans les Açores, et ce ne fut qu'au mois de mai 1855 qu'elle revint à Vienne par Lisbonne, Southampton et Londres.

Les collections d'objets intéressants pour l'histoire naturelle et pour l'ethnographie, réunis par Ida Pfeiffer, ont passé en grande partie dans les musées britanniques et dans les cabinets impériaux de Vienne. Alexandre de Humboldt et Charles Ritter s'intéressèrent beaucoup aux travaux d'Ida Pfeiffer, et Humboldt surtout lui donna les plus grands éloges pour son ardeur et son courage. Sur la motion des deux savants, la Société de géographie de Berlin nomma Ida Pfeiffer membre honoraire, et le roi lui conféra la médaille d'or pour les arts et les sciences. Vienne a été bien moins pressée de reconnaître les mérites d'une compatriote, sans doute à cause du vieux principe qu'on n'est pas prophète dans son pays.

Le journal d'Ida Pfeiffer sur ce voyage parut à Vienne sous ce titre ; *Meine zweite Weltreise* (*Mon second voyage autour du monde*), 4 vol., 1856.

Dernier voyage d'Ida Pfeiffer. — Appréciation de ses travaux et de sa personne.

Après chacun de ses premiers voyages, Ida Pfeiffer avait eu pendant quelque temps l'idée de se reposer et de ne vivre que de souvenirs. Mais après son second voyage autour du monde, dont le succès avait dépassé toute attente, elle ne songea plus du tout à prendre du repos. Tout en s'occupant de mettre en ordre ses collections et ses notes et à publier son voyage, elle forma le projet de visiter Madagascar, et les propositions mêmes d'Alexandre de Humboldt, qui lui soumettait d'autres plans de voyage, ne purent la détourner du but qu'elle s'était placé devant les yeux.

La relation que nous allons donner de son voyage à Madagascar et les confidences de son fils, M. Oscar Pfeiffer, sur les souffrances et sur la mort de sa mère feront connaître plus en détail les destinées ultérieures d'Ida Pfeiffer. Mais avant de retracer ce dernier acte d'une vie si laborieuse et si active, nous croyons devoir peindre en quelques traits la célèbre voyageuse.

Ida Pfeiffer ne faisait en rien l'effet d'une femme extraordinaire ni d'une femme émancipée ou qui fût plus homme que femme. Au contraire, elle avait dans les pensées et dans les paroles tant de simplicité, de modestie et de naturel, que si on ne l'avait point connue, on aurait eu de la peine à soupçonner qu'elle eût tant vu et tant appris. Il y avait dans tout son être un calme et une tranquillité qui rappelaient plutôt la ménagère uniquement occupée de son intérieur et étrangère à toute exaltation. Beaucoup de personnes aussi, trop promptes à juger Ida Pfeiffer, croyaient ne devoir attribuer son goût des voyages qu'à une curiosité excessive. Mais cette opinion est inconciliable avec un fait qui se manifeste dans tout le caractère d'Ida Pfeiffer, et qui est l'absence complète de toute curiosité banale. Autant sa vie avait été agitée, autant tout dans sa personne était mesuré et paisible. L'observateur le plus attentif n'aurait pu découvrir en elle le désir de se mettre en évidence ou de s'occuper d'objets lointains si peu connus. Sérieuse, très-réservée et avare de paroles, elle n'aurait pu offrir à un étranger qui ne l'aurait pas connue que très-peu de côtés aimables.

Mais quand on parvenait à la considérer de plus près, on voyait, en réunissant différents traits isolés, que, sous des dehors peu apparents, se cachait une femme extraordinaire. La force de la volonté et l'énergie du caractère perçaient bientôt dans certaines expressions. Qu'on y joigne un courage personnel rare chez une femme, une grande indifférence pour la douleur physique et les commodités de la vie, enfin une ardeur infatigable de contribuer au progrès des connaissances humaines, on devra convenir que ce sont là des qualités avec lesquelles on fait quelque chose dans le monde. Ce qui rehaussait encore le prix de ces qualités, c'était l'amour d'Ida Pfeiffer pour la vérité et son respect sévère pour les principes d'honneur et de justice. Elle ne racontait jamais rien qui ne fût pas effectivement arrivé et jamais elle n'a fait une promesse qu'elle ne l'ait tenue. C'était, dans le sens le plus étendu du mot, un noble caractère.

Il est évident que sa véracité reconnue donne un très-grand prix à ses récits, et, comme elle n'était point accessible aux préjugés, son jugement repose toujours sur une base solide et juste. Si, dans sa jeunesse, elle s'était un peu plus occupée des sciences naturelles et si elle avait eu des connaissances positives sur les objets de ces sciences, ses voyages auraient été certainement encore d'une plus grande utilité ; mais, au commencement de notre siècle, c'était une chose rare de voir les hommes, en dehors de leur état, s'occuper des sciences naturelles, et à plus forte raison les femmes ! Ida sentit bien cette lacune, et, plus avancée en âge, elle songea plusieurs fois à la combler ; mais elle n'eut ni le temps ni la patience nécessaires.

Cependant il serait injuste de vouloir pour cela prétendre qu'elle n'a rendu aucun service à la science. Les hommes les plus compétents ne se sont pas rendus coupables de cette injustice. Elle a pénétré dans plusieurs contrées qui n'avaient jamais été foulées par le pied d'un Européen. Protégée par son sexe, même dans les entreprises les plus périlleuses, elle a pu s'avancer tranquil-

lement plus loin qu'il n'eût été permis à un homme de le faire. Ses récits ont donc souvent le mérite de la nouveauté pour la géographie et l'ethnographie, et ils peuvent servir à ramener à leur juste mesure bien des idées fausses ou exagérées. La science a profité également des riches collections qu'elle a rapportées en Europe. Sans doute, elle ne sut pas toujours fixer exactement la valeur des objets qu'elle recueillait; mais beaucoup de ces objets ont une importance réelle, et l'entomologie ainsi que la botanique lui doivent la découverte de nouvelles espèces.

Si l'on compare les résultats de ses entreprises avec sa position et ses ressources, on doit convenir qu'elle a fait des choses surprenantes. Elle a parcouru plus de cent cinquante mille milles par mer et environ vingt mille milles anglais par terre, sans autres moyens pécuniaires que ceux qu'elle se procura par une sage économie et par l'énergie avec laquelle elle sut poursuivre toujours son but. Quelque grand que fût son goût des voyages, on peut dire qu'elle possédait plus encore l'art des voyages. Sans rien sacrifier de sa dignité et sans se rendre importune, elle sut habilement profiter, dans toutes les parties du monde, de l'intérêt qu'elle inspirait. A la fin, elle s'était si bien habituée à voir ses projets rencontrer toute l'assistance possible, que, tout en exprimant toujours sa reconnaissance, elle acceptait les services d'hommes qui lui étaient tout à fait étrangers, comme la chose la plus naturelle. Elle avait même de la peine à étouffer un petit dépit quand elle trouvait qu'on ne témoignait pas assez d'intérêt à sa personne et à ses entreprises. En général, dans les dernières années, elle eut assez de conscience de son mérite pour en faire souvenir quand on la recevait avec des airs de protection ou de condescendance. Les personnes d'un rang élevé ne pouvaient la traiter avec trop de ménagements et d'égards, tandis que dans la société des gens de sa condition, elle n'aurait jamais laissé échapper une parole rude ni fière. Elle détestait les grands airs; partout où elle les rencontrait elle se montrait aussi roide que froide. Aussi prompte à faire éclater sa sympathie que son antipathie, elle ne revenait pas facilement de l'opinion qu'elle s'était une fois formée; même quand elle semblait céder, il se trouvait la plupart du temps qu'elle revenait, par un détour plus ou moins long, à sa première idée.

Elle respectait partout la science, mais surtout chez les personnes versées dans les sciences naturelles. Elle avait un culte enthousiaste pour Alexandre de Humboldt, dont elle ne prononçait jamais le nom sans exprimer sa vénération. La plus grande joie de ses dernières années a peut-être été de voir ses efforts approuvés et encouragés par Alexandre de Humboldt.

Voici la lettre que cet homme éminent sous tant de rapports remit à Mme Pfeiffer au moment où elle se proposait de partir pour Madagascar. Cette lettre forme certes le passe-port le plus honorable qui ait jamais été délivré à aucun voyageur :

Je prie ardemment tous ceux qui, en différentes régions de la terre, ont conservé quelque souvenir de mon nom et de la bienveillance pour mes travaux, d'accueillir avec un vif intérêt et d'aider de leurs conseils le porteur de ces lignes :

MADAME IDA PFEIFFER,

célèbre non-seulement par la noble et courageuse confiance qui l'a conduite, au milieu de tant de dangers et de privations, deux fois autour du globe, mais surtout par l'aimable simplicité et la modestie qui règne dans ses ouvrages, par la rectitude et la philanthropie de ses jugements, par l'indépendance et la délicatesse de ses sentiments. Jouissant de la confiance et de l'amitié de cette dame respectable, j'admire et je blâme à la fois cette force de caractère qu'elle a déployée partout où l'appelle, je devrais dire où l'entraîne, son invincible goût d'exploration de la nature et des mœurs dans les différentes races humaines. Voyageur le plus chargé d'années, j'ai désiré donner à Mme Ida Pfeiffer ce faible témoignage de ma haute et respectueuse estime.

Signé : ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

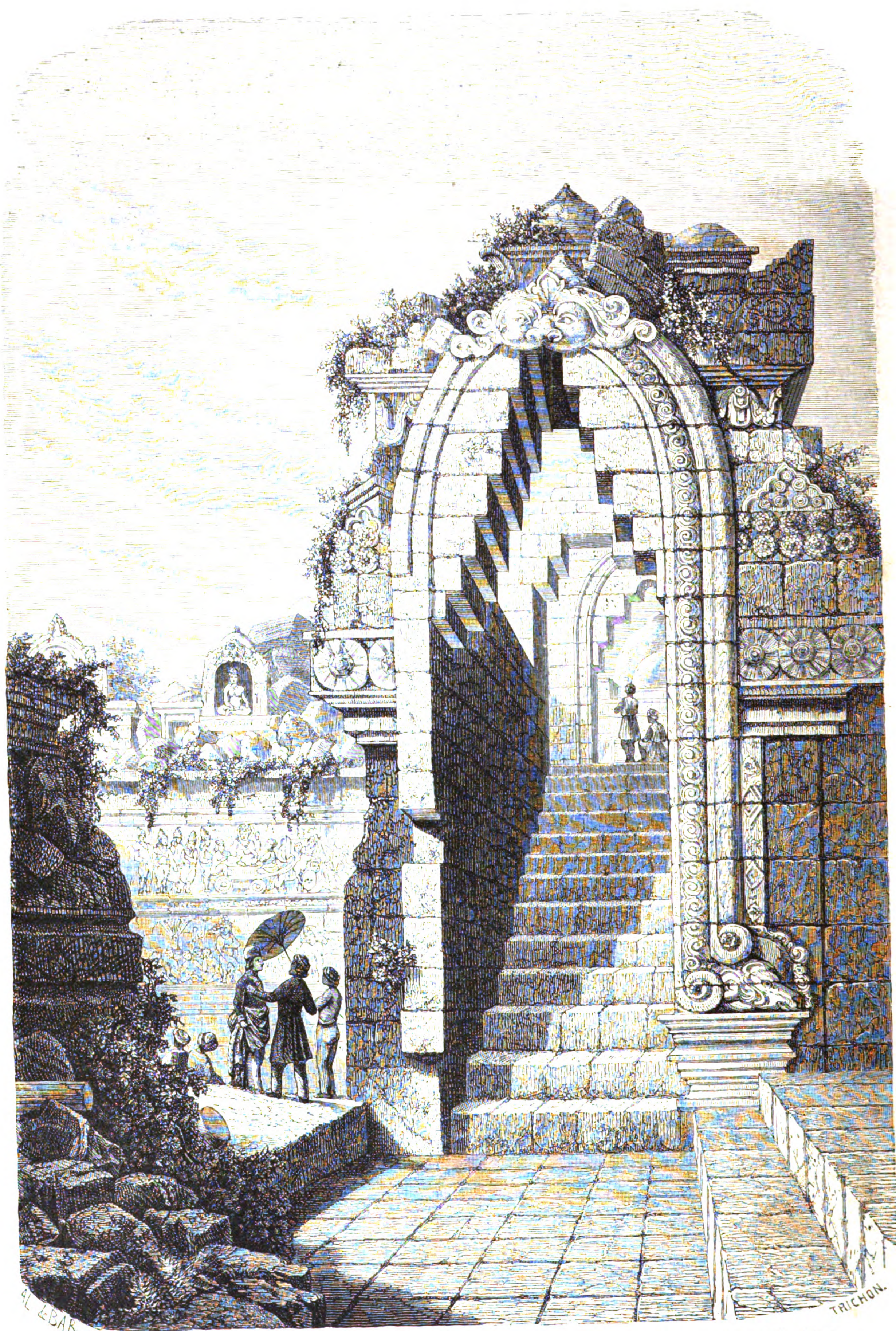
Potsdam, au château de la ville, le 8 juin 1856.

Ida Pfeiffer était petite, maigre et un peu courbée. Ses mouvements étaient mesurés; seulement elle marchait excessivement vite pour son âge. Quand elle revenait d'un voyage, son teint portait fortement la marque des ardeurs du soleil des tropiques; autrement, rien dans ses traits ne faisait soupçonner une existence si extraordinaire. On ne pouvait guère voir de physionomie plus calme; mais, quand elle s'engageait dans une conversation un peu vive et qu'elle parlait de choses qui l'intéressaient, sa figure s'animait et avait quelque chose d'excessivement attachant.

Quant au chapitre si important, pour les femmes, de la toilette, il se réduisait, pour Ida Pfeiffer, aux plus modestes proportions. Jamais on ne la voyait porter de parure ni de bijoux, et il n'est pas une des aimables lectrices de ces lignes qui puisse se piquer d'avoir plus de simplicité dans sa mise et plus d'indifférence pour les exigences de la mode que n'en avait notre illustre voyageuse. Simple et ferme, pleine d'ardeur pour vouloir et pour agir, ayant tout vu et tout connu, sondé plus d'horizons qu'aucune personne de son sexe, Ida Pfeiffer était du nombre de ces caractères qui compensent le manque des dons extérieurs et brillants par la force, l'énergie et le merveilleux équilibre de leur être intérieur.

Traduit par M. W. DE SUCKAU.

(La suite à la prochaine livraison.)



Le portique du temple de Boro-Boudo. — Dessin de A. de Bar d'après l'atlas archéologique des possessions néerlandaises.



Intérieur de Port Louis. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

VOYAGES D'IDA PFEIFFER,

RELATIONS POSTHUMES[1].

1856-1857. — TEXTE INÉDIT.

ILE MAURICE.

Départ du Cap. — Passage devant l'île Bourbon. — Ile Maurice. — Prospérité de l'île. — La ville de Port-Louis. — Vie des habitants. Domestiques indiens. — Grands dîners. — Maison de campagne. — Hospitalité des créoles.

Arrivée d'Europe au Cap le 17 novembre 1856, je ne tardai pas à voir venir à moi un Français nommé Lambert qui m'y avait devancée de quelques jours. Il avait appris à Paris que je m'étais proposé d'aller à Madagascar, et qu'on m'avait détournée de ce projet. Informé la veille de mon arrivée, il venait m'engager à faire avec lui ce voyage, à moins que je n'y eusse renoncé entièrement. Il annonça qu'il était déjà allé dans cette île il y avait deux ans, et qu'il connaissait personnellement la reine, à qui il avait écrit de Paris pour lui demander l'autorisation de faire dans son pays un second voyage. Il espérait trouver cette permission à Maurice; et dès notre arrivée dans cette île il la demanderait également pour moi, ne doutant nullement qu'on me l'accordât. Si je voulais faire ce voyage, il fallait m'y décider de suite, car le bateau à vapeur partait le lendemain même pour Maurice.

Le voyage de Maurice à Madagascar ne pouvait, il est vrai, à cause de la saison des pluies, s'entreprendre qu'au commencement d'avril; mais, d'ici là, il serait très-heureux de m'offrir cordialement l'hospitalité chez lui.

Qu'on se figure ma joie, ma surprise! J'avais déjà renoncé à tout espoir d'exécuter ce voyage, et on venait m'offrir aujourd'hui les moyens de le faire de la façon la plus commode et sans danger. Je ne sais pas du tout ce que je répondis à M. Lambert. J'aurais voulu pousser des cris d'allégresse et annoncer mon bonheur à tout le monde. Oui, je puis parler de bonheur, car c'était là une de ces rencontres heureuses qui sont très-piquantes dans les romans, mais très-rares dans la vie réelle.

Le 18 novembre, je partis du Cap pour l'île Maurice sur le bateau à vapeur *Noverno Higginson*, de la force de cent cinquante chevaux, commandé par le capitaine Frenth. Ce bateau avait été nouvellement construit par actions, dont la plus grande partie appartenait à M. Lambert. Ce monsieur ne me laissa pas payer ma place, et il ne l'eût pas souffert quand même il n'aurait pas possédé une seule action. Il prétendit que j'étais son hôte jusqu'à mon départ définitif de Maurice.

Notre traversée de sept cent et quelques lieues marines fut très-heureuse, et, bien que nous eussions mis à la voile par une mer orageuse et que les vents nous fussent presque toujours contraires, une des plus rapides effectuées jusqu'à ce jour. A part quelques trombes insignifiantes, nous ne vîmes rien de curieux jusqu'à l'île Bourbon.

Le 1er décembre, nous découvrîmes la terre dès le matin, et dans l'après-midi nous jetâmes l'ancre dans la rade peu estimée de Saint-Denis, capitale de l'île Bourbon.

1. Suite. — Voy. page 289.

Cette jolie petite île, appelée aussi *île de la Réunion*, est située entre Maurice et Madagascar, entre vingt degrés cinquante et une minutes et vingt et un degrés vingt-cinq minutes de latitude sud, et la longitude orientale de son grand diamètre est cinquante-deux degrés cinquante-huit minutes et cinquante-trois degrés trente-huit minutes. Elle a quarante milles anglais de longueur et trente milles de largeur, et compte environ deux cent mille habitants.

Découverte l'an 1545 par le Portugais Mascarenhas, occupée en 1642 par les Français, elle fut soumise de 1810 à 1814 à l'Angleterre, et lors de la paix générale, elle a fait retour à la France.

L'île Bourbon a de belles chaînes de montagnes et de vastes plaines qui s'étendent le long de la mer. Ses parties basses sont plantées de cannes à sucre qui y viennent admirablement et qui donnent à l'île un aspect d'une extrême fraîcheur et d'une prodigieuse fertilité.

Je ne vis tout cela que du pont, car nous ne restâmes que peu d'heures, et elles furent employées aux formalités d'usage : visites du médecin, de l'officier de la station, de la douane, etc. Ces formalités à peine accomplies, la vapeur se remit à siffler, les roues à entrer en mouvement, et nous reprîmes la route de l'île Maurice, éloignée de cent milles.

Le lendemain nous avions perdu depuis longtemps de vue l'île Bourbon, et nous apercevions déjà l'île Maurice, où, dans l'après-midi, notre vapeur était amarré à Port-Louis, capitale de l'île. Mais il fallut attendre trois heures avant de pouvoir débarquer. Je descendis dans la maison de campagne de M. Lambert.

L'île Maurice offre, de la mer, à peu près le même aspect que Bourbon ; seulement les montagnes sont plus escarpées et étagées en plusieurs chaînes. La ville ne se présente pas si bien que Saint-Denis ; il lui manque surtout les grands et superbes édifices qui donnent tant de charme à cette dernière.

L'île Maurice, appelée autrefois île de France, est située dans l'hémisphère austral, par vingt degrés et vingt degrés trente minutes de latitude et entre cinquante-cinq degrés et cinquante-cinq degrés vingt-cinq minutes de longitude. Elle a trente-sept milles anglais de longueur, vingt-huit milles de largeur, et compte cent quatre-vingt mille habitants.

Maurice, comme Bourbon, appartient géographiquement à l'Afrique. Elle fut occupée par les Hollandais en 1576, mais elle passe pour avoir été découverte plus tôt par le Portugais Mascarenhas. Les Hollandais lui donnèrent le nom de Maurice, mais l'abandonnèrent de nouveau en 1712. Trois mois plus tard, les Français s'en emparèrent et l'appelèrent île de France. En 1810, elle fut prise par les Anglais, qui l'ont gardée depuis et lui ont rendu le nom de Maurice.

L'île était inhabitée quand on la découvrit. Les blancs y introduisirent des esclaves : des nègres, des Malabares, des Malgaches, dont le mélange amena dans la suite des variétés de races de tous genres. Depuis l'abolition de l'esclavage en 1825, on fait venir presque tous les travailleurs de l'Inde. Le gouvernement de l'Inde anglaise conclut des marchés de cinq ans avec les individus qui veulent prendre du service à Maurice. Après l'expiration de ce terme, ils peuvent demander à être renvoyés dans leur pays aux frais du gouvernement. Ceux qui ne se présentent pas perdent leur droit à la traversée.

Le maître doit payer au gouvernement pour tout ouvrier, la première année, deux livres sterling, et chacune des années suivantes, une livre sterling. Cet argent couvre les frais de transport, aller et retour. Quant à l'ouvrier, le maître est tenu de lui payer par mois cinq à six roupies (de douze à quinze francs), de le loger et de le nourrir. C'est là la taxe du journalier ordinaire ; pour les cuisiniers, les artisans, le salaire s'élève beaucoup plus haut, en proportion de leur habileté et de leur talent.

Je trouvai les habitants de Maurice dans une très-grande agitation. On venait d'apprendre de Calcutta qu'on y avait défendu l'embarquement des ouvriers, par la raison qu'ils étaient trop maltraités en quarantaine. Cependant l'administration locale était décidée à remédier avec tout le soin possible aux abus actuels de la quarantaine, et l'on espérait voir bientôt révoquée une interdiction qui, en se prolongeant, précipiterait l'île en peu d'années vers sa ruine.

Aujourd'hui elle est dans l'état le plus prospère ; les revenus qu'elle rapporte aux colons et au gouvernement sont plus considérables proportionnellement qu'ils ne le sont peut-être nulle part ailleurs. Ainsi, en 1855, il a été produit deux millions et demi de quintaux de sucre, dont la valeur s'élevait à un million sept cent soixante-dix-sept mille quatre cent vingt-huit livres sterling ; le revenu du gouvernement montait, la même année, à trois cent quarante-huit mille quatre cent cinquante-deux livres sterling. Les dépenses avaient été de beaucoup inférieures, et comme il en est de même presque tous les ans, et que le surplus ne passe point en Angleterre, mais reste dans le pays, la caisse publique est toujours abondamment pourvue d'argent. Elle possède, dit-on, en ce moment trois cent mille livres sterling ; et chaque année voit croître la prospérité de cette île fortunée. En 1857, les revenus du gouvernement augmentèrent de cent mille livres sterling, par le seul produit d'un nouvel impôt sur les spiritueux. Les habitants firent aussi de grands bénéfices, comme le constate la différence entre l'exportation et l'importation. En 1855, la première l'emporta sur la dernière d'un demi-million de livres sterling. Que ne peut-on dire la même chose de beaucoup de grands États de l'Europe !

Les employés du gouvernement sont très-bien payés, mais ils touchent bien moins d'appointements que dans l'Inde anglaise, quoique la vie de Maurice soit infiniment plus chère. La cause en est que le climat de l'Inde est regardé comme très-malsain pour les Européens, tandis que celui de Maurice ne l'est pas. Le gouverneur, logé aux frais de l'État, reçoit six mille livres sterling par an.

La maison de campagne de M. Lambert, appelée les Pailles, où je descendis, est à sept milles de la ville,

dans le district de Mocca. Toute l'île est divisée en onze districts.

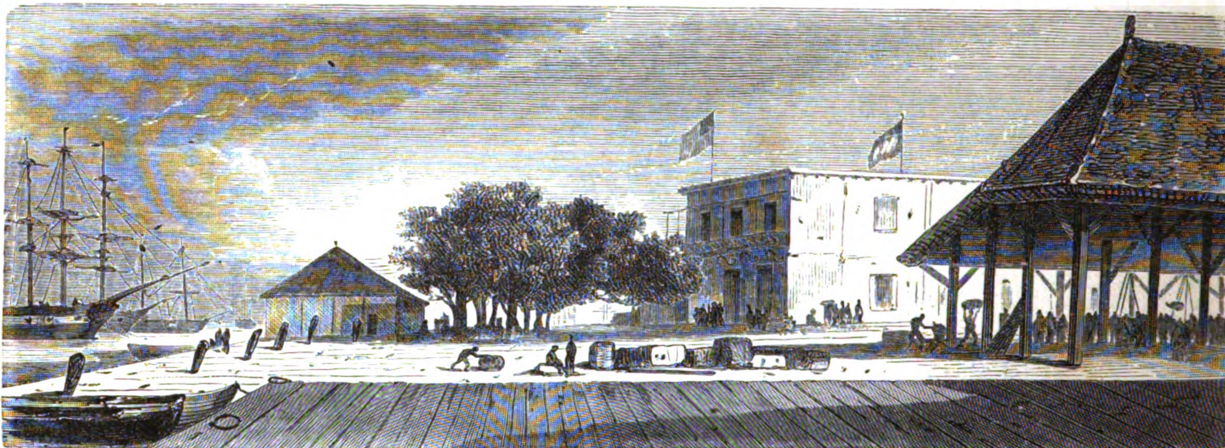
Je trouvai chez mon aimable hôte tout ce que je pouvais désirer : de beaux appartements, une excellente table, de nombreux domestiques, et en outre la plus grande indépendance ; car M. Lambert partait en voiture tous les matins pour la ville et ne rentrait que le soir.

Après m'être reposée quelques jours, je commençai mes excursions. Je visitai d'abord la ville de Port-Louis, qui malheureusement renferme peu de choses à voir.



Bien qu'elle soit assez grande et qu'elle ait cinquante mille habitants, elle n'a guère de beaux édifices publics à l'exception du bazar et du palais du gouvernement, habité par le gouverneur. Les maisons particulières sont généralement petites et n'ont tout au plus qu'un étage. Le pont qui passe sur la grande rivière, où il y a souvent si peu d'eau qu'on la traverse à sec, serait construit avec assez de goût si on n'avait pas économisé sur la largeur ; il est si étroit qu'il n'y a place que pour une voiture à la fois, et que celles qui viennent du côté op-

posé sont obligées d'attendre. Les gouvernements semblent être comme beaucoup de particuliers : tant qu'ils ont peu d'argent ou même des dettes, ils sont généreux et prodigues; mais aussitôt que la fortune leur arrive, ils deviennent économes et avares. Le gouvernement de Maurice du moins paraît être dans ce cas, et malgré son trésor bien rempli, il est beaucoup plus regardant que nos États européens écrasés de dettes. Dira-t-on peut-être que ce n'est pas là une misérable parcimonie de construire un pont si étroit à l'endroit le plus animé, le plus passager de la ville? Deux autres ponts en moellons, à peine terminés, s'écroulèrent pendant mon séjour, mais heureusement sans blesser personne. Les gouverneurs se songent ici qu'à remplir les caisses de l'État; leur plus grande gloire est de pouvoir dire que sous leur administration le trésor s'est accru de tant et tant de mille



Le quai, à Port-Louis. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

livres sterling. D'après cette manière de voir, le gouverneur actuel, trouvant beaucoup trop élevé le devis présenté pour la construction des deux ponts en pierre, avait fait des réductions, ici sur les matériaux, là sur la main-d'œuvre, et son économie est tombée dans l'eau.

La ville possède aussi une promenade appelée Champ de Mars, mais qui est peu fréquentée, et un théâtre sur lequel joue une troupe française.

Les gens riches vivent la plupart dans leurs maisons de campagne, et ne viennent que pendant la journée à la ville.

La vie des Européens et des créoles est à peu près la



Église des Pamplemousses. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

même à Maurice que dans l'Inde anglaise ou dans l'Inde hollandaise : au lever du soleil on prend une tasse de café au lait qu'on vous apporte dans votre chambre à coucher; entre neuf et dix heures, la cloche sonne pour le déjeuner, composé de riz et de quelques plats chauds, et à une ou à deux heures, on goûte avec des fruits ou avec du pain et du fromage. Le principal repas a lieu le soir, et d'ordinaire seulement après sept heures.

La vie est très-chère : la nourriture est peu délicate, le loyer des maisons et les domestiques se payent des prix exorbitants. L'entretien convenable mais fort simple d'une famille ayant trois ou quatre enfants coûte par mois deux cent cinquante à trois cents écus (l'écu vaut 5 francs 20 centimes). Les domestiques, quoique infiniment moins nombreux que dans l'Inde, dépassent de beaucoup le nombre de ceux qu'on emploie en Europe. Les familles qui font peu de dépense ont d'ordinaire un domestique, un cuisinier, un homme pour porter l'eau et nettoyer la



Vue générale de Port-Louis. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

vaisselle, un autre homme pour laver le linge, et deux garçons de douze à quatorze ans. La dame a en outre une femme de chambre et une ou plusieurs servantes pour les enfants, suivant leur nombre. Celui qui possède des chevaux a encore besoin d'un cocher pour chaque paire de ces animaux. Voici quels sont à peu près les gages mensuels des domestiques. Un cuisinier ordinaire reçoit dix à douze dollars; un domestique ou une servante, huit à dix écus; un cocher, quinze à trente écus. Le valet le plus ordinaire reçoit au moins six dollars; chaque garçon touche deux dollars et en outre est habillé. On loge les domestiques, mais on ne les nourrit pas. Dans l'Inde anglaise, on ne donne pas aux domestiques autant de roupies qu'on leur donne ici d'écus. La nourriture leur revient à un écu et quart par mois; ils mangent du riz et du piment, quelques légumes et du poisson, et tout cela est à très-bas prix. Je ne connais pas de pays où l'on soit plus mal servi, à l'exception peut-être d'Amboine dans les îles Moluques. Il faut emmener partout ses domestiques; car lorsqu'on va voir quelqu'un à la campagne, sans être suivi d'un homme pour vous servir, on court risque de ne trouver ni lit fait, ni eau dans sa carafe. Les pauvres dames ont vraiment beaucoup de mal à tenir leurs maisons tant soit peu en ordre. Dans l'Inde elles sont infiniment plus heureuses : là le premier domestique, sous le titre pompeux de majordome, est chargé de la haute direction de la maison; les meubles, la vaisselle, le linge et l'argenterie, tout lui est confié, et il en répond; il règle les comptes, il surveille les domestiques, renvoie ceux qui ne lui plaisent pas et en arrête d'autres. Si l'on n'est pas content de quelque chose, c'est au majordome qu'on s'adresse. Mais ici, au contraire, les maitresses de maison sont obligées de s'occuper elles-mêmes de tous ces fastidieux détails, et comme les dames créoles ne se distinguent pas précisément par l'activité et l'ordre, il ne faut pas s'étonner de voir d'ordinaire leurs maisons assez mal tenues. Je ne conseillerais à personne de pousser l'indiscrétion jusqu'à mettre les pieds dans une pièce autre que celle de réception.

Il y a peu de réunions à Maurice. On n'y trouve pas même de cercle. La principale cause, c'est que la société se compose par moitié de Français et d'Anglais, deux nations qui ont une grande incompatibilité d'idées et de caractère.

Indépendamment de cette raison fondamentale, il y en a encore d'autres, c'est qu'on dîne très-tard et que les distances sont fort grandes. Comme je l'ai déjà fait remarquer, on dîne dans la plupart des maisons à sept ou huit heures, ce qui fait perdre toute la soirée. Dans d'autres pays chauds, où on a également la coutume de demeurer hors de la ville dans des maisons de campagne; les messieurs rentrent d'ordinaire de leurs affaires à cinq heures; on dîne à six, et à sept on est prêt à recevoir des visites ou des amis.

Mais ici on fait les visites dans l'après-midi (après le dîner il est naturellement trop tard), et si on veut avoir quelques personnes le soir, il faut les inviter à dîner avec beaucoup de cérémonie. Dans ces dîners règne l'étiquette la plus gênante. Tout le monde y vient en grande toilette, comme s'il s'agissait d'une invitation à la cour. Les fonctionnaires sont ordinairement en uniforme. A table on est souvent placé à côté de personnes dont on ne sait pas même les noms, et après s'y être ennuyé deux longues heures, on ne passe qu'après neuf heures dans les salons de réception, pour s'y ennuyer encore quelque temps. On fait très-rarement de la musique; il y a bien des cartes sur des tables à jeu, mais je n'ai jamais vu jouer personne. Chacun attend avec impatience le moment de pouvoir se retirer décemment, rend grâces au ciel de voir la soirée finie, et n'en accepte pas moins la prochaine invitation avec le plus grand empressement.

Mais ces dîners n'ont pas lieu très-souvent; car quelque disposés que soient les gens, par amour pour la bonne société et pour une table bien servie, à braver héroïquement l'ennui, le généreux amphitryon doit, de son côté, considérer que chaque couvert lui revient, sans vin, au moins à six ou huit écus. Pour étancher la soif de ses chers convives, il n'en dépense guère moins; car les Français aussi bien que les Anglais aiment les bons vins, et il faudrait que Maurice ne fût pas une possession anglaise pour que les vins les plus délicats n'eussent pas trouvé accès dans cette colonie.

Pour l'heureux convive, s'il a le malheur de n'avoir ni chevaux ni voiture, un pareil dîner lui coûte également assez cher, car il lui faut ordinairement franchir quatre à six milles et quelquefois plus, et la location d'une voiture se paye au moins cinq écus.

A la campagne on trouve également, mais non partout, une plus grande hospitalité qu'à la ville. Je refusai la plupart des invitations, surtout celles où je devais m'attendre à plus d'étiquette que de cordiale gaieté. Je n'ai jamais aimé les visites de cérémonie ni les réunions d'apparat, tandis que je me suis toujours plu dans un petit cercle de personnes aimables et instruites. Sous ce rapport je n'eus qu'à me louer de l'accueil aimable qu'on me fit dans quelques maisons, surtout dans les familles anglaises Kerr et Robinson, qui demeuraient toutes deux dans le district de Mocca. M. Kerr a vécu longtemps en Autriche et a adopté, avec la langue de mes bons compatriotes, leur bonhomie naturelle. Sa femme n'avait également rien de cette roideur qu'on reproche tant aux Anglais. Aussi, quand j'avais besoin de quelque chose, je n'hésitais jamais à m'adresser à cette gracieuse famille. Je me trouvais chez eux absolument comme chez moi. Dans la famille Robinson, composée aussi de bien bonnes et aimables gens, j'entendais la meilleure musique, leurs trois filles, grandes demoiselles bien élevées, jouant parfaitement du piano.

Mocca se distingue des autres districts de l'île par l'agrément de son climat, surtout à cinq ou six milles de la ville, où le sol s'élève déjà de mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le pays est très-pittoresque. Les roches volcaniques y offrent les formes les plus bizarres. La végétation est admirable. Une particularité que j'ai moins remarquée dans d'autres districts, ce sont de larges et profondes

crevasses qui forment des gorges très-étendues. J'en visitai plusieurs, entre autres une placée sur un petit plateau tout à fait dans le voisinage de la maison de campagne appartenant à M. Kerr. Elle pouvait avoir de vingt-cinq à trente mètres de profondeur, et dans le bas environ douze mètres de largeur. En haut cette largeur était bien plus considérable. Les parois étaient tapissées de beaux arbres, de charmants buissons et de plantes grimpantes, et dans le fond coulait, en formant quelques jolies cascades, une rivière d'une eau limpide comme le cristal.

Une des plus belles vues peut-être de toute l'île est celle dont on jouit du haut de Bagatelle, la villa de M. Robinson. D'un côté le regard se repose sur des chaînes de montagnes pittoresques, tandis que de l'autre côté il s'étend sur des champs d'une riante fertilité et sur l'immensité de l'Océan. Quand le ciel est pur on découvre, dit-on, jusqu'à l'île Bourbon.

De toutes les villas que je vis à Maurice, celles de MM. Robinson et Barday me parurent les plus belles. Les habitations sont entourées de parcs et de jardins, disposés avec beaucoup de goût, dans lesquels les fleurs et les arbres des tropiques, surtout des palmiers d'une grande beauté, se marient à toutes les plantes d'Europe. Chez M. Robinson j'ai mangé d'aussi bonnes pêches qu'en Allemagne ou en France.

Les maisons de ces deux messieurs se distinguent aussi d'une manière très-avantageuse de toutes celles de l'île. Les appartements sont hauts et spacieux. Les aménagements sont très-commodes, et l'ordre et la propreté règnent partout.

Ces éloges ne peuvent guère être adressés aux villas des créoles. A parler franchement, je prenais la plupart d'entre elles pour des cabanes de pauvres paysans. Elles sont presque toutes construites en bois, très-petites et très-basses, à moitié cachées par les arbres; on ne croirait réellement pas que de telles baraques sont habitées parfois par des gens très-riches.

Le dedans répond tout à fait à l'extérieur. Le salon de réception et la salle à manger peuvent encore passer; mais les chambres à coucher sont si petites qu'un ou deux lits et quelques chaises suffisent à les remplir entièrement. Et songez qu'à Maurice la chaleur est si accablante, qu'on y a, plus que partout ailleurs, besoin d'appartements hauts et spacieux. Pour mettre le comble aux agréments de ces habitations, leurs propriétaires ont souvent la singulière idée de couvrir une partie des maisons en zinc. Quand on a le malheur de se voir assigner pour logement une pareille chambre sous le toit, on peut s'y faire une idée du supplice qu'enduraient les malheureux prisonniers sous les plombs de Venise. Toutes les fois que mon mauvais destin me conduisait dans une semblable maison, je voyais venir la nuit avec une véritable angoisse. Ordinairement je la passais sans dormir, baignée de sueur et prête à étouffer faute d'air. A Ceylan on couvre quelquefois aussi les toits en plomb ou en zinc; mais les maisons y sont infiniment plus hautes, et puis le zinc n'est pas exposé aux rayons brûlants du soleil, mais toujours couvert de bois et de paille.

Je trouvai beaucoup de ces maisons si dégradées et pour ainsi dire si prêtes à tomber que je ne pouvais assez admirer le courage des gens qui osaient les habiter. Pour moi, je ne rougis pas d'avouer qu'à chaque coup de vent je craignais de voir la maison s'écrouler, et cela d'autant plus qu'à Maurice les coups de vent sont excessivement violents et que les ouragans y font quelquefois de très-grands ravages. Ce sont ces coups de vent et ces ouragans que les bons créoles donnent comme excuse du peu de hauteur de leurs maisons; ils prétendent que des édifices plus élevés ne sauraient résister à la tempête. Certainement non, s'ils sont aussi mal bâtis que leurs cabanes, mais les maisons de campagne de MM. Barday et Robinson, quoique hautes et grandes, et déjà construites depuis des années, ont parfaitement résisté aux coups de vent et aux ouragans. J'ai déjà fait remarquer qu'à la campagne on rencontre plus d'hospitalité qu'à la ville. Cependant j'ai appris à mes dépens qu'il n'en est pas de même partout. Si dans certaines maisons, comme chez les familles Kerr, Robinson, Lambert et autres je me trouvais tout à fait à mon aise, il m'arriva parfois aussi d'être trompée par l'amabilité apparente des créoles et d'accepter des invitations dont les suites me faisaient saluer ma liberté recouvrée avec un véritable bonheur.

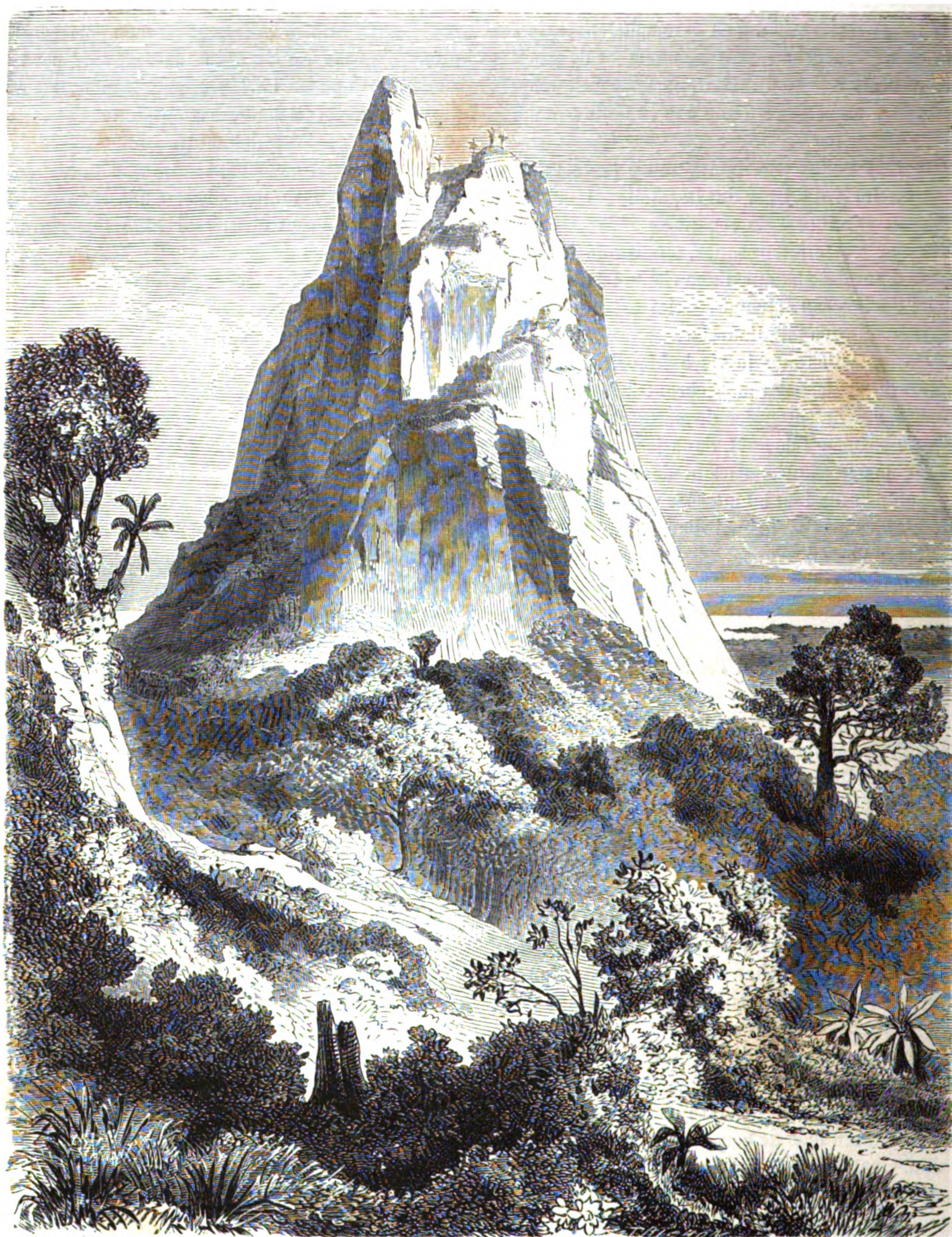
Des personnages influents et haut placés ont naturellement beaucoup de chance d'être partout accueillis avec une prévenance marquée; mais pour des étrangers ou des hôtes ordinaires dont on n'a rien à espérer, on se met généralement peu en frais. On leur donne bien à manger et à boire, mais c'est tout. On les loge dans un pavillon ou petite cabane qui est souvent à plus de trente mètres du corps de logis principal, de sorte qu'ils ont le plaisir de faire pour chaque repas une promenade sous la pluie ou sous un soleil brûlant. Et si le corps de logis principal est incommode et délabré, on se figure sans peine que ce doit être le pavillon.

Il se compose d'ordinaire de deux ou trois petites chambres dont les portes et les fenêtres ne ferment pas, où les carreaux cassés laissent entrer la pluie, et où les serrures sont si rouillées qu'il faut barricader sa porte pour qu'elle ne s'ouvre pas à chaque coup de vent.

Chacune des petites pièces renferme un lit, une méchante table et une ou deux chaises. Quant à une armoire, je n'en vis nulle part. Aussi me fallut-il toujours laisser emballés mes vêtements et mon linge, et à chaque objet dont j'avais besoin j'étais obligée de me baisser pour ouvrir et fermer ma malle.

Encore ces désagréments matériels ne seraient-ils rien si on trouvait quelques dédommagements dans l'amabilité et les prévenances de ses hôtes. Mais c'est rarement le cas. Dans presque toutes les maisons l'étranger est toute la journée abandonné à lui-même. Personne ne s'occupe de lui ni ne cherche à lui procurer quelque distraction. Il y a ordinairement sur chaque ha-

bitation cinq à six chevaux ; mais ils sont tous affectés au service du maître de la maison ou à celui de ses fils. On ne les offre jamais à l'hôte, et la maîtresse même du logis n'a que rarement le plaisir de pouvoir dire : « Aujourd'hui je sortirai en voiture. » Aussi me fallut-il, dans un pays aussi chaud que Maurice, me refuser le plus souvent la douceur si nécessaire d'un bain froid, excepté quand il pleuvait. Dans ce cas je prenais un bain forcé dans ma chambre, car généralement le toit était si délabré que l'eau filtrait à travers de tous les côtés.



Ile Maurice : Piton de la Montagne-Longue — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

Les plantations de cannes à sucre. — Les ouvriers indiens. — Un procès. — Le jardin botanique. — Plantes et animaux. — Singulier monument. — Paul et Virginie. — Cascade. — Mont Orgueil. — Les créoles et les Français. — Adieux à l'île Maurice.

Dans le district des Pamplemousses, où se trouve aussi le jardin botanique, je visitai la plantation de Monchoisy, appartenant à M. Lambert. Le directeur, M. Gilat, eut la complaisance de me conduire dans les champs et dans les établissements et de me donner sur la culture et sur l'exploitation de la canne à sucre des explications si précieuses, que je tâcherai de reproduire ses paroles aussi bien que possible.

La canne à sucre ne s'obtient pas par semis, mais par boutures. Il lui faut dix-huit mois pour mûrir. Mais comme pendant ce temps la tige principale produit déjà des rejetons, les autres récoltes se font toutes au bout d'un an. On peut donc arriver à avoir quatre récoltes en quatre ans et demi. Après la quatrième récolte, il faut débarrasser tout à fait le champ des cannes. Si la terre est une terre vierge, sur laquelle il n'y ait eu auparavant aucune plantation, on peut y remettre de nouvelles boutures de canne et faire de cette manière huit récoltes en



Ile Maurice : Le Peter-Booth. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

neuf ans. Dans le cas contraire, après l'enlèvement des cannes, on plante de l'ambrezade, plante dont le feuillage touffu atteint environ trois mètres de haut, et dont les feuilles, tombant sans cesse, pourrissent et servent d'engrais. Au bout de deux ans, on arrache l'ambrezade et on recommence à planter la canne à sucre.

Il y a environ dix ans qu'on a essayé, dans différentes localités, de fumer les champs avec du guano : on en a obtenu les meilleurs résultats. Les bonnes terres ont rapporté par acre jusqu'à huit mille livres, et sur les mauvaises, qui ne produisaient tout au plus que deux mille livres, on a pu doubler ce chiffre.

Je fus très-étonnée de voir les grandes belles plaines des Pamplemousses couvertes de gros blocs de lave. On croirait que ce sol ne doit rien produire; mais il est au contraire très-favorable à la culture de la canne à sucre, qui ne supporte pas une trop longue sécheresse. On la plante entre les fragments de la roche volcanique qui conserve l'eau de pluie entre ses fissures et ses anfractuosités, de manière que le sol garde longtemps son humidité.

Quand la canne est parvenue à maturité et que la récolte commence, on ne coupe chaque jour que juste ce qu'il faut pour le travail du pressoir et de la raffinerie; car le suc de la canne se gâte très-vite par la grande chaleur.

La canne subit une pression si forte entre deux cylindres mus par la vapeur, qu'elle en sort tout aplatie et complétement sèche; elle peut ensuite servir comme combustible sous les chaudières.

Le suc coule successivement dans six chaudières, dont la première est la plus fortement chauffée; sous chacune des suivantes la force du feu diminue. Dans la dernière chaudière, le sucre est déjà réduit à quarante-cinq pour cent; il arrive ensuite sur de grandes tables de bois où on le laisse se refroidir pendant quatre à cinq heures. La masse s'y change déjà en cristaux de la grosseur d'une tête d'épingle. Enfin, on verse ou plutôt on jette le sucre dans des vases en bois qui sont percés de petits trous pour laisser filtrer le sirop contenu dans le sucre.

Toute l'opération demande huit à dix jours. Avant d'emballer le sucre, on l'étale sur de grandes terrasses où on le laisse sécher quelques heures au soleil. On l'embarque en sacs de cent cinquante livres.

La plantation de cannes à sucre de M. Lambert contient deux mille acres de terre dont on n'exploite toujours, naturellement, qu'une partie. Il a six cents ouvriers, occupés pendant sept mois dans les champs et pendant les cinq autres à la récolte et au raffinage. Dans une bonne année, c'est-à-dire quand il pleut beaucoup et que la saison des pluies commence de bonne heure et dure longtemps, M. Lambert retire de sa plantation trois millions de livres de sucre; mais il est déjà très-content quand elle lui rapporte deux millions et demi. Cent livres de sucre se payent trois à quatre écus.

Le plus fort planteur à Maurice est aujourd'hui un certain M. Rochecoute, qui récolte tous les ans environ sept millions de livres

On ne peut donc s'étonner que le sucre, et rien que le sucre, soit la grande affaire de l'île. Toute entreprise, toute conversation se rapporte au sucre. On pourrait appeler Maurice l'île au sucre, et elle devrait porter dans ses armes une botte de cannes croisée avec quelques sacs de sucre.

Pendant mon séjour, qui dura plusieurs semaines, j'eus l'occasion d'observer la condition des ouvriers. Les ouvriers, appelés ici *coolis*, viennent, comme je l'ai déjà fait remarquer, du Bengale, de l'Hindoustan et du Malabar. Ils s'engagent pour cinq ans, et le maître qui les emploie, indépendamment de la somme à payer au gouvernement pour la traversée, donne par mois, à chaque ouvrier, de deux écus et demi à trois écus et demi, cinquante livres de riz, quatre livres de poissons séchés, quatre livres de haricots, quatre livres de graisse ou d'huile, du sel à discrétion et une petite cabane vide comme logement.

La position de l'ouvrier est bien moins bonne que celle d'un domestique. L'ouvrier est soumis à un rude travail dans les champs et dans les raffineries, et il est bien plus exposé aux caprices de son maître, qu'il ne peut pas quitter avant l'expiration du contrat. Il peut, il est vrai, se plaindre s'il est traité trop durement; il y a des juges et des lois; mais, comme les juges sont souvent eux-mêmes planteurs, il est rare qu'on rende justice au pauvre ouvrier. Souvent aussi, il est encore obligé d'aller chercher les tribunaux à huit ou dix milles. Les jours de la semaine, il n'a pas le temps d'y aller, et les dimanches les tribunaux sont fermés. Quand il réussit, après beaucoup de peine, à arriver jusqu'au tribunal, il s'y trouve peut-être justement une grande quantité d'affaires à l'ordre du jour; on ne peut pas l'entendre, et, renvoyé à un autre jour, il a fait ses huit ou dix milles pour rien. En outre, pour aggraver les difficultés, on ne l'admet même pas devant le tribunal sans témoins. Où les prendrait-il? Aucun de ses compagnons d'infortune n'ose lui rendre ce service, de peur d'être puni ou même maltraité par son maître.

Je raconterai à ce sujet une affaire arrivée à Maurice pendant que j'y étais.

Il y avait dans une plantation dix ouvriers qui se proposaient de quitter leur maître à l'expiration de leur contrat et d'aller s'engager chez un autre. Le planteur l'apprit trois semaines avant la fin du temps de service de ces ouvriers; il en décida dix autres à présenter devant le tribunal les papiers de ceux-ci comme les leurs et à faire prolonger le contrat d'un an. Puis, tout s'étant accompli au gré du maître, il fit comparaître devant lui individuellement chacun des mécontents, et, lui montrant le papier, lui signifia qu'il avait encore un an à rester à son service. Les ouvriers prétendirent naturellement que c'était impossible, qu'ils n'avaient pas été au tribunal et qu'ils n'avaient pas même eu le papier entre les mains. Mais le planteur leur répondit que l'écrit était parfaitement en règle et que, s'ils voulaient se plaindre, le tribunal ne les entendrait pas et leur infligerait même une peine corporelle; que, pour lui, dans ce cas, il ne leur donnerait pas sans plaider leur salaire (qu'il leur devait depuis cinq mois).

Les pauvres ouvriers ne savaient que faire. Heureusement il demeurait dans le voisinage un haut fonctionnaire généralement connu comme grand philanthrope. Ils allèrent le trouver, lui exposèrent leur affaire et lui demandèrent sa protection, qu'il leur accorda aussitôt. Le procès, une fois engagé, suivit une marche très-lente, aucun des gens du planteur n'ayant osé porter témoignage contre lui. Du reste, avec la meilleure volonté du monde cela leur eût été difficile, le planteur ayant défendu pendant tout le temps du procès à ses ouvriers de

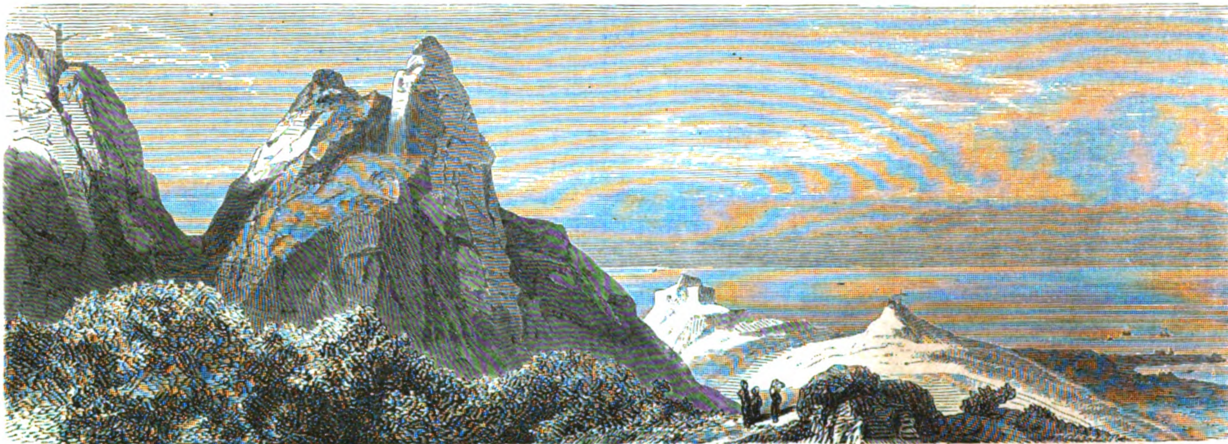
sortir, les faisant surveiller de près et ne les laissant communiquer avec personne.

Dans le cours de deux mois et demi il y eut cinq séances ou interrogatoires. Les trois premiers eurent lieu en présence d'un seul juge qui était en outre planteur. Le protecteur des pauvres plaideurs insista pour qu'il y eût trois juges nommés comme le prescrivait la loi, et pour que l'un des juges, que sa qualité de planteur pouvait faire considérer comme partial, ne siégeât pas dans l'affaire. Comme cette demande venait d'un homme puissant et qu'elle était d'ailleurs conforme à la loi, il fallut bien y acquiescer, et le premier juge n'assista aux deux dernières séances que pour donner les éclaircissements nécessaires sur celles qui avaient précédé.

Dans la cinquième séance le procès fut, il est vrai, décidé en faveur des ouvriers, mais par un arrêt étrange, auquel je ne me serais jamais attendue dans un pays placé sous l'administration anglaise.

Le juge ou planteur, qui dans les trois premières séances avait interrogé les ouvriers, déclara que quand les dix hommes étaient venus le trouver, il n'avait pas pu savoir s'ils étaient vraiment les propriétaires des papiers, vu qu'il venait presque tous les jours des centaines d'ouvriers avec de semblables requêtes. Il avait écrit le nouveau contrat sur du papier sans timbre, n'en ayant pas sous la main de timbré, et les ouvriers, dont aucun ne savait écrire, avaient mis dessous des croix. Plus tard il avait fait transcrire le contrat sur du papier timbré (car sans cela il aurait été nul), et pour ne plus déranger les ouvriers, son secrétaire y avait apposé des croix. Or, comme les ouvriers n'avaient pas mis eux-mêmes les croix sur le papier timbré, le contrat était nul et les ouvriers demeuraient libres. C'est ainsi que se termina le procès.

Mais l'affaire se fût réellement passée d'une manière tout autre, si les ouvriers n'avaient pas eu de protecteur influent, et le juge planteur eût décidé l'affaire en faveur du maître. L'intervention du fonctionnaire puissant força les juges à se prêter au moins à un simulacre de justice,



Ile Maurice : Montagne de la Découverte. — Dessin de E. de Berard d'après nature.

et pour cela ils eurent recours à un faux qui, dans tout autre pays, eût fait perdre non-seulement leurs places au juge et au secrétaire, mais qui leur eût encore assuré pour quelques années la pension et le logement dans un certain établissement public de l'État.

Le planteur aussi échappa à toute punition, quoique d'après les lois très-indulgentes en vigueur à Maurice pour les colons, il eût, me dit-on, mérité, indépendamment d'une amende, une année de prison.

Pour couronner sa belle action, il frustra encore les pauvres ouvriers du salaire du dernier mois, en prétendant qu'ils avaient peu travaillé et cassé ou volé une partie des outils.

Ce misérable est très-considéré à Maurice où il est reçu partout dans la société. En effet, il est riche et va régulièrement à l'église, et dans ce pays comme dans beaucoup d'autres, on a sur la richesse et sur la religion des idées toutes particulières, mais qui n'entreront jamais dans la tête des honnêtes gens.

Je ne voulus pas quitter les Pamplemousses sans visiter le jardin botanique placé sous la direction de l'habile et savant M. Duncan.

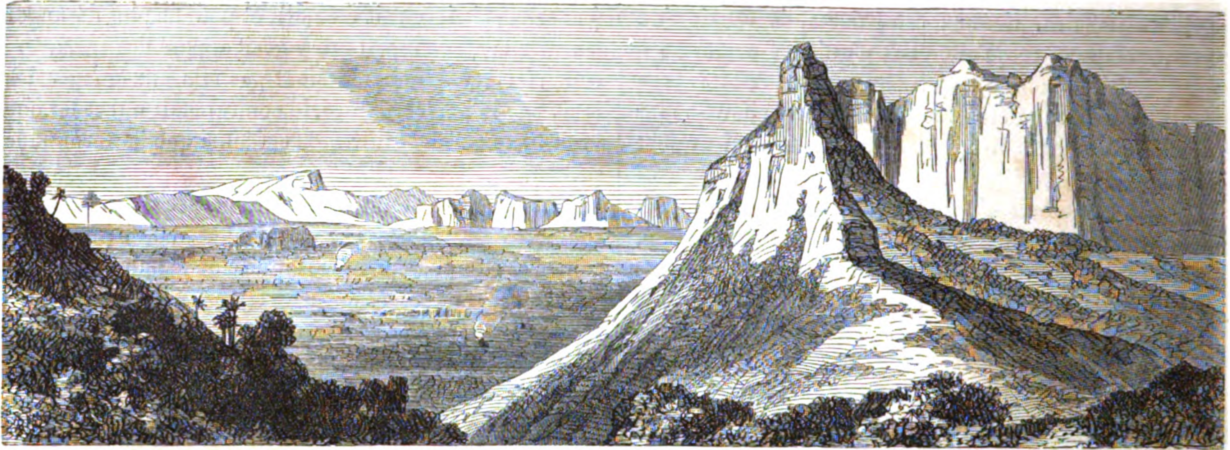
Je m'étais à peine entretenue un quart d'heure avec cet aimable homme, Écossais de naissance, qu'il m'invita de la manière la plus gracieuse à venir passer quelques jours dans sa maison pour pouvoir examiner à loisir les richesses que renfermait le jardin. Quoique l'expérience faite à Maurice m'eût rendue un peu circonspecte en fait de visite, je ne pus cependant pas résister à l'air de bonhomie de M. Duncan. Je restai chez lui et je n'eus pas à m'en repentir. M. Duncan était sobre de paroles, mais il fit tout ce qui dépendait de lui pour me rendre le séjour de sa maison agréable. Lorsqu'il vit que je cherchais des insectes, il me vint personnellement en aide, m'apportant à chaque instant quelque chose pour ma collection.

Je parcourus avec lui, à diverses reprises, le jardin botanique qui est très-riche et contient des plantes de toutes les parties du monde. J'y vis pour la première fois des plantes et des arbres originaires de Madagascar

et parfaitement acclimatés dans l'île. J'admirai particulièrement une plante aquatique, l'*hydrogiton fenestralis*, dont les feuilles, longues d'environ huit centimètres et larges de près de trois, sont percées à jour comme par un effet de l'art. Un spécimen du genre baobab ou *adansonia digitata*, me frappa non par sa beauté, mais par sa laideur. Son tronc, d'une grosseur difforme jusqu'à la hauteur de trois mètres et demi, s'amincit ensuite subitement; son écorce, d'une vilaine couleur claire, est tout à fait lisse et presque luisante.

Il y avait encore beaucoup d'arbres à aromes et quelques pieds du charmant palmier d'eau que j'avais déjà vu à Batavia, et que j'ai décrit dans *Mon second voyage autour du monde*.

Je ne suis pas botaniste et ne puis pas donner une description complète de ce jardin, mais des personnes qui



Ile Maurice : Montagne du Corps de garde (voy. p. 318). — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

s'y connaissent m'ont dit qu'il est arrangé avec beaucoup de goût et d'intelligence. A voir le nombre et la diversité des plantes et l'étendue des cultures qui doivent demander beaucoup de soins, on ne se douterait pas que M. Duncan ne dispose que d'un nombre de bras fort limité. Le gouvernement ne lui accorde que ving-cinq ouvriers (Bengalais et Malabares), qui ne font certainement pas autant de besogne que huit ou dix hommes vigoureux d'Europe.

Puisque je parle des plantes et des arbres, il faut aussi que je dise quelques mots des fruits que l'on trouve à Maurice. Les plus communs sont diverses espèces de bananes et de mangues, des oranges, des beurrés, des ananas, des melons et des pastèques. Ces derniers cu-



Ile Maurice : Le Pouce (voy. p. 318). — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

curbitacés atteignent ici une grosseur extraordinaire (quelques-uns pèsent plus de trente livres), mais il ont peu de goût. Les pêches sont abondantes, mais elles demandent pour être bonnes des soins particuliers.

Il y a en outre des grenades d'une grosseur considérable, des fruits du papayer et d'autres semblables. Comme je les ai tous déjà décrits dans mes précédents ouvrages, j'y renvoie mes lecteurs.

Dans le règne animal, l'île Maurice est assez heureuse pour n'avoir ni bêtes féroces ni reptiles venimeux. Les scolopendres et les scorpions y sont petits; leur piqûre est douloureuse mais sans le moindre danger. On y trouve également bien moins de fourmis que dans l'Inde ou que dans l'Amérique du Sud. Je pouvais laisser des demi-journées sur une table les insectes que j'avais recueillis, sans que les fourmis vinssent y toucher, tandis

que dans d'autres pays chauds elles arrivaient au bout de peu de minutes. Les moustiques vous importunent le plus et font quelquefois le désespoir de l'étranger. Mais quand on a passé plusieurs années dans le pays, on doit comme l'indigène en souffrir beaucoup moins.

L'affreux kakerlaque est parfois aussi bien gênant, mais il ne l'est pas autant à Maurice que dans d'autres pays. Il se livre des combats très-intéressants entre le kakerlaque et la magnifique mouche verte, *sphex viridis cyanea*. Malheureusement je n'en ai pas été témoin,



Types de l'île Maurice. — Dessin de Potémont d'après nature.

mais j'en ai lu la description dans le voyage de M. Bory de Saint-Vincent. La mouche vole autour du kakerlaque jusqu'à ce que celui-ci comme magnétisé demeure sans mouvement; puis elle le saisit et le traîne jusqu'à un trou qu'elle a choisi d'avance; elle dépose ses œufs dans son corps, bouche le trou avec une espèce de ciment qu'elle prépare et abandonne sa victime à sa progéniture qui doit y trouver tout à la fois berceau et nourriture.

J'allais presque oublier de mentionner encore une curiosité que l'on trouve aux Pamplemousses. C'est une pierre tumulaire qui ne recouvre aucune cendre hu-

maine, mais que la légende populaire rattache à une fiction, plus vivante dans la mémoire des hommes que bien des faits de l'histoire générale : — au doux et pur roman de *Paul et Virginie*. C'est le propre du génie de donner à ses créations les apparences de la vie et le coloris de la réalité; et le chef-d'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre a plus fait pour la renommée de l'*île de France* que trois siècles d'existence coloniale, à l'illustration de laquelle n'ont pourtant fait défaut ni les hommes remarquables, ni la grande prospérité, ni les grands revers.

Déjà le mois d'avril était arrivé, et excepté mon excursion aux Pamplemousses et quelques petites promenades dans le district de Mocca, je n'avais presque point encore pénétré dans l'île. Pourtant je ne voulais pas quitter Maurice sans visiter au moins les points les plus intéressants, seulement je ne savais pas comment m'y prendre. Sur ces entrefaites, l'aimable M. Satis, juge à la haute cour, m'invita à aller avec lui à la cascade de Tamarin. Nous passâmes par la villa de M. Moon, que M. Satis avait invité à se joindre avec sa famille à notre partie.

Nous arrivâmes bientôt à la cascade située à peine à un petit mille de la villa de M. Moon et où, grâce aux soins de M. Satis, un excellent déjeuner nous avait été préparé en face de la chute sous de beaux ombrages.

Il n'était vraiment pas possible de trouver un plus bel endroit. Nous étions sur un plateau élevé de près de quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous voyions s'ouvrir à côté de nous une gorge de deux cent soixante-cinq mètres de profondeur, qui avait à notre niveau plus de cent soixante-cinq mètres de large et qui allait en se rétrécissant de plus en plus vers la mer. C'est dans cette gorge que se précipite la rivière en formant sept cascades ravissantes dont deux ont plus de trente-quatre mètres de haut. Elle court avec impétuosité dans le fond de la vallée au milieu de la plus riche végétation et termine dans la mer voisine son cours limité mais excessivement agité. Le tableau doit être infiniment plus grandiose après de longues pluies, quand les petites cascades se confondent avec les grandes et que toute la masse d'eau tombe en deux chutes dans le fond de la vallée.

Je n'oublierai jamais le beau jour où, jouissant de ce superbe spectacle, j'eus encore le plaisir de faire la connaissance de l'aimable famille Moon. Je me trouvai de suite liée avec Mme Moon comme si je l'eusse connue depuis longtemps, et je fus très-heureuse quand elle m'offrit de rester quelque temps chez elle. Le terme fixé de mon départ pour Madagascar approchait et je ne pus demeurer avec elle que trois jours, mais ce furent trois jours fortunés qui me dédommagèrent de plus d'une triste déception. J'appris à connaître en Mme Moon une dame non-seulement très-aimable, mais très-instruite; elle a surtout un talent distingué pour la peinture. A la demande de la direction du Musée britannique, elle a peint pour cet établissement cent vingt différentes espèces de mangos ainsi que les plantes médicinales qui viennent à Maurice.

M. et Mme Moon, ainsi que leur parent, M. Caldwell, s'empressèrent de me montrer les beautés de leur île, et dès le lendemain ils me conduisirent à la colline Orgueil, d'où l'on a la vue la plus ravissante du pays et des montagnes. D'un côté on voit le *Morne-Brabant*, montagne qui s'avance tout à fait dans la mer et n'est unie à la terre que par une langue de terre étroite; non loin de là le *Piton de la rivière Noire*, la plus haute montagne de l'île (854 mètres). D'un autre côté s'amoncèlent le *Tamarin* et le *Rempart;* ailleurs encore s'élève une montagne avec trois pics élevés, appelée *Les trois mamelles*. Tout près de ces pics s'ouvre une gorge profonde qui a quatre parois dont deux sont presque entièrement écroulées, tandis que les deux autres sont droites et roides. Outre les montagnes déjà nommées, on voit encore le *Corps de garde du port Louis de Mocca*, *le Pouce*, dont la pointe sort comme un pouce ou comme un doigt du milieu d'un petit plateau ainsi nommé, et le *Peter Booth*, qui porte le nom de celui qui le premier en a fait l'ascension. Peter Booth s'y prit de la manière suivante pour arriver à ce pic regardé jusqu'alors comme inaccessible. Il lança, à l'aide d'une flèche, de l'autre côté du bloc terminal, une forte ficelle. A celle-ci il attacha une corde solide qu'il fit tendre par-dessus le pic et fixer des deux côtés, et c'est en se hissant le long de la corde qu'il put tout à la fois arriver au sommet et à l'honneur d'immortaliser son nom. La chaîne des montagnes se termine par la *Nouvelle découverte* (voy. p. 315).

Les montagnes de cette île se distinguent par leurs formes aussi belles que variées. Les unes présentent de larges parois verticales, les autres s'élèvent en pyramides. Quelques-unes sont couvertes jusqu'au sommet de bois touffus; d'autres ne le sont qu'à moitié, et la pointe de rocher sort tout à coup lisse et nue d'un vert océan de feuillage. Elles sont entrecoupées de belles vallées et de gorges profondes, et je voyais au-dessus d'elles un ciel bleu et sans nuages. Je ne pouvais me rassasier de ce ravissant spectacle, et plus je le considérais, plus j'y découvrais de beautés.

Notre excursion suivante et malheureusement la dernière fut consacrée au *Trou du cerf*, cratère parfaitement régulier et garni d'une riche végétation.

Son aspect produit une impression d'autant plus grande que rien ne décèle son existence et qu'on ne le découvre que quand on est arrivé au bord. Quoique les pentes soient escarpées, un étroit sentier conduit cependant jusqu'au fond du *Trou*, qui pendant la saison des pluies est rempli d'eau.

Du bord du cratère on a une vue admirable sur trois parties de l'île; on voit les belles montagnes avec les épaisses forêts vierges d'où s'élèvent les pointes de rochers nues et escarpées; les vastes plaines avec les riches plantations de cannes à sucre, brillant toute l'année d'une fraîche verdure, et la mer azurée dont les vagues mugissantes couvrent la côte d'une blanche écume. C'est un magnifique paysage auquel il ne manque que quelques rivières pour en rendre la beauté parfaite.

L'île, il est vrai, n'a pas à souffrir du manque d'eau, mais elle est trop petite pour avoir une véritable rivière, ce qui n'empêche pourtant pas les habitants de donner ce nom à des cours d'eau sans importance, et sur la carte on peut voir figurer plusieurs *grandes* rivières.

C'est avec le plus vif regret que je quittai la famille Moon. C'est à sa complaisance que je dus de pouvoir visiter les points les plus intéressants de Maurice ; et grâce à elle je vis plus dans les quelques derniers jours que dans les quatre longs derniers mois que j'avais déjà passés dans l'île.

Dans la plupart des maisons, surtout chez les créoles, on me fit bien les plus belles offres de service, on me promit monts et merveilles, mais on s'en tint aux promesses. On ne me rendit pas les moindres services, et on n'eut pour moi aucune de ces attentions qui font bien plus de plaisir à un étranger que le logement et la nourriture qu'on lui donne et qu'il peut se procurer partout pour de l'argent. On songea encore bien moins à organiser des excursions et des parties intéressantes. Ces gens ne se doutent même pas du plaisir qu'il y a à voir les beautés de la nature. Ils ne comprennent pas qu'on puisse s'exposer à la plus petite fatigue pour aller admirer une montagne, une cascade ou un beau point de vue.

Ces hommes sont exclusivement occupés de s'enrichir le plus tôt possible. Le sucre est leur veau d'or, et tout ce qui ne s'y rapporte pas n'a pas de prix pour eux. Les femmes ne valent guère mieux. Elles ont trop peu d'instruction et en même temps trop de l'indolence si ordinaire dans les pays chauds pour s'intéresser à quelque chose de sérieux. Leur seule occupation, outre le soin de leur très-chère personne, est d'écouter ou d'inventer de méchants propos sur leurs semblables, et il y a malheureusement aussi beaucoup d'hommes à qui ce charitable plaisir fait oublier par moments jusqu'à leur sucre.

Je n'échappai pas au sort commun. Les aimables habitants et habitantes de Port-Louis ne me firent passer pour rien moins que pour une empoisonneuse, et prétendirent que j'avais été soudoyée par le gouvernement anglais pour empoisonner M. Lambert. — Il faut vous dire que M. Lambert avait apporté de Paris de très-riches présents pour la reine de Madagascar, et il avait commis la faute impardonnable de ne pas confier à tout le monde ce qu'il avait envie d'obtenir par ces présents. Il devait naturellement y avoir là-dessous quelques machinations secrètes de la France, et le gouvernement anglais en ayant été informé m'avait choisie pour débarrasser le monde de cet homme dangereux. Quelque absurde que fût ce conte, il trouva cependant parmi les créoles, et même parmi les Français, assez de créance pour m'empêcher de faire un petit voyage intéressant.

Avant d'entreprendre le voyage de Madagascar, M. Lambert devait aller chercher des nègres à Zanzibar et à Mozambique et les transporter à l'île Bourbon. C'est sous le nom euphonique d'*engagements libres*[1], une nouvelle espèce de traite mitigée, car les prétendus engagés libres ne sont autres que des nègres capturés dans les guerres, incessamment entretenues en Afrique par les spéculateurs en chair humaine. Seulement, une fois rendu dans une colonie, le nègre n'est esclave que pendant cinq ans, et reçoit de son maître, indépendamment de la nourriture et du logement, deux écus par mois. Au bout de ces cinq ans, il est libre de continuer à travailler, ou bien de mourir de faim s'il ne veut pas travailler. Il peut même se racheter plus tôt au prix de cinquante écus, et retourner dans son pays s'il a pour cela l'argent nécessaire.

Connaissant ma passion pour les voyages et sachant combien j'étais heureuse de saisir toute occasion de voir de nouveaux pays, M. Lambert voulait m'emmener avec lui. Mais aussitôt que l'agent français eut connaissance de ce projet, il alla trouver M. Lambert et lui recommanda de bien s'en garder, parce que je devais être certainement une espionne du gouvernement anglais. Et d'où venait cette haine des créoles et des Français contre un être aussi inoffensif que moi ? Je ne puis y voir d'autre raison, si ce n'est que je ne fréquentais guère que des familles anglaises. Mais était-ce ma faute si ces familles me recherchaient et si elles me traitaient de la manière la plus aimable ? Si les Anglais me comblèrent de politesses et se montrèrent pleins de prévenances pour moi, il n'y eut, parmi les Français, que MM. Lambert et Genève qui me donnèrent réellement des témoignages du plus vif intérêt. Les autres, ainsi que les créoles, se bornèrent à de vaines promesses. Cela m'inspira, je l'avoue franchement, tant d'aversion pour la population française de cette partie du monde que, malgré tout le désir que j'en aurais eu autrement, je ne pus me résoudre à visiter l'île Bourbon dont j'étais si proche[2].

Que je suis contente de ne pas avoir commencé par Maurice quand le goût des voyages me prit, il y a à peu près quatorze ans ! Ce goût me serait passé bien vite, et bien des heures d'ennui eussent été épargnées à la patience de mes lecteurs.

Sans doute, en ce cas, je ne serais pas non plus allée en Russie, et je n'aurais pas appris que dans ce pays despotique il y a des institutions plus libérales que dans une colonie de la libérale Angleterre. Et cependant il en est ainsi, du moins pour ce qui concerne les passeports.

Quand on quitte Saint-Pétersbourg ou une autre

1. Le système des *engagements libres* sur tout le pourtour du continent africain a été interdit cette année par le gouvernement français.

2. Préparant sur l'île de la Réunion une étude sérieuse, complète, et dont l'auteur a, lui aussi, visité Maurice, le *Tour du monde* aura avant peu l'occasion de ramener ses lecteurs dans cette dernière île. Il leur doit, il doit à une terre restée française en dépit des traités, de la distance et du temps, d'opposer ainsi une appréciation jeune, calme et fraîche aux jugements plus que sévères de Mme Pfeiffer et à une amertume de langage qu'expliquent malheureusement les souffrances des derniers mois de la vie de l'illustre voyageuse.

grande ville de la Russie pour faire un voyage, il faut l'annoncer huit jours d'avance. Le nom du voyageur est inséré trois fois dans la gazette pour que, s'il a des dettes, ses créanciers puissent prendre les mesures nécessaires. Ici, dans cette grande île, huit jours ne suffisent pas; il faut trois semaines, à moins qu'on ne fournisse caution, comme en Russie. Je m'attendais si peu à trouver dans une colonie anglaise une institution si surannée, que je ne m'occupai pas du tout de mon passe-port. Quelques jours avant mon départ, je demandai au consul français un visa, plutôt pour me rappeler à son souvenir que parce que je le croyais nécessaire.

Le même jour, j'appris par hasard à table que cela ne suffisait pas et qu'il fallait pour partir avoir la permission de la police. Comme je dînais chez M. O..., associé de M. Lambert, et que plusieurs messieurs de ma connaissance s'y trouvaient, je demandai que l'un d'eux voulût bien se charger de cette formalité, que je regardais comme tout à fait insignifiante, et se porter caution pour moi. A ma très-grande surprise, les Français, si galants et si polis, cherchèrent mille défaites pour ne pas me rendre ce service. Le lendemain j'allai trouver un Anglais, M. Kerr, et quelques heures après j'eus un passeport.

A mon profond regret, je dois avouer qu'au dernier moment j'eus aussi à me plaindre d'une impolitesse d'un Anglais, qui n'était autre que le gouverneur.

A mon arrivée à Maurice, ce personnage m'avait



Ile Maurice : La Rivière-Noire. — Dessin de Potémont d'après nature.

très-bien accueillie, m avait même invitée à sa maison de campagne, et sans que je le lui eusse démandé, il m'avait offert une lettre pour la reine de Madagascar. Quand peu, avant mon départ, j'allai lui rappeler sa promesse, il me refusa la lettre, sous prétexte que mon compagnon de voyage, M. Lambert, était un homme politiquement dangereux.

On me fit, comme on voit, beaucoup d'honneur à Maurice. Les Français me prirent pour un espion de l'Angleterre, et le gouvernement anglais pour un espion de la France!

Après toutes ces agréables expériences, tout le monde comprendra qu'il me tardait de quitter ce petit pays et ses habitants aux idées plus petites encore. Je m'efforcerai de ne garder de l'île que le souvenir de ses beautés naturelles et celui de l'amitié et des prévenances que me témoignèrent les personnes citées dans le cours de mon récit. Je n'ai pas trouvé occasion de les nommer toutes, car d'autres encore, comme MM. Feruyhenjk, Beke, Gonnet, m'ont rendu beaucoup de services. Je les en remercie du fond du cœur.

Traduit par W. DE SUCKAU.

(La suite à la prochaine livraison.)



Une case de chef, à Tamatave, port de Madagascar. — Dessin de E. de Bérard d'après une photographie.

VOYAGES D'IDA PFEIFFER.

RELATIONS POSTHUMES[1].

1857. — TEXTE INÉDIT.

MADAGASCAR.

Départ de Maurice. — La vieille chaloupe canonnière. — Arrivée à Madagascar. — Mlle Julie. — Description de Tamatave.

Je quittai Maurice le 25 avril 1857. Grâce à l'entremise de M. Gonnet, les propriétaires du brick *le Triton* m'accordèrent un libre passage jusqu'au port de Tamatave, trajet de quatre cent quatre-vingts milles marins.

Le vaisseau, vieille chaloupe canonnière émérite qui avait fait ses preuves en 1805 à la bataille de Trafalgar, était bien déchu de son ancienne splendeur. Il servait actuellement, quand la saison était favorable, à transporter des bœufs de Madagascar à Maurice. Comme il n'était aménagé dans toutes ses parties que pour le transport des bœufs, il n'offrait pas les moindres commodités aux passagers, et quant à sa solidité, le capitaine me donna l'avis consolant qu'il ne pourrait pas résister à la plus petite tempête.

Cependant mon désir de quitter Maurice était si grand que rien ne put m'effrayer. Je me confiai à ma bonne étoile, m'embarquai gaiement, et n'eus point à m'en repentir. Le capitaine, M. Benier, était aussi excellent que son vaisseau était mauvais. Bien qu'il ne fût pas de haute extraction (par la couleur il appartenait aux demi-créoles), il se montra envers moi d'une politesse et d'une prévenance qui auraient fait honneur à l'homme le mieux élevé. Il eut la bonté de me céder de suite sa cabine, la seule place du vaisseau où les passagers quadrupèdes n'eussent point accès, et il fit tout pour me rendre la traversée aussi agréable que possible.

Le cinquième jour, nous arrivâmes en vue de Tamatave, et le lendemain nous jetâmes l'ancre dans le port.

J'aurais voulu débarquer immédiatement ; mais la reine Ranavalo, malgré son mépris de la civilisation et des coutumes de l'Europe, lui a justement emprunté celles qui, même pour nous autres Européens, sont les plus insupportables : la police et la douane. Comme si j'étais arrivée en France ou dans tout autre pays de l'Europe, il me fallut attendre que les inspecteurs fussent venus à bord et eussent visité le vaisseau avec le plus grand soin. Toutefois la reine m'ayant octroyé la très-gracieuse permission de pénétrer dans ses États, on ne me fit pas d'autres difficultés et je pus descendre à terre. J'y fus aussitôt reçue par quelques douaniers de Madagascar et conduite

1. Suite. — Voy. pages 289 et 305.

à la douane où tous mes bagages furent visités et mis sens dessus dessous. Aucun objet n'échappa à leurs investigations; ils ne négligèrent pas même le plus petit paquet enveloppé dans du papier; ils se montrèrent enfin de vrais limiers, dignes d'être mis sur les rangs des plus habiles douaniers allemands et français, et je me divertis de cette scène qui me rappelait ma chère patrie.

A Tamatave je devais rencontrer M. Lambert, qui, après le voyage qu'il avait fait avec une mission du gouvernement français sur la côte d'Afrique, devait retourner directement à Madagascar.

Il n'était pas encore arrivé; mais il m'avait dit à Maurice que dans ce cas je devais descendre chez Mlle Julie qu'il aurait soin de faire prévenir de ma visite.

Mes lectrices vont probablement s'imaginer que Mlle Julie est une Européenne jetée dans cette île par Dieu sait quelle aventure romanesque. Je suis malheureusement forcée de les détromper. Mlle Julie est une vraie Malgache, de plus veuve, et mère de plusieurs enfants. C'est qu'il règne à Madagascar la singulière coutume d'appeler « mademoiselle » toute personne du sexe, eût-elle même une douzaine de rejetons, ou eût-elle été mariée une demi-douzaine de fois.

Mlle Julie est d'ailleurs certainement une des personnes les plus remarquables et les plus intéressantes, non-seulement de Tamatave, mais aussi de tout Madagascar. Veuve depuis environ huit mois elle continue les affaires de son mari, et, à ce qu'on m'a dit, avec plus de succès que lui. Elle possède des plantations de cannes à sucre, une distillerie de rhum, et fait le commerce. Son intelligence et son activité seraient appréciées partout, et elles sont réellement étonnantes dans un pays comme Madagascar, où la femme, si ignorante et si paresseuse, n'a d'ordinaire qu'un rôle nul.

Mlle Julie, élevée en partie à Bourbon, parle et écrit parfaitement le français. Il est fâcheux qu'instruite comme elle l'est, elle ait conservé plusieurs des mauvaises habitudes de son pays natal. Son plus grand plaisir est de rester des heures entières étendue sur le sol, la tête appuyée sur les genoux d'une amie ou d'un esclave, pour se faire délivrer de certaines petites bêtes. C'est du reste le passe-temps favori des femmes de Madagascar, et elles ne se visitent souvent que pour s'y livrer tout à fait *con amore*. Mlle Julie aimait aussi mieux se servir de ses doigts que d'un couvert pour manger; mais elle ne le faisait que quand elle croyait ne pas être vue.

Mlle Julie ne m'accueillit pas précisément de la manière la plus avenante; elle commença par me toiser de la tête aux pieds, puis se leva lentement et me conduisit à une maisonnette située tout près, mais plus mal installée encore que les pavillons de Maurice. La pièce unique qui s'y trouvait ne renfermait rien qu'une couchette non garnie. La noble dame me demanda sèchement ma literie. Je lui répondis que je n'en avais pas apporté, M. Lambert m'ayant assuré que je trouverais chez elle tout ce dont j'aurais besoin. « Je ne puis vous donner de literie, » me dit-elle d'un ton bref, et bien qu'elle eût, comme je le vis plus tard, non-seulement de quoi me fournir un lit, mais encore donner à coucher à une demi-douzaine de voyageurs, elle ne se serait point fait scrupule de laisser une vieille femme comme moi dormir sur une natte ou une planche. Heureusement il y avait là une autre femme, Mme Jacquin, qui m'offrit aussitôt tout ce qu'il fallait pour garnir mon lit, et reprocha à Mlle Julie sa conduite dans des termes assez vifs. J'acceptai l'offre de Mme Jacquin avec beaucoup de reconnaissance, car autrement j'aurais été obligée, jusqu'à l'arrivée de M. Lambert, de me contenter de mon manteau et d'un oreiller que je porte toujours avec moi.

Le port de Tamatave est le meilleur de toute l'île, et il y vient dans la belle saison (du mois d'avril à la fin d'octobre) beaucoup de vaisseaux de Maurice et de Bourbon pour charger des bœufs dont on exporte tous les ans de dix à onze mille. Les deux tiers environ de ces bœufs vont à Maurice et le reste à Bourbon, bien que la population de ces deux îles soit à peu près la même. Mais il ne faut pas oublier qu'il y a à Maurice beaucoup d'Anglais, et que les Anglais sont de plus grands amateurs de roastbeefs que les Français. Il est étrange que la reine Ranavalo ne souffre pas l'exportation des vaches. Dans sa profonde sagesse elle pense que si elle permettait cette exportation, on pourrait élever des bœufs ailleurs que dans ses États et partant nuire à leur prospérité. Elle ignore que ces deux îles tirent beaucoup plus de profit de leurs plantations de cannes à sucre, que si elles transformaient leurs champs en prairies et se livraient à l'élève du bétail. Un beau bœuf qui se paye quinze dollars à Madagascar, reviendrait à quatre ou cinq fois autant, si on l'élevait Maurice ou à Bourbon.

Aujourd'hui Tamatave ressemble à un pauvre mais très-grand village. On évalue sa population, y compris les environs, à quatre ou cinq mille âmes, parmi lesquelles il y a huit cents soldats et environ une douzaine d'Européens et de créoles de Bourbon. A part les quelques maisons de ces derniers et celles de quelques Hovas et Malgaches aisés, on ne voit que de petites huttes disséminées sur différents points ou formant plusieurs rues étroites. Elles reposent sur des pieux de deux à trois mètres de haut, sont construites en bois ou en bambou, couvertes de longues herbes ou de feuilles de palmier et renferment une pièce unique, dont le foyer occupe une bonne partie, de sorte que c'est à peine si la famille a suffisamment d'espace pour s'y coucher. Il n'y a point de fenêtres, mais à la place deux portes percées en face l'une de l'autre, et dont celle qui est du côté du vent est toujours fermée.

Les maisons des gens aisés ne diffèrent de celles des pauvres qu'en ce qu'elles sont plus hautes et plus grandes.

Tamatave a été un des derniers points du littoral occupés par les Français, qui en ont été dépossédés par les Hovas en 1831. Quelques années plus tard (1845), une tentative malheureuse pour reprendre ce poste n'aboutit qu'à la perte d'une douzaine de braves marins, dont les têtes, fichées sur de longs pieux en manière de trophée

par les Malgaches, figurèrent longtemps comme un épouvantail sur le pourtour de la baie. (Voy. p. 325.)

Le bazar est au milieu du village, sur une vilaine place inégale, et se distingue autant par sa pauvreté que par sa malpropreté. Un peu de viande de bœuf, quelques cannes à sucre, du riz et quelques fruits sont à peu près tout ce qu'on y trouve, et l'étalage entier d'un des marchands accroupis par terre ne vaut souvent guère plus d'un quart de piastre. On tue les bœufs dans le bazar même; on ne leur ôte pas la peau, mais elle se vend avec la viande et passe pour très-agréable au goût. La viande ne se vend point au poids, mais d'après la grosseur et la mine du morceau.

Quand on veut acheter ou vendre quelque chose dans ce pays, il faut toujours porter avec soi une petite balance; car il n'y avait à Madagascar d'autre monnaie que l'écu d'Espagne, quand, il y a deux ans seulement, M. Lambert y vint pour la première fois et apporta avec lui des pièces de cinq francs. Celles-ci y ont également cours. A défaut de petite monnaie, les écus et les pièces de cinq francs sont coupés en parties plus ou moins petites, quelquefois en plus de cinq cents parcelles.

J'appris, à ma très-grand surprise, que malgré leur barbarie et leur ignorance les indigènes savaient si bien contrefaire les écus qu'il fallait avoir le coup d'œil très-juste et les examiner de bien près pour pouvoir distinguer les bonnes pièces des fausses.

Les indigènes. — Singulière coiffure. — Première visite à Antandroroho. — Hospitalité des Malgaches. — Les Européens à Tamatave. — Le Malgache parisien. — Rapports de famille.

Les indigènes de Tamatave me semblèrent encore plus affreux que les nègres ou les Malais; leur physionomie offre l'assemblage de ce que ces deux peuples ont de plus laid : ils ont la bouche grande, de grosses lèvres, le nez aplati, le menton proéminent et les pommettes saillantes; leur teint a toutes les nuances d'un brun sale. Beaucoup d'entre eux ont pour toute beauté des dents régulières et d'une blancheur éclatante, quelquefois aussi de jolis yeux. En revanche, leurs cheveux noirs comme du charbon, crépus et cotonneux, mais infiniment plus longs et plus rudes que ceux du nègre, atteignent quelquefois une longueur de près d'un mètre. Quand ils les portent vierges, cela les défigure au delà de toute expression; leur visage se perd dans une vaste et épaisse forêt de cheveux crépus. Heureusement les hommes les font souvent couper tout ras sur le derrière de la tête, tandis qu'ils les laissent pousser par devant, tout au plus de quinze à vingt centimètres; mode qui leur donne aussi un air très-drôle, car les cheveux montent tout droit en forme de toupet finement crépu; mais ce n'est pourtant pas aussi affreusement laid que la forêt vierge.

Les femmes, et quelquefois aussi les hommes fiers de leur précieuse chevelure et qui ne peuvent se décider à la couper, en font une multitude de petites tresses que les uns laissent pendre tout autour de la tête, dont d'autres forment des nœuds ou des torsades dont ils se couvrent toute la tête. Ce genre de coiffure exige un temps et un travail infinis, surtout chez les femmes malgaches d'un rang élevé, qui font arranger leurs cheveux en un nombre infini de petites tresses. J'en ai compté plus de soixante chez une de ces merveilleuses beautés. Les esclaves de la bonne dame avaient certainement mis une journée entière à les faire. Il est vrai qu'une pareille coiffure ne demande pas à être renouvelée à chaque instant et se conserve huit jours et plus dans toute sa beauté.

Quant à la taille des Malgaches, elle est en général au-dessus de la moyenne. J'ai vu surtout beaucoup d'hommes d'une haute et forte stature.

Leur costume est à peu près celui de tous les peuples à demi sauvages, qui ne vont pas tout à fait nus. Les deux principaux vêtements dont se servent les Malgaches s'appellent *sadik* et *simbou*. Le premier, presque aussi simple que la feuille de figuier d'Adam, consiste en un petit morceau d'étoffe de trente centimètres de large et de soixante de long, qui est jeté autour des cuisses et passé entre les jambes. Beaucoup d'indigènes trouvent cela suffisant et n'ont pas d'autre costume. Le simbou est une pièce d'étoffe blanche d'environ trois mètres de long et deux de large. Ils s'enveloppent et se drapent dans le simbou comme les Romains dans leur toge et souvent avec beaucoup de grâce; quelquefois ils le roulent pour être plus libres dans leurs mouvements et l'attachent autour de la poitrine.

Le costume des femmes est le même que celui des hommes, seulement elles s'enveloppent davantage et ajoutent souvent encore au sadik et au simbou un troisième vêtement, une courte jaquette collante à longues manches, qu'elles appellent *kankzou*. Le simbou occupe sans cesse les hommes et les femmes : il glisse toujours et il faut à tout instant le rejeter autour du corps; on peut dire que les gens n'ont ici qu'une main pour travailler; l'autre est exclusivement occupée du simbou.

La nourriture des Malgaches est aussi simple que leur costume. Les principaux éléments du repas sont le riz et une espèce de légume qui ressemble à nos épinards et qui serait de très-bon goût si on ne l'apprêtait pas avec de la graisse rance. Les gens qui vivent près des fleuves ou sur les côtes de la mer mangent aussi quelquefois, mais très-rarement, du poisson. Ils sont beaucoup trop paresseux pour s'occuper sérieusement de la pêche. Quant à la viande ou à la volaille, bien qu'on la trouve en grande abondance et aux prix les plus modérés, on n'en mange que dans les grandes occasions. On fait ordinairement deux repas, l'un le matin, l'autre le soir; la boisson qu'on prend en mangeant est le *ranagung* (eau de riz), qu'on prépare de la manière suivante : on cuit du riz dans un vase et on le brûle exprès un peu, de manière qu'il se forme une croûte au fond du vase; puis on y verse de l'eau et on fait bouillir. Cette eau prend une couleur de café très-pâle et un goût de brûlé, affreux pour le palais d'un Européen, mais que les indigènes trouvent délicieux; ils mangent aussi la croûte brûlée avec le plus grand plaisir.

Les Malgaches entretiennent beaucoup d'esclaves,

qui, il est vrai, ne sont pas ici d'un grand prix. Un esclave coûte douze à quinze écus, et cela quel que soit son âge. Cependant on aime mieux acheter des enfants de huit à dix ans que des adultes, en se basant sur cette idée, en général très-juste, qu'on peut dresser les enfants comme on veut, tandis qu'un adulte qui a pris de mauvaises habitudes ne s'en corrige pas facilement. On ne vend guère d'hommes faits, excepté les hommes libres qui sont mis à l'enchère en châtiment d'un crime, et les esclaves dont les maîtres ne sont pas contents. Les femmes se vendent généralement plus cher que les hommes, surtout les ouvrières en soierie, dont les plus habiles se payent jusqu'à deux cents écus.

La condition des esclaves est ici, comme chez tous les peuples sauvages ou demi-sauvages, infiniment meilleure qu'elle ne l'est chez les Européens et les créoles. Ils ont peu à travailler; leur nourriture est à peu près la même que celle de leurs maîtres, et ils sont rarement punis, bien que les lois du pays ne leur assurent presque aucune garantie.

Le penchant pour le vol est très-prononcé à Tamatave, non-seulement chez les esclaves, mais chez presque toute la population indigène, sans en excepter les officiers et les employés. J'en fis l'expérience à mes dépens. La maisonnette que Mlle Julie m'avait assignée pour demeure n'avait pas de serrure. Mais, comme elle était tout près de son habitation et dans l'enceinte des autres bâtiments, et que Mlle Julie ne m'avait point informée du goût de ses compatriotes pour le bien d'autrui, il ne me vint pas à l'idée d'avoir de la méfiance. Un jour, comme on m'appela à dîner, je laissai ma montre par mégarde sur la table, souvenir précieux d'une amie de New-York. Le soir, quand je rentrai, la montre avait disparu. Je courus aussitôt auprès de Mlle Julie pour l'en instruire et pour lui demander de quelle manière je pourrais rentrer en possession de ma montre. J'eus soin d'ajouter que j'étais toute disposée à donner quelques écus à qui me la ferait retrouver. Mlle Julie me répondit avec la plus grande indifférence qu'il n'y avait rien à faire, que la montre avait probablement été volée par un des esclaves de la maison, que d'ailleurs tout le monde volait dans ce pays, et qu'une autre fois, en quittant ma maisonnette, je devais fermer ma porte et le volet de ma fenêtre. Elle ne se donna pas même la peine d'interroger ses esclaves, et le seul avantage que je retirai de la perte de ma montre, fut d'obtenir, avec beaucoup de peine, au bout de trois jours, une serrure à ma porte.


Une rue de Tamatave. — Dessin de E. de Bérard d'après l'ouvrage anglais d'Ellis.

Mlle Julie m'apprit, par hasard, qu'elle possédait, à sept milles de la ville, deux propriétés qui étaient situées tout près des bois et habitées par ses fils. Comme j'espérais y pouvoir faire de belles promenades et y recueillir de grands trésors pour ma collection d'insectes, je priai Mlle Julie de m'y faire transporter.

On se sert ici, pour voyager, d'un léger siége à porteurs, appelé *takon*, qui est fixé entre deux perches et porté par quatre hommes. On emploie ce mode de transport, même quand on n'a à faire qu'un trajet de quelques centaines de pas. Il n'y a que les esclaves et les gens tout à fait pauvres qui vont à pied. En voyage, au lieu de quatre porteurs, on en a toujours huit ou douze qui se relayent sans cesse.

Je quittai Tamatave de grand matin; le chemin d'Antandroroho (c'était le nom d'une des propriétés de mon hôtesse) était très-bon, surtout quand nous eûmes quitté les terrains sablonneux pour des plaines couvertes de végétation où il n'y avait pas de collines. Les porteurs couraient avec moi, comme s'ils n'eussent rien eu à porter, et nous fîmes les sept milles en une heure et demie. A Antandroroho demeurait le fils cadet de Mlle Julie, jeune homme de vingt-deux ans qui avait été élevé à Bourbon. Je ne m'en serais réellement pas doutée, car n'était qu'il portait le costume européen et parlait français, il ne se



Tamatave, vue de la mer. — Dessin d'après nature par E. de Bérard, en 1848.

distinguait en rien de ses compatriotes; il était redevenu tout à fait Malgache.

Que l'indigène qui n'a jamais quitté son pays et qui n'a jamais rien vu de curieux vive de cette manière, je n'en suis nullement surprise; mais qu'un jeune homme, élevé parmi des Européens pût reprendre si complétement les habitudes de ses compatriotes, je ne pouvais vraiment pas me l'expliquer. Et ce n'était pas seulement pour sa manière de manger qu'il était redevenu sauvage, mais pour tout le reste. Il pouvait demeurer des heures entières assis sur son fauteuil, sans lire ou sans s'occuper de quoi que ce fût. Il passait toute la journée à ne rien faire que se reposer, fumer et s'entretenir avec ses spirituelles esclaves, qui ne le quittaient pas d'un seul instant.

C'est avec une véritable affliction que j'avais déjà remarqué à Tamatave que le petit nombre de chrétiens qui y demeurent (quelques Européens et créoles de Bourbon) au lieu de donner le bon exemple aux indigènes, au lieu de les moraliser et de les élever jusqu'à eux, se sont abaissés jusqu'à leur niveau et ont adopté leurs mœurs déréglées. Ainsi ils ne contractent point d'unions légitimes, mais, à l'exemple des indigènes, changent de femme au gré de leur caprice, en ont quelquefois plusieurs en même temps, et se font servir exclusivement par des femmes esclaves.

Plusieurs de ces gens envoient, il est vrai, leurs enfants à Bourbon et même en France; mais dans quel but? Quand le jeune homme a réellement appris quelque chose et acquis de bonnes mœurs, à son retour chez lui le mauvais exemple de son père ne tarde pas à lui faire tout oublier.

Mon aimable hôte avait heureusement un frère aîné, habitant l'autre propriété de leur mère. Ce jeune homme n'avait pas seulement été élevé à l'île Bourbon, mais il avait même passé neuf ans à Paris. Il m'inspira plus de confiance que son cadet, et le lendemain un canot me transporta sur la jolie rivière de Soondro, qui se jette dans la mer à un demi-mille de l'habitation du Malgache parisien. Il habitait une jolie maison. Dès qu'il m'aperçut, il vint à ma rencontre et me conduisit aussitôt dans la salle à manger, où, à ma grande joie, je trouvai une table dressée à l'européenne et admirablement bien servie.

Ce jeune homme se distinguait en général d'une manière très-avantageuse de ceux de ses compatriotes qui avaient été comme lui à Bourbon ou en Europe. Je crois que c'est le seul de sa race qui ne s'efforce pas d'oublier aussi vite que possible tout ce qu'il a appris en Europe. Je lui demandai s'il ne regrettait pas Paris, et s'il n'avait aucune envie d'y demeurer. Il me répondit qu'il aimerait sans doute beaucoup vivre dans un pays civilisé, mais que, d'un autre côté, Madagascar était sa patrie, et que, comme toute sa famille y demeurait, il aurait de la peine à s'en séparer.

On voyait que ce n'était pas là de vaines paroles et qu'il sentait ce qu'il disait. Cela me surprit beaucoup, car en général il n'y a rien de plus ridicule que d'entendre un Malgache parler de sa famille et des liens de famille. Je ne connais pas de peuple plus immoral que celui de Madagascar, et là où il règne une si grande corruption de mœurs, les liens de famille doivent être relâchés; aussi n'aurais-je donné que peu de créance à ce que m'avait dit à ce sujet mon hôte, si dans différentes occasions il n'avait fait preuve d'une rare franchise de sentiments.

Je m'entretins beaucoup avec lui et je lui demandai s'il ne sentait pas le besoin d'un commerce intellectuel, de ces agréables rapports de société qu'on trouve en Europe, et s'il ne souffrait pas de vivre constamment au milieu d'hommes grossiers et barbares. Il m'avoua que l'absence totale d'instruction de ses compatriotes lui rendait leur société peu agréable, mais qu'il cherchait sa distraction dans les livres qu'il lisait et étudiait. Il me cita quelques excellents ouvrages qu'il avait rapportés de France.

Le sort de ce jeune homme me fit véritablement de la peine. Je ne prétends pas dire qu'il se distingue par un esprit et une perspicacité extraordinaires; mais il joint à quelques talents assez de cœur et de sentiment pour se faire des amis dans quelque pays du monde que ce soit. Malheureusement il est à craindre que, privé de toute société intellectuelle, il ne redevienne peu à peu tout à fait un vrai Malgache.

Le bain de la reine. — L'armée malgache. — Soldats et officiers. Banquet et bal. — Le vol obligatoire.

Le 13 mai, M. Lambert enfin arriva. Le 15 je vis la célébration préliminaire de la grande fête du *bain de la reine;* fête coïncidant avec le premier jour de l'année et qui est par conséquent, à proprement parler, la fête du jour de l'an de Madagascar. Seulement les habitants de ce pays n'ont pas la même manière que nous de compter le temps. Ils divisent bien comme nous l'année en douze mois, mais chacun de leurs mois n'a que la durée d'une lune, et quand celle-ci s'est renouvelée douze fois, l'année est finie. Cette fête doit son nom bizarre à un de ses intermèdes non moins bizarres.

La veille de la fête, on voit paraître à la cour tous les officiers supérieurs, les nobles et les chefs que la reine a fait inviter. Quand tous, grands officiers et dignitaires de la cour sont réunis chez la reine, celle-ci se place derrière un rideau, dans un coin du salon, se déshabille et se fait couvrir d'eau. Quand on a rhabillé Sa Majesté, elle s'avance, tenant dans sa main une corne de bœuf qui contient un peu de l'eau qu'on a jetée sur elle, en répand une partie sur les nobles convives, puis se rend dans une galerie qui donne sur la cour du palais, et verse le restant du contenu de sa corne sur les soldats rangés en bataille sous le balcon.

Pendant ce jour fortuné, ce n'est dans toute l'île que festins, danses, chants et cris d'allégresse, jusque fort avant dans la nuit.

La célébration préliminaire de la fête a lieu huit jours auparavant, et consiste en promenades militaires. Les amateurs de plaisirs commencent la fête dès ce jour et

s'amusent ainsi pendant quinze jours pleins; une semaine avant et une semaine après la fête.

Les soldats que je vis à cette occasion à Tamatave me plurent assez. Ils firent leurs exercices et leurs évolutions avec assez de régularité, et, contre mon attente, je trouvai la musique non-seulement agréable à entendre, mais vraiment harmonieuse. Il y a plusieurs années, la reine a fait venir d'Europe un maître de musique ainsi que tous les instruments nécessaires. Il est à présumer qu'elle a fait inculquer à coups de bâton les connaissances musicales à ses humbles sujets. Toujours est-il qu'elle a réussi, et beaucoup d'élèves, devenus maîtres à leur tour, instruisent leurs compatriotes.

Les soldats étaient mis d'une manière simple, propre et parfaitement uniforme. Ils portaient une sorte de tunique blanche, étroite, qui montait jusqu'à la poitrine et couvrait une partie des cuisses. La poitrine même était découverte, et la blancheur éclatante des buffleteries faisait, avec la couleur noire de la peau, un contraste d'un assez joli effet. Ils avaient la tête également découverte; leurs armes consistaient en un fusil et une lance du pays nommée *sagaya*.

Les officiers, au contraire, avaient l'air extrêmement comique; ils portaient des habits bourgeois européens usés qui me rappelaient les cartes à jouer du temps de mon enfance. Qu'on se représente, avec ces habits, d'affreuses figures et une chevelure crépue et cotonneuse: vraiment il ne pouvait y avoir rien de plus ridicule, et je regrettais de ne pas être peintre, car j'aurais trouvé là le sujet des caricatures les plus grotesques. En dehors des parades et des exercices, les officiers comme les soldats vont dans le costume qu'il leur convient. Les soldats demeurent dans une espèce de caserne, dans la cour de laquelle ont lieu les exercices et s'infligent les punitions; l'entrée de la caserne est interdite aux Européens de la façon la plus sévère.

Il est facile à la reine de Madagascar d'avoir une armée nombreuse. Il ne lui faut pour cela qu'un ordre de sa voix puissante; car les soldats ne touchent pas de solde et doivent en outre se nourrir et s'habiller eux-mêmes. Ils fournissent à leur entretien en allant, avec la permission de leurs chefs, faire différents travaux, ou même dans leur pays cultiver leur champ. Mais, pour obtenir de l'officier la permission de s'absenter souvent, il faut que le soldat lui remette une partie de son bénéfice, ou au moins un écu par an. Les officiers ne sont d'ordinaire pas beaucoup plus riches que les soldats; ils reçoivent, il est vrai, comme les employés civils, une indemnité pour leurs services sur les revenus de la douane; mais cette indemnité est si faible qu'elle ne leur suffit pas, et qu'ils sont forcés de recourir à d'autres expédients, qui ne sont malheureusement pas toujours des plus honnêtes.

Une toute petite partie des revenus de la douane devrait, selon la loi, revenir aussi au simple soldat. Mais, comme on me le disait, les officiers trouvent probablement la somme qui passe par leurs mains trop insignifiante pour se donner la peine d'en rendre compte à leurs subordonnés, et ils préfèrent la garder pour eux-mêmes, de sorte que le pauvre soldat qui ne trouve pas d'ouvrage ou qui est trop éloigné de son pays pour y aller de temps à autre, court littéralement risque de mourir de faim. Il est obligé de se nourrir de plantes et de racines, et souvent des objets les plus dégoûtants, et il doit s'estimer heureux s'il reçoit de temps en temps une poignée de riz. Quand cela lui arrive, il jette ce riz dans un grand vase rempli d'eau, boit durant le jour cette maigre décoction, et ne se permet que le soir de manger une poignée de grains. En temps de guerre il se dédommage, dès qu'il est sur le territoire ennemi, des privations qu'il a souffertes; tout alors est pillé et dévasté, les villages sont réduits en cendres, et les habitants tués ou emmenés prisonniers et vendus comme esclaves.

Le 17 mai, un banquet solennel eut lieu dans la maison du premier juge. L'heure indiquée était trois heures, mais on ne vint nous chercher qu'à cinq. Nous nous rendîmes à la maison, qui était située au milieu d'un grand enclos ou d'une cour entourée de palissades. Depuis l'entrée de la cour jusqu'à la porte de la maison, les soldats formaient la haie, et pendant notre passage les musiciens jouèrent l'hymne national. On nous conduisit immédiatement dans la salle à manger, devant la porte de laquelle il y avait deux sentinelles, avec les armes croisées, ce qui n'empêchait cependant personne, ayant envie d'entrer et de sortir, de le faire tranquillement.

La société, composée d'environ trente personnes, était déjà réunie pour recevoir convenablement le principal convive, M. Lambert.

Le premier gouverneur, qui est en même temps commandant de Tamatave, portait un habit noir à l'européenne, et sur la poitrine un large ruban rouge en satin assez semblable à une décoration (chose extraordinaire! il n'y a pas encore à Madagascar de décorations); le second gouverneur était vêtu d'un vieil uniforme européen en velours tout passé, mais richement brodé d'or. Les autres messieurs étaient également tous habillés à l'européenne.

La table était garnie abondamment de viandes de tout genre, de volaille et de gibier, de poissons et d'autres produits de la mer. Je ne crois pas exagérer en disant qu'il y avait plus de quarante plats, grands et petits. La principale pièce était une tête de veau assez grosse, mais tellement décharnée qu'elle ressemblait parfaitement à un crâne de mort et n'avait pas un aspect bien appétissant. Il y avait aussi toute espèce de boissons : des vins français et portugais, des bières anglaises et autres. Après les viandes on servit de petites pâtisseries mal apprêtées, et au dessert des fruits et du vin de Champagne, et ce dernier en telle abondance qu'on le buvait dans de grands verres.

Autant que je pus le remarquer, tous les convives étaient pourvus d'un appétit extraordinaire; mais en mangeant ils n'oublièrent pas de boire, comme le prouvaient leurs innombrables toasts.

Quand on portait la santé du commandant, du second gouverneur ou d'un prince absent, un des officiers allait toujours devant la porte et criait à pleine gorge aux soldats rangés dans la cour, en l'honneur de qui on buvait.

La musique commençait alors à jouer, et tous les convives se levaient et buvaient.

Le dîner dura quatre heures entières. Ce n'est qu'à neuf heures du soir que l'on sortit de table et que l'on se rendit dans une pièce contiguë où l'on fit de nouveau passer de la bière anglaise. Puis, à ma très-grande surprise, deux officiers supérieurs exécutèrent une espèce de contredanse; d'autres suivirent leur exemple et dansèrent une polka. Je crus d'abord que c'était le champagne qui leur avait inspiré cette passion de la danse; mais M. Lambert me détrompa et me dit que ces danses faisaient partie de l'étiquette. Quelque singulier que me parût cet usage, je m'amusai cependant beaucoup des figures grotesques des danseurs, et je fus fâchée de ne pas leur voir continuer ce divertissement.

La fête se termina par un toast porté à la reine avec de l'anisette, et par le chant de l'hymne national. Après le toast royal, il est défendu de rien faire; car ce serait une profanation envers Sa Majesté, qui, à l'imitation de son défunt époux, se fait presque adorer par son peuple comme une divinité.

Nous nous retirâmes alors, mais lorsque je voulus prendre mon parasol qu'à mon arrivée j'avais placé dans un coin de la salle à manger, je m'aperçus qu'il avait disparu; il avait partagé le sort de ma montre.

Quoique les vols soient punis très-sévèrement et souvent même de la mort, et qu'on puisse tuer tout voleur qu'on prend sur le fait sans avoir besoin de se justifier devant le tribunal, on vole cependant à Tamatave beaucoup plus que partout ailleurs.

En considérant la malheureuse position des soldats, on conçoit aisément qu'ils soient forcément au nombre des plus grands voleurs.

Si l'officier ou l'employé ne touche qu'une très-faible solde, il touche au moins quelque chose; d'ailleurs, il est marchand ou propriétaire, il a des esclaves qui travaillent pour lui, et il tire même profit des soldats placés sous ses ordres. Mais le pauvre soldat ne touche d'ordinaire absolument rien, et comme on ne peut pourtant pas exiger qu'il meure de faim, il vole pour vivre.

L'armée malgache est donc, on le voit, comme le gouvernement, les institutions et les mœurs de sa terre natale, de bien des siècles en arrière de la civilisation moderne; c'est le germe brut des armées permanentes.


L'arbre du voyageur [*urania speciosa*] (voy. p. 331). Dessin de E. de Bérard.

Départ de Tamatave. — Les porteurs. — Les fièvres. — La culture du pays. — Condition du peuple. — Manambotre. — Les mauvais chemins.

Le 19 mai nous nous mîmes enfin en route pour Tananarive, la capitale du pays. Nous étions M. Lambert, M. Marius et moi. M. Marius est natif de France, mais vit depuis vingt ans déjà à Madagascar. Par amitié pour M. Lambert, il avait bien voulu nous accompagner et nous servir à la fois d'interprète et de guide, complaisance qui était pour nous d'un prix inappréciable.

M. Lambert avait acheté des cadeaux pour la reine et sa cour de son propre argent, et non pas, comme on le prétendait à Maurice, de celui de la France. Ils se composaient de toilettes complètes et extrêmement belles pour la reine et pour quelques princesses ses parentes, d'uniformes très-riches, brodés en or, pour le prince Rakoto, et d'objets d'art de toute espèce, entre autres d'horloges à carillon et d'orgues de Barbarie. Ces cadeaux avaient coûté plus de deux cent mille francs à M. Lambert. Pour leur transport à la capitale, on avait commandé plus de quatre cents hommes qui, pour ce travail, ne reçurent que le payement des soldats, c'est-à-dire rien du tout : c'était une corvée. Dans tous les villages le long de la route, le transport avait été annoncé d'avance, et les pauvres porteurs étaient obligés de se trouver à l'heure dite aux stations qui leur avaient été désignées.

Les hommes qui nous portèrent nous-mêmes ainsi que nos bagages et qui étaient au nombre de deux cents, furent payés par M. Lambert. La taxe pour un porteur, de Tamatave à Tananarive (deux cent vingt milles), n'est que d'un écu, et pour ce prix il doit se nourrir lui-même. M. Lambert promit aux porteurs, en dehors de cette somme, une bonne nourriture, ce dont ils manifestèrent leur reconnaissance par une grande allégresse et par des cris de joie.

Le premier jour nous ne fîmes que sept milles et nous passâmes la nuit à Antandroroho, la propriété du fils cadet de Mlle Julie.

Le 20 mai nous naviguâmes toute la journée sur des lacs et des rivières. L'un de ces lacs, le Nosivé, peut avoir environ onze milles de long et cinq milles de large. Le Nossamasay et le Rassaby ne sont pas d'une étendue beaucoup moindre. En approchant d'une petite



Route dans l'intérieur de Madagascar (page 331). — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

île dans ce dernier lac, nos marins se mirent tout à coup à crier de toutes leurs forces. Je pensais qu'il était arrivé quelque malheur; mais voici, d'après le récit de M. Marius, quelle était la cause de tout ce tapage. Il avait vécu, dit-on, autrefois près de ce lac, une femme d'une beauté merveilleuse, mais dont la vertu avait été loin d'être exemplaire. Cette Messaline de Madagascar parvint à une grande célébrité dont elle fut très-flattée. Elle mourut jeune et, pour perpétuer sa mémoire, elle pria en mourant ses nombreux adorateurs de l'enterrer dans cette ile, et, toutes les fois qu'ils passeraient devant de crier de toutes leurs forces en souvenir d'elle. Cette prescription, suivie de qui de droit, devint depuis une coutume générale.

Nous passâmes la nuit dans le village Voring, dans une maison appartenant au gouvernement. Sur la route de Tamatave à la capitale, il y a dans beaucoup de villages des maisons semblables ouvertes aux voyageurs. L'intérieur est garni de nattes très-propres que les habitants du village ont à fournir; ils doivent aussi veiller à la conservation et à la réparation des maisons.

Le 21 mai, nous voyageâmes encore par eau : nous fimes d'abord un court trajet sur la rivière de Monza, puis nos gens portèrent la barque un demi-mille, après quoi nous nous rembarquâmes sur une rivière tellement resserrée entre des petits arbres, des buissons et des plantes aquatiques, que nous eûmes de la peine à passer avec le bateau. Ce trajet me rappela des voyages semblables que j'avais faits à Singapore et à Bornéo, avec cette différence que là on traversait des forêts vierges imposantes. Après quelques milles nous arrivâmes à une rivière plus large dont l'eau était d'une pureté et d'une transparence extraordinaires; les objets s'y reflétaient avec une netteté parfaite que je n'avais encore jamais vue.

Dans ces parties basses et, à peu d'exceptions près, sur tout le littoral de Madagascar, le climat est excessivement malsain et pernicieux à cause des fièvres. La principale raison en est sans doute que le pays est très-bas et les rivières ensablées à leur embouchure. Dans la saison des pluies, l'eau se répand sans obstacle sur de vastes plaines où elle forme des marais, dont les exhalaisons, dans la saison chaude du mois de novembre à la fin d'avril, font naître des fièvres. Les indigènes eux-mêmes qui vivent à l'intérieur de l'ile dans les districts sains, s'ils viennent durant la saison chaude dans les parties basses, sont aussi exposés à la *malaria* que les Européens. Je fis à Tamatave la connaissance de quelques-uns de ces derniers qui, bien qu'ils y vivent déjà depuis trois ou quatre ans, sont encore, en été, attaqués par la fièvre.

Autant que j'en puis juger par ce que j'ai vu, le pays, à l'exception de quelques terrains sablonneux, est excessivement fertile. Partout on voit pousser en abondance la plus belle herbe à fourrage. Les plaines un peu plus élevées doivent convenir particulièrement aux plantations de cannes à sucre, et celles situées le long des rivières, à la culture du riz. Cependant tout était en friche. La population est si clair-semée qu'on découvre à peine tous les trois ou quatre milles un petit village insignifiant.

Il ne saurait, il est vrai, en être autrement sous un gouvernement dont tous les efforts semblent tendre à dépeupler ce pays et à le rendre stérile. A Madagascar il n'y a pour ainsi dire que la reine et la haute noblesse qui soient propriétaires. Le paysan peut bien cultiver et ensemencer partout où il trouve un terrain en friche, sans être obligé d'en demander la permission, mais il n'acquiert par là aucun droit de propriété, et le propriétaire peut lui reprendre le terrain quand il est défriché. Dans de telles conditions et avec la paresse inhérente à tous les peuples sauvages, il ne faut pas s'étonner que le paysan ne cultive que juste ce qu'il lui faut pour sa subsistance. Les impôts ne sont pas lourds : le paysan a environ un quintal de riz à fournir par an au gouvernement. Mais il n'en est que plus écrasé par les corvées et par d'autres réquisitions qui l'empêchent de se livrer librement à ses travaux.

La principale culture à Madagascar est celle du riz : on le sème et on le récolte deux fois par an, et le gouvernement assigne chaque fois un mois pour la faire. Ce serait sans doute un temps suffisant pour un peuple qui aurait de l'activité; malheureusement les naturels de Madagascar sont loin d'être actifs; aussi arrive-t-il souvent que le mois s'écoule sans que le travail se trouve achevé.

Après l'expiration du temps prescrit, le gouvernement met les hommes en réquisition pour tous les services imaginables, selon le bon plaisir de la reine ou des fonctionnaires institués par elle. Les plus malheureux sont ceux qui habitent le long des routes conduisant des ports de mer à la capitale. Ces pauvres gens ont tant de corvées à faire comme porteurs, qu'il ne leur reste presque pas de temps pour l'agriculture. Beaucoup ont quitté leurs cabanes et leurs champs et se sont réfugiés dans l'intérieur du pays pour échapper à ces pénibles corvées. Les villages commençant ainsi à se dépeupler, la reine, pour remédier au mal, a prononcé contre tout fugitif la peine de mort, et en même temps a déchargé les habitants des villages situés le long des routes du service militaire, le plus odieux de tous pour le peuple. Quelques petits villages furent aussi peuplés avec des esclaves de la la reine, qui n'ont d'autre obligation que celle de porter les fardeaux. Si les gens n'avaient qu'à transporter les denrées et les marchandises de la reine, leur service n'aurait rien de pénible; mais tout noble, tout officier se procure des autorisations pour des services semblables, ou force les gens à les lui rendre sans y être autorisé. Ils n'osent se plaindre, car comment un paysan pourrait-il espérer obtenir justice contre un officier ou un noble? Ils passent donc la plus grande partie de l'année sur la grande route.

Dans les endroits où ils n'ont point à porter de denrées et de marchandises, on les emploie à d'autres travaux; et quand il n'y en a pas on les convoque (non-seulement alors les hommes, mais aussi les femmes et les enfants) dans tel ou tel lieu pour assister à un ***kabar***. C'est ainsi qu'on nomme les séances publiques des tribunaux, les délibérations, les interrogatoires, les juge

ments et les assemblées du peuple, pour entendre les nouvelles ordonnances et les nouvelles lois de la reine.

Les kabars se tiennent quelquefois dans des lieux éloignés, de sorte que les pauvres gens ont plusieurs journées de route à faire pour s'y rendre. Les lois ne sont pas toujours aussi publiées de suite; on en remet souvent la publication d'un jour à l'autre, et on retient les malheureux des semaines entières. Il arrive, dans ces occasions, que plusieurs meurent de faim et de misère, ne s'étant pas pourvus de riz pour un si long espace de temps; et, n'ayant pas d'argent, ils sont obligés de se nourrir de racines et d'herbes. Mais la reine semble n'avoir en vue que leur destruction, car elle hait tous les peuples qui ne sont pas de sa race, et son plus grand désir, je crois, serait de les anéantir tous d'un seul coup.

Du temps du roi Radama, le pays était, à ce qu'on m'a affirmé, infiniment plus peuplé. Sous le règne de la reine actuelle, on n'a pas vu seulement plusieurs grands villages réduits à quelques misérables cabanes, beaucoup ont entièrement disparu. On nous montra souvent des places où il avait existé autrefois, disait-on, de beaux villages.

Nous couchâmes le 22 à Manambotre. A peu de distance de ce village, nous passâmes près d'un endroit où il y avait çà et là de grands rochers, ce qui nous surprit beaucoup, car le sol ne se composait partout ailleurs que de terrains n'offrant pas la moindre trace de pierres.

M. Lambert fit tuer le soir deux bœufs pour notre suite. On les amena devant notre cabane en les traînant avec des cordes qu'on leur avait passées autour des cornes; plusieurs hommes armés de couteaux se glissèrent jusqu'à eux par derrière et leur coupèrent les tendons des pieds de derrière. Les pauvres bêtes tombèrent sans force et purent être tuées sans danger. Comme je l'ai déjà fait remarquer plus haut, on ne leur ôte pas la peau, on la rôtit avec la chair, et les naturels du pays la préfèrent même à cette dernière, parce qu'il s'y trouve plus de graisse. Les bœufs sont beaux et grands et d'un naturel très-doux; ils appartiennent à la race des buffles.

Le 23 mai commencèrent les mauvaises routes. Elles ne m'effrayèrent pas, car dans mes nombreux voyages, comme par exemple en Islande, dans l'ascension de l'Hekla, dans le Kurdistan, à Sumatra et en d'autres pays, j'en ai rencontré d'infiniment plus mauvaises; mais elles parurent remplir d'épouvante mes compagnons de voyage. Le terrain a une forme ondulée; il est formé de collines assez escarpées et tellement serrées qu'elles sont à peine séparées l'une de l'autre par des plaines d'une centaine de mètres. Les routes, au lieu de longer les flancs des collines, les montent et descendent perpendiculairement, et le sol est une terre molle et argileuse qui, quand il pleut, devient glissante comme la glace. Il ne manque pas, en outre, de trous profonds faits par les milliers de bœufs allant continuellement de l'intérieur à la côte.

Je ne pouvais assez admirer nos porteurs. Il faut réellement une force et une adresse peu communes pour porter de lourds fardeaux sur de telles routes.

Les collines étaient revêtues d'une belle herbe épaisse, et quelques-unes couvertes de bois. Parmi ces derniers il y avait beaucoup de bambous dont les touffes délicates, d'un gris clair, brillaient d'une fraicheur telle que je n'en avais encore vu. Comme, pour faire ombre au tableau, on voyait, à côté de l'éclatant bambou, le palmier raffia aux feuilles foncées de cinq mètres de long. Ce palmier est d'un grand prix pour les indigènes, qui, avec les fibres de ses feuilles, tressent les rabanetas ou nattes grossières destinées à envelopper le sucre et le café.

Je vis quelques magnifiques échantillons de l'*urania speciosa*. Ils viennent ici, dans l'intérieur du pays, bien mieux que sur la côte de la mer. Je me rappelle avoir lu dans quelques descriptions de voyages, qu'on ne trouvait ce palmier que dans des endroits où l'eau manquait, et qu'on l'appelait palmier d'eau ou bien arbre du voyageur, parce qu'entre chaque feuille et le tronc il s'amassait un peu d'eau qui servait à désaltérer les passants. Les naturels du pays prétendent au contraire que ce palmier ne vient que sur un sol humide et que l'on trouve toujours de l'eau dans son voisinage. Je n'eus malheureusement pas l'occasion de vérifier laquelle de ces deux assertions est exacte. Mais il faut espérer qu'il viendra un temps où les botanistes exploreront cette grande île, et où cette question se trouvera résolue avec beaucoup d'autres questions d'histoire naturelle et de géographie.

Un palmier qui réussit aussi parfaitement à Madagascar est le sagou. Par extraordinaire les indigènes en dédaignent la moelle, bien qu'ils ne soient pourtant pas difficiles dans le choix de leurs aliments, car ils ne mangent pas seulement des herbes et des racines, mais jusqu'à des insectes et des vers.

Célébration de la fête nationale. — Chant et danse. — Beforona. — Le plateau d'Ankaye. — Le territoire d'Émirne. — Réception solennelle. — Ambatomango. — Le Sikidy. — Marche triomphale. — Arrivée à Tananarive. — Le prince Rakoto.

Nous divisions d'ordinaire notre journée en deux parties. A l'aube du jour nous nous mettions en route; après trois ou quatre heures de marche nous faisions une halte pour prendre notre déjeuner, dont le fond se composait de riz et de poulets, mais dont le menu se trouvait d'ordinaire augmenté par quelque pièce de gibier, surtout par des perroquets et d'autres superbes oiseaux tués en route par M. Lambert. Après un repos d'environ deux heures, on passait à la deuxième partie de la journée, généralement semblable à la première.

Mais le 24 mai on s'en tint à la première partie, en l'honneur de la grande fête nationale qui commençait ce même jour. La reine avait sans doute pris le matin même le bain du nouvel an. M. Lambert ne voulant pas priver nos gens du plaisir de prendre part à la célébration de la fête, nous nous arrêtâmes dans le village d'Ampatsiba à dix heures du matin.

On commença par immoler les bœufs. On n'en tua

pas, il est vrai, comme l'exigeaient les règlements de la fête, autant qu'il en aurait fallu pour les besoins de ce jour et des sept jours suivants. Nos gens n'auraient pas pu emporter une si grande provision; cependant cinq des plus belles bêtes furent sacrifiées en l'honneur de la fête; M. Lambert ne se borna pas à traiter nos gens, mais il régala tout le village. Le soir, il s'assembla bien quatre ou cinq cents personnes, tant hommes que femmes et enfants, devant nos cabanes, et, pour compléter les joies de la fête, M. Lambert fit circuler leur boisson favorite, la *besa-besa*. Cette boisson, qui ne parut à mon palais rien moins qu'agréable, se compose de jus de canne à sucre, d'eau et d'écorce amère d'*afatraina*. On verse d'abord l'eau sur le jus de canne à sucre, on laisse fermenter le mélange, on y met ensuite l'écorce, et on attend une nouvelle fermentation. La solennité du jour, et plus encore sans doute le *besa-besa*, provoquaient une telle gaieté parmi les habitants du village qu'ils nous gratifièrent spontanément de leurs chants et de leurs danses. Malheureusement la musique était aussi misérable que la chorégraphie.

Quelques jeunes filles se mirent à frapper de toutes leurs forces avec une petite baguette sur un gros bambou; d'autres chantèrent, ou pour mieux dire hurlèrent autant qu'elles purent. C'était un tapage infernal. Deux noires beautés dansèrent, c'est-à-dire s'agitèrent lentement çà et là sur un petit espace, levant à moitié les bras et tournant les mains tantôt en dehors tantôt en dedans.


Le pandanus mericatus ou vaquois pyramidal. — Dessin de E. de Bérard.

Pour les hommes il n'y en eut qu'un qui voulut bien nous montrer son talent de danseur. Ce devait être le *lion* du village. Il fit des petits pas comme ses charmantes compatriotes, seulement il y mit un peu plus d'animation. Toutes les fois qu'il approchait d'une des femmes ou des jeunes filles, il se permettait malgré notre présence des gestes extrêmement libres, qui, de même qu'on le voit à Paris dans les bals publics, avaient le plus grand succès et étaient accueillis par des rires bruyants.

Je vis à cette occasion que les naturels du pays se servent non de tabac à fumer, mais de tabac à priser, seulement au lieu de le mettre dans le nez ils le placent dans la bouche. Les hommes et les femmes prennent le tabac de la même manière.

Après la joyeuse journée de la veille, nos porteurs en eurent aujourd'hui une d'autant plus rude. Les collines étaient beaucoup plus hautes que celles que nous avions rencontrées jusqu'ici (de 170 à 200 mètres). Heureusement il n'avait pas plu, et les routes étant sèches on grimpait encore assez facilement.

Toutes les collines et les montagnes étaient couvertes de bois touffu. Mais j'y cherchai en vain ces beaux arbres que j'avais vus dans les forêts vierges de Sumatra, de Bornéo ou même de l'Amérique. Les plus gros troncs devaient avoir à peine plus d'un mètre de diamètre, et les plus beaux arbres ne dépassaient guère trente et quelques mètres. Quant aux fleurs, je n'en vis qu'un assez petit nombre. Ce que ces forêts avaient de plus remarquable, c'étaient les grandes fougères qu'on trouve à Madagascar comme à Maurice. On me dit que tous les grands arbres avaient été coupés le long de la route, mais que dans l'intérieur des bois il y en avait de très-beaux et qu'il n'y manquait pas non plus de plantes grimpantes et d'orchidées, dont je n'aperçus sur la route que de rares spécimens.

Du haut de quelques montagnes que nous gravîmes, nous eûmes de superbes vues d'un genre tout particulier; je n'ai pas encore rencontré de paysage aussi vaste, tout entier formé de collines, de montagnes et de gorges étroites, et sans aucune plaine. Nous aperçûmes deux fois la mer dans le lointain.

Ce pays devrait s'approprier parfaitement à la culture du café, car le caféier vient très-bien sur des coteaux à pentes rapides. Il doit être aussi excellent pour l'élève du bétail, surtout des moutons. On y verra peut-être quelque jour les plus belles plantations qui répandront la vie et l'animation sur cette terre superbe; aujourd'hui, tout y est malheureusement mort et désert; à peine si nous découvrîmes par-ci par-là quelque misérable hutte, à moitié cachée derrière les arbres. Nous passâmes la nuit du 25 au 26 dans le village de Beforona.

Les trois journées suivantes furent employées à traverser le plateau d'Ancaye et la double chaîne d'Efody, puis nous pénétrâmes dans l'intérieur d'Émirne, pays dont est originaire la race des Hovas et au milieu duquel est située la capitale de toute l'île.

Le territoire d'Émirne consiste en un grand et magnifique plateau qui s'élève à plus de treize cents mètres au-dessus du niveau de la mer. On y découvre une grande

quantité de collines isolées. Les forêts disparaissent, et l'on commence, en approchant de la capitale, à voir quelque culture, c'est-à-dire des champs de riz. Là où le riz n'est pas cultivé, le sol est recouvert de cette herbe, courte et d'un goût amer, que j'ai souvent remarquée à Sumatra, et qui malheureusement n'est d'aucune utilité, puisque le bétail ne l'aime pas.

Le territoire d'Emirne ne semble pas non plus être très-peuplé, et même près des rizières j'ai souvent cherché inutilement les villages qui pouvaient être cachés derrière les collines. Je remarquai seulement dans les rares groupes d'habitations que nous traversâmes, que les huttes n'étaient pas ici, comme sur la côte, construites en bois ou en bambou, mais en terre ou en argile. D'ailleurs, elles ne sont ni plus grandes, ni plus commodes, ni mieux meublées que celles des provinces maritimes.

La plus grande partie des habitants de Madagascar ne possède que quelques nattes de paille pour couvrir le sol nu et quelques pots de fer ou d'argile pour cuire le riz. Je ne vis nulle part de lits, ni même de caisses en bois pour serrer les habits et autres objets. Il est vrai qu'ils n'ont besoin ni des uns ni des autres ; car le sol leur sert de couche, et toute leur garde-robe se réduit, la plupart du temps, à un simbou unique qu'ils passent la nuit par-dessus leur tête. Ceux qui poussent le luxe à l'excès se couvrent encore d'une des nattes de paille qu'ils fabriquent eux-mêmes Une aussi complète absence de toutes les commodités de la vie ne s'était encore jamais offerte à moi que chez les sauvages de l'Amérique septentrionale, dans le pays d'Orégon.



Types malgaches. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

A quelques milles du village d'Ambatomango, où nous avions passé la nuit du 29, nous vîmes venir à notre rencontre une grande foule, musique militaire en tête. C'était une sorte de députation que le prince Rakoto, fils de la reine Ranavalo et héritier présomptif de la couronne, envoyait au-devant de M. Lambert pour lui témoigner son affection et son estime.

La députation se composait de douze des fidèles du prince, d'une troupe de soldats et d'un chœur de chanteuses.

Les fidèles de Rakoto, au nombre de quarante, rappellent tout à fait les *leudes* ou *antrustions* des anciens chefs germaniques. Ce sont de jeunes nobles qui ont tant d'amour et de vénération pour ce prince, qu'ils se sont engagés par serment à le défendre contre tout danger jusqu'au dernier homme. Ils demeurent tous dans son voisinage, et dans chacune de ses excursions il est toujours accompagné au moins d'une demi-douzaine de ces fidèles, bien qu'il n'ait pas besoin de cette espèce de garde, aimé comme il l'est de la noblesse et du peuple.

Cette députation prodigua à M. Lambert les mêmes

honneurs que s'il eût été un prince de la famille royale, distinction qui jusqu'ici n'avait encore été accordée à personne de la plus haute noblesse de l'empire, ni à plus forte raison à un blanc.

Toutes les fois que notre cortége passait devant un village, toute la population accourait pour voir les étrangers; beaucoup même se joignaient au cortége, de sorte que celui-ci grossissait toujours comme une avalanche. Les bonnes gens devaient être bien étonnés de voir des blancs traités avec de si grands honneurs. Personne ne pouvait s'expliquer cette distinction, car personne n'avait encore vu pareille chose.

Enfin une nouvelle preuve de l'affection du prince Rakoto attendait M. Lambert dans le village d'Ambatomango. C'était le fils unique du prince, enfant de cinq ans. Empêché, par une indisposition de la reine, de venir lui-même au-devant de M. Lambert jusqu'à Ambatomango, le prince lui avait envoyé son enfant, que M. Lambert avait adopté pendant son premier séjour à Tananarive.

La coutume de l'adoption est fort usitée à Madagascar. Dans la plupart des cas cela se fait pour avoir réellement un enfant; mais, dans d'autres, c'est une grande marque d'amitié donnée par le père à l'homme qui adopte l'enfant. L'adoption est déclarée au gouvernement, et celui-ci, par un acte écrit, confirme les droits du nouveau père sur l'enfant adopté qui reçoit le nom du père adoptif, passe dans sa famille et obtient les mêmes droits que ses véritables enfants.

Le prince Rakoto, en faisant la connaissance de M. Lambert, l'avait tellement pris en affection, qu'il voulut lui donner la plus grande preuve de son estime et de son amitié en lui offrant son bien le plus cher, son fils unique, M. Lambert l'adopta, mais sans profiter de tous les droits d'un père adoptif; il donna son nom à l'enfant, mais le laissa chez son véritable père.

Cet enfant n'est pas né prince, car sa mère est esclave. Elle s'appelle Marie, et malgré ce nom elle n'est point chrétienne. On la dit très-intelligente, très-bonne, et ayant beaucoup de caractère. Le prince l'aime éperdument et, pour être à même de la voir toujours auprès de lui, il l'a mariée, pour la forme, à un de ses fidèles.

Le lendemain nous devions entrer à Tananarive. Nous étions d'autant plus pressés que nous avions appris que le *sikidy* (l'oracle) avait désigné cette journée comme propice pour notre entrée dans cette capitale, et que la reine désirait nous voir profiter de ce moment favorable.

Dans tout Madagascar, mais surtout à la cour, on est habitué, pour les affaires les plus importantes comme pour les plus insignifiantes, à consulter les augures. Cela se fait de la manière suivante, qui est extrêmement simple. On mêle une certaine quantité de fèves et de cailloux ensemble et, d'après les figures qu'elles forment, les personnes versées dans l'art augural prédisent une bonne ou une mauvaise fortune. Il y a, à la cour seule, plus de douze aruspices jurés que la reine consulte pour la moindre bagatelle. Elle respecte les sentences du sikidy, au point de renoncer pour beaucoup de choses à sa propre volonté, et de se rendre en cela l'esclave la plus soumise dans un pays qu'elle gouverne d'ailleurs si despotiquement. Veut-elle, par exemple, faire une excursion, il faut d'abord interroger les présages pour savoir et le jour et l'heure du départ. Elle ne mettra pas de robe, ne mangera d'aucun mets sans avoir consulté le sikidy. Même pour l'eau qu'elle boit, le sikidy doit indiquer à quelle source il faut l'aller chercher.

Il y a peu d'années encore, on consultait le sikidy à la naissance d'un enfant pour savoir s'il était venu au monde dans un moment favorable. Quand la réponse était négative, on plaçait le pauvre enfant au milieu d'un des chemins suivis par les grands troupeaux de bœufs. Si les bêtes passaient avec circonspection près de l'enfant sans le blesser, le charme fatal était rompu et l'enfant rapporté en triomphe à la maison paternelle. Il n'y avait naturellement que peu d'enfants assez heureux pour sortir sains et saufs de cette dangereuse épreuve. La plupart y perdaient la vie. Les parents qui ne voulaient pas soumettre leurs enfants à cette épreuve se contentaient de les exposer, surtout quand c'étaient des filles, sans plus s'en inquiéter. La reine a défendu l'épreuve aussi bien que l'exposition; c'est peut-être la seule loi philanthropique qu'elle ait décrétée en sa vie.

Tous les voyageurs qui veulent aller à la capitale doivent en demander d'abord la permission à la reine, et attendre à une journée au moins de distance la décision du sikidy, qui fixe le jour et l'heure où ils peuvent faire leur entrée. Il faut observer rigoureusement le jour et l'heure indiqués, et si dans l'intervalle le voyageur tombait subitement malade et se trouvait dans l'impossibilité d'arriver aux portes de la ville au moment prescrit, il faudrait adresser un nouveau message à la reine et attendre une seconde décision du sikidy, ce qui fait perdre aux intéressés plusieurs jours, et souvent plusieurs semaines.

Nous fûmes à cet égard très-heureux. Le sikidy eut l'amabilité de ne pas nous faire attendre un seul jour et de désigner justement comme propice celui auquel, d'après nos dispositions prises d'avance, nous pouvions arriver dans la capitale. Je suis portée à croire que, dans cette circonstance, la curiosité de la reine influença en quelque sorte sur la décision de l'oracle. La bonne dame devait être impatiente de se voir en possession des trésors que M. Lambert lui apportait.

Aux abords de la capitale, notre voyage devint une marche triomphale. En tête marchait le corps de la musique militaire, suivi de beaucoup d'officiers, dont plusieurs d'un rang très-élevé. Puis nous venions entourés des fidèles du prince; le chœur des chanteuses, les soldats et le peuple fermaient la marche. De même que la veille, jeunes et vieux se pressaient autour de nous dans les villages par lesquels nous passions. Tout le monde voulut voir les étrangers attendus depuis longtemps, et beaucoup se joignirent au cortége et nous accompagnèrent plusieurs milles.

La route traversait toujours le beau plateau d'Émirne.

Quel charmant aspect présenterait cette superbe contrée si elle était plus peuplée et bien cultivée! On y voit, il est vrai, infiniment plus de champs et de villages que dans les autres districts que nous avions traversés, mais ni la population ni la culture n'y sont en rapport avec la fertilité du sol. Ce qui donne un charme tout particulier à ce plateau, ce sont les nombreuses collines qui s'y croisent de tous côtés sans se relier les unes avec les autres. L'eau non plus ne manque pas, et si on ne rencontre pas de grand fleuve, on y trouve cependant une quantité innombrable de petites rivières et de petits étangs.

Il y a environ quarante ans tout le plateau d'Émirne était encore couvert de bois; mais aujourd'hui, dans un rayon de près de trente milles anglais, il est tellement dépouillé d'arbres qu'il n'y a que les riches qui se servent de bois comme combustible. Les pauvres ont recours à une espèce d'herbe de savane, dont les collines et les plaines sont abondamment couvertes, et qui produit une flamme très-forte mais naturellement de peu de durée. Heureusement ces gens n'ont besoin de feu que pour préparer leur repas. Ils peuvent se passer de chauffage, bien que dans les mois d'hiver le thermomètre descende jusqu'à trois ou quatre degrés, quelquefois même jusqu'à un degré Réaumur. Les maisons ont des murs d'argile assez épais et sont couvertes d'une herbe longue et serrée, de sorte que, malgré le froid du dehors, il fait toujours assez chaud dans l'intérieur.

Nous aperçûmes de loin Tananarive, la capitale du pays, située presque au milieu du plateau sur une des plus belles collines, et nous arrivâmes de bonne heure dans l'après-midi aux faubourgs qui entourent de toutes parts la ville proprement dite.

Ces faubourgs étaient originairement des villages séparés qui, en s'agrandissant, ont fini par s'agglomérer. La plupart des maisons sont en terre ou en argile, tandis que celles qui se trouvent dans l'enceinte même de la ville doivent être construites en planches, ou du moins en bambou. Je les trouvai généralement plus grandes et plus spacieuses que celles des villages, et aussi beaucoup plus propres et en meilleur état. Les toits sont très-droits et très-hauts, et ornés à leurs extrémités de longues perches.

Les maisons, au lieu d'être alignées, sont placées par groupes, au pied ou sur les pentes de la colline. Le palais de la reine se trouve sur la cime la plus élevée. Les faubourgs par lesquels nous arrivâmes me parurent, à ma grande surprise, très-proprement tenus, et non-seulement les rues et les places, mais aussi les cours des maisons.

Ce qui me surprit encore plus que cette propreté, ce fut un grand nombre de paratonnerres. Presque toutes les grandes maisons en étaient pourvues. Ils ont été introduits par M. Laborde, un Français qui vit déjà depuis de longues années à Tananarive, et dont M. Marius me raconta, chemin faisant, la vie aventureuse.

Il n'y a peut-être pas, à ce qu'on me dit, d'endroit où les orages soient plus terribles et où la foudre tombe plus souvent qu'à Tananarive. Tous les ans près de trois cents personnes y sont foudroyées, et l'année dernière le nombre en monta jusqu'à quatre cents. Dans une maison le même coup de foudre tua dix personnes. Ces violents orages ont lieu du milieu de mars à la fin d'avril.

Il était quatre heures du soir quand nous arrivâmes chez M. Laborde, ami intime de M. Lambert et grand protecteur de tout Européen qui arrive à Tananarive. Sa maison devait être la nôtre pendant notre séjour dans la capitale.

Notre aimable hôte nous présenta aussitôt à deux Européens, les seuls, outre lui, qui demeurassent à Tananarive. C'étaient deux ecclésiastiques, hôtes de M. Laborde, l'un depuis deux ans et l'autre depuis sept mois. Le moment ne leur paraissant pas opportun pour se présenter comme missionnaires, ils cachaient cette qualité avec le plus grand soin. Il n'y avait que le prince et nous autres Européens qui fussions dans le secret. L'un passait pour un médecin, et l'autre pour le précepteur du fils de M. Laborde, revenu depuis deux ans de Paris, où son père l'avait envoyé faire son éducation.

Un superbe banquet nous réunit bientôt après autour d'une table dressée et servie à l'européenne, avec cette particularité que toutes les assiettes et tous les plats étaient en argent massif; les verres même étaient remplacés par des coupes d'argent. On était au champagne et on commençait à porter des toasts quand un esclave vint nous annoncer l'arrivée du prince Rakoto. Levés aussitôt de table, nous n'eûmes pas le temps d'aller au-devant de lui. Dans son impatience de voir M. Lambert, il était venu sur les pas de l'esclave. Ces deux hommes se tinrent longtemps embrassés, et aucun d'eux ne put trouver un mot pour exprimer sa joie. On voyait qu'ils éprouvaient réellement l'un pour l'autre une profonde amitié. Nous tous qui assistions à ce touchant spectacle, nous ne pûmes nous défendre d'une vive émotion. Le prince Rakoto, ou pour l'appeler de son nom entier, Rakotond-Radama, est un jeune homme de vingt-sept ans. Je ne lui trouvai, contre mon attente, rien de désagréable. Sa taille est courte et ramassée. Sa figure et son teint ne répondent à aucune des quatre races qui habitent Madagascar. Il a tout à fait le type des Grecs de Moldavie. Ses cheveux noirs sont crépus mais non cotonneux, ses yeux foncés sont pleins de feu et de vie; il a la bouche bien faite et les dents belles. Ses traits expriment une bonté si candide qu'on se sent de suite attiré vers lui. Il s'habille souvent à l'européenne.

Ce prince est également aimé et estimé des grands et des petits, et, au dire de MM. Lambert et Laborde, il mérite entièrement cette estime et cet amour. Autant la reine sa mère est cruelle, autant le fils est bon; autant elle aime à verser le sang, autant il en a une horreur invincible. Aussi tous les efforts du prince tendent-ils à empêcher le plus plus possible les exécutions sanglantes et à adoucir les châtiments rigoureux que la reine inflige à ses sujets. A toute heure il est prêt à écouter les malheureux et à leur venir en aide; il a défendu à ses esclaves de la manière la plus sévère de renvoyer qui que ce fût, sous prétexte qu'il dormait ou qu'il prenait son repas. Les gens qui le servent viennent souvent au milieu

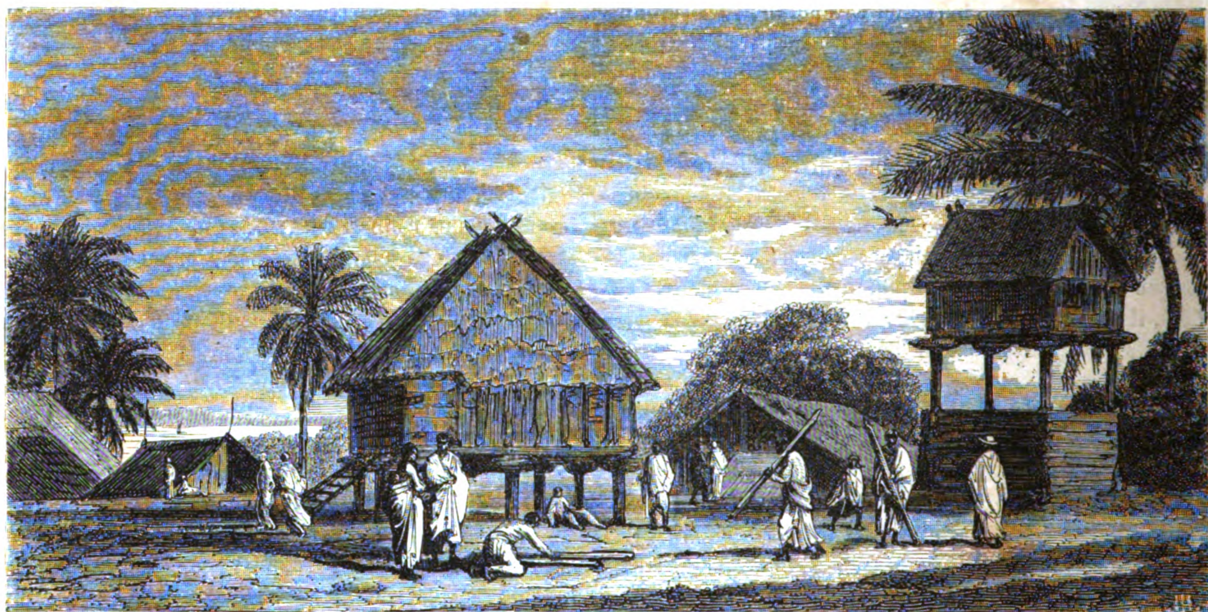
de la nuit éveiller le prince et implorer son secours pour des parents qui doivent être exécutés le lendemain de grand matin. S'il ne peut obtenir leur grâce de sa mère, il prend comme par hasard le chemin au moment où les malheureux, liés avec des cordes, sont conduits au lieu du supplice, et il coupe leurs liens et les engage à fuir ou à rentrer tranquillement chez eux, selon qu'ils courent plus ou moins de danger.

Quand on rapporte ensuite à la reine la conduite tenue par son fils, elle ne fait pas la moindre observation. Seulement elle cherche à couvrir du plus grand secret possible les condamnations et à en hâter l'exécution. Le jugement et le supplice se succèdent si rapidement que, quand par hasard le prince est absent de la ville, le message lui arrive trop tard pour qu'il puisse intervenir.

Il est étrange qu'avec cette différence complète des caractères, la mère et le fils aient l'un pour l'autre la plus tendre affection. Le prince a le plus grand attachement pour la reine; il cherche à excuser de toutes les manières ses cruautés, et rien ne lui fait plus de peine que la pensée que sa mère pourrait ne pas être aimée.

Le noble caractère du prince est d'autant plus digne d'admiration que, dès sa plus tendre enfance, il a toujours eu devant les yeux le mauvais exemple de sa mère et qu'on n'a rien fait pour son éducation. Sur cent cas semblables, quel fils n'eût-on pas vu adopter les préjugés et les défauts de sa mère!

A part quelques mots d'anglais, on n'a rien cherché à lui apprendre. Tout ce qu'il est et tout ce qu'il sait, il le doit à lui-même. Que n'aurait-on pu faire de ce prince



Grenier à riz et pigeonnier, à Madagascar. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

si son esprit et son talent avaient été développés par une instruction solide? J'eus souvent occasion de le voir et de l'observer; car il ne se passait guère de jour qu'il ne visitât M. Lambert. Je n'ai remarqué en lui d'autres défauts que trop peu de fermeté et de confiance en lui-même, et la seule chose que je redoute, si jamais le pouvoir arrive entre ses mains, c'est qu'il n'ait pas l'énergie nécessaire pour exécuter ses bonnes intentions.

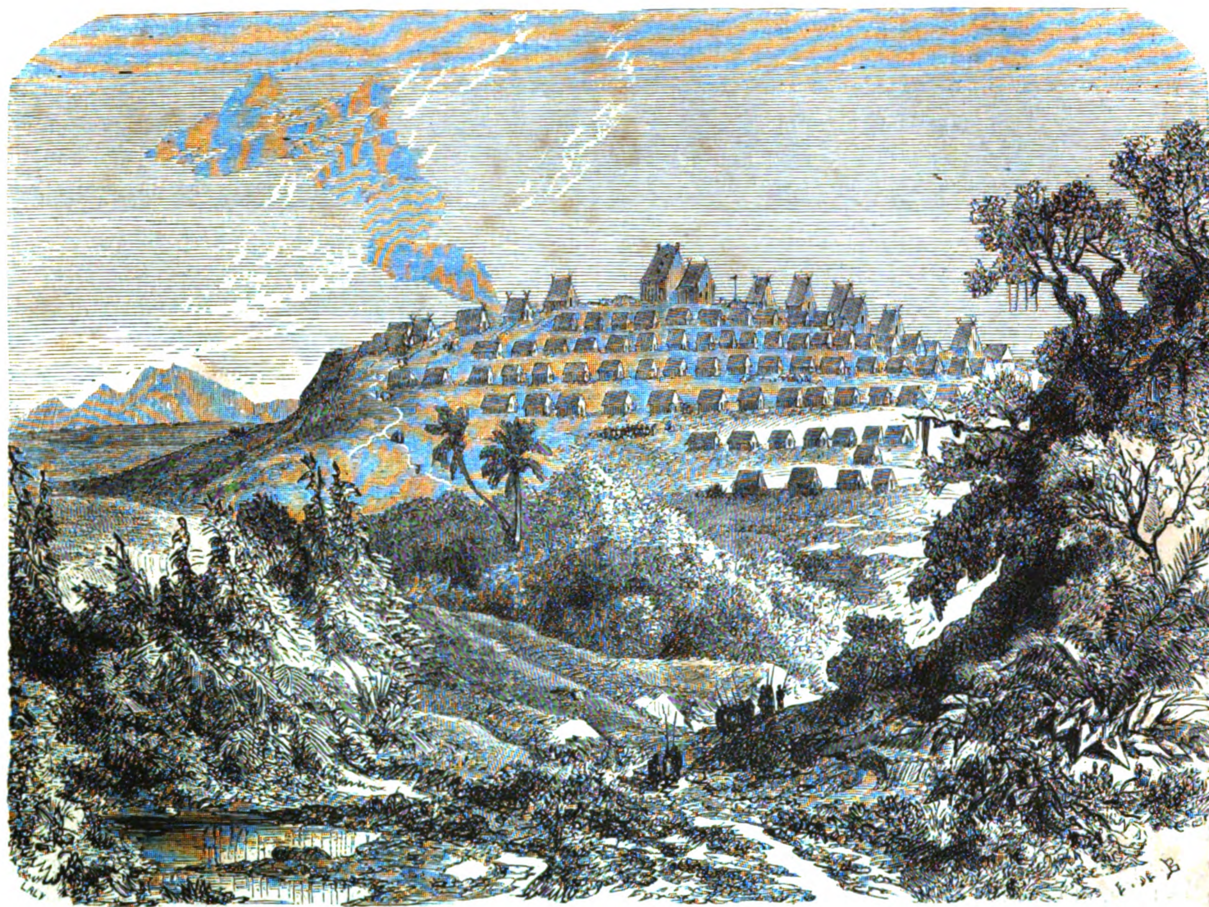
En attendant il se passe peu de jours qu'il ne sauve la vie à quelque malheureux ou qu'il ne fasse du bien. Souvent il sacrifie dans ce but son dernier écu et son dernier boisseau de riz, et il éprouve une double joie quand il peut venir en aide à un malheureux sans que celui-ci apprenne d'où lui vient le secours.

Ce qui mieux que ma faible plume fera l'éloge de cet homme généreux, ce sont les paroles suivantes que je lui ai entendu prononcer moi-même. Il me disait qu'il lui était indifférent que ce fût la France ou l'Angleterre, ou quelque autre nation, qui possédât l'île, pourvu que le peuple fût bien gouverné. Il ne demandait pour lui-même ni trône ni royauté; il était toujours prêt à renoncer par écrit à ses droits, et à vivre en simple particulier s'il pouvait assurer par là le bien de son pays.

Je dois avouer que ces paroles me touchèrent profondément et m'inspirèrent pour le prince une estime que je n'ai encore éprouvée que pour peu d'hommes. A mes yeux, un homme qui pense aussi noblement est plus grand que le plus puissant et le plus glorieux monarque de la vieille Europe.

Traduit par W. DE SUCKAU.

(La fin à la prochaine livraison.)



Vue de Tananarive, capitale de Madagascar. — Dessin de E. de Bérard d'après W. Ellis.

VOYAGES D'IDA PFEIFFER.

RELATIONS POSTHUMES[1].

1857. — TEXTE INÉDIT.

MADAGASCAR.

Coup d'œil géographique et historique sur Madagascar.

Bien que fréquentée depuis deux siècles, l'île de Madagascar est très-peu connue. Quelques voyageurs seulement sont parvenus à pénétrer dans l'intérieur du pays, et encore n'ont-ils pas eu le loisir de l'étudier tout à leur aise. Quant à moi, je n'ai malheureusement pas assez de connaissances pour pouvoir donner de ce pays une description scientifique. Je suis, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, tout au plus en état de décrire avec vérité ce que j'ai vu. Il ne sera donc pas, je crois, sans intérêt pour mes lecteurs, qu'avant de commencer le récit de mes aventures à Madagascar, je donne ici, d'après différents ouvrages publiés sur cette île, un aperçu géographique et historique.

L'île de Madagascar doit avoir déjà été connue des anciens. Marco Polo en fait mention au treizième siècle. Les Portugais la visitèrent en 1506, et la première nation d'Europe qui ait tenté d'y fonder un établissement fut la France, en 1642.

Située au sud-est de l'Afrique, dont elle n'est séparée que par le canal de Mozambique, large de soixante-quinze milles, Madagascar s'étend du douzième au vingt-cinquième degré quarante-cinq minutes de latitude méridionale, et du quarantième degré quarante minutes au quarante-huitième degré cinq minutes de longitude

1. Suite. — Voy. pages 289, 305 et 321.

orientale : c'est, après Bornéo et la Nouvelle-Guinée, la plus grande île du monde. Sa superficie est d'environ dix milles carrés géographiques. Sa population, évaluée bien diversement, varie, suivant les estimations, de un million et demi à six millions d'habitants.

L'île possède d'immenses forêts, de vastes plaines, vallées et gorges, beaucoup de rivières et de lacs, et de grandes chaînes de montagnes, dont les pics s'élèvent à trois et quatre mille mètres et même plus haut.

La végétation est extrêmement riche et le climat très-chaud. Ce dernier est excessivement malsain pour les Européens le long des côtes où il y a beaucoup de marais; il l'est moins dans l'intérieur du pays. Les principaux produits sont : des baumes et des résines, du sucre, du tabac, de la soie, du riz, de l'indigo et des épices. Les forêts fournissent de superbes bois de construction, les arbres fruitiers produisent presque tous les fruits de la zone tropicale. Parmi les nombreuses espèces de palmiers, il faut surtout citer le beau palmier d'eau et le raffia. Le baobab, ce roi monstrueux des végétaux africains, croît, dit-on, sur la côte occidentale de l'île. Quant au règne animal, Madagascar possède aussi quelques espèces particulières parmi lesquelles on compte huit ou dix variétés du genre maki, le perroquet noir et beaucoup de bêtes à cornes, de chèvres, de brebis et de beaux oiseaux. Les bois et les savanes sont habités par des buffles et des sangliers, des chiens et des chats sauvages; mais on n'y trouve aucune autre espèce d'animaux dangereux. Les serpents y sont inoffensifs, les autres reptiles très-rares, et comme animaux venimeux il n'y a que la scolopendre et une petite araignée noire, qui vit sous terre, et dont la piqûre passe pour mortelle, mais qu'on ne rencontre que rarement. L'île abonde aussi en métaux, surtout en fer et en charbon de terre. Ses richesses minérales sont encore peu explorées.

Quatre races différentes habitent cette grande terre. Au sud demeurent les Cafres, à l'ouest les Nègres, tandis qu'au nord domine la race arabe, et à l'est et dans l'intérieur la race malaie. Ces principales races se divisent en beaucoup de tribus; celle des Hovas, appartenant à la race malaie, est la plus nombreuse et la plus civilisée de toute l'île, qu'ils ont presque entièrement conquise depuis le commencement de ce siècle.

La partie de l'île la moins connue est la côte sud-ouest, dont les habitants passent pour les gens les plus inhospitaliers et les ennemis les plus déclarés des Européens. Tous ces peuples sont, comme la plupart des peuples primitifs, très-paresseux, curieux et très-superstitieux.

Les Français, comme nous l'avons déjà dit, ont tenté depuis 1542 de s'établir à Madagascar. Ils conquirent d'abord quelques districts, fondèrent çà et là des comptoirs, construisirent de petits forts, mais ils ne purent les conserver. Toutes leurs tentatives échouèrent, d'une part par la malignité du climat, d'autre part et surtout par les mêmes causes qui leur firent perdre, dans le siècle dernier, l'Inde et le Canada.

Sur leurs traces les Anglais essayèrent aussi, mais également sans succès, de fonder des établissements à Madagascar; ils s'emparèrent des forts de Tamatave et Foulepointe, mais ils ne purent les conserver que peu de temps.

Cependant, dans l'intérieur du pays, l'empire des Hovas s'était considérablement agrandi. Dinampoiene, le chef hova de Tananarive, après des guerres heureuses contre des chefs moins puissants, réunit leurs États aux siens. Il passe pour avoir été un homme très-actif et très-intelligent, qui donna de bonnes lois à son peuple et lui défendit l'usage des liqueurs et du tabac. A sa mort, en 1810, son empire, déjà puissant, passa sous le sceptre de son fils Radama, qui n'avait alors que dix-huit ans. Il était, comme son père, intelligent, honnête et très-ambitieux; il se fit l'ami des Européens et rechercha leur société pour étendre le cercle de ses connaissances.

Profitant de ces dispositions du prince, les Anglais surent bientôt gagner ses bonnes grâces. Il leur accorda toutes sortes de distinctions et poussa l'engouement pour eux jusqu'à porter quelquefois un uniforme anglais. Il reçut en dédommagement de l'argent et des présents d'une valeur de deux mille livres sterling, et le gouvernement anglais promit en outre de faire instruire dix jeunes gens de Madagascar en Angleterre et dix autres à Maurice, dans différents arts et différents métiers.

Radama observa exactement le traité, jusqu'au moment où le général anglais Hall arriva au gouvernement de Maurice. Ce fonctionnaire, croyant sans doute que les sauvages n'étaient pas des hommes, ne rougit pas de déclarer publiquement qu'un contrat conclu avec un sauvage n'avait pas la moindre valeur, et il ne se fit pas faute de l'enfreindre de toutes les manières. Il s'ensuivit naturellement que Radama rétablit la traite et se mit à favoriser les Français aux dépens des Anglais, qui longtemps tentèrent en vain de regagner leur influence. Ils s'étaient rendus si odieux, non-seulement à Radama, mais aussi au peuple, qu'on avait fini par appeler Anglais tout ce qui était regardé comme faux ou mensonger. Néanmoins, ils réussirent plus tard à renouveler le traité et à obtenir même d'autres concessions. Ainsi en 1825 Radama accorda aussi aux missionnaires anglais le droit de s'établir dans l'île, de construire des maisons, de faire le commerce, de cultiver la terre et de fonder des entreprises industrielles.

En poursuivant les plans ambitieux de son père, Radama était parvenu à étendre sa domination sur la plus grande partie de l'île et à devenir roi de Madagascar. Il réunissait sous son sceptre, outre le pays des Hovas, celui des Seklaves avec leur capitale Bambetok, sur la côte nord-ouest, sur la côte occidentale mozangaye et sur la côte nord, les pays des Antrawares et les Betimsavas. La côte sud-ouest seule et quelques cantons du sud-est avaient conservé leur indépendance.

L'influence dont les missionnaires jouirent auprès de ce roi, ils la durent en grande partie aux louanges et aux flatteries dont ils le comblèrent. Ils lui décernèrent de son vivant le titre de *Grand*, que l'histoire lui conservera peut-être en songeant à tout ce qu'il a fait pendant la

CARTE

DE L'ILE DE

MADAGASCAR

d'après V. A. Malte-Brun

par A. Vuillemin.

ILES COMORES

I. Angazija

I. Johanna ou Anjouan

I. Moely

I. MAYOTTE (France)

Cap d'Ambre

Baie de Diego Suarez

I. NOSSI-BE

Majunga

Cap St André

I^s Ste MARIE

Tamatave

Tropique du Capricorne

B^e St Augustin

Cap Ste Marie

AFRIQUE

CANAL DE MOZAMBIQUE

MER DES INDES

Kilomètres

G ve chez Erhard R. Bonaparte 42

courte durée de son règne. La conquête d'une grande partie de l'île, l'abolition de la peine de mort pour beaucoup de crimes, la défense de faire la traite avec l'étranger, la création d'une armée bien disciplinée, l'introduction de beaucoup de métiers européens, tout cela fut son œuvre. C'est sous son règne que furent instituées les premières écoles publiques et que l'on adopta les caractères latins pour la langue du pays. Toujours préoccupé de l'amélioration matérielle et intellectuelle de son empire, il n'y eut qu'une chose dont il ne voulut pas entendre parler, c'est de l'établissement de bonnes routes. Il croyait, comme la plupart des chefs de peuples à demi sauvages, que les mauvaises routes étaient les meilleurs remparts contre les Européens. Il mourut le 27 juillet 1828, à trente-six ans, de suites de débauches, comme Alexandre, disent les uns, et de poison, affirment les autres. Sa mort mit non-seulement fin à l'influence des Anglais, mais aussi à celle de tout autre peuple européen. Sa première femme, Ranavalo, lui succéda sur le trône et ajouta à son nom le titre royal de manjaka.

Cette femme cruelle et sanguinaire commença son règne en faisant exécuter sept des plus proches parents du feu roi; suivant les rapports du missionnaire M. Guillaume Ellis, on ne tua pas seulement tout ce qui appartenait à la famille de Radama, mais aussi les nobles placés près du trône, et que Ranavalo craignait d'y voir élever des prétentions.

Elle rompit sur-le-champ le traité conclu avec Radama par les Anglais. Sa haine contre ce dernier peuple était si grande qu'elle s'étendait à tout ce qui venait d'Angleterre et jusqu'aux animaux importés de ce pays. Tous les hommes d'origine vraiment anglaise furent tués ou du moins bannis de ses États. Les Français ne trouvèrent pas non plus grâce à ses yeux; elle ne voulait pas du tout



Baobab de Madagascar. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

entendre parler de civilisation, et elle s'efforca d'en étouffer tous les germes. Elle chassa les missionnaires, défendit la propagation du christianisme et mit entrave à tous les rapports avec les Européens. Ses sujets, surtout ceux qui ne sont pas de la tribu des Hovas, dont elle est issue elle-même, sont traités par elle avec la plus grande rigueur et même avec cruauté. Pour les moindres fautes elle leur inflige les peines les plus dures, et chaque jour elle fait exécuter des sentences de mort.

Depuis son avénement Ranavalo n'a cessé de régner par la terreur.

Présentation à la cour. — Le manasina. — Le palais de la reine. — — Atrocités du gouvernement de la reine. — Exécutions. — Le tangouin. — Persécution des chrétiens. — Haine contre les Européens. — M. Lambert et le prince Rakoto.

Le 2 juin eut lieu notre présentation à la cour. Vers quatre heures de l'après-midi nous nous fîmes porter au palais, au-dessus de la porte d'entrée duquel plane un grand aigle doré aux ailes déployées. Conformément à l'étiquette, nous franchîmes le seuil le pied droit en avant, et de même le seuil d'une seconde porte qui conduisait à une grande cour devant le palais. Là nous vîmes la reine assise sur le balcon du premier étage. On nous fit ranger dans la cour sur une ligne en face d'elle. Sous le balcon, des soldats faisaient quelques exercices dont le dernier était des plus burlesques; il consistait à lever brusquement le pied droit comme s'ils avaient été piqués par la tarentule.

La reine, selon l'usage du pays, était enveloppée d'un large simbou de soie, et comme coiffure elle portait une énorme couronne d'or. Quoiqu'elle fût assise à l'ombre, on n'en tenait pas moins déployé au-dessus de sa tête un très-grand parasol en soie cramoisie, qui fait partie de la pompe royale. D'un teint assez foncé, d'une forte complexion, elle est, malgré ses soixante-quinze ans, et pour



Un salon à Madagascar. — Dessin de Worms d'après des costumes photographiés.

le malheur du pauvre pays, encore robuste et alerte. Autrefois elle était, dit-on, très-adonnée à la boisson; mais elle a déjà depuis longtemps renoncé à ce vice. A la droite de la reine était son fils, le prince Rakoto, à la gauche son fils adoptif, le prince Ramboasalama; derrière elle se tenaient debout ou assis quelques neveux, nièces et autres parents des deux sexes, ainsi que plusieurs grands du royaume. Le ministre qui nous avait conduits au palais adressa un petit discours à la reine, après quoi nous dûmes nous incliner trois fois et prononcer ces mots : *Esaratsara tombokoë*, ce qui signifie : « Nous te saluons de notre mieux; » elle répondit : *Esaratsara*, ce qui veut dire : « C'est très-bien. »

Nous nous tournâmes ensuite à gauche, pour faire les mêmes trois révérences au tombeau du roi Radama, placé de côté à quelques pas de là; puis nous retournâmes à notre ancienne place devant le balcon, et fîmes de nouveau trois révérences. M. Lambert, à cette occasion, leva en l'air une pièce d'or de cinquante francs et la mit dans la main du ministre qui nous accompagnait. Ce don, que doit offrir tout étranger présenté pour la première fois à la cour, s'appelle *manasina*. Il n'est pas nécessaire que ce soit une pièce de cinquante francs : la reine se contente même d'un écu d'Espagne ou d'une pièce de cinq francs. Du reste, M. Lambert avait déjà donné une pièce de cinquante francs à l'occasion du *sambas-sambas*.

C'est de cette manière que la fière reine de Madagascar donne audience aux étrangers; elle se croit beaucoup trop grande et trop élevée pour admettre des étrangers dès la première fois en sa présence immédiate. Quand on a le bonheur de lui plaire particulièrement, on est introduit dans le palais, mais jamais dès la première audience.

Le palais de la reine est un grand édifice en bois, composé d'un rez-de-chaussée et de deux étages avec une toiture très-élevée. Les étages sont entourés de larges galeries. Tout l'édifice est entouré de colonnes en bois, de vingt-six mètres de haut, sur lesquelles repose le toit qui monte encore en forme de tente, à plus de treize mètres, et dont le centre est appuyé sur une colonne de trente-neuf mètres d'élévation. Toutes ces colonnes, sans en excepter celle du centre, sont d'un seul morceau, et quand on songe que les forêts dans lesquelles il y a des arbres assez gros pour fournir de pareilles colonnes sont éloignées de cinquante à soixante milles anglais de la ville; que les routes, loin d'être frayées, sont presque impraticables; et que le tout, amené sans l'assistance de bêtes de somme ou de machines, a été travaillé et mis en place avec les outils les plus simples, on doit considérer l'érection de ce palais comme une œuvre gigantesque, digne d'être assimilée aux merveilles du monde. Pour le transport de la plus haute colonne seule, on a occupé cinq mille hommes et il a fallu douze jours pour la dresser.

Tous ces travaux ont été exécutés par le peuple comme corvée, sans qu'il reçût ni salaire ni nourriture. On prétend que, pendant la construction du palais, quinze mille teuckes ou manœuvres ont succombé à la peine et aux privations; mais cela inquiète fort peu la reine, et la moitié de la population peut périr, pourvu que ses ordres suprêmes s'accomplissent.

Ranavalo est incontestablement une des femmes les plus altières et les plus cruelles qui aient paru sur la terre, et son histoire n'est qu'un tissu d'horreurs et de scènes sanglantes. En moyenne, il périt à Madagascar, tous les ans, de vingt à trente mille personnes, soit par les exécutions et les empoisonnements, soit par les corvées et par les guerres. Si ce gouvernement dure encore longtemps, cette belle île se trouvera bientôt tout à fait dépeuplée; dès aujourd'hui la population est de moitié moins nombreuse qu'elle l'était du temps du roi Radama, et des milliers de villages ont déjà disparu sans laisser la moindre trace de leur existence. « Du sang, toujours du sang, » telle est la devise de cette mégère couronnée qui croit avoir perdu sa journée si elle n'a pas signé au moins une demi-douzaine de sentences de mort.

Pour mieux faire connaître ce monstre dont la société des missions anglaises a, par charité, chaudement épousé les intérêts et que le missionnaire Ellis a osé défendre, je citerai quelques-unes de ses atrocités, dont une suffirait pour rendre à jamais odieux le nom de Ranavalo.

En 1831, à une époque où la discipline introduite dans l'armée, par le roi Radama, n'était pas encore tout à fait oubliée, la reine soumit une grande partie de la côte orientale dont la principale population se compose de Seklaves. Elle ordonna à tous les hommes du pays conquis de venir lui rendre hommage. Quand tous ces malheureux, au nombre de vingt-cinq mille, furent assemblés, on leur enjoignit de déposer les armes. Puis on les conduisit sur une grande place qu'on fit entourer de soldats. On les força de s'agenouiller en signe de soumission. A peine eurent-ils fait ce qu'on leur demandait que les soldats se précipitèrent sur ces malheureux et les massacrèrent tous. Quant aux femmes et aux enfants de ces pauvres victimes, on les vendit comme esclaves.

Tel est le sort réservé par la reine aux vaincus; mais celui des sujets ne vaut guère mieux.

Malheur à ceux d'entre eux que poursuit une accusation de magie, de violation de tombe, ou de christianisme. Les supplices les plus abominables les attendent. En 1837, une seule dénonciation de ce genre engloba seize cents personnes. Sur ce nombre, quatre-vingt-seize furent brûlées ou précipitées du haut d'un grand rocher, situé dans la ville de Tananarive, et qui a déjà coûté la vie à des milliers d'hommes; quelques-uns furent jetés dans une fosse et couverts d'eau bouillante; d'autres exécutés avec la lance ou décapités; à plusieurs on coupa les membres les uns après les autres; mais on réserva au dernier la mort la plus affreuse. Il fut mis dans une natte où on ne lui laissa de libre que la tête, et son corps fut livré tout vivant à la pourriture!...

Dans une autre occasion, le même genre d'accusation amena en une seule fois deux cents personnes devant la cour criminelle de Tananarive; condamnées au tangouin, cent quatre-vingts moururent.

Le tangouin est un poison qui donne son nom à une épreuve judiciaire qui se pratique de la manière suivante : le poison est tiré du noyau d'un fruit qui a la grosseur d'une pêche et vient sur l'arbre *tanguina-veneniflora*. Le condamné est prévenu par le *lampi-tanguine* (c'est ainsi que s'appelle l'homme chargé d'administrer le poison) du jour où il aura à se présenter pour l'épreuve. Quarante-huit heures avant le jour fixé, il ne lui est permis de prendre que très-peu de nourriture, et dans les dernières vingt-quatre heures on ne lui en accorde plus du tout. Ses parents l'accompagnent chez l'empoisonneur, où il est forcé de se déshabiller et de jurer qu'il n'a eu recours à aucun sortilége. Le lampi-tanguine ratisse alors, à l'aide d'un couteau, autant de poudre du noyau vénéneux qu'il croit nécessaire. Avant de faire prendre le poison à l'accusé, il lui demande s'il veut avouer son crime; mais celui-ci s'en garde bien, car il n'en serait pas moins forcé de prendre le poison. Le lampi-tanguine met le poison sur trois petits morceaux de peau d'environ deux centimètres de long et coupés sur le dos d'une poule grasse, puis il les roule ensemble et les fait avaler à l'accusé.

Autrefois presque tous ceux à qui on faisait prendre ce poison mouraient au milieu des convulsions et des douleurs les plus atroces. Mais, depuis environ dix ans, il est permis à ceux qui n'ont pas été condamnés au tangouin par la reine même, d'employer le remède suivant contre l'empoisonnement. Aussitôt que l'accusé a pris le poison, ses parents lui font boire de l'eau de riz en si grande quantité que souvent tout le corps s'enfle, ce qui provoque d'ordinaire de violents vomissements.

L'empoisonné est-il assez heureux pour vomir, non-seulement le poison, mais aussi les trois petites peaux entières et intactes, il est déclaré innocent, et ses parents le ramènent chez lui en triomphe avec des chants et des cris d'allégresse. Mais si une seule des petites peaux n'est pas rendue ou bien si elle est endommagée, l'accusé ne sauve point sa vie; en ce cas il est tué avec la lance ou d'une autre manière.

Un des nobles qui venaient souvent chez nous avait été condamné, il y a plusieurs années, à avaler le tangouin. Il vomit heureusement le poison et les trois petites peaux entières et intactes. Son frère courut en toute hâte chez la femme du noble lui annoncer cette bonne nouvelle, et la malheureuse en fut si saisie qu'elle tomba à terre sans connaissance. Tant de sentiment chez une femme de ce pays me parut bien extraordinaire, et j'eus de la peine à le croire. Mais j'appris alors que si son mari avait succombé, on l'aurait traitée de sorcière, et probablement aussi condamnée au tangouin. La vive émotion qu'elle éprouva fut donc plutôt causée par la joie d'échapper elle-même à la mort que par celle de voir son mari sauvé. Pendant mon séjour à Tananarive, une femme perdit tout à coup plusieurs de ses enfants. On l'accusa d'avoir eu recours à des sortiléges pour les faire mourir, et on la condamna à prendre le tangouin. La malheureuse vomit le poison et deux des petites peaux, mais la troisième n'ayant pas reparu, elle fut tuée sans miséricorde.

C'était pour mettre fin à ces atrocités que, dès 1855, M. Lambert avait arrêté avec le prince Rakoto un plan, dont il venait maintenant hâter l'exécution, au risque de sa vie et un peu aussi de la mienne, à moi, chétive, qui ne me doutais de rien.

Dîner chez M. Laborde. — Les dames de Madagascar et les modes de Paris. — La conjuration. — Son avortement. — Persécution. — Jugement.

Le 6 juin, M. Laborde donna un grand dîner en l'honneur du prince Rakoto dans son pavillon situé au pied de la colline.

Bien que le dîner ne fût annoncé que pour six heures, nous nous y fîmes porter dès trois heures. En route nous passâmes dans la ville haute près d'un endroit où se trouvent braqués dix-neuf grands canons de dix-huit dont les bouches sont dirigées sur la ville basse, sur les faubourgs et vers la vallée. Afin d'occuper le temps jusqu'au dîner, on nous gratifia de plusieurs divertissements indigènes, dont un des plus goûtés est une variété de ce genre de combat que les Parisiens nomment, je crois, la *savate*. Les lutteurs se portaient avec les pieds des coups si forts contre toutes les parties du corps que je croyais à tout moment que l'un ou l'autre devait avoir une côte ou une jambe cassée. Ce jeu délicat est, surtout pendant l'hiver, en grande faveur chez le peuple, auquel il tient lieu de chauffage. Les plus grands froids durent ici du mois de mai à la fin de juillet, et le thermomètre descend souvent jusqu'à quatre ou trois degrés, quelquefois même jusqu'à un seul degré au-dessus de zéro. Cependant tout reste vert, les feuilles ne tombent pas, et les campagnes paraissent aussi riantes et aussi florissantes que chez nous au milieu du printemps.

Après la lutte vinrent les danses et les exercices gymnastiques, on fit aussi de la musique. Le prince avait envoyé son orchestre, qui exécuta assez bien quelques jolis morceaux. Je trouvai moins de plaisir aux chants d'une troupe de jeunes filles du pays à qui un missionnaire français avait donné des leçons.

Elles savaient par cœur une grande quantité de chansons et ne criaient pas d'une manière aussi désagréable que les artistes que j'avais entendus jusqu'alors; au contraire elles chantaient assez juste; c'était cependant très-ennuyeux et je rendais toujours grâces au ciel quand arrivait la fin. Peu avant six heures le prince parut accompagné de son petit garçon, de sa bien-aimée Marie et d'une amie de cette dernière. Marie me plut moins encore en cette occasion que la première fois. La faute en était à son costume; elle était tout à fait mise à l'européenne. Ces modes folles et exagérées que Paris envoie partout sont loin de me paraître toujours gracieuses et séduisantes chez nos femmes et nos filles, et elles ne vont vraiment bien qu'à celles qui sont assez belles pour que rien ne puisse les défigurer; mais là où manquent la beauté et la grâce naturelles, nos modes deviennent absolument baroques et ridicules, et à plus forte raison chez

de lourdes créatures aux noirs visages de guenons. Mme Marie peut être une excellente personne et je ne voudrais en rien lui être désagréable, mais je ne pus m'empêcher de me mordre les lèvres jusqu'au sang pour ne pas éclater tout haut à sa vue. Par-dessus une demi-douzaine de jupons empesés très-roides, elle portait une robe de laine garnie jusqu'à la ceinture de larges falbalas et de grands nœuds de ruban, mais qui, au lieu d'être attachés par-devant, l'étaient par derrière. Elle s'était mis sur les épaules un châle français qu'elle avait de la peine à faire tenir, et sa tête aux boucles cotonneuses et crépues supportait, tout en arrière et enfoncé sur la nuque, un tout petit chapeau rose.

Le dîner et la soirée se passèrent très-gaiement; sur les dix heures du soir, M. Laborde me dit tout bas de prétexter quelque malaise, suite de quelques accès de fièvre qui venaient de m'éprouver, et de clore la soirée. Je lui répondis que ce droit ne m'appartenait pas, mais revenait au prince. Il insista cependant pour que je le fisse, en me disant qu'il avait pour cela des raisons importantes, qu'il me communiquerait plus tard. Je me conformai donc à sa volonté et donnai le signal du départ, qui s'opéra par le plus beau clair de lune, et aux sons d'une joyeuse musique.

Le prince Racoto et M. Lambert m'appelèrent alors dans une des pièces voisines de mon logis, et le prince me déclara que c'était sur sa demande que M. Lambert était revenu à Madagascar pour l'aider, avec une partie de la noblesse et de l'armée, à écarter du trône la reine Ranavalo, sans lui ravir pourtant ni sa liberté, ni ses richesses, ni ses honneurs.



Le maki ou singe malgache (lemur mococo).

M. Lambert, de son côté, m'apprit que nous avions dîné dans le pavillon de M. Laborde parce qu'on pouvait plus tranquillement y convenir de tout; que le signal du départ devait venir de moi, pour faire croire que la petite fête avait été donnée à mon intention, et que nous avions passé par la ville, musique en tête, pour montrer qu'il ne s'était agi que de plaisir et d'amusement.

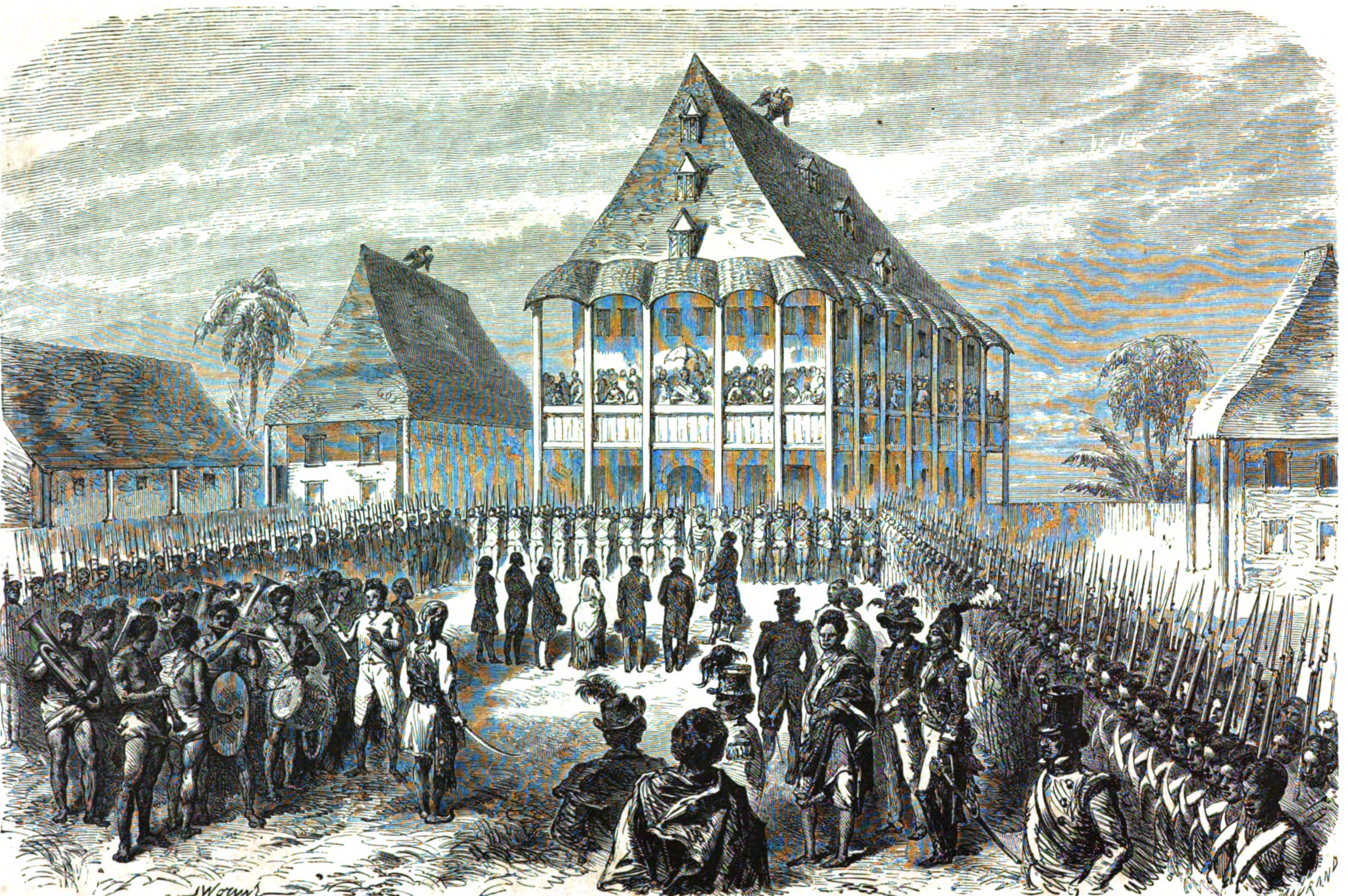
Il me montra dans la maison tout un petit arsenal de sabres, de poignards, de pistolets et de fusils pour armer les conjurés, ainsi que des sortes de plastrons en cuir assez solides pour résister aux coups de lance, et il termina en me disant que tous les préparatifs étaient faits, que le moment d'agir approchait et que je devais sans cesse m'y tenir préparée.

J'avoue que je fus saisie d'un sentiment tout particulier quand je me vis impliquée tout à coup dans un événement politique si considérable, et que, dans le premier moment, les idées les plus diverses me passèrent par la tête. Je ne pouvais me dissimuler qu'en cas d'échec ma vie courait le même danger que celle de M. Lambert. Il ne me restait cependant qu'à faire contre fortune bon cœur, et à m'en remettre à Dieu qui m'avait déjà tirée de tant de situations dangereuses. J'exprimai les vœux les plus sincères au prince Rakoto et à M. Lambert pour le succès de leur entreprise, et je me retirai ensuite dans ma chambre.

Il était plus de minuit quand je me mis au lit, où la fatigue et la fièvre combinées ne tardèrent pas à livrer mon sommeil à des rêves effrayants, qu'avec un peu de crédulité j'aurais pu prendre plus tard pour des avertissements très-réels.

Le plan imaginé par les conjurés était le suivant: le 20 juin, après une grande fête de nuit destinée à détourner les soupçons, tous les conjurés devaient se glisser secrètement, à deux heures du matin, dans le palais de la reine, dont les entrées occupées par le prince Raharo, le chef de l'armée, avec des officiers dévoués, seraient tenues ouvertes; puis s'assembler dans la grande cour devant les appartements de la reine, et à un signal donné proclamer roi le prince Rakoto. Les nouveaux ministres, déja nommés par le prince, auraient été alors déclarer à la reine que telle était la volonté des nobles, des soldats et du peuple, et en même temps le canon devait retentir du haut des remparts du palais pour annoncer au peuple le changement de gouvernement et sa délivrance de la tyrannie sanglante de la reine.

Malheureusement on ne put pas en venir à l'exécution; le plan échoua par la lâcheté et la perfidie du chef de l'armée, du prince Raharo. Dans la nuit du 20 juin, il prétendit que, par suite d'obstacles imprévus, il ne lui avait pas été possible de faire occuper le palais unique-



Réception de Mme Pfeiffer par la reine Ranavalo. — Dessin de Worms.

ment par des officiers dévoués, qu'il ne pouvait donc pas tenir cette nuit les portes ouvertes, et qu'il fallait attendre une occasion plus favorable. En vain le prince lui adressa-t-il message sur message; on ne put rien obtenir. Il fallut encore ajourner à une date indéterminée l'exécution d'un plan auquel se rattachaient la liberté ou la vie de tant d'existences et qui était devenu, pour ainsi dire, le secret de tout le monde. Dès le 22, la reine en était informée et, convaincue de l'impuissance des conjurés, elle ne songea plus qu'à se venger et à pallier en même temps la faute de son fils vis-à-vis du peuple.

Le 3 juillet la terreur courut dans toute la ville. Un grand kabar fut proclamé. Une pareille annonce remplit toujours le peuple d'angoisse et d'épouvante; car il sait par une triste expérience qu'elle ne présage rien que persécutions et supplices. Les rues étaient pleines de cris et de hurlements; on courait et on fuyait de toutes parts, comme si la ville avait été envahie par une armée ennemie, et vraiment on aurait pu le croire en voyant des troupes occuper toutes les issues de la ville, et les soldats arracher de force les pauvres gens de leurs maisons et de leurs cachettes et les pousser devant eux vers le bazar.

La communication royale était la suivante:

La reine avait déjà soupçonné depuis longtemps qu'il y avait encore beaucoup de chrétiens parmi son peuple. Elle en avait acquis la certitude depuis quelques jours, et elle avait appris, à sa grande indignation, que dans Tananarive seulement et dans ses environs vivaient plusieurs milliers de chrétiens. Chacun savait combien elle haïssait cette secte, et quelle défense sévère elle avait faite d'embrasser cette religion; puisqu'on faisait si peu de cas de ses ordres, elle emploierait tous les moyens pour découvrir les coupables, et les punir avec la dernière rigueur. Tous ceux qui aideraient les chrétiens à fuir ou bien ne les en empêcheraient pas ou qui chercheraient à les cacher, seraient punis de mort; au contraire, ceux qui trahiraient les chrétiens, qui les ramèneraient ou bien les empêcheraient de fuir, gagneraient la bienveillance particulière de la reine et en récompense ne seraient passibles, par la suite, que de peines très-légères s'ils commettaient quelque crime ou délit.

Nous apprimes en même temps qu'un ordre de la reine défendait à qui que ce fût, sous peine de mort, de passer le seuil de notre maison. Ainsi nous étions désormais prisonniers et à la discrétion d'une femme qui n'avait jamais pardonné.

8 *juillet*. — Au dire de nos esclaves, il y a plus de huit cents soldats occupés de la recherche des chrétiens. Ils ne fouillent pas seulement toute la ville, ils furettent encore à vingt ou trente milles aux environs, mais sans faire heureusement rien de plus que des prisonniers. Les habitants se sauvent dans les montagnes et les bois, en si grand nombre que de petits détachements de soldats qui poursuivent les fugitifs et cherchent à les prendre sont mis en fuite par ces derniers.

9 *juillet*. — Nous recevons encore ce jour-là des nouvelles de la persécution contre les chrétiens. La reine a appris que jusqu'ici on n'a ramené que très-peu de prisonniers. Elle en a été excessivement irritée et s'est écriée, dans la plus grande fureur, qu'il fallait fouiller les entrailles de la terre et sonder les rivières et les lacs pour qu'il n'échappât pas au châtiment un seul de ces violateurs de ses lois. Ces grands éclats de paroles et les nouveaux ordres sévères donnés aux officiers et aux soldats chargés de la poursuite des chrétiens n'ont pas, Dieu merci, de grands résultats, et Sa Majesté sera hors d'elle-même quand elle apprendra que les habitants de villages entiers sont parvenus, par une fuite opportune, à se soustraire à sa colère. C'est ce qui arriva, il y a peu de jours, dans le village d'Aubohitra-Biby, à neuf milles de Tananarive; quand les soldats arrivèrent, ils ne trouvèrent plus rien que des chaumières vides.

Un corps de troupes de quinze cents hommes a aussi été expédié aujourd'hui vers le district I-Baly, sur la côte orientale. Ce vaste district, habité par les Sakalaves qui subissent l'influence des établissements français de Mayotte et de Nossi-bé, n'est soumis qu'en partie à la reine Ranavalo. Dans un village de la partie indépendante vivent déjà, depuis trois ou quatre ans, cinq missionnaires catholiques qui y ont fondé une petite commune. La reine en est naturellement très-irritée, et d'autant plus que, dans sa prétention d'être souveraine de toute l'île, elle a établi la loi, il y a quelque temps, que tout blanc qui aborderait ou séjournerait à Madagascar, dans un endroit où il n'y aurait pas de poste de ses soldats hovas, devrait être mis à mort. En vertu de cette loi, elle veut maintenant faire arrêter et exécuter les missionnaires.

Quoique le prince Rakoto soit toujours lui-même en quelque sorte prisonnier et ne puisse pas nous visiter, il ne se passe presque pas de jour que nous ne recevions des nouvelles de lui et qu'il ne nous instruise des projets que la reine et ses ministres forment contre nous. Le prince, ainsi que M. Laborde, a des esclaves dévoués. Ceux-ci se rencontrent, comme par accident, au bazar ou en d'autres lieux, et se communiquent les messages respectifs. C'est ainsi que les nouvelles du dehors parviennent jusqu'à nous.

11 *juillet*. — Hier soir, une vieille femme a été dénoncée devant le tribunal comme chrétienne. On l'a saisie aussitôt, et ce matin (à peine ma plume peut-elle écrire quelle horrible torture on a fait subir à cette malheureuse!), ce matin on l'a traînée sur la place du Marché et on lui a scié l'épine dorsale.

12 *juillet*. — Ce matin, on a saisi malheureusement encore, dans un des villages voisins de la ville, six chrétiens cachés dans une chaumière. Les soldats avaient déjà fouillé la chaumière et étaient sur le point de la quitter, quand l'un d'eux entendit quelqu'un tousser. On se remit aussitôt à fouiller partout, et, dans un grand trou, qui était creusé dans la terre et recouvert de paille, on trouva ces malheureux. Ce qui m'étonna le plus dans cet épisode, c'est que les autres habitants du village qui n'étaient pas chrétiens ne trahirent point la retraite des infortunés, quoiqu'ils eussent certainement connaissance du dernier

kabar qui menaçait de la peine de mort tous ceux qui recéleraient des chrétiens, les aideraient à fuir ou bien les empêcheraient d'être découverts. Je n'aurais vraiment pas cru chez ce peuple une telle générosité. Malheureusement elle reçut une triste récompense. L'officier qui commandait cette expédition n'eut aucun égard pour ce généreux procédé ; il s'en tint strictement à sa consigne, et non-seulement les six chrétiens, mais tous les habitants du village, y compris les femmes et les enfants, furent garrottés par ses ordres et traînés à la ville; je crains qu'on ne fasse d'eux un affreux massacre. On prétend n'avoir encore jamais vu la reine dans des accès de fureur aussi continus que depuis ces huit ou dix jours. C'est triste pour nous, mais encore bien plus triste pour les pauvres chrétiens qu'elle fait persécuter avec plus de rage et d'acharnement qu'elle n'en avait encore montré depuis son avénement.

Presque tous les jours on tient des kabars dans les bazars de la ville et dans ceux des villages voisins pour engager le peuple à dénoncer les chrétiens et pour le prévenir que la reine a la certitude que tous les malheurs qui ont jamais frappé le pays et qui le frappent encore ne proviennent que de cette secte, et qu'elle ne se reposera point que le dernier des chrétiens ne soit anéanti.

Quel bonheur pour les infortunés si cruellement persécutés, que la liste de leur nom soit tombée entre les mains du prince Rakoto et qu'il l'ait détruite! Si cela n'était pas arrivé, il y aurait eu des exécutions sans fin. Maintenant, on espère que, malgré la fureur de la reine, malgré ses prescriptions et ses ordres, il n'y aura pas plus de quarante à cinquante victimes. Beaucoup des grands du royaume et des fonctionnaires publics sont secrètement chrétiens et cherchent par tous les moyens à faciliter la fuite de leurs coreligionnaires. On nous a assuré que, parmi les deux cents chrétiens arrêtés il y a quelques jours, ainsi que parmi les habitants du village amenés hier à la ville, la plupart étaient parvenus à s'échapper.

16 *juillet*. — Nous apprenons à l'instant qu'il s'est tenu hier, dans le palais de la reine, un très-grand kabar, qui a duré plus de six heures et qui a été très-orageux. Ce kabar nous concernait, nous autres Européens. Il s'agissait de décider de notre sort. Selon le train ordinaire du monde, presque tous nos amis, du moment qu'ils virent notre cause perdue, nous abandonnèrent, et la plupart, pour écarter d'eux le soupçon d'avoir pris part à la conjuration, insistaient pour notre condamnation avec plus d'acharnement que nos ennemis mêmes. Que nous méritions la peine de mort, c'est un point sur lequel on fut bientôt d'accord; le mode seul dont on nous expédierait dans l'autre monde fournit matière à de longs débats. Les uns votaient pour l'exécution publique sur la place du Marché; les autres pour une attaque de nuit de notre maison; d'autres encore pour l'invitation à un banquet, où l'on devait ou nous empoisonner ou, à un signal donné, nous massacrer.

La reine hésitait entre ces différentes propositions; et, en tout cas, elle en aurait adopté et fait exécuter une, si le prince Rakoto n'eût pas été notre génie tutélaire. Il s'éleva avec force contre la condamnation à mort. Il engagea la reine à ne pas se laisser entraîner par la colère, et fit surtout valoir que les puissances européennes ne laisseraient certainement pas impuni le meurtre de six personnes aussi considérables que nous. Jamais, dit-on, le prince n'a exprimé son opinion d'une manière aussi vive et aussi ferme devant la reine. Nous reçûmes ces nouvelles, comme je l'ai déjà dit, en partie par des esclaves dévoués du prince, en partie par quelques rares amis qui, contre notre attente, nous étaient restés fidèles.

17 *juillet*. — Notre captivité durait depuis treize jours; nous avions passé treize longs jours dans l'incertitude la plus pénible sur notre sort, nous attendant à chaque instant à une décision et tremblant jour et nuit au moindre bruit. Ce fut un temps affreux et terrible pour chacun de nous. Ce matin, j'étais assise à mon bureau; je venais de déposer la plume, et je me demandais si, après le dernier kabar, la reine n'avait pas fini par prendre une décision. Tout à coup j'entendis un bruit extraordinaire dans la cour. J'allais sortir de ma chambre, dont les fenêtres donnaient sur le côté opposé, pour voir ce qu'il y avait, quand M. Laborde vint m'annoncer qu'on tenait un grand kabar dans la cour et qu'on nous appelait pour y assister.

Nous y allâmes, et nous trouvâmes plus de cent individus, tant juges que nobles et officiers, assis, en un large demi-cercle, les uns sur des siéges et des bancs, les autres par terre. Un détachement de soldats était posté derrière eux. Un des officiers nous reçut et nous assigna des places en face des juges. Ceux-ci étaient revêtus de longs simbous blancs; leurs yeux fixèrent sur nous des regards sombres et farouches, et il régna quelque temps un silence de mort. J'avoue que j'eus un peu peur, et je murmurai tout bas à M. Laborde : « Je crois que notre dernière heure est arrivée. » Il me répondit : « Je suis préparé à tout. »

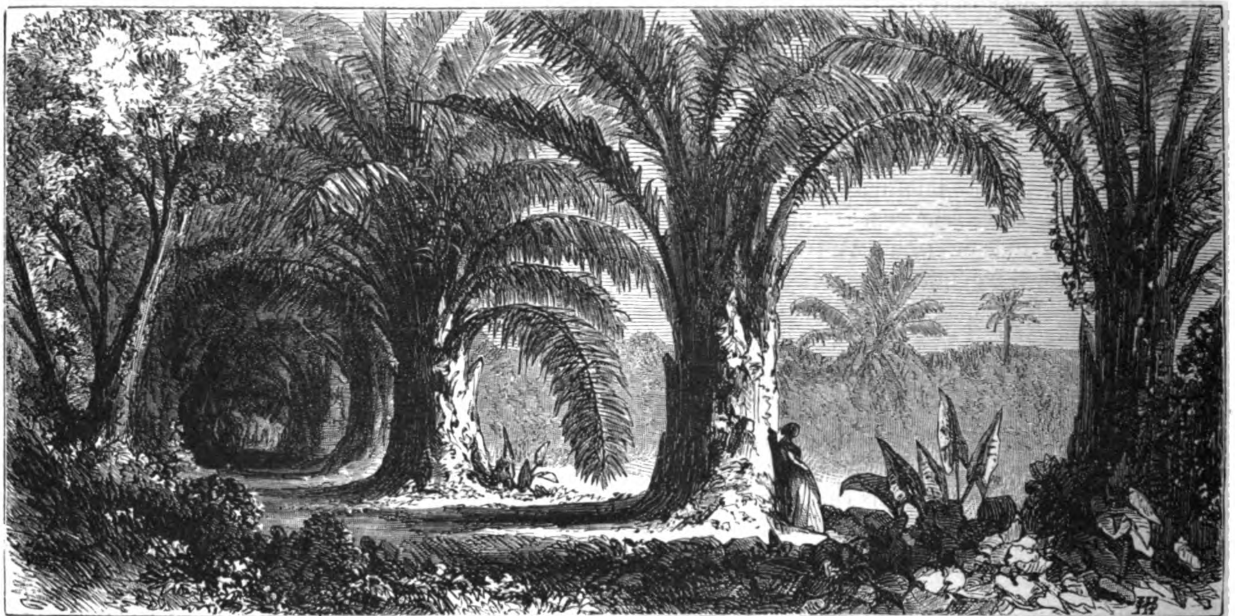
Enfin un des ministres ou juges se leva, et, d'une voix sépulcrale et avec une grande prolixité de paroles ampoulées, il tint à peu près ce discours :

« Le peuple avait appris que, partisans de la république, nous étions venus à Madagascar avec l'intention d'y introduire cette forme de gouvernement, de renverser le trône de la souveraine bien-aimée, de donner au peuple les mêmes droits qu'à la noblesse, et d'abolir l'esclavage; on savait, de plus, que nous avions tenu beaucoup de conciliabules avec les chrétiens, odieux à la reine comme au peuple, et que nous les avions engagés à rester fortement attachés à leurs croyances et à espérer un prochain secours. Ces menées révolutionnaires avaient tellement irrité le peuple contre nous, que, pour nous protéger contre sa fureur, la reine s'était vue forcée de nous traiter en prisonniers. Toute la population de Tananarive demandait notre mort; mais la reine, qui n'avait encore jamais ôté la vie à un blanc quelconque, ne voulait pas non plus le faire dans cette circonstance, bien que les crimes commis par nous l'y autorisassent parfaitement; dans sa clémence et sa générosité, elle avait résolu de

borner tout notre châtiment à nous bannir pour toujours de ses États. M. Lambert, M. Marius, les deux autres Européens qui demeuraient chez M. Laborde, et moi, nous devions quitter la ville dans l'espace d'une heure; M. Laborde pouvait rester vingt-quatre heures de plus, et, eu égard à ses anciens services, emporter de sa propriété tous ses biens meubles, à l'exception des esclaves. Ceux-ci, comme ses possessions en maisons et en terres, retournaient à la reine, de la bonté de qui il les tenait. Le fils de M. Laborde, qui, par sa mère, était indigène, et qui, à cause de sa jeunesse, ne devait pas avoir pris part à la conjuration, était laissé libre, à son choix, de rester dans son pays ou de le quitter. La reine nous accordait, ainsi qu'à M. Laborde, autant de porteurs qu'il nous en faudrait pour le transport de nos personnes et des objets qui nous appartenaient, et, pour notre plus grande sûreté, elle nous ferait accompagner jusqu'au lieu de notre embarquement, à Tamatave, par une escorte militaire de cinquante soldats, vingt officiers et un commandant, M. Laborde aurait la même escorte; mais il devait toujours rester au moins une journée de marche derrière nous. »

Malgré l'état critique de notre situation, ce discours nous fit presque rire. Voilà tout à coup le peuple malgache mis en scène. Ce pauvre peuple, qui languit sous un joug plus pesant que les serfs de Russie ou les esclaves dans les Etats-Unis du Sud, exerce tout à coup une influence sur la volonté de la reine; il obtient le droit d'énoncer un désir et même des menaces! L'orateur cependant avait de la peine à prononcer le mot *peuple;* il se trompa souvent et dit à la place le mot *reine.*

Naturellement, on ne nous permit pas de proférer un seul mot pour notre défense et notre justification. D'ailleurs nous n'y pensâmes pas le moins du monde; nous



Palmiers raffias. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

étions enchantés d'en être quittes à si bon marché, mais nous ne savions pas comment nous expliquer cette générosité inattendue de la part de la reine. Il est vrai que nous ne pouvions ni savoir ni pressentir tout ce qui nous était encore réservé.

Adieu à Tananarive. — Départ pour la côte. — Appréhensions, épreuves et souffrances. — La fièvre de Madagascar. — Retour à Tamatave et à Maurice. — Mort de Mme Pfeiffer.

Ce fut avec une joie réelle et bien grande que le 18 juillet je quittai une ville où j'avais tant souffert, et où chaque jour on n'entendait parler que d'empoisonnements et d'exécutions. Le matin même, quelques heures avant notre départ, dix chrétiens avaient encore péri dans les plus affreux supplices. Sur tout le trajet, de la prison à la place du Marché, les soldats n'avaient cessé de les frapper à coups de lance; arrivés sur la place, ils subirent la lapidation. Ce ne fut qu'ensuite que leurs têtes furent tranchées et exposées sur des piques. Les malheureux expirèrent, comme de vrais martyrs, sans faiblesse et en chantant des hymnes.

En sortant de la ville, nous passâmes devant la place du Marché et nous eûmes pour adieu l'affreux spectacle de leurs têtes saignantes. A cette vue, j'eus involontairement la pensée qu'on ne pouvait pas trop se fier à la générosité d'une femme si astucieuse et si cruelle, et que le peuple avait peut-être reçu l'ordre secret de se jeter sur nous ou de nous tuer à coups de pierres. Cependant il n'en fut rien. Les habitants accoururent, il est vrai, en foule pour nous voir; beaucoup nous accompagnèrent un bout de chemin par curiosité, mais personne ne se permit la moindre offense ni la moindre insulte.

Notre retour à Tamatave fut des plus pénibles. Jamais, dans aucun de mes nombreux voyages, je n'ai rien souffert de semblable. La reine n'avait pas osé nous faire exécuter publiquement, mais évidemment elle comptait,



Boutres ou embarcations malgaches. — Dessin de E. de Bérard.

pour sa vengeance, sur les lenteurs calculées de la route de retour, sur la mauvaise saison et sur la fièvre dont elle nous savait atteints M. Lambert et moi. Il était excessivement dangereux pour nous de rester dans les basfonds et de respirer les exhalaisons pernicieuses des marais. La reine avait donné des ordres en conséquence, et au lieu de nous laisser faire le voyage en huit jours, comme on le fait d'ordinaire, on nous le fit prolonger près de deux mois (cinquante-trois jours). On nous condamnait à demeurer huit à quinze jours dans des contrées malsaines et dans les plus misérables huttes ouvertes à toutes les intempéries, et souvent, quand nous souffrions des plus violents accès de fièvre, on nous arrachait de notre grabat et on se remettait en route, sans s'inquiéter le moins du monde si le temps était beau ou s'il pleuvait.

Durant cinquante-trois jours, je ne quittai pas une seule fois mes habits, car malgré mes prières réitérées, le commandant refusa de m'assigner un endroit séparé où j'eusse pu changer de vêtements. Je ne saurais vraiment exprimer tout ce que je souffris, surtout pendant les trois dernières semaines, où je pouvais à peine me lever de ma couche et me traîner quelques pas.

La fièvre de Madagascar est une des plus horribles maladies qui existent, et suivant moi elle est beaucoup plus à craindre encore que la fièvre jaune ou le choléra. Dans ces deux maladies on éprouve, il est vrai, parfois aussi de très-grandes douleurs, mais en peu de jours on est mort ou guéri, tandis que cette épouvantable fièvre vous fait horriblement souffrir pendant de longs mois. On sent de vives douleurs dans l'estomac et dans tout le bas-ventre. On a de fréquents vomissements, on perd tout appétit et on devient peu à peu si faible qu'on peut à peine mouvoir les mains et les pieds. A la fin on tombe dans une apathie complète, à laquelle, malgré toutes les peines et tous les efforts, on ne peut s'arracher. Moi qui depuis mon enfance étais habituée à l'activité et au mouvement, je restais maintenant des journées entières étendue sur ma couche, plongée dans le marasme et m'apercevant à peine de ce qui se passait autour de moi. Et cette apathie n'est pas seulement propre aux gens de mon âge, mais à tous ceux qui sont attaqués par la fièvre, sans en excepter les hommes les plus vigoureux et dans la fleur de l'âge, et elle continue, ainsi que le mal d'estomac et de foie, longtemps encore après que la fièvre même a cessé.

La reine Ranavalo dit avec raison que les fièvres et les mauvaises routes sont ses meilleures défenses contre les Européens. On en finirait cependant bientôt avec le fléau, si le pays était cultivé et peuplé. Combien le climat de Batavia, dans l'île de Java, n'était-il pas malsain! On nommait cette ville le tombeau des Européens; mais depuis qu'on a établi des canaux, qu'on a desséché les marais des environs et qu'on a pris plus de soin de la salubrité publique, les fièvres sont devenues beaucoup plus rares et bien moins dangereuses.

Un supplice non moins gênant que nous eûmes à subir dans ce voyage était l'extrême rigueur de la surveillance. Le jour, il y avait constamment six soldats, les armes croisées, devant la porte de notre chaumière, et autant devant la fenêtre, s'il y en avait une; la nuit, un poste de trois à cinq hommes couchait dans la chaumière, quand même il s'y trouvait à peine la place nécessaire pour nous, et que nous étions obligés de nous serrer tout à fait les uns contre les autres. Quand nous nous promenions de long en large devant la chaumière, ou bien quand nous nous éloignions seulement de quelques pas, les satellites étaient de suite derrière nous, comme s'ils eussent craint de nous voir prendre la fuite. Mais nous eussions eu toute notre force et toute notre santé, que la pensée de fuir ne nous serait jamais venue: car, étrangers comme nous l'étions, que serions-nous devenus sans guide et sans vivres dans ces bois, ces marais impraticables? Les officiers entraient aussi à chaque instant dans notre hutte pour voir ce dont nous nous occupions. On nous faisait pleinement sentir ce que c'est d'être prisonniers et escortés par des soldats!

Dans le village d'Eranomaro, nous fîmes la rencontre d'un médecin français de l'île Bourbon qui, par un contrat passé avec la reine et avec plusieurs grands du royaume, vient tous les deux ans à Tananarive pour apporter les médicaments nécessaires. Nous voulûmes, M. Lambert et moi, consulter ce monsieur et lui demander des remèdes; moi surtout j'aurais eu besoin de son secours, car j'étais infiniment plus malade que M. Lambert, dont les accès de fièvre ne revenaient que tous les quinze jours, tandis que les miens alternaient de trois à quatre jours. Mais le commandant ne me permit ni de faire visite au médecin ni de l'inviter à venir nous voir. Il prétexta que la reine lui avait ordonné expressément de ne nous laisser, pendant tout le voyage, communiquer avec personne, ni surtout avec un Européen. Cette rigueur, comme nous l'apprîmes plus tard, ne s'appliquait qu'à nous. On voulait exprès nous priver de tout secours. M. Laborde, qui était toujours de quelques journées en arrière de nous, fut traité avec plus de douceur, et put, quand il rencontra le médecin, passer toute la soirée dans sa société.

Quoique le voyage de Tananarive à Tamatave durât assez longtemps, je n'eus cependant, tant à cause de mon état maladif que de la rigoureuse surveillance dont nous étions l'objet, que peu d'occasions de remarquer les coutumes et les usages du pays. Autant que j'ai pu l'observer en général, les habitants de Madagascar ont de bien mauvaises qualités: ils sont extrêmement paresseux, fort adonnés à la boisson, très-bavards et sans aucun sentiment.

Il a déjà été question de l'effronterie et de l'impudence du peuple de Madagascar, et j'ai été témoin de scènes, pendant ce voyage, que la pudeur ne saurait me permettre de raconter à mes lecteurs. Comme, cette fois, on nous regardait comme des prisonniers d'État, on avait beaucoup moins d'égards pour nous qu'on n'en avait eu lors de notre premier passage, et les misérables, ne croyant plus avoir besoin de se gêner avec nous, se montrèrent sans contrainte dans toute la laideur de leur

naturel. On ne savait réellement pas de quel côté tourner ses regards, et mes compagnons d'infortune me félicitaient de ne pas savoir la langue du pays.

Le 13 septembre, enfin, nous arrivâmes à Tamatave. Malgré la fièvre, nous n'avions ainsi, ni M. Lambert ni moi, donné à la reine Ranavalo le plaisir de nous voir mourir. Mais c'est vraiment un miracle si nous en sommes revenus la vie sauve; pour ma part, je ne me serais jamais figuré que mon corps affaibli, épuisé, eût pu résister à ce long séjour forcé, dans les pays les plus insalubres, aux durs traitements et aux privations sans nombre et sans fin.

Nous n'eûmes cette fois, ni M. Lambert ni moi, la permission de descendre chez Mlle Julie. On nous mena dans une petite chaumière et on nous garda à vue avec la même sévérité et la même rigueur qu'on avait déployées envers nous pendant tout le voyage. Le commandant de l'escorte nous apprit que nous aurions à nous embarquer sur le premier vaisseau partant pour Maurice, qu'il avait l'ordre de ne nous laisser communiquer avec personne à Tamatave, et de nous escorter avec ses soldats jusqu'au vaisseau.

Je dois dire, à l'honneur du commandant et des officiers, qu'ils ont rempli jusqu'au bout leur consigne à la lettre, et s'il vient jamais à l'idée de Sa Majesté de Madagascar d'instituer un ordre de décoration (ce qui arrivera sans doute avec le temps), ils méritent tous d'être nommés grand-croix. Sans doute cette opinion ne sera pas celle de la reine Ranavalo, et, au lieu d'éloges et de récompenses, les pauvres gens pourront bien recevoir un accueil peu favorable, quand ils apporteront la nouvelle que M. Lambert et moi nous avons quitté vivants Madagascar.

Nous fûmes assez heureux pour ne rester que trois jours à Tamatave. Le 16 septembre, un vaisseau partait par hasard pour Maurice, et il fallut nous séparer de cette aimable société et de ce charmant pays. Il est vrai qu'au moment de la séparation je n'ai point versé de larmes, au contraire, je me sentis le cœur plus léger en mettant le pied à bord du vaisseau, et c'est avec un plaisir indicible que je vis le canot ramener le commandant avec ses soldats vers la côte; mais je ne me repens cependant pas d'avoir entrepris ce voyage, surtout si je dois avoir le bonheur de recouvrer la santé.

J'ai vu et appris à Madagascar plus de choses curieuses et extraordinaires qu'en aucun pays, et quoiqu'il y ait certainement peu de bien à dire du peuple de cette île, il faut songer qu'avec un gouvernement aussi déraisonnable et aussi barbare que l'est celui de la reine Ranavalo, avec l'absence complète de moralité et de religion, il ne saurait en être autrement.

Si Madagascar obtient un jour un gouvernement régulier et moral, si elle est visitée par des missionnaires qui, au lieu de se mêler d'intrigues, appliquent toutes leurs facultés et tous leurs efforts à inculquer au peuple le véritable esprit du christianisme, il pourra, j'espère, s'y élever tôt ou tard un royaume heureux et florissant.

Ici s'arrête le journal de Mme Ida Pfeiffer. Malheureusement elle se faisait illusion sur son état. Les accès de la fièvre ataxique des tropiques peuvent être plus ou moins longtemps sans revenir, mais leur germe morbide n'en subsiste pas moins dans l'organisme, et Ida Pfeiffer ne devait jamais recouvrer la santé. Le mal qu'elle portait en elle lui fit sentir de nouvelles atteintes à Maurice où elle retourna, et pendant le cours de la longue traversée qui la ramena en Europe, et enfin à Vienne, où elle rentra le 15 septembre 1858.

Les médecins les plus distingués furent appelés en consultation. Leur avis unanime fut que Mme Ida Pfeiffer avait un cancer au foie, causé sans doute par la fièvre de Madagascar, et que sa maladie était incurable.

L'air natal parut faire du bien à la malade. Pendant la première semaine les douleurs furent moins vives, et elle s'abandonna à de nouvelles espérances. Elle parla même de faire quelques petits voyages, et d'aller visiter ses autres parents à Gratz, Trieste et ailleurs. Mais cette inquiétude d'esprit n'était guère que l'effet de son état de maladie. Ses forces diminuèrent de plus en plus, elle commença à éprouver de violentes douleurs, et elle eut souvent le délire.

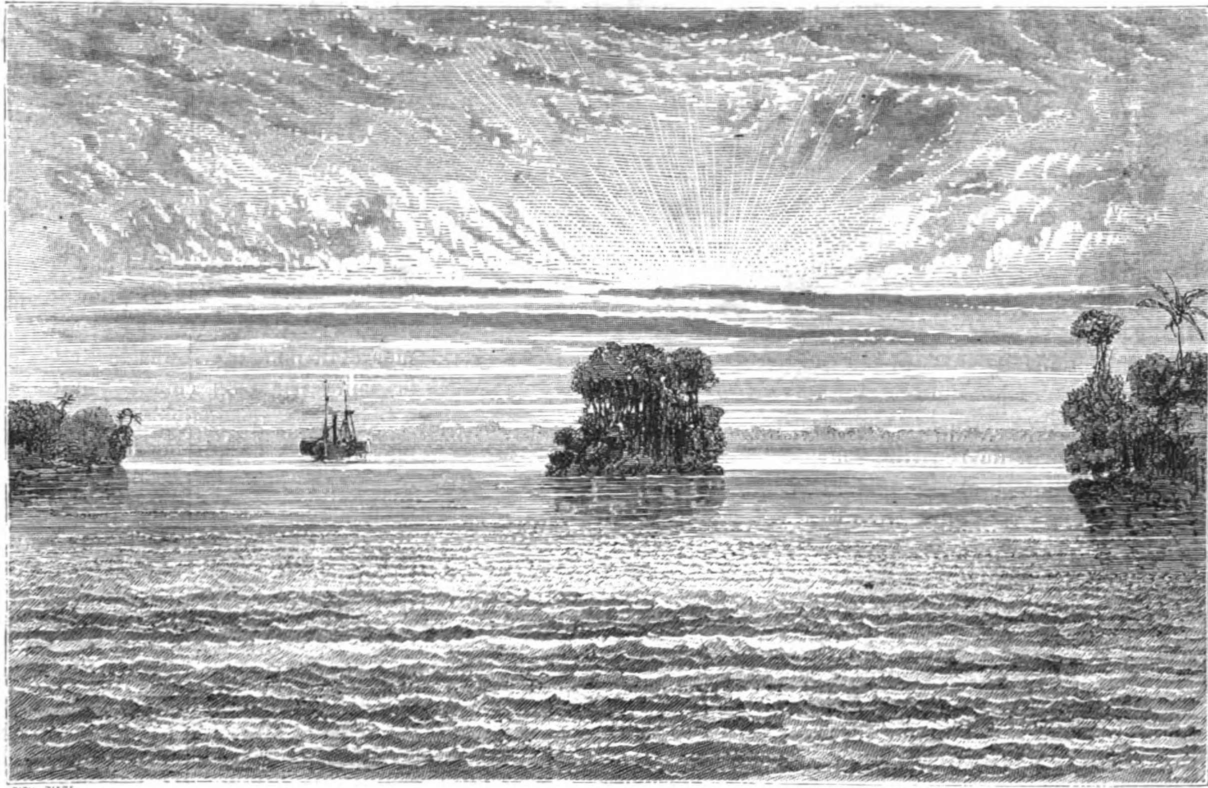
Des potions opiacées calmèrent ses souffrances et firent cesser ces crises, mais ces paliatifs d'un mal incurable furent tout ce que l'art put obtenir. Dans la nuit du 27 au 28 octobre, la malade expira doucement et sans douleur apparente. Ses funérailles furent célébrées le 30 octobre, et beaucoup de hautes notabilités littéraires et scientifiques, et d'autres personnages distingués, se joignirent à ses nombreux parents et amis pour lui rendre les derniers honneurs. Repos soit à sa cendre!

Traduit par W. DE SUCKAU.

Les derniers vœux de Mme Ida Pfeiffer en faveur de Madagascar semblent sur le point de se réaliser. Les plus récentes nouvelles venues de cette île nous ont appris que, le 18 août dernier, la reine Ranavalo avait enfin trouvé le terme de son odieuse existence, et que le prince Rakoto, sorti vainqueur, grâce au dévouement de ses fidèles, d'une lutte armée avec le prince Ramboasalama, représentant de la vieille barbarie malgache, avait été proclamé roi sous le nom de Rakotond-Radama. Il peut donc, dès aujourd'hui et sans obstacles, donner suite à ses projets de réforme, et ouvrir sa belle patrie au souffle vivifiant de la civilisation européenne.



Établissement français de Nossi-Bé. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.



Embouchure de l'Amazone.

VOYAGE AU BRÉSIL,

PAR M. BIARD [1].

1858-1859. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS [2].

L'AMAZONE.

Départ de Rio. — Bahia. — Pernambouc. — Les passagers. — La Parahyba. — Le cap Saint-Roch. — Seará.

Quelques affaires me forcèrent de séjourner un mois encore à Rio de Janeiro ; mais rien ne pouvait plus m'y distraire : il me tardait d'être en mesure de partir, soit pour l'Europe, soit pour quelque grande excursion sur l'Amazone.

Enfin je devins libre. Un domestique m'était indispensable : on m'offrit un Suisse qui avait déjà fait un grand voyage dans l'intérieur : mais le hasard me servit autrement : un Français avec qui j'avais fait connaissance eut, de son côté, le désir, avant de revenir en Europe, d'aller visiter le Pará. Je n'avais donc plus rien à souhaiter : j'avais un compagnon et pas de domestique ; c'était tout profit. Nous fîmes de grands projets, par exemple des razzias de tigres : nous étions tous deux bons chasseurs.

Une fois la place retenue à bord du bateau à vapeur *le Paraná*, j'allai prendre congé de Leurs Majestés, et le 23 juin nous partîmes. Les nombreuses embarcations qui attendaient le vapeur furent forcées de faire une foule de manœuvres dont je ne comprenais pas le sens. Quand ces embarcations étaient sur le point d'atteindre le but désiré, le navire virait de bord, et en quelques tours de roues se trouvait hors de portée. Ce jeu dura plus d'une heure.

Enfin je dis adieu à la ville de Rio. Mon compagnon et moi avions pu choisir les deux premières places. Lorsque nous voulûmes nous installer dans notre cabine, deux individus y étaient déjà : cette première chambre devait contenir quatre personnes. C'était la seule qui

1. Suite. — Voy. pages 1, 17 et 33.
2. Tous les dessins joints à cette relation ont été exécutés par M. Riou d'après les croquis de M. Biard.

eût ce privilége ; nous n'avions pas eu la main heureuse.

Nos voisins étaient un commendador brésilien et un mulâtre son compagnon. Il y avait à bord une chanteuse française allant à Bahia; elle parlait beaucoup et surtout des sympathies qui viennent subitement, sans qu'on s'en doute. Cela s'adressait tantôt à un commis voyageur (pour les gants, car il en changeait plusieurs fois par jour), tantôt à un jeune docteur indigène. Excepté le commendador, la société n'était pas brillante. La table était assez bonne, le temps calme, mais nous roulions beaucoup. Trois jours après nous étions à Bahia.

Je n'avais pour descendre qu'un motif, celui de serrer la main à un ami. Or cet ami venait de repartir pour la France, et comme la ville ne me plaisait pas plus que la première fois, je me hâtai de faire quelques emplettes et revins à bord longtemps avant le moment désigné pour le départ.



Le sacristain de l'église de la Parahyba du nord.

Nous avions laissé bien des passagers à Bahia, entre autres un vieil amateur de violon. Ce digne homme nous avait régalés, sans en être prié, de tout son répertoire, joué un peu faux, mais c'était la faute de son instrument. Il avait pourtant un faux air de Paganini.

Notre navire s'était aussi allégé d'un gros, d'un gras et court Hollandais, mari d'une cantatrice. Il venait de traverser les Cordillères. En l'entendant raconter ses exploits parmi les sauvages, je me sentais bien petit. Il avait d'autant plus de mérite à mes yeux qu'il les avait accomplis avec un vêtement beurre frais, des lunettes vertes et un chapeau de bergère.

A neuf heures du matin, nous entrions à Pernambouc; un navire français parti bien longtemps avant nous n'y était arrivé que la veille. Sur ce navire se trouvaient des personnes de la connaissance de mon compagnon. Nous déjeunâmes à bord et allâmes visiter la ville, où je n'étais pas entré à mon premier passage. Elle me plut bien mieux que Bahia, n'étant point bâtie sur une colline: les courses étaient moins fatigantes.



Le moine bleu.

Quand je revins à bord, on embarquait du combustible entassé sur un grand bateau plat; des nègres se repassaient des corbeilles remplies de charbon. Le fond du bateau était plein d'eau, et les pauvres esclaves pataugeaient dans une boue noire, qui heureusement ne les tachait pas. Le maître du bateau, un gros drôle à favoris noirs, les activait, les injuriait, les battait, quand la fatigue les arrêtait un instant.

J'ai éprouvé un vif chagrin : mon compagnon est venu m'annoncer que, pour certaines raisons, il allait rentrer en France plus tôt qu'il ne l'avait pensé, profitant de la circonstance qui lui faisait rencontrer un navire sur lequel il avait tout intérêt de rester ; il espérait, ajoutait-il, que nos rapports, à l'avenir, continueraient à être les mêmes. Je ne vis pas d'utilité à lui rappeler que si je n'avais pas compté sur lui, j'aurais emmené le domestique qui m'avait été proposé.

Un nuage noir s'étendit sur la ville, et bientôt après creva en pluie torrentielle. Nous partîmes malgré cela. La mer était houleuse. Dans le lit occupé la veille par mon compagnon absent s'était placé un individu qui avait le mal de mer, ce qui me fit revenir sur le pont en toute hâte, en dépit du mauvais temps. Fort heureusement pour moi, ce voisin incommode descendait le lendemain à la Parahyba du nord.

Depuis mon départ, je n'avais rien vu de si pittoresque. Nous étions entrés dans le fleuve, que nous remontions, ayant des deux côtés de riches plantations. Il y avait, sur la rive droite, comme toujours, une chose appelée citadelle et un homme attaché à un porte-voix.

Après avoir dépassé ces deux objets usités à l'entrée des villes grandes et petites du littoral brésilien, je vis le plus charmant petit village, baigné par les eaux du fleuve et abrité par d'immenses cocotiers. Puis venaient les mangliers aux mille racines, aux bras qui se reproduisent et se replantent quand leur poids les courbe vers la terre. Naturellement les crabes y font leur domicile; notre approche en faisait fuir des milliers.

Je descendis à terre avec mon compagnon de cabine, le Brésilien, qu'on nommait le commendador. Il ne savait pas un mot de français, je n'étais pas très-fort sur le portugais; cependant nous nous entendions à merveille. L'embarcation était simplement un tronc d'arbre creusé. Nous allâmes chercher notre déjeuner dans l'auberge unique de la ville, où déjà se trouvaient d'autres voyageurs, entre autres deux Français, dont l'un, jeune ingénieur, habitait Seará.

J'allai avec le commendador visiter la ville. On nous montra une immense croix en pierre montée sur un très-gros piédestal; un petit homme tout contrefait, porteur d'une tête qui eût pu servir à un géant, sacristain sans aucun doute, et qui faisait à ce titre la profession de

cicerone, nous assura que cette croix était, ainsi que l'église, l'ouvrage des jésuites.

Cette église, décorée d'une façon bizarre avec de très-gros et massifs ornements dorés, avait un certain caractère sombre qui faisait penser involontairement au temps de l'inquisition. J'avais vu autrefois des ornements pareils dans certaines églises d'Espagne. Pendant que nous parcourions les diverses chapelles dont notre cicerone nous expliquait les merveilles, un moine vêtu de bleu passa près de nous. Ce moine était le seul desservant de l'église; notre guide nous apprit en outre qu'il était très-riche, mais qu'en revanche il ne donnait rien aux pauvres. Plusieurs tableaux m'avaient intéressé. Un d'eux représentait un croissant autour duquel on avait enroulé une corde, et sur cette corde et ce croissant était une dame bien vêtue. Je demandai vite l'explication de ce singulier rébus. Le croissant, me dit-on, représentait la lune, la dame était la sainte Vierge qui, sur le point d'être piquée par le serpent, que bien involontairement j'avais pris pour une corde, l'avait enroulé autour de la lune, et pour l'humilier davantage marchait dessus. Le pauvre artiste avait été irréligieux sans le vouloir.

Le 2 juillet, à une heure après midi, nous passions devant le cap Saint-Roch, le point le plus avancé des côtes du Brésil sur l'Atlantique.

A partir de Pernambouc, nous avions toujours navigué entre la terre et le récif qui se prolonge très-loin, du sud au nord, parallèlement à la terre.



Un tableau de l'église de la Parahyba du nord.

Depuis quelques jours, j'avais vu avec peine le pays prendre un aspect presque aride. Des monticules d'un sable très-blanc se détachaient sur le bleu du ciel; mes belles montagnes disparaissaient dans le lointain.

Le matin nous avions passé devant Rio Grande do Norte; depuis deux jours nous côtoyions un pays ayant une grande analogie avec le désert de Sahara : une plage basse et des sables mouvants! Le lieu m'a paru fort peu important et pas du tout intéressant. Comme je ne me souciais pas de mettre les pieds dans l'eau sur les incommodes jangadas[1], je me donnai les mêmes raisons que le renard de la fable : « Ils sont trop verts. »

3 juillet. — Je m'étais couché cette nuit sur le pont. A mon réveil, le soleil était levé et très-brillant; je revoyais ces étranges nuages noirs et opaques. J'essayai d'en dessiner quelques-uns; mais, ainsi que les aurores boréales qui, en Laponie, ne faisaient souvent que paraître et disparaître, quand avec une branche de résine allumée que je plantais dans la terre, je veillais les nuits à les attendre au passage, de même ces nuages traversaient l'horizon avec une vitesse extraordinaire.

Nous eûmes ce jour-là de petites émotions : on pêcha une bonite; une tourterelle venant de terre mit tout le monde en mouvement; on donna le fouet à un mousse; le capitaine avait ri deux fois dans la matinée. Ce brave militaire bourgeois était bien un peu bête, un peu glorieux, un peu fier de son grade et de ses fonctions, dont la partie la plus importante se bornait à bien dîner.

Vers midi on jetait l'ancre devant Seará, nommée également Fortaleza. La ville, entourée de cocotiers, me parut d'un assez joli aspect. Pour y entrer, il faut traverser une plage de sable. On ne fit qu'y remettre et prendre des dépêches. Je voyais de loin des animaux qui m'intriguaient beaucoup; ils me paraissaient plus grands que des chevaux et ressemblaient à des chameaux; je ne me trompais pas, c'étaient des chameaux transportés d'Afrique, sans doute par une société d'acclimatation indigène[1]. Le pays me paraît être excellent pour ces animaux, auxquels le sable est familier. Les jangadas en grand nombre sont les seules embarcations de Seará.

Je me levai le lendemain avec un grand mal de tête, ayant, malgré ma précaution de fermer ma porte, été forcé d'entendre une partie de la nuit annoncer, sur le ton le plus lamentable, les numéros d'une partie de loto commencée après dîner et finie à deux heures du matin.

Je passai la matinée, étendu sur des cordages, à regarder des matelots nègres et des soldats raccommodant leur linge, c'est-à-dire leurs pantalons, car peu d'entre eux avaient des chemises.

Depuis que nous avions doublé le cap Saint-Roch, le soleil nous gênait de plus en plus. Chaque tour de roue nous approchant de la ligne, nous plaçait directement en face du soleil le matin, en même temps qu'il nous mettait perpendiculairement dessous à midi. Il se coucha magnifiquement. Je restai une partie de la nuit sur le pont; mais j'en fus chassé par un grand nigaud

1. Voy. p. 5. « Jangadas » et non « rengades. »

1. Il s'agit ici d'un envoi de la Société d'acclimatation de Paris.

d'officier qui, après avoir chanté tristement les airs les plus vifs de nos opéras italiens, les recommença en sifflant.

L'Amazone. — Pará. — Les commissionnaires nègres. — Recherche d'un domestique. — Les boutiques. — M. Benoit.

Le 9 juillet, nous entrions dans les eaux de l'Amazone. A notre gauche était la terre de Pará ; bien loin devant nous et à droite, la grande île de Marajo. Tout le monde était ou paraissait content. Nous passions alternativement d'une chaleur insupportable à une averse qui nous forçait à fuir sous le pont, où, malgré le bruit qu'on faisait, j'entendais croasser mon officier mélomane. Je préférais l'averse.

La ville de Pará ou Belem avait de loin une grande analogie avec Venise[1]. La vue de ces plages basses, de ces arbres dont la petitesse ne me rappelait nullement ceux des montagnes que je venais de quitter, ne me semblait pas en rapport avec ce que j'avais espéré ; car à Rio, si on parlait d'une chose merveilleuse, elle venait de Pará ; les oiseaux les plus brillants par leurs couleurs éclatantes étaient du Pará, les fruits les plus savoureux, les ananas, les mangues, les sapotilles, toujours du Pará.



L'officier mélomane.

Quand le navire jeta l'ancre très-près du quai, comme nous n'étions plus rafraîchis par la brise de la mer ni par celle qui naissait de la marche même du navire, je crus que la chaleur allait me suffoquer. On déposa sur le quai, sous une espèce de hangar, tous nos effets qui furent laissés sous la surveillance du mulâtre, et nous allâmes chercher notre logement. Nous passâmes dans une cuisine desservie par des êtres si sales et surtout d'une pâleur tellement étrange, que je ne doutai pas un seul instant d'avoir sous les yeux des malades attaqués de la fièvre jaune.

Ces fantômes débarrassèrent, sur l'ordre du maître, une grande pièce qui nous était destinée. On en retira des tas de vieilles guenilles, de vieux pots cassés, un berceau d'enfant et un tonneau de vin. Cette chambre, à peu près aussi grande que mon magasin de Victoria, n'était séparée d'une autre dans laquelle couchaient pêle-mêle le maître, les enfants, les domestiques pâles et les nègres, que par une cloison s'élevant de six pieds à peine, et qui n'atteignait pas la moitié de la hauteur du plafond.

Notre gîte assuré et certains de dîner, nous retournâmes sur le quai. Le chanteur connaissait les usages : chaque pièce de notre bagage fut portée séparément par des gens de toute couleur, de tout âge et de tout sexe. Naturellement les plus gros objets étaient tombés en partage aux plus faibles commissionnaires ; il y en avait dix-sept ; la cuisine et l'escalier étaient encombrés, et il y avait encore des porteurs dans la rue qui poussaient les premiers. Notre maréchal de logis fit entrer tout ce monde dans notre grande chambre ; puis il forma une longue file, et aligna par rang de taille chaque porteur, ayant devant lui son paquet. Comme cette manœuvre avait été faite sérieusement, la bande se gardait bien de sourire. Chacun reçut, selon son travail, une pièce de monnaie. Nous fermâmes la porte après avoir poussé un peu brutalement les traînards qui paraissaient vouloir réclamer ; c'étaient, selon l'usage, ceux qui avaient été le mieux payés.

Le dîner ne fut pas précisément bon comme je m'y attendais : la cuisine portugaise était réduite à sa plus simple expression. Nous allâmes le même soir parcourir la ville en tous sens avec le commendador. La plupart des rues sont larges, les maisons n'ont presque toutes qu'un étage ; elles ont des balcons à quatre à cinq pieds du sol. La terre rouge dont les rues sont remplies salit et tache tout ce qui est propre, c'est ce que j'ai pu voir en rentrant, non sans quelque contrariété.

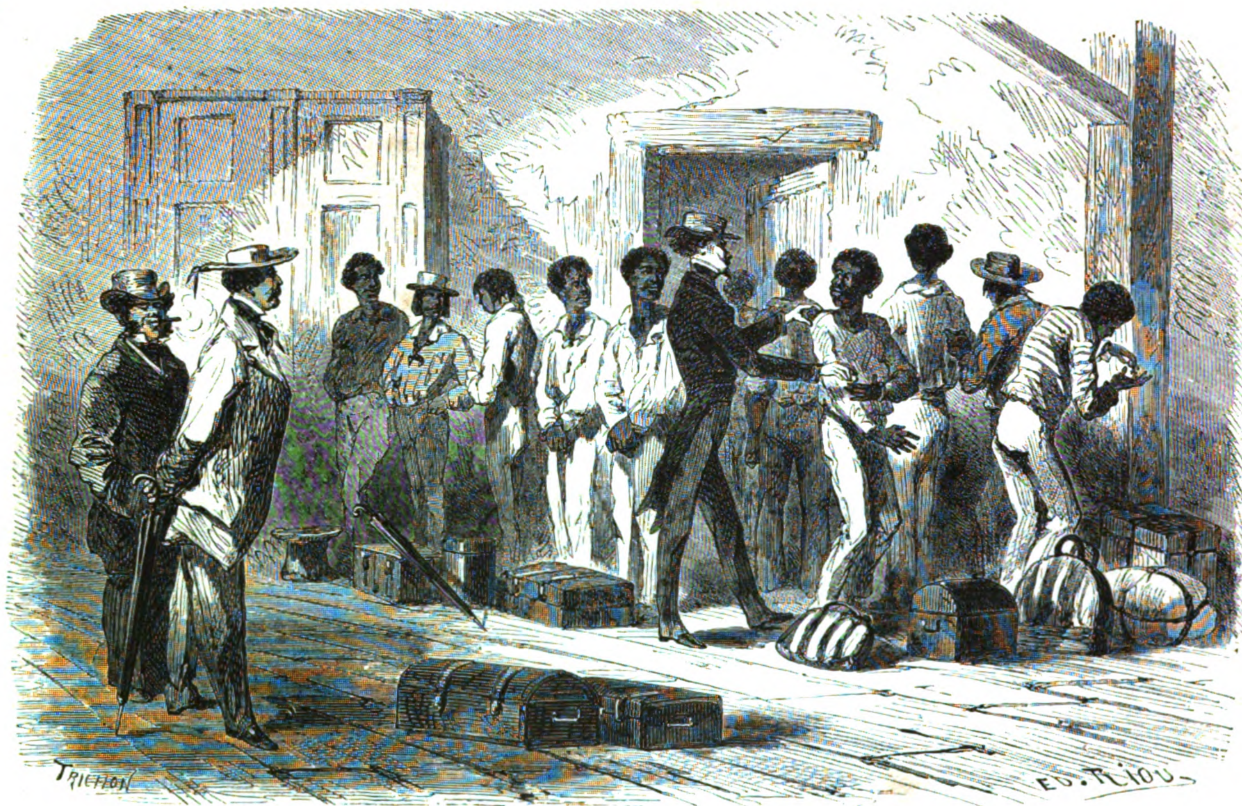
De retour à l'hôtel, dans notre chambre à quatre il n'y avait que deux hamacs. Fort heureusement j'avais apporté le mien. L'officier musicien rentra au milieu de la nuit, et sans plus d'égard qu'à l'époque où il sifflait ses romances dans les oreilles des gens, il se mit à parler tout haut, appelant le maître du logis, les domestiques, jurant comme un possédé de ce qu'il n'avait pas de lit pour se coucher ; et tout furieux, après nous avoir réveillés, il sortit pour chercher gîte ailleurs. J'étais aussi furieux que lui, mais contre lui. Le mulâtre ne s'était aperçu de rien : seulement ses ronflements s'en étaient augmentés. J'allai passer le reste de la nuit sur un bal-

1. Pará ou Belem, capitale de la province du même nom, est située sur la côte sud de la baie de Guajará, à la jonction du Pará et du Guamá. Sa population est d'environ neuf mille blancs et de quatre mille cinq cents noirs. C'est l'un des ports les plus commerçants du Brésil. Le golfe de Pará n'est, à proprement parler, que l'embouchure du grand fleuve des Tocantins qui s'unit au nord-ouest avec l'Amazone par le chenal de Brevès.

con, au clair de la lune, qui était très-brillante. La fraîcheur était venue remplacer cette chaleur étouffante qui commence chaque jour avec le lever du soleil.

J'appris avec peine le lendemain que je ne trouverais pour me servir aucun domestique qui parlât le français. On m'indiqua un horloger qui peut-être pourrait me renseigner un peu mieux. Il demeurait à côté de l'hôtel. Il faut avoir voyagé dans un pays dont on ne connaît pas bien la langue, pour comprendre avec quel plaisir j'écoutai parler ce brave homme. Il m'offrit de m'accompagner pour remettre mes lettres d'introduction. J'acceptai avec grand empressement cette proposition, et nous allâmes aussitôt faire nos visites. Je fus reçu à merveille ; l'hospitalité me fut offerte de toute part avec cette cordialité qui est générale chez les Brésiliens, mais je préférais ma liberté, puisque j'avais trouvé à me loger, et remerciant ces messieurs, je revins avec mon guide faire quelques emplettes.

Nous courûmes toute la ville pour trouver les choses les plus ordinaires. Un petit livre qui, en France, m'aurait coûté cinq sous, me coûta six francs. On rencontre par hasard chez un marchand de tabac des objets complétement opposés à son commerce : des souliers ou un parapluie ; le bottier a quelquefois de l'élixir de la Grande-Chartreuse, ou une guitare ou des perroquets à vendre ; ainsi des autres. J'ai longtemps cherché une écritoire ; j'avais perdu un scalpel, il m'a été impossible de m'en procurer un autre ; les marchands chez lesquels mon horloger me conduisait pour cette emplette s'empressaient de me donner, non un scalpel, mais une lancette à saigner ; tout le commerce en avait à vendre ; j'ai oublié de m'informer pourquoi la lancette joue en ce pays un si grand rôle.



La paye des commissionnaires, au Pará.

J'appris en courant les rues, que ces figures pâles, ces cadavres vivants qui m'avaient d'abord impressionné désagréablement, n'étaient pas malades le moins du monde. La plupart de ces individus sont des Portugais, venant des îles. Par économie, ils ne dépensent rien ; on m'a dit que plusieurs vivaient avec quelques bananes par jour. Leur sang s'appauvrit, ils perdent leurs forces.

Ce régime, auquel pourtant ils s'habituent, leur donne cette couleur dans laquelle le vert domine, ce qui ne les empêche pas, en amassant sou sur sou, de devenir très-riches. Mon guide faisait toujours cette plaisanterie en les voyant :

« Voilà M. le commendador futur ; ces gens-là le deviennent tous. »

J'avais l'intention d'en peindre un, car cette couleur de cadavre vivant était une étude curieuse à joindre à celles que je possédais déjà ; mais quand j'ai été en mesure de le faire, j'étais moi-même devenu pâle et malade comme eux.

Par l'intermédiaire de mon horloger, j'eus l'espoir de me procurer pour domestique un Français habitant de Pará depuis trente-deux ans : malheureusement on ne savait où il logeait. Une fois mes lettres remises, j'allai faire une visite à M. de Froidefond, consul du Pará. Il habitait à une demi-lieue de la ville, à Nazareth. C'est

dans ce lieu que les gens riches vont habiter généralement ; c'est encore, comme le Catete, à Rio, le faubourg Saint-Germain de l'endroit.

Je trouvai le consul étendu dans un hamac ; il était fort pâle et fort maigre. Il me présenta à sa femme, une fille de Mme la duchesse de Rovigo. J'avais eu l'honneur de la connaître, et c'était avoir bien du bonheur, dans ce pays lointain, de pouvoir presque en arrivant parler ensemble de personnes qui m'avaient honoré de leur bienveillance.

Quand j'exprimai le désir d'avoir un domestique sachant le français, M. le consul me répondit que le peu de Français résidant au Pará étaient des négociants représentants des maisons de commerce, soit de Nantes, soit du Havre. Mon guide alors parla du vieux Français qu'on n'avait pas pu trouver.

« Mais, me dit M. de Froidefond, cet homme est un misérable, un ivrogne. Gardez-vous de le prendre à votre service ; il s'est fait chasser de partout. »

Je témoignai aussi mon désir d'aller dans les bois vierges pour y faire de la photographie. M. de Froidefond s'écria : « Des bois vierges ! mais il n'y en a pas, ou du moins il faudrait aller bien loin. »

Pas de forêts vierges ! mais il m'en fallait, et je me dis tout bas : « J'en aurai, dussé-je aller jusqu'au Pérou ! »

J'avais rencontré le matin un individu dont la mine m'avait déplu ; je le revis en rentrant : il était très-sale, très-vieux, très-laid ; des sourcils descendant au-dessous des yeux les lui cachaient complétement ; il était en outre un peu boiteux ; j'ai su depuis que c'était par suite d'une blessure reçue à la jambe à l'époque des révoltes du Pará : or c'était précisément le Français, mon futur domestique, *Monsieur* Benoît.

Au Brésil, à tous les garçons d'hôtel, on dit : — « Monsieur, faites-moi le plaisir de me faire servir un potage. » Si par malheur vous conservez la mauvaise habitude que vous avez prise en Europe, de dire simplement : — « Garçon, mon potage, » vous êtes jugé, vous attendrez toujours.



Une boutique au Para.

Je questionnai M. Benoît, et je crus avoir affaire à un polyglotte, car il me répondit dans une langue inconnue. N'ayant besoin que d'un homme sachant le français et le portugais, je répétai ma question ; il me répondit quelque chose que je ne compris pas davantage. L'horloger m'expliqua que, depuis son séjour prolongé au Pará, M. Benoît avait un peu oublié le français, et pas beaucoup appris le portugais, mais qu'il avait bonne volonté ; et c'était vrai, car à peine lui eus-je dit d'aller me chercher une chaise à droite de la chambre, qu'il se précipita à gauche et m'apporta mon chapeau. Ce trait seul m'eût décidé. J'engageai M. Benoît au prix de mille reis par jour (un peu moins de trois francs) et la nourriture ; il avait son hamac et un petit coffre dans lequel étaient un pantalon et une chemise de rechange. M. Benoît n'a jamais changé de linge pendant tout le temps qu'il a passé avec moi.

Il s'agissait maintenant, avant de me composer un

petit ménage, de trouver à me loger dans le voisinage des bois, non pas vierges, mais tels qu'ils étaient, faute de mieux.

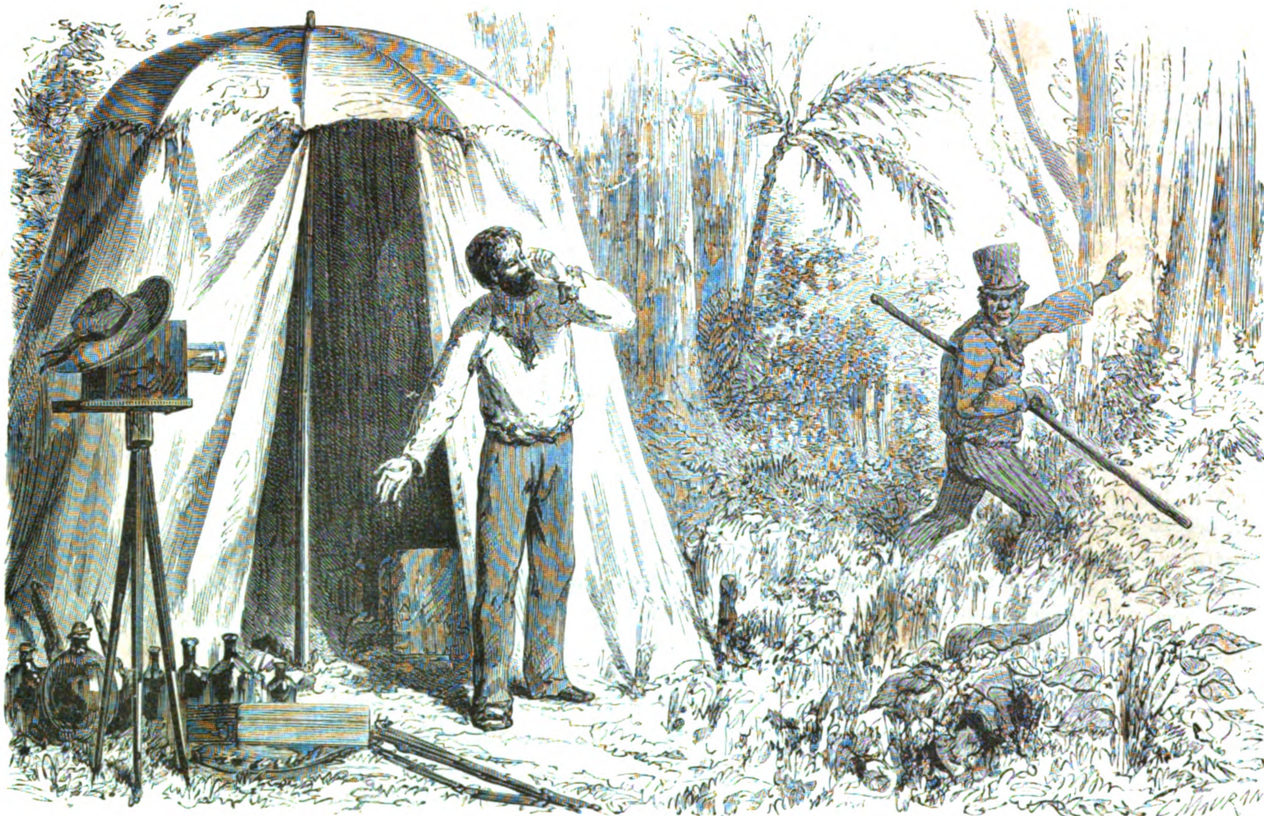
Un jour, devant la porte du consul, je me lamentais de ne rien pouvoir faire, quand de loin nous vîmes un jeune homme monté sur un cheval blanc.

« Voilà votre affaire, me dit-il; c'est M. G..., un ingénieur français ; il a fait une route dans les bois, et il connaît tous les Indiens des environs, les ayant employés à ce travail. »

Il l'appela. M. G... se mit à sa disposition, et une heure après nous courions la campagne. Nous entrâmes dans le bois où la route avait été faite par ses ordres. Nous découvrîmes une case bien cachée par les arbres. Elle appartenait à un médecin, et était habitée par deux Indiens, homme et femme. Nous allâmes de suite chez le propriétaire, qui, sans hésitation, me donna la permission de m'y loger, lorsqu'il aurait fait faire quelques réparations indispensables.

Nazareth. — L'art et la chasse dans les bois. — Boas. Les négresses. — Les marchés.

M. G... me conduisit chez lui, à Nazareth, et ne voulut pas me laisser retourner à Pará. J'acceptai volontiers, car j'avais un moyen de le remercier : c'était de faire son portrait que je donnerais à sa famille, dont il était séparé depuis longtemps. Je pris pour logement une grande pièce au rez-de-chaussée, où j'installai mon hamac et mes instruments pour la peinture, la préparation des animaux, les produits photographiques et mes ingrédients de chasse.



M. Benoît fuit quand on l'appelle.

M. Benoît commença son service par casser une bouteille contenant du nitrate d'argent, et le fit assez adroitement pour tacher complétement un pantalon que je mettais pour la première fois. Il s'excusa beaucoup, et je vis bien qu'il prendrait garde à l'avenir et que je pouvais être tranquille, car le même jour il mit son pied sur une glace qui séchait contre le mur, et sur laquelle j'avais photographié M. G..., en attendant la peinture dont je voulais lui faire la surprise.

J'allai le lendemain dans le bois : la chaleur me joua de mauvais tours; mon collodion ne coulait pas ; l'éther séchait immédiatement. Je n'en persistai pas moins à vouloir travailler. Me défiant un peu de M. Benoît, j'avais chargé un grand gaillard de nègre de porter mon bagage, puis je l'avais renvoyé. M. Benoît avait suivi de loin, et tout le temps que je restai à travailler, il resta immobile, appuyé sur un grand bâton. J'évitais de regarder de ce côté : son air et sa pose m'agaçaient ; j'avais tort, car sans doute il attendait mes ordres. Il cherchait à deviner mes goûts, et, comme il était plein de bonne volonté, je pouvais espérer qu'il me serait fort utile un jour. Je lui fis gentiment signe d'approcher : aussitôt il s'empressa de s'en aller le plus vite que sa jambe le lui permît. Je fus obligé de courir après lui, et comme il était un peu sourd et que son organisation le faisait se méprendre sur les intentions autant que sur les paroles,

soit françaises, soit portugaises, il me fallut le rattraper à la course.

Je restai quelque temps à dessiner à l'ombre. Ensuite je me mis à chasser, pour faire l'essai d'un magnifique fusil anglais que j'avais acheté à Rio.

Pour revenir à Nazareth, où demeure M. G..., j'avais déjà marché plus d'une demi-heure au soleil : or le soleil du Pará était bien brûlant. J'ôtai donc peu à peu de mes vêtements tout ce que la décence permettait, et comme personne ne se hasarde à courir les routes à cette heure de midi, je pouvais en prendre à mon aise; j'étais ainsi occupé à simplifier ma toilette, quand de l'autre côté de la route je vis passer lentement un boa rouge, et sans trop me hâter aussi, je lui cassai les reins d'un coup de fusil. J'ai appris plus tard que cette espèce était assez rare.

Je passai fort peu vêtu, en revenant à Nazareth, devant plusieurs maisons de campagne; deux messieurs causaient sous une porte. Mon humiliation fut grande en reconnaissant le président de la province, que j'avais déjà visité à la ville. J'aurais bien voulu l'éviter, mais il était trop tard; j'avais été éventé, moi et mon serpent.

M. le président parut prendre un vif intérêt à ma chasse; il profita de l'occasion pour me parler assez longuement de Rio de Janeiro et des personnes qui m'avaient donné des lettres pour lui. J'aurais préféré m'en aller.

Enfin, arrivé à Nazareth, je dépouillai mon boa sous les yeux de M. Benoît. Cela lui donna l'idée de me faire une surprise. Deux jours après il attendait mon réveil, tenant enroulé autour de lui un boa vivant, avec la précaution pourtant exigée en pareil cas, d'avoir une main sur le cou du reptile, très-près de la tête. Tout habitué que j'étais aux serpents, ce ne fut pas avec une bien grande satisfaction que je vis à quelques pouces de ma figure cette grande gueule très-ouverte.

M. Benoît avait rencontré un nègre qui faisait jouer ce boa avec un rat attaché à une ficelle, au grand plaisir des enfants nègres et indiens. Comme le serpent ne mangeait pas son rat, le nègre le lui reprenait très-adroitement; il lui passait sur le cou une petite palette en bois de la forme d'une bêche, et, derrière cette palette, il l'empoignait sans crainte d'être mordu.

Au Pará tout le monde connaît les boas et on sait qu'ils ne font pas de morsures dangereuses; aussi l'on ne s'en inquiète guère; on en trouve dans beaucoup de maisons faisant office de chats; ils sont inoffensifs, à moins qu'on ne les frappe ou qu'on ne les dérange.

J'allais à la ville flâner et faire mes observations. Je n'ai vu nulle autre part les négresses et en général les personnes de couleur se vêtir d'une façon si coquette qu'au Pará. Les négresses et les mulâtresses surtout, grâce à leur laine frisée, se font des échafaudages d'une grande dimension, qui pourraient se passer du secours du peigne : cependant toutes en ont, et d immenses. Les fleurs jouent là dedans un grand rôle aussi, et quelquefois ces femmes sont assez agréables à voir, avec leurs robes décolletées et toujours de couleur brillante.

Quand je n'allais point dans les bois, je partais de bonne heure de Nazareth, et, ainsi qu'à Rio, j'allais me promener sur le marché, qui se tient tout à fait sur le bord de la rivière. De grandes et de petites embarcations viennent s'amarrer contre le quai; les acheteurs, sur le bord, plongent dans ces embarcations, car le quai est élevé, et ils peuvent voir, d'un seul coup d'œil, à vol d'oiseau, ce qui est à leur convenance. Il ne faut pas oublier de faire ses provisions d'assez bonne heure, car dans la journée on ne trouverait presque rien, surtout en fait de viande.

Un autre marché intérieur me convenait moins à parcourir. La terre rouge dont j'ai parlé, quand il n'a pas plu de quelques jours, s'élève de tous côtés par le piétinement de la foule; malheur aux vêtements. Ce marché, d'ailleurs, a moins d'étendue que l'autre, et, sans en être bien sûr, je crois qu'il est composé d'objets ayant déjà passé entre les mains des revendeurs et des revendeuses.

Là on voit tous les croisements de race, depuis le blanc jusqu'au noir, en passant par les diverses nuances : le Mamaluco d'abord, le Cafusa, le mulâtre, le métis, le Tapüyo, l'Indien pur et le nègre.

M. G... me fit faire la connaissance d'un Français, M. L..., représentant d'une maison de Paris, et par ce dernier, je me vis de suite en rapport avec d'autres Français, MM. C..., de Nantes, et H..., du Havre.

Ara-Piranga. — Fabrique de vases. — Serpents.
Un repas brésilien.

Nous fîmes un jour la partie d'aller dans l'île d'Ara-Piranga, tout près de l'île des Onces et de la grande île de Marajo, la patrie des crotales et des tigres. C'est de l'île de Marajo qu'on tire les bœufs pour l'alimentation de Pará. L'année 1859 avait été fatale : les inondations de l'Amazone avaient presque tout détruit; j'ai oublié le chiffre, il était considérable, et comme il n'y a pas beaucoup de *carne secca* et de *feigoens*, les Français habitués à un régime différent de celui du Brésil, mangent beaucoup de conserves d'un prix très-élevé, comme tout ce qui vient d'Europe et des États-Unis.

Nous partîmes un dimanche sur une assez grande barque, et au bout de quelques heures nous arrivâmes devant une belle fazenda. Le maître de la maison, un Portugais, vint nous recevoir et nous conduisit immédiatement dans la salle à manger, lieu de passage pour aller visiter le reste des appartements. La table était parfaitement desservie; je l'aurais préférée autrement; mais l'heure ordinaire du déjeuner n'avait pas sonné, et j'appris avec terreur qu'il fallait attendre encore longtemps.

Dans cette fazenda étaient une cinquantaine d'esclaves; on y fabriquait des vases de toute sorte; on nous en montra de magnifiques; puis on nous conduisit au jardin. Il y avait du raisin verjus qui faisait le désespoir du propriétaire. Ce jardin, comme la plupart de ceux du Brésil, était composé de petites allées; des plates-bandes,

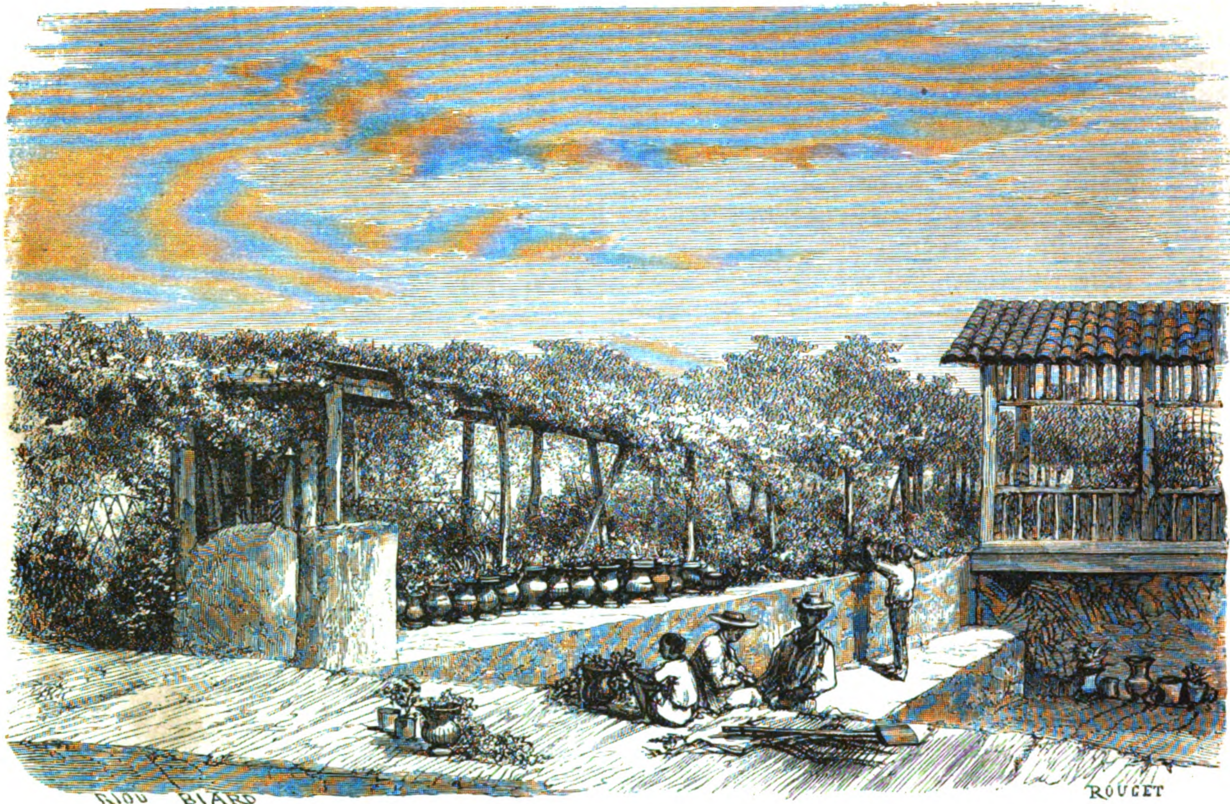
souvent en pierres ou en coquillages, remplaçant les buis ou les gazons, donnent à l'aspect de ces jardins quelque chose de sec et d'aride. La chaleur empêche les fleurs de se développer ou les développe trop tôt.

Le maître de la maison m'ayant fait plusieurs présents, cela m'avait réduit au silence, car en arrivant je disais franchement mon avis sur certaines choses qui me plaisaient; immédiatement on me les offrait avec une grâce parfaite.

On alla ensuite parcourir le pays; nous chassâmes en chemin, bien abrités sous les bois, et nous arrivâmes ainsi de l'autre côté de l'île, où je fis un croquis de mangliers et ramassai des coquillages.

Le lendemain, après avoir plié les hamacs, on prit congé du maître de la fazenda. Mon parti était arrêté : des Indiens à peindre commodément, des oiseaux peu méfiants et en grand nombre, des allées sombres pour la photographie.... Il fut convenu que je viendrais m'installer dans ce lieu. Effectivement quelques jours après, je profitai de la barque qui va et vient régulièrement de Pará à Ara-Píranga, et, M. Benoît en tête de mes bagages, nous vînmes nous installer dans l'île.

Je m'étais permis de dire à M. Benoît avec les plus grands ménagements, avant de partir, qu'il était complétement malpropre et abruti; que je le priais de se modifier un peu par pudeur pour une maison étrangère: mon avertissement parut le toucher, il changea de cravate. Je n'osai pas insister sur le reste, me réservant de le pousser dans l'eau, par mégarde, le premier jour où j'irais me baigner.



Jardin de la fazenza, à Ara-Piranga.

Il n'y avait dans la maison, quand je revins à Ara-Piranga, que le frère du patron et un petit jeune artiste qui, sans avoir eu de maître, faisait les dessins de vases, quelquefois d'un style assez pur. Je m'installai de mon mieux dans une grande chambre ayant vue sur le fleuve, et pendant quinze jours je peignis tout à mon aise pour la première fois depuis mon départ d'Europe; car chez le senhor X.... ce n'était guère facile; moins encore dans mon ancienne pauvre case, où la porte-fenêtre avait à peine cinq pieds de hauteur, tandis que les feuilles du toit, descendant fort bas, interceptaient la lumière.

Quand je fus fatigué de peindre, je pris mon fusil. Je rencontrai sur mon chemin deux nègres esclaves de la fazenda; ils me suivirent, ils me montraient des oiseaux à tirer quand je ne les voyais pas. En poursuivant une perruche nous entrâmes dans le bois. J'avais déjà témoigné le regret de ne pas rencontrer de serpents. Mes nègres en avaient vu de différents côtés, entre autres un boa énorme, qu'ils s'engagèrent de guetter et de m'apporter vivant. Ces braves gens me contèrent toutes sortes d'histoires au sujet de ce reptile dangereux : il avait mangé des animaux d'une grandeur fabuleuse; mais, puisque cela me faisait plaisir, demain au plus tard il serait pris en jouant.

Nous nous glissâmes pendant quelque temps à travers les lianes, et j'essayais de franchir un tronc d'arbre abattu par la foudre, quand de l'autre côté je vis étendu

à terre, sans aucune espèce d'ondulation, un très-grand serpent couleur de fer. Je connais les inconvénients du fusil en pareille circonstance; mais quand je me retournai vivement pour dire aux nègres de le prendre vivant, ils étaient devenus invisibles : leur bravoure avait failli en présence de la réalité.

Cependant la barre de fer commençait à se mouvoir; il fallut prendre le parti ordinaire : mon coup fit balle et je vis aussitôt, à mon grand regret, un grand trou près de la tête. L'animal avait près de quatre mètres. Je rentrai bien vite dans ma chambre; j'y réparai le dommage occasionné par mes balles. Ce serpent, d'une espèce assez peu dangereuse, car il n'a pas de crochet, fait le pendant avec le fameux souroucoucou que j'ai rapporté en Europe; tous deux sont chez moi, enroulés maintenant autour d'un candélabre et, ainsi que d'autres animaux gigantesques, font peur aux enfants qui se hasardent dans les profondeurs de mon atelier.

On vint ensuite me dire qu'un grand crotale, le cuscavel, s'était glissé entre les poutres d'une baraque construite en haut du débarcadère.

Il était bien d'une espèce dangereuse : sa tête plate, sa queue obtuse ne me laissèrent aucun doute. Il fallait de grandes précautions pour le prendre sans être touché par ses crochets. Ses couleurs me tentaient beaucoup; je n'avais jamais vu son pareil. On alla chercher de grosses ficelles : il n'était pas facile de le prendre, car il se glissait de poutre en poutre; à chaque mouvement qu'il faisait, il répandait une odeur fétide. Enfin, à force d'essayer divers moyens, nous lui serrâmes le cou fortement, et on le tira à terre à moitié étranglé, puis on le fixa à un piquet.

En ce moment on vint m'appeler. Le dîner était servi. Nous n'étions que trois à table, dans une salle immense; la table aussi était fort grande et arrondie par les deux bouts, places ordinaires des maîtres. Nous mangeâmes beaucoup d'herbages, des œufs de tortue, des agoutis (le lapin de l'Amérique), de la paca, du tatou et de la tortue; des fruits nommés avocats, dans lesquels est une crème fort bonne, surtout quand on y joint du rhum et du sucre, des melons d'eau et des ananas; les oranges ne sont pas bonnes au Pará. On plaçait toujours du pain près de moi; les deux autres convives mangeaient de la farine de manioc, et comme ils buvaient de l'eau, je n'avais pas osé accepter du vin qu'on m'avait offert, quoique ma santé eût alors besoin d'un breuvage tonique. Nous avions près de nous chacun un grand vase de terre en forme de calice; une Indienne le remplissait d'eau à mesure que nous buvions.

Le repas achevé, je me hâtai de revenir à mon serpent.... Hélas! M. Benoît, par excès de zèle, avait voulu détacher la peau et y avait fait une cinquantaine de trous : elle était perdue. Je l'arrachai des mains de M. Benoît, j'achevai de la mettre en pièces et je jetai le malencontreux à la porte, lui défendant de me parler ni de me regarder.

Bientôt le maître du logis fut de retour; nous causâmes : il me donna le conseil de descendre l'Amazone en canot, après l'avoir remonté en bateau à vapeur. Je pris congé de lui et dis adieu à cette île que je devais revoir au retour, pour de là aller visiter celle de Maraja, d'où j'avais le projet de passer à Cayenne et de voir cette fameuse prororaca dont un navire anglais venait d'éprouver la puissance et s'était retiré tout désemparé, par suite de la jactance du commandant, qui s'était vanté de la braver.

Départ pour Manáos. — Un nouveau domestique. Navigation.

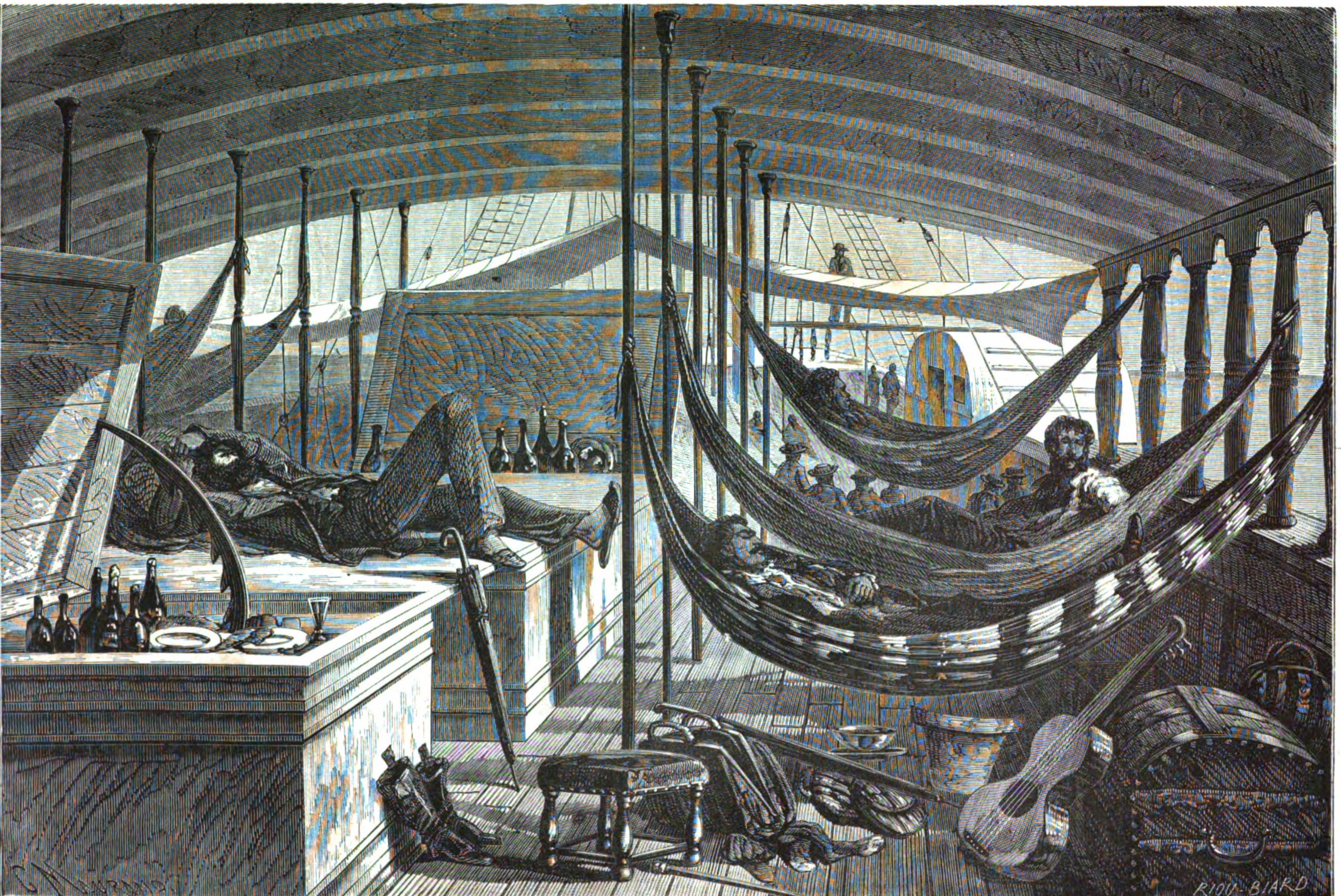
Aussitôt que le président de la province sut que mon intention était de remonter l'Amazone, il me fit la faveur de me donner gratis mon passage à bord d'un bateau à vapeur allant à Manáos, petite ville située à l'embouchure du rio Negro[1].

M. Benoît était ravi; il se rappelait ses courses au Pérou; il avait remonté plusieurs fleuves, fait le commerce avec les Indiens. En conséquence, il m'avait demandé de l'argent pour se faire une pacotille; il avait acheté des colliers, du tabac; j'en fis autant; et comme il était à peu près probable que je ne trouverais pas grand'chose soit à Manáos, soit partout ailleurs, j'achetai, comme lors de ma première excursion dans les bois, des fourchettes, des couteaux, quelques livres d'huile, du poivre et du sel. J'aurais bien voulu avoir une soupière. Il y en avait deux à vendre chez un tailleur, je profitai de l'occasion. J'achetai neuf livres de poudre anglaise de première qualité; un hasard très-grand me fit trouver du petit plomb; car dans ce pays les petits oiseaux sont négligés; on ne chasse que pour manger.

Il s'agissait de bien cacher ma poudre. Le bruit courait alors dans la ville qu'un individu convaincu d'avoir trop parlé avait vu saisir et jeter à l'eau ce qu'il n'avait pas su cacher, de la poudre et des capsules. En conséquence, et pour ne pas avoir le même sort, je pris de très-grandes précautions : j'enveloppai chaque livre de poudre, contenue dans des boîtes de fer-blanc, de papier d'abord, puis de serviettes, et j'emballai mes provisions prohibées dans un grand sac de nuit bourré d'oranges par-dessus. Ce qu'il me fut impossible de trouver, ce fut du papier de couleur pour dessiner aux deux crayons. Je courus partout; je fis demander de ce papier-là où personne ne pouvait supposer qu'il y en eût.... Je pouvais tout espérer du hasard.... Il ne me servit pas, car aucun marchand n'en possédait même le souvenir, et sans une heureuse idée que me fit naître une caisse envoyée de Paris à un négociant, et dans laquelle se trouvaient des étoffes enveloppées dans un papier grossier, j'aurais été bien embarrassé. Je fis des albums avec ce trésor inattendu et tant cherché.

Le navire partait le lendemain dans la nuit. M. Benoît, que j'avais envoyé au consulat pour son passeport, ne parut pas de la journée. Le lendemain, au

1. Manáos (*N. S. da Conceicao de*), *Barra do rio Negro*, capitale de la province qui porte ce dernier nom, située sur le rio Negro, au point de sa jonction avec l'Amazone.



La dunette du bateau à vapeur du Pará Manáos (voy. p. 364).

point du jour, une forte odeur d'eau-de-vie m'éveilla. M. Benoît se tenait à peine debout; quoique appuyé sur son bâton, sa pose manquait de cette régularité dont j'avais été charmé.

Inondé de larmes, il me déclara qu'il ne pouvait plus me faire l'honneur de m'accompagner; qu'en conséquence j'eusse à le payer. M. L..., chez lequel j'étais alors, vint pour m'aider à faire mes comptes, ce qui ne fut pas facile : l'état dans lequel était l'ivrogne lui faisait oublier ce que j'avais acheté pour lui, et il n'était pas davantage capable de me rendre compte des dépenses dont je l'avais chargé. Nous engageâmes M. Benoît à se retirer; il nous dit des injures : il me faisait présent du tout. Comme on ne pouvait pas rosser un homme dans cet état, j'envoyai une petite négresse chercher la police, mais il se retira en nous accablant d'invectives.

Il revint quelques heures après complétement dégrisé; il apportait ses comptes, me priant en outre de lui acheter ses colliers de perles, puisque j'étais mécontent de son service et que je ne voulais plus l'emmener avec moi. Blasé sur les excentricités de M. Benoît, dont cette dernière phrase, dite moitié en français et moitié en portugais, pouvait donner une juste idée d'après ce qui venait de se passer, je le fis mettre à la porte.

Je demeurai plus embarrassé encore que le jour où je quittai mon Italien pour aller chercher un gîte chez les Indiens; plus qu'en arrivant au Pará; car j'ignorais alors l'impossibilité de me procurer un domestique et l'espoir du moins me restait.

M. L.... eut la bonté d'envoyer à tout hasard s'informer à la compagnie des nègres si on pouvait m'en donner un pour *compagnon*, car il fallait bien se garder de dire pour domestique. Le chef de cette compagnie vint me parler. S'il y a une grande différence entre la laideur d'un vieux nègre et une jolie Parisienne, il y en avait une aussi grande de lui à un vieux nègre. C'était bien la plus horrible tête que j'eusse jamais vue; de plus il avait pour ornement, ainsi que cela se pratique dans certaines tribus africaines, une crête partant du front et descendant jusqu'au bout du nez. Cette crête, ou plutôt ces crans ont dû être inspirés par la queue du crocodile (j'en ai rapporté un jeune qui m'inspire cette comparaison à l'instant où j'écris : heureusement pour moi, car j'étais embarrassé pour dire à quoi ressemblait cet ornement inusité parmi nous). Quand la bouche s'ouvrit pour répondre à notre demande, je crus voir la gueule d'un tigre : les dents, taillées en pointe très-aiguë, ajoutaient à l'horreur du phénomène.

Cet homme nous dit qu'il ne pouvait pas nous donner un noir, mais qu'il avait un Mura à ma disposition. Cet Indien connaissait le pays puisqu'il était des bords de l'Amazone.

J'étais pressé : une heure après l'Indien parut. C'était de plus fort en plus fort; je reculai d'un pas : j'avais devant moi Méphistophélès en chair et en os. Goethe et Scheffer avaient deviné Polycarpe.... Il s'appelait Polycarpe. Ce nom, qui éloignait de la pensée toute idée diabolique, me rassura. A toutes les recommandations qui lui furent faites, il baissait la tête et ne répondait pas. Il parlait pourtant déjà le portugais, car il habitait le Pará depuis un an. Je n'avais pas le choix; l'affaire fut conclue à l'instant[1].

Le bâtiment était petit; sa dunette, au lieu de porter une tente, était couverte en planches supportées par de petites colonnettes. Quand je montai à bord, quoiqu'il fût encore jour, déjà des voyageurs, tous Portugais, avaient accroché leurs hamacs et empêchaient de passer. Je fis de même pour le mien; les malles les plus essentielles furent rangées le long du bord, près des hamacs, et servirent de bancs plus tard.

Nous partîmes à minuit; nous passâmes entre des myriades d'îles après avoir laissé derrière nous celle de Marajo. On jouait au trictrac tout près de moi; un joueur enthousiaste, à chaque mouvement brusque qu'il faisait, — et il en faisait beaucoup, — repoussait mon hamac. Il ne s'apercevait pas qu'en revenant je le repoussais à mon tour. J'avais commencé par grogner et peu à peu je pris autant d'intérêt à ce jeu de va-et-vient que l'autre à son trictrac, et comme la lune était belle, je pouvais de ma balançoire voir les îles toutes couvertes de palmiers et de lataniers, près desquelles nous passions.

Ne pouvant dormir, grâce à mon entourage, je repassai dans ma mémoire tout ce que déjà j'avais éprouvé de bien et de mal depuis mon départ de Paris. J'avais voyagé de Southampton à Rio avec des Français, de Rio à Victoria avec des colons, presque tous Allemands; à Espiritu-Santo avec des Indiens; de Rio au Pará, avec des Brésiliens pour la plupart; j'étais sur l'Amazone avec des Portugais : avais-je gagné au change?

Toutes ces réflexions et d'autres d'une nature bien différente se faisaient en escarpolette, au bruit des cornets qu'on versait sur le jeu de trictrac d'une façon à tout briser.

Le jour vint et, plus que dans la nuit encore, nous passâmes à toucher très-près le long des îles. Toutes étaient basses, les arbres peu élevés; les lataniers étaient en très-grand nombre ainsi que les palmistes. De loin en loin je voyais des huttes supportées par des pierres, précaution qui ne les sauve pas toujours des inondations. L'une de ces huttes, un peu plus importante que les autres, se reliait avec une espèce de quai, à l'aide d'une grande planche également supportée par des pierres. Sur cette planche étaient posés en grand nombre des vases de fleurs. Derrière la hutte se voyait un défrichement récent. Pendant que je regardais, bercé dans mon hamac, le chant bien connu d'un oiseau d'Europe me fit retourner. C'était un chardonneret, objet de l'attention toute paternelle d'un vieil amateur portugais. Il avait probablement acheté à grand prix cette curiosité européenne : ce chardonneret avait du moins sur les magnifiques oiseaux du pays l'avantage de bien chanter.

Depuis le lever du soleil je voyais des objets emportés par le courant; cela m'avait semblé des orchidées qui,

1. Voy. p. 29 le portrait de Polycarpe placé à tort, dans la première partie du voyage, sous le titre de « mon premier modèle. »

tenant aux arbres seulement par des rudiments de racine sans force, doivent tomber facilement.

Nous étions toujours au milieu des îles. On me dit que nous ne naviguions pas encore sur l'Amazone. Il est probable que je ferai quelquefois involontairement des erreurs géographiques. J'ai employé au Pará tous les moyens pour me renseigner : chacun m'apportait sa version, et rarement la même. Par exemple, j'ai appris que la ville de Pará ou Belem est bâtie sur l'Amazone; d'autres m'ont dit sur le Gucyarrá, d'autres sur le Guamá, et le plus grand nombre sur la rivière des Tocantins[1].

Pendant la nuit nous avons touché à Brevès; on a pris et laissé des passages et embarqué des bois. Ici on ne brûle pas de charbon. Les bûches, jetées de main en main, sont rangées sur le pont; chaque homme, nègre ou autre, en les recevant, répète d'une voix monotone le chiffre déjà chanté par celui qui est en tête de la bande.

Depuis Brevès, on a passé plus près encore des îles; un enfant eût pu jeter une pierre de l'une à l'autre. Le fleuve était calme; cette merveilleuse nature se reflétait comme dans un miroir. Plus on s'éloignait de la mer, plus la végétation semblait grandir. Nous étions alors éloignés de l'influence des marées; l'eau était cependant encore un peu salée.

Dans la journée, nous passâmes devant une case bâtie sur pilotis; une foule de femmes et d'enfants, vêtus pour la plupart de costumes bleus, se pressaient pour y entrer : c'était sans doute le repas de la famille. Plus loin, une grande case enduite à la chaux : c'était une venda; on y voyait des nègres buvant et payant leur eau-de-vie. Tout près de là jacassaient des perruches.

Le fleuve s'élargissait sensiblement et le vent commençait à souffler; nous nous éloignâmes des cases, toujours placées à une assez grande distance les unes des autres. J'avais dans la journée fait connaissance avec un Brésilien, M. O***, allant ainsi que moi à Manáos. Il savait autant de français que je savais de portugais. Il m'assura que personne ne pouvait dire au juste le nombre des îles qui sont sur l'Amazone; il m'expliquait différentes choses que j'aurais pu toujours ignorer; il me faisait remarquer certains arbres et me disait à quels usages ils étaient propres. J'avais entendu, dans les rues de Pará, crier une boisson nommée assayi; j'en avais même bu; je crois me souvenir qu'elle m'avait plu médiocrement, étant épaisse et un peu aigre. L'île près de laquelle nous passions était remplie des arbres dont on la fait. C'est une espèce de palmier. On met simplement le fruit dans l'eau bouillante, et on passe le liquide dans un crible. Il me montra un arbre colossal dont la feuille donne la mort instantanément; il se nomme assaca. Je vis également le siringa, arbre qui produit la gomme élastique. Les hommes qui font cette récolte gagnent beaucoup; il en est qui se font ainsi jusqu'à vingt livres par jour quand les bois sont bons. On part le matin, de bonne heure, et après avoir fait au tronc une légère blessure on attache au-dessous un petit pot de terre, et on continue ainsi d'arbre en arbre jusqu'à la limite qu'on veut. En retournant, on vide chaque pot dans un grand vase; puis, avec une qualité de bois dont je n'ai pas su le nom, on fait sécher à la fumée.

Depuis quelque temps, je voyais des individus assis au-dessus de leurs canots, sur des échafaudages formés avec de petits troncs d'arbres; ils étaient immobiles comme des statues. M. O..... m'apprit que c'étaient des pêcheurs; j'étais trop éloigné pour m'apercevoir qu'ils étaient armés de flèches. Ils passent ainsi des journées entières sans faire d'autre mouvement que celui nécessaire pour rouler un cigaretto. Ces hommes, qui habitent les rivages des îles de l'Amazone, sont les Mura. Aucune autre tribu ne veut s'allier avec celle-là. On pense généralement que ces Indiens ont émigré lors de la conquête du Pérou; ils sont voleurs, leur parole ne les engage jamais, ayant pris plus encore que les autres Indiens, en contact avec notre civilisation, nos vices et laissé nos qualités. Polycarpe était Mura!

Partout où nous passions, la végétation descendait jusque dans l'eau, jamais de plage visible, les plantes aquatiques s'avançaient bien avant; souvent nous avions l'air de naviguer au milieu d'un jardin couvert de fleurs, si bien que, pour donner de la nourriture fraîche aux deux bœufs que nous avions à bord, l'aide-cuisinier ayant coupé en passant des roseaux fleuris, on y trouva un petit serpent tout bleu, dont je ne pus sauver que la tête, le reste ayant été écrasé par les peureux.

Je ne pense pas qu'il existe dans le monde de navigation plus agréable que celle que je faisais. J'avais cru, en approchant de l'Amazone, voir une mer intérieure n'ayant que le ciel pour horizon, ou tout au plus des montagnes perdues dans le lointain; et rien de ce que je voyais ne ressemblait à ce que j'avais supposé. J'étais loin de m'en plaindre : à chaque instant, à la place de cette monotonie, je voyais se dérouler des panoramas toujours nouveaux dans leurs aspects variés. Et ce spectacle changeant, je le contemplais couché dans un hamac léger comme un filet, ne laissant pas à la chaleur la possibilité de pénétrer mes vêtements, que je pouvais d'ailleurs simplifier beaucoup, sous une dunette d'ordinaire découverte comme le reste du navire, ayant pour me distraire sans fatigue en face le mouvement de l'équipage, à droite et à gauche des oiseaux et des fleurs, au milieu d'une atmosphère tempérée par la marche du navire et par cette brise qui règne presque toujours sur l'Amérique du Sud.

L'Amazone. — Une bourrasque. — Les rivages. — Santarem. Un bain dangereux.

A quatre heures après midi, nous entrions dans le lit de l'Amazone, après avoir quitté le rio Tarragui. Voilà bien cette fois le grand fleuve, toujours parsemé d'îles, mais à une très-grande distance : c'était, en diminutif

1. Voy. la note p. 356 et la carte p. 370. La grande embouchure est au-dessus de l'île de Marajo. La baie de Guajará, où est bâtie Pará ou Belem, s'ouvre au nord sur le golfe de Pará, formé par la réunion des eaux du Guamá, du Moju, de l'Acara, du Capim, du Tocantins et de l'Amazone lui-même.

cette mer que j'avais pensé trouver. Peu à peu le vent fraîchit, et vers le soir une bourrasque des tropiques, accompagnée de pluie, vint nous donner une idée de ce dont l'Amazone était capable. On s'empressa de fermer les rideaux de grosse toile qui entouraient la dunette, notre réfectoire et notre dortoir habituel, ce qui n'empêcha pas la pluie d'en faire en quelques instants une salle de bain. On tira de même deux immenses rideaux qui séparaient la dunette du reste du navire, à peu près comme un rideau de spectacle sépare le public des acteurs. La différence était qu'au lieu d'un seul, nous en avions deux se fermant au milieu, comme le corset des dames, à l'aide d'un lacet.

Je m'étais blotti à l'avant, dans un petit réduit, à l'abri de l'eau. La nuit était venue tout à fait; j'entendais les commandements du capitaine, mais je ne pouvais le voir. Ses ordres ne s'exécutaient pas facilement, tant le pont était encombré de bois pour le chauffage : nous venions récemment de faire notre provision. Le tonnerre grondait de telle sorte qu'il semblait être bien près de nous. Un éclair plus éblouissant encore que les autres illumina le pont, et je vis d'où partait la voix du capitaine. Bien abrité sur la dunette, il avait un peu desserré le lacet et avait passé sa tête couverte d'un grand chapeau qui le préservait de la pluie. De ce poste confortable il commandait la manœuvre, à peu près comme un régisseur prévient l'orchestre qu'il peut commencer l'ouverture. J'avais déjà vu bien des officiers, des généraux portant



Bourrasque sur l'Amazone. — Un capitaine prudent.

des parapluies, je ne pus qu'approuver la précaution du capitaine.

Quant à moi, j'aurais bien voulu être à sa place ; je me trouvais dans un bain de siége toutes les fois que le tangage faisait plonger l'avant dans les lames, les ouvertures pour faire écouler l'eau n'étant pas suffisantes. Quand je pus revenir à mon hamac, je le trouvai dans un triste état et tout dégouttant d'eau ; il m'était impossible de songer à m'en servir. Heureusement c'était le seul : tous les autres avaient été serrés avec soin. Personne n'avait songé au mien, Polycarpe n'avait pas paru.

Le beau temps avait remplacé l'orage ; la lune brillait ; nous avions tout près de nous, à droite, l'île de Gouroupa ; le fleuve Chingo à gauche. Nous nous étions rapprochés peu à peu du rivage. Le fleuve s'était resserré de nouveau : nous passâmes près d'une île fort petite nommée Adajouba. A notre approche une bande de toucans, perchée au sommet d'un arbre plus élevé que les autres, s'envola en faisant grand bruit. Les plantes aquatiques s'avançaient dans l'eau ; là aussi se trouvaient ces palissades fleuries, et comme je venais d'en voir emportées par le courant, je reconnus que je m'étais trompé en les prenant pour des orchidées.

Les montagnes de la Guyane se dessinaient au loin. M. O.... me fit remarquer une terre qui n'existait pas l'an dernier. On voit très-souvent des îles formées ainsi : des arbres arrachés par les courants, trouvant des bas-fonds, des obstacles quelconques, arrêtent au passage des terres et des détritus emportés aussi, et un terrain solide s'élève en peu de temps.

Les rivages se couvrirent ensuite d'arbres déracinés : le côté sud des îles avait été plus ravagé que le côté nord. Quand venait l'après-midi, le soleil nous gênait beaucoup, nous naviguions presque directement de l'est à l'ouest.

Mon enthousiasme pour la nature vierge était toujours le même : partout où je pouvais me mettre à l'abri du soleil, j'écrivais ou je dessinais, malgré la marche du navire.

.... Ce matin, des cris de toute sorte m'ont éveillé ; un instant je me crus dans ma case au milieu des bois ; je m'empressai d'ouvrir les rideaux : nous traversions encore les plantes aquatiques ; trois aras se sauvaient en répétant ce cri auquel ils doivent leur nom ; une aigrette, plus brave sans doute, resta perchée sur une branche et ne se posa pas même sur la seconde patte, qu'elle avait repliée sous son ventre, quand nous passâmes près d'elle. Je ne me trompais pas, c'était bien le cri de l'oiseau fantôme, ce cri, le premier qui salua le jour de mon arrivée, quand je couchais sur ma natte dans les forêts vierges. Alors, comme à cette époque, je l'entendis et ne le vis pas. Était-ce donc une âme? Les Indiens avaient-ils raison? Cet oiseau de malheur m'avait prédit ce qui m'était arrivé plus tard chez mon hôte ; était-ce un nouveau présage de ce qui m'attendait dans les solitudes où j'allais vivre de nouveau?

Ce chant me faisait éprouver une singulière impression : il m'avait découragé ; il me faisait voir seulement le mauvais côté des choses : les îles ne me paraissaient plus aussi intéressantes ; on m'avait parlé de plages immenses toutes couvertes d'œufs de tortue : les eaux les couvraient entièrement, et l'Amazone ne paraissait pas devoir rentrer de sitôt dans son lit. Cela changeait beaucoup mes projets.



Santarem, dans la province du Pará.

On jeta l'ancre devant Prahina.

C'était la première petite ville que nous voyions depuis que je m'étais donné la tâche de faire toutes celles devant lesquelles nous passerions. Celle-ci, comme toutes les autres, se composait de baraques, dont quelques-unes étaient enduites de chaux. L'église m'a paru très-petite ; on sonnait la messe.

Nous prîmes en passant un jeune prêtre, à tournure modeste : une heure après on ne l'eût plus reconnu : il reparut sur le pont sous la forme d'un élégant dandy avec cigare et lorgnon.

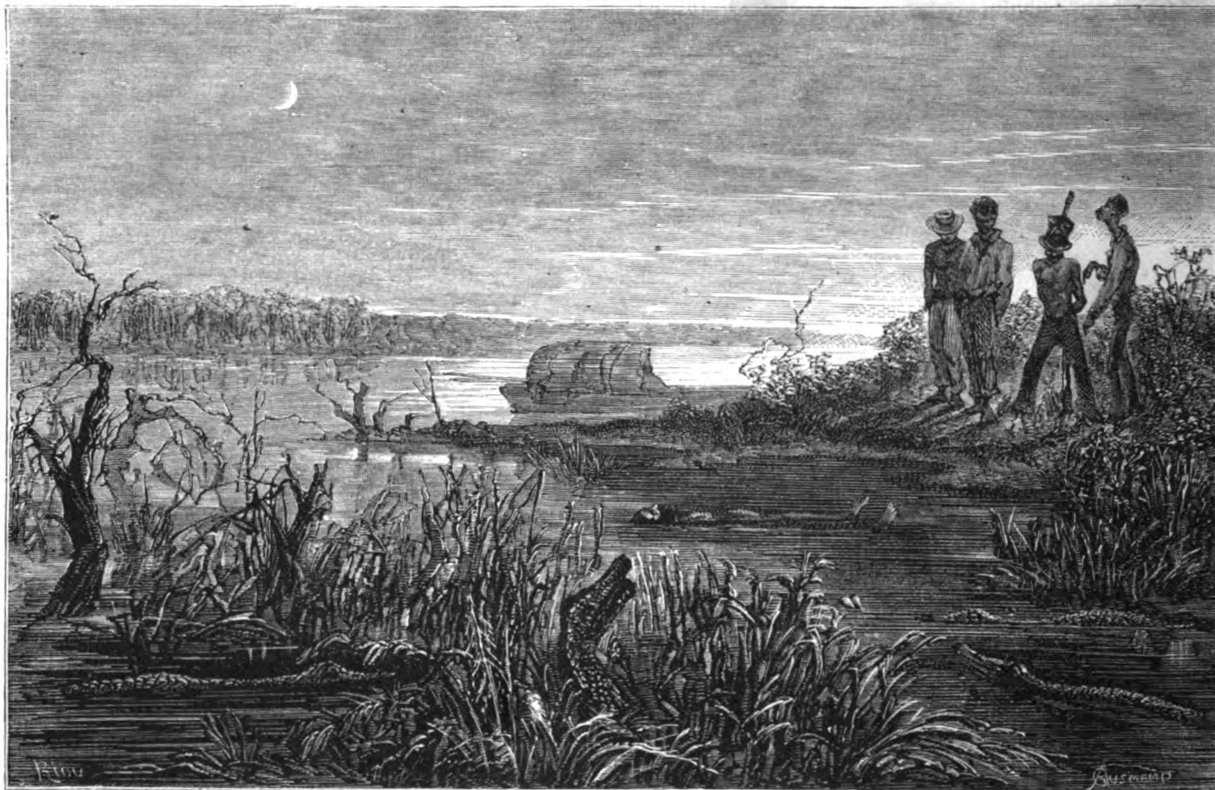
Nous approchions de Santarem ; la terre ferme commençait à paraître ; les arbres n'avaient plus les formes gracieuses empruntées aux plantes grimpantes. Le paysage ressemblait plus à ceux d'Europe qu'à ceux d'Amérique, et pour compléter l'illusion, des bandes de canards s'envolaient devant nous. Nous entrâmes dans des eaux bien différentes de celles de l'Amazone, qui sont jaunes et sales ; celles-ci étaient d'un noir bleuâtre et avaient la tranquillité d'un lac ; l'Amazone, au contraire, était fort agité ; les lames s'élevaient très-haut.

Nous arrivâmes à Santarem vers midi. Cette petite ville est bâtie sur les bords du fleuve Tapajóz, dont nous avions vu les eaux bleues. Le capitaine, allant à terre, m'offrit de descendre avec lui dans son embarcation.

Polycarpe m'avait demandé la permission d'aller de son côté. Il était de Santarem ou des environs : cette demande était trop juste ; je lui avais donné en outre de l'argent pour s'acheter quelques effets, n'ayant pas eu le temps de le faire au Pará. Il me promit non en paroles, mais par gestes, de revenir dans une heure.

Je me promenais solitairement sur la plage, quand je vis un monsieur venir à moi : c'était l'agent principal de la compagnie des bateaux à vapeur de l'Amazone. Le capitaine l'avait prévenu de mon passage; il mit sa maison à ma disposition, ne voulant pas qu'à mon retour, si je séjournais à Santarem, j'allasse autre part que chez lui. La lettre que je lui remis produisit également son effet sur le capitaine, qui depuis ne cessa de me témoigner une grande déférence.

Nous avions laissé quelques passagers à Santarem et à Brevès. Depuis leur départ tout le monde était gai à bord : le capitaine, gros bon garçon, riait toujours; l'*immediato* (le second) était un charmant jeune homme, blond comme un Américain du Nord. Il y avait en outre un jeune docteur militaire, allant ainsi que moi et mon nouvel ami à la Barra do rio Negro[1]. Quand on voyage au Brésil dans les navires à vapeur, on est certain de voir toujours des employés du gouvernement en grand nombre, quelques négociants, mais jamais de curieux. Comme toutes les professions ont des docteurs,



Un bain dangereux.

nous en avions quitté plusieurs et nous en possédions encore, et moi aussi j'en étais un.

En sortant de Santarem et du fleuve Tapajóz, nous regagnâmes l'Amazone par un charmant petit canal. La nature ici n'était pas grandiose, mais si jolie, que je regrettais de passer outre. Des oiseaux de toute couleur se promenaient sur les bords fleuris de ce petit paradis terrestre : l'eau était si calme que, la chaleur aidant, tout le monde exprimait le désir de se baigner. On ne courait aucun danger, et déjà nous parlions de demander la permission au capitaine. Un quart d'heure eût suffi ; ceux qui ne savaient pas nager se seraient aidés et soutenus par des troncs d'arbres qu'on voyait glisser légèrement à fleur d'eau. Ce qui fit qu'on ne demanda rien, ce fut qu'on vit que ces pièces de bois remontaient le courant ; ce fut qu'en y regardant de plus près, on s'aperçut qu'il y avait eu erreur : c'étaient des caïmans.

BIARD.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Ou à Manáos. Voyez la note de la page 362. En 1848, la population du district de Barra était de trois mille six cent quatorze blancs et deux cent trente esclaves.



Villabella.

VOYAGE AU BRÉSIL.

PAR M. BIARD [1].

1858-1859. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS [2].

L'AMAZONE.

Guajará. — L'île de Piranga. — Obidos. — Villabella. — Serpa.

Vers six heures, nous passâmes devant une agglomération de cases adossées à une colline, dont les bois rachitiques n'avaient rien de pittoresque. Ce lieu se nomme Guajará. Le terrain, coupé de tous côtés par des éboulements qu'avaient causés les pluies, n'avait presque pas de végétation.

Pendant que je regardais à ma gauche, je ne m'étais pas aperçu que nous avions à notre droite, et très-près de nous, l'île de Piranga. Là, comme de l'autre côté, des terres basses d'abord, puis de petites falaises. Le soleil couchant éclairait d'une façon très-vive les terrains rouges, et les faisait briller du plus beau vermillon, tandis que de l'autre côté du canal, l'ombre avait déjà tout couvert. Le ciel était pur et sans nuages; pas un souffle de vent ne ridait l'Amazone.

Le lendemain de très-bonne heure nous étions mouillés devant Obidos, sur la rive droite. Nous fîmes là notre provision de bois, et de nouveau notre pont fut encombré. Il fallait, pour aller de l'arrière à l'avant, grimper sur les bûches mal posées à la hâte; c'était non-seulement incommode, mais dangereux; je préférai passer sur les plats-bords.

De la place où nous étions, je ne pouvais voir que le drapeau qui flottait sur la forteresse. On me dit qu'elle avait été commencée à une époque peu éloignée, pour arrêter les flibustiers américains qui avaient tenté de pénétrer au Brésil en faisant une descente de ce côté.

Au-dessus d'Obidos le pays changeait sensiblement d'aspect; les huttes étaient en meilleur état que celles

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33 et 353.
2. Tous les dessins joints à cette relation ont été exécutés par M. Riou d'après les croquis de M. Biard.

du bas Amazone. Sur la rive droite, près de laquelle nous passions, on apercevait des champs de cocotiers; ils ne s'élevaient pas très-haut et portaient de longues et larges feuilles. Le pays est très-cultivé.

On faisait des expériences depuis Obidos, dont nous étions déjà loin : la sonde près des bords ne trouvait pas de fond. Les passagers, et moi également, nous regardions avec tout l'intérêt que prennent des gens désœuvrés à la chose la plus ordinaire. On se montrait un martin-pêcheur perché sur une branche, une barque dans le lointain; et surtout, si l'on apercevait une pièce de bois sur l'eau, c'était toujours un caïman; car, depuis les véritables, nous ne voyions et nous ne rêvions plus que caïmans. Et il faut bien dire qu'il est facile de s'y méprendre; ces affreux animaux effectivement ne paraissent pas bouger; ils nagent très-doucement, ne montrent le plus souvent que la partie la plus élevée de l'épine dorsale, le sommet de la tête, et le dessus des yeux.

Les plantations avaient de nouveau disparu; nous étions en pleine forêt vierge; et pas un seul endroit pour poser le pied! Toujours des arbres brisés, des terrains emportés.

Nous passons devant plusieurs îles.

Il faut que je dise de suite (afin de réparer une erreur que j'ai dû faire naître et qui a pu déjà donner une étrange idée de l'Amazone, car, à tout instant, je fais passer le navire d'une rive à l'autre, ce qui prouverait ou que le grand fleuve ne mérite pas ce titre, ou que nous faisions une bien singulière navigation, qui devait nous prendre beaucoup de temps, avec des louvoiements aussi étendus), je dois donc dire que j'ai voulu parler seulement des rivages des îles près desquelles nous passions, et non de ceux de la grande terre, dont, à coup sûr, on ne verrait pas les bords à travers le fleuve, quand même des myriades d'îles ne seraient plus là pour arrêter le regard. C'est ainsi que de rivage en rivage, d'île en île, on navigue sur l'Amazone, sans jamais voir la terre ferme des deux côtés en même temps.

A neuf heures du matin, nous nous trouvâmes en face de Villabella, bâtie sur une petite colline sablonneuse. Les maisons, fort basses, à rez-de-chaussée seulement, sont peintes à la chaux.

Tandis que je dessinais Villabella, je me sentis frapper doucement sur l'épaule; un Indien me montrait quelque chose d'informe qu'on jetait sur le pont. C'était une demi-douzaine de très-grosses tortues couchées sur le dos. Elles avaient des trous aux pattes de

CARTE RÉDUITE du Cours inférieur DE L'AMAZONE d'après les Cartes Marines Levées en 1814 PAR MR TARDY DE MONTRAVEL

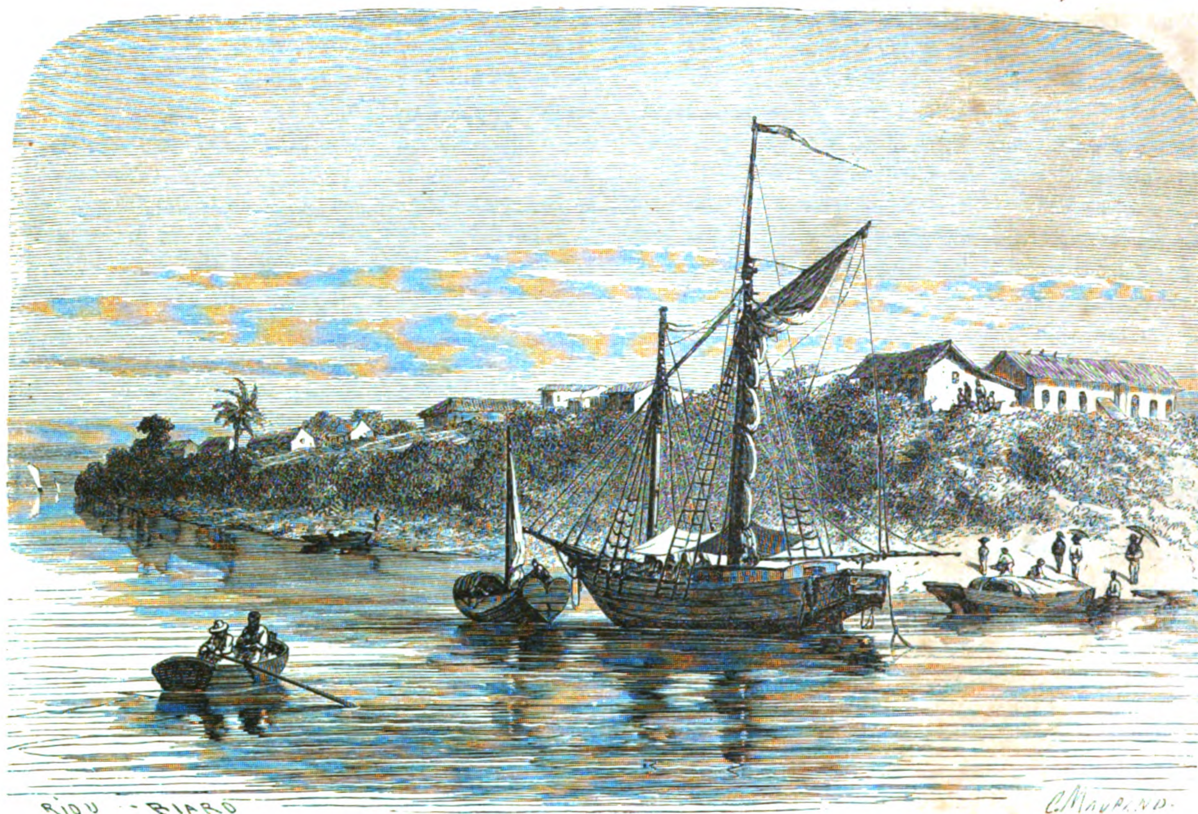
Gravé chez Erhard, R. Bonaparte 42

derrière dans lesquelles étaient passées des lianes qui les attachaient ensemble. Les pauvres bêtes devaient souffrir beaucoup.

En sortant de Vilabella on avait mis le cap au nord-ouest pour traverser le fleuve en diagonale. A cinq heures nous touchions presque à la rive gauche, dont on voyait des parties bien cultivées, des bananiers à larges feuilles avec leurs régimes pendants et terminés par un tubercule du plus beau violet, des cocotiers, dans la noix desquels on trouve une liqueur blanche et douce comme le lait, et aussi des champs de maïs, des orangers, des cacaotiers; de toutes parts des guirlandes de fleurs sauvages, de belles masses de verdure entremêlées avec les arbres à fruit. La nature vierge, s'unissant aux plantes cultivées, formait le plus magnifique spectacle. Puis le panorama changeait d'aspect : ce commencement de civilisation s'arrêtait pour faire place aux forêts. Depuis longtemps je n'avais rien vu de si pittoresque. Là se retrouvaient ces formes fantastiques, ces lianes gigantesques, pareilles aux chaînes des plus gros navires, avec leurs anneaux si bien soudés entre eux qu'aucune force humaine ne pourrait les désunir.

Le temps était magnifique; l'eau du fleuve reflétait le ciel, un oiseau mouche voltigeait et suçait le calice des fleurs; plus bas un crocodile pêchait.

Je m'étais couché dans mon hamac, pour jouir tout à mon aise, sans fatigue, des merveilles qui se déroulaient devant moi. Déjà plusieurs fois mes yeux s'étaient involontairement fermés quand je regardais avec trop d'attention. Ce fut ce qui m'arriva encore, vaincu par la chaleur; car si je n'en parle plus, elle ne s'amendait pas pour cela. Un mouvement inusité m'éveilla; c'était l'ancre qui tombait devant la petite ville de Serpa, bâtie comme Villabella sur une colline de sable.



Serpa.

Pendant la journée nous avions passé devant un des courants les plus dangereux de l'Amazone, le Cararauca, un peu au-dessous d'un parana-mirim au bout duquel sont un lac et Serpa. Il avait fallu arrêter la machine pour couper des roseaux. Nos bœufs mugissaient quand nous passions sur ces champs de verdure poussés dans le fleuve.

Après avoir quitté Serpa, en côtoyant toujours la rive gauche, nous sommes entrés dans les eaux du rio Negro, dont l'Amazone diffère encore bien plus que du grand fleuve Tapajóz. Nous vîmes pendant longtemps deux lignes parallèles, l'une blanche, l'autre noire : les deux fleuves semblaient vouloir être séparés éternellement. Depuis la nuit précédente nous avions dépassé une des bouches du rio Madeïra; enfin nous entrons dans le rio Negro lui-même et nous jetons l'ancre devant Manáos.

Mon voyage en bateau à vapeur était fini.

Pendant tout le temps qu'avait duré cette navigation, j'avais à peine aperçu Polycarpe; jamais il n'était venu s'informer si j'avais besoin de lui. On l'avait retrouvé nonchalamment étendu dans le faux pont, cuvant tout à son aise une bonne portion de cachassa qu'il s'était généreusement payée à mes frais.

Le rio Negro. — Manáos. — Voyage. — Cascade. — Hospitalité d'un nègre. — Une ménagerie. — Installation dans le bois.

On a vu que, malgré la monotonie d'un grand voyage sur l'eau, j'avais eu toute sorte de distractions ; d'abord celles que m'offraient les beautés d'une navigation unique dans le monde, puis les petites scènes du bord, et surtout celles que mon amour du travail m'avait procurées ; car, à part quelques contrariétés, j'avais assez bien passé mon temps. Maintenant j'allais me fixer à terre pour quelques mois, voir des tribus nouvelles, faire des études sérieuses, continuer mes collections, réparer mes avaries en photographie, et par-dessus tout, me refaire libre de toute contrainte.

Le bon M. O***** me fit débarquer avec lui et me conduisit à sa maison ; il me donnait l'hospitalité du logement.

Ma première visite à Manáos[1] fut pour le colonel de la garde nationale ; il eut la complaisance de m'accompagner chez le vice-président de la province du haut Amazone. Là je trouvai le chef de la police, pour lequel j'avais également une lettre d'introduction. Ces messieurs eurent la bonté de se mettre à ma disposition, et me firent beaucoup d'offres de services.

Cependant la nuit était venue, et chacune des personnes chez lesquelles j'étais allé me croyant engagé ailleurs, aucune d'elles n'avait songé à m'inviter à dîner.

Après un repas exigu que je me procurai à grand'peine, j'allai donc accrocher mon hamac chez M. O*****, ignorant toujours où était Polycarpe.

Le lendemain, sans voir personne, je partis à la découverte, étant très-décidé à me loger près des bois, en supposant que cela fût possible.

Nous marchâmes bien longtemps, Polycarpe qui m'était revenu et moi, sans qu'un seul oiseau se fît voir ; le pays était monotone, sans intérêt. Nous marchions à l'aventure ; je commençais à perdre courage, lorsque j'entendis au loin le bruit d'une cascade, qui fit sur moi le même effet qu'une trompette sur un cheval de bataille. Dès ce moment je ne connus plus de fatigue, et j'arrivai au milieu d'une immense clairière, suite d'un défrichement récent entouré d'arbres prodigieusement grands, dont la base était dans l'eau. C'était l'écoulement d'une grande cascade. Ces eaux, comme celles du rio Negro, étaient noires.

Je suivis quelque temps la petite rivière : j'avais trouvé ce que je cherchais pour mes études ; mais il ne fallait pas songer à aller tous les jours si loin. J'étais à réfléchir si je ne me ferais pas construire une baraque pour venir vivre là. Polycarpe que j'avais envoyé à la découverte, arriva au petit pas, comme il était parti, se conformant ainsi à l'usage indien de faire toujours à sa tête, et non autrement : car je lui avais dit d'aller vite et de revenir de même s'il découvrait quelque chose d'intéressant pour moi. Il savait ce que je désirais. Il vint donc très-doucement, et pour m'indiquer ce que nous cherchions, il commença à se servir d'un procédé qui lui était propre : au lieu de m'indiquer avec le doigt ce dont il était question, il se tourna du côté d'où il venait et, levant la tête de bas en haut, il forma, avec les lèvres la voyelle U, ainsi que le maître de langue dans *le Bourgeois gentilhomme*. Plus tard, et pour varier, il imitait intinsctivement les carpes de Fontainebleau mangeant le pain que les badauds leur distribuent chaque jour.

Je le suivis et je m'égratignai un peu en marchant au milieu des plantes à pointes aiguës ; enfin j'aperçus ce que je n'aurais pas osé espérer : une case habitée et une autre plus éloignée à moitié construite.

Quand j'arrivai près de la case habitée, je me vis entouré d'une foule d'animaux de toute sorte, et excepté les chiens et une famille de chats, je n'en reconnus aucun ressemblant à ceux d'Europe. Un perroquet de l'espèce amazone était perché sur la barre de bois qui formait l'arête du toit de palmier ; quelques hoccos noirs à bec rouge, un peu semblables à des dindons, vivaient, ainsi que d'autres oiseaux domestiques, en bonne intelligence. Sur la porte, un grand nègre, paraissant très-vigoureux, se tenait les bras croisés ; un fusil de munition pareil à ceux de l'armée était à ses côtés. J'allai directement à lui, suivi, à cent pas au moins, de Polycarpe.

Je savais toute l'importance d'un blanc en présence d'un nègre, et j'allai m'asseoir dans la case, sur un banc, en passant près de celui-ci et lui faisant seulement un petit signe de tête amical.

Je demandai à mon homme à qui appartenaient ce terrain défriché, ces cases, et à quel titre il était gardien de tout cela, puisque je ne voyais personne autre que lui. Avant de me répondre, il alla me chercher dans une calebasse de l'eau fraîche ; il versa dedans un verre de cachassa et vint me l'offrir très-respectueusement : il m'avait vu m'essuyer avec mon mouchoir. J'acceptai avec plaisir : je crois que s'il m'avait donné de la farine de manioc, à moi qui ne l'aimais pas, j'aurais accepté de même. Polycarpe arriva enfin, il devait m'aider dans cette conversation, assez embarrassante avec le peu de portugais que je possédais.

J'appris que tout cela appartenait au colonel B*****, commandant d'armes de Manáos ; que Chrysostome, le nègre, était soldat, et qu'il allait de temps en temps à la ville.

Je me hâtai de revenir sur mes pas ; et muni d'une lettre d'introduction que m'avait donnée le colonel de la garde nationale, j'allai directement la porter au commandant de la place.

Le hasard me servit : il avait été en France, il parlait notre langue très-purement, et de plus, chez lui se trouvait le jeune docteur brésilien avec lequel j'avais fait le voyage depuis Pará. L'autorisation de loger dans la case me fut accordée à l'instant. Le colonel voulut m'installer lui-même. En attendant, il m'offrit à dîner chez lui.

J'allai avant le dîner visiter une ménagerie composée de singes, d'oiseaux du Pará, de hoccos, de coqs de roche. Je fis bien des péchés d'envie, surtout à l'endroit du

1. Voyez la note de la page 362 et la carte page 370. Manáos ou Barra do rio Negro est situé par trois degrés trois minutes de latitude sud et vingt-cinq degrés dix-sept minutes de longitude ouest d'Olinda.

coq de roche, bel oiseau de couleur orange, orné d'une crête de même couleur. Les Indiens assurent avoir vu ces oiseaux s'assembler sur des pointes de rocher et danser en rond pendant longtemps. J'aurais voulu être déjà en chasse, non pour assister à ce galop un peu douteux pour moi, mais pour orner ma collection.

Le bon M. Costa m'avait accompagné chez tous les marchands de comestibles. Je fis remplir un flacon à large goulot de beurre salé et très-rance. J'achetai du biscuit, quelques livres de fromage, de l'huile et de la chandelle. Le tout pouvait bien peser vingt livres, Polycarpe en fut écrasé. Quand je vins dîner, je le trouvai étendu dans la cour. J'allai ce soir-là coucher de nouveau chez M. O*****.

Le lendemain, après avoir pris le café, nous partîmes dans un canot armé de six Indiens ayant chacun une pagaie.

Nous débarquâmes. Mon nouvel hôte avait fait apporter à déjeuner: il me quitta après avoir déposé pour moi un morceau de tortue et un de porc salé. Je pendis mon hamac seulement, me réservant de m'installer le lendemain.

Il s'agissait de faire cette fois de la photographie tout de bon. Je ne craignais pas de voir le soleil déranger les effets dont j'avais besoin, comme cela m'était arrivé dans mes excursions précédentes; tous mes modèles étaient à découvert, et le soleil ne me manquait pas; je n'avais que l'embarras du choix.

J'allai donc planter ma tente dans la grande case à claire-voie. J'y fis porter tout ce qui m'était nécessaire, mes glaces, mes flacons, qui tous alors étaient bouchés hermétiquement à l'émeri. Une fois tout organisé, et Polycarpe, qui avait été témoin de mes préparatifs, bien prévenu de ce qu'il allait avoir à faire, je me mis à parcourir mes domaines.

Impressions dans la solitude. — Travaux photographiques. Peinture.— Indiens Mura.

Le lieu me parut plus intéressant, à mesure que je le connus mieux. La cascade fut une des premières études que je me proposai de faire. Le défrichement, fort étendu, suivait le cours de l'eau; on avait respecté les arbres qui étaient sur les bords. De l'autre côté les bois étaient restés vierges; ils s'étendaient fort loin et s'appuyaient à une montagne, peu élevée, mais enfin c'était une montagne.

Ce qui m'étonnait pendant cette première visite, c'était un silence profond: la nature paraissait morte; pas un cri ne se faisait entendre; aucun oiseau ne volait; aucun reptile à terre; pas un insecte; rien! toujours rien! Le soleil brillait partout, et j'étais au milieu d'une immense clairière pleine de fleurs, de baies de toute sorte.

Cette déception ne me fit pas abandonner mes projets pour le lendemain; et quand j'eus vu tout ce dont j'avais besoin, je revins à la case où était ma tente, et où Polycarpe, couché sur le ventre, dormait en m'attendant.

La chaleur de ma case, dont la porte et la fenêtre se trouvaient au soleil couchant, me fit lever avant le jour, et après avoir tout préparé, je commençai l'éducation de Polycarpe sur ses devoirs d'aide photographe. Il portait ma chambre noire et son pied jusqu'à destination; je le suivais portant mon parasol, ma montre et ma chaise de voyage. Lorsque j'avais chosi ma place, il devait, quand je revenais, faire mes préparatifs sous ma tente, me suivre pas à pas si le chemin était passable, ou me précéder, le sabre à la main, si les obstacles étaient trop difficiles à franchir. Il devait, en outre, quand le soleil serait trop chaud, tenir sur ma tête un parapluie ouvert.

Tout cela fut parfaitement exécuté, quant au fond, mais la forme laissa toujours à désirer. J'étais souvent, et comme c'est nécessaire en photographie, obligé d'aller très-vite, surtout quand j'étais éloigné de ma tente. L'affreux Polycarpe n'en allait que plus lentement; je n'ai jamais pu le faire courir une seule fois.

Je passai plusieurs journées à faire à peu près la même chose; j'avais mis la peinture et la chasse de côté momentanément, et je me consacrais à la photographie dans les lieux où certainement personne n'en avait fait. Ce moyen peu artistique avait l'avantage, en reproduisant des détails qui eussent été trop longs à rendre, d'économiser mon temps.

Le colonel venait quelquefois me visiter; il me faisait toujours présent de victuailles, toujours reçues avec reconnaissance. Ceux qui vivent à Paris, n'ayant d'autre inquiétude que de savoir s'ils dîneront au café Anglais ou au café de Paris, trouveront sans doute que je pense beaucoup à mes repas: j'y penserai bien davantage dans quelques mois, et le bon colonel B***** ne sera plus là pour mettre sur ma table tantôt un morceau de lard, tantôt des œufs de tortues, une poule, et mieux que tout cela, du pain!

Ma solitude, depuis quelques jours, avait été un peu plus animée. On avait envoyé quatre Indiens Mura pour travailler à la grande case. J'avais de nouveau quitté la photographie pour la peinture, n'ayant garde de négliger la bonne fortune qui me tombait dans la personne de ces Indiens.

Il s'agissait ensuite de pénétrer dans les bois du côté où la rivière était libre; car, presque de toutes parts, les arbres poussaient dans l'eau. Je n'avais d'autre moyen que de me déshabiller. Quant à Polycarpe, ce n'était pas une affaire. Sur l'autre bord, il fallait se frayer un passage au milieu des troncs, des branches, des épines.

La petite rivière ne fut pas un grand obstacle. Nous marchâmes plus d'un quart d'heure au soleil; la chaleur était bien plus forte encore au milieu de ces amas desséchés. Enfin nous arrivâmes à la fin du défrichement maudit, et nous trouvâmes un sentier. Nous étions dans les bois.

Polycarpe portait mon sac de voyage, et moi, mes ustensiles de chasse. Il allait d'abord devant moi assez facilement; le sentier, peu encombré par les plantes, ne rendait pas le sabre très-nécessaire. Cependant plusieurs

fois mon page s'arrêta sous divers prétextes et me laissa passer devant. Je ne fus pas longtemps à comprendre qu'il avait peur.

J'allais à l'aventure, m'étonnant toujours de n'entendre aucun autre cri que celui du crapaud ; pas plus d'oiseaux que dans le voisinage de ma case. Mais comme, après tout, mon but en venant était de peindre, je marchais toujours, en notant les points qui m'intéressaient le plus.

J'entendais depuis fort longtemps le bruit d'une autre cascade : sans doute c'était la continuation de la première. Effectivement en approchant je retrouvai la rivière avec ses eaux noires; l'eau tombait sur une pierre ayant la forme d'un tombeau ; la cascade était interrompue, elle se retrouvait plus loin, sur la même masse de rochers, qui dans cette partie me parut un peu moins élevée que dans l'autre, et de là se précipitait avec un grand bruit.

Ce lieu me parut être le point où je devais marquer ma limite. J'appelai Polycarpe; je plantai non ma tente, mais mon parasol, et fidèle à ma vocation, je commençai mon quatrième panorama, à l'abri des moustiques, au bruit des cascades et sous un toit de verdure impénétrable aux rayons du soleil.

J'étais parfaitement heureux dans ce moment; j'avais tous les avantages sans inconvénients; mes belles forêts que j'avais tant regrettées, tant désirées, je les avais retrouvées. L'affreux Polycarpe s'était fait un lit avec des branches de palmier; il ne dormait pas; il écoutait, ayant placé près de lui mon fusil, sous le prétexte de l'empêcher de tomber dans l'eau. Je lui sus gré intérieurement de cette attention.



M. Biard dans les forêts du rio Negro.

Nous nous en retournâmes par le même sentier; j'avais passé une délicieuse après-midi.

Achat d'un canot. — Les vautours. — Tuerie de tortue. La grosse Philis. — Provisions de voyage.

Plusieurs journées s'écoulèrent ainsi. Quand j'eus fait de plus un grand nombre de croquis au crayon, je songeai à revenir sur mes pas. Le commandant vint lui-même pour m'emmener dans son canot. De retour à la ville, mon premier soin fut de chercher à me procurer un canot pour continuer mon voyage. Mais les eaux avaient baissé; tous les habitants, c'est-à-dire les gens du peuple, les Indiens, etc., se préparaient à la pêche de la tortue et ne voulaient rien vendre.

M. Costa voulut bien me céder sa pirogue au prix de soixante mille reis (160 francs), j'achetai une voile dix mille reis; il ne me restait qu'à m'occuper de l'aménagement intérieur. Ces soins me prirent plusieurs jours. Tous les soirs on me donnait, pour me reconduire à mon galetas, un caporal armé de sa baïonnette. Nous montions et descendions dans des rues formées d'ornières et de grosses pierres, où j'ai bien souvent trébuché. Presque toujours la porte de mon galetas était fermée; le maître du logis avait des esclaves; il les faisait coucher de bonne heure et emportait la clef de la rue; le caporal allait la chercher et je me dirigeais à tâtons vers mon hamac. Quant à Po-

lycarpe, je n'en entendais plus parler de toute la nuit, mais il n'en était pas de même des factionnaires. Quand l'heure sonnait, l'un d'eux criait : Alerte ! le second répondait, et ainsi de suite jusqu'au plus éloigné. J'aurais pu me croire dans une ville de guerre attaquée, et il n'en était rien cependant. Mánaos était la première petite ville à l'entrée de l'Amazone, cette précaution n'était peut-être pas inutile.

Je devais une visite au président ; un jour je m'habillai de noir. Le thermomètre marquait toujours quatre-vingt-dix degrés Fahrenheit. En attendant qu'on vînt me prévenir que la personne avec laquelle je devais aller chez le président était prête, j'allai voir mon canot dans le petit bras du rio où il était encore. Qu'on se représente un monsieur bien vêtu, bien cravaté, possesseur d'un gant presque nul, assis sur des amas de feuilles de cocotiers; à quelques pas de lui un cochon enfoui dans la vase, entouré d'une certaine quantité de vautours noirs qui se disputaient des restes de tortue en faisant entendre un petit cri comme des chats fâchés. Un arbre dominant le tout était complétement chargé de ces vilains animaux; tous les jardins du voisinage, entourés de pieux, étaient également envahis. A la moindre panique, ces affreuses bêtes s'envolaient en faisant le bruit d'une machine à vapeur ; il en était de même quand l'une d'elles avait eu la chance de se procurer quelque morceau délicat. Et il faut bien se garder d'en tuer aucune : il s'agit de la prison et de l'amende ; car on s'en sert pour nettoyer les



Cascade sur le rio Negro.

rues et les places, sur lesquelles j'ai vu jeter des quantités d'ordures et les restes de tortues qu'on ne peut pas utiliser.

Rien de plus atroce que les souffrances de ces malheureuses bêtes. Tous les matins j'entendais de mon réduit des éclats de rire sous ma fenêtre. Ordinairement je m'intéressais assez peu aux travaux des esclaves de la maison que j'habitais. Comme toujours, si on tirait de l'eau au puits, on faisait tout haut des commentaires ; si une négresse portait, selon l'usage, un pot, une écuelle ou un parapluie, c'était un prétexte à conversation. Depuis longtemps déjà j'étais blasé là-dessus, ainsi que sur bien d'autres choses ; mais ces éclats de rires avaient tant d'écho !... J'avais déjà fait le portrait de plusieurs mulâtresses indiennes, partie du mobilier du maître de mon galetas. J'avais une espèce de prédilection pour une grande et belle fille indienne à grosses joues, à bouche riante ; elle se nommait Philis : on aurait dit la bonté même ; mais cette fois il me suffit de laisser tomber de ma fenêtre un regard dans la rue pour la prendre en horreur. Ma protégée, armée d'une hache, était retroussée jusqu'au coude ; sa robe rose à volants était pleine de sang. Elle venait de détacher le plastron de la carapace d'une tortue à coups de hache. Un autre de mes modèles, une petite fille moitié indienne et moitié négresse et Mme sa mère jouaient à qui prendrait la tête de la victime, et comme la force de la pauvre bête était très-grande, elle leur glissait entre les doigts. C'était surtout cette partie du drame qui donnait tant de joie à l'assemblée. Polycarpe seul ne riait pas : il dormait.

Enfin ces dames parvinrent à faire une large ouverture à la gorge de la tortue.

Enfin le canot était prêt. Je fis mes adieux après m'être assuré des provisions qui me seraient nécessaires. Il était arrivé de France six fromages de Hollande : le dernier était presque retenu; la protection me le fit adjuger. Si j'ai souffert plus tard, je l'ai dû sans doute aux malédictions dont m'a accablé celui que je dépouillais ainsi. J'avais usé de quelques produits photographiques; je fis remplir de beurre rance deux flacons vides. On m'avait donné le choix entre deux tonneaux venant l'un de France et l'autre d'Angleterre; je pris naturellement celui qui devait, comme compatriote, convenir le mieux à mon estomac. Mon patriotisme a été de trop dans cette circonstance. On me fabriqua du biscuit. Une personne à qui j'avais été recommandé me fit présent d'une petite quantité de biscottes. J'avais apporté de Pará quelques livres de chocolat. Je mis, pour mes Indiens, douze bouteilles de cachassa dans le fond du canot. J'achetai pour les nourrir des paniers pleins de farine, du poisson séché nommé piraurucù, qui se pêche particulièrement dans les lacs. Dieu et les Indiens que je trouverais en route pourvoiraient au reste. Le rendez-vous fut donné pour six heures du matin.

Difficultés du départ. — Aménagement du canot. — Deux singes. — L'équipage. — Un tir au revolver comminatoire. — *Vamos !*

J'emprunte à mon journal ce qui suit :

Mercredi 28. — Je suis assis à l'ombre d'une palissade; il fait très-chaud : je suis furieux. Je me suis levé à trois heures, et, après avoir arrangé tous mes paquets, je suis arrivé près de mon canot. Polycarpe, aidé d'un petit nègre, avait attaché à un pieu deux singes destinés à être mes compagnons de voyage; mais les deux Indiens qui devaient m'accompagner n'avaient point paru. Ces hommes étaient venus depuis quelques mois se présenter et demander du travail. On me les avait confiés, ainsi qu'un garde national, à la condition que, la grande excursion que j'allais faire sur le Madeïra terminée, je les ramènerais sur l'Amazone, et que je payerais leur passage pour retourner à Manáos.


Une Indienne à Manaos : la grosse Philis.

Cinq heures du soir. — Me voilà de nouveau à la même place, un peu plus furieux que le matin. On a découvert le garde dans un coin obscure de sa hutte, mais tellement ivre qu'il est impossible d'en tirer une parole. Je me serais volontiers passé de garde; on m'a fait observer que ce n'était pas prudent. Il me fallait un homme qui fît obéir les autres.

Il est près de six heures; je suis de nouveau assis à la même place que ce matin; je vais passer la nuit là. Polycarpe n'a exprimé aucun ennui, son affreuse figure est restée impassible; il a passé sa journée étendu dans le canot.

On trouve au fond d'un bateau nos deux rameurs complétement gris et la figure barbouillée d'un limon vert produit par l'humidité de l'eau. Il eût été impossible de les éveiller et plus encore de les emmener; nous les laissons dormir.

Enfin au point du jour je fais tout de bon mes adieux à Manáos; car on a trouvé un des ivrognes debout, et l'on a apporté l'autre à bord. Comme nous n'avons qu'à descendre, on peut se passer du dernier, du moins quant à présent....

.... Une fois parti, je m'occupai de mes effets. M. le garde avait trouvé commode de se coucher, lui, sous ma petite tonnelle; il s'était arrangé avec soin dans ce réduit, à peine assez grand pour me contenir moi et quelques objets indispensables. Il avait d'abord parfaitement installé son shako, son fusil, sa baïonnette et son sabre. Si j'avais trouvé que ma fameuse carabine des chasseurs d'Orléans était lourde, c'était avant d'avoir pesé ce fusil de forme ancienne. Le garde prévoyant, dans la crainte sans doute d'un malheur, avait mis à sa batterie, à la place d'une pierre à fusil, un morceau de bois entouré de coton. Le reste du costume ne lui ayant pas paru nécessaire, il l'avait laissé à la maison. Quand j'irai en visite, je me ferai suivre, ce sera d'un bon effet.

Je priai ce garde sans façon de me céder la place, et je commençai mon installation.

Sur ma tonnelle j'avais placé de chaque côté mes deux singes : c'était une espèce bien intéressante. Je nommai le mâle *Rio-Negro* et la femelle *Amazone*. Jamais je ne les avais vus mordre, et tout ce que je leur offrais ils le prenaient avec la queue. Leur pelage était exactement celui des souris; le bout de la queue était un doigt dénué de poils. Je les avais attachés de chaque côté et très-près de l'eau, pour deux raisons : la première, afin de leur donner la facilité de boire à leur gré; et l'autre, purement personnelle, pour me mettre à l'abri de leurs faits et gestes.

Je plaçai sur mon petit parquet de palmiste une natte. Elle tenait toute l'étendue de mon réduit. Je mis à ma droite, sur la longueur, une caisse étroite et plate qui avait contenu des fusils venant d'Europe. Dans cette caisse, que je devais à la munificence d'un brave Portu-

gais venant de Santa-Cruz, j'avais placé tous mes flacons pour la photographie, bien assujettis avec de la paille; j'y avais joint ceux contenant mes provisions de beurre et d'huile; il ne s'agissait que de ne pas se tromper. Dans un compartiment à portée de ma main droite, j'avais placé mes albums de papier à emballage, mes crayons, mon canif et mes lunettes; dans un autre, les outils pour disséquer et empailler, de l'argent en grosse monnaie de cuivre, ma poudre, mon plomb et mes capsules; et, comme je jouissais d'une caisse à savon, j'y plaçai mes provisions de bouche et ma calebasse pour puiser de l'eau. Au milieu de cette caisse le fromage de Hollande jouait le principal rôle; à côté le chocolat bien enfermé dans ses enveloppes de papier, des citrons et des biscuits.

Je pouvais rester assis quand cela me convenait; mes jambes avaient ainsi que mes pieds la jouissance d'être presque toujours dans l'eau; le canot avait besoin d'être calfaté : mais dans ce pays voisin de l'équateur ce n'était qu'un détail. Je pouvais mettre sous mes pieds au besoin un objet élevé; ce n'était pas la peine de s'occuper de si peu de chose.

Les rameurs avaient arrangé une place sur l'avant, où ils se tenaient; le garde était sur la natte. Polycarpe, à l'arrière, s'était fait un lit de branches de palmier.

Ainsi donc j'étais sur l'eau, à la merci de mes guides. C'était assez imprudent; ils pouvaient maintenant disposer de moi à leur guise. S'il m'arrivait malheur, je devais m'en prendre à moi seul. Au Pará on m'avait conseillé ce voyage, mais je dois dire que personne à Manáos n'avait fait de même; bien au contraire; et si, par suite de mes goûts de solitude, j'ai fait de légères critiques sur des habitudes qui n'étaient pas les miennes, je n'ai pas oublié la bienveillance dont plusieurs personnes m'ont donné des preuves, en s'opposant presque à ce départ, dont l'issue me paraissait douteuse.

Ces personnages me disaient que rien n'est moins certain que les promesses des Indiens : je le savais. Elles me faisaient craindre d'être abandonné là où le retour serait impossible; je l'ai éprouvé plus tard. M. le chef de police avait été assez bon pour me donner des lettres pour le cas où je reviendrais dans les lieux habités. Le bon M. O***** me fit un itinéraire jusqu'à une certaine limite. Je devais, de Manáos sur le rio Negro, rentrer dans les eaux de l'Amazone, et plus loin franchir l'embouchure du rio Madeïra et remonter jusqu'à un endroit nommé Canoma; le reste devenait incertain. Je voulais voir des Indiens à l'état de nature; il fallait remonter tant que je le pourrais. J'allais bien cette fois à l'inconnu.

Pendant les premières heures, un seul rameur travailla; l'autre cuvait sa cachassa au fond du canot. Le garde avait quitté sa chemise et faisait sa lessive; le soleil était chaud. Il avait pris son shako. Polycarpe tenait la barre et dormait.

Je songeai alors à mettre en pratique un petit système d'intimidation. Après avoir nettoyé scrupuleusement un certain petit instrument inconnu des Indiens, j'y plaçai quatre capsules, et avec la plus grande délicatesse, sans avoir l'air d'y toucher, je fis éclater les quatre amorces presque instantanément. Mes hommes, auxquels je n'avais pas l'air de songer, ne cachèrent pas leur étonnement; les pagaies cessèrent de fonctionner, le garde enfonça son shako, l'ivrogne et Polycarpe s'éveillèrent. Je recommençai ma manœuvre; mais cette fois je dévissai promptement, avec un des bras de mon moule à balles, les quatre canons, et j'y glissai quatre balles qui parurent sortir de la poche de mon pantalon, quoiqu'elles fussent effectivement dans un sac que je n'avais pas montré, et pour cause; j'avais préféré leur faire croire que j'en avais toujours sur moi une provision.

Pendant cette seconde opération, les Indiens, si peu démonstratifs qu'on ne les voit jamais rire ni pleurer, les Indiens, sur la figure desquels on ne peut voir aucune expression bonne ou mauvaise, faisaient, dans la personne des miens, une exception remarquable à la règle : ils avaient tout à fait cessé de ramer, de laver et de dormir pour voir jusqu'au bout ce que j'allais faire de cet instrument, qui par sa petitesse ne paraissait pas devoir être autre chose qu'un joujou. Polycarpe avait déjà dû leur dire ce qu'il pensait de moi. Je raconterai plus tard comment j'ai appris les services qu'il me rendait et ce que je pouvais en espérer pour ma sécurité.

J'avais, en me plaçant dans une situation dangereuse, le besoin d'inspirer, sinon l'affection (cela se trouve quelquefois chez les nègres, jamais chez les Indiens), du moins la crainte. Je fis retirer du canot une énorme planche épaisse de deux pouces, qui servait à supporter la plus grosse de mes caisses et à lui éviter le contact de l'eau dont nous étions déjà incommodés. Cette planche fixée le long du bord, je commençai mes expériences par la percer d'outre en outre avec mes quatre balles. Ce jeu ne parut pas plaire à mes compagnons; cependant comme il s'agissait de leur donner une excellente opinion de mon adresse, je ne le cessai qu'après avoir fait un très-gros trou à cette planche en bois de fer. J'avais une toute petite chaînette en acier; je l'ajustai à l'objet inconnu et me le passai au cou, ainsi qu'on le fait d'une chaîne de montre. Celle-ci était plus longue et descendait jusqu'à l'une des poches de mon pantalon. Puis, toutes mes précautions prises, des balles placées également dans mon autre poche pour mon fusil, je donnai gracieusement un verre de cachassa à mes camarades. Le verre bu et remis en place, je prononçai d'une voix formidable : *Vamos!* et les pagaies fendirent les eaux de l'Amazone; nous venions de quitter le rio Negro.

Une tempête sur l'Amazone. — Les œufs de tortue. — Chasse au jaguar. — Repas dans une île.

Cinq heures du soir. — Nous voici en pleine tempête sur l'Amazone, nous venons d'être forcés de chercher un abri au milieu d'un amas d'arbres brisés. On entend un très-grand bruit dans le fleuve; je ne sais si c'est un effet de courants contraires qui se heurtent. Mes hommes essayent de raccommoder une voile qui a été déchirée après avoir failli être emportée. Nous sommes percés à jour par la pluie; le tonnerre semble être sur

notre tête. Assis sous ma tonnelle je me couvre de mon parapluie ; si cet état dure longtemps, mes effets seront perdus.

Six heures. — La nuit approche ; le temps se calme. Tout à l'heure un grand vautour est venu se poser sur un de ces troncs d'arbres brisés au milieu desquels nous avons trouvé un abri. Mon fusil n'a pas parti : l'humidité avait produit son effet. Il n'est pas prudent de quitter le lieu où nous sommes; on s'arrange pour y passer la nuit.

Le beau temps est revenu tout à fait; la voile est raccommodée tant bien que mal; le vent est bon.... *Vamos!*

Vers midi la chaleur était bien forte ; la tourmente avait recommencé à nous ballotter ; mes deux singes qui, pendant la tempête de la veille, n'avaient cessé de crier, recommençaient de plus belle ; mais cette fois cela n'eut pas de suite, ce n'était qu'une légère réminiscence. La journée fut bonne et la nuit aussi. On avait poussé au large et nous avions descendu, nous laissant entraîner par le courant.

J'avais essayé de dormir, étendu sur ma natte, à l'abri de ma tonnelle ; mais la chaleur ne m'avait pas permis de rester ainsi : il m'avait fallu mettre mes pieds à la place où je mettais ma tête dans la journée. De cette façon, j'avais un peu d'air à la figure ; seulement j'avais la tête un peu plus bas que les pieds, mais du moins je n'étouffais pas.

Plusieurs journées s'écoulèrent sans événement. Nous désirions arriver près d'une de ces plages de sable sur lesquelles on peut descendre, et ce fut une grande joie quand nous vîmes au loin une ligne blanche trancher sur le fond obscur des forêts vierges. Avant ce moment une descente à terre nous était interdite : les rivages, à découvert par l'abaissement des eaux, formaient d'immenses degrés, résultat des différentes couches de détritus que le fleuve avait déposées en se retirant. Si on se fût hasardé sur ces marches de terre détrempée, on eût disparu à l'instant même, enfoui à une grande profondeur, sans qu'aucun secours humain vous fût venu en aide; car, pour vous retirer de ce gouffre, il eût fallu un point d'appui.



Sur les bords du rio Negro.

Les pagaies firent leur office vigoureusement, et nous abordâmes. Les Indiens s'empressèrent de tirer le canot à terre. Polycarpe prit son fusil, le garde son shako, et moi tout mon attirail de chasse. Tout l'équipage avait sauté dans l'eau, qui était tiède, et chacun s'en alla, selon ses goûts, chercher fortune sur l'étendue de terrain qu'il était possible de parcourir.

Je ne m'occupai donc de personne, et je partis chasser à l'aventure, forcé de revenir bien souvent sur mes pas ; car, de toute part, je rencontrais des endroits mous et profonds, et comme je ne me souciais pas d'être enterré tout vif, je choisissais mon chemin. Cette fois ma chasse fut heureuse ; mais arrêté par des bois impénétrables, je revins près du canot. Polycarpe s'était dégourdi ; la gourmandise avait produit plus d'effet que mes paroles. Il avait trouvé un grand nombre d'œufs d'une espèce de tortue que les Indiens nomment *tracaja*. Les œufs de cette tortue, contrairement à ceux des grosses que je

connaissais, ont une coque dure. J'ai cherché vainement plus tard dans le sable les amas d'œufs que ces tortues y cachent. Les Indiens étaient plus heureux; il les reconnaissaient à certaines traces imperceptibles; car je crois me souvenir que les tortues en se retirant effacent d'abord celles qu'elles ont faites; les vents et les pluies font le reste.

Je voyais à quelque distance des volées de grands oiseaux appelés ciganas: mais nous étions séparés d'eux par une petite anse. Nous avons dû nous embarquer de nouveau, et je pus abattre un de ces oiseaux, qui déjà depuis longtemps à bord du vapeur, étaient le but de mon ambition. Je l'apportai triomphalement au canot.

J'étais occupé à recharger mon fusil (j'avais déposé en lieu sûr mon revolver, dont l'effet avait été produit, ne me souciant pas de l'avoir continuellement sur moi; car n'ayant qu'un pantalon, le frottement ne m'en était pas agréable) quand j'aperçus un caïman qui se glissait doucement entre les roseaux. Cette vue n'avait rien de bien rassurant, et tout en reculant je regardais s'il n'avait pas de camarade à terre. Une fois éloigné raisonnablement, je me disposais à lui envoyer une balle dans les yeux, lorsqu'un des Indiens, occupé de son côté à viser des tortues avec ses longues flèches armées d'un fer dentelé, me fit signe de regarder dans le fleuve. Je fus longtemps à distinguer l'objet désigné; enfin, à une assez grande distance, je vis un point noir, quelque chose ressemblant à une tête, se diriger de notre côté, en paraissant venir d'une île éloignée de nous de plus d'une lieue. Au premier moment, j'eus la pensée que c'était quelque naturel habitant l'île voisine qui venait visiter ses compatriotes. Cependant la distance qu'il avait à franchir à la nage dans une si grande étendue d'eau et l'impossibilité de nous avoir aperçus de si loin, me firent repousser cette première supposition. Cependant, si ce n'était pas un homme, qu'était-ce donc ?... C'était un jaguar qui nageait droit à nous. Sa belle tête était, en peu de temps, devenue visible. Il nous avait vus à son tour, mais il ne lui était plus possible de retourner en arrière pour regagner le bord opposé.



Intérieur du canot.

Ne pouvant compter sur Polycarpe, occupé d'ailleurs fort loin à ses œufs de tortue, bien moins sur le garde et son fusil inoffensif, je profitai de la balle que j'avais glissée dans le mien pour le caïman, et j'attendis. Le cœur me battait bien fort; cette tête que je voyais alors distinctement, il fallait la toucher. J'invoquai le souvenir du brave Gérard, mon ancienne connaissance. Au moment où j'ajustai, l'animal se tourna brusquement et se dirigea d'un autre côté. Il avait compris. Je me mis à courir pour me trouver directement en face de lui et attendre le moment où il poserait le pied à terre. Je voulais le tirer à bout portant, pour plus de certitude; mais pour exécuter cette manœuvre je fus arrêté tout net par des épines, des lianes toutes remplies de piquants. J'avais les pieds nus; il me fut impossible de gravir un petit monticule qui me séparait du lieu où le jaguar allait prendre terre.... Et il allait disparaître derrière !... En désespoir de cause, je tirai à la hâte et le

touchai sans doute, car il porta subitement une de ses pattes à sa tête en se grattant l'oreille gauche, comme l'aurait fait un chat Je le perdis de vue un instant, et quand il reparut de l'autre côté du monticule, je le vis s'enfoncer dans le plus épais du bois.

De retour au canot, j'ai dû préparer de suite les oiseaux que j'avais tués. Celui qu'on nomme cigana est gros comme une petite poule; il est d'un beau mauve violet; sa tête est ornée d'un panache; il a le tour du bec bleu de ciel, les yeux rouge laque.

Plus loin, j'ai acheté, chemin faisant, une tortue quatre patacas[1] et une poule trois patacas.

Nous avons toujours navigué près du rivage d'une grande île, sur laquelle il ne fallait pas songer à descendre : ce n'étaient que d'immenses degrés de boue, sur lesquels se penchaient des arbres à moitié déracinés. Arrivés à la pointe de l'île nous avons trouvé une grande plage, et aussitôt tout le monde s'est empressé de se jeter à l'eau et d'amarrer le canot. La chasse et la pêche ont de suite commencé, chacun de nous selon ses goûts particuliers.

La plage se prolongeait fort loin; nous ne pouvions nous procurer du bois pour faire cuire notre tortue; il fallait traverser une immense flaque d'eau. On prit le parti d'embarquer et d'aller à l'aventure en côtoyant la plage. Je restai à terre et le canot me suivit. Nous arrivâmes ainsi à l'extrémité de la dune, et nous fûmes assez heureux pour trouver un rivage élevé bien au-dessus de l'eau et des arbres en quantité : c'étaient des baobabs acajous. Ce terrain était pierreux; il nous fut possible de grimper jusqu'au sommet sans enfoncer. Je fis deux croquis de ces acajous, dont les racines avaient été lavées par les eaux de l'Amazone, quand il avait débordé. Ces racines, ainsi que celles du manglier, ne paraissaient tenir à la terre que par des fils.

Les Indiens firent du feu; j'avais acheté une grande marmite en terre; ils tirèrent d'abord les œufs et en emplirent chacun une grande calebasse qui leur servait tour à tour d'assiette et de verre. Ils y ajoutèrent une certaine quantité d'eau : cela forma une pâte dont ils parurent faire leurs délices; ils avaient déjà procédé de la même façon avec les œufs de la tracajá; et selon les habitudes indiennes, ils n'avaient pas songé à m'en offrir. Mais j'y avais songé de mon côté, et j'en avais pris une douzaine que j'avais fait cuire sous la cendre chaude, ils m'avaient paru très-bons.

On fit bouillir l'intérieur de la tortue à peu près comme un pot-au-feu, et le plastron, auquel beaucoup de chair restait attachée, fut lié à une baguette et rôti simplement. Nous avions des provisions pour plusieurs jours. Chaque homme prit sa part et en mangea comme il l'entendit. Moi je pris la gamelle entre mes jambes, je trempai mon biscuit dans le bouillon, qui me parut délicieux, et je fis un excellent repas. Puis vint la distribution de la cachassa, dont j'augmentai la dose afin d'encourager tout mon monde.

1. La patacas vaut quatre-vingts centimes.

Le fleuve Madeïra. — Perfidie de Polycarpe. — Engoulevents. — Caciques. — Scarlate. — Le gouffre de sable. — Châtiment nécessaire.

Nous avions une rude traversée à faire pour aller toucher à la rive droite et entrer dans les bouches du rio Madeïra. Le garde n'avait encore rien fait d'utile; c'était le digne pendant de Polycarpe. Mais cette fois il fallait payer de sa personne; il ne s'agissait plus d'aller doucement au courant; il fallait traverser un grand bras de l'Amazone. Je donnai l'exemple et pris une pagaie; j'en mis une autre entre les mains du garde, et le canot vola sur l'eau. Deux heures s'étaient à peine écoulées que nous entrions dans ce fleuve Madeïra, si peu connu et qui devait réaliser toutes mes espérances.

Un matin, après une nuit détestable, nous accostâmes sur un banc de sable, près d'une immense partie de terrain emportée par les eaux. Ce terrain avait la forme d'un amphithéâtre, avec de vastes gradins très-réguliers. C'était une petite presqu'île basse et pouvant servir à planter ma tente. Je fis pour la première fois débarquer tout ce dont j'avais besoin, et je vis l'affreux Polycarpe faire une addition à sa grimace ordinaire en prenant de mes mains chacun des objets que je tirais du canot.

Je fis quatre clichés. J'étais nu, avec un pantalon seulement; il eût été impossible de faire autrement sous cette tente que le soleil chauffait, je ne saurais dire à combien de degrés, mais je sais que ma chemise était en moins d'une minute trempée et traversée comme si elle eût été jetée à l'eau. Mes compagnons avaient pris l'habitude, aussitôt que le canot touchait terre, de se jeter dans le fleuve, en ayant soin de ne pas s'éloigner. Cette fois, je supposai que, ne sachant pas nager, ils étaient forcés de rester sur le bord. Comme j'avais deux affreux pantalons tout tachés de nitrate, que je changeais quand l'un était mouillé, je me jetai dans l'eau tel que je me trouvais alors, après mon travail, nu-pieds et avec mon pantalon, et je fis, pour montrer ma supériorité, une foule de tours usités parmi les nageurs. Pendant que je nageais, gagnant le large, les quatre Indiens s'étaient assis. A certain signe de la bouche particulier à Polycarpe, je remarquai qu'il indiquait de la tête quelque chose que je ne voyais pas. Tous les yeux se tournèrent du même côté, mais pas un autre mouvement ne se fit : mes quatre hommes restèrent immobiles. Je ne sais pourquoi, je fis immédiatement quelques brassées et, après avoir pris terre, je me mis à courir, sans m'expliquer la cause de cet effroi instinctif. Arrivé près des Indiens, je compris tout. Attiré par ces belles fleurs violettes que j'avais déjà vues en grand nombre sur l'Amazone, j'allais directement me livrer à des caïmans découverts et montrés par le fidèle Polycarpe à ses camarades, qui ainsi que lui attendaient le tragique résultat d'une rencontre probable. Décidément j'avais eu raison de faire l'exercice du revolver. Si j'avais été imprudent de me livrer ainsi, je me jurai de nouveau de me tenir sur mes gardes et, vivant avec des Indiens civilisés, c'est-à-dire avec des hommes sur lesquels je ne pouvais compter et dont je devais me défier, d'agir en Indien aussi. J'avais eu, en

partant du Pará, la bonne pensée de donner à Polycarpe une somme d'argent égale à plus de la moitié de ses gages. Je voulais en faire autant pour les autres. Ce que je venais de voir, ce que je savais déjà de leur caractère, ne m'encouragea pas à persister dans mes bonnes intentions.

Nous avons poussé notre canot au milieu du fleuve, et notre pierre attachée à un long câble, fait avec l'écorce du piatoba, nous avons passé une nuit tranquille, au bruit des bourdonnements des moustiques blancs, qui de loin ressemblaient à un orage.

Pour la première fois nous avons rencontré sur la Madeïra un canot monté par trois Indiens. Ils ont préféré un hameçon à de l'argent pour me vendre un poisson qu'ils venaient de tuer avec une flèche. Je n'ai rien mangé de meilleur en ma vie que ce poisson, rôti au bout d'une baguette, seule manière qu'emploient les Indiens.

Depuis hier nous avons des grains toutes les heures, mais ils ne rafraîchissent guère le temps. Je me suis remis à faire des croquis avec le gros papier d'emballage dont on m'avait fait présent. Tout en remontant, j'avais fait des albums, et comme les bois devenaient de plus en plus magnifiques, j'avais fait pagayer sur un des bords, n'ayant que l'embarras du choix.

Je voyais, entre autres bizarreries, d'immenses escarpolettes fleuries qu'habitaient des légions d'oiseaux, et qui avaient l'air d'être mises en mouvement par des bras invisibles. Sur des arbres énormes des centaines de nids pendaient comme des fruits et se balançaient au moindre souffle du vent. De presque chacun de ces nids sortait une tête armée d'un bec blanc et rose : c'étaient des caciques. Il m'a été facile de m'en procurer quelques-uns. Mais j'ai voulu essayer de faire manger les petits qui se trouvaient dans ces nids, et j'ai découvert sur chacun d'eux une particularité bien inattendue : ils avaient dans la chair une quantité de parasites; quelques-uns en étaient presque dévorés. Une mouche dépose ses œufs dans ces nids, toujours en grand nombre; ces œufs, d'une substance gluante, s'attachent au corps des jeunes caciques, et quand ils éclosent, la larve s'introduit sous la peau et s'accroît tellement que j'en ai trouvé de la grosseur d'un petit haricot. Ces pauvres petits oiseaux étaient enflés de tous côtés; le trou qu'avait fait la larve était bouché par la partie postérieure, et il me fallait l'agrandir avec la pointe du scalpel pour la retirer.

Je fis pousser le canot bien au milieu du fleuve, un peu resserré en cet endroit; nous mouillâmes notre pierre. Pendant la nuit un vent très-fort nous fit craindre d'être emportés, malgré la pierre, qui heureusement résista; mais nous fûmes forcés d'aller nous amarrer sur un des bords, sans redouter cette fois les moustiques, toujours chassés par la plus faible brise. Les Indiens, ne pouvant résister à cette tourmente, s'étaient serrés les uns contre les autres et avaient tiré sur eux la grande natte. Heureusement il ne pleuvait pas. Mes pauvres singes poussaient des cris lamentables. Je m'étais bien couvert de mon manteau, n'ayant pas eu cette fois le désir d'aller m'installer en plein air; mais il n'était fermé ni devant ni derrière, en sorte que le vent l'enflait quelquefois comme un ballon, malgré mes efforts pour le serrer autour de moi.

Le lever du soleil fit, contre l'ordinaire, tomber le vent; on répara les avaries, on vida le canot; je fis comme les autres avec ma calebasse, et nous reprîmes le large.

Nous avions passé toute la journée devant des éboulements de terrain; presque tous présentaient l'aspect dont j'ai déjà parlé, de cirques ayant pour gradins ces couches de terrains mouvants, séparées par de grands arbres déracinés, retenus là par de nombreuses lianes qui les fixaient à ceux que le fleuve n'avait pas pu emporter. J'avais fait approcher le canot de ce côté : outre mon désir de faire des croquis, j'avais la chance de tuer quelque oiseau ou quelque singe, que je voyais de loin.

Bien que les Indiens n'expriment pas ce qu'ils pensent, j'avais cru voir que ce changement de rivage ne leur était pas agréable. Polycarpe pérorait alors. Cet affreux Polycarpe prenait dans ses narrations un air si doux, qu'il me faisait oublier sa figure féroce. Il commençait à parler sur un ton ordinaire, peu à peu sa voix baissait et il me semblait entendre au loin un chant mélodieux, ce n'était plus une voix humaine : il me magnétisait! Que disait-il? Était-ce l'histoire des hommes de sa tribu, dépossédés des domaines de feuillage où ils régnaient en souverains avant l'époque où les hommes blancs vinrent les en chasser? Parlait-il de ces joies inconnues qu'ils iront retrouver dans un autre monde? Je ne sais, mais on l'écoutait en silence; la pagaie glissait sur l'eau. Souvent Polycarpe s'endormait, la main appuyée sur la barre du canot, et malgré moi et malgré l'antipathie que son mauvais vouloir m'inspirait, j'oubliais tout et je lui pardonnais.... Mais il se chargeait de la transition. Cette fois, par exemple, il fut réveillé par ses camarades, qui ainsi que moi avaient vu, à un détour que le canot avait franchi, une terre blanche. En avançant je crus distinguer de grands oiseaux roses, que je pris d'abord pour des flamants. Le temps me durait d'être à terre; plus nous approchions, plus je voyais de richesses à conquérir, entre autres un oiseau bien plus grand que les autres, perché sur une longue patte et qui avait l'air de dormir. A peine le bateau eut-il touché le fond, bien qu'il fût encore éloigné du sable sec, que j'étais déjà debout, disposé à sauter quand les Indiens auraient amarré le canot, selon leur usage. C'était, je crois, la seule circonstance où ils se pressassent un peu. D'ordinaire, le garde d'abord se jetait à moitié dans l'eau, avec ou sans shako, selon la hauteur du soleil; puis les deux rameurs, pendant que Polycarpe, toujours prudent quand il s'agissait de travailler, cherchait un objet qu'il ne trouvait que quand il ne redoutait plus d'avoir à aider ses camarades.

Cette fois le garde n'avait pas quitté le canot, il regardait; les rameurs attendaient, la pagaie à la main; en me retournant je vis Polycarpe encore assis. Je lui dis : « Eh bien! nous restons là? » Il me fit une réponse évasive. Les Indiens ne bougèrent pas. L'oiseau rouge

s'était posé sur l'autre patte; nul doute que nous étions éventés; ces fainéants d'Indiens allaient être cause que de toutes ces richesses en perspective je n'emporterais rien! N'écoutant que mon impatience, j'avais déjà un pied hors du canot, quand, surpris de cette immobilité à laquelle je n'étais pas accoutumé, au lieu de m'élancer, mon fusil à la main, le plus près possible du rivage, ainsi que j'allais le faire, je pris une perche longue d'une quinzaine de pieds, qui nous servait de mât et qui était alors étendue dans toute la longueur du canot; je l'enfonçai à plus de moitié sans avoir touché le fond.

Je ne puis dire ce qui se passa en moi quand je ne pus douter de ce qui m'attendait un jour ou l'autre : je fus saisi d'un tremblement nerveux, qui un instant paralysa toutes mes facultés. Je tenais cette perche dans mes mains crispées, bien convaincu que mes compagnons, n'osant se défaire de moi, avaient résolu de profiter de toutes les occasions qui pouvaient m'être funestes, et que celle-ci leur avait paru meilleure que celle des caïmans. Ils savaient, à certains signes qui m'avaient échappé, qu'il ne fallait pas sauter dans ce gouffre; si je me fusse perdu, ce n'eût pas été leur faute, mais la mienne; ils seraient revenus alors tranquillement à Manáos, après s'être partagé mes dépouilles.

Combien de secondes dura cette espèce d'atonie dans laquelle j'étais tombé? je ne sais; mais tout à coup, passant de ce calme indigné à la fureur, je fis tomber à plomb sur chacun de mes guides une grêle de coups :



M. Biard se fâche.

ils avaient fait de moi non plus un homme, mais un démon. J'aurais, je crois, alors donné tout au monde pour les voir prendre à leur tour l'offensive, mais personne ne bougea. Comme Polycarpe était le plus coupable, je lui brisai sur la tête une pagaie, ce dont le misérable dut être content : il n'aurait plus à s'en servir.

Après cette exécution, je me jetai sur ma natte et je fermai mes rideaux; j'armai mon revolver et j'attendis, sans oublier certaines précautions devenues nécessaires, comme d'emplir mes poches de balles, d'en glisser dans mon fusil, d'attacher mon sabre à ma ceinture, le tout sans faire de bruit; un conseil se tenait à voix basse sur l'avant du canot. Je le sentis qui changeait de place; chaque Indien avait pris sa pagaie; le garde avait, contrairement à ses habitudes, pris la sienne; Polycarpe avait commandé la manœuvre à voix basse : une minute après nous étions en route.

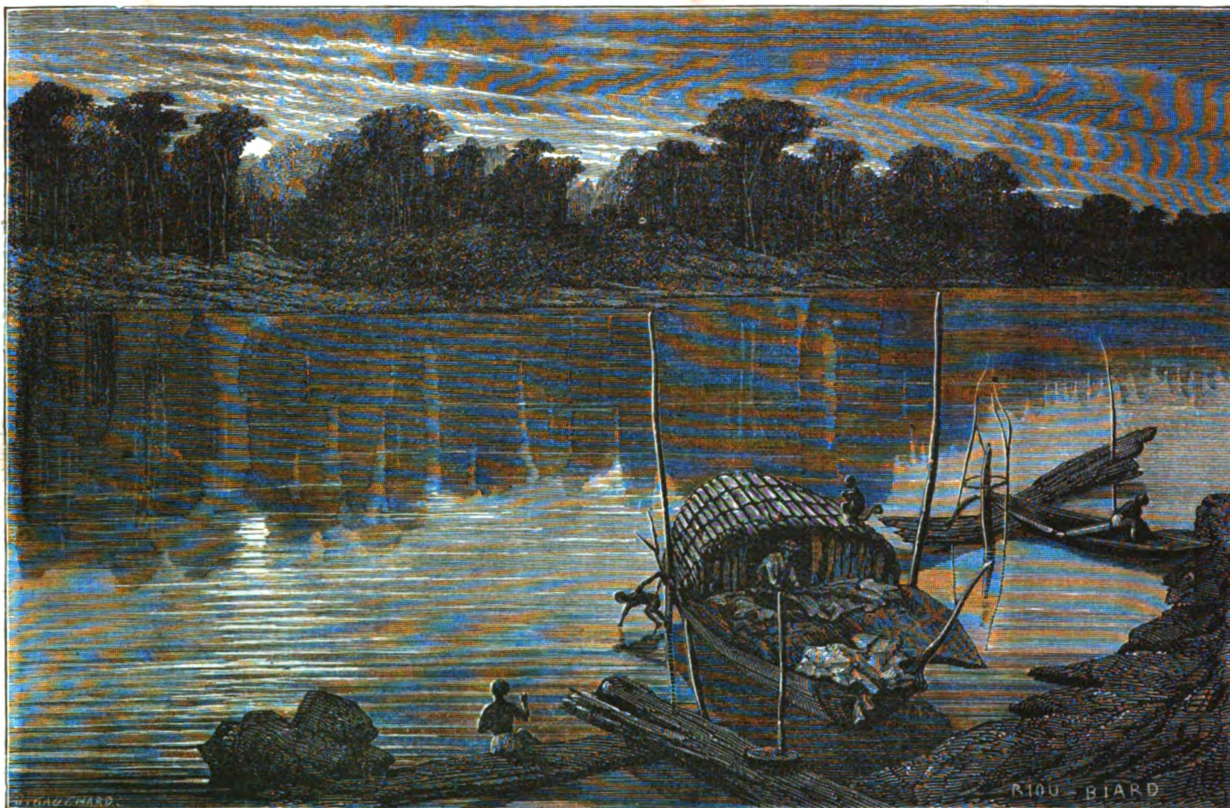
Le lendemain, voulant dessiner, je n'eus qu'à faire un signe, et, en quelques coups de pagaie, j'étais, pour la première fois, exactement transporté où j'avais le dessin d'aller : j'avais été compris.

Il m'était resté une crainte qui ne s'est jamais dissipée tout le temps que j'ai navigué sur les fleuves : quand j'allais dans l'intérieur des bois le cœur me battait avec violence en revenant; mon imagination me faisait toujours voir mon canot fuyant à l'horizon. Il m'eût fallu me résigner à mourir de faim : cette perspective n'était pas gaie.

En attendant je profitai de mon coup d'État. Aussitôt que je voyais un oiseau perché sur quelque branche et

mieux encore quand les Indiens le voyaient avant moi, ils se retournaient pour me l'indiquer, et Polycarpe dirigeait habilement le canot de ce côté, combinant avec intelligence le coup de barre qu'il avait à donner pour me mettre à portée de tirer : ce que je faisais toujours assis, sans trop me déranger, mon fusil étant posé devant moi; l'Indien qui était du côté du rivage se baissait et je tirais par-dessus sa tête. Je dois avouer que je n'étais pas toujours très-adroit, avec un canot qui descendait ou remuait, malgré les efforts qu'on faisait pour le maintenir un peu fixe. Quelquefois des familles de singes me suivaient en sautant de branche en branche et faisant la grimace. Cette manœuvre avait lieu presque toujours quand le coup était parti.

Souvent j'étais obligé de rester inactif dans le milieu du jour. Le paysage n'était pas toujours assez pittoresque, surtout quand les baobabs bordaient les rivages de leurs troncs lisses et blancs et de leurs larges feuilles clair-semées. Je mettais alors de l'ordre dans mes ateliers; les scalpels étaient repassés soigneusement, les crayons taillés finement ; il en était qui eussent pu rivaliser avec une aiguille; je lavais soigneusement mes glaces et je n'oubliais pas non plus mes armes. Enfin ces journées-là n'étaient pas précisément perdues.



Une nuit paisible.

Quelquefois, après une journée brûlante, je m'asseyais sous ma tonnelle, je prenais mes deux singes sur mes genoux, ce qui pour eux était le bonheur suprême, d'autant plus que les oranges et les bananes, quand il y en avait, n'étaient pas épargnées. Je restais là bien avant dans la nuit, pendant que mes Indiens, qui avaient jeté la pierre au fond de l'eau, après avoir respiré la fraîcheur sur le rivage, dormaient. Ma petite embarcation s'enlevait en noir sur le fond uni et brillant du fleuve qui reflétait un beau ciel; aucun cri ne se faisait entendre ; je pouvais penser que j'étais seul : mes singes avaient à leur tour cédé au sommeil. J'avais passé déjà bien des heures, à bord des navires, à contempler l'immensité, à regarder sans voir ou à suivre différentes formes que prennent les nuages poussés par le vent. Mais alors il m'était impossible de m'isoler complétement; j'avais des compagnons, j'entendais, au milieu de mes rêveries, le commandement d'un officier, le sifflet d'un contre-maître. Ici, rien; la nature était muette : ma barque semblait suspendue dans l'espace.... Après avoir longtemps rêvé ainsi tout éveillé, je finissais toujours par m'associer au calme qui m'entourait, et je m'endormais à mon tour, pour me réveiller tout couvert de la rosée de la nuit. Je rentrais bien vite me sécher dans mon manteau en attendant le jour, le soleil et les aventures.

BIARD.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Prière au soleil dans les forêts de l'Amazone. — Tableau de M. Biard.



La préparation du poison « le curare » chez les Indiens Mondurucus (voy. p. 361).

VOYAGE AU BRÉSIL,

PAR M. BIARD[1],

1858-1859. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[2].

L'AMAZONE.

Canoma. — Les Mondurucus. — Privations.

Après avoir longtemps côtoyé des terres incultes, nous arrivâmes enfin devant des camps où s'élevaient des cases assez bien construites. Nous approchions de Canoma; là était le véritable Madeïra. Nous venions de remonter un de ses bras, et j'avais pour itinéraire de redescendre par un autre, qui alors prenait le nom de Paraná-Mirim et descendait derrière différentes îles, pour se rendre dans l'Amazone, beaucoup plus bas que la bouche par laquelle je l'avais remonté.

J'avais une lettre pour le vicaire de Canoma : je fis remonter le canot jusqu'en face de ce lieu et nous y passâmes la nuit, pour être prêts à descendre le lendemain de bonne heure.

1. Suite et fin. — Voy. pages 353 et 369.
2. Tous les dessins joints à cette relation ont été exécutés par M. Riou d'après les dessins de M. Biard.

Le vicaire était absent. Son frère m'a reçu fort obligeamment et, après déjeuner, je l'ai prié de me procurer de suite un modèle. Il en a fait venir un qui s'est prêté assez facilement à ce que je désirais de lui.

Dans ce petit endroit, habité seulement par le vicaire et quelques Portugais sous ses ordres, on faisait constuire une église; plusieurs Indiens à peu près sauvages avaient été requis pour ce travail. Il y avait là une tribu entière de Mondurucus, hommes, femmes et enfants. Ces tribus sont les plus estimées pour leur douceur, leur bravoure et leur fidélité.

La plupart de ces Indiens étaient à moitié vêtus; les femmes avaient de tout petits corsets descendant sous la poitrine, et celles qui avaient des jupes les attachaient fort bas. Ces braves gens passaient la journée à travailler en riant aux éclats avec leurs femmes, grosses et fraîches

gaillardes, qui alors ne s'inquiétaient guère si leurs corsets ou leurs jupons allaient tout de travers. Leur bonhomie me réconciliait avec la race indienne.

Je savais que les Mondurucus habitaient les bords du Madeïra; on m'avait assuré qu'en remontant je trouverais des Araras, tribus dangereuses et ennemies des Mondurucus. Je voulais, à tout prix, rapporter quelques souvenirs palpables de ces peuplades non encore civilisées; mais les renseignements me manquaient tout à fait. Aussi, me confiant à la destinée, comme les Turcs à la fatalité, je quittai Canoma et je fis prendre le large à mon canot.

Si mes Indiens ne réclamèrent pas, ils ne purent s'empêcher de montrer quelques signes de mécontentement quand j'ordonnai de ramer du côté de l'intérieur, d'où descendait la Madeïra. Plus nous remontions, plus les arbres me paraissaient grandir. Quatre jours se passèrent sans aborder; j'avais presque épuisé mes provisions, et j'attendais avec bien de l'impatience l'occasion de changer de position. Toujours des terres mouvantes, des arbres brisés. On m'avait dit à Manáos que je trouverais sur le Madeïra, depuis l'embouchure jusqu'à Canoma, des provisions en quantité, surtout abondance de gibier, et je n'avais rencontré que les barques dans lesquelles j'avais acheté deux tortues et un poisson. Heureusement j'avais une provision de pain; mais quand fut consommée celle qui se trouvait à ma portée, et que je dus recourir à celle que j'avais abritée sous mon parquet, je fus terrifié. Les pluies m'avaient déjà détérioré des objets sans importance en déteignant mes rideaux verts, dont la couleur avait fait tache sur d'autres effets; mais je n'avais pas prévu un dommage plus grave : tous mes biscuits étaient collés les uns contre les autres, ne formant plus qu'un seul morceau gluant et de couleur bleu sale. C'était le commencement de mes privations, je passai une partie de la journée à détacher chaque biscuit, et avec mon *coui* (moitié de calebasse) plein d'eau, que j'avais l'habitude de mettre dans mon chapeau pour le maintenir debout (car le coui est rond), je les lavai et enlevai autant que possible ce bleu, qui ajoutait au moisi naturel une apparence plus repoussante.



Une Indienne Mondurucu.

La cachassa, dont une partie m'avait été volée de nouveau, avait pu se renouveler à Canoma. Je donnais, outre la cachassa, des poignées de farine aux Indiens; ils la mêlaient avec de l'eau, et cette boisson paraissait leur être fort agréable. J'avais augmenté leur portion et j'en donnais deux fois par jour avant mon coup d'État; je n'en donnai plus qu'une fois; il était très-prudent de ménager ma provision : j'ignorais tout à fait ce que je trouverais plus tard. En attendant mieux, je fis pousser le canot à terre pour faire une cueillette de limons et d'oranges que j'avais aperçus au sommet d'un monticule. Ces limons me servaient de vinaigre pour manger mon poisson salé et de boisson également : avec ma cassonade et mon coui rempli d'eau, je me passais très-bien de boire du vin. Mais peu à peu ce régime détruisit ma santé; car si je buvais beaucoup, je ne mangeais presque pas. J'avais économisé mon fromage de Hollande; un jour il fallut l'entamer.

Bien assis sous mon toit, que j'aurais pu, au commencement du voyage, appeler un toit de verdure, mais qui alors n'était plus qu'un affreux paillasson, je dessinai une petite place avec mon couteau sur la croûte du fromage et j'appuyai doucement dessus, comme on le fait pour enlever le couvercle d'un vol-au-vent. Je n'avais probablement pas appuyé assez fort; je recommençai et, à chaque épreuve, j'ajoutais un effort de plus au précédent. L'arme inutile me tomba des mains; un léger frisson me parcourut tout le corps. M'avait-on trompé? Avais-je, par mégarde, acheté l'enseigne du marchand et pris un fromage de bois? Non, ce fromage était bien un fromage; mais il avait à un degré extraordinaire le sentiment de la résistance; car, pour y goûter, je fus sur le point d'employer une vrille, afin de faire un joli trou au milieu. A l'aide d'une scie, une fois entré dans la place, il me vint une idée bien heureuse : je fis répandre dans un trou un peu de beurre qui, grâce à la température, était à l'état d'huile, et je pus augmenter, par ce moyen, à l'aide de mon couteau, l'ouverture ainsi détrempée. Je fis ce premier repas sous les yeux de mes deux singes, postés à une des fenêtres de leur observatoire. Ils avaient fait des trous au-dessus de ma tête.

Séjour aux bords du Madeïra. — Portraits. — Un coati. — Les Ceranos. — Les Araras. — Le capitaine João. — Un jeune homme bon à marier. — Mes modèles prennent la fuite.

Je commençais à trouver que le temps passait vite et que les photographies ne me suffisaient pas. Il me fallait des Indiens et nous n'apercevions plus personne. Les

vivres diminuaient, et pas moyen de les remplacer. Enfin nous entendîmes deux chiens aboyer, et nous aperçûmes une *malloca*, habitation d'une tribu de Mondurucus. Cette malloca, ainsi que d'autres dans lesquelles je suis allé depuis, était construite comme les autres cases, mais bien plus grande, avec des cloisons faites comme les murailles, des portes et des toitures en feuilles. Chaque compartiment avait un foyer en pierre, des nattes, des hamacs, un mortier et un pilon pour la farine de manioc; des arcs et des flèches étaient accrochés dans les coins.

Forcé de me servir de Polycarpe et du garde, je les envoyai demander si l'on pouvait acheter quelque chose, et j'appris que c'était à peu près impossible. J'avais peint à Canoma un Indien de la tribu; je montrai cette étude à tous ceux qui étaient autour de nous. Il fallait voir les gestes que faisaient ces bonnes gens; ils regardaient derrière le papier; ils le touchaient en répétant un mot que je ne comprenais pas. Les femmes, les jeunes filles n'osaient approcher, et quand j'allai à elles, toutes se sauvèrent.

J'accrochai mon portrait à un tronc d'arbre, et je puis dire que cette fois j'eus un grand succès, si bien que le chef de la tribu, un pauvre vieillard malade, voulut voir à son tour le chef-d'œuvre, et vint appuyé sur son fils. Nous nous donnâmes une poignée de main; j'envoyai chercher une bouteille de cachassa.



Un Indien Arara.

J'offris de plus au vieillard deux colliers de perles bleues et un bout de tabac pour une heure de séance. L'affaire fut conclue, je peignis au milieu d'un silence solennel. Tous les cous étaient tendus; personne, je crois, ne respirait.

Nous achetâmes de la farine et du poisson; je les payai avec des hameçons et du tabac.

.... Bien des journées se sont passées à peu près de même. Malheureusement je ne pouvais pénétrer dans ces bois où personne n'avait posé le pied, où j'étais probablement le premier à le tenter avec l'aide de mon sabre. Il m'arrivait cependant de trouver quelques éclaircies. Dans une de ces rares exercursions, je blessai légèrement un coati qui vécut huit jours sur mon canot. Sa mort augmenta nos provisions de bouche, qui s'en allaient avec une rapidité effrayante. Parfois j'entrais dans une habitation. Je montrais le portrait des chefs ou je proposais le prix en tabac ou en colliers; je choisissais une tête tatouée, et je peignais une heure ou deux.

Quand le soleil était bas, je faisais pousser le canot du côté déjà enveloppé par l'ombre des grands arbres; je dessinais ce qui se déroulait sous mes yeux. Puis je m'asseyais sur mon toit, je jouais avec mes singes, je tuais tantôt un martin-pêcheur, tantôt un héron, quelquefois un singe. La nuit venue, je tirais dehors mon manteau, ma natte et ma tente. Je dormis au grand air. Et le lendemain, après m'être réchauffé et avoir séché la rosée de la nuit, je recommençai.

Ma santé s'altérait visiblement; je ne mangeais presque plus, je buvais beaucoup d'eau, je me sentais quelquefois bien faible, si faible que je passais des journées entières sans travailler. J'eus l'idée de quitter le Madeïra pour quelques jours; et comme, depuis la correction que j'avais si justement administrée, un seul geste suffisait pour que je fusse obéi, je fis entrer sans difficulté le canot sur un bras de rivière qui se jetait dans le Madeïra.

La végétation me parut, au bout de quelque temps, avoir subi de bien grands changements. Les arbres étaient immenses. Un jour j'en mesurai un qui était brisé par la foudre; il avait en diamètre cinq fois la longueur de mon fusil. Les palmiers, que j'avais toujours vus minces et élancés, avaient pris des proportions gigantesques. De tous côtés de grands oiseaux de proie faisaient entendre leurs cris rauques et aigus. Un aigle à la tête blanche vint payer son tribut et augmenter mes collections. J'eus beaucoup de peine à le préparer; car, l'ayant tiré au vol, il était tombé dans la rivière et avait, en se débattant, endommagé son plumage.

Sur ces rivages tous les arbres formaient, comme les mangliers, les plus étranges enlacements avec leurs racines.

La rivière, dont je n'ai pu savoir le nom, devait être fort dangereuse, quand ses eaux étaient hautes; tous ses bords étant emportés et la couvrant de débris.

Nous entrâmes un jour dans un grand lac, et nous découvrîmes au loin un amas de cases. A notre approche, tous les hommes vinrent sur le bord de l'eau, et je les vis s'asseoir en nous attendant. Je reconnus de suite à quelle tribu ils appartenaient. On m'avait donné à Manáos des renseignements que je n'avais pas oubliés. Je

savais que les Mondurucus se peignaient la figure d'un bleu verdâtre : qu'ils se traçaient une ligne partant de l'oreille et passant sous le nez, pour aller rejoindre l'autre oreille. Ce n'était pas du tatouage, mais une entaille très-profonde, puis il y avait des dessins sur le cou, la poitrine et les bras. Le bon vieux chef était ainsi. Je savais également que les Araras se contentaient de se peindre un croissant, passant du menton aux deux joues et allant se perdre près des yeux.

Je reconnus de suite que nous étions chez les Araras, d'autant plus facilement que celui qui me parut le chef avait des plumes dans le nez, d'autres plantées dans des trous au-dessus de la lèvre supérieure, et une au-dessus du menton.

Là, comme chez le Mondurucus, je n'eus pas de peine à faire, à l'aide du tabac et des perles, quelques portraits, entre autres celui du chef.

Cependant j'avais déjà fait une remarque, et, malgré moi, je me vis forcé d'y revenir. Un jeune Arara, tout disposé à me servir de modèle, ne se retrouva plus quand j'eus préparé ma palette; on le chercha partout, il avait disparu. Ce fait se renouvela le lendemain. J'avais fait de grands projets, entre autres celui de peindre sur place un tableau que je terminerais plus tard. Ce tableau devait représenter une prière au soleil (voy. p. 384); mais à la façon dont les Indiens me regardaient, je pris le parti de fuir au plus vite : je fis rentrer tout le monde à bord sous un prétexte quelconque, et quand la nuit fut venue, je fis pousser au large.



Un Indien Mondurucu.

Je m'étais tenu debout pendant tout le temps qu'il avait fallu pour se préparer; je tenais mon fusil d'une main, j'avais l'autre dans la poche de mon pantalon; on savait ce que cela voulait dire.

Quand je me laissais aller au courant, tout allait bien. Or, dans cette circonstance où nous allions rentrer dans le Madeïra, mes Indiens ignoraient si nous continuerions ou non le voyage, ce qui faisait une grande différence.

Mais lorsque nous débouchâmes de la rivière et que je fis mettre le cap à l'ouest et orienter la voile — car le vent nous favorisait pour remonter le courant — le sourire avait disparu. J'avais le cœur serré en me voyant obligé de recourir presque à la force toutes les fois que je demandais une chose qui ne convenait pas à tout le monde. Alors je me levais, je me donnais l'air le plus féroce possible, tenant à justifier l'honneur qu'ils me faisaient de me craindre, subjugués soit par ce respect naturel que les gens de couleur ont pour les blancs, soit par la nature même de mon travail, auquel ils attachaient sans doute une influence magique.

Un jour, près d'une plage où nous nous arrêtâmes, je vis un canot, mais personne dedans. D'où pouvait-il venir; on ne voyait nulle part trace d'habitation. Bientôt sortit d'un sentier un vieil Indien armé d'un fusil. Il avait attachée autour de son corps, en forme de baudrier, une liane à laquelle pendaient une douzaine d'oiseaux et un très-petit singe. Cet homme parut fort surpris de nous voir.

Depuis quelque temps je ne savais pas où nous étions, et comme mes Indiens n'en savaient pas davantage, j'avais pris mon parti là-dessus. Je fus bien content, je l'avoue, quand cet homme nous demanda en portugais qui nous étions et ce que nous allions chercher. Les Indiens chez lesquels nous descendions ne comprenaient pas cette langue; ils s'entendaient dans un idiome nommé la *lingoa geral*, ou générale, dont je ne savais pas un mot. Mon vieil Indien avait, me dit-il, autrefois habité un lieu nomme Abacaxi, près de Marvis[1], dans le Paramá-Mirim de Madeïra; il était le chef d'une petite peuplade à quelques lieues de l'endroit où nous nous trouvions : on le surnommait le capitaine João.

Je le fis entrer dans mon canot, et je commençai mes bons rapports avec lui par le moyen infaillible de la cachassa, dont il m'avoua n'avoir pas bu depuis longtemps.

Je lui montrai toutes mes études et je le priai de dire d'avance aux hommes et aux femmes de sa tribu de ne pas voir dans ce que je faisais autre chose que le plaisir d'emporter dans mon pays la figure des gens que j'aimais. Je lui expliquai autant que possible ce que voulait dire ma boîte de photographie. Il voulut toucher à tout, et je ne pus l'empêcher de mettre ses doigts sur un cliché, qu'il détruisit en partie. Je fis devant lui, tout en remontant le fleuve, le dessin d'un palmier qui penchait sur l'eau. Enfin quand nous arrivâmes, nous étions tout à fait amis.

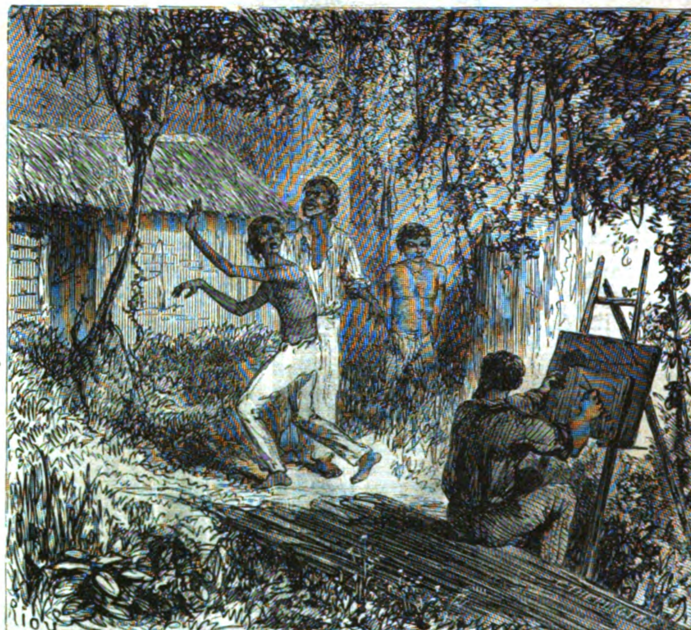
Mon introducteur descendit le premier de mon canot,

1. Maravia?

et je le vis s'éloigner en montant un sentier très-escarpé; il allait prévenir sa tribu : c'étaient encore des Mundurucus. Ces braves gens ne m'inspiraient aucune crainte; toutes les fois que j'étais allé chez eux j'avais pensé ainsi.

Comme j'avais parlé au capitaine João de mon désir de peindre des hommes tatoués, il revint avec deux qui l'étaient de fraîche date. La trace profonde qu'ils avaient au milieu du visage était encore saignante. C'étaient le père et le fils. La couleur bleue dont ils se peignent me faisait paraître leurs yeux tout rouges, c'est-à-dire plus rouges, car effectivement ils étaient (je ne sais par quel procédé) de cette couleur, et malgré ces étrangetés, ces hommes avaient un air de douceur.

C'est ainsi que je passai ma première journée. Vers la fin de la soirée, au moment où je commençais à m'endormir, je fus réveillé par un bruit discordant et continu; je voyais une grande lueur du côté des cases. Tout malade que j'étais, la curiosité l'emporta; je me traînai comme je pus, en m'aidant de mon fusil, et j'arrivai pour assister à un étrange spectacle, que je ne compris pas. En attendant j'allai m'asseoir comme tout le monde.



Un nouveau tour de Polycarpe.

La musique était composée de tambours et d'un instrument qui avait le son du flageolet. Tous les Indiens étaient assis en cercle; au milieu un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans se tenait debout et était l'objet d'une attention particulière. Il n'avait rien de remarquable, sinon qu'il portait au bras droit, au lieu de manche, un objet nommé *tiptip;* c'est un étui fait en latanier, et qui peut se raccourcir ou s'allonger à volonté, en le resserrant ou l'ouvrant; les Indiens s'en servent pour pétrir la farine de manioc. Il y en a de très-grands, mais celui-ci ne l'était guère plus que le bras, et était attaché fortement à la hauteur de l'épaule.

Naturellement je fis comme tous les assistants et, sans en connaître la cause, je me mis à regarder le héros de cette soirée, en me demandant où cela aboutirait. Au bout d'une demi-heure ce jeune homme, sur la figure duquel je n'avais vu aucune émotion, fut délivré de cette manche d'une espèce nouvelle. Son bras était prodigieusement enflé, et il sortit du lieu où il avait séjourné une demi-heure, une grande quantité de fourmis très-grosses et de l'espèce la plus dangereuse.

On entoura le jeune martyr et on le conduisit dans une case voisine, au son de la musique, qui, passant près de moi, me permit de distinguer de quoi étaient composées ces flûtes dont le son doux et mélodieux m'avait frappé. C'étaient des os de mort, il n'y avait pas à s'y tromper; elles étaient ornées de grosses ailes de scarabées et pendaient au cou des musiciens, attachées par des cordelettes.

Mon ami João m'apprit que le jeune homme était à marier et venait de subir son épreuve. Il était reconnu bon pour le mariage.

Pendant trois jours que je fus sérieusement malade, je fis seulement deux têtes, que je ne terminai pas plus que la première. Mes deux modèles disparurent.

Une autre fois je voulus essayer de peindre une vieille femme, mais elle se sauva aussitôt que je l'eus regardée un peu attentivement.

Toutes ces disparitions me devinrent suspectes, et j'en parlai au chef. Il fit appeler les deux Indiens et la vieille, et j'appris d'eux, par l'intermédiaire de João, une chose à laquelle j'étais loin de m'attendre.

Polycarpe, n'osant m'attaquer ouvertement, avait à Manáos même commencé un système de méchanceté sourde dont j'avais éprouvé les effets sans en soupçonner la cause. Quand un modèle paraissait disposé à poser, si je ne le peignais pas de suite, Polycarpe lui disait que dans le pays des blancs, il croyait qu'il existait une grande quantité d'individus sans tête, et que j'étais chargé de m'en procurer le plus possible; si bien que l'imprudent qui, pour un peu de tabac ou des colliers, se prêtait à ma demande, devait s'attendre à voir sa tête le quitter au premier jour, et aller rejoindre le torse auquel elle était destinée.

Si j'avais été dans tout autre lieu, et non forcément livré à ce mauvais drôle, je l'aurais traité comme je l'ai fait plus tard; mais j'avais à craindre d'être abandonné : déjà j'avais entendu des paroles échangées entre lui et les trois autres. L'odeur des forêts vierges, le goût inné pour la liberté qui n'abandonne jamais l'Indien, m'avaient fait faire souvent de tristes réflexions. J'étais complétement à leur merci.

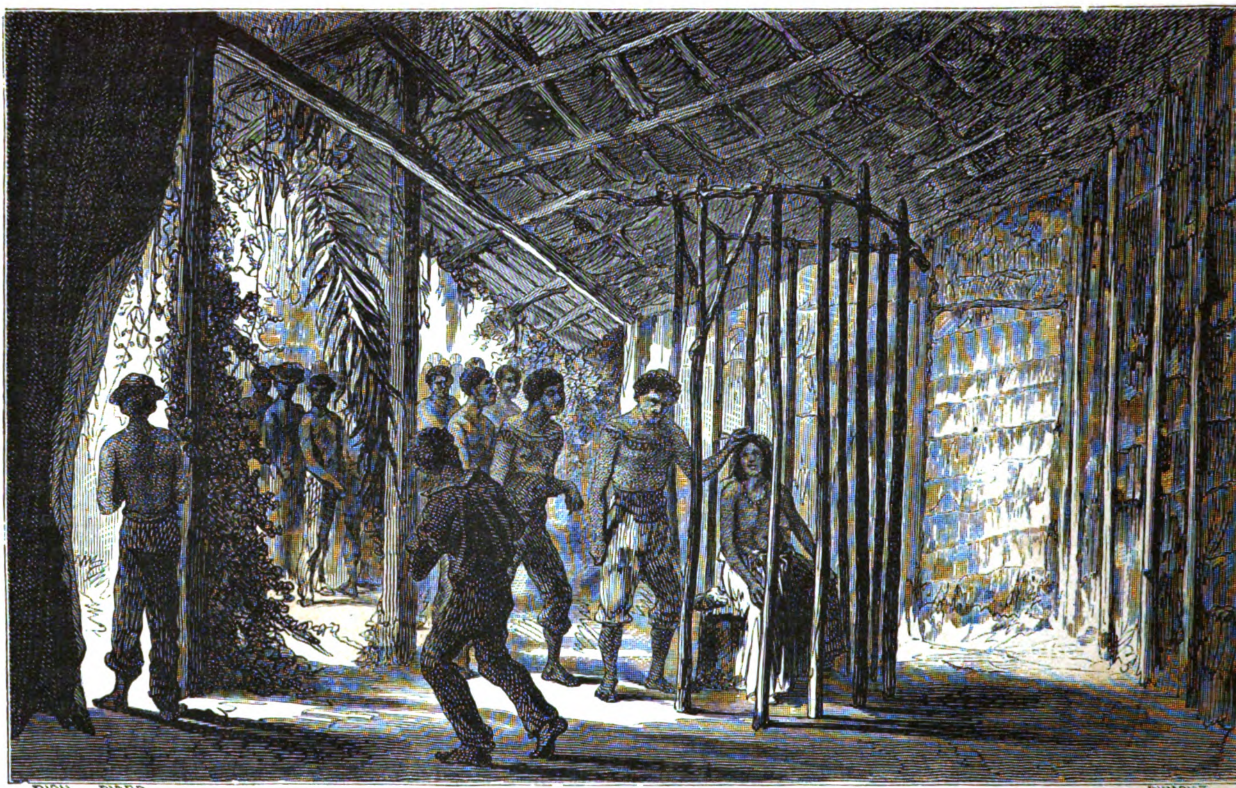
Le brave chef qui, ainsi que tous ceux qui voyaient Polycarpe, l'avait pris en grippe, me conseilla de dissimuler. Je devais le ramener au Pará; le président se chargerait de le punir.

Mœurs des Mondurucus. — Singulière cérémonie. — Leurs idées sur la mort. — Les devins. — Préparation du poison curare. — Chasse à la sarbacane.

Décidément j'étais malade. Puisqu'enfin il fallait laisser là mes os ou partir, je profitai du brave João pour avoir quelques détails sur les mœurs des Mondurucus en général, sachant bien qu'elles avaient déjà subi de grandes modifications.

Un jour je m'étais traîné près d'une case d'où j'entendais sortir de petits cris de douleur; mais on m'avait prié poliment de m'éloigner. J'étais fort curieux de savoir ce qui se passait là, et j'appris de João que dans cette case d'où partaient les cris, on avait construit tout au milieu une cage en bois dans laquelle était enfermée une jeune fille. La cérémonie avait pour objet de marquer son passage de l'adolescence à la jeunesse. Chaque membre de la tribu, après s'être enduit les doigt d'une espèce de glu, lui arrachait quelques cheveux.

João me dit aussi que parmi les Mondurucus qui n'ont point encore été instruits dans la religion catholique — quant à lui il avait le bonheur de l'être — il avait toujours vu avec horreur des usages que le temps n'avait pas encore détruits. Par exemple, ils pensent que Dieu, le soleil ou un être suprême, après avoir donné la vie, serait injuste de l'ôter; en conséquence, quand un homme meurt, ce ne peut être que par le fait d'un ennemi. La famille se rend chez celui qui joue le rôle de prêtre, de docteur, de devin, c'est le piaye ou pagé. Il



Un usage des Indiens Mondurucus.

fait des exorcismes pour évoquer le Grand Esprit, et finit par désigner, à son choix probablement, la victime qui tombera, n'importe comment, pour venger un mort qu'elle n'aura pas fait et qui peut-être était son ami. Mais le piaye a parlé, il faut obéir. On peut juger de l'importance qu'un pareil homme prend dans une tribu dont chaque membre voit sa vie menacée pour peu qu'il déplaise à ce pourvoyeur de la mort. Le chef même n'est pas exempt de la loi commune. Cette manie de venger un mort en retranchant de la tribu un autre membre, peut-être bien innocent, m'expliquait pourquoi sur une si grande étendue de terrain on trouvait si peu d'habitants.

On avait fait peu de jours auparavant la provision de curare (*curarayai*); j'étais arrivé trop tard. L'ami João me fit présent d'une petite panella remplie à moitié de ce poison, et me raconta comment on le prépare.

Dans toutes les cérémonies, les vieilles femmes jouent le premier rôle. J'ignore si c'est pour leur faire honneur. Je les avais vues danser devant saint Benoît[1]; ici c'était bien plus important, elles étaient chargées du soin de fabriquer le curare; leur vie était condamnée; elles devaient mourir.

Un jour toute la tribu s'assemble; on entasse autour du foyer des amas de branches et de feuilles sèches; une vieille, ou deux, ou trois, doivent allumer le feu et l'entretenir pendant trois jours. Deux perches liées ensemble par le haut sont fichées en terre, et du sommet pend,

1. Voy. page 36.

accrochée à de fortes lianes, une grande panella. Quelques hommes, séparés en deux troupes, vont couper dans la forêt la liane vénéneuse dont le curare est en partie composé, indépendamment de certains ingrédients que je ne pus connaître, et remplir à la rivière des vases qu'ils apportent solennellement ainsi que les lianes. Ils déposent ces choses dans un cercle que les victimes ne doivent plus quitter tant que durera la fabrication. Ils se jettent tous à terre en chantant à voix basse :

« Ainsi tomberont ceux qui seront frappés par nos flèches. »

Et chacun va prendre sa place dans le cercle formé le premier jour par les membres de la tribu, assez près du lieu où déjà les vieilles femmes ont jeté dans la panella l'eau, les lianes et les objets inconnus dont João ne put ou ne voulut pas me dire le nom.

Le second jour le feu est plus considérable, les exhalaisons qui s'échappent de la panella ont fait agrandir le cercle; quand vient le troisième jour, c'est un véritable brasier.

Vers le soir le feu s'éteint peu à peu, les fumées vénéneuses se dissipent; l'ouvrage a réussi, le poison est bon, et les vieilles femmes sont mortes. Chacun apporte son vase et prend une petite part qu'il emporte dans sa case.

Le curare en refroidissant devient dur et consistant. Pour s'en servir, les Indiens le chauffent doucement, et quand il est un peu ramolli ils y trempent le bout de leurs flèches. Avant de partir, je voulus voir comment on s'en servait à la chasse.

Nous allâmes avec João et Zanani, le plus jeune de mes modèles, qui avait oublié l'histoire des têtes coupées, faire une excursion dans les bois. Ils avaient une sarbacane longue de près de douze pieds et un petit carquois qui paraissait être verni. Dans ce carquois, il y avait une douzaine de petits morceaux de bois très-durs, bien effilés par l'un des bouts, garnis de l'autre d'une pelotte de coton. Nous suivions pas à pas un petit sentier coupé dans la forêt; nous n'avions de place que tout juste ce qu'il en fallait pour nous glisser entre les plantes qui débordaient de chaque côté. Mes guides mirent leur doigt sur leur bouche, et nous quittâmes le sentier pour aller nous asseoir ou plutôt nous coucher sous un grand arbre dont les branches, en retombant jusqu'à terre, avaient poussé d'autres rejetons qui s'étaient replantés, formant ainsi une petite forêt où les lianes, qui s'épandaient de tous côtés, nous enfermaient dans des milliers de réseaux. Le jeune Indien se mit debout contre le tronc de l'arbre, en prenant le soin d'élever sa sarbacane et de l'assujettir entre les branches basses, car sa longueur démesurée eût empêché les mouvements qu'il avait à faire s'il avait dû la tenir à bras tendu. Nous restâmes silencieux pendant une demi-heure, et notre silence n'était interrompu que par de petits sifflements que faisait l'Indien, toujours immobile. Il entendit probablement quelque chose d'intéressant, car il fit un léger mouvement et nous regarda d'un air que comprit João. Un instant après, je vis s'élancer d'un arbre voisin un joli singe tout rouge de l'espèce *mico*; celui-ci fut suivi d'un autre, et ainsi de suite jusqu'à sept. L'Indien Zanani souffla, et un des singes se porta vivement la main à la poitrine, à la tête, à la cuisse, se gratta à chacun de ces endroits, et tomba. Tous jusqu'au dernier eurent le même sort en moins de dix minutes, et sans qu'un seul bruit se fût fait entendre.

Retour. — Maöes. — Une tribu sauvage. — Charivari à la lune. — Fuite de mes rameurs. — Je fais emprisonner le garde.

J'eus bien de la peine à revenir de cette chasse aux singes, et je ne pouvais maintenant me faire illusion sur l'état de ma santé. Il fallait partir; j'avais atteint cette fois les limites de mon voyage. En supposant que j'eusse voulu le continuer, mes Indiens m'auraient probablement abandonné un jour ou l'autre. Au moment du départ, João me prévint qu'il avait entendu quelque chose qui l'inquiétait pour moi. Les quatre Indiens ne se quittaient plus; ils paraissaient avoir pris une détermination.

Toute la tribu vint m'accompagner; j'embrassai de bien bon cœur le bon João et mon protégé Zanani, et de même que le dernier jour de ma vie dans les bois je me sentis profondément ému.

Le vent était bon pour mettre à la voile; je donnai une double ration de cachassa, et je rentrai bien vite sous ma tonnelle; je fermai mes rideaux pour éviter le soleil, et je m'endormis.

Le temps changea vers le soir et nous fûmes tous mouillés jusqu'aux os par une averse qui dura une heure au moins. J'aurais reçu la pluie en plein si je n'avais eu mon parasol; l'eau entrait en grande quantité par un large trou qu'avaient fait mes singes, sans compter une multitude de petits qui faisaient de mon toit un immense arrosoir, et qui eussent suffi seuls à tout tremper.

Les journées suivantes furent monotones; je les passai presque toutes couché sur ma natte; ma santé était tout de bon entamée. La chaleur me tuait; ce que je buvais était incroyable. J'avais consommé mon sucre; ma limonade était un peu acide : n'importe, il fallait boire.

Je n'ai pu savoir combien de temps j'avais passé, soit en restant à la malloca de João, soit en revenant; j'ignorais presque où j'avais été. Mon état de faiblesse, la petite maladie que j'avais faite, et dont je n'étais pas guéri, m'avaient forcé d'abandonner mon journal, dont je fis un jour un résumé. J'avais négligé de demander à João comment s'appelait l'endroit où il habitait, le nom de cette rivière et de celle sur les bords de laquelle j'avais trouvé les Araras, que j'avais quittés sitôt, grâce à l'affreux Polycarpe. Il n'était plus temps de retourner sur mes pas quand cela me revint à la mémoire.

Enfin nous revîmes Canoma, puis après, nous touchâmes à Abacaxi, dans le Paraná-Mirim de Madeïra. De là, nous allâmes à Maöes.

En ce dernier lieu, le garde descendit seul à terre. Zephirino, c'était son nom, avait endossé les parties saillantes du costume officiel. Un homme assis dans un

canot et auquel il demanda des renseignements, lui dit que dans la ville habitait le lieutenant colonel de la garde nationale.

Depuis peu de temps, une tribu sauvage de Maöes (ils portent le même nom que la ville) s'était établie sur les bords du fleuve. Je désirai les voir et les peindre. On me donna un garde pour me protéger, et de plus on fit appeler un vieux Maöes civilisé, qui était capitaine dans la garde nationale. Il devait partir pour la malloca dans la nuit et prévenir les Indiens de mon arrivée, afin que je n'eusse pas à attendre, car j'étais de nouveau souffrant et je ne voulais passer là que quarante-huit heures.

En attendant la nuit, je me mis à courir le pays. Maöes, comme toutes les petites villes de l'Amazone, se compose d'un amas de cases sans régularité. Le colonel habitait dans une grande rue où plusieurs maisons, pareilles à la sienne, s'élevaient plus haut que les cases, et de même qu'à Santarem, Serpa, Villabella, étaient enduites de chaux et quelques fois peintes en jaune ou en rouge, bien que souvent elles fussent recouvertes avec des feuilles de palmier.

Le colonel me conduisit près d'un tir à l'arc, et j'ai été émerveillé de l'adresse de très-jeunes enfants, qui touchaient souvent le but sans avoir l'air de regarder.

Le lendemain, le nouveau garde était à son poste, et je commençais à désespérer de pouvoir partir, quand mes hommes, que je n'avais pas vus depuis la veille, revinrent vers huit heures. Ils s'étaient enivrés, mais j'avais pris depuis longtemps le parti de ne rien dire.



Chasse à la sarbacane.

Nous n'atteignîmes que bien avant dans la nuit le but de notre course. La lune paraissait à peine et j'eus beaucoup de difficulté à grimper sur un terrain en pente comme un talus. Depuis une bonne demi-heure le plus étrange bruit se faisait entendre ; à mesure que j'approchais, il devenait étourdissant.

Arrivé au sommet, le garde s'arrêta ainsi que moi. Nous avions sous les yeux le spectacle le plus inattendu. Toute la petite tribu, dans une bonne intention, à ce que j'appris plus tard, donnait un charivari à la lune pour l'éveiller, car il paraît qu'elle s'était laissé endormir par une éclipse. J'ai su depuis que les Indiens se trompaient souvent et prenaient ces nuages noirs, si fréquents dans le voisinage de la ligne, pour des éclipses. J'aurais bien voulu faire de cette sérénade un croquis d'après nature; mais j'étais complétement dans l'ombre. L'un frappait avec une pierre contre un grand plat de fer, destiné à cuire la farine de manioc, et pour obtenir un beau son l'avait suspendu à un arbre; plusieurs autres musiciens tapaient ainsi sur cet instrument sonore; des enfants s'escrimaient avec des sifflets en os de chèvre ou de mouton ; d'autres soufflaient dans de grands bâtons creux, immenses porte-voix avec lesquels on appelle les ennemis au combat; le reste de la troupe frappait à tour de bras sur ces tambours formés d'un tronc d'arbre et recouverts d'un seul côté d'une peau de bœuf ou de tapir.

La lune, en se montrant tout entière, fit taire tout le monde; chacun rentra chez soi. Comme je n'avais plus

rien à faire ou à voir, je redescendis tranquillement dans mon canot.

Quand vint le jour, je remontai; Polycarpe portait mon sac, et moi mon fusil. Le capitaine de la garde nationale avait tenu parole ; on ne fit pas la moindre objection à mon désir de peindre un habitant de la malloca ; et là, comme ailleurs, mon étude, dont les spectateurs voyaient le commencement et la fin, était l'objet d'un enthousiasme général. J'achetai un de ces grands bâtons creux dont j'ai parlé et je pris congé de la tribu, encore un peu malade, et me promettant tout de bon de cesser de travailler.

En arrivant à Maöes, je fis porter mon hamac chez le colonel, et fort heureusement, car un orage épouvantable fondit sur la ville; des torrents de pluie emplirent les rues, entrèrent dans les maisons, et rendirent impossible le dessein que j'avais d'aller voir en quel état était le canot.

Le lendemain je trouvai Polycarpe couché dans ma tonnelle; le garde avait cherché un gîte quelque part; les rameurs en avaient fait autant. J'avais éveillé Polycarpe; il ignorait, disait-il, où était tout le monde; dans les questions que je lui fis, il s'embrouilla. Il fut enfin avéré que mes deux rameurs avaient, à l'aide du garde, fait le complot de s'enfuir; ils avaient volé un Indien d'une autre tribu et s'étaient sauvés.


Un Indien Maöes.

Pendant que j'étais à réfléchir sur ce que j'allais faire, le garde arriva. J'avais dissimulé, par nécessité, depuis longtemps; mais comme après tout cet homme ne m'était utile qu'à manger mes provisions, je passai ma colère sur lui. Je tirai du canot tous les objets qui lui appartenaient et, appelant un nègre, je lui ordonnai de les porter dans la maison du colonel.

Celui-ci fit conduire le garde dans un poste, où il devait rester prisonnier jusqu'au moment où on trouverait l'occasion de le renvoyer à Manáos, et l'on se chargerait de l'y recommander. Si ce drôle eût contenu les rameurs et les eût surveillés, comme c'était son devoir, aucun des inconvénients que j'ai rappelés ne me serait arrivé. Il n'ignorait rien de ce qui se passait, et si Polycarpe a pu longtemps mettre obstacle à mes études, si les rameurs se sont entendus avec le nègre pour fuir, c'est qu'il était du complot.

Je n'en étais pas moins embarrassé, vu la presque impossibilité de me procurer en ce pays d'autres rameurs.

Par bonheur, il arriva un grand canot monté par huit Maöes, et sur lequel se trouvait le chef de police de Villabella, pour lequel j'avais une lettre. Il devait repartir dans une semaine, et il eut la complaisance de me prêter deux de ses hommes, à qui on fit bien la leçon, dans je ne sais quelle langue, car ils n'entendaient pas un mot de portugais. Ils écoutèrent en silence, sans répondre ; et, pour empêcher cette bonne fortune inattendue de m'échapper et la cachassa de faire son œuvre, on ne les perdit pas de vue un seul instant.

Le colonel tenait une boutique : j'en avais profité pour acheter un flacon de vin de Porto, deux poules et une tortue. De plus, il m'avait procuré une coiffure de plumes, et quand je voulus la payer, il s'y opposa, en me disant que ce serait lui faire injure. J'avais emballé tout mon attirail de peinture, en sorte que je ne pouvais pas pour le moment payer à ma manière l'hospitalité et les présents que j'avais reçus.

On me fit partir au plus vite, dans la crainte que je ne me trouvasse dans l'embarras : on ne se fiait pas plus à ces Indiens-là qu'aux autres. J'embrassai en partant le bon colonel et son ami le docteur, comme on le fait au théâtre, en nous pressant dans les bras l'un de l'autre et détournant la tête. C'est la coutume au Brésil de s'embrasser ainsi.

De Maöes à Villabella. — Un plongeon involontaire.

Quelques minutes après je me retrouvais sur l'eau, soulagé par l'absence du garde et des deux Indiens fugitifs. Les nouveaux avaient un air de douceur qui me convenait beaucoup; c'étaient le père et le fils; j'espérais que je n'aurais pas à me plaindre d'eux. Effectivement, tout le temps qu'ils ont passé avec moi je n'ai pas eu un seul reproche à leur adresser. Ils étaient, il est vrai, bien stupides; mais tout leur office consistait à se bien servir de la pagaie.

La nuit vint une heure après notre départ; je n'eus besoin que d'un signe pour faire comprendre qu'il fallait aller au milieu du fleuve, très-large au-dessous de Maöes, et filer notre câble avec la pierre. J'avais distribué la ration de cachassa; tout alla bien, d'autant mieux qu'avec ces pauvres sauvages le ministère de l'affreux Polycarpe était inutile.

J'aurais été à peu près satisfait si ma faiblesse, en paralysant mes mouvements, ne m'eût inspiré des tristesses passagères que je m'efforçais de repousser.

Une nuit je m'étais étendu sur les bagages, accablé de lassitude; mon intention n'était pas de dormir, car je n'avais pas retiré ma natte, ni ma tente, ni mon manteau. Peu à peu je m'étais assoupi, et je me réveillai

en plongeant dans le fleuve. Au cri que je poussai en revenant sur l'eau, les Indiens arrêtèrent le canot et me tendirent la main. Polycarpe ne s'était pas éveillé, ou s'il l'était, je ne m'en suis pas aperçu.

Le lendemain nous montâmes dans un défrichement récent, mais déjà planté en cacao et en manioc. Plusieurs bananiers portaient des régimes, que je me promis bien d'acheter et surtout de conserver.

Une femme d'origine portugaise, mais tout aussi noire qu'une Indienne, vint à ma rencontre. Je la saluai profondément en lui disant : *Minha Branca* (ma blanche). Les bananes avaient fait de moi un vil flatteur. Effectivement l'affaire s'arrangea vite, et de plus je fis l'emplette d'une poule bien maigre, que l'on me fit cuire immédiatement au sommet d'une perche ; et comme je jouissais cette fois de quelques litres de vin, j'allai m'installer sous mon toit, pour tâcher de me donner quelques forces, ce dont j'avais bien besoin.

J'ignorais le nom du nouveau fleuve sur lequel nous naviguions. Nous avions trouvé plusieurs embranchements, et il fallut me contenter de ce que me dit Polycarpe, que nous étions sur le fleuve Ramos, ce qui était possible, car le matin où nous avions dépassé Maöes, j'avais cru voir que le Madeïra se dirigeait entre des îles, tandis que nous avions pris une autre direction en descendant.

Nous passâmes devant la bouche de la rivière d'Andeira, qui se jette dans le Ramos, et peu après dans l'A-



Un plongeon involontaire

mazone, au-dessous de Villabella. Là, si je le voulais, mes fatigues étaient finies ; je n'aurais eu qu'à monter à bord d'un vapeur, et en huit jours j'aurais été de retour au Pará Mais je me sentais un peu plus fort, je voulais encore tenter la fortune, et naviguer de nouveau sur l'Amazone jusqu'à Santarem, ayant le projet de remonter, si c'était possible, le fleuve Tapájos, ou tout au moins jusqu'à Obidos.

Les perfidies de Polycarpe. — Un accès de colère. — Remords. — Excursion en montant à la Fréguesia. — Fuite de Polycarpe. — Un orage. — Retour à Pará.

Ainsi qu'il avait été convenu, je laissai à Villabella les deux Maöes ; je les payai, comme je l'aurais fait aux fuyards, un pataque par jour ; ils reçurent ce que je leur donnai sans rien dire, firent demi-tour et je ne les vis bientôt plus.

Là j'eus encore plus de peine pour avoir des rameurs ; on me renvoya à un prêtre ; celui-ci à un vendeur portugais, qui me renvoya à son tour au subdélégué ; le subdélégué s'entendit avec le promoteur, et l'on me promit non-seulement deux hommes, mais un garde jusqu'à Obidos. Ils devaient revenir par le vapeur, bien entendu en payant leur passage.

Comme il y avait plusieurs hamacs dans la maison du promoteur, je passai la nuit dans l'un, et le lendemain on me présenta un Indien Maöes nommé Miguel, en attendant l'autre qui ne pouvait venir que l'après-midi ; quant au garde, il était tout prêt.

Polycarpe m'attendait toujours en gardant le canot.

Quand il sut qu'un garde allait venir, il me dit : « A quoi bon, non-seulement ce garde inutile, mais un autre rameur? Un seul suffit pour descendre jusqu'à Pará si vous voulez. »

Il insista beaucoup sur ce point. « D'ailleurs, ajouta-t-il, le vent règne toujours, dans cette saison, de l'ouest à l'est, et une fois à bord, on se servira de la voile. »

J'allai, d'après cette assurance, prendre congé du promoteur et le remercier de ses bons services. Quand il sut que je ne voulais ni garde ni second rameur, il me blâma fortement, d'autant plus qu'outre la connaissance de l'Indien en général, il savait la fuite des deux premiers.

J'achetai du pirarocou et de la farine, et je revins au canot. Il fallut installer la voile, car le vent était fort et favorable. Nous n'avions pas précisément ce qu'on appelle en langage vulgaire une tempête ; mais il est vrai de dire que, vu notre petitesse, les lames étaient bien hautes; tellement que, pour compléter l'illusion, elles embarquaient, et que Miguel et moi pouvions à peine suffire pour vider le canot. La journée et la nuit se passèrent à louvoyer, et le lendemain au soir, après avoir été dans le même état que la veille, nous entrâmes dans l'embouchure du fleuve Jourouti.

Là Polycarpe recommença ses grimaces de mécontentement. J'amassais peu à peu une colère qui devait éclater bientôt. Je commençais à trouver que j'avais fait une nouvelle imprudence en n'acceptant pas les hommes qu'on m'avait offerts. Cette fois-ci j'étais bien plus à la merci de ce misérable; mais aussi je me promis de l'observer, et surtout de mettre obstacle à toute camaraderie entre lui et Miguel.

Le matin de fort bonne heure, j'entendis des chiens aboyer et des coqs chanter. Je voulus descendre; Polycarpe me donna de mauvaises raisons pour m'en empêcher : c'était l'habitation d'un blanc, je ne trouverais rien à faire. Et malgré moi le canot continuait sa route. Cette fois je me fâchai tout de bon, et je lui dis qu'à la fin ses allures me déplaisaient; que je l'engageais à m'obéir s'il ne voulait pas avoir à s'en repentir; et je fis redescendre le canot à l'endroit dont je voulais rapporter un souvenir. Une fois installé, et les deux singes enlevés de mon toit, je fis un cliché de mon canot, puis quatre autres, parfaitement réussis.

J'avais entendu dire à Polycarpe que le canot était trop grand pour aller à la Gréguesia, et j'en avais conclu qu'il devait se trouver quelque passage étroit bon seulement pour des montaries (troncs d'arbres creusés). Il avait donc été convenu que nous en emprunterions une. En passant nous en vîmes au moins une trentaine; mais quand je disais à Polycarpe d'en demander une, il me répondait toujours : « *Te (até) lago santos.* » Je ne pouvais penser que le temps n'était pas venu de s'en servir, mais plus nous avancions sur le fleuve, moins nous rencontrions de ces montaries.

Je trouvais que Miguel travaillait beaucoup trop, qu'il se fatiguait, tandis que le fainéant Polycarpe, les bras croisés, se reposait. La patience m'échappa et je l'arrachai brusquement du lieu où il était assis, je lui mis à la main une pagaie, et, pour la première fois, je le fis travailler cinq minutes.

Au bout de ce temps j'aperçus trois montaries amarrées dans un tout petit port ; j'attendis ce qu'allait faire Polycarpe. Il dit à son camarade d'aller de ce côté. Quand nous fûmes près de terre, Miguel sauta le premier. Polycarpe revint à sa place accoutumée, et se mit à faire un petit paquet dans un mouchoir, sans s'inquiéter de ce dont je l'avais chargé, d'aller emprunter la montarie si nécessaire. Je le regardais tranquillement, ne me doutant pas le moins du monde de son intention; il passa le paquet à son bras, prit un énorme bâton qu'il avait taillé la veille, et avec lequel j'avais moi-même repoussé le canot; — j'en connaissais le poids; — puis sauta légèrement à terre, et, sans rien dire, se dirigea du côté des bois. Quand il en fut à une quinzaine de pas, je lui demandai où il allait. — « Promener dans les bois, » répondit-il avec un calme insolent. Ces mots signifient : « Je fuis, » selon l'idée des Indiens.

Comme le jour du gouffre, il se passa quelque chose d'étrange en moi. Eugène Sue, dans ses *Mystères de Paris*, fait dire au Chourineur qu'il voit rouge dans de certains instants. J'ai probablement éprouvé à ce moment quelque chose de pareil; car j'ignore presque ce qui s'est passé et comment je me suis trouvé le genou sur Polycarpe, mes cinq doigts pleins de sang, et mon revolver, qui sans doute était sorti de ma poche, serré convulsivement et levé pour lui briser la tête; le bâton était à plus de vingt pas, et Miguel regardait sans bouger. Si je n'ai pas tué le misérable, si je n'ai pas payé d'un seul coup le mal qu'il avait essayé de me faire, c'est que sa pâleur cadavéreuse me fit penser qu'il était déjà frappé. Cet Indien cuivré, presque noir, était devenu méconnaissable et remuait à peine. J'eus peur un instant et me levai précipitamment. Je crois que j'étais aussi tremblant que lui. Il se jeta à genoux, me demanda pardon, me promettant que si je le ramenais au Pará, je n'aurais plus à me plaindre. Que pouvais-je faire, sinon pardonner?... J'étais si heureux de n'avoir pas à me reprocher un meurtre dont le souvenir m'eût toujours poursuivi!... Son sang coulait beaucoup : je ne me coupais pas les ongles depuis longtemps; c'était encore un moyen de défense que la nécessité m'avait inspiré, et mes cinq doigts armés était entrés profondément. Je le fis bien laver et, pour fermer de suite les plaies, j'y appliquai du collodion, après l'avoir prévenu qu'il souffrirait un peu au premier moment, mais que cela ne durerait pas. Je lui donnai ensuite une double ration de cachassa. Enfin devant la faiblesse de mon ennemi je n'eus plus de courage, et, ainsi que cela arrive souvent, je cherchai toutes les raisons possibles pour justifier son mauvais vouloir. Son horrible figure, qui un instant auparavant était si pâle, ne m'inspirait plus que de la pitié, et je me promettais bien de réparer le mal que j'avais fait. Toutes mes idées sur ces hommes ignorants s'étaient modifiées, et je pardonnais alors bien

sincèrement aux Indiens fuyards, même au garde Zephirino, les mauvais tours qu'ils m'avaient joués. Décidément l'organe du meurtre doit être peu développé chez moi, car après cet événement, qui n'avait pourtant pas été le fait de ma volonté, mais d'une impulsion fatale, je me sentais trembler quand je regardais le résultat de cette colère instantanée.

Cependant cette sensibilité ne conduisait à rien. Il fallait prendre un parti. J'envoyai les deux hommes demander à la case, que je supposais à quelques pas selon l'usage, la permission de prendre une des montaries pour continuer mon voyage avec l'un d'eux. Comme Polycarpe avait autant de raisons que moi de revenir au Pará, et que d'ailleurs, en dehors de cette haine qu'il m'avait vouée dès le premier jour et dont j'avais vu quelques effets, il ne m'avait pas volé, je décidai que je lui laisserais la garde du grand canot plutôt qu'à l'autre Indien, que je ne connaissais que depuis deux ou trois jours. Polycarpe et Miguel allèrent donc demander à une case éloignée l'autorisation dont nous avions besoin. Ils demeurèrent absents plusieurs heures, et j'eus le soupçon qu'ils tramaient quelque mauvais dessein. Cependant ils revinrent.

Polycarpe détacha une montarie; il y plaça mon carnier, mon plomb et ma poudre.

Il fut entendu, avant mon départ avec Miguel, que Polycarpe ne quitterait pas le canot d'un seul instant. Il se pouvait que nous fussions de retour avant la nuit :



Un accès de colère.

aucun de nous ne savait le temps qu'il fallait mettre pour arriver au lac et à la Fréguesia, but de mon voyage.

Nous étions partis depuis quelques instants, quand Polycarpe m'appela; il me montrait de loin mon fusil, que j'avais oublié. Cette attention seule m'eût donné de la confiance, et je partis cette fois complétement rassuré.

Rien n'annonçait ce passage étroit qui avait nécessité un autre canot. Je ne fus pas longtemps à comprendre que la haine du travail avait seule inspiré Polycarpe; ce n'était pas un passage étroit qu'il avait redouté pour le canot, mais la nécessité d'aider Miguel à pagayer dans le mien. Je me repentis alors d'avoir été dupe d'une ruse si grossière; je me promis de ne pas m'y laisser reprendre au retour de ma petite campagne, et de le faire tout de bon travailler, puisque je le payais trois fois autant que le bon Miguel, qui faisait l'ouvrage de deux hommes sans se plaindre.

Une fois ce parti pris et le souvenir de ce qui s'était passé complétement effacé, je me mis sérieusement à mon métier de chasseur. Je tuai de nouveau un bel aigle noir à tête blanche, un très-joli canard *ipiqui* et trois oiseaux d'eau nommés *peusonha*.

Plus nous avancions, plus le fleuve s'élargissait; et pour la première fois depuis mon séjour dans le sud, je retrouvais tout de bon des montagnes élevées, avec leurs arbres en amphithéâtre. Ceux qui se trouvaient le plus près de l'eau étaient couverts de détritus de toute sorte. Il me semblait quelquefois voir des villages tout entiers, dont les toits étaient couverts de paille, ou des meules de



Ouragan sur l'Amazone

foin. Ces amas arrêtés sur les arbres, à une grande hauteur, me faisaient penser à ce que devait être un débordement des eaux vers certaines époques de l'année dans ce petit fleuve Jourouti. Rien ne ressemblait, excepté les montagnes, à ce que j'étais accoutumé à voir. Chaque arbre paraissait changé en des millions de serpents. A la différence des formes ordinaires aux racines de mangliers, ici on ne voyait de tout côté que des enroulements. Tous ces arbres paraissaient n'en faire qu'un seul, et je regrettais bien le peu de temps que j'avais à donner aux croquis. Cependant je n'y pus tenir; j'en fis deux ou trois rapidement.

Après avoir remonté pendant plus de trois heures, je compris qu'il serait impossible de revenir avant la nuit, puisque après le fleuve venait un lac, et que la Fréguesia était de l'autre côté.

La nuit approchait quand nous entrâmes dans le lac, mais dans aucune direction on ne pouvait voir la moindre habitation. Miguel paraissait fatigué ; cependant rien dans ses manières ne montrait qu'il fût mécontent.

Enfin nous aperçûmes au loin une lueur indécise, puis une autre; c'était le terme du voyage.

Le canot amarré, nous montâmes au milieu d'une vingtaine de cases, dont les propriétaires dormaient sans doute. L'église était au sommet d'une colline.

Le padre, gros garçon réjoui, me reçut fort bien quand je lui eus dit de quelle part je venais. Il possédait un serpent curieux. Il en fit chercher la peau, qui était en assez mauvais état ; quant à la tête, elle ne put se retrouver; mais il eut la bonté de m'en donner la peau, en refusant de me la vendre.

Après le dîner, composé de tortue rôtie et d'un poisson très-délicat nommé *arauanà*, le padre me dit que si j'avais le temps de perdre quelques jours, il me conduirait à un grand lac assez près de la Fréguesia, dans lequel les eaux se trouvant sans doute encore basses, je verrais la carcasse du plus grand serpent qui peut-être eût existé. Il avait au moins cent pieds de longueur....

.... Cependant j'étais inquiet de mon canot ; je sentais bien vivement l'imprudence que j'avais commise. J'avais voulu faire oublier ma vivacité, j'avais montré à ce monstre de Polycarpe que ma confiance en lui était toujours la même, malgré sa velléité que j'avais cruellement réprimée de se sauver dans les bois. Ce fut sous cette influence et avec cette inquiétude qui de moment en moment augmentait, que je pris congé du padre en le remerciant de sa cordiale hospitalité et du présent qu'il m'avait fait.

Nous nous rembarquâmes, Miguel et moi, à quatre heures du matin, après avoir fait un rouleau de cette peau, qui, sans la tête, avait dix-neuf pieds. C'était déjà fort grand, en comparaison des petits boas du Jardin des plantes.

En remontant le fleuve j'avais, ainsi que le jour du bain aux caïmans, ou celui du gouffre, un pressentiment que je m'efforçai d'écarter. Malgré moi, je frémissais en songeant que peut-être je ne retrouverais plus mon canot.

Je vis de loin une montarie montée par trois femmes. Miguel leur demanda quelque chose que je ne compris pas, et j'entendis dans leur réponse le mot : *macaque*. Elles avaient vu mon canot et les deux singes.

Un quart d'heure après nous étions arrivés.

Les singes se mirent à crier; Polycarpe dormait sans doute. A la place où la veille j'avais attendu étaient assises quatre personnes : un vieillard, un nègre, deux femmes, pour jouir probablement du spectacle que mon désappointement allait leur donner. Polycarpe s'était sauvé.

J'entrai tranquillement dans mon canot et, jetant rapidement les yeux sur les objets les plus précieux que je possédais, j'en fis en quelques secondes l'inventaire. Polycarpe m'avait volé un fusil que j'avais acheté au Pará, ainsi qu'un sabre qui servait à me tailler un chemin au besoin; il m'avait également volé un sac de plomb, de la poudre, des capsules et une boîte dans laquelle j'avais du fil, des aiguilles, des boutons et des ciseaux.

Après tout j'étais heureux d'avoir retrouvé mon canot ; la fuite même de Polycarpe me mettait en bonne humeur; et pour que ce misérable apprît combien il s'était trompé en croyant me jouer un mauvais tour, je distribuai de la cachassa à la société, et je fis dire par Miguel que j'étais satisfait d'être débarrassé d'un fainéant bon à rien : je soupçonnai qu'il s'était peut-être réfugié chez ces gens-là. Je dis ensuite adieu aux quatre Indiens et je pris une pagaie, décidé à ne plus la quitter jusqu'à mon arrivée à Obidos. J'allais m'asseoir à l'avant du canot, à côté de Miguel, et je lui dis en riant : *Vamos!* à quoi il me répondit sérieusement : *Vaaoumoous !* et nous descendîmes le Jourouti avec une grande rapidité. A la nuit tombée, nous entrâmes dans l'Amazone. Une heure après nous jetâmes à l'eau notre grosse pierre et nous ne tardâmes pas à nous endormir. Il était temps que je prisse un peu de repos; je me sentais malade et mes forces ne pouvaient me soutenir plus longtemps.

Le jour suivant notre navigation fut facile et rapide : nous mîmes à la voile vers le soir, pour traverser et prendre terre sur une plage où j'avais l'espoir de chasser un peu avant la nuit : mais je parcourus cette plage inconnue sans autre résultat que de me dégourdir les jambes, et nous passâmes la nuit sur le sable.

Le lendemain après avoir pagayé toute la journée nous fîmes des efforts pour atteindre une île opposée au rivage près duquel nous passions : car un orage lointain se préparait, le tonnerre grondait et il nous paraissait impossible de trouver un abri au milieu des arbres arrachés qui de ce côté encombraient les approches de la terre très-avant dans le fleuve. En peu d'instants et avant qu'il nous eût été possible de gagner l'autre bord, la tourmente fondit sur nous ; une pluie torrentielle mêlée de grêle nous fit craindre de voir remplir notre canot en peu de temps. Pendant que Miguel faisait couler notre pierre, ancre de salut, de toute la longueur du câble, moi, avec cette panella qui servait à tant d'emplois différents, je me mis à égoutter le canot. Les pauvres singes mêlaient leurs cris aux grondements de la tempête. Les

éclairs, en s'éloignant, nous laissaient dans la plus complète obscurité; nous ne parlions pas. Quand Miguel eut filé le câble, il prit de son côté un vase pour m'aider à vider l'eau qui nous envahissait entièrement. Ce n'était pas le moment de songer à mon état de faiblesse permanent; si je m'étais découragé, si j'avais laissé l'Indien livré à lui-même, il eût peut-être cédé à la fatalité et nous nous serions noyés tous deux infailliblement; mais un blanc travaillait, il fallait l'imiter. Le canot fit un mouvement inattendu, il se jeta sur le côté et nous sentîmes qu'une force irrésistible nous emportait. J'étais alors éloigné de Miguel et à l'autre bout, quand, à la lueur des éclairs, je le vis qui tirait le câble : la pierre l'avait coupé et était restée au fond, nous étions entraînés à la dérive sans aucun moyen de résistance.

Il me serait impossible de dire combien de temps dura cette navigation effrayante : le canot, emporté par le courant et poussé par un vent violent, tournait sur lui-même, sans qu'il fût possible de le diriger, malgré nos efforts, car nous avions repris les pagaies. Il vint un moment où nous crûmes apercevoir des terrains à fleur d'eau ; mais ils disparaissaient bien vite. Cependant ce signe me donna quelque espoir ; je pris la grande perche dont j'avais fait usage avec tant de bonheur le jour du gouffre, et je l'enfonçai dans l'eau, d'abord inutilement, mais je persistai d'autant plus que ma pagaie ne m'était d'aucune utilité : heureusement, car une fois je sentis le fond. Je poussai un cri de joie en appelant Miguel. Nous fîmes alors tous nos efforts pour assujettir cette perche en pesant dessus, et notre canot s'arrêta un instant. Nos efforts réunis firent entrer plus avant cette perche, notre seule espérance; la nuit entière se passa dans cette situation, et le jour nous trouva tous deux la tenant convulsivement entre nos bras.

Le danger avait à peu près disparu, mais le vent était encore très-fort ; nous tînmes conseil sur ce qu'il y avait à faire, car le jour nous permettait de voir où nous étions. Le bonheur nous avait fait rencontrer une des îles nouvellement sorties des eaux ; et si nous avions pu nous défendre contre la force du vent et du courant, c'est que nous avions été abrités par une partie élevée qui brisant les lames, les avait détournées et empêchées de remplir le canot pendant que nous pesions sur la perche.

Comme il n'y avait pas d'abri commode au milieu de ces terrains inégaux et de ces chenaux, nous résolûmes d'aller descendre dans une île qui paraissait éloignée de deux lieues et dont on voyait alors la plage blanche. Nous quittâmes notre abri et, en peu de temps, poussés par ce vent dont nous pouvions nous servir maintenant, nous touchâmes à une belle plaine de sable.

Le soleil était déjà si chaud que pour arriver sous de grands arbres où je voulais me reposer, je fus obligé de courir afin de n'avoir pas les pieds brûlés. Miguel, sur mon ordre, s'empressa de me donner un gros morceau du piroroco acheté à Villabella et un couiplein de farine, — mon biscuit était terminé depuis longtemps ; — il m'apporta également du sel, de l'huile rance et des limons dont je me servais en place de vinaigre. Je partageai fraternellement avec lui ces raffinements gastronomiques, duis nous nous étendîmes sur le sable, où nous restâmes couchés une partie de la journée. Miguel y eût volontiers passé la nuit, et j'en aurais fait autant, mais j'avais hâte d'en finir avec cette navigation, qui d'ailleurs n'avait plus d'intérêt pour moi. Je ne désirais plus qu'une chose : trouver une autre plage et faire quelques clichés; puis j'emballerais tout, et je n'aurais plus d'autres préoccupations que de faire porter au bateau à vapeur mes malles fermées.

Le temps était redevenu calme, la lune nous éclairait ; de gros poissons jouant sous l'eau faisaient peur à mes singes. De demi-heure en demi-heure, chacun à notre tour, nous vidions l'eau du canot; c'était encore une raison de plus pour arriver. Il fallait bien d'ailleurs prendre le parti de recourir désormais au bateau à vapeur : je n'avais plus Polycarpe; Miguel n'était engagé que pour Obidos; et en supposant que j'eusse voulu arriver au Pará malgré les dangers de la baie de Marajo, il m'eût été impossible de me procurer d'autres rameurs.

Au point du jour nous touchâmes, par un bonheur inattendu, à une de ces plaines immenses coupées par de grandes flaques d'eau. Je fis bien vite mes préparatifs pour photographier ; mais le soleil allait plus vite encore, et quand j'eus installé ma tente, la chaleur était déjà si forte que je fus forcé de faire mes expériences dans un état complet de nudité; j'y gagnai, malgré l'habitude que j'avais prise d'être souvent dans cet état, d'avoir au bout de quelques jours, non-seulement la peau, mais des lambeaux de chair enlevés par un terrible coup de soleil qui n'avait épargné aucune partie de mon corps.

Je ne pus réussir à rien! La cause en était-elle dans la tourmente des nuit précédentes? l'affreux Polycarpe avait-il, par un mélange, dénaturé quelqu'un de mes produits chimiques? Toujours est-il que je me décidai à plier tout de bon mes bagages. Ma campagne était finie. Je laissai Miguel ramer seul, et je fis de mon côté mes paquets.

La nuit venue, mon compagnon s'était endormi, laissant au courant le soin de nous emporter ; mais moi je veillais. Tout le jour le vent avait varié; quand, vers dix heures, il devint favorable, j'eus beaucoup de peine à éveiller Miguel et à lui faire orienter la voile.

Ce brave homme, après M. Benoît, qui se méprenait toujours, après l'affreux Polycarpe, qui voulait toujours se méprendre à ce que je disais, était bien l'Indien le plus lent, le plus difficile à émouvoir. Il fallait beaucoup de temps pour que tout fût prêt, et à mon *vamos* ordinaire, il répondit, quand le vent eut enflé la voile, par un *vaaoumoous* infiniment plus prolongé que les autres, ce qui ne me donna qu'une confiance médiocre, et me força de veiller sérieusement à la manœuvre.

Au lever du soleil le vent changea encore; il fallut louvoyer, et le jour se passa sans qu'il me fût possible de donner un seul coup de crayon, le seul de mes travaux qui ne donnât pas de grands embarras et qui fût

praticable lorsque j'étais forcé de renfermer les instruments de mes autres planches d'industrie.

Dans la nuit, le vent redevint favorable; j'éveillai encore Miguel avec peine, et nous installâmes la voile, en prononçant, chacun à notre manière, le mot *vamos*.

Le lendemain, nous accostâmes à Obidos.

Nous attachâmes le canot près de terre à côté de plusieurs autres. J'étais indécis si je devais m'habiller et aller faire des visites, et je cherchais dans ma tête de bonnes raisons à me donner pour me dispenser de cette atroce corvée. On attendait le bateau à vapeur pour le lendemain, je n'avais pas besoin de faire de connaissances. Mais il s'agissait d'une chose bien autrement importante, de me séparer de mon canot, puisque je ne pouvais le conduire au Pará.

En ce moment, une vieille mulâtresse sautant de canot en canot vint s'asseoir dans celui qui était à côté du mien et me demanda s'il était à vendre, ajoutant que dans ce cas elle irait chercher son maître pour qu'il s'entendît avec moi. Cela tombait à merveille, et je n'eus garde de manquer une pareille occasion. Effectivement, un quart d'heure après le départ de la vieille, un gros marchand portugais vint à son tour s'asseoir devant moi et me demanda le prix de mon canot, ou plutôt il m'offrit une somme telle que je n'avais à perdre que trente francs. J'acceptai bien vite ce marché très-bon pour tous deux; car, si je me trouvai débarrassé d'un canot dont je n'aurais su que faire, de son côté mon acheteur faisait une affaire excellente : les bois du haut Amazone sont très-estimés, et c'est probablement ce qui avait fait mettre la vieille mulâtresse en embuscade quand on m'avait aperçu de loin. Je ne conservai que ma voile, destinée à envelopper les objets pour lesquels je n'avais pas de caisses....



Obidos.

....Quand il fallut embarquer mes deux singes sur le bateau à vapeur, ce fut très-difficile : ces malheureux sauvages, habitués aux solitudes, poussaient des cris perçants et s'accrochaient de tous côtés. J'étais souffrant : on pendit de suite mon hamac, et j'y restai couché tout le temps du trajet jusqu'à Pará, où je fus retenu par la fièvre pendant plus d'un mois. Mon voyage en Brésil était terminé.

Un jour j'appris qu'il y avait au mouillage un petit navire américain chargé de caoutchouc. Je voulus profiter de l'occasion pour parcourir rapidement les États-Unis avant de rentrer en France. Je fis donc retenir mon passage, et je pris congé de mon hôte, M Leduc, et des autres Français qui m'avaient si bien accueilli. Ces messieurs m'accompagnèrent à bord du *Frederico-Domingo* et ne me quittèrent qu'au dernier moment.

BIARD.



Le colonel Faidherbe, gouverneur du Sénégal de 1854 à 1861.

L'ANNÉE GÉOGRAPHIQUE,

1861

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT. — DESSINS DE HADAMARD D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES

I

Dans le mouvement d'émulation qui pousse à l'envi les grandes nations de l'Europe à l'étude approfondie de toutes les contrées et de tous les peuples du globe, dans cet esprit d'investigation si actif et si fécond qui associe la science aux préoccupations mêmes de la politique et du commerce, et qui couvre d'explorateurs les continents

et les mers. l'Afrique a eu, depuis vingt ans, la plus large part. C'est là qu'étaient naguère encore les plus grandes lacunes de la carte du monde; c'est là aussi qu'ont eu lieu les plus grandes découvertes. Au nord de l'équateur, le bassin du haut Nil a été reconnu, pour la première fois, sur une étendue de deux mois de marche au-dessus de Khartoum, en même temps que la mémorable expédition de Barth et de ses compagnons ajoutait prodigieusement à nos connaissances sur la vaste région du Soudan; dans la partie australe du continent, les reconnaissances et les explorations du docteur Krapf, de David Livingstone, de Ladislaüs Magyar, du capitaine Burton, du lieutenant Speke et de leurs nombreux émules, ont apporté à l'Europe des notions certaines sur une immense étendue de pays inconnus. Ces grandes découvertes, accomplies coup sur coup dans l'espace de quelques années, continuent en quelque sorte et complètent l'œuvre du seizième siècle; elles ont de plus ce que n'avaient pas les anciennes explorations, la précision scientifique. Au seizième siècle, à cette époque de croyance et d'enthousiasme, de tels voyages au cœur des pays éthiopiens auraient excité une curiosité universelle, et le nom des voyageurs aurait été dans toutes les bouches. Aujourd'hui, chez nous du moins, la gloire populaire s'attache plus difficilement à de telles entreprises; mais elles n'en resteront pas moins pour la postérité une des grandeurs du dix-neuvième siècle, et un de nos impérissables titres dans l'histoire de l'esprit humain.

II

La recherche des sources du Nil.

Il y a bien des siècles que le problème des sources du Nil est soulevé. Ce grand fleuve sortant des profondeurs d'une région inconnue, et, dans son cours d'une longueur infinie, traversant les arides solitudes de l'Éthiopie avant de venir fertiliser l'Égypte, a dans tous les temps frappé l'imagination des hommes. *Chercher les sources du Nil* était devenu, pour les anciens, une expression proverbiale désignant une chose à peu près impossible. Plusieurs princes la tentèrent; aucun n'y atteignit. Les explorateurs anciens qui pénétrèrent le plus avant dans la haute région du fleuve sont les envoyés de l'empereur Néron, environ soixante ans après la naissance de Jésus-Christ. Ils remontèrent, à partir de Méroé, jusqu'à d'immenses marais du milieu desquels le fleuve semblait sortir. Ce trait caractéristique, qui a été retrouvé de nos jours, atteste la véracité des envoyés de l'empereur romain, en même temps qu'il nous fait connaître le point précis où ils s'arrêtèrent.

Ces marais, qui ont plus de quatre-vingts lieues d'étendue en remontant le fleuve, commencent vers le neuvième degré de latitude nord, à huit cents milles romains environ, ou douze cents kilomètres au-dessus de la ville royale de Méroé. Cette distance seule indique une tentative sérieuse. Nul depuis ne la renouvela. Les notions que le géographe Ptolémée consigna dans ses Tables, au commencement du deuxième siècle, et que répétèrent plus tard les auteurs arabes, avaient été recueillies par des marchands égyptiens sur la côte orientale d'Afrique, de la bouche des gens de l'intérieur. On parlait de grands lacs d'où sortaient plusieurs rivières qui allaient former la tête du fleuve. Ces notions, quoique vagues, paraissent exactes au fond; en ce moment encore les nôtres ne sont guère plus précises.

Mais nous touchons, tout permet de l'espérer, à l'heure où l'Europe va connaître le dernier mot de cette vieille énigme. Les entreprises sérieuses qui en poursuivent la solution datent de 1840. L'honneur en revient à Méhémet-Ali, le grand réformateur de l'Égypte. Accessible aux bonnes directions des conseillers français, qu'il aimait à consulter, et prompt à entreprendre tout ce qui pouvait grandir son nom en Europe, il aspira à la gloire d'une découverte que des princes puissants avaient inutilement tentée. Une expédition s'organisa pour remonter le fleuve jusqu'à ses sources. C'était, je l'ai dit, en 1840. Le Nil se forme à Khartoum (la capitale actuelle de la haute Nubie, ou, selon la dénomination officielle, du Soudan égyptien), de la réunion de deux grandes rivières. L'une, le Bahr-el-Azrek ou fleuve Bleu, vient de l'Abyssinie: c'est un affluent; l'autre, le Bahr-el-Abyad ou fleuve Blanc, a de tout temps été regardée par les indigènes comme la branche principale, comme le corps même du fleuve.

C'était celle-là qu'on avait à remonter en se portant au sud. Khartoum est située par quinze degrés et demi de latitude nord; vers le neuvième degré on rencontra les marais qu'avaient signalés les explorateurs de Néron, et que nul voyageur n'avait revus depuis. On franchit à grand'peine cette triste région, à travers laquelle les eaux embarrassées du fleuve s'avancent lourdement et comme à regret, et l'on parvint ainsi jusqu'à un lieu appelé Gondokoro, dans le pays des Baris, entre le cinquième et le quatrième degré. On ne put aller au delà. On se trouvait à l'époque des basses eaux, et des barrières de rochers qui coupent ici le lit de la rivière rendaient impossible toute navigation ultérieure.

Quoiqu'elle n'eût pas atteint le but, cette exploration était un grand pas. La seule relation circonstanciée que l'on en ait a été publiée par un médecin allemand, le docteur Ferdinand Werne, que le hasard y avait associé. On avait, pour la première fois, reconnu le cours du fleuve Blanc sur une très-grande étendue, et l'on rendait ainsi comparativement faciles les expéditions à venir. Plusieurs eurent lieu dans le cours des années suivantes; mais, par une raison ou par une autre, aucune n'a pu dépasser de beaucoup Gondokoro, où fut fondée une mission catholique, qui a été depuis abandonnée. Des voyages fréquents ont été faits entre Khartoum et ce point extrême, et ces voyages ont été l'occasion de quelques publications plus ou moins étendues, parmi lesquelles il faut distinguer une notice du révérend père Knoblecher, supérieur de la mission de Gondokoro (1851), et un volume de M. Brun-Rollet (1855). Bien que ce dernier ne fût pas à vrai dire un voyageur, mais seulement un trafiquant en gomme et en ivoire, son livre n'en renferme pas moins des observations instructives, surtout pour la

connaissance des tribus. Au tota., on a maintenant de bonnes notions sur le cours du fleuve au-dessus de Khartoum et sur plusieurs de ses affluents. Mais sur les sources mêmes et les territoires où elles sont situées, on n'a recueilli encore aucune information précise.

C'est vers cette dernière conquête que se sont tournés tous les efforts. Plusieurs explorateurs y aspirent en ce moment. Qui arrivera le premier au but? Qui aura le premier la gloire de planter sur la source du grand fleuve le drapeau de l'Europe? Ici encore la France et l'Angleterre se retrouvent en présence dans cette lutte d'honneur scientifique.

Un de nos compatriotes, jeune, instruit, plein de zèle, inconnu encore, mais brûlant de se signaler par une découverte d'éclat, reçut, il y a deux ans, la mission de remonter le Bahr-el-Abyad à la recherche des sources. C'était M. Lejean. La pensée de cette mission presque confidentielle, tant les dispositions en avaient été tenues secrètes, partait, dit-on, d'une très-haute initiative. Malheureusement ce secret même, en restreignant les informations préparatoires, a compromis le succès de l'expédition et contribué sans doute à son avortement final. Les difficultés de l'entreprise ont dépassé les forces du voyageur. M. Lejean était allé au Soudan égyptien par la mer Rouge et Souâkïn. Après avoir été retenu longtemps à Khartoum, d'où il fit une excursion au Khordofan, il put enfin, au mois de décembre dernier, s'embarquer pour remonter le fleuve. Mais il n'a pu dépasser Gondokoro. Malade, épuisé, à bout de forces et peut-être de moyens, il lui a fallu revenir à Khartoum, et de là regagner la France, où il est de retour depuis quatre mois. Sa tentative aura été sans résultat pour la solution du grand problème, mais non sans quelque fruit, nous l'espérons, pour l'étude des contrées intermédiaires. Il prépare, dit-on, une relation de ses courses dans la haute Nubie et le Soudan, qui ne peut qu'ajouter aux informations des précédents explorateurs.

La fâcheuse issue du voyage de M. Lejean ne nous enlève pas tout espoir que la France aura sa part dans la reconnaissance finale de la région des sources. Un de nos compatriotes, le docteur Peney, qui réside à Khartoum depuis quinze ans comme chef du service médical égyptien, nourrissait dès longtemps la pensée d'une exploration des régions supérieures. Parfaitement acclimaté, familiarisé avec les indigènes et avec le pays, bien préparé d'ailleurs par une sérieuse étude des conditions d'une telle entreprise, il réunissait les meilleures chances de réussite. Il obtint enfin du gouvernement du Caire, dans l'automne de 1860, l'autorisation et les moyens de tenter l'expédition. Un petit steamer, construit pour la navigation du fleuve, fut mis à sa disposition. Parti de Khartoum vers le 15 décembre, le docteur Peney était à Gondokoro au milieu de février. Une lettre reçue de lui à la date du 20 mai nous apprend qu'il avait fait une excursion d'essai aux cataractes, ou plutôt aux rapides qui ferment le fleuve à une ou deux journées plus haut, et qu'il avait reconnu qu'il lui faudrait attendre la saison des crues pour franchir cet obstacle. Il s'était avancé dans cette excursion à peu près d'un degré au sud de Gondokoro. Les rapides portent le nom de Makédo. Même à cette époque des basses eaux, la rivière, immédiatement au-dessous des rapides, a seize pieds de profondeur moyenne et une largeur de quarante-cinq mètres. Quand on a dépassé les rochers de Makédo, la rivière, d'après les informations qui furent données à M. Peney, s'étend en largeur et devient très-profonde. Tout ceci indique un courant déjà bien éloigné de ses sources. Le docteur comptait poursuivre sérieusement son voyage au sud, par delà les cataractes, au mois de juillet, temps où les eaux sont à leur point le plus haut. En attendant, il avait fait des observations propres à fixer la position de Gondokoro en longitude (détermination laissée fort incertaine par les observations antérieures), et, à la date précitée, il recueillait toutes les informations possibles sur les territoires avoisinants[1].

III

Sans être enveloppée de l'inutile mystère dont on a voulu, au début, entourer la tentative de M. Lejean, celle du docteur Peney a été préparée et conduite sans retentissement, sans emboucher d'avance les mille trompettes de la renommée. Il n'en a pas été ainsi de l'expédition anglaise en cours d'exécution. Nous lui souhaitons sincèrement, au nom de la science, tout l'éclat qui peut accompagner le succès; mais dans tous les cas, dût-elle aussi ne pas aboutir, elle aura eu d'avance celui qu'une immense publicité peut donner à une entreprise scientifique.

Il faut convenir aussi que les préparatifs en ont été faits sur une échelle inusitée. Le lieutenant (aujourd'hui capitaine) Speke, qui en a la conduite, était, il y a trois ans, le compagnon du capitaine Burton dans l'expédition aux grands lacs de l'Afrique australe. Cette expédition de 1858 est connue par une double relation du capitaine Burton, et une excellente traduction française la rendra populaire chez nous comme elle l'est en Angleterre.

Il faut remonter jusqu'en 1848 pour trouver la première origine des explorations anglaises de l'Afrique australe, qui ont préparé et motivé l'expédition actuelle du capitaine Speke. Le révérend docteur Krapf, missionnaire anglican d'origine allemande, après avoir résidé pendant plusieurs années dans les districts méridionaux de l'Abyssinie, vint fonder, en 1844, un établissement missionnaire près de Mombaz, sur la côte de Zanguebar, à quatre degrés au sud de l'équateur. Sans être un savant ni un explorateur de profession (son caractère religieux lui imposait d'autres devoirs), c'est un homme éclairé, bon observateur, zélé pour l'avancement des découvertes géographiques, et particulièrement doué pour l'étude comparative des idiomes africains. Il eut pour compagnon de travaux dans sa mission de Rabbaï M'pia (c'est le nom de leur établissement de Mombaz) un missionnaire de la même église, le révérend Reb-

1. Au moment de mettre sous presse, nous apprenons la mort inopinée de M. Peney, décédé à Khartoum.


AFRIQUE
Centrale.
Décembre 1861
Kilomètres
Dressé par A. Vuillemin.
Gravé chez Erhard, R. Bonaparte 42
ARABIE
GOLFE D'ADEN
I. Socotora
C. Guardafui
Dét. de Bab-el-Mandeb
SOMAL
ABYSSINIE
Khartoum
El Obeid
KORDOFAN
DAR-FOUR
SOUDAN
BORNOU
L. Tchad
Kouka
Sokoto
Gando
Katchena
KANO
YARRIBA
BENIN
Golfe de Benin
Bouches du Niger
I. Fernando Po
Camerones
Biafra
ADAMOVA
Wukari
Tikar
Kottofo
Korongo
BAGHIRMI
RONGA
Dar Ming
MARA
ANDOMA
Fans
RÉGION INEXPLORÉE
KAFFA
Gondokoro
ANZICO
Mosongo
Loango
Zaïre ou Congo
CONGO
St. Paul de Loanda
ANGOLA
Benguela
Mossamédès
LONDA
Matiamvo
Balobale
Barotse
MAKOLOLO
Banyai
MATÉBÉLÉ
DAMARAS
OVAMPO
Ongova
Ujiji
L. Tanganyka
Marungu
Utakama
UNYAMUEZI
Nyassa
UKAMBANI
Mt Kénia
Mt Kilimandjaro
Zanzibar
Quiloa
Mozambique
CANAL DE MOZAMBIQUE
MADAGASCAR
Tananarive
I^s Comores
I^s Seychelles
I^s Amirantes
Magadoxo
Brava
Tchewa
Makoua
Tete
OCÉAN ATLANTIQUE
OCÉAN INDIEN

mann, qui est Suisse de naissance. Les premières années de l'installation furent consacrées à une suite d'excursions chez les populations environnantes, jusqu'à de longues distances dans l'intérieur. Ces excursions nous ont valu une masse considérable de renseignements du plus haut intérêt sur des pays jusque-là complétement inexplorés, et sur une foule de tribus dont les noms mêmes, pour la plupart, étaient inconnus; mais ce qui fixa surtout, il y a douze ans, l'attention et le vif intérêt du monde savant, fut l'annonce de la double découverte de deux montagnes couronnées de neiges éternelles, l'une presque sous l'équateur, l'autre à quelques degrés plus au sud, toutes deux sous le même méridien, à deux ou trois cents milles anglais de la côte. Des théoriciens et des esprits contradicteurs comme il y en a partout voulurent contester la réalité de ces découvertes, comme si l'Amérique n'avait pas aussi ses glaciers éternels sous les feux de la ligne; mais les informations et les observations plusieurs fois renouvelées des deux missionnaires étaient trop formelles, quoique les circonstances ne leur eussent pas permis de gravir eux-mêmes les deux pics, pour qu'un esprit raisonnable pût garder le moindre doute. L'existence des montagnes neigeuses de Kilimandjaro et de Kénia est restée un fait acquis à la science.



Le lieutenant Lambert, voyageur français dans le Fouta-Djalon (livr. 76 et 77).

Les deux missionnaires de Rabbaï avaient aussi recueilli dans le cours de leurs excursions parmi les indigènes, de nombreux rapports qui s'accordaient à mentionner un lac immense situé plus avant dans l'intérieur, au cœur même du continent. Ces rapports pouvaient être sans doute empreints d'exagération, mais ils étaient trop concordants et venaient de sources trop différentes pour ne pas avoir un fond de vérité; on se rappelait d'ailleurs que des indications analogues furent autrefois recueillies par les Portugais, et que ces grands lacs intérieurs de l'Afrique du sud ont longtemps figuré sur les anciennes cartes.

Aujourd'hui de vagues informations ne suffisent plus à notre besoin de notions positives. Ce trait caractéristique de la configuration de l'Afrique australe appelait une

vérification scientifique. L'attention de la Société de géographie de Londres s'arrêta sur ce sujet; une expédition fut décidée.

Le lieutenant Burton s'offrit pour cette expédition, et son offre fut la bienvenue. Connu déjà depuis plusieurs années par d'importants voyages et de remarquables publications sur l'Inde, l'Arabie et l'Afrique orientale; esprit à la fois entreprenant et prudent, alliant la bravoure qui affronte le péril à l'adresse qui le détourne, l'entrain qui excite au sang-froid qui impose; tour à tour investigateur savant, observateur profond, narrateur plein de trait et d'humour; rompu d'ailleurs au climat des tropiques et parlant l'arabe comme un Bédouin, Burton était l'homme de l'entreprise. Il s'y associa le lieutenant Speke, qui déjà l'avait secondé dans une de ses courses précédentes. Je ne sais quelle question d'amour-propre les a depuis divisés; mais leur réunion dans ce voyage aux grands lacs a été grandement profitable à la science.

Les deux explorateurs, accompagnés d'une troupe de porteurs qui leur formait une escorte, quittèrent Zanzibar dans les premiers jours de juin 1857 et prirent leur direction droit à l'ouest, à travers un pays richement accidenté. Après avoir surmonté des obstacles de plus d'une sorte, ils atteignirent le grand lac, objet principal de leur recherche, vers la fin de mars 1858. Près de huit mois, dont cinq de marche effective, avaient été employés à cette traversée pleine d'incidents, quoique l'intervalle direct du lac à la côte ne soit que de cinq cent quarante milles géographiques (on sait que le mille géographique est la soixantième partie du degré), et que la route parcourue, avec toutes ses sinuosités, ne représente guère qu'un développement de huit cents milles, c'est-à-dire moins de trois cent cinquante de nos lieues communes, ou environ quinze cents kilomètres. Le nom du lac, parmi les indigènes, est Tanganiyika. Burton, qui l'a exploré en partie, estime que sa longueur est de deux cent cinquante milles (environ cent lieues), et sa largeur de trente à trente-cinq milles. Jusqu'à présent on ne lui connaît pas d'écoulement extérieur.

Le retour fut marqué par une autre exploration non moins importante; celle-ci appartient tout entière au lieutenant Speke. Pendant que Burton, brisé par la fièvre, était retenu dans un village à deux mois du grand lac, Speke résolut d'entreprendre une excursion dans le nord, vers un autre lac dont parlaient les marchands arabes. On y arriva en vingt-cinq jours de marche directement au nord, la moyenne des journées étant de sept à huit milles, ou environ trois lieues. Ce lac, que les indigènes désignent communément sous le nom de Nyanza (qui est une appellation générique), et auquel le voyageur voulut donner le nom de sa souveraine, la reine Victoria, aurait, d'après les rapports des noirs, une extension considérable vers le nord; mais Speke n'en vit que l'extrémité méridionale, qui est à deux degrés vingt-quatre minutes au sud de l'équateur, d'après ses observations. Pour la hauteur au-dessus de l'Océan, le baromètre accusa trois mille sept cent cinquante pieds anglais (onze cent quarante-deux mètres). Le Nyanza n'est pas encaissé comme le Tanganiyika, dans un bassin profondément escarpé; ses bords sont plats, et il doit être sujet, comme le Tchad, à de grandes variations.

IV

La reconnaissance du Nyanza par le lieutenant Speke est un fait d'une grande importance dans l'histoire des explorations de l'Afrique centrale; c'est le point de départ de la recherche des sources du Nil par le sud.

Entre la partie reconnue du Nyanza, par deux degrés et demi de latitude australe, et la station du Gondokoro sur le haut du fleuve Blanc, par quatre degrés et demi (un peu plus ou moins) de latitude nord, l'intervalle n'est au plus que de sept degrés; et c'est nécessairement dans cet intervalle que naissent les rivières, quelles qu'elles soient, dont la réunion forme le Nil. De plus, Speke calculait par estime que le Nyanza devait se trouver à peu près sous le même méridien que Gondokoro, et différents rapports affirmant qu'une grande rivière sort du lac et prend sa direction au nord, le voyageur en concluait que, conformément aux données anciennes recueillies par Ptolémée, la tête principale du Nil est au Nyanza. Toutes ces inductions sont fort incertaines; ce qui ne l'est pas, c'est l'importance des découvertes auxquelles doit conduire l'exploration de cette zone inconnue de sept degrés de largeur que partage la ligne équinoxiale. Là est la solution finale de tous les problèmes qui restent encore inéclaircis. Au point où en sont arrivées les explorations accomplies, celle-ci ne saurait présenter de difficultés sérieuses; ce n'est plus qu'une affaire de persévérance et de temps.

Telles étaient les réflexions du lieutenant Speke en laissant errer sa pensée sur l'horizon inconnu où allait devant lui se perdre le Nyanza. Il ne pouvait pousser plus loin sa reconnaissance; il lui fallait rejoindre Burton et le reste de l'expédition. Mais dès lors il avait résolu de reprendre plus tard et d'achever cette exploration décisive.

C'est ce projet qu'il réalise aujourd'hui. La Société de géographie de Londres et le gouvernement anglais y ont pourvu de concert par un subside très-considérable, — au delà de cent mille francs. C'est une justice qu'il faut rendre à nos voisins, que lorsqu'une entreprise comme celle-ci se présente, qui promet à la fois de servir la science, d'ouvrir de nouvelles perspectives commerciales, ou même seulement de jeter un nouvel éclat sur le nom anglais, ils ne se bornent pas, comme on le fait trop souvent ailleurs, à des vœux platoniques ou à d'insuffisants secours : ils assurent largement et promptement les moyens d'exécution.

Le capitaine Speke a quitté Londres vers le milieu de l'année dernière, ayant cette fois pour second un autre officier de l'armée des Indes, le capitaine Grant. Burton avait voulu goûter le repos de la vie privée, et, en guise de délassement, il faisait pendant ce temps une excursion au Far-West américain, jusque chez les Mormons. MM. Speke et Grant ont gagné Zanzibar par la voie du Cap. Une expédition très-nombreuse, une

véritable caravane, a été organisée à grands frais, et les deux voyageurs sont partis de Zanzibar à la fin d'octobre 1860. Les dernières nouvelles connues que l'on a d'eux sont datées du 12 décembre; la caravane était arrivée au pays d'Ugogo.

Speke reprend ainsi la route qu'il a parcourue en 1858. Son plan est de revenir au Nyanza, et de partir du point où il a dû s'arrêter dans sa première expédition pour gagner de là Gondokoro en explorant le pays intermédiaire.

Pour assurer davantage encore la réussite de ce plan, d'autres dispositions ont été prises.

V

Un Anglais nommé John Petherick, qui vint, il y a seize ans, offrir ses services à Méhémet-Ali comme ingénieur des mines, et qui depuis 1846 s'est établi à Khartoum pour y faire la traite des gommes et de l'ivoire, a depuis lors entrepris pour ce dernier objet un assez grand nombre de courses dans les hautes régions du fleuve. Dénué, malgré son titre d'ingénieur, de tout moyen d'observations scientifiques (c'est lui-même qui nous l'apprend), et très-probablement n'ayant jamais tourné ses vues de ce côté, il a fait, ni plus ni moins, durant ses diverses excursions, ce qu'ont fait tous les Européens qui se sont adonnés au même trafic dans le Soudan égyptien : il s'est enquis des différents peuples et des tribus du haut pays, de la situation de leur territoire, de son accès plus ou moins facile, de leurs habitudes, de leurs dispositions, de leurs rapports avec les populations environnantes, toutes choses dont il importe au traitant d'être exactement informé. Dans une contrée aussi neuve pour nous, ces sortes de renseignements n'en sont pas moins d'un grand intérêt : ce sont les premiers jalons plantés sur un terrain vierge, pour en préparer l'accès aux véritables explorateurs. Un volume publié il y a six ans par un des collègues de M. John Petherick, le Savoisien Brun-Rollet, nous a donné la mesure de ce qu'on doit attendre de ces sortes de publications[1]. M. Petherick, lui aussi, pensa (et non sans raison) que la publication de ses notes pourrait être utile; dans un voyage qu'il fit à Londres en 1860, il en communiqua quelques-unes à la Société de géographie, laquelle, naturellement, l'encouragea dans son projet de publicité. Ses matériaux, toutefois, n'étaient pas bien nombreux, et n'auraient fait qu'un mince volume; mais les libraires anglais sont particulièrement experts en ces matières. Un nombre convenable de chapitres préliminaires, étrangers au sujet, il est vrai, mais qui avaient, à défaut d'autre utilité, celle d'amener le volume à point; un titre sonore[2], force réclames longtemps avant l'apparition du livre, afin d'éveiller la curiosité et de poser l'auteur et son ouvrage, force réclames après pour affirmer le succès, et la chose est faite. C'est le procédé ordinaire.

1. *Le Nil Blanc et le Soudan*. Paris, 1855, un volume in-8°.
2. *Egypt, the Soudan and Central Africa, with explorations from Khartoum on the White Nil to the regions of the equator*. By J. Petherick. London, 1861, un volume.

Nous sommes d'ailleurs bien loin d'imputer à M. Petherick lui-même ces habiletés dont il y a peut-être quelque naïveté de s'émouvoir encore; d'autant plus que parmi des assertions plus que hasardées, telles que l'idée où est l'auteur qu'il s'est avancé jusqu'à l'équateur, le livre renferme des informations neuves et réellement instructives. Avant lui, tous les renseignements qu'on nous a donnés sur ces hautes régions ne s'éloignaient guère du Nil Blanc; le premier il s'est ouvert une nouvelle route à l'ouest du fleuve. Il nous a fait ainsi connaître de nouvelles tribus et de nouveaux territoires; on lui doit les premières notions un peu précises sur un lac d'une assez grande étendue, le Bahr-el-Ghazal, qui se déverse dans le fleuve Blanc vers le neuvième parallèle, et qui lui-même reçoit des rivières considérables. Ce sont là des titres suffisants pour donner aux notes de M. Petherick une place estimable parmi les modernes relations des explorateurs africains.

Une place plus élevée peut-être lui est ouverte dans les prochaines explorations du capitaine Speke, à laquelle il est appelé à concourir.

Comme on a prévu qu'après une marche de dix mois au moins à travers l'Afrique australe, le capitaine Speke et sa caravane, en admettant qu'aucun accident imprévu ne leur vienne à la traverse, arriveraient probablement à Gondokoro dans un état de grand épuisement, on a jugé utile de préparer à l'expédition un ravitaillement et de nouvelles forces pour la dernière partie de ses travaux. M. Petherick s'est offert pour cet objet, et ses services ont été agréés. Il a reçu une somme importante pour se procurer à Khartoum un petit bateau à vapeur muni des provisions nécessaires, avec lequel il remontera le fleuve Blanc à la rencontre du capitaine Ses instructions lui prescrivaient de prendre ses mesures pour arriver à Gondokoro dans les premiers jours d'octobre, Speke, selon ses prévisions, devant atteindre ce point vers la même époque. Il se peut donc qu'à l'heure qu'il est[1] les voyageurs se soient rejoints, et que le problème depuis si longtemps soulevé soit résolu. Il serait toutefois hasardeux de compter que les prévisions tracées dans le cabinet se réalisent à jour fixe; de pareils voyages sont sujets à trop d'imprévu. Dans tous les cas, les nouvelles de ce qui se passait à Gondokoro au mois d'octobre demandant quatre mois au moins avant de parvenir en Europe, on n'y peut guère compter avant le mois de février prochain. M. Petherick doit attendre l'expédition du sud pendant un temps déterminé. Si le capitaine Speke le rejoint, on avisera, selon les circonstances, aux recherches ultérieures.

VI

Il se pourrait qu'indépendamment de M. Petherick, du capitaine Speke et du docteur Peney, un quatrième voyageur, et peut-être un cinquième, se trouvassent aussi transportés sur le même champ d'explorations. L'un

1. Ces lignes ont été écrites au milieu d'octobre

de ces nouveaux compétiteurs à la gloire et aux dangers des explorations équatoriales est le docteur Krapf. Sur le point de quitter encore une fois l'Europe pour retourner aux plages orientales de l'Afrique, sa patrie d'adoption, l'infatigable missionnaire nous écrivait, il y a quelques mois : « Avant de songer au voyage du Kaffa par la côte d'Azanie, il faudra essayer d'une ligne de route, qui, partant du Djob, conduirait dans l'intérieur en poussant droit à l'ouest, ou en s'élevant légèrement au nord. Cette route, sans aucun doute, devra aboutir aux sources orientales du fleuve Blanc. Les tribus de la côte parlent d'un lac d'où sortiraient le Nil et le Djob ; ceci nous indique au moins une ligne du partage des eaux. »

Le Djob est une grande rivière que l'on peut voir sur la carte débouchant à la côte orientale jusque sous l'équateur. Il est indubitable qu'une ligne de route telle que



Édouard Vogel, voyageur allemand.

celle dont parle le docteur Krapf, qui partira soit de l'embouchure du Djob, soit de Monbaz (à quatre degrés plus au sud), pour se porter plus ou moins directement à l'ouest, sera non-seulement de beaucoup plus courte pour arriver à la région des sources, mais aussi la plus facile. C'est un point de départ que dans un travail spécial nous avons signalé le premier il y a longtemps déjà ; comme il s'agit ici, en définitive, d'arriver le plus vite possible aux territoires inexplorés, la route la plus courte est évidemment la meilleure. Au point de vue du temps et de l'économie, elle eût été certainement très-préférable à celle qu'a reprise le capitaine Speke. Elle aurait relié le Kilimandjaro au Nyanza.

L'autre voyageur est le baron de Decken. Né à Hambourg comme le docteur Barth, M. de Decken a quitté l'an dernier sa patrie et une belle position dans le monde pour aller prendre rang dans la glorieuse phalange des explorateurs africains. Après avoir inutilement tenté de

s'organiser une expédition pour l'intérieur en partant de Zanzibar ou de Kiloa[1], il est remonté jusqu'à Monbaz (à deux degrés au nord de Zanzibar), où il a recueilli de la bouche du révérend Rebmann (l'ancien compagnon du docteur Krapf) d'utiles informations. De Monbaz il était revenu à Zanzibar au commencement du mois de mars dernier, avec l'intention de se diriger sur le Kilimandjaro, et de là vers l'intérieur, aussitôt après la saison des pluies.

VII

Expédition Heuglin au Soudan oriental.

Cet historique des expéditions actuelles à la recherche des sources du Nil nous a demandé quelque espace; c'est que la solution de cet antique problème, et de bien des questions qui s'y rattachent, est en ce moment le grand événement géographique.



Hadji-Moktar-Bou-el-Moghdad, assesseur du cadi de Saint-Louis (Sénégal).

Une autre expédition, qui, sauf l'intêret historique, ne le cède guère en importance à la recherche des sources du fleuve d'Égypte, est celle qui a pour objet d'aller recueillir dans le Soudan oriental des informations certaines et précises sur le sort de Vogel, bien qu'il soit difficile de conserver encore une ombre de doute sur la destinée de l'infortuné voyageur.

Envoyé dans le Soudan par le gouvernement anglais, au commencement de 1853, pour coopérer aux travaux du docteur Barth, Vogel a passé trois ans et demi dans l'intérieur de l'Afrique; c'est au commencement de 1856 qu'il quitta le Bornou, pour pénétrer, par le Baghirmi, dans les contrées absolument inexplorées qui s'étendent entre le Darfour et le lac Tchad, cette caspienne marécageuse du Soudan oriental. De ce moment sa trace est perdue. Il est présumable qu'il arriva au Ouadâï vers la

1. Zanzibar est située par six degrés de latitude australe, Kiloa par neuf degrés.

fin de cette année 1856 ou au commencement de 1857; d'après les rumeurs qui paraissent avoir le caractère le plus authentique, il aurait été mis à mort peu de temps après par ordre du sultan. C'est une grande perte pour la géographie africaine. Bon astronome en même temps que botaniste, Vogel avait tout ce qu'il fallait pour continuer dignement les vastes explorations de Barth et de ses premiers compagnons, et aussi pour les compléter utilement par une série de bonnes déterminations astronomiques. Ce que l'on a reçu en Europe de ses notes et de ses observations a fourni, quoique incomplète, une addition précieuse aux travaux de la commission dont le docteur Barth a publié la volumineuse relation.

Le but de l'expédition actuelle n'est pas seulement de s'assurer du sort de Vogel par des informations exactes, et aussi de recouvrer, s'il est possible, ses notes et ses papiers; on veut reprendre sa tâche interrompue, et continuer, pour la vaste région située entre le Tchad et le Nil, ce que Barth a fait entre le Tchad et Timbouktou. C'est une entreprise faite pour émouvoir vivement tous ceux qui prennent intérêt à la géographie de l'Afrique. Trois ans y doivent être consacrés. M. de Heuglin, qui en a la conduite, a tout ce qu'il faut pour la mener à bonne fin. Une résidence de sept années à Khartoum, comme vice-consul d'Autriche, l'a familiarisé tout à la fois avec le climat du Soudan et avec la langue arabe. Plusieurs courses intéressantes sur les confins de l'Abyssinie et dans les parages de la mer Rouge l'ont fait connaître comme naturaliste et comme observateur.

Un corps tout entier de savants est d'ailleurs attaché à l'expédition. L'astronomie, la physique, la géologie, la botanique, l'ethnographie, y sont dignement représentées. L'Allemagne tout entière, sur l'initiative des géographes de Gotha et de Berlin, a voulu concourir à cette grande exploration et lui donner un caractère national; dans la souscription qui en a couvert les frais, on voit figurer l'humble denier du pauvre et de l'artisan à côté des offrandes royales. L'expédition s'est embarquée à Trieste au mois de février; elle a séjourné plusieurs mois à Alexandrie et au Caire, et est arrivée de Suez dans les derniers jours de mai. Les dernières lettres sont de Massâoua, le port de l'Abyssinie, et datées du 19 juin.

VIII

Explorations du nord-ouest de l'Afrique. — Possessions françaises. Sahara algérien. — Sénégal. — Grand désert.

L'Afrique est si vaste et ses lacunes encore si nombreuses, qu'en dehors de ces deux grands foyers de découvertes, la région des sources du Nil et le Soudan oriental, les explorateurs y peuvent trouver bien d'autres champs d'étude. Dans la région de l'Atlas, notre compatriote Henri Duveyrier poursuit depuis deux ans l'exploration scientifique du Sahara algérien, dont il s'attache surtout à fixer les points principaux par de bonnes déterminations astronomiques, à constater le relief par des observations barométriques, à étudier la nature, la constitution physique et les populations. La relation dont M. Duveyrier travaille ainsi à réunir les éléments sera sans aucun doute, dans des limites comparativement restreintes, une des plus riches et des plus importantes que nous ayons sur aucune région de l'Afrique (livr. 90).

Au Sénégal, l'administration de M. Faidherbe, qui vient d'être l'objet d'un regrettable changement, laissera un profond et durable souvenir. Depuis de longues années, aucune de nos possessions coloniales n'avait été régie par une main aussi ferme, par une intelligence aussi active et aussi élevée. Une suite non interrompue d'opérations de guerre, de traités, de missions politiques, a étendu nos possessions, affermi notre influence, agrandi et consolidé le cercle de nos relations commerciales. En même temps que durant sept années, de 1854 au milieu de 1861, le colonel Faidherbe a poursuivi ce double but politique et commercial avec un succès continu, il n'a jamais oublié non plus les intérêts de la science. Des recherches personnelles sur les rapports d'origine des principales tribus du Sénégal ont montré quel prix le colonel attachait à cet ordre d'études, et combien lui-même était capable d'y contribuer. Aussi toutes les missions qui ont eu lieu durant ces sept années pour les intérêts de la colonie ont-elles un côté scientifique très-remarquable; et de plus, chose assez rare dans nos administrations pour être signalée, les résultats de ces missions propres à avancer nos connaissances ont tous été publiés. On a pu lire ici même, dans le *Tour du monde*, l'attachant récit que le lieutenant Lambert a donné de sa mission au Fouta-Djalon; plusieurs autres relations d'un non moindre intérêt nous ont fourni des informations aussi neuves qu'importantes sur les parties occidentales du Sahara habitées par différentes fractions des tribus berbères ou arabes (les Maures, comme nous les nommons indistinctement), au nord du bas Sénégal. Nous avons eu ainsi d'excellents morceaux du regrettable lieutenant Pascal sur le Bambouk, du capitaine Vincent sur l'Adrar, du lieutenant Mage sur les Douaïch, d'un noir de Saint-Louis, Bou-el-Moghdad, sur son voyage de Saint-Louis au Maroc, de l'enseigne de vaisseau Bourrel sur le pays des Brakna. C'est, on peut dire, un chapitre tout entier ajouté à la géographie africaine.

IX

Afrique australe, au sud et à l'ouest de la région des grands lacs.

Outre les courses de Krapf et de Rebmann, et les mémorables expéditions de Burton et de Speke, des explorations riches en grands résultats ont eu lieu récemment ou se poursuivent encore en diverses parties de l'Afrique australe. Le révérend docteur Livingstone a entrepris un second voyage dans le bassin du Zambézi, dont il a le premier, en 1855, exploré les parties supérieures. M. Charles Andersson, dont les premières courses dans ces régions du sud eurent aussi, il y a huit ans, un grand retentissement, y a fait également, de 1857 à 1859, un second voyage dont il vient de publier la relation[1].

1. *The Okavango River*. London, 1861, un volume.

M. Andersson est un chasseur plus encore qu'un explorateur; c'est moins par les investigations géographiques que par le tableau de la nature sauvage et l'émotion de poursuites dangereuses, que ses récits attachent le lecteur.

Jusqu'à un certain point on en peut dire autant du livre tout récent de M. Duchaillu[1], qui, dès son apparition, a été en Angleterre l'objet de controverses retentissantes et d'une polémique passionnée. Les chasses d'Andersson nous conduisent principalement à travers les solitudes arides de la contrée des Damaras, au sud du Benguéla; celles de Duchaillu au fond des sombres forêts du Gabon, au nord du Zaïre. Le lion, la panthère, la gazelle, l'éléphant, sont surtout les animaux que poursuit le Nemrod suédois; c'est par la poursuite bien autrement périlleuse de la gorille, ce géant de la tribu des singes, que les chasses de notre compatriote éveillent un anxieux intérêt. Mais outre ce côté qui est celui des aventures et de l'histoire naturelle, le livre de Duchaillu contient d'utiles renseignements sur la nature et la configuration générale d'une grande contrée jusqu'alors absolument inexplorée; il donne surtout d'intéressants et copieux détails sur les tribus qui l'habitent et au milieu desquelles l'auteur a vécu. Quelques déplacements de dates sans importance réelle dans quelques-uns des premiers chapitres de la relation sont devenus l'occasion d'accusations acerbes dont l'avenir, il faut l'espérer, fera justice[2]. Le livre de Duchaillu n'est pas une relation scientifique dans l'acception propre du mot; mais il n'en restera pas moins parmi ceux qui marqueront dans l'histoire géographique du continent.

X

Le Hongrois Ladislaüs Magyar (Magyar est le nom patronymique du voyageur) y réclame une place bien plus grande encore, quoique nous n'ayons jusqu'à présent que la première partie de sa relation[3]. On lui doit de connaître, au sud et à l'orient des possessions portugaises de l'Angola, une vaste étendue de territoires infiniment mieux qu'on ne les connaissait auparavant; et la suite de ses récits doit nous conduire bien plus avant encore dans l'intérieur, au milieu de pays et de peuples tout à fait ignorés. Sur plusieurs points, dans cette direction, les courses de Ladislaüs paraissent devoir se rattacher à celles de Livingstone dans le haut bassin du Zambézi, ce qui fournira, chose toujours précieuse, un double élément de contrôle et de vérification.

La carrière de Ladislaüs Magyar, sur laquelle on nous donne peu de détails, parait avoir été passablement aventureuse. Après avoir servi comme officier dans la marine de la république Argentine, il passe au Brésil et y reste un certain temps sans carrière arrêtée; puis il se tourne vers le commerce, ce qui le conduit aux côtes de Guinée, et plus tard vers l'Afrique portugaise. C'est là qu'il sent s'élever en lui ses véritables instincts d'explorateur. Il réalise ce qu'il possède, dit adieu à la mer et débarque à Benguéla, bien décidé à pénétrer dans l'intérieur plus avant qu'aucun voyageur avant lui. C'était en 1848, au moment où la découverte accidentelle des montagnes neigeuses de la région orientale, et celle du lac Ngami dans la région du sud, en éveillant l'ardeur exploratrice dans ces deux directions, allaient préparer les grandes expéditions qui depuis onze ans ont tant enrichi la carte de l'Afrique australe. Il y a ainsi dans l'histoire de toutes les sciences, et en particulier dans l'histoire des découvertes géographiques, des époques d'impulsion soudaine qui font plus en quelques années pour l'avancement de nos connaissances, que n'avait fait une longue suite de générations.

Le projet qu'il a conçu, Ladislaüs ne tarde pas à l'exécuter. Il se met en route de Benguéla en se dirigeant à l'est, avec une caravane de l'intérieur qui vient à la côte deux fois chaque année. Au bout d'un mois de marche, pendant lequel Ladislaüs prend soigneusement note des distances parcourues, du nom des stations, de la nature du pays, des rivières, des territoires et des tribus, on arrive à un pays nègre appelé Bihé, contrée natale des gens de la caravane. Le voyageur plaît au roi, qui lui fait épouser sa fille Ina-Osoro.

Quoiqu'il se donnât ainsi un beau-père qui avait l'agrément d'être un peu anthropophage, Ladislaüs dut se prêter à l'honneur de cette alliance. D'abord, il ne pouvait guère faire autrement; puis elle servait ses projets. Établi à demeure dans le Bihé, où il est encore en ce moment, il a pu non-seulement étudier à fond le peuple et sa langue, mais acquérir des informations étendues sur une foule de tribus avec lesquelles les gens du Bihé ont des rapports habituels, et sur les territoires environnants. Il a dû en outre accompagner le roi dans de longues expéditions, qui lui ont fait connaître des pays et des peuples plus éloignés.

C'est le résultat de ces études locales et de ces lointaines excursions que Ladislaüs Magyar a consigné dans sa relation. La première partie, la seule que nous ayons encore, s'arrête au Bihé dont elle donne une description très-circonstanciée, ainsi que du pays intermédiaire jusqu'au port de Benguéla.

XI

Australie.

Ce serait une longue histoire de raconter toutes les tentatives qui ont été faites depuis quarante ans et plus, pour pénétrer dans les parties centrales du vaste continent océanien, que les Néerlandais, qui le découvrirent en 1605, nommèrent la Nouvelle-Hollande, et auquel les Anglais, depuis 1815, ont imposé le nom d'Australie. Chacune de ces tentatives a plus ou moins élargi la zone du pays connu aux abords des côtes, principalement à

1. *Explorations and adventures in equatorial Africa.* London, 1861, un volume.
2. Comme il nous est impossible d'entrer ici dans le fond du débat, qu'il nous soit permis d'indiquer à nos lecteurs un travail étendu que nous y avons consacré. On le trouvera dans le journal *le Temps* du 23 septembre et du 14 octobre derniers.
3. *Reisen in Süd Africa.* Pesth, 1859, tome I.

l'est et au sud-est; mais aucune, jusqu'à présent, n'a pu effectuer la traversée complète du continent. La nature affreusement stérile des plaines intérieures a toujours opposé aux voyageurs les plus résolus des obstacles devant lesquels il a fallu reculer, sous peine de périr de faim et de soif au milieu de ces terribles déserts.

Tant d'insuccès n'ont pu lasser la constance des explorateurs.

De tous les précédents voyageurs, celui qui avait pénétré le plus avant dans les parties centrales en essayant de couper le continent tout entier d'une côte à l'autre, était le capitaine Sturt, du corps des ingénieurs. Au mois de septembre 1845, il atteignit, en montant du sud au nord sous le méridien du golfe de Carpentarie, un point situé à peu près à égale distance du fond de ce dernier golfe et de la côte méridionale (par vingt-quatre degrés trente minutes de latitude australe, cent trente-sept degrés cinquante-neuf minutes est de Greenwich); là il se vit arrêté par des solitudes arides, dont le sol, de nature saline, ne renfermait pas une seule goutte d'eau douce. Parmi ceux qui l'accompagnaient se trouvait un Écossais qui faisait, durant ce voyage, son rude apprentissage d'explorateur : c'était Mac Douall Stuart, qui vient de renouveler l'entreprise sur une ligne plus occidentale, et qui s'est avancé de près de six degrés plus au nord que le capitaine Sturt. L'expédition de Mac Douall a eu lieu en 1860 (du 6 mars au 25 août); mais les résultats n'en ont été connus en Europe que dans les premiers mois de cette année. La Société de géographie de Londres a décerné sa grande médaille d'or au courageux voyageur dans la réunion annuelle du 27 mai dernier.

M. Stuart, depuis 1845, avait fait plusieurs voyages partiels dans la région du lac Torrens, en vue de découvrir de nouveaux territoires propres à la colonisation; cette fois son projet était de traverser le continent tout entier en partant du lac Torrens et en se portant au nord-ouest, en vue d'atteindre la rivière Victoria, qui débouche au milieu de la côte du nord. L'intervalle à franchir était de seize degrés environ à vol d'oiseau, c'est-à-dire de onze cents milles anglais ou quatre cents de nos lieues communes, sans compter les sinuosités de la route.

De cet espace, le voyageur a parcouru treize degrés ou à peu près neuf cents milles, mais en s'élevant plus directement au nord qu'il ne l'avait projeté. Il a dû s'arrêter à quatre cent cinquante milles au sud-est du golfe de Cambridge, où vient aboutir la rivière Victoria, et à deux cent soixante milles du golfe de Carpentarie, vers le sud-ouest. Encore trois semaines de marche, et il atteignait soit les territoires explorés de la rivière Victoria, soit le fond du golfe de Carpentarie. Les attaques répétées de troupes d'indigènes qui se sont montrées à cette hauteur l'ont contraint, malgré son énergie et celle de sa petite troupe, de revenir sur ses pas.

Plusieurs faits importants restent établis par cette expédition. Il est maintenant bien constaté que s'il existe une caspienne dans l'intérieur de l'Australie, comme on l'a souvent supposé, ce réservoir n'en occupe pas du moins la partie centrale, que la ligne suivie par M. Stuart a coupée à deux reprises, en allant et au retour. Le 23 avril 1860, date mémorable dans l'histoire géographique du continent austral, le voyageur atteignait un point que ses observations lui montraient devoir être situé au centre même de cette île immense. Sur une hauteur voisine, qui reçut le nom de mont Stuart, le drapeau britannique fut arboré comme un trophée commémoratif, et une inscription consacra le fait et sa date.

Toute la région traversée est très-faiblement habitée sur de vastes espaces, ou tout à fait déserte. Le pays, aux environs du mont Stuart, est légèrement ondulé; ce sont des landes sans fin semées de broussailles, d'où s'élancent çà et là quelques gommiers à ramures épineuses. Pas de rivières ni d'eaux stagnantes. Seulement de rares oasis à de grandes distances les unes des autres, où quelques sources entretiennent un peu de verdure. Jamais la civilisation ne trouvera place à se déployer sur ce sol déshérité; tout au plus verra-t-on s'y développer d'oasis en oasis des colonies pastorales, assez rapprochées pour qu'une communication suivie s'établisse d'une côte à l'autre.

Déjà de nouvelles expéditions se sont organisées. Le 20 août 1860, au moment même où se terminait le voyage de Mac Douall, une caravane formée à grands frais, et dont la conduite était confiée à M. Burke, homme capable et déjà éprouvé, partit de Melbourne (sur la côte sud-est), avec l'intention de couper le continent dans la direction du golfe de Carpentarie. Vingt-cinq chameaux avaient été achetés dans l'Inde pour transporter une provision d'eau comme dans les traversées du Sahara. Malgré ces préparatifs, il paraît que l'expédition a eu, comme tant d'autres, une issue fatale; d'après des nouvelles, on n'a que trop lieu de croire que M. Burke, avec ses animaux et une partie de ses compagnons, a succombé au milieu des déserts. Comme l'Afrique et les glaces polaires, l'Australie aura dévoré son hécatombe d'explorateurs. La ligne que l'on avait prise était plus orientale que celle de Mac Douall Stuart. Ce dernier, de son côté, a voulu achever l'entreprise qu'il avait si bien commencée. Il est parti de nouveau, à la fin de janvier 1861, avec cinquante chevaux et neuf hommes, pour reprendre sa route précédente et tâcher cette fois d'atteindre la rivière Victoria[1].

XII

Explorations asiatiques.

En Asie, il n'y a plus de découvertes à faire; mais il est bien peu de contrées dont la géographie ne soit à per-

1. Les dernières nouvelles d'Adélaïde, chef-lieu de *South-Australia*, nous apprennent le retour en cette ville de ce courageux explorateur, après huit mois de marches consécutives. Cette fois encore le manque d'eau et de vivres l'a empêché d'atteindre les rivages sud-ouest du continent australien; mais les résultats scientifiques de ce voyage semblent de beaucoup plus importants que ceux de sa première expédition. Il a dépassé la limite extrême de celle-ci de plus d'un degré et demi, et ne s'est arrêté qu'à la latitude

fectionner. Des explorations partielles et une foule d'études locales avancent chaque jour cette œuvre finale. Quelques-unes de ces études ont un caractère purement scientifique; un plus grand nombre sont nées de la politique ou de la guerre. Un savant russe, M. Pierre de Tchihatchef, s'est dévoué depuis douze ans à l'exploration complète de l'Asie Mineure, cette magnifique péninsule que la nature a faite si riche et que les Turcs ont faite si pauvre; et cette étude, d'où sont déjà sortis plusieurs volumes extrêmement remarquables, se poursuit chaque année sans interruption, embrassant toutes les recherches qui peuvent intéresser la géographie, les sciences naturelles, l'archéologie et l'économie sociale. La Société de géographie de Paris a décerné cette année sa médaille d'or à M. de Khanikof, chef d'une expédition scientifique organisée sous les auspices du gouvernement de Saint-Pétersbourg, et qui a exploré, de 1859 à 1860, la moitié septentrionale de la Perse. Des résultats précieux pour la connaissance physique et géographique de l'Iran sont sortis de cette grande exploration, dont une relation s'imprime en ce moment dans les mémoires de la Société de géographie[1]. Une autre publication d'une grande im-



Le révérend Lewis Krapf, missionnaire en Afrique.

portance, celle des frères Schlagintweit, qui, pendant cinq années consécutives, de 1854 à 1857, ont étudié l'Inde et l'ouest du Tibet, a aussi commencé dans les premiers mois de l'année actuelle. Consacrée surtout aux observations physiques, astronomiques et ethnographiques, cette belle publication doit ajouter beaucoup à nos connaissances positives sur le vaste territoire qu'elle embrasse. Espérons seulement qu'une édition moins somptueuse, mais plus accessible, en permettra l'acquisition à tous ceux qui prennent intérêt à l'avancement des sciences géographiques.

Les Russes ne sont entrés que d'hier dans le courant des études européennes, et déjà ils y apportent un large contingent d'observations. C'est principalement sur le centre et le nord de l'Asie que se concentrent leurs recherches; et cela doit être, car ces parties de l'Asie sont comprises dans le colossal empire des tzars, et les Russes

de dix-sept degrés nord, à trois cent quatre-vingts kilomètres du golfe de Carpentarie, et à cent soixante-dix seulement de la vallée supérieure de la grande rivière Victoria.

1. Voy. le *Tour du Monde*, livr. 95 et 96.

y ont seuls un facile accès. Cette année comme toujours des mémoires importants nous sont arrivés par cette voie (et en grande partie par l'intermédiaire des recueils allemands), sur les basses plaines de l'Aral, sur la région alpine de l'Altaï, sur la Droûngarie et sur tout le bassin de l'Amour. L'acquisition de ce dernier territoire par les Russes y est devenue depuis six ans l'occasion d'une succession continue de commissions et de travaux scientifiques. En ce moment encore, des ingénieurs et des naturalistes y poursuivent leurs relèvements et leurs études; et un de ces derniers, M. Schmidt, explore l'intérieur de la grande île Sakhalïn, qui s'étend vis-à-vis de la Tartarie, au-dessus de l'archipel japonais, sur une longueur de plus de deux cent cinquante lieues. D'importants résultats pour l'ethnographie asiatique sortent aussi de ces vastes explorations.

Sauf le relèvement hydrographique d'une partie des côtes, et la reconnaissance de la moitié inférieure du grand fleuve qui coupe de l'est à l'ouest le milieu de la Chine (le Yang-tse-kiang), l'expédition de Péking n'a pas donné jusqu'à présent de résultats scientifiques un peu notables. Un parti d'officiers anglais avait entrepris, au mois de janvier dernier, de remonter le Yang-tse-kiang jusqu'au Tibet, et de revenir dans l'Inde par ce dernier pays. Ce voyage pouvait être fécond en observations importantes ; l'état de trouble du pays en a arrêté l'exécution. Mais il est impossible que, dans un avenir plus ou moins prochain, les événements actuels n'ouvrent pas la Chine, aussi bien que le Japon, aux investigations des observateurs européens.

XIII

Amérique.

La découverte de gisements aurifères dans la Colombie britannique (vers le cinquantième parallèle nord) ayant appelé l'attention sur cette région jusqu'à présent très-négligée de la côte nord-ouest du continent américain, une expédition fut organisée en 1857 pour l'exploration des parties de l'Amérique anglaise comprises entre le Canada et l'île Vancouver. Cette expédition, dont la conduite fut confiée au capitaine Palliser, et dont les résultats sont connus par les rapports du capitaine lui-même et par une relation de M. Hind, le géologue de la commission, a singulièrement ajouté aux maigres notions que l'on avait eues jusqu'alors sur une contrée dont les vastes espaces n'avaient guère été parcourus que par les trappers de la compagnie de la baie d'Hudson[1]. Quoique par sa date (1860) cette relation sorte de nos limites actuelles, nous avons dû la rappeler ici, d'abord parce que sans aucun doute elle deviendra le point de départ d'investigations et de relations ultérieures, et puis aussi parce que, dans ces derniers temps, l'attention a été appelée sur ces plaines récemment reconnues, qui conviendraient mieux, si l'on en croyait les Anglais, que les plaines du Missouri étudiées par les ingénieurs américains pour l'établissement d'une grande ligne de chemins de fer entre l'Atlantique et l'Océan.

1. Voir le tome I du *Tour du monde*, livr. 18 et 19, pages 273 et suivantes.

Si nous n'avons pas à signaler d'explorations actuelles dans les contrées américaines, nous avons à y mentionner d'intéressantes publications. Sous le titre de *Voyage dans les grands déserts*[1], M. l'abbé Domenech a résumé les observations que sept années de sa vie de missionnaire dans le Texas et le Nouveau-Mexique l'ont mis à même de recueillir sur le pays, et plus encore sur les populations. A part certains chapitres purement spéculatifs sur des questions d'histoire et d'origines, questions difficiles et complexes dont la solution, qui échappe encore à nos données, appartient non à la foi, mais à la science; à part, disons-nous, ces chapitres hasardeux où l'auteur ne s'est peut-être pas maintenu suffisamment dans les bornes posées par une saine et forte critique, ce livre est sans contredit un de ceux qui nous font le mieux connaître, dans les habitudes de leur vie intime, les Indiens des Prairies et les indolents rancheros du haut Mexique.

Les *Scènes et paysages dans les Andes*, de M. Paul de Marcoy[2], sont des récits d'un tout autre caractère. Ceux-là nous transportent dans le Pérou, au milieu des sites pittoresques de la grande Cordillère. Homme du monde et homme d'imagination, naturaliste passionné avec des goûts d'artiste, par-dessus tout homme d'esprit et de fantaisie, l'auteur a caché sous des formes alertes et sous le dramatique de la mise en scène des observations très-sérieuses au fond et très-instructives. Pour qui sait voir la pensée sous sa légère enveloppe, cette forme même du dialogue et de l'action, substituée à la description et au récit, est certainement plus propre en bien des cas que la narration froidement didactique à mettre en relief le langage, les idées et les caractères. Le livre de M. de Marcoy attachera les esprits sérieux, en même temps qu'il amusera les esprits frivoles.

Nous avons encore à citer deux publications importantes : l'une du docteur Philippi sur les Andes chiliennes[3]; l'autre du docteur Burmeister sur les pampas de la république Argentine[4]; mais celles-là, par leur forme austère, s'adressent exclusivement aux savants et aux hommes d'étude. L'histoire naturelle en est le fond principal. L'une et l'autre, d'ailleurs, sont écrites en allemand.

Une relation d'une tout autre nature est déjà connue de nos lecteurs (livr. 94 et 95) : c'est celle de notre compatriote M. Guinnard, qui a fait au milieu des Patagons un séjour forcé de trois années. Ce récit, qui porte, dans sa simplicité, tous les caractères de la véracité la plus complète, nous donne des renseignements aussi neufs qu'intéressants sur les tribus de l'extrémité de l'Amérique.

La corvette autrichienne *la Novara*, équipée à Trieste pour un voyage scientifique autour du monde, a aussi touché à plusieurs points du littoral américain. L'Autriche est très-fière de cette expédition, qui a été accom-

1. Un volume grand in-8°, 1861.
2. Deux volumes, 1861, L. Hachette et Cie.
3. *Reise durch die Wüste Atacama.* Un volume grand in-4°. Halle, Anton.
4. *Reise durch die La Plata Staaten.* Deux volumes in-8°, Halle, Schmidt.

plie de 1857 à 1859, et dont le premier volume a été publié récemment à Vienne ; cela se conçoit, c'est son premier pas dans la carrière des explorations maritimes. Autant qu'on en peut juger par cette première partie de la relation et par les rapports connus de l'ensemble du voyage, les observations recueillies ne manqueront pas d'intérêt pour la science, sans y rien apporter d'absolument nouveau. L'ethnographie a eu une part notable dans les travaux de la commission autrichienne.

XIV

Nouvelles expéditions polaires.

Après la solution définitive du problème de la communication polaire entre l'Atlantique et le grand Océan, par l'expédition du capitaine Mac Clure (1850), et les longues péripéties de la recherche du capitaine Franklin, on pouvait croire que la série des navigations arctiques était close, pour longtemps du moins ; et voilà que trois expéditions s'annoncent coup sur coup. Deux de ces expéditions sont américaines. La première a été organisée par M. Hall, de Cincinnati ; elle a pour objet d'aller rechercher s'il n'existe pas des restes de l'expédition Franklin autres que ceux qui ont été retrouvés. M. Hall a dû hiverner de 1860 à 1861 sur la côte occidentale du Groenland, par soixante-deux degrés cinquante et une minute trente secondes de latitude. La seconde expédition, conduite par le docteur Hayes, se proposait un but plus sérieusement scientifique. Elle voulait vérifier s'il existe, comme le croit le docteur Kane, une mer ouverte aux approches du pôle. Mais on annonce que l'expédition vient de rentrer à Halifax (à la date du 9 octobre) sans avoir pu accomplir sa tentative, tous les chemins s'étant trouvés fermés par les glaces. On s'est néanmoins élevé jusqu'au quatre-vingt-unième degré trente-cinq minutes. La troisième expédition est suédoise. Organisée en partie aux frais de l'Académie de Stockholm sur de plus grandes proportions que celles du docteur Hayes, elle se proposait à peu près le même objet. Elle a mis à la voile de l'île de Tromsoe, en Norvége, le 8 mai dernier. Elle devait gagner directement le Spitzberg, et là l'expédition se partager : un des deux bâtiments qui la composaient devait faire une reconnaissance complète de l'île, et tâcher en outre d'y établir une base pour la mesure d'un arc du méridien ; pendant ce temps, l'autre bâtiment, reprenant la mer, devait pousser droit au nord pour arriver au pôle ou en approcher autant que possible. On vient d'annoncer tout récemment que cette dernière partie du problème n'a pu être remplie. Cette expédition, qui se rattache, on le voit, à la physique du globe, est rentrée le 23 septembre à son port d'armement.

XV

Des investigations archéologiques, et de leur importance pour l'histoire et la géographie.

Quelques mots encore, en terminant, d'un ordre de recherches qui, sans avoir un caractère particulièrement géographique, n'en apportent pas moins de précieuses données à la géographie aussi bien qu'à l'histoire du monde ancien. On comprend que nous voulons parler des investigations archéologiques. Notre temps en a exploré deux foyers importants, l'Égypte et l'Assyrie. Le site exhumé de Ninive, et ceux de deux résidences royales des anciens souverains d'Assour, nous ont livré des ruines d'une vaste étendue, et un nombre immense d'inscriptions en caractères cunéiformes. Le *Tour du monde* dira très-prochainement quels résultats le déchiffrement de ces inscriptions a déjà donnés pour la restitution de la vieille géographie assyrienne.

Ceux que l'on doit à la lecture des inscriptions hiéroglyphiques des bords du Nil sont plus abondants encore, et ont été déjà l'objet de nombreux travaux d'élucidation. On sait quels trésors ont rapportés de leurs investigations successives les diverses expéditions et les commissions scientifiques qui depuis soixante-trois ans ont fouillé tour à tour cette terre des vieux souvenirs et des vieux monuments : Champollion après la commission d'Égypte, le docteur Lepsius après Champollion, M. Brugsch après le docteur Lepsius ; puis après tant de fouilles et de découvertes qui ont à peine effleuré le sol, loin de l'avoir épuisé, est venue la mesure si libérale du vice-roi actuel, Mohammed-Saïd, qui a créé, en 1858, une inspection générale pour le déblayement et la conservation des monuments de l'Égypte, et qui a investi de ces fonctions importantes notre savant compatriote M. Mariette. Cette création ouvre une ère nouvelle aux études de l'Égypte ancienne. Déjà les travaux dirigés par M. Mariette ont fait retrouver de précieux débris de l'antiquité pharaonique. En reprenant le déblayement d'une des salles du grand temple de Karnak, sur le site de Thèbes, il a déterré la fin d'une immense inscription où le roi Touthmès III, qui régnait aux environs de l'an 1600 avant notre ère, près de trois siècles avant Moïse et l'exode des Hébreux, raconte, année par année, ses expéditions et ses conquêtes en Éthiopie, dans l'Arabie méridionale, dans la Syrie et dans les contrées de l'Euphrate. M. de Rougé, notre profond égyptologue, a commencé au sein de l'Académie des inscriptions la lecture d'un long mémoire sur la géographie de cette inscription de Touthmès.

On sait quel retentissement ont eu depuis six mois les fouilles dirigées par M. Renan dans l'ancienne Phénicie. Ces fouilles, cependant, n'auront peut-être pas donné tout ce qu'on avait cru pouvoir en attendre. Elles fourniront des matériaux d'un grand prix pour l'histoire de l'art tyrien ; mais on n'a pas trouvé une seule inscription phénicienne. Ces fouilles donneront donc bien peu de chose à l'histoire, et rien à la géographie.

Il n'en est pas ainsi du voyage archéologique qu'un savant prussien, M. le docteur Hübner, fait en ce moment en Espagne. Il est bien peu d'excursions de ce genre qui aient été aussi riches en résultats. Les courses de M. Hübner ont commencé au mois de mars de l'année dernière, et depuis cette époque il a visité toutes les provinces de l'est et du sud de l'Espagne, depuis la Catalogne jusqu'à l'Andalousie. Le savant épigraphiste re-

cherche partout les inscriptions romaines que le temps a respectées, et il est bien peu de localités où d'heureuses découvertes n'aient pas récompensé ses efforts. Il a pu ainsi recouvrer d'une manière plus correcte nombre d'inscriptions déjà connues, et il en a trouvé beaucoup d'autres entièrement inédites. M. Hübner, dans ses rapports adressés à l'académie de Berlin, ne transmet pas seulement le texte des monuments : il y ajoute un commentaire géographique du plus grand prix. On aura dans ce remarquable travail une élaboration excellente pour rectifier ou compléter sur une foule de points la restitution de la carte ancienne de la Péninsule.

Nous aurions cru laisser une lacune dans notre rapide aperçu des acquisitions géographiques de l'année si nous y avions omis ces dernières recherches, bien qu'elles ne touchent qu'à la géographie savante. C'est au même



Charles-John Andersson, voyageur suédois dans l'Afrique centrale (livr. 14).

titre que nous citerons encore la traduction publiée tout récemment par M. Barbier de Meynard de la partie du grand dictionnaire géographique de Yakout qui se rapporte à la Perse[1]. Yakout est un géographe persan du commencement du treizième siècle, et le précieux travail que vient de nous donner M. Meynard sera un point de départ indispensable pour rétablir la géographie encore bien mal éclaircie de l'empire des khalifes. Tout se tient dans la science : éclaircir la géographie d'une époque, c'est travailler pour l'histoire tout entière et pour la géographie dans toutes les époques.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

1. *Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse et des contrées adjacentes, extrait du Moldjem-el-Bouldân de Yakout.* Paris, 1861, un volume grand in-8.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

GRAVURES.



CARTES ET PLANS.



TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA

Parmi quelques erreurs typographiques survenues pendant l'impression, nous devons relever celle qui a attribué deux *L* finales au nom bien français de l'amiral Rossel, 84e livraison, pages 81, 85, 89, 92, 93 et 94.

Lisez aussi dans la relation de M. Biard, 79e, 80e, 81e livraisons, *souroucoucou* au lieu de *soucourouhyou*; *Espirito-Santo* au lieu de *Espiritu-Santo*; — *Fortalèza* et non *Fortalesca*; — *machêta* et non *manchêta*; — et enfin, page 20, *nossa-senora* au lieu de *nostra-senhora*, — et page 21, *um* et non *un*.

